Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LANDES-
UND STADT-
BIBLIOTHEK
DÜSSELDORF

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Rara Z. 274 (40)
Z D.

LANDES- UND STADT- BIBLIOTHEK DÜSSELDORF

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le dîner des Rois, dont la tradition se perd de plus en plus, clôture la série des fêtes de famille inaugurées par la Noël et le Jour de l'an ; c'est aussi le signal des réceptions plus mondaines, et comme le carnaval est court cette année, on met bien vite le temps à profit. Il n'est question que de dîners, de sauteries, de bals ! Le branle-bas est donné aux quatre coins de Paris ; le monde qui s'amuse a ouvert les portes de ses salons, où tout invite au plaisir : tapis moëlleux, tentures splendides, lustres étincelants, jardinières et encoignures garnies de fleurs aux doux parfums, musique entraînante... — Tout cela forme un joli cadre aux blanches épaules et aux vaporeuses toilettes.

Une femme élégante, qui va beaucoup dans le monde, ne sort pas, en ce moment, de la robe décolletée, cette tenue étant absolument de rigueur — en haut lieu, du moins — pour toutes les réunions du soir : dîners, soirées dansantes ou non. Et je ne parle pas seulement des jeunes femmes, mais de toutes les femmes. La robe décolletée est aussi indispensable que l'habit noir : c'est un uniforme que jeunes et vieux sont forcés d'endosser. Si l'on est trop âgé, on ne sort pas ! Cependant, comme en toutes choses, il est des degrés dans le décolletage, et l'application est parfois douteuse entre le plus ou le moins ; avec du tact et un fichu de tulle, on tranche la difficulté.

Au surplus, la robe Louis XV est un terme moyen que l'on peut toujours employer ; nous en avons précisément vu de charmants spécimens ces jours passés. Un entre autres : — Robe en damas Renaissance bleu pâle. Jupon à traîne, monté derrière à large pli Bulgare, traversé en biais devant par trois draperies en faille bleue. Ces draperies sont lisérées de faille rose et garnies de franges grelots assorties aux deux nuances ; elles prennent naissance, de distance en distance, sous le quadruple pli et viennent se réunir en un seul groupe au bas de la jupe, de l'autre côté. Une guirlande de roses églantines et de feuillage brun suit le mouvement de la draperie du milieu, en formant en bas un joli bouquet qui se détache sur le fond bleu de la jupe. Corsage à pointes lisérées de rose, lacé derrière et décolleté en carré assez bas devant. Une ruche à la vieille, lisérée de rose aux deux bords, entoure le haut du corsage, avec une frange grelot pareille à la précédente ; un bouquet de roses et de feuillage brun orne le creux du carré. Manches duchesse s'arrêtant au coude, garnies d'un volant doublé de rose, surmonté d'une ruche à la vieille et d'une frange grelot. Enfin un flot de coques en ruban bleu, rose et marron, cascadent avec grâce sur le pli Bulgare du jupon.

P. N° 242. — Costumes d'enfants.

A côté de cette toilette très réussie, nous avons remarqué une belle robe grise en soie brochée, garnie de dentelles grises brodées de perles d'acier, gracieusement égayée par des œillets rouges et des bouclettes en rubans assortis aux deux nuances.

Le coulissé continue d'être fort employé pour la façon des robes : tantôt ce sont des manches complétement et très finement coulissées jusqu'aux parements qui les terminent ; tantôt, le dessus du pli Bulgare est coulissé de même, jusqu'au milieu de la jupe, où l'on place des fleurs, un coquillé de dentelles, ou un froufrou de nœuds de ruban. Il y a encore une autre manière de se servir du coulissé : c'est d'en former le milieu des draperies qui constituent la garniture d'une robe. Enfin, le coulissé a fort bon air, disposé en plastron sur le devant ou le dos d'un corsage. Mais il y faut la main habile d'une bonne faiseuse.

—

Les Lingères, ainsi que nous le disions dernièrement, utilisent le genre « coulissé » pour la lingerie sérieuse : chemises de jour, de nuit, camisoles, corsages de dessous, pantalons. Une bande coulissée très serrée, placée entre deux entre-deux de broderie,

13-256. 87/07

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

de dessin assorti, constitue une charmante garniture pour la série d'objets que nous venons d'indiquer. Un coulissé encadré de petites bandes festonnées est également très apprécié dans les trousseaux.

Les bandes en mousseline, plissées au fer, unies ou terminées par une petite dentelle, comptent parmi les nouveautés du moment. On en garnit le linge très soigné, soit qu'elles entourent simplement les bords extérieurs du linge confectionné (chemises, taies d'oreiller, mouchoirs de poche), soit qu'on en forme des parures (cols, jabots, rabats, bouts de cravates, sous-manches).

Le jabot et le rabat sont de gracieuses innovations et l'on trouve en ce genre une grande variété de combinaisons, toutes plus seyantes les unes que les autres. Celles-ci sont en mousseline et dentelles blanches, celles-là en surah et dentelles perlées; d'autres ne présentent qu'un gracieux coquillé de dentelles noires et blanches.

Nous signalerons, à propos de superfluités coquettes, la cravate en tulle blanc brodé de perles blanches, d'un éclat si doux au visage et d'un reflet si séduisant; c'est, avec la cravate de crêpe lisse blanc, entourée de plissés très serrés, le genre que nous préférons.

—

Honneur aux MODISTES! Elles ont triomphé du mauvais vouloir de la mode à propos du chapeau blanc. Le voici reçu par les plus grandes dames, et nous savons, de source certaine, que les jeunes mariées du *high-life* font aujourd'hui leurs visites de noces en chapeau blanc. Nous pouvons même donner la description détaillée d'un des plus charmants modèles : fond noir et large bord coulissé, en étoffe côtelée, garni de fleurs d'oranger épanouies, de roses sans feuillage et de dentelles perlées de jais, le tout d'une blancheur immaculée.

Le genre veut toujours que, dans l'exposition d'un trousseau, les chapeaux assortis aux toilettes figurent à côté de celles-ci. Cela prouve l'importance qu'on attache aux coiffures, et le nombre presque illimité qu'on en doit avoir aujourd'hui!

Ainsi que les hivers précédents, on a vu, cette année, de timides essais de fourrure sur les chapeaux; mais l'effet n'est vraiment pas heureux: c'est trop lourd pour une garniture. L'astrakan et la loutre pourraient seuls convenir, et encore ne faudrait-il les employer qu'à la condition d'en faire des coiffures emboîtant bien la tête et tenant chaud; cette mode se trouverait ainsi motivée.

Mary D'AUBERVILLE.

Description de la planche dans le texte.

P. N° 242.

1. Petite fille de neuf ans. — Costume en velours gros bleu, composé d'une robe princesse montante, dont le bas est terminé par un volant plissé, en faille assortie, surmonté d'un biais pareil. — Pélerine en velours, avec pli Watteau au milieu derrière, entourée de matelassé assorti et d'un volant plissé en faille. Col en matelassé et plissé. — Chapeau de feutre gris, garni d'une écharpe en surah bleu formant nœud sur le côté, avec une aile d'oiseau posée en aigrette.

2. Petit garçon de six ans. — Costume en drap noisette, composé d'une jupe russe à larges plis plats, sur laquelle retombent les pans frangés d'une ceinture rouge (ou assortie, à volonté). — Veston demi-ajusté, garni de biais en faille de même couleur, de boutons de fantaisie et d'un large col marin. — Chapeau de feutre noir, orné d'un galon et d'une aile d'oiseau. — Lingerie plate. — Longues guêtres en tricot de laine rouge.

G. N° 476.

COSTUMES TRAVESTIS POUR ENFANTS.

1. Albanais ou Monténégrin (fantaisie). — 2. Marquise Pompadour. — 3. Bressane. — 4. Don Quichotte. — 5. Folie.

G. N° 478.

TOILETTES DE SORTIE. — 1. Grande capote en drap velours gris, servant de pardessus. — Ce vêtement nouveau affecte la coupe d'une polonaise ajustée, dont la jupe n'est pas relevée. Les devants sont de forme princesse, et le dos a une basque plate qui se prolonge sur les côtés des devants, où elle forme une poche; seconde poche un peu plus bas, et nœuds de faille noire au dessous. Col rabattu, en faille noire; revers aux manches, et sur tous les bords du vêtement un biais de faille noire. Les boutons qui forment la capote et garnissent les poches sont en argent oxydé. — Chapeau de feutre gris, garni, sous la passe, de velours noir et de damas Renaissance gris, drapés ensemble, avec nœud sur le côté. Le dessus est orné de plumes grises et d'une tourterelle aux ailes déployées.

2. Robe princesse en pékin de velours et soie noirs. — Paletot hongrois en velours noir, ajusté derrière seulement, où il forme un peu le pouff. Les devants, croisés, s'agrafent sous un des côtés et se boutonnent sur l'autre par des boutons de fantaisie. Manche pendante, avec une fente sur la couture pour laisser passer le bras. Des bandes de renard bleu dépassent tous les bords. Une fourragère en cordelière noire, ornée de beaux glands de soie, garnit une des manches, en passant de l'épaule au bas de la taille, où elle se termine. (Une particularité à noter dans ce vêtement, c'est qu'il n'a pas de col.) — Chapeau de velours noir, genre *Page*, à fond mou et bord coulissé, entouré et garni de plumes naturelles.

Description de la gravure coloriée n° 1193 *D.*

1. Chapeau de velours nacarat, garni sous la passe d'une bande de plumes grises. Le bord de la passe est relevé sur le côté et garni de nœuds de ruban nacarat et de ruban gris noisette; ces rubans cachent le pied d'une plume amazone tombante et dépassant la passe du chapeau derrière.

2. Chapeau de velours bleu. Calotte basse et large passe; sous cette dernière, une draperie en ruban bleu plus pâle, nouée derrière par un nœud qui se fixe sur le catogan. Touffe de plumes bleu pâle, fixées sous la passe par un nid de feuillage où se trouve un oiseau bleu; ces plumes partent de là pour orner le dessus du chapeau.

3. Chapeau de feutre gris, à passe relevée, garni dessous d'un tour de blondes coquillées et de roses sur les côtés. Il est entouré dessus d'un velours marron dont les extrémités se perdent, sur le côté derrière, sous un groupe formé de deux plumes, rose et marron, avec des coques de ruban rose.

4. Collier en plumes, fermé par un oiseau de fantaisie.

5. Bonnet du matin, genre Auvergnat. Large fond en nansouck et bord en broderie anglaise, avec ruche de taffetas rose tout autour. Traverse de ruban croisant sur le sommet, où elle se fixe par un nœud de ruban à bouts flottants.

6. Même genre de bonnet que le précédent. Celui-ci, en mousseline et guipures, est entouré d'un velours noir noué sur le côté et derrière.

7. Col et poignet en toile, à double piqûre au bord.

8. Col rabattu et sous-manche assortie en batiste, avec doubles ourlets en surah de deux tons et guipure blanche.

Description de la lithographie annexée.

L. N° 18.

Annexe de l'édition n° 2.

TOILETTE DE VISITE. — Costume châtelaine, composé d'un jupon à traîne, d'un gilet et d'une polonaise. — Le jupon est en matelassé de laine grise derrière, où il est bordé de velours assorti; le devant est en cachemire de même nuance, plissé à plis plats dans toute sa hauteur; enfin les côtés, qui relient ces deux parties, sont en cachemire bleu pâle, moitié uni, moitié capitonné à la main. — Gilet à longues basques Louis XV, en matelassé gris, entouré d'une bande en cachemire bleu. — Polonaise en velours gris, ouverte sur le gilet et sur le devant de la jupe, avec col rabattu en cachemire dans le haut. Une bande de cachemire, rayée de distance en distance, par des plissés arrêtés, entoure les bords de ce vêtement, qui tombe tout droit en draperies *sérieuses*. Les manches sont terminées par un double cornet composé de velours et de cachemire plissé. — Lingerie en batiste et dentelles ruchées. — Chapeau assorti à la toilette, en matelassé de soie bleu pâle, velours et plumes grises.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

ÉCHOS DE LA MODE

Une jolie toilette, portée par une jeune fille très blonde, est ainsi décrite par la *Vie parisienne* :

Costume gris-perle : la tunique drapée sur un jupon trainant en faille gris-perle ; le justaucorps, collant bien sur les hanches, en drap gris, entouré de renard argenté. Chapeau à forme haute, en feutre gris, avec aile de jais bleu de ciel d'Australie.

A peindre, cette jeune fille!.. avec ses grandes manches fourrées, ses mains dans son manchon et son air de Frondeuse.

*
* *

Autre toilette non moins remarquable :

Jupon de velours violet-évêque, à grands revers de matelassé violet, attaché tout du long par des boutons d'acier ciselé Louis XV. Habit d'incroyable en matelassé violet-évêque, avec gros nœud de faille retombant sur les basques d'habit, et grandes poches. Capote-fanchon en velours violet, avec couronne de scabieuses violettes et longue plume retombant sur la passe. On apercevait de temps à autre une petite botte en chevreau noir, à barrettes à jour laissant voir un bas de soie violet.

Cette toilette de couleur épiscopale était tellement collante, qu'un homme d'esprit aurait dit, en regardant la dame : « Elle a pris pour couturière la Vénus de Milo. »

*
* *

Très digne d'approbation, la nouvelle mode de chapeaux Chloé en feutre blanc. Cela est assez plat, se met un peu en arrière de la tête, et couronne les cheveux d'un diadème de deux longues plumes blanches, qui se rejettent ensuite sur le cou. D'un côté, on niche un gros nœud de faille ; sous le chapeau même, un autre nœud, et assez souvent une autre plume.

Ce panache blanc nous paraît appelé à faire des conquêtes.

L. S.

CHRONIQUE MONDAINE

A Paris, on peut facilement se passer d'almanach ; on n'a qu'à regarder devant soi pour savoir dans quel mois on vit. Les courses, les bals, les cerneaux et les marrons de Lyon sont là pour marquer les époques, et mille petits, détails qu'il serait curieux de noter, se succèdent pour marquer les jours.

Supposez un Parisien qui aurait dormi pendant quelques mois... Si ce Parisien ouvrait les yeux le 25 décembre, il ne manquerait pas de dire :

— Tiens ! de la boue plein les rues, du boudin chez tous les charcutiers : nous devons être à Noël.

Le 6 janvier, ce serait une autre antienne :

— On n'entend parler que de fève ; les pâtissiers et les boulangers ont enrubanné leurs galettes : pour sûr, c'est aujourd'hui l'Epiphanie !

D'autres disent : le « jour des Rois », ce qui n'est pas toujours d'une exactitude accomplie.

A propos de Noël, qui est une fête pour tous les peuples chrétiens, on sait que quelques-uns célèbrent ce jour par de grandes réjouissances. Il en est ainsi chez les Anglais, qui, soit dit entre nous, vont quelquefois plus loin qu'il ne faudrait pour célébrer un acte religieux ; mais le menu peuple a une excuse : il souffre beaucoup tout le long de l'année. Et puis, d'ailleurs, ces *irrégularités* de la joie sont couvertes par un acte charmant de la société anglaise. En disant société anglaise, nous nous exprimons mal ; nous voulons dire ceux qui possèdent, à quelque rang qu'ils appartiennent.

L'usage veut que, ce jour-là, le plus pauvre sache ce qu'est la profusion ; il est sûr que des mains connues ou inconnues viendront pourvoir à ses besoins du jour, qui se composent d'un peu de viande, de pommes de terre, d'un pudding et de quelques pintes de bière.

C'est toujours par la charité, du reste, que se sauve notre époque ; elle prend toutes les formes et se montre infatigable. Tous ces jours-ci il y a eu des *ventes* au profit de différentes institutions de bienfaisance, où les plus grandes dames ont tenu des comptoirs avec un zèle que rien ne pouvait lasser et toutes sortes de provocations de la grâce et de l'esprit.

Au ministère de l'intérieur, au ministère de la guerre, au Cercle de la place Vendôme, à la salle Taitbout, il y a eu des ventes très fructueuses.

Malgré le résultat des recettes, les petites boutiques des brillantes marchandes sont restées, à peu près partout, jusqu'au dernier moment, fort garnies de marchandises, nombre d'acheteurs se bornant à payer les objets offerts sans les prendre, ce qui est le comble d'un généreux bon goût. On a néanmoins placé, à ces diverses ventes, une quantité prodigieuse de bouquets de violettes à un rare bénéfice : ils coûtaient un sou, on les vendait un louis.

La neige, si peu de temps qu'elle ait duré, a valu, dans les derniers jours de décembre, l'apparition au bois de Boulogne d'un véhicule assez peu habitué à hanter ses avenues : le traîneau. Il en a paru de très bien attelés et qui avaient une allure des plus pittoresque, ceux notamment du comte Potocki, du prince Sayn, de MM. Willis, Lawson, et de quelques autres membres de la colonie étrangère.

Sous la plupart des remises des grandes maisons américaines, à Paris, on trouve un traîneau. Ce véhicule est d'usage courant, — c'est le cas de le dire, — au-delà de l'Atlantique et aux Etats-Unis ; à New-York, particulièrement, circulent durant l'hiver des traîneaux-omnibus à six chevaux, contenant un grand nombre de voyageurs.

Perfectionnant le traîneau classique, les Américains ont inventé le traîneau à voile, l'*ice-boat*, qui, placé sur la glace unie d'un fleuve ou d'un lac, s'y meut sous l'action du vent, avec une rapidité extraordinaire.

Il se compose d'une sorte de plancher léger, avec banes, supporté par deux solides patins en acier et muni d'une mâture semblable à celle d'une barque, à laquelle on attache une ample voilure. A l'arrière se trouve une lame tranchante en fer, qui mord profondément la glace et joue le rôle du gouvernail dans un bateau.

Renchérissant sur le traîneau à voile de l'Amérique, un marchand de Pétersbourg, M. Solodovnikow, a inventé récemment un traîneau à vapeur. Il se propose d'établir des trains réguliers de marchandises et de voyageurs entre Saint-Pétersbourg et Cronstadt.

Il est fâcheux qu'à Paris il ne faille pas compter longtemps sur les plaisirs que peut procurer la glace : nous verrions peut-être le *tramway* de Neuilly remplacé par le traîneau à vapeur de M. Solodovnikow, et les bateaux-mouches de la Seine par l'*ice-boat* du Canada.

Le Canada — restons-y un instant, puisque les hasards de la chronique nous y ont conduit — a vu mourir, il y a quelque temps, à Saint-Rémy une femme dont les ancêtres avaient tenu une grande place à la fois dans l'histoire d'Espagne et dans celle de France. On l'appelait la comtesse Louis de Narbonne-Lara, née Adélaïde Boileau de Lassaline.

La maison de Lara possède un de ces noms historiques que chacun connaît, mais d'une manière vague et souvent erronnée.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

C'était une des plus grandes races de la noblesse castillane. Son premier auteur, Ferdinand Gonzalès, comte de Lara, descendait, dit-on, lui-même par son père de Ramire Ier, roi des Asturies et de Galice, au milieu du neuvième siècle. La souche se partagea en deux branches, dont l'une, restée dans la Péninsule, conserva le nom de Lara et joua un grand rôle dans les guerres civiles qui désolèrent la Castille. Lorsque la reine Urraque, n'ayant pu faire reconnaître ses prétentions à succéder à son époux, plaça la couronne sur la tête de son fils Alphonse VIII, le comte de Lara, son favori, gouverna sous son nom pendant plus de dix ans.

Ce qui a surtout donné une illustration populaire à cette maison, ce sont les malheurs des sept enfants de Lara, qui devinrent les héros d'une légende espagnole, d'où Lopez de Vega a tiré le sujet d'un de ses drames, imité sur la scène française il y a trente ans.

La chronique raconte que leur père, Gonzalès, seigneur de Lara, s'étant brouillé avec son beau-frère Velasquez, le jour même des noces de ce dernier, fut livré par lui à Almanzor, gouverneur de Cordoue, qui le jeta dans les fers.

Les sept jeunes seigneurs, auxquels on donne le nom d'infants, non qu'ils fussent fils ou petits-fils de roi, mais sans doute à cause de leur jeunesse, devinrent l'objet de la haine et des persécutions de leur oncle. Attirés dans une embuscade, au pied du pic de Moncayo, ils furent cernés et périrent après avoir fait des prodiges de valeur et avoir vendu chèrement leur vie. La fille d'Almanzor, cédant aux séductions de Gonzalez, favorisa son évasion et se sauva avec lui. Il en eut un fils, Mudarra, qui vengea la mort de ses frères dans le sang de Velasquez et continua la descendance des comtes de Lara, éteinte au milieu du quatorzième siècle.

Manrique de Lara, chef de l'autre branche, passa en France, où il épousa, en 1140, Ermessinde, fille et héritière du vicomte de Narbonne, tué à la bataille de Fraga. De cette union est issue la maison de Narbonne-Lara, qui était encore représentée de nos jours par quatre rameaux. L'aîné était celui des Narbonne-Lara, alliés aux Pardaillan d'Antin, aux Bellissen, aux Dubarry, aux Montboissier-Beaufort-Canillac. Le second s'est éteint dans la personne du duc de Narbonne-Lara et du comte, son frère, dont la fille avait épousé le comte de Rambuteau. Le troisième, auquel appartenait par alliance la comtesse douairière qui vient de mourir, a soutenu, il y a quatre ans, un long procès contre le marquis de Narbonne-Lara et a fait reconnaître par pièces authentiques qu'il descendait en ligne directe de Manrique de Lara.

Voilà en peu de mots toute l'histoire d'une famille qui a empli les deux mondes de son nom !

Paris, le grand refuge et la consolation suprême des royautés détrônées, compte depuis quelques jours une souveraine de plus. La reine Marie de Hanovre, accompagnée de sa dernière fille la princesse Marie-Ernestine, est venue rejoindre le roi Georges, qui s'est installé dans un petit hôtel aménagé avec un goût exquis par sa fille aînée, sa charmante Antigone, la princesse Frederika.

La reine de Hanovre est fille du feu duc Joseph de Saxe-Altenbourg et sœur de la grande-duchesse d'Oldenbourg et de la grande-duchesse Constantin. Elle est entrée dans sa cinquante-sixième année, mais ne paraît point son âge. Caractère fortement trempé, elle se montra héroïque devant l'invasion prussienne du Hanovre en 1866, et reçut en témoignage d'admiration de son peuple, lorsqu'elle eut pris le chemin de l'exil, une médaille d'or frappée en son honneur.

Douée de goûts artistiques développés, excellente musicienne, la reine va ajouter encore au charme du foyer qu'elle vient présider. Elle a fait retenir une loge au nouvel Opéra et passera tout l'hiver à Paris où, sans sortir d'un cercle restreint, son salon deviendra un centre aussi hospitalier qu'intelligent.

P. DE LUCENAY.

LE NOUVEL OPÉRA

On n'est pas plus exact. M. Garnier s'était engagé à livrer au commencement de janvier la salle dont la construction lui était confiée, et le 5 janvier 1875, on a pu procéder à l'inauguration de l'Opéra ressuscité.

En attendant les détails que nous ne manquerons pas de donner sur cette solennité tout à fait exceptionnelle, jetons un rapide coup d'œil sur le palais qui vient d'être élevé aux Muses. Si ce n'est pas un poëme sans défaut, c'est à coup sûr une œuvre architecturale des plus remarquables et qui vaut qu'on l'examine.

On connaît l'extérieur : il n'est pas un Parisien qui ne l'ait vu, et tous les journaux illustrés en ont reproduit l'aspect. Passons !

La salle paraît petite aux spectateurs naïfs qui la regardent des profondeurs de la scène. Ceux qui voudront s'en rendre un compte exact n'auront qu'à se placer dans une seconde loge de face, et ils seront surpris de la grandeur du vaisseau. On peut d'avance conseiller aux chanteurs de petite taille de donner de la hauteur à leurs talons, s'ils veulent rester visibles à l'œil nu. Ajoutons que la nouvelle salle contient deux mille six places, soit trois cent six de plus que l'ancienne.

Le plafond de la salle, peint par M. Lenepveu, serait superbe sans de gros nuages noirs qui le tachent désagréablement. On compte que la lumière éblouissante du lustre, un chef-d'œuvre de cristallerie, diminuera ce défaut; autrement l'air, la légèreté, conditions indispensables de ces sortes de décorations, manqueraient totalement.

La salle elle-même, ruisselante de dorures, est splendide. Il y a de l'or partout, et, à vrai dire, il n'y en a pas trop. Ceux qui craignent que cette richesse ne nuise aux toilettes féminines se trompent; ils ignorent combien un beau cadre ajoute encore à l'éclat d'un tableau.

L'ornementation du foyer de la danse, en revanche, est un peu lourde. Les portraits des danseuses célèbres ont été faits à la douzaine. Seules les quatre grandes peintures de M. Gustave Boulanger, d'abord sévèrement jugées, méritent de sérieux éloges. Les personnages ont le diable au corps, et leur exécution lumineuse, ardente, est parfaitement appropriée au sujet.

M. Garnier a pensé à tout, et nous mettons en fait que le travail immense auquel il a présidé est le problème le plus difficile à résoudre qui puisse être proposé à l'intelligence d'un architecte. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il puisse, par plus d'un côté, laisser prise à la critique.

Ainsi les loges de la salle ont trop de petits pas à monter et à descendre. Ces pas ont leur raison d'être, sans doute; mais ils forceront les locataires à regarder avec soin où ils mettront leurs pieds, ce qui est un ennui, alors même qu'on foule de moelleux tapis.

Quant au foyer du public... un véritable éblouissement ! C'est écrasant de splendeur !

Les peintures de M. Baudry, placées à des hauteurs inaccessibles aux myopes, se fondent harmonieusement, de manière à revêtir un peu trop les tons passés des vieilles tapisseries, et il devient impossible de les étudier en détail. Ceci ne s'applique point aux *Muses*, qui se trouvent former une heureuse exception ; leur taille permet de les voir, et l'on ne manquera point d'apprécier leur belle tournure.

Nous voici arrivé au grand escalier... Cette fois, c'est bien un rêve des *Mille et une nuits* réalisé ! Tout ce que l'imagination d'un grand artiste, enivré de haschish, a pu concevoir de merveilleux, de féerique, d'impossible, — de richesses de toutes sortes, — est là ! C'est un amoncellement de matériaux précieux résumé en un travail exquis.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Certes, il n'y a pas un théâtre au monde qui puisse offrir rien de comparable. Ce morceau unique est invraisemblable de beauté. On s'en éloigne à regret, après un dernier regard donné à la petite fontaine au milieu de laquelle s'élève la *Pythie* de la duchesse Colonna.

Fatigué d'admiration, le visiteur ne peut manquer de retrouver encore un élan pour la belle salle ronde — côté de l'entrée des abonnés — qui servira de foyer à MM. les valets de pied. On ne croirait jamais qu'elle est située sous le parterre, tant sa disposition est élégante et gracieusement originale. Combien de maitres s'en contenteraient... pour eux-mêmes !

Maintenant, toutes les critiques possibles n'égratigneront pas d'un millimètre ce monument si bien approprié à sa destination. Il va certainement devenir le but d'un pèlerinage pour les curieux du monde entier. Ce sera la Mecque artistique que devront visiter tous les croyants de la religion du plaisir. Et Dieu sait si le nombre en est grand !

L'or attire l'or. Celui que M. Garnier a jeté avec profusion par toutes les fenêtres rentrera à flot par tous les guichets. La grande capitale n'aura donc qu'à s'applaudir d'avoir fait un placement aussi avantageux, et nous sommes heureux d'espérer que, de celui-là du moins, Paris recueillera les bénéfices.

Ch. David.

IL SIGNOR LULLI

L'Opéra et son histoire étant à l'ordre du jour, plusieurs feuilles ont jugé à propos de retracer la vie de Lulli. Passe encore si elles l'avaient fait avec une consciencieuse exactitude! Mais il s'en faut du tout au tout.

On accorde, en effet, à Lulli une importance exagérée.

Le rusé et plus que rusé Florentin a si bien manœuvré de son temps, qu'il est parvenu à faire croire qu'il avait fondé l'Opéra, tandis qu'il l'avait extorqué à Perrin et à Cambert, ses inventeurs authentiques. Il n'a été que l'Américo Vespuce de ce nouveau monde théâtral et musical : mais la tradition lui a, en dépit de l'histoire, accordé un honneur immérité.

On ne saurait donc publier à un trop grand nombre d'exemplaires que l'opéra français a été inauguré, en avril 1659, par l'abbé Perrin, introducteur des ambassadeurs auprès de Gaston d'Orléans, et par Cambert, surintendant de la musique d'Anne d'Autriche, et organiste de la paroisse Saint-Honoré.

Leur premier ouvrage, intitulé *la Florale*, fut joué à Issy, près Paris, dans la maison de M. de la Haye, fermier général. Cette première salle d'opéra occupait l'emplacement actuel des nos 46 et 48 de la Grand'Rue d'Issy.

Ce ne fut, il est vrai, que douze ans plus tard que Perrin et Cambert ouvrirent une salle publique rue Mazarine, où ils firent représenter, avec une grande pompe de mise en scène, leur opéra de *Pomone*. Le succès en fut si chaud, et les bénéfices, de plus de 200,000 livres, qu'ils firent la première année, parurent si alléchants, que Lulli intrigua auprès du roi pour se faire donner le privilége de l'Opéra. Et c'est ce qui advint.

Du reste, Lulli, malgré ses mérites comme musicien, joua toute sa vie le personnage d'un aventurier triomphant. Il y avait en lui du banquiste, du bouffon italien et du chevalier d'industrie. Plein d'audace, gonflé d'orgueil, rampant devant les forts, impertinent avec les faibles, faisant bon marché de la morale et laissant l'honnêteté aux gens peu pressés d'arriver, il ne pouvait finir que sur l'échafaud, ou sur le duvet moelleux des millionnaires.

Sa destinée voulut qu'il mourût riche de gloire et d'argent, et que Louis XIV, entre autres faveurs dont il l'accabla, le fit son secrétaire.

Pourtant ce ne fut pas sans peine que Baptiste (comme on l'appelait) s'éleva à ce poste envié. Laissez-vous raconter l'aventure par un auteur du temps qui la sait et la dit mieux qu'aucun homme de France.

« En 1681, on joua à Saint-Germain *le Bourgeois gentilhomme* dont Lulli avait composé la musique. Il chanta lui-même le personnage du Mufti, qu'il exécutait à merveille. Le roi, qu'il divertit extrêmement, lui en fit des compliments. Lulli prit cette occasion : — Mais, sire, lui dit-il, j'avais dessein d'être secrétaire du roi, vos secrétaires ne voudront plus me recevoir? — Ils ne voudront plus vous recevoir? repartit le monarque en propres termes, ce sera bien de l'honneur pour eux. Allez, voyez Monsieur le Chancelier.

» Lulli alla du même pas chez M. Le Tellier, et le bruit se répandit qu'il devenait *Monsieur le Secrétaire*. Mille gens commencèrent à en murmurer tout haut : — Voyez-vous le moment qu'il prend? à peine a-t-il quitté son grand chapeau de Mufti qu'il va prétendre à une charge, à une qualité honorable ; ce farceur encore essoufflé des gambades qu'il vient de faire sur le théâtre demande à entrer au sceau ! »

Mais le roi avait parlé et il fallut bon gré malgré que Messieurs les secrétaires fissent bonne mine à leur nouveau collègue.

Mon auteur reprend :

« Le jour de la réception Lulli donna un magnifique repas, une vraie fête aux anciens et aux gens importants de sa compagnie, et le soir un plat de son métier, l'opéra où l'on jouait *le Triomphe de l'Amour*. Ils étaient vingt-cinq ou trente qui avaient, comme de raison, ce jour-là, les bonnes places. De sorte qu'on voyait la chancellerie en corps, deux ou trois rangs de gens graves, en manteau noir et en chapeau de castor, au premier rang de l'amphithéâtre, qui écoutaient d'un sérieux admirable les menuets et les gavotes de leur confrère le musicien.

» Ils faisaient une décoration rare ; et l'Opéra apprit ainsi publiquement que son seigneur, s'étant voulu donner un nouveau titre, n'en avait pas eu le démenti. M. de Louvois même ne crut pas devoir garder sa mauvaise humeur. Suivi d'un gros de courtisans, il rencontra bientôt après Lulli à Versailles : — Bonjour, lui dit-il alors en passant, bonjour, mon confrère! — Ce qui s'appela alors un bon mot de M. de Louvois. »

Il faut que les mœurs et les usages aient bien changé depuis ce temps-là, car M. Halanzier aurait beau danser le ballet de *Coppelia* dans une soirée à l'Élysée, je doute que M. le Président de la République trouvât l'occasion bonne pour en faire son secrétaire.

Albert de Lasalle.

LES PAROLES D'OR

Les désœuvrés que le sort a favorisés dès le berceau, et qui n'y voient souvent qu'un moyen de jouir, ignorent ce que leur réserverait le noble culte du savoir et l'enseignement désintéressé de la jeunesse.

Ch. Dumas.

Triste espèce, ces malveillants silencieux et crédules, qui accueillent une calomnie sur vous, ne s'en ouvrent jamais, et règlent leurs rapports là-dessus.

Louis Dépret.

Pourquoi raconter nos douleurs aux autres, puisque nous écoutons à peine quand ils nous racontent les leurs ?

Alfred Bougeart.

La seule manière de prolonger la vie des êtres que nous avons aimés, c'est de garder d'eux un fidèle souvenir.

Jules Sandeau.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 476. — DESCRIPTION PAGE 14.

COSTUMES TRAVESTIS POUR ENFANTS.
Modèles de Mme Delphine Baron (rue Richelieu, 112).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Leroy, imp. r. des Marais, 66.

Ad. Gauhaud & Fils Ed.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33. _ Eau de Cologne des Sultanes, rue Vivienne, 33.
Chapeaux de Mme Melice, r. de Richelieu, 8. _ Lingerie de la Mon Aux Elégants, Bd des Italiens, 5.
Eau Gauloise de Mme V. Rolende, r. de Provence, 4. _ Veloutine Viard, Pl. du Palais Royal, 2.

Entered at Stationers Hall.

LONDON Ad. Gauhaud And. Son 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 478. — DESCRIPTION PAGE 14.

TOILETTES DE SORTIE.
Modèles de Mme Hermantine du Riez (rue Halévy, 8).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'EXEMPLE

(NOUVELLE. — SUITE.)

François recommença ses promenades dans la campagne et ses interminables lectures de journaux.

Paris était bloqué, la délégation de Tours appelait aux armes toute la jeunesse valide.

« — Pensez-vous, ma chère mère, à faire une démarche auprès du sous-préfet pour que j'entre dans les télégraphes? redemanda François. — Non! répondit laconiquement la vieille fille. »

Un jour, l'abbé Le Garouiller, quoique bien cassé, put venir dîner dans la maison du faubourg.

— L'abbé, dit Mlle de Maugreland, je suis bien heureuse de vous voir encore ici. Eh! mon pauvre ami, c'est peut-être la dernière fois que nous y dînerons ensemble.

— Hélas! c'est vrai, je suis si vieux!

— L'abbé, ce n'est pas cela! mais je vais partir pour suivre l'armée.

— Vous? Pourquoi faire?

— Comme ambulancière. Je suis encore forte et vaillante, j'espère qu'on m'acceptera.

— On ne vous acceptera pas... heureusement, reprit l'abbé.

— Peut-être.

La conversation retomba, puis changea. A la fin de la veillée, et comme François prenait son manteau et sa lanterne pour reconduire l'abbé, il annonça qu'il s'engagerait le lendemain.

Ce lendemain, en s'éveillant, il trouva toute prête, sur la table de sa chambre, une cantine de voyage.

Il eut un soubresaut. Ce rappel muet et péremptoire de l'engagement pris le glaça. Il fit dans sa chambre plusieurs tours avant de sortir; il s'assit et se prit la tête à deux mains, puis il se leva, examina pièce à pièce le contenu de la cantine.

Tout était prévu avec un soin minutieux. Evidemment on avait préparé cela depuis plusieurs semaines. François examina chaque chose longuement et d'un œil morne, comme stupéfié. Enfin, il sortit.

Toute la journée, il erra dans la ville et la campagne, lisant et relisant les papiers publics. Enfin, à la dernière heure, il se rendit à la mairie, et, le soir, en rentrant au logis, il dit à sa mère adoptive:

— J'ai ma feuille de route.

La ville était dans la région du nord-est, et l'ennemi s'en approchait; déjà les femmes et les jeunes filles étaient parties pour gagner le centre ou descendre vers le sud.

François fut incorporé dans le corps d'armée le plus proche, et dirigé vers la ligne de défense.

Mlle de Maugreland l'accompagna jusqu'au chemin de fer, et ne le quitta que pourvu de tout et lesté d'argent. D'ailleurs pas un mot, ni d'encouragement, ni de regret, ni de tendresse. Rien. En le mettant en wagon, elle lui donna une poignée de main.

Quand le train seulement fut parti et hors de vue, ses yeux se troublèrent et ses lèvres eurent une légère contraction.

Elle rabattit alors, sur son visage ridé, le voile de crêpe attaché à son chapeau de paille noire, et reprit à pas pressés le chemin du logis.

Le lendemain, une voisine qui la vit sur le pas de la porte, s'approcha d'elle:

— Cela va tristement, n'est-ce pas, pauvre mademoiselle?

— Ça va tristement pour tout le monde en France, mère Herbelot.

— Oui! mais vous avez laissé partir votre jeune et joli jeune homme pour l'armée!

— Il n'y a pas que moi, voisine.

— Hélas! c'est vrai; pas moins que je compatis bien à la peine que vous devez avoir.

— Il faut compatir à la peine de tout le monde, et surtout prier pour que notre jeunesse chasse enfin l'ennemi du territoire!

— Ah! sans doute. Un jeune homme si distingué. Enfin! Dieu le garde!

— Dieu les garde tous, les bacheliers et les laboureurs, mère Herbelot!

Jamais Mlle de Maugreland n'ouvrait un journal; elle demeurait enfermée dans son logis comme jadis, plus encore que jadis, allait, venait de son jardin à son fruitier, de sa lessive à son grenier.

Cinq ou six jours pourtant après le départ de François, elle alla voir l'abbé Le Garouiller, que ses douleurs retenaient au coin du feu. Il fallait bien visiter son vieil ami malade; et puis, peut-être Mlle de Maugreland était-elle poussée par un irrésistible besoin de savoir des nouvelles et de prononcer le nom de l'absent.

— Eh! bien, ma pauvre amie, les affaires continuent à mal marcher, lui dit l'abbé tout de suite.

— Ah!

— Les Prussiens avancent; hier, déroute complète des nôtres à une dizaine de lieues d'ici: on dit que l'ennemi va entrer en ville demain ou après.

— Entrer en ville!... entrer?... mais peut-être bien, au moins, se défendra-t-on auparavant?

— Eh! qui voulez-vous qui nous défende, chère amie? Une poignée de bourgeois qui ont surtout peur que les Prussiens boivent leur vin et réquisitionnent leurs denrées sans les payer? qui vont en procession à la mairie depuis ce matin, pour supplier le maire de s'entendre à l'amiable avec les autorités prussiennes?

— Est-ce vrai? est-ce vrai?... demanda par deux fois la vieille fille, qui rougit de honte et de rage.

— Tout ce qu'il y a de plus vrai, mon amie. Ah! c'est dur de voir à la fois la ruine et la décadence de son pays! En 1815, ce n'était pas comme cela, non.

— Ainsi, l'ennemi entre sans coup férir?

— Et vous aurez une douzaine de Prussiens à loger, à héberger demain chez vous.

— Jamais!

— Comment, jamais? Il faut pourtant vous préparer à l'événement; car, à moins qu'on ne fasse sauter la ville...

— Jamais! répéta Mlle de Maugreland, dont le visage déjà rigide s'assombrissait de plus en plus.

— Et vous les verrez arriver la première, car ils entreront par la porte Saint-Vincent, tout à côté de chez vous.

Jeanne de Maugreland secoua la tête sans répondre. Puis, un moment après:

— Et l'armée?... dit-elle.

— L'armée, mon amie, est-ce que nous avons une armée! Que voulez-vous que fassent des conscrits n'ayant jamais vu le feu, lancés comme chair à canon contre la formidable artillerie de nos ennemis? Ils ont fui comme des lièvres, pardi! jetant leur fusil et leur sac pour courir plus vite.

La vieille fille ne répondit pas; l'abbé Le Garouiller n'ajouta rien qu'un mot:

— Nous avons trop vécu, ma pauvre amie!

Il y eut un silence; l'abbé tisonna pour se donner une contenance; Mlle de Maugreland, immobile, l'œil fixe, semblait regarder le feu, comme fascinée par les flammes qui léchaient les armes de la ville sur la plaque de fonte de l'âtre.

Mais qui l'eût vue eût été effrayé de l'expression tragique de son visage. On aurait dit le masque d'une Euménide taillé dans du basalte.

L'abbé n'avait point de lunettes, et d'ailleurs ne regardait pas.

Au bout d'un moment, Mlle de Maugreland se leva et prit congé.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Adieu, mon ami, adieu ! Si vous arrivez devant Dieu le premier, priez-le pour moi.

Elle chemina morne et roide. Les talons de ses galoches frappaient le pavé de pas égaux et sonores que répétait l'écho. La ville dormait. De temps en temps Mlle de Maugreland, en passant devant telle maison muette et noire, levait les yeux, et il y passait une lueur hautaine, irritée, méprisante.

Enfin elle atteignit sa rue. C'était, je l'ai dit, une rue du faubourg ; donc elle était longue, bordée de maisons rares et de clôtures, mal pavée, solitaire. Au bout, c'est-à-dire juste à la rencontre de la maison de Maugreland, il y avait une vieille porte démantelée, à moitié enfouie dans des constructions difformes et incohérentes. Entre les pierres de la porte poussaient les joubarbes et les giroflées d'une fente à l'autre ; l'hiver, la neige s'arrêtait aux angles, et par les mâchicoulis les frimas s'attachaient aux menues branches des arbrisseaux qui croissaient dans le ciment détrempé par la pluie.

Jamais Mlle de Maugreland n'avait regardé cette vieille porte qu'avec la plus complète indifférence. Pourquoi, ce soir-là, s'arrêta-t-elle avant d'introduire son loquet dans la serrure de son logis, pour la contempler ?

C'était par cette porte que le lendemain entrerait l'ennemi. Elle vit en imagination une suite de chevaux piaffant sous des cavaliers lourds, au casque brillant, à l'air insolent et dur.

Et deux larmes descendirent sur ses vieilles joues brunes et ridées.

Elle rentra pourtant, referma sa porte, fit glisser le verrou dans la gâche ; puis, à tâtons, alla prendre dans un coin une allumette, pour allumer une petite lampe à pétrole. L'allumette, frottée au mur, s'enflamma, puis s'éteignit sous un souffle de vent ; machinalement elle en prit une autre, qui s'éteignit de même ; puis une troisième. Elle fit de sa main gauche un abri pour la quatrième et se dit : « J'aurai laissé une fenêtre ouverte. »

Laisser une fenêtre ouverte par inadvertance n'était guère dans les habitudes de la vieille fille ; mais, dans de tels moments, sait-on bien ce que l'on fait ?

Quand donc elle eut allumé sa lampe, en prenant les précautions nécessaires, elle avança dans le couloir et s'aperçut que la fenêtre du fond, donnant sur le jardin, était toute béante.

Jamais, précisément, elle n'ouvrait cette fenêtre, qui faisait courant d'air avec la porte. Elle avança encore et vit à terre les débris d'un carreau cassé.

Evidemment, quelqu'un venant du dehors avait cassé un carreau pour ouvrir la fenêtre.

Le premier mouvement de Mlle de Maugreland fut de sortir et d'aller chercher main-forte. Mais je ne sais quoi la retint. Peut-être pensa-t-elle au lendemain et se dit-elle qu'il ne valait plus la peine de défendre sa vie et son bien. Elle retourna sur ses pas, et bravement ouvrit les portes qui donnaient sur le couloir l'une après l'autre.

Dans la cuisine, personne ; dans sa chambre, rien ; mais dans la troisième pièce, — c'était la chambre de François, — elle entendit d'abord un ronflement, puis elle vit sur le lit, étendu tout habillé, poudreux, déchiré, François.

Çà et là, sur les meubles et par terre, des pièces de son équipement ; ni fusil, ni sac, mais un sabre et un revolver.

Cette vue ne la fit pas changer de visage. On eût dit que, depuis sa conversation avec l'abbé Le Garouiller, et depuis qu'elle avait trouvé chez elle les traces d'effraction, un secret instinct l'avertissait.

Sans éveiller le dormeur, sans le regarder de près ni l'effleurer de la main, elle traversa la chambre et prit le revolver. Il était chargé encore de ses six balles.

Claude VIGNON.

(La fin au prochain numéro.)

LA LÉGENDE DE LA HOUILLE

(NOUVELLE)

En l'an de grâce 1042 vivait dans une pauvre cabane du petit village de Plénevaux, sur les bords de la Meuse, un jeune homme de vingt ans qu'une longue suite de malheurs avaient réduit à l'humble condition de pêcheur.

Il était gentilhomme et fils d'un comte. Mais nul, excepté lui, ne connaissait son origine ; car sa famille avait été massacrée tout entière dans une des guerres intestines qui désolaient alors l'Empire, son héritage confisqué, et sauvé, encore enfant, par le dévouement d'un serf, il avait grandi sous un nom supposé dans la cabane de ce pauvre homme, menant sa vie obscure, et n'osant l'abandonner dans la crainte de réveiller les soupçons des ennemis de sa famille.

On l'appelait Tiel, et comme il se montrait juste et serviable dans ses rapports avec les habitants du village, n'usant de sa force, qui était redoutable, que pour faire respecter les faibles et les opprimés, et ne rencontrant jamais un plus pauvre que lui sans l'assister, ils l'avaient surnommé Tiel le Prudhomme.

Aimé de tous, infatigable au travail et gardant sous son humble costume un si grand air de noblesse que les jeunes filles ne pouvaient le regarder sans se sentir émues et rougir, il eût facilement trouvé une nouvelle famille parmi ces pauvres gens.

Mais il n'y songeait même pas, car ni le temps, ni le malheur n'avaient pu effacer de son esprit le souvenir de sa condition passée, et le serviteur qui l'avait sauvé étant mort, il rechercha plus que jamais la solitude, se plaisant à y évoquer l'image du passé ou de beaux rêves d'avenir, dont il se réveillait quelquefois dans un découragement voisin du désespoir, tant le contraste entre sa vie présente et celle où l'eût appelé sa naissance était accablant.

Un soir d'automne que le temps n'était pas propice à la pêche et qu'il se sentait plus triste que de coutume, il alla, pour se réconforter, faire ses dévotions à l'abbaye du Val-Saint-Lambert, et il prit pour s'en revenir par les bois de Plénevaux et de Brion.

Mais la nuit l'ayant surpris en route, il s'égara, et après avoir erré quelque temps sans pouvoir retrouver son chemin, il allait se coucher au pied d'un chêne pour y attendre le jour, lorsqu'il aperçut, à sa grande joie, une vive lumière qui s'éleva tout à coup de l'endroit qu'on appelle aujourd'hui le Champ-de-Bœur.

C'était une gerbe de flamme qui jaillissait de la cheminée d'une cabane et s'épanouissait au dehors en colorant de teintes rougeâtres le feuillage des chênes et en l'enveloppant d'épaisses guirlandes de fumée.

Tiel, s'étant approché de la cabane, aperçut par une fenêtre deux personnes assises autour d'un foyer où brûlait, sans que rien l'alimentât, et avec un tel éclat qu'on y voyait dans l'intérieur comme en plein jour, une masse incandescente d'où rayonnait au loin, et jusqu'au dehors, une vive et pénétrante chaleur.

Si étrange que ce feu lui parût, car la matière qui le produisait était encore inconnue, il cessa bientôt de le considérer, et reporta toute son attention sur les deux personnes assises l'une en face de l'autre, aux deux coins du foyer.

L'une était un vieillard à cheveux gris, vêtu d'un hoqueton rouge, rayé de bandes noires. Créature étrange, haute de quatre pieds à peine, il eût paru difforme avec son torse robuste et ses membres noueux, si l'expression grave et austère de sa physionomie n'eût imprimé à l'ensemble de sa personne un air de dignité qui en faisait oublier les défauts.

Il y avait même dans le sombre éclat de ses grands yeux et dans son attitude méditative quelque chose de si imposant, que Tiel se fût éloigné sans bruit si le ravissement que lui causa

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bientôt la vue de la compagne du vieillard ne l'eût invinciblement retenu.

C'était une jeune fille de seize ans au plus, qu'une longue robe noire enveloppait de la tête aux pieds. Comme elle avait le visage tourné vers la flamme, il n'avait d'abord aperçu qu'une petite main blanche, délicate et fine, qui soutenait la tête en se perdant à demi dans une masse épaisse de cheveux noirs artistement nattés.

Mais un mouvement qu'elle fit lui montra tout à coup une douce et fraîche figure, aux traits réguliers et purs, alors animée par un sourire plein d'innocence, et dont la vue éveilla en lui comme un souvenir lointain qu'il ne pouvait définir.

Il la contemplait ainsi depuis quelques instants, ravi dans une extase qui lui faisait tout oublier, lorsque le vieillard se leva et se dirigea vers la porte.

Craignant d'être surpris en flagrant délit d'indiscrétion, Tiel s'éloigna précipitamment et se jeta dans un fourré.

Il s'arrêta toutefois au bout de quelques pas et prêta l'oreille.

N'entendant aucun bruit, il se dirigea de nouveau vers la cabane, résolu d'y demander l'hospitalité.

Mais la flamme qui l'avait guidé s'était brusquement éteinte. Il s'égara de nouveau, et après avoir longtemps et inutilement cherché, il dut regagner Plénevaux, où il arriva au jour, harassé de fatigue et fort désappointé.

Son premier soin, lorsque le sommeil eut réparé ses forces, fut de retourner dans la forêt.

Mais il eut beau, ce soir-là et les jours suivants, la parcourir en tous sens, il ne retrouva pas traces de la cabane. Personne ne l'avait jamais vue, et tout ce qu'il put apprendre des bûcherons du voisinage, c'est que le bois de Brion était hanté et qu'on y entendait parfois, la nuit, des bruits étranges venant de l'intérieur de la terre et accompagnés de grandes lueurs semblables à des feux follets.

Le spectacle qu'il avait eu devant les yeux avait laissé dans sa mémoire une impression trop vive pour qu'il en pût mettre la réalité en doute. Il s'enferma plus que jamais dans sa solitude, vivant avec ses souvenirs et se remettant parfois, mais toujours avec le même insuccès, hélas! à la recherche de la mystérieuse cabane.

Deux années s'écoulèrent de la sorte, deux années pleines de désastres.

La guerre avait recommencé entre les seigneurs riverains de la Meuse, et elle prit bientôt un tel caractère d'acharnement, qu'on pillait et brûlait tout, jusqu'aux forêts, si bien qu'aux approches de l'hiver on manqua de bois partout et qu'on était obligé d'aller en chercher, non sans peines ni dangers de toutes sortes, jusque dans la forêt des Ardennes. Aussi la désolation était grande.

Au milieu de ces désordres, Tiel s'était souvenu qu'il était gentilhomme.

Il avait armé les pauvres gens de Plénevaux et s'était mis à leur tête, défendant de son mieux le village contre les bandes de pillards qui parcouraient le pays.

Un soir qu'après une de ces luttes où il avait dû céder au nombre il errait tristement dans la plaine dévastée où s'élevaient naguère les bois de Brion, brûlés comme tout le reste, il aperçut dans le champ de Bœur la même lueur qui deux ans auparavant avait frappé son regard.

Il y courut, le cœur gonflé d'une inexprimable émotion, et comme autrefois il aperçut la cabane. Comme autrefois aussi il vit à travers la fenêtre le petit vieillard et la jeune fille, l'un ayant toujours conservé sa mine grave et sévère, et l'autre plus séduisante encore après ces deux années, qui avaient développé sa taille et épanoui sa beauté.

Cette fois Tiel entra tout droit, mais non sans trembler.

— Digne seigneur, et vous, noble demoiselle, dit-il en s'arrêtant sur le seuil, daignerez-vous permettre à un pauvre fugitif de s'asseoir un instant à votre foyer?

Le vieillard tourna la tête et le regarda d'un air bienveillant, sans paraître étonné.

La jeune fille, qui avait tressailli au son de sa voix, se leva en rougissant et lui montrant un siége vide en face du foyer :

— Soyez le bien venu, dit-elle, si vous êtes un ami.

Il y avait tant de douceur dans sa voix et de bonté dans son air que Tiel, encouragé, répondit :

— Je suis le vôtre depuis deux ans, noble demoiselle, et le veux être toute ma vie, si vous le permettez.

La vivacité avec laquelle il prononça ces paroles, plus encore que leur étrangeté, fit monter aux joues de la jeune fille un flot de sang qui les colora légèrement.

Le vieillard la regarda en souriant.

— C'est lui, Florine, dit-il. Lui seul a pu franchir le cercle magique, et je l'attendais.

Et comme Tiel, à son tour étonné, le regardait d'un air interrogateur :

— Tiel le Prudhomme, lui demanda-t-il d'un air grave, n'êtes-vous pas le petit-fils d'Ansfride, le dernier comte de Huy?

— D'où me connaissez-vous? s'écria Tiel en portant la main sur son poignard; car il craignait de se trouver en face d'un ennemi de sa famille.

— Laissez votre arme en repos, et répondez-moi, reprit le vieillard. Ne fûtes-vous pas sauvé par un serf, le jour où votre aïeul fut surpris et massacré dans son château avec ses enfants et toute sa famille?

— C'est la vérité, répondit le jeune homme, dominé par l'air imposant du vieillard. J'échappai seul...

— Non, pas seul, répondit le vieillard. Cette jeune fille, alors une enfant, fut dérobée par sa nourrice aux coups des assassins. Mais cette femme, poursuivie de trop près ou affolée de terreur, l'abandonna au milieu de la nuit dans une lande déserte, et ce fut là que je la trouvai, à demi morte de froid et d'épuisement. C'était Florine, le dernier enfant du frère de votre père.

— Florine! s'écria Tiel en s'approchant vivement de la jeune fille.

Puis s'arrêtant tout à coup et la regardant d'un air profondément attendri :

— C'est donc pour cela, dit-il, qu'il y a deux ans, quand je vous vis pour la première fois, noble demoiselle, il me sembla que mon cœur était attiré vers vous par le souvenir autant que par l'admiration.

— Je la ranimai et l'emportai dans cette cabane, reprit le vieillard, et pour la dérober à la vengeance de ceux qui la cherchaient, je l'y tins, grâce à mon pouvoir, cachée aux yeux de tous. Elle y a vécu depuis lors, heureuse et ignorée; mais le moment est venu où la protection que je lui accordais doit cesser. La vôtre l'attend.

— Elle lui est toujours acquise! s'écria Tiel avec tant d'ardeur que Florine baissa les yeux et sentit son embarras redoubler lorsque, s'adressant à elle, il ajouta :

— Ce sera réaliser mon désir le plus cher; car, depuis le jour où un hasard béni me permit de vous apercevoir, je n'ai pas cessé un instant de penser à vous ni de vous chercher.

— Je le savais, dit le vieillard en souriant, et c'est moi qui permis au cercle magique qui nous dérobait à tous les regards de se briser sous vos pas, sachant bien que si vous voyiez Florine un instant, vous ne l'oublieriez plus. Mais l'heure où vous la deviez emmener n'avait pas encore sonné, et je dus employer la ruse pour vous éloigner. Florine cependant n'ignore pas qui vous êtes. Elle sait que, demeuré digne d'elle malgré votre abaissement, vous saurez, dans une condition plus haute, la rendre fière de porter votre nom. Elle vous aimait avant de vous connaître, et maintenant qu'elle vous a vu, ajouta-t-il en lançant à Florine un

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

regard malicieux qui la fit se détourner rougissante et confuse, je crois bien qu'elle vous aime encore.

En voyant la rougeur croissante de Florine et son silence, qui semblait confirmer les paroles du vieillard, Tiel fut saisi d'une si violente émotion, qu'un instant sa vue se troubla et qu'il crut que le sol de la cabane se dérobait sous ses pieds.

Ernest Faligan.

(La suite au prochain numéro.)

LE CARNAVAL A PARIS

La voilà revenue, cette saison si peu goûtée par la vieillesse et l'âge mûr, si chère en revanche à la jeunesse ! Paris, qui ne se meurt pas, quoi qu'on en dise, est tout au carnaval ; on danse, on soupe, on s'amuse : c'est bien la vie, ce mouvement ! Et, tandis que la gaieté française maintient ses droits, la bienfaisance ne perd pas les siens : car il est à remarquer qu'il y a bien peu de fêtes, à Paris, où l'indigence n'ait une part, et une large part.

Il semble, en vérité, que cette vaillante cité — dont on a toujours dit avec raison : *Mauvaise tête et bon cœur* — se soit approprié le vieil et touchant usage de nos aïeux lorsqu'il coupaient le gâteau des rois, et qu'elle ne sache goûter de joie sans laisser *la part à Dieu*.

Noël, comme toujours, a fourni l'occasion de réveillonner au champagne et aux truffes ; le monde des soupeurs a fait une effrayante consommation de charcuterie et de volailles ; on a chanté, on a dansé, sauté... Mais ce n'est pas tout. On sait comment, au Châtelet, nos chers émigrés d'Alsace et de Lorraine ont pu se croire un instant chez eux en voyant le gigantesque arbre de Noël offert par la Société de protection. Le lendemain, grâce à la bienfaisance parisienne, des milliers de petits enfants, pourvus de chauds habillements et de quelques humbles jouets, pouvaient ne pas trop regretter leur malheureuse patrie.

Et le travail que donnent ces fêtes, et l'argent qu'elles font dépenser aux heureux de ce monde pour le répandre au sein de la masse laborieuse, ne faut-il pas aussi en tenir compte? Les sévères moralistes qui voudraient proscrire les joies et les folies du carnaval ont-ils bien songé à ce résultat ?

Si le carnaval n'existait pas, il faudrait l'inventer, et, à supposer qu'une antiquité remontant aux premiers âges du monde ne suffit pas pour prouver la vérité de cet axiôme, l'existence simultanée d'un carnaval chez tous les peuples de l'univers en démontrerait surabondamment la nécessité.

Aussi Paris, oubliant, pour une courte saison, et nos malheurs et nos discordes, s'adonne-t-il tout à ces plaisirs, qui deviennent un des éléments de la prospérité générale.

Les bals masqués font fureur, on en rencontre partout. Jamais, au grand jamais, on n'avait vu pareille concurrence : bal masqué à l'Opéra-Comique (à défaut de l'Opéra), à Frascati, à Valentino, au Casino, à l'Alcazar, à Tivoli, à l'Elysée-Montmartre, — nous en passons, — bal masqué partout !

On s'attendait à voir, comme l'année dernière, un bal masqué aux Folies-Bergère ; mais le directeur de cet heureux établissement n'a point voulu sortir du genre varié qui lui assure le succès, et il garde sa scène pour les Japonais, ou pour les gymnastes qui attirent tous les soirs à ce théâtre le public le plus nombreux et le plus... gommeux de Paris.

M. Sari a, du reste, généreusement prêté sont brillant chef d'orchestre aux bals de l'Opéra-Comique, et tous les samedis, l'auteur de la *Valse des Roses* et du *Tour du Monde* conduit avec une verve endiablée les ébats des Pierrots et des Colombines dans la salle Favart, à la tête de cent musiciens.

Si les bals de l'Opéra-Comique ont obtenu un succès mérité et remplacent, autant que faire se peut, les bals de l'Opéra, ils le doivent certainement en grande partie au choix de M. Olivier Métra comme chef d'orchestre.

Frascati possède Arban, et l'on comprend tout de suite que l'Opéra-Comique seul puisse lutter avec les attractions et de la salle et de l'orchestre de la rue Vivienne ; on comprend aussi qu'il y ait foule chaque samedi pour entendre les mélodies du maëstro, et pour sauter aux sons joyeux de son magique piston.

Bien inspiré, le Casino s'est attribué le mercredi : et ce jour-là, M. Choufleuri restant chez lui (Choufleuri, Markouski, la différence est mince), la grande cohorte dansante, c'est-à-dire tout ce monde échevelé qui a le diable au corps, se presse dans ses salons trop étroits. Les autres jours, les bals alternent avec les concerts donnés par l'orchestre des dames de Vienne et par l'orchestre Wohanka. Une des attractions des bals du Casino est le nouveau quadrille des *Almées*, composé et dansé par le professeur et ses élèves, — quadrille qui, dit-on, pourrait bien, cet hiver, détrôner dans les salons parisiens l'antique quadrille des *Lanciers*.

A Valentino, on s'aperçoit vite qu'il n'y a plus l'entrain des années précédentes et que le départ d'Arban a laissé là les germes d'une prompte décadence. Cependant la foule de grisettes et de commis qui s'y presse s'amuse de bon cœur, car le bâton de M. Deransart n'est pas fait pour empêcher la Folie d'agiter ses grelots.

Longtemps encore, d'ailleurs, Valentino sera la salle des bals de société. La société des Enfants de Lutèce y a donné dernièrement son bal annuel ; profusion de jolies femmes et de fraîches toilettes, et audition d'une valse nouvelle de Deransart, l'*Univers*, qui a eu un grand et légitime succès.

Le vrai triomphe du carnaval à Paris, cette année, a été pour la salle Taitbout.

Figurez-vous une mignonne salle de spectacle et de concert toute or et argent, éclairée par cinq lustres et nombre de girandoles, et dont le parterre peut se transformer instantanément en plancher de bal ; à côté, des loges-salons, des salons d'exposition permanente d'œuvres et d'objets d'art, un buffet bien garni ; tous les soirs, l'orchestre Danbé, qui eut l'an dernier tant de succès au Grand-Hôtel ; et puis un prestidigitateur hongrois qui ferait croire aux miracles, car il laisse loin derrière lui Bosco et Robert-Houdin ; — une salle, enfin, où l'on entend des opérettes et des saynettes inédites, où se donnent même des bals par souscription au profit d'œuvres de bienfaisance.

Maintenant vous trouverez naturel que l'élite de la société parisienne se presse dans la salle Taitbout, et il est de fait qu'au bal donné au profit de la Société de prévoyance des Artistes, il y avait une remarquable affluence de jolies femmes et de gilets en cœur.

Nous n'avons qu'effleuré le carnaval à Paris, puisque nous n'avons parlé que des endroits où le public est admis ; mais de nombreuses soirées particulières sont annoncées, les réceptions officielles se préparent. On parle de plusieurs grands bals à l'Élysée et d'un nouveau bal au Tribunal de Commerce.

Donc le carnaval à Paris est et sera, cette année, des plus brillants ; quoi qu'en disent d'incommodes censeurs, on peut applaudir à ce réveil, à cet élan du plaisir. C'est la jeunesse qui passe, et la jeunesse n'est-elle pas le champion des idées généreuses ? Laissons-la donc se distraire un moment ; le temps de la réflexion et du labeur venu, elle n'en sera que plus vivante et plus forte.

Et si nous sommes tentés de nous effaroucher de quelques manquements à l'étiquette ou au décorum, rappelons-nous que nous sommes en carnaval, et que les bals de l'Opéra ont remplacé ces fêtes que nos aïeux célébraient jusque dans les cathédrales et qu'ils appelaient joyeusement les *Fêtes des Fous*.

E. Barrety.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE DES MAGASINS

C'est en se pénétrant du caractère et de la physionomie de leurs clientes, que Mmes BRUNHES et HUNT arrivent à produire ces petits chefs-d'œuvre de goût et d'élégance qui sortent chaque jour de leur maison.

Ces jours-ci, on était fort affairé rue Meyerbeer, 4; il s'agissait de livrer huit chapeaux qui devaient figurer dans l'exposition d'un joli trousseau. — Chapeau tout blanc pour les visites de noces, composé de soie côtelée, de dentelles perlées de jais et de fleurs d'oranger épanouies. — Chapeaux assortis aux toilettes. — Chapeaux de velours, de feutre, etc. — Tous, frais, pimpants, jolis comme ils le sont, mériteraient une description particulière, si la permission nous en avait été donnée.

Le talent primesautier de Mmes Brunhes et Hunt plaît à toutes les individualités. Aimez-vous le genre sérieux? vous serez on ne peut mieux comprise. Préférez-vous l'originalité? ici encore on vous servira à votre goût. Puis, ce qui charme surtout les femmes et les attache sincèrement à Mmes Brunhes et Hunt, c'est que leurs chapeaux, d'un prix vraiment modéré, font paraître leurs jolies clientes moitié plus jeunes et plus belles! Comment résister à un tel argument? on n'y a garde naturellement et les élégants salons de la rue Meyerbeer, 4, sont de plus en plus fréquentés.

— Les jolies femmes n'ont qu'à prendre leurs précautions, car l'ennemi naturel de leur beauté est là qui les entoure... A l'air humide et froid, la peau s'écaille et se flétrit; il faut y prendre garde et lutter énergiquement. Le meilleur préservatif est de s'enduire le visage et les mains, par exemple, d'un corps gras qu'on essuie légèrement ensuite, pour le recouvrir d'une poudre adoucissante. On a, de cette façon, formé comme un rempart qui préserve la beauté.

Le corps gras à employer sera, à notre avis, la *crême neige* de MM. PINAUD et MEYER; c'est un cold-cream sans égal pour la finesse des onctueux qui le composent, aussi bien que sous le rapport des soins apportés à sa fabrication. D'une supériorité reconnue, elle assouplit la peau, elle rafraîchit le teint; enfin elle est toute-puissante contre les gerçures.

La poudre qui complètera l'heureux effet de la *crême neige* sera une poudre de riz extra-fine, adhérente, invisible, aux violettes de Parme, que tout le monde connaît et apprécie à sa juste valeur.

La maison Pinaud et Meyer excelle dans la préparation des produits à l'essence des violettes de Parme; elle en a formé une série complète pour les différents usages de la toilette: ce qui entre complètement dans les vues de son aristocratique clientèle. Les gens du monde, en effet, ne veulent plus de parfums violents; ce sont les douces senteurs de la Violette de Parme qu'ils préfèrent, et c'est à la *Corbeille fleurie* (boulevard des Italiens, 30) qu'ils vont les chercher.

— La maison de commission LASSALLE et Cie est une précieuse ressource pour les personnes éloignées de Paris et qui ont des acquisitions à faire: objets de toilette, confections, modes, étoffes en tous genres, trousseaux, corbeilles de mariage, ameublements, bijoux, horlogerie, librairie, musique, etc., etc.

La maison Lassalle a depuis longtemps le monopole pour les achats des familles élégantes de France et de l'étranger. Ses nombreuses relations avec tous les fabricants, son goût parfait et son honorabilité en font un auxiliaire précieux qui évite bien des recherches et des démarches. On peut se fier à son initiative pour tous les achats sur lesquels on est indécis.

Quant aux objets de toilette, robes de ville, de soirée ou de bal, nous pouvons affirmer à nos lectrices qu'elles trouveront un avantage immense en s'adressant à la maison Lassalle, qui a des prix bien moins élevés que ceux des couturières en renom et offre en même temps une sécurité parfaite sur le bon goût de ses modèles, qui, malgré leur élégance et leur haute nouveauté, ne sont jamais excentriques.

S'adresser directement à la maison LASSALLE et Cie (25, rue Louis-le-Grand).

SPÉCIALITÉS

Le cheveu manque... bientôt il n'y en aura plus!... Il faut donc entretenir avec le plus grand soin ceux que l'on possède, et pour cela quelques précautions hygiéniques sont nécessaires, ainsi que l'emploi de certaines eaux fortifiantes.

L'*Eau Gauloise* peut être employée à ce titre, car les matières toutes végétales qui entrent dans sa composition en font un cosmétique excellent pour l'hygiène de la chevelure. A base de glycérine et d'arnica, l'*Eau Gauloise* possède le double mérite d'arrêter la chute des cheveux et de leur rendre leur couleur primitive. Quelle reconnaissance ne devons-nous pas à la science chimique pour avoir obtenu un semblable résultat, qu'on peut à bon droit qualifier de miraculeux!

Depuis assez longtemps déjà, il existe nombre de teintures pour les cheveux, mais... (il y a souvent trop de mais!) ces eaux offrent plus d'un inconvénient, dont le moindre est de salir extrêmement la tête et de rendre le cheveu plus foncé qu'il ne le faudrait. Aujourd'hui, grâce à l'*Eau Gauloise*, on évite ce grand ennui; les nouveaux éléments qui entrent dans sa composition sont tels qu'on n'a plus rien à redouter. On peut employer ce produit hors ligne sans aucune appréhension.

On trouve l'*Eau Gauloise* chez tous les coiffeurs et à l'entrepôt général: 4, rue de Provence.

M. D'A.

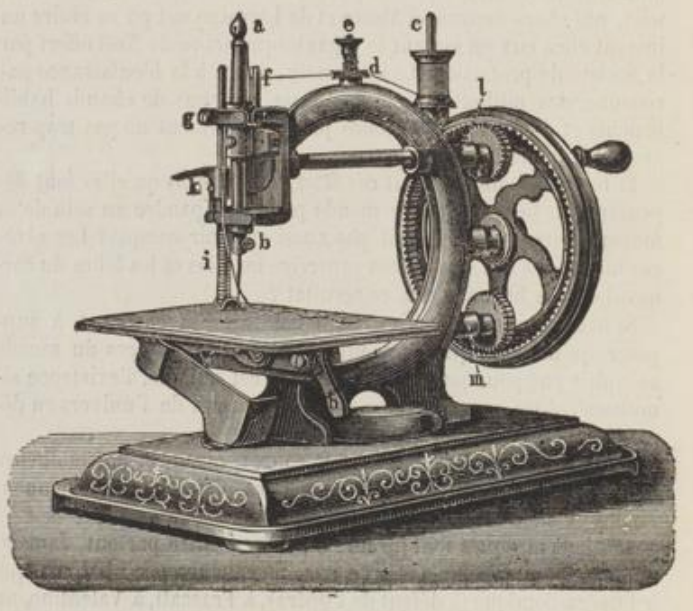
NOTRE GRANDE PRIME

Avis important

Au moment où les objets d'étrennes deviennent la grande préoccupation de quiconque a de la famille, nous croyons particulièrement opportun d'appeler toute l'attention de nos lectrices sur la machine à coudre la *Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et Cie.

Nos abonnées savent déjà que, par une faveur absolument spéciale et exclusive, cette précieuse machine a été mise à leur disposition, non plus au prix régulier de 250 francs, mais moyennant 150 fr., emballage compris.

Cette concession exceptionnelle ne pouvait être, on le comprend, que temporaire: aussi avons-nous reçu de M. Pouillien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et Cie, à Paris, l'avis qu'elle ne pourrait être accordée au-delà du 15 janvier prochain. Il importe donc que toutes les personnes qui désireraient en bénéficier fassent sans retard leur demande, sous peine de ne plus pouvoir effectuer qu'à des conditions beaucoup plus onéreuses une acquisition dont les avantages sont réellement considérables.



Cette observation se rapporte également à la MACHINE A MAIN des mêmes constructeurs, dont nous donnons ici le dessin et dont le prix de vente, ordinairement fixé à 75 fr., a été abaissé pour nos abonnées seulement à *40 francs*.

Il suffira, ainsi que nous l'avons dit déjà, de nous adresser, en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, ou en billets de banque français, la somme de 150 francs pour recevoir immédiatement, par la voie qui nous sera indiquée, la *Silencieuse*, soigneusement emballée. Contre envoi de 40 francs effectué de la même manière, on pourra recevoir la MACHINE A MAIN dans les mêmes conditions.

Ad. G. ET FILS.

L. ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

On se marie beaucoup depuis quelque temps, « surtout du côté des hommes ! » comme le disait un jour une certaine dame du noble faubourg, célèbre par la naïveté de ses reparties. Quelques-uns de ces récents mariages ont particulièrement défrayé les conversations et fait bruit dans le monde. Alliance entre la noblesse et la finance, nouvelle fusion entre deux sociétés qui se détestent, mais s'envient et se recherchent ! Et cela à tel point qu'on ne saurait dire laquelle des deux court le plus après l'autre !

Quelle différence entre le passé et le présent, à propos de mariage ! Autrefois on allait à la noce, aujourd'hui on assiste à la bénédiction nuptiale. Plus de dîner ! plus de bal ! Les parents et les amis s'en plaignent peut-être, mais que les mariés en sont satisfaits ! En revanche, généralement partout, on entoure la cérémonie religieuse de toute la solennité, de tout le luxe possibles : tapis, fleurs, éclairage à *giorno*, chants célestes, brillants jeux d'orgues, messe basse, mais nombreux clergé. La masse des invités est rangée avec soin, selon les rapports de parenté ou d'intimité, derrière les fauteuils des nouveaux époux, lesquels sont indiqués par les cierges : la poignée blanche marque celui de la jeune fille, la poignée rouge celui du jeune homme. Le suisse, en grand costume, attend au bas de l'église que le cortège soit formé, puis d'un coup de sa hallebarde il en annonce la marche. Aussitôt l'orgue éclate en triomphales harmonies et le défilé a lieu, — nouvelles fourches caudines, — devant des centaines de regards curieux !... C'est là un moment bien désagréable à subir et qu'on n'oublie jamais, lorsqu'on a passé par-là !

Le cérémonial de la sacristie est ainsi réglé (avis à la jeune abonnée qui nous l'a demandé) : — Les nouveaux époux, placés l'un près de l'autre avec leurs parents respectifs de chaque côté, tous rangés sur une même ligne, reçoivent les félicitations et les compliments des invités, qui défilent par groupes, en s'inclinant devant eux. Les sacristies à deux portes sont très favorables à cette réception : l'une est réservée pour l'entrée, l'autre pour la sortie ; mais on n'est pas aussi bien organisé partout et il devient quelquefois difficile d'éviter l'encombrement ; du reste, c'est aux suisses à y veiller.

C'est à ces présentations que les familles des mariés font l'étalage de leurs connaissances : on tire une certaine vanité de cette *pose*, car personne ne refuse d'assister à une messe de mariage, ou du moins de se montrer à la sacristie. La politesse la plus banale exige au moins cela ; et puis c'est une occasion pour les hommes de voir de jolies femmes, et pour celles-ci de montrer leur goût et leurs belles toilettes.

Nous avouons, pour notre part, que le grand mobile qui nous pousse à suivre de près les mariages élégants n'est autre qu'une curiosité bien légitime chez une chroniqueuse de modes ; curiosité presque toujours couronnée de succès. C'est ainsi que dernièrement nous avons joui du plus charmant coup-d'œil, en matière de toilettes, et nous allons tâcher d'en donner une idée à nos lectrices.

P. N° 241. — Chapeau *Rembrandt*.

Modèle de Mmes Moreau-Didsbury (Boulevard des Capucines, 23).

Une mariée, d'une grande distinction, portait une robe de faille blanche à longue traîne, complétement bouillonnée derrière ; dans le bas, devant, un volant plissé par groupes de petits plis « coup de vent » et en biais, surmonté d'un haut bouillonné traversé par deux coulissés. Une écharpe en faille, garnie de points d'Angleterre et gracieusement drapée, bridait le tablier, en se réunissant derrière sous une large touffe de fleurs d'oranger. Aumonière en fleurs d'oranger. — Corsage ouvert en cœur par un coquillé de point d'Angleterre et bouquet sur le côté ; coquillé semblable au milieu du dos. Manches coulissées très finement jusqu'au parement, et coquillé de dentelles sur le dessus.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Une autre mariée était en robe Louis XV à très longue traîne, en matelassé blanc, avec devants de satin rayés de coulissés et encadrés d'un bord de cygne. Manches coulissées en satin. Col et jabot en malines; sous-manches pareilles.

Partout et toujours le voile à la Juive.

Nous avons constaté que la robe Louis XV était en grande faveur pour le costume de cérémonie; ce genre, au surplus, a fort grand air et ne peut être adopté que par une femme d'un certain monde. Nous pensons qu'on nous saura gré de donner une petite explication à ce sujet. Nous entendons, par cette dénomination de « robe Louis XV », une robe princesse, dont le dos du corsage, la jupe par derrière et les côtés des devants, sont d'une étoffe, — en velours par exemple, — tandis que les devants et les manches sont en soie de nuance assortie, quoique tranchant un peu. Cela dit, esquissons de souvenir quelques toilettes entrevues :

Robe Louis XV en velours et faille réséda de deux tons; le bas du tablier est coupé par des volants de velours. — Chapeau en velours de même ton, garni de plumes bleu pâle, avec une écharpe bleue, croisant derrière sur le catogan, pour venir se fixer sur la poitrine sous une touffe de roses.

Toilette en velours pensée. — Jupon à longue traîne, monté en pli Bulgare, avec tablier en faille de nuance plus claire, coulissé en biais. — Cuirasse en velours, à manches de faille, coulissées et terminées par un parement de velours; boutons d'argent. Sous-manches, col et jabot en malines. — Chapeau de velours, forme *Valois*; grande plume ombrée et malines coquillées.

Les costumes en beaux lainages sont de fort bon ton dans les réunions mondaines de l'ordre de celles dont nous nous occupons. Nous n'en voulons pour preuve que celui-ci : — Jupon en velours noir, à traîne unie. Tablier-tunique et cuirasse en drap du Thibet, de nuance gris fer (avec le manchon pareil), garnis sur tous les bords de renard argenté. — Chapeau *Rembrandt*, en feutre sombre; roses blanches dessous; sur le dessus, de doubles coques en ruban noir et ruban blanc, une aigrette blanche et un panache de plumes noires réunies sous une boucle d'acier.

Le genre veut, cette année, qu'on entoure la partie supérieure des vêtements de larges et hauts cols de fourrure, à la façon des paletots d'homme. C'est un peu engonçant, mais c'est si chaud!...

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 241.

Chapeau *Rembrandt*, en feutre gris très foncé, à large passe relevée d'un seul côté, et calotte basse. Un filet vénitien, brodé de jais, entoure la calotte et borde la passe. Dessous, écharpe en satin écossais, drapée et nouée derrière, où elle retombe en bouts frangés. Dessus, panache de plumes noires placé derrière le bord relevé de la passe, sur lequel s'appuie un tangara (bel oiseau rouge).

G. N° 482.

Toilettes de visite. — 1. Robe de faille noire. — Jupon à longue traîne, monté avec le pli Bulgare, garni sur les côtés de larges coquillés en dentelle noire montant jusqu'à la ceinture. Le tablier est formé de plis remontants, faits en biais et traversés dans leur longueur par des galons perlés. Nœuds de large ruban de ceinture, formant pouff par derrière. — Paletot, demi-ajusté, à devants de mantelet, en matelassé noir garni de renard bleu, fermé devant par des bouclettes en ruban faille et satin. Larges manches plissées en sicilienne, avec une ouverture droite, sur le côté du creux du bras, où elles sont entourées de fourrure. — Chapeau de velours noir, garni sur le dessus de la calotte de rubans couleur lie de vin, doublés de rubans roses, avec boucle perlée en acier.

2. Toilette de cérémonie. — Jupon à traîne, composé d'un tablier en matelassé, couleur noisette, encadré d'un coquillé en faille assortie de deux tons, l'un foncé, l'autre clair. Le reste du jupon est couvert de petits volants en faille, alternés comme nuance. — Cuirasse en matelassé avec double col montant et nœuds de ruban en faille posés en échelle. Manches en faille claire, coulissées dans leur longueur, terminées par un parement en faille foncée lisérée de faille claire. — Chapeau assorti, en velours et soie, avec plumes et roses.

G. N° 483.

Toilettes de bal. 1. Jupon en taffetas rose pâle recouvert de tulle rose, bouillonné et capitonné par des roses églantines à feuillage bruni, terminé dans le bas par un volant de tulle ruché. — Tablier en velours bleu pâle, très court, garni sur le bord inférieur de cinq rangs de perles de jais blanc, avec dentelle perlée; ce tablier se perd en plusieurs draperies sous les côtés du jupon royal. Ce dernier en velours bleu pâle, à longue traîne unie, est monté à la ceinture en un large pli creux et plusieurs plis plats. Les bords des côtés sont garnis d'un assez large bouillonné de tulle rose, dont la moitié est capitonnée et fixée par des roses églantines à feuillage brun; l'autre moitié, qui termine le bord, est recouvert d'une dentelle blanche perlée. Un groupe de roses églantines et de feuillage, mélangé de bouclettes en ruban rose pâle et fixé sur la hanche, orne la toilette sur le côté. — Corsage décolleté, en velours bleu pâle, garni d'une berthe en tulle rose bouillonné, brodée de perles blanche et terminée par une dentelle blanche assortie. Des bouclettes de ruban rose, mélangées d'églantines, forment les épaulettes.

2. Toilette en tarlatane blanche. — Jupon de taffetas blanc, à longue traîne, entouré de plusieurs volants ruchés, à petits tuyaux devant, et tuyaux plus larges derrière. Tablier en tarlatane, bouillonné et coulissé en biais, et traversé à plusieurs reprises par une guirlande de petits œillets, de nuances variées, qui forment un groupe sur le côté avec des boucles de ruban vert d'eau. Pouff uni en tarlatane. — Corsage décolleté, en taffetas blanc, orné d'une berthe en tarlatane, à bords tuyautés. Une guirlande d'œillets coupe en travers le milieu du corsage. Nœuds de ruban vert d'eau sur les épaules.

Description de la planche coloriée n° 1194.

Toilettes de bal. — 1. Jupe de faille bleu lumière, avec le quadruple pli Bulgare par derrière, formant une traîne en éventail; sur ce pli, une cascade de nœuds étagés, de différentes grandeurs. Le devant de la robe est garni d'un volant et de plusieurs rangs de bouillons coulissés, avec têtes ruchées. — Grand tablier en dentelle espagnole blanche, perlée de jais blanc, nouée derrière avec un beau nœud à bouts flottants sur le jupon. — Corsage en faille bleue, à longues pointes devant et derrière, décolleté en cœur et recouvert de dentelle blanche assortie au tablier. Le haut du corsage est garni d'une draperie en faille bleue, fixée devant, sur les épaules et derrière, par des nœuds de même étoffe. Petites manches bouillonnées. — Pouff de plumes bleues entourant une aigrette, placée sur le côté de la coiffure. — Collier de perles fines et boucles assorties. — Souliers Louis XV, à barrettes brodées de perles.

2. Jupon à traîne divisé en deux parties : le devant est en faille rose toute coulissée, avec ruches sur les côtés; le reste de la jupe est en faille grise et se termine par un volant qui constitue la traîne. — Corsage décolleté, en faille grise, à basques assez longues se reliant aux petits côtés, lesquels forment de longs pans qui relèvent la jupe en pouff. Cette partie du corsage est garnie, sur tous ses bords, de bandes en faille rose posées à plat; les bords inférieurs sont, en outre, ornés d'une frange grelot en soie rose. Le haut du corsage est garni intérieurement de ruches en crêpe lisse blanc, et extérieurement de ruches grises; une berthe découpée en deux pointes devant et derrière, et bordée de rose, le complète.

Description du patron découpé.

Annexe de l'édition n° 2.

Capote de dame. — Ce vêtement se fait en drap de velours gris, garni de boutons en argent oxydé. — Le devant se taille en polonaise. Les basques sont plates; elles partent du dos et se prolongent sur les devants en formant poche. Une seconde poche se fixe plus bas; elle est encadrée de velours noir et ornée d'un nœud de faille noire. — Le derrière de la jupe est légèrement biaisé de côté; le haut est plissé et monté sur une ceinture fixée à la taille, sous la basque du dos. — Col rabattu. — Manche à coude, ornée d'un haut parement boutonné sur le dessus.

Notre patron se compose des sept pièces suivantes :

1° Devant. — 2° Petit côté. — 3° Dos. — 4° Lé de derrière. — 5° Col. — 6° Manche. — 7° Parement.

(Pour le modèle, se reporter à la gravure G. n° 478, page 19 du précédent numéro.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

JUPONS ET TOURNURES

Nous avons pensé faire plaisir à nos abonnées en leur offrant la reproduction de quelques-uns des plus jolis modèles de jupons, de tournures et de corsets, de la maison de Plument (rue Vivienne, 33). Nous n'avons pas besoin de rappeler que cette maison de premier ordre est toujours mieux qu'aucune autre au courant de toutes les nouveautés sous ce rapport.

Les dessins très exacts de ces accessoires indispensables de la toilette sont suffisants pour en donner un aperçu et en bien faire

1. Jupon *Princesse articulé.*

comprendre le mérite; nos explications achèveront d'édifier nos lectrices.

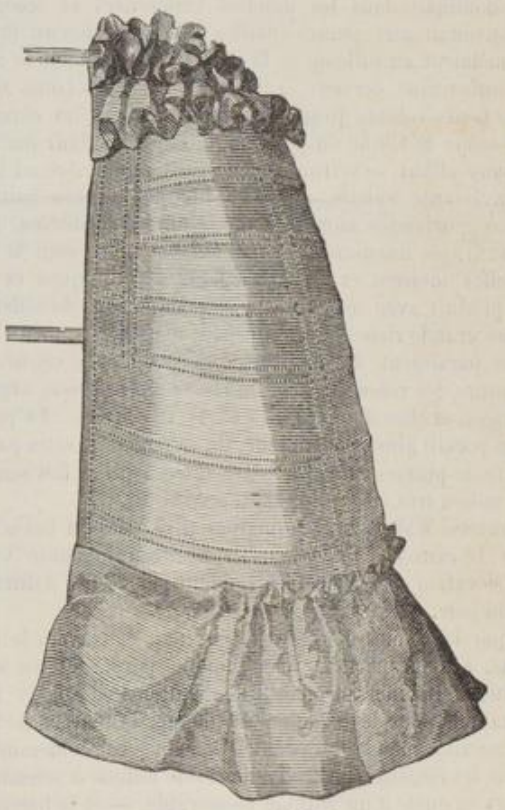
1. Jupon princesse articulé, très favorable aux robes à traîne, établi en bazin ou brillantine blanche, garni de bandes festonnées, avec un grand volant pour dissimuler la tournure. Par un nouveau système, celle-ci subit naturellement le moindre mouvement du corps *sans tourner*, chose précieuse entre toutes; son gonflement diminue ou augmente selon la pression qui lui est infligée. Par ce fait même, que l'on s'appuie contre un dossier, ou dans une voiture, cette tournure rentre en elle-même; elle reprend ensuite sa position normale sans secousse et sans aide.

2. Tournure Louis XV, donnant une grande élégance à la robe longue dont elle relève gracieusement les draperies pour les rejeter en arrière. Elle est établie en crin ou en joli tissu moire rouge; trois rangs de volants ruchés, étagés par grandeur, ferment le haut; le bas est garni d'un grand volant festonné. L'intérieur est lacé en deux parties distinctes, et deux ceintures en élastiques per-

2. Tournure *Louis XV.*

mettent d'assujettir la tournure assez solidement pour éviter tout balancement.

3. Tournure Médicis, étroite du haut, plate sur les côtés, faisant



3. Tournure *Médicis.*

agréablement valoir les avantages de la robe princesse. Elle est gonflée par quatre soufflets contenant dans chaque creux et chaque partie saillante un ressort très flexible. Le bas est terminé par un volant à tête tuyautée. Un intérieur lacé permet de modi-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

fier le volume de cette tournure, qui est exécutée en tissu blanc ou de couleur, à volonté.

Dans notre cinquième numéro de janvier, nous compléterons cet article en donnant le dessin et la description de plusieurs tournures ou corsets.

M. D'A.

A TRAVERS LES SALONS

L'année mondaine a brillamment commencé au son des violons chez la comtesse Walewska. Sa première heure a été marquée dans cette hospitalière maison par une pluie de fleurs, emblème riant et parfumé pour les assistants des jours heureux qui leur sont souhaités pour 1875. L'idée est charmante et l'on y sent tout cet art du bien-recevoir qui caractérise la comtesse Walewska.

La comtesse a commencé de bonne heure, d'ailleurs, à apprendre le monde, ses pompes et ses œuvres. Dès l'âge de treize ans, elle aidait sa mère, alors la comtesse Ricci, aujourd'hui la marquise Piccolelis, à faire les honneurs de son salon de Florence. Cet hiver même, elle reprendra ce poste auprès de sa mère, car elle vient de partir pour Florence, où elle passera un mois, et chaque soir le salon de la marquise Piccolelis est ouvert.

La soirée de la comtesse Walewska avait un caractère charmant de juvénilité. Organisée par Mme de Bourqueney et sa sœur, Mlle Eugénie Walewska, elle était toute pleine de jeunes filles et de jeunes femmes.

Le blanc dominait dans les toilettes vaporeuses et légères, comme il convenait aux jeunes épaules qui les portaient. Quelques robes mêlaient au tulle ou à la gaze le taffetas pour le corsage et la pouffe-traîne derrière, à la façon des robes Louis XVI. Plusieurs, à petits volants jusqu'à la taille, avaient un corsage cuirassé de crêpe de Chine ou de satin à tablier collant par devant, aux pans allant se retrousser en postillon derrière au corsage. Une ravissante toilette, toute bouillonnée de tulle pailleté d'argent, avec guirlandes montantes de plumes mordorées, emportait les suffrages unanimes. Grand succès aussi pour la reprise des étoffes moirées et brochées, pour les tuniques et les traînes. On produit avec ces étoffes des combinaisons de toilettes à la fois d'une grande richesse et d'un goût exquis.

Les plumes paraissent devoir jouer un grand rôle, cet hiver, pour la garniture des robes du soir. On les emploie dorées, argentées, diamantées, et elles donnent des effets ravissants. La princesse de Salm portait ainsi, l'autre jour, un fourreau de satin paille avec garniture de plumes capucines diamantées, qui a fait sensation dans le milieu très élégant où il se produisait.

Chez la comtesse Walewska, l'animation et la gaîté du bal n'excluaient pas la causerie. On y parlait beaucoup, comme vous pensez, de l'élévation au trône d'Espagne du prince des Asturies, la nouvelle du jour.

Pendant que la comtesse Walewska circulait à travers le flot des assistants, semant partout une aimable parole et un sourire, la comtesse Davillers-Regnault de Saint-Jean-d'Angély faisait ses invitations pour le bal que va donner la maréchale Regnauld, — annuités mondaines dont l'échéance est évidemment escomptée par les élégantes en trouvaille d'une toilette à sensation et les valseurs en quête d'un cotillon mémorable, — et la baronne Alphonse de Rothschild lui donnait la réplique d'invitation, en promettant une série de dimanches dansants, cet hiver, à l'hôtel de la rue Saint-Florentin.

On a beaucoup dansé, l'autre lundi, à la fête donnée au ministère de l'instruction publique par M. de Cumont, qui aura eu un mérite, celui d'attacher le grelot des bals officiels. C'est à l'initiative de Mlle de Cumont que cette soirée est due. Elle n'a pas voulu que son père passât au ministère sans qu'on y dansât, et, par ces temps où les portefeuilles sont si peu établis sous les bras qui les portent, elle a demandé qu'on fît hâte. Le succès qui a couronné sa tentative est fait pour encourager les autres salons ministériels à suivre l'exemple de l'hôtel de la rue de Grenelle.

Le faubourg Saint-Germain prélude à ses *raouts*, — qu'il ne commence guère qu'à la fin de février et même avec le Carême, — par des dîners de haut goût. Partout on a dressé la table la semaine dernière, et, la fête des rois aidant, on a lutté de menus : chez la duchesse Pozzo di Borgo, la comtesse de Beaufort, la comtesse de Montesquiou, la baronne de Bussière, la comtesse de Durfort. C'était un véritable concours gastronomique.

Puis vont venir les réceptions du soir, ces *raouts* comme on n'en montre que dans cette région de Paris qui s'étend du quai d'Orsay à la rue de Babylone, où trois cents personnes circulent à l'aise dans des salons dont les proportions architecturales sont à elles seules un incomparable décor. Dans ce cadre seulement, je comprends ce genre de réception ; on y peut causer, en effet, avec toute la variété d'attitude qui convient ; en *aparte*, en groupe, en se promenant. On peut s'isoler dans la foule et, pour une femme, s'y donner le plaisir d'une réception autour de son fauteuil dans la réception même.

Mais qu'on ne parle pas des *raouts* dans les salons étriqués des bâtisses à cinq étages de nos quartiers neufs, où les habits noirs font espalier le long des murs pendant que les jupes se serrent sur les sièges qui avoisinent la cheminée, attrapant de temps à autre, pour toute pâture, le mot banal qu'un invité plus hardi que les autres leur décerne... sous l'œil dévorant de ses compagnons de cravate blanche.

BACHAUMONT.

UNE SOIRÉE DE GALA

Désormais il y aura une date de plus dans l'histoire de l'Académie de musique : on se souviendra que l'Opéra nouveau a été inauguré le mardi 5 janvier 1875.

Nous avons relu à deux reprises la phrase qui précède, pour bien nous assurer que nous ne nous étions pas trompé en l'écrivant. Il y avait longtemps, en effet, que nous avions renoncé à l'espoir de pénétrer jamais dans cette montagne de marbre, de porphyre et de bronze. Peu à peu nous nous étions accoutumé à ne voir, dans le nouvel Opéra, qu'un monolithe comme en érigeaient les Egyptiens des temps fabuleux. L'inscription « *Le public n'entre pas ici,* » qu'on lisait sur toutes ces portes, nous semblait une vérité en bon train de devenir éternelle, et qu'on aurait fini par graver sur des plaques de marbre.

Mais nous avons été enfin détrompé. Les bons, beaux et gros millions de notre pays ont fait le miracle de rendre habitable cette importante et fastueuse accumulation de pierres de prix. La France peut donc être fière, même en tenant compte des imperfections, du spectacle qu'elle vient de donner à l'Europe, et qui est aussi un triomphe pour notre chère ville de Paris. Une telle fête chez un peuple qui mourait de la famine il y a quatre ans, c'est plus qu'une consolation pour son orgueil, c'est un commencement de renaissance.

Il paraît que ce n'a pas été une petite besogne que de rédiger l'affiche de cette première soirée. La grande difficulté était de composer un spectacle qui contentât tous les artistes, dont l'amour-propre était vivement surexcité. MM. de Cumont et Halanzier s'y sont longuement employés, paraît-il, mais sans y pouvoir réussir. Enfin, la direction, renonçant à satisfaire tous ses pensionnaires, a dû songer au public en lui offrant ce menu relativement alléchant :

1° Ouverture de *la Muette de Portici*, d'Auber ;
2° Les deux premiers actes de *la Juive*, d'Halévy ;

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

3° Ouverture de *Guillaume Tell*, de Rossini;
4° Bénédiction des poignards, des *Huguenots*, de Meyerbeer;
5° Deuxième acte de *la Source*, de M. Léo Delibes.

Pour notre part, nous eussions préféré à cet assemblage de pièces et de morceaux quelque opéra nouveau, ou tout au moins un des chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire. L'*Armide*, de Gluck, qu'on parle de remonter, eût ajouté à cette soirée un nouvel attrait. *La Juive* seule, *les Huguenots* ou *Hamlet* eussent donné plus de grandeur à la représentation. Mais les dieux de l'administration en avaient décidé autrement, et la critique n'y peut rien.

Ce que l'on doit regretter, c'est que l'inauguration de la nouvelle scène ait eu lieu un peu hâtivement, et malgré plusieurs accidents de nature à la faire ajourner. Ainsi la salle n'était pas complètement prête; à six heures du soir, on y travaillait encore. L'éclairage est demeuré incomplet: un grand nombre de becs manquaient au grand lustre, et sur les soixante pierres lumineuses de la frise, on n'en avait pu allumer que trois! La salle paraissait plongée dans une obscurité relative, qui devenait plus sensible encore lorsqu'on y rentrait en sortant du foyer, étincelant de lumières reflétées par les ors et les marbres polis.

L'excuse, c'est qu'il fallait de toute nécessité que la représentation eût lieu ce soir-là: les invitations étaient faites et le lord-maire de Londres s'était dérangé exprès, avec tout son cortège officiel, pour y assister. L'impératrice de Russie, retenue à San-Remo par les soins de sa santé, n'avait pu répondre à l'invitation du Président de la République; mais l'ex-roi de Hanovre et une autre Majesté, de plus fraîche date, — don Alphonse XII, le jeune roi d'Espagne, — occupaient chacun une loge.

Nous n'entreprendrons pas de donner ici la liste de tous les personnages illustres par le nom, le rang, la fortune ou le talent, — depuis le Président de la République jusqu'aux membres du conseil municipal de Paris... exclusivement, — qui remplissaient la salle depuis l'orchestre jusqu'aux cintres. Nous ne décrirons pas non plus toutes les élégantes et riches toilettes qui chatoyaient à la lumière du lustre et en doublaient heureusement l'éclat en répercutant les rayons par les mille facettes des parures scintillant de toutes parts. C'était un éblouissement, une féerie! A l'orchestre se pressaient les députés, invités par M. de Cumont à payer leurs fauteuils plus cher qu'au bureau, et parmi lesquels nous avons vainement cherché l'honorable M. Thiers.

Si sa jeune majesté Alphonse XII a obtenu un certain succès, il faut plus particulièrement noter l'attrait de curiosité qu'excitait le lord-maire portant la robe doublée d'hermine et le fameux insigne de la chaîne d'or de la reine Elisabeth, cette chaîne à laquelle on ajoute un chaînon à chaque élection de lord-maire. M. Stone, le magistrat actuel, était accompagné de sa femme, de son fils et des schériffs de Londres et du comté de Middlesex. A la porte de sa loge se tenaient le porteur de la main de justice, celui de l'épée et les quatre trompettes d'honneur.

Ce qui a été vraiment un spectacle dans le spectacle, c'est la façon équitable dont l'auditoire, délivré de la claque, a reçu les chanteurs. Ces malheureux artistes, très émus, comme on peut le croire, ont d'abord paru en scène au milieu d'un silence absolu. Les marchands de bravos n'étaient pas là pour leur servir ce qu'ils appellent une « entrée, » et le public ne voulait point leur faire d'avances sur leur bonne mine et leur réputation. Il a fallu que Villaret, Gailhard, la Krauss elle-même (qui a été rappelée) donnassent ce qu'ils avaient de meilleur au fond du gosier, que Mlle Sangalli enfin fît des pieds plus que des mains dans le ballet de M. Delibes; et alors les applaudissements ont éclaté, d'autant plus flatteurs qu'ils étaient sincères. On ne pensait nullement à regretter Mlle Nilsson capricieusement « indisposée », non plus que M. Faure absent.

Ce qu'il faut dire à l'honneur de la salle construite par M. Garnier, c'est que les voix s'y font entendre avec une grande netteté. Elles n'y ont peut-être pas la qualité musicale qu'elles empruntaient aux parois de la salle Le Peletier. Toujours est-il qu'on n'a pas perdu une syllabe du texte, particularité remarquable et qui forcera peut-être les librettistes à surveiller leur français, leurs rimes et toutes autres choses de leur métier avec lesquelles ils en prennent à leur aise.

Telles sont, en résumé, les impressions que nous avons rapportées de cette représentation de gala. On pourrait compter encore comme un cinquième acte le défilé de la foule dans le pompeux escalier de l'Opéra. Pourtant les costumes y paraissaient étriqués et médiocres. Le cortège rouge et or du lord-maire était seul en harmonie avec cet éblouissant décor de marbre et d'onyx, inondé d'une lumière d'apothéose.

Hor-Frog.

TOILETTES D'OPÉRA

Au point de vue de la mode, l'inauguration de l'Opéra a été une véritable fête pour les yeux. Les toilettes étaient éblouissantes, et rarement on a pu voir scintiller autant de brillants.

L'aristocratie féminine s'est naturellement distinguée en exhibant des merveilles, dont voici un aperçu:

Mme la duchesse de Magenta portait une robe blanche agrémentée de parements de velours grenat. Dans les cheveux, des roses de diamants; au cou, une rivière.

La femme du lord-maire était vêtue d'une robe de mousseline blanche rehaussée de tresses de velours vert. Dans les cheveux, un diadème de diamants. Au bras, un bracelet d'émeraudes qui lui a été donné, il y a quelques mois, par la reine Victoria.

La reine d'Espagne était habillée de satin rose bouillonné. Dans les cheveux, des reines-marguerites de diamants.

Signalons encore quelques chefs-d'œuvres, — signés, dit-on, Laferrière:

La toilette de Mme Ferdinand Duval: robe de brocatelle et de satin rose. Le devant de la jupe en satin, chape en biais avec des roses mélangées; le derrière de la jupe en brocatelle formant deux traînes carrées, garnies de bouillonnés en satin; le corsage, long et très plat, en brocatelle garnie de satin.

La comtesse de Béhagues: toilette de faille bleu ciel et velours bronze. La jupe bouillonnée en faille bleu ciel; le devant rayé en long, avec des feuillages de Chine et des glands de velours; le corsage tout en velours bronze, se détachant sur la faille bleu ciel.

La baronne de Poilly: toilette de satin gris perle et nacre. La jupe en satin et crêpe gris perle, le tablier tout en nacre, avec guirlandes de chêne et fleurs de nacre; écharpe en crêpe gris perle; le corsage Watteau.

Mme Goldsmith: toilette de faille bleu ciel. Jupe en faille bleu ciel; le corsage Louis XV garni de dentelle d'or. Toute la toilette garnie de bruyère des Alpes or et argent; roses folles blanches et bleues.

La comtesse Girgenti: robe de faille et tulle paille, garnie de capucines, d'héliotropes et de clématites, avec des pouffs de plume paille.

Mme Gustave de Rothschild: robe de faille rose, brochée gris, garnie de roses et de dentelles.

La princesse de Broglie: robe de satin blanc, à corsage ouvert en carré, brodé de palmes en diamants; une couronne d'argent dans ses cheveux noirs.

Il nous faut oublier bien des chefs-d'œuvre de coquetterie. Nous en demandons pardon à celles qui savaient si bien les faire valoir.

L. S.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 482. — DESCRIPTION, PAGE 26.

TOILETTES DE VISITE.
Modèles de Mme Hermantine du Riez (rue Halévy, 8).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Lœvy, imp. r. des Marais, 66. Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris 1194

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92

Toilettes de Mme Morison, r. d'Antin 14 _ Parures de Mmes Brunhes & Hunt, rue Meyerbeer 4.

Ceinture-Régente de Mmes De Vertus Sœurs, r. Auber 12 _ Eau Gauloise de Mme V. Rolende, r. de Provence 4.

Parfumerie de Pinaud & Meyer, Bd des Italiens 30.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son 30. Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 483. — DESCRIPTION, PAGE 26.

TOILETTES DE BAL.
Modèles de Mme Irma Simon (rue Chabannais, 7).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'EXEMPLE

(NOUVELLE. — FIN.)

Les yeux de Mlle de Maugreland allèrent du revolver à François, et elle demeura un moment pensive; puis elle sortit de la chambre, emportant l'arme, et s'en alla prier.

Mais elle ne put demeurer longtemps agenouillée. Pas davantage elle ne pouvait dormir. Elle se promena dans le jardin, malgré le froid, pour se fatiguer, et enfin vers trois heures se coucha.

A six, elle était levée. Son premier soin fut de dissimuler avec un meuble le carreau cassé du corridor, et d'enlever toutes les traces du passage et du séjour de François.

Puis elle alla le réveiller dès qu'il fit jour. Il dormait encore, comme une pierre. La face et les mains étaient rouges, les jambes enflées. Il était facile de voir qu'il avait dû faire en courant une longue traite. La respiration était rauque, embarrassée.

Mlle de Maugreland dénoua la cravate du malheureux, lui ôta ses souliers, le secoua et lui présenta un bol de vin chaud.

Il ouvrit d'abord de grands yeux bêtes et avala le vin avec une avidité brutale. Puis, le sentiment des choses lui revenant, il éclata en sanglots.

— Si vous saviez, dit-il, quelle chose horrible et quel épouvantement! On est là, immobile à son rang; on ne voit rien, si ce n'est peut-être une ligne à l'horizon, quand on a une longue-vue; il pleut, il neige, on a froid, on a faim, on est harassé par mille supplices...

Sans répondre ni d'un mot, ni d'un geste, ni d'un regard, Mlle de Maugreland rangeait les effets, épars çà et là par la chambre.

En rangeant, elle se rapprocha du lit; François, anxieux, hagard, lui saisit le bras, et reprit:

— Si ce n'était encore que la bataille! eh bien, on fermerait les yeux et on irait devant soi en tirant autant de coups qu'on a de cartouches dans son fusil... mais ce sont les marches forcées, la boue, les nuits passées sans abri! c'est l'ignoble nourriture prise à la gamelle... c'est... ô misère! Et puis rien que de mauvaises nouvelles de la guerre! Et puis, des chefs en qui l'on n'a pas confiance.

— Prends garde qu'on ne te voie ou qu'on ne t'entende, dit la vieille fille sans répondre. Il ne faut pas qu'on te trouve ici!

— Nous étions en bataille, reprit François, et je vous jure que j'avais bonne intention! Mais tout à coup voilà un bruit effroyable... Vous n'avez pas d'idée de ce bruit-là... c'est un sifflement plus aigu et plus intense que celui de mille sifflets de chemin de fer... Autour de nous, de tous côtés, ce sifflement déchire l'air, et puis, en même temps, des coups de canon. Tout cela dans une fumée qui étouffe et aveugle; c'est comme une tourmente infernale. On reçoit au visage de la boue, de l'eau, des pierres, des débris sanglants... Que vous dire?... Je ne sais pas si je me suis battu, si les autres sont morts, si j'étais seul ou si... Je ne sais rien... j'ai couru, couru, couru... puis marché... marché!... A combien de lieues d'ici s'est livrée la bataille, et comment suis-je là?... Il faut que j'aie fui... et que je sois un lâche... Mais... Oh! regardez-moi, je vous en prie! Je retournerai au feu, et je ne fuirai plus!

Elle ne le regarda pas, sortit en lui disant: « Dors », et en fermant la porte à clef.

Elle alla prendre un gros livre sur un des rayons de la bibliothèque, y chercha, comme dans un dictionnaire ou une encyclopédie, y trouva ce qu'elle cherchait, et descendit en ville.

En ville elle acheta de la fleur de soufre. « C'est, dit-elle au marchand, pour les vignes de mon jardin qui ont été à moitié gâtées, cette année, par l'oïdium. »

Peut-être le marchand pensa-t-il qu'on ne soufrait pas les vignes au mois d'octobre; mais il donna le soufre sans observation.

Ailleurs, Mlle de Maugreland acheta du salpêtre: « En ce temps-ci, dit-elle, il est prudent de faire des provisions, j'ai acheté un demi porc, je vais le saler. »

D'ailleurs, nulle part, un mot de la guerre, ni des Prussiens qui allaient arriver le soir. Quand elle entendit à cet égard des allusions, elle ne les releva pas.

De retour chez elle, et sa porte refermée, elle courut à la cave, ramassa, boisselée par boisselée, du charbon dans une des grandes tonnes à faire la lessive, et le pila en y mêlant de l'eau, du soufre et du salpêtre. Qui l'eût vue ainsi, l'eût prise pour une horrible mégère.

Elle avait revêtu des habits sordides; ses efforts pour piler le charbon l'avaient mise en sueur; et la sueur collait au visage la noire poussière du charbon. Ses cheveux gris dénoués flottaient et fouettaient son visage de mèches humides et poudreuses. Ses grands bras maigres et noueux, plongés jusqu'au coude dans la pâte noire, eussent fait peur.

Elle pétrissait, pétrissait en se hâtant, car il approchait de dix heures, et elle ne voulait être vue à l'œuvre par quiconque.

Quand elle eut fini, elle alla chercher des claies sur lesquelles on fait sécher le fruit, et les couvrit de sa pâte noire, tamisée à travers un crible; puis, une à une, elle porta les claies au soleil.

Le soleil était chaud, et le mélange séchait vite.

A mesure qu'il séchait, Mlle de Maugreland le ramassait et en emplissait des sacs.

Et, entre temps, elle faisait encore une besogne étrange.

Dans sa cave, sous la porte du jardin qui regardait vers la campagne, elle soulevait et détachait des moellons à l'aide d'une pioche. Une fiévreuse surexcitation doublait sa force musculaire; en moins d'une heure, elle eut creusé une anfractuosité dans les fondations de sa maison. Là elle entassa des sacs de poudre.

Quand ce fut fait, vite, avec du chanvre et du soufre fondu, elle roula une mèche, une longue mèche qui partait de la mine et montait jusqu'au rez-de-chaussée.

Tout à coup le marteau de la porte de la rue retentit. Ce frappement l'éveilla comme en sursaut; elle regarda l'heure: cinq heures!

Cinq heures? et elle travaillait depuis l'aube d'un travail de Cyclope! Pourtant nulle fatigue n'avait brisé ses muscles raidis, et il lui sembla que le temps avait marché avec une rapidité vertigineuse.

On frappa un second coup.

Une crispation de colère fronça ses sourcils: elle ne voulait ni voir personne ni être vue.

Néanmoins elle entr'ouvrit le judas de la porte. C'était l'abbé Le Garouiller.

Le pauvre prêtre avait dû bien peiner pour se traîner avec ses béquilles jusqu'à la maison du faubourg. Sa main tremblait en soulevant le marteau une troisième fois.

— Il sait le malheur! pensa Jeanne en jetant un morne regard sur la porte de la chambre où François dormait encore.

Elle hésitait à ouvrir pourtant. Mais elle entendit Mme Herbelot répondre à une question inquiète de l'abbé:

— Non, pour ça non: elle n'est pas sortie.

Elle ouvrit, l'abbé entra et, dès qu'il eut levé les yeux sur Mlle de Maugreland, il recula épouvanté.

Noire, les yeux fixes et sombres, les bras et les mains encore crispés par le travail dur et pressé, l'Euménide restait devant lui, immobile et muette.

— Qu'avez-vous fait? Qu'y a-t-il?

En avançant de quelques pas, le vieux prêtre sentit des grains de poudre craquer sous ses pieds, respira l'odeur du soufre.

— Malheureuse! qu'avez-vous entrepris? quelque folie? quelque crime peut-être? A quoi bon faire de la poudre, à cette heure? Prétendez-vous donc, à vous seule, défendre la ville?

— Oui, selon mes moyens.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Voyons, ma chère amie... ma pauvre amie !.. il faut prendre les choses où elles en sont... La ville n'est pas fortifiée, elle n'a pas de garnison, pas d'armes...

— Elle a pour garnison ses habitants ; quant à des armes, il fallait en faire.

— Peut-être. Mais on n'en a pas fait, et l'ennemi sera ici tout à l'heure.

— Eh! allez-vous-en, mon cher prêtre, et dites un *De profundis*.

— Allons donc ! Je suis venu précisément poussé par l'inquiétude. Votre tristesse d'hier, les paroles que vous avez laissé échapper me préoccupaient. En apprenant l'approche de l'ennemi, j'ai compris que vous alliez avoir un rude moment à passer. Je suis venu vous chercher enfin, et je vous emmène.

La vieille fille, sans répondre, eut un geste de dénégation inflexible.

L'abbé prit ses mains noires, les serra, et dit d'une voix émue :

— Je vous en prie... allons ! prenez ici les objets auxquels vous tenez le plus, les souvenirs sacrés que vous voulez soustraire à la profanation... car votre maison sera la première occupée.

Elle eut un ricanement de sauvage triomphe.

— Occupée ?... Non pas !

— Jeanne de Maugreland, vous ne voudriez pas attirer sur vos concitoyens les vengeances des Allemands ? Il y a ici des enfants, des femmes... Avez-vous songé aux conséquences d'un crime... héroïque, mais inutile !

— Que m'importe ?

— Oh !... Mon amie, calmez-vous ; ma voix a eu jadis sur vous de l'autorité... et, si elle n'en a plus, souvenez-vous !... Par le cœur au moins, vous êtes mère aussi, et il y a bien peu d'années que vous pressiez dans vos bras un enfant tendrement aimé. Si...

— Ah ! oui ! s'écria-t-elle avec un accent terrible, parlons de cela !... Parlez-moi de lui !

Et, tout à coup, des larmes chaudes jaillirent de ses yeux ; du doigt elle indiqua au prêtre la porte voisine ; et, en étouffant un sanglot :

— François est là ! dit-elle.

— Ah ! fit l'abbé Le Garouiller, avec un geste de profonde douleur.

— Vous voyez bien qu'il ne faut pas qu'on le trouve là-dedans, fuyard sans être blessé, et qu'on le fasse prisonnier dans son lit!

L'abbé demeura un moment écrasé, lui aussi, sous la honte et la douleur ; puis :

— Emmenons-le, dit-il, pendant qu'il en est temps encore. Qu'il sorte de la ville par la porte opposée et s'en aille rejoindre son corps ou un autre!

Mais Mlle de Maugreland demeura roide et résolue.

Alors, l'abbé, de ses mains débiles, secoua la porte de François. Soit qu'il dormît encore, soit qu'il gardât la consigne donnée le matin par sa mère adoptive, François ne répondit pas.

En ce moment, il y eut de l'émoi dans la rue ; on entendit les voisins sortir de leurs maisons.

Les Prussiens étaient signalés. Les uns regardaient au loin pour les voir avec des longues-vues ; les autres s'en allaient tristes.

Jeanne, de ses bras vigoureux, saisit le vieux prêtre, le ramena vers la porte d'entrée, bien qu'il s'en défendit.

— Madame Herbelot, venez vite et emmenez M. l'abbé... La maison va sauter.

La voisine accourut sans comprendre, tandis que le prêtre se cramponnait à la porte et résistait selon ses forces.

— Je vous assure, disait l'abbé, les mains jointes, que si ce que vous allez faire avait un sens... que, si au prix de votre vie, au prix du sacrifice de toute la ville, vous pouviez faire quelque chose pour le salut de la France, je ne vous retiendrais pas !

— Et l'exemple? n'est-ce donc rien? répondit la vieille fille en mettant l'abbé dehors d'un dernier effort et en fermant résolûment sa porte : « Et l'exemple ? n'est-ce donc rien ? »

Quelques moments après, on vit distinctement briller les casques pointus aux derniers reflets du soleil couchant. En avant, il y avait des cavaliers, ceux qu'on appelait des uhlans.

Mlle de Maugreland était montée au premier étage de sa maison et se tenait debout sur le balcon, en face de la grand'route, en face de la porte effondrée qui marquait encore l'entrée de la ville.

L'abbé, dans la rue, appelait au secours.

— Elle est folle! disait-il, en essayant d'ameuter les voisins. Forcez sa porte ; contenez-la.

Mais les voisins effarés écoutaient peu.

Quand les cavaliers furent devant la porte Saint-Vincent, à cinquante pas de sa maison, Jeanne de Maugreland arma le revolver de son fils adoptif et tira un coup, puis deux, trois, quatre, cinq, six...

Les cavaliers ripostèrent et s'élancèrent en avant, le sabre au poing. Les voisins éperdus crièrent, en se défendant ou en s'enfuyant. Il y eut, pendant quelques minutes, sous la porte Saint-Vincent, une mêlée affreuse...

Puis, tout à coup, la maison sauta.

Claude VIGNON.

LA LÉGENDE DE LA HOUILLE

(NOUVELLE. — FIN.)

Son trouble et sa joie augmentèrent encore lorsque le vieillard, reprenant son air imposant, lui dit d'un ton solennel :

— Tiel le Prudhomme, me jurez-vous sur votre salut éternel de prendre Florine pour femme si je la confie à votre honneur ?

— Si je le jure ! s'écria-t-il avec passion.

Mais il s'interrompit tout à coup, comme arrêté par une réflexion subite et il devint si pâle qu'il faisait peine à voir.

— C'est le bonheur que vous m'offrez, dit-il tristement, et un bonheur si grand qu'à peine osais-je le rêver. Mais je ne dois pas l'accepter... Je vous aime trop pour cela, Florine, s'écria-t-il avec désespoir, et je suis trop pauvre ! Je n'ai pas même un toit pour abriter ma tête ! Vous associer à ma vie, ce serait vous condamner d'avance à la misère et à toutes ses privations, et je ne le veux pas. Je souffrirais trop de vous voir malheureuse.

— Oh! qu'à cela ne tienne, dit le vieillard qui souriait en regardant Florine dont la pâleur n'était guère moins grande que celle de Tiel. Florine aura une riche dot. La voici ! ajouta-t-il et frappant avec un morceau de fer recourbé une masse noirâtre et brillante qui gisait dans un coin de la cheminée, un bloc de houille que Tiel n'avait pas d'abord remarqué. Et cette dot, vous pouvez l'accepter sans honte, reprit le vieillard, car pour l'arracher du sein de la terre où elle est enfouie, il vous faudra déployer un courage et une persévérance qui la feront vôtre. Mais vos peines ne demeureront pas sans récompense. C'est un trésor immense et inépuisable.

— Et quel est-ce trésor? demanda le jeune homme d'un air étonné.

— Le voici, vous dis-je! répondit le vieillard en frappant de nouveau sur le bloc de houille.

Et en prenant un morceau qui s'était détaché, il le jeta dans le feu, dont la flamme, activée par ce nouvel aliment, jaillit plus vive et plus puissante.

— Il renferme en lui la chaleur et la lumière, reprit-il avec une sorte d'enthousiasme en contemplant la flamme, et il possède bien d'autres propriétés, étranges ou bienfaisantes, qui le feront un jour rechercher à l'égal des métaux les plus précieux. Il sera l'un des leviers à l'aide desquels l'homme fera mouvoir à son

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

gré les forces domptées de la nature, et bouleversera la face de la terre ; et le sol béni qui le recèle dans ses flancs se couvrira, par sa seule puissance, de richesses qui feront l'étonnement des siècles à venir.

Puis, s'apercevant que Tiel ouvrait de grands yeux et n'osait le questionner, malgré son étonnement, il s'arrêta un instant, puis il ajouta d'un ton plus calme.

— Vous ne savez pas ce que je veux dire et peut-être avez-vous peine à me croire. Mais suivez-moi et vous le comprendrez.

En même temps il prit sur la tablette de la cheminée un vase d'une forme bizarre et l'approchant du feu, il en fit jaillir une flamme légère qui remplit la chambre d'une clarté éblouissante. Puis il sortit de la cabane et, guidé par cette lumière, il se dirigea vers les bords de la Meuse.

Tiel, en voyant Florine l'accompagner, n'avait pas hésité à le suivre.

Arrivés sur le bord du fleuve, ils y trouvèrent une barque cachée dans les joncs et gardée par six nains armés de longues rames et en tout semblables au vieillard, à la vue duquel ils se levèrent et s'inclinèrent respectueusement.

Aussitôt que ce dernier eut pris place dedans la barque avec ses compagnons, elle se mit en mouvement et traversa la Meuse.

Le vieillard conduisit alors Tiel vers une colline aride et nue, où quelques touffes de chênes rabougris végétaient à grand-peine au milieu de rochers formés d'un grés blanchâtre tacheté de noir qui, de tous côtés, s'épanouissaient en blocs énormes à la surface du sol.

Lorsqu'il eut atteint le pied de la colline, six petits hommes qui l'avaient accompagné, bien que Tiel n'eut pas entendu le bruit de leurs pas, saisirent un de ces blocs, et, déployant pour le soulever une force plus qu'humaine ils mirent à nu l'ouverture d'un puits profond et noir, à l'entrée duquel se trouvait suspendue par des cordes, une sorte de char sans roues, garni de deux siéges étroits.

Le vieillard y monta d'un pas assuré, et Florine ayant pris place à ses côtés, tendit la main à Tiel qui la saisit bravement et ne fut pas plutôt en face de la jeune fille que le char, abandonné à lui même, glissa le long des cordes et s'abima dans le gouffre.

Tiel voyait bien que cela n'était pas naturel, et pourtant il n'éprouvait pas la crainte qui eut dû le saisir en pareille occurrence parce qu'il y avait dans l'air calme du petit vieillard et dans sa physionomie ouverte, quelque chose qui inspirait la confiance.

D'ailleurs il tenait toujours la main de Florine dans les siennes et pour l'y garder il n'était pas de péril qu'il ne fût prêt à affronter.

Cependant le char entraîné par son propre poids s'enfonçait dans le gouffre avec une rapidité vertigineuse, et Tiel à la lumière que le vieillard tenait à la main n'apercevait toujours que les parois lisses et brillantes du puits, où suintaient parfois des gouttes d'eau qui étincelaient comme des diamants.

Il se voyait déjà arrivé au centre de la terre, bien qu'il s'en fallût au moins de moitié que son compte se trouva juste, lorsque le char, dont la marche s'était insensiblement ralentie, toucha le fond du puits, non sans un choc assez rude qui jeta Tiel hors de son siége et faillit le renverser.

Mais à peine y prit-il garde, tant le spectacle qui frappa ses regards était merveilleux !

L'endroit ou le char avait touché terre était une sorte de grande salle dont la voûte basse et écrasée était soutenue par une double rangée circulaire de piliers, faisant corps avec elle et de laquelle partaient en rayonnant comme d'un centre, de longues galeries voutées qui pénétraient horizontalement dans les flancs de la terre et s'y enfonçaient aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

De distance en distance, des flammes semblables à celles qui avait guidé la marche du vieillard jaillissaient des tubes étroits suspendus à la voûte des galeries, éclairant une scène étrange dans la confusion apparente de laquelle le regard discernait bientôt un ordre et une activité admirables.

Tout un peuple de nains s'agitait dans ces longues galeries souterraines. Plus petits encore que le vieillard, ils lui ressemblaient d'ailleurs de tous points, ayant ses membres robustes et sa mine grave et fière. Les sarraux de toile dont ils étaient vêtus, leurs mains et jusqu'à leur visage étaient couverts d'une poussière noirâtre, ce qui ajoutait encore à l'étrangeté de leur air.

Les uns armés de courtes pioches en fer large et recourbé attaquaient sans relâche les parois des galeries, y creusant de profondes excavations et en arrachant la houille en blocs énormes Les autres chargeaient ces blocs sur de petits chariots qu'ils mettaient ensuite en mouvement par la seule force de leurs bras, et qui, une fois lancés, glissaient d'eux-mêmes sur d'étroites bandes de fer que leurs roues embrassaient étroitement.

D'autres enfin, recevant la houille à l'arrivée des chariots, la rangeaient dans des galeries réservées à cet usage, en tas symétriques qui montaient jusqu'à la voûte, et le précieux combustible, sans cesse arraché du sein de la terre, y affluait de toutes parts, sans que ni les allées et venues des chariots qui se croisaient en tous sens, ni le bruit assourdissant de ce peuple de travailleurs dérangeât un seul nain dans sa marche ou le troublât dans sa tâche.

Il s'était produit comme un temps d'arrêt à l'arrivée du vieillard.

Les nains avaient levé la tête ; un murmure de contentement, avait couru dans leurs rangs ; puis, pour témoigner leur joie, ils s'étaient remis au travail avec un redoublement d'énergie.

Après avoir joui un instant de la surprise et de l'admiration de Tiel, le vieillard le conduisit au milieu de la salle centrale, en un point où le sol, légèrement exhaussé, permettait d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de cette scène, et la lui montrant du geste :

— Tout ce peuple que vous voyez est à moi, dit-il en se redressant avec orgueil, et cette substance précieuse qu'ils poursuivent jusque dans les replis les plus cachés de la terre est celle que je veux donner en dot à Florine. Vous pouvez sans crainte vous mêler à eux. Ce sont les gnomes, race amie des hommes, et je suis leur roi. Ils habitent l'intérieur de la terre, dont ils gardent les trésors. Ce sont eux qui les défendent des atteintes du temps, et qui les mettent à l'abri de la rapacité des hommes, et c'est par l'ordre du roi des mines, notre seigneur à tous, et pour dépouiller les métaux qu'il recueille des impuretés qui les souillent, qu'ils recherchent cette substance dont les propriétés sont encore ignorées. Mais venez, vous comprendrez mieux ce qu'ils font en les voyant à l'œuvre de plus près.

Et le vieillard, entraînant Tiel, le promena de galerie en galerie, l'arrêtant à chaque groupe pour lui montrer de quelle manière et avec quels instruments il exécutait son travail.

Il lui apprit aussi à quels usages la houille pouvait servir, et lui expliqua que, source inépuisable de chaleur et de lumière, elle pouvait remplacer le bois avec avantage, et trouver place au foyer du plus humble ménage comme dans les fournaises des plus puissantes industries.

Il lui enseigna même à l'aide de quels signes on pouvait reconnaître sa présence, et la poursuivre jusque dans ses gisements les mieux cachés.

Fasciné par l'éloquente parole du roi des gnomes, et aussi par le sourire de Florine, qui ne les avait pas quittés, Tiel se laissait machinalement conduire, n'ayant pas assez d'yeux pour voir ni d'oreilles pour entendre et s'imaginant parfois qu'il était le jouet d'un songe.

Aussi, lorsque le char qui les avait amenés les remporta et les eut déposés à la surface de la terre, fut-il trés étonné en voyant que le jour commençait à poindre.

Il croyait que sa promenade à travers la mine avait à peine

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

demandé quelques minutes et elle avait duré toute une nuit.'

Le vieillard leur fit repasser la Meuse, puis, s'arrêtant sur le bord du fleuve, à l'entrée du champs de Bœur :

— N'oubliez jamais ce que vous venez de voir, Tiel le Prudhomme, lui dit-il d'un ton grave, et, si vous savez mettre mes enseignements à profit, le secret que je vous ai livré pour l'amour de Florine, ma fille d'adoption, fera non seulement votre fortune, mais celle du pays que vous habitez. J'ai voulu que, par cette enfant et par vous, la maison des nobles comtes de Huy, un instant abaissée, reconquît son lustre et dût au travail une splendeur que ne lui donna jamais la guerre. Ne vous laissez donc pas arrêter par une fausse honte et ne dédaignez pas la perspective que je vous ouvre comme indigne de votre naissance, car un jour viendra où votre plus grand titre à l'admiration des hommes sera d'avoir noirci vos mains dans l'humble poussière des mines, au lieu de les avoir rougies dans leur sang. N'oubliez pas non plus — car des précautions que vous prendrez dépendra la mort ou le salut de bien des hommes — que vous avez à redouter deux ennemis terribles dont la haine, sans cesse en éveil, saurait rendre épouvantables les suites de vos moindres fautes. L'un est la Meuse, qui ne vous pardonnera pas l'audace que vous aurez de pénétrer sous son lit, et qui, si vous ne lui barriez sans cesse le passage, s'infiltrerait dans vos galeries et engloutirait tout, hommes et richesses, sous ses eaux furieuses. L'autre est le Grisou, génie malfaisant et jaloux, que le roi des mines a préposé à la garde de ses trésors, et qui, si vos travailleurs s'en approchaient trop près, soufflerait dans leurs rangs la flamme et la mort. Un jour viendra où vous saurez éviter ses atteintes, car vous autres hommes, bien que la nature vous ait pauvrement partagés, vous êtes une race audacieuse et subtile, qui se rit des obstacles, et les tourne quand elle ne peut les affronter. Mais ce jour est encore loin, et d'ici là, tant que vous vivrez du moins, le roi des mines vous épargnera si vous respectez ses domaines.

Le vieillard s'arrêta un instant. Une émotion dont il n'était pas maître altérait pour la première fois l'expression grave et impassible de sa physionomie, et ce fut d'une voix mal assurée qu'il dit à Florine :

— Maintenant que vous avez un époux, ma fille, c'est lui que vous devez suivre. Embrassez donc votre père, et lui faites vos adieux.

— Vous n'allez pas m'abandonner! s'écria Florine en se jetant dans ses bras. J'en mourrais de chagrin!

— L'amour et le temps sont deux grands consolateurs, mon enfant, répliqua le vieillard avec un sourire attristé.

Et après l'avoir embrassée avec tendresse, il la déposa doucement dans les bras de son fiancé. Lorsqu'elle releva la tête, elle se trouva seule avec Tiel. Le roi des gnomes avait disparu.

Fidèle à sa promesse, Tiel conduisit aussitôt Florine à l'abbaye du val Saint-Lambert, où un prêtre les maria, et quelques jours après, les habitants de Plenevaux, guidés par le jeune homme, avaient ouvert une large tranchée dans le roc, et la houille, mise à nu, apparaissait déjà dans le fond de la fosse.

Leur exemple fut bientôt suivi de toutes parts, et non-seulement le pays n'eut pas à souffrir de la disette de bois, mais il trouva dans la houille une source de production si féconde, qu'il devint riche et prospère, et que dès le quatorzième siècle les houilleurs formaient la corporation la plus puissante de la commune de Liége.

Quant à Tiel le Prudhomme, qu'on n'appelait que Tiel le Houilleur, il devint si riche qu'il ne connaissait pas lui-même le chiffre de sa fortune, et le renom qu'il acquit devint si grand, qu'aujourd'hui encore sa mémoire est vénérée dans le pays.

C'est ainsi que la plupart racontent la légende de la Houille.

Mais il en est qui prétendent — et ceux-là pourraient bien avoir raison — que Florine était tout simplement la fille d'un bûcheron, et Tiel un pauvre paysan qui dut l'idée de sa découverte à l'amour, et la force de la mener à bonne fin à cette puissance plus féconde en miracles que tous les esprits de l'air et de la terre, que chacun porte en soi, et qui s'appelle *la volonté*.

Ernest Faligan.

SOUVENIRS D'UNE COSAQUE

Vous rappelez-vous un livre fort intéressant, livre de *Souvenirs* aussi, qui tout d'abord piquait la curiosité par ce titre original : *Elle et lui* ?... Ce volume, à son apparition, fit grand bruit, surtout dans le monde des lettres ; les personnages en étaient bien connus, et les indiscrétions de l'héroïne, qui n'étaient pour Elle que des réminiscences, prenaient contre Lui l'importance d'une accusation posthume. Le frère d'Alfred de Musset y répondit en retournant contre l'adversaire le titre même du livre, et sa réplique, intitulée : *Lui et Elle*, ne fit pas moins de tapage que l'œuvre première. En résumé, scandale doublé d'un fructueux succès de librairie !

Est-ce à ce précédent qu'il faut attribuer l'idée de la nouvelle comédie dont nous allons parler ? Nous n'oserions l'affirmer, mais en tout cas il y a là un procédé renouvelé... disons des Grecs !

Les *Souvenirs d'une Cosaque*, publiés par l'éditeur Lacroix, ne sont point un roman ; c'est bien plutôt une confession. L'auteur, Robert Frantz, ne doit être qu'un pseudonyme cachant le nom de celle-là même qui a senti, qui a vécu toute cette histoire. La morale, non plus que le devoir, n'y triomphent généralement pas dans les développements de l'action, et c'est surtout par induction qu'ils s'en dégagent. A ce point de vue, on peut admettre que la sincérité rachète jusqu'à un certain point ce que divers détails pourraient présenter parfois de trop osé.

L'héroïne a été élevée dans les steppes de l'Ukraine, sur les bords sauvages du Dnieper : c'est là qu'elle a aiguisé sa volonté et préparé sa vie. Indomptable comme les habitants de son pays, elle ne sait de la liberté que ce que lui enseigne son caprice. Grande éducation, si elle est soutenue par le sentiment du devoir ; triste majorité, si elle est abandonnée à la fantaisie d'un enfant!

Elle grandit ; tout est poussé, chez elle, jusqu'à la fureur. Elle a tour à tour la passion de la solitude, la passion du cheval, la passion des récits fantastiques et patriotiques, la passion de la chasse, la passion de la lecture ; enfin arrive, terrible, la passion de la musique. C'est alors qu'elle rencontre un habile exécutant, un pianiste des dames en quête d'imprévu, qui, après avoir émerveillé tous les salons de l'Europe, usé son cœur et son talent dans toutes les ruelles à la mode, n'a rien trouvé de mieux, pour faire parler encore de lui, que d'entrer dans les ordres, sans toutefois renoncer à ses habitudes mondaines.

C'est d'abord le musicien, puis c'est l'homme qui s'empare de l'âme de notre Cosaque. Famille, fortune, honneurs, elle lui sacrifie tout, jusqu'au jour où le comédien, fatigué de cette passion qui ne lui peut plus rien rapporter, la met à la porte : — Allez faire valoir, maintenant, le talent que je vous ai donné!

Une telle confession est hardie, c'est le moins qu'on en puisse dire ; mais elle a été faite par cette Cosaque en une langue chaude, colorée, saisissante, qui n'est pas l'un des moindres étonnements de son livre étrange.

Le succès rapide qu'il a obtenu n'a donc rien qui doive surprendre, surtout si l'on songe que les personnages, comme ceux de la comédie d'*Elle et Lui*, sont connus et que leurs noms se présentent d'eux-mêmes à l'esprit du lecteur. Scandale encore : c'est, on le voit, toujours le mot de la fin.

Ajoutons que l'œuvre de la Cosaque a eu aussi sa réplique : les *Souvenirs d'un pianiste*. Touchant échange de coups de plume plus ou moins sincères et de mauvais procédés.

Ch. David.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES PHARMACIENNES

Si le mot qui sert de titre à cet article est nouveau, la chose ne l'est pas. Les journaux ont annoncé dernièrement la réception de deux femmes, l'une au premier examen, l'autre à l'examen définitif des écoles de pharmacie.

La pharmacie est une science qui est née avec la première maladie ou le premier malaise, c'est-à-dire avec le premier homme.

Les pharmaciens gaulois avaient un nom plus majestueux : c'étaient les druides. Le gui et l'œuf de serpent paraissaient dans toutes les occasions, et ce que ces remèdes exclusifs ne faisaient pas, la foi l'achevait.

A Rome, cette profession était réservée aux esclaves et aux étrangers.

En France, et pendant fort longtemps, la pharmacie ne fut qu'un commerce, exercé par les épiciers, les apothicaires et les herboristes. Depuis, cette science, qui a eu ses illustrations,— entre autres le fameux Baumé, — a fait d'immenses progrès, et le législateur en a si bien compris l'importance qu'il exige des examens, un stage et des diplômes, pour son exercice.

Il y a, comme on sait, des pharmaciens de première et de seconde classe. Les droits à percevoir pour obtenir le plus élevé de ces titres montent à 1.390 fr. Le prix du diplôme des pharmaciens de seconde classe ne monte qu'à 460 fr.

Il faut donc une certaine aisance pour faire les études nécessaires à l'exercice de la pharmacie; mais il parait que les bénéfices de cette profession sont fort séduisants, puisque le nombre des candidats augmente de jour en jour.

Les femmes elles-mêmes commencent à se faire inscrire. En Amérique, il y a longtemps qu'elles se sont mises sur les rangs. En Allemagne, cette innovation a été fortement encouragée.

Ce qui a donné lieu, dans ce dernier pays, à une protection officielle accordée aux femmes qui veulent s'occuper de pharmacie, c'est la disette toujours croissante de garçons apothicaires, surtout dans les petites villes et dans les campagnes.

L'école industrielle d'Amsterdam fournit une moyenne de cinq pharmaciennes par an. Les examens qu'elles passent sont, il faut le dire, inférieurs à ceux des hommes; mais on ne leur fait pas grâce du latin, si nécessaire pour comprendre la pharmacopée et certaines ordonnances.

En France, il a fallu longtemps pour vaincre la routine, mais aujourd'hui le signal est donné, et, dans quelques années, il est à présumer que l'on ne comptera plus les pharmaciennes.

P. J.

REVUE DES MAGASINS

Nous avons eu la bonne fortune d'apercevoir chez Mlle Marie BATAILLON une fort jolie toilette de mariée dont rien ne saurait rendre la grâce virginale. — Jupon de satin blanc, à large pli Bulgare encadré de bandes de cygne; plusieurs écharpes en tulle de soie, drapées en biais sur le devant du jupon, vont se perdre et se fixer sur le côté, avec des touffes de fleurs d'oranger formant traine. Corsage cuirasse entouré de cygne, et bouquet de fleurs d'oranger sur le côté.

Mlle Marie Bataillon nous a montré également plusieurs sorties de bal fort bien comprises : l'une en matelassé blanc, garnie de franges marabout en soie blanche, affectait la forme mantille; une autre en surah bleu pâle, recouverte de dentelle espagnole noire, et garnie de plumes de coq teintes en bleu de la même nuance; mantille encore, à capuchon coulissé. Nous devons citer aussi un dolman oriental en cachemire rouge, brodé d'or et garni de galons et de franges de jais.

On n'a pas besoin d'habiter Paris pour se faire habiller par Mlle Marie Bataillon ; il suffit de lui envoyer (5, rue Thérèse) les mesures exactes d'un corsage de robe allant bien, ou le corsage lui-même, avec les longueurs du jupon. On indique ensuite le genre de toilette qu'on désire, la nuance, etc., puis le prix minimum et maximum. Cela fait, on peut sûrement compter sur le tact, le bon goût et l'intelligence qui seront dépensés au profit de la commande, car Mlle Bataillon met consciencieusement son talent et son expérience au service de ses clientes.

SPÉCIALITÉS

Pour être toujours jeune, belle, séduisante, c'est-à-dire pour posséder un teint d'une fraicheur de lys et de roses, avoir une chair nacrée et douce comme le satin, il n'y a au monde qu'un moyen, qui consiste dans l'emploi intelligent de la *Veloutine Viard*. Que les femmes qui ne la connaissent pas en essaient ; rien n'est plus facile ni moins coûteux : il suffit de s'adresser à M. VIARD (2, place du Palais-Royal). On lui demande, à titre d'échantillon, une boîte du prix de 3 fr., en joignant la somme en timbres-poste. L'envoi est bientôt expédié; arrivée à destination, la boîte est encore plus vite ouverte, car les femmes sont curieuses et l'essai répond si bien à ce qu'on attend du talisman, que la dame, en consultant son miroir, reste toute surprise et jure qu'elle n'emploiera plus d'autre poudre.

Cette veloutine est, à vrai dire, la plus fine, la plus adhérente que nous connaissions; blanche, rosée ou de couleur bistre, elle est établie de manière à convenir à toutes les carnations, à en augmenter la fraicheur et le velouté, tout en leur conservant leur caractère particulier.

La clientèle si nombreuse et si aristocratique de la *Veloutine Viard* s'est faite d'elle-même par propagande intime. Femmes du monde, artistes réputées pour leur beauté, toutes s'entendent sur ce point. Quel plus bel éloge pourrait-on imaginer ?

— Le *lait antéphélique* de CANDÈS est une lotion pour la toilette. Aussi saine qu'agréable, elle tonifie les chairs et leur communique une fraicheur et un éclat des plus séduisants.

On l'emploie coupée d'un peu d'eau, lorsque la première toilette est terminée; et l'on s'essuie légèrement. La peau bénéficie largement des soins ainsi pris chaque jour : boutons, rougeurs, plaque jaunes, masque de grossesse, taches de rousseur, tout disparait comme par enchantement.

Le *lait antéphélique* est encore d'un usage précieux pendant la saison d'hiver, alors que les longues veillées laissent de si visibles traces de fatigue sur le visage. Le lait virginal est, dans ce cas, réparateur par excellence.

C'est un de ces rares produits dont le succès, non interrompu depuis plus de trente années, s'affirme chaque jour davantage. Mais comme il faut toujours se défier des concurrences déloyales, il est prudent de faire venir cette eau de beauté de la source même de sa fabrication, c'est-à-dire de chez M. Candès lui-même (26, boulevard Saint-Denis).

M. D'A.

Description de la planche coloriée n° 1199 *B.*

(Omise dans le 2me N° de janvier.)

TOILETTES DE BAL. — 1. Robe en faille lilas. — Jupon à traine, garni devant d'un volant froncé de 20 cent., surmonté d'un bouillonné à deux têtes, et d'un second volant de 12 cent. dont la tête est formée d'un bouillonné et d'une ruche. — Petit tablier arrondi, terminé par un volant disposé de la même façon que les précédents et allant se perdre sous les plis creux du jupon. — Corsage décolleté, à pointes devant et derrière, encadré d'une longue écharpe en crêpe de Chine lilas, garnie de franges. Cette écharpe, après avoir formé une berthe ronde sur le dos, vient se croiser au milieu de la poitrine, pour retomber sur le jupon en élégants drapés; ceux-ci sont fixés aux deux angles du tablier sous des branches de lilas. — Fleurs semblables au coin du corsage et dans les cheveux.

2. Jupon à traine, en taffetas blanc, entouré de trois volants plissés et d'une tête à ruches doubles. — Tunique en gaze de Chambéry blanche, à rayures moirées, entourée de dentelle blanche et de ruches de taffetas. — Corsage décolleté, à longues pointes arrondies devant, plus courtes et pointues derrière. Manches bouffantes. Des ruches et des dentelles ornent tous les bords, en haut et en bas. — Bouquets de roses dans le creux du corsage et dans les cheveux.

(C'est par erreur, nos lectrices l'ont compris, que, dans ce même numéro, la figurine L. n° 18 a été indiquée comme annexe de la 2me édition du journal. Cette figurine fait partie de la 3me édition.)

L. ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

On ne s'aborde plus que par une phrase de ce genre : — Avez-vous vu l'Opéra ? — Etiez-vous à l'ouverture ? — A la seconde représentation ? — A la troisième ? — Les conversations ne tarissent pas sur un sujet qui est à l'ordre du jour dans les salons et réunions mondaines. Chacun interroge et l'on se fait mutuellement part de ses impressions. Jusqu'à ce que tout le monde ait visité ce féerique palais des Muses, il en sera ainsi.

L'Opéra étant un des sanctuaires officiels les plus importants du domaine de la mode, nous dirons un mot de ses usages et de ses splendeurs au point de vue de la toilette.

D'abord, toutes les premières loges sont louées à l'année ; il en est même qui passent de génération en génération dans les familles. Les secondes loges, par une conséquence qui s'explique d'elle-même, sont très élégantes et fort recherchées, car tout le monde ne peut se permettre le luxe d'un abonnement. Les troisièmes loges sont également de bonne compagnie, et une femme « comme il faut » peut y aller sans se compromettre. Restent les fauteuils de face dits d'amphithéâtre, places tout à fait en évidence, trop en évidence même et, pour cette raison, extrêmement embarrassantes.

Quel supplice pour une femme de se savoir en vue, de la tête aux pieds, de tous les points de la salle ! Et, dans cette circonstance, quel tact doit présider à sa toilette, à sa tenue ! Les étrangers de passage à Paris choisissent volontiers ces places : ainsi s'explique le manque d'harmonie qui y règne dans l'ensemble des toilettes.

En principe, la robe décolletée et l'habit noir sont de rigueur à l'Opéra ; mais c'est surtout aux premières loges que cette loi s'observe. Aux secondes loges, le demi-décolletage est permis. Enfin, aux troisièmes loges, on voit beaucoup de fichus et même de robes montantes.

Quant aux hommes, s'ils ne mettent pas l'habit, — infraction qu'ils ne devraient jamais se permettre lorsqu'ils accompagnent une femme en toilette recherchée, — il faut au moins qu'ils aient une tenue correcte : linge irréprochable, gilet en cœur (puisque gilet en cœur il y a), chaussure fine, gants frais. Nous n'admettons pas que ces messieurs manquent de tenue à l'Opéra, quelle que soit la place qu'ils occupent.

P. N° 243. — Fichu en soie et dentelles.
(Pour toilette de dîner ou soirée.)

Aujourd'hui, les femmes de tout âge s'habillent et se coiffent de même, et c'est presque toujours triste à voir, surtout au théâtre ; nous en faisions dernièrement encore la remarque. Des fleurs bien fraîches ne conviennent pas à un visage ridé, et, en cherchant trop à se rajeunir, on manque totalement son effet. Autrefois les vieilles femmes s'enveloppaient de belles barbes en dentelles, qui dissimulaient adroitement « des ans l'irréparable outrage », et tout était sauvé.

—

Dans les grands ateliers de couture, l'activité est à son comble ; c'est le moment du « coup de feu » : ne sommes-nous pas en plein carnaval ?

On nous a exhibé, ces jours-ci, dans une de ces maisons, tous les éléments qui servent à la confection des robes de bal. Nous avons remarqué des tulles noirs merveilleusement brodés de semis et de guirlandes de fleurs en soie plate, dont la nuance paille ressortait en teintes brillantes du plus bel effet ; des tulles blancs brodés de perles d'argent et de perles bleues, celles-ci formant des myosotis en semis ; des tulles bleus, gris perle, paille, etc., couverts de perles d'or, d'argent, ou de paillettes, avec des dentelles assorties.

On nous a montré de charmants modèles dans lesquels l'élément fleurs dominait : entre autres, un devant de jupe tout en fleurs, recouvert ou plutôt voilé de tulle ; l'idée en était fort heureuse. Ce sont tantôt des écharpes en gaze damassée, de toutes couleurs au choix, qui drapent la jupe, en serpentant et soute-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nant des guirlandes de fleurs; tantôt des châles en dentelle ou tulle espagnole brodés de jais blanc, noués derrière et dont les bouts tombent sur le jupon, soutenus par des groupes ou des traînes de fleurs. Les fleurs qu'on porte le plus en ce moment sont : les œillets, les reines-marguerites, les pois de senteur a feuillage brillant et foncé. Ces derniers font un effet charmant sur du rose : rien n'est plus harmonieux. Les crocus, les tulipes, les coucous jouissent également d'une faveur marquée ; il y a une façon très bien trouvée de les mélanger à de doubles coques en ruban de deux couleurs, vert foncé et rose, jaune et lilas, rouge et gris, écru et bleu vif, etc.

Le corsage décolleté en carré se porte beaucoup ; pourtant, lorsqu'on a de jolies épaules, c'est grand dommage de les cacher ! Et puis, c'est une coupe si difficile à réussir !

—

Ce n'est pas sans un certain sentiment de satisfaction que les LINGÈRES ont vu la « modestie » revenir sur l'eau : n'est-ce pas une nouvelle occasion d'exercer leur savoir-faire ? Cet honnête auxiliaire de la toilette cachée ayant pour mission de servir de fond de tableau aux cols et fichus ruchés, il fallait l'établir d'une façon élégante. Aussi ne ménage-t-on ni les petits plis, ni les entredeux, ni les dentelles ; pour peu que cela continue, ces « modesties » seront si élégantes que l'on voudra absolument les montrer, et alors... elles manqueront totalement leur but. Vous verrez qu'il faudra les débaptiser !...

La lingerie est vraiment un art aujourd'hui ; quelle délicatesse, quel fini dans le travail ! Plissés, petits plis, piqûres, tout cela est irréprochable. Nous avons vu, comme genre assez nouveau, des cols *Paysan* et des sous-manches à poignet rabattu, en fine batiste à petits plis piqués, formant saillie et rayant la parure. Mais ce qui nous a surtout charmée, ce sont des cols ouverts en batiste et malines, formant jabot et rabat, d'un caractère délicieux ; rien ne complète mieux une toilette. Et puis, c'est une bonne fortune, pour qui veut utiliser de vieilles dentelles, que cette mode de jabot, de rabat et de nœud de mousseline : car nous allions oublier cette dernière innovation. Avec un morceau de batiste ou de mousseline, on fait un nœud qui n'a qu'une boucle et deux pans, ceux-ci garnis de dentelles fines ou simplement ourlés à jour.

—

Bien que les MODISTES soient en morte-saison, elles ne chôment pas pour cela, heureusement. Les mariages sont à l'ordre du jour et l'on va beaucoup au théâtre : double motif qui pousse à la consommation. Il est vrai que quelques-unes de ces dames se contentent d'ajouter une fanchon en tulle de dentelle blanche au chapeau de ville : cela suffit pour transformer une coiffure et lui donner un aspect plus élégant; ainsi établi, ce chapeau sert pour les visites et le théâtre; il est « habillé », mais aussi sans prétention.

Il y a, en ce moment, comme un regain de faveur très prononcée pour le chapeau *Page*, surtout en ce qui concerne les toilettes habillées. En voici un délicieux modèle, du meilleur goût et du plus grand air : — Fond mou en faille blanche et tulle blanc perlé de jais noir ; large diadème entourant la calotte, en tulle noir couvert de feuillage brodé de perles de jais, avec une galerie de perles plus grosses sur les deux bords. Tour de tête en dentelles blanches perlées. Roses blanches sur le côté du diadème; derrière, d'un groupe formé par des coques de ruban blanc et une barbe de tulle blanc perlé, s'échappe une longue plume blanche dont la pointe vient retomber près du diadème et des roses.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 243.

FICHU EN SOIE ET DENTELLES POUR TOILETTE DE DINER OU SOIRÉE. — Une jolie dentelle blanche, ruchée légèrement, pied contre pied, garnit l'ouverture d'un fichu en surah bleu électrique, bordé d'un liséré de satin noir et d'une petite dentelle blanche. Ce fichu, resserré à l'ouverture du corsage par une branche de roses avec feuillage, se termine par une haute dentelle blanche plissée comme un rabat.

G. N° 477.

1. Chapeau habillé, en velours noir. Passe très relevée d'un côté, légèrement inclinée de l'autre, doublée de satin blanc coulissé et bordée d'un galon blanc, dit *étincelle* ; branche de roses naturelles avec boutons et feuillage sur le côté. La calotte, assez basse, est garnie de coques de velours doublées de satin blanc, et d'un panache de plumes blanches avec aigrette.

2. Chapeau de feutre marron, à large passe renversée, bordé de velours et garni d'une plume amazone marron formant tour de tête. La calotte assez basse, est ornée de coques de velours, et d'une petite touffe de plumes de plusieurs teintes marron, servant de nid à un oiseau des îles aux brillantes couleurs. Une barbe de dentelle noire prenant pied derrière, en formant un nœud, encadre le visage et se fixe sur la poitrine.

3. Chapeau de soirée en épinglé rose. La passe, relevée en diadème, est entourée d'une large traverse en même étoffe, recouverte de tulle rose bouillonné remplissant le dessous du chapeau. Une bande de plumes grises, qui repose sur le bouillonné, fait le tour du chapeau et se termine derrière par un nœud de faille grise. Une touffe de plumes grises, avec une large rose naturelle et son feuillage, orne le dessus.

4. Cravate en fine mousseline formant un joli nœud coquillé et ruché, à bouts arrondis et garnis de dentelles blanches.

5. Col et sous-manche en batiste à large ourlet piqué.

6. Chemisette à double col rabattu. Le col supérieur est en toile unie et roulé sur lui-même ; le col inférieur en surah bleu, coulissé en biais ; tous deux sont fermés par un chou en surah de même couleur. — Sous-manche en toile unie.

7. Col breton en velours noir, avec médaillon et broderies d'argent.

8. Col en toile à bandes dentelées ; nœud marin en surah.

G. N° 487.

1. TOILETTE DE VISITE. — Robe de velours noir tout unie. — Grand paletot fourré en poult de soie noire, fendu dans le bas au milieu derrière, avec larges poches sur le côté, et parements arrondis au bas des manches. La doublure est en ventre de petit gris, et tous les bords du vêtement sont ornés de renard bleu. — Chapeau de velours noir, bordé et entouré de tulle vénitien noir brodé de jais, garni d'une grande plume blanche.

2. TOILETTE DE RÉCEPTION. — Robe de faille noire. — Jupe à traîne toute bouillonnée derrière, garnie au milieu de larges nœuds ; les côtés, tout plats, sont ornés de passementeries perlées en bandes et jolis motifs posés le long du tablier. — Ce dernier, qui constitue le devant de la jupe, est plissé dans sa largeur par des plis plats et garni, de distance en distance, de franges en perles de jais et cordonnet. — Cuirasse en matelassé; manches en faille, bouillonnées jusqu'au coude et rayées de passementeries perlées, puis terminées par trois volants plissés très finement. — Lingerie en batiste et dentelles ruchées.

Description de la planche coloriée n° 1193 *C.*

TOILETTES DE VILLE. — 1. Robe en drap vert bouteille. — Jupe légèrement à traîne, plissée à larges plis devant, avec deux écharpes croisées sur le milieu. Les côtés, formant saillie sur le tablier, sont garnis d'une grecque exécutée avec des lacets de laine noire, et se continuant à volonté au bas de la traîne. — Corsage, genre cuirasse, garni de grecques plus petites. — Paletot demi-ajusté en drap *mousse*, couleur noisette, garni de zibeline et de boutons de fantaisie. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre marron, garni de rubans en velours assorti. Aile de plusieurs tons posée en aigrette sur le côté.

2. Costume en velours noir et faille noire. — Jupon légèrement à traîne, en velours noir, monté à la ceinture derrière par des plis à la reli-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

gieuse. Le tablier, en faille noire, est plissé dans sa largeur et se termine par cinq petits volants qui occupent un espace de 30 à 40 cent. de hauteur. Le velours noir forme ici une longue dent et deux dents plus petites, qui se découpent sur les volants, avec une draperie en velours noir et deux nœuds posés sur la tête des dents. — Corsage Louis XIV, en velours noir, à longues basques plates, avec doublure de soie noire formant double bord. Le devant est garni, de chaque côté du milieu, d'un plissé à plis plats disposés de la même façon que ceux du tablier. Dans le haut, ces plissés s'ouvrent sur le velours. Col évasé et montant en velours doublé de faille. — Lingerie en batiste et dentelles ruchées. — Chapeau en velours noir, garni en dessous d'une torsade de velours bleu nouée sur le côté. Plume noire posée en panache.

Description de la figurine coloriée.

Annexe de l'édition n° 3.

L. N° 21.

TOILETTE DE BAL. — Jupe à longue traîne, en faille rose, montée derrière à gros plis plats, groupés symétriquement sur les côtés et encadrant le milieu par de larges dents de satin rose vif rabattues sur les plis. La partie plate et creuse qui forme le milieu de la jupe est garnie de bouillons de faille, de dentelles blanches et de biais de satin rose, posés alternativement en échelle. Un tablier en crêpe lisse blanc bouillonné, garni d'un biais de satin rose et d'une haute dentelle, bride le devant de la jupe en formant un drapé sur le côté. — Corsage moyen-âge en satin rose vif, entouré dans le haut d'une berthe en faille rose élégamment drapée et garnie elle-même de dentelles blanches.

LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

« Mieux vaut tard que jamais, » dit un de nos vieux proverbes. et quoique Alphonse Karr ait voulu prouver dans une charmante nouvelle que cette sage maxime a tort et que c'est « Mieux vaut jamais que tard » qu'il faut dire, je me crois permis de donner raison à notre vieux proverbe. Je suis même convaincue que, si dans l'autre monde il nous est permis d'avoir une opinion, le célèbre romancier dont je viens de parler et qui se fit jadis une réputation d'homme d'esprit devra partager complètement mon avis.

Un autre écrivain bien célèbre alors qu'il vivait et presque complètement oublié aujourd'hui, c'est Frédéric Soulié, de « diabolique » mémoire. Vingt-sept ans se sont écoulés depuis la mort de celui qui écrivit les *Mémoires du Diable*, et l'on vient seulement, ces jours-ci, de lui élever un monument au cimetière du Père-Lachaise.

« Frédéric Soulié, dit un critique compétent, était un homme de lettres incomplet, un poëte insuffisant, un dramaturge inégal, mais un des plus puissants tempéraments de romancier que le XIXe siècle ait produits. Cent cinquante volumes environ, la plupart improvisés, — selon la loi de notre époque, — attestent la fécondité de son imagination et la souplesse de son esprit. Il a été un des rois du roman-feuilleton, alors que le roman-feuilleton comptait pour rois Balzac, George Sand, Eugène Sue et Alexandre Dumas. »

Vous voyez que ce n'était point un si petit compagnon que celui sur qui l'annonce d'une cérémonie funèbre vient ramener un peu de lumière. Il faut dire aussi qu'on mourait vraiment trop jeune à l'époque qui vit son succès : car non-seulement le pauvre Frédéric Soulié, mais Balzac, Alfred de Musset, d'autres encore descendaient comme lui dans la tombe à peine au milieu de leur carrière.

Mais, s'il imaginait des romans pour plaire aux lecteurs, il en jouait un, hélas! dans sa vie privée, — le fécond écrivain dont je parle, — roman dramatique qui n'a pas peu contribué à le faire mourir aussi jeune, puisque c'est au chagrin qu'il dut la maladie de cœur qui l'enleva.

Frédéric Soulié était le fils d'un capitaine de cavalerie, et il avait pris physiquement toute l'allure de la position paternelle ; il portait les cheveux ras et de grosse moustache, deux choses qu'on laissait aux militaires à cette époque complètement bourgeoise ; il avait en même temps une figure ouverte et un genre « bon vivant » qui n'était, parait-il, que la fausse reliure d'une nature sensible et même sentimentale comme celle d'une femme qui serait l'un et l'autre.

Devenu passionnément épris de la femme d'un de ses éditeurs, il l'enleva, cet amour étant partagé, et tous deux devinrent les victimes de cette passion qui avait le malheur d'avoir été heureuse : car si cette femme fit une grande faute, elle avait un noble cœur et pleura toutes les larmes de ce cœur brisé sur cette faute impardonnable, qu'elle sentait impardonnée par ce monde qui avait été le sien et duquel elle était bannie.

Ce qu'on appelle le monde aujourd'hui ne représente plus du tout un étage social quelconque ; c'est tout simplement une foule associée pour partager les mêmes plaisirs, sans aucun lien réel contre les individus qui le composent, si ce n'est celui d'avoir une bourse bien garnie. Tandis qu'autrefois on voulait, sinon la vertu, au moins son manteau porté par tous ceux qu'on recevait chez soi : ce qui n'était point, j'en conviens, une morale des plus pures ; mais, au moins, c'en était le masque, et n'a-t-il point été dit que l'hypocrisie est un hommage rendu à la vertu? Il me semble donc que nous avons fait un mauvais pas en abandonnant cette coutume, et qu'il doit être permis de dire que jadis valait mieux qu'aujourd'hui. Je sais bien que l'époque où l'on a été jeune est toujours celle qui vous paraît la plus belle... Mais assez de radotage sur ce chapitre et revenons à nos malheureux amoureux.

Frédéric Soulié et Mme B... s'adoraient chaque jour de plus en plus, et de plus en plus aussi, hélas! la douleur se mettait en tiers avec eux. Or, comme le chagrin rend très bon ou très mauvais, l'esprit de la pauvre femme s'était tourné à l'aigre d'une façon déplorable! Tout la blessait au vif. Une rencontre avec une personne faisant partie de ses relations d'autrefois, qui ne la voyait pas ou faisait semblant de ne pas la voir, la jetait dans des désespoirs épouvantables. Elle demandait la mort à grand cris, voulait se tuer... Enfin, c'était une vie d'enfer que celle du romancier, qui s'efforçait en vain, par ses écrits, d'inculquer dans nos mœurs d'alors « que c'était un tort à la société de mépriser et d'accabler une femme qui, abandonnant son mari pour aller vivre avec un autre homme, se consacre au bonheur de celui-ci, lui reste fidèle, traverse avec lui les bons et les mauvais jours, surtout ceux de la lutte, quand la position n'est point encore faite, le bien-être conquis ; à qui, en un mot, il ne manque, pour être une femme légitime, une vraie femme selon le code enfin, que la mort d'un mari qui lui permette d'épouser son amant devant Dieu et devant les hommes. »

On lisait cette « morale » nouvelle, on la trouvait paradoxale, si elle était bien dite ; mais comme le maladroit mari s'entêtait à ne pas mourir, on continuait à fermer les portes des salons honnêtes à Mme B..., qui se décida finalement à faire pour son compte ce qu'elle n'avait pu obtenir de son mari. Elle mourut, et de ce jour Frédéric Soulié fut atteint mortellement.

D'abord sa douleur fut plus puissante que sa raison et il se laissa entraîner à quelques excentricités qui furent blâmées même par ses amis. Ainsi il voulut ensevelir lui-même le corps de celle qu'il avait tant aimée ; il envoya en son nom les lettres de convocation pour l'enterrement, et procéda de même pour les lettres de faire part ; enfin, il se mit en tête du convoi et remplaça le mari après la mort de la pauvre Mme B..., comme il l'avait remplacé durant sa vie.

Les uns rirent de cette conduite, les autres crièrent au scandale ; mais Frédéric Soulié ne prit souci ni des uns ni des autres. Il se renferma dans sa douleur, se refusa à toute consolation, et,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

frappé au cœur, traîna une existence décolorée jusqu'à l'âge de quarante-cinq ans. Alors la mort, qu'il appelait chaque jour, se décida enfin à répondre à son appel et le prit à l'heure même où il se voyait entouré de ses amis les plus chers.

L'illustre romancier n'était point un athée ; bien au contraire, sa foi était très vive ; aussi sa fin fut-elle celle du juste. Il avait tant souffert que Dieu lui avait pardonné toutes ses fautes, sans doute, et depuis plus de trois mois une sœur de Notre-Dame-de-Bon-Secours le veillait constamment, quand un matin il lui dit en souriant :

— Je ne prendrai plus aucun remède à dater d'aujourd'hui, ma sœur, car je sens que je suis complètement fini et je veux me recueillir pour mourir; c'est si bon de quitter cette vie!...

En parlant ainsi, sa figure avait pris une expression extatique qu'elle conserva jusqu'au dernier moment et qui montrait à tous combien celui qui les quittait avait confiance dans ces paroles du grand poète :

« La tombe n'est une prison que pour le corps, et c'est là que l'âme prend des ailes. »

Comtesse de Bassanville.

LA VIE PARISIENNE

Au milieu de l'écroulement de toutes les traditions du passé, il est une fête qui survit toujours : c'est la fête des Rois. A tous les degrés de l'échelle sociale, on a crié, l'autre semaine : « Le roi boit ! » Et la quantité de galettes et de couronnes qui s'est débitée à Paris est prodigieuse. Dans nombre de maisons on avait substitué, cette année, au gâteau traditionnel de petites couronnes en brioche données le soir, au thé, à chaque personne présente, et l'usage de cette distribution s'est maintenu durant huit jours. C'est un élément de gaieté et de diversion apporté aux réceptions intimes et qui a rencontré le plus vif succès.

La plupart des gens voient, dans la fête des Rois et de la fève une tradition biblique et monarchique. C'est une erreur. La royauté de la fève est d'origine païenne et républicaine ; c'est une réminiscence des Saturnales. En ces temps de liesse, les Romains s'offraient mutuellement des gâteaux. Le soir venu, ils se réunissaient dans de grand repas et élisaient un roi du festin, se servant de la fève pour leur joyeux scrutin, à l'imitation des Athéniens pour leurs élections populaires. De là tout à la fois l'origine du banquet, du gâteau, de la fève, du roi, toujours fêtés depuis à l'époque de l'année qui correspond le mieux à la date des Saturnales romaines.

La tradition biblique de la fête des Rois, moins vraisemblable, viendrait de ce que les Mages ou Rois, selon l'Ecriture-Sainte, s'écrièrent tous, lorsqu'ils pénétrèrent dans l'étable de Bethléem et virent l'enfant Jésus suspendu au sein de sa mère : « Le roi boit ! »

On voit qu'il y en a pour tous les goûts dans la royauté de la galette, et que chacun y peut trouver sa part.

* * *

L'entrée en possession par Paris du nouvel Opéra est, de l'aveu du *Sport*, un fait considérable au point de vue de certaines conditions d'existence sociale nécessaires à la prospérité de la capitale, à l'entretien et au développement du luxe, à son grand charme et à sa grande ressource. La haute vie possède enfin son théâtre, et, dans l'ordre des spectacles, un cadre où elle pourra évaluer d'une façon digne d'elle.

Par sa situation, par les splendeurs de son architecture, les mille et une merveilles de son aménagement et le caractère de son répertoire, le nouvel Opéra va devenir le centre mondain par excellence de Paris, une sorte de club à la lumière libre des lustres où se rencontreront et se serviront mutuellement les éléments les plus éminents du monde des salons, de la politique, de la finance, des arts ou des lettres. Déjà aux deux représentations qui ont suivi la soirée d'inauguration, on a pu constater ce caractère de milieu de sociabilité que nous préconisons pour le nouvel Opéra.

Le grand escalier, — la maîtresse pièce de l'œuvre de M. Garnier, — par l'habile agencement de toutes ses parties, la richesse et l'éclat de son décor, la variété de ses aspects, est devenu immédiatement un lieu de rencontre et de conversation qui complète, par la vie qui s'y produit, les rapports qu'il offre avec les compositions architecturales fixées sur ses toiles par Véronèse. A chaque étage s'y trouvent des balcons qui, depuis les premières loges jusqu'aux cinquièmes, permettent de jouir d'une vue d'ensemble de l'escalier. Au premier étage, ils avancent vers la cage de l'escalier par un encorbellement d'une courbe grâcieuse, dont les balustres de spathfluor et les dés de marbre divers supportent une rampe en onyx d'Algérie, et forment autant de coins d'élection pour la causerie. Accoudés à chaque étage sur ces balcons, les spectateurs, selon l'espoir de M. Garnier dans son livre *le Théâtre*, les rendent pour ainsi dire vivants, pendant que d'autres montent ou descendent et ajoutent encore à la vie.

Il y a là un mouvement, une animation, une fête perpétuelle pour les yeux, dont aucun exemple ne s'était encore produit à Paris. Aux galeries de l'escalier on stationne, on se groupe, on échange les entretiens suivis, tout en jouissant du spectacle magique que présente le va-et-vient de la foule brillante et parée sur les marches. A l'avant-foyer, dont le plafond en mosaïques, faisant partout scintiller l'or et miroiter les tons chatoyants, est une révélation pour la France dans l'art décoratif; au grand foyer, la conversation prend surtout la forme ambulatoire et à bâtons rompus.

Quand les buffets et le fumoir, qui n'attendent que le vote de subsides par l'Assemblée pour être terminés, seront livrés au public, ce caractère des foyers sera complet.

Bachaumont.

ÉCHOS DE LA MODE

Se mettant en harmonie avec les magnificences du théâtre, l'élément féminin a adopté la grande parure pour se rendre à l'Opéra, et l'édifice de M. Garnier n'est pas seulement une académie de musique et de danse, c'est aussi une académie de la mode. A la deuxième comme à la première représentation, on n'avait que l'embarras du coup de lorgnette au milieu de toutes les brillantes toilettes qui se disputaient les regards.

Mme la comtesse de Paris était en robe de satin bleu Louise, avec berthe au point d'Angleterre, et garniture de même dentelle à la tunique. Dans les cheveux, une aigrette bleue retenue par une guirlande en diamants.

Sa sœur, l'infante Dona Maria, était en rose et blanc.

La princesse Blanche d'Orléans, qui occupait la loge de son père, le duc de Nemours, portait une toilette de taffetas bleu à petits volants déchiquetés.

La vicomtesse Arthur Aguado, rayonnante de beauté juvénile, était en robe de tulle blanc, avec un superbe diadème en diamants dans les cheveux.

La princesse Furstemberg portait une merveilleuse toilette de satin bleu de Chine, couverte de broderies japonaises en perles lumineuses de *Bliard*, sur une jupe de dessous bleutée argent.

C'est Mme la princesse de Galles qui a inauguré la première aux fêtes châtelaines cet automne, en Angleterre, ces broderies lumineuses, et l'effet en a été très grand. A la représentation de gala donnée par le czar, la gracieuse altesse royale avait une sor-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tie de théâtre Louis XIV en satin amarante, garnie de ces broderies, qui fut un des événements de la soirée.

L. S.

THÉATRES

La Comédie-Française et l'Odéon avaient à fêter, cette année, le 253e anniversaire de la naissance de Molière. Nous nous bornerons à mentionner, pour la façon dont il a été dit par Coquelin sur la scène de la rue Richelieu, *le Voyage de Scapin*, à-propos en vers de M. Albert Delpit. Il est fâcheux qu'un poëte plus autorisé ne se soit pas trouvé pour célébrer le maître en vers mieux frappés; mais on a pensé, sans doute, que la voix brillante et sonore de Coquelin constituait un régal suffisant, et de fait elle a suppléé à l'insuffisance du poëme.

L'Odéon, mieux partagé, a eu pour Molière le plus beau bouquet de fête qu'on lui ait depuis longtemps présenté. Cela s'intitule : *le Docteur Sans-Pareil*, et c'est signé Ernest d'Hervilly. Imaginez une comédie, une vraie comédie de poëte comique, vive, alerte, entraînante, spirituelle, amusante, folle de gaieté, taillée sur le patron de la comédie primitive et de la farce italienne, mais plus moderne et plus neuve que toutes les productions du jour par la vivacité de la saillie, par le mouvement du dialogue, par la rapidité de la pensée et la fougue lyrique.

Les héros sont Jean-Baptiste Poquelin, dit Molière, Madeleine Béjart et François Bernier, mais bambins tous trois. Nos jeunes vauriens font une escapade : ils se sont couchés en simulant la fièvre, et, pendant que leurs parents ont le dos tourné, ils se réunissent pour faire ensemble l'école buissonnière. Molière expose son projet : il s'est entendu avec un charlatan dont les tréteaux sont là, en pleine rue Saint-Honoré, au coin de la rue des Vieilles-Étuves; on va entrer dans sa troupe et jouer devant les badauds la première œuvre du jeune Poquelin : *le Docteur Sans-Pareil* (une bonne farce que maître d'Hervilly a prise sous son bonnet).

Il faut entendre — c'est le prélude — le boniment débité par le pitre du charlatan, le Fritelin joueur de tambour, sur le tréteau même où un joueur de violon et un joueur de rebec font sonner leurs instruments.

FRITELIN.

Place au grand Alastor dans Paris descendu !
Allons, quatre pelés suivis d'un seul tondu,
En arrière ! En arrière, aimable populace !
Délégués des badauds de Paris, place ! place !

(*Il remonte le théâtre et crie en se faisant un porte-voix de ses mains.*)

Ha ! ha ! ha ! — c'est l'instant ! — Ha ! ha ! ha ! c'est ce soir,
Gentilshommes, bourgeois et manants, venez voir !
Ha ! ha ! ha ! — Prenez place ! ouvrez l'œil et l'oreille !
Mon maître, ici présent (c'est la grande merveille !)
A composé pour vous un puissant élixir,
Que le roi de Pologne avale par plaisir.
C'est une eau cordiale et qui vous rafistole
Un homme à la minute ! et coûte... une pistole ?
Non, messieurs ? — une livre ? encor moins ! — Non, pour vous,
Mais pour vous seulement, c'est seulement deux sous !
Ha ! ha ! ha ! — c'est deux sous ! et l'effet est immense.

LE CHARLATAN, *distribuant une claque et un coup de pied à Fritelin.*

Tais-toi donc, Fritelin ! — Que la farce commence.

Elle commence en effet, et c'est ici qu'il faut voir les trois enfants affublés de robes, de perruques, jouer leurs rôles et se donner la réplique en l'honneur du *Docteur Sans-Pareil*.

FRANÇOIS.

Monsieur, ma fille est sourde !

JEAN-BAPTISTE, *en médecin.*

Eh ! je le sais fort bien !
Car, du père à l'enfant, étroit est le lien,
Et *Tel père, tel fils*, non, n'est pas une bourde :
Vous ne m'entendez pas, donc votre fille est sourde !

FRANÇOIS.

Oui, mais d'où vient cela ?

JEAN-BAPTISTE.

C'est qu'elle a le tympan,
Sub tegmine fagi, rétréci d'un empan !

FRANÇOIS.

Et d'où cela vient-il ?

JEAN-BAPTISTE.

Cela vient, que je sache,
De l'obscurcissement de sa trompe d'Eustache.

FRANÇOIS.

Ah ! très bien. — Mais d'où vient cet obscurcissement
De sa trompe, monsieur ?...

JEAN-BAPTISTE.

Savez-vous le flamand ?

FRANÇOIS.

Non.

JEAN-BAPTISTE.

Le grec ?

FRANÇOIS.

Encor moins.

JEAN-BAPTISTE.

Le latin ?

FRANÇOIS.

Je l'ignore.

JEAN-BAPTISTE.

Le syriaque ?

FRANÇOIS.

Peu.

JEAN-BAPTISTE.

Le chinois ?

FRANÇOIS.

Pas encore.

JEAN-BAPTISTE.

Tant pis ! — Si vous saviez seulement le chinois,
Je vous dirais... Mais non ! — Hippocrate et ses lois
Ont horreur du français...

FRANÇOIS.

C'est pourtant si commode !

JEAN-BAPTISTE.

Le français passera ; c'est affaire de mode.

MONSIEUR ASTRINGENT, *arrivant.*

Hein ! je crois qu'on se moque ici des médecins !

Il est inutile de dire que la représentation s'achève au milieu des applaudissements de la foule. Mais les jeunes comédiens ne sont pas si bien grimés que leurs parents ne les reconnaissent et ne s'empressent de les ramener par l'oreille dans la voie du devoir. « — Au revoir ! » leur crie le paillasse, car, dans la pièce de M. d'Hervilly, c'est le pitre seul qui devine Molière. Hélas ! les choses ne sont pas changées et nous en sommes toujours là.

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 487. — DESCRIPTION, PAGE 38.

TOILETTE DE VISITE. — TOILETTE DE RÉCEPTION.
Modèles de Mme Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1195e

A. Leroy imp. r. des Mauvs. 66

Ad. Goubaud & Fils Edrs. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Ceinture Régente de Mmes De Vertus Sœurs 4. Auber 12.

Lait Antéphélique de Candès et Cie Boul.d St. Denis 26.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Fort 30. Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 477. — DESCRIPTION, PAGE 38.

MODÈLES DE CHAPEAUX & DÉTAILS DE MODES.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

BONNE MAMAN

(NOUVELLE.)

I

Provins est une jolie ville de cinq à six mille habitants : jolie, quoique vieille, car il lui reste une *Tour de César* et des pans de murailles, éventrées tour à tour par Charles-le-Mauvais, par les Bourguignons, par les Anglais et par Henri IV. Elle cultive les cuirs et les roses, la laine et la violette : l'utile et le charmant.

C'était un dimanche, et midi sonnait à la collégiale de Saint-Quiriace, bâtie, au douzième siècle, sur les ruines d'un temple d'Isis. Depuis quarante ans qu'elle habitait Provins, c'est-à-dire depuis son mariage, Mme Hervé n'avait jamais manqué d'y entendre la grand'messe, et, cela, sur la même dalle, presque sous la chaire, place assez incommode, mais qu'elle n'eût pas échangée contre une des stalles de l'ancien chapitre. La vieille dame avait ses habitudes, ses petites manies, fort respectables du reste. Ailleurs, elle eût mal prié, et Dieu lui-même, sous le regard duquel elle s'agenouillait là depuis si longtemps, aurait été surpris de ne plus l'y voir. Puis il faut tout dire, l'oreille était paresseuse, et M. le curé ne prêchait pas pour les sourds.

A part cette légère infirmité, et malgré ses soixante-cinq ans « bien sonnés, » — comme elle le faisait coquettement valoir, — Mme Hervé se portait à ravir. Petite et mignonne, droite comme un peuplier, active et remuante, bon œil et bon pied, proprette et soignée, friande à l'œil comme une pomme d'api... conservée avec soin. Le tout rehaussé d'une bonne et douce physionomie qui ne mentait pas.

Donc, le dimanche en question, la messe finie, après avoir échangé, de droite et de gauche, quelques poignées de main et de nouvelles, Mme Hervé traversait, à pas menus, le cloître ombragé de tilleuls, qui s'étend devant Saint-Quiriace, lorsqu'elle vit accourir au devant d'elle sa servante agitant une lettre.

La servante n'était guère plus jeune que la maîtresse ; or, pour qu'elle courût, il fallait de l'extraordinaire.

— Une dépêche, madame ! cria Josette du plus loin qu'elle put ; une dépêche de Paris !... M. Frédéric vous annonce sans doute son arrivée... Lisez vite, afin que je sache si je dois aller retenir un gigot chez le boucher, et commander une galette pour ma petite Lise.

— Mes enfants arriveront par le train de deux heures, dit, tout émue, la vieille dame en achevant de lire.

— Bonté divine ! et rien n'est préparé pour les recevoir !... Pendant que je vais aux provisions, madame, courez au logis, et, surtout, allez doucement, dans la crainte de vous fatiguer... Tenez, voici la clef ; ouvrez les fenêtres du salon : M. Frédéric trouve, à l'ordinaire, que ça sent le renfermé ; mettez aussi, sans vous commander, une bouilloire sur le feu ; la première chose que fait votre bru, en arrivant, c'est de demander de l'eau chaude pour sa toilette, et quand il faut qu'elle attende, elle allonge une mine de deux aunes... Là, c'est bien tout... Donnez-moi votre livre d'heures, il vous embarrasserait... prenez à gauche, du côté de l'ombre, car le soleil chauffe comme la bouche d'un four. Ne perdez pas une minute, et descendez la rue avec précaution, à cause du pavé.

Tout en souriant de cette logique peu serrée, mais à laquelle l'avait habituée la sollicitude à la fois dominatrice et dévouée de Josette, Mme Hervé atteignit bientôt sa demeure : nous dirions volontiers son bocage, car entourée qu'elle était d'un mur tapissé de giroflées en pleine floraison, on n'en voyait, de l'extérieur, que la toiture et les cheminées. Après avoir introduit la clef dans une petite porte, habituellement ouverte à hauteur d'appui, la propriétaire poussa le second panneau, ce qui fit tousser une sonnette fêlée. Cette musique connue n'était que le prélude d'un concert dont voici le programme : un petit chien se prit à aboyer, — un perroquet, au plumage amarante et vert, cria de son perchoir : « Entrez ! bonjour, madame ! » — enfin, une pie, maîtresse des cérémonies, laquelle lissait ses plumes au soleil, accourut à tire d'ailes, sauta sur les épaules de sa maîtresse, s'envola pour revenir encore, et la précéda gravement dans la direction du logis.

Quelques notes biographiques sur la famille Hervé sont ici de rigueur, d'autant qu'on ne les trouverait pas dans Vapereau.

M. Hervé était, autrefois, un paysan qui avait épousé une paysanne. Braves tous deux, intelligents, économes, laborieux, ils s'étaient établis marchands de laine à Provins. D'une part, leur commerce avait prospéré ; de l'autre, le Ciel les avait gratifiés d'un fils unique qui « promettait » ; si bien que, décemment, ne pouvant laisser un pareil « sujet » dans la laine, on s'était décidé à le mettre au collége et dans le latin : travers si fréquent, si invétéré, — si excusable, après tout, — que l'on dépenserait en vain tout l'encre du monde pour le battre en brèche.

Frédéric était du reste un garçon doué, trop doué, même, car il apprenait tout avec une promptitude, une facilité qui l'empêchaient de rien digérer. Quelques prix dorés sur tranches, remportés haut la main, jetèrent beaucoup de poudre aux yeux des époux Hervé. Un tel phénix devait aller loin ; aussi se saigna-t-on des quatre membres pour le pousser vers une carrière libérale... Médecin ne déplaisait pas ; en cas de maladie, c'était autant de gagné. Frédéric prit ses instructions d'élève en médecine. Cela dura un an, au bout duquel il préféra l'étude du droit comme menant à tout... Va pour le droit !... En cas de procès, ce serait encore une économie.

Après la première année, Frédéric déclara que son génie avait des ailes, qu'il n'était pas fait pour des professions sédentaires, et qu'il lui fallait le monde tout entier... Voyager, découvrir des continents ignorés, voilà ce qui pouvait s'appeler une vaste carrière... un peu vague peut-être.

— Ouais ! pensa le marchand de laine avec une fierté mêlée de quelque amertume, aurions-nous dans la famille un nouveau Christophe *de Colombes ?...* Quelle gloire pour Provins !

Bref, à vingt-cinq ans, le plus clair de la science du jeune homme se résumait en deux langues, qu'il avait parfaitement apprises, en vue des pérégrinations de l'avenir : l'allemand et l'anglais.

Au total, un interprète de la plus belle espérance.

Le premier résultat d'une éducation si complétement incomplète fut de faire concevoir à Frédéric une haute opinion de soi-même, ainsi qu'un médiocre respect pour le bonhomme auquel il devait le jour ; le second, de lui inspirer de l'antipathie pour le milieu où il était né : d'où la honte de hanter des blouses, de simples cornettes à la paysanne, et, pour autant que ses ressources le lui permettaient, le parti pris d'habiter Paris, à l'abri d'une famille si compromettante.

A Paris, il vivait d'une modique pension de 150 fr. par mois, augmentés des mille petites ressources — honnêtes, disons-le bien vite — qu'offre ce grand centre à ceux qui savent s'y remuer.

Il s'en fallait de beaucoup, comme on voit, que la récolte valût les semailles ; ni médecin, ni avocat, ni navigateur, et rien à la place. Aussi, lorsque mourut le marchand de laine, — quelque quinze ans avant le jour où commence ce naïf récit, — avait-il dû se mordre souvent les pouces et s'attrister le cœur, à la pensée de l'inutile « monsieur », doublé d'un ingrat, auquel il avait sacrifié de si beaux écus.

Sa mère lui faisant l'abandon d'une partie de ses droits, Frédéric hérita d'une centaine de mille francs, qui, lentement amassés, durent s'étonner beaucoup du rapide roulement qu'on leur imprima. C'était le moment, ou jamais, d'agrandir le monde connu

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

en réalisant les grands voyages si longtemps rêvés... Aussi le jeune homme s'empressa-t-il de rester à Paris, bornant ses recherches au monde des plaisirs, prenant les airs d'un fils de famille, et, au bout de trois ou quatre ans, se réveillant, un vilain matin, absolument ruiné. Toute la lame du défunt s'était envolée, Dieu sait sur quelles épaules et par quelles bourrasques!

En cette extrémité, Frédéric eut, toutefois, la pudeur de ne pas recourir à sa mère. Il est vrai que Mme Hervé s'était bénévolement réduite au nécessaire le plus strict : la petite maison que nous connaissons, et une rente de deux mille francs, dont le capital était confié à un notaire de Provins... Que rogner encore sur le denier de la veuve?

La faim fait sortir le loup du bois, la nécessité tira Frédéric de sa léthargie. Très insinuant, très madré, habile à s'assimiler l'écorce de toutes choses, d'un physique agréable et d'allures gracieuses, il plongea, tête baissée, dans l'Océan parisien. Représentant de commerce, courtier plus ou moins marron, agent d'assurances, que de moyens de revenir sur l'eau pour un bon nageur!.. Aujourd'hui ceci, demain cela, sa vie était bien un peu celle d'un aventurier, mais d'un aventurier qui respecte le Code et peut aller partout tête levée.

Pour Mme Hervé, son fils était commissionnaire en marchandises; les métamorphoses successives restaient sous le manteau. Du reste, on le voyait rarement à Provins, et sa correspondance ne fatiguait pas le facteur.

Frédéric attendait le hasard... Cet inconnu se présenta, un jour, sous la forme d'un juif portugais venu à Paris pour y installer un magasin de curiosités exotiques. Frédéric parla de sa vocation pour les voyages lointains, du profit qu'il y aurait à s'alimenter aux sources et de première main.

— Une supposition que je m'embarque, à vos frais, pour la Chine ou le Japon, dit le polyglotte, j'emporte d'ici une pacotille d'articles de Paris, qui, là-bas, vous rapporte cent pour cent; j'emporte de là-bas un tas de bric-à-brac, sur lequel vous réalisez ici des bénéfices léonins... Que pensez-vous de mon idée?

L'idée, bien conduite, n'était pas mauvaise; le tout était d'avoir sous la main un homme spécial et de probité.

La probité ne laissant aucun doute, restait l'aptitude. Le jeune homme fit appel à sa mémoire complaisante et tira un feu d'artifice de paroles où Sèvres, la Saxe, le kaolin, les pâtes tendres, Bernard Palissy, les émaux de Limoges, les faïences de Cartelli éclatèrent en gerbes plus éblouissantes les unes que les autres.

Le Portugais l'expédia en Chine et au Japon. Frédéric fit plusieurs voyages; il ne découvrit que des terres connues, mais le résultat fut satisfaisant.

Opérant un peu pour son compte, M. Hervé eut, dès cette époque, dans son appartement, rue Vivienne, un curieux fouillis de tout ce que la Perse, le Céleste-Empire, le Japon, produisent de chinois et... d'hétéroclite.

Puis, il voulut redevenir son maître, et abandonna le juif portugais.

Malheureusement, ce commerce, tout de fantaisie, de convention, d'occasions à saisir, n'est pas l'affaire de tout le monde; les plus rusés s'y fourvoient. Bon pour le mouvement et l'extérieur, Frédéric n'entendait rien au commerce proprement dit, à la balance des chiffres, au *doit* et à l'*avoir*. Il ne savait pas lâcher vingt francs pour en gagner cent, ni donner, en temps utile, la volée aux « rossignols » dont le prix d'achat augmentait chaque jour en raison du capital engagé.

Du moment qu'un objet avait franchi le seuil de son « musée cosmopolite, » cet objet, par cela même, acquérait une valeur fixe, immuable, presque sacrée, dont on ne démordait plus... De là, des inventaires déplorables et des bénéfices si clairs qu'on voyait la ruine à travers.

Vers l'époque de sa première débâcle, dans un accès de lassitude et de découragement, Frédéric s'était marié. Il avait épousé une Parisienne de cinquante mille francs, assez fine, délurée, médiocrement jolie, peu sympathique, sans aucune des qualités qui tapissent l'intérieur de mousse, et font parfois sourire dans les mauvais jours.

Mme Hervé, qui avait fait provision de tendresse pour un second enfant, s'aperçut bientôt, pendant les rares visites que lui fit le jeune ménage, qu'elle n'avait qu'une bru. Mélanie — ainsi s'appelait Mme Hervé jeune — était atteinte de ce que la bonne provinciale appelait la « maladie de Paris » : un désagréable mélange de scepticisme railleur, d'égoïsme brutal, d'ambition déçue et surtout de dédain pour tout ce qui ne sortait pas, hommes ou choses, de la grande usine parisienne.

Provins, un banc d'huitres, un éteignoir, un trou exécrable!... Mme veuve Hervé ne s'habillait pas, elle se « fagotait »; Josette était à mettre sous verre : la maison ressemblait à une ménagerie; le pavé, pointu comme les habitants; un parfum de tannerie qui crispait les nerfs; de l'herbe sur la place publique... A quoi pensaient donc les Provinois, de ne pas brouter? Et autres aménités, indices du plus charmant caractère.

Cependant, Mélanie avait très bien élevé, ou, pour être plus exact, très bien fait élever, dans un excellent pensionnat, la fille unique à laquelle elle avait donné le jour, sans y ajouter, fort heureusement, aucune de ses qualités peu précieuses.

Les enfants ont l'instinct très net du plus ou moins d'affection qu'ils inspirent. Il y a de certaines maisons paternelles — maternelles surtout — qu'ils quittent à regret; il y en a d'autres dont ils sont presque heureux d'abandonner le sol ingrat et mouvant. L'intérieur Hervé était de ces dernières. Beaucoup d'allants et de venants, de curieux plutôt que d'acheteurs; une sorte de bazar où personne n'ôtait son chapeau. Ni gâteries, ni sourires; défense expresse de sauter, de courir, dans la crainte d'ébrécher un mâgot quelconque.

Pendant les fréquentes absences de son mari, Mélanie était toujours sombre, inquiète, en proie aux échéances, en quête de ressources : qu'une fillette veuille alors vous caresser, s'asseoir sur vos genoux, on la repousse, on la déclare « insupportable ».

Quand Frédéric était à Paris, la maison devenait un caravansérail voué aux étrangers, aux oiseaux de passage, avec lesquels on espérait conclure une affaire, en les traitant à grands frais; les frais restaient, mais l'affaire fuyait comme une ombre. Puis, sans cesse, les questions d'argent qui dégénèrent en querelle; la gêne au logis, les créanciers insolents; beaucoup de superflu et d'aparat, moins le nécessaire; pour madame, les belles robes à crédit; pour l'enfant, jamais une pauvre poupée qui se paye comptant; les grands projets qui s'effondrent; les trous qui se bouchent par des abimes.

En un mot, toutes les lamentables préfaces des ruines qui s'affirment; car il y avait beau jour que la dot de Mélanie s'était envolée, sans qu'on sût par où ni comment; la première brèche devait rapporter des sommes folles; la seconde devait réparer la première, et ainsi de suite, jusqu'à la complète évaporation des cinquante mille francs.

Triste adolescence que celle qui s'étiole à cet air maudit!

Pourtant la petite Lise — presque une demoiselle, dont allait fleurir le seizième printemps — avait, chaque année, deux mois de paradis, quinze jours à Pâques, et six semaines aux grandes vacances, qu'elle allait habituellement passer à Provins, chez sa bonne maman.

A la bonne heure! C'était là une vie saine et limpide, correcte et réglée, « une maison à soi, une famille pour de vrai, » comme disait Lisette: pas d'inconnus, baragouinant des langues impossibles; pas de faces rébarbatives apportant des papiers sinistres. Toute la journée le grand air, le jardin, les fleurs, la prairie qui s'étendait jusqu'à la rivière. Les soirées autour de la table ronde, dans le rayonnement du carcel. Grand'maman tricote des manches en laine pour sa petite-fille; la petite-fille brode un bonnet pour

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sa grand'maman; Josette raconte des histoires et ravaude des bas; et comme on rit pour peu de chose, pour une maille qui s'échappe, pour une mouche qui vole!... Là, on s'occupe de Lise, non pour éplucher sa science, pour jauger ses progrès, mais pour elle-même, pour sa santé, pour son bien-être; c'est l'idole choyée, l'oracle écouté, le trésor béni. Des plaisirs sans fin, des joies sans nom. Le chien se tient sur ses pattes de derrière, un morceau de sucre sur le museau; une, deux, trois, attrape, Moustache! — Margot, la pie, se perche sur ses épaules et mange dans sa main; — la chatte blanche déroule ses bobines; — le perroquet s'essaye à dire que « Lise est gentille. » — Bon! voilà que l'horloge fait tic-tac: attention! le coucou va sortir de sa guérite et chanter son air. — C'est l'heure du dodo; la prière, si souvent négligée à Paris, ne s'oublie pas à Provins; puis la bénédiction, puis une friandise; des baisers toujours!... et comme la couchette est douce, chaude, soigneusement bordée!...

Pour cadre à tout cela, non le luxe exotique et bancal, froid et souffreteux, d'un appartement où la respiration est à la gêne, parce qu'on le paie mal, mais un vrai *chez soi*, simple et respectable; de bons vieux meubles en noyer, noircis par le temps; des fauteuils amis, pas très rembourrés, qui viennent, comme d'eux-mêmes, au devant de vous; un bijou de cuisine où le cuivre et l'étain frisent l'orfèvrerie. Et tout à portée: les légumes, les fournitures, la salade, cela coûte combien? le plaisir d'aller les cueillir. — Faut-il une volaille? la basse-cour est-là; — des œufs frais? les poules viennent de pondre. Et à l'automne donc? quand l'inépuisable potager s'est prodigué en détail, pendant toute l'année, les quenouilles chargées de fruits; le dessert au même prix que le rôti et l'entremets. Le bonheur facile et l'aisance toute faite. On ne doit rien à personne. Les jours sont sans secousses, les nuits sans cauchemars; les lendemains peuvent venir, fût-ce le quinze ou le trente, on ne les craint pas.

Tel était le milieu salutaire et fortifiant, au moral comme au physique, où, naguère enfant, maintenant jeune fille, Lise accourait périodiquement grandir, aux époques susdites. Plus elle venait, plus elle s'y attachait; quand on la grondait, la grosse menace était de lui dire: « Tu n'iras pas voir bonne maman. »

Mme Hervé dépensait si peu, y compris Josette, les aumônes et le casuel, que les deux tiers de son revenu y suffisaient largement; l'autre tiers, fournissait aux emprunts que, sous les prétextes les plus adroits et les plus variés, lui faisait à chaque voyage l'altière Mélanie. Frédéric, lui, restait en dehors de ces négociations délicates; il faisait même à sa mère quelques rares cadeaux qui ne le ruinaient pas: un bouquet à sa fête, ou quelque potiche ébréchée, qui déshonorait son « musée ». Sa plus grande largesse avait été le perroquet amarante, rapporté de la rivière des Amazones, où ils s'achètent pour rien. En somme, ce n'était pas une nature mauvaise, mais inquiète, versatile, se payant de chimères, incapable de faire sciemment le mal, plus incapable encore de faire sérieusement le bien. Parvenir et paraître, tout ce qu'il y avait de cœur et d'intelligence s'épuisait en ces aspirations dangereuses; un homme à projets, pour le résumer, bâtissant sur le sable des châteaux espagnols, dont il croyait avoir déjà la clef dans sa poche.

Mme Hervé adorait son fils, et, naturellement, le jugeait parfait. De plus, elle le croyait en train de faire prospérer les cinquante mille écus résultant de la dot de sa femme et de l'héritage paternel... dont-il ne restait que les cendres.

Revenons à Mme Hervé, que nous avons laissée mettant toute la maison sens dessus dessous pour recevoir ses enfants. Les bêtes elles-mêmes semblent pressentir un joyeux évènement; elles la suivent partout, du salon à la cuisine, de la salle à manger au fruitier, piaillant, jappant, miaulant; le perroquet épuise son répertoire.

A peine la vieille dame a-t-elle suivi, de point en point, les représentations de Josette, que la sonnette carillonne à toute volée. Une demi-douzaine de bambins, un panier au bras, rient et se bousculent joyeusement devant la porte, dont ils n'osent franchir le seuil.

Ce sont les pauvres de Mme Hervé; chaque dimanche, au sortir de la messe, elle leur fait une distribution de menus objets, vieux linge, coupons d'étoffe, vêtements défraichis, dont les mères tirent parti. Chaque paquet est enrichi d'un petit pain d'une livre, de fruits ou de légumes selon la saison, et d'une pièce de deux sous; c'est de fondation. Le décime surtout excite une joie délirante; il reste acquis aux enfants qui fondent sur la possession de ce trésor les projets les plus merveilleux.

Victor Perceval.

(La suite au prochain numéro.)

LE CHARBONNIER D'ANDAINES

(NOUVELLE.)

Un dimanche de l'automne 1589, les bois environnant la forêt d'Andaines retentissaient de *cornements de trompes, de coups de mousquetades et de pistolades*, — disent les historiens du temps, — qui semaient l'affolement parmi les bêtes fauves de tous ces grands fourrés.

Je dois expliquer tout de suite où est située la forêt d'Andaines, car tous les lecteurs ne sont point obligés de le savoir.

D'Alençon à Domfront s'étendait, à l'époque dont je parle, une immense forêt, terminée sur Alençon par Ecouves, et aboutissant à Domfront sous le nom de bois d'Andaines. Les défrichements successifs ont divisé cette grande forêt, laissant entre ses deux extrémités des forêts intermédiaires, mais assez rapprochées, encore aujourd'hui, pour qu'un grand vieux loup, mis sur pied le matin en Ecouves, vienne faire sa dînée sur Andaines, sans avoir pour ainsi dire quitté les fourrés. Des bois particuliers attachent, par des découpures, Ecouves à la forêt de Lamotte. La forêt de Lamotte est soudée à la forêt de la Ferté-Macé, et celle-ci s'appuie tout de son long sur sa grande sœur, la forêt d'Andaines.

Il est donc entendu que la forêt d'Andaines touche à Domfront, cette ville de malheur dans laquelle, « arrivé à midi, l'on est pendu à une heure, *et sans avoir dînais*, » ajoutent d'un air narquois *les fines goules* (gastronomes) de l'endroit.

Ces forêts, en dehors de leurs bêtes fauves, dont beaucoup étaient carnassières, n'étaient pas hantées au seizième siècle par des naturels de mœurs irréprochables. Là se trouvaient des verriers, des ouvriers de forges, des potiers, et puis les bûcherons, les charbonniers, population sauvage. Le vacarme qui avait lieu dans ces forêts, le dimanche dont je parle, s'il avait affolé les bêtes fauves, avait aussi excité les gens des bois, comme les excitaient les fusillades et les canonnades des siéges de Domfront, cette place si souvent prise et reprise qu'on ne savait jamais au juste à qui elle appartenait.

A cette époque, si les Français ne la disputaient pas aux Anglais retournés chez eux depuis la décollatien de Montgomery, les gens du roi la disputaient aux ligueurs et les ligueurs aux gens du roi.

Cependant Alençon s'était résolument donné à Henri IV, qui, toujours guerroyeur, en attendant qu'il allât prendre possession de sa bonne ville de Paris, faute de ligueurs à combattre en Normandie, exterminait les bêtes fauves de la forêt d'Ecouves et des autres forêts.

Crillon et le duc de Rosny (Sully) veillaient sur leur roi avec une sollicitude touchante, dans ces forêts dangereuses par la diversité de leurs populations. Mais le vert galant, mieux monté qu'aucun autre, leur échappait fort souvent pour aller à l'aventure.

Ce jour-là, on chassait en Ecouves. Le capitaine des chasses

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

avait mis sur pied un grand vieux loup, et comme la menée était rapide, la bête de meute filant tout droit, Henri IV prenait de l'avance.

— Sire! lui cria Crillon au moment où il allait s'engager dans des halliers qui paraissaient impénétrables, pas si vite, je vous prie.

— A qui parles-tu? repartit Henri IV.

— Au roi de France, Sire.

— Eh bien! veille sur le roi de France, mon brave Crillon: c'est le roi de Navarre qui s'en va.

Et, piquant des deux, il disparut dans le fourré.

Longtemps il entendit la chasse, puis les hurlements isolés des chiens distancés arrivèrent seuls jusqu'à lui. Un peu plus tard, des voix de chiens traversèrent l'espace, dans des lointains perdus, tantôt comme des sons de cloches, tantôt comme des bouffées de vent. Il galopait par monts, par vaux, s'arrêtant de temps à autre pour laisser souffler son cheval, écoutant. Il traversa un bout de plaine, rit dans sa barbe de l'air effaré, sur son passage, de quelques jeunes filles qui se promenaient dans les champs, aperçut le château de Carrouge, où Louis XI laissa la chasuble et le collier de Saint-Michel en souvenir de la nuit qu'il y avait passée, et, voulant éviter Carrouge, tomba sur sa droite, tout près des enceintes de fossés du bois.

Alors il appuya sur sa gauche et se trouva bientôt dans la forêt de Lamotte. Sentant fléchir les jambes de son cheval, dans le chemin rocailleux qu'il suivait, il le mit au pas, et s'entretint amicalement avec lui.

Il longeait la vallée d'Antoigny. Des bûcherons barbotaient dans le ruisseau. Ces hommes pêchaient des écrevisses. L'un d'eux, interpellé par le roi, répondit:

— La chasse est loin; si vous voulez la retrouver, vous n'avez qu'à gagner les hauteurs de Bagnoles, de là vous l'entendrez dans Andaines.

Et cet homme se remit à pêcher.

Des hauteurs de Bagnoles, en effet, Henri IV entendit la chasse dans la direction de Champsecret. Soit qu'il fut à peu près sûr d'être rejoint par son escorte, dont une partie au moins devait suivre la chasse, soit qu'il lui convînt d'errer à l'aventure, le roi se trouva toujours seul, à la tombée de la nuit, dans une vallée sauvage et qui avait un aspect désolé. Mieux que partout ailleurs, ce nom-là dit la chose. Ce lieu est appelé la Vallée de misère. Les arbres y sont rabougris; de grands lichens pendent à leurs branches tortillardes, et leurs dessous sont garnis de genévriers et de houx.

Le soleil était couché. A travers les branches de ce bois privé de sève, Henri voyait les restes de son or et sa pourpre à l'horizon. Le roi se sentit faim; il s'était arrêté, et son cheval broutait avidement les longues barbes du lichen. Le Béarnais eût certainement donné alors la moitié d'une messe pour une galette de sarrasin et une bouteille de vin de Gascogne. Mais il n'avait à sa disposition ni messe, ni galette, ni vin. Le besoin de manger lui donnait une somnolence importune.

— Ventre-saint-gris! murmura-t-il, si j'avais là une soupe au lard, assaisonnée d'une bouteille de vin de Jurançon!

Mais tout à coup il se redressa sur sa selle. Une vision lui était apparue. Sous les halliers, entre deux buissons de houx, se dessinait une forme grise qui n'était pas un fauve de la forêt. Henri appela. Mais cette jeune fille, aussi sauvage que les fauves parmi lesquels elle vivait, détala aussitôt.

Au risque de se déchirer le visage, le Béarnais lança son cheval à travers le fourré. Au bout d'une clairière, dans laquelle végétaient quelques houx rabougris, il vit filer la forme grise, comme un chevreuil, se dissimulant derrière chaque cépée, gambadant dans les éclaircies, conservant son avance.

Elle arriva ainsi dans une portion de la forêt nouvellement coupée. Çà et là brûlaient des fourneaux de charbons, et comme, dans ce terrain déblayé, Henri avait galopé plus vite, il arriva à l'un de ces fourneaux au moment où la vision disparaissait dans sa fumée. Le Béarnais avait arrêté court son cheval. Là où il avait pensé trouver la jeune fille, se dressait un grand diable d'homme; je dis « diable » parce qu'il était tout noir et qu'il avait une fourche à la main.

— Hé! l'ami, cria-t-il, pas si près! Si vous n'y prenez garde, vous allez faire ébouler mon fourneau.

Il pouvait y avoir du danger dans cette exhortation qui ressemblait à une menace. Le diable à quatre mit pied à terre, abandonnant sa monture, qui resta chargée des deux longs pistolets pendus à la selle.

— Avez-vous une maison près d'ici? demanda-t-il; pouvez-vous me donner à souper et un gîte pour cette nuit?

Le charbonnier l'avait examiné, et il faut croire que l'aspect de l'étranger lui plut, car il répliqua cordialement en tendant la main vers deux grands hêtres conservés dans cette coupe de bois:

— Voici une hutte; elle n'est pas grande, mais en s'y gênant un peu il y aura une place pour vous. Quant au souper, ajouta-t-il finement, vous avez de la chance d'arriver un dimanche, nous avons justement un gigot de mouton.

Et ayant observé l'étranger avec plus d'attention:

— Seriez-vous, par hasard, un des officiers du roi Henri? On dit qu'il est arrivé à Domfront.

— Je suis en effet un officier du roi Henri, mais attaché à sa personne. Parti avec lui d'Alençon, j'ai perdu la chasse.

— Ah! fit le charbonnier en se découvrant, vous êtes de la suite du roi long-nez; il faut que je paye votre bienvenue. Nannon Douesnel, viens-y-lè (là)!

La jeune fille, si légère à la course alors qu'elle fuyait, s'en vint timidement.

— Embrasse ce seigneur, lui dit son père; il est le compagnon de notre nouveau roi.

Nannon passa gauchement son bras autour du cou de l'étranger et lui donna, sur les deux joues, deux gros baisers.

— Va dire à ta mère qu'elle serve le souper, reprit Douesnel; en attendant, je vais mettre le cheval de ce seigneur à l'abri, derrière des brise-vents.

La hutte, construite en bois et en torchis, et couverte de mousse, appuyée par des gazons, était assez vaste pour contenir deux couchettes, quelques hardes et quelques provisions, une petite table et plusieurs escabeaux.

En voyant ces deux lits, Henri devint songeur.

— Vous regardez les lits? lui demanda Douesnel qui répondait à sa pensée; ils ne sont pas grands, mais nous ne sommes que quatre; comme de raison, les femmes seront ensemble et nous tous deux.

Par terre, à côté de la table, la marmite découverte répandait autant de fumée qu'un fourneau de charbon: c'était la soupe aux choux pour le soir et pour le lendemain; et devant le brasier, qui flambait bleu dans l'âtre de ce logis sauvage, pendu à une corde qui se tordait et se détordait, cuisait le gigot de mouton qui, lui aussi, fumait.

L'étranger, dont les facultés olfactives avaient été éveillées par la senteur de venaison qui s'en dégageait, souriait finement.

— Asseyez-vous à côté de Nannon, dit vivement le charbonnier. Si, comme l'on dit, un autre charbonnier s'est trouvé assez maître chez lui pour refuser, à sa table, la place d'honneur à un roi de France, ce n'était pas un charbonnier d'Andaines. Vous n'êtes pas roi que je sache, et pourtant je vous mets à ma place, à côté de notre fille.

— Ventre-saint-gris! c'est bien parler, repartit l'étranger, et puisque vous traitez aussi bien un officier du roi Henri, le roi Henri n'aura rien à vous refuser.

— C'est-il bien vrai? risqua le charbonnier.

— Aussi vrai que le rôti est un gigot de mouton.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Mais, à l'air consterné de Douesnel, il reprit :

— Gigot ou gigue, je le tiens pour bon ; surtout ne le laissez pas charbonner, la charbonnière ! et si jamais le roi de France a connaissance de ce repas, ce sera pour savoir ce que souhaite de lui le charbonnier d'Andaines.

— En parlant pour moi, dit Douesnel, je demanderai également pour tous ceux qui sont noirs comme moi, l'usage, dans Andaines, au bois brisé et volé : aulne, tremble bourdaine et bouleau pour le chauffage, avec un peu de bois pour réparer nos bâtiments, le passage pour nos porcs en payant quatre deniers pour chaque porc, et l'herbage pour nes bêtes aumailles et chevalines en nombre modéré.

— Accordé, repartit en riant l'étranger,

— Ah ! ah ! qu'est-ce à dire ? répliqua Douesnel ; seriez-vous par hasard le roi long-nez ? Vous venez de parler en maître !

— Pas tout à fait, mais j'ai du pouvoir près de lui, surtout si je lui demande le soir ce que je veux obtenir le matin. Avis à vous, ma jolie fille, si jamais vous avez à lui demander quelque chose.

Le gigot était délicieux. Après le repas, l'étranger alla visiter son cheval, pendant que les femmes se déshabillaient, et bientôt tout dormit dans la hutte.

Il n'y a point de bonne fête sans lendemain. Au lever du soleil, la soupe fut réchauffée, et Nannon servit elle-même l'étranger, pendant que son père et sa mère préparaient le cheval.

Un instant après, le charbonnier entrait.

— Il y a, dit-il, dans les fonds du côté de Bagnoles, un sabbat de malheur, des cornements de trompes, des fusillades, des hurlements de chiens.

— Mordiou ! c'est moi qu'on cherche, dit le Béarnais en se levant vivement.

— Et le roi est si près que cela ? dit le charbonnier.

— Plus près que vous ne pensez.

— Vous ne connaissez pas les sentes qui mènent à Bagnoles ?

— Non, mais si vous voulez m'y conduire, je vous promets de vous montrer le roi !

L'étranger enfourcha son cheval et partit au galop, emportant le charbonnier en croupe.

Ce ne fut pas à Bagnoles qu'ils rencontrèrent l'escorte du roi Henri, mais bien dans un carrefour du rocher Broutin. Grâce aux grands arbres sous lesquels ils avançaient, leur arrivée fut une apparition. Des vivats retentirent, Henri fut entouré.

— Eh ! eh ! fit le charbonnier en se jetant par terre, les oreilles me tintent, je n'y vois plus. Où donc est le roi ?

— Le roi, c'est moi, répondit Henri. Sans toi, j'eusse couché à la belle étoile, je ne l'oublierai pas.

— Et l'usage au bois brisé ? risqua Douesnel ; et le passage pour nos porcs ? et l'herbage pour nos bêtes aumailles et chevalines ?

— Accordé, dit le roi ; de plus, prends ce chevreuil, qui est là par terre. A notre première rencontre, tu me diras si ses gigots valaient la gigue de mouton que tu m'as fait manger.

Prosper VIALON.

REVUE DES MAGASINS

Rien n'est curieux à voir comme un atelier de couturière pendant la saison des bals, lorsqu'il y a une commande importante à exécuter ; c'est un indescriptible cahos de gazes, un froufrou inimaginable de soieries ! Certaines ouvrières rassemblent les largeurs des jupons, les autres préparent les garnitures, le chef d'atelier s'occupe du corsage, — la pièce capitale ; — puis, quand tout est disposé, on habille un mannequin et la maîtresse arrive alors pour juger en dernier ressort de l'ensemble, indiquer les retouches, décider des draperies, des relevés, de l'ornementation, etc. Et si elle a, comme Mme Daltrophe-Vormus, du goût et de l'originalité, tout est pour le mieux, car il en résulte alors de véritables chefs-d'œuvre d'élégance coquette.

Nous en parlons sciemment, ayant visité les salons et les ateliers de la maison DALTROPHE-VORMUS (rue Vivienne, 14) ; nous y avons même remarqué de fort jolies toilettes au sujet desquelles nous allons commettre une grosse indiscrétion.

Il s'agit d'une robe de bal en faille et tulle roses. — Jupe de faille, à longue traîne, garnie devant de plissés « coup de vent » et de bouillonnés. Tunique de tulle rose, garnie de plissés dentelés en même étoffe, relevée de chaque côté des devants du jupon, dont elle découvre le bas, restant ainsi maintenue par une guirlande assez touffue de pois de senteur à feuillage vert foncé. Un large ruban de satin, gros vert d'un côté et rose de l'autre, bride les deux jupons à deux reprises, en formant des drapés, pour se fixer derrière en nœuds à bouts flottants. Des pois de senteur partent de là pour se répandre en traîne sur le tulle rose, vaporeusement bouillonné. Corsage de faille rose, à basques carrées, décolleté carrément, orné de tulle rose bouillonné et plissé sur les bords, avec pois de senteur et nœuds de ruban assortis au précédent.

Nous ne pouvons que donner un aperçu bien imparfait de cette délicieuse toilette, au caractère essentiellement parisien ; mais nous pouvons ajouter que l'ensemble en est ravissant et fait le plus grand honneur au talent de Mme Daltrophe-Vormus.

— La ceinture *Régente* résiste à tout, triomphe de tout. On a beau lui susciter des rivales, aucune n'en peut égaler les mérites ; elle est et restera toujours la reine des corsets ! Mmes DE VERTUS sœurs possèdent seules le secret de ce trésor ; c'est ce qui fait sa force et la leur : aussi nombre de femmes élégantes fréquentent-elles assidûment les beaux salons de la rue Auber, 12 ; pour rien au monde elles ne consentiraient à prendre un corset, une tournure ou un jupon ailleurs. Lorsqu'on est habituée à avoir une jolie taille et une gracieuse tournure, on ne peut se résoudre à perdre un si précieux avantage et l'on a toujours recours aux mêmes moyens pour le conserver.

La ceinture *Régente* conserve scrupuleusement sa coupe et ses élégantes proportions, sous quelque forme qu'elle se présente, qu'on l'ait établie en coutil, en satin, ou en gros tulle. Sous ce dernier aspect, elle convient surtout aux toilettes de bal : la légèreté et la souplesse de la ceinture *Régente* sont alors décuplées.

Les jupons et tournures de la maison de Mmes DE VERTUS sœurs sont aussi soignés que possible ; les ressorts, d'une flexibilité parfaite, impriment de gracieux mouvements aux robes en les équilibrant d'une façon irréprochable.

SPÉCIALITÉS

C'est à la *Tour de Nesles* (boulevard des Italiens, 3) que se vendent la *crème Simon* et la *poudre Figaro* : deux produits dont le précieux concours a suffi pour entretenir la beauté des unes et prolonger la jeunesse des autres !

La *crème Simon* est un onctueux puissant, qui calme l'irritation de la peau, chasse tout ce qui en altère la fraîcheur : boutons, rougeur, traces de fatigue, de souffrances ou de veilles. C'est enfin un cold-cream d'une finesse merveilleuse, qui donne une grande élasticité à la chair et la raffermit agréablement.

La *poudre Figaro*, qu'on applique immédiatement après la crème Simon, achève l'effet commencé : ce nuage de poudre de riz si diaphane communique au teint un velouté et un éclat des plus satisfaisants. On ne saurait rien rêver de plus idéal.

Le dépôt central de ces deux produits est, à Paris, rue Beautreillis, 23, chez M. Gérin. — A Lyon, chez M. Simon, rue de Lyon, 83.

— Nous ne connaissons pas de plus salutaire produit que le *Rowland's Odonto* ou perle dentifrice. Sa composition est exempte de toute matière acide ou minérale pouvant nuire de quelque façon, et sa substance est au contraire éminemment hygiénique.

Le *Rowland's Odonto* raffermit les gencives, détruit le tartre et purifie l'haleine ; il n'est pas de plus sûr talisman pour conserver ses dents saines et blanches.

C'est chez Mme Vve Lamar (151, rue Saint-Denis) que se trouve le dépôt général du *Rowland's Odonto*. Pour le détail, s'adresser chez Guerlain (15, rue de la Paix) ; Roberts (23, place Vendôme) ; Swann (2, rue Castiglione) ; Fay (9, rue de la Paix) ; ainsi que chez tous les coiffeurs ou parfumeurs de France. Le siège de la maison ROWLAND AND SONS est à Londres, 20, Hatton Garden, E. C.

L. ROUVENAT (※) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La crise ministérielle a jeté un froid dans le mouvement mondain du commencement de l'année; pas de ministres, pas de bals! — De ministres, passe encore! disent les *cotillonneurs*; mais de bals, c'est vraiment ennuyeux! Février est là et le carême menace...

Il est vrai que les bals officiels ne sont pas des bals où l'on s'amuse; ce sont des bals « grandioses », comme les appelait le vicomte de Launay, et si l'on y danse peu, on s'y promène beaucoup. Les femmes se gardent bien de mettre une toilette neuve à ces réceptions-là, car il y a tant de monde qu'elle serait perdue; et puis, comment lutter avec ce déploiement de brillants uniformes, dont les bals officiels sont remplis, et qui éclipsent tout?... D'où cette réflexion pleine de malice :

« On ne s'imagine pas ce qu'après une fête officielle il se ramasse, dans les salons, d'épaves de mousseline, de tulle, de gaze et même de diamants! Mais personne ne les réclame : ils sont faux!... »

Les réceptions du grand monde (faubourg Saint-Germain, faubourg Saint-Honoré, etc.) se sont bornées jusqu'à présent, à part quelques bals intimes, aux *jours fixes*, et il en est dans le nombre qui sont fort élégants. Les jeudis de Mme la comtesse de B..., par exemple, sont très suivis et entourés d'un luxe tout à fait recherché. On cause, on se promène, on circule à l'aise dans ses magnifiques salons, dans ses belles galeries, tout en écoutant une excellente musique. Il est rare qu'on y danse; quelquefois on entend les acteurs de la Comédie-Française; en revanche, la soirée se termine toujours par un souper servi, à plusieurs reprises, par séries d'invités, en raison du nombre.

Aujourd'hui, les femmes déploient, dans ces réceptions, un luxe qu'on pourrait traiter d'oriental. On y voit le satin, le velours, les riches brocarts, les damassés, etc., se confondre, s'allier aux dentelles perlées, aux tulles brodés et pailletés; les garnitures de plumes, de fleurs et d'oiseaux abondent; sans compter les diamants, les perles fines et pierreries de toutes sortes, qui brochent sur le tout.

Au surplus, la mode, le goût et l'industrie parisienne aidant, les éléments ne manquent pas pour satisfaire le luxe de la toilette! Il y a, maintenant plus que jamais, bien des séductions et des écueils à éviter; c'est aux femmes à y veiller, et à se tenir dans le juste milieu de leurs positions respectives. — Cette petite réflexion lancée pour le repos de notre conscience, disons en quoi consistent les éléments dont nous venons de parler.

P. N° 244 — Chapeau *Fauconnier*.
Modèle de Mmes Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

Nous devons tout d'abord faire remarquer qu'on emploie le système du pli Bulgare pour presque toutes les robes habillées. Nous disons « système », parce que ce pli subit tant de variations, qu'il n'en reste plus, bien souvent, que l'idée première : celle de reporter l'attention sur le milieu du jupon, par derrière. Aussi arrive-t-il que ce fameux pli est formé d'une autre étoffe qui constitue la traîne : tantôt il est uni, tantôt bouillonné, tantôt coulissé; un jour on le fait en saillie, le lendemain il sera en creux, et ainsi de suite.

Les écharpes et les châles-tabliers tiennent une place importante dans la combinaison d'une toilette à la mode. La dernière nouveauté élégante, pour le soir, consiste en tabliers de tulle blanc ou noir, couvert de fleurs brodées en soie plate, aux fraîches couleurs assorties au sujet; d'autres tabliers sont en tulle noir ou blanc brodé de perles de toutes couleurs, mélangées ou non de paillettes. C'est ravissant, posé sur la soie ou le velours.

A côté de cela, il y a les guirlandes brodées et découpées, qui sont toujours si gracieuses, et qu'on place sur n'importe quelle étoffe de velours de soie ou de tulle. Puis les entredeux et dentelles brodés au cordonnet, ou perlés de manière à pouvoir être assortis aux tabliers et à former des garnitures pour le reste.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Enfin, nous signalerons une autre nouveauté : ce sont des dentelles espagnoles et des guipures brodées de jais et de perles bleutées, dont le dessin, assez large, est souligné par de mignonnes plumes de paon. Ces reflets vert d'eau, s'unissant aux lueurs sombres des perles, produisent un effet charmant.

On trouve aussi, maintenant, une grande variété de passementeries, dont quelques-unes sont des merveilles de travail et de goût : par exemple, des guirlandes de fleurs et de fruits complètement détachés, exécutées en perles et cordonnet, du plus joli effet; des motifs séparés, de plusieurs formes, et qui se placent à volonté sur un jupon, un corsage, un manteau, etc.; — des entredeux et dentelles en passementerie et perles de jais; etc., etc. Il ne faut pas oublier le galon perlé, le plus simple de tous et pour cela peut-être le plus joli, quand il est employé pour rayer un corsage, un tablier, un vêtement quelconque. Signalons enfin, comme dernière nouveauté, le galon *étincelle* en or, argent ou acier, plus brillant que le métal même, et qui forme la plus riche garniture qu'on puisse imaginer.

—

Voici quelques échos des dernières réceptions mondaines du soir :

Robe de satin vert électrique. — Jupon à traîne, tout à fait collant sur les hanches, monté derrière par des coulissés formés au moyen de gros cordons ; ces coulissés descendent à cinquante centimètres de la taille, en tenant du pli Bulgare. Le bas de la jupe est garni de tout petits volants en gaze argentée. Trois écharpes, en gaze semblable, entourent et brident le jupon à distances égales, en formant d'élégants drapés pour se réunir derrière en trois nœuds séparés. Une jolie guirlande d'œillets de toutes nuances suit les contours de la dernière écharpe et se répand en traîne sur le bas du jupon derrière. — Corsage moyen âge en satin, décolleté carrément, orné d'une draperie en gaze et d'œillets assortis à ceux de la jupe.

Toilette de demi-deuil : robe de faille noire. — Jupon à longue traîne, monté en pli Bulgare; le milieu orné de nœuds de ruban de faille blanche groupés dans un coquillé en Chantilly. — Le tablier, en faille blanche, est drapé dans sa largeur, par groupes de trois plis, et le bas se termine par un volant à tête coulissée et ruchée. Une large dentelle de Chantilly forme un coquillé assez plat sur toute la longueur du côté du tablier; ce coquillé est fixé par des groupes d'œillets blancs au noir feuillage perlé. Deux dentelles blanches (malines), posées pied contre pied sur la faille noire, garnissent l'autre côté du tablier, avec une guirlande d'œillets et de feuillage perlé courant au milieu. — Corsage Louis XV en faille noire, à longue pointe derrière, où il est fermé par un lacet blanc. Plastron de faille blanche ; ces deux dentelles, légèrement coquillées ensemble, remontent de manière à former collerette au bord supérieur du corsage. Manches courtes, en faille blanche, garnies de dentelles noires et blanches. Bouquet d'œillets, à feuillage noir perlé, placé à l'angle du corsage.

Mary d'Auberville.

Description des planches dans le texte.

P. N° 244.

Chapeau *Fauconnier*, en feutre noir, à bords relevés sur les côtés, entouré près de la calotte d'un large galon de jais. Touffe de plumes noires sur le sommet, soutenue par une plaque de jais.

G. N° 481.

Toilettes de soirée. — 1. Robe de faille saumon. — Jupe à traîne plate devant, montée à larges plis plats, entourée dans le bas de tout petits volants très pressés occupant un espace de 40 à 50 cent. Une grande pointe en dentelle espagnole blanche forme ainsi le tablier : l'extrême pointe du châle est placée sur le côté du bas de la jupe, tandis que l'un des bouts est drapé et fixé un peu en arrière, avec les coques d'une écharpe en satin violet ; l'autre bout, en tendant le châle sur le devant de la jupe, va se réunir dans le bas avec l'extrémité de l'écharpe violette sous un large nœud d'où partent deux plumes blanches. L'écharpe violette garnit ainsi toute la jupe derrière par d'élégants drapés. — Corsage Louis XV en faille saumon, décolleté carrément devant, à longues pointes de basques derrière où il est entouré de plumes blanches. Le haut du corsage est orné de plumes et de dentelles blanches ruchées légèrement. Manches pagodes en dentelle espagnole blanche. Nœuds de satin violet au milieu du corsage et des manches. — Pouff de plumes et nœuds de satin violet dans les cheveux. — Souliers Louis XV en satin de nuance saumon, à barrettes violettes et boutons d'argent.

2. Costume en faille vert d'eau. — Jupon à traîne, entouré d'un haut volant plissé à plis plats, surmonté d'une dentelle de Bruges blanche et d'un volant de faille dont la tête est formée par une petite dentelle assortie et un biais. — Basquine en faille vert d'eau, décolletée et à manches courtes. Des revers partant de chaque côté de l'épaule ornent le tablier, légèrement bouillonné ; ces revers sont garnis d'une petite dentelle de Bruges, qui suit également tous les bords de la basquine; un volant en faille termine le vêtement. — Branches de roses au corsage, sur le tablier et dans les cheveux.

G. N° 485.

Toilettes de visite. — 1. Jupon en faille noire, uni derrière et monté à plis, garni devant dans le bas de tout petits volants dessinant le rond du tablier, — Tablier en sicilienne noire, rayé de galons de jais, entouré d'une frange assortie et fermé derrière par une large ceinture à bouts frangés. — Corsage en sicilienne noire, rayé de jais et garni de franges; un col en velours noir montant derrière, à revers devant, laisse à découvert un carré uni dans le haut du corsage. Manches en faille noire, coulissées en biais et terminées par des revers à doubles pointes avec nœud sur le dessus. — Lingerie en dentelles blanches ruchées. — Chapeau de feutre à bords cabossés, garni de galons de jais, de plumes noires et de roses. (Le corsage et le tablier peuvent se faire également en dentelle perlée que l'on pose sur un dessous en soie).

2. Costume en drap du Thibet marron. — Jupon ras-terre garni dans le bas devant de deux volants bordés de galons havane. Chaque côté est orné de bandes plates rayées du même galon. Même garniture répétée trois fois et posée à plat dans le bas de la demi-traîne. — Le tablier, garni de trois galons, est fixé derrière sous une seconde jupe. Les côtés de cette jupe, retournés sur eux-mêmes, forment de larges revers garnis de boutons; galons sur tous les bords. — Corsage genre cuirasse, à basques rondes devant, à pointes ouvertes et ornées de boutons derrière ; col rabattu et milieu du dos en sicilienne havane ; un galon assorti termine les bords de la basque. — Lingerie en toile fine. — Chapeau de velours marron, à fond mou en épinglé havane ; plumes et brides de même nuance.

Description de la gravure coloriée n° 1196.

Toilettes de théâtre. — 1. Robe de faille grise. — Jupon à traîne unie et drapée, plissé devant, où il est garni dans le bas de volants posés en coquillés; les côtés sont ornés de plissés à la vieille. — Corsage en faille, décolleté en carré et recouvert d'une cuirasse en filet de soie et perles d'acier, dont les bords inférieurs sont terminés par une frange assortie. Les manches, en faille, sont garnies d'un bouffant dans le haut et d'un plissé à la vieille dans le bas. — Ruches en crêpe lisse à l'intérieur du corsage ainsi qu'au bas des manches. — Motif en pierreries et plumes bleues dans les cheveux.

2. Robe de faille noire, coupée de forme princesse devant ; derrière, le corsage est indépendant de la jupe. Le milieu du dos, en faille nacarat, est plissé et garni d'une série de nœuds en ruban noir; les côtés sont en faille noire, et le tout réuni forme une basque de moyenne longueur. Les manches, en faille noire jusqu'au coude, y sont accompagnées d'un bouillonné de faille nacarat, et le bas dessine un *gantelet* en faille noire brodée de jais noir. La jupe, par derrière, est toute en faille nacarat reliée aux côtés de la robe princesse par trois écharpes superposées, en ruban noir, qui se réunissent sous un large nœud. Le bas de la traîne est en faille noire brodée de jais noir et comprend une hauteur de 40 centimètres ; les bords supérieurs, découpés en larges dents, se dessinent sur la faille nacarat d'une façon heureuse. — Belles dentelles et ruches en crêpe lisse au cou et aux manches.

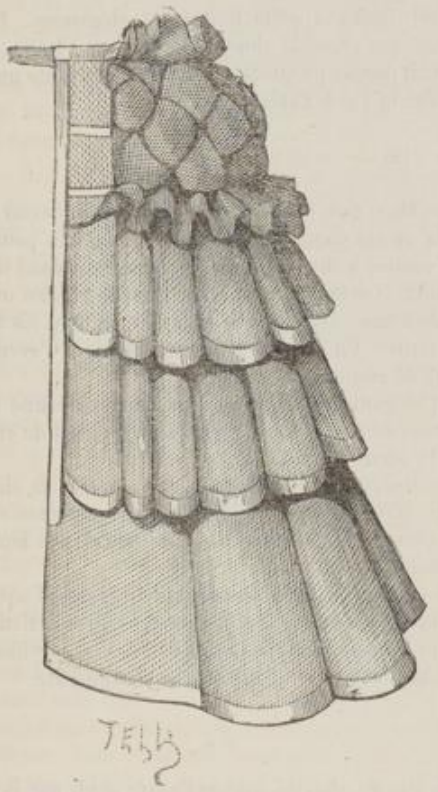
Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CORSETS & TOURNURES

Nous avons promis de compléter les indications données, dans un précédent numéro, au sujet des jupons et tournures de la maison DE PLUMENT; nous croyons rendre service à nos lectrices

1. — Corset *Sultane.*

en tenant immédiatement cette promesse. Notre choix s'est porté, cette fois, sur deux corsets bien connus et sur deux tournures d'un réel mérite, dont nous donnons ici le dessin et la description.



3. — Tournure *Grande-Duchesse.*

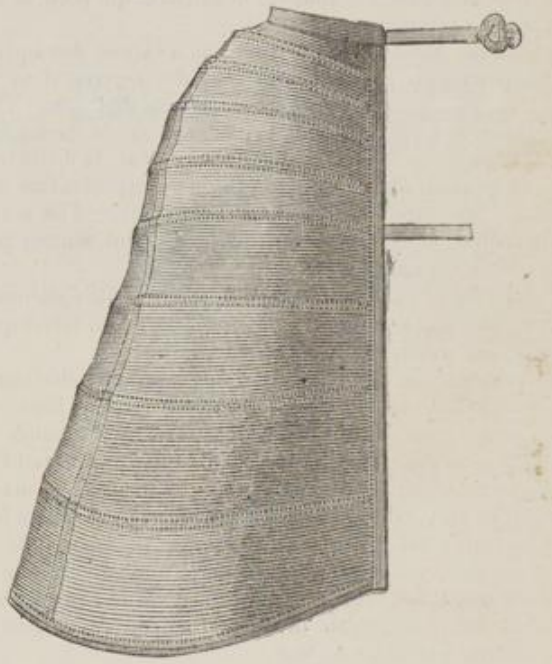
Nous ne saurions trop recommander ces jolis modèles à l'attention de toutes les personnes de goût : ce sont, pour ainsi dire, des mentors, en même temps que des correcteurs, qui donnent à la taille et à la toilette entière une grâce et une élégance infinies.

1. CORSET SULTANE, d'une coupe parfaite, allongeant et amincissant la taille. Ce modèle est établi en fin coutil blanc, très baleiné; il est garni d'une bande de peluche dans le bas, et, dans le haut, d'une double dentelle blanche avec un nœud de ruban devant et un beau lacet de soie derrière.

2. CORSET CAGE, tout en lacet et à jours, léger et très agréable

2. — Corset *Cage.*

à porter au bal. Il diminue la taille de 4 à 5 cent., ce qui n'est pas un mince avantage, et laisse au corps toute son élasticité. En général, les femmes délicates et qui ne peuvent supporter un corset ordinaire se trouvent très bien de ce joli modèle; les médecins le recommandent, et il est adopté dans beaucoup de pensionnats.



4. — Tournure *Marquise.*

3. TOURNURE GRANDE-DUCHESSE, en tissu de crin, composée de trois volants surmontés d'une large natte en rouleaux de crin, et garnie en haut et en bas d'une ruche également en crin. Cette tournure, très simple et très flexible, soutient insensiblement la robe, en lui laissant ses ondulations.

4. TOURNURE MARQUISE, ayant 85 cent. de hauteur et onze ressorts. Un intérieur lacé, divisé en deux parties, permet d'en

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

diminuer ou d'en augmenter le volume, soit dans le haut, soit dans le bas. Favorable aux costumes de ville, cette tournure les soutient sans trop rejeter l'ampleur en arrière.

M. d'A.

A TRAVERS LES SALONS

La fête donnée à l'Élysée a renouvelé toutes les magnificences et tous les éblouissements des bals de l'an dernier. Vieille de plusieurs jours, cette nuit de liesse est connue à présent dans ses moindres détails à tous les coins de l'Europe, et il n'y a plus à y revenir, sinon pour constater l'abondance de jeunes filles qui s'y trouvaient, ce qui a permis de prolonger les danses presque jusqu'à l'aube. Les fêtes officielles ne sont pas habituées à cette juvénilité dans l'assistance, et elles y gagnent un attrait bien apprécié.

En dehors de l'Élysée, il n'y a guère à noter dans le beau monde, au profit de cette quinzaine, que la soirée de la comtesse Duchâtel qui a été extrêmement nombreuse et brillante. Plusieurs membres de la famille d'Orléans assistaient à cette réception.

Parmi les assistants qui avaient été conviés avec les princes au dîner qui a précédé la soirée, nous pouvons citer la princesse de Sagan, dont le magnifique costume en velours rouge Van-Dyck, avec traîne et sous-jupe de satin jaune, a fait sensation.

Le beau monde, à défaut de fêtes ou de bals, s'est contenté de grands dîners; rien ne console des misères du temps comme un chaufroid de bécassines truffé à point ou du filet de chevreuil à la Chantilly.

Une des plus brillantes attablées de ces derniers temps a eu lieu chez la baronne Nathaniel de Rothschild, dans le bel hôtel qu'elle a fait construire naguère, faubourg Saint-Honoré, à côté de celui de la duchesse d'Albuféra douairière, qui porte si allègrement ses quatre-vingt-sept ans.

La baronne Nathaniel est artiste. Elle a exposé des aquarelles, natures mortes ou paysages, qui sont des œuvres d'un mérite rare et ont classé son pinceau parmi les plus distingués. Elle cultive également l'aquafortisme (le mot a droit de dictionnaire de par l'Académie), avec un réel succès, et j'ai là d'elle sous les yeux, au moment où j'écris, une eau-forte, représentant un port le matin, d'une sûreté et d'une finesse d'exécution, d'un sentiment et d'un coloris, — si je puis ainsi parler, — qui sentent la main d'une artiste consommée.

Le dîner donné par la comtesse d'Appony mérite également une mention, tant par le soin qui avait présidé à son menu que par la qualité des convives appelés à le savourer.

On racontait, à l'ambassade d'Autriche, un charmant exploit d'une grande dame russe, la princesse G..., bien connue à Paris, et qui vaut la peine d'être conté à titre d'exemple à suivre. La princesse s'est rendue au bal costumé du Grand-Théâtre donné quelques jours après Noël, et là, soigneusement masquée, déguisant sa voix, elle s'est mise à intriguer les cavaliers les uns après les autres, faisant feu de tout son esprit. Lorsque la curiosité de son interlocuteur était surexcitée à souhait, elle lui déclarait que son seul but, en l'abordant, avait été de l'amener à faire une bonne œuvre et à venir en aide à trois pauvres enfants devenus orphelins à la veille de Noël.

— Donnez-leur la somme que vous dépenseriez à m'offrir à souper, disait-elle en leur glissant dans la main l'adresse de ses protégés, et vous n'aurez pas perdu votre nuit.

L'ingénieuse idée de la spirituelle princesse a valu presque une fortune à ces petits orphelins et leur sort est désormais assuré.

Quelque charitable individualité française pourrait imiter cet exemple en faveur des enfants sans gîte de Paris. Par ces derniers temps de froid et de boue, de malheureux enfants, en effet, ont été trouvés mourants dans la rue, où, sans abri, ils avaient dû passer la nuit. Il semble que de tels maux portent en eux leur remède et qu'avec une société qui a pour devise le mot « fraternité », les connaître soit immédiatement y parer à jamais. Pour cela, Paris n'a qu'à imiter Londres. Que dans chaque paroisse soient fondés des refuges où, la nuit, les malheureux sans asile puissent s'abriter et se chauffer !

La charité privée suffira à la fondation de ces abris, que le gouvernement n'aura, lui, qu'à protéger de son autorité.

La bienfaisance est inépuisable à Paris. Quelques cœurs d'élite devraient bien tenter l'entreprise. La nuit est mauvaise conseillère, quand elle est passée au vent et à la pluie. Un toit et un peu de feu peuvent parfois empêcher bien des crimes. Le fin du fin de la charité n'est pas de réparer le mal, c'est de le prévenir.

P. DE LUCENAY.

ECHOS DE LA MODE

Le nouvel Opéra a amené dans le beau-monde des innovations heureuses, dont on ne saurait trop encourager la propagation. C'est ainsi que quelques individualités de la société aristocratique se rendent au théâtre en voiture de gala.

D'autre part, la mode, si charmante pour les femmes, d'avoir un bouquet au théâtre, tombée en désuétude sous l'Empire, a repris depuis l'ouverture du nouvel Opéra.

En Angleterre, cet usage est resté constant. Pas une loge qui n'ait son bouquet. La plupart sont envoyés au théâtre avant l'arrivée de leurs propriétaires, si bien que tout le tour de la galerie, dès le lever du rideau, présente une suite non interrompue de bouquets. L'effet est charmant.

Le nouvel Opéra appelle toutes ces élégances. Il réalise le théâtre-salon que possède depuis longtemps l'Italie, mais que la France n'avait jamais pu jusqu'ici avoir. C'est toute une attraction nouvelle pour la vie à Paris.

* * *

Une innovation qui, au dire du *Sport*, paraît devoir rencontrer, cet hiver, la même vogue qu'elle a eue à Londres pendant la saison, est la remise à chaque dame, en pénétrant dans un bal, d'un éventail in-32, portant sur son montant le chiffre ou les armes du maître de céans, avec la date de la fête, et dont les feuilles sont en carton satiné. Un crayon d'or est retenu à l'éventail par un lacet de soie de couleur.

Ce joujou élégant n'est autre qu'un carnet destiné à permettre aux danseuses de noter leurs invitations, l'entête de chaque feuillet portant le nom d'une danse.

Pour les dîners, on place auprès du couvert de chaque dame un éventail véritable cette fois, et dont la richesse est souvent très grande, avec le menu inscrit au milieu de ses feuillets et enjolivé de dessins variés.

Quelques-uns de ces éventails de table, peints à l'aquarelle avec un goût infini, forment de véritables merveilles artistiques. C'est une mode où le goût dans le faste peut se donner libre carrière, et qui est à la fois très élégante et très somptueuse.

* * *

Très belle fête de charité donnée l'autre jeudi par la maréchale de Mac-Mahon et Mme Ferdinand Duval.

Trois cents choristes ont chanté le *Messie* de Haëndel, dans le cirque d'été, transformé pour la circonstance en jardin d'hiver avec les plantes des serres de la ville de Paris.

Le roi de Hanovre assistait avec toute sa famille, sauf la reine, à cette fête qui lui a fait le plus grand plaisir, et il a vivement

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

remercié la maréchale de la bonne soirée que cette œuvre de charité lui a fait passer. Il est certain que quand on vous rend le bien si agréable à faire, c'est un service que l'on vous rend, en même temps qu'un plaisir qu'on vous procure.

Entre autres toilettes, signalons au premier rang des fauteuils du centre, un chapeau à couronne de graines noires et blanches, une tunique en faille blanche, étagée de deux volants plissés et bordés d'une frange en soie tressée, ladite tunique s'échappant d'une polonaise à grandes raies noires et blanches. Sur les épaules, un mantelet de jais.

L. S.

THÉATRES

Théatre-Ventadour. — Quelques jours après l'ouverture du nouvel Opéra, où Mlle Krauss fait merveille dans *la Juive*, M. Bagier, directeur du Théâtre-Italien, a inauguré à la salle Ventadour la phase française de ses représentations devant un auditoire qui rappelait ses belles soirées d'antan.

L'opéra choisi était le *Freyschutz*, escorté d'un opéra-comique nouveau intitulé : *Un caprice de Ninon*. La grande musique de Weber a triomphé du cadre modeste où elle se produisait. Mme Mélanie Reboux y a eu les honneurs de la soirée dans le rôle d'Agathe; son talent est de bon augure pour le Théâtre-Lyrique-Français qui vient de prendre place au soleil.

Opéra-Comique. — La reprise du *Caïd* est venue à point pour mettre en lumière deux charmantes débutantes, Mlles Zina Dalti et Lina Bell, qui, par leur grâce personnelle et les qualités artistiques dont elles ont fait preuve, ont conquis, dès le premier soir, les chaleureuses sympathies du public.

Tous les artistes, du reste, — MM. Melchissédec et Nicot en tête, — se sont appliqués et ont réussi à faire ressortir la spirituelle gaieté et la fine satire dont étincelle à chaque pas l'œuvre bouffe de MM. Sauvage et Ambroise Thomas.

Gymnase. — M. Louis Denayrouze, qui ne s'était encore fait connaître que par une pièce de vers dialoguée, *la Belle Paule*, vient d'aborder le théâtre avec une comédie en quatre actes, en prose, intitulée simplement : *Mademoiselle Duparc*.

Le public a fait bon accueil à cet essai, qui se distingue par quelques situations fortes, un style élégant, parfois un peu subtil, et des traits d'observation souvent justes. Ainsi les physionomies d'un préfet de l'Empire et de son secrétaire général sont finement esquissées; la scène où les notables du canton sont présentés au premier magistrat du département est gaie, bien qu'on y puisse relever quelques traits un peu vulgaires.

En résumé, le premier acte est agréable ; le second excellent ; le troisième ne manque pas d'intérêt ; quant au quatrième... Mais depuis quand la perfection est-elle de ce monde ?

Mlle Tallandiera a produit beaucoup d'effet dans le rôle de Cotilde Duparc; Mlle Blanche Pierson a donné des ailes d'ange au personnage de la comtesse de Meursolles. Ravel s'est mis en frais de naturel et de finesse au profit du marquis d'Aubignac ; enfin, Landrol et Achard ont su rendre plus amusants que nature, tout en leur conservant leur véritable physionomie, le préfet du système des candidatures officielles et son élève un peu brouillon. Tout cela explique bien l'accueil favorable dont l'œuvre de M. Denayrouze a été l'objet.

Variétés. — Il y a des pièces qu'on ne raconte point, parce que l'intrigue présente des détails plus ou moins scabreux ; il en est d'autres dont on essayerait vainement d'indiquer le sujet, par la raison qu'il n'y a ni sujet ni pièce. Tel est le cas de la comédie-vaudeville en quatre actes, de MM. Eugène Labiche et Philippe Gille, *les Trente millions de Gladiator*.

On y trouve une demoiselle Suzanne de la Bondrée, et son domestique, qu'elle déguise en oncle porte-respect; un Américain fort riche, *sir* Gladiator, dont Mlle de la Bondrée entreprend la conquête ; un élève pharmacien naïf, qui veut épouser la chaste Suzanne ; un dentiste suivi de sa femme et sa fille. L'élève en pharmacie est mystifié par Suzanne qui ne l'épouse point; l'Américain l'est encore bien plus, car il épouse sans en avoir jamais eu envie; et le public ne le serait pas moins, n'étaient les artistes qui le font rire, car la pièce se trouve finie sans avoir jamais commencé.

Il est certain que l'ensemble manque d'intérêt, de lien et de mouvement. On est tout heureux de rencontrer de temps à autre, dans le dialogue, un mot chargé de donner un air de vraisemblance à la signature de M. Labiche. Deux ou trois scènes épisodiques ont eu la rare fortune de soulever un accès de bonne humeur qu'on eût voulu de plus longue durée : la scène, par exemple, où le faux oncle de Mlle Suzanne s'extasie sur les bijoux de *sir* Gladiator (puisque *sir* il y a) et les reçoit successivement en cadeau; et la scène où le pharmacien Bigouret court après le dentiste Gredune pour recevoir un soufflet, en réparation d'un autre qu'il a donné par mégarde. « — Vous avez l'air d'un mendiant, » lui dit Gredune. A la fin, Gredune se décide à octroyer au malheureux Bigouret le soufflet demandé ; puis, sans s'interrompre, il lui dit gracieusement : « — Je vous présente mon gendre . » Il n'y a malheureusement pas beaucoup de traits d'une fantaisie aussi réussie.

MM. Dupuis et Berthelier, chargés d'animer les personnages lugubres de Gladiator et de l'apprenti pharmacien, ne pouvaient leur donner que le genre de gaieté relative qu'ils possèdent. En revanche, Christian, le domestique déguisé en oncle, et Baron, le dentiste, qui avaient l'occasion d'être amusants, se sont bien gardés de la laisser échapper. Quant à Mlle Céline Montaland, elle a mis de l'enjouement dans un rôle banal, qui offrait peu de ressources, et il y a lieu de lui en savoir gré.

Cluny. — Au milieu du bruit que font les grandes scènes lyriques de la rive droite, et du tapage qu'essaient de faire les théâtres de comédie et de vaudeville, il y aurait injustice à ne point enregistrer le succès que vient d'obtenir au théâtre de Cluny *la Vie infernale*. Ne tremblez point, mesdames : il s'agit d'un drame tiré d'un roman d'Emile Gaboriau, un écrivain mort trop tôt pour les amateurs de feuilletons à outrance.

La *Vie infernale* est interprétée avec soin et promet d'avoir au théâtre autant de spectateurs qu'elle a eu de lecteurs en volume. C'est la plus grande grâce qu'on puisse lui souhaiter.

Hop-Frog.

LE PASSÉ

Parfois à mon passé je vais dire à l'oreille :
« Je ne suis pas heureux, parlons des premiers jours. »
Et le dormeur couché que ma prière éveille
Se dresse avec lenteur en frottant ses yeux lourds.

Puis joyeux, rajustant ses printaniers atours,
Encore un peu lassé des fêtes de la veille,
Il vole, et me conduit de merveille en merveille
Sous des cieux oubliés, pleins de ses nuits d'amours.

Quand il a rallumé toutes les girandoles,
Il chante, il se renverse aux poupes des gondoles,
Fait frissonner les joncs et bat le flot qui dort ;

Et je veux l'embrasser, mais je ne prends pas garde
Que, tout en souriant, mon passé me regarde
D'un œil terne, immobile, où je sens qu'il est mort.

Sully Prudhomme.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 481. — DESCRIPTION, PAGE 50.

TOILETTES DE SOIRÉE.

Modèles de Mme du Riez (rue Halévy, 8).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1196

A. Leroy, imp. r. des Mauvais, 66. Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Journal du Grand Monde

Entered at Stationers Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son 30 Henrietta Street Covent Garden, W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 485. — DESCRIPTION, PAGE 50.

TOILETTES DE VISITE.

Modèles de Mlle Marie Bataillon (rue d'Antin, 14).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

BONNE MAMAN

(NOUVELLE. — SUITE.)

De son côté, tout en informant tous les voisins et les voisines de l'évènement qui se prépare, Josette n'a pas perdu son temps; elle revient chargée comme une mule, embroche le gigot, tord le cou à un poulet, bat les œufs à la neige, met le couvert et dépense en activité le trop plein de son allégresse. Trois personnes de plus, pensez donc! il y a des servantes que cela mettrait d'une humeur de dogue. Josette s'en sent plus légère; il est vrai que Lisette est de la partie et que pour Lise, voyez-vous... Mélanie et son époux passent par dessus le marché; il faut bien supporter ceux-ci, pour avoir celle-là. Ensuite on est à la fin du mois d'août, les vacances ne font que commencer, et, bien sûr, la fillette une fois installée, les parents, selon leur coutume, s'empresseront de débarrasser Provins de leur illustre présence... Cinq à six semaines de bonheur en expectative.

— Deux heures moins le quart, s'écria Josette en ôtant son tablier; madame, ayez l'œil aux fourneaux, je vous prie, je cours à la gare.

Courir comme à soixante ans, bien entendu, de toute la vitesse de son impatience, corrigée par de vieilles jambes!

Le train venait d'arriver. Déjà une longue femme blonde, le visage en lame de couteau, les yeux de ce bleu de faïence qui glace le regard, une toque panachée, les cheveux pleurant sur le dos, balayait nonchalamment de sa traîne de soie noire le trottoir du débarcadère.

— Personne pour nous recevoir, disait Mélanie; vraiment ces domestiques sont insupportables; à quoi pensent-ils donc?

Frédéric, élégant et mince, favoris en côtelettes, en toque écossaise, un plaid drapé sur l'épaule, le sac de cuir à la main, visant à l'Anglais, regardait avec impatience de côté et d'autre.

Il n'avait pas encore aperçu Josette qui, arrivant tout essoufflée, pressait déjà dans ses bras sa Lisette chérie.

Mlle Hervé n'était plus une petite fille, mais il s'en fallait encore qu'elle fût précisément une jeune personne; quinze à seize ans, le bouton de l'âge. Elle ressemblait à son père dont elle avait la sveltesse, les traits fins et la distinction. Deux grosses nattes de cheveux bruns nouées par le bout, dépassant la taille, ajoutaient encore à son air enfantin; sa mère ne pouvait pas arrêter sa pousse, mais, du moins, employait-elle tous les artifices possibles pour ne pas se vieillir elle-même, en permettant à sa fille d'être demoiselle. Le costume de Lise était des plus simples : un petit chapeau rond de paille brune, tout uni, d'une fraîcheur douteuse; l'uniforme de la pension, une robe grise, garnie de rubans; des bottines qui en attendaient d'autres avec impatience.

En courant se jeter au cou de Josette, Lise avait étourdiment marché sur la traîne de sa mère.

— Maladroite! s'écria celle-ci de sa voix aigre, fais donc attention!

Ce fut tout le bonjour que reçut la pauvre servante.

— Ma mère va bien? s'informa Frédéric.

— Oui, monsieur, grâce à Dieu.

Puis, comme on sortait de la gare sans parler de bagages :

— Eh bien! et la malle de Lise? demanda Josette.

— Nous ne venons que pour deux ou trois jours, répondit Mélanie.

— Et vous ne nous laisserez pas la petite?

— Impossible cette année, ma bonne Josette, reprit gracieusement Frédéric; mais il est inutile d'attrister ce premier moment; soyons tout à la joie de revoir ce séjour de roses; ne dites rien à ma mère; je me réserve de lui apprendre, en temps et lieu, les motifs qui nous rappellent tous à Paris.

La vieille bonne voulut interroger Lise du regard; celle-ci paraissait songeuse et baissait les yeux.

Tous les beaux projets envolés!... Que se passait-il donc? Pourquoi cette dérogation aux habitudes consacrées? Le mariage de Lise... quelle bête d'idée!... c'était impossible!...

— Il doit y avoir un malheur là-dessous, pressentait Josette.

Ceux qui venaient de la voir passer preste et joyeuse ne la reconnaissaient plus au retour.

Bonne maman, rajeunie de dix ans, le bonheur respirant dans toute sa personne, attendait les voyageurs sur le seuil de sa maisonnette. Ce fut une pluie de caresses, de baisers à s'user les lèvres, si les lèvres s'usaient à cette besogne. Mélanie, habituellement à la glace, semblait s'être fondue pour la circonstance. Frédéric, toujours très tendre, le fut plus encore; tout ce qu'il avait de cœur s'épanouissait en belles paroles... qu'emportait le vent. Quant à Lise, rivée au cou de sa seule vraie mère, elle ne pouvait plus s'en détacher.

— Il faudra prévenir le jardinier, dit Mme Hervé; qu'il prenne la brouette et aille chercher les malles.

— Rien ne presse, nous avons le temps, dit Frédéric en gratifiant sa mère d'une nouvelle série de baisers.

Mélanie avait demandé un quart d'heure — de soixante minutes — pour réparer le désordre de sa toilette. Mme Hervé et son fils causaient dans la salle à manger. Que de changements survenus dans le pays depuis six mois! Celle-ci morte, celui-là marié, une nouvelle fontaine, l'adjoint remplacé, la Tour de César en réparation, le cousin X... s'était arrondi d'un lopin de terre, la tante Z... venait d'hériter.

Frédéric prenait à ces nouvelles l'intérêt le plus modéré; il écoutait à peine; ce qui ne l'empêchait pas de répondre en hochant la tête: « Bah! en vérité? pas possible! grand bien lui fasse!... allons, tant mieux! ça me fait plaisir! »

Et tout bas: « Que le diable les enlève!... je m'en moque pas mal! »

— Et là-bas, à Paris, mon enfant, comment mènes-tu ta barque?

— Admirablement.

— Les affaires vont bien?

— Trop bien, chère maman; c'est-à-dire qu'il s'en présente chaque jour de magnifiques, qu'on est obligé de refuser faute de capitaux suffisants... il faudrait les millions de Rothschild.

Pendant ce temps, Lise reprenait possession de son royaume; elle renouait connaissance avec le chien, avec le chat, avec les emplumés. Sa tristesse s'était bien vite dissipée... Après la maison, le jardin; après le jardin, la prairie où pâturaient quelques chèvres, des laitières amies qu'elle était bien aise de revoir.

Moustache courait en avant, montrant le chemin, comme si on ne le connaissait pas aussi bien que lui.

Plus de mandarins, ni de chinoiseries; plus de voix revêche qui arrêtât son vol; le pas libre et les coudées franches; la vraie, la bonne, la riante nature... Aussi fallait-il voir Lise, les cheveux au vent, pourpre de plaisir, bondir à l'égal d'un faon, cueillir des fleurettes, défier Moustache à la course, lorsqu'une voix, partant d'un sentier qui longeait la Voulzie, lui cria gaiement :

— Bonjour, mademoiselle Lise.

La jeune fille s'élança vers la haie, au-dessus de laquelle surgissait, parmi les ajoncs et les épines, le buste d'un garçon de belle venue dans tout l'éclat de ses vingt-deux ans, de sa moustache naissante, hâlé, vigoureux, que l'on dédaigne à Paris, comme le renard de la fable dédaigne le raisin.

Ce sylvain était en tenue de campagne : coutil blanc de la tête aux pieds; il agitait d'une main son chapeau de paille, pendant que de l'autre il écartait les branches d'un saule pleurant sur son front.

— Bonjour, monsieur Prosper, répondit la fillette; vous êtes donc aussi en vacances.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Oui, et pour toujours, Dieu merci ! Je ne retourne plus à Paris que pour les affaires de notre maison. Ah ! mademoiselle Lise, que je suis heureux de vous revoir ; nous allons bien nous amuser. Vous ne savez pas ? j'ai un bateau ; nous ferons des promenades charmantes sur la rivière. Mes sœurs savent-elles que vous êtes ici ?

— Non, pas encore, nous arrivons à l'instant ; sauf bonne maman et Josette, vous êtes la première personne que je voie à Provins.

— J'ai rudement de la chance.

— Il est là, le bateau ? demanda curieusement Lise, en se hissant pour regarder par dessus la haie ; ah ! qu'il est joli...

— En l'achetant, reprit le jeune homme, j'ai songé à vous et à mes sœurs ; vous ne m'en voulez pas de vous avoir confondues dans la même pensée ?

— Au contraire... Quel dommage que je n'en jouirai pas ! ajouta Lise en poussant un gros soupir.

— Pourquoi donc ?

— Nous repartons dans trois jours.

— Ah ! mais non, je m'y oppose !

— S'il n'y avait que cela à faire, je m'y opposerais bien aussi ; malheureusement...

— J'étais trop content tout à l'heure ; cela ne pouvait durer... et le motif de cette fuite précipitée ?

— C'est encore un secret...

— Dont je suis exclu ?

— Mais un secret que tout le monde saura bientôt, continua l'aimable enfant ; et, si vous me promettez de n'en rien dire...

— Peut-être songe-t-on déjà à vous marier ? interrompit Prosper d'un ton qui sous-entendait : « Sans me consulter ?... Je voudrais bien voir ! »

— Ah ! la drôle d'idée ! se récria Lise en riant ; j'ai à peine seize ans ! et si j'en croyais maman, je porterais encore des pantalons brodés et des jupes courtes... Me marier !... Si ce n'était que cela, je n'aurais pas tant de chagrin.

— Méchant petit cœur ! et celui que j'en éprouverais, vous le comptez pour rien ? demanda le jeune homme d'une voix émue.

Si pensionnaire que Lise fût encore, elle était bien près d'être femme... Son joli visage se colora légèrement.

— Si je vous fais jamais de la peine, reprit-elle, ce sera sans le vouloir. Mais rassurez-vous, il n'est pas question de moi, il s'agit de grand-mère, que mes parents veulent emmener à Paris.

— Pour y rester ?

— Dame, oui, je crois... pour y vivre avec nous, répondit Lise avec embarras, car elle craignait de trop s'avancer.

— En ce cas, je suis tranquille, affirma Prosper ; Mme Hervé refusera ; à son âge, on ne renonce pas facilement à ses vieilles habitudes.

— Elle nous aime trop pour rien nous refuser.

— Vous l'en priez donc aussi ?

— Moi, non... le moins que je peux ; du reste, on ne lui en a pas encore parlé... mais je ne puis pourtant pas contre-carrer les instructions de papa et de maman. D'un côté, je serai bien contente de l'avoir auprès de moi ; de l'autre, ça m'attriste de penser qu'elle ne sera peut-être pas aussi heureuse dans notre maison qu'elle l'est dans la sienne.

— Mais, si ce vilain projet se réalise, vous ne reviendrez plus à Provins.

— Du moins, pas de bien longtemps, j'en ai peur.

— Et cela ne vous fait pas une grande, grande peine ?

— Si, vraiment, plus que je ne saurais dire, reprit la jeune fille en refoulant une larme.

— Vous pleurez ?

— Non, balbutia Lise en essayant de sourire.

— Ne le niez pas, cela fait votre éloge.

Il y eut un silence, pendant lequel la fillette, les yeux baissés, caressait Moustache. Prosper semblait réfléchir... Tout à coup il poussa un cri aigu.

— Ah ! mon Dieu ! qu'est-ce donc ?... vous vous êtes fait mal ?

— Rien... une épine que je me suis enfoncée dans le pouce.

— Comme ça saigne !

— Je n'en souffrirai jamais autant que de celle que vous m'avez enfoncée dans le cœur par l'annonce de votre départ... Bon ! voilà que je n'ai pas de mouchoir, ajouta le jeune homme en tâtant ses poches.

— Voulez-vous le mien ?

— Volontiers... si toutes les blessures pouvaient s'étancher aussi facilement !... Mademoiselle Lise, reprit Prosper d'une voix touchante, qui contrastait fort avec sa gaîté habituelle, puisque nos heures sont comptées, je voudrais vous dire tout de suite une chose que je pensais remettre à plus tard.

— Dites, monsieur Prosper.

— Nous sommes bien jeunes tous les deux, poursuivit le jeune homme, et nous n'avons pas même la liberté de disposer de nous... Pourtant, dans de certains cas extrêmes, quand on est à la veille de se séparer pour longtemps, quand le cœur déborde d'affection et de sincérité, il y a, ce me semble, de ces aveux qu'un honnête garçon peut faire à une jeune fille.

Lise ne comprenait pas encore ; elle leva sur son interlocuteur un regard pur et clair.

— Je vous aime de toute mon âme et pour toute ma vie, reprit Prosper ; voulez-vous vous interroger et me dire si je puis espérer que vous m'aimerez autant un de ces jours ?

— Je ne sais pas, répondit Lise avec une naïveté adorable ; mais ce qu'il y a de sûr, c'est que je vous aime déjà... beaucoup.

— Beaucoup, ce n'est pas assez... tenez, il y a un moyen bien simple pour que ça vienne petit à petit ; ajoutez tous les matins et tous les soirs à votre prière : « Mon Dieu ! il y a à Provins un bon jeune homme qui deviendra un bon mari, parce qu'il est rangé, travailleur, et que tout le monde l'estime dans le pays... Bénissez-moi ! bénissez-le ! » Ce n'est pas bien long... voulez-vous que je répète ?

— C'est inutile, dit Lise en souriant, j'ai eu un premier prix de mémoire.

— Nous serions si heureux ! reprit Prosper avec enthousiasme ; mon père vous aime tout plein, mes sœurs seront les vôtres... Nous aurons une jolie maison au bord de l'eau, comme celle-ci, et, si bonne maman s'ennuie à Paris, elle viendra vivre chez nous.

— Oh ! oui, répondit Lise en applaudissant de ses petites mains ; mais il vaudrait encore mieux racheter la sienne, pour lui en faire cadeau.

— La sienne... quoi ? demanda Prosper.

— Sa maison.

— Elle est donc à vendre ?

— Etourdie que je suis ! dit la jeune fille en se mordant les lèvres ; non, pas précisément, pas encore... il en a été question... vaguement... Ah ! ma foi tant pis ! c'est le secret dont je vous parlais tout à l'heure.

— Et c'est à l'instigation de votre père que...

— Chut !... n'en dites rien à personne... vous me feriez gronder.

— Lise ! Lise !... criait Josette de tous ses poumons, on n'attend plus que vous pour se mettre à table.

Dans l'intimité, la vieille bonne tutoyait sa fillette chérie ; mais l'orgueilleuse Mélanie ayant déclaré que cette familiarité bourgeoise était déplacée, on s'en abstenait devant elle.

— Déjà ! dit Prosper.

— C'est vrai ; comme le temps passe vite !...

— Et vous tâcherez de m'aimer beaucoup ?

— Ce ne sera pas bien difficile puisque les trois quarts sont faits.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Lise! Lise! continuait d'appeler Josette.

— A ce soir, reprit le jeune homme, mes sœurs iront vous chercher pour la promenade.

— Oui, oui, à ce soir.

— Et la prière, vous ne l'oublierez pas ?

— Bonne maman me fait prier haut.

— Vous direz celle-là tout bas : le bon Dieu comprendra tout de même... A propos, vous voulez bien que je garde votre mouchoir ?... Il y a dessus comme un baume qui me guérit à vue d'œil.

Mais Lise était déjà loin... son silence répondait pour elle.

Prosper Salneuve appartenait à une bonne famille du pays. Son père avait été autrefois commis de la maison Hervé, puis, en se mariant, s'était établi à son compte dans le même commerce des laines. A la mort de son ancien patron, M. Salneuve s'était gracieusement mis à la disposition de Mme veuve Hervé pour la liquidation des affaires pendantes. Et, depuis, dans toutes les circonsconstances épineuses, il n'avait jamais cessé de l'aider de son expérience et de ses conseils. De là, une grande intimité, un attachement profond que n'avait jamais partagé Frédéric, par cette double raison que ce dernier n'était presque jamais à Provins, et que, d'ailleurs, un gentleman de son importance se serait sali les gants à serrer la main d'un simple marchand de province. Lors de ses apparitions chez sa mère, Frédéric avait bien eu l'occasion de voir ces « gens-là » et de les honorer d'un signe de tête protecteur; mais bonsoir, bonjour, et tout était dit.

Du reste, M. Salveuve, de son côté, ne tenait Frédéric qu'en médiocre estime; il savait tout ce que le jeune homme avait coûté à son père de déboires et de sacrifices inutiles. Par intérêt pour la mère, il l'avait suivi, de loin, dans sa vie de Paris, croquant en un rien de temps l'héritage paternel, puis menant une de ces existences aventureuses, interlopes, roulantes, qui, selon le proverbe, n'amassent pas de mousse.

Dans l'esprit judicieux de M. Salneuve, la pauvre Mme Hervé devait être tôt ou tard la victime de ce « garnement » qu'elle avait la faiblesse de croire un aigle et qui n'était qu'un rongeur.

L'opinion du père, souvent exprimée, avait naturellement déteint sur le fils ; aussi le sens des paroles échappées à Lise était-il facile à compléter: talonné par des besoins d'argent, Frédéric venait dépouiller sa mère et lui infliger, en la mettant à la porte de chez elle, le dernier, le plus douloureux sacrifice.

Prosper Salneuve, — nous n'en voulons d'autre preuve que son entrevue avec Lise, — n'était pas un héros de roman. Nature en dehors, toute de franchise et de loyauté, peut-être n'eût-il pas brillé dans un salon, une raie sur la tête et les bras arrondis, retournant au piano les feuilles d'une partition; sans doute, il n'avait pas étudié devant son miroir, en essayant de raser une barbe absente, de ces regards byroniens qui doivent ravager les cœurs; mais c'était un jeune homme simple et sérieux, d'excellentes façons, très suffisamment instruit, et suivant une voie droite qui doit aboutir.

Après avoir commencé ses études au collége de Provins, Prosper venait de les terminer à Paris. Son père avait voulu lui faire « tâter de la capitale »; mais, honnête et sage, garanti par les saines traditions de la famille, le jeune Salneuve en était revenu comme il y était allé.

Prosper aimait Lise depuis un an, et il venait de le lui dire pour la première fois. Or, à en juger par les apparences, Mlle Hervé avait, sous sa gorgerette, un bon petit cœur qui ne serait pas trop ingrat. C'était bien vague encore, bien indécis, bien éloigné : mais avec de la persistance, on brise les obstacles. Le pire qui pût arriver était que Frédéric et Mélanie jugeassent un Salneuve de souche trop obscure pour prétendre à leur « héritière ». Quant à son père, à lui — sa mère étant morte — Prosper croyait être sûr de son consentement. D'abord, le marchand de laines avait toute confiance dans la sagesse précoce de son fils; ensuite, il était de ceux, ce brave homme, qui trouvent une fille assez riche, du moment qu'elle apporte en dot la vertu, la jeunesse, l'amour... trois garanties de bonheur plus infaillibles que des sacs d'écus.

Ajoutons que, tout en vendant de la laine, M. Salneuve s'était fait une jolie toison; il possédait du moellon et de la terre; la maison était toute faite, bien achalandée, et Prosper n'aurait plus qu'à la laisser prospérer.

A vingt-deux ans, quand la vie, trompeuse perspective, s'ouvre comme une belle avenue tout ensoleillée et toute fleurie, sans abîmes ni ronces, il n'en faut pas tant pour avoir confiance.

III

A table, autour de son plantureux déjeuner, il n'y avait que la seule Mme Hervé qui fût dans la sincérité de sa joie et de son rôle; ses yeux se repaissaient de son fils ; sa Lisette allait lui rester pendant tout un mois. Chaque année, à cette époque, la vieille dame rajeunissait : c'était comme un bain de Jouvence que lui apportait sa petite-fille.

— Que Dieu est miséricordieux, pensait-elle, et qu'il me rémunère largement du peu de bien que j'essaye de faire !

Frédéric et Mélanie, au fond très-soucieux, affectaient la gaîté; bonne maman semblait leur inspirer une passion soudaine, exhumée de fouilles tardives qu'ils venaient de faire dans leur cœur.

Josette, de méchante humeur, dissimulait mal un chagrin d'autant plus cruel qu'il lui était interdit de l'exprimer.

En ce qui concerne Lise, étonnée, ravie, elle venait d'entrer dans ce monde bleu de ciel, peuplé de songes roses, qui s'ouvre devant toute jeune fille à laquelle on vient, pour la première fois, de dire : « Je vous aime! » L'amour, elle ne savait pas au juste ce que c'était, mais ça paraissait bien joli. Pas le plus petit souvenir de roman pour l'éclairer dans ce charmant dédale. Comment aimait-elle Prosper? Autant que bonne maman ?... Oui et non; c'était un peu confus, cela y ressemblait... sans y ressembler. Ce qu'il y avait de certain, c'est que, syllabe à syllabe, toutes les paroles du jeune homme s'étaient incrustées dans sa mémoire, et qu'elle y croyait comme à l'Évangile. La fillette se sentait tout à coup fière et grandie; elle comptait pour quelqu'un... Chère prairie enchantée! Elle était allée y chercher des fleurs, elle en rapportait une gerbée de souvenirs qui parfumeraient toute sa vie!... Quel dommage que tout cela s'encadrât de noir dans la perspective du prochain départ!

Frédéric regardait sa femme, qui le regardait à son tour, comme pour s'encourager mutuellement à prendre une initiative qui leur faisait peur. C'est que, réellement, l'époux de Mélanie était venu à Provins comme un décavé qui jette son dernier louis sur le tapis vert.

Etrange amalgame de haut et de bas, de désespérances et d'illusions folles, que ce malheureux Frédéric! L'avant-veille, ses fournisseurs parlaient de mise en faillite; lui, parlait de se tuer... comme tant de faillis qui meurent de vieillesse. Puis un brasseur d'affaires était venu le voir ; ils avaient causé pendant une demi-heure, et couvert de chiffres une feuille de papier; je pose tant, je retiens tant, bénéfice net : des monceaux de... brouillards... Frédéric était sorti de cette conférence fier comme Artaban, complètement rassuré sur l'avenir, et remuant déjà dans sa poche, en imagination bien sonnante, deux ou trois millions... Une voiture, oui, pourquoi pas?... un huit-ressorts de chez Binder; tout le monde en avait. Et Mélanie qui, depuis tant d'années, désirait des diamants!... allait-elle être heureuse!.. Malheureusement, il fallait une mise de fonds ; et des fonds... Bref, le calcul péchait par sa base.

— Et ta mère, qui dépense vingt-cinq sous par an, avait insinué Mélanie, qu'est-ce qu'elle fait de « toutes ses rentes » ?

— Une idée ! s'était écrié Frédéric, c'est le ciel qui l'envoie !..

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

C'était l'enfer plutôt, mais on s'y trompe si souvent!

Le lendemain, on faisait la leçon à Lise, sur laquelle on comptait beaucoup pour influencer sa grand'mère.

Le surlendemain, on s'annonçait à Provins par un télégramme et on le suivait de près, comme nous l'avons vu.

Le dessert servi, Mélanie fit un signe à son mari; qui veut la fin veut les moyens: il ne s'agissait plus de réfléchir, mais d'entamer la question brûlante.

Frédéric toussa deux ou trois fois en manière d'introduction; puis il ouvrit la bouche, puis il la ferma... La présence de Josette, qui allait et venait pour le service, le gênait beaucoup.

Comment se débarrasser de cette importune?

Bonne maman lui vint en aide sans le savoir.

— Et la malle de Lise? dit-elle à la vieille servante; va donc voir si le jardinier pense à aller au chemin de fer.

Josette sortit sans répondre. Frédéric la suivit à la cuisine.

— Ma bonne Josette, dit-il de son air le plus aimable, ayez l'obligeance de faire semblant d'aller à la gare. Ma mère saura toujours assez tôt que nous repartons avec Lise; tenez, voici cinq francs, vous m'achèterez deux ou trois londrès, et vous garderez la monnaie. Prenez le plus long, ma chère, et fermez le montant de la porte, afin que personne ne vienne nous déranger dans notre entretien.

Josette s'en alla en grommelant.

— Ne dirait-on pas qu'il va faire un mauvais coup? pensait-elle.

Victor Perceval.

(*La suite au prochain numéro.*)

LA VIEILLE MAISON

Voici qu'elle va tomber, la vieille maison.

J'y suis né, — et un matin, pas bien longtemps après ma naissance, on me mit dans une grande couverture et on m'emporta à travers les coups de fusil. On s'écartait devant nous, et on nous aidait à franchir les barricades, à passer les rues dépavées. C'est loin, cela, si loin que je ne m'en souviens pas; mais ces récits de l'enfance, murmurés à l'oreille par une vieille bonne qui se penche sur votre petit lit et qui parle lentement et doucement pour vous endormir, restent dans la mémoire et semblent quelque chose qu'on a vu.

Depuis ce jour-là, jamais je n'y suis rentré, et pourtant il y a je ne sais quoi de moi qui frémit à la pensée qu'elle va s'écrouler; que les maçons vont y être maîtres; qu'à sa place il y aura un grand espace vide ou des bâtiments quelconques, et que ce coin de Paris va disparaître.

Quand je passais là-bas sur le quai, de l'autre côté, je la regardais longuement et il me semblait qu'elle me reconnaissait. J'avais pour elle une sorte d'amour superstitieux et craintif, comme celui qu'ont les petits enfants pour une aïeule dont ils n'ont jamais vu que le portrait. Je n'y serais point entré sans peur, car tant de choses s'étaient passées là pour moi, avant même que je fusse né, que j'aurais craint d'y rencontrer je ne sais quoi de mort qui se serait réveillé à mon approche. Dans cette maison, quatre générations des miens avaient vécu ou étaient morts. Et si nous l'avions quittée, un matin de printemps, c'est que le dernier de ces générations enfouies avait été ce matin même assassiné par un blousard auquel il avait donné les derniers louis qu'il avait dans sa poche. Il y avait désormais des coins de rue que nous ne pouvions plus voir, des pans de mur qui faisaient horreur et des pavés qui faisaient frisonner; voilà pourquoi nous étions partis.

Elle n'a pourtant rien qui la distingue des autres maisons du quai, des vieilles demeures d'autrefois. C'est une grande bâtisse toute blanche. Ne faut-il pas, tous les dix ans, blanchir les maisons? Point de masques riants ou douloureux sur la façade: une porte cochère toute simple; rien de monumental ou d'artistique. Mais je sens que je suis né là, et je le sens si bien que, par une sorte de fierté bête, j'aimais à dire le nom de ma rue après le nom de ma ville, quand dans toutes ces affaires de révision, d'enrôlement ou d'engagement, on me demandait où j'étais né. Il me semblait que cela me sacrait bourgeois de cette ville que j'aime de tout mon esprit et de tout mon cœur, et hors de laquelle je ne comprends pas qu'on puisse vivre. Puis, cela me paraissait quelque chose d'être d'un des anciens quartiers de la grande ville, d'un de ces quartiers d'autrefois aussi vieux que le plus vieux temps, où l'on était connu de tous, où chacun vous saluait par votre nom, savait votre histoire, connaissait votre famille et, à un jour donné, était votre garant et votre témoin. Aujourd'hui on va chercher ses garants chez l'épicier du coin; on prend, dans l'étude de notaire où l'on signe ses actes, des témoins quelconques et qui sont à tout le monde. C'est le progrès.

Moi, je me souviens: quand j'étais tout petit et que, par hasard, je venais dans le *quartier*, des braves gens sortaient, s'avançaient sur le pas de leur porte; d'autres me prenaient dans leurs bras, m'embrassaient, me donnaient dans leurs boutiques des images peintes, avaient en me regardant des paroles que l'on ne comprend pas quand on est petit, mais que plus tard on repasse avec orgueil dans sa mémoire.

Et puis, c'était cette Seine douce et triste passant à flots lents sous les fenêtres, cette Seine noire qui n'est point égayée, comme ailleurs, de la verdure des arbres et du bruit des bateaux; ce *bras mort*, comme on dit, sur lequel aucune barque ne coule en chantant, et qui semble garder dans ses eaux profondes quelque chose de cet Hôtel-Dieu devant lequel il s'est arrêté. C'étaient ces petites rues noires et grouillantes, ces petites places encombrées, au pavé gras et gluant, ces grands murs à fenêtres vides, tout cet horizon d'autrefois que Méryon seul aurait pu graver pour nos neveux et qui, seul, a rempli ma pensée pendant toute mon enfance. C'étaient ces impasses de la Cité d'autrefois, où un fiacre n'aurait pu rouler, et où des hôtels sombres avaient servi de demeure à tout le parlement. C'était cette Sainte-Chapelle et ce Palais, à l'ombre desquels on ne peut naître sans en graver quelque chose et comme l'ombre sur l'esprit. C'était, tout près, cette Préfecture de police des anciens temps, sombre et noire, avec sa grande arcade sur l'autre quai; cette cour étrange encombrée de filles, de mouchards, d'agents de police, où battait sans fin le flux et le reflux des vices de Paris. C'était tout; jusqu'à cette paroisse de jadis, paroisse qui n'a plus de paroissiens, cette cathédrale où j'ai été baptisé, et qui, aujourd'hui, vide de fidèles et de croyants, n'a plus pour visiteurs que quelques Anglais effarés qui se font expliquer le style, ou quelques étrangers suspects qui viennent dans le *trésor* compter les reliquaires.

Tout cela vous tient au cœur, grandit contre lui, finit par l'encercler; c'est le lierre qui pousse aux vieilles pierres et qui, en vous, reprend racine. Certes, c'est mieux ailleurs: on est plus près; plus près de quoi? On voit plus de monde; on est plus moderne. J'ai peine à croire que tout vaille mieux ailleurs. M'y connaîtra-t-on? Saura-t-on qui je suis? Moi-même, y connaîtrai-je quelqu'un! Non, point de ces rapports de quasi-famille, — j'entends ces rapports de bon conseil et de bonne amitié; — point de ces témoignages hautement donnés; point de ces attestations que quiconque est prêt à fournir.

Ailleurs on est un étranger, un passant, quelqu'un qui paie ou ne paie pas, voilà tout. On est l'égal de l'Espagnol, qui paie comme vous, et l'inférieur du Brésilien, qui paie plus que vous. Votre famille? Rien. Votre passé? Rien. Quoi, alors? l'argent. Nous en sommes au mot des Anglais: — Combien vaut-il?

Et si demain la guerre civile arrive? Ne comptez pas sur les autres: ils ne comptent pas sur vous. Ils ne savent ni d'où vous

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

venez, ni où vous allez. Vous êtes pour eux un espion, peut-être; un ennemi, pour sûr.

C'est l'hôtel meublé. On ne sait ni qui vit, ni qui meurt. Le second danse pendant que le premier agonise. Il y a dans la maison des filles, des boursiers, du vilain monde; qu'importe! vous n'êtes pas responsable. Un piano à chaque étage, et marchez!

Si vous avez un hôtel, combien de ces maisons neuves sont de famille, ont vu naître et mourir de générations? On a la promiscuité au moins; mais les murs sont toujours neufs, et l'ameublement aussi, car du passé et des vieux qui sont partis on n'a gardé que le bibelot qui orne et l'argent qui paie.

C'est l'Amérique en France. Nous en arrivons à l'hôtel meublé, au logis de passage, au vêtement qu'on jette quand il est usé, au meuble qu'on vend quand il n'est plus de mode. Toutes les maisons se ressemblent, tous les salons sont pareils; c'est le même fauteuil, la même jardinière, le même valet de chambre qui, après vous avoir servi, va servir un monsieur quelconque, et que vous retrouvez un beau matin en allant faire une visite ou chercher des explications. C'est le même sourire bête, le même service mal fait et la même honnêteté douteuse.

Partout le même dîner; partout la même cuisine, la même conversation et les mêmes plaisanteries tirées du même faiseur à la mode : l'auteur de la pièce à succès. L'hôtel meublé nous envahit; il nous gagne pied à pied, maison à maison. Nous avions l'habit noir, cette livrée qui va mal à tous les Français; on a inventé encore, au XIXe siècle, la maison uniforme, l'appartement uniforme. Il ne reste plus qu'à uniformiser les esprits, cela viendra.

Mais, tenez, même les femmes! Les femmes, c'est-à-dire la variété, la fantaisie, l'invention. On est arrivé à uniformiser leurs toilettes. Il y a dans Paris deux ou trois couturiers qui font la mode. Ceci est « chic » ou pas « chic ». Le reste copie. Donc, mettons qu'il y a quinze modèles, cinq par couturiers. C'est beaucoup. Sur ces quinze modèles se règle, s'habille, manœuvre, paye ou ne paye pas, vit, meurt, l'armée des femmes de Paris et d'ailleurs. Supposez qu'il n'y ait qu'un couturier « chic », et que ce couturier ne veuille plus mettre au jour qu'un modèle par saison, la femme honnête ou non, riche ou non, noble ou pas, sera en uniforme dans le monde entier. Un peu plus tôt à Paris, mais par le premier paquebot aux îles Fidji.

Rien de plus, rien de moins. Une procession de bonnes gens en uniforme, à travers les rues pareilles de villes semblables. On mangera, vivra, naîtra, couchera, mourra dans des appartements identiques. On aura aux mêmes heures la même conversation avec des gens pareils, et l'on sera exposé à ne plus reconnaître ni parents ni amis, tant les humains finiront par avoir le même nez.

Tiens! va-t-en, vieille maison, va-t-en rejoindre les vielles lunes.

Tu es en retard, toi, car voici longtemps et longtemps que tes hommes sont enterrés. Ils sont partis d'eux-mêmes, ces braves gens, et ils ont bien fait, car on les aurait trouvés gênants en ce temps-ci et on les aurait expropriés, comme toi, pour cause d'utilité publique,

Claude V...

BIBLIOGRAPHIE

Sous ce titre : *Les Soirées amusantes*, M. Emile Richebourg a entrepris la publication d'une série de charmants petits livres, d'une moralité absolue, et qui s'adressent particulièrement aux jeunes femmes et aux jeunes filles.

Ce sont de délicieux récits, intéressants et mouvementés comme les drames les plus saisissants. Ils sont écrits d'un style très pur et sous l'inspiration d'une pensée et d'un cœur honnêtes.

M. Emile Richebourg n'est pas inconnu de nos lectrices. Il a, aujourd'hui, sa place parmi nos meilleurs romanciers.

En recommandant la lecture des *Soiréesamus antes*, nous voulons témoigner notre sympathie à l'auteur et nous associer a une œuvre utile. Cette publication formera douze jolis volumes in-32, édités par MM. E. Plon et Cie. Ils paraissent successivement en quatre séries comprenant chacune trois volumes : *Contes d'Hiver, Contes du Printemps, Contes d'Été, Contes d'Automne.*

Nous avons, malheureusement, fort peu de livres dans le genre de ceux-ci, pouvant être mis dans toutes les mains, et nous comprenons le succès des *Contes d'Hiver*, qui sont arrivés à leur troisième édition.

Les *Contes du Printemps*, qui ont paru dernièrement, sont appelés au même succès.

Ch. D.

UNE VISITE CHEZ Mlle KŒNIG

Pour bien suivre la mode, la connaître et l'approfondir, il ne suffit pas d'aller dans le monde, d'être assidu aux soirées, ni de fréquenter les théâtres; il est d'ailleurs un moyen plus efficace, sinon à la portée de tous: c'est de pénétrer dans un de ces temples où la mode prend son point de départ, où règne et gouverne le génie créateur du goût et de la toilette. Cette conviction, nous l'avons nous-mêmes puisée dans les visites que nous avons eu occasion de faire à l'une des meilleures maisons de Paris.

Nous avons toujours plaisir à parcourir les jolis salons de Mlle Adolphine KŒNIG (rue Monsigny, 19), car on est assuré d'y trouver constamment de charmantes nouveautés, des modèles d'une élégance sobre, des robes d'une coupe parfaite, des corsages d'une pureté de lignes idéales des garnitures d'une originalité de bon aloi, enfin un ensemble de créations qui révèlent une maison « comme il faut » et vraiment parisienne.

Nous n'en voulons pour preuve que les toilettes suivantes, que nous prenons au hasard, car il nous serait impossible de décrire toutes celles qu'on a bien voulu nous montrer.

Robe de ville, en velours noir. — Jupon à traîne, monté derrière avec le pli bulgare; tablier drapé dans sa largeur par des plis remontants et ornés de bandes de skungs. — Corsage cuirasse à longue taille, bordé de skungs, ouvert en châle et garni d'un fichu carré en faille bleu pâle, plissé et terminé par des bandes de skungs. Plissés en crêpe lisse et dentelle (point à l'aiguille), sortant de l'intérieur du fichu décolleté en châle. Le bas de la manche est terminé par la même fourrure en même temps que par des cornets en faille bleue, avec des sous-manches en crêpe lisse et dentelle blanche.

Costume d'enfant (fillette de cinq à six ans), tout en cachemire bleu ciel. — Jupe russe, courte et toute plissée. Corsage décolleté, sans manches et à basques fendillées. — Long paletot sac fendu dans le bas derrière. Tous les bords du corsage et du paletot sont ornés de cygnes.

Toilette de bal pour jeune fille. — Jupe à traîne, en gaze blanche, toute plate; le devant garni en tablier arrondi, et dans le bas seulement, de petits volants à bords roulés; même garniture de volants derrière. Tablier en faille rose chair, drapé dans sa largeur en plusieurs plis remontants, terminé par un petit volant et fixé derrière sous un large nœud catacois. — Corsage moyen âge en faille rose chair, décolleté carrément et lacé derrière, à basques unies s'effaçant dans les plis du tablier. Petites manches courtes, en gaze blanche et lisérées de rose. — Bouquets de fleurs de pommier au corsage et dans les cheveux.

Toilette de bal. — Jupon à longue traîne, en velours grenat; le devant en faille bleu électrique. Le tablier, drapé par groupes de trois plis, se termine dans le bas par un volant à tête coulissée et ruchée; l'un des côtés est orné d'une haute dentelle blanche largement coquillée, reposant tantôt sur la soie bleue, tantôt sur le velours grenat, et ainsi fixée par des groupes de roses de trois teintes avec un feuillage foncé; l'autre côté est garni de petites dentelles blanches posées pied contre pied avec une guirlande de boutons de roses. Par derrière, le jupon est garni, depuis la ceinture, d'un large volant de dentelle blanche, posé pied contre pied, recouvert au milieu d'une draperie en faille bleue, formant de larges nœuds à droite et à gauche, avec des groupes de roses variées, à feuillage foncé. Cette garniture descend jusqu'à la traîne qu'elle recouvre en partie. — Corsage Louis XV en velours grenat, à longue pointe derrière, où il est fermé par un lacet bleu. Plastron bleu devant, orné de dentelles blanches remontant presque à plat jusqu'au bord supérieur où elles forment collerette. Bouquet de roses sur le côté.

M. D'A.

L. ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

AD. GOUBAUD ET FILS, *Propriétaires-gérants.*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Couturières, lingères et modistes sont, en ce moment même, en pleine *saison*; les premières surtout, car si les bals sont assez rares, les réunions mondaines d'un autre genre, en revanche, se multiplient. Nous voulons parler des dîners — on dîne beaucoup et bien en carnaval! — et des représentations de l'Opéra, qui sont plus élégantes que jamais et pour lesquelles on fait de grands frais de toilette.

Il y a, pour les couturières, de ces instants terribles où le travail devient si pressé qu'il leur fait littéralement perdre la tête. Nous n'en voulons pour preuve que certaine aventure arrivée tout récemment à une dame de nos amies.

On se prépare à aller à l'Opéra; il est sept heures du soir et la représentation doit commencer à huit heures. La dame, coiffé et presque habillée, n'attend plus rien... que sa robe, pour achever sa toilette. Le mari s'impatiente, tout le monde est dans la perplexité. Enfin, on sonne... la voilà! C'est, en effet, le groom de la couturière avec son énorme caisse; vite, vite on l'ouvre, et la femme de chambre en tire une jupe fort élégante, qui excite l'admiration de toutes les personnes présentes. Après avoir fait endosser cette fameuse jupe à sa maîtresse et l'avoir ajustée avec art, — sans oublier d'attacher le précieux cordon qui renvoie si bien toute l'ampleur en arrière, — la femme de chambre va chercher le corsage au fond de la caisse. Mais jugez de la stupéfaction profonde et des cris de rage de l'assistance... Le corsage n'a pas de manches!.. il n'est pas terminé!... On comprend facilement le désappointement et la confusion qui résultèrent de cette découverte. Toute une toilette à recommencer!...

La morale de cette aventure, c'est qu'une couturière doit avoir beaucoup d'ordre dans sa maison, surveiller de près chaque commande, chaque livraison : c'est le seul moyen de n'être pas en défaut et de conserver sa clientèle.

P. N° 245 — Chapeau *Renaissance*.

Modèle de Mmes Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

Puisque nous avons parlé de l'Opéra, citons deux toilettes de premières loges.

Première toilette : robe de satin noir. — Jupon bouillonné dans sa longueur par derrière; tablier en dentelle noire perlée de jais, fixé derrière sous une cascade de nœuds de ruban noir avec envers en satin blanc. Double corsage en satin noir et dentelle perlée, décolleté en carré; manches duchesse arrêtées au coude par un volant. — Une superbe broche en diamants, à pendeloques variées, ferme le milieu du corsage; les boucles d'oreilles, ainsi que le médaillon, sont en perles fines et diamants; enfin, des étoiles en diamants étincellent dans les cheveux, en formant un diadème qui complète brillamment cette magnifique toilette.

Seconde toilette, en barège blanc, portée par une ravissante jeune fille de seize ans. — Jupon à traîne légère, bouillonné devant et rayé au milieu par un coulissé assez large, dont les côtés sont ruchés. Le bas, derrière, est entouré de plusieurs plissés « coup de vent ». Une écharpe en ruban blanc, à bouts effilochés, bride la jupe en formant un large nœud derrière. Corsage décolleté carrément, à pointes assez longues, garni d'une sorte de berthe composée de plissés plats et de ruches, fermée devant par un nœud de ruban blanc. — Velours noir au cou sans médaillon, et, dans les magnifiques boucles de cheveux, un nœud papillon en ruban assorti.

Les femmes du monde soignent avec une attention plus marquée qu'autrefois leurs sorties de bal : l'escalier de l'Opéra et le foyer sont si étincelants qu'il faut être, comme on dit vulgairement, « à la hauteur. »

Le matelassé blanc remplit parfaitement ce but, et l'on en fait de charmants vêtements de circonstance, avec garnitures de plumes de coq blanches, de marabouts de soie, de plumes de cygne, etc. Nous en avons également vu en sicilienne rouge rayée de galons étincelle d'or, et en sicilienne ou cachemire bleu pâle,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

garnis de galons étincelle d'argent. Notons aussi les bandes de fourrure noire comme élégante garniture de sortie de bal. Les formes le plus généralement adoptées pour ce vêtement sont la rotonde, la pélerine dolman ou le dolman modifié.

—

Une LINGÈRE, en ce moment très occupée, nous a montré les richesses d'un trousseau de jeune mariée. Rien de plus séduisant que l'étalage des objets qui le composent, entourés et séparés les uns des autres par des faveurs bleues, roses, vertes, etc.

Les chemises de grande toilette, en batiste ou en percale, n'ont pas de manches et sont boutonnées sur les épaules. Le haut est coquettement brodé, ou garni de dentelles; ce sont des valenciennes pour l'ordinaire, du point à l'aiguille si les circonstances le veulent. Les chemises de nuit, d'une élégance plus sérieuse, sont souvent ornées de bandes brodées ou de dentelles épaisses. Les garnitures ruchées leur conviennent surtout.

Le pantalon *zouave*, le plus commode de tous les pantalons, est aussi le plus adopté; on m'en a montré de charmants, à volants festonnés, avec un bouillon de mousseline recouvrant un ruban de soie de couleur qui fixe le pantalon au genou en le serrant un peu.

Les camisoles du trousseau en question sont toutes fort élégantes. Un modèle entre autres : le fond est en fine percale, garni de bandes de nansouck plissées et bordées de mignonne broderie anglaise; un plissé, garni lui-même de valenciennes et recouvert d'une bande en broderie anglaise, entoure le haut et les devants de la camisole; le bas des manches se termine de même.

Le bonnet *Paysanne* ou le *Charlotte Corday* se mettent aujourd'hui dans tous les trousseaux; ce sont les vrais bonnets du matin pour une femme élégante. Quant aux coiffures de nuit, c'est le filet blanc, entouré de guipures ruchées et de ruban de couleur, qui est le plus apprécié des jeunes femmes.

Avant de quitter le domaine de la lingerie, mentionnons encore une jolie toilette de matin, robe de chambre ou peignoir, comme on le voudra. Elle est en nansouck, illustrée d'entredeux en broderie anglaise, et garnie de riches bandes assorties. Le devant de la robe, bouillonné, et coulissé, est garni de plissés et de broderie anglaise, disposés en jabot au milieu et sur les côtés. Le bas de la traine, ainsi que celui des manches, est entouré de la même garniture.

—

Certaines MODISTES ont un grand tort, selon nous : c'est de trop facilement adopter une forme de chapeau, et puis de n'en plus sortir; il en résulte que leurs clientes ont l'air de porter un uniforme. Une des plus grandes maisons de Paris patronne ainsi le chapeau couronne, à un tel point qu'il ne sort pour ainsi dire pas d'autre modèle de chez elle. — Et la nouveauté, à ce compte, et l'originalité, et l'imprévu, et la fantaisie... Qu'en faites-vous donc, mesdames?

Les femmes de goût ont renoncé aux chapeaux *enlevés* pour prendre des formes plus basses et moins crânes; elles ne veulent plus de chapeaux penchés, ni de longues plumes balayant le cou : tout cela est bon pour les excentriques, on le leur abandonne. — Ce n'est pas dommage!

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 245.

Chapeau de velours noir, à passe relevée sur les côtés et bordée de galons perlés; une écharpe en damas Renaissance, à bouts frangés, entoure la calotte et forme un froufrou derrière. Deux plumes, l'une blanche, l'autre noire, garnissent le dessus du chapeau; elles sont posées pied contre pied, avec une aile en aigrette sur le côté.

DG. N° 486.

1. Petit garçon de 7 à 9 ans en costume de drap gris fer. — Pantalon court, boutonné sur les côtés au-dessous du genou. Gilet montant. — Veston sac fermé du haut en bas devant; manches à parement avec un rang de piqûres sur tous les bords. — Petite chemise d'homme à col rabattu et cravate bleue nouée à la Colin. — Chapeau de feutre gris.

2. Toilette de demi-deuil en cachemire noir. — Jupon à traîne, garni devant d'un haut volant plissé à plat et largement, avec trois rangs coulissés et trois ruches formant la tête. Par derrière, la traîne est entourée d'un volant plissé moins haut et surmonté de quatre rangs de coulissés. Deux bandes de cachemire, coulissées et ruchées sur les bords, ornent le haut du jupon en se réunissant au milieu par de larges nœuds de ruban de faille noire, dont le dernier se répand sur la traîne. — Tablier long et arrondi, entouré d'une passementerie de jais, se fermant derrière sous les bandes coulissées. — Corsage genre cuirasse, à longue taille, garni de passementeries de jais assorties aux précédentes. — Chapeau de feutre noir, garni de faille et orné d'une longue plume amazone.

3. Robe en vigogne. — Jupe longue, garnie derrière d'un haut plissé plat de 40 cent., coupé par trois cordelières en laine assortie, et entourée dans le bas devant de quatre volants. — Tablier de forme carrée, coulissé et rayé de cordelières, entouré de plumes assorties et d'un petit volant. Un large ruban ferme le tablier derrière par un joli nœud à bouts flottants. — Corsage à basques postillon retournées et couvertes de bouclettes en ruban. Des plumes assorties entourent l'ouverture en biais du corsage et garnissent les parements des manches.

4. Petite fille de 9 à 11 ans en toilette de cachemire bleu. — Jupon court, découpé en dents pointues et bordées à plat d'un ruban assorti; ces dents reposent sur un haut plissé posé en dessous. — Corsage à basques dentelées, entouré de plissés. — Une écharpe en cachemire, terminée par des plissés, entoure le haut de la jupe et forme un nœud derrière.

5. Élégante toilette d'intérieur. — Robe princesse, en cachemire gris perle, entourée dans le bas d'un haut volant plissé à plis plats et ornée devant d'une échelle de plis plats formant tablier. Un coquillé de dentelle (imitation d'Angleterre), entremêlé de nœuds de ruban bleu, orne les côtés du tablier et surmonte le plissé qui termine le bas de la jupe. Un col rabat, en dentelle assortie et ruchée, avec nœud de faille bleue, garnit le haut et le devant du corsage. Même dentelle au bas des manches. — Bonnet en tulle blanc, à fond mou et coulissé, garni de coquillés en dentelle semblable à celle de la robe, avec de longues barbes tombantes et des nœuds en ruban de velours noir.

6. Petit garçon de 4 à 5 ans en costume de drap gros bleu. — Pantalon court, boutonné au genou. — Veston à dos plissé et serré par deux pattes boutonnées. — Col marin en toile blanche.

7. Toilette de promenade, en vigogne et faille de deux tons. — Jupon en vigogne devant et sur les côtés, en faille au milieu derrière; la faille est plissée dans toute sa hauteur jusqu'à la traîne. Les côtés du jupon sont ornés d'un volant à plis creux, surmonté d'une quantité de plissés; le devant se termine par un haut volant à plis creux. — Long tablier en vigogne, orné au milieu et dans le bas d'un plissé de faille. Deux écharpes, l'une en vigogne, l'autre en faille plissée, réunissent les deux côtés du tablier et forment derrière de larges nœuds. — Corsage en vigogne, à basques plates ouvertes devant, entouré sur tous les bords de plissés de faille. Manches en faille, coulissées et terminées par un cornet plissé et un nœud. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre noir, garni d'une plume de couleur naturelle et de velours marron.

Description de la gravure coloriée n° 1200.

1. TOILETTE DE SOIRÉE, genre Louis XV, en faille bleu électrique. — Jupon à longue traîne, collant sur les hanches, monté à pli Bulgare. Le bas de la traîne est découpé en languettes carrées, lisérées de faille saumon, et chaque creux est garni de plissés éventail en faille saumon. — Le tablier est orné, en biais, de plissés et de volants lisérés de faille saumon. Une écharpe bleue, garnie de franges grelots en soie bleue, à bouffettes saumon, traverse le tablier en en suivant la garniture. — Une guirlande de roses thé à feuillage brun accompagne l'écharpe et la fixe dans le bas du tablier, sur le côté. — Corsage Louis XV en faille bleue, avec plastron saumon devant, où il est décolleté en carré; un biais bleu, liséré de faille saumon, entoure le plastron et le haut du corsage. Collerette en crêpe lisse blanc et bouquet de roses à l'angle du carré. Manches en faille bleue plissées à plat dans leur largeur, avec des crevés en faille saumon sur le dessus, soutenus par

Jules David — Bernard

A. Leroy imp. r. des Morais, 66. — Ad. Goubaud et Fils Ed.ns Paris — 1200

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de M.me Morison, r. d'Antin, 14 — Chapeaux de M.me Didsbury, B.d des Capucines, 23.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon — Jupons et Tournures de P. de Plument, rue Vivienne, 33.

Parfums de la Maison Violet, B.d des Capucines, 12.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON. Ad. Goubaud & Son 30. Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

un dentelé de la manche. Le bas est terminé par des volants en faille bleue et des plissés en faille saumon, surmontés de nœuds assortis. — Souliers à barrettes en faille assortie aux deux tons de la toilette. — Dans les cheveux, un groupe de roses et de plumes bleues.

2. TOILETTE DE VISITE, en faille prune de deux tons. — Jupon à traîne unie, monté derrière à pli Bulgare. Le bas des devants est entouré d'un haut volant surmonté d'un petit volant en faille de nuance claire, dont la tête est coupée par un biais étroit et foncé ; le milieu du tablier est rayé par un coulissé à trois gros cordons, dont les deux côtés forment une tête plissée. Un tablier supplémentaire en faille claire part de ce coulissé, de chaque côté, pour se fixer en draperies sous le quadruple pli. — Corsage à longues pointes devant et derrière, lisérées de faille claire. Col en faille claire à revers, formant quatre pointes rabattues sur la poitrine et terminées dans le bas par un nœud à doubles coques. Manches étroites, terminées par trois revers à pointes superposées, en faille claire, reposant sur un plissé prune. — Lingerie en batiste fine. — Chapeau prune clair, orné de plumes et de faille bleue

ECHOS DE LA MODE

Il est difficile de décider lequel des deux bals donnés à l'Elysée a été le plus réussi; au second comme au premier, toutes les jolies femmes étaient à leur poste, les toilettes couvertes de fleurs et scintillantes de pierreries.

Jamais plus charmant défilé ne s'est produit à l'entrée des salons présidentiels.

Nous remarquons tout d'abord la reine d'Espagne, en robe de gaze et tulle blanc à fines rayures d'argent, avec guirlandes de roses autour de la tunique. Un diadème de diamants et une rivière splendide complètent sa parure. — La comtesse de Girgenti, sa fille, portant le grand cordon des dames nobles, est en blanc aussi avec grappes de lilas blanc et roses de Bengale.

La maréchale de Mac-Mahon, en tulle bleu turquoise, a sur sa traîne trois grandes quilles de dentelle blanche. Le devant de la robe, bouillonné, est recouvert d'une tunique de tulle bleu turquoise avec frange d'acacia blanc rosé. Grappes d'acacia au corsage. Les mêmes fleurs dans les cheveux, mêlées de diamants.

Voici encore la princesse Troubetzkoï, éblouissante avec ses diamants d'émeraudes, sa robe de satin topaze et gaze d'or. Mêlés la cuirasse, en gaze d'or, est éclairée par de grandes agrafes d'émeraudes ; les cheveux poudrés, coiffant bien la plus originale figure du monde.

La comtesse Walewska, en robe Directoire de faille blanche, couronnée de marguerites de diamants.

Mme Ferdinand Duval, en vrai costume de cour de la Régence : brocart rose. Corsage *montant ;* le devant en tulle, à trois rangs de guirlandes de roses.

Mme la comtesse de Rainneville, admirable en toilette soufre et brocart, étoilée de diamants.

La belle Mme Hervé : grande redingote à pans carrés, en faille blanche encadrée de feuillages de jais blanc, sur un tablier de faille blanche bouillonnée. — La blonde Mme Dolfus, en tulle blanc et velours noir paré de blonde blanche. — Mme de Montry, traîne de point d'Angleterre sur tulle blanc : le devant de la robe en pékin vert et blanc ; le corsage cuirasse en pékin, la basque frangée de fleurs.

Enfin, l'essaim charmant des jeunes filles : Mlle de Beyens, un vrai Greuze dans un nuage de tulle; Mlle de Gévry, très vaporeuse aussi dans un autre nuage; Mlle Ducos, un sylphe, en pékin blanc, fleuri de roses blanches.

Le coup d'œil de la sortie ressemblait à un décor d'opéra. Sous le péristyle tendu de velours rouge à crépines d'or et tapissé de pourpre, les valets de pied portant la livrée blanche à galons rouges et or du maréchal ; les femmes drapées dans leur sortie de bal, les cheveux voilés de dentelle blanche, attendant leurs voitures qui venaient s'arrêter devant le perron; la ligne éblouissante des illuminations se prolongeant dans la rue et jetant une lumière si vive que les maisons s'enluminaient en clair sur le ciel; les chevaux et les cochers se détachant dans cette clarté comme des ombres chinoises ; une suite incessante d'apparitions roses, bleues, blanches, toutes passant et s'éloignant comme dans un rêve ; la musique encore distincte au loin et berçant les souvenirs de la soirée... Quel joli spectacle bien accompagné !

L. S.

CAUSERIE

Il est bien entendu que Paris est un volcan, et pourtant on y danse... ni plus ni moins qu'autrefois sur le pont d'Avignon. Seulement les choses ne se passent pas tout à fait de la même façon. Que les bals aient lieu à l'Elysée ou à Valentino, qu'ils soient offerts par le Président de la République au monde officiel ou par des Sociétés de secours mutuels aux membres de leurs corporations, il se fait un déploiement de toilettes, un étalage de fleurs et de bijoux qui défie toute description; la simple farandole, en grand honneur sur les bords du Rhône, est remplacée par le quadrille et la valse, et au lieu d'une modeste fanfare, les danseurs ont pour accompagnement tout un orchestre, magistralement conduit par Waldteufeld ou Deransart.

Le dernier bal de l'Elysée avait donné lieu à plus de sept mille invitations ; on peut se faire par là une idée de ce qu'il a dû être. Les amateurs qui n'y ont point été admis auront pu s'en consoler en assistant, à Valentino, au bal des Gens de maison, à celui des Cuisiniers ou des Pâtissiers de Paris. Ces trois fêtes, organisées par les Sociétés de secours mutuels, ont été remarquables par la foule de jolies femmes qui s'y trouvaient, par les élégantes toilettes du plus grand nombre, et l'entrain qui n'a cessé de régner. Preuve que le volcan sur lequel on danse n'a rien de bien effrayant !

Il s'en faut de beaucoup que tout soit plaisir ici-bas ; la tristesse — c'est une vérité banale — est sœur de la joie, et il est bien difficile de rencontrer celle-ci sans apercevoir l'autre à ses côtés. Ainsi, pendant que les heureux de ce monde prenaient leurs ébats, la mort fauchait à coups pressés, et des noms bien connus s'éteignaient subitement : Ledru-Rollin, Barillot, Pierre Larousse, Crétineau-Joly, le peintre Millet, enfin Paul Foucher, le beau-frère de Victor Hugo et l'ami d'Alfred de Musset.

Une originale et sympathique figure que celle de Paul Foucher. Né le 21 avril 1810, il prit part, tout jeune encore, aux combats livrés par l'école romantique. Il débuta en 1831 par un volume de *Saynètes*, qui est aujourd'hui recherché comme une des curiosités de cette époque littéraire, et par un drame historique en vers, *Yseult Raimbaud*. Il publia ensuite plusieurs volumes de récits, mais c'est surtout au théâtre qu'il consacra son travail. Il donna, seul ou en société, plus de soixante pièces, des tragédies, des vaudevilles, des livrets d'opéras, de ballets, mais surtout des drames. Quelques-uns, comme *Jeanne de Naples*, *la Voisin*, *la Bonne aventure*, *la Bande noire*, sont restés populaires. Enfin, il était depuis 1848 le correspondant quotidien et très remarqué de l'*Indépendance belge*.

En parlant de livrets d'opéras et de ballets, un nom nous revient à la mémoire, entouré de traits curieux : c'est celui de Duponchel, qui fut directeur de l'Académie de musique.

Duponchel était un artiste laid, mais à la figure fine et intelligente ; il était réputé pour son goût, peut-être un peu surfait, et il se vantait d'avoir dessiné la maquette du décor du premier acte de la *Juive*, qui était un véritable chef-d'œuvre.

Chose plus rare qu'on ne pense, il avait deux qualités : il était intéressant parce qu'il avait beaucoup vu, et bienveillant parce que rien ne lui manquait. Au premier abord, on l'aurait même pris pour l'homme le plus heureux du monde; mais on ne l'est jamais

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

complétement, et force nous est d'ajouter que ce conteur épicurien avait dans sa vie un terrible point noir. Ce point noir, c'était sa mort. Il ne la craignait pas, mais il aurait voulu la choisir. Comme c'était impossible, il s'inquiétait beaucoup.

Il faut dire que Duponchel avait un système.

Ce système consistait à croire que lorsqu'un homme meurt, au même instant un autre homme naît, et que celui qui vient est formé du dernier soupir de celui qui s'en va.

Il concluait que si, par exemple, on rendait le dernier soupir rue Mouffetard, on renaissait, dans la même rue, d'un chiffonnier et d'une marchande de poussier de mottes, puisque la rue Mouffetard est la patrie de ces industriels. Or il était sans cesse préoccupé de l'endroit où il devait mourir, parce qu'il voulait renaître, autant que possible, dans des conditions avantageuses.

— Je suis heureux, disait-il un jour à notre confrère Jules Noriac, et c'est pour cela que je me suis logé rue Neuve-Saint-Augustin, une rue de haut commerce. Au-dessus de moi, j'ai un notaire; au-dessous, j'ai un agent de change. Si je meurs dans mon lit, je suis bien tranquille, la bourse et le notariat n'ont rien qui me répugne. Ce qui pourrait m'arriver de plus malheureux serait de naître marchand de quelque chose, mais le commerce ne me déplaît pas.

— Mais, lui dit quelqu'un (Xavier Aubryet, croyons-nous), il y a des domestiques dans la maison...

Duponchel n'y avait pas songé. Tant il est vrai qu'on ne s'avise jamais de tout!

Si ce proverbe avait besoin de confirmation, il la trouverait encore dans le fait d'un sieur Genin qui avait compté sans son juge de paix. L'histoire est curieuse et vaut qu'on s'y arrête.

Deux paysans d'un canton de la Dombes, les sieurs Dubois et Genin, se présentent dernièrement au tribunal du susdit juge : le premier réclamant au second la somme de 150 fr., montant d'un billet souscrit par lui et stipulé payable à la Saint-Fortunat.

Le sieur Dubois explique au magistrat que le sieur Genin, son voisin, ne niait pas l'existence de la dette, mais qu'il objectait que « le billet étant payable à la Saint-Fortunat, il s'acquitterait à cette époque. » — Or, ajoutait irrévérencieusement le créancier, la Saint-Fortunat n'arrive jamais, et j'ai beau chercher sur tous les calendriers de la Bresse, de la Dombes et du Bugey, je ne puis malheureusement y découvrir le nom de ce diable de saint!

Le juge de paix, après avoir interrogé le débiteur, qui reconnaît du reste la vérité et l'exactitude de l'exposé fait par son créancier, a rendu le jugement suivant :

« Attendu que le sieur Genin reconnaît avoir souscrit au sieur Dubois un billet de 150 francs, payable à la Saint-Fortunat;

» Attendu que, pour ne pas faire honneur à son engagement, le sieur Genin objecte que la créance du sieur Dubois n'est pas à terme, le jour de la Saint-Fortunat n'étant pas encore arrivé ;

» Attendu que nous avons vainement cherché sur tous les calendriers le nom de Fortunat;

» Considérant, d'autre part, que nous n'avons pas à examiner si le sieur Fortunat est saint ou ne l'est pas, que nous devons lui accorder cette qualité, puisqu'il est ainsi dénommé dans le billet en question;

» Considérant que le 1er novembre est la fête de tous les saints, et principalement de ceux qui n'ont pu trouver place dans le calendrier, par conséquent celle dudit Fortunat ainsi qualifié ;

» Condamnons le sieur Genin à payer au sieur Dubois, avec les intérêts de droit, la somme de 150 francs, et ce au 1er novembre prochain, jour de Toussaint.

» Le condamnons, en outre, à tous les dépens. »

On dira tout ce qu'on voudra, mais nous sommes convaincu que la haute sagesse de feu Salomon lui-même n'aurait pas fait mieux.

Ludovic Sauveur.

LA VIE PARISIENNE

Le bon exemple donné par l'Elysée a décidément porté ses fruits. Il a suffi de l'impulsion partie d'en haut pour induire Paris en quadrille.

Pour fêter les vingt ans de sa petite-fille, Mlle Madeleine Davilliers, la maréchale Regnauld de Saint-Jean-d'Angély a donné un bal de jeunes filles qui, par le caractère juvénile dont il était marqué, formait bien la plus ravissante fête qui se pût voir. Il fallait ne pas être en possession de mari pour avoir le droit d'entrer dans la danse. Les toutes jeunes mariées, comme la marquise de Massa elle-même, étaient exclues impitoyablement des quadrilles. Cependant, comme à toute règle il faut une exception, ne fût-ce que pour la confirmer, il y a eu un tour de faveur au profit de la belle Mme de Senal.

Fête de la jeunesse, le bal de la maréchale était le triomphe des couleurs tendres : le bleu, le rose, le blanc surtout. Ce n'était que tulle ou gaze, tarlatane et mousseline. Mlle Davilliers, qui a mené le cotillon avec M. Dubois de l'Etang, portait une toilette blanche d'une grâce exquise, en gaze de Tiflis rayée. Mlle Troubetzkoï, fille de la princesse Lise, était également en blanc, ainsi que Mlle Vühler, qui avait coupé sa robe d'une écharpe d'un style charmant. En blanc encore, Mlles de Gévrie, Bartoloni, de Rayneval. Mlle Eugénie Walewska était à la tête des jupes bleues, et la jolie Mlle Coppens à la tête des jupes roses.

Très avant dans la soirée, la maréchale Regnauld de Saint-Jean d'Angély s'est tenue debout dans le salon d'entrée, accueillant ses hôtes avec l'affabilité de grand ton qui la caractérise. Le comte Davilliers la secondait, ainsi que la comtesse Davilliers, dans les honneurs de cette charmante réunion.

La maréchale Regnauld de Saint-Jean-d'Angély annonce un autre bal, où cette fois les quadrilles seront ouverts à toutes ses invitées.

L'avant-veille de la soirée de la maréchale, une grande partie de la même assistance se trouvait au bal de l'hôtel Gunzburg. La fête de l'opulent banquier moscovite a été une véritable nuit de féerie; on marchait d'éblouissement en éblouissement. Le buffet a obtenu son succès habituel de somptuosités à la Samuel Bernard et à la Bouret.

Si Paris ne se met qu'à moitié en train pour la danse, en revanche, il se jette tout entier dans la musique. On ne peut mettre le pied dans un salon sans marcher sur une sonate ou une romance. Jamais la mélomanie n'a été poussé aussi loin ; c'est sur du papier à musique que devraient être écrites les invitations, et en clef de *sol* ou de *fa*, selon que dans la maison on tient pour les ténors ou pour les basses. De cette façon, ce serait complet, et l'on saurait tout de suite à quoi s'en tenir.

La musique n'a rien qui doive faire peur, pourvu qu'elle arrive en son temps et à sa place; mais, embusquée le soir entre une glace et un verre de punch, elle apparaît extrêmement redoutable et il serait à désirer que les maîtresses de maison ne se crussent plus obligées de joindre un petit air instrumental ou vocal à tout plateau qu'elles mettent en circulation.

Cet envahissement de la musique dans les salons, en effet, détruit ce qui est l'essence même de la vie mondaine : la causerie, le commerce charmant que fait naître le hasard d'une rencontre dans la même atmosphère. De ce qu'il plaît à un monsieur, qui ressemble plus ou moins à Faure ou à Brasseur, d'ouvrir la bouche pour « détonner » un air d'opéra ou débiter une chansonnette, voila toute une réunion condamnée au silence. Adieu les doux propos, les mots piquants, les fusées d'esprit; il faut se taire. La parole appartient à *Madame l'Archiduc* ou à *Mathilde, idole de mon âme...*

Bien plus, par égard pour ces deux nobles personnes, on

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

parque devant elles la plus belle moitié de l'assemblée, puis on relègue entre eux les hommes derrière, — ce qui est bien amusant pour celles-ci et pour ceux-là. — Ainsi divisée, femmes d'un côté, hommes de l'autre, l'assemblée cesse d'être un salon pour devenir une chapelle des catéchismes.

Le propre d'un salon, c'est justement ce mélange libre des deux sexes, cette faculté de circuler à travers telles ou telles jupes, selon la fantaisie du moment, que l'on proscrit. Si l'on empêche les hommes de le leur dire, qu'importe aux femmes d'être jolies ? Et si vous vouez les hommes à leur seule conversation, comment voulez-vous qu'ils ne préfèrent pas leur cercle et sa libre allure à votre salon avec sa faction ?

La vie de salon dans nos appartements étroits, avec notre domesticité étriquée, est déjà bien terne à Paris. Si l'on y remplace l'esprit de conversation par la musique, que lui restera-t-il ?

Pour moi, j'estime qu'il faut réagir sérieusement contre cette orgie de fausses notes, — tout le monde ne pouvant avoir Mme Carvalho, comme la comtesse de Béhague, ou Mlle Krauss, comme la baronne de Rothschild, — et que toute maîtresse de maison qui mettra sur ses cartes d'invitation : « On ne fera pas de musique, » sera d'avance assurée, par ce seul *nota bene*, du succès de sa soirée.

BACHAUMONT.

THÉATRES

AMBIGU. — Nous n'avons pas souvent la bonne fortune de tomber sur un drame qui se puisse raconter en détail. Profitons donc bien vite de l'occasion tout exceptionnelle que nous offre M. Ernest Blum, et puisque *Rose Michel* est le succès du jour, indiquons à longs traits le sujet qui en a fourni les cinq actes.

Rose est la femme infortunée de Pierre Michel, un cabaretier de Suresnes, avare et brutal, dur aux pauvres gens, antipathique à tout le monde, mais dont la probité, du moins, n'a pas été jusqu'à présent soupçonnée. Rose a courageusement enduré pour son compte les mauvais traitements de son mari; mais elle a voulu lui soustraire sa fille Louise, et elle l'a confiée à un honorable graveur en bijouterie. Louise a grandi côte à côte avec Gilbert, le fils de M. Bernard (c'est le nom du graveur); les jeunes gens s'aiment, et M. Bernard donne son consentement à leur union, mais après avoir exigé de Rose le serment que son mari n'a jamais commis aucun acte qui puisse entacher l'honneur de la famille.

L'excellente femme revient annoncer la nouvelle à son mari et lui demande de l'argent pour les frais de la noce. Pierre refuse durement; il prétend n'avoir pas d'argent. Mais Rose connaît la cachette de son mari, et, quand elle le croit couché, elle se relève pour y prendre les deux cents livres qu'il lui faut. Tout à coup elle entend du bruit dans une pièce voisine : l'anxiété la pousse, et elle voit son mari, un couteau à la main, en train d'égorger un voyageur endormi. Elle tombe comme foudroyée, puis, reprenant ses sens, se jette sur Pierre, en criant à l'assassin.

Arrive l'heure où M. Bernard vient avec les enfants. Pierre leur fait un accueil gracieux auquel ils ne s'attendaient guère; et, sur le point de briser par ses révélations un mariage auquel la vie de sa fille paraît attachée, la pauvre femme se contient.

Toute preuve du crime semble anéantie : l'assassiné était un vaurien, le baron de Grandchamp, qui, après avoir abandonné sa femme pendant cinq ans, l'a retrouvée sous un autre toit et a voulu tirer parti de la situation. Il est allé la nuit chez le protecteur de sa femme, le comte de Buissey ; cent mille francs lui ont été comptés contre l'engagement de partir dès le lendemain pour l'Amérique. On le croit déjà parti, et c'est cette situation exceptionnelle qui a éveillé les convoitises du cabaretier.

La multiplicité des crimes à depuis peu produit de la part de la police un redoublement de vigilance. Le corps de M. de Grandchamp a été retrouvé dans la Seine et reconnu; les soupçons se sont naturellement portés sur le comte de Buissey. Toutes les apparences se réunissent contre lui : des témoins ont vu M. de Grandchamp entrer le soir du crime dans la petite maison de M. de Buissey; d'autres ont assisté à un échange de menaces entre eux; enfin, on retrouve dans son bureau le portefeuille qu'il déclare avoir remis à M. Grandchamp : c'est Rose Michel qui l'a rapporté mystérieusement, ne voulant pas laisser aux mains de son mari le prix du sang. L'instruction se poursuit; rien ne se découvre. A chaque instant, Rose va se décider à parler; mais le magistrat instructeur, pour lui arracher son secret, croit habile de lui parler de la mère du jeune comte de Buissey, de lui rappeler qu'elle aussi est mère, et toujours l'image de sa fille arrête les aveux sur ses lèvres.

La justice suit son cours; le comte de Buissey va être mis à la question ce soir, et demain peut-être il sera décapité. Le magistrat, qui est l'ami de l'accusé et est au fond convaincu de son innocence, désespérant d'ailleurs de vaincre le silence obstiné de Rose Michel, propose à celle-ci de faire évader le prisonnier. Il faut faire pour cela un travail auquel les forces d'une femme ne suffiraient pas. Rose va chercher Pierre pour l'associer à cette œuvre de réparation partielle. Tout à coup, on entend s'élever d'une salle voisine des cris lamentables. Que se passe-t-il ? Le projet d'évasion a été éventé et l'heure de la question a été avancée. Rose, à qui le peu d'activité de son mari a déjà donné des soupçons, devine la vérité. C'est Pierre qui, se trouvant mieux garanti par l'exécution de l'innocent, a révélé le projet. Rose n'y tient plus; elle se précipite sur les portes de la chambre de torture; elle appelle, on accourt, et elle dénonce enfin son mari. Pierre veut s'échapper de la prison, les sentinelles tirent sur lui et il tombe mort dans les fossés de la forteresse.

Comme, après tout, cet accident supprime la nécessité d'une condamnation infamante, M. Bernard se laisse attendrir; il confirme les accordailles des jeunes gens, pendant que le comte de Buissey est mis en liberté.

Cette œuvre est attachante, et presque toujours par les moyens les plus simples; le second acte est tout à fait saisissant; les trois derniers sont bien remplis, mais les hésitations répétées de Rose Michel y jettent forcément un peu de monotonie.

L'action se passe en 1765, et la couleur du temps y est généralement respectée.

C'est Mlle Fargueil qui a porté tout le poids de ce drame, et elle peut bien prendre pour elle la moitié du succès. Terrible au deuxième acte dans sa lutte avec son mari assassin, et au cinquième, quand elle s'est décidée à le dénoncer, elle a été touchante et énergique dans toutes les scènes où elle a eu à exprimer l'amour maternel. Elle a été rappelée après tous les actes, et ce n'a été que justice.

Les autres rôles sont joués avec beaucoup de soin et avec un ensemble qu'on rencontre rarement à l'Ambigu.

HOP-FROG.

LES PAROLES D'OR

Celui qui sème de bonnes maximes est utile comme celui qui sème de bonnes graines.

Après l'amitié, nul compagnon préférable à un bon livre.

BOISTE.

Ce qui nous plaît le plus dans l'enfant, c'est qu'il nous prend au sérieux.

Alfred BOUGEART.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DG. N° 486. — TOILETTES D'INTÉRIEUR, TOILETTES DE VISITE, COSTUMES D'
(*On peut se procurer à l'Administration du Journal, rue*

S : MODÈLES DE Mme DU RIEZ (RUE HALEVY, 8). — DESCRIPTION, PAGE 62
, les patrons découpés ou montés des modèles ci-dessus.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

BONNE MAMAN

(NOUVELLE. — SUITE.)

Frédéric rentra dans la salle à manger, se moucha, cracha, retoussa; sa femme haussait les épaules.

— Chère bonne mère, commença Frédéric, si je te disais que tu as un futur millionnaire sous les yeux?

— Toi? demanda la confiante victime.

— Moi-même. J'ai en main une affaire qui vous enrichira tous. Tu rouleras carrosse.

— Garde tout pour ta femme et notre Lisette, mon enfant; moi, je ne compte plus; à mon âge, on a les goûts simples et peu de besoins; quant à rouler carrosse, pour aller à l'église, mes jambes me suffisent.

— Voilà bien les idées étroites de la province, reprit Frédéric en souriant; aujourd'hui comme hier, demain comme aujourd'hui.

— Pourquoi pas, si on s'en trouve bien? Et cette superbe affaire?

— Nous nous associons à une douzaine de capitalistes, pour bâtir un vaste local un véritable palais, que nous intitulons les *Docks de l'Univers*. Là seront réunies toutes les merveilles des deux mondes. C'est à qui, de la haute industrie, y aura son comptoir; l'étranger qui viendra pour un objet se laissera séduire par un autre. Quelque chose comme une exposition permanente. Les devis sont faits; nous louerons au mètre et au poids de l'or, on s'arrachera l'emplacement; les calculs les plus modestes garantissent trente-cinq pour cent du capital engagé.

— Trente-cinq pour cent! s'écria Mme Hervé; c'est trop beau pour y croire.

— Rien que pour la première année, continua Frédéric; pour les années suivantes, les bénéfices seront incalculables. Je verse pour ma part, à l'entreprise, cent cinquante mille francs.

— L'héritage de ton père et la dot de ta femme, c'est bien imprudent!

— Il faut être de son siècle, reprit Frédéric, et saisir aux cheveux l'occasion quand elle se présente. C'est le devoir d'un père de famille. Tout est là: ton heureuse vieillesse, au sein de l'opulence; l'avenir de Lise... qui n'aura qu'à choisir entre les plus beaux partis qui brigueront sa main...

— Oh! papa, interrompit la jeune pensionnaire, je n'en demande pas tant; pourvu que j'épouse celui que j'aimerai...

— Taisez-vous, petite sotte! interrompit sèchement Mélanie; vous ne savez ce que vous dites.

Habituée à ces bourrades, Lise les subissait sans mot dire; et, comme elles étaient proférées à voix basse, l'oreille dure de bonne maman n'avait garde de les percevoir.

— La liste des fondateurs sera gravée en lettres d'or sur une tablette de marbre, poursuivit Frédéric; quel honneur pour notre nom et que mon père serait heureux s'il vivait encore! .. C'est si bon de travailler, d'être un homme utile, de ne pas mourir tout entier dans la mémoire de ses concitoyens!

Frédéric était sa propre dupe; il croyait à ce qu'il disait; il était incapable de concevoir froidement le projet sacrilége de ruiner sa mère. On lui avait fait miroiter des millions, chiffres sur papier, et, pour lui, c'était absolument comme s'il les tenait dans sa caisse.

— Enfin, mon enfant, que veux-tu que je te dise? reprit Mme Hervé; tu as plus d'expérience que moi; je prierai le bon Dieu de te bénir dans ton entreprise.

— Ce qui m'embarrasse, recommença Frédéric d'un ton dégagé, c'est qu'une partie de mes capitaux n'est pas disponible; il me manque cinquante mille francs... une bagatelle, mais encore faut-il la trouver dans des conditions acceptables... Parbleu! l'argent ne manque pas; c'est à qui m'ouvrira sa caisse... Seulement, ces messieurs de l'usure vous disent: « Part à deux. » Or, il est vraiment par trop dur de leur jeter des allouettes toutes rôties.... Alors, bonne mère, sais-tu à quoi j'ai pensé?

— Non, mon ami, je ne m'en doute pas.

— Je me suis dit qu'il fallait d'abord songer aux siens avant de songer aux étrangers; puisqu'il y a un gain énorme à réaliser, mieux vaut que ce soit toi qu'un autre... tu me prêteras ce qui me manque.

Tout abasourdie, Mme Hervé regarda tour à tour son fils, sa bru et Lise, dont les larmes se faisaient jour malgré elle. Cette énormité lui coupait la respiration.

— Mais, mon enfant, reprit-elle au bout de quelques secondes, où veux-tu que j'aille chercher pareille somme? Tu sais bien que je n'ai que 40,000 francs de capital; si je te les donne et que tu les perdes, je tomberai à ta charge... Triste charge que celle d'une vieille femme qui n'est bonne à rien!

— A ma charge!... s'écria Frédéric avec indignation; voilà un vilain mot qu'il faut retirer... Quel plus doux fardeau que celui d'une mère!... Mais, rassure-toi, il ne s'agit que d'un simple prêt... Je te donnerai des garanties...

— Si cela pouvait se faire, mon ami, je n'en voudrais pas d'autre que ta parole.

— Ce serait la plus sûre, dit le faiseur, lequel eût été bien embarrassé d'en fournir une autre.

— Et en attendant les rentrées, demanda Mme Hervé, avec quoi vivrais-je?

— Suis bien mon raisonnement, bonne mère: d'abord nous t'emmènerons à Paris, tu vis au milieu de nous .. et c'est là le premier bénéfice que je trouve à ma combinaison: celui de t'avoir le te posséder, de te dorloter... Demande à Lise combien de fois elle répète par jour: « Bonne maman est trop loin de nous; je ne serai véritablement heureuse que quand toute la famille sera réunie. . » N'est-ce pas, fillette?

Et comme Lise, bien qu'on, le lui eût ordonné, hésitait à appuyer ce mensonge:

— Mais parle donc, petite bécasse, dit Mélanie en édulcorant cette apostrophe d'un charmant sourire qui devait tromper le grand'mère.

— Bien sûr, répondit évasivement la jeune fille; je voudrais toujours vivre auprès de bonne maman.

— Ensuite, reprit Frédéric poursuivant son argumentation, que tes fonds soient placés chez le notaire ou chez moi, du moment que je t'en sers les intérêts, je ne vois pas trop...

— Mais en ce cas, interrompit Mme Hervé, je pourrais rester à Provins.

— Tu oublies que, les quarante mille francs ne me suffisant pas pour compléter la somme, il faudrait...

Frédéric hésita, un regard de sa femme lui rendit le triste courage dont il avait besoin.

— Il faudrait, répéta-t-il, sacrifier cette maison: tu nous aimes assez pour cela.

— Jamais! répondit la vieille dame avec énergie.

Ce fut plus fort que sa volonté; le mot était à peine dit qu'elle eût voulu le reprendre.

— Alors, adieu les millions, soupira Frédéric; une pareille occasion ne se représente pas deux fois.

Quelle est la mère dans toute la tendre acception du mot, aveugle, confiante et dévouée, qui jettera la première pierre à Mme Hervé? Quel intérêt son fils pouvait-il avoir à la tromper? Cette fortune, qu'il demandait pour la faire fructifier, ne devait-elle pas lui revenir un jour? Il serait donc dit que, pour la première fois, au déclin de sa vie elle lui aurait refusé quelque chose? Toute cette chère famille serait donc en droit de lui attribuer la perte de ses espérances? Ensuite, la vieille dame croyait son unique rejeton dans une situation prospère, puisqu'il avait bien

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

géré sa fortune à lui, pourquoi dilapiderait-il celle de sa mère, qui était également la sienne ?

— Écoute, Frédéric, dit-elle en saisissant la main du visionnaire par un élan spontané, l'argent n'est rien et je suis prête à en faire le sacrifice; mais cette maison où j'ai toujours vécu, où tu es né, où ton père est mort, cette maison où j'ai pris racine, où je ressuscite dans le passé, où l'air m'est plus doux qu'ailleurs... c'est plus fort qee moi... ne pourrait-on la vendre à condition, en me réservant le droit d'en jouir jusqu'à ma mort.

— Chère bonne mère, tu es jeune encore, tu peux vivre cent ans, et tu les vivras, je l'espère; aucun acquéreur n'acceptera cette clause qui reculerait indéfiniment son entrée en possession ; de plus, si l'on découvrait cet oiseau rare, il réduirait ses offres à raison de la stipulation aléatoire. Il ne faut pas y songer... Résume un peu tous les avantages de l'arrangement que je te propose ; nous ne nous quittons plus; je te paie l'intérêt de tes fonds à un taux inespéré. Tu aimes la campagne, il te faut un jardinet, des fleurs, une basse cour: Eh bien! un peu plus tard j'achète une villa aux environs de Paris et je t'y installe comme une reine... Venir à Provins, c'est tout une affaire... nous ne pouvons nous donner ce plaisir qu'à dose fort restreinte... ton cœur n'a-t-il jamais souffert de cet éloignement ?

— Tu le demandes ! dit la mère.

— N'est-ce pas assez que la mort vienne séparer tôt ou tard les membres d'une même famille, faut-il encore anticiper sur elle en hâtant cette séparation ? Et quand elle a accompli son œuvre, cette mort implacable, combien ceux qui restent ne doivent-ils pas regretter toutes les heures perdues pour le bonheur intime, si souvent sacrifié à de vils intérêts ?

Mme Hervé se sentait peu à peu vaincue dans ses derniers retranchements. Restait Josette : il ne fallait pas songer à l'emmener à Paris; d'autre part, la pauvre fille avait bien quelques petites économies amassées en trente ans de bons et loyaux services ; mais trop pour mourir, pas assez pour vivre. L'abandonner à ses modiques ressources, était-ce possible ?

— Et Josette, demanda Mme Hervé, que deviendrait-elle ?

— Je lui assurerai une rente de trois cents francs, sa vie durant, dit Frédéric avec la tranquille assurance d'un millionnaire.

Jusque-là, Mélanie avait gardé le silence; elle se prodiguait peu, comme ces directeurs de journaux dont on imprime la prose olympienne en grand cicéro. C'est le Dieu qui daigne se manifester, et, comme tout ce qui est rare, ses paroles ont naturellement plus de prix.

— Chère mère, dit-elle avec des modulations savamment graduées, ma délicatesse se ferait scrupule de vous influencer; nous connaissons, d'ailleurs, assez votre cœur pour nous en rapporter à ses inspirations; ce que vous déciderez sera bien décidé. La fortune nous sourit, c'est vrai; vous n'avez qu'un mot à dire pour que nous soyons heureux à tout jamais... Mais je n'hésite pas à le déclarer, si le sacrifice est trop grand, s'il doit vous coûter des larmes que le bonheur de vos enfants serait impuissant à sécher, nous n'en voulons pas à ce prix.

C'était le coup de grâce.

— J'irai chez le notaire, dit Mme Hervé en étouffant un soupir.

— Que tu es bonne! remercia Frédéric en baisant la main de sa mère, nous n'oublierons jamais...

Un coup de sonnette annonça l'arrivée de Prosper Salneuve et de ses deux sœurs.

Frédéric courut ouvrir.

Mélanie prétexta de la rougeur de ses yeux pour monter chez elle.

Restée un instant seule avec Mme Hervé, Lise se jeta dans ses bras et lui dit à l'oreille :

— Ne t'inquiète pas, bonne maman, Prosper te rendra ta maison.

— Prosper, mon enfant ?

— Oui, c'est arrangé, c'est convenu ; il sera mon mari et nous te ramènerons à Provins.

— Quels contes bleus me fais-tu là, chère petite ?

— Chut! voilà papa, dit la jeune fille en croisant l'index sur ses lèvres roses.

Frédéric s'était amadoué à ce point d'offrir le bras aux demoiselles Salneuve.

— Délicieuses! ravissantes! dit-il, faisant allusion aux jeunes personnes ; je ne savais pas que Provins cachât de pareils trésors... il est vrai que c'est le pays des fleurs... Monsieur Prosper, je crois ?

Le jeune homme s'inclina avec une froideur mitigée d'un semblant de sourire.

Bonne maman paraissait soucieuse et préoccupée ; ont l'eût été à moins.

— Le bateau attend ces demoiselles, hasarda Prosper.

L'impatiente jeunesse trépignait, chuchottait, n'osant se lever pour donner le signal du départ.

Mme Hervé vint à son secours.

— Allons, mes enfants, dit-elle, allez vous amuser ; la joie est de votre âge... les larmes sont du mien, pensa-t-elle tout bas.

IV

A l'âge qu'avait Prosper, il n'est pas facile de garder pour soi son premier chagrin. Ce chagrin était, à la vérité, compensé par une très grande joie, — celle de n'avoir pas été repoussé avec trop de perte dans son entrevue avec Lise, — mais la douleur surnageait.

— Qu'as-tu donc ? lui avait demandé l'une de ses sœurs, en le voyant rentrer tout pensif, lui le gai pinson du logis.

Le jeune homme avait alors oublié qu'il s'agissait encore d'un secret, et que ce secret n'était pas à lui.

— J'ai que Lise Hervé arrive à l'instant et qu'elle repart sous deux jours; ils s'en vont tous... la grand'mère aussi... elle vend sa maison.

Au moment où Prosper prononçait ces dernières paroles, entrait M. Salneuve.

— Qui est-ce qui vend sa maison ? s'informa-t-il.

— Mme Hervé, répondit Prosper.

— Il fallait s'attendre à cela un de ces jours; en effet, j'ai cru apercevoir tout à l'heure son brigand de fils...

— Mon père! supplia le jeune homme.

— Eh bien! quoi?... ne vas-tu pas prendre sa défense? un aventurier, un mange-tout, qui mettra sa mère sur la paille... mais la maison n'est pas encore vendue, j'y mettrai bon ordre.

Au fond, Prosper n'était pas fâché de voir son père intervenir dans cette vilaine affaire. Toutefois, craignant qu'il n'en résultât une brouille entre les deux familles :

— Que sait-on ? dit il; M. Hervé a pu autrefois manquer de conduite et de prévoyance, mais aujourd'hui que le voilà parvenu à maturité... Dans tous les cas, cher père, promets-moi de le ménager.

— Que t'importe? répliqua le marchand de laines.

Prosper, nous l'avons vu, n'avait pas l'habitude d'aller par quatre chemins; du reste, ne méditant jamais que le bien et l'honnêteté, la franchise lui coûtait peu.

— Père, dit-il, tu veux bien que je t'ouvre mon cœur, n'est-ce pas?

— Je ne demande que cela, mon garçon,

— Je t'ai souvent entendu dire qu'il faut se marier jeune, que c'est une garantie de moralité.

— Oui ; après ?

— J'aime Mlle Hervé.

— La petite Lise ? demanda M. Salneuve en ouvrant des yeux étonnés.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Pas si petite, elle va avoir seize ans.

— Ce que tu me dis là est sérieux?

— Très sérieux, mon père.

— Eh bien, mon garçon, je t'engage à porter tes vues ailleurs, car la fille de M. Frédéric Hervé ne sera jamais ma bru; comme il ne peut encore être question que d'une amourette, tu l'oublieras facilement.

— Mais, mon père, je t'assure...

— Bah! nous connaissons cela; le caprice d'un cœur tout neuf, qui s'accroche à la première jupe venue; il serait débarqué ici, de Paris, une autre jeune fille, que c'eût été la même chose.

— Si tu savais comme elle est bonne, douce, bien élevée.

— Naturellement; puisque tu l'aimes, elle doit avoir toutes les qualités; si elle n'avait que sa digne grand' mère, avec le temps, on aurait pu voir. Je ne tiens pas à l'argent, mais je tiens à l'honnêteté; pas de chevalier d'industrie dans ma famille!... le fils Hervé finira mal, j'en suis convaincu.

— Tu es peut-être bien sévère pour lui, objecta timidement Prosper.

— Mon cher garçon, mon expérience à trente ans de plus que la tienne; d'ailleurs, avant de songer à se marier, il est bon d'être un homme complet, et de s'être fait, par le travail, une position indépendante.

— Cela ne sera pas long.

— J'aime à le croire... Quant à Lise, je te juge incapable d'avoir manqué de respect à une fillette de cet âge en lui parlant d'un amour pour rire, qu'elle ne peut encore ni comprendre, ni partager; laissons-donc là ces enfantillages.

Le jeune homme ne répliqua rien, mais il ne se tint pas pour battu. Le temps est la puissance magique qui change les idées et les choses. M. Hervé pouvait se relever dans l'esprit de M. Salneuve. En ce qui concerne Lise, elle était encore bien jeunette, c'est vrai, mais une fois pénétrée de l'affection qu'elle inspire, — et surtout en récitant chaque jour la fameuse prière, — elle finirait par la partager, et alors bien forts, bien unis, assurés d'une mutuelle constance, s'encourageant l'un par l'autre, ils pourraient attendre et finir par vaincre.

A vingt ans et même plus tard, c'est toujours comme cela; la lutte n'est qu'un stimulant, les obstacles sont des grains de sable les montagnes deviennent des collines.

Toutefois, la petite mercuriale paternelle n'était pas absolument faite pour égayer Prosper; d'autre part, Lise venait d'assister à une scène affligeante; elle avait même dû, fort à contre cœur, y jouer un bout de rôle. La promenade sur l'eau se ressentait un peu de cette situation d'esprit. Le franc rire des demoiselles Salneuve n'avait guère d'écho.

Le jeune homme dirigeait le bateau vers une île où l'on mit pied à terre.

— Si nous cueillions des mûres, proposa à la cadette l'aînée des Salneuve, en l'entraînant vers un petit bois.

Les sœurs les plus chastes ont souvent de ces complicités d'instinct au bénéfice d'un frère qu'elles savent amoureux ou qu'elles présument tel.

— Mademoiselle Lise, demanda aussitôt Prosper, vous partez toujours?

— Hélas! plus que jamais, monsieur Prosper? Tantôt je pouvais encore espérer un peu; maintenant, c'est fini.

— Et avez-vous pensé à ce que je vous ai dit?

— Oui, répondit la fillette en rougissant.

— Vous m'en voulez beaucoup?

— Je ne vous en veux pas du tout... Je l'ai dit à bonne maman pour la consoler... D'abord, c'est le seul moyen de la ramener à Provins.

— Et c'est l'unique raison qui vous fait ne pas repousser mes vœux?

— Elle a bien sa valeur...

— En sorte que, si Mme Hervé restait à Provins, vous ne m'aimeriez pas du tout, du tout, du tout!

— Je n'ai pas dit cela...

— Vous le pensez peut-être?

— Vous me demandez trop de choses, auxquelles je suis fort embarrassée de répondre.

M. Salneuve avait espéré que son fils ne parlerait pas d'amour à la « petite » Hervé; mais quel est le père, le plus respecté, qui n'a pas de ces mécomptes? Peut-être le brave homme se trompait-il aussi en se figurant que la jeune fille ne comprendrait pas.

— Mademoiselle Lise, reprit Prosper, j'ai grand'peur que, d'ici à votre départ, nous n'ayons plus l'occasion de nous revoir: je vous propose un pacte..

— Un pacte, répéta Lise, qu'est-ce que ça peut bien être?

— Une promesse de ne jamais nous marier qu'ensemble, continua le jeune homme, et de nous attendre l'un l'autre aussi longtemps que les circonstances l'exigeront.

— Il serait pourtant à désirer que ce fût bientôt... à cause de bonne maman, répondit l'innocente jeune fille.

— Voilà mon gage, dit Prosper en ôtant de l'annulaire une petite bague d'argent dont le chaton formait une croix.

— Ah! on se donne un gage?

— Elle vient de ma mère, ajouta Salneuve, vous la porterez en souvenir d'elle et de moi.

Nous n'ignorons pas que les « bagues » et les « croix de ma mère » servent de thèmes à bien des railleries; mais le vrai l'est éternellement; bien à plaindre celui ou celle qui n'a pas eu de ces élans juvéniles, en mettant l'avenir sous la pieuse sauvegarde du passé.

L'anneau étant trop large pour les petits doigts de Lise; celle-ci tira de son corsage un cordon de soie, auquel pendaient une demi-douzaine de médailles, et l'y attacha.

— Et que donne-t-on en échange? demanda la pensionnaire avec un gracieux sourire.

— Son cœur d'abord, puis... ce qu'on veut.

— Tenez, dit Lise, en détachant une de ses médailles; celle-là vous portera certainement bonheur: elle a été bénite par notre saint-père le Pape.

Ce fut comme si le notaire y avait passé.

Pendant ce temps, redoutant la réflexion, les influences étrangères, Mélanie et Frédéric achevaient d'ensorceler Mme Hervé. Une si magnifique opération! un gâteau de cette succulence!... c'était à qui en aurait sa part. Sous peine d'être évincé, il importait donc de verser les fonds le plus tôt possible... Pas un seul instant à perdre.

— Bonne mère, disait Frédéric, tu devrais déjà être revenue de chez Me Ginet.

— Tu sais bien, mon enfant, que le dimanche l'étude est fermée.

— On pourrait peut-être la faire ouvrir, insinua la Parisienne.

— J'ai vu passer ce matin Me Ginet dans son cabriolet; il allait à sa maison de campagne; ce sera pour demain.

— Ces notaires! grommela Mélanie; ils n'en prennent qu'à leur aise; est-ce qu'ils ne devraient pas toujours être là?

Nuit agitée dans toutes les alcôves:

— Pourvu qu'il ne survienne pas quelque anicroche, pensaient les époux Hervé.

— Hier matin encore, à la messe, j'étais si heureuse! soupirait bonne maman. Quitter tous mes amis... ne plus entendre prêcher notre bon curé... dire adieu à tout ce que j'aime... c'est bien dur, à mon âge!... Et mes petits pauvres qui, dimanche prochain, trouveront la porte fermée... ils auront beau sonner!

Bonheur à deux — mariage — départ — séparation — bague d'argent — médaille bénite, rêvaient les jeunes gens.

Victor Perceval.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE COMÉDIEN DESAGRÉABLE

On jouait un soir, à la Comédie-Française, les *Fourberies de Scapin*, pour les débuts de X..., acteur bizarre et efflanqué, qui n'avait jamais posé qu'une patte sur les planches d'un théâtre quelconque. Les feuilletonistes le tenaient toutefois pour un comédien qui devait honorablement occuper sa place dans le répertoire comique du passé.

Pour ses débuts, X... était donc chargé d'amuser le public par les coups de bâton qui retombent sur l'échine de Géronte caché dans un sac.

— *Pan!* fit le gourdin.

— *Aïe!* répliqua Géronte.

— *Pan! Pan!*

— *Aïe! Aïe!*

— Le débutant a de l'action, dit à son voisin un des connaisseurs de l'orchestre qui ne manquent à aucune reprise de l'ancien répertoire.

— Il y met même du feu, répondit le voisin,

Pendant quelques secondes, ce fut un dialogue de coups de bâton et de *oh! la la!* qui faisait réellement plaisir à entendre. Jamais les plaintes de Géronte n'avaient été formulées avec de tels accents de réalité ; toutefois les connaisseurs de l'orchestre crurent s'apercevoir qu'aux exclamations du vieillard dans le sac étaient joints certains jurons qui n'étaient mentionnés dans aucune édition de leur auteur favori.

Et quand Géronte sortit du sac, ce fut avec des signes si visibles de douleur et de colère, il passait les mains sur ses reins avec un sentiment si particulier d'endolorissement, que les connaisseurs auxquels rien n'échappe se demandèrent quelle tragi-comédie s'était jouée de l'autre côté de la rampe.

En effet, X... avait outrepassé la vérité dramatique en caressant les épaules de son camarade à coups de gourdin d'une bourre serrée, qu'il n'avait pas demandée au magasin d'accessoires.

Cet évènement excita une indignation générale parmi les sociétaires ; immédiatement ils libellèrent un cahier de doléances contre le débutant, qu'il leur tardait de voir sortir des coulisses; même les gros bonnets, qui avaient été troublés dans leur partie habituelle d'échecs, ne se gênaient pas pour déclarer hautement qu'ils priveraient la Comédie-Française de leur concours si le Ministre leur enjoignait de continuer l'exercice de leur art en compagnie d'un si mauvais camarade.

Le lendemain, X... est mandé « dans le plus bref délai » par le chef de la Division des Théâtres, fonctionnaire de nature bienveillante et courtoise, mais ce jour-là hérissé et hors des gonds.

— Est-ce ainsi, monsieur, s'écrie le chef de division, que vous reconnaissez l'insigne honneur qui a protégé vos débuts dans la maison de Molière?

X... écoutait, deux doigts de la main droite en avant, comme prêt à répondre aux arguments du chef de division par d'autres arguments.

— Votre conduite, monsieur, est sans excuses... Vous vous êtes laissé emporter à des voies de fait contre l'excellent et bon Ariste... Quel motif vous poussait à maltraiter un des plus fidèles serviteurs du théâtre à l'aide d'un instrument que les tribunaux appelleraient contondant?

— Je pensais avoir pénétré à fond dans la pensée de Molière.

— Monsieur, reprit le chef de division en levant les mains au plafond, cessez d'invoquer notre grand auteur comique comme complice de votre guet-apens.

Mais X..., sans se désarçonner, soutenait que, Molière étant un esprit bourgeois et rude du XVIIe siècle, c'est-à-dire d'une époque où la farce du Pont-Neuf se mélangeait à la comédie, il convenait, pour interpréter convenablement *les Fourberies de Scapin*, de ne pas oublier la date où les coups de bâton représentaient un des principaux éléments du comique.

— Le bâton étant admis, disait X..., doit ne pas jurer avec la réalité... Et je croyais être remercié de ma conscience, de mes études et de ma générosité, car c'est sur mes appointements que j'ai fait confectionner, par un bourrelier de ma connaissance, ce bâton de crin, d'un maniement facile.

Alors seulement le chef de division s'aperçut avec terreur que l'être efflanqué qui parlait avec surexcitation gesticulait en tenant un gros bâton et était capable de donner, dans le Ministère, une seconde représentation de la scène du sac.

Se gérant de la main et ne quittant pas de l'œil la sonnette avec laquelle il se préparait à appeler son garçon de bureau :

— Il est de tradition, monsieur, dit le fonctionnaire, de n'employer à la Comédie-Française que des bâtons rembourrés de paille, flexibles au toucher.

— Flexibles au toucher! s'écria X..., quelle tradition est-ce là! Dans quel registre est-elle consignée? Dans quel manuel? Mais, monsieur, les gens qui ont payé pour entrer à la Comédie sont volés! Flexibles au toucher! Ne faut-il pas, au contraire, que ce bâton, levé sur la tête du personnage, retombe avec sonorité sur son échine... Pan! Alors seulement le spectateur trouve quelque agrément à voir le valet corriger son maître. Pan! Pan! Le public se pâme en voyant un Géronte traité de la sorte par la jeunesse. Pan! Pan! Pan!

Le comédien, faisant le moulinet avec son bâton, frappait un ennemi invisible, s'acharnait après les fauteuils et ne respectait pas même le bureau de l'administrateur.

— Vous oubliez, monsieur, que des sociétaires de la Comédie-Française, pour la plupart estimables pères de famille et considérés, ne peuvent être roués de coups.

— Eh! monsieur, les acteurs anglais qui jouent admirablement la comédie, chantent, dansent, se disloquent dans la même pièce, n'en restent pas moins distingués et n'invoquent pas les questions de famille, qui n'ont rien à voir avec les questions de théâtre.

Le chef de division se leva.

— C'en est assez, monsieur, puisque vous ne semblez tenir aucun compte de mes paroles... La Comédie-Française, qui dicte ses lois à l'Europe, ne reconnaît pas la grossièreté dramatique anglaise. Si un tel réalisme triomphait, ce serait la ruine de l'art.

X... salua et se dirigea vers la porte à la grande joie du chef de division, qui voyait s'éloigner l'homme accompagné de son dangereux accessoire; mais, revenant tout à coup sur ses pas :

— J'ai prêté la plus grande attention, monsieur, à vos paroles, dit le comédien. Elles ne m'ont pas convaincu, je dois l'avouer, et j'espère encore que mes convictions auront laissé quelques traces dans votre esprit... Je reconnais que les sociétaires du Théâtre-Français, attachés à une sorte de tradition veule et affadie, n'admettent pas la valeur de mon système; mais, monsieur le chef de division, j'oserai vous demander d'être mon interprète auprès du ministre d'Etat, comme ayant approfondi les textes de Molière. Il me paraît utile, dans l'intérêt des plaisirs de la nation, de créer au Conservatoire une classe de coups de bâton véritablement classiques... Si ma proposition vous agrée, pourrais-je, monsieur, compter sur votre bienveillant appui pour me faire nommer le titulaire d'une chaire si utile à l'art de l'avenir?

. . . . . .

Le comédien X..., heureusement pour sa mémoire, n'a pas son portrait dans la collection des acteurs défunts qui se voient au foyer de la Comédie-Française, car cette image serait voilée comme, à Venise, celle du doge Marino Faliéro ; mais sa mémoire est restée vivace dans l'esprit de tous et plus particulièrement dans celui de l'honnête Ariste, qui me racontait cette aventure en se passant la main sur les reins.

CHAMPFLEURY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE DES MAGASINS

Nous avons vu, à *la Ville de Lyon*, une charmante nouveauté qui fait fureur dans le monde élégant: c'est le galon « étincelle ». Qu'on se figure un lacet, de toutes grandeurs au choix, en tissu d'or, d'argent ou d'acier, plus brillant que le métal lui-même, et l'on aura une idée de cette passementerie merveilleuse. Rien de plus riche, comme garniture, pour une robe de bal, de théâtre, de soirée en un mot, soit qu'on la dispose sur de la dentelle du velours ou du matelassé. On en complète l'effet par des franges assorties en fils d'or ou d'argent. Une sortie de bal en matelassé blanc, garnie de cette façon, a été fort remarquée, ces jours passés, à l'Opéra.

Le comptoir de passementerie de la *Ville de Lyon* offre encore bien d'autres ressources. Nous y voyons des passementeries blanches, entredeux et dentelles, en gros cordonnet brodé de jais blanc, qui sont fort élégantes et d'un très gracieux effet; des entredeux et dentelles en gros tulle noir, brodé au passé en soie noire; enfin, de jolies guirlandes de fleurs, brodées en soie de couleur assortie au sujet, et puis découpées. Ces dernières font ravissantes garnitures de robes de bal.

La *Ville de Lyon* continue d'avoir le monopole des perlures et broderies en tous genres (tabliers, cuirasses, fichus, écharpes, etc.) en tulle et perles: noires, blanches, d'or, d'argent, d'acier bleuté. La maison, sous ce rapport, se charge de toutes les commandes, au gré de toutes les fantaisies.

Nous recommandons les beaux rubans de velours à envers de satin, pour ceintures et nœuds de jupe, qui se font remarquer par leur belle qualité rue de la Chaussée d'Antin, où, au surplus, il n'y a jamais de médiocrité. Ces velours sont très utilement employés pour ferrer les tabliers.

Les écharpes sont tellement à la mode aujourd'hui, pour entourer les jupons en les bridant sur le corps, que nous voulons signaler à l'attention de toutes les femmes de goût les jolis rubans de la *Ville de Lyon*, si propres à cet usage et dont on se sert continuellement. Le damas Renaissance et le natté écossais, dont le frais coloris et les reflets chatoyants séduisent qui les voit, sont les dernières nouveautés en ce genre. On peut se procurer de plus petites largeurs pour nœuds de corsage ou de coiffure.

Parmi tous les gants dont l'excellente qualité et la coupe parfaite sont le plus appréciées, c'est encore le gant *Joséphine* qui l'emporte; une femme soigneuse n'en veut pas d'autre, car il dure indéfiniment. Nous n'avons pas besoin de rappeler que c'est une propriété exclusive de la *Ville de Lyon*.

— La parfumerie de la maison VIOLET n'est pas seulement la plus fine et la plus agréable qui existe; c'est aussi la plus hygiénique et, par excellence, la parfumerie préférée de toutes les personnes délicates. L'explication en est simple: il n'entre dans la préparation des différents produits de cette maison célèbre que des matières premières végétales d'une fraîcheur parfaite et des huiles d'une qualité supérieure; quant aux essences, on les tire des plantes et des fleurs les plus riches en arôme.

Chaque saison réclame, pour l'entretien de la beauté, des soins particuliers; citons, pour l'hiver, parmi les produits de parfumerie qui lui sont le plus favorables, les *glycérines parfumées* (garanties pures) qui remplacent avantageusement n'importe quel cold-cream et dont les arômes, au choix, sont à la violette, au Portugal, au sental, aux fleurs d'oranger, à la rose, etc. Il suffit d'en imbiber un petit tampon de ouate, et d'en lotionner légèrement la peau, sur laquelle on passe ensuite un linge fin. Les pores s'imprègnent de cette suave lotion et le derme acquiert ainsi une élasticité, une douceur parfaites; ses fonctions s'accomplissent mieux et la peau devient d'une fraîcheur éclatante. Un imperceptible nuage de poudre au lis de Cachemyr, si l'on veut, ajoute encore à l'effet de la glycérine en donnant à la peau un velouté incomparable. — La pâte au miel et à la glycérine est excellente, à cette époque de l'année, pour préserver la main de toute gerçure; elle l'adoucit et la blanchit singulièrement.

C'est au *Palais des Abeilles* (rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines) qu'on détaille les produits de la maison Violet. Ce n'est pas seulement une officine rendue célèbre par les trésors de jeunesse et de beauté qu'on y puise; c'est encore un centre élégant et artistique, remarquable par les nombreux objets qui y sont exposés et qui ont tous, de près ou de loin, un rapport quelconque avec la toilette. Nécessaires de toilette de la plus grande richesse, ou d'une simplicité relative, en toutes dimensions; garnitures de cabinets de toilette, grand choix de flacons, jeux de brosses de toute sorte; miroirs et glaces à main, à chevalet, montées sur statuette, quelques modèles d'une grande valeur artistique; caves à odeurs, boîtes à parfums, etc., etc.; sans compter les éventails, dont on trouve une collection charmante et du goût le plus pur.

— Les heureuses modifications apportées dans la fabrication du joli corset *Sultane* l'ont placé au premier rang et contribuent à accroître le très-légitime succès de la maison DE PLUMENT, qui sait si bien suivre les mouvements de la mode. Aujourd'hui, il n'y a pas à dire le contraire, une femme élégante doit avoir la taille longue et mince. Or, comme la nature est souvent en désaccord avec la mode, il faut lui venir en aide et c'est à quoi tend un corset intelligemment établi, le corset *Sultane* par exemple. Ce précieux modèle réalise tout ce qu'on peut imaginer de plus confortable; il est en beau coutil blanc, entouré de peluche dans le bas, de ruban et de valenciennes dans le haut, avec nœud et lacet de soie.

Le corset *cage*, de la même maison, est très apprécié pendant la saison des bals: il est fort léger, étant complètement à jours, ce qui ne l'empêche pas de réunir toutes les qualités qu'on peut désirer. Il soutient le corps avec autant de force que les autres corsets tout en étant plus souple, et, détail agréable, il diminue la grosseur de taille de quatre à cinq centimètres.

Rappelons aussi que la maison de Plument s'inspirant constamment des meilleurs ateliers de couture de Paris, les jupons et tournures y sont toujours coupés d'après les dernières indications de la mode, et que nulle autre maison ne peut fournir de plus jolis modèles. Les deux dernières créations écloses en janvier (rue Vivienne), 33, sont deux petites tournures indépendantes, invisibles: *Ninon* et *Ninette*, d'une coupe ravissante. Les jupons *Pompadour* pour robes à longue traîne, le jupon *Louis XV* et la jupe *Ninon* pour robes de demi-toilette, enfin la jupe *Paméla* pour costumes de ville, sont autant de créations à succès, et tout cela attire plus que jamais les femmes élégantes chez M. de Plument.

LE FLORAL

Si clément que se montre l'hiver, quelques artifices qu'il emploie pour trouver grâce auprès de vous, mesdames, avouez que vous appelez de tous vos vœux le printemps, qui doit ramener avec lui les lilas et les roses! Mais vous avez beau faire: les saisons ne vous sont point soumises, et toutes les prières du monde ne sauraient hâter leur marche. En revanche, si vous voulez faire de l'hiver même un autre printemps en le dotant des fleurs de mai, voici qu'un chimiste ingénieux vous en offre le moyen.

— Le moyen de créer instantanément des fleurs? allez-vous dire: c'est impossible, il faudrait un talisman...

C'est, en effet, d'un talisman qu'il s'agit. Son nom? le *Floral*. Grâce à ce composé chimique qui restitue aux plantes les substances nécessaires à leur alimentation, il ne tient qu'à vous de transformer en toute saison votre appartement en un véritable jardin enchanté. Un kilogramme de *floral* suffit à 30,000 arrosages. Le chaton d'une bague loge la nourriture hebdomadaire d'un camélia.

— C'est prodigieux! Mais ce magique produit doit coûter les yeux de la tête?

Le *floral* ne revient pas à plus d'un centime par plante et par an. On le vend à l'Agence centrale des agriculteurs de France (38, rue Notre-Dame-des Victoires) par jolis coffrets de 5 francs 50. Ainsi, rien de plus simple que de convertir un salon en jardin, et même de développer la production des plantes potagères, car le *floral* s'applique à toutes les cultures, fertilise les terres les plus arides, sans excepter le sable calcaire.

Mieux encore! Trempez dans un peu d'eau saturée de *floral* le joli bouquet que vous tenez à la main, madame, et ces fleurs vivront aussi longtemps que si elles étaient sur leurs tiges.

Vous voyez que les chimistes sont bons à quelque chose!

Ch. D.

Le bal annuel donné par la Chambre syndicale de la bijouterie, de la joaillerie et de l'orfévrerie, au profit de son école professionnelle de dessin et de modelage, a eu lieu le 30 janvier, au Grand-Hôtel, avec son entrain et son éclat accoutumés.

Peu d'instants après l'ouverture du bal, à minuit, et au moment où l'espace commençait à manquer aux danseurs, M. Grivart, ministre de l'Agriculture et du Commerce, a parcouru les salons. Il a complimenté les membres de la Chambre syndicale sur l'éclat de la réunion, et félicité les professeurs de l'École de dessin.

Pendant toute la durée de la fête, une foule énorme n'a cessé des circuler dans les salons richement décorés de tentures et de plantes ornementales empruntées aux serres de la ville.

A l'éclat des lumières s'ajoutait encore l'éblouissement causé par les mille feux des diamants qui paraient beaucoup de charmantes toilettes. Les danses se sont prolongées jusqu'au jour.

L. S.

L. ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Avant de conduire franchement une jeune fille dans le monde, on lui ménage de petites soirées qui sont comme le prologue de cette grande comédie qu'on nomme la vie mondaine, — cela, sans doute, afin de ne pas l'éblouir trop vite! — D'ailleurs, il faut en tout un apprentissage, et le métier de femme du monde est particulièrement compliqué!.. Aussi, les mères vigilantes organisent-elles des réunions fort triées, où les jeunes filles sont en majorité et les jeunes messieurs rigoureusement exclus. Point d'excès de toilette et pas l'ombre de coquetterie ; le temps est employé à faire de la musique, à jouer des charades, des proverbes, voire la comédie. Le choix des pièces est bien un peu embarrassant, mais on sauve tout en s'en tenant au classique!

Voilà ce qui se passe depuis plus d'un mois dans un élégant hôtel du quartier de la Madeleine, où les répétitions sont dirigées par une des plus charmantes pensionnaires de la Comédie-Française. Un jour, il s'est trouvé que la troupe était si bien exercée, et si habile, que les amis des amis briguèrent l'honneur d'assister à une de ces représentations. Il y eut un moment d'effroi et d'hésitation parmi tout ce jeune monde, mais enfin on céda : c'est ainsi que de timides jeunes filles de quatorze à dix-sept ans ont joué, ces jours passés, la comédie des *Plaideurs*, avec tous les costumes et accessoires, devant un public d'élite et des plus nombreux, vu la circonstance.

Jolies au possible, sous leurs pourpoints en velours, avec leurs magnifiques cheveux bouclés, — ou d'une drôlerie achevée, drapées dans leurs robes de juges, — nos jeunes actrices ont été fort applaudies : ce n'était que justice. La verve comique et l'excellente diction de l'Intimé et de Petit-Jean ont surtout transporté les assistants.

La pièce finie, nos jeunes filles ont reparu en élégante toilette de soirée : robe de barège blanc, cuirasse et tablier de faille rose; robe de taffetas bleu ciel, à petits volants échiquetés, recouverte de fine mousseline blanche; robe en algérienne rouge et blanche, ornée de velours noir ; robe de faille noire, avec écharpes et fichu paysanne en tulle blanc, boutons de roses et nœuds bleus, etc., etc. Rien de plus frais que toutes ces gazes, ces barèges, ces tulles, sinon le visage de celles qui les portaient.

P. N° 247. — Coiffure de soirée.
Modèle de Mmes Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

La toilette à faire dans les réunions de l'ordre de celles dont nous venons de parler est souvent embarrassante : les demi-mesures ne plaisent pas à tout le monde et l'on n'est pas toujours organisée de façon à répondre à ce genre d'exigences. Il y a des femmes qui ne connaissent que le corsage montant ou le corsage décolleté ; elles ne sortent pas de là. Ne leur parlez pas de fichus : elles en ont horreur; vous les verrez les épaules tout à fait nues, ou bien entièrement couvertes, jamais *voilées*. Nous ne comprenons pas ce sentiment, car on fait de ravissantes choses en fichus, et rien n'est plus gracieux ni plus seyant que certaines combinaisons. Celle-ci, par exemple : — Sur un corsage décolleté en faille bleu électrique, un fichu paysanne en dentelle blanche, tombant au milieu du dos, resserré à la taille devant par trois barrettes en faille bleue, boutonnées au corsage ; de là, les deux pointes du fichu s'écartent en flottant assez bas sur le tablier de la robe. Des volants en dentelle assortie au fichu, avec des bouillons de tulle, terminent le bas des manches courtes, les amenant ainsi jusqu'au coude. Le tout forme un ensemble charmant, copié sur l'une des toilettes de Mlle Pierson dans la nouvelle pièce du Gymnase, *Mlle Duparc*.

L'idée de ces barrettes est fort heureuse et il est facile de la faire valoir ; on peut avoir des barrettes mobiles qui serviraient ainsi à plusieurs corsages et à différents fichus de dentelle noire ou blanche ; on les ferait pour cela en velours noir, passementerie de jais, ou galon étincelle d'or, d'argent, d'acier... la folie du moment.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La dentelle règne en maîtresse aujourd'hui : non-seulement on en fait des fichus, mais on s'en sert beaucoup comme garniture de robe ; une femme qui en possède un certain *stock* peut considérer cet avantage comme fort précieux : c'est un fond de toilette inépuisable. Malheureusement c'est un capital dont l'intérêt n'apporte rien à la bourse : aussi est-il un certain nombre de mondaines fort élégantes qui se contentent d'imitations. Il est vrai qu'il y en a de parfaites, au point de tromper le plus fin connaisseur. Les imitations à la mode sont : la blonde, le point à l'aiguille, et l'Angleterre qui revient en faveur. Les tulles noirs ou blancs, brodés au plumetis et au passé, sont quelquefois préférés aux imitations ; ils ont une valeur intrinsèque plus réelle ; c'est surtout pour les toilettes de cachemire qu'on les emploie.

Les écharpes continuent à tenir une place importante dans le domaine de la toilette ; une robe nouvelle en a au moins une. C'est joli, du reste, et comme on n'emploie pour cet usage que des étoffes souples (cachemire, barège, crêpe de Chine, damas Renaissance, gaze, tulle, etc.), on en fait ce qu'on veut. C'est chose étonnante que le parti qu'on peut tirer d'une écharpe : on la drape, on la tord, on la tend, on la baisse, on la relève ; elle se fait tantôt plate, tantôt bouffante ; large ou étroite aussi, selon la circonstance ; enfin, le goût et l'originalité aidant, une couturière peut réaliser, par ce moyen, une toilette charmante.

Dentelles, écharpes, fleurs, perles et rubans, voilà les principaux éléments des toilettes les plus admirées aux réunions élégantes de la saison.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 247.

COIFFURE DE SOIRÉE. — Cet élégant modèle consiste en un pouff de dentelle noire, mélangée de coques de ruban, avec des roses sur le côté et deux petits oiseaux (bengalis) aux ailes déployées. De grandes barbes de dentelle, qui se rattachent au pouff, forment une sorte de mantille, et l'extrémité de l'une d'elles vient se rattacher à l'autre sous une rose près de l'oreille ; le bout de la seconde barbe retombe naturellement.

G. N° 484.

TOILETTES DE BAL. — 1. Cette robe, très élégante, se compose de devants de forme princesse, en faille bleu électrique, avec corsage décolleté ; le dos du corsage et le derrière du jupon, qui est à longue traîne, sont en faille blanche recouverte de gaze argentée, bouillonnée et coulissée du haut en bas. Les devants de la jupe sont plissés sur les côtés et garnis d'un coquillé en dentelle blanche. Un large revers en faille bleue, avec boutons blancs, relie le devant du jupon à la partie de faille blanche qui forme le dos et la traîne. — Deux écharpes en gaze argentée, fixées aux épaules par des branches d'acacia rose viennent se réunir au milieu de la jupe en formant un nœud à bouts flottants, soutenant des branches d'acacia rose.

2. Robe princesse à longue traîne, en velours nacarat, ouverte devant sur un jupon de faille blanche recouvert de tulle blanc bouillonné et coulissé en biais, de façon à former un capitonné. La jupe de dessus, en velours, est elle-même doublée de faille blanche, retournée sur les bords ; les côtés sont découpés de manière à former de gracieuses ondulations et à laisser voir la doublure blanche. — Corsage décolleté en carré, entouré d'un biais de faille blanche et fermé devant par un lacet blanc. Dentelles ruchées en collerette autour du corsage et des manches ; nœuds de ruban blanc aux épaules. — Collier de perles fines au cou ; étoiles en diamants dans les cheveux.

G. N° 491.

SORTIE DE BAL, vue de face et de dos. — Ce vêtement, en matelassé blanc, garni de cygne, affecte la forme du mantelet devant, avec ses longs pans carrés, et du dolman par les manches et le dos. La manche est légèrement relevée, au-dessus de la pointe, par un nœud de satin blanc, dont le milieu est garni d'un motif en passementerie. Deux galons blancs rayent la manche à partir du nœud jusqu'à l'épaule, où chacun est fixé par un macaron en passementerie et de jolis glands. Des boutons en satin et cordonnet ornent en échelle le milieu de ces galons. Des boutons semblables, quoique un peu plus gros, garnissent les devants. — Le dos, très étroit, est cintré et fendu dans le bas ; les manches forment les coutures de côté. Le milieu du dos est orné de galons et de boutons, comme les manches, avec un large nœud pour terminer le bas.

Détails de modes.

(Fig. 1, 2, 3. — Page 75.)

1. Chapeau *Page* en dentelle noire perlée ; fond mou, passe aplatie à la Marie Stuart, et barbes de dentelle réunies sur la poitrine sous un nœud de ruban. Doux griffes de jais ornent le fond du chapeau, en avant ; des roses placées derrière et sur le côté complètent le tout.

2. Chapeau en feutre gris fer, à calotte basse et passe enlevée, bordée d'un galon assorti ; une grande plume gris clair traverse le haut de la calotte pour retomber sur le côté derrière. Le dessous du chapeau est garni d'une torsade en faille gris clair avec un nœud en pareil et une rose épanouie au milieu.

3. Bonnet du matin en nansouck. — Fond mou entouré de bandes en broderie anglaise formant bavolet derrière ; ruban sur le pied, noué devant et derrière.

Description de la gravure coloriée n° 1201 *D.*

1. Chapeau genre *Paméla*, en velours marron, tendu sur la passe et le fond. Deux écharpes, en faille marron et faille rose vif, entourent la calotte et leurs bouts affilochés retombent en arrière avec de larges coques. Une touffe de plumes blanches orne le chapeau ; groupe de coques roses sur le côté, dessous.

2. Chapeau en damas Renaissance et faille gris perle. Fond mou, entouré d'une draperie, avec de larges coques sur le côté. Ces dernières sont fixées par une branche de feuillage de jais noir, coques de faille derrière, se groupant avec des roses et un feuillage noir. La passe relevée en diadème, est bordée de velours noir et garnie d'une rose avec feuillage perlé.

3. Chapeau *Page*, à fond mou en soie noire et tulle noir perlé de jais. Un large diadème, couvert de broderies de jais formant une jolie guirlande de fleurs et de feuilles, constitue la passe et entoure le fond mou. Ce diadème se termine derrière sous des coques de faille maïs, accompagnées d'une barbe en tulle et dentelle perlés, et qui tombe sur le catogan. Une plume maïs, prenant pied derrière, traverse la calotte, et la pointe vient tomber sur le milieu du diadème près d'un groupe de roses. Un tour de tête en dentelles noires perlées de jais complète le chapeau.

4. Aumonière en velours noir, brodé de fleurs en soie blanche, avec frange de soie blanche au bas.

5. Bonnet du matin en nansouck. Fond mou entouré de bandes brodées coquillées en diadème sur le devant, avec coques de ruban rose. Ce ruban vient former derrière quatre bouclettes tombant sur une large barbe à bords brodés.

6. Coiffure d'appartement (inclinée sur le dessin, de façon a présenter la face et le fond) en blonde espagnole blanche. — Barbe disposée en fanchon sur le chignon ; les bouts, longs et arrondis, sont garnis au milieu d'un ruban bleu. Une traverse en ruban relie chaque côté de cette barbe, au-dessus de la coiffure ; ce dessus est formé d'un coquillé de blondes et d'un large nœud de coques de ruban.

7. Cuirasse de soirée en faille ou velours bleu pâle, rayée en biais d'entredeux en dentelle blanche perlée de jais blanc, puis garnie d'une dentelle semblable sur tous les bords. Un plissé en crêpe lisse blanc entoure l'ouverture du cou.

8. Col en toile blanche et biais en batiste écrue.

Description de la gravure coloriée n° 1204 *B.*

Substituée à la gravure 1201 D, pour les abonnées qui en ont fait la demande.

1. TOILETTE NÉGLIGÉE. — Robe de chambre en flanelle blanche molletonnée, à rayure indienne bleue chiffrée. Cette robe, de forme princesse, est justée à la taille par une ceinture noire ou de même étoffe. Boutons de nacre du haut en bas. Parements aux manches et poches sur les côtés. — Lingerie plissée.

2. TOILETTE DE VISITE, en faille havane et matelassé marron. — Jupon à demi-traîne, en faille derrière, où il est couvert de plissés très fins ; le devant, en matelassé, est garni au milieu de nœuds de faille ; ce milieu est lui-même encadré de plissés en faille qui entourent le bas du matelassé. —

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Corsage en matelassé, sans autre garniture qu'un col en faille ruchée; manches coulissées en faille, terminées par un double cornet plissé. — Chapeau de velours noir, à diadème de velours rouge; larges coques noires dessous et dessus, avec une longue plume amazone blanche.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 20.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE VISITE. — Jupon en vigogne, à traîne peu sensible et unie; le bas, devant, est plissé à plis plats, puis garni de biais superposés formant trois larges dents; les pointes et les creux de ces dents sont traversés par des quilles en velours marron, qui se terminent en triangles sur le plissé. — Tunique en matelassé couleur noisette, ouverte devant et bordée d'un velours marron. — Corsage en matelassé pareil, à longues basques rondes entourées de velours et de franges; le haut est orné d'un col ouvert et rabattu en velours marron garni de franges; les manches, terminées en cornet, sont garnies de même. — Chapeau en matelassé bordé de faille assortie au jupon; plume amazone sur le dessus et roses sur le côté.

ÉCHOS DE LA MODE

Un très beau bal, l'autre vendredi, chez Mme H. G. Un hôtel construit à souhait pour une fête, des salons de danse éblouissants, une serre, une galerie entière de camélias et de plantes

1. Chapeau *Page.*

rares, un souper servi au milieu des palmiers et des roses, — à de petites tables où l'on était très gai, et où les asperges en branches et les fraises abondaient, — et des toilettes, enfin, des toilettes !... La dentelle frissonnant, les broderies d'argent chatoyant, les pierreries étincelant, toutes les muses du million chatoyant sous ces lambris. Bref, l'or ruisselait sur les robes des femmes, sur les meubles, et jusque sur les murs.

Quel malheur que, dans ce beau pays de finance où toutes les splendeurs se réunissent, les cœurs seuls ne soient pas toujours des cœurs d'or!

Voici quelques toilettes de ce bal :

D'abord, la maîtresse de la maison, Mme H. G., en robe bleu turquoise, tulle et faille, parée de merveilleuses franges d'argent.

Sa sœur, en tulle soufre, parée de côté d'un large ruban sur lequel étaient jetés des diamants, des émeraudes, des rubis. Très heureuse idée, cette pluie de pierreries en châtelaine.

2. Chapeau de visite.

La duchesse d'Ab... Grande traîne ayant la forme d'un manteau de cour, en armure blanche, bordée de velours poupre; devant, des volants de point d'Angleterre se détachant sur du velours pourpre, et mêlés de franges d'or. Corsage Marguerite (la Marguerite de Faust) en armure blanche, bordé d'une dentelle blanche cousue sur du velours pourpre. Frange d'or et dentelle autour des épaules. Les cheveux noirs, adorablement coiffés, étaient étoilés de tant de diamants qu'on eût dit une reine de la nuit descendue parmi les mortels.

3. Bonnet du matin.

Mlle D., en tulle blanc. Trois tuniques embaumées de roses blanches. La traîne en pékin blanc, le corsage marquise Louis XVI à longue pointe, avec la manche remontant bien sur l'épaule, un

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

peu bouffante et fleurie d'une rose blanche. Des roses blanches semées dans de beaux cheveux bruns à longues boucles naturelles.

Une dame a fait un grand effet en costume de chasse Louis XIII. Grande et bien faite, elle portait à merveille la robe de satin gris à galons d'argent; la longue casaque, attachée par des bouffettes de ruban bleu, dessinait la plus belle taille du monde. Un grand col rabattu et des manchettes en toile garnis d'une vieille et superbe dentelle de famille, le grand feutre empanaché, des grappes de boucles blondes, les gants de daim à revers, tout, jusqu'au loup, était de l'époque et porté avec un grand air.

L. S.

CHRONIQUE MONDAINE

Avec les belles journées qui ont valu à Paris un printemps anticipé, le bois a fait sa réouverture et pris un air de fête. L'avenue de l'Impératrice, le tour du lac et les allées à la mode, — car le bois a ses allées où souffle le bel air et celles qui ne sont bonnes qu'au commun des promeneurs, — revoient les voitures s'allonger en file.

Londres offre dans ses promenades publiques un plus grand nombre de beaux chevaux que Paris; mais, nulle part, on ne trouve, comme en France, une harmonie aussi complète dans la tenue de l'équipage, une alliance aussi sûre de l'élégance et de la correction.

Un des grands charmes du bois, par ce ciel bleu et ce temps sec, est la promenade à pied, soit dans l'allée qui borde le lac, soit dans l'avenue des acacias. On descend de voiture à mi-parcours du lac: on s'accoste, on se groupe, et, tout en devisant, on arpente à bon pas l'avenue. Cette marche en plein air est extrêmement favorable aux femmes; elle leur permet de montrer leur toilette et l'élégance de leur tournure. Rien d'irrésistible comme une femme qui sait bien marcher, et il y a tout un art chez la femme française, dont le bois permet en ce moment l'étude la plus intéressante et la plus complète.

Pour ces promenades, le costume court est de rigueur. Il se fait à présent à deux jupes; la première, retroussée, a un par-devant comme le tablier de Toinon. Ce revers est d'une autre nuance ou de teinte plus foncée que le fond même de la robe. Il a sa répétition au corsage. On le brode d'un bouquet de couleur, on le garnit de passementeries; c'est le point lumineux de la toilette. Se relevant par devant, les tuniques se retroussent infiniment moins par derrière. Elles affectent la forme adoptée par les Finlandaises pour leur costume, d'une coupe si gracieuse. Des fourrures, des galons métalliques, des guirlandes de fleurs en velours ou en peluche, en sont les garnitures. On compose, en variant les couleurs des jupes et en assortissant les manches à la nuance des revers du corsage et de la tunique, des toilettes d'une charmante fantaisie. Les revers à carreaux écossais, avec jupon assorti, sont d'un effet très heureux.

L'emploi d'étoffes à rayures, que l'on « contrarie » — ainsi disent les couturières — pour la tunique et la jupe, produit aussi des costumes d'un cachet très particulier et très élégant. Mlle Marie de Ligne portait, l'autre jour, un costume ainsi rayé de trois tons bleu, d'une grâce parfaite.

Puisque le nom de Mlle de Ligne nous est venu sous la plume, nous ne serons pas indiscret seulement envers sa robe, et nous en profiterons aussitôt pour annoncer la grande union qu'elle va contracter. Mlle de Ligne épouse le comte Potocki, fils aîné du comte Alfred Potocki, l'un des amis les plus intimes de l'empereur François-Joseph, et qui possède des terres immenses en Gallicie.

La gracieuse fiancée, fille du feu prince Henri de Ligne, et dont la mère est une Talleyrand-Périgord, a pour aïeul le prince Eugène de Ligne, président du sénat de Belgique, et pour tante la duchesse de Bisaccia. Elle a été élevée à Paris dans le bel hôtel de sa famille, rue de Babylone, et la nouvelle de son mariage rencontrera en France autant de sympathies qu'en Belgique.

A Vienne, où elle est appelée à se rendre après son mariage, tout lui montrera vivant encore le souvenir de son illustre aïeul, le feld-maréchal prince de Ligne, cet homme de tant d'esprit, « le seul étranger, a dit Mme de Staël, qui, dans le genre français, soit devenu modèle au lieu d'être imitateur. »

Le prince habitait à Vienne une maison sur le rempart, sorte de tour qui n'avait qu'une pièce par étage. Là venait affluer périodiquement, a raconté le comte Ouvaroff, tout ce que Vienne offrait de plus recherché, soit en vieilles femmes au ton exquis et aux grandes manières, soit en femmes jeunes élégantes et pleines d'agrément.

Le salon du prince, grisâtre, modestement meublé, était si étroit qu'il était difficile de s'y placer debout quand il y avait du monde. Mme de Staël fut l'hôte fêtée et charmée de ce salon en 1808.

— Je viens mettre mon fils à l'école du génie, dit-elle au prince en y entrant.

— Il y était dès sa naissance, madame, lui répliqua le feld-maréchal en s'inclinant.

On aimerait à s'étendre sur ces séduisantes individualités du passé, mais le présent nous réclame, et il nous faut revenir aux choses du jour.

Le carnaval ne fait pas aussi piteuse mine qu'on était tenté de le craindre tout d'abord. Chacun commence à se piquer d'hospitalité et à s'occuper des cartes d'invitation. La comtesse de Brimont, née de Sesmaisons, a donné un bal de jeunes filles, plein d'entrain et de gaîté, dans son hôtel de la rue de la Faisanderie, et on a dansé et cotillonné chez le général baron de Berckeim. On admirait beaucoup, à cette soirée, Mlle Henriette d'Audiffret-Pasquier, fille du duc député, dont la grâce radieuse fait sensation cet hiver dans les salons de Paris.

Voilà pour le passé, et remarquons, à ce sujet, par parenthèse, que les journaux ont parlé à tort de bals chez la princesse de Wagram et chez la princesse Troubetzkoï. On n'a dansé ni chez l'une, ni chez l'autre des deux princesses. Le 11 février, il y a eu grande soirée chez la baronne Alphonse de Rothschild, qui a préludé à ses réceptions à grand nombre par une série de brillants dîners.

Avec le second bal de l'Élysée semble s'être terminée la série des fêtes officielles. Il est à regretter que M. Ferdinand Duval, négligeant les traditions d'hospitalité de ses prédécesseurs, n'imite pas, au palais du Luxembourg, l'exemple que lui a donné le maréchal de Mac-Mahon à l'Élysée. Il est des situations où le rôle d'amphitryon fait partie des charges d'État. Tandis qu'on danse dans toutes les préfectures de France, même dans celles de troisième ordre, la préfecture de la Seine sera-t-elle la seule où ne résonneront point les violons? ...

Si une partie de la société artistique tarde encore à reprendre ses réceptions du soir, en revanche on a recommencé, sur toute la ligne, les *ricevimenti* diurnes. L'usage des réceptions de quatre heures se généralise même beaucoup cette année. Le thé et les gâteaux sont de rigueur à ces causeries qui, dans certains salons du faubourg Saint-Germain, présentent le spectacle animé de trente personnes, venues simplement en visite, réunies à la fois.

Le salon des femmes qui donnent ces *ricevimenti* n'est pas a confondre avec le salon de celles qui ont un jour le matin. Dans ceux-ci, on cause de la pluie et du beau temps, des niaiseries et des riens du monde; on y vient pour faire une politesse à la maîtresse de la maison, et rien de plus. Dans ceux-là, il y a un fond de société qui s'y réunit le plus souvent possible; la conversation s'y élève parfois à une hauteur où on ne la trouve pas

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

partout. C'est là que se font les petites nouvelles et les petites réputations.

Bruxelles, en ce moment, est tout aux fêtes du mariage de la princesse Louise de Belgique, fille aînée du roi, avec son cousin le prince Philippe de Saxe-Cobourg-Gotha. Les princes de la maison d'Orléans, l'archiduc Joseph d'Autriche, le prince de Galles, le roi de Saxe sont à Bruxelles pour ce mariage. Le roi de Danemarck a chargé le comte de Moltke, son sympathique chargé d'affaires à Paris, d'aller le représenter à la cérémonie.

Très prochainement le nouveau couple se rendra à Paris, où il sera l'hôte du duc d'Aumale. Mme la comtesse de Paris étant alors complètement rétablie, des réceptions seront données, à cette occasion, au faubourg Saint-Honoré.

BACHAUMONT.

MENUS PROPOS

Le tunnel qui doit réunir la France à l'Angleterre n'est pas encore près d'être construit, mais il est décidé qu'on va s'occuper des travaux préliminaires, et pourquoi cet essai ne réussirait-il pas aussi bien que le percement du Mont-Cenis ?

Dans une dizaine d'années, quand le tunnel de la Manche sera inauguré, on peut s'attendre à de beaux cris d'étonnement dans le public. Mais rien ne vaudra, dans ce genre, la stupéfaction des badauds à l'époque des premiers chemins de fer.

On trouvait dans tel grand journal, qui parlait des travaux de la ligne de Paris à Orléans, des exclamations de ce genre :

« Où s'arrêtera le progrès? Les ouvriers creusent en ce moment, aux environs d'Etampes, une tranchée qui n'aura pas moins de 110 pieds de long, et dont la profondeur atteindra 24 pieds. Ce travail est digne des Romains. »

Il y eut aussi un couplet qui est resté célèbre. Le voici, tel que Lepeintre jeune le chantait dans *Renaudin de Caen* :

Oui, l'on m'a dit des choses surprenantes
Touchant le chemin projeté ;
Mais elles sont trop étonnantes:
C'est à ne pas y croire, en vérité !
On dit que, grâce à la vapeur humide,
Bien loin d'éprouver du retard,
Les voyageurs, tant la course est rapide,
Arriveront la veille du départ !

Auteurs : MM. Duvert et Lauzanne, les deux féconds écrivains qui ont laissé de si joyeux souvenirs dans les annales du Vaudeville.

*
* *

Petit dialogue entre deux avares :

— Cher ami, j'ai toujours voulu vous consulter là-dessus : qu'est-ce que vous buvez à vos repas ?

— Dame ! ce n'est pas du vin.

— Je ne vous en ferais pas même la question. Mais, alors...

— Eh bien ! de l'eau de Seine.

— Vous êtes un prodigue et voilà tout. Vous faites des notes chez les Auvergnats qui montent ce coûteux liquide dans les appartements.

— Alors, indiquez-moi un procédé plus économique.

— On boit de l'eau de Seine, mais on la coupe avec de l'eau de puits !

*
* *

C'était après un grand dîner chez madame de Z..., — une femme qui serait charmante si elle n'avait la déplorable manie de *poser* toujours.

Quelques-uns de ses convives ayant manifesté l'intention de passer au salon pour fumer, elle les retint par ces mots :

— Mon Dieu ! messieurs, restons donc encore un instant ici pour causer : la table n'est pas *louée*...

— Ça, c'est vrai, riposta le bambin de la dame; il n'y a que la nappe, les serviettes et les couverts... tout le reste est à maman.

*
* *

Charles Monselet nous contait dernièrement un mot de sa domestique, qui vaut toutes les naïvetés connues.

Il y a huit jours, le spirituel écrivain était forcé de s'absenter.

— Joséphine, dit-il à sa bonne, si M. X... venait, vous lui diriez que je serai de retour la semaine prochaine.

— Et s'il ne venait pas, Monsieur, *que lui dirais-je?* répondit elle naïvement.

Ch. D.

UN BAL A MENTON

Nous sommes en carnaval et l'on en profite à Menton.

La comtesse de P... a donné un fort joli bal où l'on a beaucoup et spirituellement intrigué sous le masque. La comtesse raffole de ces sortes de fêtes dans lesquelles l'imprévu et le mystère ont leur place, et, pour que son plaisir et celui des invités fût bien complet, pour que l'incognito ne fût pas pénétré, — sans pourtant laisser les intrus s'introduire dans son bal, — elle avait posté son vieux maître d'hôtel dans une logette établie dans le vestibule ; il était chargé de reconnaître ceux qui entraient. Avant donc d'arriver dans les salons, on passait dans la logette où l'on soulevait son masque et, chaque fois, le vieux domestique de confiance criait aux laquais : « Laissez aller. »

Ce bal a été, tout ensemble, amusant et brillant : les costumes historiques étaient d'une exactitude rigoureuse, les costumes de fantaisie très nouveaux et d'une originalité très personnelle.

La comtesse de P... était magnifique en dame russe, avec la tiare enrichie de pierres précieuses de toutes les couleurs, et d'où s'échappait le voile blanc.

Un instant, il s'est trouvé réunis dans un quadrille des couples si peu assortis que, d'une commune voix, on les a immédiatement baptisés « le quadrille des antithèses ». Ainsi « l'homme aux rubans verts » conduisait dame Folie qui agitait fort gentiment sa marotte ; Van Dick menait une marquise Pompadour un peu trop pomponnée ; un Incroyable était avec une sauvagesse en maillot couleur peau bronzée et chemise de mousseline ; enfin, un grand Méphisto tenait la main de la Marguerite la plus blonde et la plus candide.

Le succès de la soirée a été pour un Pierrot.

Le jeune et déjà célèbre médecin qui s'était ainsi déguisé avait, par un malentendu, reçu son invitation la veille au soir seulement. Impossible, en si peu de temps, de se commander un costume à Paris ou à Turin. Notre docteur ne voulait pas non plus renoncer à la fête. — On ne lui réussira bien, à Menton, que le banal costume de Pierrot ; soit, il saura le rendre élégant en enlevant à tous les jardins leurs violettes de Parme et en en couvrant littéralement son costume. — Cinq ouvrières accomplirent ce travail en une heure.

Ce n'était plus un homme que ce médecin, mais un odorant bouquet. Toute la soirée, il fut entouré et... dévalisé, ce qu'il laissa faire de bonne grâce. A minuit, il ne restait plus, sur l'étoffe blanche, que des bouts de petites tiges vertes retenues par des fils.

V. P.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE 6. N° 484. — DESCRIPTION, PAGE 74.

TOILETTES DE BAL.

Modèles de Mlle Marie Bataillon (rue Thérèse, 5).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Leroy, imp. r. des Marais, 60. Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu, 92.

Chapeaux de Mme Mélice, rue de Richelieu, 8.

Corsets de P. de Plument, r. Vivienne 33. Eau de Cologne des Sultanes, r. Vivienne 33.

Eau Gauloise de Mme V. Rolande, r. de Provence 4. Velouline Viard, Pl. du Palais Royal 2.

Entered at Stationers Hall.

LONDON Ad. Goubaud And. Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 491. — DESCRIPTION, PAGE 74.

SORTIE DE BAL

Modèle de Mlle Kœnig (rue Monsigny, 19).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

BONNE MAMAN

(NOUVELLE. — SUITE.)

V

M. Ginet était un de ces notaires de province, synonymes de délicatesse et de probité, — dont la race s'altère quelque peu, — qui d'une main reçoivent les épargnes de leurs clients, et de l'autre, les placent sûrement, honnement, loyalement, à deux ou trois pour cent... Riez, messieurs les brasseurs de primes, dont les dupes ne touchent que... des larmes!

Le notaire avait souvent à lutter contre cette manie, ou plutôt contre cette faiblesse des vieilles gens, qui, surtout dans les campagnes, se dépouillent de leurs propriétés au profit d'enfants qui négligent de leur en payer la rente, ne le font qu'en rechignant, trouvent que le rentier a la vie dure, et, parfois, ne se font aucun scrupule de hâter sa mort. Les rôles de cours d'assises sont là pour en témoigner.

Il ne négligea rien pour détourner Mme Hervé de son funeste projet; il lui peignit, sous les couleurs les plus sombres, l'avenir qu'elle se préparait; il lui cita des exemples, à elle parfaitement connus, qui n'étaient pas faits pour encourager. Rien ne fit: la pauvre femme était sous l'impression de cette simple phrase, dont l'adroite Mélanie l'avait poignardée : « Si ce sacrifice devait » vous coûter des larmes, que le bonheur de vos enfants serait » impuissant à soulager, nous n'en voulons pas à ce prix. » Elle se voyait sous le coup de ce reproche éternel de leur avoir fait manquer un coup de fortune; et, pour rien au monde, dût-elle s'y ruiner, elle ne voulait de ce remords pour sa conscience.

La mission du notaire n'allait pas plus loin que les remontrances. Peut-être aurait-il pu susciter des retards, créer des obstacles; mais, du moment qu'il s'agissait d'une affaire urgente, encore fallait-il que le sacrifice pût porter ses fruits. Le capital de Mme Hervé étant placé dans les meilleures conditions, ce fut donc dans l'intérêt même de sa cliente que, grâce aux fonds dont il pouvait disposer, Me Ginet se prêta à un virement momentané, qu'il aurait toujours le temps de régulariser.

— Vous aurez vos quarante mille francs dès demain, dit-il à sa cliente, en la reconduisant; quant à la maison, il faudra lui trouver un acquéreur.

Et, pris d'une tendre pitié, au moment de la quitter, en lui serrant la main :

— Vous ne voulez pas que je fasse prendre des renseignements à Paris sur la spéculation que projette M. votre fils ? demanda le digne homme.

— Le temps nous manque, répondit la veuve. D'ailleurs, Frédéric n'est pas homme à se lancer légèrement dans une affaire douteuse; il a calculé celle-là par sous et deniers.

Restait Josette, à laquelle il fallait apprendre la fatale nouvelle. Pendant quelques instants, la pauvre fille en resta muette, l'œil dilatté, comme pétrifiée de surprise et de douleur... puis, ce fut un déluge de lamentations et de larmes.

Frédéric essaya d'atténuer le coup, en faisant miroiter la pension de cent écus qu'il avait « l'intention » de lui servir.

— Gardez votre argent, répondit Josette; la blessure n'est pas là. Dieu merci! les bras sont encore solides, il y a encore de bonnes âmes à Provins: les vieilles gens n'y meurent pas de faim... Mais on ne me fera jamais accroire que madame parte de son plein gré; il y a là-dessous de la gabegie qui ne me regarde pas; si on se tait, on n'en pense pas moins...

Habituée à son franc-parler, Josette appelait cela se taire.

— Du moment que madame peut se passer de mes services, reprit-elle; si elle ne tient plus ni à sa maison, ni à son jardin, ni à ses bêtes, ni à moi, ni à rien, ni à reposer un jour dans le même cimetière, à côté de défunt mon maître; si elle se plaît mieux là bas, avec vous, dans cette grande caverne, où il faut tenir en pleine rue ses mains sur ses poches, de crainte des filous, elle ne doit pas se gêner pour moi... J'ai donné, pendant trente ans de ma vie, mon travail, mes forces et mon attachement; on m'a rendu de l'argent; nous sommes quittes, n'est-ce pas ? et je puis devenir ce que je voudrai.

Sur ce, comme Coriolan chez les Volsques, Josette se retira dans sa cuisine, où rien ne l'empêcha de compléter ses imprécations.

Moins d'une heure après, la ville savait que Frédéric, un mange-tout, un sans cœur, un propre à rien, — qui mourrait sur l'échafaud, — venait enlever sa mère.

C'était la journée aux assauts; à peine Mme Hervé échappait-elle au notaire et à Josette qu'elle vit apparaître un troisième censeur sous les traits de M. Salneuve.

Le marchand de laines était un homme franc et brusque, aussi peu habitué à marchander la vérité qu'à l'enguirlander de périphrases émulsives.

Le premier mouvement de Frédéric fut de lui laisser la place libre; mais sa femme le retint en lui coulant à l'oreille que, sous peine de sombrer au port, il fallait tenir tête à l'orage.

— Chère madame, dit-il à la veuve, sans se préoccuper de la présence des Parisiens, il n'y a pas bien loin d'un quart de siècle que nous nous connaissons; c'est dans cette maison même que, sous la direction de feu votre mari, j'ai appris mon métier. Je crois encore l'entendre me dire à son lit de mort, en me serrant la main: « Salneuve, mon vieux, je pars et tu restes: j'ai un fils, mais c'est comme si je n'en avais pas... »

— Monsieur, interrompit Frédéric, vous oubliez...

— Ce n'est pas moi qui parle, c'est votre père... « mais c'est comme si je n'en avais pas, répéta le marchand, ma situation commerciale est bonne; je laisse même une petite fortune... Cependant, il faut tout prévoir : ma femme est faible, sans défense et sans énergie ; elle adore son Frédéric, ce dont je n'ai pas la force de lui en vouloir; s'il arrivait jamais que ce dernier lui demandât un sacrifice qu'elle ne doit pas faire, je compte sur toi pour t'y opposer de toute la force que te prêtera le dernier vœu d'un mourant. » Eh bien! poursuivit M. Salneuve en changeant de ton, je crois que le cas se présente et je viens remplir mon devoir.

— Monsieur est un parent, un allié, une manière de tuteur? demanda ironiquement Mélanie.

— Rien de tout cela, madame; je ne suis qu'un simple honnête homme, dont les conseils ont été, parfois, utiles à votre belle-mère; ils le seront encore en cette circontance, du moins je l'espère.

— Mon vieil ami, dit la veuve, je vous suis bien reconnaissante de votre démarche, mais quand vous saurez que, loin de me ruiner, mon fils ne songe qu'à m'enrichir...

— Qu'il y songe, c'est possible, interrompit le marchand de laines, ce sera un rêve de plus qu'il aura fait dans sa vie; mais de là à le réaliser...

— Monsieur, dit Frédéric d'un ton rogue, je n'accorde à votre mission posthume qu'une foi très bornée; il est toujours facile de faire parler les morts. Cela posé, je voudrais bien savoir de quel droit vous vous immiscez dans une affaire qui ne regarde que ma mère et moi ?

— Du droit que me donne votre passé, lequel autorise mes suspicions sur l'avenir. Vous avez dévoré l'héritage de votre père et la dot de votre femme...

— Voilà ce que c'est que d'avoir rendu des comptes à monsieur! dit Mélanie sur le même ton de sarcasme.

— Vous n'avez jamais eu de profession avouable, se reprit le marchand; vous vous êtes maintes fois réduit aux extrémités les plus humiliantes; vous êtes sans ressources sérieuses.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Ce qui ne m'empêche pas d'offrir à ma mère les garanties qu'elle voudra.

— Oh! oui, et de fameuses encore, parlons-en! des garanties sur les brouillards de la Voulzie, que la pauvre femme acceptera les yeux fermés.

— Madame, demanda Mélanie de son plus grand air, vous permettez qu'on nous traite ainsi chez vous et devant vous?

Cette observation à part, Mme Hervé commençait à se sentir blessée dans la personne de son fils. Du reste, l'abandon une fois consenti, le mieux était de l'achever de bonne grâce.

— Monsieur Salneuve, reprit-elle, l'intention est louable, je le sais, mais vous allez peut-être un peu loin. Laissez-moi vous dire que vous vous trompez du tout au tout. En allant vivre à Paris, au milieu de mes enfants, je cède principalement aux intérêts de mon cœur; il y a longtemps que cette réunion faisait l'objet de mes vœux. Loin de souffrir d'une circonstance qui me permet enfin de les réaliser, j'en remercie le ciel d'abord, et mon fils ensuite.

— Il n'y a vraiment pas de quoi, répondit le marchand de laine; hélas! ma chère dame, vous ne croyez pas un mot de ce que la charité vous fait dire; à la façon dont vous le prenez, toute insistance de ma part serait déplacée... Puissiez-vous ne pas vous repentir! je vous aime trop pour vous souhaiter du mal.

L'émotion qu'elle s'efforçait de cacher étouffait la pauvre grand'mère.

— Nous nous quittons bons amis? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

— Plus que jamais, chère madame Hervé; vous ne péchez que par trop de cœur; je vous plains, mais je vous admire. Si jamais vous aviez à réclamer l'appui de quelqu'un, souvenez-vous de Provins et de Salneuve... Quant à M. votre fils, j'aurai l'œil sur lui.

— Encore un dont nous voilà débarrassés! dit Mélanie à son mari, en poussant un soupir de satisfaction.

Afin de couper court aux lamentations, aux adieux touchants, aux visites sans fin, Frédéric décida sa mère à partir dès le lendemain. Mme Hervé voulait tout emporter, y compris ses meubles.

— Jamais de la vie! se dirent les spoliateurs, que ferions-nous à Paris de toutes ces vieilleries; mais il ne faut pas la contrarier ouvertement: l'essentiel est de l'emmener, elle, au plus tôt, et pour les détails de gagner du temps.

Le jardinier et Josette feraient la récolte des fruits et des légumes; ils en enverraient la moitié à Paris, disposant du reste à leur convenance.

Josette garderait la maison telle quelle jusqu'à ce qu'elle fut vendue; nous parlons de la maison. — Après quoi le mobilier, dûment emballé, confié aux soins vigilants de l'administration du réseau de l'Est, viendrait « embellir » l'appartement de la rue Vivienne.

— Et le chien? et le chat? et Margot? et le perroquet?

— Tout pour vous plaire, chère maman; le perroquet nous accompagnera. Josette a momentanément besoin du chien comme gardien, du chat pour les souris, et de la pie pour société... Il ne faut pas la laisser toute seule, cette pauvre Josette... Plus tard, le tout vous reviendra, même les chèvres, si vous le désirez; seulement, je vous ferai observer que nous ne saurions trop où les faire paître.

Autant de belles promesses, autant de leurres; on devine que Frédéric se préoccupait peu des reliques sacrées de la famille; au brocanteur, toutes ces antiquailles!

Nous n'appuierons pas sur la corde lugubre, en suivant Mme Hervé, errante par toute sa maison, pendant les quelques heures qui précédèrent l'exil auquel on la condamnait. Si encore il lui avait été permis de pleurer! Mais, par un excès de délicatesse, elle ne pouvait pas se donner cette consolation.

Josette, dont le premier mouvement d'acrimonie était passé, ne poussait plus que de gros soupirs et des invocations à la Vierge; elle accablait Mélanie de recommandations: « Madame aime son » café au lait bien chaud, le matin; elle a l'habitude de le pren» dre dans son lit; — il lui faut un petit verre de Bordeaux après » le potage; — toutes les viandes bien cuites; — en hiver, on » bassine son lit. »

Intérieurement, la Parisienne l'envoyait au diable; ce qui ne l'empêchait pas de répondre:

— Soyez tranquille, ma fille; il ne manquera rien à bonne maman; elle sera comme un coq en pâte; aussitôt la maison vendue, vous viendrez nous voir, et vous vous en assurerez par vous-même.

Lise et Prosper auraient pu se ménager une dernière entrevue dans le pré, à travers la haie; mais ils ne l'avaient pas osé: le jeune homme, parce qu'il ne voulait pas désobéir ouvertement à son père; la jeune fille, parce qu'elle avait entendu de gros mots au salon, — bien qu'elle n'y fût pas, — et qu'elle savait, hélas! ses parents brouillés avec M. Salneuve.

Il est vrai que bien des jeunes gens, élevés à la moderne, eussent passé là-dessus.

Le notaire avait envoyé les quarante mille francs; il ne restait plus qu'à les emporter bien vite.

Le départ eut lieu le soir à la brune, comme il convient quand on dévalise une mère de son bien-être et de son bonheur. C'était un jour plus tôt qu'on ne l'avait annoncé: ce qui empêchait les amis de faire la conduite et de s'attrouper à la gare.

Les malles avaient pris une ruelle isolée et fait le tour des remparts.

Frédéric était sur des épines; il ne faisait que regarder l'heure. Mme Hervé avait absolument voulu aller prier, une dernière fois, au pied de la chaire, sur ces dalles que ses genoux avaient usées; il lui semblait que le Dieu de Paris ne serait plus celui de Provins.

— Des bêtises, disait Mélanie en levant les épaules; mais il ne faut pas la contrarier pour si peu.

La charitable dame avait aussi laissé à Josette de quoi faire, pendant un mois, à ses petits pauvres, la distribution habituelle. Ce temps écoulé, elle verrait à envoyer de quoi continuer cette modeste fondation; ce serait comme un lien qui la rattacherait encore à son cher Provins.

Pendant le trajet de la maison au chemin de fer, — toujours par les remparts, comme s'ils prenaient la fuite, — Mme Hervé dut s'appuyer sur le bras de son fils. Bien que la chaleur fût accablante, le malheureux la sentait grelotter de tous ses membres... mais la soif d'argent rend féroce.

Mélanie suivait allégrement, consolant Josette, l'accablant de promesses, de regrets, de témoignages d'intérêt dont elle ne pensait pas une syllabe.

Le regard de Lise furetait de droite et de gauche; il lui semblait qu'une tête et un signe d'adieu devaient surgir de quelque buisson.

A la gare, le train pour Paris venait d'être signalé; à peine eut-on le temps de prendre les billets et de faire inscrire les bagages.

Ces mots sacramentels: « Les voyageurs en voiture, » brusquèrent les adieux. Mme Hervé emportait des larmes de sa vieille bonne coulant sur ses joues... mais elle lui en laissait d'autres en échange.

Immobile sur le quai, comme une statue de la douleur, Josette suivit tant qu'elle put les noirs panaches de fumée... Puis, comme hébétée, inconsciente d'elle-même, elle regagna la maison déserte.

Moustache, laissé seul, hurlait désespérément.

— Pauvre bête! dit-elle; ça a plus de cœur que les gens.

Et le prenant dans ses bras, elle ajouta:

— Toi aussi, tu comprends que madame s'en va vers sa tombe.

Au moment où le train partait, un jeune homme, laissant flotter

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

son mouchoir, était appuyé sur le treillage extérieur de l'embarcadère... L'instinct de Lise ne l'avait pas trompée : c'était le signe attendu.

VI

Mme Hervé n'était jamais venue à Paris; les splendeurs de la grande ville l'avaient laissée indifférente et, du reste, peu soucieux de produire une mère en bonnet à la paysanne, Frédéric n'avait rien fait pour stimuler sa curiosité.

Sa première impression fut l'étourdissement; la foule l'effrayait, le bruit des voitures lui brisait le tympan. La seconde fut de se trouver mal à l'aise, quoique éblouie, dans le magnifique appartement que son fils occupait au premier étage d'une maison de la rue Vivienne.

Règle générale, les « faiseurs » occupent toujours des appartements magnifiques; c'est l'infaillible appât auquel la tribu des imbéciles se laisse prendre : une tribu nombreuse et qui n'est pas près de se dépeupler.

Les fenêtres du salon, de la salle à manger, de la chambre à coucher de Mélanie s'ouvraient sur la rue; il y avait de quoi réjouir les yeux pendant toute la journée; toutefois, par une « aimable attention » pour grand'mère, qu'offusqueraient les bruits du dehors, on commença par la reléguer dans une pièce donnant sur la cour; libre à elle de s'y croire en Chine ou au Japon, car c'était une espèce de Capharnaüm où s'écoulait le trop plein des collections exotiques. La vue s'y délectait d'un mur blanc percé d'étroites fenêtres, à travers lesquelles on aperçevait une grande variété d'escaliers et de casseroles. Moins vert, moins balsamique que le jardin de Provins; mais, comme lieu de repos, comme cimetière en chambre, on ne pouvait rien désirer de mieux. Du reste, ce réduit était parfaitement meublé, trop meublé même, car Mme Hervé ne devait pas tarder à découvrir que le tout était à vendre.

On voit d'ici la situation. Mme Hervé lit, tricote ou arrange ses petites affaires; on frappe à la porte ou on oublie d'y frapper, des étrangers se présentent, qui saluent ou ne saluent pas. On examine les bahuts et les crédences; on discute les prix, les acheteurs s'éclipsent comme ils sont venus. Arrivent deux ou trois commissionnaires qui enlèvent le meuble et laissent la place vide, jusqu'à ce que vienne l'occuper un autre bahut qui, à son tour, disparaîtra le lendemain... Avoir vécu cinquante ans au milieu des mêmes choses immuables, vers lesquelles on n'a qu'à étendre la main, fût-ce les yeux fermés, et se retrouver tout à coup, ahurie, persécutée, désorientée, dans une salle de ventes... ne doutez pas que, à cet âge, on puisse en mourir.

Pourtant Lise s'était évertuée à copier, autant que possible, les agencements de Provins. Ici, près de la fenêtre, le fauteuil, le tabouret, la table à ouvrage, le perchoir du perroquet; là, dans un coin, au pied du lit, la corbeille de l'angora, car nous avons oublié de dire que, dans un accès de magnanimité, Mélanie avait « accordé » le chat à bonne maman. L'aimable enfant avait fait, de l'appui de la fenêtre, une miniature de jardin : un pot de réséda entre deux rosiers.

Les premiers jours furent filés d'or et de soie; les recommandations de Josette semblaient gravées en lettres de feu dans la mémoire de la Parisienne; chaque matin, on soumettait à l'approbation de Mme Hervé le menu du jour. Ensuite, Lise était en vacances, et ses douces caresses étaient bien faites pour adoucir les angles les plus aigus. A table, Mme Hervé occupait la place d'honneur; eu égard à sa surdité, on poussait la condescendance jusqu'à parler haut, et même jusqu'à répéter, lorsqu'elle n'avait pas entendu. Qu'exiger de plus?

L'intérieur s'était embelli; une bonne, premier reflet des quarante mille francs, était apparue, comme si elle était là de fondation. Dans ces derniers temps, Mélanie disait à qui voulait l'entendre qu'une domestique à demeure était un fléau, une ennemie intime, une spoliatrice à gages dont elle n'eût pas voulu pour tout l'or du monde : « Parlez-moi d'une femme de ménage ! elle est tout aussi utile et donne bien moins d'embarras... » Maintenant, la gamme changeait de ton : « Se servir soi-même, s'abîmer les ongles, s'étioler devant des fourneaux. Oh ! mais non ! non, par exemple ! »

La bonne répondait au nom de Placidie; les trois-quarts du temps, par réminiscence, Mme Hervé l'appelait Josette. Tout le monde en riait, sauf Lise et grand'mère.

Celle-ci, jugeant sur l'apparence, se faisait de la position de Frédéric une idée superbe; elle s'était empressée d'écrire à M. Salneuve pour lui dire qu'on l'avait trompé, qu'elle était dans un paradis, que son fils prospérait, que l'avenir était assuré, et autres émollients, dont le cœur des mères est toujours prodigue.

Lise avait très sérieusement, très gravement avoué à bonne maman qu'elle était fiancée à Prosper. La vieille dame s'était d'abord permis d'en plaisanter comme d'une douce folie; mais Lise en avait pris une si mignonne colère, une moue si gentille, que l'aïeule, à qui souriait d'ailleurs ce projet d'union, était devenue la discrète complice de sa petite-fille.

Il en résultait ceci : que Lise ajoutait quelques lignes à l'adresse des demoiselles Salneuve, et que Prosper pouvait en prendre sa part. Même jeu, lorsque les sœurs répondaient que leur frère avait été « bien sensible » au souvenir de Mlle Hervé.

Si réservé, si timide qu'il soit, l'amour trouve toujours le trou d'une aiguille par où se faufiler.

Pendant que Mélanie et sa fille promenaient la provinciale dans Paris, Frédéric apprenait que la grande affaire était manquée : les *Docks de l'Univers* crevaient dans leur œuf. Les chiffres complaisants prouvaient maintenant tout le contraire de ce qu'ils démontraient quelques jours plus tôt.

Frédéric avait eu tant de combinaisons de ce genre tuées sous lui, qu'il ne s'en émut pas autrement. Le plus simple, le plus loyal était de restituer les quarante mille francs, et surtout de faire arracher là-bas, à Provins, ces affiches terribles que Mme Hervé voyait chaque nuit dans ses rêves. Mais bah! quand sa mère replacerait ses fonds chez Me Ginet, la belle avance! N'avait-il pas, lui, vingt cordes à son arc pour leur faire suer des intérêts moins risibles? Certes, les trente-cinq pour cent des *Docks*, ce n'était pas mal; mais ce malheur était peut-être un bonheur : il retrouverait mieux.

A partir de ce moment, rue Vivienne, on avait vécu dans l'abondance, payant les dettes criardes, retirant les bijoux du mont-de-piété, rajeunissant le linge, et faisant aux grands magasins de nouveautés les visites les plus dispendieuses.

Peu à peu, on amena grand'maman à remplacer sa coiffe à barbes de dentelles par un bonnet à rubans : c'était plus élégant, plus distingué; Frédéric avait de hautes relations qui le condamnaient à un certain décorum dans son entourage; à Paris, l'habit fait un peu le moine.

— C'est bête, c'est stupide, ajoutait Mélanie; mais, que voulez-vous? l'usage est un despote dont il faut subir la loi.

Et bonne maman de se résigner. En effet, comparé aux autres, ce sacrifice était bien léger.

Largesse sans égale, Mélanie offrit un jour à sa belle-mère un châle de cinquante francs et une robe du même prix. Mme Hervé en fut touchée jusqu'aux larmes; c'était trop!.. elle ne savait comment reconnaître... elle ne voulait plus leur être à charge... elle acceptait pour cette fois, mais à la condition qu'une pareille « folie » ne se renouvellerait plus.

La pauvre femme ne se doutait pas que la folle c'était elle-même et que ces magnificences sortaient de sa bourse.

Pour Mme Hervé, les *Docks* commençaient à pousser de terre; son fils lui avait un jour fait voir, dans la Cité, les fondations d'une caserne; il avait un instant causé avec l'architecte; tout marchait à merveille; selon l'apparence, les bénéfices prévus seraient dépassés.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Il serait peut-être exagéré de prétendre que la conscience de Frédéric n'avait poussé aucun cri d'alarme avant de s'enfoncer aussi avant dans le vol et dans le mensonge; mais Mélanie lui avait imposé silence par les arguments que voici :

— Après tout, ta mère est à notre charge; nous la logeons, nous la nourrissons, nous l'entretenons; de plus, elle n'a aucun embarras de gestion, de recettes, de dépenses; je ne vois pas trop quels avantages supérieurs lui rapporterait sa fortune, si elle était placée ailleurs.

Fort bien, mais cette fortune n'était placée nulle part, et s'en allait par lambeaux.

En attendant le hasard, cet hôte capricieux qui vient d'autant moins qu'on le poursuit davantage, Frédéric se remuait beaucoup dans le vide; il se donnait les airs d'un homme affairé; il allait au Havre, à Dieppe, à Londres, sous le prétexte de poursuivre des débiteurs imaginaires, en réalité pour dépister quelque opération avantageuse, pour y brocanter, pour changer de place, pour se persuader à soi-même qu'il était actif, remuant, né pour le négoce, et qu'il ne négligeait rien pour atteindre à un résultat.

A Paris, d'anciens amis, chassés par l'orage, revenaient avec le beau temps, — le beau temps, c'était les 40,000 fr. — On donnait des dîners, on ne se refusait rien, on escomptait des bénéfices sans échéance, qui ne devaient jamais se réaliser.

Victor Perceval.

(La suite au prochain numéro.)

LE PHOTOGRAPHE SPIRITE.

Chaque jour, de nouveaux progrès attestent l'incroyable puissance de l'esprit humain. Après le daguerréotype, la photographie; après la photographie pure et simple, la photographie coloriée, — on la cherche encore un peu, celle-là; — enfin, comme dernier mot de la science et de la foi, la photographie spirite!

— Vous dites?

— Je dis photographie spirite, et j'ajoute que cette nouvelle branche d'industrie est appelée à un immense avenir. Jugez-en!

Vous avez perdu une mère, une sœur, une épouse adorée, et vous voulez obtenir de l'une d'elles une manifestation qui vous prouve catégoriquement que, du haut des cieux, la défunte est en rapport constant avec vous. Vous vous rendez chez Laurent Brichard, le photographe spirite par excellence, et voici ce dont vous êtes témoin :

Tout d'abord vous êtes frappé de l'air vénérable du voyant et de la flamme mystique de ses yeux.

Il vous reçoit avec une politesse empreinte de dignité et vous demande ce qu'il y a pour votre service.

— Mon Dieu, monsieur, répond le client, on m'a parlé de votre admirable découverte, et je viens vous prier de vouloir bien l'utiliser à mon profit.

— De quoi s'agit-il? Je suis tout à votre service.

— Voici... Mon frère, parti pour la Cochinchine depuis plus de vingt ans, n'a pas donné une seule fois de ses nouvelles. La famille a donc quelques raisons de croire qu'il habite un monde meilleur, et elle serait très désireuse d'avoir son portrait.

— Rien de plus facile, monsieur. Seulement, veuillez me dire d'abord si vous croyez au spiritisme?

— Comme à ma propre existence, monsieur.

— Fort bien. L'opération alors va marcher comme sur des roulettes. Placez-vous devant mon objectif, recueillez-vous fortement et tendez toutes vos facultés vers ce frère chéri que vous avez perdu. De mon côté, je l'évoquerai, et nul doute qu'il n'apparaisse planant au-dessus de votre tête.

Le client tend son esprit à le rompre, Brichard en fait autant, et l'opération a lieu.

Résultat : un agréable portrait du client, mais pas la moindre trace du Cochinchinois.

— C'est parfait! dit Brichard sans se préoccuper de l'air déçu de sa pratique. Vous devez être bien heureux, monsieur?

— Heureux... Pourquoi?

— L'absence de l'image de monsieur votre frère sur la glace prouve surabondamment qu'il n'est pas mort.

— Ah! vous croyez?

— Je le jurerais sur mon salut éternel. Si votre frère flottait dans les limbes, sa pâle figure nous serait apparue; mais, comme il n'y a absolument rien, j'en conclus que l'absent vit toujours et que vous aurez de ses nouvelles avant peu... C'est cinquante francs, monsieur.

Cela, c'est le petit jeu, le pont aux ânes. Seulement, si le photographe spirite ne donnait jamais que des produits aussi terrestres, sa clientèle pourrait en souffrir, et il est tel cas — quand la personne demandée est parfaitement morte — où, bon gré, malgré force lui est de la faire apparaître.

Une mère se présente. Elle a entendu parler du merveilleux praticien et vient le supplier d'évoquer l'image d'une fille adorée, défunte depuis dix ans.

Après la profession de foi indispensable, les questions commencent.

— Quel âge avait mademoiselle votre fille, madame?

— Dix-sept ans, monsieur.

— Belle?

— Un ange!

— Brune?

— Blonde. Une bouche comme ça, des yeux comme ça, un nez... comme le mien, et des joues veloutées comme une pêche de Montreuil.

— Asseyez-vous là et ne bougez pas.

— Puis-je cligner les yeux?

— Vous le pouvez. Maintenant tendez votre esprit.

— Plaît-il?

— Pensez à votre fille de toute la force de vos facultés aimantes... Y êtes-vous?

— Pas encore... Attendez que j'y pense encore davantage... Là, j'y suis.

En un tour de main, l'épreuve négative est obtenue. L'œil de de Brichard rayonne en la contemplant.

— Pauvre mère, dit-il, que votre fille était belle!

— Vous la voyez, monsieur?

— Comme je vous vois.

— Oh! montrez, montrez tout de suite!

— Vous y verrez peu de chose; il faut attendre l'épreuve positive.

— N'importe! montrez tout de même.

L'excellente femme écarquille ses yeux et ne voit sur la glace que sa figure dont les ombres et les lumières sont renversées.

— Mais... je ne découvre rien, monsieur.

— Manque d'habitude. Tenez... là... juste au-dessus de votre tête... Voyez-vous cet ovale divin?

— Oui... en effet... je crois entrevoir... Mais... est-ce que je ne la verrai pas mieux que ça sur le papier?

— Oh! que si... Rassurez-vous... et revenez dans deux jours... C'est cent francs, vous savez?

— Voulez-vous que je vous paye immédiatement?

— Puisque vous le désirez, j'y consens.

Au jour dit, la cliente accourt chez le photographe qui tire, avec une solennité de bon augure, l'épreuve du carton.

O prodige! Planant au-dessus de la tendre mère, une pâle image, à moitié voilée, s'offre à ses yeux mouillés de pleurs.

— C'est elle! c'est bien elle!

— N'est-ce pas?

— Seulement... pourquoi ces voiles qui cachent tout le haut de la figure?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Les esprits ne peuvent se manifester à nous que voilés ainsi.

— Vous savez... ce que j'en dis, c'est à cause de la ressemblance.

— N'est-elle point frappante?

— Oh! si... sauf le nez... et la bouche... Le menton aussi est un peu fort. Mon Emma l'avait plus petit... Quant aux yeux, on ne les voit pas.

Brichard jette sur la pauvre mère un regard empreint d'une profonde pitié.

— Croyez-vous donc, madame, qu'un pareil changement d'existence peut s'opérer sans une légère déformation des traits?... Mais alors à quoi servirait la mort?

— Vous avez raison, à quoi servirait-elle?... Ah! que je suis heureuse! Mon enfant veille sur moi!... Vous êtes son second père, monsieur, puisque, grâce à vous, je revois cet ange!

Généralement les choses se passent ainsi; l'image demandée revient de si loin qu'il y aurait mauvaise grâce à la chicaner sur le plus ou moins de longueur d'un nez passé à l'état de pur esprit. Cependant, il est arrivé ces jours derniers à Brichard, à la suite d'une séance très chargée, une histoire assez désagréable.

Deux clients avaient désiré revoir, l'un un bébé ravi par la camarde à l'âge de trois ans; l'autre, un capitaine de cavalerie. Par une déplorable confusion, le photographe fit planer sur l'un ce qui revenait à l'autre, si bien que le premier client passa de l'ébahissement a la fureur en voyant son bébé transformé en soudard.

— Ça, mon petit Toto? s'écria-t-il indigné.

— Sans doute, monsieur.

— Un enfant de trois ans avec des moustaches longues d'un mètre et en uniforme de cuirassier?... Vous moquez-vous de moi, saltimbanque!

Brichard comprit sa faute et chercha à la pallier avec son aplomb ordinaire.

— Qu'y a-t-il d'étonnant à cela, monsieur?

— Il le demande!... Toto en capitaine!

— Eh bien, ce n'est que très flatteur pour lui et pour vous... c'est que son avancement a été très rapide.

Maintenant, pour vous rendre compte de la fourberie du photographe spirite, souvenez-vous du procédé qui consiste à mettre une tête connue sur un corps quelconque, et vous aurez la clé du miracle, — ou plutôt, pour parler le langage de messieurs les prestidigitateurs, vous aurez « débiné le truc ».

Louis LEROY.

REVUE DES MAGASINS

Mmes BRUNHES et HUNT ont un tact exquis pour savoir à première vue quel genre de chapeau vous convient le mieux. Elles possèdent au plus haut degré le sentiment de la beauté, qu'elles font admirablement valoir, et nous ajouterons même que, par le goût qu'elles apportent dans la confection de leurs chapeaux, elles le communiquent nécessairement à leurs clientes.

Voici un de leurs derniers modèles: Chapeau *Duchesse de Berry*, à forme plate, tout couvert de paillettes d'acier noir, entouré d'une grande écharpe souple en soie blanche et à bouts effilochés, garni sur le côté d'une jolie fantaisie en plumes de héron, avec une guirlande de pervenches dessous. Rien ne saurait rendre l'aspect élégant et le grand air de ce chapeau.

Mmes Brunhes et Hunt ont fait quelques coiffures et chapeaux de théâtre qui ont été fort remarqués. — Leur domicile, (rue Meyerbeer, 4), se trouvant à proximité du nouvel Opéra, ce voisinage leur attire chaque jour de nouvelles clientes. — Nous citerons entre autres modèles pour le théâtre, un amour de chapeau en tulle blanc complètement brodé de jais blanc, garni d'une plume d'autruche blanche, soutenue par un motif perlé dans un froufrou de dentelle.

Tout en indiquant exactement le détail de la composition des chapeaux de Mmes Brunhes et Hunt, nous ne pouvons donner une idée réelle de leur grâce, de leurs allures coquettes et charmantes; il faut les voir, et surtout les porter: alors on éprouve un sentiment d'admiration égal à celui que nous professons pour un talent aussi élégant et aussi original.

— Parmi les eaux de toilette que nous recommandons avec le plus de plaisir, le *lait d'Hébé* mérite une mention spéciale à cause de sa fabrication: en effet, on en a soigneusement exclu les vinaigres et autres acides qui, de l'avis de tous les médecins, ont une si pernicieuse influence sur la peau.

Une eau de toilette doit réunir trois qualités: tonifier la peau sans en irriter les pores, l'imprégner d'un doux parfum, et laisser à sa surface une légère sensation de fraîcheur. Telles sont précisément les rares vertu du *lait d'Hébé*, que nous devons à l'habile préparation de MM. FINAUD et MEYER (boulevard des Italiens, 30).

La *crême neige* de la même maison est, sans contredit, le plus efficace de tous les cold-cream. Elle est sans égale pour la finesse des onctueux qui la composent et pour les soins apportés à sa préparation

Il ne nous est pas possible de citer tous les autres produits de MM. Pinaud et Meyer; nous devons nous borner à dire qu'on trouvera chez eux tout ce qui concerne l'hygiène de la beauté, c'est-à-dire la conservation et l'embellissement de la chevelure et de la peau.

SPÉCIALITÉS

A l'époque où l'on portait de la poudre, il était facile de dissimuler les cheveux blancs sous les perruques alors à la mode... Mais ce temps n'est plus; faut-il le regretter? — Non, puisque nous avons l'*Eau gauloise*, cette préparation merveilleuse qui rend aux cheveux et à la barbe leur couleur primitive; dans un siècle de progrès comme le nôtre, on devait arriver à ce résultat.

L'*Eau gauloise* efface par ses combinaisons savantes toutes les teintures qui existaient avant elle; non-seulement elle répond à ce qu'on exige d'elle comme teinture, mais elle nettoie la tête au lieu de la salir, fortifie la racine des cheveux en les débarrassant des pellicules nuisibles, et en quelques jours, sans laisser trace du moindre malaise, elle rend aux cheveux et à la barbe décolorés leur nuance primitive.

Les personnes dont les cheveux sont secs ne doivent pas craindre de faire usage d'une bonne pommade, mais une recommandation essentielle, c'est de peigner et brosser les cheveux avec soin; la parfaite propreté de la tête est une condition essentielle de la réussite certaine de l'*Eau Gauloise*.

Le dépôt central de l'*Eau gauloise* est toujours chez Mme V. ROLENDE (rue Provence, 4).

M. D'A.

CONCOURS DE POESIE POUR 1875

La direction de l'Exposition internationale des Industries maritimes et fluviales, avec section française des principaux articles d'exportation, ouvre un concours pour la composition d'une pièce de poésie dont le sujet est: *la Navigation*.

Le nombre des vers devra être de deux cents environ. Les pièces destinées à concourir devront être adressées au directeur de l'Exposition (21, boulevard Montmartre, à Paris) au plus tard le 15 mai 1875.

La pièce jugée digne de recompense, par un jury spécial dont on fera connaître la composition, sera lue publiquement le jour de l'inauguration solennelle de l'Exposition, qui aura lieu le samedi 10 juillet 1875.

Chaque pièce, qui ne devra porter aucune signature, sera accompagnée *d'une enveloppe cachetée* portant en inscription soit le titre de la pièce, soit une légende correspondante, et contenant les noms et adresse de l'auteur.

Cette enveloppe ne sera ouverte que dans le cas où la pièce de vers aurait été jugée digne de récompense.

Cette récompense consistera en un *diplôme d'honneur* et une somme de *mille francs*.

L. ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de toile et Batistes pour costumes**, s'adresser à la Maison FÉNÉLON CAPLIEZ, de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le carnaval a fait son temps, ce qui veut dire que nous sommes maintenant en plein carême. Mais qu'on se rassure : ce mot n'a plus rien d'effrayant. Il ne nous offre plus, comme autrefois, une perspective de quarante jours de retraite absolue, d'abstinence et de jeûne! Aujourd'hui, le carême est d'abord moins sévère par lui-même, et puis on le traite à l'amiable; — n'est-il pas des accommodements avec le ciel? — D'ailleurs, les prétextes foisonnent : ce sont, par exemple, les devoirs de position qui forcent à recevoir, à aller dans le monde... Une santé délabrée qui ne peut supporter le maigre, encore moins le jeûne... etc., etc!... Malgré cela, on fait son carême, car c'est bon genre! On mange une soupe au riz à midi, — on dîne si bien le soir! — et l'on va au sermon des prédicateurs en renom!... C'est un carême de fantaisie, une pénitence à l'eau de roses, si vous voulez; mais chacun y trouve son compte et personne ne s'en plaint.

Le monde qui s'amuse et reçoit a repris, pour sa part, les réunions de huitaine et de quinzaine, qui avaient été suspendues pendant la dernière période du carnaval. — Les bals officiels et particuliers étaient alors si brillants, si multipliés, et occupaient tellement toutes les soirées, que les femmes réputées infatigables en arrivaient à demander grâce! — Ces réceptions de quinzaine ne sont pas aussi intimes qu'on pourrait le supposer; elles sont même parfois d'une grande élégance. On y cause, on y fait de la musique, on entend parfois de célèbres artistes; enfin, on prend le thé, ou bien on *lunche*.

P. N° 246. — Chapeau *Croizette*.
Modèle de Mmes Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

Quoiqu'on soit en carême, la toilette dans ces réunions ne laisse pas d'être recherchée : le corsage décolleté y est très souvent de rigueur, et les longues traînes des robes ondulent toujours sur les tapis avec le même acharnement.

Cette mode de *traîne*, qui est si gracieuse dans un vaste salon, est, il faut bien le dire, d'un piteux effet dans les pièces rétrécies, comme le sont la plupart des appartements parisiens, quelque dorés qu'ils soient. Aussi trouvons-nous de fort bon goût de proportionner la longueur des jupons au milieu dans lequel ils doivent se mouvoir ; la toilette aura ainsi infiniment plus de valeur.

Puisque nous en sommes aux conseils, profitons-en pour répondre à plusieurs demandes. On sait qu'il y a lutte entre le corsage décolleté à longues pointes (ancien modèle) et la cuirasse collante... nouveau genre! La moitié des femmes, cet hiver, portait l'un; la seconde moitié se parait de l'autre. Or, quel est le plus joli? Lequel faut-il adopter de préférence? « *That is the question*, » comme disent les Anglais! Élégantes et couturières sont aussi embarassées les unes que les autres pour la trancher, cette question; de là de graves erreurs. — En principe, la cuirasse, surtout décolletée, ne convient absolument qu'aux femmes très bien faites; ce genre extra collant ferait ressortir mal à propos un embonpoint ou une maigreur trop prononcés! En pareil cas, il n'y a pas à hésiter : c'est le corsage à pointes qu'il faut choisir; il amincit les unes et s'accommode complaisamment de la sveltesse des autres. J'ajouterai, toutefois, que ces dernières peuvent porter cuirasse, mais à la condition d'avoir une couturière intelligente.

La seconde question qui nous a été adressée porte sur la façon dont on doit organiser ses jupons pour être bien habillée.

Il est bon, avant toute chose, de se bien pénétrer des exigences de la mode, qui veut aujourd'hui, par exemple, que les fronces des jupes soient toutes reportées en arrière. Il faut donc disposer les jupes en conséquence, c'est-à-dire les tailler en biais et les monter à plat devant et sur les hanches. Les cordons qui servent à renvoyer l'ampleur des jupons doivent être placés assez en arrière pour ceux de dessous. Quant aux jupons de robe, on pose les cordons aux coutures des petits côtés, et l'on noue derrière,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ce qui tend le devant : c'est assez gênant, mais la mode le veut ainsi ! — C'est avec cette ampleur de jupe, qui reste derrière, que l'on forme le quadruple pli dit *Bulgare*, ainsi que les bouillonnés et les coulissés dont on nous gratifie depuis si longtemps.

—

Le col rabattu à fini par se faire une position dans le monde des modes, en dépit de certaines LINGÈRES qui lui tenaient rigueur ; il est maintenant parfaitement accueilli et bien porté. Tantôt plat et en toile avec ourlet à jour, tantôt en batiste à petits plis formant saillie, il est, dans tous les cas, monté sur un haut poignet, derrière surtout, lequel protège le cou sans le dégager.

Oh ! les jolis bonnets du matin et de jeune convalescente que nous avons vus ! Ces derniers en nansouck, à large fond entouré de bandes garnies de valenciennes et plissées très-finement, avec des ruches dans le haut, et des brides ornées de plissés, formant mentonnières ou se nouant sur le sommet de la tête. Ce gracieux modèle est plein de coquetterie modeste. — Comme bonnet du matin, citons l'*Auvergnate*, une forme ronde à fond mou, très seyante au visage. On nous en a montré de charmants, composés de broderie anglaise, fond et bord, garnis de barbes semblables et de nœuds de ruban.

Généralement un saut-du-lit ou une camisole assortis par la garniture accompagnent le bonnet en constituant un élégant déshabillé. On nous a fait voir également un joli peignoir en flanelle blanche, garni de broderies anglaises autour du cou, sur le bord des devants, des poches et des manches.

Il faut bien encore revenir, à propos de lingerie, sur les cravates de mousseline et dentelle blanche, qui complètent si harmonieusement une toilette, car c'est, avec le rabat, la passion du jour. Les femmes qui ont des dentelles trouvent facilement à les utiliser, soit en les disposant comme nous venons de l'indiquer, soit en les rapportant aux bords d'un foulard Surah, d'un nœud de velours, etc. Nous avons vu une toilette toute transformée par l'addition de nœuds de velours mélangés de dentelle blanche.

—

Les MODISTES combinent en silence les formes de la saison prochaine, qu'elles commencent déjà à préparer ; mais rien ne transpire encore : impossible de commettre la moindre indiscrétion ! Il faut se borner au présent, qui n'est pas riche en nouveautés.

Ces dames font toujours de délicieuses coiffures de théâtre : des pouffs composés de dentelle, de velours, de plumes et d'oiseaux ; ou des passes coulissées en damas Renaissance, avec fond assez bas, garni de plumes, d'une aigrette et d'oiseaux. — Nous avons rencontré aussi un élégant chapeau de mariée tout couvert de paillettes blanches, orné de fleurs d'oranger, de dentelle et d'une aigrette. Les oiseaux comptent de plus en plus dans les modes ; on les prodigue même un peu trop : nous en avons aperçu toute une nichée sur un chapeau de genre !

La mantille, couvrant une couronne de fleurs, forme une très seyante coiffure du soir : aussi bon nombre de femmes du meilleur monde l'adoptent et la patronnent.

M. d'A.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 246.

CHAPEAU *Croizette*, en feutre gris. — La passe, bordée d'un galon étincelle d'acier, est relevée sur le côté, où elle est ornée d'une grosse rose de Provins avec son feuillage, et de bouclettes ruban gris assorti au chapeau. Large galon étincelle autour de la calotte, assez basse, et coques de ruban sur le côté, dissimulant le pied d'un plumet gris acier.

G. N° 492.

POLONAISE-CAPOTE (vue de face et de dos), en drap vert *Assemblée nationale*. — Le corsage, devant, est détaché de la jupe et forme les pointes d'un gilet Louis XV, col montant, col marin et revers en faille, d'une nuance plus sombre avec de gros boutons de fantaisie au milieu. Les devants du jupon de ce vêtement restent ouverts et sont garnis, de chaque côté, d'une bande en faille et de boutons de fantaisie. Poches de faille boutonnées sur le côté derrière. (Ici la polonaise-capote est légèrement relevée, ce qui s'exécute à volonté dessous ou dessus ; dans ce dernier cas, on la fixe aux boutons de la taille). — Ce vêtement se pose sur une jupe de soie quelconque. Celle du modèle est garnie d'un volant plissé devant et derrière d'un volant à gros tuyaux, dont un bouillonné marque la tête. — Chapeau de feutre noir, bordé et garni de faille, à passe relevée d'un côté, avec roses dessous et derrière sur le nœud catogan.

G. N° 502.

TUNIQUE-CUIRASSE (nouveau modèle, vu de face et de dos), en sicilienne et lacée derrière. — Le corsage forme la cuirasse devant, au moyen de trois pinces moulant le corps ; le haut, ouvert en châle, est entouré d'une ruche en faille, terminée par un nœud. Les manches, en faille, sont coulissées au moyen de gros cordons ; ruches en faille à l'entournure. — Le bas de la tunique est entouré d'un volant froncé ; la tunique elle-même est relevée et drapée au milieu derrière, où elle reste fixée sous un nœud de ruban à bouts tombants.

Description de la planche coloriée n° 1202.

TOILETTES DE BAL. 1. Jupe de dessous à traîne, en faille blanche, garnie dans le bas de plissés et de bouillonnés. Longue tunique en gaze blanche brodée de pois d'or, terminée par un volant de dentelle blanche brodée d'or. Une guirlande de roses du Bengale surmonte et suit le mouvement de cette dentelle, qui est gracieusement relevée devant, au-dessus des bouillons de la jupe de soie. Une écharpe en faille rose vif bride le devant des jupons ; elle maintient en même temps les élégants drapés de la tunique et se trouve fixée, de côté, sous un joli nœud à bout tombant, qu'accompagne un groupe de roses à feuillage bruni. — Corsage en faille rose, à basques carrées devant, décolleté en carré et ouvert au milieu, où il est lacé par des rubans roses croisés sur un dessous de faille blanche. Un galon d'or entoure les bords du corsage ; nœuds de ruban rose aux angles inférieurs de la basque et sur les épaules ; bouquet de roses sur le côté. Une dentelle blanche brodée d'or forme collerette tout autour des épaules et des bras. — Dans les cheveux, un pouff de roses et de feuillage, avec une longue plume amazone blanche.

2. Jupon à traîne, en faille gris perle unie, monté à pli Bulgare, avec une cascade de bouclettes en ruban bleu placée au milieu. Tunique en gaze grise brochée de pois d'argent, relevée en un pouff maintenu par des bouclettes de ruban bleu. — Corsage décolleté en faille grise, avec berthe en gaze brochée, formant deux pointes devant et derrière, à bords dentelés et garnis de ruban bleu ; bouclettes de ruban au bas de la berthe. Petites manches bouffantes, avec nœuds de ruban bleu sur le dessus. — Dans les cheveux, une aigrette blanche entourée de plumes bleues, et touffes de myosotis placées de distance en distance dans les rouleaux de la chevelure. — Eventail gris pailleté d'argent.

Description du patron découpé.

Annexe de l'édition n° 2.

SORTIE DE BAL. — Ce vêtement se fait en matelassé garni de cygne blanc. Il est taillé dans le genre dolman et forme mantelet à pans carrés devant. Le dos est cintré à la taille et fendu dans le bas à partir du cran indiqué sur le patron. La manche se fixe sur le vêtement en réunissant les crans de raccord ; le bas de cette manche est légèrement relevé sous un nœud de ruban.

Notre patron se compose des trois pièces suivantes :

1° Devant. — 2° Dos. — 3° Manche.

(Voir ce modèle sur la gravure G. n° 491, 2ᵉ numéro de Février.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A nos Abonnées

Résolus à tenir compte de tout ce qui peut le mieux servir les intérêts de nos abonnées, nous nous sommes décidés, sur la demande qui nous en a été faite par la plupart d'entre elles, a remplacer par une gravure de **Toilettes** la gravure coloriée de CHAPEAUX ET LINGERIE que nous donnions comme annexe avec le deuxième numéro de chaque mois.

Toutefois, pour ne pas courir le risque de mécontenter une seule de nos abonnées, — désireux que nous sommes de leur être agréable à toutes *sans exception*, — nous continuerons l'envoi de cette gravure coloriée de CHAPEAUX ET LINGERIE à celles qui nous en feront la demande, et, sauf avis contraire, à celles qui sont indiquées sur notre livre d'abonnement comme exerçant la profession de modiste ou lingère.

Cette modification commencera avec le deuxième numéro de mars.

AD. G. ET FILS.

ÉCHOS DE LA MODE

L'évènement de la dernière quinzaine a été la réception de M. Alexandre Dumas fils à l'Académie française. Toute l'aristocratie littéraire y assistait; les femmes les plus élégantes de la haute société parisienne s'y étaient également donné rendez-vous : c'est dire que l'éclat des toilettes était en harmonie avec cette brillante solennité, dont les honneurs sont restés à M. le comte d'Haussonville, chargé de répondre au nouvel académicien.

*
* *

Une délicieuse nouveauté, c'est la robe juive qu'on porte à volonté le soir ou le jour. Elle est en drap blanc, toute chamarrée de broderies, à corsage oriental sans manches, dessinant le cœur et s'agrafant sur chaque épaule. Le devant collant comme une draperie antique, brodé en soie blanche sur tous les lés et terminé en bas par une frange frisée. La traîne, immense, a deux gros plis partant de la taille et sur ces plis des macarons en broderie-soutache. Une ceinture pareille passe derrière et s'attache sur les côtés.

*
* *

Un très gracieux détail de toilette à noter en ce moment, c'est l'agrafe en fleurs, en rubans, en perles ou en diamants, selon la condition de celle qui porte la robe, à laquelle s'attache de côté, pour danser, le panier-traîne des robes.

La jupe étant faite courte par devant, on improvise ainsi des costumes dont le dégagé est des plus favorables à la danse. Celle-ci finie, la jupe reprend en un instant sa majesté et tout son développement.

*
* *

Autre détail à propos de danse. On ne dit plus à une femme : « Voulez-vous danser dans ce salon ? » mais bien : « Voulez-vous danser dans cette chambre (*room*) ? »

C'est anglais, et vous savez que c'est toujours et plus que jamais l'Angleterre qui donne la note dans le beau monde.

A l'ordre encore de la Grande-Bretagne, l'usage d'envoyer, pour toute soirée qui n'est pas un grand bal, — comptât-elle trois cents personnes, — une carte de visite de la maîtresse de la maison où est ajoutée cette mention : « Sera chez elle le... »

L. S.

LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

L'Académie vient d'accorder une somme de quinze cents francs à Henry Monnier, le charmant artiste d'autrefois, qui fut peintre, acteur, auteur, qui eut jadis une vogue immense dans les salons et sur la scène, et qui est aujourd'hui dans la plus profonde misère; toujours gai et insouciant pourtant, comme sont habituellement ces organisations où le coup de marteau d'une mauvaise fée vient gâter tous les heureux dons que leur avait faits dame Nature.

Il était ventriloque, il était plaisant, il était distrait.

Une après-midi, comme il flânait sur les boulevards, ce qui lui arrivait souvent, il aperçoit un monsieur qu'il croit être son ami Ruggieri, le célèbre artificier, et, une idée burlesque lui traversant la cervelle, il s'élance au devant du quidam; puis, au lieu de lui parler, il se livre à une pantomime qu'il croit des plus significatives :

— Boum !.. boum !.. boum !..

Et il imite le bruit d'une bombe.

— Pchi !.. pchi !.. pchiii !..

Il simule l'ascension d'une bombe en l'air.

— Cracracrachchch !..

Il parodie l'explosion d'un artichaud.

Mais tout à coup, voyant que le monsieur non-seulement ne bougeait pas, mais encore le regardait avec effroi, il s'arrête, avise mieux celui qu'il a arrêté, voit qu'il s'est trompé, que ce n'est pas Ruggieri, et, au lieu de faire des excuses, il se sauve à toutes jambes, laissant le pauvre inconnu bien convaincu qu'il venait d'avoir à faire à un fou de la plus dangereuse espèce.

Une autre fois, comme il était invité à dîner chez des amis, il lui arrive d'être retenu au loin par des importuns, et de laisser passer, de beaucoup, l'heure où l'on devait se mettre à table. Il arrive tout en nage à la maison de son amphytrion, et imagine se faire pardonner ce retard involontaire à l'aide d'une de ces bonnes *charges* que personne ne faisait mieux que lui et qui, provoquant l'hilarité générale, vaudra mieux que des excuses.

Le voilà, en conséquence, qui entre dans la cuisine, veuve de tous domestiques à cet instant, prend un balai, se met à cheval dessus, et tout en criant des hopp !.. hopp !.. à réveiller tous les échos du quartier, passe dans la salle à manger où l'on était depuis longtemps à table.

Déjà il a exécuté à moitié le tour de la table à l'aide de cette singulière calvacade, quand, surpris de n'entendre aucun rire éclater, il regarde les convives... Pas une figure de connaissance... Horreur ! il s'était trompé d'étage.

Un autre aurait perdu la tête, mais pas si bête ! Henry Monnier tint bon, et avec une présence d'esprit superbe, comprenant que le seul moyen de sortir d'affaire était de continuer la plaisanterie, il achève sa tournée, puis se précipite par la porte sans avoir prononcé un traître mot, laissant tous les dîneurs profondément ébahis, et bien certainement incapables de jamais s'expliquer cette fantastique apparition, dont il amusa si fort ses amis, quand il les eût rejoints, que son retard lui fut aussitôt pardonné.

C'est Henry Monnier qui créa le type à jamais célèbre des Prud'homme, tantôt moutrant l'un d'eux nommé capitaine dans la garde nationale et disant aux officiers de sa compagnie venu pour le féliciter :

— Quel honneur pour mes cheveux blancs d'avoir été mis à votre tête !..

Tantôt mettant dans la bouche d'un autre qui recevait un sabre d'honneur pour récompense d'une belle action :

— Messieurs, ce sabre est le plus beau jour de ma vie.

Mais je n'en finirais pas, si je voulais vous répéter toutes les

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bonnes plaisanteries qu'il faisait en ce genre, et qu'il cherchait toujours à prendre sur nature. Ainsi un jour, dînant je ne sais a quel cercle où la société était fort mélangée et où l'on causait vivement sur les hommes et sur les choses de la première révolution, Henry Monnier, qui était comme toujours de fort bonne humeur et qui se voyait entouré de ce qu'il appelait des bourgeois, s'amusa à se lancer dans le paradoxe à toute vapeur, et s'apercevant qu'on l'écoutait avec autant de stupeur que d'intérêt, il déclara que, dans sa conviction, Charlotte Corday avait assassiné Marat par jalousie d'amour...

— Voulant, disait-il avec un air de conviction admirablement jouée, lui couper la tête pour « empêcher qu'une autre femme pût la lui tourner »

Et sur ce, il annonça, du ton le plus sérieux du monde, qu'il se proposait de publier incessamment un roman historique ayant pour titre : « *Les amours de Marat et de Charlotte Corday.* »

— Mais, monsieur, reprit gravement un de ses auditeurs faisant très-certainement partie de cette famille de Prud'homme que notre parleur savait si bien peindre, et qui avait pris ce puff au pied de la lettre, avez-vous réfléchi qu'en écrivant un livre pareil vous feriez descendre de son piédestal *l'ange de l'assassinat*, comme dit M. de Lamartine?

— Parbleu! vous m'éclairez, monsieur, et je vous dois un grand merci, car vous m'évitez un sacrilége! fit Henri Monnier en se levant avec un sang-froid admirable; ce livre, je renonce à l'écrire et je vous resterai reconnaissant toute ma vie pour la lumière que vous avez fait briller devant mon esprit à ce sujet.

Puis après cette tirade débitée avec un aplomb superbe, il salua et sortit en laissant le brave homme bien convaincu qu'il venait de rendre un très grand service à la mémoire de cette courageuse illuminée, qui naïvement avait cru sauver la France en commettant un crime.

Henry Monnier était un mystificateur à froid, comme Méry était un mystificateur à chaud. Souvent il s'extasiait sur la bonne mine de ses amis; il les interrogeait sur le secret qu'ils avaient de se conserver aussi frais, aussi jeunes, et tout cela avec tant de candeur qu'il était impossible de se fâcher; il fallait rire si on était de bonne humeur, ou tourner le dos et se sauver si on était en disposition grincheuse; mais montrer de la colère eût été chose ridicule, ce qu'on sentait et évitait avec soin.

Ses dessins, ses croquis étaient aussi des choses désopilantes. C'était l'homme de l'improvisation toujours plaisante : ainsi c'est lui qui a ouvert la route à Cham en créant le bourgeois, croqué en trois ou quatre traits, tiraillé par sa femme, — ou encore le garçonnet dans son habit de collégien, le nez en biais, les doigts écartés, les oreilles énormes, — puis aussi le soldat dégagé dans son uniforme, la bouche fendue et rieuse, l'œil dilaté.

Voilà pour les bonshommes, c'est-à-dire pour les indications prises au vol; mais au lieu de cette fantaisie à outrance qui vous montre, comme on le fait aujourd'hui, des maisons qui se sauvent à toutes jambes, des individus qui emportent des navires sous leur bras, des arbres qui ont des cravates, des tuyaux de cheminée qui dansent, il avait un coup de crayon charmant, qui l'avait fait justement surnommer le Gavarni de la caricature.

C'était également un excellent acteur comique, et tous ses rôles étaient créés de main de maître.

Puis les salons se le disputaient pour le voir improviser ces petites scènes légèrement gauloises de l'étudiant et de la grisette, ou toute autre de même forme dont tout le monde s'amusait sans se scandaliser, car on aimait beaucoup à rire alors, et ce qui fait rire n'est jamais bien dangereux.

Hélas! avec toutes ces cordes pour arrêter le char de dame Fortune, vous le voyez, le pauvre Henry Monnier n'a rien conserver pour mettre ses vieux jours à l'abri du besoin.

Comtesse de Bassanville.

MENUS PROPOS

Le carnaval, cette année, aura assez peu justifié le carême, et le beau monde n'aura pas grande pénitence à faire pour expier ses quadrilles.

Vous connaissez le dessin de Gavarni? Un débardeur passe au bras d'un Pierrot devant un monsieur en habit noir :

— En quoi est-il déguisé, celui-là?

— Il est déguisé en *un qui s'ennuie à mort.*

La presque totalité des Parisiens avaient adopté ce costume pour le dernier carnaval.

Point de soirées travesties dans le *high-life*, sinon, toutefois, dans la colonie américaine où les plaisirs du carnaval jouent un grand rôle.

Dans l'Amérique du Sud, un coup de canon annonce l'ouverture de ces temps de liesse comme pour une solennité publique.

Pendant la guerre de la sécession, à la Nouvelle-Orléans, cinq jours après un siège terrible, on se livrait aux joies du mardi-gras, sans souci de la veille, sans crainte du lendemain.

*
* *

Le bal du nouvel Opéra est venu seul indiquer le temps du carnaval à Paris. Le succès qu'a eu cette fête, l'empressement de la foule à s'y rendre, ont montré que la capitale ne demandait qu'à trouver une occasion de plaisir pour s'y ruer, et que si elle n'a pas mieux fêté les jours gras, c'est que les moyens de le faire ne lui ont pas été offerts.

La réussite si complète de la tentative faite par M. Halanzier, et qui apporte une aubaine de plus de cent mille francs dans l'escarcelle des pauvres, fonde désormais les bals du nouvel Opéra. Il serait à souhaiter qu'une seconde édition de cette nuit de fête eût lieu pour la mi-carême. Paris y trouverait un grand élément de plaisir, et le commerce, qui en a tant besoin, un profit considérable.

Nombre d'invidualités secondaires avaient répondu à l'archet de Strauss. Nous n'aurons pas l'indiscrétion de soulever les loups de velours qui les abritaient, de peur de les effaroucher pour un autre bal. Le retour de la bonne compagnie aux bals de l'Opéra est un fait trop heureux pour qu'on ne cherche pas à l'encourager par tous les moyens, — fût-ce à l'aide de la complicité de l'*incognito*.

*
* *

Il paraît qu'autrefois l'Opéra distillait l'ennui, et avec solennité, ce qui est une aggravation. Aussi le criblait-on de quolibets, car l'Odéon n'était pas encore inventé, — l'Odéon pour lequel s'est dépensée en moquerie une notable partie de l'esprit français.

Notre ami M. Albert de Lasalle a retrouvé dans un vieux livre une chanson où l'Opéra est gouaillé. En voici deux couplets, qui sont gentîment tournés :

Tant que deux cœurs sont unis par l'amour,
Ils se voudraient posséder tout le jour :
C'est une comédie.
Mais si le dieu d'hymen par malheur les allie,
Au second acte on bâillera :
C'est un opéra

Voir une femme adorer son époux,
Le prévenir par les soins les plus doux,
C'est une comédie.
Que cet époux si cher vienne à perdre la vie,
La veuve en pleurant chantera :
C'est un opéra.

Il est juste d'ajouter que, si c'est la femme adorée qui succombe,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

les choses se passent toujours de la même façon ; seulement l'époux inconsolable pleure aussi peu que possible et n'en chante pas moins.

Ch. D...

LE CARÊME

On a écrit jadis *quaresme*, puis *caresme*, formes qui se rapprochaient davantage de l'étymologie : *quadragesima*, quarante. On appelle ainsi le jeûne annuel en usage dans l'église catholique, et qui commence le lendemain du mardi gras pour finir à Pâques.

Les docteurs de cette église ne sont point d'accord sur l'époque où le carême fut institué. La plupart en attribuent l'établissement aux apôtres, d'après le système adopté dans les premiers siècles, et suivi depuis, de regarder comme institution des apôtres les usages qui n'ont pas été formellement prescrits par les conciles. Les docteurs de l'église réformée lui donnent une origine moins ancienne et moins respectable ; ils l'attribuent à la dévotion plus vive qu'éclairée de quelques fidèles, qui les premiers s'imposèrent cette abstinence de quarante jours pour imiter le jeûne de Jésus-Christ dans le désert. Cet usage a été considéré comme institution apostolique par plusieurs conciles. Leurs décisions se bornent à en recommander l'observation comme telle.

Le carême n'impose pas seulement l'abstinence de viandes, mais un véritable jeûne. Les premiers chrétiens ne faisaient alors qu'un seul repas après le coucher du soleil ; l'église s'est depuis montrée moins exigente. La privation d'aliments pendant vingt-quatre heures eût été insupportable pour les hommes assujettis à un travail pénible.

Ces jeûnes annuels sont, d'ailleurs, communs à presque toutes les religions. L'époque est à peu près la même. Cette prescription pourrait être considérée comme une nécessité hygiénique.

La durée du carême n'a pas été et n'est pas encore partout la même. Elle était de six semaines à Pâques en Illyrie, à Alexandrie, dans l'Égypte, dans toute l'Afrique et la Palestine. Le carême commençait sept semaines avant la même fête à Constantinople, dans toutes les provinces d'Orient ; mais le jeûne n'était pas continu : il n'était obligatoire que pour cinq jours de chaque semaine, et même, dans quelques contrées, le jeûne était réduit à quelques semaines consécutives. Le samedi et le dimanche exceptés, l'église grecque prescrivait l'abstinence à compter du dimanche de la quinquagésime, vulgairement appelé *dimanche gras*.

Le carême n'était plus sans doute observé qu'avec tiédeur à la fin du VIIIe siècle, dans le vaste empire fondé par Charlemagne, puisque, sans faire cesser cet abus, ce prince ordonna, en l'an 789, que celui qui, par mépris pour la religion, ferait gras pendant le carême serait puni de mort. Ce capitulaire impérial n'existait depuis plusieurs siècles que *pour mémoire* dans l'immense collection de nos anciennes lois, lorsqu'il fut confirmé au XVIe siècle par Henri IV, qui publia *à Paris, le 7 février* 1595, *les deffences de manger chair en quaresme sans dispenses, sur peine de punition corporelle, et aux bouchers d'en vendre ni estaler sur peine de mort*.

L'église ne défendait pas seulement autrefois l'usage de la viande, elle prohibait de même les œufs et le laitage.

On donne encore le nom de *carême* à l'ensemble des sermons prononcés dans une église par un prédicateur pendant le carême.

Arriver comme mars en carême, — pour *marée*, — c'est seulement arriver à propos : la marée, en effet, est toujours la bien-venue en ce temps de pénitence.

Une *face de carême* est un visage blême.

Carême-prenant se disait naguère familièrement des trois jours gras qui précèdent le mercredi des cendres, et plus particulièrement du mardi gras lui-même. Par extension, on appelait ainsi les gens masqués et déguisés, courant les rues pendant les jours gras, et même des personnes vêtues, dans le cours de l'année, d'une manière extravagante qui les faisait ressembler à des masques.

Ulysse Savoy.

THÉATRES

Odéon. — Deux comédies nouvelles, ce serait beaucoup pour une seule soirée, si toutes deux n'étaient en un acte.

MM. Henri Teyssier et Ernest Adam se sont associés pour mener à bien un dialogue qui fait de leur œuvre un proverbe beaucoup plus qu'une comédie. Cela pourrait s'intituler : « On en revient toujours à ses premiers amours. » Les deux jeunes auteurs ont préféré ce simple titre : *Nos lettres*. Il s'agit, en effet, d'un rendez-vous pris par un duc et une comtesse pour échanger une correspondance compromettante, échange qui aboutit, vous l'avez deviné, au mariage traditionnel.

Le Troisième larron, de M. Jacques Normand, a cru devoir, lui, se présenter en vers. C'est l'histoire d'une ingénue qui se voit disputée par trois prétendants : un orfèvre, son tuteur ; un seigneur valeureux et ami des belles, et un garnement de page qui n'a pas vingt ans. Odette hésite, mais à Arnolphe et Almaviva, elle finit par préférer Chérubin.

Mlle Antonine a été charmante dans le rôle d'Odette, et si la première pièce de M. Normand se trouve être pour lui un début agréable, il peut reporter une bonne part de son succès sur sa gracieuse interprète.

Vaudeville. — Le retentissement obtenu par la préface que l'auteur de la *Dame aux camélias* a mise au-devant de *Manon Lescaut* a engagé le Vaudeville à reprendre la pièce tirée du roman de l'abbé Provost par MM. Barrière et Fournier. La tentative avait son intérêt et elle a réussi.

Il était assez curieux de voir, avec la *Manon Lescaut* de M. Barrière, qui remonte à 1851, le point de départ de la littérature d'attendrissement sur les Madeleines repenties, dont la *Dame aux camélias* a été la pièce-maîtresse. Il y a plus qu'un spectacle dans la reprise de *Manon Lescaut* au Vaudeville ; il y a un prétexte à étude littéraire, et voilà ce qui milite en faveur de la résurrection de ce drame, fort bien interprété par Mlle Bartet, MM. Abel, Saint-Germain, Delannoy et Munié.

Chatelet. — Ici nous trouvons une autre reprise : les *Fugitifs*, mais montée avec un éclat, un développement de mise en scène, une splendeur de décor, qui en font une pièce nouvelle. Rien de saisissant et d'émouvant comme ce drame, qui met en scène un épisode de la révolte des cipayes dans l'Inde.

Mme Marie Laurent est admirable d'émotion communicative, de vaillance pathétique, dans le rôle de Mrs David. Son succès a été très grand.

Athénée. — Pendant que les Folies-Dramatiques cherchaient vainement un pendant à *la Fille de Mme Angot* et donnaient sans éclat *la Blanchisseuse de Berg-op-Zoom*, qui n'est un succès ni pour MM. Chivot et Duru, ni pour M. Vasseur, l'Athénée rouvrait ses portes à l'opérette en même temps qu'au public.

La belle Lina est une aimable folie de MM. Avenel et Paul Mahalin, sur les trois actes de laquelle M. Hubans a semé une musique pleine d'entrain et souvent réussie. C'est lui surtout qui, avec le concours de M. Noël Martin, de Mlles Girard et Sichel, a gagné la bataille. Mais voyez la fatalité : cinq jours plus tard, l'Athénée était obligé de fermer de nouveau !

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE 6. N° 492. — DESCRIPTION, PAGE 86.

COSTUME DE PROMENADE (POLONAISE-CAPOTE).
Nouveau modèle de Mme du Riez (rue Halévy, 8).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 502. — DESCRIPTION, PAGE 86.

TOILETTE D'INTÉRIEUR
Nouveau modèle de tunique-cuirassé.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

BONNE MAMAN

(NOUVELLE. — SUITE.)

Toutefois, bonne maman était encore comptée pour quelqu'un; elle avait voix à certains chapitres; Placidie se laissait appeler Josette; le bric-à-brac n'allant que d'une aile, Mme Hervé gardait quelquefois son mobilier intact pendant des semaines entières; elle avait presque le temps de s'y accoutumer.

Sur ces entrefaites, arriva la fin des vacances; Lise dut rentrer à la pension; ce fut la première perle et la plus précieuse que Mme Hervé vit se détacher de sa couronne de grand'mère. Si les adieux furent expansifs, il ne faut pas le demander.

— Encore dix mois de patience, dit la jeune fille, et je reviendrai pour ne plus te quitter; j'aurai alors dix-sept ans accomplis, je serai une grande demoiselle, et Prosper pourra me demander en mariage : nous retournerons tous les trois à Provins, et tu seras bien heureuse.

On espère ce que l'on désire; presque aussi enfant que sa petite fille, Mme Hervé n'entrevoyait pas de sérieux obstacles à la réalisation de ce joli projet. Elle savait bien M. Salneuve momentanément aigri contre Frédéric, mais l'éclatante réussite de ce dernier et l'amour des deux jeunes gens effaceraient promptement une première impression que rien ne légitimait. C'est dans ce but et à l'instigation de sa chère petite complice, que la vieille dame entretenait avec ses amis de province une correspondance suivie dans laquelle Frédéric figurait à l'état de fils modèle et de travailleur acharné.

« J'ai visité hier les *Docks de l'Univers*, écrivait-elle entre » autres choses au marchand de laines ; ça commence à prendre » une tournure ; ce sera un des beaux monuments de Paris. »

Insensiblement, les relations se généralisaient. Prosper avait imaginé de tenir une sorte de journal bi-mensuel de tout ce qui pouvait intéresser Mme Hervé: la température de Provins, les fluctuations de l'état-civil, le dernier sermon du curé, le cours des laines, la santé de Josette, de Moustache et de la pie; la petite maison, non encore vendue, toujours à sa place; l'éclat du jardin, la pousse des arbustes... L'arrivée de cette gazette correspondant avec le jour de sortie de la pensionnaire, bonne maman l'attendait avec une double impatience.

Chers dimanches bénis, comme ils passaient vite!... Dès le matin, Mme Hervé sortait de leurs plis et de l'armoire la robe et le châle qu'elle s'était offerts par l'intermédiaire de Mélanie... A neuf heures, Lise s'annonçait par un impétueux coup de sonnette, et, malgré ses jambes alourdies, il était bien rare que bonne maman ne fût pas la première à ouvrir la porte. L'étreinte durait un quart d'heure, l'arriéré de quinze jours; puis, bras dessus bras dessous, aïeule et fillette — celle-ci portant les gros livres d'heures — s'en allaient entendre la grand'messe à l'église des Petits-Pères. Mélanie, elle, n'avait pas de ces faiblesses; c'était au bon Dieu à venir la trouver rue Vivienne. Au retour, après le déjeuner, on relisait, on commentait seule à seule le journal de Prosper. Parfois il y avait un supplément sur une feuille volante: *Pour mademoiselle Lise*. Grand'maman pouvait le parcourir, mais elle n'en abusait pas; d'ailleurs, elle n'avait pas le don de comprendre ce qu'on ne disait pas, comme sa petite fille.

— Ah! disait ironiquement Mélanie, voilà la chronique de Provins qui vous arrive ; ce garçon se ruinera en ports de lettres.

Mais, comme, grâce à la feuille détachée, la chronique pouvait passer de main en main, et subir le contrôle des deux époux, il n'en était que cela.

Si le temps était favorable et qu'il fit également beau dans l'esprit de Frédéric, la journée se terminait par une promenade en famille, suivie d'un bon petit dîner à la campagne. Bonne maman, dans ces occasions, voulait payer sa part, mais son fils s'y opposait avec énergie... c'était bien assez qu'elle payât le tout.

En somme, la vie était supportable et Mme Hervé n'en était pas encore à se repentir.

VII

Frédéric, n'ayant touché que quarante mille francs, était censé avoir emprunté l'appoint qui lui manquait pour sa « grande affaire ».

Sur la fin de l'hiver, la maison de Provins trouva un acquéreur. Cette nouvelle, à laquelle il fallait pourtant s'attendre, rouvrit toutes les blessures de Mme Hervé.

Le soir, à dîner, comme elle ne mangeait pas, et que des larmes involontaires s'échappaient de ses yeux, Mélanie daigna lui demander ce qu'elle avait.

Bonne maman eut un accès de vaillance, et, faisant un effort sur elle-même :

— Vous ne vous en doutez pas? demanda-t-elle.

— Mon Dieu, non! n'êtes-vous pas heureuse et choyée? manquez-vous de quelque chose? formez-vous un vœu qui ne soit aussitôt rempli?

Ceci était exact, car la pauvre femme n'en formait jamais aucun, du moins de vive voix.

— Mes enfants, reprit-elle, je suis loin de me plaindre; vous tenez plus que vous n'avez promis; seulement, puisque la totalité des fonds a été versée, puisque les *docks* sont en voie de construction et que Frédérick n'a plus à craindre d'être exclu de l'affaire, je me demande si, en restreignant un peu vos dépenses, en donnant moins de dîners et de soirées...

— Qu'est-ce à dire, madame? interrompit Mélanie; il me semble que vous entrez là dans des détails qui sont exclusivement de ma compétence; si nous donnons des dîners, si nous recevons, sachez, une fois pour toutes, puisque vous ne l'avez pas deviné, que c'est dans l'intérêt de votre fils, et pour lui conserver des relations qui, à un moment donné, peuvent devenir de la plus haute importance.

C'était la première fois, depuis bien longtemps, que bonne maman s'entendait appeler « madame » et de quel ton! Il y avait de quoi refouler jusqu'au fond du cœur tout élan de confiance.

— Eh bien! reprit Mélanie, où voulez-vous en venir ?

— A rien, balbutia Mme Hervé; une idée, un rêve qui me passaient par la tête.

— Ici, chez moi, chez ton fils, proclama sentencieusement Frédéric, tu as droit de tout dire.

— Mon ami, je pensais, je me figurais que, peut-être, dans les circonstances actuelles, la vente de la maison n'était plus aussi impérieusement nécessaire; tu sais que la mise à prix est de cinq mille francs et qu'on n'en offre pas davantage; c'est bien peu de chose.

— Madame, répliqua Mélanie, vous oubliez que mon mari a emprunté dix mille francs sur la foi de cette vente; nous n'avons qu'une parole; c'est déjà bien assez d'avoir à trouver la moitié de cette somme pour en compléter le remboursement.

— Et puis, chère mère, ajouta Frédéric, il y a autre chose; après t'avoir eue au milieu de nous, comment pourrions-nous désormais nous passer de ta douce présence? Que dirait Lisette, si elle ne te trouvait plus ici ses jours de sortie? Dans un autre ordre d'idées, attacher tant de prix à une vieille masure, n'est-ce pas un enfantillage? L'été venu, nous aurons une jolie villa aux portes de Paris; ce sera bien plus commode et plus agréable... Songe donc que, chaque fois que nous allions à Provins, cela ne nous coûtait pas loin de soixante-dix francs !

Mme Hervé aurait pu répondre qu'elle avait toujours soin de lui rembourser les frais de voyage. Mais à quoi bon ? Il n'y avait plus qu'à se résigner et à se taire.

Le lendemain, muni de la procuration de sa mère, Frédéric

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

partit pour Provins, avec force recommandation, à l'endroit de Josette, des meubles et des bêtes, qu'on allait naturellement mettre sur le pavé.

L'acquéreur, un propriétaire des environs, avait chargé Me Ginet d'offrir mille francs de plus, à la condition qu'on lui laissât la maison telle quelle, c'est-à-dire toute meublée ; il ne voulait qu'un simple pied-à-terre ; l'élégance lui importait peu ; ce marché en bloc lui éviterait des démarches ennuyeuses et des pertes de temps.

Frédéric appelait cela un coup du ciel ; il dirait à sa mère que c'était à prendre ou à laisser, que l'acquéreur voulait tout ou rien, et ma foi ! que pour en finir, pour éviter les frais, les retards d'une nouvelle adjudication, il avait, bien à contre-cœur, subi la loi du plus fort.

Il dirait aussi que Josette avait voulu conserver les bêtes à l'état de souvenirs.

C'était de fiers débarras pour l'appartement de la rue Vivienne.

La vieille servante se retirait à Sézanne — non loin de Provins — où elle avait des parents.

Au moment de la quitter, Frédéric lui glissa dans la main quinze louis.

— Pourquoi faire ? demanda Josette en regardant briller l'or dans sa main ridée.

— D'abord, répondit Frédéric, puisque vous vous chargez du chien et de la pie, il est juste que leur entretien ne vous soit pas onéreux. Ensuite, ma mère m'a expressément chargé de vous remettre cette petite somme ; si vous vous obstiniez à la refuser, elle en serait très mortifiée.

Cette dernière raison décida Josette. Et puis, que savait-on si ces cent écus, joints à ses épargnes, ne seraient pas, quelque jour, une dernière et précieuse ressource pour sa vieille maîtresse !

— Et Josette ? demanda Mme Hervé en revoyant son fils.

— Je l'ai couverte d'or, chère maman, elle a l'air d'une châsse et se porte à ravir.

— Et mon mobilier ?

— Le voilà, répondit Frédéric en tendant un billet de mille francs.

Et il raconta, avec une légère variante, les détails que nous connaissons.

Le premier désastre est toujours le plus grand de tous. Quelques mois plus tôt, à son départ de Provins, si on avait dit à Mme Hervé, constamment heureuse jusque-là : « Vous dites non-seulement adieu à votre maison, mais à tous les souvenirs qu'elle contient, » elle en eût peut-être fait une maladie. Depuis, comme ce roi de Pont, qui, par dose graduée, s'accoutumait au poison, elle avait appris à « digérer » le malheur. Une larme furtive, un soupir de résignation, une prière et un regard vers Dieu, et ce fut tout.

Frédéric, on a pu s'en apercevoir, était meilleur que sa femme ; il avait un peu de bon tout au fond du cœur, et cédait, parfois, à un quart de remords.

— Garde ces mille francs, dit-il à sa mère.

— Que veux-tu que j'en fasse, demanda la veuve ; ils te seront plus utiles qu'à moi, cela te fera six mille francs, au lieu de cinq, sur les dix mille que tu as à rembourser.

— Mais du moment que je fais valoir ton argent, c'est bien le moins que je te fournisse d'argent de poche.

Trois fois hélas ! c'était précisément depuis qu'il le faisait valoir, que cet argent ne valait plus rien du tout.

— Voyons, mère, insista pourtant Frédéric, ne fût-ce que cent francs.

— Je n'ai besoin de rien.

— Je me plais à le croire ; avec nous, tu ne manqueras jamais du nécessaire, ni du superflu, mais il faut, au moins, que tu puisses acheter des gâteaux à Lise et des friandises à ton perroquet.

Frédéric, disons-le comme simple allégeance à ses iniquités, forçait, de temps en temps, sa mère à accepter quelques louis, le plus souvent à l'insu de sa femme.

Cependant, à mesure que s'écornait le magot, il était facile de voir que Mme Hervé perdait sensiblement de son importance. A un certain moment, elle avait valu quarante mille francs ; puis elle était descendue à trente mille, à vingt-cinq mille et ainsi de suite.

Frédéric brocantait bien le plus qu'il pouvait, faisant quelques ventes et quelques achats ; mais plus il dégringolait, plus il éprouvait le besoin de jeter de la poudre aux yeux. Les réceptions allaient un train d'enfer.

— Maman, insinuait un jour Mélanie, vous qui entendez difficilement tout ce monde, cela doit vous gêner ; moi-même, si je n'étais pas obligée de faire les honneurs de chez moi, je laisserais Frédéric recevoir tout seul ses Anglais et ses Américains dont le baragouin m'étourdit ; pour peu que vous le préfériez, on pourrait vous servir dans votre chambre.

Soupçonnant que l'offre cachait un désir, la vieille dame l'avait préféré.

Le perroquet allait un peu partout, ennuyait Mélanie de son éternel « bonjour madame ! » Fatalité ! un matin que Placidie revenait du marché, il était entré dans la cuisine ; une poignée de persil sortait du panier ; Jacquot l'avait grignotée, et quelques heures après il était mort... Mélanie s'était montrée très sensible à cette perte ; elle avait parlé de renvoyer sa bonne, mais grand'mère s'était interposée... Et la bête était restée morte.

Un mois plus tard, la belle chatte blanche avait disparu sans laisser de traces, et, cette fois encore, Mélanie s'en était émue plus que de raison. Un voyage au long cours par les gouttières, un matou ravisseur, un gargotier du voisinage : toutes les suppositions étaient permises. Mais cela ne faisait pas revenir la pauvre Minette.

De puériles catastrophes, soit. Cependant, privée de ses hôtes familiers, dernières épaves de Provins, la chambre de Mme Hervé perdit le peu de gaîté qu'elle avait encore. Bonne maman passait là la moitié du temps, toute seule, assise à sa fenêtre, en face du mur blanc, rêvant au passé, tricotant des bas pour Lisette. Les jours de réception, Placidie lui apportait son repas sur un plateau, au hasard de ce qui restait après le dîner des « maîtres », c'était presque froid, l'estomac en souffrait ; mais pouvait-on rallumer les fourneaux pour si peu de chose ?

Pélisson, à la Bastille, faisait l'éducation d'une simple araignée ; Mme Hervé, dans sa solitude, s'était intéressée à une pauvresse chargée d'enfants ; la pauvresse, venait à jour fixe, faire sa petite récolte dans la cour de l'immeuble habité par Frédéric. On lui jetait des sous par les fenêtres. Bonne maman n'y manquait jamais ; cela lui rappelait les distributions de Provins ; aussi s'avisa-t-elle, un jour, de faire un paquet de nippes, et de le descendre elle-même à sa protégée.

— D'où venez-vous donc ? lui demanda Mélanie en la voyant rentrer.

Mme Hervé avoua son « crime ».

— Mais c'est ridicule, gronda la Parisienne ; ça n'a pas de nom. Laissez donc le bureau de bienfaisance faire son métier, sans vous en mêler ; de faux pauvres, des estropiés douteux, des enfants loués à l'heure, nous connaissons cela ; vous finiriez par faire de notre cour une cour des miracles.

Pas même la liberté de l'aumône !

Un évènement plus grave acheva d'élever une montagne de glace entre la belle-mère et la bru.

Victor Perceval.

(La suite au prochain numéro.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

COMMENT ON ÉCOUTE LES CLASSIQUES

Connaissez-vous M. Pinglet? Non. Eh bien, M. Pinglet est administrateur de *la Sécurité des familles*, *la Tranquillité des parents*, compagnie anonyme d'assurances sur la vie.

Qu'est-ce que c'est que cette compagnie-là? Je n'en sais rien. Toujours est-il que cela vous a son petit conseil d'administration, ses petits bureaux, ses petits prospectus, ses petits assurés, tout comme une autre. Ça n'a pas de dividendes, mais on ne peut pas tout avoir.

M. Pinglet ne se borne pas à avoir un conseil d'administration ; il a aussi une femme, une belle-mère, une belle-sœur, trois enfants... un peu de tout. Il est rentré rayonnant, il y a quelques jours, dans le sein de sa famille assemblée.

— Devinez ce que je vous apporte.

— Tu nous apportes quelque chose ?... Ah ! que tu es gentil !

— Fais voir ?

— Non, devinez.

— Est-ce quelque chose qui se mange?

— Non, c'est mieux que cela.

— Mieux que quelque chose qui se mange !

— Oui.

— Oh !... font les enfants émerveillés.

— C'est une robe pour moi? dit la mère.

— Vous n'y êtes pas.

— Un vélocipède ? s'écrie l'aîné des garçons.

— Non.

— Les fourrures que j'ai désirées? demande la belle-sœur.

— Non plus.

— Alors, je donne ma langue aux chiens.

— Moi aussi.

— Dis vite.

— Je... vous... apporte..... une loge !

— Non !... vrai ?

— Et c'est pour la Gaîté.

— Pas possible !

— En voilà le coupon.

— Ah ! quel bonheur ! quel bonheur ! C'est là qu'on s'amuse !

— J'ai loué une grande avant-scène. Nous y tiendrons tous à l'aise.

— Tu es un amour.

— Le meilleur des époux.

— Et des pères.

La joie est générale. On se félicite, on s'embrasse, on fait des projets à perte de vue.

— Il y aura de la musique, dis ?

— Assurément ! et de la fameuse musique.

— C'est *Orphée* qu'on joue ?

— Bien mieux que cela. Est-ce que j'aurais pris une loge pour *Orphée* ? Je suis pour les pièces sérieuses, pour l'audition des chefs-d'œuvre de nos maîtres.

Les figures commencent à s'allonger.

— Qu'est-ce donc que l'on joue ? demande en tremblant Mme Pinglet.

— *Athatie !...* rien que cela ! *Athalie*, de notre immortel Racine.

Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel ;
Je viens selon l'usage antique...

Et cœtera... et cœtera.

— Vous nous aviez parlé de musique, reprend Mlle Rémuset, la propre sœur de Mme Pinglet; je croyais que nous allions rire.

— Vous entendrez les admirables chœurs de notre immortel Mendelssohn.

— Mendelssohn !... un Prussien !... soupire Mme Pinglet désappointée.

— Le génie n'a pas de patrie, madame Pinglet. Vous ne conduiriez certainement pas vos enfants à la Gaîté pour salir leurs yeux et leurs oreilles par la contemplation et l'absorption malsaines d'une turpitude pareille à *Orphée?...* D'ailleurs, nous l'avons vu quatre fois.

— Je le verrais bien encore.

— Moi aussi, mais pas avec Clément, Anatole et surtout Valentin. Ils sont trop grands maintenant pour contempler sans danger l'Olympe et l'Enfer. *Athalie* n'a pas les mêmes inconvénients qu'*Orphée*.

— Oh ! non... soupirent les grands parents consternés.

Les petits sont ravis. Ils ne se doutent pas de ce qui les attend. Une seule chose les attriste : c'est d'aller au spectacle dans le jour au lieu d'y aller le soir comme les grandes personnes. M. Pinglet eût désiré que l'on passât la soirée, en son absence, à lire la pièce aux enfants pour qu'ils en comprissent bien l'intrigue. Mme Pinglet préfère leur laisser *la surprise*. Les trois bambins se sont couchés de bonne heure pour être plus vite au lendemain. Ils se sont endormis en récitant pompeusement les vers de Crémieux, qu'ils croient de Racine, et qu'ils ont entendu plusieurs fois citer et fredonner par leurs parents.

ATHALIE

Bel insecte à l'aile dorée,
Sois aujourd'hui mon compagnon.

ÉLIACIN. (Imitant le bourdonnement de l'abeille.) Zon, zon, zon, zon, zon !... (Quinze fois de suite et reprise.)

Le lendemain au plus petit de l'aube, M. Pinglet a revêtu le costume des Nemrod de la Belle-Jardinière. Le carnier en bandoulière, le fusil sur l'épaule, la ceinture pleine de cartouches à douilles métalliques, il apparaît aux yeux étonnés de sa fidèle moitié.

— Eh bien !... où allez-vous comme cela ?

— Vous le voyez, je vais à la chasse.

— Quelle idée est-ce là ?

— Voilà deux mois que je promets à l'ami Paturel d'aller tirer quelques coups de fusil chez lui, je lui ai toujours fait faux bond. Aujourd'hui, le temps est passable... vous allez vous amuser, je pars sans remords.

— Cependant...

— Je regrette infiniment de ne pas entendre avec vous le chef-d'œuvre de notre immortel Racine. Je ne connais rien d'aussi beau... Mais Paturel m'en voudrait. Amusez-vous.

Et M. Pinglet s'éloigne en fredonnant sur l'air du finale du deuxième acte d'*Orphée aux Enfers* :

Oui, je vais dans son temple ado – adorer — l'Éternel.
Je viens selon l'usage antique et so—et solennel...
Ah ! ah ! ah !...

Une demi-heure après le départ de son mari, Mme Pinglet entre chez sa sœur. Elle a fait une toilette de haut goût : faille et velours avec fourrure de prix et casaque perlée.

— Déjà habillée !... et le chapeau sur la tête !

— Oui ; je vais chez maman. Je lui ai promis de la conduire à la messe d'une heure, à Notre-Dame-des-Victoires.

— Tu ne seras pas rentrée à temps.

— Aussi ai-je compté sur toi pour conduire les petits au spectacle.

— Comment !... tu vas me laisser seule ?

— J'ai promis à maman de la conduire au salut. L'abbé Chantechœur parle sur la continence des races slaves pendant la seconde moitié du douzième siècle. Ce sera moins amusant assurément que le chef-d'œuvre de notre immortel Racine, et je regrette bien de ne pas partager la joie des enfants; mais puis-je priver maman de son sermon, et cela pour aller au théâtre?... Tu sais comme elle est susceptible.

— C'est bien... va !... laisse-moi les corvées... J'y suis habituée. Je suis le trop plein de la famille !

Une discussion s'engage. Notre immortel Racine reçoit quelques

éclaboussures. L'excellent M. Pinglet est assez mal traité. Madame plante là sa sœur après un rude échange de paroles aigres-douces.

— Voilà qui est parfait!... s'écrie Mlle Rémuset qui, une fois seule, donne libre cours à son indignation. Je suis bonne à aller entendre *Athalie... Athalie*, c'est assez bon pour moi. Tandis que ma sœur va voir les *Prés-Saint-Gervais*, le dompteur Bidel, *Giroflé-Girofla*,... la *Malle des Indes!* Tout, enfin! On me réserve *Athalie!*... Il faut que cela finisse!

Et Mlle Rémuset, dont le nez bleuit de colère, sonne le fidèle Antonin. Antonin est le valet de chambre de M. Pinglet, un homme sûr.

— Antonin, vous allez conduire les enfants à la Gaîté.

— Est-ce bien possible!... A la Gaîté... Ah! bien, nous allons rire!

— Laissez votre ouvrage.

— Oui, mademoiselle.

— Et habillez-vous.

— M'habiller?... Déjà?...

— Voilà le coupon. Loge d'avant-scène, n° 1; huit places. Vous y serez à l'aise.

— Est-ce que ce serait pour une matinée?... demande d'un ton piteux le fidèle Antonin.

— Oui, c'est pour une matinée. On donne *Athalie*.

— *Nathalie*? C'est d'un mort, *Nathalie*?

— C'est le chef-d'œuvre de notre immortel Racine.

— C'est que... j'ai mes lampes à nettoyer et les cheminées à passer au plomb. Madame ne serait pas contente si...

— Mais, malheureux, *Athalie* est un chef-d'œuvre.

— Les chefs-d'œuvre, mademoiselle, à vous dire le vrai, je les ai en horreur. J'aime les pièces où l'on rit. Si mademoiselle le permettait, le concierge irait à ma place. Joseph a été très-rarement au spectacle. Il sera peut-être de force à avaler-ça.

— Soit!... Dites-lui de se préparer. Voilà cinq francs. Vous les lui remettrez. Il payera l'ouvreuse et achètera des gâteaux aux enfants pendant les entr'actes.

Le concierge a accepté. On se met en chemin. Les petits sont radieux. M. Joseph est inquiet. On arrive au théâtre; la joie des enfants frise l'enthousiasme. Ils s'élancent dans la loge et dévorent la salle des yeux. Ils applaudissent le lustre, ils applaudissent l'orchestre qui se met d'accord, ils applaudissent les ouvreuses et leurs petits bancs, les marchands de lorgnettes, les vendeurs de programmes, ils applaudissent tout de confiance.

On frappe les trois coups!

Comme ils se précipitent sur le devant de la loge! Ils ne veulent pas s'asseoir. Voyez-les blottis côte à côte, en faisceau, les coudes sur le rebord de velours, n'osant pas respirer, ouvrant à deux battants leurs yeux et leurs oreilles, penchés à mi-corps hors de l'avant-scène, échangeant des regards étincelants de joie, en se donnant des petits coups d'épaule.

L'ouverture leur paraît un peu sévère; mais ils sont là pour s'amuser, ils s'amusent. Ils battent des mains comme des claqueurs embrigadés. La toile se lève. A peine ont-ils vu Joad et Abner qu'ils éclatent de rire en toute confiance. Le public surpris les regarde. M. Joseph, embarrassé, se cache dans le fond de la loge et leur recommande de loin le silence.

Autant recommander à l'ouragan de baisser la voix lorsqu'il passe devant votre porte. Ils sont lancés, tout provoque leur gaîté. Ils prennent Joab pour un magicien à cause de sa grande barbe, et Abner pour un Écossais à cause de ses jambes nues. Une douce fraîcheur tempère peu à peu leur enthousiasme. A force de ne rien comprendre, ils finissent par s'apaiser. Le chœur final: « Tout l'univers est plein de sa magnificence, » ne parvient pas à les ranimer. Le plus jeune soutient qu'il s'agit, dans la pièce, d'un enfant que l'on veut retirer de nourrice. — « A preuve qu'il y a un militaire! » — L'aîné prétend qu'il a compris des choses qu'il ne veut pas expliquer à ses frères « parce qu'ils sont trop petits. »

M. Joseph trouve que Joad, Abner et Jésabel parlent bien long temps pour ne rien dire. L'envie de dormir l'a pris et ne veut plus le lâcher. Il a vaillamment lutté pendant le premier acte; il n'ose pas espérer une seconde victoire, et comme il a le sommeil sonore, il préfère, en attendant la fin du spectacle, aller fumer « une bonne pipe » sur le trottoir, après avoir bourré les enfants de brioche.

Lorsqu'ils se voient seuls dans leur grande loge dont le fond est d'un sombre inquiétant, les abandonnés se sentent tristes.

— Est-ce que cela vous amuse, cette pièce-là? demande Valentin.

— Et toi? riposte Anatole.

— Et toi? reprend Clément qui ne veut pas se prononcer non plus.

— Oh! moi, je suis assez grand pour que ça m'amuse, mais vous devez trouver que c'est long.

— J'ai soif!...

— Et moi donc! Si nous allions prendre l'air? Nous rentrerons tout de suite, par exemple! pour que Joseph ne soit pas inquiet.

Les voilà dans le couloir. Ils se mêlent à la foule dont le courant les entraîne vers la sortie. Arrivé au contrôle, Clément qui marche le premier se trouve en présence d'un monsieur qui lui présente une carte.

— Ne la prends pas!... lui dit vivement Valentin à l'oreille. Il y a peut-être quelque chose à payer.

Ils passent tous les trois en refusant la contre-marque qui leur est offerte. Les voilà seuls dans la rue pour la première fois.

— Valentin... est-ce que tu as peur?

— Je n'ai jamais peur.

— C'est comme moi. Veux-tu que nous rentrions, tout de même?

— J'ai trop soif. Et puis elle est assommante, leur pièce. On ne comprend rien du tout.

— On n'a pas dansé une seule fois.

— C'est dans l'Enfer que l'on danse drôlement, à ce que dit papa.

— Rentrons, alors.

— Pas encore. C'est à la fin seulement que c'est amusant. Vous n'avez pas soif?

— J'ai comme une éponge sur l'estomac.

— Est-ce que tu oserais boire dans une boutique, devant du monde que tu ne connais pas? demanda Anatole à Valentin.

— Moi?... Tu vas voir ça. Qu'est-ce que vous avez de sous dans votre poche?

— J'ai encore 43 sous qui me restent du jour de l'an.

— Moi, 37.

— Et moi, 52. Combien que ça fait en tout?

Après bien des calculs, on décide que cela fera 127 sous. Ils s'arrêtent devant un marchand de vin. Des gens de bonne humeur, installés les uns devant le comptoir d'étain, les autres autour de petites tables de marbre, paraissent boire avec tant de plaisir que cette vue redouble encore la soif de nos trois bambins. Des places sont libres dans le fond de la boutique.

— Entrons! dit résolument l'aîné. On ne nous mangera pas.

Un garçon approche.

— Qu'est-ce qu'il faut servir à ces messieurs?

— Donnez-nous à boire pour 127 sous, répond Valentin, le poing sur la hanche.

— Cent vingt-sept sous!... Cent vingt-sept sous de quoi?

— Est-ce qu'on peut avoir de plusieurs choses pour 127 sous? demande prudemment Anatole.

— Assurément.

— Donnez-nous un peu de tout, alors.

Le garçon stupéfait va trouver son patron. Il lui transmet la commande qu'il vient de recevoir. On rit au comptoir, comme bien vous pensez. Tous les yeux sont braqués sur les petiots. Va-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lentin fait seul bonne contenance. Le patron prend dans l'étalage un flacon de forme étrange, un petit buste transparent, rempli d'un liquide amarante, poissé et pimenté : du sirop de carotte mélangé d'ail, de tafia, de moutarde anglaise et d'anis. Cela s'appelle : la *Liqueur du bon patriote*. Le buste qui contient ce nectar est celui de M. Thiers. Avec son bouchon sur l'oreille, il a, ma foi, l'air assez tapageur.

— Voilà ce que nous avons de meilleur, dit le garçon en posant devant les enfants ébaubis le flacon et trois verres à bière. Vous pouvez avaler ça de confiance.

— Il y en a pour 127 sous? demande le prudent Anatole.

— Tout juste pour 127 sous.

— Ça ressemble joliment à papa!... s'écrie Clément en extase devant le flacon.

Au bout de dix minutes, M. Thiers a le cerveau vide ; au bout d'un quart d'heure, son nez prend la transparence de crevette ; avant que la demi-heure ne s'achève, le libérateur du territoire n'a plus de rouge que la cravate. Les petits sont gris comme des chiffonniers. On les entoure, on les excite. Valentin danse sur le comptoir. Clément, que le mal de cœur désarçonne, pleure à chaudes larmes et demande a tous les passants sa tante Rémuset, tandis qu'Anatole essaie une chanson de circonstance.

Quand les petits cessent d'amuser ses clients, le marchand de vin — un père de famille! — les met à la porte. Clément, qui a l'ivresse noire, se rappelle le premier M. Joseph et *Nathalie*. Battant les murs, écœurés, harcelés par la foule, les trois malheureuses victimes arrivent sous le péristyle de la Gaîté. Le contrôleur leur barre le chemin ; Anatole et Clément pleurent à chaudes larmes, tandis que Valentin cherche à forcer l'entrée.

C'est à sept heures, au poste, où ils dorment à qui mieux mieux, que M. Joseph les retrouve. Il n'est pas fier, non, M. Joseph, quand il rend les petits à leur famille. Tout le monde trouve des torts à tout le monde et se déclare blanc comme neige. Vous verrez que ce sera la faute de Racine.

— C'est égal!... murmure Mlle Rémuset, tout en confectionnant une infusion de camomille pour ses neveux, cela fera trois fiers gaillards ! A leur âge, avaler en trois heures *Athalie* et le *Bon patriote*, c'est tout de même crâne !

LÉO DE V...

REVUE DES MAGASINS

Mlle Marie BATAILLON aime son art pour lui-même, et son génie créateur n'est jamais en défaut. Par son ingéniosité et sa manière de faire, elle a su se rendre indispensable et se faire aimer de sa nombreuse clientèle. On la traite, pour ainsi dire, en amie, et dans le choix d'une robe, d'un costume, d'une confection, c'est elle qui toujours juge en dernier ressort.

Une connaissance approfondie de la forme, une méthode de coupe excellente et une originalité de bon goût font de Mlle Marie Bataillon une couturière ou, pour mieux dire, une artiste consommée. Elle sait comme personne tailler, chiffonner, draper les étoffes, les orner avec élégance, les transformer enfin en de délicieuses toilettes, qui ne restent pas longtemps chez elle, il est vrai ; mais elles se succèdent sans cesse, et la variété des modèles est assez grande pour qu'on ait plaisir à visiter l'élégant entresol de Mlle Bataillon (rue Thérèse, 5), ne fût-ce que pour obéir à un simple sentiment de curiosité. Combien de fois n'avons-nous pas entendu de belles dames arriver en disant: « Montrez-nous vos jolies nouveautés, nous venons exprès! »

Au surplus, le 1er numéro de janvier de ce journal a donné une gravure contenant une série de toilettes prises rue Thérèse, et l'on a pu se convaincre, en les examinant, que nous n'exagérons rien.

— La maison de PLUMENT (rue Vivienne 33) vient de créer, pour le printemps, une série de nouvelles tournures et jupons dont voici les principaux modèles:

Le jupon *Pompadour*, pour robes à grande traîne, très étroit du haut et plat sur les hanches.

Le jupon *Louis XV*, pour robes ras-terre.

La jupe *Ninon*, pour robes de dîner.

Enfin, deux petites tournures, dites *Ninon* et *Ninette*, indépendantes et invisibles.

Le corset *Sultane* est toujours le corset préféré de la femme élégante, car il donne une grâce incomparable au buste, qui, sous une pression bien comprise, se développe, se cambre et s'amincit, de façon à s'approcher le plus possible de la perfection de la ligne.

Le corset *Sultane* est établi en deux grandeurs différentes, afin de mieux répondre à tous les goûts : aussi faut-il désigner celle que l'on préfère, et demander le *corset sultane ceinture* ou le *corset sultane long*. — Les mesures à envoyer doivent être prises sur la personne tout habillée ; elles concernent la grosseur de taille, le tour de poitrine, du dos et des hanches. Ces indications sont les mêmes pour tous les corsets.

Le *corset-cage* demeure à l'apogée du succès pour les toilettes du soir ; souple et léger, il maintient le corps sans effort, n'occasionne aucune gêne et diminue la grosseur de taille. On n'a jamais trop chaud avec ce corset-là, grâce à ses jours multiples, ce qui est fort apprécié au bal.

Rappelons, en passant, le nom du *jupon princesse articlé*, dont on ne peut avoir oublié les précieuses qualités ; nous les avons déjà signalées et l'on sait quelle renommée elles ont valu à la maison de Plument.

SPÉCIALITÉS

La *Veloutine Viard* offre cette particularité que, lorsqu'on l'a essayée, on n'en veut plus d'autre. Comment, en effet, ne reconnaîtront-on pas le réel mérite de cette poudre fée ? La peau en bénéficie si complétement, elle devient si fraîche et se couvre d'un duvet si enchanteur, qu'on ne peut qu'être ravie d'un effet si facilement obtenu. Ah ! il en est parti, (de la place du Palais-Royal, 2), bien des envois pendant toute la durée du carnaval... Il fallait à tout prix être jeune et belle pour les soirées qui se sont succédé si rapidement, et, grâce à la *Veloutine Viard*, on y parvenait.

Blanche, rosée, couleur chair, quelle que soit la teinte choisie, — car il faut toujours harmoniser la veloutine avec le teint naturel de la personne qui l'emploie, — on est assurée d'obtenir le résultat le plus étonnant ; et on a beau employer journellement ce produit exceptionnel, on éprouve chaque fois le même étonnement, car chaque fois on assiste à une nouvelle transformation. Cette poudre idéale s'assimile si parfaitement à la peau qu'on n'en peut soupçonner la présence ; c'est vraiment merveilleux !

Pour recevoir *franco*, par grande vitesse et soigneusement emballée, la *Veloutine Viard*, il suffit de s'adresser à MM. les correspondants de journaux et dans les meilleures maisons de parfumerie de toutes les localités. Le prix de la demi-boîte est de 3 fr. 50 ; celui de la boîte de 6 fr. ; celui de la double boîte de 10 fr. On joint à la demande le montant en timbres-postes.

— On ne saurait trop recommander le *Rowland's Macassar oil*, un produit anglais que soixante années d'un succès non interrompu placent au premier rang, parmi toutes les compositions qui servent à l'entretien de la chevelure. Non-seulement cette excellente préparation arrête la chûte des cheveux, mais elle en prévient la décoloration hâtive. Elle est reconnue comme étant d'un usage fort hygiénique pour les enfants, auxquels elle prépare la plus belle chevelure : aussi a-t-elle été adoptée à la *nursery* royale, ce qui est une preuve assez sérieuse de son mérite.

On peut se procurer le *Rowland's Macassar oil* : 20, Hatton Garden, à Londres, et sur le continent chez tous les pharmaciens, parfumeurs et coiffeurs. A Paris, le dépôt principal est chez M. Lamar (151, rue Saint-Denis) ; vente en détail chez Guerlain, rue de la Paix, 15 ; Roberts, place Vendôme, 23 ; Hogg, rue Castiglione, 2 ; C. Fay, rue de la Paix, 5.

— Le teint le plus terni, la peau la plus abîmée par la fatigue, la maladie ou l'influence de l'air, sont complètement transformés par le *lait antéphélique* de CANDÈS. Cette eau magique efface les taches de rousseur, les plaques jaunes, le masque de grossesse ; toutes les défectuosités de la peau, en un mot, disparaissent sous son influence bienfaisante.

On se sert du *lait antéphélique* lorsque la première toilette est faite ; alors, après en avoir versé dans un peu d'eau, on en imbibe une éponge que l'on passe sur la figure, le cou, les bras, puis on essuie légèrement. Le miracle est consommé, et l'on n'a plus, pour en acquérir la preuve, qu'à consulter son miroir.

Le succès non interrompu de ce produit exceptionnel, pendant un si grand nombre d'années, offre des garanties sérieuses de son innocuité.

Autant que possible, on fera bien d'adresser les demandes à M. Candès lui-même (boulevard Saint-Denis, 26)

M. D'A.

L. ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La Mode, si inconséquente et capricieuse qu'elle soit, offre pourtant, dans son caractère et ses allures, un côté méthodique que l'on ne saurait nier : ce sont les phases périodiques qu'elle subit; mouvements prévus et gouvernés par les saisons qui les amènent. Les modes alors semblent crier : halte! et prennent un moment de repos, appelant à elles l'inspiration, ce génie créateur de qui procèdent toutes les idées nouvelles et originales.

Nous sommes précisément arrivés à un de ces temps d'arrêt; chaque maison de commerce, chaque industrie ayant un rapport quelconque avec la mode, s'occupe des nouveautés à éditer; et Dieu sait quelles combinaisons il faut faire, à quel travail on se livre pour arriver à un bon résultat! La situation est périlleuse pour les couturières et les modistes surtout, car le succès de leur « saison » — comme elles disent — dépend de leurs modèles : il est donc urgent qu'ils soient jolis!

Voici les renseignements que nous avons recueillis dans les centres élégants où s'éditent les nouveautés :

Selon toute probabilité, l'ère de la *capote* ne fait que commencer; la mode continuera de la prôner longtemps encore, et le modèle de cet hiver ne subira que peu de modifications. Toutefois, le dernier genre veut que la capote ne soit pas relevée. On peut choisir presque indifféremment l'étoffe; pourtant, la vigogne pure et le cachemire sont ce qu'il y a de plus élégant. La capote se passe d'ornements; plusieurs rangs de piqûres sur tous les bords et beaucoup de boutons suffisent. Cela, du reste, n'a rien d'absolu, et l'on peut très bien faire le col, les revers, les poches et les parements des manches en faille, si le vêtement est en laine. Nous pouvons même citer un modèle dont les côtés sont rayés de bandes de faille garnies de boutons; c'est assez joli, mais nous trouvons, sauf meilleur avis, que la capote doit conserver son caractère de simplicité. — On nous a montré aussi un autre genre, qui consiste en ceci : toute la partie de derrière est, une capote devant; le corsage, détaché, a de longues basques de gilet. Nous n'aimons pas beaucoup cette combinaison qui enlève à la capote toute son originalité.

P. N° 248. — COIFFURE NOUVELLE.
Modèle de M. A. Guyon (rue Richer, 45).

Au nombre des confections que nous avons vues « sur le chantier », nous pouvons citer comme nouveauté un vêtement en sicilienne noire, affectant la forme mantelet devant, celle du dolman renforcé du Metternich derrière, lequel est serré à la taille par une ceinture placée dessous et assujettie au milieu du dos seulement. Les manches, longues et larges, sont réunies au milieu, sous une cascade de nœuds de faille noire, formant le plus gracieux effet. Tous les bords du vêtement sont garnis de marabouts de soie. Ce modèle a très grand air et nous lui prédisons un avenir heureux.

Il y a ensuite une série de mantelets et d'écharpes, moitié l'un, moitié l'autre, ressemblant quelquefois à un fichu Marie-Antoinette ou Charlotte Corday, parce qu'ils sont noués derrière ou devant. Un entre autres a la forme mantelet-écharpe derrière, et devant celle d'un fichu dont les pans sont d'inégale longueur : l'un, à bout carré, est assez long; l'autre, beaucoup plus court, est drapé et garni de bouclettes « mousquetaire » en ruban. Ces deux pans se croisent sur la poitrine : le plus court est fixé à la ceinture, un peu de côté; l'autre tombe naturellement.

Deux autres nouveautés apparues à l'horizon : la tunique juive, d'abord; et puis la blouse russe, (en cachemire noir, blanc ou de couleur, selon l'application), d'une coupe fort ingénieuse, avec de gracieuses draperies, et dont nous reparlerons en détail prochainement.

En fait d'étoffe, les écossais reviennent fortement sur l'eau; on en voit considérablement dans les magasins et les combinaisons de couleurs sont vraiment charmantes. On trouve notamment de jolis cachemires à larges rayures pleines, vert électrique et blanc, avec carreaux ponceau à filets noirs; d'autres à fond bleu et

blanc, avec carreau rose effacé, etc.; — des diagonales en écossais plein et franc, ou bien de deux couleurs seulement; — des limousines rayées ou à carreaux; des roulières à dispositions nouvelles : ce genre comporte toujours les teintes neutres. On aperçoit partout de fort belles collections de cachemires unis, dans les teintes les plus variées, en foncé et en clair, et dont quelques-uns (ceux de l'Inde) sont d'une finesse remarquable. On en fait de délicieuses toilettes, que les femmes du meilleur monde patronnent avec acharnement, ce qui doit leur valoir un bon point.

Nous avons découvert une nouvelle passementerie qui pèche peut-être par la souplesse, mais rachète cette imperfection par son originalité : ce sont des guirlandes de feuillage en paille et perles de jais. L'abus des perles, de l'or, de l'argent, de l'acier, devait bien nous faire tomber sur la paille... mais on n'aurait jamais supposé que ce pût être de cette façon!..

Voici la description d'une toilette que nous avons vue garnie de cette passementerie : — Jupon à traîne, en faille noire, terminée derrière par un volant monté à gros plis, dont la tête, doublée de soie couleur paille, est cornée. Le tablier forme, en s'arrondissant, trois groupes de plis, garnis sur leur bord inférieur d'une passementerie paille et jais; sur les côtés du tablier, large coulissé à lisérés paille. Corsage à basques très-fendillées et lisérées de soie paille; manches coulissées jusqu'au coude, où elles sont garnies d'un petit volant; le bas est rayé de plissés alternés, en faille noire et paille, celle-ci formant seulement un liséré. La brune Espagnole qui portait cette toilette avait vraiment fort grand air.

Nous revenons au *spencer* de velours! Personne ne s'en plaindra, nous l'espérons bien, rien n'étant plus favorable à la beauté. Quelques élégantes ont fait sensation en haut lieu avec ce fameux corsage à longues pointes, décolleté et lacé derrière, lequel faisait admirablement ressortir leurs blanches épaules et leurs magnifiques jupons.

Ces jupons en beau damas Renaissance blanc, paille ou bleu électrique, sont à longue traîne unie (genre manteau de cour), tout couverts devant de bouillonnés de tulle blanc, uni ou lamé d'argent; ils sont, en outre, ornés sur les côtés de coquillés de Chantilly, ou autre dentelle mélangée de fleurs : œillets variés, bouquets jardinière, pensées de toutes teintes, etc.

A propos de retour aux anciennes modes, on nous a assuré que la mitaine longue, en filet de soie noire ou blanche et à réseaux très fins, allait remplacer les gants longs pour le théâtre.

Nous l'avons vue, du reste, et elle est fort mignonne. Les femmes ont tant de bijoux à montrer aujourd'hui et les bagues sont quelquefois d'une si grande valeur, l'éclat des pierreries si vif, le travail de la monture si merveilleux, que c'est vraiment dommage de les cacher sous des gants, alors qu'on étale avec complaisance tout ses autres bijoux! La mitaine ne ferait donc qu'aider à l'exhibition; d'ailleurs, ce filet noir est si favorable aux beaux bras et aux jolies mains!...

Mary D'AUBERVILLE.

DÉTAILS DE MODES

1. Chapeau de paille à calotte pointue. Passe relevée en diadème, recouverte dessous d'un coulissé en faille bleue, et entourée d'une bande de plumes grises nouée derrière par un ruban à bouts flottants. Un large ruban, bleu et rose pâle, est drapé à plat autour de la calotte. Guirlande de roses variées sur le derrière de la calotte.

1. Chapeau de paille.

2. Chapeau de paille grise. La passe, très large, est bordée d'un velours posé à plat. Un foulard gris entoure la calotte, en même temps qu'un velours noir retenu derrière sous un chou en pareil. Panache de plumes noires et blanches, dont le pied est fixé sous l'extrémité de l'écharpe.

2. Chapeau de paille.

3. Bonnet-coiffure.

au sommet de la calotte et au-dessus d'un chou semblable au précédent.

4. Bonnet-coiffure.

3. Bonnet-coiffure dit *marmotte*, en faille de couleur. Fond large, passe *Trianon* et dentelle de Bruges tout autour. Un madras en surah,

5. Robe de chambre.

de couleur assortie, entoure et recouvre presque en entier la coiffure en formant un nœud marin à bouts flottants derrière.

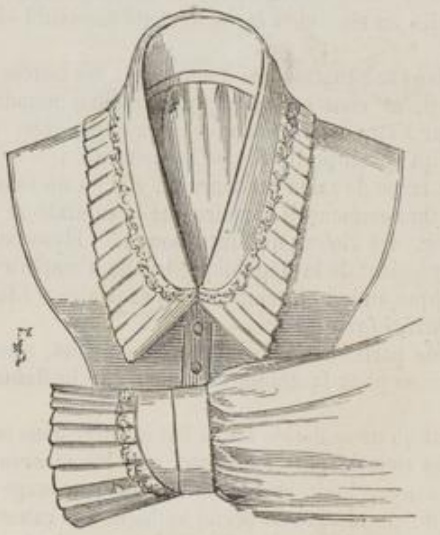
4. Même modèle que le précédent, avec un léger changement dans la disposition du foulard.

5. Robe de chambre en cachemire gris perle, de forme princesse, sans autre garniture que des boutons bleus. Col montant et pélerine ronde. —

6. Chapeau de paille.

Parements au bas des manches, avec des plissés en faille bleue sur tou les bords. — Ceinture assortie.

6. Chapeau de paille marron, garni dessous d'une guirlande de fleurs des champs, réunie derrière par un nœud de ruban havane. Deux ru



7. Parure de lingerie.

bans, de couleurs assorties marron et havane, entourent la calotte en forman un nœud sur le côté.

7. Parure nouvelle. Col rabattu et manche en toile, garnis d'un plissé et d'une petite dentelle posée sur le pied.

Le désir de donner un plus grand nombre de modèles nous ayant forcés d'adopter de nouvelles dispositions, nos lectrices trouveront à la page 107 les descriptions des gravures, des planches coloriées et autres annexes.

A TRAVERS LES SALONS

Le carême se fait, cette année, aussi avenant et aussi imperceptible que possible. Loin de gêner les plaisirs du monde, il les sert, en y ajoutant le prétexte de parties fines de religion, de sermons de haut goût et de quêtes à toilettes. Autrefois, à pareil temps, le monde parisien avait deux physionomies bien tranchées. D'un côté, il riait, dansait; de l'autre, il pleurait et jeûnait. Maintenant il n'en a plus qu'une, celle du sourire et de la danse, et nous n'aurons garde de le lui reprocher. Paris n'ayant pas connu de jours gras, il est tout-à-fait juste qu'il brûle la première partie du carême.

La première semaine a été remplie à souhait, au point de vue mondain. Le dimanche, la comtesse du Hauvel a ouvert ses salons de la façon la plus brillante, et elle a reçu également dimanche dernier. Le lundi, a eu lieu le premier des quatres lundis de la comtesse de Kersaint: soirées d'élection, tant par l'éclat de l'assistance que par la magnificence du cadre où elles se produisent et que viendront couper des intermèdes lyriques ou dramatiques. Le mercredi, Ali-Pacha a fait savoir qu'il resterait chez lui à l'ambassade de Turquie; il y a eu soirée chez la comtesse de Béhague et réception chez le duc de Broglie. — Redoute travestie chez M. Arsène Houssaye, dont le fils, le brillant auteur de l'*Histoire d'Alcibiade*, épouse Mlle Gaetana Pignatelli, fille de la duchesse de Régina et sœur de la comtesse Nicolas Potocka; grande et sympathique alliance qui apporte une couronne de prince au jeune écrivain. — Le samedi, comédie chez la vicomtesse de Janzé. *Après le bal* figurait, entre autres choses, au programme, avec la baronne dans le rôle créé au Gymnase par Mlle Céline Montaland. Enfin dimanche dernier, grand dîner suivi d'une soirée chez la baronne Nathaniel de Rothschild. — Intermède dramatique par les artistes de la Comédie-Française, MM. Mounet-Sully et Coquelin en tête, chez la maréchale Regnauld de Saint-Jean d'Angély.

Intercalez dans ce programme, à leur date, les autres soirées déjà annoncées, et vous estimerez que le bilan mondain de la quinzaine, pour s'être exercé dans les jours maigres, offre un total récréatif qu'aurait pu lui envier le carnaval.

Ce réveil de la vie de salon est heureux, et l'on ne saurait trop l'encourager. On commençait à croire que la capitale se contenterait, cet hiver, des violons qui ont résonné à l'Elysée et laisserait au seul Président de la République le rôle d'amphitryon. La voilà qui se pique au jeu et, empruntant sa devise à l'Italie, dit à son tour : *Parigi fara da se.*

Que le monde parisien s'aide lui-même, en effet, c'est encore le plus sûr moyen pour la grande capitale d'être brillante et heureuse.

En attendant qu'on se décide tout à fait à entrer dans cette voie, nous ne savons rien de plus charmant que les *ricevimenti* de quatre à six heures, inaugurés sous le haut patronage de quelques femmes de grand ton. On prend le thé et l'on cause au coin de la cheminée, — avez-vous remarqué comme le feu délie la langue? — sans préméditation, sans programme, au hasard du sujet qu'apporte le nouvel arrivant. La conversation se fait alerte, actuelle, spirituelle et malicieuse, sans méchanceté. C'est la vraie causerie parisienne, ce passe-temps par excellence qu'on ne savoure que sur les bords de la Seine (car on l'a dit bien souvent, si partout il y a des gens qui parlent, ce n'est qu'à Paris qu'on trouve des gens qui causent) et ce plaisir des dieux, qui faisait tant regretter à Mme de Staël son ruisseau de la rue du Bac.

L'art en est plus aisé que la définition, et la causerie de Paris, a la fois une force, un attrait, une littérature, a des lois instinctives plutôt que formulées. C'est un art révélé en quelque sorte, jamais un art travaillé, et voilà pourquoi une Augustine Brohan, une Toinon primesautière, s'y montrera très supérieure à telle précieuse que vous voudrez, docte comme une Académie. Le talent, en effet; même le génie, n'ont rien à démêler avec lui, et l'on peut être une intelligence sans égale, voire un écrivain très spirituel, et n'être qu'un causeur médiocre et incolore.

L'esprit qui se parle n'est pas du tout le même que celui qui s'écrit, et bien souvent le travail du cabinet, absorbant le cerveau de l'homme supérieur, lui enlève les charmes de l'improvisation. Aussi, à part de très rares exceptions, en dehors de quelques individualités des lettres et de la science, broyant leur génie — selon un mot heureux — pour le répandre dans un salon en poussière de diamant, qui voyez-vous tenir la première place dans la causerie parisienne? des hommes sans notoriété, n'ayant jamais écrit une ligne et voués tout entiers à cette littérature parlée qui charme une génération, mais ne laisse après elle qu'un souvenir, un écho vague. Ne joue pas ce rôle qui veut, et pour n'avoir point d'avenir d'outre-tombe, le personnage est si brillant en ce monde, qu'il vaut encore la peine qu'on l'ambitionne.

Les réceptions de quatre heures, que nous préconisons, forment son vrai terrain. Elles remplacent avantageusement les visites du matin, où l'on ne dit rien qui vaille, où forcément la pluie et le beau temps font les frais d'une conversation sans cesse interrompue par les entrants et les sortants. A ces visites, la nouvelle la plus importante ne dépasse guère la portée qu'Agnès donne à Arnolphe dans l'*Ecole des Femmes* : le petit chat est mort! — Nous sommes tous mortels! reprend le chœur des visiteurs, et c'est tout. Il n'en saurait être autrement d'ailleurs, car qui oserait s'exprimer avec ce degré d'abandon qu'il faut pour avoir de l'esprit devant des inconnus que le hasard introduit dans l'apparence d'intimité d'un petit cercle?

Aussi les visites du matin à jour fixe ne voient-elles que des femmes. Les hommes fuient la banalité de ces colloques où, la dernière visite partie, alors qu'elle fait l'inventaire de ce qui s'est dit, la maîtresse de céans trouve qu'on lui a appris qu'il y a beaucoup de dorure au nouvel Opéra, ou que la Suisse est un pays de montagnes! Au contraire, ils s'empressent aux réceptions de quatre heures, qui ramènent une assistance à peu près la même, avide de se retrouver et d'échanger entre elle ses idées sur les questions du jour. Il y a dans ces réceptions une attraction très réelle, qui explique la vogue de plus en plus grande qui s'y attache.

BACHAUMONT.

ÉCHOS DE LA MODE

Grandes et nouvelles modes, d'après la *Vie parisienne* :

Du damas et du brocart, du crêpe étoilé, de la gaze d'argent et d'or.

Robes couleur du Soleil et de la Lune. Voie lactée emprisonnée dans du satin et servant de tablier. Nuages de tulle, flocons de neige, givre, frimas et verglas en glacis et en gouttelettes sur les feuilles et sur les fleurs.

Pour coiffure, une comète, ou Vénus en étoile de diamant qui se prélasse sur le front.

La mode s'empare du firmament et, comme tout le reste, le soumet à sa fantaisie.

La robe d'autrefois n'existe plus. Les formes, les patrons et la coupe ont disparu.

*
* *

Voici la recette donnée par notre confrère pour faire les toilettes nouvelles :

On prend une femme, on la tourne une fois dans un lé de satin;

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

eux fois dans une écharpe de gaze; trois fois dans un voile de tulle.

On ajoute vingt mètres de guirlandes de fleurs, qui la treillagent en long, en travers ou en losanges. La femme est bien empaquetée, mais pas suffisamment habillée; il lui faut encore quelque chose : une queue, ou une traine, ou une pente, appelez-la comme vous voudrez. Elle sera d'autant plus lourde que le reste du costume sera léger. On la fera en matelassé ou fleurs repoussées, lamées, tissées et pailletées. On l'attachera par derrière, bien au milieu, par des nœuds de perles ou de diamants; on la couvrira de papillons de gaze, d'oiseaux en dentelle, de scarabées en lophophore, piqués de çà de là, et les pattes attachées par des cordelières d'or.

La femme ainsi vêtue est tenue chaudement par en bas. Mais le haut doit être au frais. Point de manches, à peine de corsage et les hanches bien dégagées.

* * *

Autres toilettes de même provenance :

Robes couleur chair et sang de bœuf avec des touffes de feuilles de vigne élégamment placées.

Vert olive et vert pistache s'enlacent étroitement dans des coquillés.

Relevés Louis XV abricots tendres, et jupe prunes de Monsieur.

Crême fouttée tulle et gaze, bourrée d'œillets panachés.

* * *

Lorsqu'on voudra, dans quelque temps, faire la critique des modes d'aujourd'hui, on n'aura qu'à reproduire sans y rien changer les descriptions imagées de la *Vie parisienne*. Nous ne connaissons point d'ironies qui puissent valoir ses relevés « abricots tendres » et sa « crême fouettée » tulle et gaze!

R. H.

THÉATRES

Comédie-Française. — Obtenir un succès, par le temps qui court, avec une tragédie (car le drame en quatre actes, en vers, de M. Henri de Bornier n'est pas autre chose au fond), c'est l'avoir deux fois mérité. Aussi commençons-nous par féliciter bien haut l'auteur de *la Fille de Roland*. Son œuvre n'est pas sans offrir quelque prise a la critique, mais elle rachète ses imperfections par des beautés de premier ordre, et les pièces sont rares aujourd'hui, dont on en peut dire autant.

L'inspiration générale procède de la *Légende des Siècles* :

Charlemagne, empereur à la barbe fleurie,
Revient d'Espagne; il a le cœur triste, il s'écrie :
« Roncevaux! Roncevaux! ô traître Ganelon! »
Car son neveu Roland est mort dans ce vallon
Avec les douze pairs et toute son armée.

Vingt ans ont passé sur ce désastre. Le traître Ganelon, dans la version de M. de Bornier, n'a pas été exécuté simplement comme dans la légende laonnoise. Il a été lié comme Mazeppa sur un cheval fougueux et tout le monde l'a cru dévoré par les loups. Mais il a été recueilli par des moines; caché sous le nom de comte Amaury, il a pris la défense de leur fief continuellement menacé par les incursions des Saxons et a élevé son fils Gerald dans des sentiments d'honneur.

Un jour, Gerald, chassant l'auroch, rencontre une troupe de Saxons qui viennent de s'emparer d'une jeune voyageuse. Il disperse les ravisseurs, s'empare de leur chef, Ragenhardt, et délivre la prisonnière. Cette prisonnière, c'est Berthe, la fille de Roland. Charlemagne lui envoie, pour gagner Aix-la-Chapelle, une escorte dont le chef remercie Gerald et l'engage à le suivre à la cour. Cette proposition tente Gerald, déjà épris de Berthe. Mais Ganelon lui déclare que cette union est impossible, qu'il en est indigne, et le pauvre Gerald, se méprenant sur le sens de cette parole, entreprend de courir le monde et de guerroyer pour se rendre digne de Berthe.

Cependant, Charlemagne vieilli est plein de tristesse. Depuis un mois, un Sarrazin arrogant, aux mains de qui Durandal est captive, défie la cour de Charlemagne de lui reprendre en champ clos l'épée du chevalier chrétien. Les jeunes seigneurs dégénérés ne savent déjà plus manier les lourds glaives de leurs pères, et chaque jour un des champions a mordu la poussière. Le vieil empereur, lassé de ce massacre inutile, veut lui-même descendre dans l'arène. Il s'écrie :

Quand ils n'ont plus la gloire, il reste aux rois la mort.

(Ce vers a soulevé dans toutes les parties de la salle une longue acclamation.)

Tout à coup on annonce la venue d'un nouveau champion. C'est Gerald, qui se présente plein d'assurance. Charlemagne, émerveillé de sa bonne tenue, lui prête sa propre épée, Joyeuse, et l'envoie au combat. Gerald défait l'infidèle et rapporte, triomphant, Durandal et Joyeuse. En récompense de ce haut fait, Berthe lui est fiancée.

Cependant, sur l'ordre de l'empereur, le comte Amaury se présente pour rendre hommage de son fief. Sous la neige des ans, sous les sillons creusés par le remords, Charlemagne reconnaît le traître Ganelon; mais il croit pouvoir pardonner au père en considération du service rendu par le fils. Les fautes sont personnelles... Non, quand il s'agit de trahison.

En vain les seigneurs, conviés par Charlemagne, prononcent solennellement l'oubli du passé. Gérald se condamne; il résiste même aux pleurs et aux prières de Berthe.

Mon père s'exilait : nous partirons ensemble;
Il sied que le destin jusqu'au bout nous rassemble.
Que mon malheur du moins serve à tous de leçon!
Pour mieux vaincre à jamais l'esprit de trahison,
Songez à vos enfants! songez que d'un tel crime
Votre race serait l'éternelle victime,
Et que tous les remords, tous les pleurs d'ici-bas,
Toutes les eaux du ciel ne l'effaceraient pas!

BERTHE.

Regarde l'avenir.

GÉRALD.

Je vois trop le passé!

BERTHE.

Eh bien! si pour toi seul il n'est pas effacé,
S'il ne te suffit pas que l'empereur pardonne,
S'il faut que la mort parle et que le ciel ordonne,
Eh bien! Gérald, au nom de mon père...

GÉRALD.

Plus bas :
Le mien pourrait l'entendre!

BERTHE.

Ah! plus d'espoir hélas!...
Et si la mort te fuit, Gérald?

GÉRALD.

Je marcherai
Si loin et d'un tel pas que je la trouverai.

Gérald part et Berthe, inconsolable, entre dans un couvent.

Ainsi finit cette œuvre d'une haute valeur littéraire et d'une grande élévation morale, où les nobles sentiments abondent et où les beaux vers ne manquent pas.

Mlle Sarah Bernhardt et M. Laroche, nouvellement élus sociétaires, MM. Maubant et Dupont-Vernon l'ont interprétée avec toutes leurs qualités; M. Mounet-Sully, avec tous ses défauts.

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 501. — DESCRIPTION, PAGE 107.

TOILETTE DE VISITE.

Modèle de Mme Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 500. — DESCRIPTION, PAGE 107.

TOILETTE DE GRANDE SOIRÉE.

Modèle de Mme Hermantine du Riez (rue Halévy, 8).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

BONNE MAMAN

(NOUVELLE. — SUITE.)

Prosper envoyait toujours ses *chroniques*. L'une d'elles, plus confidentielles que les autres, était tombée entre les mains de Mélanie; il y était question de Lise en termes fort tendres... De là une scène violente, presque des outrages, qu'il était bien difficile de subir sans redresser la tête.

— Un beau métier que vous exercez là, « madame », dit Mélanie, je ne vous en fais pas mon compliment. Est-ce donc ainsi que vous complétez l'éducation de votre petite-fille ?

— Madame, riposta bonne maman sous ce coup de fouet, je crois que vous me manquez de respect ; vous oubliez qui je suis...

— Vous l'oubliez vous-même, madame: le respect s'inspire. Respectez-vous, nous vous respecterons... Tolérer les hardiesses d'un Salneuve!... En vérité, il faut que vous soyez bien entichée de tout ce qui perche à Provins pour vous figurer que le fils de cet insulteur, qui se dit votre ami, devienne jamais notre gendre... Et cette petite hypocrite, avec ses airs d'innocence! Je vais lui apprendre à entretenir à notre insu des correspondances par intermédiaire.

Le pire, c'est que ces reproches avaient une apparence de raison: guidée par les meilleures intentions du monde, bonne maman avait, en effet, manqué de prudence. Tranquille avec sa conscience, Mélanie se fût contentée de sourire avec indulgence ; coupable d'une odieuse captation, sans foi ni loi, elle devait tout naturellement affecter d'autant plus de rigorisme qu'elle en avait moins.

Lise y gagna deux mois de consigne, pendant lesquels il fut interdit à sa grand'mère d'aller la voir: double punition, que la vieille dame supporta moins bien que la pensionnaire. Dès lors, l'insomnie et le chagrin commencèrent à la miner sourdement.

Par un contre-coup facile à prévoir, les Salneuve cessèrent brusquement de donner de leurs nouvelles. Toute lettre timbrée de Provins venait échouer chez le concierge, lequel la remettait en secret à Mélanie.

Mme Hervé écrivit une fois, deux fois, trois fois; elle se plaignait qu'on l'oubliait... Silence absolu !... Piquée de cette apparence de dédain, elle cessa de solliciter une grâce qu'on lui faisait trop attendre. Et voilà comment, trompés par les apparences, s'accusant l'un l'autre, bonne maman et les Salneuve finirent, en réalité, par ne plus se donner une marque de souvenir.

Il y eut alors, pendant quelques mois, des alternatives de prospérité et de mécomptes, qui servaient de thermomètre au plus ou moins de déférence que l'on accordait encore à Mme Hervé.

A la hausse, de tièdes caresses et des pattes de velours.

A la baisse, des dédains, des rebuffades, des égratignures.

Et les *Docks de l'Univers* continuaient à s'élever insensiblement sous les apparences d'une caserne.

VIII

Enfin Lise sortit de pension pour n'y plus rentrer. Sans être très complète, son éducation classique était suffisante: elle dessinait avec goût et ne touchait pas mal du piano. De plus, son père l'avait familiarisée, dès le berceau, avec l'anglais et l'allemand, en sorte que, la théorie succédant à la pratique, elle parlait maintenant ces deux langues avec une pureté parfaite.

Lise n'avait pas eu un jour de grâce; elle achevait ses deux mois de retenue ; aussi vit-elle avec effroi que, dans ce court intervalle, sa grand'mère avait vieilli de dix ans. Toutefois, ostensiblement, rien n'était changé à la façon dont on traitait Mme Hervé. Des oublis, des riens, des vétilles, il fallait être constamment là pour les saisir et les apprécier ; or, on s'observait un peu devant la jeune fille.

Bien que plus surveillées que par le passé, les douces causeries purent recommencer. Bonne maman s'accusait d'avoir prêté son concours à une correspondance imprudente ; il fallait absolument oublier Prosper, et pour mieux l'oublier, on en parlait du matin au soir. Les suppositions allaient leur train : d'où pouvait provenir cette rupture subite? Fallait-il l'attribuer à l'inconstance du jeune homme? Mélanie avait-elle écrit à M. Salneuve une de ces lettres comminatoires qui rendent toute réconciliation impossible? Quoi qu'il en fût, tout espoir était désormais interdit. Lise, en cette seule année, était devenue plus sérieuse et plus sensée qu'on ne l'est habituellement à cet âge. Quant à elle, si meurtri que fût son cœur, elle se résignait ; mais grand'mère y perdait sa dernière chance de retourner à Provins, et c'était là le terrible!...

Ah! l'argent! l'argent! jusque-là, tout en entendant beaucoup parler de ce roi de la terre, Lise n'en avait guère connu la valeur; qui donc lui en donnerait?... ou plutôt, comment ferait-elle pour en gagner? Que n'était-elle un garçon !...

A la pension, on lui avait souvent cité d'anciennes élèves devenues institutrices, s'expatriant avec de riches familles, et trouvant dans ce sacrifice une sérieuse rémunération. Cette idée commençait à germer dans sa petite tête. Un beau jour, elle en glissa quelques mots à sa mère, qui, loin de s'effrayer d'une séparation, prit la balle au bond : « Au fait, pourquoi pas? à quoi servirait l'éducation, si ce n'est à en tirer parti? Mademoiselle avait coûté assez d'argent pour chercher tout au moins à se suffire ; elle ne pouvait passer sa vie à la maison, les bras croisés, comme une duchesse... Sans compter que l'oisiveté est mauvaise conseillère ; c'est alors que l'imagination se prend à galoper sur des chimères et que l'on noue, à l'insu de ses parents, des intrigues coupables... »

A bon entendeur, salut ! c'était une double pierre dans le jardin de Lise et de grand'maman !

Frédéric fit des objections : une « future » héritière vivre chez les autres à l'état de salariée, c'était un peu bien mesquin.

— Tu n'as pas le sens commun, lui dit Mélanie d'un ton péremptoire.

Ce projet acheva de désoler la pauvre Mme Hervé ; amoindrie, dominée, peureuse, elle n'osait rien objecter, si ce n'est en particulier, en suppliant sa petite-fille de ne pas y donner suite.

— Laisse-moi faire, répondait Lise ; c'est le seul moyen de te ramener à Provins. Puisque Prosper nous abandonne, nous nous passerons de lui.

Un mois plus tard, grâce à l'intermédiaire d'un gentleman auquel Frédéric venait de vendre un meuble de Ton-King et des émaux cloisonnés, Lise fut présentée à une dame anglaise, lady Grey. dont elle provoqua la sympathie à première vue.

Lady Grey avait une petite fille de sept à huit ans; elle repartait pour ses terres dans le Devonshire et offrait d'emblée dix-huit cents francs pour la première année, quitte à augmenter si elle était satisfaite de l'institutrice, et réciproquement. Mlle Hervé aurait, de plus, la faculté de donner en dehors des leçons de dessin et de français à quelques petites amies de son élève.

Ces propositions étaient trop avantageuses pour ne pas être acceptées tout de suite ; d'autant que lady Grey paraissait une excellente femme, honorable au possible, laquelle promettait de considérer la jeune émigrée comme une seconde fille.

Bonne maman ne faisait plus que pleurer et que prier. Lise se montrait courageuse et ferme; le but qu'elle entrevoyait dégageait presque sa résolution de ce qu'elle avait de pénible.

— Passons par l'Angleterre, puisque c'est le chemin de Provins, disait-elle à sa grand'mère en essayant de sourire. Dès que j'aurai cinq cents francs, je te les enverrai et tu partiras sur-le-champ. Tous mes appointements seront pour toi ; le casuel me suffira. Prends patience et soigne ta santé ; ce sera soigner la mienne: car si tu tombais malade, j'en éprouverais certainement le con-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tre-coup, malgré la distance. Au lieu de t'affliger, ne devrais-tu pas remercier Dieu de la faveur qu'il nous fait? Si tu pleures encore, je ne t'aimerai plus.

Bonne maman voulait être aimée; elle dissimula sa mortelle douleur autant que possible. Mélanie versa deux larmes; sa sensibilité n'en fournissait pas davantage. Frédéric aimait sa Lisette, il l'accompagna jusqu'à Boulogne, et si, au moment des derniers adieux, sur le pont du steamer, il ne céda pas à la tentation de la ramener à Paris, c'est que, soudain, lui apparut l'ombre de Mélanie le terrifiant d'un farouche regard.

Puis, assez oublieux de son naturel, quelques laques du Japon rencontrés sur le quai et acquis à bon compte dégagèrent a point son esprit des diablotins noirs qui l'obscurcissaient.

Laissons s'écouler une année ; presque rien pour les indifférents, une éternité pour ceux qui attendent. Chaque mois, une lettre du Devonshire annonçait régulièrement que tout allait bien, lorsque, un dimanche matin, à la sortie de l'église des Petits-Pères, dans une des galeries du passage Vivienne, Mme Hervé se vit accoster par un étranger de distinction, qui, le chapeau à la main, après s'être assuré de son identité, lui remit un pli cacheté de la part de Lise.

L'étranger était tout simplement un des bons amis de Lady Grey, lequel, partant pour Paris, avait bien voulu se charger de suivre une vieille dame comme ceci et comme cela, — partant chaque dimanche, à neuf heures moins le quart, du n° 10 de la rue Vivienne, pour se rendre aux Petits-Pères, où — dernier renseignement qui devait corroborer les autres — elle se plaçait invariablement sous la chaire.

« Chère bonne maman, écrivait Lise, voilà le plus beau jour de » ma vie!... Tu ne sauras jamais ce que le travail a pour moi de » doux, de léger, de charmant, quand je songe au résultat qui doit » le couronner... Sans tes baisers qui me manquent, — j'ai eu » beau en emporter, la provision est finie, — je n'aurais presque » rien à désirer. Tout le monde est ici, pour moi, d'une bonté » parfaite; j'ai plus de leçons que je n'en puis donner. Nous se» rons bientôt riches... Quel dommage que ce soit si loin, et qu'il » faille traverser la mer!... sans cela, tu serais venue vivre au» près de ta Lisette bien-aimée... Mais non, n'est-ce pas? il fau» drait pour cela qu'Exeter s'appelât Provins et que le Devonshire » fût dans Seine-et-Marne...

» Tu trouveras ci-joint une *bank-note* de vingt livres sterling; » le premier changeur venu — il y en a un sur la place de la » Bourse et un autre à quelques pas de chez nous — t'en don» nera cinq cents francs... Dis à la maison que c'est une ancienne » créance dans laquelle tu viens de rentrer, que le notaire te les » a envoyés de Provins, tout ce que tu voudras, pourvu qu'on » ne soupçonne pas leur véritable provenance. Pars tout de suite! » Josette te louera une maisonnette avec un jardin ; tu lui avais » donné le mobilier de ma chambre; je suis sûre que, provisoi» rement, elle sera bien heureuse de te le rendre... Tu verras!... » je forme pour un prochain avenir des projets superbes. En at» tendant, ne crains pas de t'aventurer; chaque trimestre, la » poste t'apportera régulièrement quatre cent cinquante francs à » l'adresse que tu m'indiqueras. »

Et le post-scriptum obligé:

« Si tu rencontres Prosper, dis-lui... Mais non, le plus sage » sera de ne pas lui parler de moi. »

Mme Hervé ne se sentit pas le courage d'accepter un sacrifice qui devait en entraîner tant d'autres. Ensuite, là où l'inexpérience de Lise voyait tout en beau, son découragement, à elle, voyait tout en noir. Lise n'avait qu'à perdre sa place pour que tout cet échafaudage s'écroulât, et alors, réinstallée à Provins sans aucune ressource, qu'y deviendrait-elle?

Toutefois, bonne maman ne voulut pas désillusionner sa petite-fille en lui renvoyant ses épargnes. Elle lui répondit qu'elle confiait les cinq cents francs à Me Ginet pour les faire valoir, — ce qui était vrai, — et qu'elle en ferait autant de ses envois successifs, jusqu'à ce que la somme fût assez importante pour ne pas s'exposer à des déceptions; que, du reste, ses enfants la traitant avec déférence, sauf Provins et sa petite-fille, il ne lui manquait absolument rien.

Dans la pensée de Mme Hervé, ces dépôts accumulés chez le notaire finiraient par constituer à Lise, en cas de malheur, un commencement de dot.

Quant aux marques de déférence dont l'indulgente mère se disait l'objet, elles se réduisaient à bien peu de chose.

En voici un exemple:

On sait comment à Paris, dans le monde peu collet-monté, les réceptions font la boule de neige; un ami en amène un autre, lequel acquiert, à son tour, le droit de faire des présentations. Où placer tous ces intimes qu'on ne connaît guère? Le salon devient trop petit, on joue dans la chambre à coucher de madame; on soupe dans la salle à manger; le cabinet de monsieur sert de vestiaire; on fume; à propos, où fumera-t-on ? Mélanie décida que ce serait dans la chambre de grand'mère, à laquelle suffirait un cabinet de six pieds carrés, où couchait habituellement Lise pendant ses vacances. C'était un peu obscur; mais pour dormir, on n'a pas besoin de voir clair. Pour le jour, la salle à manger était là, une grande salle pavée en damier, où passaient incessamment les visiteurs, les hommes de peine et les vents coulis. Fort heureuse encore, la pauvre Mme Hervé, quand la présence simultanée de plusieurs clients ne la faisait pas renvoyer d'une pièce à l'autre, sans plus savoir où se réfugier, si ce n'est dans sa résidence nocturne. On voit que, en faits d'égards, Mélanie et son époux ne se ruinaient pas. Et puis, il faut tout dire, Mme Herve ne représentait plus que quelques mille francs.

Les espérances de Frédéric s'éteignaient en même temps que son capital. Selon toute probabilité, le jour où les maçons planteraient leur bouquet sur le toit des Docks terminés, — lisez caserne, — il verrait, lui, se dérober sa dernière chance de salut.

Le malheureux eut alors une intuition de l'avenir, il comprit toute l'horreur de l'abîme où il allait entraîner sa mère, et saisi de vertige, sans même consulter sa femme, sous l'impression d'un fait récent publié par les journaux, — la banque de Monaco qu'un joueur heureux venait de faire sauter, — il résolut d'aller tenter cette ressource suprême. Nous disons ressource, faute d'un autre mot : car autant valait aller se jeter dans la Seine avec quelques pierres au cou.

Le déraisonnement de Frédéric était celui-ci : « Il me reste douze mille francs : que peut-on entreprendre de sérieux avec douze mille francs? D'autre part, mon commerce ne marche pas; les étrangers se blasent, ils connaissent les ficelles, et la concurrence nous tue; sans l'argent de ma pauvre mère, je ne sais pas comment nous eussions fait pour vivre. Dans un an, dans quinze mois, que sais-je! je serai au bout de mon rouleau. Culbute pour culbute, un peu plus tôt ou un peu plus tard, pendant qu'il me reste encore quelques munitions, pourquoi ne pas tenter une bataille d'où peut sortir la victoire? »

Par contre, il aurait pu se dire: « Douze mille francs, c'est encore une somme ; en l'employant bien, en poursuivant des bénéfices moins aléatoires, en quittant notre appartement de mille écus pour une résidence plus modeste, en cherchant une place, en vivant avec une stricte économie, nous pouvons sinon devenir riches, du moins écarter de nous la hideuse misère. » Mais cela ne pouvait entrer dans sa tête aventureuse et frivole.

Frédéric partit donc pour Monaco, en vidant la caisse des trois quarts de son contenu. Il allait soi-disant à Nice, assister à une vente d'objets d'art et de haute curiosité... Après une semaine de rouges et de noires, de pertes et de gains, de délire et d'angoisses fiévreuses, il en revint juste avec les soixante-treize francs qu'il fallait pour payer sa place.

Dès lors, le purgatoire de Mme Hervé devint un enfer; sans lui

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dévoiler toute la vérité, quelques paroles imprudentes, échappées aux deux époux durant leurs querelles, la mirent sur la voie des suppositions désastreuses; puis la gêne revint petit à petit, les bijoux disparurent; il fallut recourir aux expédients, au crédit féroce; les coups de sonnette n'annonçaient plus que des créanciers. Grand'mère elle-même, en l'absence de Placidie, ouvrait la porte, alléguant, honteuse de mentir, que monsieur venait de sortir, que madame n'était pas là...

Bientôt Mélanie dut en revenir à sa première théorie sur les bonnes : à savoir que la meilleure ne vaut rien, et qu'on n'est jamais si bien servi que par soi-même. Placidie fut renvoyée, ce qui obligea Mme Hervé non-seulement à faire sa chambre, mais à partager avec sa bru des besognes ingrates.

Il était loin, le temps où elle déjeunait dans son lit, où on consultait ses goûts, où on lui servait son verre de Bordeaux !... Sa présence n'était plus qu'une charge; on lui répondait à peine, et tant pis pour elle si elle n'avait pas compris.

Frédéric lui-même s'effarouchait à la moindre observation... Un jour que sa mère avait hasardé une timide allusion aux *Docks de l'Univers* dont elle n'entendait plus parler, il s'était mis dans cette colère rouge qui remplace les explications par les invectives.

Seule en face d'elle-même, rongée par la pensée, se roulant à plaisir sur un lit d'épines, la vue s'affaiblissant par les larmes, plus sourde que jamais, rudoyée, annihilée, la domestique de ses enfants : telle était, moins de deux ans et demi après son départ de Provins, la situation de Mme Hervé.

Il en résultait un abattement moral dont les seules lettres de Lise avaient le don de la faire sortir.

IX

Pendant ce temps, Prosper se désolait; de même que Mlle Hervé, il attribuait à l'inconstance et à l'oubli ce silence dont chacun l'eux renvoyait à l'autre l'initiative, avec une apparence de raison.

La promenade favorite du jeune homme était sur les bords de la Voulzie, le long de la haie d'aubépine et de vigne vierge où il croyait voir encore la petite pensionnaire cueillir des fleurettes et défier Moustache à la course; l'air y était resté comme parfumé des timides aveux échappés à l'innocence de Lise... Les serments, le pacte, la prière promise et qu'elle devait répéter chaque jour... Que restait-il de tout cela ?... Une médaille et un mouchoir.

Souvent Prosper avait inventé des prétextes pour aller à Paris voir et s'informer par lui-même; mais son père, soupçonnant le motif réel sous l'allégation, s'était toujours opposé à ce déplacement dont il redoutait les suites. Une fois cependant, parti de bon matin en costume de chasse, le jeune homme avait réussi à s'échapper pendant quelques heures. Rue Vivienne, le concierge lui avait appris que Mlle Hervé était en Angleterre « pour plusieurs années ». Une douche d'eau glacée sur un cœur brûlant.

Pourtant, notre amoureux avait la foi; si désolante qu'elle fût, cette absence expliquait bien des choses, sauf l'absence même, qui ne s'expliquait pas. Prosper courut à Sézanne. Josette lui apprit que Lise était institutrice chez une grande dame anglaise, dans le Devonshire : un mot qu'elle avait charbonné sur le mur derrière la cheminée pour ne pas l'oublier.

L'adresse ?... sa vie pour l'adresse ! Mais Josette ne la savait pas. Or, écrire a « Mademoiselle Lise Hervé dans le Devonshire, » c'était plus que vague; et, quant à y aller, en quelques heures à l'insu de son père, le fusil en bandoulière, il ne fallait pas y songer.

Quinze mois environ s'étaient écoulés depuis le départ de Lise; Me Ginet avait successivement reçu près de deux mille francs qu'il plaçait de son mieux, selon les instructions de Mme Hervé. Les choses en étaient là, lorsque le notaire reçut un matin une lettre d'Angleterre, par laquelle sa jeune cliente, capitaliste improvisée, lui demandait s'il était possible de racheter, au prix de vente, la maison de sa grand'mère.

Voici ce qui s'était passé :

Lady Grey avait pris en véritable affection l'institutrice de sa fille. La confiance réciproque était née des relations journalières; puis, un beau jour, par une pente naturelle, sans toutefois accuser ses parents, Lise lui avait fait l'aveu du but qu'elle poursuivait : à savoir de réintégrer sa bonne maman dans la petite propriété, que des malheurs de famille l'avaient forcée de vendre.

Lady Grey allait partir pour New-York; touchée de ce dévouement, elle profita de la circonstance, — le voyage en Amérique n'ayant pas été prévu dans les conditions, — pour doubler les appointements de l'institutrice, mettant à sa disposition deux années d'avance à restituer par quart, c'est-à-dire en continuant de toucher quinze cents francs par an.

C'était aussi ingénieux que délicat; il est vrai que six mille francs, quatre cent cinquante livres, pour une riche Anglaise, à la veille d'hériter encore... Mais que de millionnaires à qui ces idées ne viennent pas; ou, si elles leur viennent, qui les laissent s'éteindre de leur belle mort !

Et comme Lise, émue jusqu'aux larmes, ne savait pas si elle devait accepter :

— Remarquez que tout l'avantage est pour moi, avait ajouté lady Grey; je suis une véritable usurière; ce sont quatre années pendant lesquelles je suis sûre de ne pas vous perdre.

Lise expliquait donc ce qui précède à Me Ginet; elle le suppliait de ne rien négliger pour rendre à bonne maman le bonheur passé.

« Un plus long séjour à Paris lui serait mortel, ajoutait Mlle » Hervé; rachetez aussi les meubles si faire se peut, puisqu'ils » n'ont pas été dispersés. L'acquéreur n'habitant pas régulièrement Provins, peu lui importera peut-être de renoncer à un » simple pied-à-terre, qui ne lui rappelle rien, tandis que tous les » souvenirs de ma bonne grand'mère y sont consacrés... Si j'aurai le cœur gros en m'embarquant pour le nouveau monde, » vous n'en doutez pas; mais aussi quelle consolation et quelle » récompense immédiate ! »

Trop heureux de s'associer à cette conspiration filiale, le vieil ami de Mme Hervé ne perdit pas de temps. Peu de jours après, il pouvait annoncer à Lise que ses démarches avaient abouti, et que l'acquéreur consentait à tout.

La jeune fille expédia la somme : le bonheur pour six mille francs ! Il ne manque pas de richards qui, pouvant y mettre davantage, seraient fort embarrassés de l'acquérir à n'importe quel prix.

En apprenant que sa fille allait partir pour l'Amérique :

— Elle aurait au moins pu nous consulter, grommela Mélanie; élevez donc des enfants !

— Elle tient de moi, reprit fièrement Frédéric; le goût des voyages, de la décision, de l'énergie.

— L'énergie surtout, monsieur, c'est par là que vous brillez.

— Je m'en flatte, madame... Tiens, mais au fait, l'Amérique... c'est un pays neuf que je n'ai pas encore exploré; je pourrais, en allant voir Lise, faire d'une pierre deux coups : qui sait si la fortune ne m'attend pas là?

— Elle doit être lasse de vous attendre, la fortune.

— Pas plus que moi de la poursuivre. *Time is money*, disent les Américains, le temps est de l'argent.

— Ce n'est jamais vous qui auriez trouvé, et surtout justifié cette maxime.

— J'ai fait ce que j'ai pu.

— En ce cas, vous ne pouvez guère.

— Si vous aviez été moins prodigne, s'il y avait eu plus d'ordre dans la maison...

— Il ne fallait pas m'amener des acheteurs qui n'achetaient rien.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Avec ça que vous n'étiez pas la première à les inviter? C'est comme cette idée de déposséder ma mère, vous ne prétendrez pas sans doute qu'elle est venue de moi?

— Si je ne l'avais pas eue, vous n'eussiez pas tardé à l'avoir; d'ailleurs, le mal n'était pas là; il fallait que le sacrifice nous profitât, et cela vous regardait.

Conséquence infaillible: l'argent sorti par les fenêtres, les querelles rentraient par la porte.

— Pour en revenir à Lise, conclut Mélanie, ce que j'y vois de plus clair, c'est qu'elle n'a jamais aimé sa famille; si elle tenait à nous, elle ne partirait pas ainsi, de gaieté de cœur, pour la fin du monde... Une ingrate de plus, voilà tout!

Cependant, Lise avait désiré ne pas partir sans installer elle-même, à Provins, sa chère bonne-maman, et lady Grey s'était volontiers prêtée à la réalisation de ce vœu.

Sans entrer dans d'autres détails, la jeune fille annonçait donc sa prochaine arrivée à Paris, en précisant l'heure et le jour.

Mélanie ne s'était même pas donné la peine d'annoncer cette grande nouvelle à Mme Hervé; à quoi bon? Quand Lise arriverait, elle le verrait bien.

Les époux disjoints recommençaient à se disputer, lorsqu'un coup de sonnette vint leur imposer un silence prudent.

Victor PERCEVAL.

(*La suite au prochain numéro.*)

L'OMBRE DE LA MÈRE

(CONTE RUSSE)

Dans un village habitaient un mari et sa femme. Ils vivaient paisibles, heureux.

Tous leurs voisins leur portaient envie, et leur vue seule réjouissait les honnêtes gens.

La femme mit au monde un fils, mais elle mourut en lui donnant le jour. Le pauvre moujik gémit et pleura; mais ce qui le désolait le plus était son bébé.

Comment faire pour le nourrir? Comment l'élever sans sa mère?

Il fit ce qu'il y avait de mieux à faire en cette circonstance et prit à son service une vieille femme pour surveiller l'enfant.

Or, chose merveilleuse! tout le long du jour, le bébé ne prenait presque aucune nourriture; il ne faisait que crier; il n'y avait aucun moyen de l'apaiser. Mais, pendant la nuit, on aurait cru qu'il n'y était pas, tant il dormait tranquille et silencieux.

— Qu'est-ce que cela signifie? pensa la vieille femme. Je resterai éveillée cette nuit; de la sorte, je découvrirai bien ce que cela veut dire.

Or, à minuit sonnant, elle entendit quelqu'un ouvrir doucement la porte et s'avancer jusqu'au berceau. Le bébé devint tranquille comme s'il tétait.

La seconde nuit, la même chose se reproduisit, et la troisième aussi.

Alors, elle raconta au moujik ce qui ce passait. Celui-ci appela sa famille et tint conseil avec elle. Ils convinrent de veiller une nuit, afin de découvrir quelle était celle qui venait donner à téter au bébé. Dans ce but, ils se couchèrent à plat ventre sur le plancher, et près d'eux ils cachèrent dans un pot de terre une lumière allumée.

A minuit, la porte de la chaumière s'ouvrit; quelqu'un s'avança jusqu'au berceau. A ce moment, l'un des parents découvrit tout-à-coup la lumière. Tous regardèrent et ils virent l'ombre de la mère, couverte des vêtements mêmes avec lesquels elle avait été ensevelie, à genoux, la poitrine découverte, à côté du berceau sur lequel elle était penchée, comme si elle donnait à téter à son enfant. Aussitôt que la lumière brilla dans la chambre, elle se leva, sourit tristement à son petit, puis sortit de la chambre sans bruit et sans prononcer une parole.

Tous ceux qui étaient présents restèrent frappés de terreur, et quand ils allèrent au berceau, l'enfant était mort!

RALSTEN.

Description des planches dans le texte.

P. N° 218.

COIFFURE DE VILLE. — Les cheveux sont ondulés devant, sur une hauteur de 4 à 5 cent. à partir de la naissance du front. Le reste des cheveux est remonté sur un rouleau placé au sommet de la tête.

Deux longues berthes, de 90 cent. au moins, sont tournées en torsades très lâches, puis posées tout simplement. Les coques qui paraissent sur la gravure se font en élargissant les mèches des torsades.

Cette gracieuse coiffure est ornée par des broches en acier *bleui*.

G. N° 500

TOILETTE DE GRANDE SOIRÉE, en faille gris argent. — Jupon à longue traîne, tout bouillonné derrière et garni de coulissés sur les côtés, avec un volant à tête tuyautée terminant le bas. Le devant est orné en biais de deux drapés de faille formant trois plis, lesquels prennent pied derrière sous un coquillé de dentelle noire qui orne le milieu du jupon. Ils sont fixés au tablier par un entre-deux et terminés par une dentelle noire assez haute; leurs extrémités se cachent sous un coquillé de dentelle, qui raye le côté du tablier. Nœuds de faille sur chaque drapé. — Corsage à longues pointes devant et derrière, ouvert en châle et garni de dentelles noires et blanches posées pied contre pied. Un fichu en crêpe lisse blanc, ou tulle de soie, plié à la paysanne, garnit l'intérieur du corsage; chou en faille à l'ouverture. Manches en faille grise, composées d'un volant jockey dans le haut et d'un bouillon, puis de deux autres volants voilés de dentelle noire, avec un entre-deux et un nœud de faille au-dessous du bouillon.

G. N° 501.

TOILETTE DE VISITE. — Robe de faille noire. — Jupon à traîne unie, monté derrière en pli Bulgare; les côtés, bouillonnés et garnis d'une passementerie de jais, se rabattent par une tête ruchée sur le tablier, composé d'une rivière de jais. — Un volant à tuyaux entoure le devant de la robe; sa hauteur est de 15 cent. au milieu et il va s'élargissant jusque sur les côtés où il atteint 30 cent. — Corsage cuirasse, orné au milieu d'une rivière de jais et de boutons en passementerie perlée. Le dessus de la manche est garni comme les devants de la toilette, et le bas se termine par un volant tuyauté orné d'une draperie et d'un nœud. — Lingerie ruchée. — Chapeau de feutre noir, bordé de velours; torsade en ruban gris perle sous la passe et large nœud de côté, sur lequel s'abat un oiseau (un bengali). Velours, faille et plumes grises autour de la calotte; mentonnières en tulle blanc.

Description de la planche coloriée n° 1203.

1. TOILETTE DE VISITE TRÈS HABILLÉE. — Jupon à traîne, en faille gris argent, entouré de deux volants froncés surmontés d'un haut plissé de faille noire dont la tête est marquée par un bouillonné de faille grise. — Polonaise en faille de même couleur, terminée par un volant plissé. Le tablier est tendu, relevé et fixé derrière sous le pouff. — Confection en velours noir, composée d'un corsage sans manches, garni de jolies passementeries en jais, à basques carrées devant et dont les côtés se prolongent en longues écharpes. Les deux écharpes se réunissent, en un large nœud à bouts tombants, sous le pouff de la polonaise; enfin, tous les bords de cet élégant vêtement sont ornés de renard gris argenté. — Chapeau de velours noir, garni d'une petite plume noire posée en panache sur le pied d'une longue plume amazone, avec roses dessous et dessus.

2. TOILETTE DE PROMENADE. — Jupon à traîne légère, en faille brune, entouré de deux volants plissés. Seconde jupe en drap noisette, montée à plis plats et ouverte derrière, lisérée de faille brune. — Corsage en drap semblable, à longues basques ouvertes derrière, avec deux pans carrés qui l'allongent; col montant et double parement au bas des manches. Un biais en faille brune orne tous les bords du corsage qui est, en outre, garni de boutons d'argent. — Nœuds de ruban marron aux poches du tablier, et

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

larges nœuds de ceinture sous les pans de la basque derrière. — Lingerie en toile unie. — Chapeau de feutre noir garni de faille marron et de plumes naturelles.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 22.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE *Henri III.* — Jupon à traîne, en velours pensée, monté derrière en plis à la française. Le milieu, devant, est formé d'une bande en faille mauve, coupée en tablier; à 10 ou 15 cent. de celle-là, une autre bande, cette dernière mobile, soutient une large draperie en faille, qui recouvre les côtés du jupon par une disposition de plis formant l'éventail. Les deux draperies ainsi plissées se réunissent au milieu derrière, et le vide laissé par elles sur le velours dessine un triangle dont l'une des pointes serait à la ceinture. — Corsage en velours et faille lacé derrière, à basques plates, et plastron étroit en faille devant. Les bords du corsage, qui se rabattent sur ce plastron, sont recouverts d'un biais étroit en faille, et l'on pourrait à volonté fermer le corsage en cet endroit. Les manches, en velours, sont découpées en dents sur les deux côtés de la couture de dessus; les pointes de ces dents se rejoignent sur un bouillonné en faille formant ainsi des crevés. Un volant et deux biais en faille terminent le bas des manches. — Lingerie ruchée en belles malines. — Chapeau de velours pensée, à passe renversée, couverte et bordée d'une faille mauve coulissée. Roses thé au milieu, soutenant le pied d'une grande plume mauve, qui retombe sur le sommet et jusque derrière; coques et faille mauve sur le dessus près des roses.

REVUE DES MAGASINS

Avec les modifications subies par les modes quant au développement du jupon, la tournure *Souveraine* (brevetée s. g. d. g.) est devenue l'indispensable auxiliaire d'une toilette élégante. Mmes DE VERTUS sœurs ont admirablement saisi les dernières exigences de la mode, qui veut aujourd'hui qu'on efface les hanches et qu'on renvoie bien en arrière la traîne de la robe. Or, toute la grâce d'une toilette se trouve dans les ondulations de la jupe : voilà ce qui justifie pleinement le redoublement de succès de la tournure *Souveraine*.

La ceinture *Régente* résiste à toutes les concurrences, même à celle du bon marché ! Au surplus, c'est une bien mauvaise économie que d'acheter un corset bon marché: outre que l'étoffe est commune et peu durable, la coupe en est détestable et la confection mauvaise; et puis il en résulte presque toujours une vilaine taille, car ces modèles sont taillés d'après une méthode déplorable et qui n'a rien de commun avec les lois connues pour déterminer la beauté des formes. Mais tout cela ne serait rien encore si la santé n'avait pas à souffrir; un corset mal compris au point de vue hygiénique peut faire tant de mal !

On évite tous ces graves inconvénients en s'adressant à une maison bien posée et recommandable à tous les points de vue, comme celle de Mmes de Vertus sœurs, (rue Auber, 12), dont le nom seul est une garantie suffisante contre toute objection.

— Mme DALTROPHE-VORMUS (rue Vivienne, 11) possède un talent primesautier indiscutable dans l'art de créer une toilette et d'en composer l'ornementation. Sous son habile direction, les étoffes (soie, velours, gazes, tulles) se tranforment en jupes, tuniques, écharpes, manteaux, à la coupe gracieuse, aux coquettes ondulations. Son esprit inventif n'est jamais en défaut : le bon goût et l'originalité en dictent le mouvement.

Parmi ses dernières créations, citons particulièrement un modèle remarquable: — Toilette en faille noire. Jupe à longue traîne, garnie derrière, dans toute son ampleur, de plissés en forme de *feuillets*, c'est-à-dire retenus aux extrémités par des biais lisérés; tout cela raye la jupe en biais vers le milieu, qui est lui-même orné, jusqu'au bas, d'une cascade de nœuds en faille à envers de satin. Trois draperies prises dans la jupe même forment le tablier; chacune est terminée par une magnifique passementerie d'effilés fuchsias, une charmante nouveauté. Un volant froncé, surmontant un plissé « coup de vent », sépare le tablier du reste de la jupe que tous deux entourent complètement. Corsage à basques fendillées, simplement lisérées; le dessus des manches, plissé en *feuillets* comme la traîne.

Nous ne pouvons que signaler rapidement une toilette en faille et cachemire de deux tons gris tourterelle, combinés avec un charme exquis, d'une élégance de bonne compagnie et commode à porter; une robe de chambre en matelassé gris et cachemire écossais, remplie de coquettes séductions; enfin, un ravissant costume de bohémienne pour bal masqué. Rien de plus réussi que cet ensemble de velours noir, de drap d'or et de galons aux mille facettes brillantes !

SPÉCIALITÉS

« Le premier devoir d'une femme est d'être jolie! » Une femme de beaucoup d'esprit l'a dit, toutes les autres le pensent, et si l'on demandait l'avis des hommes, ils répondraient certainement: — Ainsi-soit-il !

A l'œuvre donc, mesdames, et ne nous décourageons pas; si la nature est rebelle, les moyens d'y remédier ne manquent pas. Voici déjà la *crême Simon*, ce cold-cream fameux qui régénère la carnation, assouplit la peau, lui donne une fraîcheur parfaite. Le teint le plus flétri reprend, avec son aide, un air de jeunesse, surtout si l'on y ajoute un nuage de *poudre Figaro*.

Cette dernière préparation est excellente pour compléter l'effet de la crême Simon. Ces deux produits sont liés par une chaine invisible, leurs qualités mutuelles les rendent indispensables l'un à l'autre. Les femmes qui les emploient peuvent affronter tous les climats, endurer toutes les fatigues : leur teint reste inaltérable. Le succès prodigieux qui, dès le début, a accueilli ces deux compositions hors ligne n'a fait que s'accroître depuis. Pour se les procurer, s'adresser à Lyon chez M. Simon, rue de Lyon, 84, à Paris chez M. Gérin (rue Beautreillis, 23) et à la *Tour de Nesle* (boulevard des Italiens, 3).

— La beauté des cheveux doit être prise en grande considération : aussi ne faut-il rien négliger pour l'entretenir. L'*huile de Macassar* est un produit d'une valeur incontestable, universellement reconnue et appréciée, dont le succès compte soixante années d'existence.

L'huile de Macassar prévient la chute des cheveux ou l'arrête; son action s'exerce sur la racine qu'elle fortifie, en enlevant toutes les pellicules nuisibles à la croissance naturelle. Cet excellent cosmétique donne une souplesse et un lustre étonnants à la chevelure.

On peut se procurer le *Rowland's Macassar oil* : 20, Hatton Garden, à Londres, et sur le continent chez tous les pharmaciens, parfumeurs et coiffeurs. A Paris, le dépôt principal est chez Mme Lamar (151, rue Saint-Denis); vente en détail chez Guerlain, rue de la Paix, 15; Roberts, place Vendôme, 23; Hogg, rue Castiglione, 2; C. Fay, rue de la Paix, 5.

M. D'A.

A nos Abonnées

Résolus à tenir compte de tout ce qui peut le mieux servir les intérêts de nos abonnées, nous nous sommes décidés, sur la demande qui nous en a été faite par la plupart d'entre elles, a remplacer par une gravure de **Toilettes** la gravure coloriée de CHAPEAUX ET LINGERIE que nous donnions comme annexe avec le deuxième numéro de chaque mois.

Toutefois, pour ne pas courir le risque de mécontenter une seule de nos abonnées, — désireux que nous sommes de leur être agréable à toutes *sans exception*, — nous continuerons l'envoi de cette gravure coloriée de CHAPEAUX ET LINGERIE à celles qui nous en feront la demande, et, sauf avis contraire, à celles qui sont indiquées sur notre livre d'abonnement comme exerçant la profession de modiste ou lingère.

Cette modification commencera avec le deuxième numéro de mars.

AD. G. ET FILS.

Nous rappelons à nos abonnées que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service d'un de nos journaux, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonnée. Autrement il ne pourrait être tenu compte des réclamations.

L. ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de toile et Batistes pour costumes,** s'adresser à la Maison FÉNÉLON CAPLIEZ de Cambrai.

AD. GOUBAUD ET FILS, *Propriétaires-gérants.*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La grippe a été, pendant un moment, ce qu'il y a eu de plus à la mode à Paris : personne n'a pu lui échapper et il a fallu, bon gré mal gré, lui payer son tribut! Les relations mondaines, il est vrai, n'ont pas été interrompues pour cela ; on en a été quitte pour entendre danseurs et danseuses se livrer à des duos de toux qui formaient une singulière harmonie.

En général, les femmes savent mieux supporter les indispositions de ce genre que les hommes. Si le malaise est tant soit peu sérieux, ces derniers se calfeutrent au coin du feu dans un négligé qui n'a rien d'élégant, ne montrant qu'un visage plus ou moins maussade et nullement attrayant.

La coquetterie innée de la femme la sauve du péril ; elle a beau être souffrante, garder la chambre, personne ne songe à la fuir, — au contraire. C'est qu'elle sait si bien recevoir, cacher son malaise, se faire une toilette et une figure de circonstance!

Un négligé élégant bien compris, comme celui que nous allons décrire, est chose séduisante : — Robe princesse en matelassé gris perle, garnie de biais de satin et de dentelles de Bruges, sous forme d'échelle pour le tablier, avec une cascade de nœuds au milieu. — La tête enveloppée d'un nuage de laine mousse. Les pieds enfermés dans de mignonnes mules assorties à la robe. — Ajoutez un air de figure un peu dolent, assaisonnez le tout de beaucoup d'amabilité, et vous aurez l'aspect d'une femme qui sait sortir d'embarras et faire bon visage à tout venant en dépit de cette maudite grippe.

P. N° 249. — Peignoir du matin.

—

Une jeune mère nous demande de quoi doit se composer une layette et quelles sont les modifications que la mode peut lui faire subir. Après avoir pris conseil d'une lingère émérite, nous allons répondre à cette double question.

En bonne moyenne, la layette comporte : quatre douzaines de couches (ce chiffre est rigoureux), trois langes en piqué molletonné, trois langes en flanelle, douze chemises de batiste, six brassières en flanelle, six brassières en piqué molletonné, six béguins de batiste, six béguins de flanelle, six bonnets de nuit, six bonnets de jour, douze pointes en mousseline pour le cou, quatre robes longues ordinaires, deux robes longues garnies, quatre ceinture de flanelle, six bavettes ordinaires. La robe et le bonnet de baptême, ainsi que la capote et la pelisse, sont naturellement en dehors de la layette.

Certains objets de la layette diffèrent de forme, selon qu'on élève l'enfant à l'anglaise ou à la française. Il sera facile de s'informer, dans n'importe quelle maison de lingerie, en quoi consiste ce changement. On apporte toujours une grande coquetterie et une certaine élégance dans la confection de tous ces petits objets. Les chemises sont garnies de valenciennes basses, ainsi que les béguins de toile. Les béguins et les brassières en flanelle sont généralement festonnés ; une broderie anglaise très mignonne garnit les brassières en piqué. Un bord plat, festonné à même l'étoffe, suffit pour les petits bonnets de nuit. Quant aux bonnets de jour, on ne peut que suivre son goût ; nous ajouterons, cependant, que les bonnets à fond coulissé avec plusieurs rangs de dentelle, ruchés ou tuyautés sur les bords, jouissent d'un succès marqué.

Quant à donner un conseil pour les robes longues, c'est assez difficile, car il n'y a ni règles absolues ni modes précises. Les plus simples sont en brillanté, bazin ou percale ; le corsage un peu façonné, la jupe longue unie.

C'est sur la robe de baptême que se concentrent toutes les élégances et que se portent toutes les ambitions coquettes de la personne qui l'offre, marraine ou grand'mère. Nous en avons vu trois modèles qui méritent chacun une mention. L'un est en

mousseline très fine, à tablier bouillonné et coulissé à distances très rapprochées, avec des entre-deux en guipure et un ruban blanc passé dedans; le tout encadré d'un volant de mousseline ourlé à jour, augmentant de hauteur vers le bas. Rien de plus virginal et de plus vaporeux. La seconde robe est en nansouck ; le tablier est formé d'entre-deux et de volants en broderie anglaise. La troisième est en mousseline avec un tablier d'entre-deux et de dentelles en valenciennes, encadré d'un coquillé en valenciennes entremêlé de nœuds de ruban blanc. Le bonnet de baptême, d'une élégance proportionnée à celle de la robe, est tout en valenciennes et choux de ruban blanc ; on ajoute un pompon, bleu pour les garçons, rose pour les filles.

—

Les MODISTES poussent au chapeau blanc en ce moment ; c'est le favori du jour pour les grandes toilettes : toilettes de cérémonie, de théâtre (dans les loges) et de courses (à preuve celles d'Auteuil). Nous en avons vu de délicieux en damas Renaissance blanc et velours noir, avec de grandes brides de ruban assorti, fixées derrière comme les mentonnières en tulle, et se nouant devant comme elles. Dernièrement, à une élégante messe de mariage, tout le monde a remarqué un chapeau de dentelle blanche, disposée en spirale sur le fond, et garni d'une couronne de pensées variées, en velours de teintes douces, avec des mentonnières en tulle de Bruxelles.

Mais c'est encore le chapeau de feutre blanc qui l'emporte. Il est, du reste, appelé à vivre plus longtemps que les précédents ; moins élégant de sa nature, il devient pour cela plus facile à porter ; puis le feutre est de presque toutes les saisons, surtout lorsqu'il est blanc. On le garnit de velours noir doublé de soie blanche et le plus simplement du monde : voilà son genre. Ainsi compris, c'est le plus coquet des chapeaux de demi-saison.

Le chapeau *Page* et le chapeau *Bébé* figurent dans cette catégorie, qui marque l'époque transitoire que nous traversons. Semblables par leur fond mou, ils diffèrent par leur passe : celle du premier s'abaisse sur le front; celle du second, au contraire, se relève en diadème. On les exécute en soie et dentelle, ou encore en étoffe assortie à la toilette. Ce sont deux formes qui vont également à presque toutes les femmes : aussi a-t-on abandonné le chapeau de velours dont la saison est finie.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 249.

PEIGNOIR DU MATIN, en mousseline ou en nansouck, de forme princesse demi-ajustée. — Le bas est orné d'un volant de 50 c., plissé, à moitié de sa hauteur, à plis creux et aplatis, formant tête. Ruche sur le bord de l'ouverture devant et boutons de nacre. Le col montant, le parement des manches et les poches sont formés entièrement de plissés aplatis. — Mules de cachemire blanc, soutachées en couleur, et ruches assorties sur le cou de pied.

G. N° 494.

TOILETTES D'INTÉRIEUR. — 1. Costume en cachemire couleur noisette. — Jupon à traîne légère, entouré de trois volants plissés et superposés : le premier de 20 cent., le second de 15, le dernier de 10. — Seconde jupe formant deux parties : un tablier arrondi devant, de gros plis accumulés et resserrés derrière. Plissés sur tous les bords. Un gros nœud, à pans bordés avec biais pareil, est placé sur le milieu de cette seconde jupe. — Corsage à basques plates devant et postillon-éventail derrière. Col montant et boutons de fantaisie.

2. Costume en faille bleu ciel. — Jupon à traîne et pli Bulgare, entouré d'un volant de mousseline blanche brodée (haut de 25 cent. derrière, et 15 cent. devant), surmonté d'un entre-deux brodé, d'un bouillonné en mousseline unie, et d'une bande brodée formant tête. — Un tablier-écharpe en mousseline blanche, garni d'une broderie pareille à la précédente, recouvre le devant du jupon comme un tablier ordinaire; son extrémité vient, en formant d'élégantes draperies, se fixer à l'épaule, sous un nœud mousquetaire en ruban bleu. De cette façon, le tablier-écharpe entoure tout le haut du jupon. — Le corsage, à longues basques, est en faille bleue et mousseline blanche ; des bandes brodées, posées pied contre pied, ornent le bas de la basque, les manches et le haut du corsage, où elles forment collerette. — Coiffure très vaporeuse, en crêpe lisse blanc, composée d'un pouff bouillonné et d'une longue barbe plissée tombant derrière ; des plissés très fins ornent tous les bords. Nœud de ruban bleu sur le sommet.

G. N° 498.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en *lama*, ton neutre. — Jupe à traîne peu sensible, unie derrière, où elle est montée à pli Bulgare, garnie devant dans le bas d'un volant froncé, surmonté d'un coulissé à cinq rangs de fronces. — Tablier carré, entouré d'un volant à tête coulissée et ruchée comme le précédent. Les deux bords du tablier sont rapprochés dans le haut, de façon à l'étendre en le relevant un peu; cet effet est produit par un large ruban de nuance assortie, formant un beau nœud à bouts flottants. — Corsage cuirasse devant, avec les bords garnis de la même façon que le tablier; comme basque, un postillon court derrière. Manches étroites du bas, avec cornet remontant, garni d'un nœud de ruban. — Lingerie en nansouck et dentelle ruchée. — Chapeau en feutre gris clair, bordé de velours noir et garni de damas Renaissance en torsade dessous; coques et roses dessus; mentonnières en tulle gris assorti.

2. Costume en cheviot havane. — Jupe ras-terre entourée de cinq volants d'environ 20 cent. de haut, à bords roulés. Le tablier, très court, garni de même, avec un velours marron posé à plat, est drapé et se ferme derrière sous un nœud assorti. — Corsage à basques ; longues pointes arrondies devant et ornées d'un double liséré de velours marron tout autour. Un col en velours garnit le haut du corsage; les pointes en sont rabattues et fixées sous un nœud de ruban. Un velours posé à plat sous le col dessine un veston et suit tous les bords de la basque par derrière. Le bas des manches est garni d'un parement orné de velours marron et de boutons de fantaisie assortis à ceux du corsage. — Lingerie plate en toile blanche. — Chapeau en castor, garni dessus et dessous de renoncules mélangées de ruban et de plumes.

Description de la planche coloriée n° 1208.

TOILETTES DE BAL. — 1. Robe de satin jaune. — Jupe à traîne, terminée dans le bas par trois volants plissés, dont un en satin violet; quatre plissés alternés jaune et violet, garnissent les côtés de la jupe. — Tablier en satin violet, fixé à la ceinture avec deux larges pans à bouts frangés, noués au milieu de la jupe et retombant sur la traîne. — Corsage en satin jaune, décolleté et à manches très-courtes. Les basques, genre peplum, sont entourées de plumes violettes surmontant un plissé jaune et une frange nouée en soie violette Plissés jaunes et plumes violettes dans le haut du corsage.

2. Autre toilette en satin et faille bleue, tulle et blonde blanche. — Premier jupon ras-terre en faille, entouré d'un plissé de 30 cent. — Long tablier en tulle blanc, légèrement drapé sur des guirlandes de roses et entouré de blonde dans le bas. Ce tablier est relevé sur le côté où il reste ainsi fixé sous une touffe de roses mélangées de nœuds de ruban. — Longue tunique à traîne (véritable manteau de cour) en satin bleu, entourée d'un bouillonné de tulle blanc et de blonde fixé sous des galons étincelle d'or; des roses et des nœuds de satin ornent régulièrement les bords de cette garniture. Une draperie en tulle blanc et blonde couvre le milieu de la tunique et y est retenue par des guirlandes de roses de différentes nuances. — Corsage de satin bleu, décolleté, à manches épaulettes ; basques plates, carrées derrière, rondes devant. Une blonde blanche et un galon étincelle entourent le haut du corsage; roses sur les épaules et blonde au bas des basques — Dans les cheveux, des roses variées et nœud de satin bleu.

ECHOS DE LA MODE

Le luxe ne connaît plus de bornes, il s'étend aux plus petits détails ; ces dames veulent des sorties de bal exceptionnelles pour entrer a l'Opéra.

On coupe dans le cachemire de l'Inde aux nuances les plus tendres. Mme de G... a choisi bleu de ciel garni de renard argenté avec appliqués or et noir.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La duchesse d'A... prend havane clair avec passementerie plus foncée.

Pour la comtesse C... gris poussière aux grelots gris boueux avec fil et ganse d'or.

Enfin, la merveille des merveilles à la baronne R... Un cachemire tout brodé, orné d'une frange de boules de soie blanche et de grains de corail rose; 600 francs, dit-on, ce petit effilé!

Toutes ces sorties sont doublées d'hermine sans queue, pour que ce soit plus immaculé et plus doux, et fermées de côté par un tour de cygne.

Voyez d'ici ces jolies têtes émergeant de ce ciel de cygne, montant le grand escalier et ayant déjà des spectateurs qui se pressent à toutes les fenêtres-balcons et les suivent du regard jusqu'à leur loge; là de l'épaule glisse la sortie, et la femme paraît dans toute sa splendeur.

*
* *

Toilette d'Opéra portée par la toute jeune baronne de J...

Une robe de faille blanche rayée devant, en travers, de volants de vieux point d'Angleterre Louis XIV, cousus à plat et séparés entre eux par des bouillonnés de gaze surmontés de larges entre-deux de jais blanc. Dans les bouillonnés, guirlandes de chrysanthèmes blanches. Le dernier volant tournant sur la traîne et fleuri aussi de chrysanthèmes. Corsage décolleté de faille blanche, à épaulettes de chrysanthèmes et aiguillettes de jais. Le corsage cuirasse entièrement recouvert de vieux point. Couronne de chrysanthèmes mêlées de diamants.

*
* *

De jolis chapeaux, l'autre dimanche, au Conservatoire de musique :

L'un tout blanc garni de rubans de satin damassé et de deux longues plumes.

Un autre en velours grenat bordé d'or et orné de plumes et de roses blanches. La femme est habillée d'une robe de velours grenat. Elle a sur les genoux comme un cygne endormi avec un nœud de velours piqué sur le dos : c'est un manchon.

Troisième chapeau : une guirlande de raisins noirs avec des géraniums roses et un nuage de tulle rose sur le visage, sur le chapeau et sur les épaules de la femme.

Enfin un joli chapeau forme nid de cigogne retourné. La calotte et la passe disparaissent sous des bords de plumes serrés les uns contre les autres. Sous le chapeau, une grosse guirlande; dessus, un petit bouquet qui sort du nid.

*
* *

Qui disait donc qu'on ne se mariait pas en carême? Erreur flagrante, car il ne se passe pas de semaine sans qu'il y ait au moins un mariage élégant à Saint-Augustin, Sainte-Clothilde, ou Saint-Philippe-du-Roule, etc.

Nous y avons vu se produire quelques toilettes qui ont attiré tous les regards et qui feront époque. Celle-ci entre autres :

Robe de velours grenat à longue traîne ondoyante; tablier de satin de même nuance, tout bouillonné, avec de jolies guipures anciennes posées à plat, pied contre pied, sur les côtés. Magnifique cachemire de l'Inde drapé à la façon de nos mères, c'est-à-dire pointe sur pointe, l'une arrivant à la taille, l'autre descendant au milieu de la traîne. Chapeau tout en dentelle blanche posée en spirale, orné dessus d'une guirlande d'épine blanche avec brides de tulle.

Elle avait très grand air, la jeune duchesse de L.-R... enveloppée dans son châle, et sa taille élégante le faisait gracieusement valoir.

Du reste, ce n'est pas la seule jolie femme qui se soit remise franchement au châle; on en a remarqué un certain nombre depuis quelque temps, et tous les gens de goût ont applaudi à cette heureuse résurrection. Le châle possède par lui-même des mérites incontestables, et les femmes qui s'en paraient autrefois n'avaient ni moins de beauté, ni moins d'élégance que celles d'aujourd'hui.

L. S.

CAUSERIE

Les dieux ont-ils, comme on le prétend, une prédilection marquée pour les nombres impairs? Si l'assertion n'est point fondée en ce qui concerne les divinités de l'Olympe, elle semble s'appliquer très-bien en ce moment aux demi-dieux qui siégent sous la coupole de l'Institut. C'est le 11 février que M. Alexandre Dumas fils a pris place parmi les « immortels; » c'est le 11 encore (le 11 mars) que sera versée à M. Caro l'ambroisie traditionnelle. On peut dire de cette dernière réception qu'elle arrivera comme marée en carême; nous allions écrire « comme la République en carême », et cela sans doute parce qu'en parlant de nombres impairs, nous songions que le 25 février 1875 se trouve être aussi désormais la date d'un avénement historique. Politique à part, le hasard sait parfois s'arranger de manière à ne point donner tort aux proverbes.

En attendant que l'Académie française donne un successeur à M. Guizot et se prépare ainsi une nouvelle solennité, on annonce la vente aux enchères d'une partie de la bibliothèque de l'illustre défunt. Le catalogue ne comprend pas moins de 10,000 volumes de toute sorte, qui vont défiler du 8 au 20 mars sous les yeux des amateurs.

Il y aurait un curieux chapitre philosophique à écrire sur le coup de marteau du commissaire-priseur. C'est lui qui clôt invariablement les destinées grandes ou petites de ce monde, et le mot : Adjugé! est le dernier mot qui résonne sur bien des prospérités ou des misères d'ici-bas.

Nul ne se peut dire exempt de l'épilogue des enchères, et la garde qui veille à la porte de l'hôtel des ventes n'en défend ni les rois, ni les chefs de République. Il y a quelque temps, le hasard des enchères ramenait, à propos d'un tableau, sur la table du commissaire-priseur, un des noms célèbres de la République de 1848, celui de Mme Armand Marrast.

On ne se doute guère de la cause curieuse qui a contribué à faire de Mme Marrast la femme de l'honorable président de la Constituante.

Un jour, sous la Restauration, une bande d'enfants d'une école voisine prenait sa récréation dans le parc de Saint-Cloud. Un équipage survient au grand galop, les bambins s'envolent, mais pas assez vite, et une petite fille est culbutée par la voiture. C'était celle du roi Louis XVIII.

La petite fille avait l'orteil luxé. Le roi la fait mettre tout en pleurs à ses côtés, la console, l'emmène au château. Elle était gracieuse, parut vite oublier son mal et se mit à gazouiller. Ravi de son babil, Louis XVIII la garda tout le jour et ne la renvoya que le soir, bourrée de sucreries, et après avoir mis dans la poche de son petit tablier un bon de soixante mille francs sur sa cassette.

Son accident et sa gentillesse avaient constitué une dot à l'enfant, et c'est ce qui lui permit plus tard d'épouser M. Armand Marrast. Voyez la malice des choses mettant une cause royaliste à cet effet républicain!

Paris ne se doutera jamais de tout ce qu'il renferme et il n'est point de jour, en effet, où l'on n'y puisse faire de curieuses découvertes. Combien de personnes, par exemple, savent qu'il existe une société dite des *Chevaliers de la Gaieté française* et une

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

autre dénommée les *Chevaliers de la Thum*, organisée dans le but d'offrir des danseurs costumés aux bals publics de Paris?

Ces amis du plaisir, ces danseurs infatigables ont tenu à égayer le carême et ils ont organisé à la salle Valentino des bals particuliers d'une indiscutable originalité. On en jugera par le libellé des cartes d'invitation livrées pour le bal des *Chevaliers de la Thum* :

BAL DE SOCIÉTÉ
PARÉ, MASQUÉ & TRAVESTI
OFFERT
par les chevaliers du château de la Thum
Le Samedi 27 *février* 1875
SALLE VALENTINO, Rue St-Honoré, 251

Orchestre Deransart

Le Président : PARAPLUIE.

ENTRÉE POUR UN CAVALIER ET SES DAMES
Le costume et la tenue en noir est de rigueur.

LES PORTES OUVRIRONT A MINUIT

En marge, près de ces mots : « Fondée en 1856, » se trouvent les *armes de la société*, qui sont écartelées : au un, d'azur au château d'argent ; au deux, de gueules à la marotte d'argent ; au trois, de sinople à la coupe d'argent ; au quatre, de sable au masque d'argent. — Devise passant dans un tambour de basque frappé en abîme : *Château de la Thum*, accolée d'une bouteille et d'un verre à champagne. — L'écu, supporté en sautoir de deux torches de dextre à senestre, d'un carquois de senestre à dextre ; en travers d'un carquois. Ledit écu timbré d'une couronne ducale d'où sort un bonnet de folie.

Puis au dos, comme signature :

Le Secrétaire,
AL. BEAUCANARD.

Enfin, un cachet qui porte l'écu décrit ci-dessus, et en exergue ces mots :

Société artistique et carnavalesque fondée en 1865.

Qui donc disait que la chorégraphie — à défaut de l'orthographe — n'était plus cultivée en France ?...

Est-ce un « chevalier de la Gaieté française » ou un « chevalier de la Thum », le héros de l'anecdote cynégétique qui nous a été contée et que nous allons vous redire? Chevalier ou non, menteur à coup sûr, M. de T... mérite d'être présenté au lecteur.

Notre chasseur tire bien et tue beaucoup. Mais il arrive que sa nature méridionale l'emporte et le récit de ses hauts faits est toujours empreint d'une exagération qui fait sourire ses auditeurs. A l'entendre, il a toujours accompli des tours de force. Tantôt il a abattu cinq pièces d'un coup de fusil ou tué un sanglier avec du plomb n° 8. Tantôt c'est un lièvre qu'il a tiré à balle à 400 mètres et qui a mordu la poussière, ou c'est un brocard qui s'est étourdiment pris, par ses bois, dans la bretelle de son fusil... Bref, M. de T... et M. de Crac — d'immortelle mémoire — sont deux frères jumeaux.

Or, il faut qu'on sache que M. de T... a pour valet de chambre un vieillard nommé Antime, lequel jouit de son franc parler avec son maître qu'il a vu venir au monde. Dernièrement, Antime prenant son courage à deux mains lui dit :

— Monsieur a tort d'exagérer, comme il le fait, ses histoires de chasse. On se moque de Monsieur, et Monsieur ne le voit pas...

— Que voulez-vous dire, Antime ?

— Je répète que Monsieur ne s'entend pas parler et que, dans la chaleur de son récit, il avance souvent des faits difficiles à croire...

— Vraiment ? Eh bien, Antime, comme tu me quittes rarement, je t'autorise, dès que tu me surprendras dans les champs de l'improbable, à m'avertir en me tirant discrètement et sans qu'on s'en aperçoive les pans de mon habit. Je me tiendrai et je rectifierai les choses pour leur donner une apparence rationnelle.

— C'est convenu, Monsieur.

Le lendemain, M. de T... traite quelque amis : on parle chasse, et comme le matin même il a tué un renard dans son parc, il s'écrie :

— J'ai tué ce matin, messieurs, un renard gros comme un mouton. Je regrette de l'avoir expédié au naturaliste qui doit l'empailler. Vous eussiez jugé par vous-mêmes de ses dimensions; mais vous le verrez dès qu'il sera préparé... il a une queue longue comme ça !

Et de T... étendit les bras en croix, — ce qui donna à la queue susdite une longueur d'un mètre soixante-quinze centimètres.

A ces mots, Antime eut un haut le corps expressif et tira violemment la veste de son maître qui, sous l'influence de l'avertissement, reprit :

— J'ai peut-être été trop loin, messieurs. La queue de mon renard était moins longue que je n'ai dit, mais elle était bien longue comme ça.

Et il diminua la première indication de quatre ou cinq centimètres.

Nouvel avertissement d'Antime.

Nouvelle rectification de M. de T... qui, malheureusement, se met à disputer pied à pied ses concessions à Antime, et se tient toujours dans les mesures improbables, ce qui détermine chaque fois les tractions d'Antime sur les basques de son vêtement. A la fin, de T..., impatienté, se retourne et crie à haute voix à son valet de chambre :

— Tu m'ennuies à la fin. Si tu continues, tu me feras dire que mon renard n'avait pas de queue du tout, et il en avait une, j'en suis sûr.

On juge si les amis, là-dessus, rirent de bon cœur. Puissiez-vous, lecteur, en faire autant !

Ludovic SAUVEUR.

PLAISIR D'HIVER

Les Parisiens n'ont pas eu beaucoup à se louer de la gelée au point de vue du patinage, car il leur a été impossible, cette année, d'aller exercer leurs talents et leurs jambes sur les lacs du bois de Boulogne; mais certaines régions ont été plus favorisées, et les patineurs de province s'en sont donné à cœur joie.

Ainsi, tout le temps que le grand froid a duré, il y a eu véritable fureur de patinage au château de S...y.

Les trois lacs du parc, profondément gelés, recevaient dès midi toute la partie jeune de la société du château et tous les jeunes voisins de campagne, qui arrivaient, en traîneaux rapides, prendre part à cet exercice qui est le triomphe des gens souples et gracieux, et qui laisse loin derrière lui les charmes coquets de la danse. — On ne quittait la surface glacée qu'à la nuit close, on lunchait sur les lacs; de grands feux entretenus sur leurs bords permettaient d'y faire le thé et de se chauffer quand on s'arrêtait un instant de patiner.

Dans la soirée, on recommençait : pendant deux jours la lune, le reste du temps des torches plantées autour des lacs, faisaient les frais de l'éclairage. Un soir, la neige, qui tombait silencieuse et abondante, ne put même arracher toute cette jeunesse aux dé-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lices de ce tournoi d'un nouveau genre... car des prix devaient être décernés aux plus habiles en l'art d'encercler ses voisins, de dessiner son nom ou celui d'un autre en quelques traits formés par le patin, etc.

Pas de plus joli contraste possible que celui de ce parc auquel son étendue et l'hiver donnent des aspects sauvages et déserts, avec ses lacs entourés de sapins couverts de neige, et ces patineurs et patineuses dans des toilettes de circonstance d'une élégance et d'une fantaisie sans pareilles.

C'est la blonde comtesse de P. qui a été déclarée reine du patinage. Vêtue d'une jupe courte en velours noir, sur laquelle retombait, tout unie, une grande casaque pareille fermée du haut en bas de gros boutons de malachite ; n'ayant de fourrures que le nécessaire pour cacher ses mains fluettes et autour de son long cou blanc; tous ses cheveux, en boucles sur le dos, couverts d'une petite toque en plumes noires frisées avec agrafe de malachite; elle semblait une fleur étrange et d'un charme inouï, née de la neige et du ciel pâle, et ravissait tous les yeux par ses attitudes d'une grâce sans apprêt ; elle patinait pour le plaisir de patiner, sans s'inquiéter vraiment d'être admirée ou accompagnée, et ne s'apercevant même pas que tout le monde s'arrêtait autour d'elle pour lui laisser le champ libre et la regarder.

Une paire de patins microscopiques, en or délicieusement ciselé, a été remise à la comtesse comme prix de son habileté et de sa grâce. — Elle en pourra orner non ses pieds, si fabuleusement petits qu'ils soient, mais son étagère ou son musée de souvenirs.

V. P.

COROT

Le grand et excellent artiste auquel ses confrères décernaient naguère une médaille d'honneur, fruit de leur souscription, n'aura pas survécu longtemps à cette apothéose. Corot s'est éteint, dans la soirée du 23 février, doucement, sans secousse, rappelant le mot du poète : « C'est le soir d'un beau jour. »

Né à Paris en 1796, Corot fut élevé au lycée de Rouen ; il passa quelques années chez un marchand de draps et ce ne fut qu'à l'âge de vingt-six ans que, malgré toutes les résistances, il put obéir à sa vocation et se faire peintre.

Il étudia chez Michallon et chez Bertin, mais on doit croire que ce fut pendant son séjour en Italie, où il resta plusieurs années, que son talent se forma.

Nous n'entreprendrons point d'énumérer les œuvres de Corot. Disons seulement qu'il savait rajeunir les sujets qu'il répétait : les *Danses de nymphes*, les *Coins de rivière*, les *Echappées de lac*, les *Levers de soleil*. Personne, jusqu'à lui, n'avait révélé à l'habitant des villes cette heure charmante où les vapeurs bleues flottent encore sur les prairies emperlées de rosée, en ces jours si rapides de printemps où les bourgeons qui se rompent font voir les branches comme à travers une fine gaze verte. C'est comme un écho, dans la campagne française, de la poésie virgilienne.

Ce peintre poëte avait une conversation charmante, gaie, vive, naturelle, avec des mots d'une exagération piquante. Un jour, voulant faire sentir combien un bruit léger en soi prend de l'ampleur dans le silence des champs, il disait : « J'étais à peindre une étude de saules auprès d'un ruisseau. Tout à coup, j'entends un roulement de tonnerre. Etonné, je lève les yeux. C'était un essain d'abeilles qui venait de se poser sur une branche. »

On ne saurait, du reste, mieux le peindre que ne l'a fait l'honorable M. de Chennevières, directeur des beaux-arts, dans un remarquable discours prononcé sur sa tombe. Ce discours, fort curieux, tranche si heureusement par son allure avec les traditions du langage officiel, que nous ne résistons pas au plaisir de le reproduire. En voici le texte :

« Messieurs,

» L'année 1875 s'annonce comme l'une des plus néfastes qui aient passé sur notre école contemporaine.

» A quelques semaines de distance, voilà que nous perdons deux très grands peintres, qui peuvent compter parmi les plus grands poëtes de notre âge, de ceux qui, par leurs œuvres, ont élevé le plus haut nos cœurs. Tous deux, Corot et Millet, ont pénétré dans la nature avec je ne sais quelle émotion noble, religieuse, sincère et tendrement naïve, avec cette simplicité d'instinct qui est la première condition de la vraie grandeur. Pourquoi faut-il, hélas! messieurs, que cette simplicité devienne si rare en nos esprits tournants et rapetissés ; que l'homme simple, par là même, soit un homme, et que la plus précieuse qualité de l'artiste soit aujourd'hui la simplicité dans la force, j'allais dire la *rusticité*!

» Corot fut, comme tous les vrais génies, d'une abondance inépuisable. Nul ne fut plus laborieux et fécond, et n'aima mieux son travail et son art ; nul n'en respecta davantage les sources divines et l'impartialité étrangère aux soucis vulgaires de la foule.

» Ce peintre pastoral, harmonieux, vif et doux, nous a exprimé l'âme de la nature plutôt que le menu de ses réalités. Il adora les champs, mais c'était pour en entendre les voix, les bruits et les chansons, les frémissements de la feuille, et pour saisir les légers brouillards chers aux nymphes et les lueurs fugitives des crépuscules. Dans ce sens et sous sa monotonie apparente, pas un n'aura fourni un œuvre plus varié, plus adorable et plus complet.

» Hier, Corot était encore dans la lutte, dans la lutte obstinée, ou plutôt dans le triomphe, triomphe trop tardif, mais enfin éclatant. Demain, la justice impertubable, la gloire, commencera pour son nom. Aujourd'hui, messieurs, dans cet instant funèbre où son cercueil est encore sous nos yeux et le souvenir de l'homme dans notre mémoire à tous, nous devons, autant que l'artiste, honorer l'homme de nos regrets. Sa longue vie fut heureuse dans sa sérénité, et son cœur fut un cœur d'or. Jamais l'envie n'effleura sa bonne âme, toujours gaie et toujours riante, et sa charité fut de tous les instants et intarissable.

» Son nom a été, à coup sûr, le plus populaire entre tous ceux de notre école actuelle, et Corot a bien joui de cette popularité jusqu'à la dernière heure de sa longue carrière. Toute la jeunesse l'adorait, et elle avait raison, car il aimait la jeunesse, et son talent, à lui, était fait de jeunesse, et de jeunesse éternellement nouvelle.

» Puissent les futures générations de nos peintres se transmettre cette vénération : car, ainsi, elles vénéreront la droiture, la bonté, la probité, la générosité, l'âpreté au travail, la poursuite impertubable de ce qu'on juge le beau, le mépris des bas succès et des critiques passagères, vertus qu'ont pratiquées si fièrement Corot et Millet, ces deux patriarches, interprètes supérieurs de la nature idéale; l'un qui ne lisait que la Bible, pour y chercher l'austère et puissante silhouette de ses laboureurs et de ses bergers ; l'autre, le bonhomme, qui a loué dans des œuvres immortelles, les cieux les oiseaux et les arbres du bon Dieu. »

Nous n'ajouterons qu'un mot à ces paroles éloquentes : bien que Corot ait fourni une longue carrière, puisqu'il meurt à plus de 78 ans, il était en pleine vigueur de son talent, et sa perte frappe d'autant plus cruellement l'art français, qu'il était de ceux qu'on voudrait vainement imiter.

R. H.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 494. — DESCRIPTION, PAGE 110.

TOILETTES D'INTÉRIEUR

Modèles de Mme Hermantine du Riez (rue Halévy, 8).

Jules David

1208

A. Leroy imp.r des Marais 46.

Ad. Goubaud et Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 97

Toilettes de Mlle Hermantine Du Riez, r. Halévy 8.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon_Jupons et Tournures de P. de Plument, r. Vivienne 23.

Parfums de Violet Bd des Capucines 12, Rotonde du G.d Hôtel.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud 20. Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 498. — DESCRIPTION, PAGE 110.

TOILETTES DE PROMENADE
Modèles de Mlle Marie Bataillon (rue Thérese, 5).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

BONNE MAMAN

(NOUVELLE. — FIN.)

— Chut! dit Frédéric; si c'est un créancier, tu diras que je suis allé chercher des fonds en Normandie... ou ailleurs.

Un créancier, rien de plus probable; aussi Mélanie resta-t-elle immobile de surprise en se trouvant en face de M. Salneuve.

Mais avant d'aller plus loin, profitons de notre don d'ubiquité pour refaire une pointe sur Provins.

Pour des motifs que nous ne tarderons pas à savoir, Me Ginet avait communiqué la lettre de Lise au marchand de laines, lequel l'avait lue et relue, puis s'était livré à de profondes réflexions. dont voici la substance :

Evidemment, Lise était une fille d'un grand cœur, une nature d'élite, un de ces trésors qui garantissent à leur heureux possesseur la part de félicité possible en ce monde. — Quant à Prosper, — contrairement aux prévisions paternelles sur l'efficacité de l'absence, — il était évident que le souvenir de Lise absorbait sa vie; la belle joie de son âge s'en était allée; fils soumis, mais découragé, il ne travaillait plus que machinalement, par acquit de conscience, sans but, sans stimulant, sans espoir; n'avait-il pas déjà déclaré que, ne se mariant pas, il serait toujours assez riche? Cela posé, était-il bien logique, bien indispensable que ces deux beaux et braves enfants payassent les fautes de M. Hervé?

Le marchand, l'homme exact, loyal, régulier, payant ses billets à l'heure et rubis sur l'ongle, répondait oui.

Le père répondait non.

Après de longs débats, ce dernier finit par l'emporter, se décidant à jouer le joli rôle de la Providence, un rôle fort rare dans le répertoire de la vie.

— Garçon, dit-il à son fils, sans autre préambule, je vais à Paris; tu ne seras pas étonné si je te ramène ta femme.

— Ma femme? demanda Prosper à mille lieues de la vérité.

— A moins que tu ne l'aimes plus.

— Qui cela? Mlle Hervé ?

M. Salneuve ouvrit ses deux bras, ce qui était mieux que répondre, et le jeune homme s'y jeta comme un fou, en l'étouffant de baisers.

— Que je t'aime, dit-il, et que tu es bon !

Puis, la réflexion lui venant, il ajouta :

— Mais elle n'est pas à Paris.

— Elle y sera ce soir ou demain.

— Et si elle m'a oublié, ce qui est à craindre?

— Tu profiteras de son séjour ici pour regagner son cœur.

Et voilà comment, au lieu d'ouvrir la porte à un créancier, Mélanie l'ouvrit à M. Salneuve.

— Monsieur ne se trompe pas? demanda Mélanie. C'est bien ici qu'il a l'intention de venir?

— Oui, madame.

— Et monsieur désire...

— Vous parler, ainsi qu'à M. Hervé.

Ce fut alors seulement que Mélanie daigna s'effacer pour livrer passage.

Frédéric, non moins stupéfait que sa femme, sortit de sa cachette.

— Je crois ne rien lui devoir, pensa-t-il pour se raffermir.

— Vous savez que j'appelle les choses par leur nom et que je vais toujours droit au but, commença le marchand.

— En effet, monsieur, interrompit Mélanie, nous le savons assez pour qu'une seconde preuve en soit superflue.

— Vous avez une fille et je suis à la tête d'un garçon, poursuivit M. Salneuve; ce sont deux braves enfants attachés l'un à l'autre, et que l'absence, je parle surtout pour Prosper, n'a pas désunis; ils méritent d'être heureux, et, bien que ce ne soit pas précisément l'alliance que j'eusse désirée, je viens vous demander pour mon fils la main de Mlle Lise.

— Il faut avouer que vous avez une manière d'engager les gens qui manquent d'entrainement.

— Laissons là la forme, madame, ne voyez que le fond; ma franchise vaut mieux que certaines flatteries. Nous acceptons Mlle Hervé... sans dot ni trousseau...

— Ceci est un détail, nous sommes au-dessus de ces mesquineries...

— Tant mieux pour vous; de plus, je me charge de leur assurer une existence indépendante et je n'y mets qu'une seule condition.

— En vérité!... une seule?... Vous êtes vraiment bien bon! dit ironiquement Mélanie.

— C'est le retour immédiat à Provins de Mme Hervé mère, acheva sans s'émouvoir le marchand de laines; elle habitera avec ses petits-enfants, qui se feront un bonheur de la recueillir.

— Dans tous les cas, protesta Mélanie avec un aplomb superbe, elle n'y serait pas mieux qu'ici.

Si Mélanie n'avait écouté que son inspiration, elle eût montré la porte à M. Salneuve; mais l'affaire présentait des avantages qu'il ne fallait pas repousser légèrement. Sans dot, c'était plus que clair : bien malin, celui qui leur en aurait fait donner une ! — et quant à la fameuse condition, celle de se « priver » de Mme Hervé, c'était une vraie bonne fortune.

Frédéric lançait à sa femme des regards par lesquels il la suppliait de modérer son aigreur.

Toutefois, il était bon de tenir la dragée un peu haute, et de soulever des objections... pour la forme. « Lise avait des engagements, une position magnifique, qu'elle hésiterait peut-être à sacrifier. Ensuite, son inclination pouvait être ailleurs, quoi qu'en pensât M. Salneuve, et ils adoraient trop leur unique enfant pour influencer son choix. »

— Bien entendu, reprit le marchand, cette dernière question reste réservée... Quant à la situation de votre fille, je la connais mieux que vous.

Et prématurément indiscret peut-être, le digne homme raconta comment l'institutrice était parvenue à racheter la maison de sa grand'mère.

— Elle n'en aurait pas fait autant pour nous, dit aigrement Mélanie, sans être autrement touchée de ce dévouement filial.

— Comment ! pensa Frédéric, elle pouvait disposer de six mille francs, et, au lieu de me les confier pour les faire valoir... Six mille francs ?... mais avec cette somme on peut très bien édifier une fortune.

Il oubliait que, naguère, le double ne lui avait paru qu'une insignifiante mise de fonds, bonne à jeter sur le tapis vert d'un tripot; mais, à mesure que la gêne augmente, l'ambition décroît.

— Heureusement que l'acquéreur n'était qu'un prête-nom, reprit M. Salneuve; la maison m'appartenait; j'étais trop heureux de la rendre à cette chère enfant, ce qui ne m'a pas empêché de la laisser accomplir jusqu'au bout son généreux sacrifice...

— Tiens, tiens, se dit Frédéric, mais alors les six mille francs vont lui revenir; le meilleur usage qu'elle en pourra faire sera de... il faudra que je les lui demande.

— Mais, acheva M. Salneuve, la somme est en route pour le Devonshire, où il est juste qu'elle rentre en la possession de cette excellente lady Grey.

— Que le diable l'emporte! pensa Frédéric; ces gens formalistes sont d'un bête atroce... Comme si lady Grey attendait après ses banknotes! Je les lui aurais rendues plus tard, après les avoir fait fructifier.

Le marchand de laines ayant demandé à voir Mme Hervé :

— Ah! elle se donne du bon temps, reprit Mélanie; elle doit faire sa petite sieste, une vraie vie de chanoinesse... Je vais vous la chercher.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La chanoinesse était tout simplement à la cuisine en train d'éplucher des légumes pour le pot-au-feu.

— Allons, vite, chère maman, votre bonnet à coques, une autre robe. M. Salneuve est au salon; il y a du nouveau.

Mme Hervé ne se le fit pas répéter... M. Salneuve! un sauveur, peut-être!

— Vous! dit-elle, en arrivant les deux mains tendues.

Le marchand eut peine à dissimuler son émotion en la retrouvant si changée.

— Il était temps! pensa-t-il.

Puis, tout haut:

— Chère madame, si vous le permettez, je viens vous enlever. Votre petite Lise arrive ce soir de Calais par le train de six heures.

— Une surprise que nous vous ménagions, intercala Mélanie.

— Et, dès demain, je vous emmène toutes les deux à Provins.

— Comment, dès demain? se récria la Parisienne; mais c'est à peine si j'aurai le temps d'embrasser ma fille...

— Vous l'embrasserez là-bas, tant que vous voudrez, le jour du mariage.

M. Salneuve, Lise, Provins, le jour du mariage... Mme Hervé croyait mal entendre, elle se perdait dans toutes ces énigmes.

Sauf le rachat de la maison, — nouvelle dont la primeur revenait à Lise, — on la mit bientôt au courant. Mélanie, devenue câline, lançait à propos quelque adroite syllabe tendant à faire croire qu'elle était un des rouages de ce changement de décor. L'amour des enfants, il y avait beau jour qu'elle en avait surpris le secret; mais, indulgente par nature, elle avait fermé les yeux; je ne sais quoi lui disait que cela finirait bien.

— Voyons, cher monsieur Salneuve, ajouta Mélanie, puisque les choses en sont là, que tous les nuages se dissipent!... vous nous restez à dîner : je vous invite au nom de Lise.

Une fois engagé dans la voie des concessions, le marchand de laines n'avait plus qu'à se laisser faire.

Dès cinq heures et demie, M. Salneuve et Frédéric étaient à la gare du Nord. Enfin on entendit le train s'engouffrer sous la voûte en grinçant ses coups de sifflet; les couloirs vomirent leurs flots de voyageurs.

— Voilà l'enfant, dit Frédéric en se précipitant vers une belle jeune fille qui, un petit sac de nuit à la main, sortait enfin de la foule.

Le marchand de laines avait toujours dans l'esprit la petite Lise d'autrefois; il préméditait de la hisser sans façon jusqu'à ses lèvres et de lui planter sur les joues deux baisers sonores... Mais en présence de cette jolie personne sérieuse, presque imposante, il réprima son premier mouvement.

— Monsieur Salneuve! s'écria Lise pourpre d'émotion et d'étonnement, tout en embrassant son père.

— Moi-même, mademoiselle; je me suis permis d'espérer qu'il vous serait agréable d'avoir des nouvelles de mon fils dès votre arrivée.

— Mais, certainement, reprit la jeune fille étonnée; de lui et de toute la famille... Il se porte bien?

— Vous ne tarderez pas à en juger.

— Il est à Paris?

— Non, à Provins.

— Nous savons tout, mon petit ange, dit Frédéric; tu es une bonne fille, tu seras une bonne femme... Embrasse ton futur beau-père et donne-moi ton bulletin de bagages.

— Mon futur beau-père... mon bulletin... mais je n'ai pas de bagages, je repars sous trois jours.

— Tu ne comprends donc pas que tu te maries?

— A moins que mademoiselle ait renoncé à Prosper, dit M. Salneuve.

— C'est donc vrai, tout ce bonheur que vous m'apportez? Prenez garde! il y a de fausses joies qui font mourir... Mais non, je ne puis pas, je suis liée... il faut que j'aille à New-York... lady Grey...

— Vous ne devez plus rien à lady Grey, que beaucoup de reconnaissance, dit M. Salneuve : les six mille francs sont en route pour l'Angleterre; ils retournent à leur source.

— Hélas! soupira Frédéric.

— Et la maison? demanda Lise.

— La maison est à vous, mon cher cœur.

— Et à bonne maman?

— Et à bonne maman, répéta le marchand de laines.

— Alors je ne comprends plus rien... Si, si, reprit l'aimable fille en tendant à M. Salneuve son front virginal, je comprends qu'il y a là-dessous un bon génie; puisse Dieu le bénir et le récompenser!

Pendant ce temps, rue Vivienne, on songeait à mettre les petits plats dans les grands; nous disons : « on songeait », parce que, prétendait Mélanie, cet étourdi de Frédéric avait emporté la clef de la caisse: une caisse Fichet à toutes sortes de secrets, — sauf celui d'y trouver de l'argent, — qu'un humble serrurier ne pouvait ouvrir.

Terrible! terrible!

— J'ai là quelques louis, offrit Mme Hervé.

— Mais donnez donc! donnez donc! dit Mélanie; voilà qu'il est cinq heures, nous n'avons pas un moment à perdre... Un dîner de fiançailles! Au fait! si j'allais chez Potel, ce serait plus tôt fait.

Bonne maman rajeunie, alerte, empressée, mettait le couvert. L'oreille aux voitures, elle s'interrompait à chaque instant pour regarder par la fenêtre... Tout à coup elle traversa l'appartement comme une rafale, ouvrit la porte, descendit l'escalier quatre à quatre et sur la dernière marche se trouva dans les bras de son adorée.

La mère reçut sa fille avec une tendresse tempérée de dignité, tout à fait de mise dans la circontance.

— En voilà des histoires et des cachotteries! lui dit-elle en l'embrassant d'un air distrait, comme au retour d'une simple course au bout de la rue; ne dirait-on pas que la grand'mère était malheureuse avec nous! c'est peu flatteur pour tes parents, ce que tu as fait là...

— Mais, maman, je t'assure...

— Allons, c'est bien, va te rajuster un peu, le dîner est prêt.

Lise allait entrer dans l'ancienne chambre de Mme Hervé.

Celle-ci la tira doucement par le bras et la conduisit dans le réduit que nous savons.

— Pauvre bonne maman! pensa la jeune fille; encore six mois de cette vie-là, et je ne la retrouvais plus.

—

CONCLUSION

A la gare de Provins, un jeune homme, admis par faveur sur le quai d'arrivée, piétinait d'impatience en accusant d'immobilité les aiguilles de l'horloge.

— Le train de Paris est en retard, dit-il au chef de station.

— Non, monsieur Prosper, l'heure réglementaire est cinq heures et demie, il s'en faut encore de dix minutes.

— Dix minutes! autant dire l'éternité! Est-ce que ça finit jamais, dix minutes?

— Mais oui, quelquefois, reprit l'employé en souriant.

Le quai arpenté dans tous les sens, les tarifs lus et relus, l'espace interrogé des yeux et des oreilles...

— Rien! recommença Prosper; il sera arrivé un malheur, c'est sûr.

Puis, un long coup de sifflet, le mugissement d'une « machine » et des panaches de fumée...

Certes, les chemins de fer sont un joli progrès; par malheur

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ils suppriment la possibilité de courir au devant de ceux qu'on attend.

Bonne maman, la tête à la portière, interrogeait le paysage si connu... ici un châlet, — là, une colline, — plus loin, un petit bois... et le clocher ! la tour de César... tout y est-il bien ?... Oui, tout y est... voici même Prosper dans les bras de qui Mme Hervé tombait sans le savoir, tant il y a de choses à retrouver pour ses yeux charmés.

— Tu vois, mon garçon, que je t'ai tenu parole, dit M. Salneuve, tout en aidant Lise à descendre de voiture.

Il y a des miracles d'intuition que la logique n'expliquera jamais; les jeunes gens n'avaient pas encore eu le temps de se regarder, Lise ne s'était pas encore dégantée que déjà Prosper avait reconnu la croix de sa bague d'argent à travers la peau de Suède.

Quant à la médaille bénite par le pape, on n'en voyait que l'anneau entre deux boutons de gilet... mais il n'en fallait certes pas tant.

Les fiancés se contentèrent de se serrer la main. C'est un langage aussi, avec ses nuances, son effusion ou sa froideur, et que nul indiscret ne peut déchiffrer.

Mme Hervé se figurait que, jusqu'au mariage de sa petite-fille, elle allait habiter chez M. Salneuve.

— On n'a rien changé à ma pauvre maison? demanda-t-elle en entrant dans la rue qui y conduisait.

— Rien, répondit Prosper, le metteur en scène de cette charmante surprise.

— Il y a quelqu'un sur le seuil !... Ah ! mon Dieu, mais c'est Josette !

En effet, celle-ci agitait de loin son mouchoir, trépignant sur place, clouée là par une consigne qu'elle n'osait enfreindre.

Bonne maman hâtait le pas.

Lise et Prosper se mirent à courir.

Aboyant, reniflant, léchant, fou de joie, Moustache plantait déjà ses deux pattes de devant sur la jupe de Mme Hervé.

Perchée sur le mur, Margot battait des ailes en reconnaissant sa maîtresse ; jusqu'aux chèvres bêlantes qui avançaient curieusement la tête... il n'y manquait que la chatte et le perroquet... mais, hélas! comme tant d'autres, le séjour de Paris les avait perdus !

— Bonne maman, dit Lise, vous n'êtes jamais sortie de Provins, vous revenez de l'église et vous êtes chez vous.

Lady Grey a refusé de recevoir les 6,000 francs ; elle les a renvoyés comme cadeau de noces.

— Une belle âme! une grande âme ! s'est écrié Frédéric... que le retour des banknotes a rendu rêveur.

Victor Perceval.

LES PAROLES D'OR

Tout ce qui est rare et brillant sera toujours de mode, tant que les hommes tireront plus d'avantage de l'opulence que de la vérité, tant que les moyens de paraître considérable seront différents de ce qui mérite seul d'être considéré.

L'éclat extérieur dépend beaucoup de la manière de se vêtir. Cette manière prend des termes différents, selon les différents points de vue sous lesquels nous voulons être regardés.

L'homme glorieux ne néglige rien de ce qui peut étayer son orgueil ou flatter sa vanité; on le reconnaît à la richesse ou à la recherche de ses ajustements.

Buffon.

LE PALAIS DES REPTILES

ET LES ENFANTS ASSISTÉS (*)

La Société protectrice des animaux peut s'estimer satisfaite, disait dernièrement un journal de Paris. Le Jardin des Plantes vient de mettre à la disposition des boas, pythons, caïmans, et autres mignonnes petites bêtes, un *véritable palais* où sont réunies *les conditions du confort.*

« Nous venons de visiter cette demeure, ajoutait le *Chroniqueur national*, et nous avons constaté que le contentement le plus vif respirait sur les honnêtes physionomies des hôtes qu'on y a transportés. Le serpent le plus grincheux ne saurait trouver prétexte à se plaindre de la nouvelle installation faite en son honneur, et les tortues les plus cacochymes sont bien obligées de se louer des procédés de l'administration à leur égard.

» Imaginez, en effet, quatre salles *superbes* dans lesquelles les calorifères entretiennent une *douce chaleur* de 25 à 30°. La première et *la plus belle* est *exposée au midi*. Elle est ornée de palmiers et de plantes aquatiques. Quinze cages à reptiles en forment le pourtour. Au centre de la salle est creusé un bassin, divisé en cinq compartiments et réservé aux caïmans, aux crocodiles et aux tortues. Deux autres salles plus petites contiennent, l'une les lézards, l'autre les serpents venimeux; enfin, la quatrième salle contient des aquariums où l'on voit des batriciens de toute espèce. »

Revenons sur les détails de cette *très belle installation.*

Chaque cage à reptile est pourvue de verdure, de plantes grimpantes, de troncs d'arbres creusés servant de repaires à l'hôte du logis.

Rien de plus poétique au premier abord. Le lierre s'enroule autour des branches d'arbres; les planches aquatiques s'épanouissent au milieu d'une baignoire à fond sablé, entourée de gazon. Le caoutchouc, le palmier nain, les bégonias bien soignés, semblent pousser aussi bien que dans les plus belles serres. Dans les bassins, l'eau est pure, limpide, et laisse apercevoir les coquillages du fond ; çà et là s'élèvent des rochers bizarrement découpés...

Vous le voyez, chacun est servi à souhait. Très-sérieusement, il n'y a qu'à féliciter le Jardin des Plantes de la création de ce palais. *Commencé en 1871, il a coûté 200,000 francs.* Ce ne sera pas trop si, *grâce à l'installation nouvelle*, nous n'avions plus à enregistrer à chaque instant *le décès d'animaux apportés à grands frais* et qui mouraient, comme Mignon, de nostalgie, faute de revoir la patrie absente.

Tout a été fait pour rappeler aux reptiles les lieux chers à leurs premiers ans, et l'on peut arriver ainsi, sinon à adoucir le caractère du serpent à sonnettes, du moins *à lui conserver la santé.*

— Les reptiles, disait de son côté la *Liberté*, sont « définitivement installés dans leur *palais.*

» La nouvelle installation diffère de l'ancienne, non-seulement par son élégance et par les nombreux avantages qu'elle a, tant pour le public que pour le service, mais aussi par une innovation qui rompt agréablement la monotonie qui existe généralement dans les ménageries de ce genre. Cette innovation consiste en ce que chaque cage de la nouvelle ménagerie est ornée de plantes appartenant, pour la plupart, au pays dont le reptile qu'elle renferme est originaire.

» On remarquera tout particulièrement un magnifique palmier dont les feuilles couvrent toute l'étendue du bassin des crocodiles.

» Disons, en terminant, que cette nouvelle ménagerie ne sera ouverte au public que dans le courant de la semaine prochaine. L'ouverture sera précédée d'une inauguration solennelle

(*) Extrait du journal *La Jeune Mère.*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

à laquelle assisteront M. de Cumont, ministre de l'instruction publique les professeurs du Muséum d'histoire naturelle, et des représentants de la presse. »

Tandis que l'on constate, à Paris, que le Jardin des Plantes a, depuis 1871, dépensé 200,000 fr. pour donner *le confortable* aux serpents et aux autres animaux de ce genre et pour *conserver leur santé* ; tandis que l'on fait une inauguration solennelle pour célébrer cette ère heureuse de la vie des reptiles, on constate dans un de nos plus riches départements, mais sans cérémonie officielle, que l'on a, depuis 1870, économisé 200,000 francs sur le service des enfants assistés. On a obtenu ainsi pour ces malheureux petits êtres, qui n'ont pas, comme les serpents, tout le confortable nécessaire, une mortalité de 50 0/0. Pourquoi ne pas chercher à conserver la santé d'un enfant trouvé, comme on cherche à conserver celle d'un serpent à sonnettes?

Ce besoin d'entourer les animaux de tout le bien être possible est un signe du temps. On lisait il y a quelques mois, dans le *Petit Journal*.:

« Rien de plus original et en même temps de plus pratique que les nouveaux chenils du Jardin d'acclimatation. Ce *véritable palais* renferme les types les plus purs des races utiles, depuis le basset jusqu'au grand lévrier de Sibérie, et depuis le courageux chien des Pyrénées jusqu'au skye-terrier, grand destructeur de rongeurs de toute espèce, couvert d'une longue fourrure qui dénote son origine septentrionale.

» Ces animaux *si intéressants* ont de *vastes cages*, des niches commodes garnies de litières et couvertures, une *cuisine spéciale;* un espace de terrain enclos par de légers grillages leur permet de se livrer à tous leurs ébats, tandis que la rivière du jardin leur offre sans cesse le plaisir du bain.

» C'est une des parties du jardin qui reçoit le plus de visiteurs. »

Le public a répondu à cet appel, car le *Petit Journal* annonçait dernièrement que « le nombre des visiteurs du Jardin d'acclimatation, en 1874, s'était élevé à 599,752. »

Si toutes les personnes qui ont visité le palais des reptiles ou le Jardin d'acclimatation ont eu la bonne pensée, après cette visite, d'aller voir les crèches destinées aux enfants de la classe ouvrière, elles auront pu se convaincre que ces crèches, — qui sont, comme l'a dit leur fondateur, M. Marbeau, le meilleur moyen de combattre, dans les grandes villes, les ravages de l'allaitement mercenaire, — sont, à part quelques rares exceptions, tout à fait insuffisantes pour le but qu'elles devraient atteindre.

Malgré le zèle des personnnes qui se sont vouées à cette œuvre humanitaire, la plupart de ces crèches ont des locaux trop étroits; les nouveau-nés n'ont pas toujours, comme les *intéressants* animaux du Jardin d'acclimatation, de l'air en quantité suffisante, des berceaux commodes, et surtout *une cuisine spéciale*, c'est-à-dire une nourriture appropriée à leur âge. Bien peu de ces crèches ont une vache ou une chèvre pour donner à ces enfants, à toute heure, le lait frais et naturel dont ils auraient si grand besoin.

Il en est de même dans toutes nos grandes villes. A la crèche Saint-Bernard, de Lyon, qui est magnifique et qui ne laisserait rien à désirer, sous le rapport de l'installation, si elle avait un jardin, on ne peut pas donner aux enfants de fécule au gras, faute de ressources suffisantes. Il y a telle de ces crèches située dans une de nos plus belles villes, dans un de nos plus beaux départements, dans laquelle la mortalité des nouvau-nés a été, en 1872, grâce à l'absence d'une *cuisine spéciale* (c'est-à-dire de nourrices), de 41 sur 91!

Est il croyable, au dix-neuvième siècle, et en présence de la dépopulation qui menace la France, que les enfants ne soient pas considérés comme des êtres *aussi intéressants* que le grand lévrier de Sibérie ou le skye-terrier! Partout, les animaux passent avant les hommes. L'an dernier, un cheval et un jockey firent une chute aux courses de Lyon. Le lendemain, *la Décentralisation*, qui se flatte d'être une feuille conservatrice, rendit compte de l'accident dans les termes suivants:

« Un accident grave est arrivé hier aux courses.

» *Amadou*, à M. le comte d'Évry, est tombé au saut de la haie et s'est cassé une jambe. Le jockey, entraîné sous le cheval, a été relevé dans un état désespéré.

» Il a été transporté à l'ambulance, où des soins lui ont été prodigués par plusieurs médecins.

» La perte d'*Amadou* a été fort sensible à son propriétaire. Ce cheval avait sur le turf une réputation fort méritée qu'il avait gagnée aux dernières courses du printemps. »

Du jockey, il n'en fut pas question.

Deux ans après nos désastres, on prodigue les millions pour une salle d'Opéra ou pour des animaux qui ne servent qu'aux plaisirs des heureux et des désœuvrés de la terre, et l'on n'a pas quelques centaines de mille francs pour conserver à la vie et à leurs familles des milliers de nouveau-nés qui mettraient un jour leurs bras ou leur intelligence au service de leur pays!

Dr Brochard.

A TRAVERS LES LIVRES

MM. de Magnieu et Henri Prat viennent par la publication de la *Correspondance de la comtesse de Sabran* (1) avec le chevalier de Boufflers (1778-1788) de nous introduire dans un des foyers les plus exquis du dix-huitième siècle. Dans ces lettres, dans les journaux qu'ils tiennent l'un pour l'autre de leur existence, la comtesse de Sabran et le chevalier de Boufflers se montrent, l'une dans tout le charme de son esprit, dans toute l'exaltation de son cœur; l'autre sous un aspect nouveau et, on peut le dire, imprévu de ceux qui ne le connaissent que par les légèretés de sa jeunesse et par la licence de ses contes.

La comtesse de Sabran, devenue marquise de Boufflers à Breslau pendant l'émigration, était de la cour de Marie-Antoinette. Amie de la comtesse Diane de Polignac, de la comtesse Auguste de la Mark, vivant dans la familiarité de Mme Necker et de son illustre fille, elle était à la fois artiste et lettrée: la peinture la musique, la poésie française, anglaise, italienne, la littérature latine elle-même, n'avaient pas de secrets pour elle.

Ce sont là des avantages, mais ce qui fait le charme de ses lettres, c'est l'âme qui y palpite, sincère, exquise, la tendresse ardente, noble, qui s'y peint à chaque page. Il y a de Mlle de Lespinasse dans Mme de Sabran, mais d'une mademoiselle de Lespinasse épurée et grandie par l'amour maternel.

C'est pendant que le chevalier de Boufflers était au Sénégal, dont il avait accepté d'être gouverneur pour se constituer une position digne de celle qu'il aimait, que s'échange la correspondance publiée par MM. de Magnieu et Prat. Le mariage du chevalier et de la comtesse fut célébré à Breslau pendant la Révolution.

Rentré en France en 1800, Boufflers reprit son fauteuil d'académicien, obtint une pension de l'empereur Napoléon 1er et vécut modestement jusqu'en 1815, l'hiver à Paris, faubourg Saint-Honoré, 114; l'été, à sa villa de Saint-Léger, près Saint-Germain. Il repose au Père-Lachaise, près de Delille. Le dernier des Boufflers, petit-fils de la comtesse que Mme du Deffand qualifiait d'*idole*, est mort célibataire en 1858.

Quant à la marquise de Boufflers, que la publication de sa cor-

(1) Un beau volume in-8°, avec portrait, chez MM. Plon et Cie, rue Garancière, 8, à Paris.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

respondance, alors qu'elle était comtesse de Sabran, rend aujourd'hui célèbre, elle s'éteignit en 1827, après s'être composé elle-même cette épitaphe :

A la fin, je suis dans le port,
Qui fut de tout temps mon envie ;
Car j'avais besoin de la mort,
Pour me reposer de la vie.

Ch. DAVID.

REVUE DES MAGASINS

La grande préoccupation du moment, pour les femmes, est de savoir quelles seront les modes printanières. — Qu'allons nous porter?... Voilà ce que chacune se demande, et ce à quoi nous allons tâcher de répondre.

Renseignements pris aux meilleures sources, il nous paraît certain que le cachemire de l'Inde sera en grande faveur pendant la saison prochaine. Aussi n'avons-nous pas hésité à nous rendre au *Comptoir des Indes* (boulevard de Sébastopol, 129). C'est là, si l'on veut une jolie étoffe en ce genre, qu'il faut s'adresser, car il n'est pas de maison mieux assortie ni plus au courant du mouvement fashionable pour tous les tissus de l'Inde, de la vente desquels elle s'est fait, du reste, une spécialité.

Le *Comptoir des Indes* est une maison de confiance, dont la bonne renommée tient autant à l'excellente qualité de ses produits qu'à leur extrême finesse. Pour la saison prochaine, elle nous offre un tissu remarquable et nouveau, le *cachemire de l'Inde*, pour toilettes de printemps et d'été. Ce cachemire, tout laine, est fabriqué avec les mêmes laines que les véritables châles des Indes. D'une solidité parfaite, il est aussi d'une souplesse charmante, qui permet d'en tirer le meilleur parti. Et, suivant les nuances très variées et plus ou moins claires, il peut être employé à la confection d'une toilette de ville, de soirée, de matin, de voyage, ou à celle d'une robe de chambre. On en met dans les trousseaux et dans les corbeilles de mariage. Enfin, les couturières font de ravissants mélanges de faille et de cachemire, et toutes les femmes de goût s'entendent déjà pour patronner une étoffe d'un usage aussi élégant et aussi commode à la fois.

Le cachemire de l'Inde offre cet avantage encore, qu'il est à la portée de toutes les bourses.

Le *Comptoir des Indes* possède aujourd'hui sa collection au grand complet de toutes les nuances nouvelles de cachemire de l'Inde ; il l'envoie *franco* en France, et même à l'étranger, à toutes les personnes qui lui en font la demande.

— On a joyeusement célébré la Mi-carême à Paris ; ce n'était, aux quatre coins de la ville, que réceptions de tous genres : dîners, soirées, bals travestis. A cette occasion, la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée-d'Antin, 6) a reçu de nombreuses visites et de fortes commandes ; elle offre toujours tant de ressources sous le rapport des nouveautés élégantes, riches accessoires de la toilette !

C'est d'abord le drap d'or et d'argent, lamé ou brodé, que l'on découpe en biais pour garnitures, ou dont on se sert pour tablier, corselet, etc. Des galons de différentes grandeurs, assortis au drap en question, agrémentés de brillants dessins, complètent l'effet en formant un ensemble précieux pour les costumes travestis. — On a fort remarqué une toilette de bohémienne en velours noir, drap et galon d'or et métal aux brillantes couleurs.

Le galon étincelle est également à l'ordre du jour en ce moment, ainsi que tous les tulles et dentelles d'or, d'argent, ou pailletés ; on ne voit que cela aux réunions élégantes, à l'Opéra.

Signalons aussi la jolie fanchon en laine *zéphir* dans toutes les nuances, garnie de franges muguet ; rien de plus doux et de plus vaporeux sur la tête, de plus seyant en même temps. — Très appréciée pour le soir, comme sortie de théâtre ou de concert. — La *Ville de Lyon* en possède un bel assortiment.

Le comptoir des gants continue d'être fort assiégé par les femmes qui tiennent à être bien gantées. L'excellente réputation que la *Ville de Lyon* s'est acquise sous ce rapport s'affirme de jour en jour davantage. On ne saurait trouver une meilleure coupe, ni une qualité plus parfaite. Le gant *Joséphine* est toujours la propriété exclusive de cette maison.

Le rayon des rubans, autre spécialité importante de la *Ville de Lyon*, est muet quant à présent sur ses nouveaux modèles, mais nous pouvons certifier qu'il y en a de ravissants en réserve et qu'on nous ménage de charmantes surprises.

Apprêtons-nous à porter beaucoup de franges, bien assorties au genre et à la couleur de nos robes : la mode le veut ainsi, et la *Ville de Lyon*, en fidèle adepte, lui obéit. Nous ne pouvons mieux faire, au surplus : c'est une garniture simple et tranquille qu'on ne sera pas fâchée de trouver après toutes les élégances de cet hiver !

— Pour qu'une femme soit à la mode aujourd'hui, il est de toute nécessité qu'elle possède une taille svelte et élancée, une gracieuse tournure ; — mais, en cela comme en beaucoup d'autres choses, il y a beaucoup d'appelées et peu d'élues ! — Comment faire alors? — Adressez-vous à M. DE PLUMENT (rue Vivienne, 33), et mettez votre sort entre ses mains ! s'il y a un miracle à faire, soyez tranquille, il le fera. D'ailleurs, nous pouvons vous indiquer son système : il prendra vos mesures, ou vous les demandera si vous n'êtes pas à Paris, puis il vous enverra un amour de corset, — le *corset Sultane*, par exemple, devenu, en raison de sa coupe gracieuse, la coqueluche de toutes les femmes élégantes. Une des raisons qui recommandent d'une façon particulière ce joli modèle, c'est qu'il est fait sur mesure, sans que sa coupe en soit changée ; par conséquent, il reçoit, pour chaque personne, les modifications jugées nécesaires. On peut demander au choix le corset *Sultane ceinture*, ou le corset *Sultane long*.

Les couturières attachent une importance capitale à la manière de se jupponner, à la tournure en un mot ; aussi, en disant que la maison de M. de Plument est fort estimée de toutes, aurons-nous fait un éloge suffisant de ses tournures. Il ne nous restera plus qu'à rappeler ses dernières créations : le jupon *Pompadour* pour robes à longue traîne ; le jupon *Louis XV* et la jupe *Ninon* pour robes de demi-toilette ; le jupon *Paméla* pour robes de ville. *Ninon* et *Ninette* sont deux petites tournures indépendantes, invisibles et d'une grâce parfaite.

— L'adresse d'une bonne maison de teinturerie est chose assez utile pour que nous n'hésitions pas à en donner une qui présente toutes les garanties désirables : la *Teinturerie européenne* (boulevard Poissonnière, 26), par exemple. C'est la seule maison qui puisse donner à toutes les robes de soie le brillant et la souplesse du neuf.

Un des grands avantages que présente la *Teinturerie européenne*, c'est de pouvoir teindre les robes et costumes tout faits.

Enfin, les livraisons y sont faites très exactement.

La *Teinturerie européenne* se charge de tous les travaux qui concernent sa partie, et elle accepte les commandes pour tous pays.

— Le joli palais de la *Reine des Abeilles*, (rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines) est toujours un des centres les plus élégants du plus élégant boulevard de Paris. Outre l'excellente parfumerie qu'on y trouve, il y a mille attraits pour les amateurs d'objets artistiques tels que : riches nécessaires de toilette, élégants flacons, magnifiques coffrets à odeurs, parfumerie, gants, etc. ; glaces de toutes proportions, à main, à chevalet, à crochet, avec cadres en ivoire sculpté, en bronze doré, etc.

Le ravissant salon bleu est surtout recherché par les femmes ; c'est là qu'on leur montre une riche collection d'éventails en tous genres : en écaille, en soie peinte avec de gracieux sujets, en dentelle noire ou blanche, dont quelques-uns sont ornés de médaillons contenant une fine peinture.

Mais à côté de toutes ces merveilles qui constituent l'agréable, n'oublions pas que l'utile se traduit, dans ce temple si assiduement fréquenté, par une incomparable série de parfums et de cosmétiques. On les prend sans hésiter, car leur valeur est garantie par la marque de fabrique : VIOLET ! Tous, d'ailleurs, ont une réputation européenne : eau et savon royal de Thridace, crème Pompadour, flacons d'eaux de toilette, vinaigres aromatiques, dentrifices, triples extraits d'odeurs pour le mouchoir, poudre au lys de Cachemyr, pommades pour les cheveux, comme le baume de violettes, etc. Nous n'en finirions pas si nous voulions tout citer, et tout est de premier ordre.

M. D'A.

A nos Abonnées

Résolus à tenir compte de tout ce qui peut le mieux servir les intérêts de nos abonnées, nous nous sommes décidés, sur la demande qui nous en a été faite par la plupart d'entre elles, a remplacer par une gravure de **Toilettes** la gravure coloriée de CHAPEAUX ET LINGERIE que nous donnions comme annexe avec le deuxième numéro de chaque mois.

Toutefois, pour ne pas courir le risque de mécontenter une seule de nos abonnées, — désireux que nous sommes de leur être agréable à toutes *sans exception*, — nous continuerons l'envoi de cette gravure coloriée de CHAPEAUX ET LINGERIE à celles qui nous en feront la demande, et, sauf avis contraire, à celles qui sont indiquées sur notre livre d'abonnement comme exerçant la profession de modiste ou lingère.

Cette modification commencera avec notre 2me numéro de mars.

L. ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Décidément le vent de la mode a tourné au blanc : chapeau habillé, tunique à la Juive ou blouse russe, en sicilienne, cachemire, crêpe de Chine, gaze de Chambéry, etc., tout est blanc ou, si vous le préférez, de nuance « *crême fouettée* »... On est arrivé à rendre parfaitement cette nuance délicate pour laquelle il y a, en ce moment, un véritable engouement.

C'est à l'Opéra, ainsi qu'aux dernières représentations, que cette tendance se traduit le plus ouvertement, et les femmes de goût ne sauraient assez encourager et propager un aussi bon mouvement. Rien n'est plus élégant, selon nous, que les nuances tendres, le blanc surtout, pour les toilettes très habillées. Voici, dans cet ordre d'idées, deux jolis costumes remarqués aux fauteuils d'amphithéâtre de l'Opéra :

Robe princesse en faille bleu pâle, à longue traîne unie; corsage ouvert en châle, avec un col rabattu qui en suit le bord, et manches longues toutes coulissées. Blouse russe, en cachemire des Indes blanc, sans manches et très échancrée sur le corsage bleu qu'elle laisse à découvert; tous les bords sont garnis d'une broderie soie blanche, encadrée d'un gansé et rapportée comme un galon. Cette blouse est attachée aux épaules par une agrafe d'argent; sa jupe est bridée par un large ruban blanc, dont les ondulations vont se perdre derrière sous un drapé antique.

L'autre robe princesse est en faille « crême fouettée », collante, à longue traîne et lacée derrière, avec un gros cordon assorti dans le bas. Tout le devant est garni en échelle de cordelières en soie pareille, dont les extrémités sont assujetties d'un côté par des macarons en belle passementerie, de l'autre par trois glands superposés.

Rien ne saurait rendre l'élégance tranquille de ces deux toilettes, qui pourraient servir de type pour ces places d'amphithéâtre, où en général les femmes font trop ou trop peu de frais.

P. N° 251 — Chapeau *Ophélie*.
Modèle de Mmes Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

Nous répéterons ce que nous avons déjà dit à ce sujet : c'est qu'il ne faut là, ni robe décolletée, ni robe négligée, mais une tenue de soirée : corsage montant ou entr'ouvert.

On ne saurait trop applaudir à ce retour à la robe princesse, parce qu'il implique l'emploi des belles étoffes, en laissant de côté les garnitures et en particulier les volants. Une femme de bon sens, et couturière de grand renom, nous disait dernièrement : « Je ne veux plus faire autre chose pour mes clientes que des robes unies ; je suis honteuse de tous ces falbalas de quatre sous qui courent les rues! Mais aussi j'emploierai des étoffes superbes! »

Nous avons promis de donner une description de la blouse russe. C'est une tunique princesse, sans manches, que l'on fait en sicilienne ou cachemire, pour être posée sur une robe de soie ayant un corsage et des manches. Le corsage de la blouse russe est fort échancré sur les bras et dessous, passé les hanches ; le devant et le dos sont, en conséquence, fort étroits. Un bouton ou une agrafe de luxe l'attache sur les épaules. Quant à la jupe, elle est collante devant et drapée derrière d'une façon si particulière qu'il est impossible de la décrire ; une écharpe en ruban, crêpe de Chine ou damas Renaissance, l'entoure en la bridant, pour se perdre derrière sous une draperie et ressortir ensuite en formant un nœud du côté opposé. On garnit tous les bords du vêtement d'une jolie passementerie, ou d'un entre-deux en gros tulle brodé.

Ce tulle brodé entre dans une phase de succès qui mérite d'être signalée, car, d'après les on-dit, il serait appelé à remplacer toutes les perlures tombées un peu trop dans le domaine public. Ce genre, du reste, est fort beau ; c'est une application d'étoffe sur tulle canevas très fort, avec broderie, comme toutes les applications, et découpée de la même façon. Non-seulement on en fait des entre-deux et dentelles pour garniture de robe, mais aussi des vêtements complets. Nous en avons vu de charmants spéci-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

mens, modèles nouveaux et inédits pour le printemps, sur le chapitre desquels nous reviendrons une autre fois.

—

Nous recevons de Cannes des nouvelles dont nous croyons devoir nous faire l'écho :

Les habitants du pays ne peuvent se consoler de la froide température qui les a atteints d'une façon si exceptionnelle pendant un certain temps. En voyant la neige sur leurs montagnes, ils semblaient confondus, eux qui répondent de leur climat aux voyageurs attirés par l'excellente réputation de leur ciel clément. « Cela, disent-ils, ne s'est jamais vu de mémoire d'homme ; c'est la première fois que les ruisseaux sont gelés à Cannes ! »

Malgré ce contretemps, la saison a été brillante ; n'a-t-on pas toujours l'espérance de voir la température s'adoucir dans ces parages enchanteurs où les orangers, les grenadiers et les myrtes poussent en pleine terre ? La colonie habituelle s'est même augmentée d'une façon assez sensible cette année, et, contrairement aux habitudes si calmes de la société, on a remarqué un mouvement d'une élégance toute parisienne à l'occasion de quelques mariages ; un entre autres, qui a réuni à la cérémonie religieuse tout ce que Cannes compte de personnages d'une haute notoriété.

Voici les toilettes les plus remarquées :

La mariée délicieusement habillée d'une robe princesse en faille blanche, recouverte de plissés en crêpe lisse ; sans une dentelle, un ruban, un bijou, une fleur, sinon le bouquet traditionnel. On aurait dit un vœu ! Mais quelle grâce modeste et quelle élégance !

La mère portait une robe princesse en faille grise de deux tons, garnie en tablier devant, avec quatre rangs de franges nouées ; traîne plissée en éventail, surmontée d'une draperie et de franges. Écharpe en Chantilly jetée sur les épaules. Chapeau *Léopold Robert*, faillage en velours noir et guirlandes de pensées.

La sœur de la mariée également en robe princesse de faille bleu ciel, avec un volant plissé dans le bas, formant éventail derrière et surmonté d'un bouillonné coulissé en crêpe de Chine assorti. Un écharpe en crêpe de Chine, terminée par une magnifique frange nouée, bride la toilette en se nouant derrière. Corsage, genre cuirasse, garni dans le haut d'un fichu en crêpe de Chine avec franges, négligemment noué devant. Les manches, de forme duchesse, sont très collantes sur le bras. Chapeau en tulle et jais blanc, recouvert d'une guirlande de géranium rosé et d'un voile follet en tulle blanc frangé de jais assorti.

Citons encore une ou deux toilettes de l'assistance :

Sur une robe en faille marron, la nouvelle blouse russe en cachemire havane, entourée d'une broderie marron, sans manches, bien échancrée sur le corsage de la robe et agrafée sur les épaules. Chapeau à fond mou marron avec dentelle écrue, garnie de giroflées.

Mary D'AUBERVILLE.

DÉTAILS DE MODES

1. Chapeau de paille pour jeune fille. — Fond bas ; passe soulevée devant et

1. Chapeau de jeune fille.

sur les côtés, laissant à découvert un tour de tête en fleurs de pommier, posées en guirlande et fixées derrière par un nœud de velours noir. Velours noir disposé autour de la calotte et réunion de coques assorties sur le milieu.

2. Chapeau de dame âgée.

2. Chapeau de dentelle noire. — Fond mou, passe coulissée dessus et

dessous. Garniture de coques en ruban de velours ou de faille, sur le sommet, mélangées de plumes, et nœud derrière. Deux barbes encadrent le vi-

3. Chapeau de printemps.

sage ; une des extrémités vient se fixer sur le côté de l'autre barbe. Guirlande de fleurs de pêcher sous la passe devant.

4. Chemise de nuit.

3. Chapeau de printemps, à bords relevés en diadème devant. Fond mou en damas Renaissance, couleur « crème fouettée ». Echarpe assortie autour de la calotte et grande plume de même nuance. Demi-guirlande composées de trois roses thé placées sous le diadème, et brides en tulle blanc de Bruxelles.

4. Chemise de nuit pour dame. — Le devant est composé de petits plis

5. Camisole de nuit.

en long, d'un bouillonné et d'un jabot en broderie anglaise très mignonne, qui constitue en même temps un col montant. Le bas des manches se termine de même.

5 Camisole de nuit en percale, garnie devant d'une échelle de petits plis

6. Parure de demi-toilette.

très rapprochés, ornés de broderie anglaise sur les deux bords. Col montant et ruché derrière, à coins arrondis rabattus, entouré de broderie anglaise. Cornet assorti au bas des manches.

6. Col de demi-toilette, en toile batiste unie, à coins rabattus sur un plissé. — Sous-manche assortie.

CHRONIQUE MONDAINE

L'hiver ne pouvait point se passer sans que M. Arsène Houssaye fît un peu parler de lui, et de fait l'événement de la quinzaine dernière a été la redoute à l'italienne donnée par l'auteur des *Grandes dames*. On sait le cachet très particulier des fêtes de M. Arsène Houssaye : les hommes en habit noir, les femmes masquées en costume ou en domino; tout l'hôtel livré aux invités et le maître de céans ne se rappelant sa qualité d'amphitryon que pour s'effacer devant ses hôtes. A la faveur du masque, les éléments les plus disparates se mêlent du côté féminin et se fondent dans un ensemble harmonieux de satin et de velours. C'est charmant de contraste et d'invraisemblable opposition.

Des cabinets de toilette avaient été disposés pour permettre aux femmes les changements de costume; telle des invitées de M. Houssaye s'est produite sous trois incarnations différentes. Une piquante et spirituelle marquise, habituée du lundi à l'Opéra, a tour à tour triomphé ainsi en diable noir, en veuve du Malabar et en merveilleuse.

L'exemple donné par M. Houssaye en son hôtel de l'avenue Friedland, et le succès rencontré par ses redoutes, devraient piquer d'émulation le beau monde. Notons qu'il ne s'agit pas seulement d'ouvrir ses salons; il s'agit encore de mettre de l'intelligence dans les plaisirs qui s'y donnent. En général, le monde pèche un peu par ce dernier point, et voilà pourquoi son hospitalité, toute magnifique qu'elle soit, fait bâiller le plus souvent.

Chez la baronne Nathaniel de Rothschild, il y a eu grand dîner, l'autre dimanche, en l'honneur de la famille d'Orléans. Le soir, la réception qui a suivi a été coupée par un intermède lyrique très applaudi. Les jeunes sœurs Luigini y ont chanté plusieurs duos avec un ensemble parfait. Le violoncelliste Servais, digne de son père, a dit avec autant de charme que d'expression deux mélodies.

Le baron de Rothschild, à propos des employés de chemin de fer et du procès auquel a donné lieu le legs de M. Julien, racontait un trait qui mérite d'être noté. Il visitait les employés de la Compagnie du Nord. Arrivé chez un chef de station des environs de Paris, il trouve le bureau rempli de toiles d'araignées et en fait plaisamment la remarque :

— Monsieur le baron, répond l'employé, c'est exprès... c'est pour attraper les mouches.

Le monde tend chaque jour davantage, dit le *Sport*, à adopter un usage contre lequel il faut réagir, celui de ne plus annoncer les visiteurs, les invités à la porte des salons. Grâce à cette nouvelle mode, on ne sait plus à qui l'on parle, ni même qui l'on reçoit. Supposez, en effet, un bal : vous avez accordé nombre d'invitations, à la demande de vos amis, pour des gens que vous n'avez jamais vus. N'étant point annoncés, ils arrivent, vont, viennent, dansent, soupent et partent, sans que vous sachiez la couleur de leurs cheveux ou la taille qu'ils peuvent avoir.

Aux réceptions diurnes des femmes, nouvel inconvénient. Arrivent un monsieur, une dame, qui ont été présentés à la maîtresse de céans, — elle ne sait plus au juste ni où, ni par qui, ni comment. — Ils entrent sous le voile de l'anonyme, s'asseoient, dissertent, l'interrogent, ayant tout l'avantage sur elle, puisqu'ils a connaissent, et elle reste là, sur des épines, ignorant à qui elle a affaire, ce qu'il faut dire ou taire.

Voilà le beau résultat de l'abolition de l'annonce.

Ajoutez que, grâce à elle, le premier passant venu peut s'introduire sans invitation dans une maison où le nombre des personnes reçues jette une certaine confusion, et que, de plus, se perd pour beaucoup de gens peu enthousiastes de la danse le grand plaisir à une soirée d'écouter annoncer. On finissait ainsi par connaître de vue, de nom, tout ce que Paris renferme de gens éminents et distingués.

L'annonce fait partie de cette intelligence d'hospitalité dont nous parlions tout à l'heure; il la faut maintenir soigneusement. Il y a déjà bien assez de sans-gêne dans nos relations sociales, sans qu'on y introduise encore l'anonymat de la porte.

Une remarque à faire, dans le bilan mondain du moment, c'est l'absence, pour ainsi dire absolue, du bal bourgeois. Les réceptions ont lieu dans le monde officiel et diplomatique, dans les hautes sphères de l'aristocratie ou de la finance, mais les classes moyennes font défaut.

Interrogez de côté et d'autre, écoutez les fournisseurs : le mouvement hospitalier, cet hiver, est circonscrit en haut. La nuit, lorsque vous passez à travers les quartiers neufs des Champs-Elysées et de la Madeleine, portez les yeux aux étages habités par les classes bourgeoises, par les fortunes intermédiaires : pas la moindre lumière aux fenêtres, de même qu'il n'y a pas le plus humble fiacre le long du trottoir. Un troisième ou un quatrième étage éclairé sur une enfilade de cinq ou six fenêtres est, cette année, l'exception à Paris.

Si nous étions l'Etat, nous nous préoccuperions de cette situation et nous imposerions à nos hauts fonctionnaires, à M. le préfet de la Seine en tête, au commandant de place, à nos ministres, l'obligation de faire résonner les violons, afin que l'exemple des grands entraînât les petits à entrer en danse.

La duchesse de Chevreuse a donné, la semaine dernière, un fort beau dîner en l'honneur de Mlle Galitzin, qui épouse le duc de Chaulnes. Le prince Orloff était au nombre des hautes individualités qui assistaient à ce dîner.

Grand dîner également chez la duchesse de Bisaccia, suivi d'une réception qui a été fort brillante et réunissait une grande partie du corps diplomatique.

Chez la duchesse de Mouchy, il y avait foule de toilettes élégantes, et la princesse de Metternich, de passage à Paris, s'y montrait fort entourée.

Parmi les robes plus particulièrement à sensation, il faut citer une robe empire en satin blanc, avec fourreau à traîne, tout couvert de roses dans des bouillonnés de tulle. Il y avait plus de quatre cents roses employées à cette garniture.

Une robe de faille caroubier : la tunique relevée de côté en un revers rose, avec broderies de fuchsia caroubier sur le revers et rose sur la robe.

Une toilette de tulle blanc et crêpe lilas argenté, avec des montants tout autour de la jupe en lilas blanc, et couronne de lilas dans les cheveux.

Très remarqué aussi, le mélange de bandes de martre zibeline et de velours orange qui formait la tunique d'une belle comtesse du Nord. La jupe de dessous était en tulle paille lamé.

A propos de robes, on nous conte une curieuse mésaventure arrivée à l'un des bals de préfecture que la province, plus favorisée que Paris, a vus, cette année, si nombreux et si brillants.

Les hommes, à cette fête, remarquèrent avec surprise que leurs pantalons noirs étaient tout enfarinés. Jusque-là, ils avaient eu souvent leurs revers d'habit ou leurs manches blanchis par la valse ou plutôt par le contact d'épaules et de bras saupoudrés de veloutine; mais les pantalons... c'était nouveau !

Investigations faites, il a été constaté que les dames, ayant leurs jupes roussies, salies, empoussierrées par les bals précédents, avaient imaginé, pour leur refaire une virginité, de les traiter comme leurs épaules et leur visage, et de les saupoudrer de veloutine.

Le maquillage des jupes est une idée ingénieuse; seulement, comme pour celui du visage, il en faut redouter la trahison.

P. DE LUCENAY.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

THÉATRES

Opéra. — A défaut de première représentation, un fait sans précédent s'est produit à l'Académie de musique : on a dû y faire relâche, les six ténors de M. Halanzier se trouvant enrhumés. Sur quoi, un mauv is plaisant s'est avisé de modifier ainsi l'affiche au moyen d'une bande imprimée :

Hôpital national de musiqu .
Relache.

Qui n'était pas content, c'est M. Halanzier. Il n'avait pourtant que ce que ses ténors méritent !

Opéra-Comique. — Dieu soit béni ! ce théâtre n'est pas tout à fait mort. On s'y est enfin décidé à donner un ouvrage nouveau : *Carmen*, quatres actes de MM. Henry Meilhac et Ludovic Halévy, musique de M. Georges Bizet.

L'idée de transcrire pour une scène musicale la tragique nouvelle de Prosper Mérimée ne nous paraît pas très heureuse, et de fait il n'en est résulté qu'un gros drame où les passions les plus mauvaises sont sans cesse en mouvement, où le couteau catalan joue le principal rôle et se charge même de dénouer une intrigue passablement monotone et traînante.

La musique de M. Bizet s'est ressentie de l'état particulier du livret. Admirablement travaillée, fine, délicate, bizarre et variée, comme les tumulteuses passions du monde étrange qu'elle veut peindre, elle demeure pourtant, d'un bout à l'autre, dans une teinte grise qui, sans être monotone, ne laisse pas de causer à l'esprit une sorte de fatigue vague.

Il n'y avait qu'une artiste capable de faire accepter le rôle de Carmen : Mme Galli-Marié s'est acquittée de cette tâche aussi lourde qu'ingrate avec un bonheur relatif. Mlles Chapuy, Chevalier et Ducasse ont déployé à côté d'elle un talent bien au-dessus de leurs rôles.

Gymnase. — M. Montigny, en inaugurant ses matinées dramatiques, a fait coup double. Le soir, il encaisse d'honorables recettes avec les *Bons villageois*, de M. Sardou, amusant et spirituel épisode de la vie aux champs, et le jour, lorsque son excellente troupe donne, la salle est comble.

Décidément le boulevard Bonne-Nouvelle est le chemin qui mène sûrement à la fortune. Ce chemin-là n'a qu'un défaut : c'est de rappeler celui de Corinthe.

Variétés. — Enregistrons brièvement la naissance d'une *Revue à la vapeur*, qui fait bien de passer vite, car son principal mérite consiste surtout dans son extrême brièveté.

Les « imitations » y sont particulièrement réussies. Mlle Berthe Legrand, pour sa part, a fait, entre autres, les singeries de Mlle Théo d'une manière très gaie et même un peu cruelle.

Bouffes-parisiens. — Reprise de la *Princesse de Trébizonde*, de M. Offenbach, avec Mlle Théo déjà nommée dans le rôle de Régina. Hélas ! que n'avons-nous encore sous les yeux les mutineries gracieuses et les spirituelles finesses de Mlle Chaumont !

M. Daubray a su faire oublier Désiré dans le rôle du saltinbanque Cabriolo. Quant à Mme Thierret, si justement regrettée, personne ne saurait la reproduire.

M. Bonnet est resté le typique Tremolini que l'on sait, et Mme Peschard s'acquitte de son travesti avec la grâce et le charme qui lui sont habituels.

Gaieté. — Reprise (encore une) de *Geneviève de Brabant*, de M. Offenbach, déjà nommé.

Cette opérette a eu le sort du couteau de Janot. La petite pièce, partie du théâtre des Bouffes, s'était fort allongée en arrivant aux Menus-Plaisirs. Cette fois, on a supprimé une partie de la pièce, qui faisait longueur, et on l'a remplacée par deux ballets, deux défilés et une apothéose. L'opérette est ainsi devenue un « opéra-féerie » qui marche comme sur des roulettes.

Au point de vue de l'interprétation, rien à dire de M. Montaubry ; mais il faut reconnaître que Mlle Thérèsa a plusieurs fois mérité les bis et les rappels dont elle a été l'objet. Mme Matz-Ferrare et M. Gabel ont été aussi justement applaudis.

Hop-Frog.

LE CULTE DE L'EAU-FORTE

A défaut de distractions sportives, nos châtelaines se lancent de plus en plus dans les passe-temps artistiques. La vogue, de leur part, est en ce moment à l'eau-forte, et quelques-unes atteignent dans cet art à un véritable mérite. On parlait dernièrement des eaux-fortes de la baronne Charlotte de Rothschild ; à côté d'elle, Mme la baronne Arthur de Boissieu, la duchesse Colonna, Mme de Saulx (en art Henriette Browne), Mme de Beaufort, — et parmi les altesses royales, la princesse Alice de Hesse, la princesse de Saxe, la comtesse de Flandres, — cultivent l'aqua-fortisme avec un succès non moins grand.

Vous connaissez le procédé très-simple employé pour la gravure à l'eau-forte ?

On prend une planche de cuivre, de celles qui servent pour la gravure en général ; on la pose sur un feu doux, et on la recouvre d'une sorte de préparation, appelée verais mou, qu'on étend en couche mince et égale à l'aide d'un tampon. Le vernis rendu égal, on le laisse refroidir ; puis, on suspend la planche renversée, en promenant sur ce vernis des bougies qui y étalent leur fumée que la chaleur incorpore. Le tout achevé, on a une planche recouverte d'une mince couche de vernis noir.

Arrive alors le travail d'art. Il consiste à dessiner dans ce vernis, à l'aide d'une aiguille, d'une pointe emmanchée, l'œuvre qu'on a concue, et ici pas d'artifice possible ! C'est, à travers des difficultés d'exécution plus grandes, comme d'un crayon sur le papier : il faut payer talent comptant.

Le travail de la pointe terminé, — et ce travail est d'une difficulté extrême, puisqu'il est impossible de se corriger, — on passe de l'œuvre d'art à l'opération chimique. Il s'agit maintenant de *faire mordre* la planche. C'est en versant dessus de l'acide nitrique mélangé d'eau, préparation vulgairement dite *eau-forte*, qu'on obtient les creux destinés à recevoir le noir d'imprimerie. L'eau-forte mord et creuse les parties de cuivre que la pointe a mises à nu, tandis que le vernis protége le reste. L'opération se gradue et se renouvelle, selon la profondeur des morsures qu'on veut obtenir. Le tout achevé, on enlève le vernis, et l'on trouve une planche prête à être livrée à l'imprimeur.

C'est ce travail qui a tant fait pour la renommée des Albert Durer, des Aldegrave, des Berghem, des Paul Potter, des Rembrandt, des Carrache, des Guido Reni, des Salvator Rosa, des Marc Antoine, des Claude Lorrain, des Callot, que sais-je encore ?

A l'imitation du roi Louis de Portugal, qui a illustré à l'eau-forte l'œuvre de Calderon, et de la princesse Alice, qui a également illustré ainsi le *Journal de ses séjours en Écosse*, par la reine Victoria, nos mondaines pourront donner comme but à leurs travaux à l'eau-forte l'illustration des livres de leur prédilection. Elles se composeront ainsi des exemplaires d'un attrait et d'un prix inestimables et trouveront tout un champ nouveau où exercer leur pointe.

Bachaumont.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 503. — DESCRIPTION, PAGE 131.

TOILETTE DE RÉCEPTION

Modèle de Mlle Adolphine Kœnig (rue Monsigny, 19).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 505. — DESCRIPTION, PAGE 131.

TOILETTE DE GRAND DINER!

Modèle de Mme Hermantine du Riez (rue Halévy, 8.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'ÉPREUVE DU FER CHAUD

(NOUVELLE.)

I

La Normandie, — cette terre classique des procès, — eut de bonne heure des avocats. On les appelait alors *attournés*, et plus souvent *conteurs*, parce qu'ils savaient apparemment déjà en conter au gens. Cependant l'art de chercher des *moyens*, sous prétexte de chercher la vérité, n'était pas encore inventé. Le rôle du conteur se bornait à une simple expositon des faits. Il se présentait devant le tribunal sous la garantie du plaideur lui-même, qui disait au bailli : « *Celui-ci doit parler pour moi ; oyez-le, seigneur bailli, et quand il aura dit ce que je lui ai enjoint, je le garantirai.* » L'attourné, conteur ou avocat, comme on voudra l'appeler, n'avait donc pas à se préoccuper, comme aujourd'hui, de se mettre en frais d'éloquence. Il donnait plus de consultations qu'il ne faisait de plaidoyers. Son influence n'en était pas moins considérable. S'il avait de la science, de la probité, surtout un nom, des parents riches ou nobles, il était sûr d'avoir pour lui l'oreille du juge.

C'est à cette dernière considération qu'il faut attribuer l'immense renommée que s'était acquise l'attourné Ranulphe dans la ville de Bayeux, sous le gouvernement de Guillaume-le-Bâtard, septième duc de Normandie.

Personne ne parlait de ses connaissances juridiques, mais tout le monde répétait qu'il avait une de ses filles à la Cour du conquérant; que ladite fille préparait les laines pour les dames d'honneur qui travaillaient, sous les ordres de Mathilde, à cette fameuse tapisserie destinée à perpétuer le souvenir des principaux épisodes de la conquête d'Angleterre ; que ladite fille enfin était sur le point d'épouser le neveu de Romuald, l'un des chapelains de Guillaume, lequel Romuald était très estimé de la reine, et en passe d'arriver aux plus hautes fonctions ecclésiastiques. Quelques malins prétendaient, il est vrai, qu'en tout autre endroit la fille du conteur aurait passé simplement pour une couturière ou pour une femme de chambre ; mais l'opinion publique répondait à cela qu'il n'y a point de petit emploi auprès des grands, et qu'il est toujours bon, si l'on veut parvenir, de se faire l'humble serviteur des serviteurs des têtes couronnées.

Et l'opinion publique avait raison. Le cabinet de Ranulphe était toujours trop étroit pour la foule de clients qui l'assiégeaient.

Un matin, deux paysans, le mari et la femme, venus tout exprès du village de Martragny pour consulter l'oracle, attendirent plusieurs heures dans l'antichambre avant d'être introduits dans le sanctuaire de la procédure. Enfin, le valet de service leur ouvrit la porte. Avant d'entrer, le mari et la femme se consultèrent des yeux. Ils avaient l'un et l'autre remarqué avec effroi la boue qui couvrait leurs gros souliers, et ils n'osaient faire un pas. Le domestique les poussa en avant et sortit en riant.

Les deux paysans retenaient leur souffle et restaient immobiles.

Au fond de la pièce, un petit homme, assis devant une table chargée de paperasses au milieu desquelles il semblait se perdre, ne montrait qu'un front ridé, luisant comme celui d'une figure de cire. Les cheveux grisonnants qui se hérissaient dans le voisinage de ses tempes, pour aller se rejoindre en arrière, lui donnaient de loin l'aspect d'un oiseau de proie. Le vieillard écrivait et ne laissait sa plume au repos que pour feuilleter à côté de lui une énorme liasse de parchemins.

En levant les yeux, comme pour chercher une idée, l'attourné aperçut les deux paysans. Le mari tournait et retournait son bonnet de laine, comme s'il eût voulu l'élargir; la femme faisait glisser ses mains l'une contre l'autre, comme si elle eût voulu s'allonger les doigts.

— Que faites-vous là? demanda brutalement l'attourné. Qui vous a fait entrer?

— Le domestique, répondit la femme après un moment d'hésitation.

Le paysan regarda sa femme avec une sorte d'admiration. Il y avait aussi dans son regard de la reconnaissance; car il ne se sentait pas le courage de parler en un pareil moment.

Et cependant la figure du paysan ne manquait pas d'énergie. On devinait qu'avec ses pairs, avec les hommes de la glèbe, il savait se faire respecter, peut-être même se faire craindre. Ses yeux, ombragés par de longs sourcils, brillaient parfois comme ces lueurs sinistres que le chasseur aperçoit au fond d'un antre. Ses favoris roux se dressaient, roides et durs, comme des poils de bête fauve. Et ses bras, longs et nerveux, ne semblaient attendre pour frapper qu'une inspiration de la misère, ou la voix d'un maître aveuglément obéi. Mais, en face du légiste, le paysan avait perdu tout sentiment de sa force. Il tremblait comme un enfant.

La femme, au contraire, ne fut pas longtemps à reprendre un peu d'assurance. Elle ne vivait pas toujours, comme son mari, dans le silence des champs ; elle avait plus d'une occasion de parler, tantôt avec les enfants, tantôt avec les voisines, au lavoir ou pendant les veillées. D'ailleurs, il y a cela de remarquable que la femme du paysan normand se trouve moins embarrassée que le mari en présence des gens d'affaires. A la maison, l'homme voit juste et défend bien ses intérêts ; mais dans le cabinet du légiste, il s'intimide, et la femme lui sert volontiers d'interprète.

— Que n'alliez-vous chez un de mes jeunes confrères? reprit l'attourné en s'adressant à la paysanne. Croyez-vous que j'aie le temps de m'occuper des intérêts de gens de votre sorte?

— C'est qu'il s'agit d'une affaire très grave, répondit la femme sans se troubler.

L'attourné haussa les épaules.

— Pouah! fit-il d'un ton dédaigneux : une action en calomnie, une bataille avec vos voisins, une métairie qui va passer dans les mains d'un nouveau seigneur! Qu'est-ce que cela me fait à moi, ces misères-là? Allez chez Siward. C'est son affaire. Il vous écoutera. Pour moi, je suis bien désolé de ne pouvoir vous entendre.

A ces mots, l'attourné se leva, prit un dossier sous son bras et se dirigea vers la porte.

— Sire Ranulphe, dit la femme en courant après le vieillard, l'affaire est plus importante que vous ne le pensez. S'il n'y avait que nous en cause, ce ne serait rien. Mais nous appelons en justice un des hommes les plus considérés de la ville.

— Qui donc? demanda l'attourné d'un air incrédule.

— Lambard.

— Lambard?.... Ce Normand de la vieille race, cet homme si fier de son origine, de sa fortune?

— Lui-même, sire attourné.

— Et vous avez la prétention de citer devant le bailli un homme de cette importance?

— Il sera peut-être plus pauvre que nous après le procès.

— Lambard, ruiné! et ruiné par ce couple de rustres! murmura l'attourné en étouffant une folle envie de rire.

Cependant la femme du paysan ne se laissa pas déconcerter.

— Sire Ranulphe, reprit-elle, je vous assure que l'affaire est sérieuse.

Le vieil avocat considéra la femme quelque temps, comme s'il eût craint d'être victime d'une mystification, mais il ne lui fallut pas un long examen pour s'assurer de sa sincérité et de sa bonne foi. Alors, tous ses traits exprimèrent une joie secrète. Etait-il l'ennemi du riche Normand dont on allait troubler la vie, ou bien ne voyait-il, dans l'avenir, qu'un bon procès couronné par de forts honoraires? La femme du paysan ne songea pas à se poser cette double question; mais elle comprit, à l'air réjoui de l'attourné, qu'il consentirait volontiers à s'occuper de l'affaire.

En effet, Ranulphe revint sur ses pas pour interroger la femme.

— Votre nom ? lui dit-il.

— Ulburga, pour vous servir. Et voici Jean mon mari.

En s'entendant nommer, le paysan fit un profond salut et balbutia quelques mots.

— C'est bon, c'est bon ! lui dit l'attourné qui l'avait jugé d'un coup d'œil.

Et s'adressant de nouveau à la femme :

— Arrivons promptement au fait, ajouta-t-il.

— Au temps de Richard et de son fils, Robert-le-Magnifique, commença la femme, il y avait à Bayeux un prêtre nommé Ernault....

— Bien, bien ! interrompit l'homme de loi avec vivacité. Ce prêtre était très riche. Il possédait plusieurs maisons dans la ville, et aux environs des terres d'une grande valeur. Il mourut à l'avènement de Guillaume et laissa pour unique héritier son neveu Etienne, à qui le duc permit de recueillir sa succession. Il épousa Orlingua, sœur de Lambard, et il en eut un fils..... Vous voyez que je connais aussi bien que vous l'histoire de cette famille. Avez-vous autre chose à m'apprendre ?

— Oui, sire Ranulphe, dit la paysanne, un peu surprise de la volubilité de langue de l'attourné.

— Voyons.

— Pendant une absence d'Etienne, son enfant mourut au berceau.

— Mensonge ! s'écria l'homme de loi. L'enfant existe.

— Ce n'est pas le même, ce n'est pas le fils d'Etienne ! répondit vivement Ulburga.

— Oh ! oh ! oh ! oh ! fit joyeusement le vieux renard judiciaire comme s'il eût monté une gamme.

Il alla s'asseoir devant la table et appela la femme auprès de lui. Ses yeux étincelaient. Il flairait un scandale qui ne manquerait pas de causer un grand dommage à la réputation d'un homme dont il enviait la naissance et la richesse.

— Allez ! allez ! dit-il à la femme.

La paysanne continua son récit.

— A la mort de son enfant, dit-elle, Orlingua vint nous trouver au village de Martragny. Au pied de notre lit, il y avait un berceau. Orlingua s'en approcha. Elle prit dans ses bras notre enfant qui dormait. Elle le berça sur ses genoux, elle l'embrassa plusieurs fois. Puis elle nous dit en pleurant : « Comme il ressemble à l'enfant que j'ai perdu !... Ah ! si vous vouliez me le céder ? »

La paysanne cessa de parler. Elle était très-émue. Elle baissait la tête. Malgré l'épaisseur de son teint brûlé par le soleil, on la vit rougir.

— Oui, dit le mari sans quitter sa place et en s'essuyant les yeux du revers de la main, nous aurions dû garder le petit. Ce n'est pas bien ce que nous avons fait là !...

— Enfin, vous avez cédé l'enfant ? dit l'attourné en souriant.

— Hélas ! soupira la femme... Vous comprenez, sire attourné, la misère ! Un pauvre petit qui ne peut pas travailler ! une bouche de plus à nourrir, quand on a à peine de quoi vivre ! Ah ! c'est bien dur, allez !

— On vous a offert quelque dédommagement ?

— Une rente annuelle de deux sous d'or.

— Bon ! dit l'attourné, le reste est facile à deviner. Orlingua a caché la fraude à son mari, pour que les biens de l'enfant retournassent à sa famille. Etienne et Orlingua sont morts. Les parents n'ont pas eu connaissance de votre marché. On a cessé de vous payer la rente, et comme votre enfant est riche, vous avez tout intérêt à le réclamer.

— Justement ! dit le paysan avec naïveté.

— Oh ! s'écria la femme, pour corriger la bêtise de son mari, ne croyez pas au moins que ce soit pour l'argent, sire attourné ! Notre enfant a grandi ; nous nous faisons vieux et nous avons besoin de lui. Pensez-vous, sire Ranulphe, que le bailli nous donne raison ?

— Oui, si vous pouvez produire des témoins.

— Nous n'en connaissons pas. Tout s'est passé entre nous et Orlingua.

— Tant pis... on ne vous croira pas sur parole.

Le mari et la femme se regardèrent d'un air désespéré.

— Il y a cependant un moyen, reprit l'attourné d'un ton ironique : le combat judiciaire.

— Oh ! fit le paysan en fermant les poings, s'il ne faut que se battre...

— Un instant ! interrompit Ranulphe en riant. On voit bien, mon brave homme, que vous ignorez complétement les règles du duel. Votre adversaire est noble, et vous, vous êtes un homme de la glèbe. Dans ce cas, lorsque les parties sont de condition différente, le non-noble combat avec une armure semblable à celle du chevalier. Vous sentez-vous capable de combattre avec la lance ou avec l'épée ?

Le paysan baissa la tête.

— Les pauvres gens ont toujours tort, murmura-t-il.

Et il ajouta en regardant sa femme :

— Nous ne reverrons pas l'enfant à la maison !

— Peut-être, dit l'attourné en se levant.

Il se promena, les mains derrière le dos, d'un bout à l'autre du cabinet.

Les deux paysans ne le quittaient pas des yeux.

Tout à coup, l'homme de loi s'arrêta devant le mari, qu'il prit par le bras.

— Lorsqu'on ne peut pas prouver son droit devant le bailli, dit-il, et qu'on est bâti comme toi, on se fait justice soi-même. Si j'étais à ta place, mon enfant ne resterait pas longtemps au pouvoir d'un étranger.

A ces mots, l'attourné pirouetta sur les talons, ouvrit la porte et s'éloigna en riant.

Il savait que son conseil n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd, et il se réjouissait d'avance en songeant aux conséquences probables de sa perfidie.

II

Lorsque les deux paysans furent dans la rue, Ulburga arrêta son mari par le bras.

— As-tu remarqué une chose, Jean ? lui dit-elle.

— Quoi ?

— Sire Ranulphe ne nous a pas demandé d'argent.

— C'est vrai.

— Cependant, l'attourné n'a pas l'habitude de donner ses consultations pour rien.

— C'est encore vrai.

— Il faut donc qu'il compte nous revoir. Et s'il compte nous revoir, c'est que son conseil est bon.

Ulburga se remit en marche. Le paysan enroula le cuir de son bâton autour de son poignet, enfonça les mains dans ses poches et suivit silencieusement sa femme comme un bon chien suit son maître. Au bout de quelques instants, ils arrivèrent auprès de la porte *Arborée* qui s'ouvrait sur la campagne. Ulburga s'arrêta de nouveau et montra à son mari une maison qui touchait aux fortifications de la ville.

— C'est ici, lui dit-elle, que l'on garde notre enfant.

Le paysan tressaillit.

— As-tu peur ? demanda Ulburga.

— Non ! Mais il fait grand jour et on nous verra enlever l'enfant.

— Tant mieux. Nous n'avons pas besoin d'attendre la nuit comme des voleurs. Nous venons reprendre notre bien.

La femme s'approcha résolûment de la maison et laissa deux

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

fois retomber le lourd marteau de fer contre la porte. Aussitôt, de l'intérieur, on ouvrit un guichet.

— Que demandez-vous? dit un domestique en regardant les étrangers à travers le grillage de fer.

— Sire Lambard.

— Il est à l'église avec son neveu.

Le guichet se referma. Le mari et la femme se regardèrent d'un air consterné.

— On nous trompe peut-être, dit le paysan en saisissant son bâton de la main droite.

— Pas de colère, Jean, dit Ulburga en l'apaisant. On ne nous connaît pas; on n'a donc pas de raisons de se défier de nous. Viens.

Elle entraîna son mari.

Quelques minutes après, ils arrivèrent devant le grand portail de la cathédrale. Des ouvriers enlevaient les derniers échafaudages qui avaient servi à la construction de cet admirable édifice, reconstruit par l'évêque Odon, frère utérin de Guillaume-le-Conquérant. Des curieux étaient accourus de tous côtés pour visiter l'église, dont la dédicace devait être prochainement célébrée. Les places, les rues voisines étaient pleines de monde. Tout à coup, au milieu de la foule, le regard perçant d'Ulburga découvrit ceux qu'elle cherchait si avidement.

— Les voilà, dit-elle, en montrant à son mari un bourgeois qui sortait de l'église avec un bel adolescent de quinze ans.

C'était, en effet, sire Lambard, ce Normand de vieille race qui avait inspiré à l'attourné une de ces haines qui ne pardonnent pas, parce qu'elles sont fondées sur l'envie.

Immobile, muet, la bouche ouverte, le vieux paysan ne se lassait pas de contempler le neveu de sire Lambard. Il ne pouvait croire qu'un garçon si bien vêtu et de si bonne mine fût réellement son fils.

— Tu te trompes, dit-il à sa femme.

— C'est bien lui, répondit Ulburga. Reste là. Si on me maltraite, je t'appellerai.

La paysanne passa rapidement à travers les groupes et vint se placer d'un air résolu devant le riche bourgeois.

— Sire Lambard, lui cria-t-elle, vous ne refuserez pas de me rendre mon enfant?

Le bourgeois s'arrêta et regarda la femme avec surprise.

— De quel enfant voulez-vous parler? demanda-t-il.

— De ce beau jeune homme à qui vous donnez le bras.

— Il faut en avoir pitié, dit l'adolescent à son oncle; elle n'a probablement plus sa raison.

Gaston Lavalley.

(La suite au prochain numéro.)

L'ASSIETTE A FLEURS

(SIMPLE RÉCIT)

Je me souviens encore d'une histoire d'invasion que ma nourrice me contait autrefois lorsque, tout enfant, je me débattais instinctivement, en frottant mes yeux à demi fermés, contre les premières atteintes du sommeil.

C'était en 1814, lors de la première invasion allemande.

La grand'mère de ma nourrice était une pauvre vieille qui habitait une cabane, en pleine forêt, aux environs de la Fère. Tout édentée, couverte de rides, sèche et jaune comme un vieux peuplier : les gens du pays ne connaissaient pas exactement son âge, mais son mari avait été soldat aux gardes autrefois, et, dans les jours de gaieté, elle parlait volontiers, en allant ramasser du bois, « du temps où M. le bailli lui prenait le menton, sous la régence de monseigneur le duc d'Orléans. »

Elle avait bien soixante-quinze ans, la Marianne. Son mari était mort depuis longues années; il avait été tué à Valmy, disait-elle, dans les grenadiers de monsieur Kellermann. Sa fille unique était en service à la ville, et elle était restée seule à sa cabane, n'ayant rien au monde, vivant misérablement au jour le jour, des bribes qu'elle pouvait dérober sous bois, quand le garde-chasse avait tourné les talons.

La veille, il y avait eu une grosse alerte dans le village, et les bûcherons étaient restés tout le jour, leur cognée à la main, bouche béante, à regarder passer hâtivement les débris de l'armée française qui battait en retraite. Les vieux grenadiers, la moustache tombante, les habits déchirés et sales, les guêtres en loques; les artilleurs, leurs bonnets rabattus sur les oreilles, dont les chevaux traînaient péniblement des caissons vides qui roulaient avec un bruit sourd; les beaux cuirassiers, courbés sur leurs chevaux, la cuirasse bosselée en vingt endroits : tous passaient comme un tourbillon, pêle-mêle, mornes et tristes.

Le lendemain, à l'aube, des paysans frappaient à la cabane de la Marianne.

— Vite, vite, la Marianne, sauvons-nous, voilà les uhlans!

— Les uhlans ne peuvent rien me faire, mes pauvres amis; je n'ai rien au monde, rien à prendre que ma cabane, et je ne m'en irai pas.

Et la Marianne resta, seule cette fois, bien seule dans toute la forêt.

Elle alla au bois comme de coutume, rentra, son tablier plein de branches sèches, et procéda à sa petite cuisine habituelle, en décrochant sous sa cheminée l'unique marmite qu'elle mit au feu pour son repas du soir.

Quand elle avait dit qu'elle n'avait rien à perdre, la Marianne, elle se trompait; son unique vaisselle se composait d'une belle assiette en faïence avec des fleurs bleues, une assiette unique dans toute la forêt, qui faisait depuis quinze ans l'ornement de la cabane, et à laquelle elle tenait plus qu'à ses yeux.

Or, la Marianne avait surtout peur pour son assiette.

*
* *

Deux heures après, les premiers éclaireurs se montrèrent en forêt. On entendit un grand bruit de pieds de chevaux, de feuilles sèches broyées, de branches brisées, et des coups violents retentirent à la porte de la masure.

C'était un officier couvert de poussière, dissimulant ses épaulettes sous un large manteau.

— Oh! oh! fit-il en français, ça n'est pas riche ici, la vieille. Enfin, il y a de quoi nourrir et loger un homme?

— Mais, monsieur l'officier, fit la pauvre femme, je n'ai rien. Si peu que vous me demandiez, c'est encore trop. Je n'ai rien, mais là, rien de rien!

— Tu n'as rien, tu n'as rien, tu mens! Et cette marmite qui est là sur le feu, pourquoi faire?

— Monsieur, je voulais faire un peu de bouillon...

— Eh bien, fais-le, ton bouillon, c'est Hermann qui le mangera. Ainsi nourris-moi cet homme-là; tu lui donneras ton bouillon, ton pain et ton lard. Demain, nous reviendrons par ici.

Hermann attacha son cheval à un arbre, tandis que le reste de la troupe s'éloignait dans la direction de la ville, à la recherche de plus riches aubaines. Puis il entra d'un pas lourd dans la cabane et réclama, par gestes, sa pâture, vite, vite; il avait faim, le uhlan, car les soldats de Sa Majesté prussienne ne mangeaient pas tous les jours.

La pauvre vieille sortit toute sa vaisselle : une tasse de chasse, — celle de son pauvre mari, — une écuelle en bois, un verre fêlé et sa fameuse assiette à fleurs.

Hermann demandait à manger, et comme le bouillon ne se faisait pas assez vite à son gré, Hermann cassait les chaises, cassait le verre, et donnait de grands coups de bottes dans la cabane en

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

planches, enfonçant son couteau jusqu'au manche dans la table de bois blanc.

La vieille serrait les mâchoires, ne pouvant plus serrer les dents; elle allait, en tremblottant, tourner la cuiller en bois dans la marmite qui chantait sa chanson monotone sur un feu de sarment.

Et tout en tournant sa cuiller, tout en soignant sa marmite dont le liquide formait de grosses cloches à la surface, elle ne perdait pas de l'œil son assiette bleue, sa belle assiette à fleurs qu'elle tremblait à chaque instant de voir brisée en morceaux dans l'hécatombe du Prussien.

Pour éviter ce malheur, elle mit dans l'assiette un peu de lard, une miche de pain, et Hermann se jeta férocement sur les aliments. Il mangeait, il mangeait... le pain disparaissait, le lard n'était plus qu'un rêve... et le uhlan avait toujours faim, le uhlan réclamait du geste et de l'œil cette marmite qui chantait bruyamment sur le feu comme le chantre de l'église, les jours de fête carillonnée.

La pauvre femme remit un peu de miche, un peu de lard, — tout ce qui lui restait, — dans l'assiette à fleurs, puis elle se dirigea doucement, tout doucement vers la marmite.

Elle y promena encore une fois la cuiller d'un air satisfait; le liquide bouillait à gros bouillons et, à la surface, des cloches énormes valsaient une ronde précipitée.

Elle la décrocha avec peine en y mettant toute sa force, toute son attention, et la prit à deux mains devant elle. Le uhlan mangeait, il dévorait, concentrant toute sa sollicitude sur le lard qu'il avait devant lui, et ouvrant les narines pour humer la bonne odeur, car la vieille venait d'enlever le couvercle de la marmite dont le liquide grognait ses derniers bouillons.

Elle marcha ainsi, tenant à grand'peine la marmite toute pleine; puis elle l'éleva péniblement derrière la tête du uhlan... Hermann mangeait toujours... Elle s'y prit à deux fois : encore un effort, voilà la marmite au-dessus de la tête, et pouff! elle l'inonda du liquide bouillant.

Il tomba, tout le corps horriblement échaudé, la tête couverte de la marmite qui lui entrait jusqu'au col.

Pendant ce temps-là, la vieille Marianne fermait sa cabane à clé et s'en allait tranquillement dans la forêt.

Voilà comment la grand'mère de ma nourrice a sauvé son assiette à fleurs.

CARLE DES PERRIÈRES.

Description des planches dans le texte.

P. N° 231,

CHAPEAU *Ophélie*, en paille anglaise très fine, garni dessous d'une torsade en ruban formant, au milieu, un nœud *alsacien*. La calotte est entourée d'une couronne de mûres sauvages et de roses églantines, posée sur un ruban légèrement tordu et noué derrière où il forme un nœud à bouts frangés et flottants.

G. N° 503.

TOILETTE DE RÉCEPTION. — Robe de faille noire à longue traine. — La jupe forme derrière un pli Bulgare monté par deux têtes ruchées à plis « tuyaux d'orgue ». La traîne est garnie, au-dessous, de trois rangs de plissés étagés, de différentes grandeurs. — Le tablier se compose : au milieu, d'un coquillé de dentelle noire; au bas, d'un volant monté à gros plis; et sur les côtés, de groupes de plis qui les rayent en biais. Chacun de ces groupes comprend trois plis avec une dentelle au bas du dernier; l'ensemble est encadré d'une dentelle qui remonte jusqu'à la taille. — Corsage cuirasse ouvert en châle; un fichu de dentelle noire borde l'ouverture au bas de laquelle il est noué. Manches coulissées très finement sur la longueur, ornées dans le bas de deux volants plissés avec une traverse et un nœud de faille noire.

G. N° 505.

TOILETTE DE DINER. — Robe de faille gris lavande. — Jupon à traine et pli Bulgare, garni sur les côtés, près du tablier, d'un large biais rapporté et rayé de velours noir dans la largeur. — Le tablier est constitué par des bouillons disposés sur le devant du jupon de manière à alterner avec des volants plissés et rayés de bouclettes de velours noir posées à cheval sur toute la hauteur. — Corsage décolleté carrément, à longues pointes devant et derrière, encadré de velours noir et garni dans le bas de plissés avec bouclettes en velours. Le milieu du corsage est lacé devant à la façon du corsage *Suissesse*. Manches bouillonnées, entourées d'un plissé en faille et velours, qui remonte jusqu'à l'épaule en suivant la couture et y reste fixé sous un chou de velours. Trois larges choux pareils, à bouts tombants, ornent le devant et le côté du jupon, ainsi que le bas du tablier. — Lingerie ruchée en riche dentelle blanche.

Description de la planche coloriée n° 1212 *B.*

TOILETTES DE DINER. — 1. Maîtresse de maison en robe de faille couleur noisette et faille écrue. — Jupon à traîne et pli Bulgare derrière. Le devant est garni dans le bas, à 40 cent. du bord inférieur, d'une bande en faille écrue au-dessous de laquelle court une autre bande moins haute en faille noisette; le tout est plissé à plis plats sur toute la hauteur du tablier. — Corsage genre cuirasse, ouvert en châle dans le haut où il est garni d'un fichu en faille écrue, drapé sur les bords de l'ouverture, au bas de laquelle il se termine sous un chou en faille assortie. Ce fichu forme le col à pointe derrière. Deux écharpes en faille écrue, prenant pied sous le col, garnissent le milieu du dos en formant deux plis creux; ces derniers sont ainsi maintenus jusqu'au bas de la taille. Les écharpes s'en écartent en s'étalant sur le haut du jupon, et se réunissent un peu plus bas pour flotter librement sur la traîne. Les manches sont plissées à plis plats, et ceux-ci sont retenus en dessous, de façon à produire un cornet éventail qui termine la manche. Un ruban de faille écrue entoure la manche au-dessus du cornet et s'y fixe par un nœud. — Lingerie ouverte, composée de plissés en crêpe lisse recouverts de dentelle blanche. — Souliers Louis XV en cuir mordoré, à barrettes boutonnées sur le dessus.

2. Toilette d'invitée, en faille lilas, garnie de violet et de gris. — Jupon à traîne ainsi composé : les côtés et la traîne sont en faille lilas, les premiers tout coulissés, la dernière unie, et le tout rayé de velours violet. Une tunique en faille grise, garnie de plissés sur les côtés et de velours violet, recouvre tout le milieu de la jupe par derrière. Le tablier, en faille grise, est garni dans toute sa hauteur de plissés de 12 cent. de haut, à tête de velours violet; celui-ci est drapé et fixé à chaque extrémité, sur les côtés, par des boucles en nacre. Une écharpe en velours violet, élégamment drapée, bride le haut du jupon, en formant un nœud sans pans au milieu de la tunique grise. — Corsage de dessous, composé d'entre-deux en valenciennes et coulissés en mousseline suisse, ouvert en châle et garni de ruches. Manches bouillonnées, entourées de distance en distance d'entre-deux de valenciennes et terminées par une dentelle assortie. — Corsage corselet en faille lilas, lacé derrière, où il forme une basque peplum ayant deux pointes unies; une frange en soie lilas violette et grise, entoure le haut du corselet.

3. Petite fille de cinq ans en costume de cachemire blanc et faille rose, composé d'une jupe avec corselet, et d'une basquine Louis XV. — La jupe, en cachemire devant, forme une seule pièce avec le corselet; l'un et l'autre sont garnis d'un ruban rose croisé. Par derrière, cette même jupe est en faille rose plissée à plis plats. La basquine, en cachemire blanc, est ouverte sur le corselet et le jupon; tous ses bords sont doublés de faille rose formant revers dans le haut. Manches plates terminées par un plissé surmonté de ruban rose. — Ceinture assortie en ruban, et lingerie en valenciennes ruchées.

Description de la planche coloriée n° 1209 *D.*

Substituée à la gravure 1212 B, pour les abonnées qui en ont fait la demande.

1. Chapeau de paille, à calotte basse et larges bords, orné de faille couleur brique et d'une plume amazone de même teinte. Torsade dessous, avec larges coques sous lesquelles la plume prend pied pour recouvrir ensuite la calotte et retomber derrière.

2. Chapeau de tulle noir, à calotte assez haute et large passe, garni d'un ruban noir formant un groupe de coques derrière. Dentelle blanche (application) rabattue sur la passe tout autour, et plumes blanches sur le côté gauche un peu en arrière. Des reine-marguerites blanches ornent le dessous du chapeau.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

3. Chapeau en paille de riz très fine, teintée de rose par la doublure rose tendre sur laquelle elle forme transparent. La garniture se compose d'un foulard rose tendre, formant coulissé sous la passe et nœud derrière sur le dessus. Une guirlande de fleurs jardinière, où le rouge clair domine, entoure le dessous de la passe en remontant sur le chapeau derrière pour se mélanger aux coques.

4. Fichu en foulard surah de deux tons lilas, composé d'une échelle de plis encadrée de bandes plates; col montant, plat derrière, et terminé en pointe devant avec revers de gilet.

5. Parure en foulard rayé bleu et blanc, garnie de dentelle blanche montant derrière, rabattu devant en cœur ; sous-manche assortie, à poignet rabattu.

6. Parure en surah couleur brique : col montant à revers, garni d'une dentelle blanche ; sous-manche plissée, avec garniture pareille.

7. Coiffure-fanchon en mousseline et dentelle de Bruges, celle-ci toute coquillée sur les deux bords de la fanchon ; draperie en faille bleu pâle dessus ; coques et bouts tombants derrière. Brides en faille et dentelle de Bruges.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 26.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE DINER en faille grise. — Jupon à longue traîne, monté à plis plats derrière, garni dans le bas, au milieu seulement, d'un volant formant trois plis creux, à tête cornée et doublée de bleu pâle. Le devant est orné de plissés en faille grise et faille bleue, alternés et placés en biais sur toute la hauteur. Une longue écharpe en faille grise, dont l'une des extrémités est fixée derrière à la ceinture sous un pli, traverse en biais et en formant d'élégantes draperies le devant de la jupe ; elle remonte ensuite, en couvrant presque l'autre côté du jupon (que la figurine ne montre pas) ; de là l'écharpe va se fixer au milieu de la ceinture, pour retomber sur le jupon, en un long pan carré, replié sur lui-même. — Corsage cuirasse en faille grise, garni d'un col marin et de larges revers pointus, entourés d'un biais en faille bleue. Même garniture au bas des basques devant, et au bas du double corset des manches. Le milieu du dos forme une basque terminée en pointe.

REVUE DES MAGASINS

Le moment approche où l'élégant entresol de Mmes BRUNHES et HUNT sera littéralement envahi par leurs jolies clientes. Chacune voudra son chapeau *Printanier*. En attendant, ces dames font des chapeaux de demi-saison, dont les allures sont fort séduisantes, et qu'on n'est pas fâchée de prendre en ce moment, car le chapeau d'hiver a fini son service.

Ces chapeaux de demi-saison sont en feutre ou castor, de nuances claires, garnis simplement de velours noir, d'une aigrette, d'un oiseau, avec un peu plus de fleurs que cet hiver et posées dessous.

Le chapeau à fond mou, en étoffe assortie à la robe ou en damas Renaissance, est également placé dans cette catégorie, avec ses guirlandes en plumes comme tour de tête, et son panache sur le côté.

Nous en dirons autant du chapeau de tulle ou dentelle, noir, blanc et même de couleur.

Nous n'étonnerons personne en disant que Mmes Brunhes et Hunt réussissent à merveille le chapeau de demi-saison, qui prend, sous leur charmante inspiration, des grâces particulières et un aspect, un caractère déterminé, parfaitement approprié au moment précis pour lequel il est fait.

Pour peu qu'une personne tienne à être bien coiffée, elle n'hésitera pas à s'adresser rue Meyerbeer, 4, où certainement on lui fera un chapeau de bon goût, qui lui siéra à merveille et la rajeunira : car Mmes Brunhes et Hunt ont un talent exceptionnel pour coiffer chacune de leurs clientes selon son air de figure.

Leurs chapeaux de théâtre ont toujours un grand succès, et les femmes les plus élégantes les prônent avec acharnement. C'est qu'ils réunissent toutes les qualités désirables dans une coiffure de ce genre : charme et séductions coquettes !

— Nous avons vu, ces jours passés, une femme très contrariée ; elle ne rencontrait pas une personne qui ne s'écriât : « O mon Dieu ! d'où venez-vous donc ? Quelle odeur avez-vous ? » Aussi était-elle venue nous trouver pour nous demander conseil ; elle était désolée. — Il est bien certain qu'en choisissant mal sa parfumerie on peut se faire juger d'une façon désavantageuse. Il en est des parfums comme des couleurs, une personne de bonne compagnie évitera toujours les odeurs fortes pour les premiers et les tons criards pour les secondes.

Cela dit, nous n'hésitons pas à recommander la maison PINAUD et MEYER pour la finesse et l'exquise composition de ses parfums. Nous avons signalé, depuis un certain temps, la série très complète de tous les cosmétiques aux *violettes de Parme*. Aujourd'hui nous préviendrons les nombreux clients de cette maison, que MM. Pinaud et Meyer ont obtenu, par suite d'un travail très sérieux une parfumerie au *bouquet d'Ixora* d'une délicatesse incomparable. C'est une nouvelle à laquelle applaudiront les femmes élégantes et dont elles profiteront sûrement. Les douces senteurs sont recherchées en ce moment, de préférence à l'Ylang-Ylang, à l'Oppoponax, etc., qui avaient un instant emporté quelques suffrages. Maintenant le monde fashionable ne propage que la *violette de Parme* et le *bouquet d'Ixora* que MM. Pinaud et Meyer ont si bien appliqués à leur parfumerie. Leur nouveau produit, le *savon au bouquet de violettes*, reproduction exacte de cette fleur délicieuse, est, de tous les savons, le meilleur et le plus élégant.

Maison de vente, boulevard des Italiens, 30.

SPÉCIALITÉS

Il y a dans le commerce, aujourd'hui, un grand nombre d'eaux de teinture qui peuvent passer pour bonnes, si on les compare à ces compositions malsaines dont on se servait jadis pour teindre les cheveux et la barbe. Mais quelque notables que soient les progrès réalisés, il restait encore à trouver d'utiles perfectionnements. Il ne suffit pas, en effet, qu'un cosmétique destiné à un usage fréquent soit inoffensif et d'un emploi commode, il faut encore qu'il soit salutaire et fasse du bien.

L'*Eau Gauloise* répond merveilleusement à ces exigences ; sa composition est le fruit d'études sérieuses faites par un de nos célèbres médecins spécialistes, et la formule qu'il en a donnée présente toutes les garanties désirables au point de vue de l'hygiène.

L'Eau gauloise est une eau magique, d'un parfum agréable, très blanche, et d'un emploi tout à fait simple et facile. En peu de jours, elle rend aux cheveux décolorés, ainsi qu'à la barbe, leur couleur primitive.

C'est aussi un excellent cosmétique pour l'entretien et les soins de la chevelure. Employée comme lotion, son usage est un sûr préservatif contre la plupart des affections ordinaires du cuir chevelu. L'eau gauloise enlève les pellicules, guérit les démangeaisons et fait même disparaître les névralgies. Enfin, on peut ajouter que ce spécifique unique arrête la chute des cheveux et en facilite la pousse.

La vente en gros de l'*Eau gauloise* a lieu chez Mme V. Rolende (rue de Provence, 4) et on en trouve des dépôts chez tous les coiffeurs de Paris, de la France et de l'Etranger.

M. D'A.

A nos Abonnées

Résolus à tenir compte de tout ce qui peut le mieux servir les intérêts de nos abonnées, nous nous sommes décidés, sur la demande qui nous en a été faite par la plupart d'entre elles, a remplacer par une gravure de **Toilettes** la gravure coloriée de CHAPEAUX ET LINGERIE que nous donnions comme annexe avec le deuxième numéro de chaque mois.

Toutefois, pour ne pas courir le risque de mécontenter une seule de nos abonnées, — désireux que nous sommes de leur être agréable à toutes *sans exception*, — nous continuerons l'envoi de cette gravure coloriée de CHAPEAUX ET LINGERIE à celles qui nous en feront la demande, et, sauf avis contraire, à celles qui sont indiquées sur notre livre d'abonnement comme exerçant la profession de modiste ou lingère.

Cette modification commence avec notre numéro de ce jour.

AD. G. ET FILS.

L. ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de toiles et Batistes pour costumes,** s'adresser à la Maison FÉNÉLON CAPLIEZ de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Tout le monde, on le sait généralement, vient à Paris chercher la mode ; mais combien de personnes se font une idée exacte du mouvement extraordinaire provoqué par l'attente et l'arrivée des « acheteurs »? — Ce terme de métier nous poursuit en ce moment même, et depuis un mois nous en avons les oreilles rebattues! — Les acheteurs, nos lectrices le savent, ce sont, pour les maisons de couture et de modes parisiennes, les commissionnaires de la province et de l'étranger qui fournissent aux couturières et aux modistes de leur pays les créations du nôtre. Comme ils arrivent à des époques déterminées, au commencement de l'automne et du printemps, on se met d'avance en mesure de les attendre et de les recevoir de pied ferme. De là le travail insensé, vertigineux, auquel nous assistons depuis quelque temps, et dont l'objectif est de forger des modèles et de la nouveauté à tout prix! Vraies ou fausses, toutes les idées, en matière de modes, sont réputées bonnes, pourvu qu'elles soient inédites.

Les acheteurs anglais et américains sont le point de mire des maisons parisiennes ; c'est à qui les accaparera et c'est pour eux surtout qu'on se met le plus en frais... d'imagination! Car ils ont des idées à eux qu'il faut flatter bon gré malgré. Les modèles qu'ils choisissent ne sont pas toujours du goût le plus pur, mais ils ont été faits à leur intention et leur plaisent par les défauts mêmes. C'est là un cercle vicieux dans lequel tombent infailliblement les femmes anglaises et américaines ; il ne faut donc plus s'étonner de leurs toilettes étranges : n'en sommes-nous pas quelque peu responsables ?

Les Parisiennes, et toutes les femmes de goût avec elles, ne se pressent jamais d'adopter les nouveautés fraîchement écloses ; elles ont imaginé les modes de « demi-saison », terme moyen que chacune comprend et interprète à sa guise. C'est un présent essentiellement provisoire, comme il arrive pour beaucoup de choses en ce monde : il faut bien que l'avenir ait le temps de nous préparer ses trésors !

—

La couturière, par modes de demi-saison, comprend généralement un costume ras-terre en laine, facile à porter au dehors, car on sort beaucoup à pied en ce temps-ci. Quant au vêtement additionnel, quelle qu'en soit la forme, il se fait en drap, en sicilienne ou en cachemire.

P. N° 250. — Costumes de promenade pour petites filles.

La capote en vigogne, cheviot ou cachemire, peut servir à la fois de polonaise pour l'intérieur et de vêtement de sortie en ajoutant un double ou triple collet. Rien de plus conforme au genre demi-saison. La blouse russe, dont nous avons parlé déjà, convient également dans ce cas ; nous en avons vu une, entre autres, — en sicilienne noire, avec de larges galons perlés sur les bords, et bridée par une écharpe en ruban de faille, — qui était vraiment d'une élégance hors ligne.

Une charmante nouveauté, c'est le châle *algérien*, en fin cachemire fond blanc terne, avec rayures algériennes de tons effacés (brun, gris, bleu, rose, etc.), et franges assorties. On le met en écharpe, les franges tombant naturellement sur la ceinture ; il a ainsi une grande élégance, et la taille, n'étant pas comprimée, conserve toute la grâce de son développement. Ce petit châle aura certainement un grand et légitime succès, car on le considérera comme un appoint agréable et commode dans maintes circonstances, à la ville ou à la campagne, pour toutes sortes de toilettes.

On emploie aussi ces petits châles comme tunique de robe ; nous en avons vu qui, disposés ainsi, présentaient un caractère d'originalité et de bon goût exquis. Voilà un élément de plus à ajouter à toutes les ressources que présente déjà la mode et

dont mesdames les couturières sauront tirer un excellent parti.

—

Le chapeau de paille a fait son apparition, on le voit chez toutes les MODISTES ; rien de plus naturel : ne sommes-nous pas au printemps ? Pourtant nous n'en dirons pas grand'chose, car la vraie nouveauté n'existe pas encore. Ce sont toujours les formes de cet hiver, un peu rajeunies, il est vrai, mais pas suffisamment selon nous : c'est le genre *Directoire*, avec brides de ruban ou mentonnières de tulle; c'est le genre *Ophélie* posé très en arrière, formant auréole avec son tour de tête en tulle de soie ruché et sa guirlande de fleurs des champs ; c'est le genre *Cavalier*, chapeau très « jeunet » à calotte haute et bords relevés sur les côtés, qu'on met sur le front, en le baissant quelquefois jusqu'aux sourcils. C'est, en un mot, la reproduction de toutes les formes déjà connues et portées, que les modistes, en femmes de goût et d'imaginative, modifient à leur gré et selon la figure de leurs clientes, ce qui est l'idéal de la perfection qu'on peut exiger d'elles. Ajoutons que l'ornementation des chapeaux de la saison nouvelle est réglée d'avance : beaucoup de velours noir pour la paille ordinaire, des fleurs et des rubans à profusion pour tous !

Un conseil en passant : avoir soin de se munir d'un chapeau de crêpe ou de tulle, blanc ou de nuance claire, quelque chose de vaporeux enfin, pour les courses élégantes.

—

Les maisons de LINGERIE s'occupent, en ce moment, des toilettes de première communion, qui diffèrent peu les unes des autres et sont d'autant plus jolies qu'elles sont plus simples. Nous ne conseillerons jamais à personne les plissés, les volants, les ruches et toutes les garnitures ébouriffantes. Un corsage à la vierge et une jupe ornée de petits plis, voilà ce qui convient le mieux, à notre avis. On peut varier ces plis de bien des façons, les placer en long, en large, par groupes ; les faire étroits ou hauts, les disposer en biais, etc. Le haut de la robe et le bas des manches sont généralement entourés de ruches en tulle ou crêpe lisse.

L'usage, aujourd'hui, accorde à l'enfant une ceinture en ruban nouée derrière et à bouts flottants, un sac de soie pendu au bras par des cordelières, ou bien une aumonière placée sur le côté du tablier. N'oublions pas, enfin, que le grand voile de mousseline assortie à la robe se pose à la Juive sur le bonnet de tulle blanc coulissé, ruché et garni de bouclettes de ruban.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 250.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Petite fille de cinq ans. — Robe princesse en drap flanelle bleu pâle; broderies anglaises posées en bretelles encadrant un plastron et garnissant le milieu du tablier en biais; un velours bleu forme la tête de cette broderie. Boutons en velours bleu et volant surmonté de plusieurs rangs de velours étroit, entourant le bas du jupon. Même garniture au bas des manches. — Lingerie plate en toile à coins rabattus. — Chapeau de velours bleu, garni de nœuds papillon en ruban blanc.

2. Petite fille de dix ans, en deuil. — Costume tout noir en cachemire. — Jupon court entouré d'un plissé à plis plats. — Tablier très long, arrondi du bas, garni d'un plissé à tête blanche et fixé derrière, avec des pans de cachemire ornés de plissés et formant un beau nœud. — Corsage à longues basques, arrondies devant, de manière à former comme un second tablier, et courtes derrière ; garniture semblable sur tous les bords. — Col pélerine entouré de plissés, et long nœud de ruban derrière. Manches bouillonnées, garnies dans le bas d'un plissé. — Chapeau de feutre noir orné d'une écharpe en surah de même couleur.

G. N° 488

TOILETTE DE MARIÉE. — Robe de faille blanche. — Jupon à longue traîne entouré d'un volant plissé de 15 cent., surmonté d'une élégante draperie terminée de même et qui, arrivée au tablier, remonte sur le côté et le garnit en biais. Deux écharpes ornées de franges surmontent cette draperie en conservant la même disposition, c'est-à-dire en traversant le tablier en biais; leurs extrémités se perdent, d'un côté, derrière un pli de la jupe avec une traîne de fleurs d'oranger; de l'autre, elles retombent l'une au-dessus de l'autre en pans élégamment drapés. — Une aumonière en fleurs d'oranger orne le côté du jupon. — Corsage à longues pointes arrondies devant et derrière, avec de petites basques pour les hanches. Deux volants plissés, fixés sous une draperie et un nœud, terminent le bas des manches. — Riche dentelle ruchée au cou et sous-manches assorties. — Bouquet de fleurs d'oranger au milieu du corsage. — Voile à la Juive en tulle de Bruxelles.

G. N° 490.

TOILETTES DE PREMIÈRE COMMUNION. — 1. Robe en mousseline suisse. — Le jupon ras-terre est entouré de quatre groupes de petits plis. Corsage à basques garnies de petits plis sur tous les bords ; à cheval sur le corsage, des bretelles tout en petits plis. — Ceinture en ruban blanc, nouée derrière par un large nœud à bouts flottants. — Sac en faille blanche, à glands de soie et de perles, passé au bras par des cordelières de soie. — Bonnet en tulle de soie, tout ruché et garni de rubans. — Grand voile en mousseline semblable.

2. Autre robe en mousseline suisse. — Jupon ras-terre, terminé par des plis plats, entourés de trois biais. — Corsage à la vierge, garni, dans le haut, d'un col marin dont le bord est couvert de petits plis ; ruche autour du cou ; parement de petits plis au bas des manches et ruches. — Ceinture en ruban, nouée derrière. — Bonnet en tulle de soie ruché et coulissé, garni de rubans étroits. — Grand voile de mousseline. — Aumonière perlée sur le côté de la robe.

3. Jeune garçon renouvelant sa première communion : costume de drap noir. — Pantalon de forme longue. — Gilet blanc à châle. — Veston à col rabattu et revers. — Chemise à plis plats et cravate blanche.

4. Autre costume pour première communion. — Pantalon et gilet blancs, ce dernier à châle. Veston en drap noir.

Description de la planche coloriée n° 1210.

1. Costume en vigogne et faille de deux tons de vert. — Jupon à demi-traîne, uni derrière, garni devant de cinq volants plissés et alternés en faille et vigogne. Écharpe en faille entourant la jupe pour se fixer sur le côté par un nœud ; un des bouts retombe naturellement, l'autre remonte jusqu'à la taille où il reste assujetti. — Corsage à basques plates, arrondies devant et bordées de faille; col à revers ; plastron en faille, ouvert en carré dans le haut, terminé en pointe dans le bas. — Lingerie en dentelle blanche ruchée. — Chapeau assorti aux deux tons de vert, avec garniture de plumes.

2. Toilette habillée en faille grise et faille nacarat. — Le jupon forme un tablier carré, en faille nacarat, qui occupe tout le devant ; des ruchés en pareil, avec deux biais en faille grise posés à distance l'un de l'autre, le garnissent tout autour. Par derrière, le jupon, en faille grise et à longue traîne, est garni de trois volants doublés de faille nacarat. — Tunique, genre peplum, en faille grise, doublée de faille nacarat sous les bords inférieurs, et garnie dessus de petits rouleaux nacarat. Les côtés de la tunique sont pincés de façon à former un pli tuyau d'orgue, et la pince est couverte par un nœud en faille nacarat ; le milieu de la tunique, par derrière, forme trois plis pareils au précédent. — Cuirasse en faille nacarat, à doubles basques entourées de ruches surmontées de biais gris ; cette même garniture orne les devants du corsage et les revers qui l'ouvrent dans le haut, ainsi que le tour du cou. Les manches sont en faille nacarat et faille grille plissée sur le dessus, et ces plis sont rayés d'une bande nacarat. Cornet gris dans le bas, garni de ruches et d'un nœud nacarat. — Lingerie en dentelle blanche ruchée. — Chapeau *Montpensier* en feutre gris doublé de faille nacarat ; un nœud de même nuance fixe le côté relevé de la passe. Grande plume amazone grise, recouvrant le dessus du chapeau.

Description du patron découpé.

CORSAGE A BASQUES RONDES DÉCOUPÉES. — Ce corsage, pour robe de printemps, est très ajusté à la taille. Le devant contient quatre petites

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pattes découpées de chaque côté et se boutonne de gauche à droite. La basque est plus longue devant que derrière et se découpe aux pointillés. La manche est entièrement bouillonnée et maintenue par des biais formant brassards.

Notre patron se compose des quatre pièces suivantes:

1o Devant. — 2o Petit côté. — 3o Dos. — 4o Manche.

Ce patron se rapporte à la gravure noire no 506, que nos lectrices trouveront dans notre quatrième numéro de mars.

ECHOS DE LA MODE

Enregistrons la naissance d'une charmante mode, inaugurée par la comtesse Shouvalof à ses petites réceptions du matin à l'ambassade de Russie à Londres : les robes sachets.

Imaginez une robe de foulard croisé mauve pâle, la jupe entièrement ouatée en dessous, et doublée de florence blanc. A l'intérieur, la ouate est saupoudrée de poudre d'iris. Au bas de la robe, deux volants plissés en foulard, bordés d'entre-deux et valenciennes. Corsage-casaque garni également d'un plissé ornementé de valenciennes et tout ouaté à l'iris. Manches demi-pagodes à bordure de valenciennes. Cascade de valenciennes et flots de nœuds devant.

Ravissante, cette robe sachet, surtout en foulard bleu turquoise pâle.

*
* *

A la vente de charité du ministère de l'Intérieur, une vendeuse brune et pâle portait une robe de velours noir tout unie, à ample et immense traîne. Le tablier et le corsage de cette robe étaient garnis de nœuds de dentelle de Chantilly au centre desquels se trouvait un gros rubis. Grande croix au cou, boucles d'oreilles, bracelets, peigne, formés de rubis cabochons. Ajoutez du vieux point de Venise, d'un prix inestimable, en garniture blanche autour du cou et des manches.

Une autre vendeuse, blonde, rose et mince, était en velours marron doré. Jupe unie aussi ; mais autour des basques, courtes et collantes, un effilé de soie marron clair terminé par des boules d'ambre. Un collier d'ambre à sept rangs retombait bas sur le corsage, ouvert en carré sur des flots de point d'Alençon. Des bracelets d'ambre sous les manches, larges du bas, ouvertes sur du point et garnies de perles d'ambre. La plus jolie chevelure cendrée qu'il soit possible de voir, toute en boucles sur le dos et retenue par quelques nœuds de velours marron.

*
* *

Voici une des très-nombreuses et très-élégantes toilettes portées à un mariage célébré à l'église de la Sorbonne :

Traîne détachée en satin gris cendre, rayé de velours cerise. Jupe de satin cerise, voilée sous des volants plats de point d'Angleterre. *Justaucorps* de satin gris cendre avec manches cerise ; coquillés d'Angleterre au bas des manches et à l'encolure. Chapeau Henri III en satin cerise, avec plume grise attachée par un diamant de la grosseur d'un œuf d'oiseau.

*
* *

Notons, enfin, que la mode est de faire broder en or et couleur les chiffres et les couronnes sur les mouchoirs et les garnitures de lit d'apparat, par un système de fils métalliques malléables, purs, qui ne s'altèrent pas au lavage. On exécute des merveilles de faste avec les broderies de cette espèce.

L. S.

LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

L'esprit humain est si bizarrement organisé que parfois l'événement le plus triste y fait naître un souvenir plaisant. C'est ce qui m'est arrivé à propos de la mort de M. Léo de Laborde, dont on m'a transmis tout dernièrement la nouvelle et qui m'a ramenée à une date tristement célèbre dans notre histoire, celle du 2 décembre 1851. Or, qu'est-ce généralement qu'une date, sinon la clé d'un souvenir gai ou triste, emprisonné dans notre mémoire ?

Donc, à l'époque dont je parle, M. Léo de Laborde était député du Var, je crois. C'était un méridional du meilleur crû, bon, franc, ouvert, mais un véritable volcan toujours prêt à faire irruption : aussi, ses amis l'avaient-ils surnommé Léo *déborde*. Ceci compris, passons au fait.

Il faisait tout naturellement partie des représentants arrêtés au coup d'État et fut envoyé prisonnier à Vincennes. Or, un de mes amis, Alfred Nettement, faisait partie de la même fournée, et j'étais allée un jour avec sa femme lui rendre visite en ce donjon, quand arriva un nouveau prisonnier.

Mais, avant de continuer mon récit, permettez-moi de vous dire quelques mots de l'installation qui avait été faite à nos honorables, installation qui était bien la plus plaisante chose du monde, si tant est qu'une chose si grave pût être plaisante !

Figurez-vous le grand salon transformé en parloir de collége, et la grande galerie changée en dortoir de chiens mal soignés. Ainsi, tout le long, on avait jeté des matelas par terre ; chaque matelas était accompagné d'un oreiller et d'une couverture, et c'est là-dessus que dormaient, comme ils pouvaient, les députés prudemment mis sous clé. Et ces députés n'étaient point du fretin, s'il vous plaît! Ainsi j'y ai vu, entre autres, le duc de Montebello, M. Duvergier de Hauranne, le général Leydé, d'autres encore de même catégorie.

Pour en revenir à mon récit, le jour en question, nous étions à causer dans un petit coin du parloir avec la famille Nettement, quand tout à coup le roulement d'une voiture cellulaire se fait entendre dans la cour; c'était un nouveau prisonnier qui arrivait, et chacun de se précipiter aux fenêtres pour le voir.

— Qui est-ce?... qui est-ce?... s'écrient ceux qui étaient restés en place.

— C'est Crémieux !... répondent deux ou trois voix.

Puis un de ces silences précurseurs d'un orage accueille ce nom qui semblait à tous jeté comme un défi. M. Crémieux, en effet, était alors le chef de cette partie de l'Assemblée qui avait soutenu Louis Napoléon, alors que la droite voulait le faire arrêter, sous prétexte de conspiration, quelques jours auparavant.

— Il ne faut pas qu'il entre ici ! dirent enfin quelques voix. — Il faut le chasser !.. crient aussitôt après une foule d'autres.

— Le chasser ! oui, et je m'en charge exclame Léo de Laborde qui faisait partie des prisonniers.

En même temps, il bondit comme une panthère vers la porte au moment où elle s'ouvrait pour livrer passage au nouveau venu, et attrapant le malheureux par la cravate, le secouant comme un prunier chargé de fruits :

— Sortez, Crémieux !.. sortez, s'écrie-t-il, infâme qui nous avez trompés en nous disant, il y a peu de jours encore: « Le peuple est une sentinelle invisible qui veille sur l'Assemblée. »

— Eh bien ? fit Crémieux sans se laisser déconcerter et en accompagnant ses paroles du plus fin sourire, en quoi vous ai-je trompés ?.. Est-ce que le peuple n'est pas resté une sentinelle invisible ?...

Un éclat de rire général accueillit cette fine réponse. Léo de Laborde lui-même fut désarmé, et comme on a toujours raison de dire que qui fait rire ses juges a gagné son procès, la glace se

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

trouva rompue ; non seulement Crémieux resta, mais il se mit au mieux avec tous, même avec M. Saint-Marc Girardin qui se trouvait là en ce moment, non à titre de député, mais de visiteur comme nous, et qui se connaissait si bien en fait d'esprit.

Il en vendait, en effet, et du meilleur crû, car personne ne fut plus fin ni plus doucement incisif que celui qui écrivait après 1830, au sujet des solliciteurs qui accouraient de toutes parts dans les antichambres des ministres, comme cela se voit toujours après les changements de gouvernement, les lignes suivantes :

« Ils courent aux antichambres avec la même ardeur que le peuple court aux barricades quand il s'agit de détruire. Dès l'aube, des bataillons d'habits noirs s'élancent de toutes les parties de la capitale ; le rassemblement grossit de rue en rue, à pied, en fiacre, en cabriolet, suant, haletant, la cocarde au chapeau et le ruban tricolore à la boutonnière. Vous voyez toute cette foule se presser vers les hôtels des ministres, pénétrer dans les antichambres, assiéger la porte du cabinet... Chaque département envoie ses recrues, qui accourent successivement, impatientes, avides, jalouses et craignant toujours d'arriver trop tard. Les diligences, les patâches, les coches sont remplis ; les solliciteurs s'entassent dans les voitures, surchargent l'impériale ; les dix chevaux de la diligence soufflent et halètent, attelés à tant d'intrigues. — Paris !... Paris !... Paris !... tel est le cri de toutes les ambitions qui fatiguent toutes les routes et tous les postillons. Tous se remuent, s'ébranlent, se hâtent, au nord, à l'orient, à l'occident, et pour comble de maux, la Gascogne, dit-on, n'a pas encore donné. »

Que dites-vous de ce joli tableau de mœurs rétrospectives ? Ne pensez-vous pas qu'en transformant les mots « diligences, postillons, » etc., en ceux de « chemins de fer, wagons, » etc., on pourrait raconter la même histoire de nos jours, car si les choses varient, le cœur des hommes ne change jamais... à l'endroit de l'ambition, entendons-nous bien ! Et cependant la politique est comme le Sphinx de la fable : elle dévore tous ceux qui ne devinent pas ses énigmes ; ou tout au moins elle peut rendre fou, car j'ai entendu dire à des médecins spécialistes en ce genre de maladie que, presque toujours, c'était l'ambition qui troublait la cervelle des hommes et leur faisait perdre la raison.

A vrai dire, cela vaut encore mieux que de perdre la vie, comme il arrive chez les Orientaux, ainsi que le prouve cette trop véridique historiette, qui n'est pas fort ancienne de date :

Un envoyé du sultan, à la veille de retourner à Constantinople, prenait congé d'un de nos ministres. Au même instant, arrivait un message du roi. — Nous étions en monarchie alors. — Le ministre prend la missive, brise le cachet et demande à l'envoyé de la Sublime-Porte la permission de lire...

C'était sa destitution.

— Je suis heureux d'avoir vu Votre Excellence, fit-il en souriant, mais ce n'était pas mon droit, car je ne suis plus ministre.

— Allah ! exclame le Turc en se croisant les bras sur la poitrine et ne bougeant pas plus qu'un terme.

Au bout de quelques instants, l'ex-ministre, surpris de son immobilité, lui demande, toujours avec le même sourire :

— Qu'attendez-vous donc de moi, maintenant que je ne suis plus rien ?

— J'attends l'envoi du cordon avec lequel vous devez vous étrangler, fit avec impassibilité le Turc, afin de voir comment un visir français sait mourir.

Notre homme d'Etat eut toutes les peines du monde à ne point éclater de rire en entendant ces mots et à détromper le Turc, qui se retira enfin en déclarant qu'un gouvernement qui ne serre pas le cou aux ministres qu'il renvoie n'est point un gouvernement sérieux.

Comtesse de Bassanville.

MENUS PROPOS

A cette époque de l'année, les maisons de campagne des environs de Paris sont, pour la plupart, encore abandonnées : aussi est-ce le moment que les filous choisissent volontiers pour y opérer des razzias plus ou moins fructueuses.

Un de nos amis vient d'être victime d'une opération de ce genre. Il y a perdu deux douzaines de couverts oubliés au fond d'une armoire.

La maîtresse de la maison, en train de constater le vol avec sa bonne, se félicitait que du moins la perte fût légère.

— Heureusement, dit-elle, les couverts étaient en ruolz !

— Oh ! madame, n'en dites rien, fait la bonne avec un effroi comique. Qu'est-ce qu'on penserait de nous dans le pays ?

*
* *

On sait que le *shake-hands* (la poignée de main) n'implique, en Angleterre ou aux États-Unis, aucune marque de familiarité compromettante, même pour les jeunes personnes bien élevées.

L'autre jour, dans un salon américain, un visiteur français initié à cet usage s'empressait, en se retirant, de s'y conformer, et, saisissant la main de la plus jolie d'entre les filles de la maison, il accompagnait ce geste d'une pression telle, que celle-ci crut devoir lui faire comprendre son inconvenance par ces mots, dits avec beaucoup de dignité :

— Mais, monsieur, ma main n'est pas un citron !

*
* *

L'illustre Calino passe depuis quelque temps toutes ses journées en omnibus, ne descendant de l'un que pour monter dans un autre avec le ticket de rigueur.

Un sien ami le rencontre au bureau de la place du Palais-Royal.

— Ah ! ça, que diable fais-tu ?

— Ne m'en parle pas... ces médecins sont des farceurs.

— Comment ?

— Je suis atteint d'un commencement de phthisie. Or, je lis dans une annonce, le mois dernier :

Phthisie. — *Traitement par correspondance.*

Depuis ce temps-là, j'en prends dix par jour, et je ne sens pas la moindre amélioration !

*
* *

Le même Calino, coutumier du fait, écrivait avant-hier :

« Mon cher ami,

» Je suis malade. J'ai une névralgie qui ne me permet pas de fermer l'œil, *surtout la nuit !* »

Pauvre Calino !

*
* *

Un futur beau-père, avide de renseignements, s'enquiert des mœurs de son futur gendre.

— Ma foi, dit quelqu'un, je ne lui connais qu'un défaut.

— Lequel donc ?

— Il ne sait pas jouer.

— Comment, vous appelez cela un défaut ? mais j'en suis enchanté.

— Permettez ! il ne sait pas jouer, c'est vrai, mais il joue tout de même.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

* * *

Décernons, en terminant, le premier prix de comique à l'inventeur d'une poudre de toilette à l'usage des dames.

Annoncer que « les grains imperceptibles de cette poudre s'assimilent au tissu dermal, » cela ne sort pas du style accoutumé de MM. les parfumeurs.

Qu'elle « illumine et poétise la physionomie, » passe encore !

Mais devant cette phrase :

« Pendant le siège, elle servit à dissimuler les traces de bien des larmes. »

Il est vraiment difficile de ne point céder à une forte envie de rire.

C. C.

LE CHOIX D'UN NOM

L'église de la Sorbonne, où reposent les cendres du cardinal de Richelieu, a vu célébrer dernièrement le mariage du dernier descendant de la famille des Richelieu avec Mlle Heine. Inutile d'ajouter que depuis longtemps Paris n'avait eu à enregistrer un aussi beau mariage.

Il faudrait connaître son nobiliaire comme d'Hozier pour citer exactement les titres de toutes les personnes qui assistaient à cette belle cérémonie. Tout ce qui reste de l'aristocratie française était là : les ducs de Choiseul, de Cossé-Brissac, de Broglie, de la Rochefoucauld-Bisaccia et de la Rochefoucauld-Liancourt, la comtesse de Béhague, le marquis et la marquise de Forget, le duc de Chaulnes, le comte de Falloux, le comte de Chollet, le baron de Maistre, le marquis de Villaines ; tout le faubourg Saint-Germain, en un mot.

C'était un vrai déluge de titres, dont la liste pourrait faire un joli album.

Un de nos confrères faisait remarquer, à ce propos, que les nobles Anglais ne signent jamais de leurs titres. Il est juste d'ajouter que cet usage a trouvé, depuis quelque temps déjà, une imitation en France parmi quelques-uns des plus grands noms de notre aristocratie.

Le contrôle s'exerce facilement sur les titres de noblesse anglaise, au moyen du *Red-book*, sorte d'annuaire officiel de l'aristocratie des Trois-Royaumes ; mais chacun en Angleterre a le droit de prendre le nom qui lui plaît, et d'en changer à sa fantaisie. La seule formalité à laquelle il soit astreint est l'insertion dans un journal de Londres, pendant un certain laps de temps, de la modification qu'il projette.

On a pu lire, il y a quelques jours, dans tous les journaux, qu'un nommé Topinel s'étant présenté à la mairie du 17e arrondissement, pour faire inscrire son fils nouveau-né sous le nom de Mac-Mahon-Magenta Pierre Topinel, l'employé, avant d'enregistrer ladite naissance, avait demandé à en référer à ses chefs. En Angleterre, un pareil scrupule ne se produirait pas.

Il y a quelque temps, un cabaretier qui s'appelait *Bugpunaise*, partant sans doute de ce principe que les extrêmes se touchent, imagina de remplacer son nom par celui de *Norfolk-Howard*, le premier de la noblesse d'Angleterre. Le duc de Norfolk, peu flatté de voir son nom servir d'étiquette à un débiteur de gin, l'attaqua en justice. *Bug* trouva immédiatement, pour l'aider à supporter les frais du procès, tous les gens qui possédaient un nom de sens ridicule comme le sien. Le différend fut jugé, et le tribunal donna raison au cabaretier contre le lord.

Le libre choix du nom est absolu au-delà du détroit, « pourvu, dit le considérant du jugement, qu'il n'y ait pas intention de profit de la part de celui qui le prend. »

Voilà une liberté qui aurait bien de la peine à passer la Manche et à s'acclimater chez nous.

Ch. D.

LE NID DU RÉPUBLICAIN

Le républicain dont il s'agit n'est pas, comme on pourrait le supposer, un homme, mais un oiseau. Et ce citoyen ailé, mérite véritablement son nom, car ses mœurs sont franchement républicaines et sa politique intime toute conservatrice.

Pour s'en convaincre, il suffit de lire le passage que lui consacre M. F.-A. Pouchet, dans son bel ouvrage intitulé : *L'Univers, — les infiniment grands et les infiniment petits*. Rien de plus intéressant que la description de quelques-unes de ces constructions extraordinaires auxquelles se livrent d'instinct les oiseaux et qui font de ceux-ci les plus charmants architectes de la nature.

« En fait de construction ingénieuse, suscitée par l'amour de la famille et du travail, dit le savant auteur, il n'en est pas qu'on puisse comparer à l'œuvre du Républicain. Ce petit oiseau du Cap gros comme nos moineaux, auxquels il ressemble absolument, vit en sociétés nombreuses dont tous les membres se réunissent pour former une immense cité, ayant l'apparence d'un toit circulaire, entourant le tronc de quelques gros arbres. On y compte parfois plus de trois cents cellules, ce qui indique qu'elle est habitée par plus de six cents oiseaux. Ce nid est tellement pesant, que Levaillant, qui en recueillit un durant son voyage en Afrique, fut obligé d'employer une voiture et plusieurs hommes pour le transporter. »

Le Républicain n'est pas le seul oiseau capable d'édifier une habitation aussi merveilleuse. On va en juger par quelques autres exemples empruntés à la même source.

« Dans son ouvrage sur les oiseaux de l'Inde, dit M. Pouchet, M. Jerdon rapporte le curieux manège de certaines espèces, du genre Homrains, dont les mâles ont l'habitude, à l'époque de la ponte, d'emprisonner la femelle dans son nid. Ils en ferment l'entrée au moyen d'un épais mur de boue, qui n'offre qu'une petite ouverture par laquelle la couveuse respire et peut seulement passer le bec pour recevoir les aliments que lui apporte son trop sévère époux. Cette réclusion forcée ne cesse qu'au moment où se termine l'incubation.

» Dans son voyage aux Indes, Sonnerat parle d'une mésange dont le nid, en forme de bouteille et fait avec du coton, mérite d'être signalé. Quand la femelle couve à l'intérieur, le mâle, vraie sentinelle vigilante, reste au dehors, couché dans une poche spéciale, ajoutée à l'un des côtés du goulot. Mais lorsque sa compagne s'éloigne et qu'il veut la suivre, à l'aide de son aile il bat violemment l'orifice du nid, et parvient à l'obstruer pour protéger la progéniture contre ses ennemis.

» On rencontre parmi la gent ailée de véritables couturières... Je n'entends nullement parler ici des Tisserins dont les nids en herbes fines, connus de tout le monde, représentent un lacis inextricable, mais de la *Sylvia sutoria*, charmante fauvette qui prend deux feuilles d'arbre très allongées, lancéolées, et en coud exactement les bords en surjet, à l'aide d'un brin d'herbe flexible, en guise de fil. Après cela, la femelle remplit de coton l'espèce de petit sac que forment ces feuilles, et dépose sa progéniture sur ce lit moelleux. Ce nid, qui est extrêmement rare, est un véritable chef d'œuvre d'intelligence. »

On voit que les oiseaux savent vivre en société, et que, toute proportion gardée, au double point de vue de l'industrie et de la pratique du devoir, ils ne le cèdent point aux hommes !

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 490. — DESCRIPTION, PAGE 134.

TOILETTES DE PREMIÈRE COMMUNION.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 488. — DESCRIPTION, PAGE 134.

TOILETTE DE MARIÉE

Modèle de Mme Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'ÉPREUVE DU FER CHAUD

(NOUVELLE. — SUITE.)

D'un commun accord, les deux hommes prirent à gauche pour continuer leur chemin sans déranger la paysanne. En passant auprès d'elle, sire Lambard laissa tomber une pièce d'or à ses pieds.

— Ce n'est pas ton or qu'il me faut, dit Ulburga avec colère, c'est mon enfant.

Le bourgeois fronça le sourcil. L'insistance d'Ulburga et son ton menaçant commençaient à l'impatienter.

— Permettez-moi de lui parler, dit le jeune homme à son oncle. D'un mot je vais vous débarrasser de cette malheureuse.

Il s'approcha d'Ulburga.

— Ma pauvre femme, lui dit-il avec bonté, soyez certaine qu'il m'en coûte de vous ôter cette illusion. Je ne puis être votre fils, car il y a longtemps que je n'ai plus de mère.

La voix du jeune homme était douce, ses grands yeux noirs étaient humides et la bonté de son cœur se lisait sur toutes les lignes de son visage.

Ulburga n'avait pas revu son fils depuis de longues années ; quelquefois elle l'avait aperçu de loin, mais elle ne l'avait jamais entendu parler. Ce fut pour elle une grande émotion. Elle oublia qu'elle l'avait vendu autrefois pour une rente de deux sous d'or ; elle oublia qu'elle était venue le réclamer moins par amour que par cupidité. Elle ne vit plus qu'une chose : c'est que son fils était beau et qu'il était bon. Elle s'élança pour lui sauter au cou.

— Embrasse-moi ! s'écria-t-elle.

Le jeune homme recula.

— Ah ! fit Ulburga d'une voix brisée, il ne veut pas me reconnaître.

— Je vous répète, ma pauvre femme, qu'il y a longtemps que ma mère est morte.

— Ainsi rien, rien en toi ne te dit que je suis ta mère ?

— Rien, répondit froidement le jeune homme.

Ulburga porta vivement la main à son cœur.

— Jean, cria-t-elle, il m'a tuée.

Elle n'eut pas la force d'en dire davantage, et tomba à genoux en éclatant en sanglots.

Ce cri déchirant avait été entendu. Un homme sortit de la foule en levant un bâton. C'était le vieux paysan. Il vit sa femme qui se roulait dans la poussière, il vit deux hommes qui se penchaient sur elle ; il s'imagina qu'on voulait tuer Ulburga ; il accourut, se jeta sur le riche bourgeois, le saisit à la gorge et fit tourner au-dessus de sa tête son lourd bâton d'épine.

Le bâton tournait si rapidement dans la main nerveuse du paysan, qu'il sifflait, en traversant l'air, comme la flèche d'une arbalète. Au moment où le coup allait porter, deux sergents du bailli se précipitèrent sur l'assaillant. Le bâton, arrêté brusquement dans sa course, s'échappa de la main du paysan, et vola par-dessus la tête des spectateurs.

En quelques minutes, le malheureux fut terrassé et garotté. On l'entraîna malgré ses cris. Une partie de la foule suivit le prisonnier et son escorte ; l'autre, s'attendant à de nouvelles scènes dramatiques, forma un cercle autour des deux bourgeois et d'Ulburga. Ceux-là ne furent pas trompés dans leur attente.

En effet, Ulburga s'était relevée en entendant les cris de son mari. Elle l'aperçut qui se débattait entre les mains des soldats. Elle vit aussi les deux bourgeois qui se retiraient. Alors elle s'élança sur les pas de sire Lambard et le poursuivit de ses malédictions.

Le bourgeois recommanda à son neveu de hâter le pas. Il voulait échapper le plus vite possible à cette scène scandaleuse.

Tandis qu'il s'éloignait, un des rideaux des fenêtres d'une maison voisine s'écarta, et une figure railleuse se montra derrière la vitre. C'était sire Ranulphe. L'attourné suivit des yeux son ennemi aussi longtemps que cela lui fut possible. Il vit passer Ulburga à la tête de la foule ; il sourit, se frotta les mains d'un air réjoui, et vint s'asseoir devant son bureau ; puis il écrivit l'événement à sa fille. Sa lettre se terminait ainsi :

« Tout le monde accuse sire Lambard. Est-il réellement coupable ? Je l'ignore, mais il y a toujours quelque chose de vrai » sous les exagérations des jugements populaires.

» Voilà donc une grande injustice à réparer ; car les juges ordinaires sont impuissants, ils ont les bras liés par la loi. Le » paysan a menacé, frappé le bourgeois ; il faut qu'il subisse » provisoirement sa peine. C'est à une juridiction supérieure, » c'est au duc de Normandie lui-même qu'il appartient de juger » cette affaire avec équité. Mais qui lui parlera de ces pauvres » gens, qui l'intéressera à leur malheur ?

» J'ai songé à toi ; je connais ton cœur et je me suis dit : Ma » fille seule peut faire ce que ne peuvent faire nos magistrats. Si » j'ai réussi à te faire partager mon émotion, le paysan est sauvé. » Parle donc de cet incident à la cour, parles-en aux dames » d'honneur de la reine Mathilde, à la reine elle-même, à tout le » monde. Le duc finira bien par en entendre quelque chose. Il » voudra connaître l'affaire. Et alors j'irai à la cour et je t'expli- » querai comment une cause insignifiante en apparence peut » nous rapporter à tous deux de gros honoraires. »

III

La fille de sire Ranulphe suivit si bien les instructions de son père, elle parla des pauvres persécutés si souvent et avec tant de chaleur, qu'il ne fut bientôt plus question à la cour du duc que des malheurs d'Ulburga. C'était surtout aux heures de travail, tandis que les dames d'honneur, penchées sur la tapisserie, tiraient silencieusement leur aiguille sous les yeux de la reine, c'était à ce moment que la digne fille de l'attourné racontait l'histoire des deux paysans de Martragny. Chaque jour, elle ajoutait à son récit de nouveaux détails. Elle disait comment le paysan avait été jeté injustement en prison, comment sa femme serait morte de misère et de chagrin si l'attourné le plus renommé de Bayeux, sire Ranulphe, ne l'avait charitablement recueillie chez lui. Les dames de la cour prirent naturellement parti pour la mère qu'on persécutait. La reine Mathilde elle-même se fit de nouveau expliquer l'affaire. Elle se décida à en parler à son royal époux. Il ne fallait qu'une occasion, elle se présenta bientôt.

Le duc Guillaume habitait alors le château de Bonneville, où il était venu chercher du repos après ses laborieux essais de pacification en Angleterre. Ses journées se passaient à la chasse. Souvent le soir, à la fin du repas, le farouche conquérant se plaisait dans la compagnie de la reine et de ses dames d'honneur. Ce fut le moment que choisit Mathilde pour plaider la cause des paysans du village de Martragny. Elle le fit avec tant de bonheur, qu'elle parvint à aller droit au cœur du belliqueux Normand.

Guillaume déclara qu'il jugerait le différend. Et, avec cette rapidité de décision qui distingue les hommes d'action, il envoya dès le soir même un exprès à Bayeux.

Tandis que les deux paysans étaient conduits sous escorte au château de Bonneville, sire Lambard et son neveu recevaient l'ordre de se rendre au même lieu pour s'expliquer en présence du duc Guillaume.

L'attourné Ranulphe les avait précédés de quelques jours. Le premier soin du rusé *conteur* fut d'avoir une entrevue avec sa fille.

— Si tu es habile, lui dit-il en la quittant, ton mariage avec le neveu de Romuald sera prochainement célébré.

Ce Romuald était le chapelain du duc Guillaume.

La fille n'était pas moins ambitieuse que son père : elle le com-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

prit à demi mot et s'empressa de rentrer au palais pour nouer une nouvelle intrigue, tandis que l'attourné se rendait auprès des prisonniers.

On était à la veille du jour fixé par le duc pour son souverain arbitrage.

Assis devant la porte d'une salle basse, où des soldats jouaient aux dés, le vieux paysan restait immobile, les yeux fixés à terre, dans l'attitude d'un homme que l'habitude de la misère a rendu indifférent aux coups du sort. Pourquoi l'avait-on mené à la cour du duc? Qu'avait-il à espérer ou à craindre? Il ne paraissait même pas y songer. On eût dit qu'il s'était laissé conduire là avec l'indifférence des animaux qu'il conduisait lui-même au travail. Il changeait de lieu, mais il ne changeait pas de joug; il changeait peut-être de misère, mais il ne serait pas moins malheureux!

A quelques pas de lui, sa femme, moins abattue, essayait de relever son courage.

— Allons, Jean, lui disait-elle, un peu de vigueur! Si tu te tiens comme cela devant nos juges, on nous prendra pour des coupables.

— Vous avez raison, dit l'attourné en s'approchant; voici le moment de montrer de la fermeté. La moindre hésitation peut vous perdre. Je viens une dernière fois vous donner quelques conseils. Voyons, Ulburga, dites-le-moi franchement; votre réclamation est-elle juste? Etes-vous réellement la mère de ce jeune homme que sire Lambard fait passer pour son neveu?

— Oui, sire attourné, répondit la femme, et je suis prête à le jurer sur l'évangile.

— Tant mieux! reprit l'attourné; car ce serait un grand malheur si le duc Guillaume, notre roi, vous trouvait coupable de supercherie. Le duc aime à rendre justice au moindre de ses sujets; mais il est impitoyable pour ceux qui le trompent ou qui lui résistent. Songez maintenant, vous misérables paysans, au châtiment qui vous attendrait si vous aviez l'audace de mentir devant votre duc et roi!

— Je ne mentirai pas, reprit Ulburga. Je n'ai donc rien à craindre.

— Rien, répondit l'attourné en s'éloignant.

Le lendemain, vers le milieu du jour, une nombreuse assemblée attendait dans une des salles d'armes du château de Bonneville l'arrivée du duc Guillaume.

Des soldats, la lance au poing, se tenaient debout et immobiles aux pieds d'une estrade occupée déjà par plusieurs seigneurs qui devaient entendre de l'affaire qu'on allait juger. En face du tribunal, les dames d'honneur et les chapelains du palais étaient assis sur deux rangs de fauteuils. Plus loin, sous une des fenêtres, le jour éclairait vivement, au milieu d'un groupe de spectateurs d'une condition inférieure, la figure rusée de l'attourné Ranulphe.

Tout le monde était silencieux. Bien qu'on attendît depuis longtemps, personne n'osait montrer son impatience.

Cependant, quand on entendit résonner le pas des hommes d'armes sur les dalles du corridor, quand la porte s'ouvrit, quand le duc Guillaume entra dans la salle avec la reine et ses assesseurs, un long soupir de satisfaction s'échappa de toutes les poitrines. Mais ce soupir se changea bientôt en un vague murmure d'admiration; et, ce qui n'était au fond qu'une marque d'ennui, put, grâce à l'habileté des courtisans, passer pour une marque de respect.

Tout le monde s'était levé. Le duc-roi monta les degrés du tribunal et fit asseoir la reine à sa droite, tandis que Jean, archevêque de Rouen, et Roger de Beaumont prenaient place à sa gauche.

Guillaume salua de la main tous les assistants comme pour les inviter à se rasseoir.

Quelques instants après, on introduisit les deux bourgeois de Bayeux et les deux paysans de Martragny. Un sergent d'épée les amena devant le tribunal et les fit mettre à genoux.

— Lambard, dit le duc Guillaume en s'adressant au riche bourgeois de Bayeux, *reconnois-tu, sur la foi et sur la croyance que tu as en notre Seigneur Jésus-Christ, que, si tu mens, ton âme sera éternellement damnée en pays d'enfer et ton corps à honte et à douleur sur terre?*

— Oui, Seigneur duc et roi, répondit le bourgeois d'une voix ferme.

— Persistes-tu dans ta première déposition? Soutiens-tu toujours que le jeune homme qui t'accompagne est ton neveu?

— Je l'ai toujours regardé et je le regarde encore comme le fils de ma sœur Orlingua et de mon beau-frère Etienne.

Après lui avoir fait prêter le même serment solennel, Guillaume demanda au jeune homme s'il croyait être le neveu de sire Lambard.

— Je le crois, dit l'adolescent, parce que sire Lambard me l'a toujours affirmé. Il a pris soin de mon enfance et de ma jeunesse. Il a fait de moi un honnête homme; il m'a toujours appris à dire la vérité; comment ne le croirais-je pas? Si l'on me demande maintenant si je lui suis attaché, je répondrai : j'ai pour lui l'estime qu'un fils a pour sa mère. Je l'aime, et dans mon cœur il n'y aura jamais de place pour une autre affection.

Un cri retentit sous les voûtes de la salle d'armes, puis l'on vit la femme du paysan se traîner tout en pleurs jusqu'au pied du tribunal.

— Ne l'écoutez pas, ne l'écoutez pas! s'écria-t-elle en joignant les mains devant Guillaume. Il ne sait ce qu'il dit. Je ne lui pardonnerais pas sans cela, car il me brise le cœur. Oh! je suis bien punie de ce que j'ai fait... Je n'aurais jamais dû m'en séparer; je n'aurais jamais dû le confier à Orlingua. Il ne me renierait pas aujourd'hui... Il n'aurait pas de beaux habits, il travaillerait notre dur travail, mais il m'appellerait sa mère! C'est pour lui, c'est dans son intérêt, que je l'avais donné à une autre... Je me disais : il n'aura pas froid. Son père et moi, nous souffrirons; mais nous le saurons heureux. Il sera riche, il sera riche! C'est ce que me répétait la femme d'Etienne dans cette soirée maudite où elle vint me tenter. Elle ne réussit que trop à me convaincre. Elle emmena l'enfant, elle le coucha dans le berceau de celui qu'elle avait perdu; elle dit à tout le monde que c'était son fils, elle l'embrassa, elle l'aima à ma place. Et moi je savais cela!... Je me consolais en disant : il ne bêchera pas la terre. Ça fut possible pendant un temps. Mais les années sont venues; avec elles, les infirmités, la misère. Tous les soirs, quand mon pauvre Jean rentrait mort de fatigue, il se plaignait, il me faisait des reproches : « Ah! si l'enfant était là, il nous aiderait.»... Moi-même, je ne pouvais plus me faire à cette idée que notre fils en aimait d'autres. Mon cœur se déchira... Je dis enfin à Jean : « Il faut réclamer l'enfant. » Nous sommes allés à la ville; on n'a pas voulu nous croire et on a jeté mon mari en prison. Il y serait encore, et moi je mourrais de faim, si un homme charitable, sire Ranulphe, n'avait eu pitié de nous. Eh bien! toutes ces misères-là, ce n'est rien. Non, ce n'est rien à côté de ce que je souffre aujourd'hui. Je souffre tant que je n'ose plus demander justice... A quoi bon me rendre mon enfant, si on ne me rend pas son cœur!

Ulburga laissa tomber sa tête dans ses mains et pleura.

Autour d'elle, tout le monde était profondément ému. Son éloquence naturelle avait touché jusqu'aux plus farouches hommes d'armes.

— On te rendra ton enfant, dit Guillaume à la paysanne, si tu peux donner des preuves à l'appui de ce que tu viens d'avancer.

— Des preuves? répéta Ulburga, nous n'en avons pas. Mais voilà Jean, mon mari, qui n'a jamais menti ni trompé personne. Qu'on l'interroge! Il dira la même chose que moi.

Sur l'ordre du duc, un sergent d'épée fit approcher le paysan. Mais on n'en tira rien. Le pauvre homme ne savait que se courber et balbutier des mots inintelligibles.

Guillaume haussa les épaules.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Si ce rustre, dit-il, avait été capable de tenir une lance ou une épée, j'aurais proposé de faire appel aux armes et de décider la querelle par le duel.

— Peut-être trouvera-t-il un champion, dit le riche bourgeois de Bayeux. Dans ce cas, je serais prêt à jeter mon gage de bataille.

Gaston LAVALLEY.

(*La suite au prochain numéro.*)

LE VERRE D'EAU

Le Théâtre-Français a repris, pour la cinquantième fois, le *Verre d'eau*, une de ces comédies où M. Scribe s'amusait aux petits jeux de l'histoire.

Les pièces historiques de M. Scribe m'ont toujours rappelé la bonbonnière qu'une fée de conte bleu donne à sa filleule, le jour de ses noces. L'infante curieuse s'empresse de l'ouvrir, et il en sort toute une cour miniscule et microscopique : de petits chambellans, de petits ministres, de petits courtisans, de petits pages, de petites duègnes, de petits mousquetaires, de petits menins ; et tout ce petit monde, à peine éclos, se livre aussitôt à d'imperceptibles intrigues. Tout le personnel des comédies de cour de M. Scribe, depuis *Bertrand et Raton* jusqu'à la *Czarine*, tiendrait dans ce joujou de féerie. Rois de cartes, reines de romances, ministres de pétaudière, diplomates finassiers, conspirations anodines, émeutes à la cantonnade, échafauds en bois de rose, exécutions au premier sang. Tout cela ajusté, monté, machiné, avec la prestidigitation scénique où il était passé maître. Les grands effets sortant des petites causes, les grands événements engendrés par de petits moyens, les œufs d'aigle couvés par des oiseaux-mouche, tel était son système et sa théorie. L'histoire, pour lui, n'était qu'une collection d'anecdotes, comme le chêne, pour le fabricant d'allumettes, n'est qu'un paquet de petits bâtons. Il applique la physique amusante aux destins du monde. La Discorde, dans ses pièces, allume sa torche à un rat de cave ; l'hydre de l'anarchie sort d'une tabatière à surprise ; le contenu est plus grand que le contenant. L'explication du mystère des causes et des origines, M. Scribe la trouve dans une alcôve, dans un boudoir, dans une arrière-boutique, dans une galanterie de ruelle, dans un tripotage d'antichambre. — Et, maintenant, instruisez-vous, rois et nations de la terre ! Votre sort dépend de la badauderie de M. Raton ou des amourettes du petit Masham.

Ce serait perdre son temps que de s'amuser à réfuter cette philosophie trop peu transcendante. M. Scribe voulait amuser son public et il l'amusait, à sa manière, en mettant l'histoire universelle en vaudeville, comme Benserade, pour divertir le sien, mettait l'histoire romaine en rondeaux. La comédie du *Verre d'eau* est le diminutif par excellence de ce procédé dramatique, qui consiste à accrocher de grands tableaux d'histoire à de petites épingles de toilette ramassées par terre. Le mariage d'un écolier et d'une fille de boutique, voilà le fond de ces cinq actes, remplis des plus grands noms du dix-septième siècle. Et c'est autour du bougeoir de cet hymen anodin que gravitent les rois, les ambassadeurs, les hommes d'Etat, les capitaines, tous les astres de l'Europe, y compris le soleil héraldique de Louis XIV, fort étonné de servir de satellite à la lune de miel de deux jouvenceaux ! M. Masham épousera-t-il ou n'épousera-t-il pas miss Abigail ? *That is the question*. Et le traité d'Utrecht est au fond du corbillon de ces épousailles !

Il est un peu mais, à vrai dire, ce petit Masham, et l'on ne comprend guère l'acharnement que trois femmes mettent à sa conquête. On comprend moins encore quand on se rappelle que la reine qui joue, dans la pièce, le rôle de la comtesse d'Almaviva, enamourée de son page, n'avait guère moins de cinquante ans en ces printemps-là, et qu'elle était dévote jusqu'au bout des ongles, de cette dévotion anglicane, empesée de pruderie native, à qui la coquetterie la plus innocente paraît aussi monstrueuse que les plus grands crimes de la Bible. Toute sa vie, Anne resta fidèle au prince Georges de Danemark, ce type machinal de l'époux-consort, celui dont Charles II disait plaisamment : « J'ai sondé » le prince Georges à jeun, je l'ai sondé ivre, et ivre ou à jeun, » je n'ai rien trouvé en lui. » L'amour n'a rien à voir dans l'histoire de cette pauvre reine. Sa passion était d'un ordre inférieur : c'était l'ivresse, ou, pour mieux dire, l'ivrognerie. La reine d'Angleterre buvait comme la femme d'un matelot de sa flotte. Sa couronne, qu'elle ne jeta jamais par dessus les moulins, lui penchait parfois sur l'oreille. Esclave de cette terrible Sarah Jennings, duchesse de Marlborough, qui la menait comme un tyran domestique, jouet d'un parti qu'elle détestait et d'une politique qui torturait sa conscience, contrainte, malgré son tempérament pacifique, à des guerres acharnées et impitoyables, Anne buvait pour oublier sa faiblesse, comme la femme du peuple boit pour oublier sa misère. Et, pour comble de honte, la servante-maîtresse qui exploitait son vice le dénonçait et l'insultait publiquement. — Un jour, on vit, à un office solennel, célébré à Saint-Paul, Sarah Marlborough donner ses gants à tenir à la reine d'Angleterre. Un instant après, elle les reprit, en détournant la tête, comme pour éviter son haleine. Un présent considérable de vin de Champagne, — deux mille cinq cents bouteilles, — que lui fit Louis XIV après la conclusion de la paix, hâta, dit-on, sa mort. Revanche de Bleinheim et de Ramillies ! la reine d'Angleterre fut tuée par les vins de France. Les amourettes de théâtre ne conviennent guère, on le voit, à cette morne et chaste bacchante. Il n'y a sur sa mémoire, — et c'est déjà trop, — que des taches de vin et de liqueur forte.

La duchesse de Marlborough, que la comédie de M. Scribe lance aussi sur le jeune Masham, en même temps que la reine Anne, n'est pas moins irréprochable à l'endroit de la galanterie. Cette furie d'ambition fut aussi un dragon de vertu. Il n'y eut rien de la femme que la beauté dans cette dure et violente figure. Si elle n'eut point les tendresses et les douceurs de son sexe, elle n'eut point non plus ses faiblesses. On a beau fouiller sa chronique publique ou secrète, on n'y trouve pas le soupçon d'une faute. L'ambition, l'avarice, furent ses seules passions ; elle s'y livra tout entière, inspirant et soufflant sa flamme au mari qu'elle faisait agir. Epouse tyrannique, elle fut aussi une femme exemplaire, et elle put répondre fièrement, dans sa vieillesse, lorsqu'elle fut recherchée en mariage par lord Coningby : « N'eussè-je que trente ans et fussiez-vous en état de » mettre à mes pieds l'empire du monde, je ne consentirais pas à » vous donner un cœur et une main qui ont appartenu à John, » duc de Marlborough. »

L'histoire n'a pas de couple mieux assorti que celui de lord et lady Marlborough. Leur ménage est celui de *Macbeth*, transporté et vulgarisé dans une époque positive et plate. Le Macbeth de Shakespeare est dominé par sa terrible femme. L'influence qu'elle excerce sur lui tient du sortilége ; plus encore, de cette fascination mystérieuse qui prosternait les Barbares devant la Druidesse, au fond des forêts. L'amour qu'il lui porte ressemble à cette complicité fanatique qui, dans les cultes du Nord, liait à la divinité meurtrière l'initié chargé d'ensanglanter son autel. Ce géant admire la virago qui le dompte. Il a pour sa cruauté le respect grossier qu'ont les athlètes pour ceux qui les surpassent en force physique. L'empire que Sarah exerça sur Marlborough ne fut ni moins fort, ni moins absolu. Et pourtant Marlborough n'était pas, comme Macbeth, un guerrier borné et brutal, mais l'ambitieux le plus fin, le plus énergique et le plus sagace que l'Angleterre ait produit. Sa beauté était grandiose et royale. Il avait, dans le danger, cette imperturbable froideur qui est l'élégance du courage. Quoique dépourvu de toute éducation littéraire, son éloquence naturelle déconcertait celle des orateurs consommés. Sa diplomatie, servie par des manières de gentleman

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

accompli, était séduisante et irrésistible. Son bonheur à la guerre avait l'insolence de ces veines qui s'attachent à quelques joueurs, sur le tapis vert. La France en porta de cruelles marques. « Cet » homme, qui n'a jamais assiégé de ville qu'il n'ait prise, ni » donné de bataille qu'il n'ait gagnée, » a pu dire de lui un de ses historiens.

Ceci est la face de la médaille, retournez-la ; le revers est l'effigie d'un écu rogné. Une passion abjecte souillait et déshonorait toutes les qualités de Marlborough. L'âme d'un escroc avare habitait ce corps et cette intelligence magnifiques; la rapacité la plus âpre était le mobile de toutes ses actions. Ses victoires étaient des affaires, ses conquêtes des spéculations ; il exploitait comme un usurier les guerres qu'il dirigeait en héros. Toute sa vie, il fut à vendre et à revendre au dernier enchérisseur et au plus offrant, trahissant Jacques II pour Guillaume, conspirant ensuite contre Guillaume au profit de Jacques, sauf à le trahir encore, dans le temps même qu'il correspond avec lui. On se perd dans cette complication de parjures, comme dans les dédales d'une mine qui s'embrancherait dans une contre-mine. La noirceur de ses perfidies échappe à la vue.

Sa passion pour sa femme l'emporta seule sur son avarice. Il était sans fortune lorsqu'il l'épousa, Sarah Jennings était pauvre, on lui proposait une riche héritière; l'amour, « plus fort que la mort », selon l'expression de la Bible, fut aussi plus fort que la cupidité de Marlborough. Cet amour ne fit que grandir; sa femme seule, tant qu'il vécut, eut le don d'ébranler sa raison glaciale et de faire battre son cœur insensible. Il faut dire aussi que ce mariage d'amour se trouva être le plus opulent des mariages d'argent. Le Vautour avait épousé la Pie voleuse; à eux deux ils entassèrent des trésors.

Amie d'enfance de la reine, Sarah s'était emparée d'elle comme e diable d'une possédée. Lorsque la reine Marie, femme de Guillaume III, exaspérée par son insolence, la chassa publiquement de la cour, Anne en partit à son bras, et se laissa destituer des honneurs princiers, plutôt que d'y rentrer sans sa favorite. Dans sa correspondance intime, elle jouait puérilement avec elle la mascarade de l'égalité. La reine prenait le faux nez de *mistress Morley*, pour écrire à sa chère duchesse, travestie en *mistress Freeman* ; et mistress Morley et mistress Freeman commeraient ensemble comme deux bourgeoises de la Cité, autour d'une théière. Le caractère impérieux de Sarah avait mis une griffe sur cette nature moutonnière. Elle menait Anne par la violence, plus encore que par l'habitude. Il y avait de la terreur dans l'affection qu'elle lui inspirait. L'influence presque magique que la Galigaï prit sur Marie de Médicis, la servitude volontaire à laquelle la princesse des Ursins réduisit le roi et la reine d'Espagne, sont à peine comparables à cet empire absolu. Sarah faisait trembler la reine; elle l'enfermait, elle la disgraciait, elle était sa geôlière et sa gouvernante. — Un jour, elle la surprit allant, malgré sa défense, porter du vin à une dame du palais qui était malade. Anne voulut fuir, Sarah l'arrêta devant les domestiques attroupés, lui fit une scène effroyable, et la couvrit d'invectives.

Ce qui marque d'un cachet spécial d'infamie l'association de cette femme de proie à un homme qui eut tout du génie, excepté le cœur, c'est son égoïsme effréné. Aucune grande vue politique, aucune noble passion ne les dirigeaient. Leur ambition rampante ne s'éleva jamais au-dessus du niveau de leur coffre-fort. Si Sarah contraignait la reine à poursuivre une guerre inutile, ce n'était ni par haine contre la France, ni par désir d'accroître la gloire de Marlborough; la convoitise seule était son mobile. La guerre qui ruinait les deux peuples enrichissait le ménage.

Marlborough avait fait de l'art militaire l'organisation de la fraude. Il volait sur les fournitures, il volait sur des troupes fictives qui ne figuraient que sur les comptes de dépenses. La guerre pour lui était une industrie lucrative, le drapeau un sac à remplir. Comblé de subventions, gorgé de pensions, il criait encore à l'ingratitude. Swift, dans un de ses plus mordants pamphlets, prenant au mot ses partisans qui le comparaient aux plus grands généraux romains, s'amuse à faire la balance de la « Reconnaissance Romaine » et de « l'Ingratitude Anglaise. » Sur une des colonnes de son compte, il aligne le prix de l'encens, de la couronne de laurier, du char, du trophée, des médailles, de la statue du bœuf pour le sacrifice, qui défrayaient le triomphe d'un *Impérator* victorieux, et l'addition donne une somme approximative de 995 livres sterling 11 schellings et dix pences. Sur l'autre colonne, il entasse Woodstock, les châteaux de Blenheim et de Mildenheim, les tableaux, les diamants, la concession de Pall-Mall, les prélèvements sur les postes, et cela fait le monstrueux total de 540,000 livres sterling. La fortune de Marlborough, lorsqu'elle fut connue, scandalisa l'Angleterre; elle dépassait soixante-dix millions sans compter les châteaux splendides et partages des enfants. On crut découvrir l'antre d'un pirate.

La disgrâce de Sarah Marlborough, telle que M. Scribe l'a mise en scène, est de la fiction et du roman pur. C'est d'une phrase de Voltaire qu'il a tiré ce *Verre d'eau* imaginaire qui ne figure dans aucune relation du temps. Le petit Masham et sa femme, déjà mariés, lorsque l'orage éclata, ne jouèrent qu'un très petit rôle dans cette tragé-comédie de cour. Pour la rivalité d'amour entre la reine et sa favorite, — deux demi-siècles en vertugadin, — si ce n'était un conte, ce serait un anachronisme.

La vraie cause de la chute de Sarah Marlborough fut son intolérable violence. Un moment vient où l'Ange de la Patience lui-même replie ses ailes et dit : « C'est assez! » L'heure arriva aussi où la faible reine humiliée, injuriée, presque séquestrée par cette mégère, se redressa comme en sursaut sous une dernière et suprême insulte. — « Rendez-moi justice et ne me répondez pas, » écrivit-elle à la reine. La lettre ne porta point. Alors elle vint se jeter aux genoux de sa souveraine, mais ses supplications se heurtèrent contre une résolution taciturne et froide. Elle ne put tirer d'elle que cette parole sèchement ironique : « Vous m'avez « ordonné de ne point vous répondre, et je ne vous répondrai pas. »

Quelques jours après, la duchesse reçut l'ordre de remettre sa clef d'or de maîtresse de la Garde-Robe. — C'était demander à une sorcière de se dessaisir de son talisman. Cette clef, qui donnait accès dans les appartements réservés, était celle de l'intimité et du tête-à-tête; elle seule pouvait, un jour ou l'autre, lui rouvrir le cœur de la reine. Sarah pleura et pria, se lamenta et se désola ; elle écrivit à la reine une lettre éplorée que son mari alla porter lui-même au palais. Mais le charme était rompu, le sort conjuré. Anne n'ouvrit pas même la supplique et prescrivit que la clef serait rendue dans trois jours. Marlborough fit ce qu'aurait fait sa femme ; il se jeta, par procuration, aux pieds de la reine. Mais Anne resta de glace; les êtres faibles poussés à bout ont de ces accès de révolte. Marlborough, avec ses génuflexions, ne fit que l'irriter davantage; elle réduisit à deux jours le délai qu'elle avait fixé; et, comme le duc insistait encore : « La clef! s'écria-t-elle, je n'écoute rien que je n'aie la clef! » Il fallut rompre, sinon plier. Sarah, en quittant la cour, se vengea par un trait de Harpie. Elle fit enlever les serrures et les cheminées de marbre de son appartement, sous prétexte qu'elle les avait fait poser à ses frais. Ne pouvant emporter le palais, elle en arrachait du moins un lambeau.

Quant au traité d'Utrecht, il était dans la situation générale, dans les charges immenses et inutiles de la guerre, dans les offres excessives que faisait la France en détresse, dans le changement d'atmosphère politique que la mort de l'empereur d'Allemagne créa en Europe ; et c'est vraiment faire trop d'honneur aux petites causes que d'attacher, par un ruban rose, ce mémorable traité au contrat de mariage des petits Masham.

Paul de Saint-Victor.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE DES MAGASINS

Qu'il est loin de nous, le temps où la Mode se bornait à formuler un arrêt tous les ans! Aujourd'hui, les décrets de cette belle inconstante durent l'espace d'un matin ou d'une soirée: elle ne vit que de changement! Aussi quelle fécondité d'imagination ne faut-il pas à celles qui sont appelées par leur position à créer des fantaisies sans cesse renaissantes!

Mlle Marie BATAILLON se tire à merveille de cette situation difficile, parce qu'elle possède au suprême degré les qualités nécessaires, que son imagination notamment se prête à toutes les conceptions originales.

On peut se fier à elle pour n'importe quel genre de costume: personne ne sait habiller avec plus de tact, d'habileté, de goût vraiment parisien que Mlle Marie Bataillon. De plus, elle se rend indispensable à ses clientes par les bons conseils qu'elle donne à propos, saisissant très-finement le genre de toilette qui convient le mieux pour telle ou telle circonstance, sans jamais dépasser les exigences des positions respectives.

Mlle Marie Bataillon prépare, en ce moment, sa saison printanière: aussi ne voit-on dans ses salons (rue Thérèse, 5) que des costumes de transition, pour ainsi dire.

Il n'est plus question aujourd'hui des lourdes étoffes d'hiver, ni des tissus transparents de soirée; ce sont maintenant des cachemires, des cheviots, des vigognes, des lamas, etc., dont elle tire des effets ravissants. Ses robes sont d'une pureté de ligne idéale, et d'une originalité de genre telle que la femme élégante le souhaite et le recherche. Nous avons vu chez elle de fort jolis vêtements de demi-saison, en sicilienne ou cachemire, et en belle application brodée sur gros tulle canevas noir, d'une élégance fort recherchée.

— Nous sommes en mesure de répondre aujourd'hui à toutes les questions qu'on nous adresse depuis quelque temps relativement aux prix des tournures, jupons et corsets de la maison DE PLUMENT. A partir de ce jour, du reste, lorsque nous aurons à annoncer un nouveau modèle de cette maison, nous en donnerons en même temps le prix. De cette façon, on n'aura plus qu'à envoyer un mandat sur la poste, de la valeur de l'objet demandé, à M. de Plument (rue Vivienne, 33) qui fera l'expédition *franco* pour toutes les villes de France où il existe une station de chemin de fer. Ceci est une faveur spéciale accordée à nos abonnées.

Le corset *Sultane*, en beau coutil anglais, tout garni de valenciennes dans le haut et de peluche dans le bas, avec nœuds de ruban et lacet de soie: 30 francs.

Le corset *Cage* tout à jour, si recherché des femmes qui souffrent de la chaleur, si précieux par conséquent pour les soirées et la saison d'été: 15 fr.

Le corset *Elise* en très beau coutil anglais, à gorge contournée par plusieurs rangs serrés de gros cordons qui lui donnent beaucoup de soutien et de grâce: 25 fr.

La *jupe Louis XV*, qui imprime une si grande élégance à la robe et semble créée pour favoriser le développement du pli Bulgare: 15 fr. en blanc, 25 fr. en rouge.

La *jupe Ninon*, à tournure étroite, pour toilette de dîner: 20 fr. en blanc, 25 fr. en rouge.

La *jupe Royale*, indispensable pour les robes à traîne: 25 fr. en blanc, 35 fr. en rouge.

La *jupe Henri IV*, nouveau modèle, extrêmement étroite du haut où elle est presque plate, et qui convient particulièrement aux costumes de ville: 15 fr. en blanc, 18 fr. en rouge.

Les deux nouvelles tournures que nous avons nommées dernièrement: *Ninon* et *Ninette*, très petites et étroites, convenant aux femmes qui veulent simplement soutenir le milieu de leurs jupons: 6 fr. en blanc, 8 fr. en rouge.

Enfin, la *jupe Princesse articulée*, dont nous avons plusieurs fois analysé les mérites: 25 fr. en blanc, 30 fr. en rouge.

— On sait généralement à quoi s'en tenir sur les principales questions de mode, mais non sur les mille fantaisies qui peuvent surgir au début de la saison.

Aussi y a-t-il avantage pour les personnes éloignées de Paris à se mettre en relations avec l'honorable maison de commission LASSALLE et Cie, qui leur adressera *franco* son catalogue des nouveautés pour le printemps et l'été. Elles y trouveront tous les renseignements sur les modes adoptées par les femmes élégantes et distiguées, en tissus, confections, garnitures, chapeaux, lingerie, en un mot sur tous les objets de toilette.

La maison Lassalle confectionne les toilettes à des prix beaucoup moins élevés que les grandes couturières; elle envoie des devis lorsqu'on lui indique le chiffre qu'on veut dépenser; elle expédie des échantillons de toutes les étoffes, et se charge également de toutes les acquisitions, quel qu'en soit le chiffre.

On comprendra qu'il n'est pas de meilleur intermédiaire, lorsque nous aurons ajouté que sa loyauté et son goût sont au-dessus de tout éloge. S'adresser directement pour plus amples détails à MM. Lassalle et Cie (rue Louis-le-Grand, 25).

SPÉCIALITÉS

Peu de poudres offrent les garanties hygiéniques de la *Veloutine Viard*: à base essentiellement végétale, sans bismuth et traitée à la glycérine, dont les propriétés adoucissantes sont reconnues, elle peut être considérée comme un produit de premier ordre, surtout si l'on prend en considération les qualités non moins précieuses, qui la font tant rechercher des femmes du monde.

La *Veloutine Viard*, en effet, donne au teint cet éclat enchanteur et ce velouté charmant qui sont la plus juste expression de la beauté et de la jeunesse. Adhérente, impalpable, invisible, elle ne sèche nullement la peau comme la plupart des produits du même genre: aussi ne craint-on pas de l'employer journellement.

Nous ajouterons que la *Veloutine Viard* a motivé les félicitations des hygiénistes les plus distingués, d'après les rapports très consciencieux dont elle a été l'objet.

Femmes de la haute société, femmes du monde artistique, toutes à l'envi contribuent chaque jour au succès prodigieux de cette poudre merveilleuse, qu'on trouve chez M. VIARD (Place du Palais-Royal, 2).

Pour recevoir *franco* la *Veloutine Viard*, il suffit d'adresser le montant de l'acquisition en timbres-poste à la maison même, à l'adresse ci-dessus, en spécifiant la grandeur de la boîte et la nuance de la poudre qu'on désire: blanche, rosée, Rachel. La demi-boîte: 3 fr. 50; la boîte: 6 fr.; la double-boîte: 10 fr.

— Rien de plus dangereux pour la peau que le soleil de mars; on ne s'en défie pas assez, et lorsqu'on y songe enfin, le mal est fait. Il n'est pas sans remède heureusement, puisque le *Lait antéphélique* de CANDÈS est à notre portée.

C'est, en effet, un sûr préservatif contre les influences pernicieuses de l'atmosphère. Les lotions réitérées de cet excellent cosmétique préservent du hâle, ou en détruisent les traces, et enlèvent tout ce qui peut altérer la beauté du derme.

Mais nous n'avons pas besoin de vanter longuement les mérites du *Lait antéphélique* de Candès: ils sont connus depuis longtemps déjà; parmi les jolies mondaines, il n'en n'est guère qui ne les apprécient à leur juste valeur et ne s'en servent journellement.

La meilleure manière d'employer ce lait virginal est de le couper de moitié d'eau; on s'en lave le visage, le cou, les bras, lorsque la toilette de propreté est terminée, puis on s'essuie légèrement.

L'adresse de M. Candès, à qui nous conseillons d'écrire directement, est toujours boulevard Saint-Denis, 26.

M. D'A.

L'histoire du théâtre, les anecdotes recueillies dans les coulisses les biographies d'artistes sont d'un attrait tout puissant pour le public.

Quand le journal apporte, au lendemain d'une représentation, le compte-rendu d'un ouvrage nouveau et raconte le prestige exercé par l'actrice en vogue, il est rare qu'on n'éprouve pas le désir de savoir quels furent les débuts de l'actrice aujourd'hui acclamée. Et ceux qui ont applaudi au succès de la comédienne, s'ils peuvent se procurer son portrait, sont heureux de le conserver.

S'inspirant de cette pensée, M. A. Saint-Léger a commencé, sous ce titre: *Nos actrices*, la publication d'une série d'intéressantes biographies, contenant chacune une photographie exécutée par Disdéri, et qui, réunies, formeront un joli album.

Les quatre premières livraisons en vente au prix de 50 centimes chez M. Ewig (rue Taitbout, 10) sont consacrées à Mlle Rousseil (rôle de l'*Idole*), Mlle Paola Marié (Clairette de *la Fille de Mme Angot*), Mme Adelina Patti, et Mlle Gabrielle Krauss (rôle de *la Juive* à l'Opéra).

Viendront ensuite Mmes Fargueil, Judic, Théo, Céline Montaland, Croizette, Sarah Bernhard, Legault, etc.

Ch. D.

L. ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Dieu merci, voici le Printemps ; son heure est venue, nous l'avons tous entendue sonner, et alors même que le ciel se montrerait encore inclément par instants, on ne s'en effarouchera pas trop, car le temps des rigueurs est passé. L'hiver est bien fini, à nous les beaux jours !... Le carême aussi a pris fin, et avec lui ses austérités à plusieurs degrés, que personne ne regrette ; encore est-il vrai que, pour parler franchement, plus d'un de nos pénitents aurait pu dire comme Erasme : « J'ai l'âme catholique, mais mon estomac est luthérien ! »

Pâques, dont nous entendons déjà le gai carillon, amène avec lui tout une suite de plaisirs : cadeaux variés et œufs à surprise (qui ne surprennent plus personne), vacances pour les pensionnaires de toutes catégories, réceptions, fêtes de famille, voyages et villégiature. On profite, en effet, de la présence des enfants pour les emmener au loin, les changer d'air. A moins qu'ils ne demandent, comme un jeune garçon de nos amis, à « goûter les douceurs de la vie parisienne ! »

Pour la province, les vacances de Pâques servent de prétexte à un voyage à Paris. Les théâtres et les magasins en tirent un grand avantage et ne désemplissent pas : aussi se mettent-ils en grands frais. L'Opéra sera, cette année, un puissant attrait de plus et un motif suffisant, à lui seul, pour qu'on fasse le voyage.

Depuis le 15 mars, toutes les maisons de nouveautés ont annoncé l'exposition des étoffes nouvelles ; nous en avons visité, pour notre compte, un certain nombre et nous en avons tiré cette conclusion que jamais, en aucun temps, on n'en a vu une plus grande variété. Les villes de Lyon, Rouen, Roubaix, etc., se sont vraiment distinguées cette année, non-seulement par le bon goût, la parfaite fabrication et l'heureuse disposition de leurs tissus façonnés, mais aussi par la fraîcheur et la délicatesse des nuances. Nous pouvons ajouter qu'il y a une baisse sensible dans les prix et que certains tissus sont d'un bon marché surprenant. Que dire, par exemple, d'une délicieuse cotonnade à 25 cent., teint garanti, car nous-même l'avons expérimenté en la faisant laver !

La faveur paraît se porter encore sur les genres *limousine* et *madras*, pour les étoffes de soie, de laine, de fil ou de coton, avec la « consonnance » en uni pour former des camaïeux.

P. N° 254. — Chapeau *Théo*.
Modèle de Mmes Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

On fait, en ce genre, des costumes d'une grande originalité. Un entre autres : Jupe à traîne en taffetas uni, couleur prune de Monsieur, montée à pli Bulgare. Le milieu de celui-ci est garni d'une cascade de nœuds en madras de laine extrêmement fine, à fond prune avec carreaux jaunes à filets noirs et blancs. Tunique princesse en madras, lacée derrière où le milieu du dos forme une basque-postillon ; le devant constitue un long tablier drapé, fixé derrière contre les trois premiers nœuds. Une frange nouée, de couleurs assorties, entoure le bas. Manches en taffetas coulissé très finement, terminées en cornet, avec une draperie en madras nouée sur le dessus. Le costume se complète d'un vêtement additionnel en madras, qui affecte le genre paletot demi-ajusté, court derrière, long devant, et sans manches ; il est ouvert en châle et porte un col rabattu fermé devant sous un chou de taffetas prune. A partir de là, les bords du vêtement forment un écart, découvrant ainsi le devant de la tunique. Un double liséré de taffetas prune orne tous les bords. Des poches lisérées de même garnissent le haut du vêtement et le côté de la tunique, avec des choux assortis.

Un détail à noter, qui a son importance, c'est que la poche est tenue en grande considération par la mode actuelle ; elle est devenue un des accessoires élégants de nos toilettes les plus habillées. On en fait de charmants modèles : aumonières moyen-âge, poches « à la bonne femme », etc. Les unes sont coulissées à plu-

sieurs rangs de cordons, puis garnies de nœuds ; les autres sont rayées de jais, couvertes de broderie ou entourées de ruches de dentelle.

Nous avons parlé dernièrement de nouveaux petits châles en cachemire très fin, à rayures algériennes de teintes effacées, qui seront d'un usage fort agréable comme vêtement additionnel et portées en écharpe. On nous a, ces jours passés, montré une façon nouvelle et fort originale de les employer ; elle consiste à s'en servir pour former un costume : la moitié d'un châle plié en pointe forme le tablier noué derrière ; avec l'autre moitié, on fait la cuirasse en disposant les rayures de la même façon qu'au tablier ; les manches du corsage sont en faille semblable au jupon, cela va sans dire. Ajoutez un châle exactement pareil, posé en écharpe, et vous aurez la plus ravissante toilette qu'on puisse désirer, d'un goût tout particulier et de bonne compagnie. Ces châles indiens ont de longues et belles franges nouées, assorties aux couleurs, et qui naturellement restent disposées au bas du tablier.

Cette manière de draper un châle en tunique nous paraît si ingénieuse, et d'un usage si réellement pratique, que nous n'hésitons pas à penser qu'elle peut être appliquée largement dans plusieurs acceptions. Les châles de barège uni rempliront, ce nous semble, le même office ; le résultat sera peut-être moins élégant, mais par cela même conviendra à plus de personnes.

Nous ne pouvons encore porter un jugement définitif sur les confections nouvelles, vêtements supplémentaires de demi-saison. On parle beaucoup de mantilles, d'écharpes, de mantelets, dolmans, paletots, etc.; on nous en a même montré un certain nombre, mais rien, jusqu'à présent, ne nous a paru tout à fait digne d'être signalé. Un seul modèle nous plaît absolument ; sa forme remonte à la saison dernière, son aspect est sobre et sérieux. C'est le genre « tailleur », disent les couturières, voulant désigner par là un travail très achevé, net, aux coutures applaties par le fer. — La coupe de ce vêtement consiste en un dos cintré et demi-ajusté, sans pinces devant, par conséquent vague. Ouvert en châle dans le haut, il porte un col rabattu, avec nœud ou chou de ruban, qui va en s'écartant de façon à découvrir le bas du corsage de la robe.

Ce joli modèle, d'un goût très parisien, est principalement exécuté en drap gris, avec un passepoil en faille noire et boutons de fantaisie.

Mary D'AUBERVILLE.

DÉTAILS DE MODES

1. Chapeau *Montagnard*, en paille gris clair. Passe relevée d'un côté fond bombé et rond. Garniture de ruban bleu électrique formant un groupe de coques avec une rose au milieu, et qui sert de point de départ à une plume amazone grise comme la paille.

1. Chapeau *Montagnard*.

2. Bonnet du matin en nansouk. Large fond uni formant traîne de bavolet ornée de broderie anglaise. Une bande en broderie semblable, légèrement plissée, forme le bord du bonnet. Un ruban violet de deux tons, placé autour du fond, constitue ensuite un large nœud catacois à boucles et pans flottants sur la traîne derrière.

2. Bonnet du matin.

3. Élégant bonnet de dame âgée, en tulle et dentelle. Fond large adapté à la passe, avec une jolie dentelle au bord de celle-ci. Un ruban en damas Renaissance recouvre la passe. Barbes en tulle et dentelle placées de chaque côté du bonnet : l'une de ces barbes est fixée par des nœuds de ruban et un coquillé de dentelle, l'autre par des fleurs et une dentelle.

4. Camisole en percale, à plastron carré dans le haut et garni de plis creux aplatis. Double col rabattu et à longues pointes. Large pli creux sur le dessus de la manche et volant plissé dans le bas.

3. Bonnet de dame âgée.

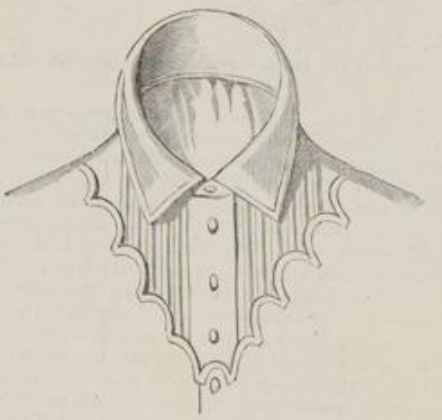
5. Camisole élégante, garnie dans le haut, devant et derrière, d'un coulissé formant plastron, qu'entoure une bande de broderie anglaise ; celle-ci

4. Camisole.

remonte ensuite, pied contre pied, sur le bord du milieu de la camisole, pour aller se perdre sous le col à coins brodés et rabattus. La manche est cerclée au milieu par un entre-deux en broderie anglaise ; le bas se termine par un poignet plat boutonné dessus et garni d'une bande de broderie anglaise assortie aux autres.

5. Camisole élégante.

6. Col *Paysan* en toile batiste, roulé sur lui-même et rabattu. Ce col, à corps de fichu, peut servir pour robe ouverte; il est, en effet, garni d'un



6. Col *Paysan*.

plastron fait de petits plis cousus, avec un large ourlet et trois boutons. Un feston à dents arrondies encadre ce plastron.

7. Col rabattu.

8. Col montant.

7 Col rabattu en toile plissée à plis « feuillets » cousus, adaptés à un poignet.

8. Col très-montant derrière, en toile batiste, à coins rabattus.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 251.

CHAPEAU *Théo*. — Un pouff en gaze noire ruchée et bouillonnée, avec de longues bouclettes de ruban tombant derrière, couvert d'épis noirs et garni de roses sur le sommet ainsi que sur le côté.

G. N° 504.

TOILETTE D'INTÉRIEUR HABILLÉE. — Robe en faille gris perle. — Jupe tout unie jusqu'au lé de derrière qui forme traine. Cette traine est en gaze-canevas noire à petites rayures, et forme trois bouillonnés en long, séparés par des cascades de faille noire. — Tablier indépendant, composé de biais de faille noire et de grosses ruches chicorée en dentelle. Les biais passent alternativement en dessus et en dessous des ruchés, et s'attachent par un point aux basques du corsage. Nœud de faille sous lequel se perdent les ruches de dentelle. — Corsage cuirasse avec biais noirs disposés autour du cou. Sur la manche, trois biais posés en long vont en diminuant vers la saignée. — Ruche de dentelle autour du cou.

G. N° 506.

TOILETTE DE RÉCEPTION, vue de dos. — 1. Robe de faille noire. — Jupon à traine, garni au milieu derrière d'une cascade de boucles en ruban de faille noire, autour de laquelle rayonnent des bandes coulissées. Ces bandes, entourées de lisérés, sont cousues au jupon ; elles partent toutes du milieu, à distances égales les unes des autres, et vont se terminer, sur les côtés et dans le bas, sous une bande coulissée qui entoure toute cette partie du jupon, avec un volant froncé formant la traine proprement dite. — Le dos du corsage cuirasse montre une basque toute fendillée, et la manche bouillonnée qui est cerclée par quatre bracelets en faille.

2. Même toilette, vue de face. — Le devant du jupon forme lui-même le tablier ; il est bouillonné en « vagues houleuses » et garni de magnifiques franges en soie et passementerie mélangées de jais à volonté. Ces franges sont placées en biais et l'une d'elles surmonte un volant monté à gros plis, qui termine le bas du jupon. Aumonière garnie de franges sur le côté dans le haut. — Corsage cuirasse fermé devant, d'une façon fort originale, par des pattes entre-croisées qui font partie du corsage et sont coupées aux bords mêmes. — Lingerie soignée en dentelle blanche.

Description de la gravure coloriée n° 1211.

TOILETTE DE THÉATRE. — 1. Robe de taffetas mauve et gris perle. — Jupe à traine, en taffetas mauve, terminée par une ruche gris perle. Le milieu des devants est garni d'un groupe de volants échiquetés, de bouillons et de ruches en taffetas gris, formant le rond et comme le bas d'un tablier ; cet assemblage est réuni derrière sous deux longs pans échiquetés, noués négligemment, et qui retombent sur la traine. — Seconde jupe en taffetas gris, garnie d'un double volant échiqueté, posé bord à bord et froncé au milieu, où il est fixé sous un biais ; une dentelle blanche de Bruges termine le bord. Cette seconde jupe forme un tablier très court dans le haut, drapé et serré derrière, puis retombe de ce côté tout naturellement. — Corsage en taffetas mauve, à longues pointes arrondies devant, avec petites basques sur les hanches et deux pointes derrière. Les bords inférieurs sont ornés d'une double dentelle posée pied contre pied, avec un biais de taffetas gris dessus. Même ornement autour de l'ouverture en châle du corsage, et bouquet d'œillets variés pour la fermer. Manches en taffetas gris, garnies dans le bas d'un double plissé formant deux cornets, séparés par un biais. — Bouquet d'œillets dans les cheveux.

2. Robe de sicilienne noire. — Jupe unie et à longue traine, doublée dans le bas d'une haute bande de faille jaune souci, dont on aperçoit les ondulations produites par le mouvement de la jupe. — Corsage à basques carrées et unies, ouvert en châle, avec ruche montante en pareil et belle guipure blanche formant collerette, réunies au bas sous un nœud en faille souci. Manches duchesse plates jusqu'au coude, où elles sont ornées de trois volants de dentelle blanche assortie à la collerette ; des nœuds pareils au précédent sont placés sur le dessus. — Plume blanche posée en panache dans la coiffure avec des coques de faille souci.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 28.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE MARIÉE. — Robe princesse, en pékin de soie à rayures satinées pour le devant du corsage et le tablier, en sicilienne pour le reste (c'est-à-dire les côtés, manches, dos et traine). — Un biais en satin entoure le bord de la sicilienne et tout le bas, en même temps qu'une jolie dentelle, en application de Bruxelles, qui augmente de hauteur pour la traine ; cette garniture recouvre et dissimule la couture qui réunit le pékin de soie à la sicilienne, ce qui fait croire à une double robe. Les manches, en sicilienne, sont ornées d'un double cornet ouvert en haut et séparé au milieu par un ruban de satin formant un nœud. — Collerette et sous-manches en dentelle assortie. — Bouquet de fleurs d'oranger sur le côté de la poitrine. — Couronne-diadème de fleurs d'oranger et boutons. — Voile en tulle de Bruxelles, non plus posé à la Juive, mais fixé sous les fleurs.

THÉORIE DU SOUPER

Une des parties les plus importantes de toute fête bien comprise, et cependant l'une généralement des moins réussies, est le souper. Dans l'un des bals costumés à sensation de ce mois-ci, le souper a été le revers, de l'avis général, d'une des plus brillantes nuits mondaines de l'hiver : le filet était trop cuit, le poisson pas assez et les sandwiches étaient desséchés. Il est pourtant assez facile pour un amphitryon de se tirer de ce point de sa réception : la question du souper se résout par des règles fixes dont on n'a qu'à ne se point départir.

Le souper peut affecter deux formes : ou bien il est dressé froid sur une table autour de laquelle aucun convive ne s'assied, et constitue alors ce qu'on appelle un *buffet*, ou bien il est servi assis et contient des pièces chaudes et froides. En Russie et dans quelques maisons de France et d'Angleterre, indépendamment du grand buffet, on dresse de petites tables destinées aux dames et aux personnages les plus marquants. Peu d'hommes y participent, et les convives qui s'y asseyent, sont toujours en nombre restreint ; un service chaud, en outre des pièces froides, est présenté aux personnes assises à ces petites tables : il se compose d'un potage, d'un relevé, d'une entrée, d'un rôti et d'un légume.

C'est là une méthode excellente et dont la pratique ne saurait trop se propager.

L'exiguité des appartements amène les maîtres de maison à se contenter le plus souvent d'offrir un buffet à leurs invités. La table est droite ou en fer à cheval, toujours rapprochée du mur du fond afin de laisser plus d'espace aux convives et de rendre le service indépendant. Un buffet doit toujours être garni de grosses pièces ornementales exécutées en pastillage ou en *stéatoplastique* — graisse d'ornement. Le nombre nécessaire de ces pièces ne peut pas être déterminé ; ce qu'on peut dire, c'est qu'elles doivent être d'autant plus abondantes que la table se trouve dépourvue et dégarnie de ses ornements obligés, c'est-à-dire de candélabres et autres pièces d'argenterie ou de corbeilles de fleurs et de fruits naturels.

Les pièces d'argenterie, les fruits, les fleurs, jouent un rôle important sur la table d'un buffet, de bal surtout les fleurs riantes et parfumées et groupées avec art.

Quel que soit le nombre des convives, la première condition d'un souper dressé sur buffet, c'est d'être abondant en toutes choses et varié dans sa composition. En dehors des pièces ornementales, les mets doivent être dressés avec élégance, mais aussi avec simplicité ; il faut que les convives, obligés qu'ils sont de se servir eux-mêmes, ne rencontrent aucun obstacle qui les gêne ou les intimide. Les parties mangeables d'une pièce ornée doivent toujours être visiblement distinctes, de façon à ne provoquer aucune méprise.

Les mets pouvant être introduits dans un souper de bal sont nombreux ; il convient cependant de n'admettre que les plus distingués, ceux qui, par leur nature et leurs qualités, se prêtent le mieux à être mangés froids. Les poissons, les viandes de boucherie, la volaille et le gibier sont admis, mais dans de certaines limites ; les légumes ne doivent venir qu'à titre de garniture. Les truffes sont de rigueur.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Les truffes et le vin de Champagne constituent bien ce luxe recherché qui captive et entraîne. Il ne faut pas lenégliger.

Les pièces de pâtisserie, les petits-fours, les confiseries doivent figurer, est-il besoin de le dire, dans un buffet de bal. Dans quelques maisons, ce buffet est seulement un buffet de rafraîchissement, venant comme accessoire d'un souper assis.

Le souper assis, par petites tables, forme la combinaison la plus heureuse, celle qui permet de faire tenir le plus de monde dans l'espace le plus restreint. — En pareil cas, je conseillerai aux maîtresses de maison l'emploi d'un rafinement, hospitalier au-delà de toutes les Ecosses et de toutes les grâces possibles: c'est de distribuer aux personnes de haute considération reçues dans leur salon, à leurs amies, des cartes de présidence de tables. Les titulaires de ces cartes privilégiées reçoivent, par cette délégation, la faculté de traiter, pour ainsi dire, comme si elles étaient chez elles. A leur invitation, leurs amis se groupent à table, et cela fait autant de petites attablées particulières dans la salle à manger générale. Le souper gagne en entrain et en belle humeur à la réunion de convives ainsi choisis, et je recommande le procédé à toutes les maîtresses de maison soucieuses de l'agrément de leurs hôtes devant la fourchette.

BACHAUMONT.

AIMÉE DESCLÉE

Rares sont les artistes qui laissent après eux un souvenir durable, et l'on peut même compter comme des exceptions ceux dont la gloire ne s'est pas éteinte avec eux.

Parmi les comédiennes de notre époque, Aimée Desclée avait su se faire une place à part; elle avait légitimement conquis l'estime et l'admiration du public : aussi l'inauguration du monument élevé à sa mémoire avait-elle attiré, la semaine dernière, — un an après sa mort, — une affluence nombreuse à l'église Saint-Laurent, puis au cimetière du Père-Lachaise. Là se trouvaient, entourés d'une foule d'auteurs et d'artistes, le directeur du Gymnase, M. Montigny, MM. Alexandre Dumas, Henri Meilhac, Ludovic Halévy, et M. Henri Mirault, ami et exécuteur testamentaire de la défunte, qui a prononcé sur sa tombe un discours ému.

Après lui, M. Landrol a lu une pièce de vers de M. Charles Joliet, qu'on nous saura certainement gré de reproduire:

Quand elle apparaissait, blanche sur le théâtre,
Comme un enfant nerveux que sa mère idolâtre,
Si pâle sous son fard,
Et quelque chose au front comme un coup de folie,
Les femmes murmuraient: « Elle n'est pas jolie,
« Quel étrange regard! »

On eût dit, à la voir, une âme en peine errante,
Flottant dans la vapeur d'une atmosphère ardente,
Un fantôme égaré
Qui traverse la vie, et, la tête baissée,
Semble poursuivre encore au fond de sa pensée
Quelque rêve ignoré.

On aimait cet enfant délicat et fébrile
D'autant plus adoré qu'il était plus fragile,
Triste fleur sans soleil!
Et, comme un rayon d'or qui voltige et se joue,
La fièvre colorait la pâleur de sa joue
De son reflet merveil.

Sœur de la Malibran, c'était *Frou-Frou*, *Diane*,
Le titre importait peu, duchesse ou courtisane,
La charmeuse d'amour,
Juliette ou Ninon, Elmire ou Célimène,
Vestale, vierge folle, amazone, sirène
Qui n'a chanté qu'un jour!

Parfois son œil noyé, si doux et si limpide,
S'allumait fulgurant comme un éclair livide
Sur le fond du ciel noir;
Et, dans un pli caché de sa lèvre hautaine,
Elle laissait percer la fierté souveraine
D'un orgueilleux pouvoir.

Alors elle éclatait dans sa fureur divine,
On voyait palpiter et frémir sa narine
Sous un souffle mortel;
Car ces cris surhumains qui sortaient de sa bouche
Consumaient tous les jours la prêtresse farouche,
Debout sur son autel.

Dans les glaces du Nord, au soleil d'Italie,
Elle traînait déjà cette mélancolie
Qui minait son beau corps;
La mort qui la suivait du doigt lui fit un signe,
Et Paris écouta le dernier chant du cygne
Aux célestes accords.

On reverra peut-être une autre comédienne.
O rivale, ta voix ne sera pas la sienne,
Et si je dis tout bas,
En voyant cette étoile à sa place acclamée:
« Plus belle au firmament de l'art brillait Aimée! »
On ne comprendra pas.

Bronze ou marbre, œuvres d'art à périr condamnées,
Le temps à vous user mettra bien des années;
Pour éteindre un flambeau,
Il sait qu'il ne lui faut qu'un seul battement d'ailes.
Son œuvre est accomplie. Et que reste-t-il d'elle?
— Son nom sur un tombeau!

Ainsi que les parfums, les accords et la flamme,
Puisque tout doit mourir, l'artiste avec la femme,
Sans qu'il en reste rien,
Rien, pas même un écho de ses deux lèvres closes:
Poëte, faisons-lui donc un linceul de roses,
Au rhythme éolien.

Son âme noble, esclave à son corps asservie,
Disait vaincue: « O mort, pâle sœur de la vie,
Dont l'œil vide est sans pleurs,
Délivre-moi, je souffre! » Et maintenant, ô terre,
Elle a si peu pesé sur toi, sois-lui légère
Et couvre-la de fleurs!

Ces vers ont surtout un mérite qui nous dispense d'y rien ajouter : c'est de traduire fidèlement l'impression de ceux qui les ont entendus et de rester, pour ainsi dire, l'écho des sentiments de tous.

Robert HYENNE.

Nous commencerons dans notre prochain numéro la publication d'une intéressante nouvelle de M. Charles Deslys, intitulée : *La Générale*. Nos lecteurs retrouveront dans ce récit toutes les qualités qui distinguent notre sympathique collaborateur, son style aimable et facile, sa spirituelle bonhomie, son émotion communicative.

Il en sera de cette nouvelle comme du dernier volume du même écrivain, — *La Maison du Bon Dieu*, — que vient de publier l'éditeur Sartorius. Ce roman, avec la nouvelle qui le suit et qui est intitulée: *Le Pardon*, est certainement un des ouvrages les plus attrayants et les mieux réussis de l'auteur : il ne peut donc manquer de retrouver, sous la forme du livre, le succès qu'il a déjà obtenu lorsque nous avons eu la bonne fortune de pouvoir l'offrir à nos lecteurs. Nous les engageons, du reste, à en faire l'épreuve en le relisant.

R. H.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 50c. — DESCRIPTION, PAGE 148.

TOILETTE DE RÉCEPTION

Modèle de Mme Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 504. — DESCRIPTION, PAGE 148.

TOILETTE D'INTÉRIEUR HABILLÉE

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'ÉPREUVE DU FER CHAUD

(NOUVELLE. — FIN.)

Le duc de Normandie se tourna vers ses barons et les interrogea du regard. Mais pas un de ces orgueilleux gentilshommes ne répondit à cette muette invitation.

— Je vois que personne ne relèverait ton gage, reprit Guillaume en s'adressant au bourgeois. Le combat est impossible. Mais e connais un autre moyen de découvrir la vérité. On l'emploie fréquemment dans mon royaume d'Angleterre lorsqu'il se présente une cause mystérieuse. Je veux parler de l'épreuve par le feu ou par le fer chaud. Là, comme dans le duel, Dieu intervient pour éclairer la justice. Cet usage a été depuis longtemps abandonné dans mon duché de Normandie, mais ma volonté peut l'y faire revivre.

A ces mots, Guillaume ordonna au sergent d'épée de faire relever la femme du paysan.

— Femme, dit-il d'une voix sévère à Ulburga, affirmes-tu toujours que ce jeune homme est ton fils?

— Oui, seigneur, répondit Ulburga.

— Te sens-tu le courage, pour appuyer ton dire, de subir l'épreuve du fer chaud?

— Toutes les épreuves qu'il vous plaira, seigneur.

— Ecoute encore. Si ta main sort *pure* de l'épreuve, ton innocence sera proclamée et ton fils te sera rendu. Mais si ta main est jugée *impure*, si elle est profondément brûlée par le fer rouge, tu seras déclarée parjure et tu mourras.

— Je n'ai dit que la vérité, s'écria Ulburga. Ainsi m'aident Dieu et les saints!

A cet instant, la reine Mathilde se pencha vers Guillaume et lui parla à voix basse.

Quand elle eut fini de parler au roi, Guillaume prit l'avis de l'archevêque de Rouen et de Roger de Beaumont. Puis il prononça le jugement suivant :

« Nous, Guillaume, roi d'Angleterre et duc de Normandie, ordonnons qu'Ulburga subira l'épreuve du fer chaud au prieuré de Saint-Vigor, près Bayeux, en présence de Romuald, l'un de nos chapelains ici présent, assisté de Guillaume, archidiacre, de Gosselin, archidiacre, de Robert-de-l'Isle et d'Albereda, son épouse, d'Ebremar, habitant de Bayeux, et des autres personnages les plus notables de la ville. »

Alors le duc Guillaume se leva et descendit, avec la reine, les degrés du tribunal. Ils furent suivis par les barons et les dames d'honneur.

Au moment où sire Ranulphe allait sortir de la salle d'armes, un prêtre se détacha du cortège et vint à la rencontre de l'attourné. Sire Ranulphe reconnut Romuald, le chapelain de Guillaume.

Après avoir fait allusion au mariage projeté avec son neveu, le prêtre parla du procès des paysans.

— L'affaire va à merveille, dit-il à l'attourné. Seulement la question de droit m'embarrasse. Il me semble que, dans le cas où la substitution d'enfant serait prouvée, les biens d'Etienne devraient retourner à Lambard, son beau-frère.

— Soyez sans crainte sur ce point, dit l'attourné d'un air fin. Ce qui m'embarrasse beaucoup plus, c'est le succès de l'*ordalie*, car rien ne me prouve que la réclamation d'Ulburga soit juste. L'épreuve du fer chaud pourrait bien lui donner tort.

— Ayez plus de confiance que cela dans l'intervention divine, répondit Romuald d'un air grave. Tout se passera dans l'ordre. N'est-ce pas moi qui présiderai l'épreuve?

IV

Quelques jours après le jugement, Romuald se rendit à Bayeux. A peine arrivé dans cette ville, il se fit amener, au prieuré de Saint-Vigor, la femme du paysan.

Le prieuré occupait alors un bien plus grand espace que les constructions plus modernes qui se sont élevées depuis sur ses ruines. Entouré de murs crénelés, et protégé par un donjon, il avait plutôt l'aspect d'une forteresse que d'un monastère.

Quand elle entendit refermer derrière elle la lourde porte de chêne, quand elle passa sous les voûtes obscures du cloître, Ulburga éprouva un serrement de cœur. Il lui sembla qu'on l'avait jetée toute vivante dans un sépulcre. Le moine qui l'accompagnait n'était pas fait pour la rassurer. Son air sombre, sa barbe noire et touffue, le trousseau de clefs qu'il secouait en marchant, tout en lui respirait le geôlier.

Cependant la pauvre femme retrouva quelque assurance lorsqu'on l'eut introduite dans le cabinet de travail de Romuald. Celui-là n'avait point la mine farouche. Son menton était soigneusement rasé, sa bouche savait sourire, et ses yeux, pleins de feu, indiquaient plus de ruse que de méchanceté.

En voyant entrer Ulburga, le chapelain de Guillaume se composa le visage, et sa physionomie devint presque sévère.

— C'est moi, lui dit-il, que le duc Guillaume a bien voulu charger de présider à l'épreuve que vous devez subir dans l'église du prieuré.

La femme du paysan frissonna. Elle eut peur; elle ressentit quelque chose de semblable à l'impression de terreur qui fait trembler le patient à l'approche du bourreau.

— Ah! mon père, dit-elle, en tombant à genoux devant le prêtre, ayez pitié de moi!... Ma vie est entre vos mains!

— Non, interrompit sentencieusement l'abbé, mais entre les mains de Dieu... Malheur à vous, si vous l'invoquez en vain! Vous ne sortirez de ce pieux asile que pour monter sur le bûcher... Réfléchissez donc. Il en est temps encore. Si l'enfant que vous avez réclamé n'est pas à vous, si vous avez méchamment accusé sire Lambard, hâtez-vous de faire l'aveu de votre faute, et vous ne subirez que la peine des calomniateurs.

— Cet enfant est mon fils, reprit Ulburga. Je n'ai dit que la vérité.

— Ainsi, vous êtes toujours décidée à tenter l'épreuve du fer chaud?

— Plus que jamais.

— C'est bien. Je vais vous faire conduire dans l'oratoire qu'on vous a préparé. Trois jours de jeûne et de prières ne seront pas de trop pour appeler sur vous les bénédictions du ciel.

— Quoi! mon père, s'écria Ulburga, dans un pareil moment vous allez me séparer de la seule personne que j'aime! Vous ne me laisserez pas retourner auprès de mon mari, de mon pauvre Jean! Il me croira morte!

— Je n'y peux rien. La règle est formelle. Il faut que, pendant les trois jours qui précèdent l'épreuve, le patient soit soumis à la réclusion la plus sévère. S'il n'était surveillé, il serait à craindre qu'au lieu d'implorer la protection du ciel, il ne demandât un appui à l'ange des ténèbres. L'église n'a eu que trop souvent à combattre les maléfices et les embûches du démon.

— Ah! mon père, je ne suis qu'une pauvre ignorante...

— Assez! dit Romuald d'un ton sec. Vous êtes toujours décidée à subir l'épreuve?

— Toujours.

— Bien.

Romuald appela; le moine qui avait amené Ulburga ouvrit la porte.

— Conduisez cette femme dans l'oratoire qu'on lui a préparé, dit le chapelain de Guillaume.

Et, sans ajouter un mot, il continua la lecture qu'il avait interrompue à l'arrivée d'Ulburga.

Trois jours après cette entrevue, les personnes désignées par le duc pour être témoins de l'épreuve, et la foule des curieux,

accourus de tous les côtés pour assister à cette étrange cérémonie, remplissaient l'église du prieuré.

Comme aux plus grandes fêtes de l'année, tous les moines de la communauté occupaient les stalles du chœur.

Au milieu de l'église, entre la nef et le chœur, un grand espace restait vide. Là étaient le réchaud rempli de charbon et le prie-dieu sur lequel devait s'agenouiller le patient. Les témoins étaient assis, le dos tourné à la muraille, de manière à ne rien perdre de toutes les circonstances de l'épreuve.

Tout à coup, au milieu de ce silence lugubre d'une foule qui attend une exécution, les cloches du prieuré sonnèrent. Tandis que Romuald, revêtu de ses habits sacerdotaux, arrivait au pied de l'autel, Ulburga paraissait à l'entrée de l'église; elle était pâle, mais elle traversa la nef d'un pas ferme. Elle regardait fixement devant elle, comme si elle eût craint de manquer de résolution en découvrant dans l'assistance le seul être qui ne fût venu là que pour souffrir. Quand on lui eut indiqué sa place, elle tomba à genoux sur le prie-dieu et, la tête dans les mains, elle pria avec tant de ferveur qu'elle ne vit plus rien de ce qui se passait autour d'elle.

La cérémonie était cependant commencée. Romuald venait de s'approcher du réchaud. Il bénit le charbon; puis il y mit le feu avec un cierge.

Il y eut un moment d'émotion dans la foule. Ulburga ne tressaillit pas; elle continuait de prier. Mais, à cet instant, tous les moines à la fois entonnèrent de leurs voix puissantes l'hymne des trois enfants dans la fournaise; c'était un chant large et puissant. Il s'échappait de mâles poitrines et redescendait des voûtes en harmonie plaintive; ce fut saisissant. Ulburga releva la tête comme pour regarder le ciel; elle aperçut la flamme bleue du brasier qui s'allumait. Sans Romuald, qui la rassura à voix basse, elle aurait poussé un cri.

Alors le prêtre lui présenta l'eau bénite et lui en fit boire. Il lui donna aussi à baiser le livre de l'évangile et fit sur elle le signe de la croix.

Le chapelain de Guillaume répéta le même cérémonial auprès de chacun des témoins; puis il prit la barre de fer et l'enfonça dans le brasier.

La messe commença. Pendant le sacrifice, les moines et les fidèles chantèrent des antiennes et des psaumes.

Lorsque Romuald eut achevé de réciter l'oraison de la post-communion, il descendit les degrés de l'autel et revint auprès d'Ulburga.

Il lui ordonna de se lever et de marcher, de manière à mesurer neuf fois la longueur de ses pieds. C'était l'espace qu'elle devait parcourir en tenant le fer rouge à la main. Cette distance fut indiquée par deux traits noirs tracés sur les dalles.

Le brasier jetait sur cette partie de l'église des reflets sinistres.

Au milieu du silence général, on entendait de temps en temps des sanglots mal contenus: c'était le paysan qui pleurait dans l'ombre,

Ulburga était moins troublée que son vieux compagnon de misère. Elle savait qu'elle avait dit la vérité, et elle avait confiance dans la miséricorde de Dieu.

Après avoir béni le réchaud une dernière fois, le prêtre s'agenouilla sur la pierre, leva les mains au ciel et s'écria d'une voix émue:

— *Nous vous supplions et vous conjurons, maître très-clément, que l'innocent qui portera ce fer brûlant n'en reçoive aucune blessure par vous, sauveur et rédempteur du monde, qui devez venir juger les vivants et les morts.*

Ulburga fut ramenée auprès du brasier. C'était là le point de départ. Le prêtre fit présenter à la paysanne un vase en or rempli d'eau bénite.

— Plongez vos mains dans cette eau, dit Romuald; elle a la vertu de combattre les maléfices du démon. Personne, après cette épreuve, ne doutera de votre innocence sans s'exposer à douter de la puissance de Dieu.

Ulburga obéit sans hésiter. En plongeant les mains dans cette eau, elle était loin de penser que cette dernière formalité devait la sauver.

Une seule personne dans l'assemblée le comprit: c'était l'attourné Ranulphe dont l'œil observateur avait saisi la signification du sourire qui éclaira, à ce moment, la physionomie grave de Romuald.

Lorsque Ulburga eut trempé ses mains dans l'eau bénite, un diacre retira du feu le fer incandescent et le lui présenta.

La pauvre femme le saisit résolûment.

Ce fut dans la foule un vrai moment d'angoisse.

Le fer rouge crépita sous la pression de la main, et un nuage de vapeur blanche se fit jour à travers les doigts d'Ulburga... On la crut perdue. Et cependant elle ne poussa pas un cri et parcourut d'un pas rapide, mais ferme, la distance fixée. Arrivée au but, elle laissa tomber la barre de fer qui lança des étincelles en frappant la pierre.

On s'empressa autour d'Ulburga. En présence des témoins, le prêtre lui enferma la main dans un linge et scella l'enveloppe.

Quelques instants après, Ulburga était libre. Quand elle sortit des bras du vieux paysan, qui ne pouvait s'empêcher de pleurer, elle le consola d'un seul mot:

— L'enfant reviendra à la maison; lui dit-elle.

En effet, trois jours après l'épreuve, l'enveloppe qui entourait la main d'Ulburga fut solennellement enlevée en présence des témoins.

Il n'y avait pas de plaie. A peine découvrit-on une simple trace de brûlure. La main fut déclarée pure et l'innocence d'Ulburga proclamée.

Cette nouvelle, immédiatement répandue, fit beaucoup de bruit dans la ville de Bayeux. Bien des gens se réjouissaient de l'issue de l'épreuve, moins par sympathie pour les pauvres paysans, qui devaient en profiter, que par un secret sentiment d'envie contre le riche bourgeois dont la fortune allait subir une si rude atteinte.

L'attourné Ranulphe était ravi. Mais il n'attendait pas sans inquiétude l'arrêt que devait rendre le duc Guillaume, après la lecture du rapport que lui avait adressé son chapelain Romuald.

Le moins malheureux de tous était sans contredit celui-là même que l'opinion publique croyait le plus durement frappé. Le neveu de sire Lambard lui avait déclaré, dans un moment d'effusion, qu'il le considérerait toujours comme son père et que, s'il devait soutenir sa nouvelle famille, il ne se voyait obligé par aucune loi à la suivre et à lui donner son affection.

Quelque temps après, cet étrange procès eut son dénouement dans la maison de l'attourné Ranulphe, qui lut aux parties l'arrêt du duc Guillaume.

Le duc ordonnait que l'enfant serait remis à sa mère, en faveur de laquelle le *jugement de Dieu* s'était déclaré.

En entendant cela, Ulburga poussa un cri de joie et voulut se lever.

— Attendez, lui dit l'attourné d'un ton railleur et en l'obligeant à se rasseoir.

Et il continua la lecture de l'acte.

— Le duc Guillaume, ajouta-t-il en souriant, prononce à son profit personnel la confiscation des domaines d'Etienne, sur le fondement qu'ils ne peuvent point appartenir à un enfant qui ne les a recueillis que parce qu'Etienne l'avait cru son fils, tandis que le jugement de Dieu a fait reconnaître qu'il est d'une famille étrangère.

— Alors, que nous reste-t-il? s'écria Ulburga.

Le fils de la paysanne s'approcha d'Ulburga et, lui prenant les mains:

— Il vous reste, lui dit-il avec émotion, un fils qui connaît ses

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

devoirs. Je n'ai plus rien. J'apprendrai à travailler comme vous, et, comme vous êtes vieux, je gagnerai votre pain et celui de mon père.

Le jeune homme parlait avec conviction. On l'admirait. L'attourné Ranulphe seul riait en lui-même, en songeant qu'il avait joué tout le monde.

A ce moment, le riche bourgeois intervint.

— J'ai une proposition à vous faire, dit-il aux deux paysans. Je me suis habitué depuis longtemps à considérer votre fils comme le mien. Mon affection, mon dévouement, ma fortune, tout lui appartient. Qu'il ne soit rien changé au passé. Vous viendrez habiter avec nous, et ma famille sera seulement augmentée.

— Ah! dit le paysan, vous êtes bien bon, sire Lambard; mais je ne pourrai jamais m'habituer à la ville.

— Eh bien! reprit Ulburga, nous viendrons voir notre fils les jours de marché.

La chose fut convenue, et il n'est pas besoin d'ajouter qu'à partir de ce jour les deux paysans ne manquèrent plus de rien.

Peu de temps après, Ulburga, en revenant de la ville, rapporta une grande nouvelle à son mari.

— Le croirais-tu, lui dit-elle d'un ton indigné, ces biens d'Etienne, qui devaient appartenir à notre fils et que le duc de Normandie a confisqués à son profit, ces biens-là, il vient de les donner à la reine Mathilde, et la reine Mathilde en a disposé en faveur de Romuald; et l'attourné Ranulphe, qui avait dirigé toute l'affaire, a marié sa fille au neveu du chapelain de Guillaume! C'est donc pour enrichir ce monde-là que j'ai subi l'horrible épreuve du fer chaud! N'est-ce pas abominable! N'est-ce pas révoltant!

— Ne crie pas si haut, dit le vieux paysan qui ne manquait pas de bon sens, cela pourrait nous porter malheur. Les pauvres gens comme nous, vois-tu, c'est comme nos moutons, qui doivent se trouver trop heureux quand on ne fait que leur tondre la laine sur le dos.

Gaston Lavalley.

LE NID D'HIRONDELLES

(SIMPLE RÉCIT.)

I

Meuvy! Qui connaît ce petit coin ignoré, perdu au milieu de la France industrielle, vivante? Vraiment, il faut y être né, y avoir aimé, pour se permettre d'en parler.

Pourtant, ne vous en déplaise, il y a à Meuvy, comme partout, du soleil et des arbres verts au printemps et même une rivière pendant toute l'année; seulement, l'été, après quinze jours sans pluie, on pourrait la dessécher avec une éponge. Les habitants ne veulent pas se distinguer autrement que par leur ressemblance avec tous ceux des autres pays du monde. Il y en a de laids, beaucoup; d'agréables, peu; de charmants... je n'ose donner mon avis.

Quand j'étais enfant, il y a de cela plus de vingt ans, je m'arrêtais souvent, avant d'entrer à l'école, devant la belle maison de M. Blériot. Là, pendant un quart d'heure, quelquefois plus longtemps, debout ou assis sur une grosse pierre blanche, je prenais un plaisir infini à voir les hirondelles occupées à construire leurs petites maisons de terre contre un chevron, tout en haut, sous la gouttière, ou dans les angles supérieurs des lucarnes des greniers. Je les voyais descendre dans la rue, emplir de terre humide leurs petits gosiers et revenir bien vite à leur maçonnerie. On est très serviable dans ce petit monde des oiseaux, et bien souvent les hirondelles qui avaient achevé leur maisonnette venaient donner un coup de bec au nid des voisins. J'ai vu aussi, plus d'une fois, des moineaux audacieux s'emparer d'une habitation à peine achevée. Alors, il y avait guerre. L'usurpateur avait beau battre des ailes, rouler ses yeux hardis et ouvrir son gros bec noir, les hirondelles parvenaient toujours à le chasser du domaine envahi.

Ces petits combats entre moineaux et hirondelles ne me servaient pas d'enseignement; j'étais encore trop peu civilisé pour pouvoir établir une comparaison entre les hommes et les oiseaux; mais je possédais déjà le sentiment de la justice, et quand je voyais les moineaux vaincus, forcés de battre en retraite, je trouvais que c'était bien.

Elle était vraiment belle, la maison de M. Blériot. Je ne dirai qu'un mot du jardin; il était très grand, planté de beaux arbres et entouré de murs. On entrait dans la maison par un superbe perron de pierre qui avait huit marches; au-dessus du rez-de-chaussée, il y avait un premier étage avec de grandes fenêtres, et plus haut des greniers avec des fenêtres aussi. Je trouvais cela magnifique.

M. Blériot passait pour être deux fois millionnaire; mais j'ai découvert plus tard que les gens de mon pays ne savent plus compter au-dessus de deux cent mille francs.

Dans tous les cas, ce n'était point la générosité de M. Blériot ni le bien qu'il faisait autour de lui qui pouvaient justifier le chiffre de sa fortune : c'était l'homme le plus dur, le plus insensible et le plus avare qu'il y eût au monde.

Bourgeois de fraîche date, sans parchemins, ni quartiers, il l'était tout comme un autre; et la preuve, c'est qu'il mettait des souliers, portait des habits de drap, et qu'aux jours de la moisson il se promenait dans les champs les mains derrière le dos.

Il avait eu un grand bonheur en entrant dans la vie : celui de naître d'un père ayant quatre frères tous résolus à mourir célibataires. Cinq hommes, dix bras avaient travaillé, s'étaient usés pour lui amasser une fortune et faire sortir un bourgeois d'une souche de paysans.

M. Blériot avait un fils unique; il était au lycée et promettait de faire un bachelier. M. Blériot attendait avec impatience ce grand jour où un diplôme de l'Université entourerait son nom d'un nouvel éclat.

Mme Blériot était une petite femme grosse et grasse, sentimentale sans raison, sans méchanceté, incapable de manifester la moindre volonté tout à fait insignifiante.

Elle s'accordait d'autant mieux avec son mari, que celui-ci ne lui adressait pas la parole deux fois dans une semaine. Elle se consolait de l'indifférence de son souverain en élevant des lapins, en faisant couver des dindons et des pintades.

II

Un jour, M. Blériot eut l'idée de faire blanchir la façade de sa maison, et, tout de suite, il fit venir les maçons.

— Vous jetterez bas tout cela, dit-il.

Il indiquait les nids d'hirondelles.

— Je finirai peut-être, ajouta-t-il, par me débarrasser de ces vilaines bêtes.

On était heureusement à la fin d'août; les dernières couvées avaient pris leur volée, les nids étaient déserts. Les hirondelles qui revenaient encore au nid le soir dormirent, comme le plus grand nombre, sur les branches du noyer voisin.

En sortant de l'école, le tantôt, je vis les badigeonneurs sur de longues échelles, et au bas de la muraille les débris de la villa des hirondelles. Le vent emportait les plumes et le duvet des nids et les dispersait au loin. De grosses larmes me vinrent aux yeux. Ces petites cabanes de terre étaient une de mes joies; on venait de me l'enlever... Mais dans l'air, volant très haut, je vis une multitude d'hirondelles; elles paraissaient si heureuses d'être toutes ensemble, que je me sentis consolé.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Toutefois, pendant plusieurs jours, je gardai un secret ressentiment contre M. Blériot.

L'année suivante, les hirondelles reparurent à la même époque. En ne retrouvant plus les nids, bâtis avec tant de soins et de peine les années précédentes sur la maison de M. Blériot, elles ne furent pas contentes, et je m'aperçus qu'elles en construisaient d'autres près des granges des chaumières plus hospitalières que la belle maison bourgeoise.

Cependant, un matin, sous le toit de M. Blériot, je vis deux hirondelles occupées à bâtir. Je les trouvai bien hardies, celles-là. Probablement, elles ne savaient rien. Peut-être venaient-elles à Meuvy pour la première fois. Enfin, elles étaient fort imprudentes, et j'aurais voulu pouvoir leur dire :

« Prenez garde, vous feriez mieux d'aller placer votre nid ailleurs. »

M. Blériot, qui avait pourtant de bons yeux, ne les vit point travailler ; c'est plus tard qu'il découvrit le nid, lorsque les petits se dénoncèrent en piaillant : tuit, tuit, tuit... Cela le mit dans une grande colère. Alors il alla sous son hangar et y prit une longue perche.

— Que vas-tu faire? lui demanda sa femme.

— Tu le verras tout à l'heure.

Mme Blériot avait deviné. Elle se mit à trembler, car elle croyait à l'influence des hirondelles dans la prospérité et l'influence des familles.

— Oh ! je t'en supplie, dit-elle, ne touche pas au nid d'hirondelles !

En ce moment, une bonne vieille femme du pays passait devant la maison.

— La dame a raison, monsieur Blériot, lui dit-elle, c'est une méchante chose que vous allez faire et vous ne tarderez pas à vous en repentir.

M. Blériot se tourna vers la femme et répliqua avec aigreur :

— Passe ton chemin, vieille folle, et fais-moi grâce de ton radotage et de tes sots discours.

— Monsieur Blériot, prenez garde, les hirondelles portent bonheur.

— Sornettes que tout cela, fit-il en ricanant, le nid va descendre.

— Mon ami, s'écria Mme Blériot, tu vas attirer le malheur sur nous !

Il haussa les épaules.

— Mais ils ne t'ont fait aucun mal, ces pauvres petits oiseaux qui chantent si gaiement.

— Je n'aime pas que l'oiseau chante, fit-il durement, cela m'empêche de dormir.

Et avec sa perche il donna un coup si violent dans le nid d'hirondelles, qu'il le brisa en morceaux et tua les cinq petits et aussi la mère, qui était en ce moment avec sa chère couvée.

En voyant les six cadavres au bas du perron, Mme Blériot poussa un cri de douleur et s'en alla pleurer dans un coin de la maison.

Lui se disait :

— J'ai bien fait, et s'il en revient d'autres, elles auront le sort de celles-ci.

III

Peu de temps après, Gustave Blériot, ayant subi ses examens, revenait chez son père. Il était bachelier ès-lettres.

M. Blériot se gonfla. A la façon dont il portait la tête, on devinait les bouffées d'orgueil qui montaient à son front.

— Voilà un fils qui me fait honneur, pensait-il ; il sera certainement quelque chose un jour, et on parlera des Blériot dans le département.

Il le voyait déjà conseiller général, préfet, député, ministre...

On était au mois d'août. Un soir, M. Blériot vint s'asseoir devant sa maison pour prendre le frais. En face de lui, sur une des branches du noyer, il aperçut une hirondelle qui le regardait tristement. Elle paraissait, en effet, bien malheureuse, la pauvre bête. Elle avait la tête baissée, les ailes pendantes, et son petit corps grelottait. Ses yeux noirs, fixés sur M. Blériot, brillaient comme des diamants. Ce n'était qu'un oiseau chétif et souffreteux; n'importe, M. Blériot tressaillit et éprouva un malaise subit. Son trouble augmenta encore quand il crut entendre une voix qui disait près de lui:

« Les hirondelles portent bonheur ! »

Le lendemain et tous les jours, pendant une semaine, il revit l'hirondelle grelottant à la même place. A toutes les heures, malgré lui, poussé par une force mystérieuse, il venait constater la présence de l'oiseau sur la branche de l'arbre. C'était pour lui un reproche sans cesse renouvelé, une souffrance de tous les instants, car cette pauvre hirondelle si désolée pleurait la mort de sa chère compagne et de ses petites hirondelles tuées par M. Blériot.

Bientôt il eut des insomnies et des cauchemars effrayants.

Des hirondelles, qui lui paraissaient plus grandes que des aigles, s'approchaient de lui et le frappaient à grands coups de leurs becs pointus. Puis, en volant autour de lui, elles poussaient des plaintes et des cris qui déchiraient ses oreilles. M. Blériot se réveillait en sursaut, couvert d'une sueur glacée. Les hirondelles monstrueuses disparaissaient, mais il en restait toujours une devant ses yeux, celle qui grelottait sur la branche du noyer.

A la fin, ne pouvant plus supporter tant de tourments, il pensa qu'il se délivrerait de ses horribles visions en tuant l'hirondelle.

Il prit son fusil, et plein d'irritation, il sortit de sa maison. Il mit l'hirondelle en joue et lâcha la détente. Le coup ne partit pas. Trois fois de suite il recommença. La capsule seule éclatait, et l'oiseau immobile continuait à le regarder. Il comprit que la poudre se trouvait trop éloignée de la capsule et qu'elle ne pouvait être atteinte par le feu ; alors il en prit une pincée et remplit la lumière du fusil, puis il remit une capsule choisie avec soin.

A ce moment, Gustave Blériot revenait d'une promenade qu'il avait faite en compagnie de sa mère.

Par un faux mouvement de M. Blériot, le chien s'abattit sur la capsule, une forte détonation se fit entendre et Gustave tomba baigné dans son sang. Le pauvre jeune homme avait reçu, à bout portant, toute la charge en pleine poitrine. Il rendit le dernier soupir entre les bras de sa mère.

Effrayée par le coup de feu, l'hirondelle avait fui à tire-d'ailes.

M. Blériot était frappé dans ce qu'il avait de plus cher au monde: son orgueil. Sous ce coup terrible, il se sentit écrasé. Après lui, qu'allait devenir cette fortune dont il était si fier? Des collatéraux, qui le détestaient et qu'il méprisait, viendraient un jour, avides, cupides et railleurs, s'en disputer les parcelles. Oh! il était bien puni de son égoïsme !

— Le jour où tu as tué les hirondelles, tu as appelé le malheur sur notre maison, lui dit sa femme. Les hirondelles portent bonheur !

Un feu sombre s'alluma dans ses yeux, mais ce ne fut qu'un éclair. Il resta silencieux et courba la tête.

« Les hirondelles portent bonheur! »

Depuis quelque temps, ces paroles résonnaient sans cesse à ses oreilles.

Il y a toujours un moment où chez l'homme le plus froid et le plus sceptique la conscience se réveille.

A partir du jour où il enferma dans la tombe avec son fils son espoir et tous ses rêves, on ne le vit presque plus. Des rides profondes se creusèrent sur ses joues et son front; ses cheveux blanchirent et sa taille se courba sous la pesanteur d'un fardeau invisible. Il n'avait jamais beaucoup parlé, il se renferma dans un mutisme absolu.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Pourquoi était-il ainsi? Pourquoi Mme Blériot avait-elle l'air de cacher son mari? On le sut un jour.

Voici comment la chose se découvrit :

Un fermier, ayant un compte de fermage à régler, se présenta chez M. Blériot en l'absence de sa femme. Il plaça devant son maître le papier sur lequel il avait fait ses additions, et le pria de les examiner.

M. Blériot le regarda en riant d'une façon étrange. Puis, prenant une plume, il écrivit en grosses lettres sur le papier :

« Les hirondelles portent bonheur ! »

M. Blériot était fou!

Emile RICHEBOURG.

REVUE DES MAGASINS

Les ateliers de Mme DALTROPHE-VORMUS sont dans une activité croissante depuis quelques jours ; voici Pâques et le Printemps : les femmes veulent à tout prix de nouveaux costumes. Et puis il faut avoir tant de modèles (robes ou confections, vêtements supplémentaires, etc.) à montrer aux acheteurs qui encombrent Paris en ce moment et assiégent les diverses maisons de couture! Mais Mme Daltrophe-Vormus tient tête à l'orage, et reste maîtresse de la situation.

Tout ce que l'on voit chez elle ou qui sort de sa maison est empreint de ce caractère original et vraiment parisien que l'on apprécie tant et que l'on recherche toujours chez une couturière. Ces qualités lui assurent un succès et une vogue bien mérités.

Parmi les nouveaux modèles que Mme Daltrophe-Vormus nous a montrés, nous citerons un costume très élégant, en faille et madras, d'un genre très particulier : le jupon en faille; la tunique cuirasse, ainsi que le vêtement additionnel, en madras assorti à la faille. Rien de plus coquet.

Nous avons vu aussi des toilettes simples, d'une coupe irréprochable, présentant une grande sobriété d'ornements, très favorable aux sorties à pied et convenant par là à la généralité des femmes. A côté de cela nous avons admiré de jolies toilettes habillées; une entre autres, en faille bleu acier, avec tablier formé d'une pluie de perles bleutées, nous a paru tout à fait ravissante.

Mme Daltrophe-Vormus possède au suprême degré le tact dans l'art de la toilette ; elle a presque toujours plus de goût que ses clientes et leur impose ses idées lorsqu'elle le juge nécessaire. Nous connaissons une dame à qui elle a positivement refusé de faire un costume qui ne lui aurait pas été avantageux ; la dame se rendit et s'en trouva fort bien.

Mme Daltrophe-Vormus habille avec le même goût la femme âgée et l'enfant, — deux âges si difficiles à servir, pour lesquels il ne faut faire ni trop ni trop peu!

— Les femmes dont la peau délicate s'altère au moindre contact de l'air, et qui ne peuvent supporter ni l'âpreté des fortes brises, ni l'humidité des temps brumeux, se trouveront fort satisfaites de l'usage bien appliqué du *Rowland's Kalydor*. Ce produit d'Outre-Manche se recommande de lui-même par les qualités qui lui sont propres; quand on en a essayé, on en veut toujours, mais il faut d'abord le connaître.

Sa composition est surtout formée d'éléments tirés du règne végétal, ce qui lui assure des propriétés rafraîchissantes et vraiment hygiéniques. La peau qui en bénéficie perd toutes les rougeurs, boutons, dartres, taches de rousseur qui la déparaient, et prend en outre une apparence éclatante de bonne santé. En résumé, le *Rowland's Kalydor* procure la fraîcheur et la beauté du teint.

Ce précieux cosmétique est vendu dans toute l'Europe et en France par tous les parfumeurs et coiffeurs. A Paris, la vente en gros a lieu chez Lamar, rue Saint-Denis, 151; — le détail chez Guerlain, rue de la Paix, 15; Roberts, place Vendôme, 23; Hogg, rue Castiglione, 2; Swann, rue de la Paix, 5, et Woodcock and sons, rue Meyerbeer, 3.

— Transportons-nous par la pensée rue Auber, 2, dans les salons de Mmes DE VERTUS sœurs, la maison la plus élégante de Paris et la mieux organisée pour ce qui regarde la toilette intime de la femme : le corset, le jupon, la tournure.

En nommant la *Ceinture Régente*, dont le mérite est suffisamment prouvé et la réputation universelle, nous aurons tout dit. En effet, toutes les femmes connaissent par expérience, ou tout au moins pour en avoir souvent entendu parler, ce charmant corset qui sait maintenir le corps dans les justes limites de l'élégance, sans nuire en aucune façon à son développement.

Les jupons qui sortent de la maison de Mmes de Vertus sœurs se ressentent de leur provenance : rien n'est plus soigné comme lingerie ni plus élégant. On nous a montré certains modèles richement garnis de volants, de dentelles et de broderies, offrant des dispositions nouvelles, des formes inédites et qui sont la *propriété exclusive* de la maison.

Les tournures sont faites avec une grande intelligence de la mode ; plates du haut et fuyantes vers le bas, elles offrent une résistance élastique sans être dure, bien comprise et suffisante en un mot pour rejeter au loin l'ampleur du jupon, en faisant valoir les grâces majestueuses de la traîne. La *tournure Souveraine* réunit toutes les conditions désirables : elle obtient les préférences de la femme élégante qui ne voudrait pas plus s'en passer que de la gentille *ceinture Régente*.

SPÉCIALITÉS

L'air et le soleil sont les ennemis naturels de la peau, qui s'écaille au contact de l'un, se racornit aux ardeurs de l'autre. Pour éviter ces inconvénients, il suffit de quelques précautions : s'enduir d'un corps gras le visage et toutes les parties qui subissent l'impression fâcheuse. L'huile n'étant pas d'un usage agréable, on l'a déguisée sous l'apparence d'une crème froide dont l'efficacité est incontestable lorsqu'elle est faite dans les conditions voulues.

La *crème Simon* se recommande, à ce point de vue, d'une façon toute particulière, car elle répond tout à fait au programme en question. Sa composition, faite avec un soin extrême, est d'une exquise délicatesse ; elle constitue un puissant onctueux, qui calme les irritations de la peau et l'entretient dans un état de beauté parfaite. Sous son influence, la peau reprend une fermeté et une élasticité fort agréables.

La *poudre Figaro* est le complément indispensable de la *crème Simon*; on s'en sert immédiatement après celle-ci, et la réunion de ces deux excellents produits prévient l'effet dangereux de l'air, arrête le progrès de la ride fatale et communique en même temps à la peau la fraîcheur de l'extrême jeunesse.

On se procure l'un et l'autre à Lyon : chez M. Simon, rue de Lyon, 83; — à Paris : chez M. Gérin, rue Beautreillis, 83, et à la *Tour de Nesle*, boulevard des Italiens.

M. D'A.

Nous croyons devoir répondre à une question qui nous a été adressée et qui a son importance :

— En quoi consiste un costume d'amazone, et quelle est la mode actuelle ?

Le costume complet comporte un pantalon d'homme, long, par conséquent, et à sous-pieds ; ce dernier point est à retenir. Une jupe taillée en biais, sans une fronce, et longue ; pas trop longue cependant : cinquante centimètres environ de traîne tout autour, à partir du talon de botte. Un corsage très ajusté, rembourré de crin et matelassé comme les habits militaires, avec de toutes petites basques plates et des manches collantes. Le costume complet doit absolument être fait par un tailleur ; il y en a qui ont la spécialité de ce travail. L'étoffe est en drap pour l'hiver, en tissu plus léger pour l'été, quoique forte et croisée comme du sergé. La couleur sera gros bleu violacé ou vert bouteille, selon le teint de la personne.

Comme coiffure, on continue de porter de préférence le chapeau de soie noire, le plus masculin de tous les chapeaux d'homme! Nous n'avons pas besoin d'ajouter que le linge de toile, les gants de peau et la bottine en chevreau doivent être d'une élégance sévère et irréprochable. Enfin, une dernière recommandation, qu'on ne devrait pas avoir besoin de faire : c'est qu'il ne faut pas mettre de tournure sous l'amazone, ainsi que certaines femmes le font... pour la plus grande hilarité du public!..

M. D'A.

L. ROUVENAT (✠) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de toiles et Batistes pour costumes,** s'adresser à la Maison FÉNÉLON CAPLIEZ de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Grâce à la mode actuelle, la ville de Saint-Etienne voit revivre l'âge d'or et ces jours florissants qui semblaient ne plus vouloir revenir. — « Réjouissez-vous, dessinateurs, *metteurs en cartes, tisseurs, mène-barres*, etc., voici une nouvelle ère qui s'ouvre pour votre industrie! Redoublez d'intelligence et d'activité, travaillez, faites merveille : le goût du jour est au ruban!... » — Et les passementiers ont répondu avec joie à l'appel; ils ont fait de leur mieux, et ce mieux est magnifique.

Nous nous plaisons à reconnaître le bon goût de la mode en cette circonstance. Aucune garniture n'est plus gracieuse, plus fraîche, plus séduisante que le ruban, de quelque façon qu'on l'emploie, et les manières de l'employer ne manquent pas aujourd'hui; les chapeaux en sont garnis à profusion : ce ne sont que torsades de toute sorte, superbes cocardes, etc.; sur les fichus de tulle et dentelle, mousseline et plissés, on dispose de coquets nœuds « papillon » en ruban de couleur au choix. Le genre veut aussi qu'on fasse beaucoup de choux de ruban; cette nouveauté (renouvelée du vieux style) se met au bas de l'ouverture des corsages, aux manches, et un peu par tout. On fait également des nœuds fort élégants à longs pans flottants pour fermer devant certains vêtements (paletots, mantilles, pèlerines), et les garnir derrière. Enfin, que de bouclettes en ruban ne pose-t-on pas aux poches, aux aumonières!

Mais où l'application du ruban devient chose importante et capitale, c'est lorsqu'il s'agit d'ornementer certaines jupes. Ici c'est un pli Bulgare qui est presque recouvert par une cascade de nœuds en ruban, de grandeurs étagées; ou c'est un coquillé de ruban ornant le milieu fendu de ce même pli. Une autre fois, c'est le tablier coupé en carré de chaque côté, dont les bords sont garnis d'un coquillé du même genre formant crête de coq lorsque les deux côtés sont réunis au milieu du jupon. On emploie aussi le beau ruban, le large ruban de ceinture surtout, pour servir d'écharpes « bayadère ». Ces écharpes entourent les jupons en les bridant avec grâce, et forment derrière, sur le côté ou devant (c'est le dernier genre), des nœuds sans coques, à bouts effilochés. Il y a bien d'autres manières fort élégantes d'employer le ruban, mais nous croyons superflu de pousser plus loin cette nomenclature dont la fantaisie se plaît à reculer les bornes, — quoique l'excès en tout soit un défaut.

P. N° 252. — Confection *Printanière*.
Modèle de Mme Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).

Nous avons annoncé, il y a déjà un certain temps, de nouveaux vêtements, — très charmants, du reste, — en application de cachemire noir brodée sur gros tulle de laine; nous ajoutions même que ce genre, fort élégant, était appelé à un grand succès. Hélas! il nous faut avouer aujourd'hui que le domaine public s'est emparé si vite de cette gracieuse innovation, qu'une femme très-élégante n'en voudra plus profiter! Adieu donc, jolies mantilles, paletots merveilleux, vêtements coquets!... La vulgarité vous a tués avant que vous ayez vécu!

Les tabliers et cuirasses du même genre ont peut-être plus de chance de durer, car leur manière d'être implique une composition de toilette que tout le monde ne peut porter. Ce serait, au surplus, grand dommage de ne pas profiter d'un travail aussi ingénieux.

Dans un de nos derniers courriers, nous avons commencé à signaler l'arrivée des tissus printaniers de la saison; aujourd'hui, nous dirons un mot des étoffes à jour, dont la mode s'apprête à favoriser singulièrement le développement. Les grenadines ont de nouvelles dispositions qui en changent tout à fait l'aspect : les unes sont à carreaux, les autres à rayures, celles-ci à bandes, celles-là à plumes et côtelées, avec rayures à jour et comme brodées. Quant à leurs nuances, elles sont aussi variées que leur aspect.

La nuance « crême fouettée », beurre frais, paille, toute la gamme du jaune pâle en un mot, est tenue en croissante faveur par le goût parisien; notons-le en passant.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Il faut, ainsi que nous l'avons dit déjà, compter les franges parmi les garnitures les plus appréciées du moment. On les choisit de même nuance que la toilette; il n'est pas difficile de se les procurer ainsi, le commerce étant en mesure d'en offrir un choix très grand, ou de faire fabriquer sur échantillon la frange désirée. On nous a montré quelques spécimens d'une richesse et d'une fabrication vraiment merveilleuses. Le travail de la passementerie, on pourrait presque dire l'art, est arrivé à un très haut degré de perfection; il semble que le progrès n'ait plus rien à faire de ce côté; pourtant qui peut répondre du goût parisien! — Une frange fuschia, en beau cordonnet mélangé de perles, à haute galerie comme tête, nous a particulièrement plu. Nous avons vu également des entre-deux, galons, motifs séparés, appliques, guirlandes de fleurs, toutes sortes de combinaisons enfin, d'une élégance sévère et de bon goût, formant les plus riches garnitures qu'on puisse désirer pour robe ou confection de luxe.

Le mot *confection* va nécessairement reparaître dans le langage des modes. Tant qu'il était accepté de sortir « en taille » dans la rue, nous n'avions que faire de ce mot qui représente à lui seul une collection de vêtements variés ou le vêtement lui-même. On disait en effet : « Je vais mettre ma confection, » ou bien : « Tel magasin a la spécialité des jolies confections. » Le goût du jour, à présent, exigeant un vêtement additionnel pour la promenade, nous n'avons plus qu'à nous incliner et à reprendre possession de la « confection ». Au surplus, elle nous offre assez de ressources; nous n'avons que l'embarras du choix entre les mantelets à longs pans carrés, les dolmans à manches pendantes et carrées, le paletot *Parisien*, la pèlerine et l'écharpe. C'est en cachemire pour les costumes ordinaires, et en sicilienne pour les toilettes habillées, qu'on établit ces divers modèles.

Une simple toilette pour donner une idée de ce qu'on fait en ce moment : — Jupe à traîne et pli Bulgare, en limousine à rayures bleues et grises derrière, en vigogne gris uni devant, où elle est disposée en plis plats. Trois écharpes en limousine, partant à distances égales du pli Bulgare, entourent le tablier, au milieu duquel elles forment chacune un nœud marin, et leurs bouts, garnis de franges assorties, retombent les uns au-dessus des autres. Corsage cuirasse en vigogne grise, orné dans le haut d'un fichu paysanne en limousine, tout entouré de franges pareilles aux précédentes, et dont les pans, réunis par un nœud au bas de la taille, retombent sur le tablier, faisant suite aux autres.

Constatons, en terminant, que le problème de la chaussure est résolu : une femme élégante ne consentira plus à porter une chaussure à bouts carrés; les bouts pointus ont le dessus! Le pied se trouve peut-être un peu allongé, mais en revanche il paraît d'autant plus mince... Voilà un argument irrésistible, n'est-il pas vrai ?

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 282.

Confection *Printanière*. — Vêtement en sicilienne, mantelet devant et genre Metternich derrière. Le dos est orné, dans le haut, d'une espèce de capuchon formé par un double pli avec motif en passementerie. Le bas du dos est fixé à la taille par une ceinture qui passe en dessous; de là, le vêtement retombe sur le jupon comme une basque postillon. Ruches dans le haut et le devant du vêtement, et passementerie sur tous les bords. — Chapeau de paille genre marin, garni dessous d'une ruche en ruban bleu; plume de même nuance que la paille, et ruban bleu formant une cocarde sur le bord derrière.

G. N° 309.

Toilettes de ville. — 1. Robe de cachemire gris cendré. — Jupon ras-terre à pli Bulgare, avec large nœud de ruban sur le milieu. Le devant est garni de bouillons et de coulissés avec un volant dans le bas. — Paletot de demi-saison en sicilienne noire, plus long devant que derrière et demi-ajusté. Le dos est en deux morceaux seulement, et le côté de la basque, qui forme le dessous du bras, est replié sur lui-même en formant comme un revers. Cette basque est ouverte au milieu et garnie de coques en faille. Les devants de ce vêtement, terminés en triangle, sont complétés par une poche ornée de revers et de boutons; les bords sont rabattus sur eux-mêmes et garnis de boutons assortis. Parement aux manches. — Lingerie en mousseline festonnée et ruchée. — Chapeau de paille à bords renversés, garni d'un coulissé et d'une guirlande de giroflée dessous, entouré dessus d'une plume et d'un ruban noué derrière.

2. Costume en lama et faille havane. — Jupon ras-terre à pli Bulgare, entouré dans le bas devant d'un volant dont la tête est soutenue par un biais en faille. — Deux tabliers superposés recouvrent en partie le devant du jupon. Le premier est rayé par un biais en faille, qui le fixe au milieu du jupon à partir du bord inférieur, et le bas de ce tablier, ainsi que celui du suivant, est entouré d'un biais semblable. Le second tablier forme au milieu deux pointes avec chou de ruban entre elles, et les deux tabliers, drapés et réunis, sont fixés derrière sous un nœud de faille. — Corsage-veston ouvert, avec un revers, sur un gilet montant garni de boutons assortis. Un biais en faille, semblable à ceux des tabliers, orne le haut et les devants, ainsi que le bas des manches; un chou de ruban ferme le milieu. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de paille, de même forme que celui de la première figurine, garni dessous d'une couronne de fleurs des champs, terminée derrière sous un nœud de ruban. Fleurs et ruban assorti groupés sur le dessus.

G. N° 310.

Toilettes de visite pour dame âgée. — 1. Réception. — Jupon en faille noire entouré d'un haut volant. — Polonaise en cachemire noir, de forme princesse, garnie devant de nœuds en faille superposés et sur les bords inférieurs d'une guipure noire. — Petite pèlerine en cachemire, garnie d'une guipure qui entoure le haut derrière et dessine un plastron devant lequel est rayé de biais de faille noire avec de jolis boutons au milieu. Manches duchesse. — Lingerie en dentelle blanche ancienne.

2. Visite. — Costume en sicilienne olive. — Jupon ras-terre monté à pli Bulgare derrière, avec une rangée de boutons sur le milieu. Le devant, tout bouillonné, est garni d'un volant froncé dans le bas, avec un large nœud en faille assortie, placé de côté. Un plissé entoure le bas du jupon. — Corsage cuirasse à longue basque derrière, entouré dans le bas de guipures en laine de couleur assortie; les manches sont garnies d'un plissé en faille liséré de chaque côté et posé à plat, auquel est cousu dans le haut une dentelle guipure applatie sur la manche; un volant plissé termine le bas du plissé et de la manche. — Un fichu que l'on met à volonté orne le haut du corsage; il est en faille, formé de plissés et entouré de guipure sur les deux bords. — Lingerie fine en toile et guipure blanche. — Chapeau de paille noire, garni dessus d'une guirlande de giroflées avec plumes olive; nœuds de faille de même couleur et barbes en dentelle noire prenant leur point de départ derrière pour se nouer sous le menton.

Description de la planche coloriée n° 1216

1. Toilette habillée, vue de dos. — Robe à longue traîne en faille de couleur. — Le pli Bulgare est formé d'un bouillonné terminé en pointe dans le bas et entouré d'un gros liséré. La pointe forme le milieu de la traîne, et les côtés sont garnis de volants superposés dont le dernier fait le tour de la traîne. Un volant coquillé orne les deux côtés du bouillonné en les suivant jusqu'au bas de la traîne, sous le volant de laquelle ils se perdent. — Mantelet écharpe en sicilienne, rayé de passementeries perlées de jais au milieu, avec trois longues bouclettes en faille à bouts flottants, dont la tête remonte. Les bords supérieurs et inférieurs de ce mantelet sont garnis de dentelle noire ruchée et de riches passementeries à pendeloques de jais. — Chapeau de paille, à calotte large, plate et peu élevée. Passe assez large et plate également. Dessus, un ruban de velours noir drapé autour de la calotte, qu'il dépasse, et noué derrière; groupe de roses formant un peu la traîne.

2. Même toilette que la précédente, vue de face. — Le tablier de la robe, tout bouillonné, est garni sur les côtés d'un volant ruché qui se termine sous un grand volant monté à doubles plis creux, lequel orne le bas du tablier. — Le joli mantelet écharpe en sicilienne dont nous avons décrit le dos est drapé et croisé sur la poitrine, avec un seul pan, long et carré; il est fixé par une ceinture placée en dessus et qui soutient également le milieu du dos. Un nœud en faille garnit le point de ralliement des deux côtés du vêtement. La dentelle et la passementerie qui le garnissent entourent les bords de ce mantelet-écharpe, ouvert en châle, et ceux du pan

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

unique. Ce dernier est orné, dans le bas, d'une poche aumonière carrée, rayée de passementerie perlée, et de trois longues bouclettes à pans, qui rappellent la disposition du dos. — Chapeau de même forme que celui de la première figurine, à passe baissée à la Marie Stuart, garnie dessous d'une guirlande de petites roses, et dessus d'une autre guirlande plus volumineuse posée sur un velours noir.

3. Nouveau modèle de capote vu de face, en drap léger ou toute autre étoffe au choix, de couleur grise : vêtement montant, à col droit, avec poches de côté et double rangée de larges boutons assortis; manche plate, fermée par un seul gros bouton. Une simple piqûre entoure tous les bords de la capote, qui n'a pas d'autre garniture. — Chapeau *Ophélie*, en paille d'Italie, à bords droits et lancés en arrière, garni dessous d'une large guirlande de marguerites des prés, avec nœud papillon en faille noire posé sur le côté. La calotte, couverte de marguerites, est entourée d'un large ruban noir noué sur le côté près du précédent, dont il complète l'effet.

4. Petite fille de quatre ans. — Robe de cachemire blanc. — Jupon court, plat devant, monté à plis plats et pressés derrière. — Corsage à basque, genre peplum, fermé devant par des boutons de nacre et tout garni de broderie anglaise. Col et parements aux manches, ornés de même. — Ceinture en ruban de faille rouge, à double nœud et pans tombants derrière. — Chapeau de feutre blanc, forme melon, garni d'un ruban rouge et d'une plume noire.

5. Robe de faille grise. — Jupon à traîne, sans garniture. — Paletot genre dolman, en sicilienne noire, à manche carrée et longue, détachée du corps du vêtement; une ouverture est ménagée à la couture pour laisser passer le bras; nœud de faille au-dessus de la fente. Tout le vêtement est rayé en biais de galons perlés, puis entouré d'une dentelle noire sur laquelle retombent les pendeloques de jais. Dentelle ruchée autour du cou. — Chapeau de paille de riz blanche (même forme que les deux premiers), garni de ruban rouge autour de la calotte; ce ruban forme un groupe sur le sommet près du bord baissé dont il remplit le creux. Traîne d'églantines ornant tout un côté pour retomber derrière.

6. TOILETTE HABILLÉE. — Robe en foulard de deux tons : le fond est en foulard havane et les garnitures en foulard écru. — Jupe à traîne, garnie derrière, sur le pli Bulgare, d'une échelle de biais dont les montants sont formés d'un petit volant froncé. Les côtés sont rayés en travers de bandes semblables, puis entourés d'un biais et d'un volant en foulard écru qui retombe sur le tablier. Celui-ci est garni en rond de biais superposés et espacés comme les précédents, avec un volant de 15 cent. pour terminer le bord inférieur. — Corsage et manches garnis de même. — Vêtement Watteau (nouveau modèle) en sicilienne noire. Les devants ont la forme de ceux d'une longue écharpe entourée d'une passementerie perlée et terminée en carré, avec une haute frange perlée. Le dos est une sorte de tunique ajustée à la taille, avec un pli Watteau fixé dans le haut sous une jolie berthe en passementerie et franges de jais. Les côtés, plus courts que le milieu, sont ouverts et garnis d'une poche ornée de passementerie et de franges pareilles aux précédents; puis ces côtés, pliés sur eux-mêmes, à la façon d'un postillon, viennent se fixer sur le pli Watteau. Cette disposition étage d'une façon très-heureuse les bords inférieurs, qui sont garnis de passementerie et de franges comme le reste. — Chapeau *Ophélie* (même forme que celui de la figurine n° 3), garni dessous d'une demi-guirlande de coucous, et dessus d'une pluie de fleurs semblables recouvrant toute la calotte.

7. Même modèle que celui de la 3ᵐᵉ figurine, vu de dos. — La capote offre l'aspect d'un dos de vêtement d'homme : trois coutures (de tailleur), plis de côté et fente au milieu; garniture de gros boutons pareils à ceux des devants et piqûres sur tous les bords. — Chapeau de paille de riz blanche, à passe relevée au milieu, baissée et aplatie contre la tête. Ce chapeau, bordé de velours marron, est garni d'écharpes en surah écru et velours marron drapées ensemble, et qui forment de grosses coques derrière sur le pied d'une plume écrue.

ÈCHOS DE LA MODE

Les échos, comme la lumière, peuvent venir du Nord, et leur provenance lointaine ne fait parfois qu'ajouter à leur intérêt. Ceux que nous recueillons aujourd'hui arrivent de Russie, et ils donnent une haute idée de la façon dont on entend là-bas les bals costumés.

C'est à Saint-Pétersbourg, chez le grand-duc héritier, qu'il faut se transporter pour voir l'histoire et la fantaisie évoquées par les plus belles, avec accompagnement de diamants, de perles, de saphirs et de rubis sans nombre.

*
* *

La princesse D... était éblouissante en naïade. La robe de satin roseau, recouverte de gaze d'argent, miroitait comme un lac au soleil. Autour de la tunique, de longues franges de roseau mêlées de fleurs aquatiques, de coquilles et de coquillages. Sa taille frêle dans une cuirasse de gaz d'argent; sur ses belles épaules, des diamants ruisselant en gouttes. Ses cheveux blonds dénoués, flottant comme un voile d'or et mélangés de perles, de coquilles et de fleurs arrachées « à l'humide sein des eaux ».

Saint-Aulaire, ainsi que le fait remarquer la *Vie parisienne*, aurait vu là le placement de son quatrain :

La divinité qui s'amuse
A me demander mon secret,
Si j'étais Apollon, ne serait pas ma Muse.
Elle serait Téthys, et le jour finirait !

Elle était Téthys, et on aurait voulu que la nuit ne finît pas pour pouvoir la regarder plus longtemps.

*
* *

Il y avait encore la comtesse S... en gitana espagnole. Jupe de laine rayée blanche et rouge, garnie d'une frange rouge, or et noir, sur jupon de satin cerise; la jupe bariolée d'animaux fantastiques noirs et or. Corsage en satin cerise, brodé des mêmes animaux. La mantille de dentelle noire encadrant un des visages les plus spirituels des bords de la Néva.

*
* *

Enfin, une splendide dogaresse, copiée sur un portrait de noble Vénitienne du XVIᵉ siècle. La jupe en satin turquoise pâle, brodée dans le bas de perles fines. La traîne en velours vert émeraude, découpée en larges feuilles de trèfle brodées d'or. L'aumônière pendant sur la robe; ceinture et aumônière criblées de pierreries. Corsage de velours rouge, à plastron de pierreries. La coiffure rappelant le hennin, mais plus basse, composée d'une couronne ducale que surmontent de grandes ailes d'oiseaux verts et bleus déployées; le long voile de gaze blanche brodé d'or flottant derrière.

*
* *

Ne quittons pas la Russie sans apprendre à nos lectrices que la grande-duchesse Marie a dernièrement emporté de France une merveille. C'est une chambre en point d'Alençon Louis XVI, qui fut faite autrefois pour Marie-Antoinette.

L'approche de la Révolution empêcha la reine d'acheter cette chambre composée pour elle. Le dessin représente des touffes de roses et de lis mêlées; les paniers et les couronnes de fleurs dans le goût du temps couvrent le délicat réseau d'Alençon. Quand Napoléon 1ᵉʳ épousa Marie-Louise, il acheta ces dentelles et les plaça dans la corbeille de l'Impératrice. Elles furent vendues après les Cent-Jours et eurent des fortunes diverses. Mais jamais le caprice d'une femme, si prodigue qu'elle fût, n'osa tendre ses murs de ce travail de fées. Cette magnificence royale devait retourner en de royales mains.

La chambre, en dentelles aussi fines que les plus fines tuniques, se compose des rideaux, du couvre-pieds, de l'édredon et de six coussins.

La grande-duchesse Marie n'a payé tout cela que vingt-cinq mille francs.

V. P.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

SOUVENIRS D'UN CENTENAIRE

Une soirée bien intéressante a eu lieu la semaine dernière. M. de Waldeck, le peintre, a donné une petite fête pour célébrer l'anniversaire de sa naissance. C'est la cent-neuvième fois que cet aimable vieillard procède à cette petite cérémonie.

M. de Waldeck a cent neuf ans sonnés, et se porte comme vous et moi.

Pour les gens qui trouvent la vie bonne, la longévité de cet artiste ne laisse pas que d'être assez consolante. Comme on a toujours la prétention de mieux faire que son voisin, rien n'empêche de dire :

— M. de Waldeck a vécu cent neuf ans, je pourrai bien en vivre cent douze.

J'ai connu un centenaire qui est mort, je crois, l'an dernier, Alexandre Boucher, le violoniste. Il mettait une certaine coquetterie à dire :

— Waldeck, je le connais parfaitement ; il n'est pas aussi vieux que moi.

Rien n'était plus curieux que d'entendre ce galant homme dire, avec un grand sérieux, des énormités de ce genre :

— La dernière fois que je rencontrai Danton, nous allâmes déjeuner à la Tour-d'Argent.

— Je ne vous parle pas de Louis XV, parce que je n'aime pas à parler de ce dont je ne me souviens pas parfaitement. Je ne l'ai vu que cinq ou six fois et encore il était en voiture ; autant que je puisse me le rappeler, il avait l'air assez bon garçon.

— La dauphine était fort majestueuse, et Mme de Lamballe était adorable. Mais ça ne fait rien : Mme Dubarry avait un rude chic !

Il avait connu Beaumarchais, dont il ne disait pas grand bien. Cette opinion, du reste, n'avait rien de blessant pour la mémoire du père de *Figaro* : Boucher ne le jugeait pas comme auteur dramatique, mais comme simple musicien.

— Caron, disait-il, avait été harpiste de Mesdames ; mais il comprit bien, — il n'était pas bête, — qu'il ne deviendrait jamais un grand virtuose, et il fit autre chose.

Boucher prétendait avoir été l'ami de Bonaparte, à qui il ressemblait assez. Il affirmait même que cette ressemblance avait été bien plus grande autrefois, et que c'était grâce à elle que Joséphine avait remarqué le commandant.

A quoi tient la destinée des empires !

Où Boucher était véritablement intéressant, c'était lorsqu'il parlait de la Révolution, ou, pour mieux dire, des hommes de la Révolution.

— On aura beau faire, me disait-il un jour, on ne peut détruire ce qui est ; tôt ou tard la justice se fait. Marat était un vilain monsieur, mais Maximilien était un très-brave garçon ; il s'est peut-être trompé, mais il voulait faire *pour le bien*.

Il détestait Louis XVIII.

— Déjà, disait-il, quand il n'était que le comte de Provence, je ne pouvais pas le sentir : c'était un clampin !

On avait toujours une scène comique, quand on lui parlait de Déjazet, de Laferrière, d'Henry Monnier et de M. Thiers.

— Un tas de gamins ! disait-il avec mépris.

Un jour, le pauvre Gustave Bourdin, qui devait mourir si jeune, lui demanda en riant :

— Voyons, bon centenaire, vous allez me donner un renseignement que je désire depuis bien longtemps.

— Avec plaisir.

— Est-il vrai que Saint-Georges soit très-vieux ?

— Je crois bien qu'il doit être vieux et, entre nous, je le croyais mort depuis longtemps, car la dernière fois que je le vis, c'était au jeu de paume des Capucines ; il faisait des armes avec cette vieille chevalière d'Eon qui avait l'air d'une pomme cuite, et il y a bien longtemps de cela.

— Mais non, fit Bourdin ; je ne vous parle pas du mulâtre, je parle de l'auteur dramatique.

— Connais pas.

— Allons donc ! il a fait trente opéras-comiques qui sont des merveilles ; vous ne connaissez que cela : un grand homme fort distingué, fort poli, un gentilhomme du plus grand air.

— Ah ! oui, le marquis de Saint-Georges, un ancien officier qui travaille avec Scribe ?

— C'est cela même.

— Eh bien, que me demandez-vous ?

— Je demande s'il est vieux.

— Lui ! s'écria Boucher avec un petit air de mépris, lui, vieux c'est un gamin ; si on lui pressait le nez, il en sortirait du lait.

Jules Noriac.

UN DRAWING-ROOM

La reine Victoria a tenu, dans la seconde quinzaine de mars, un *drawing-room* à *Buckingham Palace*, dans lequel ont été présentées les *débutantes* à la cour, c'est-à-dire les jeunes filles appelées à être admises dans le cercle royal. Cette formalité suscite toujours un énorme concours, car, parmi ces débutantes, il en est une que l'opinion générale salue comme reine de beauté et qui devient, de ce fait, la souveraine de la fashion pendant la saison. Invariablement, un superbe mariage devient la conséquence de cette royauté ; et comme très souvent celle qui l'obtient est pauvre, vous jugerez de l'importance du *drawing-room* des débutantes pour les jeunes filles de l'aristocratie anglaise.

Le *drawing-room* du mois dernier a été empreint d'un éclat extrême, et particulièrement intéressant par la variété de style déployée dans les toilettes. Cette variété a été si grande, soit dans le choix des étoffes, les couleurs employées, la façon des robes ou l'agencement des coiffures, qu'il est impossible de définir dès maintenant la mode qui sera suivie durant la saison, et d'indiquer la nouveauté-type qui fera loi.

La reine portait une robe de moire noire, avec traîne garnie de crêpe brodé de soie et de jais. Sur la tête, un long voile de tulle blanc, tenu par un diadème de rubis et de diamants. Collier et broche des mêmes pierreries ; puis les insignes de l'ordre de la Jarretière, de Victoria et d'Albert, et du Bain.

La princesse de Galles avait une robe et une traîne en velours violet de Parme : le manteau doublé de satin de même nuance se rabattant en revers garnis de fourrure et rattachés par des diamants. Dans les cheveux, un diadème de diamants, de perles et d'émeraudes tenant un voile et des plumes.

La duchesse d'Edimbourg était resplendissante dans une toilette de velours bleu ciel, garnie d'admirable martre zibeline ; la jupe de satin était ornée de diamants et d'une cordelière de pierreries, ainsi que le corsage.

Les deux princesses portaient les ordres de divers pays dont elles sont pourvues.

La robe de la princesse Louise, marquise de Lorne, était de soie lavande avec ornements de tulle, de crêpe de Chine et de bouquets de pensées ; traîne de velours pensée, garnie de dentelles d'Irlande. Parure de diamants et d'opale. La coiffure à la Montespan de la princesse a été une des sensations de la réception royale.

La comtesse de Dudley, — une des beautés de la cour et dont le vol des diamants (aujourd'hui retrouvés) fit récemment tant de bruit, — portait une robe de satin émeraude sur laquelle était jetée une tunique d'incomparable point de gaze relevée par des bou-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

quets de roses jaunes et rouges ; la traîne de velours vert était garnie de dentelles et de guirlandes des mêmes roses.

Parmi les coiffures, on remarquait beaucoup la duchesse de Bedford, coiffée à la Maintenon, avec un diadème de diamants valant plus de deux millions ; lady Ermyntrude Russel et sa sœur lady Ella Russel, coiffées à la Pompadour, ainsi que mistres Francis Higgins, dont la toilette Louis XV a obtenu tous les suffrages par l'heureuse disposition des guirlandes de fleurs qui la garnissaient.

La vicomtesse Holmesdale a innové une coiffure qui a fait sensation. Elle se composait d'un voile de gaze argentée, natté avec les cheveux en forme de turban et placé sur le front.

Les *débutantes* étaient la grande attraction de la cérémonie. Une jeune beauté australienne, miss Annie Gray, de Nareeb-Nareeb, qui n'a pas encore dix-sept ans, a entraîné tous les suffrages à la suite de son incomparable chevelure blonde. Succès très vif aussi pour miss Nicolson, Mlle Bichoffsheim, Mlle de Rothschild, en toilette de soie paille, brodée de guirlandes de bluets sur velours noir.

Il est présumable que c'est miss Annie Gray, fille aînée et héritière du richissime M. Gray, de Nareeb-Nareeb, qui sera la beauté à la mode de la saison prochaine.

L. S.

LES JEUX DU COMMERCE ET DU HASARD

A quoi tiennent la vogue commerciale, la fortune industrielle? Comment suffit-il souvent d'un bout de ruban tourné d'une certaine façon, d'un amalgame de deux drogues habilement baptisé contre un mal quelconque, d'un chocolat mélangé à quelque autre aliment, pour donner à une couturière ou à un droguiste la fortune que tout le génie d'un poëte, tout le travail d'un savant, ne sauraient constituer ?

Cela ne s'explique pas, et pourtant cela est.

Vous vous rappelez la vogue, l'an passé, de la couronne *Léopold Robert*. Cette guirlande a fait gagner des sommes considérables à un marchand de modes du quartier Saint-Honoré. Et cependant, il n'en n'avait pas eu l'idée. Cette idée lui avait été donnée par une gracieuse et intelligente jeune femme, s'inspirant de la coiffure qu'elle avait retrouvée portée par Rachel dans une miniature qui la représente sous son costume du *Moineau de Lesbie*, et dont la célèbre artiste avait pris idée elle-même sur le tableau de Léopold Robert.

Le marchand de modes, sur cette seule guirlande, qu'il vendait de quatre-vingts à cent cinquante francs, a gagné dix fois la somme que le tableau de Léopold Robert, — inspiration première de cette coiffure, — rapporta au peintre.

Le hasard bien souvent préside seul à ces inventions de la mode, destinées à une vogue folle. Aux bains de mer, le vent emportant le voile de gaze de Mme de Gallifet, la marquise a l'idée de lui faire faire un tour sous le menton avant de le rejeter en arrière. Vous savez le succès de cette trouvaille : toutes les femmes de l'ancien et du nouveau monde se sont mises à vouloir porter des voiles à la façon de la marquise, et la quantité de métrage de gaze qui s'est vendue, en conséquence, est incalculable. Deux fabricants y ont fait fortune.

Tels sont les fruits du commerce. Découvrez l'Amérique, l'art de conduire les vaisseaux, et vous aurez la fin misérable et abandonnée de Christophe Colomb ! Créez la philosophie expérimentale, trouvez les lois de la pesanteur et le mouvement de la terre, et vous aurez maille à partir avec vos concitoyens. Mais imaginez une coiffure, une eau pour le teint, une pâte pour le rhume, et vous gagnerez beaucoup d'argent, sans compter même un peu de gloire.

M. Laferrière, l'acteur du boulevard, n'a jamais été si célèbre que depuis qu'on débite, en fioles parfumées, ce qu'on appelle son *secret de jeunesse!...*

Bachaumont.

THÉATRES

Vaudeville. — La direction de ce théâtre, poursuivi depuis si longtemps par la malechance, semble s'être donné pour mot d'ordre de chasser deux lièvres à la fois, en appelant à elle et la quantité et la qualité. La quantité s'est trouvée représentée le même soir par deux comédies en un acte et une en deux actes, lesquelles ont passé sans trop de peine.

La *Pêche miraculeuse*, de MM. Nus et Durantin, n'est autre qu'une pêche aux gendres, faite dans les eaux de Dieppe par le bonhomme Chamouillard, père de trois filles plus ou moins charmantes. Le seul rôle de la pièce est celui dudit Chamouillard, que Delannoy joue avec sa verve un peu grimaçante.

Monsieur Margerie est une miniature à la manière noire, dont l'idée semble avoir été tirée par M. Henri Rivière d'un procès récent. C'est l'histoire d'un propriétaire campagnard et père de famille, affligé d'une berlue fâcheuse, puisqu'il s'imagine que sa femme lui préfère un de ses voisins de campagne. Il y a de l'émotion et de l'imprévu, mais aussi quelque obscurité dans ce petit raccourci de drame. On ne sait pas trop au fond si Mme Margerie est à demi coupable ou tout à fait innocente. « Expliquez-vous, femme, » — dit un personnage de Shakespeare, — « une confession par énigmes amène une absolution embrouillée. » Le cas de M. Margerie est aussi trop accidentel pour être scénique. Munié, heureusement, a fort bien rendu le délire du visionnaire et la jalousie du mari : la pièce lui doit en partie son succès.

Passons sur *Retour du Japon*, de MM. Delacour et Erny : la destinée de ce vaudeville anodin est de servir de lever de rideau, et il a tout ce qu'il faut pour remplir ce petit emploi.

Cluny. — La nouvelle pièce de M. Jules Claretie s'est décidément présentée au public sous ce titre : *les Ingrats*, et naturellement on entend souvent parler, dans ces quatre actes, d'ingrats et d'ingratitudes. Celui-ci est accusé de se montrer ingrat envers la fortune, cet autre affirme que le gouvernement est ingrat envers lui. Peut-être l'ingratitude générale vient-elle surtout de ce que les uns et les autres sont en réalité des ambitieux.

L'ensemble de la pièce, en résumé, est médiocre ; mais il y a des morceaux brillants qui suffiront sans doute à maintenir *les Ingrats* un peu de temps sur l'affiche.

Folies-Dramatiques. — Si l'opérette était morte au succès, ce n'est point le prétendu opéra-comique en trois actes de MM. Ernest Dubreuil et Henri Bocage, musique de M. Cœdès, qui la ressusciterait. Leur *Clair de Lune* offre tout au plus la lueur mélancolique d'une lampe qui s'éteint.

Salle Valentino. — Le festival annuel donné au bénéfice de l'excellent chef d'orchestre, M. Deransart, a eu, cette année, un éclat particulier. La Société chorale les *Enfants de Lutèce* s'y est fait applaudir avec grande justice, ainsi que Mlle Kaiser et M. Montjoye. Une *Idylle-Valse* de M. Deransart, exécutée pour la première fois, a été également accueillie avec une sympathie méritée.

Il n'y a que des félicitations à adresser à M. Ducarre pour la façon dont il dirige les soirées de Valentino. Il est bien fâcheux qu'il ne puisse surveiller lui-même son établissement des *Porcherons* ; le public s'en trouverait mieux, et le directeur aussi.

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 509. — DESCRIPTION, PAGE 158.

TOILETTES DE VILLE

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

H. Lefevre r. Grange aux Belles 25

LE MONITEUR

Paris. Rue

Chapeaux et Confections de

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon

Parfums de la Mme. Violet - Envois de la

Entered at Stationers Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Ad. Goubaud & Fils Edrs à Paris

A MODE

u. 92.

ue Du Riez, rue Halévy. 8.

urnures de P. de Plument, r. Vivienne 33.

ission Lassalle & Cie, r. Louis-le-Grand 25.

LONDON Ad. Goubaud & Son, 30. Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 510. — DESCRIPTION, PAGE 158.

TOILETTES POUR DAME AGÉE. — RÉCEPTION. — VISITE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA GÉNÉRALE

(NOUVELLE.)

I

Il pleuvait. Surpris par ce *grain*, le général s'était abrité sous la cahute en paille qui sert de corps de garde aux douaniers de la côte.

Aucun d'eux ne s'y trouvait en ce moment. Les quelques rares promeneurs avaient disparu. La plage était déserte.

Au loin, dans un canot échoué à marée basse, des enfants jouaient.

Sans en avoir conscience, ils avaient déchaussé l'ancre, et déjà le flot arrivait.

De plus, c'était dans une de ces noues, vallons de sable, qui se creusent parmi les grèves. Une première vague entoura, souleva tout-à-coup la barque.

Nos jeunes imprudents bondissent aussitôt dans l'espèce de lac qui se forme autour d'eux, et vivement regagnent le rivage, en ayant de l'eau jusqu'à mi-jambes.

Un seul, le plus petit, n'avait pas osé. La marée accourait. Abandonné par ses camarades, effrayé du remous des flots, il jetait des cris perçants.

Le général était sorti de son refuge. Il cherchait des yeux, il appelait à tout hasard un sauveur.

Personne !

Lui-même il ne pouvait rien. Presque un vieillard, la goutte! A peine marchait-il avec lenteur, en s'appuyant sur une canne. Et le danger pressait, et la distance était grande.

Il désespérait du salut de l'enfant, lorsqu'une ombre rapide passe devant lui. C'est une jeune fille, une fillette. Elle court, elle vole... Arrivera-t-elle à temps?

Sur cette plage de Granville, en cet endroit, la marée va comme la foudre. Déjà le frêle canot danse à la crête des lames. Une dernière l'emporte au large. Il va chavirer... Il chavire... L'enfant est perdu!...

Non!... La fillette arrive. Bien que la mer soit houleuse, elle s'y jette bravement. Submergée par une vague, on la voit bientôt reparaître... Elle nage... elle plonge... et se rapproche enfin avec l'enfant qu'elle a sauvé.

Le général s'était dirigé, tant bien que mal, vers le point de la rive où elle semblait vouloir aborder.

Là, dans un repli de la falaise, du linge séchait sur le galet. Plus loin, sur une manne d'osier, on voyait l'une de ces grandes mantes que portent si crânement les Granvilloises.

Tout hors d'haleine, le général regardait en souriant la jeune et courageuse lavandière.

Elle paraissait avoir douze ou treize ans. Elle était svelte, alerte et gracieuse dans ses moindres mouvements. Ses petits pieds nus, ses longs cheveux dénoués, les formes juvéniles que dessinait sa robe ruisselante d'eau, son profil de statue antique, ses grands yeux noirs, quelque chose d'étrange et de décidé dans son allure, tout en elle attestait la légende qui fait remonter la fondation de Granville à une colonie grecque.

A la hâte, et sans même remarquer le curieux examen dont elle était l'objet, la charmante créature enveloppait dans sa mante l'enfant évanoui.

— Attends! fit le général. Tu es une brave fille!... Tiens... voici pour toi.

Il lui offrait une pièce d'or.

Rejetant la tête en arrière avec une petite moue dédaigneuse :

— Nous ne sommes pas des pauvres, répliqua-t-elle.

Et bondissant avec la légèreté d'un chevreau, elle se lança dans le chemin creux qui grimpe à travers les falaises.

— Mais, dit encore le général, où portes-tu ce pauvre petit?

Sans s'arrêter, elle répondit :

— Et! pardine, à sa mère!...

.....

Le général, tout ému, s'en revint au logis et raconta cette aventure à sa gouvernante.

— Mme Giraud, dit-il en terminant, informez-vous de cette jeune sauvage; je m'y intéresse. Tant de fierté!... tant de courage!... Et si gentille!... Un vrai type!... Oh! je n'en aurai pas le démenti. Nous ferons, bon gré malgré, quelque chose pour elle.

II

Cette madame Giraud n'était pas une gouvernante ordinaire.

Veuve d'un capitaine, ancien compagnon d'armes du général, elle avait la haute main chez lui. C'était un vieux garçon. Il la considérait non comme une salariée, mais comme une amie.

Tandis qu'elle allait aux renseignements, dès le lendemain matin, le général, de son côté, en faisant sa promenade habituelle, rencontra de nouveau la petite Granvilloise.

Son linge, que la pluie de la veille avait empêché de sécher, se retrouvait étendu sur le galet. Assise sur sa manne, elle écoutait les doléances d'un vieux pêcheur qui paraissait au désespoir. La fillette en était tout attendrie. Non loin de ce groupe, contre la falaise, on voyait une barque brisée.

— Bonjour, dit le général, bonjour, mon enfant. Je suis aise de te revoir.

— Moi pareillement, répondit-elle; car, tout en vous regardant venir de loin, je pensais : C'est peut-être bien le bon Dieu qui nous l'envoie!

— Vraiment! Et pourquoi cela, ma fille?

— A cause du père Jean.

— Qu'est-ce que le père Jean?

— Ce vieux que vous voyez là et qui pleure.

Effectivement, le pêcheur venait de se retourner vers les débris de sa barque en essuyant une larme.

— Explique-toi, reprit avec bienveillance le général. Que puis-je pour lui? D'où vient son chagrin?

Puis, comme déjà la fillette se disposait à répondre :

— Attends, fit-il en adressant un appel au domestique qui le suivait un pliant sous le bras. Je prévois une histoire, et ne voudrais pas l'écouter debout. Là, c'est bien. Merci, Baptiste.

Baptiste s'éloigna; il avait commodément installé son maître.

— Va maintenant, dit le général, je suis tout oreilles.

— Oh! c'est bien simple. Le canot d'hier... vous savez... ce canot où jouaient les méchants gamins qui abandonnèrent le petit...

— L'enfant sauvé par toi, par ton courage?

— Bah! j'étais là... Tout autre en eût fait autant, et je n'y songe guère, ni lui non plus guère, le pauvre chérubin. Santé, gaité lui sont revenues. Mais, hélas! personne n'avait pris souci de la barque... et, comme vous pouvez le voir, elle est bien malade.

— C'est donc celle-ci?

— Comme vous dites, monsieur, celle au père Jean, son gagne-pain. Avec ça que le mari de sa fille s'est perdu en mer lors du grand coup de vent de la Toussaint, et qu'il a sur les bras la veuve et trois mioches. Pauvre vieux! comment nourrir désormais toute cette nichée? Voilà pourquoi nous sommes si tristes.

La fillette venait de pousser un gros soupir. A son tour, elle avait des larmes dans les yeux.

— Je comprends, fit en souriant le général; tu veux que je vienne en aide au canot?

— Dame! dit-elle, je me disais : Ce monsieur est riche et bienfaisant puisqu'il m'offrait hier une pièce d'or... J'ai presque

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

regret maintenant de l'avoir refusée. Cet argent-là, ce n'est plus tout-à-fait le sien, c'est encore un peu le mien...

— D'accord, mon enfant... Va toujours.

— Eh bien ! donc, baillez-le de notre part au père Jean... Il acceptera... Et si j'ai sauvé le petit, vous, monsieur, vous serez le sauveur de toute la famille.

Dans cette diplomatie naïve, il y avait eu tant de cœur et d'esprit, que le général en fut touché. Il s'écria :

— Enlevé d'assaut, mais cela ne suffit pas... Voyons, père Jean, combien vous faudrait-il pour acheter une autre barque... une bonne barque?...

Le vieux loup de mer n'osait pas répondre.

— Parle, lui dit sa protectrice; ne vois-tu pas que ce monsieur-là est bon comme du bon pain... et qu'il ne demande qu'à t'ouvrir sa bourse?

Enfin le pêcheur répondit, mais avec hésitation, tout en roulant entre ses doigts son vieux bonnet de laine :

— Je connais un fameux canot d'occasion... et qui, repeint, serait comme neuf...

— Voilà notre affaire, dit le général. Combien tout cela coûterait-il?

— Oh ! bien trop cher...

— Combien?

— Une centaine d'écus...

— Les voici; prends... Ce n'est pas moi, c'est elle qui te les donne... mais à une condition...

Le général venait de se retourner vers la fillette.

— Au fait, lui demanda-t-il, comment t'appelles-tu?

— Madeleine, répondit-elle.

— J'entends que la barque porte ce nom-là. Ce sera la *Madeleine*.

III

Le même soir, au dîner, madame Giraud se déclara munie des renseignements demandés.

— Déjà ! fit le général; où diantre les avez-vous recueillis si vite?

— Chez les bonnes sœurs qui tiennent ici l'école des filles. Déjà l'histoire du sauvetage leur était connue.

— Au fait, je n'y avais pas songé, moi; c'était plus simple. Eh bien ! voyons, que m'apprendrez-vous de ma protégée?

— Rien qui puisse diminuer l'intérêt qu'elle vous inspire, général, au contraire; c'est un excellent sujet, une nature foncièrement honnête.

— Quand je vous le disais, madame Giraud !

— Avec cela intelligente et laborieuse. Mais...

— Aïe ! aïe !

— Rassurez-vous. On ne lui reproche qu'un certain esprit d'indépendance... et beaucoup de fierté.

— J'en sais quelque chose. Mais cette fierté, cette audace ne lui vont pas mal. Continuez, madame Giraud, continuez.

Ces dames m'ont répété à plusieurs reprises que, de toutes leurs élèves, Madeleine était celle, assurément dont elles avaient gardé le meilleur souvenir.

— Elle ne va donc plus à l'école?

— Non. Elle est un peu plus âgée que vous ne le supposiez : presque quatorze ans. Quant à sa famille...

— Voilà ce qu'il nous importe de savoir. Dans sa famille, Madeleine est-elle heureuse?

— Une jeune fille n'est jamais complètement heureuse lorsqu'elle a perdu sa mère, répondit madame Giraud.

— Son père lui reste, au moins?

— Oui, général, mais il s'est remarié...

— Une belle-mère !... Ah ! la pauvre enfant !... Je devine.

— Ce n'est pas une méchante femme, un peu vive seulement et d'un caractère despotique... Tant que le père est à la maison, tout va bien. Par malheur, il fait la pêche de Terre-Neuve et son absence se prolonge pendant des mois, parfois même une année... Voilà quinze jours qu'il est parti.

— Diable ! fit le général, nous sommes dans le mauvais moment. Si je poussais une reconnaissance jusque-là pour amadouer la belle-mère?

Madame Giraud s'offrit pour l'accompagner.

C'était le soir; un beau soir d'été. Le quartier des pêcheurs si bruyant d'ordinaire, paraissait silencieux. Portes ouvertes et maisons vides. Tout le monde était à la grève ou sur le rocher.

Le général s'était fait indiquer la rue, dont madame Giraud savait le nom, mais pas le numéro. A qui s'informer?

Espérant une rencontre, ils allaient toujours.

Vers les dernières masures, tout près de la côte, le bruit d'une vive altercation frappa leurs oreilles.

— Attention, fit le général, je reconnais la voix de ma mie Madeleine.

On ne distinguait pas encore ses paroles; mais une autre voix de femme, beaucoup plus aigüe, l'interrompit :

— Tais-toi ! criait-elle avec l'accent de la colère : je te défends de me tenir tête ainsi. Tiens, va-t'en, ou je ne réponds plus de moi... Tu n'es qu'une ingrate !

— Non ! répliqua vertement la fillette; mais, que voulez-vous, chacun son idée. Je n'ai pas voulu, je ne veux pas, jamais !

Une injure grossière, un bruit de sabots se firent entendre dans l'intérieur et Madeleine parut en dehors de la maison, s'enfuyant vers la plage.

Elle n'avait pu voir le général, qui s'avançait de l'autre côté. D'ailleurs elle se voilait les yeux d'une main. Sans doute elle pleurait.

Comme les deux arrivants approchaient du seuil, une troisième voix dogmatique et grave prit la parole.

— Eh ! fit le général, c'est le père Jean.

— La Césarine, disait le vieux pêcheur ,vous avez eu tort... d'abord et d'une, hier matin, de gronder Madeleine par rapport à son linge... Elle venait de sauver la vie d'un enfant.

— Je ne me soucie que de mes enfants à moi, répliqua la belle-mère.

Sans s'émouvoir le père Jean continua :

— Deuxièmement, ce n'est pas juste, à vous, de lui reprocher l'argent que m'a donné le monsieur décoré, car tout un chacun n'y verrait qu'une bonne action de Madeleine, et qui doit tourner à sa louange...

— De votre part, oui, fit la Césarine ; mais je n'ai rien empoché, moi. Est-ce que nous sommes plus riches que vous? Est-ce que ce n'est pas à ses parents que songe d'abord une honnête fille?

— Ah ! je comprends, murmura le général, qui se montra tout-à-coup.

IV.

Presque toutes les habitations de nos pêcheurs normands se ressemblent.

Sous le toit, une ou deux mansardes et le grenier. En bas une grande pièce, la *salle* qui sert à tous les usages. Sa haute et large cheminée représente à elle seule la cuisine. Voici le buffet chargé de la vaisselle et la table où l'on mange. Vers le seuil, auprès de la fenêtre donnant sur la rue, des filets, des appelets en voie de réparation, la quenouille et le vieux fauteuil : c'est le salon. Quelques pas plus loin, c'est la chambre à coucher, l'alcôve aux rideaux de serge et le berceau, le *bey* du dernier né. Parfois même en en voit plusieurs.

La Césarine avait deux enfants en bas âge. Elle portait l'un dans ses bras; l'autre effrayé de la dispute se cramponnait au ju-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pon de sa mère. La mère était jeune encore et devait avoir été jolie ; mais on sait combien la beauté et la jeunesse des Normandes de la côte se fanent vite. Dès qu'elles sont mariées, dès qu'elles sont mères, adieu toute coquetterie, tout soin de leur personne.

Il devait en avoir été ainsi de la Césarine. Son regard était dur, ses sourcils noirs se froncèrent à l'apparition soudaine d'un inconnu. L'accueil qu'elle se préparait à lui faire ne semblait rien moins qu'hospitalier. Mais le général n'était pas homme à s'arrêter en chemin pour si peu de chose.

— Père Jean, dit-il au pêcheur, n'est-ce pas ici la demeure de notre amie Madeleine.

Pour toute réponse, le vieillard désigna la maîtresse du logis. La présentation était faite.

— Madame, reprit le général en posant quelque louis sur la table, voici la récompense que je destinais à votre courageuse enfant. Soyez bonne pour elle et je vous en serai reconnaissant.

Une métamorphose complète s'était opérée sur les traits, dans toute la personne de la maratre. Elle regardait tour-à-tour le bienfaiteur et le bienfait avec la joie d'une convoitise ardente. Le général, en fin diplomate qu'il était, pénétra sans peine cette nature gréco-normande, et pour en achever la conquête :

— Aimez bien Madeleine, reprit-il, c'est un véritable trésor que vous avez là... Au plaisir de vous revoir, madame.

Et, avant que la Césarine eût pu trouver un mot de réponse, il sortit.

Madame Giraud avait tout entendu. Comme elle offrait le bras au général :

— Toujours bon, toujours généreux, lui dit-elle.

— Bah ! répliqua-t-il gaiement, j'avais gagné vingt-cinq louis hier soir à la bouillotte. Et d'ailleurs je ne me ruinerai pas à Granville !

V.

Le général devait encore rester trois semaines aux bains de mer. De temps à autre, il rencontrait Madeleine. La première fois, après quelques mots échangés, il lui demanda:

— Eh bien ! ma fille es-tu plus contente ?

Pour toute réponse, saisissant la main de son protecteur, elle y colla ses lèvres et s'enfuit.

Quelques jours plus tard, de grand matin, le général se promenait sur l'estacade, remplacée depuis lors par une jetée de granit. Personne, contrairement à l'usage, ne l'accompagnait.

Sa canne, glissant entre deux madriers, tomba à la mer et disparut. Il était seul, il ne pouvait marcher sans appui. Comment regagner la maison ?

Tout-à-coup Madeleine surgit à son côté. Elle lui dit en jargon granvillois :

— Crochez-vous à mon épaule, monsieur ; c'est moi qui serai votre canne... et n'ayez crainte, elle ne vous faillira pas, celle-là.

Le général accepta et se mit en marche. L'estacade se trouvait déserte ; on causa.

— Tu m'aimes donc un peu ? dit-il.

— Faudrait être bien ingrate, répliqua-t-elle, pour ne point vous avoir de reconnaissance. Le père Jean m'a conté ce que vous avez fait chez nous... voire même vos bonnes paroles. J'en ai bien compris l'intention, allez.

— Ont-elles eu le résultat que j'en espérais ? demanda-t-il après quelque temps. Depuis cette visite, es-tu plus heureuse ?

— Oui... mais faut pas croire que ma belle-mère est une méchante femme. Elle est un peu vive, voilà tout. Si elle aime mieux ses propres enfants, quoi de plus naturel ? Et puis son mari est presque toujours absent... La pêche de l'an dernier a fait défaut... Mon mauvais caractère à moi... Toutes ses tristesses-là ne l'excusent-elles point d'être peu endurante ?

— Et quand ton père est là ?

— Oh ! tout va bien, répondit fièrement Madeleine. Personne n'aurait garde de tarabuster sa fille, il la défendrait. Moi-même j'y mets un peu plus du mien... je souris toujours... Vous comprenez ! s'il ne me croyait pas heureuse, il en aurait tant de chagrin. Pauvre père !

Le domestique du général le rejoignit en ce moment. Le général prit le bras de Baptiste et s'éloigna, mais non sans avoir remercié Madeleine.

— Bon petit cœur, se disait-il ; on n'en peut pas faire sortir un mot de reproche, même contre son bourreau.

VI.

Quelques jours s'étaient écoulés sans que le général rencontrât sa protégée, lorsqu'il reçut une lettre qui le rappelait en toute hâte à Paris. Avant le départ, il voulut revoir la Césarine et s'achemina vers le quartier des pêcheurs. Mais, au bas de la rampe qui y conduit, le père Jean se rencontra sur son passage.

— J'allais faire mes adieux à Madeleine, lui dit le général.

— Inutile de démarrer jusqu'à son mouillage, répliqua le vieux pêcheur, la corvette a levé l'ancre.

— Que voulez-vous dire ?

— Eh ! pardine... qu'elle est partie !

— Quand cela ?

— Avant-hier soir.

— Mais où donc s'en est-elle allée ?

— Qui le sait.

— Pourquoi ce départ ?

— Ah ! voilà ! fit avec hésitation le père Jean, sa belle-mère lui avait donné un soufflet.

Le général resta muet de surprise et d'indignation.

Ch. Deslys.

(La suite au prochain numéro.)

A TRAVERS LES LIVRES

Parmi les récentes publications de MM. Garnier frères, il en est plusieurs que nous croyons devoir recommander particulièrement à l'attention de nos lecteurs (1).

C'est d'abord un beau volume où sont réunis *les Moralistes français*, Pascal, La Rochefoucauld, La Bruyère, Vauvenargues, complétés et annotés à l'aide des meilleures éditions, précédés de notices par Sainte-Beuve, — livre excellent qui résume toutes les réflexions les plus profondes qui aient été faites sur l'homme et la vie humaine.

Ce sont ensuite les principales œuvres dramatiques de Marivaux et les œuvres amoureuses de Pétrarque.

Le *Théâtre choisi de Marivaux*, précédé d'une introduction de M. Louis Moland, comprend neuf comédies : *Les Jeux de l'amour et du hasard*, *le Legs*, *les Fausses confidences*, *l'Épreuve*, qui sont restées au répertoire et qu'on joue encore fréquemment ; les deux *Surprises de l'amour* qui établirent la réputation de Marivaux, l'une à la Comédie italienne, l'autre à la Comédie française ; *l'École des Mères* dont le succès se prolongea jusque dans les commencements de ce siècle et dans laquelle Mlle Mars a laissé de brillants souvenirs ; enfin *la Double inconstance* et *les Sincères* qui, au jugement de Sainte-Beuve, caractérisent le mieux le talent et l'esprit de Marivaux. Ce recueil ainsi formé satisfera pleinement, nous n'en doutons pas, la curiosité

(1) Les *Moralistes français*, un vol. in-8° ; le *Théâtre choisi de Marivaux*, un vol. in-18 ; les *Œuvres amoureuses de Pétrarque*, un vol. in-18. — Paris, 1875. — Garnier frères éditeurs, 6, rue des Saints-Pères.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

des lecteurs qui craindraient d'affronter les dix tomes des œuvres complètes du célèbre écrivain; il donne tout ce qu'il y a de plus intéressant dans Marivaux, et il n'y a certainement pas, dans notre littérature, beaucoup de volumes plus spirituels, plus agréables à lire, ayant conservé autant de grâce et de mouvement, et que le temps épargne davantage.

Pétrarque, le poëte de l'amour, est peu connu en France, parce qu'il n'existe qu'une ou deux mauvaises traductions, en vers ou en prose, de son œuvre. Celle que MM. Garnier frères viennent de publier sous ce titre : *Œuvres amoureuses de Pétrarque*, n'est pas sans défaut; mais, à vrai dire, nous n'en connaissons pas de meilleure. Elle contient le recueil très complet des « Sonnets » et « Triomphes » de ce tendre génie. Le texte italien accompagne l'interprétation française de Ginguené, dont les savantes études sur l'histoire d'Italie sont si justement appréciées des érudits.

Ajoutons que, sous le rapport de l'exécution typographique, cette nouvelle édition ne laisse rien à désirer; elle est sortie des presses de M. J. Claye : c'est tout dire. On pourra donc lire avec une entière satisfaction ces poésies où l'âme doucement mélancolique de Pétrarque se plaint et sourit tour à tour à sa bien-aimée Laure, trouvant toujours des accents sublimes dans la douleur comme dans la joie.

R. H.

LES PAROLES D'OR

La meilleure façon de s'instruire, pour la jeunesse (façon oubliée aujourd'hui), c'est d'écouter les vieillards.

Jules CLARETIE.

Triste espèce, ces malveillants silencieux et crédules, qui accueillent une calomnie sur vous, ne s'en ouvrent jamais, et règlent leurs rapports là-dessus.

Louis DÉPRET.

On ne juge jamais un homme sur ce qu'il n'a pas dit, et on le juge souvent favorablement parce qu'il ne dit rien. Ainsi, la théorie du silence complète la théorie de la conversation.

Eugène CHAPUS.

REVUE DES MAGASINS

Au Paradis des Dames!... Titre, comme noblesse, oblige; pour prouver qu'ils ont conscience de cette vérité, les administrateurs de la maison de confiance dont nous venons de citer le titre déploient toute leur intelligence et leur activité à résoudre ce difficile problème: vendre toujours du *beau*, du *bon*, et à *bon marché*. Une femme intelligente n'a pas de parti préconçu en fait de modes: elle prend le goût pour guide et suit les conseils de l'économie. Et voilà comment le *Paradis des Dames* (rue de Rivoli, 8 et 10)paradis presque perdu naguère, vu son éloignement du centre élégant,) — est devenu aujourd'hui un rendez-vous fort à la mode.

Au surplus, il est facile, par l'aperçu suivant, de se rendre compte du réel avantage qu'on rencontre à agir ainsi:

Au salon des confections et costumes, on trouve un choix considérable de toilettes et de vêtements de tout genre, d'une coupe et d'une élégance achevée, tout en étant d'un bon marché réel. Voici, entre autres, trois *occasions uniques*: un costume mohair, en toutes teintes, composé d'un jupon, d'un tablier et d'un corsage cuirasse, avec lisérés d'un autre ton, le tout d'une forme charmante, à 19 fr.75; — un vêtement printanier, le *Giroflé-Girofla* pélerine dolman, à manches carrées, en drap de toutes nuances soutaché de noir, à 7 fr.75 (rien de plus jeune, de plus coquet); — un peignoir de forme princesse, en percale d'Alsace, teint garanti en toutes nuances, à 2 fr.95. — Ces prix ne sont-ils pas surprenants? A côté de cela, nous pourrions citer des modèles de vêtements de demi-saison d'une forme inédite, en cachemire ou sicilienne, portant les noms suivants: *Lucrèce, Haydée, Ninon, Soligny*; très élégamment garnis de galons perlés ou non, de plumes de coq, de franges marabout, ces vêtements offrent un caractère distingué et « comme il faut » qui séduit immédiatement.

Le salon de confection n'est pas le seul point important à visiter, au *Paris des Dames*; les autres comptoirs de cette maison présentent aussi mille côtés attrayants et avantageux. Au comptoir de lingerie, par exemple, on trouve des jupons en taffetas de Nice, à volant, avec différentes garnitures, à 6 fr. 75 cent.; des cols de forme nouvelle en jolie percale, à 0 fr. 50 centimes; des bonnets du matin, de forme variées, en nansouck et festonnés, à 0 fr. 45 centimes.

Au comptoir d'indienne: Oxford printanier, teint garanti, largeur 50 à 52 cent. pour robes et costumes en toutes nuances: 0,28 cent. — Piqué croisé, garanti au lavage, 200 dessins, largeur 80 cent.: 0,60 cent.

Au comptoir de lainages et nouveautés: Mohair glacé, 0,55 cent. — Popeline japonaise: 0.33 cent. — Taffetas de Nice: 0,66 cent. — *Madame l'Archiduc*, haute nouveauté tout laine, succès du jour: 1 fr. 95.

Au comptoir des soieries, un taffetas noir tout cuit « hors ligne » à 2 fr. 45. Plusieurs soldes très avantageuses de noir et de grisailles, et parmi ces dernières une affaire importante à 1 fr. 90.

Citons enfin, en terminant, les cravates *La Vallière*, en foulard sergé: 0,15 cent. — *Jeune France*, cravate pour homme, à 0,45 cent. — Foulards de Chine à 0,55 cent. — Des bas *Dubarry*, coton écru, maille à jour, la paire: 0,25 cent. — Des gants satin fil belle qualité, pour dames, à 0,30 cent. — Ombrelles *Bergère*, percale imprimée, 0,45 cent.; en-cas, taille 45 cent., taffetas fort, monture acier: 2 fr. 95. — Des dossiers de fauteuils au crochet et frangés: 0,55 cent. — Mousseline brodée fond suisse à pois: 0,25 cent. le mètre. — Rideaux brodés, vitrage, hauteur 2 mètres, le rideau 1 fr. 45. — Des rubans à 0,35 cent., 0,65., et 1 fr. 75. — Des sacs en toile écrue, garnis de deux jolies bandes de maroquin rouge: 1 fr. 05. — Des...

Mais en voilà assez pour que nos lectrices soient tout-à-fait convaincues que la maison *Au Paradis des Dames* est un vrai paradis terrestre, et nous avons d'avance la certitude qu'elles nous remercieront de le leur avoir rappelé.

— Si le léger cachemire de l'Inde est le plus beau lainage pour costume de demi-saison et d'été, le foulard de l'Inde est, sans contredit, la seule soierie élégante qu'on puisse porter à cette époque. Ceci bien admis, il n'y a pas d'autre alternative, pour se procurer l'une ou l'autre de ces étoffes, que de s'adresser à une maison de vente spéciale, et de préférence au *Comptoir des Indes*. Nos lectrices connaissent de trop longue date cette excellente maison, entrepôt général des tissus de l'Inde (129, boulevard Sébastopol), pour que nous ayons besoin d'en faire l'éloge. Nous nous contenterons de dire un mot des jolies nouveautés qu'elle met en vente pour la saison nouvelle.

Par sa légèreté, sa souplesse soyeuse et la fraîcheur de ses nuances charmantes, le foulard de l'Inde est inappréciable pour costume d'été; il n'est pas une femme élégante qui ne soit de notre avis. Voici ce que nous avons remarqué au *Comptoir des Indes* et que nous recommandons spécialement:

Le *Glacé d'Orient*, tissu uni, d'une grande solidité, très brillant, à reflets ombrés et glacés; le *Matelassé d'Eté* en toutes nuances nouvelles; le *Rayé damassé*, à reflets camaïeu obtenu par la rayure satinée; le *crêpe Osaka* en toutes nuances; le *Tussor* uni (étoffe de la plus grande solidité) et le *Tussor damassé* en écru naturel seulement; le *Bénarès*, en trente-cinq nuances nouvelles. Ajoutons à cette nomenclature les unis de toutes qualités, en toutes nuances modernes, foncées, moyennes, claires, puis un choix immense de bouquets de toute grandeur, de toute couleur sur fond blanc ou de couleur; il faut noter qu'en teintes claires, ce dernier genre constitue de délicieuses toilettes parées. N'oublions pas non plus les rayures et les pois, en toute nuance et dimension, avec lesquelles on fait de charmants costumes de jeunes filles; une série complète de foulards pour deuil; enfin, comme « occasion » véritable, un choix de robes de foulard à 38 francs!

C'est en toute confiance, comme toujours, qu'il faut s'adresser au *Comptoir des Indes* qui, sur demande affranchie, envoie *franco* sa magnifique collection d'échantillons de foulard de l'Inde, aussi bien que les marchandises choisies.

Un détail important: le *Comptoir des Indes* tient en ce moment de ravissantes écharpes en crêpe de Chine de toutes nuances, ayant 2 m. 60 c. de longueur et 45 c. de largeur, effilés compris, au prix de 28 fr. Il suffit d'en voyer un échantillon de la nuance que l'on désire pour recevoir l'écharpe assortie avec une gravure représentant cinq manières de s'en servir.

— La *Compagnie Irlandaise*, dans ce qui est de son domaine, n'est point en retard sur les autres grandes maisons de nouveautés. Les merveilleux tissus en pur fil que nous y avons passés en revue nous font regretter de n'avoir que quelques lignes à leur consacrer.

Parmi ceux que la mode a justement pris sous son patronage, nous devons une mention spéciale à la *Toile mauresque*, facilement reconnaissable à ses dessins à jour, genre guipure. La *Esméralda*, d'un beau bleu céleste, semble pailletée d'argent. La batiste *Manon Lescaut*, aux rayures bleues, blanches, roses, se fait remarquer par son élégance toute champêtre. La légèreté, la transparence de la toile *Greuze* sont telles, qu'elle semble frémir au toucher. La *Bretonne*, couleur blé de sarrazin, exhale un parfum réellement agreste. Enfin, la *Sémiramide*, aux impressions blanches sur fond noir, est d'une coquetterie mélancolique, qui lui vaudra certainement de nombreux suffrages à la maison d'où elle sort (rue Tronchet 36).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Ajoutons — c'est là une justice qu'il faut rendre à la *Compagnie Irlandaise* — que toutes ses toiles, ses batistes, ses linons sont du meilleur goût et d'une originalité qui n'exclut pas la distinction.

— D'ici à quelques jours (au 15 avril, comme dernière limite), la *Ville de Lyon* aura reçu toutes les nouveautés de la rubanerie de Saint-Etienne, la plupart des pièces de ruban d'été étant encore sur le métier. Cet arrivage, il est vrai, ne fera que compléter la superbe collection que cette maison possède déjà. Les personnes un peu pressées peuvent donc, dès à présent, visiter ce comptoir spécial de la *Ville de Lyon*; elles y trouveront les éléments nécessaires à toute espèce de garniture. On portera beaucoup de ruban, cette année : le goût du jour y pousse; il en faut de larges pour les écharpes des jupes, de moyens pour les nœuds, de plus étroits pour les choux de corsages et de vêtements, sans compter tous ceux qui conviennent aux coiffures, mantilles ou chapeaux!

La mode actuelle doit avoir fait un pacte avec la ville de Saint-Etienne qui, elle, semble en avoir fait un autre avec le magasin de la *Ville de Lyon*. Et voilà comment il se fait que nous allons nous enrubanner à qui mieux mieux, et que nous ferons queue à la *Ville de Lyon* pour choisir nos rubans, car nulle part ailleurs on ne pourra en trouver un choix aussi remarquable.

Dans l'intérêt même de nos lectrices, nous devons annoncer aujourd'hui le bel assortiment de gants de Saxe que la *Ville de Lyon* possède en ce moment. Par la qualité et la beauté de leur peau, leur coupe irréprochable et leur parfaite fabrication, ces gants défient toute concurrence. Les femmes qui aiment à être bien gantées auront lieu d'être satisfaites.

Voici un joli choix de dentelles et d'entre-deux de Belgique (communément appelés dentelle torchon) que l'on trouve également rue de la Chaussée d'Antin, 6; rien de plus à la mode pour garnir les jupons, pantalons, corsages de dessous, bonnets et filets de nuit, lingeries d'enfants, etc. Puis une grande variété de bandes en broderie anglaise ou plumetis, nouvel article de lingerie élégante que la *Ville de Lyon* tiendra dorénavant, avec le soin et l'intelligence qu'elle apporte en toutes choses.

— La teinturerie a fait tant de progrès, aujourd'hui, qu'une robe bien teinte équivaut à une robe neuve. Aussi a-t-on toujours raison d'acheter de belles étoffes, car on a la ressource de faire teindre le costume lorsqu'il est terni ou qu'il a cessé de plaire. Nous connaissons une robe de mariée, en sicilienne blanche, qui a subi trois teintures!

La *Teinturerie européenne* (boulevard Poissonnière, 26) est une maison de confiance à laquelle on peut confier toute espèce de tissu, et c'est *la seule* qui puisse donner à la soie le brillant et la souplesse du neuf.

La *Teinturerie européenne* se charge de teindre, sans qu'il soit décousu, n'importe quel vêtement.

Ajoutons que les commandes sont faites et livrées aussi promptement que possible pour tous les pays.

— De tous les côtés on continue à nous demander un aperçu des prix courants des corsets, jupons et tournures de la maison DE PLUMENT (rue Vivienne, 33). Nous répondrons aujourd'hui encore à ce désir bien légitime, en fournissant les renseignements nécessaires, de nature à simplifier de beaucoup la correspondance de part et d'autre. Grâce à cela, on n'aura qu'à spécifier le prix de l'objet en formulant la demande d'envoi, et il n'y aura plus d'erreurs possibles.

Le *corset Sultane*, ce favori du jour, en beau coutil blanc orné de peluche et de valenciennes, avec nœud de ruban et beau lacet de soie : 30 fr.

Le *corset Elise*, joli modèle à gorge coulissée, élégamment établi : 25 fr.

Le *corset-cage*, tout à jour, très agréable à porter en soirée ou pendant les fortes chaleurs, diminuant la grosseur de taille de 5 cent. à peu près et laissant au corps tout son élasticité, très avantageux comme prix : 15 fr.

PEIGNOIR DE LA CONFECTION *Printanière* P. n° 252 (page 157).

La *jupe Louis XV*, qui doit à sa forme exceptionnelle, le mérite de faire valoir la grâce de la traîne : 15 fr. en blanc, 18 fr. en rouge.

La *jupe Ninon*, nouveau modèle répondant bien aux exigences de la mode actuelle, parfaite pour robe de dîner : 20 fr. en blanc; 25 fr. en rouge.

La *jupe Royale*, indispensable pour les robes à longue traîne dont elle fait majestueusement valoir l'élégance aristocratique : 28 fr. en blanc; 33 fr. en rouge.

La *jupe Henri II*, très-plate et fuyante du haut, particulièrement favorable à la toilette deville dont elle favorise le développement en arrière : 15 fr. en blanc; 18 fr. en rouge.

Les deux tournures *Ninon* et *Ninette* sont des appoints purs et simples qui ne font que niveler raisonnablement les formes en leur donnant la rondeur nécessaire : 6 fr. en blanc; 8 fr. en rouge.

Le *jupon Princesse articulé*, à tournure élastique, soutenant les robes les plus lourdes avec une grâce moelleuse; inappréciable en voiture où, grâce à son élasticité étonnante, elle ne tient aucune place, et cédant à la moindre pression : 25 fr. en blanc; 30 fr. en rouge.

Nous avons obtenu de la maison de Plument que toutes les abonnées de ce journal recevraient *franco* tout article demandé par lettre affranchie et contenant un bon de poste représentant le montant de l'objet désiré.

SPÉCIALITÉS

Beaucoup de personnes profitent des fêtes de Pâques pour faire un voyage, ou s'en aller à la campagne respirer à pleins poumons les brises printanières. Rappelons à ces heureux prédestinés qu'on n'affronte pas sans danger les premières ardeurs du soleil.

Une bonne précaution à prendre, c'est d'emporter avec soi la *boîte de Jouvence*, vrai talisman de beauté, contenant tous les perfectionnements de l'art du cosmétique, ou simplement une boîte de parfumerie intelligemment composée, comme la maison VIOLET s'entend à le faire. On y trouvera :

Plusieurs savons de toilette : savon royal de Thridace, savon au baume de violettes.

Un pot de cold-cream à la violette, à la glycérine, au suc de fraises.

Un paquet de poudre de riz à la brise de violettes, à la maréchale, à la verveine, au lys de Cachemyr, la plus fine, la plus impalpable et la plus adhérente de toutes les poudres de riz.

Une excellente pommade pour l'entretien des cheveux : baume de violettes, pommade Farnèse, pommade Ylang-Ylang, baume lustral à la glycérine saponinée, etc., toutes possédant les qualités nécessaires à l'entretien et à l'embellissement de la chevelure.

Eaux, poudres, opiats dentifrices, émailline, donnant aux dents la blancheur nacrée de la perle et parfument agréablement l'haleine.

Enfin, un flacon de vinaigre parfumé à volonté, de l'eau de Cologne, de triples extraits d'odeurs, parfums concentrés pour le mouchoir, dont quelques gouttes suffisent pour l'aromatiser.

C'est à la *Reine des Abeilles*. (Rotonde du Grand-Hôtel) qu'il faut aller choisir ces boîtes de parfumerie. On en profitera pour admirer tous les jolis nécessaires de toilette, jeux de brosses, caves à odeurs, glaces pour tout usage, bonbonnières mystérieuses, etc., qui constituent là, pour ainsi dire, une exposition perpétuelle.

M. D'A.

ROUVENAT (✻) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Le lundi de Pâques a été particulièrement gai et animé : le dimanche avait été si triste qu'il fallait bien se dédommager un peu! Tout Paris était dehors : il y avait foule à la foire au pain d'épice, foule sur les boulevards, aux Champs-Elysées, au Bois surtout. Au retour des courses, la haie des curieux était énorme. Bien que le temps ne fût pas très favorable, les voitures découvertes étaient en majorité ; les femmes à la mode et les fashionables de tous les mondes n'avaient eu garde de manquer cette occasion de se montrer.

En fait de toilettes, nous n'avons rien vu de bien merveilleux. A part quelques excentriques en costumes et chapeaux blancs, toutes ces beautés, chaudement enveloppées et blotties au fond de leurs landaux ou de leurs victorias, étaient habillées d'une façon très ordinaire. Nous n'avons même pas vu un chapeau nouveau. La grêle du jour de Pâques et le vent très froid du lundi avaient forcément changé le programme des préparatifs de la coquetterie : car cette première course de Longchamps est ordinairement fort élégante, et les femmes y sont très parées lorsque le soleil le permet. Heureusement ce n'est que partie remise.

N'ayant rien de mieux à faire, nous avons admiré les équipages, et il y avait vraiment matière : beaucoup de chaises de poste fort élégantes, des victorias et des *ducs* du meilleur goût, de grands coupés et une quantité de *mail-coach* attelés d'une manière irréprochable. Ce genre de véhicules a le privilége de passionner la foule et de captiver son attention.

P. N° 253. — Costumes de demi-saison (petits garçons).

Pendant ces fêtes de Pâques, les représentations théâtrales ont été fort suivies, et l'Opéra naturellement n'est pas resté en arrière. On y fait toujours assaut d'élégance. A ce propos, une aimable abonnée réclame de nous quelques toilettes de très jeune fille pour la circonstance. Nous en avons précisément aperçu de charmantes :

Une en faille bleu lumière. Jupon uni à pli Bulgare; tablier-écharpe en mousseline blanche, garni de plissés en mousseline avec de petites valenciennes sur les deux bords, entourant le haut du jupon et fixé sur le côté derrière où il forme un joli nœud. Corsage Louis XV à longues pointes, lacé derrière, décolleté en carré, avec berthe en plissés de mousseline ; manches courtes et même garniture s'arrêtant au coude. Nœud de ruban bleu dans les cheveux, bouclés naturellement; médaillon et velours noir au cou.

Autre toilette en faille rose. Jupon uni à petite traîne; trois écharpes en barège blanc à bouts frangés entourent et serrent le jupon en formant au milieu derrière des nœuds à bouts flottants. Corsage cuirasse dont l'extrémité de la basque se perd sous la première écharpe. Echarpe pareille, mais plus petite, posée en draperie au bord des épaules et nouée derrière, avec bouts frangés et pendants.

Ces deux toilettes sont extrêmement réussies et bien comprises ; elles possèdent ce caractère de grâce exquise et tout virginale qui convient à des jeunes filles faisant leurs premiers pas dans le monde des élégances.

—

Nous nous plaisons à constater l'empressement de toutes les femmes à accepter le col rabattu. Dans ce domaine, quelques lingères nous offrent des variantes, sinon de réelles nouveautés : col *Paysan* en batiste, avec large ourlet à jour, roulé sur lui-même et non aplati par le fer; col à plis « feuillets » formés par des piqûres à jour, faits dans la largeur rabattue ; col à la Colin, à large encolure, peu empesé, découvrant la naissance du cou et complété par une cravate à nœud marin.

A côté de ces divers modèles et d'autres encore, nous avons remarqué un nouveau genre de col qui consiste en biais étroits de batiste blanche, ou de couleur, joints à des entre-deux à jour et même à des entre-deux de dentelle. Les premiers sont simplement entourés d'une bande plate ; les seconds ont une dentelle en

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

plus sur le bord. Avec les sous-manches assorties, ces cols présentent un ensemble fort gracieux. Les parures plus soignées se font toujours en batiste ou mousseline et dentelle, ouverts ou non en châle, mais, dans tous les cas, rabattus.

La cravate blanche continue triomphalement son chemin. Simple mousseline, riche dentelle, tulle de Bruxelles à broderies de soie plate, crêpe lisse et plissés, tout se porte avec frénésie.

Nous demandions, ces jours passés, à une lingère intelligente, comment elle parvenait à composer le bonnet pour coiffure de rue : « — C'est bien difficile, nous répondit-elle, car peu de journaux donnent sur ce point des indications suffisantes ; je m'en tire assez bien pourtant, et c'est en suivant de loin le genre des chapeaux. Ceux-ci sont-ils haut perchés ? je fais mes bonnets en conséquence. La passe forme-t-elle le diadème ? vite j'établis mes bonnets sur ce patron. Toutefois, je m'arrange de façon à ne jamais aborder l'excentrique. C'est ainsi que je tourne la difficulté, et jusqu'à présent personne ne s'en est plaint ! »

—

Avant de nous faire aborder franchement la paille, les modistes ont voulu une transition au feutre, et c'est pour cela qu'elles ont établi le chapeau de tulle et dentelle noirs, ou de crêpe et surah de couleur assortie à la toilette, que les femmes élégantes se sont empressées d'accepter, car ils établissent une coiffure extrêmement seyante et d'une application facile.

Les chapeaux de paille se font remarquer, cette année, par leurs fonds bas, en forme d'assiette creuse renversée, et légèrement bombés ; leur passe assez large est abaissée à la Marie Stuart, ou enlevée comme un diadème, tantôt soulevée avec garniture dessous, tantôt relevée coquettement sur le côté. La forme *Cavalier*, ainsi que le *Montagnard*, sera choisie pour les jeunes filles ; ce chapeau se met sur le front.

On couvre les chapeaux de rubans et de fleurs, quand on n'emploie pas un foulard de couleur tendre ; les premiers, coulissés sous une passe enlevée, forment également de larges nœuds, cocardes et autres, avec touffe de fleurs. Celles-ci se portent en couronne ou guirlande traînante ; on les pose à cheval sur la calotte, lorsqu'elle est haute, et les bouts retombent régulièrement sur les épaules. D'autres ornent le dessous de la passe jusque derrière, et les deux extrémités se réunissent par un nœud à bouts flottants. Enfin, nous avons vu plusieurs traînes touffues qui formaient une sorte de catogan ; mais nous n'en avons pas trouvé l'idée heureuse. Les foulards, si prisés en ce moment, sont drapés autour de la calotte, puis disposés en larges coques, ou en un coquillé servant de nid très souvent à de charmants petits oiseaux aux chatoyantes couleurs.

Quelques remarques en passant : le goût dominant est au blanc pur, ou aux nuances « crème fouettée », paille, saumon pâle, etc., rehaussées par des lisérés de velours noir, grenat, gros vert ou gros bleu. Le tulle « poudre de riz », fabriqué exclusivement pour les mentonnières et les voilettes, n'ayant que la largeur voulue, a reçu dès sa naissance la consécration de la mode ; il jouit donc d'un plein succès. En fait de fleurs, ce sont les verdures qui l'emportent sous le rapport de la distinction : feuillages variés et bottes d'herbe, l'épi sauvage surtout. Mais quelle jeunesse, quelle pureté de teint et quelle fraîcheur ne faut-il pas avoir pour affronter un pareil rapprochement !

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 253.

COSTUMES DE DEMI-SAISON. — 1. Jeune garçon de neuf ans, en costume de drap léger, couleur havane. — Pantalon court, ajusté au genou, avec poignet boutonné. — Paletot, genre vareuse, garni devant d'une double rangée de boutons de fantaisie, assortis au drap ; trois boutons pareils ferment le bas des manches. — Col de chemise à la Colin et cravate bleue. — Béret béarnais en drap bleu. — Demi-bottes en drap havane.

2. Petit garçon de trois à cinq ans : costume en sicilienne bleu marine. — Jupon russe, monté derrière à plis couchés ; tablier sans plis devant, garni de nœuds de ruban au milieu ; biais roulés, en faille assortie, sur le bord inférieur du jupon. — Gilet en faille et boutons d'acier bleu. — Veston ajusté en sicilienne, à col rabattu, ouvert en châle, avec écart dans le bas. Parements aux manches, double rang de biais roulés en faille sur tous les bords du vêtement. — Chapeau marin en feutre noir, garni de ruban bleu à bouts flottants.

DG. N° 499.

CONFECTIONS DIVERSES DE DEMI-SAISON. — 1. Nouveau modèle de polonaise en broderie d'application de cachemire sur gros tulle de laine. — Le devant est de forme princesse, et le dos ainsi que les manches ouvertes appartiennent au genre dolman. Le bas du tablier est arrondi et les côtés se réunissent sous la basque derrière ; une ceinture étroite assujettit le dos à la taille, qu'elle entoure. — Le vêtement lui-même se ferme jusqu'à mi-hauteur des devants par des agrafes habilement dissimulées dessous, pour ne pas déranger le dessin de la broderie. Nœuds de faille dans le haut du cou et au bas de la taille ; belles franges nouées, à tête de passementerie, posées sur tous les bords. — Chapeau *Cavalier* en paille anglaise, à fond bombé et passe assez large, relevée sur les côtés et bordée de velours. Coques de ruban, plumes et roses groupées sur un des côtés.

2. Mantelet *Duchesse* en sicilienne noire. — Les devants, coupés en pans de mantelet, s'élargissent de côté pour se joindre au milieu derrière sous un beau nœud de ruban. Derrière, le vêtement représente une pèlerine à manches dolman (c'est-à-dire non fermées sous les bras) dont les bords inférieurs sont garnis d'une belle passementerie et de dentelle noire, puis d'une bande en sicilienne ornée de même, qui est posée dessous comme un volant. Col rabattu dans le haut, orné de boutons et fermé sous un nœud de faille. Les bords des devants sont garnis d'une bande en sicilienne rapportée sur le dessus, encadrée de gros lisérés, avec des boutons en passementerie sur toute la longueur. Le bas des pans est recouvert de plissés et entouré d'un gros liséré ; les côtés sont garnis d'une passementerie pareille à celle de la pèlerine, ce qui, avec les dentelles dont tous les bords du vêtement sont ornés, en complète l'effet. — Chapeau de paille noire, à passe soulevée, baissée au milieu à la Marie Stuart. Traverse en surah « crème fouettée » drapée dessous, avec une rose thé sur le côté. Torsade en surah autour de la calotte. Roses et plume amazone de couleur assortie, dont l'extrémité est assujettie sur le bord de la passe derrière.

3. Paletot *Parisien* en faille noire. — Ce vêtement est rayé de larges tresses de soie ; un plastron simulé, rayé en biais par des tresses semblables, forme gilet Louis XV ; un double liséré en faille encadre la première partie du paletot, celle qui est rayée en long, ce qui fait qu'elle se détache parfaitement. Les manches, rayées en biais, sont terminées par un revers uni, liséré et garni de boutons. Col rabattu dans le haut et liséré. Nœud de faille sur la basque derrière. Des boutons pareils à ceux des manches ferment le paletot. — Chapeau de paille brune, à large passe relevée sur les côtés, entouré dessous d'une écharpe en damas Renaissance écrue et d'une seconde traverse brune formant un chou au milieu. Même mélange d'écru et de marron autour de la calotte. Coques et plumes assorties groupées contre la calotte.

4. Polonaise en cachemire mat et broderie d'application sur gros tulle. — Le haut du vêtement affecte la forme princesse devant ; les côtés derrière sont unis. Le haut du dos, la basque tout entière et le tour du tablier sont en application ; mais la broderie est continuée sur une partie plus considérable du tablier sans être découpée. Tous les bords sont garnis de jolies franges à tête grillée, et la basque en est même complètement entourée. Il n'y a pas de manches à cette polonaise : elles sont remplacées par une frange grillée. — Chapeau de paille, garni dessous d'un coulissé en ruban bleu pâle et de roses thé. La calotte est couverte de roses en traîne, avec des coques de ruban.

5. Paletot *Dandy* en matelassé, très ajusté, avec col et revers en faille, entouré de marabout de soie. Postillon derrière, bordé d'un biais en faille. Les manches, en faille, ont un parement en matelassé, lequel est orné dans le haut d'une grosse ganse, et dans le bas de marabout avec deux larges boutons sur le dessus. — Chapeau en crin noir, doublé dessous de soie paille et garni d'une demi-guirlande de fleurs des champs. Le dessus est très orné : coques en ruban noir et ruban faille groupés en éventail avec une traîne de fleurs des champs.

6. Mantelet *Duchesse* (même genre que celui de la figurine n° 2) en sicilienne noire, à bords dentelés et entourés d'une passementerie et de riches franges. — Ce vêtement, que notre gravure présente de trois quarts, a de longs pans, assez larges pour être réunis derrière par un point et un nœud

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Imp. A. Leroy, à Paris

L N° 30

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de faille à bouts flottants. Le dos forme la pèlerine. Large col rabattu dans le haut, entouré des mêmes franges, et poche en faille coulissée sous forme de cornet, placée au milieu du pan et terminée par une cascade de nœuds de ruban. — Chapeau de paille belge nuance marron, à passe évasée ayant deux lisérés en faille blanche posés à même la paille. Dessous, comme garniture, un diadème de primevères rosées. Nœuds de ruban marron et ruban blanc sur le sommet, avec une touffe de primevères; même répétition au bas de la calotte derrière. Mentonnières en ruban blanc.

Description de la planche coloriée n° 1220 *B.*

TOILETTES DE COURSES. — 1. Costume en taffetas de laine de deux tons écru et marron. — Jupon à traîne, en taffetas marron, entouré derrière de deux volants en taffetas écru, l'un plissé, l'autre froncé, surmontés de trois biais étroits en taffetas écru. Le tablier est orné, de larges plis en taffetas écru, rayant le milieu et les côtés, et auxquels se relient des biais en écru, disposés en échelons biaisés. — Trois largeurs de taffetas écru forment un jupon supplémentaire derrière; elles sont disposées d'une façon particulière: celle du milieu, doublée de taffetas marron, est détachée et forme des coquillés retombant de chaque côté sur les deux autres largeurs. Celles-ci, fixées de côté sous le pli du tablier, sont relevées et réunies au milieu sous la précédente largeur. — Corsage en taffetas écru, à basques plates, entourées d'une bande marron sur laquelle retombent de petites pattes écrues. Le haut est encadré de biais marron réunis au milieu en châle sous un nœud assorti. Des coquillés rappelant ceux du jupon supplémentaire garnissent le dos du corsage. Les manches ont un bouillonné marron dans la longueur, rayé en travers de biais écrus. Volant et parement dans le bas, avec biais et nœuds de taffetas marron. — Jolie lingerie en mousseline brodée et dentelle. — Chapeau de feutre gris à passe très-enlevée, garni dessous d'un tour de plumes assorties, noué derrière par un nœud de ruban cerise. Cocarde en ruban cerise sur le côté de la passe, et panache de plumes grises sur le dessus.

2. Costume en foulard très-fin, de nuance mauve. — Jupon à traîne, entouré dans le bas de trois groupes de plissés en taffetas violet, alternés de deux volants en foulard ornés de broderie anglaise faite à même l'étoffe. — Tablier supplémentaire en foulard pareil, entouré de trois volants de broderie anglaise; un nœud de ruban violet ferme le tablier derrière. — Paletot parisien ajusté derrière, vague devant, entouré d'un volant de broderie anglaise sur même étoffe. jockey en broderie dans le haut de la manche; celle-ci, très ajustée, est terminée par un plissé en taffetas violet et broderie anglaise. Un nœud de ruban violet, à longs bouts, ferme le haut du vêtement. (Ce paletot peut être supplémentaire: dans ce cas, il n'a pas de manches; le Jockey seul subsiste, et il y a alors un corsage à la robe.) — Lingerie élégante et ouverte, en mousseline et dentelle plissées. — Chapeau *Baby* en paille de riz blanche, à passe enlevée, doublée dessous d'un bouillonné coulissé en surah violet. Un groupe de giroflées placé sur le côté forme traîne et guirlande sous la passe. Larges coques en surah sur le dessus et barbe de dentelle noire tombant derrière.

Description de la planche coloriée n° 1217 *D.*

Substituée à la gravure 1220 B, pour les abonnées qui en ont fait la demande.

1. Chapeau en tulle noir perlé de jais. — Fond mou, bord soulevé et bande dessous, entourés tous deux d'une petite dentelle noire. Demi-guirlande d'épis noirs et camélia blanc, avec feuillage et bouton, placés en diadème dessous. Galon de jais autour de la calotte, branche de camélia sur le côté, coques de ruban blanc sur le sommet et derrière d'où s'échappe un nœud à pans flottants.

2. Chapeau de paille, à calotte ronde et passe plate, bordé et entouré de ruban bleu, formant sur le côté un nœud alsacien avec boucle de nacre au milieu. Sous la passe, une guirlande de fleurs des champs, dont l'extrémité se réunit au nœud à bout frangé placé derrière.

3. Pouff de coiffure, composé de coques de ruban rose et d'une plume blanche.

4. Chapeau en crêpe et tulle couleur tourterelle. — Calotte plate et assez haute, à passe renversée et bordée d'un biais couleur paille. Un ruban de damas Renaissance, dont le fond est de nuance « crême fouettée » et le dessin assorti à la couleur du chapeau, est drapé sous la passe qu'il entoure; branche de roses sur le côté. Même ruban autour de la calotte, noué derrière sous une rose pareille à la précédente et groupe de plumes assorties sur le sommet.

5. Nœud de coiffure en surah damassé, couleur « crême fouettée », formant un large nœud coquillé avec un seul pan terminé par un plissé de crêpe lisse. Une boucle en nacre fixe au milieu de ce nœud une branche de myosotis.

6. Col rabattu en toile, rayé et bordé de bandes en percale rose rapportées et piquées — quelques-unes sont même piquées à jour, — puis entouré d'une mignonne broderie.

7. Élégante « matinée » en mousseline blanche. — Corsage demi ajusté, entr'ouvert dans le haut, complètement entouré de plissés très fins placés de façon à former une tête. Nœuds de ruban bleu placés au bas de l'ouverture, dans le haut et le bas du dos; torsade et nœud de ruban au bas des manches.

8. Corsage en cachemire blanc. — Basques plates devant, postillon tout plissé et plus court derrière. Col plissé et montant derrière, ouvert par un revers plat devant, doublé et bordé de foulard rosée. Double rangée de boutons roses devant. Revers roses sur les poches qui garnissent les côtés de la basque. Traverse rose soutenant le postillon plissé en formant une tête. Manches à sabot, ornées d'un plissé en pareil.

9. Col en fine percale écossaise de couleur bleue et blanche, bordé d'une bande plate et piquée en percale bleue unie.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 30.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE MARIAGE: DEMOISELLE D'HONNEUR. — Costume en faille bleu pâle et foulard rayé assorti. — Jupon uni, à traîne demi-longue. Long tablier en foulard, garni d'un plissé uni, relevé et fixé derrière. Une écharpe en foulard doublé de soie unie entoure le pouf, à plat, et ses deux extrémités sont assujetties à la ceinture de chaque côté. Les bords de l'écharpe, retournés sur eux-mêmes, forment un petit revers bleu. — Corsage demi-cuirasse en foulard, ouvert dans le haut, avec revers en faille, laissant apercevoir un gilet bleu uni dont on voit la pointe inférieure. Revers et plissé au bas de la manche, serré par une bande plate. — Lingerie en dentelle ruchée. — Chapeau de paille à passe diadème doublée de surah bleu, avec une demi-guirlande de fleurs jardinière. Guirlande semblable autour de la calotte, nouée derrière avec un nœud de ruban bleu.

CAUSERIE

Pauvres chroniqueurs!.. le temps s'est-il assez joué de vous?... Sur la foi de quelque doux zéphyr égaré dans nos parages, de je ne sais quel rayon envoyé en éclaireur sur notre globe ou tombé du ciel par mégarde, vous vous êtes empressés d'arborer vos phrases les plus pimpantes, vous avez mis des rubans à toutes vos épithètes et vous en avez enguirlandé les vieux clichés qui dormaient depuis un an dans vos cartons, attendant la saison nouvelle chargée de leur refaire une virginité et de les habiller de poésie. Un des vôtres est même allé jusqu'à écrire ainsi l'histoire :

« L'évènement du jour est le retour du soleil. Le printemps n'a pas attendu que Mathieu Laensberg lui visât son laisser-passer pour apparaître. Devançant l'almanach, il éclate et rayonne dans le ciel déjà bleu et sur la terre bientôt verte. Que cette bienfaisante tiédeur dure huit jours encore, et tout s'épanouira sur nos têtes et fleurira sous nos pas. Le Bois radieux a fait sa réouverture et le tour du lac a revu ses habitués. On n'aspire qu'au dehors et, devant l'éclat de l'atmosphère, les salons font bien de se fermer. Les lambris les plus dorés ne valent pas en ce moment les squelettes tordus des arbres sur lesquels une saison précoce jette les odorantes poussées de l'aimable *primavera*. »

Infortunés chroniqueurs, dites si le temps s'est assez joué de vous!... Ce n'est pas une saison printanière qui a débuté le mois dernier, mais une contrefaçon d'automne.

A la vérité, cela n'a point empêché les fraîches toilettes de se montrer, ni les modes nouvelles d'éclore. Un peu plus tôt ou un peu plus tard, est-ce qu'il ne faut pas toujours faire sa cour au ciel bleu et se rendre digne de lui? Nos élégantes ont trop le respect des traditions pour ne point s'y prendre d'avance, et, le signal une fois donné, le mouvement devient général.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

« Rivières, fontaines et ruisseaux
» Portent en livrée jolie
» Goutles d'argent, d'orfévrerie ;
» Chacun s'habille de nouveau. »

La ville et les faubourgs, les hommes et les femmes, les valets et les chevaux, chacun se pare ou se répare. On a pu s'en apercevoir le lundi de Pâques, en dépit de l'atmosphère, à la reprise des courses du bois de Boulogne. On le vérifiera mieux encore dans les quelques soirées dansantes qui restent à l'ordre du jour, et dans les réunions de l'après-midi inscrites au programme du printemps.

La chronique est faite de contraste comme la vie, et les extrêmes s'y touchent. Du réveil de la nature à l'éternel sommeil des êtres il n'y a qu'un pas, que le chroniqueur, bon gré malgré, est obligé de franchir. Les deuils, depuis un mois, ont été nombreux, et il semble que la mort, en multipliant ses coups, ait tenu à faucher un peu partout les tiges les plus hautes. C'est d'abord l'ambassadeur de France en Angleterre, M. le comte de Jarnac, dont le père reste le dernier rejeton de la branche cadette des ducs de Rohan-Chabot; c'est un romancier bien connu et d'un réel talent, M. Amédée Achard; puis une des femmes les plus sympathiquement célèbres de la littérature du siècle, Mme Ancelot, dont la naissance remonte au 15 mars 1792, et qui en 1836 fournit à Mlle Mars, dans *Marie ou Trois époques*, l'occasion d'un de ses derniers triomphes. A quelques jours d'intervalle, s'éteignent deux étoiles du monde artistique : Mélingue, comédien populaire et puissant, le héros typique du drame de cape et d'épée, doublé d'un sculpteur de mérite; Mme Pleyel, la pianiste éminente qui, pendant de longues années, a occupé toute l'Europe musicale de son talent. Enfin, au-dessus de tous ces noms, désormais sans écho, vient se placer celui d'un intrépide voyageur dans le monde de la pensée, M. Edgar Quinet. Sans toucher aux choses de la politique, nous pouvons dire que, par l'ardeur de son patriotisme, la pureté de sa vie et l'élévation de son caractère, plus encore que par les élans puissants, les immenses coups d'aile et les vues supérieures dont ses œuvres sont pleines, il a su commander à tous l'estime et l'admiration.

Un de ses derniers écrits — le dernier peut-être — le peint plus éloquemment que nous ne saurions le faire: c'est comme un lumineux reflet de son grand esprit et de son noble cœur. Il s'agit d'un nouvel ouvrage de Mme Edgar Quinet qui, sous ce titre charmant et plein d'attraits: *Sentiers de France*, est à la veille de paraître, et dont la préface écrite, par M. Quinet, est tout imprégnée des senteurs de la patrie. L'illustre écrivain y indique, comme lui seul pouvait le faire, le but que l'auteur qu'il protége s'est proposé d'atteindre dans son livre : inspirer l'amour de la France. Tâche admirable, et bien digne de la femme sympathique à qui nous devions déjà les *Mémoires d'exil*. Aussi qui ne voudra suivre un tel guide à travers les *Sentiers de France*?

La part faite à des sentiments qui nous sont chers, rentrons, puisqu'il le faut, dans la vie réelle. De ce côté aussi, nous avons des dettes à payer : dettes agréables puisqu'il s'agit de constater que les bals donnés cette année dans les salons de l'hôtel du Louvre par la Société des Fleuristes et par celle des Demoiselles de Commerce à la salle Valentino ont été plus brillants que jamais. Toilettes splendides, profusion de fleurs et de jolies femmes, musique excellente sous la direction de MM. Olivier Métra et Deransart, souper exquis au Louvre, danses animées et prolongées jusqu'à l'aube, tel est le programme qui a été exécuté avec autant de grâce que d'entrain.

La Savoie s'est particulièrement distinguée dans l'organisation des bals, et s'il y avait un prix à décerner, nul doute qu'il ne dût être partagé entre la Grande Société des Savoisiens et celle du Grand-Bornand. Les deux fêtes étaient données au profit de la caisse de secours de ces Sociétés, fondées dans un but essentiellement philanthropique. Les députés de la Savoie et de la Haute-Savoie s'étaient fait un devoir d'y assister, et les femmes, toujours charmantes quand rayonne autour d'elles l'auréole du plaisir et de la charité, ont prouvé qu'elles restent infatigables lorsqu'il s'agit de mener de front cette double tâche : s'amuser et faire le bien.

Un amusement bien parisien, c'est celui qui consiste à aller visiter la foire au pain d'épice, dont les boutiques en plein vent peuplent la place du Trône et les voies adjacentes. Quelle animation, quel tumulte, quelle foule!

De tous côtés, — sans compter le pain d'épice, — ce ne sont que jeux, parades, boniments, surprises et chansons. Ici des escamoteurs, des jongleurs et des sauteurs; là des funambules, des équilibristes et des arracheurs de dents!.. Et puis des bêtes sauvages à côté d'animaux civilisés, des chiens savants et des singes ès-lettres, des musées de cire et des femmes colosses, des nains et des géants, des théâtres de toute sorte, des exhibitions à n'en plus finir.

A l'étourdissant tohu-bohu des pîtres, paillasses, grotesques, musiciens endiablés, criant, sautant, gesticulant au milieu du vacarme des tambours, des grosses caisses, des cymbales, des trompes et des cornets à pistons, ajoutez l'appel des marchands, les cris des gamins; le grouillement de la foule, et vous aurez le tableau de la plus bruyante des foires parisiennes.

Tout cela pour la plus grande gloire du pain d'épice!...

Ludovic Sauveur.

SENTIERS DE FRANCE (*)

Un jour, des absents se bercent d'un beau rêve. Ils poursuivent longtemps ce songe, sans y croire.

Ils se disent que si jamais leur pays se rouvre pour eux, ils en visiteront chaque sentier. Ils reprendront possession de cette terre qui leur est devenue sacrée, parce qu'ils la confondent avec la justice.

Le jour luit, en effet, où la France leur est rendue. Et ils vont, de lieu en lieu, toucher, reconnaître, embrasser les objets, les paysages, qu'ils avaient évoqués de loin, sans espoir de les atteindre jamais.

Pèlerinage enfin réalisé; mal du pays changé en joie : comme si, pour celui qui retrouve son pays, la jeunesse revenait avec chaque brin d'herbe; tel est ce livre.

Je me souviens d'un temps où j'avais peine à me figurer des fleurs printanières, des paysages calmes ou radieux, sous un régime qui voilait et enlaidissait à mes yeux toutes choses. Pourtant, il est certain que les fleurs insouciantes s'épanouissaient et riaient de notre deuil.

A notre retour, nous avons voulu nous réconcilier avec elles. Comment, disions-nous, avez-vous bien pu sourire, pendant que nous étions proscrits?

Elles se sont excusées de mille manières, en disant: « Ce n'est pas nous qui avons souri. Ce sont nos sœurs aînées; et elles en ont été punies par les autans du Lauragais qui les ont flétries avant l'heure. Pour nous, nous n'avons vraiment souri que depuis votre retour. Venez vous en assurer. »

Voilà ce que nous ont répondu les fleurs.

Alors nous avons dit au printemps, au premier rayon du jour, à la mer de Normandie et de Bretagne, aux cascades des Pyrénées:

« Rayons du jour, vous vous êtes vêtus de pourpre et d'or, pendant que nous étions en deuil.

» Cascades, vous avez bondi de joie, pendant que nous étions assis, au loin, dans le silence et dans l'oubli.

(*) Nous sommes heureux de pouvoir donner la préface du nouveau livre de Mme Edgar Quinet, dont il est question dans notre *Causerie*. — R. H.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

» Arbres des Pyrénées, vous avez dépensé vos parfums de résine, pendant que nous pleurions sur vous. »

Et tous ont répondu à la fois: « Vous vous trompez, on nous a calomniés. Nous nous sommes vêtus de givre et de neige, tant que vous avez été exilés. »

La mer de Bretagne nous a dit à Pornic: « Aussi longtemps qu'a duré votre absence, je n'ai roulé que des flots noirs et amers. Demandez-le à mes rivages. »

En les entendant, nous nous sommes laissé convaincre. Nous avons cru aux caresses et aux serments des fleurs, des flots, des cascades, des brins d'herbe.

Et pourquoi ne pas les croire?

Qui n'a besoin aujourd'hui de croire à la terre natale? Qui ne cherche un refuge dans les lieux solitaires, pour y reprendre haleine? C'est au fond des forêts que s'exhale l'espérance. Venez la cueillir avec nous dans les bruyères. Elle germe, elle vit, elle parfume les champs, en dépit des orages. Entrons dans ces *sentiers*, d'où elle n'a pu être déracinée un seul jour.

Si quelque chose parle dans ces pages, c'est la foi invincible dans la France. L'auteur semble dire à chaque pas: « J'en jure par la verveine, par la vague, par la source cachée, par le nuage errant: ma foi dans la France ne sera pas trompée. »

Qui aurait jamais pensé que l'amour du pays eût besoin d'être ranimé dans les cœurs? Ce ne sont pas des raisonnements qui feront ce miracle. C'est la terre elle-même qui parlera aux hommes par la voix des choses, des lieux aimés. Les oiseaux aussi crieront: « Prenez pitié de cette terre de France; elle est faite pour être libre comme nous! »

Que ne puis-je rendre la voie facile à ce livre écrit avec tant de piété! Je le confie à mes amis. Ils y trouveront un écho des solitudes de France, le souffle des grands bois, la paix où se retrempent les forts; et quelquefois aussi un peu d'airain sous des touffes de fleurs.

Edgar QUINET.

17 février 1875.

MOLIÈRE ET BOURSAULT

Les Matinées dominicales et littéraires de M. Ballande, à la Porte-Saint-Martin, se poursuivent non sans succès. L'une des plus attrayantes a été celle où se trouvaient réunis sur le programme: *les Fourberies de Scapin* et *le Mercure galant*, de Boursault.

Tout a été dit sur Molière; peu de chose a été dit sur Boursault. Molière, comme Shakspeare, a absorbé tous ses contemporains. Cependant Boursault a eu de grands succès, des succès aussi grands que ceux de Molière, et qui ont pu lui faire écrire dans une lettre adressée à sa femme (c'était à propos d'*Ésope*): « Ceux qui veulent me flatter disent que Molière n'a rien fait de meilleur; mais je lui rends justice, et je me la rends aussi. »

Ces deux hommes, Boursault et Molière, semblaient faits au premier aspect pour s'entendre, se comprendre, s'estimer, s'aimer. Tous les deux étaient de parfaits honnêtes gens, des gens de cœur. Et cependant ils ont vécu en état d'hostilité continuelle l'un contre l'autre. Ils se sont compris, mais ils ne se sont pas entendus.

Boursault était le plus jeune des deux; il avait quinze ans de moins que Molière. Il était riche, heureux, aimable, de façons très polies, et extrêmement obligeant. De bonne heure, il s'était fait connaître par des écrits variés, allant de la tragédie à la pastorale, du traité de morale au petit roman badin. Tout cela accusait une grande souplesse de plume, mais tout cela ne lui avait encore valu qu'une réputation de deuxième ordre. Ajoutons que Louis XIV le voyait d'un fort bon œil.

Comment Boursault, à vingt-quatre ans, se trouva-t-il engagé dans une coterie contre Molière? J'imagine qu'en cela il céda à des influences de salon, et que quelques gens du monde ne furent pas fâchés de lui faire endosser leurs épigrammes contre celui dont la satire ne s'était pas arrêtée aux gens du monde.

Toujours est-il que ces épigrammes eurent le don de piquer Molière; entre deux chefs-d'œuvre, il écrivit ce pamphlet délicat et charmant qui s'appelle la *Critique de l'École des femmes*. On persuada facilement à Boursault que Molière l'avait désigné dans le personnage doucereux de Lysidas. Boursault riposta (n'oublions pas ses vingt-quatre ans) par une petite comédie, *le Portrait du peintre*, fort inoffensive, quoi qu'on en ait dit.

Jusque-là, la guerre était courtoise et maintenue dans les pseudonymes. Il devait appartenir à Molière de lui faire franchir cette sage limite. On n'échappe pas complétement à l'humanité. Le grand homme, — qui était un homme, hélas! — céda à un mouvement de colère. Il se fit personnel, trop personnel. Voici comment il se venge dans *l'Impromptu de Versailles*:

D'abord, on vient lui annoncer qu'on se prépare à jouer une comédie contre lui. « — Il est vrai, répond Molière; on me l'a voulu lire; et c'est un nommé Br... Brou... Brossaut qui l'a faite. »

« — Ma foi! s'écrie Mlle Debrie, à votre place je jouerais ce petit monsieur, qui se mêle d'écrire contre des gens qui ne pensent pas à lui. »

A quoi Molière réplique:

« — Vous êtes folle. Le beau sujet à divertir la cour que M. Boursault! Je voudrais bien savoir de quelle façon on pourrait l'ajuster pour le rendre plaisant; et si, quand on le bernerait sur un théâtre, il serait assez heureux pour faire rire le monde. Ce lui serait trop d'honneur que d'être joué devant une auguste assemblée; il ne demanderait pas mieux, et il m'attaque de gaieté de cœur pour se faire connaître, de quelque façon que ce soit. »

Ne vous semble-t-il pas qu'à ce moment Molière rit un peu jaune?

Je ne m'étendrai pas davantage sur ces démêlés, où Molière eut le dernier mot, sinon de par la raison, du moins de par le génie, argument miraculeux et sans réplique.

Bien des années après, Boursault, mûri, et plus que jamais bien en cour, donna son *Mercure galant*, qui alla aux nues. C'est une des premières pièces dites *à tiroirs* qui aient été composées, — en dehors du répertoire italien; — elle a du trait, un ton d'enjouement bien soutenu, une versification facile. La fameuse scène entre la Rissole et Merlin a traversé les âges; nous l'avons tous sue par cœur, et elle se retrouve encore, à l'heure qu'il est, sur les lèvres de nos enfants. Cette scène est franchement comique, et seule elle aurait pu suffire à fonder la réputation de Boursault.

C'est *le Mercure galant* réduit en quatre actes que la troupe de M. Ballande a jouée l'autre jour.

Charles MONSELET.

LES PAROLES D'OR

Peu contents du petit espace dans lequel est circonscrit notre être, nous voulons tenir plus de place en ce monde que la nature ne peut nous en donner. Nous cherchons à agrandir notre stature par des chaussures élevées, par des vêtements renflés; quelque amples qu'ils puissent être, la vanité qu'ils couvrent n'est-elle pas encore plus grande?

BUFFON.

Tel craint le ridicule, qui ne recule pas devant le mépris.

Alfred BOUGEART.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DC. N° 499. — CONFECTIONS DE D
Modèles nouveaux des *Grands Magasins*

N. — DESCRIPTION, PAGE 170.
Dames (8 et 10, rue de Rivoli).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA GÉNÉRALE

(NOUVELLE. — SUITE.)

D'un ton navré, le père Jean poursuivit :

— Vous savez comme l'enfant est fière ! Elle a déclaré qu'elle ne voulait plus rester à la maison, et sans doute pour se faire un petit paquet, la voilà qui monte dans sa chambre... La Césarine l'y enferme à double tour, mais c'était compter sans la fenêtre. Le lendemain, elle n'a plus retrouvé que la cage ouverte, l'oiseau s'était envolé...

— Et vous n'êtes pas accouru me prévenir ? s'écria le général ; vous n'avez pas cherché à la rejoindre ?

— Oh ! pour ce qui est de ça, monsieur, faites excuse ! A preuve que mes vieilles jambes en sont toutes fourbues. Mais que voulez-vous ?... Pas de traces, aucun renseignement ! Disparue !

Le général était au désespoir.

— Où peut-elle s'être réfugiée ? murmura-t-il, quelle route aura-t-elle prise ?

— Sans compter la mer ! hasarda le vieux pêcheur en frissonnant, car, lorsqu'on se sent bien malheureux, bien abandonné, c'est un dernier asile, qui parfois vous tente.

— Quoi ! s'écria le général, vous supposeriez...

— Non ! non ! car la Césarine répète à qui veut l'entendre que Madeleine a emporté ses hardes. Or, quand on veut se périr, c'est une pensée qui ne vient pas. Voilà ce qu'il faut en conclure pour conserver un brin d'espérance.

Nonobstant, le général s'en revint très inquiet. Il passa chez le commissaire de police, et lui remit une certaine somme pour activer les recherches, avec prière de le tenir au courant.

Impossible de retarder son départ. Les chevaux étaient commandés pour le soir même.

A cette époque, les chemins de fer n'existaient pas encore. On voyageait en diligence, en chaise de poste.

Bien que confortablement installé dans la berline à côté de madame Giraud, le général ne put fermer l'œil de la nuit. Le souvenir de la petite Madeleine le tenait éveillé. Vers le matin seulement il s'assoupit.

Tout-à-coup la voix de la gouvernante frappa son oreille.

— Général ! disait-elle en lui désignant la portière dont elle venait d'abaisser la glace, général, mais regardez donc ! Là, sur la route, n'est-ce pas notre fugitive ?

VII.

C'était bien elle, c'était Madeleine.

Elle portait son petit paquet en bandoulière sur l'épaule et, sans doute afin de ménager sa chaussure, elle cheminait pieds nus.

Le général n'eut besoin que d'un regard pour la reconnaître. Il s'empressa de crier à son domestique assis sur le siège :

— Baptiste ! ordre au postillon de retenir ses chevaux. Qu'il s'arrête !

Il venait d'ouvrir la portière. Sans même attendre qu'on abaissât le marchepied, oubliant sa goutte, il était descendu sur le chemin.

Bien lui en avait pris, du reste, de se hâter ainsi. Déjà la petite Granvilloise se jetait dans un sentier de traverse.

Ce ne fut qu'après plusieurs appels de plus en plus impératifs qu'elle se rapprocha enfin.

— Qu'est-ce que cela signifie, mademoiselle ? dit le protecteur d'un ton de bourru bienfaisant, auriez-vous l'ingratitude de me fuir aussi, moi ?

— Ne m'en veuillez pas, monsieur, dit-elle en balbutiant, je sais combien vous êtes bon, mais...

— Mais vous avez peur que je vous fasse reconduire par la gendarmerie chez votre belle-mère.

— Oh ! quant à cela, jamais ! répondit-elle avec l'accent d'une résolution farouche.

Et, comme pour attester la dernière injure de la marâtre, elle porta sa main à sa joue. La trace d'une légère meurtrissure s'y voyait encore.

— Je le devrais cependant, fit le général déjà radouci. Voyons, mon enfant, sois raisonnable.

— On me tuerait plutôt, déclara nettement Madeleine.

Il n'insista plus. Mais la situation commençait à devenir embarrassante.

— Il faut prendre un parti, murmura-t-il. Quel était ton projet ? Où t'en vas-tu ?

— A la grâce de Dieu répondit-elle. Lorsque je serai assez loin de chez nous pour ne plus craindre d'être reconnue, je compte demander du travail dans les fermes, dans les fabriques... S'il le faut, j'irai jusqu'à Paris, où, dit-on, on trouve à gagner honnêtement sa vie.

— Paris ! s'écria le vieux brave, enchanté de tant de bravoure, eh bien ! nous y allons. Monte dans la voiture, mon enfant. Il y a une place.

— Y songez-vous, monsieur ? Je n'ose point.

— Grimpe, te dis-je ! Allons ! tu me feras plaisir... je le veux !

— Mais attendez au moins que je remette mes souliers.

Quand ce fut fait, le général, l'enlevant dans ses bras, la passa dans ceux de madame Giraud.

Et puis fouette, postillon ! En route !

Je laisse à penser l'étonnement, la confusion, les grands yeux de la petite Granvilloise emportée comme par enchantement dans un si bel équipage.

A tour de rôle, la gouvernante et son maître s'efforçaient, par quelques bonnes paroles, d'inspirer confiance à la pauvre enfant qui, tout heureuse de se sentir ainsi protégée, se mit promptement à l'aise.

— Sais-tu, lui dit le général, sais-tu bien que le père Jean a couru après toi ?

— Oh ! fit-elle en souriant, je l'ai vu.

— Et comment, diable ! t'y es-tu prise pour échapper à ses regards ? il a de bons yeux.

— Moi pareillement, répondit Madeleine, et de fières jambes Mais j'avais résolu de ne m'en servir que la nuit. A l'aube, je me *muchais* (cachais) n'importe où... fossé, taillis, meule de paille, et le premier soir, je ne me suis *enroutée* de rechef à l'inverse qu'après avoir assurance que le père Jean reprenait avec découragement le chemin du pays.

A ce dernier mot, l'exilée n'avait pu se défendre d'un soupir, d'un regard chargé de tristesse.

— Mais si tu as continué de la sorte, dit la gouvernante, ton étape dure donc depuis sept ou huit heures, ma pauvre enfant ?

— Comme vous dites, madame, mais faut pas m'en plaindre, allez ! Quand le soleil se lève, on se couche ; et c'est charmant, une promenade à la belle étoile.

— D'accord ! fit le général, qui se souvenait encore d'avoir été soldat, mais tu n'en dois pas moins être brisée de fatigue, avoir sommeil, avoir faim...

— Ne vous tourmentez point de si peu, j'ai là ma miche.

Et, tirant de sa poche un morceau de pain noir, elle mordit à blanches dents.

La conversation n'en continua pas moins. Puis, vaincue par le sommeil, Madeleine se laissa bercer par le mouvement de la voiture et s'endormit.

— Pauvre petite ! murmura madame Giraud, elle est vraiment gentille ; je m'y intéresse à mon tour. Qu'en ferons-nous là-bas ?

— On verra ! répondit le général. Mais puisque le ciel a placé cette enfant sur ma route, c'est que bien décidément il me la confie. Je ne l'abandonnerai pas.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

VIII.

Quinze jours après son arrivée à Paris, vous n'auriez pas reconnu Madeleine.

Habillée, presque apprivoisée déjà par les soins de madame Giraud, la sauvage fillette se transformait en une sorte de demoiselle, qui n'avait rien de parisien, mais rien non plus de provincial. Sa distinction native et sa franche originalité la sauvegardaient de toute espèce de ridicule. Il y avait de la grâce jusque dans sa gaucherie, du charme dans ses étonnements naïfs. Elle savait en rire la première et profiter de chaque bévue comme d'une leçon. Quelque mouvement d'impatience lui échappait-il, son repentir et sa docilité le rachetaient aussitôt. C'était une de ces natures douées de l'instinct d'assimilation et qui, n'importe dans quel milieu, semblent à leur place. Jamais rien de trivial ni de vulgaire, beaucoup de tact et parfois de l'esprit, cet esprit qui vient du cœur. Une vive reconnaissance envers ceux qui l'avaient recueillie, un désir ardent de les satisfaire se lisaient dans ses grands yeux noirs. On eût dit une jeune créole commençant à s'acclimater, un oiseau des colonies dont on avait à peine ébarbé les ailes pour l'empêcher de fuir, et qui pouvait encore, mais déjà ne voulait plus s'envoler.

Quand la bonne madame Giraud eut ainsi préparé Madeleine, le général la fit admettre dans une maison d'éducation religieuse dont la supérieure était sa parente.

Les commencements furent difficiles. Claustration, discipline, assiduité pesaient lourdement à notre jeune Granvilloise, qui jusqu'alors avait vécu librement au grand air et se voyait contrainte, à près de quinze ans, d'étudier tant de choses inconnues, tant de rudiments arides. Les noms seuls de certains cours lui faisaient peur. Que de fois elle jeta le livre ou ferma le piano, se pressant la tête à deux mains, s'écriant avec désespoir qu'elle n'y comprenait rien, qu'elle n'y pourrait jamais rien comprendre. Mais on n'avait qu'à lui dire :

« — Cela ferait pourtant bien du plaisir au général ! »

Et tout aussitôt elle se remettait au travail avec une telle ardeur, une telle volonté, que son intelligence, s'ouvrant à toutes les lumières, lui permit de réaliser des progrès rapides, une transformation merveilleuse. Aussi ses institutrices la prirent-elles en amitié.

Il en fut de même de ses compagnes qui, tout d'abord, l'avaient tenue à distance et s'en étaient même quelque peu moquées. Madeleine, d'ailleurs, était restée d'abord à l'écart, ainsi qu'un animal sauvage introduit tout-à-coup dans une ménagerie domestique. Mais, dès que les plus impertinentes risquèrent une attaque directe, elle riposta de manière à mettre les rieuses de son côté. Puis ce furent des preuves de bonne camaraderie, de dévoûment. Un incendie s'étant déclaré dans le dortoir des petites, la *nouvelle* se jeta bravement à travers les flammes et contribua pour sa part à les sauver. Dès le lendemain, réaction complète, engoûment général. Les plus titrées, les plus dédaigneuses pensionnaires s'honorèrent de lui donner ou d'en recevoir quelques marques de sympathie. C'était maintenant l'héroïne, la favorite du couvent.

Assurément Madeleine ne devint point parfaite. Mais, comme le disait la supérieure, il y avait en elle cet attrait, ce don qui fait qu'on aime certaines personnes plus encore peut-être à cause de leurs défauts que de leurs qualités.

Madame Giraud subissait de plus en plus cette même influence. Tout bonnement, tout franchement, elle raffolait de sa fille adoptive.

L'amitié du général, préoccupé d'ailleurs par toutes sortes d'affaires politiques ou autres, était plus grave, mais non moins sincère.

Déjà, depuis longtemps, il avait écrit à Granville pour obtenir de la Césarine et de son mari qu'on ne s'inquiétât plus de la fugitive. Moyennant une certaine redevance, ignorée de Madeleine, il était devenu le seul arbitre de son avenir.

IX.

La règle du pensionnat était sévère ; on ne sortait chaque mois que pendant un jour.

Ce jour-là devint un jour de fête non seulement pour Madeleine, mais encore pour le général et madame Giraud, heureux de constater à vue d'œil la transformation de leur chère protégée.

Arrivèrent les vacances. Le général se trouvait en Bourgogne, dans un château qui lui appartenait. La gouvernante fit tout exprès le voyage de Paris pour en ramener Madeleine.

Pendant la première semaine, Madeleine fut comme enivrée d'air, de soleil, d'espace et de liberté. Quelle joie de ne plus avoir son horizon borné par de hautes murailles et de courir, les cheveux au vent, sur les vertes pelouses à travers la campagne, dans les grands bois ! C'était du délire, c'était de la folie !

Doucement, madame Giraud calma cette effervescence de jeunesse et, dans maint détail d'intérieur, se fit aider par Madeleine qui ne demandait qu'à se rendre utile. La gouvernante commençait à vieillir ; elle eut bientôt un lieutenant digne qu'on lui confiât le trousseau de clefs, et qui même devint très fort sur la pâtisserie, sur les confitures.

Le général eut aussi sa part de satisfaction. Divers amis, qu'il attendait, se trouvèrent empêchés de venir cette année-là. Il était seul et, sans la présence de sa pupille, il se fût ennuyé dans ce vieux manoir, qu'elle rajeunissait, qu'elle animait à force de pétulance et de gentillesse. C'était la vie, c'était le rire, c'était la joie de la maison.

Un matin, comme il allait monter à cheval, et que Madeleine lui tenait l'étrier :

— Au couvent, dit-il, on ne vous enseigne pas l'équitation ?

— Hélas ! non, général, répondit-elle, et ce doit être pourtant bien amusant.

— Veux-tu que je sois ton professeur, moi ?

— Oh ! quel bonheur !

Et, les yeux étincelants, elle battit des mains.

Le soir même, Baptiste amenait sur la pelouse une fringante pouliche harnachée tout exprès pour Madeleine.

Elle n'eut pas besoin de longues démonstrations pour se tenir en selle et trotter par le parc. Naturellement adroite et gracieuse, elle ne péchait que par excès de hardiesse. En quelques leçons, ce fut une écuyère accomplie.

— Je n'ai plus rien à t'apprendre, lui dit son maître. On prétend que Granville tire son origine d'une colonie grecque... mais toi, fillette, tu dois venir de plus loin, du pays des amazones, et, corbleu ! je vais t'en commander une... en beau drap bleu de roi.

Nous laissons à penser l'allégresse de Madeleine. Elle fut charmante avec la longue jupe, le corsage à la hussarde, le feutre noir où flottait un voile vert, et, dans sa main cavalièrement gantée, la fine cravache impatiente.

Désormais on rencontra le châtelain et son élève chevauchant ensemble aux alentours du domaine. Sous les grandes allées sablonneuses de la forêt, les chevaux prenaient le petit galop de chasse. Atteignait-on quelque plateau découvert, il n'était besoin que d'un signe pour qu'elle partît à fond de train, franchissant fossés et barrières.

Parfois le général en frissonnait. Un général de cavalerie !

Vers le commencement de septembre, une élégante et légère carabine arriva de Paris. C'était pour Madeleine, qui fut le compagnon de chasse du général.

Les jours de pluie, les longs soirs d'automne, il avait coutume de fumer dans la salle de billard, et, pour tuer le temps, faisait une centaine de carambolages.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Tout seul, lui dit Madeleine, ce n'est guère amusant. Si je jouais avec vous?

— Mais tu ne sais pas...

— Je ne savais pas non plus tenir un fusil, ni monter à cheval. On peut toujours essayer... Vous êtes un si bon professeur!

— Essayons!

Au bout de quelques leçons, Madeleine tenait tête à son maître et même parfois le battait, à vingt points rendus sur trente.

— Elle fait tout ce qu'elle veut! disait-il.

— La belle affaire, répondait-elle, quand il s'agit de vous donner une satisfaction!

— Ah! s'écria plus d'une fois le vieux célibataire, ah! que je voudrais avoir un fils qui te ressemblât!

Et Madeleine de répliquer, en lui sautant au cou :

— Par malheur, je ne suis qu'une fille, mais un peu la vôtre.

— Oui! dit-il un jour, je t'aime comme un père... Cependant je ne veux pas usurper un titre qui appartient à un autre. Appelle-moi ton oncle, ou plutôt si par hasard celui qui t'a servi de parrain n'était plus de ce monde...

— Hélas! non, fit-elle, je l'ai perdu.

— Puisque la place est vacante, s'écria-t-il, je m'en empare. Tu seras ma filleule!

— Avec plaisir, mon parrain, conclut Madeleine.

En cette qualité, le général lui confia la douce mission de distribuer aux alentours ses nombreuses aumônes. On s'accoutuma promptement, à l'aimer à la bénir dans les chaumières.

Elle eut ses jours de tournée charitable et vous ne l'eussiez pas reconnue ces jours-là. Ce n'était plus un garçon manqué, comme disait madame Giraud, c'était le bon ange consolateur, c'était la bienfaisante fée du pays.

Je laisse à penser si les vacances s'écoulèrent vite. Lorsqu'approcha l'heure de retourner au couvent, grande tristesse.

Mais le parrain se montra inexorable.

— Il faut, déclara-t-il, que ma filleule achève son éducation. Je ne serai pas toujours là! Toute fortune est périssable! Qui sait ce que l'avenir réserve à Madeleine et si quelque jour elle n'aura pas à se tirer d'affaire elle-même? J'entends donc qu'elle passe ses trois examens, qu'elle soit excellente musicienne, *et cætera*! Tous les talents réunis!... C'est ma volonté!... C'est la consigne!

— On s'y conformera, général, répondit-elle.

Et, pleine de courage, elle retourna à Paris.

Quelques mois plus tard, le général fut chargé d'une mission diplomatique dans une contrée lointaine. Son absence devait durer au moins une année.

X

Elle se prolongea bien au-delà. Deux nouvelles vacances s'étaient écoulées sans que Madeleine revît son bienfaiteur.

Pendant ce temps, une épidémie avait emporté une de ses petites sœurs. Son père était mort à Terre-Neuve. La Césarine restait veuve avec un seul enfant. Le général avait écrit à sa filleule :

« Sois sans inquiétude quant à ta famille. Elle ne manquera de rien. J'ai donné des ordres. »

Enfin l'heure du retour arriva.

Une agréable surprise attendait le général. A la place de la maigre fillette, un peu garçonnière, un peu sauvage encore, qui l'avait embrassé lors du départ, il retrouva une jeune personne accomplie, modeste et, ce qui ne gâtait rien, admirablement belle. Toute la perfection, toute l'élégance de sa race revivaient en elle. Les lignes de son profil, ses fines extrémités, les chastes plis de son vêtement de deuil, sa démarche, ses attitudes étaient autant de réminiscences de l'antiquité grecque. On eût dit une statue du Parthénon s'animant à la vie moderne, un type perdu que le grand artiste de la création ressuscitait pour inspirer le génie d'un nouveau Phidias.

Ebloui, charmé, le général s'écria :

— Corneboeuf! un maréchal de France serait glorieux de t'avoir pour fille!

Puis, après une paternelle et longue étreinte :

— Ouf! fit-il, je te reviens vieilli de deux années, mon enfant... et l'émotion... la joie, sans compter la goutte... Bref, je n'ai plus de jambes... Laisse-moi m'appuyer sur ma canne d'autrefois... tu te souviens!... pour gagner mon fauteuil...

Cette canne, c'était l'épaule de Madeleine. Elle avait grandi de près d'une coudée.

— Taille et port de reine! disait-il en l'admirant encore dans une haute glace qui leur faisait vis-à-vis.

Tout en le conduisant, en l'installant, sa filleule pleurait de joie.

— Parrain! ne se lassait-elle pas de répéter, oh! mon parrain!... mais que je suis donc heureuse de vous revoir!... Je n'ai jamais eu, jamais je n'aurai de plus beau jour que celui-ci!...

Le général la laissait dire et souriait.

— Voyons! demanda-t-il tout-à-coup, qu'as-tu fais en mon absence?

— Je vous attendais! répondit-elle; mais tandis que vous avez conquis de nouvelles distinctions, monsieur l'ambassadeur, moi aussi je gagnais des grades.

— Comment cela, fillette?

Madeleine courut ouvrir un des meubles de Boule qui décoraient le salon; elle en revint avec des parchemins, qu'elle déplia sur la table où le général était accoudé.

— Quels sont ces brevets? demanda-t-il.

— Mes deux premiers diplômes d'institutrice, répondit-elle avec orgueil, et je compte obtenir prochainement le troisième.

— Sachant vous faire plaisir, dit madame Giraud qui assistait à cette scène, Madeleine a travaillé jour et nuit. Il fallait lui arracher les livres, et j'ai craint plus d'une fois qu'à force d'ardeur elle n'en tombât malade.

— C'est trop! c'est trop, ma fille! nous n'étions pas si pressés, que diable! et les arts d'agrément devaient, ce me semble, avoir aussi leur part.

En guise de réponse, Madeleine alla s'asseoir au piano, et, tout d'un trait, avec autant d'expression que de brio, elle exécuta l'ouverture de *Guillaume Tell*.

— Brava! bravissima! fit le général, qui était quelque peu dilettante; mais c'est quelle vient d'interpréter ce chef-d'œuvre comme un virtuose!

— Je savais, lui répondit sa filleule, que vous préfériez la musique italienne, surtout celle de votre cher Rossini.

— Ainsi donc, murmura-t-il avec attendrissement, tu ne m'avais pas oublié?

— Jugez-en, dit-elle en exhibant son album de dessin.

Sur plusieurs pages, le portrait du général se trouvait reproduit de souvenir. La pose et les costumes variaient; la ressemblance restait frappante, même quant à cette expression de martiale bonté, d'humeur gauloise, qui caractérisaient le noble vieillard. On sentait partout que le cœur de l'artiste avait guidé son crayon.

— Qu'en dites-vous? fit-elle.

Puis, s'apercevant qu'il avait des larmes dans les yeux :

— Quoi! parrain, vous pleurez?

— Ah! c'est de joie! s'écria-t-il enfin; mais viens donc, mon enfant, que je t'embrasse encore!

Elle bondit dans ses bras en répondant :

— Avec bien du plaisir, morgué! comme je disais jadis à Granville.

Ch. DESLYS.

(La suite au prochain numéro.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1220 B

Jules David — A. Leroy, impr. r. des Marais 66. — Ad. Goubaud et fils Edrs Paris — A. Chollet

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu 92

Toilettes de Mme Kremer, r. Monsigny 19 — Corsets de Pde Plument, r. Vivienne 33,

Eau Gauloise de Mme V. Rolende, r. de Provence 4 — Veloutine Viard, Pl. du Palais Royal 2,

Parfumerie Oriza de L. Legrand, r. St Honoré 207.

Entered at Stationer's Hall. — LONDON Ad. Goubaud & Son 3a Henrietta Street Covent Garden W.C

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA GUITARE BRISÉE

Je suis sûr qu'à Séville tout le monde se rappelle la touchante histoire que je vais raconter (1).

Près de la cathédrale, dans l'une des vielles maisons qu'ombrage la Giralda, vivait avec sa mère une jeune fille d'une beauté rare, vive et passionnée, comme toutes les Andalouses, mais, plus que pas une, gracieuse et séduisante.

Un jeune homme en était follement épris.

Presque chaque nuit, il allait sous sa fenêtre jouer de la guitare et chanter d'une voix émue des improvisations où passait tout son cœur. Les cordes vibraient, sonores, dans le silence de la rue ; les paroles montaient, caressantes, vers le balcon en vieux fer tourmenté ; notes et syllabes, ardents baisers d'une âme en délire, résonnaient aux oreilles de la brune Sévillane et faisaient épanouir ses lèvres de feu. Doucement elle ouvrait sa jalousie, et plus doucement encore répondait avec tendresse à ces purs témoignages d'une fervente adoration.

Ils s'entretenaient ainsi durant de longues heures, à l'instar des galants des comédies de Calderon, — coutume d'un charme exquis, qu'on retrouve dans tous les villages sous cette dénomination populaire : *hablar à la reja*, — « parler à la grille ».

Chaque sérénade était une explosion d'amour. Fréquemment elles se renouvelaient depuis plusieurs semaines.

Un soir, la jalousie resta close.

Inquiet, le jeune homme bondit, s'accroche aux barreaux, plonge un regard dans la chambre : elle est sombre et déserte... Anxieux, il frappe ; il appelle d'une voix étranglée : personne ne répond à son cri...

Qu'est-il donc arrivé ?... La bien-aimée de ses rêves a-t-elle changé de demeure ? a-t-elle disparu pour toujours ?... Ne verra-t-il plus, dans un rayon de lumière, cette figure divine qui se penchait vers lui, souriante, et, de sa main mignonne, du bout de ses doigts effilés, lui envoyait le bonheur et l'extase ?...

Un horrible pressentiment le torture, la fièvre l'agite, ses dents claquent, ses os tressaillent.

Un prêtre passe, il l'interroge.

— Au nom de Dieu, répondez, expliquez-moi cette absence... Elle était toujours là quand je venais... Elle se montrait aux premiers sons de ma guitare... Par ses attentions délicates, elle encourageait l'expansion de mes sentiments... Et ce soir... ce soir, hélas !...

Le prêtre lui prend les deux mains et le regarde, attendri.

— Vous l'aimiez, pauvre enfant ?

— Je l'adore !

— Eh bien ! pleurez... je l'ai enterrée ce matin !

— Morte !... Oh !... morte, elle par qui seule je vivais !...

Le malheureux jeune homme s'affaisse sur une borne et s'arrache les cheveux, haletant, éperdu.

— Morte !... morte !... répète-t-il, l'œil sombre, le visage affreusement contracté.

Tout à coup, il se lève et marche — ou plutôt se traîne vers une madone placée dans une niche, à l'angle de la rue.

— O bonne Vierge, s'écrie-t-il, ne soyez point jalouse si je l'aimais autant que je vous aime. Elle avait votre beauté céleste ; mon amour était un culte... Maintenant qu'elle n'est plus, que son âme est confondue avec la vôtre dans le sein de l'Être suprême, permettez-moi de vous donner la sérénade que je lui destinais...

Il préluda sur sa guitare, et pendant une heure, les genoux sur le pavé, il exhala son désespoir dans une émouvante et naïve improvisation.

Ce fut un long sanglot.

Quand il eut fini, il brisa son instrument et, les poings serrés sur le cœur, disparut dans l'ombre à pas précipités.

Le lendemain, son cadavre flottait sur les eaux du Guadalquivir !

P.-L. IMBERT.

(1) *De Tolède à Malaga*, impressions de voyage, par P.-L. Imbert.

LES ŒUFS DE PAQUES

La vieille coutume des œufs de Pâques est charmante, et depuis l'œuf en sucre rose où se trouve un jeu de cartes de cinq sous jusqu'à l'œuf en velours bleu de ciel, enfermant des diamants, il n'y a pas un de ces œufs qui n'amène un sourire.

Marie-Antoinette distribuait des œufs de Pâques aux enfants de Trianon. Quel joli tableau on ferait avec ce souvenir ! Cette belle reine souriante dans ses atours et ses dentelles, sur le perron du petit château, les grandes corbeilles d'osier pleines d'œufs rouges portées par des pages, — tout autour d'elle, les petits paysans tendant leurs mains vers ses mains blanches, — et les premières fleurs du printemps jonchant les marches sous ses pas.

Je voudrais être pendant deux heures l'Américain du Grand-Hôtel qui a débarqué avec ses cent millions, pour envoyer dans tout Paris des œufs de Pâques pleins de présents qui seraient des madrigaux ou des épigrammes.

La grande mode, cette année, c'est d'envoyer des œufs en argent.

Pourquoi pas en or ?...

—

Sous Louis XIII, les femmes portaient une châtelaine d'argent a leur ceinture. A cette châtelaine pendaient dans une gaîne ciselée leurs instruments de travail et un œuf d'argent à deux compartiments, dont l'un contenait une éponge imprégnée de parfum, et l'autre un peu de poison. Ce mélange tragique était dans le goût de ce temps singulier dont Marion de Lorme est restée l'une des physionomies les plus caractéristiques.

Il est probable que plus tard la poudre de succession de la comtesse de Soissons tomba de son œuf d'argent. Les œufs d'argent d'aujourd'hui n'enferment plus que de la poudre de riz.

—

Les mœurs ne sont plus tragiques, elles sont comiques. — Les grandes passions sont mortes, et les grands cœurs, s'il en reste, tâchent de se faire petits pour qu'on leur pardonne d'être supérieurs aux autres.

Tous ces œufs d'argent ciselés, feuillés et fleuris à la manière gothique, et qu'on a distribués cette année en profusion, sont anglais. Nos marchands français n'en font pas. Les seuls qui aient du prix sont ceux qu'on trouve en cherchant longtemps dans les boutiques de bric-à-brac, avec les deux compartiments déjà indiqués. Ceux-là sont réellement du dix-septième siècle, et je voudrais bien leur faire raconter leur histoire.

X. V.-P.

REVUE DES MAGASINS

Une couturière aujourd'hui est forcément une femme de mérite : ne doit-elle pas posséder des connaissances assez approfondies sur l'histoire, la géographie, la littérature, les beaux-arts ? Les toilettes actuelles se rapportent toutes à un personnage ou à une époque précise de l'histoire ; elles se rattachent à tel ou tel pays ; elles ont souvent trait à une pièce de comédie ; l'art intervient pour servir de guide à leur ornementation. Il faut, en outre, que la couturière ait des notions de dessin, qu'elle comprenne la perspective et les ombres ! C'est ainsi qu'elle épure son goût, en étudiant la pureté de la ligne, la beauté des formes, l'harmonie des couleurs, et qu'elle

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

arrive à posséder le style. — Expression qui définit aussi parfaitement la *forme*, qu'il s'agisse de la toilette, de l'art, ou de la littérature.

Mme Hermantine Du Riez résume parfaitement en elle l'ensemble de ces qualités : ne soyons donc plus surpris de la grâce incomparable des jolis modèles qui sortent de sa maison et dont nous sommes heureux de fournir, de temps à autre, quelques dessins.

C'est pour nous une véritable bonne fortune que de pouvoir visiter les salons de Mme Du Riez, placés dans le quartier le plus élégant, le plus recherché, le plus parisien, sur la place du nouvel Opéra (8, rue Halévy). On est toujours assuré d'y voir des toilettes nouvelles, d'un goût irréprochable, et nous y puisons de précieux renseignements sur la mode. Il est facile d'en juger, du reste, par l'aperçu suivant :

Toilette lilas. — Jupon à traîne en faille unie devant et sur les côtés ; pli Bulgare derrière en pékin-surah à rayures façonnées lilas et gris. Tablier carré, en pékin-surah, garni de magnifiques franges nouées, à haute tête grillée, le tout assorti aux couleurs du surah. Les drapés du tablier se perdent sous le pli Bulgare ; une écharpe en surah, prenant pied sous le tablier, entoure la traîne en resserrant le pli Bulgare par un nœud « catacois ». Corsage cuirasse en faille et pèlerine ronde en surah entourée d'une frange pareille à la précédente, mais plus haute.

Autre toilette. — Jupon à traîne unie en faille brun safran. Tunique en madras surah, assorti par la nuance du fond ; le devant, coupé et cousu en biais, forme un tablier carré entouré de franges nouées, de couleurs assorties, sur lequel se détache un tablier plus petit en surah rose thé, carré aussi. Le corsage a des basques carrées devant, lesquelles sont garnies de franges, et le milieu est recouvert d'un plastron en surah rose, qui se termine en carré sur le tablier rose ; tous ces carrés composent un ensemble fort harmonieux. Derrière, la tunique, toute doublée en surah rose, forme au milieu dans le haut un pli coquillé et corné sur lui-même, à la façon de ceux des burnous arabes ; quant au bas, il se termine en pointe et c'est l'envers seul, c'est-à-dire la partie rose, que l'on voit.

Robe noir. — Jupon à traîne et pli Bulgare monté extérieurement avec une tête « tuyaux d'orgue » soulignée par un coulissé assez serré. Un volant plissé en orne le bas devant, et plusieurs les côtés. Tablier en damas Renaissance noir entouré de franges nouées, en cordonnet et brins de paille. Corsage genre cuirasse, à longues basques carrées devant, échancrées et courtes sous les bras, ouvert sur un gilet Louis XV en damas, large col en damas, tendu au milieu derrière, où il forme deux pointes, et franges assorties aux précédentes sur tous les bords.

L'espace nous manque pour continuer la description de toutes les toilettes que nous avons remarquées chez Mme Du Riez. Mais rien n'est plus simple que de compléter nos renseignements par une visite, une femme élégante et mondaine est toujours à l'affût de bonnes maisons : nous pouvons lui garantir celle-là.

— Tout le charme d'une toilette de promenade est dans le chapeau, qui en fait la poésie ! Ainsi pensent Mmes Brunhes et Hunt : aussi quel souci et quelle sollicitude ne prennent-elles pas pour faire de nouvelles créations, qui revêtent ce sentiment de grâce parfaite et inimitable dont elles possèdent seules le secret !

L'ouverture des courses du bois de Boulogne a été pour ces dames l'occasion d'un nouveau triomphe ; jamais elles ne se sont mieux signalées. Le temps malheureusement n'a pas permis l'exhibition de toutes ces merveilles ; mais, plus favorisée que d'autres, nous avons été à même de les contempler avant leur livraison.

Nous avons remarqué entre autres :

Le chapeau *Théo*, en dentelle noire, couvert d'avoine et de fleurs des champs, avec barbes en tulle et de longues boucles de ruban étroit, couleur paille.

Le chapeau *Lamballe*, à calotte basse et larges bords plats, complètement recouvert en damas Renaissance « crème fouettée » coulissé dessous, avec large nœud à bout frangé placé un peu en arrière. Guirlande de coquelicots dessus et dessous, et jolies brides en ruban assorti, fixées derrière, pour se nouer sous le menton.

Chapeau *Belle Bourbonnaise* en crin noir, emboîtant bien la tête, à large fond bas, mais profond, et large passe, garni d'un double ruban noir et blanc, celui-ci dépassant à peine. Touffe de primevères blanches et rosées sur le côté avec nœud de ruban artistement fait. Sous la passe doublée d'un coulissé blanc, un tour de tête en tulle de soie blanc ruché ; primevères sur le côté.

Notons encore un chapeau très original avec sa guirlande d'herbe — une botte de foin ! — un autre en tulle perlé garni de jais, fort élégant, mais sévère ; — un, enfin, en tulle noir et dentelle, parsemé de bluets aux nuances variées, etc.

La morale de ce qui précède, c'est qu'il faut se faire coiffer par Mmes Brunhes et Hunt (4, rue Meyerbeer) lorsqu'on veut être jeune et belle.

— La parfumerie... tout le monde en parle, chacun s'en sert, mais peu de personnes savent la choisir avec discernement. Il est vrai que les parfumeurs seuls sont bien informés sur les mystères du cosmétique ; aussi les gens sages s'adressent-ils particulièrement à eux. Remarquons en même temps que le choix du parfumeur à prendre est chose grave et mérite quelque réflexion.

La maison Pinaud-Meyer est non-seulement une des plus anciennes maisons de parfumerie, mais aussi une des seules dont l'honorabilité universellement reconnue garantisse la qualité des produits. Non contente de ce qu'elle a déjà obtenu, elle travaille sans cesse à apporter de nouveaux perfectionnements à son industrie, et les résultats sont de plus en plus admirables.

Hier, c'était une série complète de produits de toute sorte aux parfums si fins de la violette de Parme ; aujourd'hui, c'en est une autre, plus raffinée encore, si la chose est possible, et qui s'intitule : parfumerie au *bouquet d'Ixora*. Elle comprend : les eaux de toilette, savons, cold-cream, poudres, pommade, parfum concentré pour le mouchoir, etc.

Une personne élégante, homme ou femme, doit faire en sorte que les différents cosmétiques dont elle se sert soient au même arôme : rien n'est plus désagréable pour l'odorat qu'un mélange en ce genre ; figurez-vous un individu qui se serait servi le même jour d'une eau de toilette au benjoin, d'un savon à l'Ylang-Ylang, d'un cold-cream à la rose, d'une poudre de riz à la maréchale, et dont le mouchoir serait parfumé de verveine !... ce serait pitoyable.

Le nouveau savon de la maison Pinaud-Meyer (3, boulevard des Italiens) que nous avons annoncé dernièrement, *au bouquet de violettes*, se trouve à présent dans tous les cabinets de toilette un peu élégants ; on ne peut imaginer parfum plus exquis : c'est un vrai bouquet de violettes !

— Le prospectus pour la saison de printemps et d'été de la maison de commission Lassalle et Cie paraît ces jours-ci. Nos lectrices peuvent s'adresser à cette honorable maison pour se le faire expédier *franco*. C'est le renseignement le plus précieux et le plus authentique qu'il y ait pour les modes ; nous ne parlons pas de modes vulgaires qu'on peut se procurer partout, mais des modèles adoptés par les femmes les plus distinguées et créés spécialement par la maison Lassalle pour les femmes du grand monde qui veulent être élégantes sans jamais paraître excentriques.

Le prospectus donne des indications sur les étoffes, les robes, les costumes, les confections, les chapeaux, la lingerie et tous les accessoires de la toilette. Nous ajouterons comme renseignement, pour les femmes qui sont éloignées de Paris, que la maison Lassalle a des prix beaucoup moins élevés que les grandes couturières et que, du reste, elle établit des devis sur tout ce qu'on désire et envoie des échantillons à choisir.

On peut également s'adresser à cette maison pour tous les achats de bijoux, les corbeilles de mariage, trousseaux, ameublements, articles de papeterie, musique, objets d'art, ornements d'église, en un mot pour tout ce qui se fabrique à Paris ou à l'étranger.

Adresser directement les demandes à la maison de commission Lassalle et Cie (25, rue Louis-le-Grand, Paris).

SPÉCIALITÉS

Pourquoi ne pas lutter contre les premières atteintes visibles de la vieillesse ? Hommes et femmes, chacun y est intéressé ! Le cheveu blanc est, de tous les signes précurseurs, le plus facile à faire disparaître ; bien sots seriions nous si nous ne profitions pas des moyens qui nous sont offerts.

L'*Eau Gauloise* est, de toutes les eaux régénératrices, la meilleure, employée comme lotion simple, elle enlève les pellicules malsaines, fortifie la racine des cheveux, les empêche de tomber et en prévient la décoloration. Il faut ajouter que l'*Eau Gauloise*, à base de glycérine et d'arnica, présente les garanties les plus sûres par ses qualités hygiéniques.

On ne peut, il est facile de s'en convaincre par ce qui précède, choisir une teinture d'une innocuité plus parfaite. Après un emploi journalier, et dans un court espace de temps, l'*Eau Gauloise* rend aux cheveux et à la barbe décolorés leur couleur primitive. D'une limpidité cristaline, rien ne peut faire pressentir à son aspect ses réelles vertus !

L'*Eau Gauloise* fait la guerre aux cheveux blancs, tous ceux qui se mettent en ligne avec elle sont vaincus ! Ne nous en plaignons pas : c'est un progrès dû à la science, dont profitent ceux qui en ont connaissance.

On a peu à redouter la contrefaçon pour cette teinture merveilleuse : les flacons qui la contiennent ont une forme particulière et sont d'un verre bleu pâle charmant à l'œil ; enfin, l'adresse : — Mme V. Rolende, 4, rue de Provence, — est incrustée dans le verre.

M. D'A.

ROUVENAT (✲) et CH. LOURDEL, Joailliers,
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de toiles et Batistes pour costumes,** s'adresser à la Maison Fénélon Capliez de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Il y a à Paris une petite salle de spectacle — celle du Théâtre-Miniature, boulevard Montmartre, 12. — qui certainement est l'une des plus fréquentées de la capitale; il y a toujours affluence aux représentations de jour, et force est de retenir ses places d'avance. Il faut voir ce public frétillant d'enfants de tout âge, aux beaux yeux agrandis par la curiosité, admirant (sans toujours bien comprendre) les grandeurs et décadences d'Hector, marquis de Carabas; les prodiges accomplis par messire Chat-Botté; les tableaux féériques du fleuve de feu, du lac enchanté, etc... Il faut entendre ces cris d'enthousiasme et ces applaudissements frénétiques, lorsque le grand Polichinelle vient faire la distribution des récompenses aux plus sages de l'assemblée !

P. N° 256. — Chapeau *Priola*.
Modèle de Mmes Moreau-Didsbury (Boulevard des Capucines, 23).

Le spectacle que présente la salle nous est plus particulièrement agréable, car il y a là vraiment de charmantes études à faire, quand ce ne serait qu'au point de vue de la mode enfantine. Notre avis est qu'on habille très gentiment les enfants aujourd'hui : on ne les engonce plus, comme cela se pratiquait il y a quelques années. Le plastron pour les garçons, la forme princesse pour les filles, voilà de fort heureuses coupes.

Au surplus, nous avons noté une série de costumes qui donnent une idée très exacte de ce qu'on fait en ce genre :

Petit garçon de trois à quatre ans. — Robe en sicilienne gris perle. Plastron uni du haut en bas, orné d'une rangée de boutons de chaque côté. Par-derrière, la jupe, détachée du corsage, est plissée à plis plats ; le dos se termine en une petite basque postillon aplatie. Belle ceinture en ruban rouge serrant la taille et retombant derrière en bouts flottants. Chapeau de feutre gris orné d'un plumet rouge.

Petite fille de quatre à six ans. — Robe princesse en cachemire rose, avec de gros cordons lisérés marquant chaque couture, décolletée en carré et sans manches. Écharpe en barrège blanc, nouée largement et dont les bouts retombent derrière. Chemisette en nansouk blanc, garnie au cou et aux manches de festons ruchés.

Costume en cachemire belge, pour petite fille de six à sept ans. Jupon court, entouré de trois bandes de velours brun. Capote fermée avec deux rangées de boutons bruns ; petit col d'homme, parements au bas des manches et poches, garnis sur les bords de lisérés en velours marron. Lingerie montante en batiste plate : col brisé et petits cornets. Chapeau *Cavalier* assorti.

Pour un baby de deux ans, une jupe russe plate devant, plissée derrière, avec un veston demi-ajusté à basques fendillées ; le tout en sicilienne gris fer, sans garniture.

Autre toilette, en cachemire gros bleu, pour un enfant de trois ans. Jupe plate devant, encadrée de bandes en broderie anglaise, montée à plis plats derrière. Veston ouvert, entouré de la même garniture, ainsi que le col marin.

Nous n'abandonnerons pas le domaine de la mode enfantine sans dire que la ceinture rouge et la ceinture blanche, en cachemire, barège ou soie, sont et demeureront les favorites de la saison. Quant à la coiffure, c'est le chapeau marin, le chapeau « melon » à calotte ronde, ou le « montagnard » à haute calotte, qui semblent l'emporter sur les autres modèles; on les garnit fort simplement d'un galon et d'une aile d'oiseau.

Plusieurs de nos lectrices nous demandent de leur expliquer en quoi consistent les plissés « coup de vent ». Cette garniture, dont nous avons parlé déjà à plus d'une reprise, se compose uniquement d'un plissé extrêmement fin, soutenu dessous jusqu'à moitié de la hauteur. En la faisant, on bâtit le bord inférieur à grands points qu'on enlève ensuite lorsque la garniture est posée sur la robe et que celle-ci est terminée. L'effet du « coup de vent » se produit alors de lui-même, car le bas du plissé s'écarte irrégulièrement, et c'est là tout le mystère.

Une de nos abonnées nous prie aussi de lui indiquer une ma-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nière ingénieuse de monter le pli Bulgare ; il en est une que nous tenons pour peu connue. Le haut du pli, tout à fait libre, forme une tête en gros tuyaux d'orgue, derrière laquelle on dispose des agrafes qui s'ajustent au bas de la longue basque du corsage. En admettant que la robe soit de forme « princesse » pour tout le reste, on arrive ainsi à la plus heureuse combinaison *d'effacement*.

Ce procédé se recommande particulièrement aux femmes bien faites.

La manche préoccupe également un très grand nombre de femmes.

Une couturière émérite, que nous questionnions à ce sujet, n'hésita pas à nous répondre que c'était en effet la pierre d'achoppement de bien des talents : « C'est en m'inspirant de la façon de mes robes, ajouta-t-elle, que je m'en tire. » La manche *Haydée*, ou grecque, apparaît à l'horizon de la mode ; aura-t-elle du succès pour la robe ? nous ne saurions le certifier. Cette manche est fort longue, coupée en carré du bas, avec une ouverture à la couture intérieure pour laisser passer le bras. Ce genre est appliqué depuis quelque temps aux vêtements du dehors.

Comme manche plus simple, nous avons celle dont le bas est orné d'un cornet coquillé, avec bouclettes de ruban intercalées. Notons aussi la manche coulissée à mi-longueur, terminée par un haut poignet plissé en « feuillets », c'est-à-dire à plis rapportés et cousus assez près les uns des autres pour offrir l'aspect que présentent les feuillets d'un livre.

—

La mode n'a pas abjuré son goût pour le « bibelot » ; à preuve les deux élégants objets de fantaisie que voici et qui sont à l'ordre du jour : une escarcelle d'argent ou d'or oxydé, pendue à la ceinture lamée de même métal ; et la croix de Malte, qu'on porte au cou avec un velours à la place du médaillon.

Il y a en ce moment mille boutons fantaisistes et charmants pour garnitures de robes : boules de loto en mosaïque, en métal tout découpé à jour, en passementerie (véritable travail d'art), etc.; sans compter la longue kyrielle des boutons en os de couleur suivant la gamme des tons neutres qui se multiplient aujourd'hui à l'infini.

Galons de laine et franges de toutes sortes en laine simple ou en beau cordonnet, quelques-unes avec une magnifique tête en passementerie, tels sont les ornements préférés pour robes et costumes.

Les plumes d'autruche et de coq, les marabouts en soie gauffrée sont adoptés pour l'enjolivement des confections, très variées de forme d'ailleurs.

Ajoutons, enfin, que les entre-deux et dentelles d'application, noirs ou blancs, constituent un des éléments les plus recherchés pour l'ornementation de la toilette ; ils conserveront leur caractère de bonne compagnie en dépit de la défaveur qui écrase les vêtements d'application.

Mary d'Auberville.

DÉTAILS DE MODES

1. Chapeau *Prince de Galles*, en paille grise. — Haute calotte plate et passe étroite, relevée sur le côté. Un ruban, en damas Renaissance lilas,

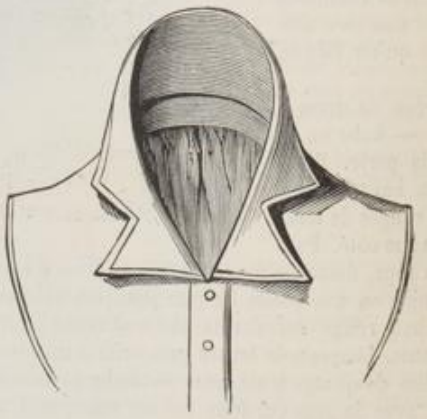
1. Chapeau *Prince de Galles*.

entoure la calotte ; ses extrémités sont réunies sur le pied d'une plume amazone lilas. Double nœud en ruban lilas et rose thé sur le côté.

2. Bonnet du matin en nansouck. — Large fond entouré d'une passe cou-

2. Bonnet du matin.

lissée, disposée en pointe au milieu devant et encadrée d'une valenciennes. Nœuds de ruban sur le côté et dans le bas derrière.



3. Col montant.

3. Col montant et roulé sur lui-même, à pointes rabattues.
4. Chapeau de crin noir à jour, doublé de taffetas bleu pâle, à passe

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

droite et garni dessous d'un tour de tête en taffetas échiqueté et ruché. Une

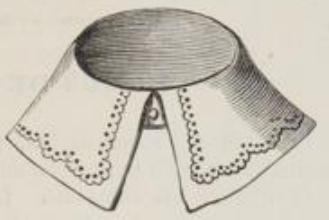
4. Chapeau de crin noir.

écharpe en ruban bleu pâle entoure la calotte et forme derrière un groupe de coques avec chou de taffetas échiqueté. Aile d'oiseau en aigrette.

5. Col à double effet.

5. Col à double effet, montant et abaissé, en fine batiste. Tout autour court une broderie en laine de couleur avec double rang de piqûres.

6. Collerette.



6 *bis*. Col de baby.

6. Collerette en mousseline festonnée et plissée, avec ruban blanc drapé et noué devant. — 6 *bis*. Col de *baby* en toile bleue brodée de rouge.

7. Chapeau de paille noire. — Passe renversée en diadème, doublée de velours bleu prune. Groupe de coques en ruban bleu pâle sur le côté et

7. Chapeau de paille noire.

rose thé; une draperie en ruban entoure le chapeau et va se nouer derrière. Velours prune autour de la calotte et touffe de plumes assorties.

8. Coiffure d'appartement. — Une couronne en tulle forme la carcasse.

8. Coiffures d'appartement.

La garniture consiste en une barbe de dentelle blanche coquillée sur le devant, recouverte par une écharpe en surah « crème fouettée », nouée derrière. Une dentelle, posée pied contre pied, orne le bord de la couronne derrière. Fleurs de pêcher sur le côté.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

Tout est de mode en ce bas monde : les gens comme les choses, les arts comme les chiffons ! Ainsi un artiste qui eut une vogue réelle et méritée sous le règne de Louis-Philippe est tellement oublié aujourd'hui, qu'ayant voulu faire une vente de ses tableaux, il y a quelques jours, il fut obligé de retirer presque toutes ses toiles, faute de trouver des amateurs. Ce qui a pu consoler sinon sa bourse, au moins son amour propre, en ce déboire, c'est la pensée qu'il en est arrivé autant à des peintres dont les œuvres sont couvertes d'or en ce moment.

Pour ne parler que de Greuze, je me souviens de l'époque où ses tableaux étaient cotés de dix à vingt francs ; aujourd'hui, ce sont des sommes folles qui paient ces mêmes toiles.

Donc, à son tour, Biard très certainement reprendra la corde, et son *Gros péché*, ses *Honneurs partagés*, sa *Revue de la garde nationale au village*, — une foule d'autres œuvres encore, aussi fines et aussi spirituelles, qui lui avaient mérité le surnom d'Hogarth français, — rappelleront les amateurs ; mais alors, hélas ! il n'y sera plus ! N'est-il pas bien triste de se voir ainsi oublié dans sa vieillesse, quand la jeunesse fut couronnée et de gloire et de fleurs ? Notez que ceci n'est point une métaphore ; lisez plutôt ce petit article, cueilli entre mille qui se publiaient alors sur lui :

« Lyon nous a donné des poètes, des historiens, des philosophes, des mécaniciens, des peintres, et parmi ces derniers, en première ligne, nous devons citer Biard, créateur d'un genre qu'on avait rêvé peut-être, mais que nul encore n'avait eu le courage d'exploiter. Ce n'est point la caricature, comme l'ont faite les Charlet, les Bellanger, les Teniers, les Callot ; c'est une pensée toujours rieuse, caustique ; c'est le coup de lanière sur le ridicule, un sarcasme sur un travers. La main de Biard n'est point armée d'un pinceau, elle tient le fouet et la férule : elle frappe, elle siffle, elle fait crier ; mais les douleurs de la victime excitent le rire. C'est pour cela qu'on peut dire avec raison que c'est un peintre de mœurs, comme Hogarth le fut en Angleterre. Ce qu'on doit le plus admirer dans ses tableaux, c'est l'esprit, c'est la vérité, c'est le pittoresque des détails, c'est la physionomie de ses personnages. Les rôles sont donnés : à chacun le sien, plaisant ou grave. En présence de ses toiles, vous assistez à un jeu, à une lutte, à une revue, à une scène, auxquels vous aussi prenez part. Vous riez avec le joyeux convive, vous pensez avec le philosophe, vous folâtrez avec le bambin ou la jeune fille, vous saluez le factionnaire avec la bonne femme aux coques de bonnet d'un si beau jaune, vous entendez les sons discordants de la clarinette de village qu'un maire homérique a placé en tête de la formidable garde nationale défilant sous son balcon, vous ouvrez de grands yeux comme le bon curé à la pensée du gros péché que ce grand tambour major raconte d'un air de la plus parfaite innocence... Biard veut que vous soyez un des personnages de ses tableaux, et vous en êtes en effet. »

Voilà ce que Nestor Roqueplan écrivait, il y a une quarantaine d'années, sur l'artiste qui vient d'échouer tout récemment à la salle Drouot. O néant de la gloire et des grandeurs humaines !

Biard est non seulement un grand peintre, mais aussi un grand voyageur, et je crois que, hormis la Chine, il a vu tous les pays du monde. Il fit partie de l'expédition scientifique qui alla explorer les régions polaires ; là il peignit des Lapons, fit le panorama de Magdalena-Bay au Spitzberg, dans le voisinage des glaces éternelles, des baleines et des ours blancs ; lesquels jours blancs, raconte-t-il d'une façon fort plaisante, ne lui firent jamais l'honneur de se montrer à ses yeux : il entendait leurs affreux hurlements, c'était tout, et il n'en vit qu'au Jardin des Plantes.

Il lui arriva, du reste, à ce sujet, une singulière aventure qui aurait pu tourner d'une bien horrible façon.

Il travaillait à son beau tableau « *Une embarcation attaquée par les ours blancs*, » qui lui avait été commandé par le roi Louis-Philippe. En conséquence, tout le Jardin des Plantes avait été mis à sa disposition par le directeur de ce lieu, et il obtint d'aller travailler dans l'antre même de la bête qu'il s'agissait de peindre : non point en intime compagnie, comme vous devez bien l'imaginer, mais avec toutes les précautions nécessaires à la sûreté de notre aventureux artiste. Ainsi on faisait sortir l'ours blanc dans sa cour, on baissait immédiatement la grosse grille, et Biard, s'emparant du bouge de la bête féroce, travaillait alors tout à son aise, l'ours posant sous ses yeux comme le meilleur des modèles : car, furieux de voir que sa maison était prise par un intrus, il cherchait à dévorer les énormes barreaux qui le séparaient de son envahisseur, montrant à ce dernier des dents longues d'une aune et poussant des cris à donner la chair de poule aux plus braves.

Or, un matin qu'il avait fini sa tâche plus tôt que de coutume, Biard se retira tout content de son travail et regagna son domicile sans que personne s'aperçût de son départ. A peine était-il sorti du jardin, qu'un nouveau gardien, ne connaissant pas la consigne qui avait été donnée pour l'artiste et voyant l'ours blanc dans sa cour à une heure qui n'était pas indiquée par le règlement, s'empressa de relever la grille afin que l'animal pût rentrer dans sa cage, ce qu'il fit avec la rapidité de la foudre, à l'émoi général, car de tous côtés on cria au gardien :

— Mais il y a un homme dans la cage de l'ours !... il va être dévoré !...

On crut, en effet, que le peintre avait été dévoré, car la cruelle bête, ayant trouvé la blouse que Biard avait oubliée, la mit en mille pièces, brisa la chaise, la boîte de couleurs, enfin tout ce qui lui tomba sous la griffe, en poussant des cris de triomphe.

Le bruit de cet horrible évènement se répandit dans Paris et l'histoire en fut racontée dans une maison où justement Biard allait dîner. En entendant ce récit du si horrible danger qu'il avait couru, le pauvre garçon s'évanouit et se promit bien de ne jamais retourner peindre au Jardin des Plantes, trouvant que la Laponie était beaucoup moins dangereuse à la santé.

Cependant, il fit en ce pays un voyage gros de périls.

Une autre fois, il part pour le Brésil, où il est reçu à la cour de l'empereur ; mais bientôt, lassé du cérémonial et des courtisans, il se sauve dans les forêts vierges, au milieu des tribus sauvages. Rien d'amusant comme de l'entendre raconter la rencontre qu'il fit, dans ces pays là, d'un capitaine de la garde nationale du crû, portant pour tout costume un baudrier et un shako pêché je ne sais où ; car Biard est un aussi charmant conteur qu'il est peintre de talent et homme de cœur et d'esprit.

Comtesse de Bassanville.

ECHOS DE LA MODE

La façon des robes de bal, pour les jeunes filles, subit des modifications qu'il importe de noter.

La tunique est supprimée. La jupe se fait bouillonnée dans toute sa hauteur, à volants plissés, ou bien à ruches et à fronces ; à mi-hauteur, passe une écharpe ou une guirlande de fleurs, disposée à la façon orientale et qui serre légèrement la jupe en tablier.

A remarquer aussi, les guirlandes de fleurs posées sur velours noir et formant un collier qui s'harmonise avec les fleurs de la

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

coiffure et de la robe. Rien de juvénile et de seyant comme ces colliers fleuris où les diamants peuvent se mêler aux fleurs, à la façon de la rosée, et les rehausser de leur éclat.

*
* *

Trois jolis chapeaux recommandés aux élégantes :

Petite capote toute blanche, à bord coulissé, calotte et bavolet comme autrefois. Dessus, des plumes blanches; dessous, des fleurs blanches. Enfin, des brides très larges portant le chapeau et venant l'attacher sur le milieu de la poitrine par un gros nœud.

Chapeau de forme japonaise, tout couvert de pétales de roses effeuillées comme sur un reposoir. De côté, une touffe de roses sortant d'un nid de mousse. Aucun ruban.

Troisième modèle, fait en vue d'un jour de printemps : chapeau de paille de deux tons olive et havane. Bord baissé sur une touffe de coquelicots; calotte traversée par un ruban havane qui retient une traîne de coquelicots retombant jusqu'au milieu du dos.

L. S.

CHRONIQUE MONDAINE

Les salons et le printemps sont en lutte : ceux-là de lustres, celui-ci de soleil, et, malgré la venue des fleurs aux marronniers, le compte-rendu de la première quinzaine d'avril est encore aux fêtes. On a beaucoup dansé depuis Pâques, sans doute pour rattraper les quadrilles perdus pendant l'hiver. Au faubourg Saint-Germain chez la comtesse de Mirepoix, aux Champs-Elysées chez la duchesse d'Audiffret-Pasquier, il y a eu bal fleuri, parfumé, diamanté, et tout radieux de la présence d'un essaim de jeunes filles. Mlle Marie d'Audiffret-Pasquier se montrait charmante en blanc à ce dernier bal.

Entre ces deux bals, il y a eu plusieurs soirées de contrat à sensation, de ces soirées qui font rêver les jeunes gens et soupirer les jeunes filles, où le contrat est fait de millions, le mariage de jeunesse et d'amour. L'exposition du trousseau et de la corbeille, des cadeaux envoyés par les amis, ajoute un très-vif attrait à ces réunions. Parmi les plus brillantes, il faut citer celle donnée par la marquise de Montaignac, à l'occasion du mariage de son fils, le comte Renaud, avec Mlle Bentzmann.

Chez la comtesse de la Roche-Aymon, le contrat de mariage réunissait les noms de sa nièce, Mlle Galitzin, et du duc de Chaulnes. Tout le Paris d'élite s'était rendu au Cours-la-Reine pour féliciter les fiancés, comme le surlendemain il s'empressait à l'église Saint-François-Xavier pour témoigner sa sympathie aux jeunes époux. Mlle Galitzin, dans sa toilette de mariée, avec son voile de dentelle posé bas sur le peigne, était d'une beauté véritablement séraphique et qui rappelait les vierges du Pérugin.

La soirée du contrat de mariage de Mlle Siméon avec le comte de Montesquiou-Fezensac ne l'a cédé ni comme éclat, ni comme foule, aux deux réunions dont nous venons de parler. L'hôtel de la comtesse Siméon possède un des plus beaux salons en rotonde qui soient à Paris.

En écho de ces *ricevimenti* matrimoniaux, il y a à noter un mot bien fin et bien spirituel de la duchesse de Bisaccia. On parlait devant elle de la comtesse de X.., dont on cherchait à calculer l'âge.

— L'opération est facile, dit la duchesse. Elle a trentre-six ans. Elle est tellement *serrée* dans son âge entre sa mère et sa fille qu'il lui est impossible de sauter un trimestre!

L'image n'est-elle pas pittoresque et singulièrement expressive en sa concision? Voyez-vous cette femme qui a une mère de cinquante-quatre ans et une fille de dix-huit, et qui les met chacune à une égale distance : la mère ne veut pas se laisser vieillir, la fille ne veut pas se laisser rajeunir. C'est un étau!...

Le dîner de gala donné à l'ambassade d'Angleterre en l'honneur du maréchal de Mac-Mahon et de la duchesse de Magenta, et dans lequel un admirable surtout en argent massif a soulevé l'admiration générale, mérite d'être noté. Un brillant diplomate du Nord s'y lamentait d'une façon fort plaisante sur un incident de chemin de fer dont, en revenant en France d'un pays voisin, il avait été victime de la part d'une dame très connue et qui a été belle au point d'en devenir comtesse. Le rencontrant à la gare, elle l'obligea à permettre la fusion des bagages pour esquiver la douane et bénéficier de ses immunités et franchises diplomatiques. Il a eu ainsi quarante-trois colis de dimension fabuleuse à passer à la frontière, au grand ébahissement des douaniers.

Pareille chose arriva jadis à Ali-Pacha lorsqu'il toucha à Gênes, en se rendant de Constantinople à Paris. Il trouva sur le bateau la princesse Bar..., qu'il ne connaissait pas. Elle lia relation et finit par mettre, de son autorité privée, tout son bagage et tous ses gens sous le cachet de l'ambassadeur. Les Génois n'en pouvaient croire leurs yeux à l'aspect de ce musulman débarquant avec une princesse russe un peu mûre, et toute une suite à elle d'institutrices, de femmes de chambre, de malles, de cartons, de paquets, de tous ces colis enfin dont s'encombrent les princesses romanesques qui reviennent d'Orient. La douane en est encore émue à Gênes.

BACHAUMONT.

DOUCEUR D'AVRIL (*)

J'ai peur d'Avril, peur de l'émoi
Qu'éveille sa douceur touchante;
Vous qu'elle a troublés comme moi,
C'est pour vous seuls que je la chante.

En décembre, quand l'air est froid,
Le temps brumeux, le jour livide,
Le cœur, moins tendre et plus étroit,
Semble mieux supporter son vide.

Rien de joyeux dans la saison
Ne lui fait sentir qu'il est triste;
Rien en haut, rien à l'horizon
Ne révèle qu'un ciel existe.

Mais, dès que l'azur se fait voir,
Le cœur s'élargit et se creuse,
Et s'ouvre pour le recevoir
Dans sa profondeur douloureuse.

Et ce bleu qui lui rit de loin,
L'attirant sans jamais descendre,
Lui donne l'infini besoin
D'un essor impossible à prendre.

Le bonheur candide et serein,
Qui s'exhale de toutes choses,
L'oppresse, et son premier chagrin
Rajeunit à l'odeur des roses.

Il sent, dans un réveil confus,
Les anciennes ardeurs revivre,
Et les mêmes anciens refus
Le repousser dès qu'il s'y livre.

J'ai peur d'Avril, peur de l'émoi
Qu'éveille sa douceur touchante;
Vous qu'elle a troublés comme moi,
C'est pour vous seuls que je la chante.

SULLY PRUDHOMME.

(*) Extrait d'un nouveau volume de poésies que l'auteur vient de publier sous ce titre : *les Vaines tendresses*. — Alph. Lemerre, éditeur, passage Choiseul.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 514. — DESCRIPTION, PAGE 191.

TOILETTE DE RÉCEPTION

Modèle de Mme Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).

A. Leroy imp. r. des Marais, 66. Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris 1218

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Costume de Mariée de Mlle Bataillon, r. Chérèse, 5 _ Eau Gauloise de Mme V. Rolende, r. de Provence, 4.
Ceinture-Régente de Mmes De Vertus Sœurs, r. Auber, 12 _ Parfums de Pinaud & Meyer, Boulevard des Italiens, 30.
Envois de la Mon de Commission Lassalle & Cie r. Louis-le-Grand, 25.

Entered at Stationer's hall.

LONDON. Ad. Goubaud & Son. 30. Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 515. — DESCRIPTION, PAGE 191.

TOILETTE DE DINER
Modèle de Mme Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA GÉNÉRALE

(NOUVELLE. — SUITE.)

XI.

Lorsque l'émotion du général se fut calmée :

— C'est qu'elle a tous les talents ! reprit-il. Mais il faut les utiliser. Voyons, qu'en feras-tu?

— Je vous les dois, dit-elle, n'est-il pas tout simple que je vous les consacre?

— Cependant l'intérêt de ton avenir...

— Mon avenir, c'est vous prouver ma reconnaissance et veiller sans cesse a ce que vous soyez heureux.

— Câline, murmura-t-il.

— Accordé ! s'écria-t-elle avec un accent de triomphe.

Mais le général secoua la tête en signe de refus.

— Non pas, mademoiselle ! Supposez-vous donc que je sois un égoïste? Causons raisonnablement, s'il vous plaît?

— La raison !... mais c'est là mon fort... Demandez plutôt à madame Giraud !

Le général se retourna vers sa gouvernante.

— Ne comptez pas sur moi pour vous soutenir, dit-elle en souriant, je me range du côté de Madeleine.

— Bah !

Avec cette autorité que donnent un long dévoûment, une affection sans bornes, madame Giraud poursuivit :

— Mais regardez-moi donc, général. C'est moi que ces deux dernières années ont vieillie ! J'avais déjà soixante-dix ans, ne vous en déplaise... sans compter un catarrhe et des rhumatismes ! Tout cela, durant son absence, n'a fait que croître et embellir... Il est grand temps, croyez-moi, de mettre votre gouvernante à la retraite ; elle n'est plus capable d'administrer votre maison sans le secours de Madeleine. C'est elle qui, depuis déjà bien des mois, est votre intendant.

— Pas possible ! A son âge?

— Eh ! eh ! dix-neuf ans bientôt... Ce n'est plus une fillette, c'est une femme, et des mieux entendues, des plus sensées que je sache ! Serviteurs, tenanciers, fournisseurs comptent avec elle et reconnaissent avec plaisir son autorité. C'est un autre moi-même, avec un demi-siècle de moins. Général, vous la verrez à l'œuvre.

— Mais alors nous lui devons des honoraires ?

— J'accepte... pour mes pauvres, dit Madeleine.

Madame Giraud n'avait aucunement flatté son élève. A la ville comme à la campagne, elle dirigeait, elle ordonnait admirablement toutes choses. Avec un mot, avec un regard, elle communiquait à son entourage cette excitation, ce bon vouloir qui doublent le zèle des travailleurs et leur rendent la tâche plus légère. On était heureux de la contenter, on l'adorait.

— Merveilleux ! répétait le général enchanté de ne plus avoir à intervenir dans aucun détail d'intérieur. Jamais ma maison ne fut mieux tenue. Jamais la vie ne me parut plus facile et plus agréable ! Honneur à vous, madame Giraud ! Vous seule pouviez former une pareille élève.

— Ah ! murmurait la bonne vieille, c'est que je ne serai pas toujours là.

Elle avait le pressentiment de sa fin prochaine. A quelques mois de là, par un soir d'automne, elle s'éteignit, calme et souriante, ainsi qu'elle avait vécu.

Aucun éloge ne dirait le dévoûment, les soins de Madeleine pour sa vieille amie. Une secrète inquiétude semblait tourmenter madame Giraud. A la dernière heure, elle appela du regard sa fidèle gardienne et parut lui adresser une fervente prière. Puis, sur la réponse de celle ci :

— Bien, murmura-t-elle. Je puis à présent mourir en paix. Adieu, mon enfant, sois bénie !.. Encore une fois, adieu, adieu...

Et son âme rassérénée s'en retourna dans le ciel.

La douleur du général égalait celle de Madeleine.

— Que t'a-t-elle donc demandé ? fit-il.

— Une promesse ! répondit-elle.

XII.

On passa presque tout l'hiver en Italie, l'été suivant au château.

Sans conteste comme sans partage, Madeleine était devenue la maîtresse de la maison, l'unique et vigilante compagne du général.

Au retour, il reprit ses habitudes parisiennes, mais en y associant plus encore que par le passé sa filleule. Il la présenta chez quelques amis. Les recevait-il à son tour, c'était elle qui faisait les honneurs de la table et du salon. Soit qu'il sortît à cheval ou en voiture, elle était presque toujours à son côté. Au théâtre, il avait déserté l'orchestre et prenait maintenant une loge, afin d'avoir avec lui Madeleine.

Tout ceci fut remarqué dans le monde. On en causa. Au dire des uns, c'était une parente du général. Les autres insinuaient que c'était sa fille. Dans tous les cas, son héritière. Or, comme il s'agissait d'un gros héritage, les traqueurs de dot se mirent en campagne. La plus sage fille du monde ne saurait se défendre d'un grain de coquetterie. Assurément, Madeleine n'encouragea pas les hommages qu'on rendit à sa beauté, mais ils la flattèrent. Naïve et franche, elle ne voyait rien de mal, aucun péril à sourire pour un compliment sans conséquence. Bref, certain jour, le parrain reçut une demande en mariage.

Son premier mouvement fut une vive surprise. Il n'avait pas encore songé à cela. Vinrent ensuite la douleur et l'effroi. Lui faudrait-il donc renoncer au charme de sa vie ?

Un égoïste eût répondu par un refus au jeune homme, et, vis-à-vis de la jeune fille, gardé le silence. Tel ne fut pas le sentiment du général, homme d'honneur avant tout et de ceux qui, loin de fuir le danger, marchent bravement à sa rencontre.

Il fit appeler Madeleine et lui communiqua la recherche dont elle était l'objet.

Sur son visage expressif, il y eut aussi de l'étonnement, mais aucune répugnance.

— Tu l'acceptes donc? fit le général d'une voix oppressée par l'émotion.

— Pas du tout ! répliqua-t-elle avec franchise. Vous remercierez ce monsieur, je refuse.

— Ah ! mais pourquoi ?

— Parce que je ne veux pas me marier. Voila tout.

Le général n'insista pas. Le prétendant fut évincé.

Mais d'autres se succédèrent. Et des mieux titrés, des plus riches.

La réponse de Madeleine restait invariable :

— Mon parrain, je suis tout à fait heureuse auprès de vous et j'y reste.

Un artiste enfin se présenta. Il n'avait d'autre fortune que son talent, d'autre noblesse que l'élévation de son caractère auquel chacun rendait justice.

— Pauvre garçon ! murmura Madeleine, je regrette sincèrement de le chagriner, car je sens qu'il m'aime, et si j'étais libre...

Le général se récria :

— Qui donc fait obstacle à ta liberté ?

— Mon serment, répondit-elle.

— Quel serment?

— Celui qu'a reçu madame Giraud. Elle allait mourir... elle l'a emporté dans le ciel où il est écrit.

— Et puis-je enfin la connaître, cette mystérieuse promesse

— J'ai promis de ne jamais vous quitter, mon parrain.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Vainement il voulut protester.

— Une honnête fille n'a que sa parole, répondit Madeleine, et je regrette si peu d'avoir engagé la mienne que je la donnerais... que je la renouvelle encore !

Et, comme s'adressant à l'ombre de celle qui n'était plus :

— Oui ! oui, ma bonne madame Giraud, poursuivit-elle, comptez sur ma résolution ! Je n'y faillirai jamais ! jamais !

Le général eut beau la raisonner, la supplier. Madeleine fut inébranlable dans ce qu'elle appelait son devoir, dans ce qu'elle prétendait être son bonheur.

C'était assurément celui du général.

Il avançait en âge. Seul et souffrant comme il l'était, un abandon, un changement dans sa vie pouvait lui devenir fatal.

L'artiste disparut.

Quand on le revit, quelques années plus tard, il avait une femme et des enfants.

— Vous voyez bien qu'il s'est consolé, dit Madeleine.

— Et toi, mon enfant? demanda son parrain avec une appréhension qui peut-être allait devenir un remords.

Elle lui répondit par ce regard plein de sérénité, par ce beau sourire de béatitude que Dieu donne en récompense à ceux qui se sacrifient sans regret pour les autres.

Madeleine atteignit ainsi sa vingt-cinquième année. Splendide et chaste fleur, elle était dans tout son épanouissement.

Mais les papillons se tenaient maintenant à distance. Sa situation toute particulière avait fini par être acceptée dans le monde.

— Elle avait fait vœu de célibat, disaient les uns.

— C'est une sainte, disaient les autres.

— Le général est jaloux ! un Bartholo ! un Arnolphe !

Et, les rencontrant toujours ensemble, on souriait.

Les choses se seraient ainsi prolongées sans une circonstance fortuite, qui décida brusquement de l'avenir de Madeleine.

XIII.

Il est temps de dire quel homme était notre général, bien que nous ayons promis de ne pas le nommer.

Ceci est une histoire vraie, la vie d'une femme de bien... pas autre chose.

En l'entendant raconter par un ami, elle nous parut intéressante, aussi morale qu'un récit de pure imagination.

Louis-Philippe régnait alors.

Or, le général était non seulement l'ami du roi, mais encore l'ami de la maison.

Il remarquait, depuis quelque temps, et non sans chagrin, qu'on lui témoignait aux Tuileries moins d'amitié, que le maître le boudait.

Un jour, sans cause apparente, la froideur royale se traduisit par un brusque mouvement.

Le général était de ceux qui, partout comme envers tous, savent conserver leur franc parler. Il demanda bravement une explication.

— Soit ! répliqua le roi. Quelle est donc cette jeune personne avec laquelle vous vous exhibez ouvertement, sans vergogne?

— Eh ! pourquoi donc me cacherais-je, sire? C'est ma filleule, c'est ma gouvernante, et je la considère comme mon enfant.

Louis-Philippe haussa les épaules et fit un tour dans le salon où se passait cette scène.

Ils s'y trouvaient seuls tous les deux.

— Votre Majesté permet-elle que je lui raconte cette histoire, dit tout-à-coup le général.

— Au fait ! pourquoi non ? répondit le roi, prenant place pour écouter dans un fauteuil. Lorsque j'accuse, j'admets qu'on se défende; ce n'est que justice... Voyons un peu votre plaidoirie.

Ainsi autorisé, le général exposa succinctement tout ce que nous venons d'écrire en détail.

— C'est fort touchant, lui dit Louis-Philippe, qui l'avait écouté jusqu'au bout sans trop de marques d'impatience... fort touchant, et je vous crois... mais la reine estimera que ce n'est pas convenable... Nous entendons que nos amis, comme nos enfants, donnent l'exemple du respect des convenances.

— Mais comment Votre Majesté veut-elle que je m'en tire?

— Mariez-la.

— Elle refuse tous les partis... Elle a fait serment de ne jamais me quitter, et vous l'avouerai-je, sire, moi-même...

— Epousez-la vous-même ! interrompit le roi.

Le général, à l'esprit duquel cette idée si simple ne s'était jamais présentée, recula d'un pas.

— Votre Majesté parle-t-elle sérieusement ?

— Très-sérieusement.

— Mais j'ai soixante-huit ans sonnés, sire.

— L'âge n'y fait rien, général. Vous resterez son père, mais pour tous vous serez son mari... Le monde n'aura plus rien à dire... et pour en témoigner notre satisfaction, nous signerons au contrat... Est-ce entendu ?

— Votre Majesté permettra du moins que je réfléchisse ?

Un ministre survint. Le général se retira pensif.

Comment adresser une pareille demande à Madeleine? Jamais il ne s'était trouvé dans un pareil embarras.

En rentrant à l'hôtel, il apprit que sa filleule était dans un boudoir que tout récemment il avait fait meubler pour elle avec une artistique élégance.

Il se dirigea de ce côté, mais avec d'autant plus de lenteur qu'il se rapprochait du but.

La porte doucement poussée par lui s'ouvrit en silence.

Madeleine était là, tournant le dos au visiteur inattendu. Rien ne l'avertissait de son approche.

Avec une attention singulière, elle lisait un journal qui tremblait dans sa main.

Tout-à-coup, elle le rejeta loin d'elle et porta son mouchoir à ses yeux, elle pleurait.

Le général s'approcha en silence et ramassa le journal satirique de ce temps-là. L'ongle de Madeleine avait, pour ainsi dire, souligné l'article qui l'avait émue.

C'était le compte-rendu d'une première représentation, sur la scène et dans la salle. Parmi les spectateurs cités à l'ordre figuraient le général et... *sa filleule*. Les trois points précédaient ces derniers mots, imprimés en italiques. De grands éloges étaient prodigués à la toilette, à la beauté de Madeleine.

Mais dans cet enthousiasme même, on sentait une secrète malignité, une insinuation calomnieuse, une insulte.

Le général ne put retenir un cri d'indignation.

— Oh ! les misérables !

Madeleine, comme se réveillant de sa douleur, s'était retournée vers lui.

A la vue du journal qu'il froissait dans ses mains, sans peine elle devina sa colère.

— Quoi ! fit-elle; quoi ! mon parrain, vous avez lu ?

— Oui, ma pauvre enfant, répondit-il.

Et, comme se parlant à lui-même, il ajouta :

— Le roi avait raison.

— Le roi ? répéta Madeleine qui ne pouvait comprendre.

— Ce sifflement de vipère était parvenu jusqu'à son oreille. Il a trouvé le moyen d'y mettre un terme...

Quel moyen?

— Ah ! voilà...

Le général, servi par les circonstances, en était arrivé jusqu'à ce premier point, tout droit, sans réfléchir. Mais le dernier pas restait à faire, et c'était le plus difficile. Il hésitait.

— Achevez ! lui dit sa filleule.

— Eh bien !... Eh bien ! le roi veut... Ne t'effarouche pas trop mon enfant...

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Mais que veut-il donc?

— Que... que je t'épouse!

— Tiens! fit-elle naivement, c'est une idée.

— Elle ne t'épouvante pas! Tu consentirais ? s'écria-t-il, tout palpitant d'espoir et de joie.

— Dame! mon parrain, c'est à vous de voir si nous devons désobéir à Sa Majesté.

Elle était charmante ainsi. Le général conclut en l'embrassant:

— Ah! je suis le plus heureux des pères!... Et désormais, l'on ne te calomniera plus, ma fille!

Et voilà comment, de par le roi, notre petite Granvilloise fut promue générale.

XIV.

Nous l'avons déjà dit, Madeleine était une de ces rares élues, qui, sans effort comme son orgueil, ont le don de se métamorphoser et de grandir en même temps que leur fortune.

Dès le lendemain de son mariage, elle fut à la hauteur de la nouvelle situation qu'il lui créait. Elle entra de plain-pied dans les salons officiels.

Cette estime si promptement conquise, les vertus de Madeleine la justifièrent. Aussi simple que par le passé, plus digne et plus belle encore à mesure qu'elle avançait vers l'âge mûr, elle fit vraiment honneur à celui dont elle portait le nom. Jamais elle n'oublia son humble origine et, connaissant par expérience les misères du peuple, ses loisirs, son influence et sa fortune étaient consacrés à leur soulagement. Le général lui laissait carte blanche à cet égard, et parfois même l'encourageait:

— Nous sommes riches, et n'avons pas d'enfants, lui disait-il; les pauvres seront les nôtres.

Il en est à Paris toute une classe nombreuse, mais dont peu de personnes se préoccupent. Nous voulons parler des pauvres honteux, des indigents en habit noir. Ceux-là étaient les protégés de la générale. Elle savait les découvrir et leur distribuer cette divine aumône qui s'appelle l'*espérance*. Que de malheureux ne régénéra-t-elle pas par le travail! En dehors des sociétés d'assistance publique dont elle était dame patronnesse et souvent présidente, elle avait ses mansardes ainsi que ses chaumières. Dans les unes comme dans les autres, elle répandait toutes sortes de bienfaits et de consolations, mais discrètement, en cachette.

Cependant le général, rajeuni par le bonheur, avait eu son été de la Saint-Martin. L'âge et la goutte le reprirent. Les crises se prolongeaient et, pendant des semaines, des mois, le clouaient dans son lit ou dans son fauteuil. Madeleine seule le veillait, le soignait, le soutenait, parfois même le portait dans ses bras. Sa force égalait son dévouement. Elle était toujours là, luttant contre les tristesses ou les souffrances qui tour à tour accablaient le cher malade. Les quelques amis qui pénétraient dans la chambre, dans la prison, ne se lassaient pas d'admirer cette belle jeune femme, qui savait grandir l'amour conjugal jusqu'à la sainte abnégation de la maternité.

Rien de touchant comme la reconnaissance du général. Même aux heures les plus douloureuses, elle se lisait encore dans son regard. Il avait une façon de prendre dans ses deux mains engourdies, presque ankilosées, la blanche main de Madeleine et de la porter à ses lèvres, qui donnait à ce témoignage de gratitude et de tendresse le caractère d'une muette adoration. La goutte lui accordait-elle une trêve, tout aussitôt il conduisait sa femme au théâtre ou dans le monde; il s'efforçait de lui procurer toutes les distractions imaginables afin, disait-il, qu'elle réparât le temps perdu.

C'étaient sans cesse de nouvelles parures. Vainement elle s'en défendait; son mari lui fermait la bouche avec un mot parti du cœur, avec une facétie militaire...

— Mais il ne me reste plus que cette joie !... Mais je veux que tu sois mon orgeuil !... Allons ! allons! prends. Fais-toi belle... c'est l'ordre du jour... Il faut m'obéir... ou je te battrai la générale!

Et, pour le rendre heureux, Madeleine obéissait. On se rappelle la fête donnée par le duc de Montpensier au château de Vincennes ; elle en fut une des étoiles, couverte qu'elle était de tous ses diamants qui scintillaient sur toute sa toilette de bal parmi des bouquets de violettes.

Tandis qu'elle dansait, hélas ! son dernier quadrille, le général eut une attaque soudaine et plus terrible encore que toutes celles qu'il avait subies. On le transporta mourant dans sa voiture où Madeleine le rejoignit aussitôt. En rentrant au logis, elle jeta pêle-mêle gaze, satin, fleurs et pierreries dans le fond d'une armoire pour revêtir en tout hâte son costume de garde-malade, qu'elle ne devait plus changer, peut-être, que contre un vêtement de deuil.

Cependant le vieillard ne succomba pas, du moins complètement : le regard, la parole, l'intelligence survécurent en lui ; tout le reste fut paralysé. On eût dit une statue de marbre ; la tête seule était vivante.

Souvent le roi, qui depuis longtemps déjà l'avait gratifié d'un appartement au Palais-Royal, lui rendait visite. On arrivait aux derniers jours de la monarchie de Juillet. Si le ministère s'obstinait davantage à refuser la réforme électorale, c'était la révolution, elle était dans l'air. Le général en avait le pressentiment. Sa paralysie même lui donnait une sorte de lucidité prophétique. Il répéta plus d'une fois à son maître, à son ami :

— Sire, souvenez-vous!... C'est la marée qui remonte... ne résistez plus au courant... Je vous en supplie, devancez-le!

Le vieux roi s'en retournait, un jour indécis, le lendemain convaincu. Aux Tuileries, d'autres conseillers l'attendaient... ses ministres.

Un soir de février, le général, qui paraissait assoupi, rouvrit tout-à-coup les yeux.

— Qu'avez-vous donc? lui demanda Madeleine, assise et travaillant à quelques pas de son fauteuil.

— Ecoute ! répondit-il.

Elle prêta l'oreille et finit par entendre une rumeur lointaine encore, mais qui grandissait en se rapprochant.

Des escadrons de cavalerie passèrent sur la place.

Puis après un silence, et presque dans le voisinage, il y eut de grands cris... des coups de feu.

— Dieu ! fit Madeleine, on se bat !

Un éclair traversa les yeux du vieux soldat. Il fit un effort désespéré pour vaincre sa paralysie... Impossible!

Une larme roula sur sa joue.

— Madeleine, dit-il d'un ton bref, approche la table... prends une plume... écris ce que je vais te dicter.

Elle s'était hâtée d'obéir; elle attendait.

— Oh! ce ne sera pas long, reprit-il ; un seul mot: Cédez!

— Faut-il que je signe pour vous? demanda Madeleine dont c'était l'usage.

— Non! répondit-il. Soulève mon bras... pose-le sur la table... maintiens la plume entre mes doigts... conduis-les...

Et pensant que sa propre signature, tracée par une main frappée de mort, aurait plus d'autorité dans cette circonstance solennelle, il parvint tant bien que mal à griffonner son nom au-dessous du mot écrit par Madeleine.

— Maintenant, ajouta-t-il, ce dernier conseil... porte-le toi-même au roi.

Elle courut aux Tuileries.

On le sait, le roi céda, mais trop tard.

Ch. Deslys.

(*A suivre.*)

L'ART DANS LA PARURE

Nous avons eu déjà l'occasion de signaler à nos lectrices le remarquable ouvrage de M. Charles Blanc, membre de l'Institut et ancien directeur des Beaux-Arts, sur *l'Art dans la Parure et dans le Vêtement* (1). Nous devons à l'auteur, aussi bien qu'à elles-mêmes, d'y revenir aujourd'hui: car ce livre absolument neuf, unique en son genre, s'impose à l'attention reconnaissante du public, des femmes particulièrement, comme le guide le plus sûr et le plus autorisé qui soit pour tout ce qui se rattache à l'ornementation de la personne humaine.

Aucun écrivain avant M. Charles Blanc n'avait traité ce sujet, n'avait songé même à indiquer les principes en dehors desquels le Beau ne saurait exister. Il lui était réservé de combler une lacune dont l'importance ne pouvait manquer de frapper un esprit aussi observateur que le sien.

« Dans un temps où l'on s'intéresse plus que jamais aux arts décoratifs, où tout le monde paraît jaloux de s'en occuper, il est assez étrange, — dit-il en effet, — que l'on oublie l'objet le plus digne d'être orné, la figure humaine, et que l'on ne songe point à parer les personnes avant de décorer les choses... Quelle différence pourtant de la grâce d'un être vivant à la beauté d'un objet inerte! Un vase, un lustre, un plateau de laque, un flambeau, si l'art s'en est mêlé, sont faits pour nous réjouir la vue, et rien de plus; mais quand nous voyons une femme que l'art et la nature ont élégamment parée, si nous avouons qu'elle nous plaît, il n'y a pas loin de cet aveu à l'émulation de lui plaire; et une telle réciprocité suffit pour que l'embellissement de la figure humaine soit de toutes les décorations la plus intéressante, la plus aimable, la plus noble, pour qu'elle touche à la sympathie des esprits, à l'échange des âmes. »

On voit quelles réflexions élevées ont donné naissance à ce livre. Le même souffle l'anime d'un bout à l'autre, et c'est là précisément ce qui, en élargissant le sujet, donne à l'œuvre une portée réelle et en fait la valeur.

On a vu, dans les fragments que nous avons reproduits naguère, avec quelle conscience, quelle précision sont passés en revue tous les éléments de la toilette et de la parure. Soit qu'il étudie l'effet des lignes verticales qui tendent à hausser le corps, des lignes horizontales dont la répétition l'élargit, de l'ampleur du vêtement ajoutant à la beauté de la femme une idée de richesse et de dignité; soit qu'il examine les étoffes dans leurs tissus, leurs dessins, leurs dispositions multiples, leurs rapports avec la lumière, l'âge et la tournure de la femme; soit encore qu'il traite de l'harmonie des couleurs, qu'il dégage le sens secret de leurs tons variés, ou indique comment elles se marient plus ou moins heureusement avec le teint et les cheveux, — sa plume sait donner aux détails les plus arides, aux définitions techniques elles-mêmes un intérêt qui ne se dément jamais.

Après avoir consacré à la coiffure des femmes, — couronnement de leur élégance et de leur beauté, — plusieurs chapitres où sont prodiguées les indications les plus précises, M. Charles Blanc étudie dans tous ses détails l'habillement proprement dit, et c'est sur cette partie de son livre que nous appelons surtout l'attention de nos lectrices. Elles y verront comment peuvent être maintenues, à travers les fioritures effrénées de la mode, les lois du goût, les conditions d'ordre et de beauté.

L'auteur, nous l'avons dit, n'a rien négligé de ce qui concerne la parure: la dentelle lui a fourni des pages très instructives, et ce canevas merveilleusement brodé n'empêchera pas de lire avec plaisir le curieux chapitre où sont présentés les diamants, les pierres précieuses et les éventails, accessoires complémentaires de la toilette dont ils rehaussent l'éclat.

En enseignant aux femmes les règles de l'élégance et ce que M. Paul de Saint-Victor a très heureusement appelé « la grammaire de la coquetterie », M. Charles Blanc a bien mérité de l'art. Il serait à souhaiter que son livre prît place dans l'atelier de tous les artistes, aussi bien que sur le guéridon des grandes dames et des simples bourgeoises. Les évolutions de la mode, les créations même de la fantaisie ou du caprice, ne perdraient rien à s'inspirer de ses saines maximes.

Robert HYENNE.

(1) Un volume in-8° à la librairie Renouard (Henri Loones, successeur) rue de Tournon, 6. Paris, 1875.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 256.

CHAPEAU *Priola*, en paille noire. — Calotte ronde et passe évasée. Pour garniture, dessous, un diadème d'œillets blancs; dessus, une écharpe en tulle blanc dit « poudre de riz », gracieusement drapée autour de la calotte, avec une touffe d'œillets blancs placés derrière et entremêlés de feuilles en perles de jais. Mentonnières en tulle.

G. N° 314.

TOILETTE DE RÉCEPTION en faille noire avec ornements de jais sur faille bouton d'or. — Jupon à traîne et pli Bulgare derrière, complétement plat et monté à pointes devant. Une bande en faille bouton d'or, brodée de cordonnet noir et de perles de jais, raye de chaque côté le dernier lé en pointe qui touche au pli quadruple. Un volant froncé est posé de chaque côté sur le bord des deux lés jusqu'à mi-hauteur du jupon; les deux volants sont réunis au milieu par un nœud de large ruban noir, de manière à former, par leur rapprochement, comme une crête de coq. — Tablier en faille noire, agrafé derrière, formé de plis remontants, soutenus dessous par des barrettes de haut en bas, et entouré d'un volant plissé dit « coup de vent »; ce tablier, qui enveloppe exactement le haut du corps, est agrafé derrière. Un second tablier en filet perlé de jais, découpé en pointes et doublé de faille bouton d'or, orne le milieu du premier tablier; chaque pointe est fixée sous un groupe de coques en ruban assorti. — Corsage en faille bouton d'or, recouvert d'un second corsage en filet de perles; manches plissées très finement sur toute leur hauteur, entourées de distance en distance de cercles en faille bouton d'or, avec broderies de perles pareilles à celles des bandes du jupon et volant plissé pour terminer. — Lingerie en dentelle ruchée.

G. N° 315.

TOILETTE DE DINER. — Robe de couleur prune. — Jupe à traîne et pli Bulgare derrière, avec un large revers sur les côtés; ce revers est garni d'une bande de faille plissée par groupes de trois plis, avec un espace plat rempli par un motif en passementerie de couleur assortie. Le devant du jupon forme trois tabliers superposés, dont les bords inférieurs sont ornés d'un volant froncé et d'un plissé disposé de la même façon que celui des revers. Ces trois tabliers, gracieusement drapés, vont se perdre sous les revers de côté, et la garniture complète du dernier recouvre le bas de ce revers en surmontant deux petits volants plissés, qui terminent le devant du jupon. — Corsage décolleté en carré devant, avec un fichu paysanne posé à l'intérieur, en crêpe de Chine couleur « crême fouettée », orné d'un plissé en crêpe lisse blanc, qui entoure le fichu. Les bords du corsage, en haut et en bas, sont entourés de la même garniture que celle des tabliers (à l'exception du volant, supprimé pour le haut). Les manches se terminent par une garniture semblable. Sous-manches en crêpe lisse blanc plissé.

Description de la planche coloriée n° 1218.

TOILETTES DE MARIAGE. — 1. Toilette de mariée en sicilienne blanche. — Jupon à longue traîne unie et pli Bulgare, garni devant d'une écharpe en faille blanche ornée d'une dentelle sur le bord inférieur. Cette écharpe est fixée d'un côté sous le pli Bulgare, de l'autre au bas du tablier, qu'elle traverse en biais et où elle forme un nœud à bout tombant qu'accompagne un bouquet de fleurs d'oranger. — Corsage cuirasse rayé d'entre-deux en dentelle et garni d'un fichu *Charlotte Corday* en crêpe lisse et dentelle blanche, croisé sur le côté, avec nœud de faille et bouquet de fleurs d'oranger. Manches étroites, terminées par un parement très haut, boutonné par quatre boutons. Sous-manches en dentelle assortie à la précédente. — Fleurs d'oranger sur le sommet de la coiffure et voile à la Juive en tulle de Bruxelles.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2. Toilette de jeune fille (demoiselle d'honneur). — Jupon à traîne unie en faille gris perle, légèrement relevé en pouff par une écharpe en crêpe de Chine ou faille rose, qui entoure le haut et forme un nœud simple derrière, où les bouts retombent en larges pans. — Corsage cuirasse en faille rose, très long devant, avec un court postillon derrière. Col rose montant derrière, et manches en faille grise à parement liséré de rose. — Lingerie plissée en crêpe lisse blanc. — Chapeau assorti à la toilette, en damas Renaissance gris perle et rose ; la passe, relevée d'un côté, est maintenue par un nœud papillon. Plume blanche sur le sommet.

Description du patron découpé.

Annexe de l'édition n° 2.

CONFECTION HAUTE NOUVEAUTÉ, POUR TOILETTE DE VILLE. — Ce vêtement se fait en tulle de laine et cachemire brodé, garni d'un bel effilé et se taille d'une seule pièce. Le devant est taillé en droit fil jusqu'au cran indiqué sur le patron. Cette confection est légèrement cintrée à la taille et fermée par des agrafes dissimulées sous la broderie. La tunique s'attache derrière par un nœud de ruban.

Notre patron se compose d'une seule pièce comprenant la moitié de la confection.

(Voir, pour ce modèle, notre gravure dans le texte n° 499, figure 1, publiée dans le 2e numéro d'avril.)

REVUE DES MAGASINS

On prétend que tout s'épuise en ce monde! C'est une règle à laquelle l'imagination et le talent de Mlle Marie BATAILLON font, en tout cas, une heureuse exception. Nous avons pénétré dans son sanctuaire de la rue Thérèse, 5, et nous regrettons de n'en pouvoir dévoiler à nos lectrices toutes les merveilles. Ce que nous avons le droit de leur faire connaître, toutefois, c'est l'impression qui nous est restée de cette visite ; rien, il est vrai, ne saurait rendre la grâce originale des charmants modèles que nous avons vus : toilettes simples, toilettes de courses, vêtements d'intérieur, confections pour la promenade, tout est admirablement compris et exécuté. Une des grandes qualités de Mlle Marie Bataillon, c'est que, tout en suivant exactement la mode, elle reste elle-même avant tout.

Plusieurs costumes de jeunes filles, en cachemire beige, nous ont parus mériter les plus grands éloges. — Jupon plissé à la religieuse, c'est-à-dire à plis plats soutenus en dessous. Tablier long devant et plat sur les hanches, garni derrière d'un coquillé, doublé de faille assortie et fixé sous un nœud de ruban gris, à larges boucles pendantes ; poches couliss es, ayant la forme d'un cornet, placées sur les côtés du tablier un peu en arrière, avec des nœuds de ruban. Corsage-cuirasse et vêtement parisien sans manches ; col rabattu et ouvert, en faille assortie, fermé devant sous un nœud de ruban à longs bouts flottants. Tous les bords du tout sont ornés de cinq rangs de piqûres.

Nous pourrions citer bien d'autres toilettes, et des plus élégantes, mais ce serait trahir la confiance de Mlle Marie Bataillon. Nous nous contenterons de dire que nous avons vu de ravissantes robes de course : une en faille prune et madras jaune, prune, noir et blanc, fort heureusement combinés ; une autre en tulle vigogne réséda et foulard croisé à carreaux marron et blanc. L'uni est employé pour le jupon et les manches ; les carreaux pour le tablier, le corsage et le vêtement. Quant à la nouvelle combinaison appliquée au pli Bulgare par Mlle Bataillon... adressez-vous à elle-même, chères lectrices : ce n'est point mon secret.

— En principe, la parfumerie est et doit être l'art de conserver la beauté et de la rendre indestructible. Notre siècle éminemment progressiste, peut tout faire espérer ; toutes les industries font de leur mieux, et la parfumerie, pour sa part, a fait des prodiges de découvertes.

Nos aïeules ne connaissaient que les fards, ce produit artificiel et dangereux ; on y a renoncé aujourd'hui ou à peu près et on les a remplacés par les glycérnes, les crèmes froides, les veloutines.

Mais — il y a toujours des mais ! — il faut encore faire un choix parmi les veloutines, car il en existe qui sont presque aussi nuisibles à la peau que les fards. On devra adopter de préférence, parmi celles qui offrent le plus de garanties, la *Veloutine Viard*, par exemple. A base essentiellemen végétale, cet excellent produit n'a pas l'inconvénient de dessécher la peau et de la durcir, comme le font beaucoup de compositions analogues. Traitée à la glycérine, dont les propriétés rafraichissantes sont reconnues, la veloutine Viard nous apparait comme la dernière expression du perfectionnement.

En s'adressant à la maison VIARD (place du Palais-Royal, 2) où on la vend en gros et en détail, on devra spécifier dans la demande la couleur qu'on désire : blanche, rosée, ou Rachel ; car il est bon de la choisir en rapport avec le teint naturel. Les prix sont ainsi établis : 3 fr. 50 la demi-boîte ; 6 fr. la boîte ; 10 fr. la double-boîte. — On expédie partout contre la valeur envoyée d'avance.

— Qu'est-ce que le corset? C'est l'art perfectionné de la forme venant ajouter sa grâce factice aux grâces naturelles du corps, en corrigeant les imperfections natives. Dans l'un et l'autre cas, c'est un accessoire principal de la toilette qu'il faut bien se garder de choisir indifféremment.

Le nom de M. DE PLUMENT et la réputation universelle de ses corsets et jupons sont de sûrs garants qui conseillent de s'adresser rue Vivienne, 33, de préférence à toute autre maison. Comment pourrait-on hésiter, du reste, lorsque tout engage à agir ainsi : la perfection de la coupe, la solidité de l'étoffe, la grâce accomplie de l'ensemble et la modération des prix !

Le joli corset *Sultane*, établi avec élégance, ne coûte que 3 fr. ; le corset *Elise* : 25 fr. ; le corset *cage* 15 fr. Ce ne sont pas là, on l'avouera, de fortes dépenses, lorsqu'il s'agit d'avoir une jolie taille. Que de sacrifices certaines femmes n'accompliraient-elle pas pour en arriver là?

Les jupons et tournures de la maison de Plument offrent les mêmes avantages, et — qu'on choisisse la jupe *Louis XV* à 15 fr., la jupe *Ninon* à 20 fr., la jupe *Royale* à 28 fr., la jupe *Henri IV* à 15 fr., la jupe *Médicis* à 20 fr., ou la jupe *Princesse* à tournure articulée à 25 fr., — on est toujours assurée d'avoir la main heureuse et d'être servie à souhait sous tous les rapports. La première convient aux robes courtes ; la seconde accompagne bien une toilette de dîner ; la troisième fait valoir les longues traînes ; la quatrième se met avec la robe de ville ; la cinquième et la sixième sont également bien conditionnées pour les robes habillées.

M. de Plument nous a donné l'autorisation d'annoncer qu'il expédierait *franco* dans toute la France (partout où il y a station de chemin de fer) les commandes que nos abonnées voudraient bien lui adresser.

SPÉCIALITÉS

Le grand air, les veilles prolongées, l'éclat des lumières, ou bien un travail trop assidu, sont autant d'ennemis de la beauté de la peau. Rien de plus délicat que celle-ci, rien non plus d'aussi précieux. De jolis traits joints à une vilaine carnation passent inaperçus ; l'opposé est, au contraire, fort remarqué : nous avons donc le plus grand intérêt d'abord à acquérir, puis à conserver un bien aussi enviable.

La *Crème Simon* répond merveilleusement à cette exigence : ses propriétés rafraichissantes et toniques donnent à la peau une fermeté et une élasticité qui lui procurent une fraîcheur toute juvénile.

Pour compléter l'effet de la *Crème Simon*, il faut se servir de la *poudre Figaro*, qui donne à la peau ce velouté délicieux envié par toutes les belles. Nous pouvons ajouter que ces deux produits, qui s'emploient simultanément, sont établis, l'un et l'autre, dans les meilleures conditions d'hygiène que la personne la plus exigente puisse désirer.

On se procure la *crème Simon* et la *poudre Figaro* à Paris : au dépôt central, chez M. Gérin (rue Beautreillis, 23) ou à la *Tour de Nesle* (boulevard des Italiens, 3), — et à Lyon, rue de Lyon, 83.

— Après avoir boudé bien longtemps, le soleil s'est enfin décidé à nous ramener le vrai printemps, saison délicieuse, mais qui malheureusement fait naître sur les peaux délicates certaines efflorescences qu'il faut combattre et faire disparaître à tout prix. On ne saurait conseiller un spécifique plus efficace et plus inoffensif que le *Lait antéphélique* de CANDÈS. Boutons, taches de rousseur, masque de grossesse, rien ne résiste à l'emploi de cette eau magique. Elle n'a pas seulement la propriété de guérir, mais elle préserve la peau des plus légères altérations. N'attendez donc pas, pour vous servir de cette excellente eau de toilette, mesdames, que votre miroir vous en prescrive l'usage!

Grâce à l'emploi journalier du *lait antéphélique*, les tissus charnus se raffermissent et acquièrent une santé qui donne au teint la fraîcheur la plus enviable. Connu et apprécié du monde entier, ce précieux liquide se trouve toujours chez son inventeur, M. Candès (boulevard Saint-Denis, 26).

Nous rappelons à nos abonnées que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service d'un de nos journaux, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonnée. Autrement il ne pourrait être tenu compte des réclamations.

ROUVENAT (✲) *CH. LOURDEL*, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et FILS, Propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

— Où trouver la mode vraie et comment la définir? nous écrit-on.

Quand vous rencontrez à la promenade, au théâtre ou dans un salon, une femme élégante dont la toilette vous charme sans secousse et sans étonnements, vous pouvez dire que c'est là une juste expression de la mode vraie.

Mais il faut ajouter que ces exemples sont assez rares; car, étant donnés certains principes généraux sur la mode, chacun interprète celle-ci suivant son goût et sa fantaisie : de là de trop nombreuses erreurs.

En deux mots nous allons dire ce qu'il faut faire ou éviter pour être dans le vrai, — ce vrai dont le poète a dit avec raison que seul il constitue le beau et seul il est aimable. — Il faut soigner scrupuleusement la coupe et la forme des vêtements, user sobrement des garnitures, éviter les couleurs tranchantes, se garer des choses à effet, fuir pardessus tout l'excentrique.

Aujourd'hui, par exemple, le genre étant aux écossais de tous les clans et aux madras, il est nécessaire d'en harmoniser les teintes avec l'étoffe unie qu'on leur adjoint, en choisissant de préférence les tons neutres pour les costumes de rue et l'ordinaire de la vie. Les autres nuances, quoique charmantes, sont mieux employées pour les toilettes de courses et de villes d'eaux.

Il est une règle dont il ne faut pas se départir dans les toilettes de ce genre : c'est de prendre l'uni pour le jupon et les manches du corsage, l'écossais pour le tablier, corsage et vêtement supplémentaire.

P. N° 255. — Tunique princesse en nansouck blanc.

Le pli Bulgare s'implante sérieusement dans le domaine des modes de la saison d'été; c'est assez gênant, en ce sens qu'il réclame impérieusement la traîne et que, d'autre part, celle-ci est fort incommode pour la promenade. Mais voici peut-être une combinaison qui pourra tout concilier : c'est de doubler le bas du quadruple pli, de façon qu'en relevant l'extrémité du bord inférieur, pour le fixer au milieu du jupon lorsqu'on sort, on aperçoive cette doublure, qui devient alors une élégance de plus. Le point de ralliement de ce relevage se cache sous un nœud, un agrément de passementerie, un gland ou un bouton, l'ornement du pli Bulgare enfin, quel qu'il soit. Le vide produit par cette disposition est alors comblé par un lé d'étoffe semblable à celle du jupon ou de la doublure, et assujetti dessous; la suppression momentanée de la traîne se trouve alors parfaitement dissimulée.

—

Le chapeau, voilà la question palpitante du moment. — Comment me ferez-vous mon chapeau? disent toutes les femmes à leur modiste.

Les nouvelles coiffures sont toutes grandes, emboîtant bien la tête, très enrubanées et garnies de fleurs, avec la mentonnière en ruban ou tulle qui s'implante de plus en plus dans le goût parisien. On voit beaucoup de chapeaux noirs avec garniture blanche ou crême, les deux couleurs favorites du jour.

Parmi les fleurs les plus recherchées, citons les glycines, l'acacia, l'azalée, la rose, l'aubépine, les fleurs des champs, et tous les feuillages du monde, à commencer par l'herbe des pelouses que l'on dispose en bottes, ainsi que nous l'avons dit dans un précédent article. Ces fleurs se posent en couronne dessus et dessous, plus ou moins fournies, selon le goût et le type de figure. On en fait également des touffes que l'on met sur le côté de la calotte, comme une aigrette, et derrière du côté opposé. Un ruban ou un velours noir complète la garniture en formant des nœuds « papillon ».

Aux courses du bois de Boulogne, nous avons remarqué deux jolis chapeaux, dont voici un aperçu :

Chapeau de paille noire, à passe relevée devant; pour bordure, un biais en damas Renaissance blanc, recouvert d'une dentelle vénitienne noire brodée de jais. Ruban et dentelle semblables

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

posés à plat contre la calotte; coques de velours noir et de ruban blanc groupées avec des primevères blanches sur le côté et derrière. Diadème de primevères sous la passe et mentonnières en ruban blanc.

Chapeau sérieux et très-aristocratique, formé d'une fanchon à diadème de tulle noir, garni devant de ruches en tulle de soie noir. La fanchon est recouverte d'une longue barbe en dentelle légère dont le bord retombe en ondulant sur le diadème, et dont les deux longs bouts servent de mentonnières. Demi-guirlande d'œillets variés et panachés sur le côté supérieur de la fanchon. Rubans noirs partant de chaque côté du chapeau pour se réunir, en formant un nœud catogan sur le milieu du chignon, avec une touffe d'œillets.

—

Les lingères et les chemisiers semblent s'être donné le mot pour la fabrication des chemises de nuit. Le modèle est le même pour tous et pour toutes; clients et clientes portent également la chemise en question avec un plastron de plis, un jabot formé d'un double plissé, un col rabattu à large encolure et sans poignet, plus une grosse cordelière en soie de couleur et de beaux glands assortis en guise de cravates. Ces chemises sont tantôt en toile fine blanche, avec piqûres, boutonnières et marque en fil de couleur, tantôt en toile d'Alsace de couleur ou en surah bleu, lilas, crême, etc. Les lois de l'élégance exigent le mouchoir de poche assorti, avec ourlet de couleur piqué à jour.

Une délicieuse coiffure de chambre rappelant le bonnet *Charlotte Corday* prend place en ce moment dans tous les trousseaux élégants. Elle consiste en une large coiffe en mousseline claire, entourée de dentelle blanche. Le haut est ruché, puis garni d'une autre ruche pareille, rapportée pour le sommet; derrière, elle est réunie sur le chignon en plusieurs gros plis, au-delà desquels la coiffe s'étale en formant un bavolet éventail. Un ruban de couleur — le blanc est en grande faveur — entoure cette coiffure; il reste fixé par un nœud sur le bavolet ou forme un nœud alsacien sur le sommet.

Le col à la Colin, en batiste, à large encolure, rabattu, sans poignet et peu ou point amidonné, est fort élégant; on le porte avec la cravate molle à nœud marin, en damas Renaissance, ruban broché, ou batiste blanche et dentelle.

Les parures « à jour » sont trop gracieuses pour ne pas être bien accueillies. Cols rabattus et sous-manches sont faits de tissu à jour, rayé de petites bandes en toile de couleur très rapprochées les unes des autres; le bord se termine par une bande pareille. C'est une nouveauté originale.

Mary d'Auberville.

Description des planches dans le texte.

P. N° 255.

Costume d'intérieur. — Tunique princesse en nansouck blanc. — Le corsage, ajusté, est à pointes arrondies devant, avec deux rangées de boutons de nacre. Un plissé forme jabot sur le bord de l'ouverture. Collerette rabattue et plissée, avec nœud de cravate en surah blanc. Les manches sont terminées de même, avec plissés et nœuds. — Le bas de la tunique est orné de trois petits plis et d'un plissé pareil aux précédents; le vêtement lui-même est relevé et assujetti derrière sous un beau nœud assorti.

D. G. N° 517.

1. Toilette de promenade. — Jupon en lainage léger gris poussière, couvert de petits volants; tablier écharpe en même étoffe, sans garniture, bridant le corps qu'il enveloppe dans le haut en formant un nœud derrière. — Paletot *Parisien* en sicilienne noire, court derrière, long devant, où il forme un écart à partir de la taille. Les bords sont entourés de bandes de faille noire croisées dans les angles où elles sont fixées par des boutons. Le haut est ouvert et garni d'un revers en soie matelassée, orné d'une dentelle ruchée qui suit tous les bords du vêtement. La manche est terminée par un cornet ouvert, serré sous une bande en soie croisée, avec bouton sur le dessus. — Lingerie ouverte, en plissés de batiste et broderie anglaise. — Chapeau de paille d'Italie, à bords cabossés, garni dessus et dessous de feuillage, avec nœud de ruban derrière.

2. Grand vêtement, nouveau modèle, en drap léger havane et marron. — Sa forme, derrière, est celle d'une pointe de châle, coupée au milieu, ce qui produit dans le bas les deux pointes indiquées sur la gravure. Le milieu du dos est rayé de biais en faille, disposés en feuillets avec petit nœud. Un large nœud de ceinture à bouts flottants, en faille noire, est posé au bas de la taille. Un large galon noir en soie entoure les bords du châle et des deux pointes en même temps qu'une haute frange grelot assortie. Un plissé en faille noire est coquillé autour du cou. — Chapeau en crin blanc. Large calotte basse et plate; bord soulevé, entouré de faille noire et d'une demi-guirlande d'œillets variés. Sur le bord, relevé en bavolet derrière, nœud de ruban et fleurs assortis.

3. Grand vêtement (le même que le précédent, vu de face) ouvert dans le haut; revers et plissés en faille continuant le coquillé du vêtement. Manche simulée au moyen d'une pince partant de l'épaule, et garnie de plissés. Nœuds au bas des revers et de la taille. Le devant forme de longs pans carrés pareils à ceux d'un mantelet, avec large lacet de soie noire et franges grelot sur les bords. — Lingerie ouverte, en batiste plissée et broderie anglaise.

4. Toilette de visite. — Jupon en taffetas diamantine grise; courte traine et volants derrière, surmontés de pattes coupées en triangle: les unes fixées au jupon par un bouton, les autres tombant simplement. Au bas du devant, un plissé, un volant, un bouillonné et deux rangs de ruchés. — Vêtement en sicilienne noire, à pans carrés entourés de guipure, et manche dolman. Celle-ci est garnie, au milieu, d'un plissé en faille dont les bords sont ornés d'une guipure perlée; le tout prend pied sous un double nœud de faille. Une jolie dentelle perlée orne l'épaulette et passe derrière. Le haut du vêtement s'ouvre pour montrer des revers ornés de boutons de jais; des nœuds en faille, avec glands de jais, garnissent le milieu et les pans. — Lingerie ruchée. — Chapeau *Ophélie* en paille anglaise, garni d'une écharpe en damas Renaissance bleu, noué en froufrou dessous avec une touffe de marguerites des prés. Guirlande diadème en fleurs pareilles sous la passe.

5. Même toilette vue de dos. — Le vêtement rappelle bien le genre dolman par derrière. Deux revers en faille encadrent le milieu du dos, en se rabattant de chaque côté sur la guipure perlée qui descend de l'épaulette. Deux bandes de faille, plissées en échelle, sortent de dessous les revers en question pour tomber tout droit et dépasser le bas du vêtement; ces plissés sont entourés de guipure perlée et ornés au bas de nœuds de faille avec motifs et glands de jais. Ruches autour du cou et dentelle rabattue allant rejoindre celle qui garnit les devants. — Chapeau de paille à calotte plate et ronde; passe relevée sur les côtés. Guirlande d'aubépine rosée et bande de velours sur le dessus.

6. Costume de promenade. — Robe de soie réséda, terminée par un grand plissé. — Tablier en application noire et perlée, entouré d'une guipure et fermé derrière, avec nœud et pans tombants. — Corsage cuirasse en application, également lacé derrière et garni de dentelles pareilles aux précédentes sur tous les bords, même autour du cou où elles sont ruchées — Chapeau *Ophélie* en paille de riz blanche. Torsade de velours et nœud dessous. Velours noir dessus et guirlandes de belles de nuit.

G. N° 518.

Toilettes élégantes d'appartement. — 1. *Tunique Juive* en sicilienne noire, de forme princesse devant et sur les côtés; au milieu derrière, un pli Bulgare formé en dessous, c'est-à-dire en sens inverse de ce qui se fait habituellement. Le corsage est découpé dans le haut comme un corselet et l'entournure du bras se prolonge jusque sur les côtés de la hanche. Une ceinture placée dessous assujettit le corsage à la taille et s'agrafe sur le côté. Tous les bords et les coutures de la tunique Juive sont ornés d'un galon perlé de jais. Les côtés derrière se fixent au milieu du pli Bulgare à l'aide d'un motif de jais, de passementerie, ou d'un nœud, ce qui tend la tunique. L'ampleur du pli est soulevée à cet endroit pour produire un pouff qui diminue la longueur de la traine.

La tunique Juive est posée ici sur une robe de soie grise, terminée par un plissé. Ruche dans le haut du corsage, ouvert en châle. Manches coulissées et garnies d'un parement plat, avec nœud sur le dessus.

2. Tunique Juive (présentée de trois quarts); même modèle que le précédent avec une variante pour le relevage par derrière. — Les côtés, faisant suite aux petits côtés du dos, sont ornés de distance en distance de trois motifs de jais, auxquels se relie un galon perlé, qui serre et bride la tunique entre ces plaques; on relève à volonté le lé du pli Bulgare, supprimant ainsi la traine.

La tunique Juive s'établit de préférence en étoffes faciles à draper, cachemire ou sicilienne. On peut choisir n'importe quelle couleur: le blanc est de haute élégance, le noir de grande commodité. Pendant les chaleurs, une tunique Juive en dentelle espagnole ou en grenadine sera la bien venue.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Imp. Lemercier & Cie Paris

L. N° 33

PLANCHE G. N° 518. — DESCRIPTION, PAGE 194.

TOILETTES ÉLEGANTES D'APPARTEMENT ET TUNIQUE JUIVE

Modèles de Mme Hermantine Du Riez (rue Halévy, 8)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE MONDAINE.

Le soleil ayant daigné honorer de sa présence les courses du bois de Boulogne, la dernière réunion en a pris un éclat inusité jusqu'ici. Depuis la reprise des courses, jamais l'enceinte du pesage n'avait vu une telle foule et des toilettes en si grand nombre.

Ce n'est point, cependant, que la mode ait fait son manifeste et adopté le type qui régnera pendant la saison : on n'en est encore qu'aux essais et aux tâtonnements. Les plastrons de velours laissant passer les manches en étoffe pareille à la tunique, les corsages à gilet, les costumes faits moitié étoffes à carreaux et moitié étoffes unies, les jupes à tablier, tout ce que l'on connait enfin tient toujours la pelouse. Mais on pressent, à quelques tentatives encore timides, que la nouveauté va poindre et que la mode est en train d'opérer son évolution d'été.

Les chapeaux de paille affectent, pour la plupart, la forme du plat à barbe de Figaro, avec guirlandes de fleurs dessus et dessous. Quelques hautes individualités de l'élégance tentent de faire revivre le chapeau à cabriolet, avec plume en panache, de la Restauration. A la messe de mariage de Mlle Siméon avec le comte de Montesquiou-Fezensac, un de ces chapeaux en paille d'Italie, orné de plumes blanches et doublé de crêpe bleu, a fait sensation.

Les ombrelles se feront, cet été, de même étoffe que les robes. Comme ornement, le chiffre brodé sur un des côtés de l'ombrelle, dont une pointe se trouvera seule enjolivée. La plupart n'auront aucune garniture autour, ni dentelles, ni guipures, ni plissés.

Tout est aux chiffres en ce moment, et il semble que chacun veuille avoir sur soi son étiquette. Les femmes portent leurs initiales en diamants, fixées sur des colliers de velours, le soir, avec les robes décolletées; dans le jour, elles ont leur chiffre en émail, en or, en platine, en métal de Toula, comme plaques de ceinture ou agrafes de manteau. Je passe sur les boutons de manchettes, les médaillons, les broches.

Les hommes, eux, portent leur chiffre en argent sur onyx pour les boutons de leurs jaquettes du matin ou de leurs vestons de chambre, puis découpé en argent oxydé ou en platine, comme agrafe de leurs chapeaux ronds — une mode d'importation viennoise — et dans les divers bijoux dont ils se parent.

En vérité, nous vivons sous le règne du chiffre... de toutes les façons.

C'est une remarque à faire, d'ailleurs. Au milieu du bouleversement de tout ce qui individualisait naguère notre nation, survit chez nous une qualité vraiment française : l'art du détail, l'élégance et l'originalité dans l'infiniment petit.

Ainsi on a déjà parlé des nouveaux papiers à lettres, avec leur format de feuilles d'album et leurs chiffres tenant toute la hauteur de la page.

Quoi de plus agréablement ingénieux, dans le même ordre d'idée, que la mode nouvelle de faire graver, pour le temps de la villégiature, en tête du papier à lettres, des cartes d'invitation ou des menus, la vignette du château où l'on réside et d'en fixer, de cette façon, le souvenir auprès des hôtes qui l'ont traversé ? Nombre d'individualités mondaines ont déjà adopté cette innovation pittoresque et charmante, et je ne doute pas qu'elle ne se généralise à la prochaine saison des champs.

Sur le même terrain d'innovation, je trouve très heureux le mode de timbrer son papier à lettres et ses enveloppes, mis au jour par quelques raffinés ès-élégance. Au-dessus de la première lettre du nom patronymique, simplement marquée en lettre gothique minuscule, se détache la principale pièce héraldique des armoiries du correspondant, s'il est noble, ou l'emblême qu'il a adopté, s'il n'est que gentleman.

Ce qui est à louer aussi, toujours dans l'ordre décoratif, c'est le retour de vogue des petits Amours de Wateau, roses comme le lever d'un jour d'été et nus comme des vers de terre.

Ils voltigent partout le plus gentiment du monde et sont les bienvenus à toute place où ils s'ébattent dans des nuées d'azur et d'or, sur les glaces des cabinets de toilette, — comme dans celui de la comtesse Mélanie de P..., avec sa baignoire formant vasque en onyx au centre de la pièce, — où on les peint folâtrant par bandes, aux ailes roses et bleues ; sur les éventails des femmes, où ils font la parade, carquois au dos, arc à la main, avec une grâce endiablée ; sur les tapisseries des fauteuils ; sur les cartes des convives à table, que sais-je encore ?...

Les petits Amours font merveille avec la décoration d'argent, substituée à celle d'or, qu'on adopte maintenant pour les appartements de jeune fille. On obtient, avec l'argent, des effets d'ornementation d'une grâce, d'une fraîcheur, d'une juvénilité, si je puis ainsi parler, incomparables. Je sais ainsi à Paris une chambre tout argentée, avec tenture de satin blanc garnie de broderie de jais, qui semble vraiment le temple de la jeunesse. Psyché, Parisienne à marier en l'an 1875, ne voudrait pas d'autre chambre à coucher.

BACHAUMONT.

ÉCHOS DE LA MODE

Il n'est pas un détail de la toilette qui échappe aux caprices de la mode, et l'on peut constater partout la manie de transformation qui fait le fond de son caractère.

Après avoir modifié la façon des robes, la forme et l'ornementation des chapeaux, elle s'en prend aux bas.

Il y en a de toutes les nuances, depuis le blanc crême jusqu'au noir, en passant par l'écru, le jaune paille, le citron... Oh ! le citron est charmant, brodé d'une fourchette de petites groseilles rouges ou d'un bouquet de cassis sur le dessus du pied, ou simplement de pois oranges percés de petits pois à jour. Quant aux bas noirs, c'est, dit-on, la grande nouveauté et la plus variée en dessins.

Pour remplacer les fleurettes au bout du pied et sur les chevilles, on brode une guirlande qui monte en tournant autour de la jambe, comme un serpent autour d'une branche.

On remplace les fleurs par des devises, comme aux jarretières espagnoles.

Puis viennent les bas de deux couleurs, mi-partie claire et foncée ; c'est la couleur tendre qui doit monter. Sur le pied, gris perle ; au-dessus, fleur de pêcher. Ou bien raie rouge et raie thé; violette et lilas, noire et rose, rouge et havane, bleue et blanche, souris et jonquille, et toutes les nuances indécises, — si fades, mais si douces, si passées et si fraîches en même temps, — qui sont de mode à présent.

Enfin les bas à jour, qu'on préfère par-dessus tout comme étant les plus transparents.

Pour chausser ces bas sans les cacher, on a découpé les bottines par languettes, et les souliers sont retenus trois fois par des boucles ou par des nœuds. Le pied est presque droit, juché sur de hauts talons Louis XV, avec lesquels on ne peut pas marcher.

*
* *

Le mouchoir commence à reparaître; le coin sort de la petite poche de côté ou de l'aumonière; il est blanc ou écru, en batiste ou en foulard, avec une bordure bleue, rouge, jaune ou noire, ou simplement les coins en couleur tranchant sur le reste. Pour chiffre, on y met la signature avec le paraphe, ou la couronne,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

les armes, les initiales brodées au coin, sur l'ourlet même ; ou bien encore une guirlande de fleurs de toutes les couleurs.

Pour les mouchoirs « habillés », c'est toujours une surcharge de broderies, d'entre-deux, d'applications de point à l'aiguille et de volants de dentelle. On met jusqu'à cinq rangs de petites valenciennes, et l'on brode une devise dans un coin.

* * *

Encore une mode anglaise !

Ce sont les bijoux microscopiques pour mettre au cou : deux petites branches de myosotis posées en sens inverse, ou deux palmes croisées, ou deux boutons de rose, ou enfin une guirlande de bluets traversés par une flèche et cousus sur un velours. Tous ces objets sont si finement faits, qu'il faut une loupe pour les regarder et au plus vingt ans d'âge pour les porter.

Le médaillon, retenu par de petites chaînes et des nœuds de diamants tout autour du cou, est autrement élégant.

* * *

Une révolution dans les ombrelles ! Les huit branches ne sont plus semblables les unes aux autres. Une seule gerbe de fleurs est brodée d'un seul côté ; elle doit être composée des mêmes fleurs que celles qui ornent le chapeau.

L'ombrelle est noire et doublée de rose, de paille, de bleu, de rouge. Le manche est gros, la pomme en vieux saxe ; ou tout est blanc, le manche et l'étoffe ; ou bien encore ce sont des étoiles en acier bruni, dit de couleur sphinx, qui brillent au soleil.

L. S.

AUX CHAMPS-ÉLYSÉES.

Il est une nouvelle mode dont peu de personnes se doutent et qui, cependant, mérite une sérieuse attention. Jusqu'ici, quand vous alliez le matin aux Champs-Élysées, vous n'y rencontriez que des nourrices et des bébés, et ce spectacle vous offrait peu d'agrément.

Aujourd'hui, tout est changé : plus de nourrices, mais d'adorables petites mamans promenant elles-mêmes leurs bambins. Dans la journée, on n'a guère le temps de les accompagner : la modiste, les visites, le monde vous réclament ; alors on a choisi cette heure charmante qui précède le déjeûner, pour venir faire la bonne d'enfant.

Aussi, de neuf heures à onze heures du matin, les Champs-Élysées sont-ils le rendez-vous le plus coquet et le plus élégant. On se retrouve, les figures sont reposées, le teint est frais, grâce à l'air vivifiant du matin qui, par la même occasion, vous donne un appétit de Gargantua et des forces pour les graves occupations de la journée.

C'est une occasion d'inventer des costumes appropriés à cette heure matinale, de commander des chapeaux élégants et simples à la fois, puis aussi de parler du bal de la veille et des projets du soir. Mais le grand bonheur, la *great attraction*, c'est de se présenter réciproquement ses bébés, d'établir des comparaisons, en un seul mot d'être orgueilleuse. Et quel orgueil plus légitime ! qui reprochera à une mère ses petits mouvements de vanité à l'égard de son mioche ?

Mes petits sont mignons,
Beaux, bien faits et jolis sur tous leurs compagnons.

Eux aussi ont des toilettes de circonstance : on les a frisés, on les a couverts de poudre, on en a fait de ravissantes miniatures, et, chose à remarquer, chaque bébé prend les allures de sa maman.

Allez là, le matin, par un beau soleil, et profitez de ce joyeux spectacle.

Voici justement une petite blonde, toute en vigogne prune, qui vient de ce côté ; elle donne la main ou plutôt elle traîne un frais marmot de trois ans qui a bien de la peine à la suivre et qui regarde derrière lui je ne sais pas quoi, peut-être le chemin parcouru, peut-être la voiture aux chèvres, peut-être rien ; ses cheveux bouclés s'échappent d'un béret blanc comme de la soie brute d'un cocon, ses petits pieds traînent dans le sable, et ses jambes potelées et guêtrées de laine blanche n'ont pas l'air de soutiens à toute épreuve. Est-ce un garçon ? Est-ce une fille ? Mystère ! Quant à sa maman, elle aspire l'air pur du matin, ses narines se dilatent, elle prend une bonne dose de vie, et ne peut s'empêcher d'avouer intérieurement que les bals, les dîners et toutes les fatigues mondaines ne valent pas une bonne promenade avec Bébé.

Et celle-ci, assise à l'ombre d'un massif de rhododendrons ? Elle lit, mais son roman ne l'empêche pas de lever la tête à chaque ligne pour s'assurer que monsieur son fils ne met pas ses pâtés de sable dans ses poches, ou ne les goûte pas pour se rendre compte s'ils sont cuits à point. Elle a amené cet héritier dans sa petite voiture, et ladite voiture est remisée à sa droite, pleine de joujoux. Tous deux ont l'air de faire très-bon ménage ; Bébé fait à sa mère des questions de l'autre monde, et la réponse est toujours prête ; tantôt ils lèvent tous deux les yeux pour voir passer d'autres mamans ou d'autres bébés, ceux-ci se dévisageant avec un sérieux imperturbable, celles-là ayant sur les lèvres un sourire d'intelligence.

Voici d'un autre côté une femme moins jeune que les précédentes, mais dans tout l'éclat de sa beauté ; elle marche précédée de toute une bande d'enfants dont les âges s'échelonnent à un an d'intervalle au plus, et semble on ne peut plus fière de ce jeune essaim dont les rires et les cris l'assourdissent. Toute sa marmaille porte le même costume : les garçons, en culottes courtes de velours noir et veste idem, les jambes nues et la tête couverte aussi d'un béret (c'est la grande mode) ; les filles, en velours noir brodé de plumes de coq, avec une immense ceinture de faille rouge.

N'oublions pas non plus ces intéressants personnages qui, ne marchant pas encore, viennent sur les bras des nourrices, mais accompagnés de leurs mamans. Celles-ci font les fières ; elles sont toujours disposées à relever le voile de Bébé pour le montrer. « Oh ! mais, vous disent-elles, vous ne voyez que la figure ; vous pourriez voir le reste, c'est bien autre chose ! » Il est certain que ces grosses frimousses pleines de lait sont fort appétissantes ; le grand air les grise, et ils dorment tous comme de vrais pachas. Emmaillottés dans la mousseline, la dentelle et les broderies, ils ont l'air de belles pêches de Montreuil emballées dans la ouate.

Vous dirai-je les conversations de toutes ces mamans entre elles ? Vous le devinez sans peine.

— Je ne sais pas ce que Bébé a eu cette nuit, mais il n'a pas voulu dormir deux heures de suite.

— Eh bien ! ma chère, c'est absolument comme le mien !

— Vous savez la nouvelle ; Bébé a deux dents ! Ce matin, en se réveillant, monsieur vient prendre son déjeuner... Je jette un cri... monsieur m'avait mordue !

— Le mien fait de grands progrès ; il se civilise au point d'économiser la moitié du blanchissage du mois dernier.

— Quand sevrez-vous ?

— Oh ! le plus tard possible ! quand nous aurons toutes nos dents.

Tels sont, à peu de chose près, les entretiens qu'il est donné d'entendre à cette heure-là aux Champs-Élysées ; cela ne fait de mal à personne, et le coup d'œil vaut la peine qu'on se dérange.

V. QWICK.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DG N° 517. — CONFECTIONS NOUVELLES POUR
Modèles de la maison

DE PRINTEMPS. — DESCRIPTION, PAGE 194.

Jeûneurs, 25 et 27).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA GÉNÉRALE

(NOUVELLE. — SUITE.)

XV

Nous n'avons pas la prétention de raconter ici la Révolution de Février.

Qu'il vous suffise de savoir que le général passa ses trois jours dans d'inexprimables angoisses. Ce qui le désolait le plus, c'était de ne rien pouvoir, pas même bouger.

A chaque instant, il envoyait son fidèle Baptiste chercher des nouvelles.

Le 24, une balle lui brisa la cuisse. Il fit savoir qu'il était dans une ambulance. On ne le revit plus.

Les autres domestiques avaient pris la fuite. Le paralytique resta seul avec Madeleine.

La bataille maintenant était là tout près, sur la place, où crépitait et sifflait la fusillade. A chaque instant des balles écorchaient la muraille, des vitres volaient en éclats ; une flamme d'incendie rougissait le ciel. Des chants, des cris de triomphe retentirent. Les grilles ployèrent et se rompirent sous le flot en fureur des assaillants. Une trombe humaine se rua dans les cours, sous les péristyles. Au milieu de ce tumulte on entendit un grand fracas. Les portes venaient d'être enfoncées. Le Palais-Royal était à la merci des vainqueurs.

Alors, par les escaliers, dans les corridors, dans les appartements aussitôt envahis, ce ne fut plus qu'un épouvantable vacarme ; des milliers de pas, des milliers de voix, toutes sortes de cris et de brisements, des coups de feu, la *Marseillaise*. Madeleine se rappela les tempêtes de Granville, et la colère du peuple soulevé lui parut encore plus terrible que celle de l'Océan.

Elle avait poussé le verrou ; elle était revenue s'appuyer au fauteuil du général, qui écoutait, pâle, l'œil fixe, la lèvre amèrement contractée par le désespoir de son impuissance.

Cependant le flot s'approchait. Déjà la pièce précédente était submergée. Coups de pied, coups de poing, coups de crosse ébranlèrent la porte. Elle allait céder.

Madeleine courut l'ouvrir.

Aux premiers rangs des envahisseurs, se trouvaient quelques gardes nationaux. Les autres, ouvriers ou bourgeois, brandissaient toutes sortes d'armes. Le désordre de leur accoutrement, la poudre qui noircissait leurs visages, le feu qui brillait dans leurs regards, tout attestait en eux la fièvre du combat.

Néanmoins, à l'aspect d'une femme, ils s'arrêtèrent.

— Que demandez-vous ? dit-elle ; qui êtes-vous?

— Nous sommes le peuple ! dit une voix.

— Bravo ! crièrent quelques autres.

La générale n'avait pas reculé. Superbe de résolution, de dignité, de courage, elle répliqua :

— Alors il sera facile de nous entendre, car j'en suis aussi, moi... Mon père était un matelot, un pauvre pêcheur... et voici mon mari qui, de simple volontaire, de simple soldat...

— Madame, dit un officier de la garde nationale, vous n'aurez pas fait un vain appel à la générosité parisienne.

Puis, se tournant vers la foule :

— Silence ! commanda-t-il, le général et sa femme sont tous les deux sortis de nos rangs .. Que nos rangs s'ouvrent pour leur faire place... et que le peuple vainqueur les protège !

Ces paroles, se répétant de bouche en bouche, opérèrent aussitôt le miracle demandé.

Déjà Madeleine avait enveloppé son mari dans une couverture. Elle le souleva, l'emporta dans ses bras.

Plus tard, lorsqu'on s'étonnait qu'elle en eût eu la force, elle répondait :

— Dieu me l'a donnée !

Cette vaillance, ce dévoûment contribuèrent à lui obtenir un facile passage.

A son approche, la foule s'écartait respectueusement. On criait :

— Place au général !... C'est un vieux de la vieille !... C'est un bon !... Place au général... et place à la générale !... ils sont des nôtres !

Un escalier secret restait libre encore. Par cette issue, Madeleine atteignit l'une des galeries du jardin.

Sous les premières arcades demeurait un joaillier qui avait quelques obligations au général.

Ce fut dans cette maison que Madeleine lui trouva un refuge.

De nombreux écrins, déménagés de la boutique, étaient épars çà et là, sur tous les meubles.

A cette vue, la générale, frappée d'une soudaine réminiscence, s'écria :

— Ah ! j'ai oublié mes diamants !

XVI

Cet oubli remontait au retour de Vincennes, au matin de cette dernière fête où, ramenant le général frappé d'apoplexie, Madeleine avait jeté toute sa toilette de bal dans le fond d'une armoire, ses diamants comme le reste.

Or, peu de Parisiennes en avaient autant et d'aussi beaux. Chaque année, de nouvelles parures s'ajoutaient aux écrins de la corbeille de mariage. Puis, des cadeaux de la reine et du roi ; bref, une fortune.

Et la générale y tenait comme à de chers souvenirs. C'était le seul luxe qu'elle aimât.

On comprendra donc son effroi, son chagrin, en se rappelant ce trésor laissé à la merci des envahisseurs.

Le joaillier, par qui la plupart de ses pierres précieuses avaient été fournies ou remontées, les connaissait. Il s'offrit à tenter un effort pour les retrouver.

Madeleine refusa.

— Peut-être y aurait-il du danger pour vous, dit-elle. Seule, d'ailleurs, je sais où elles sont... J'irai seule !

Puis, après avoir échangé quelques mots avec son mari, qui lui recommanda la prudence, elle se risqua au dehors.

Sa première pensée fut de courir vers l'issue par laquelle s'était effectuée sa retraite. Mais, le chemin une fois découvert, la foule maintenant le suivait. Impossible de remonter ce courant.

Elle se retourna vers le jardin.

Par toutes les fenêtres donnant de ce côté sortaient de violentes clameurs.

Cependant il fallait se hâter. Grâce à son costume de garde-malade, Madeleine n'excitait aucune attention. Elle portait une robe de laine brune, un bonnet du matin. Pour ressembler davantage encore à une femme du peuple, elle mit un foulard sur sa tête et se dirigea résolument vers le grand escalier.

Mais une telle cohue se pressait, se hissait, s'étouffait sur les marches, qu'on ne pouvait plus même y mettre le pied. Ceux-ci voulaient entrer, ceux-là voulaient sortir.

Vainement Madeleine eut le courage de se hasarder dans ce gouffre. Une furieuse bousculade la rejeta jusqu'aux colonnes du péristyle. Heureusement, dans sa chute, un bras l'avait soutenue.

En se redressant, elle regarda à qui appartenait ce bras.

C'était la propriété d'un jeune garçon de quinze à seize ans, véritable type du gamin de Paris. Alerte et souple comme un singe, le regard effronté, le profil et la désinvolture à l'avenant, ce gavroche jouait pour le moment au soldat. Coiffé d'un casque à crinière rouge, il portait en bandoulière, par-dessus son bourgeron de toile jadis bleu, un mousquet de cavalerie. Cependant, malgré le débraillé de son équipement burlesque, cette physiono-

mie avait un tel cachet de franche bonté, quelque chose de si foncièrement honnête, que la sympathie et la confiance de Madeleine lui furent aussitôt acquises.

Du reste, en apercevant son visage, il s'était écrié :

— Tiens ! c'est la générale !

Et, la main au casque, il salua militairement.

— Tu me reconnais, donc ? lui demanda-t-elle.

— On a de l'œil, répondit-il, et j'étais là-haut, tout-à-l'heure, quand vous avez emporté le vieux à graines d'épinards. Ah ! c'est pas un compliment... vous êtes une fière femme !

Déjà Madeleine avait pris une résolution.

— Veux-tu me rendre un service ? dit-elle.

— Avec plaisir, citoyenne, répondit-il.

— Tu pourrais rentrer là-dedans, toi ?

— Comme dans du beurre. Expliquez-vous.

Elle l'attira derrière deux colonnes jumelles, et, dans leur intervalle, désignant l'une des fenêtres du premier étage :

— Voici la chambre à coucher du général, reprit-elle. Tu la reconnaîtras bien, n'est-ce pas ?

— Parbleu ! fit-il.

— A la suite, de ce côté, cette autre fenêtre te représente ma chambre à moi. C'est là seulement qu'il faudra t'arrêter.

— C'est compris. Gageons qu'il s'agit de repêcher en eau trouble quelque précieux bibelot que vous avez à cœur. Hein, c'est-y ça ?

— Précisément. Tu verras dans le fond de la pièce une alcôve; dans cette alcôve, un cabinet ; dans ce cabinet, une armoire...

— Tiens ! c'est comme dans les drames de Victor Hugo. Allez toujours.

— Si cette armoire n'était pas encore ouverte, en voici la clef. Tu feindras de la ramasser par hasard.

— On s'y conformera. Sésame, ouvre-toi !... Il me semble que je suis déjà dans l'armoire. Qu'est-ce qu'elle renferme ?

— Des robes, des toilettes de bal, avec lesquelles il faut amuser la foule, tandis que tu te pencheras adroitement...

— Connu, sans avoir l'air d'avoir l'air...

— Vers un coffret qui se trouve en bas, à droite, et qui n'est pas fermé.

— Je devine. Allez toujours.

— Les roses et les autres fleurs artificielles, c'est encore la part du feu ; je n'y tiens pas. Mais il y a des bouquets de violettes... beaucoup de bouquets de violettes...

— Combien ?

— Une trentaine, dans chacun desquels quelque chose qui brille... Tous ceux que tu verras, tous ceux que tu sentiras sous ta main, fourre-les dans les poches de ta blouse. Le service que j'attends de toi, mon ami, c'est de me les apporter à l'instant...

— Où ça, ma générale ?

Elle lui donna l'adresse du joaillier.

— Tu m'as bien compris, n'est-ce pas vrai ? Tous les bouquets de violettes.

— C'est comme si vous les teniez déjà. Fleurissez-vous, mesdames !

— Mais comment te faufiler à travers cette foule ?

— Ayez pas peur. Une anguille... Et pour faire un trou dans le tas, j'ai mon plan.

Il se débarrassa de sa formidable coiffure, et, s'avançant pour en foudroyer à tour de bras les vainqueurs qui grouillaient sous le vestibule :

— Bing ! s'écria-t-il, gare au casque !

Ce boulet d'un nouveau genre opéra sa trouée. Avant qu'elle se refermât, l'agile gamin avait bondi, s'était élancé jusqu'à la première marche. Une bousculade générale et des cris forcenés s'en suivirent. Mais, au bout d'un instant, Madeleine vit reparaître son messager, grimpant, avançant sur les épaules et sur les têtes. C'était son escalier, à lui. Il se faisait si léger, il assaisonnait l'ascension de tant de lazzis, que les récalcitrants finissaient par rire et le laissaient monter ainsi, monter toujours.

Cinq minutes plus tard, il passa devant la fenêtre du général ; un instant après, il était devant la fenêtre de la chambre de Madeleine.

— Je le gênerais, je le compromettrais peut-être, pensa-t-elle.

Et elle s'éloigna vers la rue Saint-Honoré.

Comme elle tournait l'angle du palais pour regagner la galerie latérale, un bruit de fusillade arriva jusqu'à son oreille.

— Ne faites pas attention, citoyenne, dit un homme en train de charbonner quelques mots sur le mur, c'est un misérable qui déshonorait la victoire du peuple.

L'inscription était celle-ci :

MORT AUX VOLEURS !

— Pauvre enfant ! murmura Madeleine toute frissonnante ; ah ! si j'avais su !

Ce même bruit, le gamin l'avait entendu ; cette même explication sinistre, il venait de la recevoir au moment même où son pied se posait sur le seuil de l'alcôve.

— Bigre ! pensa-t-il, si j'étais pincé !

XVII

La foule encombrait tout l'appartement, y compris les deux chambres à coucher.

Personne encore n'avait songé à la petite porte qui se trouvait au fond de l'alcôve. Le gamin, en tournant le bouton, feignit d'avoir été heurté, et roula la tête la première, dans le fond du cabinet.

— Ne poussez donc pas ! fit-il.

Et se relevant aussitôt :

— Tiens, une clef... Voyons si, par hasard, elle n'irait pas à cette serrure.

C'était tout simplement la clef qui lui avait été confiée. L'armoire en question se trouvait là, juste en face. Il l'ouvrit aussitôt.

Ainsi que la générale l'avait annoncé, toutes ses toilettes de cérémonie étaient suspendues, comme en étalage, à deux ou trois rangées de porte-manteaux.

Cependant, déjà les bouquets de violettes disparaissaient, inaperçus, sous son bourgeron ou dans ses poches. L'éclat, le froid contact des diamants guidaient tantôt son regard, tantôt sa main. Il sut manœuvrer avec tant de promptitude et d'adresse, qu'en moins de cinq minutes le sauvetage se réalisa.

Il se savait attendu. Un seul bouquet de violettes tombant de sa poche pouvait le perdre. S'esquiver sans retard, c'était le salut ; mais comment ?

Au plus fort de ses perplexités, il aperçut tout-à-coup dans le cabinet, sur une haute planche, des pots de confitures.

En saisir un, crever le couvercle, y fourrer deux doigts, s'en barbouiller les lèvres, ce fut pour notre gamin l'affaire d'un instant.

— C'est d'abricots ! s'écria-t-il. Oh ! quel nanan ! L'ambroisie des dieux ! Mais vous n'en aurez pas, non ! Quant à la marmelade, part à moi seul !

On l'avait entouré, lui disputant sa proie. Rien de plus naturel que de chercher à s'enfuir. On le pourchassa. Trois ou quatre pièces furent ainsi traversées. L'escalier par lequel la générale avait opéré sa retraite n'était plus qu'à quelques pas.

— Bon ! se dit-il, c'est par là que je vais déguerpir aussi.

Il laissa tomber le pot de confitures. Ceux qui le poursuivaient s'arrêtèrent; ceux qui descendaient rétrogradèrent, curieux de savoir la cause de tout ce tapage. L'issue se trouva donc dégagée. Le fugitif s'y précipita, dégringola jusqu'au bas. Il était dehors, il était sauvé.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

XVIII

Sous la galerie, magasins fermés, portes closes, hormis une seule, qui restait entr'ouverte, celle-là précisément dont il cherchait le numéro.

Le joaillier se tenait en faction sur le seuil.

Barnabin, clignant de l'œil, demanda :

— La générale, s'il vous plaît?

— C'est bien ici. Passez!

Barnabin entra, s'élança jusque dans l'arrière-boutique, et, reconnaissant Madeleine, qui déjà l'interrogeait des yeux :

— Ouf! fit-il, ça n'a pas été sans peine, mais finalement je crois avoir réussi. Voyez si c'est bien votre compte.

Et, dans la robe de Madeleine, qui formait corbeille, entre ses genoux, il déposa par poignées tous les bouquets de violettes.

La générale connaissait bien ses diamants. Quelques minutes lui suffirent pour leur vérification. Pas un ne manquait à l'appel.

— Alors, fit Barnabin, j'ai mon congé? Votre serviteur!

— Attends, dit Madeleine, attends au moins que je te témoigne ma reconnaissance.

— Et de quoi donc? je me suis amusé. Une bonne farce!

— Ne rabaisse pas ainsi ton courage, mon brave enfant. Tu risquais ta vie.

— Bah! c'est aujourd'hui le jour.

— Mais ta probité! Tu n'ignorais pas, j'en suis certaine, la valeur de ce que tu me rapportes?

— On a de l'œil, et le strass ne brille pas ainsi que des étoiles.

— Sais-tu bien, mon pauvre garçon, qu'il y en a là pour près de trois cent mille francs... une fortune!

— Excusez du peu, fit le gamin ébloui.

— Tiens! voici pour toi, dit la générale en lui donnant un bouquet dans lequel il y avait un gros diamant.

Il le prit, le regarda, l'agita dans sa main. Puis gaiement :

— Va pour les violettes, dit-il, mais quant au bouton qui brille, ça n'est plus de jeu. Barnabin ne mange pas de ce pain-là.

Il avait arraché le diamant, il le rejeta dans le giron de la générale. Quant au bouquet, le campant dans sa chevelure ébouriffée :

— Je le garde en guise de cocarde, conclut-il, ça remplacera mon casque.

Et s'esquivant, malgré tous les effort tentés pour le retenir, il disparut.

XIX

Trois annéese s'écoulèrent sans que Madeleine, et Dieu sait qu'elle fit toutes les recherches imaginables, parvint à retrouver le sauveur de ses diamants.

Un jour, nous dirons tout-à-l'heure pourquoi, elle entra dans un magasin renommé pour la réparation des antiquités artistiques. Personne ne se trouvait là. Après avoir fait retentir une seconde fois la sonnette mise en mouvement par la porte, elle attendit.

— Voilà! voilà! répondit une voix dans le fond de l'atelier.

Presqu'aussitôt, un jeune ouvrier se présenta. C'était lui.

— Ah! s'écria-t-elle avec un élan de joie, je te retrouve donc enfin? Tu n'es qu'un ingrat!

— Madame ..

— Oui, c'est de l'ingratitude de se soustraire à la juste récompense d'un service aussi bravement rendu. Mais je ne te gronderai pas, j'ai trop de plaisir à te revoir.

— Croyez bien que ce plaisir est partagé, répondit-il.

Et, non moins poli dans son genre que dans sa parole, il offrit un siège à la générale.

— D'autant plus, reprit-elle en l'examinant, que tu me parais avoir changé à ton avantage.

— Dame! on va sur ses vingt ans! Plus d'émeutes ni de barricades. J'ai compris que c'était malsain, surtout pour la liberté.

— Bien!

— Après les journées de juin, où j'avais failli rester sur le carreau, M. Gérard, le patron, un digne homme! me recueillit, me garda, d'abord comme apprenti. J'étais seul au monde, et lui de même. Nous nous sommes mis à nous aimer comme père et fils. Il m'a donné des leçons de dessin, de sculpture, d'ébénisterie, un état, l'habitude et le goût du travail. Bref, sous sa direction, je me crois en passe de devenir...

Barnabin fut interrompu par maître Gérard lui-même. Il avait entendu le commencement de la phrase, il se chargea de l'achever.

— Un honnête garçon, un excellent ouvrier!

— A merveille! dit Madeleine, car voici le motif de ma visite. Barnabin se rappellera notre appartement du Palais-Royal et son pauvre mobilier saccagé, mitraillé, dévasté.

— Hélas! oui, car je fus l'un des ravageurs.

— Tous ces chers débris ont été transportés à la campagne, et depuis lors, on s'était abstenu même de les regarder. Il y a quelques jours, je les ai passés en revue, sur la prière du général, qui fut dans son temps un véritable antiquaire. Son cabinet de travail était en vieux chêne sculpté, le salon en fine marquetterie de la renaissance, ma chambre et mon boudoir en bois de rose. Tous ces meubles d'art sont en outre pour nous des souvenirs, et je venais demander à M. Gérard s'il voudrait se charger de guérir leurs blessures.

— Barnabin sera le médecin, répondit le patron. J'irai mettre en train le travail et, si ce n'est pas trop loin, lui donner de temps en temps un conseil.

— Six heures de chemin de fer, dit la générale. Reste à savoir si M. Barnabin veut nous rendre ce nouveau service.

En quelques mots, pas mal tournés vraiment, il protesta du plaisir qu'il aurait à justifier une pareille confiance.

Madeleine retourna le soir même au château. Quelques jours plus tard, ses deux hôtes y arrivèrent.

Ch. DESLYS.

(La suite au prochain numéro).

YVON NORDET

Le chasse-marée *Le Cendrier* était un de ces petits bâtiments dont les navigations routinières sont aussi invariables que le flux et le reflux de la mer. Il sortait tous les lundis d'une des criques du bas de la Loire pour aller porter de l'engrais sur la côte de Vendée.

Une famille de trois marins en composait l'équipage : Pierre Nordet, le grand-père, était patron ; son fils Yvon, matelot ; son petit-fils, mousse. Lorsqu'ils revenaient de leur expédition hebdomadaire et qu'ils avaient amarré le bâteau, ils regagnaient joyeusement leur demeure où les attendait la femme d'Yvon ; ils passaient alors deux ou trois fois vingt-quatre heures chez eux, travaillant pendant le jour à changer, à réparer les agrès ou à mettre la coque en état ; le soir et le dimanche, ils se reposaient.

Au dire des pêcheurs du pays, les Nordet étaient d'intrépides et bons marins, pratiques de la côte, habiles à manœuvrer, unis entre eux *comme la vergue et le raban*.

Un matin, — à l'époque des grandes marées d'automne, — ils appareillèrent avant le lever du soleil. Pierre gouvernait, son fils roulait les cordages et mettait de l'ordre sur le pont, le mousse préparait le déjeuner.

— Sais-tu qu'il vente la peau du diable ? dit le vieux patron

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Jules David — A. Levoy imp. r. des Marais, 66. — Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris — A. Body sc. — 1219

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu, 92

Batiste pour Robes de la Compagnie Irlandaise, r. Cronchet, 36 — Lait Antéphélique de Candès & Cie.
Ceinture Régente de Mmes De Vertus Sœurs, r. Auber, 12 — Parfumerie Oriza de L. Legrand, r. St Honoré, 207.
Étoffes des Magasins du Paradis des Dames, r. de Rivoli, 11 et 10.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nous dérivons comme une bouée ; il sera malaisé de doubler la balise aujourd'hui.

— Dame ! s'il faut lui passer sous le vent, nous rattraperons ça en courant un bord de plus.

Pierre Nordet cherchait des yeux le récif, mais la mer était haute et un rideau de brouillard cachait les terres.

— M'est avis, dit-il, que nous avons été drossés au large.

— Moi, répartit Yvon en hochant la tête, je gagerais ma pipe contre une queue de sardine que nous sommes en terre des brisants.

Le mousse, en ce moment, se pencha sur la lisse :

— Roche ! *loffe* tout ! cria-t-il avec terreur.

Trop tard ! Un choc violent ébranla la barque, les mâts craquèrent et tombèrent tous à la fois, la barre du gouvernail prit par le milieu du corps le patron, qui fut précipité à la mer ; puis le *Cendrier*, dont le flanc s'était ouvert, s'affaissa sensiblement.

— A l'eau ! à l'eau ! leste ! dit Yvon à son fils.

A ces mots, il s'élança lui-même hors du navire qui ne tarda pas à disparaître.

En pareil cas, la force d'attraction du remous est telle que les plus habiles nageurs sont engloutis ; mais déjà le matelot était à quelques brasses du lieu du désastre : par des efforts inouïs il se maintint à fleur d'eau.

Dès que le gouffre fut refermé, Yvon se dirigea vers la balise dont l'extrémité seule était à découvert; le vieux patron s'y tenait accroché.

— Avez-vous vu petit Pierre ? lui demanda-t-il.

Une heure plus tard, la brume s'était dissipée, les côtes se dessinaient dans le lointain. La marée descendante avait laissé presque à sec la partie supérieure du rocher ; les lames se brisaient aux pieds des deux marins silencieusement appuyés contre la tige de fer. Ce fut le père qui prit la parole :

— Le gars n'a pu se déhaler à temps, répondit-il avec tristesse, sans quoi il serait avec nous.

Une larme glissa sur la joue ridée du caboteur. Yvon jeta un regard sur son père et un second sur les vagues.

— Pauvre enfant ! murmura-t-il.

— Dire qu'un ancien pilote comme moi, s'écria le patron, que Pierre Nordet a perdu son bâtiment ici ! Ici ! continua-t-il en frappant du pied, sur une roche que je connais depuis cinquante ans !

Un mât du *Cendrier*, se dégageant du fond, vint flotter auprès du récif.

— Père, il n'y a à faire ni un ni deux, dit Yvon, faut crocher ce boute-hors et nous laisser dériver dessus.

— File ton nœud si tu veux, mon garçon ; chacun pour soi, vois-tu ! mais je ne dérape pas. Nous sommes sur la route des caboteurs ; quelqu'un d'entre eux nous sauvera en passant.

— Croyez-moi, père, bas le paletot et en route pendant qu'il en est temps encore !

— Quand j'ai dit non, c'est non !... Je ne suis pas un pennon pour virer à tout vent.

Yvon courba la tête avec résignation, suivit d'un œil de regret l'espar qui s'éloignait et s'assit.

— Vas-y donc ! vas-y, chacun à son idée ! s'écria le vieux Pierre, — liberté de manœuvre !

Yvon se leva brusquement et prenant la main de son père :

— Eh bien, ça vaut mieux. Si vous trouvez l'Embellie, qu'on vous sauve, vous prendrez soin de ma pauvre Marie-Jeanne, pas vrai ? De cette façon, faut espérer qu'un de nous deux au moins *parera la coque*.

Le matelot attacha ses hardes à la verge de fer, embrassa le vieux patron, et, en faisant un signe de croix, lui dit adieu.

Il eut bientôt atteint l'espar en dérive ; ses jambes nerveuses, s'y fixant par une étreinte désespérée, y restèrent soudées, pour ainsi dire.

Le jour et la nuit suivante s'écoulèrent en entier, la mer descendit et monta deux fois avant que, ramené par la marée vers l'embouchure du fleuve, Yvon pût revoir la funeste balise où ses habits se balançaient toujours, comme un signal de détresse. Il regardait autour de lui d'un œil mourant, espérant que son père avait été sauvé, lorsqu'il sentit le contact d'un corps étranger : c'était une tête séparée du tronc.

Il la prend par les cheveux, et reconnaît celle du vieillard, que les aspérités tranchantes du roc avaient ainsi mutilé au moment du reflux.

Le marin frissonne d'horreur ; son énergie l'abandonne ; ses yeux se ferment involontairement ; par un mouvement convulsif, il embrasse le mât plus fortement que jamais ; puis il roule longtemps, tantôt vers la côte, tantôt vers la pleine mer.

Douze heures après, il fut recueilli sur la plage ; lorsqu'il reprit ses sens, il était dans sa chaumière. On avait dû scier l'espar pour l'en détacher. Depuis, ses jambes ont conservé une courbure qui le rend presque incapable de servir à bord.

Eh bien ! un an à peine s'était écoulé quand il se présenta chez le commissaire de marine pour se faire inscrire à nouveau sur les rôles. La perte de son fils et de son père, les circonstances épouvantables qui ont accompagné ce drame, les supplications de sa femme et de ses amis, son infirmité, la privation d'une pension d'invalide qui lui est allouée et qu'on lui retirera s'il s'avise de rembarquer, rien ne peut le retenir : — « La terre lui brûlait les pieds, le roulis d'un navire lui manquait, il réclamait le droit de reprendre sa vie de matelot. » — Il la reprit donc, exerça longtemps sa profession et ne l'abandonna que lorsque, brisé par les infirmités, force lui fut enfin de pourrir au rivage comme une chaloupe échouée. Il passa les six derniers mois de sa vie à regretter le métier, et mourut sur le bord de la mer, en aidant les pêcheurs dans leurs travaux.

Cette simple histoire est vivante chez les riverains de la Loire, à qui la fin tragique du chasse-marée, de son patron et de son mousse, fournit, dans les veillées d'hiver, un lamentable sujet de conversation. L'un prouve, en la racontant, que le meilleur pilote, — car le vieux Nordet jouissait comme tel d'une réputation justement méritée, — peut perdre son navire de beau temps. L'autre fait des réflexions superstitieuses sur la disparition du petit Pierre, dont le corps n'a jamais été retrouvé. Un troisième déclare que rien n'est plus mauvais que de répéter toujours le même voyage. — « On a idée, pour lors, ajoute-t-il, que les roches vous connaissent, et on fait son quart en demoiselles. » Mais nul ne s'étonne qu'Yvon Nordet ait osé reprendre la mer.

G. de la Landelle.

Description de la planche coloriée n° 1219.

Costumes d'enfants. — 1. Petite fille de 9 à 10 ans. — Costume en faille de couleur herbe marine et cachemire de couleur nacarat. — Jupon de faille plissé sur toute sa hauteur à plis couchés, maintenus en dessous par des lacets cousus de distance en distance. — Tunique en cachemire, sans garniture, relevée sur les côtés et tendue derrière. — Casaque en faille avec col montant et plastron, revers en cachemire sur les côtés et aux manches, fixé par des boutons de couleur assortie. Un liséré rouge orne également tous les bords. — Lingerie plate et montante en batiste. — Chapeau de feutre gris, avec torsade et nœud de cachemire nacarat. Plume blanche sur la calotte.

2. Petite fille de 6 à 8 ans. — Costume en cachemire bleu pâle. — Jupon russe tout plissé. Ceinture de taille en beau ruban bleu assorti, nouée derrière et à bout frangé. — Veston ajusté derrière avec postillon, large et croisé devant où il est plus long. Manches à parement et bande de broderie anglaise sur tous les bords. Col rabattu assorti. — Chapeau de feutre blanc entouré d'un ruban bleu et garni sur le côté d'une touffe de plumes blanches. — Demi-bottes en étoffe bleue assortie.

3. Jeune garçon de dix ans. — Costume en drap léger de deux teintes, noisette et marron. — Pantalon court et bouffant, de nuance marron, fixé

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

au genou sur des bas couleur noisette. — Veston sac, en drap noisette garni de brandebourgs et de boutons marron qui le ferment devant, serré à la taille par une ceinture qu'accompagne une aumonière de même couleur Revers marron au bas des manches. — Chemise d'homme à poignets piqués et col rabattu. — Calotte hongroise en drap noisette, entourée d'une bande marron toute crénelée, avec une aile noire sur le côté.

4. Jeune fille de 14 ans. — Costume en taffetas marron. — Jupon tombant au ras de la bottine, garni dans le bas devant de volants plissés et alternés en taffetas bleu et marron. Le reste du jupon est coulissé sur la moitié de sa hauteur, puis rayé de bandes bleues étroites, fixées par des boutons assortis. — Polonaise en taffetas marron, flottante devant, avec revers en taffetas bleu ; bande et boutons bleus sur le bord. Les côtés sont relevés à la taille par une bande bleue qui y reste fixée. Par derrière, la polonaise est légèrement soulevée, de façon à produire un bouffant au milieu. Les manches sont terminées par des plissés alternés marron et bleu, que soutient une bande bleue. — Lingerie en mousseline festonnée et ruchée.

5. Première Communiante. — Robe de mousseline suisse. — Jupon rasterre, entouré de deux groupes distancés comprenant chacun trois petits plis. — Corsage ouvert en carré dans le haut, où il est encadré de deux biais. — Chemisette en mousseline pareille, formée de plis creux et garnie d'une ruche double en pareil. Biais et plissés au bas des manches. — Ceinture ronde en ruban, avec nœud simple sur le côté. — Bonnet en tulle de Bruxelles tout bouillonné et ruché, garni de ruban blanc et noué derrière. — Sac en soie blanche, orné de glands et d'une jolie cordelière de soie. — Voile à la Juive en mousseline claire pareille à la toilette.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 33.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE PROMENADE. — Le costume complet est en fin cachemire beige nuance tourterelle. — Jupe longue, à traîne courte et unie. — Tablier long, à bords festonnés et garnis d'un biais en cachemire couleur mauve; une bande de cachemire mauve, encadrée par un petit volant beige festonné, forme le milieu du tablier, avec des nœuds assortis. Les bords du tablier sont coulissés derrière, puis réunis sous des nœuds en cachemire rappelant les précédents. — Paletot *Jeanne d'Arc* demi-ajusté, à longues basques, festonné sur tous les bords et garni d'un biais étroit en cachemire mauve. Plissé à tête festonnée au bas des manches. Ce vêtement est ouvert en châle sur un gilet montant en cachemire mauve. — Col en toile montant, à coins cornés. Sous-manches en mousseline plissée. — Chapeau de paille, à calotte plate ; passe haute et renversée. Guirlande de roses dessous ; un ruban assorti à la toilette forme des coques dessus avec groupe de roses.

REVUE DES MAGASINS

Il est des gens et des objets qui n'auraient jamais besoin de recommandation, si le monde était moins oublieux. Que de services Mmes DE VERTUS sœurs, par exemple, ont rendu aux femmes, en prenant l'initiative de la réforme du corset! Cela vaut bien qu'on s'en souvienne, certes, et qu'on leur en témoigne quelque reconnaissance.

La *Ceinture Régente* fit sensation dans le monde lors de son apparition; les médecins approuvèrent hautement ses mignonnes proportions et cet agencement qui, tout en faisant d'elle un mentor doux et facile, maintient cependant le corps dans les justes proportions constituant la beauté de la forme. La mode actuelle a amené forcément quelques changements dans la coupe de ce charmant modèle; il faut aujourd'hui un corset qui allonge la taille et la fasse élancée, svelte. La *ceinture Régente* répond encore à ces exigences, grâce à la baguette fée de Mmes de Vertus sœurs.

Mais nous croyons bien prêcher des converties, car les femmes auxquelles nous nous adressons sont plus soucieuses que qui que ce soit, sans aucun doute, des soins à prendre de leur taille: elles visitent donc fort souvent, nous le savons, les élégants salons de la rue Auber, 12. Il faut bien reconnaître que toutes, tant que nous sommes, nous naissons avec des imperfections plus ou moins manifestes, qui souvent s'accusent avec le temps; il est donc fort heureux de pouvoir modifier la nature à volonté et de trouver de puissants correcteurs artificiels. Cet art infiniment précieux est l'apanage de Mmes de Vertus sœurs et il suffit de se confier à elles pour subir la plus heureuse transformation.

— Le changement de saison nécessite la revue complète des toilettes que l'on possède : il en est qui peuvent servir, d'autres qui ont besoin d'être rafraîchies; celles-là enfin demandent à être remplacées. Les conseils d'une bonne couturière sont d'un grand prix en cette circonstance et l'on s'estime heureuse de les recevoir. Telle est l'opinion des clientes de Mme DALTROPHE-VORMUS, qui est d'une complaisance et d'un dévouement à toute épreuve. Elle comprend si bien les exigences des différentes positions, que l'on peut absolument se fier à elle: jamais elle n'outrepassera les prix qu'on lui aura fixés. Mme Daltrophe-Vormus se charge d'exécuter n'importe quelle toilette à distance; il suffit, pour cela, de lui envoyer (rue Vivienne, 14) soit un corsage de robe allant bien, soit des mesures prises suivant les indications qu'elle donnerait, le cas échéant.

Nous avons précisément assisté, ces jours passés, à une grande livraison expédiée au centre de la France, il y avait des costumes de jeune femme, de maman, de fillette.

Le costume de jeune femme était en faille marron pour le jupon, en cachemire écru pour la tunique juive; celle-ci était garnie de larges entre-deux faits au crochet en soie marron. Une écharpe marron, drapant la tunique en la bridant, venait se nouer sur le côté après avoir disparu sous les plis de la tunique par derrière.

La toilette pour dame âgée, fort bien comprise, consistait en une robe de soie noire. Jupe à traîne, entourée de trois volants montés par cinq rangs de coulissés chacun et distancés; corsage genre cuirasse, garni de dentelle, avec un col de faille et dentelle formant de longues barbes.

Le costume de la fillette comprenait simplement une jupe en taffetas noir tout unie; un tablier en alpaga blanc, court devant, noué par lui-même derrière, entouré de velours noir; enfin un corsage suissesse en alpaga, garni de velours noir en échelle.

— Le prospectus de la maison LASSALLE et Cie (rue Louis-le-Grand, 25) contient des détails très importants sur les nouveautés de la saison, et les femmes qui voudront le consulter seront certainement enchantées de tous les renseignements qu'elles y trouveront.

La maison Lassalle a depuis longtemps le privilége de fournir à la clientèle la plus aristocratique de France et de l'étranger tout ce qui concerne la toilette. Elle met le plus grand soin à bien interpréter la mode; sévère pour la forme qu'elle veut parfaite, elle harmonise scrupuleusement les nuances, choisit avec goût les garnitures et donne à ses modèles un caractère très particulier de distinction absolue. Les femmes qui lui confient le soin de leurs acquisitions n'auront jamais à redouter de sa part l'excentricité.

Il ne faudrait pas s'imaginer qu'en s'adressant à la maison Lassalle, en raison de son autorité et de sa réputation d'élégance, on soit exposée à se jeter dans des dépenses considérables: il n'en est rien; nous trouvons au contraire, ses prix beaucoup moins élevés que ceux des maisons de confection. Au surplus, on s'en convaincra facilement en se mettant directement en relations avec la maison Lassalle qui répond très exactement à toutes les demandes.

Le prospectus de la saison, concernant les modes de printemps et d'été, est expédié *franco*.

— On ne saurait trop recommander le *Rowland's Macassar oil*, produit anglais que soixante-seize années d'un succès non interrompu placent au premier rang, parmi toutes les compositions qui servent à l'entretien de la chevelure. Non-seulement cette excellente préparation arrête la chûte des cheveux, mais elle en prévient la décoloration hâtive. Elle est reconnue comme étant d'un usage fort hygiénique pour les enfants auxquels elle prépare la plus belle chevelure: aussi a-t-elle été adoptée à la *nursery* royale (chambre des enfants de la Reine) ce qui est une preuve sérieuse de son mérite.

On peut se procurer le *Rowland's Macassar oil*, 20, Hatton garden, à Londres, et sur le continent chez tous les pharmaciens, parfumeurs, coiffeurs, etc. A Paris, le dépôt principal est chez M. Lamar (rue Saint-Denis, 151); la vente en détail chez Guerlain, rue de la Paix, 15; — Roberts, place Vendôme, 23; — Hogg, rue Castiglione, 2; — C. Fay, rue de la Paix, 9; — Swann, rue Castiglione, 13.

Nous prévenons nos abonnées que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service du journal, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonnée. Autrement il ne pourrait être tenu compte des réclamations.

ROUVENAT (✻) *& CH. LOURDEL*, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de Toiles et batistes pour costumes**, s'adresser à la Maison FÉNÉLON CAPLIEZ de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et FILS, Propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les poètes ont célébré le « Joli mois de Mai, » les musiciens l'ont chanté, les catholiques l'ont rempli d'une dévotion particulière en le consacrant à la Vierge; chacun, enfin, dans sa croyance et selon ses aspirations, a rendu hommage à ce mois charmant qui voit naître les roses.

Pour nous, ce que le mois de mai représente surtout, c'est l'époque décisive des modes d'été : les fanatiques de nouveautés » quand même ont » déjà essayé tous les modèles et les ont exhibés pour le plus grand profit des autres ! On est fixé maintenant sur les effets produits, et les femmes raisonnables choisissent sûrement.

On sait que, si les carreaux font fureur, les teintes effacées l'emportent en distinction, et qu'avec les madras et les unis on arrive à si bien fondre les tons que l'œil reste charmé du résultat. On est assuré également du succès persistant du pli Bulgare, du tablier et des écharpes avec toutes les modifications possibles, suivant la fantaisie. Enfin, il est bien entendu que les femmes vont continuer à brider leurs jupons, en dépit de l'extrême gêne qui en résulte. Mais les couturières ne se préoccupent pas de si peu; pourvu que leurs toilettes soient dans le goût du jour, qu'importe le reste !

Une tenue correcte, en effet, comporte le renvoi complet de tous les jupons en arrière, depuis le premier jusqu'au dernier; leur ampleur reste ainsi accumulée dans un cercle étroit, et le corps, emprisonné comme dans un étau, se meut avec la plus grande difficulté, tandis que la traîne ondoie tout à son aise. Une femme sensée ne saurait exagérer le *bridage* en question (il faut bien inventer un mot pour une chose aussi nouvelle !) : aussi a-t-on trouvé le moyen de tout concilier; il consiste à remplacer les cordons par des caoutchouc : la tension est alors subordonnée aux mouvements des jambes, qui ont une liberté d'allure plus complète, et par ce moyen la difficulté de s'asseoir ou de monter en voiture est écartée.

P. N° 257 — Chapeau *Ophélie*.
Modèle de Mmes Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

Le mouvement mondain des courses est toujours fort élégant et les tribunes du Jockey-Club présentent un coup d'œil séduisant lorsque le soleil se met de la partie, ainsi qu'il a la gracieuseté de le faire depuis quelque temps. Au premier abord, on ne distingue rien, sinon un ensemble de toilettes épanouies, dont les nuances se détachent comme éclairées par une lumière électrique : blanc de neige, crême, rouge, bleu, rose, biche, marron, tout cela est exquis; un vrai parterre de fleurs ! Il n'est pas jusqu'aux hommes qui ne se mettent en frais de coquetterie; leurs chemises brodées ont de larges cols rabattus, et la blancheur en est rehaussée par des cravates de couleur négligemment nouées, et dont les bouts flottent agréablement; ils portent des habits en drap de fantaisie, à carreaux comme les nôtres, et souvent assez clair.

La note excentrique est toujours celle qui domine dans les toilettes de courses; on en peut juger par le costume que voici : — Jupon à traîne et pli Bulgare en faille grise, rayé devant sur le milieu par une bande coulissée dont les deux bords forment la tête. Le tablier, divisé en deux parties, est en jolie fantaisie de laine, madras gris et bleu tendre, à filets jaunes. Chaque partie du tablier sort du coulissé, enveloppe les côtés du jupon, en le bridant, et se réunit derrière sur le pli Bulgare par un double coquillé. Celui-ci est entremêlé de coques en ruban bleu pâle et jaune. Corsage *Jeanne d'Arc* en madras, rayé au milieu du dos d'une double bande plissée en faille grise, qui se perd en se confondant avec le pli Bulgare. Manches grises plissées en feuillets, garnies dans le bas d'un cornet ouvert et coquillé, orné de nœuds de rubans semblables à ceux de la jupe. Chapeau de paille, genre *chinois*, emboîtant bien la tête, couvert de bluets pâles et d'épis de blé.

Ce chapeau, — nous en avons fait la remarque et d'autres avec nous, — jouit d'une vogue que nous ne comprenons guère. Posé très en-arrière, sans quoi que ce soit dessous, puisque son bord

touche les cheveux, et couvert de fleurs, il n'a vraiment pas grand caractère. Nombre de femmes de goût ne voudraient pas le porter ; c'est peut-être pour cela, à vrai dire, que les autres l'adoptent !

Plusieurs toilettes blanches et noires attiraient les regards ; une surtout. C'était une magnifique tunique, avec tablier et corsage cuirasse, en dentelle d'application blanche sur dessous de faille noire. Cette broderie d'un ton mat s'harmonisait au mieux avec les nœuds en ruban crême, mélangés de velours noir, qui en faisaient l'ornement. Ces nœuds étaient disposés à l'ouverture du corsage, sur les grandes poches carrées posées un peu en arrière, ou à la fermeture du tablier. Un chapeau de paille noire, gancé de soie crême, entouré d'une écharpe à bouts effilochés de même nuance, avec touffes de géranium rouge, complétait cet ensemble élégant.

Nous passerons sous silence une toilette noire à larges rayures orange, plus extraordinaire que belle, mais nous devons mentionner un autre costume fort élégant : Jupon en faille bleu sombre, à traîne et pli Bulgare *rentré* (c'est-à-dire formé dessous.) Tablier en cachemire des Indes de nuance assortie, rayé et entouré de galons brodés de paillettes d'acier bleuté. Des agrafes (sorte de cadenas en acier du même genre) ferment le tablier derrière à plusieurs places, de manière à laisser sortir en bouffants, dans leurs intervalles, la soie bleue du pli Bulgare. Corsage *Jeanne d'Arc*, en cachemire rayé d'acier bleuté, et manches en faille coulissée très-finement. Chapeau de paille de riz, garni de galons d'acier bleu, avec demi-couronne de rosesthé sur le devant.

Signalons, en terminant, quelques nouveaux tissus apparus à l'horizon des modes. Le *Surah-Madras* est une belle soie souple à carreaux, de teintes variées; la *Diamantine* est un taffetas cuit à mille carreaux de deux tons en toute nuance. Il y a aussi une quantité considérable de soies brochées, de matelassés souples, dont le succès croît de jour en jour.

Comme nouveauté magnifique, on trouve en ce moment le ruban à larges losanges en matelassé souple, armure croisée, remarquable par son éclat et son brillant coloris. Rien de plus élégant, lorsque, le prenant en grande largeur, on l'emploie comme écharpe ; avec le plus étroit, on fait de charmants nœuds de corsage et de coiffure, et voilà une toilette rajeunie et transformée !

Mary d'Auberville.

Description de la gravure dans le texte

P. N° 257.

Chapeau *Ophélie* en paille anglaise. — Calotte ronde et passe plate; dessous, garniture de damas Renaissance bleu électrique, coulissé et bouillonné. Le sommet est couvert de coques en ruban marron, mélangées de feuilles de lierre et de fleurs de pommier, formant traîne sur un catogan de ruban accompagné d'une rose.

CHAPEAUX ET LINGERIE

1. Chapeau de paille anglaise. — Calotte bombée, passe abaissée. Guirlande de myosotis tout autour, et groupe de coques en ruban crême disposées en arrière sur la calotte.

2. Chapeau de paille grise. — Calotte ronde et bombée: passe plate sur les côtés, relevée en diadème devant. Le côté représenté par le dessin est entouré d'une guirlande de fleurs variées, dite jardinière, tombant en traîne derrière et qui prend pied sous un nœud en surah glacé, et violet bleu pâle.

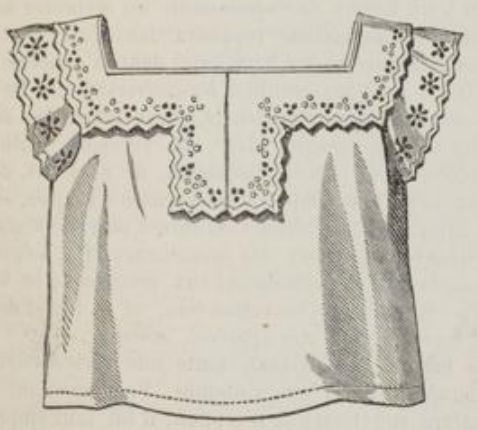
1. Chapeau de paille anglaise.

2 & 3. Chapeau de paille grise.

3. Même chapeau que le précédent, vu de trois quarts. — Du côté opposé à la guirlande, le chapeau est entouré d'une écharpe en surah glacé, bleu

4. Chapeau de baptême.

pâle et violet, formant sur le devant un nœud d'où s'échappe une aile



5. Chemise de *baby*.

bleutée. Le diadème est doublé de surah et le bandeau est formé d'un nœud et d'une rose en branche.

6. Brassière en percale.

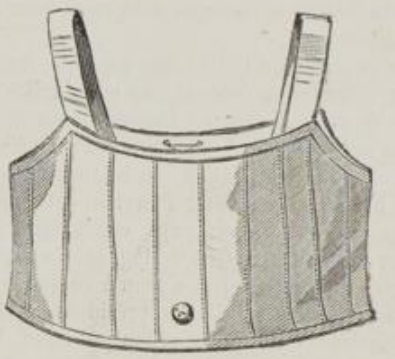
4. Chapeau de baptême, en mousseline. Doublure de soie blanche. Bavolet en mousseline brodée à l'anglaise, doublé de soie. Bande de broderie coquillée sur le devant de la capeline, entremêlée de coques de ruban blanc étroit, et nœud derrière.

5. Chemise de *baby*, forme anglaise, en batiste, garnie d'un empiècement brodé à l'anglaise sur ses bords inférieurs. Les petites manches sont formées d'une bande brodée.

7. Brassière pour le premier âge.

6. Brassière en percale ou piqué blanc. — Col rabattu et parements aux manches, garnis de broderie anglaise.

7. Brassière pour le premier âge, en bazin ou piqué blanc, avec empiècement brodé dans le haut. Entre-deux en fine broderie avec feston au bord pour les manches et le cou.



8. Corset de petit enfant.

8. Corset de petit enfant. — Ce modèle est établi en fort coutil, doublé et piqué par rayures rapprochées et régulières. Il est lacé derrière et muni de quatre boutons ainsi disposés : un devant, un derrière et un de chaque côté.

9. Bonnet de nuit.

9. Bonnet de nuit pour le premier âge, en piqué blanc et broderie mignonne.

CAUSERIE

Tandis que l'unique souci de certains personnages paraît être de pousser les hommes à s'entre-tuer, à se détruire les uns les autres, il en est qui mettent tout leur orgueil et consacrent leurs forces à chercher le moyen de préserver la vie humaine, de la protéger contre la nature elle-même. Ces derniers, serviteurs infatigables du progrès, de la science et de l'humanité, ne recueillent trop souvent pour prix de leurs efforts qu'une mort plus ou moins tragique, quand ne s'y joignent pas, comme autant de coups de pied de l'âne, les railleries impertinentes et les sottes moqueries de la bêtise humaine.

C'est une fois de plus l'histoire de la fatale ascension du *Zénith*, qui a coûté la vie à Sivel et à Crocé-Spinelli, épargnant comme à regret leur compagnon, M. Gaston Tissandier.

Cherchez bien pourtant, interrogez tout ce qui s'est passé ici-bas depuis cinquante ans, vous n'y trouverez pas de drame plus touchant ni plus terrible que cette catastrophe du *Zénith*. Nous n'avons pas à entrer ici dans le détail des faits, déjà connus depuis quelques jours ; la seule remarque que nous tenions à faire, c'est que ce dénoûment a vraiment quelque chose de surhumain. La mort de ces aéronautes fait pâlir jusqu'à l'antique fable d'Icare. Ce double foudroiement, inaperçu du troisième voyageur, se rapproche, par une allure épique, du supplice de ce Prométhée qui fut enchaîné sur le sommet d'un mont pour avoir voulu dérober le feu du ciel.

Eh bien ! il s'est trouvé des gens qui, sans savoir le premier mot de ce dont ils parlaient, ont eu le triste courage de disserter à perte de vue, devant les tombes de Crocé-Spinelli et de Sivel, sur « la manière dont le malheur est arrivé » ; il en est même qui n'ont point hésité à blâmer, en haussant les épaules, la témérité de ces héroïques savants. Pauvres sots, qui ne se sont point aperçus que le deuil du pays condamnait les discours des gens bien portants si prompts à épiloguer ! La ville de Paris, toujours intelligente et généreuse, a tenu à ce que les deux victimes fussent ensevelies à ses frais ; le président de la République et l'honorable ministre de l'instruction publique, M. Wallon, ont considéré comme un devoir de se faire représenter à leurs funérailles, et tous les corps savants, tous les hommes qui ont un nom dans la science y ont pris part.

Ces derniers, à la vérité, plus faits que beaucoup d'autres pour saisir l'importance de ce déplorable événement, n'ont pas été seuls à en être touchés ; les esprits les plus agrestes en ont eux-mêmes instinctivement senti la grandeur. Un des témoins des suites de la catastrophe a transmis à l'un de nos amis un mot de paysan bien caractéristique.

— Eh ! qu'allaient-ils faire si haut ? demandait un fin laboureur à l'un de ses voisins.

— On dit qu'ils voulaient décrocher les étoiles, répondit l'autre.

Les paysans ne possèdent aucune notion d'astronomie : il n'y a donc pas à s'étonner qu'ils n'aient pas su deviner le sens scientifique de l'entreprise. Mais l'Europe lettrée a déjà placé les aéronautes du *Zénith* parmi les victimes glorieuses dont l'histoire conserve les noms. Depuis des siècles, la route de la science est semée de martyrs illustres. C'est pour constater jusqu'à quelle altitude l'air est respirable que Sivel et Crocé-Spinelli sont morts. Eux aussi ont payé de leur vie leur dévoûment à la cause de l'humanité.

Un beau renom dans l'histoire, c'est bien ; mais il faut quelque chose encore dans la circonstance. Derrière ces deux morts, il y a pour l'un un vieux père inconsolable, pour l'autre une petite fille de dix ans qui était déjà à demi orpheline. La *Société française de navigation aérienne* a compris le devoir de solidarité humaine que ces infortunes lui imposent. Des souscriptions sont ouvertes par les soins de cette compagnie : tout l'univers scientifique tiendra à honneur d'y prendre part. Et si une représentation extraordinaire est organisée à l'Opéra, comme il en est question, nous ne doutons point qu'elle ne dépasse dans son résultat toutes celles qui l'ont précédée.

Le théâtre et les lettres sont assez souvent éprouvés pour ne pas rester insensibles aux pertes du monde savant : la mort ne vient-elle pas de leur enlever en même temps Mme Vandenheuvel (Caroline Duprez), Couderc, Alphonse Royer, Léo Lespès et Octave Féré ! Le deuil, on le voit, est partout.

En dehors de ces tristesses, qui sont un des côtés de la vie, la chronique actuelle est toujours aux fêtes. Le soleil a beau rayonner et la verdure pousser aux arbres, les salons restent ouverts et font feu de tous leurs lustres. Peu à peu, le monde parisien en vient à la mode anglaise et, laissant l'hiver terne et vide, fait du printemps la vraie saison de réception. On a dansé un peu partout à Paris dans ces derniers temps, et l'on s'apprête à y danser encore.

Comme l'exemple est toujours contagieux, le monde diplomatique, assez terne cet hiver, paraît devoir se rattraper avec le beau teaps. Il est question pour le mois qui commence, chez lord Cowley, d'une fête diurne, à la mode anglaise, qui fera sensation. De trois à six heures de l'après-midi, un orchestre installé dans le jardin de l'ambassade répandra dans l'air, tout chargé de parfums printaniers, des harmonies dont la douceur sera calculée de façon à ne pas troubler les conversations. De vastes corbeilles de rhododendrons fleuris, dans toutes les dégradations du violet au lilas presque blanc, de verveines multicolores, de roses précoces, de pensées colossales, de myosotis, de fuchsias, de phlox, et surtout d'admirables variétés d'azalées, — toutes les fleurs enfin dont la réunion se trouvera possible alors, — seront multipliées sous les yeux des promeneurs. Des siéges, disséminés dans le jardin, permettront aux groupes de se former çà et là : on se quittera, on se retrouvera, et le buffet deviendra un endroit de ralliement très apprécié.

Cette matinée réussissant, toute une série pourrait bien en être donnée à Paris ce printemps. Puisque nous prenons à l'Angleterre son temps de réception, il lui faut emprunter aussi son mode de réception.

En tout cas, on a de la duchesse Decazes la promesse d'une matinée qui tranchera un peu sur le ton ordinaire des réceptions : ce sera un bal d'enfants dont les honneurs seront faits par le jeune Élie Decazes et sa sœur Wilhelmine.

A propos des enfants de la duchesse, un de nos confrères du *Sport* nous conte une historiette qui mérite d'être rapportée.

Un des fermiers du duc arrive à Paris pour présenter ses devoirs à son maître et lui offrir un panier de fruits de premier choix. Il se présente chez le ministre, l'aurore à peine levée. Le duc dormait encore. On fait asseoir dans l'antichambre le brave homme qui s'empresse de déposer à terre son fardeau. La faction se prolongeant, notre campagnard se laisse insensiblement aller à un demi-sommeil. Tout d'un coup un domestique entre et le prévient que son maître l'attend. Il se redresse en sursaut et aperçoit alors, s'échappant de derrière son panier, un petit être aux vêtements chatoyants. C'était le singe des enfants du duc Decazes, qui n'a d'égal que celui de la duchesse de Sesto. Il ramasse son fardeau et entre chez le duc. Mais là, poussant un cri et montrant le panier vide à son maître :

— Faites bien excuse, monsieur le duc, dit-il, j'apportais des fruits à madame, mais votre petit garçon a tout mangé dans l'antichambre !

Si le duc en a ri, nous n'avons pas besoin de le dire !

Ludovic Sauveur

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TRIOMPHE DE LA LAIDEUR

Parmi les tableaux appelés à figurer au Salon, cette année, il en est un dont le sujet a fait jeter les hauts cris au jury, et qui sera une des sensations de l'exposition : il représente *la laideur*. Jusqu'ici, on n'avait incarné en peinture que la beauté; il était juste que la laideur eût à son tour sa toile.

Il paraît que le talent déployé par l'artiste dans ce sujet ingrat fait de son tableau une œuvre de premier ordre, et pourrait bien faire médailler la laideur à l'exposition; mais on entend d'ici les exclamations, pour ne point dire les protestations, du public devant cette toile.

En effet, parmi toutes les prétentions innées au cœur de la créature humaine, celle qui lui tient de plus près a pour objet son physique, et c'est pour qu'on n'y touche pas que l'homme, depuis le Paradis terrestre, a répandu le bruit qu'il était formé à l'image de Dieu.

Il y a une dizaine d'années, cependant, il se trouva jusqu'à cinq filles d'Ève, dans le plus grand monde parisien, pour se reconnaître hautement laides. C'était le temps où la princesse de Metternich se proclamait « le singe le mieux habillé de Paris. » Un certain soir, la princesse eut l'idée de fonder le club des laides. Les membres de ce cercle auraient eu pour mission de trouver tous les moyens possibles de combattre la laideur, artifices de toilette, jeux de physionomie, choix de l'attitude, inflexion de la voix, que sais-je encore? et de la faire ainsi disparaître du parquet des salons; puis, ce but n'étant pas encore assez philanthropique, de se réunir de temps à autre pour confectionner de petits ouvrages d'aiguille qui auraient fait le fond, chaque hiver, d'une tombola destinée à assurer l'établissement de filles laides et, surcroît de malheur, pauvres.

On voit que l'entreprise de la princesse était humanitaire à tous les points de vue. Elle reçut l'adhésion d'une comtesse qui porte dignement un nom littéraire estimé, d'une spirituelle marquise qui s'appelle comme un village des environs de Paris, d'une princesse russe fameuse par ses hivernages méditerranéens, enfin d'une baronne diplomatique et d'un esprit charmant, mais boiteuse comme le feu prince de Talleyrand, — et ce fut tout. Ces cinq vaillantes ne trouvèrent personne pour les suivre, et le club des laides ne vécut guère que la durée de la cigarette princière qui l'avait fait naître.

Dans une tentative du même genre, les hommes se montrèrent en Angleterre bien plus tenaces et bien plus braves que les filles d'Ève et parvinrent, eux, à fonder le *Ugly-club* (Club des laids). C'est un certain Hatchet qui fut le créateur de ce cercle. Entre autres avantages, ce Hatchet possédait un nez encore plus démesuré que celui du roi François Ier qui, cependant, dit Brantôme, « l'avait de deux doigts plus long que les plus longs nez de son âge. » Un jour, dans la rue, un garçon boucher accusa Hatchet d'avoir renversé, avec son nez, le panier plein de viande qu'il avait au-dessus de l'épaule, et il s'ensuivit une contestation judiciaire des plus curieuses.

Quoi qu'il en soit, le *Ugly-club* fonctionna pendant assez longtemps. Mirabeau en fut nommé membre honoraire pendant son séjour en Angleterre, et Jack Wilkes en fut élu président perpétuel sous le règne de Georges III.

Pour en revenir au tableau qui va être une des sensations du Salon, je dirai volontiers qu'il n'y a pas de femmes laides; il y a seulement des femmes qui ne savent pas être jolies.

Je parlais un jour à Mme de T... de la collection de femmes jeunes et belles qu'on trouve toujours dans son salon : « — Oh! répondit-elle, ne vous illusionnez pas sur mon abnégation : je ne crains que les laiderons. Sûre d'elle, la jolie femme ne cherche pas à plaire, tandis que le laideron, lui, donne toujours campagne. »

Et le laideron a raison, car il remporte souvent la victoire, et quelle victoire alors! Durable, complète, que rien ne peut entamer, — comme celle de la jolie femme à la merci de la plus petite ride ou de la moindre atteinte.

Ah! la laideur, quel atout pour une femme si elle sait en jouer! C'est son passe-partout, son firman, qui lui livre sans défiance l'accès de toutes les portes; c'est le gage du degré de son triomphe, la garantie de sa stabilité, une fois qu'il est remporté. La femme laide ne conquiert pas seulement, comme la jolie femme; elle asservit. *Væ victis* ! malheur aux vaincus qu'elle fait, — c'est pour la vie.

Aussi, parcourez l'histoire du théâtre, jetez autour de vous le regard sur la scène, dans les salons : quelles sont les femmes qui ont fait les plus hautes fortunes, les plus aimées, les plus célèbres? — Des femmes laides.

J'ai mille noms pour un à citer comme preuves. Mettez en parallèle, par exemple, la vie de Mlle Georges, la beauté même, et celle de Rachel, le laideron du génie. — Et dans l'histoire! Comparez donc la destinée de Mlle de La Vallière avec celle de Mme de Maintenon.

Malheureusement, nul n'est content de sa fortune, ni mécontent de sa figure, et le sentiment de leur visage est ce qui manque le plus chez les femmes laides.

C'est ce qui rassure les jolies femmes!...

BACHAUMONT.

THÉATRES

ODÉON. — Le succès de *la Fille de Roland* à la Comédie-Française a ramené du côté de l'Odéon le goût des pièces en vers : c'est là, sans aucun doute, ce qui nous a valu la représentation d'*Un drame sous Philippe II*, quatre actes de M. Georges de Porto-Riche.

Quelque envie que nous en puissions avoir, il nous est impossible de raconter ici le sujet de cet ouvrage : son intrigue, comme il arrive dans la plupart des pièces qui se jouent aujourd'hui, se déroule en effet sur un terrain scabreux où la morale se trouve mal à l'aise.

Pourtant, sur ce terrain même et au milieu de graves disparates qui révèlent la jeunesse et l'inexpérience de l'auteur, on sent souvent une touche vigoureuse et emportée qui ne laisse pas de donner des promesses; on sent aussi une indignation généreuse qui fait concevoir l'idée la plus favorable du caractère de l'écrivain et qui, à plusieurs reprises, a provoqué les manifestations de l'honnête public de l'Odéon.

L'unique rôle de femme qui traverse ces quatre actes a eu la bonne fortune de trouver dans Mlle Rousseil une interprète remarquable, et la pièce lui doit une grande partie de son succès.

GYMNASE. — Rien de plus curieux, de plus singulièrement attachant, de plus chimérique aussi, que le roman de M. Victor Cherbuliez, *Le comte Kostia*. Ceux qui l'ont lu comprendront sans peine qu'il ait fallu toute l'habileté de M. Raymond Deslandes pour l'adapter à la scène, et ce n'est pas la faute de ce dernier si ce conte inénarrable ne s'y est qu'imparfaitement prêté.

Rude épreuve, au demeurant, pour les excellents acteurs du Gymnase, qui ont fait de leur mieux, — Mlle Tallandiéra surtout. Depuis son début, sa voix s'est accordée, son jeu s'est assoupli; elle ne montre plus seulement de la fougue, mais du charme et de la tendresse. — Pradeau est bien amusant en pope : Rabelais en rirait.

HOP-FROG.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 508. — DESCRIPTION, PAGE 215.

CONFECTIONS POUR TOILETTES DE PROMENADE

Modèles des Grands Magasins du **Paradis des Dames** (rue de Rivoli, 8 et 10).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Leroy, imp. r. des Marais, 66. Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris 1224

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Etoffes des Mons du Paradis des Dames, r. de Rivoli 8 et 10 _ Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon

Batiste pour Robes de la Compagnie Irlandaise, r. Cronchet, 36 _ Jupons et Tournures de P. de Plument, rue Vivienne, 33.

Parfums de la Mon Violet _ Envois de la Mon de Commission Lassalle & Cie r. Louis-le-Grand, 25.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON. Ad. Goubaud & Son 30. Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 519. — DESCRIPTION, PAGE 215.

TOILETTES DE PROMENADE

Modèles de Mlle Adolphine Kœnig, (rue Monsigny, 19).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA GÉNÉRALE

(NOUVELLE. — FIN.)

Moitié artisan, moitié artiste, Gérard était un de ces hommes qui, passionnés pour leur profession, s'y consacrent de tout cœur. De là certaines connaissances spéciales, beaucoup d'habileté, des mœurs austères. Ses traits accentués, son front chauve et sa barbe grise lui donnaient des airs d'anachorète. Vieilli dans le célibat, sans parents, menant une vie presque solitaire, il s'était pris d'une affection paternelle pour Barnabin, qui la lui rendait du reste. Ils étaient bien, et dans la plus large acception de ces deux mots, l'élève et le maître, celui-ci s'appliquant à former tout à la fois l'esprit et la main de celui-là. Il en avait fait non seulement un ouvrier, mais un homme, doué comme il l'était lui-même d'une droiture à toute épreuve et d'un rare bon sens. Parmi les ébénistes et les antiquaires, personne qui ne lui rendît hommage. On le choisissait pour arbitre dans les différends; on le surnommait *Gérard le Puritain, saint Gérard.*

C'était un spectacle vraiment touchant que de les entendre causer, que de les voir travailler tous les deux. Le jeune garçon hésitait-il à comprendre ou à exécuter quelque chose, un mot que répétait souvent le vieillard suffisait pour lui communiquer l'intelligence et le courage.

— Hardi ! Barnabin, hardi !

Sur ce même stimulant, l'élève se fût allé jeter dans le feu pour faire plaisir au maître.

Le patron, après avoir mis la besogne en train, s'en retourna à Paris. Le général avait su apprécier ce caractère. Au moment du départ, il lui dit avec émotion :

— Maître Gérard, la paralysie ne me permet pas de vous tendre la main : donnez-moi la vôtre et n'oubliez pas que je suis votre ami.

Barnabin l'accompagna jusqu'à la station. C'était, depuis trois années, la première fois qu'on se quittait. Aussi, peu de paroles, mais le cœur gros. Comme le train se remettait en marche, le vieillard se pencha en dehors de la portière pour jeter à son élève ce dernier encouragement :

— Hardi !

XX

Les révolutions n'y vont pas de main morte. Il y avait du travail au moins pour six mois.

Barnabin s'y mit avec ardeur. Il était reçu à la table du général, qui, les jours de beau temps, le renvoyait au dessert en lui disant :

— Va te promener, mon garçon, toi qui as des jambes.

Mais les soirées de pluie se passaient ensemble au salon. Madeleine lisait à haute voix quelque article intéressant ou bien faisait causer Barnabin, surtout de maître Gérard.

— Est-il à son aise? demanda-t-elle un jour.

— On ne manque jamais de rien, répondit Barnabin, quand on est sobre, travailleur et désintéressé comme lui. Sans sa bonté trop grande, il serait déjà riche.

— Vraiment? fit le général.

— On ne se figure pas ce qui se gagne aujourd'hui dans l'antiquaille; un engouement, la mode! Avec cela que maître Gérard tait autorité. C'est à qui le chargera de ses réparations, des acquisitions. S'il voulait se donner la peine d'amasser un petit capital il arriverait promptement à la fortune! Mais je le forcerai bien à prendre ce chemin-là... patience!

— Ah ! ah ! tu es ambitieux, toi ?

— Oui, pour lui. Il a pris soin de ma jeunesse; à moi de le dorloter sur ses vieux jours... et j'y songe.

— C'est bien, mon ami, j'aime à te voir de tels sentiments.

— Si j'en avais d'autres, je ne serais encore qu'un pas grand' chose.

A plusieurs reprises, Madeleine lui avait offert de l'argent.

— Merci, disait-il, le patron m'a garni le gousset.

— Toujours la même fierté !

— Faites excuse, madame... mais vous me traitez tellement en enfant gâté, qu'ici je n'ai vraiment besoin de rien.

— Cependant, ton salaire...

— Ceci regarde maître Gérard; vous réglerez avec lui.

Au bout de six semaines, maître Gérard revint inspecter les travaux.

Il se montra enchanté de son élève.

— Général, dit-il, ce gamin-là vous refait du vieux neuf.

Effectivement, quelques meubles ressuscitaient déjà, plus jeunes et plus antiques à la fois qu'ils n'avaient jamais été.

Le patron passa au château quelques jours, pendant lesquels Barnabin crut remarquer entre la générale et lui des entretiens mystérieux, comme une secrète entente.

— Gageons, pensa-t-il, qu'on me ménage quelque surprise...

Puis songeant à la conscription, qui le menaçait en ce moment :

— Peut-être bien m'acheter un homme?

Mais le tirage ayant eu lieu dans l'intervalle, il apprit, à n'en pouvoir douter, que maître Gérard avait amené pour lui un bon numéro.

Un mois plus tard, seconde visite de maître Gérard, et nouvelle remarque de Barnabin. Le général lui-même prenait part aux conciliabules. Un jour où l'on avait roulé son fauteuil dans le fond du parc, Barnabin les y surprit tous les trois. Ils avaient l'air de conspirateurs. Madeleine semblait insister, maître Gérard hésiter encore. A son approche, on échangea des signes, et la conversation prit une tout autre allure. Evidemment, on se cachait de lui. Mais pourquoi ?

Après le départ du patron, qui, cette fois, ne devait plus revenir, il fallut quelques semaines encore pour achever la restauration du mobilier.

C'était maintenant l'automne. Les soirées devenaient froides. On les passait en famille, comme disait la générale. Tantôt elle tenait les cartes de son mari, faisant un piquet avec Barnabin, tantôt la lecture ou la conversation abrégeait les heures. Une intimité plus étroite encore s'ensuivit. Parfois les intelligentes reparties du jeune ouvrier étonnaient ses hôtes. L'espèce d'éducation qui se révélait en lui, comment avait-elle pu se produire ?

— C'est l'œuvre de maître Gérard, répondait-il, sans compter les précieux enseignements dont vous avez bien voulu m'honorer depuis six mois. J'en garderai toujours le souvenir.

Enfin l'heure de la séparation définitive arriva.

— Embrasse-nous tous les deux, mon enfant, lui dit le général, nous ne t'oublierons pas non plus.

— Je ne te remercie pas, ajouta Madeleine d'un air étrange, et cette fois je ne t'offre rien. Mais, nous l'espérons, tu seras content de nous.

— Ah ! oui, pensa Barnabin, la surprise !

Il était loin de s'attendre à celle qui lui était réservée.

XXI

Arrivant à Paris le matin, Barnabin se dirigea tout aussitôt vers l'humble boutique de maître Gérard.

Elle était fermée.

— Tiens pensa-t-il, le patron se lève tard aujourd'hui... Peut-être est-il souffrant. Ne le réveillons pas.

Et, posant sa valise sur le trottoir, il s'assit dessus.

Mais un voisin, sortant de chez lui, l'interrogea :

— Que diable fais-tu là, Barnabin ?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— J'attends que maître Gérard ouvre sa porte.

— Eh bien! mon garçon, tu attendrais longtemps. Il ne t'a donc pas écrit qu'il avait déménagé?

— Déménagé!

— Pour s'agrandir... et tu m'en diras des nouvelles!

— Mais depuis quand?

— Depuis plus d'un mois.

— Connaissez-vous sa nouvelle adresse?

— Parbleu! fit le voisin, qui la lui désigna.

C'était dans l'un des plus riches quartiers, dans l'une des rues les plus commerçantes de la capitale.

Barnabin, tout intrigué, campa sa valise sur son épaule et se remit en marche.

Au numéro indiqué se trouvait un superbe magasin, tout battant neuf et rempli de meubles rares, de curiosités précieuses.

Au fond, dans un vaste atelier, une dizaine d'ouvriers étaient au travail.

Notre voyageur ne pouvait en croire ses yeux. Mais le doute n'était pas permis. Au-dessus de la porte, sur une plaque de marbre, on lisait cette enseigne:

GÉRARD ET BARNABIN

ÉBÉNISTES D'ART

Enfin le maître parut, tendant les bras à son élève.

Tout en s'empressant de répondre à ce cordial appel, Barnabin murmura:

— Pincez-moi, patron, je rêve.

Le bonhomme Gérard répliqua:

— Ah! ah! tu prétendais me faire une vieillesse dorée.. Moi, je veux lorsque Dieu me rappellera, te laisser une fortune!

Puis, le poussant vers l'intérieur du magasin:

— Mais entrez donc chez nous, monsieur mon associé!

— Gageons, fit Barnabin en se laissant tomber dans un grand fauteuil seigneurial, gageons que c'est le général qui vous aura donné de l'argent?

— Prêté! fit le fier artisan; c'est notre commanditaire, et nous le rembourserons promptement, avec les intérêts. Quant à la reconnaissance, je n'ai pas besoin de te la recommander pour ta part.

— Hardi! conclut à son tour Barnabin.

XXII

Les prévisions de maître Gérard se réalisèrent. On s'établissait au moment des gros gains faciles et des fantaisies luxueuses. L'expérience, l'habileté, la droiture des deux associés leur attirèrent non seulement les amateurs sérieux, mais encore toute cette clientèle de boursiers enrichis, de fonctionnaires grassement appointés, de grandes et de petites dames qui se passionnaient alors pour l'antiquaille et pour le bibelot. Les moins exigeants voulaient avoir au moins de l'imitation. La fabrique Gérard et Barnabin s'éleva. Gérard et Barnabin furent à la mode. En moins de dix années, ils devinrent riches.

C'était, par l'éternel revirement des choses d'ici-bas, tout le contraire chez le général. L'empire lui fit expier son dévoûment à la monarchie de Juillet. D'autre part, sa fortune se trouvait placée dans diverses industries qui périclitèrent à la suite de la révolution de 1848. On exploita sa trop grande générosité. La ruine fut presque complète. Un moment, il fut question de vendre le château. Pour le conserver, Madeleine sacrifia ses diamants.

— Tu vois, dit-elle à Barnabin, que c'est nous qui sommes tes obligés. Mon mari te devra la satisfaction de ses derniers jours.

Hélas! ils arrivaient. Par une douce soirée de l'automne de 1863, le général s'éteignit, les yeux fixés sur Madeleine, en lui murmurant ce suprême adieu:

— Merci!

Elle avait à peine quarante-cinq ans. L'austérité de sa vie, ses cheveux déjà presque tout blancs, sa beauté de matrone antique, sa bienveillance et sa charité lui donnaient un aspect vénérable. Ceux-là même qui ne la connaissaient pas sentaient, rien qu'à la voir, que c'était une intelligente et sainte femme, qu'il fallait respecter, qu'il fallait aimer.

Sa pension de veuve et quelques débris de fortune lui permettaient encore une modeste aisance, mais rien de plus. Les anciens amis du général lui restèrent fidèles, y compris maître Gérard et Barnabin. Bien qu'elle demeurât au Marais, fréquentes étaient les visites. Un soir par semaine, le salon était trop petit. C'était un des derniers salons où l'on causât.

Parfois, cependant, la vie lui semblait triste. La vieillesse surtout l'effrayait. Pas d'enfants, pas de famille! A cette âme toute de dévoûment, il fallait une affection, quelque douce tâche à remplir.

Mais, direz-vous peut-être, et Granville?

Pour mieux faire comprendre ce qui va suivre, nous allons y retourner un instant.

XXIII.

On se le rappellera, la Césarine était restée seule avec une petite fille.

Grâce aux libéralités du général, rien ne manqua à la mère pour élever son enfant.

A chaque instant, Madeleine envoyait des cadeaux, des souvenirs. Une fois — c'était au premier temps de son mariage — elle ne put résister au désir de revoir son pays, d'embrasser sa sœur.

Elle arriva donc à l'improviste dans cette chaumière où elle était née. Du premier regard, elle comprit qu'on ne lui pardonnait pas son élévation. La marâtre était une de ces femmes dont la jalousie, la rancune et l'injustice sont éternelles.

Cependant Madeleine caressait la fillette, qui, de ses grands yeux étonnés, indécis, regardait en dessous la belle dame.

— Ah! murmura-t-elle, si vous vouliez me donner cette enfant, je me chargerais de son éducation, de son avenir.

Avec une brusquerie farouche, avec un regard étincelant de haine, la Césarine reprit vivement sa fille et s'écria:

— Est-ce que vous n'avez pas assez de richesse et de bonheur, vous? Est-ce que vous êtes revenue pour me prendre ma petite? Sachez-le bien, moi vivante, on ne nous séparera jamais... jamais!

La générale sentit qu'il devenait inutile d'insister davantage, et que tout était fini, bien fini. Elle s'en retourna le cœur triste.

Des années s'écoulèrent sans autre rapprochement. Vers le milieu de 1847, Madeleine reçut une lettre lui annonçant le prochain mariage de sa sœur. On demandait une dot et la protection du général, car le prétendu faisait partie de l'administration des douanes. Il viendrait, à la prochaine occasion, présenter ses hommages à son beau-frère.

Par malheur, dans notre France, l'homme propose et les révolutions disposent. Celle de Février souffla sur le château de cartes du nouveau marié. Il perdit tout d'abord sa place; puis, au coup d'état, il fut envoyé à Cayenne.

Sa jeune femme était sur le point de devenir mère. Le saisissement, le désespoir lui donnèrent le coup mortel, et la Césarine se trouva de nouveau seule auprès d'un berceau.

Il va sans dire que le père n'en devait pas revenir non plus.

C'était aussi pour Madeleine un temps d'affliction et de ruine. Elle n'en écrivit pas moins à Granville que ce qu'elle avait fait pour sa sœur, elle le ferait également pour sa nièce.

Elle osa même plus tard demander cette enfant à sa grand'mère.

Cette fois encore, la Césarine répondit:

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Jamais ! c'est mon seul bien, à moi ; je le garde.

Et les choses reprirent leur cours, comme devant.

Nous avons dit la fin du général, et quel était depuis lors l'amer isolement de sa veuve. Mais, tôt ou tard, le ciel prend en pitié les nobles cœurs. Un jour, grande nouvelle... apportée sous enveloppe au timbre granvillois. La Césarine venait de mourir. On demandait à la générale ses ordres relativement à sa nièce Jeanne.

Elle jeta vivement un châle sur ses épaules et se fit conduire à la gare du chemin de fer.

Dans la salle d'attente, elle rencontra Barnabin.

— Que se passe-t-il donc ? demanda-t-il ; votre front rayonne comme lorsque vous avez en tête une bonne action. Je demande à en être. Pourquoi ce voyage ?

— Ah ! fit-elle tout émue, c'est juste, vous ne saviez pas, j'hérite !

— Une fortune ?

— Non, répondit-elle, un enfant !

XXIV.

Par malheur, cet enfant avait déjà dix-huit ans.

Il était trop tard pour la métamorphoser en demoiselle.

De beaux yeux, de belles dents, la fraîche carnation normande. Mais une vraie Granvilloise, sauvage et maritime en diable, et qui semblait bien plutôt faite pour *pêquer* la salicoque sur les grèves que pour briller dans un salon.

En outre, dès les premières heures passées ensemble, la générale sentit bien que sa nièce n'avait pas appris à l'aimer. Vainement Madeleine disait : « ma fille », Jeanne répondait toujours : « ma tante ».

— Mais, appelle-moi donc ta mère, s'écria enfin Madeleine, c'est une mère que Dieu t'a rendue. Prends confiance, aime-moi bien, mon enfant ; tu verras que nous serons heureuses l'une par l'autre.

Si Jeanne n'avait pas la beauté de Madeleine, du moins elle en avait le cœur. Les fâcheuses préventions léguées par la Césarine s'effacèrent promptement, ainsi que ces neiges printanières qui fondent au premier rayon du soleil, et le rêve de Madeleine se réalisa.

Quant à l'éducation, ce fut autre chose. Jeanne se civilisa bien quelque peu. Elle s'habillait comme toutes les jeunes filles de son âge. Dans son parler, dans ses manières, rien ne choquait plus. Elle montrait du bon sens, du tact et parfois même de l'esprit. Mais il fallait lui faire violence pour qu'elle descendit ou restât au salon. Elle ne se plaisait, elle ne se sentait vraiment à son aise qu'avec maître Gérard et l'ami Barnabin.

Ils étaient de ce monde, ceux-là. Rien ne les avait changés, ni la fortune, ni les honneurs. Gérard avait été décoré lors de la première exposition universelle ; à la suite de la seconde, Barnabin venait de l'être à son tour. C'était un beau garçon de trente-cinq ans, toujours garçon.

Cependant, avec les années, son associé vieillissait et la générale aussi.

Souvent ils avaient échangé cette mutuelle confidence :

— Je voudrais bien trouver une femme pour mon fils adoptif, disait celui-ci.

Celle-là :

— Je ne trouve pas un mari pour ma Jeanne.

Un jour qu'elle laissa échapper devant Barnabin ce même vœu :

— Peut-être cherchez-vous trop haut ? hasarda-t-il.

— Que veux-tu dire ? fit-elle toute surprise. Parle franchement, quelle est ton idée ?

— Dame ! il est de par le monde autre chose que la diplomatie, l'armée, le conseil d'état et autres pépinières où se cultivent les fils de famille ; par exemple, l'industrie et tous ses travailleurs, fils de leurs œuvres, qui ne demandent pas de l'argent au pays, mais qui lui en rapportent.

— Achève.

Barnabin hésitait maintenant. Sous le regard investigateur de la générale, il avait rougi.

Tout-à-coup elle se frappa le front, comme avec la surprise et le regret de n'avoir pas deviné plus tôt.

Le pauvre garçon n'osait plus même la regarder maintenant.

Ils étaient seuls.

— Hardi ! fit-elle avec l'intonation de maître Gérard.

— Ah ! s'écria Barnabin, vous m'avez compris... Le patron viendra demain.

Et, tout confus, sans vouloir s'expliquer davantage, il s'enfuit.

Faut-il ajouter que, deux mois plus tard, Jeanne s'appelait madame Barnabin !

XXV

Il y a quelques jours, un baptême avait lieu à l'église Saint-Paul.

Maître Gérard était le parrain, la générale était la marraine.

— Ce chérubin, dit-elle en lui montrant l'enfant, réalise notre espérance à tous les deux... nous voici grand-père et grand-mère.

Ch. Deslys.

LE MONOLOGUE DE LA TOILETTE

Dix heures ! C'est affreux de ne pas pouvoir se réveiller plus tôt. Je dis tous les matins que je ne me rendormirai pas après mon thé. Et je me rendors ; c'est fatal. J'ai pourtant une journée terrible. D'abord la messe de mariage de Robert. C'est toujours très drôle de voir se marier un homme qui sent que derrière son dos il y a une vingtaine de regards moqueurs attachés sur son ex-irrésistible personne.

L'eau est trop froide, vraiment ; ce n'est plus un bain tiède, c'est un bain glacé. Les amandes sont mal pilées. L'eau n'est pas assez blanche. J'ai fait bien des essais pour les frictions après le bain. Comme parfum, l'eau de Chypre est délicieuse ; mais certainement la simple eau de Cologne est plus saine. Entre les deux, j'ai agi comme le gouvernement : Voulez-vous le duc de Broglie ? il est suave ; préférez-vous M. Dufaure ? il est robuste ; j'aime mieux le duc Decazes. Entre l'eau de Chypre et l'eau de Cologne, j'ai opté pour la verveine. Mais je ne m'en servirai plus, j'ai mes raisons pour cela. Rien au monde ne ravive mes souvenirs comme les parfums. J'ai pris la rose en grippe parce que Mme Duchamp l'a adoptée. Quand je sens cette odeur, il me semble qu'elle va entrer ; j'en ai mal au cœur. Au contraire, un panier de fraises, un bouquet de roses, et je ne sais quel délicieux mélange de Jockey-Club et de poudre d'Iris me grisent comme un verre de vin de Champagne. Ces trois parfums-là me feront pleurer, quand ils ne me feront plus sourire.

Quelle robe mettrai-je pour cette messe de mariage ? J'ai vu chez Fancy aujourd'hui une robe de soie Louis XVI, couleur crème, à petits bouquets incarnadins. Que c'était donc joli ! La tunique jetée sur une jupe à traîne en faille mousse, avec les draperies en soie crème à bouquets, le corsage carré avec des nœuds et le tout garni de dentelles écrues, en cascades, semées de nœuds vert mousse. Il faut la comtesse d'Egmont pour porter cela.

Si charmantes, ces nuances indécises ! On ne sait si c'est rose, si c'est mauve ; c'est comme un cœur de femme qui change à chaque reflet du ciel. Et le bleu noir qui ressemble à des yeux

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

d'Orient ! Et le bleu d'eau, pareil à certains yeux de ma connaissance, tantôt gris, tantôt azur pâle, tantôt vert, tantôt ardoise ! On mêle le vert mousse au bleu noir. Ce n'est pas laid, et le rouge sombre, qui suit les plissés de gaze noire, a l'air d'un incendie éteint, d'un rubis sous un voile de crêpé. Je suis comme Mme de Léry : je ne peux pas souffrir l'azur. C'est certainement une couleur niaise ; mais ce mauve, ce rose timide, ce vert agonisant, rêveur, cette fleur de lin à reflets d'aurore, cette brume, ces nuages, ce bois de roses, cette aile de colibri, cette plume de paon, tout cela est bien original.

Quant au collant des robes, c'est pour moi la plus belle idée artistique qu'on ait eue depuis vingt ans. On refait un peuple tout bonnement avec un simple changement de mode. Cela ne va pas bien à tout le monde ; mais la marquise, par exemple, était-elle ravissante à sa grande soirée dans son fourreau de matelassé cuisse de nymphe émue, avec une profusion de volants de crêpe lisse derrière, et ses longues branches d'œillets rouges jetés en rayons sur la jupe !

Je n'aime décidément pas cette nouvelle coiffure, l'autre m'allait mieux. Tous les cheveux relevés sur le front, comme ceux de la duchesse de Bourgogne, avec à peine deux anneaux à la racine, exigent un petit front, pas trop carré. On essaiera ce qu'on voudra, rien ne sera jamais piquant comme ses bouclettes un peu folles, voisinant avec les sourcils, comme cet heureux désordre sorti d'un art très-compliqué. J'aime aussi la Récamier avec le nœud de cheveux sur le sommet de la tête, et le grand papillon de Psyché, voltigeant dans les boucles.

Après ma messe de mariage, j'irai voir Jeannine. Ensuite, chez la duchesse pour sa loterie de charité...

Les chemises qu'on fait à présent ne sont plus des chemises, ce sont des bustes en dentelle avec une petite jupe en batiste et un volant de dentelle à la jupe de batiste. J'attends le moment où on supprimera l'étoffe. Je ne sais pas qui peut porter des pantalons de foulard blanc. Pour ma part, j'aimerai toujours mieux la batiste ; quant aux jupons de soie molle couverts de valenciennes, ils ont mon approbation.

Je disais donc : chez la duchesse pour sa loterie de charité.

Jamais je n'obtiendrai de ma lingère de faire des jupons plaqués sur le ventre et bien dépliés en queue de paon derrière. Cela bouffe devant, c'est horrible ! on me prendrait pour la mère Gigogne. Et puis, c'est trop long, on ne voit pas les pieds ; c'est ce que j'ai de mieux : encore faut-il ne pas les mettre dans une armoire.

Les bas ? pareils à ma robe, et mes souliers Louis XV en cailloux du Rhin. Ces souliers-là brodés de blanc avec ce grand nœud, c'est tout à fait gentil. J'aime encore bien les souliers en chevreau de couleur, assortis à la robe comme les gants. Et toutes ces barettes avec les souliers de satin noir, comme cela va ! Pour les talons, on dirait les échasses des Vénitiennes. Mais il faut être juste, on n'a plus de pied.

Quelle robe, voyons ? la bleue marine, avec les galons d'argent ? la grise, garnie de plumes naturelles ? la noire à tablier de jais et d'acier ? Cela m'est égal... Ah ! je mettrai la rose pâle brodée de primevères et de feuillage marron, et ma capote de paille de riz à reines-marguerites. Avec cela, si je ne suis pas jolie, ce ne sera pas ma faute.

WILLY.

Description des gravures dans le texte.

G. N° 508.

CONFECTIONS POUR TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Jupon ras-terre en taffetas couleur prune, entouré dans le bas d'un volant froncé ; celui-ci est surmonté d'un autre volant en surah gris posé presque à plat, dont les bords sont dentelés en feuille de rose ; une large ruche grise forme la tête du tout. — Le corsage (qu'on ne voit pas) et le tablier sont en surah gris à bords dentelés. — Gracieux vêtement supplémentaire en sicilienne noire, formant une pèlerine qui derrière ne dépasse pas la taille, et qui devant est drapée et fixée aux pinces de la taille ; *car les pans en ont*, et leurs côtés, se prolongent derrière où ils se réunissent sous un nœud de ruban. Ce joli modèle est ouvert en châle, *puis fermé* avec un nœud à bouts flottants ; nœuds papillon de chaque côté, et ruches de dentelle noire sur tous les bords. — Lingerie ouverte en batiste et dentelle. — Chapeau de paille de riz, garni de ruban couleur prune formant des nœuds papillon au sommet devant et au bas de la calotte derrière. Nœuds dessous et guirlande d'églantines blanches entremêlées.

2. Robe de taffetas saumon. — Jupe à traîne et pli Bulgare, sur le milieu duquel court un coquillé de plissés en même étoffe. Le devant est orné de trois tabliers superposés, entourés de volants à gros plis doubles espacés ; l'extrémité inférieure de ces tabliers est relevée et fixée sous un double biais posé sur la largeur de côté du jupon. Ce biais part des tabliers pour se perdre sous le pli Bulgare. — Confection *Parisienne* en sicilienne noire sans pinces devant, ajustée derrière « genre tailleur », ouverte en châle dans le haut, avec écart du bas, tout encadré de ruches de dentelle noire ornées d'une petite passementerie marabout sur le pied. Bouclettes en ruban à bouts flottants au milieu du dos. — Chapeau en crin tout blanc, couvert dessus et dessous de traînes de coquelicots.

G. N° 519.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Robe princesse en taffetas gris perle, à traîne et unie ; volant et nœud au bas de la manche. — *Blouse russe* (même modèle, vu de dos, que celui de la gravure coloriée n° 1224 annexée au journal). Toute la grâce de cette tunique est dans la coupe exceptionnelle du corsage, qui laisse à découvert, en grande partie, celui de la robe. Le dos de la blouse russe, très étroit, tient juste la largeur du pli double de la tunique, laquelle se développe ensuite en élégants drapés. Ceux-ci sont soutenus par l'écharpe en faille qui ressort des côtés pour former un large nœud derrière. Une ceinture de taille, assujettie en dessous au corsage, ferme le vêtement sous le bras. Une passementerie perlée orne les côtés ouverts de la blouse et ceux du dos. — Lingerie ruchée en mousseline ou batiste. — Chapeau de paille de riz blanche, à large passe soulevée sur les côtés. Une écharpe en surah noir entoure la calotte, qui est basse et plate ; des groupes d'œillets blancs ornent le haut et le bas. Diadème d'œillets blancs posé sur un coulissé en faille noire devant.

2. Jupon à traîne courte, en taffetas de laine lilas uni, entouré de deux volants froncés que surmonte un volant plissé. — Tunique tablier en écossais de nuances assorties, lilas, violet et blanc. Cette tunique est montée sans plis ; au lieu d'être plissé, le haut retombe en formant un coquillé, et le bas se termine en pointes. Une broderie anglaise court sur tous les bords. Deux coques avec un seul pan, en étoffe écossaise, le tout tombant et garni de bandes brodées, ornent le milieu derrière. — Corsage cuirasse en écossais ; ruches dans le haut, paremont uni et croisé au bas, avec broderies anglaises sur tous les bords. — Lingerie ruchée en dentelle blanche. — Chapeau de paille à fond mou, en broché de soie violette. Coques de ruban dans le haut avec une rose thé, même groupe dans le bas. La passe, enlevée, est doublée de violet, avec tour de tête en tulle blanc et rose thé sur le côté près des coques de ruban violet.

Description de la planche coloriée n° 1224.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Jupon ras-terre en faille gris perle, sans garniture, monté avec le pli Bulgare derrière. — Tunique en cachemire de même nuance, divisée en deux parties. Chacune de ces parties, coupées comme un châle, présente deux aspects différents : l'un des côtés est uni, l'autre coulissé très finement ; les bords sont entourés de guipures et de franges bien assorties aux nuances. Ces deux châles (appelons ainsi la tunique) sont entre-croisés devant ; la pointe toute coulissée de l'un tient le milieu du devant, et la partie unie de l'autre traverse le haut, pour s'y fixer derrière sous un coquillé de ruban assorti. Enfin, la pointe coulissée du second châle tombe au bas du jupon derrière. — Corsage en cachemire avec un plastron coulissé, encadré d'une guipure grise qui suit le bord inférieur de la basque par derrière. Manche unie jusqu'au coude, toute coulissée ensuite, puis terminée en un cornet uni, avec nœud de ruban et guipure. — Col et sous-manche en toile, et cravate grise. — Chapeau de paille gris à passe plate. Groupe de coquelicots dessous. Fond mou en foulard gris et panache de plumes ombrées cascadant derrière.

2. Robe de taffetas vert marine. — Jupe à traîne, entourée de trois volants plissés. — Même ornementation au bas des manches. — *Blouse russe* (même modèle, vu devant, que celui de la gravure dans le texte G. n° 519) en sicilienne ou cachemire noir, coupée de forme princesse devant et derrière. Le dos, sans petits côtés, est extrêmement étroit et forme une simple bande au milieu ; le devant est également étroit et décolleté, et l'échancrure des côtés est telle, que le corsage de dessous ressort presque

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

entièrement, ainsi que les hanches. Un large entre-deux, en guipure perlée de jais, entoure tous les bords, avec une frange en beau cordonnet dans le haut devant et derrière. Collerette ruchée et montante en sicilienne. La jupe, très ample, est bridée par une écharpe en faille noire, qui traverse les côtés en passant dessous, pour ressortir un peu plus loin et venir derrière former un nœud à bout tombant destiné à soutenir le poids des draperies. Entre-deux perlé sur tout le bord inférieur. Lingerie ouverte, en batiste et dentelle blanche ruchées. — Chapeau de crin noir, à passe baissée à la Marie Stuart, relevée sur les côtés et bordée d'un entre-deux perlé de jais. Grande plume grise contournant la calotte ; coques de faille noire et aile rouge derrière.

REVUE DES MAGASINS

Au Paradis des Dames! — Ne voilà-t-il pas un titre bien tentant? — Il l'est, en effet, si nous en jugeons par l'affluence considérable des femmes qui, des quatre coins de Paris, viennent visiter ces magasins du vrai bon marché.

Après le joli vêtement *Giroflé-Girofla* en petit drap soutaché à 7 fr. 75, qui a eu tant de succès, voici le *Tour du Monde*, gracieuse rotonde peplum en drap fantaisie fond blanc et rayures variées, au prix fabuleux de 2 fr. 95, qui est enlevé avec la même rapidité! Les peignoirs en percale d'Alsace, à 2 fr. 95, n'ont même pas le temps de rester à l'étalage : tout le monde en veut!

La lingerie offre également nombre de tentations auxquelles on succombe volontiers; ce sont, entr'autres, des parures nouvelles en couleur et broderie, de formes variées, à 0, 95 cent., article unique; sans compter une série très complète de jolis modèles aux prix les plus avantageux, soit en parures fermées, soit en parures ouvertes.

Citons trois occasions en fait d'ombrelles : en-cas en bonne soie et à monture nouvelle, 2 fr. 95 ; un article supérieur avec godet , 4 fr. 90 ; ombrelle *Douairière*, en toile écrue soutachée, 2 fr. 95.

Au rayon de bonneterie, le bas *Dubarry*, coton écru, mailles à jours, 0, 25 cent.; même genre en plus belle qualité, 0, 45 cent. ; enfin un bas fort, fin et à longue soie, 10 fr. 50 les six.

Le *Paradis des Dames* se fait remarquer par le choix de ses jolis tissus de fantaisie : beiges, limousines, roulières, madras, parmi lesquels nous signalerons la magnifique *Thibésienne* à larges damiers, en teintes douces et qui constituera le plus élégant des costumes. On trouve également toute la série des toiles de Vichy, d'Alsace, et d'indienne rouennaise dans les meilleures conditions de prix.

Mais prenons l'escalier qui conduit au salon de confection et restons-y un moment. De l'aveu d'une dame très élégante qui nous y a accompagnée on ne s'attendrait jamais à trouver là d'aussi jolis modèles. Le genre est aussi parisien et aussi élégant pour les confections du *Paradis des Dames* que pour les magasins le plus en évidence des grands quartiers. Et quelle différence de prix! moitié ne serait peut-être pas assez dire. Pour les costumes habillés, c'est absolument la même chose; ainsi nous en avons vu un fort élégant en poult de soie noire, jupon à traîne, tablier et corsage cuirasse, avec volants et tête coulissée d'une façon particulière, travail très soigné, soie admirable, à 195 fr., qu'on payerait 400 fr. ailleurs, nous le certifions.

Avant de quitter ces salons, signalons un costume beige, avec volants et biais de deux tons, à 29 fr., et une série de rotondes-mantilles en cachemire et broderie d'application faite à même le vêtement, entourées de dentelle de laine, à 17 fr.

Tout cela ne vaut-il pas une visite au *Paradis des Dames*? Une démarche ne coûte pas grand'peine lorsqu'elle se trouve si bien justifiée ; d'ailleurs, les numéros 8 et 10 de la rue Rivoli ne sont pas au bout du monde.

— La mode accorde une faveur toute particulière aux jolis tissus par fil de la COMPAGNIE IRLANDAISE (rue Tronchet, 36). La batiste de *Salamanque*, aux découpures mauresques, est si légère qu'on la croirait faite de fils de la vierge qui se perdent dans l'air au milieu des rayons du soleil. La batiste *Greuze*, aux noires rayures, vous donne la saveur champêtre de la paysanne, dont le peintre a fait un type inimitable de fruste élégance. La *Bretonne*, couleur blé de sarrazin, vous habille à la façon des héroïnes de l'Armorique. Avec la *Clorinde*, grisaille argentée, on chevauche par monts et par vaux sans porter trace de la poussière que soulève le vent. Si l'espace ne nous était compté, que de beaux linons à citer encore: la *Sémiramide*, la *Naïade*, la *Esméralda*, la *Manon Lescaut*, etc.

— Toute la grâce d'une toilette est due à la tournure, il faut bien l'avouer! De là le soin extrême à prendre, pour une femme élégante, de se juponner. Il ne suffit plus, aujourd'hui, de porter comme autrefois un « polisson » ; la mode, plus exigeante, veut le jupon-tournure tel que la si heureusement compris M. DE PLUMENT, empruntant les formes les plus variées, suivant les costumes et les indications nouvelles de la mode.

A peine un changement survient-il dans la toilette, que M. de Plument transforme les jupons de sa maison ; voilà pourquoi, de tous les pays du monde, maison d'habillement, où femmes élégantes s'adressent sans hésitation à lui (rue Vivienne, 33), pour l'envoi des nouveaux modèles. C'est maintenant : la jupe *Louis XV* pour robe courte, à 15 fr. en blanc, 18 fr. en rouge; — le jupon *Ninon*, pour toilette de dîner, 20 fr. en blanc, 25 fr. en rouge, — la jupe *Royale*, pour jupe à traîne dont elle fait valoir les avantages, à 28 fr. en blanc, 33 fr. en rouge ; — la jupe *Henri IV*, très plate du haut, pour robe de ville, à 15 fr. en blanc, 18 fr. en rouge ; — la jupe *Princesse* à tournure articulée, 25 fr. en blanc, 30 fr. en rouge.

Alors que le moment des chaleurs approche, n'oublions pas que le *Corset-cage*, propriété exclusive de M. de Plument, est de tous les corsets le plus agréable à porter. Étant complètement à jour, il laisse s'établir de petits courants d'air qui préviennent la transpiration. Très recommandé aux femmes un peu fortes, le corset-cage soutient la taille aussi bien que les autres corsets; son prix est de 15 fr.

La maison de Plument expédie *franco* les commandes qui lui sont adressées avec le montant en un bon de poste, et cela dans toutes les localités de France où se trouve un bureau de chemin de fer.

— Il n'y a vraiment que la *Ville de Lyon* pour avoir de ces merveilles-là! C'est du moins la réflexion que chaque femme se fait à elle-même en sortant des magasins de la rue de la Chaussée d'Antin, 6. Jamais, à vrai dire, on ne vit plus élégantes nouveautés, plus grand et beau choix de gants. Ces rubans superbes consistent d'abord en une sorte de matelassé, soie souple, armure double, à losanges ou damiers brillants et mats, d'une beauté de tissu et d'une perfection de fabrication qu'on ne connaissait pas encore. On les a en toutes nuances : blanc, crême, bleu, rose, lilas, caroubier ; cette dernière teinte a des reflets admirables. Il y en a de différentes grandeurs ; de très larges pour ceinture et écharpe (ainsi employé, ce ruban sera de la dernière élégance); de plus étroits pour nœuds de corsage ou de tête.

Voici un autre ruban d'une fort belle qualité, quoique inférieur au précédent ; c'est un damier, en toutes couleurs, d'une soie croisée et souple. Ici encore il y a trois grandeurs : pour écharpe, nœuds et cravate.

A côté de ces magnificences, le ruban broché, en damas Renaissance, ne perd aucun de ses droits ; il est toujours fort employé pour écharpes, nœuds, cravates, etc.

Nous n'avons pas besoin d'ajouter que ce sont là de précieux éléments pour la garniture des chapeaux : les modistes, qui le savent bien, s'en servent beaucoup.

Faut-il rappeler aussi que la *Ville de Lyon* met tous ses soins à se procurer toutes les nouveautés élégantes, soit en passementeries, dentelles perlées ou non, parures, fichus, voilettes, mantilles, cravates, etc.? Parmi ces dernières, notons celles de tulle blanc brodé ou passé, celles de surah et dentelle. Enfin, signalons le nouveau tulle poudre de riz très blanc, très solide, très avantageux comme prix, et qui est de largeur voulue pour mentonnière et voilette ; puis les bandes de broderie anglaise, les dentelles blanches ou noires en application, la dentelle russe et la dentelle belge, qui constituent les nouveautés à la mode pour garniture de lingerie et de robes.

SPÉCIALITÉS

De toutes les découvertes de la chimie moderne, la glycérine est une des conquêtes les plus heureuses. Son action adoucissante s'exerce spécialement sur la peau et les muqueuses qu'elle rafraîchit et tonifie.

La maison VIOLET est arrivée, après un travail assidu, à faire de la glycérine la base de toute une série de compositions qui joignent aux propriétés hygiéniques les plus efficaces les qualités les plus agréables.

Outre les glycérines pures, parfumées au goût de chacun, on connaît la *Crême de beauté*, préparation extrêmement délicate, à base de glycérine, la meilleure pour prévenir et faire disparaître les rides et conserver au teint une éclatante fraîcheur; — le *Cold-cream* à la glycérine, recommandé pour les enfants et les personnes délicates ; — la *Crême fondante* à la glycérine, pour entretenir le lustre et la beauté de la chevelure ; — la *Pâte au miel* et à la glycérine pour blanchir la main.

Enfin, une quantité de vinaigres, d'eaux de toilette aux parfums les plus variés: à l'ess bouquet, au Portugal, à l'héliotrope, au cédrat, aux violettes de Nice, aux fleurs d'Orient, à la verveine, aux fleurs des Alpes, etc.

Parmi les parfums concentrés pour le mouchoir, nous recommandons spécialement la *Brise de violettes*, quintessence même de la fleur, et le *Médina-Cœli*, dont l'arôme délicat et pénétrant ne s'aigrit jamais et résiste à tout. Ce sont les parfums préférés de la femme élégante.

En réponse à une question qui nous a été adressée, nous ajouterons que la maison Violet expédie tous les articles qu'on lui demande, quelle qu'en soit la valeur. On peut s'en rapporter à elle sur le soin qu'elle apporte dans l'arrangement et la garniture des boîtes de parfumerie. Il suffit d'indiquer l'odeur préférée. — Adresse : la *Reine des Abeilles*, boulevard des Capucines (rotonde du Grand-Hôtel).

ROUVENAT (✻) *& CH. LOURDEL*, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et FILS, Propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Paris n'est plus une ville, c'est une serre gigantesque, c'est un immense parterre de fleurs ! fleurs en pots ou en bouquets, non-seulement sur les places et marchés de la grande ville, mais dans les appartements et les boutiques ; fleurs en bottes dans les petites voitures à bras qui roulent en tous sens dans les rues ; fleurs en bouquets mignons sur les éventaires des marchandes ambulantes ; fleurs en branche aux boutonnières des élégants. Sans compter les fleurs artificielles, si vraies dans leur copie, qui font de chacun de nos chapeaux un autre parterre en miniature !

Le luxe des fleurs est devenu l'un des impôts les plus lourds de la vie élégante. Pas le moindre dîner, aujourd'hui, qui n'ait une corbeille, un surtout de fleurs choisies ; pas une réception, même intime, où l'on ne garnisse de fleurs les jardinières, les potiches, les encoignures, etc.

La mode du *bouquet* semble aussi vouloir revenir : nous avons aperçu à l'Opéra quelques femmes qui en avaient. Pour peu que la faveur s'en mêle, nous verrons le bouquet tenir sa place dans le monde comme autrefois. Il fut un temps, en effet, où une femme ne se serait pas montrée en public sans un bouquet à la main : au théâtre, au bal, au concert. Il était d'obligation fashionable, pour une mariée, une demoiselle d'honneur, une marraine, d'avoir un bouquet.

—

Les MODISTES favorisent de tout leur pouvoir cette pluie de fleurs qui tombe sur les chapeaux féminins. Cela se comprend : l'imagination a peu de frais à faire avec une pareille garniture. Tantôt c'est une couronne touffue qui entoure un fond mou ; tantôt ce sont des groupes de fleurs placés au sommet et au bas du chapeau, derrière ; presque toujours un diadème orne le devant de la passe ; enfin, il est des cas où les fleurs tombent en pluie, depuis l'extrémité du sommet, en se répandant tout autour. Quelques points habilement disposés fixent les fleurs.

P. N° 259. — CONFECTION *Papillon* ET CHAPEAU *Marguerite*.

La forme la plus nouvelle de chapeau, celle qui paraît jouir du plus grand succès jusqu'à présent, est une sorte de chapeau *chinois* à fond arrondi, qui emboîte parfaitement la tête en arrière. Le blanc, comme ruban, étoffe ou fleurs, mélangé à la paille noire, domine avec les nuances crème et paille ; beaucoup de fonds mous avec passe en paille. Voilà l'impression que nous produit l'ensemble des coiffures actuelles : nous compléterons ces données par quelques descriptions de chapeaux prises au vol dans l'enceinte des courses de Longchamps.

Chapeau à passe plate et noire, en paille anglaise, avec bord en paille blanche ; doublure coulissée en damas crème, et diadème d'œillets de même nuance ; fond mou en étoffe pareille, entouré d'une guirlande d'œillets. — Très réussi ; comme ensemble.

Deuxième chapeau genre *chinois*, en paille noire, avec un gros liséré blanc au milieu de la passe tout au tour. Ruban noir et blanc entremêlé autour de la calotte, nœud sur le côté supérieur et groupe de géranium blanc ; même répétition au bas de la calotte, et plus bas encore sur la traîne que forment deux rubans (noir et blanc) réunis en catogan.

Troisième chapeau en paille brune, forme courante. Filet jaune sur la passe, écharpe en armure de soie marron et guirlande de coucous des prés tout autour de la calotte. La passe est couverte d'un coulissé marron avec lisérés jaunes et diadème de coucous. Mentonnières en soie marron, fixées au milieu de la poitrine par un groupe de coucous qui forme une répétition heureuse.

Enfin, un véritable rêve couleur de rose ! Passe en paille de riz ; fond mou en damas rose d'une pâleur extrême, garni de coquillés en point d'Alençon. Autour de cette jolie calotte, une guirlande de roses assorties à la teinte et sans feuillage ; sous la passe devant, un autre coquillé de soie et dentelle entremêlé de roses. Mentonnières en tulle rose.

La mode, on le voit, est surtout favorable aux fleuristes.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

—

Guipure d'Irlande, point à l'aïguille (en fort belle imitation), dentelle russe et belge, voilà pour l'instant les éléments de haute élégance employés par les maisons de LINGERIE dans la confection de leurs nouveaux modèles.

Avec la guipure d'Irlande, on établit de jolies garnitures de robe, soit comme plastron, soit comme col ou jabot, manchettes mousquetaire, etc.

Le point à l'aiguille vient de recevoir une heureuse application qui consiste à en orner tous les bords d'une écharpe en damas Renaissance, ou en armure à losanges, nouvelle soie souple et magnifique. Ainsi préparée, cette écharpe constitue un des plus jolis fichus qu'on puisse désirer, ne ressemblant en rien à ce qu'on a porté jusqu'à présent. Rien de plus gracieux pour encadrer l'ouverture d'un corsage à châle ; les deux extrémités se réunissent en un nœud sous un bouquet de fleurs.

Cette dentelle est aussi fort employée comme bout de cravate en soie, tulle de Bruxelles blanc ou mousseline. La cravate en grenadine noire ainsi ornée a toutes nos préférences ; elle est d'un aspect charmant sur une robe claire, et nous lui prédisons un grand succès sur les robes de toile.

—

La dentelle russe entre aussi bien dans le domaine de la COUTURIÈRE que dans celui de la lingère, et toutes deux l'emploient également. Elle est d'un goût parfait pour costumes de tout genre et articles de trousseaux.

Dans ce dernier ordre d'idées, la dentelle belge occupe une place importante. Nous avons vu, en effet, une série complète d'objets ainsi garnis : pour le jupon blanc, c'est bien la meilleure garniture qu'on puisse employer ; la dentelle belge est solide et peut mieux qu'aucune autre supporter l'amidonage et le frottement de la traîne. Aujourd'hui, les femmes soigneuses ont remplacé les valenciennes de leurs jupons par de la dentelle belge.

La vogue de la broderie anglaise ne s'est point ralentie, car on l'applique partout où faire se peut. Les costumes de *baby* et les élégants déshabillés de femmes en sont très ornés. Un modèle entre autres, composé pour le lever d'une jeune mère :— La toilette est en nansouck : jupon à traîne ; par derrière, les volants alternés en uni plissé et broderie anglaise ; par devant, des volants brodés surmontés de bouillonnés, avec ruban bleu à l'intérieur. Tunique blouse, de forme princesse, terminée par un volant plissé ; la jupe est coulissée derrière, de façon à réunir l'ampleur dans un cercle restreint, avec des nœuds de ruban bleu, ce qui tend le devant comme un tablier. Un ruban bleu, passant à travers des œillets assez larges disposés sur toute la hauteur des devants, ferme ces derniers ; le bas de la blouse est terminé par un volant brodé que surmonte un bouillonné pareil aux précédents. Même garniture autour du cou et aux manches. Enfin, le tout se complète de deux poches coulissées en forme de cornet, avec nœuds de ruban sur le dessus.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 259.

CONFECTION *Papillon* ET CHAPEAU *Marguerite*.—Ce vêtement, très nouveau, en sicilienne noire, est coupé de forme princesse devant, où il constitue un tablier à bords inférieurs dentelés et entourés de dentelle coquillée. Les deux extrémités supérieures du tablier se rabattent sur le côté comme les angles du revers. Le dos, à basque plate, est rayé au milieu par une bande en pareil rapportée, et encadrée de dentelle noire. Des boucles en ruban noir, cascadant l'une sur l'autre, ornent les côtés de la basque près de l'extrémité rabattue du tablier. Col montant dentelé et dentelle noire ruchée. Ruches semblables à l'entournure des bras. — Chapeau *Marguerite* en paille d'Italie, à fond bas et passe élevée en diadème. Bandeau de clématites. Coques et catogan de ruban noir avec guirlande de clématites pareilles.

G. N° 507.

TOILETTE DE PROMENADE. — 1. Costume (vu de face) en lainage de fantaisie uni, couleur café au lait, et madras de fond assorti et carreaux bleus. — Jupon uni. Devant de tablier composé de trois écharpes en étoffe unie, plissées à plis remontants et terminées par des franges à grelots bleus et tête grillée de la nuance du jupon. Ces écharpes, indépendantes l'une de l'autre, se perdent chacune sous les côtés en madras du tablier. — Corsage en étoffe unie, garni devant d'un biais qui simule l'encadrement d'un gilet et duquel s'échappent régulièrement de petites pattes en madras, dont les pointes touchent presque les boutons : ceux-ci sont bleus et émaillés. Une frange pareille à la précédente entoure la basque qui complète l'effet du tablier. Les manches sont terminées par un plissé avec cornet remontant et draperie entre les deux ; nœud bleu et lisérés bleus. — Lingerie en batiste plissée. — Chapeau de paille de riz, dont la passe encadre la coiffure. Guirlande de primevères blanches posée sur une torsade de ruban noir formant nœud papillon au sommet.

2. Même toilette que la précédente, vue de dos. — Le jupon uni est à pli Bulgare et traîne. Les côtés du tablier sont en madras, avec biais en madras pour les relier aux écharpes du devant ; la frange grillée entoure complètement le bas. Ces côtés sont drapés et relevés au milieu derrière, à deux reprises, sous des nœuds à doubles coques garnissant ainsi le pli du jupon. — Le dos du corsage offre cette particularité que les petits côtés de la basque sont ornés d'un biais et d'une ruche en madras, qui se terminent en pointe dans le bas avec un nœud de ruban pareil aux autres. Frange grillée pour terminer. Ruche unie et biais en madras dans le haut du corsage. — Vu de trois quarts, le chapeau présente une garniture qui se compose d'un nœud alsacien en ruban noir et d'une demi-guirlande de fleurs semblables à celles du bandeau.

Description de la gravure coloriée n° 1228 *C.*

COSTUMES DE CAMPAGNE. — 1. Toilette en faille noire et étoffe grisaille laine et soie. — Un volant surmonté d'un bouillonné est posé presque jusqu'à la traîne : cinq plissés d'étoffe grise garnissent la jupe. La tunique forme un tablier pointu sur le devant, encadré d'un biais de faille noire. Une écharpe d'étoffe grisaille passe par de larges œillets et se termine par un nœud. La tunique, un peu longue derrière, est gracieusement relevée de côté. — Corsage cuirasse garni de biais noirs. Col *Médicis* avec plissé formant draperie. Manche bouillonnée dont les parements rappellent la garniture de la tunique. — Chapeau de paille anglaise, garni de velours noir et de larges marguerites mélangées de fleurs d'eau.

2. Robe en faille et crêpeline bleue. — La jupe, en faille, est entièrement plissée derrière. Les plissés du devant sont en crêpeline. — Le vêtement qui forme tunique est en crêpeline brodée. Le devant est d'un seul morceau. La manche est formée par une sorte de pèlerine retenue derrière ; la seconde partie, qui vient se rattacher en dessous, n'est tenue que devant sous la frange et derrière à la taille, afin de laisser les bras libres. Riche frange assortie. — Chapeau de paille garni de faille bleue. Traîne de roses de différents tons posée sur la calotte. Dessous, nœud de faille faisant bandeau.

Description de la gravure coloriée n° 1226 *D.*

Substituée à la gravure 1225 D, pour les abonnées qui en ont fait la demande.

1. Chapeau de paille marron à bords en paille de couleur naturelle. Coques en damas Renaissance, nuance crème, sur le dessus ; guirlande de feuillage varié et fleurs des champs, avec large coquelicot et traîne. Bandeau en ruban crème avec nœud dessous.

2. Chapeau de paille noire. Tour de tête en tulle et blonde, et traverse en velours bleu nouée au milieu. Guirlande de bluets autour de la calotte, très touffue sur le sommet et terminée au bas derrière en petite traîne avec feuillage.

3. Chapeau en paille d'Italie. Larges coques en faille rose groupées au sommet avec des touffes de plumes et une aigrette assortie. Écharpe en faille drapée autour de la calotte et formant un double nœud catogan avec une marguerite.

4. Col ouvert en batiste. Forme rabattue et revers devant entouré de dentelle. Double nœud de cravate en surah damassé bleu.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

5. Corsage en nansouck. Un coulissé rayé de lisérés jaunes et garni de broderie anglaise entoure le haut par derière en suivant les côtés devant. Bande de broderie anglaise au milieu et sur les bords inférieurs de la basque. Col rabattu en surah jaune, avec nœud à double coques et pans flottants en surah rayé. Bouillonné coupé par des lisérés jaunes et broderie anglaise dans le haut de la manche ; celle-ci se termine par un volant moitié plat, moitié plissé, formant un parement liséré de jaune, avec broderie anglaise remontante.

6. Col et sous-manche en toile lisse. Bracelet de velours bleu.

7. Col en toile jaune, à coins rabattus et ourlet de toile blanche, avec revers en toile, garnis de ronds de dentelle blanche fixés par un ruban jaune.

8. Collerette plissée, montante et rabattue, en batiste. Cravate en surah rose passée dans un anneau d'or.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 32.

Annexe de l'édition n° 3.

Toilette d'intérieur. — Jupon à traîne, en faille bleue, monté à pli Bulgare. — Milieu de tablier en surah saumon, large de 25 cent., auquel se relie chaque côté du tablier. Ces côtés, en faille bleue et assez larges, sont fixés derrière par un quadruple pli ; un volant bleu, doublé de surah saumon, ouvert en châle et a pointes devant, lacé derrière. — Corsage veston en faille bleue, ouvert devant de façon à laisser voir le gilet à basques fuyantes devant et longues derrière. Un volant bleu et saumon entoure tous les bords en formant un coquillé et devient col montant dans le haut. Manches plates et rondes, garnies sur la couture du coude d'un volant pareil aux précédents. — Lingerie ouverte en dentelle blanche (point à l'aiguille.)

AVIS TRÈS IMPORTANT

Quelques-unes de nos abonnées s'étonnent de n'avoir pas reçu de réponse à diverses demandes ou réclamations ; cela vient de ce qu'elles négligent constamment, malgré nos avis réitérés, de joindre à leurs lettres la bande de leur journal.

Lorsque cette bande leur fait défaut, il importe qu'elles nous indiquent *très-exactement le titre du journal* au sujet duquel elles nous écrivent. Autrement, notre maison possédant plus d'une douzaine de publications différentes, il nous est impossible de savoir de quel journal il s'agit, et force nous est, à notre grand regret, de ne donner aucune suite aux lettres reçues.

Ad. G. et Fils.

On s'occupe d'une façon très sérieuse de l'organisation d'une magnifique Tombola dont le tirage aura lieu le 10 août prochain au Palais de l'Industrie, dans une grande fête qui sera donnée par la direction de l'Exposition internationale des Industries maritimes et fluviales, au bénéfice des œuvres philanthropiques de la marine.

Nous faisons dès aujourd'hui un appel non-seulement aux exposants, mais à tous les amis de la charité, et ils sont nombreux en France, pour qu'ils prêtent leur concours à cette bonne œuvre en adressant au Comité les lots destinés à augmenter l'éclat de cette solennité. La direction a voulu, bien entendu, souscrire la première. Le lot apporté par elle à la tombola est d'une valeur d'au moins cinq mille francs. On peut juger par là de l'importance qu'elle attache à la réalisation de son projet : venir en aide d'une façon efficace aux classes laborieuses et si intéressantes de la marine.

A. B.

CHRONIQUE MONDAINE

Par ce temps printanier et depuis la reprise des courses du Bois de Boulogne, le *raout* par excellence est celui qui se tient dans l'enceinte privilégiée de Longchamps. Chaque dimanche, la vie sociale s'y concentre de deux à cinq heures, et c'est charmant ! Vous parlez à vos amis, vous nouez des relations ou en retrouvez d'anciennes que vous pensiez perdues, vous apprenez à mettre des noms sur des visages, vous présentez, vous êtes présenté, et ainsi, allant de groupe en groupe, assis, levé, arrêté, ambulant, vous vivez là en quelques heures plus qu'ailleurs pendant un mois.

Dans l'enceinte du pesage, chaque groupe, chaque coterie sociale ont une place habituée et dont rien au monde ne les ferait départir. Vous y retrouvez fidèles, tous les dimanches, les mêmes visages. Ces réunions, dont le centre est toujours quelque individualité mondaine de marque, forment autant d'enceintes privilégiées dans l'enceinte même. Il y a le banc de celle-ci et les chaises de celle-là, le côté de la jeune Amérique et celui de la vieille France ; la chaussée d'Antin se place en avant des tribunes, tandis que le faubourg Saint-Germain s'abrite dedans.

Il y avait, l'autre dimanche, abondance de jolies toilettes, de style original et de coupe choisie. Une mention spéciale est due aux costumes de drap léger anglais de couleur claire sur jupons de faille écossaise. Les manches du corsage, fait en plastron, sont pareilles au jupon.

Les broderies de paille, les garnitures en galons de paille ont fait leur apparition, et la mode aurait pu choisir plus mal. On compose ainsi des combinaisons d'ornement très en harmonie avec les costumes d'été.

Quant aux chapeaux, ils continuent à être de plus en plus invraisemblables. On ne sait où s'arrêtera la fantaisie des modistes en matière de coiffure. Cependant, comme c'est fatal avec tout excès, déjà la réaction pointe à l'horizon et ne fera que s'accentuer. Les simples chapeaux de paille rond ou bergère tout fleuris dessus et dessous, les petites capotes bonnes femmes à fond de taffetas et passe de paille se montrent sur les têtes les plus aristocratiques, et de là iront aux couches sociales inférieures.

Malheureusement il n'en est pas toujours ainsi, et la proportion est parfois renversée : on prend en haut l'exemple d'en bas, et le beau monde, au lieu de donner le ton, reçoit la note. Voyez ce qui s'est passé pour la chevelure féminime. Vous vous rappelez les cris et les protestations, quand quelques femmes d'avant-scène parurent les cheveux ébouriffés, faisant totalement disparaître le front, jusqu'à voiler les yeux et même quelque peu le nez. Ces dépeignées furent acceptées comme les comiques de la salle aux premières représentations, et les femmes du monde, aux bandeaux lisses ou tout au plus ondulés, furent les plus moqueuses et les plus méprisantes devant ces aberrations de la classe des excentriques.

Or, quelques années passèrent, et qu'est-il arrivé ? Je n'ai pas besoin de vous l'offrir en cent ni en dix à deviner, car vous le voyez et le savez comme moi : les dépeignées ont fait école, et les femmes comme il faut ont peu à peu imité les excentriques, et aujourd'hui les cheveux en broussaille sont de vogue autant que jadis ils étaient de compromettante exception ! Aux courses, dans le monde, à l'Opéra, vous ne voyez que femmes du meilleur monde coiffées de cet ébouriffement jusqu'aux sourcils et ressemblant, de la plus comique façon du monde, des deux mondes même, à ces petits griffons de la Havane, aveuglés de leurs soies et ne percevant les humains et les morceaux de sucre qu'à travers des mèches évaporées, désordonnées, comme à la suite de quelque prise de patte, quelque démêlé avec le petit chat. Mais c'est la mode, et ce mot despotique dit tout. Il faut s'incliner.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La sensation mondaine de la semaine a été la fête donnée samedi à l'ambassade ottomane par Ali-Pacha. Toutes les promesses de féerie qu'avait fait naître l'idée d'un bal en ce milieu oriental, ont été tenues et au-delà. On marchait d'éblouissement en éblouissement, et le jardin, éclairé par mille lanternes multicolores, offrait un décor que n'eût pas désavoué l'imagination de la sultane Shéhérazade.

On connaît le personnel de ces fêtes : qui l'a vu une fois, le voit à jamais ; c'est toujours le même entassement féerique d'uniformes, de plaques, de grands cordons, de femmes éblouissantes de diamants, mêlés au modeste habit noir, faisant fonction de repoussoir dans ce tableau splendidement éclairé sur ses premiers plans. En ce qui concerne l'assistance, il serait bien inutile de dresser un dénombrement des personnages marquants qui constellaient les salons. Il faudrait dépouiller l'*Almanach national* et l'*Almanach de Gotha* pour y puiser tous les noms enchâssés dans les hautes dignités de l'Europe, si bien que, l'égalité étant rétablie dans ce peuple de princes et d'ambassadeurs, de généraux et de ministres, les distinctions ne commençaient qu'au-dessous.

Rachaumont.

LES LILAS

Il n'en faut plus douter, le chevalier Printemps a mis son habit vert. Les lilas son fleuris ! Et même les arbres chétifs plantés de chaque côté du boulevard, en plein asphalte et « au centre de la civilisation » (le long du Café Anglais), donnent des signes évidents et multipliés du retour de la saison des roses, des fraises, — et du concert des Champs-Élysées. Il y a une heure à peine j'admirais, au bout des branches dégarnies des platanes, les bourgeons soyeux, pareils à des pinceaux, et qui bientôt vont devenir d'élégantes petites ombrelles dentelées : fallacieuses promesses d'ombre et de fraîcheur. En attendant, çà et là, les marronniers, plus pressés, montrent déjà leurs feuilles, encore pliées comme des éventails au repos. Les oiseaux gazouillent, et l'on cueille à l'envi la violette sur les gazons de Meudon et de Ville-d'Avray —, car fidèle à la tradition :

Au premier soleil de printemps,
L'humble et charmante violette
Fleurit dans l'herbe, à l'aveuglette,
Joyeux présage du beau temps !
La nature sommeille encore
Quand elle apparaît un matin,
Sur le tapis où vont éclore
Et la primevère et le thym...

Et puis, je le répète, pour réjouir les yeux et le cœur, les lilas sont fleuris ! C'est au Luxembourg surtout que l'on peut se rendre compte du charme enivrant et doux de cette nouvelle. Au moment où j'écris, le merveilleux jardin fait songer au paradis terrestre. Savez-vous, en effet, rien de plus consolant que l'apparition de ces thyrses embaumés qui donnent un air de fête à la nature, en venant annoncer son réveil ?

Comme elles parlent éloquemment, ces fleurs bénies, de jeunesse et d'amour, de gai soleil et d'espérance ! « Allons, disent-elles, souriez, enfants et vieillards, poètes et jeunes filles, pauvres et riches, souffrants et blasés ! Oubliez vite les jours de pluie, la bise glacée, l'hiver maussade et son manteau de neige ! Oubliez les ennuis, les déceptions, les heures si longues de tristesse, le découragement, la maladie et la misère... Nous voici ! Dieu nous fait fleurir pour vous rappeler qu'il veille, qu'il vous aime et nous protége. » A l'oreille du pauvre elles murmurent : « Plus de soucis, le soleil revient, joyeux et bienfaisant ; vous ne grelotterez plus auprès de l'âtre sans tisons ! » A celui qui souffre, elles disent : « Nous apportons la joie et la santé ! » A l'adolescent : « Ainsi que l'hirondelle et le rossignol, les lilas sont messagers du printemps, plein de promesses ! » Au vieillard : « Nous annonçons la saison où tout renaît, où tout se ranime, croit et espère ! Bon courage ! le soleil printanier vous réchauffera : vous retrouverez la force, et, peut-être, qui sait ? une partie de vos chères illusions disparues ! Sous notre ombrage, les heureux souvenirs vous reviendront en foule, et nous vous rappellerons les belles années de la jeunesse ! » A l'enfant : « Chante, cours, ris, saute et babille !... Blond lutin aux joues roses, toi aussi tu es une espérance ! Va, profite du bonheur présent, cher insoucieux ! Ta mère veille, et ton rire argentin trouve un doux écho dans ton cœur !... » Au poëte : « Ami, tu vas pouvoir enfin recommencer tes longs entretiens dans les bois, avec l'arbre, avec la fleur, avec le nuage, avec le papillon, l'oiseau, ou le ruisseau murmurant ! » A la jeune fille : « Allez, mignonne ; Dieu vous bénit ! Un trouble étrange et délicieux vous a saisie ! Votre regard est humide et brillant... Voici le temps des projets et des rêves ! les lilas sont fleuris ! »

Oui, les lilas sont fleuris ! Ils viennent dire tout cela en secouant leurs touffes parfumées, et cependant on ne les écoute guère, je vous l'atteste. Partout on discute, on s'agite, on va, on crie, on court... Et si l'on interrogeait, par hasard, le premier passant venu, à ce propos : « Certes, répondrait-il à coup sûr, nous avons autre chose à faire que de nous occuper de ces puérilités ! Ah ! bien oui, le printemps, la violette, les lilas, le ciel bleu !... Si, encore, il s'agissait des asperges en branches et des fraises au madère !... Parlez-nous plutôt du cours de la Bourse, ou des ballets de *Geneviève de Brabant*... Voilà ce qui nous intéresse; voilà ce qui mérite de fixer l'attention; mais la floraison des lilas !... Quelle bonne folie, et d'où sortez-vous donc ? »

A quoi bon, en effet, exécuter ces variations sur un vieux thème ?

Eh bien (il faut l'avouer avec franchise...), c'est parce que je crois fermement, cher lecteur, que ce *vieux thème* sera toujours jeune...

Les lilas sont fleuris !

Alexandre Piedagnel.

SILHOUETTES D'ÉPOUX

Les journaux de modes ne datent point d'hier, comme on pourrait le croire. Ils ont notamment un ancêtre, *le Magasin des Modes nouvelles*, qui remonte à l'année 1788. C'est un petit livre devenu très rare, au point de valoir presque son pesant d'or. Il contient de fort jolies gravures coloriées de costumes et de meubles, et avec cela, s'il vous plaît, de la littérature, ni plus ni moins que nos journaux de modes de 1875.

Voici un intéressant échantillon de cette littérature :

« Si vous voyez un homme et une femme saisir mutuellement, en compagnie, toutes les occasions de se trouver des défauts et se reprendre sans cesse l'un et l'autre, vous pouvez être sûr que c'est le mari et la femme.

» Si vous voyez un homme et une femme, dans la même voiture, observer un profond silence, en regardant l'un de la portière à droite, l'autre de la portière à gauche, vous pouvez dire, sans leur faire tort : c'est le mari et la femme.

» Si vous voyez une femme laisser tomber par hasard son éventail, son gant ou son mouchoir, et un homme à côté d'elle qui ne se baisse pas aussitôt pour le ramasser, mais qui le lui laisse ramasser à elle-même, vous pouvez soutenir hardiment que c'est le mari et la femme.

» Si vous voyez un homme et une femme se promener sur une même ligne à six pieds de distance l'un de l'autre, et que l'homme,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lorsqu'il se présentera un mauvais pas, ne donne point la main à la dame et la laisse aller sans cérémonie, vous pouvez affirmer que c'est le mari et la femme.

» Si vous voyez une femme dont les qualités et les attraits soient généralement vantés, excepté par un seul homme, qui, peu touché de ces éloges, n'en parle que sèchement, décidez là-dessus que c'est le mari et la femme.

» Si vous voyez un homme et une femme se contrecarrer sans cesse, et cependant se dire toujours : mon cher ami, ou ma bonne amie, mon amour, soyez certain que c'est le mari et la femme. »

Le thème de cette boutade n'est pas absolument neuf ; mais le développement en est fin et ne manque, dans sa simplicité, ni d'originalité, ni de malice.

R. H.

THÉATRES

Ambigu. — *L'Affaire Coverley*, drame en cinq actes, par MM. Barbusse et Crisafulli, devait primitivement s'appeler l'*Affaire Tichborne* ; mais la censure, avec beaucoup de raison, a exigé qu'elle parût devant le public sous un autre titre. Une courte analyse de la pièce suffira pour faire comprendre que cette modification était de toute convenance.

Roger Coverley aime sa cousine Emily ; il en est aimé, mais il a pour rival secret Arthur Gordon, fils du boucher Gordon, qu'il a pris pour confident de ses amours et qui le trahit. Chassé par le père d'Emily, Roger, prêt à s'embarquer pour l'Australie, frappe au visage Arthur Gordon. Celui-ci jure de se venger, et dans ce but abandonne sa mère, sa femme et son enfant sur le bateau qui doit emporter son ennemi.

En mer, Gordon profite d'une effroyable tempête pour se glisser dans la cabine de Coverley ; il l'assassine, s'empare d'un carnet sur lequel le jeune homme avait l'habitude de noter jour par jour tous les actes de sa vie, même ses plus secrètes pensées, et se précipite dans les flots. Attaché à une épave, il voit le vaisseau s'engloutir. Seul désormais il pourra témoigner de son crime. Longtemps il lutte contre la mort, lorsqu'un navire, en passant, le recueille et le transporte en Australie. — Là ses projets se font jour. Il veut, profitant d'une étrange ressemblance, se substituer à Roger Coverley, prendre sa place dans sa maison et s'emparer du même coup de sa fortune et de sa fiancée. Mais il a laissé en Angleterre une femme et une fille qui le gêneront et qu'il importe d'écarter de sa route. Il écrit donc à un de ses anciens compagnons de débauche, Ned, de venir le rejoindre et d'amener Ellen et Betzy, les deux malheureuses qu'il faut à tout prix supprimer. Lorsqu'elles l'ont rejoint, il charge son complice de l'en débarrasser et s'embarque seul pour l'Angleterre, sous le nom de Roger Coverley.

Quatre années se sont écoulées depuis le meurtre. Arthur Gordon les a employées à se composer un visage, un son de voix, des gestes. Il est entré, comme on dit, dans la peau de sa victime, et, grâce au carnet qu'il a étudié dans les moindres détails, il se sent de force à détourner tous les soupçons. La mère de Roger, se dit-il, quand elle l'aura pressé sur son cœur et couvert de ses baisers, sera la première à le défendre. C'est en effet ce qui arrive, et c'est à la vraie mère d'Arthur Gordon que lady Coverley dispute d'abord ce fils qui lui a été inespérément rendu. Il y a là dans le drame une scène d'un effet palpitant. Le faux Coverley, placé entre celle qu'il appelle sa mère et celle qui l'est véritablement, obligé de lutter contre un reste de piété filiale, assiste impassible à la lutte déchirante qui s'élève entre les deux femmes, celle-ci criant : — C'est mon fils ! celle-là répondant : — C'est le mien !

Nous arrivons maintenant à la partie de l'ouvrage qui a le plus concouru à en assurer le succès. Ned n'a pas voulu tuer Ellen et Betzy : il a trouvé la besogne dangereuse ; il les ramène donc en Angleterre, et le faux Coverley, à la veille d'épouser Emily, les voit se dresser devant lui au moment même où il se félicite d'avoir écarté tous les obstacles. Il faut qu'elles disparaissent, et qu'elles disparaissent immédiatement. Ned, subjugué, consent à le servir : la mère et la fille, attirées la nuit dans la campagne au bord d'une voie ferrée, seront précipitées sous les roues d'un train à toute vitesse. Arthur étrangle à moitié sa femme et la jette entre les rails pendant que Ned entraîne la petite Betzy. L'assassin prend la fuite. Mais, du haut d'un pont formé par un tunnel, la mère de Gordon a été le témoin de ce nouveau crime. Elle crie au secours : personne ne lui répond. Alors, folle de douleur, elle descend le long de la pile du tunnel en s'accrochant aux pierres. Déjà sous la voûte retentit le sifflet de la locomotive, le train arrive à toute vapeur, on aperçoit la lanterne de la machine. Ned, qui revient trouver Arthur, veut s'opposer au sauvetage d'Ellen et précipiter sous les roues les deux femmmes d'un seul coup. Une lutte s'engage, lutte terrible, qui ne dure qu'un moment et dans laquelle la mère reste victorieuse. Ned ne voit le train qu'au moment où il le touche ; il pousse un cri, lève les bras et disparaît sous la locomotive. Toutes les voitures lui passent sur le corps.

Ce truc de la locomotive restera célèbre au boulevard. Il paraissait difficile, pour ne pas dire impossible, de représenter à la scène, d'une manière aussi saisissante, un train lancé à toute vapeur. Aussi l'enthousiasme du public, qui venait de passer par une série d'émotions poignantes, a-t-il été au comble. Quatre fois les artistes et le machiniste remplissant le rôle du chauffeur ont été contraints de reparaître ; le train lui-même a dû recommencer son évolution.

Ellen, donc, n'est pas morte. Au cinquième acte, elle reparaît devant son mari et l'accuse. Gordon en appelle à sa mère, qui elle-même se prononce contre lui et le livre au bourreau. Mais l'auteur a probablement trouvé ce dénouement trop vulgaire, et il nous fait assister, pour garder la couleur anglaise probablement, à une sorte de parodie de la célèbre scène dans laquelle Macbeth apostrophe le spectre de Banquo. Ses victimes se dressent une à une devant lui, et, sous l'empire de cette hallucination, il tombe foudroyé après avoir confessé tous ses crimes.

Tel est le drame qu'a donné le théâtre de l'Ambigu et qui nous paraît appelé à un succès durable ; non que cet ouvrage soit en réalité supérieur à beaucoup de ceux qui se débitent habituellement sur les théâtres du boulevard, mais parce qu'il renferme deux ou trois situations vraiment dramatiques, assez habilement exploitées, et surtout parce qu'il offre un truc machiné avec assez d'art pour produire une illusion presque complète, de nature à satisfaire un des côtés de la curiosité naïve du public.

L'interprétation générale a été aussi bonne qu'on pouvait le désirer.

Hop-Frog.

Description de la gravure *G* n° 322 (page 222).

1. Costume pour petite fille de cinq ans (vu de dos), exécuté en cachemire bleu. — Jupon plissé à plis plats. Aumonière sur le côté, terminée par une frange grelot assortie. — Tunique garnie de franges, drapée sur le côté au-dessus de l'aumonière. — Corsage à basque postillon, échancré dans le haut sur un plissé de même étoffe, avec col rabattu orné de franges.

2. Même costume que le précédent (vu de face). — La tunique couvre le jupon presque tout autour et revient se fixer sur le côté, au point de départ. — Corsage pointu devant, ouvert dans le haut et échancré comme dans le dos, sur le même plissé plat, avec le col rabattu. Le bas des manches, à sabot, est garni de franges sur un plissé plat et boutonné dessus.

3. Paletot *Madame l'Archiduc*, en cachemire noir, demi-ajusté (vu de devant. — Le devant simule un gilet Louis XV, à longues basques se prolongeant jusque derrière ; il est garni, au milieu, de biais en faille posés en feuillets les uns sur les autres. Un biais en cachemire, à bords lisérés de

faille, encadre ce gilet en carré avec une rangée de gros boutons de nacre

1. Costume de petite fille (vu de dos).

sur les côtés. Le haut est ouvert en cœur avec col rabattu. Plissé en faille

3. Paletot *Madame l'Archiduc* (vu de devant).

au bas des manches; biais et lisérés dessinant un parement, et chou de ruban à l'extrémité de la pointe.

4. Même modèle que le précédent (vu de derrière). — Le milieu du dos

2. Même costume que le n° 1 (vu de face).

est garni d'une échelle de *feuillets* en faille, encadrés de montants en biais

4. Même modèle que le n° 3 (vu de derrière).

lisérés, lesquels garnissent le bas en carré et rejoignent les biais des devants. Choux de ruban aux deux côtés inférieurs de l'échelle.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Imp. Lemercier & Cie Paris

L. N° 32.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1225 c

A. Leroy, imp. r. des Marais 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Modes de Mme. Hne. Du Riez, r. Halévy, 8 – Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33.

Eau Gauloise de Mme. V. Rolende, r. de Provence, 4 – Parfumerie Oriza de L. Legrand, r. St. Honoré, 207.

Entered at Stationer's hall.

LONDON, Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden W. C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 507. — DESCRIPTION, PAGE 218.

TOILETTE DE PROMENADE

Modèles de Mlle Adolphine Kœnig, (rue Monsigny, 19).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ALL IS WELL, THAT ENDS WELL (*)

(NOUVELLE.)

C'était bien une entrevue de mariage, mais une entrevue sincère où chacun devait se montrer tel quel. La chose avait été convenue, et il appartenait d'agir ainsi aux deux familles qui avaient le désir de s'unir.

Plusieurs lettres, qui traitaient ce sujet, étaient parties d'un vieil hôtel de la rue Saint-Guillaume pour arriver à Bellerive (Ille-et-Vilaine). La mère de Martial annonçait au père d'Henriette l'arrivée de son fils à Bellerive ; elle lui permettait de le garder tout le temps nécessaire pour l'apprécier ; et si, comme elle l'espérait, Henriette de Bellerive trouvait Martial à son gré, les fiançailles pourraient se faire entre Quasimodo et l'Ascension, et le mariage entre la Fête-Dieu et l'Assomption. Les parents se connaissant de longue date, tout démêlé d'intérêt et de convenance se trouvait d'avance aplani.

Les lettres de la rue Saint-Guillaume étaient plus longues que celles de Bellerive. C'est que la mère, prudente, expliquait que Martial, ne l'ayant jamais quittée, serait peut-être un peu intimidé, sans elle, dans un milieu qu'il ne connaissait que par ouï-dire ; mais elle le recommandait à la bienveillance de son vieil ami.

« Je l'ai élevé de mon mieux, ajoutait-elle ; aussi vous comprendrez facilement qu'il ne soit ni hardi ni déluré. »

Suivaient mille détails du premier âge au baccalauréat.

Les lettres de M. de Bellerive étaient plus courtes :

« Envoyez-nous Martial ; ma fille est simple et franche. Au bout de quelques jours, je vous dirai sans ambages ce que nous pouvons espérer de l'entrevue de nos deux enfants. Ne vous inquiétez pas, nous mettrons le vôtre de suite à l'aise, car nous ne changerons rien à notre vie ordinaire. Il verra sa future comme elle est ; j'ajouterai qu'il serait difficile de ne point la trouver charmante. Toutefois, chère et respectable amie, et pour tout prévoir, si nos enfants s'en tiennent à l'amitié, il faudra ne point leur en vouloir et nous souvenir que nous devons à celle qui nous unit le commerce sans nuages qui a été un des bonheurs de notre vie. »

Martial reçut force instructions avant le départ. Il emporta beaucoup de vêtements coupés à la dernière mode, des romans anglais, des morceaux de musique étudiés et répétés : caprices, nocturnes, sonates à quatre mains, des mélodies pour ténorino, deux douzaines de paires de gants, des badines prétentieuses et une corbeille de bonbons dissimulés sous un champ de coquelicots et de bluets.

Il fut reçu très cordialement, mais trouva Bellerive assez inconfortable. Il n'y avait pas de calorifères ni même de poêles ; point de bourrelets, par respect pour de vieilles boiseries ; par conséquent, on y était en communication constante avec le temps du bon Dieu. Le soleil et la pluie jouent les premiers rôles dans la vie campagnarde; rentrer les chiens, sortir les chevaux, partir pour la chasse, s'équiper pour la pêche, telles étaient les questions agitées le plus souvent entre le père et la fille.

On assura à Martial qu'il était attendu ; rien n'aurait pu le lui faire deviner.

Mlle de Bellerive n'avait orné sa chevelure d'aucune Fontanges ; elle lui tendit la main et disparut.

Les habitudes du château étaient si simples et si larges, qu'on n'y changeait rien lorsqu'un visiteur y arrivait. Martial fut conduit à son appartement par le vieil ami de sa mère, et s'occupa gravement à choisir le costume qui le faisait le mieux valoir. Quand il crut l'avoir heureusement combiné, il descendit dans le salon. Henriette y était ; ils échangèrent quelques mots sans qu'elle se dérangeât le moins du monde. Elle était étendue dans un fauteuil, les pieds posés sur un gros chien de chasse qui semblait habitué à cette privauté. Henriette était chaussée de souliers à fortes semelles sur lesquels était une guêtre brune qui montait à mi-jambe. Elle était vêtue d'un lainage grossier filé et tissé à Bellerive de la toison des brebis. Ses belles mains patriciennes sortaient d'un large poignet de toile bise.

— Vous voilà beau comme un soleil, dit-elle en admirant naïvement l'ajustement de Martial.

Elle le regarda curieusement comme un enfant regarde une poupée, puis se leva pour aller s'habiller a son tour, en dissimulant avec peine l'envie de rire que lui donnait un costume aussi apprêté.

Elle redescendit dès le premier tintement de la cloche du dîner. On comprenait facilement qu'un changement de toilette ne lui prît pas beaucoup de temps : un coup de lissoir sur des bandeaux tirés qui, par conséquent, ne pouvaient guère s'émanciper, une robe de soie noire si unie qu'elle avait l'air d'en attendre une autre, des souliers de prunelle sur un bas blanc bien tiré, et Mlle de Bellerive était prête à dîner de fort bon appétit.

La toilette de son père était réglée d'après le même principe. Le dîner fut excellent. Dussent les amphitryons parisiens nous maudire, il faut constater la supériorité des dîners de campagne. Le poisson pêché au moment d'être plongé dans la poêle, les herbes fraîchement cueillies, les volailles savamment engraissées, la crème épaisse, le beurre pâle qui vient d'être battu, les vins endormis des demi-siècles dans des caves profondes, composent des repas que nulle science culinaire ne saurait égaler.

On causa un peu de Paris sur lequel les Bellerive n'étaient pas aussi ignorants qu'on pourrait croire. M. de Bellerive y allait tous les trois ans pour présider une société savante dont le département s'honorait d'avoir eu l'initiative.

Neuf heures arrivèrent vite. Martial fut alors convié à faire un peu de musique ; il effleura les touches du piano d'une rêverie, chanta de sa voix frêle la romance apprise et demanda à Henriette de se faire entendre. Sans se faire prier aucunement, elle exécuta une marche guerrière et chanta d'une voix pleine et grave un thème de Mozart et des chansons de pays dont la monotone tonalité plonge dans une sorte de mélancolique engourdissement; chants qui pleurent plus qu'ils ne rient, et que les rigueurs de la nature, tantôt embrasée des feux du soleil et tantôt frissonnante sous les pleurs de la pluie, inspirent à ceux qui vivent avec elle.

M. de Bellerive demanda à sa fille quelques *brunettes* du XVe siècle, des cantiques, une phrase de Rameau...

— Je l'habitue à chanter ce à quoi je pense.

Martial, accoutumé aux anodines compositions qui défrayent les concerts d'amateurs, fut quelque peu dépaysé de ce que Henriette lui fit connaître de ses goûts musicaux autant que d'elle-même ce jour-là.

On se sépara de bonne heure comme on en avait l'habitude. En lui disant bonsoir, M. de Bellerive voulut connaître la première impression de sa fille sur le futur qu'il lui destinait.

— Mon cher père, dit gaiement la chasseresse, je le trouve très-gentil. Donnez-le-moi pour camarade, pour ami, je le veux bien ; mais, pour mari, n'y songez pas. Que ferions-nous dans notre repaire de Bellerive de ce petit mari là?

Et elle se mit à rire de tout son cœur.

— En quoi y serait-il déplacé, je vous prie ? reprit M. de Bellerive assez choqué.

— Mon cher père, je n'en sais rien, moi; mais vraiment vous n'y pensez pas... C'est un bon enfant, je crois, et pas laid, si vous voulez; mais un mari pour votre sauvage ? Non, vraiment... Voyons, vous avez l'air fâché, embrassez-moi... Je ne lui ferai pas de mal à votre petit protégé ; je le dorloterai comme il a l'habitude de l'être ; mais l'épouser, oh non !

(*) Tout est bien, qui finit bien.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Et comme, en définitive, le père et la fille avaient plus d'un rapport dans les manières de voir, M. de Bellerive se mit à rire aussi.

De son côté, tout en vaquant à sa toilette de nuit, qui n'était pas sans quelque apprêt, Martial pensait que sa mère s'était méprise sur les façons de Mlle de Bellerive. Mais, quoiqu'elle fût toute différente de la future qu'ils avaient l'un et l'autre créée à loisir, il désirait ardemment lui plaire et se promit de demander, dans sa lettre du lendemain, à la meilleure des mères, quelques nouvelles indications, car il comprenait que la coupe recherchée de ses habits, les méthodes vaporeuses et quelques fadaises n'auraient aucune prise sur celle qu'il voulait conquérir.

On déjeunait de bonne heure à Bellerive.

— Nous allons monter à cheval, n'est-ce pas, mon père?

Martial, qui était un fort médiocre cavalier, ne dit rien; mais M. de Bellerive, désirant que Martial connût immédiatement l'importance de sa terre, conseilla plutôt une promenade en voiture.

— Vous pourrez monter à cheval avant le dîner, mais je tiens à présenter nos petits domaines pendant le gai soleil de midi.

M. de Bellerive pensait d'ailleurs qu'une longue course en voiture faciliterait la confiante causerie qu'il désirait; car le jugement de la veille ne lui semblait point être sans appel.

— Eh bien! promenons-nous en voiture, dit Henriette; on attellera les nouveaux; justement, c'est leur jour de leçon.

M. de Bellerive n'osa pas trop contrecarrer les projets de sa fille.

— Soit, dit-il; on les mettra à la victoria, et Jean occupera le siége de derrière, pour le cas où tu aurais besoin de lui.

— Ce qui arrivera, n'en doutez pas.

Martial se hasarda à demander si les chevaux étaient sages.

— Oh! ils ne le sont pas du tout: c'est pour cela qu'ils m'amusent; mais vous savez conduire, n'est-ce pas? et à nous trois, ce sera bien le diable si nous ne pouvons en venir à bout. Ils ne sont pas vicieux, seulement ils sont gais! Oh! mais gais. .

La perspective de cette promenade ne réjouissait nullement Martial; une causerie au coin du feu lui eût semblé bien préférable. Mais il n'y avait pas moyen de l'avouer.

Après le déjeuner, on resta dans le salon quelques moments: M. de Bellerive fumant sa pipe, Martial mâchonnant un londrès, et Henriette faisant des cigarettes qu'elle fumait à moitié. Le père et la fille causaient alors volontiers de ce qu'ils lisaient; ainsi firent-ils; le jeune Martial se tut, c'est ce qu'il avait de mieux à faire. Il s'agissait d'un livre sur la politique de Richelieu. Tous ceux de la vieille France ne s'occupent guère que d'elle; jeunes et vieux s'absorbent à l'étudier en attendant mieux.

L'heure de l'inévitable promenade sonna, et Martial, aux côtés d'Henriette, parcourut Bellerive et les lieux circonvoisins, un peu distrait, il faut l'avouer, des surprises des points de vue, par les gaietés intempestives des jeunes chevaux qui les traînaient; d'autant plus que Mlle de Bellerive, sous prétexte de ne leur tolérer aucune faute, les fouettait, les morigénait en les obligeant à passer plusieurs fois devant tel ou tel objet qui les avait inquiétés. Quand leur résistance était au-dessus de ses forces, le cocher mettait pied à terre, et après des pourparlers, des expériences infructueuses, les chevaux obéissaient enfin; alors Mlle de Bellerive chantait victoire, disait à ses bêtes les plus charmantes douceurs, mais ne s'occupait pas plus de son compagnon de route que s'il n'existait pas. Pendant ce temps-là, Martial, gelé et peu rassuré, souhaitait fort le retour au logis.

Ce fut seulement en arrivant au château, et dans l'heureuse disposition d'esprit d'un général qui a gagné une bataille, qu'elle daigna regarder la face violacée de Martial.

— Vous n'avez pas l'habitude du grand air, je vois cela. Vous vivez donc dans une boîte? Cet air vif ne me cause aucune incommodité!

Martial ne savait que dire.

— Venez dans la salle à manger; je vais vous faire boire quelque chose; surtout ne vous approchez pas du feu; dans l'état où vous êtes, il vous donnerait une engelure sur le nez.

En la voyant s'occuper de lui, Martial oublia son onglée. Elle monta chez elle chercher un pot de pommade de concombre, faite au château, et sans façon commença à l'en barbouiller, comme elle aurait arrangé un enfant souffrant de feux de dents.

— C'est que cela doit vous cuire véritablement. Mon père, plaignez M. de Chasteny. Regardez: doit-il être assez mal à l'aise?

Et elle continuait à étendre la pommade du bout du doigt, narrant que les *petites bêtes* avaient été sages comme des images.

Pour rien au monde Martial n'aurait donné le coup de bise qui l'avait si mal essoré; les soins de cette belle campagnarde le touchaient fort. Elle savait être douce dès qu'on souffrait. Quand il fut réconforté par du vin chaud, elle l'envoya se débarbouiller à l'eau tiède.

Martial, un peu remis de la course vive à laquelle il avait été condamné, complimenta fort M. de Bellerive sur le bon état de ses domaines et l'étendue de ses bois.

— Quel dommage que la chasse soit fermée! Vous vous seriez amusé; figurez-vous que mon père marche sept heures de suite avec moi sans se fatiguer!

Martial ne regretta point d'être privé d'une marche aussi en dehors de ses habitudes et écouta avec attention le récit d'exploits qui lui semblaient fabuleux. Il résultait clairement de tout ce qu'il entendit qu'un homme qui ne serait ni adroit chasseur ni bon cavalier ne pourrait plaire à Mlle Henriette de Bellerive. Alors Martial se demanda pourquoi il avait appris la valse, le tric-trac et tant de sonates?

Tout contentement de lui-même disparut; il avait suffi pour cela de la simplicité de Mlle de Bellerive.

A quoi bon tout ce qu'il avait fait jusque-là? Qu'étaient auprès de cette charmante Henriette les filles réservées et sournoises qui l'étudiaient sans le regarder pendant les ennuyeuses soirées de Mme de Chasteny?

Une voix chaudement timbrée, une gaieté égale, une sincère compassion pour un malaise, et voici M. Martial de Chasteny amoureux. Il est vrai de dire que la voix sortait d'un corps plein de souplesse; le rire montrait des dents adorables, et les soins avaient été donnés par des mains comme il n'en avait jamais vu.

Cette vie de Bellerive, cette vie qu'il ne connaissait pas deux jours auparavant lui semblait désormais être la seule enviable. Toutes les politesses de la vie mondaine lui apparurent soudain; et il se mit à penser que l'homme que Mlle de Bellerive associerait à la sienne deviendrait infailliblement un héros.

Il ne songea donc point à refuser une promenade à cheval; quelques leçons de manége ne l'y avaient guère préparé; mais comment avouer qu'il avait peur? d'ailleurs la vérité est qu'il ne craignait rien autre chose en ce monde que de déplaire à Mlle de Bellerive.

— Êtes-vous bon cavalier, Martial? demanda M. de Bellerive lorsque les chevaux piaffaient déjà devant le perron.

— Ordinaire, monsieur, ordinaire.

Il mentait héroïquement.

M. de Bellerive recommanda à sa fille la plus grande prudence.

— Ne craignez rien, mon père; mais il ne faut pas que M. de Chasteny se croie obligé de m'accompagner; je pense qu'il le peut sans danger, toutefois si...

— Ah! mademoiselle, que dites-vous là?

Et Martial, après avoir serré affectueusement la main de M. de Bellerive et aidé Henriette à se mettre en selle, s'élança sur le cheval qui lui était destiné. Le vieux cocher suivit à distance respectueuse et la promenade commença.

Tout alla bien d'abord; peu après Mlle de Bellerive trouva bon d'allonger le trot de son cheval qui était très rapide; celui de Mar-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tial le suivit, et le pauvre garçon supporta assez bien cette vive allure.

Évidemment le ciel le protégeait, car jamais de sa vie il n'en avait fait autant. Henriette, tout au plaisir de humer l'air, ne le regardait point. Il pouvait donc l'admirer autant que le soin de ne pas tomber le lui permettait, et il rêvait d'amour sans fin, de hardies chevauchées, de chasses bruyantes, lorsqu'au détour d'une allée que des tas de pierres, placés symétriquement pour fournir aux réparations du chemin, diminuaient encore, son cheval tourna court: et comme Martial surpris à l'improviste raidit son corps en arrière pour résister au mouvement au lieu de le suivre, il en résulta une brusque séparation entre le cheval et le cavalier qui tomba étendu sur le dos et perdit connaissance.

Mlle de Bellerive arrêta sa monture, descendit, souleva la tête de Martial et, voyant qu'il était évanoui, appela le domestique qui suivait, lui mit les deux chevaux en main et lui donna l'ordre de ramener une voiture du château.

Elle mit la tête de Martial sur ses genoux, couvrit ses pieds de la jupe de son habit de cheval, réchauffa ses mains dans les siennes, et lorsque la voiture demandée arriva, elle l'y porta presque et le contint dans ses bras pour éviter qu'il ne souffrît des cahots du chemin. En attendant l'arrivée du médecin, elle s'installa à son chevet et appliqua les remèdes prescrits en pareil cas.

Lorsque M. de Bellerive rentra d'une tournée dans ses fermes les plus proches (il ne se passait point de jour qu'il n'en visitât quelqu'une), le médecin le rassura; le malade semblait avoir échappé à un grand danger; le pouls revenait, la respiration reprenait son égalité.

Martial était engourdi, mais ne souffrait pas beaucoup. Il entendait mal, voyait à peine, et sentait pourtant qu'il n'était pas gravement atteint. Comme un calme absolu avait été prescrit, une seule personne était dans sa chambre. Cette personne allait, venait de son lit à la cheminée, renouvelant les compresses de son front, dosant les potions, attisant le feu.

Et comme Mme de Chasteny avait toujours dit à son fils qu'aucune femme au monde n'aurait pour lui les soins dont elle l'entourait, Martial, auquel un long évanouissement avait ôté la notion du temps, pensa que sa mère, appelée en toute hâte, était sa garde-malade.

Ce ne fut qu'au matin suivant qu'il s'aperçut de sa méprise en distinguant parfaitement les traits de la chasseresse. Il n'en dit mot et ne souhaita pas guérir vite.

Où prenait-elle cette douceur de mouvements? Comment pouvait-elle rester enfermée dans une chambre?

Quand Mlle de Bellerive s'aperçut qu'il la suivait des yeux, elle voulut savoir comment il se trouvait. Alors elle lui prit la main et lui demanda de ses nouvelles.

Martial sentit le froid de la vie réelle l'envelopper, et, pris d'une terreur qui lui donna du courage, répondit qu'il allait bien, mais qu'il l'adorait...

Mlle de Bellerive eut l'air de n'entendre que la première phrase.

— Racontez-moi maintenant comment la chose s'est passée; car, enfin, il faut que quelque incident extraordinaire, une distraction, un étourdissement, un malaise... Que sais-je?...

— Je vous aime et voilà tout.

— L'allure était des plus raisonnables. Joyeux-Vicomte n'est nullement vicieux, et vous ne me ferez pas croire qu'une petite gaieté peut jeter par terre un homme qui a l'habitude...

— Je vous aime, Henriette. Je ne sais pas monter à cheval; mais j'ai craint de vous paraître ridicule en l'avouant. Voilà la vérité...

— Vous saviez que vous vous exposiez à quelque chute effroyable?

— Je voudrais me faire tuer pour vous prouver que je ne suis pas poltron, et pourtant, je ne veux pas mourir si vous m'aimez.

L'amour a de ces raisonnements-là.

Mais les déraisonneurs se comprennent mieux que les logiques qui n'ont jamais pu s'entendre sur quoi que ce soit depuis le commencement du monde.

— Hélas! je sens maintenant comment il faut être pour vous plaire. Je suis comme une fille et vous devez en rire... Mais est-ce ma faute? Je suis comme on m'a dit d'être et comme j'ai vu ma mère, que j'adore... Je vous aime, Henriette. Pourquoi ne dites-vous rien? C'est de votre silence que je vais mourir! Voyons, qu'ai-je fait de mal? J'ai cru qu'à force de vous aimer, je ne tomberais pas de cheval...

Mlle de Bellerive ne disait mot. L'inflexible logique de ces discours insensés l'avait-elle gagnée? Martial l'ignora absolument, car, à bout de force, il s'endormit.

Henriette s'assit au coin du feu, les pieds allongés sur son chien. En vain son père vint-il plusieurs fois la chercher; elle était rivée à cette chambre et n'en pouvait sortir. Ce malade, qui bien évidemment s'était fait casser la tête pour elle, ne lui semblait plus le garçon faible et moquable arrivé de la veille, endimanché dans des habits apprêtés; elle se sentit prise pour lui de cette tendresse unique dans la vie, qui, à la fois maternelle et filiale, sait protéger et respecter l'être qui en est l'objet.

M. de Bellerive l'ayant exigé absolument, elle descendit un moment dans la salle à manger pour prendre un potage. Ils causèrent de suite de la rédaction de la lettre qui devait annoncer à Mme de Chasteny l'accident de son fils et la mander à Bellerive.

M. de Bellerive était fort effrayé de la secousse douloureuse qu'allait éprouver sa vieille amie. Que dire pour ne point la bouleverser et la décider à venir de suite, car ces chutes amènent quelquefois des désordres qui ne se produisent qu'au bout de plusieurs jours?

— Ces deux êtres vivent comme nous l'un pour l'autre; tu juges, mon enfant, combien j'appréhende.

— Il faut pourtant prendre une décision avant le passage du piéton... j'en ferai une maladie.

— Qui aurait pu prévoir semblable contre-temps! Te figures-tu le saisissement de cette pauvre femme? Et encore une lettre vaut mieux qu'un télégramme; un télégramme la tuerait! La vois-tu, rêvant noces et avenir sans nuages entre sa chiffonnière et son journal, et recevant cette mauvaise nouvelle? J'ai bien pensé à aller la chercher à Paris, mais en me voyant, elle devinera qu'il s'est passé quelque chose de grave; et puis je suis moi-même fort affligé, car son fils me plaît..... Enfin, fillette, quoiqu'il soit tout à fait différent de ce que nous rêvions, ce garçon n'est point à dédaigner.

— Non certes, mon père.

— Je ne crois pas m'être trouvé de ma vie dans semblable embarras! Je ne me consolerais jamais, sans le vouloir, il est vrai, d'avoir été la cause d'une poignante douleur pour un cœur... Allons, donne-moi ce qu'il faut pour écrire; tu ne me dis rien, toi qui es ordinairement de si bon conseil?

— Je réfléchis, mon cher père.

— Lui cacher l'état de son fils serait prendre une responsabilité que je n'accepte pas... C'est à perdre la tête...

Les domestiques s'étaient retirés discrètement; le père et la fille étaient assis en face l'un de l'autre: Mlle de Bellerive, le menton dans la main, les yeux baissés sur un bouillon figé; M. de Bellerive tournant machinalement, dans les goulots de leurs flacons, les bouchons dorés de ses vins de dessert préférés.

— Voyons, dicte-moi la lettre, car je me sens incapable de l'écrire seul; tu ne dis rien? Il semble que tu aies juré de me mettre au désespoir.

Alors Henriette quitta sa place et dit:

— Mon père, puisque Martial venait pour m'épouser, je crois (si tel est votre avis) qu'il faut écrire à sa mère que nous l'attendons..... pour rédiger le contrat?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Ah ! voilà qui s appelle parler ; tu y as mis le temps, mais... d'abord, tu ne trouveras point meilleur gentilhomme. Ah! finaude, quel changement depuis hier ! Mais je t'approuve. Nous en ferons ce que nous voudrons, de ce mari-là. Quelques hivers de chasse, et tu m'en diras des nouvelles. Vois-tu, les femmes ne s'entendent pas à élever les garçons ; son excellente mère en a fait une panade, mais l'air de Bellerive, nos vieux bouquins commentés au coin du feu, et... Et puis d'abord, nous ne pouvons sortir autrement de la situation présente. Vive Dieu ! tout est bien qui finit bien.

Il avait été convenu que l'on attendrait l'arrivée de Mme de Chasteny pour annoncer à Martial qu'il était agréé ; mais le père d'Henriette qui, ainsi qu'il le dit, aime les choses faites, ne put garder le silence.

La vie amoureuse de ces deux enfants a commencé dans une chambre de convalescent. En femme prudente, Henriette s'accoutume à rester davantage au logis, quoique Martial fasse le projet de mener une vie des plus actives dès qu'il sera tout à fait remis, Aussi, en causant de l'avenir heureux qui semble leur être réservé. Mme de Chasteny et M. de Bellerive constatent que le caractère de leurs enfants est singulièrement modifié.

Ange Bénigne.

LE ROMAN IMPOSSIBLE

(scène de la vie littéraire.)

Ils s'étaient rencontrés, l'autre soir, sur le boulevard où l'on fume.

Après ces poignées de main que tout le monde prodigue aujourd'hui à tout le monde, l'un des deux s'arrêta brusquement et d'un air grave :

— Cher ami, dit-il, un mot.

— Deux, si vous voulez.

— Vous savez que je fonde un journal.

— Les affiches me l'ont appris.

— Fondant un journal, j'ai naturellement besoin d'un feuilleton.

— Ayant besoin d'un feuilleton, je me suis dit : « Ce qu'il y a encore de mieux sous ce rapport-là, c'est un roman. »

— Il en faut un, en effet.

— Il est vrai.

— Eh bien, puisqu'il me faut un roman, c'est un heureux hasard pour moi que de vous rencontrer.

— Pourquoi ça ?

— Eh ! pardieu, parce que je vais vous prier de m'en faire un. Ça vous va-t-il ?

— Ça dépend.

— Comment ! ça dépend ! Est-ce que vous répugneriez à travailler pour mon journal ?

— Du tout.

— Que voulez-vous donc dire, alors, avec votre : ça dépend ?

— Une chose très simple.

— Bon ! Mais quelle chose encore, je vous prie ?

— C'est que je ne sais vraiment pas si nous tomberions d'accord sur cette affaire délicate qui s'appelle un roman à faire.

— Cher ami, vous voulez rire !

— Moi ? En aucune façon, je vous jure. Je parle très-sérieusement. Je crains que nous ne puissions pas tomber d'accord sur ce que vous désireriez de moi, au cas où j'accepterais d'écrire pour vous.

Ici le directeur du nouveau journal fit deux pas en arrière et se mit à rire aux éclats.

— Je conçois, reprit-il, que deux galants hommes, d'ailleurs faits pour s'entourer d'une estime réciproque, soient en dissentiment sur plusieurs éléments de la vie usuelle. L'un peut aimer les chapeaux melons, l'autre les chapeaux hauts de forme. J'ai un cousin, fou de la musique de Mozart, qui devient de la couleur d'un homard cuit, quand on lui parle de la musique de Jacques Offenbach. On peut différer sur la saveur d'un mets, sur une cocarde politique, sur ce que valent les cheveux d'une brune ou les cheveux d'une blonde ; on peut varier en philosophie, puisqu'il y a des idéalistes, des sensualistes, des éclectiques et des positivistes. En matière de roman à l'usage des journaux, c'est une autre paire de manches ; on est forcément d'accord.

— Voilà ce que je ne concède pas, reprit l'autre en secouant les cendres de son cigare.

— Eh ! quoi, vous ne m'accordez pas qu'il n'y a qu'un type pour le long feuilleton! Un récit brusque, pas de style, presque pas de paysage, dix ou douze noms propres, toujours les mêmes, de l'action, des faits, du mouvement, beaucoup de dialogue avec profusion de tirets. Qui est-ce qui ne sait pas faire ça ?

— Le premier venu, j'en conviens, s'entend à le faire ; c'est précisément pour cette raison que je ne voudrais pas m'en mêler.

— Ah ! mon ami, prenez garde, votre modestie ressemble au manteau troué du Cynique, lequel cachait beaucoup d'orgueil.

— Non, ma réserve est de la délicatesse et rien de plus.

— Tranchons là-dessus et écoutez-moi à nouveau, je vous prie.

— Parlez donc.

— Mon ami, faites-moi un roman pour mon journal.

— Encore un coup, je ne demande pas mieux ; mais quel roman ?

— Je viens de vous le dire : le roman de tout le monde.

— Monsieur le directeur, je vous y prends ; cette fois-ci, ce serait vous qui refuseriez.

— Ah ! par exemple ! Puisque je vous demande un roman comme en fait tout le monde, c'est que je désire que vous me fassiez un roman de cette façon-là.

— Soit donc, vous serez satisfait.

— Vous allez vous y mettre ?

— Tout de suite.

— Dès demain ?

— Non, dès ce soir même.

— Fort bien.

— Vous savez, d'ailleurs, que je ne boude pas au travail.

— C'est juste. Paris entier connaît votre poigne.

— Paris en aura une preuve de plus.

— De mieux en mieux. Quand pensez-vous avoir fini ?

— Dans une quinzaine.

— Prenez vingt jours, si ça vous arrange mieux.

— Va pour vingt jours.

Et après une légère pause :

— Vous n'excèderez pas la coupe ?

— Non, sans doute, puisque c'est deux volumes, c'est-à-dire la coupe de tout le monde.

— Ne vous étendez pas au delà, même de cinq feuilletons, au moins.

— Soyez tranquille. J'aurai sans cesse à côté de moi, sur ma table de travail, un mètre pour mesurer la *copie*.

— Vous avez l'air de plaisanter, mais c'est une bonne précaution à prendre.

— Je vous jure que je la prendrai.

Un petit temps de silence.

Tout à coup le directeur reprend la parole.

— Avant de nous souhaiter le bonsoir, j'ai pourtant une recommandation à vous faire.

— Faites.

— J'ai dit un roman comme tout le monde, mais il va sans dire que c'est comme tout le monde qui fait bien.

— Ah ! c'est mille fois sous-entendu, cela.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— A propos, permettez-moi, cher ami, un petit mouvement de curiosité.

— Rien de plus naturel. Soyez donc curieux tout à votre aise.

— Où placez-vous votre scène ?

— Je ne sais pas encore : probablement en Bretagne.

— Non, pas là, si ça vous est égal, cher ami.

— Pourquoi ça ?

— Depuis trente ans la Bretagne appartient en toute propriété à Paul Féval.

— C'est vrai. Eh bien, je transporterai mon théâtre dans le Berri.

— Pas là non plus. Le Berri, bigre ! c'est à Georges Sand.

— C'est vrai. En ce cas, j'irai en Normandie.

— Point de Normandie, puisque cette terre des pommes a pour maître Octave Feuillet.

— C'est toujours vrai. Allons, je choisirai la Lorraine.

— Y songez-vous ? Est-ce que ce n'est pas l'apanage des Erckman-Chatrian ?

— Pour le moins, Paris me reste.

— Cher ami, Paris est usé jusqu'à la corde. Que diable voulez-vous dire de potable sur Paris après Balzac, Eugène Sue, Frédéric Soulié, Alexandre Dumas père, Alexandre Dumas fils et trois cents Tartempions ?

— Voulez-vous donc que j'aille dans l'Inde ou en Chine ?

— Non, je ne le veux pas ; vous y rencontreriez à chaque pas l'ombre de Méry.

— L'Egypte redevient de mode. Je tape sur l'Egypte.

— Eh ! vous n'ignorez pas que, comme roman, en fait d'Egypte, il n'y a que Théophile Gauthier.

— Comme dernière ressource, j'ai le Canada.

— Nenni, c'est déjà pris depuis longtemps par Gustave Aymard, le vaillant trappeur.

— Monsieur le directeur, en voilà assez. Je vais me coucher, et vous et votre journal, allez au diable !...

Philibert AUDEBRAND.

REVUE DES MAGASINS

Faire un chapeau à la mode, selon le goût du jour, est chose facile et bientôt accomplie pour Mmes BRUNHES ET HUNT ; mais ce n'est pas là leur seule ambition. Ce que ces dames veulent avant tout, c'est coiffer *jeune*, en prenant souci surtout du genre de beauté et de l'air de la figure de leurs clientes. Le même cadre ne convient pas à tous les tableaux, pensent-elles. C'est là le secret de la vogue qui remplit sans cesse les salons de la rue Meyerbeer, 4.

Donnons vite quelques modèles avant qu'ils aient été enlevés :

Chapeau de paille noire, genre chinois, couvrant absolument le chignon. Fleurs de fraisiers placées par groupes en haut et en bas avec un nœud de ruban noir et ruban crème fort coquettement disposé. Diadème des mêmes fleurs sous la passe qu'elles envahissent.

Chapeau *Bébé*. Passe en paille de riz très renversée ; fond mou en damas Renaissance blanc ; guirlande et traîne d'œillets blancs sur le tour de la calotte. Diadème semblable dessous.

Chapeau *Madame l'Archiduc*. Forme exceptionnelle et que nous renonçons à décrire : merveille d'originalité et de grâces coquettes, séduisante au possible.

Chapeau *Jardinière*. Large forme en paille d'Italie à passe baissée, relevée, cabossée, d'un aspect particulièrement enfantin. Garniture de velours noir et de fleurs variées à profusion.

Mmes Brunhes et Hunt possèdent une foule d'autres modèles en tulle et dentelle noirs, avec broderies de perles ou de paillettes ; chapeau en toute étoffe pour accompagner les toilettes. — On se conforme scrupuleusement aux échantillons. — Ces chapeaux s'établissent généralement ainsi : passe en paille, fond mou et garniture de coques en étoffe.

On peut, à distance, faire faire un chapeau à ces dames : il suffit de leur en adresser la demande en indiquant la grosseur de tête et le genre qu'on préfère.

— Quand on a pris une bonne habitude, il faut se garder de la perdre ; le changement, dans certains cas est préjudiciable. Tel est notre avis pour la parfumerie : Les bonnes maisons ne manquent pas à Paris ; prenez-en une et soyez-lui fidèle : vous vous en trouverez mieux.

Ce conseil ne s'adresse pas aux clients de la maison PINAUD-MEYER ; ceux-là sont d'une fidélité à toute épreuve, qui fait le plus grand honneur aux excellents produits de cette maison de premier ordre.

Où trouver ailleurs le *Lait d'Hébé*, cette précieuse lotion dont nous ne saurions trop recommander l'usage, qui embellit le teint en le poétisant, ou la *Crème au lait d'Hébé*, qui efface les moindres altérations du visage ? Ces deux préparations exquises sont, en effet, la propriété exclusive de la maison Pinaud-Meyer (boulevard des Italiens, 30).

On peut sûrement puiser à pleines mains dans la *Corbeille fleurie* pour y prendre les éléments nécessaires à l'entretien de la beauté du corps ; il suffit qu'un produit soit revêtu de cette marque célèbre pour que la confiance doive s'établir immédiatement. La *Corbeille fleurie* ne peut manquer à ce qu'elle se doit à elle-même.

Les parfums à la mode sont au *bouquet de violettes*, et au *bouquet d'Ixora*. La maison Pinaud-Meyer a obtenu avec ces deux arômes deux séries complètes de produits variés. La faveur la plus grande a accueilli ce nouveau fruit d'un travail incessant. Les eaux de toilettes, savons, cold-creams, poudres, pommades, parfums concentrés pour le mouchoir, — toutes les délicatesses raffinées d'un cabinet de toilette élégant en un mot, — tout cela aujourd'hui est au bouquet de violettes ou au bouquet d'Ixora, avec le cachet aristocratique de la *Corbeille fleurie*.

— Au moment d'un mariage, quel tracas, quel souci pour une mère de famille ! On n'en finit pas avec les acquisitions du trousseau et celles qui concernent l'installation du jeune ménage. Combien de personnes aimeraient mieux dépenser une somme plus ronde, à la condition d'éviter d'une façon satisfaisante un pareil embarras !

Eh bien ! rien n'est plus simple ; il n'est point de vœu plus facile à réaliser : il suffit, en effet, de s'adresser à la maison de commission LASSALLE et CIE (25, rue Louis-le-Grand) qui se charge de tous les achats imaginables. Ses nombreuses relations commerciales, l'habitude qu'elle a de toutes les transactions, son goût et sa parfaite honorabilité présentent toutes les garanties nécessaires.

La maison Lassalle se charge de toutes les acquisitions à faire : objets de toilette, bijoux, horlogerie, ameublement, musique, etc., etc. Nous pouvons ajouter que les achats, quels qu'ils soient, reviennent à meilleur compte faits par son entremise, et que les modèles sont tous empreints de ce caractère de bonne compagnie si recherché des gens comme il faut.

Pour nous résumer, la maison Lassalle vous débarrasse de l'initiative à prendre, de l'embarras des objets à choisir et de l'ennui de toute préoccupation. N'est-ce pas précieux, surtout si l'on songe qu'on ne paye pas plus cher ? Au surplus, en parcourant le prospectus de la maison (que tout le monde peut demander rue Louis-le-Grand, 25), on se rendra un compte exact de ce que nous venons de dire.

SPÉCIALITÉS

L'*Eau Gauloise* est à la fois un cosmétique fortifiant et une teinture hors ligne.

Prise en lotions, c'est un sûr préservatif contre la plupart des affections ordinaires du cuir chevelu ; elle enlève les pellicules, guérit les démangeaisons et les névralgies de la tête. Elle arrête également la chûte des cheveux, dont elle facilite la pousse et la croissance, en restituant à leurs racines la force et l'aliment qui leur sont nécessaires.

L'*Eau Gauloise* est merveilleuse comme teinture parfaite ; son emploi est sans inconvénient et son odeur agréable ; les cheveux, sous son action fortifiante, reprennent peu à peu leur couleur primitive. Rien n'est plus simple que la manière de s'en servir. On peigne et brosse les cheveux avec soin, puis on imbibe légèrement de ce précieux liquide une petite brosse que l'on passe dans les cheveux en insistant près des racines et des parties les plus décolorées. On démêle de nouveau les cheveux, afin qu'en les séparant ils s'imprègnent également ; on les laisse ensuite sécher quelques instants, et l'on se coiffe comme d'habitude. Au bout de quelques jours de ce régime, selon la nature des cheveux, la transformation s'opère et le miracle est accompli

L'entrepôt général de l'*Eau Gauloise*, à Paris, est toujours rue de Provence, 4, chez M. V. Rolende.

M. D'A.

ROUVENAT (✲) *& CH. LOURDEL, JOAILLIERS,*
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de Toiles et batistes pour costumes,** s'adresser à la Maison FÉNÉLON CALIXTE, de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

— A la bonne heure, voilà une toilette simple! disent les naïfs en voyant passer une de nos cocodettes en costume de promenade. Et tous de se féliciter de ce que les femmes deviennent enfin plus raisonnables ; on en tire les plus heureuses conséquences pour le bonheur des ménages... la prospérité des familles... le repos public !... Malheureusement il faut se défier de cette simplicité : elle cache souvent une superbe élégance.

La mode, en effet, patronne la laine de préférence à la soie, réservant cette dernière pour les garnitures ou le fond du jupon, lorsque celui-ci ne doit pas être vu. Cette « simplicité, » chez une couturière un peu en évidence, coûte la bagatelle de cinq cents francs! — Les vestons mantelets sont en modeste cachemire ou gros tulle (la faveur du moment) et garnis de galons de laine ; mais avec les rubans, les franges marabout, et leur coupe inédite, ils reviennent encore à deux cents francs.

D'ailleurs, si le costume est en laine, le jupon blanc et le pantalon sont plus luxueux que jamais avec leurs volants et entre-deux de dentelle. Et si l'on voulait pousser plus loin l'indiscrétion, on verrait que le corset de satin recouvre un plastron de chemise magnifique, en fine valenciennes. Enfin, le bas de soie à coins brodés a beau dissimuler ses allures coquettes dans un brodequin en chevreau, son luxe n'en existe pas moins!

Voulez-vous un mot qui résume la situation? La *Vie parisienne* nous le fournit : « Un tout petit poisson, toujours, mais quelle sauce! La sauce de Cléopâtre, en perles fondues! »

P. N° 258. — Coiffure d'Opéra.
Modèle de M. A. Guyon (rue Richer, 45).

L'ouverture du Salon de peinture a été, le 1er mai, aussi brillante que possible; le « tout Paris » était bien là. On n'a garde de manquer une pareille fête, à une époque comme la nôtre, où tout le monde se pique de connaissances artistiques. Un détail en passant : les hommes se sont beaucoup plaint de la traîne insensée des robes qui les faisaient trébucher et qui par là ont été maltraitées. Il y a cependant moyen d'éviter ces inconvénients : suffit d'une coulisse placée dans le haut du jupon, qu'on serre pour le remonter et dont on noue les cordons à la taille. Reste le jupon de dessous pour lequel on devrait employer le même système ou qu'on ferait bien de choisir ras-terre, lorsqu'on peut prévoir le cas dont il s'agit.

Le Palais de l'Industrie est devenu le centre élégant où, pendant la semaine, on aime à se retrouver. On y cause peinture, sans autre but que d'étaler une jolie toilette. L'Exposition des beaux-arts est en même temps une exhibition de modes. Profitons de notre visite pour signaler quelques-uns des costumes qui s'y sont fait remarquer.

Toilette de vigogne gris poussière. Jupon à demi-traîne et pli Bulgare en taffetas prune de Monsieur, entouré de deux volants en vigogne, terminés par des plissés coup de vent en taffetas. Ces volants s'arrêtent au quadruple pli. Tablier en vigogne, rayé au milieu devant d'un coulissé assez large, orné de nœuds papillon en taffetas prune ; deux côtés coulissés, avec tête coquillée, sont réunis et fixés assez bas sur le pli du jupon. Corsage *Jeanne d'Arc* en vigogne, garni devant de nœuds papillon, faisant suite à ceux du tablier. Le dos est rayé par une bande en taffetas prune, qui s'écarte avec la basque et se confond dans le pli Bulgare. La manche, en vigogne dessous et taffetas coulissé dessus, est terminée par un double cornet, avec nœud papillon. Chapeau *Ophélie* en paille anglaise : fond mou en taffetas prune ; guirlande et diadème de violettes blanches.

Costume en armure de laine couleur ardoise. Jupon ras-terre très plat, entouré de trois bandes en velours, de couleur plus foncée et superposées. Tunique plate et carrée du bas, devant et derrière, terminée par un velours. Corsage *Madame l'Archiduc*, très-ajusté, avec bord de velours ; poches carrées, garnies de même. Chapeau de crin noir, à passe renversée, ruisselant d'avoi-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nes dorées entre mêlées de coquelicots : véritable chef-d'œuvre du style printanier.

Avec les étoffes à jour, on compose de charmants costumes d'été : tunique blouse, blouse russe, tunique *Juive*, tunique et corsage *Jeanne d'Arc*, etc., que l'on pose sur robe de soie de couleur. Ces broderies à jour sont exécutées sur fonds gris, blancs, bleus, roses ; et par l'addition des nœuds papillon, en ruban un peu tranchant, on donne un ton plus chaud à l'ensemble de la toilette.

Nous avons vu, dans le même ordre d'idées, des combinaisons d'entre-deux en guipure gris uni, d'autres brodées en blanc ou en couleur. Ces entre-deux, cousus ensemble et quelquefois mélangés, nous semblent d'une heureuse application. Citons, entre autres, un tablier et un corsage sans manches composés d'entre-deux gris, brodés de blanc, entourés de dentelles assorties, avec nœuds cerise papillonnant partout. Voilà qui nous a paru charmant et du meilleur effet sur une robe à traîne en faille grise.

Personne n'a oublié les fortes chaleurs de l'an passé : elle ont aissé une trop vive impression ; aussi les femmes se préparent-elles à lutter contre les rigueurs de la canicule. Pour cette raison, les tissus légers seront plus que jamais en faveur. La grenadine noire aura un succès plus complet encore que d'ordinaire, car il y a, cette année, en ce genre, des dispositions charmantes, des semis de brochés qui font un merveilleux effet. Voici une toilette complète qui constitue vraiment une jolie création : — Jupon en taffetas tout plat et à traîne unie, entouré d'un haut volant de grenadine soie brochée ; ce volant, très foncé, forme sur son bord inférieur des groupes de coulissés. Tablier en grenadine, composé de trois groupes de trois plis remontants, le dernier pli de chaque groupe garni d'imitation de Chantilly, simulant ainsi trois écharpes drapées. Ce tablier se fixe derrière dans un pli Bulgare en grenadine, coulissé et monté par une tête ruchée s'adaptant au bas de la basque du corsage ; une dentelle coquillée encadre ce pli. Corsage *Jeanne d'Arc* en taffetas et grenadine ; le milieu du dos et le dessus des manches sont coulissés et garnis de dentelle sur les bords.

Un joli détail pour terminer. Il s'agit d'une ombrelle en soie noire doublée de blanc, et entourée d'une frange... de muguet et de myosotis !...

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 238.

Coiffure d'Opéra. — Les bandeaux, ondulés sur le front, sont relevés sous une réunion de coques de cheveux, qui forment la coiffure derrière avec boucles étagées et flottantes. Fleurs de pervenche, avec feuillage, entremêlées dans les cheveux et tombant derrière.

G. N° 523.

1. Plaque de ceinture, en argent oxydé à jour, à laquelle trois objets peuvent être suspendus.

2. Ombrelle-canne en soie marron, à bords dentelés, doublée de soie blanche. Cordelière avec gland marron autour de la poignée.

3. Ombrelle-canne en soie noire, entourée d'un entre-deux perlé de jais, avec double dentelé, surmontant un volant découpé à l'emporte-pièce. Doublure gris perle. Long nœud de ruban et agrafe en jais sur le dessus.

4. Éventail en ivoire et soie crème, avec sujet peint à la gouache.

5. Autre éventail en soie noire, avec sujet finement peint. Entre-deux de dentelle blanche sur le bord. Manche d'ébène découpé.

6. Ombrelle-canne en soié prune, couleur changeante, à bords festonnés garnis de franges assorties et d'une passementerie. Motifs perlés et glands sur chaque baleine. Franges et plaque de jais au sommet.

7 et 8. Ombrelles-cannes en soie écrue, à volant festonné ou bord de dentelle. Nœud de ruban assorti.

9 et 10. Modèles de manches de parapluie.

G. N° 526.

Toilettes de campagne. — 1. Costume en toile de Vichy gris uni et à rayures cerise sur fond gris. — Jupon avec rayures en biais, garni devant de trois volants plissés, et derrière d'un grand volant uni qui occupe le même espace. — Tablier en toile unie, entouré d'un biais rayé et d'un plissé, relevé derrière par une bande unie encadrée de plissés. — Corsage en toile rayée, à basques plates devant et plissées derrière, serré à la taille par une ceinture en pareil plus large devant que derrière. Parements en uni aux manches et plissés. — Lingerie en batiste : col et sous-manches plats. — Chapeau *Paillasson* garni de ruban cerise et de violettes blanches.

2. Costume en toile bleue foncée et toile écossaise bleue blanche. — Jupon ras-terre, en toile unie, avec deux volants froncés surmontés d'un plissé. — Tablier en écossais, entouré d'une bande en toile bleue unie avec poches posées en biais sur les côtés ; par derrière, ce tablier est coulissé et garni d'un coquillé en toile unie, sous lequel il est agrafé. — Corsage cuirasse en écossais, ouvert sur le côté avec col rabattu, poche à bouquet, parements aux manches et bord de la basque en toile bleue unie. Boutons de nacre. — Lingerie ouverte et ruchée. — Chapeau de paille : fond mou en gaze argentée blanche, avec bouts flottants et boutons d'or.

Description de la planche coloriée n° 1227.

Toilettes de courses. — 1. Jupon à traîne, en faille noire. Cinq volants alternés dans le bas : les uns plissés à plis fins, les autres à plis creux ; un grand volant plissé à tête sur la traîne. — Tablier en soie brochée (magnifique tissu imitant l'ancien), à longs pans noués derrière assez bas sur la traîne. Le haut du tablier, rabaissé sur lui-même derrière, forme un revers de chaque côté, ce qui découvre la partie supérieure du jupon. — Corsage cuirasse en soie noire devant, et soie grise brochée derrière ; il est ouvert en châle et encadré extérieurement d'un plissé en soie grise assortie à l'étoffe brochée. Riche guipure coquillée à l'intérieur et formant plastron pour le milieu du corsage, dont elle suit tous les bords inférieurs. Manches en soie grise brochée, terminées par un double plissé posé pied contre pied de manière à former deux cornets ; traverse en ruban gris nouée sur le dessus. — Sous-manches en guipure assortie. — Chapeau de paille de riz blanche, à passe relevée en diadème. Fleurs des champs et nœud papillon en ruban cerise dessous. Même ruban autour de la calotte dans le haut et fleurs des champs sur le sommet. Larges coques et traîne dans le bas derrière.

2. Toilette en faille lilas et cachemire lilas clair. — Jupon à traîne courte, en cachemire derrière, où il est entouré d'un volant de faille, monté à tête avec de gros plis doubles. Des losanges en cachemire, boutonnés les uns sur les autres, forment une guirlande sur ce volant. Le devant du jupon est en faille et garni dans le bas de plusieurs rangs de plissés en cachemire, puis recouvert dans le haut par un tablier supplémentaire. — Celui-ci est étroit et divisé en deux parties ; les bords du milieu, largement découpés en dents, sont réunis par trois boutons lilas. Un biais en faille lilas accompagne les bords du tablier ; celui-ci se perd dans le haut, de chaque côté, sous un plissé en cachemire qui orne les côtés du jupon. — Corsage en cachemire lilas avec plastron en faille foncée, ouvert en châle avec col rabattu en cachemire. Par derrière, le corsage est garni d'un haut volant de faille lilas, monté à plis creux, avec tête ; sur ce volant se rabat, de chaque côté, la basque en cachemire, coupée carrément sur les hanches. Le bas des manches est boutonné sur un cornet plissé en faille lilas. — Lingerie en dentelle blanche ruchée. — Chapeau de paille à passe doublée de velours noir, entouré d'une bande lilas. Garniture de touffes de violettes de Parme, les unes placées dessous, les autres au bas de la calotte derrière et sur le sommet, où elles sont accompagnées d'un oiseau posé en aigrette.

Description du patron découpé.

Annexe de l'édition n° 1.

Tunique pour costume de ville. — Cette tunique est taillée en droit fil devant et forme pointe aiguë, garnie de boucles en étoffe. Le derrière de la jupe est froncé à la taille et relevé au milieu. Les côtés forment coquillé par suite du relevé.

Notre patron se compose des deux pièces suivantes :

1° Devant de la tunique. — 2° Derrière de la jupe.

(Voir ce modèle sur notre gravure coloriée n° 1225 C annexée au 2e numéro de mai.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

« Encore un foyer éteint, encore une porte close! » me disais-je le mois dernier en apprenant la mort de Mme Ancelot; et j'espère qu'on ne m'en voudra pas de revenir un peu en arrière, dans ce temps d'actualité dévorante, pour consacrer à cette intéressante figure, aujourd'hui disparue, une dernière et sympathique mention.

Durant sa longue existence, qui se prolongea jusqu'à l'âge de quatre-vingt-quatre ans, la maison de Mme Ancelot fut toujours hospitalière à tous les gens d'esprit, de talent, ou se croyant tels, qui lui étaient présentés. Aussi son salon eut-il un moment de grande vogue sous le gouvernement de Juillet, alors qu'elle possédait son charmant petit hôtel de la rue Joubert. Elle faisait, en ce moment-là, concurrence à la grande prêtresse de l'Abbaye-au-Bois et l'on avait surnommé ce salon *la petite bourse des lettres*. Tous les gens de lettres y affluaient; mais quand des désastres de fortune forcèrent, après le 24 Février, les heureux possesseurs de l'hôtel, à le vendre, les pigeons s'envolèrent du colombier, et les fidèles seuls suivirent Mme Ancelot dans son appartement de la rue des Beaux-Arts; ce qui lui causa une déception cruelle, car elle se faisait encore de douces illusions sur les hommes. Elle avait été si courtisée, si fêtée, si gâtée, que cela lui était bien permis vraiment!

Personne ne sut réunir en soi plus de talents et plus de charmes que Virginie Chardon, qui devint Mme Ancelot en 1818 : elle peignait, elle chantait, elle dansait, — la danse était alors un art! — tandis que son mari n'était qu'un modeste employé au ministère de la marine; mais pendant la période de la lune de miel, l'heureux couple donna le jour à une tragédie de *Louis XI*, laquelle fut un des grands succès de ce temps et valut à M. Ancelot, qui avait tout naturellement accepté la paternité de la pièce, non-seulement les faveurs royales, mais encore des distinctions fort recherchées.

Je sais bien que les mauvaises langues d'alors, car il y avait des mauvaises langues comme il y en a aujourd'hui, prétendaient que le plus grand mérite de M. Ancelot était d'être le mari de sa femme; que sa tragédie avait été soutenue à la force du poignet par le maréchal duc de Raguse qui commandait la garde royale, lequel maréchal, la claque n'ayant pas été encore inventée, faisait envoyer, comme service, des pelotons de soldats à chaque représentation pour applaudir à tout rompre; et comme ces soldats, disséminés dans la salle, faisaient *par ordre* un bruit du diable, ils entraînaient forcément le succès... Enfin, il se disait une foule de choses qu'il est inutile de répéter et qui ne sont peut-être pas vraies du tout. Ce qui est parfaitement exact, en revanche, c'est que M. Ancelot devint bien en cour et, de plus, académicien.

Quant à Mme Ancelot, c'était une femme d'un grand esprit, et, sa plume en donna la preuve à tous, quand elle fit paraître sa comédie de *Marie* qui eut un succès de fureur : d'abord parce qu'elle fut jouée *con amore* par Mlle Mars, puis aussi parce qu'elle avait su trouver la corde sensible. C'était, en effet, la femme du monde qui savait le mieux ce qu'il fallait dire pour plaire et pour flatter, que Mme Ancelot, et elle avait traité le public comme elle traitait ses amis. Trop habile pour lui dire ce qu'elle savait, elle sut complétement réussir en peignant la vie, non telle qu'elle est, mais comme il serait heureux qu'elle fût; et comme cet honnête public de tous les temps ne veut pas se voir ressemblant, comme il est de tous les rois celui qui aime le plus qu'on le flatte, la comédie de Mme Ancelot, qui montrait les hommes fidèles malgré tout et les femmes dévouées au-delà du possible, eut un succès de rage. Aussi le salon de l'heureux auteur de *Marie* devint-il tout à fait à la mode, et ce fut un vrai bureau d'esprit où la dame de céans tenait le dé.

Un jour, ou plutôt un soir, je me rappelle qu'elle se prit à dire ceci :

« Louer le style d'un écrivain plus que ses pensées, c'est, ce me semble, faire l'éloge de la toilette d'une femme au détriment de sa beauté : car, comme le costume, le style doit n'être qu'une accessoire, et ne pas détourner l'attention de ce qu'il est appelé à orner. »

— C'est fort ingénieux et fort joli, ce que vous dites-là, madame! dit en souriant Alfred de Vigny, un intime de la maison; mais permettez-moi de vous faire observer que ce n'est pas tout à fait juste, car ce n'est pas détourner l'attention de la beauté que de la faire valoir.

Et, jouant avec une de ces épingles à la mode qui figuraient des mouches naturelles montées en or, il ajouta :

— Tenez, madame, voilà justement, à mon humble avis, ce que c'est que le style : seule, cette mouche n'est qu'un insecte; avec la monture, c'est un bijou.

Surtout, interrompit en souriant Mme Ancelot, quand on sait, comme vous, mon cher poète, mettre un diamant dans la monture.

On voit que le salon de la rue Joubert ne faisait pas seulement concurrence à celui de Mme Récamier, mais encore au salon bleu de l'ancien hôtel Rambouillet, ce qui n'ôtait rien à son charme, ce me semble.

Une des fidèles de ce lieu était aussi Mlle Mars, qui se montrait par là reconnaissante envers Mme Ancelot de lui avoir donné, avec *Marie*, un regain de jeunesse : aussi était-ce avec la joie au cœur, qu'elle entendait tout le monde s'écrier autour d'elle : « Toujours jeune! toujours élégante! toujours gracieuse! la voix la plus fraîche!... » car elle sentait que ce qu'on disait était vrai, et l'on sait toujours beaucoup de gré aux gens qui vous valent un triomphe aussi beau et aussi mérité.

Notez que c'étaient principalement les femmes qui sentaient redoubler leur enthousiasme pour la grande comédienne, car elles pleuraient abondamment en l'écoutant. Les femmes, en effet, savent on ne peut mieux apprécier la valeur des beaux sacrifices auxquels était condamnée l'héroïne de la pièce, surtout celles qui sont incapable de se sacrifier; car, ne vous y trompez pas, ces femmes-là sont presque toujours les plus sensibles : un sacrifice leur coûterait tant, qu'elles jugent bien profond le mérite de celles qui le tentent.

Mais à *Marie* ne se bornèrent pas les œuvres théâtrales de Mme Ancelot; avant et après, elle donna une foule de pièces, tant à la Comédie-Française qu'au Gymnase et au Vaudeville, dont son mari fut un moment le directeur et où elle obtint quelques demi-succès.

Elle composa aussi plusieurs romans et collabora à une foule de revues. Mais en même temps qu'elle tenait une plume, elle maniait également un pinceau et elle fit plusieurs tableaux charmants qui eurent un vrai succès; entre autres une délicieuse petite toile de chevalet portant ce titre : *Une matinée chez Mme Ancelot*. — Tous ses amis y étaient croqués de main d'artiste. Ce tableau, qui figura à l'exposition de 1830, fut acheté très cher par un grand seigneur russe et se trouve encore en Russie, je suppose. N'est-ce pas le cas de citer, à cette occasion, le proverbe qui dit que « tous les arts sont frères, » puisque j'adresse aujourd'hui un dernier souvenir à une femme qui sut mettre tour à tour au service de son esprit et de sa pensée l'encrier de l'auteur et la palette du peintre.

Mais — ce qui vaut infiniment mieux encore que le talent — Mme Ancelot fut bonne; elle était serviable, indulgente. Elle s'aimait, cela est vrai, mais elle aimait aussi son prochain. Bien injustes seraient ceux qui oseraient jeter des pierres sur sa tombe, quand il sied de n'y jeter que des fleurs!

Comtesse de Bassanville.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE MONDAINE

C'en est fait pour tout de bon, cette fois, des rigueurs de l'hiver, et de ses fêtes aussi! Nous sommes entrés dans une des phases les plus charmantes de l'année, et c'est à qui se hâtera le plus d'en profiter.

Avec l'avènement des lilas, les théâtres clos commencent à s'inquiéter et tentent de lutter contre les premiers beaux soirs par mille efforts lyriques, dramatiques, comiques, chorégraphiques; les établissements en plein air, au contraire, commencent à espérer et font feu de tous leurs lustres. Les Champs-Élysées, depuis l'Obélisque jusqu'à l'Arc-de-Triomphe, ont leur tenue d'été. Les cafés-chantants arborent leurs enseignes de gaz et accrochent les regards du plus loin qu'ils peuvent; le jardin Mabille a repris ses quadrilles orageux, et le concert Besselièvre fait entendre ses violons.

Donc les lilas ont partout donné le signal, et tous ceux qui vivent du beau temps l'ont entendu. Maintenant, puisse la pluie ne pas faire plus qu'il ne faut l'intérim du soleil et se contenter, comme ces jours-ci, d'un arrosage, laissant au bois une verdure tendre et parfumée! Tout alors sera pour le mieux dans la plus agréable saison de l'année, celle où, Paris étant encore au complet, — puisque la dispersion ne commence guère qu'en juin, — on jouit encore des plaisirs de l'hiver et l'on a déjà ceux de l'été.

C'est ainsi que, tout en allant au cirque des Champs-Élysées, Paris danse encore. Toutefois, les salons sont sur leur déclin : les réceptions hebdomadaires achèvent çà et là leur cours, et il ne se lève pas grand'chose à l'horizon.

A propos de nouveauté, on fait grand bruit, en ce moment, d'une pièce de théâtre, *De Schava à Schava*, due à un fonctionnaire russe et déposée à l'Odéon par M. Alexandre Dumas.

Naturellement la pièce a été reçue : a bel accueil, en France, qui vient de loin! L'œuvre d'un auteur indigène nouveau n'eût pas été lue; mais pour celle d'un étranger, toutes portes devaient s'ouvrir à deux battants.

Cette hospitalomanie qui nous dévore et qui faisait dire à un pauvre diable né chaussée du Maine: « Je vais m'établir Polonais, c'est le seul moyen pour qu'on s'occupe de moi, » — nous vaut déjà les valses de M. Strauss, de Vienne, arrangées en opérette au théâtre de la Renaissance, alors que les compositeurs français (et les plus connus) n'arrivent pas à trouver une scène où faire représenter leurs œuvres : la voilà maintenant qui va s'exercer, au bénéfice de la Russie, à l'Odéon!

De Schava à Schava n'est pas, à vrai dire, la première pièce d'un fonctionnaire russe qui ait été représentée à Paris. Sous l'empire, il y a une quinzaine d'années, le comte Sollohub, chambellan du czar, fit représenter au Gymnase une comédie intitulée : *Une preuve d'amitié*, et ne se crut pas obligé, pour cela, de s'abriter sous un masque, comme le fait l'auteur de *Schava à Schava*. Celui-ci annonce, en effet, qu'il ne peut affronter la scène de l'Odéon qu'à visière fermée, sous peine d'encourir la disgrâce de son gouvernement; peut-être s'exagère-t-il l'importance que le czar attache aux élucubrations littéraires de ses fonctionnaires.

La littérature dramatique est loin d'être chose interdite à la maison de l'empereur, puisque cette année on doit représenter à Londres, chez la duchesse d'Edimbourg, une comédie à laquelle a collaboré un des membres les plus considérables de la famille impériale de Russie.

Les hommes d'État étrangers, adonnés à la littérature dramatique, ont toujours été très avides d'avoir leurs œuvres représentées en France. M. Martinez de la Rosa, qui fut ambassadeur d'Espagne à Paris et plusieurs fois ministre de son pays, après avoir fait jouer une tragédie abencerrage : *Aben Humeya*, voulut aborder la scène de la Porte-Saint-Martin avec un grand drame, intitulé : *Christophe Colomb*.

Le directeur d'alors fut mandé chez l'ambassadeur-dramaturge. Après avoir attendu quelque temps dans un magnifique salon meublé en chêne sculpté dans le style moyen-âge, il fut introduit dans le cabinet du diplomate. On cause, on s'entend : il en coûtera vingt-cinq mille francs à son Excellence pour la mise en scène, plus le mobilier de chêne en question « qui suffirait seul, dit l'impresario, à faire le succès du second acte. »

En effet, si l'on en croit les mémoires du temps, le second acte eut un beau succès de tapissier; mais, malgré de réelles beautés, le drame ne put se soutenir et *Christophe Colomb* resta en route. Pour les frais de passage, le directeur empocha les vingt-cinq mille francs.

Nous sommes très hospitaliers en France, mais il est quelquefois prudent aux étrangers — surtout lorsqu'ils sont hauts fonctionnaires — de n'aborder les théâtres que sous le masque. L'auteur de *Schava à Schava*, avec son incognito, me paraît décidément de première force sur la mise en scène.

Donnant un excellent exemple aux compositeurs qui ne trouvent plus à Paris de scènes pour faire exécuter leurs partitions dès qu'elles revêtent une forme quelque peu élevée et sérieuse, le comte d'Osmond a fait entendre au Conservatoire son opéra *le Partisan*, écrit sur un livret de MM. Mario Uchard et Cabrol.

Le *Partisan* est une œuvre considérable et qui n'a rien à voir avec les opéras dits d'amateurs qui éclosent dans les salons. Le comte d'Osmond a écrit pour ses trois actes une musique pleine de poésie et de couleur, où le charme de l'inspiration est rehaussé par la science de l'instrumentiste et la variété des moyens d'orchestration.

Comment parler musique sans noter la solennité dont le centenaire de Boïeldieu va être l'occasion à Rouen? L'illustre compositeur est né, en effet, dans la vieille cité normande, sur la paroisse Saint-Pierre-du-Châtel, en 1775. M. Henry de Thannberg, avocat à la cour d'appel, a eu l'heureuse idée de fêter le centenaire de l'auteur de la *Dame blanche* en lui consacrant un volume rempli de faits nouveaux et puisés aux sources les plus sûres, de détails intéressants et d'anecdotes curieuses.

C'est toute l'histoire de l'art musical en France, dans les trente premières années de ce siècle, qui défile sous vos yeux en quelques pages.

On sait que Boïeldieu partit pour la Russie en 1803 et qu'il y séjourna jusqu'en 1811, fêté, choyé par l'empereur Alexandre, composant pour lui nombre d'opéras et les chœurs d'Athalie, — ces chœurs qui renfermaient de si grandes beautés, que Mlle Georges, alors en représentation en Russie, cessa de jouer le rôle principal et ne consentit jamais à le reprendre, parce que la musique avait une trop large part aux applaudissements.

Malgré ses succès, pour tromper les ennuis de la séparation, Boïeldieu travaillait à des ouvrages qu'il destinait à Paris. A peine un morceau était-il terminé, qu'il l'expédiait pour grossir le nombre de ceux qui devaient concourir à son nouveau succès: *Jean de Paris*.

Un jour qu'il venait d'opérer un envoi de la sorte, il reçut chez lui la visite de la police russe. Profondément étonné d'une telle démarche, comme il en demandait l'explication:

« Monsieur, lui fut-il sèchement répondu, ne dissimulez pas, c'est inutile. Nous savons tout. Depuis longtemps déjà nous suivions votre manège; allons, il ne vous reste plus qu'à faire des aveux. Il y a quelques jours, vous expédiez une caisse sur laquelle se trouvait la suscription *si*. Avant-hier, nous pouvions lire sur la boîte adressée à Paris les deux lettres *mi*. Nos soupçons se confirmaient. Mais, aujourd'hui même, c'est le mot *sol* que vous avez audacieusement écrit sur votre envoi. Traduction libre: Six mille soldats. Or, à l'époque où nous sommes, quand on parle de soldats, et qu'on y ajoute un nombre quelconque, il

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

y a une conspiration ou il doit y en avoir une : donc vous conspirez. »

Boieldieu ne put s'empêcher de rire à gorge déployée d'une telle sortie. Ouvrant les caisses, à grand'peine il parvint à convaincre ces émissaires beaucoup trop zélés, partant inutiles. Le mot de l'énigme était bien simple. Ces signes particuliers n'étaient que les notes *si*, *mi*, *sol*, servant à marquer les caisses, afin d'éviter la confusion.

P. DE LUCENAY.

THÉATRES

OPÉRA. — Après *Hamlet*, la reprise des *Huguenots*, c'est-à-dire encore une belle et artistique soirée, qui eût réjoui le cœur de Meyerbeer.

Mme Miolan-Carvalho est une reine de Navarre telle que l'Opéra n'en a jamais possédé de plus accomplie. Mlle Krauss abordait le rôle de Valentine ; elle y a eu des élans superbes. M. Faure est un comte de Nevers irréprochable, et Mlle Daram met une bien jolie voix, une bien charmante désinvolture au service du page Urbain.

VAUDEVILLE. - Mme Pasca nous a rendu *Fanny Lear* et a retrouvé dans ce personnage, qu'elle a composé d'une façon si saisissante, si étrange, tout le succès qu'elle avait obtenu avec lui au Gymnase. Puisse l'accueil semé de fleurs qu'a fait Paris à l'éminente artiste la détourner désormais du chemin de Saint-Pétersbourg.

CHATELET. — Les comédiens, de ce côté, ne sont point sur un lit de roses. *Cromwell*, le drame posthume de Victor Séjour, terminé par M. Maurice Drack, leur a valu, entre ses deux premières représentations, une mise en interdit qui n'a pas duré moins d'une dizaine de jours et dont la pièce elle-même, amputée à outrance, aura de la peine à se remettre. Peut-être n'en restera-t-il avant peu que le souvenir de l'incident dont elle a été victime et qui mérite d'être retenu.

Au troisième acte du drame, le célèbre protecteur de l'Angleterre apprend de sa fille que les royalistes, les partisans des Stuarts, ceux qu'à cette époque on appelait les *cavaliers*, ourdissent une conjuration dans le but de l'assassiner, afin de replacer Charles II sur le trône. Les auteurs, à ce moment, ont mis dans la bouche de Cromwell les paroles suivantes :

« . . . . C'est que, vois-tu bien, je suis la sauvegarde de l'Angleterre. Je l'ai arrachée de leurs mains, il y a quinze ans, ruinée, meurtrie, ensanglantée, mourante, et maintenant que, grâce à moi, elle a guéri ses plaies, repris ses forces, qu'elle est devenue plus grande, plus belle, plus riche que jamais, voilà que de nouveau s'approchent et rampent dans l'ombre . *ces royalistes altérés* jusqu'à la rage du généreux sang de l'Angleterre. . . . »

Il paraît que, le premier soir, plusieurs spectateurs ont vu, dans ce passage, une allusion qui leur a déplu, car ils se sont aussitôt mis à siffler. Des applaudissements leur ont répondu ; ils ont de nouveau protesté, des paroles assez vives ont été échangées d'un bout de la salle à l'autre, et le mot de la fin est resté, sous forme d'arrêté, au commandant de l'état de siége, M. le général de Ladmirault, gouverneur de Paris.

On assure que M. Taillade, emporté par la chaleur de son jeu, avait involontairement laissé échapper le mot « royalistes », primitivement biffé par la commission d'examen. Si le fait est exact, Cromwell aura payé cher son *lapsus*.

RENAISSANCE. — *La Reine Indigo* a été plus heureuse que le Protecteur anglais. Aucun nuage n'est venu assombrir son triomphe et il n'est point à craindre qu'elle ait rien à démêler avec les dieux. Mais aussi elle a eu le bon esprit de s'incarner en opérette, de s'entourer des gais refrains de Johann Strauss (de Vienne), et d'emprunter à Mmes Alphonsine et Zulma Bouffar une irrésistible gaieté !

FOLIES-DRAMATIQUES. — Si ce théâtre n'a voulu que justifier son titre en donnant *Alice de Nevers*, il a admirablement réussi : la triste rapsodie musicale dans laquelle se pavane M. Hervé, après lui avoir donné le jour, réalise, en effet, l'aliénation dramatique dans toute son horreur. Pauvre M. Hervé !

Robert HYENNE.

LES PETITES MAINS

La finesse des mains a toujours été considérée, chez la femme, comme un des signes caractéristiques d'une noble extraction. Les « femmes de race » se reconnaissent aux dimensions mignonnes de leurs blanches mains, comme les coursiers de race à la sveltesse de leurs jambes. Ne dit-on pas : « des mains de duchesse » ? Et même : « des mains de fée » ?

Victor Hugo le déclare dans « Eviradnus, » un des poèmes de la *Légende des siècles* :

Une reine n'est pas reine sans la beauté.

Une reine n'est pas non plus digne de régner, si elle n'a pas, pour tenir le sceptre, des mains délicates et blanches, des doigts exquis, terminés par des ongles pointus et roses.

Les royales beautés dont l'Histoire a tracé les portraits eurent toutes d'admirables mains. Celles d'Anne d'Autriche, entre autres, sont célèbres pour leur éclat immaculé.

Dans le drame de *Marie Tudor*, quand Jane, prosternée aux pieds de l'inflexible reine, implore la grâce de celui qu'elle aime :

— Voyez, s'écrie-t-elle, comme je baise *vos belles mains* !

Elle pense instinctivement qu'on ne saurait faire à une reine, à une femme, un plus sensible compliment.

Enfin, il n'est pas d'héroïne de roman qui n'ait des mains d'albâtre, délicieusement modelées, et d'une taille microscopique.

Les femmes savent parfaitement qu'une petite main est un trésor inestimable. Aussi, comme elles soignent leurs menottes ! comme elles évitent tout ce qui les pourrait abîmer ! Que de pâtes émollientes, que de savons mousseux, que de flacons d'odeurs on emploie journellement pour entretenir la beauté de ces mains admirées !

Et de combien d'artifices on se sert pour les montrer, pour en faire remarquer la petitesse, la blancheur, la perfection ! Les bagues, dont les pierreries chatoient de mille feux aux lumières, servent grandement à cet effet.

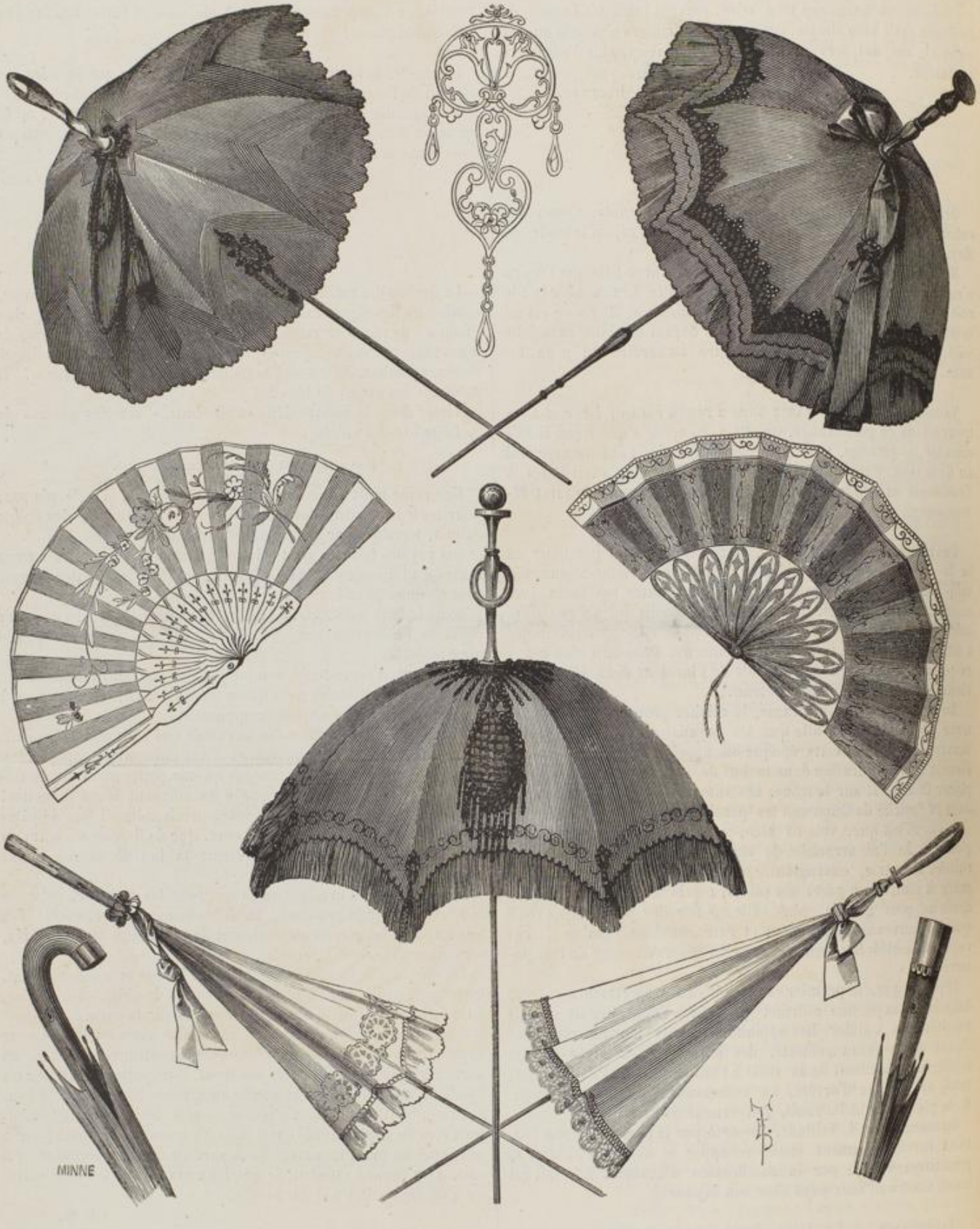
Lorsqu'on a des gants, sans cesse on les ôte et on les remet, lentement, péniblement, avec toutes sortes de gestes et de mines, dont l'unique but est d'attirer les regards sur la main.

Souvent, lorsqu'on cause avec un homme assez intelligent pour apprécier la délicatesse d'une menotte artistement moulée, on porte négligemment la main à son front, sous prétexte de lisser un bandeau, ou de rejeter une boucle en arrière. Cependant, le bandeau semblait très correct ; placée où elle était, la boucle n'offrait rien de déplaisant à l'œil. Mais on a montré sa main ; on a provoqué un muet hommage de la part de son interlocuteur, qui suit, d'un regard satisfait, le gracieux manége de la petite main ; on n'en demandait pas davantage.

T. G.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 523. — DESCRIPTION, PAGE 230.



MODÈLES D'OMBRELLES, EN-CAS, ÉVENTAILS, ETC.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 526. — DESCRIPTION, PAGE 230.

TOILETTES DE CAMPAGNE

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DÉGRADATION (*)

(HISTOIRE D'AUJOURD'HUI)

I

— Monsieur, vous venez de tricher.

— Allons donc, insolent!

— Je vous ai vu. Depuis longtemps on vous surveillait. Ce n'est pas la première fois que vous commettez cette infamie.

— Qu'est-ce à dire? Un homme tel que moi...

— Un homme tel que vous n'est plus digne de figurer parmi les membres de notre cercle.

Celui qu'on interpellait ainsi se leva furieux, le visage crispé, les yeux injectés de sang. Il étendit le bras comme pour frapper. Mais déjà quatre ou cinq personnes l'avaient saisi au collet et entraîné rapidement vers la porte du salon où avait lieu cette déplorable scène.

Ce n'est pas qu'il n'essayât de résister et de lancer des provocations auxquelles nul n'eût fait l'honneur de répondre, car si le duel est en tout cas un acte fâcheux, ce serait un acte insensé vis-à-vis de ce qu'on appelle un *grec*. Il n'y a d'autre arme que le mépris à opposer à cette sorte de gens.

Le tricheur fut bel et bien jeté dehors avec cet adieu péremptoire :

— Dès ce moment, vous pouvez vous considérer comme rayé de la liste des membres du Club. Remerciez-nous de ne pas vous livrer à la justice.

Peut-être l'exécution avait-elle été un peu sommaire. Mais disons tout de suite qu'à l'indignation causée par une série d'indélicatesses se joignait le dégoût produit par des habitudes d'intempérance que le coupable semblait afficher avec cynisme.

D'abord on s'était armé de patience, en raison de la naissance du baron Bernard de Fayolle; peu à peu on avait senti une répulsion insurmontable à se retrouver chaque jour en face d'un buveur forcené, qui arrivait le teint échauffé, la langue épaisse, la parole flottante, tantôt rieur à outrance, tantôt sombre et sinistre. Ajoutons sa tenue débraillée et la détestable senteur alcoolique qui se répandait autour de lui.

Onze heures du soir avaient sonné. Les rues de Paris se faisaient noires et désertes, la plupart des boutiquiers ayant éteint le gaz et posé leur cuirasse de volets. La nuit, sans lune et refroidie par une de ces pluies d'automne qui transpercent, avait étendu ce voile triste qui tombe aussi bien sur l'âme que sur le corps. Quel deuil que ces ténèbres pour l'homme qui marche presque au hasard, la conscience malsaine!...

Le personnage que nous avons fait entrevoir semble ne mériter aucun intérêt. Il a commis une faute irrémissible ; il a menti à son nom ; il s'est avili par l'action la plus basse ; il s'est vu chasser comme méprisable devant des valets témoins de sa honte...

Que cherche-t-il d'un regard si avide, si anxieux ?

Tandis qu'il jure et blasphème, tandis que, au lieu de s'accuser lui-même, il lance de loin des apostrophes à ceux qui furent ses co-sociétaires, son œil interroge les maisons à droite et à gauche pour découvrir un café.

Toujours altéré, il l'était d'autant plus en cette occasion qu'il avait besoin de noyer dans l'ivresse un souvenir tout récent et déjà lourd.

Nul café n'était ouvert; mais, à l'entrée d'une petite rue, un estaminet borgne laissait encore filtrer sa lumière douteuse qui miroitait en nuances diverses sur des flacons de liqueurs.

(*) Nous commençons aujourd'hui la publication d'une des nouvelles les plus réussies qui soient sorties de la plume de notre excellent collaborateur Alfred des Essarts. Ajoutons qu'elle lui a valu l'honneur d'être couronné r la Société de Tempérance. — R. H.

— Voilà mon affaire!.. dit le buveur.

Il pénétra brusquement dans cette buvette interlope, au grand étonnement des habitués du lieu, et, passant à travers l'opaque fumée qui se dégageait de leurs pipes, il demanda une absinthe pure. La société, composée en majorité de joueurs de billard, de palefreniers, de marchands de contre-marques, eut un instant de distraction pour examiner le nouveau venu. Ces drôles semblaient se dire : « C'est un des nôtres. » Il y eut des observations échangées en argot, et toutes en sa faveur. La façon dont il ingurgita son verre et la hâte qu'il mit à en réclamer un second furent d'excellents indices pour lui.

Cependant il ne paraissait pas d'humeur à jouir de cette sympathie spontanée. Les coudes appuyés sur la table, il ruminait son aventure de la soirée; déjà, dans les vapeurs qui lui montaient au cerveau, il se forgeait une excuse, un bon droit. La colère sourde envahit peu à peu son cœur ; les lèvres serrées, les yeux fixes, les narines dilatées, il provoquait de la pensée des fantômes qui passaient dans sa mémoire avec des silhouettes confuses. Tout à coup il se leva et, s'approchant du comptoir, y jeta une pièce d'or en disant au patron :

— Payez-vous !

Cette façon d'agir en grand seigneur causa une certaine sensation parmi les familiers de l'endroit. Ils avaient flairé un de ces êtres d'une condition supérieure qui semblent se dégrader à plaisir et qui trouvent la volupté du pourceau à se rouler dans la fange. Les désordonnés sont heureux et fiers quand ils découvrent un confrère dans un homme qu'ils auraient le droit de mépriser à leur tour. Ce sont des parties similaires qui aiment à s'agréger. Pour le vice, se mirer dans l'honnêteté, c'est subir une leçon; au contraire, voir en autrui son propre reflet, c'est la volupté du mal.

Pas une observation ne fut émise tout haut tandis que l'étranger payait ni lorsqu'il sortit, salué très-obséquieusement par le maître de l'estaminet qui le pria de revenir tâter de ses *consommations*.

Mais, presque aussitôt après le départ du buveur d'absinthe, la porte se rouvrit pour un quidam, lequel se mit d'un pas mesuré sur la piste de celui qu'il avait sans doute intérêt à ne pas perdre de vue.

Le premier avançait avec intermittences, soit lent, soit rapide; il frottait rudement l'asphalte, comme s'il tâtonnait avant de poser le pied sur le trottoir obscur; puis il courait avec des gestes forcenés en décrivant des zigzags.

D'abord il avait paru vouloir reprendre la direction du cercle; mais une idée contraire le ramena dans un autre sens, probablement celui de sa demeure. Il venait d'émettre un rire de dédain, espèce de gloussement mêlé de hoquets. En ce moment, il se sentit touché à l'épaule et s'arrêta net.

— Pardon, camarade!.. lui dit une voix accompagnant l'action.

— Camarade !.. répéta-t-il d'un air choqué ; moi, le baron de...

— J'ai dit : Pardon. Je voulais seulement vous rendre service. Mais dès que vous êtes si *aristo*...

— Qu'est-ce que vous demandez ?

— Oh ! je suis un honnête homme, bien connu dans mon quartier, Cyprien Jantot, agent d'affaires.

— Des affaires?... Je n'en fais pas, je n'en fais plus... J'ai *liquidé* mon avoir... Bonsoir la compagnie!

— Oui, mais vous ne regretterez probablement pas de rentrer en possession de votre foulard qui était tombé sous la table, dans l'estaminet des *Trois Corbeaux*. Le voici.

— Tiens, tiens! Vous êtes trop bon, monsieur...

— Jantot.

— Merci ! adieu.

En essayant de s'éloigner, le baron trébucha et se heurta rudement à un lampadaire.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Son visage reçut des éraflures et son chapeau alla choir à trois pas.

Le sieur Jantot, qui avait sa visée, s'empressa avec un zèle exagéré de ramasser le chapeau, qu'il remit à son propriétaire en disant d'un ton mielleux :

— Vous êtes un peu *lancé*... Cela peut arriver aux gens les plus *chics*. Si la chose vous est agréable, je vous donnerai le bras jusqu'à votre domicile.

Loin de se méfier de cette obligeance suspecte, le buveur accepta l'offre de l'agent d'affaires.

— C'est ça, dit-il vivement, et nous fumerons en route... Êtes-vous fumeur ?.. Parbleu ! oui, n'est-ce pas?.. Vive le tabac et l'absinthe !.. Qu'est-ce que serait la vie sans ces stimulants qui nous plongent dans des rêves roses?.. La vie, un voyage fastidieux !.. Eh bien ! oui, je vous permets de m'appeler *camarade*... d'autant plus... — continua-t-il en s'arrêtant, selon la coutume des gens ivres, — d'autant plus que vous avez l'air d'un bon enfant...

— Oh ! dans mon quartier, chacun vous dira que...

— Suffit, mon cher... un tel, suffit ! Je ne m'en rapporte jamais qu'à mon propre instinct. J'ai confiance en vous. Tenez, je vais vous faire juge. Croiriez-vous que ces beaux messieurs du cercle, un tas de *gandins*, de *crevés*, de *gommeux*, de faux nobles, de gens qui pour la plupart doivent à Dieu et au diable, croiriez-vous que..

Il s'interrompit et entonna :

« Oui, l'or est une chimère .. »

Jantot le ramena doucement à la question.

— Vous disiez donc que ces messieurs du cercle...

— Des niais !.. ah ! mais je les retrouverai ! Il faudra bien que j'en tue un !

— Hem ! hem ! qu'est-ce qu'ils vous ont donc fait ?

— Oh ! cela ne finira pas ainsi !.. Allons atteindre dehors le premier de ces faquins qui sortira et le corriger d'importance.

— Non, ça ne vaudrait rien.

— Mais mon honneur veut une réparation, et je l'aurai, morbleu !

— Que s'est-il donc passé, enfin ?

Le buveur d'absinthe interrogea sa mémoire et secoua la tête. Il ne se rappelait plus. L'autre devina aisément que la chose ne devait pas être à la louange de son compagnon, ce dont il tira favorable augure pour un petit plan passablement démoniaque qu'il méditait déjà.

Nous ne nous étendrons pas davantage sur leur conversation très-décousue. Ils arrivèrent enfin au haut de la rue du Rocher, en face d'une de ces maisons basses, étroites et noires, qui annoncent la proximité de la banlieue. Par instinct, le baron reconnut sa demeure, et de même il leva le nez vers une fenêtre à travers laquelle vacillait une lumière faible.

— C'est ici ma prison, dit-il avec la mauvaise humeur d'un homme qui n'aime pas à rentrer chez lui. Tiens ! cette entêtée qui s'obstine à m'attendre ! Va-t-elle m'en dire !.. Merci, mon cher. Je regrette que vous vous soyez dérangé pour moi.

— Oh ! par exemple !.. Au contraire, si ça vous convient, on se reverra. Justement je suis votre voisin.

— Tant mieux !

— A propos... je ne sais pas votre nom, tout de même...

— Mon nom?.. Appelez-moi M. Bernard. A présent, je ne veux plus être appelé autrement.

— Bernard, soit. Au plaisir !

Le baron fit jouer non sans difficulté le pêne de la porte, car sa maison brillait par l'absence de concierge. Il s'engagea ensuite en maugréant et en titubant dans l'allée fétide. Heureusement pour lui, une lumière scintilla au haut de l'escalier. En même temps, une voix douce, mais entrecoupée, disait :

— Attendez-moi, mon ami, je descends !

A quoi il répondit par un grognement.

II

Celui qui, à la lueur de la bougie qu'elle tenait, eût vu cette femme si empressée à venir au-devant d'un brutal, se fût senti saisi d'une profonde commisération. Elle pouvait avoir vingt-six ans à peine, tandis que la quarantaine avait sonné pour Bernard. La vie de claustration que la jalousie de son mari lui faisait mener entre des murs froids avait donné à son teint cette pâleur mate qui résulte du manque d'exercice en plein air. Ses traits, d'une finesse remarquable, ses yeux agrandis par la maigreur, sa bouche décolorée, ses cheveux mal attachés comme ceux d'une personne qui se néglige, sa robe brunâtre, de l'étoffe la plus simple, tout formait un ensemble triste, presque navrant. Ah ! que de souffrances mystérieuses il y a souvent dans les plis qui se creusent au front et au coin des paupières, dans la contraction des lèvres, dans l'altération du son de la voix ! Qui eût jamais pensé que cette créature profondément mélancolique pût avoir connu le rire frais de la première jeunesse et la charmante insouciance qui lie les heures et les saisons par une guirlande de fleurs !

— C'est toi ! s'écria-t-elle ; ah ! je suis contente.

— Hem ! fit-il, tu aimerais peut-être mieux ne pas me revoir du tout ?

— Peux-tu dire cela ? Tu sais bien que je suis toujours inquiète quand tu reviens au milieu de la nuit.

Il le savait bien, l'ivrogne, mais il ne voulait pas paraître le savoir.

Lucile n'insista point ; depuis longtemps elle avait dû renoncer à la douceur de s'entendre parler avec égards. Le maître et seigneur, après avoir passablement chancelé sur l'escalier, arriva au palier de son logis où il pénétra en disant d'un ton rogue :

— Mon fauteuil ?

— Il est à sa place, mon ami.

Bernard se laissa tomber sur ce siége.

— Ma pipe, ma blague? fit-il.

La femme docile approcha de lui une petite table ronde sur laquelle était disposé tout ce qu'il faut pour s'empoisonner lentement par la nicotine. Il jeta autour de lui un regard farouche et dit en frappant du pied :

— Eh bien ! ce flacon de cognac ?

— Pardon, murmura la pauvre Lucile, tremblant d'avance de l'objection qu'elle allait faire, il me semble...

— Il te semble... quoi ?

— Je voulais dire, mon ami, que tu as beaucoup bu déjà, et que dans l'intérêt de ta santé, de ta dignité, tu devrais t'abstenir.

— Hein ! des avis charitables .. pour arriver à des ordres ! Pas de ça, corbleu ! Je ne suis pas d'humeur à recevoir des leçons.

Lucile s'enhardit un peu, car elle était habituée à subir sans résistance les mauvais traitements.

— Il ne m'appartient pas, répliqua-t-elle, de te donner des leçons. Jamais, d'ailleurs, tu n'en a reçu de moi. Tout au plus ai-je hasardé parfois des conseils timides, quand je te voyais compromettre ta santé.

— Ma santé ! encore ! Ah ! ah ! la belle histoire ! comme cela t'importe ! Tu ne serais pas fâchée si la mort te débarrassait de moi ?

— Bernard, vous n'avez jamais été plus injuste que ce soir. Ah ! malheureuse que je suis !

— Ne pleure pas.. C'est assommant, les lamentations et les cataractes. Donne-moi plutôt la *fine champ*.... et tu verras, nous causerons gentiment.

— Il n'y en a plus à la maison.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le mari se dressa furieux et frappa à coups de poing sur la table avec un fracas à réveiller les voisins.

— Il n'y en a plus, menteuse ! Je suis sûr du contraire... Si c'est une plaisanterie, elle est mauvaise... Je n'ai pas le temps de disputer. J'ai soif !

Lucile recula de quelques pas, sans doute pour se mettre à l'abri d'une bourrade, et du seuil de l'autre chambre elle cria indignée :

— Soif !.. et il ne peut plus se soutenir !.. Quelle dégradation ! un gentilhomme !...

Écumant de rage, Bernard voulut s'élancer sur elle... son pied mal affermi rencontra un obstacle. L'ivrogne tomba les mains en avant.

Au bruit de la chute, une petite voix bien douce, mais dans laquelle il y avait des larmes, fit entendre cette plainte :

— Méchant papa !.. tu m'as réveillée... Ne fais pas de mal à maman, au moins !

C'était la voix d'une fillette de cinq ans, une adorable fillette, la seule créature au monde qui eût de l'ascendant sur le buveur d'absinthe.

Il se releva de son mieux et revint vers le fauteuil, où il se plongea dans une attitude sombre, sans songer à bourrer sa pipe, qui ne lui plaisait qu'à la condition de s'humecter fréquemment le gosier. La prostration avait succédé subitement à la colère. Les mains du gentilhomme subissaient un tremblement nerveux; sa bouche, entr'ouverte comme par un rictus bestial, n'eût pu émettre une syllabe.

La petite fille, troublée dans son sommeil, continua de gémir. Elle tenait ses grands yeux bleus fixés sur le point où la bougie concentrait sa clarté ; le reste était dans l'ombre, et l'ombre fait peur à l'enfance. Mais ce qui l'effrayait par-dessus tout, c'était cet homme appelé le baron de Fayol, qui avait été beau, brillant, recherché, et dont la figure, maintenant hâve et contractée, était pour les siens un sujet d'épouvante.

La jeune mère eut de la peine à ramener le calme dans l'esprit de Noémi. Une fois tranquille de ce côté, elle retourna auprès de son mari en lui apportant sa robe de chambre qu'il repoussa du geste :

— Couchez-vous, ordonna-t-il ; je n'ai besoin de rien.

— Vous savez bien, dit-elle, que je ne me couche jamais avant vous.

— C'est juste. Vous auriez peur que je ne misse le feu à la maison?

Elle ne répondit pas, mais ce silence était significatif.

Le malaise du mari devenait de plus en plus sensible, il s'opérait en lui une réaction redoutable.

— Je vous avais préparé du thé, dit Lucile, si j'ose vous offrir ce que vous appelez de *la tisane*.

— Je ne suis pas malade, morbleu !

— Vous pourriez le devenir comme vous l'avez été il y a deux mois. Ce n'est pas impunément qu'on se surexcite constamment le cerveau.

Il réfléchit un instant, puis faisant un effort :

— Voyons ce thé... puisque ce soir je suis au régime.

Ce fut avec une grimace qu'il but tout d'un trait la première tasse.

— Quelle drogue ! C'est bon pour des Anglais. Si du moins il y avait là-dedans une goutte de *dur!* Tu ne sais pas, idiote, que le meilleur remède contre le chagrin consiste dans une liqueur savoureuse. Cela régénère. Autrement il faudrait vivre comme les moutons et s'étancher au ruisseau.

Lucile hocha tristement la tête.

— Mon ami, dit-elle, laissez-moi être sincère. Voilà des années — que d'années, hélas ! — dépensées par vous en loisir misérable, dans des habitudes déshonorantes.

Un éclair alluma de nouveau les yeux de Bernard; mais cet homme était encore sous le coup de l'affaissement. Il se borna donc à répliquer par un rire court et strident.

— Pas de bruit ! dit vivement Lucile. Il ne faudrait pas éveiller une seconde fois notre pauvre Noémi.

— C'est cela... d'autant plus que vous l'instruisez à voir en moi un Croquemitaine.

— Mon ami !..

— Oh ! je m'aperçois bien qu'elle n'a d'affection que pour vous. A peine si elle daigne m'embrasser. Il faut que je l'y force. Et pourtant je l'aime, quoique vous en disiez... C'est mon seul bien, à présent que je n'ai plus le cœur ni l'estime de ma femme.

— Si vous le vouliez, Bernard, comme je serais heureuse de vous rendre l'un et l'autre !

— Une seconde tasse, alors, dit-il en étendant le bras. C'est étonnant, j'ai toujours soif !

— Oh ! ce n'est pas étonnant. Le feu qu'on n'éteint jamais fait des progrès.

— L'antienne éternelle !

— Vous m'avez interrompue, Bernard, mais il faut que j'achève, puisqu'une fois par hasard vous m'êtes revenu avant minuit.

Bernard fronça le sourcil.

— Parbleu ! s'écria-t-il dans un accès de franchise brutale, je suis revenu parce que ces beaux messieurs du cercle se sont coalisés indignement pour m'expulser.

— Mon Dieu ! cela nous manquait encore. On vous a expulsé ! Et pourquoi ?

— Ils ont prétendu que j'avais triché au jeu.

La jeune femme ne put réprimer un sanglot.

— Est-ce que vous croyez ça ? Me chasser, moi ! un homme de mon rang !

— Si vous avez été capable de faire ce dont on vous accuse...

— Après ?

— Ah ! Bernard, quelles conséquences entraîne une passion comme la vôtre ! On perd le sens moral... On se cherche, on ne se trouve plus. Avouez-moi que c'était vrai ; n'aggravez pas la faute en la niant. Et d'ailleurs, vous le savez, je puis tout entendre, moi qui ai tant souffert ?

— Eh bien ! admettons que j'aie... usé de supercherie. Était-ce une raison pour me jeter à la porte ainsi qu'un filou ?

Jusque-là Lucile s'était contrainte ; mais cet aveu humiliant, que du reste elle avait lu sur le visage du coupable, lui arracha des larmes amères et abondantes.

— La honte ! murmura-t-elle ; la honte après le malheur !

— Pas tant de jérémiades ! On se passera du cercle. C'était une dépense, après tout, et qui ne rapportait rien. Nos ressources sont loin d'être florissantes. Vous n'avez jamais voulu me laisser jouer à la Bourse. Je tâcherai de m'occuper.

— Oui, en allant à l'estaminet.

— Laisse donc ! il est toujours temps de se ranger. Je retournerai au ministère de la guerre. Je verrai ce qu'on pourra faire pour moi. N'oublie pas que j'ai été un brillant officier.

Ah ! Bernard, dit Lucile en relevant son joli visage mouillé où l'espérance semblait le rayon de soleil qui luit sur les gouttes de pluie et les change en perles et diamants, s'il m'était possible de vous rendre à vous-même !.. Recevez ici la promesse que je ne vous parlerai jamais du passé, ni de l'humiliation que vous avez subie aujourd'hui. Je la bénirai si elle vous ramène au bien. Allez prendre du repos. Demain nous recauserons de vos projets de conversion. Sont-ils sincères ?..

— Tu en doutes ?..

— Je n'en doute pas... Mais puissent-ils, cette fois, être durables !

Alfred des Essarts.

(*La suite au prochain numéro*).

L'OPÉRA EN 1793

Pour employer une locution populaire, on peut dire qu'en 1793 les grands théâtres de Paris n'étaient pas *à la noce*. Tiraillés en tous sens, ne sachant comment agir, trop révolutionnaires au gré des uns, trop réactionnaires selon les autres, toujours ballottés par les vents politiques, jouets des fantaisies et des caprices de tel homme ou de tel groupe puissant, ils auraient eu besoin d'une boussole ou d'un diapason quotidien qui leur donnât le nord ou le *la* officiel, et leur indiquât de quel côté ils devaient pencher pour ne point verser.

Entre tous, l'Opéra était le plus infortuné, comme étant le plus en évidence et celui sur lequel l'attention publique se portait le plus volontiers.

C'était le temps où les chants patriotiques se succèdaient sans relâche sur les planches autrefois si aristocratiques de notre première scène lyrique. Outre la *Marseillaise*, qui se chantait chaque jour dès l'ouverture du spectacle, et le *Chant du Départ*, qui était presque aussi populaire, il ne se passait pas de mois, pas de « décade » pour ainsi dire, sans que se produisit une nouvelle œuvre de ce genre. C'était le *Chant des Victoires*, de Méhul ; le *Chant du 14 juillet*, de Gossec ; l'*Hymne de la Liberté*, de Pleyel ; l'*Hymne à l'Egalité*, de Catel ; l'*Hymne à la République*, de Jadin ; l'*Hymne à la Fraternité*, de Chérubini ; l'*Arbre de Liberté*, de Grétry ; le *Chant du 1er vendémaire*, de Martini ; le *Chant du 9 thermidor*, de Lesueur ; l'*Hymne pour la fête de l'Agriculture*, de Berton ; le *Chant triomphal*, de Kalkbrenner ; l'*Hymne sur la conjuration de Robespierre*, de Rouget de Lisle, etc., etc.

Lainez, dont la voix et le talent étaient admirables, avait vu son nom placé plusieurs fois sur les listes de proscription, et il n'avait dû la vie sauve qu'au zèle qu'il apportait dans son service de l'Opéra, et surtout à sa bonne volonté en ce qui concernait l'exécution des chants patriotiques. La plupart étaient dits par lui avec une vaillance artistique incomparable, et c'est en partie ce qui l'avait fait échapper au supplice. Mais il advint qu'un soir, en sortant de scène au moment où il venait d'exécuter un chant nouveau, il se sent frapper rudement sur l'épaule par un amateur dilettante presque inconnu de tout le monde, mais qui depuis quelque temps ne quittait guère les coulisses et dont l'opinion paraissait avoir beaucoup de poids.

— Citoyen, dit celui-ci à Lainez, ta chanson ne vaut pas le diable. Je sais que ce n'est pas toi qui l'as faite ; mais à l'avenir, avant de livrer au peuple souverain de pareilles sottises, je t'engage à me les soumettre, car je m'y connais. Et, pour te le prouver, je t'apporterai demain des strophes de ma façon, dont tu me feras le plaisir de soigner l'exécution.

Le visage du rimeur sans-culottes avait un singulier caractère de férocité et Lainez ne pouvait s'empêcher de frissonner à son aspect. Il s'enquit de ce qu'était le personnage et finit par apprendre que c'était le bourreau lui-même ; oui, le bourreau, à qui l'on avait cru devoir accorder son entrée dans la salle et sur le théâtre en sa qualité de « fonctionnaire public. »

Il va sans dire que les chants patriotiques n'étaient pas les seules productions de circonstance qui se montrassent sur la scène de l'Opéra. Plus d'une pièce politique y avait vu le jour aussi dans ces temps de troubles, et l'on y avait joué déjà : le *Triomphe de la République* ou le *Camp de Grandpré*, la *Patrie reconnaissante* ou l'*Apothéose de Beaurepaire*, le *Siége de Thionville*, *Fabius la Montagne* ou la *Fondation du temple de la Liberté*, lorsque, le 27 octobre 1797, on donna une nouvelle « sans-culotte » intitulée : *Apothéose de Marat et Lepelletier* (Saint-Fargeau). Celle-ci, dont l'exécution eut lieu dans la journée, se distinguait encore des autres en ce qu'elle fut donnée, non sur la scène, mais en plein air, aux portes du théâtre et sur le boulevard même. (L'Opéra était alors sur le boulevard et occupait la salle qui, provisoirement construite pour lui par l'architecte Lenoir, devint plus tard celle de la Porte-Saint-Martin.)

Voici la description qu'un recueil du temps faisait de cette fête singulière et magnifique :

« Le sextidi 6 brumaire, l'Opéra donna une fête superbe pour l'inauguration des bustes de Marat et Lepelletier, faite par la section de Bondy. On nous saura gré sans doute d'en donner la description.

» La façade de l'Opéra représentait une montagne sur le sommet de laquelle était bâti le *Temple des Arts et de la Liberté*. Les tombeaux de Marat et Lepelletier étaient placés à droite et à gauche. Devant le portique du temple s'élevait un autel sur lequel on voyait les bustes des deux martyrs de la fureur despotique. La montagne, faite en rocher, s'étendait sur le milieu du boulevard, et portait un second autel entouré d'arbres analogues à cette fête. En face de ce second autel était une autre montagne faite pour recevoir les députés de la Convention et ceux des autorités constituées, des sociétés populaires, des sections, etc.

» Lorsque le cortége fut arrivé, et que les différentes députations furent placées, le char qui conduisait la Liberté et l'Egalité s'arrêta au pied de la montagne sur laquelle était le Temple des Arts, et ces deux divinités chéries gravirent la montagne et arrivèrent au Temple, dont les portes s'ouvrirent pour les laisser entrer. En ce moment l'orchestre joua la marche des prêtresses de l'opéra d'*Alceste* ; on vit sortir du Temple des jeunes filles vêtues de tuniques blanches, couronnées de fleurs, ceintes de rubans tricolores, et portant des guirlandes, des palmes, des urnes, des cassolettes, etc.

» Elles formèrent une marche figurée, et furent se placer autour du second autel, où l'on avait déposé les bustes des deux représentants du peuple. La Liberté et l'Egalité reparurent, munies chacune de deux palmes civiques qu'elles furent déposer sur les têtes des Brutus, placées sur le second autel, et les Muses, suivies d'Apollon, sortirent précipitamment du Temple et formèrent un groupe, en mettant des lauriers immortels sur les bustes placés sur le premier autel. Alors les enfants des Arts chantèrent l'hymne suivant :

Dieu du peuple et des lois, des cités, des campagnes,
De Luther, de Calvin, des enfants d'Israël,
Dieu que le Guèbre adore au pied de ses montagnes,
En invoquant l'astre du ciel !
Ils sont rassemblés tous sous ton regard immense,
De l'empire français les fils et les soutiens.

Soleil, qui, parcourant ta route accoutumée,
Donnes, ravis le jour et règles les saisons,
Qui, versant des torrents de lumière enflammée,
Mûris nos fertiles moissons ;
Feu pur, œil éternel, âme et ressort du monde,
Puisses-tu des Français admirer la grandeur !
Puisses-tu ne rien voir, dans ta course féconde,
Qui soit égal à sa splendeur !

Malheur au despotisme, et que l'Europe entière,
Du sang des oppresseurs engraissant nos sillons,
Soit pour notre déesse un vaste sanctuaire
Qui dure autant que tes rayons !
Que des siècles trompés le long crime s'expie !
Le Ciel, pour être libre, a fait l'humanité.
Ainsi que le tyran, l'esclave est un impie
Rebelle à la divinité.

» Pendant le morceau suivant, les jeunes filles attachaient leurs guirlandes aux bustes, aux arbres, à tous les endroits susceptibles de les recevoir :

Écartez de nous les prophanes (*sic*),
Les lâches partisans des rois,
Et jurez de venger les mânes
Des amis des mœurs et des lois.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

» Alors des sans-culottes se précipitèrent sur le second autel, y chantèrent, en se joignant aux enfants des Arts, le serment qui suit, parodié sur le beau chœur de l'opéra d'*Ernelinde* :

Jurons sur nos glaives sanglans
D'exterminer les hordes des rebelles !
Divinité des cœurs fidèles,
Liberté, reçois nos sermens !

» Après ce chœur, les Muses, Apollon et les enfants des Arts emportèrent dans le Temple les bustes de Marat et Lepelletier en chantant et en formant des groupes aussi variés qu'agréables à l'œil. C'est le citoyen Gardel qui a dessiné cette fête, dans laquelle tous les artistes de l'Opéra parurent, et qui fut sans doute une des plus belles qu'on ait vues cette année dans les sections de Paris. »

Tous les chroniqueurs du temps s'accordent à dire que le spectacle de cette fête était admirablement beau.

Arthur POUGIN.

A TRAVERS LES LIVRES

L'auteur des *Contes d'un buveur de bière*, du *Roi Cambrinus* et de *Chardonnette*, — M. Charles Deulin, vient de faire paraître à la librairie Dentu un nouveau recueil de contes et de nouvelles dont le succès égalera certainement, s'il ne le dépasse, celui de leurs aînés. A la naïveté sincère, à la grâce pittoresque qu'on a justement admirées dans ses précédents récits, se joignent dans les *Histoires de petite ville* (c'est le titre du volume que nous signalons aujourd'hui) des qualités d'observation qui présentent sous un nouveau jour le sympathique talent de M. Deulin.

Pour tout dire, ces *Histoires de petite ville*, dont la moralité est irréprochable, achèvent de placer l'auteur au premier rang des écrivains qui ont pris à tâche de peindre les mœurs vraies de la province.

M. Pierre Zaccone aussi est un peintre, mais un peintre qui dédaigne les petits cadres et procède à grands traits. Excellent moyen, le plus souvent, pour conquérir la popularité !

Sous ce titre alléchant : *Mémoires d'un Commissaire de police*, l'habile romancier vient de publier, également chez Dentu, un des livres les plus curieux et les plus dramatiques qui aient paru depuis longtemps. Ce sont deux histoires empruntées aux mœurs modernes, et dont les héros principaux ont joué, il y a quelques années, un rôle important dans la société parisienne.

Le goût du public pour certains sujets (ceux notamment où la police est en jeu) vaudra sans aucun doute à ces deux volumes un accueil des plus chaleureux. Nous en félicitons d'avance l'auteur, qui a fait de son mieux pour le mériter.

A côté de l'*Histoire de France* de Michelet, de la *Correspondance* de P.-J. Proudon, du *Dernier des Napoléons*, — tous ouvrages d'un haut intérêt, — l'éditeur A. Lacroix (librairie internationale) a offert au public un petit livre de genre différent, mais qui a aussi sa valeur.

C'est un tableau très fidèle et très vivant des *Mœurs du jour*, où l'auteur, M. Edouard Siebecker, flagelle en un style mordant les travers de la société actuelle. On sent là, sous une forme légère, une étude profonde aboutissant toujours à une conclusion morale.

M. Siebecker a évidemment adopté pour devise la maxime latine : « Châtier les mœurs en riant. » Il s'en est bien trouvé, et il en sera sans doute de même de ses lecteurs.

Signalons, en terminant, la publication des *Mémoires de Benvenuto Cellini*, qui paraissent par livraisons illustrées à la librairie de l'*Écho de la Sorbonne* (rue Guénégaud). Ces mémoires n'ont pas seulement tout l'intérêt du roman le plus ingénieusement inventé ; ils donnent encore une foule de renseignements curieux sur la vie des grands artistes de la Renaissance, en France comme en Italie.

R. H.

REVUE DES MAGASINS

Comment pouvoir mettre les corsages cuirasse, moyen-âge ou *Jeanne d'Arc*, si l'on ne porte pas le *corset Sultane* ou le *corset Élise* ? Ces deux charmants modèles de la maison de PLUMENT sont des auxiliaires indispensables, aujourd'hui, pour maintenir la taille dans les proportions de la ligne élégante décrétée par la mode. Ajoutons, comme renseignement important, que le corset *Sultane*, en beau coutil fin, garni de valenciennes, peluche et lacet de soie, coûte 30 fr. Le corset *Élise*, admirablement baleiné, avec des goussets tout particuliers : 25 fr.

Il est également impossible qu'une toilette possède ces grâces fuyantes qui sont le charme des costumes actuels, sans le secours d'une tournure-jupon bien comprise. Ici encore nous rappellerons le souvenir de la maison de Plument et de ses précieuses créations : Jupe *Louis XV* pour robe courte : 15 fr. en blanc, 18 fr. en rouge ; — Jupe *Ninon*, pour toilette de dîner : 20 fr. en blanc, 25 fr. en rouge ; — Jupe *Royale*, pour robe à traîne : 28 fr. en blanc, 33 fr. en rouge ; — Jupe *Henri IV*, très plate du haut, pour robe de ville : 15 fr. en blanc, 18 fr. en rouge ; — enfin les deux mignonnes tournures, *Ninon* et *Ninette* : 6 fr. en blanc, 8 fr. en rouge.

Rappelons encore à nos lectrices que M. de Plument expédie *franco* dans toute la France, partout du moins où il y a station de chemin de fer, toutes les demandes qui lui sont adressées rue Vivienne, 33, et qui sont accompagnées d'un mandat ou d'un bon sur la poste.

— De l'étoffe la plus simple, tirer une toilette d'une élégance irréprochable et d'une grâce irrésistible, voilà l'un des côtés les plus remarquables du talent de Mlle Marie BATAILLON. Choisir les tissus, couper, tailler, combiner les garnitures, faire en un mot des prodiges de bon goût, tout cela n'est pour cette fée créatrice que jeux d'enfants. Aussi, depuis un mois, toutes les jolies clientes de Mlle Marie Bataillon, qui savent à quoi s'en tenir, lui adressent-elles commandes sur commandes ; c'est à en perdre la tête ! Le joli entresol de la rue Thérèse, 5, en est plus que jamais encombré, et l'on ne saurait se faire une idée du nombre des charmantes toilettes que nous y avons admirées :

L'une, en beige uni et madras à carreaux très fondus, bleus et gris, ornée de rubans bleus et gris mélangés. Vêtement *Madame l'Archiduc* et chapeau assorti.

Une autre, en grenadine et taffetas noir, gracieux mélange de coulissés, de draperies, de garnitures en dentelle et nœuds papillon en ruban noir.

Un costume en étoffe à jour, tunique et corsage sur jupe de soie grise, agrémenté de nœuds en ruban broché bleu d'un effet superbe.

Citons encore et surtout une robe de dîner en faille noire et faille bouton d'or, composée de plissés en feuillets superposés pour le tablier, d'un pli Bulgare à coquillés au milieu, et d'un corsage extra-collant à manches coulissées avec liserés bouton d'or et garniture de boutons assortis.

SPÉCIALITÉS

Comment se préserver des brûlantes atteintes d'un soleil d'été ? Rien de plus facile : il suffit d'employer pour la toilette le *lait antéphélique* de CANDÈS. Cette lotion bienfaisante enlève toute défectuosité de la peau, détruit les plaques jaunes, les rougeurs, etc., et donne au teint une transparence idéale.

Après des veilles prolongées, alors que la beauté la plus ferme s'altère, le *lait antéphélique* vient à propos combattre le mal en redonnant à la peau son éclat, sa jeunesse et son charme.

Cette eau virginale s'emploie généralement coupée d'eau, lorsque la première toilette de propreté est accomplie ; on se rince simplement les parties du corps exposées à l'air, c'est-à-dire la figure et les mains, puis on les essuie légèrement. Ajoutons qu'on doit agiter le flacon avant de s'en servir.

Adresser toutes les demandes à M. Candès, l'inventeur du *lait antéphélique* (boulevard Saint Denis, 26).

M. D'A.

ROUVENAT (✠) *& CH. LOURDEL*, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Paris est comme un grand enfant qui, lorsqu'il possède un jouet à sa fantaisie, ne le quitte plus et s'en sert jusqu'à satiété. L'Exposition des tableaux et les courses de Longchamps, voilà depuis quelque temps l'amusement favori des Parisiens; ils en usent au point d'en abuser! Il en est ainsi tout au moins, du Palais de l'Industrie, où l'on a peine à circuler.

Inutile d'aller ailleurs chercher la mode; c'est là qu'elle se montre à tous les regards, coquette et sémillante, plus qu'on ne le voudrait quelquefois! Jamais, il faut bien le dire, les toilettes n'ont paru plus gracieuses et plus fraîches. Gais tissus, étoffes modestes, grenadines légères, canevas transparents, broderies à jour, filets perlés, — que faut-il admirer le plus, du charme qui réside en vous ou de celui qu'une fée industrieuse a su vous donner, en vous soumettant à des formes, à des combinaisons multiples, au gré de sa fantaisie et de son art?

La tunique blouse et, en général, tous les vêtements flottants jouissent d'un grand succès pendant les chaleurs; on sauve le sans-gêne de la forme par le luxe des garnitures. Coquillés de dentelle et nœuds papillon en ruban, d'une ou de deux teintes, sont souvent employés à cette seule fin.

Pour les costumes en toile de Vichy et autres, les plissés ont repris faveur à titre de garniture; on les entremêle souvent de bandes de broderie anglaise, quand on ne les termine pas eux-mêmes par un feston. Des femmes adroites, des jeunes filles de notre connaissance se sont brodé de charmantes toilettes; une, entre autres, à rayures bleu terne et rose, garnie de plissés contrariés. Tantôt le bleu fait saillie, tantôt c'est le rose, et les bords, festonnés au point de rose, sont exécutés de couleur assortie.

La poche domine plus que jamais : il faut compter avec elle, car de sa position dépend le succès. On en adapte aux tuniques, aux tabliers, vêtements de toute sorte, soit qu'on les établisse en étoffe pareille à celle de la robe, en les garnissant de ruban, soit qu'on les fasse en soie de nuance tranchante.

P. N° 260. — Chapeau de jardin.

—

Les lingères tirent un excellent parti de la mode du feston et de la broderie de couleur; elles s'en servent pour composer de fort gracieuses parures : cols rabattus, ouverts en châle ou tout ronds, et sous-manches en fine batiste blanche, brodées de rouge ou de bleu. Les élégantes parures en tissu à jour et rayures mates, dont nous avons déjà parlé précédemment, sont de plus en plus appréciées; on en voit partout. Les cravates en mousseline épaisse, à coins assortis, complètent fort heureusement l'ensemble.

Le fichu *paysanne*, en soie brochée noire, blanche ou de couleur quelconque, continue d'être fort à la mode, entouré de dentelle espagnole blanche, d'imitation de point à l'aiguille, ou enfin de guipure russe. On le pose négligemment sur les épaules, ou plutôt autour du cou pour le nouer à la Colin devant. Ce fichu constitue le plus gracieux des auxiliaires de toilettes qu'on puisse désirer. Certaines personnes le préfèrent au fichu de même forme en dentelle espagnole noire. Ce dernier tranche merveilleusement sur les robes de nuances claires, dont il atténue l'éclat.

Puisque nous avons entamé le chapitre de la dentelle, disons tout de suite que le mantelet à longs pans et l'écharpe en dentelle noire sont de fort bonne compagnie cette année; les femmes du meilleur monde les ont adoptés. Les très-jeunes préfèrent peut-être la pélerine et la mantille. Dans tous les cas, ce sont les vêtements les plus élegants qu'on puisse mettre avec une jolie toilette de grenadine noire, surtout si elle est garnie de dentelle.

Tous les ans, à cette époque-ci, on agite la question des robes

blanches, et tous les ans on en édite de nouvelles. Nous en avons vu, pour notre part de fort jolies, toutes brodées. Un trousseau confortable en contient toujours au moins une, sans préjudice des costumes en broderie anglaise, des robes de piqué, des peignoirs *saut-du-lit*, etc., en nansouck, garnis de broderie, de plissés ou de dentelle.

On fait encore beaucoup de tabliers et de corsages en mousseline coulissée et bouillonnée, rayée d'entre deux en tulle; on les entoure de plissés de mousseline à bords en tulle. C'est un regain de l'an passé, qui semble conclure un nouveau pacte avec la mode.

—

Le chapeau le plus porté en ce moment, — chapeau en forme de plat à barbe renversé, genre chinois, — n'offre vraiment rien d'assez séduisant pour motiver la faveur dont il est gratifié, si ce n'est la quantité de fleurs dont il est surchargé! Quelques-uns en sont littéralement couverts dessus et dessous.

Le genre — ce tyran auquel tout le monde est forcé de se soumettre — veut, en outre, que le chapeau soit posé si en arrière de la tête, qu'il en arrive à couvrir tout le chignon. En voyant une de ces coiffures de profil, on est tenté de dire à la personne qui en est affublée : « Madame, vous perdez votre chapeau! « Espérons que *le Grand prix* des courses de printemps nous ménage quelque heureuse surprise sous ce rapport. C'est une époque trop souvent néfaste dans les modes et les décrets ont souvent plus de durée qu'ils ne le méritent. A preuve le chapeau *couronne*, le *Léopold Robert* de l'an passé.

Parmi les garnitures de fleurs les plus seyantes au visage, citons les guirlandes d'épis de blé; mais si l'effet en est ravissant lorsqu'elles sont placées avec adresse, rien n'est plus déplorable dans le cas contraire.

Nous avons aperçu tout dernièrement, dans ce sens, le chapeau le plus ridicule du monde; sous la passe, très enlevée, on avait assujetti tous les épis d'une guirlande, en les écartant avec symétrie, ce qui donnait le plus étrange caractère à la coiffure, qui rayonnait comme un soleil.

Le mauvais goût est à la toilette ce que le manque de bon sens est à la conduite: on ne fait que des sottises lorsqu'on en est dépourvu!

Mary d'Auberville.

Description de la gravure dans le texte

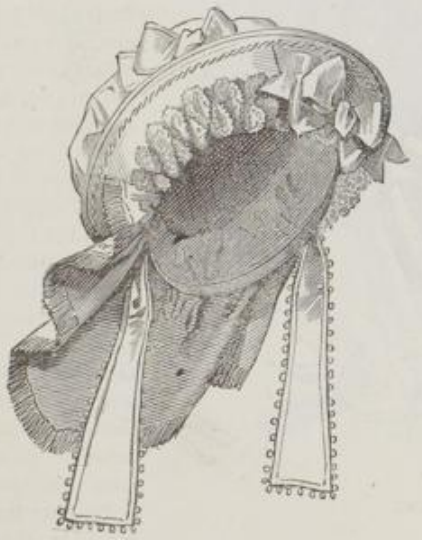
P. N° 260.

Chapeau de jardin, en paille anglaise noire. — Passe cabossée; ruche en ruban cerise dépassant les bords. Guirlande de cerises et de feuillage touffu autour de la calotte. Écharpe en tulle blanc formant un nœud et flottant derrière.

DÉTAILS DE MODES

1. Chapeau de *baby* (vu de face) exécuté en beau bazin ou coutil blanc. — Passe renversée et arrondie, entourée d'une mignonne passementerie blanche. Tour de tête en tulle et valenciennes ruchés à plis doubles et nœud papillon en faille blanche. Brides de même étoffe que le chapeau, encadrées d'une passementerie assortie. (On peut également faire les brides en ruban.)

2. Chapeau de *baby* (même modèle que le n° 1, vu par derrière). —



1. Chapeau de *baby* (vu de face).

Fond large et bombé, avec un grand bavolet orné de franges. Nœuds de ruban sur le côté du sommet et dans le milieu du bavolet.

3. Bonnet de *baby* (vu de face). — Bandes de broderie anglaise mignonne, posées pied contre pied et ruchées légèrement autour du fond; l'une se rabat sur la tête, l'autre se relève en diadème. Ruban blanc posé à plat entre les deux et coques sur le sommet, avec pans de nansouck brodés s'aplatissant sur le fond.

4. Chapeau de tulle blanc brodé de perles de jais. — Calotte plate et ronde assez élevée, entourée d'une draperie en velours noir; fleurs de fraisier et plumes grises naturelles, groupées sur le côté. Passe relevée en diadème, abaissée vers les oreilles, et brides en tulle perlé. Bandeau de fleurs de pêcher.

5. Bonnet de *baby* (même modèle que le précédent, vu par derrière). — Fond large et froncé tout autour, garni sur le sommet de trois pattes entourées d'œillets brodés. Bavolet en broderie anglaise et brides en ruban.

6. Col rabattu, en toile, entouré d'une broderie anglaise, pour garçon ou fillette de quatre ans.

2. Chapeau de *baby* (vu de derrière).

7. Corsage en coutil blanc pour fillette de quatre à six ans. — Forme ajustée, basque fendue au milieu derrière; poches carrées sur les côtés, revers boutonnés aux manches; col rabattu, et volants de broderie anglaise sur tous les bords. Boutons en nacre.

Nota. — Voir les descriptions des autres gravures dans le texte et celle de la figurine *L.* 34 (annexe de l'édition n° 3) à la page 251.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Description de la planche coloriée n° 1228.

TOILETTES DE VILLE D'EAUX. — 1. Toilette en faille de nuances *tunisienne* (réséda) et *Livingstone* (jaune vert). — La jupe est entièrement

3. Bonnet de *baby* (vu de face).

bouillonnée en long ; chaque bouillon est gansé. Dans le bas, volant de 15 cent. sur le devant, formant un coquillé couché. Le pli de derrière, qui est d'un seul morceau avec le dos, mesure 50 cent. au bas de la traîne, 4 à la taille, et 12 vers le cou. Huit écharpes frangées sont nouées, sautées sur

4. Chapeau de tulle blanc.

le pli. Le petit côté du dos forme un lé de 40 cent. vers le bas et constitue le double pli de la traîne. — Le tablier, formant pointe sur le devant, est composé de bandes alternées de nuances tunisienne et Livingstone ; chaque bande comprend 23 plis. Frange grillée très riche autour de la tunique. — Le corsage forme devant une pièce à la vierge ayant une tête coulissée ; trois ganses coulissées forment une sorte de bouillonné terminé à la taille par 14 ganses coulissées en long qui forment une longue pointe. Petites basques partant du pli de derrière et attachées par une écharpe sur la pointe. Manche coulissée dans le haut et rappelant la disposition du tablier. — Chapeau de paille de riz blanche. Touffe de plumes retournant sur la

5. Bonnet de *baby* (vu de derrière).

calotte et laissant échapper un petit oiseau des îles. Branche de capucine dessus et dessous.

6. Col rabattu pour enfant.

2. Toilette en faille bleu ciel et tussor nuance crème. — Volant de 30 cent. sur le devant, allant en s'élargissant vers la traîne ; tête doublée de faille crème et formant un ruché tulipe. Un haut ruché, à plis couchés en biais avec ruché tulipe également, suit le mouvement du volant. — Ta-

7. Corsage en coutil pour fillette.

blier en tussor formant pans carrés retenus par une écharpe bleu ciel, en cadré de guipure blanche et crème. — Corsage cuirasse ; la pointe de derrière passe en dessous du tablier. Manche à parement Louis XV, avec guipure tombant sur la main. — Chapeau de paille garni de gaze brochée bleu ciel. Traîne de bluets assortis, mélangés de feuilles mortes.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA MODE AUX COURSES

Ce n'est pas un des moindres charmes des courses que l'émulation de toilettes qu'elles suscitent parmi les femmes et le concours de luxe dont elles deviennent le prétexte. Les meilleures traditions de l'élégance française trouvent leur compte à ce tournoi de la mode, sous couleur hippique, non moins que les grands-livres de nos commerçants, et les courses deviennent ainsi non-seulement une source d'amélioration pour la race chevaline, mais de prospérité pour notre industrie, et de progrès pour l'art si éminemment français de la parure.

L'autre dimanche, l'enceinte du pesage présentait, ainsi que le dit très-bien le *Sport*, l'aspect d'un véritable congrès de la mode, tant les toilettes étaient nombreuses et charmantes en leurs innovations. Partout ce n'étaient que festons et astragales, mis au jour pour la première fois, et l'inédit en matière de costume se montrait à foison sur les épaules les plus aristocratiques de Paris.

La reine Isabelle II portait une ravissante toilette de faille lilas, avec tunique garnie d'une large broderie a dessin persan en soie d'Alger. L'ombrelle était de même étoffe que la robe et ornée de la même broderie.

La princesse de Metternich avait un costume d'une coupe exquise en bapeaume Louis XVI, à raies vert bronze sur fond maïs. Le chapeau de paille était garni d'une couronne d'herbe coupée par un nœud-cocarde en velours de même ton que les rayures de la robe.

La comtesse Mélanie de Pourtalès avait habillé sa taille d'une toilette style Directoire. Le jupon et le gilet en faille à mille raies bois et blanc ; la tunique en redingote de faille bois, garnie d'une bande de broderie de perles aux deux nuances du jupon. Le chapeau — une merveille ! — avait la passe en paille et le fond de même étoffe que le jupon. Brides de tulle blanc formant le gros nœud Directoire si seyant au visage. Deux grosses perles aux oreilles.

La duchesse de Mouchy donnait réplique d'élégance à la comtesse dans une toilette de drap d'Edimbourg gris-café avec galon formant plastron au corsage et tablier à la tunique. Les manches en faille marron comme le jupon. Le chapeau de paille belge était orné d'une torsade de binche et de ruban marron avec guirlande d'œillets rouges et roses.

Galons également garnissant la robe en lainage crême de la baronne Nathaniel de Rothschild, complétement rétablie de l'accident qu'elle avait éprouvé contre une marche perfide — eût dit Bernis — de l'escalier de l'Opéra en sortant de la reprise des *Huguenots*. D'un effet très heureux, la branche de roses-roi avec son feuillage ornant le chapeau rond de paille claire.

La princesse de Sagan avait emprisonnné sa taille longue à la façon des marquises du siècle de Louis XV dans une veste de taffetas noir sans manches. Celles-ci et la tunique étaient de taffetas quadrillé noir et blanc. Le jupon mélangeait les biais noirs aux volants quadrillés.

La marquise de Louvencourt avait adopté également le quadrillé, mais miniscule et bleu pâle, pour sa robe. Le retroussis à bouillonnés en cascade, mérite une mention particulière.

Que d'autres souvenirs encore de gaze et de faille dignes d'être notés ici. Malheureusement les colonnes des journaux ont des limites plus restreintes que celles de l'enceinte du pesage et ne sauraient contenir tout ce qu'il renfermait. Comme points généraux de l'art de s'habiller au printemps de l'an de grâce 1875, nous devons noter que la faveur féminine est pour la coupe des robes au style Directoire. Les redingotes de ton tranchant et unis sur jupes rayées, les gilets et les petits-collets, les gros boutons et les grands revers tiennent la corde. De l'époque Louis XVI, on n'emprunte plus que les modes du déclin du règne, celles de la fédération. On a les retroussis en cascades de plissés et de coquillés, les jupes à rabats derrière à gros plis ou tout ruchés. Mme Joubert, femme du directeur de la Banque de Paris et des Pays-Bas, dont le salon est un des foyers les plus artistiques de Paris, portait aux courses un costume paille avec tunique vert florentin, emprunté à la dernière période du seizième siècle, qui était une merveille de style et de goût. Le fichu à lui seul valait un long poëme.

Une remarque à faire, c'est que la taille des femmes devient de plus en plus invraisemblable. A force de la vouloir mince, les femmes finiront par ne plus en avoir du tout. Croyant s'embellir, elles se déforment à plaisir et jouent un rôle aussi ridicule que celui des Chinoises, qui emprisonnent leurs pieds pour en empêcher la croissance. Notez que la déformation du pied, dans le Céleste-Empire, n'a pour conséquence que d'obliger les femmes à rester à leur foyer, tandis que celle de la taille en France, s'attaque au jeu des organes les plus nécessaires à la vie.

Au point de vue plastique, cet étranglement de la taille et de la poitrine n'a rien de fort attrayant, et une femme à l'état d'effigie ne passera jamais pour l'expression la plus parfaite du beau.

Quoi qu'il en soit, le temps des *tailles de guêpes* est revenu, et nous verrons la belle génération qui sortira de ces corsets féminicides. On ne comprime pas impunément l'appareil organique indispensable à la vie ; c'est là un jeu de la mode, qui parfois coûte cher. On ne le constate que trop au bulletin nécrologique dont la maternité fait les frais.

BACHAUMONT.

PARIS PRINTANIER

C'est le matin, le long des quais, cet admirable paysage! Une petite pluie tiède, une légère poussière d'eau tombe d'un ciel blanc, transparent, doux comme une violette de gaze. Le soleil est près de paraître, le voile s'élève peu à peu, ses flocons, ses plis vaporeux deviennent de plus en plus fins et se nuancent de bleu. Le ciel donne le ton aux toilettes à revêtir. Une odeur un peu humide monte du sol, où la poussière est abattue. La gaieté circule dans la ville, la pénètre et lui fait une atmosphère. Les maisons sont d'une aimable couleur gris-perle que réveillent les affiches baroques et éclatantes ; les toits, les tours, les dômes, les flèches s'élancent joyeusement. Tout tressaille. L'eau du fleuve pétille et fourmille de petits ronds qu'y creuse la pluie fine. Paris est comme dans une douillette de ouate. Les ponts arrondissent leurs arcades, les arbres de la berge verdissent, tendres, frémissants. Les ombres disparaissent sous une lueur onctueuse. La moiteur du printemps caresse le visage. Le parfum des giroflées et des jacinthes, les jonchées de lilas remplissent les rues, où tous les bruits de de la vie roulent avec une harmonie discrète et vive.

La pluie a cessé, l'azur triomphant étend ses ailes et plane. On le dirait tout en porcelaine de Vieux-Sèvres, d'un bleu fondu et doucement passé. Le soleil est radieux, mais sans son ivresse brutale et écrasante des jours d'été. Les adorables robes claires glissent, sautillent, se balancent de tous côtés !... Adorables robes claires qui, du plus loin qu'on les voit poindre, fraiches et lumineuses, font pénétrer une souriante clarté jusqu'au fond des cœurs les plus soucieux. Elles régalent les yeux qui ne se lassent pas de suivre et celle-ci en face, et celle-là sur l'autre trottoir, puis cette autre plus éloignée, et encore une qui vient de déboucher soudain par une rue transversale, dessinant une taille mince comme une tige de plante, ou enserrant une forme riche et débordante... Jolies robes claires qui voltigent sur les trottoirs, feux-follets brillant en plein jour, mélodies qui chantent l'amour et qu'on ne se lasse pas d'applaudir !...

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Une jeunesse universelle anime tous les coins. Chez les modistes, tous les petits chapeaux de paille, crânes et provoquants, s'impatientent sur leurs champignons. Les magasins de nouveautés sont pavoisés de bannières, d'étoffes attirantes; ils étalent toutes les coquetteries de la toilette des femmes, depuis les bas, la jarretière, la tendre chemise, jusqu'au col, à la cravate, aux gants, à l'ombrelle : toutes choses bariolées et douces, terribles comme des miroirs à alouettes, mystérieusement aimantées, et d'où s'échappent un rire et un concert de sirènes, d'autant plus redoutables qu'elles ne se terminent pas en queue de poisson et ne se tiennent pas dans des grottes.

Les asperges, les cerises, les fraises et les bouquets de boutons de roses avivent l'allégresse. La table et ses bonheurs rendront les âmes poétiques. Qu'il sera délicieux, après un bon dîner, d'écouter un peu de musique dans la demi-lueur du crépuscule, — la fenêtre ouverte sur le ciel et sur les arbres, laissant entrer cet air attiédi qui apporte une charmante langueur, — et d'échanger les confidences qui sont le souvenir d'hier, les espérances qui sont l'histoire idéale de demain.

En attendant, les balcons et les fenêtres sont chargés de fleurs et d'arbustes comme des reposoirs; la fête de six mois commence, la fête du ciel bleu et du soleil. Les pèlerinages au Bois sont dans leur plein; les longues files de voitures, de cavaliers, de piétons vont porter leurs adorations et faire leurs processions autour du lac sacré. C'est la vie athénienne, tout simplement. Les églises, illuminées et fleuries, retentissent de chants en l'honneur de Minerve, c'est-à-dire de Marie, reine des bouquets et du papier doré.

A minuit, d'autres fidèles s'empressent, fourmillent et ruissellent le long des boulevards, dans les rayonnements éclatants des cafés, et d'innombrables prêtresses, admirablement peintes, président aux cérémonies de ces dernières heures, recherchant de préférence les étrangers, absolument comme les antiques prêtresses d'Astarté; et puis Paris finit par s'endormir dans la tiédeur nocturne, au clair de la lune qui est là comme un œil, — un œil brillant, un peu vide, trop rond, un peu bête, toujours étonné de ce qu'il revoit, l'œil de la vieille Astarté, vouée à être éternellement honorée en ce monde où elle ne verra jamais rien de nouveau.

ED. V.-P.

LA RONDE DE LA SAINT-JEAN (*)

Tandis que dorment les faucilles
Aux hangars, vers la fin du jour,
Autour des feux, les jeunes filles
Dansent en rond au carrefour.

Dans le crépuscule que dore
Un dernier rayon incertain,
Sur l'horizon où vibre encore
La brume chaude du lointain.

On voit leurs silhouettes sombres
Que baigne un reflet azuré,
Dans le mystère exquis des ombres
Décrire leur pas mesuré.

Et le mouchoir qui se soulève
Au vent du joyeux tourbillon,
Sur leur épaule bat sans trêve
Comme une aile de papillon.

Et la ronde passe et repasse,
Mêlant ses voix à l'unisson;
Vers les étoiles dans l'espace
On croit voir monter la chanson.

Et les jeunes gens aux murailles
Abaissés avec abandon,
Ténors, barytons, basses-tailles,
Accompagnent en faux-bourdon.

Parfois une vieille au front morne
Glapit quelques sons chevrottants,
Assise sur la même borne
Qui l'a connaît depuis cent ans.

La chauve souris qui séjourne
Au pignon noir, prend son essor,
Et, bête étrange, tourne, tourne,
Au ciel où nage un croissant d'or.

Dansez, dansez, ô jeunes filles,
En chantant nos chansons d'amour :
Demain pour courir aux faucilles,
Vous sortirez au petit jour.

Jules BRETON.

(*) Parmi les tableaux qui figurent au Salon se trouve un tableau de M. Jules Breton, *la Ronde de la Saint-Jean*, que lui-même s'est chargé de décrire de manière à prouver que sa plume vaut un pinceau. Cet épisode fait partie d'un volume que le peintre-poète vient de publier chez l'éditeur Alphonse Lemerre et qui a pour titre : *les Champs et la Mer*. — R. H.

THÉATRES

VARIÉTÉS. — MM. Meilhac et Halévy viennent de donner à ce théâtre un de ces petits croquis de chevalet dans lesquels ils excellent, pour accompagner la reprise de la *Petite Marquise*. Cela s'appelle le *Passage de Vénus*, et vous tient en gaîté pendant trois quarts d'heure. On reproche aux auteurs du *Passage de Vénus* de trop mettre à la scène des bluettes qui semblent échappées à la *Vie Parisienne*. C'est d'une critique peu logique.

Ces articles-comédies sont-ils spirituels et originaux? Vous amusent-ils, depuis le premier jusqu'au dernier mot? Alors, pourquoi se plaindre et que va-t-on chercher sur la scène secondaire, si ce n'est un peu de gaîté finement animée.

La *Petite Marquise* reste une œuvre exquise et que l'avenir classera assez haut parmi le répertoire que lui lèguera le théâtre de notre temps. C'est bel et bien de la comédie rieuse et raillante, telle que la pratiquait supérieurement Molière lorsqu'il voulait se moquer des *précieuses* ou du *bourgeois gentilhomme*. On a prononcé le mot de charge, de parodie. Il ne faut pas confondre la charge (exagération des types) avec la moquerie en action qui les fait agir sous leur côté ridicule, mais leur garde leur tonalité réelle : la critique qui rit n'a rien à démêler avec la parodie.

MM. Meilhac et Halévy ont saisi en hommes du monde les physionomies mondaines dont ils ont composé leur pièce, et les ont crayonnées avec cette finesse d'observation, ce relief de détail qui caractérisent leur talent. Ce sont certainement les esprits les plus parisiens, les plus vraiment de leur temps, qui se puissent rencontrer aujourd'hui; et quand on écrira l'histoire de la société parisienne à notre époque, il faudra compter avec leur répertoire dramatique. Ils voient juste et peignent d'après nature, là où tant d'autres ne tirent qu'au jugé.

OPÉRA-COMIQUE. — Sous ce titre : *l'Amour africain*, nous n'avons à signaler que l'erreur d'un académicien d'esprit, M. Legouvé, et d'un musicien de talent, M. Paladilhe. Vienne un bon libretto à celui-ci, et on retrouvera en lui l'auteur applaudi de la *Mandolinata*.

Don Mucaradè, de M. Ernest Boulanger, avec sa verve entraînante, est venu rasséréner un peu les sphères trop assombries de l'Opéra-Comique. La musique de M. Boulanger est aimable et sans prétention et a reçu le meilleur accueil.

HOP-FROG.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 521. — DESCRIPTION, PAGE 252.

TOILETTES DE VILLE D'EAUX

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1228

A. Leroy, imp. r. des Marais 66.

Ad. Goubaud Fils Edr. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mlle Mr Bataillon, rue Thérèse 5 — Modes de Mmes Brunhes & Hunt, r. Meyerbeer 4.

Ceinture-Régente de Mmes De Vertus Sœurs, r. Auber 1 — Lait Antéphélique de Candès & Cr.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON. Ad. Goubaud & Son. 30. Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Imp. Lemercier & Cie Paris

N° 21

L. N° 34

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 520. — DESCRIPTION, PAGE 251.

COSTUMES D'ENFANTS

DÉGRADATION

(HISTOIRE D'AUJOURD'HUI. — SUITE.)

III

Comme il appert du début de ce récit, Bernard de Fayol appartenait par sa naissance au meilleur monde. Ainsi, plus son rang était élevé, plus sa chûte avait été profonde. Pour son malheur, il était devenu orphelin à l'âge où l'on a tant besoin de sage direction. L'insouciance d'un tuteur lui avait accordé trop de liberté ; la liberté dont on ne sait pas faire usage est pour les individus comme pour les peuples le plus funeste des privilèges. Bernard savait que la fortune l'attendait ; cette certitude avait étouffé de bonne heure en lui la saine ardeur du travail. Quand il lui eût fallu de fermes et prudents conseillers, il avait déjà trouvé des flatteurs.

Cependant un sien cousin, qui avait conservé sur lui une certaine autorité, M. Anselme Boyer, riche propriétaire du Midi, fit entendre une voix sévère, et, moitié par la persuasion, moitié par l'abjuration, détermina le jeune homme à entrer dans l'armée en passant par Saint-Cyr. Bernard, qui subissait volontiers l'influence d'autrui, se laissa faire, séduit d'ailleurs par la perspective d'un brillant uniforme, car il comptait s'engager dans la cavalerie et s'y amuser de la belle manière.

En effet, il prit rang d'officier de hussards en festoyant les camarades autant que le permettait le règlement.

Successivement on l'envoya d'Afrique, où son courage fut remarqué, dans diverses villes de garnison. Partout il n'était bruit que de ses excentricités. Plus d'un bourgeois scandalisé formula des plaintes, mais les marchands et les maîtres de cafés appréciaient ce viveur qui dépensait sans compter.

Cependant, à côté des fêtes et des succès, il y avait de temps en temps la lassitude, la satiété. Si intimes que fussent les joyeux compagnons d'orgie, des querelles fréquentes s'élevaient çà et là entre eux ; et comme Bernard était, selon l'expression consacrée, non moins brave que son épée, il allait sans broncher sur le terrain. Il se fit sous ce rapport une réputation d'abord brillante, puis fâcheuse. L'excès de sa susceptibilité, ses emportements après boire, le discréditèrent dans bien des esprits. On se plaça sur la réserve vis-à-vis de lui ; chacun savait pertinemment que la main qu'il vous tendait avec franchise pouvait au premier mouvement d'humeur s'armer pour vous frapper. Or le charme des relations n'existe que dans leur sûreté.

Peu à peu le jeune officier fut délaissé par ceux-là mêmes qui l'avaient le plus recherché. Ses qualités ne faisaient pas avec ses défauts un contre-poids suffisant pour modifier l'opinion publique. On cessa de compter les services qu'il avait pu rendre et l'on ne vit que les offenses qu'il commettait. Insensiblement, il se forma contre ce « don Juan, ce prodige, ce spadassin, » un concert de récriminations qui certes ne contribuèrent pas à diminuer chez le baron le penchant à la violence.

Une circonstance déplorable précipita la crise. Dans un duel où il n'avait peut-être pas tous les torts, mais où il avait déployé trop d'animosité, Bernard eut l'affreux malheur de tuer son adversaire, un brave officier nommé Girot, lequel était l'unique soutien d'une jeune sœur qu'il faisait élever dans une institution de Paris. En tombant, l'infortuné Girot avait poussé ce cri de douleur : « O ma pauvre Lucile ! » Ces trois mots exhalés dans un flot de sang allèrent droit à l'âme du vainqueur, d'autant plus qu'il avait eu une certaine amitié pour cet officier.

Bernard se promit de ne pas oublier Lucile : mais sa bonne intention ne fut pas devinée. L'intérêt naturel qu'on portait à la victime excita contre le meurtrier un *tolle* général. Dès ce moment, on évita soigneusement M. de Fayol ; les salons de la ville lui furent fermés.

Le corps d'officiers tint conseil et émit un blâme sévère contre le baron,

Il fallut que celui-ci donnât sa démission : mais avant de partir il se montra par bravade dans les cafés, dans les promenades, se mettant en évidence pour s'attirer des querelles. Cette manœuvre ne lui réussit pas. En vertu d'un accord secret, on affecta de se détourner de lui jusqu'à ce que l'ex-officier mis en suspicion eût quitté la ville.

Ce fut alors que Bernard, dont la disposition aux excès bachiques s'était déjà développée en Algérie, se mit à boire avec une sorte de rage concentrée. Devenu incapable d'un travail suivi, il chercha dans une demi-ivresse un dérivatif à l'activité des remords. Tel que le Chinois qui s'empoisonne volontairement avec l'opium, il demanda aux boissons les plus capiteuses l'oubli momentané. On le voyait, attablé solitairement, absorber avec frénésie ces toxiques dont la vente est permise, à la honte de l'humanité ; tantôt sombre et muet, tantôt poussant des éclats de rire et promenant autour de lui des regards de défi. Ces provocations se perdaient dans l'air, comme les javelots impuissant du vieux Priam.

On doit bien penser que cette existence lui devint intolérable. Il n'avait pas voulu fuir devant la réprobation universelle ; mais une fois cette satisfaction donnée à son amour-propre il disparut de la ville, comme ces insectes malfaisants qu'apporte et remporte le vent de la trombe.

Et cependant il n'était pas né méchant. Seuls l'absence de la famille, le manque de bons exemples, et surtout l'intempérance, l'avaient amené à ce point.

Notez bien qu'en allant se fixer à Paris, et y rapportant des débris notables encore d'une fortune ébréchée, il ne pouvait échapper aux dangers de la vie oisive dans une capitale qui, à côté d'œuvres bonnes et nombreuses, voit le vice s'installer hardiment. Paris a des légions de déclassés, de décavés, de chevaliers d'industrie qui guettent constamment leur proie ; ceux-là font la chasse à l'homme. Avec un art merveilleux, ils discernent d'un coup d'œil la dupe qu'ils pourront engluer. Ils caressent les goûts pernicieux, flattent les passions mauvaises, raillent les scrupules, dissimulent les piéges, montrent les fleurs et vous conduisent à la ruine, à l'abîme, par de jolis sentiers bien unis, bien sablés, bien faciles.

Cela s'appelle par antiphrase *les amis*.

Nulle considération, nul obstacle ne pouvait détourner Bernard de la vie commode qu'on lui offrit toute préparée. Un cercle brillant et choisi l'admit, sur la recommandation de deux de ses membres. Un tapissier à la mode se chargea de la décoration, de l'ameublement d'un appartement des plus confortables. M. de Fayol n'avait eu qu'à dire : *Fiat lux!* et bientôt il pouvait recevoir des amis improvisés dans une salle à manger où rien ne manquait, ni les peintures allégoriques, ni les buffets en chêne sculptés, ni les porcelaines de prix, ni les cristaux, ni l'argenterie à ses armes.

Ce genre de *high life* se prolongea trop pour la fortune du baron. A force de puiser dans une caisse qu'on ne remplit pas, on la vide complétement, et il est trop tard quand on s'aperçoit du désordre irréparable. Les billets étaient arrivés impérieux ; l'emprunt usuraire avait répondu à leurs exigences : les expédients avaient remplacé la fortune liquide. Un signe des temps fut la diminution notable des amis. On dit que les souris prévoient à merveille la chute prochaine d'un édifice et s'enfuient prudemment par toutes les issues. Ainsi les parasistes ont le flaire de la débâcle. On commença à critiquer le baron de Fayol ; on démontra qu'il n'avait pas toujours une tenue conforme à son rang ; et tout ce délaissement par les commensaux des deux sexes fut si bien calculé, qu'il coïncida avec une saisie pratiquée par le tapissier, le carrossier

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

et autres industriels qui se concertent, après avoir rédigé des mémoires fantastiques, pour se ruer en même temps sur les prodigues qu'ils ont excités tout d'abord. Un autre que Bernard eût vu plus clairement sa position ; mais attendez donc de la lucidité d'un homme qui n'est jamais à jeûn et dont l'esprit flotte constamment dans un mirage !

Cependant il vint un jour où il oublia de s'enivrer, où de fait il n'en eut pas le temps. Ce fut le jour où on le saisit. De rage, il distribua aux recors quelques coups de canne ; puis abandonnant tout avec un amer dédain, il se logea à l'hôtel meublé et, pour la première fois peut-être, se livra à un calcul sérieux, mesurant ses dernières ressources et supputant ce qui lui resterait à dépenser, autrement dit ce qu'il lui restait à vivre ; car les intempérants font facilement abandon de l'existence, les notions religieuses et l'idée du devoir social étant obscurcies dans leur cerveau. Il se trouva plus riche encore qu'il ne l'avait espéré. Toutes les dettes payées, il conservait un honnête revenu. Le suicide était ajourné indéfiniment.

— Ils seront bien attrapés, s'écria-t-il, les drôles qui m'ont *lâché*, me croyant à bout de ressources !

Il médita de se venger d'eux en les éclaboussant ; mais la raison momentanée dont il joussait lui montra que cette idée était absurde et qu'elle ne servirait qu'à grouper de nouveau autour de lui les grugeurs d'autrefois. Il la repoussa et s'interrogea pour savoir à quoi il allait s'occuper.

Soudain il lui vint une inspiration qui fut en même temps un remords.

— Je ne sais que faire, se dit-il ; la crise d'aujourd'hui a dérangé toutes mes habitudes. Si je réalisais un désir que j'ai tant de fois formé et repoussé... car je n'osais pas... Si enfin, j'allais voir Lucile !...

Pour atténuer ce que ce monologue semblerait voir d'étrange, nous devons dire, à la louange de l'ex-officier, que depuis la fatale rencontre il avait pris scrupuleusement soin de payer par avance, d'année en année, la pension de la jeune fille dans l'excellente maison Domberval. Il s'était donné pour un ami de défunt Girot ; il ne s'était nommé que de son prénom Bernard ; le secret lui appartenait donc pleinement, car Lucile et sa digne institutrice avaient ignoré quel était le meurtrier ; à son bienfait il ne se mêlait en apparence aucune circonstance odieuse.

Il céda à la tentation de faire connaissance avec l'intéressante Lucile. S'étant rationné à un unique verre d'absinthe, il prit résolûment le chemin de l'institution, sise dans le quartier de Chaillot.

Il fut facilement admis à voir mademoiselle Girot. Une émotion impérieuse agitait son cœur. Un instant, il eut envie de quitter le parloir, de remettre sa visite. Mais il était allé trop loin pour reculer...

Au bout de quelques minutes, Lucile parut.

Tout ce que le printemps peut donner de grâce brillait dans la personne de Lucile. L'ovale fin de son visage était rehaussé par un teint de rose clair ; ses grands yeux bleus frangés de cils noirs révélaient une candeur adorable ; ses cheveux d'or semblaient dérobés à Hébé, la blonde patronne de la Jeunesse.

Jamais l'orpheline ne recevait de visites ; nul ne s'occupait d'elle. Une marque de sympathie devait donc lui être douce. Elle le témoigna avec son ingénuité, avec sa franchise parfaite. Elle ne se doutait pas que chacune de ses paroles entrait comme un fer rouge dans le cœur de M. de Fayol... Ce qu'elle voyait en lui, c'était un protecteur généreux envers qui elle avait contracté une dette éternelle. Et elle le lui dit d'une voix si suave, qu'il se sentit pénétré de ce charme auquel rien ne l'avait habitué.

— Vous ! vous enfin, monsieur !... Ah ! qu'il me tardait de vous connaître, de vous remercier !... Vous avez été si bon pour moi, pauvre fille qui n'ai aucun droit à vos bienfaits !... Oh ! mais je sais... vous aimiez mon frère... et vous avez daigné reporter sur moi cette noble affection... Comme du haut du ciel il doit vous bénir, celui qui n'est plus !...

Bernard éprouva un tressaillement nerveux, une sorte d'épouvante...

Cependant le bien-être moral qu'il avait d'abord ressenti prit le dessus. Lucile s'était assise en face de lui, et sans fausse timidité elle le regardait de ses grands yeux dilatés par la reconnaissance et la satisfaction.

Il était honteux de l'âcre bonheur qu'il goûtait auprès d'elle ; à peine osait-il répondre : pour lui, une ombre invisible assistait à leur entretien. Ce fut donc à demi suffoqué qu'il brusqua la fin de l'entrevue, et il se promit bien de ne pas la renouveler.

Un mois se passa, suivi de six autres également perdus dans une existence malsaine. Évidemment Bernard combattait une pensée qui le dominait par intervalles. L'ivresse, qui chez lui avait jadis de *l'humour*, était devenue morose et silencieuse. Cet homme accoutumé à suivre toutes ses fantaisies, à ne reconnaître aucune domination, se sentait aux prises avec une idée absorbante sans pouvoir ni vouloir s'en détacher.

Presque à son insu, il reprit le chemin de l'institution Domberval et fit appeler Lucile au parloir. Il fut frappé du changement de sa physionomie. Le ton rose et nacré de son visage avait été remplacé par une pâleur mate. Et cependant Lucile était peut-être plus charmante encore avec cette appparence de langueur.

Pour lui parler à cœur ouvert. Bernard eut à surmonter le fatal souvenir. Cet embarras fut pris par la jeune fille pour une de ces émotions contenues qui plaisent tant aux femmes. Peu à peu, la conversation devint confidentielle ; un double aveu en jaillit ; le protecteur et la protégée s'aimaient. Ce fut avec une sorte d'explosion que Bernard formula :

— Consentirez-vous à m'épouser ?

Elle répondit avec une résolution naïve :

— Oui, bien volontiers.

Ce mariage s'accomplit, hélas ! M. de Fayol l'entoura du plus profond mystère, car un secret terrible pesait sur sa destinée et celle de Lucile. Il ne fit part à personne de son bonheur et alla vivre dans un quartier retiré. Pendant un certain temps, il parut s'être complétement amendé, sous l'influence des vertus de sa jeune compagne. Celle-ci, tout entière aux douceurs de la vie intime, ne répétait que trop souvent :

— Ah ! si mon bon frère était avec nous !...

Chaque fois que cette exclamation revenait, Bernard souffrait le martyre. Et alors, pour s'étourdir, il savourait l'absinthe...

Peu à peu l'ennui le gagna ; l'uniformité paisible n'était pas le fait de ce tempéramment impétueux. D'abord il ne fut question pour lui que de retourner à son cercle, de reprendre ses relations. Lucile dut y consentir. Elle ne comprit le danger que lorsqu'il fut arrivé. Par degrés, elle vit le gentilhomme plongé dans l'enfer du jeu, subissant de mauvaises chances, furieux alors contre la fortune, buvant alors pour se distraire et buvant encore par un besoin impérieux. Elle assista, morne de douleur, à cette dégradation certaine qui naît des excès quotidiens. Elle vit les ressources du ménage décroître d'une manière lamentable. Plus d'une fois, la jeune femme dut se glisser furtivement au mont-de-piété... L'ordre qu'elle rétablissait péniblement devenait le désordre sous les mains fatales de Bernard. Chaque jour, l'heure de patiente réparation était à refaire ; et lorsque la pauvre femme hasardait une timide observation, ses supplications et ses larmes trouvaient l'accueil le plus rude.

L'unique consolation de Lucile, c'était sa petite fille, sa mignonne Noémi, que le ciel lui avait accordée comme pour cicatriser tant de plaies.

Au bout de six ans de lutte, voici quelle était la situation :

Le baron à peu près ruiné, usant d'expédients et amené par sa double et funeste passion à pratiquer au jeu des manœuvres coupables ;

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Lucile malheureuse, épuisée par ses efforts et rongée par ses larmes.

Noémi déjà grave et triste, à l'âge où l'on n'a que le rire frais des dents blanches et des yeux clairs;

Les dettes humiliantes ;

Le crédit mort;

L'absence complète d'amis, c'est-à dire le désert dans la vie ;

Le manque de dignité et de bonne réputation, ces biens cent fois plus précieux que l'argent.

Quant à Bernard, grâce à l'intoxication permanente, il ne se mouvait plus que dans un rêve-cauchemar, avec ce refrain cynique :

Ça m'est bien égal ! Après moi la fin du monde !..

IV

Reprenons notre récit.

Déjà dans la matinée, à la suite de la forte secousse de la veille, Bernard avait bâillé nombre de fois, étiré ses bras, tambouriné sur les vitres, et il avait aussi brusqué Noémi qui, sans souvenir ni rancune du réveil de la nuit, venait pour l'embrasser gentiment, lorsque quelqu'un frappa à la porte.

Lucile tressaillit. Si c'était un créancier !.,

L'aspect du visiteur ne lui ôta point son inquiétude

C'était un inconnu pour Lucile, mais non pour Bernard qui fit très-bon visage à cet individu et lui dit tout d'abord :

— Tiens, bonjour, mon cher monsieur ! C'est vous qui avez été hier si secourable pour moi. Entrez donc ! Assayez-vous.

L'homme en question s'avança avec un sourire étrange en laissant glisser un regard oblique sur les divers objets qui garnissaient la chambre. Un certain tremblement nerveux dans ses mains dénotait l'usage approfondi de l'alcool. Le tuyau d'une grosse pipe noircie émergeait hors d'une des poches de son paletot. Il tenait sous son bras une de ces serviettes en cuir que les avocats enflent de papiers.

— Oui, c'est moi, dit-il, Cyprien Jantot, homme d'affaires. Bonjour, monsieur, madame. Je désirais beaucoup savoir l'état de votre santé. Car hier vous étiez un peu... *chose !* Pardon de l'allusion. Suffit ! C'est à vous, cette belle enfant ?.. Ah ! qu'elle est gentille !

Par instinc, Noémie s'était blottie dans un coin.

— Une sauvage, répondit Bernard, une pleurnicheuse comme sa mère...

— Ah ! murmura Lucile offensée.

— Bah ! bah ! il ne faut pas le nier, tu es toujours dans le drame . Mais puisque voilà M. Jantot, qui a l'air d'un joyeux compagnon, nous rirons un peu. Pour commencer, mon cher monsieur, vous allez déjeuner avec nous, n'est-ce pas ?

Lucile se détourna pour cacher sa pénible impression.

— Ma foi, dit Jantot, puisque vous me faites cette politese, ça ne sera pas de refus. Depuis le *potron-minet*, je suis en courses. J'ai dû saisir dans son alcôve même, au *chaud* du lit, comme on dit, un particulier qui m'a fait joliment trimer. Cette fois, je l'ai si bien *entortillé* qu'il a fini par *abouler* les espèces. Eh ! eh ! eh !

Bernard l'imita et rit avec lui ; Lucile ne riait pas. Ce qu'on appelle le pressentiment l'éloignait de cet homme qui lui semblait un démon en mission.

L'entretien se poursuivit à table et s'anima surtout dans les libations du dessert et la fumée du tabac.

Un morne désespoir avait gagné le cœur de Lucile. Elle en était à regretter l'époque lugubre de la solitude absolue. Maintenant le vice extérieur — la peste morale — entrait dans la maison.

Le mari s'impatientait de sa contenance froide et fière. Lucile le gênait. Il s'empressa donc de répondre à l'invitation de Cyprien Jantot quand celui-ci lui offrit une partie de billard à l'estaminet borgne où ils s'étaient connus la veille.

Dès qu'ils furent sortis, la jeune femme s'écria:

— Cette fois, il est perdu !...

Et elle fondit en larmes, sans que la fillette qui l'embrassait et lui disait: « Ne pleure pas pas, petite maman ! » parvint à la calmer.

Non, la douleur s'était trop amassée dans cette pauvre âme tant éprouvée. Semblables aux nuages épais et lourds qui se déchirent et fondent sur la terre, les larmes de l'infortunée devaient couler en torrent.

Rien que depuis vingt-quatre heures, que de sujets de deuil ! que d'humiliations !

Cette espèce de Méphistophélès de bas-étage achèverait de ruiner Bernard; il effacerait les derniers vestiges de sa moralité. Profitant de sa faiblesse d'esprit, il ferait à la fois sa dupe et son complice.

— Tout est fini ! tout est fini !... agonisa-t-elle.

Et il lui semblait qu'elle avait atteint la limite extrême de l'infortune.

O pauvre femme ! cette limite recule comme celle de l'horizon, à mesure qu'on marche dans la voie douloureuse. Nul ne peut dire : « J'ai souffert tout ce qu'il est possible de souffrir. »

La journée entière s'écoula sans que Bernard eût reparu. Assurément Lucile avait subi des absences semblables en comblant le temps par le travail, mais ce n'était pas avec l'atroce appréhension que lui causait Jantot. l'image de cet homme ne quittait plus ses yeux. Ses façons de dire, ses finesses d'usurier, ses calculs, sa flagornerie, son cynisme, tout cela causait à Mme de Fayol une secrète épouvante.

Quand tomba l'ombre mélancolique du soir, Lucile pensa qu'elle n'avait pas atteint la limite extrême de l'infortune.

Alfred des Essarts.

(La suite au prochain numéro.)

CE QUE COUTE L'EXCENTRICITÉ

(HISTOIRE D'HIER.)

Parmi ceux que la sombre faucheuse a récemment enlevés à la république des lettres, il est un homme qui fut un moment si populaire, sous le pseudonyme de Timothée Trimm, qu'on ne sera pas fâché sans doute de pénétrer un peu dans les coulisses de sa vie. Existence singulièrement curieuse que la sienne ! On en pourra juger par les détails anecdotiques que nous fournit M. Philibert Audebrand.

Ecrivain d'une très mince importance, mais d'une abondance rare, Léo Lespès (nommons-le de son vrai nom) s'était fait une place à part dans la chronique du jour par la fougue de ses excentricités. Avant de débuter dans les lettres, il avait passé toute sa jeunesse en Angleterre. De ce séjour chez nos voisins, il lui était resté un goût dominant pour tout ce qui est étrange.

De là ces costumes qui échappaient à toute règle convenue, ces cols d'enfant portés sur un cou de quarante à soixante ans, ces habits de velours fortement passementés, un pantalon à la hussarde pour un flaneur qui ne montait jamais à cheval, une large cravate rouge sans symbole politique. Léo Lespès exhibait sur le tambour de son ventre un paquet de breloques retentissantes, à la mode du temps ou l'on allait sous l'arbre de Cracovie ; il se chargeait les dix doigts de grosses bagues et de chevalières. Depuis le Consulat, tout le monde a les cheveux à la Titus ; il se laissait pousser une chevelure plus longue que celle d'un Chérusque. Il n'y avait pas jusqu'à sa voix qui ne se prêtât à ne ressembler en rien à celle des autres hommes ; elle avait le ton aigu qui sort du gosier des chanteurs de la chapelle Sixtine.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

On sait ses succès, qui ont roulé à la fois sur une grande vogue et sur une évolution de gain. Après avoir fait par lui-même vingt tentatives de journaux qui n'avaient pas réussi, au contraire, changeant de nom, il avait fini par faire de son écritoire un autre Sacramento. De 1863 à 1870, il a gagné de 80,000 à 150,000 fr. par an. Même en menant la vie à grandes guides, tout autre, avec de telles ressources, aurait su se garder une poire pour la soif; mais il ne savait pas résister au plaisir de jeter l'or par les fenêtres; d'ailleurs se voyant caressé jusqu'à la démence par la fortune, il s'imaginait très sérieusement que le monde finirait peut-être, mais que son succès ne finirait pas.

Dans le temps de cette prospérité, le matin, en se levant, son article fait, il n'avait d'autre souci que de savoir comment il dépenserait son temps et son lucre. A cette époque, on ne le rencontrait jamais qu'en cabriolet. Ne fût-ce que pour aller d'un numéro pair à un numéro impair de la même rue, il ne consentait point à faire le trajet à pied. Ajoutez que, quand il avait à s'arrêter quelque part, au café, au journal, au théâtre, n'importe où, s'agit-il de dix minutes ou de trois heures, le cabriolet demeurait de planton à la porte pour l'attendre. Sur la fin de la journée, la note du cocher devenait un total.

Au reste, il tirait vanité de cette prédilection. Nous l'avons entendu dire :

— Eh bien, oui, c'est une fantaisie. Ne faut-il pas que chacun ait la sienne? Roger de Beauvoir a bu pour 150,000 francs de vin de Champagne; Alexandre Dumas père a payé pour 150,000 fr. de frais d'huissier; j'aurai déboursé pour 150,000 francs de pourboires.

Pour la table, c'était bien une autre chanson. Ce pauvre garçon n'avait aucune notion de la science des gastronomes. Raison de plus pour qu'il singeât les gourmands célèbres. A ses yeux, dépenser beaucoup pour un repas, c'était bien vivre. Un jour, il avait entendu, par hasard, Capefigue, un vrai viveur, poser en fait qu'un homme qui se respecte ne doit pas consacrer à son déjeuner moins de vingt-cinq francs. Tout aussitôt il s'était mis à exagérer la portée de cet aphorisme, qu'il trouvait plus rigoureux que tous ceux de l'école de Salerne. Vingt-cinq francs pour le déjeuner de Son Altesse Timothée Trimm? En entrant au café du quai d'Orsay. il avait déjà l'idée d'y mettre le double. Ce qu'il voulait surtout, c'était « *épater* » la galerie.

— Garçon, deux œufs sur un plat d'or.

— Nous n'avons que des plats d'argent.

— Il faudra donc que je me contente d'un plat d'argent. Une bouteille de lacryma-christi.

(Le lacryma-christi est un affreux vin, mais fort cher.)

On lui servait les larmes du Christ qu'il buvait, hélas! en les étendant avec de l'eau de seltz, solécisme des solécismes; cependant tout cela ne faisait encore trente francs. Comment faire pour que le déjeûner coûtât cinquante francs?

— Garçon, des mauviettes farcies aux truffes avec une gélée de la crème des Barbades. Plus, le café.

Total : cinquante francs. Et il se frottait les mains.

Un certain avril, en 1868, pour « *épater* » de plus en plus ses voisins, il avati imaginé une grande chose : l'omelette aux fleurs de pêcher. L'idée lui était venue de mêler à des œufs brouillés ces fleurs blanches et roses qui sont l'honneur du printemps. Coûte que coûte il fallait que le café où il déjeunait se procurât, chaque matin, une branche de pêcher fleuri. Cette branche, on la lui apportait aussitôt qu'il était entré. Il la regardait, il la touchait; il la suivait à la cuisine, où il voulait constater par ses yeux comment le chef la traduisait en omelette. Le plat coûtait vingt-cinq francs à lui seul. Très souvent il était accompagné de châteaux-yquem, dont la bouteille coûte trente francs. — Il aurait fallu acquitter la carte avec des rubis et des brillants que Thimothée Trimm n'aurait pas hésité.

Au milieu de ces extravagances, il avait trouvé une innovation fort gracieuse, un truc très délicat, qui est entré dans nos mœurs et qui y restera. Dans ce temps-là, aux lieux où l'on mange, quand on avait à préseneter des fruits au consommateur, on se servait de l'assiette classique, recouverte d'une feuille de vigne. Il supprima cet usage.

— Apportez-moi la corbeille entière, dit-il un matin : je choisirai celles des primeurs qui seront de mon goût.

Les maîtres de maison ont trouvé cette méthode si naturelle et si charmante qu'ils se sont empressés de l'adopter

Cependant la guerrre vint. Avec elle, le sybaritisme de nos mœurs tomba. La sévérité des temps nouveaux nous faisait redenir spartiates. Premier point, un diseur de riens, tel que lui, ne pouvait plus être de mise. Second point, comme il n'avait pas imité la fourmi de la fable, il se trouva bientôt dans la situation de la cigale, en pleine bise, à travers la neige et le vent. Une tristesse morose le mordait alors au cœur avec ses dards de serpents: Thimothée Trimm ne fut bientôt plus que l'ombre de lui-même.

En courant de journal en journal, en cultivant le champ plein de ronces de la réclame, en vendant ses bijoux en brocantant, il parvenait encore à mettre la main sur quelques louis. Un louis! c'était l'indigence pour celui qui mangeait, la surveille, des omelettes aux fleurs de pêcher! On ne le rencontrait plus qu'en cabriolet. Sa résidence fixe était le café de la Porte-Montmartre; il s'y montrait solitaire, attristé, amaigri, vieilli, maquillé très peu superbe. Aimant encore la mise en scène, il se plaisait à étaler ses papiers sur une table et à écrire en public. C'était la dernière lueur d'un feu de joie, l'étincelle d'une allumette chimique après un éclair d'août. Finalement il s'est éteint à l'hospice Dubois, emporté bien plus par le chagrin et par le désanchantement que par la maladie.

Peut-on dire de lui que s'il vécut d'excentricités, il en fut aussi le martyr. Mais c'est acheter cher de pareilles jouissances que de les payer à la fois de sa fortune et de sa vie!

Ch. DAVID.

Description des gravures dans le texte.

G. N° 520.

COSTUMES D'ENFANTS. — 1. Petite fille de deux à trois ans. — Costume en cachemire bleu pâle. — Devants de forme princesse, fermés sur le côté par de gros boutons en nacre bleutée. Dos et petits côtés à longues basques entourées de plissés avec jupe plissée à plis plats. Manches plates garnies de plissés. — Large col en broderie anglaise. — Chapeau assorti : fond mou et plissés sur les bords, avec une aile en aigrette au milieu des coques de ruban.

2. Fillette de neuf à onze ans. — Costume en toile bleu pâle. — Jupon court, plat devant où il est encadré de broderie anglaise, plissé à plis couchés derrière. Veston ouvert devant par un écart du bas, découvrant un gilet; collet rabattu dans le haut et parements aux manches, avec broderie anglaise sur tous les bords. — Chapeau *Niçois*, en paille et mousseline blanche, bordé de velours noir; ruches dessous, ruban bleu autour de la calotte et groupe de bluets.

3. Fillette de neuf à onze ans. — Robe de basin blanc, — Coupée de forme princesse devant et décolletée en carré, cette robe simule ainsi un plastron auquel se relient les côtés d'une basque genre peplum, courte sur les hanches, longue et carrée derrière. Le dos est également décolleté en carré. Volant ruché en guise de manche. Jupe plissée à plis plats derrière et sur les côtés. — Chemisette en nansouck, à petits plis; ruche au cou et au bas des manches. — Chapeau *Niçois* en paille et mousseline blanche. Ruches dessous et rose sur le côté; nœuds en mousseline et rose sur le dessus.

4. Petit garçon de trois à quatre ans. — Costume en vigogne couleur bois, — Jupon plat devant, avec trois larges boutons de jais sur les côtés et plis plats derrière. Veste genre *zouave* ouverte par un écart devant sur un petit gilet : un galon noir, fixé par un bouton de jais à chaque côté du dos, forme un dessin sur la basque et garnit les devants. Galon et bouton semblables au bas des manches. — Col anglais en toile unie. — Chapeau *Marine* en paille grise, avec ruban noir noué derrière.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

5. Jeune garçon de huit à neuf ans. — Costume en knickerboker d'été, fond grisaille. — Pantalon collant, ajusté sur le genou, bordé de noir et garni de boutons sur les côtés. Gilet et veston ajustés, ouverts en châle dans le haut, avec large écart du bas. Col rabattu et revers en sicilienne noire dans le haut du veston, poche sur le côté et parements aux manches, le tout bordé d'un galon noir. — Chemise d'homme à col montant et orné, avec cravate de fantaisie à bouts flottants. — Chapeau *Béarnais* en paille grise; nœuds de faille noire et aile d'oiseau posée en aigrette.

G. N° 521.

TOILETTES DE VILLE D'EAUX. — Toilette en foulard et taffetas bleu ciel. La jupe légèrement à traîne, est garnie dans le bas de trois rouleautés de taffetas terminés en haut et en bas par une tête de foulard doublé de taffetas. Deux écharpes en taffetas sont gracieusement disposés sur le devant de la jupe et s'attachent de côté par des écharpes formant liens, et garnies de franges. Du côté gauche, elles semblent rentrer sous le double pli qui forme le derrière de la jupe. Corsage à basques arrondies garnies d'une petite tête en foulard. Des rouleautés de taffetas sont disposés sur le devant du corsage. Manche à double revers. Chapeau en paille de riz, le fond est entièrement recouvert d'une touffe de bluets pâles mélangés de feuilles de lierre.

2. Toilette en faille de nuance Tunisienne (réséda) et Livingstone (jaune vert). Voir page 243 la description de la 2me figure de notre gravure coloriée 1228 qui est annexée à ce numéro et représente le dos de cette même toilette.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 34.

TOILETTE DE CÉRÉMONIE. — Costume en surah écru. — Jupon à traîne, entouré de deux volants à peine froncés, surmontés d'un biais en taffetas bleu. — Tablier arrondi, fermé derrière sous de longs pans; biais bleus sur tous les bords. — Paletot, demi-ajusté ouvert en châle. Manche ouverte, composée de deux parties : celle de dessous, coupée carrément, est recouverte par celle de dessus qui simule la manche grecque. Le tout est garni de biais et d'un large parement bleu. — Lingerie ouverte, en dentelle ruchée. — Chapeau *Ophélie* en crin noir. Bandeau de petites roses dessous, nœud de ruban bleu dessus, et guirlande de mêmes fleurs.

REVUE DES MAGASINS

On peut sûrement s'adresser à Mme DALTROPHE-VORMUS pour quelque toilette que ce soit, son goût et son habileté n'étant jamais en défaut. Nous connaissons un certain nombre de femmes qui, de la province, se font habiller par elle et s'en trouvent merveilleusement bien. N'est-il pas inappréciable, en effet, de posséder une couturière qui ne vous manque jamais un corsage ?

Mme Daltrophe-Vormus coupe et taille elle-même tous ses costumes et son coup de ciseau est d'une habileté précieuse. Personne plus qu'elle ne possède une connaissance approfondie de la forme et ne comprend mieux le caractère exact de la mode qu'elle rend admirablement.

En visitant ses salons (rue Vivienne, 14), on verrait en ce moment une jolie collection de toilettes variées, parmi lesquelles se détachent plusieurs robes noires, en faille ou grenadine, qui se font remarquer par leurs grâces sévères. Mme Daltrophe-Vormus a un goût tout particulier pour le costume de soie noire, qu'elle réussit toujours au-delà de toute expression. Il est facile, au surplus, de s'en convaincre par les modèles que reproduit de temps à autre le journal.

Nous signalerons seulement aujourd'hui une toilette en soie et grenadine, avec coquillés de dentelle espagnole noire placés derrière et fichu *Marie-Antoinette* assorti; le tout entremêlé de nœuds papillon en faille noire. — Une robe en toile d'Irlande vert du nil, garnie de plissés et de broderie anglaise. — Une autre en toile de Vichy à rayures rouge brique et bleu terne, couverte de plissés gracieusement disposés, avec tunique blouse, col marin, poches en cornet d'abondance, et nœuds de ruban bleu et rouge brique entrecroisés : tout cela du plus original effet.

— On a beau faire et beau dire, la *Ceinture Régente* de Mmes DE VERTUS sœurs est toujours le plus aristocratique et le plus élégant des corsets. Les femmes qui veulent avoir une jolie taille en sont convaincues, et c'est là le secret de leur assiduité à visiter les salons de la rue Auber, 12.

La *Ceinture Régente* n'a pas conservé tout à fait la même coupe qu'au moment de sa création : il a bien fallu lui faire subir les modifications exigées par la mode actuelle; mais le principe qui lui a valu sa réputation universelle, tant enviée, n'a pas varié. Comprimer le corps en le moulant avec grâce, de façon à faire ressortir les avantages naturels ou à dissimuler les imperfections, sans blesser ou nuire à la santé, voilà quel a été le but de Mmes de Vertus sœurs; but merveilleusement atteint, tout le monde le connaît.

Qu'elle soit établie en satin, beau coutil ou gros tulle, enjolivée ou non de dentelle et de nœuds, la *Ceinture Régente* présente les mêmes avantages essentiels; seule son élégance diffère. Quelques personnes s'effraient du prix, qui est énorme si l'on prend comme type celui des corsets vulgaires vendus à bas prix dans tous les magasins de nouveauté. Mais, en comparant la durée de la *Ceinture Régente* avec celle de ses rivales, sans parler de sa supériorité incontestable sous tous les autres rapports, on finira par trouver une économie réelle à payer cher un objet d'une telle supériorité.

Les tournures et jupons de la maison de Vertus, sont tout aussi soignés que ses corsets; la femme élégante trouvera chez ces dames un choix varié de ces auxiliaires intimes de la toilette.

— Il y a souvent un avantage réel à charger un commissionnaire des achats qu'on désire faire, surtout lorsqu'on habite la province. Les personnes dont l'unique occupation consiste à faire des affaires, dans la large acception du mot, sont en rapports journaliers avec les commerçants de toute catégorie et au fait de toutes les « ficelles » de métier; elles achètent, par conséquent, dans de meilleures conditions que le simple client. Aussi, tout en bénéficiant de l'acquisition faite, arrivent-elles à vendre bien meilleur marché à l'acheteur qui s'adresse de préférence à elles.

Aux familles qui ont pu s'en rendre compte, nous ne pouvons que recommander la maison de commission LASSALLE et CIE (25, rue Louis-le-Grand), si avantageusement connue pour la façon intelligente et loyale dont elle s'acquitte de ses marchés. Elle adresse *franco* à qui le demande le prospectus détaillé de toutes les marchandises et de toutes les nouveautés qui sont de sa compétence. Avec un égal empressement, elle fournit les explications et les renseignements supplémentaires que l'on peut désirer.

Les excellents rapports que la maison Lassalle et Cie conserve avec ses clients de tous pays sont une garantie suffisante de la confiance qu'elle mérite. Nous ajouterons que cette maison se fait une loi d'écarter, avec le plus grand soin, dans le choix qu'elle est appelée à faire, pour ce qui concerne la toilette, les modèles excentriques.

SPÉCIALITÉS

On ne saurait trop recommander le *Rowland's Macassar oil*, — ce produit anglais que soixante-seize années d'un succès non interrompu placent au premier rang parmi toutes les compositions qui servent à l'entretien de la chevelure. Non-seulement cette excellente composition arrête la chute des cheveux, mais elle en prévient la décoloration hâtive. Elle est reconnue comme étant d'un usage fort hygiénique pour les enfants, auxquels elle prépare la plus belle chevelure, aussi a-t-elle été adoptée à la *Nursery royale* (chambre des enfants de la famille royale d'Angleterre), ce qui est une preuve sérieuse de son mérite.

On peut se procurer le *Rowland's Macassar oil* à Londres : Hatton Garden, 20. — A Paris : chez M. Lamar, rue Saint-Denis, 151 (vente en gros); Guerlain, rue de la Paix, 15; Roberts, place Vendôme, 23; Hogg, rue Castiglione, 2: C. Fay, rue de la Paix, 9; Swann, rue Castiglione, 2.

M. D'A.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châlet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements : à *Paris* chez le propriétaire M. *Goubaud père*, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures) et à *Lagny* chez Me Dumont, notaire.

ROUVENAT (✠) *& CH. LOURDEL, JOAILLIERS.*
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de Toiles et batistes pour costumes,** s'adresser à la Maison FÉNÉLON CAPLIEZ, de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous avions bien raison, il y a quelque temps, de prédire un succès aux broderies de paille ; les voici à l'ordre du jour de la mode. Il est vrai qu'il y a eu des hésitations : — Cela prendra-t-il ? — Sera-ce solide ? — Mais les essais ont été si satisfaisants que les broderies de paille règnent maintenant en souveraines. On les fait sur tulle noir et dentelle noire, que l'on emploie pour cuirasses, tabliers et garnitures. Quelques toilettes de ce genre ont fait sensation aux courses, celle-ci entr'autres :

Jupon en faille noire, rayé au milieu devant par un large coulissé dont les deux bords sont ruchés. Le tablier, en tulle noir brodé de paille et garni de dentelles assorties, est divisé en deux parties égales, qui sont assujetties au jupon sous chaque côté du coulissé. De là, le tablier est gracieusement drapé, puis relevé derrière, où il se perd dans un coquillé en faille noire et couleur paille, auquel se relie un volant plissé en éventail, qui forme la traîne. — Cuirasse en faille noire, couverte du tulle en question ; par derrière, la basque, très-longue, disparaît sous les draperies du tablier. Le haut, ouvert en châle, est garni de dentelles assorties, puis entouré d'un fichu en filet de soie paille négligemment noué devant. Manches en tulle tout-à-fait noir, coulissé légèrement et serré au coude par un bracelet en faille noire et jaune plissée et ruchée. — Chapeau assorti à la toilette, en paille d'Italie, orné de ruban noir, d'épis et de coquelicots.

P. N° 261. — Capeline de bains de mer.

Les guipures blanches ou écrues, brodées en couleur, sont aussi fort élégantes et très prisées par la mode actuelle. Les entre-deux réunis et cousus ensemble composent des hauts de costumes (corsage et tablier) d'une grâce parfaite, dont on augmente le charme en ajoutant des dentelles assorties, avec nœuds *papillon* en velours noir ou ruban de couleur.

Il faut noter que le « genre » est aux broderies de toute sorte. En suivant cet ordre d'idées, nous trouvons : les dentelles blanches en broderie d'application, les mousselines brodées pour robes, les toiles brodées pour costumes, les broderies anglaises, les tissus brodés, sans compter les perlures.

Ces dernières, il est vrai, ont perdu de leur empire ; si l'on en voit encore beaucoup, c'est qu'il fallait bien utiliser le stock de l'an passé, mais ce n'est plus une nouveauté. Le filet en cordonnet perlé a seul conservé son étrange caractère d'élégance et la cotte de mailles moyen âge a été trop peu portée pour que son apparition ne fasse pas toujours sensation. Avouons, cependant, que le plus grand nombre parmi les femmes n'en apprécient pas les dispositions extra-collantes.

Signalons en passant, à propos de filet, un charmant accessoire de toilette : le fichu-sautoir en filet de soie de toutes couleurs, avec franges assorties. On le dispose autour d'une robe ouverte, ou sur la tête en guise de capeline, ou bien encore on en garnit un chapeau de paille, ce qui est fort original.

Tous les étés, quelques personnes bien intentionnées essaient de ressusciter le bon temps des écharpes et des souliers à cothurnes. Cette année, il paraîtrait qu'elles ont réussi. Allons, tant mieux ! En ce qui concerne l'écharpe, du moins. — Au surplus, voilà un an qu'on travaille à cette résurrection, les mantelets prenant de plus en plus des allures d'écharpe. Établie en dentelle espagnole noire ou en Chantilly, l'écharpe proprement dite réussira toujours ; mais il y aura plus de difficultés pour l'écharpe en mousseline blanche très-élégante du reste, qu'on nous a montrée. Ce joli spécimen, en mousseline très claire, est une longue bande pliée en deux et encadrée de plissés ; on la croise sur le devant de la taille, et ses pans, réunis dans le bas derrière sous un nœud de velours ou de ruban, sont ensuite relevés et maintenus au milieu du jupon. Cette coupe particulière a été faite, l'an dernier, pour Mme de Rothschild et confectionnée en sicilienne et Chantilly. Dès son apparition, nous avons signalé cette forme

à l'attention de nos lectrices, mais pour le commun des mortels elle était restée inédite ; de là vient qu'aujourd'hui cette écharpe blanche constitue une véritable nouveauté.

Longues files d'équipages devant certains magasins de nouveautés, maisons de couture, de modistes, de lingères, etc. On se prépare pour le grand prix, ce spectacle hippique de *great attraction*, véritable concours de toilettes dont nous allons jouir d'ici peu. Après cela, l'heure des départs aura sonné et nos élégantes prendront leur essor vers une station thermale quelconque : Vichy, Plombières, Uriage, Eaux-Bonnes... jusqu'à ce que la mer les attire à son tour sur une de ses plages, à Dieppe, à Trouville, Deauville, Houlgate. C'est ainsi que, de casinos en casinos, toutes ces jolies toilettes que nous admirons dans leur suprême élégance perdront leur grâce et leur fraîcheur !

Quelques conseils utiles en terminant, sous forme de notes :

Avoir soin de proportionner la longueur et l'ampleur des jupons de mousseline avec la traîne de la robe, et veiller surtout à ce que les cordons qui retiennent le dessus uni au dessous soient solidement attachés. C'est le seul moyen d'éviter que les deux traînes se séparent, ce qui est d'un effet déplorable dans un salon, et qui se présente pourtant tous les jours !

Ne plus porter de gros choux de ruban aux souliers de bal ; les remplacer par un simple petit nœud sans prétention.

Comme coiffure de cheveux commode en voyage, aux eaux, à la campagne, emprisonner les boucles, nattes, catogan, etc., ou simplement faire pendre la masse dans un grand filet en lacet de soie noire.

Emporter, comme robe de toile, quelque chose dans ce genre : jupon en toile grise, entouré de deux volants plissés en toile gros bleu. Tablier gris garni de biais bleus, coulissé derrière et agrafé, avec une large bande plate grise encadrée de petits plissés bleus. Corsage et vêtement *Madame l'Archiduc* en toile grise, entourés de biais en toile bleue ; col, poches et manches en toile semblable.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 261.

CAPELINE DE BAINS DE MER. — Tricot de laine zéphir avec de hautes franges grillées à double glands ; gros gland en laine du Thibet aux extrémités, sur le sommet du capuchon et derrière la tête. La forme est celle qu'on nomme *bachelik*, et les deux longs bouts se croisent sur la poitrine, pour être rejetés sur l'épaule.

DG N° 495.

1. Parure de demi-toilette. — Col ouvert et sous-manche, en organdi, garnis d'une bande plissée bordée de valenciennes sortant d'une bande brodée.

2. Pouff du matin pour jeune femme. — Fond d'organdi entouré de valenciennes et de ruban lilas coquillés, avec coques de ruban, bout et barbe flottants.

3. Col-fichu pour dîner intime. — Deux biais en organdi, avec biais de faille prune, forment le fond du fichu ; un plissé le garnit extérieurement, une valenciennes et une ruche intérieurement. Le bas se termine par une coquille en plissé et un nœud de ruban prune.

4. Fichu paysanne pour toilette d'intérieur. — Le corps principal est composé d'organdi plissé à larges plis remontants, entouré de guipures fines et d'une ruche intérieure ; les pans croisés sont fixés au-dessous de la poitrine par un chou de ruban.

5. Fichu de théâtre. — Forme carrée derrière et sur la poitrine, avec pans réunis sous la poitrine par un nœud de ruban groseille. Ce fichu est en tulle de soie de Malines plissé à plis fins, encadré extérieurement d'une ruche en tulle assorti et d'un volant de belles malines, une ruche en tulle orne l'intérieur.

6. Coiffure de nuit pour jeune femme. — Filet en lacet blanc, garni d'un diadème en guipure, avec nœuds papillon en ruban bleu.

7. Parure de soirée. — Collerette pour robe ouverte et sous-manche composées d'un entre-deux en fine broderie et d'un volant brodé garni de valenciennes ; nœuds de ruban cerise aux deux objets.

8. Pantalon en percale, garni de petits plis, d'un entre-deux brodé et d'un plissé.

9. Camisole riche en percale, avec plastron carré à petits plis, encadré d'un entre-deux en fine broderie découpée et d'un plissé. Le haut du cou et le bord de la camisole sont entourés d'un plissé pareil. Parements assortis au plastron dans le bas des manches.

10. Jupon de mariage, en nansouck. — Ce jupon est monté à pli Bulgare et entouré d'un volant plissé à bords de valenciennes, que surmonte un grand volant de nansouck brodé. Petits plis au-dessus, entre deux brodé et petits plis encore au-dessus de ce dernier.

11. Camisole de trousseau élégant en nansouck. — Le devant est rayé de petits plis avec jabot plissé, garni de valenciennes, lequel se continue en collerette autour du cou. Une broderie très délicate et découpée suit le pied de ce plissé ; deux autres broderies semblables ornent les petits plis en les rayant. Bas de manche duchesse, composé de volants garnis de valenciennes, surmontés d'une broderie découpée et de petits plis.

12. Bonnet *Charlotte Corday*. — Large fond à bavolet, en mousseline, entouré d'un volant festonné ou garni de valenciennes, avec bouillonné et ruban bleu marin.

Description de la planche coloriée n° 1229 *C.*

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Jupon en taffetas bleu, à traîne courte, plissée à plis plats devant, garni derrière de volants plissés et froncés, alternés, surmontés de deux bouillonnés, avec tête ruchée. — Tunique en foulard gris à rayures bleues, entourée d'un biais de taffetas bleu. — Corsage en foulard, à petites basques plates, bordées de taffetas bleu ; col et manches en taffetas bleu, avec parements et boutons assortis. — Lingerie en batiste et dentelle plissées. — Chapeau de paille de riz : passe renversée, doublée de velours noir et garnie d'un nœud papillon en ruban bleu ; fond mou en soie bleue, et branche d'acacia rose sur le côté.

2. Costume en armure de laine couleur réséda. — Jupon ras-terre entouré d'un volant plissé à plis plats, très haut derrière où il est surmonté d'un biais liséré de faille claire. Deux petits volants, plissés et bordés de faille réséda clair, dessinent le bas du tablier ; leurs extrémités sont fixées de chaque côté sous des nœuds assortis. — Tunique-écharpe en foulard réséda clair, tendue assez haut devant et relevée derrière. — Corsage ouvert en châle, avec de longues basques carrées devant, et courtes derrière, garnies de lisérés assortis. Un plissé plat avec ruche, bordés tous deux de soie réséda et fixés par des nœuds, entoure le haut du corsage et le bas des manches. Lingerie ouverte, en mousseline plissée. — Chapeau de paille anglaise, entouré de ruban noir et garni de roses dessus.

ÉCHOS DE LA MODE

La femme de l'un de nos officiers distingués de la marine, — qui, par son élégance, s'est rendue un des oracles du goût parisien, — vient d'introduire une mode appelée, si nous en croyons la *Vie parisienne*, à un vrai succès. Elle a fait rembourrer tous les sièges de sa maison, les coussins de ses voitures, d'herbes odorantes et séchées qui lui sont rapportées de l'extrême Orient par son mari.

Rien de plus agréable : quand on est resté assis cinq minutes durant dans ces fauteuils et ces voitures, la chaleur du corps a échauffé tous ces parfums, et l'on se trouve baigné, pour ainsi dire, d'odeurs suaves.

Du reste, ce serait une réminiscence : si l'on en croit les mémoires de son temps, Mlle Duthé avait fait ainsi arranger les coussins du fameux carrosse qu'elle exhiba à Longchamp et qui la fit, par sa trop grande somptuosité, enfermer au fort l'Évêque. Seulement, au lieu de plantes exotiques, elle n'avait choisi que des herbes aromatiques d'Europe, menthe, lavande, etc.

Si cette mode prenait de l'extension, il faudrait recommander les sommités fleuries du mélilot pour cet usage. Outre qu'il con-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

serve sans déperdition aucune sa douce et pénétrante senteur, loin de fatiguer les fibres nerveuses du cerveau, il les rafraîchit, les repose, vous portant aux idées paisibles et riantes par ses saines émanations de prairie.

*
* *

Voulez-vous des toilettes nouvelles? Voici ce qu'on porte pour les promenades du matin aux Champs-Elysées :

Une robe bretonne bleu-marine, garnie de broderies morbihanaises en soie de couleurs très vives, boutonnée sur les côtés de grelots en filigrane d'argent. La veste châtelaine à basque ronde, brodée et boutonnée de même. Le feutre gris avec aile de geai bleu. Les bas en soie bleu-paysan. Les souliers, en chevreau bleu-marine et armure grise, brodés en blanc, noués de deux nœuds de ruban.

Ou encore la jupe de taffetas gris acier, la tunique de laine anglaise, d'un gris plus clair, sablée de noir, drapée devant, avec des nœuds acier tout le long des basques Louis XIII, immenses, cernées de faille acier et parées de faille acier sur les côtés. Tous les nœuds retenus par des boucles anciennes ciselées. Le corsage en laine, à manches de taffetas. Mantelet écharpe de laine anglaise, à collet plissé en taffetas acier et deux rangs de plissés autour. — Le chapeau champignon en grosse paille, avec deux plumes gris fer et une fleur de grenadier derrière. — Les souliers mordorés et armure grise, mouchetés sur le chevreau de broderies blanches. Les bas brodés de deux gris.

*
* *

On entre souvent à l'Exposition de peinture dans la matinée, en allant au Bois ou en en revenant : c'est le moment de la journée où le Salon est le plus amusant à voir.

Très original, ce nouveau chapeau entrevu aux courses et au Cirque, et appelé *Mazaniello*. Imaginez un chapeau de matelot, rond, tout plat, en paille grise, recouvert d'un filet de pêcheur en soie grise à longues franges; le filet tombe jusqu'en bas du dos; de côté, s'attache une aile étincelante de flamant ou de perruche des îles; en dessous, une grosse couronne de giroflées nuancées or et velours brun, ou de giroflées roses et blanches, ou de marguerites des champs.

*
* *

Autre originalité! Voici que les femmes portent des habits en drap gris ou bronze pas ajustés, mais un peu cintrés, avec de larges poches de côté fermées par de gros boutons. Un petit collet descend jusqu'à l'épaule et un autre monte droit. L'habit est orné devant de galons disposés trois par trois comme aux mousquetaires.

Puis un petit chapeau *marin de l'Etat* sans ornement; dessous, une boucle retenant deux longues plumes qui partent du front, descendent de chaque côté et se croisent sur le catogan.

*
* *

La grande élégance en ce moment, pour les manteaux, c'est la petite pèlerine Henri III, s'arrêtant au milieu du dos, avec un collet droit qui monte dans le cou et une frange à boules beaucoup plus longue que la pèlerine même. Un vrai ajustement de mignon, damasquiné comme une dague de broderies de vieil argent sur fond noir!

Les blancs crême, brodés en pareil, sont aussi très jolis.

L. S.

CHRONIQUE MONDAINE

Malgré le baromètre, qui s'est mis au chaud pour de bon, le Paris mondain brille encore de tous les feux de la Saint-Jean. Les salons ont eu de la peine à se décider, mais maintenant qu'ils ont pris leur parti, ils ne peuvent se résigner à clore leurs lundis, leurs mardis, leurs jeudis, à reprendre leurs housses et à cacher leurs tapis sous des toiles, à la mode anglaise. On a dansé la semaine dernière, à Paris, bien plus qu'au temps du carnaval, et l'ère des quadrilles ne semble pas près de finir.

Chez la marquise de Talhouët, qui a donné une autre soirée le 25, la réunion était extrêmement brillante et fleurie; ce n'étaient que pierreries et guirlandes.

Jamais les femmes n'ont porté autant de diamants ni de fleurs. Les jupes disparaissent sous les garnitures fleuries qui les couvrent et les cheveux sous les diamants qui les constellent. Nos mondaines se transforment en corbeilles de fleurs ambulantes. Par contre, les dentelles semblent de plus en plus passer de mode, et c'est dommage; quels ornements valent les garnitures de point d'Angleterre, de Chantilly, des robes d'autrefois? La jeune génération ignore la dentelle, ou la dédaigne en faveur des festons et astragales que lui confectionnent les couturières : l'*imitation* — cette détestable imitation du progrès à bon marché, la ruine de l'art dans le travail, — a détruit pour elle le prix de la dentelle. Elle a voulu se vulgariser, et, comme bien d'autres choses de ce monde, elle a trouvé là sa perte. Qui nous délivrera des imitations et des contre-façons du beau et du vrai? Qui nous préservera à jamais de l'industrie à bon marché et du *simili* en toutes choses?...

Chez la vicomtesse Lepic, le bal, bien pourvu de jeunes femmes et de jeunes filles, a été fort animé. La vicomtesse de Reverseau, nièce de la maîtresse de céans, s'y montrait charmante dans une toilette de style Louis XVI.

Les fêtes printanières dans les jardins semblent, cette année, appelées à une certaine vogue à Paris. Mme Rattazzi en a donné une, diurne et nocturne, à l'ancien hôtel d'Aquila, et cette fête a eu beaucoup de succès. Des jeux de toute espèce étaient placés dans le jardin, où se faisait entendre un excellent orchestre.

A la nuit, les arbres se sont constellés de lanternes vénitiennes, répandant des milliers de fleurs et de fruits, transparents comme toute la gamme des pierres précieuses, dans les massifs vert tendre du printemps. On a beaucoup apprécié entre autres intermèdes le *Miserere*, chanté du haut d'une des tourelles de l'hôtel, par Mme Ferrucci et M. Diaz de Soria.

Mme Ratazzi, habillée à ravir d'une robe de faille lilas sans aucune garniture, a fait, avec une bonne grâce infatigable, les honneurs de cette fête originale et charmante.

Les réceptions dans les jardins de Paris, très délaissées sous l'Empire, avaient eu sous la monarchie de Juillet une très grande vogue. La comtesse Apponyi, mère de l'ambassadeur austro-hongrois actuel, avait beaucoup contribué à les mettre à la mode par les *bals du matin* de l'ambassade d'Autriche.

On arrivait à l'ambassade à deux heures et l'on trouvait les lustres garnis, à la place de bougies, de fleurs en bouquets; un orchestre des plus entraînants vous conviait aux valses et aux mazurkas, tandis qu'un lunch était servi en permanence dans le jardin.

Quant aux toilettes d'usage pour ces réceptions, comme elles feraient sourire aujourd'hui! Nos mères venaient à ces bals en chapeaux et avec des mantelets; pour danser, elles quittaient leurs chapeaux et apparaissaient coiffées d'un tour de tête en fleurs naturelles montées par une célébrité du temps, Mme Barjon, et arrangées de manière, vous diront-elles, à être très jolies sous le chapeau et très jolies encore sans lui.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La comtesse Lehon fit une fois sensation à l'un de ces bals avec une robe de taffetas vert d'eau, garnie de trois volants bordés de frange lilas. Elle portait une écharpe de dentelle blanche doublée de taffetas lilas, et une capote pareille à la robe, ornée de violettes de Parme et de dentelle blanche. La chronique de Paris s'occupa pendant huit jours de cette toilette.

La mode ne demandait pas alors de grands frais d'imagination, comme vous voyez, et les femmes n'en étaient pas cependant moins jolies pour cela.

On est loin, à présent, de ces simplicités exquises. Il nous faut du nouveau, n'en fût-il plus au monde, et, en fait d'innovation, la mode ne recule devant aucune excentricité. Ainsi, savez-vous quelle est l'invention qui a mis en émoi toutes les têtes des Trois-Royaumes la semaine dernière? une robe chiffrée, portée à un *fancy-fair* par la princesse de Galles. Sur une robe de drap d'Edimbourg, la princesse avait son chiffre allongé à l'italienne et enguirlandé de fleurs, brodé de côté et traversé par la couronne aux trois panaches. La même broderie se retrouvait au corsage, le coupant en biais.

Les robes brodées au chiffre de leur propriétaire vont être la nouveauté de la saison de Londres et, de là, gagneront toutes les villes d'eau et les plages de l'Europe. On ne brode pas seulement les chiffres dérobés dans des arabesques sans fin; on brode aussi les pièces principales des armoiries des dames, le tout mêlé, enveloppé de dessins multicolores, comme dans les *missels* du moyen-âge.

Les couronnes se mêlent aux pièces de l'écu, et donnent d'heureux résultats dans les combinaisons des dessins. On exécute ces broderies en tablier, en quille, en guirlande, sur les robes choisies à cet effet dans des tissus légers et unis. C'est la chiffromanie appliquée à la toilette féminime, le papier à lettre se faisant cotillon.

BACHAUMONT.

MENUS PROPOS

La Société protectrice des animaux — cette belle et utile institution — vient de décerner une médaille d'argent à un brave ouvrier normand qui avait sauvé la vie à un chat sur le point de se noyer.

Le médaillé, qui paraît entendre la plaisanterie, écrit à un journal de Caen:

« La Société de protection des animaux m'honore d'une médaille en argent pour avoir sauvé mon chat; c'est très flatteur de sa part, je l'en remercie beaucoup. Mais ça me paraît drôle tout de même, car j'ai sauvé deux fois, au péril de ma vie, deux individus qui se noyaient, et je n'ai rien reçu pour cela. »

Si ce trait allait donc donner à la Société protectrice des chats l'idée de se transformer en société protectrice des individus? Ce n'est pas la besogne qui lui manquerait!

*
* *

Au moment où les fêtes de banlieue commencent leur évolution joyeuse autour de la capitale, le *Charivari* signale aux bateleurs un procédé assez simple, au moyen duquel un de leurs collègues d'outre-Manche a fait fortune.

Sur sa baraque, on lisait en grosses lettres :

On voit ici ce que Dieu n'a jamais vu.

Le passant intrigué donnait volontiers ses deux sous pour en avoir le cœur net.

On le faisait alors pénétrer seul dans un petit réduit carré, où un miroir, faisant face à l'entrée, lui envoyait immédiatement son image.

Sur ce, des profondeurs de la baraque s'élevait une voix grave et majestueuse qui laissait tomber lentement ces paroles:

« Mortel, tu vois en face ton pareil, plus heureux en cela que Dieu qui n'a jamais vu le sien. »

*
* *

Une boutique de marchand de vin du quartier Montmartre était fermée dimanche. On lisait en gros caractères sur le volet:

AUX VRAIS CRUS!

Mais un gamin était passé et avait ajouté à la craie ce commentaire naïf:

« Et d'abord s'ils n'étaient pas *vrais*, il ne seraient pas *crus*! »

*
* *

Patatras!...

C'est Calino qui vient avec son plumeau de renverser la plus jolie figurine de porcelaine qui figure sur la grande étagère.

Le maître accourt à ce bruit de malheur.

— Qu'est-ce qu'il y a?...

Et voyant les débris qui jonchent le plancher:

— Mon vieux Saxe!...

— Du vieux Saxe! Tant mieux! fait Calino avec un soupir de soulagement, j'avais peur que ce fût du neuf!

C. C.

LE CERCLE ARTISTIQUE ET LITTÉRAIRE

Passer gaiement son temps et d'une façon intelligente, après une journée d'étude ou d'affaires; s'amuser en un mot, sans se préparer de regrets, telle est la grande préoccupation de tous ceux pour qui le plaisir est non pas une habitude, mais une sorte de récompense d'une tâche laborieusement remplie.

Artistes, littérateurs, musiciens, savants, nous tous qui vivons de la vie intellectuelle et sentimentale; nous que la vie à outrance du monde bruyant effraye et met en fuite; nous qui redoutons ses veilles enfiévrées et ses lendemains harassés ou vides, nous éprouvons le besoin de trouver, après le travail, des distractions qui soient des repos pour le corps et des délassements pour l'esprit. S'amuser soi-même et faire participer à ses ébats ceux dont on est entouré, ce n'est point là, croyez-le, ni une question indifférente, ni une préoccupation oiseuse. Il faut même être doué d'un tact et d'une dose convenable d'imagination pour le faire d'une manière agréable et intelligente.

Le jeu peut, dira-t-on, remplir une longue soirée et susciter dans un groupe d'amis une dose d'émotion suffisante pour occuper les heures de loisir.

Rarement le jeu, si modéré qu'il soit, est exempt de ces fatigues et de ces écœurements qui finissent presque toujours par troubler l'esprit, rompre une cordiale intimité et compromettre l'économie d'une vie sagement réglée. Car le jeu a la triste prérogative d'enflammer les passions. Les jouissances qu'il procure sont trop souvent d'une intensité qui énerve l'intelligence et va parfois jusqu'à atrophier le sens moral. Le jeu est donc presque toujours un danger pour les réunions amicales.

Nous avons perdu, ou du moins laissé depuis longtemps échapper une des grandes ressources de la sociabilité française, celle qui nous donnait autrefois une suprématie incontestée et dont les étrangers venaient chercher, de tous les points du monde, la saine tradition dans nos salons et dans nos cercles.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Leroy, imp. r. des Marais, 66.

Ad. Goubaud & Fils, Edrs, Paris

1229

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Journal du Grand Monde

Entered at Stationers Hall

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 20, Henrietta Street, Covent Garden, W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Nous avons laissé dépérir la conversation. La politique aidant, ainsi que les spéculations sociales et religieuses, nos réunions intimes ont adopté les allures véhémentes des clubs.

Les sujets que comporte aujourd'hui la conversation sont excessivement bornés. Quand on a fini d'égrener le chapelet des nouvelles du jour, des cancans du boulevard, des gros ou petits scandales du monde et de ses fractions, il reste à peine de quoi défrayer la fin d'une soirée sans être astreint à bailler aux corneilles.

Savoir s'amuser est donc le grand problème que se posent tous les soirs tant de braves gens sédentaires, ennemis des bruits et des confusions des foules et qui aspirent à faire un peu mieux que de tuer bêtement le temps pour éviter qu'il les fasse mourir d'ennui.

Je sais quelque part, vers la Chaussée-d'Antin, un groupe d'artistes des plus intelligents et des plus ingénieux qui ont triomphalement résolu ce problème plein d'angoisses.

Ils sont là quelques centaines d'hommes aimables, peintres, sculpteurs, poëtes, écrivains, savants, musiciens ou hommes du monde, qui se sont formés en société pour collaborer en famille à un utile emploi de leurs loisirs.

Chacun y apporte les ressources qui dépendent de ses facultés individuelles, comme dans les phalanstères. De cette association de toutes les capacités, de tous les enthousiasmes, de tous les goûts et de toutes les bonnes volontés, naît une harmonie charmante qui s'épanche au profit commun en une abondante et aimable satisfaction dont chacun prend sa part.

Cette petite institution de sociabilité cordiale s'appelle le *Cercle artistique et littéraire.*

L'exclusivisme étroit ni l'égoïsme n'ont droit de cité dans ce petit monde qui ne demande, au contraire, qu'à s'élargir. Habile à créer des distractions variées et sans cesse renouvelées, cette association n'a pas de plus grand plaisir que de convier à ses ébats ses amis et les amis de ses amis.

Ayant établi primitivement ses pénates dans un local dont l'exiguité, trop facile à combler, rappelle les proportions de la maison de Socrate, le Cercle artistique se voit dès à présent forcé, grâce à la prompte et abondante réalisation de son vœu, conforme à celui du philosophe, d'aspirer aux avenues spacieuses des jardins d'Académus. Paris possédera alors ce qui lui a manqué jusqu'ici : le cercle des intelligences.

Rien n'est attrayant, je vous le jure, comme les fêtes sans emphase que prodigue, depuis le commencement de l'hiver, le Cercle artistique et littéraire.

Dans une salle merveilleusement disposée pour recevoir une exposition de tableaux, se trouvent réunies des œuvres exquises de la plupart des notabilités qui font partie de l'association.

C'est là que le *Cercle* donne ses fêtes. Celle de jeudi dernier a été marquée par deux épisodes intéressants et qui ont vivement impressionné l'assistance.

Camille Sivori, dont l'archet incomparable a le don d'accomplir des prodiges de délicatesse et d'expression, avait accepté la tâche de charmer l'assemblée.

Tandis qu'il exécutait l'allegro du trio en *ut mineur* de Félicien David, le morceau le plus brillant de cette belle et originale composition, l'auteur, qui était présent, sollicité de prendre une place plus favorable que le coin obscur où il avait abrité son incognito, fut tout à coup l'objet d'une chaleureuse ovation.

Vers la fin de la soirée, Sivori eut son tour, et au moment où il montait sur l'estrade pour exécuter sa délicieuse fantaisie sur une seule corde, inspirée par un motif de *Lucie de Lammermoor*, le président et le comité administratif du Cercle lui offrirent une médaille frappée en son honneur.

Aucune parole ne saurait rendre l'émotion dont fut saisie l'assemblée entière en présence d'un tel hommage rendu à l'un des plus grands artistes de notre temps.

Sivori porte à sa boutonnière le témoignage d'admiration dont plusieurs souverains l'ont honoré ; mais je doute qu'aucune de ces décorations ait plus profondément touché le cœur de l'illustre violoniste, que celle qu'il a reçue de l'élite des artistes de France.

Certes les membres du Cercle artistique et littéraire sont des gens qui savent se créer de nobles plaisirs et s'amuser dignement en amusant leurs amis. Ils ont pour cela une recette infaillible qu'on ne saurait trop s'efforcer de leur emprunter.

Albert de la Fizelière.

UN MARIAGE ANGLAIS

Il y a quelques jours, par le plus beau temps du monde, j'ai assisté, à Congham (comté de Norfolk), aux fêtes du mariage de sir William Fiflo et de miss Emily Elves.

De grand matin, tous les villages environnants s'étaient établis aux alentours de l'église pour voir passer la mariée.

L'église était décorée avec beaucoup de goût de plantes tropicales, et l'autel portait une immense croix de camélias blancs. La route qui conduit de Congham-House à l'église avait été ornée aussi d'arcs-de-triomphe faits de verdure et de fleurs, parmi lesquels flottaient des étendards aux armes des mariés.

Un frémissement a parcouru la foule quand l'orgue s'est mis à jouer un nocturne de Chopin, à l'arrivée de la toute jeune et jolie mariée, appuyée sur son père. Elle était vêtue de riche satin blanc duchesse, presque entièrement recouvert de dentelles de Bruxelles, de guirlandes de fleurs d'oranger et d'azalées blanches naturelles. Une touffe des mêmes fleurs remplaçait la classique couronne et retenait le long voile de tulle.

Huit demoiselles d'honneur suivaient la mariée : ses quatre sœurs et les quatre cousines du marié. Elles étaient uniformément et élégamment habillées de poult de soie blanc. Les tuniques Louis XV, en cachemire blanc, garnies de cygne ; les chapeaux *Gainsborough*, en cachemire et poult de soie blancs. Toutes portaient au bras un bracelet offert par le marié, aux chiffres des époux, tracés en perles et en corail rose pâle. Les deux petits frères de la mariée suivaient les demoiselles d'honneur, vêtus de bleu pâle des pieds à la tête

Au sortir de l'église, tous les enfants de l'école du village, en robes roses et blanches, se sont présentés au devant du cortège, des fleurs plein leurs tabliers de mousseline, et en ont semé le chemin jusqu'aux voitures.

A l'arrivée à Congham-House, les époux ont été salués d'une façon plus bruyante par une salve du vieux canon d'Hillington, qui ne se fait entendre que dans les joyeuses circonstances.

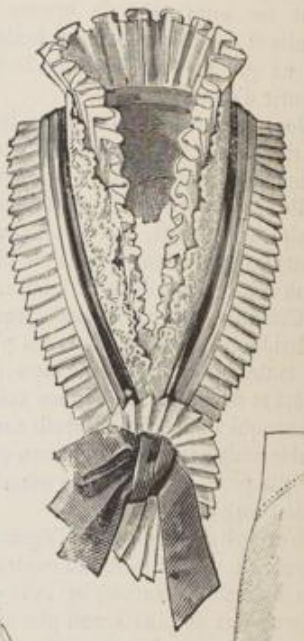
Le temps de changer de toilette, et notre jeune couple monte dans une voiture, attelée de quatre superbes bais, pour commencer son voyage de noces, qui le conduira à Paris, Venise, Vienne. Les chasseurs au renard du West-Norfolk sont là pour acclamer les mariés, ardents chasseurs tous deux, et, au bruit du canon, aux souhaits bienveillants de quelques centaines de personnes, au milieu d'une grêle de poignées de riz, d'une pluie de souliers de satin blanc (usage dont l'origine se perd dans la nuit des temps), ils prennent la route de Lynn.

En même temps, à Congham-House, un déjeuner était servi à une centaine d'invités ; de nombreuses aumônes étaient distribuées, et tout le monde était admis à admirer les présents offerts à la mariée, et exposés dans la bibliothèque.

A Hillington-Hall, résidence du marié, les fêtes étaient prodiguées aussi aux habitants, et, sur le sommet de la haute tour de ses ancêtres, a flotté, durant tout le jour, le drapeau de « l'*Union-Jack.* »

X. V.-P.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



DG. N° 495 — LINGERIE, DÉTAIL
Modèles nouveaux de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— DESCRIPTION, PAGE 254.

e du Bac, 51).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DÉGRADATION

(HISTOIRE D'AUJOURD'HUI. — FIN.)

V

Cyprien Jantot était un de ces hommes qui jugent au premier coup d'œil les risques ou bénéfices d'une affaire. Il lui avait donc suffi de quelques indices pour comprendre qu'il trouverait des avantages certains dans la connaissance de M. de Fayol. Il y était d'autant plus encouragé que rien ne devait peser sur sa conscience; car lui, un vrai drôle, il s'était senti tout de suite un profond mépris pour Bernard.

Vous remarquerez que les gens de cette sorte n'aiment pas ceux que le désordre et le vice ont fait tomber à leur niveau. Pour Jantot, Bernard était une proie, comme la mouche pour l'araignée; le gentilhomme déchu, se grisant sottement et portant mal l'ivresse, ne serait pas capable de se défendre et se prendrait dans la trame.

A partir du second jour, Cyprien établit vis-à-vis de son client une habitude : celle de l'aller prendre chez lui régulièrement et de le conduire à l'estaminet. De cette façon, il ne le laissait pas libre de se créer des occupations et même de s'abstenir quelquefois de liqueurs.

Au bout d'un certain temps, Jantot savait sur la situation précaire du baron tout ce qu'il lui importait de savoir. Ils avaient examiné ensemble l'amas de papiers, titres, créances, etc., qui au passif de M. de Fayol formaient un véritable chaos.

— Je classerai cela, avait dit l'homme d'affaires avec un mélange d'air d'importance et de serviabilité.

Et il avait emporté jusqu'à la moindre feuille, malgré la résistance de Lucile qui voyait ainsi s'en aller les derniers débris d'une fortune gaspillée et l'avenir de son enfant. Hélas ! la position où Bernard avait pris Lucile ne permettait pas à celle-ci de faire une observation même légitime. Cependant, au risque d'exiter la colère du baron, elle se risqua à émettre ses sentiments et ses craintes :

— Prenez garde, mon ami; vous donnez votre confiance à un homme que vous connaissez à peine et dont vous ne pouvez être sûr.

— Voilà bien les femmes ! toujours méfiantes !... Je le connais à peine, dis-tu? Va, il m'a suffi d'un instant pour le juger. Il n'a que d'excellents antécédents. Il m'a cité des personnages marquants dont il soigne les intérêts, presque tous gens de mon cercle... Ah ! sacrebleu ! j'oubliais que je n'en suis plus ! Ils ont osé... Sois tranquille : j'aurai ma revanche, dès que Jantot m'aura fait recouvrer ma fortune.

— Votre fortune, ce n'est plus qu'un rêve... Et qui sait si bientôt...

— Là ! encore des pronostics fâcheux ! Eh bien ! non, tu seras agréablement détrompée. Cyprien m'a promis de me remettre à flot.

— Et en attendant qu'il opère ce miracle, vous avez passé la journée, comme les précédentes, à boire et à jouer au billard !...

— Je ne le nie pas. Il faut bien se distraire un peu.

— Ah ! malheureux, vous courez à votre perte... Le ciel se lasse d'être patient.

— Plaît-il ? Des sermons ! Je n'en veux pas. Si tu t'amuses à me tracasser davantage, je t'avertis que je ne rentre plus et que je te plante là.

— Une menace digne d'un être de bas étage !... Est-ce bien le baron de Fayol qui parle ainsi ?

— Il n'y a plus de baron de Fayol, entendez-vous, madame? Je suis sorti de mon monde et je n'ai nulle envie d'y rentrer. Je ne veux plus avoir de soucis : je les ai noyés...

— Dans l'eau-de-vie !

Un soufflet fut la réplique subie par Lucile. La jeune femme reçut cet outrage sans proférer une plainte. Bernard, honteux de cette soumission et de sa propre violence, balbutia quelques mots d'excuse; mais voyant que Lucile restait muette dans son indignation comprimée, il fit un geste de forcené et courut vers sa chambre dont il referma bruyamment la porte sur lui.

Noémi s'éveilla et pleura. La pauvre petite ne jouissait que rarement d'un sommeil paisible.

— Ah ! dit Lucile en s'acheminant vers le berceau pour y verser des caresses, ce n'est pas assez qu'il martyrise la mère... il tuera l'enfant !

VI

Nous ne saurions suivre minutieusement les progrès de cette infirmité de l'âme qui chaque jour envahissait davantage le gentilhomme déchu. Il n'avait presque plus le sentiment de ses actes, et, avec l'insouciance d'un abruti, il semait le trouble et la misère autour de lui. Lorsqu'il eût dû rougir, baisser le front et demander pardon, c'est lui qui se plaignait, qui s'emportait; c'est lui qui faisait des scènes.

Ah ! s'il avait vécu un peu plus de la vie de famille, si parfois il avait pris sur ses genoux et interrogé d'un regard tendre le visage de son enfant, il aurait eu la révélation d'un fait aussi cruel qu'anormal : c'est que, à l'âge où une frêle créature n'a et ne doit avoir d'autre souci que de se laisser bercer par la vie comme ces petits Indiens que leurs mères suspendent sur des lianes de feuillages et de fleurs, Noémi était atteinte de nostalgie... Rire, elle ne l'osait; jouer et parler, non plus; elle gardait le silence de la peur. Son existence se trompait de date.

De même que Lucile, elle ressentait de l'aversion pour Jantot. Mais Jantot ne se préoccupait pas de ces minces détails. A présent, il régnait en maître dans cette maison où il n'était entré que subrepticement. Pour allécher Bernard, il avait commencé par lui faire recouvrer une ancienne créance que celui-ci considérait comme perdue. La confiance du baron s'en était accrue d'autant; mais ensuite le malheureux, qui n'avait plus en main ni ses titres ni aucune de ses valeurs, et qui d'ailleurs ne savait plus depuis longtemps se rendre compte des choses par lui-même, devint l'homme-lige de son *commanditaire*, ainsi qu'il l'appelait pompeusement. Il dut recevoir de lui l'aumône du pain; ce qui lui appartenait, il dut le solliciter en tendant la main. Le plébéien de Rome, le vassal du moyen âge, le nègre des colonies n'était pas lié plus étroitement envers le patricien, le seigneur ou le planteur. Cependant Bernard ne sentait pas le carcan, et son amitié pour Jantot, pour le complice dépravé, avait tourné au culte.

Ce dernier était cependant devenu plus réservé, rêveur même, si l'idée de la rêverie, cette auréole poétique, pouvait s'accorder avec la physionomie d'un Cyprien Jantot. Cet homme se présentait chez la baronne de Fayol dans une tenue moins sordide qu'auparavant; il n'affectait plus de conserver dans sa bouche lippue une sale pipe de terre; on eût même dit qu'il sacrifiait moins à Bacchus. Certains mots, certains regards qu'il lançait à Lucile faisaient instinctivement frémir la jeune femme. Il affectait vis-à-vis d'elle une politesse à laquelle il ne l'avait pas habituée. Un observateur attentif eût démêlé dans les façons de cet étrange personnage quelque chose qui flairait l'intrigue. Il semblait guetter une occasion favorable pour risquer un aveu. Elle se présenta enfin, et ce jour-là Cyprien osa formuler une déclaration en règle, coupable en tous cas, odieuse venant de lui. Lucile, atterrée autant que révoltée, eut besoin de réunir toutes ses forces pour ne pas éclater en paroles véhémentes, pour ne pas chasser l'insolent. Sa raison lui commanda de rester froide et digne, quels que fussent l'humiliation et le désespoir qui avaient envahi son cœur.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L. N° 82

Imp. Lemercier & Cie Paris

Ad. Coubaud & fils Editeurs Paris

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Lorsque M. de Fayol rentra, il trouva sa femme agenouillée et tout en pleurs.

— Allons, s'écria-t-il, encore des momeries! Je déteste ça et je n'ai pas d'autre spectacle. Est-ce que l'ami Jantot n'est pas venu?

— Votre ami!... ah! ne lui donnez pas ce nom : il en est indigne.

— Lui si dévoué! Mais il suffit que Jantot m'aime pour que vous le haïssiez. Votre antipathie constante à son égard ne m'a pas échappé.

— Elle n'est que trop fondée...

— Ah! c'est comme cela! Eh bien! j'entends que désormais vous lui fassiez bon visage.

— O mon Dieu! il faut donc que je vous révèle ses projets criminels?

Bernard haussa les épaules.

— Je vous ai demandé s'il était venu.

— Oui, puisque vous me contraignez à parler, il est venu, et il a eu l'audace de me déclarer son amour!

Au lieu d'accueillir cette confidence avec indignation, le baron se mit à rire aux éclats, jetant ces paroles cyniques :

— Ah! ah! ah! s'il est possible! ce pauvre Jantot!... Lui, faire du roman! ce serait grotesque, ma foi! j'aurais voulu être là... Je me serais fièrement amusé... Il était gris, le compère!

— Monsieur, interrompit Lucile au comble de l'humiliation, il faut que vous ayez perdu tout sentiment élevé pour ne voir dans cette offense qu'un sujet de plaisanterie. Heureusement pour votre honneur dont vous vous souciez de moins en moins, je suis incapable de m'avilir et de manquer à mes devoirs.

— Parbleu! et vous avez raison; car je serais inexorable.

— Et, en attendant, vous riez quand cet espèce de juif qui a capté votre confiance et vous a plongé dans la fange des affaires véreuses, dans la turpitude des estaminets, quand cet homme, dis-je, m'outrage de ses propositions infâmes! Bernard, vous étiez jaloux jadis...

— J'étais absurde.

— Oh! cette jalousie imméritée, je la préférais à votre indifférence sceptique. Autrefois vous me montriez de l'injustice; aujourd'hui vous ne me montrez plus que du mépris.

— Vous êtes follé!... Je dis plus : vous avez forgé une fable!

— Mon Dieu! mon Dieu!

— Prenez garde! Si pour éloigner de moi un ami, un bienfaiteur qui nous est si nécessaire, vous avez imaginé de le calomnier, prenez garde!

Il fit un geste menaçant et se dirigea vers la porte en bousculant Noémi qui se trouvait sur son passage.

Après son départ, l'infortunée Lucile resta d'abord inerte, le regard fixe, tellement la honte et la douleur paralysaient ses sens.

Mais Noémi étant venue se jeter dans ses bras en murmurant : « Il m'a fait mal, papa! » la souffrance de son enfant réveilla chez la mère le sentiment de la réalité. La jeune femme frissonna.

— Ils vont se retrouver là-bas, ils boiront ensemble jusqu'à l'excès qui fait naître la fureur aveugle... Pour se justifier, le misérable Jantot m'accusera... C'est fini, je suis perdue!...

Et pressant sa petite Noémi contre son cœur qui battait avec violence :

— O ma fille, ma fille bien-aimée, c'est toi qu'il faut que je sauve... car tant d'agitations te seraient fatales!

En parlant ainsi, Lucile tournait dans l'appartement sans savoir ce qu'elle faisait.

— Oh! j'ai peur, murmurait-elle d'une voix sourde, j'ai peur! Où aller? où me refugier?

Pas de parents, pas d'amis secourables. L'inconduite du mari avait depuis longtemps éloigné tous les honnêtes gens.

Lucile pensa par inspiration à l'excellente Mme Domberval, son ancienne institutrice, qui plusieurs fois, la sachant malheureuse, lui avait donné signe d'intérêt.

— Chez elle je trouverai un asile... Oui, là, ma chérie, nous serons en sûreté...

Alors elle ouvrit précipitamment quelques tiroirs et se mit à faire des paquets de hardes; mais elle était si troublée qu'elle ne distinguait rien.

Le temps marchait, les minutes étaient précieuses. Lucile avait enfin achevé ses modestes préparatifs. Son enfant à la main, elle venait de franchir la porte de cet appartement où elle avait tant pleuré, tant souffert, lorsqu'un pas précipité se fit entendre sur l'escalier.

Un homme montait les marches quatre à quatre en jetant d'une voix essoufflée des cris de rage et des imprécations.

Il aperçut Lucile qui, glacée d'effroi et tenant son paquet, regardait venir son persécuteur.

Il était ivre, mais cette fois, c'était d'une ivresse furieuse. Il grinçait des dents comme un démon.

— Où allez-vous? hurla-t-il.

A cette interpellation sauvage, Noémi quitta la main de sa pauvre mère et rentra au logis en tendant ses petits bras.

Poussée violemment, Lucile fut ramenée à l'intérieur, tandis que Bernard la chargeait de ses invectives :

— Infâme créature! misérable calomniatrice! Il te sied bien d'accuser un honnête homme pour cacher tes déportements!... J'ai juré de te châtier... Malheur à toi!

— J'ai dit la vérité, répliqua Lucile.

— Tu oses encore soutenir ce mensonge!... Ah! je te tuerai comme j'ai tué ton frère!...

Cet aveu terrible arracha un cri d'horreur à la sœur du capitaine Girot.

Elle courut affolée en jetant ces mots d'une voix stridente :

— Mon frère!... C'était *vous*!... Et vous avez osé m'offrir votre main sanglante!...

Sans écouter cette imprécation, Bernard s'était armé d'un révolver.

— Tu vas mourir!... exclama-t-il aveuglé par sa furie.

— Assassin! Je te hais! Je te maudis!

Une détonation retentit soudain. La balle, mal dirigée par la main de l'homme inconscient, dévia et alla frapper, à l'autre bout de la chambre, la pauvre petite fille qui poussa un gémissement et roula sur le parquet...

La mère avait entendu le faible et suprême cri de son enfant. Elle se précipita délirante vers la douce victime, la souleva, l'étreignit avec passion, recueillit son âme dans un baiser; et, succombant elle-même à la rupture d'un anévrisme déterminée par tant d'émotions, elle confondit son dernier soupir avec celui de sa Noémi...

Le meurtrier n'avait pas compris.

. . . . . .

Un tumulte violent retentit dans l'escalier. Au bruit de la détonation, les voisins accouraient, se doutant qu'un crime venait de s'accomplir. Mêlés à la foule, des agents de l'autorité firent irruption dans l'appartement; et tandis que les uns s'empressaient autour des victimes, les autres se saisissaient du coupable qui, les yeux hagards, les cheveux hérissés, semblait plutôt un fou qu'un criminel.

— Êtes-vous le sieur de Fayol?... dit le commissaire.

— Oui.

— Au nom de la loi, je vous arrête comme complice du nommé Cyprien Jantot, pour faux en écriture privée, et je vois trop bien que j'arrive à temps pour vous arrêter aussi comme homicide.

— Moi!... Osez-vous bien...

— Tenez, malheureux, voilà encore à terre l'arme avec laquelle vous venez de tuer votre enfant!

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Mon enfant!... je l'ai tuée!... Oh! ce n'est pas possible! Ma Noémi adorée!...

— Regardez votre œuvre, misérable! dit le commissaire, indigné devant le cadavre du pauvre petit ange.

Bernard passa ses mains sur son front et ses yeux, comme pour essayer de dissiper son ivresse; et tout à coup, en effet, le voile opaque tomba. Il poussa des cris et des sanglots; il voulut se précipiter sur sa femme et sa fille étroitement enlacées dans la mort... Cette affreuse consolation lui fut refusée... On le retint forcément, comme s'il pouvait encore nuire à celles qui étaient désormais à l'abri de toute souffrance.

— Lucile! Noémi! pleurait-il; perdues par moi, infâme!... Oh! de grâce, messieurs, rendez-moi cette arme... que je la tourne contre moi-même!...

— Allons donc, dit le commissaire avec dégoût, il est trop tard. C'est devant les tribunaux que vous répondrez de vos actes. Depuis longtemps j'étais informé de vos désordres scandaleux. Voilà où conduit la funeste passion de l'ivrognerie!

— Oh! j'en suis guéri pour toujours, s'écria Bernard dans le paroxysme de la douleur. Quelle que soit la peine qui m'attend, je saurai la subir, et je ne croirai jamais l'expiation assez forte.

VII

La justice avait fait son œuvre pour Bernard.

Jantot, prévenant l'arrêt, s'était pendu dans sa prison.

On nous a dit qu'il y avait au bagne de Toulon, dans ces dernières années, un forçat dont la conduite exemplaire, le mutisme constant et la profonde tristesse étonnaient tout le monde. Bien qu'il eût été admis, par une juste faveur, à travailler dans les bureaux, jamais il ne tirait parti de ses modestes profits pour se permettre un verre de vin ou de liqueur. Si on lui en faisait la proposition, l'horreur se peignait sur ses traits et il refusait obstinément.

En arrivant au bagne, il n'avait imploré qu'une grâce : c'est que son individualité ne fût pas connue de ses farouches compagnons de chaîne.

Avant la fin de sa peine, la mort qu'il invoquait sans cesse vint répondre à son appel douloureux. Désormais la tombe cache le souvenir de ses fautes et garde le secret de son nom.

Alfred des Essarts.

SAINT PIERRE ET LE GASCON

(ANCIEN CONTE BLEU.)

Dominique Belaguer prit à son tour la parole :

— Je ne sais pas au juste, nous dit-il, lequel de mes quatre oncles, — de l'horloger, du procureur du roi, du vétérinaire ou du docteur, frère de ma grand'mère et correspondant de l'Académie de Cahors, — amusa, certain soir, mon enfance de la parabole que je vais vous conter.

J'en reporte cependant le mérite au médecin, savant *in utroque*, par la plausible raison que, déjà caduc et radoteur, il ne vivait plus moralement que d'anciennes lectures et donnait volontiers dans l'anecdote, infirmité particulière aux décrépitudes intellectuelles.

Mais que ce soit celui-là ou tout autre, l'oncle en question s'était radicalement trompé, s'il avait cru secouer sur mes paupières les pavots d'une narration opiacée. Bien loin de m'endormir, je fus, au contraire, dès les premiers mots, tout yeux et tout oreilles, en grand ébattement et folle réjouissance, comme il ne peut manquer d'en arriver tout à l'heure pour vous, amis d'à es si divers assemblés devant l'âtre, s'il vous plaît de m'ouïr jusqu'à la fin.

Prêtez-moi donc attention. Je commence.

Au temps vénérable et lointain qui créa les pieuses légendes, rapporte un annaliste oublié, saint Pierre, prince des apôtres, avec le bourdon et le chapeau à coquillages du pèlerin, parcourait la terre dans le plus strict incognito.

Un matin, à l'aube, étant vers Roufflac-le-Hâbleur, en pays cadurcien, il avisa Pascal Viadasé qui travaillait à sa vigne.

— Sachons de ce paysan, se dit-il, pourquoi pas un Gascon n'a passé le seuil du paradis depuis que j'en ai les clefs.

Pascal, noir comme une truffe, vigoureux, impertinent et rusé, tel que bien des gens le sont par là et ailleurs, feignit d'abord de ne pas remarquer l'étranger qui l'abordait.

— Hé! l'homme, fit le divin voyageur, lequel de ces deux chemins mène à Roufflac?

Le vigneron leva le nez, ouvrit béatement la bouche, mais avant que de répondre, secoua sur des pierres sèches l'argile de ses sabots, prenant ainsi le temps de composer une phrase prudente

— *Per moun armo!* dit-il à la fin en son parler roman, raison n'est *mie* de choisir un chemin plutôt que l'autre.

— Mais quelle direction prendrais-tu, toi, brave homme?

— Celle de gauche, sans vous commander, pèlerin.

— Et pourtant, tu prends la droite quand tu vas à Roufflac vendre tes récoltes au marché.

La remarque eût peut-être désarçonné un Normand. Notre Gascon ne broncha pas.

— Mais à votre tour, fit-il hardiment, pourquoi demandez-vous ce que vous savez si pertinemment?

— Pour éprouver ta véracité.

— Oh! moi, voyez-vous, reprit Pascal goguenard, je tiens de défunt mon père, qui le tenait du sien, qu'on perd plus qu'on ne gagne à dire les choses suivant ce qu'elles sont.

— Et ta propre expérience a-t-elle confirmé la sagesse paternelle? Trouves-tu profit parfois à déguiser la vérité?

— Par mon âme! les gens simples et droits ne sont pas si contents et honorés de leur franchise que leur exemple soit bon à suivre en ce bas monde. Vive donc la tromperie! puisque trompeurs seuls ont fortune, considération et influence!

— L'envie me prend de te faire changer d'opinion. Tu me parais fier, intelligent et résolu. Veux-tu quelques jours voyager en ma compagnie?

Le vigneron dévisagea le pèlerin en se grattant la nuque.

— Je ne vous connais pas, moi, répondit-il avec une impolitesse défiante; comment vous appelez-vous?

— Céphas — Pétra — Pierre.

— Le premier nom est difficile à retenir; le second a l'air d'une injure; le troisième me va mieux. Vous êtes chrétien, je suppose monsieur Pierre?

— Autant que mon patron. Eh! bien, consens-tu à parcourir la contrée avec moi?

— A savoir... Quels seront mes gages?

— Il n'y aura ni maître ni valet entre nous; je te prends pour mon ami, mon frère, mon associé. Les bénéfices, mis en commun, seront également répartis le jour même de notre séparation.

L'avis plut à Viadasé.

— Je suis votre homme! frappons dans les mains, dit-il.

— En route, alors! fit le saint.

Ils marchèrent de conserve jusque vers midi.

— Ça! fit Pascal, mon estomac bat la chamade. Ne ferons-nous tôt *mérendé?*

— A l'instant même, répondit le saint. Pendant que je vais vers ce hameau acheter le pain du dîner, toi, suis le cours du ruisseau. A deux cents pas, sous le rocher, il y a une marmite et un mouton qui m'appartiennent. Remplis d'eau la marmite, al-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lume du feu, tue le mouton que tu couperas à morceaux et feras bouillir soigneusement.

Pascal exécuta l'instruction de point en point. La flamme émut bientôt le liquide, et le cœur de l'animal, si léger en raison de ses cavités, montait et remontait à la surface, en dépit du cuisinier qui le repoussait sans cesse au fond, du bout d'une fourchette de coudrier. Impatienté à la fin de s'escrimer inutilement, sentant au surplus ses dents s'allonger, notre Gascon se régala du délicieux viscère.

— Te voilà mis en la bonne place, grand entêté, dit-il, se pourléchant les babines et les doigts jusqu'au coude.

Son compagnon revint bientôt avec deux belles miches encore chaudes.

— Nous voilà servis à souhait, dit-il. — Mangeons.

Il rompit le pain et dévotement, comme il sied, récita le *benedecite*.

Le mouton extrait pièce à pièce de la marmite :

— Je ne vois pas le cœur, dit le bienheureux.

— Ni moi, dit le vigneron.

— L'aurais-tu pris en à-compte par hasard, toi qui n'aimes pas la vérité ?

— Sur mon âme, non ! répliqua le menteur.

— Alors quelque loqueteux, rôdant par là, pendant que tu ramassais les branches sèches dans le bois, en aura fait son régal ?

— C'est impossible. Je n'ai pas quitté la marmite d'une semelle.

— Le mouton avait cependant un cœur.

— Eh ! si les moutons en avaient, se laisseraient-ils lâchement égorger sans se défendre ? s'écria Viadasé colère. Non, ce bêlard-là n'avait pas plus de cœur que ses pareils, *que je vous dis, moi!* et je le sais mieux que vous, peut-être, *que je l'ai mis en miettes !*

Ils continuèrent à marcher tout le jour, le saint répétant sept fois et septante fois sept fois :

— Singulier ! c'est bien singulier !

— Est-il rabâcheur, le pèlerin ! disait à part lui le Gascon.

A la nuit tombante, il fallut penser au gîte, et saint Pierre dit :

— Camarade, voici deux villages à droite et à gauche. Ici, l'on fête un mariage ; là-bas se font des funérailles. Où te plaît-il mieux de t'abriter jusqu'à demain ?

— Par mon âme, puisque vous me laissez le droit de choisir, je vais avec les danseurs. Je gagnerai quelque argent peut-être à jouer pour eux de la musette.

— Je vois, dit l'apôtre, que tu n'es pas indifférent aux choses de notre association. Va donc, et bonne chance, en attendant de nous retrouver à cette place, au soleil levant.

Maurice Cherveix.

(La suite au prochain numéro.)

L'INDICATEUR CÉLESTE

Qui de nous, chers lecteurs, — et de vous aussi, aimables lectrices, — en contemplant le ciel étoilé, n'a plus d'une fois éprouvé le regret de ne pouvoir se rendre compte de tous ces groupes d'étoiles dont on a formé des constellations ? On connaît bien le *Grand-Chariot*, les *Trois-Rois* ou le *Pateau*, et même la *Poussinière* ; c'est à peu près tout ce que l'on peut désigner dans le ciel, à moins d'avoir reçu quelques leçons d'astronomie. C'est bien peu relativement au nombre de 57 constellations dont est parsemée la partie du firmament visible en Europe. Ajoutons que la plupart sont très intéressantes et présentent des particularités curieuses.

Ainsi comment ne pas désirer connaître la constellation du *cocher*, laquelle a pour étoile principale la *Chèvre*, de première grandeur et qui n'a ni lever ni coucher par suite de sa proximité de l'*Étoile polaire* ? Sa lumière met 72 ans à nous parvenir, de telle sorte que si cet astre venait tout à coup à disparaître du firmament, nous verrions encore sa lumière pendant 72 ans ; et cependant elle n'est pas du nombre de celles qui sont le plus éloignées de nous. — La constellation de la *Vierge* est intéressante par une étoile très brillante placée sur un épi qu'elle tient à la main. A côté et à la hauteur de ses épaules, on aperçoit la chevelure de *Bérénice*, groupe composé de petites étoiles. — Enfin, à l'opposé du *Grand-Chariot*, que l'on appelle aussi la *Grande-Ourse*, on trouve une constellation composée de cinq étoiles formant un **W** irrégulier : c'est

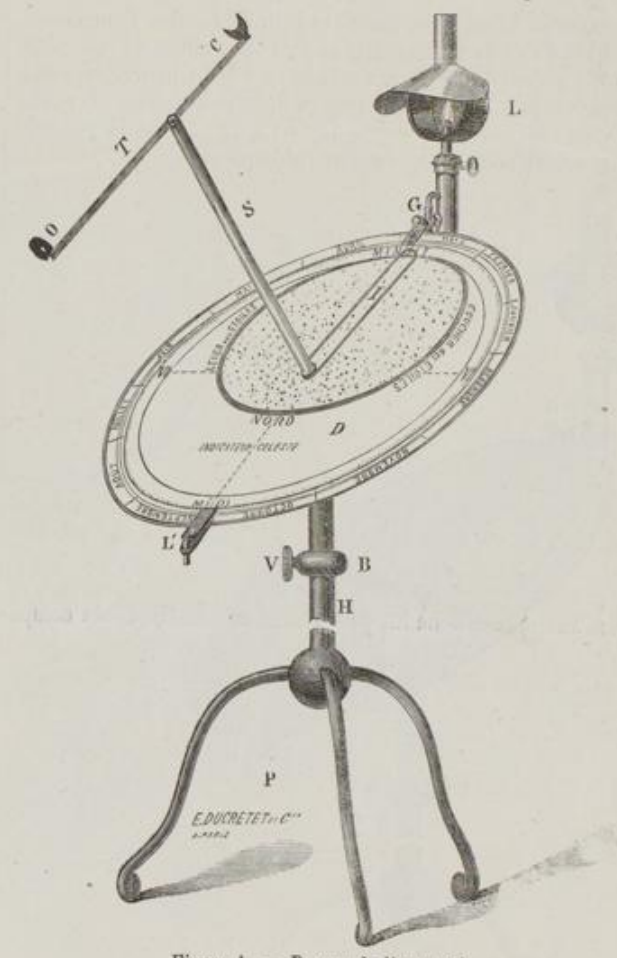


Figure 1. — Dessus de l'appareil.

Cassiopée, reine d'Ethiopie, assise et procédant à sa toilette. Ce groupe est d'autant plus intéressant qu'il est lié historiquement à quatre autres constellations : à *Céphée*, le mari de Cassiopée ; à *Andromède*, sa fille ; à *Pégase*, cheval ailé, et à *Persée*, qui obtint la main d'Andromède pour prix d'un acte de dévouement.

D'autres constellations attirent aussi l'attention : nous ne pouvons toutes les mentionner ; mais, en possédant l'*Indicateur céleste* imaginé par M. Maupérin et que nous allons décrire, on sera à même de se familiariser avec leurs noms et leur position dans le ciel suivant les saisons. Ainsi, le *Rateau* et la ravissante étoile *Sirius* ne sont plus visibles ; vers la fin de l'automne, ils reparaîtront dans tout leur éclat, l'un précédant l'autre d'un mois environ.

Voici comment on doit procéder pour se servir de l'instrument.

On le place dans un endroit où l'on a le plus vaste horizon pos-

sible afin de découvrir les étoiles de tous côtés. Se tournant vers le nord, l'observateur trouve le *Chariot* presque au-dessus de sa tête dans le mois de mai. Si, des deux roues de derrière, on tire par la pensée une ligne comme dans le dessin ci-contre, la première étoile assez brillante qu'on rencontre est l'*Étoile polaire*. Il faut alors dévisser de deux tours la vis du bourrelet B de l'indicateur, ce qui rend mobile la partie supérieure de l'appareil; et en tenant sur midi la double aiguille I, on fait mouvoir le système tournant jusqu'à ce que, l'œil visant par le bout O de la tringle, ait aperçu au milieu du croissant C l'*Étoile polaire*. On serre aussitôt la vis du bourrelet, cette opération venant de nous donner la ligne méridienne (la carte inclinée vers le nord); mais on ne sera pas obligé de répéter cette manœuvre pour les opérations subséquentes.

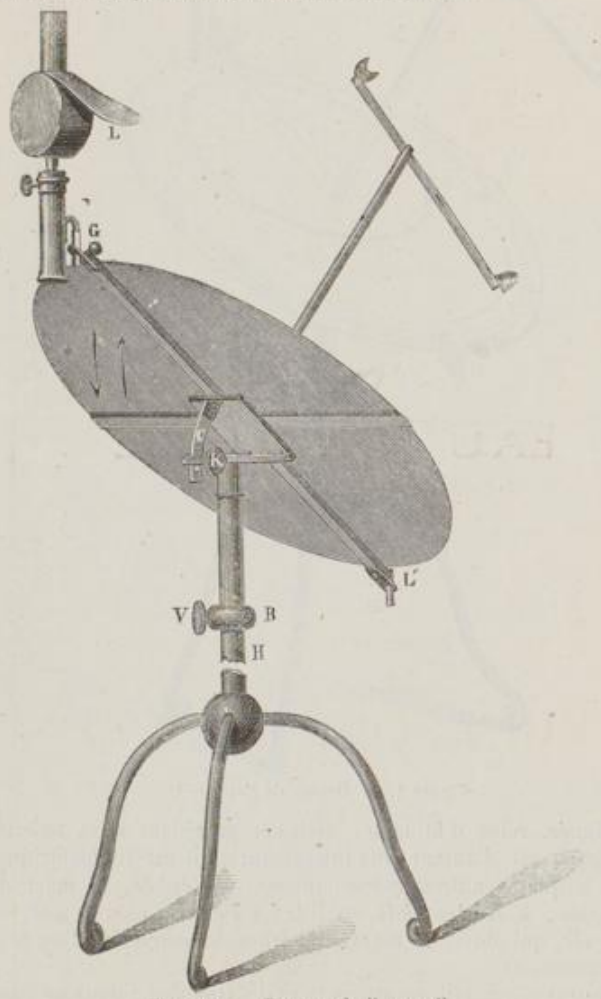


Figure 2. — Dessous de l'appareil.

Dans le dessin de l'appareil que nous reproduisons (figure 1), on distingue deux cartes superposées. L'une contient les étoiles, ainsi que les jours et mois de l'année: elle est mobile. L'autre, plus petite, représente un cadran d'horloge portant deux fois 12 heures; elle est fixe et l'on y remarque une ouverture laissant apercevoir l'ensemble des étoiles qui se trouvent sur l'horizon à un moment donné. Supposons que, le 31 mai, nous observions le ciel à 9 heures du soir; nous ferons tourner la grande carte jusqu'à ce que le 31 mai corresponde à 9 heures du soir du cadran : on aura alors l'aspect très exact du ciel à ce moment.

Pour observer les étoiles en détail, il est rationnel de commencer par les plus éloignées. Vous mettez l'œil à la partie O de la tringle supérieure T et vous le dirigez de manière à apercevoir au milieu du croissant C l'étoile qui vous intéresse. Vous regardez aussitôt ce qui se trouve au milieu de la double aiguille: vous y distinguerez par sa position et sa grosseur l'étoile que vous venez de viser; si c'est l'étoile de la *Vierge*, son nom s'y trouvera à côté, à peu près à la hauteur de la lettre I que vous voyez dans le milieu de la double aiguille du dessin ci-contre. On agira de même pour reconnaître le nom des autres étoiles; mais on aura soin d'avancer le quantième pour que toujours il se trouve en face de l'heure, ou fraction d'heure, à laquelle on observe les astres.

Un petite lanterne sourde, placée au haut de la grande carte, complète cet appareil qui a 1 m. 20 c. de hauteur. Il est très portatif, et dans les beaux jours il n'y aura pas d'inconvénient à le laisser la nuit à l'endroit où il aura été orienté.

MM. Ducretet et Cie (rue des Ursulines, 21, à Paris) sont les constructeurs de cet appareil, dont le prix est de 60 francs. C'est un élément de science à la portée de tous les gens du monde.

Ch. David.

UTILITÉ DE LA PHOTOGRAPHIE

La photographie, quelques reproches qu'on puisse lui faire, a cependant ses côtés utiles, et l'on en signalait dernièrement une application tout au moins assez curieuse.

Il paraît que quelques personnalités étrangères se servent de leurs portraits-cartes pour se faire habiller à distance. Le duc de Coimbre, frère du roi de Portugal, entre autres se fait habiller à Londres par ce procédé; il envoie à son tailleur son portrait-carte et cela suffit pour l'exactitude de mesure de ses vêtements.

Ce sont là de véritables miracles professionnels qui pourront être facilités par le perfectionnement des appareils photographiques, lequel permet de transformer un portrait-carte en une image grande comme nature.

Le système de l'habillage par portrait ne peut que s'étendre considérablement, grâce à cette découverte. On prendra mesure au portrait à Paris, et l'original sera fidèlement habillé à New-York, à Pékin ou à Rio-de-Janeiro. Qu'on nie, après cela, que nous soyons dans un siècle de progrès!

Nous n'avons pas ouï dire encore que le système en question ait été adopté par messieurs les couturiers pour dames, non plus que par messieurs les artistes ès-coiffure, et autres industriels se rattachant de plus ou moins près a la toilette féminine; mais, par le temps qui court, il ne faut désespérer de rien.

Robert Hyenne.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la Maison rose », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châlet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements : à *Paris* chez le propriétaire M. *Goubaud père*, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), et à *Lagny* chez Me Dumont, notaire.

ROUVENAT (✲) *& CH. LOURDEL*, Joailliers.
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. Goubaud et Fils, Propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous avons assisté dernièrement à la grande fête de charité organisée par Mme la duchesse de Chevreuse à l'hôtel de Luynes. Réunion extrêmement brillante où tout se trouvait réuni, le cadre et le tableau. Noms aristocratiques, jolies femmes, riches toilettes, hôtel grandiose, jardin superbe, — et, dorant le tout, un soleil radieux.

Quant au programme de la fête, il était à la hauteur du milieu dans lequel il devait se développer : un concert digne de dilettantes consommés, une comédie en vers et inédite, vrai régal pour le cœur et l'esprit.

La pièce en question, l'*Oiseau bleu*, est un petit poëme en un acte, plein de sentiment et de charme, d'un tout jeune poète, M. Pierre Elzéar. Elle a été délicieusement interprétée par Mlles Sarah Bernhardt et Blanche Baretta, MM. Laroche et Chéri, de la Comédie-Française. Ajoutons que l'*Oiseau bleu* a eu un véritable succès et que l'attendrissement des spectatrices était visible. N'est-ce pas là un hommage flatteur ?

Ah ! Mme la duchesse de Chevreuse fait bien les choses ! C'était hier un bal magnifique au profit d'illustres infortunes ; aujourd'hui, c'est une matinée en faveur des sociétés ouvrières de la banlieue. Au surplus, la charité proverbiale de la duchesse est connue ; plus peut-être que sa manière de faire. Elle dirige elle-même, du fond de son oratoire, l'organisation de toutes les fêtes et réunions de charité, avec un zèle et une activité admirables ; mais lorsque tout est prêt, elle disparaît complètement. Depuis la mort de ses enfants, elle vit loin du monde, quoique au milieu de lui, et passe sa vie à faire le bien.

Il nous serait impossible de citer toutes les jolies toilettes de cette matinée élégante ; passons seulement une revue rapide. — La jeune duchesse de Chaulnes monte et descend les belles allées du jardin, vêtue d'une longue robe de faille blanche, garnie de plissés et de hauts volants de Chantilly. Son chapeau est une couronne de lierre. — La jolie comtesse de Moltke fait les honneurs d'un buffet en plein air avec une grâce irrésistible. Elle porte une toilette bleu pâle, d'une simplicité relative, en faille ou crêpe de Chine (nous n'osons nous prononcer) ; la jupe est unie et à longue traîne ; le tablier tunique et le vêtement, une sorte de dolman, sont entourés d'une broderie de soie rose. Quant au chapeau, c'est un nuage bleu posé en couronne.

P. N° 262. — Chapeau *Blanche Baretta*.
Modèle de Mmes Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

Voici encore quelques souvenirs, mais ici les noms nous échappent : — Jupon à longue traîne en faille noire, garni de trois volants terminés par des plissés. Trois tabliers pointus, en crêpe de Chine noir, entourés de malines, sont drapés et entrecroisés de la façon la plus gracieuse ; ils sont réunis derrière, sous un pli Bulgare en crêpe de Chine, coulissé jusqu'au milieu du jupon. Ce pli ajouté est assujetti au bord inférieur de la cuirasse, très longue derrière. Celle-ci, à manches Louis XVI, avec volants de malines, est garnie au milieu, devant, de dentelle coquillée entremêlée de nœuds papillon, en ruban bleu électrique, se continuant jusqu'au bas du tablier. Le chapeau en crin noir, à passe relevée, est doublé par devant d'un coulissé bleu, avec nœud papillon en ruban noir et boutons de roses thé ; même garniture et roses épanouies sur le dessus.

Voici qui va contenter nos correspondantes : c'est une robe de jaconas blanc à broderies mates, faite de forme princesse et posée sur une robe en faille lilas. Elle est à traîne derrière et presque toujours flottante devant, où elle s'ouvre en redingote, avec des nœuds papillon en ruban lilas. Chapeau en crin blanc, garni de violettes de Parme mélangées de boutons d'or ; brides et voilette en tulle blanc.

Le *Derby* a été, cette année, aussi brillant que possible ; il y avait un monde considérable à Chantilly, au point que dans l'enceinte du pesage on pouvait à peine circuler. Quant aux toilettes, un jeune homme nous résumait ainsi l'impression

générale : « Des *toiles à matelas* habilement disposées et gentiment portées! » Nous n'ajouterons rien à cette opinion, tant la formule est vraie. Cette rage pour les tissus à carreaux va toujours croissant; sa fureur même finira par en tuer la vogue. Il y a deux ans, la mode était aux pois; l'an passé, elle était aux rayures : que sera-ce en 1876 ?

Le costume de toile se pose de plus en plus, on le rencontre partout : la saison le demande et la mode s'y prête ! En dehors des *toiles à matelas*, l'uni est fort bien vu, et l'on en compose des toilettes appréciées; des garnitures en broderie anglaise, prises sur l'étoffe même, font prime : rien n'est plus « comme il faut ». On mélange aussi deux couleurs : écru et marron, gris et bleu. — Nous avons vu, en ce sens, un costume d'un fort bon goût : jupon gris entouré de volants plissés, à bords et tête *lie de vin*. Long tablier carré, garni de biais de même nuance, avec coulissé sur les côtés derrière, et coquillés lie de vin se réunissant par des nœuds au milieu. Corsage gris; manches, col-rabat et poches en toile lie de vin.

La manche devient de plus en plus un point capital de la toilette; il faut compter avec elle, la faisant toujours ressortir avantageusement du corsage. Tantôt elle est d'une étoffe et d'une couleur différentes : alors sa forme est simple; si, au contraire, elle est semblable, il faut la façonner extrêmement. Dans un lieu de réunion élégante, on voit un certain nombre de manches transparentes : en dentelle souvent, mais bouillonnées, coulissées, avec des semblants modestes pour dissimuler le bras nu... chargé, lui, de donner la note gracieuse ! Beaucoup de femmes, par un sentiment respectable, préfèrent la manche Louis XVI, plate jusqu'au coude, où elle se termine par un volant de dentelle. C'est plus sérieux, paraît-il.

Avec la première de ces manches, on devine le bras; avec la dernière, au moindre mouvement, on le voit jusqu'au coude. — Laquelle des deux, s'il vous plaît, est la plus honnête? *That is the question !...*

Mary D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 262.

CHAPEAU *Blanche Baretta*. — Chapeau de paille de riz blanche, à passe relevée en diadème et bandeau de clématites posé sur velours. Echarpe de gaze blanche autour de la calotte, avec simple nœud; nid de clématites sur le sommet, avec longue traîne tombant derrière.

G. N° 527.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — Costume en toile grise. — Jupon à traîne; pouff légèrement accentué et quadruple pli derrière; volant plissé devant. — Tablier carré de même étoffe, couvert de broderies faites en deux tons gris, puis encadré d'un volant assorti et brodé; enfin, il est coulissé avec tête derrière, où il reste fixé près du pouff. — Corsage cuirasse à grandes basques arrondies devant et derrière, avec broderies et volant pareils à ceux du tablier. Le volant se répète en jockey dans le haut des manches; celles-ci, coulissées très finement, se terminent par un plissé remontant et un cornet plat, avec nœud de ruban entre les deux. — Lingerie plate en toile, avec ourlet à jours, et large cravate en grenadine noire. — Chapeau de paille anglaise, à passe renversée devant, formant le bavolet derrière; bandeau en jasmin, ruban noir autour de la calotte et nœud papillon derrière.

2. Costume en toile écrue. — Jupon à courte traîne unie, garni devant d'un volant surmonté de bouillonnés et de coulissés. — Tablier brodé en marron et havane, entouré de franges grelots assorties aux teintes de la broderie, puis drapé et fixé derrière, avec de longs pans brodés et garnis de même. — Corsage genre cuirasse, lacé derrière, brodé et garni de franges; manches ouvertes jusqu'au coude, couvertes de broderies, avec franges dans le bas. — Lingerie en mousseline festonnée et ruchée; cravate en ruban marron. — Chapeau de même forme que le précédent, garni de ruban et de boutons d'or. — Ombrelle-canne en toile écrue, brodée comme le costume.

G. N° 528.

TOILETTE DE DINER. — 1. Robe en faille réséda. — Jupon à longue traîne, entouré d'un volant garni d'un plissé et monté par groupes de coulissés. — Deux écharpes, pliées à plis remontants, entourent le jupon, en le bridant du haut, et restent fixées derrière sous de larges nœuds de faille à bouts frangés. Les plis de ces écharpes sont rayés de distance en distance par des bandes coulissées, et le bord inférieur est garni d'un plissé. — Corsage à basques rondes et plates; trois gros liserés rayent le milieu du dos, et deux autres les devants. Le haut, ouvert en châle, est orné d'un fichu à plis remontants, que termine un plissé fixé devant par un nœud à bouts frangés. Manches rondes et plates, avec parements garnis de plissés et de nœuds.

2. Même toilette : aspect du corsage par devant.

Description de la planche coloriée n° 1232.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Toilette en faille réséda de deux tons. — Le devant de la jupe est en faille claire coulissée par de grosses gances; des écharpes retenues par des agrafes de passementerie relient le devant à la traîne. Derrière, trois gros plis formant bouillonnés vont de haut en bas; ces bouillonnés peuvent être avantageusement remplacés par trois plis tuyaux d'orgue, tout unis, bien entendu. — Corsage cuirasse ouvert en cœur; manche coulissée, avec agrafe de passementerie devant et volant dans le bas. — Chapeau de paille à larges bords. Guirlande d'œillets blancs. Sur la calotte, nœud de faille maïs retenant une aile teintée. Touffe d'œillets tombant en arrière.

2. Toilette de jeune fille, en foulard rose. — Le devant est tout uni; quatre volants superposés garnissent les côtés et la traîne. Le corsage, de forme princesse, ne fait qu'un avec la tunique, laquelle est garnie de quatre coulissés et d'un volant froncé; des nœuds en taffetas rose sont placés sur le pli de derrière. — Le corsage est ouvert en cœur et garni d'un ornement rappelant celui de la tunique. Manche entonnoir, avec revers orné d'un petit biais. — Chapeau de paille noire, garni de faille et velours noir. Touffe de roses avec traîne de muguet placée en dessous du chapeau et tombant très bas sur le dos.

AVIS TRES IMPORTANT

Quelques-unes de nos abonnées s'étonnent de n'avoir pas reçu de réponse à diverses demandes ou réclamations; cela vient de ce qu'elles négligent constamment, malgré nos avis réitérés, de joindre à leurs lettres la bande de leur journal.

Lorsque cette bande leur fait défaut, il importe qu'elles nous indiquent *très-exactement le titre du journal* au sujet duquel elles nous écrivent. Autrement, notre maison possédant plus d'une douzaine de publications différentes, il nous est impossible de savoir de quel journal il s'agit, et force nous est, à notre grand regret, de ne donner aucune suite aux lettres reçues.

Ad. G. et Fils

ÈCHOS DE LA MODE

Les charmantes vendeuses réunies la semaine dernière chez la comtesse de la Ferronays se sont fait remarquer par la suprême élégance de leurs toilettes.

Le blanc dominait. Pour coiffures, une moitié de guirlande Cérès posée à l'envers, c'est-à-dire au-dessus de la nuque, au lieu d'être sur le front. Cette mode est gracieuse et seyante à presque toutes.

Les robes garnies, mais ornées *à plat* pour ainsi dire; par le bas des jupes, une petite guirlande qui fait comme un cerceau de fleurs au milieu duquel on est assise; les unes l'ont en épis d'argent, les autres en fleurs des champs. Quand elles causent ou se promènent à deux ou trois, on marche véritablement sur des fleurs.

Et comme c'est une charmante innovation que ces ventes du

soir! A la lumière, les affaires se traitent plus gaiement. Les douarières vendeuses avaient l'air d'exercer un sacerdoce et, vraiment, ne vendaient pas trop cher; mais les commerçantes de vingt ans étaient sans pitié.

*
* *

Un nouveau vêtement en cachemire noir entouré d'un galon d'or avec frange de boules or et noir.

Figurez-vous une blouse dont on a coupé les manches en ne laissant devant et derrière que la longueur d'un plastron. Ce plastron tient à la jupe; il a trois galons qui entourent le cou, et une ceinture qui le serre à la taille. La blouse est relevée par derrière, et devant elle serre et plisse comme un tablier.

Avec cela, un chapeau de paille noire avec des avoines et des coquelicots; cela fait une charmante toilette.

*
* *

Au mariage de Mlle de L., la mariée avait au bas de sa robe deux plissés dont l'un remontait et l'autre descendait. Ils étaient séparés par un cable de fleurs d'oranger.

En sortant de l'église, les amis sont venus prendre le lunch. La table était couverte d'un tapis de lilas blancs ; et tout autour, des compotiers chargés de fraises, de raisins, de cerises et d'abricots comme au mois de juin. Pour le luxe il n'y a plus de saison.

*
* *

Encore un lunch chez Mme S., avec accompagnement de musique.

De la terrasse, on voyait le retour des courses; et des voitures, on apercevait cet essaim de jolies femmes en grande toilette. Presque toutes ces dames portaient les mêmes fleurs sur leur chapeau qu'à leur corsage, mais celles-ci en fleurs naturelles.

L. S.

P. P. C.

Ce qu'il y a de plus nouveau à Paris en ce moment, c'est la chaleur. On ne parle que de cela, et l'on semble tout étonné de voir persister le soleil. De toutes parts on ne rencontre que gens qui s'abordent en disant : « Eh mais! c'est l'été! — Croyez-vous? — Je vous assure : je pars à la recherche d'une campagne. — Et moi j'emménage dans la mienne. » Et l'on se quitte en poussant un: ouf! de satisfaction.

Étrange pays où l'on est si bien habitué au bouleversement de toutes choses, qu'un ciel bleu, à la fin de mai, y devient une surprise!

Donc, la verdure est à la mode; si le Paris mondain est encore à son poste, en vue du *Grand Prix*, — clôture solennelle, pour lui, de la saison dans la capitale, — son âme est certainement aux champs.

Et cependant tout n'est pas rose ni verveine dans l'horizon où s'élance son imagination. Si c'est pour la campagne des environs de Paris — l'une des plus belles qui soient au monde — qu'opte son humeur voyageuse, que d'accrocs décevants dans les rêves qu'il peut former! C'est d'abord la question du gîte à découvrir, et quand on l'a trouvé, — au même prix de location pour les quatre mois de la belle saison que si l'on résidait toute l'année, — on s'aperçoit que la petite niche en plâtre ou en planches qui le constitue, sous le nom de *villa*, est infiniment plus exiguë, plus mal distribuée, plus chaude à habiter que l'appartement qu'on possédait à Paris. Bien plus, les arbres du jardinet qui l'entoure, sur lesquels on comptait pour s'abriter contre le soleil, ne peuvent servir que le soir, — à l'heure où il n'y a que des étoiles au ciel ,— et, l'après-midi, le sable brûlant de vos allées y rend la promenade impossible.

Vous rattrapez-vous, au moins, sur le charme de la société à la campagne, et les habitants y compensent-ils pour vous l'habitation ?... Pour vous en rendre compte, allez à une gare de chemin de fer, au départ du train de cinq heures et demie. Vous y trouverez toute une foule d'hommes affolés, se pressant, se bousculant, suant sang et eau, chargés de paquets, — et quels paquets! de la victuaille, des fruits, des cartons à chapeaux ! — assiégeant les wagons.

Les environs de Paris sont, en effet, la proie, pendant l'été, de négociants, d'hommes de finance, d'employés, que le premier train du matin amène à Paris, et que le convoi du dîner rend seul à la campagne. Or, comme il est convenu qu'on « ne trouve rien à la campagne, » les femmes de ces malheureux les transforment en autant de commissionnaires chargés de rapporter de Paris les approvisionnements de la ville, sans compter les chapeaux et les cotillons de Madame.

Si, désabusés par cette esquisse de la vie aux champs qui entourent les fortifications, vous songez à quitter Paris au bénéfice d'une destination plus lointaine, quels autres écueils vous attendent !... Pour ne prendre que ceux de la préface, voyez vos soucis sur le lieu du déplacement à faire. Irez-vous au nord ou au midi? à Plombières ou à Barèges? à Vichy ou à Aix ? Devant les promesses et les séductions énumérées au catalogue des eaux et bains en vogue, comment faire un choix ? Et puis, si toutes les eaux font du bien à condition qu'on ne les boive pas, beaucoup sont dangereuses à qui les absorbe à la légère ou mal conseillé. Quelle inquiétude dans cette alternative de savoir si, au lieu de vous envoyer à la régénération, le docteur ne vous conduit pas à la ruine définitive de votre santé ?

Pour toutes ces raisons, et pour bien d'autres encore, contrairement à l'opinion générale, j'estime que les plus malheureux ne sont pas ceux que leur destinée enchaîne sur les bords de la Seine pendant la belle saison.

Paris avec ses boulevards, ses squares, ses Champs-Élysées, son Bois de boulogne si charmant au moment des promenades du soir, forme une ville d'été où l'on peut mener une existence fort sortable. On y trouve toujours une société causante, remuante, variée, qui manque aux eaux ; et de plus, à la moindre goutte de pluie, des théâtres pour de vrai vous ouvrent leurs portes, — ressource inconnue aux eaux thermales.

Aussi s'explique-t-on que le beau monde prolonge davantage, chaque année, sa présence à Paris : en dépit du thermomètre, on a pu constater que la comtesse de Croix n'avait pas eu de peine à remplir ses salons de la plus brillante compagnie, et que la soirée de la comtesse de Mirepoix n'avait pas non plus chômé d'une assistance d'élite. Ajoutez les réceptions hebdomadaires à l'ordre mondain, le concert chez Mme Ducos, veuve de l'ancien ministre, avec intermède de déclamation par M. Mounet-Sully, le *raout* de l'hôtel Béhic, coupé par un intermède musical, et vous jugerez que la venue du soleil n'a pas trop fait pâlir les lustres de Paris.

Au bal de la comtesse de Mirepoix, comme à celui de la comtesse de Croix, les robes de mousseline blanche, troussées sur les jupons de faille ruchés à la vieille et à petite traîne Louis XV, ont fait leur apparition, marquant qu'il s'agissait là de bals d'été. Beaucoup de broderie de paille aux robes et de garniture de fruits. Pomone est en train de détrôner Flore dans l'ornementation de la toilette féminine, ou plutôt de partager avec elle. Les femmes portent sur leurs robes non-seulement les fleurs des pommiers ou des cerisiers, mais aussi leurs fruits. Les raisins le disputent aux groseilles sur les cotillons de nos mondaines. C'est appétissant au possible!

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Une soirée d'un intérêt exceptionnel a eu lieu à l'hôtel de Mme la comtesse de Pourtalès. Mme la princesse de Metternich y a joué avec Got, du Théâtre-Français, la pièce qu'elle avait déjà jouée cet hiver à Vienne et dont le succès avait retenti jusqu'à Paris. On a dansé ensuite avec entrain ; mais peu de privilégiés avaient été admis à entendre la princesse et son excellent partenaire.

Le même soir, Mme Orsini, jeune Italiénne, douée d'une belle voix de contralto, chantait chez Mme la marquise de Fontenilles, et Nadaud y disait avec verve ses plus spirituelles chansons de cette année.

La vicomtesse de Granval, qui quitte Paris ces jours-ci, a donné, pour ses adieux, d'excellente musique à ses amis. Mme Trélat, M. Widor et la maîtresse de la maison ont suffi pour rendre ce concert intime des plus agréables. On y félicitait M. Danbé sur le succès de son audition de *Christophe Colomb*, la belle œuvre de Félicien David, qu'on a réentendue après tant d'années, grâce à l'initiative intelligente du jeune chef d'orchestre.

Le *Derby* de Chantilly a été particulièrement brillant et animé, cette année. Jamais la pelouse du domaine des Condé n'avait été ni plus ni mieux garnie. Les princes d'Orléans se sont rendus sur le champs de courses dans des voitures menées par des postillons à la livrée de la famille, rouge et bleu, d'une très belle tenue. A Chantilly, les d'Orléans sont seigneurs et maîtres, et les courses semblent une fête qu'ils offrent au public. La comtesse de Palis a fait servir dans la tribune des princes, à quelques privilégiés, un *lunch* à la mode anglaise.

La facilité de transport, en démocratisant les courses de Chantilly, a détruit le cachet spécial qui s'y attachait jadis. La foule a envahi le champ, où ne brillait autrefois qu'une élite. Cependant, un dernier reflet de pittoresque s'y montre encore. Les courses deviennent le prétexte de dîners dans les châteaux qui avoisinent la ville des Condé, et, à Chantilly même, la victoire de *Salvator* a été gaîment arrosée de vin de Champagne.

BACHAUMONT.

LES FLEURS

Voici le beau moment du bois de Boulogne. Les Parisiennes ne sont pas encore parties ; elles ont besoin d'air et de soleil, et elles vont respirer le parfum des marronniers, des acacias et de l'arbre de Judée.

La nature reverdit et se couvre de fleurs, et la femme est comme la nature : elle semble renaître ; et son chapeau, son corsage et sa voiture sont remplis de fleurs.

Il y en a aux oreilles des chevaux, à la boutonnière du cocher, au collier du petit chien. Les fleurs sont devenues indispensables, et servent d'accompagnement et de complément à toutes les actions.

On ne se réveille plus sans avoir un bouquet sur sa table. On ne sort plus sans en avoir un près de soi ou sur soi. On ne va plus en soirée, on ne se rend plus au spectacle, on ne dîne plus sans fleurs.

Aux baptêmes, aux mariages, aux enterrements, le héros de la cérémonie est couvert de fleurs. Autrefois on se permettait un symbole : l'oranger et la couronne d'immortelles ; maintenant il faut une moisson de toutes les couleurs. Le lilas blanc, les roses, les violettes, passent de la toilette de bal au char funèbre; homme ou femme, indistinctement, emporte son bouquet, et les fleurs embaument les morts comme les vivants.

Les fleurs n'ont plus de saison, elles poussent quand on le désire, et c'est toute l'année. On ne connaît plus le mois des roses et des lilas ; depuis la culture dans la cave, qui décolore et fait pousser quand même, sans soleil et sans jour, la fleur n'a plus conscience que de la vie factice qui développela sève. Elle monte, la branche fleurit, et au mois de janvier les lilas sont blancs au lieu d'être violacés. Voilà tout.

Nice envoie des bouquets emballés comme des fruits, dans de petites caisses. On les enferme avec une bouffée d'air tiède, on ficèle, on cachète, et Paris, quelques heures plus tard, les reçoit fraîches et parfumées.

Le parfum des fleurs donnait des vapeurs à nos grand' mères. Elles disaient qu'il était malsain d'en avoir près de soi. Autour des habitations, on ne voyait que des massifs d'hortensia, de rhododendron, des carrés de tulipes, de renoncules, de roses trémières, de dahlias, de reines-marguerites, de chrysanthèmes. Et l'on plantait bien loin le réséda, les violettes, le jasmin, l'héliotrope et le lys, odeurs trop pénétrantes, qui ne devaient qu'embaumer l'air.

Maintenant on enferme ces fleurs dans un boudoir.

Prend-on l'habitude des parfums comme des poisons? Ou les femmes ont-elles moins de nerfs et moins d'odorat ?

Si les femmes ne se portent pas mieux, elles se plaignent moins, parce qu'il est de mode d'avoir une bonne santé, de pouvoir manger, et de prendre un peu de vin généreux et une goutte d'alcool cristallisée sur une cerise, sans faire la grimace.

Les femmes ne sont plus si délicates, ni petites maîtresses. Elles aiment ce qui est bon et elles l'avouent. Le haut goût ne leur déplaît pas ; les épices passent comme des sucreries. Elles assaisonnent elles-mêmes ce qu'on leur présente d'un sourire encourageant et d'un regard curieux.

Elles ne se plaignent plus de trop de couleurs et de trop de parfums : au contraire, elles ne s'amusent qu'à ce prix. Dites tout ce que vous voudrez, elles s'attendent toujours à mieux.

La femme n'a pas changé, elle sera toujours la même. Mais c'est la mode, qui joue avec elle à pile ou face, et la fait tomber du côté qui lui plaît.

La mode est aux fleurs, profitez-en. Que la femme vive dans cette atmosphère parfumée, qui la complète et la rend plus séduisante.

Que les fleurs se donnent et se reçoivent comme on échange une poignée de main. Que ce soit la mode française ; elle fera le tour du monde.

Les fleurs conviennent si bien à notre élégance, à nos goûts variés et changeants, à notre climat qui les fait toutes éclore, mais ne les grille et ne les gèle jamais.

Et voilà qu'après les avoir bien respirées, bien aimées et bien admirées, on les mange.

Violettes en sucre, feuilles de roses cristallisées, fleurs de trèfle pralinées ; et tant d'autres qui n'ont pas été encore expérimentées au point de vue de l'alimentation.

NYL.

L'inauguration de l'Exposition internationale des industries maritimes et fluviales aura lieu irrévocablement au Palais de l'Industrie le 10 juillet prochain.

La visite de l'Exposition sera précédée d'une grande séance d'installation dans laquelle seront prononcés plusieurs discours résumant le but de l'œuvre et des travaux préparatoires de cette grande manifestation industrielle et nationale due tout entière à l'initiative privée. Lecture sera faite de la pièce de vers mise au concours et jugée digné de du prix par le jury d'examen. Une cantate avec chœurs, soli et orchestre, sera exécutée, et l'on s'occupe de compléter la partie musicale. Nous en publierons le programme dans quelques jours.

A. B.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE SALON DE 1875

(PREMIER ARTICLE.)

L'Exposition des beaux-arts aura eu, cette année, le mérite d'offrir dans son ensemble un aspect assez inattendu. Sans doute, on y chercherait vainement une de ces œuvres exceptionnelles qui défient toute critique et commandent l'admiration ; mais on y trouve, en revanche, un certain nombre de productions estimables qui accusent une tendance sérieuse vers les sujets élevés. Beaucoup d'autres, à défaut de l'idée, ont pour elles la forme et présentent encore, au point de vue de l'exécution, un intérêt réel. Il en résulte que, malgré le trop grand nombre des ouvrages exposés et la médiocrité de quelques-uns, la physionnomie du Salon de 1874 peut être considérée comme très satisfaisante.

Un de ses côtés les plus intéressants pour nos lectrices, — et il ne s'offre pas à nous-même comme un des moins curieux de cette exposition, — c'est la place qu'y tiennent un peu partout les œuvres féminines, celles-là surtout au bas desquelles figurent des noms aristocratiques. Ces aimables artistes, pour le talent dont elles ont fait preuve, non moins que pour l'éclatant hommage qu'elles ont rendu au travail, — source de noblesse aussi, — méritent bien une mention particulière : on nous saura donc gré de leur consacrer le peu de place dont nous disposons aujourd'hui.

C'est surtout dans la section des dessins et aquarelles que se pressent les nobles exposantes dont nous voulons parler. A leur tête marche Mme la duchesse de Chevreuse, avec un magnifique portrait au pastel de la reine Marie-Antoinette, d'après le tableau célèbre de Mme Vigée-Lebrun. Il y a là des transparences de ton, des chatoiements d'étoffe qui rappellent les plus beaux pastels du dix-huitième siècle.

On sait quelle artiste est Mme la baronne Nathaniel de Rothschild, dont les aquarelles ont été admirées déjà aux précédentes expositions. Cette année encore, les Basses-Pyrénées lui ont fourni le sujet de deux œuvres importantes : ce sont les vues d'*Une rue de Saliès-de-Béarn*, reproduite avec tant de vérité, avec une telle puissance de coloris qu'il semble qu'on y soit transporté. Pas un détail de ces vieilles maisons aux murailles crevassées et grisâtres, aux fenêtres meublées d'un jupon ou d'une loque séchant au soleil, qui ne soit minutieusement observé et rendu ; pas un de ces personnages épisodiques, baby implorant une tartine de sa mère occupée à bercer un nouveau-né, ou fileuses travaillant assises sur le seuil de leurs maisons, qui ne soit vivant, et, pour ainsi dire, en plein mouvement. Sous le pinceau de Mme de Rothschild, en effet, l'aquarelle s'anime, s'élargit, et l'on se croit en présence de la nature elle-même.

Rien de charmant comme cette autre aquarelle de Mme la marquise de Mun, représentant une fillette qui tient au bras un panier d'où s'échappe la recolte de fleurs des champs qu'elle vient de butiner. La tête de l'enfant surtout est adorable.

Deux sujets religieux placent sur la même ligne Mme la comtesse de la Bassetière et Mlle Amélie de Vaux-Bidon. La première nous montre, avec la vigueur de coloris d'une digne élève de Delacroix, *Jésus chassant les vendeurs du Temple* ; la seconde, avec non moins de talent, représente d'après Flandrin l'*Entrée de Jésus à Jérusalem*.

Nombreux sont les portraits exécutés par des mains féminines. Citons seulement, outre deux portraits sur porcelaine dus à Mlle de Vaux-Bidon, celui du comte de Montesquiou exposé par Mlle de Tannemberg ; celui de la duchesse de Bisaccia par Mlle d'Aumont ; *Marie Leczinska*, par Mme Yvonne de Brayais ; et *Messire Carondelet*, par Mlle Bouteiller du Retail.

Mme de Chevarrier s'est fait de la miniature une spécialité heureuse, et l'on comprend, en voyant son exposition, que son atelier soit préféré entre tous par les individualités du monde aristocratique. Le portrait de Mlle L..., celui de M. et Mme de P..., lui font le plus grand honneur.

Après avoir donné aux émaux de Mme Delphine de Cool une mention qu'ils méritent doublement, car ils continuent dignement une des branches importantes du vieil art français, nous signalerons encore deux natures mortes exposés par Mme la comtesse de Nadaillac, et deux remarquables fusains de Mme la vicomtesse de Chezelles, dont l'un surtout, le *Bat-l'eau de cerf*, évoque d'une façon puissante un des plus beaux points de la forêt de Villers-Cotterets.

Si des salles réservées à la peinture et au dessin nous passons dans la section de la sculpture, nous sommes à même de constater que l'ébauchoir n'est pas, dans la haute société, moins heureusement cultivé que le pinceau. A preuve le buste de Mme B..., par Mlle de Saint-Priest, œuvre dont on ne saurait trop louer la grande distinction, et le buste de Mlle H..., par Mlle de Rubempré.

Dans notre prochain article, descendant des hauteurs mondaines où nous nous sommes tenu aujourd'hui, nous passerons en revue les ouvrages exposés par le « commun » des artistes, c'est-à-dire par la nombreuse phalange de ceux qui ne s'adonnent point à l'art uniquement pour employer leurs loisirs, mais bien parce qu'ils y ont été poussés par leur vocation et qu'il leur a fallu obéir à la loi du travail. Ceux-là ne sont certes pas les moins intéressants, et la critique ne leur peut refuser ni son attention ni ses sympathies.

Robert HYENNE.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — M. Edmond Cadol vient de prendre une revanche à laquelle il avait droit en donnant, sur notre première scène, une fort jolie comédie, *la Grand'Maman*, dont les quatre actes gagneraient pourtant à être débarrassés de certaines négligences de style qu'on y rencontre un peu trop souvent.

M. Cadol a pris pour thèse la situation faite à l'enfant devant la séparation des parents. Il y a là une étude morale, saisissante, bien faite et qui a obtenu le plus légitime succès.

Mme Arnould-Plessy s'est montrée admirable dans le rôle de la grand'maman, lequel supporte tout le poids de la pièce. Cette création ajoute de bien vifs regrets à ceux que suscite, parmi les habitués de la Comédie-Française, la décision prise par l'éminente artiste de se retirer de la scène.

GYMNASE. — Encore une comédie en un acte, de M. Eugène Verconsin : *Quête à domicile*. Le sujet est des plus simples, et point n'est besoin de grands efforts pour le deviner. Une dame vient quêter chez un monsieur ; la dame est tout à fait avenante, le monsieur est fort aimable : naturellement ils finissent par se plaire et s'épousent. Ce n'est pas plus compliqué que cela !

MM. Frédéric Achard et Martin, MMmes Délia et Legault ont très bravement enlevé le succès de cette pièce qu'on jouera certainement dans toutes les soirées « musicales et littéraires », et aussi dans tous les casinos de villes d'eaux.

THÉATRE-LYRIQUE. — Reprise de *Marie-Jeanne* ou la *Femme du peuple*... Bien que trente ans aient passé sur ses premiers succès, ce vieux drame garde encore sa supériorité, son effet poignant, en dépit de tant d'invraisemblances.

Mme Marie-Laurent sait, du reste, y exciter des transports d'enthousiasme en donnant à l'œuvre populaire de Dennery et Maillan le ton qui lui convient.

HOP-FROG.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 528. — DESCRIPTION, PAGE 266.

TOILETTE DE DINER

Modèle de la maison Costadau 25 et 27, rue des Jeûneurs).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Leroy imp. r. des Marais, 66.

Ad. Goubaud et Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu, 92

Etoffes des Mmes du Paradis des Dames, r. de Rivoli, 8 & 10 _ Modes de Mme Moreau-Didsbury Bd des Capucines, 23.
Jupons et Tournures de Pe de Plument, r. Vivienne 33 _ Baliste pour robes de la Compagnie Irlandaise, rue Tronchet, 36.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon _ Parfums de la Mme Violet Bd des Capucines, 12.
Envois de la Mme de Commission Lassalle & Cie rue Louis-le-Grand, 25.

Entered at Stationer's Hall

LONDON Ad. Goubaud & Son 30, Henrietta Street Covent Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 527. — DESCRIPTION, PAGE 266.

TOILETTES DE CAMPAGNE

Modèles de la maison Costadau (25 et 27, rue des Jeûneurs).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CENDRILLON II.

(NOUVELLE.)

I

La rue Grenéta, qui véritablement n'existe plus que par le souvenir aujourd'hui, était en 1832 une des rues les plus commerçantes, les plus populeuses et les plus richement laides de Paris. Les maisons y étaient couvertes d'enseignes de petits fabricants, depuis le rez-de-chaussée jusqu'au cinquième, parfois jusqu'au sixième étage. On eût dit d'autant de ruches où bourdonnaient des essaims d'ouvriers travaillant l'article de Paris, si recherché par le monde entier.

Dans la rue Grenéta, l'hiver, et même l'été, il faisait nuit de bonne heure; en revanche, l'aube matinale avait peine, pour ainsi dire, à y pénétrer. Là, rien de luxueux ne charmait le travail; boutiquiers et fabricants, tous les habitants de la rue arrivaient au but qu'ils s'étaient proposé, à force d'ordre, d'économies, de persévérance, de temps et de privations.

A l'angle de la rue Saint-Denis se trouvait le magasin de mercerie dont M. Simier était le respectable patron. Magasin modeste en apparence et du plus simple aspect, mais, en réalité, on ne peut mieux assorti, pourvu de rayons en sapin qui regorgeaient de marchandises, et regardé dans tout le quartier comme une maison de grande importance, comme un très solide établissement.

M. Simier était mari et père. Sa femme, qui atteignait à peine vingt-deux ans, avait une de ces figures agréables dont l'effet égale celui des beautés reconnues, tant il y éclatait de grâce et de douceur. Le petit Anatole, fils des époux Simier, ne dépassait pas l'âge qui marque la limite de l'extrême enfance, c'est-à-dire trois ans environ. Anatole était rose, blond, frais et joufflu, aussi bien portant que gâté par sa mère dans ses moindres caprices. Comme les idoles, il recevait tout sans rien donner en échange; il s'habituait à considérer ainsi que des choses dues les amitiés que lui prodiguaient ses parents et les demoiselles de magasin.

Déjà la nuit tombait, lorsque M. et Mme Simier, assis sur la banquette de leur comptoir, virent entrer une forte paysanne, jeune encore, portant entre ses bras une belle et grosse enfant de quinze mois. La paysanne représentait merveilleusement l'Alsace; elle pouvait passer pour un très remarquable échantillon du sang généreux de cette antique province. Charlotte, tel était le nom de la nourrice, demanda si c'était bien « ici que demeurait le frère de M. Athanase Simier, capitaine d'artillerie. »

— Ici même, répondit le mercier, un peu surpris de la visite de Charlotte, qu'il ne connaissait pas le moins du monde.

— C'est que j'venons de sa part, reprit celle-ci.

A ces mots, M. Simier et sa femme firent une légère moue.

— Que peut nous vouloir M. Athanase? demanda la mère du petit Anatole, qui survint en criant de toutes ses forces sur le seuil de l'arrière-magasin.

— Dame, répondit Charlotte, M. Athanase Simier ne veut rien... pardon, monsieur et madame. Il a été tué en Algérie.

M. Simier fit un bond; la figure de Mme Simier devint pâle. Aucune parole ne fut échangée entre les merciers et la paysanne. Seulement, Charlotte tira de sa poche un petit paquet enveloppé qu'elle présenta au marchand.

— Asseyez-vous, madame, fit M. Simier.

Une demoiselle approcha un tabouret.

M. Simier prit une lettre au milieu des paperasses et lut ce qui suit:

« Mon frère.

« Des divisions de famille nous ont tenus constamment éloignés l'un de l'autre; elles ont rompu toutes relations entre nous. Aujourd'hui, partant pour l'Algérie, où je vais faire campagne, laissant en France une chère petite fille dont la mère a succombé en lui donnant le jour, je vous écris pour recommander à vos soins cette enfant, qui ne doit pas souffrir de nos dissensions, et qui, après ma mort, n'aura plus que vous pour parent et protecteur naturel. Je vous institue son tuteur par mon testament. M. Bordier, notaire à Metz, est chargé de vous faire remettre tout ce qui compose ma petite fortune, et par conséquent l'avoir de Clémence, devenue orpheline lorsque vous recevrez cette lettre.

« Je ne doute pas que vous ne remplissiez avec la plus grande loyauté et le plus complet dévouement la mission que je vous confie; j'espère aussi que Clémence, à mesure qu'elle grandira, vous sera reconnaissante des bons soins que vous aurez pour elle. Je le lui recommande, et vous prie de lui faire lire cette lettre, dès qu'elle aura l'âge de raison.

« Adieu, mon frère. Pardonnons-nous mutuellement, à cet instant suprême, les torts plus ou moins sérieux que nous avons eu l'un envers l'autre.

« Athanase Simier. »

Le mercier essuya les larmes qui coulaient le long de ses joues colorées; Mme Simier, elle aussi, sembla véritablement attristée par la mort de son beau-frère Athanase, qu'elle n'avait pourtant vu qu'une fois. Elle s'attendrit davantage encore lorsque son mari, ayant achevé la lettre du capitaine défunt, lui eut montré l'enfant en disant:

— Il nous appartient maintenant de veiller sur cette petite fille, qui reste seule au monde, et dont mon frère me confie la tutelle.

M. et Mme Simier se levèrent et allèrent embrasser Clémence, qui répondit à leurs caresses par quelques cris résultant de la peur.

La nourrice et Clémence furent conduites dans une chambre laissée vacante par le récent départ d'une demoiselle. On donna un copieux souper à la nourrice, et bientôt la maison Simier, tout entière, goûta le repos le plus absolu. La famille possédait un nouveau membre, dont la venue n'avait certes pas été *désirée*.

II

Nous ne dirons pas les causes de la brouille qui avait existé entre les deux frères; ces causes importent peu à notre récit. Il suffit de savoir que, chez M. Simier, Clémence fut élevée sur un pied d'égalité parfaite avec Anatole. Il s'établit bientôt entre les deux enfants une amitié charmante, qui se développa avec les jeux de l'adolescence. Quand ils eurent atteint l'âge de la première communion, on les considéra partout comme frère et sœur.

M. Simier administrait avec zèle le peu de bien qu'Athanase avait laissé à Clémence, et celle-ci avait pour ses parents une reconnaissance sans bornes, que l'on eût pu confondre avec la piété filiale. Jamais elle ne laissait passer une occasion de la manifester; rien n'était plus doux à son cœur que de prouver son amour aux époux Simier par ces mille petites attentions qui offrent tant de charmes, quand le maître y voit l'effusion des sentiments délicats de son protégé.

Cependant Anatole entra dans un des colléges de Paris; Clémence, elle, reçut l'instruction de famille: une maîtresse de français lui vint donner leçon, et lorsque ses études parurent suffisantes, M. Simier la destina au commerce, la mit au magasin avec les demoiselles et la dirigea dans le travail. A quinze ans, Clémence pouvait déjà tenir un rayon; elle plaisait aux clientes, et quand elle laissait partir une acheteuse, c'est parce qu'il y avait impossibilité de vendre. Aussi quels compliments lui adressait son oncle! Il voyait en elle une fille précieuse, capable d'aider plus tard un mari à faire fortune. Quelle dot valait de pareilles qualités! Clémence était douce, bonne, point coquette, laborieuse au suprême degré.

Mais il arriva que les choses, d'ailleurs, changèrent complétetement de face dans la maison du mercier.

Il semblait que plus Clémence s'adonnait au commerce, plus sa tante s'en éloignait. Mme Simier laissait souvent Clémence à la caisse, et ne descendait pas au magasin. Peu à peu, les toilettes de Mme Simier devenaient superbes, extravagantes même, surtout les jours où Anatole sortait du collége, c'est-à-dire les dimanches et les jeudis. La mère faisait aux Tuileries de longues promenades avec son fils, en uniforme de drap fin.

Anatole comptait au nombre des collégiens dandys, travaillant peu, dépensant beaucoup, portant les sous-pieds et brandissant la petite canne à pomme d'or. Il passait à l'état de cavalier servant de Mme Simier, qui se glorifiait d'être à son bras. En un mot, Anatole et sa mère vivaient pour ainsi dire à part, si bien que la famille se divisait en deux camps : Mme Simier et son fils, M. Simier et sa nièce. D'un côté, le prosaïque travail du commerce, de l'autre toutes les jouissances du luxe.

Mais à force de voir sa femme adopter les nouvelles manières, le « bon genre », M. Simier lui-même n'échappa point à la manie des grandeurs. Le luxe est contagieux.

Au modeste magasin de mercerie que nous avons décrit plus haut, succéda une vaste galerie, formée par l'adjonction de deux boutiques voisines. Partout étincela le cuivre, et l'ameublement ressembla à celui d'un riche salon bourgeois. Les demoiselles de magasin firent place à des commis ; le personnel coûta, par conséquent, plus cher. Puis il y eut des garçons en livrée ; puis une voiture porta les marchandises ; enfin le quartier Saint-Denis s'étonna de renfermer dans son sein une maison aussi brillante, devant laquelle souvent s'arrêtaient des équipages et que fréquentaient les dames de la Chaussée-d'Antin et du faubourg Saint-Germain.

Bientôt les époux Simier menèrent grand train ; ils achetèrent une habitation à Auteuil, ils eurent des chevaux, ils allèrent dans le monde, principalement Mme Simier et Anatole, que le mercier conduisait au bal avec une complaisance sans pareille.

Pour Clémence, soit que ce genre de vie ne lui plût pas, soit que chez elle la raison l'emportât sur l'amour du plaisir, elle ne paraissait que de loin en loin dans les fêtes où brillaient Mme Simier et Anatole. Chacun la regardait comme une « petite sauvage » ; elle ne tarda pas à devenir une seconde Cendrillon, aux yeux de sa tante et de son cousin.

— Oui, disaient ceux-ci, Clémence est une fille précieuse pour le commerce ; elle compte bien ; elle a une certaine intelligence des affaires, mais peu d'élévation dans l'esprit et beaucoup trop de prosaïsme dans les goûts.

Clémence ne se révoltait pas contre sa situation ; loin de là, elle faisait la part des fortunes différentes.

Autant Anatole serait riche, autant elle serait pauvre : elle devait donc reconnaître, par le travail, les soins que l'on avait pris de son enfance, et s'efforcer de ne jamais sortir de son humble sphère. Elle était la colonne inébranlable de la maison de commerce ; elle secondait, disons plus, elle suppléait parfois M. Simier, dans les choses de l'intérieur.

Et si vous saviez de quels respects les commis entouraient Clémence ! Son exemple stimulait leur zèle ; aussi le chiffre des affaires ne diminuait pas, et la prospérité commerciale de M. Simier eût été grandissante, si le chapitre des dépenses excessives n'eût sans cesse pris des proportions folles.

Outre les améliorations coûteuses apportées à l'agencement des magasins, il y avait des frais énormes de représentation, toilette, plaisirs, théâtres, etc. Le budget s'élargissait toujours, et Clémence n'y prenait qu'une bien faible part.

Peu à peu la jeune fille, initiée aux écritures, put s'apercevoir que l'équilibre existait à peine entre les recettes et les dépenses. Elle remarqua bien aussi que les fins de mois étaient pénibles ; que son oncle, au moment des échéances, semblait plus inquiet que d'ordinaire ; que parfois, enfin, M. Simier avait des mauvaises humeurs persistantes et, sans la rudoyer, cessait de lui parler avec cette tendresse à laquelle Clémence s'était accoutumée.

Un jour, le mercier revint courroucé de chez son banquier. Celui-ci n'avait pas accepté toutes les valeurs inscrites au bordereau. Il fallut que M. Simier recourût à des expédients ; il le fit et réussit : mais aussitôt il signifia à sa femme que la situation de la maison était gênée, mauvaise, et que, par conséquent, il importait de restreindre les dépenses. Hélas ! les conseils, les ordres du mari furent comme non avenus.

— Vous avez toujours eu des craintes chimériques, monsieur, répondit l'élégante mercière... Je ne jette assurément pas l'argent par la fenêtre... Je me prive d'une foule de choses nécessaires à la toilette d'une personne qui occupe un rang tel que le mien...

— Mais, Louise, interrompit le marchand, je ne vous adresse aucuns reproches. Je prends le Ciel à témoin que les circonstances seules me forcent à vous tenir ce langage. Nous avons éprouvé des pertes successives ; les affaires marchent doucement, très doucement...

— Il suffit, reprit Mme Simier, je vous obéirai, et reprendrai, si vous le voulez, la place de Clémence à la caisse.

— Je ne dis pas cela. Dieu merci, nous n'en sommes pas au point d'agir ainsi. Seulement je te priais, Louise, de considérer l'état présent des affaires ; je suis persuadé que tu y auras égard.

— Oh ! je n'y manquerai pas, dit avec douceur la mercière, qui embrassa M. Simier.

Mais rien ne changea dans les habitudes de Mme Simier et d'Anatole : le négociant avait donné des conseils en pure perte. Loin de diminuer, le train de la maison semblait aller croissant. Le mari reprit le collier de misère du commerce, mais la femme et le fils allèrent fiévreusement dans le monde.

Parmi les maisons que ceux-ci fréquentaient, il s'en trouvait une qui, dans un autre milieu, jouait à peu près le même rôle que celle de M. Simier.

Mme de Saint-Berthier, restée veuve avec un fils nommé Julien, n'avait qu'une très-médiocre fortune, mais devait au brillant passé militaire de son époux une position estimée dans le faubourg Saint-Germain.

Mme de Saint-Berthier se lia étroitement avec Mme Simier, et Julien tout naturellement devint l'ami d'Anatole. Les deux jeunes gens bientôt ne se quittèrent plus. Lorsque, étant sortis du collège le même jour, ils commencèrent à étudier le droit, on les voyait sans cesse ensemble, soit aux cours de la Faculté, soit dans les promenades, soit enfin dans les bals du monde, où leur excellente tenue et leur réputation de danseurs émérites les faisaient rechercher.

Etrange effet des positions sociales ! Julien était le meilleur et le plus rangés de jeunes gens, et cependant Anatole avait en lui une mauvaise connaissance. Ceci mérite une explication.

Les personnes que voyaient Mme de Saint-Berthier et son fils connaissaient leur pauvreté et traitaient avec eux d'égal à égal en considération de leur nom. Elles ne leur demandaient ni toilette extraordinaire, ni réciprocité de réceptions. Pour elles, Mme de Saint-Berthier était toujours la femme d'un maréchal de camp, et Julien un garçon digne des protections les plus efficaces.

Au contraire, Mme Simier et Anatole, qui passaient pour posséder une belle fortune gagnée dans le commerce, étaient reçus un peu de haut par ces personnes ; pour payer leur écot, il leur fallait prodiguer les avances à leurs nouveaux amis, remplacer l'éclat du nom par l'éclat du luxe, en un mot faire complétement figure.

L'intimité d'Anatole et de Julien, surtout, obligeait le premier à voir des fils de famille puissamment riches, qui l'entraînaient dans les cercles fashionables et l'habituaient aux plaisirs de millionnaires. Là où Julien pouvait se laisser donner telle ou telle

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

jouissance, Anatole était forcé d'entrer dans les dépenses à cause de sa fortune connue, exagérée par lui-même, dont l'amour-propre était sans cesse chatouillé, lorsqu'on lui disait: « Vous serez très riche, plus riche que nous, un jour, car votre père augmente chaque année ses rentes. »

Nous avons dit qu'Anatole avait de l'amitié pour Clémence; mais, pendant ses études de droit, il ne s'occupa guère de sa cousine. Jamais celle-ci ne pénétra dans les splendides salons où Mme Simier et son fils ne cessaient de paraître.

Il arriva pourtant que Mme de Saint-Berthier, lors d'une visite au magasin de mercerie, vit Clémence, la trouva charmante dans sa simplicité, et l'invita à venir au bal chez une parente qui demeurait rue de Caumartin. M. Simier avait accepté pour sa nièce et, le mardi suivant, toute la famille du marchand devait assister à la fête. Mais le jour arrivé, Clémence prétexta une indisposition et resta à la maison.

Les commis du magasin remarquèrent ainsi une fois de plus les habitudes sédentaires de la jeune fille, et à dater de ce jour, ils la surnommèrent « la petite-fille de Cendrillon ».

III

Au bal, Anatole et Julien se firent d'abord remarquer par leur ardeur pour la danse, et ils méritèrent les compliments de la maîtresse de la maison. Mais ensuite on les vit se diriger vers un petit salon où des tables de jeu étaient dressées. Bientôt ils figurèrent parmi les joueurs, et tous deux furent partenaires dans une partie de whist. Le prix de la fiche était considérable; ils eurent mauvaise chance, et, quand ils *passèrent*, comme on dit, quand ils quittèrent la table, Anatole et Julien perdaient chacun cinq mille francs, sur parole, bien entendu. Nos victimes du whist rentrèrent dans le salon de danse, s'efforcèrent de sourire, d'être aimables, en un mot, de faire contre fortune bon cœur. Ils y réussirent à demi. L'un et l'autre se demandaient intérieurement comment ils acquitteraient dans le délai de quarante-huit heures la dette d'honneur par eux contractée.

Anatole, rentrant avec sa mère confia à celle-ci l'embarras dans lequel son ami et lui se trouvaient. Il la pria de venir à leur secours, déclara qu'il devait prêter la somme à Julien, qui la rendrait sous peu de mois, et parla avec une éloquence si persuasive que Mme Simier se laissa attendrir, en promettant de ne rien dire de ce qui s'était passé au mercier.

Que de faiblesse dans l'âme de cette mère! Combien l'excès de sa tendresse pour Anatole l'entraînait au delà des bornes de la raison! Elle chercha dans sa tête le moyen de réparer le mal, à l'insu de M. Simier, et elle se décida, après bien des perplexités, à pourvoir par elle-même au besoin d'argent qui tourmentait Anatole.

Elle se dit que, dans les occasions graves comme celle dont il s'agissait, l'honneur de son fils était en quelque sorte aussi le sien et aussi celui de son mari; elle redouta l'effet que produirait le non-acquittement de la dette d'Anatole, et elle en arriva à trouver que les torts n'étaient pas du côté des jeunes gens obligés de « tenir leur rang » au milieu de salons magnifiques et remplis de riches capitalistes. Elle se dit:

— Pauvre enfant! Peut-être ignorait-il que l'on jouât si gros jeu!... Et son ami lui-même s'est pris au trébuchet... Il faut les aider... Une autre fois, ils seront plus prudents... Cela leur servira de leçon.

Or, voici ce que Mme Simier imagina. Comme elle ne pouvait réaliser dix mille francs en quelques heures, elle engagea chez son joaillier une splendide parure de diamants, que son mari lui avait donnée quelques années auparavant. Le joaillier avança la somme, qui devait lui être rendue par à-comptes, et Mme Simier porta une parure de strass, à peu près semblable à celle qu'elle avait engagée.

Anatole bénit son excellente mère, car il était sauvé! Les dettes furent acquittées et, peu à peu, sur l'argent que son mari lui réservait pour ses dépenses personnelles, Mme Simier se forma le capital qui devait dégager ses superbes diamants.

A quelques jours de là, une scène tout autre se passait dans la maison Simier, relativement à Clémence.

Augustin Challamel.

(La suite au prochain numéro).

SAINT PIERRE ET LE GASCON

(ANCIEN CONTE BLEU. — FIN)

Le lendemain, en effet, ils se réunirent au moment et au lieu convenus. Pascal faisait joyeusement sauter sur sa main ouverte un écu de six livres, rémunération de ses peines et de son talent de ménétrier.

Saint Pierre montra dix écus, disant:

— Voilà mon salaire.

— Mazette! fit le Gascon stupéfait et jaloux. Quelle besogne avez-vous donc faite à l'enterrement, monsieur le pèlerin, pour gagner si grosse somme?

— J'ai ressuscité un bon père de famille, à la grande joie des siens.

— Vous ressuscitez les morts! s'écria Viadasé sans trop d'étonnement, toutefois, car un Gascon ne saurait décemment laisser croire qu'il est incapable d'opérer des miracles; comment vous y prenez-vous, s'il vous plaît?

— Je croise les bras sur la poitrine, en disant au mort: Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, lève-toi!

— Pas plus longue fatigue? Rien qu'un commandement?

— Rien que cela, la foi étant forte et sincère.

— Par mon âme! voilà travail qui ne porte guère à la sueur! Et mieux vaut cent fois ce métier commode que s'essouffler, à en perdre haleine, une nuit entière, dans une peau de bouc pour un pauvre écu de six livres! Et moi aussi je serai résurrectionniste, puisqu'il y a si gros salaire et si mince labeur! Cette besogne ne m'est pas interdite, je suppose?

— A tous ceux qui ont bon vouloir et croyance en la puissance divine, rien n'est impossible. La foi soulève des montagnes, a dit le juste entre les justes.

— En d'autres termes, l'intention, la ferme intention surmonte tous les obstacles. Il suffit. Je l'aurai, cette vertu-là.

— Confondons les recettes du jour, dit le saint ouvrant l'escarcelle.

— C'est entendu, répondit Pascal, qui joignit ses six livres à la masse.

Ils poursuivirent leur voyage après un léger repas.

— Je serai tôt le plus riche du canton, pensait Viadasé.

— Un mouton qui n'a pas de cœur! c'est singulier, grommelait le pèlerin.

— Qu'il est donc rabâcheur, ce vieux-là, répétait le Gascon, tout à fait sans rancune, d'ailleurs, car il voyait l'avenir tout en rose.

A la fin du jour, ils atteignirent l'entrée d'une gorge.

— Encore deux villages, dit saint Pierre, et, comme devant une noce là, des obsèques ici. Pour lequel penches-tu?

— Ma foi! je l'ai dit déjà. A votre tour de rire, moi je veux pleurer ce soir.

— Va donc où l'on pleure. Tu me rejoindras à cette place au premier chant du coq.

Sur ces mots, ils se séparèrent. Mais le jour venu, saint Pierre, le coq, le soleil et l'horloge furent seuls exacts à l'heure.

L'apôtre se mit à la recherche du vigneron.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Au milieu de la grande place du village, se dressait une potence, et la population tout entière poussait des hurlements autour de Pascal garrotté et la hart au cou.

— Pendez-le! criait-elle, hideuse et féroce.

— De quel crime cet homme est-il coupable ? demanda le saint.

— Ce traître, cet impie, ce supôt de malin, répondirent deux mille voix, ne prétendait-il pas pouvoir ressusciter notre bailli, décédé hier !

— Ajoutez, dit le patient, que les héritiers et le curé préfèrent pendre un vivant que de restituer l'argent touché pour un mort.

— Il blasphème encore, le maudit ! rugit le populaire.

— Accordez-lui quelques minutes pour venir à repentance et se réconcilier, demanda le pèlerin.

— Qu'il soit ainsi, répondirent les plus fanatiques. Faites donc la bonne œuvre, révérend Père, et confessez celui-là.

Quand ils se furent écartés, saint Pierre questionna le Gascon.

— Quelle maladresse as-tu donc commise ?

— De point en point j'ai scrupuleusement observé vos instructions.

— Tu en as sûrement négligé une au moins pour t'être mis en cas pendable.

— Ne m'avez-vous pas recommandé de me signer? C'est ce que j'ai fait, de haut en bas, de gauche à droite, à la mode périgordine, m'écriant avec politesse : « Ayez la bonté de vous lever, monsieur le bailli. »

— Et monsieur le bailli n'a pas bougé?

— Ni bougé, ni parlé. Lui qui d'un signe et d'un mot, étant vivant, châtia sans grand scrupule et commiseration les malheureux justiciables traînés à son tribunal, il s'est bien gardé d'ouvrir la bouche pour être intègre un jour par hasard.

— Conviens plutôt que la foi indispensable t'a manqué. Mais le mal est fait et te voilà près de comparaître devant ton créateur. Te repens-tu de tes fautes ?

— Oh! de toute mon âme !

— Et si je te tirais de cette extrémité, aurais-tu à l'avenir meilleure vie et horreur du mensonge?

— Oui, bien sincèrement.

— Eh bien, je peux te sauver, à une condition cependant.

— Dites, dites ! j'accepte d'avance.

— Confesse enfin ce qu'est devenu le cœur du mouton.

Pascal se crut persiflé, perdit patience et très colère :

— Ni pour la mort ni pour la vie, s'écria-t-il, je ne saurais confesser ce que mes yeux n'ont pas plus vu que mes dix doigts pratiqué.

— Parles-tu selon ta conscience ?

— Sur mon âme, oui ! j'en prends à témoin le soleil, la lune et les étoiles.

Le bienheureux gémissait à part lui de l'endurcissement de ce vilain; mais miséricordieux par l'habitude céleste, il résolut de pousser l'épreuve jusqu'au bout.

En ce moment passait le feu bailli que portaient quatre marauds à mine sinistre, précédés en avant par la croix et la bannière.

Saint Pierre s'approcha, et à son injonction le mort secoua le linceuil, éternua bruyamment et s'informa.

— Très bien! dit-il, quand les porteurs stupéfiés lui eurent détaillé les incidents par le menu.

Et rentrant *illico* dans la plénitude de son autorité :

— Délivrez cet homme, commanda-t-il superbement, et qu'on lui donne l'argent de mes inutiles funérailles.

Cet ordre exécuté, l'apôtre empocha la somme en tant que trésorier.

Lorsque les deux associés se retrouvèrent seuls sur le grand chemin du roi, à cent jets de pierre des furieux, qui les auraient volontiers pour un peu lapidés tout à l'heure, le Gascon, encore mal à l'aise, dit avec un soupir de soulagement :

— Merci de moi! je retourne à mon village d'Ollivou, devers Roufflac, où du moins l'on ne m'a jamais voulu pendre. Il est vrai que je ne m'étais jamais avisé de faire du bien à qui que ce soit, manant ou bailli. Çà, ne vous déplaise, monsieur Pierre, partageons nos bénéfices.

— Soit! dit l'apôtre prêt à ouvrir l'escarcelle; mais ne m'apprendras-tu pas, avant de nous séparer pour toujours, ce qu'est devenu le cœur du mouton ?

— Mais encore une fois puisque le cœur leur manque, aux moutons, dois-je perdre ma salive à vous le jurer sur l'honneur? Tenez, pour finir, je lève la main.

— Singulier ! bien singulier ! murmura le saint.

— Cet homme me ferait damner avec ses redites! dit Viadasé, et je suis en grande impatience de lui souhaiter bon voyage.

Saint Pierre, gémissant de plus en plus d'entendre le vigneron mentir ainsi à sa propre conscience, ouvrit la bourse, et, sur la margelle d'une citerne, fit *trois* parts de l'argent.

— Vingt écus pour toi, vingt écus pour moi...

— Et pour qui le reste? demanda le Gascon alarmé. N'était-i pas entendu que le partage serait égal ?

— Certainement, répondit l'apôtre. Aussi fais-je la part du troisième associé.

— Du troisième associé ?

— Oui, celui qui a mangé le cœur du mouton.

— C'est moi ! s'écria Viadasé se frappant la poitrine.

— Prends-donc la troisième part, dit le saint, et reconnais enfin qu'il y a parfois avantage et profit à dire la vérité.

Et levant les mains au ciel :

— Dieu bon ! s'écria-t-il, béni sois-tu de n'avoir pas fait deux Gascognes !

Maurice Cherveix.

REVUE DES MAGASINS

Une nouvelle exposition d'articles d'été de la maison : *Au Paradis des Dames* (8 et 10, rue de Rivoli) vient nous fournir une série d'occasions fort avantageuses que nous voulons signaler à l'attention de nos lectrices, en les engageant à en profiter vivement.

Des peignoirs en toile pur fil, entourés d'une jolie broderie en ton camaieu de toutes nuances, affichés partout 15 fr. 75, vendus seulement 8 fr. 75 au *Paradis des Dames*.

Des rotondes en mérinos ou cachemire tout laine, garnies de biais de soie, passementerie et guipure, d'une valeur réelle de 19 fr., au *Paradis des Dames* : 6 fr. 75.

Une affaire importante, huit cents rotondes, dolmans, en mérinos tout laine avec broderie application sur gros tulle, cent dispositions variées à 15 fr. 75 au lieu de 29 fr.

Le *Touriste*, ravissant vêtement avec manche à la religieuse, en drap de fantaisie de toutes nuances entouré d'une large broderie en ton camaieu formant tresse. Ce joli modèle s'est vendu jusqu'à ce jour dans les premières maisons de Paris 29 fr. Le *Paradis des Dames* l'offre à 12 fr. 75 !

Des costumes en toile pur fil, composés d'une jupe entourée d'un haut volant brodé en ton camaïeu, avec tablier et corsage-veston couverts de broderies camaïeu, au prix surprenant de 29 fr.

Des tuniques en toile pur fil, garnies de biais avec bords ajoutés et dépassant, en couleur camaïeu, à 15 fr. 75.

Quinze cents peignoirs en percale, que l'on chercherait vraiment ailleurs à 2 fr. 95.

Citons encore une nouvelle affaire incroyable ; des tuniques forme tablier et des corsages cuirasse en beau cachemire complètement couvert de broderies d'application découpées sur gros tulle, vendus jusqu'à présent 125 fr. au *Paradis des Dames*, et qu'ailleurs on ne trouverait pas au-dessous de 140 fr., sont, aujourd'hui, grâce à une combinaison nouvelle, livrés par cette maison à 49 fr.

Ces divers renseignements nous ont paru précieux et tout à fait opportuns au moment prochain des départs pour les eaux et la campagne. Il y a là des occasions d'économie faites pour tenter toutes les femmes raisonnables.

— Voulez-vous connaître les nouveaux décrets de la mode? — Allez rue de la Chaussée d'Antin, 6, à la *Ville de Lyon* : c'est là que vous

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

serez le mieux renseignée. — Nous ne manquons jamais, pour notre part, d'en agir ainsi, pour la plus grande satisfaction de nos lectrices, espérons-le!

Aujourd'hui notre carnet contient de précieuses notes. — Signalons d'abord un délicieux *Fichu-sautoir* en filet de soie paille, rouge, rose, bleu ou blanc avec franges assorties, qui sert à plusieurs fins : comme fichu de soie encadrant un corsage ouvert sur lequel il se noue négligemment; comme fanchon, constituant une charmante coiffure avec nœud de velours et bouquet de fleurs; enfin, comme garniture de chapeau, avec l'addition de quelques fleurs.

L'écharpe *Marie-Antoinette* est une délicieuse innovation : qu'on se figure une longue écharpe en organdi, pliée sur elle-même et garnie de plissés sur tous les bords. On la pose au bas des épaules, et les pans, croisés sur la poitrine, vont se fixer derrière au milieu de la jupe sous un nœud de ruban. Nous n'avons vu ce joli modèle que dans les magasins de la *Ville de Lyon*; cette maison le fait encore établir en crêpe lisse noir avec plissés ou volants de Chantilly, ou bien encore en dentelle espagnole noire ou blanche.

Signalons un nouveau ruban d'une beauté achevée, en canevas très à jour et à rayures mates, d'une largeur égale à celle de toutes les ceintures flottantes, et dans toutes les couleurs. Il faut ajouter cette merveille à la série des autres magnifiques rubans de la *Ville de Lyon* dont nous avons parlé au commencement de la saison.

Aux broderies de tout genre (en soie, perles, paillettes, fil, etc.) dont la *Ville de Lyon* possède le précieux monopole, viennent se joindre les broderies de paille sur tulle, ou dentelle noire, qui sont la fureur du moment. Ce nouveau genre est appliqué aux garnitures en général, aux cuirasses et tabliers en particulier. Cette broderie est patronnée par les femmes les plus élégantes.

Avant de partir pour la campagne, il est urgent d'emporter une provision de gants; la réputation de la *Ville de Lyon*, sous ce rapport encore, est loin d'être usurpée.

— Quelle toilette comptez-vous me faire pour le jour du Grand prix?

— Madame veut-elle s'en rapporter à moi? demande la couturière ainsi interrogée.

— Peut-être; mais voyons votre intention.

— J'avais pensé choisir pour madame une de ces jolies batistes de la *Compagnie Irlandaise*, si merveilleuses comme tissus de fil, que la Mode a prises sous son patronnage.

— L'idée n'est pas mauvaise, en effet; mais, dans une série de batistes aussi complète que celle de cette maison, que prendriez-vous?

— La *Bretonne*, couleur blé de sarazin, conviendrait au teint mat de madame, mais son aspect un peu agreste manquerait de l'élégance voulue. La *Mauresque*, avec les dessins à jour, genre guipure, exige un dessous de soie, ce à quoi nous ne consentirons pas. La batiste *Greuze*, d'une fraîcheur si suave avec ses naïves rayures roses bleues, etc., répond à toutes mes vues pour une partie de la toilette; et la batiste *Clorinde*, grisaille argentée, me semble faite exprès pour compléter l'ensemble.

— Vous avez raison et je cours, rue Tronchet, 36, acheter les étoffes indiquées.

Ajoutons à ce dialogue que les toiles, batistes, linons de cette maison sont d'une élégance pleine d'originalité et de bon goût, sans aucune exagération de prix.

— Nous avons aujourd'hui des renseignements fort complets sur les nouvelles étoffes spéciales de la saison, et c'est au magasin du *Comptoir des Indes* que nous les devons. Les cachemires et foulards des Indes y sont d'une qualité merveilleuse, en toutes nuances variées.

Le cachemire, entre toutes les étoffes de laine, est une des plus agréables à porter pendant l'été : souple et léger, il se prête à toutes les combinaisons. Sa largeur est de 1 mètre 20 cent., son prix de 6 fr. 90 cent. Il faut compter environ 8 mètres pour faire le costume complet : jupon, tablier, cuirasse, ce qui fait un total de 55 fr.

En qualité plus belle et plus fine, même largeur, 8 fr. 15 le mètre; soit 65 fr. le costume. — En qualité extra, le cachemire vaut, au *Comptoir des Indes*, 9 fr. 75; soit 75 fr. le costume.

Il y a une autre qualité supérieure de cachemire, mais plus épaisse et convenable surtout pendant la saison d'automne. Son prix est de 11 fr. 50 le mètre en grande largeur, et les 8 mètres valent 93 fr.

Ajoutons que, pour l'été, les deux premières séries à 6 fr. 90 cent. et 8 fr. 15 cent. sont tout à fait suffisantes pour les robes et costumes de la saison. On porte un costume de ce genre jusqu'aux grandes chaleurs, puis on le reprend lorsqu'elles sont passées jusqu'aux mois d'hiver.

Le foulard de l'Inde ne possède pas moins d'avantages que le cachemire et se recommande par les mêmes raisons. Le *Bénarès*, en trente-six nuances nouvelles, est le plus beau des foulards unis; mais, cette année, la fantaisie lui dispute la palme!

C'est d'abord le matelassé d'été, foulard broché et damassé, d'une beauté incomparable, pour tunique, cuirasse, etc.; les foulards à rayures satinées et unies; les foulards à rayures alternées, brochées de bouquets Pompadour; et puis les foulards à dispositions de couleur sur fond noir ou clair. Les pois, les bouquets, les rayures, etc., plus frais et tout aussi élégants que la première soie venue.

On envoie *franco* les échantillons de foulards et de cachemires à toutes les personnes qui en font la demande.

Rappelons, en terminant, que l'on trouve toujours au *Comptoir des Indes* (129, boulevard Sébastopol) de charmantes écharpes en crêpe de Chine. Ces écharpes sont faites en toutes nuances : blanc, crème, noir, etc., et leurs bords sont garnis d'une frange assortie à tête grillée. On les dispose en vêtement, écharpe d'été, ou comme draperie sur un jupon, etc. Le prix est de 28 francs.

Notons également une superbe occasion de robes en foulard à 38 fr.; mais il faut se hâter, car il n'y a plus que 52 pièces à choisir.

— Les modes actuelles exigent de plus en plus l'appoint d'une tournure, mais d'une tournure faite selon les dernières règles de l'art. Comment, en effet, nos toilettes auraient-elles ce gracieux fuyant qui est le charme des robes du jour?

La maison de PLUMENT se fait remarquer par le soin intelligent et scrupuleux qu'elle met à saisir les moindres mouvements de la mode et par la parfaite exécution de ses modèles. Voilà le secret du succès énorme qui accueille de tous côtés : la jupe *Louis XV* pour robe courte : 15 fr. en blanc, 18 fr. en rouge; — la jupe *Ninon* pour robe de dîner : 20 fr. en blanc, 25 fr. en rouge; — la jupe *Royale* pour robe à traîne : 28 fr. en blanc, 33 fr. en rouge; — la jupe *Médicis*, 20 fr. en blanc, 25 fr. en rouge; — la jupe *Henri IV*, très plate du haut, pour robes de ville : 15 fr. en blanc, 18 fr. en rouge. — Sans compter une foule de tournures mignonnes agissant sur le milieu du jupon et en longueur : 6 fr. en blanc, 8 fr. en rouge.

La maison de Plument, sur notre demande, a consenti à faire des expéditions *franco* pour toute la France (partout où il y a station de chemin de fer); il suffit pour cela de joindre à la demande un mandat de poste en adressant le tout à M. de Plument (rue Vivienne, 33).

SPÉCIALITÉS

Partir en voyage et ne pas se munir de toute l'artillerie nécessaire à la défense de la beauté serait une imprudence. N'a-t-on pas à lutter contre des ennemis intraitables? le grand air, le soleil brûlant, la poussière des grands chemins, l'eau salée, etc.! Il faut donc soigner sa parfumerie avec plus de sollicitude que jamais et prendre de préférence les produits à la glycérine. L'action en est spéciale et salutaire sur la peau et les muqueuses qu'elle rafraîchit et tonifie.

Nous nous faisons un devoir de rappeler la nomenclature des principales compositions à la glycérine que la maison VIOLET prépare avec ce soin intelligent et consciencieux qu'elle met en toutes choses : — *Crème de beauté*, produit extrêmement délicat, le plus efficace pour donner et conserver à la peau une éclatante fraîcheur. — *Cold-cream* recommandé pour les enfants et les personnes délicates. — *Crème fondante* pour entretenir la beauté et le lustre de la chevelure. — Pâte au miel et à la glycérine pour blanchir et adoucir les mains. — Enfin, une foule de poudres pour communiquer au visage et à la peau un délicieux velouté.

N'oublions pas non plus la série de vinaigre, d'eaux de toilette aux parfums si variés, à l'ess-bouquet, au Portugal, à l'*héliotrope*, au *cédrat*, aux *violettes de Nice*, aux *fleurs d'Orient*, à la *verveine*, aux *fleurs des Alpes*.

C'est à la *Reine des Abeilles* (rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines) qu'il faut adresser sa demande.

M. D'A.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châlet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements : à *Paris* chez le propriétaire M. *Goubaud père*, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), et à *Lagny* chez Me Dumont, notaire.

ROUVENAT (✻) *& CH. LOURDEL*, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Charles Nodier, ce fin conteur par excellence, a dit quelque part : « De tous les animaux, les chats, les mouches et les femmes sont ceux qui perdent le plus de temps à leur toilette. »

Cette petite malice est plus que jamais justifiée par le genre de vie de la femme élégante actuelle : chrysalide d'un genre perfectionné, elle subit plusieurs métamorphoses dans les vingt-quatre heures ; ce n'est pas un léger travail ! Au surplus, voici le tableau de l'emploi de la journée ; on jugera.

Neuf heures du matin, toilette de cheval pour la promenade au bois : amazone gros bleu, chapeau de haute forme. — Onze heures, déjeuner en famille : déshabillé élégant en basin avec coquillés de broderie anglaise et guipure russe, mélangés de nœuds papillon en ruban bleu de France. — Une heure, toilette de ville très-soignée : délicieux costume à fins carreaux bois et blanc sur uni bois, et pèlerine Henri III, le tout couvert de flots de plissés; chapeau de paille brune enguirlandé de boutons d'or ; bas de fil d'Écosse et hautes bottines en mordoré. — On a tant de choses à faire dans l'après-midi !... Les courses chez les fournisseurs, les visites de politesse que l'on doit au monde; un cierge à faire brûler à Notre-Dame-des-Victoires, et des billets de loterie à placer ; quelques moments à consacrer à une exposition quelconque de tableaux, la petite exhibition personnelle à effectuer au Bois, etc., etc.

P. N° 264. — Costume de toile pour l'intérieur.

A partir de six heures on entre dans une nouvelle phase de la toilette; il faut s'habiller pour dîner. A ce sujet voici une jolie nouveauté : — Jupon en faille couleur pêche, à traîne coulissée, et tout autour un volant garni de plissés. Vêtement duchesse en linon bleu pâle, rayé d'entre-deux en valenciennes, à jours dessous ; sa forme consiste en un devant princesse avec dos de cuirasse ordinaire et lacé ; tous les bords sont garnis de plissés et de volants en valenciennes. Les côtés du devant se réunissent derrière en le bridant et sont fixés par des nœuds de ruban bleu et rose, assortis aux deux tons. Manche duchesse faite de même, avec nœuds semblables. Le haut du corsage, devant, est décolleté en carré, avec bride reliée autour du cou, en soie rose, et dentelle à l'intérieur.

Pour ce qui est de la soirée, la toilette diffère nécessairement selon les endroits où l'on doit la produire. Dans ce moment, il est fort à la mode de faire une promenade au Bois; il y a souvent un monde énorme entre neuf et onze heures. C'est une occasion d'exhiber les mantilles, les dolmans, et tous les vêtements de sicilienne ou de cachemire, avec leurs franges marabout, leurs dentelles et leurs cocardes de rubans.

—

Le chapeau *Mazaniello* a beaucoup de succès pour l'habillement négligé. C'est généralement un « paillasson » forme matelot, bordé de rouge et entouré d'un filet qui, noué au bas de la calotte, pend ensuite jusqu'au milieu du dos. — En annonçant dernièrement le fichu-sautoir en filet de toutes nuances, nous ne pouvions prévoir qu'il ferait si bien son chemin ! — Bandeau de cerises et de fleurs de cerisier sous la passe et groupe sur le sommet de la calotte. Très-crâne, ce *Mazaniello* ; bonne chance pour la mer !

Les chapeaux les plus difficiles à réussir sont, sans contredit, celui de la jeune fille et de la vieille femme. Le genre excentrique ne convient ni à l'une ni à l'autre. Chez la première, il faut dégager la tête avec modestie; chez la seconde, au contraire, il est nécessaire de l'envelopper. — Une bonne maman sera toujours bien coiffée avec une fanchon à fond de dentelle, barbes derrière et mentonnières devant. Les fleurs à choisir pour elle sont la pensée, la violette, la giroflée, les scabieuses, les roses blanches ; les plumes seront noires, blanches et grises. — Pour une jeune fille, voici la coiffure que nous préférons : chapeau de paille noire, forme baissée sur le front ; bord plat, relevé d'un seul côté ; calotte

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

haute. La plus simple garniture : une draperie noire avec cocarde et aile bleutée ou blanche.

Signalons encore deux coiffures nouvelles : l'une en épinglé blanc, dentelle blanche coquillée, avec des quantités de violettes blanches parfumées ; l'autre, une paille noire à filets crême, garnie de coques en ruban crême, de crêtes de coq en valenciennes, avec des groupes de sorbier.

On revient aux fruits pour l'ornement des chapeaux de paille : ou groseilles rouges blanches, cassis, mûres et cerises. Passe encore pour ces gracieux produits, mais qu'on ne nous ramène pas l'artichaut des temps anciens !

—

Festonnez, mesdames, festonnez : jamais vous n'irez assez vite au gré de la mode ! — Voulez-vous une nouveauté à ce sujet ? — La voici : prenez un col rabattu en batiste blanche, entourez-le d'une première bande en batiste bleu pâle festonnée de coton rose, puis d'une seconde dépassant celle-ci, mais en batiste rose festonnée de bleu pâle. Même indication pour la sous-manche assortie. Rien n'est plus frais ni plus coquet.

A vrai dire, les brodeuses ne savent où donner de la tête, tant on les occupe et tant on les presse. Que de jolies choses elles font ! On nous a montré des guirlandes en broderie, plumetis et point d'arme, découpées, extrêmement réussies. On les fait serpenter sur les devants de chemise de nuit, de camisole, etc., préalablement garnis de petits plis. Une broderie de ce genre fait encore merveille sur les petits plis d'un volant de nansouck pour jupon habillé.

Une garniture très-heureusement trouvée pour la lingerie d'un trousseau : plissé à bord festonné très-finement et volant de dentelle, posés pied sur pied sous un entre-deux en dentelle mate.

Parlerons-nous des fichus ? — Oui, sans doute, puisque nous sommes dans la saison favorable à leur exhibition. Bien des jeunes femmes les adopteront, cette année, pour leur toilette d'intérieur ; surtout s'ils sont établis dans les conditions de simplicité qu'exige le « train-train » ordinaire de la vie. On nous a montré plusieurs modèles composés dans ce sens : fichu *Marie-Antoinette*, noué derrière ; fichu *Lamballe*, fixé sur les côtés de la taille, avec choux de velours ou de ruban ; fichu *Paysanne*, noué sur le milieu de la poitrine ; sans compter les fichus carrés, ronds, pointus, etc. On les fait en organdi fin, à plis paysanne, avec un bouillonné et un volant de dentelle sur les bords.

Mary d'Auberville.

Description des planches dans le texte.

P. N° 264.

Toilette d'intérieur. — Costume de toile grise. — Jupon à courte traîne entouré d'un grand plissé surmonté d'un biais. — Tablier de forme carrée, long devant, garni de plissés, drapé et fixé derrière dans le haut. — Gilet ouvert en châle, avec boutons de nacre. — Corsage genre veston, ouvert également, avec col rabattu et plissés sur le bord ; à partir des côtés, la basque est garnie d'un volant plissé dessinant de larges dents. Manches plates, terminées par un volant plissé. — Lingerie ouverte, en mousseline plissée.

G. N° 524.

Toilettes de promenade. — 1. Costume en taffetas bleu de mer et tissu écru, à jours et brodé. — Jupon ras-terre, entouré d'un volant à tête et froncé. — Tunique formant un long tablier rond, drapée et relevée gracieusement derrière, avec large nœud de beau ruban bleu à bouts tombants. Sur le côté, dans le bas du tablier, nœud assorti et guipure russe sur tous les bords. — Corsage cuirasse en taffetas bleu, recouvert d'un second corsage semblable à la tunique ; celui-ci, sans manches, est encadré de dentelle pareille à la précédente. Manches de taffetas à double cornet, avec nœud au milieu. — Lingerie en valenciennes ruchées légèrement. — Chapeau de paille de riz blanche ; passe enlevée à bord bleu ; dessous, nœud papillon pareil, au milieu d'un bandeau de violettes blanches. Coques de ruban bleu sur le sommet et le bas de la calotte, avec guirlande de violettes. — Ombrelle canne en batiste écrue, avec bords brodés à jour.

2. Petite fille de 7 à 9 ans. — Costume en toile bleue, et veston blanc. — Jupon court, en toile bleu assez pâle, entouré d'un large biais et de biais plus petits en toile bleu foncé. — Tablier carré en toile bleu foncé, boutonné derrière et garni de lisérés. — Corsage en toile semblable à la précédente, avec ceinture *baby* en cachemire blanc nouée derrière. — Veston en drap léger blanc, fermé seulement dans le haut, avec col rabattu entouré de boucles blanches. Boutonnières et boutons de nacre sur les bords des devants ; poches dans le bas et manches à parements ronds. — Lingerie en toile blanche. — Chapeau *marin* en paille noire, garni dessus et dessous de filet blanc.

G. N° 525.

Toilettes de campagne. — 1. Costume en toile écrue et madras havane et marron. — Jupon ras-terre, entouré d'un volant froncé avec tête ruchée soulignée par un biais. — Tablier moitié toile écrue et moitié madras ; cette dernière partie, découpée au milieu, avec nœud de ruban, forme deux pointes entourées d'un liséré uni qui suit tout le bord inférieur. Derrière, le tablier est coulissé, avec têtes ruchées, et fixé par des nœuds de ruban. — Cuirasse en madras, lacée derrière, avec liséré écru sur les bords ; manches rondes et parements madras garnis de boutons de nacre. — Lingerie en mousseline festonnée de couleur et ruchée.

2. Costume en toile grise et toile bleu de mer. — Jupon ras-terre, en toile bleue, entouré de quatre volants froncés et plissés alternés. — Tablier carré derrière, en toile grise, garni de biais bleus ; les deux côtés reliés par des draperies qui sortent de larges boucles de nacre. — Corsage à basques plates, rondes devant et derrière, entouré de biais bleus. Il est ouvert en châle, avec col bleu montant et draperie écrue fixée devant sous une boucle de nacre. Manches plates, à cornet bleu, draperie et boucle. — Lingerie en mousseline brodée et ruchée. — Chapeau de paille entouré d'une écharpe en surah bleu de mer, nouée derrière, avec bouquet de fleurs jardinière.

Description de la planche coloriée n° 1233 *C.*

Costumes de campagne. — 1. Toilette en tissu de fantaisie quadrillé et uni, couleur tourterelle. — Jupon à courte traîne, entouré de volants ruchés et alternés en uni et quadrillé. — Tablier drapé et coulissé derrière, avec tête unie quadrillée, fixé par un nœud de large ruban assorti. — Corsage à basques carrées devant et postillon derrière, entourées d'un volant ruché ; nœuds papillon en ruban assorti, cascadant sur le milieu du dos. Volants unis et quadrillés au bas des manches. — Lingerie ruchée en batiste et dentelle. — Chapeau en paille de riz, à passe relevée et doublée de faille rose vif ; bandeau de roses devant et nœud de ruban derrière. Ruban rose autour de la calotte, et groupe de roses du Bengale au sommet et dans le bas derrière.

2. Costume en toile grise. — Jupon à traîne courte, entouré de quilles en lacet noir, avec boutons de nacre dans le haut de chaque quille. — Polonaise à basques ajoutées, sous la ceinture ; lacet noir sur tous les bords du vêtement et boutons de nacre pour le fermer. Parements garnis de même au bas des manches. — Bandoulière en toile bordée de lacet noir, supportant une sorte de gibecière garnie comme le reste et qui pend sur la basque derrière le dos. — Lingerie montante en toile brodée. — Chapeau de paille noire, à passe doublée de faille grise assortie à la toilette. Groupe de marguerites des prés dessous ; groupe semblable dessus, avec une aile à plumes brunes fixant un voile de gaze bleue flottant.

Description de la planche coloriée n° 1234 *D.*

1. Chapeau en paille d'Italie. — Passe renversée, avec bandeau de ruban bleu et branche de roses ; calotte basse, entourée de ruban bleu et groupe de roses assorties aux précédentes.

2. Autre chapeau en paille d'Italie. — Passe diadème, avec bandeau de giroflées et de marguerites ; calotte basse, entourée d'une écharpe en gaze diamantine blanche, formant un double nœud derrière, d'où elle revient en mentonnières devant. Plume blanche sur le soumet.

3. Chapeau genre *Garde-Française*, en paille d'Italie. — Large passe bordée de faille marron, dont les côtés sont relevés contre la calotte, avec bouquet de fleurs *jardinière* et coques de ruban. Draperie en faille marron posée en couronne dessous, et catogan de coques marron retenu par une rose et tombant derrière,

4. Corsage *Figaro* en nansouck. — Basques plates, entourées d'un biais

en faille rose; revers de poche sur les côtés, avec ruches aux bords et bouton de soie rose au milieu. Ruche et biais rose encadrant l'entournure des manches. Col montant, garni de broderie anglaise, avec nœud de cravate en ruban rose. — Col fichu en faille rose se rabattant sur le corsage, qu'il orne en châle jusqu'à la taille, avec nœud de ruban pour le fermer.

5. Col *Angot*, montant derrière, ouvert et rabattu devant, avec trois pointes en batiste blanche. Bandes en toile bleue ajoutées sur les bords et broderie anglaise. Nœud de cravate en ruban bleu.

6. Col *Nilsson* en toile blanche, à coins rabattus sur lesquels se dessinent de petites pointes écrues. — Nœud de cravate assorti.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 33.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE VISITE. — Costume en faille et armure laine de deux tons réséda. — Jupon à traîne, en faille réséda foncé, monté à larges plis creux derrière. — Tunique en armure laine, nuance claire, plate devant et lacée au milieu sur toute sa hauteur, relevée derrière par des draperies et de longs plis. Le bas de la tunique est rayé de chaque côté par deux fentes lacées. — Gilet en armure laine, lacé au milieu. — Paletot demi-ajusté, ouvert devant, avec col montant et revers en faille réséda foncé. Le bas des manches forme le cornet; la tête est entourée d'œillets lacés comme le gilet et la tunique. — Lingerie plissée. — Chapeau *Ophélie*, en paille de riz blanche. Bandeau et nœud papillon en faille réséda; draperie semblable dessus, recouverte par une guirlande de roses. — Ombrelle-canne en soie assortie, doublée de blanc, avec bord de guipure dépassant.

CAUSERIE

La mode est aux expositions, et l'on ne peut que s'en réjouir, car rien n'est plus intéressant que ces exhibitions qui, mettant en présence les produits de tel art ou de telle industrie, ouvrent le champ à la comparaison, provoquent par l'émulation le développement de l'activité humaine et lui offrent les éléments d'où doivent sortir de nouveaux progrès. Aussi l'attention publique ne néglige-t-elle aucune de ces grandes manifestations, alors même qu'elles se produisent simultanément, comme nous le voyons aujourd'hui : l'exposition des beaux-arts aux Champs-Elysées, celle de la Société centrale d'horticulture aux Tuileries, attirent chaque jour un nombre considérable de visiteurs ; il en est de même de l'exposition des dentelles à Caen, et l'affluence ne sera pas moindre, dans quelques jours, à l'exposition maritime et fluviale qu'on achève d'organiser.

Pour ce qui est des beaux-arts et plus particulièrement de la peinture, les expositions n'ont pas peu contribué à créer l'état de prospérité où ils se trouvent. Les peintres de genre, de paysage et de nature morte surtout sont aujourd'hui dans une situation florissante que d'autres professions libérales seront longtemps réduites à envier.

Heureux peintres ! Combien il est lointain, en effet, le souvenir des misères cachées et des vicissitudes désolantes où croupissaient, vers 1847 ou 1848, des artistes d'un talent réel, consacrés depuis par des succès inouïs !

C'est une curieuse histoire que celle de l'art à cette époque, et certains détails pourraient paraître incroyables, exagérés tout au moins, s'ils n'étaient rapportés par des hommes sérieux comme l'est M. Albert de la Fizelière.

On sait qu'une commission supérieure des arts a été récemment instituée. A la suite de la révolution de Février, même chose se fit. La commission avait alors pour attribution spéciale de rechercher le moyen d'améliorer le sort des artistes. Il y avait, dans son sein, des représentants du peuple, des académiciens, des fonctionnaires de l'administration et même des avocats. L'idée dominante, au moins chez les académiciens, était qu'il fallait diminuer le nombre des concurrents de l'art, afin d'assurer le bien-être de ceux qui resteraient dans la lice.

On ajoutait, à l'appui de cette singulière proposition, que le vrai talent perce et réussit toujours, et que les génies incompris n'existent que dans l'imagination des romanciers.

Cette assertion d'un optimisme un peu trop égoïste émut particulièrement l'un des membres les plus éminents de la commission. Le duc de Luynes (c'est de lui qu'il s'agit) siégeait à la fois comme représentant du peuple, comme académicien et comme amateur. A l'issue de la séance, il prit à part Jeanron, alors directeur des musées et l'un des défenseurs les plus dévoués de la cause des artistes. Il le conjura de lui dire si, en réalité, il était à sa connaissance personnelle que des hommes d'un talent incontestable fussent dans la misère, faute d'encouragements mérités.

Jeanron ouvrit au hasard le livret du Salon.

— Connaissez-vous Tassaert? demanda-t-il à l'illustre Mécène.

— J'ai vu au Salon deux ou trois tableaux fort jolis signés de ce nom.

— Connaissez-vous Adrien Guignet?

— Nullement.

— Eh bien, en voilà assez pour une première visite; voulez-vous m'accompagner chez eux?

— Volontiers... J'ai ma voiture à la porte.

Vingt minutes après, le duc de Luynes et son guide pénétraient dans une cour remplie de fumier et environnée de bâtiments en bois et en béton, au fond du faubourg Saint-Jacques. C'était un établissement de nourrisseur.

Dans une des écuries qu'on leur indiqua, ils trouvèrent un homme en blouse et en sabots, qui peignait sous le jour rare et pâle d'un soupirail. Un mauvais lit de sangle, une vieille table boiteuse et deux chaises de bois blanc formaient tout le mobilier de ce taudis.

Sur le chevalet, brillait de l'éclat somptueux d'un coloris éblouissant, à la Rubens, un tableau presque terminé de *Diane et Calisto*, un vrai chef-d'œuvre.

Ce peintre réduit à vivre dans une étable n'était autre que Tassaert lui-même.

M. de Luynes n'en demanda pas davantage. Il était atterré et convaincu. Il pria le grand artiste méconnu de finir au plus vite ce chef-d'œuvre et de le lui apporter en échange de cinq billets de mille francs, dont un, qu'il lui laissa, devait servir à louer, dès le jour même, un atelier convenable.

De là, les deux membres de la commission se rendirent rue Monsieur-le-Prince, chez Adrien Guignet.

La misère, en ce nouveau réduit, n'était pas sordide; mais, quoique déguisée sous les apparences d'une propreté rigoureuse, elle sautait aux yeux. Un morceau de pain bis, une botte de radis et une cruche d'eau préparés sur la table, pour le repas du soir, étaient d'éloquents témoins des privations du grand artiste.

Guignet ébauchait une exquisse splendide du combat d'Attila contre Aétius, dans les plaines de Châlons.

Le duc de Luynes, émerveillé de cette composition magistrale, dit à Jeanron :

— Il est impossible qu'un tel homme ne soit pas remarqué ; il n'a donc jamais montré sa peinture ?

— Monsieur le duc, voilà dix ans qu'il expose des toiles de cette valeur : sa première commande est encore à venir.

— C'est donc moi qui la lui ferai, s'écria M. de Luynes. En présence d'un tel état de choses, je déclare que notre commission ne peut aboutir à rien.

Et il offrit vingt mille francs à Guignet pour exécuter ce tableau qui fut, depuis, l'un des magnifiques ornements du château de Dampierre.

Voilà ce qu'était, il y a trente ans, la condition d'un grand nombre d'artistes. Pour le présent, elle serait meilleure encore qu'elle ne l'est, si les de Luynes étaient moins rares !

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Les arts, comme les lettres, continuent d'être cruellement éprouvés. Le mois dernier, la littérature tout entière portait le deuil d'un de ses éditeurs les plus aimés et les plus actifs, de Michel Lévy ; la semaine dernière, la musique était atteinte à son tour dans la personne d'un des jeunes compositeurs qui avaient acquis la réputation la plus rapide et dont l'avenir donnait le plus d'espérances. La rupture d'un anévrisme a emporté, à l'âge de trente-six ans, l'auteur des *Pêcheurs de perles* et de *Carmen*. Georges Bizet avait épousé la fille de l'illustre compositeur F. Halévy dont il fut l'un des élèves favoris.

Il y a trois ans, le Vaudeville représentait un drame de M. Alphonse Daudet, l'*Arlésienne*. M. Bizet avait écrit pour cette pièce des symphonies et des entr'actes, poétiques comme l'œuvre qu'il devait encadrer. Drame et musique ne furent pas plus compris l'un que l'autre. Aujourd'hui, on s'accorde à reconnaître que la partition de M. Bizet était une œuvre remarquable et digne de lui survivre. C'est l'éternelle histoire de l'injustice du public!

Terminons par quelque chose de moins triste.

Un président d'assises demandait dernièrement à un prévenu s'il avait quelque chose à ajouter pour sa défense.

— Je place toute ma confiance, répondit l'interpellé, dans l'*équitation* de mes juges.

Après tout, ne dit-on pas que les magistrats sont ou doivent être *à cheval* sur la loi ?...

Ludovic Sauveur.

LES PREMIERS CAFÉS DE PARIS

La réouverture récente du café Procope a mis les chroniqueurs en chasse. Ils ont fouillé tous les mémoires du dernier siècle, et en ont extrait quantité d'anecdoctes sur les beaux esprits qui se réunissaient dans ce lieu célèbre, comme dans une académie.

Nous n'avons pas fait comme eux ; nous n'avons rien cherché dans les bibliothèques. Seulement, par ce joli temps de juin, le hasard de la promenade nous a mené sur le quai aux bouquins, et nous en avons rapporté un petit livre dont quelques lignes sont bonnes à citer pour ce qu'elles révèlent sur l'établissement des premiers cafés.

Le petit livre en question, daté de 1715, nous apprend « qu'avant 1669 on n'avait point bu de café à Paris. » Ce fut l'ambassadeur turc Soliman Aga qui introduisit chez nous le précieux breuvage.

« Ensuite, on vit arriver le nommé Pascal, Arménien de nation, lequel, en l'année 1672, s'avisa de débiter du café publiquement à la foire de Saint-Germain. Ensuite, il se fixa dans une petite boutique du quai de l'Ecole où il donnait le café pour deux sous et six deniers la tasse.

» Trois ou quatre années après, le nommé Maliban, autre Arménien, vint aussi à Paris dans le même dessein. Il ouvrit son café dans la rue de Bussy, près du Jeu-de-Paume de Metz, aux environs de l'Abbaye Saint-Germain. Il donnait aussi à fumer. »

» Dans ces premiers temps, un petit boiteux, nommé le Candiot, allait par les rues de Paris en criant du café ; et ceux qui en voulaient prendre le faisaient monter chez eux, où il leur remplissait un gobelet de la maison, ou un des siens pour deux sous, en fournissant aussi le sucre.

» Il était ceint d'une serviette fort propre, portant d'une main un réchaud fait exprès, sur lequel était une cafetière, et de l'autre, une espèce de fontaine remplie d'eau, et devant lui, un éventaire de fer-blanc où étaient tous les ustensiles du café. »

Quant aux boutiques où se débitait le café, notre auteur nous dit que « les honnêtes gens eurent d'abord de la peine à se résoudre d'entrer dans ces sortes de cabarets, où l'on fumait et où l'on vendait de la bière ; sans compter que le café n'y était pas exquis, ni proprement servi.

» Mais depuis que quelques Français, se mêlant du même métier, s'avisèrent d'orner leurs boutiques par des tapisseries, de grandes glaces, des tableaux, d'y mettre des tables de marbre, des lustres pour les éclairer, d'ajouter au café bien préparé du thé et du chocolat, des liqueurs de toute espèce, elles furent le rendez-vous de quantité d'honnêtes gens.

» Les gens de lettres et les personnes les plus sérieuses ne dédaignèrent point ces assemblées, si commodes pour conférer sur des matières d'érudition. »

Ces mœurs sont de la fin du règne de Louis XIV. En ce temps-là, il paraît qu'il y avait déjà trois cents cafés à Paris.

Albert de Lasalle.

LE SALON DE 1875

(DEUXIÈME ARTICLE.)

Avant de poursuivre notre revue à travers les 3862 numéros qui figurent cette année au livret du Salon de peinture (il n'a pas été présenté moins de 7000 ouvrages), indiquons tout de suite comment se sont réparties les récompenses décernées par le jury des beaux-arts.

Le « prix du Salon » a été décerné à M. Fernand Cormon pour son tableau représentant la *Mort de Ravana*.

Le jury — après avoir déclaré qu'il n'y avait pas lieu, cette année, de décerner de médaille d'honneur dans la section de peinture — a fait choix, pour cette récompense dans la section de sculpture, de M. Henri Chapu, auteur d'une remarquable statue de *la Jeunesse*, que tout le monde a admirée.

Les médailles (première, deuxième et troisième classe) ont été réparties ainsi :

Peinture. — *Première classe* : MM. Courtat, Goupil et Jacquet. — *Deuxième classe* : MM. Bastien-Lepage, Bellanger, Defaux, Delobbe, Falguières, Fantin-Latour, Eugène Leroux, Sautai, Sylvestre, Vuillefroy, Wauters, Wœrtz. — *Troisième classe* : MM. Adam, Bergeret, Butin, Mme Carolus Duran, Cogen, Paul Colin, Commerre, Benjamin Constant, Delort, Denneulin, Dupain, Simon Durand, Herpin, Lavillette, de Penne, Poisson, Rapin, Roll, Sain, Torrentz, Vaison, Weisz, Yon, Zuber.

Sculpture. — *Première classe* : MM. Degeorge, Lenoir. — *Deuxième classe* : MM. Damé, Guilbert, Michel, Moreau-Vauthier, Morice, Roubaux. — *Troisième classe* : MM. Albert Lefebvre, Cordonnier, Desbois, Devigne, Geoffroy, Hue, Hasse, Laforesterie, Lanson, Martin, Palley, Valton.

Architecture. — *Première classe* : M. Ferdinand Dutert. — *Deuxième classe* : MM. Alphonse-Jules Baillargi, Antoine-Georges Louvier. — *Troisième classe* : MM. Louis Bruyerre, Jean-Camille Fornigé, Louis Sauvageot.

Gravure et lithographie. — *Première classe* : M. Adolphe-Joseph Huot. — *Deuxième classe* ; MM. Courtry, gravure à l'eau forte; Jacquet, gravure au burin. — *Troisième classe* : MM. Gilbert, lithographie; Froment, gravure sur bois; Le Rat, gravure à l'eau forte; Bœtzel, gravure sur bois.

Il semble qu'aux yeux d'un certain nombre de peintres, le plus sûr moyen de se faire remarquer consiste avant tout à choisir quelque épisode tragique, qui porte sur les nerfs du spectateur, et lui fasse prendre l'horreur pour de la pitié. De cette doctrine habile est né le tableau de M. Georges Becker, *Respho*. Armée d'un bâton, la femme de Saül protège contre un vautour les cadavres de sept jeunes hommes, ses fils, que les Gabaonites ont suspendus par les mains à un gibet. Grand effort, en somme, pour un résultat médiocre.

M. Cabanel, qui est de l'Institut, ne dédaigne point de « mêler le plaisant au sévère. » Après s'être plus ou moins pénétré

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de la lecture de la Bible pour nous montrer *Thamar* séchant d'ennui et de douleur chez son frère Absalon, il s'inspire d'une mythologie toute fantaisiste pour peindre une de ces *Vénus* en tunique rose que ses élèves s'empressent d'admirer et de reproduire.

Combien nous aimons mieux, dans la grande peinture, — celle qui cherche à traduire des idées de haute morale ou des faits historiques, — *La Vierge, l'Enfant Jésus et Saint-Jean*, de M. Bouguereau; *La mort de Sénèque*, retracée d'un pinceau libre et mâle par M. Sylvestre; *Une conspiration aux derniers temps de Rome*, œuvre énergique de M. Léon Glaize; et plus loin, *l'Interdit*, de M. J.-P. Laurens : rien d'émouvant comme ce sombre tableau montrant, d'après les chroniques du XIe siècle, la cour d'une église dont la porte est murée et où se décomposent des cadavres auxquels le culte refuse la sépulture.

Citons encore *Un tribunal au XVe siècle*, de M. Édouard Steitnheil, où le peintre nous met sous les yeux le terrible spectacle d'un interrogatoire qui donne le frisson.

Mais le *Samson rompant ses liens*, de M. Lehoux, qui a obtenu l'an dernier le prix du Salon ; mais le *Dante et Virgile franchissant la septième enceinte*, de M. Gustave Doré... Passons !

Les sujets militaires sont, cette année, relativement rares et conçus généralement dans des proportions avantageuses. M. de Neuville marche encore en tête, avec *Une surprise aux environs de Metz* (août 1870) et l'*Attaque, par le feu, d'une maison barricadée* (Villersexel, 9 janvier 1871). M. Edouard Detaille s'est borné à donner la représentation d'un régiment de ligne défilant sur les boulevards (il paraît que cela se passait en décembre 1874, par un jour de neige fondue) et qui nous a paru d'un intérêt médiocre. En revanche, *Les tirailleurs de la Seine au combat de la Malmaison* (21 octobre 1870) font honneur au pinceau de M. Berne-Bellecour. Le *Halte-là!* de M. Roll a été jugé digne d'une médaille : mettons qu'on la lui devait. Ajoutons que le *Combat de Pa-li-Kiao* (est-ce assez chinois !) a été plus goûté du public que le tableau exposé au précédent Salon par M. J.-A. Beaucé.

Les tableaux de genre n'ont jamais été plus abondants, et beaucoup, il faut le dire, présentent un réel intérêt. Tels sont : *Les feux de la Saint-Jean*, de M. Jules Breton, si poétiquement décrits par le peintre dans les vers charmants que nous avons reproduits il y a quelques jours; *Le bateau*, de M. Emile Lévy; *Les lutteurs*, du sculpteur Falguière; et cette pauvre petite mendiante qui demande « Un petit sou », et dont le pinceau de M. Perrault a si bien su plaider la cause.

Un chef-d'œuvre encore (on n'en sera pas surpris quand nous aurons nommé l'auteur), c'est *Le dernier hommage*, de M. Jules David. Un convoi funèbre passe sur la route qui conduit au cimetière ; dans l'angle d'une maison en construction, deux maçons le suivent du regard et pieusement lui rendent le « dernier hommage », le plus jeune en retirant sa casquette, l'autre (coiffé d'une marmotte) en faisant le salut militaire. C'est, dans un tout petit cadre, un sujet profondément humain, d'une haute éloquence, et plus grand par sa simplicité que toutes les scènes à effet de MM. Gustave Doré et compagnie. Nous n'avons pas vu au Salon de page plus vraie, mieux étudiée en ses détails, ni d'un sentiment plus touchant que cette œuvre exquise, où se révèlent la main d'un maître et le cœur d'un homme de bien.

M. Vivant-Beaucé est le peintre attitré des moutons ; il aime à conduire le spectateur *Dans une bergerie* et à lui montrer ses « sujets » au naturel, dans leur laine de tous les jours, ceux-ci paresseusement couchés sur la paille, ceux-là groupés autour d'un large baquet, d'autres montant sans façon sur leurs voisins pour atteindre un peu d'herbe au râtelier. Heureux moutons, auxquels M. Vivant-Beaucé fait un sort si enviable!

M. Jules Goupil s'est attaqué à une *Merveilleuse*, qu'il a chargée de représenter *1795*. Cette magnifique personne, vêtue de satin grenat et de satin noir, porte un large chapeau à panache qui pourrait bien faire les beaux jours de la mode en l'an de grâce 1876.

Robert Hyenne.

THÉATRES

Opéra. — Il est difficile d'imaginer quelque chose de plus brillant que la soirée de gala organisée au profit des pupilles de la guerre, sous le patronage de Mme la maréchale de Mac-Mahon. L'élément militaire avait naturellement envahi l'orchestre et les loges, et sa présence donnait une physionomie très particulière à la représentation.

Les honneurs de la soirée ont été pour Mme Miolan-Carvalho, qui a divinement chanté l'*Ave Maria* de Gounod. La scène de la prison, de *Faust*, a été également bien rendue par MM. Vergnet et Manoury.

Mlle Jenny Howe, chargée du solo de *Gallia*, a obtenu un double succès de femme et d'artiste, pour sa beauté sculpturale et pour les notes d'or de sa voix.

Gymnase. — M. Victorien Sardou a beaucoup aimé Edgar Poë, et il l'a prouvé en lui faisant de notables emprunts. Ainsi est née, il y a treize ans, la *Perle noire*, cette comédie en trois actes que le Gymnase vient de reprendre.

La pièce, à vrai dire, est curieuse, amusante, et très habilement agencée. On l'a revue avec plaisir et applaudie autant qu'on peut applaudir en été.

Landrol est divertissant, à sa manière, dans le rôle du bourgmestre, auquel Lafond donnait l'esprit, la finesse, l'amabilité sceptique et moqueuse d'un lieutenant de police de l'ancien régime. Quant à Mlle Marguerite Dupuis qui débutait, c'est tout au moins une perle d'ingénuité.

Variétés. — Le *Manoir de Pictordu*, de MM. Albert de Saint-Albin et Arnold Mortier, musique de M. Serpette, n'a rien de commun, hors le titre, avec le roman de George Sand.

Cet éclat de rire, en trois actes, n'en repose pas moins sur une idée originale et qui relève de la comédie.

Ce manoir féodal, dentelé de crénaux et flanqué de tours, appartenait à un jeune et joyeux vicomte décavé par le baccarat ; ce dernier l'a vendu, pour payer ses dettes, à Isidore Flochardet, plumassier enrichi, qui tient à trancher du châtelain : aussi refuse-t-il superbement les cent mille francs de dédit que lui fait offrir le vicomte de Pictordu, subitement refait par la hausse du Mobilier espagnol.

Il s'installe donc dans son castel avec son épouse Ambroisine, sa fille Emilie et son futur gendre Mélinart. Mais le moyen-âge ressuscite comme par enchantement et lui fait un accueil charivarique, avec accompagnement de panoplies animées et de fantômes armés de pied en cap. Les dîmes et les corvées mêmes renaissent, pour lui faire honneur, nonobstant la Charte de 1830 et les principes de 89. Bref, Flochardet est la dupe d'une mascarade organisée par le jeune vicomte pour le dégoûter de la seigneurie postiche dont il s'est coiffé.

Cela finit, comme de raison, par le mariage du dernier des Pictordu avec l'héritière des Flochardet.

La musique de cette joyeuseté n'a rien de bien original, mais l'allure en est vive comme celle de la pièce. Il y pleut des mots, et il faut voir, à travers tout cela, Pradeau, Berthelier, Léonce, Mme Aline Duval et Mlle Bertall, rivalisant d'entrain et de belle humeur.

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 524. — DESCRIPTION, PAGE 278.

TOILETTES DE PROMENADE

Modèles du *Paradis des Dames* (rue de Rivoli, 8 et 10).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Levy, imp. r. des Marais 66. Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mme. Costadau, r. des Jeuneurs, 25-27 _ Modes de Mmes. Brunhes & Hunt, rue Meyerbeer, 4.

Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33. _ Eau Figaro de Viguier, Boul.d Bonne Nouvelle, N.o 1.

Parfums Oriza de L. Legrand, r. S.t Honoré, 207.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son 30, Henrietta Street Covent Garden, W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Imp. Lemercier & Cie Paris

N° 24

L. N° 35

PLANCHE G. N° 525. — DESCRIPTION, PAGE 278.

TOILETTES DE CAMPAGNE

Modèles du *Paradis des Dames* (rue de Rivoli, 8 et 10).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CENDRILLON II.

(NOUVELLE. — SUITE.)

La nièce du mercier venait d'accomplir sa vingt et unième année. L'austérité morale de l'oncle regardait ce fait comme un événement des plus graves, et il se hâta de faire connaître à sa pupille la situation de son petit patrimoine. Il s'y prit de la façon la plus délicate. Au dîner, où assistaient seulement Clémence, Anatole et M. et Mme Simier, il y eut une mise en scène charmante.

— Eh bien, dit le mercier à sa nièce, au moment où chacun allait s'asseoir, c'est aujourd'hui que tu es majeure, ma chère Clémence. C'est aujourd'hui que cesse ma tutelle.

— O mon oncle, répondit la jeune fille, vous avez été bon pour moi... Et vous aussi, ma tante, vous avez été ma seconde mère.

Et Clémence embrassa avec effusion Mme Simier.

Celle-ci, avouons-le, ne pouvait pas complétement accepter les remerciements de sa nièce, car nous savons combien la mercière et son fils avaient été froids envers Cendrillon II.

Néanmoins, Mme Simier avait toujours rempli strictement les devoirs que lui imposait sa parenté; si elle accusait Clémence de vulgarité, si elle se montrait parfois dédaigneuse à son égard, la faute n'en était pas à son cœur, mais à l'entraînement du monde que la riche marchande fréquentait.

A peine assise, Clémence, en dépliant sa serviette, aperçut un papier.

— Qu'est-ce que cela? demanda-t-elle.

Mme Simier et Anatole partageaient l'étonnement de la jeune fille. M. Simier, lui, souriait avec une malicieuse bonhomie.

— Lis, mon enfant, dit-il.

La cousine d'Anatole lut, en effet.

C'était le compte de sa fortune et des augmentations successives qui faisaient atteindre à cette fortune le chiffre de soixante mille francs. La bonne, l'intelligente gestion de M. Simier avait quintuplé le capital primitif de Clémence.

Tout cela, dit M. Simier, est déposé chez mon notaire, où tu iras prendre connaissance de mes comptes de tutelle et te mettre en possession de ce qui t'appartient. Voilà ce que la loi demande.

— Jamais, mon oncle! s'écria Clémence, dont les regards exprimaient la plus franche reconnaissance. Jamais je ne consentirai à examiner ce que vous avez fait... Vous n'avez aucun compte à me rendre... Je n'ai pas besoin, non plus, mon cher oncle, de disposer personnellement de cette petite fortune, que je dois à votre bonté diligente.

Rien ne pouvait être plus agréable à M. Simier que de semblables paroles. Il s'estima payé, et au delà, des soins qu'il avait eus de sa nièce. Le vœu d'Athanase était rempli; Clémence avait noblement mis à profit les conseils exprimés dans sa lettre dernière.

IV

Que de fois on parle des revers de fortune, lorsqu'il s'agit d'autrui, en oubliant que l'on est soi-même exposé à de pareils mécomptes! On fait le procès à la prodigalité du voisin sans veiller sur ses propres folies; ou bien, à la vue d'un homme qui succombe, frappé par d'horribles malheurs, on ferme les yeux sur les causes probables de catastrophes, et l'on suit la pente sur laquelle on s'est imprudemment élancé.

Pendant l'année qui suivit la majorité de Clémence, la maison Simier fit des affaires considérables, notamment avec une forte compagnie de New-York. Par malheur, à l'instant où les dettes de la compagnie envers M. Simier atteignaient un chiffre énorme, les négociants américains cessèrent leurs payements. Terrible était la secousse, à laquelle pourtant le mercier de la rue Grenétat put résister; mais le bruit de la faillite américaine se répandit dans Paris, et les salons où Mme Simier et son fils étaient reçus en parlèrent. Nous devons même dire que certaines figures perdirent leurs bienveillants regards pour Anatole; que Mme de Saint-Berthier et Julien diminuèrent le nombre de leurs visites; enfin, que bien des gens s'occupèrent « des pertes irréparables, de la ruine complète » de M. Simier.

Le jour où la confiance en un marchand disparaît, ce marchand voit ses ressources baisser peu à peu, s'effacer, s'éteindre; son crédit aussi baisse ce jour-là, car il est rare que certaines calomnies, fruit de la légèreté ou de la malveillance, n'aient pas attaqué son honneur par anticipation. Quel nom, sur la place de Paris, avait été jusqu'alors plus considéré que celui de M. Simier! Sa signature valait de l'or. En vérité, il appartenait à cette sorte de noblesse commerciale qui est fille de ses œuvres et qui pourrait porter blason. Mais tout navire, grand ou petit, succombe aux tempêtes sur l'océan des affaires.

Voici ce qui arriva, l'avant-veille d'une fin de mois.

Mme Simier revenait de sa promenade habituelle; Anatole passait la journée à Bougival, chez Julien de Saint-Berthier, qui n'avait point encore rendu la moindre partie des cinq mille francs si généreusement avancés pour lui. Au magasin, Clémence était fort occupée à régulariser des comptes, à faire des factures qui devaient être touchées. Les commis causaient au milieu de leurs *rayons*, parce que la vente en ce moment était presque nulle.

Tout à coup, M. Simier entra dans son appartement, les traits bouleversés, les yeux hagards et d'un pas rapide.

— Je suis perdu! s'écria-t-il...

Sa femme crut que la foudre tombait.

— Qu'y a-t il donc, mon ami? demanda-t-elle, en s'avançant vers le mercier, qui s'était assis sur un canapé et essuyait la sueur qui coulait de son front.

— Je suis perdu! répéta M. Simier, sans donner d'abord d'autres explications.

Mme Simier comprit aussitôt ce dont il s'agissait.

— Évidemment, pensa-t-elle, nous éprouvons de nouvelles pertes. Elle parla dans ce sens à son mari.

— Non, dit enfin celui-ci, après quelques instants de silence; mais je ne pourrai faire mon échéance de fin de mois. Il me manque douze mille francs. En vain j'ai couru chez mon banquier, chez d'autres, chez des confrères:.. Impossible de me les procurer... Et si je laisse protester un seul billet, surtout à la suite de cette faillite américaine qui m'a entamé, mon crédit est entiché pour toujours.

En entendant M. Simier, en voyant les éclats de son immense chagrin, la mère d'Anatole sentit que son cœur se serrait. Elle descendit au fond de sa conscience, l'interrogea et se trouva coupable. En effet, d'un mot, elle eût pu calmer les frayeurs de son mari; d'un mot, elle eût pu compléter le bordereau insuffisant pour les besoins de l'échéance prochaine. Mais ce mot, il expirait sur ses lèvres; et le cœur de la pauvre femme fut bien plus serré encore, quand M. Simier, allant au-devant de sa pensée, ajouta :

— Ma chère amie, Dieu m'est témoin que, sans une circonstance aussi grave, jamais je ne t'aurais adressé la demande que je vais te faire...

— Quelle demande? dit Mme Simier, comme étourdie.

— Jamais, continua le négociant, je ne t'aurais prié de me sacrifier, fût-ce même pour peu de temps, une des choses qui t'appartiennent... Oui... qui forment la base principale de ta toilette... et sont un des cadeaux désirés que tu as reçus de moi...

— Tu veux?... s'écria la mère d'Anatole.

Elle ne put achever. Une rougeur subite colora son visage, et,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dans son émotion croissante, elle fut forcée de s'asseoir sur un fauteuil placé loin de son mari.

M. Simier s'approcha d'elle. Du ton le plus caressant, il reprit :

— Ta parure de diamants nous sauverait tous... Ne me refuse pas cela, mon amie... Il suffira de quelques jours... Mais la nécessité m'oblige à avoir recours à cet expédient.

— C'est impossible ! répondit Mme Simier.

A ces mots, le mercier regarda fixement sa femme. Celle-ci, décidée à tout dire, continua, en se levant :

— Je ne puis te donner cette parure...

— Pourquoi ?

— Parce qu'elle n'est déjà plus dans son écrin.

Et la tante de Clémence montra à M. Simier la fausse parure qui remplaçait les diamants; puis elle lui expliqua ce qui s'était passé, les besoins d'Anatole, sa faiblesse maternelle, en un mot tout ce que savent nos lectrices.

Le négociant demeura confondu. C'était lui, maintenant, qui gardait le silence et l'immobilité. Son âme succombait sous le désespoir, car il ne voyait plus d'issue à sa position. Pourtant il n'adressa aucun reproche à la mère d'Anatole, et il se retira en n'accusant que lui-même.

— J'aurais dû, se disait-il, ne pas céder à des entraînements irréfléchis... Ce qui m'arrive, je l'ai mérité... C'était à moi de finir ma carrière comme je l'avais commencée. Il faut me résigner à mon sort... Encore ai-je bien fait de ne pas toucher au patrimoine de Clémence... C'est de l'argent sacré, et je serais vingt fois plus coupable si je l'avais risqué dans mes opérations commerciales.

On voit quelle était la robuste honnêteté de M. Simier, et comment, au milieu de ses faiblesses, il avait su remplir la tâche que son frère lui avait léguée en mourant. Quelle que fût la catastrophe ruinant la maison de la rue Grenétat, le bien de Clémence restait intact, augmenté même, ainsi que nous l'avons vu. M. Simier n'en eût pas voulu distraire une obole ; il n'eût pas seulement parlé de sa situation à sa nièce, dans la crainte d'exercer une pression morale sur elle, et de l'amener à compromettre son avenir pour venir en aide à un présent si difficultueux.

V

Au moment où M. Simier quittait sa femme et s'apprêtait à descendre dans le magasin, il rencontra Clémence, qui s'élançait hors du petit salon voisin de l'appartement où s'était passé la scène que nous venons de raconter.

Il n'eut pas la pensée de demander à Clémence pourquoi elle se trouvait ainsi dans le petit salon; seulement, une fois au magasin, il vit que la jeune fille portait à la main un châle léger, qu'elle était sans doute venue chercher.

— Elle n'a rien entendu de notre conversation, se dit le mercier à lui-même. La chère enfant est fort calme, ne se doute pas de toute la vérité ; elle croit probablement à de simples embarras passagers, semblables à ceux dont j'ai déjà triomphé.

Clémence, en effet, s'était rassise dans le comptoir et affectait la plus grande tranquillité d'esprit.

Mais, vers le soir, Clémence dit à son oncle qu'elle désirait un entretien particulier avec lui. On remonta dans les appartements du mercier; Mme Simier remplaça sa nièce à la caisse. Le négociant éprouvait quelque surprise des paroles prononcées par Clémence ; il n'avait aucune idée de la cause qui motivait l'entretien demandé. Mais quelle fut sa tristesse, quand la jeune fille eut abordé son sujet!

Elle débuta ainsi :

— Il y a peu de temps, mon cher oncle, vous m'avez offert vous-même de me rendre ce que vous appelez des comptes de tutelle et de me mettre en possession du bien que mon père m'a laissé, et qui a si remarquablement fructifié entre vos mains... J'ai refusé alors de me rendre chez votre notaire, malgré vos pressantes sollicitations.

— Par délicatesse, tu as refusé... Je ne l'oublierai pas, fit M. Simier. Je n'attendais pas moins de ton bon naturel.

— Mais aujourd'hui... balbutia Clémence.

— Aujourd'hui? répéta le négociant.

— J'ai changé d'avis, reprit Clémence en faisant un effort sur elle-même. Je crois que cela sera plus régulier. Vous aviez raison, mon cher oncle, on ne sait ce qui peut arriver, et, à mon âge, il est bon que je m'accoutume à gérer mon bien moi-même.

M. Simier dissimula à peine sa surprise, car ces paroles le chagrinaient profondément. Tout à coup il se rappela la présence de Clémence dans le petit salon, et ce revirement dans les idées de la jeune fille s'expliqua. Clémence avait perdu la confiance que, jusque-là, son tuteur lui avait inspirée. Aussi, sous l'étreinte de ce chagrin, M. Simier ne garda-t-il pas son calme ordinaire. Il dit :

— Après ce qui m'arrive, je comprends ta conduite, mon enfant. Elle est prudente peut-être, et, dans cette occasion, je voudrais te voir un peu moins préoccupée de tes propres affaires... Mais il n'importe... Tu uses de ton droit... Nous irons dès demain matin chez mon notaire et nous régulariserons ces comptes...

Clémence ne répliqua pas. Il y avait dans le ton de M. Simier quelque chose de triste et de résigné en même temps, qui n'échappait point à la perspicacité de la cousine d'Anatole. Le mot d'*ingratitude* effleura seulement les lèvres du mercier ; mais ce mot, Clémence l'entendit, ou plutôt le devina. Il tomba sur son cœur et le serra douloureusement. Son embarras fut extrême lorsqu'elle prit congé de l'homme qui lui avait été si dévoué, et auquel elle faisait injure par sa défiance.

Oh! comme M. Simier s'attrista, lui aussi! Avec quelle amertume il mit sa femme au courant de l'entretien qu'il avait eu avec Clémence!

— Eh bien! s'écria Mme Simier, tu t'aperçois maintenant que ta nièce ne possède pas à elle seule toutes les qualités. Son esprit d'ordre a engendré l'égoïsme; le jour où nous éprouvons des revers de fortune, elle ne perd pas la tête et veut se mettre, avant toute chose, à l'abri du naufrage... Quant à moi, mon ami, je préfère l'étourderie charmante d'Anatole, parce que ce défaut est racheté par les mérites d'un excellent cœur. Nieras-tu cela, maintenant?

M. Simier baissa la tête, et l'amour maternel de Mme Simier triompha.

— J'ai de bonne heure jugé Clémence, reprit-elle; j'ai estimé de bonne heure combien son cœur était froid et sec... En voici la preuve.

M. Simier essaya encore de prendre la défense de sa pupille. Mais, à vrai dire, il fut sans éloquence, parce qu'il était sans conviction et ne pouvait se méprendre sur les sentiments de la jeune fille qu'il aimait comme s'il eût été son père.

En apprenant tes traverses si terribles, ajouta Mme Simier avec une aigreur croissante, Clémence n'a songé qu'à elle... C'est mal, très mal...

— Assurément, fit le négociant dont les yeux roulèrent deux ou trois larmes, et ce trait m'est plus sensible que les pertes d'argent... Oh! que ne puis-je conjurer la tempête!

— Un moyen nous reste; je l'emploierai, dit vivement la mère d'Anatole.

— Lequel ?.. Parle... s'écria M. Simier, avec cette énergie désespérée d'un noyé qui saisit l'objet que lui tend un sauveteur.

— J'irai demain chez Mme de Saint-Berthier; je m'ouvrirai à elle; je lui emprunterai la somme qui te manque.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Elle refusera. Je le prévois. A quoi bon essuyer un refus?

— Si elle me refuse, c'est à moi que ses refus s'adresseront. Permets-moi, mon ami, de tenter cette entreprise... Je te dois bien cela, puisque je ne puis plus venir d'une autre manière au secours de ta caisse... Oui, je verrai demain Mme de Saint-Berthier... C'est une femme que l'on dit très obligeante... et j'espère n'avoir qu'à me louer d'elle... J'espère.

Tel était l'entraînement de sa femme, que M. Simier ne s'opposa point à la tentative. Il tendit la main à la mercière.

— Merci, chère amie, dit-il. Qu'il soit fait selon ton vœu.

Selon son habitude, Anatole rentra fort tard, monta à sa chambre et se livra au plus profond sommeil ; il ne savait rien des choses qui troublaient la maison. Il avait assisté à une superbe représentation d'un opéra nouveau, d'un des chefs-d'œuvre d'Auber, et les charmantes mélodies du compositeur l'avaient doucement bercé.

Quant à Clémence, elle ne goûta aucun repos. Une légère fièvre l'avait saisie.

Dès le point du jour, elle était sur pied, et bientôt, tout habillée pour sortir, elle avait paru au magasin au moment même de l'ouverture, si bien que les commis, en souriant, s'étaient dit :

— Oh ! oh ! voilà Cendrillon II qui redouble d'ardeur.

Neuf heures sonnaient comme l'oncle et la nièce apparaissaient dans l'étude de Me Bonnivard.

VI

En moins de temps, certes, qu'il ne nous en faudrait pour l'écrire ici, les comptes de tutelle furent rendus, approuvés et signés par M. Simier et par Clémence.

Celle-ci avait gardé un calme parfait, une attitude vraiment remarquable.

A plusieurs reprises, elle avait demandé à Me Bonnivard :

— Monsieur, suis-je tout à fait maîtresse de mon bien, maintenant?

— Tout à fait, avait répondu le notaire, aussi surpris que M. Simier d'une pareille insistance.

On eût juré que Clémence accomplissait un devoir sacré, une mission des plus graves. Non-seulement elle ne sourcillait pas, mais ses regards évitaient de rencontrer ceux de son ex-tuteur. Celui-ci, de plus en plus attristé, cherchait en vain à s'expliquer les changements si soudains survenus dans le caractère de sa nièce. Au bout de toutes ses réflexions, il ne trouvait qu'une chose, — l'ingratitude.

Son mécontentement n'eut plus de bornes lorsque, après la signature des comptes, Clémence déclara qu'elle voulait parler en secret à Me Bonnivard. Pour le coup, la mesure était comblée! M. Simier prit son chapeau, et, avec une colère visible, il sortit du cabinet de son notaire, en apostrophant ainsi Clémence :

— Restez, mademoiselle. Je n'ai plus rien à signer pour vous ici. Mes affaires m'appellent... Vous reviendrez chez moi quand il vous plaira... Vous êtes libre...

Toujours même impassibilité chez la cousine d'Anatole. Nul mot, nul geste de sa part n'essaya de retenir le négociant que nous suivrons jusqu'à son magasin, car nous ne voulons pas pénétrer les secrets de Clémence, ni assister à la conversation qui s'établit entre elle et Me Bonnivard.

En entrant chez lui, M. Simier ne trouva pas sa femme. La mère d'Anatole était allée rendre visite à Mme de Saint-Berthier. On sait dans quel but. Ce fut Anatole qui, le premier, vit son père. Anatole, mis au fait des événements par Mme Simier, était accablé de tristesse. Lui, d'ordinaire si léger, si insouciant, s'approcha du mercier et lui demanda pardon de toutes ses folies : pardon facilement obtenu. Puis, Anatole, sous le coup des mauvaises nouvelles qu'il avait apprises, supplia son père de mettre son activité à l'épreuve, pendant cette journée décisive pour l'avenir de la maison. Il semblait que ce jeune homme se réveillât d'une longue léthargie. Les mouvements spontanés de son cœur furent si frappants, que M. Simier compara sa conduite avec celle de Clémence et ne put s'empêcher de donner complétement raison à Mme Simier.

Cependant le temps s'écoulait, et rien ne changeait dans la situation. Le négociant attendait sa femme avec des angoisses inexprimables.

Clémence reparut avant Mme Simier. Son oncle et son cousin n'eurent pour la jeune fille que des froideurs marquées. Elle se remit promptement au travail, comme si elle ne se fût aperçu de rien.

Au bout de quelques minutes, Mme Simier rentra, pâle, le visage bouleversé, se soutenant à peine. Il n'était pas difficile de deviner la réponse de Mme de Saint-Berthier. Le fait était que cette « excellente amie » avait déploré amèrement son manque absolu de fonds disponibles, mais qu'elle ne pouvait aider la femme du mercier.

Augustin Challamel.

(*La suite au prochain numéro*).

SILHOUETTES PARISIENNES

LE REPORTER QUI N'A PAS DE CHANCE

Ce n'est pas tout de battre le pavé du matin au soir, de faire de longues stations aux bons endroits où le bourgeois de Paris a l'habitude de venir se faire écraser, de courir sus à l'incendie, aux noyades, aux batteries des ivrognes, aux crimes encore tout chauds; il faut, avec l'amour de son état, avoir un peu de ce petit bonheur sans lequel le génie étouffe et meurt dans la coquille de la médiocrité.

C'est le fait de mon ami Bonnard. *Reporter* à la ligne, toujours à l'affût des accidents de toute sorte, il jouit d'une déveine incroyable. Il s'en plaignait à moi dernièrement en prenant un bock au café de la Porte-Montmartre.

— Tu ne peux te figurer, me disait-il, à quel point la chance m'est contraire. Rien ne me réussit dans l'absurde métier que je fais.

— Peut-être manques-tu de zèle !

Il leva tragiquement ses bras au ciel.

— Du zèle ?... Mais j'en suis plein, j'en regorge !... Non, ce qui me manque, c'est le cheveu de l'occasion qui me glisse toujours entre les doigts. Tiens, juges-en. Voilà deux heures que je suis assis à la porte de ce café, juste en face du *carrefour des écrasés*. Eh bien, il ne s'est pas produit sur le boulevard un simple encombrement. Après une pareille faction, j'aurais droit au moins à deux ou trois individus renversés, foulés aux pieds des chevaux avec fractures graves. Ah bien oui, pas seulement un chien écrasé. Est-ce assez triste!

— Désolant!

Puis, me désignant un gros homme qui essayait maladroitement de traverser la chaussée au milieu de plusieurs files de voitures :

— Regarde ce gros imbécile, me dit-il, le voilà pris en tête et en queue par un omnibus et un haquet; son ventre énorme est serré entre deux roues comme dans un étau ; il a donc fait tout son possible pour arriver à un aplatissement mérité.

— En effet, sa position me semble critique.

— Abominable!... Mais je suis là, et tu vas le voir passer sans un accroc de l'autre côté du boulevard... Tiens, qu'est-ce que je te disais?

Bonnard avait prédit juste; le gros bonhomme s'était tiré à son honneur de l'encombrement et continuait sa course en roulant dans le faubourg Montmartre.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Si Chaumonot eût été là, fit Bonnard avec amertume, cette outre aurait été dégonflée à son profit.

— Il a de la chance alors, Chaumonot ?

— Incroyable ! Tout lui réussit. Il suffit qu'il passe dans une rue pour qu'immédiatement les accidents pleuvent autour de lui. Entre nous, je crois qu'il a le mauvais œil, don précieux dans notre état. S'il jette un regard sur un enfant jouant à sa fenêtre, il y a gros à parier qu'une culbute s'en suivra. Malheur au pêcheur à la ligne que Chaumonot observe du haut du quai ! On peut être sûr qu'il retourne du plongeon pour lui.

— Vilaine rencontre à faire que celle de ton Chaumonot !

— Le plus simple feu de cheminée n'existe pas pour ce chançard-là.

— Pourquoi ?

— Parce que, dès qu'il s'arrête à le regarder, le feu de paille se transforme en bel et bon incendie. Moi, c'est un autre genre... j'éteins tout.

— Il est fâcheux que tu n'aies pas été à Paris pendant la Commune.

— Il n'y aurait rien eu, va !... Mais Chaumonot y était, le gredin !

L'amertume que Bonnard mettait dans l'appréciation de son mérite et de celui de son confrère me parut assez plaisante pour que je l'engageasse à continuer ses aveux.

— Sois franc, lui dis-je, il doit bien t'arriver par-ci par-là quelques bonnes aubaines ?

— De méchants raccrocs ou des choses que tout le monde voit : un cheval qui s'emporte, des voitures qui s'accrochent, des cochers qui s'injurient ; trop heureux encore quand ils finissent par se battre !

— Quelle déveine !

— Ne m'en parle pas. Tiens, dernièrement je me croise avec un chien de mauvaise mine, la queue entre les jambes, l'écume à la gueule, l'œil injecté, enfin un cas d'hydrophobie superbe. Je me mets à le filer aussitôt.

— Comment, tu le files ?

— Je le suis, si tu préfères.

— Tu étais bien convaincu de la nature de son mal ?

— J'y croyais comme à mon existence.

— Et tu ne l'as pas signalé immédiatement à un sergent de ville ?

— Y penses-tu ?... Avant que mon chien eût causé des ravages ?

— Surtout avant cela.

Le reporter haussa dédaigneusement les épaules.

— Tu entends joliment le métier, toi ! Un beau fait-Paris que j'aurais apporté au journal : « Hier, un de nos rédacteurs a aidé à mettre en fourrière un caniche qu'on avait lieu de croire enragé. » Comme cela aurait paru intéressant à l'abonné !

— Tu aurais prévenu des malheurs.

— Mais j'en vis, des malheurs, grand naïf !... Où donc en étais-je ?

— Tu filais ton chien.

— Je l'avais rencontré à Batignolles... Il prend la rue de Clichy ; je lui emboîte les pattes et tressaille d'aise en voyant un roquet gros comme le poing nous chercher querelle à la hauteur de la rue de Parme.

— Vous chercher querelle ?

— Je m'identifie avec mon chien enragé... Mais, au lieu de répondre au bichon, mon fainéant passe son chemin en écumant de plus belle. Devant la Trinité, j'ai une lueur d'espoir : un Gavroche nous jette une pierre ; nous poussons un cri de rage et nous sommes sur le point de nous venger en grignotant un peu le gamin ; mais je ne sais quelle lubie nous passe tout à coup par la tête, nous renonçons à la vengeance pour enfiler dare dare la rue de la Chaussée d'Antin. Sur les boulevards, rien ; rien encore rue Montmartre. Nous voilà aux halles. Beaucoup de monde ; il est impossible que les choses ne tournent pas au drame. Il était temps, car, je ne te le cache pas, j'étais en nage. En effet, nous poussons un hurlement féroce et nous nous élançons sur un boucher, à la cheville... Malgré mon désir d'arriver à un dénouement convenable, je t'avoue qu'il me passa un frisson à la pensée de l'horrible spectacle qui se préparait pour moi.

— C'est atroce !

— Plus souvent !... C'était de joie que mon caniche hurlait. Il venait de retrouver son maître, aussi heureux que lui, et c'était à qui se ferait le plus de caresses des deux. Une scène de famille, quoi !

— Mais l'écume de sa gueule ?

— J'en demandai la raison au boucher. Il me dit que Médor — nous nous appelions Médor — adorait le savon de Marseille et qu'il en avait probablement soustrait un morceau dans un lavoir des Batignolles. Hein ! qu'en dis-tu ?

— Je préfère ce dénouement à l'autre.

Bonnard vida son bock en jetant un coup d'œil mélancolique sur les voitures du boulevard qui continuaient de circuler avec une régularité et une méthode désespérantes.

— Fais-tu aussi les arrestations nocturnes ? lui demandai-je.

— Oui, parlons-en... Depuis qu'on n'éclaire plus Paris, les quartiers populeux sont tristes, les autres sont sinistres, et l'attaque nocturne s'en trouve bien.

Il y a deux jours, je flânais à une heure du matin sur l'esplanade des Invalides, un coupe-gorge délicieux. Je m'étais arrêté auprès d'un arbre pour rallumer mon cigare, lorsque j'entendis un bruit de feuilles sèches à peu de distance de moi. Je mis la main sur mon révolver et m'éloignai sans hâter le pas. Il pouvait y avoir là matière à copie. Je ne me trompais pas ; j'étais suivi par deux individus qui causaient à voix basse et semblaient s'exciter à l'attaque. Pour en finir plus vite, je me retourne tout-à-coup et marche résolument sur mes voleurs. Que vois-je alors ? Un monsieur et sa dame tombant à mes genoux en me conjurant d'épargner leur vie et m'offrant à qui mieux mieux leurs porte-monnaie et leurs montres.

— Mais pourquoi te suivaient-ils ?

— Ils rentraient chez eux, comme moi, et je les escortai jusqu'à leur porte. Ah ! ce n'est pas à Chaumonot que pareille chose arriverait !

— En pareil cas, qu'aurait-il fait de plus ? Où il n'y a rien...

— Il y a toujours quelque chose pour Chaumonot... Il aurait été capable de forcer mes deux bourgeois, le pistolet sur la gorge, à lui prendre son mouchoir de poche... et le lendemain il avait sa petite arrestation nocturne sur la planche.

Louis Leroy.

EXPOSITION DE DENTELLES

A l'occasion du concours régional, l'administration municipale de Caen a organisé des fêtes magnifiques ; au nombre des diverses attractions, la belle exposition de dentelles fabriquées dans la région obtient un vrai succès d'enthousiasme.

Quand on entre dans le salon des dentelles, la première impression est entièrement favorable ; on embrasse d'un seul coup d'œil l'ensemble de la collection disposée avec beaucoup de goût dans un grand carré divisé en deux galeries.

En examinant en détail les objets exposés, on est émerveillé de la beauté de quelques-uns des dessins qui révèlent un talent véritablement artistique ; on a fait de tels progrès dans la fabrication des dentelles noires, que l'on est arrivé aujourd'hui à obtenir différents tons qui permettent d'estomper la fleur, de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

figurer une dégradation de nuances marquant tous les reflets d'ombre et de lumière. L'exécution du travail atteint un degré de perfection telle, qu'il semble impossible de jamais le dépasser. On se-fera une idée de la finesse de certains tissus de dentelles en remarquant que l'ouvrière, pour produire un seul centimètre carré, est obligée de déplacer 550 épingles.

La fabrique du Calvados a fait, dans cette exposition, une manifestation très-importante qui révèle sa grande et puissante activité; elle a prouvé une fois de plus qu'elle n'a pas de rivale pour la fabrication des dentelles connues généralement sous le nom de dentelles de Chantilly.

On faisait anciennement à Caen des dentelles de fil, de soie noire, puis des blondes ; et enfin, tous les genres de dentelles aux fuseaux autres que la valenciennes. Suivant que la mode était à ceci ou à cela, on apportait des modifications au travail, on renouvelait les modèles fréquemment; cette habitude de se plier aux exigences de la mode et de provoquer même des fantaisies concourait à augmenter la réputation de la fabrique et à la faire prospérer : aussi prit-elle un développement considérable et vit-on de grandes fortunes se créer dans cette industrie, indépendamment du bien-être qu'elle répandait dans les campagnes ; mais ce sont la blonde et la dentelle de soie noire qui lui ont apporté le plus de profits : si elles étaient moins riches que celles de Chantilly, le débit n'en était que plus général et plus facile.

La plus ancienne pièce authentique où l'on trouve qu'il soit fait mention de la fabrique de Caen est un arrêt du 21 mars 1705. Cet arrêt autorise les marchands de la ville de Caen à faire rentrer en Normandie les dentelles qu'ils auront portées aux foires de Bretagne et qui ne s'y seront pas vendues, moyennant un droit de cinq livres pour cent livres pesant, et les dispense du droit de sortie en se conformant à certaines formalités.

En 1851, on comptait, dans le seul arrondissement de Caen 25,000 dentellières.

Ch. D.

REVUE DES MAGASINS

Toujours de plus en plus gracieux, les chapeaux de Mmes BRUNHES et HUNT ; pour en choisir un, l'embarras est immense : ils plaisent tant qu'on les voudrait tous ! Citons pourtant quelques modèles :

Chapeau en paille de riz couleur écrue, à passe bordée d'une cordelière rouge, baissée sur les cheveux. Autour de la calotte, un large fil frangé en soie écrue, négligemment noué derrière, avec bouts flottants.

Chapeau *Marie-Stuart* en paille de riz noire, le bord de la passe couleur paille; un liséré rose et un noir séparent les deux pailles. Ruban noir autour de la calotte et larges coques derrière ; guirlande de roses jaunes mélangées de réséda, terminée par une rose rose. Double liséré rose et noir sous la passe, plissé en crêpe lisse blanc, et bandeau de roses.

Chapeau *Paysanne*, en paille d'Italie : au milieu de la passe court tout autour une jarretière en velours noir ; large ruban « crême » autour de la calotte ; coques, fleurs de cerisier et fruits en grappe. La passe, doublée de velours noir, est garnie dessous d'un bandeau de fleurs de cerisier mélangées de cerises.

Chapeau *Giroflée* (souvenir de *Giroflé-Girofla*). Paille noire, haute calotte entourée de biais verts, de quatre tons camaïeu, et plume noire sur le sommet. Passe large et plate doublée de verts nuancés.

Pousser plus avant la nomenclature des ravissantes coiffures installées à l'entresol de la rue Meyerbeer, 4, nous paraît inutile ; mieux vaut de beaucoup visiter les élégants salons de Mmes Brunhes et Hunt. Essayez ce chapeau, vous avez dix ans de moins ; essayez cet autre, vous êtes cent fois plus jolie ! Peut-on demander d'avantage ? — Eh bien ! oui, vous pouvez demander aux fées du logis de vous en faire un qui réunisse les deux qualités et nous répondons d'avance du succès.

— A quoi bon chercher, se tourmenter, courir pour faire des achats, quels qu'ils soient, puisque par une simple lettre adressée à la maison de commission LASSALLE et Cᵉ on peut tout avoir ! — Ne pas se déranger, arriver à un meilleur résultat sans dépenser davantage, au contraire, n'est-ce pas là un sujet digne d'attention ?

La maison Lassalle et Cᵉ (rue Louis-le-Grand, 23) est fort honorablement posée sur la place de Paris, on peut en toute confiance s'adresser à elle pour n'importe quel achat : toilette, mobilier, articles de papeterie, musique, objets d'art, ornements d'église, etc.

Des prospectus détaillés, renouvelés pour chaque saison, vous mettent au courant de toutes les nouveautés en fait de toilette : robes, confections, lingerie, etc.

La maison Lassalle et Cᵉ observe scrupuleusement les commandes, ne dépassant jamais le maximum du chiffre désigné, restant plutôt dans le minimum. Par ses nombreuses relations commerciales elle obtient de grandes réductions de prix dont elle fait bénéficier le client, autant que faire se peut.

C'est même une excellente spéculation que de charger cette maison de l'achat d'un trousseau, d'une layette, etc.; on s'évite par là les tracas des détails, si agaçants par leur multiplicité. On s'épargne du temps, de la fatigue et beaucoup d'ennuis !

Ajoutons que la maison Lassalle établit des devis sur tout ce qu'on désire et envoie des échantillons à choisir, quant aux objets de toilette, du moins.

— La *Corbeille fleurie !* Ne voilà-t-il pas un joli blason ? Ce titre à lui seul équivaut à une réunion exquise de fleurs variées, répandant les senteurs les plus douces ou les arômes les plus pénétrants. La maison PINAUD et MEYER, en choisissant cette dénomination, a voulu donner une juste idée de l'ensemble de ses produits. Que représentent, en réalité, tous ses parfums, sinon une corbeille fleurie ?

Le nouveau savon au bouquet de violettes, annoncé dans nos dernières revues, n'est-il pas l'exacte expression d'un bouquet de violettes ? Lorsqu'on s'en est servi pour la toilette, on est comme imprégné de cette exquise odeur qui ne vous quitte plus.

Le *Bouquet d'Ixora* résume la senteur la plus raffinée, la plus parfaite qu'on ait connue jusqu'à ce jour ; et nous devons une certaine reconnaissance à MM. Pinaud et Meyer, pour avoir composé une série de produits résumant chacun l'expression même de ce bouquet délicieux. Avons-nous besoin d'ajouter que cette série comprend les eaux de toilette, savons, cold-cream, poudres, pommades, etc.

Quoique la mode ait renoncé aux parfums violents, certaines personnes les préfèrent encore ; nous pouvons donc leur dire qu'elles trouveront également à la *Corbeille fleurie* (boulevard des Italiens, 30), toutes les compositions qu'elles pourraient désirer à l'*Ylang-Ylang* et qui ont valu, l'année dernière, un si grand succès à la maison.

SPÉCIALITÉS

L'*Eau Figaro* est une teinture spéciale pour les cheveux et la barbe, elle le dit hautement, sans détour aucun, sans-affectation non plus. Elle ne se pose pas comme « régénérateur » de la chevelure, elle ne se vante pas de faire pousser les cheveux sur une peau lisse. Ne disant que la vérité, rien que la vérité, elle mérite évidemment qu'on la croie.

L'*Eau Figaro* est le produit des recherches, d'études et de travaux d'éminents praticiens, et la *Société d'hygiène française* la présente au public, par notre organe, sans artifice, sans phrases ni promesses trompeuses. Cette eau ne contient pas de nitrate d'argent, et il n'entre dans sa composition aucun acide dangereux qui fasse prendre tout de suite, et quand même, la teinture, au détriment des cheveux : car il faut observer que les cheveux blanchissent sans perdre leur vitalité. L'*Eau Figaro* est donc réellement exempte d'inconvénients, et, s'il est ainsi, pourquoi ne pas la prendre de préférence ?

Le dépôt général de l'*Eau Figaro* est à Paris, (boulevard Bonne-nouvelle, 1), à la *Société d'hygiène française*, dont M. Viguier est le gérant. Il y en a, outre, des dépôts chez tous les coiffeurs et parfumeurs de France et de l'Étranger.

Le succès de cette eau merveilleuse est assuré et le résultat sans pareil. Une instruction jointe au flacon indique la marche à suivre.

Avec l'*Eau Figaro* on n'a à craindre ni la transpiration, ni les bains de mer, ni les bains de Barèges, etc.

Dès qu'on commence à obtenir la teinte voulue, il est urgent de se servir de n'importe quelle pommade ou huile, afin de conserver aux cheveux leur souplesse ordinaire ; il importe aussi de tenir la tête dans un état de propreté absolue.

ROUVENAT (✲) *& CH. LOURDEL*, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de Toiles et batistes pour costumes**, s'adresser à la Maison FÉNÉLON CAPLIEZ de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les courses du *Grand prix de Paris* ont été aussi brillantes que possible. Triomphe sur toute la ligne, et pour les chevaux français et pour les toilettes des femmes. *Salvator*, *Nougat* et *Perplexe* sont devenus les héros du jour. Jamais l'enthousiasme n'a été plus grand pour une victoire aussi éclatante ; comme jamais non plus on n'a manifesté une admiration plus accentuée à propos des costumes féminins.

Comment décrire l'aspect que présentait l'enceinte du pesage, où fourmillait (le mot n'est pas exagéré) tout ce que Paris compte de jolies femmes, mises avec cette recherche élégante qui résume si bien l'expression juste de la mode ?

Embrassons d'un coup d'œil l'ensemble du tableau. Comme couleurs dominantes, les nuances crème, le bleu de France, le blanc ; comme étoffes, de magnifiques soies anciennes, des linons et tissus transparents, gazes et broderies anglaises sur dessous en soie de couleur ; puis, brochant sur le tout, une profusion de dentelles, de rubans et de fleurs.

Abordons les détails. Ces belles étoffes anciennes — se tenant debout — sont mises en relief par des robes d'une coupe nouvelle et qui s'éloigne totalement du costume actuel. Une, entre autres, vraie couleur « caca Dauphin » d'autrefois, était ainsi composée : corsage long et plat, jupon assez court formant d'amples ondulations et drapé, sur le côté, de façon à découvrir un jupon à traîne en faille bleu pâle ; celui-ci se terminait par un assez grand volant garni de plissés. Une aumonière en faille bleue ornait, en les fixant, les plis du jupon. — Nous avons compté plusieurs robes de ce genre.

Comme opposition, citons une délicieuse robe *Marguerite* en barége blanc, de forme princesse devant ; derrière, longue basque sur laquelle viennent se fixer les côtés drapés du tablier princesse ; plissés et volants alternés au bas du jupon à longue traîne. Aumonière, collerette à revers rabattus et lisérés vert mousse. En guise de chapeau, une couronne de lierre avec des roses thé.

Voici une heureuse combinaison de plissés avec entre-deux en dentelle belge intercalés et dentelle terminant le bord : costume en batiste rayée bleu et blanc, comprenant un jupon à traîne entouré de deux grands volants plissés dans le sens indiqué, un tablier et un vêtement *Madame l'archiduc* avec garniture pareille, mais plus petite. Col marin, manches duchesse en baptiste et dentelle. Nœuds en ruban bleu deci, delà. Chapeau de paille d'Italie orné d'une guirlande de pâles bluets mélangés d'épis.

P. N° 263. — Costume de jardin.
Chapeau de Mmes Morceau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

Un groupe de femmes attirait les regards par la fraîcheur de son ensemble : c'étaient des toilettes en batiste et linon des plus transparents. — L'une de nuance crème, posée sur un dessous rose, était d'une simplicité parfaite ; à peine quelques drapés et plissés plats rehaussés par des nœuds papillon en ruban rose. Chapeau *Trianon*, paillasson garni de roses. — Une toilette en batiste crème nous a plu peut-être davantage, à cause du bleu qui la complétait. — Autre costume en linon blanc, composé de plissés et de volants en guipure russe, ornés de nœuds en velours noir tranchant sur l'ensemble. Chapeau tout blanc, à fond mou en soie brochée ; ailes d'oiseau et velours noir. — Nous aimons encore ces batistes grises posées en écharpe, garnies de dentelles de même couleur, et bridant en biais un jupon de faille bleu de France. Le corsage en batiste a des manches en entre-deux.

Mentionnons également les longues tuniques-blouses, les tabliers avec leurs cuirasses en gaze, broderie ou entre-deux ; ceux-ci rapportés à des bandes en batiste ou en velours noir. Les mêmes en mousseline brodée et valenciennes ou point à l'aiguille. Quelquefois l'innovation va jusqu'à poser les entre-deux

et les volants de dentelle sur les plissés de foulard noir. Un exemple en ce sens : corsage Louis XV ouvert en carré, avec manches terminées au coude, et garni de dentelle blanche ; bouquet de roses rouges dans un coquillé de dentelle placé à l'angle du carré; jupon et tablier ornés de plissés et de dentelles. Chapeau de paille noire, couvert de cerises tombantes.

La note excentrique, comme toujours, a trouvé sa place bien marquée dans l'enceinte des tribunes. C'était une belle madame qui s'avançait en lorgnant tout le monde ; sa toilette était en gros grain couleur « caca Dauphin » avec ornements, poches et nœuds rose tendre; souliers roses. Grand chapeau de paille noire, à large passe plate, relevée d'un côté; calotte élevée et panache de plumes aux deux teintes. On reconnaît tout de suite Mme Ratazzi. — Une autre toilette du même genre pouvait faire pendant à celle que nous venons de décrire; elle était en faille couleur capucine, mais la voiture nous empêchait d'en voir les détails. Le chapeau en paille noire, de même forme que le précédent, était orné d'une grande plume ombrée et de la même nuance que la robe.

Le retour des courses s'est effectué comme d'habitude : les équipages formaient plusieurs files de front. L'avenue du bois de Boulogne et celle des Champs-Elysées étaient noires de voitures. Des haies de curieux bordaient les deux côtés de la route ; ici encore on voyait des quantités de charmantes toilettes et l'on constatait avec plaisir que toutes les jolies femmes n'étaient pas aux courses. Le nom de *Salvator* passait avec un sourire satisfait sur toutes les bouches. Les couleurs groseille et noir du vainqueur vont être les favorites cette année : apprêtons-nous, mesdames, à les porter avec grâce!

Mary d'Auberville.

Description des planches dans le texte.

P. N° 263.

Costume de jardin. — Corsage en batiste écrue, à basques rondes et ouvert en châle; il est complètement garni de plissés à la religieuse, maintenus aux deux bords, avec nœuds de ruban sur les manches et au bas de l'ouverture. — Lingerie ouverte, large cornet pour la manche et plissé pour le col. — Chapeau *Bergère*, en paille d'Italie, à fond bas et large passe ; celle-ci est doublée de soie bleu électrique, avec chou de ruban assorti fixant le côté relevé et voile de gaze flottant derrière. Le sommet de la coiffure est couvert de bluets de nuance assortie.

G. N° 533.

Toilette de concert pour casino. — Robe de faille noire. — Jupon à traîne, garni devant de deux volants ruchés à gros plis, surmontés d'un haut volant terminé par une dentelle noire. Le milieu du jupon derrière est bouillonné dans toute sa hauteur, et chaque bouillon est entouré d'une dentelle noire. Le bas de la traîne est recouvert de volants ruchés et d'un grand volant découpé, orné de dentelle, à tête ruchée. — Tablier en dentelle noire, noué derrière, avec pans assez courts et tombants. — Corsage à basques plates entourées de dentelle; fichu plissé, en faille et dentelle, encadrant l'ouverture en châle. Les manches sont dentelées, et les dents, fixées par des boutons, se détachent sur des crevés de dentelle. Volant de dentelle dans le bas. — Lingerie ouverte en crêpe lisse plissé. — Aumonière en fleurs, composée uniquement de marguerites avec leur feuillage. Mêmes fleurs dans la coiffure et à l'ouverture du corsage.

G. N° 535.

Toilette de mariée. — Jupon en faille blanche, à pli Bulgare et longue traîne unie. Les devants, très compliqués, se composent d'un large coulissé placé au milieu, avec trois nœuds de ruban, et dont les deux côtés sont garnis d'un gros liséré et d'un petit volant. Un tablier en gaze, bien drapé, terminé par un liséré et un volant, sort du coulissé de chaque côté pour se perdre et se fixer sous le pli Bulgare. Le bas des côtés du jupon, devant, est rayé de petits volants froncés jusqu'au pli double. — Corsage en faille, lacé derrière, avec plastron-cuirasse devant, où il est décolleté en carré ; basques plates tout autour et malines sur les bords. Une dentelle semblable encadre à plat cette ouverture, avec le bouquet de fleurs d'oranger traditionnel placé à l'angle. — Fichu intérieur en crêpe lisse et dentelle ruchée. Manches duchesse garnies de volants et de coulissés en gaze, avec sous-manches en malines. — Fleurs d'oranger semées dans la coiffure et long voile à la Juive.

Description de la planche coloriée n° 1233.

Costumes de visite. — 1. Toilette en batiste rose uni et batiste écrue à rayures roses. — Jupon à courte traîne, en batiste rose, entouré d'un grand plissé en batiste rayée. — Tablier arrondi et tunique fendue derrière, garnis l'un et l'autre de volants roses à bords festonnés en écailles en coton blanc. — Corsage à basques carrées devant et postillon arrondi derrière, rayé au milieu du dos par deux ruches « à la vieille » en batiste à feston blanc ; volants assortis sur tous les bords et autour de l'encolure. Parements roses, avec plissés festonnés, dans le bas des manches. — Lingerie plissée à bords festonnés. — Chapeau de crin noir; bandeau en ruban noir avec nœud papillon au sommet et nœud semblable au bas derrière. Draperie en faille noire autour de calotte. Groupe de roses du Bengale sur le sommet, avec traîne tombant sur le catogan.

2. Costume de toile couleur tourterelle, à pointillés marron, et madras de même fond à carreaux blancs et paille. L'uni forme le jupon, les manches et les garnitures. — Jupon à traîne et pli Bulgare, garni devant d'un plissé assez haut du milieu, surmonté d'un autre plus petit avec tête. — Le milieu du tablier est plissé à plis plats assez larges; les côtés, extrêmement drapés, sont fixés derrière. Deux bandes en biais forment, de chaque côté du tablier, des pointes superposées, qui complètent l'ensemble du tablier principal, et le tout, garni de petits plissés, est assemblé derrière avec deux pans assortis. — Corsage cuirasse à basques découpées sur les hanches, entourées de plissés, avec nœud papillon en ruban gris sur le milieu derrière. Double plissé, ruban et nœud autour de l'encolure. Parements, plissés et nœud papillon au bas des manches. — Lingerie ouverte, plissée et festonnée. — Chapeau de paille noire, à fond mou en ruban blanc broché, avec aile bleutée posée en aigrette sur le côté. Guirlande de violettes blanches posée en diadème sous la passe et formant une longue traîne derrière. — Ombrelle-canne en soie grise et à manche blanc.

Description du patron découpé.

Corsage-casaque, pour costume de promenade. — Ce corsage est ouvert, ajusté, à basques arrondies devant et découpées sur les hanches. La basque, derrière, simule un peplum court. La manche, à coude, est garnie d'un parement arrondi avec plissé et nœud de ruban. Ce joli corsage est entièrement garni d'un plissé.

Notre patron découpé contient les cinq pièces suivantes :
1° Devant. — 2° Petit côté. — 3° Dos. — 4° Manche. — 5° Parement.
(Voir ce modèle sur notre gravure coloriée n° 1235.)

ÉCHOS DE LA MODE

Un bout de critique, sous forme de conseil donné par la *Vie parisienne* :

Ne pas manquer, le samedi soir, d'aller vous entasser au cirque, pour voir ces dames et ces demoiselles entrer et sortir; car le grand genre est d'arriver presque à la fin de la représentation en toilette demi-habillée avec un chapeau qui a la prétention de rappeler une époque, et n'est d'aucun temps.

C'est tout simplement la fantaisie du moment, qui surcharge de fleurs toute espèce de formes. Si elles sont jolies, élégantes et seyantes, c'est tout ce qu'il faut.

La femme a la tête accommodée au Directoire et à la Fronde. La taille comme sous Louis XV, le fourreau comme sous l'empire.

Pour les bains de mer, on fera autre chose, et à la rentrée ce ne sera plus cela.

Tant mieux, le champ est libre, la mode ne chôme pas.

* * *

C'est la mode qui a coiffé cette femme d'une galette affaissée des deux bouts et relevée derrière par une touffe de fleurs.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A celle-ci, elle a mis un casque de paille noire, surmonté d'un panache blanc et enguirlandé de cerises.

Cette autre a placé sur ses cheveux rouges son chapeau de travers; une couronne de pâquerettes serpente tantôt dessus, tantôt dessous, et se perd dans les cheveux.

Là-bas, un chapeau blanc, avec un seul ruban de la Légion d'honneur qui descend au bas du dos.

Ici, un grand chapeau forme raquette, très-relevé devant par un gros nœud, et aplati derrière sous une touffe de fleurs; c'est le plus joli.

Là, un chapeau d'homme sur une guirlande de marguerites, la calotte cerclée d'un ruban, avec un nœud devant et un nœud derrière.

Une corbeille de fraises renversée sur une paille et placée très en avant.

Au contraire, un filet de soie relevé par une aile et une branche de roses, placé très en arrière, tout à fait sur le chignon.

Enfin, une couronne de lilas blancs, posée sur le front, traverse la paille de chaque côté et vient se nouer par derrière: c'est une nouveauté.

*
* *

Une femme est en robe rayée rose et bleue : un volant plissé rose, un volant plissé bleu.

Sa voisine, toute en mousseline blanche et rose.

Au cinquième rang, une blouse de foulard bleu, nouée derrière par des rubans ; à côté, une robe noire avec des galons d'argent placés en travers.

Plus haut, une robe bleu ciel frangée de soie blanche, avec une sorte de théâtre grise ornée de grelots d'or.

Une robe sang de bœuf, coupée de grands carreaux rouges écrus.

Ici, là, partout, des femmes faisant assaut de toilette et se jetant l'une à l'autre un regard... qui n'a pas l'air de voir, mais qui a tout vu.

L. S.

LETTRES D'UNE DOUAIRIERE

Le centenaire de Boieldieu, qui vient d'être célébré à Rouen avec tant de pompe, reporte le souvenir vers ce grand compositeur, qui était la bonhomie faite homme, et à cette bonhomie il joignait une modestie si grande que son immense talent semblait se doubler encore. Jamais il n'était content de ses œuvres : ainsi celle qui est, au dire des hommes de l'art, le premier chef-d'œuvre musical de notre Ecole française en ce siècle, la *Dame blanche*, jouée dans l'univers entier, lui a demandé sept ans de tâtonnements, d'inquiétudes, de retouches; le tout au grand désespoir et malgré les supplications constantes du directeur du théâtre Feydeau, — ainsi s'appelait alors l'Opéra-Comique, — lequel directeur, ayant entendu la partition et prévoyant un beau succès, voulait mettre la main dessus; mais le maëstro fut inexorable.

— Tant que je ne serai pas content de ma fille, je ne vous la donnerai pas ! disait-il avec une apparence de plaisanterie, mais avec une résolution ferme.

Et, pour fuir les importunités, un beau jour Boieldieu se sauve à la campagne, s'enferme à triples verroux, ne voulant voir ni entendre personne, pas même sa servante qui a ordre de le servir et de le nourrir sans se montrer. Réduit ainsi à la plus complète solitude, il composa ce délicieux morceau qui est peut-être le chef-d'œuvre de son chef-d'œuvre; je veux parler de ces doux et charmants couplets du rouet, chantés par la *bonne dame Marguerite* : air harmonieux dont l'auteur lui-même fut si satisfait que, dans son testament, il exprima le désir qu'on le jouât à son enterrement comme dernier souvenir.

On se rendit à son désir quand le moment suprême fut venu pour lui, « et — écrivait le lendemain G.-G., qui faisait partie des assistants à cette triste cérémonie — ce qui émut, attendrit, mit en larmes toute cette foule suivant le convoi de notre grand compositeur et accompagnant le corps jusqu'au trou ouvert pour l'engloutir, ce furent ces doux et simples couplets du rouet de *Dame Marguerite*, joués par les cuivres en lamentations ! L'effet en fut pénétrant, puissant, et il n'est personne qui, ayant assisté à cette épreuve, ne s'en souvienne toujours. »

Boieldieu, dans sa jeunesse, avait suivi les cours d'un des plus grands musiciens italiens du siècle dernier, nommé Poppo, qui jouait du violon comme les anges doivent chanter au paradis et qui charmait, avec cet instrument, les petites soirées intimes de Marie-Antoinette.

Aussi, comme il se trouvait encore à Paris en 93, pensant que la révolution ne devait pas atteindre les étrangers, il fut arrêté et conduit comme suspect au Comité de salut public où on lui fit subir l'interrogatoire suivant :

— Votre nom, citoyen ?
— Poppo.
— Votre profession ?
— Je joue du violon.
— Que faisiez-vous sous le tyran Capet ?
— Je jouais du violon.
— Que faites-vous maintenant ?
— Je joue du violon.
— Que ferez-vous pour la nation qui vous a reçu dans son sein?
— Je jouerai du violon.

Et, chose extraordinaire, Poppo fut acquitté.

Boieldieu, malheureusement, n'était pas doué de cette impassibilité de son maître, car on raconte que ce sont les petites tracasseries dont il fut l'objet quand il voulut donner son joli opéra-comique des *Deux nuits*, qui, sinon furent cause, tout au moins avancèrent le moment de sa mort.

Il destinait à Ponchard, le père de celui d'aujourd'hui, qui était alors dans toute la fleur de son beau talent, le rôle principal de cette pièce. Ponchard, soit caprice, soit indisposition, renonça à ce rôle qui dut être donné à Moreau-Cinti, au grand désespoir du maëstro; d'autant que Moreau-Cinté rempli de morgue, se croyait parfait, refusait tous les conseils, et n'était, au total, qu'un fort médiocre artiste.

C'était donc, pour le pauvre Boieldieu, le succès de sa pièce compromis par son principal interprète. Et puis, il paraît que le morceau capital de l'œuvre se trouve au commencement d'un acte, le second ou le troisième, je ne m'en souviens plus au juste; or, au commencement de cet acte, le bon public, qui était sorti pendant l'entr'acte pour prendre le frais, rentrait en faisant grand tapage, comme c'est toujours son ordinaire: le succès de ce grand air fut donc perdu, au profond désespoir du compositeur qui en prit un chagrin si réel qu'il s'ensuivit un violent accès de fièvre. C'était le commencement de la fin.

Boieldieu, du reste, était d'une nature très nerveuse, il avait beaucoup souffert moralement, et ces souffrances avaient surexcité sa nature déjà fort impresssionnable et son imagination très ardente.

— On ne croirait pas que je suis Normand et que j'ai été nourri avec la froide boisson de pommes ! disait-il souvent en riant, et avec grande raison.

Du reste, les chagrins domestiques dont il avait eu si fort à souffrir pendant sa jeunesse l'avaient fait s'expatrier, car il quitta la France en 1803 pour aller se fixer en Russie et ne revint chez nous qu'en 1812, alors que l'horizon se couvrait de gros nuages entre Saint-Pétersbourg et Paris, — ne voulant pas-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rester dans un pays qu'il prévoyait devoir bientôt être en guerre avec le nôtre, tant le patriotisme était ardent en son cœur !

Pourtant l'empereur Alexandre, qui l'avait fait chef d'orchestre de sa musique particulière et qui l'aimait beaucoup, cherchait à le retenir ; mais Boieldieu avait contre le souverain une petite rancune particulière : aussi demeura-t-il ferme dans son projet et revint-il à Paris.

Voici quelle fut l'origine de cette rancune :

Le maëstro avait composé une marche pour la garde impériale. Alexandre voulut l'entendre et fit appeler l'artiste ; mais au lieu des compliments auxquels celui-ci s'attendait, le Czar, qui sans doute préférait le son ardent de la trompette aux plus suaves mélodies, lui dit d'un air fort aimable à la vérité, mais enfin lui dit :

— Votre musique est très jolie, mais elle ne dit rien... elle n'entraîne pas... et si j'osais, j'ajouterais qu'elle me fait l'effet d'être quelque peu endormante.

— Tant pis pour Votre Majesté ! fit l'artiste en s'inclinant profondément.

Et, à partir de ce jour, il caressa sourdement le désir de quitter un pays où son talent était si mal compris. Les événements politiques lui en donnèrent l'occasion et il la saisit avec empressement. Heureusement pour notre scène lyrique, car c'est à dater de son retour que Boieldieu y sema les perles précieuses qui sont les plus charmantes merveilles de son écrin.

Comtesse de Bassanville.

UNE FÊTE VILLAGEOISE

La grande fête donnée au profit de l'Œuvre de charité maternelle a retrouvé son succès de l'année dernière. De deux heures à six heures de l'après-midi, les alentours du jardin Besselièvre étaient remplis de curieux.

A l'intérieur, le jardin était transformé en véritable foire de village, avec les toilettes printanières et parisiennes en plus. L'allée circulaire était bordée de boutiques établies sous le parapluie ou sous la tente.

M. Alphand avait décoré les parterres, et au milieu du jardin, la musique de la garde républicaine était conduite par M. Sellenick. A droite de l'entrée, Mme la comtesse de Mercy-Argenteau, la duchesse de Montmorency, la marquise de Castelbajac, Mlle Moisson et Mlle Moindeville vendaient des fleurs.

Les chocolats étaient tenus par Mme la marquise de Las-Marismas, Mme Hartmann et la comtesse de Jaucourt. Les cigares étaient vendus par Mme Laurent. On en a fumé des douzaines, et on peut certifier qu'ils étaient excellents.

Mmes Guilhermoz et Pothuau vendaient des gauffres ; le tonneau de bière de l'an dernier a eu son succès, sous la tente de Mmes Aguado et Jacobs.

Dans le fond du jardin, Mme Denière tenait le jeu de tourniquet rouge et noir ; puis Mme Chéronnet ; puis Mme Stern, présidant à la toupie hollandaise. Les gamins s'arrêtaient en foule devant le passe-boule dirigé par Mmes de Béhague, de Mirepoix, d'Albuféra.

Sur la pelouse verte qui s'étend à gauche, Mme de Failly dirigeait les chevaux de bois, et sur la pelouse de droite Guignol attirait encore la foule.

La musique du 117e de ligne remplaçait par intervalles la garde républicaine. Les dames patronesses sont venues tour à tour rendre visite à la jolie foire et aux boutiques tenues par les plus élégantes femmes de Paris.

Le buffet a dû encaisser une magnifique recette : la comtesse Walewska, la duchesse de Mouchy, la baronne de Raymond, la baronne de Poilly présidaient la table des rafraîchissements.

Dans l'assistance, Mmes Bazin, Standish, de Trévise, Ratazzi, etc., etc. ; MM. Hubert, Delamarre, Reiset et de Turenne tournaient la roue de fortune ; Mmes de Pourtalès et de Metternich distribuaient les numéros.

Les toilettes des vendeuses et des acheteuses n'étaient pas le moindre attrait de la réunion, et il y a, à ce propos, une remarque à faire. Ce qui particularise, à Paris, les individualités du grand monde, ce n'est point leur beauté, c'est leur élégance savante et son à-propos. Voyez, par exemple, avec quel art du milieu où elles devaient se produire avaient été composées les toilettes de la plupart des vendeuses, celles de Mmes de Metternich et de Mercy-Argenteau en tête. De la batiste bleu de Chine pour la princesse, avec de la malines à foison et un fichu Elisabeth en taffetas changeant ; de la mousseline sur de la faille rose pour la comtesse de Mercy, et c'était tout, mais un tout merveilleux de raffinements exquis et de détails coquets.

On remarquait, entre autres, parmi les jolies marchandes, deux jeunes personnes appartenant au monde artiste et qui avaient, à côté de leur mère, des sourires aussi aimables qu'irrésistibles, pour écouler leurs appétissantes friandises. C'étaient les filles du célèbre ténor Gardoni.

Ces dames, sentant qu'il s'agissait d'une fête en plein jour, dans un jardin public, avaient eu soin de prendre une toilette sans prétention apparente, sinon sans grâce suprême, à la tournure champêtre et se prêtant au va-et-vient de la journée.

C'est là de la vraie élégance, intelligente et touchant la note juste, et c'est en cela que nos grandes dames montraient, au *fancy-fair* des Champs-Elysées, leur écrasante supériorité sur les célébrités les plus brillantes du monde des théâtres et des boudoirs.

La fête a eu deux parties, et la plus attrayante, la plus caractéristique a été celle du soir. Il y aurait puérilité à dénombrer les individualités du beau monde de l'aristocratie et de la finance qui se pressaient en cette circonstance, à dire les robes et les chapeaux dignes de remarque : on n'analyse pas une nuée d'étoiles. Cependant, comment ne pas parler de ce poème de valenciennes et de gaze blanche qui composaient la toilette de la comtesse Edmond de Pourtalès, et du costume de mousseline blanche de la jeune lady Brett avec ses guirlandes de marguerites brodées en perles de Bliard, irisées comme l'opale, et ses feuillages scintillants comme des émeraudes? C'était ravissant de faste dans la distinction.

On ne sait encore qu'approximativement ce qu'a rapporté cette magnifique fête, dont la charité a fait tous les frais. La recette totale est évaluée à 85,000 francs, dont 10,000 francs environ produits par la tombola.

Ch. David.

LE COMTE DE RÉMUSAT

La société française a perdu, ce mois-ci, en la personne du comte Charles de Rémusat, une de ses plus hautes individualités. Né le 14 mars 1797, il était entré de bonne heure dans la vie publique et avait eu l'honneur en 1845 de succéder à Royer-Collard comme membre de l'Académie française.

On a beaucoup parlé des qualités oratoires de M. de Rémusat, qui fut plusieurs fois député et ministre. Ajoutons qu'il n'était pas seulement un beau diseur, mais un lecteur remarquable et un acteur excellent. A la veille du 24 février 1848, il joua Alceste, du *Misanthrope*, à l'hôtel Castellane. La comtesse de Baulaincourt, alors Mme de Contades, lui donnait la réplique dans le rôle de Célimène.

Poète aussi et poète léger, il laisse en portefeuille une foule de *petits vers*, — comme on disait au dix-huitième siècle, — sur

toute sorte de sujets, anniversaires de famille, faits politiques, choses du jour, dont la publication serait bien curieuse à mettre en regard de ses graves travaux d'historien. Ce sont là des contrastes auxquels se plaisaient les grands esprits d'autrefois, et il ne faut pas oublier qu'à côté de l'*Esprit des lois*, Montesquieu a écrit le *Temple de Guide*.

On pourrait citer par centaines les traits où se peignait tout entier l'homme éminent qui laisse derrière lui tant de regrets. Citons seulement de lui un mot charmant.

Un jeune attaché d'ambassade, trop fougueux de sa nature et peut-être emporté par quelques verres de champagne, s'était pris de querelle, dans un bal officiel, avec un invité beaucoup plus âgé que lui et envers qui il avait oublié les lois de la civilité.

Le futur diplomate, de plus en plus exalté, et ne pardonnant pas sans doute à son adversaire les torts qu'il avait eus lui-même, finit par un échange de cartes.

Le téméraire était mal tombé, car le vieux monsieur qu'il avait provoqué n'était autre que le général de X... On alla sur le terrain, et le général administra à l'étourneau une bonne blessure qui le mit au lit pour un mois.

Quand il fut guéri, il apprit que le ministre le demandait.

M. de Rémusat, en effet, reçut lui-même son subordonné fort penaud.

— Monsieur, lui dit-il, j'ai assisté l'autre jour à la querelle que vous avez eu l'imprudence de chercher à l'un de mes invités.

— Excellence...

— Permettez... J'ai tout entendu. Vous étiez sans excuse.

— Je...

— Depuis, vous vous êtes bravement comporté en face de son épée. C'est bien ; mais ce n'est pas tout.

— Mes regrets...

— Laissez-moi achever, je vous prie. Vous allez partir pour l'Amérique du Sud, où vous ferez un séjour d'un an. Là, vous aurez le temps de méditer. Et quand vous reviendrez, je n'en doute pas, au savoir-mourir vous aurez joint le savoir-vivre...

» Plus on parcourt de chemin, plus on est exposé à faire de faux pas, » dit un proverbe arabe.

Aussi les longues existences comme celles de M. de Rémusat sont-elles un grand exemple, lorsqu'elles ont été remplies par l'amour du bien et la recherche du beau.

Ludovic Sauveur.

LE SALON DE 1875

(troisième article.)

Le paysage occupe au Salon une place considérable. Nous le constatons d'autant plus volontiers que, dans ce genre, l'école française actuelle est la première du monde et laisse les autres bien à distance.

Les anciennes réputations sont représentées par Corot et Français, mais ni l'un ni l'autre ne commandent l'attention au même degré que jadis. Grâce à une tradition qui s'est toujours conservée, le jury de l'exposition des artistes vivants est autorisé à recevoir les ouvrages de ceux que la mort est venue frapper dans le courant de l'année : c'est ce qui a permis au public de voir une fois encore au Salon celui que ses contemporains avaient surnommé depuis vingt ans le patriarche des paysagistes. Ses trois toiles (*Les bûcherons*, — *Les plaisirs du soir*, danse antique, — *Biblis*) sont d'un aspect un peu semblable, d'une exécution un peu molle, mais on y retrouve ce sentiment poétique qui donne aux œuvres du grand artiste un charme particulier. Cela est vrai surtout pour sa *Danse antique* : dans un lointain vaporeux, le soleil se couche empourpré, éclairant de ses derniers reflets un ciel d'été; la nuit va venir : c'est l'heure où les nymphes sortent de leurs retraites pour goûter la fraîcheur, l'heure chère aux divinités mystérieuses des forêts ; au premier plan, quelques-unes se sont déjà réunies et ont commencé à mener la danse nocturne. C'est l'éternel poème de Corot, tel qu'on le retrouve à l'École des Beaux-Arts où l'exposition de l'œuvre du maître a été officiellement inaugurée, ces jours dernier, par l'honorable M. Wallon, ministre de l'instruction publique.

M. Français a rendu avec la sévérité de lignes qui lui est habituelle, une vue de Franche-Comté, *Le ravin du Puits-Noir* ; pourtant il y a dans l'ensemble une confusion regrettable.

Voici, par contre, une belle étude de mer se heurtant sur des rochers. Ce sont *Les rochers d'Arvéchen* (Finistère), de M. Lansyer.

Le gros temps, de M. Courant, nous montre encore une mer vigoureusement traduite, et non loin de là, nous admirons *Les pêcheurs de crevettes*, de M. Félix Coyen, qui sont remarquables d'expression.

Citons d'un trait, pour en finir avec le paysage, *Le printemps dans les bois à Auvers*, de M. Defaux ; *Les chaumes*, de M. Ségé ; *Le quai d'Orsay*, de M. Guillemet; la *Gardeuse de moutons*, de M. Paul Vayson, et *La rentrée au parc*, de M. Ferdinand Chaigneau.

Le portrait tient, après le paysage, la première place au Salon. Celui de *Mme Pasca* a été le plus entouré par la foule. Pour nous, il nous semble que l'artiste a traduit sur un mode un peu grave et d'une façon un peu heurtée un modèle qui est tout feu et tout grâce.

Pour être moins *voyants*, les portraits exposés par MM. Henner Elie Delaunay, Jules Lefèbvre, Cabanel, Giacomotti, Harlamoff, n'en ont certainement pas moins de droits à l'admiration éclairée des artistes et des amateurs sérieux.

Une belle œuvre, c'est celle de M. Fantin-Latour, représentant l'excellent aqua-fortiste anglais *Edwin Edward* et sa femme. Très remarquables aussi, le portrait de *Mme A. Perly*, par M. Piot-Normand, et celui de *Mlle Chanzy*, par M. de Pommayrac. Mais nous aimons beaucoup moins le portrait de notre sympathique confrère *M. Jules Claretie*, par M. Bonnegrâce, et nous n'aimons pas du tout, cette année, l'exposition de M. Carolus Duran, dont le talent ne se retrouve guère que dans le portrait de sa fille.

Les amateurs de natures mortes seraient en droit de réclamer, si nous passions sous silence *L'alambic* de M. Bonvin, les *Armures* de M. Vollon, les *Roses de mai* de M. Chaplin, et toutes les *Horloges et pendules* d'un collectionneur groupées sur un coin de table par M. Cauchois, avec cette légende :

O pendules de nos grands mères,
Vous dont l'Amour fut l'horloger,
Oubliez les heures amères
Pour sonner l'heure du berger!

Parmi les débuts heureux et qui méritent qu'on y applaudisse, nous devons une mention particulière à Mlle Jeanne Chassin pour ses *Fruits d'hiver*, et à Mlle Marie Lebrun pour son joli tableau intitulé : *Les trois âges*. Ce sujet est traité d'une façon tout à la fois ingénieuse et claire. Sur le premier plan, un polichinelle escorté de dragées personnifie l'enfance. Au second plan, dans une coupe chargée de fleurs et de bijoux sous lesquels se dissimule mal un petit billet rose, rayonnent toutes les splendeurs, toutes les joies, tous les parfums de la vingtième année. Enfin, plus loin, apparaît la vieillesse : un missel, un vieux crucifix, une branche de buis et un flambeau qui s'éteint, voilà son lot.

Restons sur le souvenir de cette charmante toile, qui aura ainsi le mérite de nous faire oublier bien des banalités et de nous épargner d'inutiles redites.

Robert Hyenne.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 533. — DESCRIPTION, PAGE 290.

TOILETTE DE CONCERT POUR CASINO

Modèle de Mme Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).

Aumonière en fleurs de la maison Schweich (faubourg Montmartre, 13).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1235

Jules David — A. Leroy, imp. r. des Marais, 66. — Ad. Goubaud et Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mme Kœnig, r. Monsigny, 19 — Chapeaux de Mme Moreau-Didsbury, Bd des Capucines, 23.
Ceinture Régente de Mmes De Vertus Sœurs, r. Auber, 12 — Eau Figaro de Vignier, Bond Bonne Nouvelle, 1.
Parfums de Pinaud & Meyer, Bond des Italiens, 30.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 535. — DESCRIPTION, PAGE 290.

TOILETTE DE MARIÉE

Modèle de Mme Daltrophe-Vormus (rue Vivienne 14).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CENDRILLON II.

(NOUVELLE. — FIN.)

Ainsi, tout échappait à la fois à M. Simier; il ne restait plus qu'à attendre le garçon de banque et qu'à subir préalablement ce premier affront d'un négociant, qui consiste à renvoyer à la Banque des billets non payés par lui, lors de leur présentation.

Dans la journée, un clerc de Me Bonnivard se présenta; il venait parler à Clémence de la part de son patron; il venait apporter un petit paquet soigneusement cacheté, que Clémence monta dans sa chambre sans dire mot, après avoir signé au clerc un reçu en bonne forme.

Que signifiaient ces manœuvres? Les époux Simier étaient véritablement indignés de la froide réserve avec laquelle Clémence daignait parfois leur adresser la parole. Il se passait un drame silencieux dans cet intérieur, naguère si actif et si gai.

Aux repas, personne ne mangea, à l'exception de Clémence, dont la tranquillité extrême contrastait sans cesse avec le trouble du mercier, de sa femme et d'Anatole, pour qui, en ce moment, les angoisses paternelles étaient une terrible leçon. La journée se traîna péniblement et parut bien longue à chacun des membres de cette famille. Vers le soir, Anatole, dont les nerfs étaient agacés par la tenue singulière de Clémence, rompit cependant le silence qui avait régné entre eux.

Il s'assit au comptoir, ce qui ne lui était jamais arrivé, car jusqu'alors le dandy Anatole se fût cru déshonoré à cette place. Clémence était assise à côté de lui. Les commis du magasin, occupés de leur travail, ne pouvaient entendre le cousin et la cousine.

— Est-ce que les tourments de mon père et de ma mère te sont inconnus? demanda Anatole à la jeune fille.

— Non, répondit Clémence.

— On croirait que tu ne t'en préoccupes pas du tout.

— Si fait. Mais, au lieu de paroles stériles, en pareille circonstance, je voudrais agir dans leur intérêt.

— Ou dans le tien, interrompit aigrement Anatole... Je sais tout, Clémence, et je t'avoue que tu as beaucoup perdu dans mon amitié.

— L'ai-je donc jamais obtenue, cette amitié dont tu me parles ici?

— Tu n'as pas, du moins, le droit de douter de celle de mon père? Il te l'a souvent prouvée.

— C'est vrai, mon cousin, je ne l'ai pas oublié. J'ai toujours fait mon devoir, jusqu'à présent, et j'espère n'y pas manquer. Peut-être, ajouta-t-elle d'un ton piqué, tout le monde ne peut-il en dire autant : je n'adresse de reproche à personne, Anatole; je n'en recevrai de personne.

— Mais enfin...

— Il suffit, dit en terminant Clémence. Les choses ne sont peut-être pas si désespérées que tu te le figures. Attendons les événements...

Anatole n'insista pas. L'assurance de sa cousine lui paraissait étrange. Ou Clémence était cuirassée d'égoïsme, ou elle se faisait encore des illusions sur l'état des affaires de M. Simier. Malgré sa légèreté d'esprit, Anatole voyait bien les changements survenus tout à coup dans le caractère de sa cousine, et, comme M. et Mme Simier, il attribuait ces changements aux circonstances mêmes.

Le lendemain, jour fatal de l'échéance, était arrivé; toutes les dernières démarches du négociant n'avaient abouti qu'à lui permettre de solder quelques mille francs de plus. Il avait donc fallu se résigner, laisser impayée une assez forte partie des billets présentés par la Banque.

A dix heures, le garçon de recettes monta dans le bureau de M. Simier, toucha ce que le mercier pouvait payer, et laissa pour le reste, un petit imprimé ainsi conçu :

« Vous êtes invité à venir payer à la Banque, de deux heures à quatre, la somme de.....

« N° 20. — Bernard. »

L'entrée et la sortie du garçon de recette avaient frappé M. Simier d'une double commotion électrique. Hélas! depuis tant d'années qu'il était établi, l'honorable négociant n'avait jamais été réduit à une pareille extrémité.

Toutefois, il lui restait une journée encore pour tenter des efforts nouveaux; son énergie ne lui faisait pas défaut; la part que Mme Simier et Anatole prenaient à ses alarmes le rendait plus ferme en présence des obstacles. Il sortit pour aller chez des capitalistes et y ramasser, s'il était possible, la somme qui lui manquait.

Clémence, de son côté, demanda à sortir au milieu de la journée; elle devait, dit-elle, « retourner pour affaire chez Me Bonnivard. » Mme Simier ne la retint pas. La glace était rompue entre la tante et la nièce; elles n'échangeaient maintenant que de rares et courtes paroles. On eût dit, depuis quelques jours, que Cendrillon II vivait en dehors de la famille. Et Clémence supportait cette situation avec une philosophie sans égale, toujours inaltérable.

VII

Il faut que nous amenions nos lectrices dans la salle à manger, à l'heure où le dîner est servi, lorsque les personnages de cette histoire s'apprêtent à manger un dîner fort simple.

On se met à table, et déjà le domestique a apporté le potage, quand M. Simier, après avoir déplié sa serviette, pousse un cri, en apercevant plusieurs papiers en liasse :

— Que veut dire cela?

Et il regarde, et il n'en peut croire ses yeux, et des mouvements nerveux l'empêchent d'articuler un mot de plus.

Il a reconnu tous les billets rendus impayés au garçon de Banque.

Peu à peu l'usage de la parole lui revient.

— Voilà ces billets que je désespérais de payer à l'échéance... Je les tiens! Mon Dieu, qui dois-je remercier?

Ses regards se fixent tour à tour sur sa femme, sur son fils et sur sa nièce, car il est certain que l'un des trois a disposé ainsi les choses.

Mais il ne tarde pas à voir que Mme Simier et Anatole partagent sa surprise, pendant que des larmes de contentement humectent les paupières de Clémence.

— C'est toi! s'écrie-t-il, en se tournant vers la jeune fille.

Clémence ne put garder plus longtemps le silence. La joie qu'elle ressentait fit violence à sa modestie.

— Je prends ma revanche, mon cher oncle, dit-elle le plus simplement du monde... C'est un tour de serviette qui répond à celui que vous m'avez fait il y a quelques mois... Vous m'avez présenté alors ma petite fortune; je contribue un peu aujourd'hui à raffermir la vôtre. Pourtant, nous ne sommes pas quittes encore.

Aussitôt les trois compagnons de table de Clémence se levèrent, coururent à elle, l'embrassèrent et lui serrèrent la main.

Quant à M. Simier, nous pouvons assurer que sa joie tenait du délire, non pas seulement pour ce qui le regardait, mais à cause de la justification triomphante de Clémence.

C'était chose si douce à son cœur que de retrouver sa nièce digne des bontés qu'il avait eues pour elle. Clémence était son élève dans la vie, et Clémence, loin d'avoir démérité, s'attirait les sympathies générales par cette dernière action.

Avec sa simplicité ordinaire de langage, la jeune fille expliqua

tout, — comment elle avait appris les perplexités de M. Simier, comment elle n'avait pas hésité à demander les comptes de tutelle, pour être libre possesseur de ses biens et les pouvoir aliéner; enfin, comment, pendant la journée, elle s'était rendue à la Banque et avait payé entre les mains du garçon de recette Bernard.

— Tu ne nous en as rien dit, chère enfant, remarqua M. Simier.

— J'ai craint, répondit Clémence, de vous voir refuser mon offre...

— Ma bonne nièce! s'écria la mercière, embrassant de nouveau Clémence avec effusion.

— Tu ne m'en veux pas, dit Anatole, pour les paroles dures que je t'ai adressées hier ?

— Non, mon cousin. Les apparences te donnaient bien le droit de me parler ainsi.

— Clémence, reprit Mme Simier, j'ai eu certainement quelques torts envers toi...

— Ma tante! interrompit la cousine d'Anatole... Je suis bien heureuse!.. Ne revenons point sur le passé.

Toute la soirée, la famille Simier se livra aux plus délicieux épanchements. Le calme et la sécurité étaient désormais rentrés sous ce toit.

Grâce au prêt si délicatement imposé au négociant par Cendrillon II, le crédit de la maison Simier ne subit aucune atteinte. Il grandit, au contraire, en raison des pertes qu'elle avait éprouvées et réparées.

Il paraît que six mois, jour pour jour, après la scène que l'on vient de lire, le mariage d'Anatole et de Clémence fut décidé, et que sur la porte du magasin, les passants purent lire ces mots écrits en grosses lettres de cuivre :

MAISON SIMIER PÈRE ET FILS.

Clémence, en même temps, reçut le nom de son cousin et perdit le surnom de *Cendrillon II*.

Augustin Challamel.

L'ŒUVRE DE VICTOR HUGO

Un des éditeurs les plus intelligents et les plus persévérants de Paris, M. Alphonse Lemerre, vient de commencer, — dans cette charmante bibliothèque littéraire, d'un format si élégant et si portatif, que tout le monde connaît, — la publication des poésies de Victor Hugo, auxquelles il se propose d'ajouter ensuite les œuvres en prose.

Le succès de cette jolie édition, pour ne parler aujourd'hui que de la première partie, est dès à présent assuré : elle a le double mérite de reproduire sous une nouvelle forme l'œuvre du plus grand de nos poètes, et d'être la première à réunir toutes ses poésies, celles du passé et celles de l'avenir, dans des conditions uniformes de dimensions et de typographie.

Les deux premiers volumes, comprenant les *Odes et Ballades*, sont en vente ; les autres suivront de mois en mois.

En attendant, non moins infatigable que ses éditeurs, Victor Hugo poursuit, chez Michel Lévy, la publication de ses œuvres inédites ou de celles qui n'avaient encore vu le jour qu'à l'étranger. Cette semaine a vu paraître un magnifique volume intitulé : *Avant l'exil*, et qui n'est qu'une partie de ce que l'auteur comprend sous ce titre significatif : *Actes et Paroles*.

Nous n'avons pas à dire ici ce que nous pensons de l'œuvre politique de Victor Hugo, mais le grand écrivain nous reste et jamais il ne nous est apparu plus puissant et plus doux que dans ce livre : *Avant l'exil*, en tête duquel il a reproduit un épisode qu'on peut considérer comme la préface de sa vie.

Nous n'en pouvons détacher qu'un fragment, mais qui, même en ce cadre étroit, forme encore un tableau plein de fraîcheur et de jeunesse ; une pure lumière le traverse : c'est le rayon de soleil qui embrase le cœur du poëte et éclaire son œuvre.

Robert Hyenne.

AUX FEUILLANTINES

Au commencement de ce siècle, un enfant habitait, dans le quartier le plus désert de Paris, une grande maison qu'entourait et qu'isolait un grand jardin. Cette maison s'était appelée, avant la Révolution, le couvent des Feuillantines. Cet enfant vivait là seul, avec sa mère et ses deux frères et un vieux prêtre, ancien oratorien, encore tout tremblant de 93, digne vieillard persécuté jadis et indulgent maintenant, qui était leur clément précepteur et qui leur enseignait beaucoup de latin, un peu de grec et pas du tout d'histoire. Au fond du jardin, il y avait de très grands arbres qui cachaient une ancienne chapelle à demi-ruinée. Il était défendu aux enfants d'aller jusqu'à cette chapelle. Aujourd'hui ces arbres, cette chapelle et cette maison ont disparu. Les embellissements qui ont sévi sur le jardin du Luxembourg se sont prolongés jusqu'au Val-de-Grâce et ont détruit cette humble oasis. Une grande rue assez inutile passe là. Il ne reste plus des Feuillantines qu'un peu d'herbe et un pan de mur décrépit, encore visible entre deux hautes bâtisses neuves ; mais cela ne vaut plus la peine d'être regardé, si ce n'est par l'œil profond du souvenir. En janvier 1871, une bombe prussienne a choisi ce coin de terre pour y tomber, continuation des embellissements, et M. de Bismarck a achevé ce qu'avait commencé M. Haussmann. C'est dans cette maison que grandissaient, sous le premier empire, les trois jeunes frères. Ils jouaient et travaillaient ensemble, ébauchant la vie, ignorant la destinée, enfances mêlées au printemps, attentifs aux livres, aux arbres, aux nuages, écoutant le vague et tumultueux conseil des oiseaux, surveillés par un doux sourire. Sois bénie, ô ma mère!

On voyait sur les murs, parmi les espaliers vermoulus et décloués, des vestiges de reposoirs, des niches de madones, des restes de croix, et çà et là cette inscription: *Propriété nationale.*

Le digne prêtre s'appelait l'abbé de la Rivière. Que son nom soit prononcé ici avec respect.

.....

Le plus jeune des trois frères, quoiqu'on lui fît dès lors épeler Virgile, était encore tout à fait un enfant.

Cette maison des Feuillantines est aujourd'hui son cher et religieux souvenir. Elle lui apparaît couverte d'une sorte d'ombre sauvage. C'est là qu'au milieu des rayons et des roses se faisait en lui la mystérieuse ouverture de l'esprit. Rien de plus tranquille que cette haute masure fleurie, jadis couvent, maintenant solitude, toujours asile. Le tumulte impérial y retentissait pourtant. Par intervalles, dans ces vastes chambres d'abbaye, dans ces décombres de monastère, sous ces voûtes de cloître démantelé, l'enfant voyait aller et venir, entre deux guerres dont il entendait le bruit, revenant de l'armée, et repartant pour l'armée, un jeune général qui était son père et un jeune colonel qui était son oncle; ce charmant fracas l'éblouisssait un moment, puis, à un coup de clairon, ces visions de plumets et de sabre s'évanouissaient, et tout redevenait paix et silence dans cette ruine où il y avait une aurore.

Ainsi vivait, déjà sérieux, il y a soixante ans, cet enfant qui était moi.

Je me rappelle toutes ces choses, ému.

C'était le temps d'Eylau, d'Ulm, d'Auerstadt et de Friedland, de l'Elbe forcée, de Spandau, d'Erfurt et de Salzbourg enlevés, des cinquante et un jours de tranchée de Dantzick, des neuf cents bouches à feu vomissant cette victoire énorme, Wagram; c'était

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

le temps des empereurs sur le Niemen, et du czar saluant le césar; c'était le temps où il y avait un département du Tibre, Paris chef-lieu de Rome; c'était l'époque du pape détruit au Vatican, de l'inquisition détruite en Espagne, du moyen âge détruit dans l'agrégation germanique, des sergents faits princes, des postillons faits rois, des archiduchesses épousant des aventuriers; c'était l'heure extraordinaire; à Austerlitz la Russie demandait grâce, à Iéna la Prusse s'écroulait, à Essling l'Autriche s'agenouillait, la confédération du Rhin annexait l'Allemagne à la France, le décret de Berlin, formidable, faisait presque succéder à la déroute de la Prusse la faillite de l'Angleterre, la fortune à Potsdam livrait l'épée de Frédéric à Napoléon qui dédaignait de la prendre, disant: « *J'ai la mienne.* » Moi, j'ignorais tout cela, j'étais petit.

Je vivais dans les fleurs.

Je vivais dans ce jardin des Feuillantines, j'y rôdais comme un enfant, j'y errais comme un homme, j'y regardais le vol des papillons et des abeilles, j'y cueillais des boutons d'or et des liserons, et je n'y voyais jamais personne que ma mère, mes deux frères, et le bon vieux prêtre, son livre sous le bras.

Parfois, malgré la défense, je m'aventurais jusqu'au hallier farouche du fond du jardin; rien n'y remuait que le vent, rien n'y parlait que les nids, rien n'y vivait que les arbres; et je considérais à travers les branches la vieille chapelle, dont les vitres défoncées laissaient voir la muraille intérieure bizarrement incrustée de coquillages marins. Les oiseaux entraient et sortaient par les fenêtres. Ils étaient là chez eux. Dieu et les oiseaux, cela va ensemble.

Victor Hugo.

LE BOUQUET FANÉ

(NOUVELLE.)

A une lieue environ de Dinan, et non loin des bords de la Rance, s'élevait, il y a quelques années, le Mesnil-Briand. C'était autrefois un domaine seigneurial; la petite tourelle surmontée d'une girouette qui rappelait la banderole des anciens chevaliers, l'écusson en pierre qui surmontait la porte d'entrée, l'encadrement des croisées, maints détails d'architecture indiquaient le rang qu'il avait occupé dans le nobiliaire de Bretagne.

Mais les pierres étaient disjointes, l'herbe poussait épaisse dans la cour, l'ensemble du bâtiment présentait l'image d'un incurable délabrement; les appartements mal meublés, envahis par la moisissure, trahissaient la gêne et la pauvreté.

Mme de la Ratais, propriétaire de ce triste logis, y vivait parcimonieusement, cherchant à dérober aux regards du public, l'impuissance où elle se trouvait de soutenir la dignité de son rang.

Grande, maigre, sèche, toujours revêtue de son costume de veuve, qui se prêtait mieux qu'un autre aux impérieuses exigences de l'économie, elle était en parfaite harmonie avec cette habitation sépulcrale.

Elle était ce jour-là activement occupée à faire la toilette du salon et à lui donner un aspect moins lugubre. Deux femmes la secondaient dans ce travail : l'une était une gracieuse enfant de dix-huit ans; l'autre avait à peu près le même âge qu'elle-même, mais l'expression douce et résignée de ses traits fanés contrastait avec son attitude froide et un peu guindée.

Quand elles eurent époussété les vieux rideaux, essuyé la garniture de la cheminée, enlevé les housses des siéges dont l'étoffe râpée n'avait guère droit à tant d'égards, elle congédia ses deux compagnes qu'elle invita à se mettre en mesure de recevoir une visite attendue.

Elle-même en fit autant, puis, après avoir jeté un dernier coup d'œil sur son miroir, s'enfonça dans un vieux fauteuil du dernier siècle.

— Ce n'est pas sans peine, se dit-elle, que je l'ai amené ici, ce nabab excentrique. Ah! monsieur Grosley, vous croyez qu'on peut venir s'établir dans une petite ville et rester impénétrable. Voilà quinze jours que vous êtes arrivé à Dinan, vous avez mis entre vous et la curiosité publique une barrière infranchissable, vous tenez les indiscrets à distance, et, quand on pousse les questions un peu plus loin qu'il ne vous convient, vous avez une façon de regarder les gens qui les force de battre en retraite. Je sais tout cela, mais je sais aussi que toutes les fois qu'on a fait appel à votre bourse pour une œuvre de bienfaisance, vous avez payé votre tribut avec une générosité princière. Vous avez fait d'abord la sourde oreille à mes avances, mais il a fallu vous exécuter; ne suis-je pas votre parente, éloignée il est vrai? J'avais bien droit à vos égards, puis je n'ignore pas que vous espérez obtenir de moi des renseignements qui vous tiennent au cœur. La perspective de ce service devait adoucir votre humeur sauvage.

Elle suivait le fil de ses réflexions; sa figure sèche et hautaine s'éclaira d'un sourire de satisfaction.

— On dit, reprit-elle, qu'il est revenu plusieurs fois millionnaire. Quel rêve! Mathilde est jolie, séduisante; elle a dix-huit ans, il en a cinquante-cinq... Pourquoi pas?... Pourvu que cette petite sotte ne mette pas obstacle à mes projets! Quand j'y ai fait allusion, elle a rejeté bien loin mon idée; sans doute elle songe encore à ce jeune homme dont j'avais moi-même encouragé les avances. Est-ce que je pouvais prévoir le retour de ce revenant d'Amérique? Mais elle réfléchira; on ne laisse pas échapper de pareilles occasions.

Elle consulta la vieille pendule et s'étonna qu'il ne fût pas encore arrivé. Comme un général au moment d'une action décisive, elle jeta un dernier regard sur le salon où elle allait livrer sa bataille diplomatique, et ayant constaté quelques incorrections, elle appela d'une voix criarde :

— Louison! Louison!

Celle qui avait accompagné la jeune fille reparut, et Mme de la Ratais lui adressa ses recommandations avec un accent dans lequel les notes douces brillaient par leur absence.

Pendant qu'elle exhalait son humeur irritable, le marteau de la porte s'abaissa et la maîtresse du logis alla au-devant du visiteur qu'elle introduisit.

C'était un homme de taille ordinaire, mais trapu et vigoureux; ses vêtements aux formes amples, à la coupe incorrecte, indiquaient un profond dédain de la mode. Avec ses cheveux coupés ras, sa barbe grisonnante et mal disciplinée, ses traits vigoureusement accentués, son teint basané, il ressemblait beaucoup plus à un planteur ou à un riche fermier du Far-West américain qu'à un habitué des salons. Ses yeux vifs, perçants, qu'ombrageaient d'épais sourcils, annonçaient la résolution, mais n'avaient aucune expression de dureté.

Tout en embrassant les objets d'un regard qui lui suffit pour se rendre compte de la situation, il se prêta avec bonhomie à l'accueil chaleureux de Mme de la Ratais.

Ce fut un déluge de formules affectueuses, de témoignages de gratitude pour la peine qu'il avait bien voulu prendre de venir visiter de pauvres recluses dans leur solitude. Il avait bien fait de ne pas dédaigner l'humble foyer des derniers survivants de sa famille; c'était le port qui s'offrait au voyageur ballotté par tant d'orages. Elle établit les liens qui les unissaient en remontant par une série de filiations jusqu'au moment où les rameaux s'étaient détachés de la souche commune; elle rappela une foule de détails qui le concernaient.

Cette généalogie, il n'y croyait guère; ces souvenirs, ils n'avaient laissé aucune trace dans sa mémoire, mais il se garda de la contredire; c'est à peine si son scepticisme se traduisait par un imperceptible sourire; d'ailleurs elle lui épargnait l'embarras de la réplique et accaparait la conversation avec une infatigable volubilité de paroles.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Pendant qu'il restait impassible, invulnérable à ces câlineries qui glissaient sur la rude écorce du voyageur, Mme de la Ratais était convaincue de l'efficacité de ses séductions ; elle ne doutait pas qu'elle n'eût fait la conquête du millionnaire et songeait déjà à l'effet foudroyant que ferait, sur ses connaissances, la nouvelle du mariage de celui-ci avec sa fille.

Elle profita habilement d'un coup-d'œil que M. Grosley jeta dans le jardin pour lui proposer de l'y conduire. L'éloge qu'elle faisait des goûts simples de la vie rustique était bien en situation en présence de ces allées couvertes d'herbe, de ces plates-bandes négligées, de ces charmilles en désordre qui trahissaient l'incurie imposée par la gêne.

Deux personnes se montraient au tournant d'une allée : M. Grosley fut frappé de la grâce charmante de l'une, de l'expression douce et recueillie de l'autre. Mme de la Ratais prévint sa question :

— C'est ma fille, dit-elle; je vais avoir l'honneur de vous la présenter, et vous jugerez, par vous-même, si mon orgueil de mère ne se fait pas trop illusion.

— Et sa compagne ?

— C'est sa gouvernante, une pauvre vieille fille que j'ai recueillie chez moi; elle était seule, sans amis, je lui ai donné place à notre foyer.

— C'est un dévouement dont elle doit être reconnaissante.

— Quand on fait le bien, il faut le faire sans espoir de retour, répondit Mme de la Ratais en levant les yeux au ciel avec une expression qui en disait plus que bien des paroles.

Par malheur M. Grosley se rappelait les aigres interpellations qu'il avait entendues en arrivant. Il se représenta la vieille fille comme un de ces souffre-douleur auxquels on fait payer cruellement les prétendus services dont on fait étalage, comme une de ces pauvres victimes qui déploient dans l'ombre des prodiges de résignation et de courage suffisants pour provoquer l'admiration, s'ils se produisaient en pleine lumière.

— Qui sait, se dit-il, si cette existence ignorée ne recèle pas quelque touchant et héroïque mystère ?

Il se prit à examiner avec un redoublement d'intérêt la vieille fille dont la toilette surannée, les cheveux tombant en bandeaux lisses, la guimpe fanée, la robe modeste aux plis rigides, attestaient que depuis longtemps la préoccupation de plaire n'avait plus prise sur elle.

La rencontre des deux promeneuses l'arracha brusquement à ses réflexions.

— Louison, dit Mme de la Ratais à la vieille fille, ayez la bonté de vous rendre à la lingerie où je vous rejoindrai bientôt. Monsieur Grosley, ajouta-t-elle, je vous présente ma fille; vous jugerez par vous-même ce qu'elle vaut et l'instruction que je lui ai donnée. Mathilde, parlez anglais à votre parent.

M. Grosley eut pitié de l'embarras de la jeune fille et coupa court à cette exhibition ridicule par laquelle les parents mettent les enfants en spectacle et réclament pour eux les applaudissements des étrangers.

— Permettez-moi, mademoiselle, dit-il, de ne pas accepter ce vilain rôle de pédagogue et veuillez agir avec moi comme avec un vieil ami qui ne désire rien tant que de vous mettre à l'aise.

Mme de la Ratais fut charmée de ce préambule qui confirmait ses espérances ; elle s'applaudit de l'impression que sa fille semblait produire et s'empressa de la laisser avec le visiteur pour aller retrouver la vieille fille dans la pièce qu'elle avait décorée du nom pompeux de lingerie.

En effet, un rapide examen avait suffi à M. Grosley pour qu'il portât sur Mathilde le jugement le plus sympathique; il la trouvait exempte de prétention, simple, naturelle, et se plaisait à tirer de sa physionomie, de son attitude, les conclusions les plus favorables.

Il l'entraîna le long des espaliers et encouragea sa confiance par son langage affectueux ; mais, en dépit de ses efforts pour animer la conversation, il remarquait chez elle de la gêne, presque de la crainte, une défiance mystérieuse arrêtait l'essor de sa nature franche et candide.

Il s'arrêta brusquement et la regarda en face.

— Ma chère enfant, lui dit-il, un homme éloigné de la France depuis trente ans a peut-être droit à un peu de bizarrerie ; permettez-moi de franchir les préliminaires et de vous adresser une question à laquelle je vous prie de répondre avec une entière franchise.

Comme elle restait muette, les joues empourprées :

— Eh bien ! soit, ne répondez pas, je saurai comprendre votre silence. N'est-il pas vrai que vous redoutez en moi un prétendant à votre main, et que cette pensée vous trouble ?

La rougeur de Mathilde s'accentua davantage.

— Je savais bien que j'avais deviné juste, ajouta-t-il en riant bruyamment ; je tiens à dissiper vos craintes. Rassurez-vous, cette ambition ridicule pour un vieux barbon comme moi ne saurait me venir; la jeunesse est faite pour la jeunesse. Vous n'aurez plus peur de moi, n'est-ce pas ? J'ai débarrassé votre cœur d'un grand poids ; en échange de ce service, puis-je réclamer votre confiance ? Voyons, n'est-ce pas comme dans l'histoire de toutes les jeunes filles ? N'y a-t-il pas de par le monde quelque beau jeune homme qu'on aime d'un amour honnête et que les parents repoussent uniquement parce qu'il n'est pas assez riche ?

— Comment savez-vous cela ? dit-elle, rassurée par ce langage du vieux garçon.

— Qu'importe, puisque j'ai dérobé votre secret ? N'ai-je pas le droit d'être un peu fier de ma perspicacité ? Nous reviendrons sur ce sujet; en attendant, je vous propose mon amitié et mon alliance, voulez-vous ?

Elle lui tendit sa petite main en souriant ; depuis que la perspective d'une demande en mariage était écartée, elle se sentait toute disposée à l'aimer.

La glace était rompue ; ils continuèrent de causer avec le laisser-aller de deux êtres qui éprouvent l'un pour l'autre une mutuelle sympathie. M. Grosley trouvait une véritable jouissance à provoquer les épanchements de cette jeune fille qui se livrait à lui avec une spontanéité ingénue, il était sous le charme de son aimable babillage.

Dans le cours de l'entretien, il laissa échapper, sur le compte de la vieille fille, quelques mots qui semblaient l'écho des sentiments de Mme de la Ratais. Elle l'arrêta vivement.

— Ne dites pas de mal de ma tante Louison, sans quoi nous nous brouillerons.

— De votre tante ?

— Oui, à la mode de Bretagne. Vous ne supposez pas, en la voyant sous ces vêtements disgracieux qui la vieillissent et l'enlaidissent, qu'elle ait pu être autrefois d'une beauté ravissante ; c'est pourtant ainsi. Il fut un temps où l'on vantait sa grâce, son esprit et sa bonté ; les adorateurs se pressaient autour d'elle ; elle repoussa tous les partis. Pourquoi ? C'est là un mystère que je n'ai jamais pu éclaircir. Toujours est-il qu'elle opposa à l'idée du mariage un refus inébranlable. Les années s'ajoutèrent aux années, sa beauté se fana, et elle entra sans regret, du moins en apparence, dans la catégorie de celles que patronne sainte Catherine; mais le temps avait beau laisser sur elle son empreinte, son cœur ne se refroidissait pas, elle conservait toujours le même besoin d'aimer et de se dévouer. — La mort faucha, les uns après les autres, tous ses proches parents ; j'étais enfant, elle s'attacha à moi de toute la tendresse qui débordait en elle : elle réclama de ma mère la faveur de veiller sur mon éducation, de me consacrer toute sa sollicitude; elle mit dans notre maison tout ce qu'elle possédait, ne se réservant que le bonheur de contribuer à celui d'autrui, d'égayer ma jeunesse. — Pauvre tante Louison ! Jamais

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

on ne surprend chez elle une pensée égoïste et personnelle; jamais elle ne réclame, jamais elle ne se plaint, et cependant ma mère est souvent injuste à son égard, elle la fait souffrir de sa vivacité; n'importe, sa sérénité est inaltérable. Si la tristesse est dans son cœur, son visage n'en dit rien; elle me convie au partage de tout ce qu'il y a de bon en elle, elle ne se réserve que ses chagrins; c'est l'ange de l'abnégation. Ah! monsieur Grosley, si jamais vous entendez dire que la sécheresse du cœur est l'apanage obligé des vieilles filles, rappelez-vous la tante Louison.

— Bravo! mon enfant, j'aime à vous voir prendre ainsi la défense de vos amis. Je n'ai pu qu'entrevoir celle dont vous venez de me parler, et toutefois l'impression qu'elle a produite sur moi est en harmonie avec l'éloge que vous en faites; il y a dans son regard doux et triste une éloquence qui m'a ému; il reflète, non la résignation des cœurs auxquels manque le don fatal de la sensibilité, mais de ceux qui trouvent dans leur courage la force d'étouffer le cri de la souffrance; qui sait si, en fouillant le passé, on n'y trouverait pas, hélas! quelque dramatique et douloureuse histoire?

Il semblait faire un retour sur lui-même, subir l'obsession de pensées intimes qu'il n'exprimait pas. Il n'avait plus l'attitude froide et un peu hautaine avec laquelle il s'était présenté au Mesnil-Briand. L'expression de ses yeux n'était plus la même, sa voix avait pris une intonation douce et mélancolique, sa physionomie reflétait la cordialité et l'abandon.

Mme de la Ratais remarqua ce changement quand elle rentra avec la jeune fille; elle y vit une nouvelle raison de compter sur le succès de sa combinaison matrimoniale.

Pendant le dîner, M. Grosley fut aimable et affectueux. Il raconta dans un langage original, imagé, ses voyages en Amérique, ses entreprises, ses spéculations, les luttes qu'il avait eu à soutenir avec les hommes et les éléments. Il y avait cependant dans ses rapports avec ses hôtes des nuances différentes et faciles à saisir.

Quand il parlait à Mathilde, sa voix avait un accent de tendre et sympathique protection; il n'adressait la parole à la vieille fille qu'avec une expression de respectueuse déférence; il l'examinait parfois avec un attentif intérêt, comme s'il avait cherché à éclairer un mystère, à découvrir la solution d'un problème.

Mais il trahissait, à l'égard de Mme de la Ratais, un sentiment d'irritation continue; il ne pouvait se défendre, quand il lui répondait, d'expressions presque acerbes, comme si elle avait eu le don de lui irriter le système nerveux.

Louis COLLAS.

(La suite au prochain numéro).

REVUE DES MAGASINS

Rien n'est plus frais, plus coquet, plus gracieux que les toilettes de saison de Mlle Marie BATAILLON; il y a un véritable charme dans l'heureux assemblage de ces étoffes et de leur frais coloris. Expliquons-nous en soulevant vite, au profit de nos lectrices, une des draperies du salon de la rue Thérèse, 5. Voici d'abord un costume en batiste grise avec volants brodés à l'anglaise sur l'étoffe même. Tablier en batiste quadrillée, caroubier et blanc, entouré de franges à glands en fil de couleurs assorties. Corsage en quadrillé, à manches grises, avec broderies et franges.

Autre costume en grenadine noire brochée (grande toilette). — Jupon en taffetas, garni derrière de volants froncés, plissés, et de bouillonnés; ce jupon est rayé au milieu devant par une large coulisse ayant pour tête, de chaque côté, une dentelle noire brodée de paille. Le tablier, divisé en deux parties partant chacune du coulissé, est entouré de dentelles brodées de paille. Il est très ample et drapé de manière à former de nombreux plis qui sont soutenus, sur les côtés et au milieu derrière, par des coulissés semblables à celui du point de départ, quoique plus étroits. Corsage en grenadine doublée de soie, avec bande coulissée et dentelles brodées rayant le milieu des devants et du dos, où il est boutonné.

Les costumes de voyage que Mlle Marie Bataillon prépare en ce moment pour ses clientes ne le cèdent en rien aux modèles précédents, au point de vue de l'originalité et du bon goût. Tantôt c'est une toile grossière qui, grâce à son savoir-faire, constitue une robe délicieuse; tantôt c'est un beige plissé et drapé de telle sorte que l'ensemble présente bien le caractère voulu pour le milieu dans lequel il doit être porté. Ici, c'est un simple *cache-poussière*; là, une toilette plus compliquée, tout en ne sortant pas de la limite du simple.

En résumé, inscrire avec soin l'adresse de Mlle Marie Bataillon et s'en servir au besoin.

— La maison DE PLUMENT nous a initiée aux connaissances qu'elle possède sur les agissements de la *mode future*. Selon toutes probabilités, l'applatissement et le bridage des jupons vont cesser prochainement, les chaleurs de l'été serviront de prétexte et les gens de goût applaudiront à ce changement. Donc M. de Plument se met en mesure en modifiant dès à présent ses modèles de tournures et de jupons. Par ce fait seul, on peut se rendre compte, si on ne le sait déjà, de la façon vraiment intelligente dont cette maison dirige ses affaires.

Il est bien entendu que les personnes qui veulent un jupon ou une tournure devront en spécifier le genre (aplati ou bombé), lorsqu'elles en feront la demande à M. de Plument (rue Vivienne, 33).

Annonçons aussi, que la maison de Plument possède à présent un choix de jupons blancs à volants, servant à recouvrir les tournures ou même à les remplacer, car bien des femmes, ne voulant point de celles-ci, adoptent l'autre système. Ces jupons sont garnis derrière de volants superposés, et une coulisse placée au milieu groupe toute l'ampleur dans le sens voulu. C'est plus léger, plus confortable, plus élégant même; mais la tournure, ajoutons-le franchement, est plus économique. Il y a toujours cette question de blanchissage et d'amidonage qui effraiera la femme économe.

Le grand succès de la maison de Plument est en ce moment pour le *corset-cage*, si agréable à porter pendant les chaleurs. Formé de bandes quadrillées, il permet au corps de recevoir plus directement l'air par tous ses jours et la transpiration est moins à redouter. Nous le conseillons aux femmes fortes, qui s'en trouvent très bien; il est, en effet, aussi baleiné que tous les corsets de cette maison, et elles sont sûres par là de trouver en lui le soutien désiré.

SPÉCIALITÉS

Nous avons reçu, il y a quelques jours, une lettre à peu près conçue en ces termes : « D'après vos conseils, j'ai employé le *Lait antéphélique* de Candès, et toutes les taches de rousseur dont je me plaignais ont disparu. Mais elles sont revenues dès que j'ai cessé de me servir de ce produit. Que faire? »

Ne pouvant répondre directement à l'auteur de la lettre, puisqu'on ne nous donne aucune adresse, nous allons le faire par la voie du journal; ce sera un moyen d'arriver au même but. — Pour combattre un mal, que faire, sinon recourir au remède, lorsqu'on a eu la chance de le trouver? Il faut donc, dans le cas dont il s'agit, continuer l'application du *Lait antéphélique*, car il est bien certain que l'efficacité de ce remède ne continuera d'exister qu'à la condition de n'en pas cesser l'emploi.

Beaucoup de personnes prennent ce lait virginal comme eau de toilette, sans autre motif que celui d'obtenir la blancheur nacrée qu'il procure; à plus forte raison doit-on l'employer lorsqu'on a des taches de rousseur, plaques jaunes et rougeurs quelconques. Connaître sûrement le moyen de les faire disparaître et ne pas l'employer, ce serait vouloir faire preuve d'une naïveté impardonnable.

Adresser les demandes à M. CANDÈS (boulevard Saint-Denis, 26).

M. D'A.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châlet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements : à *Paris* chez le propriétaire M. *Goubaud père*, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), et à *Lagny* chez Me Dumont, notaire.

ROUVENAT (✻) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les causeries de la quinzaine ont trouvé un aliment inattendu dans le procès et l'acquittement de Tin-Tun-Lin, ce bon Chinois que tous les Parisiens connaissent. Il était accusé, on le sait, du crime de bigamie et a subi pour ce motif deux mois de prison préventive. Son avocat, un tout jeune homme, — M. Bonnier-Ortolan, — a plaidé sa cause avec une verve étonnante, captivant l'attention du public d'élite qui assistait à la séance par des révélations fort curieuses sur les mœurs et le caractère chinois. Le verdict du Jury a été pour Tin-Tun-Lin et son avocat un véritable triomphe, et chacun s'est retiré emportant du débat la meilleure impression.

Mme Judith Mendès, venue pour témoigner en faveur de l'accusé, a été l'objet d'une attention toute bienveillante ; le souvenir de Théophile Gautier, son père, lui a conquis la sympathie de l'auditoire en même temps que les hommages empressés de ces messieurs du barreau.

Un rapprochement entre la cour d'assises et la mode paraît, à première vue, une chose impossible. Une réflexion et un conseil nous serviront à prouver le contraire. Dans les réunions de l'ordre de celle dont nous venons de parler, comme dans toutes les assemblées où les hommes sont en majorité et chez eux, une femme de bonne compagnie doit s'abstenir de paraître en costume voyant. Des couleurs sombres, une tenue modeste, — et la beauté, loin d'y perdre, ne fera qu'y gagner.

P. N° 265. — Chapeau filet.
Modèle de Mmes Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

La fête militaire de Longchamps, la grande revue de l'armée de Paris, passée par le Président de la République et à laquelle assistait la maréchale de Mac-Mahon, a été fort intéressante. Les tribunes, toutes pavoisées, étaient encombrées de monde ; mais les femmes y étaient venues sans toilettes tapageuses, comprenant que, ce jour-là, les regards ne seraient pas pour elles.

Grand assaut d'élégances, tous les vendredis soir, aux concerts Besselièvre ; l'éclairage est splendide et les jolies femmes ne manquent pas. Gazes et tissus transparents sur soie claire, étoffes et dentelles brodées, chapeaux enguirlandés, que vous nous semblez séduisants dans ce milieu de verdure !

—

Les femmes, qui toujours attachent une importance capitale à leur coiffure, soignent particulièrement leurs chapeaux pour les réunions du soir. Les formes, très variées, sont coquettement choisies à l'air de la figure. Ici, c'est un *Watteau* nuageux, en paille de riz blanche, garni de ruban broché bleu électrique, avec des boutons d'or en grappes. Là, c'est un chapeau *Marie Stuart*, — forme nouvelle, — en crin blanc, bordé d'un galon étincelle d'argent, avec pendeloques de perles, velours noir sur le dessus et touffes de roses. Ou bien encore, le fameux « plat à barbe renversé » (genre courant), tout couvert de fleurs : muguet des bois ou bruyère blanche.

En ce moment, vient s'agiter la question très importante, au point de vue de la mode, du chapeau de voyage. C'est en principe, depuis longtemps déjà, un chapeau rond, qui se pose incliné sur le front. Ce dernier point est à peu près le seul qui distingue à présent le chapeau dit de voyage du chapeau de ville. Cette explication donnée, ajoutons vite qu'entre tous les modèles de cette année, c'est le gros paillasson, à passe relevée derrière, qui est le plus élégant. Une des premières maisons de Paris le garnit simplement ainsi : écharpe en gaze brochée écrue, à bouts frangés, coquillée sur le sommet derrière, et groupe de fruits ou de fleurs ; les bouts, entortillés avec des coques de faille noire, pendent en catogan sur les cheveux. Voilà, à peu de variantes près, le meilleur genre actuel.

Pour la mer, les voiles de gaze ont repris tout leur empire.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Les jeunes femmes s'organisent facilement elles-mêmes des coiffures fort jolies de cette façon, avec une aile ou un oiseau en aigrette.

N'oublions pas non plus le *Mazaniello*, que nous avons signalé dans un de nos précédents articles. Ce paillasson de forme *matelot*, avec son filet napolitain, est bien dans son élément sur une plage.

Ajoutons aussi qu'on revient, pour la ville, aux chapeaux de tulle et de crêpe de couleur, que l'on bouillonne et garnit de fleurs en touffe, avec de longnes barbes en mentonnières.

—

La mode actuelle, en fait de lingerie, est aux broderies et aux dentelles pour la toilette habillée, et aux parures en toile de couleur pour le négligé. — Les hommes portent des chemises de couleur pour les voyages, les excursions, la campagne, la mer : ne faut-il pas faire un peu comme eux? Du reste, ils nous imitent aussi parfois en se lançant dans les derniers raffinements de l'élégance : à preuve leurs coquettes chemises brodées et à jabot!

Les parures de couleur dont nous venons de parler consistent en cols et manchettes de toile bleue, principalement brodées à l'anglaise en coton rouge; d'autres, en toile blanche, ont seulement un ourlet de couleur piqué à jour. Cet ourlet est uni, à rayures ou à carreaux, et le nœud de cravate est assorti; quoique ce ne soit plus une nouveauté, on les porte encore beaucoup. La parure en batiste blanche avec ourlets piqués à jour continue de jouir d'un légitime succès; rien, en effet, n'est plus simple, plus net, ni plus seyant, selon nous.

Quant aux nœuds de cravate, la mousseline blanche devenant un peu vulgaire, les femmes portent des barbes de belle dentelle, ancienne autant que possible. On la monte à une bande de mousseline ou de surah qui forme seulement le nœud, ou bien on la dispose en coquilles.

—

Quelques remarques générales pour terminer.

Le madras et les carreaux sont bannis des réunions de haute élégance.

Les bottines et souliers sont assortis à la toilette. — Il en est de même de l'ombrelle, et le genre, pour celle-ci, veut, surtout quand elle est noire, qu'on l'entoure de dentelle blanche.

Enfin, l'éventail pendu à la ceinture par une chaînette et le flacon boule contenant des sels anglais sont devenus le complément indispensable de toute toilette.

Mary d'Auberville.

Description des planches dans le texte.

P. N° 265.

Chapeau filet. — Paillasson jaune, forme « plat à barbe renversé »; bandeau de coquelicots dessous. Filet de soie blanche, à franges, drapé sur la calotte et retombant sur le dos. Groupe de coquelicots sur le sommet avec petite traîne.

G. N° 532.

Toilettes de campagne. — 1. Costume en batiste et tissu broderie anglaise bleu pâle. — Jupon à courte traîne, entouré d'un grand volant plissé très fin, avec une tête en guipure écrue. — Tablier carré, en broderie, encadré de deux rangs de plissés unis et d'un volant de guipure écrue. — Corsage à basques carrées et longues devant, genre peplum derrière, en tissu semblable à celui du tablier, orné de plissés et de guipures. Il est ouvert en châle sur un fichu composé des mêmes éléments de garniture et fixé dans le bas sous un nœud de ruban écru. Cornet en plissés et guipure au bas des manches. — La guipure écrue posée à l'intérieur tient lieu de lingerie. — Chapeau *Bergère* en paille d'Italie, garni dessus d'un ruban de faille noire accompagné d'un groupe de roses et qui retombe bas sur le cou en formant un nœud catogan.

2. Costume de toile grise. — Jupon à traîne et pli Bulgare; ce dernier est garni au milieu, dans toute sa longueur, d'un dessin quadrillé en soutache noire. Le bas du jupon, devant, est orné d'un volant plissé dont la tête est soulignée par une bande soutachée. — Tunique princesse formant seulement le tablier devant et une petite basque derrière (vêtement très collant); manches plates et col montant, également ornés sur tous les bords d'une soutache quadrillée. — Lingerie plate en toile. — Chapeau paillasson : la passe, doublée de faille bleu pâle, est baissée sur les cheveux devant et relevée derrière; au-dessous se groupe une masse de fleurs des champs. Velours noir autour de la calotte et mêmes fleurs sur le sommet.

Description de la planche coloriée n° 1236.

Costumes de casino. — 1. Toilette en faille marron et foulard madras. — Jupon en faille, à traîne courte et unie. — Tunique en foulard madras; le devant est composé d'un petit tablier carré en foulard rose (que nous ne pouvons voir), lequel est encadré et relié aux côtés par de larges biais madras formant le rond. Par derrière, la tunique, doublée de foulard rose, forme un pli bachelick et deux pointes s'écartant du bas, et présentant leur doublure. Franges à glands et tête de passementerie en cordonnet rose, gris et marron, nuances assorties à l'ensemble de la toilette. — Corsage à basques plates et petite pèlerine entourées de même. Parement rose et franges au bas des manches. Col montant, évasé, en soie. — Riche lingerie en batiste brodée garnie de dentelle. — Chapeau de paille d'Italie, à passe renversée devant et doublée de rose, avec bandeau et large nœud. Ruban marron autour de la calotte et branche de fleurs au sommet.

2. Costume en taffetas lilas et gaze de soie à rayures grises et lilas. — Pour bien faire comprendre le jupon, nous le diviserons en 3 parties : — La *première*, le jupon proprement dit, est en foulard lilas; le devant uni est garni dans le bas d'un volant coulissé du haut, et garni sur le bord inférieur d'un plissé à tête coulissée avec ruché; le derrière du jupon est en taffetas recouvert de gaze rayée formant traîne, et les côtés sont ornés d'un revers en taffetas. — La *seconde partie*, le tablier, est en gaze rayée, entourée d'une belle frange nouée, en cordonnet assorti aux tons de la gaze; ce tablier, drapé dans le haut du jupon, se perd derrière, sous un pli Bulgare ajouté à la jupe, et qui constitue à lui seul la *troisième partie*. Une écharpe en gaze de soie, qui prend pied sur les côtés, sous le tablier, entoure le pli Bulgare comme un nœud catacois. — Corsage en taffetas et gaze, à basques plates lisérées de lilas, avec parement et nœuds lilas aux manches. Pèlerine ronde, en gaze, entourée d'une très haute frange à grille et à glands avec tête de passementerie en cordonnet gris et lilas. Col montant en taffetas. — Lingerie en batiste et dentelle riche. — Chapeau en crêpe et tulle lilas, avec diadème de lilas de Perse continuant en traîne derrière. Sur le dessus, ruban lilas et touffes de plumes assorties.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 40.

Annexe de l'édition n° 3.

Toilette de campagne. — Costume en étoffe de fantaisie bleu électrique. — Jupon à courte traîne, entouré de cinq volants froncés et bordés de faille d'un bleu plus foncé. — Tunique formant deux dents au milieu devant, bordée d'un large biais de faille, relevée sur les côtés par un coulissé formé dans le haut, avec pouff derrière. — Aumonière en faille : petit revers à l'ouverture et nœud de ruban à bouts flottants. — Corsage à pointes devant et derrière où il est lacé, décolleté en carré et liséré de faille. Fichu intérieur en organdi, avec plissé montant; nœud de ruban et rose sur l'angle du carré. Un cornet, serré au milieu par plusieurs lisérés de faille et garni d'un nœud de ruban, termine la manche. — Chapeau de paille d'Italie, à large passe baissée sur le front, garni sur le sommet de coques de ruban à longs bouts flottants et d'un groupe de roses.

Nous rappelons à nos abonnées que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service d'un de nos journaux, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonnée. Autrement il ne pourrait être tenu compte des réclamations.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES TREIZE SALLES DE L'OPÉRA

Sous ce titre, auquel le chiffre « treize » semble donner une couleur fatidique, M. Albert de Lasalle a publié dernièrement un livre qui peut être considéré comme une histoire de l'Opéra à l'usage des gens du monde. C'est la plus amusante et la plus instructive lecture à faire sur ce sujet toujours intéressant.

L'auteur a compulsé tous les mémoires, toutes les annales, et même tous les papiers d'État qui pouvaient contenir des anecdoctes sur le plus élégant théâtre qui ait jamais existé.

Il nous mène successivement dans la salle d'Issy (située entre Vanvres et la Seine), où l'Opéra a pris naissance en 1659 ; — la salle de la Bouteille, rue Mazarine ; — la salle du Bel-Air, rue de Vaugirard ; — la première salle du Palais-Royal ; — la salle des Tuileries ; — la seconde salle du Palais-Royal ; — la salle des Menus-Plaisirs ; — la salle de la Porte Saint-Martin ; — la salle de la rue de Richelieu (square Louvois) ; — la salle Favart ; — la salle Le Peletier ; — la salle Ventadour ; — le nouvel Opéra.

Chemin faisant, M. Albert de Lasalle nous initie à tous les détails de la vie des coulisses sous l'ancien régime, pendant la révolution, et dans les temps modernes. Il nous dit ce qu'étaient, à ces diverses époques, les costumes, les décors, les droits d'auteur, la subvention, le prix des places aux représentations et aux bals masqués, etc...

Voici, du reste, quelques fragments de ce livre, à titre d'échantillons caractéristiques. Ce sont trois croquis de danseuses empruntés à des époques différentes.

—

D'abord une danseuse sous Louis XIV :

« C'est à Lulli qu'on doit l'invention de la danseuse... Oui (on va se récrier fort, mais l'histoire est là !), avant le *Triomphe de l'Amour*, ballet en vingt entrées, représenté en avril 1681, les rôles de femmes étaient tenus par des hommes déguisés ! « Comme » plusieurs femmes de qualité — dit un auteur du temps — dan» saient à la cour dans ce ballet, M. Lulli a choisi beaucoup de » filles afin de remplir les entrées. Ainsi, on assure qu'on verra » sur son théâtre une *nouveauté toute singulière*, et peut-être » n'y aura-t-il jamais eu en France rien de plus surprenant. »

» Parmi les danseuses qui parurent pour la première fois dans ce ballet, on remarqua surtout mesdemoiselles de Lafontaine, Pesant, Carré et Leclerc.

» En peu de temps mademoiselle de Lafontaine surpassa si fort ses camarades qu'elle fut jugée capable, non-seulement de danser seule, mais encore de composer ses entrées, ainsi que Pecourt et l'Étang le cadet. Elle continua de faire briller ses talents jusqu'au mois de juin 1692, qu'elle se retira au couvent des religieuses de l'Assomption, à titre de pensionnaire, jusqu'en 1696, qu'elle en sortit pour aller demeurer chez madame la marquise de la Chaise, qui lui donna un appartement et sa table. Cette dame étant morte, mademoiselle de Lafontaine se mit en pension dans un couvent, près de la Croix-Rouge, où elle acheva pieusement sa vie en 1738. Mademoiselle de Lafontaine était une grande personne assez jolie et bien faite, avec de beaux yeux. Mademoiselle Subligny lui succéda dans son emploi.

» Tant il y a que le portrait de la charmante et vertueuse Lafontaine peut aussi bien s'accrocher dans un foyer de théâtre que dans un parloir de couvent. »

—

Maintenant une danseuse sous Louis XV :

« La loi salique n'a jamais été appliquée à l'Opéra ; les femmes y ont toujours régné ; et, le plus souvent, à la façon des tzarines. Souvent même on a vu l'unité de l'empire lyrique compromise par la compétition de plusieurs reines et d'une infinité de petites souveraines de toutes les importances.

» C'est ce qui arriva en l'an de musique 1764. Alors commandait, au royaume de la danse, la toute-puissante Guimard, tandis que celui du chant était sous la domination de Sophie Arnould.

» Madeleine Guimard, née à Paris, le 2 octobre 1743, débuta très-jeune dans le corps de ballet de la Comédie-Française. De là elle passa bientôt à l'Opéra, où on lui donna six cents livres d'appointements pour doubler mademoiselle Allard. Ses succès, qui datent de cette époque, allèrent toujours en grandissant jusqu'au point vraiment désespérant où Paris entier se mourut d'amour pour la plus aérienne, sinon la plus jolie de ses ballerines. Car, en effet, mademoiselle Guimard était affligée d'une maigreur de fantôme ; de plus, elle parlait avec la voix caverneuse d'un chantre de campagne. Mais ces défauts, qu'elle rachetait à force d'élégance, de grâce et de distinction, ne l'ont pas empêchée de régner sur la société la plus affolée des joies de l'esprit et des plaisirs mondains.

» Ce qu'on vantait le plus en elle, c'était la simplicité et le naturel qu'elle avait introduits dans la danse, au grand désespoir, il est vrai, de tout un parti qui préférait le style maniéré.

» Noverre, fort compétent en ces matières, assure que mademoiselle Guimard devait une partie de ses triomphes à la façon pleine de vérité dont elle ajustait ses costumes. Ainsi, dans le ballet de *la Chercheuse d'esprit*, où elle faisait une paysanne, elle avait imaginé de s'habiller en paysanne, ce qui, pour l'époque, était d'une hardiesse inconcevable.

» La Guimard excellait aussi dans le genre anacréontique, pour ainsi dire créé par elle. Ses grands rôles ont été : *la Chercheuse d'esprit*, *le Premier Navigateur* et *les Fêtes de l'Hymen*. C'est dans ce dernier ballet qu'un nuage se détacha des frises et vint casser le bras de la pauvre danseuse.

» Tout Paris fut en émoi, comme un enfant dont on viendrait de briser le jouet. La cour et la ville allaient tous les jours prendre des nouvelles de la malade, et les chanoines de Notre-Dame chantèrent une messe pour la guérison de l'aimable damnée.

» Mademoiselle Guimard soutenait ses succès du théâtre en affichant à la ville un luxe asiatique. Elle possédait à la Chaussée-d'Antin un hôtel où s'amoncelaient tous les trésors de l'art. La vie que l'on menait dans ce palais du plaisir était une fête sans fin.

» Le lundi, il y avait souper pour les princes, les ambassadeurs et les gens de cour qui réussissaient à s'échapper de Versailles.

» Le mercredi, souper pour les beaux esprits : Marmontel, Diderot, Grimm, Pont-de-Veyle en étaient et servaient un dessert composé de quatrains et de sonnets de la dernière fraîcheur.

» La Guimard est une des figures les plus caractéristiques qui soient passées dans la lanterne magique du dix-huitième siècle, et son seul nom évoque encore le fantôme échevelé de cette génération fringante, qui sera l'éternel éblouissement des historiens. »

—

Pour finir, une danseuse sous le premier Consul :

« Clotilde Mafleuroy, outre son talent qui lui assurait la première place dans la troupe dansante, fut encore une des plus belles femmes qui aient jamais passé devant la rampe d'un théâtre. Castil-Blaze ne nous dit pas le chiffre de ses appointements, mais il paraît très-renseigné sur d'autres points... Il parle d'un banquier français « qui payait *cent mille* francs par an le bonheur de s'asseoir à côté d'elle pendant ses repas, et de la dévorer des yeux. » La belle Clotilde avait aussi à ses pieds Boieldieu. Le futur auteur de *la Dame blanche* lui fit encore le plus beau

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

cadeau en lui donnant son nom, qui était celui d'un honnête homme et d'un artiste de talent. »

—

Ces quelques extraits suffisent pour montrer que M. Albert de Lasalle est un historien consciencieux. Il a voulu écrire les *Petits Mémoires de l'Opéra*, et son livre, à ce point de vue, mérite d'être lu et de rester.

Ch. David.

LES ENVIRONS DE PARIS

Les environs de Paris, cette année, sont très visités: Les touristes du beau monde ne paraissent pas encore disposés à se rendre aux villes d'eaux ; cela viendra un peu plus tard. Les bains de mer et les stations hydrominérales n'ont de véritables attractions qu'à partir de fin juin à septembre. L'intervalle de temps qui sépare ces deux dates est employé, par les bien avisés, à courir ou bien à habiter les campagnes voisines de Paris. Elles se composent de plusieurs zones, dont chacune a sa catégorie distincte d'amateurs.

Il en est des localités de la banlieue où l'on villégiature comme du choix que l'on fait d'un journal pour s'y abonner ; ce choix révèle l'individu tout entier. Il existe, en effet, une variété infinie d'allures, d'habitudes et de manières de vivre, comme aussi d'aspects paysagistes dans les divers endroits de la banlieue parisienne, et cette variété, qui caractérise chacun de ces lieux, correspond, en quelque sorte, avec la variété des opinions et de l'esprit qui distingue entre elles la plupart de nos gazettes: les unes sérieuses, graves, les autres moqueuses ou débraillées. Asnières, c'est tel journal; Belleville, c'est tel autre.

Ce qui établit en ce moment une similitude entre toutes ces localités, c'est la fraîcheur des campagnes, l'épanouissement des fleurs.

Tout est verdoyant et joli, par ce beau mois de juin qui finit.

Dans le val d'Aulnay, on chemine dans l'ombre des bois épais qui vous environnent.

A Bièvre, à travers les ruisseaux, la route est belle sous les peupliers.

A Chateney, on longe des groseillers et des fraises.

A Fontenay, à travers les champs de roses, la route est belle sous les grands noyers.

A Verrières sous les hauts chênes.

Enghein a son gracieux lac, ses châlets et ses galantes petites maisons.

Saint-Gratien, sa villa florentine.

Montmorency, sa vallée incomparable, son hermitage de J.-J. Rousseau, ses locatis d'ânes et de chevaux, tant aimés des grisettes.

Chenevières, ses coteaux pittoresques peuplés de lapins savoureux.

Maisons-Laffite a ses grands bois, ses vastes prairies, son tiré de Fromainville, ses bords idylliques de la Seine, ses rues larges, ses villas de bonne compagnie.

Saint-Cloud, son parc splendide, le fleuve qui s'y fait profond et beau, sa vue à vol d'oiseau de tout le périmètre de Paris et de vingt clochers environnant.

Luciennes a le couvert de ses beaux châtaigniers, sous lequel se tient sa fête patronale, puis ses aqueducs.

Marly ses bois touffus, son Val d'Enfer, ses souvenirs royaux, les villas de Sardou et de Leuven.

Marly et Luciennes ont, en outre, des belvédères d'où la vue embrasse l'horizon jusqu'au fort de Ham en Picardie.

Sceaux a le parc célèbre de Colbert, Robinson aux châtaigniers trois fois centenaires et ses restaurants aériens.

Mais à tout cela nous préférons Saint-Germain.

C'est une chose ravissante, en effet, que ce plateau de tilleuls et de marronniers, encadrant avec symétrie de larges portions du ciel. Et cette vallée, si pittoresquement enclavée dans un pourtour de riantes collines, qu'animent et égaient encore des maisons perdues sous des touffes et des bosquets d'arbres ; ce pont et ce viaduc du chemin de fer jetés sur le fleuve, dont les sinuosités se dessinent à travers des prairies émaillées de toutes les dégradations possibles du vert.

Voyez ces plaines luxueuses de végétation, cette longue terrasse bordée de hauts arbres, et cette vaste cité de futaies de feuilles et de plantes, avec ses avenues éternelles, ses rendez-vous de chasse, ses carrefours égarés, son calme, son mutisme, si propre à aviver toute la poésie d'une tête d'artiste. Si maintenant on ajoute à ces émotions toutes celles qui nous viennent des souvenirs, si l'on invoque ce vieux castel avec son cortége historique, sa galerie de rois, ses croyances et ses mystères, si l'on se reporte par la pensée à ce temps rapproché de nous où la forêt s'animait au bruit retentissant de la trompe, aux cris et aux tayaux joyeux des veneurs, on reconnaîtra qu'il ne serait pas facile de trouver un séjour comparable à celui-ci, des bois plus denses, un horizon aussi vaste, une promenade plus fraîche et plus ombreuse que ce parterre.

Si j'étais homme d'ambition déçue, je viendrais demander des consolations aux paysages de Saint-Germain.

Si j'étais homme de talent, je viendrais abriter mon génie dans le calme de ses bois et y chercher l'inspiration. Si j'étais amant, je voudrais m'exiler à Saint-Germain avec l'objet de mon affection ; j'y trouverais la solitude et le mystère, et des lieux où je pourrais m'asseoir sur des bruyères à fleurs roses.

Saint-Germain est un séjour qui captive et ravit tous ceux qui n'ont pas la nostalgie du laid. Les étrangers en sont surtout enchantés. C'est à Saint-Germain que se donnent tous les jolis dîners du moment.

On y va par compagnie de trente, de quarante et de cinquante personnes. L'autre jour, Saint-Germain avait pour visiteurs un monde charmant, un groupe composé d'élégances, de beautés et de gens d'esprit, dans lequel se trouvaient la princesse de Metternich, la comtesse de Pourtalès, le prince de Chimay, etc. La veille, c'était le roi de Hanovre qui y dînait avec sa suite, et, dans un autre salon, le roi de Hollande.

« Comment, monsieur le duc, s'écrie Léon Gozlan quelque part, comment vous n'avez jamais été à Saint-Germain! Mais vous ne pouvez quitter Paris sans l'avoir vu ! Je tiens à ce que vous jugiez vous-même si j'ai raison de croire que le paysage, le panorama de la campagne sont là d'une étendue et d'une richesse au-dessus *de tout ce que la nature et l'art ont jamais offert aux yeux dans aucun pays du monde*. Je veux, monsieur le duc, que nous dînions au pavillon d'Henri IV, un délicieux restaurant, restaurant sans pareil, bâti au point de départ de la terrasse, d'où l'on découvre quinze à vingt lieues d'horizon, et où l'on dîne comme on ne dîne nulle part. »

Saint-Germain a trois fêtes patronales : la première vient de finir ; la seconde arrivera plus tard, dans le courant de l'été; la troisième et la plus populaire est celle des Loges, qui commence le 1er septembre.

Deux fois par semaine, le jeudi et le dimanche, et deux fois chacun de ces jours, il y a aubade sur le parterre. Deux orchestres rivalisent d'émulation au profit de leurs auditeurs. M. Allard est le chef de l'un de ces orchestres ; c'est la première petite flûte qu'il y ait en Europe.

Eugène Chapus.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE SALON DE 1875

(QUATRIÈME ARTICLE)

Notre dernière visite au Salon, dont la clôture a eu lieu le 20, a été consacrée tout entière à la sculpture : c'est par elle que nous terminerons notre revue, avec le regret de n'avoir pas plus de place à lui consacrer.

Cela, toutefois, ne saurait nous empêcher d'ajouter à ce que nous avons dit des dessins, dans notre premier article, une mention particulière pour MM. Allongé (*Dans le parc, à Plombières*), Appian (*Les bords du lac d'Arandon*) et Maxime Lalanne, qui continue de cultiver avec un égal succès le fusain et l'eau-forte. On a plaisir à se promener avec lui *Dans le parc de Mme de Balzac*, à Villeneuve-St-Georges, et son fusain n'a pas moins de charme ni de vérité lorsqu'il reproduit un aspect de *Bordeaux* (vue prise des Chartrons, côté de Bacalan). Quant à l'eau-forte, on sait que, depuis longtemps, elle n'a plus de secrets pour cet habile et consciencieux artiste.

La sculpture n'offre pas beaucoup d'œuvres nouvelles, mais un grand nombre de morceaux qui ont eu leur succès aux expositions des années précédentes et qui du plâtre sont passés au marbre, ou du marbre au bronze.

On sait que M. Henri Chapu a eu la bonne fortune de conquérir, avec sa statue de *la Jeunesse*, l'unanimité des suffrages. C'est une gracieuse et souple figure, qui doit faire partie du monument élevé à H. Regnault et aux élèves de l'Ecole des Beaux-Arts tués pendant la guerre de 1870-71. Une jeune fille, nue jusqu'aux reins et d'un modelé charmant, se hausse sur la pointe d'un de ses petits pieds et cherche à fixer le plus haut possible un rameau d'olivier sur la plinthe d'un tombeau. L'œuvre est touchante, d'un sentiment bien français, et d'une pureté d'exécution qui fait admirablement valoir l'idée.

Une reproduction heureuse est celle du groupe de M. E. Delaplanche, *l'Education maternelle*, qui n'a rien perdu à passer du plâtre au marbre. Une jeune femme, vêtue et coiffée à la façon des paysannes de Millet, est assise et enseigne les lettres à sa petite fille, debout à son côté. Quel adorable groupe! On ne saurait trop féliciter l'artiste qui a su personnifier ainsi, dans cette simple et douce figure de femme, l'accomplissement d'un acte moral.

Nous avons revu, coulé en bronze et toujours émouvant, le *Gloria victis!* de M. Antonin Mercié, qui doit orner le centre du square Montholon. M. Mercié a montré la souplesse de son talent dans un bas-relief en bronze représentant *le Loup, la Mère et l'Enfant*. Celui-ci, on le devine, a été méchant; la mère le menace du loup, qui montre, dans l'entrebaillement de la porte, sa gueule armée de crocs.

M. Auguste Préault a conçu et exécuté pour la ville de Bourges une statue d'une haute éloquence et d'une belle allure. C'est *Jacques Cœur*, l'argentier de Charles VII. Debout, dans le costume pittoresque du quinzième siècle, ce grand citoyen jette en avant un regard intelligent ferme et loyal. On reconnaît bien là celui dont Michelet a dit : « Cet homme inventa en finances la chose inouïe, la justice ».

Passons sur un certain nombre d'œuvres de beaucoup inférieures aux précédentes, et constatons que si les bustes sont nombreux aussi, ils ont du moins le mérite d'être dignes de l'école moderne. Citons en première ligne deux chefs-d'œuvre de M. Carpeaux : le *Portrait de M. Chérier* et celui de *Mme A. D...*; les portraits de *M. Henner* et du *Docteur J. Parrot*, par M. Paul Dubois; le buste de *M. Peyrat*, par M. Paul Cabet; la statuette très ressemblante de M. Laurent Pichat, par M. Laurent d'Aragon, et trois charmantes figures féminines de M. Gautherin.

Marcello (que l'on sait être une dame du grand monde) a exposé deux bustes, *Phœbé* et *la Belle Romaine*, avec lesquels peut seul rivaliser *le Printemps*, de Mme Léon Bertaux. Ajoutons-y une *Alsace* très fine et très distinguée, de M. Francia; une jeune fille, *Mlle M. M...*, à laquelle M. d'Épinay a donné une sveltesse et une élégance rares; enfin, le portrait de la sœur de Mlle Sarah Bernhardt, exécuté avec un réel talent par la séduisante actrice de la Comédie-Française.

Robert Hyenne.

THÉATRES

Clôture, tel est le mot qui, jusqu'au 16 août pour plusieurs de nos scènes parisiennes, jusqu'au 1er septembre pour quelques-unes, figurera en gros caractères sur les affiches. Le programme est court et dépourvu de complications : aussi le remplit-on avec une conscience que le public ne serait sans doute pas fâché de retrouver dans la mise en scène des représentations auxquelles on le convie.

Huit théâtres sont en ce moment fermés : c'est l'Opéra-Comique, l'Odéon, Ventadour, les Bouffes-Parisiens, l'Ambigu, la Renaissance, le Théâtre des Arts et le Château-d'Eau. Il leur sera beaucoup pardonné, si leurs vacances tournent au profit de l'art et du public.

Comédie-Française. — *L'Ilote*, un acte en vers, de MM. Charles Monselet et Paul Arène, mérite mieux qu'une simple mention. Le succès qu'il a obtenu nous permettra d'y revenir.

Bornons-nous, pour aujourd'hui, à enregistrer le début de Mlle Baretta dans le rôle d'Henriette, des *Femmes savantes*, où sa grâce décente, sa diction nette et tendre ont fait merveille.

Vaudeville. — Abandonnés des dieux et des hommes, trahis même par les directeurs, les excellents comédiens du Vaudeville ont pris le théâtre à leur compte et, du premier coup, gagné la partie. *Le Procès Vauradieux*, de MM. Delacour et Hennequins est un grand succès de rire.

Il est probable, a dit quelqu'un, que ce qui faisait le malheur de ce théâtre, c'était d'être dirigé. A ce compte, le Vaudeville ne serait pas le seul dans ce cas!

Gymnase. — A *la Perle noire* de M. Victorien Sardou et à *la Quête à domicile* de M. Verconsin, le Gymnase vient d'ajouter deux petits actes de MM. Emile et Edouard Clerc : *le Wagon 513* et *la Galerie du duc Adolphe*.

Le Wagon 513 est un imbroglio dans lequel maris et femmes se trouvent à la fois en faute et finissent par donner à leur rencontre une explication qui dénoue heureusement la situation. De cet acte, qu'il ne convient pas de comparer aux *Cloches du soir* des mêmes auteurs, M. Lesueur a fait le succès, dans un rôle de dentiste incandescent et très original.

La Galerie du duc Adolphe, où il joue encore le principal rôle, n'est pas, à proprement parler, une pièce, en dépit du mariage qui termine ce petit acte très pourvu d'artifice. Ce n'est, en réalité, qu'un cadre très frêle pour une exhibition de tableaux vivants, reproduisant des toiles du Salon de cette année et des précédents.

Gaîté. — Reprise de l'éternelle *Chatte blanche*, avec addition de nouveaux ballets, de nouvelles pantomimes, de nouvelles apothéoses. Ajoutez deux ou trois chansons de Thérésa, et vous arriverez à un menu que les amateurs insatiables de mise en scène veulent bien trouver de leur goût.

Des goûts et des couleurs... On sait le reste!

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODÈLES DE COSTUMES D'ENFANTS

1. ROBE POUR PETITE FILLE DE 2 A 3 ANS. — Jupon en popeline blanche, entouré de quatre biais roulés, en faille bleue. Corsage décolleté,

1. Petite fille de 2 à 3 ans.

avec manches courtes; basques découpées en languettes triangulaires; liséré bleu sur tous les bords et boutons de nacre.

2. PETITE FILLE DE 6 A 7 ANS. — Costume de toile bleue. — Jupon

2. Petite fille de 6 à 7 ans

plissé derrière, de forme princesse devant, où il est brodé ton sur ton, avec bandes de broderie anglaise sur les côtés. — Corsage formant le gilet Louis XV, avec boutons d'acier bleuté et poches sur les côtés; une bande de broderie anglaise dessine un veston ouvert devant et suit, derrière, le bas de la basque arrondie. Manches à parement tout rond avec broderie anglaise. — Col marin en toile blanche.

3. BABY DE 3 A 5 ANS. — Casaque *Leczinska* en poult de soie blanc col et parements en broderie anglaise. Ce modèle forme à la fois le paletot

3. Baby de 3 à 5 ans.

et le pli Watteau derrière, avec nœud de faille à longs pans terminés par des glands de soie.

4. PETITE FILLE DE 5 A 7 ANS. — Costume de toile bleue. — Jupon

4. Petite fille de 5 à 7 ans.

court, à devant plat et plis couchés tout autour. — Capote demi-ajustée derrière, affectant la forme princesse; flottante devant, où elle est croisée et fermée en biais avec un large écart du bas; hauts parements au bas des manches. Col marin. Poches sur les côtés et bandes de broderie anglaise blanche sur tous les bords, avec des boutons en os blanc.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Leroy imp. r. des Marais 66. Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Robes et Chapeaux de Mme Hermantine Du Riez, r. Halévy, 8.

Ceinture-Régente de Mmes De Vertus Sœurs, r. Auber, 12 – Lait Antéphélique de Caudés & Cie

Entered at Stationer's Hall.

LONDON. Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 532. — DESCRIPTION, PAGE 302.

TOILETTES DE CAMPAGNE

Modèles de la maison Costadau (25 et 27, rue des Jeûneurs).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ANGÉLINA MAGINEL

(HISTOIRE DE PETITE VILLE.)

I

C'est le dimanche 25 octobre 1848, jour de la ducasse du Quesnoy, que mademoiselle Angélina Maginel, fille du greffier de la justice de paix, fit son entrée dans le monde, au bal de la mairie. Elle avait dix-sept ans.

Grande, svelte, mince et blonde, elle était ravissante, et M. Célestin Castrol, le fils de M. le maire, dansa avec elle trois contredanses, ce qui fut remarqué.

M. Castrol père était banquier et passait pour millionnaire. A dater de ce jour, M. son fils fréquenta beaucoup chez M. Maginel.

Au bout de six mois, Mme Maginel parla mariage, et M. Castrol père envoya à Paris M. Castrol fils compléter ses études sur la banque.

Mon cousin Lariguette profita de son départ pour demander la main d'Angélina, qui, à l'âge de six ans, l'appelait son petit mari. Mais M. Célestin donna de ses nouvelles et mon cousin fut refusé.

C'était pourtant un bon parti. On réputait l'oncle Lariguette pour le richard de la famille, et sa tannerie valait bien quarante mille francs.

Six mois après, Mme Maginel reçut deux lettres qui lui annonçaient le double mariage de MM. Célestin Castrol et Théodule Lariguette.

La bonne dame pensa en faire une maladie. Heureusement la garnison vint à changer, et un jeune lieutenant de chasseurs distingua Mlle Maginel. Il tenta de lui plaire, tomba sérieusement amoureux, demanda sa main et l'obtint. Il ne manquait plus que l'autorisation du ministre de la guerre.

Le ministre la refusa, sous prétexte que Mlle Maginel ne pouvait justifier de la dot réglementaire.

A l'officier succéda un visiteur des douanes. Le mariage fut rompu par les soins de Mme Pélissard, la femme du juge de paix, dont la robe de soie gorge de pigeon était éclipsée par la robe vert-pomme de Mme Maginel.

II

Angélina venait d'atteindre sa vingt-deuxième année : elle s'épanouissait dans toute sa beauté. Mais sa beauté était connue; on s'habituait à la voir rester fille et on cessait dans les soirées d'hiver de la marier avec MM. tel ou tel.

Durant quatre ans, il n'y eut pas d'autre événement que la mort du père et de la mère Maginel.

Angélina resta seule avec son frère Néoptolème, qui avait hérité du greffe paternel.

Plus d'amour, partant plus de joie.

Le cœur de la pauvre fille était vide, et elle s'ennuyait. Pour se distraire, elle lut des romans ; elle vécut de la vie des héroïnes imaginaires et parvint à tromper ses inquiétudes. Son imagination prit feu : elle rêva des passions impossibles, et épousa tour à tour les quatre mousquetaires.

A vingt-huit ans, elle hérita environ quinze mille francs d'une vieille tante, et fut demandée en mariage par un maître élémentaire du collège communal, qui passait devant ses fenêtres depuis dix ans, ses livres sous le bras. Epouser un petit maître d'école qui avait une place de neuf cents francs, ah ! fi !...

Elle se dégoûta des romans, descendit du pays bleu, reprit terre et éprouva un grand apaisement. Elle fit des confitures et surveilla sérieusement la lessive : jamais le ménage de Néoptolème n'avait été mieux tenu.

III

Au milieu de ces occupations, tout à coup elle entendit sonner la trentième année. Trente ans !... Angélina s'éveilla comme au bord d'un précipice.

Elle fut saisie d'un désir ardent, effréné, invincible, non plus d'aimer, mais de se marier. Elle voulut un mari tout de suite, à tout prix, quel qu'il fût, jeune, vieux, beau, laid. Cette idée la poursuivait, l'obsédait.

Elle le voyait, ce mari, toujours, partout, dans tous les hommes qu'elle rencontrait, jusque dans les petits jeunes gens, qui devaient grandir et se marier. L'infortunée se sentait vieillir, sans se croire vieille : explique qui pourra ce phénomène.

A l'arrivée d'un nouveau régiment, elle se mettait à sa fenêtre pour choisir parmi les officiers. Ce serait celui-ci, non, celui-là ; et le lendemain elle apprenait qu'ils avaient femme et enfants. Elle se fit tirer les cartes ; les cartes lui affirmèrent qu'elle serait délivrée dans l'année : l'année passa.

Un jour, à la ducasse, elle lut ces mots affichés sur une baraque de saltimbanque : *C'est ici que les jeunes gens voient pour un sou celle qu'ils doivent épouser, et les demoiselles réciproquement.* Elle entra : on lui montra, par mégarde ou malice, un portrait de femme. Fallait-il en conclure qu'elle mourrait fille ?

Elle n'en guettait pas moins l'arrivée de la voiture publique, et observait avidement les hommes qui en descendaient. Elle se tenait au courant des mutations qui renouvelaient au Quesnoy le personnel des employés.

Elle fit dire une messe et brûler des cierges à sainte Catherine, patronne des vierges martyres. Si le maître d'école était revenu à la charge, malgré son collet crasseux, Dieu me pardonne, elle l'aurait agréé !

IV

Un soir, enfin, débarque au Quesnoy, avec une valise qui ne paraît pas contenir plus de trois chemises, un commis à pied des contributions indirectes, vieux, laid et sale. Il l'aperçoit et, comme il songe à prendre femme, il jette son dévolu sur elle.

Il passe et repasse devant sa porte : elle lui fait des yeux blancs. Il demande sa main.

Néoptolème s'informe : il apprend que l'employé est en disgrâce, qu'il a le goût de l'absinthe et un affreux caractère. N'importe, il le lui faut, elle veut l'avoir, elle l'aura.

Hélas ! cette demoiselle si sage est sur le point de se compromettre horriblement. L'affaire transpire. La désolation est au camp de ses amies et de leurs filles.

Durant huit jours, deux jeunes mariées, ses cousines, se relayent pour réciter à ses oreilles la longue litanie des vices du vieil employé, et elle y renonce enfin, désespérée. Ce fut son coup de grâce.

V

A l'heure qu'il est, brûlée au feu lent du dépit, la pauvre demoiselle devient longue et sèche comme le cheval de l'apocalypse. Elle est depuis quatre ans dans sa trente-neuvième année.

Elle fait trois toilettes par jour, des toilettes fraîches et printanières, où sa figure fanée s'encadre comme une pluie d'automne entre deux rayons de soleil.

Aurait-elle repris de l'espoir ? Elle trottine, elle court, elle sautille dans la rue ; elle est si enfant ! Elle a adopté la première le

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pantalon, que jusqu'alors portaient seules chez nous les petites filles.

Elle reste toute la journée sur la porte comme un pêcheur mélancolique devant un étang où il *ne mord pas*. — Anne, ma sœur Anne ! ne vois-tu rien venir ?... A heure fixe, Angélina voit passer les officiers qui vont du café de Paris à la pension bourgeoise, et de la pension au café, sans la regarder.

Par-dessus les toits des maisons, le coq du clocher la contemple, solitaire comme elle.

Le dimanche, elle se fait coiffer par Closson, le prince des coiffeurs de l'endroit, qui lui dit les nouvelles. Ensuite elle se rend à la messe de onze heures pour prendre part au concours de toilettes ; elle sort de l'église entre les deux rangs de curieux, qui suivent des yeux les frais visages. L'après-midi, elle va en visite dans trois maisons, où elle répète les nouvelles apprises le matin.

Au spectacle, qui a lieu une fois par mois, elle paraît, épaules et bras nus, un énorme bouquet à la main. Elle pleure ou rit, quand on la regarde, pour montrer qu'elle a le cœur sensible, et de belles dents.

Elle ne manque pas un des quatre bals qui se donnent l'hiver dans les salons de la mairie. De la banquette où elle s'assied depuis vingt-cinq ans, elle lance des regards de détresse aux cavaliers, qui ne font pas mine de l'inviter.

A l'imprudent qui lui dit : Bonsoir, mademoiselle, comment vous portez-vous ? Elle répond : Avec plaisir, monsieur, pour la prochaine contredanse. Et les danseurs la fuient, car tout est devenu ridicule chez elle, tout, jusqu'à son nom d'Angélina, jadis si doux.

VI

De temps en temps, elle passe une journée affreuse : c'est lorsqu'elle apprend le mariage d'une jeune fille qu'elle tenait naguère sur ses genoux ; elle s'étonne de voir qu'on ne marie plus que les enfants.

La semaine dernière, elle a assisté au mariage du fils de M. Célestin Castrol : il épousait la fille de mon cousin Lariguette, qui a fait de bonnes affaires. Mon bon cousin Lariguette ! Si elle savait que, maintenant encore, il ne peut la voir sans un battement de cœur !

Elle a beaucoup critiqué la coiffure de la mariée, œuvre d'un coiffeur venu tout exprès de Valenciennes. La robe aussi allait de travers, mais Mlle Lariguette est si mal faite, sans qu'il y paraisse. D'ailleurs, elle était décolletée d'une façon indécente !

L'âge a rendu Angélina prude et méchante ; elle ne tardera pas à devenir dévote. Elle met son bonheur à déchirer tout le monde et à contrarier les amoureux.

Ce n'est pas qu'elle soit jalouse, non : personne n'ignore que, si elle est restée fille, c'est qu'elle l'a bien voulu et qu'elle a refusé, à diverses reprises, les plus riches partis, entre autres MM. Lariguette et Castrol !

Je ne sais si beaucoup de gens la croient : les uns la craignent, les autres la raillent, tous la détestent ; moi, je la plains.

VII

Oui, je te plains, ma pauvre Angélina ; je te plains de tes regrets, je te plains de tes ridicules, je te plains de ta méchanceté, je te plains de ton célibat forcé à perpétuité !

Jamais la couronne de fiancée ne parera ton front jadis si beau, et une petite bouche rose ne sourira jamais aux caresses de ta voix. Voilà pourquoi je te plains, et parce qu'enfin ce n'est pas ta faute si on t'a fait croire que la vie n'a qu'un principe et qu'un but : la vanité !

Charles Deulin.

LE SONGE D'UN NATURALISTE

J'aime à saisir les détails de la vie intime de ces charmants oiseaux, de ces jolis insectes qui donnent tant d'animation à nos jardins ; sans eux, nos champs, nos prairies, nos bois perdraient une grande partie de leurs attraits. Et, tandis que le cultivateur maudit quelques-uns de ces petits êtres, destructeurs de ses récoltes, le naturaliste, plus indulgent, admire l'industrie que plusieurs d'entre eux déploient, et se plaît à étudier leur genre de vie.

Aussi, malgré des occupations assez ingrates et de tout autre nature, j'ai consacré une partie de mon existence à étudier les mœurs des plus intéressants parmi les oiseaux et les insectes ; ceux qui charment nos oreilles par leurs joyeuses chansons, ou qui attirent notre attention par des travaux dignes d'être admirés.

Avec un peu de courage, beaucoup de patience et une persévérance à toute épreuve, j'étais parvenu à pénétrer le mystère de la vie intérieure des abeilles, et ces petits êtres n'ont eu bientôt rien de caché pour moi. Les guêpes, à l'aiguillon plus redoutable encore, ont bien voulu consentir à travailler sous mes yeux, ce qui m'a aidé à découvrir ce qui se passe dans les demeures inexplorables de certaines espèces de frêlons barbus et non barbus qui vivent en famille, les unes dans les cavités que leur offrent certains arbres, tandis que d'autres préfèrent d'anciens terriers de lapins, ou s'établissent dans les souterrains creusés par les taupes.

Quant aux oiseaux, la tâche était plus aisée, attendu que je ne me suis guère occupé que de ceux dont les douces mélodies ont tant de charmes pour nous.

Mais revenons aux insectes, à ceux surtout qui ont donné lieu au rêve dont j'ai entrepris le récit.

On sait que les insectes aquatiques se divisent en plusieurs classes ou genres : les amphibies proprement dits, qui vivent indifféremment sur la terre ou dans l'eau ; ensuite ceux qui n'y passent qu'une partie de leur existence, et enfin ceux qui n'en sortent jamais. Ceux de la seconde classe, dont la larve seule vit dans l'eau, ne sauraient être compris parmi les amphibies, car celle-ci meurt dès qu'on la retire du liquide élément, et après sa métamorphose elle n'y peut plus rentrer. Tel est le sort de la libellule, ce brillant insecte dont le vol rapide excite notre admiration.

Que de fois, penché sur le bord d'une mare, dont l'eau verdâtre est néanmoins si transparente qu'on peut aisément apercevoir jusqu'au plus petit objet que la vase n'a point recouvert, j'ai plongé mon regard curieux jusqu'au fond, suivant avec attention les allures de quelques-uns des habitants de ce monde si peu connu ! Quelle variété dans la forme de ces petits êtres ! que de moyens divers de locomotion ! Tandis que les uns rampent péniblement sur cette vase mobile, d'autres s'élancent rapides comme la flèche, traversant l'eau aussi facilement que l'oiseau parcourt les airs. Quant à la diversité de taille, de grosseur, elle est plus grande encore que celle qui existe entre la souris et l'éléphant.

Un des habitants de la mare qui m'intéressait le plus, c'était la larve de la libellule, non qu'il fût beau et agréable à voir, mais à cause du brillant insecte qui est le résultat de sa transformation. Je m'étais souvent demandé, mais toujours en vain, si ce petit être que je vois planer au-dessus des eaux, étalant ses ailes diaprées avec orgueil, rivalisant de beauté avec le plus élégant papillon, avait conservé quelque souvenir de l'humble et laide créature dont il avait longtemps revêtu le costume. Je désirais aussi savoir si cette larve, dont l'existence paraissait si triste au fond de cette mare, avait conscience de la haute destinée qui lui était réservée, si toujours elle parvenait à

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

subir sa métamorphose : car, de même que parmi les hommes, s'il y a beaucoup d'appelés, le nombre des élus n'est pas grand, et bien peu parviennent à échapper aux ennemis qui les guettent au sortir de l'eau. Que d'accidents, d'ailleurs, déciment ces pauvres larves durant le cours de leur vie aquatique !

Dans une de ces belles et chaudes journées du mois de juin, assis sur une vieille souche dont un vigoureux rejeton me prêtait un ombrage bienfaisant, je m'efforçais de sonder du regard ce qui se passait dans cet humide séjour. J'essayais de pénétrer le mystère de ces existences qui sont et seront peut-être toujours un problème pour l'homme. Je suivais surtout avec une attention particulière quelques-unes de ces larves que j'apercevais au fond de la mare. Cette attention trop soutenue, la chaleur accablante qui régnait en ce moment, tout enfin continua à me plonger dans un état qui ressemble fort au sommeil.

Me suis-je réellement endormi, ou n'ai-je éprouvé que cet état de somnolence si favorable aux visions ? C'est ce que je ne saurais dire. Toutefois j'étais comme transporté dans le pays des songes.

Maintenant, lecteurs, ce que je vais vous raconter n'est sans doute que le résultat d'un rêve ; mais tout ce que j'ai vu et entendu me paraît si conforme à la vérité, et a tant de rapport avec ce qui se passe parmi les humains, que je n'ai pu résister au plaisir de vous en faire part.

Il me semblait que j'avais subi une métamorphose complète. J'étais devenu l'un de ces pauvres insectes dont je m'étais appliqué à suivre les allures. Je me voyais environné d'une foule innombrable de petits êtres tous plus étranges les uns que les autres. Il y en avait d'une petitesse extrême, tandis que d'autres étaient comparativement d'une grosseur prodigieuse.

Ces derniers me causaient une terreur insurmontable.

Du reste, il y avait comme sur la terre des êtres extrêmement redoutables, qui faisaient leur pâture de quelques espèces innocentes ne vivant que de végétaux. Comme j'appartenais à la classe moyenne, composée en grande partie d'herbivores, je voyais avec terreur le carnage horrible que l'on faisait autour de moi.

Cependant, je ne tardai pas à me rassurer, m'étant bientôt aperçu que j'avais le don d'être invisible. Je pouvais donc traverser librement les groupes ennemis sans être inquiété le moins du monde. Cette incertitude acheva de me rendre extrêmement hardi.

Chaque espèce avait une sorte de langage muet qui se traduisait par des signes que les autres ne comprenaient pas, mais que je saisissais parfaitement. Me trouvant au milieu d'une bande de gros animaux fort gloutons, qui se nourrissaient indistinctement d'herbes et de proies vivantes, je fus extrêmement surpris d'entendre que ce qu'ils disaient se rapportait parfaitement à des propos souvent répétés parmi les hommes.

Il s'agissait de savoir ce que l'on devient après la mort.

Ces bestioles raisonnaient entre elles sur ce sujet tant discuté parmi les hommes, et en vérité elles ne s'en acquittaient pas trop mal. C'était surtout après qu'elles s'étaient bien repues, au retour d'une chasse heureuse, que la discussion devenait passionnée. L'une d'elles avait dit :

— Soyez persuadées, chères compagnes, que notre mort n'est qu'apparente. Nous ressuscitons, et alors nous entrons dans des régions d'une splendeur incomparable, dans un monde dont, pauvres créatures que nous sommes, nous ne pouvons nous faire aucune idée.

— Quelle folie, quelle aberration ! s'écriaient la plupart des autres. Qui a jamais vu ces régions, ces splendeurs dont on nous rebat la cervelle ? Laissons ces idées de côté, elles finissent par rendre bête.

Dans ce moment, l'une de ces bestioles essayait péniblement de gagner le bord de la mare.

— Voyez-vous notre pauvre campagne, comme ces idées l'ont rendue triste ! Depuis qu'elle songe à un autre monde, elle ne prend plus aucun plaisir à celui-ci.

— C'est pourtant vrai, reprit une autre ; notre pauvre sœur tâche de gagner le rivage où nous laissons notre carcasse, hélas ! Un jour, je suis montée aussi haut que cela nous est permis. Oh ! combien j'en ai vu de ces carcasses : cela m'a fait frémir !

— Allons, s'écria l'une des plus jeunes, laissons ces idées lugubres !

— Oui, oui, firent-elles toutes à la fois ; chassons, mangeons, amusons-nous : la vie est si courte !

Et la bande folâtre se dispersa, cherchant une proie à dévorer, ou une herbe tendre à brouter.

La curiosité, plus que tout autre motif, m'avait engagé à suivre la mourante ; je crois même l'avoir aidée à traverser les longues herbes qu'elle n'avait plus la force d'écarter. Quand elle eut atteint la limite qui sépare l'empire de l'eau et le monde de l'air, elle demeura comme anéantie, n'osant franchir ce pas redoutable.

Un sentiment de profonde compassion m'inspira le désir de consoler la pauvre créature. M'étant approché d'elle, je lui dis :

— Vous paraissez souffrir, ma mie ? Oh ! combien je vous plains ; que je voudrais pouvoir adoucir vos angoisses ! Dites-moi ce que je dois faire pour cela ?

— Je souffre, il est vrai ; mais rien ne peut retarder le moment fatal ! Il approche, je le sens ; et il me semble que là-haut, si je puis y atteindre, je vivrai encore ! C'est une croyance que les moqueries de mes compagnes n'ont jamais pu m'enlever !

— Je pense comme vous, ma mie, repris-je.

— C'est heureux ; mais toi, qui es-tu ?

— Je suis un ami, répondis-je.

— Eh bien ! aide-moi à franchir la terrible barrière qui sépare ce monde de celui où je vais entrer. Mais écoute ; avant tout, promets-moi d'aller retrouver les pauvres bestioles qui se divertissent là-bas, et si, comme je l'espère, toute vie n'est pas éteinte en moi, si je suis destinée à une existence future, tu leur raconteras ce que tu auras vu, afin qu'elles sachent ce qui se passe dans le monde nouveau où je vais entrer.

Dès que je lui eus juré d'exécuter ses dernières volontés, la pauvre créature fit un suprême effort, traversa l'espace, ou pour mieux dire l'étroite limite qui sépare les deux éléments, et vint s'étendre sur le sable brûlant où elle demeura comme anéantie.

N'osant la suivre sur ce rivage inconnu, je m'étais attaché à une tige de nénuphar, et, à l'abri d'une large feuille qui me préservait des rayons du soleil, je voyais distinctement le corps de la défunte. Oh ! combien la mort l'avait déjà défigurée ! Sa peau s'était crispée, racornie ; ses jambes reployées sous son corps, qui n'offrait plus qu'une masse informe, elle présentait un contraste pénible avec l'admirable scène que j'avais sous les yeux.

— Oh ! c'est bien fini, me dis-je en regardant cette forme inanimée. Qui pourrait maintenant lui rendre la vie ?

Avant de rentrer dans le limpide élément, je voulus considérer encore une fois la scène que j'avais sous les yeux. Tout ce que je voyais me paraissait d'une magnificence inconcevable. Des milliers d'insectes, aux plus vives couleurs, se jouaient dans les airs, tandis que d'autres venaient se poser sur les fleurs, les feuilles que le zéphyr balançait mollement. Le soleil se reflétait sur la surface de la mare et prêtait au moindre brin d'herbe des nuances admirables, et ces plantes qui surgissaient de l'eau semblaient recouvertes d'une poussière de diamant. Quelques fleurs, s'élevant avec fierté du milieu de certaines touffes de feuilles d'humble contenance, offraient comme autant de trônes somptueux à des insectes revêtus d'un costume brillant, tandis que d'autres portaient avec orgueil un manteau de pourpre et d'or, ou d'un vert émeraude enrichi de pierreries. Et dominant sur des myriades de moucherons aux pâles couleurs, des libellules, aux ailes transparentes, semblaient, dans leur vol rapide, secouer des perles et des diamants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

En considérant ce splendide spectacle, je frémissais en songeant qu'il me fallait rentrer dans cette mare, sans attrait pour moi maintenant; car les merveilles que j'avais sous les yeux me faisaient prendre en horreur la vie de meurtre et de carnage qu'y menaient ses habitants. Jetant alors un dernier regard sur le cadavre de la défunte, que j'allais abandonner, je m'écriai :

—Adieu, pauvre infortunée, qui rêvais de sublimes destinées!.. Que dirai-je à tes compagnes? Hélas! tout est bien fini pour toi; la résurrection n'était qu'une chimère.

A peine avais-je prononcé ces paroles, que la carcasse de la prétendue défunte s'ouvrit et qu'il en sortit un être resplendissant de fraîcheur et de beauté. Son corps était d'une élégance incomparable ; de chaque côté, deux grandes ailes diaphanes se déployèrent lentement; puis, après en avoir essayé la force et la puissance, cet être merveilleux prit son vol et alla se joindre à d'autres êtres qui se balançaient dans les airs bien au-dessus de la mare.

Emerveillé de ce que je venais de voir, je m'écriai dans un transport de joie :

— La voila vérifiée, cette résurrection dont ces misérables larves niaient la possibilité ! Oh ! je vais leur dire, moi, ainsi que je l'ai promis, ce que je viens de voir !

Et j'allais m'élancer dans la mare, lorsque je me sentis saisir par une main vigoureuse, tandis qu'une grosse voix disait :

— Hé ! monsieur, à quoi pensez-vous donc?

Réveillé en sursaut, je remerciai le bon paysan qui m'avait retenu si à propos.

— Savez-vous, reprit-il, que vous auriez pu vous noyer? Cette mare est pleine de longues herbes qui s'entortillent si bien autour des bras et des jambes qu'on ne peut absolument plus s'en dépêtrer.

Le lecteur comprendra maintenant qu'un tel songe ne pouvait s'effacer de mon souvenir. Peut-être aussi me saura-t-il gré de lui en avoir fait le récit, d'autant plus que cela touche à une question fort controversée et insoluble pour les hommes, qui, ainsi que les pauvres larves, aiment à jouir du présent sans songer à l'avenir qui les attend.

A. de Frarière.

LE BOUQUET FANÉ

(NOUVELLE. — FIN.)

Après le repas, Mathilde se mit au piano. L'instrument était mauvais, l'exécutante inexpérimentée; cependant, M. Grosley parut ému et tomba dans une mélancolique rêverie. Mme de la Ratais lui en ayant demandé la cause, il lui fit une réponse qui semblait l'écho d'un chagrin longtemps comprimé.

— Mais enfin, lui dit-elle, vous êtes au terme de vos épreuves; vous êtes rentré riche dans votre patrie, il ne vous reste plus qu'à jouir de votre fortune.

— En effet, dit-il avec un sourire amer, je suis revenu très riche, mais il me reste une grave préoccupation; que faire du produit de trente années de travail ?

— C'est ce qui vous effraye?

— Vous me direz que je puis bien, suivant l'expression vulgaire, les manger à loisir ; mais j'ai calculé qu'en tenant compte de la durée probable de mon existence, il me faudrait dépenser environ 80 francs par jour, ce qui ne laisse pas d'être difficile pour un homme habitué à mon genre de vie. Je puis encore laisser ma fortune à des héritiers qui me béniront... si je ne les fais pas trop attendre, ou bien prendre modèle sur M. de Montyon, fonder des prix de vertu, faire des legs en faveur de telles ou telles institutions. Convenez que le choix est embarrassant.

— Il y a encore une solution que vous oubliez.

— Laquelle?

— Un mariage.

— Vraiment ! lequel?

— Un souvenir qui me poursuit depuis trente ans et dont le morceau que je viens d'entendre a encore avivé la vivacité, souvenir cher et triste, qui jamais comme ce soir n'a obsédé ma pensée. Pourquoi ne vous le dirais-je pas? Peut-être pourrez-vous m'aider à retrouver la trace de celle à qui il se rattache.

Sa voix trahissait une émotion indicible, ses yeux étaient humides.

— Je venais, reprit-il, d'être reçu docteur en médecine; j'allai m'établir dans une petite ville voisine de la Rance; ma famille était estimée dans le pays, j'avais quelque aisance. Un avenir heureux, sinon brillant, s'ouvrait devant moi. Parmi les motifs qui me déterminèrent à choisir cette résidence, était la certitude d'y retrouver une jeune fille que j'avais connue tout enfant.

« Mon imagination me la représentait revêtue d'une poétique auréole; la réalité dépassa encore mes prévisions, elle était parée de toutes les séductions de la beauté; elle était riche de toutes les qualités du cœur et de l'esprit qui garantissent le bonheur du foyer auquel il est donné de les posséder; jamais, dans mes voyages, je n'ai rencontré une femme qui me parût aussi digne de produire une impression aussi ineffaçable.

» L'amour devint rapidement une passion qui absorba toutes les forces de mon âme; je compris que sur elle reposaient toutes mes espérances, qu'elle pouvait me tenir lieu de tout, que rien ne pourrait me consoler d'être privé d'elle. C'était une illusion, mais je me persuadai que son cœur était d'accord avec le mien, que nos vœux étaient les mêmes. Dans l'ivresse qui troublait sans doute ma raison, j'interprétais comme des encouragements mille détails qui avaient pour moi une éloquente signification.

» Un soir, je m'en souviens encore, c'était à la fin d'une belle journée comme celle-ci, nous nous étions promenés ensemble dans les sentiers fleuris, au souffle de la brise qui nous apportait les senteurs pénétrantes de l'aubépine et du lilas; j'étais trop ému pour parler, mais je résolus d'atteindre le but et de brusquer le dénouement. Je profitai d'un moment de liberté pour glisser dans un bouquet de camélias blancs, de roses et de jasmin, un billet dans lequel je lui exprimais en termes brûlants l'ardeur de mon impatience; j'ajoutais que si le lendemain, à midi, sa fenêtre était ouverte, je me considérerais comme autorisé par elle à solliciter sa main auprès de son père.

» Lorsque je rentrai au salon, mon bouquet à la main, elle exécutait sur le piano, en s'accompagnant de la voix, le morceau que je n'ai pu entendre sans émotion.

» Sa mère remarqua mon trouble.

» — Qu'avez-vous ? me dit-elle.

» J'alléguai la fatigue et annonçai l'intention de me retirer.

» — J'apportais ce bouquet pour Louise, ajoutai-je perdant la tête; seriez-vous assez bonne pour le lui remettre?

» Elle me le promit en souriant de mon embarras; je fus confirmé dans la pensée qui m'était venue, qu'elle lisait dans mon cœur et encourageait ma timidité. Je sortis, j'avais besoin d'être seul et de respirer le grand air; mais, avant de franchir le seuil, je crus voir la joie et la reconnaissance dans le regard de Louise, au moment où elle recevait des mains de sa mère ce messager de mes vœux et de mon espoir.

» J'avais confiance, je savais que les deux familles agréaient cette union, je croyais qu'elle-même..., et cependant j'étais dans l'anxiété, mon cœur battait à rompre ma poitrine. Hélas ! je m'étais leurré d'une trompeuse espérance ; la journée se passa, la fenêtre et les rideaux restèrent implacablement fermés. »

Après s'être interrompu quelques instants, comme s'il fléchissait sous le contre-coup de cette déception, il reprit :

— Je courbai la tête sous cet arrêt, et je compris que ma vie était brisée, que je n'avais plus de but devant moi. Rester dans

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

le pays après la ruine de mes espérances me parut impossible ; le soir même je le quittai, et, quelques jours après, je m'embarquai pour l'Amérique, sans même chercher à savoir quel rival m'avait été préféré.

« J'ai traversé depuis bien des épreuves ; j'ai lutté contre bien des périls, j'ai fait et refait plusieurs fois ma fortune, j'ai passé par toutes les alternatives de la misère et de l'opulence, et toujours ; dans le wigwam des sauvages, dans les comptoirs de Chicago, dans le tumulte des cités comme dans les solitudes de l'Ouest, son image m'apparaissait. Aux heures d'abattement, je me demandais pourquoi elle n'était pas là, me soutenant de son courage ; les richesses que j'amassais n'avaient pas de prix pour moi, puisque je ne pouvais les déposer à ses pieds. A la seule pensée d'aimer une autre femme, mon cœur se révoltait. Et maintenant qu'est-elle devenue? Je brûle et je tremble de le savoir. »

Il resta la tête dans ses mains ; toute l'amertume des regrets et de l'isolement lui remontait au cœur.

Quelques instants se passèrent.

— Où est la tante Louison? dit Mathilde en montrant la place vide de la vieille fille.

Elle sortit et ne tarda pas à revenir ; elle était profondément émue.

— Monsieur Grosley, dit-elle, venez avec moi.

Elle l'entraîna dans la chambre de la vieille fille. Celle-ci était étendue sur sa chaise, deux larmes coulaient le long de ses joues. Un bouquet fané de camélias, de roses et de jasmin était sur la table auprès d'un tiroir ouvert ; un billet était déplié, laissant voir les lignes à moitié effacées par l'humidité dans laquelle il avait autrefois séjourné.

M. Grosley comprit tout. Cette Louise qu'il avait tant aimée n'était autre que la tante Louison ; Mme de la Ratais avait ainsi défiguré et vulgarisé son nom pour mieux l'adapter au rôle subalterne auquel elle l'avait condamnée. Le billet venait d'être lu pour la première fois ; il était resté caché dans le bouquet que la vieille fille avait conservé comme l'image de son amour méconnu, de ses espérances évanouies sans retour.

Il s'était mis à genoux devant elle, prenant ses mains dans les siennes.

— Louise, dit-il, c'était donc vrai? vous m'aimiez comme je vous aimais. Un fatal malentendu a écarté de nous le bonheur vers lequel nous courions d'un égal élan, et chacun de nous a porté le deuil de son rêve envolé. Pendant trente ans nous avons souffert de la même souffrance, porté au cœur la même blessure. Louise, les caprices de la destinée ont été cruels pour nous, mais ils n'ont pas été impitoyables. Si le matin et le milieu de la journée ont été perdus, le soir nous reste ; nous pouvons vieillir ensemble. Que dis-je ? nous sommes jeunes encore, puisque notre amour a gardé toute sa fraîcheur, malgré les atteintes de l'âge. Voyez, n'a-t-elle pas conservé la beauté de la jeunesse !

Il montrait le visage de la vieille fille qui, rayonnant de joie et de bonheur, semblait s'être transfiguré ; ses yeux avaient un éclat inusité, une sève nouvelle circulait sous la peau ; c'était le printemps qui renaissait à l'arrière-saison.

Elle le regardait avec une expression d'ineffable tendresse.

— Mon Dieu! murmura-t-elle, j'étais injuste quand je me plaignais, je ne prévoyais pas qu'un pareil dédommagement m'était réservé.

— Mathilde, reprit M. Grosley en s'adressant à la jeune fille, vous l'appeliez votre tante, vous me considérerez comme votre oncle, et me donnerez ainsi le droit d'aider à la réalisation de vos espérances. En l'associant à moi, je m'impose l'obligation d'imiter sa bonté ; mon bonheur n'a pas le droit d'être égoïste, il faut qu'il rayonne autour de moi.

Louis COLLAS.

REVUE DES MAGASINS

La *Ceinture Régente*, en dépit de ses nombreuses rivales, garde son rang de priorité.

Nulle, à vrai dire, ne possède mieux qu'elle, ni même aussi bien, ce pouvoir suprême de transformer complètement la taille, sans gêne aucune pour la personne qui a recours à elle. C'est là une qualité bien précieuse, car rien n'est aussi nuisible à la santé, et par cela même à la beauté, que d'être gênée et serrée dans un corset : la figure s'empourpre, les veines se gonflent, les membres se raidissent, et les maux d'estomac s'ensuivent!...

Avec la *Ceinture Régente*, on évite tous ces inconvénients. La taille se transforme peu à peu ; doucement comprimée, elle acquiert une cambrure et une rondeur des plus charmantes, sans fatigue d'aucune sorte. Le corps est, pour ainsi dire, moulé, et comme le moule est gracieux... La conséquence, mesdames, est facile à tirer.

La femme élégante préfère, en ce moment, à la moire ou au satin la *Ceinture Régente* en fin coutil ou en gros tulle, ce qui est encore plus léger. Ce corset ainsi conditionné est extrêmement agréable à porter pendant les chaleurs, et Mmes DE VERTUS sœurs savent le rendre aussi élégant que possible en l'ornant de dentelles et de soie de couleur.

Ajoutons que, lorsqu'on visite les jolis salons de la rue Auber, 12, on est à même d'y remarquer des jupons et des tournures d'une grâce infinie, qui ne laissent rien à désirer. Particulièrement à cette époque de départs pour la campagne et les eaux, Mmes de Vertus peuvent offrir à leur clientèle de nouvelles éditions, en ce genre, entrant à merveille dans les dernières combinaisons de la mode.

— Partir, partir !... On ne parle plus que de cela ! Les femmes pressent leurs couturières et celles-ci ne savent littéralement plus où donner de la tête : nous pouvons l'affirmer pour l'avoir vu de près. Chez Mme DALTROPHE-VORMUS (rue Vivienne, 14). Mais aussi, pourquoi faire preuve de tant de goût, d'originalité, de talent?

Qu'on se figure des piles de cartons et de pièces d'étoffes attendant le ciseau de l'artiste... puis des entrées fougueuses de femmes pressées : « Quand me donnerez-vous cette robe? Mme Daltrophe-Vormus réfléchit, calcule, puis avec sûreté : « Madame peut compter sur moi dans quinze jours pour essayer, et lorsque la toilette sera en mains, on ne la quittera plus. » Et jamais elle ne trompe personne.

Nous avons vu chez elle une délicieuse toilette, que nous allons tâcher de décrire : — Jupon en faille couleur bleu de France, à courte traîne, entouré d'un grand volant coulissé jusqu'à mi-hauteur avec tête ruchée et dont le bas se termine par un fin plissé « coup de vent ». Tunique princesse en tissu broderie anglaise écru ; le devant est garni de guipure écrue, coquillée et entremêlée de nœuds plats en ruban de faille écrue. Le dos de ce vêtement est à longues basques cuirasse, sur lesquelles vient se fixer la jupe de la tunique princesse. Celle-ci, garnie de guipures, se drape derrière en formant un pouff plat, composé de hautes guipures, de plis d'étoffe et de nœuds d'un large ruban de ceinture. Les manches, en faille bleu de France, sont terminées en cornet, avec draperie plissée de broderie anglaise écrue et ruban assorti. — Rien ne saurait rendre le charme de ce délicieux costume.

SPÉCIALITÉS

Les femmes dont la peau délicate supporte difficilement l'air vif de la campagne, le hâle, la brise de mer, etc., trouveront un grand soulagement dans l'usage du *Rowland'Kalidor*, qui, étendu sur la peau, formera comme un rempart infranchissable contre toute éventualité fâcheuse.

Ce produit d'outre-Manche, très soigné dans son principe, possède des propriétés raffraîchissantes qui rendent aux chairs une élasticité on ne peut plus agréable et communiquent au teint une fraîcheur sans pareille.

L'application du *Rowland'Kalidor* est parfaite en cas de piqûre d'insecte et tout à fait efficace contre les coups de soleil ; sous son action bienfaisante, l'irritation de la peau, les rougeurs, les plaques jaunes, tout cela disparaît.

Ce produit se vend en France chez tous les parfumeurs et pharmaciens : A Paris, chez Guerlain, 15, rue de la Paix ; Roberts, 23, place Vendôme ; Hogg, 2, rue Castiglione ; Fay, 9, rue de la paix.

M. D'A.

ROUVENAT (✠) *& CH. LOURDEL, JOAILLIERS.*
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de Toiles et batistes pour costumes,** s'adresser à la Maison FÉNÉLON CAPLIEZ de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Partir, quitter la ville pour la campagne ou les eaux, voilà la grosse question du moment. Chacun s'apprête, les hôtels sont retenus, les villas louées, — et les toilettes de Madame presque terminées! — Dans quinze jours, Paris aura perdu une des plus gracieuses expressions de sa physionomie : la Parisienne élégante. Toutes prennent leur essor : qui à Plombières, qui aux Eaux-Bonnes, à Uriage, etc., surtout à Vichy.

Quelques-unes, aussi, vont immédiatement s'installer au bord de la mer, afin de vivre un peu de cette bonne vie de famille pour laquelle Paris ne vous laisse aucun temps. On s'organise un intérieur charmant et plein de confort; et, comme la foule tapageuse n'est pas encore arrivée, la toilette n'absorbe pas tous les loisirs, les promenades se font longues et sans cérémonie. Sous cette heureuse influence de calme, de repos, de grand air et de bains réparateurs, jeunes mamans et babys prennent une vigueur et une fraîcheur inaccoutumées, ce qui remplit de contentement le chef de famille.

Ce n'est guère avant la fin de juillet ou les premiers jours d'août que le mouvement mondain se fait complètement sentir sur les plages : aussi jamais avant cette époque n'exhibe-t-on de brillantes toilettes; les femmes s'attendent mutuellement; et puis, tout-à-coup, l'aspect général du costume change; on dirait un mot d'ordre, et c'est à qui sera la plus élégante.

P. N° 266. — Chapeau *Marion*.

Modèle de Mmes Moreau-Disbury (boulevard des Capucines, 23).

La mode, en ce qui concerne ce moment de villégiature et de vie nomade, peut se résumer ainsi : lainages bourrus de couleurs neutres; toiles rayées, quadrillées ou madras (ces derniers ressemblent parfois aux mouchoirs de poche des vieux priseurs). Voilà pour les tissus. — Franges de soie, de laine ou de fil, à grelots, marabout, mousse, ondulées, etc.; tresses de laine, broderie anglaise, guipures brodées et dentelles de corde : voilà pour les garnitures.

Ouvrons une parenthèse pour expliquer un peu ce que nous entendons par *dentelle de corde*, cette nouveauté à sensation. C'est une sorte de canevas en gros cordon de fil blanc, bordé de fil de couleur, et qui constitue des entre-deux et de la dentelle d'un genre particulier, offrant un caractère rustique plein d'originalité. On choisit la broderie de la couleur dominante du costume. Est-ce joli? non, à la main; oui, lorsque cette dentelle est combinée avec goût sur un costume sans prétention. Une couturière, pour résumer l'effet produit, dirait : « Cela a du genre! »

Continuant notre revue des modes actuelles, nous devons constater que le chapeau le plus élégant, pour les voyages et le séjour aux stations thermales, est un « paillasson » grossier affectant une forme quelconque, ou bien un « panier de fraises renversé » avec toute la garniture massée en arrière, sous le bord relevé. Cette garniture consiste surtout en écharpées de gaze ou filets de soie drapés, chiffonnés et accompagnés de fruits ou de fleurs.

Nous ajouterons aussi que le vêtement le plus en faveur pour les promenades du soir et de la mer est un capulet, sorte de pèlerine dont l'ampleur forme la manche. Il est établi en drap souple ou gros lainage de fantaisie, couleur feutre, gris, etc. On le double de soie et on le garnit de franges grelot ou marabout, en laine assortie, avec capuchon pointu et long, terminé par un gland. Enfin, il se ferme devant, sous un nœud de ruban à bouts flottants.

La cravate de voyage est une longue bande double en filet à bouts frangés, fait en cordonnet de soie de plusieurs couleurs et formant des rayures en travers. Hommes et femmes ont adopté cette cravate pour la toilette négligée. Qui en a eu l'initiative, c'est ce que nous ignorons.

L'aumonière a trop de raison d'être, en voyage, pour que la mode n'en profite pas : aussi a-t-elle créé de charmants modèles en cuir ou velours, solidement conditionnés, avec agréments d'argent et d'acier. On les porte, comme toujours, suspendus à un

crochet spécial ou à une ceinture. Les derniers qui ont été faits sont plus grands que les anciens, et par cela même rendent plus de services.

Signalons une innovation excentrique : c'est une chaîne *Jeanne d'Arc*, composée de larges boucles en métal d'argent, d'acier, etc., à travers lesquelles on passe en reprise un ruban de couleur assortie à la note dominante du costume. Cette chaîne garnit le bord de la basque cuirasse, d'où elle pend assez bas sur le côté du jupon; le bout se termine par un petit miroir à manche, tout enjolivé de longues bouclettes de ruban!

Un mot sur les éventails. Il y en a qui sont exactement assortis au costume; c'est la même étoffe, avec une peinture à la gouache et une monture en bois ordinaire. D'autres sont en soie noire, blanche ou de couleur, complètement brodés de paillettes d'acier, d'argent ou de jais. Citons aussi les éventails en bois de rose, de santal, etc., avec leurs peintures mignonnes; puis les jolis éventails noirs, rehaussés de ces jolis sujets de genre dits « clair de lune » dont le succès est loin d'être épuisé. Aujourd'hui, l'éventail fait partie intégrante d'une toilette complète; on le pend à sa ceinture, avant de quitter sa chambre, aussi naturellement qu'on accroche sa montre!

Voici deux ou trois costumes à l'ordre du jour et selon les circonstances :

L'un est en lainage bourru, de nuance gris ardoise. Jupon à courte traîne, entouré d'un volant plissé que surmonte un second volant également plissé, en faille assortie, avec une bande de laine coulissée formant la tête. Tunique de forme princesse devant, garnie de nœuds de faille, formant un tablier long et carré qui se fixe derrière sans draperie en simulant un pli bachelick. Le dos a de longues basques plates, ornées de franges grelots. Manches de faille, avec bande coulissée en laine dans le bas.

La seconde toilette est en madras, à carreaux pleins (sang de bœuf et noir) et filets blancs. Jupon à traîne, entouré de plissés très-finement faits et de volants froncés alternés. Tunique-tablier entourée d'un plissé de même étoffe, surmonté d'un volant de dentelle de corde blanche brodée de rouge et dont la tête est formée d'un velours noir posé à plat; cette tunique est boursouflée derrière, avec des coques de ruban rouge et de velours noir; sur le côté, des poches coulissées sous forme de cornet d'abondance en velours noir, nœuds cerise et dentelle assortie. Corsage croisé, s'ouvrant par les revers, avec de longues basques plates, garnies de velours noir, de dentelle de corde et de plissés; à l'exception de ces derniers, la même garniture orne tous les bords du corsage.

Simple costume pour jeune fille, en mousseline de laine gris cendre. Jupon à courte traîne, entouré de trois volants bordés de diamantine de soie (petit quadrillé noir et blanc). Tablier terminé par un biais de même soie posé à plat, coulissé derrière et fermé sous un nœud de ceinture *baby* en quadrillé. Corsage *Marguerite* bordé de même, orné dans le haut d'un fichu de même soie, à bords frangés, négligemment noué au milieu de la poitrine.

Mary D'AUBERVILLE.

DÉTAILS DE MODES

1. Chapeau de bains de mer. — Paillasson noir, liséré de blanc sur le bord. Calotte ronde, passe relevée derrière où elle est ornée d'un panache de plumes noires. Écharpe en surah bleu de France à lisérés blancs, formant de larges coques sur le sommet derrière.

1. Chapeau de bains de mer.

2. Chapeau en crin écru. — Passe relevée devant, doublée de surah crème et bandeau diadème de bluets. Écharpe crème entourant la calotte et formant, sur le côté supérieur un fouillis de coques à bouts frangés et flottants.

2. Chapeau en crin écru.

Jules David — Leroy imp. r. des Marais 66 — Ad. Goubaud et Fils Edrs Paris — 1240

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mme Costadau, r. des Jeuneurs, 27-29 _ Chapeaux de Mme Moreau-Didsbury, Bd des Capucines, 23.
Batiste pour Robes de la Compagnie Irlandaise, r. Tronchet, 36 _ Jupons et Tournures de P. de Plument, r. Vivienne, 33.
Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon _ Parfums de Violet, Bd des Capucines, 12.
Envoi de la Mon de Commission Lassalle & Cie, r. Louis-le-Grand, 25.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

3. Chapeau en paille de riz blanche. — Calotte large et plate; passe

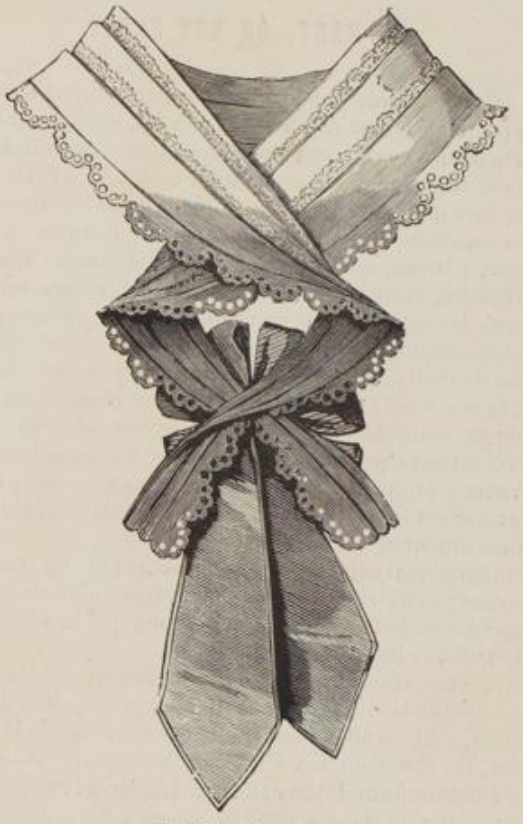
3. Chapeau en paille de riz blanche.

enlevée, à bavolet derrière. Fleurs de cerisier et cerises disposées en bandeau dessous; mêmes fleurs et fruits formant une demi-guirlande sur le sommet. Nœud de faille noire derrière, fleurs et fruits pareils aux précédents.

4. Camisole à col rabattu.

4. Camisole en percale, garnie de plis creux, étroits dans le haut. —

Col rabattu, en broderie anglaise, avec parements de manches assortis.



5. Fichu berthe.

5. Fichu berthe en organdi, croisant sur la poitrine, entourant la taille et se fixant derrière sous un nœud de ceinture. Il est composé de larges

6. Camisole à col montant.

plis qui sont garnis, dans toute leur longueur, d'une fine broderie à jour.

6. Camisole en percale, avec col festonné soutenant un plissé montant.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ON PART, ON EST PARTI

Les salons parisiens ont dit leur dernier mot et fermé leurs portes jusqu'au retour de l'hiver. Çà et là, quelques dîners d'adieux, quelques soirées *in extremis*, et tout a été fini. Le rideau est tombé sans rémission sur la saison mondaine à Paris.

Pour bien juger de la disparition de la Société parisienne, — indigène et exotique, — il suffit d'aller à l'Opéra ou au bois de Boulogne. L'Opéra, malgré l'attraction du début de Mlle Reszké dans *Hamlet*, avait, l'autre jour, la plupart de ses belles loges dégarnies des individualités mondaines qui les occupent d'ordinaire. La marquise de Galiffet, en robe grise garnie de rose, la baronne de Poilly, en robe blanche ornée de nœuds de velours cerise, la princesse Troubetzkoï, en blanc et coiffée dans le grand style du dix-huitième siècle avec une aigrette pourpre dans les cheveux, étaient à peu près seules restées fidèles à leurs loges. En revanche, la salle de l'Opéra se montrait conquise par la province et par ces spectateurs d'occasion auxquels on cède les loges que leurs titulaires hivernaux ont abandonnées.

Ces fuyards font leurs adieux en passant par les théâtres de genre où se jouent les dernières nouveautés; puis ils disparaissent, qui dans les châteaux ou réputés tels, qui en allant conquérir les meilleurs logis des villes d'eaux.

Quelques-uns vont à Londres, où la saison est des plus brillantes. La baronne Alphonse de Rothschild et sa fille, Mlle Bettina de Rothschild, sont parmi ces émigrants sur les bords de la Tamise. Les fêtes, là, succèdent aux fêtes sans désemparer. Bals et concerts à *Buckingham-Palace*, fêtes champêtres : chaque jour ramène une suite de plaisirs dont la saison à Paris n'offre qu'une faible image.

P. DE LUCENAY.

BLOCS DES DENTELLES

Elles ont joué, elles joueront encore un grand rôle dans la vie des femmes. Sur quelques-unes, — les raffinées, — elles exercent une séduction supérieure à celle des bijoux; leur *destructibilité*, leur fragilité même leur donne une sorte de charme particulier et attrayant.

La dentelle, première pensée que la femme associe à son nouveau-né, — l'en parer, l'en envelopper, c'est comme une caresse visible, — est œuvre de la main des femmes; elle n'est aimée que des femmes. C'est de tous les luxes le plus exclusivement féminin.

La femme la trouve en naissant et la porte encore sur ses cheveux blancs. Toujours simple, puisqu'elle ne connaît que les deux couleurs qui n'en sont pas, tantôt elle voilera un regard de vierge marchant à l'autel, tantôt elle fera mieux scintiller une prunelle noire, qu'elle dérobera à demi. Il y a une voluptueuse douceur à saisir à pleine main ce fragile et fin tissu, à s'en accommoder les plis sur la tête, à les rabattre sur le front, et de là, de ces profondeurs blanches ou noires, regarder la foule vulgaire.

La dentelle est toujours à sa place, reine le matin, reine le soir, aussi bien de mise sur le simple peignoir de batiste que sur la robe de velours. Et, raffinement dernier, un beau diamant ressemble à un autre beau diamant; mais il y a des dentelles uniques de dessin, de fil, de finesse, et qu'on ne saurait imiter, car c'est à la fois une richesse et un art. Entre deux femmes mises en demeure de choisir un bijou ou une dentelle, préférez celle qui prendra la dentelle. Mais, chose triste à dire, c'est un goût qui passe, on adopte de l'imitation. Une belle dentelle, coûtant le même prix qu'un objet qui frappe les yeux, ne plaît plus qu'à un nombre restreint de femmes; beaucoup, si elles l'osaient, vendraient volontiers la leur. Quand on pense que, de sang-froid et par choix, des femmes qui pourraient porter toute leur vie de la dentelle au col, ont mis en vogue de se l'encadrer avec un vilain petit morceau de toile bien raide. Ah! chère dentelle, collerettes, manchettes, voilettes, châles, écharpes, mantilles, charmants et légers tissus, revenez à la mode!

Valenciennes, points, malines, que vos jours de gloire reparaissent!

—

LA VALENCIENNES.

Une des plus belles, quoique des plus simples : le réseau est net, clair, serré; le dessin se distingue parfaitement; un peu jaunie, elle est d'un admirable effet sur une blancheur mate; solide au toucher, mieux qu'aucune autre elle est adaptée à ce luxe caché et charmant du linge des femmes.

C'est la seule dentelle qu'il soit seyant aux jeunes filles de porter; c'est une dentelle à la fois honnête et luxueuse qui a comme un cachet de bon aloi; c'est, de toutes, celle qui encadre le mieux le visage.

—

LE POINT D'ALENÇON.

Le réseau est tout petit, presque invisible; le dessin se détache en un relief qui paraît presque massif sur le fond vaporeux; les admirables dentelures, grainées, perlées, étoilées, découpent leurs fines et fortes ramures sur le velours et la soie.

Il lui faut aussi cette belle teinte safranée qui est comme l'arome des dentelles; superbe sur les tissus, il ne s'accorde point avec la batiste et la toile.

C'est la dentelle de gala, comme la valenciennes, de quelque prix qu'elle soit, est celle de la vie intime.

—

L'APPLICATION D'ANGLETERRE.

Charmante avec ses dessins hardis, ses roses qui s'épanouissent mates et légères, ses feuillages aigus qui semblent, tant le tissu est aérien, se soutenir eux-mêmes.

Il y a des volants d'application qui sont de purs chefs-d'œuvre; mais n'importe, c'est une dentelle plus vulgaire; elle n'a pas cette allure grandiose du point; on n'a pas le même scrupule de la froisser, d'y enfoncer l'aiguille.

Elle sied aux beautés blondes et diaphanes, car elle a tous les mirages du tulle qui encadre si bien certaines vaporeuses.

—

LA MALINES.

Aristocratique entre toutes, douce, molle, brillante; son fil satiné est comme une caresse sur la peau; elle se prête délicieusement aux chiffonnages les plus légers.

C'est la dentelle de luxe par excellence.

Aucune ne se marie si bien aux couleurs tendres avec lesquelles elle se fond, tandis que la valenciennes est trop dure, le point lourd, l'application trop clinquante. Elle prend et conserve mieux qu'aucune dentelle des plis mous et serrés, et pour les jabots est sans rivale.

Modeste dans sa valeur, elle a quelque chose de la perle qui se cache si souvent dans ses plis.

—

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA GUIPURE.

Belle, mais commune, se laisse imiter trop aisément ; originale quelquefois, d'un effet heureux sur le linge, car elle conserve longtemps son *blanc* différent, et quand elle est de prix, a quelque chose de sévère et de simple.

—

Et le point d'Irlande! Et les dentelles de Bohême! Tout cela est charmant, gracieux; même ces pauvres petites dentelles cotonneuses que les femmes des montagnes font sauter de leurs pelottes durant les longues veillées d'hiver.

On n'est point femme si l'on n'aime pas la dentelle. Il faut la connaître, la manier, s'en parer; elle se prête à toutes les coquetteries et à toutes les simplicités.

Laissez aux hommes la manchette cartonnée, gardez pour vous le petit volant de dentelle. Mettez-en à vos oreillers, on n'en dort que mieux, — et il se peut que la mode en revienne à ces *transparents* du XVIIe siècle, robes *tout en dentelle*, et qu'on portait sur un fond de couleur.

Il faut y penser, car cela n'est point bourgeois.

B. V.

THÉATRES

Comédie-Française. — Nous avons promis de revenir sur la pièce de MM. Charles Monselet et Paul Arène, intitulée : *l'Ilote*. L'intrigue, à vrai dire, en est peu compliquée.

Le brave laboureur lacédémonien Chrémès commence à être inquiet des dispositions de son fils Léandre, qui a du sang lacédémonien dans les veines. Le gaillard, faute de connaître le vin, commence à boire l'eau avec une avidité de mauvais présage, et il ne cesse de s'égarer dans les sentiers fleuris avec la petite esclave Fleur-de-Sauge. Chrémès voudrait, selon les préceptes du grand Lycurgue, réfréner ces mauvais penchants par le spectacle du vice. Justement c'est le jour où on vient de griser les Ilotes pour faire l'éducation de la jeunesse, et en voici un qui se dirige du côté de la ferme, chantant et couronné de roses, poursuivi par les huées de la foule.

Mais l'Ilote est un faux Ilote. C'est Gnathon, le valet d'Alcibiade, qui a suivi son maître en exil.

J'ai dû quitter l'Attique et ses collines bleues,
Mon clos, mon petit bourg, de Phalère voisin,
Mes ruches, mon balcon encadré de raisin,
Et mon toit, d'où le soir, quand le phare s'allume,
Je regardais fumer Athènes dans la brume...
J'étais Athénien alors. En me levant,
De mon index mouillé j'interrogeais le vent.
Temps clair! Et l'on partait. Bientôt dans la boutique
D'un ami, plein d'audace et causant politique,
On massacrait, en des combats multipliés,
Thèbes, Sparte, Corinthe avec les alliés.
Puis, le soleil tombant derrière Salamine :
« Allons voir, disions-nous, si Phidias termine
Ses sculptures. » Chacun lui donnait son avis.
Chère Athène! Heureux jours! Plaisirs trop tôt ravis!

Gnathon n'a trouvé aucun charme à la vie spartiate : aussi a-t-il eu l'idée de changer de costume avec un Ilote.

Alors, Sparte a pu voir un homme s'amuser.

Gnathon fait un large accueil aux amphores du bonhomme Chrémès et se met en devoir de catéchiser Léandre et Fleur-de-Sauge. A force de leur enseigner tout ce qu'il ne faut pas faire pour être bon Spartiate, il les met en fort bon chemin, et les voilà qui boivent, s'embrassent et dansent. Chrémès, survenant au milieu de ces ébats, commence à trouver un côté faible aux préceptes de Lycurgue. Gnathon se fait connaître pour échapper au bâton et s'écrie :

Proscrire le bon vin! Mais si vous le vouliez,
Il fallait démolir et cuves et celliers ;
Il fallait, brandissant la hache des batailles,
Pratiquer aux flancs noirs des outres mille entailles ;
Il fallait, sans pitié, sur les coteaux sacrés,
Faire couler le sang des grands crus massacrés ;
Il fallait en tous lieux, rugissants et farouches,
Disperser les raisins, déraciner les souches,
Et rayer Bacchus du nombre des Dieux vivants!
Puis interdire à l'air, puis interdire aux vents
D'apporter par-dessus les grandes mers lointaines
Le bruit que font là-bas les cabarets d'Athènes!
Car, ô grand Lycurgue, ô législateur têtu!
Dusses-tes cheveux courts sur ton crâne pointu
S'en hérisser d'horreur, il faut que tu le saches :
Malgré tes durs soldats et leurs fortes moustaches,
Et leur front bas et lourd, où notre vert laurier,
Quoique volé d'hier, a l'air de s'ennuyer,
Malgré tes chefs, malgré leur facile victoire,
Tu n'empêcheras pas les braves gens de boire ;
Et tant que le raisin quelque part mûrira,
Que luira le soleil et que Gnathon boira,
La Grèce qui nous voit, la Grèce pourra dire :
Non, Sparte n'a su vaincre Athènes, ni le rire!

Chrémès se laisse attendrir à son tour, et, satisfait d'avoir amolli l'austérité de ses hôtes, Gnathon s'en va dans tout l'éclat de son burlesque cortège.

Hop-Frog.

LA CHROMIDROSE

Mesdames, prenez garde à vous! Une nouvelle maladie vient de naître, dont la mère est, hélas! la coquetterie. Elle a un affreux nom, cette maladie toute neuve : elle s'appelle la *chromidrose*.

La *chromidrose* a pour cause l'habitude de se teindre les paupières afin, comme disait Gil Pérès dans un vaudeville, de se faire des yeux au kilomètre. La chromidrose est décrite en ces termes peu récréatifs par un docteur :

« Les paupières intérieures se tuméfient, deviennent douloureuses, se vascularisent; et l'on y voit apparaître une tache noire ou bleuâtre, d'étendue variable, et d'abord peu foncée, qui ne tarde pas à envahir leur surface tout entière. Il arrive parfois que la coloration anormale y reste limitée; mais, chez la plupart des malades, elle atteint les joues, le front, surtout à la naissance des cheveux, le pourtour des narines et de la bouche, la face entière à l'exception des oreilles, parfois même le cou, la poitrine et le ventre. En général, la peau est plus sensible et même très douloureuse. La gamme des tons qui la teintent est très étendue, entre le bleu le plus clair et le noir le plus foncé. Beaucoup plus rarement on a noté une teinte jaunâtre ou ocreuse rappelant celle de la rouille. La matière colorante adhère intimement à la peau ; toutefois, par des frictions, on en détache quelques parcelles, et les lignes qui se trouvent en contact avec elle s'en imprègnent. Les lavages à l'eau n'en débarrassent pas la peau, même à l'aide d'un frottement énergique ; la glycérine, un peu plus efficace, laisse encore à la paupière une nuance bleuâtre, due à de nombreux points noirs qui rappellent un menton fraîchement rasé. Cette matière proviendrait, d'après certains médecins, des glandes sébacées ; d'après d'autres, des glandes sudoripares. »

Mesdames, mesdames, défiez-vous ! La chromidrose va se propageant. C'est le phylloxéra de la coquetterie.

Pierre Véron.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LG. N° 530. — TOILETTES
Modèles de Mlle A

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ES. – DESCRIPTION, PAGE 323.
nig (rue Monsigny, 19)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MAMZELLE NINI

(NOUVELLE.)

I

DEUX AMIS. — LA RECHERCHE DE L'IDÉAL.

Après une traversée des plus heureuses, le vaisseau marchand l'*Atlantique* arriva enfin en vue du port de Rio de Janeiro. Son capitaine, M. Morel, y amenait une cargaison de diverses marchandises appartenant à un riche armateur français, auquel il devait ramener, en échange, un chargement de tabac, de sucre et de café.

Sur le pont du vaisseau, deux jeunes gens causaient en fumant des cigarettes et en se félicitant à qui mieux mieux d'être arrivés au terme d'un voyage pendant lequel ils s'étaient fort ennuyés.

L'un de ces jeunes gens, Gustave Morel, était le neveu du capitaine. Il était resté orphelin de très bonne heure, et son oncle, n'ayant pas d'enfant, lui avait tenu lieu de père. Gustave avait vingt-six ans, il avait fait de bonnes études, était bachelier, et sous prétexte qu'un bachelier n'a que l'embarras du choix quand il s'agit d'adopter une profession, il n'avait encore pu se résoudre à embrasser aucune carrière. Gai, spirituel, bon camarade, il avait beaucoup d'amis, et, malgré les remontrances de son oncle, il s'arrangeait trop bien de l'existence qu'il menait pour être pressé d'en changer.

D'ailleurs, comme il le disait avec raison, il n'avait aucun motif de tant se hâter. Son oncle était fort riche, il n'avait pas d'autre héritier que Gustave, et, à tout prendre, il n'était pas absolument indispensable que celui-ci devînt négociant, ou marin, ou quart d'agent de change. Dans quelques années il se marierait, et saurait se contenter de la fortune qu'il devrait à la libéralité de son oncle.

A ceci M. Morel, qui n'aimait point à contrarier son neveu, répondait que ce projet d'avenir ne lui semblait nullement déraisonnable. Mais, selon lui, il était temps alors que Gustave songeât à choisir une femme, qu'il renonçât enfin à passer ses journées sur les boulevards et ses soirées au café, en compagnie d'étourdis et de mauvais sujets, presque tous plus jeunes que lui.

Gustave ne témoignait pas beaucoup plus d'empressement pour se marier que pour choisir une profession. Celle qu'il épouserait devait, disait-il, ressembler au type que son imagination avait créé, et il n'avait jusqu'alors rencontré aucune femme qui ressemblât parfaitement à son idéal.

Vainement son oncle avait essayé de le faire renoncer à cette étrange fantaisie. Gustave n'avait pas cédé, et M. Morel, en désespoir de cause, avait imaginé de l'emmener à Rio de Janeiro, espérant rompre ainsi les habitudes de désœuvrement que le jeune homme avait contractées.

Celui-ci, séduit par l'idée de « voir du nouveau, » avait consenti, sans trop se faire prier, au voyage projeté, et il avait décidé à l'accompagner son meilleur ami, Laurent, peintre, ayant sinon un grand talent, du moins une grande confiance dans l'avenir brillant que son talent ne pouvait manquer de lui assurer.

Laurent était à peu près du même âge que Gustave. D'abord camarades de collége, ils avaient été étudiants ensemble, puis compagnons de plaisir et de paresse. Ils ne s'étaient, pour ainsi dire, jamais perdus de vue, et ils avaient l'un pour l'autre autant d'amitié que s'ils eussent été frères.

Maintenant que nous savons à peu près à quoi nous en tenir sur le compte des deux interlocuteurs, nous pouvons écouter leur conversation, et cela sans aucun scrupule, car, au ton dont ils parlent, il est aisé de reconnaître que leur entretien n'a rien de mystérieux.

— A-t-on jamais vu une traversée plus monotone ? s'écria Gustave. Pas le moindre incident, pas même une pauvre petite tempête pour nous distraire !

— Je te conseille de te plaindre à ton oncle, répondit Laurent en riant. Crois-tu qu'il regrette autant que toi d'avoir amené sa cargaison à bon port?

— Mon oncle ! mon oncle juge à son point de vue et moi au mien, dit Gustave. Si j'ai quitté Paris, c'était pour me distraire, pour changer la vue des boulevards contre une autre moins monotone! Or, je ne sais depuis combien de jours, qui m'ont semblé aussi longs que des années, je ne vois que le ciel et l'eau; je n'éprouve pas la moindre émotion, et sans toi je crois que je serais tombé malade d'ennui !

— Enfin! nous voici arrivés, reprit Laurent. Dans quelques heures, nous serons à terre et nous aurons bientôt oublié notre ennuyeuse traversée. Qui sait si tu ne rencontreras pas à Rio cet idéal introuvable, cette fiancée de tes rêves, que tu as vainement cherchée dans tout Paris?

Gustave partit d'un grand éclat de rire.

— Mon idéal parmi les créoles ! s'écria-t-il. Ces poupées indolentes et frivoles, qui ne songent qu'à se parer; véritables enfants gâtés et capricieux, qui ne peuvent être pour leur mari ni une amie, ni une compagne! Non, certes, ce n'est pas ici que je rencontrerai mon idéal, ni même que je songerai à le chercher!

— Aussi quelle invention d'aller se créer ainsi un idéal, tellement idéal qu'il n'a jamais existé et qu'il n'existera jamais! Autant vaudrait déclarer tout de suite que tu veux rester garçon!

— Pas du tout. Je n'ai pas encore rencontré une jeune fille ressemblant au portrait que je me suis fait de ma future, mais il ne s'en suit pas pour cela qu'elle n'existe pas. Seulement, il est certain qu'elle n'existe pas à Rio de Janeiro ni aux environs.

— Ah ça, tu m'as parlé bien des fois de ton « idéal, » mais tu ne m'as jamais tracé son portrait. Je serais curieux de le connaître, et en même temps cela pourrait t'être utile, car si je rencontrais par hasard ta mystérieuse fiancée, crois bien que je m'empresserais de t'en donner avis.

— Mauvais plaisant ! L'idéal que je me suis formé n'a rien de mystérieux, et pour te le prouver je vais te faire son portrait. Si tu rencontres ma fiancée, je compte sur ton obligeance habituelle pour m'en avertir, comme tu viens de me le proposer.

Gustave jeta le reste de sa cigarette, en choisit une nouvelle, l'alluma et reprit, du ton d'un conteur qui commence un récit :

— D'abord, ainsi que je te l'ai dit, je tiens à ce que ma femme soit pour moi une société, une amie, avec laquelle je puisse causer et qui soit en état de me comprendre. Pour cela je ne voudrais pas épouser une enfant de seize ans, mais une jeune fille ayant déjà vingt et un à vingt-deux ans. J'en ai vingt-six, il me semble qu'une différence de quatre ans est bien suffisante, n'est-ce pas?

— Va toujours, je t'écoute, fit Laurent avec un flegme imperturbable.

— Je veux qu'elle soit brune, avec de grands yeux noirs. Les brunes ont presque toujours un caractère plus sérieux que les blondes, elles sont moins capricieuses, elles ont plus d'énergie, et souvent plus de cœur. Il y a beaucoup de blondes très-égoïstes, elles sont peu capables de dévouement, et quand, par hasard, elles se mêlent d'être sérieuses, elles deviennent presque toujours méchantes et cupides.

— Joli portrait! remarqua Laurent. Cette opinion pourrait être discutée; mais passons. Nous disons donc que ta fiancée doit être brune.

— Oui, brune, grande, avec des traits réguliers, un visage un peu pâle, une exquise distinction, empreinte d'une sorte de majesté, tempérée par beaucoup de douceur et de bienveillance....

— Oh ! oh ! je commence à croire qu'en effet ton rêve est complètement un idéal ! Que me diras-tu maintenant de son caractère?

— Son caractère est calme et grave, continua Gustave, s'oubliant et parlant de sa fiancée idéale comme si elle eût réellement existé. D'une nature rêveuse, très impressionnable, elle a cependant l'énergie de dominer cette disposition, peut-être un peu romanesque. Pour ceux qui ne savent pas la comprendre, elle peut sembler froide et indifférente ; moi seul je devine les trésors d'affection que renferme son cœur, moi seul je puis apprécier la délicatesse de sentiments dont elle est douée, le besoin d'expansion et de dévouement dont cette âme d'élite est possédée, mais qu'une fière réserve dérobe comme un trésor aux regards des profanes indignes de la comprendre.

Laurent avait cessé de fumer et il contemplait son ami avec une stupéfaction qui ressemblait presque à de l'inquiétude.

— C'est là ton idéal? dit-il enfin. Eh bien, mon cher, tu es plus malade que je ne le supposais! La seule chose que je puisse te souhaiter, dans l'intérêt de ta guérison, c'est que tu rencontres bientôt, non pas cet idéal impossible, mais une femme dont l'extérieur rappelle assez le portrait que tu viens de tracer pour te faire illusion, et dont le caractère te fasse prendre en aversion la fiancée de tes rêves.

— Merci bien, dit Gustave un peu sèchement.

— J'accepte ton remercîment, et je te conjure, en ami, si tu rencontres ton idéal, de ne pas te hâter de l'épouser avant d'être bien sûr que son cœur et son caractère sont parfaitement conformes au programme.

— C'est peu généreux à toi de t'égayer à mes dépens en abusant de la confiance que je viens de te témoigner.

— Allons, bon! ne vas-tu pas me chercher querelle, à présent, à propos de mademoiselle je ne sais qui? Descendons plutôt dans notre cabine pour nous préparer à quitter le vaisseau, car nous entrons dans le port et j'aperçois déjà une multitude bigarrée, qui ne ressemble guère à la foule des oisifs du boulevard des Italiens.

En effet, peu de temps après, les deux amis, oubliant leur discussion, se mêlaient aux curieux qui encombraient le port, et qui, pour des yeux européens, formaient un tableau des plus singuliers. Cette multitude était composée de gens de toutes races, de toutes nations, de toutes couleurs, allant et venant d'un air affairé, parlant avec animation sans se laisser troubler en aucune façon par le singulier brouhaha résultant des différents langages dont les mots s'entre-croisaient comme pour donner aux nouveaux venus une idée de la tour de Babel.

Gustave et Laurent s'amusaient fort de cette animation, dont ils jouissaient d'autant mieux qu'ils s'étaient plus ennuyés pendant la traversée. Ici des nègres mozambiques, doués d'une force herculéenne, transportaient les bagages des passagers ; là des noirs de Java ou de la Sénégambie dansaient la *chica*. Les colons anglais, français, espagnols s'abordaient, entamant d'un air indifférent des pourparlers au sujet de la cargaison du vaisseau nouvellement arrivé. Quelques dames créoles, nonchalamment étendues dans leurs palanquins portés par des nègres, entr'ouvraient les rideaux qui les cachaient aux regards et avançaient leurs jolies têtes, brunes pour la plupart, afin d'examiner les étrangers.

La journée s'avançait et les rayons du soleil commençaient à devenir moins insupportables.

Tout à coup un palanquin, que deux noirs portaient avec une sollicitude toute particulière, s'arrêta auprès des jeunes gens.

Les rideaux s'ouvrirent et une jeune fille, presque une enfant, en descendit avec une vivacité gracieuse, toute différente de la nonchalance habituelle aux créoles.

Aussitôt un mouvement se fit parmi les nègres groupés çà et là, et, dans une sorte de murmure joyeux, on entendit ces mots cent fois répétés :

— C'est Mamzelle Nini!

— Oh! oh! fit tout bas Laurent, il paraît que « mamzelle Nini » est ici une célébrité. C'est sans doute la fille de quelque riche planteur ?

— Elle est assez gentille, répondit négligemment Gustave, mais c'est une enfant ; à peine a-t-elle quinze ans.

« Mamzelle Nini » n'était en effet qu'une gracieuse enfant, et rien dans son extérieur ni dans sa manière d'être n'expliquait l'espèce de domination qu'elle semblait exercer.

Qu'on se figure une fillette de quinze à seize ans, blonde, blanche et rose. Petite et frêle, elle semblait une mignonne fée venue au milieu des pauvres noirs pour leur faire paraître leur servitude moins dure, et le doux sourire avec lequel elle accueillait leurs paroles de bénédictions semblait les remplir de joie.

Rejetant en arrière les boucles blondes qui retombaient sur son front, elle regarda autour d'elle et laissa échapper d'abord un geste de désappointement tout en s'avançant sur le port. Puis elle se retourna, et aperçut les deux jeunes qui la suivaient des yeux avec une certaine surprise, motivée par le contraste évident existant entre elle et les créoles qu'ils avaient aperçues jusqu'alors.

Après un instant d'hésitation, elle se décida à revenir sur ses pas, se dirigeant rapidement vers Laurent, à qui elle s'adressa, en bon français et sans témoigner le moindre embarras :

— Pardon, monsieur, lui dit-elle, n'étiez-vous pas un des passagers du vaisseau qui vient d'arriver : l'*Atlantique*, capitaine Morel?

— Oui, mademoiselle, répondit le peintre, se demandant le but de cette question.

— Ah! et pouvez-vous me dire où est en ce moment le capitaine Morel? J'ai à lui parler pour une affaire urgente.

La gravité avec laquelle la fillette s'exprimait allait si peu à sa physionomie enfantine que Laurent ne put s'empêcher de sourire.

— Le capitaine Morel est en ce moment fort occupé, dit-il; mais voici son neveu, M. Gustave Morel. Si l'affaire « urgente » que vous avez avec le capitaine n'est pas par trop grave, peut-être consentirez-vous à en parler à Gustave?

Mamzelle Nini ne parut pas remarquer l'accent un peu railleur dont ces paroles avaient été prononcées. Elle se retourna vers Gustave qui saluait, et dit, après avoir un instant considéré le jeune homme avec attention :

— Etes-vous associé d'intérêts avec monsieur votre oncle pour les affaires de commerce qui l'amènent ici, monsieur?

— Nullement, mademoiselle, répondit Gustave ; mais si, comme je le pense, il s'agit d'avoir une autorisation pour voir une des premières les objets de parure que nous apportons, je me fais fort de vous l'obtenir de mon oncle.

— Vous vous trompez, monsieur, ce n'est pas de cela qu'il s'agit, reprit la jeune fille un peu dédaigneusement. Mais puisque vous n'êtes pas l'associé de monsieur votre oncle, c'est à lui seul que je puis parler de l'affaire qui m'amène.

— Alors, mademoiselle, vous pouvez le faire sans plus tarder, dit Gustave imitant la gravité de son interlocutrice. Voici justement le capitaine Morel qui vient par ici.

Mamzelle Nini, sans se départir de son calme, salua les deux jeunes gens, leur faisant signe de la main qu'elle n'avait pas besoin d'être accompagnée, et elle alla droit à M. Morel.

Après qu'elle lui eut dit quelques mots, celui-ci lui offrit poliment le bras, puis tous deux s'éloignèrent dans la direction du vaisseau, suivis par la vieille négresse qui portait le parasol de « mamzelle Nini. »

— Quelle étrange petite fille! dit Gustave en riant.

— Oui, répondit son ami, étrange en effet, et ne ressemblant en rien au portrait que l'on fait des créoles. Votre jeune maîtresse est-elle née dans ce pays? demanda-t-il à l'un des deux nègres porteurs du palanquin.

— Si, moussi, bonne petite maîtresse à nous li est née sur l'habitation.

— Ah! et tu aimes bonne petite maîtresse? dit Laurent adoptant le langage du noir.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Tous pauvres noirs aimer mamzelle Nini, répondit le nègre avec une sorte de solennité.

— Bon ! fit Gustave, mais qu'est-ce que c'est donc que mamzelle Nini ?

Le nègre le regarda avec une surprise mêlée d'indignation.

— C'est mamzelle Nini, dit-il au bout d'un instant. Moussi voulait rire, lui bien connaître mamzelle Nini.

— Ces gens sont stupides ! fit le neveu du capitaine en s'éloignant avec son ami.

Le soir venu, M. Morel, libre enfin des occupations qui avaient absorbé jusque-là tous ses instants, vint rejoindre les deux jeunes gens à l'endroit où tous trois logeaient.

— Mes enfants, leur dit-il gaiement, nous allons profiter de la fraîcheur de la nuit et nous mettre en route après notre repas. Je vous emmène chez un planteur, avec qui je pourrai peut-être m'entendre pour une grande partie de la cargaison que je dois rapporter en France.

— Mais, fit observer Laurent, ce planteur ne nous trouvera-t-il pas fort indiscrets si nous allons ainsi lui demander l'hospitalité sans avoir été invités par lui ?

— Du tout, du tout ! Oh ! vous ne connaissez pas encore les mœurs du pays ! Ici l'hospitalité se pratique largement, et l'on n'est point astreint aux minutieuses cérémonies indispensables en Europe. D'ailleurs, j'ai prévenu le planteur chez lequel nous nous rendons que vous m'accompagneriez.

Les deux jeunes gens ne crurent pas devoir faire d'autre observation, et M. Morel ayant demandé des chevaux, les voyageurs se mirent en route.

Pour des Parisiens, cette excursion nocturne, par un temps magnifique, au milieu d'une nature grandiose, d'une végétation luxuriante, était une véritable partie de plaisir.

L'habitation de M. Servan, — c'était le nom du planteur chez qui M. Morel conduisait ses deux compagnons, — n'était pas située à une très grande distance de Rio, et les voyageurs y arrivèrent avant le lever du soleil. Le silence le plus profond régnait aux alentours, mais dans la galerie précédant la grande case, c'est-à-dire le bâtiment d'habitation, les trois Français trouvèrent une vieille négresse qui les attendait et qui les conduisit dans leurs chambres, où des rafraîchissements avaient été préparés. La chambre de Gustave et celle de Laurent étaient voisines : aussi les deux amis eurent-ils le loisir de se communiquer leurs impressions tout en faisant honneur au sirop de tafia, au madère, aux pâtisseries sèches qu'on leur avait servis.

— Quel silence ! dit Gustave. Si je n'étais pas si fatigué, j'aurais aimé à visiter un peu le village, car sans doute ces petites cabanes, qui forment deux lignes parallèles derrière la maison, font partie du village. Tiens ! à propos, mon oncle a oublié de nous en dire le nom.

— Es-tu fou avec ton village ? Tu te crois encore en Europe, fit Laurent en riant. Ces petites cabanes sont sans doute les cases des noirs employés sur l'habitation.

— Nous verrons cela quand il fera jour. Je serais curieux de connaître M. Servan. Peut-être pourra-t-il nous donner quelques renseignements au sujet de « mamzelle Nini. »

— J'ai dit seulement hier à M. Morel qu'elle s'était adressée à nous pour savoir où elle pouvait le trouver ; mais il ne m'a pas répondu.

— Moi, j'ai fait mieux ; je lui ai demandé carrément qui était cette petite fille qui prétendait avoir à lui parler d'affaires urgentes, et il m'a répondu en riant : « Tu es bien curieux ! Qu'est-ce que cela te fait ? Mamzelle Nini ne ressemble nullement à ton idéal. »

— Mystère ! dit Laurent d'un ton tragi-comique.

— Mystère qui m'importe fort peu, en effet, reprit Gustave, et il a fallu vraiment tout l'ennui supporté pendant la traversée pour que cette fillette insignifiante attirât un seul instant notre attention. Tu as l'air de tomber de sommeil, mon cher ami, bonsoir.

Quelques secondes plus tard, nos Parisiens, sous les rideaux de gaze, hermétiquement clos, qui les mettaient à l'abri des piqûres des moustiques, dormaient d'un profond sommeil, après avoir énergiquement refusé les services des noirs à qui le maître de la maison avait donné l'ordre d'avoir soin d'eux.

Laurent ne dormit pas longtemps. D'une nature plus enthousiaste et plus impressionnable que son ami, l'artiste était trop préoccupé de la nouveauté de sa situation pour accorder au repos plus de temps qu'il n'était rigoureusement nécessaire. Levé presque aussitôt que le soleil, il sortit de la case, dont les portes restaient ouvertes toute la nuit, et commença ce qu'il nommait plaisamment son voyage de découvertes.

A quelque distance de la grande case, on voyait s'élever les bâtiments d'exploitation, dont Laurent ne comprenait pas encore l'usage et qui servaient à la sucrerie, à la raffinerie. Plus loin était la caféière, plus loin encore on apercevait des champs de cannes à sucre, remplis de nègres déjà depuis longtemps au travail malgré l'heure matinale.

Laurent s'engagea dans l'espèce de rue que Gustave avait prise pour un village, et qui, formée par les cases des noirs, était ombragée d'arbres à épais feuillage qui les protégeaient contre l'ardeur d'un soleil brûlant.

Les cases étaient presque toutes vides ; c'était le moment du travail. Le silence était troublé seulement par les bruits étranges et variés que produisaient les feuilles des différents arbres agités par le vent. Les cocotiers, les palmiers entre-choquaient leurs feuilles dures et luisantes en faisant entendre un bruit analogue à celui du cliquetis des armes ; le vent passant entre les feuilles des bananiers rappelait le gémissement lointain de la mer ; les bambous se courbaient en poussant des plaintes douloureuses, et Laurent, troublé par cette harmonie qui frappait ses oreilles pour la première fois, se croyait transporté dans un monde fantastique. Il restait en extase devant les fleurs aux couleurs éclatantes du frangipanier et de la pomme-liane, qui pâlissaient cependant à l'aspect du colibri au plumage étincelant, véritable pierre précieuse animée, dont l'œil ébloui suit le rayonnement avec admiration.

Le ramage étourdissant d'une quantité d'oiseaux attira le promeneur vers une sorte de jardin boisé, dans lequel les rayons du soleil ne pénétraient que difficilement, interceptés qu'ils étaient par le feuillage des arbres géants s'élevant fièrement au-dessus des autres comme pour les protéger.

Tout en se dirigeant du côté où il supposait que devait être la volière renfermant les artistes emplumés, Laurent reconnut avec joie quelques arbres d'Europe, amenés sans doute à grands frais sous ce climat si différent du leur, et témoignant, par leur triste aspect, des souffrances qu'ils enduraient loin de la terre natale. Leur vue causa au jeune homme une douce émotion, comme s'il eût retrouvé d'anciens amis ; mais il n'eut pas le temps de s'abandonner à cette impression, car une fraîche voix de jeune fille se fit entendre tout près de lui, dominant le ramage des oiseaux et chantant ce refrain si connu :

Vers les rives de France
Voguons en chantant,
Oui, voguons doucement ;
Pour nous les vents sont si doux !
Pays notre espérance,
Rivage béni,
Oui, vers ton port chéri
Un dieu d'amour nous conduit.

Laurent avança curieusement la tête, évitant de faire du bruit pour ne pas troubler la chanteuse, et il vit, assise nonchalement au pied d'un des arbres qu'il avait été si heureux de retrouver, « mamzelle Nini ! » Oui, vraiment, mamzelle Nini elle-même, non

point sérieuse et grave comme la veille, mais laissant son charmant visage exprimer toute la joyeuse insouciance de son âge ; ayant rejeté sur ses épaules le grand chapeau de paille destiné à la garantir du soleil; ayant laissé rouler à trois pas devant elle son ombrelle ouverte, et s'amusant, comme une vraie enfant, à jeter au-dessus de sa tête et à recevoir dans ses deux petites mains un long collier formé de perles d'ambre.

Soudain elle poussa un cri de dépit. Le collier, lancé avec trop de force, venait de disparaître entre les branches de l'arbre. Sans réfléchir à ce que son apparition subite pouvait avoir de peu convenable, Laurent s'avança, et ôtant la casquette blanche dont, à l'instar des Américains de passage à Paris, il avait eu soin de se munir :

— Permettez-moi d'aller vous le chercher, mademoiselle, dit-il.

« Mamzelle Nini » tressaillit; puis se remettant aussitôt de ce premier mouvement de surprise :

— Merci, monsieur, dit-elle, je le veux bien.

Laurent était leste et adroit ; il eut bientôt escaladé les premières branches de l'arbre et repris le collier, qu'il rendit à la jeune fille.

La connaissance étant ainsi faite et la glace rompue, le peintre ne crut pas devoir négliger une si belle occasion d'apprendre enfin le mot de l'énigme qui le préoccupait depuis la veille.

— J'étais loin de m'attendre à vous retrouver ici, mademoiselle, commença-t-il. Si M. Morel, en m'engageant hier à l'accompagner chez M. Servan, m'eût dit que je vous y rencontrerais, je me serais certainement montré plus empressé de faire cette excursion.

— Pourquoi donc cela, monsieur ? demanda la jeune fille en le regardant avec une expression d'étonnement si gracieuse et si candide à la fois que Laurent, presque déconcerté, ne sut d'abord que répondre.

— C'est que, dit-il enfin, comme nous avons échangé quelques mots hier, vous auriez, je pense, consenti à être mon introductrice auprès de M. Servan, que je ne connais pas du tout. Vous connaissez sans nul doute M. Servan? Peut-être même habitez-vous sa maison? A moins que vous ne soyez seulement une de ses voisines ?

Marie GUERRIER DE HAUPT.

(La suite au prochain numéro).

Description des planches dans le texte.

P. N° 266.

CHAPEAU *Marion*. — Chapeau de paille noire, à large passe baissée devant et derrière et fond légèrement pointu. Grosse ruche chicorée en gaze blanche autour de la calotte, groupe de coquelicots sur le sommet, avec coques de ruban noir dessus et dessous, les dernières tombant très bas sur le cou.

DG. N° 530.

TOILETTES DE COURSES. — 1. Costume en mohair crème. — Jupon à traîne et pli Bulgare, avec un large plissé en barège marron disposé sur toute la longueur du milieu. Le bas, devant, est entouré de plissés montants et descendants en barège marron. — Tunique formant un tablier court et de longs côtés terminés en pointe; celle-ci, complètement entourée de deux volants plissés, est fixée derrière sur le double pli. Une poche formée par un pli creux et bordée de marron orne chaque côté. — Corsage à large pointe arrondie devant; basque carrée derrière, bordée de marron; boutons assortis. Manche à double cornet, garnie de même. — Lingerie en batiste plissée. — Chapeau de paille de riz blanche, orné d'une guirlande de fleurs de pommier dessous et dessus; nœud de ruban noir au sommet et catogan dans le bas.

2. Costume en jolie fantaisie gris tourterelle et faille prune. — Jupon à traîne, entouré de deux volants plissés en faille, puis d'un large bouillonné gris qui forme un volant dans le haut et dans le bas avec un plissé prune s'échappant de la tête. — Tunique de forme princesse devant, avec dos et basque carrée en faille et fantaisie. Cette tunique garnie de deux volants plissés en soie prune, vient se draper et se fixer derrière sous un large nœud de faille assortie. Poches coulissées sur les côtés et ornées de nœuds. Col montant et cravate en faille prune. — Lingerie en broderie anglaise. — Chapeau paillasson noir, orné dessous et dessus de nœuds en ruban prune, d'épis verts et de fleurs des champs.

3. Vêtement en sicilienne noire, affectant la forme mantelet devant, avec dos cintré et manches larges et ouvertes. — Broderie en paille sur tous les bords et franges en cordonnet noir. Boucles plates et longues, en ruban de faille, dans le haut du dos. Fourragère en cordelière, partant du bas de la taille derrière pour se fixer devant sous un joli motif en passementerie brodé de paille et orné de glands. Dans le bas des deux pans du vêtement, poches brodées comme le reste et garnies de glands. Chapeau rond en paille noire très fine, relevé d'un seul côté et garni de faille noire, avec plume d'autruche tournant autour de la calotte pour retomber sur les cheveux.

4. Costume en linon écru et broderie anglaise. — Jupon à courte traîne, entouré de deux volants plissés, surmontés d'un volant de broderie anglaise, posé presque à plat avec deux autres volants plissés au-dessus. Écharpe-tablier en linon, garnie d'une broderie anglaise encadrée par deux plissés les bouts de l'écharpe sont entre-croisés derrière en formant un gracieux pouff retombant. — Corsage à petites basques entourées d'un simple plissé; plissé et broderie anglaise dans le haut et le bas des manches — Chapeau *Bergère* (ou *Paysanne*) en paille d'Italie, entouré d'une écharpe en gaze écrue nouée dans le bas derrière, avec un groupe de roses boutons et feuillage dans le haut.

5. Costume en batiste écrue et tissu à jours brodé. — Jupon uni et à traîne, avec une largeur plissée en éventail ajoutée au milieu derrière et moins longue. — Tablier en tissu à jours et rayures mates brodées, fendu dans le bas au milieu où il forme un écart; guipure écrue, brodée de blanc, sur tous les bords, et large nœud de ruban couleur sang de bœuf. — Corsage en batiste, à basque plate devant, ornée de guipure. Le milieu du dos est orné d'un plastron de plis cousus, formant l'éventail sur la basque, avec encadrement de guipures; celles-ci se prolongent devant de façon à orner l'ouverture en châle. Manches en tissu à jours, terminées par un volant de guipure avec nœud de ruban. — Collerette en dentelle semblable posée à l'intérieur du corsage. — Chapeau de crin blanc, entouré d'une gaze cerise formant un gros nœud sur le sommet ; cache-peigne composé de petits œillets blancs.

6. Petite fille de 7 à 9 ans. — Costume en mousseline de laine grise. — Jupon court, monté à plis plats. — Gilet de coutil blanc, garni de boutons de nacre. — Lingerie plissée. — Veston de même étoffe que la jupe, demi-ajusté et ouvert devant, avec col *marin* et revers aux manches, garni d'un lacet noir sur tous les bords; boutons en os de couleur assortie et nœuds de ruban noir sur les devants. — Chapeau de paille noire, bordé de velours noir et garni d'une écharpe en gaze blanche.

7. Petit garçon de 5 ans. — Costume en toile ou flanelle blanche. — Pantalon zouave fixé au genou. — Corsage-blouse à col *marin* et manches à poignet libre, serré à la taille par une écharpe de cachemire bleu. — Chapeau de paille, genre *Canotier*, entouré d'un ruban bleu à bouts flottants, marqués d'une ancre.

Description de la planche coloriée n° 1240.

TOILETTES DE VILLES D'EAUX. — 1. Jupon de barège blanc, à longue traîne, entouré de plusieurs volants froncés. — Tablier-écharpe en barège, drapé par plusieurs plis, entouré d'un petit volant plissé, et fixé au bas du jupon derrière sous un nœud de faille blanche à bouts pendants. — Basquine-habit en faille rose (on peut naturellement choisir une autre couleur) coupée en carré devant et derrière; des biais rapportés entourent le dessus des bords tout autour, et une dentelle blanche les termine Double revers dans le bas de l'habit et chou de ruban au milieu, avec bouts flottants. Col montant et chou de ruban; manches à double cornet croisé sur le dessus et nœud assorti. — Lingerie en dentelle blanche. — Chapeau de paille garni, sur le sommet, d'une barbe en dentelle noire coquillée, avec des fleurs jardinière tombant en traîne ainsi que la barbe.

2. Costume en taffetas gris et cachemire brodé. — Robe princesse en taffetas gris, à courte traîne unie, et manches presque plates. — Tunique princesse en cachemire noir, formant un long tablier et de simples basques derrière où elle est lacée. Le milieu du dos, de la poitrine, du tablier et le dessus des manches sont couverts de broderie en application sur tulle, et tous les bords sont garnis de guipures noires. Nœuds papillon en ruban noir placés sur les épaules et sur le milieu du tablier; de larges nœuds fixent la fermeture de celui-ci par derrière. — Chapeau de paille à passe cabossée et très enlevée d'un côté; tour de tête en crêpe lisse blanc, bride en ruban marron et rose contre le bord relevé. Fond mou en gaze marron, coques de faille sur le sommet et dans le bas derrière, avec des groupes de roses et de boutons.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE DES MAGASINS

AU PARADIS DES DAMES, *Grands magasins de nouveautés, (8 et 10, rue de Rivoli).* — Celles de nos lectrices qui ont véritablement l'esprit d'économie ont aujourd'hui une bien belle occasion de réaliser leur rêve en visitant les magasins du *Paradis des Dames*. C'est le moment ou jamais de saisir les occasions au vol ! Cette maison, en effet, en vue d'un inventaire prochain, a considérablement abaissé le prix de ses marchandises.

Les salons de confections et costumes présentent surtout des avantages remarquables ; tous ces vêtements sont livrés au tiers du prix représentant leur valeur première. Nous avons remarqué notamment une série de costumes en Oxford, ce qui se fait de mieux, vendus jusqu'à présent 60 à 65 fr. et cédés aujourd'hui au prix de 25 fr. — Un grand choix de modèles de confections très riches, à 29 fr. au lieu de 75 à 80. — Une quantité de jaquettes en drap fantaisie de toutes nuances, soutachées ou garnies de galons, d'une valeur réelle de 25 fr. et qu'on laisse à 8 fr. 75.

Les fameux peignoirs brodés que nous avons annoncés le mois dernier ont été enlevés aussi prestement que possible, et force a été au *Paradis des Dames* d'en refuser à quantité de personnnes. Cette maison, en présence d'un tel succès, vient de traiter une affaire du même genre, et plus importante, avec un habile brodeur : aussi est-elle à même de livrer des peignoirs en toile, avec jolie broderie et tout confectionnés, au même prix de 8 fr. 75.

Le comptoir des lainages nous offre, comme occasion digne d'être soulignée, une batiste-laine, fond beige à carreaux ton sur ton et filets de couleur, jolie nouveauté pour costume de voyage, à 0, 75 cent, au lieu de 1 fr. 25 — Un foulard beige, pure laine, charmant tissu pour toilette de bains de mer, à 0, 95 cent. au lieu de 1 fr. 75. Mais le grand succès du jour est le *zéphir-batiste*, véritable toile d'Oxford pour robes et costumes (teint garanti), à 0, 90 cent.

Signalons, dans la lingerie, les jupons en très belle percale rayée, ornés d'un volant plissé de 40 cent. de haut, à 6 fr. 50 cent. ; dans la bonneterie, des ombrelles *bains de mer*, parfaitement conditionnées et doublées, pour hommes et femmes, a 1 fr. 95 cent.

Nous recommandons aux personnes qui visiteront les magasins du *Paradis des Dames* de jeter un coup d'œil en passant sur les sacs de voyage et pliants de toute dimension, pour enfants et grandes personnes ; ils y sont vendus extrêmement bon marché et le moment est venu de s'en servir.

Ne pouvant détailler les mille et une occasions que l'on trouve au *Paradis des Dames*, nous engageons nos lectrices à vérifier par elles-mêmes, et le plus tôt possible, tout ce que nous venons de dire et aussi tout ce que nous avons omis.

— Se mettre en route sans avoir préalablement fait une ample provision de gants serait, pour une femme élégante, une impardonnable négligence Nous insistons sur ce point en ajoutant que la *Ville de Lyon* offre, sous ce rapport, toutes les ressources désirables. Cette maison, en effet, met un soin tout particulier à n'avoir que des gants d'une qualité extra-supérieure, d'une coupe et d'une fabrication parfaites ; ils ne se déchirent pas et ne se décousent jamais.

Que de choses à prendre à la *Ville de Lyon* au moment d'un départ Une de ces gracieuses mantilles en tulle espagnol noir ou blanc, que l'on jette sur la tête et les épaules pour aller au casino le soir. Ou bien un de ces fichus coquets, charmant appoint destiné à rehausser l'élégance d'une toilette de dîner, et dont cette maison possède une des plus belles collections. C'est encore une cuirasse, un tablier, une pèlerine, perlés ou brodés, selon la mode du jour ; ou bien un mantelet en organdi, l'écharpe *Marie-Antoinette*, etc., etc.

Mais ce à quoi on ne songe pas assez peut-être en visitant les magasins de la *Ville de Lyon* (6, rue de la Chaussée d'Antin), c'est à entrer au salon de modes, lequel ne laisse cependant rien à désirer. On y trouve de ravissants modèles, composés avec un art et une originalité extrêmes, sans que celle-ci exclue la distinction, Nous aimons particulièrement les suivants :

Un paillasson dont la passe baissée devant, relevée derrière, est doublée de faille cerise et brodée de velours noir. Écharpe en organdi et valenciennes, drapée autour de la calotte, formant des coques sur le sommet en arrière où elles se groupent avec du raisin noir, des roses et des épis de blé.

Chapeau *Ophélie*, en grosse paille anglaise (genre *matelot*), dont le dessous est entièrement recouvert de fleurs des champs posées en guirlande et retombant en traîne derrière. Deux touffes de riche dentelle blanche, posées en aigrette, ornent les côtés supérieurs de la calotte.

Enfin le plus nouveau de tous les chapeaux, le *Miss*, modèle exclusif à la *Ville de Lyon*. Qu'on se figure un panier de fraises renversé, posé très en avant sur le front et relevé derrière. Ce chapeau est en paille de fantaisie noire et brillante, doublé de faille bleu électrique et orné sur le sommet d'une quantité d'épis verts. Coquelicots et marguerites des champs à l'arrière, et cache-peigne en velours noir avec les mêmes fleurs. On ne peut rien voir de plus seyant.

— Voulez vous briller, être remarquée dans les casinos élégants de nos villes d'eaux les plus fréquentées ? Emportez avec vous plusieurs toilettes de batiste de la *Compagnie Irlandaise*. Rien n'est plus frais, plus pas-pastoral, ni plus séduisant que la batiste *Salamanque*, la *Esméralda*, la *Naïade*, la *Sémiramis*, la *Manon Lescaut*, la batiste *Greuze*, la *Bretonne*.

Et puisque nous sommes en train de vous donner un conseil, voulez-vous nous permettre d'en ajouter un second ? Il concernera la manière d'employer cette vaporeuse batiste. Nous empruntons notre modèle à la grande fête villageoise des Champs-Élysées, où toutes les jolies femmes s'étaient donné rendez-vous. — Costume en batiste *Greuze* d'un bleu idéal. Jupon à traîne garnie de plusieurs plissés, formés de bandes de batiste, d'entre-deux et de valenciennes. Large écharpe en batiste, complètement entourée de petits plissés semblables, drapée en biais et fixée derrière en formant un froufrou mélangé de coques de ruban. Le corsage, ou plutôt le veston, réalisant un idéal plein de poésie, avec sa batiste plissée, ses valenciennes et ses nœuds papillon en ruban assorti.

Nous recommandons cette combinaison qui peut s'appliquer à toutes les batistes de la *Compagnie Irlandaise*. — Cette maison envoie *franco* une série d'échantillons aux personnes qui lui en adressent la demande par lettre affranchie (rue Tronchet, 36).

— Nous nous plaisons à constater le grand succès des jupons blancs de la maison de PLUMENT que nous avons annoncés dernièrement. Cette nouvelle s'est répandue avec une vitesse incroyable, et les commandes affluent (rue Vivienne, 33) au point que les expéditions n'y suffisent qu'à grand'peine.

Quelle est la femme élégante, en effet, qui voudrait se priver d'un de ces nouveaux modèles, sachant surtout que l'ensemble de la toilette acquierra une élégance et un charme de plus ?

M. de Plument est vraiment un prophète : ne nous a-t-il pas annoncé le retour au pouff ? Nous savons maintenant qu'il avait parfaitement raison. Déjà, dans nombre de réunions mondaines, les robes se montrent plus boursouflées qu'il y a un mois. Notre conclusion, c'est qu'il faut s'en rapporter exclusivement au jugement de cet habile fabricant, passé maître en l'art du juponnage comme en celui du corset.

Les tournures de cette maison de premier ordre présentent donc sûrement le caractère exigé par les nouveaux décrets de la mode ; néanmoins il est prudent et sage de bien spécifier le genre de tournure que l'on préfère, en soulignant le mot *bombé* ou *aplati* : de cette façon, on sera servie à souhait.

Le *corset-cage* et le corset *sultane* continuent d'être à l'ordre du jour de l'élégance intime.

SPÉCIALITÉS

Nous ne savons rien de plus agréable, pour une personne qui tient à montrer une main soignée, que d'avoir à sa disposition tout ce qui est nécessaire pour atteindre ce but. Rien de mieux, par conséquent, que la « boîte à mains » de la maison Violet, qui en a de particulièrement commodes et élégantes, contenant de trois à quinze et vingt pièces. Avec cela, impossible d'avoir une vilaine main, car tout y est prévu.

A côté de ces boîtes à mains, on trouve des « jeux de brosses » d'un confortable rare, d'une élégance achevée : les montures sont en bois d'ébène ou de citronnier, en ivoire, en écaille, etc., unies ou ornées d'un chiffre. Il y a là un assortiment complet de brosses, depuis la rude brosse à habits jusqu'à la fine brosse à poudre de riz, remplaçant la pattede lièvre et douce autant qu'on le peut souhaiter.

La vente considérable d'éventails qui se fait au *Palais des Abeilles* (rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines), — surtout le succès de son éventail, *le Printemps*, reproduisant l'heureuse composition de M. Cot, — a déterminé la maison Violet à tenir un article de fantaisie qu'elle n'avait pas eu jusque là. Nous voulons parler de la châtelaine artistique en métal, si généralement adoptée pour suspendre l'éventail. Nous en avons vu une fort jolie collection, dont quelques unes sont à deux fins : pour l'éventail et le flacon de sels.

On nous en voudrait de ne pas signaler, en terminant, les nouveaux parfums du high-life : la *Brise de violettes*, le *Ylang-ylang*, le *Gardenia* et le *Médina-Cœli* ; autant de chefs-d'œuvre d'une suavité d'arome exquise.

M. D'A.

ROUVENAT (✠) *& CH. LOURDEL*, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les modes de 1875 feront certainement époque par leur grâce et leur variété : ce ne sont que tissus légers, transparents brodés, soies souples, linons pleins de fraîcheur, dentelles, rubans et fleurs, dont on tire des merveilles de goût.

Une femme peut être simplement mise, — aujourd'hui surtout que le respect de la forme et la pureté de la ligne entrent comme principes absolus dans l'art de s'habiller, — mais mal mise, jamais! Tout le monde lui jetterait la pierre!

Le champ est si vaste, la fantaisie tellement souveraine, qu'il y a vraiment peu d'efforts à faire pour arriver à un résultat satisfaisant. Il ne faut que du goût, et les femmes prouvent qu'elles en ont... presque toujours; la moindre réunion mondaine en fait foi.

Les couturières, modistes et lingères se sont signalées, depuis une quinzaine de jours, à propos des départs, en fournissant les plus ravissants modèles; quelques-uns mêmes sont de véritables chefs-d'œuvre en leur genre. On ne sait, en les voyant, lequel admirer le plus, de l'objet lui-même ou du talent de celle qui l'a créé.

Pour l'ordinaire, ce qui a cours surtout, c'est la toile à rayures et à carreaux, avec des plissés à foison et des broderies en quantité, le tout entremêlé suivant les caprices de l'imagination. Les mêmes étoffes, coupées en biais ou en droit fil, présentant leur dessin et leur coloris dans tous les sens, produisent une grande variété d'effets.

Comme toilette élégante et légère, il y a de fort jolies choses : des tissus en fil à rayures mates et rayures à jour, brodés en couleur et ton sur ton, que l'on garnit de dentelles du même genre, ou bien d'effilés en fil, à boules ou à glands. Ensuite les broderies en *reprise*, faites en fil de couleur, sur gros réseaux blancs, et les belles applications sur tulle blanc, que nous avons déjà signalées. Ajoutons qu'il y a des entre-deux et des dentelles assorties pour la garniture et que le tout est fait à la main.

P. N° 267. — Costumes d'intérieur en lingerie.

Mais la fabrication est parvenue parfaitement à imiter ces différents genres : aussi trouve-t-on les pièces de broderies à la mécanique, sur toile et batiste, en blanc, bleu, rose, écru, qui font le meilleur effet et dont les bourses moyennes s'accommodent à merveille.

La meilleure manière d'employer ces étoffes est d'adopter la tunique duchesse, à devants de forme princesse et dos indépendant, relevée derrière en froufrou gracieux, agrémenté de nœuds de velours ou de ruban assorti au jupon. Les manches sont généralement de même étoffe que celui-ci, et le corsage est doublé pareillement.

Les roues ont beaucoup de succès pour les babys de deux à cinq ans, soit qu'on en constitue toute leur toilette, soit qu'on les allie, comme entre-deux, à des bandes de toile unie formant de gros plis creux. Une dentelle de roues forme la garniture, et une large ceinture de ruban complète l'ensemble.

—

Les linons et batistes, si fort en faveur à cette époque de l'année, sont tombés maintenant dans le domaine des maisons de LINGERIE, depuis que celles-ci ont joint le costume à leurs articles spéciaux. Elles ont, au surplus, des façons de les utiliser qui ressortent absolument de leurs travaux minutieux; nous n'en voulons pour preuve que la toilette suivante :

Jupon à traîne, en batiste rose, entouré de deux volants plissés, composés d'entre-deux en valenciennes et de bandes en batiste. Tablier en batiste coulissée, avec entre-deux formant d'élégantes rayures au moyen d'une haute valenciennes soutenue par un plissé de batiste dépassant légèrement. Un pli bulgare en batiste, formé de plis plats et multiples, est ajouté sur le jupon, et des nœuds de ruban rose viennent de place en place fixer les bords du tablier sur le milieu. Cuirasse en batiste rose coulissée, avec entre-deux et dentelle, composée de la même façon que le tablier; manches pa-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

reilles; nœuds de ruban assortis aux précédents, dans le bas de celles-ci et sur le côté du corsage.

Rien n'est plus vaporeux, ni plus seyant, que les fichus *Lamballe*, *Charlotte Corday*, *Paysanne*, etc., en tulle blanc « poudre de riz » plié en double, avec une blonde blanche tout autour. On forme les plis en mettant le fichu, et le plus simplement du monde : c'est même ce qui en fait le mérite ; un nœud de velours, quelques fleurs variées le fixent sur la poitrine, d'où les bouts flottent négligemment. Un fichu de ce genre, établi en tulle et dentelle noirs, est aussi fort gracieux et rend peut-être plus de services.

—

Une MODISTE nous faisait observer, ces jours-ci, que les femmes âgées s'accommodaient aussi bien que les jeunes de la mode des fleurs sur les chapeaux. Cela paraît pourtant une anomalie ; mais la dentelle sauve tout ! Les chapeaux *sérieux*, en effet, sont généralement composés d'une fanchon avec fond mou, emboîtant bien la tête, et de mentonnières ; la première partie est quelquefois en paille, mais le reste est toujours en tulle et dentelle. Les fleurs se posent en bandeau sous la passe, en demi-guirlande sur le dessus, ou par groupes deci delà. Quelquefois, une voilette-mantille se rattache au fond, qu'elle recouvre, et vient se fixer sous le menton.

Le galon étincelle d'or, d'argent, d'acier, est assez employé comme bordure de chapeau, ainsi que les galons noirs brodés de jais et de paille. Le voile-écharpe, en gaze blanche ou de couleur, est à l'ordre du jour pour les chapeaux de voyage et de villes d'eaux. Enfin, on fait toujours des oiseaux, une tête ou une aile, sur le côté et en aigrette.

Signalons aussi les chapeaux ronds, à large passe cabossée un peu dans tous les sens, dits chapeaux « de jardin » ; rien de plus favorable à la beauté que ce gracieux modèle, que l'on essaie vainement chaque année d'introduire à la ville. On en voit dans certains casinos, et rien ne prouve que cette forme ne s'accréditera pas ! Dans tous les cas, c'est bien la meilleure coiffure d'excursion qu'on puisse avoir, car elle abrite suffisamment la tête contre les ardeurs du soleil, sans qu'il soit utile de recourir à l'ombrelle. Il est bien entendu que les jeunes personnes seules peuvent porter ce chapeau.

Il en est un autre encore qu'une femme ayant passé vingt-cinq ans ne prendra pas : c'est la forme dite vulgairement « melon ». Sa garniture, très simple, consiste en un galon noir, avec nœud plat sur le côté et aigrette ; ou bien il est entouré d'une écharpe très-longue et flottante, qui peut, au besoin, s'entortiller autour du cou. C'est le véritable chapeau anglais.

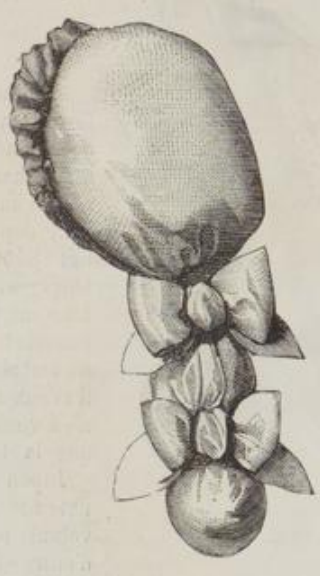
Avons-nous besoin de dire qu'une femme de bonne compagnie doit, avant tout, soigner trois choses dans sa toilette : son chapeau, ses gants et sa chaussure ? C'est à ces détails qu'on la reconnaît en voyage.

Mary D'AUBERVILLE.

COSTUMES DE BAINS DE MER

1. Bonnet en caoutchouc, à fond catogan, recouvrant les cheveux sans les décoiffer. Coulisse serrée derrière de façon à préserver complètement la tête et les cheveux. Ruche et nœuds en laine bleue ornant le bonnet derrière.

2. Blouse en serge crème, fermée derrière, recouverte à moitié par un



1. Bonnet en caoutchouc.

grand veston de même étoffe, lequel s'ouvre devant en formant un écart. Le tour du cou et des bras du veston est garni d'un bouillonné en laine rouge. Des liserés très fins, du même rouge, encadrent tous les bords. Une ceinture de cuir rouge, à boucle de métal, serre à la taille les deux vêtements.

3. Bonnet en caoutchouc, entouré d'un large lacet bleu ruché, avec coulisse par derrière.

4. Chapeau côtelé, en toile écrue, garni d'un nœud en étoffe de fantaisie

2. Blouse en serge.

écossaise ou en tout autre tissu que n'altère point l'eau de mer.

5. Costume en serge gros bleu. — Pantalon (fermé) fendu dans le bas sur les côtés, où il est orné d'un bouillonné de même étoffe, et boutonné

3. Bonnet en caoutchouc.

4. Chapeau en toile écrue.

au-dessous du genou. Il est maintenu à la taille par une ceinture coulissée derrière et des boutons placés sur les hanches. — Blouse plate dans le haut, à col rabattu et revers s'ouvrant en châle, boutonnée en biais et or-

5. Costume en serge.

née d'un bouillonné pareil au précédent sur tous les bords. Manches courtes, garnies de même.

6. Soulier de bain, en toile écrue brodée de rouge. Chou et cothurne en lacet de même couleur. Semelle en liége ou plaque à jours.

7. Soulier de plage, en cuir jaune. Chou et cothurne en faille assortie.

8. Costume en escot havane, liséré de blanc sur tous les bords. — Pantalon *zouave* (fermé) serré à la taille comme le précédent, fixé au-dessous

6 Soulier de bain.

7. Soulier de plage.

du genou par un petit volant et un poignet. — Blouse ajustée dans le haut, avec col montant et revers; mancheron fendu sur le bras. Ceinture et seconde jupe plus courte posée pardessus.

8. Costume en escot.

Il est bien entendu que ces différents modèles peuvent subir toutes sortes de modifications, suivant le goût de chaque personne, sous le rapport de l'étoffe et des garnitures. On peut ajouter ou retrancher indifféremment; en général, les ruches sont plus seyantes que les ornements plats.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CAUSERIE

Le terrible fléau qui s'est abattu sur le Midi de la France et y a fait de si nombreuses victimes a eu pour résultat de tourner vers un même but toutes les préoccupations. Il y a quinze jours, on ne songeait qu'au départ, on se hâtait de boucler ses malles et de faire ses adieux : on avait si grand' hâte de mettre à profit les beaux jours qu'on attendait de l'été, et si avidement on savourait d'avance les douceurs de la villégiature !...

Les inondations ont changé tout cela. Comment, en effet, se divertir en face d'un pareil désastre, en présence de tant de souffrances et d'un si grand deuil?... Aussi, voyez : sous l'influence du génie de la charité, le mouvement mondain a pris tout de suite une autre direction. A Paris, en même temps que dans toutes nos villes, à l'atelier comme dans les salons, on ne parle que des inondés, on ne s'occupe que de souscrire en leur faveur, on s'ingénie à trouver le moyen de leur venir en aide.

Ainsi, parmi les hautes individualités qui ont tenu à honneur de prendre l'initiative, il a d'abord été décidé, à l'unanimité, que les divers vestiaires de Paris et de la campagne, où les femmes du monde s'assemblent pour travailler au profit des pauvres, tiendraient chaque semaine une séance supplémentaire au bénéfice des inondés. Les vêtements et objets de lingerie qui s'y confectionnent seront distribués directement à ces malheureux, ou serviront à des ventes dont le produit leur sera attribué.

A propos de ces ventes, il est question d'en organiser une non plus dans les salles banales d'un ministère ou dans un jardin public, mais bien dans les galeries d'un des hôtels les plus renommés du Paris mondain et dans le véritable parc qui s'y trouve attenant. Tout ce que la haute société française possède d'individualités féminines à sensation figurerait aux comptoirs de cette vente, dont le produit serait exclusivement affecté à la reconstruction des maisons ouvrières détruites par les eaux.

En dehors de ces grands moyens, le monde invente une foule de petits procédés charitables dont le *Sport* nous donne une idée et qui méritent qu'on les signale. Ainsi, dans les maisons où l'on pratique journellement les petits jeux et notamment à la campagne, il paraît que les amendes se traduisent en offrandes aux inondés, et les gages, au lieu d'être rendus ou échangés, sont vendus à la fin de chaque soirée, au plus offrant et dernier enchérisseur, toujours au profit des victimes de l'inondation.

Une de nos plus grandes dames du monde parlementaire, — qui habite, aux portes de Paris, un château très-assiégé de visiteurs, — a imaginé de placer dans son salon une tire-lire en ébène, sur laquelle on lit en lettres d'or : *Pour les inondés du Midi*. Ce petit meuble, fixé à la porte de sortie du salon, vous dit d'une façon tout à fait irrésistible : « A bon visiteur, salut ! »

Si tous les salons assidûment fréquentés adoptaient cette invention, les recettes seraient bientôt considérables et l'œuvre d'humanité qui sollicite le concours de tous pourrait porter les fruits qu'on est en droit d'en attendre.

Laissons la charité, qui est coutumière du fait, réaliser des prodiges, et rions un peu, pour n'en pas perdre l'habitude, aux dépens de la bêtise humaine. Quoique depuis longtemps elle n'en soit plus à faire ses preuves, elle trouve encore le moyen de se surpasser et de nous plonger dans des étonnements inattendus.

C'est ainsi qu'un procès récent, où le comique ne manque pas, nous a révélé que Paris possède de soixante-dix à quatre-vingts espèces de *médiums*, c'est-à-dire une véritable légion de voyants (ne pas prononcer clairvoyants) qui sont en rapport avec les gens de l'autre monde. Et quels gens, s'il vous plaît ! Voltaire, Pythagore, Satan, l'ange Gabriel, Aspasie... Il serait difficile d'imaginer une société plus mêlée, mais il faut bien qu'il y en ait pour tous les goûts !

Le plus curieux dans l'affaire du photographe spirite, ce n'est pas qu'on y ait découvert des individus capables de se jouer avec autant de cynisme de la crédulité d'autrui ; c'est qu'il se puisse rencontrer des êtres assez dénués de raison, du bon sens même le plus vulgaire, pour se montrer plus ... spirites que le spiritisme, et pour n'en vouloir point démordre, alors même qu'ils entendent leurs thaumaturges de rencontre déclarer publiquement qu'il n'y a dans tout cela que supercheries et duperie. Tristes dupes, qui portent des noms à particule et n'ont pas même l'excuse d'appartenir à ces humbles familles dont l'ignorance fait sa proie !

Heureusement le tribunal a porté une main profane, mais impitoyable, sur les mystères du grand œuvre ; il y a lieu d'espérer que, pareille à ces cadavres qui tombent en poussière au contact de la lumière, l'honorable entreprise aujourd'hui connue sous la rubrique : *Photographie et Spiritisme*, ne se relèvera pas du rude contact de la raison... et de la police correctionnelle.

L'écroulement des châteaux en Espagne de ces vulgaires thaumaturges prouve suffisamment que tout n'est pas rose dans le destin des faiseurs de miracles. La mise en vente du château de Vaux rappelle des faits d'où ressort le même enseignement. On sait que cette magnifique résidence, située près de Melun, fut construite pour le surintendant Fouquet par Le Vau et Mansard, puis décorée par Lebrun ; mais on sait moins quelle fête fabuleuse le surintendant y donna à Louis XIV et à sa cour, et quelles folies y furent faites.

« Le roi de France — dit un chroniqueur — s'était fait accompagner à Vaux non-seulement de Colbert, mais de M. le chancelier Séguier et de ses mousquetaires, commandés par d'Artagnan, et, tandis qu'il roulait dans sa tête les sombres projets que l'on connaît, Fouquet se multipliait sur tous les points et donnait ses ordres.

» Il fit déposer sur la cheminée de chaque gentilhomme mille pistoles pour faire face aux dettes de jeu, et il prescrivit qu'on eût pour les gens de lettres des égards plus grands encore que ceux auxquels ils étaient accoutumés dans son palais.

» — Je veux qu'ils dînent dans la salle des Muses, disait Fouquet à un de ses intendants, et que des guirlandes de fleurs se balancent sur leurs fronts au bruit de harpes cachées. Lambert jouera du théorbe. Comme les anciens poëtes, ils boiront dans des coupes de vermeil, et comme eux, ils emporteront leurs coupes. »

Versailles ni Saint-Cloud n'existaient alors, et ce fut la première fois qu'en France on vit jouer les eaux. Ce spectacle, naturellement, fut trouvé merveilleux. Le dîner aussi abonda en surprises.

« Dès que les convives furent assis, sur un signe de Fouquet, le plafond descendit lentement, et au son d'une musique douce ; à la hauteur voulue, la table aérienne, chargée de flambeaux et de mets exquis, s'arrêta. Un autre plafond avait remplacé celui qui s'était détaché. Les courtisans, émerveillés, gardèrent cependant le silence, attendant l'avis du roi. »

Avons-nous besoin de redire ce qui résulta de cette journée? Louis XIV, indigné de ces prodigalités qui lui révélaient l'énormité des exactions commises par le surintendant, le fit arrêter, et le malheureux alla méditer à Pignerol sur les dangers de l'étalage d'une trop grande fortune.

Pareille chose ne fût jamais arrivée au pauvre Léon Lippman, cet honnête industriel dont on ne reverra plus la physionomie sur le turf, dans nos principaux théâtres et les bals officiels. Ce qu'il a distribué de programmes et gardé de paletots, de fourrures, de parapluies et de cannes, est incalculable.

— Un de mes titres à l'estime publique, disait-il avec fierté, c'est de n'avoir jamais égaré un seul des objets qui m'ont été confiés.

Sa modeste industrie lui avait profité, car il laisse une fortune évaluée à plus de cent mille francs.

Ludovic Sauveur.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ANGLAIS ET AMÉRICAINS

Un jour, Méry s'écriait : « Les Anglais sont partout! » Ce n'était pas là seulement un mot de fantaisiste. Parcourez, en effet, les divers points de la rose des vents, vous y verrez partout de nombreux échantillons de la race anglo-saxonne. Impossible de faire un pas sans rencontrer une colonie anglaise.

Quand un touriste veut faire une ascension au Mont-Blanc, le premier compagnon de route qu'il rencontre est un Anglais. A Naples, lorsqu'il s'agit d'entrer dans la grotte du Chien, c'est un Anglais qui, le premier, outrepasse le seuil. En Egypte, au pied des pyramides; en Amérique, près du pont du Niagara; en Australie, du côté des sauvages, il y a des Anglais. Il y a des Anglais sur la côte de Guinée, du côté du plateau des Gorilles.

En France, dans nos provinces, il y a des villes entières peuplées d'Anglais, en Bretagne notamment.

A Paris, tout un des plus beaux quartiers de la ville est placé dans les mêmes conditions, et la mode étant, pour le moment, aux excursions dans les catacombes, on n'y peut descendre sans constater l'inévitable présence d'un groupe d'Anglais parmi les visiteurs.

Méry avait raison : « Les Anglais sont partout. »

Mais les Américains aussi!

La Société américaine, elle, a fermé ses hôtels; elle court par l'*express* dans toutes les directions de la carte, et son émigration fait un grand vide à Paris. Elle a pris, en effet, dans la capitale une place si importante qu'on peut dire qu'elle fait corps avec sa propriété de Paris.

Les plus beaux hôtels des quartiers neufs appartiennent à des Américains : aux Riggs, aux Sliddell, aux Payne, aux Simmons, aux Sims, aux Smith, avec beaucoup de *and Sons* et *and C°*. Les attelages qui font sensation aux Champs-Elysées et au bois sont à des Américains. Les avant-scènes de nos théâtres sont l'apanage des lorgnettes d'or et de platine de Boston ou de New-York.

Qui porte les toilettes qui font le plus retourner les têtes aux courses et à l'Opéra? Des Américaines, toujours des Américaines.

Quels sont les amateurs qui achètent le plus de tableaux et d'objets d'art? Les Américains : MM. Stewart et Stebbins.

Enfin, qui fournit les dots les plus sonores aux vieux noms du faubourg Saint-Germain? La jeune Amérique.

Le séjour dans la capitale a une influence assez curieuse sur la race américaine. Tandis qu'il ne fait qu'accuser davantage le caractère anglo-saxon chez les hommes, il métamorphose les femmes en Parisiennes exagérées.

Pour se rendre bien compte de ce type, l'Américaine de Paris, il suffit de feuilleter la collection de la *Vie parisienne*. C'est elle qu'on voit là dans toutes les poses, dansant, patinant, galopant, croquée par le crayon habile de Marcelin.

Ces toilettes à outrance, qui renversent toutes les notions du goût et de la véritable élégance, c'est elle qui les porte; ces chignons effrénés sous ces chapeaux invraisemblables, c'est elle qui, la première, les a arborés. Quant à ces boucles d'oreille figurant des locomotives, des *steeple-chases*, des steamers, des omnibus, — j'en passe et des meilleures, — où en trouver l'idée, sinon dans des cervelles de Chicago, de Washington ou de New-York?

L'Américaine de Paris a, comme compensation à tous ces torts pour des yeux parisiens pur sang, deux grandes qualités qui forment l'attrait suprême de sa société : une droiture extrême et une sûreté absolue dans les relations.

Loin de se dénigrer entre elles, comme nos Parisiennes, les Américaines se soutiennent, se défendent, s'entr'aident avec une ardeur inébranlable. Elles ont l'esprit du sexe poussé au plus haut point, et malheur au téméraire qui s'attaque à l'une d'elles : lia bientôt toute la corporation à ses trousses. C'est une vertu, cela, et les Françaises joueraient un bien autre rôle dans notre pays, si elles avaient cette solidarité.

D'un entrain irrésistible, d'une gaieté qui ne connaît pas d'obstacles, libres et franches d'allure, elles ont apporté dans notre société, esclave de l'étiquette, un élément très-appréciable et d'un incontestable attrait.

Ch. DAVID.

LE LANGAGE DES CHEVEUX

Parmi les visiteurs du pavillon de Henri IV, à Saint-Germain, se trouvait, l'autre jour, une femme bien remarquable par sa tournure, sa toilette, son expression physionomique, sa beauté et toute la *mise en scène* de sa personne.

Elle avait vingt ans à peine, sa taille était svelte. Sa robe de cachemire blanc était lisérée de velours violet; son chapeau à la Rubens, orné de plumes blanches, était posé sur une coiffure d'un goût nouveau, non-seulement par sa forme, mais par sa teinte. Ses cheveux n'étaient ni blonds, ni noirs, ni châtains, ni rouges, ni cendrés; ils étaient blancs, mais épais, mais longs, mais bouclés, et se prêtant à toutes les fantaisies de l'art le plus raffiné. C'était extra-joli et intéressant comme tout ce qui est nouveau ou exotique.

Cette femme, jeune et belle, était accompagnée d'un cavalier d'une grande distinction, d'une autre dame également accompagnée et non moins jeune, simplement vêtue d'une robe violette et d'une élégance calme et placide.

Ces cheveux blancs sont une anomalie, et, chose étrange, ils étaient d'un effet charmant, qui ne se ressentait en aucune façon de l'influence de l'*association des idées*.

Qui sait si, après avoir admiré cette jeune femme, d'autres ne seront pas tentées d'imiter sa manière de s'attifer?

Il n'y a rien de plus mobile, en France que le caractère de la coiffure. Elle a toujours joué un rôle considérable dans l'économie de la toilette féminine; elle a souvent exprimé des sentiments très complexes. Au dix-huitième siècle, elle avait pris l'importance mystérieuse d'un salem oriental. Les femmes, à l'aide de leur coiffure, se faisaient merveilleusement comprendre de *qui de droit*. On n'a pas idée de tout ce qu'on a obtenu, par ce système télégraphique de la coiffure à la *Belle-Poule*. On arrangeait la mâture de la frégate à l'aide de signaux qui, semblables aux signaux de mer, avaient tous leur signification.

On a très judicieusement observé combien, au théâtre, la douleur des femmes a subi de changement, grâce à l'ordonnance des coiffures.

Jadis, a-t-on dit, une femme à plaindre dénouait sa coiffure, et l'on voyait tout à coup ses cheveux flotter en désordre sur ses épaules. Cela voulait dire : j'ai perdu mon peigne et mon protecteur, je suis folle ou je viens d'assassiner celui que j'aime, ou l'on veut m'arracher mes enfants. Selon la circonstance, le public comprenait, il était content. Maintenant le désespoir s'exprime autrement.

Mlle Falcon, à l'Opéra, a été la première qui, dans *Stradella*, a confié à ses cheveux relevés le soin de raconter sa peine. Sa douleur se dévoilait à l'aide d'un petit voile noir, et sur une robe blanche deux petits nœuds de taffetas noir très mesquins; c'était tout. Cela voulait dire : « Je suis quasi veuve, on va faire périr mon époux et je porte son *demi-deuil* d'avance. »

Celui à qui l'on doit cette spirituelle observation regrettait les désespoirs d'autrefois. Les cheveux épars avaient du bon; mais ils sont passés de mode : d'autres temps, d'autres pleurs et d'autres chignons.

Eugène CHAPUS.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 536. — DESCRIPTION, PAGE 335.

CHAPEAUX, LINGERIE, DÉTAILS DE MODES

Modèles des *Grands Magasins du Paradis des Dames* (rue de Rivoli, 8 et 10)

A. Leroy, imp. r. des Marais, 66. Ad. Goubaud et Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Etoffes des Mmes du Paradis des Dames, r. de Rivoli, 8-10 _ Toilettes de Mlle Bataillon, 5, r. Thérèse.
Chapeaux de Mesdames Brunhes & Hunt, rue Meyerbeer, 4 _ Corsets de Pr de Plument, r. Vivienne, 33.
Eau Figaro Bd Bonne Nouvelle, 1 _ Parfums Oriza de S. Legrand, r. St Honoré, 207.

Entered at Stationer's Hall

LONDON Ad. Goubaud & Son 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Imp. Lemercier & Cie Paris

I. N° 41

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 538. — DESCRIPTION, PAGE 335.

TOILETTES DE PROMENADE

Modèles du *Paradis des Dames* (rue de Rivoli, 8 et 10).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MAMZELLE NINI

(NOUVELLE. — SUITE.)

Elle éclata d'un rire si franc et si joyeux que Laurent se surprit à rire aussi, quoiqu'il ne comprît pas le motif de cette gaieté subite.

— Une de ses voisines? dit-elle en riant toujours; oh! monsieur, vous vous croyez toujours en Europe! Ici les habitations ne sont pas tellement rapprochées les unes des autres qu'on puisse se faire de ces visites de bon voisinage, comme vous les appelez. Mais vous avez eu parfaitement raison de supposer que je demeure chez M. Servan, et c'est tout naturel, puisque M. Servan est mon grand-père.

— Je comprends maintenant, dit le peintre. Ainsi c'était monsieur votre grand-père qui vous avait chargée de parler au capitaine Morel?

— Oui, c'est à peu près cela, fit mamzelle Nini avec un sourire dont Laurent ne put comprendre la signification. Mais il est bientôt l'heure de déjeuner, ne voulez-vous pas rentrer avec moi à la case?

— Volontiers, mademoiselle, je suis à vos ordres. Comme Gustave sera étonné en vous retrouvant ici!

— C'est votre ami? N'est-il pas le neveu du capitaine Morel?

— Oui; c'est un excellent garçon, un brave cœur; il est fâcheux que...

— Eh bien, qu'est-ce qui est fâcheux? interrogea mamzelle Nini voyant que Laurent se taisait.

Celui-ci, au moment d'exprimer un regret au sujet de la bizarre antaisie qui s'était emparée de l'esprit de son ami, s'était interrompu, pensant qu'il n'avait pas le droit de révéler le secret de Gustave.

— Il est fâcheux, reprit-il un peu embarrassé, qu'à son âge il n'ait pas encore fait choix d'une carrière.

— Quel âge a-t-il donc?

— Vingt-six ans.

— Oh! en effet, il est très-vieux! dit mamzelle Nini avec une petite moue. Entrez, monsieur, j'aperçois mon grand-père qui est déjà avec ces messieurs dans la salle à manger; je vais vous présenter.

Après avoir donné son parasol et son chapeau à la vieille négresse qui, la nuit précédente, avait reçu les voyageurs, mamzelle Nini, suivie de Laurent, entra dans la salle à manger, au grand ébahissement de Gustave Morel.

II

M. SERVAN ET SA PETITE-FILLE. — GUSTAVE DEVIENT CURIEUX. — HISTOIRE DE MAMZELLE NINI.

M. Servan, qui semblait déjà dans les meilleurs termes avec le capitaine et avec son neveu, fit à Laurent un accueil plein de cordialité. Le grand-père de « mamzelle Nini » paraissait fort âgé, plus âgé peut-être qu'il ne l'était réellement. Ses manières étaient celles d'un homme du meilleur monde, et le sans-façon en usage aux colonies semblait chez lui un raffinement de courtoisie. Il interrogea les jeunes gens sur leurs impressions de voyage, et tant que la conversation ne roula que sur des banalités, il la soutint avec un esprit et une verve qui charmèrent ses auditeurs.

Mamzelle Nini, assise à côté de son grand-père, ne prenait aucune part à l'entretien; sa contenance était celle d'une petite fille bien élevée qui sait qu'elle ne doit pas attirer l'attention. Deux ou trois fois cependant, malgré cette conduite exemplaire, elle eut à subir des reproches de son aïeul, soit parce qu'elle avait joué un instant avec le petit chien qui sollicitait une friandise, soit parce que, ayant laissé tomber son mouchoir, elle l'avait ramassé elle-même au lieu d'appeler un nègre pour lui rendre ce service.

Hâtons-nous de dire que ces reproches, faits avec douceur, furent accueillis avec une soumission et une patience vraiment angéliques.

Mais Laurent qui, avant son départ, avait eu soin de lire plusieurs ouvrages traitant des mœurs et coutumes aux colonies, était on ne peut plus surpris en voyant combien « mamzelle Nini » ressemblait peu à l'idée que, d'après ses lectures, il s'était faite des créoles.

Il s'était attendu à trouver toutes les jeunes filles élevées aux colonies, nonchalantes, impérieuses, maltraitant sans raison les esclaves qui les servaient. On lui avait assuré que cette façon d'agir, si peu en rapport avec les idées des peuples civilisés, leur était imposée par le caractère des nègres. Ceux-ci, disait-on, n'auraient aucun respect pour des blancs qui n'affirmeraient pas leur supériorité sur la race noire en traitant leurs esclaves avec un mépris hautain et surtout — chose fort importante — en évitant de se servir eux-mêmes.

Or, non-seulement mamzelle Nini n'était ni impérieuse ni exigeante envers ses esclaves, non-seulement elle daignait se servir elle-même dans une foule de circonstances, fort graves aux colonies quoique parfaitement insignifiantes en Europe; mais encore, — ce qui était vraiment extraordinaire — malgré cette conduite qui aurait dû lui faire perdre toute considération aux yeux des noirs, mamzelle Nini semblait être pour les esclaves de l'habitation une petite souveraine, une sorte de fétiche pour lequel ces pauvres gens professaient presque de l'idolâtrie.

Un seul fait suffira pour le prouver, car il est concluant aux yeux de quiconque est initié aux mœurs et aux coutumes des colonies.

Dans toutes les habitations, les esclaves obéissent servilement, ils exécutent les ordres qui leur sont donnés, mais jamais il ne viendrait à l'idée d'aucun d'eux d'aller au-devant des désirs de son maître. Chez M. Servan, au contraire, c'était, entre tous les noirs présents au repas des maîtres, à qui s'empresserait de servir mamzelle Nini, et leur zèle pour deviner les volontés de « petite maîtresse » donnait souvent lieu à des scènes passablement comiques.

Quoique peu observateur de sa nature, le capitaine Morel, depuis longtemps au fait des coutumes du pays, remarqua cet empressement de la part des noirs et s'en étonna. Gustave seul, toujours préoccupé de son idéal introuvable, et pour qui mamzelle Nini n'était qu'une petite fille assez gentille mais très-insignifiante, ne vit rien de tout cela. Il trouva que M. Servan était un homme d'un grand sens, causant fort bien, et qui devait s'ennuyer à mourir dans cette habitation où il vivait avec des nègres et une enfant incapable de le comprendre.

Cependant, malgré son indifférence, force lui fut de s'étonner à son tour. Décidément l'habitation où le hasard l'avait amené devait, en dépit de son apparence honnête, renfermer d'étranges mystères, de même que mamzelle Nini, avec son air naïf et enfantin, était bien la plus singulière petite créature qu'on eût jamais vue.

Voici comment — bien involontairement sans doute — mamzelle Nini attira enfin l'attention de l'insouciant neveu du capitaine :

Après le déjeuner, M. Servan ayant proposé à ses hôtes, s'ils n'avaient pas le désir de faire la sieste, de venir avec lui dans un salon où, à force de soins, on parvenait à entretenir une grande fraîcheur, M. Morel, préoccupé de l'affaire qui l'amenait à l'habitation, crut le moment opportun pour en parler.

Aussitôt une vive inquiétude se peignit sur la physionomie de M. Servan, et se tournant du côté de sa petite-fille qui se disposait à rentrer chez elle :

— Viens, Caroline, viens vite! cria-t-il avec une sorte d'angoisse.

— Me voici, grand-père, fit la jeune fille accourant, le sourire

aux lèvres, présenter son bras à son aïeul, qui parut soudain tranquillisé.

— Que disiez-vous donc tout à l'heure, capitaine? demanda-t-il à M. Morel dès que ses trois hôtes furent confortablement installés dans le salon et que mamzelle Nini, assise sur un tabouret aux pieds du vieillard, parut tout absorbée par la grave occupation de compter les grains du long collier d'ambre avec lequel elle jouait presque continuellement.

— Pardonnez-moi, mon cher hôte, si je manque de convenances en entamant déjà des pourparlers au sujet de notre affaire, dit le capitaine; mais comme vous ne pourrez sans doute pas me fournir à vous tout seul le chargement de l'*Atlantique*, je désirerais savoir, du moins à peu près, de quelle quantité de marchandises vous pouvez disposer en ma faveur.

— De quelle... quantité? Oui... de quelle quantité? J'entends bien, murmura M. Servan en regardant, non pas le capitaine, mais mamzelle Nini, toujours très-occupée de son collier d'ambre.

— Grand-papa vous prie de préciser la nature de la marchandise dont vous voulez connaître la quantité, capitaine Morel, fit mamzelle Nini de sa voix claire, tandis que ses petits doigts roses faisaient glisser les grains d'ambre.

— Tiens, tiens! pensa Gustave, mamzelle Nini qui parle!

Ses yeux rencontrèrent ceux de Laurent, et le regard de son ami lui prouva que l'intervention inattendue de la jeune fille avait aussi attiré l'attention du peintre.

— Oui, c'est cela, messieurs, précisez, s'il vous plaît, reprit M. Servan avec une grande dignité.

— Eh bien, par exemple, combien de balles de café? demanda le capitaine.

— Une, deux, trois, quatre, cinq, cinq cents, cinq cent trente, murmura mamzelle Nini, toujours comptant ses grains d'ambre.

— Cinq cent trente, messieurs, reprit le grand-père sans se départir de sa dignité.

— Cinq cent trente? dit a son tour le capitaine, c'est beaucoup! Votre culture est considérable, à ce que je vois.

M. Servan inclina la tête sans répondre. Il paraissait fatigué, son regard était fixe, sa tête se penchait sur sa poitrine, sa lèvre inférieure, démesurément avancée, donnait à sa physionomie une expression voisine de l'idiotisme. Pour ceux qui l'avaient entendu causer pendant le déjeuner, c'est-à-dire moins d'une heure auparavant, il était presque méconnaissable.

— Si vous êtes fatigué, grand-père, dit Nini d'un ton câlin, je puis montrer à ces messieurs les notes que j'ai écrites hier sous votre dictée. Ne le voulez-vous pas?

Le vieillard la regarda un instant en hésitant, comme s'il n'eût pas compris très-bien le sens de ses paroles; puis, se levant tout à coup, il dit à sa petite-fille du même ton que s'il eût récité une leçon apprise par cœur :

— Caroline, je suis fatigué; allez montrer à ces messieurs les notes que vous avez écrites hier sous ma dictée.

— Oui, grand-père, répondit la jeune fille avec sa soumission habituelle.

Puis se tournant vers M. Morel, elle ajouta :

— Veuillez m'accompagner dans le cabinet de travail de mon grand-père, capitaine; il a déjà préparé, à votre intention, la note de toutes les marchandises dont il peut disposer.

— Mon oncle, fit Gustave, vous m'aviez promis de m'apprendre comment se traitent ces sortes d'affaires. Serai-je donc indiscret en vous accompagnant?

Le capitaine se tourna vers Caroline comme pour lui demander son avis.

— Venez avec nous si vous le voulez, monsieur, répondit-elle gracieusement à cette muette interrogation, en s'adressant cette fois à Gustave et en lui indiquant de la main la porte du cabinet de travail de son grand-père.

Laurent qui, n'ayant jamais manifesté aucune intention de s'occuper d'affaires commerciales, n'avait pas le moindre prétexte à mettre en avant pour satisfaire sa curiosité, jeta un regard d'envie à son compagnon.

Caroline avait déjà quitté le salon, lorsque son grand-père la rappela.

— Tu auras soin, lui dit-il en posant la main sur le bras de la jeune fille pour mieux fixer son attention, tu auras soin qu'on ne dérange pas le château de cartes que j'ai fait ce matin.

— Oui, grand-père, répondit simplement Caroline, tandis que Gustave et Laurent échangeaient de nouveau un regard de surprise en entendant cette singulière recommandation du vieillard.

Resté seul avec M. Servan, le peintre essaya de le faire causer; il l'interrogea au sujet de sa petite-fille, il lui demanda des détails sur le pays, sur ses mœurs et ses coutumes.

A certaines questions, surtout à ces questions banales qui, en pays étranger, servent presque toujours de texte à la conversation entre gens qui ne se connaissent pas, M. Servan répondit, comme il l'avait fait pendant le déjeuner, avec beaucoup d'animation, émettant avec à-propos ces lieux communs qui ont cours dans tous les salons et que personne n'a même la pensée de discuter. Mais quand Laurent vint à parler de Caroline, un changement notable s'opéra dans les manières du vieillard, qui se prit à parler de sa petite-fille comme si elle eût été une enfant de trois ou quatre ans.

— Nous avons eu bien de la peine à l'élever, dit-il; elle est si frêle, si délicate! Je crains toujours qu'un incendie nous la ravisse.

— Les incendies sont-ils donc si fréquents ici? demanda le jeune homme.

— Fréquents? Oui, fréquents et horribles! fit M. Servan, qui semblait plutôt répondre à ses propres pensées qu'à son interlocuteur. Les noirs sont là qui dansent au milieu de la fournaise, on dirait de véritables démons; le père, la mère meurent dans d'atroces souffrances, l'enfant pousse des cris déchirants...

Son regard était fixe, sa parole brève, la sueur perlait sur son front; il était en proie à une véritable épouvante, comme si ses paroles avaient évoqué devant ses yeux les scènes lugubres qu'il décrivait.

Ému de compassion en le voyant dans cet état, Laurent, pour réparer le mal dont il était la cause involontaire, essaya de changer d'entretien. Il lui parla de l'animation qui régnait dès le matin sur la plantation, et demanda au colon comment il s'y prenait pour obtenir de ses esclaves le zèle presque intelligent qu'il avait remarqué chez eux, et qui formait un contraste frappant avec la soumission passive que montrent en général les noirs vis-à-vis des blancs.

A ces questions, M. Servan regarda le jeune homme comme s'il n'eût absolument rien compris à ce que celui-ci lui disait. Sa physionomie reprit l'expression morne et, pour mieux dire, hébétée, qui avait décidé Caroline à couper court aux questions du capitaine. Puis le vieillard, se renversant dans son fauteuil d'un air d'indicible fatigue, ferma les yeux en murmurant :

— Pourvu qu'on ne dérange pas le château de cartes que j'ai fait ce matin.

Il était endormi, et Laurent, après avoir contemplé un instant ce visage flétri dont toute expression intelligente semblait avoir disparu, s'éloigna à son tour en cherchant l'explication de tout ce qui lui paraissait incompréhensible dans la manière d'être de ses hôtes.

Après avoir inventé cinquante romans, tous plus invraisemblables les uns que les autres, le peintre, voyant que la chaleur devenait insupportable, prit le sage parti de rentrer dans sa chambre.

Il venait à peine d'y arriver qu'il fut rejoint par Gustave.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Eh bien, s'écria celui-ci en se jetant sur un siége, m'expliqueras-tu ce que c'est que cette petite fille, que son grand-père traite comme si elle avait cinq ans, et qui depuis plus d'une heure parle d'affaires avec mon oncle, comme pourrait le faire un commerçant expérimenté?

— Ah! ah! fit Laurent riant aux éclats, je suis bien aise de te voir, toi aussi, reconnaître enfin que « mamzelle Nini » est une petite personne extrêmement bizarre. A propos, qu'était-ce donc que ce château de cartes qui préoccupait tant M. Servan?

— C'était, ma foi, un vrai château de cartes comme nous en faisions dans notre enfance; un édifice qui tenait toute la surface du bureau de notre hôte. Malheureusement les notes dont nous avions besoin se trouvaient justement sous le château de cartes, force a donc été de le démolir; mais « mamzelle Nini, » avec une adresse de fée, a su, en quelques instants, relever le chef-d'œuvre auquel son grand-père attachait tant d'importance. Après quoi, elle s'est installée à une petite table, placée à quelque distance du grand bureau, et s'est mise à calculer avec mon oncle le prix et le poids des marchandises que son grand-père peut lui fournir.

— Sais-tu bien que M. Servan me paraît être en enfance, ou à peu près? fit observer Laurent.

— J'en avais eu l'idée; cependant la façon dont il nous a parlé à déjeuner semblerait prouver le contraire.

— Bah! ce sont là des discours faits d'avance, et qu'il a peut-être répété cent fois; mais j'ai remarqué, moi, que lorsqu'on fait appel à son intelligence, cette intelligence se trouve complétement en défaut.

— S'il était en enfance, qui s'occuperait de gouverner l'habitation? Il est seul avec sa petite-fille, et cependant l'ordre le plus parfait semble régner dans toutes ses affaires.

— A moins que sa petite-fille...

— Tu es fou! interrompit vivement Gustave. Quelle apparence que cette enfant puisse, à elle seule, conduire une exploitation si importante que le fardeau en paraîtrait trop lourd à bien des hommes expérimentés? Mamzelle Nini paraît fort intelligente, j'en conviens, mais cette intelligence ne peut lui donner ni les connaissances, ni la fermeté de caractère indispensables pour une pareille tâche! Et quand même, ce n'est certes pas d'aujourd'hui que M. Servan est dans cet état : sa petite-fille aurait donc commencé en nourrice, à jouer le rôle de *maître* de maison?

— C'est vrai; cette supposition est ridicule, fit Laurent.

— Mais alors, reprit Gustave, si M. Servan dirige lui-même ses affaires, pourquoi se montre-t-il incapable de répondre quand on lui en parle, tandis que sa petite-fille, qui doit, ou plutôt qui devrait ne rien comprendre à ces sortes de choses, se montre si capable de répondre à sa place?

— Tu m'en demandes plus que je ne puis t'en dire, répondit Laurent qui se sentait envahir par le sommeil. Si j'ai un conseil à te donner, c'est de ne pas te casser la tête à deviner une énigme dont le mot me paraît aussi introuvable que ton idéal lui-même. Les circonstances se chargeront peut-être de nous faire comprendre ce qui nous semble extraordinaire et qui est sans doute fort simple.

C'était maintenant au tour de Gustave d'être intrigué. Voyant que son ami n'était pas disposé à l'écouter et n'éprouvant, quant à lui, nulle envie de dormir, il rentra dans sa chambre d'assez mauvaise humeur.

— Comme c'est amusant! grommelait-il entre ses dents, ils dorment tous! C'est le château de la Belle-au-Bois-Dormant; et moi qui n'ai pas sommeil, je suis forcé de m'ennuyer tout seul! Au moins, quand on est plusieurs à s'ennuyer, c'est moins triste; mais personne à qui parler! Oh! si ce voyage était à refaire! Cher boulevard Italien, il faut te quitter pour apprécier tous les mérites!

Pour essayer de tuer le temps, il ouvrit sa valise et en tira un volume; la lecture l'ennuya bientôt et, jetant le livre, il se mit à penser à son idéal. Mais le pauvre garçon semblait ce jour-là être le jouet d'un lutin malicieux disposé à le tourmenter. Son imagination, au lieu de lui rappeler les traits calmes, la physionomie grave qu'il avait tant de fois vus en rêve, s'obstinait à lui représenter qui? mamzelle Nini, qui lui riait au nez, qui s'amusait avec son collier d'ambre ou qui lui montrait du doigt, d'un air railleur, d'interminables colonnes de chiffres représentant des balles de café ou des caisses de sucre.

Tout à coup, il prêta l'oreille. Il avait cru entendre, du côté de la galerie précédant l'habitation, une voix appelant Maria, la vieille négresse qui avait reçu les voyageurs.

En moins d'un instant, il fut dans la galerie et se trouva en face de mamzelle Nini, qui se disposait à sortir, suivie de Maria.

— Vous avez déjà fini votre sieste? lui dit gaiement la jeune fille. Eh bien, alors, si vous n'avez rien de mieux à faire, voulez-vous venir avec moi visiter une école?

Cette familiarité, qui à Paris aurait paru étrange et peu convenable, semblait toute naturelle de la part de mamzelle Nini; l'enfant gâtée, habituée à régner en souveraine sur tout ce qui l'entourait, se croyait évidemment le droit de disposer de ses sujets. L'idée ne lui venait même pas qu'on pût s'étonner en la voyant agir ainsi, et vraiment il y avait tant de douceur dans sa voix, tant de bonté dans son regard, tant de grâce dans toute sa personne, que nul n'aurait pu avoir la moindre velléité de révolte contre un si charmant despotisme.

Gustave, cela va sans dire, accepta avec empressement la proposition qui lui était faite, et mamzelle Nini, prenant son bras sans attendre qu'il le lui offrît, se mit en devoir, tout en cheminant lentement sous les arbres du jardin, de lui expliquer ce que c'était que « son école ».

Parmi les nombreux émigrés de toutes nations qui viennent tenter la fortune aux colonies, il en est un certain nombre, trop grand malheureusement, dont les espérances sont complétement déçues. Parmi ceux-là aussi il en est qui meurent de désespoir, de misère, quelquefois laissant de pauvres petits enfants. Des établissements de charité recueillent sans doute le plus souvent les orphelins, mais ces établissements ont d'autant moins de moyens de les secourir que le nombre des malheureux enfants est plus grand.

Caroline avait eu la généreuse pensée de recueillir, elle aussi, un certain nombre de ces pauvres petits. Par ses ordres, un pavillon avait été construit non loin de la grande case pour leur servir de demeure. Une femme respectable, qui, après avoir perdu son mari et ses deux enfants, était restée dans l'isolement le plus complet, avait été placée par Caroline à la tête du petit établissement, et elle reportait sur les orphelins confiés à sa garde la tendresse maternelle partagée autrefois entre les deux chers petits anges que Dieu lui avait repris.

Il fallait voir comme « mamzelle Nini » s'animait en énumérant à Gustave toutes les améliorations qu'elle avait déjà introduites dans « son école »; avec quelle émotion elle parlait de « ses enfants » qui l'appelaient petite mère et qui l'aimaient tous comme si réellement elle eût été leur mère.

— D'ailleurs, vous allez les voir tout à l'heure accourir à ma rencontre, et je suis sûre que vous aussi, vous les trouverez charmants, mes enfants! dit-elle en forme de conclusion, comme ils approchaient de l'école.

Gustave ne revenait pas de sa surprise. Toutes les actions, toutes les paroles de l'étrange petite fée étaient pour lui autant de problèmes incompréhensibles. Il l'avait considérée d'abord comme une enfant sans importance; puis en l'entendant discuter avec le capitaine de graves questions d'intérêt, il avait été tenté, quoique l'extérieur et les manières de « mamzelle Nini »

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

fussent peu d'accord avec une pareille supposition, de la prendre pour une de ces femmes d'affaires, positives, cupides, sans cœur, dont l'âme dénuée de toute poésie, est incapable d'affection.

Et voilà que maintenant la jeune fille se révélait à lui sous un troisième aspect, tout de douceur, de charité, de poésie. Il ne savait ce qu'il devait le plus admirer, ou des nobles sentiments qui avaient inspiré sa généreuse conduite, ou de la simplicité avec laquelle elle parlait du bien qu'elle faisait, comme si c'eût été la chose du monde la plus naturelle.

— Ne faisons pas de bruit, dit Caroline en approchant de la case, peut-être les enfants dorment-ils encore; en ce cas, nous attendrons leur réveil.

Elle achevait à peine de parler, qu'une voix claire cria dans la galerie :

— C'est petite mère!

Et tout aussitôt, une demi-douzaine de chérubins blancs et roses s'élancèrent hors de la case, frottant de leurs petites mains leurs yeux encore gros de sommeil, roulant sur les pieds de Caroline qui s'efforçait, sans y réussir, de prendre un air bien sévère pour demander si tout le monde avait été sage.

Quand les bambins eurent affirmé que maman Nor — ils nommaient ainsi leur bonne gouvernante, qui s'appelait Mme Nortal — avait été contente d'eux; quand, le premier moment de joie étant passé, chacun fut occupé de son passe-temps favori, qui à se rouler par terre au milieu des fleurs et de la verdure, qui à jouer avec les petites perruches apprivoisées que « mamzelle Nini » leur avait données, les visiteurs purent causer avec Mme Nortal. C'était une femme d'une quarantaine d'années, dont la physionomie douce et bienveillante gardait l'empreinte des épreuves cruelles que la pauvre dame avait eu à supporter. Ce qui frappa surtout Gustave, ce fut la sagesse avec laquelle Caroline donna ses instructions pour le bien-être matériel comme pour l'éducation des enfants qu'elle faisait élever.

— Comment, à votre âge, pouvez-vous avoir déjà tant d'expérience? lui dit-il presque involontairement, comme ils reprenaient ensemble le chemin de l'habitation.

— A mon âge? Mais je suis très vieille! répondit mamzelle Nini en éclatant de rire et en ôtant de son bras le bracelet d'ambre qui en faisait cinq ou six fois le tour.

Marie Guerrier de Haupt.

(La suite au prochain numéro.)

Description des planches dans le texte.

P. N° 267.

Costumes d'intérieur en lingerie. — Costume du matin pour jeune mère. — Veston en piqué ou bazin blanc (posé sur une robe de chambre en toile bleue), à dos cintré et devants flottants. Le haut du vêtement est ouvert en châle, avec ruche et broderie anglaise; les bords sont entourés de petits biais roulés et de broderie anglaise, dont une, très mignonne, forme la tête du volant qui termine le tout. Même garniture au bas des manches. — Bonnet de mousseline à pois; large fond avec petite bande plate, formant la passe et ruches de guipure au bord. Mousseline garnie de guipure coquillée sur le sommet, avec nœud en pareil et long pan assorti et flottant sur le fond. Brides de même étoffe.

2. Baby de 2 à 3 ans. — Robe courte en piqué nankin, décolletée et à manches courtes. Devant de forme princesse, encadré d'un feston et de gros pois brodés en gros bleu; bordure bleue aux manches. — Large ceinture algérienne en flanelle bleue. — Bas blancs à rayures bleues. Souliers à barrettes en cuir bleu.

G. N° 536 D.

1. Bonnet-coiffure en tulle et dentelle blanche. La dentelle, coquillée sur le sommet, forme un ruché diadème, rehaussé par des coques de ruban lilas, une rose et du muguet. Des barbes de dentelle pendent de chaque côté derrière, et des brides de ruban relient les côtés de la coiffure au milieu du chignon en formant un nœud à bouts flottants.

2. Chapeau de crin noir, doublé de faille blanche dessous, avec bandeau de violettes blanches et de feuilles mortes. Couronne de feuilles mortes autour de la calotte; violettes blanches recouvrant le dessus et tombant en traîne derrière.

3. Chapeau de crin noir. Le fond est recouvert d'un foulard en surah bleu de France, formant un nœud volumineux et très enlevé sur le sommet.

4. Nœud de ruban bleu de France, avec boucle oxydée et bouts frangés. Ce nœud se place au bas d'un fichu, d'un corsage, etc.

5. Bonnet d'intérieur en organdi. Large fond; bandes brodées, coquillés sur le sommet, avec nœud de ruban paille et bleu pâle mélangés. Une bride de chaque nuance orne les côtés et se réunit aux autres derrière pour former un nœud pendant avec de longues barbes brodées.

6 et 7. Berthe en nansouck de couleur, à plis rabattus et bords brodés à l'anglaise en soie rose. Cette berthe est fendue et lacée derrière au moyen d'une cordelière à glands de soie rose; devant, elle est croisée et fixée sous une plaque en argent oxydé.

G. N° 538.

Toilettes de promenade. 1. Costume en taffetas marron, étoffe de fantaisie havane unie et carreaux assortis. — Jupon à courte traîne, en taffetas, garni de cinq volants superposés. — Tablier en fantaisie, terminé par un volant, avec nœud de ruban marron placé dans le bas devant. Un pli Bulgare en étoffe à carreaux recouvre le milieu du tablier derrière, s'arrêtant au troisième volant avec un nœud de ruban semblable au précédent. — Corsage en fantaisie unie, à basques rondes sans garniture, ouvert en châle et encadré de lisérés marron. Les manches, en étoffe à carreaux, sont terminées par un double cornet en écru. — Collerette ouverte et ruchée, en organdi, avec nœud de ruban à longs bouts flottants; sous-manches assorties. — Chapeau *Bergère* en paille d'Italie, garni de fleurs des champs et de ruban havane.

2. Petite fille de cinq ans. — Costume en mohair gris argent. — Jupon court, entouré de larges lacets noirs. — Tablier très-drapé, garni sur le côté de nœuds de ruban gris, et fermé derrière sous un nœud de ceinture semblable. — Corsage à basques et petit gilet simplement orné d'un liséré. — Paletot en drap léger gros bleu, avec poches dans le bas, lisérés et boutons blancs sur les bords. — Lingerie en broderie anglaise légèrement ruchée; nœud de cravate en ruban gris. — Chapeau *Niçois* en paille côtelée, recouvert de mousseline légèrement bouillonnée, garni d'une couronne de marguerites, et d'un nœud de mousseline placé derrière.

3. Petit garçon de trois à cinq ans. — Longue blouse anglaise en fantaisie à carreaux bleus et roses, serrée au-dessous de la taille par une ceinture en ruban écru nouée derrière. Manches courtes, en toile écrue à bords festonnés — Col *marin*, en toile semblable, entouré de broderie anglaise. — Chaussettes écrues en fil d'Écosse et souliers vernis. — Chapeau *marin*, en paille anglaise, orné d'un galon écru.

Description de la planche coloriée n° 1241 *C.*

Toilettes de promenade. — 1. Petit garçon de 5 à 7 ans. — Costume en toile gris de fer. — Pantalon court et large du bas. Blouse soutachée en noir, boutonnée de côté sous l'entre-deux de soutache, et serrée à la taille par une ceinture en cuir. — Petite chemise d'homme à col rabattu, avec manchettes en batiste. — Chapeau *marin* en paille anglaise, garni de ruban noir. — Demi-bottes en drap marron et à bout verni.

2. Petite fille de 10 à 11 ans. — Costume en mohair écru. — Jupon court, entouré de deux rangs de galons en tresse de fil blanc. — Tunique-tablier garnie de même, drapée derrière, avec nœud à larges bouts flottants en étoffe et galons semblables. — Corsage à basques plates et manches fendues sur le dessus, avec un galon sur tous les bords. Des brandebourgs ornent le devant et le bas des basques. — Col plat et manchettes plissées. — Chapeau *marin* en paille de riz blanche, garni de ruban damassé cerise.

3. Petite fille de 4 à 5 ans. — Costume en toile bleue et toile écrue — Robe princesse courte, garnie en tablier de boutons en corne, avec un liséré écru de chaque côté. Le bas du jupon est entouré de trois lisérés semblables, posés à 5 cent. de distance. — Paletot écru, à basques fendillées, garni sur tous les bords d'une bande de toile bleue rayée en biais par des lisérés écrus. Le col rabattu et le bracelet qui entoure le bas des manches sont formés de même. — Chapeau *Baby* en toile écrue et ruchée sur les bords, encadré d'un bouillonné de toile bleue, avec aile posée en aigrette sur le côté. — Col et sous-manches en broderie mignonne ruchée.

4. Toilette de jeune femme. — Costume en toile écrue et madras à carreaux violets. — Jupon ras-terre, monté tout autour par des plis plats et

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

terminé par un volant de madras. — Tablier en madras drapé derrière et fixé sous un large nœud de ruban lilas. — Corsage à basques rondes, entourées d'un biais en madras; ouvert en châle, collerette montante en madras. Les manches sont ornées jusqu'au coude de plis *feuillets*; le bas est garni d'un plissé montant, terminé par un volant en madras. — Lingerie ouverte, en broderie anglaise. — Chapeau en paille d'Italie, garni de faille noire dessous et dessus, avec couronne et traine de pervenches.

Description de la planche coloriée n° 1242 *D.*

Substituée à la planche n° 1241 C. pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. Chapeau en paille de fantaisie très-soupie, genre *Directoire*. — Large passe bordée de faille havane, relevée d'un côté avec touffe de roses variées placées dans le creux. Le fond, en soie havane, est garni d'un côté d'une plume blanche qui le contourne, et de l'autre d'une demi-guirlande de roses, formant petite traine derrière.

2. Corsage genre cuirasse, en foulard fond blanc, à rayures havane sur gris, décolleté en carré. — Col montant, ruché derrière, avec bordure et chou de ruban, le tout en soie havane. L'entournure est fort large ; les côtés, bordés de soie havane, ne sont pas cousus, mais simplement réunis à la taille par un nœud de ruban assorti. Poches au bas des basques et bordure havane pour terminer.

3. Plastron de cuirasse en surah à carreaux bleus et blancs, décolleté en carré, avec col bleu uni, rabattu derrière. — Écharpe en surah bleu uni, posée en bandoulière, retenue à l'épaule par un chou et fixée au bas de la taille par une boucle en argent oxydé.

4. Chapeau *Cavalier* en paille noire, à passe relevée et doublée de velours noir. — Écharpe en gaze argentée blanche, bouillonnée sur le fond qu'elle recouvre en entier, flottant ensuite par derrière. Plume de couleur naturelle, avec une aile verte posée en aigrette sur le devant.

5. Chapeau en paille de riz blanche. — Passe plate, lisérée de rouge. Écharpe en surah écossais, doublée d'écru, coquillée autour de la calotte avec guirlande de fleurs des champs; celle-ci, fixée au sommet du chapeau, forme traine derrière. Bandeau de fleurs semblables devant.

6 et 7. Col rabattu et parement de manchette en surah ponceau, ornés d'un entre-deux en dentelle blanche et entourés d'une bande en surah blanc festonné.

Description de la figurine coloriée *L*, n° 41.

Annexe de l'édition n° 3.

ÉLÉGANTE TOILETTE D'INTÉRIEUR. — Jupon à courte traine, en taffetas marron clair, entouré d'un volant de 40 cent. monté par deux rangs de coulisses et formant une tête ruchée. — Tunique princesse en cachemire ou mousseline de laine beige, avec col rabattu ouvrant en châle le haut du corsage; boutons en os marron pour fermer la tunique devant. Le bas du vêtement est garni d'un volant à tête bouillonnée ; les côtés sont relevés par un coulissé très serré qui produit le pouff au milieu derrière. Nœuds de ruban marron sur le bord inférieur du coulissé. Les manches sont bordées de soie marron et garnies de boutons assortis.

REVUE DES MAGASINS

Mmes BRUNHES et HUNT ont édité de fort jolis modèles de chapeaux pour voyages et villes d'eaux. Nous tâcherons d'en décrire quelques-uns, mais nous renonçons d'avance à en rendre le charme sans pareil, la grâce et l'originalité.

Gros paillasson à passe inclinée sur le front et relevée derrière, doublée de soie écrue. Écharpe écrue drapée autour de la calotte, formant un froufrou sur le sommet derrière, avec quelques coques de faille noire et un groupe d'œillets variés. Les bouts de l'écharpe, tordus et entremêlés de coques noires, tombent en catogan léger sur les cheveux.

Chapeau rond, en paille anglaise assez fine. Calotte bombée, bords petits et plats. Tout autour, un large galon, et une tête d'oiseau sur le côté.

Chapeau de même forme que le précédent, en paille noire très-fine, garni de deux longues plumes, genre grèbe, prenant pied devant sous un nœud en galon étincelle d'argent, entourant la calotte ensuite pour se croiser dans le bas derrière et retomber sur le chignon.

Chapeau de concert, forme *Marie Stuart*, en paille de riz blanche. Un nuage blanc, sous forme de tulle « poudre de riz », orne le dessous de la passe; groupe de roses thé, sans feuillage sur le côté. Écharpe en gaze argentée, légèrement drapée autour de la calotte ; demi-couronne de roses pareilles aux précédentes sur le sommet devant, et pluie de muguet se répandant en traines multiples sur la calotte et au-dessous. Des mentonnières et une voilette en tulle « poudre de riz » complètent le tout.

Se confier à Mmes Brunhes et Hunt pour une coiffure quelconque, c'est le moyen infaillible de s'assurer un succès de jeunesse et de beauté. Nous n'en voulons pour preuve que l'affluence de toutes nos plus jolies Parisiennes à l'entresol de la rue Meyerbeer, 4.

— Tous les secrets de la beauté se trouvent réunis au grand complet au fond de cette mine inépuisable qu'on nomme la *Corbeille fleurie* de la maison PINAUD-MEYER (boulevard des Italiens, 30).

On y trouvera des séries de savons d'une pâte onctueuse et adoucissante fort agréable; des eaux de toilette, vinaigres, etc., dont les propriétés bienfaisantes sont constatées depuis longtemps; du cold-cream d'une action si efficace sur la peau, qu'il la transforme complètement en l'idéalisant.

La maison Pinaud-Meyer a appliqué à ses différentes compositions la quintessence des parfums les plus exquis. Hier, c'était l'oppoponax, l'Ylang-Ylang, odeurs pénétrantes s'il en fut! Aujourd'hui, la mode a changé d'avis, elle ne veut plus que de douces senteurs : c'est la violette de Parme et le *bouquet d'Ixora* qui jouissent de toutes les préférences.

Nous nous inclinons d'autant plus volontiers devant cette exigence, que les parfums violents n'ont jamais été de notre goût, et ne nous ont jamais paru de bonne compagnie ; et puis la maison Pinaud-Meyer a si bien réussi pour les dernières séries de produits, qu'on ne saurait en désirer d'autres quand on les a essayés.

Par exemple, on ne peut rien trouver qui puisse être comparé à leur savon au *bouquet de violettes*; c'est l'exacte reproduction de la fleur même, au point de vue du parfum, et c'est aussi de tous les savons le meilleur et le plus élégant.

SPÉCIALITÉS

Qui veut trop prouver, bien souvent, ne prouve absolument rien! — Cette réflexion nous est suggérée par la lecture de certaines annonces ébouriffantes qui manquent leur effet, parce qu'elles ne se bornent pas à dire simplement la vérité.

De l'*Eau Figaro*, que nous avons déjà présentée ici, n'est-ce pas faire par exemple le plus bel éloge que de constater qu'elle est une excellente teinture pour les cheveux et la barbe? Nous ne craignons pas de le dire hautement, et nous en avons pour preuve le bon résultat obtenu par les personnes qui ont fait un usage intelligent de ce produit. En très peu de temps, cheveux ou barbe sont revenus à leur teinte primitive.

La manière de s'en servir est indiquée dans le prospectus qui accompagne chaque flacon; il y est recommandé, entre autres choses, de tenir les cheveux et la barbe dans un état de propreté absolue. Il faut aussi se servir de pommade ou d'huile afin de rendre les cheveux plus souples.

Avec l'*Eau Figaro*, on n'a à craindre ni la transpiration, ni les bains de mer, ni les bains de Barèges; et, comme elle ne contient point de nitrate d'argent, ni aucun acide dangereux destiné à faire prendre immédiatement la couleur, elle est d'une innocuité parfaite. Pour cette raison surtout, la Société hygiénique française (1, boulevard Bonne-Nouvelle, M. Viguier) l'a prise sous son patronage, et cette garantie morale répondrait suffisamment des qualités de cette teinture, si sa réputation, chaque jour croissante, n'était là pour en légitimer le succès.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châlet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier ; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements : à *Paris* chez le propriétaire M. *Goubaud père*, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), et à *Lagny* chez Me Dumont, notaire.

ROUVENAT (✠) *& CH. LOURDEL*, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de Toiles et batistes pour costumes,** s'adresser à la Maison FÉNÉLON CAPLIEZ de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Ce qui fait le malheur des autres est souvent bon à quelque chose; il s'agit seulement d'en profiter.

Se donner beaucoup de peine, faire de grandes dépenses pour composer une série de costumes, tous ravissants de fraîcheur et de goût, en vue des beaux jours d'été, et les voir condamnés à un repos absolu parce qu'il pleut constamment, n'est-ce pas cruel?

Voilà pourtant ce qui est arrivé à nos premières voyageuses. Il avait déjà tant plu, quand elles sont parties, que tout faisait espérer un changement de température; on comptait sûrement trouver la chaleur et un bon soleil aux eaux! Aussi les jolies toiles d'Oxford, à rayures ou à carreaux multicolores, avec leurs plissés, leurs broderies et leurs cascades de nœuds, se tassaient-elles dans les grandes caisses, en compagnie des frais linons, des tissus brodés et des transparents. Puis, brochant sur le tout, les élégants accessoires de la toilette: fichus, mantilles, écharpes, mantelets de dentelle ou d'organdi, ornés de rubans et de fleurs. A peine songeait-on à se munir d'un costume un peu sombre et sérieux.

Aujourd'hui, c'est bien différent: malgré les promesses de l'avenir et l'espoir qu'on a en lui, on se met en garde contre toute éventualité fâcheuse, et l'on a soin d'emporter plusieurs toilettes d'*encas*. Les modes étant naturellement subordonnées aux saisons et aux différentes phases que subissent celles-ci, il a bien fallu imaginer de nouvelles combinaisons en vue des caprices du temps. Voici, dans cet ordre d'idées, comment sont établies les dernières nouveautés élégantes: des tissus en laine genre anglais, sombres et pelucheux, de couleurs neutres, auxquels il faut donner une coupe parfaite; tunique plate, carrée du bas, et pli bachelick derrière. La garniture consiste en franges de laine à grelot, avec cordelières et glands, de deux couleurs tranchantes (rouge et noir, blanc et bleu, noir et maïs, etc.).

P. N° 270. Toilette de promenade.
Modèle de ceinture *Jeanne d'Arc*.

Ces franges égaient gentiment le ton un peu sérieux de l'étoffe, et l'ensemble du costume est fort coquet; mais nous ne pouvons dissimuler que notre première impression a été de lui trouver un caractère un peu excentrique. La mer, il est vrai, en a vu bien d'autres, et puisqu'on a admis ce principe que la toilette de plage doit avoir, comme on dit en style d'atelier, une *couleur* spéciale, autant ces jolies franges qu'autre chose! Ajoutons encore qu'on peut se procurer des franges assorties aux nuances de toutes les étoffes, et c'est ce qu'une femme simple préférera toujours.

Les cordelières avec leurs glands s'utilisent de plusieurs façons: tantôt elles servent de liens pour rapprocher et unir les deux bords du tablier carré, formant au milieu derrière une cascade de boucles de laine à glands pendants; tantôt elles terminent simplement, sans préjudice de la frange, chaque angle de vêtement. Avec un peu de goût, on trouvera encore mille autres combinaisons.

Voici, entre autres modèles, deux costumes de ce genre, fort gracieusement combinés:

Le premier, en lainage anglais couleur havane, est composé d'un jupon garni de trois volants, dont deux plissés, avec tunique-cuirasse et paletot « *Madame l'Archiduc* »; le tout entouré de franges, avec cordelières à glands rouges et noirs. Une grande aumonière en velours noir pend assez bas sur le jupon: elle est fixée à une ceinture *Jeanne d'Arc*, dans laquelle est passé un ruban rouge à longues bretelles flottantes. La gravure ci-dessus représente une de ces ceintures.

Le second costume, de couleur gris perle, est orné de franges en laine bleue et grise.

Nous signalerons également une gentille toilette en limousine grise à rayures bleues, garnie de volants à gros lisérés bleus. Franges brodées de même nuance au bas d'un très-long tablier et d'une *visite* assortie. La *visite* est le nouveau vêtement: pèlerine à manches et capuchon.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La tunique juive, ou blouse russe, — car elles se ressemblent beaucoup, — revient sur l'eau. On nous en a montré une nouvelle édition, augmentée de broderies d'or et d'argent, qui nous a semblé très-réussie. La broderie entoure d'abord tous les bords du vêtement et toutes les coutures, puis elle dessine de grandes palmes qui reposent au bas du vêtement et s'élancent assez haut sur chaque largeur. Cette nouvelle tunique juive est presque aussi longue que la robe sur laquelle elle est posée, et comme elle n'a pas de largeur derrière, les côtés sont rapprochés de place en place par des bandes brodées d'or et boutonnées au milieu. Le jupon de la robe, relevé dans chaque intervalle, produit une cascade de petits pouffs d'un aspect très-gracieux.

L'écharpe, à force de patience, a fini par faire sa trouée dans le monde, et la mode semble l'adopter définitivement. On en fait de pareilles aux robes; mais la plus élégante est sans contredit celle de dentelle. Voici, à ce propos, une excellente manière d'utiliser de beaux volants de Chantilly. Supposons qu'on en possède six mètres, on les pliera en deux, réunissant les deux extrémités par une petite couture plate; puis on coudra les deux lisières en surjet. Cela fait, on aura une écharpe que l'on pliera de façon à ce que le surjet soit tout à fait en dedans et les volants de dentelle bien étagés; quelques points d'endroits en endroits maintiendront le tout.

La grande représentation de l'Opéra, au bénéfice des inondés, a été brillante et surtout fructueuse, ce qui est le point principal. Outre un grand nombre d'étrangers, il y avait tous les personnages marquants actuellement à Paris. Dire que nous y avons aperçu des toilettes remarquables, non; il y en avait certainement de jolies, mais nous leur reprochions en général de manquer de caractère et d'à-propos. Rien ne nous paraît plus choquant que de voir des femmes en chapeau dans les premières loges! Le coup-d'œil de la salle, dans ces conditions, ne peut se comparer à celui que nous offrent les représentations de l'hiver, alors que toutes les loges d'abonnés sont au grand complet.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte

P. N° 270.

Toilette de promenade. — Costume en laine fantaisie bleu ardoise et madras bleu et jaune. — Jupon uni et à traîne, monté derrière à plis plats et larges dits « à la religieuse ». — Tunique princesse en madras formant un long tablier noué très-bas derrière, avec des basques plates au dos; de cette façon, le milieu du jupon ressort complètement — Le corsage, ouvert en châle, est encadré d'un col rabattu à revers, en fantaisie unie; les manches, de même étoffe, sont ornées d'un plissé. — Ceinture *Jeanne d'Arc* (longue chaîne d'anneaux en argent oxydé, à travers lesquels un ruban du même bleu que le jupon est passé en reprise) posée au bord de la basque derrière et dessinant la cuirasse devant. Cette ceinture retombe ensuite sur le côté, avec un flot de boucles plates et un petit miroir à poignée qui termine le bas. — Lingerie ruchée. — Chapeau paillasson noir, genre *Auvergnat*, garni d'un foulard blanc. Guirlande et traîne de violettes blanches.

G. N° 546.

1. Col rabattu en faille bleu électrique, orné d'une guirlande de fleurs brodée en soie de couleurs appropriées au sujet. Ruche intérieure en tulle blanc et nœud de tulle brodé.

2. Chapeau en paillasson noir, avec un cordon en paille blanche près du bord de la passe et guipure blanche dépassant ce bord. Ruban rayé de deux tons, bleu et faille, drapé autour de la calotte; ce même ruban orne un groupe de coques, genre alsacien, sur le devant, et un nœud à bouts flottants et frangés derrière. Guirlande de fleurs des champs sur le côté. Bandeau pareil en tour de tête.

3. Bonnet du matin en mousseline, genre Auvergnat. Large fond avec bord brodé et ruché. Foulard broché tout autour; coques sur le sommet et dans le bas derrière.

4. Col rabattu, en velours noir, avec fichu intérieur en gaze ou crêpe lisse blanc, garni à son bord extérieur d'une dentelle d'application blanche. Nœud de ruban blanc et boucle d'argent pour fermer le tout.

5. Petit garçon de 3 à 4 ans. — Robe princesse en piqué blanc, avec grand col marin et parements aux manches, garnie sur tous ses bords de broderie anglaise. Large ceinture en cachemire rouge, nouée derrière.

6. Peignoir en nansouck, de forme princesse, dessinant la taille derrière, avec pli double et creux formé à la taille en dessous. Le bas est garni d'un volant avec bouillonné et tête en broderie anglaise. Le tour du cou et les devants sont ornés d'un entre-deux, de bouillonnés et de broderie anglaise. Le bas des manches est terminé de même, et le tout est enjolivé de nœuds en velours noir.

G. N° 547.

Vêtements de plage. — 1. Capeline en tricot de laine zéphir blanche, à bords dentelés et garnis de franges. Le haut du capuchon forme le diadème devant, et son extrémité, ainsi que le bout des pans, est ornée de glands; ceux-ci, après s'être croisés sur la poitrine, sont rejetés en arrière.

2. Petite fille de 6 à 8 ans. — Rotonde en flanelle anglaise blanche à côtes fines, entourée de grelots boules. Capuchon très-long, orné de même et coulissé par une cordelière blanche qui ferme le vêtement.

3. Mantelet et chapeau *Niçois*. — Le mantelet, à capuchon bachelick, est en tricot de fantaisie de laine blanche à rayures picotées de bleu. Le haut du vêtement forme un grand col rabattu; les pans, larges et longs, se croisent amplement sur la poitrine, de façon à ce que l'un ou l'autre, à volonté, puisse être rejeté sur l'épaule à la mode italienne. Une frange nouée, à tête grillée, en laine blanche mêlée de bleu, entoure tous les bords du vêtement. — Chapeau *Niçois* en paille de fantaisie côtelée, de couleur écrue. Passe légèrement relevée derrière où elle est garnie d'un ruban de faille écrue. Guirlande de fleurs des champs posée en demi-cercle sur le sommet derrière.

Description de la planche coloriée n° 1243.

Toilettes de bal pour casino. — 1. Costume en taffetas de couleur crème et surah bleu. — Jupon à traîne, en taffetas, entouré d'un fin plissé en beau foulard crème surmonté de bouillonnés à doubles coulisses, et ruches bordées de bleu. — Deux écharpes en surah bleu, ornées de franges, enveloppent le haut du jupon; disposées l'une au-dessus de l'autre, elles forment plusieurs plis et se fixent derrière par des nœuds en pareil avec larges pans flottants à bouts frangés. — Corsage décolleté, en taffetas crème, à pointes devant et derrière, où il est lacé. Berthe en surah bleu à franges et drapée en pointes, avec nœud dans le bas et sur les épaules; ruche bleue au bas de la taille. Dentelle blanche dépassant le haut du corsage et l'entournure du bras. — Plume blanche dans les cheveux et cocarde de fantaisie en pierreries; on peut remplacer cette dernière par un autre bijou, un nœud, etc. — Souliers Louis XV en satin bleu, à barrettes et boutons d'or.

2. Costume en taffetas rose. — Jupon à traîne entouré d'un plissé, couvert devant de tulle blanc bouillonné et capitonné avec des boutons de roses. — Une tunique encadrée de volants froncés recouvre le jupon par derrière, en formant plusieurs drapés entremêlés de coques de large ruban. — Corsage décolleté, à pointes arrondies, boutonné devant; draperie plate, volant et bouillonné de même étoffe dans le haut. Plissé de crêpe lisse. Bouquet de roses et feuillage dans le creux du corsage. — Dans les cheveux, une traverse de velours noir nouée derrière, avec groupe de roses sur le sommet. — Souliers Louis XV à barrettes de soie rose.

Description du patron découpé.

Blouse pour bains de mer. — Cette blouse se fait en étoffe de laine; elle est croisée sur la poitrine, à revers et boutonnée jusqu'en bas. Le col se monte dans l'encolure et se brise au pointillé indiqué sur le patron. Le dos se taille en droit fil au milieu et sans couture. Manche courte.

Notre patron se compose des quatre pièces suivantes :

1° Devant. — 2° Dos. — 3° Col. — 4° Manche courte.

(Voir, pour ce modèle, notre gravure dans le texte G. n° 537, fig. 2, page 326 du 2e numéro de juillet).

Quelques-unes de nos Abonnées de Marseille nous ont écrit pour se plaindre de n'avoir pas reçu en temps voulu notre premier numéro de juillet. Renseignements pris, il paraît que notre envoi à destination de Marseille a été égaré, dans le trajet, par le chemin de fer. De là

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

le retard éprouvé par nos Abonnées et au sujet duquel nous ne pouvons que leur exprimer tous nos regrets.

Ad. G. et Fils.

ECHOS DE LA MODE

Il est décrété de bon goût, pour toutes les fêtes dont la charité est le but, d'arborer la plus grande simplicité. Peu de dentelles, peu de bijoux, un collier de velours, des étoffes peu coûteuses; on va même jusqu'à reprendre les robes d'antan, et la grosse somme qui aurait payé une nouvelle toilette de bal est joyeusement versée pour donner des vêtements aux mondés.

*
* *

Pour le voyage, on fait des choses charmantes et l'on en fait d'impossibles. Il y a, dans la gamme excentrique, le manteau *Miss Dolly*, en laine d'Édimbourg, à larges carreaux bleus et noirs, formant, sur les pans et derrière, des plissés larges terminés par une frange. La manche à la moitié du bras, et tout le vêtement garni de velours noir.

Il y a aussi le chapeau en grosse paille de Panama, appelé *Metternich*, parce que la princesse l'a porté la première. La calotte est haute et pointue, les bords sont garnis de plumes fauves, et, de côté, on attache un oiseau entier.

Connaissez-vous le chapeau *Mercure*? C'est une toque un peu allongée, en paille blanche, bordée de velours noir, sur laquelle se chiffonne un voile de gaze rayée gris d'argent. Sur les côtés s'élèvent deux ailes de geai bronzé ou de couroucoor, telles que Mercure les porte quand il a des commissions pressées.

*
* *

Modes châtelaines et... rationnelles :

De la batiste unie, ciel foncé, gris cendre, blé; du linon, cette étoffe un peu plus épaisse, mais aussi mille fois plus douce au teint que la mousseline, à rayures grises et bleues, roses et grises, mauves et blanches, grises et vertes. On en fait des peignoirs et des costumes de promenade. Pour le soir, la mousseline des Indes.

De jour, des ceintures et des nœuds de linon uni, rose, bleu, mauve, vert, selon les combinaisons de la toilette; le soir, des rubans; mais à toute heure, en fait de dentelle, rien autre n'est admis que la valenciennes plus ou moins haute.

Les chapeaux—de paille anglaise pour le matin, de paille d'Italie pour les visites aux voisins—sont en général ornés de fleurs des champs; la ténuité des tiges fait que ces fleurs sont fort gracieuses, jamais massives et toujours disposées avec goût. Entre les préférées, il faut citer le grand liseron blanc des haies et le petit liseron rose qui traine sur la terre,

Le bouquet de corsage, qu'on n'a garde d'abandonner, et celui qu'on pique dans ses cheveux, le soir, ne se font qu'en fleurs naturelles, au château.

*
* *

La chaussure adoptée est un joli petit soulier décolleté, assez solide pour permettre la marche, assez élégant pour être porté par une femme soucieuse de faire valoir ses fines attaches : une peau gris foncé, mordorée, bronzée. Avec cette dernière couleur, le pied devient imperceptible, et quand on l'aperçoit dans les allées, sur la pelouse, on croit voir passer un scarabée.

V. P.

CHRONIQUE MONDAINE

La pluie est venue contrarier la réunion de Beauvais, une des fêtes hippiques les plus élégantes et les plus aristocratiques d'ordinaire de la France. Cependant quelques *sportswomen* avaient fait contre parapluie bon visage et parmi elles des mentions sont dues à Mmes la baronne de Poilly, la baronne de Soubeyran, la comtesse de Ségonzac, la comtesse de Kergorlay et la vicomtesse Aguado, baronne de Saint-Roman.

La plupart de ces dames avaient leur toilette entièrement recouverte par ces houppelandes, en forme de tunique russe, qui ont fait tout l'hiver, comme pardessus, les délices de la jeune France.

Ces manteaux, faits en étoffe anglaise imperméable, sont moins laids, soutenus par les jupes féminines, que sur les pantalons masculins. Ils ont le mérite de préserver la toilette, quand le ciel se fond en eau, et de la laisser dans toute sa fraîcheur dès que le soleil se remontre. Rejetés alors, ils donnent aux femmes l'air de la chrysalide qui se fait papillon.

Le mauvais temps ne vient pas nuire seulement aux courses de chevaux, il retarde — au grand bénéfice de Paris, d'ailleurs — bien des déplacements et des projets de voyage. La villégiature, aux environs de la capitale, profite un peu de ces séjours *in extremis* sur les bords de la Seine. Dès qu'un rayon de soleil perce les nuages, on court en excursion à Pierrefonds, à Saint-Germain, à Enghien. Le restaurant de l'établissement des bains joue, à Enghien, le rôle du pavillon Henri IV à Saint-Germain. On y fait des parties gastronomiques sous prétexte de parties champêtres et nautiques, car le lac, avec ses barques, son île, forme l'attraction spéciale de cet endroit charmant de villégiature.

Les individualités du beau monde commencent à organiser de ce côté les parties champêtres faites à Saint-Germain le mois dernier. Après une promenade dans les bois de Montmorency, on fait un tour de lac avec escale dans l'île des Cygnes où on lunche, puis on revient dîner à l'établissement thermal au milieu des ombrages et des roses.

Le soir, on reprend les voitures et on revient à grandes guides à Paris.

Nos grandes dames parlementaires, que leurs devoirs conjugaux retiennent sur les rives de la Seine, mettent à la mode ces journées charmantes. La semaine dernière, il y a eu certain soir, à Enghien, au restaurant de l'établissement, un véritable festin de jupes politiques.

On y parlait beaucoup du départ de la comtesse Marie de Moltke pour la Saxe, où elle va passer quelque temps auprès de sa mère, la comtesse de Seebach, et de la villégiature du comte de Chambord à Marienbad, où la baronne de Rothschild est attendue. La baronne de Poilly a choisi Trouville pour passer l'été, et la princesse Lise Troubetzkoï ne tardera pas à s'installer à Deauville.

Les *Lettres* (de Mérimée) *à une autre inconnue*, qui viennent de paraître, étaient aussi, l'autre soir, sur le tapis. Ces lettres, dont la somme d'informations sur la société du second empire ne dépasse pas de beaucoup la mesure des chroniques les plus ordinaires de l'époque, n'ajouteront vraisemblablement rien à la réputation de Mérimée. Elles sont adressées à la comtesse Lise Prednieska, née Lachmann, sœur de la marquise de Noailles, qui les a données en échange d'un billet de mille francs pour une œuvre de charité.

La comtesse, accablée par la perte d'une fille de vingt ans qu'elle adorait, vit presque toujours loin de Paris, tout entière à ses regrets, et ne voulant pas être consolée. C'est une femme de la plus haute intelligence et d'un charme accompli de conversation.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Nice est un de ses points de déplacement favori, et elle y a séjourné encore l'hiver dernier.

La comtesse Prednieska, les lettres de Mérimée en témoignent à chaque page, ne connut que de bonnes fées à son berceau. Ce qui la caractérise, c'est cette variété dans la grâce qui, dans une même soirée, fait une femme vingt fois charmante d'un attrait différent. Son esprit se ressent de la race à laquelle elle appartient; le trait ne détonne pas dans la conversation, il ne fait qu'en ponctuer l'harmonie.

A notre époque de nivellement général, c'est une personnalité et une physionomie, et cela explique l'attention dont elle fut l'objet de la part de Mérimée, attention qui se traduit par cette correspondance qu'on peut résumer par le titre de la pièce de Shakespeare : *Much ado about nothing*.

BACHAUMONT.

LA SAISON DES BAUX

Quoique cruellement assombrie par les inondations du Midi, l'heure des excursions aux villes de plaisance a sonné.

Les touristes rayonnent sur les jolis horizons de la France, qui sont nombreux et bien dignes d'être vus, comme on commence à le savoir. Une région, entre autres, presque inconnue, il y a moins de cinquante ans, des coureurs de beaux sites, est maintenant très-souvent visitée. Elle forme un cercle dont Épinal est le centre, et la Moselle l'une des tangentes.

Pour rendre justice aux richesses que la France possède en ce genre, il ne faut pas seulement connaître les Pyrénées, l'Isère, l'Auvergne, les côtes de Bretagne et le Jura, que beaucoup préfèrent même à la Suisse; il faut avoir parcouru cette zone charmante dont l'une des extrémités est Nancy, l'autre Briançon ou Salins.

Le pays des Vosges, — outres ses belles montagnes, ses cimes aériennes parmi lesquelles plusieurs ont plus de 1,400 mètres d'altitude ; ses cascades, ses cours d'eau limpide, dont un charrie des perles ; ses lacs de Fondromé, de Longemer, de Gérardmer, qui mesure 2,000 mètres de longueur sur 800 de large, — le pays des Vosges, disons-nous, a de belles contrées de chasse où se trouvent à l'état nomade le coq de bruyère, le chevreuil, le cerf et le sanglier. Les Vosges ont enfin des stations hydrominérales de grande valeur, telles que Plombières et Bains, Contrexeville, Vittel, Bussang, Saint-Vallier, Bégnécourt, Martigny-lès-Lamarche et bien d'autres.

Il ne faut pas oublier de dire que cette riante contrée s'est fait aussi quelque renom au point de vue gastronomique. Et d'abord, elle est très-fière des produits de Nancy, de ses macarons, qui ne valent cependant pas ceux de Saint-Émilion en Gironde, des fameux boudins d'écrevisses et des vol-au-vent d'Épinal, création unique du célèbre maître d'hôtel Roby, lequel n'exerce plus, mais qui a dû laisser quelque part ses précieuses recettes.

Ce boudin d'écrevisses est un mélange onctueux de mie de pain imbibée de crème, de moelle de bœuf et de beurre, se combinant avec un épais coulis d'écrevisses aux jaunes d'œuf et bourré de truffes. Le docteur Véron avait en particulière estime ce mets, dont il serait à regretter que la recette fût perdue. La cuisine française serait ainsi privée d'une de ses gloires. Le duc de Wellington avait fait faire des offres considérables d'argent à Roby, ce Vatel des Vosges, pour l'attacher à sa maison; mais celui-ci, par patriotisme, refusa sans hésiter toutes les propositions qui lui furent transmises de la part du noble lord.

Qui n'a entendu parler de Plombières, dont la célébrité est européenne et auquel se rattachent d'intéressants souvenirs? La situation de la petite ville est très-pittoresque, au fond d'une vallée accidentée. Plombières a eu, sous le dernier empire, une grande vogue; on ne l'a pas encore tout à fait oublié. Les visiteurs y affluent chaque année. Ils sont en grand nombre en ce moment. M. le duc de la Trémoille s'y trouve, ainsi que le duc de Narbonne, le baron Evain, le marquis de la Tour du Pin, le prince de Chalais, le baron et la baronne Issaverdens.

A Contrexeville, la saison est entrée dans sa période d'épanouissement. Plus de six cents personnes y sont actuellement réunies, parmi lesquelles se trouvent M. le marquis de Praulx, père de la charmante et regrettée marquise d'Aligre, le contre-amiral Touchard, le baron d'Herlincourt, le vicomte de Villiers, le commandant Barre, M. Anspach, de Bruxelles.

La table d'hôte offre un ensemble de convives aimables. Mme Olympe Audouard, *retour de Russie*, est fort recherchée, fort entourée. Elle sait donner un très-haut goût au récit de ses impressions de voyage. Elle raconte des détails curieux sur la cour du czar, sur les grands seigneurs et les grandes dames de Saint-Pétersbourg, qui tous s'occupent ou plutôt s'amusent de spiritisme avec un certain enthousiasme, y compris même l'empereur.

Les élégantes sont Mmes Quentin-Bauchard, de Bout, Barre, Taigny, Davenport, etc. Ces dames savent s'habillier avec la mesure que comporte le bon goût.

Vient ensuite Vittel, Vittel, une station inconnue, il y a moins de vingt ans, qui prend une vogue de plus en plus accusée et se fait le prestige d'une fontaine miraculeuse! Si Vittel avait existé dans les temps anciens, on y aurait consacré à coup sûr quelque temple d'Epidaure, et en Orient, ce fût devenu un lieu de pèlerinage où les malades se seraient rendus avec la foi enthousiaste qui conduit, chaque année, les croyants à la Mecque.

La situation de Vittel n'a rien de remarquable au point de vue paysagiste, mais sa population est honnête, de mœurs douces et hospitalières. La vie y est bonne. Son établissement hydrominéral est en voie d'organisation confortable et tend à devenir le plus complet de toutes nos stations septentrionales.

M. Floquet, le président du conseil municipal de Paris, doit être compté, cette année, parmi les buveurs des sources de Vittel. Il convient de dire qu'il ne pose pas. C'est un homme de stature et de corpulence moyennes; il a le teint blanc et mat, et sa physionomie, qui ne manque pas de distinction, a la placidité d'un beau visage de notaire. Ses traits sont réguliers ; il porte les favoris à tous crins. Il a quelque peu de laisser-aller dans la tournure. Il est évident qu'il ne veut pas attirer l'attention sur sa personne. On dirait parfois un homme embarrassé de sa notorieté.

Mme Floquet est une femme élégante, gracieuse et jolie; elle parle très-agréablement: sa diction est euphonique et charmante.

Au pied de la chaîne des Vosges, dans la Haute-Saône, est Luxeuil, qui tient, pour ainsi dire, à Bains et Plombières. C'est une de nos stations thermales les plus suivies par le beau monde. On est bien sûr d'y rencontrer habituellement bonne compagnie, avantage que sont loin d'avoir toutes nos villes d'eaux. On trouve parmi ses visiteurs, en ce moment : M. et Mme de Bonnechose, Mme la marquise de Caraman, le duc de Valombrosa, le baron et la baronne de Loynes, le baron et la baronne de Prailly, Mme de Lorenchet, la baronne de Romans, Mme la comtesse de Flavigny, M. de Valbesen (major Fridolin), la comtesse de Pourtalès, la comtesse Crawford et lady Marie, sa fille, la comtesse de Laurencel.

Les eaux de Luxeuil étaient fort estimées des Romains. Elles ont eu une grande vogue relative au dix-septième siècle, et les voilà, plus que jamais, recherchées et courues. On compte dix-huit sources à Luxeuil, d'une très-grande diversité de minéralisation. La principale est d'une action tonique et reconstituante. Le pays est très-pittoresque. Les promenades variées d'aspect.

Il est un autre coin des Vosges où, en ce moment, une brigade modeste et brillante tout à la fois se livre à des travaux de guerre très-sérieux. Ce coin retiré est l'ancien camp de Châlons, autrefois le rendez-vous de tout un corps d'armée qui gravitait pendant

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

trois mois autour d'un axe qu'on appelle routine, et nos champs catalauniques, où reposent les restes glorieux des légions d'Aëtius.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Le village de Mourmelon, naguère célèbre par ses concerts nocturnes, vit sur ses ruines, et les industriels qui se sont enrichis aux frais de la gaieté gauloise ont été chercher fortune ailleurs.

Eugène Chapus.

COMÉDIE SANS COMÉDIENS

Il y a eu, de tout temps, une série d'écrivains qui, doués des plus excellentes qualités dramatiques, ont entrepris, soit paresse ou dédain, de se passer de théâtre, de comédiens et de public. Tel a été Mérimée, dans le répertoire *assis* duquel l'Opéra-Comique (ô bizarrerie !) est allé chercher tour à tour *le Pré-aux-Clercs, Haydée, Carmen* et *l'Amour africain*; — tel a été longtemps Alfred de Musset, dont les meilleures comédies ont été écrites en tournant le dos au théâtre qui devait plus tard les jouer avec avidité; — tel est M. de La Rounat, ancien directeur de l'Odéon, rendu aux loisirs littéraires, et qui a vu de trop près les orages de la scène pour oser les affronter à son tour.

M. de La Rounat a publié dernièrement une petite pièce en un acte, *la Mort aux Rats*, qui rappelle avec bonheur, par la libre franchise, le répertoire de Gherardi, et, par le persiflage, les parades de Collé. Peu de chose est le sujet. Gille veut se débarrasser de son rival Scapin, afin d'épouser Violette; dans ce dessein, il achète un paquet de mort aux rats à un marchand qui n'est autre que Scapin déguisé. Au moment de commettre son crime, Gille se sent saisi de terreur et assailli d'appréhensions funestes qu'il traduit dans ce monologue.

« Gille ! Gille ! voilà des rats qui vont te gruger l'âme ! La nuit, dans le silence, tu entendras comme un fourmillement lointain, un grouillement confus et grandissant, et tu verras dans des ténèbres impénétrables de petits points lumineux et ronds... Ils te regarderont fixement d'abord, puis se mettront à courir, à se croiser, à monter, à descendre... comme ces petites étoiles de feu, qui jouent à la crémisette sur le champ noir d'un papier brûlé !... Et tes yeux, s'accoutumant à l'ombre, distingueront bientôt des dizaines, des vingtaines, des centaines, des milliers, des multitudes de museaux pointus et de longues queues trainantes... Tu les verras surgir du sol, sourdre des murs, pulluler au plafond... Ils grimperont sur ton lit, descendront le long de tes rideaux, et s'avanceront, s'avanceront sur tes draps, silencieux, innombrables ! Alors tu sentiras leur haleine chaude et fétide, et de leurs moustaches raides ils te chatouilleront le visage, et leurs dents venimeuses mordront dans ta chair ! (*Poussant un cri.*) Ah ! je les vois, je les sens, les voici, les voici, ils m'entrent dans le cœur !... J'ai des rats plein la conscience ! »

Cette étude du remords anticipé atteint presque au lyrisme, comme on voit. Gille s'élève à la hauteur de Macbeth. Je ne désespère pas de voir un théâtre de genre s'emparer quelque jour de la farce de notre confrère La Rounat, à laquelle j'aurais voulu, pour la rendre plus séduisante, l'ornement de la rime.

Jouet sonore et vif, hochet original,
Aigrette intermittente et cliquetis final,
Clochette monotone à la façon des cloches,
Qui dans les cerveaux creux fait danser des fantoches ;
Grelot tombé du sceptre ou du bonnet d'un fou,
Qu'un poëte naïf se mit jadis au cou,
Rime, j'aime pourtant d'une amour enfantine
Le fredon fredonnant de ta grâce argentine !

Qui est-ce qui célèbre si joliment la Rime, cette esclave de la Raison, qui sait relever la beauté un peu froide de sa maîtresse? C'est un poëte du pays de Malherbe, M. Le Vavasseur, l'auteur de tant d'aimables vers éparpillés, qu'on voudrait voir réunis en édition complète. En attendant, il nous donne *Un chapitre d'Art poétique* à la mode de Caen, où plutôt à la mode du meilleur esprit français. Prenons et remercions.

Charles Monselet.

LES OTARIES

L'arrivée du troupeau des girafes d'Abyssinie, qui orne un des parcs du Jardin d'acclimation, fit événement dans Paris l'année dernière, et la foule se porta en masse au bois de Boulogne pour souhaiter la bienvenue à ces charmantes étrangères. L'administration du Jardin a réservé au public, cette année, une bien autre surprise; elle a entrepris de lui présenter les *lions marins* des régions antarctiques, exhibition toute d'actualité par ce temps d'expédition polaires ! C'est la première fois qu'en France on est appelé à voir ces phoques gigantesques et à formes hétéroclytes, dont les musées ne possèdent même pas la dépouille !

Wombwell, le fameux ménageriste anglais, en arrivant, un jour, à la foire de Saint-Barthélemy, près de Londres, où son rival Atkins était comme lui en représentations, eut le malheur de perdre son éléphant, surmené par les fatigues du voyage. Atkins s'empressa de profiter de cette circonstance pour faire savoir au public que son éléphant, à lui, était le seul éléphant VIVANT dans toute la foire, croyant ainsi couler son concurrent; mais Wombwell, pour ne pas être en reste avec lui, colla immédiatement sur son affiche une bande où il annonçait que son éléphant, à lui, était le seul éléphant MORT dans toute l'Angleterre ! Il va sans dire que le public, qui avait souvent vu un éléphant vivant, mais qui n'avait jamais vu un éléphant mort, abandonna Atkins pour courir chez Wombwell, qui fit une recette en conséquence.

Les OTARIES ou *lions de mer* du Jardin d'acclimatation n'ont pas à craindre pareille concurrence, puisque ce sont les premiers que l'on ait réussi à rapporter en France, morts ou vifs, de ces régions lointaines. L'expédition qui avait été les chercher était partie au mois de septembre dernier, et, l'époque de son retour étant passée depuis longtemps, on avait complétement désespéré de jamais revoir les navigateurs, lorsqu'il y a un mois une dépêche télégraphique vint annoncer subitement la réussite de l'entreprise et l'arrivée, pour les premiers jours de juillet, d'un magnifique couple de *lions marins*.

Le mauvais temps ayant retardé la construction du magnifique bassin qu'on leur prépare, on a dû les mettre, pendant quelques jours dans une partie du parc des moufflons, expropriés pour la circonstance. Il fallait voir la stupéfaction de ces hôtes barbus de l'Atlas, réfugiés, pleins de terreur, sur la cime la plus inaccessible de leur rocher artificiel, lorsqu'ils assistèrent au déballage de leur nouveaux camarades, et qu'ils entendirent les cris joyeux que ceux-ci poussèrent en se jetant à l'eau, cris qui ressemblent, à s'y méprendre, aux aboiements d'une meute de bassets normands, suivant un lapin ! Le mâle moufflon se tenait bravement en tête de son petit troupeau, couvrant les femelles et les jeunes de ses cornes puissantes, agitant sa barbe olympienne et ses manchettes touffues, et répondant par un sifflement aigu aux *abois* des otaries.

Ces jours derniers seulement, on a pu donner aux lions de mer la jouissance du nouveau grand bassin qui leur est destiné; ils ont passé toute la journée dans l'eau sans prendre un instant de repos, sans venir une seconde à terre, et leur insubmersibilité les a déjà fait baptiser par les promeneurs « *le Capitaine Boyton et sa dame.* »

L. S.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 546. — DESCRIPTION, PAGE 338.

CHAPEAU, LINGERIE, DETAILS DE MODES

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 547. — DESCRIPTION, PAGE 338.

VÊTEMENTS DE BAINS DE MER

MAMZELLE NINI

(NOUVELLE. — SUITE.)

Gustave ne put s'empêcher de sourire en contemplant cette soi-disant vieille femme, à qui l'on aurait pu, sans trop craindre de lui faire injure, demander des nouvelles de sa poupée.

— Monsieur votre grand-père ne semble pas encore vous trouver trop vieille, dit-il avec un peu de malice. Si, en s'en remettant à vous du soin d'arranger des affaires sérieuses, il témoigne d'une grande confiance dans votre raison et dans la sûreté de votre jugement, les recommandations qu'il vous adresse parfois montrent que, malgré votre vieillesse, il vous considère encore comme une enfant.

Le désir de satisfaire sa curiosité, avait entraîné Gustave trop loin. La gracieuse enfant suspendue à son bras répondait peu à l'idée qu'il s'était faite d'une femme sérieuse, douée d'une intelligence assez supérieure pour qu'on dût réfléchir aux paroles qu'on lui adressait. Aussi avait-il, sans le vouloir, pris vis-à-vis d'elle le ton de supériorité qu'il croyait convenir à sa dignité d'homme grave vis-à-vis d'une petite pensionnaire.

Il n'eut pas plus tôt laissé échapper ces paroles, qu'il les regretta, en voyant le joli visage de Caroline devenu tout à coup sérieux, presque triste.

— Monsieur Morel, lui dit-elle d'une voix émue, si vous ne voulez pas m'affliger, vous ne ferez jamais en ma présence aucune remarque sur la manière d'être de mon grand-père à mon égard. Il m'aime beaucoup, et cela se comprend : je suis toute sa famille ; mon affection seule le console des terribles malheurs qui l'ont frappé. S'il me traite en petite fille, il n'y a là rien d'étonnant, c'est assez l'habitude des grands-pères. Mais quand bien même il n'en serait pas ainsi, je croirais commettre une mauvaise action si jamais non-seulement je prononçais une parole, mais si j'avais même une pensée ressemblant à un blâme de la conduite de mon cher grand-père.

Gustave, un peu déconcerté, s'excusa de son mieux ; mais, malgré les efforts de Caroline pour animer la conversation, leur promenade s'acheva moins gaiement qu'elle n'avait commencé, et ce fut de l'air le plus maussade que Gustave alla rejoindre son ami. Laurent était alors très occupé à contempler les nègres employant selon leur gaieté et leurs différentes aptitudes l'heure de repos qui leur était accordée ; ceux-ci tressant d'élégantes corbeilles, ceux-là fabriquant de grossiers ustensiles de ménage, d'autres dansant à perdre haleine, d'autres préparant leur repas. Dans chaque scène qui frappait ses regards, le peintre voyait un sujet de tableau, et déjà, sans nul doute, il avait ainsi composé dans sa tête un assez grand nombre de chefs-d'œuvre pour remplir tout un musée.

— D'où viens-tu ? A voir ton air sombre, on te prendrait pour un conspirateur, dit-il à Gustave.

— Pas du tout, fit celui-ci avec humeur, je viens de faire une charmante promenade avec mademoiselle Caroline.

— Mamzelle Nini ? Oh ! très bien, très bien, il n'y a pas de quoi, ce me semble, prendre cette mine lugubre. Mais, à propos de mamzelle Nini, je sais le mot de l'énigme. Comme je l'avais supposé, rien n'est plus simple ; viens avec moi, je vais te conter l'histoire.

— Comment es-tu parvenu à savoir?.. demanda Gustave en prenant le bras du peintre.

— Belle malice ! J'ai fait tout bonnement causer la nourrice Maria, et comme celle-ci, qui adore « sa petite mamzelle, » n'est jamais plus contente que quand elle en parle, j'ai été bientôt parfaitement au courant de tout ce qui concerne mamzelle Nini.

— Mais dis donc ! je t'écoute ! fit Gustave avec impatience, voyant que son ami s'arrêtait.

— Attends, je vais d'abord allumer une cigarette ; rien n'est fatiguant comme de parler sans fumer. Tu sauras donc que mamzelle Nini, qui avait pour mère la fille de M. Servan, avait pour père un certain M. Smith, d'origine anglaise, et qui était aussi dur, aussi avide, aussi personnel que sa femme était douce, bonne et dévouée. Ses nègres, qu'il traitait avec une cruauté inouïe, le détestaient plus encore peut-être qu'ils ne le craignaient, et s'il avait été seul avec eux, le drame dont je vais te parler aurait certainement eu lieu beaucoup plus tôt. Son beau-père, M. Servan, l'ancien propriétaire de l'habitation, était aimé et respecté de tous, car il s'était toujours montré bon maître, sévère, mais rigoureusement juste. Sa femme, un ange de bonté, était adorée à ce point que presque tous les esclaves se seraient faits tuer sans hésiter pour lui épargner un chagrin ou une souffrance. Enfin, Scipion, un noir fort intelligent, tout dévoué à ses maîtres et dont la femme, Maria, nourrissait la petite Caroline, avait plus d'une fois retenu ses camarades, prêts à se révolter contre l'impitoyable colon. Mais un jour, M. Smith ayant voulu faire battre, pour la punir d'une maladresse involontaire, une malheureuse négresse qui servait dans la case et qui était encore malade par suite d'une correction précédente, un grand nombre de noirs osèrent demander sa grâce.

— C'était juste, ce me semble ! ne put s'empêcher de dire Gustave.

— M. Smith en jugea autrement. Il fit mettre au cachot les noirs qui avaient porté la parole, et il ordonna de doubler le nombre de coups que devait recevoir la négresse. Celle-ci succomba avant la fin de l'exécution.

— Oh ! c'est affreux ! s'écria Gustave.

— Oui, mais écoute le reste. Le soir même, les nègres, fous de rage, mirent le feu à l'habitation. Scipion sauva M. Servan et sa fille, mais celle-ci, apprenant que son mari était resté dans les flammes, s'élança à sa recherche et mourut avec lui. La nourrice s'était enfuie avec la petite Caroline, et le lendemain M. Servan avait perdu la raison. La plupart des nègres s'enfuirent et devinrent marrons ; ceux qui n'avaient pas pris une part active à ces horribles scènes et qui regrettaient amèrement la mort de leur maîtresse consentirent à écouter les conseils de Scipion. Ils avaient maintenant pour maîtres un vieillard privé de raison et une enfant de trois ans ; mais, disait Scipion, l'enfant grandirait et deviendrait une bonne maîtresse comme avait été sa mère ; il était donc plus avantageux pour les noirs de conserver la propriété à la famille que de la voir passer en d'autres mains. Il fit tant, par ses prières et par ses promesses, que les autorités, qui, vu les événements, voulaient vendre l'habitation, consentirent à attendre encore. On permit aux noirs de prouver la sincérité de leur repentir en continuant à travailler sous la direction de Scipion et sous la surveillance d'un conseil de tutelle choisi parmi les principaux habitants de Rio. Il fut convenu qu'au moindre désordre, à la plus légère tentative d'insubordination à l'égard des contre-maîtres et des surveillants, l'habitation serait vendue ainsi que tous les esclaves. Il y a de cela dix-sept ans, et, depuis cette époque, il n'y a pas eu un seul exemple de punition encourue par un noir. Mamzelle Nini a grandi sur l'habitation où, par les soins du conseil de tutelle, elle a eu les maîtres nécessaires à son éducation. Dès sa plus tendre enfance, elle s'est vue traitée en maîtresse souveraine ; elle avait à peine sept ou huit ans que Scipion, embarrassé et presque confus de l'autorité qu'il avait sur les autres noirs, venait lui demander ses ordres pour tout ce qui concernait la plantation. L'enfant commit d'abord des erreurs que le nègre rectifiait avec tout le respect possible ; puis elle acquit peu à peu l'expérience qui lui manquait. La nécessité de soutenir son aïeul, dont l'esprit restait faible quoique la raison lui fût revenue, contribua encore à former de bonne heure le jugement de la jeune fille, et c'est ainsi que nous voyons maintenant mamzelle Nini, malgré ses airs de petite fille, à la tête d'une

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

des habitations les plus importantes, sans contredit, de toute la contrée.

— C'est étrange! fit Gustave tout songeur. Comment, avec les devoirs si graves qui l'occupent, cette jeune fille a-t-elle conservé le caractère frivole et insouciant d'un enfant?

— Que voilà bien les gens à idées fixes! Tu t'imagines qu'une femme ne peut être capable d'accomplir des devoirs sérieux si elle n'a pas l'air majestueux, les traits réguliers et l'expression sévère d'une statue antique! Je crois tout bonnement, moi, que mamzelle Nini — ce nom est ravissant — a conservé la gaiété et l'insouciance de la jeunesse parce qu'elle est douée d'une heureuse et charmante nature. Chez elle, le devoir et le dévouement ne prennent point des airs de sacrifice. Elle trouve un véritable plaisir dans l'accomplissement de ses devoirs, et le dévouement est pour elle la plus délicieuse des jouissances, car, si je ne me trompe, elle possède une de ces âmes d'élite pour lesquelles tout le bonheur ici-bas se résume dans un seul mot : aimer.

— Quel enthousiasme! dit Gustave évidemment préoccupé. Est-ce que, par hasard, tu aurais, toi, rencontré ton idéal dans la personne de Mlle Caroline?

— Non, dit sérieusement Laurent; mais je crois que si les qualités d'esprit et de cœur que tu rêves de trouver réunies chez ta fiancé existent, c'est peut-être chez Mlle Nini.

— Bah! ta nature d'artiste exagère tout, répondit Gustave en haussant les épaules. Je veux bien admettre que cette enfant est charmante et vraiment digne d'intérêt; mais c'est une enfant!

Sur ce dernier mot, les deux amis se séparèrent, Laurent pour aller enrichir son album de quelques esquisses, Gustave pour retourner seul à la petite école, où il causa longtemps avec madame Nortal.

III

OU MAMZELLE NINI FAIT DE GRAVES RÉFLEXIONS.

Le capitaine Morel avait fini d'arranger les affaires qui l'avaient amené chez M. Servan, et depuis plusieurs jours déjà il avait pris congé de ses hôtes. Mais Gustave était encore là. Le jeune homme avait prétexté une indisposition pour prolonger son séjour à l'habitation et pour laisser partir son oncle et son ami.

L'indisposition ne paraissait pas très-sérieuse, car elle n'avait nullement obligé le malade à garder la chambre, et l'excellent appétit dont Gustave était doué ne l'avait pas abandonné un seul jour.

Ce n'était pas non plus cependant la grande quantité de distractions qu'il trouvait chez M. Servan qui pouvait retenir le neveu du capitaine Morel; car l'existence qu'on menait à l'habitation était d'une monotonie désespérante, et l'on s'amusait certainement beaucoup mieux à Rio qu'à la sucrerie.

Mais alors, pourquoi donc Gustave avait-il voulu prolonger son séjour à l'habitation?

J'entends d'ici mes lecteurs — et surtout mes lectrices — s'écrier : Ce n'est pas bien difficile à deviner! Le neveu du capitaine Morel était amoureux de mamzelle Nini!

Eh bien, non, pas du tout! Et voilà justement ce qui rendait si extraordinaire ce grand désir de rester à l'habitation. Non-seulement Gustave n'etait pas amoureux de mamzelle Nini, mais mamzelle Nini lui inspirait, du moins à ce qu'il prétendait, une sorte d'antipathie. Il la trouvait — avait-il dit à Laurent avant le départ de celui-ci — à la fois trop enfant et trop femme. L'intelligence qu'elle montrait pour les affaires de l'habitation était, selon lui, due seulement à l'habitude qu'on lui avait donnée, dès son enfance, de s'occuper de ces sortes de choses. Mais la frivolité dont elle faisait preuve en toute autre occasion témoignait assez du peu de gravité de son caractère. Laurent avait bien essayé de détruire les préventions de son ami en lui parlant de « l'école » créée par Caroline. Mais à ceci Gustave avait répondu que, pour mamzelle Nini l'école était un amusement et rien de plus; elle jouait à la maman avec les petits orphelins comme elle aurait pu y jouer avec ses poupées.

Les préventions, on le voit, allaient jusqu'à l'injustice; aussi Laurent, comprenant qu'il y avait chez son ami une sorte de parti pris de malveillance à l'égard de Caroline, avait-il renoncé à défendre la jeune fillle. Pourtant, si Gustave était resté, c'était en grande partie, pour ne pas dire tout à fait, à cause de mamzelle Nini, quoiqu'il ne fût pas amoureux d'elle. Le caractère singulier de la petite-fille de M. Servan le préoccupait comme un problème qu'il cherchait vainement à comprendre. Parfois il accusait Caroline d'hypocrisie et la soupçonnait de chercher à paraître plus enfant qu'elle ne l'était réellement. D'autres fois il la considérait comme une petite niaise, trop heureuse de courir jouer avec son collier d'ambre ou avec ses oiseaux dès qu'elle avait achevé la tâche de maîtresse de maison que le dévouement du nègre Scipion l'avait habituée à remplir.

Mais toujours, soit qu'il tombât dans une exagération en l'accusant d'être trop frivole, ou dans une autre en l'accusant d'être trop « femme d'affaires, » Gustave déclarait Caroline complétement incapable de jamais éprouver un sentiment sérieux.

Lorsque Laurent, impatienté de l'entendre en dire continuellement du mal, lui faisait observer qu'il était au moins inutile de s'occuper sans cesse d'une personne qu'on ne pouvait souffrir, Gustave répondait :

— Ce que j'en fais, mon cher ami, c'est par dévouement pour toi. Je me suis aperçu que tu t'es enthousiasmé, un peu légèrement, de Caroline, et j'ai résolu de te prouver que tu t'es complétement trompé sur son compte.

Telle était la raison que Gustave se donnait à lui-même pour ne pas quitter l'habitation. Malgré son antipathie pour mamzelle Nini, il passait auprès d'elle la plus grande partie de ses journées, l'accompagnait dans ses promenades matinales, dans ses visites à l'école, l'aidait à mettre à jour les comptes des récoltes et des ventes, ou faisait la partie de dominos de M. Servan, tandis que la jeune fille, qui n'avait nullement les habitudes de nonchalance particulières aux créoles, s'occupait auprès d'eux à quelque travail de broderie.

Il avait complétement oublié le prétexte de sa prolongation de séjour et ne songeait plus à faire le malade; mais il ne songeait pas davantage à s'en aller. Déjà les nègres, qui le voyaient toujours avec mamzelle Nini, commençaient à se dire tout bas entre eux que bientôt sans doute il y aurait un mariage à l'habitation.

Les plus jeunes, qui ne se rappelaient que confusément les événements terribles accomplis quelques années auparavant, accueillaient avec joie cette supposition, car le mariage de mamzelle Nini devait nécessairement être pour eux une occasion de se divertir et de recevoir des cadeaux. Mais les plus âgés, qui n'avaient point oublié les funestes conséquences du mariage de leur première maîtresse — la mère de Caroline — voyaient avec terreur approcher le moment où mamzelle Nini, en se mariant à son tour, leur donnerait un nouveau maître, aussi dur peut-être que celui dont la cruauté avait causé de si grands malheurs.

Aussi ces derniers considéraient-ils d'un œil soupçonneux, presque malveillant, l'étranger qui s'était installé sans façon chez M. Servan, et qui semblait vouloir s'emparer du cœur de mamzelle Nini.

Ceux qui se montraient surtout préoccupés de la présence de Gustave, c'étaient Scipion et sa femme. Cette dernière, usant des privilèges que lui donnait son titre de nourrice, se mit en devoir de connaître les sentiments de « son enfant » à l'égard de l'étranger.

— Savez-vous, petite mamzelle, lui dit-elle un soir tout en préparant la chambre de la jeune fille, savez-vous petite mam-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

zelle, que le monsieur de Paris reste bien longtemps à l'habitation ?

— Eh bien, Nounou, est-ce qu'il te gêne ? demanda Caroline en riant. S'il reste longtemps, c'est qu'il ne s'ennuie pas avec nous, voilà tout !

— Et vous, petite mamzelle, est-ce que ça ne vous ennuie pas de causer toujours avec lui ? reprit curieusement la nourrice.

— Pourquoi me demandes-tu cela, Nounou ? dit la jeune fille en rougissant. Rien ne m'oblige de causer avec M. Morel ; si cela m'ennuyait, je ne le ferais pas.

— Ah !.. reprit Maria, évidemment très impressionnée par ces paroles de sa jeune maîtresse. Alors, petite mamzelle... alors le monsieur de Paris... petite mamzelle, c'est donc vrai ce qu'ils disent tous ?

La pauvre Nounou joignait les mains d'un air suppliant et montrait ses dents blanches en s'efforçant de rire, quoique ses yeux fussent pleins de larmes.

— Quoi, que disent-ils ? Et toi-même, qu'as-tu donc, Nounou ? fit Caroline surprise et troublée elle-même en voyant l'émotion de la négresse.

— Oh, petite mamzelle ! s'écria celle-ci, s'agenouillant aux pieds de la jeune fille ; ils disent que vous allez prendre pour mari le monsieur de Paris !

Caroline tressaillit.

— Quelle idée ridicule ! murmura-t-elle ; je ne songe pas plus à prendre M. Morel pour mari qu'il ne songe, lui, à m'épouser.

— Vrai ? bien vrai, mamzelle Nini ? demanda vivement Maria dont la physionomie devint soudain rayonnante de joie.

— Assurément, bien vrai, répondit Mlle Nini, non sans un peu d'embarras. Mais dis-moi, Nounou, tu le détestes donc bien, ce pauvre M. Morel ?

— Moi ? Non, petite mamzelle ; puisque vous ne voulez pas de lui, il peut bien rester ici tant qu'il voudra. Mais j'imagine qu'il ne restera pas longtemps quand il saura que vous refusez de le prendre pour mari.

— Puisque je te dis qu'il ne pense même pas à m'épouser, je n'ai pas à le refuser ! reprit Caroline avec un peu d'impatience.

La négresse eut un geste d'incrédulité.

Que mamzelle Nini refusât la main de Gustave, la chose lui semblait toute naturelle, car selon elle, le jeune homme n'était pas digne que « son enfant » abaissât ses regards jusqu'à lui.

Mais que Gustave, après avoir passé près de trois semaines à l'habitation, se permît de ne pas être éperdûment amoureux de mamzelle Nini, voilà ce qui, pour Maria, devenait complétement invraisemblable. Evidemment Caroline se trompait : le neveu du capitaine n'avait pas osé lui avouer son amour, mais il l'aimait ; il était impossible qu'il ne l'aimât pas.

— Pourquoi vous croire, petite mamzelle ? reprit Maria d'un ton solennel, oubliant, tant était grande sa préoccupation, d'employer le langage correct dont elle avait pris l'habitude auprès de M. Servan et de sa petite-fille.

— Pourquoi ? Mais c'est bien simple. S'il songeait à m'épouser, il m'en aurait parlé, ou il en aurait parlé à grand-père. Il m'aurait au moins fait quelquefois des compliments, tandis qu'il ne m'en a jamais adressé un seul ! dit vivement la jeune fille avec un embarras mêlé d'un peu de tristesse.

L'affection et le dévouement sans bornes de la négresse pour « son enfant » lui tenaient lieu d'esprit et d'éducation pour deviner ce qui se passait dans le cœur de Caroline. Elle surprit cette nuance et fronça le sourcil.

— Vrai, petite mamzelle, il ne vous a jamais fait de compliments, le monsieur de Paris ? dit-elle avec un accent impossible à rendre, tant on y sentait un bizarre mélange de dédain et presque de haine pour l'étranger qui n'avait pas su apprécier mamzelle Nini.

— Jamais, Nounou ; on dirait, au contraire, à l'entendre qu'il désapprouve le plus souvent mes paroles et mes actions.

— Petite mamzelle, voulez-vous que je vous dise ? fit Maria posant la main sur le bras de sa jeune maîtresse.

Caroline leva la tête, interrogeant sa nourrice du regard.

— Eh bien, dit Maria baissant la voix, tandis que sa physionomie mobile exprimait un suprême dédain ; eh bien, je crois que ce monsieur de Paris, c'est... rien du tout.

Elle avait hésité un instant, cherchant une expression qui pût rendre tous les mauvais sentiments dont elle était animée à l'égard de Gustave, et ne trouvant rien d'assez fort pour traduire sa pensée, elle avait fini par laisser échapper ces mots, suppléant, par le ton dont elle les prononçait, à ce qu'elle n'avait pu dire.

Caroline rougit encore et répondit vivement :

— Tu te trompes, Nounou. M. Gustave est un jeune homme très-honorable, très-digne d'estime... mais il me semble qu'il n'est pas obligé de m'aimer... pas plus que moi je ne suis obligée de l'aimer.

— Oh ! vous, petite mamzelle, c'est bien différent ! dit Maria avec une profonde conviction. Mais je crois que ce monsieur ferait mieux de retourner à Rio, maintenant qu'il est guéri. Pourquoi reste-t-il si longtemps ici ?

Pourquoi ? Cette question, Caroline se l'était déjà plus d'une fois adressée à elle-même. Quoique le neveu du capitaine ne lui eût jamais fait de compliments, l'amour-propre de la jeune fille avait murmuré tout bas que sans doute les beaux yeux de mademoiselle Nini n'étaient point étrangers à ce séjour prolongé. Mais la manière d'être de Gustave à son égard l'encourageait si peu dans cette opinion, que pour rien au monde elle n'aurait voulu l'avouer à sa nourrice. A peine se l'avouait-elle à elle-même. Cependant Maria avait l'air d'en vouloir si furieusement à Gustave, que Caroline jugea prudent de sermonner sa nourrice, pour essayer de la ramener, s'il se pouvait, à des sentiments plus hospitaliers.

— M. Morel est l'hôte de mon grand-père, dit-elle, et je te préviens, Nounou, que tu me ferais beaucoup de peine si tu manquais envers lui de soins ou de politesse.

— Je ne manque pas de soins, grommela Maria tout en arrangeant les beaux cheveux blonds de sa maîtresse, je veille à ce qu'il trouve chez lui son tafia et tout ce qu'il lui faut ; mais, petite mamzelle, pourquoi reste-t-il si longtemps ici puisque vous croyez qu'il ne vous aime pas ?

Cette question, que la négresse semblait trouver un malin plaisir à répéter, avait le don de rendre mamzelle Nini nerveuse à l'excès. N'ayant pas, sans doute, de réponse satisfaisante à donner à sa nourrice, elle prit le parti de la congédier et même un peu plus brusquement qu'elle ne le faisait d'ordinaire.

Aussi Maria, habituée à être traitée par « son enfant » avec une douceur affectueuse, en ressentit un chagrin qui se convertit bientôt en un redoublement de courroux contre Gustave Morel.

Quelques minutes s'étaient à peine écoulées que la nourrice, incapable de résister à son inquiétude, revenait sur la pointe des pieds jusqu'à la porte de la chambre de Caroline, et, appliquant son œil au trou de la serrure, se mettait en devoir d'espionner « son enfant ».

Celle-ci, restée seule, s'était absorbée dans de graves réflexions. Ce mot « pourquoi, » répété par sa nourrice, lui revenait sans cesse à l'esprit. Elle cherchait vainement une raison plausible au séjour de Gustave chez son grand-père. La seule qui parût vraisemblable était celle qu'avait donnée Maria. Mais alors, si le jeune homme avait l'intention de demander la main de Caroline, pourquoi ne s'expliquait-il pas ? Ce n'étaient pas les occasions de parler à la jeune fille qui lui manquaient. Il passait des heures entières à causer avec elle, soit en tête-à-tête, soit en présence de son grand-père ; mais jamais un seul mot de lui n'avait pu faire supposer à Caroline qu'il lui accordât la moindre attention. Jus-

qu'alors elle n'avait pas pris la peine de réfléchir sérieusement aux motifs qui pouvaient décider Gustave à rester à l'habitation. Elle avait trouvé en lui une société plus en rapport d'âge avec elle que son grand-père. La présence du jeune homme avait animé l'existence monotone et un peu triste que Caroline menait habituellement, et elle avait oublié que le séjour trop prolongé d'un étranger chez M. Servan pouvait donner lieu à des interprétations qu'il convenait d'éviter.

Mamzelle Nini, on le sait, était une personne très-raisonnable, douée d'un jugement droit et de beaucoup de tact, malgré ses airs de petite fille.

— Nounou a raison, murmura-t-elle avec un gros soupir, il faut qu'*il* parte. Mais comment le lui dire? C'est bien embarrassant! Grand-père ne saura jamais... moi, je n'ose pas... S'il m'avait demandée en mariage, ce serait plus facile, mais...

Ici nouveau soupir, et mamzelle Nini, se croyant bien seule, ajouta:

— Peut-être me trouve-t-il laide?

Mais un regard jeté — par hasard — du côté du miroir ne lui permit sans doute pas de conserver cette opinion, car elle reprit presque aussitôt :

—Non, ce n'est pas cela, il doit aimer quelqu'un en France. Demain je tâcherai de lui faire comprendre que...que son ami M. Laurent doit s'ennuyer sans lui et qu'il ferait bien d'aller le rejoindre.

Une larme qui glissa entre les longs cils de Caroline et roula sur sa joue rosée mit le comble à la fureur de la négresse, qui, derrière la porte, ne perdait ni une parole ni un geste de la jeune fille.

—Oh! fit-elle en s'éloignant pour ne pas trahir sa présence dans un mouvement de colère, oh! il me le payera, ce monsieur de Paris! Il ne trouve peut-être pas notre mamzelle assez belle ni assez riche pour lui?

Maria, donnant un libre cours à son mécontentement, épuisa en l'honneur de Gustave Morel tout ce que le vocabulaire des nègres de différentes races réunis à l'habitation contenait de termes injurieux et méprisants. Ceci ne troubla nullement la quiétude de Gustave; d'abord par l'excellente raison qu'il n'entendit pas les invectives dont la négresse l'accablait. Mais les aurait-il entendues, qu'il n'y aurait pas fait la moindre attention, absorbé qu'il était par le problème qu'il s'était donné à résoudre, à savoir: mamzelle Nini avait-elle un cœur, c'est-à-dire était-elle capable d'éprouver un sentiment sérieux et durable, tel qu'un honnête garçon doit désirer l'inspirer à celle dont on veut faire sa femme?

Nous, qui connaissons de longue date Gustave Morel et l'idéal de ses rêves, nous pourrions à notre tour nous demander pourquoi il se posait de pareils problèmes à propos de mamzelle Nini, qui n'avait certes pas la moindre ressemblance avec son idéal?

Mais Gustave avait réponse à tout, en vrai Parisien habitué des boulevards et plus désireux de ne jamais paraître embarrassé que de faire preuve de bon sens; il ne manquerait pas de nous dire que c'était seulement par désœuvrement qu'il s'occupait de Caroline, et pour passer le temps, si difficile à employer à la campagne.

Donc, ce que nous avons de mieux à faire est de ne pas nous adresser à lui, mais de nous en remettre aux événements du soin de nous expliquer tout ce qui, dans la conduite de notre héros, peut nous sembler inexplicable.

Le lendemain, Caroline, un peu pâlie par une nuit d'insomnie, un peu préoccupée par la pespective de la communication qu'elle avait à faire à son hôte, allait prier Gustave de l'accompagner pour sa promenade du matin, quand Laurent arriva.

Il était, disait-il, inquiet de la santé de son ami et n'avait pu résister au désir de venir savoir de ses nouvelles.

A voir l'empressement avec lequel il fut accueilli par la jeune maîtresse de maison, on aurait pu croire que mamzelle Nini lui était reconnaissante de ce qu'il l'obligeait à retarder encore l'entretien qu'elle devait avoir avec M. Morel. Cependant une pareille supposition paraît peu vraisemblable; peut-être ce bon accueil était-il dû seulement au désir qu'avait Caroline de ne pas manquer aux devoirs de l'hospitalité.

Toujours est-il que la communication fut différée, que mamzelle Nini se montra fort gaie pendant tout le temps du déjeuner et que la nourrice Maria, ainsi que le nègre Scipion, son mari, lancèrent pendant ce même temps à Gustave des regards terribles, dont il n'eut garde de s'apercevoir.

— Ah ça, dit Laurent à son ami dès qu'ils se trouvèrent seuls, pourrais-tu me dire ce qui te retient si longtemps ici? Si c'est pour me laisser seul à Rio que tu m'as emmené, tu aurais fort bien pu te dispenser de me faire entreprendre ce voyage. Mes albums sont pleins de moricauds et de moricaudes; j'ai assez d'esquisses pour composer un nombre infini de tableaux, et si tu ne restes pas avec moi à Rio pendant les huit jours que ton oncle doit encore passer ici, je te préviens que je ne te le pardonnerai de ma vie.

— Comment! mon oncle part dans huit jours... Déjà? s'écria Gustave stupéfait.

— Déjà est charmant! Il paraît que le temps ne t'a pas semblé long! Je t'assure que si tu t'étais ennuyé autant que moi, tu ne dirais pas « déjà ». Mais qu'as-tu donc? Te voilà tout triste. Voyons, mon ami, parlons sérieusement, tu n'es pas amoureux de la petite-fille de notre hôte, n'est-ce pas?

— Quelle idée! murmura Gustave qui semblait, en effet, très-abattu. Une enfant incapable de rien dire ni penser de sérieux!

— A la bonne heure! Eh bien, alors, je ne vois pas pourquoi l'annonce de notre départ te bouleverse à ce point. Fais tes adieux à nos hôtes, partons ce soir, et demain je te ferai les honneurs de Rio.

— Bah! qu'est-ce qui nous presse? dit Gustave. Reste ici quelques jours avec moi. Ne sommes-nous pas aussi bien qu'à Rio?

— Rio, bonne ville, meilleure qu'ici! fit sentencieusement un nègre qui passait.

— Que dit ce nigaud? De quoi se mêle-t-il? s'écria Gustave en haussant les épaules.

— Il paraît, remarqua Laurent en riant, que tu n'es pas bien vu parmi les nègres.

— Mais, en effet, répondit Gustave; depuis ce matin seulement je remarque, parmi les serviteurs de la maison, une sorte d'animosité contre moi, animosité qui se traduit par des ricanements, des chuchotements, un manque d'empressement auquel on ne m'avait point habitué. Il n'est pas jusqu'à Maria, la nourrice de mademoiselle Caroline, qui autrefois m'entourait de soins et d'attentions, et qui, ce matin, s'est éloignée sans me répondre lorsque je lui ai demandé des nouvelles de sa maîtresse.

— Mon cher, fit gravement Laurent, ces symptômes, dont tu ris, sont plus inquiétants que tu ne le supposes. Je suis observateur, tu le sais; et je conclus de tout ceci que ta présence auprès de mamzelle Nini porte ombrage au petit peuple dont elle est la souveraine.

— Par exemple! Je voudrais bien savoir en quoi ma présence ici peut intéresser tous ces nègres?

— Eh, eh! ces braves gens n'ont pas tous les torts du monde. A supposer — ce qui n'est pas — que tu sois amoureux de mamzelle Nini et que tu songes à demander sa main, ils auraient à redouter de te voir devenir leur maître, et ceci, je crois, doit les intéresser très-personnellement.

— Tu trouves qu'ils auraient cela « à redouter »? Tu es bien aimable et je te remercie de ta bonne opinion. Alors tu me supposes capable de renouveler les cruautés qu'on reproche au père de Caroline?

— Mais non, mais non! Seulement mon opinion à moi importe

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

peu ; c'est de la leur qu'il s'agit. Et encore, non, pas même de la leur, puisque tu ne songes pas à Caroline.

— Sans doute... quoique ce soit bien la plus étrange petite fille qu'on ait jamais vue ! Quel dommage qu'elle soit blonde et que son caractère soit si frivole !... Sais-tu qu'elle a parfois des réflexions charmantes, qui semblent prouver une sensibilité, une délicatesse de sentiments incompatibles pourtant avec son insouciance et sa gaieté !

— Oui, toujours d'après ce principe que les gens de cœur doivent être mélancoliques. Mais sérieusement je te conseille, mon cher, si tu ne veux pas te faire une mauvaise affaire avec les nègres, de ne pas rester trop longtemps ici.

— Tu plaisantes ! C'est un peu fort ! Si j'aimais Caroline et si elle m'acceptait pour mari, est-ce que tu crois que je me gênerais pour les nègres ?

— Ce serait bien différent alors ! Mais tu n'aimes pas Caroline ; et, qui sait ? la nourrice qui lui est toute dévouée, craint peut-être pour le repos de « son enfant, » comme elle dit. S'il en était ainsi, tu ne serais pas en sûreté à l'habitation, je t'en avertis.

— Pour le repos ?... murmura Gustave avec une émotion dont il ne fut pas maître. Comment, tu croirais que Caroline ?... Oh ! non, c'est impossible ; elle ne songe pas à moi : c'est une enfant, qui me verra partir sans un regret.

—Ta ta ta ! Comme nous nous animons ! Et ton idéal ? fit Laurent d'un ton goguenard.

Marie GUERRIER DE HAUPT.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE DES MAGASINS

Plusieurs personnes nous demandent ce qu'il faut faire pour avoir une toilette sortant des ateliers de Mlle Marie BATAILLON, dont le bon goût et l'originalité enchantent toutes les femmes qui ont pu apprécier son joli talent.

Voici la marche à suivre : envoyer à son adresse (rue Thérèse, 5) un corsage de robe allant bien, et les mesures de taille et de longueur de jupe. Si l'on ne pouvait envoyer un corsage, il faudrait se faire prendre les mesures par un tailleur. Les bonnes couturières en général et notre charmante artiste en particulier connaissent parfaitement la coupe du tailleur; elles sont au courant de sa méthode et l'appliquent depuis que la mode patronne ce genre.

Mlle Marie Bataillon, dans ces derniers temps, grâce à l'affluence des départs, ne savait littéralement à qui répondre. Mais nous avons pu visiter ses salons et voir de près tous les trésors prêts à nous échapper.

C'étaient d'abord de ravissants costumes de toile : — L'un à grands carreaux de deux bleus pâles, garni de plissés faits de tout petits carreaux d'un seul bleu. Quelques nœuds de ruban pour compléter l'ensemble.

Un autre costume en toile grise, garni de volants qui sont eux-mêmes ornés de plissés en toile bleu uni ; des biais bleus surmontent chaque volant et le tout se répète sur tous les bords, mais en plus petit pour la partie supérieure du costume.

Il y a des toilettes, en grenadine et dentelle noire, qui sont vraiment une révélation : c'est le type parfait de l'élégance jointe au bon goût. Un froufrou de bouillons avec coulisses, de coquillés, de plissés, d'entre-deux et de dentelles, qu'on ne saurait rendre.

— Il ne s'agit pas seulement pour une femme d'avoir un joli visage, il faut aussi qu'elle ait une taille faite au tour ! Pendant quelques années, on ne s'en est pas trop préoccupé ; une taille *carrée* était même vue d'assez bon œil. Mais depuis qu'on s'est brouillé avec les Allemands, la mode ne veut plus avoir rien de commun avec eux !

Tout cela est fort bien, nous répondra-t-on, mais le moyen de faire autrement si la nature est rebelle ? — Nous voici précisément arrivée, madame, au point où nous voulions vous amener. C'est de reconnaître avec nous que sans le secours de M. DE PLUMENT il n'y a pas de taille accomplie.

Pour qui a vu le fameux corset *Sultane* et le corset *Elise*, il est facile de comprendre que leur mérite est incontestable pour faire ressortir la grâce des corsages cuirasse, moyen âge, *Jeanne-d'Arc*, *Marguerite*, tunique juive, robe princesse, etc.

Et quand on songe que pour 30 francs on peut se procurer ce charmant corset *Sultane*, en beau coutil, garni de peluche et de dentelle, il ne vient à l'esprit de personne de supposer qu'on puisse se priver d'un si agréable mentor. Le corset *Elise*, si bien baleiné, avec des goussets spéciaux tout gansés, est de 25 francs seulement.

Avons-nous besoin de rappeler à nos lectrices qu'elles trouveront dans la maison de Plument (33, rue Vivienne) tous les jupons et tournures qu'elles pourraient désirer dans toutes les conditions, depuis la plus modeste jusqu'à la plus compliquée, pour toilette de ville ou de soirée, de voyage ou d'intérieur. Il y en a une variété infinie et suivant tous les goûts : tournures favorisant le pouff, ou tournures fuyantes, à volonté.

Ajoutons que toujours les envois se font *franco*.

— La maison de commission LASSALLE et Cie (25, rue Louis-le-Grand) se charge de tous les achats qu'on veut bien lui confier, de quelque nature qu'ils soient, et c'est avec un soin des plus scrupuleux qu'elle répond à la confiance témoignée.

A-t-on besoin d'un mobilier, d'un trousseau, d'une layette, d'un objet d'art, d'un bijou, d'une pendule ? la maison Lassalle s'acquittera merveilleusement de la commission. Est-ce un objet de toilette qu'on désire se procurer ? sous ce rapport encore, cette maison fait preuve d'un goût parfait et d'un tact extrême dans le choix de ses envois.

En résumé, nous garantissons la façon intelligente dont la maison Lassalle dirige ses opérations, ainsi que son habileté à faire les marchés ; avec son concours, on est à peu près assuré de payer moins cher qu'en agissant soi-même. Ses acheteurs ont une telle habitude des affaires, ils connaissent si bien la place de Paris, qu'ils obtiennent de tous les fabricants des réductions de prix que personne ne pourrait avoir.

La maison Lassalle expédie *franco* un prospectus détaillé de toutes les marchandises qu'elle possède dans ses magasins, avec des renseignements très-complets sur la façon dont elle fait les marchés. Elle répond aussi directement à toutes les questions qu'on lui pose par correspondance.

SPÉCIALITÉS

Continuer d'obtenir un succès complet pendant une trentaine d'années, en dépit de la concurrence, c'est évidemment le fait d'un produit absolument supérieur. Tel est le *Lait antéphélique* de CANDÈS, cette eau de toilette sans pareille qu'on n'est jamais parvenu à imiter parfaitement.

Voici la saison où il est presque indispensable de faire usage de ce lait virginal, car c'est un sûr préservatif contre les ardeurs du soleil, les influences atmosphériques, le hâle, etc. Il est excellent aussi pour en diminuer les traces et les effacer à la longue.

Une jolie femme qui se sert habituellement du *Lait antéphélique* ne saurait plus s'en passer: elle aurait trop peur de perdre la blancheur et la transparence de son teint! A plus forte raison une femme moins bien douée doit-elle faire usage d'un cosmétique aussi précieux, qui donne à la peau une fraîcheur idéale et l'apparence de l'extrême jeunesse.

C'est toujours chez l'inventeur lui-même (26, boulevard Saint-Denis) qu'on se procure le *Lait antéphélique*.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châlet de famille ; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton ; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements : à *Paris* chez le propriétaire M. *Goubaud père*, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), et à *Lagny* chez Me Dumont, notaire.

Nous rappelons à nos abonnées que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service d'un de nos journaux, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonnée. Autrement il ne pourrait être tenu compte des réclamations.

ROUVENAT (✲) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La mode! la mode!... Ses ennemis les plus acharnés ne sauraient trouver mauvais qu'on en parle, aujourd'hui du moins, car celle qui s'est emparée de tous les esprits, de tous les cœurs, mérite la sympathie générale, et le philosophe le plus sévère s'incline respectueusement devant elle... Ne l'appelle-t-on pas la charité?...

On n'a plus, en effet, qu'une seule préoccupation, depuis quelque temps : c'est de venir en aide aux malheureux inondés de France! Comblera-t-on toutes les ruines? On ne le croit pas; mais les consolations seront puissantes. Chacun dans sa sphère et selon sa position y contribue : le passant jette son obole dans les mille boîtes de « secours aux inondés » qu'il rencontre sur son chemin; l'employé remet son offrande entre les mains du chef; les églises font des quêtes; les théâtres donnent des représentations extraordinaires; enfin, les secours s'organisent de toutes parts avec un élan admirable, et les femmes, comme toujours, ne sont pas les moins dévouées à l'œuvre.

Cela se résume pour celles-ci en loteries, quêtes, ventes, concerts et fêtes de charité de toutes sortes. A ce sujet, on a beaucoup parlé d'une fête organisée, à l'hôtel d'Aquila, par Mme Rattazzi. On y a donné une représentation de tableaux vivants, mis en scène par M. Gustave Deloye, et une saynète de M. Louis Leroy, épilogue des tableaux vivants, jouée par des femmes et des hommes du monde. Le tout a obtenu un grand succès, bien mérité, nous pouvons le dire. On a ensuite tiré une tombola et fait une vente aux enchères d'une quantité d'objets précieux (œuvres d'art, livres, objets de toilette, etc.) provenant de dons offerts à Mme Rattazzi, pour la circonstance, par l'élite de nos artistes, de nos écrivains et du haut commerce parisien.

Au milieu de ces généreuses préoccupations, la toilette ne perd aucun de ses droits. Mais peut-on faire un crime à une femme de dépenser un peu de coquetterie, en même temps que beaucoup de grâce, en faveur des malheureux?

P. N° 269. — Chapeau *Léa*.
Modèle de Mmes Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

Les modistes se prêtent merveilleusement aux circonstances. Madame veut-elle un chapeau de concert pour le soir? vite on lui fait un nuageux *Marie Stuart* en tulle blanc ou rose, ou bleu, à bordure délicate de marabouts assortis, orné de fleurs en guirlande ou en touffes, avec ou sans traîne et mentonnières de tulle pareil. — Au contraire, désire-t-on un chapeau spécialement destiné à une fête religieuse? voici la coiffure militante par excellence : fanchon-diadème, en chantilly ruché légèrement, à longues barbes nouées négligemment devant, avec touffe et traîne de boutons d'or de teintes variées.

La forme *Auvergnate* jouit d'un certain succès, comme chapeau de campagne. C'est un paillasson bordé et garni de velours noir; celui-ci, posé à cheval sur la calotte, vient se nouer derrière sous le chignon, fixant ainsi le chapeau, qui est, en outre, garni d'un groupe de fruits et de fleurs haut perchés.

A propos de fruits, constatons, en passant, que les modistes en font une étrange consommation : ainsi, nous avons vu un chapeau tellement couvert de groseilles blanches, dessus et dessous, qu'on l'aurait pris pour un compotier de dessert; un peu de sucre en poudre, et l'on aurait été tenté d'en manger!... Il y a pourtant un proverbe qui dit que l'excès en tout est un défaut!

Les guirlandes de mousse sont charmantes, quelles que soient les fleurs avec lesquelles on les mélange. C'est une nouveauté que nous recommandons aux femmes de goût. Ajoutons que les boutons de roses demi-ouverts s'allient fort bien et naturellement à la mousse.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

—

Une LINGÈRE nous a montré, ces jours passés, des amours de robes de baby (de deux à quatre ans) en linon de couleur, — bleu, rose, gris, rouge, — avec entre-deux en broderie anglaise blanche. Le linon forme les plis creux, et l'entre-deux sépare chacun d'eux. Dentelle assortie dans le haut du corsage décolleté et dans le bas des manches courtes. Large ceinture de couleur tranchante, ou en linon pareil, avec broderie anglaise à l'extrémité des pans.

On nous a fait voir, dans la même maison, de délicieuses parures : cols rabattus, sous-manches et nœuds de cravate en toile blanche, à bords festonnés reposant sur un large ourlet de linon bleu, rose, etc., festonné en coton assorti.

Les trousseaux sont de plus en plus soignés, et la lingerie réalise, sous ce rapport, des chefs-d'œuvre de travail *fini* et de goût. Tantôt la chemise de jour est en belle toile fine, plate du haut, avec une simple épaulette où elle se boutonne, et garnie d'une broderie faite à même l'étoffe. Tantôt elle est en batiste, avec le haut en entre-deux et dentelle de Valenciennes ; un ruban de couleur forme la coulisse. Les chemises de nuit sont bien souvent un plastron de petits plis, avec col, jabot et manchette plissés à la paille ; c'est à la fois simple et confortable.

Le bonnet du matin est en nansouck, à large fond et bandes festonnées, ou garnies de petites guipures posées en ruche diadème ; nœuds de ruban sur le côté, ou coulisse de ruban formant brides et se nouant sur le sommet de la tête.

Quelques jeunes femmes préfèrent, pour la chambre, le pouff de foulard madras et de dentelle de Bruges : c'est plus coquet, mais moins commode, car il faut être coiffée pour le porter, et il n'a plus alors de raison d'être.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 269.

CHAPEAU *Léa*, en paille fine noire. — Calotte plate ; passe relevée devant, ornée d'un large liséré blanc. Écharpe en faille blanche, drapée autour de la calotte et formant deux coques sur le côté. Groupe de fruits et de feuilles de lierre près des coques, avec une aile d'oiseau posée en aigrette. Autre groupe semblable, mélangé de marguerites des champs, placé derrière et tombant en traîne.

G. N° 529.

TOILETTE DE MARIÉE, remarquable par la beauté de l'étoffe (faille, soie brochée ou sicilienne). — Jupon à longue traîne, monté à plis creux derrière et plat devant où il repose sur un volant plissé. Il est bridé par une écharpe en gaze de soie, gracieusement drapée et formant derrière un large nœud à bouts tombants. — Corsage-cuirasse garni devant de boutons de fleurs d'oranger remplaçant les boutons ordinaires, avec bouquet à la taille ; manches plates. — Collerette et manchettes en malines légèrement ruchées. — Couronne avec traîne de fleurs d'oranger sous le voile à la Juive, en tulle vaporeux, qui recouvre entièrement la toilette.

G. N° 539.

1. Chapeau et dolman pour les bains de mer. — Chapeau en paillasson noir. Passe relevée derrière et doublée de surah noir. Gaze blanche disposée en pouff sur le côté et courant autour de la calotte. Groupe de coquelicots et longue plume noire. — Dolman en tricot matelassé blanc, doublé de soie rouge. Capuchon rabattu comme un col et terminé par un gland. Frange grelot en laine blanche sur tous les bords du vêtement.

2. Capuchon bachelick en tricot de laine zéphir blanche, dont les pans, très-longs, se croisent sur la poitrine pour se rejeter en arrière. Glands en laine du Thibet à tous les angles.

3. Mantille en tricot de laine zéphir noire et blanche, formant un dessin dentelé. Frange mousse en laine blanche très-fine sur tous les bords, et gland assorti derrière.

4. Fichu-mantelet en tricot blanc à pointillé noir. Le dos forme le postillon, et le devant constitue deux pans carrés dont une dentelle de laine couronne tous les bords. Ruches de dentelle dans le haut, et capuchon coulissé, avec nœud de faille noire. Ceinture de ruban semblable pour fixer le vêtement à la taille et former devant un joli nœud à bouts flottants.

5. Pèlerine en tricot matelassé de laine bleue et blanche, terminée par un dentelé bordé d'un galon et de franges également blancs. Collerette dans le haut, ruchée par une cordelière blanche passée dedans et dont les bouts sont ornés de glands. — Ce vêtement est doublé ou non de soie blanche ou de couleur au choix.

Description de la gravure coloriée n° 1244.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Costume en faille mastic et marron avec foulard blanc et marron. — Jupon à courte traîne, composé d'un devant plat en soie mastic, garni d'un volant marron et de bandes aux deux couleurs alternées formant la partie de derrière, avec quatre volants plissés pour terminer. — Tunique-tablier en foulard fond blanc à motifs marron, entourée de guipure écrue et d'un plissé mastic. Cette tunique est relevée devant par un ruban marron noué au milieu, lequel se relie derrière à la ceinture pour retomber en boucles rondes et plates. — Corsage en foulard comme la tunique ; basques plates devant, garnies d'un ruban marron posé à plat, et postillon doublé de marron derrière. Plissé couleur mastic et ruban marron dans le haut du corsage et au bas des manches, avec nœuds de ruban. — Lingerie en batiste blanche plissée. — Chapeau marin en paille anglaise, garni dessus d'une écharpe de gaze marron qui flotte au vent ; dessous, bandeau de ruban cerise noué sur le côté.

2. Toilette en taffetas et foulard de deux tons lilas. — Jupon à traîne, monté derrière à plis plats dits « à la religieuse », et terminé par trois volants froncés. Le devant est garni, dans le bas, d'un large bouillonné se terminant en ruche. Une largeur encadrée de dentelle blanche est rajoutée sur les côtés ; elle forme trois larges plis sur lesquels viennent se fixer des nœuds de ruban lilas. De ces nœuds partent deux écharpes en surah gracieusement drapées sur le devant du jupon. — Corsage à longue basque plate et pointue derrière, entourée de dentelle. Fichu de surah encadré de dentelle, drapé dans le haut et fermé en châle sous un nœud assorti. Parement orné de dentelle, avec traverse et nœud en surah au bas de la manche. — Lingerie plissée en crêpe lisse blanc. — Chapeau de paille de riz blanche ; fond mou en gaze blanche bouillonnée, avec bout flottant et aile violette. Bandeau de violettes blanches dessous.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 44.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE PLAGE. — Costume en foulard uni et foulard rayé. — Jupon à courte traîne en foulard rayé, orné de trois petits volants en foulard uni sur les côtés. Une large bande en foulard uni bouillonnée, avec double tête sur les côtés, raye le milieu du jupon devant ; de cette garniture s'échappent trois draperies en foulard uni ; celles-ci se drapent sur le côté du jupon et y demeurent fixées par des ancres en métal. — Corsage genre cuirasse en foulard rayé, avec col rabattu et revers en foulard uni. Grands parements en foulard rayé au bas des manches unies. — Lingerie ruchée en organdi et valenciennes. — Chapeau de paille à passe enlevée, doublée de surah, garni d'un bandeau de roses et de muguet. Plume et coques de ruban sur le sommet de la calotte.

ÉCHOS DE LA MODE

Jamais on ne s'est tant marié que cette année. Les chapelles de tous les cultes sont retenues à l'avance. Si cela continuait trois mois encore, il n'y aurait plus de célibataires à Paris.

Quelques toilettes remarquées au mariage de Mlle de Domecy avec le vicomte de Castries :

La maréchale de Mac-Mahon, en faille vert grenouille, avec garniture mais. Corsage cuirasse ; tablier serré sur les hanches et retenu derrière par une cascade de froncés, de plissés, de retroussis.

Mme la comtesse de Chabrillan, en robe unie, protestait contre tous les fouillis à la mode. Sa fille, Mlle Marie de Chabrillan, ressemblait à une fleur de jasmin entourée de roses mousseuses. Sa toilette rose de gaze de Chambéry, très-élégamment drapée sur sa taille élégante, lui allait admirablement.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Mme la comtesse de Mortemart était en mauve, avec pouff de dentelles blanches; Mlle de Mortemart, en rose.

La jeune mariée avait, sur son immense traîne, une série de volants plissés, alternés de point d'Alençon.

*
* *

On prétend qu'il vient d'être décidé en haut lieu que la femme-étui a suffisamment régné.

Les corsages resteront toujours collants, mais un soupçon de crinoline fera gonfler les robes dans le bas. Rétrécir le sommet, élargir la base, tel sera le mot d'ordre des élégantes.

*
* *

Signalons, parmi les toilettes féminines appelées à faire sensation cet automne et même cet hiver, deux fort jolies robes sortant de la maison Jourdan et Aubry. Voici, du reste, la description de ces costumes, faits l'un et l'autre en très-belle serge noire et bleue :

C'est d'abord un costume de serge noire, d'une organisation essentiellement nouvelle. La garniture du jupon se compose de trois plis formant éventail à chaque couture, et la distance qui sépare ces éventails est garnie de trois larges galons formant quilles. La polonaise est boutonnée jusqu'à la taille, le devant se détachant d'un côté et venant se perdre dans un très-joli relevé avec écharpe de faille. Cette tunique est garnie de larges lacets rappelant la garniture du jupon. Pour compléter ce costume, il y a un vêtement croisé, sans manches, également garni de lacets.

Le second costume est d'un style plus riche que le premier. Il se compose d'un jupon en serge, dont le bas est garni d'un volant de même étoffe, haut de quarante centimètres, formant de gros plis retenus à dix centimètres du haut et du bas; ces plis sont surmontés d'un volant froncé en faille noire, retombant en coquille sur chaque pli. Tunique formant tablier, se fixant d'un côté sur la jupe par six boutons, et de l'autre venant se perdre sous une écharpe entièrement plissée, qui par son relevé gracieux garnit le dos du costume. Corsage cuirasse entièrement uni, sauf le bas du dos qui est garni d'un plissé formant éventail et rappelant l'écharpe de la jupe. Une grosse ganse de faille garnit, dans le bas, et la tunique et le corsage.

Ces costumes, d'un genre simple et de fort bon goût, sont d'une application tout à fait pratique, et nous ne doutons point qu'ils n'obtiennent, la saison venue, un véritable succès.

L. S.

LES PAROLES D'OR

Celui qui à tout propos fait indistinctement la satire des femmes se trompe et manque de bon sens. On peut, en effet, dans une classe si nombreuse, en trouver de mauvaises; en revanche, on en trouve d'autres d'un généreux naturel.

EURIPIDE.

Les femmes sont les fleurs de la vie, comme les enfants en sont les fruits.

BERNARDIN DE SAINT-PIERRE.

On a souvent comparé la femme à la fleur pour le charme, au papillon pour la mobilité, à la colombe pour la tendresse; on peut aussi la comparer à l'abeille, à la fourmi pour l'activité infatigable, l'industrie minutieuse et l'amour étroit du foyer domestique.

E. DE POMPÉRY.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

On va élever, paraît-il, un monument funéraire à Samson, ce charmant artiste de la Comédie-Française dont la place a été prise, mais qui n'a jamais été remplacé. Et ce sont les Sociétaires qui ont eu cette bonne pensée, laquelle fait autant d'honneur à leur cœur qu'à leur intelligence, car Samson, par son esprit et par son talent, était une des gloires de leur théâtre.

Tout le monde l'a vu jouer, c'est-à-dire tout le monde l'a applaudi! Mais ce que tout le monde ne connaissait pas, c'était sa finesse, sa gaieté, sa présence d'esprit toujours prête à la riposte, enfin sa bonne humeur constamment conservée et dont les légères égratignures n'ont jamais fait crier personne.

Il s'était retiré à Auteuil. Là, on se réunissait chez lui en petit comité, souvent pour faire le whist, quelquefois pour jouer des charades, et toujours pour passer joyeusement la soirée.

Un jour qu'il avait donné un dîner à l'occasion de je ne sais quelle fête, une petite contestation s'éleva à table entre deux convives : l'un soutenant le doux fumet de l'ail, l'autre mettant bien au-dessus les avantages de l'oignon dans tous les rôtis et ragoûts du monde. Qui prit parti pour l'un, qui se prononça pour l'autre, et comme, tant de tués que de blessés, dans cette petite guerre, il n'y eut personne de mort, tout le monde rentra gaiement au salon quand le repas fut terminé.

On n'était point d'humeur de jouer au whist, la gravité manquait pour ce jeu du silence; donc, on voulut faire des charades, ce qui était plus conforme à la disposition de chacun.

Le mot choisi fut : THÉATRE.

Je n'ai pas besoin de vous dire comment on représenta le *premier* : THÉ, ni le *second* : ATRE. Quand on en fut au *tout*, c'est-à-dire au mot THÉATRE, on pria Samson de dire quelque scène de son répertoire, mais il s'y refusa nettement en disant avec beaucoup de gaieté que, chez lui, il était à la retraite et qu'il ne voulait plus reprendre le harnais, ne fût-ce qu'un moment. On crut devoir insister, mais ce fut en vain.

— Eh bien! improvisez-nous quelque chose, fit une dame avec grâce.

— Oui, oui, oui, s'écria tout le monde en chœur.

Comment refuser à ses hôtes un plaisir qu'ils implorent, quand on est un amphytrion aimable?

— Je veux bien! dit alors Samson en se grattant un peu l'oreille, comme on fait toujours quand on se sent dans l'embarras; mais donnez-moi quelques minutes pour que je me recueille et que je cherche.

Les quelques minutes furent accordées, et bien peu s'étaient écoulées quand l'artiste, après les saluts d'usage, commença ainsi :

— Aïe... aïe... aïe!...

— Mon Dieu! vous êtes-vous fait du mal, cher monsieur Samson? s'écria une assistante.

Mais l'interpellé, sans se déconcerter, continua de la sorte :

Ail! parfum du goût...

Et il débita un petit dialogue, en vers charmants, entre l'ail et l'oignon, — très-fine parodie de la discussion qui, à ce sujet, avait eu lieu à table; — et chacun de rire bien franchement, car il n'avait donné raison à personne.

Mais il ne mettait point toujours autant de bonhomie dans sa critique. Ainsi je me souviens d'une pièce de vers, bien fine et bien mordante, qui courut Paris peu après le Coup d'État et le mariage de Napoléon, poésie qui emportait un peu le morceau; à preuve quelques vers qui me reviennent à la mémoire.

On avait défendu une comédie au Théâtre-Français, je ne me souviens plus laquelle, et le morceau dont il s'agit racontait qu'on

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

allait aussi défendre de jouer Molière. De cette défense il donnait la raison en prenant le côté piquant de chaque comédie pouvant s'appliquer à la chose. Par exemple, ceci :

De la nouvelle cour le *Bourgeois gentilhomme*
Pourrait prêter à rire au peuple, Dieu sait comme!

Plus loin il parlait du *Mariage forcé* d'une façon très-plaisante. Enfin il terminait de la sorte :

Jusques à *l'Etourdi*, pièce bien innocente,
Que l'on a supprimé, pour ce seul vers encor :
Vivat Mascarillus fourbum imperator!

Il paraît qu'en haut lieu on fut très-blessé de cette plaisanterie qui avait le tort de toucher trop juste, et que, sans M. de Morny, il eût pu en cuire au pauvre Samson, qu'on avait fait l'éditeur responsable de la chose. Cet ingénieux artisan du Coup d'État, qui protégeait tout particulièrement les artistes, avait l'humeur et le caractère les plus accommodants du monde; laissez-moi, à ce sujet, vous citer une petite aventure que je trouve dans une chronique de ce temps-là et qui dépeint au mieux ce personnage.

Le 4 décembre 1851, M. de Morny s'était mis à déjeuner sans attendre M. Gimet, son secrétaire particulier. Celui-ci arrive enfin et s'excuse respectueusement de son retard en alléguant qu'un importun, un certain monsieur nommé Libert, ne voulait pas absolument le lâcher.

— Qui ça, ce Libert? fit le nouveau ministre avec curiosité.

— Eh bien, c'est un monsieur Libert d'Étretat, répond le secrétaire.

— D'Étretat... Je n'y suis pas du tout, réplique M. de Morny.

— C'est pourtant une curieuse histoire qu'il vient de me raconter sur vous, monsieur le comte! reprend M. Gimet.

— Qu'est-ce que cette histoire?

— Vous étiez officier d'état-major, vous aviez été envoyé à Etretat pour y relever des plans topographiques. Escorté d'un ecclésiastique et d'un sous-lieutenant, vous êtes entré à l'auberge de la *Sardine d'or*, et c'est M. Libert le père qui vous a servi à déjeuner; mais le service n'a pas dû être des plus satisfaisants, car l'aubergiste se partageait entre vous et sa femme qui était en mal d'enfant. Au dessert, il accourut en vous criant de loin la bonne nouvelle :

« — Messieurs, c'est un garçon! » s'exclamait-il, tout joyeux.

Alors l'ecclésiastique, élevant son verre, dit en saluant :

« — Si je deviens évêque, j'en ferai mon vicaire-général. »

Le sous-lieutenant imita le curé en disant :

« — Si je deviens général, j'en ferai mon aide-de-camp. »

Et vous, monsieur le comte, vous vous êtes écrié :

« — Si je deviens ministre, j'en ferai mon secrétaire particulier. »

— Eh bien! après?.. demanda M. de Morny.

— Eh bien, vous êtes ministre depuis quarante-huit heures, et M. Libert est venu pour vous rappeler votre promesse.

— A laquelle, pardieu, je serai fidèle! s'écria gaiement M. de Morny. Que le fils Libert vienne donc, et je le prendrai pour secrétaire.

— Et moi, que deviendrai-je? fit tristement M. Gimet.

— Vous, mon ami, vous resterez ce que vous êtes, c'est-à-dire mon secrétaire en titre, et le fils Libert sera votre adjoint, dit avec une bonne humeur affectueuse le nouveau ministre dont les mains laissaient si facilement couler des faveurs.

Il n'eut pas lieu, toutefois, d'être satisfait d'avoir accordé celle-là, car le jeune Libert dut peu après quitter le cabinet de son protecteur en lui léguant des dettes pour unique adieu. Heureusement que le ministre, qui n'était pas homme à s'embarrasser d'en avoir plus ou moins, ne fit que rire de l'aventure.

Comtesse de Bassanville.

CHRONIQUE MONDAINE

Depuis quelque temps, toutes les traditions atmosphériques sont bouleversées, et le contre-coup de ce trouble se retrouve dans le calendrier des plaisirs du monde. Toutes ces dernières semaines se sont passées à faire des malles et à ne point partir. En vain la date de l'almanach vous appelait aux eaux ou aux bains de mer, — la pluie qui tombait, le vent qui soufflait, vous retenaient à Paris. Je sais des gens qui, depuis quinze jours, vivent à Paris ou dans leur appartement en compagnie de malles bouclées et fermées, dans l'attente du rayon de soleil qui sera le signal de leur délivrance, n'osant aller nulle part, ni au théâtre, ni dîner en ville, de peur d'avoir besoin pour cela de quelque objet déjà emballé.

D'autres ont pris bravement leur parti de la situation. En dépit des housses qui recouvrent les meubles de leur salon, ils en ont rouvert les portes. Ils vous reçoivent avec les glaces voilées de gaze argentine et les lustres emprisonnés dans de la mousseline, et la conversation va de l'*Itinéraire du chemin de fer* à la consultation du baromètre. Cela s'appelle les soirées de l'étrier et ne manque pas d'un certain attrait *in extremis*.

*
* *

Le maréchal de Mac-Mahon vient d'être obligé de demander une dispense d'âge en faveur de son fils Emmanuel, afin qu'il puisse passer ses examens de baccalauréat. Le jeune candidat n'aura seize ans qu'au mois de novembre prochain. La valeur, dans sa famille, n'attend pas le nombre des années.

Emmanuel de Mac-Mahon est le troisième des fils du maréchal. L'aîné, Patrice, sortira cette année de Saint-Cyr; le second, Eugène, est d'une santé chancelante, qui oblige aux plus grands ménagements.

Une anecdote tout à fait caractéristique se rattache à l'acte de naissance, mis en cause par la Faculté, du brillant aspirant-bachelier.

Le maréchal de Mac-Mahon venait d'avoir son dernier fils et, bien que tout joyeux, n'en était pas plus fier pour cela. Il se présente à la mairie avec une nourrice, tenant le marmot dans les bras, et accompagné de deux témoins. Il venait, lui-même, déclarer son fils.

— Attendez! lui dit l'employé, qui ne le connaissait pas.

Le maréchal s'assit et attendit.

Un bon quart d'heure s'écoula.

L'homme de bureau ne faisait rien du tout. Il grattait son papier, il rangeait ses plumes; je crois même qu'il se faisait les ongles.

Les personnes qui accompagnaient le maréchal étaient loin d'avoir son calme. Elles voulaient intervenir, mais le duc de Magenta les contenait du geste.

— Voyons, dit enfin l'employé, comment vous nommez-vous? Vous êtes sans doute le père de l'enfant? Quels noms lui donnez-vous?

— Écrivez, dit le maréchal : « Emmanuel, fils de Marie-Edme-Patrice-Maurice de Mac-Mahon, duc de Magenta, maréchal de France, ici présent, et de...

La plume en était tombée des mains de l'employé; la vengeance du maréchal fut de ne pas demander son changement.

Ceci se passait sous l'Empire. Sous la République, il serait à souhaiter que le maréchal se souvînt de l'incident et chargeât un de ses ministres de s'occuper des rapports du public avec les employés des administrations de l'État. Ces rapports sont loin d'être marqués au coin de la fraternité qui sied à une société démocratique.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

* * *

« La France est une sorte de propriété humaine, » écrivait un jour Victor Hugo aux membres du Congrès de la paix et de la liberté, à Genève. « Elle appartient à tous, comme autrefois Rome, comme autrefois Athènes. »

L'idée est juste, et le prince de Galles la traduisait une fois à Londres, pendant la guerre, d'une façon assez piquante :

— Comment l'empereur d'Allemagne peut-il bombarder Paris!... disait-il. Si Paris est détruit, où les rois iront-ils s'amuser un peu?...

La France et Paris restent toujours, en effet, la grande ressource pour les royautés dépossédées de leur trône, ou les majestés en veine de jeter leur couronne pour une heure par-dessus les moulins. C'est chez nous que les souverainetés déchues viennent élire domicile et se consoler de la perte de leur sujets ; chez nous encore que les altesses impériales ou royales viennent passer leurs vacances et se délasser un moment des fatigues du gouvernement et de l'étiquette de la cour.

La grande-duchesse Constantin, en l'honneur de laquelle le prince Orloff a donné un dîner de *gala* à l'ambassade de Russie, se montre très-satisfaite de son séjour à Paris. Elle a assisté à plusieurs représentations du Théâtre-Français et de l'Opéra et visité les musées en véritable artiste. Née en 1830, elle a été une des princesses les plus belles de l'Europe et était, de toutes ses belles-filles, la préférée de l'empereur Nicolas pour son intrépidité à suivre à cheval les manœuvres militaires. Plus d'une fois la grande-duchesse chargea à la tête du régiment de dragons Glouckhoff dont elle est propriétaire, et c'étaient là des exploits chers entre tous au feu czar.

* * *

Le prince Ibrahim-Pacha, neveu du khédive, est logé au Grand-Hôtel et le sultan de Zanzibar est débarqué le 15 de ce mois à l'hôtel du Louvre.

On sait que ce prince a été la grande sensation de la saison à Londres. Les lettres d'outre-Manche ne tarissent point sur ses faits et gestes, sur ses réflexions marquées au coin d'un jugement sûr et d'une sagacité qu'on ne soupçonnait pas à ce degré chez un prince d'aussi lointains parages.

Le sultan de Zanzibar, Bargasch ben Saïd, est âgé d'une quarantaine d'années. Il est l'un des onze fils de l'iman de Mascate, qui mourut en 1856. Deux de ses frères ont régné avant lui à Zanzibar. Un autre règne actuellement à Mascate. C'est en 1870 qu'il est monté sur le trône.

La perle de son empire est l'île de Zanzibar, qu'un canal de vingt-trois milles de large sépare seul du continent, et qui contient cent mille habitants. La végétation y est admirable et la prospérité très-grande. Les marchands y sont Indiens et relèvent de la couronne d'Angleterre. L'armée est composée d'Arabes, et les nègres forment la classe inférieure de la population.

Le sultan voyage en Europe, accompagné des principaux officiers de sa cour, comprenant vingt-sept personnes, et s'est fait suivre de son peintre, de quatre cuisiniers indigènes et de deux barbiers.

C'est avec cette escorte qu'il est arrivé à Paris, ayant l'intention d'y séjourner quelque temps, pour, de là, se rendre ensuite à Lyon et à Marseille.

L'organisation des théâtres européens, les décors, l'orchestre semblent avoir fait une très-vive impression sur le noble voyageur. Mme Nilsson, qu'il a entendue dans *Lohengrin* et *Faust*, lui est apparue comme une divinité mélodieuse du paradis de Mahomet. Il a acheté une collection variée des portraits de l'éminente cantatrice, et lui a fait demander si elle ne serait pas disposée à initier sa cour aux beautés de la musique européenne.

Mais un engagement à Zanzibar n'a pas plus tenté *Ophélie* qu'autrefois la main de l'empereur du Maroc ne tenta la princesse de Conti. Et puis, qu'est-ce que le sultan Bargasch pourrait offrir à la diva après ce qu'elle a eu en Amérique, où aucune ovation ne lui a manqué?

P. DE LUCENAY.

UNE COUTUME ANGLAISE

En Angleterre, dans les grandes familles, on célèbre d'une façon quasi-royale la majorité du fils aîné.

Dernièrement, dans le comté de Surrey, des fêtes de ce genre ont duré huit jours entiers au château de Hosgood, où sir Edward Hosgood était investi, le jour même de sa majorité, du titre de chef de la famille, son père étant mort depuis quelques années.

Le matin, sa mère, encore en habits de veuve, avait fait assembler famille, tenanciers, serviteurs, et, devant eux, remettait au jeune *shire* les titres de propriété de la terre, en même temps qu'elle déposait l'autorité sur tous entre les mains de son fils.

Celui-ci, malgré le profond respect et la grande tendresse que sa mère lui inspire, a reçu avec le calme et le sang-froid d'usage en pareil cas les pouvoirs qu'on lui rendait.

Quelques instants après, au bruit de fanfares éclatantes, tous les amis du jeune homme sont arrivés à cheval dans la cour d'honneur où le châtelain est allé leur souhaiter la bienvenue, ce cordial et sincère *wellcome* que ne dément jamais l'hôte anglais, tout le temps, si long soit-il, qu'il offre à quelqu'un l'hospitalité.

Un dîner vraiment pantagruélique, et qui a duré jusque dans la nuit, avait été préparé pour ces formidables appétits de chasseurs de vingt ans, et de nombreux toast tout naturellement l'ont encore allongé.

Le lendemain, grande chasse au renard pour la jeune bande, tandis qu'on réunissait dans une grande salle tous les vieillards pauvres du domaine, qu'on leur faisait une abondante distribution de vêtements, de secours en argent, et qu'on leur servait un repas plantureux.

Le jour suivant, le parc a reçu tous les enfants des écoles. Des jeux de toutes sortes étaient organisés à leur intention, un goûter splendide étalé sur l'herbe, et des jouets donnés en profusion.

Puis, le jeudi, c'était le tour des jeunes filles et des jeunes gens à qui l'on offrait un bal. Le jeune *shire*, ses frères, ses amis l'ont ouvert avec les plus jolies filles du village et se sont assez longtemps mêlés aux danses.

Le vendredi, le *hall*, d'une architecture si grandiose, d'une décoration si artistique, s'illuminait et se fleurissait des plantes les plus rares pour recevoir à un bal costumé toute la *nobility* et la *gentry* du comté. Peu de fêtes ont été aussi réussies. Rien de brillant, de pittoresque comme cette foule revêtue des plus nobles et des plus riches costumes des temps passés, absolument copiés sur les Velasquez, les Van Dyck, les Titien, etc. La reine de la fête, de par le rang, la beauté, la jeunesse et la grâce, — une quadruple couronne, — était la duchesse de T..., en Jane Gray.

Enfin, le samedi a été le jour des tenanciers et des serviteurs, qui ont festoyé toute la journée et dansé toute la nuit avec un entrain remarquable.

Le lendemain matin, tous les invités quittaient le château après avoir entendu le service du matin dans la chapelle.

V. P.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 539. — DESCRIPTION, PAGE 350.

CAPELINES ET MANTELETS POUR LES BAINS DE MER

1244

Leroy imp. r. des Marais, 66. Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mlle Mme Bataillon, r. Thérèse, 5 _ Lait Antéphélique de Candès et Cie

Ceinture Régente de Mmes De Vertus Sœurs, r. Auber, 12 _ Eau Figaro, Bd Bonne-Nouvelle, 1.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON. Ad. Goubaud & Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

mp Lemercier & Cie Paris.

L. N° 44

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 529. — DESCRIPTION, PAGE 350.

TOILETTE DE MARIÉE

MAMZELLE NINI

(NOUVELLE. — SUITE.)

— Tiens, moque-toi de moi si tu veux ! reprit Gustave dans un élan de franchise. Mais il faut bien que j'en convienne, quoique ma sotte vanité m'ait empêché jusqu'ici de me l'avouer à moi-même ; eh bien, oui, j'aime Caroline ! J'ai beau me répéter qu'elle ne m'aimera jamais, qu'auprès d'elle je suis presque un vieillard, je ne puis m'empêcher de penser à cette enfant. Mes rêves étaient insensés ! La réalité est cent fois plus charmante que l'idéal que je cherchais. Seulement... seulement la réalité est, je le crois, incapable d'éprouver un sentiment sérieux.

— Toujours la même chanson ! Par cette malheureuse idée que tu t'es mise en tête, tu feras ton malheur et peut-être le sien. Lui as-tu jamais avoué ton amour ?

— Jamais ! Puisque je te dis que c'est à peine si je me le suis avoué à moi-même.

— Eh bien ! écoute un bon conseil et suis-le, si tu peux. Parle-lui sérieusement de l'affection qu'elle t'a inspirée. Ou je me trompe fort ou elle te répondra aussi très-sérieusement.

— Et si elle se met à rire ? si elle me répond quelque plaisanterie qui me prouve qu'elle trouve ma prétention ridicule ?

— Si, si... Pourquoi supposer l'impossible ? Je suis tellement sûr de ce que j'avance que je consens, si elle te répond en plaisantant, à dire, moi aussi, qu'elle est incapable d'éprouver un sentiment sérieux.

— Voilà qui me décide tout à fait, dit en souriant Gustave chez qui le naturel un peu vaniteux reprenait le dessus. Comme mon but était d'abord de t'amener à acquérir cette conviction, la pensée d'avoir atteint ce but me consolera de mon échec, au cas où je verrais ma demande repoussée.

Or, tandis que ceci se passait entre les deux amis, mamzelle Nini, qui, nous l'avons dit, était, depuis l'arrivée de Laurent, d'une gaieté extraordinaire, avait appelé sa nourrice pour la gronder du manque d'empressement que la jeune fille avait remarqué chez les nègres qui devaient servir Gustave.

— Que t'a-t-il fait, Nounou ? pourquoi le détestes-tu ? dit-elle à la négresse de sa voix la plus câline.

— Je le déteste, petite mamzelle, parce que c'est un de ces maudits qui viennent tout exprès de Paris pour tourner la tête aux jeunes filles, et qui n'ont pas un cœur pour aimer, mais seulement un cœur pour mentir ! fit la négresse avec humeur.

— Nourrice, dit sévèrement Caroline, je te répète que M. Morel ne m'a jamais adressé une parole qui puisse me faire croire qu'il m'aimait. Il ne m'a donc pas trompée.

— Et pourquoi ne vous a-t-il pas dit qu'il vous aimait, mamzelle Nini ? Est-ce que vous n'êtes pas assez belle et assez bonne pour lui ? reprit Maria en colère.

La jeune fille sourit à cette contradiction.

— Laissons cela, dit-elle. Je crois comme toi, nourrice, que M. Morel ne doit pas rester ici. S'il ne se décide pas de lui-même à partir avec son ami, je lui ferai comprendre qu'il doit l'accompagner.

— Bon ! cria Maria en frappant joyeusement dans ses mains. Mais si, pour rester plus longtemps ici, il disait qu'il vous aime, ne le croyez pas, n'est-ce pas, petite mamzelle? C'est un menteur! sa langue dit une chose et son cœur une autre!

— Tu déraisonnes, Nounou, fit Caroline en riant. Mais tu peux être tranquille, M. Morel ne me dira pas qu'il m'aime. Seulement, veille à ce qu'il soit bien servi ; voilà, pour le moment, ce que je te demande.

Maria promit tout ce que l'on voulut, et courut de ce pas annoncer à Scipion, puis à tous les nègres de l'habitation, que Gustave ne tarderait pas à partir.

Caroline, dont la bonne humeur était revenue à l'arrivée de Laurent, s'était prodigieusement amusée des recommandations de sa nourrice, qui ne pouvait encore admettre la possibilité qu'un jeune homme vît mamzelle Nini sans en devenir amoureux.

Ce fut dans ces heureuses dispositions que Gustave trouva la jeune fille lorsqu'il demanda la permission de l'accompagner à la promenade, afin de lui apprendre qu'il l'aimait et qu'il serait le plus malheureux des hommes si elle refusait de l'épouser.

IV

FAUTE DE S'ENTENDRE.

Gustave n'était certes pas un garçon timide ; il ne se montrait pas, d'ordinaire, embarrassé pour exprimer ses idées, et on lui reconnaissait même un goût tout particulier pour discourir et raisonner — quelquefois à tort et à travers — sur toutes sortes de sujets.

Cependant, au moment de parler à mamzelle Nini du projet qui lui tenait au cœur, le jeune homme ressentait une impression singulière qui ressemblait fort à de l'embarras.

Caroline était à cent lieues de soupçonner les sentiments qui agitaient le neveu du capitaine. Pourtant l'étrangeté de ses manières ne pouvait lui échapper. Mais elle était d'autant plus disposée à s'en amuser qu'elle attribuait ce changement à l'arrivée inattendue de Laurent, et que, cédant à un peu de dépit d'amour-propre, peut-être excité par la nourrice, elle en voulait à Gustave d'être resté si longtemps à l'habitation sans paraître même s'apercevoir que mamzelle Nini était charmante.

Après avoir cherché pendant assez longtemps la phrase par laquelle il convenait de débuter dans un entretien si grave, Gustave, trouvant avec raison que le silence se prolongeait d'une manière qui finissait par devenir embarrassante, ne trouva rien de mieux que cette assertion, d'une vérité incontestable :

— Il fait aujourd'hui une chaleur étouffante.

Ceci amena un malin sourire aux lèvres de la jeune fille, et elle répondit :

— En effet ! Vous n'avez vraiment pas de chance, pauvre monsieur Gustave ! On dirait que votre ami a choisi ce temps tout exprès pour vous ôter l'agrément du voyage.

— Du voyage ? Comment vous savez déjà ? s'écria Gustave surpris ; Laurent prétendait ne pas vous en avoir parlé !

Caroline fit une adorable petite moue. Elle ne voulait pas mentir, mais il lui convenait de laisser croire à Gustave qu'elle avait parlé à son ami, puisque ceci paraissait l'impressionner.

— Ah ! fit le jeune homme évidemment contrarié. Et sans doute, mademoiselle, vous avez accueilli avec joie la nouvelle du départ d'un hôte gênant et désagréable ? J'ai été vraiment — je m'en aperçois trop tard — fort indiscret en prolongeant ainsi mon séjour chez votre grand-père.

Mamzelle Nini avait une haute idée des devoirs de l'hospitalité, et les paroles du jeune homme lui furent désagréables.

— Comment, dit-elle sérieusement, et cette fois avec un accent de dignité blessée ; comment, monsieur, avez-vous pu vous apercevoir que vous étiez indiscret en prolongeant votre séjour ici ? Si mon grand-père ou moi-même nous avons eu le malheur de vous donner une pareille opinion, nous sommes tout prêts à vous en adresser nos excuses, car rien assurément n'était plus loin de notre pensée.

La conversation commençait presque sur le ton de la querelle ; c'était, on en conviendra, mal débuter pour une demande en mariage.

Gustave s'empressa d'affirmer que M. Servan et sa petite-fille l'avaient, au contraire, reçu avec la plus grande bienveillance.

— Eh bien, alors, monsieur, veuillez m'expliquer vos paroles ? reprit Caroline qui semblait se faire un malin plaisir de

l'embarras de son hôte. Si vous trouvez que nous vous avons bien accueilli, pourquoi avez-vous dit que « vous vous apercevez — trop tard — de votre indiscrétion ?.. »

— Mon Dieu ! mademoiselle, ces paroles me sont échappées..., à vrai dire j'ai parlé sans réflexion... il serait plus charitable à vous de ne pas insister davantage sur ce sujet.

— Du tout, monsieur, du tout, fit Caroline dissimulant son envie de rire sous un air de gravité. Qu'une « petite fille » comme moi parle sans réfléchir, la chose lui est permise, mais vous, c'est bien différent! Quand vous avancez une opinion, c'est que vous avez de bonnes raisons pour cela. Eh bien, ces bonnes raisons, j'ai le droit de les connaître, je suppose?

— Mamzelle Nini, interrompant sa promenade et s'arrêtant devant Gustave, le regarda bien en face, attendant une réponse.

— De bonnes raisons? de bonnes raisons ? répéta celui-ci poussé à bout. Eh bien, oui, mademoiselle! j'en ai, de bonnes raisons ; et je vais vous les dire, puisque vous m'y obligez ! Vous savez que je vais vous quitter; Laurent vous l'a dit. Est-ce que, lorsque la présence d'une personne est agréable, on ne témoigne pas quelque regret en la voyant partir ? Est-ce que l'empressement joyeux avec lequel, tout à l'heure, vous m'avez parlé de mon départ, n'est pas pour moi une preuve suffisante que j'ai commis une indiscrétion en prolongeant mon séjour ici ?

Gustave s'était animé en parlant ; l'émotion faisait trembler sa voix ; ce fut au tour de mamzelle Nini d'être embarrassée.

— Alors, monsieur, reprit-elle après un moment d'hésitation, vous me reprochez tout simplement de ne pas avoir paru désespérée de votre départ ? Mais, puisque, de votre aveu même, ni mon grand-père, ni moi, nous ne vous avons, en aucune façon, témoigné que votre présence eût cessé de nous être agréable, ne commettrions-nous pas, à notre tour, une indiscrétion en cherchant à vous retenir lorsque vous nous quittez, par l'effet de votre seule volonté et sans que rien vous y oblige ?

— Sans chercher à me retenir, vous auriez pu au moins témoigner quelque regret de mon départ, murmura Gustave, qui regretta ces paroles aussitôt qu'il les eut prononcées, car il comprit qu'elles étaient à la fois peu spirituelles et peu convenables.

Caroline, qui n'avait pas encore repris sa promenade, le regarda d'un air profondément surpris.

— Eh quoi ! monsieur, fit-elle, vous trouvez qu'un regret exprimé par moi de votre départ n'aurait pas été pour vous une invitation à rester ? Vous auriez voulu me voir éprouver de ce départ un chagrin que vous-même n'éprouvez nullement, puisque... puisque vous partez ? Mais à quoi pensez-vous donc, monsieur Gustave ? Vous ne m'avez pas habituée à vous entendre parler ainsi.

— Pardonnez-moi ! En effet, je ne sais ce que je dis ; je suis fou ! Oubliez mes paroles, je vous en supplie ! dit vivement le jeune homme. Vous avez bon cœur ; vous me pardonnez, n'est-ce pas ?

La vivacité avec laquelle il s'exprimait, l'étrangeté de cette conversation, si différente de celles qu'ils avaient d'ordinaire, troublaient Caroline, et pour cacher son embarras, elle s'avisa d'affecter une gaieté extraordinaire.

— Bon cœur? dit-elle en riant ; c'est la première fois, monsieur Gustave, que vous avez la bonté de m'adresser un pareil compliment. Mais je ne vois vraiment pas qu'il me soit nécessaire d'avoir très-bon cœur pour vous pardonner cette petite — elle chercha un instant l'expression dont elle allait se servir — cette petite infraction aux lois de la politesse. Les devoirs de l'hospitalité — elle appuya sur ce mot — me font un devoir de ne plus m'en souvenir, et je vous assure que tout est déjà oublié.

Il était impossible de montrer plus de douceur et de bienveillance, et cependant Gustave était mécontent ; peut-être n'aurait-il pas su dire au juste pourquoi. Il en voulait à la jeune fille de ce qu'elle ne devinait pas ce qu'il pensait, de ce qu'elle ne venait pas à son aide en donnant d'elle-même un ton sentimental à la conversation. Il lui en voulait surtout parce qu'il se sentait ridicule à ses yeux — un tort que les hommes ne pardonnent guère — et Caroline, ne comprenant rien au changement qui s'était opéré dans ses manières, le considérait avec une surprise croissante.

Il fallait pourtant se décider à parler, car Laurent n'épargnerait certainement pas les railleries à son ami si celui-ci lui avouait qu'il n'avait pas osé demander la main de mamzelle Nini.

Si Laurent n'eût pas été là, peut-être Gustave, irrité comme il l'était en ce moment, aurait-il renoncé à son projet. Mais Laurent était là! Aussi le neveu du capitaine reprit-il, avec une gaieté un peu forcée :

— Vous êtes mille fois trop bonne, mademoiselle, et j'avais raison de me fier à votre indulgence. Croyez que sans des circonstances... graves, je n'aurais pas commis cette... infraction aux lois de la politesse. J'ai parlé sans réflexion, comme cela arrive parfois lorsqu'on est occupé d'une chose à laquelle on attache une grande importance.

Gustave était enchanté de son petit discours. Ces derniers mots, pensait-il, devaient nécessairement amener, de la part de Caroline, une question au sujet de cette chose « de grande importance », et alors il n'aurait plus qu'à répondre, du ton grave et légèrement ému qui convenait à son rôle, les paroles suivantes ou d'autres analogues :

— Mademoiselle, je vous aime ! voulez-vous m'accepter pour mari ? Si vous repoussez ma demande, je serai le plus malheureux des hommes.

Mais Caroline ne fit aucune question. S'inclinant poliment, comme pour remercier Gustave du compliment qu'il lui avait d'abord adressé, elle se borna à répondre :

— Je vous l'ai dit, tout est oublié, n'en parlons plus. Je regrette beaucoup que l'arrivée de votre ami vous ait fait penser à ces choses si importantes, auxquelles, sans lui, vous n'auriez sans doute pas songé de sitôt, ce qui aurait beaucoup mieux valu.

— Comment? s'écria Gustave en tressaillant, Laurent vous a parlé encore de ceci? Oh ! pour le coup, c'est trop fort !

Caroline, enchantée de la consternation peinte sur la physionomie de Gustave, se contenta encore de sourire sans répondre.

Les deux jeunes gens semblaient positivement jouer aux propos interrompus. Mamzelle Nini, un peu dépitée, quoiqu'elle ne voulût pas en avoir l'air, du départ de son hôte, était persuadée qu'il serait encore resté longtemps si Laurent n'était venu, peut-être de la part du capitaine Morel, l'engager à retourner à Rio. C'était à ce départ qu'elle venait de faire allusion. Le matin encore, elle était décidée à lui faire comprendre qu'il ne devait pas prolonger plus longtemps son séjour à l'habitation ; mais maintenant elle était profondément humiliée de le voir partir de lui-même.

Quant à Gustave, persuadé que Laurent, profitant du moment où son ami était allé dans sa chambre donner un coup d'œil à sa toilette, avait tout dit à Caroline, il était furieux contre tous les deux, et fort peu disposé à faire sa demande en mariage. Il avait pris les paroles de la jeune fille pour une raillerie d'assez mauvais goût et une sorte de reproche déguisé. Caroline avait voulu lui dire, sans doute, qu'il n'aurait pas songé à demander sa main si son ami ne lui en eût suggéré l'idée. Aussi reprit-il, un instant après, avec une froideur glaciale, qu'il croyait empreinte d'une grande dignité :

— Je vois, mademoiselle, que Laurent vous a parfaitement informée de tout ce qui a été dit entre lui et moi. Il est inutile alors que je vous importune davantage. La réponse que je venais solliciter, vous venez de me la donner, je le comprends ; et je comprends aussi qu'en effet il aurait beaucoup mieux valu pour moi ne pas me bercer de rêves qui ne pouvaient devenir des réalités.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Comment ! que voulez-dire? C'est moi qui ne vous comprends pas! balbutia Caroline toute interdite en remarquant la gravité du jeune homme. On dirait que vous êtes fâché?

— Nullement, mademoiselle, répondit Gustave toujours du même ton cérémonieux. Quel droit aurais-je d'ailleurs de me fâcher contre vous? Je n'ai que des remercîments à vous faire pour l'hospitalité que vous avez daigné m'accorder. Le souvenir du temps que j'ai passé ici ne s'effacera jamais de ma mémoire, et je vous serai toujours sincèrement reconnaissant de votre bon accueil. Recevez mes adieux, mademoiselle, et pardonnez-moi d'avoir osé former des rêves trop ambitieux.

Il lui tendit la main, et cette fois l'émotion qu'il éprouvait n'était pas feinte ; son visage était pâle et sa voix tremblait malgré lui en prononçant ces paroles d'adieu.

— Vous me faites vos adieux comme s'il s'agissait d'un grand voyage ; mais la distance d'ici à Rio n'est pas si considérable que vous ne puissiez nous rendre visite quand vous le voudrez. Vous serez toujours le bienvenu à l'habitation, dit Caroline en s'efforçant de dominer l'émotion qui s'emparait d'elle malgré sa volonté.

— Il s'agit, en effet, d'un grand voyage, dit Gustave qui, à force de se répéter tout bas qu'il était parfaitement ridicule, parvint, l'amour-propre aidant, à retrouver un peu de sang-froid. Dans huit jours, mon oncle quitte Rio. Du boulevard des Italiens à l'habitation de M. Servan la distance est considérable, ajouta-t-il en souriant. Vous voyez donc que j'avais raison de vous faire mes adieux, car il est probable que je ne vous reverrai jamais.

Un instant Caroline resta sans voix, sans pensée à cette nouvelle. L'idée, si naturelle pourtant, que l'hôte de M. Servan devait dans un délai peut-être assez court retourner en Europe, ne s'était pas même présentée à son esprit. Quand il avait parlé de son départ, elle avait cru qu'il s'agissait seulement pour lui d'aller à Rio, d'où peut-être il ne tarderait pas à revenir à l'habitation. Quelque contrariété que sa visite pût causer à la petite-fille de M. Servan, elle connaissait trop bien les devoirs de l'hospitalité pour l'éliminer tout d'abord. Une semaine au moins devrait s'écouler avant qu'on pût donner à entendre à Gustave Morel qu'il convenait d'abréger sa visite. Tous ces raisonnements, Caroline ne se les faisait pas, à beaucoup près, d'une manière aussi explicite que nous venons de les faire; mais ils n'en existaient pas moins dans son esprit, et la nouvelle donnée par Gustave venait de les mettre à néant.

Hâtons-nous de le dire, l'impression violente causée par cette nouvelle ne dura qu'un instant. Mamzelle Nini devait, un peu à elle-même et beaucoup à l'espèce d'adoration que professaient pour elle tous ceux qui l'entouraient, une excellente opinion de sa petite personne. Grâce à cette excellente opinion, elle avait tout d'abord expliqué d'une manière satisfaisante pour son amour-propre l'embarras de Gustave en lui parlant et le changement qu'elle avait remarqué dans les manières du jeune homme. Cependant, elle n'avait pas été jusqu'à lui supposer l'intention de demander sa main ce même jour. Elle avait cru seulement qu'au moment où son oncle le rappelait à Rio, Gustave avait tout à coup trouvé très-pénible de quitter mamzelle Nini, ce qui l'avait jeté dans la disposition mi-partie maussade, mi-partie sentimentale, dont le résultat avait été la conversation qu'on vient de lire.

Caroline s'était bien aperçue qu'au moment de lui adresser peut-être une déclaration, il s'était soudain arrêté quand elle lui avait parlé de Laurent. La jeune fille se rappela cette circonstance, et un trait de lumière traversa son esprit.

Gustave était jaloux, jaloux de Laurent, cela va sans dire. Sa mauvaise humeur, ses réticences n'avaient d'autre cause que la jalousie ; et ce départ subit pour l'Europe n'était qu'une fable inventée dans un moment de dépit.

Toute rassérénée par cette importante découverte, Caroline ne voulut pas être en reste de malice.

— Il est probable, en effet, répondit-elle imitant le ton cérémonieux de Gustave, que nous ne nous reverrons plus. J'espère néanmoins, monsieur, que vous nous donnerez parfois un bon souvenir. De mon côté, croyez que je ferai les vœux les plus sincères pour que vous arriviez heureusement à ce boulevard des Italiens que vous regrettez.

On échangea un profond salut, puis Caroline rentra chez elle, tandis que Gustave, furieux, se mettait à la recherche de Laurent, à qui il voulait reprocher l'indigne trahison dont celui-ci s'était rendu coupable.

De promenade, bien entendu, il n'en était plus question.

La surprise de Laurent fut extrême lorsqu'il entendit les accusations portées contre lui par son ami. Il n'avait pas, depuis son arrivée, adressé la parole à Caroline, et l'eût-il fait, que jamais la pensée ne lui serait venue de trahir la confiance que Gustave lui avait témoignée.

Son étonnement d'abord, puis l'honnête indignation avec laquelle il repoussa les soupçons injurieux que l'on avait élevés contre sa loyauté, finirent par convaincre Gustave de sa parfaite bonne foi.

Mais si le neveu du capitaine était réconcilié avec son ami, il n'en était pas moins fâché contre mamzelle Nini. Celle-ci paraissait, au contraire, encore plus coupable à ses yeux depuis que Laurent n'avait plus aucune part de responsabilité dans l'échec éprouvé par Gustave.

— N'avais-je pas raison? s'écriait-il en arpentant à grands pas la chambre de son ami, n'avais-je pas raison d'avouer qu'elle n'a pas de cœur ! que dans cette tête frivole il n'y pas de place pour une pensée raisonnable ! que cette âme vulgaire est incapable de ressentir jamais un sentiment sérieux!

— Permets, dit Laurent qui, beaucoup plus calme, était mieux en état d'apprécier d'une manière juste les faits qui venaient de se passer. Permets ; je ne conviendrai jamais que l'âme de Caroline soit une âme vulgaire ; tout, dans sa conduite, dans ses paroles, annonce au contraire une nature d'élite, impressionnable à l'excès. Je t'ai dit cent fois mon avis sur son compte, et maintenant encore je pense que, dans tout ce que tu viens de me raconter, il doit y avoir quelque fâcheux malentendu, qu'avec de la patience nous parviendrons, je l'espère, à éclaircir.

Gustave secoua la tête.

— Quelle obstination! dit-il; est-ce par un malentendu qu'elle m'a laissé croire que tu lui avais parlé ce matin? Est-ce par malentendu qu'elle m'a si bien fait comprendre qu'il aurait mieux valu ne pas songer à l'épouser?..

— Eh, sans doute, c'est par malentendu! Elle ne pouvait pas deviner que tu songeais à l'épouser, puisque j'étais seul dans le secret de tes projets et que je ne lui avais rien dit! Elle a évidemment voulu faire allusion à quelque autre chose; à ton départ, peut-être; que sais-je, moi? Et toi, prévenu comme tu l'étais, tu as pris ceci pour une réponse négative à une demande que tu ne lui avais pas adressée et qu'elle ne soupçonnait même pas!

— Possible! fit Gustave après un instant de réflexion employé à convenir, vis-à-vis de lui-même, qu'en effet il pouvait bien, au moins dans cette circonstance, y avoir eu malendu. Mais ce n'est certes pas par malentendu qu'après avoir appris que dans huit jours je retournerai en Europe, elle m'a très-poliment, très-cérémonieusement souhaité un bon voyage, avec ce sourire de convention qui prouve si bien son indifférence et qui sert aussi bien à accueillir l'hôte qui arrive qu'à saluer l'hôte qui s'en va? Etait-ce encore là un malentendu, selon toi?

— Je conviens qu'en effet ceci est bizarre, avoua Laurent. Cette froideur excessive, cette indifférence absolue pour un hôte à qui elle et son grand-père ont fait si bon accueil, sont peu dans la nature de Caroline, si peu que cette exagération même me donne quelque espoir. Nous ne partirons que cette nuit, et tu ne t'éloi-

gneras pas de l'habitation sans avoir fait tes adieux à M. Servan. Qui sait si alors tu ne trouveras pas l'occasion de reprendre l'entretien de ce matin?...

— Jamais! interrompit vivement Gustave. Caroline est charmante, j'en conviens; mais, malgré ses traits gracieux, elle ne saurait me plaire, car elle n'a pas de cœur; c'est une poupée frivole, coquette, incapable d'éprouver ni même de comprendre une affection véritable! La conduite indigne qu'elle a tenue ce matin avec moi en est une preuve suffisante! Elle a compris, deviné — car on doit lui rendre la justice de dire qu'elle possède une intelligence remarquable, trop remarquable peut-être, puisqu'elle la pousse jusqu'à la ruse — elle a deviné ce qui se passait en moi, elle a vu que j'attachais une grande importance à la conversation que nous allions avoir ensemble. Et c'est alors que, cédant à un puéril caprice de vanité, elle a jugé a propos d'essayer ce manége de coquetterie, qui peut-être est trouvé charmant dans ce pays, mais qui m'a, quant à moi, guéri complétement de l'amour auquel je m'étais sottement laissé entraîner pour cette petite fille!

Marie Guerrier de Haupt.

(La suite au prochain numéro.)

UN MILLIONNAIRE

Ouvrard, le célèbre millionnaire, disait à un jeune homme de son temps:

— Pour devenir millionnaire, il ne faut qu'avoir une idée, rien qu'une. Si vous en avez deux, vous ne serez jamais qu'un va-nu-pieds.

Je connaissais le mot. Je l'avais oublié. Une scène de la vie parisienne me l'a rappelé.

Cela se passait le mois dernier, rue Louis-le-Grand, dans une soirée d'excellents bourgeois.

On faisait de la musique, on chantait, on dansait.

La musique m'effraye, le chant m'assomme, la danse d'à présent me fait fuir.

— Eh bien, me dit un de mes amis, viens avec moi dans le salon où l'on joue.

Quand on échappe au piano et à ses annexes, tout refuge est bon. Dans ces moments-là, le whist, ce calme délassement des diplomates, prend la physionomie d'une polémique ardente dont les points et les fiches se payent au poids de l'or. Ceux qui se trouvaient là, au lieu de danser avec de petites bourgeoises, se bornaient à faire sauter sur une table verte les quatres dames historiques et terribles : Judith, Rachel, Argine et Pallas.

Vingt vieillards environ s'étaient donné rendez-vous dans cette pièce. Ils jouaient, ils soupiraient, ils luttaient, ils disputaient, ils gagnaient et perdaient; c'était pour eux une rallonge ajoutée à la vie active. Sous leurs mains amaigries et ridées, les louis roulaient et résonnaient comme les cailloux sous les doigts blancs et minces de la nymphe Salmacys. Parmi eux se voyaient deux juges, un général. J'y contemplais aussi trois membres de l'Institut.

On jouait gros jeu.

Le général avait perdu quinze cents francs, partie tirée de sa bourse, partie sur parole. Il y en avait qui le plaignaient : il n'est pas riche. D'autres disaient :

— Eh! dame, c'est le sort. Il faut s'attendre à ça, du moment qu'on touche aux cartes.

En ce moment même, grand remue-ménage.

On signale l'arrivée d'un petit homme, qui s'appuie, en marchant, sur un jonc à pomme d'or.

Il se présente en riant, et voilà que tout le monde se lève, gens de robe, gens d'épée, gens de comptoir.

Grosse tête rayonnante de succès, gros ventre facile à la digestion, grosses jambes nées pour être emportées par un léger attelage; habit assez simple, mais neuf; chaine de montre à breloques d'or : tel est, en raccourci, le dessin du nouveau venu.

On se lève, je ne saurais trop le répéter, et l'on salue en dépit des règles les plus élémentaires de la vieille civilité, qui veulent d'abord que le nouvel arrivant fasse acte de soumission.

Je demande :

— Serait-ce un prince?

— Non.

— Un grand artiste?

— Nenni.

— Un poëte?

— Ah! par exemple!

— Un étranger illustre?

— Aucunement.

— Eh bien, qu'est-ce donc?

— Un monsieur de Paris dix fois millionnaire.

— Ah! vous m'en direz tant!

Je ne suis plus stupéfait, j'observe.

— Dix millions! On a beau être en temps de démocratie, et précisément même parce que la démocratie coule à pleins bords avec des flots de gros sous, les millionnaires se multiplient de plus en plus sous nos yeux. Mais dix millions! ça commence à bien faire! Dans ce salon de jeu où l'on coudoie des négociants riches, des propriétaires qui possèdent nos dernières tourelles féodales, des spéculateurs qui ont du foin dans leurs bottes, comment se fait-il qu'ils soient éblouis? Comment! cet homme est leur ami, presque leur égal, et ils s'inclinent!

— Ah! monsieur, me dit un ancien grainetier retiré du commerce, un homme qui a dix millions est l'oiseau rare des anciens. Les grandes situations s'en vont, ne l'oubliez pas. Puisque nous n'avons plus le respect des couronnes ni des parchemins, vénérons le coffre-fort. Voulez-vous parier un louis qu'on va l'adorer, ce nouveau-venu?

Il ne se trompait pas, le grainetier. Chacun s'inclinait. Le millionnaire s'était assis, par mégarde, sur un coussin où dormait un angora cher à la maîtresse de la maison. En se laissant choir, il pensa étouffer l'animal. Tout le monde de trouver l'aventure ravissante. Il y eut de plats gobe-mouches tout prêts à l'aller colporter dans la salle de bal. En attendant, l'homme tirait l'oreille au magistrat. Il donnait une petite tape, plus hautaine que familière, au général. Il demandait bruyamment le plateau de punch aux valets. Mais au premier signe de sa main on obéissait. Dix millions! Qui donc résiste à cela? Un jeune homme vient, et la bouche arrondie, réclame l'honneur de l'avoir à sa noce, qui devait arriver le lendemain.

Et les Dix Millions de répondre :

— Nous verrons, mon cher, nous verrons.

Ici le grainetier me prit à part.

— Savez-vous, me dit-il, comment ce personnage a fait sa fortune?

— Eh! pardieu, comme tout le monde la fait aujourd'hui, à la Bourse.

— Ah! pas si bête! Tenez, écoutez son histoire. Elle est magnifique et édifiante.

— Contez donc. J'écoute.

— Un jour, en se promenant (il n'avait pas le sou alors), il ramassa une épingle dans la rue. Ne croyez pas à une seconde édition de la fameuse épingle de Jacques Laffite. Notre homme se dit: « Il y a, en France, trente-cinq millions d'habitants qui se servent d'épingles, et l'on ne fabrique pas assez d'épingles pour tout le monde, puisque nous en tirons d'Angleterre pour des sommes folles. Conséquemment il y a quelque chose à faire dans cette industrie. Toute réflexion faite, c'est cette épingle-là qui me

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

conduira à la fortune. » Là-dessus, plus de repos ni de trêve.

— Il ne pensait à rien autre chose?

— Non, à rien. Il a épousé cette idée et il n'a pas voulu en courtiser une seconde, eût-elle été cent fois plus séduisante. Il ne la quitte pas d'une minute. Il l'emmène avec lui dans ses courses, au bois, au théâtre. C'est sa Béatrice, c'est sa Fornarina! C'est son point de mire, c'est sa pensée âpre et brûlante. Il fait des chiffres, des voyages, des articles dans les journaux, des emprunts, des folies, des dettes; il se bat en duel, il gagne une pleurésie, il va à l'hopital, il se mêle à la politique du jour. Le but est toujours en vue de son épingle.

— C'est de l'héroïsme!

— C'est du génie! Cent fois le découragement l'a mordu au cœur; cent fois il s'est dit : « C'est trop long, j'y renonce. » Mais un coup d'épingle, l'objet de ses rêves, l'a constamment remis en haleine, et il s'est dit avec un suprême bon sens : « Ma fortune est là-dedans. »

Un jour, en effet, son idée a pris une forme, son rêve est sorti du brouillard, la branche de fruits fuyante et l'eau qui se retire vont être saisies par ce Tantale affamé et altéré. Il s'est dit : « Jusqu'à ce jour, on a fabriqué des têtes d'épingle avec le métal même dont l'épingle est tirée. C'est vulgaire, c'est coûteux, ça n'a rien d'élégant : je ferai mieux et à meilleur compte. » Il avise alors l'œil d'un certain petit poisson qu'on pêche par myriades sur les côtes de Normandie. Cet œil est blanc et poli comme l'ivoire; il est plus dur que le diamant. Voilà le problème trouvé.

Il se fait pêcheur, forgeron, petit fabricant; il se fait marchand forain. L'innovation plaît aux femmes.

Après six mois de vente, la propagande ouvre ses ailes sur le monde entier : Paris a demandé l'épingle ayant pour tête l'œil de poisson; les deux Amériques en veulent, l'Australie en consomme; on en use partout. On devine que notre homme a pris un brevet, fondé une manufacture, dressé 500 ouvriers, établi vingt comptoirs, fait écrire trois cents lettres par jour, mis les écus sur les écus, et vous voyez comment les Dix millions sont sortis du ruisseau.

Le grainetier termina son récit en me disant :

— Eh bien, ces bourgeois dont les rapins se moquent, sont-ils si bêtes?

— Ils ont du génie, monsieur, répondis-je.

Et, en effet, c'est là mon sentiment.

Pour faire l'épingle à tête d'œil de poisson, il a fallu avoir autant de poésie que pour construire la tour Saint-Jacques ou pour écrire les *Orientales*.

Ouvrard, du reste, avait raison :

— Ayez une idée! une seule!

Philibert AUDEBRAND.

REVUE DES MAGASINS

Mmes DE VERTUS sœurs ne se sont jamais départies de ce principe : faire un corset suivant les règles de l'art, lequel fasse ressortir les grâces naturelles du corps, sans nuire en aucune façon à la santé. Tout le secret du succès de la *Ceinture Régente* est là : aussi a-t-elle été, depuis sa naissance jusqu'à nos jours, également patronnée par les femmes élégantes et par les médecins.

Ceinture très-mignonne dans le principe, elle a subi depuis quelques modifications, pour se conformer aux exigences de la mode qui, des tailles courtes et carrées, est arrivée à la taille longue et mince. La *Ceinture Régente* est donc bien comprise; il est certain que sa coupe irréprochable fait admirablement valoir le corsage moyen-âge, la cuirasse, le corsage *Marguerite*. En un mot qui résumera au mieux notre opinion, c'est de tous les corsets le plus purement parisien!

Signalons, à propos des bains de mer, la ceinture de flanelle de la maison de Vertus. C'est un mentor flexible, sans baleines et qui soutient le corps sans le comprimer durement ni gêner en quoi que ce soit les mouvements. On le met sur la peau avant d'endosser le costume de bains et on le fixe au moyen d'une seule agrafe; il est vite mis et vite ôté. Cette ceinture présente un avantage incontestable, celui de maintenir la taille dans les limites voulues pour l'élégance de la forme. Elle se recommande particulièrement aux femmes fortes.

Avec des mesures de tour de taille et de hauteur du busc (adressées rue Auber, 12), Mmes de Vertus se chargent de fournir la *Ceinture Régente* et la ceinture de flanelle dont nous venons de parler.

— Ce qui distingue Mme DALTROPHE-VORMUS de beaucoup de couturières, c'est le bon goût, la distinction et la parfaite simplicité que présentent la plupart des modèles qui sortent de sa maison. Personne mieux qu'elle ne réussit la robe élégante et sérieuse, la robe de soie noire; elle en possède le caractère véritable. C'est à la fois riche et sobre; la coupe est idéale, les garnitures sont fort belles et bien posées, sans profusion. Elle nous a, au surplus, avoué son faible, et nous a dit ne jamais être plus contente que lorsqu'on lui commande une toilette de faille noire en lui laissant « carte blanche ».

Cette question de confiance pourrait paraître effrayante posée par une autre bouche; mais Mme Daltrophe-Vormus est la délicatesse même, et cette condition serait pour elle une raison de faire encore mieux que de coutume, si la chose est possible, avec une plus grande économie.

Nous avons visité, ces jours-ci, les salons de la rue Vivienne, 14, et Mme Daltrophe-Vormus, avec sa complaisance habituelle, nous a montré quelques costumes *courants*. Citons, entre autres costumes destinés à une jeune femme, une toilette en limousine fond gris, à rayures multicolores de teintes effacées : — Jupon ras-terre, entouré de volants bordés de velours noir, avec tête plate en velours. Tablier carré, garni de même sur tous les bords, coulissé dans le haut derrière et fermé par un nœud de velours. Corsage *Frondeuse*, à col relevé et revers en velours, croisé sous les boutons de velours; parements et boutons semblables au bas des manches.

On nous a montré plusieurs confections d'un ensemble très réussi, — mantilles, collets, mantelets, visites, dolmans, — soit en sicilienne, soit en cachemire, le tout orné de tresses et de franges gaufrées. Ces vêtements présentaient des aspects bien différents, mais restaient toujours confortables.

SPÉCIALITÉS

Touristes et voyageurs, habitants des plages, baigneurs et baigneuses, vous tous enfin qui allez vous exposer aux ardeurs dévorantes d'un soleil dangereux, aux intempéries des saisons, aux vents, à la poussière, gardez-vous de partir sans emporter avec vous le *Rowland's Kalydor!*

Cette préparation exquise est la plus rafraîchissante que l'on puisse désirer, et la plus efficace pour combattre les altérations de la peau. Grâce à son application, rougeurs, plaques jaunes, boutons et taches de toute nature disparaissent comme par miracle; en un mot, la peau acquiert, par l'emploi du *Rowland's Kalydor*, une beauté incontestable et la fraîcheur des jeunes années.

Ce produit est vendu chez tous les pharmaciens et parfumeurs de France. A Paris, on le trouve chez Guerlain, 15, rue de la Paix; Roberts, 33, place Vendôme; Hogg, 2, rue Castiglione; Swann, 12, rue Castiglione; et C. Fay, 5, rue de la Paix.

M. D'A.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châlet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très-bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements : à *Paris* chez le propriétaire M. *Goubaud pere*, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), et à *Lagny* chez Me Dumont, notaire.

ROUVENAT (✻) & *CH. LOURDEL*, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Pour achats de **Mouchoirs de batiste et de Toiles et batistes pour costumes,** s'adresser à la Maison FÉNÉLON CAPLIEZ de Cambrai.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Quand on prend du galon, on n'en saurait trop prendre! Si ce mot devenu proverbial peut trouver aujourd'hui une application légitime, c'est bien certainement à propos de la dernière mode.

Les beaux jours ont été si rares, depuis quelque temps, qu'il a fallu changer tout le programme des toilettes. Les étoffes légères, les garnitures vaporeuses ou ébouriffantes ont dû disparaître, — momentanément du moins, — comme n'étant plus de saison. Les tissus solides et les ornements calmes sont alors devenus lès favoris du jour.

C'est à partir de ce moment que le galon s'est introduit dans la toilette, et le voilà maintenant qui règne en maître sur nous. Il se présente, au surplus, sous différentes formes : c'est le galon en tresse de laine dans toutes les largeurs, jusqu'à dix centimètres, et de toutes couleurs; le galon chevron, en soie grisaille, patronné par une des premières maisons de couture de Paris; le galon natté, en soie de toutes couleurs (blanche, noire, grise, bleue, etc.), si souple, si brillant, d'un emploi fort apprécié; le galon étincelle d'or, d'argent, d'acier, tantôt en métal pur, tantôt mélangé de soie, dont on se sert beaucoup en ce moment pour garnir les vêtements du soir. Nous ne disons rien du galon perlé, et pour cause! On est saturé de perles par l'abus qu'on en a fait; laissons passer l'été : il sera toujours temps de revenir là-dessus, s'il y a lieu, l'hiver prochain!

Avec le large galon tresse, on entoure deux fois le jupon d'un costume, une fois le tablier ou la tunique, une fois la cuirasse, les manches et le vêtement additionnel. Rien de plus net, de plus posé que l'aspect d'une toilette de ce genre : c'est un ensemble très-parisien.

Les autres galons plus étroits servent à border, et puis on les pose les uns au-dessus des autres; on les place encore sur les bords de bandes en velours destinées à former une garniture plate; enfin on les dispose en échelle, en quilles pour plastrons de corsage ou côtés de jupe. Ces galons s'emploient également de compagnie avec des ruches auxquelles ils tiennent lieu d'entre-deux : c'est une fort gracieuse manière de les utiliser; nous l'avons vue réalisée et nous en avons été ravie.

Certaines couturières, pour se distinguer sans doute, présentent aujourd'hui à leurs clientes une tunique moyen âge comme étant la « dernière nouveauté ». Nous croyons devoir avertir nos lectrices, pour qu'elles ne s'y laissent pas tromper, que ce vêtement est tout simplement la *blouse russe*. Nous avons assez parlé de celle-ci au moment de son apparition, et le journal, dans ses gravures, en a donné d'assez jolis modèles pour que personne ne l'ait oublié. Ajoutons que cette élégante tunique est en grande faveur auprès de la mode actuelle, ce qui s'explique par le temps exceptionnel que nous subissons, car ce n'est vraiment pas une toilette d'été. Le galon riche fait merveille, à ce propos; on en met sur toutes les coutures de la blouse en question, et l'on ne trouve même pas que ce soit assez!

P. N° 268. — Coiffure genre Louis XV.
Modèle de M. H. de Bysterweld (rue du faub. Saint-Honoré, 5).

Du galon aux franges il n'y a qu'un pas, et nous y voici. Les passementiers parisiens sont littéralement sur les dents : les commandes de franges assorties aux échantillons des costumes affluent de toutes parts! Il y a la frange simple dont personne ne s'occupe, la frange grelot, la frange à une, deux, trois bouffettes (et même davantage), si jolie et si coquette. La tête est pleine ou grillée. Souvent celle-ci est faite en filet et si haute qu'on en forme un ou plusieurs tabliers d'un effet charmant. Enfin, la frange est passée dans nos mœurs avec presque autant d'opiniâtreté que le galon!

Le bouton de robe mérite aussi quelque attention. Citons entre autres nouveautés : le *Corozo*, bouton en corne de toutes couleurs assorties aux étoffes ou aux tresses, et le bouton coquillage, qui puise son succès dans son origine et son essence mêmes.

Voulez-vous quelques échos de la mer? Le tartan écossais s'y

porte beaucoup en burnous arabe, avec franges et glands, pour le bain du matin. Mais lorsqu'il pleut, la capote *Moblot* a toutes les préférences; c'est l'imperméable du moment, qui remplace l'antique waterproof. Ce vêtement est, du reste, connu : c'est toujours la même houppelande de l'hiver passé, avec sa ceinture lâche derrière et ses deux rangées de boutons devant. Ce n'est pas beau, mais c'est commode, et tout le monde l'accepte, hommes, femmes et enfants.

La visite, qui est la véritable nouveauté de la saison, est quelquefois fort élégante, à preuve celle que porte en ce moment à Houlgate une de nos plus jolies Parisiennes. Cette visite, en drap gris cendre, est entourée de petits galons étincelle d'acier, avec une frange marabout de même nuance sur tous les bords. Cela forme un ensemble de ton d'un *fondu* et d'une douceur infinis. Le goût du jour, au surplus, est aux grisailles; partout les toilettes grises dominent, et il est de grande mode de border en diamantine — petit damier noir et blanc — ou en galon gris les volants et les bords d'un costume noir, bleu ou violet. Nous pouvons ajouter que les hommes suivent la même tendance : le pantalon à petit damier jouit, depuis un certain temps déjà, d'une faveur marquée.

En général, nous ne nous occupons que très-accessoirement de la coiffure, en tant que cheveux; c'est, en effet, à notre avis, une question trop individuelle pour que nous puissions donner un conseil opportun. Mais si la mode, à cet égard, prend une détermination marquée, nous nous empressons toujours de la signaler à l'attention de nos lectrices; c'est ainsi que, l'an passé, nous avons annoncé le catogan et les cheveux tombants. Voici maintenant ce qui se produit : les coiffeurs, grands amateurs de changement, relèvent de nouveau la coiffure, en diminuent le volume et y emploient moins de postiches. Cela, certes, part d'une excellente intention, mais nous ne saurions affirmer que ce bon mouvement réussisse; ce serait pourtant à souhaiter. Pourvu que la coiffure soit seyante, qu'importe le volume du chignon?

Nos lectrices trouveront, à la première page du journal, un joli modèle de coiffure qui répond parfaitement aux tendances actuelles et que nous leur recommandons encore à un autre point de vue : il n'en est pas qu'on puisse plus facilement exécuter soi-même.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 268.

Coiffure genre Louis XV, convenant surtout à une jeune femme. — Pour l'exécution de cette coiffure, il faut friser légèrement une petite mèche destinée à s'éparpiller sur le front. On ondule ensuite une mèche de chaque côté de la raie frontale, puis on relève tous les cheveux sur le haut de la tête, à l'exception d'une large mèche dans le cou. Celle-ci, bien crêpée à l'intérieur, est relevée en catogan à racines droites (catogan Louis XV). Avec les pointes des cheveux, on forme des coques à main levée; au besoin, on ajoute des mèches postiches.

G. N° 531.

Toilette de campagne habillée. — Costume en batiste écrue et broderie anglaise, vu de face et de dos. — Jupon à courte traîne, entouré de volants plissés très finement; le dernier, qui a 25 cent. de haut, est fixé près des deux bords. — Tablier composé de bandes en batiste écrue, plissées à petits plis très plats, et d'entre-deux en broderie anglaise; dentelle semblable. — Corsage cuirasse composé, comme le tablier, d'entre-deux et de bandes plissées, ouvert en châle, avec dentelle en broderie sur tous les bords. Nœud de cravate assorti. — Les manches, conçues dans le même genre, sont terminées par deux volants : l'un en batiste plissée, l'autre en broderie.

Description de la planche coloriée n° 1243 *C.*

Toilettes de bal. — 1. Costume en taffetas et gaze roses. — Jupon à traîne, en taffetas, entouré d'un volant de gaze; cette gaze forme par derrière des coulisses et des bouillons dont le dernier en haut se termine par une tête ruchée. — Tablier en gaze très-drapée, se perdant dans les coutures de côté; un plissé en gaze, coupé au milieu par une guirlande de lierre, forme devant la tête du volant qu'il sépare ainsi du tablier. Un autre plissé, avec guirlande pareille, traverse le tablier en biais pour se fixer sur le côté dans le haut, d'où il retombe sur une garniture semblable longeant le tablier jusqu'en bas. — Cuirasse en taffetas, dont le bas de la basque se perd sous la gaze ruchée; plissé et feuilles de lierre autour des épaules; manches courtes et bouffantes, garnies d'une ruche dans le bas. — Pouff de roses sur le sommet de la coiffure et rose perdue dans le bas derrière l'oreille. — Bas de soie de couleur chair, à coins brodés rose. — Souliers Louis XV en soie rose, avec barrettes brodées de feuilles vertes.

2. Costumes en taffetas et gaze bleus. — 1. Jupon à traîne, en taffetas, recouvert de plissés « à la paille » et de bouillons alternés. — Tunique en gaze, drapée devant pour former un tablier court, et ainsi maintenue par une écharpe en ruban bleu. Celle-ci, après avoir formé un nœud avec un seul pan, fixé à la ceinture devant, entoure et resserre la tunique en pouff avec nœud et pan sur le côté. — Corsage en taffetas, à pointes devant et derrière, où il est lacé. Berthe en gaze bouillonnée et plissée dans le haut, bordant les épaules; manches courtes semblables et bouquet de marguerites des champs. — Touffe de marguerites avec feuillage dans le haut de la coiffure; cache-peigne pareil pour le bas. — Bas de soie de couleur chair, à coins brodés de soie bleue. — Souliers Louis XV en soie bleue, avec barrettes brodées de marguerites.

ECHOS DE LA MODE

Que vont devenir, dit la *Vie parisienne*, les toilettes légères que l'on emporte aux eaux? Il fait froid et il pleut.

Quelques femmes s'habillent quand même : passion de la toilette, habitude de l'élégance. Voici donc quelques toilettes notées d'après nature :

Une jupe de faille grise tout unie, garnie au bas de trois galons de soie pâle; par dessus, une polonaise en cachemire boutonnée de côté et entourée de trois mêmes galons. Sur la tête, un petit feutre avec un voile gris.

Une autre, en blouse de toile mordorée, brodée de fleurs bleues, ajustée derrière et flottante devant, avec deux rangées de boutons et le chapeau du pays : une galette imperméable à la pluie et au soleil, avec une petite calotte basse entourée d'un ruban de soie bleue quadrillé de velours noir, et quatre rubans tombant de côté comme des oreilles de chien.

C'est très-joli et très-seyant; il n'y a qu'un défaut : c'est lourd et fatigant à porter; mais que ne souffre-t-on pas pour avoir quelque chose de nouveau!

* * *

Une femme est en robe marron, avec de petits volants depuis le haut jusqu'au bas; dessus, un tablier écossais écru et marron. Le petit paletot écossais et les manches marron, et sur le front un petit chapeau avec un grand voile jaune, servant de nid à un gros oiseau rouge aux ailes noires. Une longue jupe grenat en faille est ouverte de côté, laissant passer deux plissés de mousseline dans toute la longueur de la jupe.

Enfin, une grande femme est enveloppée dans un cachemire des Indes.

* * *

La mode des tuniques-tabliers agonise. Applaudissons, car ce genre de costume produisait le plus souvent un effet tout à fait anormal. Tandis qu'il resserrait les jambes devant, au point de rendre la démarche gauche ou brusque, parce que tous les mou-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

vements étaient accusés, il bouffait en plis ridicules sur les hanches.

* * *

Par le bel été de pluie dont nous jouissons, le vêtement à la mode par excellence pour les femmes est le *waterproof*. L'importance de ses services croissant jusqu'à l'obliger à un usage journalier, on a dû s'ingénier à rendre le *waterproof* à la hauteur de sa mission. L'imagination de nos grandes élégantes aidant, on est arrivé à faire, de ce vêtement contre la pluie, une merveille de luxe et de confortable.

On le confectionne en étoffes imperméables qui ont tout le luisant de la soie et toute l'impénétrabilité du caoutchouc. Tout un système de poches permettant d'abriter contre l'averse les mille colifichets à l'usage des femmes, — l'ombrelle, l'éventail, — s'y trouve adapté avec un art parfait. Enfin, suprême détail, un capuchon, qui se redresse au moyen d'un ressort sur la tête de la promeneuse, vient lui permettre de préserver à volonté son chapeau des gouttes de pluie sans en froisser les fleurs ni les garnitures.

En temps ordinaire, ce capuchon mécanique repose sur les épaules le plus moelleusement du monde et ne laisse rien deviner des ressorts qu'il cache en ses plis.

C'est la commodité dans l'élégance à sa plus haute expression.

L. S.

CHRONIQUE MONDAINE

Les rois sont comme Guzman : ils ne connaissent pas d'obstacle. Habitués aux orages de ce monde, ni le tonnerre ni la pluie ne les arrêtent dans leur villégiature. Ils vont et viennent à travers l'Europe, au jour dit, comme si le baromètre était au beau fixe, et, en dépit des déluges qui nous accablent, se rendent aux eaux et aux bains de mer comme si l'été rayonnait de tous les feux du soleil.

Le sultan de Zanzibar avait à peine fait son entrée dans Paris, qu'on annonçait déjà l'arrivée d'un nouveau souverain. — S. M. Léopold II, roi des Belges, était attendu à l'hôtel Bristol, d'où il devait, après deux ou trois jours passés à Paris, se rendre à Vichy. La reine Marie-Henriette serait dans l'intention de venir rejoindre le roi, à Vichy, vers la mi-août, et de repasser alors avec lui à Paris où tous deux séjourneraient une semaine; rien toutefois n'est encore définitivement arrêté quant au voyage de la reine.

La rage de notre époque d'appliquer à tout la vapeur, — d'être arrivé, pour ainsi dire, avant que d'être parti, — a fait disparaître une foule de choses qui constituaient jadis les petits plaisirs de la vie. Voyez, par exemple, ce qui se passe aujourd'hui pour une arrivée de souverain.

Il n'y a pas bien longtemps encore, la présence d'un prince aussi exotique que le sultan de Zanzibar eût été un événement pour les salons de Paris. Celui qui eût approché de près l'auguste voyageur eût été considéré comme un mortel aimé des dieux, et dont la fortune est digne d'envie. De maison en maison, toute la semaine, il n'eût pas fait une visite, pris le thé chez une marquise du faubourg Saint-Germain ou une banquière de la Chaussée-d'Antin, sans qu'on lui fît faire son feuilleton oral sur le noble visiteur de la France. Il eût dû raconter l'homme et ses coutumes, ses habitudes, ses mœurs, sa façon de parler et de s'asseoir; on ne lui eût fait grâce ni d'un geste, ni d'un bouton de guêtre.

Le favorisé narrait tout ce qu'on voulait, et, chacun piquant sa note dans son récit, tout le monde y trouvait un plaisir extrême. C'était un aliment pour la conversation, un prétexte à faire de l'esprit, un thème à érudition géographique. Paris vivait huit jours sur l'arrivée d'un prince étranger.

A présent, on a changé tout cela. Le journal a remplacé le causeur. Le sultan de Zanzibar avait à peine mis le pied sur le débarcadère de la gare du Nord, que la France entière était informée, dans les détails les plus menus, de tout ce qui se rapportait à sa personne et à son empire. Rien n'était omis ni oublié.

Le dimanche, Sa Hautesse est allée faire visite, à Versailles, au Président de la République et à M. le duc d'Audiffret-Pasquier; de là, il a assisté aux grandes eaux. Dès le soir, Paris était informé de l'émerveillement du souverain devant les jets d'eau du bassin de Neptune, et de tous les incidents de sa promenade dans « le parc du grand roi. » Même jeu, le lundi, pour la représentation du Cirque, à laquelle il assistait. En se réveillant, le lendemain, la France entière savait le nombre des poignées de main distribuées à MM. Franconi père et fils par Sa Majesté zanzibaresque. La causerie n'avait plus rien à faire là. Le reportage avait détruit son canevas et défloré ses broderies.

Il viendra un temps, où à force de vouloir être informé sur l'instant même, le télégraphe tuera le journal comme celui-ci a tué le causeur. La dépêche remplacera l'article de la gazette. Vingt mots suffiront à tout. Après avoir été le peuple le plus spirituel de la terre, le Français en deviendra le peuple le plus pratique.

Qu'on applaudisse à cet avenir, si l'on veut. Pour moi, j'estime que la France pourrait bien perdre tout ce qui formait son attrait à s'américaniser ainsi à outrance.

BACHAUMONT.

VENTE AUX ENCHÈRES

La grille d'entrée est resté fermée sur la route, et les pelouses les charmilles, la petite rivière qui vient là de dix lieues, entre les baumes et les absinthes de ses bords, sont cachées dans leur retraite et leur solitude de deuil.

Mais on a ouvert toutes les persiennes du château, et c'est d'un aspect singulier, car celle qui vient de mourir dans cette maison avait, à cause de son grand âge, borné sa vie à quelques pièces retirées, à sa chambre, au boudoir, au salon, où elle se tenait le plus souvent dans la fraîcheur des rideaux baissés. Cela faisait une maison close, assoupie, muette, où le mouvement ralenti d'une existence qui s'en allait doucement vers l'éternel repos était à peine distinct.

Aux vacances seulement, on entendait des cris d'enfants, des bruits de roues, et il y avait des allées et venues à la gare dans les voitures remisées tout le reste de la saison, mais égayées alors d'ombrelles claires, de longs voiles de gaze, de tout ce flottant des toilettes d'été, qui se prend, s'agite, s'étale à la rapidité de la course.

La vente est installée à côté de la ferme, au milieu d'une cour pleine d'herbe, ombragée de hauts noyers, et que les murs des écuries en briques roses, le pigeonnier escaladé d'une énorme glycine, entourent et animent.

Il fait très-chaud, le crieur élève la voix dans un bourdonnement confus; car il est venu beaucoup de monde de loin en voiture, et tous les gens du pays sont groupés autour de la table. Les meubles dispersés au hasard mêlent leurs couleurs ternes et leurs contours démodés. Combien parmi eux n'ont pas vu le soleil depuis cinquante ans! Les cuivres étincellent toujours, mais les tapisseries sont pleines de tons évanouis; les rubans des houlettes ont l'air d'avoir trempé dans un fleuve

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

du Tendre; les roses n'ont plus de boutons, les branches plus de feuilles, et les sourires des petits personnages, vagues parmi le coloris passé de leur teint, s'effacent dans des yeux sans rayons et des joues sans fossettes.

On voit là des meubles de tous les temps, une élégance renouvelée à toutes les modes : des guéridons Empire et des bonheur-du-jour, des chiffonniers de bois des îles et des bibliothèques doublées de vert, puis de longs rideaux ayant à tous leurs plis, vrais rideaux de maison d'été, des bandes plus pâles, la marque du soleil.

Dans ce déplacement, cette déroute, les meubles Louis XV s'étonnent de sentir le sable sous leurs pieds dorés au lieu du velours étouffé des tapis, et au-dessus d'eux, en guise de plafond peint et enguirlandé, l'air vif, où les parfums musqués de leurs tiroirs ouverts s'évaporent et s'éteignent. Tout cela, en place dans les hautes pièces du château, avait encore une apparence de luxe âgé ; ces différentes dates de l'ameublement disparaissaient à cause de l'ancienneté du logis ; en pleine lumière, parmi la verdure toujours jeune, c'est triste, presque laid. Une corbeille à ouvrage, des vases à fleurs où l'eau a laissé une marque, des livres à tranches rouges mêlent une intimité mélancolique à ce dispersement de ce qui fut une vie, une habitude du regard. On sent que tous ces objets sont posés de travers, prêts à partir ; d'ailleurs, la maison est déjà vendue, impatiente qu'on la débarrasse de toute ces vieilleries qu'on disperse au vent, — la poussière du passé, — et les glaces, incrustées au mur, solitaires dans les pièces vides, sans un reflet de tout ce qui s'est miré en elles, sont toutes prêtes pour d'autres images.

Adjugé ! adjugé ! Le salon se partage entre quatre acquéreurs ; un paysan a pris un fauteuil, les chaises se retrouveront aux chambres de l'auberge, le reste part à vingt lieues. Les candélabres qui accompagnaient les pendules en sont violemment séparés ; tout se dédouble, se dépareille ; aucune pitié ne s'émeut devant cette tristesse des choses. Adjugé !

Avec la voix du crieur, on entend roucouler les tourterelles sous les profondeurs des charmilles, et la rivière s'égoutter dans la vasque de pierre des étangs. Les paons se promènent à la crête du mur en jetant leurs grands cris d'orage, et tout au bout du parc, les bancs de pierre, couverts de mousse comme les arbres et plantés au sol comme eux, se chuchotent l'un à l'autre des secrets du temps passé.

Pendant toute la chaleur du jour, la vente continue. Après les meubles, la vaisselle, les services d'apparat, les cristaux chiffrés et blasonnés, le dessert en vieux Rouen ; il y a sur la table l'entrechoquement bavard qui précède un grand festin, les verres sonnent et les petites tasses décorées ont à leurs bords des fêlures vivantes, une marque d'usage, l'attendrissement des objets qui ont beaucoup servi. Adjugé !

Puis c'est le tour des pendules. Parmi elles, beaucoup se sont tues dès longtemps dans la solitude des chambres inhabitées, mettant ainsi leur silence en rapport avec l'ombre des volets fermés. Laquelle a sonné l'heure suprême de la mort ? Est-ce cette pendule de l'Empire ? cette nymphe aux ailes de papillon qui fuit sur un char des Jeux olympiques ? ou ce monument à marches et à colonnettes, lourd de cuivre, recouvert d'un globe ? ou ce bijou Louis XVI tout en marbre nuancé avec son cadran d'émail, dont le large balancier assourdit et semble ralentir le travail pressé des minutes ?

Ce qui est certain, c'est que rien ne dit la fin d'une vie comme l'absence du temps dans ces horloges diverses : on croirait qu'elles ont toutes renoncé à le suivre, et que, plus ou moins lasses, elles se sont arrêtées à différentes étapes, marquées par l'aiguille sur le cadran des heures. Adjugé ! adjugé !

Maintenant la vente se déplace, s'installe sur le grand perron. Aux enchères les plantes en caisses, les orangers, les grenadiers, les lauriers: au soleil de juillet, les arbustes frileux embaument, et les abeilles, les sphinx, pareils à des oiseaux-mouches, volent autour des crieurs ; les grenadiers ont des fleurs lourdes éclatantes, où se devine le fruit rude d'écorce et ruisselant de pourpre. Les lauriers ont le goût amer, et leurs corolles d'un rose indécis font songer à quelque saveur falsifiée. Adjugés les cactus, les yuccas, les dracœnas, et la serre vitrée où courent les treilles de muscat déjà dorées et mûres !

Adjugés les caisses vertes, les paillis pour les gelées, et toutes ces plantes microscopiques, ces tiges menues et grêles, montant de la terre de bruyère sans la moindre promesse d'une pousse ou d'une feuille verte !

Maintenant, c'est fini ; il n'y a plus rien à vendre que ce qui vit encore dans la basse-cour ou sous les arbres. Adjugés les nids de tourterelles légèrement bâtis à la jointure des branches de tilleul, les fauvettes du bord de l'eau, les pies nichées aux peupliers et les rossignols égrenant au printemps, dans les lierres humides des bois, leurs chants en perles limpides ! Adjugé le hamac tendu sous les branches, la barque amarrée au vieux saule, — et les longs jours d'été qui se lèvent blancs de rosée au caquettement des poules et se couchent dans les gazouillements infinis des hirondelles, le vol poussiéreux des moucherons, avec des sons flottants d'Angelus et des bruits de roues attardées aux ornières des grandes routes.

J. V.-P.

LA CUISINE SOUS LOUIS XIV

Voici un curieux et instructif fragment d'une comédie de Quinault intitulée : *le Maistre étourdy*, et qui fut représentée en 1654.

La scène se passe entre le jeune et « étourdy » Cléandre qui veut donner à souper à la dame de ses pensées, et le traiteur Carpalin, lequel tient boutique de ce qui se mange et se boit à l'enseigne de la Tête-Noire.

Comme moyen comique, l'auteur fait débiter à Carpalin la carte des mets de sa maison ; et cette nomenclature, longue à dessein, devient pour nous un document à recueillir sur l'état de la cuisine française au temps de Louis XIV.

Bien des plats, comme on va le voir, sont oubliés aujourd'hui. Mais, par un archaïsme sensuel, il ne serait pas impossible d'en faire revivre la recette.

Les curieux, les érudits de la table accueilleraient peut-être avec satisfaction : le hachis de chapon au raisin de Corinthe; la pistache en ragoût ; le potage d'éperlans et de navets; le palais de bœuf au jaune d'œuf, etc. Ce serait à voir !

Mais sur ce, laissons parler nos gens.

CARPALIN.

Monsieur, assurément, c'est à la Tête-Noire
Que les honnêtes gens s'arrêteront pour boire.

CLÉANDRE.

Ce n'est pas pour le vin que je m'arrête ici.
Avez-vous à manger ?

CARPALIN.

Nous en avons aussi.
Nous fournissons des mets, et des plus délectables,
Qui se peuvent servir sur les meilleures tables ;
Des potages bien faits et bien assaisonnés.

CLÉANDRE.

Il en faudra quelqu'un.

CARPALIN.

Et des mieux mitonnés,
De pigeonneaux farcis, de volaillesbien faites,
Avec des champignons, béatils, andouillettes,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Cardes, marrons, pignons, et fins palais de bœuf,
Couronnés de citron, grenade et jaune d'œuf.

CLÉANDRE.

C'est assez.

CARPALIN.

S'il vous plaît, nous aurons bien l'adresse
D'en faire au riz de veau, d'en faire à la princesse ;
Bisque et potage ensemble, avec des pigeonneaux,
Avec poulets de grain, cailles et cailleteaux.

CLÉANDRE.

Il n'en faut qu'un fort bon.

CARPALIN.

Si vous en voulez quatre,
Ce n'est rien que du prix dont il faut se débattre.
Vous serez bien servi ; jamais l'Écu-d'Argent
N'a vu de potager qui soit plus diligent,
Qui sache assaisonner d'une meilleure sorte.
J'ai des bras, Dieu merci, qui n'ont pas de main morte.

CLÉANDRE.

Vous avez quelqu'entrée ?

CARPALIN.

On l'entend bien ainsi.
Hachis, langues de bœuf et boudins blancs aussi ;
Des poulets fricassés, avec la sauce blanche ;
Quelques pieds de mouton, du jambon mis en tranche,
Une capilotade, une croûte de pain.

CLÉANDRE.

C'est trop !

CARPALIN.

Ce n'est pas trop pour éveiller la faim.
Pour rôti nous avons chapon gras et poulardes,
Gelinotes, faisans, tourtes, perdrix, outardes,
Grives, canards, vanneaux, sarcelles et ramiers,
Bécassiers, courlis, halebrons et pluviers.

CLÉANDRE.

Finissez ce récit, mon maître, je vous prie !

CARPALIN.

L'on ne manque de rien dans cette hôtellerie ;
S'il faut des entremets, un hachis de chapon
En raisin de Corinthe, avec jus de mouton ;
Un bassin d'ortolans, quelqu'autre de gelée,
La pistache en ragoût, l'amande rissolée...

CLÉANDRE.

Il n'en faudra pas tant !

CARPALIN.

Si vous voulez du fruit,
J'ai tout ce que de bon la Touraine produit.

CLÉANDRE.

C'est assez ! c'est assez ! ce long babil me tue ;
Je ne demande point de chère superflue.

CARPALIN.

Si vous voulez traiter quelque jour de poisson,
Nous en accommodons de plus d'une façon.
Nous pourrions vous donner pour le premier service
Potage de santé, potage d'écrevisse,
Potage de pois verts, d'éperlans, de navets,
D'oignons, de tailladins, de riz et de panais ;
Saumon, brochet, turbot, alose, truite et sole,
Soit frits, au court bouillon, en ragoût, casserole,
Saumonés ou rôtis.

CLÉANDRE.

C'est pour un autre jour !

CARPALIN.

Nous y pourrions mêler quelques pièces de four ;
Œufs filés, œufs mignons, champignons à la crème,
Laitances en ragoût.

CLÉANDRE.

Sa longueur est extrême !

CARPALIN.

Ramequins et beignets, artichauts fricassés,
Gelée et blanc-manger.

CLÉANDRE.

C'est assez ! c'est assez !
Parlons pour le présent.

CARPALIN.

Monsieur, c'est pour vous dire
Qu'entre les cabarets, le mien n'est pas le pire !

On remarquera ce mot « cabaret » qui était alors à l'usage des « gens de qualité », et qui n'avait pas pris encore le sens bas qu'on lui a attribué depuis. Au dix-huitième siècle, on disait déjà « le traiteur ». Aujourd'hui, lorsqu'on se sert de l'expression « dîner au cabaret », c'est par antiphrase, par dérision, pour dire : dîner dans un restaurant luxueux et à la mode.

L. S.

THÉATRES

Gymnase. — Pendant qu'une dizaine de théâtres jouissent des loisirs qu'ils se sont généreusement octroyés, et que les autres vivent de reprises qui nous font remonter jusqu'au déluge, ou peu s'en faut, le Gymnase donne ce louable exemple de faire cont » mauvaise saison bon cœur. Un drame nouveau en trois actes, de MM. Dion Boucicault et Emile de Najac, occupe son affiche, sous ce simple titre : *Léa*.

Le Gymnase était accusé, depuis quelques années, d'abuser de l'adultère ; il a jugé à propos de varier nos plaisirs, et la bigamie a enfin son tour. Les *Deux Comtesses* étaient l'histoire d'un bigame malgré lui ; *Léa* nous retrace les tribulations d'un bigame sans le savoir.

A vrai dire, on ne s'expliquerait pas bien que l'Ambigu ait été frustré de cette sombre production, ni qu'elle ait trouvé asile au Gymnase, si le rôle traditionnel du traître n'était augmenté de quelques traits empruntés à *Monsieur Alphonse*.

Ce drame gagne, du reste, à être joué par Mlle Tallandiéra, MM. Achard et Landrol, et Mme Fromentin.

Chatelet. — C'est de ce côté que fleurissent les reprises ! Tandis que le théâtre « Historique-Dramatique-Lyrique » passe de la *Tour de Londres* à celle de la Bastille, — je veux dire à *Latude*, — le Châtelet ressuscite l'antique *Perrinet Leclerc*, et avec lui tout naturellement Charles VI, Isabeau de Bavière, le connétable, et tous les Bourguignons avec les Armagnacs. L'excuse de cette réédition est que le drame va vite et que le succès est au bout.

Hop-Frog.

MODÈLES DE COSTUMES D'ENFANTS

1. Petite fille de 5 à 7 ans. — Costume de toile grise. — Jupon court, monté à plis couchés derrière, et plat devant. — Corsage russe ; ceinture de ruban marron, nouée derrière, à larges coques et pans. — Casaque par-dessus, fermée dans le haut par deux ou trois boutons, avec grand écart du bas. Ce vêtement forme de longs pans carrés devant et une basque carrée

derrière. Col marin, parements aux manches et poches sur les côtés, avec liséré marron sur tous les bords et boutons marron.

2. PETIT GARÇON DE 7 A 9 ANS. — Costume en drap feutre léger. — Pantalon demi-collant, fixé au genou par des boutons et boutonnières alignés sur les côtés. — Gilet montant, bordé de noir. — Veston demi-ajusté, fermé devant par un seul bouton à partir duquel les devants forment un écart.

1. Petite fille de 5 à 7 ans.

2. Petit garçon de 7 à 9 ans.

Poches sur les côtés; revers dentelés sur les coutures de dessous de bras. Parements aux manches, bordures et boutons noirs.

3. PETITE FILLE DE 3 A 5 ANS. — Costume en mousseline de laine gris poussière. — Jupon court, monté à gros plis tuyaux derrière, garni devant d'une échelle de plis formant tablier et encadrée de chaque côté par deux petits rouleautés en faille assortie. — Corsage montant (on n'en aperçoit que le haut) à petites basques fendillées et ornées de même. — Casaque demi-ajustée, fermée par un seul bouton, avec écart dans le bas des devants.

3. Petite fille de 3 à 5 ans.

Col et revers dans le haut, et parement aux manches; même garniture de faille sur tous les bords.

4. PETITE FILLE DE 7 A 8 ANS. — Costume de toile bleue. — Jupon entouré de deux volants en broderie anglaise, exécutée en coton blanc sur toile bleue. — Casaque longue et demi-ajustée, avec manches rondes, garnie sur ses bords d'un volant brodé sur toile bleue. Col montant en pareil.

4. Petite fille de 7 à 8 ans.

1245c

Jules David

Lemy imp.r des Marais 66. Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92

Journal du Grand Monde

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. No 531. — DESCRIPTION, PAGE 362.

TOILETTE DE CAMPAGNE HABILLÉE

Modèle de la maison Costadau (25 et 27, rue des Jeûneurs).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MAMZELLE NINI

(NOUVELLE. — SUITE.)

— N'insulte pas mademoiselle Caroline, fit gravement l'ami de Gustave ; ce n'est pas le fait d'un homme d'honneur de chercher à rabaisser une femme parce qu'elle a repoussé sa recherche. D'ailleurs cette jeune fille est respectée de tous, et avec raison. Si toi-même tu n'étais pas en ce moment aveuglé par la vanité blessée, peut-être conviendrais-tu que ce que tu appelles un indigne manége de coquetterie n'était en réalité qu'un enfantillage, bien pardonnable à une jeune fille qui d'ailleurs ne pouvait soupçonner la gravité de la démarche que tu tentais auprès d'elle.

— Tiens ! ne m'en parle plus ! s'écria Gustave avec une violence extrême, je ne veux plus la voir, je ne veux plus y penser ! Je ne l'aime plus ! Je la déteste ! Oh ! pourquoi suis-je venu ici ?

— Tu vois bien que tu l'aimes encore, fit doucement Laurent. Je ne sais quel pressentiment me dit que tu ne lui es pas aussi complétement indifférent qu'on pourrait le croire d'après la manière dont elle t'a fait ses adieux. Seulement vous êtes deux enfants, et, faute de vous comprendre, tu vas partir désolé pour l'Europe, tandis qu'elle restera ici, tout aussi désolée peut-être ! Mais j'y songe, ne viens-tu pas déjeuner ? Voilà une occasion toute trouvée pour vous réconcilier.

Gustave déclara qu'il n'avait pas faim et il s'abstint de paraître au déjeuner, pendant lequel mamzelle Nini se montra si gaie et d'humeur si bavarde, qu'elle eut à subir plusieurs observations de la part de son grand-père, et que Laurent, fidèle à sa manie d'observation, se dit :

— Gustave avait raison, elle paraît excessivement gaie ; elle le paraît trop pour que cette gaieté ne soit pas un tant soit peu affectée.

Mais Gustave avait exigé de son ami la promesse formelle qu'il ne tenterait aucune démarche auprès de Caroline, et le peintre, qui avait encore sur le cœur l'indigne accusation portée contre lui, évita même d'adresser la parole à la jeune fille.

Quoiqu'il prétendit posséder un remarquable talent d'observation, la science de Laurent était, pour cette fois, en défaut. La gaieté de Caroline n'était nullement affectée. En dépit de l'espèce de brouille survenue entre elle et Gustave, en dépit de leurs adieux cérémonieux, la jeune fille se sentait le cœur plein de joie. Depuis la conversation du matin, elle avait cessé de croire à l'indifférence de Gustave, et depuis ce moment aussi elle trouvait moyen d'expliquer favorablement toutes les actions du jeune homme. La manière presque impolie dont il lui avait parlé, l'annonce de son prétendu départ, son refus de paraître au déjeuner, étaient, aux yeux de Caroline, autant de preuves évidentes de son amour pour elle. Le lendemain, ou peut-être le même jour, il viendrait donner, soit à M. Servan, soit à sa petite-fille, une explication satisfaisante de sa conduite. Cette explication, on l'accueillerait assurément, mais pas avec trop d'empressement, pensait mademoiselle Nini. Il convenait de lui faire un peu expier la comédie d'indifférence qu'il avait jouée d'abord, et qui, à en juger par le ressentiment qu'elle en gardait, avait été pour la jeune fille plus pénible qu'elle n'aurait voulu en convenir.

Les conseils de la nourrice étaient, on le voit, complétement oubliés ; mais la bonne humeur de Caroline ne pouvait échapper à l'attention de Maria. La négresse, qu'on se gardait bien de consulter, marmottait entre ses dents, tout en allant et venant par la chambre, toutes sortes de compliments peu flatteurs à l'adresse des messieurs de Paris qui venaient exprès de si loin pour troubler la tranquillité des honnêtes gens, et qui feraient bien mieux de rester chez eux.

— Nourrice, lui dit Caroline, qui, malgré sa joyeuse préoccupation, avait fini par saisir au passage quelques-unes des paroles débitées par Maria ; nourrice, pourquoi détestes-tu à ce point M. Gustave ? Je t'assure que, s'il devenait jamais mon mari, il ne serait pas un mauvais maître pour les noirs de l'habitation.

— La ! j'en étais sûre ! Voilà pourquoi j'avais si peur ! s'écria Maria, joignant les mains d'un air de profonde consternation. Voyez-vous, petite mamzelle, vous ne dites plus maintenant qu'il ne vous aime pas, ce beau monsieur ! Vous savez bien qu'il vous aime, n'est-ce pas ?

Caroline se prit à sourire.

— Quand cela serait, dit-elle, voudrais-tu donc, nourrice, m'empêcher de me marier ?

— Non, oh ! non, petite mamzelle ! reprit Maria avec conviction ; s'il vous aimait de tout cœur, ce monsieur, je serais contente. Mais je suis sûre qu'il le dit seulement, et qu'au premier jour il s'en retournera à Paris, où il ne pensera plus à vous !

Malgré la disposition de Caroline à tout interpréter sous un jour favorable, ces derniers mots lui rappelaient trop bien les adieux qu'elle avait échangés le matin avec Gustave pour ne pas l'impressionner péniblement. Sans répondre à sa nourrice, elle quitta la chambre et alla rejoindre son grand-père qui, après avoir en apparence terminé sa sieste, trouvait moyen de la prolonger encore sous le prétexte de lire les journaux qu'il tenait à la main pendant des heures entières sans en lire dix lignes et sans en comprendre une seule.

— C'est toi, petite, fit-il, en ouvrant les yeux au bruit léger des pas de la jeune fille. As-tu fait prendre des nouvelles de M. Gustave ? On m'a dit, je crois, à l'heure du déjeuner, qu'il était malade. Ce n'est rien de grave, j'espère ? J'en serais désolé ; ce jeune homme est vraiment fort aimable.

— Soyez tranquille, grand-père, la maladie de M. Gustave n'est pas dangereuse, répondit Caroline en souriant. Ce soir ou demain il sera complétement guéri. Vous trouvez donc M. Gustave aimable, bon-papa ?

— Oui, en vérité, il est poli, prévenant ; sa conversation est agréable, sa société me convient beaucoup, je suis enchanté de le voir ici.

— Pourtant, hasarda Caroline, il ne peut pas rester toujours avec nous ; peut-être vous ennuierez-vous un peu quand il sera parti ?

— Non, vraiment ? il ne peut rester avec nous ? Ah ! Et pourquoi, s'il vous plaît, mignonne ? demanda le vieillard que cette réflexion parut impressionner désagréablement.

— Sans doute ! il n'est pas votre parent, il ne fait pas partie de notre famille. C'est le neveu du capitaine Morel ; quand son oncle retournera en Europe, il faudra bien qu'il l'accompagne.

— Oui, vraiment, tu as raison, mignonne ; il faudra bien qu'il l'accompagne ! reprit le vieillard répétant lentement ces derniers mots comme pour en mieux apprécier toute l'importance. C'est dommage, en vérité ; je le regrette infiniment ; je m'ennuierai un peu quand il sera parti.

Laissant retomber sa tête sur sa poitrine, il parut s'absorber dans une profonde méditation.

— Il y aurait bien un moyen de le faire rester avec nous, murmura Caroline en hésitant.

— Quel moyen ? Dis-le donc vite, mignonne ! fit avec empressement le vieillard, sortant tout à coup de l'espèce d'assoupissement où il était plongé.

— Ce serait, reprit Caroline observant sournoisement la physionomie de son aïeul, ce serait s'il devenait votre fils en devenant mon mari.

M. Servan se mit à rire de tout son cœur, comme si on lui eût dit la chose du monde la plus bouffonne. Puis, quand cet accès de gaieté fut calmé, il dit à sa petite-fille, très-surprise et un peu inquiète :

— Tu plaisantes, mignonne ! Est-ce que les petites filles comme

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

tot doivent songer à se marier? Dans quelques années d'ici, peut-être pourra-t-il en être question. En attendant, mamzelle Nini, occupez-vous de vos rubans et de vos broderies, ce sera, croyez-moi, beaucoup plus convenable.

M. Servan parlait d'un ton de bonne humeur et riait encore de ce qu'il considérait comme une plaisanterie d'enfant gâtée; mais Caroline semblait peu satisfaite du résultat de sa communication.

— Cependant, grand-père, dit-elle, j'ai bientôt vingt ans, et la plupart des jeunes filles se marient avant cet âge

— Vingt ans ! répéta M. Servan qui parut très-surpris. Est-il possible ? Mais, oui, vraiment, tu auras vingt ans dans deux mois. Comme le temps passe ! Je me souviens du temps où nourrice Maria t'apportait dans ses bras pour que je te donne ta leçon de lecture. Il me semble que c'était hier. Mais alors, tu as raison, mignonne, il faut te marier. Tu parlais de ce M. Gustave ; est-ce qu'il te plairait ? Nous le connaissons bien peu, mon enfant ; le mariage est une chose sérieuse, il convient de ne pas s'engager à la légère. Donne-moi les lettres de recommandation que le capitaine Morel m'a apportées de Rio. Je veux les relire.

Au moment, croyait-il, d'assurer l'avenir de Caroline, la tendresse sans bornes que M. Servan avait pour sa petite-fille semblait ranimer son intelligence engourdie et donner à son esprit une lucidité qu'il n'avait pas eue depuis longtemps.

Il s'occupa pendant plus d'un quart d'heure à lire les lettres que lui avaient adressées, pour lui recommander le capitaine Morel, plusieurs des personnages les plus respectés à Rio. De temps en temps il interrompait sa lecture pour exprimer son approbation. L'une de ces lettres surtout parut le frapper beaucoup. On y parlait du dévouement avec lequel le capitaine avait adopté Gustave, et de la manière dont le jeune homme avait répondu aux soins généreux de son oncle, non-seulement en entourant celui-ci de respect et d'affection, mais en se montrant digne de lui par une conduite parfaitement honorable.

Cette lecture, faite avec une profonde attention, était, pour les facultés affaiblies de M. Servan, un travail des plus pénibles. Aussi, la fatigue s'emparant de lui, fut-il bientôt hors d'état de continuer sa lecture. Caroline essaya en vain de rappeler ses idées fugitives, il ne la comprenait plus ; et après lui avoir demandé si le château de cartes qu'il avait construit ce jour-là était réussi, il finit par s'assoupir de nouveau.

La pauvre Caroline, qui s'était donné tant de mal pour intéresser son aïeul à ce qui la préoccupait, voyait ainsi ses espérances détruites aussi facilement que les fragiles édifices élevés par M. Servan et qu'un souffle suffisait à renverser.

Elle épia avec anxiété le réveil de son aïeul. Mais tout ce qui avait été dit s'était, pendant le sommeil, effacé de la mémoire du vieillard, et sa petite-fille se préparait à recommencer l'entretien lorsque Gustave parut dans le salon.

Le jeune homme avait l'air grave et quelque peu contraint. Il parut vivement contrarié en trouvant Caroline avec son grand-père.

Celle-ci s'en aperçut; fidèle à son système d'expliquer tout en bien, elle supposa aussitôt que M. Morel désirait être seul avec M. Servan pour demander à celui-ci la main de sa petite-fille.

— Désirez-vous que je me retire, monsieur Gustave? dit-elle en souriant, sans plus se souvenir de la brouille du matin que si elle n'eût jamais existé.

« Est-il possible d'être si fausse avec un regard si candide, un sourire si gracieux ? Et dire que c'est là seulement un odieux manége de coquetterie! pensa Gustave » qui répondit froidement :

— Nullement, mademoiselle. Je serais désolé, au contraire, que ma présence vous dérangeât en quoi que ce fût. Je venais seulement prendre congé de M. Servan et le remercier de l'hospitalité qu'il a bien voulu me donner, hospitalité dont j'ai abusé, je le crains.

Mamzelle Nini laissa échapper un mouvement d'impatience causé par cette maladroite allusion à la brouille du matin, et M. Servan répondit avec sa courtoisie habituelle :

— Vous nous quittez, M. Gustave ? Vous retournez à Rio? J'en suis vraiment désolé. Mais vous ne tarderez pas à revenir, n'est-ce pas ?

Caroline aurait bien voulu en ce moment pouvoir quitter la chambre, car son cœur battait si fort qu'elle craignait qu'on ne l'entendît.

— Je ne reviendrai jamais! fit Gustave détournant la tête pour ne pas voir mademoiselle Nini. L'*Atlantique* part dans huit jours, et puisque l'espoir auquel je m'étais follement laissé aller ne peut se réaliser, je désire m'éloigner le plus tôt possible. Recevez de nouveau mes adieux, mademoiselle, ajouta-t-il en tendant la main à Caroline.

Ainsi, c'était donc vrai ? Ce départ que la jeune fille avait pris pour une fable était une triste réalité! Gustave parlait d'un espoir qui ne pouvait se réaliser; quel était donc cet espoir dont il ne lui avait jamais rien dit ?

Elle se leva pour lui donner la main et aussi pour lui demander l'explication de ses paroles.

Mais ses lèvres tremblantes ne purent articuler un seul mot, et lorsque, plus blanche que sa robe blanche, elle voulut mettre sa petite main dans celle que Gustave lui tendait, la pauvre enfant chancela, puis tomba sans connaissance dans les bras de son grand-père.

M. Servan poussa un cri terrible et leva la main droite comme pour éloigner le jeune homme, qui, désespéré, s'élançait vers Caroline.

Au cri poussé par le vieillard, la nourrice Maria, tous les nègres qui se trouvaient aux environs de la grande case et le peintre Laurent étaient accourus.

— Mamzelle Nini se meurt ! dit une voix.

Aussitôt ce furent des clameurs, des sanglots, des gémissements, et Maria, tout en prodiguant des soins à « son enfant », ayant laissé échapper ces mots :

— Pour sûr, c'est la faute au monsieur de Paris !

Peu s'en fallut que Gustave, et Laurent aussi, quoique fort innocent de l'accident arrivé à mamzelle Nini, ne fussent assommés par les nègres.

Heureusement les contre-maîtres intervinrent et éloignèrent les turbulents, disant que mamzelle Nini allait mieux.

Gustave, agenouillé devant la jeune fille, la suppliait de revenir à elle. Le premier sourire de Caroline fut pour lui.

— Eh bien, dit à demi-voix Laurent à son ami, tandis que la nourrice emmenait sa jeune maîtresse, diras-tu encore qu'elle est coquette, qu'elle n'a pas de cœur, qu'elle est incapable d'éprouver un sentiment sérieux ?

— Comment pourra-t-elle jamais me pardonner de l'avoir si mal jugée? murmura Gustave, répondant plutôt à sa propre pensée qu'à la réflexion de Laurent.

Les deux jeunes gens avaient oublié la présence de M. Servan qui, après le départ de sa petite-fille, s'était assis dans un fauteuil et les observait avec attention.

Le changement qui s'était opéré dans la physionomie du vieillard était cependant digne de remarque. Toute trace d'affaiblissement moral avait disparu chez lui ; ses yeux étaient animés par la flamme vive et brillante d'une intelligence peu ordinaire; c'était presque une résurrection.

— Je comprends tout maintenant, murmura-t-il. Oh ! pauvre, pauvre chère enfant! Messieurs, ajouta-t-il plus haut, en se levant et en s'avançant vers ses hôtes, je désirerais avoir avec vous — avec vous deux — un entretien sérieux. Vous plaît-il de m'accompagner dans mon cabinet de travail?

Les jeunes gens s'inclinèrent et le suivirent.

En entrant dans le cabinet, la première chose qu'il aperçut fut

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

le château de cartes, laborieusement et patiemment édifié par lui le matin même.

A cette vue, un nuage assombrit son front, et son visage se couvrit d'une légère rougeur. Mais, d'un revers de main faisant voler les cartes à l'autre bout de la chambre, il s'assit, et faisant signe à ses hôtes de l'imiter, il leur dit :

— Maintenant, messieurs, expliquons-nous loyalement comme il convient entre gens d'honneur.

V

OPINION DÉFITITIVE DE GUSTAVE MOREL AU SUJET DE SON IDÉAL.

— L'IDÉAL DE MAMZELLE NINI.

M. Servan avait fait preuve d'une grande sagesse en admettant Laurent en tiers dans l'entretien qu'il voulait avoir avec Gustave. Ce dernier était tellement bouleversé par ce qui venait de se passer que, sans l'intervention de son ami, il aurait été impossible d'obtenir de lui non-seulement une parole raisonnable, mais même un instant d'attention.

Laurent, toujours observateur, était vivement intéressé par l'espèce de résurrection à laquelle il lui était donné d'assister. Le changement qui venait presque soudainement de s'opérer chez le grand-père de Caroline était en effet merveilleux. Le ton du vieillard était grave, ses manières imposantes commandaient le respect, et l'émotion contenue avec laquelle il leur parlait de sa petite-fille causait à ses deux auditeurs un attendrissement involontaire.

Après leur avoir raconté l'enfance de Caroline, les terribles scènes dont l'habitation avait été le théâtre, le dévouement des nègres et la façon dont la jeune fille avait été amenée à remplir, dès l'enfance, les graves devoirs d'une maîtresse de maison et d'un chef de famille, M. Servan ajouta :

— L'accident qui vient d'arriver à Caroline et qui m'a si vivement impressionné a produit en moi, je le sens, une commotion salutaire. Je comprends maintenant — je ne le comprenais pas hier — tout le dévouement, toute l'abnégation dont ma petite-fille a fait preuve envers moi. J'avais perdu la mémoire, — peut-être devrais-je dire la raison, — je voyais toujours en Caroline une enfant comme elle l'était au moment de l'horrible catastrophe qui l'a faite orpheline. Cependant, par une bizarre contradiction que le trouble de mon esprit peut seul expliquer, je m'en remettais à elle du soin de régler toutes les affaires importantes ; j'avais en quelque sorte conscience de l'état de faiblesse morale où j'étais réduit, et je me fiais à elle bien plus qu'à moi-même lorsqu'il s'agissait de prendre quelque décision. Avec une patience, une douceur vraiment angéliques, la chère enfant supportait toutes ces fantaisies d'un esprit malade. Après avoir fait preuve d'une véritable supériorité d'intelligence en mettant ordre à des affaires qui auraient embarrassé bien des hommes prétenduement expérimentés, elle ne témoignait pas d'humeur lorsque je la grondais comme si elle eût été un enfant incapable de se conduire par elle-même. Jamais sa bonté, sa douceur envers moi ne se sont démenties. Aujourd'hui, Dieu daigne faire un miracle en ma faveur et me rendre la raison que j'avais perdue ; mais combien de temps sa main miséricordieuse s'étendra-t-elle sur moi? Je l'ignore. Il se peut que bientôt mon intelligence s'obscurcisse de nouveau, et cette fois pour toujours. Je dois donc me hâter d'employer les jours de grâce que le Seigneur m'accorde à assurer l'avenir de l'enfant qui s'est dévouée pour moi. Si j'avais eu toute ma raison, je n'aurais pas commis l'imprudence de vous recevoir chez moi, messieurs. Je n'ai point à vous faire mystère d'une vérité que la scène dont vous venez d'être témoins ne vous a que trop clairement révélée. Je veux croire, monsieur Morel, que les illusions dont s'était bercée ma pauvre enfant viennent d'elle seule, et que vous n'avez pas à vous reprocher d'avoir cherché une indigne et cruelle distraction en troublant cette âme si aimante et si pure, digne de tout votre respect. Mais... mon enfant souffre, elle souffre à cause de vous ; et, tout en vous pardonnant le mal que vous lui avez fait, involontairement, je l'espère, je vous demande, monsieur, d'avancer l'heure de votre départ. J'ai hâte, vous le comprenez, de vous voir quitter cette demeure, si paisible avant votre arrivée et si désolée maintenant.

A plusieurs reprises, Gustave avait tenté d'interrompre M. Servan, mais celui-ci, l'arrêtant du geste, avait continué à parler du même ton ému et solennel. En terminant, il fit un pas vers la porte comme pour congédier ses hôtes.

— A votre tour, monsieur, écoutez-moi ! s'écria Gustave qui, cette fois, complétement dominé par une émotion poignante et ne se préoccupant nullement de l'effet qu'il produisait, saisit la main du vieillard devant lequel il parut prêt à s'agenouiller. A votre tour écoutez-moi et pardonnez-moi ! J'aime mademoiselle Caroline! mon vœu le plus cher serait d'obtenir sa main ! Ce matin, j'allais le lui dire quand un déplorable malentendu m'a fait croire que je lui étais odieux. Désespéré, ne pouvant supporter la pensée de rester plus longtemps ici, où tous mes rêves de bonheur avaient abouti à une si pénible déception, je suis venu prendre congé de vous. Vous savez le reste, monsieur ; l'émotion de votre petite-fille, à la nouvelle de mon départ pour la France, me donne un espoir auquel pourtant je n'ose encore m'abandonner. J'attends un mot de vous; un mot de pardon, un mot qui me permette de vous nommer mon père.

L'accent suppliant du jeune homme, les larmes qui baignaient son visage et qu'il ne cherchait point à dissimuler parurent vivement impressionner M. Servan.

Laurent, assis en face d'eux, les contemplait avec une physionomie rayonnante, car leur émotion lui disait clairement que les chagrins de son ami et de « mamzelle Nini » touchaient à leur fin.

M. Servan, relevant Gustave, l'embrassa avec une effusion toute paternelle.

— Il ne faut pas, dit-il presque aussitôt, que mon enfant soit triste un seul instant de plus. Je veux lui faire part — officiellement — de votre demande. Vous, mon fils, — il appuya sur ces deux mots, — écrivez au capitaine Morel pour le prier de venir nous rejoindre ici ; nous enverrons ce soir même un messager lui porter votre lettre.

Gustave, resté seul avec le peintre, s'abandonna sans contrainte aux transports de joie les plus extravagants.

— Elle sera ma femme! s'écria-t-il, elle m'aime! Tu vois bien qu'elle m'aime, puisque son grand-père lui-même s'en est aperçu! Ai-je été assez fou, assez aveugle? Quel ange de douceur et de dévouement! quelle noble et affectueuse nature! Comment ai-je pu la méconnaître ? comment ai-je pu jamais douter d'elle? J'ai honte de ma stupidité, je voudrais me battre tant je suis furieux contre moi-même !

Laurent écoutait ces divagations le plus tranquillement du monde, se bornant à sourire d'un air tant soit peu narquois en se rappelant tout ce que Gustave lui avait dit maintes fois, et le matin encore, contre mademoiselle Nini.

Pendant qu'ils étaient ainsi occupés, l'un à déraisonner, l'autre à l'écouter, un certain mouvement qui se fit tout à coup dans la galerie précédant la grande case attira leur attention, et Laurent, faisant signe à son compagnon de se taire, passa dans le salon dont il alla ouvrir la porte.

— Si je ne me trompe, dit-il en revenant presque aussitôt, nous aurons maintenant à compter avec les nègres qui ne paraissent pas très-désireux d'avoir un nouveau maître.

Gustave éclata de rire.

— Bravo! s'écria-t-il, nous allons nous amuser! Tu vas voir comme je saurai leur faire entendre raison! A ton retour à Paris — où je ne te suivrai pas, cher ami — tu auras une

anecdote de plus à raconter, et ce ne sera pas la moins intéressante.

Trop surexcité par la joie pour écouter les remontrances de son ami, Gustave à son tour allait ouvrir la porte du salon. Il trouva dans la galerie la nourrice Maria et son mari, suivis d'une demi-douzaine de nègres, les plus âgés de l'habitation et les plus estimés à cause de leur conduite irréprochable.

— Que voulez-vous? leur demanda-t-il d'un ton de bonne humeur, qui parut causer à Maria un véritable courroux.

— Nous vouloir parler un mot à massa, répondit Scipion après une seconde d'hésitation, qui lui valut de la part de sa femme un regard indigné.

— Parlez, mes enfants! fit Gustave toujours du même ton jovial. Entrez par ici et racontez-moi votre affaire.

Il revint dans le salon, où il s'assit, pour écouter Scipion et Maria qui l'avaient suivi. Les autres nègres étaient demeurés dans la galerie dont la porte restait ouverte.

— Après le drame, la comédie, pensa Laurent jouissant délicieusement du spectacle qui lui était offert, quoiqu'il ne fût pas sans appréhender un peu de voir cette scène devenir plus grave que le début ne semblait l'annoncer.

Scipion avait, évidemment, été chargé de porter la parole. Mais la mission délicate qu'on lui avait confiée semblait l'embarrasser beaucoup, et son hésitation se prolongea tellement que Maria, impatientée, se mit à parler à sa place.

— Massa Morel, dit-elle avec une volubilité qui trahissait, chez elle aussi, un certain trouble; massa Morel, mamzelle Nini est la plus belle, la meilleure dame qui existe, savez-vous?

— Certes, oui, je le sais! Dieu me garde de le nier! s'écria Gustave avec un sincère enthousiasme. Mamzelle Nini est un ange, une perfection; il faudrait être fou pour ne pas en convenir!

— Ah! fit d'un air satisfait Scipion reprenant de l'assurance. Et dites, massa Morel, l'habitation n'est-elle pas une jolie habitation? la sucrerie, la caféière ne sont-elles pas en bon état et bien ordonnées? Il n'y a pas une plantation où le maître soit plus tranquille! Bons noirs pas méchants, toujours contents; pas paresseux, travaillant sans cesse! Li est heureux, savez-vous, massa Morel?

— Sans doute, fit Gustave étonné du tour que prenait l'entretien, tandis que Laurent, aussi surpris que lui, se demandait où les noirs voulaient en venir.

— Et, reprit Maria, dont les pensées se reportaient sans cesse vers l'enfant qu'elle avait nourrie; et dites, massa, est-ce que mamzelle Nini ne sera pas une bonne femme? Est-ce qu'elle est méchante, croyez-vous? Est-ce qu'elle ne rendra pas son mari heureux? Est-ce qu'elle n'est pas assez riche?

Emportée par la violence de ses émotions, Maria parlait si vite que l'oreille avait peine à suivre ses paroles. Elle aurait encore pendant longtemps peut-être continué sur ce ton, si Gustave, poussé à bout par ces discours auxquels il ne comprenait rien, ne l'eût brusquement interrompue en s'écriant:

— Mais, grand Dieu! qui songe à nier les qualités de mamzelle Nini? Ce n'est assurément pas moi! Que voulez-vous? que demandez-vous? Pourquoi toutes ces questions? Est-ce parce que vous avez peur que j'épouse Caroline et que je sois pour vous un mauvais maître?

A ces mots, un sourd murmure se fit entendre parmi les nègres restés dans la galerie. Scipion secoua la tête à droite et à gauche par un mouvement d'énergique dénégation, et Maria s'écria, tout en essuyant ses yeux avec le coin de son tablier de batiste:

— Eh! non, massa, nous voulons dire seulement: nous tous aimons mamzelle Nini, nous ne voulons pas voir mamzelle Nini malheureuse! Soyez le mari de mamzelle Nini et battez les noirs, et soyez mauvais maître! Tous les noirs nous envoient vous promettre que jamais ils ne feront de révolte à l'habitation, pourvu seulement que vous soyez bon pour mamzelle Nini.

Laurent et Gustave se regardèrent. L'émotion que tous deux éprouvaient en présence de ce dévouement sublime, si grand dans sa naïve simplicité, les serrait en quelque sorte à la gorge et les empêchait de prononcer une parole.

— Vous ne voulez pas, massa? demanda Scipion, inquiet de ce silence et repoussant doucement sa femme, déjà prête à s'avancer, menaçante, pour injurier celui qui dédaignait « son enfant ».

— Eh! mes braves gens, rassurez-vous! s'écria enfin Gustave; j'adore mademoiselle Nini; je l'épouse, et je vous promets que vous ne serez ni battus ni maltraités! En un mot, vous serez traités comme vous l'avez été jusqu'à présent.

Scipion et Maria le regardaient d'un air incrédule. Cette dernière surtout qui, moins d'une heure auparavant, avait laissé Caroline triste et malade et qui, d'accord avec son mari, avait décidé les nègres à faire auprès de l'étranger une démarche suprême pour rendre la tranquillité à mamzelle Nini, ne pouvait en croire ses oreilles.

Il fallut que Laurent intervînt pour lui expliquer que tout était arrangé avec M. Servan, qu'il était allé annoncer cette nouvelle à sa petite-fille, et que les nègres de l'habitation seraient traités aussi doucement par Gustave qu'ils l'avaient été par mamzelle Nini elle-même.

Dès que les nègres eurent enfin compris la vérité, ce fut une explosion de joie si bruyante que les deux amis se crurent un instant menacés de devenir sourds. Les cris, les chants, les rires, les vociférations, les danses et les gambades qui accueillirent la déclaration formelle du peintre causèrent un tel tumulte, que M. Servan, inquiet, sortit de la chambre de Caroline pour apprendre la cause de ce vacarme.

Il la connut bientôt, car la nourrice, presque folle de joie, se précipita dans la chambre au moment où il ouvrait la porte. Elle lui raconta, ainsi qu'à sa petite-fille, ce qui venait de se passer, non sans entremêler le récit, selon son habitude, de force exclamations et réflexions plus ou moins étrangères au sujet.

Caroline, encore un peu pâle, descendit, appuyée au bras de M. Servan, pour rejoindre Gustave. Celui-ci, dès qu'il l'aperçut, s'avança vivement à sa rencontre.

— Pourrez-vous jamais me pardonner de vous avoir méconnue? dit-il.

— Tu pardonnes bien à mademoiselle de ne pas ressembler à ton idéal, fit Laurent avec malice.

Si Gustave avait pu d'un regard foudroyer son ami, il l'aurait certainement fait en ce moment. Mais, à sa grande surprise, mamzelle Nini, au lieu de lui demander une explication, rougit et répondit en souriant:

— Vous aviez donc un idéal, monsieur Gustave; un idéal qui ne me ressemble pas? Eh bien, ceci ne m'inquiète pas le moins du monde, et M. Laurent doit être bien puni de sa malice en voyant qu'elle ne produit pas l'effet qu'il en attendait.

— Il n'est pas étonnant, murmura Gustave, que tout le monde adore mamzelle Nini?

— Trêve de compliments, intervint M. Servan. Je suppose que votre lettre pour votre oncle doit être prête. Donnez-la-moi, je vais la lui envoyer.

Gustave se frappa le front.

— Ah! mon Dieu! dit-il, je l'ai complétement oubliée! Mais je cours l'écrire! Dans cinq minutes je vous l'apporte.

Il courut, en effet, et renversa le plateau couvert de sorbets et autres rafraîchissements que Maria allait poser sur la table.

Cet accident fit rire la négresse à gorge déployée.

— Bon massa, le monsieur de France, dit-elle en montrant ses dents blanches, li rendra mon enfant heureuse!

Le capitaine Morel, dont le plus vif désir était de voir son neveu marié, fut enchanté en apprenant qu'il allait épouser mamzelle Nini.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Et ton idéal? lui dit-il quelques jours plus tard, tu n'y penses plus?

— Il est fort heureux pour moi, répondit Gustave en riant, que je n'aie jamais rencontré de femme ressemblant quelque peu à cet idéal ridicule; j'aurais été capable de l'épouser, et bien certainement je n'aurais pas tardé à m'en repentir, car il n'y a au monde qu'une seule femme digne d'être aimée : c'est Caroline.

— Puisqu'il faut absolument que tu déraisonnes, mon garçon, remarqua philosophiquement son oncle, je préfère encore cette extravagance à celle qui te faisait chercher l'original d'un portrait qui existait seulement dans ton imagination.

Comme le capitaine Morel voulait absolument assister au mariage de Gustave, il fut convenu que le départ de l'*Atlantique* n'aurait lieu qu'après la cérémonie.

Et la cérémonie fut brillante. Les plus notables parmi les habitants de Rio se firent un devoir et un honneur d'y assister; puis tout l'équipage de l'*Atlantique* et la plus grande partie des marins en ce moment à Rio; puis tous les nègres de l'habitation, vêtus de neuf des pieds à la tête, portant des bouquets et témoignant bruyamment leur joie du mariage de « mamzelle Nini ».

Caroline était ravissante avec sa simple robe de mousseline des Indes, et son air seul paraissait avoir retrouvé, pour conduire la jeune fille à l'autel, toute sa force et son intelligence d'autrefois. Jamais sa démarche n'avait été plus imposante, jamais son regard n'avait eu plus d'éclat; et tous ceux qui l'avaient connu avant ses malheurs le retrouvaient presque tel qu'ils l'avaient vu jadis.

— Quelle bonne idée a eue mon oncle de nous emmener à Rio! dit Gustave à son ami quelques jours après le mariage, tout en aidant le peintre à emballer ses toiles, ses pinceaux et ses couleurs; car cette fois le jour du départ de l'*Atlantique* était fixé d'une manière irrévocable.

— Je t'admire! répondit celui-ci d'un ton moitié plaisant, moitié grondeur. Je voudrais bien savoir en quoi, pour ma part, j'ai tant à me féliciter de cette bonne idée! Si nous n'étions pas venus à Rio, tu n'aurais jamais connu mamzelle Nini — pardon, madame Gustave Morel — et aujourd'hui je ne perdrais pas mon ami.

— Est-ce que tu le perds? Suis-je moins ton ami parce que j'ai épousé Caroline? Sois juste.

— Hum! Es-tu moins mon ami! D'abord, alors même que tu me conserverais ton amitié, tu ne serais plus mon compagnon, mon camarade, puisque je retourne à Paris et que tu restes ici. Ensuite... eh bien, après tout, pourquoi ne le dirais-je pas? Oui, tu es moins mon ami; l'amour a chassé l'amitié! Malgré ta confiance en moi, tu ressembles à ces avares qui tremblent toujours qu'on ne leur enlève leur trésor! L'autre jour, tu as paru presque contrarié lorsque, croyant te faire plaisir, je t'ai offert d'esquisser le portrait de madame Morel. Maintenant encore, si je te proposais de rester ici jusqu'au prochain voyage de l'*Atlantique*, accepterais-tu volontiers cette proposition?

Laurent, posant sur une chaise la toile qu'il tenait à la main, se mit à observer attentivement Gustave. Celui-ci paraissait extrêmement embarrassé et quelque peu confus.

— Pourquoi me dis-tu cela? fit-il avec une gaieté forcée. Tu sais bien qu'à Paris seulement tu peux arriver à la renommée que tu ambitionnes et qui est due à ton talent. Malgré tout le plaisir que j'aurais à jouir de ta société, je ne suis point assez égoïste pour vouloir que tu me sacrifies ton avenir.

Laurent le contempla un instant. La bonne humeur mêlée d'un peu de causticité, qui lui était habituelle, avait fait place, en ce moment, à une expression de tristesse profonde.

— Soit, dit-il enfin, tu as raison; Gustave, il vaut mieux que je parte, car, si je restais, tu finirais par douter de moi et peut-être de ta femme. Mais j'ai raison, moi aussi, en disant que j'ai perdu mon ami.

— Pardonne-moi, reprit vivement Gustave, se reprochant déjà les paroles qu'il venait de prononcer. Pardonne-moi, je suis fou, j'en conviens; mais je l'aime tant que, comme tu dis, je ressemble à un avare, je suis prêt à soupçonner tout le monde de vouloir m'enlever mon trésor. Il est impossible de voir Caroline sans l'aimer.

Marie GUERRIER DE HAUPT.

(La fin au prochain numéro.)

LES PAROLES D'OR

Il n'est point de bon conseil pour un sot.

DIDEROT.

Beaucoup de gens traitent leurs amis comme les cartes, qu'ils jettent quand la partie est finie et même quand ils l'ont gagnée.

BEAUCHÈNE.

Il serait digne de mépris, comme un être inutile, celui qui ne reconnaîtrait pas les bienfaits en mourant pour son bienfaiteur.

(Légende des *Quarante-sept Rônins.*)

La vie s'allume et s'aimante à la vie, s'éteint par l'isolement. Plus elle se mêle aux vies différentes d'elle-même, plus elle devient solidaire des autres existences, et plus elle existe avec force, avec fécondité.

MICHELET.

La hauteur des sentiments est en raison directe de la profondeur de l'intelligence. Le cœur et l'esprit sont les deux plateaux d'une balance. Plongez l'esprit dans l'étude, vous élevez le cœur dans les cieux.

VICTOR HUGO.

On ne jette de pierres qu'aux arbres chargés de fruits d'or.

(Proverbe arabe.)

AVIS A NOS ABONNÉES

En raison de ses relations suivies avec les meilleures maisons de Paris, l'Administration du *Moniteur de la Mode* se trouve à même, on le comprend sans peine, d'effectuer, dans les conditions les plus avantageuses, les achats confiés à ses soins; elle offre, en outre, sous tous les rapports, par sa situation et son expérience, des garanties précieuses et exceptionnelles. — En conséquence, nous pensons être agréables à nos Abonnées en les prévenant que l'Administration du Journal se charge de tout achat dépassant le chiffre de cent francs et concernant les objets quelconques qui se rattachent à la toilette ou à la parure : tissus de toute sorte, costumes, confections, châles, dentelles, lingerie, chaussure, ganterie, bijoux etc. — Ecrire directement à M. ABEL GOUBAUD, 92, rue Richelieu, Paris.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châlet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements : à *Paris* chez le propriétaire M. *Goubaud père*, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), et à *Lagny* chez Me Dumont, notaire.

ROUVENAT (✻) *& CH. LOURDEL*, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Que de choses on aurait à dire sur la mode et les modes! Celles-ci, d'abord, ne dérivent pas toujours de celle-là, et il en résulte déjà entre elles une différence assez sensible. Mais nous n'avons ni le temps, ni le désir d'entrer dans de semblables dissertations; nous voulons simplement faire une réflexion.

La mode siége à Paris, cela est certain; c'est là qu'elle se forge, qu'on l'adopte; c'est de là aussi qu' lle est lancée dans le monde entier, qui la reçoit les yeux fermés, précisement à cause de son acte de naissance. Pourtant il faut l'avouer: les Parisiens acceptent et patronnent de temps en temps des modes étrangères qui, par le fait même de cette adoption, deviennent la mode. Le waterproof, le mac-farlane, le plaid écossais sont des vêtements anglais; les tissus grossiers, si recherchés cette année, — tels que le cheviot, le knickerbocker, la broderie à roues, — sont anglais. La plupart des tailleurs sont allemands ou anglais; et les plus élégants de nos gentlemen se font habiller à Londres pour mieux imiter un type royal! Enfin, le genre anglais est généralement à la mode : la vaisselle anglaise est recherchée par tout le monde, et dans toute maison bien ordonnée il y a un ou plusieurs domestiques anglais, les cochers principalement; nous pourrions même en citer une où le serviteur en question s'appelle invariablement *John!* — Ne soyons donc pas si fiers de nous-mêmes et ne nous plaisons pas d'une façon si exclusive à faire l'éloge de notre personnalité, puisque nous devons être les premiers à nous démentir.

P. N° 273. — Toilette de promenade.

C'est surtout pour l'habillement des babys que la copie est flagrante : ces longues tailles qui n'en finissent plus, ces jupes écourtées, cette large ceinture à nœud monstrueux derrière, tout cela est de pur sang anglais. Mais c'est gentil et nous aimons, pour les enfants, un habillement qui les « dégage ». Cependant, le goût parisien doit atténuer certains effets. Une taille trop allongée, une jupe trop courte, une ceinture trop longue ou trop large, sont des abus choquants. Faisons donc en sorte d'éviter l'exagération.

—

Nos lingères parisiennes ont heureusement très-bien saisi la coupe et l'organisation du genre d'habillement dont nous venons de parler, et plusieurs d'entre elles se sont fait ainsi une très-heureuse spécialité. On voit dans leurs maisons de ravissants costumes de babys : les uns en toile bleue galonnée de blanc, avec de larges plis plats, le col marin et la ceinture rouge sombre; d'autres en fin linon gris à rayures bleues ou roses, etc. (la couleur vive toujours saillante pour les plis), avec garniture de broderie anglaise; d'autres encore en cachemire de nuance tendre, rayés d'entre-deux en broderie et garnis de dentelle brodée, avec une large ceinture en ruban blanc ou crème. En résumé, les combinaisons les plus coquettes sont admises à l'égard de ces gentils amours.

La façon, à quelques variantes près, est toujours la même. Le corsage est coupé en droit fil et assez long pour dépasser la taille de l'enfant, que l'on ne serre pas du tout. La jupe courte, plissée à plis plats, avec un espace sans plis pour le milieu devant, est montée au corsage; de là cette nécessité d'une large ceinture, que l'on noue derrière à coques *tombantes* : le genre est formel sur ce point. Deux brides d'étoffe pareille à la robe, placées sur les coutures de côté, maintiennent la ceinture d'une façon stable et tranquille. — Les robes de jeunes filles subissent quelquefois une modification : le devant du corsage et de la jupe sont coupés d'une seule pièce, de forme princesse, que l'on encadre au moyen de la garniture; dans ce cas, la ceinture n'entoure la taille que derrière, en partant du dessous de bras.

La mode reste constante en fait de parures de lingerie : les

femmes ne portent pas autre chose que le col droit à pointes brisées, en batiste ourlée à jour, ou le col rabattu formé de bandes de batiste plissée en feuillets. Les sous-manches consistent également en cornets plats ou plissés, assortis au col. Ces modèles sont plus ou moins fermés, selon le goût des personnes. Voilà pour l'ordinaire de la vie ; quant aux occasions d'élégance, il y a toujours la ressource des ruches en tulle ou en crêpe lisse, accompagnées de riches dentelles. Nous connaissons des femmes extrêmement élégantes qui ne mettent jamais autre chose ; elles ont adopté les plissés en organdi à bords de valenciennes pour les toilettes simples, leurs corsages ayant un col montant plat ou ruché, et les plissés ou ruches de crêpe lisse pour robes habillées. C'est un exemple à suivre, aux eaux particulièrement.

—

Les MODISTES tiennent tête à la morte saison, — car nous y sommes assurément, — celles surtout qui ont leurs magasins au rez-de-chaussée ; leurs vitrines sont remplies des objets les plus séduisants et fourmillent de jolis modèles. Nous y avons vu des coiffures de petites filles on ne peut plus gracieuses ; citons notamment un chapeau *Niçois* couvert de soie bleue ou rose, puis recouvert de clair organdi, légèrement bouffé ; des plissés coquillés, avec des nœuds papillon en ruban assorti, complètent cet ensemble charmant.

La valenciennes, qui tient aujourd'hui une place de plus en plus importante et marquée dans les modes, est fort employée comme garniture de chapeau. Nous avons vu, en ce sens, une gracieuse combinaison : c'est un chapeau de paille noire, à calotte plate, à passe enlevée et doublée de soie crème ; longue barbe en organdi très-clair, large de trois à quatre centimètres. Cette barbe, prise par le milieu, forme des coques légères dans le haut de la calotte, lesquelles se groupent avec des branches de cassis et de pâles roses églantines ; elles entourent ensuite la calotte en se fixant dans le bas par un fouillis élégant ; de là, les deux bouts de la barbe, devenus des mentonnières, vont se nouer sous le menton. Sous la passe, un bandeau composé des mêmes éléments, c'est-à-dire de dentelle, de cassis et de roses, termine le chapeau.

Le goût du jour, qui en fait de chapeaux est aux gros paillassons, est aussi à la riche dentelle pour les garnir ; c'est vraiment un étrange contre-sens que cet alliage. Un chapeau de cette nature a quelque chose de très-orgueilleux ; ne semble-t-il pas dire à tout venant : « Ma paille est grosse, je le sais, et elle n'a point de valeur ! Mais voyez comme mes dentelles sont belles ! nulle autre femme n'en possède de semblables : c'est pour les faire ressortir que j'ai choisi cette paille ! » C'est ainsi que la pensée se reflète dans les détails mêmes de la toilette.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 273.

TOILETTE DE PROMENADE. — Costume en taffetas bleu de mer et mousseline de laine bleu pâle. — Jupon en taffetas, à courte traîne, entouré d'un plissé « à la vieille » en mousseline de laine. — Tunique en mousseline de laine, encadrée d'un liséré de taffetas et relevée en pouff derrière, d'où elle retombe en un seul pan. — Basquine de même étoffe, dont les deux côtés viennent se fixer derrière, au moyen d'une patte boutonnée, sur un milieu de dos en taffetas formant une basque ronde. Manches de taffetas, avec cornet en laine. Poches dans le bas de la basquine, de chaque côté devant, ornées de nœuds de taffetas. — Lingerie en batiste plissée. — Chapeau paillasson noir, garni de fleurs des champs dessous, et dessus d'une longue écharpe en gaze blanche ; celle-ci est drapée autour de la calotte et forme derrière un gracieux froufrou, d'où s'échappe une aile d'oiseau à reflets bleuâtres. Le bout de l'écharpe reste flottant.

DG. N° 343.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Petite fille de quatre ans : costume de toile écrue et toile bleue. — Jupon écru et tout plissé à plis plats. — Tablier bleu coupé et bordé par des biais écrus, fermé derrière avec un large nœud de ruban bleu. — Corsage bleu, à basque fendue au milieu derrière ; bordure et manches en toile écrue. — Lingerie plate en toile blanche. — Chapeau de paille noire, garni de ruban bleu et d'une guirlande de muguet.

2. Petite fille de cinq à six ans : costume de toile bleue. — Jupon court, entouré d'un volant en toile rayée de deux tons bleus, avec tête coulissée et ruchée. — Corsage à plis creux, en toile bleue unie ; col rabattu, parement des manches et ceinture nouée derrière, en toile rayée. — Lingerie plate en toile blanche. — Chapeau genre *Chinois*, en paille brune, garni sur le sommet de ruban marron et d'un groupe de myosotis.

3. Costume duchesse et pèlerine-dolman en tissu de broderie anglaise. Les devants, coupés de forme princesse, constituent un long tablier, indépendant derrière, où il est relevé et fixé avec un large nœud de ruban bleu. Le dos du vêtement est une pèlerine, qui tient aux devants par les coutures d'épaule et les entournures des bras ; celles-ci sont disposées comme celles du dolman. Une ceinture placée au milieu de la pèlerine maintient le vêtement par dessous et le serre à la taille. Dentelle en broderie assortie placée sur tous les bords, et cascade de nœuds de ruban bleu sur le milieu des devants. — Chapeau à fond mou, en foulard blanc noué sur le côté ; passe relevée, couverte de velours noir. Une guirlande de coquelicots et de marguerites entoure le dessous du chapeau et forme traîne derrière.

4. Toilette très-élégante, en faille bleu marine et faille crème. — Jupon à longue traîne, très-compliqué dans sa façon et ne formant pourtant qu'une seule pièce. Le devant est d'abord entouré, dans le bas, d'un petit plissé en faille crème et d'un volant de 25 cent. monté par groupes de trois plis creux, dont la tête est fixée par des coulisses. Un peu au-dessus de cette garniture, la jupe est entourée de deux plissés en faille bleue et faille crème, posés ensemble sous un biais crème, très-étroit. Deux écharpes de faille bleue, entourées de plissés crème ornent les côtés ; des nœuds de ruban bleu les resserrent gracieusement de place en place. Un volant de 40 cent., garni d'un plissé crème, termine le jupon derrière, sous la partie qui forme la traîne. Ce sont deux largeurs supplémentaires qui constituent le dessus et donnent à cette toilette le caractère d'élégance qu'elle possède. A ces largeurs sont assujettis, de chaque côté, deux larges revers en faille crème, entourés de plissés et qui fixent le tout aux coutures de côté de la jupe. Ainsi combinées, ces deux largeurs forment un pouff dans le haut derrière et se réunissent ensuite au milieu, sous des nœuds de ruban bleu. — Corsage cuirasse, ouvert en châle par des revers, et garni de plissés en pareil. Le bas des manches est orné d'un haut plissé en faille crème, avec nœud de ruban bleu. — Lingerie ruchée, en dentelle blanche. — Chapeau de paille noire, garni d'une écharpe en gaze crème, couvrant tout le dessus, et dont le bout est flottant. Roses thé sur le côté.

5. Costume en taffetas et foulard de deux nuances (violet et lilas). — Jupon à traîne, en taffetas violet, entouré d'un volant de 25 cent. ruché à plis creux et soutenu dans le bas par une ruche double, de 6 à 8 cent. ; ce volant est surmonté d'un bouillonné à deux têtes ruchées, représentant une hauteur égale. — Tunique en foulard lilas, entourée d'un plissé de taffetas violet et d'une guipure blanche. Cette tunique, taillée dans le genre du tablier et posée de côté, est serrée et drapée à gauche par un gros nœud à pan unique. — Cuirasse en foulard lilas, avec col *Médicis*, revers et manches en taffetas violet. — Lingerie ouverte, en dentelle ruchée. — Chapeau de paille à passe enlevée et doublée de soie lilas. Bandeau de feuillage et rose mousseue dessous. Écharpe de gaze violette et fleurs pareilles, groupées ensemble sur la calotte.

6. Costume en vigogne beige. — Jupon et tunique simples. — Corsage à basque, genre peplum, complétement rayé de galons en tresse noire. La manche, garnie de même sur le dessus, est terminée par un plissé. — Lingerie en nansouck festonné. — Chapeau de paille d'Italie, couvert de feuilles mortes montées en traîne et mélangées de roses rouges.

7. Costume en toile unie, bleu pâle, et toile de même nuance à rayures rose pâle. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant que termine un plissé garni de dentelle torchon. Ce volant, monté par une tête bouillonnée, est surmonté d'un autre plissé. — Tablier en toile rayée, encadré d'un plissé de même étoffe, qui se termine comme les précédents et qui forme derrière un coquillé. Un nœud de ruban bleu ferme le tablier derrière. — Corsage cuirasse en toile rayée, garni de plissés semblables aux autres. Col montant, ouvert devant par un revers, avec nœud de ruban bleu au bas de l'ouverture. Parements plissés et nœuds au bas des manches. — Lingerie en organdi plissé. — Chapeau paillasson, à passe enlevée et doublée de soie bleu pâle, avec bandeau de bluets et de boutons d'or. Filet écru, à franges, entourant la calotte, et groupe de bluets pâles.

Nota. — Voir les autres descriptions à la page 384.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Leroy imp. r. des Marais 66. Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mme Hme Du Riez, Rue Halévy, 8 _ Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon.

Jupons et Tournures de P. de Plument, r. Vivienne, 33 _ Parfums de Violet, Boulevard des Capucines, 12.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 548. — DESCRIPTION, PAGE 374.

CHAPEAU, LINGERIE, DÉTAILS DE MODES

Modèle de chapeau de Mme Ostroscki (rue de la Chaussée d'Antin, 31).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CAUSERIE

C'en est fait : le baromètre a cessé ses folles équipées et le temps s'est remis enfin au beau fixe, ce qui nous promet un mois d'août convenable. Les amateurs de villégiature ont vite profité de cette embellie pour aller refaire leur santé en s'abreuvant aux sources en vogue ou en se trempant dans l'onde amère, et Paris, livré à lui-même,— n'ayant plus pour se distraire le moindre sultan de Zanzibar ou d'autres lieux,— se console de son mieux en assistant aujourd'hui à une représentation, demain à un concert pour les inondés, ou en visitant tour à tour les deux expositions internationales qui occupent les Tuileries et le Palais de l'Industrie.

Disons tout de suite, à propos des inondés, que les souscriptions recueillies, au moment où nous écrivons, ont dépassé le chiffre de treize millions. Certes, ce chiffre est loin de représenter le total des pertes subies, mais il n'en a pas moins son importance, et si l'on songe au nombre des souscripteurs qui ont concouru à le former, à la quantité d'oboles dont il se compose, on est doublement heureux de constater que jamais œuvre de charité n'était arrivée à un pareil résultat. Jamais on n'avait vu se réunir avec autant d'empressement dans une même pensée les grandes et les petites bourses, l'aristocratie et le commerce, le monde des salons et celui des ateliers ; jamais plus de zèle n'avait été mis par les artistes et les travailleurs au service d'une infortune publique, et jamais non plus nation n'avait trouvé chez ses voisins une plus sympathique et plus touchante assistance.

Nous avons déjà dit avec quelle ingéniosité tout le monde s'occupait de faire affluer les subsides. Quoi qu'on fasse, il n'est pas de moyen plus pratique, ni plus fructueux, que les concerts et les loteries : aussi nous faisons-nous un devoir d'appeler l'attention sur un acte de généreuse initiative, qui fait le plus grand honneur au personnel de la Manufacture de porcelaines de Sèvres.

Tout le monde, dans ce grand établissement, a voulu contribuer, pour sa part et selon son talent, à l'œuvre de réparation qui met en mouvement tous les cœurs, et chacun — parmi les peintres, sculpteurs, doreurs, ciseleurs, modeleurs, mouleurs et tourneurs — a composé un lot dont il a fait don. L'exposition de cette loterie, d'un intérêt exceptionnel, aura lieu à la Manufacture, à partir du 15 août, tous les jours pendant un mois. Il y a des lots de 10, 20, 30, 50 et 100 francs ; d'autres, de plus haute valeur, s'élèvent jusqu'à 1,200 francs. Le prix des billets a été fixé à la modique somme d'un franc, et l'on peut se procurer des billets en envoyant par la poste le montant à l'administration de la Manufacture. Le produit en sera versé intégralement au Comité de patronage présidé par Mme la duchesse de Magenta.

Nous avons tenu à donner tous ces détails, persuadé que nos lecteurs et lectrices seront enchantés de mettre à profit l'occasion qui se présente et de se faire à si bon compte, dans une œuvre de ce genre, les collaborateurs du personnel de la manufacture de Sèvres.

L'Exposition des industries maritimes et fluviales a été ouverte officiellement le 10 juillet. Cérémonie d'inauguration, discours officiel, lecture d'une pièce de vers par M. Taillade, exécution d'un *hymne à la mer*, banquet avec accompagnement d'orchestre, tout s'est passé selon la formule. Depuis lors, la foule n'a point cessé d'affluer dans les galeries du Palais de l'Industrie, et le chiffre des visiteurs s'est élevé jusqu'à 16,000 dans une même journée.

Quelque intérêt que présente cette exhibition si complexe et si variée, c'est à peine si on peut la mettre en parallèle avec la magnifique exposition organisée par le Congrès international des sciences géographiques, et qui occupe aux Tuileries, en même temps que le pavillon de Flore, toute la terrasse du bord de l'eau. Là s'étalent sous les yeux les collections les plus rares et les plus curieuses : armes et objets des temps primitifs; le trésor rapporté de Khiva par le général Kaufmann; le fac-simile du météorite trouvé par le professeur suédois Nordenkiold au Groënland. — L'original de ce bolide métallique pèse 20,000 kilogrammes. Le modèle en gypse, qu'on a dû diviser en deux parties, ne pèse pas moins de 8,000 kilogrammes. — Puis ce sont des cartes de tous les pays du monde : cartes des déserts et des mers polaires, carte de l'Himalaya à vol d'oiseau; panorama de Port-Saïd et de la ville de Suez, etc.; sans oublier la grande carte de France de l'état-major, formant un seul panneau composé de 274 feuillets. Cette carte a 22 mètres de hauteur sur 14 de largeur. Joignez à cela d'innombrables curiosités de toutes sortes, et vous comprendrez le plaisir qu'on éprouve non-seulement à parcourir cette exposition, mais à y revenir.

Par une coïncidence bizarre, au moment où l'attention publique se trouve amenée d'une part vers les choses de la navigation, de l'autre vers les sciences géographiques, nous avons à enregistrer la mort, à l'âge de soixante-onze ans, d'une femme qui a marqué sa place dans ce double domaine et dont le nom reste à jamais célèbre. On devine qu'il s'agit de lady Franklin.

C'est en 1825 qu'elle épousa le célèbre et infortuné navigateur. Elle l'accompagna dans toutes ses expéditions, et en 1836 elle partit avec lui pour la terre de Van Diemen, où il venait d'être nommé gouverneur. En 1845, sir John Franklin quitta l'Angleterre avec l'*Erebus* et le *Terror*, pour entreprendre une dernière expédition aux mers arctiques ; le 12 juillet de cette année, il était dans le détroit de Lancastre : depuis lors, on n'eut plus de ses nouvelles.

On sait que toutes les tentatives faites, soit par le gouvernement anglais, soit par lady Franklin elle-même, pour retrouver l'illustre explorateur, sont demeurées infructueuses. De 1848 en 1854, ces tentatives se renouvelèrent chaque année et coûtèrent, dit-on, à l'Angleterre plus de vingt millions de francs. Lady Franklin y employa elle-même presque toute sa fortune; elle organisa successivement quatre expéditions, et c'est dans l'une d'elles que périt le lieutenant Bellot.

Au mois de juillet 1854, le capitaine Rae publia un rapport annonçant que sir John Franklin était mort de faim, avec une trentaine de ses hommes, à soixante milles de l'anse de Ferry. Divers objets lui ayant appartenu furent découverts sur la glace.

De nouvelles expéditions eurent lieu. Le gouvernement anglais refusa de continuer les recherches, mais lady Franklin ne se découragea pas. Elle ne voulait pas croire à la mort de son mari. Avec le concours de quelques amis, elle entreprit une dernière expédition en 1857. Près du cap Victoria, dans l'île King-William, on découvrit une boîte en fer-blanc ayant appartenu à Franklin ; dans cette boîte, quelques lignes écrites à la main annonçaient que l'*Erebus* et le *Terror* avaient été pris dans les glaces en septembre 1846, que Franklin était mort le 11 juin 1847, et que les deux navires avaient été abandonnés le 22 avril 1848. On retrouva des squelettes et des débris de navires. Cette fois, le doute n'était plus permis.

Lady Franklin eut, du moins la consolation de prouver, par la position des navires, que son mari, en mourant, avait découvert le passage du nord-ouest.

En 1862, elle entreprit un voyage autour du monde. Elle s'occupait, en même temps, de recueillir les documents relatifs aux explorations de son mari. Dans ce but, elle a offert 500,000 fr. de récompense à qui trouvera le journal du bord de sir John Franklin.

La Société royale de géographie de Londres avait décerné une médaille d'or à lady Franklin ; mais la postérité l'honorera encore davantage en conservant le nom de cette vaillante femme à côté de celui du grand voyageur auquel fut consacrée sa vie.

Ludovic Sauveur.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LES REINES DE BEAUTÉ

Le dénouement prévu de toute comédie mondaine est, au salon comme au théâtre, le mariage des acteurs qui y ont joué, les uns les jeunes premiers, les autres les ingénues. On s'est vu à la cour, à la ville, on a dansé, valsé, échangé des pensées pendant deux mois : de ces rapports multiples sont nés une sympathie, une entente, et, finalement, un penchant, qui se traduisent presque toujours par un aveu réciproque ; de là, les nombreuses alliances qui se célèbrent actuellement en Angleterre.

C'est ordinairement la Reine de beauté, proclamée aux *drawing-rooms* du début de la saison, qui ouvre la marche de ces brillantes solennités du grand monde.

Reine de beauté ! Quelle couronne vaut celle-là ! Et que de prérogatives attachées à ce titre tant envié !

D'abord, la jeune fille, du jour où elle reçoit l'investiture de sa royauté, passe immédiatement à l'état d'idole ; les hommages des plus nobles et des plus riches prétendants sont à ses pieds ; d'un mot, d'un signe, elle peut faire un heureux. De la naissance, elle en a ; de dot, elle n'en a nul besoin, car il n'est pas de trésors qui vaillent un de ses sourires. Elle exerce le commandement le plus absolu, le plus tyrannique, par la seule puissance de ses charmes, et surtout le prestige de son élection.

Ce n'est pas, toutefois, un sceptre facile à tenir que celui-là ; il faut se mettre en garde contre les entraînements du moment, résister aux impatients, enfin ne s'associer un maître qu'à bon escient, et régner insouciante et libre pendant ces jours si vite passés, qui précèdent la seconde royauté de la femme, — la maternité.

Nous ne savons si la *favorite* de 1875 a déjà fait choix d'un futur, mais on raconte que des paris considérables sont engagés pour ou contre celui des concurrents qui a le plus de chances d'arriver premier.

Il serait curieux de rechercher quelles ont été les destinées de ces souverainetés éphémères, qui, semblables à celles des lords-maires de la Cité de Londres, ne durent qu'une année. L'une d'elles, la comtesse de Syracuse, a failli devenir pour de bon reine de Naples, et quelques autres, à défaut de princes du sang, se sont alliées aux plus grands noms du Royaume-Uni.

Il existe d'ailleurs, croyons-nous, un livre d'or *(Book of Beauty)*, consacré à perpétuer le souvenir de ces héroïnes du Grand Prix de Beauté.

Mais toutes ne sont pas appelées à un sort brillant et sans nuage. La beauté est parfois un don funeste, et l'on en pourrait citer, dans le nombre, qui l'ont payé de leur bonheur et même de leur vie.

Il en est une, entre autres, — que nous avons connue il y a bien des années, — qui a eu une fin des plus tragiques. Elle se nommait, si notre mémoire nous sert bien, miss Regina Cumberland. Son père, colonel de l'armée royale, avait reçu l'ordre d'aller prendre le commandement d'un régiment dans l'Inde. Il emmena sa fille à Calcutta.

On a dit que la vue de cette merveilleuse beauté fit une impression telle sur un chef indien, présent à une fête donnée à cette occasion par le gouverneur, qu'elle n'aurait pas été complétement étrangère à l'effroyable révolte qui, pendant longtemps, ensanglanta ce pays.

Ce qui est certain, c'est que, lorsqu'éclata l'épouvantable insurrection conduite par Nana-Saïb, et que, dans un de ces combats meurtriers qui soulevèrent, à cette époque, l'indignation du monde entier, le colonel eut été tué, la jeune fille qui l'accompagnait dans cette campagne tomba au pouvoir du terrible chef.

Conduite en sa présence, et comprenant qu'elle n'aurait la vie sauve qu'à des conditions horribles, de prisonnière elle se fit accusatrice, écrasant d'un regard de mépris l'assassin de son père et de ses compatriotes.

Sa résistance opiniâtre fut son arrêt de mort.

Quelques heures plus tard, elle était impitoyablement massacrée.

E. C.

UN ROMAN CHINOIS

Les tribunaux ont retenti, il y a peu de temps, du nom de M. Tin-Tun-Ling, « lettré chinois de la province de Chang-Si ». Ils l'on renvoyé absous de l'accusation du cas pendable de bigamie. Tout est pour le mieux, puisque nous devons à la prison préventive, supportée galamment, — comme on va le voir, — une nouvelle qui vaut mieux que beaucoup d'autres signées par des barbares de l'Occident.

M. Charles Aubert se déclare le traducteur de *La Petite pantoufle*, (tel est le titre de la nouvelle chinoise de M. Tin-Tun-Ling). M. Frédéric Chevalier a gravé, avec une spirituelle vraisemblance, six eaux-fortes chinoises, composées en feuilles de paravent. M. Richard Lesclide, éditeur, pour se conformer aux traditions typographiques du Céleste-Empire, a fait disposer la mise en pages de façon à ce que les feuillets soient lus en les retournant de droite à gauche. Le tout se présente tiré sur un papier gris qui joue à s'y méprendre le ton du papier de Chine, et cousu dans une couverture en toile, couleur du jaune impérial.

« Quatorze années sont tombées dans l'oubli depuis que j'ai quitté l'Empire du Milieu, dit M. Tin-Tun-Ling, dans sa préface, AU PUBLIC FRANÇAIS. J'ai marché sur la terre de vos ancêtres et j'ai trouvé les hommes de l'Occident bons et généreux.

» Un jour, — jour dix mille fois heureux, — j'ai rencontré Théophile Gautier. Son cœur était vaste et bienveillant; il m'a ouvert sa maison, où je suis entré. Il fut pour moi comme un hôte céleste et une bienfaisante lumière... En 1872, — je ne gouvernais pas ma raison alors, — je me suis marié, et pour cette cause on m'a privé de ma liberté pendant plus de deux lunes. Mais j'étais sans colère et sans ressentiment, et, dans ma prison, j'ai écrit un livre qui vous fera connaître quelques usages de mon pays, lointain comme les étoiles.

» Le même soleil nous éclaire; le même ciel nous abrite; soyez pour moi comme des frères qui vivent sous le même toit, à la même clarté.

» Khoung-Fou-Tseu (Confucius) a dit : Pou-Toun-Kido-Toun-Li. — Les religions sont diverses, la raison est une...

» Le cœur aussi.

» Que votre oreille daigne écouter mes paroles avec bon té. »

Nous voulons laisser au lecteur de cette nouvelle la surprise d'une lecture faite de droite à gauche. Disons seulement qu'à ces récits des tourments endurés par une jeune femme, à qui un mauvais bonze « aux yeux jaunes » a fait voler sa petite pantoufle par une imprudente camériste, qui se pend de remords, on sent fort bien que toutes ces bizarreries ironiques de l'auteur ne vous ont pas fait passer le cœur à droite. L'histoire, fort morale, a été écrite, dit M. Tin-Tun-Ling, « pour la gloire de Lang-Yin qui fut une épouse fidèle, — pour la joie des lecteurs bienveillants qui s'intéresseront à ses malheurs, — et pour servir d'exemple aux époux dont l'âme est agitée par les dragons de la jalousie. »

Ainsi soit-il !

HOP-FROG.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DG. N° 543. — TOILETTES I

PAGE 374.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— DESCRIPTION, PAGE 374.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MAMZELLE NINI

(NOUVELLE. — FIN.)

Un sourire, empreint à la fois de tristesse et de douce raillerie, vint aux lèvres de Laurent.

— Je te pardonne de bon cœur, fit-il, serrant cordialement la main de son ami. Mais laisse-moi te rappeler qu'il fut un temps où toi-même tu trouvais mamzelle Nini insupportable.

— Eh, j'étais de mauvaise foi! J'avais peur de l'aimer déjà trop! Comment, toi qui te prétends observateur, ne t'en est-tu pas aperçu?

— Es-tu bien sûr que je ne m'en sois pas aperçu? dit Laurent. C'est moi, cependant, qui, pour ne pas te laisser le loisir d'être parfaitement désagréable à mademoiselle Caroline en la contredisant à tout propos, comme tu avais commencé à le faire, ai conseillé à ton oncle de paraître avancer l'époque du départ de l'*Atlantique*.

— Est-il possible? Ainsi, c'est presque à toi que je dois d'avoir épousé Caroline?

— Mais, oui! Je suis, il faut en convenir, bien récompensé de la peine que j'ai prise.

— Encore une fois, je te le dis, j'étais fou! Mais pour me prouver que tu ne m'en veux pas, reste avec nous; c'est moi maintenant qui t'en prie.

— Non, fit Laurent sérieusement. Dieu me préserve de troubler la paix de ton ménage! Cette grande affection que tu portes à ta femme, et qui fait votre bonheur à tous deux, serait pour vous une cause cruelle de chagrin si, par ma présence, elle se changeait en jalousie.

— Je ne serai jamais jaloux de toi, mon ami, mon frère! s'écria Gustave avec effusion.

— Si! reprit Laurent, tu serais jaloux de moi, et peut-être le seras-tu aussi d'autres que moi. Mais, pour me remercier du sacrifice que je te fais en m'éloignant afin de ne pas troubler votre bonheur, permets-moi du moins de te donner un bon conseil. Tiens-toi en garde contre cette disposition à la jalousie que j'observe en toi. Elle vient de ton extrême affection pour ta femme, et pourtant, si tu t'y abandonnes, elle peut détruire à jamais non-seulement ton repos, mais encore le repos de celle que tu aimes tant.

— Tu m'effrayes! dit Gustave devenu sérieux à son tour. Mais tu as trouvé le meilleur moyen de me corriger de cette méfiance ridicule. La pensée que je pourrais par d'injustes soupçons, rendre Caroline malheureuse suffira, j'en suis certain, pour me rappeler à la raison. Tu vois donc bien que maintenant rien ne s'oppose plus à ce que tu restes avec nous.

— Je te remercie de ton insistance, dit Laurent, dont la physionomie reprenait peu à peu son expression habituelle. Pour cette fois, je préfère partir; mais j'accompagnerai sans doute encore le capitaine Morel à son prochain voyage, et si alors je vois que je puis rester sans t'inspirer aucune crainte, j'accepterai ton hospitalité.

. . . . . .

Quelques jours plus tard, l'*Atlantique* quittait Rio avec un passager de moins. Gustave éprouvait un regret sincère en se séparant de son oncle et de son ami; cependant nous n'oserions pas affirmer qu'au fond de l'âme il fût positivement fâché de n'avoir pu décider Laurent à rester.

La crainte qu'avait exprimée M. Servan de retomber dans l'état de faiblesse intellectuelle où il avait été pendant plusieurs années, était loin de se réaliser. Ses facultés semblaient, au contraire, se fortifier par l'exercice; son jugement était sûr, et son esprit avait une lucidité surprenante. Gustave et sa femme s'en remettaient complétement à lui du soin de tout diriger, et la nourrice Maria prétendait que le mariage de « la petite mamzelle » avait porté bonheur à l'habitation.

Gustave et « Nini », ainsi qu'il aimait à l'appeler, avaient repris leurs promenades du matin, et les visites à l'école, et les minutieuses instructions à « maman Nor » pour les soins à donner aux petits orphelins confiés à sa garde.

Un matin, en revenant d'une de leurs excursions habituelles, Gustave s'avisa de parler à sa femme de « l'idéal » auquel il avait rêvé pendant si longtemps.

— Comme on est extravagant quand on est jeune! fit-il avec un superbe dédain. Si encore cet idéal avait eu un type de grâce et de beauté; mais pas du tout. Imaginez-vous, Nini, une grande femme brune, à l'air sévère, aussi insensible, aussi froide qu'une statue de marbre; toujours triste, toujours maussade...

— Le portrait est joli! interrompit Nini en riant; je suppose qu'autrefois vous n'auriez pas ainsi décrit votre idéal. Je me souviens même que vous avez paru très-mécontent, le jour où votre ami m'en a parlé.

— J'avais peur que vous ne fussiez jalouse de cet idéal qui m'avait tant occupé et auquel Laurent disait — avec raison — que vous ne ressembliez nullement.

— Jalouse? de cet idéal? Oh! par exemple, il n'y avait pas de danger! s'écria Nini riant de plus belle. Je savais bien déjà que ces héros imaginaires sont vite effacés de notre esprit dès qu'apparaissent des personnages réels, alors même que ceux-ci ne seraient pas tout à fait aussi dignes d'admiration que les autres.

Ceci dit avec un peu de malice, Nini pria son mari de se reposer un instant en l'attendant, et entrant à la grande case, elle en ressortit presque aussitôt, tenant à la main un cahier élégamment relié, qu'elle présenta à Gustave.

— Lisez, dit-elle, et vous verrez que, moi aussi, j'avais un idéal qui ne vous ressemblait pas.

Gustave ouvrit vivement le cahier.

C'était le journal de « mamzelle Nini » jusqu'à l'époque de son mariage.

Elle lui indiqua du doigt un passage écrit deux ou trois mois avant l'arrivée de l'*Atlantique*, et le jeune homme lut à haute voix les lignes suivantes :

« Si je me marie, je veux épouser un officier. Je veux que mon prétendu soit grand, qu'il ait le teint pâle, les cheveux et la barbe noirs, avec de grands yeux bleus. Il sera très-brave, — ceci est tout simple pour un officier. — Il dansera bien, sera bon musicien; je tiens surtout à ce qu'il ne soit pas Parisien. Je serais très-fière s'il avait pris part à plusieurs batailles et s'il portait des décorations. »

Gustave resta longtemps les yeux fixés sur ce passage, qu'il relut encore comme s'il eût voulu l'apprendre par cœur. Le neveu du capitaine Morel était Parisien, il était de taille moyenne, avait les cheveux châtain clair, les yeux noirs et ne portait pas de barbe. Ce n'était pas un poltron, mais il n'avait jamais eu d'occasion sérieuse de faire preuve de bravoure; il avait horreur de la musique, dansait fort mal, n'avait jamais pris part à aucune bataille et ne portait pas la moindre décoration.

Après avoir lu et relu le paragraphe indiqué par Nini, Gustave regarda sa femme avec un peu d'inquiétude.

—Voilà qui doit me faire craindre de perdre un jour votre affection, dit-il d'un ton plus sérieux que ne le comportait la circonstance.

Nini frappa dans ses mains en riant comme un enfant.

— Avez-vous plus peur de mon idéal que je n'ai peur du vôtre? demanda-t-elle vivement. Ce grand officier à barbe noire me paraît tout aussi ridicule maintenant que votre dame à l'air grave et mélancolique. Comme vous le dites, on est extravagant quand on est jeune. Lorsque nous avons fait des rêves, nous

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

étions des enfants! Mais maintenant nous comprenons tous deux que de pareils rêves ne signifient rien et que la Providence sait bien mieux arranger notre bonheur que nous ne l'arrangerions nous-mêmes si nos rêves se réalisaient.

— Oui, dit gravement Gustave en prenant affectueusement la main de sa jeune femme, vous avez raison, Nini; la Providence arrange tout pour le mieux en dépit de nos efforts insensés pour faire notre malheur à nous-mêmes. Je crois que, comme le dit souvent votre nourrice Maria, les mariages sont écrits au ciel, et c'est une grande folie que de vouloir les arranger d'après les calculs de notre pauvre sagesse humaine.

Marie Guerrier de Haupt.

LA CHANSON DES MOUCHES

(HISTOIRE DU PRINTEMPS DERNIER.)

Le soleil a paru enfin... Il s'est fait attendre quelque peu à cette fête charmante de la nature qui a nom le Printemps.

— Qui viendra nous ouvrir ? disaient les roses délicates.

— Qui nous donnera le joyeux signal des concerts en plein air? disaient les fauvettes frileuses.

— Le soleil se laissant attendre comme un personnage important et *faisant du genre*, se disaient entre elles les étoiles médisantes, c'est le comble de la fatuité !

En fin de compte, le soleil est arrivé.

Il a prétexté que ses rayons n'étaient pas au complet et que, depuis Phaéton qui surmena jadis ses chevaux, l'attelage n'eut jamais une allure régulière.

Toutes les fleurs, depuis les lilas coquets jusqu'aux petites violettes des bois, qui ne sont pas aussi modestes qu'on veut nous le faire croire, puisqu'elles se trahissent, — comme une Anglaise inondée de musc, — par leur parfum, toutes les princesses de l'*empire de Flore* prirent la défense de l'astre en retard.

Et il a été bien reçu à Paris par tout le monde, sans distinction d'opinion politique.

Ce soleil est bien le plus grand effronté que je connaisse.

On nous a parlé des sylphes qui se font minces comme les blonds cheveux de Vénus pour entrer avec le vent, à travers les jointures des fenêtres et les plis des rideaux de mousseline ou de velours. Mais les sylphes sont des Auvergnats à côté du soleil, pénétrant dans les demeures les plus secrètes.

Vous aurez beau vous calfeutrer, madame la marquise, pour que personne ne puisse surprendre cette opulence de votre beauté qui nuit, selon vous, à votre modestie comme chrétienne, à votre distinction comme femme du monde. Vous aurez beau laisser clos volets, jalousies et courtines, et essayer de faire la nuit durant le jour. Vous pouvez, en fermant vos paupières charmantes, baisser la rampe de vos éblouissants regards... Mais vous ne ferez pas dire à l'ami Soleil :

— Madame n'y est pas.

Le drôle se glisse à travers tous les obstacles. Il lance son rayon turbulent et indiscret en tous lieux. Et au moment où vous vous y attendrez le moins, il viendra éclairer vos blanches épaules, pour prouver une fois de plus qu'il peut y avoir du feu sur et sous la neige.

Au reste, il convient de ne pas trop se scandaliser de ces hardiesses.

Le visiteur est si délicat!...

Il éclaire vos perfections physiques à la façon de la lumière électrique qui met en relief les almées et les ondines de nos théâtres.

Et puis son contact est si léger!

Jamais il ne lui est arrivé de chiffonner la collerette de la plus insouciante marguerite.

Donc, le soleil est entré chez moi l'autre matin, avec un petit air capable, faisant étinceler le modeste miroir dont le propriétaire a orné le local que je peuple, colorant mon unique verre et le bouchon de ma carafe de toutes les nuances du prisme.

Il ne fut pas plutôt arrivé que ce fut fête dans mon grenier.

Éclairez une salle de bal : on dansera cinq minutes après.

Le soleil n'avait pas plutôt illuminé *à giorno* ma chambre de célibataire que la contredanse la plus folle, la plus bruyante, la plus fantaisiste y prenait ses ébats.

Une embrasure de fenêtre demeurée ouverte avait livré issue aux chorégraphes.

Ils étaient dix, ils étaient vingt, ils étaient cent. Ils s'appelaient *légion*, comme tous les adeptes d'une philosophie quelconque.

Et ils se donnaient du plaisir et du mouvement, sans se douter qu'un empereur avait persécuté leurs ancêtres et que l'art moderne s'est ingénié à trouver les moyens de les décimer.

Le quadrille dansant avait lieu au plafond. Comme dans les rondes villageoises où l'orchestre fait défaut, c'étaient les danseurs eux-mêmes qui chantaient le rhythme.

Ce que je voyais à travers les rayons du soleil... c'étaient des mouches.

Oui, ma bien-aimée lectrice, — vous qui faites à ma prose l'insigne honneur de la suivre de vos yeux charmants, comme nos pères parsemaient de poudre d'or les lignes sorties toutes noires de leur plume, — oui, c'est un gai spectacle que celui des insectes joyeux célébrant, par des chants et des danses, l'époque du renouveau. Ils ont l'espace et la liberté. Leurs chansons ne nécessitent pas l'estampille de la commission de colportage. Ils représentent à nos yeux distraits l'insouciance et le bonheur.

Pour moi, la *Chanson des mouches* est un souvenir... Un souvenir triste et sombre; — une lugubre éphéméride.

Le soleil a beau dorer toutes les choses, le crêpe de la veuve et le cyprès du cimetière, ma pensée demeure en grand deuil à la vue de ces ébats folâtres.

C'est une mélancolique histoire.

Voulez-vous, tandis qu'un nuage passager couvre le ciel, que je vous en fasse la publique confidence?

Les rayons vermeils se sont retirés discrètement. Les petits danseurs du plafond, comme nos danseuses au bal, sont à se reposer çà et là.

Ecoutez donc, si vous le voulez bien, ma simple narration.

Frida, malgré son nom suédois, était née à Paris. On l'avait appelée ainsi parce qu'elle vint au monde au milieu d'un rude hiver.

Elle était née riche, — les fourrures rares et les flanelles fines ne lui firent pas défaut, — et, bien que délicate comme l'anémone dont elle avait l'éclatante blancheur, elle vécut.

Seulement le vieux médecin de la famille avait dit :

— Il ne faut à cette enfant aucune émotion vive : si le fourreau est de velours, que la lame ne soit pas d'acier ; si le corps est faible, que l'âme ne soit pas indomptable.

Si nous savions devoir mourir jeunes, combien nous nous presserions de jouir de la vie ! « Nous aimerions double, » disait madame de Staël.

Frida ne sut jamais de quels terribles pronostics sa venue dans ce monde fut saluée.

Elle grandit en grâce et en beauté.

Elle apprit sans étudier; elle devina plutôt qu'elle n'approfondit.

Elle raffolait de musique : non de cette musique sautillante, vulgaire, sans caractère et sans grandeur ; mais de l'œuvre des maîtres, œuvre grave dans ses mélodies, où le son remplace la parole pour représenter l'idée.

Son morceau favori était un caprice de Mozart, un bijou de musique imitative, un de ces éclats de diamant qui ont conservé toutes les lueurs incandescentes de la pierre dont ils proviennent.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

C'était une sorte de bruissement sourd, tout d'abord, distinct ensuite et se fondant dans la plus suave harmonie...

Une véritable symphonie mystique, douce à faire mourir, — mille voix faibles se groupant dans un *forte* splendide.

Ce morceau, que nos musiciens modernes apprécient depuis longtemps, s'appelait :

LA CHANSON DES MOUCHES.

Frida eut, un beau jour, dix-neuf ans; l'enfant était devenue femme, l'ange s'était fait amour.

Non un de ces amours de Boucher, gras, joufflu, aux ailes étendues, au sourire hébété; mais un amour pâle, mignon, timide, se cachant sous ses propres ailes.

On eut beau enfermer Frida dans le huis-clos de la vie de famille. Elle aima, par l'unique raison qu'elle se sentit aimée.

Une nature féminine vraiment poétique, élevée, ne prend pas l'initiative de l'amour : elle l'ignore.

La harpe éolienne est muette loin du contact qui fait soupirer ses cordes harmonieuses.

Frida fut aimée, et elle aima, dès qu'elle se sut assez bonne, assez belle pour inspirer une véritable affection.

Celui qui l'aimait et qu'elle aima était un jeune homme bien simple, un fervent admirateur de la nature, habitant les champs.

Il avait étudié l'œuvre de la création.

On a dit que M. de Buffon garnissait ses poignets de manchettes de fine dentelle pour écrire ses œuvres immortelles.

Le naturaliste anglais Adams se mettait en frac et en cravate blanche pour descendre dans son jardin. Il soutenait qu'il était absolument incivil de se présenter en négligé devant les tulipes et les roses, si admirablement parées des robes les plus éblouissantes.

— Si je me montrais, disait-il, dans un parterre en veste de fantaisie et en souliers sans boucles d'argent, il me semblerait que la plus modeste pivoine doit me regarder de travers, — et que la violette la moins farouche va se cacher sous un voile d'herbe verte pour ne pas apercevoir un amoureux de Flore aussi irrespectueux que moi.

Notre jeune cultivateur n'avait pas ces élégantes recherches.

Il abordait les fleurs non-seulement comme leur amant, mais aussi comme leur domestique. Il arrivait presque toujours en manches de chemise la bêche d'une main, l'arrosoir de l'autre, et leur donnait les soins les plus assidus.

C'était un horticulteur d'une grande distinction. Non un de ces savants d'Académie qui discutent la théorie dans l'absolue ignorance de la pratique; mais un témoin attentif aux merveilles de la nature, épiant ses radieux caprices, constatant ses progrès nouveaux.

Abel de Villeneuve avait hérité du petit domaine de son père, et il avait résolu de l'habiter, de le cultiver, de passer sa vie dans le calme et la tradition de l'asile paternel.

Il vivait donc, depuis son enfance, dans le petit domaine dont il était l'unique possesseur.

La maison n'avait pas de numéro. Mais on n'avait qu'à demander au premier pauvre qu'on rencontrait : il connaissait bien la porte hospitalière.

Abel vivait donc au milieu des fleurs et des oiseaux chantants, sans plaisirs et sans peines.

De temps en temps, il envoyait une communication à l'Académie des sciences.

Il épiait surtout les mœurs des insectes. Il creusait un trou dans la terre de son jardin et il suivait avec intérêt les innombrables petites bêtes qui fuyaient éperdues devant son intrusion inattendue.

Il venait troubler la tranquillité de l'argile qui loge tant d'êtres organisés, mais pas une créature vivante n'échappait à son investigation. Et il arrivait, à force de patience, d'observation persévérante, à surprendre certains secrets, précieux à l'étude complète de l'histoire naturelle.

On citait dans les annales des sociétés savantes son expérimentation sur les fourmis.

On connaît depuis bien longtemps les mœurs des fourmilières, l'organisation des travaux de ces vigilants insectes, l'ordre et la discipline dont ils montrent l'édifiant exemple.

« Ce sont les fourmis qui ont créé les premiers docks, » disait le comte de Gasparin.

On croyait qu'il n'y avait plus rien à découvrir relativement à ces infatigables travailleuses.

Abel montra que la science naturelle n'a jamais dit son dernier mot.

Voici comment l'expérience se produisit :

Abel reçut un jour d'un ami de la famille, habitant l'Espagne, une caisse de raisins frais de Malaga.

Le fruit était splendide, tout doré par le soleil.

La boîte, ouverte dans un dîner offert à des amis de collége, excita l'admiration générale. Jamais treille favorisée par un ciel fait d'émail bleu le jour, d'étoiles d'or la nuit, n'avait produit des grains semblables.

Tandis que ses anciens condisciples admiraient le produit de la vigne espagnole, Abel était absorbé par une autre poursuite. Du fruit vermeil, une créature vivante était sortie.

Elle avait fait dans la caisse de fruits un long voyage en chemin de fer. Elle sortait un peu effarée, légèrement intimidée.

Abel la recueillit avec un soin tout particulier.

La voyageuse était une fourmi.

Abel eut la patience de s'assurer du petit insecte. Il le plaça le lendemain dans le jardin, aux alentours d'une fourmilière. Et il examina comment l'étrangère était reçue.

On l'accueillit, on la laissa se mêler aux travailleuses en quête de matériaux.

Le rapport d'Abel à l'Académie des sciences, écrit avec la simplicité éloquente qui convient aux démonstrations pratiques, eut un succès retentissant.

L'horticulteur était classé parmi les savants; un siége l'attendait dans la docte compagnie dont il était devenu le très-aimé correspondant.

C'est au milieu de ces travaux si calmes, de ces études si puériles en apparence, que les parents du jeune cultivateur vinrent lui proposer un parti.

Une vieille tante s'était mis en tête de le marier.

La demoiselle avait toutes les qualités. C'était une cousine qu'il avait connue enfant. Une beauté fine et délicate, une âme douce et pure.

On lui fit rencontrer Frida dans une assemblée de famille. Il éprouva à sa vue un sentiment profond, irrésistible.

Tout naturaliste est quelque peu médecin.

Il y a plus d'une analogie entre jeune fille et jeune fleur, dont Chateaubriand a fait un poëme charmant.

Abel contempla avec une émotion, avec une tendresse pleine de compassion, cette enfant adorable qui devait donner l'exemple mélancolique d'une grâce inconnue aux filles de la terre.

Avez-vous vu les fruits les plus vermeils ? Ce sont les plus beaux qui sont mordus par le ver.

Frida ressemblait à ces chefs-d'œuvre de la nature.

Car déjà le lys se penchait sur sa tige. Les couleurs de carmin avaient disparu de ses joues. Ses lèvres avaient pâli, comme certaines miniatures du siècle dernier, dont les glacis sont tombés.

Les yeux seuls, splendides, lumineux, brillants comme des météores dans un ciel gris, les yeux étaient superbes d'esprit, d'intelligence et de naïveté réunis.

Tous les mouvements de ce corps svelte, amaigri par une maladie dévastatrice, semblaient produits par un souffle : car Frida, adorable, belle d'une beauté séraphique, Frida était condamnée.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Abel le devinait, mais il voulait que cet ange pût emporter d'heureux souvenirs de ce monde. Il demanda sa main, et l'épousa par une belle journée de mai.

Ce jour-là, chez le jeune horticulteur, ce fut grande fête.

Les papillons mirent à grande vitesse leurs ailes diaprées, pour peupler les airs de couleurs mouvantes.

Les camélias revêtirent leurs robes les plus blanches.

Les roses déployèrent leurs camails du plus pur vermillon.

Les jasmins se firent beaux.

Les acacias parfumèrent les allées.

Toutes les fleurs nées dans la maison firent grande toilette pour fêter cette mariée, fleur nouvelle au logis, la première en grâce et en beauté.

Mais ce furent les danseuses du plafond qui s'en donnèrent à cœur joie. Un quadrille échevelé, plus bruyant que les *Clodoches*, plus infatigable que les *Frisettes* et les *Rigolettes* des bals parisiens, s'établit.

Les petites mouches dansèrent jusqu'à l'arrivée de la nuit, — jusqu'à la *tombée du jour*, comme dit le peuple dans son pittoresque langage.

Frida eut un époux, ou plutôt un ange gardien, un médecin, un ami de plus.

Etait-ce le morceau de Mozart qui l'influençait? Etait-ce la gentillesse de l'insecte qui la charmait? La malade raffolait des mouches bourdonnant et dansant en rond.

Un jour, une mouche tomba dans le jardin au milieu d'une toile d'araignée.

— C'est la destinée, dit son mari, le naturaliste.

— Il importe peu! s'écria Frida ; il faut la sauver.

Elle frappa le mur avec une branche de coudrier.

L'araignée rentra, terrifiée, dans le fond de sa toile. Et la mouche, dégagée par la jeune femme, reprit, au plus vite, le chemin de l'air.

Une autre fois, dans son cabinet d'études, Abel trempait ses lèvres dans un verre d'eau sucrée. Une mouche, attirée par la douceur du breuvage, s'y laissa tomber. Elle nageait comme elle pouvait, la pauvrette, car ses ailes la gênaient.

Les enfants de l'air ne peuvent pas lutter contre les ondes. — Neptune n'a pas d'ailes, Amphitrite pas davantage.

Il s'organisa alors une combinaison de sauvetage.

Frida tira une fleur de sa chevelure et tendit la tige verdoyante à l'insecte aux abois. La mouche monta sur la branche, un peu étourdie, un peu fatiguée.

On la saupoudra de sel pour lui faire rendre le liquide qu'elle avait absorbé. Elle se réveilla, secoua ses ailes, caressa avec ses petites pattes noires sa tête intelligente. Puis, une fois refortifiée, réchauffée, regaillardie... elle s'envola sans dire merci.

— Hélas! soupira Frida, elle est ingrate.

Depuis ce simple épisode, les deux époux regardèrent souvent les mouches danser autour de leurs têtes méditatives.

Et toujours la belle Frida, de plus en plus malade, disait à son mari avec un sourire de chérubin :

— Notre protégée doit être là...

. . . . . .

L'été s'écoula trop rapidement.

La jeune femme perdait ses forces, mais elle conservait ses illusions. Elle aimait tant son mari, elle en était si fermement aimée!

Le soleil était encore beau, quoique moins ardent.

Elle ne songeait pas à sa mort prochaine. Couchée dans son lit de malade, elle répondait aux visiteurs :

— Je ne m'ennuie pas ; j'ai, comme le grand roi, des divertissements pour charmer mes heures d'isolement; j'ai mes amis, mes *petits danseurs du roi*.

Et elle montrait les insectes joyeux dansant sans relâche autour d'une suspension garnie de fleurs de la saison.

De temps à autre, elle disait à son mari qui souriait pour cacher ses larmes :

— Joue-moi la *Chanson des mouches* de notre ami Mozart; il me semble que cela me fait du bien de l'entendre.

Et la douce malade, dont la vue commençait à s'obscurcir, ne voyait pas les larmes qui tombaient des yeux de l'exécutant sur les touches d'ivoire.

Un soir de septembre, par une froide rafale, les mouches disparurent.

Les heures se succédèrent, les frimas arrivèrent, Frida ne les vit pas.

C'était un ange exilé sur terre. On lui fit grâce, car on la rappela dans ce radieux séjour où étincellent les auréoles de tous les saints.

Elle ne vit que le jaunissement des feuilles. Elle ne constata que la fanaison des dernières roses sur leurs tiges allanguies.

Plus de soleil devant les fenêtres. Plus de chèvrefeuille curieux poussant son escalade jusqu'à la croisée entr'ouverte. Et, au plafond, plus de quadrille de mouches.

Frida se coucha pour ne plus se relever.

Le mari éprouva tous les tortures de la douleur. Il était médecin. Il pouvait suivre, symptôme par symptôme, la décadence de ce corps charmant qu'animait l'âme la plus immaculée.

Lamartine a dit qu'à chaque ami que la mort nous enlève, il meurt quelque chose en nous.

Abel se sentait périr à mesure que s'annihilait cette belle intelligence.

Parfois la malade, revenant soudainement à une idée fixe, demandait :

— Où sont les mouches du plafond?

— Les premiers froids les ont tuées.

— Ah! le froid tue donc?

— Oui, les petites tapageuses de l'air.

— Mais il en reste une ou deux!...

Et elle montrait les gentils insectes qui s'accrochaient à ses rideaux blancs.

— Elles ne chantent plus, c'est juste : on s'enroue l'hiver; il n'y a que les touches du piano qui ne s'enrouent pas. Joue encore la *Chanson des mouches*, ami : je vais rêver au retour du printemps.

Et le pauvre époux jouait le morceau favori. Et les touches d'ivoire étaient mouillées à la fin du morceau. Ses yeux n'avaient pu retenir leurs larmes.

Un soir de la fin de novembre, Frida eut une petite crise, un sourire, un soupir.

Puis elle ne bougea plus.

Son âme était partie sans bruit, sans prendre congé, comme les gens bien élevés quittent la bonne compagnie.

L'époux désolé ferma pieusement ses yeux bleus, lampes éteintes. Puis il plaça lui-même les trois bougies traditionnelles devant la morte.

Aucun phénomène ne se produit d'ordinaire après le décès d'un malade. Mais un incident, bien petit en apparence, se manifesta durant la nuit de veillée de la pauvre Frida.

On entendit tout d'abord un chant, un bourdonnement lent, presque plaintif...

Une mouche, la dernière de la saison, apparut entre les trois bougies. La flamme l'attirait : elle tourna, elle vola; elle tourbillonna tout en bourdonnant... Puis elle se brûla à la flamme et tomba calcinée et morte sur le lit mortuaire.

L'hiver était venu, les derniers soleils étaient partis.

Il n'y eut plus de chansons des mouches pendant longtemps dans la demeure désolée.

Léo Lespès.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Description de la gravure dans le texte G. n° 348.

1. Chapeau de paille nuance havane. — Passe plate, doublée de soie blanche, relevée d'un côté, avec demi-guirlande de géranium blanc placée dans le creux. Draperie de velours marron autour de la calotte; groupe de plumes ombrées, marron et havane, sur le sommet, avec une aile bleutée au milieu.

3. Col de soirée, en dentelle blanche, fermé par un nœud de faille blanche.

3. Col rabattu et sous-manche en toile blanche, entourés d'une broderie mignonne.

4. Peignoir en nansouck, de forme princesse, entouré dans le bas d'un haut volant froncé. Le milieu, devant, est garni de boutons de nacre et de volants brodés qui les encadrent. Un plissé, posé à plat dans le haut du peignoir et soutenu par un entre-deux brodé, forme le col éventail. Fichu plissé, terminé par une bande plissée et fermé devant sous un nœud de ruban. Parement plissé, avec broderie, et volant plissé au bas des manches. Poches sur les côtés, encadrées de bandes brodées et ornées d'un nœud de ruban.

5. Peignoir en bazin, de forme princesse, entouré de trois petits volants surmontés d'un entre-deux brodé. Le milieu, devant, est rayé de plis creux et d'entre-deux brodés, avec boutons *corozo* blancs au milieu. Col rabattu, encadré d'un plissé, avec bouclettes de ruban devant et derrière. Le bas des manches est coulissé et garni de plissés et de nœuds de ruban pareil.

6. Col de toile à coins rabattus et brodés.

Description de la planche coloriée n° 1248.

TOILETTES DE PLAGE. — 1. Costume en joli lainage de fantaisie écru, à petits pointillés marron, et madras assorti. — Jupon à traîne, entouré d'un volant de 15 à 20 cent. surmonté de plusieurs rangs de bouillons très-pressés. — Long tablier terminé par un plissé, drapé et relevé derrière où il est recouvert par une longue traîne en madras. — Corsage à basques rondes et bordure marron. Col montant et revers en faille marron. Manches en madras, à doubles parements croisés, bordés de marron, et terminées par des plissés de même couleur. Ceinture en madras, avec large nœud de ruban marron à boucle et pan flottants. — Chapeau marin en paille grise, entouré d'une écharpe de gaze bleue, avec aile marron posée en aigrette.

2. Costume de foulard croisé violet. — Jupon à traîne et pli Bulgare. Le haut de celui-ci est coulissé et forme une tête ruchée qui s'agrafe sur le bord de la basque du corsage. Le reste du jupon est couvert de petits volants plissés. — Tablier arrondi, entouré de franges en soie violette mélangées de glands de paille; une bande plate, ornée de même, se rabat sur le haut du tablier qu'elle bride, et le tout réuni se drape près du pli Bulgare. — Corsage à courtes basques devant, à longues basques derrière, entourées de franges comme les précédentes. Col montant; fichu brodé de noir et entouré de franges dans le haut du corsage. Les manches, très-garnies, se composent de plis feuillets, rayés par une bande brodée semblable au fichu; le bas est orné d'un plissé, d'un volant et d'une frange surmontant le tout. — Lingerie en batiste plissée. — Chapeau à fond mou blanc et diadème lilas. C'est une écharpe de gaze argentée qui forme le fond et un nœud à la bordelaise derrière, d'où les bouts tombent naturellement. Groupe de pensées jaunes sur le sommet, guirlande dessous.

REVUE DES MAGASINS

Les femmes iraient au bout du monde pour trouver un magasin qui satisfasse en même temps à ces deux lois : l'élégance et l'économie! Elles n'ont heureusement pas besoin d'aller si loin; il leur suffit, en effet, de se rendre rue de Rivoli, 8 et 10, au *Paradis des Dames*, où toutes les conditions désirables se trouvent réunies.

Dans nos précédentes revues, nous avons déjà donné un aperçu des avantages réels que cette maison de confiance offre à toutes les personnes qui s'adressent à elle, et celles de nos lectrices qui ont suivi nos conseils n'ont pas eu à s'en plaindre, nous le savons. Il en sera de même aujourd'hui, car les renseignements que nous avons recueillis au *Paradis des Dames* sont tout aussi importants que par le passé.

Signalons d'abord, pour ce qui est du salon de confection, une jolie série de vêtements de formes variées, dernières nouveautés de la saison, sur lesquels on fait de grands sacrifices eu égard à la fin de saison, et que l'on vend en moyenne 35 fr. — Une affaire importante de waterproofs, à 12 fr. 75, très-bien conditionnés, affectant surtout la forme mac-farlane. — Un lot de châles carrés, tartan diagonale, pour bains de mer, en laine légère et boursouflée, à rayures algériennes : 8 fr. 75. — Les fameux peignoirs en toile grise ou écrue, couverts de broderies de deux teintes, si coquets dans leurs formes, avec col, poches et parements aux manches : 8 fr. 75. Ajoutons que leur succès va chaque jour grandissant.

Le comptoir de lingerie nous a montré un superbe trousseau exposé dans ses vitrines, établi dans les meilleures conditions de confortable élégance : chemises de jour en toile, brodées dans le haut; chemises en percale ornées d'entre-deux et de valenciennes; chemises de nuit simplement festonnées; camisoles richement garnies de broderies anglaises; corsages de dessus festonnés; pantalons variés; peignoirs blancs en piqué et broderie pleine, en bazin avec broderie anglaise, en mousseline ornée de plissés et de valenciennes. Chaque objet de ce trousseau très-soigné est d'une coupe excellente et d'une grâce accomplie, que rehaussent encore des nœuds de ruban et les liens en faveur bleue qui les retiennent.

Parmi les occasions à signaler au comptoir de lingerie, notons spécialement les jolis jupons en percale rayée, de toutes couleurs, et garnis de volants plissés en éventail, à 6 fr. 50.

Pour les bains de mer, informons nos lectrices qu'elles peuvent se procurer des costumes complets en escot, garnis de galons tranchants, à 6 fr. 90; des bonnets de toile cirée, à 1 fr. 25; des écharpes bachelicks en tricot zéphir, à 1 fr. 95; des ombrelles à l'épreuve de l'eau de mer, pour hommes et femmes, à 1. fr. 95.

Par l'ensemble des prix que nous venons d'indiquer, nos lectrices pourront se convaincre facilement que les grands magasins du *Paradis des Dames* l'emportent en bon marché sur la plupart des maisons parisiennes du même genre.

— Les corsets et les tournures de la maison de M. DE PLUMENT offrent particulièrement cet avantage, qu'ils suivent pas à pas les différentes variations de la mode.

Faut-il avoir, comme aujourd'hui, la taille longue et cambrée? Avec le *corset Sultane* et le *corset Élise*, on arrive sûrement à ce résultat.

Veut on acquérir les grâces fuyantes des toilettes d'hier, ou préfère-t-on le léger boursouflement annoncé pour celles de demain et demandé à grands cris par certaines élégantes? Jupe *Louis XV*, jupe *Ninon*, jupe *Royale*, jupe *Henri IV*, — toutes les tournures et jupons de la maison de Plument en un mot, — réalisent l'un et l'autre effet : il suffit de donner d'avance quelques indications pour avoir la tournure qui convient le mieux.

Nous avons annoncé dernièrement le grand succès obtenu par M. de Plument avec ses jupons blancs, à volants empesés, qui remplacent la tournure et que bien des femmes du monde préfèrent à tout autre système. Il y en a aujourd'hui un choix considérable rue Vivienne, 33.

Pour résumer notre appréciation sur cette maison de premier ordre, nous dirons que tout ce qui a rapport à la toilette intime de la femme s'y trouve réuni, dans les meilleures conditions de coupe et de façon, d'une simplicité relative ou d'une élégance parfaite.

SPÉCIALITÉS

On ne saurait nier l'influence de la parfumerie sur la beauté; mais aussi faut-il reconnaître avec quel soin scrupuleux on doit choisir la marque de fabrique des différents produits qu'elle comprend. C'est pour cette raison que nous avons pris l'habitude de recommander à nos lectrices les meilleures compositions de la *Reine des Abeilles*; nous avons la conviction que c'est, pour elles, le plus sûr moyen de perpétuer leur fraîcheur et leur jeunesse.

Grâce à certain coffret mystérieux, — la *Boîte de Jouvence*, — on peut échapper aux outrages du temps et conserver pendant longtemps tout le prestige de la beauté.

Le *Palais de la Reine des Abeilles* a, en ce moment même, de superbes collections d'objets de toilette : flacons de tous genres, jeux de brosses, glaces et miroirs artistiques, coffrets, caves à odeurs, etc. Sans compter les nécessaires de voyage réunissant tout le confortable possible.

Signalons aussi le joli choix d'éventails de la maison Violet (rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines). On en trouve pour tous les goûts et toutes les bourses.

Pendant notre visite au *Palais des Abeilles*, on nous a montré un pulvérisateur pour appartement dont le système a le double mérite d'être des plus ingénieux et de donner un résultat bien plus satisfaisant que tous les brûle-parfums. Au moyen de ce joli appareil, on embaume un appartement sans dénaturer le parfum par l'action du feu.

La *Brise de violettes* et le *Gardenia* continuent d'être les parfums préférés des salons.

M. D'A.

ROUVENAT (✲) *& CH. LOURDEL*, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Une des femmes les plus spirituelles de la cour écrivait à Mme de Staël :

« Supposons une femme délicieusement aimable, magnifiquement parée, pétrie de grâce; si, avec ces avantages, elle ne sait que bourgeoisement manier l'éventail, elle aura toujours à craindre de se voir l'objet du ridicule. Il y a tant de façons de se servir de ce précieux colifichet, qu'on distingue par un coup d'éventail la princesse, la marquise, la comtesse, de la roturière!... Et puis quelles grâces ne donne pas l'éventail à une dame qui sait le manier à propos? Il serpente, il voltige, il se resserre, il se déploie, il se lève, il s'abaisse selon les circonstances. Oh! je veux bien gager que dans tout l'attirail de la femme la mieux parée, il n'y a point d'ornement dont elle puisse tirer autant de parti que de son éventail! »

Quoiqu'il ne soit plus question de toutes ces finesses aujourd'hui, l'éventail tient une place extrêmement importante dans nos modes ;-et c'est à ce point qu'une femme tant soit peu élégante doit avoir une collection de ces gentils accessoires, afin de les varier selon sa toilette et les occasions. Du moment qu'une femme aborde un certain rayon d'élégance, elle doit se soumettre à toutes les exigences qui s'y trouvent attachées, et l'obligation de toujours porter son éventail avec soi est en ce sens trop formelle à présent pour qu'on puisse y manquer.

P. N° 272. — Chapeau de plage.

On a, par conséquent, des éventails de tout genre : il en est de fort simples, pour l'ordinaire de la vie; de plus soignés, pour les visites et la promenade; enfin, de très-beaux, pour le soir. Nous pourrions citer telle jeune comtesse qui a reçu, à l'occasion de son mariage, quatorze éventails, dont sept faisaient partie de la corbeille! Ajoutons qu'ils sont tous admirables et de grand prix; la signature des Boucher, des Watteau, des Lebrun, etc., témoigne, pour plusieurs d'entre eux, de l'ancienneté de leur origine, ce qui en double encore le prix, — le goût du jour étant aux antiquités pour tout ce qui concerne le luxe : dentelles, bijoux, tapisseries, meubles, etc.

Est-ce à dire que, de nos jours, rien de bien ne se produise? Non, certes, et les bijoutiers, pour ne citer que cette branche de l'art industriel, se signalent plus que jamais par leurs ravissantes créations. On n'a que l'embarras du choix parmi leurs dernières nouveautés : colliers à plusieurs rangs, avec croix Jeannette en argent ciselé, composés de chaînettes à jours, d'un travail merveilleux; châtelaines de même fabrication, avec la plaque et le crochet auquel on suspend le flacon de sels anglais, l'éventail, etc.; ceintures *Jeanne d'Arc*, dont les anneaux plats et découpés sont d'une exquise délicatesse.

Depuis que le flacon et le miroir à mains sont devenus des objets de *première inutilité*, — j'ose m'exprimer ainsi, — les bijoutiers ont voulu les rendre aussi séduisants que possible : les premiers affectent les formes les plus originales et les plus variées, et sont généralement trapus. Les miroirs ont des manches en or très-joliment travaillés et enrichis de pierreries.

Parmi les bijoux de fantaisie, nous pouvons citer les *saphirines* comme étant fort recherchées depuis quelque temps. C'est une pierre limpide, sorte de strass, couleur flamme de punch, dont on fait de délicieuses parures : boutons d'oreille, croix Jeannette, broches, épingles de coiffure, colliers, bracelets, etc. L'éclat en est fort doux et très-seyant; et puis, ce qui n'est pas à dédaigner, le prix de ces bijoux est comparativement très-minime.

Mais... nous avons beau reculer le moment d'un aveu difficile à faire, il faut tôt ou tard en arriver là : nous y voici... Cet aveu, c'est que la disette est extrême en fait de modes, — vous n'êtes pas sans le savoir, amie lectrice, — et notre courrier de ce jour est là pour le prouver. Nous avons pourtant couru de tous côtés,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

frappé à toutes les portes, visité toutes les maisons où germent et naissent les nouveautés, nous n'avons rien découvert, et nous sommes piteusement revenue.... si nous étions homme, nous dirions : « Gros-Jean comme devant ! » Se peut-il que nous en soyons réduite à nous répéter ? à redire que la tunique juive continue d'être à l'ordre du jour ? — Que les costumes de toile se couvrent de plissés et de bandes brodées ? — Que les toilettes en batiste et linon d'Irlande se garnissent de plissés coupés de valenciennes ? — Qu'on mélange les carreaux avec les rayures et l'uni, en tous sens, en biais et en droit fil ? — Que l'écharpe de dentelle accompagne gracieusement une élégante toilette ? — Que la mantille-dolman, la visite et le paletot *Madame l'Archiduc* sont les vêtements le plus en vogue ? Enfin, faut-il redire encore que les femmes se galonnent sur toutes les coutures, avec les fameux galons de laine, d'or, d'argent et d'acier que nous devons à la mode ?

Non, non, vraiment, nous préférons nous taire que de passer pour une rabâcheuse ! D'ailleurs, voici qu'il nous arrive fort à propos le souvenir d'un charmant vêtement dont nous ne croyons pas avoir parlé, car il est encore peu connu. Sa forme est celle d'un paletot par derrière, avec des devants se prolongeant en pans de mantelet ; enfin, sur ceux-ci, de gentilles poches bien garnies. Le modèle que nous avons vu dans ce genre est en sicilienne, entouré de galons d'or et d'argent très étroits et alternés, avec des franges ondulées sur les bords extrêmes.

Voici encore deux combinaisons de costumes qui nous paraissent assez nouvelles :

L'une, en batiste jaune, se compose d'un jupon entouré de volants plissés, dont les ourlets sont doublés de rouge, de façon à lisérer le dessus ; puis d'une tunique duchesse ornée de même, et relevée derrière sous une cascade de petits pouffs, entremêlés de plissés et de nœuds de ruban rouge.

L'autre costume est en toile à petits damiers bleu terne et blanc, coupés en tous sens par des filets roses. Le jupon est garni de plissés ourlés par des bandes bleu uni, et la tunique, en broderie anglaise bleue et blanche, est entourée de plissés semblables à ceux du jupon, lesquels sont à moitié recouverts par une guipure russe brodée de fil rose. Cette dentelle forme, sur le milieu des devants, une coquille entremêlée de nœuds de ruban bleu. Enfin, la tunique est retevée en pouff derrière, où elle reste fixée sous un large nœud de ruban assorti.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 271.

Chapeau de plage. — Paillasson noir, à bords dentelés, presque entièrement recouvert d'une écharpe en gaze argentée formant pouff et dont le bout flotte derrière. Des roses pâles sont groupées avec grâce, de place en place, au milieu du pouff et dans le bas du chapeau derrière.

G. N° 542.

Toilettes de bal pour casino. — 1. Costume en faille blanche. — Jupon à traîne et pli Bulgare. Celui-ci, plat du haut, forme au milieu deux larges bouillons surmontés de volants en blonde blanche. Un plissé de tulle blanc forme la tête du premier volant et orne les côtés du groupe. — Tablier en surah blanc broché, entouré d'un volant de tulle plissé presque recouvert par un volant de blonde, et dont la tête est formée par trois galons d'or posés à plat. Le tablier se ferme derrière sous le quadruple pli. — Cuirasse en faille, lacée derrière et toute rayée de galons d'or ; un plissé de tulle et un volant de blonde encadrent le haut du corsage et le tour des petites manches.

2. Costume de bal d'enfants pour petite fille de cinq à six ans. — Jupon court, en taffetas blanc, terminé par un volant ruché en grenadine blanche. Second jupon en grenadine blanche, brodé de paillettes d'or et gracieusement drapé sur le jupon de taffetas. Deux guirlandes de marguerites des prés et de feuillage traversent en biais le devant, et se fixent dans le bas. — Corsage de taffetas, recouvert de grenadine blanche, formant, devant et derrière, trois plis creux. Des plissés de tulle entourent le haut du corsage ; une guirlande semblable aux précédentes orne en même temps les petites manches.

G. N° 551.

Toilettes de visite. — 1. Costume en taffetas gris. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant de 40 cent., coupé par des groupes de trois froncés et se terminant en haut par une tête ruchée. — Tablier rayé d'entre-deux en gros tulle noir brodé de jais, entouré dans le bas d'une frange grillée à tête brodée de jais. — Corsage cuirasse à col rabattu, garni d'entre-deux perlés, avec ruches intérieures en taffetas comme la robe et nœud à l'ouverture. Les manches, rayées d'entre-deux, sont terminées par un plissé avec nœud assorti. — Lingerie en nansouck plissée. — Chapeau à passe très-relevée devant, garni dessous d'un bandeau en fleurs blanches, et guirlande de mêmes fleurs sur le sommet de la calotte.

2. Costume de demi-deuil en faille noire. — Jupon à traîne et pli Bulgare, entouré devant d'un assez haut coulissé et d'un petit volant. — Tablier très-large et carré, rayé de beaux entre-deux en guipure blanche, entouré de plissés de crêpe lisse noir recouverts d'une guipure assortie. Le tablier est fermé derrière, à moitié seulement de la hauteur, sous une cascade de longues coques de crêpe lisse doublées de soie. — Cuirasse ouverte en châle, entourée dans le haut d'un fichu de guipure blanche fermé par un nœud. Plissés et guipures semblables dans le bas des manches et nœuds de crêpe. — Lingerie plissée en crêpe lisse blanc. — Chapeau de tulle noir. Fond mou et passe brodée de jais. Touffe de plumes blanches avec aile en aigrette. Barbes mentonnières en tulle noir.

Description de la planche coloriée n° 1249 *C.*

Toilettes de villes d'eaux. — 1. Costume en lainage beige de nuance claire. — Jupon ras-terre, monté à pli Bulgare et plis plats derrière, garni devant d'un volant plissé, haut de 30 cent. et orné d'une tête chicorée en taffetas découpé. Une autre ruche semblable coupe le milieu du jupon. — Nœud de ceinture en ruban bleu flottant derrière. — Corsage à longue basque carrée devant et basque peplum derrière, entourées d'une ruche chicorée. Poches sur les côtés, ornées de même. Parements au bas des manches, avec garniture semblable. Col plissé dans le haut, en taffetas assorti, fermé par un nœud à longs bouts. — Lingerie en toile plate. — Chapeau en paille de fantaisie écrue, à bords dentelés, bordés de soie bouton d'or. Large touffe de fleurs des champs posée sur le sommet derrière, se répandant sur tout le chapeau. Cache-peigne formé d'un fouillis de gaze écrue à bouts flottants. — Ombrelle canne en soie écrue, doublée de bleu. — Gants de Saxe.

2. Costume en taffetas et foulard gris. — Jupon à courte traîne, entouré, à 10 cent. du bord inférieur, d'un volant de 25 cent., orné lui-même d'un plissé en foulard monté avec une tête ; le haut de ce volant a une tête plissée soutenue par un double bouillon coulissé. Tout le jupon derrière est recouvert, en outre, de volants plissés en foulard avec tête et bouillonné. — Tablier long et bien drapé, entouré de plissés semblables, fixé à la ceinture derrière. — Corsage à basques rondes terminées de même ; col montant et nœud de ruban devant ; parements et nœuds au bas des manches. — Lingerie plate en toile blanche. — Chapeau en paille de riz blanche, garni dessus d'une couronne de lierre, à traîne flottant derrière. Ruban ponceau autour de la calotte ; larges coques sur le côté supérieur et dans le bas.

3. Baby (garçon) de deux ans. — Costume en bazin blanc. — Pantalon court et large. — Robe anglaise, décolletée, à devant princesse rayé de petits plis et d'entre-deux en broderie anglaise très claire, dos plat et long, et jupon à plis plats. Le haut du corsage et le bas des petites manches sont garnis d'entre-deux et de dentelle. — Large ceinture en surah cerise, nouée derrière, à bouts flottants. — Chapeau *matelot* en paille anglaise, bordé et entouré de ruban ponceau. — Bottines et guêtres blanches.

Description de la planche coloriée n° 1250 *D.*

Substituée à la planche n° 1249 C. pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. Chapeau de paille noire, à passe cabossée, et fond mou en surah noir. — La passe, baissée au milieu devant, est bordée et doublée de soie noire, puis garnie dessous, tout autour, d'une ruche en tulle et blonde. Groupe de roses variées, avec feuillage, sur le sommet de la calotte ; guirlande de mêmes fleurs tout autour, se mélangeant derrière avec la cascade de nœuds en surah, laquelle complète le tout.

2. Col montant, rabattu et ruché, en foulard bleu doublé de foulard

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

blanc, entouré de piqûres noires. Ruche intérieure en dentelle blanche et nœud pour terminer.

3. Col-fichu en soie matelassée à carreaux de deux teintes lilas, bordé et garni de lilas uni, avec double nœud à bouts flottants. Ruche de tulle ou crêpe lisse blanc à l'intérieur.

4. Chapeau de voyage rond, en paille noire. Calotte haute et ronde; bords relevés tout autour, particulièrement sur les côtés. Ceux-ci sont garnis, à cheval, d'un velours noir. Écharpe en gaze blanche, drapée autour de la calotte et formant derrière un gracieux fouillis d'où sort un oiseau à plumage vert, aux ailes déployées.

5. Chapeau de paille marron, à passe inclinée vers le front et relevée derrière. Écharpe de gaze bleu ciel, drapée à la bordelaise et formant un bouillonné derrière où elle se termine en long bout flottant. Nichée d'oiseaux des îles sur la passe relevée.

6. Col rabattu, en batiste et dentelle, uni derrière, plissé sur les côtés devant où il se termine par une barbe assortie que fixe un nœud de ruban.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 43.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE BAL. — Costume en faille vert lumière. — Jupon uni, à traîne, en grenadine blanche bouillonnée et coupée en travers par des guirlandes de feuillage brun et de roses variées. — Tunique en faille semblable, formant un tablier arrondi et un pouff derrière. Une guipure blanche entoure le tablier. Le pouff est soutenu par une guirlande pareille aux autres, qui s'échappe d'un groupe de roses placé sur le côté. — Cuirasse en faille, garnie de guipure blanche; draperie de grenadine blanche dans le haut autour des épaules, et bouquet de roses sur le côté. — Fleurs semblables et plumes roses dans les cheveux.

ÉCHOS DE LA MODE

Les Anglais sont connus pour leurs raffinements, — souvent très-inutiles et encombrants, — en ce qui concerne le service de table.

Ce sont eux qui ont mis à la mode de changer non-seulement de couvert, mais encore de serviette à chaque plat. Ils viennent d'inventer une nouvelle manière de présenter aux convives le menu du dîner : ils ont imaginé de suspendre la liste, sur vélin, des mets les plus recherchés, au cou de petites statuettes placées devant chaque convive; mais ce qui est d'un goût douteux, c'est que ces statuettes offrent la reproduction très-exacte d'êtres infirmes, pauvres, abjects, déguenillés.

Si c'est par amour du contraste violent, c'est bien trouvé, car ces figurines choquent vivement, au milieu du luxe de table féerique des grandes maisons anglaises.

Quelques personnes délicates et sensibles en ont subitement perdu l'appétit.

***

Quelque chose d'excentrique encore, mais de joli pourtant, c'est la table-prairie : les plats émergent d'un fin gazon parsemé de pâquerettes; cela, au moins, est très-gai.

Une autre innovation, et très-gracieuse, c'est l'immense bouquet placé devant chaque convive féminin pour contenir sa serviette.

Tout cela n'atteint pas encore les excentricités de même genre, tant raillées au dernier siècle par Walpole, et notamment ce plat du milieu, construit par un habile « *architecte* » de desserts, qui représentait des dieux et des déesses en sucre rose, hauts de dix-huit pieds. Malheureusement, il se trouva que l'amphytrion du dîner dans lequel cette pièce devait figurer n'avait pas le sentiment de l'art, et il refusa d'enlever le plafond de la salle du festin pour donner place à la colossale machine.

***

Restons à table et continuons à nous instruire. Cette fois, ce sont les Américains qui nous enseignent à manger une orange avec élégance.

L'orange doit être tenue, de la main gauche, sur une toute petite et fort jolie serviette frangée, servant exclusivement à cet usage. Avec le couteau à manche de nacre dont on a armé sa main droite, on pratique une incision dans l'orange à l'endroit où s'attachait la tige, et l'on atteint ainsi le cœur du fruit, qui doit être entièrement rejeté, en offrant un assez large orifice pour permettre d'introduire une petite cuiller en or. C'est avec cette cuiller qu'on retire la chair savoureuse et juteuse de l'orange, qui est ainsi tenue et mangée dans sa propre écorce.

L'élégance et l'habileté avec lesquelles on opère sont considérées comme signe de bonne éducation.

L. S.

CHRONIQUE MONDAINE

Voulez-vous savoir de quoi l'on a parlé, toute une semaine, à Paris?

D'abord de la prochaine arrivée du duc de Coïmbre, frère du roi de Portugal, qui voyage pour cause matrimoniale, et du départ, non moins prochain, de M. Thiers pour la Suisse, où il se rencontrera avec le prince Gortschakoff, qui fait à Ouchy la cure des raisins; du mariage de Mlle de Brigode, fille de la baronne de Poilly, avec le marquis de Caumont-Laforce; de l'audition de l'opéra de *Dimitri*, la partition nouvelle de M. Victorin Joncières, interrompue par suite d'une attaque de nerfs de Mlle Daram; et de l'acquisition de la villa Demidoff, à Deauville, par le baron de Soubeyran.

On a parlé encore des vacances de l'Assemblée nationale, du Congrès géographique, du chalet de bain construit à Fécamp pour l'impératrice d'Autriche, et qui fait rêver toutes les baigneuses de la côte normande.

On sait que le suprême de la mode, cette année, aux bains de mer, est pour les baigneuses de posséder une cabine leur appartenant en propre et spécialement aménagée pour elles. Quelques femmes de haute élégance ont imaginé de se faire construire des cabines qui se démontent comme par enchantement et qui s'emballent dans des caisses *ad hoc*. A son nécessaire de toilette, on joindra désormais dans ses colis sa cabine de bains. Le progrès dans le confortable n'a plus de limites.

Des cabinets de toilette ambulants, construits en bois verni, portent au fronton le chiffre de leur destinataire. A l'intérieur, ils sont capitonnés de cuir ou tendus de toile, de nattes, et leur plancher « caoutchouké » est recouvert de paillassons de l'Inde, doux et lisses aux pieds. Mille détails d'aménagement intérieur, plus ingénieux les uns que les autres, complètent ces boudoirs de bain et ajoutent à leur attrait autant qu'à leur commodité.

La duchesse d'Edimbourg, pour prendre les bains de mer à Livadia, s'est fait construire une de ces cabines, qui peut passer pour une véritable merveille. Elle est en bois verni blanc et toute doublée et meublée de cuir blanc à l'intérieur. Une toilette, des glaces, et jusqu'à une sorte de calorifère permettant, au sortir du bain, de trouver une température qui réchauffe les membres engourdis, en font un *dressing-room* aussi parfait qu'on peut le souhaiter.

Le chalet de bain de l'impératrice d'Autriche est la réalisation même de cet idéal.

La mode a dû attendre les courses de Deauville — et par dessus tout le retour du beau temps — pour faire ses grandes manifestations d'élégance sur la plage. Jusqu'ici les cotillons ont

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pris forcément des allures modestes et les manteaux imperméables ont surtout régné sur les épaules féminines. Mais vienne le soleil pour de bon, et les jupes feront leur sortie tous retroussis dehors.

La mer serait le spectacle idéal pour cette saison, sans le bain dont elle est le prétexte. Savez-vous, en effet, une vue plus lamentable que celle d'une plage à l'heure du bain?

Nous ne parlons pas de ces malheureux enfants qu'on précipite à la mer, sur l'ordre maternel, malgré leurs grincements de dents, et qu'on retire bleuis et transis à faire peur; mais les femmes elles-mêmes, — fût-ce les plus charmantes, — quelle image offrent-elles sous le costume de laine et le bonnet de toile cirée, qui composent l'uniforme obligé des naïades de l'onde amère?

Et ces messieurs!... Passe encore dans le huis-clos des bains à fond de bois qui bordent la Seine; mais en plein air, sous le simple appareil d'Adam du dix-neuvième siècle, chassés de leurs jaquettes et de leurs pantalons, quel spectacle!

Ah! la santé a des moyens hygiéniques parfois bien terribles, et parmi eux on peut placer au premier rang le bain de mer.

Les vacances parlementaires ont amené la clôture d'un spectacle très-curieux. Il s'agit d'un spectacle ambulant dont le théâtre est l'omnibus de la place du Hâvre. A l'heure du retour de la séance de Versailles, cet omnibus est rempli chaque jour par une fournée de députés, qui se répandent de là dans les divers quartiers de Paris. Sur ce nouveau terrain, les discussions politiques se continuent, au grand ébaubissement du conducteur et à la jubilation des parfaits badauds qui se faufilent dans le véhicule.

On ne dit pas qu'il ait encore pris fantaisie à aucun de ces messieurs d'imiter l'exemple de M. de Ladoucette, qui montait quelquefois dans l'omnibus du Luxembourg en sortant du Sénat, par joyeux passe-temps, payait au conducteur avec un large pourboire toutes les places de la voiture, et jouissait de l'étonnement des figures des nouveaux venus, qui ne savaient en l'honneur de que. saint ils voyageaient gratis.

Paris est, depuis quelques semaines, la proie d'une invasion d'étrangères aux allures les plus originales, aux discours les plus imprévus. Il en vient du Nord, il en vient d'Orient, et c'est un brouhaha d'idées, une incohérence d'actions et un mépris des règles reçues, dont est déconcerté tout ce qui reste du vrai monde dans la capitale. On se demande à chaque instant si on a affaire à des folles, à des aventurières ou à des voyageuses parées de faux noms. Il n'en est rien pourtant : ce sont des princesses ou des marquises très authentiques et dûment controlées, — au moins par l'opinion.

Ces dames, en attendant qu'elles s'éparpillent aux bains de mer de la côte normande ou du golfe de Gascogne, jettent par la fenêtre tout l'argent qu'elles ont ou qu'elles auront. Elles s'invitent à dîner chez les gens, invitent à leur tour et ne se trouvent pas chez elles, entrent avec fracas au théâtre, parient haut à l'Opéra, vont souper avec des attachés d'ambassade et n'ont guère d'excuse pour tout cela aux yeux de la galerie, car elles ont pu être jeunes, mais n'ont jamais été jolies.

Le beau monde — sérieux, celui-là — se dispose à se montrer d'une circonspection extrême pour les bals et les réunions à organiser dans les *watering-places*, pensant que ces noms étrangement portés ne suffisent pas à ouvrir toutes les portes, fût-ce celles d'une *villa* provisoire.

Bon nombre d'étrangères de véritable distinction, non pas seulement comme naissance, mais comme tenue, et depuis longtemps fixées en France, où elles sont estimées et recherchées, se montrent extrêmement embarrassées de ces excentriques arrivantes, qui d'abord les somment de les présenter, mais qui finissent par se présenter elles-mêmes.

Si la comédie que prépare pour le Gymnase M. Alexandre Dumas, et qu'il intitule : *l'Étrangère*, manque de personnages épisodiques, l'invasion en question pourra lui en fournir de très-curieux et de très originaux.

A propos de choses de l'étranger, le nom du marquis Campana, qui eut naguère un si grand retentissement et est lié à toute une collection de notre musée national, va de nouveau résonner dans le monde des collectionneurs.

On annonce la vente de toute la partie de sa collection qui restait encore dans l'hôtel du Mont-de-Piété de Rome. On sait que le marquis fut directeur de ce Mont-de-Piété, et qu'accusé d'avoir abusé des caisses confiées à sa garde au profit de son ardeur d'antiquaire, il fut arrêté. Sa captivité comme prévenu fut adoucie par l'hospitalité du cardinal Tosti, son ami, directeur de la prison San-Michele.

Condamné à vingt ans de travaux forcés, le marquis vit aussitôt sa peine commuée en réclusion; puis, après quelques mois de captivité, il lui fut permis de sortir de sa prison et ordonné de quitter le pays. Il passa alors dans l'État de Naples.

La nouvelle collection mise en vente ne comprend pas moins de 1,244 numéros, et l'estimation des experts en fixe la valeur à près d'un million.

P. DE LUCENAY.

VINGT ANS APRÈS

L'histoire de la duchesse de X... pourrait servir d'épilogue à la fameuse pièce de M. Alexandre Dumas, la *Princesse Georges*. On l'intitulerait : *Vingt ans après, ou la suite d'un coup de pistolet.*

Il y a une vingtaine d'années, en effet, Flore N... épousait, dans les mêmes conditions que Séserine de Périgny, le duc de X.... Orpheline, à la tête d'une fortune de 12 millions, amassée sous l'Empire par son père, fournisseur des armées de Napoléon Ier, on l'avait mariée dans le couvent même où elle avait été élevée.

Le duc, lui, à l'époque de son mariage, n'avait pas encore tiré à la conscription. Frais émancipé du collége, ne demandant qu'à jouir le mieux du monde de ses dix-neuf ans, il s'était laissé conduire à l'autel un beau matin, — sans s'inquiéter du lendemain.

Porteur d'un des plus beaux noms de France, appartenant à une famille dont on disait au moyen-âge les *bons barons*, et qui compte quatre chevaliers de la Toison-d'Or parmi ses illustrations, il pensait, avec sa devise, qu'en lui faisant trouver une femme agréable et de nombreux millions, Dieu aidait au premier chrétien et qu'il y aurait péché à se dérober à cette aubaine.

Vous voyez d'ici le ménage : elle ne connaissant la vie et le monde qu'à travers les préjugés et les exagérations du couvent, lui ne voyant les hommes et les choses que par leur riant côté et très-décidé à faire mentir la légende de sa famille : plus de deuil que de joie.

Vint l'épisode de Mme de Terremonde.

Comme la princesse Georges, la duchesse de X... en ressentit une déception d'autant plus vive, que ses illusions étaient montées plus haut. Elle ne sut pas se rendre maîtresse de la situation et prononcer le mot qui devait la sauver. Elle s'affola, fit tapage, et bref, dit-on, une nuit qu'il rentrait du cercle, tira sur son mari un coup de pistolet qui, heureusement, ne l'atteignit que dans la personne d'un de ses ancêtres, peint en pied dans son salon.

Contrairement à M. Dumas, qui a écrit que ni Hermione, ni Roxane ne se retrouvent dans notre société chrétienne, et qui croit au pardon « fatal » de la princesse Georges, la duchesse de X... prouva qu'un cœur de femme « et de femme de vingt ans » persiste dans son égarement, quand une fois la passion vengeresse s'en est emparée.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le duc sut rester grand seigneur, tel que Dieu l'avait fait. Il étouffa le scandale autant qu'il put, et laissa sa femme libre.

Les premières folies mènent à d'autres. La duchesse de X... ne le montra que trop. Les quatre cents ans de roture prouvée de son acte de naissance ne lui avaient livré l'entrée du monde aristocratique de Paris qu'appuyée sur le bras de son mari. S'y présentant seule, elle vit les portes se refermer petit à petit à son approche.

Elle partit pour l'étranger. Rome, Florence, Vienne, la virent tour à tour battre relations sur le grand nom qu'elle portait. Elle menait, d'ailleurs, un train princier, jetant l'argent à pleines mains, donnant des fêtes sans pareilles, et nourrissant toute une escorte de ces parasites à étiquettes plus ou moins exotiques, toujours à la piste des grandes fortunes déclassées.

Paris l'oubliait, quand son nom se trouva indirectement mêlé à une histoire de bonbons, qui eut alors un retentissement énorme, et dont la justice se mêla.

Sa personnalité dégagée dans cette affaire, elle partit pour Londres. Dans ce pays de l'excentricité, elle sut trouver encore à innover. Ses attelages de chevaux, grands comme des chiens, ses toilettes, les arrangements de sa vie intérieure, défrayèrent la chronique de Piccadilly.

Un jour, on la vit paraître à Hyde-Park, ayant, gravement assis dans sa calèche, en face d'elle, un ours bien léché, qu'elle tenait en main par une chaîne d'or. Vous jugez de la pamoison des promeneuses et de la colère des promeneurs! La duchesse dut rentrer à son hôtel escortée de deux policemen.

Elle était ravie. Son ours avait été pour elle le chien d'Alcibiade.

Selon son habitude, elle avait quitté Londres tout d'un coup et l'on ne savait ce qu'elle était devenue, quand les journaux annoncèrent qu'elle avait été victime en Allemagne d'une sorte de guet-à-pens pour lui faire acheter des diamants, de la part d'un marchand trop imbu de l'histoire du collier de la reine.

Remise de cette émotion, à présent on la dit partagée entre l'idée d'une retraite au couvent et une campagne en Russie. Quoi qu'il en soit, la moralité de cette histoire, c'est que les princesses Georges, du monde réel, feront bien de méditer sur la portée d'un coup de pistolet; presque toujours, c'est entre leurs mains qu'éclatent les armes dont elles se servent.

L'idée de la revanche doit être bannie dans les guerres de ménages.

BACHAUMONT.

LA SAISON A LONDRES

La saison de Londres est arrivée à sa fin. Les fêtes offertes par le lord-maire au préfet de la Seine, au préfet de police et à toutes les municipalités étrangères, en ont formé le couronnement. Il y a eu banquet à Guidhall, grand bal le lendemain, concert à Alexandra-Palace au bénéfice des inondés français, et enfin cérémonie religieuse à Saint-Paul.

Tous ceux qui reviennent des bords de la Tamise s'accordent à reconnaître que la saison de Londres a été, cette année, exceptionnellement brillante et animée. Jamais le mouvement mondain n'avait été si accentué et le déploiement des élégances si général.

La grande vogue dans la toilette des femmes a été pour cette saison, à Londres, dans la garniture des fleurs naturelles. Rien de plus charmant qu'une parure de fleurs « pour de vrai »; malheureusement aussi, rien de plus fragile. A peine au contact de la chaleur d'un salon, les fleurs se fanent et prennent un air piteux qui sent l'infusion. De là, l'emploi des guirlandes artificielles, toujours fraîches et pimpantes.

Un chimiste anglais a résolu le problème de garder aux fleurs naturelles toute leur fraîcheur dans l'atmosphère d'un bal, et c'est son invention qui a déterminé la vogue dont je parlais tout à l'heure pour les parures fleuries. Il a composé une essence dont il suffit de jeter quelques gouttes sur des fleurs ou des feuilles pour leur conserver leur éclat pendant toute la durée d'une soirée.

Vous vous expliquez la sensation de cette découverte. Grâce à elle, je ne doute pas que les garnitures de fleurs naturelles n'aient autant de succès en France qu'au delà du détroit.

La saison théâtrale a brillé à Londres d'un éclat splendide. L'Opéra a offert un véritable congrès de rois et de reines du chant. Il y a quelques jours, le prince et la princessse de Galles ont reçu à dîner Mme Nilsson et M. Faure, qui est parti pour Etretat, d'où il se rendra à Luxeuil.

Peu de princes en Europe, à l'exception peut-être des membres de la famille d'Orléans, ont un goût aussi vif pour le théâtre et tout ce qui s'y rapporte, que le prince et la princesse de Galles. Chaque soir, à Londres, ils se rendent à quelque spectacle, tantôt ensemble, tantôt chacun de leur côté. Il est des pièces que la princesse a vues jusqu'à dix fois, et je parle non d'œuvres classiques ni d'opéras, mais de vaudevilles, de drames, où la littérature ne tient qu'une place très-relative.

Quand Déjazet émigra avec sa troupe à Londres pendant la guerre, la princesse pour faire prendre son théâtre s'y rendit quatre fois dans la même semaine. Elle a d'abord une vive admiration pour le talent de l'*old lady*, — comme l'appellent les Anglais, — et *Monsieur Garat* occupe une case d'honneur dans la collection de portraits et d'autographes d'artistes célèbres, formée par la princesse héritière.

Cette collection, qui s'étend chaque jour et mêle les artistes anciens aux artistes contemporains, est une des choses les plus curieuses et les plus intéressantes qui se puissent voir. Elle forme un véritable monument élevé à l'art théâtral.

Le prince de Galles, lui, honore les artistes d'une façon toute britannique en les nourrissant le plus généreusement qu'il peut. C'est au Strand que se trouve son théâtre favori. Il y passe la plus grande partie de la soirée au foyer des artistes, fumant un cigare avec son frère Alfred, le duc de Cambridge, — grand amateur de théâtre, lui aussi, — et leur distribuant, comme gages de satisfaction, des paniers de raisins et de fruits de toute sorte. Le lendemain d'une représentation honorée de la présence de Son Altesse royale, il n'est pas étonnant de voir arriver au théâtre une charge de victuailles à l'adresse de la troupe. C'est un souvenir du prince pour les comédiens, à la façon de ce qui se passait au temps du chariot de Thespis.

Sir EDWARD.

LA COUPE (*)

Dans les verres épais du cabaret brutal
Le vin bleu coule à flots et sans trêve à la ronde;
Dans les calices fins plus rarement abonde
Un vin dont la clarté soit digne du cristal.

Enfin la coupe d'or, du haut d'un piédestal,
Attend, vide toujours, bien que large et profonde,
Un cru dont la noblesse à la sienne réponde:
On tremble d'en souiller l'ouvrage et le métal.

Plus le vase est grossier de forme et de matière,
Mieux il trouve à combler sa contenance entière;
Aux plus beaux seulement il n'est pas de liqueur.

C'est ainsi: plus on vaut, plus fièrement on aime,
Et qui rêve pour soi la pureté suprême,
D'aucun terrestre amour ne daigne emplir son cœur.

SULLY PRUDHOMME.

(*) *Les Vaines tendresses.* — Paris, 1875. Alphonse Lemerre, éditeur.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 542. — DESCRIPTION, PAGE 386.

TOILETTES DE BAL POUR CASINO

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Jules David

A. Leroy imp. r. des Marais 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92.

Toilettes de Mlle Mme Bataillon _ Etoffes des Mmes du Paradis des Dames, r. de Rivoli 8 & 10.

Chapeaux de Mmes Brunhes & Hunt, r. Meyerbeer 4 _ Corsets de P. de Plument, r. Vivienne 33.

Eau Figaro Bd Bonne Nouvelle 1 _ Parfums Oriza de L. Legrand, r. St Honoré 207.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON. Ad. Goubaud & Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Imp. Lemercier & Cie Paris.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 551. — DESCRIPTION, PAGE 386.

TOILETTES DE VISITE

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

UN COUPLE AFFREUX

(HISTOIRE DU TEMPS PASSÉ.)

I

En France, dans le département de ***, au centre des plus beaux quartiers de la ville de ***, rue..., nº ..., vivait un solitaire, un homme d'un âge fort équivoque; on lui donnait de vingt à cinquante ans. Mais cette particularité seule ne le rendait pas remarquable. Il se nommait Elphége ***, et sa laideur étonnante ne rappelait rien de connu dans le sexe masculin, qui n'est pas beau comme l'autre, son voisin dangereux.

Ce défaut naturel avait de telles proportions qu'il s'était élevé à la hauteur d'un crime contre la société. Quand il trouvait, à force de recherches, un appartement convenable dans une rue honnête, le propriétaire ne tardait pas à lui faire une visite pénible, et lui donnait congé à l'échéance du terme. M. Elphége demandait la raison de ce congé non motivé, le propriétaire levait les yeux aux plafond, avec un soupir pour toute réponse. M. Elphége insistait; alors le propriétaire bégayait quelques phrases brumeuses, à travers lesquelles on distinguait *que les locataires avaient fait des plaintes*.

— Quelles plaintes ?

— Ah ! répondait le propriétaire en regardant son miroir ; et il sortait sur ce *Ah !*

II

Dans les soirées de la belle saison, le seuil des maisons s'émaille de visages assez laids dans la ville de ***, département de ***, rue ***. Eh bien ! lorsque M. Elphége, usant de ses droits de citoyen, essayait de s'encadrer dans sa porte, pour respirer un peu de fraîcheur et de brise française, nécessaire à tous, trésor de tous, les visages voisins se voilaient subitement de leurs portes fermées ; on entendait même des bruits de serrures et de clefs, comme si l'on eût craint une invasion de la laideur du malheureux voisin.

Deux incidents achevèrent d'éclairer Elphége sur sa nouvelle position, et beaucoup mieux que n'aurait pu le faire le meilleur des miroirs de Venise et de Paris.

Un jour, le sergent-major de la compagnie de garde nationale lui envoya étourdiment une circulaire de convocation. En 1830, lorsque la milice citoyenne fut organisée dans l'intérêt de l'ordre public, l'état-major, qui n'était pas lui-même très-beau, décréta que M. Elphége serait dispensé du service pour cause de laideur paradoxale.

Cette décision fut soumise au colonel, qui avait un immense nez flottant au hasard sur des constellations antérieures à la vaccine, et ouvrait une formidable parenthèse avec le menton. Ce colonel se fit donner le signalement d'Elphége et le procès-verbal de ses atrocités physionomiques, et fut révolté d'avoir dans sa légion un grenadier sculpté de façon à compromettre l'ordre public, devise de ses drapeaux. Elphége fut donc licencié. Toutefois, avec cette délicatesse dont tout membre de la garde nationale, chef ou soldat, ne doit jamais se départir, on cacha soigneusement au malheureux grenadier la cause de sa disgrâce et on la colora même d'un prétexte ingénieux. Le brevet de congé définitif portait que M. Elphége était dispensé du service, attendu sa position intéressante d'orphelin.

A dire vrai, Elphége n'était rien moins qu'orphelin ; il était doué, au contraire, d'un père authentique et d'une mère coquette, âgée de cinquante-deux ans, bien qu'elle contrariât l'acte infaillible de l'état-civil en accusant trois lustres de moins.

La jeunesse d'Elphége avait été marquée par un incident assez rare dans les familles : son père l'avait exilé de la maison pour cause de laideur scandaleuse. Le jeune Elphége s'était retiré dans les montagnes des Vosges, et là vivait avec la mélancolie du hibou, se nourrissant de fruits sauvages et des larmes versées sur l'injustice de l'auteur de ses jours. A la chute de M. de Villèle, son père l'amnistia et lui donna la banlieue de sa ville natale pour prison, avec cent francs par mois.

En 1830, il lui fut permis de reprendre son rang imprescriptible de citoyen, à condition qu'il n'afficherait jamais le visage de ses parents. De là l'erreur qui fit croire à l'état-major qu'Elphege était orphelin.

III

Passons au second incident.

Elphége était célibataire, et cela n'étonnait personne. Doué de passions vives et d'une sensibilité exquise, comme tous les gens laids, il avait quelquefois laissé tomber un regard de tendresse sur quelques jolis visages de promenade et, tout à coup dénoncé à des pères irascibles, il lui avait été ordonné, sous peine de duel à mort, d'ensevelir sa tendresse au fond de son cœur et de ne pas l'étaler en public.

Il venait de faire les plus louables efforts pour établir un petit ménage de garçon ; mais son édifice domestique s'écroula bientôt à l'intérieur et toujours pour la même cause. Sa cuisinière donna sa démission.

Il réfugia son appétit dans une maison bourgeoise, rue Saint-***, et paya d'avance quinze cachets. La première aurore du bonheur commençait à luire. La table de Mme *** était assez bien servie : *potage, trois plats, etc., etc.*

Les habitués appartenaient à diverses administrations et dînaient avec cette verve dévorante, si remarquable chez les hommes qui ne déjeunent pas. Aussi, dans la première semaine, les yeux des convives, plus occupés de leur assiette que de leur voisin, et craignant toujours de perdre un beau morceau, convoité par des appétits insatiables, ne se fixèrent pas sur la laideur monumentale de M. Elphége.

M. Elphége, enhardi par ce premier succès, donna un jour son opinion sur la question d'Orient, alors agitée sur toutes les tables bourgeoises.

— La question d'Orient est toute simple, venait de dire un monsieur qui tranchait des nœuds gordiens avec sa fourchette.

— Je la crois multiple, dit M. Elphége, interrupteur étourdi !

Le préopinant, très-contrarié, arrêta sa fourchette chargée de fricandeau à deux doigts de sa bouche, et regarda son contradicteur. Une douzaine d'autres yeux suivirent la même direction.

Les visages s'assombrirent. Le cliquetis des mâchoires et des porcelaines fut suspendu ; la main du découpeur habituel s'arrêta sur un manche orné de papier frisé : un mouvement d'effroi circula sous les serviettes tendues en paravent..... Elphége était perdu sans retour.

Le lendemain, à son arrivée à la pension, Elphége subit une humiliation que le soleil n'avait pas éclairée depuis Catilina. On sait que les sénateurs romains abandonnèrent leurs chaises curules en voyant l'illustre conjuré s'asseoir à côté d'eux. On laissa un mètre de nappe inhabitée à sa droite et à sa gauche, et on lui donna pour vis-à-vis un énorme vase de fleurs artificielles. Elphége attribua cet incident au hasard. Hélas ! le cœur de l'homme est ainsi fait.

A l'expiration des quinze cachets, M. Elphége se pencha gracieusement sur le comptoir de la maîtresse de pension, et, tout en jouant avec le collier de sa serviette, il déposa 22 fr. 50 pour prendre quinze nouveaux cachets. Mme *** détourna les yeux, et, repoussant du doigt les 22 fr. 50, elle dit :

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Je suis bien fâchée, monsieur, mais vous êtes le dernier venu, et il n'y a plus de place à ma table.

— Comment, madame ? dit l'étourdi Elphége ; il y a de la place pour quatre encore à mes côtés, et vis-à-vis un vase de fleurs qui occupe trois couverts.

— Ah ! c'est ainsi ! Il n'y a plus de place, monsieur ! dit la dame, avec un accent plein d'aigreur.

M. Elphége mit sa serviette en rouleau dans le collier, et balbutia timidement cette phrase :

— Je ne crois pas, madame, avoir manqué aux égards... à la bienséance... à...

— Vous n'avez manqué à rien du tout, dit la dame les yeux fermés, je ne dis pas le contraire ; mais c'est égal, vous dînerez ailleurs.

Et elle s'agitait convulsiveme nt sur son trône d'acajou.

— Si involontairement, dit Elphége d'un ton digne, j'ai manqué à quelqu'un, je suis prêt...

— Vous n'avez manqué à personne, dit la dame en voilant ses yeux avec son mouchoir.

— L'autre jour, ajouta Elphége, en discutant sur la question d'Orient, j'aurai peut-être...

— Oh ! monsieur ! cela devient ennuyeux ! dit la dame en se précipitant du haut de son trône : voulez-vous savoir la raison ?

— Oui, madame, dit Elphége avec l'innocente voix, organe d'un cœur pur.

— Eh bien ! la raison, c'est M. l'inspecteur Boisdureau qui l'a dit.

— Et qu'a dit M. l'inspecteur Boisdureau ?

— Il a dit, monsieur, que vous aviez une laideur intolérable, une laideur inhabitable ; voilà !

Elphége fut changé en statue de sel.

Sans doute, il avait eu dans sa vie des moments lucides, dans lesquels il faisait remonter à sa laideur la cause de bien des maux ; mais il s'était persuadé, à l'aide d'un miroir terni, qu'il avait laissé la moitié de sa vie dans les abîmes de son adolescence ; et puis, en avançant en âge, il se sculptait chaque jour, comme à son insu, un visage plus humain. La brutale apostrophe de la maîtresse de la pension bourgeoise le fit retomber dans son néant, face à face avec son incomparable laideur.

Elphége entretint la pensée de se réfugier aux champs, sous quelque toit modeste, habité par l'innocence et la vertu, conformément aux prospectus publiés par les ariettes des opéras comiques. Il se hasarda un jour à visiter la banlieue et les villages paisibles, endormis au pied de leur clocher noir, sur tous les chemins vicinaux de sa ville natale ; eh bien ! l'infortuné ne trouva que des visages railleurs, secouant de tristes éclats de rire sur le seuil des chaumières. Quant il passait devant un hêtre touffu, le Tityre, couché sous son ombre, le poursuivait horizontalement de cette ironie poignante que les faunes malins ont transmise aux paysans, leurs dignes successeurs. « O ciel ! se disait-il à lui-même en se faisant reculer d'effroi, si je tombais dans quelque guet-apens agreste ! et si on n'avait, parmi ces pasteurs, aucun scrupule d'attenter à mes jours, sous l'odieux prétexte que je n'appartiens pas à l'humanité ! »

Ce dernier motif le fit rentrer en ville, et il se promit d'ensevelir son existence au sein protecteur d'une cité.

Avec quelle joie il recevait une de ces visites qui lui prouvaient que ses concitoyens lui gardaient encore une place parmi les hommes ! Avec quel enthousiasme il payait les contributions directes, la taxe du personnel, les billets de garnison, les quêtes des orphelins, les souscriptions pour les incendies, ou les statues des grands hommes, coulées en bronze avec des sous-pieds ! Hélas ! ces chances de bonheur étaient trop rares, et, hors de ces occasions tant désirées, il ne voyait que le néant, le désert, l'humiliation désolante.

Forcé de passer toute sa vie avec lui-même, le pauvre Elphége consulta les sages qui ont écrit sur tout et n'ont remédié à rien. Il apprit que l'étude nourrissait l'enfance, amusait l'âge mûr et charmait la vieillesse. Il étudia cette foule de livres ennuyeux dont le genre humain est accablé depuis l'invention de Gutenberg ; et, menacé d'ophtalmie par le rayonnement monotone des lettres de l'alphabet, menacé du *spleen*-suicide par tous ces contes à dormir debout que les bibliothèques appellent des histoires, il ferma son cabinet d'étude à double tour, comme une nécropole d'écrivains morts.

Au reste, à quoi lui eût servi l'instruction ? L'homme qui ne fait pas métier de sciences ne s'instruit que pour faire parade de son érudition devant les ignorants. Elphége avait perdu tout espoir de se trouver désormais en contact par les livres avec l'oreille d'un auditeur. Il aurait, sans profit aucun, pâli sur les livres, et cette pâleur littéraire ne l'eût pas embelli.

IV

Elphége, repoussé brutalement par les humains, résolut d'ensevelir son existence dans le grand chaos de maisons, d'hommes et de chevaux qu'on appelle la ville de Paris ; ce vaste dépôt d'infirmités physiques et morales, toutes numérotées sur deux lignes de trottoirs, apparut à Elphége comme un asile de consolation.

Sa médiocre fortune ne lui permettant pas de prendre une chaise de poste, il fut obligé de s'asseoir, avec cinq compagnons hargneux, dans l'intérieur d'une diligence très-paresseuse. Le malheureux enfermé dans le taureau d'airain du tyran Phalaris n'a jamais subi les tortures qu'une diligence réservait à Elphége.

Les cinq voyageurs le forcèrent à se voiler le visage avec un foulard rouge, et ce n'est qu'au moyen de cette mesure outrageante qu'il lui fut permis de continuer sa route jusqu'à la barrière d'Enfer, cinquante-quatrième porte de la capitale des arts et de la civilisation.

Elphége descendit à l'hôtel de la rue Christine, rue Christine, faubourg Saint-Germain. Cet hôtel possède une douzaine d'étages au-dessus du niveau de la Seine ; il s'élève dans une rue solitaire et peu tourmentée par les chevaux ; les omnibus l'évitent comme les vaisseaux évitent le détroit de Magellan. Elphége prétexta un coup d'air pris en voyage, et parla au portier de l'hôtel, à travers le foulard rouge qui dérobait son impossible laideur. L'intelligent portier de l'hôtel Christine, soupçonnant quelque chose sous le foulard, et croyant même avoir affaire à quelque malfaiteur dont le signalement était donné à la police, exigea la suppression du foulard rouge avant de recevoir Elphége comme locataire et de traiter du prix des chambres avec lui. Elphége, au lieu d'obéir, raffermit son mouchoir rouge sur son nez pyramidal.

— Ah ! je savais bien ! dit le portier avec un rire malin, et il montra la porte au malheureux voyageur.

Elphége tenant son porte-manteau d'une main et de l'autre son foulard protecteur, se retira contrarié.

Il ne connaissait dans Paris que l'hôtel Christine, son père y avait logé en 1809, et il l'avait cité mille fois comme un modèle d'hôtel garni.

Au coin de la rue Dauphine, Elphége eut la douleur d'entendre un commissionnaire dire ces terribles paroles à son oreille :

— Tiens ! voilà un républicain qui arbore le drapeau rouge !

— Grand Dieu ! s'écria mentalement le voyageur, quelle imprudence !

Et il mit son drapeau dans sa poche, comme un député ambitieux.

Le flux et le reflux de la rue Dauphine se compose de passants affairés qui ne regardent pas le visage des autres. Elphége respira

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

un instant, jusqu'à l'enseigne des *Deux Magots*, à l'angle du carrefour Buci ; mais, ayant commis l'imprudence de s'aventurer dans les sollitudes voisines du Luxembourg, il vit éclater sur la face des passants certains airs de mauvais augure, et même des signes de colère humaine, sinistres avant-coureurs d'un orage très-prochain.

Ducray-Duminil, ce doyen des romanciers, en voyant les maux qui désolaient les deux orphelins, Achille et Bénédict, s'écrie avec une admirable candeur : « *Enfants si bons, si doux, qu'avez-vous donc fait aux hommes?* » Que se serait-il écrié, s'il avait été, comme moi, le témoin des angoisses d'Elphége dans la rue de Vaugirard! Eh! qu'avait-il fait aussi aux hommes, cet Elphége si bon, si doux?

Soyez parricide, faussaire, inventeur de feu grégeois, ami déloyal, amant parjure, empoisonneur adroit, et promenez-vous dans Paris avec une face sereine, des yeux limpides, un nez bien ciselé, deux lèvres roses et un gilet blanc de neige, Paris vous honorera d'un regard bienveillant ; soyez Elphége, n'ayez connu que le crime innocent d'une impardonnable laideur, et Paris vous préparera, à tous ses coins, des déplaisirs mortels et des tortures sans nom. Il est vrai, pour excuser Paris, qu'Elphége abusait trop de la permission qu'ont les hommes d'être laids.

Chassé de la rue de Vaugirard par de jeunes ouvriers ébénistes qui déjeunaient en plein air, Elphége, tenant toujours son portemanteau et se voilant le plus de hure qu'il pouvait avec sa large main de quadrupède, entra dans le jardin du Luxembourg, et fut salué par un chœur général d'éclats de rire, entonnés par une population de femmes de chambre et de petits enfants. Impossible de se méprendre : toutes les mains allongeaient un doigt sur lui! Elphège, au comble du désespoir, allait se précipiter dans le bassin du Luxembourg; mais il remarqua, tout de suite, un chien de Terre-Neuve qui l'attendait, gueule béante, pour le déchirer en le sauvant. Le suicide fut ajourné.

Il revint sur ses pas, et, traversant la cour du Luxembourg, il descendit rapidement vers la rue Mazarine, qui a le privilége d'être sombre à midi.

En voyant la rivière couler au bas de cette rue, il la trouva plus engageante que le bassin, lequel bassin, d'ailleurs, n'a qu'un demi-pied d'eau, ce qui change en grasse sinécure le poste de chien sauveur, dont les appointements sont payés par la caisse de la chambre des pairs. Elphége, pourtant, soutenu par le faible espoir d'une transfiguration possible, laissa couler la rivière sans troubler le calme de ses eaux, et suivit le quai jusqu'au pont Royal. Le bouquiniste qui a établi dans ces parages une bibliothèque publique à l'usage de ceux qui cherchent longtemps cinq centimes pour traverser le pont du Carrousel, lui suggéra une idée. Il acheta un in-quarto intitulé : *Défense de la bulle Unigenitus*, et il se précipita, tête première, entre les deux battants de ce livre, comme font les myopes quand ils lisent un journal. A la faveur de ce déguisement relié en basane, masque d'occasion, il put traverser le pont Royal sans trop de dangers, en suivant le trottoir et loin des chevaux. Seulement le peuple disait (car le peuple des ponts dit toujours quelque chose, parce qu'il ne craint plus les cabriolets) :

— Ce monsieur n'a pas envie de perdre son temps.

— Tiens ! ce savant a oublié son livre chez lui.

— Monsieur, prenez garde de me laisser tomber votre journal sur les pieds.

— En voilà un qui se brosse les paupières avec un in-quarto ! etc., etc.

Elphége, heureux de se tirer du péril à si bon marché, continua sa route et, à la descente du pont, il faillit se briser sur le château des Tuileries, qu'il ne voyait pas à travers l'épaisseur peu diaphane de son in-quarto. La sentinelle du pavillon de Flore remit Elphége sur la voie publique avec un léger coup de crosse et un geste encore plus dur.

Il longea la terrasse du bord de l'eau, coupa diagonalement cet immense jeu de quilles qu'on appelle la place de la Concorde et se perdit, comme une ombre païenne, dans les quinconces des Champs-Élysées, que M. Colbert, de mythologique mémoire, planta pour amuser les académiciens de son temps.

V

Les hommes de mauvaise mine que Paris possède dans ses murs pour soulager la province ont choisi les Champs-Élysées pour leur promenade de midi. Un de plus ne pourrait être remarqué, bien que cet un de plus fût, à lui seul, plus effrayant que tous les autres ensemble. Grâce à ce concours d'habitués hideux, qui changeait les Champs-Élysées en vrai Tartare, Elphége respira quelques instants; il surprenait bien, ça et là, des constellations d'yeux fauves qui le regardaient de travers, comme Didon, dans l'Élysée de Virgile, regarde son amant perfide ; mais il se faisait tout de suite éclipser par un arbre, et, d'éclipse en éclipse, il arriva au pied de l'Arc-de-Triomphe de l'Étoile, à l'autre bout de Paris. Le malheureux était parti de la barrière d'Enfer !

Sur les gazons hospitaliers qui couronnent les hauteurs voisines, Elphége aperçut quelques flâneurs de Chaillot, gens renommés par leurs espiègleries, et qui ont abreuvé de tant de dégoûts les promeneurs altérés, vagabondant sur les bords non fleuris que n'arrose pas la Seine. Cet asile n'était pas sûr. Les préposés de l'octroi eux-mêmes, personnages graves qui attendent à la barrière tout ce qu'on ne leur déclare jamais, désignè- Elphége du bout de leur baguette divinatoire, avec des propos malins, et, le soupçonnant de contrebande, ils le menaçaient de le surprendre en flagrant délit de fraude à son retour. Elphége ne comprit pas cette pantomime douanière et il ne vit dans ces hommes que de nouveaux et implacables ennemis de sa gigantesque laideur.

La nature a vraiment des bizarreries criminelles ; il devrait y avoir un tribunal pour venger un homme pur, comme Elphége, de cette marâtre ironique, et la forcer à refaire son œuvre. Hélas! la nature se moque du genre humain, et quand elle veut rire à nos dépens, il faut subir ses injures jusqu'à la mort.

Elphége se lança sur cette allée infinie qui part de l'Arc-de-l'Étoile et semble expirer à la fin du monde. C'est désespérant pour les piétons. Colbert a planté ses arbres éternels du haut de son carrosse doré. « O grand ministre ! » disait M. Boisson en parlant de lui ; M. Boisson se promenait toujours à cheval!

Notre infortuné piéton arriva, un peu avant le coucher du soleil, sur les bords de la Seine, à Neuilly. L'aspect du site le ranima. Il y avait un pont qui dessinait ses arches dans l'eau verte et calme ; il y avait des massifs de peupliers, des kiosques suspendus, des rotondes pleines de sourires, des bosquets d'iris qui folâtraient avec la rivière, des enfants qui jouaient sur les gazons. Tout cela ressemblait au bonheur des autres, et notre Elphége avait un naturel si bon qu'il en ressentit de la joie, tout comme devant sa propriété. Ce bonheur d'emprunt lui donna des symptômes d'appétit. A sa droite, il avisa une maison blanche qui parlait ainsi aux passants, avec les lettres énormes de son enseigne :

Au rendez-vous des bons enfants, Bellon, dit le Champenois, loge à pied et à cheval. A la renommée des matelottes.

Cette enseigne fit venir l'eau à la bouche d'Elphége. Il entra, le visage à demi voilé par l'in-quarto, ne risquant ainsi que la moitié de son incommensurable laideur, et déposant son portemanteau sur une table, il appela M. Bellon, et demanda un dîner complet. Quatre plats.

M. Bellon accourut avec une serviette hérissée de plumes de canard, et regardant Elphége par dessus le crâne, il décocha un tendre sourire à une pièce de quarante francs que le voyageur

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

agitait toujours sur le marbre de la table, comme le tocsin de son appétit.

— Monsieur va être servi à l'instant, dit Bellon, et il sortit pour prendre une serviette vierge de canards.

Qui peut connaître le mécanisme des choses du destin! Un incident aussi simple devait amener de bien singuliers résultats... *Mais n'anticipons pas sur les évenements!* comme dit Ducray-Duminil, notre patron.

MÉRY.

(La suite au prochain numéro).

LE BONHEUR DU PAUVRE

(SIMPLE RÉCIT.)

Mme de Puys-Ménil, une respectable douairière, avait juré de marier sa fille Hélène, sèche, roide, pauvre relativement, mais fille unique, au baron de Vernes, un millionnaire.

Pour justifier cette ambition extravagante, nous dirons que le baron était un jeune-vieux de trente-deux ans, à peu près chauve, à moitié poitrinaire et, de plus, neveu de la douairière.

Le baron comptait sa tante au nombre des rares malheurs de sa vie. Sans elle, il eût fort bien mené l'existence. Mais elle était sans cesse à lui conseiller d'avoir une conduite plus régulière, pour sa santé d'abord, pour le bonheur d'une femme ensuite. Le baron voyait poindre avec terreur son osseuse cousine au bout de chaque remontrance.

Cependant, Mme de Puys-Ménil obtint un jour de son neveu qu'il irait consulter son médecin, un des doyens de la science. Le baron s'y décida: il se sentait épuisé.

Dans un riche salon, plusieurs personnes attendaient. Le baron prit rang comme les autres.

Il se trouva placé à côté d'un homme en blouse. Cet homme tenait sur ses genoux un enfant chétif qui paraissait âgé de quatre ou cinq ans. Machinalement, l'œil fatigué du baron s'arrêta sur son voisin, dont le costume contrastait avec les dorures du salon. La blouse était propre, mais usée, les gros souliers maculés, le pantalon rapiécé.

L'homme était bien pâle, et l'enfant semblait tout près d'expirer.

Le baron se sentit ému de pitié, car c'était une bonne et généreuse nature.

A ce moment, la porte du cabinet s'ouvrit; l'homme en blouse se leva et entra avec son enfant.

Reçu à son tour, comme devait l'être un homme de distinction chaudement recommandé par Mme de Puys-Ménil, qui était une des bonnes clientes du docteur, le baron eut d'abord à répondre aux questions qui lui furent adressées. Puis, en lui donnant une ordonnance longue et motivée, le docteur ajouta:

— Je n'ai pas tout dit. Vous ferez bien d'aller en Italie et d'y voyager pendant quelques mois. En un mot, il est essentiel que vous trouviez le moyen d'occuper votre esprit et votre corps d'une façon sérieuse.

— Encore ma tante! pensa le baron. . Ah! vous allez me parler de mariage? s'écria-t-il.

Et il se leva.

— Non, dit le docteur, j'ai une bien meilleure idée. Je tiens à guérir mes malades, et surtout à leur apprendre à se guérir eux-mêmes.

— Comment cela?

— Avez-vous remarqué l'homme qui sort d'ici il n'y a qu'un instant?

— Ah! l'homme en blouse, s'écria le baron; cet homme si pâle, père d'un l'enfant plus pâle encore?

— Précisément. Cet homme, un ouvrier, a pour se bien porter tout ce qui vous manque, et vous possédez tout ce qu'il lui faudrait pour se guérir: allez le voir et peut-être interpréterez-vous mieux mes conseils.

Le docteur sourit de son fin sourire et reconduisit le baron jusqu'à la porte de son cabinet.

Le lendemain, qui était un dimanche, M. de Vernes, poussé par la curiosité, se rendit chez l'ouvrier André Lebart.

Il resta stupéfait, en entrant, à l'aspect du misérable intérieur de ce père de famille. Ses yeux, accoutumés aux luxe, s'arrêtèrent avec effroi sur les fenêtres dégarnies de rideaux, sur les lits couverts de vêtements usés, sur la corde tendue au milieu de la chambre où séchait le linge de la famille fraîchement savonné, et dont les pièces les plus éloignées du poêle égoutaient encore sur le carreau. Cela lui parut être le comble de la misère. Aussi, dans cette chambre où les buées de la lessive se confondaient avec les odeurs de la cuisine et la fumée du charbon de terre, il fut tout surpris de voir le père presque souriant jouer avec son enfant malade.

Une jeune fitle, maigre et mal défendue du froid par une robe courte et des chaussures déchirées, fredonnait en cousant près de la fenêtre.

La femme de l'ouvrier s'avança vers le baron pour lui demander ce qu'il désirait, d'un air aisé qui le déconcerta. Il restait muet et embarrassé devant cette pauvreté si tranquillement subie, quand l'ouvrier le regarda, le reconnut et le nomma.

Ce fut pour le baron un nouveau sujet d'étonnement.

André Lebart s'expliqua aussitôt, en lui disant:

— Mon patron a travaillé pour vous, monsieur le baron, et hier j'ai eu le plaisir de vous reconnaître chez le docteur T...

— Nous sommes alors de vieilles connaissances, dit M. de Vernes en riant. Le docteur m'a parlé de vous. Il prétend que vous m'apprendrez ce que je dois faire pour arriver à me bien porter.

— Ce que je fais très-mal moi-même alors, car je suis toujours souffrant. Il est vrai que je ne puis guère prendre de remèdes.

Le baron ne demanda pas pourquoi; il eut peur de deviner. Le malheureux Lebart ne devait avoir ni le temps, ni l'argent nécessaires.

— Cependant, dit M. de Vernes, je vous trouve aujourd'hui un grand air de satisfaction.

— Ah! je n'avais pas si bonne figure hier: c'est ce que vous voulez dire? J'étais désolé, en effet; mais aujourd'hui mon petit Adolphe va mieux, et puis je vais passer le reste de la journée en famille, tranquillement; c'est notre bonheur que d'être réunis le dimanche après le travail de la semaine: n'est-ce pas Antoinette? dit-il en se tournant vers sa femme.

Elle lui répondit par un sourire et le regarda d'un œil rayonnant.

Dans ce regard, il y avait une expression de joie telle que le baron en fut frappé. Il soupira involontairement et s'écria:

— Comment! vous trouvez le moyen d'être heureux ainsi?

Elle dit simplement:

— Nous nous aimons.

Le baron, étourdi par cette franche réponse, garda un moment le silence.

— C'est la vérité, approuva André Lebart, visiblement heureux de la réponse de sa femme.

N'osant, par convenance, l'embrasser devant son visiteur, il donna un chaleureux baiser à l'enfant malade.

Le baron comprit.

Il ne songea pas, pour cela, à combler les vœux de Mme de Puys-Ménil en épousant sa cousine Hélène. Il traduisit autrement les conseils du docteur. Il persuada à André Lebart qu'il voulait tenter une spéculation. Il lui confia une somme qui

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

parut énorme à l'honnête ouvrier, et s'amusa à surveiller lui-même avec assiduité son exploitation, une belle fabrique de meubles d'art.

Ainsi appuyé et secondé, André Lebart réussit. Le bien-être le sauva, lui et sa famille.

Quant au baron, il avait trouvé moyen de se guérir, en se donnant des occupations et une vie réglée, pour mener à bien l'œuvre de charité intelligente qu'il avait eu la bonne pensée d'entreprendre.

Camille PÉRIER.

CE QU'IL FAUT SAVOIR

Parmi les femmes qui ont eu l'avantage de recevoir ce qu'on appelle communément « une certaine éducation », — on comprendra que nous ne parlions pas des autres, — combien en est-il qui se puissent flatter de bien connaître leur langue, de la parler et surtout de l'écrire correctement? Combien en est-il, à plus forte raison, qui soient capables de causer même superficiellement sur la littérature, d'effleurer la philosophie et les questions qui s'y rattachent? Chose triste à dire, de ce qu'elles ont pu apprendre en pension, la plupart, dès qu'elles en sont sorties, se souviennent si peu, qu'un enfant de dix ans leur en remontrerait. Ah! si elles savaient tout ce qu'elles perdent d'influence sur l'homme instruit en lui devenant inférieures dans la première et la plus indispensable des connaissances!...

Ces réflexions que nous avons faites plus d'une fois, et que nous nous contentons d'indiquer, nous sont revenues à l'esprit en parcourant un excellent livre, récemment publié (1). C'est un *Cours de littérature* spécialement destiné aux demoiselles, rédigé en vue des examens pour le diplôme supérieur, mais dont toutes les femmes peuvent faire leur profit. L'auteur est une ancienne élève de la Maison de Saint-Denis, Mlle Th. Brismontier, qui s'est consacrée au professorat. Dans les examens auxquels elle assiste, elle a pu remarquer qu'on ne se borne plus à parler seulement des auteurs classiques et de leurs œuvres.

« On a compris, dit-elle, que l'étude plus approfondie des divers genres littéraires, la connaissance du style, un peu de rhétorique et quelques légères notions de philosophie sont nécessaires pour connaître les beautés de nos grands écrivains. »

S'inspirant de cette observation, Mlle Brismontier a résumé en un volume ce qu'il importe de savoir, mêlant aux définitions, comme exemples à l'appui, des morceaux pris dans les classiques, anciens et modernes. On voit tout de suite, par la diversité des matières et le choix des extraits, que l'auteur s'est efforcé de faire disparaître l'aridité qui s'attache parfois à ces sortes de livres.

Tel qu'il est, l'ouvrage de Mlle Brismontier nous a paru de ceux qui méritent qu'on les recommande, et nous croyons que nos lectrices nous sauront gré de le leur avoir signalé.

Robert HYENNE.

REVUE DES MAGASINS

On ne parle partout, dans le monde de la haute couture, que des galons de la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée d'Antin, 6). Impossible, en effet, de trouver un plus joli choix; voyez plutôt : — Galon en *tresse de laine*, noir et de toutes les couleurs, depuis le plus étroit jusqu'au plus large, dont on se sert à indiscrétion en ce moment pour orner les costumes de laine. — Galon *chevron*, d'un ton grisaille (noir et blanc), très-prôné par une des premières maisons de couture de Paris. — Galon *natté*, en soie toute blanche, ou de n'importe quelle nuance, que l'on peut commander sur échantillon. Ce galon est extrêmement joli et souple. — Enfin, le galon *étinceile* d'or, d'argent ou d'acier, pur ou mélangé de soie, que l'on emploie plus que jamais à garnir les costumes et confections, ainsi que la tunique juive, la vogue du jour.

Les boutons *corozo*, en corne de couleur assortie aux larges tresses, sont, avec les boutons *coquillage*, les plus demandés aujourd'hui, et la *Ville de Lyon* en possède des collections très-complètes. On trouve toujours dans cette maison de premier ordre un choix de ruches et de plissés en organdi, crêpe lisse ou tulle, si élégants toujours et si commodes en voyage; manque-t-on de col un jour, par hasard? vite un plissé vient vous tirer d'embarras.

Au comptoir des voilettes et dentelles, nous recommandons le tulle *poudre de riz*, fort avantageux comme prix; la gaze *canevas*, pour voiles de chapeaux de voyage; les écharpes, voiles et mentonnières, pour chapeaux de ville ou de campagne, en crêpe lisse et blonde, en tulle et dentelle avec bordure brodée, etc.

Enfin, ce qui mérite par-dessus tout d'être signalé aux femmes laborieuses, ce sont les boîtes de mercerie de la *Ville de Lyon* : c'est si commode, en voyage, de trouver réunies toutes les petites provisions de couture! Joignez à cette considération que ces boîtes, si intelligemment composées, sont tout à fait précieuses par la qualité supérieure de leur contenu. Nous citerons en particulier des assortiments de fil anglais, noir ou blanc, en bobines de toutes grosseurs.

— Un des produits les plus recommandables de la maison PINAUD-MEYER est sans contredit le *Lait d'Hébé*. C'est un composé hygiénique qui tonifie la peau sans en irriter les pores, l'imprègne d'un doux parfum et laisse à la surface une légère sensation de fraîcheur. On se lave avec cette eau laiteuse comme avec l'eau naturelle, et peu à peu la peau acquiert une fermeté et un éclat des plus remarquables.

La série des produits de parfumerie au *bouquet d'Ixora* (savons, eaux de toilette, poudres, cold-cream, essence pour le mouchoir) est toujours fort recherchée par les amateurs de douces senteurs. Quelques personnes préfèrent la série des mêmes produits aux violettes de Parme. Ajoutons que toutes deux sont également patronnées, et à très bon droit, par les gens de goût.

Nous devons cependant mentionner un retour assez sensible aux parfums à l'oppoponax, dont l'arome pénétrant plaît souvent plus qu'un autre au moment des fortes chaleurs.

Avons-nous besoin de rappeler à nos lectrices le grand succès que la maison Pinaud-Meyer a obtenu avec ces derniers produits, alors que la mode les patronnait aux dépens de tous les autres? Nous ne le pensons pas; personne n'ignore non plus les soins minutieux avec lesquels les différentes compositions de cette maison sont fabriquées et la qualité parfaite de toutes les matières premières qu'on y emploie. Aussi n'insisterons-nous pas davantage, sinon pour rappeler que la *Corbeille fleurie* se trouve boulevard des Italiens, 30.

SPÉCIALITÉS

A peine l'*Eau Figaro* a-t-elle fait son entrée dans le monde que déjà elle est célèbre! Ses qualités hygiéniques la placent à la tête de tous les produits de son espèce, et les résultats qu'on en obtient sont suffisants pour légitimer la confiance dont elle est l'objet.

L'*Eau Figaro* est une teinture excellente, que la Société d'hygiène française présente au public sans phrases à effet ni promesses trompeuses. Il ne s'agit donc pas ici de procurer un « éternel printemps », ni de faire renaître des racines, etc., etc. L'*Eau Figaro* ne promet qu'une chose : rendre aux cheveux et à la barbe leur couleur naturelle, et elle tient ses promesses.

Si vous avez des cheveux grisonnants, madame, essayez cette eau merveilleuse.

L'*Eau Figaro* n'est pas une teinture spontanée; son effet se produit lentement et le résultat ne devient sensible qu'au bout de quelques jours, ce qui est bien préférable et donne l'assurance de l'innocuité de ce produit. C'est, en effet, toujours aux dépens de l'hygiène que les teintures son spontanées; les acides dangereux, le nitrate d'argent, qui entrent dans la composition de ces teintures, en rendent l'action extrêmement dangereuse : à tel point même qu'on en perd quelquefois tous ses cheveux. Le remède, en ce cas, est pire que le mal.

Dépôt de l'*Eau Figaro* à la Société hygiénique française (M. Vignier gérant), 1, boulevard Bonne-Nouvelle.

M. D'A.

ROUVENAT (✠) *& CH. LOURDEL*, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

(1) Un vol. in-18, chez Émile Vaton, boulevard Saint-Germain, 77.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Pendant que, grâce aux vacances, la dernière émigration parisienne s'accomplit en province, les étrangers arrivent en foule dans notre ville. De cette façon, Paris ne se dépeuple pas trop; mais si le mouvement de la population reste à peu près le même, on n'en peut dire autant du caractère particulier de ce mouvement. Les promeneurs se répandent un peu partout et il y a autant de monde sur le boulevard du Château-d'Eau que sur le boulevard des Italiens ! Au surplus, on ne se promène pas en ce moment, on visite Paris, la lorgnette en bandoulière et le guide à la main.

La province fournit également son contingent et tous les écoliers en vacances nous arrivent par bandes. Il y a si longtemps qu'ils aspirent après cette terre promise, dont on leur a vanté les spendeurs et qu'ils ont vue, toute l'année, à travers un prisme enchanteur ! Mais, au milieu de cela, il est impossible de trouver la mode, et les femmes qui, toutes, viennent à Paris avec le secret désir de la voir de près sont absolument à plaindre. Outre qu'il n'y a plus d'élégantes Parisiennes pour interpréter la mode et lui donner sa juste expression, aucune de ces voyageuses ne s'en doute; elles se prennent mutuellement pour des Parisiennes pur sang et s'admirent de confiance!

—

Entre autres observations, nous devons dire que les étoffes à carreaux, madras et quadrillés, ont eu autant de succès au loin qu'à Paris même; seulement on n'a pas bien compris, en général, l'art des mélanges. Malheureusement toute la réussite d'une toilette de ce genre repose sur ce point.

Voici, en ce sens, — au risque de nous répéter, — quels sont les principes généraux : ayant deux étoffes, l'une unie, l'autre à carreaux, on doit prendre la première pour le jupon et les manches, tandis que la seconde sera employée au tablier, au corsage et au vêtement additionnel. Cette loi est la même qui régit le costume masculin ; en effet, le genre veut aujourd'hui, pour ces messieurs, que le gilet soit de même étoffe que le vêtement; le pantalon seul diffère, quant au costume habillé, du moins: car pour l'ordinaire, tous nos jeunes élégants font assaut de costumes complets en knickerboker, drap de fantaisie quadrillé et pointillé.

Nous avons aussi aperçu quelques femmes en un joli costume tout soie (noire ou de couleur), irréprochable de forme, mais anti-élégant et anti-parisien au possible par l'étoffe dont il est fait. La mode actuelle ne veut plus de soie seule; il faut, pour lui plaire, faire d'heureux mélanges. Le cachemire, la vigogne, et tant d'autres délicieux tissus, sont beaucoup plus goûtés que la soie. Celle-ci sert pour le jupon, les manches, les garnitures quelquefois ; les autres étoffes pour le corsage, la tunique, le vêtement, — et même le chapeau *baby*, que l'on ne fera jamais en soie, à moins de le recouvrir.

P. N° 275. — Matinée en lingerie.

—

Les Lingères ont cela de bon, dans leur état, que la morte saison n'existe pas pour elles; l'hiver, l'été n'ont aucune influence sur leur travail, qui ne varie que selon les commandes et les positions respectives de leurs clientes. Aussi peuvent-elles créer ce que bon leur semble, sans nul souci des variations de la température.

Aujourd'hui, ce sont les jolies barbes d'organdi entourées de valenciennes, formant col rabattu et cravate, qui l'emportent en élégance nouvelle. Un nœud de ruban, avec ou sans bouquet de fleurs, fixe les pans de la barbe au devant du corsage.

Citons aussi les parures ouvertes, en ruches d'organdi, à bords festonnés en noir, comme étant fort appréciées des jeunes femmes ; rien de plus suave que ce mince filet noir bordant le cou.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Mais où le triomphe de la lingère est complet, c'est dans la confection des tabliers de fillettes, qui sont depuis quelque temps d'une élégance tout-à-fait recherchée. Certains d'entre eux rappellent, à s'y méprendre, les élégants tabliers Louis XV. Voici, pris au hasard, un charmant modèle porté par une fillette de huit à dix ans : — L'étoffe est en nansouck ; le tablier, court et arrondi du bas, est entouré de petits plis, d'entre-deux et de valenciennes ; sur les côtés, poches coulissées, à tête de dentelle. Ce tablier est monté à une ceinture de même étoffe formant derrière un nœud et de larges pans arrondis, garnis de même et flottants. Un plastron très-bas devant et derrière, des bretelles formant épaulettes, en même étoffe ornée comme le reste, complètent l'ensemble de ce tablier; on y ajoute encore, à volonté, des nœuds de ruban pour les épaules et les poches.

—

Le grand chapeau, genre tyrolien, que les MODISTES exhibent depuis quelque temps, semble plaire aux jeunes *miss* que l'on rencontre en ce moment à Paris.

C'est, pour les plus élégantes, un gros paillasson de couleur naturelle, ou noire, à large passe crânement relevée d'un côté, à calotte haute et pointue. Une draperie en gaze de soie brochée, de nuance écrue, entoure la calotte ; un panache de plumes assorties orne le côté. Les plus simples sont garnis d'écharpes flottantes en gaze blanche, noire ou de couleur, avec un oiseau ou une aile posée en aigrette.

Les grappes de cassis, les guirlandes de mûres sauvages, et tous les petits fruits de haies connus, viennent augmenter le nombre des fruits que nous avions déjà pour orner nos chapeaux. Mais on aura beau créer et reproduire, on ne fera jamais rien de plus joli ni de plus seyant que les grappes de raisins.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 275.

MATINÉE EN NANSOUCK. — Ce joli vêtement est demi ajusté et plat devant ; sa basque est composée d'un volant plissé, qui monte graduellement depuis le milieu du bas des devants jusqu'au milieu du haut du dos ; un tout petit plissé, monté sur un double liséré, borde le haut de ce volant tout autour. Le haut de la matinée est encadré d'un fichu plissé, dont les plis sont maintenus sur les deux bords par un petit volant plissé et dont le bas est fermé sous un nœud de ruban. Cornet et parement plissés dans le bas des manches. — Bonnet du matin en organdi, à large fond et passe diadème ; celle-ci, composée de bandes garnies de guipure russe et ruchées, est ornée, sur le dessus, d'un nœud de ruban assorti à celui du vêtement.

—

NOTA. — Voir les descriptions des autres gravures dans le texte à la page 408.

Description de la planche coloriée n° 1231.

TOILETTES DE BAL POUR CASINO. — 1. Costume en faille et tulle blancs. — Jupon à traîne, en faille, recouvert de petits volants de tulle légèrement ruchés. — Corsage cuirasse en faille, ouvert en carré devant. Col-fichu en myosotis et franges de boutons de marguerites; les myosotis se répandent en traîne sur le devant et le dos du corsage. Les manches, courtes, sont couvertes d'une épaulette en feuilles vertes et franges pareilles aux précédentes. — Tunique de fleurs posée sur le bord de la basque, qu'elle contourne entièrement. Des myosotis forment le fond de cette tunique que relèvent un semis de marguerites des prés; une guirlande de feuilles et une frange de boutons de marguerites en ornent les bords et les côtés. Des coques de tulle et un coquillé de blonde blanche, avec traînes de marguerites et de myosotis, ferment la tunique et l'ornent au milieu derrière. — Bas de soie blancs, à coins brodés de bleu, et souliers blancs avec barrettes de myosotis. — Diadème de myosotis et marguerites pour la coiffure.

2. Toilette en taffetas gris et gaze de même nuance. — Jupon de taffetas, à traîne et pli Bulgare : celui-ci, monté avec une tête ruchée s'agrafant au bord de la basque du corsage, est resserré à trois reprises différentes par des nœuds assortis qui forment cascade. Le bas du pli constitue la traîne; il est garni de volants et de plissés alternés, en gaze de même nuance. Le premier de ces plissés entoure également le bas du jupon devant; il porte une tête ruchée et une guirlande d'œillets rouges. Trois bouillons de gaze, à tête ruchée et soulignée par des guirlandes d'œillets rouges, couvrent le devant de la jupe. — Tablier très-court, en gaze, drapé par des plis remontants, dont le premier recouvre le bord du corsage. Un volant à tête, avec guirlande d'œillets, termine le tablier, qui va se perdre sous le pli Bulgare. — Corsage cuirasse en taffetas, entouré d'une berthe en gaze plissée, avec guirlande d'œillets. — Touffes d'œillets dans la coiffure.

—

Description du patron coupé.

Annexe de l'édition n° 2.

TUNIQUE PRINCESSE pour petite fille de six ans. — Ce vêtement se fait en toile écrue, garni de petites ruches lisérées au milieu ; il est ajusté à la taille, long devant et à basques courtes derrière. Cette tunique est montante, mais on peut la décolleter à volonté. La manche est plate et garnie d'un double plissé.

Notre patron se compose des cinq pièces suivantes :

1° Devant. — 2° Petit côté de devant. — 3° Petit côté de dos. — 4° Dos. — 5° Manche.

(Voir pour ce modèle notre gravure dans le texte G. N° 541, fig. 1).

DÉTAILS DE MODES

1. Chapeau rond en crêpe noir. — Calotte haute et plate. Passe plate. Ruban marron autour de la calotte, formant un groupe de coques derrière, avec une aile grisâtre posée en aigrette. Bandeau diadème de fleurs des champs sous la passe devant.

1 Chapeau de crêpe noir.

2. Coiffure en tulle et dentelle. — Petit fond mou. Passe arrondie, entourée de dentelle de Malines formant diadème. Un ruban violet sépare les deux rangs de dentelle et forme un nœud à longs bouts flottant derrière. Groupe de roses jaunes sur le côté.

3. Chapeau en paillasson (vu de face). — Passe relevée au milieu, inclinée sur les côtés, doublée de soie maïs et garnie d'un bandeau diadème composé de mousse et de myosotis. Mentonnières en gaze maïs.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

4. Bonnet de matin en nansouck. — Large fond mou, entouré d'une dentelle en broderie anglaise et d'un ruban bleu de mer. Nœud derrière, avec coquillé de broderie et bouts de ruban flottants.

2. Coiffure en tulle et dentelle.

3. Chapeau paillasson (vu de face).

5. Même chapeau que le n° 3 (vu de dos). — Calotte plate et passe légèrement ondulée derrière où elle forme comme un bavolet. Turban de gaze maïs autour de la calotte ; touffe de plumes de fantaisie, de couleur assortie, ornant le sommet du chapeau, et nœud en galon étincelle derrière.

4. Bonnet du matin.

5. Chapeau paillasson (vu de derrière)

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

Maintenant que le bruit qui se faisait autour de M. de Rémusat après sa mort, comme homme politique, est éteint, je me crois permis de venir, à mon tour, lui consacrer quelques mots. C'était un homme aimable, spirituel et bon, que j'ai eu le plaisir et l'honneur de connaître, et dont le souvenir renaît en ce moment avec un grand charme dans ma mémoire. Je le voyais souvent, — il y a bien longtemps, hélas! — chez une de ses cousines, la vieille comtesse de Lory, la femme la plus originale qui puisse se rencontrer sur terre. Ainsi, pour vous la dépeindre par un fait unique, mais qui en vaut mille, je vous donne à deviner ce dont elle faisait collection... car c'était une enragée collectionneuse.

Vous riez... Vous pensez à la manie de Nestor Roqueplan qui, lui, collectionnait des bassinoires, dont il faisait l'ornement de son cabinet de toilette, et vous vous imaginez que les objets favoris de la douairière étaient des instruments à peu près du même genre. Eh bien! vous n'y êtes pas du tout. Une... deux... donnez-vous votre langue au chien?.. La comtesse s'était ingérée de trouver des chaises percées de toutes les époques et de tous les régimes; et jamais on n'aurait pu imaginer ailleurs que chez elle une plus magnifique collection de ces meubles utiles, variant tous et de forme et de taille: ainsi, l'un simulait une pile d'in-folios; celui-ci, un grand fauteuil; quelques-uns, plus coquets, resplendissaient d'incrustations en cuivre dans de l'écaille. — Aujourd'hui que la mode du Boule est à son comble, je suis convaincue que des amateurs passionnés en ce genre ont dû les acquérir pour les placer soit dans un boudoir, soit dans un salon où ils doivent faire très bon effet... sous une autre étiquette, sans doute. Un surtout a dû atteindre des sommes folles: il était orné d'un soleil, et la noble dame, qui assurait avec orgueil qu'il avait dû appartenir au « grand roi », dont cet astre était l'emblème, professait pour ledit objet un véritable culte. — Jusqu'où le respect du souvenir peut-il aller se nicher, mon Dieu!

Mais, pour revenir au salon de la comtesse, en laissant de côté ses manies de cabinet, je vous dirai que M. de Rémusat y faisait les beaux jours, ou du moins les plus agréables soirées, par ses fines causeries: car, en ce lieu, on ne dansait pas, on ne jouait pas, on causait; et certes ni bal ni jeux ne pouvaient amener avec eux autant de plaisir que ces conversations intimes auxquelles se mêlèrent bien des hommes qui n'étaient point célèbres encore, mais qui étaient jeunes et qui y apportaient tout le brio et toute la verdeur de leur esprit. Mme de Lory avait, en effet, le talent de savoir attirer et retenir la jeunesse autour d'elle: — science que les femmes d'aujourd'hui ignorent complètement, et cela, permettez-moi de vous le dire, parce qu'elles ne savent point être visibles à temps: elles luttent tant qu'elles peuvent contre les années, au lieu d'avoir le courage d'abdiquer à propos; elles attendent qu'on les détrône et alors elles sont perdues! Tandis qu'autrefois... Mais trêve de morale et revenons au temps passés.

M. de Rémusat était donc la fleur des pois du salon de la vieille comtesse et la flexibilité charmante de son esprit rendait toujours sa conversation nouvelle et attrayante; il connaissait tout et parlait de tout: peinture, musique, littérature, poésie, rien ne lui était étranger. Villemain prétendait qu'il était en tout le premier des amateurs; ce jugement, qui devint par la suite plus spirituel que juste, s'appliquait alors très bien au jeune homme: car celui qui vient de nous quitter fut non-seulement un homme d'Etat de premier ordre, mais encore un journaliste et un homme de lettres de grand mérite, autant que de grand courage. Journaliste, il honora cette profession par un acte qui n'était pas sans péril: celui de mettre sa signature au bas de la protestation des rédacteurs de journaux de Paris contre les malheureuses ordonnances qui entraînèrent la révolution de 1830. Enfin, comme homme de lettres, il n'est point une seule partie de la littérature qu'il n'ait explorée.

— Je voudrais, disait Voltaire, que Newton eût fait des vaudevilles; je ne l'en aimerais que mieux. — Je ne sais si M. de Rémusat a fait des vaudevilles, mais il a fait des drames, voire des chansons, ce qui ne l'a pas empêché d'aborder les plus grands sujets de la philosophie, de l'histoire, de la politique et de la religion.

Il avait, du reste, de qui tenir, car sa mère était femme d'un mérite et d'un esprit hors ligne. Elle avait été jadis dame d'honneur de l'impératrice Joséphine, et c'était une grande consolation pour l'abandonnée de la Malmaison que la présence constante autour d'elle d'une femme aussi aimable que bonne: état de choses qui arriva à établir une véritable amitié entre ces deux personnes de naissance égale, quoiqu'elles fussent devenues d'un rang si différent; et de cette amitié la comtesse de Rémusat conserva toujours le meilleur souvenir, ce qui lui valut une certaine disgrâce sous la Restauration. Voici comment: son mari, ancien chambellan de l'Empereur, mais qui s'était rallié aux Bourbons, fut nommé préfet de Lille. Lorsque — c'était en 1819 ou 1820 — le général Ledru des Essarts, qui avait été aide-de-camp de Napoléon Ier, vint passer l'inspection générale des troupes qui tenaient garnison en cette ville, tout naturellement il fut invité à dîner à la préfecture et naturellement aussi il fut placé à côté de madame la préfète. La comtesse était aussi spirituelle qu'aimable, le général était un beau causeur: on se laissa donc peu à peu entraîner par son esprit, puis par ses souvenirs, tous deux s'étant rencontrés à la cour impériale. Les assistants les écoutaient peut-être avec intérêt, mais bien certainement avec surprise, car on était fort ultra-royaliste alors, surtout dans le camp des fonctionnaires; tout à coup cette surprise se changea en stupeur: la préfète, s'étant tout à fait oubliée, venait de laisser tomber de ses lèvres cette phrase séditieuse:

— C'est égal, général, c'était le bon temps....

Puis, s'apercevant aussitôt de l'énormité qu'elle venait de commettre, elle ajouta, avec une admirable présence d'esprit et le plus coquet sourire:

— Car nous étions jeunes alors, tous les deux...

Mais, hélas! le mal était fait, l'histoire fut racontée et le préfet remplacé.

M. de Rémusat, son fils, avait la finesse d'esprit de la comtesse, et ses bons mots étaient fort à la mode. Quelquefois ils étaient piquants, mais n'emportaient jamais le morceau; ils se contentaient d'égratigner légèrement l'épiderme. Ainsi, un jour, il s'était élevé une contestation entre lui et un de ses amis sur Lamartine qu'il n'aimait guère:

— C'est égal, disait l'ami, vous ne pouvez pas nier qu'il ait eu un moment de grande vogue?

— Eh! mon Dieu, oui, fit en riant M. de Rémusat, son nom a eu toute la vogue d'un pont-neuf.

Il avait voyagé plusieurs fois en Angleterre et se plaisait à parler de ce pays, qu'il aimait politiquement parlant, disait-il, — car autrement les hommes y sont fort peu aimables et les femmes y ont toutes deux mains gauches!

Il faisait aussi des jeux de mots rimés à ses moments perdus, à preuve ceux-ci qui coururent les salons au moment où la petite Fronde sortit ses griffes après le coup d'Etat:

L'honneur est un vase fragile,
Si l'on en croit les gens sensés;
Dans notre grande et belle ville,
Ah! grand Dieu, que de pots cassés!

Et pour ne pas finir sur ce souvenir épigrammatique, écoutez

ce qu'il disait à une belle dame au sujet des liaisons d'amour :

« Une liaison est une chaîne de fleurs, quand on la rêve, — une chaîne d'or quand on la noue, — une chaîne de plomb quand on la porte, — une chaîne de fer quand on veut la rompre. »

Après ce bijou, on peut tirer l'échelle, n'est-ce pas ?

Comtesse de Bassanville.

AUX BAINS DE MER

Le beau monde, qui avait perdu Baden, a retrouvé Deauville. La semaine des courses y peut lutter avec celle qui, naguère, amenait toute l'Europe dans la ville grand-ducale. Et si, aux représentations données dans la salle de spectacle du Casino, on mêle les bals, les concerts, les jeux sportifs de toute espèce et enfin les courses, on s'expliquera facilement l'animation de la plage normande.

Le soleil, qui n'a pas voulu de son côté manquer à la fête, a rendu les dernières courses extrêmement brillantes. L'affluence dans l'enceinte du pesage était énorme, et les tribunes, par l'éclat des toilettes qu'elles contenaient, rappelaient les splendeurs du Grand-Prix de Paris, à Lonchamps.

Ce qu'il faudrait noter surtout, ce sont les souvenirs de gaze et de faille emportés de ces courses. Comme points généraux, nous devons dire que les robes se troussent de moins en moins, et que les jupes semblent renoncer aux paniers. Les corsages à pans d'habit, les jupes à rabats derrière et à gros plis, même les jupes unies simplement relevées sur le côté par de gros nœuds, tiennent la corde. Les combinaisons de bandes de broderies anglaises, mélangées à la toile écrue, et de dentelles de chenille de couleur unies au crêpe de Chine ou à la faille, donnent des effets très-heureux.

Avec l'affluence féminine qui se montre sur la côte normande, je crois qu'un journal ferait fortune à imiter l'exemple préconisé par une petite feuille de Boulogne-sur-Mer, la *Saison*. Ce journal a imaginé de faire le recensement, rues par rues, de toutes les demoiselles à marier. Il annonce qu'il en publiera la liste, et en même temps un tableau qui comprendra, outre le nom et les petits noms, l'âge, la dot, les espérances, les qualités de chacune d'elles. Comme malgré tout, dit la feuille en question, il peut se glisser quelques erreurs ou quelques oublis dans cette nomenclature, « les intéressées sont priées de fournir les renseignements qu'elles désirent faire reporter. » Et elle ajoute que « si cette innovation produit quelques mariages, elle se contentera des bénédictions que, du fond du cœur, lui adresseront celles qui lui devront leur bonheur. »

Cette plaisanterie a été prise au sérieux en Angleterre et l'idée y fait fortune. On réclame son application dans tous les *watering places* de la Grande-Bretagne. Le côté matrimonial des bains de mer était à exploiter !

Les incidents à sensation ne manquent pas pour trancher sur la villégiature aux bains de mer. On nous en a conté un qui défraye toutes les conversations. Il y a dans le beau monde deux familles, égales par la notoriété et l'opulence, qui sont en perpétuel conflit de rivalité. Une jeune et jolie femme est dans chaque camp, tenant le drapeau et donnant le signal du combat à chaque occasion qui se produit.

Tantôt c'est une loge à une première représentation, ou à quelque solennité, qu'il s'agit de conquérir; tantôt c'est une lutte de beaux équipages, ou bien une célébrité à enlever pour son salon, ou bien encore quelque objet d'art, quelque toile précieuse à arracher au marteau du commissaire-priseur.

Bref, les deux familles, prenant ardemment fait et cause pour ces deux femmes, passent leur vie à se provoquer, se dépasser, et naturellement aussi se détester : car tout vaincu en veut à son vainqueur, surtout sur le terrain de l'amour-propre, et dans la lutte en question, les défaites et les victoires se partagent.

Il y a quelques mois, la famille A... — prenons des initiales pour simplifier le récit -- remporta sur la famille B... un triomphe signalé. Il s'agissait d'un poste important convoité par un parent des B... et qu'un des A... obtint. A cette défaite les B..., ayant appris qu'un de leurs adversaires convoitait une ferme qui formait enclave dans une terre des environs de Paris, ripostèrent en l'achetant à un prix exagéré. Redoublement d'animosité, on le comprend, entre les deux familles.

Vint la saison des bains.

La semaine dernière, un jeune homme ayant pour tout équipage un sac de nuit descend dans un des beaux hôtels d'une des plages à la mode. On s'apprête à lui donner une chambre quelconque, mais il déclare qu'il lui faut le plus bel appartement de la maison. On s'étonne bien un peu : pourtant, sur son ordre réitéré, on obéit.

Il s'installe au premier étage dans cinq chambres où sa personne et son sac de nuit sont on ne peut plus à l'aise. On pense qu'il attend quelqu'un.

Deux ou trois jours se passent : il a pour une soixantaine de francs de loyer par jour et il ne fait, pour sa table, qu'une dépense d'une quinzaine de francs. Au bout de quatre jours, l'hôtelier s'impatiente, car, dans un tel appartement, il faut dépenser journellement le décuple.

Un matin, l'étranger va prendre son bain. Lorsqu'il revient, il est tout surpris d'apercevoir de loin des femmes à son balcon. Il approche, et quelle n'est pas sa stupeur en reconnaissant la famille B..., qui se pavane chez lui !...

Il entre, demande des explications; on lui répond par des arguments d'aubergiste. Et, le soir même, toute la famille A..., qui arrive enfin pour s'installer, trouve la place prise; et par qui ? par ses rivaux !...

Scènes, cris, protestations violentes, attaques de nerfs, on voit d'ici le tableau.

Le résultat : un procès sur l'acte de dépossession violente de l'appartement, qui va amuser tout Paris, à la rentrée, si un peu de bon sens n'arrive pas avec l'air rafraîchissant de la mer dans toutes ces têtes à l'envers.

En attendant, on s'amuse beaucoup du conflit; les paris sont ouverts sur son issue.

Bachaumont.

THÉATRES

Les théâtres qui ont fermé leurs portes, il y a deux mois, alors que nous jouissions d'une température qui nécessitait l'emploi permanent du paletot d'hiver, se mettent en devoir de les rouvrir depuis que les fortes chaleurs ont fait leur apparition. Rien de plus logique, n'est-ce pas ? ainsi va le monde aujourd'hui.

Le Théâtre-Français a imaginé de reprendre, pour la plus grande gloire de Coquelin qui a su y réussir après Louis Monrose, une comédie en trois actes de M. Camille Doucet, *le Baron de Lafleur*. Les Variétés ont repris, de leur côté, *le Manoir de Pictordu*, et le Gymnase s'est empressé d'en donner une variante sous ce titre : *le Million de M. Pomard*, trois actes de MM. Jules Guillemot et Raymond.

Enfin, pour résumer le bilan de la semaine, le Vaudeville a passé brusquement du plaisant au sérieux, avec un drame en quatre actes et en vers de M. Albert Delpit, *Jean Nu-pieds*, dont nous devons nous borner à constater le succès.

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 545. — DESCRIPTION, PAGE 408.

TOILETTES DE VILLE ET DE PROMENADE

A. Leroy imp. r. des Marais, 66

Ad. Goubaud et Fils Edrs Paris.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Robes de Mme Daltrophe-Vormus, r. Vivienne, 17 – Parfums de la Mme Pinaud & Meyer.

Cuniques en fleurs de Mme Hortense Schweih, r. du Fg Montmartre, 13 – Eau Figaro Boul.d Bonne-Nouvelle, 1.

Ceinture-Régente de Mmes De Vertus Sœurs, r. Auber, 12.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON. Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 544. — DESCRIPTION, PAGE 408.

COSTUMES D'ENFANTS EN VILLÉGIATURE

Modèles du Magasin des *Élégants*, (boulevard des Italiens, 5).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

UN COUPLE AFFREUX

(HISTOIRE DU TEMPS PASSÉ.)

VI

Elphége, seul dans la salle à manger, ornée d'un miroir voilé d'un crêpe vert pour ne pas humilier les convives, ouvrit la croisée et s'accouda gracieusement sur la rampe du balcon. De cet observatoire, sa face plongeait dans un petit jardin entouré d'une haie vive d'aubépines en fleurs ; ce jardin exhalait un parfum de calme heureux qui mouilla les paupières velues d'Elphége. On apercevait au fond, sous un dôme de catalpas, une maison modeste à contrevents verts, avec treille de pampres et volière de pigeonnier ; devant la porte, une jeune fille cueillait d'une main, dans un vase, des fleurs de géranium, et de l'autre, repoussait mollement un jeune chat zébré qui dévastait avec ses griffes les franges de sa pèlerine de satin.

Ce petit tableau ressemblait à un Mieris en action.

Elphége occupait une place qui ne lui permettait pas de voir la figure de la jeune fille, mais il était impossible qu'elle ne fût pas belle au milieu de ce paysage si beau.

La contemplation se fût prolongée, malgré les exigences d'un appétit vieux de trente heures ; mais M. Bellon entra triomphalement, une matelotte à la main ; l'affamé voyageur, sous prétexte apparent de flairer le plat de très près, continua de cacher ce qu'il appelait sa figure au regard de M. Bellon, et engagea dans cette posture un court entretien avec lui.

— Ce plat, dit-il, a un parfum exquis, monsieur l'aubergiste, et je ne puis me lasser de le respirer.

— C'est que je puis dire, monsieur, répondit Bellon, qu'après le maire de l'île Saint-Denis, qui est le premier chef connu pour la matelotte, personne en rive de Seine ne peut me damer le pion de ce côté.

— Oh ! quel fumet délicieux ! dit Elphége.

— Prenez garde, monsieur, remarqua Bellon, le plat est très-chaud, et vous allez vous brûler le nez.

— Monsieur Bellon, dit Elphége, vous avez là, sous vos croisées, un bien joli jardin...

— C'est le jardin de ma voisine, Mme Daubenier.

— Mariée à M. Daubenier ? demanda Elphége.

— Non, monsieur ; veuve.

— Une veuve sérieuse, monsieur Bellon ? une veuve dont le mari soit mort ?

— Oh ! monsieur, une véritable veuve, tout ce qu'il y a de plus veuve. J'ai connu M. Daubenier ; il est mort de chagrin de ne pas avoir marié sa fille.

— Que me dites-vous là, M. Bellon ? dit Elphége en ne montrant qu'un quart de sa laideur phénoménale.

— Je dis ce qui est. Mademoiselle Aglaé était fiancée en naissant à un cousin d'Amérique. Le cousin arriva ; il n'avait jamais vu sa cousine, et, la veille de la signature du contrat, il dit : « Bah ! j'aime mieux rester garçon ! » Et il repartit pour l'Amérique, sans faire viser son passeport.

— M. Bellon, ce cousin avait donc appris ?...

— Il n'avait rien appris ; mademoiselle Aglaé est la plus vertueuse personne de Neuilly ; elle a été rosière l'an dernier.

— Alors, il me semble, M. Bellon...

— Oh ! voyez-vous, monsieur, il ne faut jamais s'entretenir de ses voisins, dans notre métier : ils vous font des procès devant le commissaire ; ils prétendent qu'on chante des chansons un peu trop gaillardes, ils vous accusent de tuer leurs chats, et cent bêtises de cette espèce... N'en parlons plus... Comment trouvez-vous la matelotte, monsieur ? Il me semble que vous la mangez avec les yeux...

— C'est vrai, M. Bellon ; et que me donnerez-vous, après la matelotte ?

— La moitié d'un canard à l'estragon, et on ne dira pas que celui-là n'était pas frais ; il n'y a pas une heure qu'il barbotait dans le ruisseau là-bas.

L'aubergiste sortit sur ces derniers mots.

Rien ne saurait peindre la joie d'Elphége : enfin il avait échangé quelques phrases avec un être humain ! Son bonheur était celui d'un naufragé qui, ayant habité vingt ans une île déserte, bouche close, faute d'interlocuteur, rencontrerait subitement deux oreilles ouvertes sous un front baptisé et ferait une orgie de conversation.

Il se releva fièrement et, n'ayant pas de journaux à lire dans l'entr'acte des deux plats, il se remit au balcon pour boire l'absinthe économique des champs.

La jeune fille était toujours au jardin, mais Elphége ne pouvait jamais voir sa figure. Aglaé marchait d'un pas mélancolique, comme si elle eût visité un cimetière ; elle s'arrêtait parfois et regardait les hautes herbes comme un botaniste ennuyé. Le bruit de l'arrivée du second plat fit courir Elphége à table, et il se cacha derrière le paravent de son fidèle in-quarto.

— Vous me direz des nouvelles de ce canard, dit Bellon en essuyant ses doigts plus cuits que ses plats.

— Vous êtes discret, lui dit Elphége, et je suis prêt à vous demander un cinquième plat, si vous me dites le motif qui a fait casser le mariage de votre belle voisine avec son cousin.

Cette proposition corruptrice mit en rêverie M. Bellon.

Elphége s'inclina sur le canard nez sur bec.

— Monsieur, dit Bellon à voix basse, si vous voyiez Mlle Aglaé, vous feriez comme le cousin.

— Bah !

— Oui, monsieur... Figurez-vous que cette pauvre demoiselle est plus laide que les sept péchés mortels.

Le nez d'Elphége faillit avaler le bec du canard.

— Si laide, monsieur, poursuivit Bellon, qu'elle ne peut pas même aller à l'église, le dimanche, parce que les gamins lui feraient un mauvais parti.

Elphége demandait au ciel de lui envoyer un in-folio, car l'in-4° ne lui suffisait plus. Sa tête, ravagée par le sang, se gonflait à vue d'œil et débordait les marges du livre protecteur.

— Maintenant, dit l'aubergiste, vous savez la raison, et je vais vous préparer trois autres plats.

Il sortit. L'appétit expira dans la poitrine d'Elphége, et le sentiment que réveilla en lui la confidence de Bellon avait un caractère d'émotion tout particulier.

Il marcha vers la fenêtre avec une étrange curiosité, fort naturelle d'ailleurs, et cette fois, il lui fut permis de voir la figure de la voisine. Quoique habitué depuis vingt ans aux formidables vérités de son miroir, Elphége s'avoua tout de suite que la laideur d'Aglaé n'avait point d'égale dans l'univers, y compris la zone des Hottentots. La figure de cette jeune fille produisit à Elphége l'effet d'un miroir qui grossit les objets. Ce qu'elle avait surtout de plus remarquable, c'était l'absence presque complète du front et des yeux ; il est vrai que le nez rachetait cette double absence avec une prodigalité monumentale. La bouche s'étendait vers des limites inconnues, le menton descendait verticalement en pointe osseuse sur un cou d'oiseau de proie, et une triple couche d'ocre badigeonnait cet ensemble de laideur et achevait d'irriter l'œil qui osait le regarder.

Elphége pourtant, qui avait de bonnes raisons pour n'être pas difficile en choses de ce genre, affronta courageusement le visage de Mlle Aglaé, comme un héros affronte un péril connu. Il trouva même bientôt un charme singulier à détailler tous les crimes de cette laideur formidable, et à chaque découverte, il se réjouissait dans son cœur.

A la fin de son examen, Elphége se serait précipité aux pieds

de la jeune fille, si le balcon eût été plus voisin du sol. Une rêverie douce s'empara de lui, et il regagna la table, le front soucieux et serein à la fois.

Un observateur assez hardi pour analyser en ce moment le visage d'Elphége aurait deviné que le malheureux voyageur accomplissait dans son âme une véritable révolution.

A la fin du repas, Elphége, encouragé par l'invincible laideur de la voisine, osa parler face à face à Bellon et lui demanda une chambre meublée, payable comptant, d'avance et en or. Le profil du monarque régnant, qui rayonnait d'un jaune tendre sur la pièce de quarante francs, fit une heureuse diversion; l'aubergiste, absorbé par l'image du métal, regarda négligemment l'image de chair cuite qu'Elphége lui présentait en plein. La chambre fut accordée, moyennant l'exhibition du passeport,

Quoique le signalement du passeport d'Elphége fût écrit d'une façon illisible, parce que l'employé de la mairie avait été agité en l'écrivant par des éclats de rire convulsifs, M. Bellon s'en contenta et il installa chez lui son unique voyageur.

VII

Dès ce moment, la vie d'Elphége fut une succession d'innocentes délices.

L'âme d'Elphége pouvait seule comprendre l'âme d'Aglaé; toute pensée intérieure de la jeune fille rebondissait, comme un message du télégraphe électrique, dans le cerveau du jeune homme : une sympathie naturelle était inévitable. Aglaé, qui n'avait pas vu de visage humain depuis longtemps, fut touchée, au milieu de ses ennuis, de l'attention bienveillante que lui accordait son généreux voisin.

Ces deux êtres, chassés de la société pour un crime physiologique, se rapprochèrent dans un intérêt commun; chacun d'eux comprit qu'en dehors de leur couple il n'y avait que le désert, l'ennui, le désespoir. Ils ne s'étaient jamais parlé, et ils s'étaient déjà tout dit.

Elphége se revêtit un jour de son costume de visite, et se présenta, plus hideux que jamais, chez Mme Daubenier.

Un jour crépusculaire assombrissait le salon de compagnie; on avait de bonnes raisons pour ménager les teintes ténébreuses dans ce logis habité par la pauvre fille. Elphége, de son côté, se garda bien de demander un peu de jour; le *Fiat lux* eût expiré sur ses lèvres.

Mme Daubenier, qui avait gardé pour elle quelque chose de la laideur atroce qu'elle avait donnée si généreusement à sa fille, se voila d'un éventail, malgré le clair-obscur du salon, et désigna un fauteuil au visiteur.

Alors, Elphége, avec une voix pleine de mélodie et de séduction, exposa éloquemment l'objet de sa visite, et demanda la main de Mlle Aglaé. La mère balbutia une réponse embarrassée, dont le sens était celui-ci :

— Mais, monsieur, il paraît que vous ne connaissez pas ma fille; vous ne l'avez jamais vue! si vous aviez le malheur de la voir, vous feriez comme le cousin d'Amérique. Qu'osez-vous me demander, imprudent!

Elphége n'eut pas l'air de comprendre le sens de la réponse maternelle; mais il dit avec une délicatesse charmante :

— Je connais Mlle Aglaé, j'ai eu le bonheur de la voir souvent, je l'aime comme moi-même, je ne puis avoir d'autre épouse qu'elle, et votre refus, madame, ferait mon désespoir.

Ensuite, il donna des explications sur sa famille et sur sa petite fortune, sur ses goûts pour la solitude et l'obscurité.

Mme Daubenier, à cette première visite, n'accorda pas, ne refusa pas; elle demanda huit jours de réflexion. Il est facile de deviner que ce retard ne gâta pas les affaires d'Elphége.

Mlle Aglaé l'accepta pour époux en baissant les yeux et la voix dans un sentiment de gracieuse et virginale pudeur.

Une nuit, deux flambeaux d'hyménée luirent obscurément au fond de la chapelle de Neuilly, comme deux étoiles qui n'éclairaient pas un ciel d'orage. Les époux, suivis de quatre témoins nommés d'office par le maire, s'agenouillèrent devant l'autel, et se jurèrent fidélité, comme les autres. C'étaient Elphége et Aglaé Daubenier.

Après la cérémonie, les témoins refusèrent de s'asseoir au festin de noce, et prétendirent que la loi n'avait plus rien à exiger d'eux. Elphége les remercia, et ils prirent la fuite, les mains ouvertes sur leurs yeux fermés.

VII

Elphége, ayant obtenu l'assentiment de sa belle-mère, quitta Neuilly et vint s'établir dans sa ville natale qu'il aimait beaucoup, selon l'usage des *cœurs bien nés*, comme dit Tancrède. Lorsque les habitants de la rue..., de la ville de ***, apprirent qu'Elphége était rentré dans leurs murs, et cette fois avec un supplément de laideur conjugale, ils firent éclater des symptômes d'insurrection.

La police de*** s'alarma. Il y eut des groupes devant la porte des cafés, et, la nuit, on vit errer des patrouilles autour de la maison des deux époux.

Le lendemain, le maire fit un arrêté qui invitait les bons citoyens à l'union, sous peine d'application des lois de septembre. Cet arrêté calma un peu les esprits; la place publique devint habitable, mais l'intérieur des maisons bouillonnait, chaque rue était un double alignement de volcans.

Elphége, fort de la protection de la loi, fort de son innocence et ne redoutant plus rien au monde depuis qu'il avait doublé son existence par le mariage, devint un autre homme, la laideur exceptée.

Le premier dimanche venu, il sortit effrontément avec sa femme, à l'heure de la promenade, et se mêla aux humains, sur le cours Saint..., rendez-vous habituel du beau monde, après vêpres, dans la belle saison. Mme Elphége, heureuse d'être aimée, se pavanait nonchalamment, suspendue au bras de son époux, et, du haut de son triomphe, elle semblait prodiguer l'insulte aux familles qui passaient, avec des fronts chargés d'ennuis domestiques et des visages lézardés par de mesquines et bourgeoises passions. Elphége, radieux de volupté légitime, inclinait sa tête sur l'oreille de sa femme, et lui épanchait des flots de tendresse conjugale à ravir les épouses des anges.

Cet étalage inouï de bonheur nuptial à la face du public exaspérait les promeneurs, et dès que l'orage devenait imminent, le maire de*** allait de famille en famille, et éteignait l'incendie, en prêchant le respect de la loi.

Heureusement le public ne fait jamais longtemps la même chose; Elphége et sa femme ne reculant pas devant l'exaspération, le public recula devant son injustice.

Insensiblement ce *couple affreux* (on le désignait ainsi à X***, département de***), à force de s'imposer aux promenades, avec l'aide de la Charte constitutionnelle, habitua les yeux à le regarder.

Un jour, le maire, dont la prudence est proverbiale à X***, aborda en public M. et Mme Elphége, et leur fit l'honneur d'un entretien familier; bien plus, M. Elphége s'étant écarté un instant pour lier les cordons de ses souliers énormes, le maire offrit son bras municipal à Mme Elphége, qui faillit succomber d'une attaque de bonheur foudroyant.

Ce magistrat jouissait de l'affection générale; il avait obtenu du ministre un pont, un tableau et une fontaine, et ce triple cadeau comblait la ville de X*** d'une allégresse perpétuelle qui remontait au magistrat. Aussi, dès ce dimanche mémorable, la population amnistia la double laideur des époux Elphége, et deux industriels leur envoyèrent une invitation à dîner.

Bientôt ils furent les époux à la mode. On citait partout leur

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

grâce, leur esprit, leur douceur. Jamais on n'avait vu de ménage plus fortuné. Toutes les mères souhaitaient un pareil bonheur à leurs enfants.

Un incident, attendu et inattendu à la fois, acheva de populariser les deux époux dans la ville de X***. Mme Elphége mit au monde un enfant beau comme le jour.

A cette nouvelle, l'affection publique s'éleva jusqu'au fanatisme. Les dames de X*** demandèrent toutes à voir le nouveau-né. On fut obligé de régler l'ordre du spectacle : le maire plaça deux gendarmes à la porte de l'accouchée; on aurait dit une première représentation à l'Opéra.

Elphége suppliait le ciel de lui retrancher la moitié de son bonheur, pour ne pas humilier davantage les autres époux de la ville de X***, lesquels, pour le dire en passant, ne sont guère heureux en ménage, surtout ceux qui sont très-beaux. Le ciel, qui devait des dommages-intérêts à Elphége, pour l'arriéré de ses infortunes, ne l'écouta pas : il lui envoya, au bout d'autres neuf mois, une fille d'une incomparable beauté.

Le maire réclama l'honneur d'être son parrain, et le baptême fut une véritable fête civique, comme le 1er mai et le 29 juillet.

Heureux époux, puisse la lecture de cet article, écrit à votre gloire, donner un rayon de plus à votre lune de miel, qui vivra aussi longtemps que le soleil de tous vos jours!

MÉRY.

UN PORT DE LETTRE

(NOUVELLE.)

« Monsieur Richard! » dit le facteur en entr'ouvrant la porte de la loge ; — trois sous!

— Trois sous? ah ben! plus souvent que je les payerai, ses trois sous! Il me doit déjà douze sous de lait, plus un ressemelage que mon homme lui a fait.

— Il n'y est donc pas?

— Et quand même il y serait!

— Enfin, vous ne payez pas?

— Puisque je vous dis qu'il me doit déjà du lait, puis.....

— C'est bon, c'est bon! dit le facteur en rejetant dans sa boîte la lettre, au dos de laquelle il inscrivit ce seul mot : *Refusé*.

— Plus souvent que je les payerai, ses trois sous! répéta la portière en rentrant dans sa loge crasseuse et enfumée où son *homme*, comme elle disait, était en train de réparer les chaussures que les locataires osaient lui confier.

Revêtu du tablier de cuir classique, entouré de formes, de morceaux de cuir, d'outils, M. Payen travaillait près de la petite fenêtre, au dehors de laquelle se balançait, dans une cage démantelée, un sansonnet presque aussi laid que son maître. En face de l'oiseau, une enseigne, représentant un brodequin couleur vert-pomme, surmonté de deux roses entrelacées, offrait ces mots enguirlandés dans une banderolle jadis blanche : PAYEN, BOTTINIER.

Quelques instants après le départ du facteur, un jeune homme, assez misérablement vêtu, entra dans la maison, et monta les premières marches de l'escalier.

Il a été mille fois démontré combien la femme est extrême dans tous les sentiments qu'elle ressent. Souvent plus tendre, plus dévouée, plus affectueuse que l'homme, elle est aussi quelquefois plus cruelle et plus implacable. Elle veille, ange de charité, au lit d'un malade ou d'un agonisant; elle rugit, implacable furie, dans une tourmente populaire, la première au bien, la première au mal!

Ceci peut s'appliquer aux femmes en général, et aux portières en particulier. Il est peu croyable que M. Payen eût quitté semelles, formes et outils pour le simple plaisir d'insulter son infortuné locataire, mais son épouse ne pensa pas ainsi. Elle s'élança vivement vers la porte, et cria :

— Monsieur Richard! j'oublie de vous dire qu'il est venu une lettre de trois sous pour vous, et que je l'ai refusée, parce que vous me devez le lait, puis les bottes, vous savez.....

M. Richard ne se retourna même pas. Il fit un mouvement d'épaules, monta quatre étages, mit sa clé dans la serrure d'une porte à droite et entra.

« Un grenier à vingt ans! » a dit notre immortel poëte. Voici bien le grenier! voici bien les vingt ans! Mais où sont les voix joyeuses, les éclats de rire, le frais minois sous le frais chapeau? Ce n'est pas le plaisir ou l'amour qui ont creusé ces plis, éteint ces yeux, pâli ces joues. Ce n'est pas là l'insouciante pauvreté de la jeunesse, c'est la misère, sans poésie, hideuse et nue.

Le jeune homme avait jeté son chapeau sur la table, il se prit la tête dans les deux mains.

— Encore, encore un échec! j'en étais sûr! J'avais pourtant des droits à obtenir une misérable place de douze cents francs. Mon père n'est-il pas mort la plume à la main? Mais non, la place a été donnée à je ne sais qui, au filleul d'un négociant de vins de Bordeaux, fournisseur du directeur, je crois... Tout arrive en même temps! Ces deux leçons qui me faisaient vivre, si cela s'appelle vivre, je les perds! L'un de mes élèves part pour l'Italie, où l'appelle sa santé; l'autre prend un maître mieux vêtu, mieux chaussé que moi. C'est tout simple! je faisais si honteuse figure dans mes misérables habits!

Il se leva brusquement, fit quelques tours dans la chambre, s'arrêta devant la fenêtre aux rideaux sales et fanés. La pluie tombait, assombrissant le triste logis.

— Et on me dit de prendre patience, d'attendre! Attendre quoi? C'est trop dur, cette lutte avec la misère! A cette bataille-là on perd tout, sa jeunesse, sa santé, son honneur même. On emprunte de l'argent pour manger, et quel nom vous donnent ceux à qui on ne rend pas ce qu'ils vous ont prêté? Et j'ai pleuré quand mon père est mort! Il a bien fait. S'il avait vécu pour me voir, moi, comme me voilà, et savoir son Félix, mon pauvre frère, mort là-bas, de cette fièvre qui n'épargne pas l'Européen... Oh! oui, mon père a bien fait de mourir!

Le jeune homme ouvrit une armoire placée près de la cheminée, et, sur la planche la plus élevée, il prit un petit flacon qu'il regarda avec attention.

— Ce brave Émile! il ne se doutait pas que ce qu'il me laissait là me serait un jour si utile...

Une partie du contenu du flacon fut versée dans un verre.

— Si j'en mettais trop, je me réveillerais, et je ne le veux pas! Non, je ne le veux pas!

Il but lentement.

— C'est mauvais! fit-il après avoir bu.

Otant sa redingote, il s'étendit sur le lit, croisa les bras, et, les yeux fermés, il attendit. . . . . .

. . . . . .

— Vois donc, Payen, la belle voiture ; mais elle s'arrête à notre porte, regarde!

— Monsieur Richard, à quel étage? dit, en ouvrant vivement la porte de la loge, un homme jeune encore, à l'air ému et joyeux.

— Il y est, je pense, dit la Payen ; je n'ai pas sa clef!

— Parbleu! s'il y est... A quel étage, dites?

Il montait déjà.

— Au quatrième, la porte à droite! criait la portière qui le suivait. Faut que je tâche de savoir ce qu'il lui veut, par exemple! marmotta-t-elle en grimpant de toute la vitesse de ses jambes. Mais, mon Dieu, mon Dieu! qui est-ce qui crie comme cela?

— Richard! disait-on en accents désespérés. Richard, mon frère, il est mort! . . . . . .

. . . . . .

En bas, le facteur passait en finissant sa tournée.

— J'ai fait une bêtise en refusant cette lettre, pensait Payen; c'est rapport, bien sûr, à celui qui est là-haut.

Il courut au facteur.

— Avez-vous la lettre de ce matin ? Voilà les trois sous!

Le facteur lui remit la lettre.

— Comme cela, ma responsabilité sera à couvert, pensa Payen.

Il n'y avait pas d'enveloppe. Par habitude, le portier regarda et lut ceci :

« Cher Richard,

» J'existe, je suis riche; j'ai su ton adresse par hasard, j'arrive aujourd'hui, nous serons heureux.

» Ton frère,

» FÉLIX. »

Le lendemain, on enterra M. Richard.

— Pauvre jeune homme ! disait Mme Payen; c'est malheureux tout de même! Mais qu'est-ce que vous voulez! je ne pouvais pas payer les trois sous sans savoir, n'est-ce pas? puisqu'il me devait déjà du lait, plus un ressemelage de bottes !

Georges GRAND.

LE MORCEAU DE CHOCOLAT

(SOUVENIRS D'UN MAITRE D'ÉTUDE.)

J'avais réglé mon compte avec M. R.... Il me revenait vingt-deux francs cinquante centimes, qu'il me donna. Je les sentais tressaillir dans ma poche.

J'eus bientôt rassemblé mes hardes. Je n'avais d'autre malle qu'une vieille cravate noire nouée par les quatre coins et il y avait dedans plus de papiers griffonnés que de linge. Je mis par hasard la main sur un vieux reste de cigare qui se trouvait dans ma poche. Il me sembla que cela ferait bon effet de sortir le cigare à la bouche. Je l'allumai à la cuisine, puis je traversai fièrement la cour comme une garnison qui sort de la place avec les honneurs de la guerre.

Près de la grande porte était un enfant qui semblait attendre quelqu'un. C'était un petit écolier, mon voisin de table dans la salle d'étude et auquel j'aidais souvent à faire ses versions.

Aussitôt qu'il me vit, il courut à moi, et me présentant un rectangle enveloppé de papier blanc :

— Je vous en prie, monsieur, prenez cela; c'est du chocolat à la vanille; je sais que vous ne gagnez pas beaucoup d'argent chez M. R..., cela vous fera quelques déjeuners. Ne craignez pas de me priver : voici les étrennes, maman me donnera d'autre chocolat, et vous, personne, peut-être, ne vous donnera rien.

Cette marque d'amitié si imprévue me bouleversa; j'ai, moi, l'émotion fort niaise et le sentiment tout à fait dépourvu de présence d'esprit. Au lieu de remercier ce charmant enfant, je me mis à pleurer comme un grand imbécile.

Lui, cependant, cherchait à glisser son paquet dans la poche de mon habit, et moi, les yeux troublés de larmes, suffoqué de sanglots, incapable de prononcer un seul mot, j'essayais, mais inutilement, d'arrêter ses mains. Aussitôt que le chocolat fut dans ma poche, le cher petit espiègle prit légèrement sa volée comme un oiseau qu'on force à changer de buisson. Il alla se placer à quelques pas de moi.

— Monsieur, me dit-il, si vous voulez me promettre de garder le chocolat, je vais revenir; j'ai quelque chose à vous communiquer.

— Oh ! cher petit, je te le promets; je le garderai toujours en souvenir de notre amitié.

Il revint et me prit les deux mains.

— Eh bien, il faut que vous me promettiez de me faire savoir dans quelle institution vous serez entré; et je prierai tant maman de me mettre auprès de vous qu'il faudra bien qu'elle y consente.

— Eh bien, mon enfant, je te le promets encore.

Et détachant mes mains des siennes, je m'enfuis vers la rue, car je sentis que j'allais pleurer encore.

A quelque distance de là, j'aperçus mon jeune ami placé sur la terrasse. Il me suivait d'un œil qui, j'en suis sûr, était plein de larmes.

Depuis, j'ai oublié cet enfant. J'ai mangé brutalement son chocolat, et je ne l'ai pas informé de la pension où je suis entré. Je l'ai oublié comme le voyageur oublie l'arbre sous lequel il s'est reposé un instant en traversant le désert; je l'ai oublié comme la jeune fille oublie le rosier qui lui a fourni sa première guirlande.

Cette douce affection trépassée, elle est là gisante dans un coin de mon cœur sous un crêpe rose : car le destin de l'homme est d'oublier. Le fond de tout cœur humain est, hélas! un amas de scories et de cendres. Notre âme est un cimetière tout rempli de tombes et d'épitaphes, un champ où les fleurs nouvelles prennent racine sur les fleurs mortes.

L'oubli est un bienfait de Dieu : car si l'homme, autour de qui tout change et tout passe, n'avait le don d'oublier, il serait le plus malheureux de tous les êtres; la vie serait pour lui une éternelle douleur, son œil une source intarissable de pleurs.

Claude TILLIER.

ORIGINE DES FAVEURS

Veut-on savoir par quelle suite de circonstances le mot *faveur*, qui descend évidemment de l'expression latine *favor*, est arrivé à désigner ce petit ruban, le plus souvent rouge, vert ou bleu, dont les confiseurs et les marchands de nouveautés entourent leurs paquets ?

Le *Courrier de Vaugelas* s'est chargé de l'indiquer :

Autrefois, les chevaliers qui se présentaient pour combattre dans un tournoi nommaient hautement les dames dont ils se déclaraient les esclaves et les serviteurs; et au milieu du tournoi, les dames donnaient à leurs champions des rubans, des gants de soie, et autres récompenses de leur valeur et de leur dévouement, usage dont on trouve la preuve dans le roman de Perceforest (vol. 1, feuil. 155. verso, col. 1) :

« [A la fin du tournoi] elles estoient si desnuees de leurs atours que la plus grant partie estoit en pur chef ; car elles s'en alloyent les cheveulx sur leurs espaulles gisans en plus leurs cottes sans manches : car tout avoient donné aux chevaliers pour euls parer et guimples et chapperons, manteaulx et camises, manches et habitz. »

Ces rubans, ces gants, ces manches, ces chaperons, etc., que les dames détachaient successivement de leurs propres vêtements, pendant l'ardeur de la joûte, pour en armer les chevaliers, et pour animer et soutenir leur courage, s'appellaient *faveurs*, du latin *favor*, qui s'employait dans cette langue pour désigner un signe d'encouragement donné au théâtre.

Quand les tournois disparurent, ce qui eut lieu à la suite de 1559, où Henri II fut blessé mortellement, les chevaliers continuèrent à la vérité à porter publiquement des faveurs qu'ils avaient reçues des dames, comme on le voit dans d'Aubigné (*Hist.* II, p. 466) ; mais peu à peu le mot *faveur* se restreignit dans sa signification de chose matérielle, et ne désigna bientôt plus que le petit ruban dont Savary a dit, dans son *Dictionnaire du commerce*, publié en 1723 :

« C'est la seconde sorte de rubans de soie, qui se fabriquent à Lyon et dans les rubanneries du Forest. Ils ont près de cinq lignes de largeur, c'est-à-dire trois lignes de plus que ce qu'on appelle nompareille. »

Le *Courrier de Vaugelas* aurait pu ajouter que, sous

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Louis XIII, le mot *faveur* avait fait place à une autre expression qui s'appliquait en général à tous les rubans : on les appelait alors des *galants*.

R. H.

REVUE DES MAGASINS

Personne ne s'entend mieux que Mlle BATAILLON (rue Thérèse, 5) à tirer parti des galons adoptés par la mode actuelle. Les tresses de toutes largeurs, noires ou de couleur assortie aux étoffes, sont les ornements qu'elle préfère pour le costume courant. Prenons comme exemple un de ses derniers modèles. C'est un costume en lainage bleu de mer foncé, composé d'une jupe ras-terre, entourée d'un volant de 25 cent. que surmonte un bouillon à deux têtes coulissées. La tunique-tablier, garnie d'une large tresse noire, forme derrière un coquillé soutenu par plusieurs rangs de grosses coulisses. Une cuirasse lacée derrière, bordée de la même tresse, et un paletot *Madame l'Archiduc* orné pareillement sont le complément de ce costume simple et de bon goût.

Mlle Marie Bataillon emploie le galon chevron de nuance grisaille (noir et blanc) d'une façon fort adroite sur de jolis tissus de fantaisie. Quant au galon natté, en soie assortie aux étoffes, c'est une élégante nouveauté dont elle tire le meilleur parti.

La grande qualité de cette artiste, c'est qu'avant tout, elle est elle-même ; les toilettes qui sortent de son atelier sont empreintes d'un caractère particulier qu'on chercherait vainement ailleurs. Tout en suivant scrupuleusement la mode, Mlle Bataillon l'interprète à sa manière, et ses clientes n'ont garde de s'en plaindre. Et puis elle ne se répète pas trop : son imagination féconde la met en mesure de varier beaucoup ses modèles.

— Corsets, jupons et tournures de M. de PLUMENT, que les femmes seraient à plaindre si elles ne vous avaient pas!

Comment se hasarder à mettre un corsage cuirasse si l'on ne porte le *corset sultane*? Nul autre que ce gracieux modèle ne moule plus harmonieusement le corps. Il est combiné de façon à développer le haut du buste, à l'allonger et à l'amincir du côté de la taille.

D'un autre côté, est-il possible d'être bien juponnée, d'avoir une chute de traîne élégante, un gracieux relevé de tablier, si la tournure ne vient vous donner l'appoint nécessaire ? Voyez plutôt le succès que M. de Plument a obtenu avec la jupe *Louis XV*, pour costume court ; la jupe *Ninon*, pour toilette de dîner ; la jupe *Royale*, pour robe à traîne ; la jupe *Henri IV*, pour costume de ville ; la jupe *Médicis* et les tournures simples *Ninon* et *Ninette*.

Le jupon blanc à volants derrière, que la maison de Plument a créé tout dernièrement, a été fort bien accueilli par les femmes qui ne veulent pas se soumettre à la tournure. Cet ingénieux modèle, dans lequel il n'entre aucun ressort, subit le gonflement obligé, grâce à des combinaisons de coulisses et de cordons qui font monter ou baisser des volants superposés. Les robes vont admirablement avec ces jupons, qui présentent l'inappréciable avantage de soutenir une toilette avec une mollesse pleine de grâce.

Nous engageons vivement nos lectrices à voir ce nouveau jupon chez M. de Plument (rue Vivienne, 33).

SPÉCIALITÉS

Continuer d'obtenir un succès complet pendant une trentaine d'années, en dépit de la concurrence, c'est évidemment, ainsi que nous l'avons fait remarquer déjà, le privilége d'un produit supérieur. Tel est le *Lait antéphélique* de CANDÈS, cette eau de toilette qu'on n'est jamais parvenu à imiter parfaitement.

Voici la saison où il est indispensable de faire usage de ce lait virginal, car c'est un sûr préservatif contre les ardeurs du soleil, les influences atmosphériques, le hâle, etc. Il est excellent aussi pour en effacer les traces.

Une jolie femme qui se sert habituellement du *Lait antéphélique* ne saurait plus s'en passer : elle aurait trop à craindre de perdre la blancheur et la transparence de son teint ! A plus forte raison une femme moins bien douée doit-elle faire usage d'un cosmétique aussi précieux, qui donne à la peau une fraîcheur idéale et l'apparence de l'extrême jeunesse.

C'est toujours chez l'inventeur (26, boulevard Saint-Denis) qu'on se procure le *Lait antéphélique* dans les meilleures conditions.

Description des gravures dans le texte.

G. N° 544.

TOILETTES DE VILLÉGIATURE. — 1. Petite fille de cinq à six ans : costume de toile écrue. — Jupon court, entouré d'un plissé. — Tunique princesse, longue devant et beaucoup plus courte derrière. Un gros liséré entouré de ruches raye toutes les coutures devant et garnit le bas ; les manches, unies, sont terminées par des plissés ; enfin, le haut du corsage est décolleté en châle. — Guimpe montante en nansouck, entourée d'une ruche double. — Chapeau de paille anglaise, garni de fleurs des champs.

2. Fillette de douze à quatorze ans : robe en laine de fantaisie à rayures marron sur fond bois. — Le jupon est entouré de deux groupes de trois volants presque plats, et les manches sont ornées de deux groupes de bracelets chacun, en soie marron, avec nœud de ruban assorti pour le bas. — Basquine en application de cachemire brodé gros tulle, ouverte en châle, garnie de ruches de dentelle noire, avec nœud de ruban dans le bas de l'ouverture. — Chapeau *Montagnard* en paillasson marron, bordé de velours marron, garni d'une écharpe-voile en gaze blanche et d'une aile brunâtre posée en aigrette.

3. Petit garçon de sept à neuf ans : costume en drap bleu de mer. — Pantalon court, boutonné sur les côtés. — Gilet montant et carré du bas. Veston ajusté formant revers, fermé par un seul bouton au milieu. Parement au bas des manches. Col marin en toile et cravate à nœud marin en soie rouge foncé. — Béret béarnais en drap bleu assorti.

4. Petite fille de dix à onze ans : costume en vigogne beige. — Jupon court, entouré de six rangs de galons bruns. — Corsage veston garni devant d'une échelle de galons, avec boutons *corozo* de même nuance au milieu. Col rabattu dans le haut ; parements au bas des manches, bordés de galons pareils aux précédents. — Lingerie plate, en toile blanche. — Chapeau de paille noire, à passe relevée et bordée d'un galon marron, garni de coques de ruban et d'une touffe de plumes assorties.

5. Baby de trois à quatre ans : robe anglaise en piqué blanc. — Devants princesse, dos plat, très-long, et jupe plissée à plis plats. Bandes en broderie anglaise autour du cou, de l'entournure des bras et du bas des manches plates. Large ceinture de ruban rouge, nouée derrière, à coques tombantes. — Bas à rayures rouges. Souliers découverts, en peau jaune. — Chapeau marin en paille anglaise, entouré d'un galon rouge.

G. N° 545.

TOILETTES DE VILLE ET DE PROMENADE. — 1. Costume en faille marron et tussor matelassé (étoffe très légère). — Jupe à courte traîne, en faille, entourée d'un plissé et d'un bouillonné alternés. — Tablier carré, composé de bandes de faille et de bandes de tussor, puis encadré de plissés en faille ; il est drapé derrière et forme un gracieux coquillé avec un nœud de ruban marron. — Cuirasse en tussor matelassé, lacée derrière, entourée d'un double liséré et de plissés en faille. Col montant et manches en faille ; plissés au bas de celles-ci, parement en matelassé et nœud assorti. — Lingerie en batiste festonnée. — Chapeau de paille de riz blanche. Liséré marron autour de la passe ; nœuds en faille de même couleur sur le sommet de la calotte, avec bride se reliant à un autre nœud semblable placé au bas, et traîne de boutons d'or sur le tout. Bandeau pareil dessous.

2. Costume en toile d'Oxford à rayures bleues et toile à carreaux marron. — Jupon ras-terre, couvert de volants en toile rayée et à carreaux alternés. — Tablier arrondi, en toile rayée coupée en biais, entouré d'un plissé fait avec le droit fil de la même étoffe. — Cuirasse à rayures en biais, entourée d'une bande à carreaux. Col rabattu, garni de plissés. Manches en écossais, avec parements et plissés en toile rayée. — Lingerie en broderie anglaise. — Chapeau de paille à passe très renversée. — Bandeau de fleurs « jardinière » dessous ; nœuds de ruban crème sur le sommet et dans le bas, avec fleurs semblables à celles du bandeau.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châlet de famille ; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très-bien dessiné par M. Lebreton ; riche fruitier ; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements : à *Paris* chez le propriétaire M. *Goubaud père*, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), et à *Lagny* chez Me Dumont, notaire.

ROUVENAT (✲) & *CH. LOURDEL*, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La morte saison aidant, les modes ne nous présentent en ce moment rien de bien saillant : aussi notre intention est-elle de nous occuper de la toilette sérieuse, de celle que portent quelques « vieilles femmes » qui ne subissent pas le fol engouement du jour.

Il n'y a plus d'enfants, dit-on ; avec quelle vérité on pourrait ajouter que la « vieille femme » a disparu ! — A qui la faute ? — Au progrès, aux modes actuelles, à la coquetterie ; ces trois puissances coalisées l'ont rayée de la société.

Les teintures perfectionnées ont supprimé les cheveux blancs ; et, d'ailleurs, les coiffeurs sont là avec leurs postiches ; les dentistes nous ont donné les râteliers ; enfin, la parfumerie nous a fourni les teints de lys et de roses ! Quant à bien habiller une pareille réunion de perfections artificielles, la couturière et la modiste se sont rencontrées à point pour répondre de tout !

Voilà comment il est si rare, aujourd'hui, de rencontrer une femme franchement vieille, montrant un visage respectable encadré de beaux cheveux blancs, habillée avec simplicité et sans recherche aucune.

Personne n'y gagne, cependant, ni la famille, ni la société, ni la femme elle-même ! Absorbée comme elle l'est par les nombreux soins qu'il lui faut donner à sa personne, elle n'a plus le temps d'être aimable. On ne retrouve point, dans la vieille femme de notre époque, cet agréable causeur et ce précieux conseiller qu'on aimait à entendre et à consulter dans les cas difficiles. Pourtant, si l'on y réfléchissait bien, on se serait vite convaincu que les ruses et les artifices ne trompent plus personne, de telle sorte que, le mystère découvert, il ne reste que la moquerie dont on est l'objet !

Les femmes influentes ont toujours été les vieilles femmes. Le cœur, la raison, l'intelligence sont immortels : une femme qui possède ces dons peut braver l'outrage des années.

P. N° 271. — Chapeau *Montagnard*.

Nous n'avons pas l'intention, par ce qui précède, de prouver que, passé le temps de la jeunesse, les femmes doivent négliger leur toilette et dire un éternel adieu à tout ce qui peut constituer l'élégance ; notre avis, au contraire, est que l'âge mûr et la vieillesse ont besoin d'être rehaussés par une mise soignée, pour se montrer aussi agréables que possible. Mais qu'on ne nous parle pas de la grand'mère coquette, dont le cou est nu, dont les épaules sont à peines voilées ! Une telle tenue n'est point de leur âge. Elles paraissent également ridicules, coiffées d'un de ces chapeaux enlevés qu'on perche sur le sommet de la tête, ou affublées d'un costume collant de jeune femme ! Et pourtant on en voit !..

A partir de cinquante ans, une femme de goût ne manquera jamais d'adopter les couleurs sombres, et si, par sa position sociale, elle est forcée de paraître dans les réunions mondaines du soir, elle ne le fera que couverte de dentelles. Arrivée à cet âge, on ne sort guère sans un vêtement additionnel quelconque, et l'on doit choisir de préférence les plus amples. On évite avec soin les colifichets et l'on fait en sorte que l'ensemble de la toilette, tout élégante qu'elle soit, ne paraisse pas trop jeune. Il vaut mieux entendre dire de soi : « Voilà une femme qui paraît jeune *pour son âge !* » que de s'exposer à une appréciation de ce genre : « Elle a beau chercher à se rajeunir, elle n'en semble que plus vieille ! »

Voici, pour les chaleurs, une élégante toilette de ville qui nous paraît réunir toutes les qualités désirables. Elle est en soie et grenadine noire : — Jupon de faille, à courte traîne, entouré d'un volant plissé à larges plis plats, de trente centimètres, surmonté d'une tête toute coulissée, haute de dix centimètres. Polonaise en grenadine de soie, dont le bord inférieur est orné de guipures noires sortant d'un coulissé de faille qui forme la tête. Un coquillé de dentelle, *peu fourni* (style de couture), forme les bretelles sur le corsage ; ces

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bretelles se réunissent au bas de la taille devant et derrière sous un nœud de ruban. Dentelles et nœuds au bas des manches. La tunique est relevée derrière par des cordons que l'on accroche à des boutons placés au bas du dos. — Un mantelet en grenadine pareille, garni d'un volant de même étoffe, orné de guipures, complète la toilette ; il est montant, garni d'une ruche de dentelle autour du cou et sur le milieu des devants ; la pèlerine est maintenue au milieu de la taille derrière et les pans en sont très-longs. Col et sous-manches en batiste ourlée à jour et bordée de valenciennes. — Chapeau fanchon en dentelle noire, ruchée pour le diadème.

A partir de soixante ans, une femme a le droit de s'affranchir absolument de toute mode ; qu'elle s'habille selon sa convenance, pourvu qu'elle ne soit pas ridicule, personne ne songera à la critiquer. C'est le moment d'exhiber franchement ses cheveux blancs, de porter ses vieilles dentelles sur des bonnets *montés*, et de s'envelopper dans les cachemires antiques. Nous connaissons une douairière qui porte audacieusement une *douillette* lorsqu'il fait froid, et ne sort jamais sans son *ridicule* ; jamais elle n'a voulu abandonner ces deux anciennes coutumes. Elle nous amuse beaucoup lorsqu'elle vient à *parler* de la mode. Son intention, dit-elle, est de « la suivre de loin, pour ne froisser aucune opinion. » Sa femme de chambre lui confectionne robes et chapeaux d'après ses indications, et vraiment la tenue de cette bonne dame est irréprochable de netteté et de confortable. Nous tâcherons de ne jamais oublier un si rare exemple, car il est excellent à suivre.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 971.

CHAPEAU *Montagnard*, en paillasson noir. — Haute calotte et passe relevée tout autour, sur les côtés surtout. La passe, doublée de surah noir, est bordée d'un galon perlé. Un large velours entoure à plat la calotte, et toute la garniture (plume amazone noire, coques de velours noir, oiseau de fantaisie) se groupe sur le côté. Une torsade de velours entoure le dessous du chapeau, formant ainsi une couronne sur les cheveux et un nœud à bouts flottants derrière.

G. N° 540.

TOILETTES DE VILLÉGIATURE. — 1. Costume en tissu fantaisie de laine gris foncé et carreaux de ton camaïeu assorti. — Jupon à courte traîne, plat devant, avec pli Bulgare formé sous un pouff. — Deux écharpes quadrillées, bordées d'uni, forment le tablier par de gracieuses draperies qui se perdent sous le quadruple pli. — Corsage en quadrillé, à basques plates ; manches en uni, terminées par un cornet entouré d'une bande quadrillée nouée sur le dessus. — Lingerie en batiste plissée, avec ourlet à jours. — Chapeau de paille grise, baissé devant, relevé derrière, entouré d'un velours noir et garni d'une aile et d'un long filet en soie grise frangé. Ce filet recouvre la calotte et forme une sorte de bouillonné d'où s'échappent des coques de velours ; il retombe ensuite sur les cheveux avec une bride en velours.

2. Costume en gaze crème et taffetas lilas. — Jupon à traîne peu accentuée, entouré d'un premier volant plissé, puis d'un second monté à plis creux ; au-dessus de cette garniture, le jupon est rayé, à 25 ou 30 cent. de hauteur, de bouillons dont les coulisses forment saillie. — Tunique-tablier entourée d'un volant plissé, drapée en pouff derrière, puis resserrée sous un large nœud de ruban lilas dont les bouts flottent sur le bas carré de la tunique. — Corsage en taffetas lilas, à basques plates entourées d'un gros liséré, et ouvert en châle dans le haut. Fichu *Charlotte Corday* en taffetas, orné de franges assorties et croisé sous un nœud. Cornet en gaze plissée au bas des manches et nœud de ruban lilas. — Lingerie en crêpe lisse blanc plissé. Chapeau de paille anglaise noire, garni de velours noir, avec groupe de roses et de violettes blanches, celles-ci tombant en traîne. Bandeau de velours et groupe de roses.

G. N° 541.

TOILETTES D'INTÉRIEUR. — 1. Costume en taffetas noir et tissu de fantaisie (soie et laine) gris perle. — Jupon ras-terre, entouré de volants plissés. — Corsage uni, ouvert en châle ; manches presque plates, garnies d'un plissé à la vieille. — Tablier à la Juive, en tissu soyeux dont le dessin simule des écailles. Ce modèle forme un plastron de devant du corsage ouvert, avec simple tour de cou pour le dos, orné d'une collerette *Médicis* et de franges tombantes. Guirlande mignonne, brodée de soie ou de laine de couleur autour de tous les bords du vêtement ; frange à tête grillée dans le bas du tablier. — Lingerie en batiste plissée.

2. Robe de chambre en cachemire écossais blanc et rose. — Le devant affecte la forme princesse ; le dos est ajusté, et la jupe est montée par un quadruple pli. Le bas est garni d'un volant coupé en biais, à tête dentelée, formée par une ruche en taffetas rose. Ruche semblable sur le milieu devant, autour du cou, des parements de manche et des revers des poche. Nœud de ruban dans le haut. — Bonnet-coiffure exécuté en bandes de mousseline brodée. Ces bandes sont coquillées sur le sommet et forment traîne. Nœuds de ruban rose.

G. N° 536.

1. Chapeau en feutre gros bleu. — Passe renversée, doublée d'un plissé en organdi. Bandeau composé d'un nœud, genre alsacien, en foulard damassé bleu, traversé par une aile d'oiseau, et d'une demi-guirlande de raisin blanc avec feuillage. Une grande plume amazone bleu ombré orne le dessus du chapeau avec des grappes de raisin blanc doré.

2. Bonnet en mousseline. — Large fond, entouré d'une dentelle en tulle brodé, posée à plat au milieu devant, coquillée sur les côtés et derrière. Ruban violet drapé sur le sommet et formant des nœuds dans le coquillé.

3. Coiffure de soirée. — Cette coiffure est formée par un coquillé de dentelles blanches s'abaissant en traîne sur le chignon avec des cordelières à glands d'or. Elle est garnie d'une touffe de plumes de héron dont le pied se perd sous un motif derrière.

4. Chapeau capote en velours marron. — Plume havane posée à plat tout autour ; larges nœuds de velours marron sur le côté et dessus.

5. Chapeau de feutre gris perle. — Une écharpe en gaze lamée argent forme un fond mou. Les deux extrémités de cette écharpe se réunissent dans le bas derrière, d'où elles retombent naturellement. Bandeau de mûres sauvages.

6. Parure pour robe ouverte, en jaconas brodé. — Cette parure comprend deux cols, l'un montant, l'autre rabattu ; celui-ci entoure un plastron de petits plis. — Sous-manche assortie.

7. Vêtement d'intérieur en joli moleton de laine blanc. — C'est un paletot demi-ajusté, ouvert en châle, garni de boutons sur les côtés et fermé au milieu sous un nœud de ruban. Liserés de faille sur tous les bords, autour du parement des manches et aux poches.

8. Vêtement d'intérieur en moleton de laine blanc. Col rabattu en velours. Bandes de velours sur toutes les coutures du dos ; mêmes bandes garnissant les devants et le parement des manches.

9. Double nœud de cravate en ruban lilas à bouts brodés.

Description de la gravure coloriée n° 1232.

TOILETTES DE CAMPAGNE. — Costume en barège de couleur chamois et taffetas havane. — Jupon à courte traîne et pli Bulgare ; quilles de plissés ornés de ruchés rayant les côtés ; volant plissé surmonté de bouillons coulissés dans le bas du jupon devant. — Les deux tabliers sont rayés au milieu par plusieurs coulisses et garnis de biais sur leurs bords inférieurs. — Corsage à longue basque derrière, garni devant d'un plastron en taffetas havane plissé, et d'un col montant de même étoffe. Plissés en taffetas rayant la manche sur le dessus, et revers avec nœud dans le bas. — Lingerie plate en toile blanche.

2. Costume en fantaisie de laine gris uni et limousine rayée assortie. — Jupon à courte traîne, entouré d'un plissé en uni, lequel est surmonté d'un large bouillon en limousine, puis d'un autre volant de fantaisie ornée d'un plissé. Ce bouillon forme deux rangs de coulisses en haut et en bas, avec tête bordée de noir et ruchée. — Tablier carré en limousine, à bords noirs, garni devant de nœuds papillon en ruban noir, et coulissé derrière avec tête plissée et nœud de ruban semblable. — Cuirasse en limousine bordée de noir et garnie, au milieu derrière, d'un nœud de ruban assorti aux autres. Boutons noirs et col rabattu ornant le devant du corsage. Manches en fantaisie unie, terminées par un parement de soie noire bordé de gris, et boutonnées sur le dessus. — Lingerie plate en toile, avec ourlets à jours. — Chapeau de paille gris foncé, à passe enlevée et bordée de faille noire. Guirlande de boutons d'or posée à cheval sur la calotte, avec boucles plates en ruban noir.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 556. — DESCRIPTION, PAGE 410.

CHAPEAUX, LINGERIE, DÉTAILS DE MODES

Modèles de chapeaux de Mme de Bysterweld (rue du faub. Saint-Honoré, 5).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE MONDAINE

Par la chaleur dont nous jouissons, l'onde amère est ce qu'il y a de plus à la mode. On ne rencontre que gens partant pour l'Océan, et c'est à qui dressera sa tente sur la plage, de Calais à Biarritz; le littoral maritime fait prime, et hors l'eau salée, il semble qu'il n'y ait point de salut. Notre pauvre humanité se retrempe à force : puisse-t-elle ressortir des flots rajeunie et régénérée !

En attendant, la République, amie du progrès, n'a pas modéré le déploiement de luxe des filles d'Ève, et jamais les bains de mer n'ont été si élégamment suivis. Les costumes, tout en laine unie ou rayée de tons très-tranchés, avec le mantelet-capulet croisé en fichu et se nouant par derrière sur le cotillon, sont en grande faveur pour les promenades du matin sur la plage. Très-élégantes aussi, les toilettes en batiste de couleur unie, garnies de guipures de la même nuance que la robe ou de broderies anglaises.

Les foulards ont également la vogue. On combine des costumes avec des foulards de ton différent, et en mêlant les dessins, le pompadour avec l'uni, les rayures avec les quadrillés. C'est d'un effet pimpant très-heureux.

Quant aux chapeaux, autant de têtes, autant de formes. L'anarchie la plus complète règne en matière de coiffure. Il y a cependant un chapeau de paille qui semble rallier le suffrage universel : on l'appelle *tarte à la crême*, à cause de sa forme ronde et des bouillonnés blancs en gaze qui le garnissent.

Parti de Trouville, ce chapeau a rapidement conquis tout le littoral de l'Océan, et s'y promène en maître.

***

La simple fermeture de l'enveloppe gommée a fait son temps. Voilà que reparaissent les cachets pour sceller les lettres.

J'aime cette mode qui ramène les devises, lesquelles ne peuvent plus guère être employées qu'en cette occasion. — Il serait peut-être à propos de rappeler à ceux qui voudraient se choisir une devise les préceptes des maîtres en ce genre de science.

D'abord, il faut que la devise soit ingénieuse et bien appropriée au caractère et à la situation de celui qui l'adopte. Elle doit avoir un corps et une âme, c'est-à-dire un objet matériel et une légende. Gilles Ménage dit que la légende sera concise « et légèrement destournée, sans aucun subterfuge et par un élégant soubs-entendu. » Et Henry Estienne que « l'asme de la devise doilt touts jours estre assez modeste que celluy quy l'arborre en puysse faire appliquation sur luy-mesme, et qu'il en puysse avoir faict composition sans outtrecuidance ou vanité malséyante. »

Il faut, en outre, que le genre de l'objet matériel et le sexe de la personne soient identiques. La légende ne devrait jamais avoir plus de huit syllabes, mais on s'est donné des licences en ce genre, comme en poétique.

***

On pourrait reprendre quelques devises portées autrefois par des gens illustres, et qui s'appliqueraient bien à certaines personnalités de notre époque.

Une personne qui se reconnaîtrait un esprit pointilleux et prêt à la riposte adopterait des feuilles lancéolées, portant en exergue : *Que nul ne s'y frotte!* Ou bien la devise de Louis XI : un porc-épic et la même âme ou légende.

Un caractère bouillant et hardi prendrait la devise de don Juan d'Autriche : une fusée et : *Da l'ardore, l'ardire* (l'excès de mon audace vient de mon ardeur).

Une veuve inconsolable, celle de la duchesse douairière de Créquy : une tourterelle et : *Piango sua morte, a mia vita* (je me plains de sa mort et de ma vie).

Une voyageuse infatigable, celle de la reine Christine : une hirondelle et : *Pour chercher mieux.*

Une femme timide et jolie, celle de dona Rosa de Lascaris : un bouton de rose et : *Je ne puis paraître sans rougir.*

De nos jours, la marquise de B..., à l'esprit élevé, vient de faire graver sur son cachet d'améthyste un arbre isolé sur une montagne, avec ces mots : « Ceux qui vivent dans les hauteurs sont solitaires. »

***

Un cachet qu'on choisirait en matière précieuse, dont on composerait la devise pour la personne à qui on la destinerait, pourrait très-bien s'ajouter à la liste des présents à offrir à ses amis, et constituerait, selon les circonstances, soit une douce flatterie, soit une fine ironie.

L. S.

UNE VILLE D'EAUX

Dieppe, il faut le reconnaître, est bien embourgeoisée, mais c'est toujours Dieppe, la première *watering place* de France, par rang de date d'abord, par le charme ensuite de ses riants environs. A ce titre, Dieppe est certaine d'appeler toujours à elle un monde aristocratique, qui s'y rend de prédilection et de parti pris. Elle est devenue ville de plaisance, aux mœus calmes, et elle s'est fait une spécialité qui a bien son mérite : on y ébauche des mariages ! Après la saison des bains on se marie, puis l'été suivant, et souvent plusieurs étés de suite, on revient par reconnaissance à cette même plage où l'on s'est connu et parfois aimé.

L'élément aristocratique à Dieppe, en ce moment, est très accentué, ainsi qu'on en peut juger par les notoriétés du monde qui s'y rencontrent et parmi lesquelles se trouvent : MM. le comte de Clermont-Tonnerre, le comte de Divonne, le comte d'Estampes, dont le yacth est à l'ancre dans un des bassins de la ville; le comte de Turenne, le comte d'Azincourt, Robert d'Houdemare, etc.

Le yacht de M. le comte d'Estampes n'est pas le seul à Dieppe. Plusieurs autres, sous pavillon anglais, sont entrés dans le port ces jours derniers. Ce sont des modèles d'installation et de construction, tous d'une propreté exquise. Les maîtres d'équipe et les dames qui les accompagnent ont des costumes spéciaux.

Celui des femmes est curieux; il est en petit drap léger, de couleur bleue. La jupe, ronde d'en bas, est garnie d'un volant avec gros ruché au-dessus et bordé d'un demi-lacet de laine rouge; la basque du corsage est également historiée de lacet de laine rouge, formant des arabesques dentelées à la taille. Ce costume participe tout à la fois de l'uniforme de la cantinière, de l'habit d'amazone et du costume fantaisiste de la bohémienne. Le chapeau est rond, à petit bord; le dessus en toile cirée et le dessous en paille brune.

Ce n'est ni pittoresque, ni original, et nous doutons que, malgré la manie d'imitation qui règne chez nous, les jolies canotières du port d'Asnières soient tentées de l'adopter. Il ne faut cependant jurer de rien.

On entend parler anglais partout à Dieppe en ce moment : aux tables d'hôte, à l'établissement, dans les rues, sur la jetée, aux ruines du château d'Arques, au bal, au bal surtout.

C'est le monde anglais qui donne le plus de verve à ces réunions, où les jeunes femmes françaises ne se montrent que très-exceptionnellement. Les choses se passent de la même façon à Boulogne-sur-Mer et dans toutes nos stations hydrominérales.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Sous la Restauration, et encore sous le règne de Louis-Philippe, les bals des casinos étaient des assemblées charmantes; on s'y mêlait volontiers. Tout est changé maintenant. L'amour de l'égalité est si sincère chez nous, que jusqu'aux femmes de parvenus qui ne veulent plus se commettre au bal avec des *inconnus*.

Telle est la cause de la disparition complète aujourd'hui du quadrille. On ne danse plus, on valse. C'est que, dans le quadrille, on est exposé à se trouver face à face avec toutes sortes de gens. A la valse, il n'en est pas de même, une femme, une jeune fille ayant le droit de refuser le cavalier qui vient la solliciter de valser avec lui.

Ainsi, voilà la valse, contre laquelle on fut si longtemps en défiance, réhabilitée dans les bals publics des casinos, grâce au principe d'égalité.

C'est également à ce principe qu'il faut attribuer l'abolition qui se prépare de la fameuse poignée de mains, le *shake hands* des Anglais; cela commence à ne plus guère se pratiquer, surtout entre hommes et femmes. Le salut redevient à la mode comme au temps de nos devanciers de la belle France de qualité. La *poignée de mains* ne se maintiendra qu'entre gens de relations intimes; elle était devenue un véritable abus.

Mais, si l'absence des femmes de haute condition dans les bals du Casino de Dieppe est remarquée, les *grandes dames* ne se privent pas pour cela du plaisir de la danse; elles ont des sauteries privées. Et, à ce sujet, l'une d'elles, l'autre soir, présidait à une petite fête où il avait été dit qu'il n'y aurait que de jeunes et jolies femmes. Ce bal a eu lieu et a réussi; il a fait même beaucoup d'amies à la maîtresse de céans qui, malgré la consigne restrictive proclamée très-haut par elle à l'avance, avait eu l'exquise courtoisie d'étendre ses invitations, sans considération d'âge. Cette consigne, en apparence rigoureuse, était devenue une flatterie d'un raffinement exquis.

On se demandait, à ce propos, ce que pouvait être, en effet, une *jeune* femme et une *jolie* femme! A quelle limite finit exactement la jeunesse des femmes du monde? C'est non moins vague lorsqu'il s'agit d'une jolie femme! L'arbitraire se fait nécessairement ici une large part. Une femme est jolie selon les uns, et elle ne l'est pas selon les autres. Le joli est une chose à laquelle la pensée seule attache une signification. Il n'en est pas du joli comme de la beauté, qui a son type arrêté, quoique souvent elle diffère selon le pays. En général, quand on entend dire qu'une femme est jolie et même jeune, c'est toujours sous bénéfice d'inventaire qu'il faut accepter cette qualification, et il est certain qu'une maîtresse de céans qui dit qu'elle ne recevra, en telles circonstances, que de jeunes ou de jolies femmes, se réserve forcément de faire des invitations à beaucoup de ses amies qui ne sont ni jeunes, ni jolies.

Les élégantes qu'on rencontre à Dieppe le sont plutôt par l'excellence de leur tournure et la bonne appropriation de leur toilette à leur individualité, que par les audaces ou l'excentricité de leur mise. C'est à peine si l'on aperçoit ici une robe franchement fourreau. Les coiffures sont des fantaisies dans lesquelles la chevelure artificielle joue un rôle modéré. Les robes sont de teintes calmes et douces. La popeline et les beaux taffetas gros grain, noirs, gris ou marrons, dominent. Les corsages sont fort ajustés, les jupes relevées, mais non collantes.

Nous oublions de mentionner, parmi les distractions qu'on trouve à l'établissement de Dieppe, un petit sport qu'on désigne sous le nom de *Courses de salon*. Sur une table ronde, au tapis vert figurant le turf, sont huit rails circulaires dans lesquels s'emboîtent huit chevaux en fer montés de leurs jockeys. Ils sont mis en mouvement par un mécanisme caché. A un signal donné, ils partent, et celui des huit chevaux qui s'arrête le plus près, mais en deçà du poteau gagnant, est le vainqueur de la course. C'est une occasion de paris. La mise pour chaque tournée est d'un franc par cheval, ce qui constitue une poule de huit francs; mais chaque course comporte plusieurs séries de parieurs, et cette poule de huit francs peut être ainsi multipliée à l'infini. Celui qui fait jouer retient une prime de 50 centimes par poule, et, à ce jeu, il réalise, dit-on, de gros bénéfices. C'est une roulette équestre, très-ingénieuse et fort anodine en apparence, mais on s'y passionne néanmoins comme au trente-et-quarante, et certainement plus encore qu'aux paris mutuels, qui ne sont plus admis sur nos champs de courses.

Il y a cinq ou six ans, dit-on, que ce même sport existe et prospère à Trouville. La roulette disparaissant et ce jeu toléré, c'est à n'y rien comprendre.

Eugène Chapus.

PARIS SOUTERRAIN

Il faut avoir des étrangers chez soi pour penser à visiter les égouts de Paris; pourtant c'est une promenade curieuse, intéressante et propre. Avec un flacon à la main comme en-cas, on peut affronter cette odeur fade de cour humide, qui devient rarement une très-mauvaise odeur maintenant.

Par un escalier en spirale garni d'une toile, on descend dans le maître égout, c'est-à-dire sous une voûte à laquelle est suspendu par des crampons un gros cylindre qui renferme l'eau de la Dhuys, venant à Paris.

En bas, coule l'eau sale, entre deux pavés et entre deux rails. Sur ces rails on place de petits wagons découverts, entourés d'une balustrade de cuivre et portant aux quatre coins de grosses lampes avec des globes.

Ces wagons ont été faits en 1867 pour la visite des souverains de l'Europe. Quand les voyageurs y sont installés, — et quels voyageurs! beaucoup de femmes élégamment mises, des ingénieurs, des étrangers, — on pousse à bras ces wagons de la place du Châtelet à la rue de Rivoli. Là, on tourne sous une voûte beaucoup plus étroite; il n'y a de place que pour le wagon et un homme de chaque côté.

On vous met un brancard et une barre horizontale, les hommes s'y attellent et partent au pas de course. On passe devant toutes les rues adjacentes, dont le nom est écrit au front de chaque petite niche représentant l'égout de la rue, et l'on arrive ainsi à la place de la Concorde.

Ici, la voûte s'élargit, des réflecteurs l'éclairent et le ruisseau se change en fleuve : on dirait un grand canal couvert.

Vous quittez les wagons pour monter sur des bateaux plats, vous êtes plus près de l'eau, ce qui est moins agréable. Les hommes vous hissent avec des cordes, et très-lestement vous arrivez au pied de la Madeleine, par un soupirail; le jour vous guide, vous montez un grand escalier; les vêtements n'ont ni poussière ni humidité, et si vous êtes bien aise de sortir de l'égout, vous n'êtes pas fâché d'y être allé.

X. V.-P.

LES PAROLES D'OR

Les soucis volent autour des lambris dorés, le chagrin plus léger que les cerfs, plus rapide que les vents qui chassent au loin les nuages, monte avec nous dans le même vaisseau, court avec nous à travers les escadrons.

Horace.

L'intérêt parle toutes sortes de langues et joue toutes sortes de personnages, même celui de désintéressé.

La Rochefoucauld.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 541. — DESCRIPTION, PAGE 410.

TOILETTES D'INTÉRIEUR

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92

Toilettes de Mme. Kœnig, r. Monsigny 19 _ Lait Antéphélique de Candès et Cie.

Ceinture-Régente de Mmes. De Vertus Sœurs, r. Auber 12 _ Eau Figaro Boul.d Bonne-Nouvelle 1.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON. Ad. Goubaud & Son. 3a. Henrietta Street Covent Garden. W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Imp. Lemercier & Cie Paris

L. N°48

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 540. — DESCRIPTION, PAGE 410.

TOILETTES DE VILLÉGIATURE

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE GÉNIE DE L'ÉVASION

(SOUVENIRS DU XVIIIe SIÈCLE.)

I

On s'intéresse toujours aux histoires d'emprisonnement et d'évasion. Elles ont l'attrait d'un conte de fées, elles frappent le cœur à l'endroit sensible, l'amour instinctif de la liberté.

Le dix-huitième siècle est l'âge héroïque des prisonniers qui s'évadent, en opérant des miracles d'intrépidité et de ruse. Latude est le plus touchant de ces fugitifs.

On sait son incroyable légende; elle circulait parmi le peuple marchant contre la Bastille; la faible plainte du prisonnier de Mme de Pompadour soufflait la tempête qui la renversa. La captivité de Latude est une tache horrible sur la mémoire de cette femme à qui on pardonnerait tant, si elle avait su pardonner. Quelle vengeance horrible et presque infernale! Trente-cinq ans de captivité, toute une existence traînée de la Bastille à Vincennes, de Vincennes à Charenton, et jetée enfin, comme un haillon humain, à la voirie de Bicêtre, en expiation d'une peccadille qu'un mois d'arrêt aurait trop punie!

Latude a vingt-quatre ans; il a ou il se croit un avenir militaire. Il arrive du Languedoc à Paris, avec la cape et l'épée, l'ardeur et l'ambition d'un cadet de Gascogne. La faveur de Mme de Pompadour pourrait le faire avancer d'emblée. Mais comment aborder l'inaccessible maîtresse? Comment attirer son regard lointain et propice comme celui d'une bonne étoile?

Son mauvais génie lui souffle un stratagème de Scapin.

Il court à Versailles, se fait recevoir à force d'instances, et dénonce un complot contre la favorite. Il a vu mettre, la veille, une boîte à la poste, par deux hommes dont il a surpris les propos suspects. Il s'agit d'un empoisonnement. La marquise le remercie, elle lui promet sa protection. Le lendemain, la boîte arrive pleine d'une mixture qu'on éprouve sur des animaux, et qui se trouve inoffensive comme une poudre de perlinpinpin.

La mystification est percée à jour.

Latude est mis à la Bastille; cinq mois après, au donjon de Vincennes. Il s'en échappe, et, avec une témérité ingénue, il court à Versailles demander sa grâce au roi. Mme de Pompadour le fait reprendre dans l'antichambre même de l'appartement royal. C'était arracher un suppliant des pieds de l'autel éperdûment embrassé.

Latude est reconduit à la Bastille; on le met dans une chambre avec le jeune d'Alègre, un autre captif de la marquise, coupable d'une chanson rimaillée contre elle.

C'est alors que le génie de l'évasion se développe en lui, ce génie composé de la patience des fourmis, de la force sourde des taupes, du travail silencieux des vers de terre, et qui, à toutes les facultés concentrées de l'esprit humain, semble joindre l'instinct de la bête et la puissance de la goutte d'eau creusant son rocher.

La cheminée de sa chambre, effroyablement haute, hérissée de grilles, qui aboutit au haut de la tour, est la seule issue, l'unique cratère du volcan. S'il parvient à l'escalader, il faut une échelle de corde de cent quatre-vingts pieds pour descendre, du haut de la tour, dans le fossé; une seconde échelle de bois de trente pieds pour franchir le mur qui le ferme. Latude et son camarade fabriquent leurs deux échelles, en dix ans, avec les fragments de leur linge minutieusement effilé, avec le bois qu'on leur donne pour les chauffer, et qu'ils découpent en minces échelons. Ces chefs-d'œuvre du désespoir réussissent: ils s'échappent par une nuit d'hiver, après avoir travaillé neuf heures dans l'eau glacée du fossé. Latude se réfugie en Hollande. Il est poursuivi, arrêté à Amsterdam, remis à Vincennes.

Il s'évade encore, et, avec une naïveté qui aurait désarmé la vengeance d'une Médée, la rancune d'une Frédégonde, il révèle son lieu d'asile à la femme qui le persécute, dans une lettre où il lui demande grâce et merci. La réponse est une arrestation immédiate. Il est rejeté dans un cul-de-sac de la Bastille, les fers aux pieds et aux mains, mordu par des rats qu'il apprivoise, n'ayant pour se consoler qu'un flageolet qu'il s'est façonné d'une branche de sureau trouvée dans sa paille, et sur lequel il chante ses gémissements; triste Tytire du sépulcre!

Ses forces s'épuisent, ses cheveux blanchissent, sa raison vacille, il ne lui reste qu'un souffle de voix pour crier grâce et miséricorde. Pour apitoyer les ministres, il griffonne, avec son sang, des projets de réformes sur des tablettes de mie de pain que ses geôliers jettent aux ordures. Il écrit à la Pompadour des lettres à fendre l'âme, à déchirer les entrailles:

« J'ai souffert quatorze années; que tout soit enseveli à jamais dans le sang de Jésus-Christ. Madame, soyez femme, ayez un cœur, laissez-vous toucher de compassion par mes larmes et par celles d'une pauvre mère désolée de soixante et dix ans! »

Dans une autre lettre, il lui fait le compte des heures de son lent martyre, et c'est cent mille heures! Et cette voix n'est pas écoutée, et la pierre sépulcrale que ce spectre soulève, depuis quatorze ans, en plein Paris, et en pleine lumière, retombe incessamment sur sa tête!

Un jour, des jeunes filles de la rue Saint-Antoine, avec qui il échangeait, depuis quelque temps, des signes de détresse, étalent devant la prison un grand écriteau tracé en grosses lettres, sur lequel il peut lire:

« La marquise de Pompadour est morte hier. »

Il se croit sauvé, mais l'iniquité même de son supplice l'éternise. Comment laisser reparaître parmi les vivants ce fantôme des horribles abus du règne, le témoin criant de son despotisme? M. de Sartines ne voit en Latude qu'un vivant secret d'État qu'il faut sceller dans l'oubli. Les vexations s'accroissent, les clôtures se resserrent, de plus en plus sombres. On le traîne dans la « Cité dolente » des affreuses prisons de l'époque; il en parcourt tous les cercles d'ignominie et d'horreur. Transféré comme fou à Charenton, il est libéré un instant, repris de nouveau, puis jeté à Bicêtre, dans un cachot à dix pieds sous terre, où il gît sept ans, affamé, demi-nu, rongé de vermine.

L'arbitraire de l'ancien régime semblait vouloir accumuler sur ce malheureux toutes ses cruautés, en faire son type, son patient modèle, le *sujet* extraordinaire de ses cruelles expériences.

Une femme avait perdu Latude, une femme le sauva; une héroïque femme du peuple, Mme Legros, petite mercière qui vivait de son aiguille plus encore que de son commerce. Elle trouve, un jour, un Mémoire que le prisonnier envoyait à un président du Parlement, et que le porte-clefs chargé du message avait laissé tomber dans la rue. Elle le ramasse, elle le lit; un enthousiasme de pitié et d'indignation la saisit. Elle se dévoue, sur l'heure, comme d'un vœu soudain fait au ciel, à la délivrance de cette victime inconnue. Ce gémissement sorti du tombeau lui perce le cœur; elle va le recueillir, le propager, le grossir, en fatiguer sans relâche la cour et la ville, jusqu'à ce que la rumeur devienne un de ces orages qui emportent tout.

Trois ans durant, elle marche à son but, à travers les déboires et les rebuffades, repoussée, raillée, calomniée. Rien ne l'émeut, rien ne la rebute. Elle court de porte en porte, essuyant les avanies des valets, affrontant les menaces du lieutenant de police, qui la mande et veut l'effrayer. Elle force la porte des filles du roi, elle intéresse le cardinal de Rohan, elle émeut les Condé, elle apitoie la duchesse d'Orléans, elle attendrit Mme Necker. Toutes les hiérarchies du rang et du pouvoir, si sévèrement fermées alors aux petites gens, aussi difficiles à ébranler qu'une armée rangée en bataille, sont percées, remuées, désarmées par cette pauvre femme, qui n'a d'autre force que l'indomptable élan de son cœur.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

De voix en voix, son cri de détresse arrive à Louis XVI; il accorde enfin la grâce de Latude.

En 1784, ce damné social revoit le jour, rentre dans la vie, tiré de son enfer par le bras acharné d'un ange. Sa première arrestation datait de 1749.

II

En Prusse, à la même époque, le baron de Trenck, prisonnier de Frédérick II, enfermé dans la forteresse de Glatz, pour le crime d'avoir élevé trop haut son amour, entreprenait la même lutte héroïque d'un homme seul et nu contre les portes, les verrous, les pavés et les précipices, contre des geôliers plus inexorables et plus vigilants que les dragons de la fable.

Une première fois, avec un canif qu'il a dentelé, il scie trois énormes barreaux de sa prison, effile en lanières son porte-manteau, s'en fait une corde qu'il ajuste au drap de son lit, et descend d'une fenêtre élevée de quinze brasses au-dessus de terre. Il tombe dans la vase des fossés de la citadelle; la boue l'étouffe et monte à ses lèvres; il est forcé d'appeler la sentinelle au secours.

Quelques jours après, il s'élance sur le major de ronde qui fait sa visite, lui arrache son épée, renverse le factionnaire, met en déroute les soldats du poste, saute du rempart dans le fossé et se relève sans une contusion. Mais la palissade d'un chemin couvert l'accroche par un pied au passage. Il est rapporté dans sa prison, percé de coups de baïonnettes et à demi-mort.

Il ne ressuscite que pour rompre encore une fois la pierre de sépulcre abattue sur lui.

Cette fois, il a un compagnon; tous deux se jettent du haut d'un bastion. Son ami se démet le pied en tombant; Trenck le ramasse, le prend sur ses épaules, traverse une rivière avec ce fardeau, par un brouillard noir, enlève le pistolet sous la gorge deux chevaux à un paysan qui passait, et gagne au galop les frontières de la Bohême. Le voilà libre et sauvé.

Mais, pour Trenck comme pour Latude, le cachot semble être un centre d'attraction où fatalement il doit retomber. Huit ans après, il est repris, à Dantzick, par les espions du roi de Prusse.

On le transporte à Magdebourg : son cachot est une crypte creusée dans une casemate, sur laquelle pèse une voûte de sept pieds; l'étroite lucarne qui lui filtre une lueur de jour est garnie d'un triple rang de barreaux. L'audace ne peut plus rien contre cette implacable clôture, une ténacité d'insecte rongeur peut seule l'entamer. Trenck apprend l'art de saper sans bruit, de démolir sans secousse. A l'aide des fers de la porte, qu'il a descellés, il creuse un trou dans le mur. Pour dérober à ses geôliers les dégats de ses démolitions clandestines, il piétine dessus et les réduit en poussière; puis il jette cette poussière à travers la lucarne, pincée par pincée. En six mois, la mine est percée, la voie est ouverte; une trahison la referme. La nuit même où Trenck croyait s'évader, il est transféré dans une nouvelle oubliette.

Cette fois, on ne l'emprisonne plus, on l'enterre dans un souterrain monstrueux de fer et de pierre, fermé de quatre portes, où il est garrotté les deux pieds pris dans un anneau scellé dans le mur, les mains serrées par des menottes, le corps ceint d'une bande de fer à laquelle pend une chaîne fixée dans une barre. Toute idée d'évasion paraît une démence. Un homme, enterré vivant, soulèverait plus facilement la planche de sa bierre, la terre de sa fosse, la dalle de sa tombe. Trenck entreprend ce miracle : il brise sous des torsions d'athlète l'étreinte de ses chaînes; avec la lame d'un méchant couteau, qu'il a soustrait aux yeux des geôliers, il force les serrures des deux premières portes; mais son couteau se casse dans l'engrenage de la troisième. Il cherche alors une issue sous terre, défonce le pavage du cachot, et creuse dans le sable une galerie de trente-sept pieds qui communique aux souterrains de la place.

L'idée lui vient alors d'éprouver l'âme de Frédéric, de voir si elle ne recèle pas, sous sa dureté terrible, une veine de pitié, une fibre humaine. Il propose au gouverneur de faire inspecter son cachot, de tripler le nombre des sentinelles, puis de lui assigner un jour et une heure; et, ce jour-là, à l'heure fixée, il s'engage à apparaître, en pleine liberté, hors des ouvrages de la forteresse, sur les glacis extérieurs. La gageure semble folie, on croit à une de ces hallucinations qui hantent les cachots des vieux prisonniers. Trenck alors fait tomber ses chaînes devant ses geôliers rassemblés, leur livre ses instruments, soulève le plancher et découvre sa galerie frayée et profonde comme une tranchée d'ingénieur.

Moins implacable que Mme de Pompadour, Frédéric se laissa fléchir; l'admiration lui tint lieu de clémence; il relâcha ce condamné qui faisait des miracles dans sa prison, comme les martyrs de l'ancienne Église. Trenck sortit de la forteresse par la mine même qu'il y avait pratiquée.

III

Vers le même temps, Casanova de Seingalt donnait aussi à l'Europe le spectacle de son évasion éblouissante des Plombs de Venise. Plus heureux que ne le furent Trenck et Latude, il réussit du premier coup, et ne retomba plus dans le piége. Les aventuriers échappent souvent là où les héros succombent et où les martyrs se résignent.

Le renom taré de Casanova nuit à son exploit. Il est difficile de prendre au sérieux cet aventurier à tous crins, qui courut quarante ans les tripots et les mauvais lieux de l'Europe, comme un faune mordu par une cantharide. Mais comment ne pas admirer sa fuite fabuleuse?

Avec un vieux verrou taillé en stylet, il perce des murs, il enfonce des plafonds, il déracine des pavés de marbre, il crève des toits de plomb, il brise des serres fabriquées par les serruriers de l'inquisition, et, à la barbe du Conseil des Dix, il creuse, de haut en bas, dans le Palais Ducal, un trou gigantesque par lequel il se sauve, — en sauvant un moine par dessus le marché.

IV

Les récits de Latude, de Trenck, de Casanova, voilà les *Prigioni* qu'on aime à relire, et non pas celles de Silvio Pellico qui, enfermé sous les Plombs, comme Casanova, ne sut que prier pour ses juges et baiser la clé qui l'emprisonnait.

Ce livre de Pellico est décidément trop beau pour la terre; sa patience d'ange finit par impatienter les hommes. Ce n'est plus même la résignation, c'est l'inertie qu'il offre en exemple; car la résignation, telle qu'on la comprend, telle qu'on l'aime, n'est que de la force domptée. Silvio Pellico est le Masque de coton de la captivité; je préfère ses Masques de fer.

Eh quoi! pendant ces dix années d'un supplice injuste, souffert pour sa patrie écrasée par la conquête étrangère, pas un mouvement de révolte, pas un éclair de colère, pas un geste pour secouer ses chaînes! A peine ça et là le cri souffreteux d'une brebis tondue à laquelle le vent n'est pas mesuré!

Admire qui voudra cette incurable douceur, mais les exemples d'énergie virile, de rébellion contre l'oppression, de violence faite au sort, donnés par Latude, par Casanova et par Trenck, valent mieux pour l'éducation de l'âme que la mansuétude extatique du doux Pellico. C'était un saint, il avait le droit de s'installer dans sa prison, comme dans une chasse de martyr. Mais ceux qui ne sont que des hommes, la renversent, s'ils en ont la force, dût sa chute tuer leurs geoliers, comme celle du temple que secoua Samson, le grand prisonnier de la Bible.

Paul de Saint-Victor.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

GASTON

(NOUVELLE HISTORIQUE.) *

I

On voit dans la ville des Césars, au milieu des monuments de tous les âges et des ruines de tous les siècles, des chaumières habitées par des ouvriers, des cultivateurs ou des mariniers du Tibre. Ici, un portique majestueux à côté d'un humble toit ; là, des colonnes entre lesquelles de petites fenêtres rustiques sont pratiquées ; ailleurs un tombeau séculaire servant d'asile à une famille de paysans ; partout la grandeur romaine mêlée à la dégradation et à la misère.

Dans une de ces maisons de modeste apparence, à demi couverte de lierre, habitait une veuve avec deux enfants. Son mari, ouvrier laborieux, avait gagné, pendant trente années de travail assidu, une fortune honnête et était mort au moment où il eût pu en jouir ; aussi sa mémoire était-elle vénérée.

L'aîné de ses fils avait à cœur de suivre son exemple : levé avec le jour, il allait à son atelier de mouleur et n'en revenait qu'à la nuit ; les soirées et les jours de fête étaient consacrés à sa mère ; il ne connaissait pas de plus douce jouissance.

Le second, né au milieu de l'aisance déjà acquise, aimait le plaisir et se laissait volontiers entraîner par de mauvais amis. Sa mère, faible comme toutes les mères, grondait un peu et pardonnait vite. Scipion faisait de la morale à Junio, mais la morale d'un frère impatiente souvent et est toujours sans autorité.

Dans une des longues soirées d'hiver, Madalena et Scipion étaient seuls. Junio s'était échappé à la fin du souper et on ne l'avait pas revu.

— Mauvais enfant ! disait la mère en soupirant, je suis certaine qu'il est dans la cité Léonine à boire et à se disputer, dans quelque cabaret, avec ces Transtévérins qui l'ont perdu ; quelque jour il lui arrivera malheur ! Il est emporté, violent et porte plus vite qu'il ne faudrait la main à son couteau.

— Pourquoi, bonne mère, vous livrer à ces suppositions ? Junio est vif, c'est vrai ; il supporte peu la raillerie, mais il faut qu'on l'excite... hors de là, il est bon compagnon et ne commence jamais une querelle.

— Bah ! faut-il tant d'histoires pour amener une dispute et le vin seul ne suffit-il pas ? Tiens, Scipion, je suis ridicule peut-être, mais quand il n'est pas là, j'ai peur, et ce soir plus que jamais : je suis triste, j'ai comme un pressentiment de quelque malheur.

Scipion employa toute son éloquence pour calmer la tête de sa mère, mais, voyant ses efforts inutiles, il lui offrit d'aller à la recherche de Junio et de le lui ramener.

— Oh ! tu es bon et je te reconnais bien là, mon Scipion bien-aimé. Je grillais de te le dire et je n'osais t'en prier ; je sais que tu n'aimes pas ces réunions...

— Si ce n'était que cela, j'irais bien sans me faire prier, mais vous savez que Junio ne supporte pas les remontrances.

— Oui, mon enfant, le bien-être et ma faiblesse l'ont perdu. S'il eût été obligé de travailler pour soutenir sa maison, il aurait pris goût à ce travail de chaque jour ; mais il est venu le dernier, il n'a pas vu la pauvreté du logis, il n'a pas eu, comme toi, l'exemple de son père, il a été gâté par nous tous et, ne croyant pas à la nécessité de ce travail quotidien, il s'est livré aux plaisirs de son âge et à de mauvais amis qui l'ont perdu ; aussi, chaque fois qu'il me quitte, il me semble que je ne le reverrai plus.

— Allons, allons, mère, ce n'est pas raisonnable ce que vous dites-là ; mais puisque vous avez de ces mauvaises idées dans la tête, je sors tout de suite et ne reviendrai qu'avec lui, je vous le promets.

II

A peine était-il à cent pas de la maison que la pauvre veuve, cédant à une tristesse involontaire, fondit en larmes : sa pensée se reportait tour à tour sur son mari si bon, si courageux, sur la perte immense qu'elle avait faite, et sur ses enfants dont la nature si diverse était pour elle une nouvelle source de préoccupations, lorsqu'elle entendit ouvrir violemment la porte et vit entrer chez elle, comme un ouragan, un étranger, la figure pâle et la main armée d'un poignard ensanglanté.

Frappée de terreur, Madalena recula et, n'ayant près d'elle aucun de ses fils, songeait à fuir les coups de cet homme dans lequel elle ne pouvait voir qu'un de ces voleurs qui font métier de dévaliser les habitants des quartiers isolés, les assassinant à la moindre résistance. Telles étaient, en 1790, les mœurs romaines, et elles ont, il faut le dire, peu changé depuis lors.

Mais l'étranger, au lieu de se jeter sur elle pour lui arracher les clés de son petit trésor, se précipita à ses pieds, en s'écriant :

— Au nom du Christ ! Sauvez-moi, sauvez un malheureux poursuivi par la police romaine !

A ces mots, à cette invocation, toute puissante sur l'esprit et le cœur de la pieuse veuve, Madalena s'arrêta et regardant, avec plus de pitié que d'effroi, l'homme qu'elle voyait à ses genoux :

— Poursuivi ! dit-elle, et pour quelle faute ? Qu'est-ce que cette arme que je vois dans votre main ? n'est-elle pas teinte de sang ?

— Hélas oui ! ma bonne dame, et c'est là mon malheur. Je ne puis dire mon crime, ajouta l'étranger en se redressant avec une certaine noblesse ; Dieu merci ! je n'en ai jamais commis.

— Alors, pourquoi fuir, au lieu de vous justifier ?

— Les apparences sont contre moi : j'ai été provoqué, insulté, réduit à la nécessité de défendre ma vie. En me débattant contre cette fatalité, j'ai sorti mon poignard, j'ai frappé... on est sur mes traces, et si vous ne me donnez un asile chez vous, je payerai de ma liberté ce crime bien involontaire.

Madalena était saisie d'horreur et de pitié, mais elle savait à quoi elle exposait ses enfants et elle-même en donnant sa maison pour refuge à un meurtrier, et elle hésitait, combattue entre ces sentiments. La commisération l'emporta enfin : « Si c'était mon Junio qui fût là, à sa place, se dit-elle, combien je bénirais la femme qui l'aurait soustrait à l'infamie et au supplice ! »

— Levez-vous, dit-elle à l'étranger, avec une dignité calme et douce ; rassurez-vous et suivez-moi dans ce cabinet. Si vous êtes innocent, le Christ, que vous y voyez, vous fortifiera, vous consolera... Si vous êtes coupable, priez-le de vous pardonner. Restez là, jusqu'à ce que je revienne ; nul ne saura que vous êtes chez moi.

III

Les pressentiments de la pauvre mère ne l'avaient pas trompée : quelques moments après cette scène émouvante, elle entendit un nouveau bruit à la porte de son logis ; elle se précipita dans l'escalier et vit devant elle le corps inanimé de son fils, recouvert d'un drap inondé d'un ruisseau de sang.

Elle jeta un cri terrible. Junio, en l'entendant, leva sur sa mère un regard éteint et, rassemblant ses forces, il lui dit :

— Mère, c'est un châtiment du ciel. Je n'ai pas voulu écouter vos conseils, j'ai désobéi à vos ordres, j'ai été puni. Pardonnez et bénissez-moi, car je sens que je vais mourir.

Les hommes qui portaient le corps étaient suivis de plusieurs agents chargés de suivre les traces du coupable et de le conduire en prison.

* L'épisode qu'on va lire se passe à Rome et à Florence, en 1790.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Madalena, ne pouvant douter que l'étranger auquel elle venait de donner asile ne fût le meurtrier de son fils, courut éperdue vers la porte du cabinet et, dans ce premier mouvement, bien concevable, d'une mère au désespoir, et surtout d'une Italienne, l'ouvrit pour le livrer à la justice et venger ainsi son fils mourant.

— Viens, misérable! lui cria-t-elle, en se jetant sur lui comme une furie, viens voir expirer ta victime et recevoir en même temps la punition de ton crime!

En disant ces mots, elle vit l'étranger évanoui, la main encore levée vers le Christ qu'il semblait invoquer, comme elle le lui avait conseillé.

Elle rentra aussitôt : un combat terrible se livrait en elle, car il y a dans toute Italienne la foi à côté de la colère. Elle avait mis elle-même ce jeune homme sous la protection divine et elle allait, au mépris de l'hospitalité, livrer son hôte au bourreau.

« Non! se dit-elle après un moment d'hésitation, non cela ne sera pas! Il n'a pas, m'a-t-il dit, été l'agresseur; s'il a menti les tribunaux sauront bien le punir, mais ce n'est pas à moi à le vendre. »

Prenant alors une résolution hardie et prompte, elle jeta de l'eau sur la figure du jeune étranger qui était empreinte d'une profonde douleur et aussitôt qu'il eût repris connaissance, elle ouvrit la croisée qui donnait sur la campagne et lui dit avec autant de calme que pouvait en comporter en cet instant son affreuse position :

— C'est mon fils que tu as assassiné... je devrais te livrer à la justice, mais je t'ai mis moi-même sous la protection du Dieu de toute bonté; je suis chrétienne avant d'être mère. Fuis, gagne le Tibre et sors de Rome. Après..... que la justice de Dieu s'accomplisse!

Mais l'étranger, au lieu de s'enfuir, tomba à genoux devant cette sainte femme et lui dit en versant un torrent de larmes sincères :

— Non, ma noble bienfaitrice, non, je ne fuirai pas; je n'ai point été l'agresseur, mais je n'en ai pas moins porté à votre fils un coup qui peut être mortel. S'il en est temps encore, si ma malheureuse victime respire, laissez-moi faire, pour la sauver, tous les efforts humains. Je ne sortirai pas de Rome, mais je consacrerai, je le jure, le reste de mes jours à lui et à vous qui me sauvez.

En disant ces mots, il jeta son manteau qui pouvait le trahir et, saisissant le lierre qui couvrait la fenêtre, il se laissa glisser dans le jardin et se dirigea, non dans la campagne, mais vers l'église Saint-Pierre.

IV

Arrivé à la porte de la vaste nef, il se prosterna sur les dalles, et, après avoir prié Dieu de lui pardonner son crime presqu'involontaire, il lui demanda, du fond du cœur, la vie de la victime et une bonne inspiration pour lui porter secours le plus promptement possible.

Il se releva ensuite plus calme et plus fort, et se dirigea vers la demeure d'un célèbre médecin qui l'avait soigné dans une maladie grave. Il eut le bonheur de le trouver et le sollicita avec tant d'ardeur que le praticien le suivit à l'instant chez la pauvre veuve.

Elle était seule avec ses enfants ; Scipion était rentré près de sa mère en apprenant le fatal événement que sa tendresse fraternelle n'avait pas eu le temps de prévenir. En entendant frapper, il descendit et introduisit bientôt après le docteur et le jeune étranger.

Madalena, en apercevant ce dernier, n'en croyait pas ses yeux; elle sentit son cœur battre dans sa poitrine et toute sa colère se ralluma.

— Misérable ! s'écria-t-elle, encore toi ici! c'est lui ! ajouta-t-elle imprudemment, en s'adressant à Scipion, c'est lui, c'est le meurtrier de Junio !

Scipion, saisi à son tour d'une sorte de rage, se jeta sur le couteau et s'élança pour en porter un coup à l'étranger qui l'attendit sans faire la moindre démonstration et sans songer à sa défense. Mais, prévenu par le médecin qui lui arrêta le bras, Scipion ne put exécuter son dessein.

Junio, dont l'oreille n'avait été frappée jusque-là que des sanglots de sa mère, ouvrit les yeux à ces éclats de voix et, reconnaissant son adversaire, au lieu de s'irriter et de le maudire, il lui tendit la main.

Tous les spectateurs de cette scène étrange, étonnés de ce mouvement et de cet accueil, écoutaient religieusement les paroles qui sortaient avec peine de la bouche du blessé.

— Je te remercie, dit-il, d'avoir eu assez de confiance en moi pour venir recevoir mon pardon et mes adieux. Ma mère, ajouta-t-il d'une voix éteinte, ne lui en veuillez pas : c'est moi qui avais tort et qui l'ai provoqué, le vin avait troublé ma raison.

Et sa main cherchait celle de l'étranger dont les larmes coulaient silencieusement en entendant cette précieuse et suprême justification.

— Merci, à mon tour, dit-il à Junio, ce que vous faites est d'une âme noble et généreuse : mais tout ne finira pas là. J'amène avec moi l'une des lumières de l'Italie à qui je dois l'existence et à qui je devrai, je l'espère, celle de mon ami.

Ici le rôle du docteur commençait; il exigea le calme le plus complet autour du malade, il sonda la plaie et ausculta sa poitrine, il examina sa figure, et, après cet examen, prescrivit les remèdes nécessaires,

Toutefois, malgré les regards interrogateurs fixés sur lui, il ne voulut pas se prononcer : « Tout dépendra, dit-il, de la manière dont il sera soigné. »

A ces mots, l'étranger respira plus librement: Junio n'était pas condamné, il pouvait vivre encore, et la mère, sentant sa colère tomber peu à peu et ses yeux se mouiller de larmes, tendit à son tour sa main amaigrie à celui qu'elle maudissait naguère.

Encouragé par le changement qui s'était opéré à son égard, l'étranger sollicita la faveur de passer le reste de la nuit près du malade et de le soigner comme un frère.

Madalena se souvint que c'était à lui qu'elle devait les soins du docteur sans lesquels son fils eût certainement été perdu; elle avait vu et compris son repentir et sa douleur sincère; elle savait d'ailleurs par Junio que les premiers torts n'étaient pas de son côté; elle accepta.

Dès ce moment, il fut considéré dans la maison comme un enfant de plus : les soins, les repas, les veilles, tout devint commun entre eux; bien des nuits se passèrent au chevet du lit de Junio sans que personne se plaignît de la fatigue.

Le docteur venait souvent et chaque fois il laissait un peu plus d'espoir. Enfin il put répondre de la vie de son malade.

Ce fut une immense joie pour tous, mais ce ne fut point pour celui que nous nommerons désormais Gaston le signal de la retraite; il tenait à compléter son œuvre.

H. Roux-Ferrand.

(La suite au prochain numéro.)

L'Exposition internationale de géographie du palais des Tuileries restera ouverte jusqu'au 15 septembre, tous les jours, de 11 à 5 heures.

Le prix d'entrée est ainsi fixé : mardi, mercredi, jeudi, vendredi et samedi, 1 fr, ; le lundi, 2 fr. ; le dimache, à partir de 9 heures, 25 c. — Musique militaire les lundi et vendredis, de 3 à 5 heures, sur la terrasse du bord de l'eau. — Les maîtres

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de pension, avec plus de douze élèves, seront admis tous les jours à raison de 10 c. d'entrée par élève. Les officiers, ainsi que les écoles de la guerre et de la marine en uniforme, payent en semaine 50 c.

Les visiteurs qui en font la demande reçoivent du commissariat général des billets pour la manufacture des Gobelins, Sèvres, le musée de Cluny, la collection d'instruments du Conservatoire de musique, le musée Gallo-Romain (Saint-Germain), Kemr (Compiègne).

Description de la figurine coloriée *L.* n° 48.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE RÉCEPTION. — Jupon en faille bleu électrique monté à plat devant et sur les côtés, avec de gros plis derrière; ces plis sont resserrés dans le bas sous un large nœud de ruban à bouts tombants. — Polonaise en cachemire écru, formant un écart à partir du bas de la taille. Plissé plat, en faille bleue, sur tous les bords, formant aussi le haut du corsage, avec un volant de cachemire de bords dentelés. Cette garniture formant un col rabattu est jointe au milieu devant par un nœud de ruban. Les manches sont composées de plis rabattus dont chacun est boutonné au milieu sur des boutons bleus; des volants plissés, en faille, entourent le bas. — Lingerie plissée, en organdi festonné.

AVIS AUX DAMES

Nous croyons être agréables à nos lectrices en leur annonçant que nous sommes à même de mettre à leur disposition un nouvel et précieux élément d'élégance, concernant une des parties essentielles de la toilette. On sait de quelle importance est le rôle de la manche — c'est d'elle qu'il s'agit — dans le costume actuel : devenue complètement indépendante du corsage, non-seulement au point de vue de la forme, mais aussi de l'étoffe dont elle est faite et de son ornementation, elle en est arrivée à constituer une de ces difficultés qui mettent l'imagination à la torture. Les couturières même les plus habiles sont les premières à confesser leur embarras lorsqu'il leur faut trouver une forme nouvelle, s'harmonisant de tout point avec les costumes adoptés par la mode.

Le désir d'être utiles à nos lectrices nous a fait trouver le moyen de vaincre la difficulté. Il consiste à leur offrir, dans les conditions les plus avantageuses, une publication spéciale dont nous avons, pour elles, accepté un dépôt. C'est un charmant album intitulé : **Iocuments-mode, collection de manches inédites,** composé de six pages (beau papier bristol) comprenant chacune douze modèles de manches ; en tout, *six douzaines de formes nouvelles*, d'un goût parfait et très bien dessinées.

Pour se procurer ce recueil unique dans son genre et d'une si haute utilité en matière de toilette, il suffira à nos lectrices de nous en faire la demande et d'y joindre la somme de *six francs* en un mandat-poste au nom de MM. Ad. GOUBAUD et FILS (rue Richelieu, 92), ou même en timbres-postes.

Ad. G. et FILS.

REVUE DES MAGASINS

Qu'est-ce que le corset, sinon l'art perfectionné de la forme venant ajouter sa grâce factice aux grâces naturelles du corps, ou corrigeant, au contraire, les imperfections natives? Dans l'un et l'autre cas, c'est un des accessoires les plus importants de la toilette, et nous ne devons pas le choisir indifféremment.

Le nom de Mmes DE VERTUS sœurs (rue Auber, 12) et la réputation universelle de la *Ceinture Régente* sont de sûrs garants, capables d'inspirer toute confiance, et l'on est trop heureux de connaître une maison aussi honorable pour ne pas se hâter d'en profiter.

Mmes de Vertus ne se sont jamais écartées de ce principe : faire un corset favorable à la beauté du corps, tout en tenant compte de ce que commande la santé. De cette façon, elles se sont toujours trouvées d'accord avec les saines prescriptions de l'hygiène et les exigences de la coquetterie. En résumé, la *Ceinture Régente* est à la fois le meilleur des corsets et celui qui suit de plus près les capricieux changements de la mode. Elle développe gracieusement le buste, et tout en lui donnant un essor agréable et facile, comprime sans dureté la taille, qu'elle fait cambrée et fine.

On n'a pas oublié, sans doute, la ceinture de flanelle pour bains de mer, que nous avons annoncée dernièrement; aujourd'hui, nous sommes à même d'indiquer le résultat qu'on en a obtenu. Les femmes qui s'en sont servies se louent beaucoup du bien-être qu'elles en ont éprouvé; c'est un soutien précieux, nullement gênant pour le bain, et qui donne plus de grâce au maintien. On en a si peu en costume de bain!

— Les toilettes d'été de Mme DALTROPHE-VORMUS, sont la poésie même, grâce à leur légèreté et à la fraîcheur de leurs nuances. Voici, du reste, ce qu'elle nous a montré (rue Vivienne, 14) :

Costume en batiste écrue. Le jupon à traîne est entouré de volants plissés, dont les bords sont ornés d'un petit ruban rouge, voilé par une valenciennes. Le tablier est composé de deux écharpes de même étoffe, dont le bord inférieur est garni de plissés rouges, recouverts de hauts valenciennes. Très gracieusement drapées en biais, ces écharpes se réunissent derrière en formant chacune un simple nœud à pans retombants. Cuirasse lisérée de rouge ; les manches, rayées d'entre-deux en valenciennes posés sur ruban rouge et de bandes en batiste écrue, sont terminées par un plissé pareil à ceux de la jupe. Mentionnons encore un amour de fichu composé des mêmes éléments (batiste, plissés, ruban et dentelle), et qui complète gracieusement la toilette.

Nous avons remarqué également une série de jolis costumes de toile d'Alsace, de *zéphirine*, etc., à rayures ou à carreaux, de dispositions nouvelles. Mme Daltrophe-Vormus possède un talent tout particulier pour tirer parti de ces étoffes et les garnir. Elle emploie beaucoup d'uni assorti, soit comme bandes pour la tête des plissés, soit comme ourlets de ceux-ci, soit enfin pour former les plissés eux-mêmes. Nous avons vu, par exemple, une toilette à carreaux, lilas et blancs, garnie de plissés lilas unis, recouverts de volants en broderie anglaise blanche ; rien n'était plus joli. — Une autre toilette en percale nous a paru fort originale. L'étoffe est à carreaux bleus et blancs, et la garniture consiste en de larges plissés plats, qui sont faits de bandes composées de percale noire et de percale à carreaux, cousues ensemble et formant rayures. Ce noir tranche sur le reste, et des nœuds de ruban rehaussent harmonieusement ce charmant ensemble.

SPÉCIALITÉS

Si de jolies dents ajoutent à la beauté un puissant attrait, elles n'intéressent pas moins la santé par leurs fonctions journalières. Leur conservation est donc de la plus haute importance ; à cette condition seulement, on obtient une haleine fraîche et agréable.

Pour arriver à cet heureux résultat, nous ne connaissons pas de meilleur spécifique que l'*Odonto* de *Rowland*. Cette « perle dentifrice » est sans égale pour entretenir les dents et les gencives dans un état de beauté parfaite et rendre l'haleine fraîche et agréable.

Le *Rowland's Odonto* se vend à Paris chez Guerlain, rue de la paix, 15; Roberts, place Vendôme, 23; Swann, rue Gastiglione, 12 ; Fay, rue de la Paix, 9 ; Hogg, rue Castiglione, 2 ; — et chez tous les pharmaciens, parfumeurs et coiffeurs de France.

M. D'A.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châlet de famille ; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton ; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements : à *Paris* chez le propriétaire M. *Goubaud père*, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), et à *Lagny* chez Me Dumont, notaire.

ROUVENAT (✻) *& CH. LOURDEL*, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

L'Exposition de géographie aux Tuileries, l'Exposition fluviale et maritime au Palais de l'Industrie, voilà pour Paris les centres les plus animés et les plus fashionnables depuis un mois. A cette occasion, nous nous empressons de constater que les femmes ne sont pas aussi frivoles qu'on veut bien le dire : la preuve, c'est qu'elles sont nombreuses à ces réunions. Il faut voir, à l'Exposition de géographie, comme elles suivent indiscrètement les groupes de visiteurs où l'on pérore, tâchant de saisir au passage les explications des savants ! — Il y en a souvent d'illustres, auxquels se mêlent parfois des princes !

Nous avons, du reste, fait cette observation : c'est qu'il est reçu, et de mode même, qu'une femme soit ou tout au moins paraisse instruite. L'institution des cours de toute sorte nous vaut cela; aujourd'hui, le genre ne veut plus qu'on envoie sa fille en pension, il faut la conduire au cours. Là, d'excellents professeurs enseignent, non-seulement les sciences ordinaires, mais la physique, la chimie, l'histoire naturelle, les beaux-arts. La mère, accompagnant sa fille, profite de ces bonnes leçons et acquiert ainsi des connaissances qui lui manquaient et dont elle tire parti à l'occasion.

Dans tous les cas, c'est une mode que personne ne songera à blâmer; nous n'en pouvons pas dire autant de celles qui gouvernent les toilettes du jour ! Mais, ainsi que l'a dit un poëte, la critique est aisée et l'art est difficile ! Ceux qui crient le plus fort seraient fort embarrassés si on les mettait en demeure de régler tout seuls de nouveaux costumes. Ils rendraient pourtant un immense service, en ce moment surtout, aux confectionneuses et couturières à la recherche d'idées neuves !

On ne se figure pas le tracas que donne à tous ceux qui préparent la mode la perspective de la *saison* prochaine. Nous nous plaisons à entendre les condoléances de chacun : nous y trouvons notre compte et finissons toujours par y voir un peu plus clair que les plaignants. Ainsi nous pouvons dire, dès aujourd'hui, que les robes seront encore plates, quoique moins tendues, et les confections très-longues. Il ne sera plus question de tabliers indépendants et la robe princesse fera une nouvelle apparition. Cependant, il se présente pour celle-ci certaines difficultés, car après les draperies, les retroussis, les coulissés, etc., du costume actuel, une absence presque complète de garnitures effarouche la pensée et ferait reculer les plus braves; mais on trouvera certainement une combinaison.

P. N° 274. — Chapeau d'automne.

Il y a de superbes soies brochées avec lesquelles on ne pourra rien faire d'ébouriffé, puis de magnifiques écossais que l'on mélangera avec des velours unis, à la pièce. Les tissus en laine épaisse, à quadrillés ton sur ton, seront choisis pour les costumes de fatigue ; ceux-ci se composeront d'un jupon et d'une polonaise de nouvelle coupe. On nous a aussi parlé d'une forme inédite de robe qui nous paraît appelée à un certain succès, mais nous devons garder le silence jusqu'à nouvel ordre ; nous nous souviendrons lorsqu'il en sera temps.

Les guipures de laine ont fini leur carrière ; on n'emploiera dorénavant que les dentelles de Chantilly. Les broderies de paille et soie sur tulle, comme entre-deux ou dentelle, jouiront d'une grande faveur. Rien de plus joli, entremêlé de belles valenciennes, pour garnir une robe de faille ou de velours noir.

Outre les galons de toutes sortes, qu'on va porter avec frénésie, il y a un grand choix de passementeries, de franges, de cordelières et de glands, dont on ne peut se faire une idée sans l'avoir vu. Tout cela constituera un précieux choix d'ornements plats, comme semble devoir les préférer la mode prochaine.

La ceinture *Jeanne d'Arc*, dont nous avons signalé l'entrée en ce monde est complètement tombée dans le domaine public; une femme de bon goût se dispensera absolument d'en faire usage.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Nous pourrions ajouter que toutes les chaînes à éventail ont subi à peu près la même vulgarité; il faut voir à Paris de quelle façon tout cela est porté! En général, il est bon de se défier de tout ce qui sent le clinquant, et une femme « comme il faut » évitera toujours pour sa toilette de ville les choses à effet. Non-seulement il ne faut pas attirer les regards dans la rue, mais on doit même viser autant que possible, surtout lorsqu'on est seule, à passer inaperçue.

Les fameux « collets noirs » des conspirateurs de *Mme Angot*, de joyeuse mémoire, menacent de s'implanter dans nos modes futures!

Nous en avons vu l'application sur un nouveau modèle de grand paletot d'hiver. On nous en a également annoncé l'emploi sur des polonaises d'un genre inédit. Ces collets seraient en velours, et des poches, ainsi que des parements mousquetaire pour les manches, donneraient la réplique à cette note. Le velours est assez joli par lui-même pour qu'on ne trouve rien à redire à propos de cette application.

Puisque nous parlons de collets, pourquoi ne répèterions-nous pas un autre on-dit? Les fameux cols *Louis XIII* et *Marion Delorme*, en guipure d'art, verraient revenir pour eux ces jours de prospérité. Faut-il le souhaiter?

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 274.

Chapeau d'automne. — Chapeau de velours noir. Passe et calotte lisses, bavolet derrière. Le dessous est doublé de soie bleu pâle, laquelle forme une bordure pour le dessus. Nœud alsacien en faille noire sur le sommet devant. Plumes noires et oiseau des îles groupés dans le bas derrière. Mentonnières en dentelle noire.

G. N° 550.

Toilette de dîner. — Costume en faille grise. — Jupon entouré de deux petits volants surmontés d'un galon de soie assortie. — Seconde jupe ou tunique très longue devant, où elle est garnie de franges à tête grillée, d'un volant et d'un galon. Par derrière, la tunique est à traîne entourée de franges, et l'extrémité, rejetée sur une cordelière en soie assortie, retombe sur le côté. Cette cordelière, maintenue au milieu de la taille par derrière, traverse le devant du corsage et de la tunique pour se fixer sur le côté et retomber en formant des boucles avec glands assortis. — Corsage genre cuirasse, avec col rabattu en faille plus foncée; dans le bas, frange pareille aux précédentes. Le bas des manches est garni de parements semblables au col, de plissés et de nœuds. — Coques de ruban assorti dans les cheveux.

G. N° 557.

Chapeau *Élisabeth*. — Chapeau de feutre marron, à haute calotte et large passe, cette dernière baissée à la Marie Stuart au milieu devant et relevée sur les côtés. Écharpe en gaze crème, drapée autour de la calotte. Le dessus du chapeau est recouvert par une plume amazone havane ombrée, qui retombe dans le bas derrière. Un oiseau des îles, aux ailes déployées, fixe le point de départ de cette plume sur le milieu de la passe. Tour de tête composé de ruches de mousseline gauffrée et de roses avec feuillage.

Description de la planche coloriée n° 1256.

Toilettes de promenade. — 1. Petit garçon de six ans. — Costume en drap léger, de couleur grise. — Pantalon court, boutonné au genou. — Blouse droite, garnie de deux rangs de boutons assortis, fermée sur le côté et serrée à la taille par une ceinture de même étoffe. — Col rabattu et manchettes de toile. Cravate en surah violet. — Chapeau *Jean Bart* garni dessous et dessus d'un ruban violet posé à plat. — Longs bas de fil d'Écosse violet et demi-bottes en chevreau.

2. Costume en foulard de plusieurs tons : gris tourterelle, marron et quadrillé marron et blanc. — Jupon en foulard, à courte traîne et tout uni derrière, garni dans le bas devant d'un plissé de même étoffe. Trois tabliers superposés ornent le devant : l'un est en foulard marron, les autres en quadrillé; tous trois sont plissés dans leur largeur et terminés par des franges marron à tête grillée. — Corsage en foulard quadrillé, orné dans le haut derrière d'un fichu en foulard tourterelle, formant plastron devant, lequel est fixé au corsage et se boutonne avec lui. Une frange marron entoure les bords extérieurs du fichu, et une ruche en foulard marron s'échappe de l'intérieur. Nœuds de ruban marron dans le bas du corsage. Les manches, en foulard de nuance tourterelle, sont garnies de plissés et d'un cornet se rapportant aux nuances qui composent le costume. — Lingerie en batiste plissée. — Chapeau de paille noire, à passe enlevée et doublée de velours noir; bandeau de velours et coquelicots tournant dessous pour tomber en traîne derrière. Écharpe en crêpe de Chine paille, drapée et nouée sur le dessus.

3. Petite fille de six ans. — Robe de taffetas rose, garnie sur les côtés de quilles plissées avec ruche chicorée au milieu. — Petit vêtement *Madame l'Archiduc*, en application brodée de taffetas rose sur tulle blanc, orné de ruches de taffetas dans le haut et fermé par un nœud assorti. — Lingerie festonnée et plissée. — Chapeau de paille garni de ruban rose et de petites clochettes roses.

4. Petite fille de huit à dix ans. — Costume en popeline bleue et foulard quadrillé. — Jupon court, entouré de biais de foulard quadrillé. Poches sur les côtés, à revers quadrillés et nœuds de ruban. — Corsage-veston à dos et manches en foulard quadrillé; le devant, en popeline, est garni de biais quadrillés qui entourent également le haut du cou. Parements bleus au bas des manches. — Lingerie en batiste avec ourlets à jours. — Chapeau de paille garni de bluets et d'un nœud en foulard quadrillé.

DÉTAILS DE MODES

G. N° 557 bis.

1. Parure en nansouck et broderie anglaise. — Col montant, à coins rabattus, avec plastron à petits plis, encadré d'un large col rabattu que termine un nœud de ruban.

2. Bonnet du matin. — Large fond de mousseline; passe avançant en pointe sur le front, composée de bandes brodées, froncées et posées pied contre pied. Double nœud de ruban à flots tombant sur le fond, et larges

1. Parure en nansouck.

coques à bouts flottants entremêlées de bandes brodées, le tout placé en bavolet derrière.

3. Camisole en percale. — Coulisses encadrées de ruches sur le milieu des devants. Col rabattu, entouré de plissés. Des pattes ornées de même forment les épaulettes et traversent les parements du bas des manches. Ceux-ci sont entourés de plis et de plissés.

4. Coiffure de soirée pour dame âgée. — Petit fond de tulle dentelle blanc, et passe assez courte. Une dentelle blanche légèrement ruchée entoure le devant de la passe; une autre dentelle, coquillée d'une façon très-serrée, fait le tour de la calotte en formant panache. Une plume lilas et une aigrette blanche s'échappent du centre de ces dentelles et couvrent le fond de la coiffure. Torsade de ruban sur le milieu de la passe, se termi-

nant derrière. Cache-peigne composé d'églantines avec feuillage et de

2. Bonnet du matin.

coques de ruban lilas à bouts flottants, mélangés de barbes de dentelle.

3. Camisole en percale.

5. Parure, col et manche en batiste et dentelle duchesse, — Col montant

ruché. Plastron à petits plis, pour robe ouverte, et cravate de ruban fixée

4. Coiffure de soirée pour dame âgée.

devant par une boucle d'acier. Le poignet de la manchette, en batiste et

5. Parure, col et manche en batiste.

dentelle, rappelle le genre du col avec son bracelet de ruban et sa boucle.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CAUSERIE

En attendant que les coureurs de villes d'eaux et les fanatiques de villégiature lui reviennent, Paris s'amuse... comme il peut. Les expositions se disputent la foule durant la journée, les théâtres lui ouvrent leurs portes le soir, et les fêtes de charité se chargent de combler les lacunes au profit des inondés. Dimanche dernier, on assistait, au Palais de l'Industrie, à un magnifique festival organisé sous le patronage de Mme de Mac-Mahon ; quelques jours auparavant, un *fancy-fair* avait attiré de nombreux visiteurs dans le jardin du concert Besselièvre.

Tout en rendant justice à ses organisateurs, nous devons reconnaître que ce *fancy-fair* ne rappelait que de très-loin la fête précédemment donnée au profit de la Société maternelle, et de plus loin encore celle qui eut pour but, en 1825, de célébrer avec pompe la Saint-Henri.

C'était la première année que Charles X habitait Saint-Cloud comme roi. M. de Cossé fut chargé de diriger les préparatifs, et il imagina avec M. Bérard, directeur du Vaudeville, de représenter, dans le jardin du palais, une vraie foire de village, dont les boutiques et les baraques seraient occupées par les artistes du théâtre.

Dans la première des boutiques placées sur la pelouse, devant le château, se tenait Mlle Minette, une célébrité d'alors, costumée en bouquetière napolitaine, et qui offrit à la duchesse de Berry un superbe bouquet, en l'accompagnant d'un compliment de sa composition, en langue italienne et fort adroitement tourné. Venaient ensuite Mme Pauline Geoffroy, présidant un comptoir de limonadière ; Mlle Clara, vendant des bonbons ; Mme Hervey, assistée de l'acteur Philippe, tenant une boutique de joujoux. Tous costumés, bien entendu, le mieux du monde.

Les acteurs Guillemin, Isambert, déguisés en marchands de chansons, débitaient sur tous les tons leurs marchandises. Une chanson de M. de Rochefort, — le père d'Henry Rochefort, — sur la prise de Pampelune, eut les honneurs de la journée. Plus loin, Joly en paillasse, Fontenay en Cassandre, Armand en singe, égayaient les assistants par d'abracadabrantes parades.

Un tir aux macarons, des jeux de toutes sortes, un théâtre de pantomimes complétaient cette fête villageoise qui, malgré ses raffinements, avait su garder son caractère.

Ces détails rétrospectifs prouvent une fois de plus qu'il n'y a rien d'absolument neuf et qu'en toutes choses les précédents sont bons à consulter.

Dans les premiers jours du mois qui vient de finir, le Danemark, ou plutôt le monde entier, — car les grands hommes n'appartiennent pas seulement à la terre qui les a vus naître, — a perdu une de ses plus pures gloires littéraires. Hans Christian Andersen est mort à Copenhague à l'âge de soixante-quinze ans. Il était né à Odensée le 2 avril 1805.

Poète populaire et justement aimé, Andersen doit surtout sa réputation à ses contes, qui sont autant de chefs-d'œuvre d'invention, de bon sens, de finesse humoristique et de sentiment exquis : conceptions parfois bizarres, sous lesquelles se cache toujours une idée philosophique. Du reste, la vie du grand écrivain, traversée au début par mille vicissitudes, est elle-même attrayante comme un conte de fée, et la fantaisie y tient une si large place qu'elle ne pouvait manquer de se retrouver dans l'œuvre du poète.

Né dans une condition des plus humbles (son père était un pauvre cordonnier et sa mère une simple blanchisseuse), orphelin presque en naissant, Andersen fut envoyé d'abord dans une école de charité, puis mis en apprentissage dans une manufacture de drap, à Odensée, où il imagina de composer une tragédie sur le roman de Pyrame et Thisbé. Il avait alors quatorze ans. Il était parvenu à économiser treize rixdales (environ trente-sept francs) lorsqu'il prit la résolution de chercher fortune et de courir le monde.

— Et que veux-tu faire ? lui demanda sa mère effrayée.

— Je veux devenir fameux ! répondit le jeune Andersen, qui eut le rare bonheur d'être prophète en son pays.

Et il partit pour Copenhague avec ses treize rixdales. Grâce à l'appui du poëte Œlenschlager, il y compléta ses études, se fit homme de lettres et, après des commencements douloureux, conquit si bien le succès que quelques-unes de ses œuvres n'ont pas été traduites en moins de quinze langues.

Il n'était pas encore célèbre lorsqu'il fit, en Allemagne, la rencontre d'un homme pour qui la Fortune se montra beaucoup moins tendre.

En 1790, raconte M. Jules Noriac, le marquis de Boncourt-Chamisso suivit ses parents, qui émigrèrent. Sous Bonaparte, il revint et demanda un emploi pour vivre ; cet emploi lui fut refusé. Il retourna en Allemagne, à Berlin, en disant :

— On m'a chassé de mon pays parce que j'étais noble et riche, aujourd'hui on me chasse parce que je suis noble et pauvre.

Ceci est de l'histoire.

Chamisso, qui devint l'un des poëtes lyriques les plus remarquables de l'Allemagne, — Chamisso, ce naturaliste qui illustra l'expédition d'Othon Kotzebue, — enfin Chamisso, l'auteur de *l'Homme qui a perdu son ombre*, un conte qui pourrait être signé Voltaire, Sterne ou Andersen, — Chamisso ne trouva pas à vivre dans sa patrie. On lui refusa la place qu'il ambitionnait pour avoir du pain ; et si je vous disais quelle était cette place, vous ne voudriez pas me croire, tant la chose vaut la peine qu'on en pleure. Le marquis de Boncourt-Chamisso demandait une place de professeur au collège de *Napoléonville !*

Bonaparte était un grand homme, ses ministres étaient de grands ministres. Ah ! si Chamisso revenait aujourd'hui !...

Eh bien ! s'il revenait aujourd'hui, ce serait absolument la même chose, parce qu'en France il y a une condition absolue pour arriver à quelque chose. Dans ce pays qui a la prétention de valoir mieux que les autres et qui semble faire peu de cas de ce qui ce passe au loin, cette condition, c'est d'être étranger.

Pour revenir à Andersen, qui trouva toujours en France le meilleur accueil, nous recommandons à nos lecteurs et lectrices la traduction que MM. Grégoire et Moland ont faite de ses *Contes danois* et que MM. Garnier frères ont publiée en 1874. Les mêmes éditeurs préparent un recueil de *Nouveaux contes danois* qui ne le cèdent en rien aux premiers, si nous en jugeons par un de ces singuliers récits que nous nous proposons de reproduire.

L'espace nous manque malheureusement pour indiquer le sujet de ces contes dans lesquels Andersen excellait (il n'avait pas son pareil surtout pour ces *histoires de bêtes* qui font les délices des enfants et charment aussi les hommes), ainsi que des autres œuvres qu'il a composées en France, en Suisse, en Italie, — trois pays où il inspira des amitiés qui ne se sont jamais démenties.

Laissons le poète danois à sa gloire et terminons par une anecdote que l'on pourrait croire parisienne.

C'est à Saint-Omer qu'a été entendue cette boutade d'un garçon du restaurant de la Porte-d'Or...

Ainsi que tous ses collègues, il importunait deux dîneurs, en répétant à chaque instant : « A présent, que faudrait-il vous servir ? »

L'un d'eux répondit :

— Donnez-nous un peu de répit !

— Je vais voir s'il en reste, monsieur, répondit le garçon né malin.

Et il ne revint pas.

Ludovic Sauveur.

MENUS PROPOS

Un magistrat, M. le conseiller Desmazes, qui tient à honneur de passer pour un gourmet littéraire, a eu l'idée d'écrire une histoire complète du *Bailliage du Palais-Royal de Paris*. Son livre est fort curieux; nous n'en voulons pour preuve que l'anecdote qu'on va lire.

En 1785, M. de Crosne, lieutenant de police, fit placer des lanternes de couleur rouge à la porte des commissaires de police, afin, disait l'ordonnance rendue à cet effet, que, pendant la nuit, on pût recourir facilement à ces officiers publics. Cette utile mesure fut saluée par l'épigramme suivante :

Le commissaire Baliverne,
Aux dépens de qui chacun rit,
N'a de brillant que sa lanterne,
Et de terne que son esprit.

Doté d'un nom comme le sien, ce commissaire, avec ou sans lanterne, était voué de naissance aux épigrammes.

*
* *

A propos de curiosités, voici une autre perle empruntée à la *Correspondance de J.-J. Ampère*. La lettre qui lui sert d'écrin est datée de 1857 et signée Boudan.

« Il n'y a nulle querelle dans ce Paris, ni dans le monde réel ni dans le monde des idées. Il n'y a que l'*Univers* qui ait un peu d'entrain d'esprit. Il nous a montré par d'invincibles arguments qu'un miracle est d'autant plus digne de créance qu'il est plus absurde. De bons esprits ont cru pouvoir lui répondre ; pour moi, j'ai une parole décisive en faveur de l'*Univers*. Le lecteur du roi Stanislas lui lisait la Bible :

» — *Dieu lui apparut en singe...*

» — En songe, reprend le roi un peu scandalisé.

» — En songe ou en singe, réplique le lecteur, Dieu est bien le maître!

» La devise de l'*Univers* est : *Dieu lui apparut en singe.* »

Avions-nous tort de dire que c'était là une perle?

*
* *

De l'*Univers* à la *Vie parisienne*, il y a quelque distance; n'importe, franchissons à pieds joints, et cueillons cette fleur :

Mme S... a quelques amis à dîner.

Tout n'est pas aussi bon qu'à l'ordinaire. Elle s'en excuse : il a fallu prendre quelqu'un pour remplacer sa cuisinière qui a perdu son mari et l'a enterré ce matin.

— Oui, reprend M. S..., et pour toute la maison c'est un triste jour. Aussi, ma chère amie, ce n'était pas le cas d'avoir sur votre table une corbeille de fleurs.

— Mais d'où viennent-elles? Jean, est-ce vous?

— Non, madame. C'est le bouquet qui a servi pour la cérémonie. La cuisinière l'a rapporté parce que Madame avait du monde à dîner.

Tout le monde se leva de table; mais on était au dessert.

*
* *

Épitaphe relevée dans un cimetière de province, et qui est plus gaie qu'elle n'en a l'air :

Ô MON ÉPOUSE CHÉRIE, TU ES DANS LE CIEL.
ATTENDS-MOI, J'IRAI TE REJOINDRE BIENTÔT.

Que dites-vous de ce mari qui se donne ainsi ses entrées dans le paradis, sans même parler de s'arrêter quelque temps à la station du purgatoire?

Il avait une bonne opinion de lui, ce veuf-là!

X. Y.-Z.

LES CHATEAUX DE CARTES

Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Trouville. — En latin : *Non licet omnibus adire... Corinthum!*

Aussi, pendant que florissent les bains de mer, la campagne des environs de Paris fait-elle prime auprès de tous ceux que leur occupation retient « attachés au rivage » de la Seine. Profitons-en pour dire un mot de ce qu'on peut appeler la villégiature à la parisienne.

Les Parisiens entendent la campagne un peu comme les marchands de jouets. Une maisonnette en carton avec trois manches à balai autour, en guise d'arbres, et un pot de gazon en façon de pelouse. Voilà leur idéal.

Pour atteindre leur maison des champs, ils ont un chemin de fer à prendre, qui part à heure fixe et qui les oblige, la plupart du temps, à des courses folles pour ne pas arriver à la gare au moment où le guichet vient d'être fermé. Ce n'est pas tout : parvenus à la station, ils ont un omnibus qui les mènerait à la porte, s'ils avaient la chance d'y trouver place; mais, neuf fois sur dix, il part sans eux, et c'est après avoir fait la route à pied, calcinés, rompus, poudreux, qu'ils peuvent s'asseoir enfin à l'ombre de leurs géraniums.

Que ne pourrait-on dire encore de tout ce qui se passe pour le bourgeois villégiaturant aux environs de Paris? Du potager dont chaque carotte revient à vingt-cinq francs; du poulailler où ne se pondent que des œufs d'or par le prix dont on les paye; de la serre où le jardinier fait pousser des primeurs pour la plus grande gloire du marché voisin; que sais-je encore?

Il est avéré que c'est leur amour des champs qui dévore les économies des boutiquiers ou des employés de Paris et finit par les mettre eux-mêmes sur la paille.

Tous n'ont qu'à jeter leur regard autour d'eux pour en avoir la preuve; aucun, cependant, ne manque de se créer le souci d'une maison à la campagne. Ils y enfouissent sou à sou leurs épargnes, sous le prétexte « d'avoir un coin où se retirer. »

Leur acquisition faite, ces braves gens la décorent avec un goût qui atteste chez eux une passion plus violente qu'heureuse pour les arts : bassins à jets d'eau et à poissons rouges, kiosques chinois, grottes rustiques, ponts en bois, ruines en carton ; rien ne manque à ces paradis — réduction Collas — de l'industrie en rupture de comptoir.

Un beau jour, notre propriétaire, son fonds de commerce vendu ou sa mise à la retraite prononcée par l'administration à laquelle il appartient, se retire dans ses terres. Il continue d'embellir plus que jamais sa retraite, tant et si bien qu'il est obligé, à la fin, de la mettre en vente pour en acquitter les frais d'entretien. Mais les notaires, les huissiers, les prêteurs sur hypothèques d'un rayon de vingt lieues, s'entendent pour barrer le chemin aux acquéreurs, et le malheureux ne s'en tire qu'en perdant la presque totalité de sa mise de fonds. Il revient alors à la ville, honteux, l'oreille basse jurant, mais un peu tard, qu'on ne l'y prendra plus.

Boutiquiers, employés, et vous tous, gens de petite épargne, méfiez-vous de vos rêves idylliques et de l'appât trompeur des campagnes à persiennes vertes. Les feuillages de leur jardinet sont pleins de périls. On y prend là, presque toujours, l'ombre pour la proie.

Ch. David.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE DES BAUX

S'il est un endroit où la chronique en villégiature dût aller, cette quinzaine, c'était bien à Sassetot, et elle n'y a pas manqué. Il a été fait, ces jours derniers, beaucoup de bruit dans la presse — pour bien peu de besogne — autour du château de Sassetot-le-Mauconduit ; si les journaux eussent su, dit le *Sport*, combien leur excès de zèle était désagréable à l'auguste voyageuse qui habite cette résidence, ils eussent certes gardé, sur le petit fait de Gerponville, le silence qu'il comportait.

L'impératrice Elisabeth d'Autriche est venue à Sassetot de préférence à tout autre endroit notoire des bords de l'Océan pour y trouver le calme et le repos, et voilà que la presse l'assourdit de ses alinéas et amène à sa retraite toutes les autorités de l'endroit : sous-préfet, maire, que sais-je encore ! Le beau plaisir, n'est-ce pas ?

En dépit de ce mécompte, la belle et bonne souveraine, désireuse de prouver hautement toute sa sympathie à la rive normande, où elle a reconforté sa santé, a manifesté l'intention de faire trêve à la consigne formelle de retraite qu'elle s'était imposée et d'assister au concert donné à Fécamp, au profit des pauvres.

Mais, par malheur, ce concert, qui devait avoir lieu à la fin de la semaine dernière, a été remis au samedi suivant, et l'impératrice a dû se demander si les obligations de la souveraineté lui permettraient de rester à Sassetot jusqu'à cette époque.

Sa Majesté n'a guère laissé passer un seul jour sans faire des excursions à cheval dans les deux vallons si pittoresques entre lesquels est bâti le château de Sassetot. Etretat, la Grande-Rue, Saint-Martin-aux-Bunaux, Auberville-la-Manuel avec son beau château de la Renaissance, la vallée de la Durdent, ont eu la visite réitérée de la voyageuse.

L'impératrice, à Sassetot, s'habille avec une extrême simplicité. La nuance de ses robes ne varie pas entre le noir et le gris deuil. Elle porte, au château, une robe dont la coupe particulière est charmante et mérite d'être mentionnée : c'est une tunique collante, sans plis ni fronces devant, avec trois gros plis par derrière.

Chaque jour, Sa Majesté reçoit des nouvelles de l'empereur, son époux, et de ses enfants. Elle s'occupe de composer tout un album des points de vue qui l'ont frappée le plus durant son séjour. Une de ses dames, aquarelliste distinguée, s'est chargée de peindre, tout exprès pour elle, certaines vues où la photographie n'a point passé.

La musique et le travail à l'aiguille occupent aussi le temps de l'auguste touriste. Sa Majesté brode avec une perfection qu'admireraient les meilleures ouvrières de Paris.

Tout le pays est enchanté de son séjour, source de bienfaits sans nombre, et le voit avec grande peine toucher à sa fin.

G. N° 557. — CHAPEAU *Elisabeth*.

Comme quelqu'un voulait parler devant l'impératrice de « l'affaire de Gerponville, » Sa Majesté lui ferma la bouche par ce mot :

— Mais l'affaire de Gerponville s'est passée à Paris !... Il faut l'y laisser.

Il faut vraiment notre manie des infiniment petits pour que la chose en question ait un instant occupé le public. M. Thiers, qui sait par cœur la place que les moindres détails tiennent en France, disait une fois, étant Président de la République, un mot bien caractéristique à ce sujet.

Il se plaignait du mal que lui faisait aux yeux, déjà fatigués par un travail excessif, la réverbération du soleil.

— Pourquoi ne portez-vous pas des lunettes bleues ? lui demanda quelqu'un.

— Changer la couleur de mes lunettes ! je m'en garderais bien, répliqua-t-il ; on en ferait une question gouvernementale et le pays en serait agité pendant un mois.

Tout d'abord, on serait tenté de reprocher à la presse la complaisance qu'elle met à propager et à grossir les futilités qui lui parviennent ; mais en y songeant bien, on arrive à se féliciter de voir les journaux entretenir chez nous cet esprit de légèreté, qui est un des bons côtés de notre génie national.

Le Français est né prodigue, étourdi, futile, mais ce sont là des défauts dont l'envers est une qualité.

C'est l'esprit de frivolité, soyons-en certains, qui nous redonnera ce goût du plaisir, du mouvement, du péril, qui fait les peuples gais, braves, hardis, et, nous restituant nos penchants naturels, nous rendra la prospérité dont ils furent la source autrefois.

BACHAUMONT.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Lecoq. imp. r. des Marais. 66.

Jules David

M. Bo[illegible]

1256

Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Costumes de M.elle M.ie Bataillon, rue Thérèse, 5.

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon _ Jupons et Tournures de P. de Plument, r. Vivienne 33.

Parfums de la M.on Violet, Boul.d des Capucines, 12.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G, N° 550. — DESCRIPTION, PAGE 422.

TOILETTE DE DINER

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA NUIT PORTE CONSEIL

(NOUVELLE.)

I

Edouard Barbedié était fils d'un marchand de soieries, mort depuis quelques années. Il n'avait pas voulu continuer un commerce auquel il ne s'était jamais mêlé. Il vendit le fonds qui était bien achalandé, et, cette somme réalisée, avec ce qu'il avait d'autre part, il se trouva à la tête de vingt-cinq mille francs de revenu.

Peut-être qu'un autre, à son âge (il avait vingt-cinq ans), eût acheté chevaux et voitures et se fût installé en *petit maître*. Mais Edouard Barbedié n'eut aucune de ces fantaisies-là; il prit au Marais un logement de douze cents francs, garda comme domestique un ancien garçon de magasin de son père, et mena la vie le plus doucement possible, sans heurts, sans excentricités.

Il déjeunait chez lui et dînait au restaurant. La desserte de sa table suffisait et au delà pour le déjeuner et le dîner du valet. L'appartement était du reste élégamment meublé, mais surtout confortablement installé ; et ces deux jeunes hommes y faisaient le meilleur ménage du monde. Tous les matins, le domestique disait à son maître :

— Bonjour, monsieur Edouard.

A quoi Barbedié répondait :

— Bonjour, Marcou.

Et ce langage familier restait à l'unisson pendant tout le jour. Il y avait deux ans que cela durait ainsi, sans que jamais le moindre nuage eût passé sur cette vieille lune de miel. Et pourtant Marcou était jaloux ! Tout étranger arrivant chez son maître était envisagé par Marcou d'un œil méfiant ; tout personnage, quelle que fût son importance, prenait dans son esprit l'aspect d'un valet venant avec l'intention de lui couper l'herbe sous le pied. Aussi combien éliminait-il de visiteurs !

On était en novembre. La matinée était froide et brumeuse, et Edouard Barbedié, après son déjeuner, fumait un cigare en se chauffant les pieds au poêle de faïence de la salle à manger. Marcou, pendant ce temps, déjeunait à la cuisine.

Quelqu'un qui, sans être vu, aurait pu observer Barbedié à cette heure, se fût dit certainement qu'il avait devant les yeux le mortel le plus heureux de la terre. Le cigare était bon ; l'on en pouvait juger à sa cendre blanche ; le café survivait, ravivé par un verre de vieux et excellent cognac, et Barbedié jubilait. Il n'était pas beau, mais il n'était pas laid. Sa grosse tête frisée portait haut, et son visage, bien que les traits en fussent forts, respirait une si loyale franchise que tout ce facies en était illuminé. Il avait les dents blanches et les yeux bleus ; et ses cheveux étaient blonds, presque roux.

Donc, tout en dégustant son cigare, il prêta l'oreille ; il avait entendu sonner. Puis, comme une sorte d'altercation s'engagea entre Marcou et le visiteur, il se leva lentement et ouvrit la porte de la salle à manger.

— Qui est là ? demanda-t-il froidement.

Un monsieur, vêtu de noir, se dégagea de la porte, où Marcou le retenait, et s'avançant de quelques pas, répliqua:

— C'est à monsieur Edouard Barbedié que j'ai l'honneur de parler ?

— A lui-même ; donnez-vous la peine d'entrer.

— Eh bien ! en voilà un qui est hardi, murmura Marcou en entendant fermer la porte de la salle à manger derrière son maître.

— Que désirez-vous de moi, monsieur ? demanda Barbedié à l'étranger.

— J'ai à causer longuement avec monsieur.

— Alors asseyez-vous.

L'étranger s'assit, sortit de la poche de son paletot un paquet de papiers et dit :

— Vous êtes fils de monsieur Melchior Barbedié et de Georgette Mérou, de leur vivant marchands de soieries en gros et demeurant rue des Fossés-Montmartre, à Paris ?

— Effectivement, monsieur, répondit Barbedié ; mais voulez-vous m'apprendre à quel propos cet interrogatoire ?

— Je vais vous dire, et j'eusse dû commencer par là. Je suis notaire à Lyon, et à ce titre j'ai reçu le testament de M. Barbedié (Adrien), fabricant de soieries à Lyon. M. Barbedié (Adrien), vient de mourir, vous instituant son légataire universel.

— Je ne connaissais point mon oncle, je n'ai donc pas à le pleurer ; mais je lui sais vraiment un gré infini de cette attention.

Le notaire observa un instant le jeune homme, laissant voir un certain étonnement. Après cet examen, il reprit :

— C'est une grosse affaire pour vous que cet héritage. Avez-vous l'intention de continuer les affaires du testateur ?

— Pas le moins du monde.

— Alors j'ai acheteur pour la fabrique et les métiers. Il y a quatre cent vingt mille francs placés sur première hypothèque, cent mille francs de fonds de roulement, et enfin le foncier, composé, comme vous savez, du château du Fol et de ses dépendances, affermées quatorze mille francs.

— Je ne connais pas le château du Fol, répondit Barbedié ; mais je vous laisserais parler jusqu'à demain sans vous interrompre, tant votre conversation est de mon goût.

De nouveau le notaire regarda Barbedié avec étonnement.

— Cela fait un chiffre assez rond, poursuivit-il ; mais il y a dans le testament un codicille qui ne sera point de votre goût ?

— Et quel est ce codicille ?

— Avec la succession doit vous revenir une fillette, la filleule de feu M. Barbedié (Adrien).

— Eh bien ! répartit Edouard, si la fillette est jolie, cette portion d'héritage ne me déplaît point. La filleule de mon oncle habitera le château du Fol et y tiendra ma maison.

— Pardon, monsieur, poursuivit le notaire, je me serai mal expliqué, ou bien vous ne m'aurez pas compris. Mademoiselle Marianne Richardot est indivise avec l'héritage, c'est-à-dire qu'à tout bien prendre, elle y a droit tout autant que vous.

— Je ne comprends pas bien ?

— Je vais alors m'expliquer tout à fait clairement. En épousant mademoiselle Marianne Richardot, vous entrez en possession de la succession de votre oncle ; si ce mariage ne vous convient pas, mademoiselle Marianne bénéficie de votre refus de l'épouser, et devient, elle, alors à son tour, légataire universelle.

— Avez-vous connu mon oncle ? demanda Barbedié.

— Evidemment.

— Il devait être un fameux original ? et je gagerais que c'est le fond de votre pensée.

— Mais pas du tout.

— Mon cher monsieur, reprit Edouard, les dernières volontés de mon oncle n'ont pas le sens commun. C'est tout simplement un mariage et non un héritage qu'il me fait proposer après son décès. La fortune de la demoiselle n'est pas désagréable, mais ma position en vaut une autre ; et sans aller plus loin, dans le quartier que j'habite, je trouverais un aussi riche parti.

— Avec cette différence, dit en souriant le notaire, que si la demoiselle, votre voisine, refusait votre main, elle ne serait pas obligée de vous abandonner ses écus. Je vais de nouveau, et plus nettement encore, vous établir votre position vis-à-vis de mademoiselle Marianne Richardot. Feu mon client vous lègue tout son bien, à condition que vous épouserez sa filleule ; en cas de refus de votre part, la filleule prend votre lieu et place et tout est dit. Mais, il y a toujours un mais, si c'était mademoiselle Marianne

Richardot qui refusât de vous épouser, elle perdrait à son tour tous ses droits.

— Combien valent la fabrique et les métiers? interrompit vivement Barbedié, dont le visage prit une expression de malignité sérieuse.

— J'ai acheteur pour cinq cent mille.

— Vingt-cinq mille et neuf mille, trente-quatre mille; et cinq, trente-neuf, et quatorze, cinquante-trois mille.

Ceci avait été marmotté plutôt que dit; mais le notaire n'en conclut pas moins que le neveu de son client était calculateur.

— Je me ferai refuser, pensa Barbedié, ou tout au moins j'amènerai la filleule à une avantageuse transaction.

Puis reprenant tout haut :

— Êtes-vous à Paris pour d'autres affaires, cher monsieur...

— Annibal Briançon, dit le notaire; je n'ai absolument à m'occuper que de cette affaire.

— Eh bien! nous dinerons ensemble aujourd'hui et demain, et après-demain nous nous mettrons en route.

— Voilà, repartit gaiement Briançon, qui est admirablement parler.

— Alors, cher monsieur Annibal, je vais sortir avec vous pour acheter quelques objets nécessaires pour ce voyage, donner des ordres à mon armurier, car il doit y avoir du gibier au Fol? et ce soir, à six heures, réunion chez moi pour dîner.

II

« Je me ferai refuser, » s'était dit Edouard Barbedié, et dans cette grosse tête frisée avait aussitôt surgi toute une conception de sauvetage pour la succession *Barbedié (Adrien)*.

Le notaire et le jeune homme se séparèrent sur le boulevard. Edouard alla d'abord dans plusieurs magasins d'articles de voyage, et sortit du dernier qu'il avait visité ayant l'air pleinement satisfait. De là, il alla chez son tailleur, et enfin chez Devisme. Puis il rentra chez lui pour se concerter avec Marcou sur la façon dont on traiterait maître Annibal Briançon.

Ce fut à la gare de Lyon que maître Briançon attendit son nouveau client. Ils s'étaient quittés la veille assez tard, dans la nuit, et s'étaient donné rendez-vous à cette gare pour y prendre le train de Lyon traversant le Bourbonnais; car Barbedié avait nettement déclaré qu'il ne voulait point aller à Lyon, mais au Fol, où se trouvait en ce moment Marianne Richardot.

Le jour du départ, la neige tombait par gros flocons. Les voyageurs étaient peu nombreux et maître Briançon, en voyant arriver Edouard Barbedié, bénit le ciel du peu de voyageurs qu'il voyait dans les salles.

Barbedié s'était composé, pour ce voyage, un costume si excentrique, que Robinson Crusoé eût pu s'en montrer jaloux. Edouard Barbedié portait un large pantalon en peau de chèvre, le poil en dehors, et en cela il n'était que l'imitateur de Crusoé. Le pantalon se perdait dans de larges bottes fourrées, montant jusqu'aux genoux. Un gilet en astrakan et une veste pareille se croisant au moyen de larges tresses d'argent complétaient son costume, que devait recouvrir pendant la route une simple pelisse en oursin.

Ainsi costumé, Edouard Barbedié, vu de dos, ressemblait à un cosaque; la ressemblance était d'autant plus flagrante que le voyageur avait pour couvre-chef un long bonnet d'astrakan gris, dont l'extrémité pointue retombait sur l'épaule.

En voyant arriver, ainsi costumé, ce jeune homme que, la veille encore, il avait vu si élégamment et si raisonnablement vêtu, maître Briançon eut un soupçon qui parut un instant l'importuner.

— Par cette excentrique façon de se vêtir, voudrait-il se faire refuser? pensa-t-il.

Le train partit, et pendant tout le voyage Briançon se complut à penser qu'arrivés à la station où ils devaient prendre la voiture qui les conduirait au Fol, Edouard Barbedié changerait de costume; il n'en fut rien. Il traversa stoïquement Saint-Gérand, escorté par les rires et quelques huées, et monta avec le notaire dans l'une de ces cruelles voitures du pays qui émoussent l'âme et détraquent le cerveau. Comment se fait-il que Dante n'ait point mentionné ce véhicule infernal appelé *patache* en Bourbonnais et en Auvergne?

— Décidément ce jeune homme a une mauvaise idée, se dit Briançon en sortant de la petite ville.

Il y avait sur la terre un pied de neige, de sorte que les voyageurs ne furent pas trop secoués dans la patache. Ils arrivèrent au Fol à la tombée de la nuit, après être restés près de dix heures en route. Pendant ces dix heures de froideur insupportable, le notaire dut envier, plus d'une fois, le costume bizarre de son client. Le temps était couvert, mais par moments un rayon de lune s'échappait entre de gros nuages chargés de frimas, et Edouard Barbedié, avant d'arriver au Fol, put se faire une idée de l'importance de ce château, que lui léguait conditionnellement son oncle.

C'est une ancienne maison forte du XIV siècle, entourée aux trois quarts par un vaste étang et adossée pour l'autre partie à une chaîne de rochers, plantés de sapins gigantesques. Ces sapins sont au nord de l'habitation, de sorte que lorsque la bise souffle, il règne dans ces grands arbres de tristes plaintes et de puissants gémissements.

— Tiens, dit Edouard Barbedié en traversant le pont-levis, l'oncle Adrien n'avait point mauvais goût. Ce vieux manoir me plaît, et pour peu que la filleule soit agréable, ce sera vite une affaire décidée.

Un faible rayon de lune éclairait en ce moment le visage de Briançon; il sembla à Edouard que sa réflexion faisait faire au notaire une grimace qui ne l'embellissait point.

L'automédon descendit de la travée unissant les brancards, qui lui servait de siège, il tira une grosse chaîne de fer qui pendait à côté d'une lourde porte, et une cloche, qui eût pu pour son volume appeler les fidèles les plus éloignés au service divin, tinta deux fois. Il y eut un va-et-vient de sabots dans le château, quelqu'un traversa la cour et la lourde porte tourna lentement sur ses gonds.

— La demoiselle est-elle ici? demanda le notaire à une jeune montagnarde dont l'air était fort résolu.

— Oui, monsieur Briançon, répondit cette fille, qui envisageait obstinément Edouard Barbedié.

— N'est-elle point couchée?

— Pardi! Si elle n'est pas au lit, elle ne tardera pas à s'y mettre, il y a longtemps qu'elle est montée. Donnez-vous la peine d'entrer, messieurs, ajouta la servante, je vais vous montrer le chemin.

Et elle conduisit les voyageurs au salon, où brûlait un grand feu, puis elle alla avertir sa maîtresse.

— Diable, dit Edouard Barbedié, voilà une pièce artistement ornée et somptueusement meublée; et pour peu que mademoiselle Marianne accoste tout ceci, je ne contrecarrerai point les volontés de mon oncle.

Une fois encore, il sembla au jeune homme que le notaire avait fait la grimace. Il allait lui demander si le froid de la route ne lui avait pas donné des coliques; mais il en fut empêché par un bruit de sabots qui descendaient rapidement l'escalier. La porte du salon fut brusquement ouverte par la jeune servante, qui cria d'une voix de baryton :

— Mademoiselle Marianne Richardot.

Barbedié vit entrer une jeune paysanne, ayant des sabots luisants neufs, une coiffe montagnarde surmontant un chignon d'un volume exorbitant. Edouard avait fait un mouvement; il se dit :

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— J'aimerais assez cette fille pour servante de ma femme; mais pour en faire ma femme... nenni!

Elle s'était avancée vers eux avec une désinvolture que son costume montagnard ne comportait point.

— Bonsoir, monsieur Briançon et votre compagnie, dit-elle; bonsoir aussi à vos bons anges.

Barbedié s'était contenté de s'incliner devant le traditionnel accueil des montagnes. Le notaire se chargea de la présentation.

— Oh! répliqua-t-elle, je me doutais bien que c'est le neveu de mon parrain; aussi c'est à lui de commander ici; voulez-vous qu'on vous serve à souper, monsieur Edouard?

— A vous parler franchement, répondit Barbedié, je ne serais pas fâché de casser une croûte et de boire un verre de vin.

— Tu entends, Nanette, répliqua mademoiselle Richardot. Fais servir tout de suite une croûte et un verre de vin à monsieur Briançon.

— J'aurais encore plus de pelleteries sur le corps que je n'en ai, que cette sotte paysanne ne me refuserait pas, se dit Barbedié; je suis rasé!

Marianne, malgré ses sabots, sa robe de bure, n'en fit pas moins avec la plus agréable cordialité les honneurs de la table. Plusieurs fois, pendant le repas, Barbedié crut s'apercevoir de sourires échangés entre Briançon et la jeune fille; mais comme il était déjà fort embourré, cette entente manifeste entre sa cohéritière et le notaire ne mit pas un nuage de plus sur son front.

III

Briançon avait quitté le Fol. On traversait une dure hivernée. La neige tombait une partie de la journée, et les nuits étaient claires, des étoiles brillaient sur un ciel qui paraissait d'acier. Sur les montagnes il y avait trois pieds de neige. Les animaux sauvages mouraient de faim, et les loups venaient hurler aux portes des demeures, alors enfouies sous des monceaux de neige.

Les hauts sapins du Fol craquaient sous le poids du givre, et la bise qui s'engouffrait dans leurs branches glacées y produisait de lamentables gémissements. Des arbres entiers brûlaient dans l'immense cheminée du salon. Impossible de chasser en temps de neige, dame loi s'y oppose; se chauffer était donc le seul plaisir qui fût à la portée du jeune homme.

Les premiers jours qu'ils furent seuls, Edouard et Marianne furent assez embarrassés de leur contenance : ne sachant trop que se dire, ils ne se disaient rien; mais l'habitude d'être ensemble, la liberté d'être seuls, leur donna bientôt ce désir d'épanchement qu'éprouve la jeunesse. De cet épanchement à la familière intimité il n'y a qu'un pas; et pour preuve, c'est qu'un soir, après le dîner, tout en tricotant un bas de laine, Marianne demanda au jeune homme :

— Monsieur Edouard, le costume que vous portez est tout à fait commode par un temps aussi rude; mais vous allez dire que je suis bien curieuse de vouloir savoir si vous le conserverez pendant le mois de juillet?

— Edouard, à cette question naïve, ne put s'empêcher de rire.

— Oui, mademoiselle, répliqua-t-il en se faisant sérieux; les matinées et les soirées sont très-fraîches à Paris pendant le mois de juillet.

— Alors vous êtes toujours habillé de même?

— Ma foi, à vrai dire, à peu près.

— Et si vous étiez marié, vous donneriez le bras à votre femme avec cette culotte en peau de bique?

— Si j'étais marié, répondit sentencieusement Edouard, je donnerais le bras à ma femme avec mon bras; mais ma culotte de peau de bique marcherait à côté d'elle.

— Une drôle d'idée, tout de même! répliqua la jeune fille.

La conversation cessa un instant; puis, comme Marianne était en train de parler, elle reprit :

— Maintenant que vous avez le château du Fol, continuerez-vous d'habiter Paris?

Édouard Barbedié envisagea la jeune fille. Il la trouva jolie; il l'avait trouvée telle le jour de son arrivée; mais il se dit que ce jour-là Marianne était beaucoup plus vulgaire, et il se prit à la détailler avec complaisance.

— Vous ne m'avez pas répondu, monsieur Édouard? poursuivit en souriant la jeune fille.

— Je n'ai pas l'habitude de répondre, répliqua-t-il, quand on ne pose pas les questions franchement.

— Eh bon Dieu! répondit-elle, j'ai toujours été franche avec vous, puisque je vous ai questionné sur votre culotte d'homme des bois.

— Ma culotte n'est point divisible, mademoiselle, repartit sérieusement Édouard Barbedié, et le Fol peut être partagé, si telle était notre volonté à tous les deux.

Un moment Marianne resta toute songeuse.

— Vous ne me dites rien? lui demanda le jeune homme.

— Ma foi, je n'avais pas songé que le Fol pût être partagé. M. Briançon m'avait dit que ce serait tout l'un ou tout l'autre : vous voyez bien que je suis trop franche, au contraire, puisque je vous parle de cela quand M. Briançon m'a défendu d'en parler.

— Et de quoi diable M. Briançon se mêle-t-il? repartit avec humeur Édouard Barbedié.

— Il paraît qu'un notaire a le droit de se mêler de tout.

— Écoutez, mademoiselle, dit le jeune homme, voulez-vous qu'en dehors de M. Briançon nous nous occupions nous-mêmes de nos affaires?

— Nous pouvons bien essayer, quand ce ne serait que pour nous distraire, répondit-elle avec un certain embarras qui lui faisait oublier la vulgarité. Oui, ajouta-t-elle ensuite, quand ce ne serait que pour rire.

— Non pas pour rire, mais très-sérieusement.

— Passez devant, je vous suis, répondit la jeune fille avec la vulgarité des premiers jours.

— Pour une cause ou pour une autre, dit Barbedié, je suppose entre nous un sentiment qui n'est pas un trait d'union.

— Eh bien! après?

— Si c'est moi qui refuse, vous avez le Fol; si c'est vous qui refusez, j'ai le Fol; n'y aurait-il pas moyen de couper la poire en deux, et par poire j'entends toute la fortune de mon oncle.

— Tiens, repartit Marianne, c'est peut-être une idée; à vrai dire, je n'aime pas beaucoup votre culotte en peau de bique et votre bonnet de Cosaque.

— S'il faut vous parler en toute sincérité, dit Edouard Barbedié, je ne suis point émerveillé de votre chapeau en trompette et de votre énorme chignon; pour votre robe d'*étamine*, je n'en dis rien, elle est chaude et il fait si froid; mais dans tous les cas vos sabots sont de trop pour un parquet.

— Quelles seraient vos intentions? demanda Marianne.

— Et les vôtres? demanda Barbedié.

— Il est tard, les hiboux chantent dans les grands sapins, répondit la jeune fille; je serais d'avis que nous attendissions à demain pour parler de nos affaires, car *la nuit porte conseil*.

— Alors à demain.

Ils se quittèrent; mais ce soir-là, avant de se séparer, ils se donnèrent la main.

JEAN-JACQUES.

(La suite au prochain numéro.)

Un cœur parfaitement droit n'admet pas plus d'accommodement en morale qu'une oreille juste n'en admet en musique.

LÉVIS.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Nous avons tous besoin les uns des autres, aimons-nous, apportons-nous les secours de notre intelligence, de nos bras, et le bonheur de chacun se multipliera du bonheur de tous.

Eugène PELLETAN.

GASTON

(NOUVELLE HISTORIQUE.)

IV

— Mère, dit un jour Gaston à Madalena, qui était venue, elle aussi, à l'aimer, en voyant ses soins si assidus et si tendres, mère, tout n'est pas fini entre nous : vous savez que dans cette malheureuse rixe de cabaret je n'ai fait que me défendre et vous m'avez rendu justice ; mais cela même vous dit que le caractère de votre fils est violent, agressif...

— Hélas ! répondit Madalena, en soupirant.

— Eh bien, le voilà à peu près guéri, bientôt il pourra sortir ; il faudra changer tout cela.

— Que vous êtes bon ! dit la vieille femme en lui prenant la main avec effusion ; si vous avez eu des torts, vous les rachetez au centuple depuis un mois. Ce que vous désirez est aussi mon vœu le plus cher, mais... comment y parvenir ?

— Si vos paroles ont été impuissantes, bonne mère, c'est que les exemples seuls produisent des effets merveilleux.

— Mais ces exemples, Scipion les lui donnait.

— Oui, mais Scipion était un frère, et un frère a peu de puissance pour lutter contre l'amour des plaisirs et une nature ardente.

— Mais, alors ?... où les trouvera-t-il ?

— En moi.

— En vous ! dit Madalena avec un certain étonnement. Tout ce que vous avez fait pour nous semble en effet me répondre de l'avenir ; seulement... je ne vous connais pas ; je sais que vous vous appelez Gaston, voilà tout. Quel mobile si puissant peut vous faire agir ?

— Ne m'avez-vous pas sauvé la vie au plus fort de votre colère et quand il suffisait d'un mot, d'un signe de vous pour me perdre ? Ne m'avez-vous pas placé sous la protection du Christ ? Eh bien ! c'est Lui qui m'a tracé dès ce moment ma ligne de conduite et m'a dit de ne quitter Junio que guéri et meilleur qu'avant. J'ai obéi à cette voix intérieure... laissez-moi faire, confiez-moi votre enfant et vous verrez que vous n'aurez pas à vous en repentir.

Madalena répondit en pressant dans les siennes la main de Gaston.

— J'avais deux fils, lui dit-elle, l'un doux et bon, l'autre violent, paresseux et emporté ; j'en aurai maintenant trois à souhait et je serai une heureuse mère.

V

Quelques mois se sont écoulés, nous retrouvons Gaston et Junio unis par les liens de l'amitié la plus tendre et la plus dévouée ; nous les voyons ensemble au travail, à l'étude, dans les promenades, au sein de la famille, mais plus au cabaret. Gaston a fait connaître à son élève les vraies jouissances de la vie ; il lui a appris le travail ; il l'a fait doux, bon, appliqué, reconnaissant et a calmé sa violence naturelle. C'est un homme transformé.

Un jour enfin, quand il crut son éducation complète, il annonça à la famille réunie son prochain départ pour Florence.

— Pour Florence ! s'écria Junio en pâlissant, pour Florence ? Frère, tu veux nous quitter ?

— Il le faut, dit Gaston avec une dignité douce qu'on avait déjà remarquée en lui, il le faut absolument. J'ai là aussi des devoirs à remplir, non certes aussi impérieux que celui que je viens d'accomplir ici, mais toutefois je ne puis m'y soustraire plus longtemps. Seulement, je veux vous faire une prière.

— Une prière de vous est un ordre ! dirent-ils tous à la fois ; vous avez été si bon que nous ne pouvons rien vous refuser.

— Oh ! ne vous effrayez pas trop ; ce que je veux vous demander n'est pas difficile, ni pénible. Jusqu'à présent, vous m'avez reçu chez vous, je désire vous avoir un jour chez moi.

— Chez toi ? dit naïvement Junio, mais ce n'est pas du nouveau, cela ! J'y suis allé souvent, et chaque fois nous y avons gaîment vidé la coupe de l'amitié, après le travail de la journée.

— Cette fois, je viendrai vous chercher tous trois.

— Et à quand le festin ? dit Scipion en riant.

— Après-demain, si vous voulez. C'est le jour de la Fête-Dieu. Nous nous trouverons réunis.

— Accepté ! dirent les deux jeunes gens.

— Et vous aussi, mère ? dit Gaston.

— Je suis bien vieille, mon ami, et ne bouge plus guère de chez moi.

— Vous ferez exception pour votre troisième fils. Je viendrai vous prendre en voiture.

— En voiture ! fit Junio en riant, en voilà du luxe !

— Une fois n'est pas coutume et vous me ferez tant de plaisir !

— Allons, soit ! je viendrai, c'est convenu.

— Bon, cela !

Et Gaston l'embrassa sur les deux joues.

VI

Le jour de la Fête-Dieu est un grand jour a Rome : la ville catholique se pare de ses plus beaux atours et tout le peuple est en liesse.

Vers huit heures du matin, un brillant équipage s'arrêta à la porte de la modeste habitation de Madalena et un valet de pied descendit du siége pour la prier d'y prendre place avec ses enfants. La bonne femme, étonnée de ce cérémonial inaccoutumé, demanda si *son fils Gaston* n'était pas là ; le valet répondit en souriant qu'il l'attendait à la maison.

Au bout de quelques minutes, le carrosse s'arrêta devant un palais somptueux, et ce fut Gaston lui-même qui vint ouvrir la portière.

— C'est bien ! dit-il à ses trois convives, d'être fidèles au rendez-vous. D'ici nous verrons admirablement la fête. Vous savez, mère, qu'aujourd'hui on ne travaille pas.

Madalena, stupéfaite de cette réception et du luxe de ce palais, se laissa, ainsi que ses fils, conduire dans une magnifique galerie de tableaux dont les croisées donnaient sur le Tibre. Elle n'osait plus parler.

Junio prit le premier la parole :

— Frère, dit-il à Gaston, quelle surprise nous as-tu ménagée ? et chez qui sommes-nous ici ?

— Chez moi, répondit simplement Gaston.

— Chez toi !... chez vous ! s'écria Junio stupéfait ; mais alors, quelle est cette énigme, à laquelle j'avoue ne rien comprendre ?

— Le mot en est bien simple, mon cher Junio : ton ami ne t'a fait connaître que la moitié de son nom ; l'autre moitié te dira tout. Ce n'est plus Gaston seulement qu'il faut m'appeler, mais Gaston de Médicis.

— Gaston de Médicis ! s'écrièrent les deux ouvriers, mais qu'est-ce alors que cette rixe au cabaret, ce coup de poignard, ces soins vigilants et assidus ?... Tout cela n'est-il qu'un rêve ?

— Tout cela est bien réel et quelques mots l'expliqueront facilement. Venu de Florence à Rome où j'avais racheté ce palais habité par ma famille depuis plusieurs siècles, j'ai eu la curiosité de connaître, dans tous leurs détails, les mœurs de la *Ville Eternelle ;* pour cela, j'ai pris un déguisement et me suis promené

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sur les places, au milieu du peuple ; je suis allé aux spectacles, aux fêtes; enfin, j'ai voulu tout voir, même les cabarets, où se peint mieux qu'ailleurs l'esprit de la classe ouvrière... mais mal m'en a pris : oubliant mon rôle, j'ai été probablement trop grand seigneur pour le citoyen Junio qui m'a remis à ma place ; je me suis fâché et j'ai pris de grands airs peu en harmonie avec ma nouvelle condition ; j'ai reçu un coup de poing très-bien appliqué, et j'ai riposté par un coup de poignard... Irrité alors contre moi-même, j'ai senti, trop tard, une faute qui pouvait, sinon me conduire à l'échafaud, on n'y fait guère monter un Médicis ! mais faire honte à ma famille. J'ai compris d'ailleurs que j'avais commis un crime. La sublime action de votre mère m'a montré combien il était odieux et j'ai pris la résolution de l'expier. Ai-je réussi ? C'est à vous à le dire. Si vous m'avez pardonné, je suis content.

Gaston cessa de parler et tous trois se jetèrent à ses pieds. Il les releva avec vivacité.

— Non, leur dit-il, c'est dans mes bras que je dois presser ma mère et mes frères, car vous l'êtes toujours, je veux que vous les soyez... J'ai peut-être fait un peu de bien à Junio, mais vous m'en avez fait un plus grand, sans le savoir : vous m'avez appris que le vrai bonheur de cette vie est dans la foi, la simplicité, la bonté et le pardon.

H. Roux-Ferrand.

REVUE DES MAGASINS

Le *Paradis des Dames* vient de mettre en vente un choix considérable d'articles de *blanc*, — toiles, calicots, linge, lingerie, etc.. — dans des conditions de qualité et de prix vraiment exceptionnels. Nous engageons les mères de famille et toutes les maîtresses de maison à visiter les magasins dont nous parlons (rue de Rivoli, 8 et 10) afin de profiter de si grands avantages.

Voici, du reste, quelques détails très-sommaires, qui donneront une idée du bon marché sans précédent de tous les objets de cette exposition : Toile cretonne de Lisieux, pur fil de main, demi-blanc, pour chemises (largeur 80 cent.), à 1 fr. 05. Toile cretonne blanche de Lisieux pur fil, pour les plus grands draps (largeur 1 m. 20), à 1 fr. 95. Ces deux lots sont tels qu'on ne saurait rien trouver de plus avantageux.

En linge de table, de très-belles serviettes ouvrées, damier pur fil (long. 90 cent.), à 8 fr. 40 la douzaine. Une affaire importante de très-beaux services damassés, à fleurs ou dessins divers, avec une nappe encadrée, pour douze couverts, à 25 fr. Du madapolam très-fin et fort (largeur 83 cent.), pour chemises, camisoles, jupons, etc., à 13 fr. 50 la pièce de dix-huit mètres. Parmi les mouchoirs de poche, nous en avons vu en pur fil, beau blanc et grande taille, à 5 fr. 90 ; d'autres en batiste de Valenciennes pur fil, avec riche initiale brodée au point d'arme, à 7 fr. 50 la demi-douzaine.

Des draps confectionnés, sans couture, en belle toile blanche pur fil (largeur 2 m. 40, longueur 3 m. 50), à 10 fr. le drap. Des taies d'oreiller à boutons, en belle toile de Cholet, à 2 fr. 25.

Mais ce sur quoi nous voulons fixer particulièrement l'attention de nos lectrices, c'est sur l'article *trousseau de pension*, si bien soigné au *Paradis des Dames*, qui s'en est fait comme une spécialité. Que de mères se sont applaudies d'avoir chargé cette maison de ce soin : embarras de moins et profit pour la bourse ! Voici, pour une fillette de dix ans, un devis de trousseau composé d'objets très-soignés et de longue durée : — Six chemises de jour, à 3 fr. 25 l'une ; six chemises de nuit, à 4 fr. 25. ; six pantalons, en madapolam, à 1 fr. 95 ; trois jupons blancs en madapolam, à 3 fr. 25 ; six bonnets de nuit en brillanté, à 95 cent. ; six cols toile, à 85 cent. ; six paires de bas en coton, à côtes, à 1 fr. 50 la paire ; six paires de bas de laine, à côtes, à 2 fr. 25 la paire.

Les chemises de jour pour petits garçons du même âge sont cotées à 2 fr. 75 en très-bonne qualité, avec col, plastron et poignets nouveaux. On trouve également au *Paradis des Dames*, et toujours pour la même destination, des gilets de tricot à 1 fr. 75, des caleçons à 1 fr. 75 et des jupons à coulisses à 2 fr. 25.

Quant aux mouchoirs de poche et aux serviettes, il est facile de faire un choix en prenant pour point de départ les indications que nous avons données en commençant cette revue.

— La *Teinturerie européenne* (26, boulevard Poissonnière) possède seule le secret de teindre parfaitement toutes les soieries, y compris la faille, si rebelle ordinairement à ce genre de travail, en leur laissant le brillant et la souplesse du neuf.

Cette maison se charge de teindre pour *deuil* les costumes tout faits et de les rendre sans délai aucun. On peut également lui confier, avec la plus complète sécurité, la teinture fine pour ameublement et tout ce que comporte son état.

— Il faut renoncer à porter le costume actuel, si l'on n'adopte un corset irréprochable par sa forme et des jupons-tournures intelligemment compris. La généralité des femmes le sait et se fait une loi de suivre ce principe : aussi, dans aucun temps, n'a-t-on vu de plus jolies tailles et de plus gracieuses tournures qu'aujourd'hui.

La maison de M. de Plument (33, rue Vivienne) se recommande entre toutes par le joli choix de ses modèles. Les améliorations qu'elle apporte journellement dans la fabrication de ces auxiliaires intimes de la toilette sont toujours bien comprises. Suivant pas à pas la mode et réglant ainsi les modifications à apporter aux corsets ou aux jupons, M. de Plument ne peut que réussir.

Aussi, pas une taille ne résiste à l'impulsion donnée par le joli corset *Sultane*, par exemple : la plus épaisse s'amincit, se découpe et se cambre comme par enchantement. C'est du reste à ces propriétés si précieuses que ce modèle doit le grand succès dont il jouit. Etabli en fin coutil blanc, garni de peluche et de valenciennes, avec un lacet de soie, le corset *Sultane* possède un ensemble de grâces incomparables. Rien qu'à le voir on désire le porter !

Le jupon *Ninon* et la tournure *Ninette*, la jupe *Royale*, la jupe *Louis XV* et la jupe *Henri IV* se recommandent d'une façon spéciale au milieu de la remarquable collection de la maison de Plument et chacun pr des propriétés particulières.

SPÉCIALITÉS

La *Reine des Abeilles* est toujours la reine des fleurs et des parfums, et M. Violet l'humble exécuteur de ses décrets. Aussi le palais de cette puissance souveraine (rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines) continue-t-il d'être des plus fréquentés ; là tout a en vue le culte de la beauté !

Ce culte se manifeste par les soins que l'on donne à sa personne et par le choix des moyens employés. La *Reine des Abeilles* procède par catégories, et par catégories raisonnées, dont la classification comprend : les eaux toniques, les crèmes rafraîchissantes et les poudres adoucissantes.

Parmi les eaux de toilette, citons celles qui ont la glycérine pour base et dont les parfums sont très-variés : à l'ess-bouquet, aux violettes de Parme, au Portugal, à la verveine, aux fleurs d'Orient, etc.

Les crèmes recommandées par Violet sont : la crème Pompadour, — la plus célèbre de toutes ; la crème de Beauté ; la crème froide, au lys de Cachemir ; la crème au suc de fraises ; les cold-cream au lait de roses ou au lait d'amandes, etc.

Les poudres et veloutines qui donnent au teint l'éclat, la fraîcheur et le velouté de la jeunesse se comptent en grand nombre au *Palais des Abeilles*. Spécifions pourtant et donnons une mention particulière à la poudre au lys de Cachemir, adhérente, invisible, inaltérable, et dont l'emploi est infaillible pour donner au teint le plus rebelle une fraîcheur charmante.

Quant aux savons, pommades et élixirs, on n'a que l'embarras du choix ; mais on n'aura jamais rien à regretter en prenant le *Savon royal de Thridace*, dont la réputation est universelle ; le *Baume de violettes*, pommade fondante qui assouplit et embellit la chevelure ; et l'*Emulsine*, le dentifrice par excellence, qui donne aux dents une blancheur nacrée et parfume agréablement l'haleine.

M. d'A.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la Maison rose », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châlet de famille ; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton ; riche fruitier ; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements : à *Paris* chez le propriétaire M. *Goubaud père*, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), — et à *Lagny* chez Me Dumont, notaire.

ROUVENAT (✻) *& CH. LOURDEL*, Joailliers.
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

On parle beaucoup d'élégance en ce temps-ci; tout le monde veut être élégant, les femmes surtout cherchent à se faire remarquer par l'élégance de leurs toilettes. Mais en cela comme en beaucoup de choses, vouloir n'est pas toujours suffisant! Du reste, comprend-on bien la portée de cette expression?

Le dictionnaire français définit l'élégance par ces mots : « grâce, distinction, délicatesse de goût. » Un auteur a dit : « L'élégance est la perfection du goût. » — Mais le goût? me dira-t-on. « Le sentiment exquis des beautés et des défauts dans les arts constitue le goût, » a dit Voltaire, pour qui la grâce est « ce qui plait avec attrait. » Et il ajoute : « Les grâces ne sont pas la beauté, elles l'accompagnent. »

Cicéron, dans ses œuvres, se sert du mot « élégant » en cent endroits différents, pour exprimer un homme, un discours poli; on disait même, de son temps, un repas élégant.

Selon nous, l'élégance est un choix délicat des expressions dans le langage, des objets dont on s'environne, des étoffes et des couleurs appliquées à la toilette. L'élégance résulte le plus souvent des richesses qui procurent des habitudes et des plaisirs délicats ; ou bien c'est une élévation naturelle du goût et de l'esprit, qui fait rechercher de préférence la beauté et l'harmonie dans la forme.

Une femme pauvre peut être élégante, une femme riche ne l'est pas nécessairement : car le goût et l'intelligence ne croissent pas toujours en raison directe de la fortune. Une femme élégante s'habille suivant son âge et sa position, selon son genre de figure et de taille. Elle s'arrange de façon à ce que sa mise soit *suivie*, c'est-à-dire également soignée, et elle évite avec soin « l'air *en dimanche* ». Avoir l'air trop préoccupé de sa toilette constitue un manque de savoir-vivre, soit qu'on s'en montre trop satisfaite, soit qu'on paraisse craindre de l'abîmer.

En résumé, une femme élegante est un composé de qualités harmonieuses, qui charme et captive. Cela vaut la peine d'y songer!

—

Plus que jamais, ainsi que nous le constations en commençant, on s'en souvient aujourd'hui, et l'industrie dirige en ce sens tous ses efforts. Couturières, modistes, lingères ne sont naturellement pas les dernières à s'en préoccuper, et leur précieux concours met à la disposition des femmes en quête d'élégance les éléments les plus gracieux et les plus variés.

P. N° 277. — Costume de voyage.

Modèle de *cache-poussière*.

Entre autres choses, — et pour ce qui concerne particulièrement les modistes, — il nous a été donné d'apercevoir, il y a quelque temps, les premiers chapeaux de velours destinés à la saison d'automne. Leur forme diffère assez sensiblement du chapeau actuel : c'est un mélange de type *Directoire* et de genre 1830. La calotte est haute, un peu courbée en avant, et la passe est presque droite; il y a un bavolet derrière et des mentonnières. Nous nous bornons à constater l'apparition de cette coiffure, sans en garantir aucunement le succès, dont l'avenir seul peut décider. — Parmi les différents modèles qui commencent à voir le jour, nous citerons particulièrement un chapeau de velours noir dont la passe est bordée, ainsi que le bavolet, d'un galon étincelle d'or ; un joli nœud de velours, des bouclettes de galon étincelle, avec une aigrette de plumes noires, sont fixés ensemble sur le côté de la passe, sous une plaque d'or à jours. Un tour de tête en blonde blanche ruchée, avec roses variées, complète l'ornementation du chapeau.

Le galon de toute sorte sera fort employé pour la garniture des chapeaux ; nous l'avons annoncé dernièrement pour le costume et nous ne pouvons que confirmer cette nouvelle. La fabrique

de Saint-Etienne, à ce propos, nous a fait des rubans-galons dont on dit merveille.

—

La broderie anglaise à la pièce, en grande largeur, par conséquent fabriquée et non brodée à la main, est fort adroitement utilisée par les LINGÈRES, qui en tirent un excellent parti. Elles ont soin de la choisir très fine, puis elles la découpent en bandes de différentes largeurs, selon l'usage auquel elles désirent l'appliquer. Les unes servent à faire des entre-deux, les autres des dentelles. Pour cela, on découpe en dents l'un des bords de la bande, auquel on ajoute un picot de dentelle un peu épais. Cela forme de charmantes garnitures pour une foule d'usages : linge et toilette de baby, camisoles, chemises de jour et de nuit, bonnets et coiffures du matin, cols et parures de lingerie, etc.

Décidément les coiffures du matin deviennent de plus en plus coquettes et originales; à preuve la *marmotte*, qui consiste en un carré de foulard de couleur, entouré de broderie anglaise assez haute, absolument monté et noué à la façon des Savoyards. Une jeune femme peut seule se permettre cette petite excentricité, et à la condition de ne point quitter sa chambre, bien entendu. Cela se perche légèrement sur la tête, comme on fait des pouffs.

Voici un genre de fichu, pour soirée intime ou dîner, qui nous a paru fort coquet. C'est tout simplement une pointe de châle en tulle noir ou blanc, rayée de bandes de tulle semblable, d'une largeur de quatre centimètres à peu près, lesquelles servent de coulisses à un ruban noir ou de couleur, posé à plat. Tout le bord du fichu est entouré d'une dentelle légèrement soutenue, dans laquelle sont placés, de distance en distance, des flots de ruban assorti. — Avons-nous besoin de rappeler qu'on entend, par « flot de ruban », une réunion de boucles plates, deux au moins avec un pan? — Ce fichu est extrêmement facile à exécuter, et d'un aspect assez joli pour qu'on en tente l'essai.

On a maintenant un grand choix de fichus; tous les goûts, tous les âges, toutes les positions y trouvent leur compte : fichus d'organdi, de tulle, de dentelle, de crêpe lisse, de crêpe de Chine, etc. On les entoure généralement d'entre-deux et de dentelles : bruges, point à l'aiguille, application, tulles brodés, valenciennes. Ajoutons que cette dernière l'emporte, comme succès, sur toutes les autres; sa vogue est arrivée à son apogée, à ce point que lingères, modistes et couturières ne jurent plus que par elle!

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 277.

COSTUME DE VOYAGE (modèle de cache-poussière.) — Robe princesse en taffetas noir, sans garniture. — *Cache-poussière*, grande capote en drap léger, de couleur grise. Les devants, de forme princesse, sont ornés de deux rangées de boutons. Col à coins rabattus dans le haut; cornets au bas des manches, poches sur les côtés, et lisérés de soie assortie sur tous les bords. Par derrière, le cache-poussière est également coupé de forme princesse, mais non ajustée; c'est une ceinture, allant d'une des coutures de dessous le bras à l'autre, qui serre le vêtement à la taille. — Lingerie plate. — Chapeau de paille noire, à passe relevée derrière, garni d'une écharpe en gaze écrue, drapée sur la calotte, avec une aile d'oiseau placée en aigrette. — On peut ajouter au cache-poussière une pèlerine à capuchon, mais il faut qu'elle soit de tout point semblable au vêtement.

G. N° 552.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en vigogne de couleur neutre. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant de 30 cent. plissé par moitié et soutenu par deux larges galons noirs. — Tablier à longue pointe au milieu, drapé sur les côtés en neuf ou dix plis; ces derniers sont fixés par un galon noir qui forme de longues boucles plates et un bout flottant. — Corsage à col et revers croisés devant, garni de galons sur tous ses bords. — Lingerie en organdi, à bords festonnés. — Chapeau de paille noire, à calotte plate; passe enlevée et doublée de soie. Bandeau de feuillage et de roses, avec une aile en aigrette; plumes et nœuds de faille assortis à la toilette pour le dessus.

2. Costume en cachemire bleu de mer. — Jupon à traîne et pli Bulgare, garni dans le bas devant d'un petit volant ruché, avec un bouillon au-dessus; puis, au-dessus de ce dernier, un plissé plat se terminant en plissé « coup de vent ». — Tablier coupé en peplum, plissé en biais de façon à ce que chaque pli se rejoigne au milieu en formant un angle aigu. Le bas est entouré d'une frange à tête grillée, en soie assortie, et les côtés se perdent sous le pli Bulgare où ils restent fixés. — Cuirasse bordée et rayée de lisérés de faille de même nuance, garnie derrière d'un large nœud à boucles plates en faille semblable. Celles-ci retombent sur deux pans de cachemire réunis par un coulissé et assujettis à la ceinture du jupon. Le bas des manches est orné de franges, avec bracelet et nœud de faille. — Chapeau de paille noire, à passe inclinée sur le front et relevée derrière. Echarpe en gaze brochée de couleur crème, maintenue sur le fond du chapeau par une guirlande de fleurs des champs, qui flotte ensuite en longue traîne (on en diminue à volonté la longueur en la retenant sur le côté des cheveux).

G. N° 553.

TOILETTE DE PROMENADE (vue sous deux aspects différents : devant et dos). — Robe de faille noire, avec jupon garni devant de volants froncés et de biais. Par derrière, la traîne est formée d'un grand volant plissé, d'un bouillon coulissé et de ruches. — La confection, qui constitue un modèle nouveau, est en matelassé, garni de faille et de velours noirs. Sa forme est celle d'un paletot, quant à la partie supérieure. Le dos est en trois parties : le milieu, terminé comme celui d'un corsage, et les côtés, qui se prolongent, en empiétant sous les bras, de manière à former de longs pans carrés dont le bord inférieur est orné de franges. Poches en faille au milieu, avec boutons et nœuds assortis. Large nœud de ceinture, en ruban et à bouts flottants, placé au bas de la basque du dos. Au milieu de ce dernier se trouve un capuchon en faille, avec gland à son extrémité, lequel forme devant une sorte de col rabattu qui entoure le col montant du vêtement. — Les devants, de forme princesse, se terminent en pointe et sont entourés de franges; des revers en faille, ornés de boutons sur les côtés et terminés par des cornets en velours, recouvrent le milieu des devants jusqu'en bas. Parements en faille et velours, avec nœuds de ruban et boutons assortis, au bas des manches.

Les chapeaux des deux figurines sont de modèle différent :

1. Chapeau *baby*, composé d'un fond mou en foulard gris et d'une passe de velours noir toute ruchée. Bandeau de géranium blanc devant, et traîne des mêmes fleurs derrière. Une aigrette formée d'une aile d'oiseau sort de la calotte.

2. Chapeau de feutre gris, à passe enlevée, recouverte dessous de velours gros bleu; cascade de larges coques en ruban gros bleu, disposée sur le côté de la calotte et jusque derrière. Aile d'oiseau placée en aigrette sur le sommet.

Description de la gravure coloriée n° 1257 *C.*

1. TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en cachemire violet. — Jupon à courte traîne, garni derrière de deux volants plissés pour le bas, et d'un haut volant froncé, à tête ruchée, qui se termine par un plissé. Le devant du jupon est garni, dans le bas, d'un grand volant plissé dont la tête est formée par des plis remontants; il est ensuite tendu, au milieu, par une écharpe de même étoffe. Celle-ci, drapée en plis remontants, se termine par un plissé. — Corsage à basque carrée devant et postillon derrière, reposant de ce côté sur un grand plissé éventail, qui est joint aux coutures de côté et fixé à la taille sous le postillon. Le bas des manches est entouré d'un plissé formant le cornet. — Lingerie plate, en batiste blanche. — Chapeau de feutre noir, forme *Jean Bart*. Ruban violet drapé autour de la calotte et noué derrière, avec une aile d'oiseau posée en aigrette. Bandeau de violettes et de boutons d'or mélangés, et nœud papillon en faille noire.

2. Costume en faille noire et cheviot gris. — Jupon à courte traîne, entouré de volants plissés. — Tunique *Metternich* en cheviot gris. Le devant de ce vêtement, moitié pèlerine, moitié tunique princesse, forme un long tablier pointu et détaché, dont le milieu est orné de nœuds papillon en faille bleue. Par derrière, la pèlerine, indépendante de la tunique, s'y rattache cependant au milieu de la ceinture. Une basque plate est cousue à la ceinture de la tunique, et celle-ci forme un pouff soutenu par un nœud de ruban bleu. — Lingerie en batiste plissée. — Chapeau de feutre gris, à calotte plate et passe enlevée. Bandeau de boutons d'or dessous et groupe de fleurs semblables sur le dessus. Ruban bleu autour de la calotte, noué sur le côté.

Description de la gravure coloriée n° 1238 *D.*

Substituée à la planche n° 1257 C. pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. Chapeau de paille grise, à passe inclinée sur le front et relevée derrière. Coquillé de dentelle blanche et guirlandé de roses variées autour de la calotte; un oiseau de paradis est placé en avant, de manière à ce que les longues plumes de sa queue recouvrent le sommet de la coiffure.

2 Parure pour robe ouverte. Col rabattu, à bordure rouge, avec ruche intérieure en broderie anglaise.

3. Col rabattu en toile blanche, avec bordure écrue.

4. Chapeau de feutre havane, forme *Garde-Française*. La passe, relevée, est entourée de velours bleu, avec nœud papillon et motif doré placés sur le côté. Velours, coques plates et plume amazone bleue et blanche pour orner le dessus.

5. Chapeau de feutre, à calotte ronde. Passe relevée en diadème, doublée de velours gros bleu, ornée d'une guirlande de feuillage avec un oiseau des îles placé au milieu. Velours bleu autour de la calotte et plume amazone grise.

6. Vêtement d'appartement en molleton de laine blanche, entouré de bandes de velours ponceau et de ruches intérieures et extérieures en faille blanche. Même garniture formant le parement au bas des manches.

7. Col rabattu en batiste brodée au plumetis sur les bords.

8. Col rabattu en toile blanche, à bords dentelés, avec pois brodés en bleu et bords rapportés en toile bleue.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 49.

Annexe de l'édition n° 3.

Toilette de cérémonie. — Costume en faille lilas. — Jupon à traîne, entouré de volants et d'un bouillon coulissé monté avec une tête. De larges coulissés ornent les côtés dans leur longueur. — Tablier-écharpe formant la pointe au milieu, entouré et garni de trois rangs de franges en soie paille. Le milieu, par derrière, est orné de deux rubans paille, tordus légèrement sur les bords et qui se réunissent dans le bas pour flotter librement. — Corsage genre cuirasse, à basque longue et pointue derrière, laquelle est entourée d'une bande coquillée en faille lilas, doublée de soie paille. Col rabattu dans le haut, orné sur son bord inférieur d'un liséré paille et, sur le bord supérieur, d'un plissé de même nuance. Nœuds assortis devant et derrière. Les manches, bouillonnées, sont rayées de coulisses; le bas est terminé par un double cornet liséré et garni de soie paille. — Lingerie riche en dentelle blanche. — Chapeau de feutre gris, doublé et bordé de soie paille. Guirlande de roses autour de la calotte et touffe de plumes courtes, assorties à la couleur de la toilette, placées derrière sur la passe relevée.

ECHOS DE LA MODE

Deux toilettes remarquées à Trouville :

C'est d'abord une robe de linon mauve sur jupon de pékin rayé mauve et blanc; les volants plissés, la tunique de linon frangée de glands de paille. Corsage très-ajusté en linon avec manches de pékin, le tout frangé de paille. Bas rayés, mauve et blanc; souliers de chevreau mauve. Chapeau d'Auvergnate en paillasson, retroussé derrière; calotte chiffonnée en velours noir, cravate de valenciennes autour. Touffe de reines-marguerites mauves sur les cheveux. Pas un bijou, — comme doit le faire toute femme de la haute finance qui se respecte, — seulement un saphir de dix mille francs au doigt.

Deuxième toilette portée par une belle Parisienne, très admirée dans le monde. — Signes particuliers : des yeux vert de mer, à longs cils noirs; l'oreille, trop petite, supportant d'immenses fleurs de lis en jargon Louis XV; et un grain de beauté au coin de la bouche.

Jupe de faille, rubis foncé, à traîne d'abbesse plissée derrière. Grande redingote collante, en sicilienne blanche, garnie tout autour de guipure Louis XIII authentique; la redingote, dessinant devant deux pans carrés qui descendent jusqu'au bas de la jupe, est nouée derrière, sur la traîne d'abbesse, par une large écharpe de ruban gros grain blanc. Poches en guipure Louis XIII; cravate pareille descendant en flot sur le corsage, avec une mouche de rubis et perles en épingle. Chapeau cavalier en paille blanche, ornée de rubis foncé. Deux longues plumes blanches rejetées dessus et, de côté, une aile d'ibis rouge. A la ceinture, une châtelaine composée d'une chaîne vénitienne en argent à jours de la Renaissance; miroir, étui, flacon, œuf d'argent, tout est ancien.

*
* *

Il y a quelques jours, la princesse de Galles est allée de l'île de Wight, — dans son yacht *Alberta*, — à Porsmouth, pour visiter le navire qui doit emporter son mari vers les Indes.

Le prince et ses enfants l'accompagnaient. Vers une heure, comme le ciel bleu versait ses chauds rayons sur la mer, le yacht *Alberta* fit son apparition. Aussitôt le duc de Wellington accueillit les nobles visiteurs par une quadruple salve d'artillerie et fit hisser l'étendard royal.

L'amiral Elliot en grand uniforme, lord Seymour, leurs officiers et une garde d'honneur attendaient le prince et la princesse sur la jetée.

La princesse de Galles portait une très jolie toilette de foulard bleu et blanc, ornée de bandes de faille bleue plus foncée; une jaquette de vigogne fauve courte, à grandes poches, encadrée de plumes fauves naturelles, et un chapeau rond, genre Charles IX, bleu et blanc, avec des plumes blanches et bleues.

Quatre cents ouvriers sont constamment occupés sur le *Serapis* afin de le rendre digne de son hôte royal. Le prince pria sa femme de choisir elle-même toutes les tentures, les tapis, les porcelaines, les objets d'art qui doivent l'environner.

N'est-ce pas une charmante idée que ce désir d'être enveloppé du souvenir de la personne aimée en la faisant présider à tous les préparatifs du voyage, en retrouvant la trace de son goût, l'empreinte de sa main délicate sur chaque chose?

Après une longue inspection des cinquante cabines qui doivent servir à la suite du prince, du salon qui a été beaucoup agrandi, des spécimens de décoration mis sous leurs yeux, les visiteurs royaux se rendirent à la maison de l'amiral Elliot, où ils goûtèrent.

Les trois petites princesses, qui devaient précéder leurs parents à Marlborough-House, avaient fait leur apparition à la gare, avec leur suite, à l'émerveillement de tous ceux qui se trouvaient là.

Imaginez trois fleurs blanches et roses, avec des cheveux de ce blond doré spécial aux bébés anglais; déjà, dans leur sourire, un petit air de dignité. Comme costumes, des robes de toile marron, garnies de bandes horizontales de broderies rouges : les basques découpées, encadrées des mêmes broderies rouges; et des chapeaux marins en paille, à rubans rouges.

*
* *

Une charmante coutume des grandes dames russes, c'est d'aller toujours communier en robe blanche.

Cela implique un genre de toilette où le luxe et le goût sont forcés de se nicher sous une apparente simplicité. Rien de plus difficile à composer. En voici un modèle exquis, porté par la princesse de N... :

Robe de faille blanche à plissé dans le bas. Tunique en crêpe de Chine blanc, semée d'étoiles brodées en soie blanche et si serrées qu'on voit à peine le crêpe de Chine. Cette tunique est froncée tout du long devant au milieu, et sur ce froncé sont espacés des nœuds de ruban blanc. Au bord, frange chinoise à

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

longs glands. Casaque Louis XIII à grandes basques, tout en crêpe de Chine brodé d'étoiles; sur les basques, des poches carrées en faille blanche. Les manches en faille blanche ornées d'un revers et d'un nœud. Sur la traîne, derrière, est jeté un enroulement de dentelle noire faisant cascade, et paré de très gros nœuds de large ruban blanc sans bouts.

X. V.-P.

PAR MONTS ET PAR VAUX

Voici la saison des chasses arrivée et la guerre au gibier qui commence. Le beau monde déserte à l'envi les bains de mer et les stations thermales pour se rendre dans ses terres, où il va abattre sans merci lièvres et perdreaux. C'est l'heure où se réveille la vie châtelaine et où l'hospitalité s'exerce dans nos vieilles demeures seigneuriales. Avec le premier coup de feu signalant l'ouverture de la chasse, les portes du château s'ouvrent; ses salons quittent leurs housses, ses galeries s'animent, ses chambres se peuplent d'hôtes et sa salle à manger retentit du choc des verres. Les champs s'amusent, et leur saison de fête est venue.

Donc, on chasse partout en France en ce moment : à Chantilly, à Ferrières, à Rambouillet, à Mauvière, chez le duc de Lesparre, à Courson-l'Aunay, à Valençay, au Frêne, que sais-je? Il faudrait énumérer toutes les communes de France.

On chasse aussi à Compiègne, et, en entendant les coups de fusil retentir l'autre jour, je pensais combien nous formons une nation bizarre. Nous faisons des efforts surhumains pour démolir une maison, sous prétexte que, datant de loin, elle doit être inhabitable; puis le lendemain, lorsqu'il s'agit de rebâtir, nous ne savons par quel bout prendre la truelle, et nous logeons à la belle étoile. Un beau jour, las du vent et de la pluie, nous venons voir dans la démolition si une ou deux chambres n'auraient pas été laissées debout par un heureux hasard; après des fouilles laborieuses et savantes, nous retrouvons l'escalier du sous-sol, nous descendons à notre ancienne cuisine, et nous nous empressons d'y élire domicile. C'était bien la peine de démolir la maison!

Pour en revenir aux chasses du jour, nos propriétaires terriens ont imaginé une excellente mode. Ils envoient pour la chasse des invitations lithographiées, — comme pour les soirées, — avec indication de séries de jours spéciaux. Ce système est fort commode, en ce sens que le chasseur peut à l'avance arranger une série de chasses dans des endroits divers, sans être pris au dépourvu. Il serait à souhaiter que le procédé fît règle sur tout le territoire pour l'hospitalité cynégétique à exercer.

Cette semaine, doit avoir lieu, à Copenhague, une vente publique qui met en émoi tout le beau monde féminin du Nord. C'est celle des diamants et bijoux laissés par la comtesse Dauner, morte veuve du roi Frédéric VII. Il y a là des bagues, des bracelets, des colliers à ne plus les compter, d'admirables bijoux anciens, — le roi Frédéric VII était un antiquaire de premier ordre, et c'est lui qui a formé le grand musée de Copenhague, un des plus beaux de l'Europe, — des pierres gravées, des diamants, toutes les richesses enfin d'un écrin de reine et de reine-favorite.

C'est le 7 août 1860 que le roi Frédéric VII, deux fois divorcé, épousa dans la chapelle du château de Fredriksborg la comtesse Dauner, anoblie pour la circonstance. Elle s'appelait, en effet, Louise-Christine Radmussen et appartenait à une famille bourgeoise de Copenhague. Elle était née le 21 avril 1815.

Le tapage que fit ce mariage, nous le laissons à penser. Toute l'aristocratie mit en interdit le château royal et n'y parut plus. Les brochuriers saisirent leur plume et se mirent à poursuivre de leurs sarcasmes et de leurs calomnies la nouvelle compagne du roi. Le nombre des pamphlets publiés contre elle atteignit un tel total, qu'ils forment aujourd'hui un véritable cycle littéraire, désigné, en danois, sous le titre de *Dauner litteratur*.

Le roi et sa femme laissèrent faire et dire. Peu à peu les colères se dissipèrent. Grâce à son tact, à son habileté, à des dons charitables intelligemment prodigués, à l'influence aussi qu'elle exerçait sur le roi, la comtesse se fit des partisans, des amis.

Les grandes dames naturellement s'obstinèrent à rester à l'écart; elle n'avait jamais compté les rallier. Mais les princes, les diplomates, les ministres, les fonctionnaires de tout ordre fréquentèrent ses salons, et, après avoir appris à la connaître et à l'apprécier dans l'intimité, ils s'habituèrent à la voir figurer dans les cérémonies officielles. Puis elle voyagea avec le roi dans l'intérieur du pays, et les populations des campagnes l'associèrent aux ovations qu'elles décernaient à leur souverain. Quand le roi Charles XV de Suède était en visite auprès de Frédéric VII, il lui témoignait une déférence particulière et échangeait des cadeaux avec elle.

La comtesse Dauner eut une influence bien satisfaisante sur le Danemark et sur la politique suivie par Frédéric VII. Pleine de sagesse, de prudence, alliant le tact le plus sûr à la sagacité la plus pénétrante, ses conseils furent souvent profitables et toujours inspirés par le sentiment du bien du pays.

A la mort du roi Frédéric VII, en 1863, elle se retira de la cour, et fit des séjours prolongés en Italie, où l'attirait son goût pour les arts. Elle possédait, en Danemark, un château, véritable musée, qui était le rendez-vous des artistes du Nord.

Moins heureuse que la comtesse Dauner, la jeune femme du grand-duc Alexis de Russie, fils du czar, vient de voir son divorce prononcé à Pétersbourg. Elle était Hessoise, et c'est en cette qualité qu'elle avait été agréée par l'impératrice Marie-Alexandrewna comme fille d'honneur. L'impératrice fut bien vite conquise par sa compatriote, et elle devint l'objet de toutes ses préférences.

Une autre conquête bien autrement importante attendait en Russie la jeune suivante. Point jolie, mais douée de cette grâce qui séduit plus que la beauté, possédant une taille charmante et une élégance instinctive incomparable, elle inspira au grand-duc Alexis une passion irrésistible.

Un soir, la czarine voit entrer chez elle sa demoiselle d'honneur qui, tout en larmes, se jette à ses pieds, lui avouant ses amours grand-ducales, et la suppliant de consentir à son mariage.

On juge du coup de théâtre. Dans la nuit même, la demoiselle d'honneur fut mise en chemin de fer et, sous bonne escorte, reconduite vers la frontière. Le grand-duc eut l'ordre de rejoindre l'escadre.

Mais le czar avait compté sans nos amoureux. Le grand-duc s'échappa, alla retrouver sa fiancée au-delà du Rhin et l'épousa bel et bien en Allemagne, malgré les foudres paternelles, puis il partit avec elle pour l'Amérique.

Son roman durait depuis deux ans, et rien n'avait pu fléchir le czar ni faire rentrer son fils en grâce auprès de lui, quand l'influence de la czarine, agissant sur son fils, le décida à accepter les conditions de l'empereur.

Il fut décidé que le grand-duc consentirait au divorce, reprendrait sa situation dans l'armée russe, où il est chef du régiment d'infanterie d'Ekatherinenbourg, et qu'une pension à vie serait servie à l'héroïne du roman de sa vingtième année.

Ce fut alors que le prince se retrouva, à Londres, avec son père. La semaine dernière, les formalités du divorce ont été accomplies, et les jeunes *Gretchen* peuvent se persuader, une fois de plus, que les rois n'épousent pas toujours les bergères qu'ils aiment.

BACHAUMONT.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

UN CONSEIL DE DIPLOMATE

Le caractère de la mode tend résolument à s'individualiser de plus en plus. Bientôt, on cessera de dire : « Telle chose est de mode. » L'expression est surannée : aucune femme, se piquant réellement d'élégance, ne voudra être à la mode ; elle s'efforcera d'être *à sa mode*, ce qui est bien différent.

Les femmes arriveront, il faut l'espérer, à se *mettre* comme elles l'entendront, en ne consultant absolument que leur fantaisie. De cette manière, les costumes, exécutés par la main de couturières habiles, offriront une variété d'aspect infinie, charmante et très-récréative. Voir alors une femme habillée, ce ne sera pas les voir toutes, comme cela se passe aujourd'hui au préjudice de la plupart, parmi celles qui, sans consulter leur physionomie, leur tournure, leur taille, leur teint, leur âge, adoptent étourdiment la mode que le premier venu leur soumet pour les séduire, et parfois les tromper.

La *robe fourreau* est venue offrir un exemple du ridicule auquel les femmes s'exposent en adoptant un vêtement par cette seule raison qu'il est à la mode. Cette robe, lorsqu'elle est réussie, — chose si rare, d'ailleurs, — est d'un effet ravissant sur une taille svelte, mince, symétrique, élégante ; mais elle est carnavalesque sur les femmes dont les proportions sont exubérantes ; elles passent parfois à l'état de *show*, comme disent si pittoresquement les Anglais. C'eût été faire preuve d'esprit et de bon sens, pour quelques-unes, que de savoir s'abstenir de porter ces sortes de robes, tout en sachant les admirer sur quelques favorisées, comme la comtesse de Martel qui, la première, a fait valoir, lors de son apparition, ce genre de vêtement.

Le prince de Talleyrand avait des principes arrêtés et rigides sur la question des modes, et il était souvent consulté par des dames, qui avaient une extrême confiance dans ses appréciations. Il ne voulait pas que les femmes de goût prissent conseil des uns et des autres lorsqu'il s'agissait de leurs toilettes ; il ne comprenait pas surtout que l'on consultât ses fournisseurs sur la coupe ou la couleur d'un vêtement.

Il donna, à ce sujet, une leçon fort spirituelle à une grande dame qui hésitait entre deux costumes de bal, qu'on lui soumettait. Il entrait lorsque, de guerre lasse, elle venait de prendre pour arbitre le commis même qui lui avait apporté les étoffes.

— Prince, lui dit-elle en l'apercevant, de ces deux robes, laquelle préférez-vous?

L'illustre diplomate, après avoir gravement réfléchi, répondit :

— Dites-moi, d'abord, quelle est celle qu'a choisie monsieur?

La dame lui en désigna une, ajoutant :

— Voici, me dit monsieur, celle qui est le plus à la mode.

— Alors, c'est l'autre qu'il vous faut prendre, répliqua monsieur de Talleyrand, sans hésiter.

Nous ne savons si toutes les femmes élégantes de notre époque ont la finesse du tact diplomatique de M. de Talleyrand, mais toutes semblent entrer aujourd'hui dans ses théories sur l'art de s'habiller.

Eugène Chapus.

PRIÈRE ANTIQUE *

Osiris très-bon, ô roi du ciel bleu,
Qui mènes l'accord et le chant des sphères,
Epervier du monde aux ailes de feu,
Grand épervier d'or, prends-moi dans tes serres;
Et par delà l'ombre et le bruit humain,
Emporte mon âme au milieu du vide,
L'y laissant planer et boire sans fin
Les silences d'or dont elle est avide !

H. Cazalis.

* *L'Illusion*, un vol. in-18, Paris, 1875. — Chez Alphonse Lemerre, éditeur, 31, passage Choiseul.

THÉATRES

Opéra-Comique. — Les amateurs de nouveautés ne se sont guère aperçus de la réouverture de ce théâtre, jadis si aimable. Jusqu'à présent, ce que la direction de M. du Locle a produit de plus neuf, c'est la *Fille du régiment*, la *Dame blanche* et *Joconde*. Il faut croire qu'il n'y a plus de compositeurs vivants!

Comédie-Française. — Entre deux intéressantes reprises, — *le Testament de César Girodot*, de MM. Ad. Belot et Villetard, et *les Deux ménages*, de Picard, Wafflard et Fulgence, — nous avons à signaler le début, dans *Tartuffe*, de Mlle Jeanne Samary.

La débutante a été fêtée avec justice. Elle est gaie, alerte, fine, peut-être même un peu trop fine. Son regard éveillé, son clair sourire, sa physionomie mutine la placent tout de suite sous la protection du souvenir de l'excellente comédienne dont elle est la nièce et l'élève, Augustine Brohan. Le rôle de Dorine est, à la vérité, trop marqué pour elle ; elle ne représente pas le personnage dans son ensemble, mais elle le détaille spirituellement, avec la sûreté d'une petite personne qui n'a rien laissé au hasard.

Au résumé, début plein de promesses, et qui pourrait bien être l'aurore d'une belle carrière de comédienne.

Gymnase. — Mlle Delaporte a reparu dans *Frou-Frou*, qui révéla le remarquable talent d'Aimée Desclée. Inférieure à sa devancière dans certaines parties de la pièce, elle lui a été supérieure dans d'autres. C'est une autre Frou-Frou, plus tendre, moins nerveuse. Impossible de mettre, par exemple, dans le quatrième acte, plus de sensibilité vraie, d'émotion sincère, de passion communicative, que Mlle Delaporte n'en a déployé.

Voilà le Gymnase avec une artiste de premier ordre, et comme les grands artistes contribuent à faire les bonnes pièces, il n'est point douteux que la saison d'hiver ne soit des plus brillantes.

Variétés. — Il s'agit, par extraordinaire, non d'une opérette, mais d'une comédie en trois actes, *la Guigne*, de MM. Labiche, Leterrier et Vanloo.

« *Guigne*. s. f. Cerise douce, assez approchante du goût et *de la forme du bigarreau*. »

Ainsi s'exprime le Dictionnaire de l'Académie ; et c'est ici le lieu d'admirer les définitions bien faites. Vous cherchez « bigarreau », et vous trouvez :

« *Bigarreau*. s. m. Cerise rouge et blanche, *de la forme des guignes*. »

L'Académie ne donne au mot *guigne* aucune autre acception ; la pièce des Variétés ne fait pourtant aucune allusion à la culture des arbres fruitiers. La *guigne* est ici un diminutif fantaisiste de *guignon*. Il est vrai que presque toutes les comédies de ce monde auraient autant de raison que celle-ci de s'appeler *la Guigne*. Il faut bien que Théodore essuie quelques traverses avant d'épouser Léonie, et il est toujours libre d'accuser sa mauvaise étoile des obstacles qui retardent son bonheur, mais sans lesquels il n'y aurait point de pièce.

Celle dont nous parlons a servi au début de M. Coquelin cadet. Mais l'ex-pensionnaire de la Comédie-Française, déjà dépaysé sur la scène des Variétés, n'y a point trouvé un rôle qui permette de le juger. Cette fois, la victime de *la Guigne*, c'est lui !

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 552. — DESCRIPTION, PAGE 434.

TOILETTES DE PROMENADE

Modèles des *Grands magasins du Paradis des Dames* (rue de Rivoli, 8 et 10).

A. Lerey imp. r. des Marais 66

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Etoffes des Magasins Au Paradis des Dames, r. de Rivoli, 8 et 10.

Toilettes de Mme Hne Du Riez _ Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33 _ Eau Figaro Bd Bonne-Nouvelle, 1.

Parfums Oriza de Lz Legrand, rue St Honoré, 207.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Imp. Lemercier & Cie Paris

L. N°49

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 553. — DESCRIPTION, PAGE 434.

TOILETTE DE PROMENADE (devant et dos).
Modèles de la maison Costadau (25 et 27, rue des Jeûneurs).

LA NUIT PORTE CONSEIL

(NOUVELLE. — FIN.)

IV

Edouard trouva dans sa chambre, grâce au feu qui y flambait jour et nuit, une douce température. Le temps s'abîmait de plus en plus. Un vent du nord, chargé d'avalanches, de tourbillons de neige, s'engouffrait dans les grands sapins, dont les craquements annonçaient, de temps à autre, la brisure des branches surchargées de neige. Barbedié n'avait pas sommeil, il était agité, agacé; il s'établit dans un confortable au coin du feu et alluma un cigare; puis, tout en savourant ce cigare, il se mit à inventorier cette vaste pièce dans tous ses détails.

— Dans tous les cas, se répondit-il, quel que soit mon arrangement avec Mlle Marianne Richardot, le Fol me restera. Cette propriété est de mon goût. Je la veux, je n'en démordrai pas... Je prendrais volontiers une tasse de thé ou un grog, se dit-il ensuite... Mais, ajouta-t-il, je suis par trop naïf, ne suis-je pas ici chez moi?

Il sonna.

Un pas sabotté, trotte-menu, se fit entendre venant du côté de la chambre de Mlle Richardot.

— C'est Nanette, se dit Edouard; une jolie petite montagnarde... Ma foi, pas plus jolie que sa maîtresse. Quelle diablesse d'idée a eu mon oncle d'élever sa filleule comme une paysanne?... Si elle était seulement musicienne?

Nanette entra sans frapper à la porte.

— Vous voulez quelque chose, M. Edouard? demanda-t-elle.

— Monte-moi du thé, je n'ai point sommeil, je veux veiller.

— Pauvre monsieur, par le temps qu'il fait, vous feriez bien mieux de vous coucher. Je viens de bassiner le lit de la demoiselle, la bassinoire est encore toute chaude, voulez-vous que je bassine votre lit?

— Tu as parbleu raison, dit le jeune homme.

Nanette courut à la chambre de sa maîtresse et revint bientôt armée d'une bassinoire nouvellement garnie.

Barbedié se coucha, et, la chaleur du lit aidant, il fut pris bientôt d'un si profond sommeil que l'ouragan eût pu, sans l'éveiller, renverser une partie du Fol.

Il rêva un songe étrange. Dans un jardin qu'il ne connaissait pas, qui pouvait être un des jardins du Fol, il vit deux ombres glisser le long d'une charmille et s'y perdre. On était au printemps, des rossignols chantaient.

Barbedié chercha à suivre ces deux ombres; elles fuyaient incessamment dans l'ombre du crépuscule. Cependant, dans une éclaircie de la charmille, il crut reconnaître Marianne et Briançon; et pourtant il n'eût pu rien affirmer, car Marianne n'avait plus son costume de paysanne et le notaire se montrait sous un aspect sémillant ou vainqueur, qui n'allait pas à un notaire.

Barbedié continua de les suivre; ils prirent la direction du château, y entrèrent en se donnant le bras, et Barbedié de murmurer à part soi :

— Nanette aurait-elle aussi bassiné le lit de M. Briançon?

Alors le rêve prit des proportions extravagantes : Marianne parlait de Barbedié à M. Briançon, et Edouard entendit distinctement qu'elle l'appelait l'*homme des bois*. Le rouge dut monter au front de Barbedié, mais comme il dormait profondément, il ne s'en aperçut pas. Puis il entendit Marcou qui lui criait de se méfier; puis il vit son oncle, se promenant dans le château, une canne à la main, frapper à toutes les portes, appelant sa filleule, appelant son neveu.

Cette partie de son rêve oppressa singulièrement le jeune homme, qui avait une crainte respectueuse. Le rêve devint cauchemar. Le dormeur s'éveilla, et rassemblant ses souvenirs, il se dit :

— Convenablement vêtue, Marianne serait bigrement jolie!

Et il s'endormit de nouveau; mais cette fois il avait un sourire sur les lèvres, bien que l'ouragan ravageât les grands sapins. Il fut seulement éveillé par Nanette, qui allumait son feu.

— Tu ne dors donc jamais?

— Si fait, je dors, mais pas tant que vous. C'est la seconde fois que je viens faire votre feu.

— Ta maîtresse est-elle éveillée?

— Il y a longtemps.

C'était la première fois qu'Edouard Barbedié s'enquérait de Marianne Richardot.

Il se leva; ayant inventorié son costume composé avec tant de préméditation, la vue de son pantalon en peau de bique et ses bottes fourrées sembla lui donner des nausées. Allant vers sa malle, il se gratta le front, réfléchit un instant, puis l'ouvrit.

Il en tira un pantalon gris de fer, des bottines et un chapeau noir en feutre mou. Il se vêtit, ne conservant seulement de son costume *d'homme des bois* que son gilet et sa veste d'astrakan; mais comme cette veste et ce gilet n'étaient qu'excentriques et non disgracieux, Barbedié avait réellement fort bon air et pouvait passer pour un châtelain ne se gênant pas chez lui, y portant une veste et un gilet plus chauds que le vulgaire à cause de la rigueur de la saison.

A la porte du salon, il rencontra Nanette qui, en le voyant ainsi transformé, jeta une exclamation de surprise.

— Ta maîtresse est-elle levée? lui demanda-t-il.

— Pas encore, monsieur Edouard, répondit-elle, mais je vais l'avertir que vous êtes au salon.

Nanette monta prestement l'escalier, et le jeune homme alla se mettre devant la grande cheminée; mais il ne s'assit point, il était agité et marcha bientôt tout autour du salon, s'arrêtant de temps à autre devant un tableau ou un meuble ancien, regardant l'un, contemplant l'autre, puis continuant sa promenade circulaire. Bientôt il se tint immobile, écoutant.

Il entendait dans l'escalier un bruit de sabots et un autre pas. La porte fut ouverte, et dans la pénombre il eut une agréable vision : Marianne Richardot transformée. D'élégantes pantoufles emprisonnaient son petit pied; au lieu de sa robe de bure, elle portait une robe de soie noire dessinant les riches contours de son fin corsage, que, la veille, les plis multiples d'un épais fichu cachaient absolument; mais Marianne était encore coiffée du coquet et seyant bonnet des paysannes du Lyonnais. La conservation de la coiffe de son pays était-elle chez la jeune fille malice ou coquetterie? qui dira sûrement oui? qui dira judicieusement non?

Si Barbedié l'observa avec contentement, avec surprise, il faut dire qu'elle aussi observa Barbedié. Nanette avait fermé la porte; tous deux s'assirent et continuèrent de s'observer.

Ce fut la jeune fille qui parla la première.

— Savez-vous, dit-elle à Edouard, que vous n'êtes pas reconnaissable, et que ce chapeau vous coiffe bien mieux que votre bonnet de Rotomago?

— Si de nous deux l'un n'est pas reconnaissable, c'est vous, risqua presque timidement Barbedié.

— Oh! moi, répliqua-t-elle, je suis toujours la même: une pauvre fille des montagnes, un peu plus ou un peu moins finement habillée.

Barbedié ne répondit pas.

Marianne Richardot ne devait pas être douée d'une forte dose de patience, car elle se montra bientôt agacée par le silence qui persistait autour d'elle. Ses petits pieds s'agitaient dans leur prison de velours noir, et elle commença à tisonner le feu. Enfin, voyant qu'elle ne pouvait faire sortir le jeune homme de son mutisme, elle alla droit au but.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— N'est-ce pas aujourd'hui que nous devons parler de notre grande affaire?

Barbedié tressaillit comme s'il eût été éveillé en sursaut.

— Quelle affaire? demanda-t-il.

— Ai-je donc rêvé? dit la jeune fille? Il me semblait que, hier, une question avait été soulevée entre nous, et par vous : la possibilité d'un arrangement en restant libres l'un de l'autre. Avez-vous oublié cela, monsieur Edouard?

— Non, assurément, mademoiselle.

— Je commence par vous dire, poursuivit-elle, que dans cette fortune de mon parrain, vous prendrez ce qui vous conviendra le mieux; le Fol si vous le voulez: seulement faisons cet arrangement avant l'arrivée de M. Briançon, qui aura lieu demain.

— Et pourquoi, au contraire, n'attendrions-nous pas qu'il soit ici? Il y aura évidemment un acte à faire pour cet arrangement.

— Alors, repartit en riant la jeune fille, attendons l'arrivée de M. Briançon.

— Pourquoi riez-vous? demanda Barbedié.

— Je ris en songeant au drôle de visage qu'il va faire, en apprenant que j'abandonnne la moitié de cet héritage alors que je pouvais l'avoir tout entier.

Un éclair se fit dans le cerveau un peu nébuleux du jeune homme; il observa plus attentivement encore Marianne Richardot et trouva qu'elle portait son nouveau costume avec une grâce aisée qui ne pouvait appartenir à une paysanne. Des idées de toutes sortes tourbillonnèrent dans l'esprit de Barbedié, et l'une de ces idées aboutit à cette question brusquement adressée à la jeune fille :

— M. Briançon est-il garçon ou marié?

— Il est garçon et chasseur, répondit en souriant Marianne.

— Ah ! fit Edouard, dont l'esprit devenait tout à fait clairvoyant; il est garçon et ne serait point fâché de vendre son étude pour habiter le Fol, où, dit-on, le gibier abonde.

Cette fois, Marianne rit franchement aux éclats.

— Décidément, dit-elle, vous êtes plus sagace lorsque vous n'avez plus votre bonnet de magicien et votre culotte de Robinson.

Ce mot culotte fit bien un peu sourciller Barbedié ; mais l'air juvénile de la jeune fille le rasséréna tout aussitôt.

— Voulez-vous me parler franchement? reprit-il.

— Très-volontiers.

— Pourquoi votre travertissement?

— Voulez-vous me parler franchement ? répondit-elle en souriant.

— Je le veux bien.

—Pourquoi votre mascarade?

— Ma foi, repartit en riant Barbedié, je m'étais habillé en Robinson Crusoë dans l'espoir d'être refusé par vous.

— Et moi, interrompit-elle, je m'étais faite paysanne pour ne point être acceptée : mais, je rends à chacun son dû, l'invention n'est pas de moi...

— Écoutez, mademoiselle, dit sérieusement le jeune homme; dans ce qui s'est passé il y a peut-être un grand enseignement; notre mariage avait été décidé par un mourant. Je n'ai pas assez respecté cette volonté; et, fit-il après avoir hésité, j'en suis cruellement puni.

La jeune fille rougit, et elle aussi hésitait.

— Je ne sais trop que vous répondre, répliqua-t-elle ; si cette punition dont vous parlez est la crainte de voir la fortune de mon parrain divisée, laissons cette fortune indivise.

Elle avait, dans un embarras charmant, baissé confusément la tête: Edouard lui prit la main qu'il porta à ses lèvres.

— Et vous n'aurez pas de regret de partager cette fortune avec moi? risqua-t-il.

Marianne le regarda franchement dans les yeux.

— Ma foi, non, répondit-elle, en reprenant son parler et sa pose de paysanne; je crois que vous ferez un bon mari, et si jamais je suis maligne, pour m'en punir vous reprendrez votre bonnet pointu et votre culotte de Robinson.

V

Le lendemain, il faisait un temps plus abominable encore. La neige tombait par rafales, et le vent était si fort qu'une nuée de corbeaux, chassés des grands sapins par le bruit des branches brisées, fut tournoyée dans son vol, et s'abattit dans la cour d'honneur du Fol. Pendant la nuit, il était tombé six pouces de neige. Malgré la rigueur de cette hivernée sibériennne, maître Briançon arriva au Fol vers deux heures; il grelottait.

Il demanda à Nanette, sans s'inquiéter d'Edouard, où était la demoiselle.

— La demoiselle et M. Edouard sont au salon, reprit la montagnarde, en cherchant à étouffer un rire qui voulait s'épanouir.

Le notaire fit une légère grimace.

— Tu ris toujours, comme si tu te moquais de tout le monde, dit-il à la servante.

Le vibrant accord d'un piano attira le notaire à la porte du salon, où il écouta un instant avant d'ouvrir cette porte.

La réintégration du piano dans sa place et son emploi étaient un douloureux avertissement que les combinaisons si laborieusement ourdies par maître Briançon étaient, sinon déjouées, du moins abandonnées en partie.

Il ouvrit brusquement la porte du salon, et resta cloué sur le seuil en voyant Edouard Barbedié et Marianne Richardot, vêtus selon leur fortune, assis un peu trop près l'un de l'autre au gré du notaire, devant le clavier du piano sur lequel ils jouaient, à quatre mains, une délicieuse mélodie de Chopin.

La poésie musicale se traduisait, sur le visage des jeunes gens, par une expression de si complet bonheur, que la vue de ce bonheur affirma au notaire qu'il aurait bien besoin du concours de son confrère pour un contrat, mais que ce contrat ne le ferait pas lui, Annibal, possesseur de cinquante-trois mille francs de rentes, et le Nemrod unique de l'abondant gibier du Fol.

L'évanouissement du mirage, de toutes les délices de Capoue, laissait le notaire immobile et sombre comme un monolithe funéraire.

— Eh bien! lui cria gaiement Marianne, avec la plus avenante urbanité, pourquoi restez-vous à cette porte? on croirait que vous avez peur d'entrer chez nous?

Pour le notaire, ce *chez nous* fut le coup de grâce.

Cependant, avec la facilité de se violenter que doit avoir tout officier ministériel, pour rester impénétrable, il ferma la porte, traversa aussitôt le salon sans broncher,et s'approchant du jeune couple :

— A quand le contrat? demanda-t-il en dissimulant, sous un sourire onctueux, sa voix éraillée par la colère.

— Mais dès que vous serez remis de la fatigue et du froid de votre voyage, cher maître, répliqua Édouard Barbedié.

Puis s'adressant à la jeune fille, en prenant sa main avec une bonne grâce affectueusement respectueuse :

— Aujourd'hui, comme toujours, votre volonté fera loi ici : dictez-la donc à maître Annibal Briançon. Je ratifie tous vos décrets.

— Aujourd'hui, c'est possible, répliqua le notaire; mais, en soulignant par un mouvement de tête, il ajouta :

« Toujours homme varie,
Bien folle est qui s'y fie! »

C'était la dernière amorce vengeresse du chasseur condamné à rester bredouille.

JEAN-JACQUES.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE CAPITAINE PERLE

(NOUVELLE.)

M. Perle, ancien capitaine d'infanterie, habitait, en 1856, le premier étage d'une assez belle maison, rue des Postes, à Wazemmes, petite ville enclavée à cette époque dans un faubourg de Lille, et aujourd'hui section intégrante du chef-lieu agrandi.

Le capitaine Perle avait cinquante ans ; il était décoré, bien entendu, et pressentait la goutte. Par désœuvrement, il allait tous les jours à la messe de sept heures, au sortir de laquelle il jurait très peu catholiquement, si le temps paraissait devoir se mettre à la pluie, ou bien si son journal était en retard. Sous le rapport de l'argent, le capitaine n'était pas à plaindre. Son patrimoine et sa pension de retraite lui faisaient ensemble plus de 6,000 fr. de rente, qui, vu sa sobriété d'Arabe, représentaient trois fois le superflu.

Pourquoi le capitaine Perle, qui avait reçu le jour aux environs de Nantes, était-il venu s'établir, comme pour y mourir, aux environs de Lille ? C'est ce qu'on n'eût jamais osé demander à ce brave militaire, tant il paraissait taciturne et même un peu dur.

Le seul lien qui rattachât visiblement le capitaine à la vie, c'était une frayeur excessive de l'apoplexie. Chaque métier réserve, dit-on, à son homme, une manière de mourir qui lui est propre ; on dit aussi que l'apoplexie a un faible pour les capitaines en retraite. M. Perle qui avait traversé le feu des grands jours d'Afrique, et s'était vu, sans intérêt, tout près d'avoir la tête classiquement décollée par la lame d'un Bédouin, M. Perle avait peur de l'apoplexie. Si, le matin, on avait pu voir M. Perle pâlir tout d'un coup et s'agiter avec un air de malaise, au beau milieu de la deuxième page de l'*Écho du Nord*, c'est que la colonne *Faits divers* contenait une annonce du genre suivant :

« Hier, M. X..., négociant, âgé de cinquante-deux ans, venait de se mettre à table au sein de sa famille, et avait même montré une gaieté et un entrain extraordinaires, lorsqu'on s'aperçut qu'un silence obstiné remplaçait sa bonne humeur première. Comme on s'apprêtait à le questionner, on vit sa bouche se contracter, sa fourchette lui tomber des mains, sa tête se replier sur sa poitrine. Une heure plus tard, l'apoplexie foudroyante avait achevé son œuvre... »

M. Perle avait consulté plus de vingt médecins sur ce point délicat de la science, et de l'organisme humain :

« La goutte, ou toute autre affection rhumatismale, n'est-elle pas une assurance contre l'apoplexie ? »

Il avait obtenu des docteurs cette réponse, après tout consolante, que l'apoplexie ne connaît ni le sexe, ni l'âge, ni la goutte, et qu'elle est le type parfait de l'éclectisme.

On pouvait seulement dire qu'elle était un présent héréditaire, avec cette différence qu'étant donné trois hommes descendant directement l'un de l'autre, elle allait souvent rejoindre le troisième par-dessus la tête du second ; en d'autres termes, meilleurs peut-être, qu'elle sautait volontiers une génération.

M. Perle interrogea ses archives et ses souvenirs de famille. Il savait que son père, le greffier, était notoirement mort de consomption ; mais il se rappelait avoir entendu dire que son grand-père était *parti tout d'un coup*.

C'était assez clair, vous le voyez.

D'ailleurs, ajoutèrent les docteurs, d'être gros ou maigre, cela ne fait rien contre ou pour l'apoplexie quand on est destiné à l'avoir. L'important est d'observer un régime doux et régulier, d'éviter la violence, la fureur, et les viandes rôties au repas du soir.

Le capitaine était mi-partie fougueux et méditatif, irritable ou tout à fait rentré en lui-même ; il croyait son choix aisé à faire, et allait se décider pour la songerie continue, lorsqu'on lui dit encore :

« — Mais surtout, il faut bien vous garder de vivre trop renfermé avec vos pensées, de vous surcharger le cerveau, autrement il éclaterait. Tâchez de bien dormir, mais défiez-vous, comme du pire traître, de l'excès de sommeil. »

Tous les jours à huit heures, après la messe, le capitaine déjeunait d'une tasse de café au lait, fumait deux pipes, allait se mettre en nage à la salle d'armes, faisait une apparition au café des officiers, puis il dînait, marchait lentement, mais continuellement pendant trois heures, vidait un bol de thé très-faible, refumait deux pipes en relisant *Télémaque*, et se mettait au lit vers dix heures en murmurant :

— Quelle chienne de vie !

Souvent aussi il laissait de côté le livre imprimé *qu'on* lit, pour ce livre immatériel *dans lequel* on lit, pour ce livre, le plus grand, le seul nécessaire de tous, que chacun de nous possède en soi, et qui s'appelle au choix du possesseur : cœur, mémoire, conscience. Dans ces occasions, la lecture nocturne du capitaine se prolongeait, il oubliait un peu son régime, et se couchait quand le feu et la lampe s'éteignaient.

Le capitaine Perle se revoyait petit garçon, frémissant au bruit des tambours, à l'écho lointain des foudres impériales, et répétant vingt fois par jour à son père :

— Je serai soldat !

A quoi le greffier objectait sagement et vainement :

— Fais-toi plutôt greffier comme moi, marie-toi, élève une famille ; à ce métier-là, du moins, on ne s'ennuie jamais, car on n'en a pas le temps, et puis enfin on n'est pas tout seul sur la terre.

Le greffier ne cessa de tenir ce langage à son fils jusqu'au jour où celui-ci, ayant accompli sa dix-huitième année, lui fit cette réponse :

— Bah ! vos enfants meurent, vous ruinent et se marient eux-mêmes un jour ; votre femme aussi meurt, ou fait plus mal quelquefois pour votre tranquillité ; la seule famille éternelle, c'est le régiment.

En 1823, le fusilier Perle foulait en vainqueur le sol des Espagnes, et y charmait une senorita. A ce penser, le capitaine Perle tirait d'une boîte un petit cadre très-modeste, renfermant des cheveux, et versait une larme.

Nous avons tous versé cette divine larme ; loin de troubler la vue, elle déroule à nos yeux d'infinies perspectives ; elle s'appelle la bonté, ou tout au moins le repentir.

En revenant d'Espagne, le régiment de Perle avait tenu garnison successivement à Bordeaux, à Tours, à Lyon, durant sept années, employées par notre héros à mille nouvelles amitiés, dénouées par l'inconstance ou par la mort, ce résumé de toutes les inconstances, à de multiples aventures, à des duels sans cause. Heureusement, Perle n'avait jamais été ni ivrogne, ni joueur, et il devait à cette prudence la lucidité de son esprit et des regards qu'il jetait en ce moment sur le passé.

Pourtant cette mobilité forcée, cette vie errante, ces perpétuels changements d'intérieurs et de liaisons avaient commencé à jeter une teinte sombre sur le caractère de notre ami Perle, qui n'était encore que sous-lieutenant quand éclata la guerre d'Afrique. Il se retrempa doublement dans les fatigues de la vie guerrière et les contemplations de la vie orientale. Il fut de tous les campements, de tous les coups de feu, et finalement mis à l'ordre du jour. On sait que le séjour de l'Algérie charmait alors tellement nos soldats, que c'était le plus souvent après leur retour en France qu'ils souffraient de la nostalgie.

Perle l'éprouva tout comme un autre : il aimait l'Afrique, avec ses vrais lions et ses vrais Africains. Les jeunes Africaines avaient parfois du cœur, et presque toujours de beaux yeux. Mais qu'est-ce que tout cela faisait ? Qu'était devenu tout cela ?

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Dans l'intervalle, les parents de Perle étaient morts sans qu'il leur eût fermé les yeux. Son unique sœur était entrée au couvent.

En 1854, le régiment de Perle fut caserné à Lille. Le capitaine Perle se plut dans la monotonie laborieuse de cette ville, et demanda une retraite qui lui était bien due, après trente années d'excellents services. Le colonel fit droit à cette demande par une lettre exceptionnellement élogieuse. .

C'est ainsi que le capitaine Perle s'était établi près de Lille, à Wazemmes, petite ville proche des champs, et où les loyers sont peu élevés.

— Hé quoi ! se disait-il souvent, personne, rien à aimer, moi, dont le cœur crève chaque fois que je vois porter un enfant en terre ; je serai toujours seul comme un vieux chien, avec mes six cents francs par mois, alors que deux cents me suffiraient pour mourir d'indigestion. Pourtant, à mon âge, il y a encore mieux à faire que de boire toujours de l'eau pour ne pas mourir d'un coup de sang. C'est gai, vraiment, de trouver, en rentrant, avec le feu qui flambe, une bonne figure de femme, le couvert... Et, quand même la femme serait à moitié bonne et crierait un peu... du moins, ce serait vivre, on ne s'embrasserait ensuite qu'avec plus de plaisir, pourvu que le fond soit honnête, et qu'il n'y ait de mauvais que la langue.

Louis Dépret.

(*La suite au prochain numéro*).

LE ROI DES NAGEURS

Le héros du jour en Angleterre, sinon en France, est le capitaine américain Andrew Webb, qui, le 25 août, a fait à la nage la traversée de la Manche, de Douvres à Calais, en vingt-et-une heures et trois quarts. Ce prodigieux exploit n'a pas été accompli sans peine, et les détails de cette lutte d'un homme contre les éléments valent qu'on les recueille.

Prenons le courageux marin à Douvres, le mardi.

A midi 56 minutes, il se jette à l'eau et commence à nager vers la côte française. Il est accompagné par un lougre et deux chaloupes. Le lougre, commandé par un pilote expérimenté, M. Toms, porte à son bord plusieurs représentants de la presse anglaise qui doivent constater la réussite de l'entreprise. Un plongeur de profession se tient sur le pont du lougre, prêt à toute éventualité. Une des chaloupes reste constamment en avant du nageur, afin de diriger sa course et de lui fournir de temps à autre des rafraîchissements et des cordiaux. Le cousin du capitaine, M. G.-H. Ward, dirige cet esquif et veille sur son intrépide parent. Ce dernier marche du reste admirablement en faisant vingt-six brassées à la minute.

A partir de 1 h. 45, la mer étale commence. Le capitaine a pris maintenant un mouvement de vingt-deux brassées par minute et il le conserve pendant plusieurs heures.

A 2 h. 45, le nageur prend son premier rafraîchissement, consistant en une tasse d'*ale*. La température est chaude, la mer calme comme un lac.

A marée montante, c'est-à-dire à 3 heures, le courant tend à entraîner le capitaine au nord-est. Le vaillant nageur lutte avec succès et poursuit ses brassées égales et puissantes en tournant la tête du côté de la France.

A 3 h. 40, le capitaine prend une seconde tasse d'ale.

Un des arbitres d'honneur montés sur le lougre hèle le nageur et lui demande comment il se porte. Un « *All right !* » bien conditionné est sa réponse, aussitôt accueillie par un hourrah formidable.

A 6 heures, on constate que le tiers du voyage est effectué. Une demi-heure plus tard, on distingue le phare du cap Griz-Nez : c'est la France; le nageur laisse déjà le fanal du South Foreland à dix milles de lui. Nouveau repas liquide, consistant cette fois en café chaud.

A 9. h. 30, un incident : le capitaine crie qu'il a été mordu à l'épaule par un poisson, et, en guise de pansement, il demande... un verre de cognac, que M. Ward lui fait avaler. Sur ces entrefaites, on remarque que le mouvement de l'intrépide marin faiblit. On craint qu'un séjour de huit heures et demie dans l'eau et l'influence de l'air piquant du soir ne commencent à peser sur ses forces. Il crie qu'il se porte toujours bien. La position du capitaine est maintenant au milieu d'une ligne droite, de Deal à Calais, c'est-à-dire à égale distance de la France et de l'Angleterre. A 11 heures, il est constaté qu'on se trouve à 8 milles encore du cap Griz-Nez, à 9 de Calais et à 11 1/2 du South Foreland. On se réjouit sur le lougre: le succès paraît déjà décisif. Le capitaine est aussi dispos qu'à Douvres, et se contente de prendre pour tout réconfortant une tasse de café noir.

A 11 h. 50, on croise la malle de Calais *Maid of Kent*. L'équipage salue cordialement le nageur et le capitaine déclare que Webb est maintenant à treize milles et demi de la côte anglaise la plus proche. Vers minuit, la brise commence à fraîchir. Jusqu'à 3 heures, la marche continue régulière, sans encombre, sans inquiétude ; mais, en ce moment, on s'informe de l'état du capitaine et un des arbitres d'honneur, monté dans la chaloupe qui précède le nageur, donne des nouvelles peu rassurantes. Le pilote Toms se concerte avec Webb, qui dit se sentir un peu plus faible. Sur le lougre, la bonne humeur s'envole. Entre temps, on administre au nageur une forte dose de vieux cognac; à peine l'a-t-il ingurgité, que Webb se sent regaillardi et pousse son *All right !* suprême en filant droit comme une flèche.

La dernière étape fut cependant pleine d'angoisses et de contre-temps. A 4 h., le cap ne se distingue plus, une brise et un brouillard se lèvent à l'est, et la mer commence à s'agiter. Le nageur n'avance plus que lentement. Le découragement regagne les compagnons du capitaine. Nouveau recours au café chaud, nouvelle résurrection de Webb, et pour achever de rendre la confiance à tout le monde, voilà que le soleil se lève radieux et chaud au-dessus de la brume qu'il a vite dissipée sous ses rayons d'or.

Webb nage, nage toujours. Les accolades plus répétées au flacon de cognac et à la cafetière indiquent seules qu'il est déjà depuis 18 h. 1/2 dans l'eau. Les vagues l'ennuient aussi, car la mer, plus agitée qu'au départ, le fouette désagréablement au visage. Par mesure de sûreté, le plongeur s'est jeté à l'eau et nage à côté du capitaine.

A 8 h., nouveau contre-temps, la brise augmente.

Le capitaine est blanc comme un linge et ne parle plus. Le souffle commence à lui manquer. Pour comble de malheur, à mesure que ses forces le trahissent, la violence de la brise et du flot va croissant.

A 9 h. 30, une grande chaloupe ayant huit personnes à bord arrive de la côte française à la rencontre des voyageurs. Ce monde salue le capitaine avec un enthousiasme fébrile. On veut le faire entrer dans l'esquif, mais il refuse stoïquement, quoique, à deux cents mètres de la côte, il se sente faiblir d'une manière alarmante. Il résiste pourtant. Le bateau français a pris sa droite et le couvre, empêchant ainsi les vagues, qui grossissent, de le fatiguer. C'est la seule aide qu'il ait voulu accepter.

Enfin on arrive à terre. Une foule énorme attend pour souhaiter la bienvenue au héros du jour, qu'une voiture conduit immédiatement à l'hôtel. En mettant pied à terre, le capitaine est très-faible, mais le moral est bon. Il y a dans les yeux et sur le front du vaillant lutteur une lueur sereine de fierté et de satisfaction ; l'enivrement du succès illumine ce visage que l'épuisement a blémi.

L. S.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A TRAVERS LES LIVRES

Parmi les publications récemment écloses, il en est plusieurs que nous voulons signaler dès à présent à nos lectrices, et tout d'abord nous recommandons à celles qui s'intéressent aux œuvres d'art le livre que M. Mario Proth vient de consacrer au Salon de 1875.

L'auteur, on le voit tout de suite, adore les pérégrinations (ne pas confondre avec les pélerinages) : on lui devait déjà la relation d'un charmant *Voyage au pays de l'Astrée*, et voici qu'il nous donne aujourd'hui les impressions rapportées d'un *Voyage au pays des peintres* (1). Avec lui, on n'a point à craindre de se perdre dans le fastidieux compte-rendu d'un critique à système; dès le départ, il a donné libre carrière à l'esprit le plus indépendant, à la plume la plus alerte qu'on puisse imaginer, et c'est en semant de traits piquants, de fines allusions, de saillies humoristiques le chemin à parcourir, qu'il nous entraîne dans son excursion rapide à travers les paysages, les tableaux de genre, les personnages de toute sorte dont le pinceau s'est efforcé de reproduire fidèlement les traits.

M. Mario Proth, à vrai dire, n'a pas la manière de voir de tout le monde; mais il dit franchement ce qu'il a vu, ce qu'il a senti; il ne déguise ni ses préférences, ni ses antipathies; éloges ou critiques, sous sa plume, n'ont rien de frelaté, et c'est pourquoi son livre est bon à lire. Cela fait, on souhaitera certainement avec nous de retrouver l'aimable voyageur au Salon de 1876.

Il y a trop peu de temps que nous avons publié ces deux charmantes nouvelles : *La Générale* et *Bonne maman*, pour avoir besoin de dire tout le bien que nous pensons et de Charles Deslys et de Victor Perceval.

Le premier vient de faire paraître sous ce titre : *le Serment de Madeleine* (2), un de ces touchants récits qui parlent au cœur et que personne ne s'entend à traiter comme lui.

Le second a livré au public une histoire étrange, intitulée : *Dix mille francs de récompense* (3), et dont la trame se déroule au milieu des péripéties les plus dramatiques et les plus inattendues.

Ajoutons que, les deux ouvrages une fois ouverts, il est impossible de ne point aller jusqu'au bout, tant le sujet en est attachant et l'action mouvementée.

M. Henri Escoffier, pour son début dans le roman, s'est inspiré de la manière d'Emile Gaboriau; il a produit ainsi un drame judiciaire, *le Mannequin* (4), dont la donnée ne laisse pas d'être originale. L'indiquer ici serait défleurer l'intérêt du livre et nous ne voulons pas trahir le soin qu'a pris l'auteur de ne faire apparaître qu'au dénouement le *Mannequin* qui lui sert de *deus ex machinâ*. M. Escoffier a, du reste, mené son intrigue avec autant d'habileté que de bonheur, et le succès ne saurait lui manquer.

Robert HYENNE.

REVUE DES MAGASINS

Entre toutes les maisons de parfumerie, la maison PINAUD-MEYER, nous avons à peine besoin de le rappeler, est une des plus anciennes et des plus renommées de Paris pour l'excellence de ses produits. On peut aller les yeux fermés à la *Corbeille fleurie* (30, boulevard des Italiens), et y choisir tout ce qu'on désire, sans craindre de déception.

Le *Lait d'Hébé*, cette eau de toilette vraiment supérieure, conserve toujours son prestige. On peut en dire autant de la *Crème-neige*, cold-cream sans égal pour la finesse des onctueux qui le composent et les soins apportés dans sa préparation. L'expérience a prouvé que, de toutes les crèmes et pommades, il n'en est aucune qui puisse rivaliser avec la *Crème-neige*.

L'entretien de la main étant, pour une femme surtout, un des soins les plus essentiels de la toilette, nous nous faisons un devoir de recommander tout particulièrement la *Pâte callidermique* de la maison Pinaud-Meyer. Sa supériorité sur les pâtes connues est désormais incontestable. Les substances onctueuses, balsamiques et gélatineuses qui entrent dans la composition, additionnées de *saponine*, donnent à la *Pâte callidermique* trois vertus inappréciables ayant pour effet : 1° de nettoyer parfaitement l'épiderme en le débarrassant de toute impureté; 2° de le polir et le blanchir; 3° de lui faire acquérir ce velouté qui est à la peau ce que le parfum est à la fleur.

SPÉCIALITÉS

L'âge seul ne décolore pas les cheveux; on cite le cas du duc de Saint-Vallier, père de Diane de Poitiers, qui devint blanc en un instant. Les cheveux de Marie-Stuart et de Marie-Antoinette blanchirent, on le sait, en une nuit. Pourquoi donc, s'il en est ainsi, ne pas lutter contre le mal et rétablir l'équilibre voulu dans la nature?

Lorsqu'un pareil phénomène se produit, c'est le moment d'employer un agent qui, sous la forme d'une eau de toilette d'un agréable parfum, remplace extérieurement la matière colorante que la nature refuse à l'intérieur.

L'*Eau Figaro* démontre parfaitement la vérité de cette proposition, et son prospectus, qui n'a rien d'exagéré dans ses affirmations, est aussi teniant que possible. Ce qui, du reste, fait la force de cette teinture, c'est l'absence complète de tout acide dangereux dans sa composition.

L'*Eau Figaro* se recommande de la Société d'hygiène française, qui la patronne et la présente au public comme une excellente teinture pour les cheveux et la barbe.

Il est indispensable, pour obtenir en quelques jours un bon résultat avec l'*Eau Figaro*, d'avoir les cheveux dans un état de propreté parfaite; pour cela, il faut brosser et laver la tête, de temps en temps, avec n'importe quelle eau consacrée à cet usage, ou tout simplement avec de l'eau-de-vie.

Il suffit de s'adresser à la Société d'hygiène française (1, boulevard Bonne-Nouvelle) pour avoir un flacon d'*Eau Figaro*, ou bien d'écrire à M. Viguier, gérant de la Société, à la même adresse.

M. D'A.

Nos lectrices savent combien est important, dans le costume actuel, le rôle de la manche, et quelle difficulté présente souvent le choix d'une forme en harmonie avec les toilettes adoptées par la mode. Elles nous sauront donc gré de leur rappeler que nous tenons à leur disposition une publication spéciale qui sera pour elles un guide des plus précieux. C'est un charmant album intitulé : **Documents-mode, collection de manches inédites**, composé de six pages (beau papier bristol) comprenant chacune douze modèles de manches; en tout, *six douzaines de formes nouvelles*, d'un goût parfait et très-bien dessinées.

Pour se procurer ce recueil, il suffit de nous en adresser la demande et d'y joindre la somme de *six francs* en un mandat-poste au nom de MM. Ad. GOUBAUD et FILS (rue Richelieu, 92), ou même en timbres-postes.

Ad. G. et FILS.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châlet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour tous renseignements : à *Paris* chez le propriétaire M. *Goubaud père*, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), — et à *Lagny* chez Me Dumont, notaire.

ROUVENAT (✻) *& CH. LOURDEL*, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

(1) Un volume in-8° avec dessins autographes. Henri Vaton, éditeur.
(2, 3, 4) Dentu éditeur, Palais-Royal, Galerie d'Orléans, 17 et 19.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La saison thermale est maintenant à peu près terminée : les villes d'eaux, les stations balnéaires, les plages les plus fréquentées retombent peu à peu dans le calme plat ; baigneurs et buveurs d'eau, touristes, visiteurs ou malades venus de tous les pays, tous retournent vers leurs pénates.

A partir de l'ouverture de la chasse, quiconque possède le moindre gîte à la campagne s'y rend et s'y installe. Le moment des réceptions champêtres est arrivé ; en septembre, on reçoit, ou l'on est reçu.

Cette époque est le triomphe des bonnes maîtresses de maison, — rôle difficile, où il faut tant de tact et d'abnégation ! Une femme intelligente, en pareille circonstance, n'a plus qu'un souci : ses hôtes, leur bien-être, leurs plaisirs. Ils lui appartiennent ; elle met toute sa vanité à leur rendre le séjour de la campagne et de sa maison agréable ; elle déploie à leur bénéfice les grâces, les talents, l'esprit et toute la bonté qu'elle possède. Enfin, elle s'occupe d'eux du matin au soir, de façon toutefois à n'entraver en rien leur liberté individuelle.

Même dans sa toilette, une maîtresse de maison songe à ses hôtes ; elle s'habille assez simplement pour ne pas éclipser les plus simples parmi les femmes qu'elle reçoit. C'est peut-être là le point le plus délicat de sa position et le sacrifice le plus pénible qu'elle doive s'imposer.

Les toilettes d'automne se ressentent de cette mode de galon et de garnitures plates, que nous avons annoncée dans un précédent numéro. On fait des costumes en lainage de fantaisie, dont la partie supérieure, tunique comprise, est rayée de larges bandes de faille, noires ou de même nuance. Les larges galons se posent à volonté en rond ou en long, et on les accompagne souvent de franges en laine assortie. Ajoutons, en ce qui concerne les effilés et les passementeries, que jamais l'industrie parisienne n'a été aussi loin, dans la réussite du beau et de l'élégant, qu'aujourd'hui... Mais peu de bourses pourront se permettre d'aborder certains prix : la généralité des femmes n'achètera pas des franges à trente-sept francs le mètre !

Lorsqu'on rapproche ces ornements des splendides étoffes de soie brochée que Lyon nous envoie, on se demande si c'est là le régime de simplicité qu'on nous annonçait pour la saison prochaine ? Peut-être... car, avec de tels éléments, on ne peut admettre que des formes très-simples. Il est évident, en effet, que le commun des mortelles, ne pouvant jamais se permettre ce qui constitue le fond de ces toilettes, en copiera seulement la forme. Celle-ci appropriée à des étoffes ordinaires, il en résulterait fatalement un changement complet dans les habitudes... Nous verrons bien si l'on en arrivera à cette extrémité.

En attendant, constatons le retour à peu près définitif du pouff dans notre habillement. Clientes et couturières sont d'accord sur ce point « qu'une femme est mal habillée, si elle ne possède un léger boursoufflement derrière. » Mais il y a tout lieu d'espérer que la mode ne retombera pas dans les excès passés. Les nouvelles robes de ce genre, ayant une cascade de gros bouillons qui simulent de légers pouffs, nous ont paru fort gracieuses.

Voici, à ce sujet, un superbe modèle, complètement inédit : — Robe en lampas lyonnais, soie brochée de couleur olive et dessins jaunes. Elle est de forme princesse devant et sur les côtés ; le milieu du dos est détaché par une basque longue, plissée en éventail et doublée de faille jaune. Le milieu de la jupe derrière, tout en soie jaune, forme trois pouffs séparés les uns des autres par plusieurs rangs de coulisses, et le bas s'écarte en éventail formant traîne. Un volant de velours noir, doublé de jaune, est disposé en coquillé de chaque côté de cette partie du jupon. Les manches sont ornées de crevés de soie jaune sur le dessus ; ces crevés sont encadrés de velours rappelant la disposition précédente. Longue aumonière en velours noir, doublée et lisérée de jaune. Le corsage est ouvert

P. N° 276. — Chapeau *Princesse de Galles*.
Modèle de Mmes Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

et garni d'un fichu; ce dernier se compose de bandes de velours recouvertes de valenciennes et formant un long carré, avec même dentelle légèrement ruchée à l'intérieur.

Comme arrangement de costume plus ordinaire, par conséquent plus pratique, citons un autre modèle, dont l'étoffe est une laine de fantaisie de couleur feutre. — Jupe à courte traîne, entourée de cinq bandes de velours marron, posées par gradation de grandeur, de manière à occuper un espace de quarante centimètres. La tunique duchesse est rayée de bandes de velours, dont les extrémités se terminent en bouclettes plates, dépassant les bords du vêtement. Trois bouillons coulissés et soutenus par des barrettes de velours forment le milieu de la tunique. Le milieu du dos se termine par une basque arrondie. Les manches, unies, ont un double parement à deux pointes, dont les bords sont ornés de velours pareil au reste. Boutons de velours partout.

A propos de boutons, signalons un changement que nous avons oublié d'enregistrer. Paavres boutons! de grands et énormes qu'ils étaient, les voici redevenus tout petits. La mode actuelle n'en veut plus d'autres.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 276.

Chapeau *Princesse de Galles.* — Chapeau de feutre gris marron, à calotte plate et passe enlevée; celle-ci est bordée d'un galon *chevron* en soie grisaille. Tour de tête en plumes grises, et large nœud papillon en turquoise blanche, fixé par des boutons de roses rouges. Plume amazone assortie autour de la calotte, et groupe de roses rouges sur le côté.

G. N° 563.

Toilette d'intérieur. — Costume de faille noire. — Jupon à courte traîne, garni devant de plusieurs volants froncés; un de ces volants est posé sur un biais qui dessine, sur le côté, deux pointes fixées au jupon par des nœuds. Pli Bulgare derrière, relevé en pouff au milieu par une écharpe en surah crème, partant de la taille, où elle forme un chou, pour se terminer sur le côté de la jupe en formant des coques et des bouts flottants frangés. — Corsage-basquine à devants très-longs, formant le tablier et garnis de nœuds de surah crème; la moitié du dos a seule une basque carrée, plus courte que les devants. Frange de soie, à tête grillée, ornant tous les bords. Parements encadrés de ruchés, avec nœuds crème, au bas des manches. — Lingerie plate en batiste.

2. Toilette de promenade. — Costume en faille gros bleu et cachemire bleu pâle. — Jupon à courte traîne, en faille, entouré de volants froncés et plissés. — Tunique-tablier en cachemire, formant le pouff derrière et terminé par un plissé en pareil, avec nœud de ruban au milieu derrière. — Cuirasse en faille lisérée sur ses bords; nœud derrière, et manches de cachemire à parements de faille lisérés comme le corsage. — Chapeau de feutre gris perle, entouré d'un velours gros bleu, fixé devant sous une boucle en argent oxydé; plume amazone de nuance bleu clair.

Description de la gravure coloriée n° 1259.

Toilettes de visite. — 1. Costume en faille lilas et taffetas diamantine. — Jupon à traîne, entouré d'un volant plissé, surmonté d'un haut biais en diamantine. — Trois écharpes en faille, garnies de biais semblables et de franges en cordonnet lilas, sont superposées et drapées autour du jupon, formant ainsi le tablier; elles sont ensuite fixées derrière, où elles tombent naturellement sur de longs pans garnis de même et qui partent de la ceinture du jupon. — Corsage cuirasse entouré d'une garniture semblable à celle du jupon. Le dessus des manches est composé d'un coulissé en diamantine; le bas se termine par un plissé lilas et un nœud gris. — Lingerie élégante en batiste, avec ourlets à jours. — Chapeau de paille noire, à passe enlevée et doublée de soie noire. Bandeau en surah lilas avec nœud papillon; une plume lilas, prenant pied sous ce nœud, va rejoindre une autre plume qui entoure le côté et se perd derrière. Barbes mentonnières en dentelle noire, fixées sous le bord du chapeau derrière.

2. Costume de faille noire. — Jupon à traîne, entouré derrière de plusieurs petits volants, dont le dernier est monté avec une tête coulissée et ruchée. Deux larges biais en faille maïs ornent le bas du jupon devant, formant la pointe au milieu, et se fixent sur les côtés par des boutons noirs. — Seconde jupe formant derrière une tunique bordée de maïs, toute plissée à plis plats et affectant le genre peplum, et devant un tablier bordé de même. Les côtés, coulissés, sont fixés sur la tunique, — Corsage à petites basques bordées de maïs, garni d'un fichu en faille maïs plissé et noué négligemment au milieu. Le bas des manches est orné de plissés et d'un revers formé par trois plis remontants surmontés d'un liséré maïs. — Lingerie en valenciennes ruchée. — Chapeaux de velours noir. Passe enlevée, doublée de velours noir et bordée de maïs. Bandeau de fleurs jardinière et nœud de velours noir dessous. Fond mou, tout bouillonné, garni de barbes de dentelle tombant derrière.

Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

Cache-poussière en drap léger. — Le devant est de forme princesse et croisé sur la poitrine au moyen de deux rangées de boutons. Le dos, sans petit côté, est légèrement cintré au milieu et maintenu à la taille par une petite ceinture partant de la couture de dessous de bras. Col à coins rabattus. Manche à coude, garnie d'un parement à cornet. — Poche de côté.

Notre patron se compose des pièces suivantes :

1° Devant. — 2° Dos. — 3° Col. — 4° Manche. — 5° Parement. — 6° Poche.

(Voir, pour ce modèle, la gravure P. n° 277, publiée dans notre 2me numéro de septembre, page 433.)

ÉCHOS DE LA MODE

Les fraîcheurs de septembre ont fait éclore une fort jolie combinaison de toilette. C'est une ample et longue tunique de souple étoffe algérienne blanche, rayée d'or ou d'argent, de vert et de rouge. Elle se drape seulement sur les hanches, se ferme par des boutons en or ou en argent ciselé, et se termine, dans le bas et autour des manches larges, par une belle frange de laine rappelant les couleurs des rayures et mélangée de fils d'or ou d'argent. On porte cette tunique sur une longue jupe de velours noir, et l'on y joint un chapeau de paille noire, bordé de velours, dont la calotte est entourée d'une écharpe de même étoffe que la tunique.

Nous avons vu cette toilette reproduite en marron, or et blanc: la jupe en velours marron, la tunique blanche rayée de marron et d'un fil d'or, le chapeau assorti. C'était excessivement joli et distingué; mais la première combinaison avait peut-être plus d'originalité.

Ce n'est pas la seule qualité de ce costume; en cette saison où le milieu du jour est souvent très-chaud, les soirées sont d'une grande fraîcheur: l'étoffe algérienne, légère et chaude, répond aux besoins de la journée entière.

* * *

Est-ce assez laid, cette ceinture à anneaux estampés en argent, qui, posée sur la hanche droite, descend sur la cuisse gauche où elle soutient l'éventail! Cela fait tout de suite penser aux Marguerite de Bourgogne des théâtres forains: « Et maintenant, messeigneurs, à la Tour de Nesle! »

Cette machine en métal faux que des Anglaises abusées et des épicières égarées portent à pied dans les rues, sur de l'Oxford à dix-neuf sous, menace d'escalader les salons et d'apparaître sur les hanches candides des jeunes filles. O âge de l'innocence et du mauvais goût! Que les vraies Parisiennes, au moins, n'affligent pas nos yeux en adoptant cette affreuse mode, jusqu'ici très-mal portée!...

* * *

Revu au Théâtre-Français *les Deux ménages*, de Picard. C'est en vérité une charmante vieillerie qui évoque tout le passé de

nos grand'mères. Meubles de Jacob à cuivres ciselés, sophas recouverts de satin à étoiles ou à palmettes cachemire jaunes, chapeaux cabriolets, collerettes à la Henri IV, frisons sur les oreilles, etc. On devrait jouer la pièce avec le mobilier et les toilettes du temps. Une élégante, dans une petite ville, demande si on porte toujours à Paris « des schals » en effilés de rubans jonquille, des chapeaux à boucles, des tuniques amaranthe et des fichus croisés en X ou en Y.

Hélas ! non, on n'en porte plus, pas plus qu'on n'appelle son mari Bourdeuil ou Dorsay, comme dans *les Deux ménages*.

Quelle jolie robe porte Mlle Broisat ! C'est en pékin blanc, à traîne et volant dans le bas, à deux tuniques de crêpe de Chine blanc, drapées et serrées sur sa mignonne personne avec un art merveilleux. Le corsage en pékin, à longue taille et basques, s'ouvre devant, comme pour recevoir au milieu une touffe de fleurs qui l'orne on ne peut mieux.

X. V.-P.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

A mesure que l'on vieillit, on s'attache de plus en plus à faire sa retraite à reculons, comme si l'on pensait, en agissant de la sorte, faire reculer aussi la mort qui s'avance vers vous. Et il n'y a pas jusqu'aux plus mauvais jours d'un passé lointain dont le souvenir ne vous plaise : car on y retrouve cette volupté mélancolique dont le *Bonhomme*, qui s'y connaissait, a vanté le plaisir ; — plaisir si bien défini par la naïve demande que j'entendis faire, un jour, par une petite fille à sa mère :

« — Maman, disait la gentille blondinette, raconte-moi donc une de ces jolies histoires... qui me fasse bien du chagrin?.. »

Hélas ! moi aussi, j'avais bien du chagrin en 1843, et c'est cependant avec un doux plaisir que je me reporte vers cette époque pour y retrouver, dans mes souvenirs, Hans Andersen, le grand poëte danois, dont les jolis contes sont répandus dans le monde entier et goûtés des petits et des grands, tant chacun y trouve son compte. C'est, en effet, en 1843 qu'il vint en France et que j'eus le plaisir de le rencontrer chez la comtesse douairière de G..., qui recevait alors tous les hommes célèbres du globe, venant en villégiature à Paris.

De son côté, la comtesse était un véritable type. C'était la veuve de M. de G.., qui fut une puissance sous tous les règnes, car tous les règnes lui convenaient. — Il prenait cette élasticité de sentiment avec un très-grand cynisme, disant que « lorsqu'on avait autant vécu que lui, qu'on avait servi sous autant de régimes, on avait dû prendre le caractère du chat, qui tient à la maison et non au maître ; que, quant à prêter des serments, qu'importe! on savait ce qu'en valait l'aune aujourd'hui, le pli en étant pris dans toutes les consciences. » — Sorte de façon de voir d'une moralité peu exemplaire !

M. de G... laissa une grande fortune à la comtesse qui, s'en faisant parfaitement honneur, avait un salon des plus suivis, quoiqu'on ne l'aimât guère, — les femmes surtout, car elle était fort capricieuse. Le matin, elle broyait du noir, et le soir, elle mettait du rouge ; — or, le rouge ne se portait pas, ou du moins se portait peu à l'époque dont je parle ; — c'est dire qu'elle était mélancolique et coquette. Elle avait accroché à un clou très-haut planté son acte de naissance, et tous les ans elle donnait une fort belle fête, sous le prétexte de célébrer le jour où elle venait d'atteindre ses trente ans, célébration qu'elle fit durer pendant vingt ans au moins. Comme sa maison était très-agréable et qu'on s'amusait beaucoup chez elle, chacun feignait d'être sa dupe, ce qui la rendait aussi fière qu'heureuse ; il est si doux de pouvoir conserver de belles illusions sur soi-même!..

Ce fut donc chez la comtesse de G... que j'eus le plaisir de voir Hans Andersen, ce roi des conteurs, tout à fait à la mode alors. C'était un homme d'aspect fort simple, mais qui cachait, paraît-il, la plus grande vanité sous cette simplicité apparente. Où il était, il ne fallait s'occuper que de lui, sans cesse lui demander de dire des contes. Pour s'excuser du plaisir qu'il éprouvait à se faire entendre, il disait :

— Les femmes qui savent jouer la comédie aiment à faire admirer leur talent, un musicien est toujours heureux de se faire entendre, un peintre veut exposer ses tableaux, pourquoi ne me plairais-je pas à raconter mes petites histoires, puisque c'est le don particulier que j'ai reçu du ciel ?

Et, en effet, il composait ses œuvres... comme un pommier produit des pommes, par l'unique volonté du bon Dieu. Pourtant il sortait de sa plume un charme indéfinissable, qui pénètre jusqu'à l'âme et dont l'attrait est, paraît-il, quand on connaît la langue dans laquelle il a écrit, bien supérieur à celui des contes de Perrault et à celui des récits enchantés de la comtesse d'Aulnoy. Mais j'avoue que ce dire me laisse peu convaincue, car je crois que rien ne peut exciter et charmer autant l'imagination que *Peau-d'Ane*, *Gracieuse et Percinet*, et beaucoup de leurs frères. Seulement les contes d'Andersen, traduits ou non, parlent bien plus au cœur et à l'âme. S'ils séduisent moins l'esprit, ils ont un charme de simplicité naïve qui ne se rencontre nulle autre part.

L'histoire de sa vie, du reste, encadre on ne peut mieux ses œuvres, car c'est très-certainement une des plus curieuses que l'on puisse imaginer. On a pu en juger déjà par ce qui en a été dit avant moi : aussi n'ajouterai-je que quelques détails qui sont restés dans ma mémoire.

Évidemment dame Fortune le destinait à mener une très-pauvre existence, puisqu'il était tout simplement le fils d'un humble cordonnier et qu'il se trouva de très-bonne heure abandonné entièrement à lui-même. Il était maigre, petit, chétif, mangeait peu et se contentait de tout : aussi passait-il sa vie dans la campagne, buvant de l'eau, se nourrissant de baies sauvages et rêvant aux nuages ou à la lune au lieu de chercher à travailler.

Une diseuse de bonne aventure décida de sa vocation. Elle lui prédit qu'il deviendrait un grand poëte. C'en fut assez pour le décider à partir un beau matin, pieds nus, pour Copenhague avec un unique risdaler dans sa poche. Il se présenta bravement au directeur du Théâtre royal pour lui demander d'entrer dans sa troupe ; celui-ci le repoussa non sans dédain, mais un brave artiste qui se trouvait là, et qui fut touché par la crânerie de l'enfant, l'emmena chez lui, lui donna d'abord à manger et, découvrant qu'il avait une fort jolie voix, voulut l'élever à la brochette pour en faire un ténor, ce qui était déjà un oiseau fort rare en ce temps-là. Mais une maladie survint et enleva la voix au pauvre Hans, qui redevint Gros-Jean, ou du moins petit Jean, comme devant! Que faire alors pour manger ?...

Le bon artiste qui avait emmené Andersen chez lui était le père de plusieurs enfants. Pour amuser ces petits, qui le traitaient en frère, notre héros leur faisait des contes. Ceux-ci furent entendus un jour par un grand poëte du cru, qui s'en émerveilla. On engagea alors Andersen à les écrire, car jusque-là il s'était borné à les raconter. Il suivit le conseil donné, et chacun voulut les lire, d'abord comme chose curieuse, puis comme œuvre agréable. Il n'en fallait pas plus pour mettre notre héros à la mode : aussi bientôt s'y trouva-t-il. Du reste, ses contes et ses poésies sont très-remarquables, surtout par une ironie finement déguisée et par cette douce teinte de rêverie propre aux hommes du Nord. Ces qualités, portées au plus haut degré, ont fait d'Andersen l'un des écrivains les plus originaux de notre dix-neuvième siècle, qui en compte pourtant un si grand nombre.

Comtesse de Bassanville.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE MONDAINE

On a pu voir, à la reprise de *Faust* à l'Opéra, combien le monde qui fait les belles loges à ce théâtre était absent de Paris. On comptait les rares individualités présentes à leur poste. La baronne de Poilly, en robe de mousseline blanche garnie de valenciennes, et coiffée à ravir de cinq roses de deux tons posées à plat sans feuillage dans sa chevelure noire, était restée fidèle à sa loge. La comtesse d'Argy en robe de gaze noire, avec des camélias dans les cheveux, occupait une loge entre colonnes. Et c'est tout. Le reste relevait exclusivement de la province et de l'étranger. Les clubs étaient mieux représentés, quoique n'offrant pas leur assistance compacte des grands soirs. Néanmoins les comtes de la Bourdonnays, de Fitz-James, de Lauriston, de Sainte-Aldegonde, de Scepeaux, M. Hubert Delamarre n'avaient pas abandonné leurs avant-scènes habituelles.

La chasse et le charme *in extremis* que prêtent aux bains de mer les jours ensoleillés dont l'automne nous gratifie font tort au théâtre, et le plus beau décor de M. Cambon ne vaut pas en ce moment le moindre coin de bois en plein air.

Nous avons déjà constaté, l'année dernière, la présence des femmes à la chasse, et décrit le costume adopté par quelques-unes de nos grandes élégantes pour leurs courses cynégétiques. Cet automne, l'élément féminin se montre plus avide que jamais de courir les champs et les bois, le fusil sur l'épaule.

Le costume en faveur est fort simplifié, comparativement à celui des saisons passées. Il se compose d'une jupe courte et tombant à la hauteur de la cheville, faite à plis à la religieuse, et d'un corsage veste-cantinière à postillon avec manches plates boutonnées au poignet. Un simple biais, ou des galons d'acier, forme la garniture de cette robe de chasse qui se fait généralement en drap anglais ou en serge d'Irlande. Le chapeau qui complète ce costume est en feutre assorti à la nuance de la robe, et porte un bouquet de plumes de perdrix ou de coq de bruyère sur le côté pour tout ornement.

On ne saurait trop applaudir aux goûts cynégétiques témoignés par les filles d'Eve. Grâce à leur présence, la chasse redouble d'attrait, et l'homme le moins disposé naguère à jouer le Nemrod s'empresse maintenant de chausser les guêtres du personnage.

A un autre point de vue, on ne peut encore que féliciter le sexe auquel nous devons nos épouses et nos mères de prendre les habitudes sportives et de réagir contre l'étiolement auquel les voue l'atmosphère des salons par la marche au grand air et les exercices du corps. Il n'est pas douteux que la vie en pleins champs, prolongée chaque année davantage par le beau monde, — n'ait sur notre société française l'influence fortifiante qu'elle a eue pour la société anglaise.

Notons, en passant, qu'un marchand de comestibles toulousain vient d'adresser à un certain nombre de chasseurs, connus pour leur amour-propre et leur maladresse, la circulaire suivante :

« Monsieur,

» Apprenant que vous allez ouvrir la chasse, je viens vous faire mes offres de service.

» J'ai un choix de perdreaux, lapins, lièvres, faisans, chevreuils, etc., etc.

» Toutes les bêtes sortant de ma maison sont pourvues d'un nombre de grains de plomb suffisant.

» Dans l'attente de votre visite, recevez, monsieur, etc., etc.

» X...

» *P. S.* — Pour les maris qui désirent, tout en restant à la ville, avoir l'air d'être allés à la chasse, par un procédé spécial, tout de mon invention, je crotte les bottes et les chiens, salis les fusils, et donne à *tout le vêtement des tons poussiéreux du meilleur effet.* »

A propos de chasse, une petite colonie d'invités choisis vient de passer la Manche pour aller chasser le *grouse* dans les domaines de sir Richard Wallace. L'illustre Anglais ne se contente pas d'être le plus généreux des philantropes, c'est aussi un sportsman distingué et un grand chasseur devant le Seigneur.

Impossible de prononcer son nom, en cette saison de gosiers desséchés, sans penser aux fontaines dont il a doté la capitale. L'empressement des passants à se désaltérer à ces fontaines prouve toute l'utilité du don de l'intelligent philantrope. Grâce à lui, il n'est plus permis désormais de mourir de soif dans la capitale, ni d'y devenir enragé.

BACHAUMONT.

VARIATIONS DE LA COIFFURE

Il est loin, le temps où les femmes coupaient leurs tresses blondes ou brunes et les donnaient à leurs fiancés, vaillants guerriers, pour en fabriquer des « échelles d'assaut ». Sans remonter jusqu'à cette vénérable époque, que de changements dans l'arrangement de la chevelure, depuis le règne de Louis XIV!

Sous ce monarque, on imagina de porter des fleurs naturelles dans les cheveux et de cacher dans la chevelure de petites fioles contenant un peu d'eau pour y tremper la queue des fleurs et les conserver fraîches. Cela ne réussissait pas toujours, mais, lorsqu'on en venait à bout, c'était charmant. Le printemps sur la tête, au milieu de la neige poudrée, produisait un effet sans pareil.

A la fin du règne du roi-soleil, les femmes portaient, comme coiffures, des pyramides si élevées, que la tête semblait placée au milieu du corps. La mode changea en 1714, et l'histoire de cette nouvelle variation est assez piquante.

Deux Anglaises, s'étant présentées pendant le souper du roi, firent une véritable révolution au milieu des invités, et y excitèrent un *tollé* général à cause de la simplicité étrange de leur coiffure. Louis XIV les aperçut et, après les avoir considérées quelque temps, dit aux dames de la cour que les femmes ne devraient jamais se coiffer autrement. Il fallait plaire au roi et en prendre son parti. Les coiffures étaient à trois étages, soutenues par des fils d'archal : on commença à supprimer les deux étages supérieurs, puis à raser à moitié le dernier. Louis XIV fit aux dames compliment de cette transformation de leur coiffure, leur affirmant que jamais elles n'avaient été mieux coiffées ; mais le roi mourut l'année suivante et la mode nouvelle fut bientôt abandonnée.

Depuis Louis XIV, voici par quelles étapes a passé la chevelure de nos grand'mères. Les cheveux se portèrent d'abord poudrés et pommadés, relevés devant la tête de manière à laisser distinguer ce que l'on appelait les *sept pointes*, qui, lorsqu'elles se trouvaient régulières, étaient considérées comme un chef-d'œuvre de beauté. Bientôt après, les cheveux se portèrent rabattus sur le front ; on les fit crêper, tantôt en grosses, tantôt en petites boucles, avec un énorme chignon derrière.

Sous Louis XVI, on laissa tomber ce chignon, et les cheveux flottèrent sur les épaules, retenus par un anneau d'or ou d'acier. A la Révolution de 1789, les femmes abandonnèrent la poudre ; quelques années après, Mme Récamier mit à la mode les *perruques blondes*. Puis on reprit ses cheveux, on les fit couper à la Titus. Les cheveux repoussés, on adopta la *coiffure grecque*, et les têtes de statues servirent de modèles à tous les perruquiers d'alors.

A la fin de l'empire, on porta des *nœuds d'Apollon*, des *choux*, et l'on vit bientôt apparaître chez les élégantes ces longues bou-

cles pendantes qui prirent le nom de *repentirs*. Les bandeaux vinrent ensuite. Après les *bandeaux*, la mode capricieuse ramena tour à tour toutes les coiffures imaginables, depuis la *chinoise* et les *anglaises*, jusqu'aux *bourses mérovingiennes* et aux chignons.

Aujourd'hui... on demande des cheveux !

L. S.

SEDAINE

Sedaine, — l'auteur du *Philosophe sans le savoir*, qu'on vient de reprendre à la Comédie-Française, — est une figure très-originale au milieu de la société du dix-huitième siècle. Ce tailleur de pierre tranche sur les beaux esprits d'alors.

Sa réception à l'Académie française rencontra de vives oppositions. Ses détracteurs se moquaient, — et n'avaient pas tout à fait tort, — de l'insuffisance de sa poésie ; ils allaient colportant partout ces vers du *Déserteur :*

Mourir n'est rien, c'est notre dernière heure.
Ah! ne faut-il pas que l'on meure!
Chaque minute, chaque pas
Ne conduit-il pas
Au trépas ?

Cela n'empêchait pas Sedaine d'être très-entendu dans l'art de construire une pièce. S'il écrivait mal, il inventait bien.

Un jour que Bouilly lui demandait naïvement son *secret*, le bonhomme Sedaine alla à son secrétaire et en tira plusieurs rouleaux de papier où chaque canevas de ses principales pièces était tracé en forme de carte géographique. Il les déroula sous les yeux de Bouilly, stupéfait.

— Vous ne comprenez pas ? lui dit-il en souriant ; c'est cependant bien simple ; je mesure d'abord les deux points importants de mon entreprise : celui d'où je pars et celui où je veux arriver. J'aime à voir d'un coup-d'œil sur ma carte *géographico-dramatique* l'espace que je dois parcourir, les endroits où je puis m'arrêter sans danger, les lieux escarpés qu'il me faudra gravir, le terrain solide où mon pied s'appuiera, le sommet de la montagne où je me reposerai, et le sentier le plus sûr pour en descendre sans trébucher...

Nous engageons les auteurs d'aujourd'hui à essayer de ce système ; il a peut-être du bon.

En tout cas, il réussit parfaitement à Sedaine, qui eut de nombreux succès, dont les fumées pourtant ne lui montèrent jamais à la tête.

Le matin de la représentation de son *Guillaume Tell*, son collaborateur Grétry lui tint ce langage :

— Tout nous présage un triomphe, mon ami.

— Croyez-vous ? prononça Sedaine, en hochant la tête.

— J'en suis sûr... Je sais même qu'un grand nombre de spectateurs du parterre ont formé le projet de vous appeler et de vous forcer à paraître sur la scène, vous qui n'avez jamais paru à aucune de vos pièces.

— Tant pis, car je ne paraîtrai pas encore cette fois-ci.

— Vous paraîtrez, Sedaine, vous paraîtrez !

— Non ! non !

— Quand je vous le dis...

— Eh bien ! morbleu ! supposons que je paraisse.

— Eh bien ! Sedaine, vous ferez les saluts d'usage.

— Je les ferai ou je ne les ferai pas... je m'avancerai et je dirai au public : « Vous voulez me voir, me voilà ; mais que savez-vous si je n'ai pas chargé deux cents personnes de m'appeler ? »

Sedaine l'aurait fait comme il le disait. *Guillaume Tell*, si oublié aujourd'hui, alla aux nues. On appela Sedaine à grands cris, mais Sedaine ne parut pas ; — et ce ne fut qu'à minuit, sur les ordres réitérés du commissaire de police, que le public se décida à évacuer la salle.

Charles Monselet.

THÉATRES

Vaudeville. — Il ne s'agit que d'un acte... Mais, alors que presque tous les théâtres vivent sur les reprises, il faut savoir gré à celui qui, par exception, a bien voulu se mettre en frais de nouveauté, encore qu'il ne nous l'ait servie qu'à petite dose !

L'acte de M. Marc Monnier, — intitulé : *Madame Lili*, — est une agréable bluette en vers libres, dont le sujet n'est pas moins libre que les vers. Il faut pourtant reconnaître que l'esprit n'y manque pas et qu'on y rencontre plus d'idées délicates qu'on n'est habitué à en découvrir dans les saynètes de ce genre. Une aimable gaieté soutient toute la pièce, et l'on y peut citer deux idées ingénieuses et assez neuves.

Quant à la forme des vers libres, on sait depuis longtemps, par une expérience constante, que loin de donner plus de variété et de souplesse que celle des alexandrins à rimes plates, elle devient promptement monotone ; mais ici l'oreille n'a pas le temps de se fatiguer. Les vers de M. Marc Monnier peuvent passer pour des modèles du genre. Jamais, — écueil redoutable, — ils ne dégénèrent, comme cela se voit trop souvent, en simple prose, tant ils sont bien rhythmés, purs de chevilles et d'incidences, et riches de rimes. On en jugera par cette tirade qui peut indiquer le décor de la pièce, un paysage de Suisse :

Venez! vous verrez la nature
Qui réjouit les clubs alpins ;
De grandes forêts de sapins,
Qui sont horribles en peinture ;
Des rocs ventrus, bossus, tordus,
La cascade aux bonds éperdus,
Les glaciers, les neiges sans taches,
Les chalets, les bœufs, les bergers
Qui sont là pour les étrangers
Et leur chantent le ranz des vaches ;
Quatre petits lacs et deux grands,
Une douzaine de torrents,
Des fleurs jaunes, rouges ou roses.....

N'est-ce pas que cela donne envie d'aller en Suisse... en passant par le Vaudeville ?

Bouffes-Parisiens. — *La Jolie parfumeuse* a dignement inauguré la campagne qui commence, et, bien que Bonnet et Mme Grivot aient disparu, la charmante opérette d'Offenbach n'a rien perdu de sa fraîcheur, de sa vivacité d'allure. C'est un succès complet pour la séduisante Mme Théo, pour le joyeux Daubray, et même pour M. Colombey, dont nous constatons avec grand plaisir l'heureux début.

Renaissance. — Pendant que *les Cent vierges* de M. Ch. Lecocq font élection de domicile aux Folies-Dramatiques, l'adorable Mlle Granier retriomphe à la Renaissance dans *Giroflé-Girofla*, comme si plus de cent représentations n'avaient pas déjà consacré son succès. Inutile de demander quand cela finira.

Hop-Frog.

MODÈLES DE COSTUMES D'ENFANTS

1. Fillette de 11 a 13 ans. — Costume en toile bleu marine. — Jupon demi-long, monté à plis plats. — Tunique longue, unie et simplement drapée derrière. — Gilet montant, garni de boutons de nacre. Casaque de forme fuyante, à basque genre peplum ouverte sur le gilet, avec col rabattu, mais rapporté sur tous les bords. Poches sur les côtés et parements au bas des manches, le tout en toile ; boutons de nacre.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

2. Fillette de 9 a 12 ans. — Costume en lainage beige. — Jupon

1. Fillette de 11 à 13 ans.

court et uni. Tablier garni d'une échelle de galons marrons fixés par des olives et des boutons en cordonnet marron ; il est drapé derrière sous un

2. Fillette de 9 à 12 ans.

nœud de large ruban marron. — Corsage plat, orné d'un plastron de galons formant suite à ceux du tablier. Manches rondes, garnies de galons sur la couture du coude.

3. Petit garçon de 5 a 6 ans. — Costume en laine beige. — Jupon à plis plats. — Paletot demi-ajusté, entouré d'un biais liséré de faille assor-

3. Petit garçon de 5 à 6 ans.

tie, fendu derrière et garni de boutons en os de même teinte. Poches derrière et revers aux manches, ornés de biais pareils aux précédents.

4. Petite fille de 9 a 11 ans. — Costume de toile grise. — Jupon

4. Petite fille de 9 à 11 ans.

garni de biais unis et de broderie anglaise blanche. — Casaque demi-ajustée, à basques fendues derrière et sur les côtés, avec poches. Col marin et parements au bas des manches. Broderie anglaise blanche sur tous les bords et boutons de nacre devant.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Levoy, imp. r. des Marais, 66

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mme Daltrophe-Vormus, r. Vivienne, 14 – Eau Figaro de Vaquier, Bd Bonne Nouvelle, 1.

Ceinture-Régente de Mmes De Vertus Sœurs, r. Auber, 12 – Parfums de Pinaud & Meyer, Bd des Italiens, 30.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden, W. C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TOILETTE D'IN

PLANCHE 6. N° 563. — DESCRIPTION, PAGE 446.

TOILETTE D'INTÉRIEUR. — TOILETTE DE PROMENADE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE BERGER

(NOUVELLE.)

N'ayez pas peur. — Nous n'avons aucune envie de faire un pastiche d'Honoré d'Urfé, et nous ne vous mènerons pas sur les rives du Lignon, nous n'évoquerons pas les ombres pastorales d'Estelle et de Némorin. Le chevalier de Florian, quoique plus nouveau, est aussi passé de mode que l'auteur de l'*Astrée*.

Aujourd'hui, dans le temps prosaïque où nous vivons, même sans être sorti de Paris, on peut, d'après les tableaux de Brascassat et de Delaberge, se faire une idée assez juste des moutons et des bergers. Les moutons ne sont pas poudrés à blanc et ne portent généralement pas de faveurs roses au cou : ce sont des animaux fort stupides, recouverts d'une laine sale, imprégnée d'un suint d'une odeur désagréable ; leur principale poésie consiste en côtelettes et en gigots. Les bergers sont des drôles peu frisés, hâves, déguenillés, marchant d'un air nonchalant, un morceau de pain bis à la main, un maigre chien à museau de loup sur les talons. Les bergères sont d'affreux laiderons qui n'ont pas la moindre jupe gorge-de-pigeon, pas le moindre corset à échelle de rubans, et dont le teint n'est pas pétri de roses et de lis. — Il a fallu plus de six mille ans au genre humain pour s'apercevoir de cela et ne plus ajouter foi entière aux éventails et aux paravents.

Donc, puisque voilà nos lecteurs rassurés contre toute tentative d'idylle de notre part, commençons notre récit ; il est fort simple, il sera court. Nous espérons qu'on nous saura gré de cette qualité.

I

Vers le milieu de l'été de 18..., un petit pâtre de quinze ou seize ans, mais si chétif qu'il ne paraissait pas en avoir douze, poussait devant lui, de cet air méditatif et mélancolique particulier aux gens qui passent une partie de leur existence dans la solitude, une ou deux douzaines de moutons qui se seraient, à coup sûr, dispersés, sans l'active vigilance d'un grand chien noir à oreilles droites, qui ralliait au groupe principal les retardataires ou les capricieux par quelque léger coup de dent appliqué à propos.

Les romans n'avaient pas tourné la tête à Petit-Pierre : c'est ainsi qu'il se nommait, et non Lycidas ou Tircis ; il ne savait pas lire. Cependant il était rêveur ; il restait de longues journées appuyé le dos contre un arbre, les yeux errant à l'horizon dans une espèce de contemplation extatique. A quoi pensait-il ? il l'ignorait lui-même. Chose bien rare chez un paysan, il regardait le lever et le coucher du soleil, les jeux de la lumière dans le feuillage, les différentes nuances des lointains, sans se rendre compte du pourquoi. Même il jugeait comme une faiblesse d'esprit, presque comme une infirmité, cet empire exercé sur lui par les eaux, les bois, le ciel, et il se disait :

— Cela n'a pourtant rien de bien curieux ; les arbres ne sont pas rares, ni la terre non plus. Qu'ai-je donc à m'arrêter une heure entière devant un chêne, devant une colline, oubliant le boire et le manger, oubliant tout ? Sans Fidèle, j'aurais déjà perdu plus d'une bête, et le maître m'aurait chassé. Pourquoi ne suis-je donc pas comme les autres, grand, fort, riant toujours, chantant à tue-tête au lieu de passer ma vie à regarder pousser l'herbe que broutent mes moutons ?

Petit-Pierre se plaignait tout bonnement de n'être pas stupide, et avait-il tort ?

Sans doute vous avez déjà pensé que Petit-Pierre était amoureux : il le sera peut-être, mais il ne l'est pas. Les amours des champs ne sont pas si précoces.

Arrivé sur le revers d'une pente couverte d'un gazon fin et luisant, et semée de quelques bouquets d'arbres s'agrafant au terrain par des racines noueuses d'un caractère singulier et pittoresque, il s'arrêta, s'assit sur un quartier de roche, et, le menton appuyé sur un bâton recourbé comme ceux des pasteurs d'Arcadie, il s'abandonna à la pente habituelle de ses rêves.

Le chien, jugeant avec sagacité que les moutons ne s'éloigneraient pas d'un endroit où l'herbe était si drue et si tendre, se coucha aux pieds de son maître, la tête allongée sur ses pattes et les yeux plongés dans son regard, avec cette attention passionnée qui fait du chien un être presque humain. Les moutons s'étaient groupés çà et là dans un désordre heureux. Un rayon de lumière glissait sur les feuilles et faisait briller dans l'herbe quelques gouttes de rosée, diamants tombés de l'écrin de l'Aurore, et que le soleil n'avait pas encore ramassés. C'était un tableau tout fait, signé Dieu, un assez bon peintre dont le jury du Louvre refuserait peut-être les toiles.

C'est la réflexion que fit une jeune femme qui entrait en ce moment par l'autre extrémité du vallon :

— Quel joli site à dessiner ! dit-elle en prenant un album des mains de la femme de chambre qui l'accompagnait.

Elle s'assit sur une pierre moussue, au risque de verdir sa fraîche robe blanche, dont elle paraissait s'inquiéter fort peu ; ouvrit le livre aux feuillets de vélin, le posa sur ses genoux et commença à tracer l'esquisse d'une main hardie et légère. Ses traits fins et purs étaient dorés par l'ombre transparente de son grand chapeau de paille, comme dans cette délicate ébauche de jeune femme par Rubens que l'on voit au Musée ; ses cheveux, d'un blond riche, formaient un gros chignon de nattes sur son cou plus blanc que le lait et moucheté, comme par coquetterie, de trois ou quatre petites taches de rousseur. Elle était d'une beauté charmante et rare.

Petit-Pierre, absorbé par une découpure de feuilles de châtaignier, ne s'était pas d'abord aperçu de l'arrivée d'un nouvel acteur sur la tranquille scène de la vallée. Fidèle avait bien levé le nez ; mais, ne voyant là aucun sujet d'inquiétude, il avait repris son attitude de sphinx mélancolique. L'aspect de cette forme svelte et blanche troubla singulièrement le jeune berger ; il sentit une espèce de serrement de cœur inexprimable, et, comme pour se soustraire à cette émotion, il siffla son chien et se mit en devoir de se retirer.

Mais ce n'était pas là le compte de la jeune femme, qui était précisément en train de croquer le petit pâtre et son troupeau, accessoire indispensable du paysage : elle jeta de côté album et crayon, et, avec deux ou trois bonds de biche poursuivie, elle eut bientôt rattrapé Petit-Pierre, qu'elle ramena d'autorité au quartier de roche sur lequel il était assis auparavant.

— Toi, lui dit-elle gaiement, tu vas rester là jusqu'à ce que je te prie de t'en aller ; le bras un peu plus avancé, la tête plus à gauche.

Et, tout en parlant, de sa main frêle et blanche, elle poussait la joue hâlée de Petit-Pierre pour la remettre dans la pose.

— Mais c'est qu'il a de beaux yeux, Lucy, pour des yeux de paysan, dit-elle en riant à sa femme de chambre.

Son modèle remis en attitude, la folle jeune femme recourut à sa place et reprit son dessin, qu'elle eut bientôt achevé.

— Tu peux te lever et partir, si tu veux, maintenant ; mais il est bien juste que je te dédommage de l'ennui que je t'ai causé en te faisant rester là comme un saint de bois. Viens ici.

Le pâtre arriva lentement, tout honteux, le dos humide et les tempes mouillées ; la jeune femme lui glissa vivement une pièce d'or dans la main.

— Ce sera pour t'acheter une veste neuve quand tu iras à la danse le dimanche.

Le pâtre, qui avait jeté un regard furtif sur l'album entr'ouvert, restait comme frappé de stupeur sans songer à refermer sa

main, où rayonnait la belle pièce de vingt francs toute neuve : des écailles venaient de lui tomber des yeux, une révélation subite s'était opérée en lui. Il disait d'une voix entrecoupée, en suivant les différentes portions du dessin :

— Les arbres, la pierre, le chien, moi, tout y est, les moutons aussi, dans la feuille de papier !

La jeune femme s'amusait de cette admiration et de cet étonnement naïfs : elle lui fit voir différents sites crayonnés, des lacs, des châteaux, des rochers ; puis, comme la nuit venait, elle reprit avec sa femme de compagnie le chemin de la maison de campagne.

Petit-Pierre la suivit des yeux bien longtemps encore après que le dernier pli de sa robe eut disparu derrière le coteau, et Fidèle avait beau lui pousser la main de son nez humide et grenu comme une truffe mouillée, il ne pouvait parvenir à le tirer de sa méditation. L'humble berger commençait à comprendre confusément à quoi servait de contempler les arbres, les plis du terrain et les formes des nuages. Ces inquiétudes, ces élans qu'il ressentait vis-à-vis d'une belle campagne avaient donc un but ; il n'était donc ni imbécile ni fou !

Il avait bien vu, collées au lourd manteau des cheminées, dans les fermes, des images comme le portrait d'Isaac Laquedem, de Geneviève de Brabant, de la Mère de Douleur, avec ses sept glaives enfoncés dans la poitrine ; mais ces grossières gravures sur bois placardées de jaune, de rouge et de bleu, dignes des sauvages de la Nouvelle-Zélande et des Papous de la mer du Sud, ne pouvaient éveiller aucune idée d'art dans sa tête. Les dessins de l'album de la jeune femme, avec leur netteté de crayon et leur exactitude de forme, furent une chose tout-à-fait nouvelle pour Petit-Pierre.

Le tableau de l'église paroissiale était si noir et si enfumé, qu'on n'y distinguait plus rien, et d'ailleurs, il avait à peine osé y jeter les yeux, du porche où il se tenait agenouillé.

Le soir vint, Petit-Pierre enferma ses moutons dans le parc et s'assit sur le seuil de la cabane à roulettes, qui lui servait de maison l'été. Le ciel était d'un bleu foncé. Les sept étoiles du Chariot luisaient comme des clous d'or au plafond du ciel ; Cassiopée, Bootès scintillaient vivement. Le jeune berger, les doigts noyés dans les poils de son chien, accroupi auprès de lui, se sentait ému par ce magnifique spectacle qu'il était seul à regarder, par cette fête splendide que le ciel, dans son insouciante magnificence, donne à la terre endormie.

Il songeait aussi à la jeune femme, et en pensant à cette main frêle et satinée qui avait effleuré sa joue hâlée et rude, il sentait un frisson courir dans ses cheveux. Il eut bien de la peine à s'endormir, et il se roulait dans la paille, comme un tronçon de reptile, sans pouvoir fermer les paupières ; enfin, le sommeil vint, quoiqu'il se fût fait prier un peu longtemps.

Petit-Pierre fit un rêve.

II

Il lui semblait qu'il était assis sur un quartier de roche avec une belle campagne devant lui. Le soleil se levait à peine, l'aubépine frissonnait sous sa neige de fleurs, les herbes des prairies étaient couvertes d'une sueur perlée, la colline paraissait avoir revêtu une robe d'azur glacée d'argent.

Au bout de quelques instants, Petit-Pierre vit venir à lui la belle dame de la vallée. Elle s'approcha de lui en souriant, et lui dit :

— Il ne s'agit pas de regarder, il faut faire.

Ayant prononcé ces paroles, elle plaça sur les genoux du pâtre étonné un carton, une belle feuille de vélin, un crayon taillé et se tint debout près de lui. Il commença à tracer quelques linéaments ; mais sa main tremblait comme la feuille, et ses lignes se confondaient les unes dans les autres.

Le désir de bien faire, l'émotion et la honte de réussir si mal lui faisaient couler des gouttes d'eau sur les tempes. Il aurait donné dix ans de sa vie pour ne pas se montrer si gauche devant une si belle personne ; ses nerfs se contractaient, et les contours qu'il essayait de tracer dégénéraient en zigzags irréguliers et ridicules. Son angoisse était telle, qu'il manqua de se réveiller ; mais la dame, voyant sa peine, lui mit à la main un porte-crayon d'or dont la pointe étincelait comme une flamme.

Aussitôt Petit-Pierre n'éprouva plus aucune difficulté. Les formes s'arrangeaient d'elles-mêmes et se groupaient toutes seules sur le papier ; le tronc des arbres s'élançait d'un jet hardi et franc, les feuilles se détachaient, les plantes se dessinaient avec leur feuillage, leur port et tous leurs détails. La dame, penchée sur l'épaule de Petit-Pierre, suivait les progrès de l'ouvrage d'un air satisfait, en disant de temps à autre :

— Bien, très-bien, c'est comme cela ; continue !

Une boucle de ses cheveux, dont la spirale alanguie flottait au vent, effleura même la figure du jeune pâtre, et de ce choc jaillirent des milliers d'étincelles, comme d'une machine électrique ; un des atomes de feu lui tombait sur le cœur, et son cœur brûlait dans sa poitrine, lumineux comme une escarboucle. La dame s'en aperçut et lui dit :

— Vous avez l'étincelle ; adieu.

III

Ce songe produisit un effet étrange sur Petit-Pierre. En effet, son cœur était en flamme, et aussi sa tête : à dater de ce jour, il était sorti du cahos de la multitude ; entre sa naissance et sa mort, il devait y avoir quelque chose.

Il prit un charbon à un feu éteint de la veille, et voulut commencer tout de suite ses études pittoresques ; les planches extérieures de sa cabane lui servaient de papier et de toile.

Par où commença-t-il ? Par le portrait de son meilleur, ou pour mieux dire, de son seul ami, de Fidèle ; car il était orphelin et n'avait que son chien pour famille. Les premiers traits qu'il esquissa ressemblaient autant, il faut l'avouer, à un hippopotame qu'à un chien ; mais, à force d'effacer et de refaire, car Fidèle était le plus patient modèle du monde, il parvint à passer de l'hippopotame au crocodile, puis au cochon de lait, et enfin à une figure dans laquelle il aurait fallu de la mauvaise volonté pour ne pas reconnaître un individu appartenant à l'espèce canine.

Dire la satisfaction que ressentit Petit-Pierre, son dessin achevé, serait une chose difficile. Michel-Ange, lorsqu'il donna le dernier coup de pinceau à la chapelle Sixtine, et se recula les bras croisés sur sa poitrine pour contempler son œuvre immortelle, n'éprouva pas une joie plus intime et plus profonde.

— Si la belle dame pouvait voir le portrait de Fidèle ! se disait en lui-même le petit artiste.

Il faut lui rendre cette justice que cet enivrement dura peu. Il comprit vite combien ce croquis était informe, et différent du véritable Fidèle ; il l'effaça, et, cette fois, essaya de faire un mouton ; il y réussit un peu moins mal, il avait déjà de l'expérience : cependant le charbon s'écrasait sous ses doigts, la planche mal rabotée trahissait ses efforts.

— Si j'avais du papier et un crayon, je réussirais mieux ; mais comment pourrai-je m'en procurer ?

Petit-Pierre oubliait qu'il fût un capitaliste.

Il s'en souvint pourtant ; et, un jour, confiant son troupeau à un camarade, il s'en alla résolûment à la ville et entra chez un marchand, lui demandant ce qu'il fallait pour dessiner. Le marchand étonné lui donna du papier et des crayons de plusieurs sortes. Petit-Pierre, tout heureux d'avoir accompli cette tâche héroïque et difficile d'acheter tant d'objets étranges, s'en retourna à ses moutons, et, sans les négliger, consacra au dessin tout le temps que les bergers ordinaires mettent à jouer du pipeau, à sculpter

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

des bâtons et à faire des piéges pour les oiseaux et les fouines.

Sans trop se rendre compte du motif qui guidait ses pas, il conduisait souvent son troupeau à l'endroit où il avait posé pour la jeune femme, mais il fut plusieurs jours sans la revoir.

Est-ce que Petit-Pierre était amoureux d'elle? Non, dans le sens qu'on attache à ce mot. Un tel amour était par trop impossible, et il faut même au cœur le plus humble et le plus timide une lueur d'espérance. Tout simple et tout rustique qu'il était, Petit-Pierre sentait qu'il y avait des abîmes entre lui, pauvre pâtre en haillons, ignorant, inculte, et une femme jeune, belle et riche. A moins d'être fou, est-ce bien sérieusement qu'on aime une reine? Est-on bien malheureux, à moins d'être poëte, de ne pas pouvoir embrasser les étoiles! Petit-Pierre ne pensait pas à tout cela. La dame, c'est ainsi qu'il se la désignait à lui-même, lui apparaissait blanche et radieuse, un crayon d'or à la main; et il l'adorait avec cette simple dévotion tendre et fervente des catholiques du moyen-âge pour la sainte Vierge; bien qu'il ne s'en rendît pas compte, c'était pour lui la Béatrix, la muse!

IV

Un jour, il entendit sonner sur les cailloux le galop d'un cheval; Fidèle jeta un long aboiement, et, au bout de quelques minutes, il vit la dame emportée par le coursier fougueux qu'elle cinglait de coups de cravache pour le remettre dans son chemin; mais l'animal indocile, poussé sans doute par quelque frayeur, n'écoutait ni le mors, ni l'éperon, ni la bride, et, par un soubresaut violent, avant que Petit-Pierre, qui s'élançait de rocher en rocher du haut de la colline, eût eu le temps d'arriver, il se débarrassa de son écuyère, dont la tête porta violemment sur le sol. La force du coup la fit évanouir, et Petit-Pierre, plus pâle qu'elle encore, alla ramasser dans le creux d'une ornière où la pluie s'était amassée, à la grande frayeur d'une petite grenouille verte qui avait établi là sa salle de bains, quelques gouttes d'eau claire qu'il jeta sur le visage décoloré de la dame. A sa grande terreur, il aperçut des filets rouges se mêler aux réseaux bleus de ses tempes; elle était blessée.

Petit-Pierre tira de sa poche un pauvre mouchoir à carreaux, et se mit à étancher le sang qui se faisait jour à travers les boucles de cheveux, aussi pieusement et avec autant de respect que les saintes femmes qui essuyaient les pieds du Christ. Une fois, elle reprit connaissance, ouvrit les yeux, et jeta sur Petit-Pierre un vague regard de reconnaissance qui lui pénétra jusqu'à l'âme.

Un bruit de pas se fit entendre, le reste de la cavalcade était à la recherche de la dame : on la releva, on la mit dans la calèche, et tout disparut.

Le berger serra dans son sein le tissu imprégné de ce sang si pur, et le soir, courut à la villa demander des nouvelles de la dame. La blessure n'était pas dangereuse. Cette bonne nouvelle calma un peu Petit-Pierre, à qui tout semblait perdu depuis qu'il avait vu emporter la jeune femme inanimée et blanche comme une morte.

Théophile Gautier.

(La suite au prochain numéro.)

LES PAROLES D'OR

Comptez sur la reconnaissance de ceux à qui vous avez rendu de petits services; mais craignez l'ingratitude de ceux qui vous ont de grandes obligations.

Beauchêne.

Indulgence ! conclusion de toutes choses.

Abel Dufresnes.

LE CAPITAINE PERLE

(NOUVELLE. — FIN.)

Le capitaine se livrait à ces pensées souvent répétées, notamment un certain soir de dimanche, qu'il se croyait tout seul à la maison. Les occupants du rez-de-chaussé, cordonniers en gros, étaient allés voir *Héloïse et Abélard* au théâtre de Lille.

Le silence de la rue égalait celui de sa chambre; le capitaine se sentit devenir mortellement triste; pour détourner l'averse qu'il sentait lui monter aux yeux, il voulut allumer une pipe. « Si je m'étais marié quand il était encore temps, pensait-il, mais alors, je n'osais pas... C'est maintenant que tu oseras, hé, vieille bête ! »

— Toc, toc...

— Qu'est-ce que cela? pensa Perle qui n'avait pas entendu le moindre bruit de pas sur le carré ni dans l'escalier.

— Toc, toc...

— Qui va là? morbleu! gronda le capitaine.

— Toc, toc...

Et, cette fois, toc, toc, fut accompagné d'un murmure de plainte et d'un éclat de sanglots derrière la porte.

Capitaine, ne te fâche pas; capitaine, va ouvrir. C'est peut-être l'espérance qui vient s'asseoir à ton foyer par cette nuit solitaire. Il y a du bonheur pour tous les états, capitaine; lève-toi donc au lieu de répéter pour la troisième fois : Qui va là? Tu le sauras bien mieux en allant ouvrir, puisqu'on ne te répond pas.

Perle, à bout de patience, déposa sa pipe sur la cheminée, alla vers la porte et trouva en face de lui une fillette de dix ans, maigre, vêtue d'un tricot de laine rousse et pleurant de tout son cœur.

— Eh bien ! que veux-tu, petite mendiante, à cette heure-ci? Qui es-tu?

— Je suis Léonie, Nini Darbois, la petite fille de tout en haut, répondit-elle en levant son doigt dans la direction du troisième étage et en coupant chaque mot d'un sanglot.

— Eh bien ! qu'est-ce que tu veux que cela me fasse, ma mignonne?

— J'ai peur, moi... ma maman vient de se mettre sur le lit et ne veut plus me parler.

— Diable !... tu demeures donc avec ta maman là-haut?

— Oui, je n'ose pas remonter toute seule, elle ne parle plus... J'ai frappé à toutes les portes, jusqu'à celle-ci... personne ne m'a répondu.

Le capitaine Perle, muni de sa lampe, suivit l'enfant jusqu'au troisième étage, dans une chambre nue, où, sur un lit de fer, il vit étendue, immobile comme la mort, une femme assez belle, âgée de trente-cinq ans environ. Il lui frappa doucement dans les mains pour la réveiller, chercha inutilement du vinaigre autour de lui, et vit enfin *sa* malade ouvrir faiblement les yeux, mais toujours incapable de parler.

— Qu'est-ce que ta mère a mangé à son dîner? demanda-t-il à la petite fille.

— Rien, répondit l'enfant avec une netteté sinistre; elle est descendue, elle m'a donné un gâteau, un verre d'eau... Et puis elle s'est couchée et ne m'a plus parlé...

— Est-il possible? se disait le capitaine; une femme et son enfant allaient mourir de faim, tandis que je m'ennuyais d'en avoir trop pour me nourrir moi seul. Attends-moi, l'enfant..

Le capitaine reparut bientôt suivi d'une fille de cabaret, apportant du bouillon chaud, du pain, du beurre et des côtelettes de mouton; il ordonna à la fille de rester là quelques instants, et sortit de nouveau; son absence fut un peu plus longue cette fois, mais au retour il était accompagné d'un médecin et d'une sœur de charité.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le médecin, après avoir constaté qu'il s'agissait d'un cas de faiblesse provoquée par une alimentation insuffisante, se retira en assurant que ce n'était plus qu'une affaire de soins et de précautions, et après avoir donné ses instructions à la religieuse qui devait passer la nuit auprès de cette victime arrachée à la mort.

Le lendemain, vers dix heures, le capitaine revit la petite fille; cette fois, elle venait l'informer que sa mère, tout à fait guérie, mais trop faible encore pour descendre, serait bien heureuse d'offrir ses remerciments à M. Perle.

— C'est bien, c'est bien, ma belle, réponds à ta mère qu'il n'y a pas de quoi.

Et comme l'enfant paraissait toute gênée d'avoir à remplir pareille commission, il reprit :

— Voyons, n'aie pas peur, réponds que je viens...

Il trouva l'objet de sa charité assis sur une chaise de paille, au coin du feu, et causant, en termes déjà confiants et affectueux, avec la sœur de charité. La personne qui avait failli mourir d'inanition la veille, au soir, paraissait, à ses manières et à son langage, avoir été élevée dans la bonne société. Le capitaine fut pris, à sa vue, d'un profond accès de timidité, et après lui avoir demandé des nouvelles de sa santé, ne sut plus que dire.

Ce fut bien une autre affaire lorsqu'il s'entendit traiter de sauveur, d'envoyé du ciel, lui qui se reprochait son égoisme et son or inutile.

— C'est surtout au nom de cette petite que je vous remercie, monsieur, dit la mère; quelques jours de plus ou de moins à passer sur cette terre n'importe guère à un cœur brisé; mais la seule idée de laisser ma fille, si jeune, seule et abandonnée dans le monde, eût été une torture pire que l'agonie.

— Ne craignez pas cela, madame, dit la religieuse... D'abord, vous vivrez... et puis, Dieu n'abandonne jamais ses enfants, et au plus fort de l'épreuve il nous envoie la consolation, dit-elle en désignant M. Perle.

Le capitaine n'y put tenir et rentra chez lui. Il n'y devait pas trouver le silence et la solitude par lui cherchés, car il fut en butte, dès le premier moment, à un panégyrique de son inépuisable charité, par l'organe traînant de Mme Jansoune, la locataire principale et l'épouse du marchand de chaussures en gros.

— Ce que j'en dis, capitaine, affirma cette dame, c'est, avant tout, pour vous faire mon compliment d'être resté garçon. Les militaires ne devraient jamais se marier, du moins tant qu'ils sont sous les drapeaux. C'est-il bien gai, pour un officier tué à l'Alma, de voir de l'autre monde, où l'on n'a plus besoin de rien, sa femme et sa fille manquer dans celui-ci de pain, de café au lait, de robes... je ne dis pas de souliers, car grâce à Dieu, M. Jansoune et moi, nous nous sommes déjà expliqués sur ce sujet devant ces dames, et ce ne sera jamais notre faute si elle vont pieds nus...

— Que dites-vous là, madame, cette pauvre créature est veuve d'un officier? C'est à peine croyable. Elle avait des titres à faire valoir... on aurait infaiblement fait droit à ses réclamations de manière à empêcher ce qui est arrivé hier.

— Pour ce qui est de ça, je pense que le chagrin y a eu autant de part que la misère... Elle aimait beaucoup son mari.

— Pauvre femme! murmura M. Perle.

Le soir de ce même jour, la religieuse, jugeant que sa présence n'était plus absolument nécessaire, retourna à son couvent après avoir été priée par le capitaine d'annoncer à la dame du troisième qu'il se chargerait volontiers des frais d'éducation de sa fille, qu'il avait prise en amitié. Puis il remit discrètement quelques pièces d'or à Mme Jansoune, à l'effet d'acheter diverses provisions nécessaires à l'humble ménage d'en haut.

M. Perle fut profondément remercié de ces actes multipliés de grande bienveillance par une lettre conçue en peu de lignes, mais d'une charmante écriture et d'un style excellent de naturel, où on lui disait, entre autres expressions de reconnaissance, que, grâce à lui, le courage et la santé étant revenus, on pourrait bientôt tirer parti du petit talent qu'on avait en couture et en musique, et, en attendant qu'on pût s'acquitter envers un si généreux bienfaiteur, on le bénissait du fond de l'âme.

— La sotte! qui parle de me rembourser mes 80 francs? pourquoi pas à cinq pour cent? grommela M. Perle.

Puis les choses reprirent leur cours ordinaire, sauf que peu à peu la chambre du troisième s'égaya de fleurs, que la malade guérie arriva à gagner, chaque semaine, de quoi subvenir aux dépenses de son modeste intérieur.

Dans l'intervalle, le capitaine ne revit qu'une fois la petite fille; c'est un jour qu'elle vint mystérieusement lui apporter une paire de bas de laine qu'elle avait tricotée pour lui en cachette, au lieu de jouer à l'école... Elle le pria de n'en rien dire à sa mère, qui ne serait pas contente de cette visite.

Le capitaine, intrigué à l'extrême, eût donné beaucoup, et cela sans en expliquer la raison, pour se trouver une heure en compagnie de cette dame. Depuis deux mois, il ne l'avait entrevue qu'une fois, de sa fenêtre, marchant dans la rue.

Sa figure, moins maigre et moins pâle, lui avait paru être de celles qu'on appelle agréables; il savait que sa voix était charmante et qu'elle écrivait avec une séduisante simplicité.

— Ce n'est pas tout, pensa le capitaine, mais un vieux loup comme moi n'a pas le droit de faire tant le difficile... Et dire qu'il ne me serait seulement pas permis d'aller lui dire chez elle : Bonjour, voisine, ça va-t-il bien, êtes-vous contente? sous peine de lui causer du dommage et de faire jaser...

Le capitaine avait totalement perdu de vue l'apoplexie et ses œuvres; d'ailleurs, il ne parcourait plus son journal que d'un regard vague. S'il pensait encore de temps en temps à la mort, c'était en se disant qu'il est doux de laisser, quand on s'en va, à des êtres aimés, le petit bien qui vient de notre travail ou de notre père; ou en se disant encore : « C'est drôle, si je mourais sans que nons nous soyons revus; vrai, je voudrais bien la revoir... Mais comment faire ? Tiens, le jour de l'an !... Bonne idée! nous sommes au milieu de septembre! »

Les semaines se succédaient, octobre allait finir. Une après-midi, Mme Jansoune vint, avec la contenance diplomatique où elle excellait, trouver le capitaine pour lui dire qu'elle était chargée pour lui d'un message de confiance, et lui remettre 40 francs à-compte sur les avances faites par M. Perle.

M. Perle entra en fureur. Ah ! que l'apoplexie était loin de sa pensée, en ce petit moment de franche colère! Il allait jeter les deux louis par la croisée sans madame Jansoune, qui lui dit :

— Capitaine, vous savez qu'il y a des jours où ça sauve des malheureux de la mort, ce que vous allez jeter là.

— C'est bien, conduisez-moi chez *elle*... à nous deux, nous allons lui faire entendre raison.

En les voyant entrer, la jeune dame devint très-pâle.

— N'ayez pas peur, lui dit Perle; je suis votre ami. J'accepte cet argent, mais pour l'aller joindre tout à l'heure, chez mon notaire, à une somme que je place sur la tête de votre enfant. A ce compte, ne vous gênez plus, nous voilà associés, puisque nous travaillons à une œuvre commune.

Le capitaine, ici, eut l'air d'hésiter, et fit une pause. — Allons, capitaine, du cœur, morbleu ! et parle haut. — Non, le capitaine juge qu'il y a déjà trop longtemps qu'il parle haut, et c'est tout bas qu'il glisse ces mots dans l'oreille de Mme Jansoune :

— Madame, dites-lui donc, après que je serai parti, que ce notaire va sans doute me demander à quel titre je lègue une partie de mon bien à la petite fille, si elle est ma nièce, ma cousine, ma filleule?... madame Jansoune, tâchez de savoir s'il serait désagréable à cette dame... que pour la forme seulement, je répondisse : C'est à titre de... futur beau-père.

Et le capitaine s'enfuit tout effaré, but un grand verre de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rhum, et fut en proie pendant une demi-heure à une agitation diabolique.

Enfin Mme Jansoune arriva porteuse d'un consentement dont elle compliqua l'annonce positive d'un si grand nombre de locutions obscures, de tropes inutiles et de parenthèses contradictoires, que le capitaine, en l'embrassant de joie au dénoûment heureux de sa mission, lui dit :

— Avouez qu'un autre aurait été moins patient !

Louis DÉPRET.

A TRAVERS LES LIVRES

A l'heure même où il publiait son roman des *Muscadins*, dans lequel il a depuis taillé un drame, M. Jules Claretie faisait paraître, à la librairie Plon, un beau volume de cinq cents pages sur *Camille Desmoulins*.

C'est, comme il l'a dit lui-même d'un autre de ses ouvrages, un livre de bonne foi, et qui se distingue des travaux antérieurs sur la Révolution française en ce qu'il n'est pas un pamphlet empoisonné des passions du jour. L'auteur s'y montre historien dans la plus sereine acception du mot ; il s'y institue le juge impartial des faits ; il a dans sa main des documents qu'il tient de bonne source, et, ainsi armé, il s'en prend aux légendes intéressées qui, depuis quatre-vingts ans, enluminent de fausses couleurs cette période de notre histoire. C'est pour la vérité qu'il combat, laissant à d'autres le soin de plaider pour le paradoxe.

Tel est l'esprit général du livre, respectueusement dédié à la mémoire de Michelet.

Quant à sa forme, elle est celle d'un portrait historique. Au premier plan, Camille Desmoulins, bien en vue, très-dessiné, et, dans le fond, mais encore lumineux, tous les événements auxquels il a pris part. Près de lui cependant est une autre figure, celle de Lucile, « à qui il doit une partie de la sympathie que lui a gardée l'avenir ; car on dirait que la postérité aime à son tour ceux qui, vivants, ont su se faire aimer. »

Et M. Claretie se plaît à cette idylle, à ce poëme amoureux, à ce duo de colombes chanté au milieu du vacarme révolutionnaire. C'est avec une prédilection marquée qu'il nous montre un coin du cœur de Camille, de ce journaliste si spirituel, si agressif, et, il faut le dire, si amer !

Nous ne pouvons, dans une courte notice, analyser une œuvre aussi pleine de faits, de détails lumineux et de touchants souvenirs ; mais ce que nous devons dire, c'est que le livre de M. Jules Claretie, bien pensé et chaudement écrit, est d'un puissant intérêt. Il a le mouvement du roman et la véracité de l'histoire. Enfin, par la beauté de l'édition, qu'enrichit un superbe portrait de Camille, il fait le plus grand honneur aussi à MM. Plon et Cie, qui ont ainsi leur part dans le succès de l'auteur.

Robert HYENNE.

REVUE DES MAGASINS

Les toilettes d'automne de Mlle Marie BATAILLON sont irréprochables par la pureté de leur coupe et la sobriété de leurs ornements. En femme intelligente et de goût, elle n'aborde jamais l'excentrique, et, quoique ses costumes aient toujours une certaine originalité, la femme la plus sévère n'y trouve rien à reprendre.

Parmi les jolis modèles que nous avons vus chez Mlle Marie Bataillon (rue Thérèse, 5), nous signalerons particulièrement un costume en cheviot gris ardoise : — Jupon à courte traine, entouré de trois galons bleu prune, posés par gradation de grandeur. Une coulisse resserre le milieu du jupon par derrière, ce qui permet de former un pouff très-modéré. Tunique de même étoffe, rayée de galons dont la largeur est proportionnée à celle du plus petit jupon. Le milieu du dos est seul indépendant et sa basque retombe en éventail sur le pouff. Les côtés de la tunique se réunissent sous celui-ci, au moyen de barrettes en galon et de boutons corozo.

Personne mieux que Mlle Marie Bataillon ne comprend la mode et ne sait l'interpréter. Ce n'est pas la *lettre* qu'elle suit, mais l'*esprit* de la mode, ce qui est infiniment préférable.

En lui envoyant un vieux corsage dont les mesures sont exactes, et en y soignant l'indication des longueurs de jupe, Mlle Marie Bataillon réussit à merveille une robe. On peut, en lui fixant un prix minimum et maximum, lui commander une toilette dont on aura choisi préalablement l'étoffe et le genre.

— La maison DE PLUMENT est en mesure d'offrir, dès à présent, une série complète et très-variée de nouveaux modèles de jupons et de tournures, répondant aux exigences de la mode actuelle, et aussi à tous les goûts. Nous allons tâcher d'en donner un aperçu :

L'*Élégant* est presque un jupon linge, tant la tournure en est cachée. Celle-ci est étroite ; les ressorts très-pressés, avec un intérieur lacé et un tablier boutonné au milieu. Le bas de cette tournure est entouré de boutons auxquels vient s'adapter une jupe blanche, dont le devant est formé de plis creux, tandis que le reste est garni de deux hauts volants terminés par un autre volant dentelé.

Le *Zanzibar*, presque de la taille d'une ancienne crinoline, est complétement formé de ressorts, avec intérieur lacé et tablier uni. Une double monture de ressorts recouvre le milieu de la tournure derrière ; ce qui constitue une double traîne et donne à ce modèle une grande force de résistance. Le *Zanzibar* vient à bout de soulever gracieusement les plus lourdes étoffes d'hiver et contribue grandement au déploiement élégant de la traîne.

La *Reine Blanche* est une tournure-jupon dont les ressorts très-serrés sont disposés de façon à ne jamais se déformer. Elle est garnie derrière de trois volants superposés, servant à dissimuler les ressorts, et présente un tablier uni devant.

Le *Cardinal*, pour robe à demi-traîne, est fort ingénieusement composé : les ressorts qui forment la tournure habituelle sont renforcés d'une barrette comprenant trois cercles, laquelle est posée à cheval et en bombant sur la tournure. Cette disposition particulière donne une souplesse incroyable à l'ensemble.

Nous ne pouvons qu'engager nos lectrices à visiter les magasins de M. de Plument (rue Vivienne, 33) ou, si elles ne le peuvent, à lui écrire directement.

SPÉCIALITÉS

Parmi les talismans de beauté, il en est un qui, depuis longtemps, n'en est plus à faire ses preuves : c'est le *Lait antéphélique*, de CANDÈS, qui détruit infailliblement les éphélides, ces cruels parasites de la fraîcheur et de la jeunesse.

L'action de ce lait virginal est énergique est salutaire ; il vivifie le tissu dermal, fait circuler le sang et débarrasse l'épiderme de tous ces germes fâcheux qui, à l'entrée des saisons, viennent envahir le visage, obstruer les pores et ternir la beauté.

Tout disparaît, grâce à cet auxiliaire puissant : non seulement les taches de rousseur, comme nous venons de le dire, mais les plaques rouges et les boutons de toute sorte. La peau redevient saine et le teint acquiert une blancheur nacrée vraiment merveilleuse.

L'emploi du *Lait antéphélique* a des avantages qui le rendent précieux à toutes les femmes, et nous les engageons à retenir l'adresse de M. Candès (boulevard Saint-Denis, 26.)

M. D'A.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châlet de famille ; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton ; riche fruitier ; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour tous renseignements : à *Paris* chez le propriétaire M. *Goubaud père*, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), — et à *Lagny* chez Me Dumont, notaire.

ROUVENAT (✻) *& CH. LOURDEL, JOAILLIERS.*
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous ne saurions trop insister sur ce point, qu'il faut se défier des modes hâtives, de celles qui font leur apparition en ce moment. Ce sont généralement des ballons d'essai, lancés par les différentes industries intéressées, dans le but de tenter les étrangers et les « acheteurs », très-nombreux parmi nous à cette époque.

Une femme de goût se décide rarement à faire aussi tôt un choix important ; elle aime mieux attendre et pouvoir juger, sur les autres, l'effet rendu par les nouveaux modèles. Elle en sera quitte, s'ils ne lui conviennent pas, pour commander quelque chose qui soit plus en harmonie avec son goût. Ceci d'ailleurs arrive très-souvent aujourd'hui, la mode tendant à se soumettre de plus en plus à l'initiative personnelle.

Cependant, comme il est de notre devoir de nous faire l'écho fidèle des modes régnantes, nous devons enregistrer tout ce qui se fait et se porte, non sans ajouter toutefois, à l'occasion, une critique ou un conseil, ainsi que nous avons l'habitude de le faire.

Pour le moment, nous pouvons déjà pronostiquer le succès certain de la robe princesse, dont nous avons annoncé le retour. Avec les splendides soieries, les velours frappés et les lourdes étoffes de laine qu'on nous offre aujourd'hui, il faudra nécessairement supprimer les falbalas et les retroussis ; de là, presque la nécessité de prendre la forme en question. — A ce sujet, nous répondrons collectivement aux personnes qui ont fait la demande d'une gravure ou d'un patron de robe princesse, que le journal publiera prochainement l'un et l'autre, d'après un nouveau modèle.

La tunique duchesse sera également à l'ordre du jour durant la prochaine saison d'hiver, et la robe *Bébé* fera son entrée dans le monde.

Cette nouvelle venue, dont nous entendons donner la primeur à nos lectrices, est la quasi reproduction, en grand, de la robe anglaise adoptée pour les petits enfants. Qu'on se figure des devants de robe princesse et un dos de cuirasse à longue taille et longue basque, à laquelle le reste de la jupe est monté. Celle-ci est plissée à larges plis plats, depuis la couture de dessous le bras, et les plis sont maintenus à l'envers par plusieurs rangs de petits lacets. Une ceinture écharpe, partant des côtés sous les hanches, resserre le jupon par derrière, où elle forme un joli nœud. Nous reviendrons sur ce nouveau modèle et sur les modifications qu'il est appelé à subir.

P. N° 278. — Costumes d'enfants.

—

Les modistes commencent vigoureusement leur « saison » : elles ne seront pas en retard, cette année ! Nous avons vu chez l'une d'elles toute une série de charmantes nouveautés dont nous allons tâcher de rendre compte, en indiquant tout d'abord la physionomie générale de ces modèles.

Les chapeaux de feutre sont ronds, à large passe crânement relevée. Les capotes de velours ont la forme *Auvergnate* ou tout autre genre fantaisiste.

Voici trois gracieux spécimens qui méritent qu'on les décrive en détail :

Chapeau *Mousquetaire :* grand feutre gris, à calotte basse, et large passe légèrement cabossée. Cette dernière est doublée d'un velours bleu et bordée à cheval d'un galon d'acier; relevée assez haut d'un côté, elle reste appuyée contre la calotte, avec un camélia panaché, boutons et feuillage. Une longue plume amazone recouvre la calotte et tombe bas derrière ; le pied en est caché, sur le devant, par un nœud de velours bleu et des boucles de galon.

Chapeau de feutre marron à longues soies (genre nouveau). Calotte arrondie et basse; passe assez large, un peu relevée tout autour. Chou en ruban rouge fixant le pied d'une plume gris havane, qui forme le tour de tête et retombe derrière. Large galon marron et or autour de la calotte, formant de grandes boucles dans le haut et dans le bas de la passe. Plusieurs ailes d'oiseaux, aux reflets rougeâtres, s'entrecroisent sur le côté.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Capote *Maintenon*, en velours bleu prune. Fond mou, à bavolet coulissé derrière ; longue passe diadème, terminée à chaque bout par une mentonnière en ruban bleu. Celles-ci se croisent derrière sous le chignon et viennent ensuite former le nœud habituel devant. Ce diadème est recouvert de plumes de merle bronzé. Le pied de ces plumes est dissimulé sous les plumes grises d'un gros oiseau, dont la tête forme aigrette sur le côté.

Ces trois modèles ont tout-à-fait bon air et sont dignes de la maison qui les a créés. On sait que Mmes Moreau-Didsbury sont coutumières du fait.

—

Le luxe n'est pas seulement aux galons d'or et aux riches étoffes ; il s'étend aussi aux belles dentelles, aux jolies broderies et à la *lingerie* élégante. On fait, sous ce rapport, des miracles d'adresse et de petits chefs-d'œuvre de goût. Nous nous demandons souvent comment on arrive à si bien intercaler des entre-deux brodés dans les petits plis qui garnissent le haut d'une chemise de jour. Il est vrai que très souvent les entre-deux sont en dentelle, ce qui est moins lourd, mais aussi moins «linge».

Le mélange de broderie et de dentelle amène de très-heureuses combinaisons, dont les lingères ne manquent pas de tirer un excellent parti. Nous reviendrons prochainement sur ce sujet intéressant et nous en profiterons pour donner un aperçu de deux trousseaux complets, l'un très riche l'autre très simple. Signalons seulement aujourd'hui les garnitures festonnées et plissées à la main, fort employées en ce moment pour la lingerie sérieuse.

Mary D'AUBERVILLE.

Description de la gravure coloriée n° 1260.

TOILETTES D'INTÉRIEUR. — 1. Costume en gaze brochée bleu pâle et crème. — Jupon à longue traîne et pli Bulgare. Celui-ci se détache du reste par une garniture qui lui est propre : elle consiste en un double volant plissé qui encadre les bords des côtés et du bas. Le milieu du pli est recouvert par un pli d'égale longueur en gaze crème. Le bas du devant de la jupe est entouré de volants à tête coulissée. — Tablier long, garni de plissés qui se fixent derrière sous le pli Bulgare. Une écharpe en gaze crème traverse le tablier en biais et forme un nœud sur le côté. — Cuirasse en gaze bleu pâle, à col s'ouvrant en revers et doublé de soie crème. Manches en soie de même nuance, rayées au milieu par un double rang de coulisses et garnies de plis plats dans toute leur longueur ; le bas est terminé par un plissé crème et un parement bleu.

2. Costume en taffetas marron. — Jupon à traîne, entouré de volants en foulard écru brodé et marron, alternés et festonnés en marron. — Tablier-tunique rayé de bandes écrues brodées, et terminé par un volant écru qu'une frange marron recouvre à moitié. Le tablier est relevé et fixé derrière sous de larges nœuds de ruban marron à bouts flottants. — Cuirasse en taffetas marron, à col montant et coins cornés, doublés d'écru. Les manches sont rayées comme le tablier et se terminent par un double volant et un nœud de ruban marron. — Chapeau de feutre blanc, garni de ruban marron rayé et d'un cache-peigne de myosotis.

(*Voir les descriptions des autres gravures à la page 467.*)

DÉTAILS DE MODES*

1. Pardessus en molleton blanc, pour enfant de quatre à cinq ans. — Col rabattu, à deux pointes derrière, avec nœuds de ruban posés entre les deux. Parements aux manches et aux poches derrière, avec une broderie en soutache rouge sur les bords et une frange de laine à tête grillée.

1. Pardessus d'enfant.

2. Chapeau l'*Infidèle*, en feutre blanc, bordé de galon étincelle d'argent. — Bandeau de velours noir drapé autour de la calotte, et traverse de même étoffe relevant un côté de la passe. Plume amazone blanche, prenant pied dans un nœud de velours placé en arrière, et couvrant le sommet du chapeau pour retomber en avant.

3. Fichu *Parisien* (vu de face). — Ce gracieux modèle est en mousseline, entouré d'un entre-deux brodé et d'un volant assorti. Il est drapé et noué au milieu de la poitrine, sous un joli groupe d'œillets variés.

2. Chapeau *l'Infidèle*.

* Modèles de lingerie de Mme DAY-FALLETTE (boul. de la Madeleine, 15).

4. Tablier pour fillette de cinq à sept ans. — Ce modèle est en nansouck découpé à grandes dents sur tous les bords, puis festonné à petites dents. Coulisse dans le haut et ceinture de même étoffe, nouée derrière.

3. Fichu *Parisien* (vu de face).

5. Même fichu que le précédent, vu de dos. — Le volant brodé qui orne l'intérieur du fichu forme un coquillé au milieu du dos, qu'il décollette et dans lequel est placé un nœud de surah ou de faille.

4. Tablier de fillette.

6. Tablier pour baby de quatre à six ans. — Ce tablier, en nansouck, affecte la forme princesse et est orné dans le bas de plusieurs petits plis. Il a de petites manches recouvertes par un volant plissé; ce dernier, rayé d'entre-deux et garni de valenciennes, entoure tout le haut du vêtement. Poches garnies d'entre-deux et de dentelle, et large nœud de ruban formant le tablier derrière.

5. Fichu *Parisien* (vu de dos).

6. Tablier de baby.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE MONDAINE

Les dîners parisiens, grâce à l'ouverture de la chasse, sont très-diversifiés en ce moment. Les gibiers donnent et se combinent avec les meilleurs fruits et les meilleurs poissons.

Comme ce qui distingue le Paris de notre époque, c'est la prétention en toutes choses, beaucoup parmi ceux qui ont recueilli le fameux dicton gastronomique, — à savoir que les huîtres pouvaient être mangées pendant les mois dont l'orthographe contient un R, — se sont hâtés, dès le premier de ce mois, de se faire servir des huîtres. Or, pour toute personne sachant réellement manger, c'est un anachronisme que d'aborder l'huître en cette saison, c'est même une épreuve dangereuse pour la santé. L'huître n'est un régal qu'après que les premiers froids se sont fait sentir; jusque là, c'est-à-dire novembre, elle est mauvaise et dommageable. Mais le désir de faire du genre prévaut sur toutes les considérations dans l'esprit des Parisiens singeurs de la grande existence. Il leur suffit que l'huître paraisse en septembre, pour qu'ils se figurent qu'elle est une primeur et, par conséquent, une esculence.

Savoir manger était, cependant, une des qualités ou plutôt des aptitudes spéciales de la France. Mais tout se gâte parmi nous. Manger beaucoup, manger énormément, comme le font d'autres nations, manger à tort et à travers, comme le font les parvenus de notre temps, c'est une jouissance stupide ou brutale, et non pas un plaisir intelligent et raffiné. Couvrir sa table de mets empruntés à toutes les parties du monde, ce n'est pas savoir manger, c'est tout au plus savoir s'indigérer par orgueil ou s'étouffer par vanité. Il y a dans le savoir-manger une combinaison de tout : de goût, d'élégante sensualité, en même temps que d'intelligence dans le choix et de pondération calculée dans l'assortiment, le mélange, la succession des aliments, des vins, des accessoires.

Brillat-Savarin, dans sa *Physiologie du goût*, rapproche le friand du gourmand ; il aurait dit plus juste en le rapprochant du gourmet. Mais être gourmet, être friand, ce n'est pas encore tout ce qu'il faut pour savoir manger; il y a quelque chose de plus, dans le savoir-manger, que la sensualité et la volupté : il y a de l'esprit.

Les gens d'esprit et les gens du beau monde sont assez ordinairement de fins mangeurs; les sots, les parvenus sont des goulus; et il est à remarquer que cette prédisposition gastronomique de l'homme d'organisation élevée peut parfaitement s'allier à la sobriété vraie, c'est-à-dire à l'éloignement de tout excès dans la bonne chère. C'est encore là un des signes distinctifs du savoir-manger.

Cet été n'a produit aucune nouveauté saillante pour la toilette des touristes, soit en chemin de fer, soit aux bains de mer. Mais si les toilettes fantaisistes de la plage ou des chemins de fer sont restées généralement dans l'insignifiance ou les redites, il n'en est pas de même des toilettes d'apparat. Celles-là ont eu de beaux rayonnements. Le goût parisien a eu son succès habituel dans toutes les grandes stations hydrominérales et les châteaux princiers de l'Allemagne.

Le roi de Wurtemberg a fait de son palais de Friedrichs-Hafen sa résidence d'été de prédilection. C'est là que se trouve en ce moment la grande-duchesse Constantin, en visite chez sa belle-sœur, la reine de Wurtemberg.

La grande-duchesse Constantin a été fort admirée, l'autre jour, dans une toilette parisienne, qui a plu follement à toutes les personnes éprises de l'élégance se combinant harmoniquement avec le luxe que comporte un rang élevé. Cette toilette était faite de sicilienne mauve et velours violet. Elle consistait en un jupon à volants de velours et crevés de faille mauve. Une grande draperie faisait serpent autour de la jupe et du corps, en sicilienne mauve, et venait se nouer négligemment sur le côté. Le corsage décolleté carré, était en sicilienne mauve, avec manches Louis XV en velours, garnies de dentelles de Bruges.

Quelques jours après, la grande-duchesse se montrait dans une autre toilette fort remarquée, surtout par le grand air qu'elle avait à la porter. Cette toilette était toute blanche, en crépon garni de plissés de faille couleur crème. Le crépon blanc simplement drapé devant, sans faire tunique, formait la robe entière, tournant derrière de la même façon et venant se joindre sur le côté par une quille de nœuds en faille crème. Elle avait pour coiffure un Léopold-Robert en groseilles crème et rouge avec feuillage et roses thé.

La grande-duchesse Constantin, dont on a beaucoup parlé à Paris et qu'on n'a guère vue, est bien prise de taille, très-belle, gracieuse et d'un abord extrêmement facile; elle réunit à un degré suprême deux distinctions, celle du rang et celle de nature; elle cause à merveille et sait, avec une inépuisable aménité, se placer au niveau de tous ceux avec lesquels les circonstances la mettent en rapport.

La fameuse fête des Loges, dans la forêt de Saint-Germain, s'est gaiement passée. Les cuisines en plein vent et les dîners sous le couvert des arbres ont été fort nombreux et mauvais, comme de coutume. Sous une tente, où s'était attablée une compagnie de jeunes gens, un poulet rôti fut servi. L'un des convives, qui avait vainement essayé de le découper, appela le garçon à son aide.

— Garçon, lui dit-il, auriez-vous par hasard une poire à poudre sous la main ?

— Ma foi, non, lui répondit celui-ci, et cependant la chasse est ouverte; je ferai seulement observer à monsieur que la chasse n'est pas permise dans cette forêt, affermée au baron de Hirsch.

— Vous n'y êtes pas, mon cher; nous voudrions en finir avec cette volaille, et le seul moyen, c'est d'avoir recours à la mine, et de la faire sauter.

— Si ces messieurs tiennent à la faire sauter, reprit finement le garçon, je vais la rapporter au chef, et en un instant ce sera fait : *sauté à la lyonnaise*.

Dix pas plus loin, nous apprenions que ce spirituel garçon était un ancien acteur du théâtre des Batignolles.

P. DE LUCENAY.

LES COURSES D'AUTOMNE

L'aspect du champ de courses, l'autre dimanche, au bois de Boulogne, était bien embourgeoisé, bien calme; cependant il attestait que les étrangers seuls ne sont pas en ce moment de passage à Paris.

Plusieurs châtelains, parmi nos visiteurs de stations hydrominérales, et bon nombre de chasseurs sont revenus en ville, du moins momentanément, car la campagne cynégétiqué est à peine à son début et l'émigration sera grande en faveur des bords de la Méditerranée, s'il faut s'en rapporter aux préparatifs qui déjà se font en vue d'une installation à Nice dès la fin d'octobre.

C'est là ce qui se disait dans quelques-uns des groupes clairsemés de beau monde à l'enceinte du pesage.

Chacun parle de son séjour aux eaux selon le profit qu'en a retiré sa santé. Malheureusement les fontaines minérales ne guérissent que les affections corporelles, et l'on voyage tout autant, si ce n'est plus, pour combattre l'ennui ou les chagrins que pour triompher des souffrances physiques. — Comment se fait-il donc, disait à ce sujet Mme la comtesse de Mirabeau, que nos médecins n'aient point encore découvert ou inventé, ce

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Imp. Lemercier & Cie Paris

qui est tout un, des eaux qui pourraient guérir les maladies morales, des eaux contre les ambitions rentrées, contre la bile verte de l'orgueil, contre les vanités anormales, contre les bassesses dartreuses, les soupçons logés entre cuir et chair, les haines refoulées, l'amour, la convoitise, la nostalgie, etc. ?..

L'antiquité mythologique avait pressenti cette ingénieuse thérapeutique en parlant de la fontaine de Jouvence, qui guérissait de la vieillesse, et du fleuve Léthé, dont les eaux apaisaient par l'oubli les peines de l'âme et du cœur.

Il y a là, comme on voit, une idée féconde à reprendre. Nous la recommandons aux méditations de nos praticiens spécialistes et en particulier au docteur Constantin James, le Dalaï-Lama du culte excessif que notre confiante époque rend aux fontaines minérales.

Les Espagnols et les Anglais étaient très-nombreux dans l'enceinte du pesage. On aurait pu se croire à Gibraltar, à voir passer les gens et surtout à les entendre parler.

Dans ces réunions d'automne, les toilettes ont en général peu de recherche.

Mme la marquise de Galiffet était habillée avec une exquise simplicité; elle portait un chapeau de paille noire enroulé d'une plume de même couleur. Sa robe, en taffetas noir, était accompagnée d'un pardessus en petite laine douce à raies noires et bois. La double jupe retenue par des ceintures de rubans noirs, le tout formant corselet extrêmement ajusté et donnant une merveilleuse cambrure à la taille; toilette correcte, charmante, encore rehaussée par l'élégance de la marquise.

La jeune comtesse de Martel avait une robe de mousseline à raies roses et blanches, et garnie de guipures jaunes correspondant de nuance avec son chapeau, son gilet et sa cravate de dentelle. Cette robe très-ajustée lui seyait à ravir. — Il ne faut pas oublier que cette jeune dame a été la première à montrer le parti qu'on pourrait tirer du corselet dans l'économie d'une jolie toilette féminine.

Plusieurs dames espagnoles portaient des toilettes au goût de leur pays. On a beaucoup remarqué l'une d'elles, dont la robe était en taffetas feuille morte et bismark. Le corsage, lacé derrière et fort ajusté, était de nuance bismarck, et les manches feuille morte. La jupe, à longue traîne, était garnie de petits volants des deux tons. Le devant de cette robe était encadré d'une double jupe d'étoffe algérienne blanche, garnie de blondes et de jais blancs et formant tablier très-évidé, laissant les hanches à découvert à la hauteur du corselet et venant se rattacher, derrière, dans des fouillis de petits volants, avec des nœuds de ruban blanc. Pour coiffure, une mantille à l'espagnole, tenant aussi lieu d'écharpe; elle était en blonde blanche et brodée de jais blanc.

Le même costume, mais tout en noir, était également porté par une autre dame espagnole.

Eugène Chapus.

DES RAFRAICHISSEMENTS

Si, malgré le progrès du temps, nos salles de spectacles sont encore aussi inhabitables en été, que devait-il arriver des Parisiens d'il y a deux siècles, quand ils s'encaquaient dans leurs théâtres étroits et mal aérés ? On se demande avec effroi s'ils ne devaient pas, d'acte en acte, monter à un degré de cuisson plus grand et plus douloureux ?

Pourtant il y a quelque consolation à lire un chapitre fort intéressant de l'*Histoire du Théâtre-Français* de Chapuzeau, où est traitée la question des rafraîchissements. Le livre a été écrit sous Louis XIV, vers le temps où Molière mourait et où Lulli constituait définitivement l'Opéra que l'abbé Perrin avait fondé et inauguré.

« Il me reste à parler, dit Chapuzeau, de la distribution des liqueurs et des confitures qui occupe deux places dans le théâtre, l'une près des loges et l'autre au parterre. Ces places sont ornées de petits lustres, de quantité de beaux vases et de verres de cristal.

» On y tient l'été toute sorte de liqueurs qui rafraîchissent: des limonades, de l'aigre de cèdre, des eaux de framboise, de groseille, de cerise, plusieurs confitures sèches, des citrons, des oranges de la Chine ; et l'hiver, on y tient des liqueurs qui réchauffent l'estomac: du rossoli de toutes les sortes, des vins d'Espagne, de la scioutad de Rivesalte et de Saint-Laurent.

» J'ai vu le temps que l'on ne tenait dans les mêmes lieux que de labière et de la simple tisane, sans distinction de romaine et de citronnée ; mais tout va en ce monde de bien en mieux, et, de quelque côté qu'on se retourne, Paris ne fut jamais ni si beau ni si pompeux qu'aujourd'hui. »

Si Chapuzeau revenait des catacombes où, selon toute apparence, il digère en ce moment son «aigre de cèdre» et ses «rosolis de toute sorte,» il ne trouverait pas que les rafraîchissements de nos théâtres aient progressé.

X. V.-P.

THÉATRES

Théatre-Historique. — Un auteur et un théâtre désensorcelés du même coup, c'est chose bonne à enregistrer ! Félicitons donc à la fois M. Jules Claretie et la direction de M. Castellano du succès très-franc et très-mérité que viennent d'obtenir *les Muscadins*.

Le Directoire, avec ses modes excentriques, ses incroyables et ses merveilleuses, avec Barras et les beaux costumes officiels dessinés par David, avec sa recrudescence de vie folle et mondaine après la crise de la Terreur, a été fort en honneur depuis quelque temps. On l'a mis sur les planches, on l'a traduit en musique légère, si bien que les braves soldats d'Augereau sont maintenant célèbres depuis la place du Châtelet jusqu'aux Folies-Dramatiques.

Antérieurement, MM. de Goncourt avaient décrit, avec un bonheur qui n'a pas été dépassé, le Paris d'alors, avec ses maisons de jeu et ses guinguettes, ses six cents bals publics, — le Paris du Palais-Royal, des galeries de bois, du café de Foy et du restaurant Méol, — le Paris des salons avec Mme Tallien, Mme Récamier et toutes ces charmantes femmes que la mode offrait si décolletées aux regards de leurs adorateurs.

Ce n'est pas le moindre mérite de M. Claretie d'avoir réédité tout cela et d'avoir su présenter cette curieuse époque sous une forme nouvelle, dans le cadre d'un roman d'abord, puis dans celui d'un drame. *Les Muscadins* pourraient s'appeler l'histoire d'un complot royaliste sous le Directoire. Malheureusement cette histoire s'est trouvée considérablement diminuée en passant par le cadre du drame et les ciseaux de la censure. Mais il en est resté une action fort émouvante, à laquelle le luxe des décors et des costumes, ainsi que les pittoresques splendeurs de la mise en scène, donnent un éclat réel et un puissant intérêt.

L'interprétation aussi a été très-soignée. Mlle Rousseil joue avec le talent énergique qu'on lui connaît le rôle de Jeanne Lafresnaye, — l'une des héroïnes de la pièce, — et Mme Raphael Félix avec une distinction charmante celui de Mlle de Kermadio. Enfin M. Clément Just, à force d'autorité, a presque attiré l'intérêt sur le personnage fort ingrat du vieux Lafresnaye, un barbon devenu traître par amour.

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DG N° 554. — NOUVEAUX MODÈLES DE CONFECTI

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MNE ET D'HIVER. — DESCRIPTION, PAGE 467.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE BERGER

(NOUVELLE. — FIN.)

La saison était avancée : les habitants du château retournèrent a Paris, et Petit-Pierre, bien qu'il n'entrevît que de loin en loin et comme à la dérobée le chapeau de paille et la robe blanche, se sentit immensément seul; quand il était par trop triste, il tirait le mouchoir avec lequel il avait étanché la blessure de la dame, et baisait la tache de sang qui couvrait un des carreaux : c'était sa consolation. Il dessinait à force, et avait presque épuisé sa provision de papier; ses progrès avaient été rapides, car il n'avait pas de maître : nul système ne s'interposait entre lui et la nature, il faisait ce qu'il voyait.

Ses dessins étaient cependant encore bien rudes, bien barbares, quoique pleins de naïveté et de sentiment; il travaillait dans la solitude, sous le regard de Dieu, sans conseil, sans guide, n'ayant que son cœur et sa mélancolie.

Quelquefois, la nuit, en rêve, il revoyait la belle dame, et, le porte-crayon d'or à la pointe étincelante, entre ses mains, traçait des dessins merveilleux; mais, le matin, tout s'évanouissait, le crayon devenait rebelle, les formes fuyaient, quoique Petit-Pierre usât presque toute la mie de son pain à effacer les traits manqués.

Cependant, un jour, il avait crayonné une vieille chaumine toute moussue, dont la cheminée dardait une spirale de fumée bleuâtre entre les cimes des noyers, presque entièrement dépouillées de leurs feuilles; un bûcheron, sa tâche accomplie, se tenait debout sur le seuil, bourrant sa pipe, et, dans le fond de la chambre, entrevu par la porte ouverte, on apercevait vaguement une femme qui poussait du pied une bercelonnette tout en filant son rouet. C'était le chef-d'œuvre de Petit-Pierre. Il était presque content de lui.

Tout à coup il aperçut une ombre sur son papier, l'ombre d'un tricorne qui ne pouvait appartenir qu'à M. le curé. En effet, c'était lui; il observait en silence Petit-Pierre, qui rougit jusqu'à l'ourlet des oreilles d'être ainsi surpris en dessin flagrant. Le vénérable ecclésiastique, bien qu'il ne fût pas un de ces prêtres guillerets vantés par Béranger, était cependant bon, honnête et savant homme. Jeune, il avait vécu dans les villes; il ne manquait pas de goût et possédait quelque teinture des beaux-arts. L'ouvrage de Petit-Pierre lui parut donc ce qu'il était, fort remarquable déjà, et promettant le plus bel avenir. Le bon prêtre fut touché en lui-même de cette vocation solitaire, de ce génie inconnu qui répandait ses parfums devant Dieu, reproduisant avec amour, dévotion et conscience, quelques fragments de l'œuvre infinie de l'éternel Créateur.

— Mon petit ami, quoique la modestie soit un sentiment louable, il ne faut pas rougir comme cela. C'est peut-être un mouvement d'orgueil secret.

« Lorsqu'on a fait quelque chose dans la sincérité de son cœur, et avec tout l'effort dont on est capable, on ne doit pas craindre de le montrer. Il n'y a pas de mal à dessiner, lorsqu'on ne néglige pas les autres devoirs. Le temps que vous passez à crayonner, vous le perdriez à ne rien faire, et l'oisiveté est mauvaise dans la solitude.

» Il y a là-dedans, mon cher enfant, un certain mérite; ces arbres sont vrais, ces herbes ont chacune les feuilles qui leur conviennent. Vous avez, on le sent, longtemps contemplé les œuvres du grand Maître pour lequel vous devez être pénétré d'une admiration bien vive; car, s'il est déjà si difficile de faire une copie imparfaite et grossière, qu'est-ce donc quand il faut créer et tirer tout de rien! »

C'est ainsi que le bon curé encourageait Petit-Pierre; il eut la première confidence de ce talent qui devait aller si haut et si loin.

— Travaillez, mon enfant, lui disait-il, vous serez peut-être un autre Giotto. Giotto était, comme vous, un pauvre gardeur de chèvres, et il finit par acquérir tant de talent, qu'un de ses tableaux, représentant la sainte Mère du divin Sauveur, fut promené processionnellement dans les rues de Florence par le peuple enthousiasmé.

Le curé, durant les longues soirées d'hiver qui laissaient beaucoup de loisir à Petit-Pierre, que ne réclamaient plus ses moutons chaudement entassés dans l'étable, lui apprit à lire et aussi à écrire, lui donnant ainsi les deux clefs du savoir. Petit-Pierre fit des progrès rapides, car c'était autant son cœur que son esprit qui désirait apprendre. Le digne prêtre, tout en se reprochant un peu de donner à son élève une instruction au-dessus de l'humble rang qu'il occupait, se plaisait à voir s'épanouir les uns après les autres les calices de cette jeune âme. Pour ce jardinier attentif, c'était un spectacle des plus intéressants que cette floraison intérieure dont lui seul avait le secret.

Les glaces fondirent, les perce-neiges et les primevères commencèrent à pointer timidement, et Petit-Pierre reprit la conduite de son troupeau. Ce n'était plus l'enfant chétif que nous avons vu au commencement de ce récit; il avait grandi et pris de la force.

La nature avait fait un appel à ses ressources pour subvenir aux dépenses des facultés nouvelles. Sous le développement de son cerveau, ses tempes s'étaient élargies. Son œil, désormais arrêté sur un but, avait le regard net et ferme. Comme dans toute tête habitée par une pensée, on voyait briller sur sa figure le reflet d'une flamme intérieure. Non qu'il fût dévoré par les ardeurs maladives d'une ambition précoce; mais le vin de la science, quoique versé par le bon prêtre avec une prudente discrétion, causait à cette âme neuve une espèce d'enivrement qui eût pu tourner à l'orgueil. Heureusement, Petit-Pierre n'avait pas de public. Ni les arbres ni les rochers ne sont flatteurs.

L'immensité de la nature, avec laquelle il était toujours en relation, le ramenait bien vite au sentiment de sa petitesse. Abondamment fourni, par le curé, de papier et de crayons, il fit un grand nombre d'études, et quelquefois tout éveillé, il lui semblait avoir à la main le porte-crayon d'or à la pointe de feu, et la dame, penchée sur son épaule, lui disait:

— C'est bien, mon ami. Vous n'avez pas laissé éteindre l'étincelle que j'avais mise dans votre cœur. Persévérez, et vous aurez votre récompense.

Petit-Pierre ayant acquis un fin sentiment de la forme, comprenait à quel point la dame était belle, et, à cette pensée, sa poitrine se gonflait.

Il regardait le mouchoir à carreaux où la tache, quoique brunie, se distinguait toujours, et il disait avec émotion :

— Heureux sang qui as coulé dans ses veines, qui es monté de son cœur à sa tête!

Avec la même sincérité qui nous a fait avouer là-haut que Petit-Pierre n'était pas encore amoureux, nous devons convenir qu'il l'est à présent, et de toutes les forces de son âme. L'image adorée ne le quitte plus. Il la voit dans les arbres, dans les nuages, dans l'écume des cascades. Aussi a-t-il fait d'immenses progrès. Il y a maintenant dans ses dessins un élément qui y manquait : le désir.

V

Un événement très-simple en apparence et qui n'est pas dramatique le moins du monde, mais il faut vous y résigner, car nous vous avons prévenu en commençant que notre histoire ne serait pas compliquée, décida tout à fait de la vocation de Petit-Pierre et vint changer la face de sa vie.

Le député du département avait obtenu du ministère de l'intérieur un tableau de sainteté pour l'église de *** : le peintre, qui

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Levy imp. r. des Marais 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mme. Hne Du Riez, r. Halévy, 8 _ Lait Antéphélique de Candès & Cie

Ceinture-Régente de Mme. De Vertus Sœurs, r. Auber, 12 _ Eau Figaro, Boul.d Bonne-Nouvelle, 1.

Entered at Stationer's Hall

LONDON Ad. Goubaud & Son 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

était un homme de talent soigneux de ses œuvres, accompagna sa toile et voulut choisir lui-même la place où elle serait suspendue. Naturellement, il descendit au presbytère, et le curé ne manqua pas de parler au peintre d'un berger du pays qui avait beaucoup de goût pour le dessin et faisait de lui-même des croquis annonçant de merveilleuses dispositions. Le carton de Petit-Pierre fut vidé devant le peintre. L'enfant, pâle comme la mort, comprimant son cœur sous sa main pour l'empêcher d'éclater, se tenait debout à côté de la table. Il attendait en silence la condamnation de ses rêves, car il ne pouvait s'imaginer qu'un homme bien mis, bien ganté, un bout de ruban rouge à sa boutonnière, auteur d'un tableau entouré d'un cadre d'or, pût trouver le moindre mérite à ses charbonnages sur papier gris.

Le peintre feuilleta quelques dessins sans rien dire; puis son front s'éclaira, une légère rougeur lui monta aux joues, et il s'adressait à lui-même de courtes phrases exclamatives en argot d'atelier.

— Comme c'est bonhomme ! comme c'est nature! pas le moindre chic. Corot n'eût pas mieux fait; voilà un chardon qu'envierait Delaberge; ce mouton couché est tout à fait dans le goût de Paul Potter.

Quand il eut fini, il se leva, marcha droit à Petit-Pierre, lui prit la main, la secoua cordialement, et lui dit :

— Pardieu! quoique cela ne soit guère honorable pour nous autres professeurs, mon cher garçon, vous en savez plus que tous mes élèves. Voulez-vous venir à Paris avec moi ? En six mois je vous montrerai ce qu'on nomme les ficelles du métier; ensuite, vous marcherez tout seul, et... si vous ne vous arrêtez pas, je peux vous prédire, sans craindre de me compromettre, que vous irez loin.

Petit-Pierre, bien sermonné, bien chapitré, bien prévenu sur les dangers de la Babylone moderne, partit avec le peintre, en compagnie de Fidèle, dont il ne voulut pas se séparer, et que l'artiste lui permit d'emmener, avec cette délicate bonté d'âme qui accompagne toujours le talent. Seulement, Fidèle ne voulut jamais se laisser hisser sur l'impériale, et suivit la voiture dans un étonnement profond, mais rassuré par la figure amicale de son maître, qui lui souriait à travers la portière.

Nous ne suivrons pas jour par jour les progrès de Petit-Pierre, cela nous mènerait trop loin. Les œuvres des grands maîtres, qu'il visitait assidûment dans les galeries et dont il faisait de fréquentes copies, mirent à sa disposition mille moyens de rendre sa pensée, qu'il n'eût pu deviner tout seul. Il passa des sévérités du grave Poussin aux mollesses lumineuses de Claude Lorrain, de la fougue sauvage de Salvator Rosa à la vérité prise sur le fait de Ruysdael; mais il ne s'imprégna d'aucun style particulier : il avait une originalité trop fortement trempée pour cela. Il n'avait pas fait comme le vulgaire des peintres qui commencent dans l'atelier, et vont ensuite mettre leur carte de visite à la nature dans des excursions de six semaines, sauf à peindre ensuite au coin du feu les rochers d'après un fauteuil, et les cascades d'après l'eau d'une carafe versée de haut dans une cuvette par un rapin complaisant : ce n'est qu'imprégné de l'arome des bois, les yeux pleins d'aspects champêtres, à la suite d'une longue et discrète familiarité avec la nature, qu'il avait pris le crayon d'abord, puis le pinceau. Les conseils de l'art lui étaient venus assez tôt pour qu'il n'eût pas le temps de prendre une mauvaise route, assez tard pour ne pas fausser sa naïveté.

Au bout de deux ans de travail opiniâtre, Petit-Pierre eut un tableau admis et remarqué à l'exposition du Louvre.

Il aurait bien voulu revoir la dame au crayon d'or; mais, quoiqu'il eût regardé très-attentivement dans les promenades, au théâtre, aux églises, toutes les femmes qui pouvaient offrir quelque ressemblance avec elle, il ne put retrouver sa trace. Il ne savait pas son nom, et ne connaissait d'elle que sa beauté. Un vague espoir cependant le soutenait; quelque chose lui disait au fond du cœur que la destinée n'en avait pas fini entre eux. Quelque modeste qu'il fût, il avait la conscience de son talent; il s'était rapproché du ciel, et l'impossibilité d'atteindre l'étoile de son rêve diminuait chaque jour.

De temps à autre, notre jeune peintre se promenait aux alentours de son tableau, en se penchant sur la balustrade, affectant de considérer attentivement quelque cadre microscopique dans le voisinage de sa toile, afin de recueillir les avis des spectateurs; et puis il se disait, non sans quelque raison, que la dame, qui dessinait et paraissait aimer beaucoup le paysage, si elle était à Paris, viendrait immanquablement visiter l'exposition.

En effet, un matin, avant l'heure où la foule abonde, Petit-Pierre vit s'avancer du côté de son tableau une jeune femme vêtue de noir; il ne vit pas d'abord sa figure, mais une petite portion de ce cou blanc semé de petits signes, et qui brillait comme une opale entre l'écharpe et le bord du chapeau, la lui fit reconnaître sur-le-champ avec cette sûreté de coup d'œil que l'habitude donne aux peintres. C'était bien elle: le deuil qu'elle portait faisait encore ressortir sa blancheur, et, dans le noir encadrement du chapeau, son profil fin et pur avait la transparence du marbre de Paros. Ce deuil troubla Petit-Pierre.

— Qui a-t-elle perdu? son père, sa mère?... ou bien serait-elle... libre? se dit-il tout bas dans le recoin le plus secret de son âme.

Le paysage exposé par le jeune artiste représentait précisément le site dessiné par la dame, et pour lequel avaient posé lui, Fidèle et ses moutons. Petit-Pierre, par une pensée d'amour et de religion, avait choisi pour sujet de son premier tableau l'endroit où il avait reçu la révélation de la peinture. La pente gazonnée, les bouquets d'arbres, les roches grises perçant çà et là le vert manteau de l'herbe, le tronc décharné et bizarre d'un vieux chêne frappé de la foudre, tout était d'une scrupuleuse exactitude. Petit-Pierre s'était peint appuyé sur son bâton, l'air rêveur, Fidèle à ses pieds, et dans la position que lui avait indiquée la dame à l'album.

La jeune femme resta longtemps en contemplation devant le tableau de Petit-Pierre; elle examina attentivement tous les détails, s'avançant et se reculant pour mieux juger de l'effet. Une pensée semblait la préoccuper: elle ouvrit le livret et chercha le numéro de la toile, le nom du peintre et le sujet de son œuvre. Le nom lui était inconnu; le livret ne contenait que ce seul mot : « Paysage ». Puis, paraissant frappée d'un souvenir lumineux, elle dit quelques mots tout bas à la vieille dame qui l'accompagnait.

Après avoir regardé encore quelques tableaux, mais d'un œil déjà distrait et fatigué, elle sortit.

Petit-Pierre, entraîné sur ses pas par une force magique et craignant de perdre cette trace retrouvée si à propos, suivit la jeune dame de loin et la vit monter en voiture. Se jeter dans un cabriolet, et lui dire de ne pas perdre de vue cette voiture bleue à livrée chamois, fut l'affaire d'une minute pour Petit-Pierre.

Le cocher fouetta énergiquement sa haridelle, et se mit à la poursuite de l'équipage.

La voiture entra dans une maison de belle apparence, rue Saint-H..., et la porte cochère se referma sur elle.

C'était bien là que demeurait la dame.

Savoir la rue et le numéro de son idéal est déjà une belle position, et c'est quelque chose que de pouvoir se dire : « Mon rêve demeure dans tel quartier, sur le devant », ou bien : « entre cour et jardin. » Avec cela, avec moins peut-être, Lovelace ou don Juan eussent mené une aventure à bout; mais Petit-Pierre n'était ni un don Juan ni un Lovelace, bien loin de là !

Il lui restait à savoir le nom de la dame de ses pensées, à se faire recevoir chez elle, à s'en faire aimer : trois petites formalités qui ne laissaient pas que d'embarrasser étrangement notre ex-berger.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Heureusement, le hasard vint à son secours, et le moyen qu'il cherchait s'offrit de lui-même. Un matin, son rapin Holoferne lui apporta, délicatement pincée entre le pouce et l'index, une petite lettre oblongue qu'il flairait avec des contractions et dilatations de narines, comme si c'eût été un bouquet de roses ou de violettes.

A l'anglaise fine et vive de l'adresse, on ne pouvait méconnaître une main de femme, et de femme bien élevée, sachant écrire une autre orthographe que celle du cœur.

La lettre était ainsi conçue :

« Monsieur,

» Je viens de voir au Salon un charmant tableau de vous. Je serais bien heureuse de le posséder dans ma petite galerie ; mais j'ai peur d'arriver trop tard. S'il vous appartient encore, ayez la bonté de me promettre de ne le vendre à personne et de le faire porter, l'Exposition finie, rue Saint-H..., nº ... Vos conditions seront les miennes.

» G. D'ESCARS. »

La rue et le numéro concordaient précisément avec ceux où Petit-Pierre avait vu entrer la voiture. Il n'y avait pas à s'y tromper. Mme d'Escars était bien la dame au porte-crayon de flamme des visions de Petit-Pierre, celle qui lui avait donné le louis avec lequel il avait acheté les premières feuilles de papier, celle dont il gardait précieusement une goutte de sang sur son mouchoir à carreaux.

VI

Petit-Pierre se rendit chez Mme d'Escars, et bientôt des relations assez fréquentes s'établirent entre eux. L'esprit naïf et droit, enthousiaste et sensé à la fois de Petit-Pierre, que nous appellerons ainsi jusqu'à la fin de cette histoire pour ne pas divulguer un nom devenu célèbre, plaisait infiniment à Mme d'Escars, qui n'avait pas reconnu dans le jeune artiste le petit pâtre qui lui avait servi de modèle.

Cependant, dès la première visite, elle avait eu quelque vague souvenir d'avoir vu cette physionomie ailleurs.

Mme d'Escars n'avait pas dit à Petit-Pierre qu'elle dessinât, car elle n'avait aucune hâte de faire montre des talents qu'elle possédait. Un soir, la conversation tomba sur la peinture, et Mme d'Escars avoua, ce que Petit-Pierre savait fort bien, qu'elle avait fait quelques études, quelques croquis qu'elle lui aurait déjà montrés si elle les avait jugés dignes d'un tel honneur.

Elle posa l'album sur la table, en tournant les feuilles plus ou moins rapidement, selon qu'elle jugeait les dessins dignes ou indignes d'examen.

Quand elle arriva à l'endroit où Petit-Pierre et son troupeau étaient représentés, elle dit au jeune peintre :

— C'est à peu près le même site que celui que vous avez représenté dans votre tableau, que j'ai acheté, pour voir, réalisé, ce que j'aurais voulu faire. Cette rencontre est bizarre. Vous êtes donc allé à S...?

— Oui, j'y ai passé quelque temps.

— Un charmant pays, inconnu, et renfermant des beautés qu'on va chercher bien loin ; mais, puisque j'ai tiré mon album de son étui, ce ne sera pas impunément. Voici une page blanche, vous allez crayonner quelque chose là-dessus.

Petit-Pierre dessina la vallée où madame d'Escars était tombée de cheval. Il représenta l'amazone renversée à terre et soutenue par un jeune pâtre qui lui bassinait les tempes avec un mouchoir trempé dans l'eau.

— Quelle coïncidence étrange ! dit madame d'Escars. Je suis effectivement tombée de cheval dans un endroit semblable ; mais il n'y avait aucun témoin de cette mésaventure qu'un petit pâtre que j'ai vaguement entrevu à travers mon évanouissement et que je n'ai jamais rencontré depuis. Qui a pu vous raconter cela ?

— C'est que je suis moi-même Petit-Pierre, et voici le mouchoir qui a essuyé le sang qui coulait de votre tempe, où j'aperçois la cicatrice de la blessure sous la forme d'une imperceptible petite raie blanche.

Madame d'Escars tendit sa main au jeune peintre, qui posa sur le bout de ses doigts roses un baiser tendre et respectueux ; puis, d'une voix émue et tremblante, il lui raconta toute sa vie, les vagues aspirations qui le troublaient, ses rêves, ses efforts et enfin son amour, car maintenant il voyait clair dans son âme et, si d'abord il avait adoré la muse en madame d'Escars, maintenant il aimait la femme.

Que dirons-nous de plus ? La fin de cette histoire n'est pas difficile à deviner, et nous avons promis en commençant qu'il n'y aurait dans notre récit ni catastrophe ni surprise. Madame d'Escars devint au bout de quelques mois madame D..., et Petit-Pierre eut ce rare bonheur d'épouser son idéal et de vivre avec son rêve. — Il aimait les beaux arbres, il devint un grand paysagiste. — Il aimait une belle femme, il l'épousa ; heureux homme ! Mais que ne fait-on pas avec un amour pur et une forte volonté ?

Théophile GAUTIER.

LA POISSONNERIE

DE VILAINEVILLE-SUR-MER

— Ce poisson est détestable ! s'était écrié M. Hippolyte Mainfroy, un jour de cet été hydrophile. — Tu m'entends, Charlotte, je fais serment d'en aller manger à même l'arbre !

— Comment, à même l'arbre ? avait répliqué Mme Mainfroy.

— Autrement dit : sur les lieux... au bord de la mer, quoi !

Huit jours après cette déclaration de principes, le couple Mainfroy était installé dans un joli petit cottage, ressemblant à une maison comme une tranche de pâté ressemble à un pâté entier.

Il va sans dire que la recommandation faite à Maria, — petite bonne venue de Paris avec ses maîtres, — fut avant tout d'acheter du poisson pour monsieur.

A l'heure du dîner, ni sole, ni barbue, mais un morceau de porc frais soutaché d'un cordon de pommes de terre.

Hippolyte fronça le sourcil.

— Et ce poisson ? fit-il en voyant la chair de l'animal immonde.

— Croirais-tu que cette maladroite de Maria n'a pas su trouver la poissonnerie ? répondit Mme Mainfroy.

— C'est bien, je m'informerai à la propriétaire.

Le lendemain et les jours suivants, même absence de marée. A chaque repas la pauvre Maria était rabrouée par son maître, que l'abus du porc frais commençait à exaspérer.

— Vous y apportez de la malveillance, Maria ; il n'est pas admissible que vous ne puissiez pas mettre la main sur un poisson présentable.

— Je vous jure, monsieur, que je me mets en quatre pour ça ; mais c'est comme si je chantais *Au clair de la lune*.

— Enfin, que vous dit la marchande ?

— Un tas de raisons bêtes auxquelles je ne comprends rien.

— C'est bon. J'irai demain moi-même à la poissonnerie.

Après son déjeuner, composé du morceau de porc frais réglementaire, Hippolyte se dirigea vers la boutique de la marchande de marée.

Cette boutique était d'une simplicité primitive, sans vains ornements ; quatre carapaces vides de homards cuits accrochées à la porte annonçaient sa destination. A l'intérieur, il n'y avait pas à s'y méprendre : une forte odeur de poisson pourri permettait de supposer qu'il y en avait eu du frais les jours précédents,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Mainfroy aborda la mère Pisseux d'un air gracieusement protecteur.

— Eh bien, chère madame, sommes-nous contente des affaires? Beaucoup de baigneurs ici, malgré le mauvais temps!

— Ah! mon paur cher homme, vous pouvez bé le dire: Qué fichu temps! qué fichu temps!

— Heureusement que les plaisirs de la table nous restent!

Disant cela, Hippolyte jetait un coup d'œil investigateur et inquiet autour de lui. Cependant il reprit avec aplomb :

— Qu'est-ce que vous allez me donner aujourd'hui ?

— Pas seurement la queue d'une crevuche. Nous n'avons pas cha de poichon à c' matin.

— C'est étrange... si près de la mer ?

— Ché comme cha!

(Il y a beaucoup de l'accent auvergnat dans le patois bas-normand.)

Mainfroy reprit:

— Espérez-vous au moins en avoir bientôt?

— Bètôt, reprit la mère Pisseux en haussant les épaules... avec che vent-là? Vous plaisantez, da!

— Je vous jure que non. J'ignorais...

— Un sur-ouest à tout casser; gn'y a eu des avaries à la barque de Tautin à y fourrer vot' corps et l'mè.

— Quel jour me conseillez-vous de revenir ?

— Est-ce qu'on ché!... P' t'être bé ce soir tout d'même. L'vent, chest si volage!

— A ce soir alors!

En rentrant au logis, Hippolyte répondit aux questions de sa femme d'une façon tout à fait satisfaisante.

— Pas seulement la queue d'une crevuche, dit-il; mais c'est la faute du sur-ouet, un vent terrible qui a fait des avaries à la barque à Tautin à y fourrer ton corps et le mien.

— Alors il faut renoncer au poisson!

— Est-ce qu'on sait!.. Peut-être que ce soir... le vent est si volage!

Le soir, Hippolyte retournait à la poissonnerie.

— Eh ben, mère Pisseux? (Il se familiarisait.) Où en sommes-nous?

— Ed d'quoi, mon brave homme?

— Tcujours sur le poisson!

- M'en parlais point.

· Si, je viens pour cha.

Le lâche cherchait à l'attendrir en plagiant son accent.

— Mais pique nos hommes sont point sortis; ousque vous voulez que j'en prenne du poichon ?

— Et pourquoi ne sont-ils pas sortis, vos hommes ?

— Vous n'avez donc pas vu la mé?

— La mé?... Ah! la mer... Mais si.

— Et vous m'demandez du poichon?... Ah! ché Parisiens, y n'doutent de rin!

Les jours succédaient aux jours, et l'on ne voyait rien venir à la poissonnerie. Mais les raisons ne manquaient jamais à la mère Pisseux pour expliquer la pénurie de son étalage. Tantôt on était dans les grandes marées; puis venaient les *morte-eau* et les vents, et les calmes, et tout le tremblement de la météorologie normande.

Hippolyte rageait à la journée, et Maria triomphait charitablement des déceptions de son maître.

— C'est à n'y rien comprendre! dit-il un jour mélancoliquement à sa femme. La boutique de la mère Pisseux empeste le poisson, et on n'en voit jamais la queue d'un.

— Ne te décourage pas, retournes-y aujourd'hui. On assure que les bateaux sont sortis.

— Oh! une sole! s'écria Hippolyte, une modeste limande même; mais qu'il ne soit pas dit que j'aurai passé un mois à la mer sans manger de poisson!

Mme Mainfroy ne s'était pas trompée; les bateaux étaient sortis, et de plus ils avaient fait une pêche miraculeuse. La cale de Vilaineville était pavée de raies, de congres, de chiens de mer et de soles magnifiques.

Après s'être enivré de ce spectacle odorant, Hippolyte courut s'inscrire chez la mère Pisseux pour tout son poisson disponible. Il voulait en faire une orgie, s'en donner une indigestion.

Il trouva la marchande assise sur un panier retourné, dans la pose de Marius sur les ruines de Carthage.

— Eh bien! la mère, il y en a aujourd'hui... et à remuer à la pelle encore!

Pour toute réponse la veuve Pisseux fit entendre un grognement de mauvais augure.

— Il n'y a pas à dire mon bel ami, je les ai vus, touchés, flairés!... Ah! que ça sent bon, la marée!... Voyons, qu'allez-vous me donner... pour la première fois ?

— Ah! ché Parisiens!... cha ne doute de rin!

— Pas de bêtises, mère Pisseux. Si vous n'avez pas de poisson aujourd'hui, vous n'en aurez jamais de votre vie.

La marchande secoua la mèche de son bonnet de coton d'une façon menaçante.

— Mais vous les avez donc pas vus, les gueux, les voleux du pauvre monde?

— Quels voleurs, quels gueux?

— Mais eusses, mais eusses!

— Qui eusses?

— Les mareyeurs!... Ils ont tout acheté, tout est pour eux!... Il n'reste point une crevuche à Vilaineville!

— Satanée baraque! rugit Hippolyte hors des gonds, cette fois. Qu'est-ce qui m'a fichu une poissonnerie comme la vôtre, où il n'y a jamais de poissons ?

— Prenez-vous-en à ché brigands de mareyeurs!

— Je m'en prends à vous; c'est vous qui êtes responsable!

— Mais, mon brave homme...

— Il n'y a pas de brave homme qui tienne! vous alléchez les passants par l'odeur du poisson pourri qui s'exhale de chez vous, et vous n'en avez jamais ni frais ni... autrement à leur offrir! Voulez-vous que je vous dise?... Vous n'êtes qu'une fausse poissonnière dans une fausse poissonnerie!

Hippolyte sortit fumant sur ces imprécations.

— Toujours rien? lui dit sa femme en le voyant rentrer les sourcils froncés.

— Toujours!

— C'est désolant!... Maria, vous servirez le restant du porc frais d'hier.

Louis Lenoy.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 278.

COSTUMES D'ENFANTS. — 1 Petite fille de trois ans. — Robe *Baby*, en velours noir, à devants princesse et dos plissé à plis plats depuis le haut, avec col marin en pareil. Le bas de la jupe est orné d'un volant en cachemire bleu. Large ceinture en ruban bleu, nouée derrière. — Chapeau de velours noir, à large passe relevée d'un côté, où elle est ornée d'un nœud papillon bleu. Plume amazone de même nuance couvrant tout le sommet.

2. Fillette de dix ans. Tablier Louis XV en nansouck blanc, à plastron devant et derrière, où il est noué par une ceinture en pareil, à larges pans arrondis. Un entre-deux et une dentelle de Valenciennes entourent tous les bords du tablier, les poches, les plastrons, épaulettes et ceinture compris.

DG. N° 554.

CONFECTIONS D'AUTOMNE ET D'HIVER. — 1. Mantille *Inès*. — Drap de fantaisie gris fer; forme très-ample. Le dos, légèrement cintré au milieu, est orné de plaques en passementerie et de glands. Deux larges revers entourés de franges et formant la pointe de chaque côté encadrent ces glands; ils passent ensuite sur les épaules, pour se terminer comme un col rabattu

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sur les devants. Les manches tiennent toute la longueur du vêtement derrière et sont montées dans le genre de celles du dolman, car elles ne font qu'un également avec les devants (on peut s'en convaincre en se reportant à la 5me figurine de cette gravure, qui représente le même modèle vu de face). Une cordelière et des franges assorties garnissent tous les bords. — Robe princesse en knickerboker havane à pointillé marron. — Chapeau de feutre havane, à passe diadème et fond mou; celui-ci en soie assortie. Des coques de velours marron ornent le dessous et le dessus du chapeau.

2. Dolman *Madga*. — La forme est bien celle du dolman, à manches détachées cependant, et devants de mantelet. Ce vêtement est en drap bleu sombre, entouré de franges assorties. Col ruché et fichu en drap et franges, posés dans le haut du dolman, où ils se réunissent sur les bords des devants. — Costume en cachemire gris feutre: jupon et tablier entourés de volants à tête coulissée. — Chapeau de velours noir, garni derrière de coques de ruban et d'une plume de nuance assortie au bleu du dolman.

3. Paletot *Rachel*. — Pardessus de velours noir et garnitures de faille. C'est une forme de paletot demi-ajusté, recouvert dans le haut derrière par les manches. Celles-ci, prises dans les coutures des épaules, se rabattent sur le dos, s'écartant dans le bas où elles dépassent le vêtement par deux pointes. Ces manches sont prises devant dans l'entournure du bras et restent ouvertes jusqu'à la pointe indiquée tout à l'heure. Tous les bords du vêtement sont entourés de deux biais de faille; des écharpes en faille semblent, par derrière, sortir du bord des manches, pour se réunir en un nœud au milieu du dos, avec des glands tombants. — Robe princesse en velours noir, à longue traîne unie. — Chapeau de velours noir à fond mou, en velours épinglé crème: coques de velours doublées de soie crème; bandeau et cache-peigne en primevères de velours.

4. Confection *Petit-Abbé*. — Drap noir et fourrure; la forme est tirée de celle du vêtement *Mme l'Archiduc*. Une petite pèlerine, placée derrière, forme des revers qui se rabattent sur les côtés du devant; ils sont accompagnés d'une garniture de boutons. Le milieu des devants, bien plus court, prend naissance sous la couture du revers. Les manches, rondes et peu larges, sont ornées d'un revers posé en biais et se rabattant sur le dessus. — Robe de cachemire réséda, ornée de volants plissés très-finement. — Chapeau de velours (même modèle que celui de la figure 3). Plume posée contre le fond mou avec les coques indiquées.

5. Mantille *Inès* (même modèle que le n° 1 vu de face.) — Ce vêtement est en velours noir doublé de soie blanche, et garni d'un biais en faille formant des grecques, avec boutons dans les intervalles. Une guipure noire en soie, surmontée d'un biais de faille, entoure le bord des revers qui ornent le dos du vêtement et forment devant le col rabattu. Ruches de dentelle dans le haut. — Robe princesse en faille grise. — Chapeau de velours, à passe enlevée: bandeau de faille caroubier rejoignant le groupe de coques en ruban de même nuance, qui ornent le dessus. Aile posée en aigrette.

6. Tunique *Mademoiselle de Belle-Isle*. — Le corps principal de ce joli modèle est, dans le haut, celui d'un veston ajusté auquel s'adapte tout le reste. Il est en sicilienne noire. Le milieu des devants, étroit et long, est garni de rouleaux de paille posés en échelle. Cette partie est encadrée de revers étroits dans le haut, augmentant de largeur vers le bas, et qui dépassent tous les autres bords. Un volant plissé en éventail s'échappe des côtés de ces revers, sortant aussi des pointes d'une petite basque placée à la taille sous le bras. Ce volant se réunit ensuite à la basque courte et plate du dos. Une petite pèlerine orne le haut du vêtement par derrière, rejoignant devant les revers décrits plus haut. Petits rouleaux de faille et guipure de soie sur tous les bords de la tunique. — Robe à traîne «abbesse», en vigogne de couleur neutre, garnie devant d'un volant froncé qui continue derrière et d'une ruche à la vieille. Biais et ruches au-dessus du volant derrière, et même garniture répétée deux fois au-dessus, garnissant la traîne abbesse. — Chapeau de velours noir, à passe diadème; fond mou, formé d'un foulard blanc drapé et réuni derrière. Les bouts de ce foulard, noués et fixés au bord inférieur avec des roses et une aile d'oiseau, flottent ensuite librement. Bandeau de roses et nœud de foulard.

7. Toilette *Baby* pour petite fille de 4 à 5 ans. — Robe en drap gros bleu, de forme princesse devant, plissée derrière. — Veston de même étoffe, de forme demi-ajusté, à revers ouverts dans le haut. Des boutons d'argent ornent le devant des deux vêtements. — Ceinture-écharpe en cachemire bleu ciel. — Chapeau de feutre, entouré dessus d'un ruban damassé bleu ciel, simplement noué dans le bas derrière.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 32.

Annexe de l'édition n° 3.

Toilette de visite. — Robe de cachemire couleur chamois avec garnitures en faille écrue. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant à tête coulissée très-serré. — Long tablier carré, complètement encadré, puis garni au milieu de volants à tête coulissée, semblables à celui du jupon. Un large nœud de ruban assorti à la couleur du cachemire ferme le tablier derrière. — Cuirasse en cachemire et manches en faille. — Confection nouvelle en velours marron. Le dos ressemble à celui du vêtement *Madame l'Archiduc* et les devants se prolongent comme les pans du mantelet. Large galon de soie blanche et bandes de marabout de laine ou de fourrure sur tous les bords du vêtement et des manches. — Chapeau de feutre couleur chamois clair, garni dessus et dessous de torsades de faille assortie à la toilette. Bandeau de roses et plume en panache sur le sommet.

REVUE DES MAGASINS

L'activité fiévreuse de Mme Daltrophe-Vormus ne manque pas, en ce moment, d'éléments pour l'entretenir. Le retour des eaux et de la mer nécessite, pour beaucoup de femmes, une visite minutieuse des toilettes. On va passer une quinzaine au château de ***, il faut y faire bonne figure! Ou bien on rentre chez soi et les costumes d'intérieur manquent absolument de genre! Mme Daltrophe-Vormus répond à tout et de tout. Si on n'habite pas Paris, il suffit de lui écrire (rue Vivienne, 14); elle est assez consciencieuse pour que ses clientes s'adressent à elle de loin ou de près.

Nous avons vu chez cette intelligente couturière quelques jolis modèles d'arrière-saison. Citons notamment une robe princesse en sicilienne bleu prune; la jupe, derrière, est montée au milieu par deux larges plis creux formant traîne, lesquels sont rayés d'un large galon natté, noir et argent. Une petite basque postillon entourée d'un galon semblable, mais plus étroit, termine le bas du dos, qui est à très-longue taille; les manches sont rayées de la même façon; le devant de la robe est orné de brandebourds et de galons avec des boutons en argent à chaque extrémité.

Si nous pouvions nous servir de cette expression, nous dirions que Mme Daltrophe-Vormus a la spécialité des toilettes de faille noire. Elle nous a avoué le plaisir qu'elle éprouve à les exécuter : aussi faut-il ajouter qu'elle réussit pleinement dans ce genre sérieux. Qu'elle ait dix costumes noirs à faire consécutivement, non-seulement elle ne se fatiguera pas de cette tâche un peu monotone, mais elle trouvera le moyen de varier pour chacun de ces costumes le modèle qui lui servira de point de départ.

— Les modes actuelles donnent au corset une place de plus en plus importante; après la cuirasse et le corsage *Marguerite*, voici la robe princesse, qui réclame une perfection de formes plus grande encore, si c'est possible. Que ferions-nous sans la ceinture *Régente*, ce gracieux mentor qui donne au corps l'impulsion désirable?

Mmes de Vertus sœurs ont une coupe exceptionnelle, dont elles possèdent seules le secret et que la contrefaçon n'a jamais pu imiter parfaitement; c'est là ce qui fait leur force et le succès de la ceinture *Régente*.

Ce corset mignon convient également aux tailles rebelles et aux poitrines délicates; médecins et couturières s'entendent à merveille sur le chapitre de la ceinture *Régente*; c'est à qui la recommandera le plus chaudement. Quelle différence entre celle-ci et les anciens corsets! La mode revenant aux tailles fines et cambrées, certains fabricants sont tombés dans cet abus de trop agrandir leurs modèles de corset et de les rendre impraticables. Mmes de Vertus se sont bien gardées de tomber dans de pareils errements. Elles ont modifié la ceinture *Régente* dans de justes proportions, qui la rendent plus précieuse encore que par le passé. On peut s'en convaincre, du reste, en visitant les élégants salons de la rue Auber, 12.

Les jupons et tournures de cette maison ont tous autant de mérite, et une femme soucieuse de la parfaite élégance de sa toilette ne peut hésiter un instant à adopter ces objets indispensables.

SPÉCIALITÉS

Nos lectrices nous sauront gré, sans aucun doute, de leur indiquer un des meilleurs dentifrices connus : le *Rowland's Odonto*, composé avec le plus grand soin, d'herbes orientales et de plusieurs ingrédients recherchés. L'action de ce produit est infaillible pour préserver les dents et les gencives de la moindre altération.

Cette perle dentifrice donne aux dents une blancheur nacrée et un brillant superbe; elle fortifie les gencives, qui acquièrent un rosé charmant, et grâce à son usage, l'haleine purifiée devient fraîche et agréable.

Le *Rowland's Odonto* se vend à Paris: chez Guerlain, rue de la Paix, 15; Roberts, place Vendôme, 23; Swann, rue Gastiglione, 12; Fay, rue de la Paix, 9; Hogg, rue Castiglione, 2; — et chez tous les pharmaciens, parfumeurs et coiffeurs de France.

ROUVENAT (✻) *& CH. LOURDEL*, Joailliers.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La mode n'a maintenant, pour ainsi dire, plus rien d'impérieux; elle n'exige d'une femme qu'une seule chose : c'est qu'elle soit jolie! Ajoutons que la beauté réelle n'a rien à voir là-dedans. Une beauté accomplie est souvent gênante, car il lui faut des cadres exceptionnels; d'ailleurs, les femmes les plus belles ne sont pas toujours les plus jolies.

Donc, ce que la mode actuelle demande, c'est une beauté « factice », — si l'on peut ainsi parler. Cette beauté, toute de convention, n'a pas de principes arrêtés; elle ne comporte ni la régularité des traits, ni la fraîcheur du teint, et personne ne pourrait la définir nettement. S'il nous fallait le tenter, cependant, nous dirions qu'elle résulte simplement, selon nous, d'un choix intelligent et raisonné de tout ce qui concerne la toilette, les habitudes de la vie, la manière d'être en toutes circonstance, de telle sorte que la personne paraisse toujours charmante et ne puisse que captiver. — *Savoir* s'habiller, vivre, causer, recevoir, voilà la meilleure définition de ce que le monde voit et résume dans ces trois mots : « une jolie femme ».

Nous faisions à part nous ces réflexions, tout en assistant à un véritable défilé de toilettes nouvelles, portées par un essaim de jeunes femmes. C'était dans une de ces grandes maisons de couture où l'on crée la nouveauté, où de Paris même et des quatre coins du globe on vient chercher les « modèles ». Le costume d'abord, puis l'aisance et la grâce avec lesquelles il était porté, faisaient de toutes ces personnes, sans beauté la plupart, autant de jolies femmes.

P. N° 279. — Chapeau *Breton*.
Modèle de Mmes Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

D'après tout ce que nous avons vu dans cette maison de première importance, les costumes ordinaires sont exécutés en beaux lainages et faille ou velours assortis. Les teintes neutres l'emportent sur les autres; comme dispositions, toujours des unis, avec rayures ou carreaux. L'aspect général de la forme est encore un collant, mais avec moins de rigueur toutefois, ce qui mérite un bon point. En fait de garnitures, des choses splendides, des franges d'une hauteur jusqu'alors inconnue, des passementeries, des broderies d'or, d'argent, de soies ternes, sur bandes de sicilienne marron, par exemple, du plus magnifique effet. Tout cela est si éclatant, que la profusion de garnitures est plus que jamais exclue par le bon goût.

Parmi les toilettes qu'on nous a montrées, quelques-unes méritent une mention particulière. Nous devons citer notamment une robe de faille noire avec corsage *Marguerite*, composé d'une infinité de morceaux à coutures en dedans, moulant parfaitement le buste au-delà des hanches. Jupon à traîne, plissé à plis plats très-serrés au milieu derrière, avec un tablier drapé dont le bas, garni d'une frange de 30 cent., tient à la jupe. Ainsi composée, cette jupe est agrafée autour des bords de la basque du corsage, et cette jonction est dissimulée sous les draperies d'une écharpe en faille, qui se noue derrière comme une ceinture *Baby*.

Mais voici un costume tellement compliqué que nous aurons bien de la peine à nous en tirer; essayons pourtant. Deux étoffes : l'une en faille vert *Dauphin*, l'autre en magnifique broché gris perle sur vert foncé. La faille forme un devant de robe princesse et un long dos de cuirasse; la soie brochée constitue une traîne abbesse montée par de nombreux plis plats formant tête au bord de la cuirasse en question. Cette traîne se relie naturellement aux côtés des devants princesse. La soie brochée forme, en outre, une moitié de tunique *Juive*, c'est-à-dire tout le devant de ce modèle, y compris la collerette. Cette partie, connue sous le nom de « tablier à la Juive », se fixe par derrière à la traîne abbesse, où les deux bords se réunissent sous un beau motif de passementerie et franges vertes. Les bords du tablier sont entourés d'une haute frange verte et grise.

Bien des détails de cette jolie toilette nous échappent; aussi renonçons-nous à décrire minutieusement les costumes que nous

avons encore à mentionner et qui ne sont guère moins compliqués. Nous avons beaucoup admiré, entre autres, une robe princesse en velours frappé, noir sur fond paille; le milieu de la jupe est en satin paille, ainsi que le haut des manches.

Deux modèles, d'une simplicité relative, nous ont plu infiniment.

L'un d'eux se compose d'une jupe longue en faille bleu marin, et d'une polonaise en sicilienne de même couleur. La coupe de celle-ci, nouvelle et collante, est d'un aspect tout gracieux, que rehausse encore une garniture de lacets d'argent, ondulés, posés par groupes de cinq et neuf rangs pressés.

Le second costume est en étoffe de laine, genre natté, à carreaux de bâtons coupés, couleur noisette, ombrés de plusieurs tons ; c'est une nouveauté originale. Ce tissu est mélangé de lainage uni, bien assorti à la nuance, et qui sert à former le jupon dont la garniture consiste en coulissés et en bandes à carreaux. L'étoffe nattée est coupée en deux châles, entourés de franges grelot, qui forment le tablier le plus gracieux qu'on puisse imaginer. Ces châles, drapés et croisés l'un sur l'autre sur le devant du jupon, tombent d'aplomb avec leurs pointes au milieu; les deux derniers bouts sont négligemment noués sur la traîne derrière.

Presque toutes les femmes, même parmi les plus riches, font faire chez elles un certain nombre de leurs costumes, soit qu'elles aient une femme de chambre habile, soit qu'elles prennent une ouvrière spéciale. C'est à leur intention que nous allons encore donner quelques indications; si elles ne servent pas à toutes nos lectrices, — aux Parisiennes, par exemple, — elles seront utiles aux femmes éloignées de Paris et, par conséquent, moins bien renseignées.

Dans le corsage actuel, la taille doit être longue, les épaulettes courtes et les pinces hautes ; les manches se montent sans lisérés à l'entournure des bras. Le dos possède au moins quatre petits côtés, ce qui porte à cinq le nombre des coutures, en comptant celle du milieu; chacune de ces coutures se fait à l'envers et non plus piquée ostensiblement sur le dessus, comme autrefois. Enfin, nous ajouterons que boutons et boutonnières se reportent tout petits.

Mary d'Auberville.

AVIS TRÈS-IMPORTANT

Nous croyons devoir signaler à l'attention particulière de nos **nouvelles Abonnées d'octobre** les jolis modèles de *confections d'hiver* contenus dans le présent numéro.

A celles qui désireraient en recevoir un plus grand nombre, nous nous empressons de donner avis que, par mesure tout à fait exceptionnelle et dans le but de leur être agréables, nous tenons à leur disposition, — pour leur être adressé « franco » moyennant *1 franc* en timbres-postes, — notre 4e numéro de septembre : elles y trouveront, en même temps que beaucoup d'autres éléments utiles, une très-belle gravure noire comprenant *six modèles de confections d'hiver d'un genre tout nouveau*.

Nous prions nos nouvelles Abonnées de vouloir bien, dans leur intérêt, nous adresser leur demande le plus rapidement possible.

Ad. G. et Fils.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 279.

Chapkau *Breton*. — Ce gracieux modèle est en feutre noir, à calotte plate et passe enlevée; celle-ci est bordée d'un galon d'or et garnie de velours noir. Un oiseau rouge et noir (cardinal) forme le pied d'une plume noire qui se rabat sur le dessus.

G. N° 559.

Toilettes de promenade. — 1. Costume en tissu d'Irlande gris jaunâtre, à rayures tabac. — Jupon à courte traîne, entouré de deux volants plissés en faille marron. — Tablier garni de même, relevé et drapé derrière, où il reste fixé. La tunique est ornée dans le haut, derrière, d'un volant de même étoffe terminé dans le bas par un plissé comme le reste. Elle n'est pas montée à la ceinture, et le coin de la tête est attaché au bas du tablier; l'autre côté de la tunique est drapé gracieusement dans le haut et garni de nœuds de ruban assorti aux plissés. — Corsage à longues basques plates devant et arrondies derrière, où le côté de la basque est froncé et garni d'une tête qui continue l'arrangement de la tunique. Un plissé entoure la basque, et un nœud de ruban orne le côté derrière. Plissés et nœuds de ruban au bas de la manche. — Chapeau de feutre noir, à passe relevée derrière, où il est garni de coques de ruban de couleur assorti à la toilette et d'une plume grise naturelle. Flot de coques pareilles sur le côté du sommet.

2. Costume en cachemire et faille gros bleu, avec manteau en matelassé noir. — Jupon de robe princesse, à traîne très-ample, resserrée au milieu par un large nœud de ruban et terminée par un volant froncé, monté à tête. Le devant du jupon est entouré d'un volant, puis surmonté d'un haut plissé « à la vieille ». — Confection nouvelle, en matelassé noir, de forme presque ajustée, plus longue devant que derrière. Le bas est en faille noire, sur la moitié de la hauteur du vêtement; cette partie est entourée d'étoiles en passementerie perlée avec franges de soie perlées. Le milieu, derrière, est garni, dans le haut du dos et le bas de la taille, de soufflets en faille et de nœuds de ruban gracieusement disposés. Des bandes de faille garnies d'étoiles entourent le haut du paletot en suivant le milieu des devants. Parements de faille au bas des manches, garnis, sur le dessus, de trois étoiles et de bouclettes de ruban. — Chapeau de feutre gros bleu, à passe diadème bordée d'un galon; branche de giroflée dessous. Plumes et rubans bleus sur le sommet et traîne derrière.

G. N° 560.

Toilettes d'intérieur et de visite. — 1. Costume en faille et sicilienne noires. — Jupon à traîne, en faille, entouré d'un haut volant plissé traversé au milieu par un volant plat à pans coupés. Un biais souligne la tête ruchée. — Tablier en sicilienne ouvert devant et garni, sur les deux bords, de revers plats qui tiennent toute la hauteur. Ces revers sont réunis par une cordelière, faisant l'office d'un lacet croisé et terminé par des glands; les côtés de ces revers sont ornés de boutons et de boutonnières. Le reste du tablier, drapé sur les côtés, est fixé derrière par un coquillé de nœuds de ruban. — Le corsage cuirasse, en sicilienne, avec col rabattu, est orné dans le haut de revers lacés au milieu et disposés comme ceux du tablier dont ils continuent le gracieux effet. — Lingerie brodée et ruchée.

2. Costume en vigogne et faille grise. — Jupon à traîne et pli Bulgare; celui-ci est orné de trois volants froncés, le dernier monté à tête. Les devants sont garnis d'un volant plissé, surmonté d'un petit volant et de plusieurs biais en faille. Le corsage, à basque postillon derrière, se prolonge devant en longs pans drapés et garnis de volants qui se fixent de chaque côté dans le pli Bulgare. — Confection en matelassé noir, ayant la forme d'un paletot demi-ajusté dont les devants se prolongent en pans de mantelet. Une bande de fourrure marmotte entoure tous les bords du vêtement et ceux des manches fendues dessous, jusqu'au coude où se trouve un nœud papillon en ruban. Poches et nœud de ruban dans le bas des pans. — Chapeau de feutre, à passe enlevée et doublée de velours de couleur assortie. Bandeau de plumes et plume unique posée en aigrette dessous.

Description de la gravure coloriée n° 1263.

Grande planche de toilettes et confections d'hiver.

1. Mantelet *Olga*. — Ce vêtement, en sicilienne noire, a des devants de mantelet couverts d'une broderie de soutache noire, et un dos de paletot demi-ajusté, également brodé. Une frange de soie entoure tous les bords. Col montant et parements au bas des manches, brodés comme le reste et garnis de bouclettes de ruban. — Robe en vigogne, composée d'une cuirasse et d'un jupon à courte traîne, lequel est entouré de plissés et de biais en faille assortie, boutonnés sur les côtés. — Chapeau *Jockey-Club*, en feutre noir. Passe relevée sur les côtés, bordée de velours ; draperie en velours autour de la calotte, et nœud de tulle noir avec une aile d'oiseau placés derrière.

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

2. MANTEAU *Princesse Cléo.* — Cette confection, en beau matelassé de soie, a très-grand air avec ses longs devants flottants, formant tunique, et son dos de dolman. Ses larges manches s'emboitent complètement dans les coutures du dos. Un effilé de gros cordonnet entoure tous les bords inférieurs; des nœuds en faille satinée ornent le milieu du dos, l'angle des manches et le milieu des devants, où ils sont disposés en cascade. — Robe princesse en velours noir, ornée de cordelières à glands, posées en fourragères, deux par deux, jusqu'au milieu du tablier; les dernières, se continuant par derrière, soulèvent et drapent l'ampleur de la traine. Chaque rang est fixé par des macarons en passementerie. — Chapeau de velours noir, garni de coques très-enlevées et de grappes de fleurs tombant en traine derrière.

3. PALETOT *Margot.* — Ce joli modèle est en velours noir et d'une forme vague; les devants, plus longs que le dos, sont de beaucoup dépassés par de longues manches grecques. Le paletot est entouré de beaux galons nattés et de franges, formées de bouclettes de faille et de glands de soie. Un galon semblable orne chaque côté du vêtement devant et derrière, en passant sur les épaules. Les manches sont garnies de même, avec nœud de ruban à pans flottants. Un nœud semblable placé au pied du col montant, flotte au milieu du dos. — Robe de cérémonie en faille lilas et gris perle. Le jupon à traine est tout coulissé derrière, puis garni de plissés et de volants alternés. La même garniture orne le devant, dessinant un tablier arrondi. Le corsage, genre cuirasse, est en faille lilas; les manches en faille grise. — Chapeau de velours noir. Fond mou et passe baissée sur les cheveux, le tout orné de coques et d'une grande plume amazone.

4. VESTON *Betsy*, en drap velours de nuance havane. — La forme de ce vêtement demi-ajusté est courte derrière et longue au milieu devant. Un galon natte, or et marron, orne le milieu des devants, remontant sur le dos où il forme deux lignes. Les bords inférieurs sont entourés d'un galon pareil et d'une bande fourrure. Même garniture au bass de manches et nœud de faille. Col de fourrure et nœuds de ruban dans le haut et le bas du dos. — Robe de faille noire. Jupon à traine et pli Bulgare, orné devant de deux écharpes garnies de franges, drapées et superposées en formant le tablier, puis fixées derrière sous le pli. — Corsage cuirasse. — Chapeau *Jockey-Club* en feutre noir. Calotte ronde et passe relevée sur les côtés; écharpe de gaze bleue avec un oiseau placé en arrière.

5. DOLMAN *Christine* (nouveau modèle) en drap; les devants très-longs et formant presque le tablier. La manche et le dos sont taillés comme ceux du dolman; une basque rapportre en dessous, à la couture des devants, ne forme qu'un avec ceux-ci : cette disposition de double basque simule deux vêtements superposés. Une bande de fourrure entoure les bords inférieurs du dolman *Christine*, tandis que les autres bords sont garnis de franges et de pattes de faille noire, fixées par des boutons assortis. Mêmes pattes et boutons autour du col montant. De longues pattes de faille, terminées par des glands de soie, rayent le devant des manches, dont le bords inférieur est orné de fourrure. — Robe en cheviot vert bouteille. Jupon à traine, entouré de petits volants froncés. Tunique duchesse, à bords dentelés largement, puis entourés d'une ruche mignonne en faille assortie. La tunique est drapée et fixée derrière sous un léger pouff, avec un nœud de faille de même nuance. — Chapeau de velours, à fond mou et passe diadème, garnie d'un nœud éventail en damas renaissance rouge, pavots de même nuance et feuilles grises sur le côté.

6. CONFECTION *Chicago.* — Pardessus de velours rappelant la tunique duchesse par sa forme et son dos à basque, ce qui laisse découvert le milieu du jupon de la robe. Galons de soie rayant le dos et les devants jusqu'en bas, suivant tous les bords du vêtement jusque derrière, avec une frange à glands de soie. Large nœud de ruban de faille disposé au bas de la basque. Poches sur les côtés, posées en cornet renversé, bordées de biais en faille avec bouclettes assorties pour l'extrémité. Parements aux manches, dessinés dans le genre des poches. — Robe de velours caroubier. Jupon à traine et pli Bulgare uni; le devant est découpé en longues dents carrées, qui reposent et se détachent sur un bas de jupon ajouté en dessous; ce dernier est entouré de petits plissés et de bouillons coulissés. — Chapeau de velours noir. Fond mou en surah blanc, coques sur le sommet et plumes devant et derrière.

LES PAROLES D'OR

Quand on me fait une offense, je tâche d'élever mon âme si haut que l'offense ne parvienne pas jusqu'à elle.

DESCARTES.

Un ami est au-dessus de tout ce qui constitue le bonheur : il le fait naître en le ressentant, il l'augmente en le partageant.

SCHILLER.

CAUSERIE

Après avoir assisté de loin à ce qu'on peut appeler avec raison les « fêtes de l'intelligence », — inauguration de la statue de Chateaubriant à Saint-Mâlo, célébration du centenaire de Michel-Ange à Florence, et du centenaire de Spontini, l'auteur de *la Vestale* et de *Fernand Cortez*, à Maïolati, province d'Ancône, — voici que nous nous retrouvons au milieu de tout ce qui remplit d'ordinaire la saison d'automne : la chasse et les courses. Ce sont certainement des plaisirs d'un ordre moins élevé, mais comme leur origine se perd dans la nuit des temps (à preuve Nemrod, grand chasseur devant l'Éternel, et tous les Centaures, fils de Jupiter et d'Ixion), et qu'une habitude aussi invétérée n'est pas facile à perdre, il faut bien se résoudre à en noter le retour chaque année, jusqu'à la consommation des siècles.

Le malheur, c'est que l'ouverture de la chasse ne soit plus entourée, comme autrefois, de ces cérémonies qui la rendaient si intéressante. Ainsi, qui n'a entendu parler de cette « messe des chiens » qu'on célébrait jadis à Chantilly, la veille du jour où devait commencer la campagne? Quelques détails sur ce qui se passait alors, c'est tout ce qui nous en reste.

Le plus vieux gentilhomme, monté sur le plus vieux cheval, suivi du plus vieux chien, accompagné du plus vieux piqueur, ouvrait la marche des chiens se rendant à la chapelle dans l'ordre suivant :

« Les grands dignitaires du chenil, le ban et l'arrière-ban des bull-dogs d'Allemagne, à la tête ronde, aux oreilles coupées, au collier hérissé de pointes de fer;

» Les grands lévriers à poil ras, aux jambes nerveuses, au ventre avalé, au museau de fouine;

» Toutes les variétés de lévriers : à poil long; métis d'epagneuls; charnaigres, qui bondissent; harpés sans ventre; lévriers nobles, aux râbles larges; lévriers œuvrés, au palais noir.

» En sixième ordre, la députation des braques, grande gravité d'oreilles;

» Puis les limiers, puis les bassets, la terreur des blaireaux, et qui répondent au cri de : « Coule, coule, basset! »

» Après se pressaient les chiens courants de race royale, ou chiens français;

» Puis les baubis, nigles, chiens trouveurs, batteurs, babillants, corneaux, clabauds, chiens de tête et d'entreprise.

» Enfin, la populace des chiens. »

Introduits dans le même ordre au centre de la chapelle, on les rangeait devant le tableau de saint Hubert, et la messe commençait. On priait le ciel d'éloigner des chiens les maladies, les morsures des serpents, les piqûres des plantes vénéneuses, les blessures du sanglier, et surtout de les préserver de la rage.

Rien n'était omis dans la liturgie et, la pieuse cérémonie terminée, l'aumônier montait en chaire et prononçait un panégyrique du vénéré patron de la chasse, panégyrique nécessairement entremêlé de quelques aboiements.

Les courses de chevaux ne débutaient point aussi solennellement; mais, en remontant dans le passé, on trouve aussi sur ces fêtes hippiques d'intéressants détails. Ainsi, en consultant les écrivains du siècle dernier, on voit que cette mode, dont le succès va toujours croissant depuis quelques années, prit naissance en France sous Louis XV, et n'acquit un développement réel que sous Louis XVI.

Mme de Genlis écrivait, à cette époque, avec un air d'étonnement profond :

« A la dernière *course*, M. de X... a perdu 7,000 louis; M. le comte de X... en a gagné 6,000; le roi a parié un petit écu : c'est une leçon bien donnée et de bien bon goût sur l'extravagance des paris. »

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Que dirait aujourd'hui Mme de Genlis, si elle était restée témoin de l'énorme mouvement d'argent qui se fait autour des divers champs de courses ?

Notre siècle, si fertile en idées nouvelles, n'a pas encore inventé les courses de rats, mais il a du moins fait quelque chose pour élever ces rongeurs au niveau du progrès. C'est ainsi qu'il vient de se former en Belgique, à Gembloux, une Société de *ratophages*. Les membres se réunissent une fois par semaine; chaque séance est terminée par un grand repas où le rat tient la plus grande place. Cette Société, suivant l'exemple de la Société hippophagique, veut détruire le *préjugé* attaché à la viande de ces petits animaux.

A ce propos, un savant belge raconte que les anciens Romains mangeaient des souris grises assaisonnées avec des glands et des châtaignes. Buffon rapporte que les habitants de la Martinique mangent sans dégoût les petites souris et qu'ils recherchent surtout le rat musqué. Les rats grimpeurs forment un des principaux aliments à Cuba, à la Jamaïque, et certain potage de rats est un des mets favoris des Chinois.

Si la viande du rat compte des amateurs assez nombreux, elle a beaucoup d'ennemis. Déjà au moyen âge, un écrivain arabe, nommé Eby-Baithar, prétendait que l'usage de cette viande amenait une grande *faiblesse intellectuelle*. Mais, par le temps qui court, nous n'en sommes plus à compter avec les causes qui peuvent grossir le nombre des pauvres d'esprit.

En regard de ces derniers, nous avons heureusement, par une juste et consolante compensation, des intelligences pleines de vitalité et de puissante énergie. S'il fallait des exemples, nous n'aurions qu'à citer le nom de Victor Hugo, et celui de Georges Sand qui vient de nous donner une nouvelle œuvre : *les Deux frères*. Ce livre appartient à la dernière manière de l'illustre écrivain, à celle qui nous a valu le *Marquis de Villemer*, la *Famille de Germandre*, *Tamaris*, *Valvèdre*, *Nanon*, et quelques autres récits admirables qui sont dans toutes les mémoires et que le cercle de famille le plus scrupuleux peut entendre, le soir, lus à haute voix autour de la table du salon.

On n'en est plus à louer Mme Georges Sand. Comment ne pas faire remarquer, cependant, que pour elle chaque année qui s'ajoute à sa vie, loin de diminuer l'éclat de son génie, ne fait que lui permettre d'en varier l'aspect ? Et savez-vous le secret de cette jeunesse, sans cesse renaissante, de son imagination et de son talent ? C'est qu'arrivée à l'âge où d'ordinaire l'âme s'abîme dans l'amertume des souvenirs et se sèche dans les regrets, elle a retrempé la sienne aux sources vives de la nature et aux joies saines de la famille. L'air pur et calme de Nohant lui a conservé la santé et la vigueur d'esprit : or, c'est là toute la jeunesse, et avec ces deux avantages, selon le joli mot de Mme de Tracy, on est toujours jeune, lors même qu'on aurait cent ans.

A la suite de Mme Sand et présenté par elle dans une éloquente préface, voici un livre original, intéressant, plein du charme le plus délicat et le plus honnête. Cela s'appelle *le Bluet* et a pour auteur, — sous le pseudonyme de Gustave Haller, — une femme d'esprit appartenant au monde de la haute finance, et qui a déjà obtenu plus d'un succès au théâtre. Ne vous en rapportez pas à la couverture du volume, dont la gravure, représentant des bluets dessinés par la main mourante de Carpeaux, semble promettre une étude de naturaliste; c'est un adorable roman encadrant une thèse ingénieusement traitée. Les femmes qui soutiennent une thèse font d'ordinaire comme les enfants qui s'amusent à cueillir des fleurs le long du chemin et arrivent à l'école quand la leçon est finie. On verra que l'auteur du *Bluet* s'en est souvenu, mais le moyen de lui en vouloir ?... les fleurs qu'il nous offre sont si jolies !

Ludovic Sauveur.

UNE COMÉDIE DE MŒURS

Une soirée à sensation est promise pour le mois d'octobre dans l'un des plus élégants et des plus spirituels châteaux de France, que j'aurai assez désigné en disant que c'est une des rares demeures de notre pays qui possède une salle de spectacle. Un des hommes politiques les plus marquants de l'époque doit y lire une pièce en cinq actes intitulée : *Les Fonctionnaires*. Il y a certainement une comédie de mœurs et de caractères à écrire sous ce titre, et le sujet est bien fait pour tenter une plume acérée et vigoureuse.

Le fonctionnarisme est un des milieux les plus propres à attirer les foudres du théâtre et aussi ses leçons.

Les employés, les fonctionnaires de notre beau pays de France sont possédés d'une singulière manie. Ils voudraient tous voir au diable les classes d'individus qu'ils administrent, et manger à la campagne pendant l'été, en Italie durant l'hiver, les appointements de places qu'ils ne rempliraient pas à Paris.

Les employés des chemins de fer sont pris d'accès de rage quand leurs concitoyens encombrent tous les wagons dans le but assez compréhensible d'aller plus vite qu'à pied. — A-t-on jamais vu ces gens-là ! semblent-ils dire. Bientôt ils viendront cent mille ici à la fois ? On ne sait plus où donner de la tête !...

Les payeurs du Trésor leur renvoient la réplique à l'échéance du semestre. — Voilà encore ces rentiers insupportables, ruminent-ils. C'est toujours à recommencer !... Que voulez-vous ? Votre rente ? Attendez que j'aie mangé ma flûte. Et vous ? Attendez que j'aie bu un verre d'eau. Et vous ? Attendez que je me fasse les ongles. Qu'on ferme la porte, il est trois heures ; on ne paie plus aujourd'hui. Ils sont capables de revenir demain ! L'État ne fera donc jamais banqueroute ?

Et dans toutes les administrations, auprès de toutes les caisses où le pauvre public a affaire, c'est la même histoire. Nul n'est content de son travail et ne l'accueille le sourire aux lèvres. Chacun voudrait être laissé en repos derrière son grillage, comme un chat de paroisse, et pouvoir y gagner ses appointements tout en dormant.

Un dignitaire d'administration, convaincu, par expérience, de la nécessité de mettre un terme à la flânerie des employés, a imaginé de faire établir des feuilles de travail, sur lesquelles doit être indiqué le nombre de pages que chaque employé copie dans l'espace d'un mois. C'était compter sans ses hôtes. Maintenant les employés coupent le papier pour que les pages soient plus courtes et écrivent les lettres administratives comme les clercs d'avoués écrivent les rôles des requêtes, afin d'avoir plus de bons points à la fin du mois. Voilà ce qui s'appelle un tour administratif bien réussi.

Le fonctionnarisme, qui était appelé depuis longtemps à fournir une comédie à l'emporte-pièce, offre une variété inépuisable de types, une mine de faits plus curieux les uns que les autres.

Ainsi, parmi ses sommités il existe un personnage du caractère le plus original, qui unit le faste de la haute finance à la lésinerie de l'arrière-boutique. Il est logé comme un prince, habillé comme un pauvre commis. Ses riches salons sont ornés de meubles magnifiques, ses habits agrémentés de reprises.

S'il donne à dîner, tout est splendide ; mais, dans le courant de la vie, il ne dédaignera pas d'aller philosophiquement chercher, chez la fruitière, le morceau de fromage du père Grandet.

Le secret du contraste étrange de cette magnificence alliée à cette parcimonie est bien simple. C'est l'administration qui loge ce personnage, le meuble et paie ses dîners de représentation. Voilà l'homme grand. Mais quant à ses vieux habits, ses vieilles bottes, son vieux chapeau et son morceau de fromage, tout cela est à ses frais Voilà. l'homme d'ordre.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le propre du fonctionnaire, d'ailleurs, s'il n'est point de dire : « Tout pour l'État », est de prendre pour devise : « Tout par l'État », et cette situation de gens dont l'existence est mi-partie, comme certain blason, aux frais de l'Etat et aux leurs, amène des contrastes curieux et qui prêtent le mieux du monde à la scène.

La soirée sera bonne, au château dont je parlais tout à l'heure, à la lecture du *Fonctionnarisme*.

BACHAUMONT.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE. — Nous avons annoncé la reprise du *Philosophe sans le savoir*, de Sedaine, pour les débuts de Mlle Blanche Baretta; nous ajouterons que voilà une reprise qui, à tous égards, vaut mieux que beaucoup de prétendues nouveautés.

Pourtant il semble que l'histoire de la famille Vanderk se soit déroulée, l'autre soir, devant une nouvelle génération d'auditeurs pour qui elle était une révélation, et il paraît même évident qu'elle a causé à quelques-uns de ces néophytes une déception. De tous côtés, on ne voit que jeunes héros s'équipant en guerre pour l'assaut ou pour la défense, ni plus ni moins que s'il ne s'agissait pas d'une pièce fixée depuis cent dix ans au répertoire.

Un certain nombre d'imaginations turbulentes viennent de découvrir que le *Philosophe sans le savoir* est une comédie vieillote, larmoyante, conçue dans des tons effacés et où tous les personnages sont vertueux. Grand merci, messieurs, d'avoir bien voulu nous éclairer !

Quel que soit le mérite de l'école dont il procède, — école inaugurée par Nivelle de la Chaussée, systématisée par Diderot, compromise par Mercier et exploitée depuis par Kotzebué, — ce qu'on ne saurait nier, c'est que le *Philosophe sans le savoir* en soit le chef-d'œuvre. Or, si cette pièce, médiocrement écrite par un architecte, par un maçon même (ce mot n'a rien qui nous déplaise), a été un coup d'audace en son temps; si l'éloge du commerce, placé un quart de siècle avant la Révolution dans la bouche d'un gentilhomme qui a volontairement dérogé, qui est fier d'une condition qui impliquait alors à tous les yeux une déchéance, a dû donner comme un coup de fouet au public contemporain, il n'en est pas moins vrai que cette œuvre, si terrible dans son calme et dans sa simplicité, a continué depuis la Révolution d'offrir aux honnêtes gens un attrait durable. La forme est démodée, soit; mais on sent dessous assez d'humanité profonde et de vraie grandeur pour braver les variations de la mode.

On a souvent comparé le *Philosophe sans le savoir* à un tableau d'intérieur flamand ou hollandais. C'est sous un nom qui semble celui d'un armateur d'Anvers ou d'Amsterdam que son gentilhomme dissimule son blason; mais, en vérité, c'est la forte bourgeoisie française, avec sa passion pour le droit, son amour du travail, son culte de l'honneur, du nom et du foyer, sa discipline familiale, que Sedaine fait surgir en face d'une aristocratie tellement oublieuse d'elle-même qu'on se demande, en l'étudiant, s'il restait dans la France d'alors une notion quelconque de la famille. Eh bien ! cette famille que vous cherchez, Sedaine vous la montre avec un caractère si auguste, que du premier coup vous êtes obligé de vous écrier : « Voilà la vraie noblesse ! »

Jamais, à vrai dire, tableau d'intérieur plus pénétrant n'a été fait. Que nous voilà loin des fils de Molière, qui passent leur temps à comploter contre la famille avec des valets échappés des galères, et à spéculer sur la mort de leurs parents ! Voici le chef respecté de la famille; il ne doit rien à sa naissance, il la cache; il glorifie le travail; il fait entendre en bon juge les conseils de l'honneur vrai, et, le moment venu, il sait décider en philosophe pratique de ce qu'exige l'honneur. Quant au valet, ce n'est plus le pendard à qui l'habitude des commissions déshonnêtes a fait perdre le respect de ceux qui l'emploient : c'est l'intendant dévoué, qui a vieilli avec son maître, qui est resté son compagnon respectueux et qui, traité par lui avec égard, a lui-même mérité sa confiance. Enfin, le charme éternel de ce drame, c'est cette figure si discrètement, si chastement esquissée de Victorine, la fille du vieux domestique, élevée dans la famille, sœur de lait du fils de la maison, si peu maîtresse du secret de son cœur, et pourtant si pure de tout calcul, si inaccessible à toute souillure, — une physionomie qu'on voit passer à peine et dont le souvenir vous hante, dont on ne trouverait pas la pareille dans tout notre ancien théâtre, et qu'il faut mettre à côté des plus délicieuses créations virginales écloses du génie de Shakespeare.

Oui, voilà une famille qui n'offre de tous côtés que l'image de la vertu, et c'est dans une maison de commerce, c'est dans la vie bourgeoise de tous les jours que Sedaine vous montre ses exemples; il dédaigne de chercher ses héros parmi les grands; il fixe la mise en scène, décrit le mobilier, l'éclairage, les costumes, qu'il veut des plus simples. Pour s'embourgeoiser d'une manière plus saisissante, il fait finir chaque acte sur une banalité de la vie courante : à la fin d'un acte, tout le monde s'en va se coucher, les maîtres d'abord, puis le domestique resté pour éteindre les chandelles, et la toile tombe. Et vous appelez cela une idylle ! Mais vous ne sentez donc pas que c'était la plus sanglante des satires ?

Restituée à la scène par M. Perrin telle que l'auteur l'avait écrite, l'œuvre de Sedaine a obtenu un succès de tous points mérité. L'interprétation, sans être éclatante, est bonne et harmonieuse en son ensemble. M. Maubant tient avec une grande autorité le rôle de Vanderk père. Mlle Baretta est une Victorine excellente, rieuse et tendre à faire plaisir. M. Barré a merveilleusement représenté le personnage d'Antoine : il est impossible d'y mettre plus de naturel, de bonne humeur et de sensibilité vraie; aussi a-t-il partagé avec la débutante les honneurs d'une soirée qui nous a paru le présage d'un long succès.

HOP-FROG.

LE BLEU

Voici la préface du livre de Gustave Haller, dont il est question dans notre Causerie.

« Je crois, malgré le pseudonyme, que ce charmant livre est l'œuvre d'une femme.

» Il y a de ces délicatesses de sentiment, de ces recherches d'analyse qui me semblent appartenir à un esprit plus pénétrant et plus contenu que celui de l'homme.

» L'homme qui joue le principal rôle dans cette simple et touchante histoire a, dans tous les cas, un cœur de femme; mais il a aussi le caractère d'un homme bien trempé, et ce mélange de tendresse et de fermeté fait de lui un type assez neuf. Est-il vrai ? Je veux l'admettre; on ne discute pas ce qui plaît et intéresse. Dans tous les cas, l'auteur, en voulant être romanesque, ce que je crois très-nécessaire à un romancier, nous montre qu'il sait fort bien étudier les caractères les plus opposés, et tous les types qu'il nous montre ont un grand relief.

» La forme nous paraît très-bonne, correcte et sobre. Nous croyons que le public encouragera ce remarquable essai d'un homme excessivement délicat ou d'une femme très-fortement douée.

» George SAND.

» Nohant, 1er juillet 1875. »

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 560. — DESCRIPTION, PAGE 470.

TOILETTE D'INTÉRIEUR, TOILETTE DE VISITE.

Modèles de Mlle Adolphine Kœnig (rue Monsigny, 19).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Imp. Wm Lefevre, Paris

LE MONITE

Paris

Confections de la Mai

Rubans et Passementerie A la Ville de Lyo

Parfumerie de la Mon Violet

Entered at Stationers Hall

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1263

Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris

LA MODE

...eu, 92

...rue des Jeuneurs, 25 & 27.

...Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33.

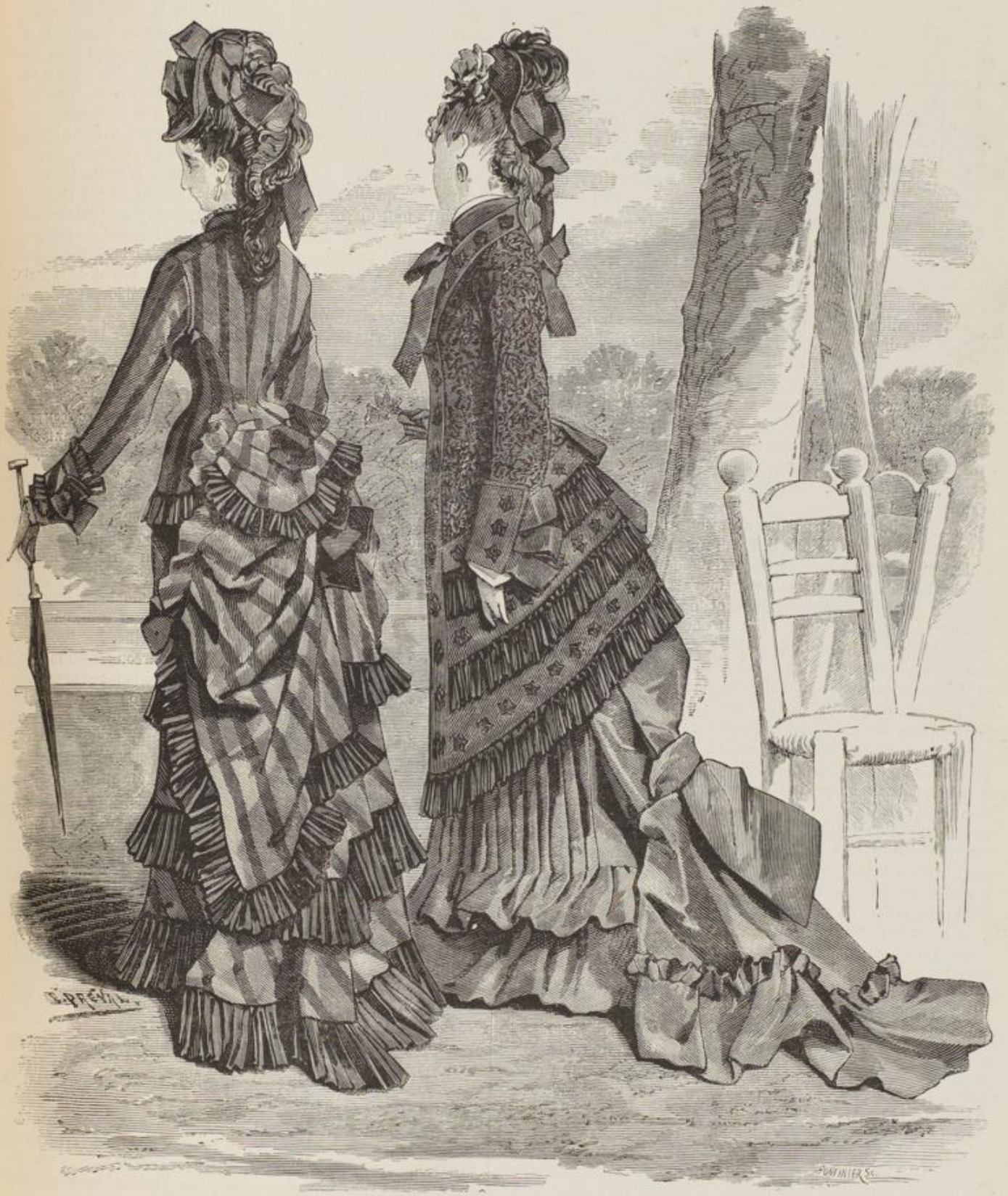
...12 / Rotonde du Grand Hôtel.

LONDON. Ad. Goubaud & Son 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 559. — DESCRIPTION, PAGE 470.



TOILETTES DE PROMENADE

Modèles de Mlle Adolphine Kœnig (rue Monsigny, 19).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ROSE D'AVRIL

(NOUVELLE.)

I

« Courage, mon enfant, et que Dieu te bénisse ! »

Ces paroles étaient adressées par un vieillard à une jeune fille, une orpheline, qui venait de prendre place dans la voiture faisant le service entre Granville et la Bretagne. Les chemins de fer qui sillonnent aujourd'hui la basse Normandie n'étaient point encore achevés, et l'on ne connaissait, dans ce pays, d'autre moyen de transport que les lourdes diligences dont beaucoup d'entre nous se souviennent sans doute encore.

A peine notre jeune héroïne avait-elle remercié de sa bonté et de son affection le vieillard qu'elle regardait comme étant actuellement son seul ami sur la terre, que la voiture s'ébranla et partit au galop des chevaux. Le vieillard, les bras croisés et les yeux mouillés de larmes, la suivit du regard, jusqu'au moment où elle disparut à l'angle de la route. On était au mois de novembre, et les rues, à cette heure matinale, étaient presque désertes ; les lanternes s'éteignaient rapidement, quoique l'obscurité fût encore presque complète, et le vent froid et piquant du nord-ouest présageait un mauvais temps.

« Pauvre enfant ! murmura le vieillard, resté seul, en regardant le ciel chargé de nuages et d'où tombaient déjà quelques flocons de neige, quelle terrible journée tu vas avoir pour ton triste voyage ! »

Rose d'Avril, restée orpheline avec son frère, âgé de dix-huit ans, avait été recueillie par M. Beaupré, un vieil ami de sa famille, qui lui avait témoigné l'intérêt le plus sincère. M. Beaupré avait aidé au-delà même de ses moyens le jeune Ferdinand qui était entré à l'Ecole des mines, et dont l'avenir donnait de grandes espérances. Rose avait un oncle qui lui avait bien offert un asile chez lui, à la mort de sa mère, mais il l'avait fait si froidement qu'elle avait préféré mettre à profit son éducation et ne devoir qu'à elle son indépendance. Grâce à l'activité de M. Baupré, elle avait trouvé une place d'institutrice ou de gouvernante dans la famille d'un gentilhomme breton ; et, au moment où nous l'avons présentée à nos lectrices, elle partait pour aller occuper son emploi.

Longtemps avant que la voiture arrivât à Vitré, où l'on s'arrêta quelques minutes pour déjeuner, la neige tombait abondamment ; et quand, assez tard dans la journée, le ciel s'éclaircit, le froid devint vif et pénétrant. Rose, fatiguée et glacée, était tombée dans une espèce de somnolence, lorsque la voiture s'arrêta tout à coup devant une auberge située au bord de la route, et, tandis qu'on changeait les chevaux, elle entendit une voix assez grossière crier au conducteur:

— Avez-vous une Mlle Rose d'Avril avec vous, dans la voiture ?

— Oui, répliqua Rose; me voici.

— Une charrette pour vous, mademoiselle, de la part du capitaine.

Rose descendit avec difficulté, tellement elle était glacée et engourdie; ses malles furent déposées par terre, et la voiture repartit, la laissant debout, dans l'obscurité, sur la grande route, frissonnant et enfonçant dans la neige jusqu'aux chevilles. Autant qu'elle put en juger, la personne qu'on avait envoyée au-devant d'elle, lui parut être une sorte de garçon d'écurie, assez commun, et qui était parfaitement en rapport avec la charrette qu'il était chargé de conduire. Rose d'Avril avait été délicatement élevée; elle avait été habituée à tous les soins maternels, et cette façon d'agir à son égard affecta péniblement ses sentiments.

« Peut-être, se dit-elle, avais-je conçu trop de prétentions ; j'ai été gâtée, et je dois m'habituer à une vie bien différente de celle que j'ai eue jusqu'ici. »

Elle monta dans la charrette aussi bien que lui permettaient ses membres engourdis. La nuit était belle et comparativement claire, car des millïers d'étoiles scintillaient au firmament, et leur lumière se reflétait sur la neige qui enveloppait la nature comme d'un manteau. Quoiqu'une lieue à peine les séparât du château de la Chataigneraie, lieu de leur destination, la course semblait interminable. Ils n'avançaient que lentement, par suite de l'état des chemins ; et quand ils furent arrivés sur le haut d'une colline où le vent devint plus aigu, le jeune compagnon de Rose, dont elle avait déjà remarqué la bonne humeur, insista pour qu'elle roulât sa limousine autour de ses pieds. Il se montra tout disposé, en outre, à lui donner quelques renseignements sur sa future demeure, quoique, loin de l'encourager, la jeune fille ne répliquât que par monosyllabes. Elle apprit ainsi que M. Keradeuc était le plus souvent absent de la maison; — que madame était presque toujours malade, et qu'on ne la voyait pour ainsi dire jamais.

— Mais, ajouta-t-il, avez-vous entendu parler de la femme de chambre de madame, — celle qui est venue, dit-on, de Naples avec elle ?

— Non, répondit Rose, quelle sorte de personne est-ce ?

— On l'appelle Mme Ricciardi, répéta le jeune garçon; et quant à ce qu'elle est, mademoiselle, ajouta-t-il, en faisant claquer son fouet... je ne vous dis que cela.

Et il siffla un air qui dura bien deux minutes.

Rose était fort embarrassée d'imaginer ce que signifiait cette description ambiguë, et elle ne fut pas beaucoup plus avancée après avoir écouté les explications de son compagnon, qui ajouta en baissant la voix, comme s'il eût donné une très-importante nouvelle :

— Nous autres, entre nous, nous l'appelons tonnerre et éclair.

On approchait enfin du but du voyage. La voiture enfila une longue avenue, et s'arrêta devant une large grille.

— C'est ici, mademoiselle, dit le jeune garçon ; voici la Chataigneraie ; là-bas est la maison, et de ce côté le lac et le parc.

Rose sentit redoubler les battements de son cœur, et elle éprouva une de ces sensations nerveuses si naturelles aux jeunes personnes timides et sans expérience, qui vont se trouver pour la première fois au milieu d'étrangers, — alors surtout qu'elle doivent occuper une position dépendante et qu'elles ignorent quelle réception les attend.

Le jeune garçon frappa deux coups très-forts contre la porte, pour avertir d'ouvrir, et comme personne ne donnait signe de vie, il se décida à sonner avec une telle violence qu'on entendit la cloche résonner jusque dans les parties les plus reculées de la maison.

Immédiatement après, il y eut un bruit de portes s'ouvrant et se fermant, puis un pas assez lourd retentit sur le carreau de la salle, et la porte fut ouverte par un homme tenant une chandelle à la main.

Avant même qu'il eût apparu, le jeune garçon avait dit tout bas à Rose :

— C'est M. Martin... Joseph Martin, le sommelier... je reconnais son pas.

— Ah ! c'est toi, Pierre, s'écria M. Martin, en ombrageant sa lumière avec la main. Comme vous arrivez tard !

— Il n'est pas aisé, monsieur Martin, de marcher vite par des chemins couverts de glace. Pour un pas que nous faisions en avant, nous en faisions presque deux en arrière.

— Voulez-vous vous donner la peine d'entrer, mademoiselle? dit le sommelier à Rose.

Et, traversant un corridor étroit, elle pénétra dans sa nouvelle demeure.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Allons prête-moi un coup de main, cria M. Martin à Pierre, d'une voix aiguë, tandis que le jeune garçon déposait les malles de Rose près du seuil de la porte. Apporte cela ici, dedans.

Et il souleva lui-même la grosse malle par un bout.

Quand tous les bagages furent entrés, le sommelier referma et barra la porte extérieure, et, jetant un coup d'œil moitié curieux, moitié dédaigneux sur la pauvre Rose, qui se tenait debout, tremblante tout à la fois de froid et d'agitation :

— Suivez-moi, mademoiselle, s'il vous plaît, dit-il.

Et ils entrèrent dans une grande salle carrée, qu'éclairait une lampe suspendue au plafond, et dans laquelle ouvraient cinq à six portes, qui toutes alors étaient fermées.

Le sommelier s'arrêta un moment, comme s'il eût hésité sur ce qu'il devait faire.

— S'il vous plaît, mademoiselle, dit-il enfin, attendez ici, je vais vous envoyer quelqu'un.

Près de dix minutes s'écoulèrent pendant lesquelles Rose resta seule dans la salle. Tout était silencieux autour d'elle, à l'exception du tic-toc de l'horloge qui était dans un coin. Elle commençait à se demander avec étonnement qui allait venir vers elle, et si même on n'allait pas l'oublier tout-à-fait, lorsque la porte par laquelle le sommelier était sorti s'ouvrit de nouveau et qu'une femme entra. Elle était grande et maigre, paraissait avoir trente-cinq ans environ, avait les lèvres pâles, minces, et une expression de visage extrêmement désagréable ; ses yeux étaient noirs et perçants, quoique, ainsi que Rose le remarqua par la suite, elle regardât rarement en face les personnes auxquelles elle s'adressait.

Nous devons dire, toutefois, qu'en s'avançant vers la jeune fille, cette femme fixa sur elle un regard si pénétrant, que Rose éprouva une sensation pénible; puis elle abaissa ses paupières et ne l'examina plus que furtivement, de côté, mais d'une façon presque insupportable.

— Signora... mademoiselle d'Avril, veux-je dire... je suppose?

— Oui, répliqua Rose, en inclinant légèrement la tête.

Elle fut tout d'abord assez embarrassée de savoir si c'était sa future maîtresse, ou la personne que Pierre avait désignée sous le titre de « tonnerre et éclair ». — Cette femme était enveloppée dans un grand châle, et il était difficile de dire si c'était à cause de la délicatesse de sa santé, ou seulement pour se garantir du froid. Son accent, quoiqu'elle prononçât chaque mot dans un français correct, trahissait une étrangère ; son aspect, aussi, indiquait qu'elle était d'origine méridionale.

Mais elle prit soin de ne pas laisser Rose plus longtemps dans le doute.

— Madame, continua-t-elle, est d'une santé très-faible, très-délicate; cependant elle m'a chargée de vous prévenir qu'elle vous recevra dans un instant.

Elle fit ensuite un mouvement vers l'une des portes, mais s'arrêta au moment de tourner le bouton.

— Oui, dit-elle comme en se parlant à elle-même, cela vaudra mieux.

Puis, s'adressant à Rose, elle ajouta :

— Vous feriez bien de monter tout de suite à votre chambre; je vais vous montrer le chemin. Mais attendez, où sont vos affaires?

Rose répondit qu'elles avaient été déposées dans la pièce d'entrée.

— Très bien, je vais vous les envoyer; venez avec moi.

Rose éprouva, sans qu'elle eût pu dire pourquoi, une répulsion décidée pour cette femme. Elle sentit en même temps qu'elle non plus ne lui plaisait pas, et qu'il lui faudrait bien peu de chose pour s'en faire bientôt une ennemie.

— Mon nom, car autant vaut que je vous l'apprenne, dit-elle à Rose, au moment où elles arrivaient au premier étage, est Ricciardi. Madame Ricciardi. Je remplis lesfonctions de femme de charge ici, et je tiens compagnie à Madame; voilà des années déjà que je suis avec elle.

— Très-bien, répliqua Rose, qui ne se souciait pas de faire connaître qu'on lui avait déjà dit son nom.

— Oui, continua-t-elle, tout en montant les escaliers, *votre maîtresse*, et elle appuya tellement sur ce mot que Rose en fut péniblement affectée, — votre maîtresse a une santé délabrée; le fait est qu'elle ne s'est jamais remise depuis la naissance de sa petite fille en Afrique, et j'ai à m'occuper de tout à sa place. Le capitaine de Keradeuc, pauvre homme, — elle haussa les épaules d'un air quelque peu dédaigneux, — est si souvent absent pour ses affaires, que nous le voyons à peine.

— Je croyais, répliqua Rose, qu'il y avait deux petites filles, et que je serais chargée des deux; — vous ne parlez que d'une?

— Comment, vous ne saviez pas? répondit la femme de charge. Gertrude... Mlle Gertrude est l'enfant de madame, tandis qu'Alice est seulement la nièce du capitaine; et il y a une grande différence entre ces enfants, allez! — Mais voici votre appartement, s'écria Mme Ricciardi, en ouvrant une porte. Oh Dieu! voyez donc. — *Bête! stupide!* — Un feu à faire rôtir un éléphant! Cette folle de Brigitte! continua-t-elle, elle ne peut jamais faire comme on lui dit.

Et elle tira violemment le cordon de la sonnette.

Le feu qui brûlait dans l'âtre et qui envoyait ses rayons dans les divers coins de la petite chambre était ardent, sans doute, mais pas trop, si l'on tenait compte de la rigueur du temps. Telle était du moins l'opinion de Rose. Pour la première fois, quelque chose comme une sensation de bien-être et d'espérance se glissa dans son cœur désolé, quand elle promena son regard autour de cette petite chambre qui devait être la sienne.

Lorsque Brigitte apparut, répondant à la sonnette qui l'avait appelée, une guerre de mots s'engagea entre elle et Mme Ricciardi. Rose fut bien forcée d'assister à la bataille. Elle vit clairement que cette domestique supportait avec peine l'autorité de la femme de charge, et il ne fut pas moins évident pour elle que cette dernière exerçait avec la tyrannie la plus absolue la puissance dont elle était investie. Dès le premier soir où elles firent connaissance, Rose observa que si la femme de charge introduisait par hasard un mot italien dans sa conversation, c'était toujours involontairement, excepté quand elle était irritée et excitée; car alors elle éclatait dans son patois, avec toute la volubilité d'une personne d'une éducation douteuse. Plus d'une fois aussi, Rose crut remarquer qu'elle n'aimait pas qu'on s'aperçût de son origine étrangère, à plus forte raison qu'on le lui dit.

Mme Ricciardi se retira après sa bataille avec Brigitte, en ordonnant à cette dernière de faire monter les malles de Mlle d'Avril, et en disant à Rose qu'elle viendrait la chercher quand Madame serait prête à la recevoir.

Lorsque la servante revint, apportant les bagages de Rose, elle s'assura d'abord que l'ennemi n'était pas dans la place, et puis se répandit en invectives contre la femme de charge :

— Non, il n'y a pas moyen de rester ici avec cette femme, s'écria-t-elle. Je vous en avertis, mademoiselle, vous qui êtes encore une étrangère dans la maison, si une fois vous les laissez mettre la main sur vous, il vous sera impossible de tenir ici. Elle et M. Martin, — *monsieur*, en vérité! s'écria-t-elle avec force, comme s'il était plus que Pierre, que Jacques ou aucun de nous tous, — à eux deux ils mènent tout, gouvernent tout! Et Mademoiselle, avec cela, qui n'écoute que ce que l'autre lui dit! Dieu sait si je le voudrais à Turin ou dans un endroit plus chaud... ce serait celui qui lui conviendrait le mieux!

Rose chercha à calmer l'irritation de la servante; et, par sa douceur, elle réussit à la ramener à des sentiments moins haineux. Brigitte resta encore quelque temps avec elle, l'aidant à

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

défaire ses malles et à ranger sa chambre. L'air de bonté et de bienveillance avec lequel la gouvernante lui parlait toucha le cœur de Brigitte, et Rose fut heureuse de dire qu'elle s'était du moins conciliée la bonne volonté de quelqu'un dans la maison.

Lorsque la servante l'eut quittée, Rose resta seule près d'une heure, sans que personne vînt la déranger. Elle entendit sonner neuf heures; elle n'avait rien mangé depuis le matin, et elle commença à ressentir cet épuisement physique que produit une abstinence prolongée, et qu'elle n'avait pas tout d'abord remarqué, au milieu de son agitation morale et nerveuse. « Il est assurément étrange, se dit-elle, qu'on me laisse si longtemps sans nourriture. » Et puis les souvenirs des jours passés lui revinrent à l'esprit ; elle se rappela les soins, l'affection qui avaient entouré sa jeune existence, et ces parents si chers, qui étaient tous morts maintenant, tous dans le cimetière du village, enterrés à côté de la maison de son enfance.

Debout près du feu, la tête sur sa main, appuyée contre le manteau de la cheminée, elle tomba dans une rêverie si triste et si profonde, qu'elle n'entendit pas frapper à la porte. Ce ne fut qu'au second coup qu'elle se redressa et s'écria : « Qui est là ? Entrez. »

On ne répondit pas. Alors elle se hâta d'aller ouvrir. Elle vit, dehors, une petite fille vêtue de blanc, paraissant âgée d'environ dix ans ; ses joues étaient animées, et, à la vue de Rose, elle baissa les yeux, et agita le pied sur le parquet.

— Sans doute, mon enfant, dit Rose doucement, vous êtes mademoiselle de Keradeuc ?

— Non, je suis Alice, murmura l'enfant ; ma tante désire vous voir et elle m'a envoyée vous chercher.

— Eh bien, venez et conduisez-moi près d'elle, voulez-vous ?

Et elle prit la petite fille par la main.

La gouvernante et Alice traversèrent le corridor, et descendirent un escalier de quelques marches. L'enfant s'arrêta à une porte.

— C'est ici, dit-elle ; c'est ici la chambre de ma tante, son... boudoir, comme l'appelle Marguerite.

Rose frappa doucement, et, sur l'invitation qui lui fut faite, entra avec Alice. L'appartement dans lequel elle pénétra était spacieux et bien meublé; mais son attention se concentra sur Mme Keradeuc, qui était à demi couchée sur un sofa, à une petite distance du feu. Elle avait un manteau bordé de fourrure roulé autour d'elle; son visage était d'une beauté frappante, et n'indiquait aucunement cette délicatesse de santé que Rose avait compté trouver, d'après ce qu'on lui avait dit; ses yeux étaient grands, noirs, et faisaient encore plus ressortir son teint naturellement pâle et clair. Mme Ricciardi se tenait debout derrière le sofa, les bras croisés, et elle jeta sur Rose, au moment où elle entra, un de ces regards furtifs que nous avons mentionnés plus haut. Près d'elle était une autre petite fille, que Rose jugea être Gertrude Keradeuc, l'enfant de sa maîtresse. Alice retira sa main de celle de la gouvernante, en entrant dans l'appartement, et alla se placer à la tête du sofa de sa tante. Rose salua respectueusement Mme Keradeuc, et resta debout au milieu de la chambre. Mme Keradeuc l'examina attentivement, lui rendant son salut par un mouvement de tête presque imperceptible.

— Il me semble, mademoiselle d'Avril, que vous avez l'air plus jeune que je ne comptais, dit-elle, d'une voix qui paraissait faible, sans qu'on puisse dire si c'était par suite de maladie ou d'indolence.

— Je vous ai indiqué, madame, si vous voulez bien vous le rappeler, dans notre correspondance, que j'avais vingt ans passés.

— Oui, c'est vrai; je m'en souviens.

Il y eut une autre pause assez embarrassante, durant laquelle Mme de Keradeuc ferma les yeux, comme si elle eût été épuisée par l'effort qu'elle venait de faire. Alice s'avança et posa doucement une chaise vers la gouvernante. Ce petit acte de politesse de la part d'une enfant si jeune, et qui était un reproche pour les autres, fut doux au cœur de Rose, qui la remercia par un sourire ; mais Mme Ricciardi, fronçant les sourcils, dit à Alice de rester tranquille, — invitation que lui réitéra sa tante, par un : « Tiens-toi donc tranquille, mon enfant, et tâche de ne pas remuer, car ce bruit m'ébranle tout le corps. »

Le témoignage de la petite fille, toutefois, ne fut pas perdu, car Mme de Keradeuc invita immédiatement Rose à s'asseoir.

Rose d'Avril, quoique naturellement modeste et timide, avait en elle une assez grande dose de cette dignité calme qui, sans qu'il soit besoin de paroles, protége contre tout ce qui pourrait ressembler à une insulte. De figure et d'extérieur, elle n'avait absolument rien de remarquable ni de frappant; elle était petite; ses traits, pris les uns après les autres, n'étaient pas distingués; et cependant, il y avait dans toute sa personne une intelligence animée qui lui donnait un charme bien supérieur à celui qui tenait de la simple beauté.

En ce moment, elle apparaissait certainement à son plus grand désavantage, car elle était fatiguée physiquement par le voyage qu'elle venait de faire, par le besoin de nourriture, et elle sentait que le moindre incident pourrait lui faire perdre la balance et l'exposer à trahir une émotion qu'elle avait peine à dissimuler. Elle s'assit cependant tranquillement, dans le fauteuil que la petite Alice lui avait présenté, et attendit que Mme de Keradeuc lui adressât de nouveau la parole.

— J'ai oublié, Marguerite, dit cette dernière à voix basse, en se tournant vers Mme Ricciardi, j'ai oublié de quoi nous parlions.

La femme de charge se pencha sur le dos du sofa et murmura quelque chose en italien à sa maîtresse. Le seul mot que Rose put saisir était *noir*.

— Ah ! oui ! répliqua-t-elle.

Mais avant qu'elle eût le temps de rien ajouter, Mme Ricciardi se pencha de nouveau et lui dit encore quelques paroles, d'une voix presque inintelligible.

Mme de Keradeuc fit un signe d'assentiment, et après une pause d'un moment, s'adressa à Rose.

— Mme Ricciardi vous mettra au courant de tout ce que je désire et demande à propos de ces enfants, dit-elle ; mais je tiens à ce que, chaque fois que ma santé le permettra, vous leur donniez ici leur leçon de musique. Peut-être, mademoiselle d'Avril, serez-vous assez aimable pour nous jouer un morceau, ajouta-t-elle, en indiquant le piano qui était à l'autre bout de l'appartement. J'aime beaucoup la musique et je me flatte d'être bon juge.

Rose avait une très-bonne éducation sous tous les rapports, et en musique elle était d'une force particulièrement remarquable; mais, en ce moment, elle se sentait si faible et si épuisée qu'elle craignait d'être au-dessous d'elle-même.

— Je suis prête à faire ce que vous désirez, madame, répondit-elle ; mais je vous prierai d'être indulgente, pour ce soir, car je suis bien fatiguée.

Comme Mme de Keradeuc ne se montrait aucunement disposée à céder, Rose prit son parti, et joua deux ou trois morceaux, mieux qu'elle n'avait espéré, car l'instrument était si parfait qu'elle se sentit stimulée. Il fut impossible de ne pas se montrer satisfait et de ne pas lui témoigner son approbation quant à sa méthode.

— Je remarque, mademoiselle d'Avril, reprit Mme de Keradeuc, que vous êtes en noir. J'ai une horreur particulière pour tout ce qui est sombre, et je tiens à ce qu'il n'y ait rien de triste autour de moi et des enfants; je vous demanderai donc de vous conformer à l'usage de cette maison, et de vouloir bien ôter vos vêtements de deuil.

Louis Bailleul.

(*La suite au prochain numéro.*)

DE PARIS A SAINT-CLOUD

La fête de Saint-Cloud a le malheur d'ouvrir assez souvent la saison des pluies dans la région parisienne ; mais, comme elle dure trois semaines, il est bien rare aussi qu'elle soit tout le temps desservie par le mauvais temps, et, en somme, c'est assurément celle qui est le plus chômée de tous les environs.

Il n'en est probablement pas qui remonte plus haut dans l'histoire, car ce n'est pas seulement le pélerinage religieux, fondé, il y a douze siècles peut-être, en l'honneur du petit-fils de Clovis, qui a rendu cet antique lieu de Nogent populaire à Paris ; c'est la proximité d'une promenade qui, à partir des fossés du Louvre, n'avait pour aboutir à la première courbe d'aval de la Seine, qu'à traverser des bois où il était alors permis de s'égarer à droite et à gauche.

Le bois de Vincennes ne fut jamais aussi vaste que cette forêt de Rouvray, qui est devenue le bois de Boulogne, et qui, en arrière d'Auteuil et de Passy, s'augmentait de toute la longueur des massifs sauvages des Champs-Elysées.

Saint-Cloud, avec l'antiquité, son pélerinage, l'agrément de ses chemins d'accès, la beauté et l'étendue de sa vue unique, a encore l'avantage d'être l'un des lieux les plus historiques de l'Ile-de-France. Toutes les fois que la guerre ou la guerre civile a troublé la paix du pays, c'est de ce côté que l'ennemi n'a jamais manqué de placer ses avant-gardes ou que la puissance publique a réuni les moyens les plus rigoureux de la répression. Les Anglais y sont venus pendant la guerre de Cent-Ans, comme en 1815 sous Wellington. Sous la Fronde, sous la Ligue, c'est là que la royauté prit ses premiers postes de défense. C'est là que Henri III tomba sous le couteau de Jacques Clément, et que Henri IV accouru à son secours, de son camp de Meudon, reçut le sceptre de sa main défaillante.

C'est là que retentit le cri que nous a conservé l'éloquence de Bossuet : « Madame se meurt, Madame est morte ! »

C'est là queles journées du 18 et du 19 brumaire an VIII s'accomplirent.

C'est là que Napoléon épousa Marie-Louise.

C'est là que Charles X, le 25 juillet 1830, signa les ordonnances qui perdirent la Restauration.

Et n'est-ce pas là, enfin, que, le 7 novembre 1852, le second Sénat vint offrir la couronne impériale à celui qui devait nous conduire à Sedan?

On dit qu'il existe à Saint-Cloud des familles aussi anciennes que les plus anciens de ces souvenirs. Les Cherfix, les Quitelle, les Florence, les Sévin, seraient la descendance directe des contemporains de saint Cloud en personne et de sainte Geneviève. Il nous ramènent donc à Attila, par delà Clovis, et presque à la République romaine.

Les Sevin ont fondé Garches, à ce qu'il paraît. Garches était l'une des quatre paroisses dépendant, avec celle de Saint-Cloud même, du monastère ou plutôt du chapitre institué pour veiller religieusement sur les reliques du petit-fils de Clovis et de sainte Clotilde.

L'église de la paroisse de Saint-Cloud n'était pas la seule du bourg. Au bout du pont, du côté de Boulogne, existe la petite église de Saint-Laurent, à côté de laquelle on voyait une meladrerie et un cimetière pour les pestiférés. A l'autre bout, sur la rive gauche, près de l'Hôtel-Dieu, il y avait une église de Saint-Eustache, et enfin une église de Saint-Médard dans la rue Houdé. Tout a disparu; la plus vieille antiquité de Saint-Cloud, c'est son pont, qui, tel qu'il est, ne date que de 1556, pour les piles et les arches.

Au siècle dernier, pour aller à Saint-Cloud par eau, on prenait la galiote, comme aujourd'hui, au bas du pont Royal. Elle ne fonctionnait que de Pâques à la Toussaint, et seulement une foi par jour, à huit heures du matin. Encore n'allait-elle que jusqu'au pont de Sèvres. Il en coûtait 5 sous pour le voyage. On arrivait à dix heures. A quatre du soir, la galiote repartait; elle n'arrivait à Paris qu'à huit heures. Mais le public se servait à toute heure de batelets qui prenaient 4 livres, et sur lesquels seize personnes pouvaient monter. Il était défendu aux bateliers d'exiger davantage pour le prix du voyage et de recevoir plus de passagers.

Ch. D.

AU PARADIS DES DAMES

Grande mise en vente, Exposition générale des Nouveautés de la Saison d'hiver.

Voilà de quoi attirer les femmes, des quatre coins de Paris, rue de Rivoli, 8 et 10, où elles savent que les annonces ne sont point trompeuses ! Ce magasin, si honorablement connu, se fait remarquer entre tous par l'excellente qualité de ses marchandises et par leur bon marché sans égal. Au surplus, nous allons passer notre revue mensuelle et signaler à nos lectrices les articles qui nous ont le plus frappée.

Les salons de la confection nous ont surtout absorbée ; nous y avons remarqué comme très-avantageux une série de jolis paletots de formes variées et gracieuses, à 49 fr., et parmi eux le *Triffliskine*, en drap popeline ou drap matelassé, garni de bandes de fourrure, avec poches et nœuds de ruban sur les côtés, revers et col de soie. Une autre série de vêtements à longs devants bien étoffés, en beau drap popeline, broderie de soutaches et de tresses, avec bord de fourrure, à 49 fr. également, et une infinité de dispositions différentes. Dans ces deux séries, on trouve des modèles plus riches et dont le prix va jusqu'à 75 et 95 fr.

Le paletot *Abel*, en drap popeline noir ou de couleur sombre (bleu marine, marron, etc.), garni de galons mohair gentiment disposés, avec des franges pour terminer, — ainsi qu'un autre modèle entouré de galons formant macarons, avec glands et franges, à 95 fr., — nous a paru avantageux.

Nous noterons également une série de paletots en drap matelassé noir ou de couleur sombre (bleu marine, marron, etc.), avec col, revers et poche en matelassé de soie, et garniture composée de chevrons en galon mohair et d'une quantité de petites tresses, tout cela formant un ensemble très-réussi et très-confortable au prix de 105 fr.

Indiquons encore, sans en donner le détail, une quantité de petits vestons en matelassé soie, doublés de soie et entourés de fourrure noire, pointillée de blanc; nœuds papillon en ruban placés derrière et aux manches, et jolie agrafe en argent oxydé pour fermer devant.

Mais voici le véritable manteau de grande dame, ample et long, en beau drap matelassé, garni de riches passementeries avec glands et cordelières; une bande de soulick argenté entoure tous les bords. Prix : 175 fr.

La maison du *Paradis des Dames* possède un grand assortiment de pelisses de soie, doublées de ventre de petit-gris, à des prix exceptionnels et plus avantageux qu'aucune autre maison ne pourrait les donner. Il nous suffira d'indiquer le prix de 49 fr. pour étonner toutes nos lectrices. En cachemire, au lieu de soie, avec doublure de petit-gris, la même pelisse ne vaut plus que 35 fr. En belle qualité, on a des pelisses à 78 fr. ; en poult de soie et dos de petit-gris, à 110 fr. Au reste, la série des pelisses fourrées comporte tous les prix jusqu'à 400 fr. On trouve également au *Paradis des Dames* le grand paletot fourré qui sera le grand succès d'élégance de la saison ; les prix sont à peu près les mêmes que ceux des pelisses.

Mais ce qui sera un sujet de véritable surprise pour les femmes qui nous liront ou qui visiteront l'Exposition de cette maison, c'est le paletot *Michel-Ange* en drap matelassé noir, avec soutaches et fourrure, au prix de 25 fr. ; c'est aussi un beau *waterproof*, marque *A I*, seule qualité vraiment imperméable, dans une grande variété de formes, à 19 fr. 75. N'est-il pas vrai que ces deux séries de vêtements résument la dernière expression du bon marché réel?

Nous ne pouvons malheureusement pas nous étendre plus longuement sur les avantages incontestables que présente la maison du *Paradis des Dames*; nous aurions pourtant voulu indiquer les jolies étoffes qui constituent les nouveautés de la saison. Ce sera l'objet de notre prochaine revue ; en attendant, nous nous bornerons à indiquer comme de beaux et bons tissus : le *Scothland*, le natté du Soudan, le drap *Valentine*, le *Irish cloth*, dans presque tous les tons et dispositions de rayures, carreaux et unis, aux aspects les plus variés.

Signalons, en terminant, dans le domaine de la lingerie, une quantité de parures nouvelles, *occasion extraordinaire* : col et sous-manches en toile et bord de broderie, au prix unique de 2 fr. 10.

M. D'A.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

REVUE DES MAGASINS

Si le renouvellement des saisons amène avec lui une grande perturbation dans la mode par suite des changements qu'elle subit et de la nouvelle organisation des toilettes, la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée d'Antin, 6) offre à cet égard de précieuses ressources. Nulle maison n'est plus au courant ni mieux approvisionnée de tout ce qui concerne l'ornementation de la toilette, dans la plus large acception du mot. Comme garnitures, nous y avons vu notamment de fort jolies choses.

Les galons sont en grande quantité; c'est le succès de plus en plus accusé du moment : le galon mohair en laine de toutes largeurs et de toutes couleurs; le galon chevron, d'un aspect particulier; le galon natté, en belle qualité et de toute nuance (même en or et noir, ou argent et noir), que l'on fait sur commande pareil à l'échantillon; le galon étincelle, qui tient tête à l'inconstance naturelle du monde élégant, et sera, cet hiver, plus employé que jamais. Citons également des galons entre-deux, consistant en soutaches noires sur gros tulle, de différentes largeurs et d'un joli effet; des galons paillettes sur gros tulle noir, dont l'emploi ne sera pas moins heureux pour le chapeau que pour le costume; enfin, le galon de soie, genre de tresse plate, et le galon façonné que la *Ville de Lyon* vend continuellement.

Un peu plus tard, lorsque les mauvais temps seront définitivement venus, nous parlerons de certains galons en sicilienne de couleur, magnifiquement brodés d'or, d'argent et de soie, véritable travail de fée. A ces splendeurs il faut l'éclat des lumières, des salons dorés ou des loges d'Opéra, le voisinage du velours, du satin et de la belle valenciennes. Si nous les mentionnons dès aujourd'hui, c'est afin de démontrer combien la *Ville de Lyon* est en avance sur les autres maisons de même genre. Nous aurons également à parler d'un ruban d'une grande beauté, une nouveauté typique dont cette maison aura la spécialité.

Un mot au sujet des franges. Nos lectrices savent déjà que cette garniture est fort patronnée par la mode nouvelle. Les grandes maisons de couture en favorisent d'une façon singulière le développement en l'appliquant aux plus beaux costumes. La *Ville de Lyon* nous offre, à cet égard, une riche collection de spécimens : franges bonbons, franges grelots, franges clochettes, franges à glands, en soie ou laine; franges tout soie, à haute tête grillée faite au crochet, formant de longues dents entourées de glands; etc. On voit que le choix, en fait de franges, est aussi varié que possible.

— Le cachemire de l'Inde est plus que jamais intronisé dans nos modes; on peut même dire qu'il est passé dans nos mœurs. En effet, l'usage est maintenant établi de placer dans la corbeille de mariage plusieurs costumes en tissu de l'Inde : l'un en drap du Thibet, un autre en vigogne, un troisième en cachemire. Mais, qu'il y a loin des véritables tissus de l'Inde aux nombreuses étoffes qu'on débite sous ce nom! Une maison spéciale, et qui se respecte, peut seul inspirer une confiance absolue. *Le Comptoir des Indes*, entrepôt général des tissus de l'Inde, est, à notre avis, l'établissement le plus honorablement connu sous ce rapport.

Cette maison a maintenant reçu toutes les nouveautés de la saison, et nous sommes à même de pouvoir en rendre un compte d'autant plus exact que nous les avons vues en détail. On sait que ces étoffes, cachemire de l'Inde ou drap du Thibet, ont 120, 125 et jusqu'à 130 cent. de large : aussi le prix du mètre est-il comparativement bon marché, puisque les autres tissus de laine n'ont guère plus de 60 cent.

Si vous visitez les magasins du *Comptoir des Indes* (boulevard Sébastopol, 129), vous y verrez d'abord quatre séries de cachemires de l'Inde. La première coûte 6 fr. 90 le mètre; la seconde, plus fine, 8 fr. 15; la troisième, plus belle encore, 9 fr. 75; enfin, une qualité extra-fine et soyeuse au possible, 11 fr. 50. Dans chacune de ces séries, on trouve toutes les couleurs connues; la première en a, pour son compte, dix-huit; les qualités supérieures offrent des couleurs d'une finesse et d'une fraîcheur extrêmes. Nous avouons que nos prédilections, dans les couleurs foncées, sont pour le bleu prune, le bleu marine, le vert de billard, le vert paon et un beau marron. Dans les nuances claires, nous préférons le blanc, le bleu électrique, le saumon, le vert dauphin. Que de jolies tuniques juives on fera avec ces éléments distingués! Le cachemire de l'Inde est, en effet, une des étoffes qui se drapent et se manient le mieux. C'est aussi une précieuse ressource pour les robes des babys de tout âge.

Le drap du Thibet, cachemire fabriqué avec le duvet des laines du Thibet, est le plus magnifique tissu d'hiver qu'on puisse désirer, et le *Comptoir des Indes* en possède un choix magnifique. On en fera des polonaises d'un nouveau genre, d'un usage irréprochable et de la dernière élégance. La mode du jour est aux costumes mélangés de soie et de laine : c'est le cas ou jamais de choisir de préférence le cachemire ou le drap du Thibet. La raison et l'élégance se trouveront une fois par hasard d'accord, car ces étoffes sont d'une durée éternelle; lorsqu'elles se défraîchissent, on les fait teindre et l'on a encore une robe neuve!

Mais voici la dernière expression de la nouveauté, et c'est encore le *Comptoir des Indes* qui nous l'offre : ce sont les séries de rayures et de carreaux d'aspect très-variés et de sept nuances différentes, en véritable laine cachemire, à 11 fr. 50, en grande largeur. Il y a également un bel assortiment d'unis au même prix. Ajoutons que, celui-ci servant généralement pour le jupon, il est parfaitement permis de prendre une qualité inférieure de cachemire sans que cela nuise à l'effet du costume.

Le *Comptoir des Indes* envoie à toutes les personnes qui lui en font la demande des échantillons de toutes les marchandises, et les marchandises elles-mêmes, *franco* de port pour la France et l'étranger.

— La *Teinturerie Européenne* (boulevard Poissonnière, 26) garantit sur facture que toutes les *robes de soie* qui lui seront confiées pour être teintes en noir fin et brillant seront rendues, par ses nouvelles préparations, aussi souples que des soieries neuves. Pour deuil, les robes et costumes de drap, cachemire, etc., avec garnitures et ornements de toutes sortes, sont teints tout faits avec le même degré de perfection que s'ils étaient décousus. Teintures fines pour ameublements. Expédition pour toute l'Europe.

— Nous avons commencé tout dernièrement la nomenclature des nouveaux modèles de jupons et tournures de la maison DE PLUMENT (rue Vivienne, 33); depuis nous avons reçu quelques lettres nous rappelant qu'on attend la suite promise. La voici :

La tournure *Girofla* est, pour ainsi dire, une tournure en deux parties. Le haut, en effet, a de 25 à 30 cent. de hauteur et les ressorts en sont très pressés. Le bas, qui comprend de 30 à 40 cent., a au contraire des ressorts espacés, recouverts de trois volants d'étoffe. L'intérieur, divisant ainsi cette tournure, est fermé par des pattes en élastique, qui se rejoignent sous des boucles d'acier.

La tournure *Jeanne d'Arc* ressemble, à peu de choses près, à la précédente; elle n'offre quelques variantes que dans les dispositions.

La *Violette* est une grande tournure, demi-jupe, dont chaque ressort est souligné extérieurement par de doubles ganses.

Outre ces différents modèles que la maison de Plument vient d'éditer avec un si grand succès, il y aussi un certain nombre de tournures indépendantes que bien des femmes préfèrent à cause de leur simplicité. Citons entre autres : la *Magicienne*, à barrettes et triple ressort (le genre de la tournure *Cardinal*); le *Rabagas*, de 25 à 30 cent., avec six ou huit ressorts, tournure d'une excellente forme fuyante, en brillanté ou tulle, et dont le bas est terminé par un volant; le *Postillon*, conçu dans le même style, mais garni de ressorts plus pressés.

Nous donnerons prochainement les prix de ces différents modèles, qu'on peut toujours demander à M. de Plument en désignant simplement le nom de la tournure préférée.

SPÉCIALITÉS

On est tenté de toutes façons en entrant au *Palais des Abeilles*! Tout ce que la science et l'art, mis au service de la coquetterie la plus raffinée ont pu produire est exposé dans cette merveilleuse officine. Les yeux sont ravis et l'on est enveloppé de senteurs exquises.

Les nécessaires de toilette réalisent à eux seuls toutes les promesses de la *Reine des abeilles*; contenant et contenu tiennent également du prodige. Coffrets de parfumerie, en bois précieux, doublés de satin capitonné et garnis de tout ce qu'on peut désirer en parfumerie élégante; sachets parfumés (formant boîte à gants, dentelles et mouchoirs) tout en satin, avec jolie peinture à la gouache, gracieusement entourés de ruches; flacons de mille formes, en cristal ou verre de Bohême, blancs, de couleur, etc., tout cela est comme un résumé de l'élégance raffinée qu'on retrouve toujours et partout au *Palais des Abeilles* (rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines.)

En fait de parfumerie, ce sont toujours les produits suivants qui sont les plus recherchés : la crème *Pompadour*, qui efface ou prévient les rides; les poudres de riz à l'ambroisie, aux violettes de Parme; la *Brise de violettes* et le *Garlénia*, qui restent les essences préférées du monde élégant.

M. D'A.

Nous rappelons à nos abonnées que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service d'un de nos journaux, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonnée. Autrement il ne pourrait être tenu compte des réclamations.

ROUVENAT (✠) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les théâtres sont en ce moment très-suivis et les reprises de pièces anciennes fort à la mode; ce qui donne à la critique une nouvelle occasion d'aiguiser ses ongles! C'est aussi pour les conversations de salon un aliment précieux, où les appréciations les plus diverses ont beau jeu. Les « anciens » regrettent généralement l'interprétation passée; les « jeunes », n'ayant point de comparaison à établir, soutiennent la nouvelle.

La reprise de la *Dame aux camélias*, qui du Vaudeville vient de passer au Gymnase, a eu, entre autres, un certain retentissement; — nous allons en profiter bien vite pour parler un peu des jolies toilettes de Mlle Tallandiera, la Marguerite Gauthier actuelle. Elles sont nouvelles, on peut le dire, et bien à l'ordre du jour le plus fashionable.

C'est, au premier acte, une robe de faille bleu pâle; des écharpes en tulle assorti, dont les bords sont garnis de guirlandes de broderie en soie blanche et d'effilés, s'entre-croisent sur le jupon avec des groupes de camélias blancs. La même disposition se répète sous forme de berthe autour du corsage décolleté.

Au second acte : robe princesse en velours noir, décolletée carrément devant, avec manches Louis XV. La garniture consiste en coquillés de dentelle noire très-serrés et formant masse autour de l'encolure: des coquillés plus larges et entremêlés de bouclettes de ruban sont disposés sur le milieu des devants et le bas des manches. Poches en forme de «cornet d'abondance», exécutées en faille et dentelle coquillée.

P. N° 281. — Toilette d'intérieur en lingerie.

Un manteau, qu'on ne fait qu'entrevoir, nous a plu assez; il est de couleur brun sombre, et présente dans sa forme un double collet ample et long. De larges galons chevrons, de couleur assortie, à zigzags d'or, sont ruchés sur tous les bords, avec d'autres galons plus étroits posés à plat. Ce galon chevron ruché fait un très-bel effet.

Citons maintenant deux toilettes de bal :

L'une, en faille crème, est entourée de hauts volants de dentelle blanche, posés en colimaçon et dont le pied est fixé par des guirlandes de roses thé. Corsage bas, ouvert en carré, avec simple épaulette, coquillé de dentelles blanches et roses sur tous les bords.

L'autre toilette est en faille saumon. Sa longue cuirasse, décolletée carrément, est ornée, en haut et sur le bord inférieur de la basque, d'une frange de boutons de roses du Bengale. Une haute dentelle, posée en biais sur le milieu du jupon, est fixée par une frange semblable. Cette garniture est charmante, et les fleurs ainsi disposées en frange ont infiniment plus de grâce et d'abandon que montées en guirlande.

—

Jamais la mode n'a été plus favorable aux guipures qu'aujourd'hui, et la lingerie en tire un excellent parti. Guipure d'Irlande, guipure russe, guipure belge, voilà quels sont les types les plus recherchés pour l'ordinaire de la vie. Nous ajouterons la guipure d'art et la guipure Renaissance : deux catégories bien connues et que toutes les femmes habiles aux travaux à l'aiguille savent faire. La guipure Louis XIII et la guipure de Venise entrent dans un ordre d'élégance tellement recherchée et riche, qu'un très-petit nombre de femmes peut les aborder : aussi nous n'en parlerons pas.

La guipure en pièce est très-heureusement employée comme haut de corsage et manches. Cette nouveauté exige une explication. Supposons un corsage de soirée, dîner ou théâtre, en faille bleue : la partie supérieure, devant et dos, sera coupée soit en châle, soit en carré, et les morceaux enlevés seront scrupuleusement remplacés par des morceaux de même grandeur en guipure; on couvrira le point de jonction d'un galon d'or, d'argent ou de soie. Les manches seront également en guipure, avec un bracelet en étoffe pareille au corsage, si l'on veut.

La guipure en bandes, dentelle ou entre-deux, se pose à plat

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sur les bords d'une cuirasse de velours. On peut aussi en encadrer un corselet *Marguerite*, ou en orner toutes les ouvertures d'une tunique juive.

Les lingères font, avec la belle guipure, d'adorables coiffures : des pouffs Louis XV, par exemple, mélange coquet de fleurs, de ruban et de velours, sur lequel le ton mat de la dentelle ressort admirablement. La guipure belge est tout à fait à l'ordre du jour des trousseaux de jeunes mariées.

—

Autant de MODISTES, autant de formes de chapeaux, chacune tenant à honneur d'avoir la sienne ! Les types ne sont pourtant pas nombreux, mais ils subissent une quantité de modifications qui en changent complètement le modèle. Le feutre est, pour le moment, ce qui se porte le plus, et il offre cet avantage d'être aussi bien approprié à l'automne qu'à l'hiver. Une coiffure de ce genre peut faire deux ou trois saisons : il y a donc tout avantage à l'adopter.

Outre le chapeau de feutre à larges bords plats, — genre *Michel-Ange*, — dont nous parlions dernièrement, il y a une forme *capote* qui nous paraît appelée à un véritable succès. Le premier, tout élégant et joli qu'il soit, pèche peut-être par l'excès même de son caractère. Le second a des allures beaucoup plus simples et rappelle le chapeau-capote le plus en vogue de l'été ; il est plus aplati contre les oreilles, et la passe forme derrière un petit bavolet. Les brides de ruban ou les barbes mentonnières conviennent parfaitement à cette coiffure.

Le clinquant est fort à la mode comme garniture de chapeau : galons, motifs variés, boules, croissants, boucles, etc., d'or, d'argent ou d'acier. Des oiseaux toujours, et des ailes tout autant ! Beaucoup de feuillage bronzé ou en velours. — La plume amazone prend un nouveau regain de jeunesse, mais il est antiélégant de la porter frisée comme autrefois ; le genre veut, aujourd'hui, que la côte soit lisse et dégarnie, tandis que les brins de plume tombent en se recourbant dessous en saule ; le bout extrême est seul un peu ondulé. La guipure belge souffrée s'emploie d'une façon assez suivie sur le velours et même le feutre ; c'est une nouveauté. N'importe quelle dentelle blanche est, du reste, admise dans ce sens, et l'effet en est assez joli pour qu'on n'y renonce pas.

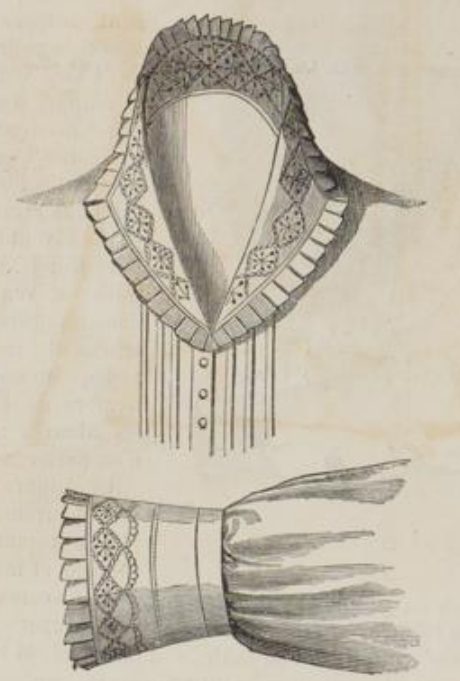
Indiquons, en terminant, un joli modèle : c'est le chapeau *Lesbie*, genre capote à petit bavolet, en velours noir, bordé d'une ganse d'or et d'argent mélangés. Le côté de la calotte est orné d'un coquillé de guipures soufrées, posé en cascade et se perdant derrière dans une petite plume noire ; au-dessus de celle-ci et séparée d'elle par un oiseau bronzé aux ailes déployées, se trouve une autre plume qui remonte sur la calotte. Un nœud papillon en velours noir est placé en haut, de l'autre côté, avec une boucle d'or. Un bandeau de guipure coquillée et de velours complète le chapeau.

Mary D'AUBERVILLE.

DÉTAILS DE MODES*

G. N° 564 bis.

1. Parure. — Col et sous-manche en fine batiste, entourés de médaillons brodés ; un plissé très-fin termine tous les bords.



1. Parure en batiste.

2. Autre parure. — Col évasé, rabattu devant, et sous-manche en toile, garnis l'un et l'autre de bandes festonnées, ornées tout autour de valenciennes ruchées.

3. Bonnet du matin en nansouck. — Fond mou et dentelles de Bruges gracieusement ruchées pied contre pied, formant derrière une coquille plate (sorte de bavolet). Une guirlande de coques de ruban gros bleu orne le devant en diadème ; une autre coque et un bout tombant se réunissent derrière une barbe flottante en nansouck, entourée d'une petite dentelle.

2. Parure en toile.

4. Chemise de nuit en percale. — Plastron de petits plis formant rayure en travers ; col montant et garniture du bas des manches en nan-

* Nouveaux modèles de lingerie de la maison de *l'Esclave* (boulevard Haussmann).

A. Leroy imp. r. des Marais, 66.

Ad. Goubaud et Fils Ed.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Etoffes des Magasins du Paradis des Dames, rue de Rivoli, 8-10.

Toilettes de M.lle M.me Bataillon, rue Thérèse, 5 – Corsets de P. de Plument, rue Vivienne, 33.

Eau Figaro, B.d Bonne-Nouvelle, 1 – Parfumerie Oriza de L. Legrand, r. S.t Honoré, 207.

Entered at Stationer's hall.

LONDON, Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

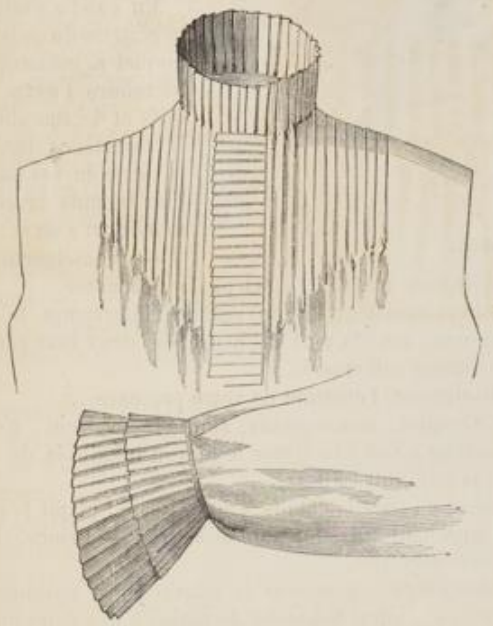
8. Bonnet en na

4. Chemise

souck plissé à la main. — On peut remplacer cette garniture par une dentelle torchon.

3, Bonnet en nansouck et bruges.

5. Bonnet du matin en nansouck. — Fond mou et passe diadème formée par des bandes de broderie anglaise posées pied contre pied, séparées par une natte de velours et de ruban paille, et formant derrière un nœud à bouts flottants.



4. Chemise de nuit.

6. Chemise « habillée » en batiste, sans manche. — Le corps de la chemise, plissé à plis creux dans le haut, est monté à poignet mignon ; ce dernier est garni d'une broderie mate, qui termine tous les bords du haut et de

5. Bonnet du matin en nansouck.

l'entournure des bras. La chemise se boutonne sur chaque épaule. — La

6. Chemise « habillée ».

marque, composé de deux initiales artistement brodées, forme un gracieux ornement sur le devant.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE MONDAINE

L'arrivée de l'impératrice d'Autriche à Paris, la mort de la duchesse de Riario-Sforza, — la sœur de l'illustre Berryer, — le mariage de la princesse Amélie de Bavière, et l'apparition au bois de Boulogne du premier chapeau de feutre, voilà les grands événements de la quinzaine.

Il était charmant, ce chapeau, sur la tête juvénile qui le portait. Imaginez une sorte de toque mignonne, coquette, comme il s'en voit dans les portraits de Clouët ; en feutre bleu, garni de plumes de perdrix, avec brides de velours formant un nœud très-large, mais sans bouts, sous le menton. Si c'est là le modèle qui doit régner durant la saison, j'en fais compliment à la mode.

G. N° 564. — Chapeau *Marmotte*.

S. M. l'impératrice d'Autriche, remise de la chute de cheval qu'elle a faite à Sassetot, a profité de ce qu'elle n'était plus obligée d'être de retour à jour fixe dans ses États, pour visiter Paris, qu'elle n'avait jamais vu.

L'impératrice Elisabeth a trente-huit ans, mais paraît plus jeune que son âge. Elle est le troisième des huit enfants du duc Maximilien de Bavière et de la duchesse Louise, fille du feu roi Maximilien Ier. Elle possède une physionomie pleine de charmes plutôt qu'une beauté éblouissante; ses yeux sont d'un éclat extraordinaire, que tempère la caresse du regard. Elle se coiffe d'une façon particulière et qui lui sied à merveille : elle porte les cheveux relevés en un épais rouleau sur le front, un peu comme dans certaines coiffures du temps de Louis XV, et retombant en boucles par derrière.

Sa Majesté a évité, à Paris et le long de sa route, toute espèce de réception officielle. Ces cérémonies sont la plaie des voyages souverains, et l'on s'explique l'empressement des princes à saisir toute occasion d'y échapper. Cependant elles ont parfois des côtés imprévus fort plaisants : à preuve ce qui arriva une fois au duc Maximilien, père de l'impératrice.

Le prince, voyageant en Allemagne, arrive dans une ville où un bal lui était offert. Le gouverneur naturellement en faisait les honneurs.

L'heure du bal venue, la salle pleine de toutes les personnes notables de la ville, on annonce la voiture du prince; le gouverneur va jusqu'au péristyle pour le recevoir et lui adresser un petit discours. Soudain, le haut fonctionnaire est pris d'un terrible hoquet. Parler à Son Altesse Royale avec ces spasmes interrupteurs, il n'y avait pas à y songer. Le malheureux était au désespoir, quand un médecin français qui se trouvait là, voyant la navrante situation du harangueur, s'approche et lui dit :

— Levez les deux bras par-dessus votre tête, retenez fortement votre respiration, et dans deux minutes ce sera passé !

Et, sans se préoccuper de la familiarité de l'élan, il passe derrière l'Excellence, lui saisit brusquement les deux bras et les lui campe par-dessus la tête où il les lui maintient comme dans un étau.

Le gouverneur ahuri, éperdu, se laisse machinalement faire ; mais soudain la porte s'ouvre... et le prince paraît, suivi d'un brillant état-major en grand uniforme.

L'Altesse cherche du premier coup d'œil le gouverneur et le voit rouge comme une pivoine, les deux bras maintenus par-dessus la tête par un personnage cravaté de blanc, qui s'écrie, pendant que l'autre s'étouffe presque à retenir sa respiration :

— Une seule minute, Excellence, et ça va être passé !

Le prince s'arrête pour attendre la fin de cette scène bizarre à laquelle il ne comprend vraiment rien.

Un « ah ! » s'échappe de la poitrine du gouverneur, auquel le médecin venait de rendre l'usage de ses bras et de son éloquence. Il commence incontinent la série de ses saluts, de l'air le plus gracieux du monde, et s'écrie :

— Monseigneur, lorsque votre illustre ancêtre, l'électeur de Franconie...

— Pardon, monsieur le gouverneur, interrompt le prince, que faisiez-vous donc là tout à l'heure, les deux bras par-dessus la tête et comme suffoqué ?

— Monseigneur, l'émotion de votre présence...

— Et le hoquet, monseigneur, ajoute le médecin ; c'est moi qui ai enseigné à Son Excellence le moyen infaillible de le faire passer. Si jamais votre Altesse...

— Arrière, de pareils détails à Son Altesse ! glapit le gouverneur, et reprenant aussitôt son discours : — Prince, lorsque votre auguste ancêtre...

— Pardon encore, monsieur le gouverneur, recommença le duc Maximilien, j'aurai beaucoup de plaisir à lire votre discours, si vous avez la bonté de me le remettre, mais votre bal me paraît charmant et j'ai hâte d'en jouir au milieu de ces messieurs et de leurs aimables compagnes.

Et s'avançant résolûment, le prince coupa court à cette scène

d'opérette dont tout le bal, et le lendemain toute l'Allemagne, s'amusèrent à gorge déployée.

J'en ai noté le souvenir à la fois pour montrer que la note gaie ne manque pas toujours aux iréceptions officielles, et à cause du triomphal remède qu'il indique à une petite infirmité ridicule et souvent gênante au possible.

A défaut de réception gouvernementale, l'impératrice d'Autriche — ou plutôt la comtesse de Hohenhembs — a reçu la visite de la maréchale de Mac-Mahon, venue exprès dans ce but à Paris de son château de La Forêt. La maréchale portait une charcharmante toilette de saison, dont la simplicité n'excluait pas l'élégance.

P. DE LUCENAY.

UN FINANCIER DU XVIIIe SIÈCLE

Le mois de septembre de l'an de grâce 1875 a vu disparaître sous la pioche des démolisseurs les derniers vestiges de l'ancien Opéra.

On sait que les bâtiments donnant sur la rue Le Peletier, et où logeait l'administrateur, provenaient de l'hôtel construit par Bouret, un des financiers célèbres du siècle passé.

On ferait un volume des souvenirs qu'à laissés son opulent propriétaire, mort sans un sou après avoir remué les millions à la pelle.

Il méritait assez peu sa fortune, s'il faut s'en rapporter à ce mot d'une contemporaine:

Quelqu'un, montrant à Mme Geoffrin la superbe demeure du fermier général, lui demandait si elle avait jamais rien vu de plus magnifique et de meilleur goût.

— Je n'y trouverais rien à redire, observa Mme Geoffrin, si Bouret en était le frotteur.

En fait de courtisanerie, Bouret poussa cependant la souplesse d'esprit à un degré qui ne sera probablement pas dépassé de longtemps.

C'est lui qui, recevant le roi Louis XV à son château de la Croix-Fontaine, avait eu l'idée de placer dans son salon, assez en vue pour qu'il dût tomber sous les yeux du roi, un in-folio portant ce titre: *Le vrai bonheur*.

En l'ouvrant, Louis XV put lire en tête de la première page: « Le roi est venu chez Bouret, » — avec la date du jour à côté.

Sur les feuillets suivants, se répétait la même phrase suivie des dates anticipées jusqu'en 1800.

Une autre fois, Bouret apprend que le roi a trouvé dans la forêt de Senard un lieu qui lui a paru très-propre à un rendez-vous.

Le financier achète en hâte le terrain, y fait bâtir un pavillon splendide, et a l'adresse d'y amener le monarque, qui lui fait l'insigne honneur d'y manger une pêche.

Pendant ce temps-là, on saisissait les meubles de Bouret à Paris.

Le plus beau de ces tours de courtisan fut peut-être celui que joua Bouret à M. de Machault, contrôleur général des finances.

M. de Machault avait perdu une levrette qu'il adorait.

Bouret a vent de cette perte. Il fait chercher une bête absolument semblable et commande un manequin plus ou moins ressemblant au contrôleur général, mais surtout revêtu d'une simarre pareille à celle que celui-ci avait l'habitude de porter comme garde des sceaux.

Notre habile homme habitue la chienne à faire fête à ce simili-contrôleur des finances, ne lui donnant du sucre qu'après qu'elle l'a suffisamment caressé; puis, quand il la juge bien dressée, il l'emmène avec lui chez M. de Machault.

L'effet attendu ne manque pas.

A peine la levrette a-t-elle vu le contrôleur qu'elle lui saute au cou.

— Mon chien! s'écrie le contrôleur général avec des larmes dans les yeux.

Comment un courtisan de la force de Bouret n'a-t-il pas fait une de ces fortunes qui durent ?

Paul PARFAIT.

MUSIQUE

Nous voici revenus au beau temps des concerts et de la vraie musique; ce n'est encore que le prélude de la saison d'hiver, avec son inévitable cortége de bals, de soirées, de matinées musicales et d'auditions de toute sorte; mais si, par la suite, les promesses du début se trouvent réalisées, les véritables amis de l'art n'auront qu'à se réjouir.

La réouverture des concerts populaires de musique classique, au Cirque d'hiver, est annoncée pour le dimanche 17 octobre, et l'on sait que la faveur du public leur est d'avance acquise. En attendant cette entrée en campagne, le succès obtenu par M. Pasdeloup, après avoir successivement produit les concerts de M. Colonne, ceux de M. Lamoureux et de Littolf, vient de provoquer une nouvelle tentative qui ne semble pas devoir être moins heureuse que ses aînées. Un artiste de talent, M. Henri Chollet, a eu la pensée de doter le quartier des Martyrs d'un élément qui lui manquait, et il a organisé, au Cirque Fernando, ce qu'il appelle les *Concerts modernes de musique classique*. Le premier de ces concerts, sur le titre desquels nous nous garderons bien d'épiloguer, a eu lieu dimanche (3 octobre), et tout porte à croire que l'œuvre nouvelle est née viable.

M. Henri Chollet est parvenu à constituer un orchestre capable d'interpréter la musique des maîtres, et ce n'était pas la moindre difficulté de l'entreprise. Sous sa direction, cette vaillante phalange ne fera que s'améliorer, et nous ne doutons nullement qu'elle ne rivalise avant peu, au point de vue de l'exécution, avec l'orchestre même de M. Pasdeloup.

Le programme du concert d'inauguration — qui a eu la bonne fortune d'être trouvé trop court — comprenait deux ouvertures: celle des *Noces de Figaro*, de Mozart, et celle de *la Muette de Portici* (Auber); une Symphonie inédite (allegro, andante, scherzo et marche funèbre); l'adorable *Sevillana* du *Don César de Bazan* de M. Massenet, qui a eu les justes honneurs du bis; une très-jolie *Rêverie* tirée des *Scènes d'enfants* de Robert Schumann; le *Mouvement perpétuel* de Paganini, exécuté avec ensemble par les premiers violons; enfin, l'air fameux de *Joseph* (Méhul), chanté avec beaucoup de charme par M. Gilandi.

C'est avec un sentiment de curiosité bien naturel qu'a été écoutée la symphonie *inédite*, attribuée tout bas à M. Henri Chollet lui-même. Hâtons-nous d'ajouter que le public a tout de suite pris plaisir à cette audition, en reconnaissant là une composition musicale d'une réelle valeur, savamment développée et sérieusement écrite. L'andante, où figure un solo de violoncelle très-bien rendu par M. Gary, et le scherzo, d'allure originale, ont emporté tous les suffrages.

En résumé, cette première séance a été bonne pour le public, et elle n'a rien que d'encourageant pour l'entreprise. Quant à nous, il suffit que celle-ci présente un caractère élevé et vraiment artistique pour avoir droit à toutes nos sympathies. Offrir à la foule de nobles distractions est une œuvre rare et doublement méritoire par le temps qui court: c'est pourquoi nous serons heureux d'avoir à constater le succès croissant des *Concerts modernes*.

Robert HYENNE.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

DG. N° 555. — TOILETTES DE MARIAGE (MARIÉE, DEMOISE

ÉES, ETC.). — DES

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

NNEUR, INVITÉES, ETC.). — DESCRIPTION, PAGE 491.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ROSE D'AVRIL

(NOUVELLE. — SUITE.)

Rose se leva vivement du siége où elle s'était assise en quittant le piano. Si les émotions et la colère que cette exigence provoqua chez elle n'eussent pas été si fortes, elle aurait probablement donné libre cours à ses larmes. Dans tous les cas, ce fut d'une voix douce, faible et tremblante, qu'elle répondit :

— Pardonnez-moi, madame, ma mère, — et il y eut une pause; mais par un violent effort, maîtrisant son émotion, elle continua :

— Ma mère est morte depuis trois mois à peine, mon père depuis moins d'une année. Je préférerais quitter votre maison, plutôt que de céder à une demande qui blesserait mes sentiments et m'obligerait à manquer de respect envers leur mémoire.

— Il suffit, répliqua Mme de Keradeuc sans hésitation, en regardant Mme Ricciardi ; je n'insisterai pas, puisque vous y attachez tant d'importance. C'est une affaire entendue, continua-t-elle. Vous avez dîné, sans doute ?

— Non, répondit Rose; mais cela n'importe guère.

— Vous n'avez pas dîné ! Marguerite, pourquoi n'avez-vous pas commandé de préparer à dîner pour Mlle d'Avril ? — Qu'on lui donne quelque chose à manger immédiatement.

La femme de charge fronça les sourcils, et heurta volontairement Rose en se dirigeant vers la porte, lorsque Mme de Keradeuc ajouta :

— Vous ne trouverez pas mauvais, sans doute, que je vous appelle d'Avril ? Il m'est impossible de faire une différence entre les personnes qui sont chez moi.

Une inclinaison de tête fut la seule réponse que Rose put donner.

Mme Ricciardi, en montant avec elle l'escalier, lui lança un nouveau regard de mépris, et lui dit d'un ton sec :

— Je vais vous envoyer quelques rafraîchissements par la domestique.

Rose était si faible qu'elle ne put manger que très-peu; son cœur était trop plein, et l'avenir s'offrait à elle sombre et presque menaçant.

Avant de se coucher, elle ouvrit les volets de sa petite chambre. La nuit était belle, calme et claire. La lune s'était levée, dans le ciel d'innombrables étoiles brillaient au firmament, et la neige étincelait, éblouissante sous la gelée qui la condensait. Non loin de la maison, les eaux d'un petit lac brillaient argentées, à travers les branches des arbres qui ornaient ses bords. Le calme de cette scène pénétra jusqu'à l'âme de la jeune fille, car cet aspect de l'hiver était à l'unisson de ses tristes méditations. Insensiblement elle se reporta, en pensée, vers la dernière demeure de ses parents, — cette demeure où son père et sa mère dormaient côte à côte, dans une tombe que la neige couvrait alors de son manteau; sa souffrance devint si vive que toute son âme parut s'échapper dans un cri d'angoisse.

Epuisée par la douleur et les larmes, elle se décida à se jeter sur son lit, et finit par tomber dans un profond sommeil.

II

Le lendemain de son arrivée à la Chataigneraie, la pauvre Rose d'Avril fut tirée de son sommeil par une voix qui ne ressemblait guère à celle qui l'éveillait autrefois, le matin, dans la maison de sa mère. Lorsqu'elle ouvrit les yeux, elle eut peine à se rappeler où elle était ; une femme, une bougie à la main, était debout à la tête de son lit, près de la fenêtre, dont elle venait de pousser les volets. La lumière qui pénétra du dehors était froide et grise et contrastait singulièrement avec celle de la bougie.

— Ah ! vous voilà éveillée, dit la voix.

Par degré Rose commença à rassembler ses souvenirs et reconnut Mme Ricciardi.

— Nous nous levons de bonne heure dans cette maison... moi, du moins, continua la femme de charge, — et je suis obligée d'éveiller les autres domestiques. J'ai commencé par vous. J'imagine que vous y verrez assez pour vous habiller, sans que je vous laisse cette bougie ; le temps que vous soyez prête, je serai de retour pour vous donner vos instructions.

En achevant ces mots, sans attendre de réponse, elle sortit de la chambre.

En proie à un sentiment qui eut d'ailleurs pour effet d'adoucir la sensation d'abandon qu'elle aurait sans cela éprouvée à un plus haut degré, Rose se leva et s'habilla à la faible lueur du jour naissant.

« Si, se dit-elle, cette femme est autorisée à agir avec moi comme elle paraît vouloir le faire, je ne resterai pas ici huit jours. Quel motif a-t-elle de s'introduire ainsi dans ma chambre à coucher à une pareille heure ? Je saurai bientôt si Mme de Keradeuc est informée de ces procédés et si elle a l'intention de les permettre. *Les autres domestiques*... Vraiment ! je lui apprendrai que je ne me laisserai pas traiter comme une domestique par elle. »

Telles étaient les pensées qui se succédaient dans l'esprit de la jeune gouvernante, tandis qu'elle allait et venait dans sa chambre, en procédant à sa toilette. Lorsqu'elle eut fini, elle passa dans la première pièce pour attendre le retour de Mme Ricciardi.

Ainsi que la veille au soir, il faisait excessivement froid ; les fenêtres étaient couvertes d'une telle couche de glace, qu'il était impossible de voir à travers. Comme on n'avait point encore allumé de feu dans l'appartement, Rose se mit à marcher en long et en large, autant pour rappeler la chaleur dans ses membres déjà refroidis, que pour calmer l'irritation à laquelle elle était en proie. Elle prit la résolution de s'armer de patience, pour un temps du moins, jusqu'à ce qu'elle eût pu se rendre bien compte de sa position, et puis de régler sa conduite d'après celle qu'on tiendrait à son égard.

Mais à peine s'était-elle fait cette promesse qu'elle fut, pour ainsi dire, forcée de l'oublier. En effet, Mme Ricciardi revint, et ouvrant brusquement la porte :

— Allons, d'Avril, cria-t-elle, êtes-vous prête ?

Cette insolente apostrophe, rendue plus sensible encore par le ton dont elle était proférée, fut comme l'étincelle qui met le feu à une allumette; cependant, quoique Rose eût peine à retenir son indignation, un sentiment de sa propre dignité vint heureusement à son aide, et ce fut d'une voix comparativement calme qu'elle répliqua :

— Excusez-moi un moment, madame Ricciardi ; je comprends parfaitement quelle est votre position dans cette maison: puis-je vous demander de ne point oublier non plus quelle est la mienne? Je ne suis point une domestique ici, dans le sens ordinaire du mot. Quels que soient les termes que Mme de Kéradeuc veuille employer à mon égard, je ne m'y opposerai pas, tant que je serai à son service ; mais je ne permettrai pas que *vous* me parliez comme vous venez de le faire. Il est préférable pour nous deux d'avoir cette explication dès aujourd'hui. Et maintenant, si cela vous plaît, je serai heureuse de recevoir de vous les instructions que votre maîtresse vous a chargée de me transmettre.

Le regard que la femme de charge jeta sur la gouvernante ne saurait se comparer qu'à l'éclair qui s'échappe du nuage chargé d'électricité, et Rose s'expliqua dès lors le sobriquet qu'on lui avait donné dans les parties inférieures de la maison ; mais, par une puissance merveilleuse sur elle-même, Mme Ricciardi sut ne laisser voir aucun signe de colère.

— Pardon, mademoiselle, dit-elle d'un ton sarcastique, et en

faisant une révérence ; j'ignorais qu'une gouvernante fût un personnage si important, — mais je tâcherai de m'en souvenir. Eh bien! donc, si cela ne vous dérange pas trop, mademoiselle, de m'accompagner, je vais vous conduire dans une chambre où vous trouverez du feu, et où je vous ferai part des désirs de madame. J'espère que, bien qu'ils vous soient communiqués par une personne aussi humble que moi, cela ne vous empêchera pas de les exécuter.

Puis, avec une espèce de politesse plus blessante encore que la grossièreté la plus étudiée, elle ouvrit la porte à Rose, en ajoutant :

— Il faut m'excuser de prendre la liberté de passer devant mademoiselle, parce que, autrement, elle ne connaîtrait pas le chemin.

Rose la suivit en silence jusqu'à l'une des pièces du premier étage, — un appartement assez confortable, où un bon feu brillait dans la cheminée.

— Cette chambre, continua Mme Ricciardi servira de salle d'étude pour la gouvernante et ses élèves. Madame désire que vous ayez la bonté, mademoiselle, d'être ici tous les matins à huit heures, et vous y trouverez les enfants. Depuis ce moment jusqu'au moment où elles se retireront pour se coucher, vous serez chargée de veiller sur elles. Vous devrez les faire sortir tous les jours, quand le temps le permettra ; et quand madame sera assez bien portante pour cela, vous leur donnerez régulièrement leur leçon de musique dans son boudoir. Quant à tout ce qui les concerne d'ailleurs, madame pense que vous saurez régler cela de vous-même. Madame a ajouté encore que, attendu que je me suis jusqu'à présent occupée de ces jeunes demoiselles, — ici Mme Ricciardi prit un air hautain et sévère, — je devrai exercer sur elles tout le contrôle qu'il me plaira de garder.

— Je suis charmée, répliqua Rose, que vous m'ayez prévenue de cela : je demanderai à Mme de Keradeuc la nature de ce contrôle, et jusqu'à quel point il doit s'interposer avec mon autorité sur les enfants.

— En vérité ! s'écria la femme de charge avec indignation, vous pourrez demander tout ce que vous voudrez. En attendant, je vais vous envoyer ces demoiselles.

Et en sortant, elle lança de nouveau à Rose un de ces regards en dessous qui l'avaient si désagréablement impressionnée la veille au soir.

Au bout de deux ou trois minutes, les petites filles arrivèrent ensemble. Elles se montrèrent d'abord, comme cela est naturel chez des enfants si jeunes, timides et réservées. Mais leur institutrice renversa bientôt la barrière, car elle avait une manière toute particulière de se faire aimer. Elle réussit, toutefois, plus aisément avec Alice, la plus jeune des deux. Gertrude, qui était d'une année environ plus âgée, avait plus de froideur naturelle, mais enfin elle céda jusqu'à un degré étonnant aux gentilles avances de sa gouvernante. Quelques instants suffirent à Rose pour reconnaître que, en raison de leur âge, — dix et onze ans, — leur instruction était très-peu avancée Elle demanda qui, jusqu'alors, leur avait donné des leçons.

— Oh ! personne, répondit Gertrude ; je veux dire que nous n'avions pas de gouvernante comme vous. Maman nous faisait étudier quelquefois, papa nous enseignait différentes choses quand il était à la maison; mais Marguerite, — vous savez, — nous enseignait presque toujours quand elle avait le temps.

— Oui, dit Alice en l'interrompant ; et Marguerite ne voulait pas qu'on vous fît venir. Elle en était colère ; mais mon oncle a exigé que ma tante vous envoyât chercher.

— Mais, répliqua Rose en riant, pourquoi donc Marguerite, comme vous l'appelez, s'opposait-elle à ce que je vinsse? qu'avait-elle donc contre moi?

— Contre vous, rien, répondit Gertrude ; mais elle ne voulait de gouvernante d'aucune sorte. J'ai entendu maman se moquer d'elle et dire qu'elle était jalouse de quiconque pouvait venir habiter la maison.

— Mais je suis enchantée que vous soyez venue, dit Alice en levant les yeux sur Rose, et en posant ses mains sur ses genoux. Je n'aime pas du tout Marguerite.

— Fi donc, Alice ! s'écria Gertrude, assez vivement; tu ne devrais pas dire cela. Elle a beaucoup d'affection pour nous, et, pour mon compte, je l'aime beaucoup.

— Gertrude a raison, dit Rose ; nous ne devons pas dire, Alice, que nous n'aimons pas quelqu'un.

— Mais puisque je ne l'aime pas, répéta l'enfant; je ne peux pourtant pas mentir. L'aimez-vous, vous, mademoiselle d'Avril?

Avant que Rose eût eu le temps de répondre à cette embarrassante question, on vint prévenir que le déjeuner était servi. La gouvernante et ses élèves furent seules à table; et après le repas, les jeunes filles furent invitées à se rendre auprès de Mme de Keradeuc.

Pendant l'heure qui suivit et dont Rose se trouvait maîtresse de disposer à son gré, elle rentra soudainement, et, par erreur, dans la salle à manger, croyant aller dans la salle d'étude. Elle y trouva Mme Ricciardi et Joseph Martin, le sommelier. qui paraissaient être absorbés par une conversation des plus intéressantes; et comme elle les entendit répéter son nom, en l'accompagnant de rires moqueurs, elle en conclut que le thème était sans doute sur son petit épisode du matin avec la femme de charge.

Ni l'un ni l'autre n'eurent l'air beaucoup embarrassés en la voyant ainsi entrer inopinément ; ils se contentèrent de se tourner de côté, et Martin lui jeta un regard impertinent en passant devant elle.

Ce sommelier avait un aspect qui n'était rien moins qu'avantageux. Il était lourd, avait une petite figure flasque et pâle, de petits yeux gris, et un double menton qui se reposait complaisamment sur les plis d'une cravate blanche. Ses manières, basses et serviles pour ses supérieurs, importantes et pompeuses pour ceux qu'il daignait protéger, le rendaient particulièrement repoussant.

Rose ne put s'empêcher de remarquer, en les voyant ainsi tous les deux ensemble, qu'il semblait exister entre ces deux personnages une intimité plus qu'ordinaire, mais elle n'y fit pas alors beaucoup attention. Elle ne regretta aucunement ce que, sur l'impulsion du moment, elle avait dit à Mme Ricciardi, car elle s'aperçut que, quels que fussent ses sentiments à son égard, elle avait du moins obtenu ce qui lui importait le plus, une apparence de respect pour elle.

Durant les quinze premiers jours qui suivirent, il survint peu de chose pour varier la monotonie de l'existence que menait Rose d'Avril. Chaque jour, aux mêmes heures, elle donnait ses leçons, et généralement les leçons de musique dans la chambre de Mme de Kéradeuc ; le temps, d'ailleurs, ne permettait guère de prendre des récréations en plein air. L'un des charmes de sa vie fut l'attachement qui s'établit entre elle et ses élèves, entre elle et Alice, spécialement. Gertrude était plus difficile à gouverner; elle était davantage sous l'influence de Mme Ricciardi, qui ne manquait jamais de contrarier les désirs de l'institutrice, quand il lui était possible de le faire.

Rose ne mit pas à exécution la résolution qu'elle avait prise de savoir de quelle nature était l'autorité que la femme de charge prétendait pouvoir exercer sur elle; Mme de Keradeuc se montrait de plus en plus prévenante et polie à son égard, et la conviction qu'elle n'avait rien perdu dans son estime lui suffit. Cependant, Rose remarqua que c'était en l'absence de Mme Ricciardi que sa maîtresse était bonne pour elle; chaque fois que la femme de charge était là, on aurait dit que Mme de Keradeuc n'osait adresser une parole agréable à sa gouvernante sans s'excuser en quelque sorte auprès de son amie.

Le premier incident qui vint apporter un peu de variété dans

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

la routine des occupations quotidiennes eut lieu trois semaines environ après l'installation de Rose au château de Châtaigneraie. Un matin, ses élèves se précipitèrent vers elle en lui annonçant que « papa » était arrivé, car c'est ainsi que les deux petites filles appelaient toujours le capitaine.

— Il est arrivé très-tard hier soir, dit Gertrude, et nous ne l'avons pas encore vu; mais, — le visage de l'enfant s'illumina de bonheur, — je sais qu'il va bientôt nous envoyer chercher.

III

Il était aisé de voir que l'attachement entre le capitaine Keradeuc d'une part, sa nièce et sa fille de l'autre, était d' une force peu ordinaire, et Rose se dit que cela prouvait en faveur des uns et des autres, — d'autant plus que les fréquentes absences du capitaine auraient pu affaiblir le lien qui les unissait. C'était toujours avec répugnance que ce dernier quittait sa maison, et avec une extrême satisfaction qu'il y revenait; mais des affaires importantes qu'il avait entreprises, depuis que la délicatesse de sa santé lui avait fait quitter l'armée, l'obligeaient à de fréquents voyages; diverses propriétés que le père d'Alice avait laissées, en mourant, dans un état des plus embarrassés, et qui devaient revenir, un jour, à sa nièce, lui causaient aussi beaucoup d'anxiété.

Lorsque le capitaine Kéradeuc entra dans la salle d'étude, il ut accueilli par les enfants avec les plus vives démonstrations d'affection. Rose se tint à l'écart, durant quelques instants, contemplant avec bonheur les sentiments de plaisir qu'ils se témoignaient réciproquement; puis le capitaine s'avança vers elle, et lui donna de son caractère la meilleure opinion par la manière franche et amicale avec laquelle il l'accueillit.

— J'espère, mademoiselle d'Avril, lui dit-il, que votre séjour avec nous vous sera agréable. Je crois m'apercevoir, continua-t-il en regardant attentivement les petites filles, qu'il y a déjà des progrès ici.

Louis Bailleul.

(La suite au prochain numéro.)

LE CORDIER

L'autre soir, je me promenais dans la campagne, de l'autre côté du Gers, et je regardais le soleil qui s'en allait disparaître derrière les vignes échelonnées, quand, par un brusque mouvement, Dick brisa la laisse par laquelle je le retenais et vint tomber comme un obus au milieu d'une bande de poules qui se mirent à bondir par-dessus les haies comme autant de balles élastiques.

J'eus toutes les peines du monde à faire revenir mon animal de chien, et je dus, pour empêcher une nouvelle charge à fond, passer un mouchoir dans l'anneau de son collier.

Je m'en allais donc fort embarrassé, quand le hasard me conduisit dans un enclos où un cordier avait installé son industrie. Le brave homme, aidé de sa femme et de deux jeunes garçons, travaillait de tout son cœur. Trois petits enfants, jolis comme des amours et plus bouffis s'il est possible, semblaient trouver un grand plaisir à se fourrer mutuellement de la terre dans les oreilles et le nez.

J'entrai et demandai à ce fabricant de vouloir bien faire une exception en ma faveur, en me vendant la ficelle nécessaire pour attacher mon bull, ce qui me fut immédiatement accordé. Je fis au cordier force compliments sur la qualité de la ficelle; il les reçut avec un sourire modestement confiant, tout comme si je l'avais félicité sur la confection d'une œuvre d'art, et se refusa à rien accepter.

Les enfants avaient abandonné leur intéressante distraction pour commencer avec Dick une interminable partie. Désireux de répondre à l'amabilité du cordier par une autre amabilité, j'abandonnai mon chien et je m'assis un instant.

J'avais souvent remarqué déjà que les paysans d'ici n'ont pas les allures lourdes et massives des paysans du Centre et du Nord; les traits de la plupart d'entre eux ne manquent pas de finesse et leurs manières ont de l'élégance. Ces qualités étaient chez mon hôte plus fortement accusées que chez ceux de ses pareils que j'avais pu voir jusqu'alors.

— Votre métier se fait gaiement de la sorte, lui dis-je, et votre petite famille me paraît fort entendue.

— Heureusement, me répondit-il, car seul je ne pourrais pas grand chose; chacun m'aide selon ses forces.

Je trouvais à mon cordier un certain air qui m'intriguait.

— Vous avez été soldat ? lui demandai-je.

— Certes, répliqua-t-il, j'ai fait mon temps, et ce n'est pas un mauvais souvenir de ma vie. Le père de ma femme est un vieux militaire et, comme dit ma chanson :

Lou béou-pay qu'éro dispousat
De mé céda soun bén, sa hille,
Promou qu'éri brabe soullat (1).

— Votre chanson !

— *Et moun Dieu !* qui n'en a pas fait quelques-unes dans sa vie? J'ai senti venir mes idées, je les ai rendues de mon mieux; c'est ainsi que j'ai composé des chansons et des Noëls.

— Vous plairait-il de me dire quelque chose ?

— Vous n'y comprendriez rien. Mes vers sont en patois, et d'ailleurs notre patois est bien grossier.

— Je ne suis pas de votre avis, et puis qu'importe ?

— Oh! je ne me ferai pas prier.

Mon cordier *poëte* enleva son chapeau, s'appuya à l'une des poutres de son hangar, posant la main sur la tête de l'aîné de ses fils, tandis que les autres, groupés autour de lui, ouvraient tout grands leurs beaux yeux.

— Que voulez-vous entendre ? me dit-il.

— Un Noël, si vous voulez bien.

Sans attendre davantage, il commença le Noël demandé. Rien ne peut rendre le charme de cette mélopée triste, résignée, consolante. Lorsque le chanteur eut fini, il s'en fut un instant et revint avec un petit cahier qui représentait la collection complète de ses œuvres.

Je traduis, pour toi, deux strophes du Noël qu'il me chanta.

Il est bien entendu que c'est un dialogue, entre un ange et un berger :

L'ANGE.

Alerte, petits bergers, Jésus vient de naître.
Courez à Bethléem afin de l'adorer,
Quittez votre troupeau, tout seul laissez-le paître,
N'en ayez pas souci, personne n'y touchera.
Moi, je vais demeurer dans la prairie.
Je vous le garderai avec bien de l'attention.

REFRAIN.

Courez vite à Bethléem adorer le Messie,
Réclamer son amour et sa bénédiction.

LE BERGER.

Pourquoi, charmant monsieur, nous tenez-vous un tel langage?
Dites-nous, par hasard, seriez-vous pas un trompeur?
Jamais on ne nous a parlé d'un Dieu venu enfant
Et nous n'espérions pas un aussi grand bonheur.
Nous sommes dans le malheur, partout la barbarie,
La désolation est parmi les humains.

(1) Le beau-père se disposa — A me donner son bien, sa fille, — Car j'étais un brave soldat.

REFRAIN.

Courez vite à Bethléem adorer le Messie,
Réclamer son amour et sa bénédiction.

Je ne puis tout citer ; mais voici au moins la fin du Noël :

LES BERGERS.

Dieu, notre souverain, dans une étable,
Entre deux animaux est né pauvrement.
Prête à enfanter, à sa mère honorable,
Personne ne daigna bailler un logement.
Priez bien pour nous autres, bonne Vierge Marie,
Bien grands pêcheurs qui demandons pardon.

REFRAIN.

Prosternés à genoux, adorons le Messie,
Réclamons son amour et sa bénédiction.

En artiste conscient de ses mérites, mon poëte me faisait remarquer les passages les plus réussis à son gré.

— Voyez, me disait-il, monsieur, le contraste qui existe entre le langage élevé de l'Ange et les simples réponses du berger. Lorsque je faisais ces Noëls, tout cela me venait naturellement, mais maintenant...

— Maintenant vous ne faites plus de vers ?

— *Moun Diou*, où en trouverais-je le temps? Lorsque je composais, je n'avais pas tous ces petits qui ne sont pas les moins bonnes de mes œuvres. Aujourd'hui, il faut travailler pour eux, et *foi de Sengès !* ce n'est pas une petite affaire que de nourrir cette marmaille.

— Aussi ne vais-je pas vous empêcher plus longtemps de travailler. Il me reste à vous remercier et à vous demander la permission d'apporter des brioches à tous ces jolis marmots.

— Elles seront les bienvenues. Merci, monsieur. Votre serviteur... Tout le monde sera heureux de vous revoir ici.

Je rentrai chez moi en me disant que..... Mais que diable t'ai-je raconté là, mon pauvre ami, et vas-tu seulement me faire l'honneur de me lire? J'en doute un peu, pas trop pourtant, car je sais que, dans le cœur d'un Breton, il y a toujours un coin pour le bon Dieu des paysans.

O...

Description des gravures dans le texte.

P. N° 281.

PEIGNOIR ÉLÉGANT EN LINGERIE. — Ce joli modèle est en organdi ou en cachemire blanc, selon le goût et le moment. Il est de forme princesse, à traîne derrière et à devants plus courts que le jupon de dessous. Une bande de même étoffe coulissée, à tête ruchée, surmonte un volant froncé, qui entoure tous les bords du peignoir. Cette garniture encadre le haut du corsage, ouvert en châle, et le bas des manches, avec des nœuds de ruban couleur cuir de Russie. Les côtés du peignoir sont ornés de poches « à la bonne femme », très-garnies de nœuds de ruban à longs pans flottants. Le peignoir forme au milieu, derrière, une cascade de petits pouffs; les côtés sont relevés par des cordons noués dessous. Il en résulte un écart aux devants, lequel découvre le jupon de soie, qui doit être d'une certaine élégance.

G. N° 564.

CHAPEAU DE FEUTRE gros bleu. — Large passe inclinée sur le front et relevée derrière, avec fond mou en surah bleu électrique. Un liséré bleu électrique entoure le bord de la passe. De petites plumes de paon, enfilées les unes sous les autres, forment un groupe assez volumineux en avant de la calotte; un oiseau des îles aux brillantes couleurs s'échappe devant de ce fouillis de plumes. Enfin, un ruban bleu électrique entoure le fond et forme derrière une réunion de coques à bouts tombants.

DG. N° 555.

TOILETTES DE MARIAGE. — 1. Costume de demoiselle d'honneur, en faille grise rayée et faille de même teinte à petits carreaux. — Jupon à traîne, entouré de volants plissés, bordés de rouge et coupés par des biais à petits carreaux lisérés de rouge. — Deux tabliers superposés, l'un en faille rayée, l'autre en faille à carreaux, terminés tous deux par des bandes de soie rouge recouvertes de guipures blanches et noires, formant transparent, avec franges rouges. Ces tabliers se réunissent au milieu, derrière, sous de larges coques en faille rayée lisérées de rouge. — Cuirasse rayée et manches à carreaux, avec parement de soie rouge et guipure dans le bas. — Chapeau de velours gris, à fond mou et passe diadème, garni de feuillage en velours assorti et bronzé, mélangé de baies de sorbier.

2. Toilette de mariée, en faille blanche. — Jupon à longue traîne et pli Bulgare, garni devant de biais superposés, avec un volant plissé dans le bas. — Tablier arrondi, formé de plis remontants, dont les côtés rajoutés simulent un revers se rabattant sur eux. Jolie dentelle blanche sur tous les bords bouquet de fleurs d'oranger sur le milieu. De larges coques de ruban et à pans frangés ferment le tablier par derrière. — Cuirasse unie, ouverte en châle, avec fichu en faille encadré de dentelle ruchée et fixé au bas de l'ouverture dans un bouquet de fleurs d'oranger. Les manches sont rayées d'un large coulissé et terminées par un parement garni de dentelle rappelant la disposition du fichu. — Diadème de fleurs d'oranger dans les cheveux. Le voile à la Juive en tulle de Bruxelles.

3. Toilette de jeune mère de mariée. — Jupon en faille noire, à traîne unie, et plissé à plis plats devant ; ce plissé est traversé en biais, dans le bas, par deux bandes de faille fixées sous un nœud et une boucle de jais. — Tunique princesse en velours noir, entourée de biais en faille et de dentelle de Chantilly qui se rabat sur le velours. Les côtés de la tunique font retour sur eux-mêmes pour former des revers de faille garnis de boutons de jais. Le devant de la tunique se relie à ces revers par des biais en faille, qui se réunissent au milieu sous des boucles de jais. Cette garniture se répète trois fois à chaque manche. Le haut du corsage s'ouvre par des revers lisérés de faille et garnis de dentelle de Chantilly ; en outre, des bandes de faille, posées en carré, se terminent au milieu par un nœud et une boucle de jais. — Lingerie ruchée, en riche dentelle blanche. — Chapeau de velours noir, à passe enlevée, garni de faille et de plumes crème.

4. Toilette d'invitée. — Jupon à longue traîne unie, en faille grise, garni devant de volants remontant sur les côtés. — Deux écharpes, l'une en velours noir, l'autre en faille grise terminée par des franges, forment ensemble le tablier; elles viennent se réunir au milieu du jupon, derrière, sous un large nœud de faille et de velours. — Veston en sicilienne noire, collant comme une cuirasse devant, où il est entouré de velours. Le haut du dos seulement est en sicilienne, à partir du milieu, il est fait de velours simulant un corselet, et le bas se termine en postillon. Le col montant et les manches sont en velours, les parements en sicilienne, et tous les boutons en bois noir durci. — Chapeau de velours noir, à passe diadème et bavolet relevé ; ruche de faille gros bleu autour de la calotte. Coquille de dentelle russe écrue, sous la passe, autour de la calotte, et cache-peigne de même dentelle.

5. Toilette de jeune fille, en faille et cachemire bleu de deux tons. — Jupon à traîne unie en faille. — Tablier en cachemire, divisé en deux parties formant revers découpés, devant et derrière, avec des franges à glands sur tous les bords. — Cuirasse en cachemire, à manches de faille. — Veston à col rabattu, s'ouvrant devant par de doubles revers garnis de lisérés de faille et de franges à grelot. Parements entourés de grelots au bas des manches. — Chapeau de feutre blanc, garni de coquilles de blonde blanche dessus et dessous.

6. Toilette de dame invitée. — Costume en faille et drap du Thibet, de nuance bleu marine. — Jupon à traîne, en faille, monté à larges plis derrière, entouré devant de volants plissés. — Tunique duchesse en drap du Thibet, avec devant de gilet simulé, en faille, formant un col montant. Ce gilet est encadré par les devants de la tunique, lesquels s'ouvrent dans le haut et dans le bas par des revers lisérés de faille. Le milieu de la tunique est ouvert par derrière, et les deux angles de chacun des côtés se réunissent sous un nœud de ruban ; cette disposition simule deux longs pans dont tous les bords sont ornés de lisérés de faille et le bas terminé par des franges à glands. A la ceinture se rattache une aumonière garnie comme le reste et qui pend sur le côté. Franges dans le haut de la manche, lisérés sur la couture et dans le bas, avec volants plissés. — Lingerie plate festonnée. — Chapeau de velours bleu marine, garni dessous d'un bandeau de fleurs paille, et dessus d'une plume de même nuance, avec des nœuds de ruban assorti tombant derrière.

7. Petit garçon de 5 ans. — Costume en drap velours gris. — Pantalon court. Veston flottant avec col rabattu; poches, parements aux manches et biais de faille.

8. Petite fille de 5 à 6 ans. — Costume en cachemire bleu pâle. — Cuirasse entourée de biais de faille. Jupon plat devant, plissé derrière ; des revers en faille emprisonnent le milieu du jupon et se réunissent sous un nœud. — Chapeau rond, à fond mou en soie blanche, avec bord et nœud de velours.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Description de la gravure coloriée n° 1264 *C.*

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume en sicilienne et faille de couleur cuir de Russie. — Jupon à courte traîne, formant pouff dans le haut; le bas entouré d'un volant plissé, surmonté de bouclettes en galon noir brodé de jais. — Tablier très-court, terminé par des bouclettes semblables, et dont les côtés se perdent sous le pouff. — Corsage genre veston, complètement rayé de galons. Les petits côtés se prolongent assez bas et en dépassent les bords. Le col rabattu et les manches sont en faille; celles-ci sont terminées par un cornet rayé de galons, avec nœud de ruban dessus. — Lingerie brodée. — Chapeau de feutre noir, forme auvergnate, garni de velours de couleur assortie à la robe et formant de longues boucles tombant derrière. Touffe de plumes sur le sommet.

2. Costume en cachemire gris perle uni, et quadrillé couleur tabac et gris. — Jupon à courte traîne et pli Bulgare (celui-ci est en faille tabac), garni de petits volants froncés. — Tablier rayé de larges bandes de faille tabac et entouré de plissés en cachemire uni. Le tablier est fermé derrière par un large nœud de ruban tabac. — Corsage (nouveau modèle) à devants rayés de bandes tabac; le dos est recouvert d'une pélerine qui se prend dans les coutures d'épaule, et se perd dans l'entournure du bras jusque dessous. Le bord inférieur est garni d'un plissé. Le bas des manches est orné d'un double cornet en faille tabac, avec patte de cachemire écossais sur le dessus. — Lingerie plissée. — Chapeau de feutre avec fond mou en cachemire gris, entouré de ruban tabac noué sur le sommet. Cache-peigne en fleurs ardinière et bandeau assorti.

Description de la gravure coloriée n° 1263 *D.*

Substituée à la gravure coloriée N° 1264 C pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. Fichu de soirée en surah rose et dentelle blanche. Le corps de ce fichu est drapé et noué en châle devant. Une petite dentelle en entoure le bord extérieur, en dessous duquel deux épaulettes sortent pour tomber sur le haut du bras. — Le haut du fichu (qui en forme la partie principale) est entouré d'un collier en surah rose drapé et fixé devant; son bord inférieur est garni d'une dentelle blanche posée presque à plat; une ruche Médicis, de même dentelle, orne l'autre bord.

2. Chapeau de velours violet, à fond mou et passe diadème continuant derrière où elle forme un bavolet plat, relevé ou non (au choix). Des nœuds de ruban lilas ornent le dessus de la calotte avec une touffe de plumes marabouts teintées de lilas. La passe, bordée d'un ruban lilas, est ornée d'une guirlande de coques lilas, entremêlées de boutons de fleurs, qui se termine sous le bavolet.

3. Chapeau *Grande-Duchesse* en feutre gris, à haute calotte et passe relevée de côté. Un large velours bleu entoure la calotte; elle est, en outre, extrêmement ornée : coques de velours, oiseau bleu des îles, et grande plume amazone, d'un gris bleuté, tombant derrière. Le bord de la passe est entouré d'un velours bleu et d'un galon d'or posé à cheval.

4. Cuirasse en faille jaune ouverte en châle devant et un peu derrière, sans manches. Elle est garnie (à cheval) d'une sorte de revers de même étoffe, entouré d'une dentelle blanche, et qui dépasse le bord de la basque devant et derrière. Une petite écharpe en surah, de couleur assortie, quoique plus foncée, orne l'ouverture de ce vêtement; nœuds sur les épaulettes, au bas du fichu, et dans le bas du revers derrière.

5. Parure (col rabattu et sous-manches) en batiste. Les bords sont entourés de plissés et de lisérés bleus, avec de petits nœuds pareils placés dans les angles.

6. Parure habillée : col Louis XIII et sous-manche. Foulard blanc et lilas alterné par bandes rapportées, ornées de blonde blanche sur les bords et de cordelières lilas à glands de soie.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 53.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE PROMENADE. — Costume madras de fantaisie avec garnitures de faille bleu électrique. — Jupon à courte traîne unie. — Longue tunique (seconde jupe) coupée en carré, bordée d'un large biais en faille bleu électrique boutonnée sur les côtés. — Corsage cuirasse à gilet de faille, lacé derrière. Nœud de ceinture à grands pans de même étoffe et bords semblables. — Paletot demi-ajusté et très-long, entouré de biais en faille. Col rabattu. Boutons assortis sur toute la longueur des devants et boutonnières. Manches larges, garnies de même, avec de plus petits boutons. — Chapeau de feutre presque blanc, bordé et garni de faille assortie formant des coques sur le dessus. Panache de plumes traversant la calotte.

REVUE DES MAGASINS

La maison de commission LASSALLE et Cie a quitté ses magasins de la rue Louis-le-Grand et a installé son nouveau domicile, considérablement agrandi, *rue de Grammont, 21.* C'est là que nos lectrices pourront demander le prospectus de la saison d'hiver que la maison Lassalle expédie « franco. » On sait que ce prospectus contient les meilleurs renseignements, et les plus complets qu'il soit possible de désirer sur les modes, les tissus, les confections adoptés par le monde élégant et surtout par les femmes qui veulent les toilettes tout à fait comme il faut, exemptes d'excentricité.

Nous rappellerons qu'on peut s'adresser à la maison Lassalle pour recevoir les costumes le plus en vogue, et que ses prix sont de beaucoup inférieurs à ceux des grandes couturières. S'il s'agit de toilette élégante, on dresse un devis qui peut varier suivant les garnitures.

La maison Lassalle répond exactement à toutes les lettres et demandes de renseignements. Elle expédie des échantillons de toutes les étoffes. Nous comptons donner dans un prochain article le détail des nouveautés adoptées, pour cette saison, par la maison Lassalle.

— La jeunesse éternelle n'est pas un vain mot, et bien des femmes ont su trouver le moyen de la réaliser ou du moins d'en avoir l'apparence. Quelques soins hygiéniques et le choix d'une parfumerie saine et « naturelle » ont suffi.

La maison PINAUD-MEYER n'est pas étrangère à ce résultat; partant de ce principe : « réputation oblige, » elle ne cesse d'augmenter la liste de ses excellents produits et d'apporter dans leur fabrication tous les perfectionnements imaginables. C'est ainsi que la *Corbeille fleurie* s'enrichit et présente de si grands avantages aux femmes qui viennent y puiser à pleines mains.

Les produits de la maison Pinaud-Meyer se divisent en plusieurs séries : à la violette de Parme, au bouquet d'Ixora, à l'oppoponax, etc. Nous citons les plus célèbres. Chaque série comprend les eaux de toilette, le cold-cream, les dentifrices, les poudres, les pommades pour les cheveux, les essences pour le mouchoir.

Le monde élégant continue à patronner la série de parfumerie à l'oppoponax; on en a pris l'habitude pendant les fortes chaleurs et aussi au bord de la mer où les odeurs pénétrantes sont surtout recherchées. Mais tout fait supposer que, cet hiver, les gens de goût préféreront la douce senteur des violettes de Parme et du bouquet d'Ixora.

La *Corbeille fleurie* (boulevard des Italiens, 30) ne se contente pas de fournir tous les talismans de beauté; elle offre encore un choix très-complet de tous les objets que comporte la parfaite installation d'un cabinet de toilette : boîtes, flacons, sachets, peignes, brosses, miroirs de poche, etc., le tout d'une élégance parfaite et vraiment artistique.

SPÉCIALITÉS

Parmi les moyens qu'on emploie pour conserver la beauté, il faut placer en première ligne les soins à donner à la chevelure. Lorsqu'elle grisonne, il n'y a pas à hésiter : il faut immédiatement prendre une teinture infaillible, qui rende peu à peu aux cheveux leur couleur naturelle et présente assez de garanties pour qu'on puisse l'adopter sans inquiétude.

On sait que l'*Eau Figaro* est une teinture pour les cheveux; la Société d'hygiène française la patronne chaudement et elle tient fort bien les promesses qu'on a faites pour elles. La manière de s'en servir est simple et s'apprend en un instant, grâce au prospectus-programme qui enveloppe chaque flacon.

L'*Eau Figaro* met franchement cartes sur table en s'annonçant pour ce qu'elle est : une teinture pure et simple, mais saine et parfaitement hygiénique. Après un usage journalier de l'*Eau Figaro*, les cheveux et la barbe reprennent rapidement leur couleur primitive.

Aux personnes qui se serviront de cette eau magique, on recommande instamment de s'entretenir la tête dans un état de propreté extrême, et d'employer une bonne pommade afin que les cheveux ne se sèchent pas trop, ce qui nuirait à leur beauté ainsi qu'à la réussite complète de la teinture.

La Société d'hygiène française a son siége à Paris, boulevard Bonne-Nouvelle, 1; les demandes doivent être envoyées à M. Viguier, gérant, à l'adresse ci-dessus.

M. D'A.

ROUVENAT (✻) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La dernière journée des courses d'automne, au bois de Boulogne, a été de toutes celles de la série la plus animée : beau temps, en résumé, belle compagnie et sport des plus intéressants, où les surprises n'ont point manqué, — les déceptions non plus!

Les toilettes, se ressentant de la saison, étaient pour la plupart d'un caractère indécis, ni chien ni loup, comme on dit vulgairement. De très-élégants costumes de soie aux fraîches couleurs et aux riches ornements, mais peu de toilettes franchement d'automne. Sur les épaules féminines, une variété infinie de vêtements : vestons, visites, capulets, en drap ou sicilienne, c'est ce que nous avons vu de mieux; mantilles blanches ou noires en laine tricotée; rotondes de cachemire, garnies de franges marabout; d'autres formes encore et jusqu'à des tartans anglais! Tout cela formait un ensemble qui rappelait vaguement la physionomie pittoresque des plages.

Il y a dans les modes, comme en toutes choses, des contre-sens inexplicables : pourquoi, par exemple, dans un milieu de cette élégance, — alors qu'une toilette parée est presque une obligation, — pourquoi les femmes ne reprennent-elles pas leur châle de l'Inde? Son caractère serait pourtant en harmonie et il conviendrait cent fois mieux que tous ces petits vêtements additionnels! « — Ce n'est plus la mode », nous dira-t-on. Sans doute, mais il serait bon de réagir dans certains cas contre pareille tyrannie! Aussi, tout sujet de la Mode que nous sommes, nous n'hésiterons jamais à nous ranger contre elle en faveur du bon sens, lorsque l'occasion s'en présentera. Et, ici, elle nous paraît arrivée; puisque la *tradition* veut qu'on mette encore le châle de l'Inde dans la corbeille de mariage, ne le laissons pas manger par les mites dans son carton! S'il ne peut plus être d'aucun avantage dans la vie ordinaire, qu'au moins il serve à quelque chose dans les cas accidentels!

Parmi les costumes vraiment de saison que nous avons aperçus dans l'enceinte du pesage, la forme principale dominait partout, soit comme robe, soit comme tunique. Une robe amazone, sœur presque jumelle de la précédente, nous a semblé de bon augure pour l'hiver prochain. C'est la reproduction à peu près exacte de la robe de cheval, avec sa jupe collante du haut, ondoyante du bas, et son corsage à petites basques plates derrière. Il y a certainement, dans cette idée, les éléments d'une foule de gracieuses combinaisons, surtout avec la passementerie parisienne, qui offre aujourd'hui de si précieuses ressources comme garnitures.

P. N° 280. — Chapeau *Marie-Louise*.

Modèle de Mmes Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

En signalant dernièrement l'apparition des petits boutons, pour robes, nous ne pouvions prévoir alors à quel point la mode s'en emparerait; aujourd'hui, on ne veut plus que cela, et l'on voit les modèles les plus élégants en ce genre. Boutons d'or, d'argent, d'acier; et, dans un ordre d'idées plus relevé, boutons en cailloux du Rhin, en grenat, etc. Ceux-ci, bien entendu, ne peuvent être portés qu'en soirée, avec de belles étoffes, dont ils forment le principal ornement. Mais, c'est là un degré de somptuosité que nous ne voulons pas aborder...

Nous faisions, dans un de nos précédents articles, une réflexion que nous répéterons à dessein en ce moment : c'est que plus la mode est au clinquant, plus il est nécessaire d'avoir du goût et du tact pour la bien interpréter; et encore, plus les éléments qui constituent l'ornementation de la toilette sont luxueux, plus il faut apporter de sobriété dans l'usage qu'on en fait. Trop de galons d'or, trop de dentelles, trop de broderies, constitueraient un abus déplorable à tous les points de vue.

Le corselet revient de nouveau sur l'eau, et c'est à la tunique Juive que nous le devons. Au surplus, cette forme de corsage est assez coquette pour que son apparition soit bien accueillie. Le corselet possède toutes les grâces jeunettes qui conviennent aux jeunes filles, et celles-ci feront bien d'en profiter. Le corselet actuel fait généralement partie de la polonaise, mais s'il était détaillé, il faudrait que le tablier, la seconde jupe, ou au

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

moins une écharpe, fussent composés de la même étoffe. Voici un exemple :

Jupon et corsage en velours tramé noir. Polonaise à corselet, en cachemire de couleur bleu-marine, lacée derrière; les bords du corselet, découpés en larges dents assez creuses, sont bordés d'un galon natté noir à filets d'argent. La même garniture entoure le bas de la polonaise qui, beaucoup plus longue derrière, forme deux pointes nouées négligemment

On nous adresse plusieurs questions à propos du jupon de velours noir. Se porte-t-il ? Et quel velours prendre ? Oui, certes, il se porte, et toutes les femmes économes en possèdent au moins un ; il offre tant de ressources comme complément de toilette ! D'un costume de soie rafraîchi on tire facilement une polonaise, ou au moins une cuirasse et un tablier ; le jupon de velours vient alors compléter l'ensemble d'une toilette capable de faire encore honneur à la femme qui le porte. Mais nous devons donner le conseil de ne jamais prendre de velours anglais ; à peine est-il suffisant pour un costume d'enfant. Le velours tramé est, au contraire, d'un excellent usage, et l'on a bien vite regagné la différence de prix par le bénéfice que donnent la beauté et la bonté de l'étoffe.

Le matelassé noir revient, cette année, sous les formes et les dispositions les plus diverses : drap matelassé, lainage matelassé, nouveau tissu soie et laine matelassée, sans compter une fort jolie soie matelassée, le tout dans la plus grande variété de nuances.

La catégorie des brochés est tout aussi bien fournie et plus belle peut-être.

Dans tous les cas, ce sont là des matériaux inappréciables dont on tire des merveilles d'élégance et de goût.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 280.

Chapeau Marie-Louise. — Feutre brun emboîtant bien la tête ; passe relevée en diadème devant. Ce chapeau est bordé et garni de velours et de faille de même ton, avec de longs bouts flottants derrière; touffe de plumes grises sur le sommet; coques sur le côté de la passe et roses de plusieurs tons.

DG. N° 568.

Nouveaux modèles d'ornements en passementerie. — 1. Franges en laine, à doubles grelots et pendeloques, avec tête grillée formant un dentelé.

2. Cette frange, également en laine, se compose de doubles grelots rattachés à une tête composée de brins de laine plate, unis de place en place.

3. Frange formée d'une tête en galons de soie, nattés ensemble, avec de longs bouts tombants qui se terminent chacun par un gland.

4. Ornement en galon de soie, formant plusieurs bouclettes, avec large bouton et frange de soie à gros grains.

5. Galon natté or et soie noire, auquel est assujettie une frange composée de plus petits galons de même matière, de ganses et de glands de soie noire disposés sur deux rangs ; les plus élevés portent une olive en or, en point de Milan.

6. Haute frange en laine et soie, formée de longs brins de soie nattés se terminant chacun par une olive. Des postillons en laine plate, fixés cinq par cinq à ces brins, complètent le corps de la frange.

7. Large galon à carreaux, composé de nattes d'argent, de ganses en soie et soie satinée, celles-ci formant les fonds.

8. Galon broché en soie, à dessins de velours frappé. Ce modèle existe en soie de diverses couleurs.

9. Patte applique, faite en galons de soie noire et soie moirée, entrelacés à fond, avec cordelières en soie retenant des glands en rubans gaufrés.

10. Agrément composé de galons de soie croisés carrément et attachés à chaque point de réunion par des boutons de soie.

11. Galon broché à dessin de velours et boucles d'argent.

12. Grande frange de laine ; quadrillé de postillons en laine plate et glands assortis.

13. Petit galon de tresses croisées sur fond uni.

14. Large entre-deux formé de soie gansée et soie postillonnée entrecroisées ; bordures en anneaux et postillons au milieu.

15. Agrément de soie (au petit métier), composé d'un galon de soie avec postillons à chaque bord.

16. Patte en galon de soie et d'argent, formant des bouclettes réunies sous une plaque d'argent et terminées dans le bas par deux beaux glands de soie.

17. Agrément composé d'une tresse de soie à laquelle sont montées régulièrement de doubles bouclettes étroites en galon.

18. Olive de soie, en point de Milan, traversée par un gros cordon de soie que l'on coud au vêtement.

19. Large galon composé d'une grosse cordelière, d'une partie en cordon lisse, et d'une autre en cordons tressés formant au bord des boucles et des macarons.

20. Garniture en galons de soie plats, entrecroisés, et qui se terminent par une réunion de bouts pendants qui simulent la frange.

21. Frange composée de galons de soie croisés en carré, avec double rang de glands de soie.

22. Double olive en cordonnet et point de Milan.

Description de la gravure coloriée n° 1266.

Toilettes de visite et d'appartement. — 1. Costume en faille et cachemire marron. — Jupon à traîne, en faille, entouré d'un volant froncé, garni lui-même d'un plissé, et surmonté de quatre rangs de coulisses. Un autre groupe de garniture semblable se répète au-dessus. — La seconde jupe, en cachemire des Indes marron, comprend un tablier et une tunique. Celle-ci est longue et tombe naturellement derrière; relevée sur les côtés, elle reste fixée à la ceinture; ses bords sont garnis d'une ruche chicorée en taffetas noir et d'une frange de soie. Un pan carré de même étoffe, avec garniture analogue, se trouve ajouté dans le haut de la tunique, sur laquelle il tombe. Le tablier, uni et simplement drapé, croise sur la tunique. — Corsage *Marguerite*, en cachemire, entouré d'une ruche chicorée. Le bas des manches est orné d'un cornet plat, montant, et d'un volant plissé que sépare une ruche chicorée.— Chapeau de velours marron. Calotte et passe plates. Double nœud de faille noire au milieu de la calotte, fixant une plume noire dont la pointe vient s'abaisser devant. Une autre petite plume orne le bas du chapeau.

2. Robe de chambre *Watteau*, en cachemire bleu ciel. — Ce vêtement est de forme princesse jusqu'au milieu derrière, où le dos a une seule couture ; la jupe forme à cet endroit deux larges plis creux. Chacun de ces plis est rayé d'une bande en matelassé de soie rose ; un petit postillon en faille de même couleur, ruchée, orne la réunion de ces plis à la taille. Aumonière en matelassé, fixée à la taille par des rubans roses ; le haut est ornée d'une ruche de faille de laquelle s'échappent de longues bouclettes de ruban qui dépassent les bords inférieurs de l'aumonière. Le devant de la robe de chambre est garni de bandes étroites de matelassé, posées en fourragère de distance en distance, et dont chaque extrémité est fixée par des boucles de ruban. Parements en matelassé au bas des manches, avec de petits choux de rubans fixés sous un bouton blanc. Col montant, très-évasé, en cachemire bleu et faille rose. — Lingerie ruchée. — Bonnet-coiffure à passe plate et large; fond d'organdi, formant barbe au milieu derrière. Tous les bords sont ornés d'une dentelle de Bruges ruchée, relevée d'un côté et fixée contre le fond par un nœud papillon en ruban rose. Traverse de ruban sur le sommet, passant derrière pour former un nœud sous le fond.

Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et 3.

Confection nouvelle en matelassé noir. — Le bas de cette confection est en faille et garni de passementerie perlée. Elle est montante, demi-ajustée, avec dos sans petit côté; le devant, de forme princesse, est un peu plus long que derrière. La manche à coude est garnie d'un haut parement de faille.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Leroy, imp. r. des Marais, 66.
Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mme Hne Du Riez, r. Halevy 8. Eau Figaro, Bd Bonne-Nouvelle 1.

Ceinture-Régente de Mme De Vertus Sœurs, r. Auber 12. Parfums de Pinaud & Meyer, Bd des Italiens 30.

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son 30 Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Notre patron se compose des trois pièces suivantes :
1° Devant. — 2° Dos. — 3° Manche.
(Voir ce modèle sur notre gravure dans le texte G. n° 559, fig. 2., laquelle a paru dans le 1er n° d'octobre, page 475.)

ECHOS DE LA MODE

La *Vie parisienne* signale, parmi les modes d'automne, quelques nouveautés heureuses :

Une forme de corsage nouvelle, qui est la plus jolie chose du monde, c'est le corsage *Madame Royale*, copié sur un portrait de Mme Lebrun.

Celui que nous avons vu accompagne une robe en étoffe « écaille de poissons » blanche, à double tunique, drapée sur une jupe de natté blanc soutenue seulement dans le bas par un gros tuyauté de faille. Le corsage devant, légèrement échancré en rond et ruché de tulle, dessine des plis à la Vierge qui vont se perdre dans une très-haute ceinture croisée devant, plissée en travers et qui disparait derrière sous la basque. Cette ceinture est aussi en étoffe écailles de poissons. Le dos très-collant, tracé à cinq coutures, a une basque retroussée au milieu par un nœud soleil en ruban gros grain. Les manches portent l'une et l'autre le même nœud.

*
* *

Pour les chapeaux, il y a le feutre de toutes les couleurs, et le préféré, c'est le *Gainsborough* à haute calotte, grandes ailes dont une est relevée, et longues plumes. Il y a bien le petit tyrolien pointu avec une sorte de cravate tressée en gros cordonnet, mais il rappelle trop le chapeau de Falsacappa dans les *Brigands*.

Il y a les toques tout en plumes de coq ou en lophophore ; la toque de loutre, adorable sur des cheveux blonds ; le bébé en capote, couronné d'une large plume qui couvre toute la passe et qui est retenue de côté par un oiseau d'argent. Cet oiseau, une nouveauté singulière, est un véritable petit oiseau plongé avec toute ses plumes dans un bain d'argent et devenu un bijou, comme le rameau desséché se couvre de pierreries cristallines dans les musées de Salzbourg.

*
* *

Rien de moins heureux et de plus déplacé aux courses, dit le *Sport*, que les jupes longues. Elles amassent toute la poussière de l'enceinte du pesage, au point de devenir, en un tour de promenade, absolument méconnaissables ; elles balaient les bouts de cigare et font piteuse mine.

Il faut, aux courses, le costume court, qui dégage la bottine bien cambrée et permette de circuler à l'aise à travers les chaises, sur la pelouse. Le costume court n'existerait pas qu'il faudrait l'inventer pour les courses. Les vraies *sportswomen* ne s'y trompent pas, et l'arborent d'uniforme. Il se prête, d'ailleurs, à toutes les combinaisons d'élégance qu'on peut souhaiter et forme le vêtement diurne par excellence.

En combinant le cachemire ou les draps anglais si élégants avec la faille, on peut faire des costumes de courses aussi attrayants qu'il est possible de le rêver.

Les fêtes hippiques ont une telle importance et tendent tellement à se multiplier, qu'il est bon de retenir ces indications. On ne doit jamais oublier, en matière de costume, que le caractère de l'élégance varie avec les circonstances, auxquelles il doit toujours être approprié.

L. S.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

C'est incroyable comme tout change chez nous, et comme en France les gens et les choses passent par des transformations diverses ! Le dieu Wishnou devrait avoir ici des autels.

Prenons pour exemple Chateaubriand, sur la mémoire de qui l'on vient de nous jouer tant de fanfares. Je l'ai connu sous trois figures bien différentes : dans mon enfance, c'était un génie (je date du commencement du siècle) ; — dans ma jeunesse, il avait passé à l'état de vieille coquette ridicule (c'était le temps où Mme Récamier en avait fait une idole) ; enfin, dans ma vieillesse, qui est aujourd'hui, le voilà qui ressuscite statue, et je le salue d'un : « Grand bien lui fasse ! » Toutefois, afin de faire comme tout le monde, je vais vous parler de lui à mon tour ; mais, comme le temps de la jeunesse est toujours celui vers lequel on retourne avec le plus de plaisir, je veux vous conduire tout de suite à l'Abbaye-au-Bois, dans le temple où l'encensait la grande prêtresse.

Rien de plus triste, de plus ennuyeux, de plus maussade que ce salon où, chaque jour, on était sûr de retrouver toutes choses dans le même état que la veille, où les mêmes habitués causaient sur les mêmes sujets, du même air, du même ton, de la même voix, avec la même expression ; salon si calme, si velouté, où, enfoncée dans une grande bergère posée au coin de la cheminée, et tout enveloppée de mousseline et de dentelles, c'est-à-dire vêtue avec l'élégance la plus gracieuse, Mme Récamier produisait, dans la pénombre, comme un nuage blanc et léger d'où sortaient la plus douce voix, l'accent le plus pur et le parfum le plus suave. En vis-à-vis, plongé dans une immense bergère également, se tenait M. de Chateaubriand. Tous deux se parlaient rarement, et toujours avec ce ton posé et ces manières cérémonieuses qui soufflent le froid au-dessous de zéro. Ce n'était point deux amis, c'étaient deux associés que leur commune douleur de vieillir avait rivés l'un à l'autre.

M. de Chateaubriand avait eu, dans sa jeunesse, la plus charmante figure qui se puisse voir ; et voyez jusqu'où peut aller la faiblesse de notre pauvre nature humaine, même chez un homme supérieur : malgré tout son esprit, son grand talent, — son génie, comme on disait jadis, — l'auteur de *René* et de tant d'œuvres remarquables ne put jamais se consoler de vieillir. La perte de sa beauté lui semblait un malheur affreux ; une ride, un cheveu blanc qui se glissait ou qui pointait à peine lui causaient une douleur vive et réelle quand il en faisait la découverte, et la mélancolie habituelle à son caractère, lorsqu'il était encore à la fleur de l'âge, devint une tristesse profonde et maussade au déclin de sa vie.

Pourtant la vieillesse semblait le respecter, puisqu'elle ne lui apporta aucune infirmité, aucune souffrance réelle ; il n'était plus jeune, voilà tout. Il en était pourtant si malheureux que rien ici-bas ne pouvait exciter son intérêt, partant ne lui apportait ni émotion ni joie. La tête penchée, l'œil abattu, il restait immobile et silencieux au milieu de ses amis et de ses admirateurs, sans prendre plus de part à ce qui se disait autour de lui qu'il n'en prenait, dans les derniers jours de sa vie, au plus grand événement de ce monde.

Mme Récamier avait d'abord cherché à le distraire en tenant cour plénière à l'Abbaye-au-Bois ; elle y appelait surtout les jeunes poëtes pour faire brûler de l'encens sous le nez de son idole, pensant que toutes les lyres ne devaient vibrer qu'en l'honneur et pour chanter la gloire de l'auteur illustre du *Génie du Christianisme*.

Or, un soir, un blond et frais nourrisson des Muses, tout nouvellement débarqué de province, se présente dans le salon de Mme Récamier, à qui il avait été annoncé comme un jeune ai-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

glon cherchant à se rapprocher du soleil. Elle l'accueille donc avec une grâce extrême et un grand empressement.

— Vous avez quelque chose d'inédit à nous dire, sans doute? lui demande-t-elle au bout de quelques instants, en joignant le plus encourageant sourire à ses paroles.

— Oui, madame, je viens justement de terminer une épître au plus grand des poëtes! répond le jouvenceau en s'inclinant.

— Nous allons être heureux de l'entendre! fit la maîtresse de céans avec une modestie qui rappelait le joli petit tableau de Biard : *Les honneurs partagés* ; car elle ne doutait pas que « le plus grand des poëtes » ne dût désigner son illustre ami M. de Chateaubriand.

Le jeune auteur, ainsi encouragé, se place au milieu du salon et dans une pose propre à la circonstance ; il tousse, se mouche, rougit un peu, comme il sied à un débutant, puis d'une voix triste et vibrante :

— *A Byron!* fit-il.

En entendant ces deux mots, dont les échos du salon frémirent, M. de Chateaubriand jette un regard furieux sur Mme Récamier et sur le jeune poëte; ensuite, comme un enfant qui boude, il ferme les yeux pour ne pas entendre; et la monotonie du ton du lecteur l'y aidant sans doute, au bout de quelques instants il incline doucement la tête sur sa poitrine et s'endort tranquillement comme il eût fait chez lui. L'auteur s'aperçoit aussitôt de cette inconvenance ; blessé au vif à son tour, il interrompt son épître et, sans prévenir ses auditeurs, y substitue le récit de Théramène, d'une voix d'abord modérée, mais qui s'accentue graduellement jusqu'au moment où, la faisant vibrante, il déclame ces vers de toute la force de son gosier :

L'onde approche, se brise, et vomit à nos yeux,
Parmi des flots d'écume, un monstre furieux.

L'éclat inattendu de cette voix réveille M. de Chateaubriand en sursaut.

— Que dites-vous, jeune homme?... s'écrie-t-il avec un doux sourire, croyant avoir pris pour une épître louangeuse une satyre contre le glorieux défunt. Byron était un animal, j'en conviens, mais ce n'était pas du tout un monstre ; il ne faut pas exagérer les choses...

Et comme personne n'osa lui montrer son erreur, il félicita beaucoup le jeune poëte sur son talent et lui promit la gloire s'il continuait ainsi ; mais onques, depuis, l'infortuné ne fut reçu à l'Abbaye-au-Bois.

Ainsi que je l'ai dit, l'homme illustre dont on vient de réveiller la gloire s'aimait uniquement et sans partage ; en toute circonstance, il semblait se porter en saint sacrement. Même dans sa jeunesse il parlait peu, et dans sa vieillesse c'est à peine s'il daignait laisser tomber de ses lèvres quelques mots, quand il était avec ses intimes ; mais, jeune ou vieux, toujours ses phrases commençaient par *je* et finissaient par *moi* : aussi fut-il admiré longtemps, mais aimé jamais.

Comtesse de Bassanville.

LES PAROLES D'OR

Rien ne rapproche plus de l'enfance et ne la fait plus aimer que la seconde enfance, expérimentée, réfléchie, qu'on appelle la vieillesse et qui, avec cette sagesse, n'entend que mieux les voix du premier âge.

C'est leur tendance naturelle ; enfants et personnes âgées se cherchent, celles-ci charmées de la vue de l'innocence, et les enfants attirés parce qu'ils sont sûrs de trouver là l'indulgence infinie.

Cela compose une des belles harmonies de ce monde.

J. Michelet.

PARTIE DE CAMPAGNE

On s'entasse dix dans un breack couvert pour aller dans un chef-lieu de canton voir un point de vue.

Mais c'est fête au village ; il y a procession avec tous les campagnards des environs et un bataillon de chasseurs qui passe.

Soixante personnes à table! On a doublé les plats de veau, ajouté des épaules de moutons aux trois gigots qu'on avait, allongé la sauce avec des légumes, des feuilles de lauriers et des feuilles de persil.

Tout cela nage dans un plat immense dont la vue ôte la faim; la bière remplit les carafes, le vin sans nom coûte deux francs la bouteille, celui qui vient de Bordeaux ou de Bourgogne n'a plus de prix ; nous sommes dans le Nord.

La nappe est bien blanche, la vaisselle et les cuillères brillent. La salle à manger est peinte en vert pomme, les stores brodés et dentelés interceptent le jour, le parquet est lavé tous les matins ; nous sommes dans le Nord.

Aussi, le pays est plat, la vue est sans limite; elle s'arrête parce que la terre tourne. On compte quatre cents villages du haut de la terrasse, et du vieux château, on voit la mer, Ypres, Bruges; la Belgique est à quatre kilomètres. Situation inappréciable quand, par suite d'une circonstance quelconque, on est mal avec son pays.

Les rues de la petite ville sont pavées de cailloux ronds et de touffes d'herbes ; on dirait des œufs dans de la mousse. Pour le passage de la procession, il n'a fallu ajouter que quelques feuillages pour que le tapis vert soit complet.

Elle arrive ; un pompier marche en tête, il se tient raide avec de grosses moustaches noires et des favoris bouclés en dedans comme un Anglais. Ne riez pas, cet homme est un brave! On n'a pas le temps de nous dire ce qu'il a fait.

Après lui, paraît le petit Saint-Jean, un enfant de cinq ans, sous une chappe de peau de mouton; les bras et les jambes nus entourés de lacets rouges. La houlette à la main, la tête toute frisée et une jolie figure.

Les anges du paradis, des fillettes de douze ans en robes de percale verte ornées de galons jaunes; des souliers de cuir jaune, un bandeau de papier d'or et des ailes en carton saupoudré d'une mousse de coton blanc.

L'ange gardien (quinze ans) habillé de mousseline blanche, écharpe bleue, coiffure à la Ninon, et se promenant tout le temps, un doigt levé vers le ciel, pour indiquer la route à un petit enfant qui lui donne la main et ne regarde absolument que ses pieds.

Puis, trois jeunes filles, les plus belles et les plus pures de l'endroit, pour représenter les Vertus...

L'Espérance, en tarlatane verte lamée d'or, portant dans ses bras, comme un nouveau-né, une ancre symbolique en carton doré.

La Charité, en tarlatane rouge à pois d'or, avec un cœur immense qu'elle appuie sur le sien.

La Foi, la plus jolie des trois, et tout en blanc, penchant la tête à l'ombre de la croix.

Ensuite vient saint Nicolas, en bois, et la statue de la sainte Vierge portée par les filles mûres qui ont laissé passer l'Espérance... et n'ont plus que la Foi et la Charité.

Puis le clergé, puis M. le maire, puis la foule qui s'augmente de la haie formée par les gens qui sont venus pour regarder.

Enfin, la musique jouait un air bien senti, quand la trompette des chasseurs a résonné.

Que voulez-vous! c'était l'heure de l'appel, et il ne connaît que

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

son devoir, le commandant Sept-Etoiles, encore un brave! Mais on sait pourquoi. Et voilà toute la ville qui accourt pour voir les chasseurs.

Les fenêtres sont restées pavoisées : les banderolles voltigent et caressent les petites bannières blanches et bleues qui ont des devises, et au milieu de la rue se *trouve* un lustre, pendu par quatre cordes et entouré de ficelles de couleur soutenant des losanges en verroterie, qui font un cliquetis bien agréable quand il y a un souffle de vent.

Voilà une journée bien occupée. On remonte en breack à la lueur d'un ciel embrasé. Le soleil se couche à l'horizon et colore la lune qui se lève vis-à-vis; elle est quatre fois plus grave que dans d'autres pays. Pour quelle ressemble à la lune traditionnelle que nous connaissons, il faut attendre qu'elle soit au-dessus de notre tête.

Le jour a été brûlant et maintenant on ferme les vitres; on met son paletot, et le cocher s'entoure les jambes de sa couverture; nous sommes dans le Nord! Le vent s'appelle la bise : rien que le nom siffle.

Nyl.

FORTUNES FAITES ET A FAIRE

Toutes les antichambres, et un peu aussi les salons de l'Angleterre, sont mis en émoi, en ce moment, par le testament de miss Martha Gauter. Miss Martha a légué à chacune de ses servantes, Ann et Françoise Pruce, fille d'un laboureur du Hereford, une somme de cinquante mille livres sterling, et en outre sa maison d'Edgware-Road, 41, à Londres, avec tout ce qu'elle contient. Voilà des servantes qui n'auront pas de peine maintenant à trouver des conditions.

Ces legs considérables à des serviteurs ne sont pas sans précédents en Angleterre.

Quand le marquis de Hertfort, le grand-père de sir Richard Wallace, mourut, il légua à son valet de chambre trente mille livres de rentes; à la femme de chambre de lady Straughan, cent cinquante mille livres de rentes, — il en léguait cinq cent mille à lady Straughan elle-même; — et à plusieurs autres personnes de conditions inférieures, des sommes également considérables.

En revanche, tandis que l'aîné de ses fils, lord Yarmouth (depuis le marquis de Hertford et qui a été tant d'années le plus spirituel des Anglais de Paris), héritait de toutes les propriétés immobilières, il ne laissait au second, lord Seymour, qu'un shilling.

Dans ces derniers temps, un Russe, le comte Kisselef, si connu à Paris, se signala aussi par sa générosité testamentaire à l'égard de sa domesticité. Entre autres legs, il attribua deux cent mille francs à son valet de chambre.

*
* *

A propos de domesticité, on me signale tout un champ nouveau à exploiter pour les femmes en quête d'emploi. Auprès d'Etretat existe une villa magnifique habitée par Mme O..., dont les équipages, d'une beauté et d'une tenue irréprochables, sont menés par une femme.

La « cochère » (l'Académie n'a pas prévu le cas) de Mme O... porte pour livrée une sorte de costume qui tient le milieu entre celui des Albanaises et celui de nos cantinières, avec veste-postillon et toque à plume, et l'ensemble est d'un effet assez pittoresque sur le siége. Comme élégance, sûreté et légèreté de main, cet automédon en jupon ne laisse rien à désirer, et sa maîtresse s'applaudit chaque jour de cette innovation.

Voilà messieurs les cochers avertis : s'ils bronchent, ce sont leurs femmes qu'on fera monter sur le siége!

Nous avions déjà la femme-médecin, la femme-bachelier, la femme-barbier : la femme-cocher devait naître.

En Russie, trois cents femmes remplissent actuellement des emplois de télégraphistes d'une façon si satisfaisante qu'on va essayer du concours de la femme dans différentes autres branches des services de l'Etat.

En Autriche, l'imprimerie royale de Prague a décerné, cette année, des brevets de capacité à sept apprenties compositeurs du sexe féminin et les a admises définitivement, après trois ans d'apprentissage, dans ses ateliers.

Espérons que tous ces exemples ne seront pas perdus pour notre pays, et que la mode prendra en France de l'emploi des femmes dans les administrations où leurs services peuvent être utilisés. La condition de la femme s'en trouvera améliorée et la morale y gagnera.

Ch. David.

THÉATRES

Théatre-Italien. — On ne peut comparer l'éclatant succès de M. Ernesto Rossi, au Théâtre-Italien, dans ses représentations d'*Otello*, qu'à celui que Mme Ristori remporta, il y a vingt ans, sur la même scène, lorsqu'elle parut pour la première fois devant le public parisien. Rossi, tout jeune alors, jouait à côté d'elle, avec un talent déjà remarqué, mais qui n'avait pas encore atteint sa croissance. Il y a dix ans, il reparut, très-fêté et très-applaudi, sans que ce passage rapide fît d'ailleurs une grande impression. Aujourd'hui, c'est un tragédien supérieur, tel que nous n'en possédons pas un pareil, qui vient de se révéler à Paris, et de frapper un de ces coups qui font retourner toutes les têtes.

Grand et beau, sculpté pour la scène, la physionomie expressive, le geste tantôt familier et tantôt superbe, il a l'action et l'émotion, la fougue et le style, une voix harmonieuse et mâle qui, de la tendresse à la fureur, fait résonner toutes les cordes des passions humaines. Rien de factice, pas une note d'emphase dans ce jeu large et grandiose, pénétré de vie et de naturel; l'art disparaît sous la vérité. Il est chez lui dans Shakespeare; il a la fierté et la soudaineté de ses créatures, leur violence effrénée, leur douceur exquise. Cet Italien est plus shakespearien que Swinbourne et que Macready. Avec lui, on a l'illusion du type poétique, non plus reproduit et combiné par l'étude, mais se mouvant librement en pleine vie et en pleine nature, avec un relief et une force dont aucun acteur contemporain n'a jusqu'à présent approché.

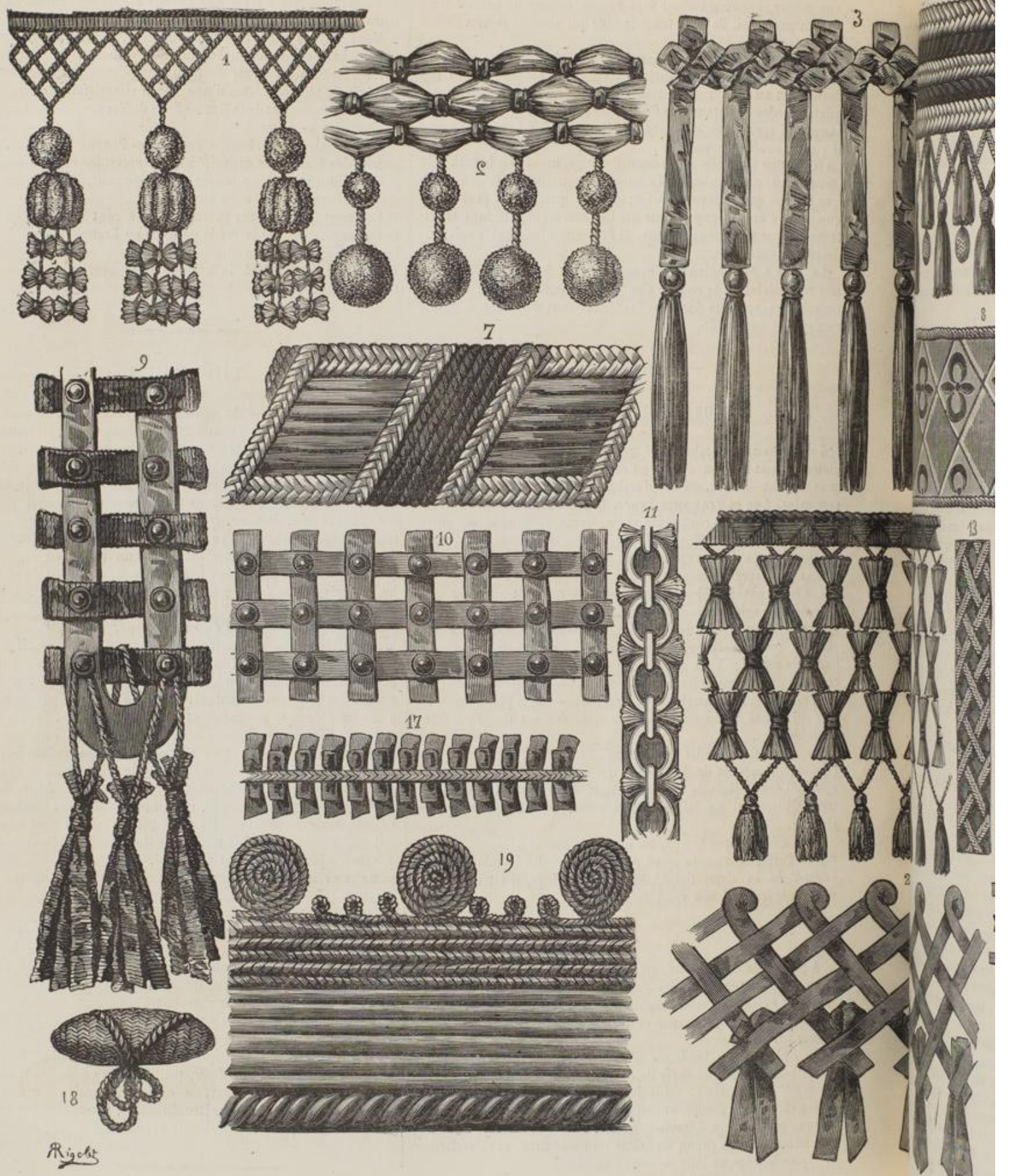
De la première à la dernière scène, Rossi est superbe dans cette création d'Othello. Il le creuse et l'exprime à fond, il le développe sous tous ses aspects.

Nous avons dit le succès; il est allé de scène en scène, montant toujours, jusqu'à l'enthousiasme. Rossi a retrouvé à Paris la chaleur des ovations italiennes; on l'a rappelé après chaque acte, après chaque tableau, huit ou dix fois dans la soirée. Les autres artistes ont eu leur part du triomphe.

Cette belle soirée devait être unique, mais le succès a été tel, l'accueil si sympathique et si engageant, que Rossi s'est décidé à nous donner encore quelques réprésentations. Il jouera *Hamlet*, *Macbeth*, le *Roi Lear*, peut-être *Ruy Blas*, où il est, dit-on, magnifique. Quel attrait de curiosité aurait ce grand rôle, le plus beau de tout le théâtre du siècle, interprété par le plus grand artiste qui ait paru depuis Frédérick!

Paul de Saint-Victor.

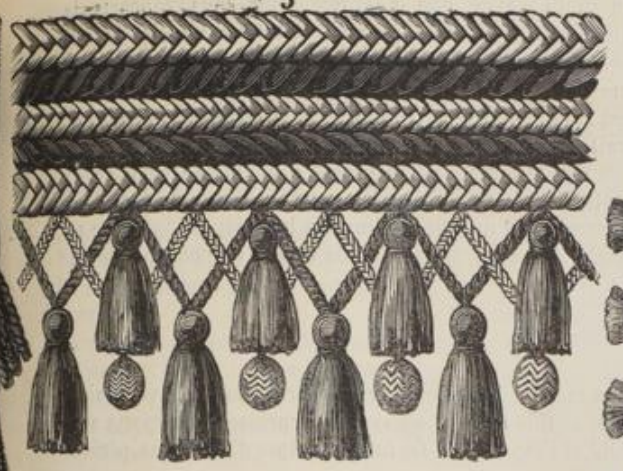
Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



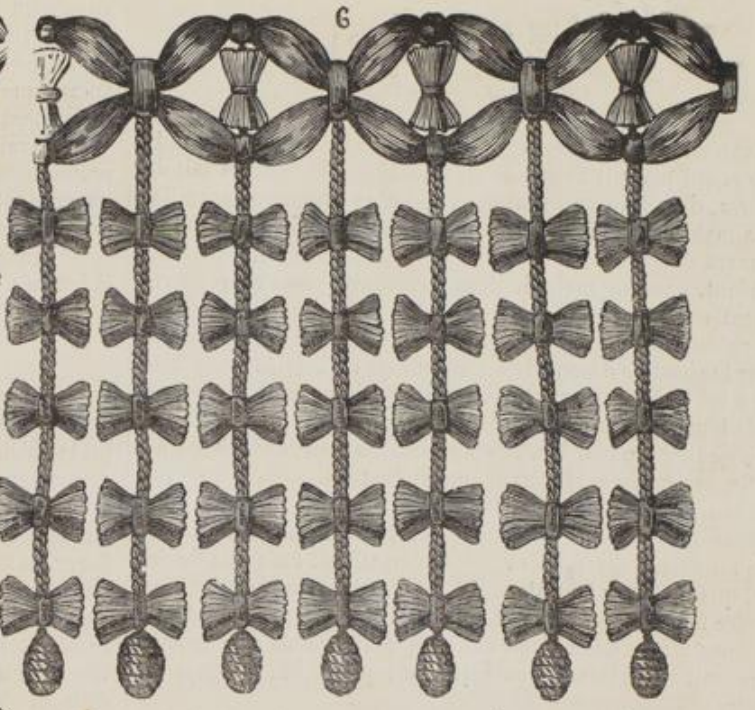
DG. N° 568. — NOUVEAUX MODÈLES D'ORNEM

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

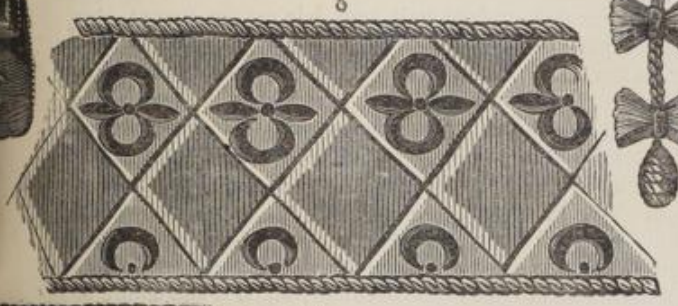
5



6



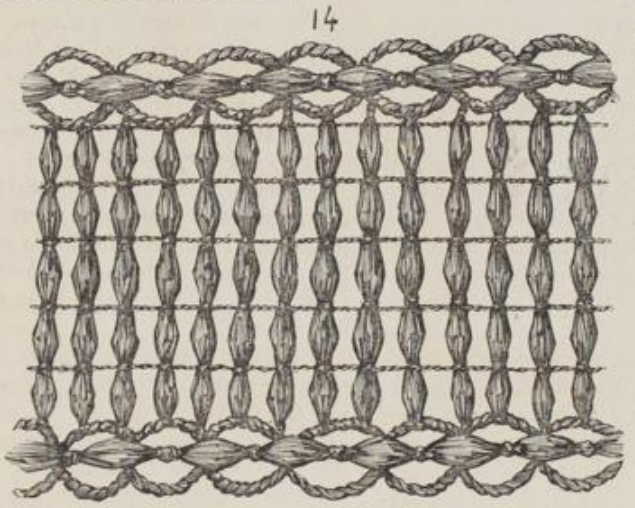
8



15

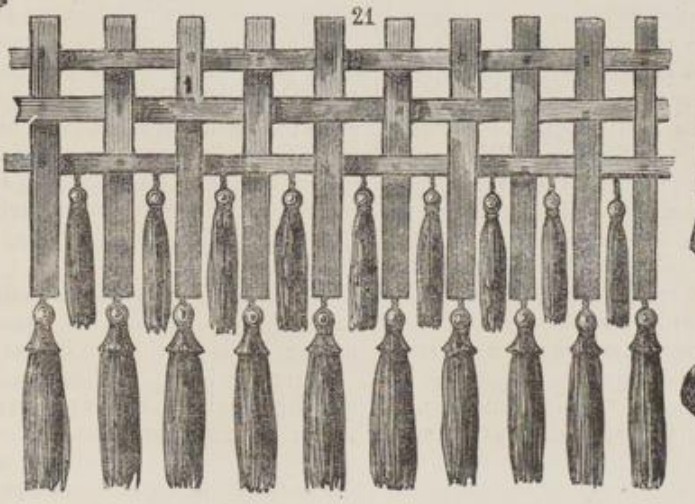
13

14

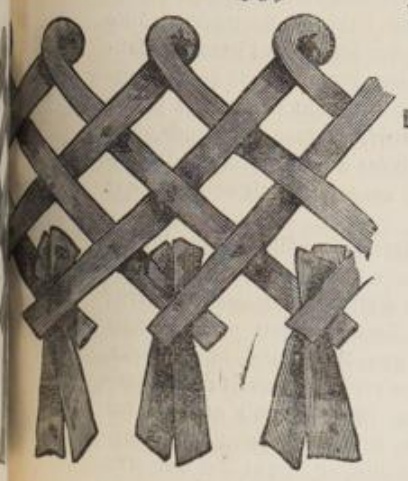


16

21



22



E. Descamps

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ROSE D'AVRIL

(NOUVELLE. — SUITE.)

Le capitaine de Keradeuc était un homme assez simple, grand, mince et qui pouvait avoir une quarantaine d'années. En fait de manières, c'était un vrai gentilhomme; d'un caractère naturellement aimable, il se montrait toujours d'une bonté exquise. On ne s'étonnera donc pas si nous disons qu'il était généralement aimé; cependant, dans sa maison, deux personnes, sous ce rapport, faisaient exception,— le sommelier et la femme de charge. Tous deux redoutaient son regard pénétrant qui, plus d'une fois, avait été sur le point de découvrir des choses qu'ils tenaient singulièrement à lui cacher ; ils savaient aussi que si jamais il apercevait rien de louche, il agirait vite et avec décision.

Au déjeuner, auquel Mme de Keradeuc s'était excusée de ne pouvoir assister en alléguant un violent mal de tête que lui avait causé le retour de son mari,— le capitaine adressa à Rose plusieurs questions sur elle-même, et cela avec une bonté si sincère qu'il éveilla ses plus chaudes sympathies. Puis à la fin du repas, quand Gertrude et Alice, selon leur coutume, furent allées rejoindre Mme de Keradeuc, il l'invita à rester un moment. Alors il lui demanda si elle n'avait eu à se plaindre de rien depuis qu'elle était au château, ajoutant, avant qu'elle eût le temps de répondre :

— Il y a dans cette maison une personne au sujet de laquelle je désire vous dire un mot; je veux parler de la femme de charge, Mme Ricciardi. Il n'y a pas à en douter, elle s'est arrangée de façon à acquérir une très-grande et, j'en ai peur, une très-fâcheuse influence sur ma femme. Il est vrai que dans les premiers temps de son entrée à notre service, elle nous a été très-utile, et qu'elle a soigné Mme de Keradeuc durant une longue et dangereuse maladie; cela, naturellement, a donné naissance à un attachement plus fort que celui qu'on remarque habituellement entre une maîtresse et une domestique. Celle-ci est la veuve d'un sergent, d'un excellent homme, qui a servi sous moi, et, lorsqu'il mourut, je fus très-heureux de pouvoir lui être utile. J'imagine — continua le capitaine, comme en se parlant à lui-même — qu'elle est d'assez bonne naissance. Elle est d'origine italienne, de Turin, je crois, quoiqu'elle parle français comme l'un ou l'autre de nous. Il y a sur ses antécédents quelque nuage ou quelque mystère que je n'ai encore pu pénétrer, — du moins je suis tenté de le penser, d'après une ou deux insinuations faites par quelques camarades de son pauvre mari; mais je n'ai rien découvert jusqu'à présent, et Mme de Kéradeuc ne voudrait pas entendre le moindre mot contre elle. Je vous parle d'elle, mademoiselle d'Avril, tout à fait confidentiellement, et surtout parceque je désire qu'elle ait le moins de rapports possibles avec les enfants. Elles ont été trop longtemps laissées sous sa direction. L'idée de voir engager une gouvernante lui répugnait étrangement, et j'ai le regret de le dire, elle avait longtemps réussi à faire partager cette répugnance à Mme de Keradeuc. Mais à présent que vous êtes là, ajouta-t-il en se tournant d'un air souriant vers Rose, je serai complétement tranquille à l'égard de mes enfants.

Rose répondit qu'elle ne croyait guère pouvoir compter sur les bonnes grâces de la femme de charge, et que très-probablement leurs rapports seraient des plus bornés.

— J'espère, répliqua le capitaine de Keradeuc avec énergie, qu'elle n'aurait pas osé vous causer d'ennui?

— Rien qui vaille la peine d'en parler, monsieur, dit Rose.

— C'est que, si vous aviez le moindre sujet de vous plaindre d'elle ou de qui que ce soit, je vous prierais de me le dire. Mme de Keradeuc a une santé si faible que bien des choses pourraient échapper à son observation; mais c'est pour moi un devoir, aussi bien qu'un plaisir, que d'assurer sous tous rapports la tranquillité de la personne à qui nous confions le soin de nos enfants, et, permettez-moi d'ajouter, mademoiselle, de protéger autant que je le puis une jeune fille que Dieu a laissée comparativement sans amis en ce monde.

Il y avait dans le ton avec lequel ces dernières paroles furent prononcées une tendresse respectueuse qui alla au cœur de la gouvernante. Aussi ce fut avec des yeux humides de larmes et une voix tremblante que Rose remercia le capitaine, et avec un cœur considérablement allégé qu'elle reprit ses occupations de la journée.

IV

Quelques mois s'écoulèrent; les sombres jours d'hiver étaient passés, et le souffle frais et embaumé du printemps apporta avec lui la gaieté et l'espérance. Ce fut pour Rose d'Avril une période de bonheur.

Le capitaine de Keradeuc était resté à la maison un peu plus longtemps que d'habitude; la santé de sa femme semblait s'améliorer, et son caractère devenait, en même temps, plus affable. Dans tous les cas, elle se montrait à présent généralement bonne pour l'institutrice, quoique Rose fût souvent tentée de croire que ce résultat devait être attribué à l'influence de son mari. Mme Ricciardi n'osait afficher ses prétentions, lorsque le capitaine était au château : aussi avait-elle pour lui une haine qu'elle avait de la peine à dissimuler. Plus d'une fois la pensée vint à l'esprit de Rose que le contrôle que la femme de charge exerçait sur sa maîtresse fatiguait cette dernière; mais, d'une nature indolente, Mme de Keradeuc n'avait pas la force de lutter contre elle, alors même qu'elle l'eût désiré. Mme Ricciardi, de son côté, flattait adroitement les faiblesses de sa maîtresse; avec une adresse et une persévérance consommées, elle profitait de toutes les occasions pour ourdir la trame et renouer les fils qui pouvaient s'être rompus.

La femme de charge se trouvait maintenant rarement en contact avec Rose; mais elle éprouvait un chagrin amer d'avoir vu lui échapper l'empire qu'elle exerçait sur les enfants, particulièrement sur Gertrude, et certains incidents qui se produisirent juste à cette époque ajoutèrent encore à la violence de son dépit.

Il y avait beaucoup de belles promenades autour de la Châtaigneraie; mais celle que préféraient Rose et les enfants, était une longue avenue qui traversait le bois auquel le château avait emprunté son nom, longeait le lac que nous avons mentionné dans un chapitre précédent, et puis, au moyen d'une petite barrière, communiquait avec la route, formant un chemin de traverse pour ceux qui venaient dans cette direction.

Un beau jour d'avril, la gouvernante et les enfants étaient sortis pour prendre leur exercice habituel. Gertrude et Alice étaient à peine remises de rhumes qui les avaient beaucoup fatiguées; Mme de Keradeuc avait bien recommandé qu'elles restassent dans l'avenue et ne s'aventurassent pas sur les gazons encore humides. Elles avaient suivi comme d'habitude, leur route favorite, et elles étaient arrivées à un endroit où le sentier, quittant l'ombre des arbres, se prolongeait entre le lac et le bois.

— Tiens! s'écria tout-à-coup Gertrude, voilà Marguerite qui revient des Trois-Roches, où maman l'avait envoyée porter un message. Puis-je courir au devant d'elle, Mademoiselle d'Avril?

Avant que Rose pût répondre, Gertrude était partie, tandis qu'Alice la suivait des yeux. Lorsque Mme Ricciardi approcha, tenant Gertrude par la main, Rose vit qu'elle avait donné quelque chose à l'enfant; lorsqu'elle ne fut plus qu'à quelques pas de distance, la femme de charge, sans faire attention à l'institutrice, fit signe à Alice de venir à elle, et, tirant des sucreries

de sa doche, elle emplissait les mains de la petite fille, quand Rose s'interposa.

— Pardonnez-moi, madame, dit-elle, mais ces enfants ont été souffrantes, et je sais que Mme de Keradeuc ne leur permettrait pas de manger des gâteaux en ce moment.

La femme de charge ne répondit pas à l'observation de Rose et ne parut même pas y faire attention; cependant, son bras trembla visiblement pendant qu'elle continuait à verser des bonbons dans la main d'Alice.

— Gertrude, Alice, je désire que vous ne mangiez pas de tout cela sans la permission de votre mère, dit Rose, d'un ton plus déterminé.

Alice, toujours prête à obéir aux moindres injonctions de sa gouvernante, laissa tomber les bonbons.

— Allons, *petite bête*, s'écria Mme Ricciardi avec colère et en repoussant l'enfant loin d'elle; va, tu ne seras jamais qu'une sotte. Viens avec moi, Gertrude; toi du moins, tu n'as pas sa stupidité.

Elle saisit Gertrude par la main et l'entraîna vers un champ, que traversait un sentier conduisant plus directement à la maison.

— Arrêtez, Gertrude! cria la gouvernante, qui sentit s'allumer son indignation. Je vous prie, Mme Ricciardi, ajouta-t-elle, de laisser mademoiselle avec moi : sa mère m'a particulièrement recommandé de ne pas la laisser marcher sur le gazon, et je désire que vous ne l'emmeniez pas.

— *Vous désirez*, répliqua la femme de charge, d'une voix qui tremblait de colère, tandis que ses lèvres minces frémissaient et pâlissaient. Et qui êtes-vous donc, je vous prie ? ou qui est-ce qui vous a donné autorité sur moi ? Je voudrais bien le savoir ? J'avais l'habitude de mener ces enfants où il me plaisait avant que nous eussions le plaisir de voir votre joli visage ici, et je le ferai encore tant que cela me conviendra.

Et regardant Rose avec un air d'ineffable mépris, elle prit la main de Gertrude avec une telle force que l'enfant gémit sous la pression, tout en la suivant vers le champ que nous avons mentionné. Rose comprit que toute opposition de sa part serait inutile, et elle retourna silencieuse et irritée vers le château, par l'avenue des Chênes.

Gertrude, effrayée de l'altercation dont elle avait été témoin entre Mme Riccardi et sa gouvernante, ne marchait qu'avec répugnance et en se faisant presque traîner.

— Allons, marchez donc mieux que cela! s'écria la femme de charge, encore en proie à toute son indignation.

Lorsqu'elles furent arrivées près de la barrière, elle souleva Gertrude dans ses bras, et la déposa de l'autre côté. Elles continuèrent ensuite à s'avancer en silence; seulement Mme Ricciardi s'abandonnait de temps à autre à des invectives qui trahissaient l'irritation de ses pensées. Elle marchait si rapidement que la petite fille était obligée de courir à côté d'elle. Mais soudain Gertrude s'arrêta court, en jetant une exclamation d'alarme. Mme Ricciardi se retourna aussitôt, en fronçant les sourcils, et lui demanda ce qu'elle avait.

— Regardez! regardez ! dit l'enfant avec épouvante, en étendant les bras vers une extrémité du champ.

Un taureau accourait vers elles avec rapidité, frappant la terre, aspirant l'air et montrant des dispositions effrayantes.

— Miséricorde ! s'écria la femme de charge, avec une figure que la peur rendit blême. Vite, enfant, venez par ici.

Et tirant Gertrude après elle, elle battit en retraite dans une direction opposée à celle qu'elles avaient prise. L'effet de cette course ne servit qu'à accélérer considérablement les mouvements de l'animal.

— Sauvez-vous, Gertrude, sauvez-vous! cria la femme de charge en dégageant vite sa main de celle de la petite fille et ne songeant plus qu'à sa propre sécurité.

— Oh ! ne me laissez pas, Marguerite, ne me laissez pas, cria Gertrude.

Mais Mme Ricciardi sourde à toutes considérations, excepté à celle qui la concernait personnellement, s'enfuit vers la partie de l'enclos qui lui offrait le plus de chance de salut. Elle parvint à atteindre le fossé, à le gravir, et lorsqu'elle fut de l'autre côté, elle s'enfonça dans le bois et ne s'arrêta que lorsqu'elle tomba épuisée, dans sa chambre, au château de la Châtaigneraie.

Durant ce temps, Gertrude était restée un instant étourdie par cette conduite, paralysée par la peur; et puis, poussant un cri aigu, elle s'était mise à courir de toutes ses forces, vers l'avenue où elle avait si malheureusement quitté sa gouvernante.

Rose et Alice marchaient à pas lents, se dirigeant du côté du lac, lorsque le premier cri d'alarme frappa leurs oreilles.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Alice.

— Cela vient sans doute de la grande route, répondit Rose, qui en ce moment était trop concentrée en elle-même pour faire attention à quoi que ce fût.

Mais aussitôt un autre cri plus perçant retentit.

— Mademoiselle d'Avril, s'écria Alice, c'est Gertrude, j'en suis sûre. Probablement que Marguerite la bat.

La même pensée vint à l'esprit de Rose.

— Arrêtez ici, Alice, dit-elle vivement. Ne bougez pas de cette place jusqu'à ce que je sois revenue.

Et elle se dirigea vers le champ. Bientôt les cris répétés de l'enfant l'avertirent qu'un danger plus grand qu'elle n'avait imaginé était imminent; et, courant de toutes ses forces, elle pénétra dans l'enclos au moment même où Gertrude fuyait poursuivie par le taureau, qui n'était plus qu'à quelques pas d'elle. Rose d'Avril vit tout de suite que sa propre position serait très-périlleuse si elle continuait à avancer; mais, sans songer un instant à elle-même, elle se précipita vers l'enfant.

— Oh! sauvez-moi, mademoiselle d'Avril, sauvez-moi !

Telles étaient les supplications mêlées de cris de terreur que Gertrude fit entendre en apercevant sa gouvernante.

Une distance considérable séparait encore l'enfant et l'institutrice, tandis que l'animal gagnait à chaque instant du terrain. Des racines d'arbres embarrassèrent soudainement Gertrude dans sa fuite, et après un effort inutile pour recouvrer son équilibre, elle tomba tout de son long par terre. Tout semblait être perdu pour la malheureuse enfant, car le taureau arriva sur elle avant qu'elle eût eu le temps de se relever. Juste alors, et tout en courant, Rose, quoique sa langue s'attachât à son palais desséché, et que la crainte la paralysât, Rose, disons-nous, fit entendre un mugissement imitant celui que poussait le taureau. L'animal se penchait déjà pour attaquer le corps presque inanimé qu'il voyait devant lui, lorsque ce son étrange attira son attention. Il redressa la tête, en l'agitant avec fureur, et regarda Rose, qui se plaçait résolûment en face de lui. Il demeura une seconde ou deux irrésolu ; la gouvernante ouvrit vite son ombrelle et l'agita devant ses yeux. L'animal recula de plusieurs pas devant cette démonstration inattendue, et Rose en profita pour crier à Gertrude de se relever promptement et de courir rejoindre Alice dans l'avenue des Chênes, tandis qu'elle tiendrait le taureau à distance. L'espérance de se voir sauvée donna de l'énergie à la pauvre enfant. Elle se remit sur ses pieds, et s'écria en courant :

— Oh! mademoiselle d'Avril, il va vous tuer !

— Ne vous inquiétez pas de moi, et courez le plus vite que vous pourrez, répliqua Rose.

Il serait certainement arrivé malheur à l'héroïque protectrice de Gertrude, car le terrible animal commençait à se remettre de sa surprise et se préparait à un nouvel assaut; mais, par bonheur, le capitaine de Keradeuc, qui était dans le bois avec un bûcheron, arriva, attiré par les cris, et entra en scène assez

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

à temps pour sauver Rose d'une mort à peu près certaine.

Tous retournèrent ensemble au château, fatigués et brisés par l'émotion.

Mme Ricciardi, la cause de toute cette aventure, attendit dans une indicible anxiété, qui ne cessa que lorsqu'elle sut que tout était sauf. Alors elle se rendit auprès de Mme de Keradeuc, et essaya de lui faire une histoire à sa façon, dans laquelle, naturellement, il était impossible de trouver le moindre reproche à lui adresser. Elle réussit jusqu'à un certain point dans sa tactique, du moins pour un temps, car Gertrude, qui seule aurait pu expliquer comment les choses s'étaient passées, fut obligée de rester plusieurs jours au lit, en proie à une fièvre causée par le choc qu'elle avait supporté. Son père, toutefois, obtint d'elle, plus tard, un récit de l'aventure, dans la chambre de Mme de Keradeuc, en présence de Rose et de la femme de charge. Quand tout fut découvert, le capitaine, avec une froideur qui en disait plus que les reproches les plus sanglants, exprima à Mme Ricciardi son opinion sur sa conduite, ajoutant que si, désormais, elle s'avisait de s'occuper en quoi que ce soit des affaires de Mlle d'Avril, il la chasserait immédiatement du château.

— Et, j'espère, continua-t-il en se tournant vers sa fille, que toi, Gertrude, tu n'oublieras jamais que Mlle d'Avril t'a sauvée d'une mort horrible, au péril de sa propre vie; moi, comme étant ton père, je m'en souviendrai toujours.

En prononçant ces paroles d'une voix pleine d'émotion, il tendit la main à Rose.

Il serait difficile de dire si Mme de Keradeuc partageait complétement la reconnaissance de son mari; elle remercia Rose, il est vrai, mais en termes faibles si on les compare à ce que réclamait la circonstance. Elle ne parut, d'ailleurs, pas le moins du monde changée à l'égard de sa femme de charge, malgré la pusillanimité égoïste dont elle avait fait preuve.

Le capitaine, de son côté, ne s'en tint pas aux paroles, car quelques jours après, il fit cadeau à Rose, en son nom et celui de sa femme, dit-il, d'une belle montre en or et d'une chaîne, et la pria de l'accepter comme témoignage de leur estime et de leur reconnaissance. Il avait même eu l'attention de faire graver le nom de la jeune gouvernante sur la cuvette.

Rose, tout en remerciant le capitaine et sa femme de leur bonté, ne remarqua pas sans plaisir l'attitude passive que Mme de Keradeuc avait conservée durant toute cette scène.

Ces événements furent suivis de deux résultats: d'abord, — et ce fut une grande satisfaction pour la gouvernante, — le lien entre elle et Gertrude, qui jusqu'alors s'était sentie d'avantage portée vers Mme Ricciardi, devint plus fort, à dater de ce jour; car l'enfant avait pleine conscience de la façon dont l'une et l'autre avaient agi, à l'heure du danger. La seconde conséquence fut un redoublement d'aversion et d'hostilité de la part de la femme de charge.

Quelques jours seulement après la rencontre avec le taureau, Rose était assise sur un banc, sous l'espèce de vérandah qui entourait la maison. Il faisait chaud, et elle était occupée à lire. Le capitaine de Keradeuc et sa femme étaient sortis, et les petites filles travaillaient dans un jardin à elles, à l'autre bout des bâtiments. Rose s'était presque endormie sur son livre, lorsqu'elle entendit des voix tout près d'elle. La fenêtre de la salle à manger qui donnait sur la vérandah était ouverte, et ceux qui parlaient étaient dans cette pièce. Tout d'abord, dans l'état de somnolence où elle se trouvait, elle ne reconnut pas qui étaient ces personnes, ni ce qu'elles disaient; mais l'accent de Mme Ricciardi ne tarda pas à attirer son attention.

— A présent, Joseph (ce fut les premiers mots qu'elle saisit), je ne puis ni ne veux supporter cela plus longtemps. Serez-vous bientôt en état de régler ce dont nous sommes convenus?

— Patience, patience, madame Ricciardi, répliqua le sommelier; les choses doivent suivre leur cours quelque temps encore. Je suis sur le qui-vive. Croyez-moi. Je suis sur le qui-vive. Rome, vous savez, n'a pas été bâtie en un jour.

— Ta, ta, ta; des bêtises! répondit la femme de charge, avec un ton de colère; vous ne savez pas les tortures que j'endure. Cette fille... maudite soit-elle! — et ces mots sifflèrent entre ses dents serrées, — m'humilie perpétuellement. C'est au point que j'ai bien de la peine à me maintenir dans l'esprit de mon idiote de maîtressse! Elle est tout à fait changée avec moi, depuis quelque temps; il n'est pas jusqu'à cette petite Gertrude, dont je faisais tout ce que je voulais, qui était mon point d'appui près de sa mère, et qui, depuis cette malheureuse affaire du taureau, tourne contre moi. Je ne m'arrêterai pas, je le jure, que je ne me sois vengée.

— Par Jupiter! s'écria le sommelier en souriant, vous ne songiez guère à la vengeance quand vous avez vu le bœuf arriver sur vous.

— Ne fallait-il pas se laisser éventrer, et cela à cause d'une sotte petite fille? Mais, Martin, ajouta-t-elle plus doucement en posant la main sur le bras de ce dernier, serez-vous bientôt en état de faire ce que vous avez dit?

— Silence, silence, au nom du ciel; les murailles ont des oreilles.

Ces paroles rappelèrent Rose d'Avril au sentiment de sa situation. Elle se leva vivement de son siége. « Ils me verront, dans tous les cas, » pensa-t-elle; et, s'avançant, elle entra par la fenêtre, qui était de plein pied, dans la salle à manger.

Mme Ricciardi était debout, lui tournant le dos; le sommelier lui faisait face. Une bouteille de vin était débouchée sur le buffet, et Martin tenait un verre plein à la main. En observant la consternation qui se peignit tout à coup sur la figure du sommelier, la femme de charge se retourna vivement. En apercevant Rose s'approcher, son chapeau sur la tête et un livre à la main, elle n'imagina pas un instant qu'elle eût pu entendre leur conversation; sa seule préoccupation parut être de couvrir la retraite du sommelier, et de détourner l'attention de Rose du vin qu'il était en train de boire: avec ce sang-froid qu'elle savait généralement conserver, et avec un sourire hypocrite sur les lèvres, elle se plaça entre Rose et Martin.

— J'étais en train de préparer une médecine pour madame, dit-elle. Il fait bien chaud; mademoiselle veut-elle accepter un verre de vin?

— Non, je vous remercie, répondit Rose avec une froideur marquée, en se dirigeant vers la porte par laquelle Martin venait de s'évanouir.

« Qu'est-ce que ces misérables complotaient? se demanda Rose; rien de bon, j'en suis sûre. Pour mon compte, je défie la méchanceté de cette femme. Devrai-je parler de ce que j'ai vu?

Elle était assez embarrassée sur ce qu'elle avait à faire et venait de prendre le parti d'avertir le capitaine de Keradeuc, lorsque, le soir de ce même jour, tandis qu'elle était avec les petites filles et leur mère dans le boudoir, la femme de charge entra, et, dans le cours de la conversation, se tournant vers sa maîtresse, s'écria en riant:

— Imaginez-vous, madame, ce qui est arrivé à cet imbécile de Martin aujourd'hui! J'étais occupée à préparer votre verre d'absinthe, lorsqu'il est survenu, et je lui ai donné le fond de la bouteille, en lui disant que c'était du vin. Oh! si vous aviez vu quelle figure il a faite en l'avalant! C'est à ce moment, mademoiselle, vous vous le rappelez, que vous êtes entrée, et que, en vous apercevant, il s'est enfui avec tant de précipitation.

Les enfants rirent et Mme de Keradeuc se contenta de dire qu'elle espérait bien qu'on n'avait pas perdu beaucoup de sa médecine. Mme Ricciardi jeta alors un regard de triomphe qui pouvait signifier: « Je vous ai battue, cette fois, en supposant que vous aviez des intentions. » Elle savait très-bien qu'elle n'avait pas trompé la gouvernante, mais elle s'était mise ainsi en garde

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

contre toute plainte qu'on aurait eu envie de faire à son égard.

Rose réfléchit souvent aux fragments de conversation qu'elle avait entendus, mais elle ne put leur trouver un sens. Elle résolut d'être alerte, et de tâcher de découvrir les machinations que ses ennemis pouvaient avoir en vue ; mais quelques mois se passèrent, et comme rien ne vint éveiller ses soupçons, ces incidents sortirent presque de sa mémoire.

Louis Bailleul.

(La suite au prochain numéro.)

AUTOMNE

La rivière s'écoule avec lenteur. Ses eaux
Murmurent, près du bord, aux souches des vieux aulnes
Qui se teignent de sang ; de hauts peupliers jaunes
Sèment leurs feuilles d'or parmi les blonds roseaux.

Le vent léger, qui croise en mobiles réseaux
Ses rides d'argent clair, laisse de sombres zones
Où les arbres plongeant leurs dômes et leurs cônes
Tremblent, comme agités par des milliers d'oiseaux.

Par instants se répète un cri grêle de grive,
Et, lancé brusquement des herbes de la rive,
Étincelle un joyau dans l'air subtil et bleu;

Un chant aigu prolonge une note stridente;
C'est le martin-pêcheur qui fuit d'une aile ardente
Dans un furtif rayon d'émeraude et de feu.

Jules Breton.

Courrières, 1875.

L'USURPATEUR

Mme Judith Gautier, la fille de Théophile Gautier, a tout récemment publié chez Lacroix un roman en deux volumes, qui a pour titre : L'*Usurpateur*.

L'*Usurpateur* est un roman japonais. Je n'entends pas seulement dire par là que la scène de l'histoire racontée est le Japon. Non, l'auteur parle comme s'il était Japonais lui-même. Par une sorte d'aventure dont Théophile Gautier était coutumier, il se transporte au cœur du pays même où vivent les personnages ; il ne peint pas leurs mœurs en curieux qui observe, mais en compatriote qui pense et sent comme eux. Ce n'est pas uniquement ce que l'on appelait de la couleur locale ; ce mot nous représente je ne sais quel placage artificiel de paysages et de mœurs exotiques industrieusement étendu sur le récit. On dirait une traduction de quelque livre du vieux Japon.

Comment Mme Gautier s'est-elle imprégnée à ce point d'une civilisation qu'elle n'a jamais connue qu'en rêve ? Je ne saurais trop le dire. Gautier me parlait quelquefois de cette singulière aptitude de sa fille à revêtir des personnalités étrangères, à s'infuser pour ainsi dire une autre âme. Il la qualifiait de merveilleuse, et il en était très-fier. Il prétendait que c'était là un don de nature, et je me souviens même qu'un jour, à ce propos, il me toucha quelque mots des doctrines de la métempsycose. Il n'était pas loin de croire, j'imagine, qu'il avait été, dans une existence antérieure, brahmine ou nabab indien.

Il est facile, au reste, en lisant l'*Usurpateur*, de voir que Mme Judith Gautier se prend au sérieux et se fait illusion à elle-même. Quand Méry, le grand mystificateur, écrivait *Héva* et la série des romans qui l'ont suivie, il se moquait de son public et de lui-même. Il inventait un Orient de fantaisie, et prenait dans sa riche imagination de Provençal les couleurs bizarres dont il s'amusait à le peindre. Il multipliait à l'envie, les arbres gigantesques, les tigres affamés, les serpents venimeux, les femmes voluptueusement couchées sur des nattes, les esclaves armés de pankhas, et tout le bric-à-brac de la vie telle qu'on se la figure dans les grandes Indes. Il y en avait trop; l'abondance même et la précision du détail mettaient en défiance.

Mme Gautier, pour me servir d'un mot de notre métier, a l'air de croire que c'est arrivé. Je ne m'étonnerais pas qu'elle fût persuadée qu'autrefois elle a vécu au Japon, qu'elle n'en a pas appris la langue, mais qu'elle l'a retrouvée dans sa mémoire par une sorte d'intuition, qui ne serait qu'une des formes du souvenir.

A ce point de vue, l'*Usurpateur* est une lecture curieuse à faire. Et ce qui lui donne encore plus de piquant, c'est qu'au milieu de tous ces détails d'un japonais à faire frémir, perce de temps à autre le bout de l'oreille du Français qui a lu les poëtes du dix-neuvième siècle. Un seul exemple :

« On débarque en toute hâte.

» C'est terrible, la mer! dit le prince de Nagato, lorsqu'il fut sur le rivage. Comme elle hurle ! Comme elle sanglote ! Quel désespoir, quelle épouvante l'affole ainsi ? Ne dirait-on pas qu'elle fuit devant la poursuite d'un ennemi formidable ? C'est vraiment un miracle que nous ayons pu lui échapper.

» On ne lui échappe pas toujours, par malheur, dit Raïden ; elle dévore beaucoup de marins. Combien de nos compagnons sont cachés dans ses flots ! J'y pense souvent dans la tempête ; je crois les entendre, et je me dis que c'est avec la voix des naufragés que la mer se lamente et pleure. »

Il est possible, après tout, qu'un matelot japonais sente et parle de la sorte ; mais j'ai comme une idée que, dans une existence antérieure, il a lu les beaux vers de Victor Hugo :

Où sont-ils, les marins perdus dans les nuits noires ?
O flots ! que vous savez de lugubres histoires,
Flots profonds, redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez en traînant les marées,
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées,
Que vous avez le soir quand vous montez vers nous.

Le passage se trouve dans un des chapitres les plus émouvants du livre. Il y a là une histoire d'armée japonaise faite prisonnière dans une île, par quelques hardis partisans montés sur deux jonques. C'est un récit d'un mouvement superbe et d'une intensité de couleurs bien amusante.

La trame de l'histoire, quoique mêlée d'incidents romanesques, est au fond très-simple. Il s'agit d'un amour idéal conçu par un prince japonais pour la femme du Mikado, qui est le souverain spirituel, autant vaut dire le dieu du Japon. Cet amour ne saurait aboutir. Mais le prince sacrifie héroïquement aux intérêts de celle qu'il aime et sa fortune et sa vie. Sa lutte contre l'usurpateur est pleine de surprises, qui ravivent sans cesse l'attention. Elle se termine par un dénouement tout à fait grandiose.

Le prince, voyant tout désespéré, pense d'abord au salut de tous ceux qui l'intéressent, et, n'ayant plus rien à faire en ce monde, il met lui-même le feu à son palais :

« Il referma l'entrée du souterrain. Il était seul, enfin. Alors il retourna dans la cour du palais et prit au brasier qui brûlait encore un fragment de bois enflammé ; il mit le feu à tous les pavillons princiers, au palais de Fidéjori, dont il parcourut toutes les salles, puis il gagna la tour des Poissons-d'Or et d'étage en étage alluma l'incendie. Arrivé sur la dernière terrasse, il jeta son tison brûlant et s'accouda à la balustrade de laque rouge de la plate-forme, qu'une très-vaste toiture, relevée des bords, soutenue par quatre piliers, surmontait. Le prince regarda vers la mer... »

L'incendie gagne peu à peu. Le prince, comme un Japonais instruit dans les us des cours d'amour, tire de son sein la seule lettre qu'il ait jamais reçue de celle qu'il aime. Il la relit à la lueur des flammes grandissantes :

« La chaleur était intolérable. Le papier brûla tout à coup

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

entre les doigts du prince. L'air lui manquait. Il se sentait mourir.

» — Ma bien-aimée ! s'écria-t-il, je pars le premier. Ne me fais pas attendre trop longtemps au rendez-vous !

» Comme les pétales énormes d'une fleur de feu, les flammes enfermèrent la dernière terrasse ; elles s'étendirent sur la toiture ; les deux gigantesques poissons d'or se tordirent sur la crête du toit comme s'ils étaient vivants : puis ils coulèrent en deux ruisseaux incandescents. L'édifice entier s'écroula avec un fracas terrible en faisant jaillir vers le ciel une gerbe immense de flammes et d'étincelles. »

J'ai donné exprès cette fin comme un échantillon du style de Mme Judith Gautier. C'est, comme on voit, une profusion de couleurs éclatantes qui ne messiéent point sur un vase du Japon. Il y a là-dedans quelques-unes des qualités du père. Mais la ligne est moins nette, moins précise, d'une correction moins magistrale. La poésie est plus luxuriante. C'est parfois du coloriage plutôt que de la peinture.

Le livre n'en est pas moins singulier et véritablement curieux. On n'en rentre qu'avec plus de plaisir, après l'avoir lu, en France, chez nous. Oh ! qu'il y a de beaux coqs sur nos vieilles faïences !

Francisque SARCEY.

REVUE DES MAGASINS

Le grand talent d'une couturière réside aujourd'hui plus que jamais dans la perfection de la coupe. Comment, en effet, pourrait-on accepter une robe princesse qui ne serait pas collante, une robe *baby* mal comprise, une robe amazone taillée comme un sac ? Mlle Marie BATAILLON est bien dans son élément au milieu des modes actuelles, et se tire parfaitement de toutes les difficultés que présente l'harmonie de la forme. Qu'on joigne à ces qualités une originalité charmante, un bon goût exceptionnel dans le choix des étoffes et la disposition des garnitures, et l'on arrive facilement à cette conclusion que la réputation de Mlle Bataillon n'est point surfaite.

Nous avons aperçu chez elle (rue Thérèse, 5) plusieurs jolis spécimens de toilettes, parmi lesquels nous en signalerons d'abord un en vigogne gris feutre. Le jupon, à traîne, est entouré de deux volants terminés chacun par un plissé en faille bleu marine. Tunique duchesse encadrée de plissés pareils ; un coquillé, formé de ces plissés et placé au milieu derrière, dissimule la jonction des deux bords de la tunique. Le dos, à basques postillon, est orné de même. Les manches sont en faille bleue avec nœuds de ruban sur le dessus. Poches en soie coulissées sur les côtés.

Un autre costume, d'un ravissant aspect, est en matelassé de laine vert bouteille, très-sombre ; un seul volant au bas du jupon. Tunique-tablier entourée de trois galons noirs, ornée sur le côté d'une aumonière toute rayée de galons. Corsage à petites basques plates et manches rayées par des galons noirs. De tout petits boutons noirs garnissent, trois par trois, le milieu des devants du corsage et de la tunique.

— La tournure est la poésie de la toilette. Etre jolie... l'est qui veut, aujourd'hui ! Mais il est moins facile d'avoir une jolie taille, lorsque la nature nous l'a refusée. Pourtant on peut y arriver, nous le garantissons ; il suffit, pour cela, de s'adresser à M. DE PLUMENT pour tout ce qui concerne ces deux accessoires de la toilette : le corset et la tournure.

Avec le corset *Sultane*, dont la réputation est européenne, la taille la plus ingrate se transforme ; elle se développe moelleusement, s'allonge avec grâce, et prend une cambrure pleine de séductions. Aucune ne résiste ! L'élégance ne le cède en rien à ses qualités ; établi en beau coutil blanc, avec garniture de peluche, dentelle et beau lacet de soie, il est en outre d'un prix relativement modeste, puisqu'il ne coûte que trente francs.

Nous avons donné dernièrement le détail des nouveaux modèles de tournures et jupons-tournures de la maison de Plument (rue Vivienne, 33). Nous ne saurions trop insister sur ce point, qu'ils sont conçus et confectionnés avec un goût parfait. L'*Élégant*, par exemple, est bien nommé ; cette tournure, qui est presque un jupon, donne à la toilette qu'elle doit faire valoir une grâce exceptionnelle. Ses ressorts, très-pressés, sont disposés sur un emplacement étroit ; un tablier intérieur et lacé en augmente ou diminue le volume. Un autre tablier vient se fermer au milieu devant. Aux bords inférieurs, garnis de boutons, se fixe un jupon d'étoffe orné de volants ; ces derniers continuent l'effet des volants qui recouvrent le haut de la tournure. Ainsi dissimulés, les ressorts perdent toute leur raideur.

Comme petites tournures indépendantes, ainsi que le préfèrent un certain nombre de femmes d'une élégance incontestable, nous citerons : la *Magicienne* à barrette et triple ressort (pour les lourds costumes) ; — le *Rabagas*, de 25 à 30 cent. de hauteur, à six ou huit ressorts, en brillanté et terminé par un haut volant ; — et plusieurs autres modèles sur lesquels nous reviendrons bientôt.

SPÉCIALITÉS

On a vanté de tous côtés, depuis quelques années, une foule de produits destinés à éterniser la beauté. Sans vouloir entrer dans une longue dissertation sur la plus ou moins complète réussite de ces différentes compositions, nous dirons simplement notre avis personnel. A quoi bon tenter de nouvelles épreuves, lorsque nous possédons le *Lait antéphélique* de CANDÈS ? Sa réputation, établie depuis plus de trente années, en confirme chaque jour le succès.

Ce lait virginal s'emploie en lotions, ce que préfèrent bien des femmes : on le coupe de moitié d'eau, puis on s'en lave la figure et le cou, après quoi on s'essuie légèrement. On ne peut s'empêcher d'être surprise de l'effet obtenu lorsqu'on n'a pas l'habitude de se servir du *Lait antéphélique*. La peau, qui en bénéficie, devient d'une fraîcheur sans égale ; boutons, taches de rousseur, plaques jaunes, tout cela est effacé comme par enchantement.

L'air et l'eau, on doit le savoir, sont les deux plus grands ennemis de la peau, et comme on ne peut les éviter, il faut bien lutter de toutes ses forces contre le mal qui en provient. Le *Lait antéphélique* est un des plus sûrs alliés qu'on puisse employer ; grâce à lui, on n'a plus rien à craindre, mais il faut lui être fidèle. C'est un cosmétique unique dans son genre, à l'aide duquel, comme avec les meilleures veloutines, on obtient une peau blanche et nacrée. De plus, il offre cet avantage très-précieux de ne laisser aucune trace de son passage, ce qu'on reproche à la généralité des poudres.

Les personnes qui font usage du *Lait antéphélique* prolongent, grâce à lui, une apparence de jeunesse qui surprend tout le monde. On le trouve en dépôt chez presque tous les coiffeurs parfumeurs ; mais, dans la crainte d'une contrefaçon trop souvent nuisible, on fera bien d'écrire directement à M. Candès (boulevard Saint-Denis, 26).

M. D'A.

Nos lectrices savent combien est important, dans le costume actuel, le rôle de la manche, et quelle difficulté présente souvent le choix d'une forme en harmonie avec les toilettes adoptées par la mode. Elles nous sauront donc gré de leur rappeler que nous tenons à leur disposition une publication spéciale qui sera pour elles un guide des plus précieux. C'est un charmant album intitulé : **Documents-mode, collection de manches inédites,** composé de six pages (beau papier bristol) comprenant chacune douze modèles de manches ; en tout, *six douzaines de formes nouvelles*, d'un goût parfait et très-bien dessinées.

Pour se procurer ce recueil, il suffit de nous en adresser la demande et d'y joindre la somme de *six francs* en un mandat poste au nom de MM. Ad. GOUBAUD et FILS (rue Richelieu, 92), ou même en timbres-postes.

Ad. G. et FILS.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châlet de famille ; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très bien dessiné par M. Lebreton ; riche fruitier ; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour tous renseignements : à *Paris* chez le propriétaire M. *Goubaud père*, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), — et à *Lagny* chez Me Dumont, notaire.

ROUVENAT (✻) *& CH. LOURDEL*, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Nous voici bien en plein automne, et nous pouvons saluer à satiété son cortége ordinaire et capricieux de vent de pluie et de pâle soleil... On a beau s'y attendre, chaque année, on est néanmoins désagréablement surpris lorsque ce moment reparaît. En dépit du peintre, du chasseur et du vigneron, qui trouvent dans l'automne, l'un ses inspirations les plus chaudes, l'autre ses plaisirs les plus vifs, le dernier le fruit de ses longs travaux, nous n'en disons pas moins que c'est une triste saison ! Avec elle, aucun espoir de beaux jours ; la chute des feuilles et la gelée au bout, voilà ses promesses... Aussi, que de douleurs près des pauvres malades, et quelle perspective pour les malheureux !...

Heureusement que la charité est là ! Les femmes de cœur, — et elles ne manquent pas, — tout en visitant leur garde-robe pour organiser de nouvelles toilettes, n'oublient jamais de faire la part du pauvre. C'est un devoir sacré auquel elles savent qu'il ne faut jamais manquer. Jeunes femmes et mères de famille, toutes font un examen scrupuleux des objets de toilette déjà portés, depuis la chaussure jusqu'à la coiffure, en suivant les différents membres de la maison, babys et papas compris. Chacun y gagne : d'un côté, on se débarrasse de choses devenues inutiles ; d'un autre, on reçoit des présents qui comblent bien des vides.

—

P. N° 282. — TOILETTE DE DINER OU DE SOIRÉE.

Le chapitre des modes est assez fertile en nouveautés, à cette époque, pour que, malgré tout ce qu'on ait pu en dire déjà, on veuille l'aborder de nouveau afin de mieux s'en pénétrer.

Dans le domaine des tissus, velours frappés et soies brochées dominent entre tous par une richesse et une élégance incomparables ; les matelassés vont encore de pair et leur succès n'est pas tombé. Ajoutons qu'il y a des brochés et matelassés de laine d'un réel mérite ; les bosselés se détachent de l'ensemble des étoffes de laine d'une façon très-caractérisée ; le knickerboker, coupé par de grands carreaux, présente ainsi un regain de nouveauté. Puis il y a la série extrêmement complète des cachemires de l'Inde, aux nuances unies, très-variées, avec dessins cachemire de deux tons d'un goût admirable ; les vigognes et le drap du Thibet, en véritable laine des Indes, font partie de cette magnifique série. Nous ne parlerons que pour mémoire des mille « fantaisies » à carreaux et rayures, dont on composera de nouveaux costumes avec des unis assortis.

Quant à la forme, le genre est encore au collant, avec moins d'exagération toutefois que par le passé : robe princesse, robe baby, robe amazone ; tunique juive, polonaise, tunique duchesse ; corsage *Clémence Isaure*, corsage *Marguerite*, et une foule d'autres modèles aux noms plus ou moins ronflants pour désigner la cuirasse. Celle-ci est maintenant composée d'une quantité de morceaux servant à mouler plus complètement le buste, et elle se lace ou se boutonne derrière.

Comme confections d'hiver, il y en a une très-grande variété, mais on pourrait les classer toutes en quatre catégories : la pelisse, le paletot, le dolman, le *Metternick* ; tous les modèles dérivent d'un de ces types. Notons cependant, comme caractère dominant, leur ampleur et leur grandeur.

—

En reportant notre résumé des modes actuelles du côté des MODISTES, nous trouvons également que les formes des chapeaux ont toutes pris naissance, quelque variées qu'elles soient, sur des types bien connus : le *Rabagas*, pour les passes enlevées ; le *Tyrolien*, pour les fonds pointus et les passes rondes relevées sur les côtés ; la forme *Angot*, diminutif du *Directoire*, pour une foule de modèles qu'on rencontre partout. Le chapeau *Bébé* est unique en son genre, quel que soit le nom qu'on lui donne ; c'est toujours cette fraîche et gracieuse coiffure, à fond mou et passe coulissée, qui sied si bien aux jeunes visages.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Le chapeau *Gainsborough* est le seul qui soit d'une nouveauté absolue ; son nom est assez anglais pour qu'on n'ait pas à chercher d'où il vient, et ses allures, d'ailleurs, sont assez excentriques pour qu'on ne s'étonne pas de son origine. Du reste, cette coiffure est charmante lorsqu'elle est bien portée ; mais elle ne convient qu'à une jeune femme et pour les promenades en voiture. Elle a fait son apparition vers la fin de la saison dernière, et nous l'avons rencontrée à Paris, portée plus souvent mal que bien par des têtes britanniques réellement un peu trop vieilles !

Comme ornements de chapeaux, on emprunte au passé tout ce qu'on peut lui prendre, en y joignant tous les nouveaux éléments que la mode a produits ; cela donne un choix des plus vastes et laisse plus de prise à la fantaisie et à l'originalité de chaque modiste. Le velours frappé, la soie brochée et le matelassé apportent leur contingent de beauté et d'élégance ; une nouvelle dentelle, en laine blanc d'ivoire très-fine, genre lama, fait merveille sur le velours.

Ajoutons des rubans lamés d'or, d'argent, d'acier, d'une telle épaisseur qu'on les a nommés « cuir de Cordoue », — des fleurs en velours, des feuillages bronzés, des plumes étranges, des oiseaux fantastiques (dont on abuse quelquefois), — et des motifs à sujets variés en métal d'or ou d'argent. En réunissant tout cela, on aura à peine une idée des ressources infinies que présentent les modes du jour.

—

Ce qui occupe le plus les LINGÈRES, en ce moment, ce sont les barbes de dentelle et les fichus de soirée. La nouveauté, pour les premières, consiste en entre-deux de Chantilly entourés de hautes valenciennes ; on en fait aussi en dentelle lama blanc voire, en guipure, etc. — Comme fichus de soirée, il en est un qui a toutes nos préférences. Sa forme est celle d'un plastron gracieusement découpé en carré, aux angles très-arrondis devant, et qui fait le col rabattu derrière ; il est en crêpe lisse et composé de petits plis tout autour, lesquels viennent en biais se réunir au milieu : tous les bords sont garnis de dentelle blanche ! On met ce fichu aussi bien sur un corsage montant que sur un décolleté ; des manchettes mousquetaire, faites de même, accompagnent le fichu.

La mantille *Castillane* est fort recommandée par les premières maisons de lingerie ; on la monte avec un groupe de fleurs et c'est ainsi une ravissante coiffure de théâtre. La dentelle espagnole noire nous paraît bien plus seyante que l'autre pour cet usage.

De la mantille à la voilette il n'y a qu'un pas ; franchissons-le pour annoncer le retour de la mode au grand voile pour la rue. On le fait en tulle uni ou moucheté, mais descendant jusqu'aux genoux : aussi l'appelle-t-on *voile à la Juive*. Lorsqu'on le relève, c'est sur le côté qu'on le rejette !

Mary D'ACHERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 382.

TOILETTE DE DINER OU DE SOIRÉE. — Jupe en cachemire violet, entourée devant de plissés de faille noire surmontés d'un bouillon de cachemire violet et dont la tête ruchée est soutenue par un galon noir à bords rouges. Large biais de faille noire sur le bord inférieur de la traîne. Une écharpe en faille, resserrée de place en place par une ruche et un galon, orne le côté du jupon jusqu'en bas. — Tunique-corselet en cachemire noir, avec manches violettes ; plissés de faille noire au bas de celles-ci, ruban, galons et ruches. Une ruche violette entoure le haut du corselet ; des nœuds de ruban sont fixés sur les épaules. La tunique forme un tablier carré ouvert sur les côtés. Ceux-ci tombent en longues pointes, tandis que le dos se termine en une basque simple. Ces pointes sont relevées derrière, drapées et réunies au milieu ; une ruche de cachemire noir, bordée de rouge, entoure les bords intérieurs des pointes, encadrant ainsi le vide produit par la disposition particulière de la tunique ; c'est de ce vide que sort le pouff de la jupe. Tous les bords de ce vêtement sont ornés de broderies de soie et de jais, avec un galon bordé de rouge et des franges noires. Un large ruban noir tombe du pouff sur la traîne.

G. N° 532.

ROBE PRINCESSE *Tallandiéra*. — Ce joli modèle est en velours noir, de forme princesse très-collante, avec un pli double formé dessous au milieu derrière. Le corsage est décolleté en carré devant ; cette ouverture est encadrée d'un coquillé de dentelle noire, qui, au milieu, continue en s'élargissant jusqu'au volant. Celui-ci, plus haut derrière que devant, présente une tête formée par un coquillé semblable au précédent. Même garniture au bas des manches. Des bouclettes de ruban noir s'échappent, de distance en distance, de tous les coquillés de la robe. — Plissés de crêpe lisse à l'intérieur du corsage et des manches.

G. N° 569.

TOILETTES DE DEUIL. — 1. Costume pour jeune garçon de dix à onze ans, en drap damassé noir. — Pantalon court, gilet, veston cintré et ajusté, et pardessus sac, garnis de boutons de soie terne. — Cravate blanche. — Chapeau rond en feutre avec galon noir.

2. Costume en petit drap noir. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant plissé que surmontent un bouillon et un plissé de crêpe. — Tunique unie devant, drapée et coulissée derrière où elle forme de larges coques tombantes, avec une partie rabattue et dont les bords sont garnis de plissés en crêpe. — Cuirasse de même étoffe entourée d'un biais de crêpe et rayée dans le dos de biais en crêpe ; col montant dans le haut. Col rabattu, de forme Louis XIII, en crêpe et garni de plissés ; nœud cravate en faille ; double plissé de crêpe et nœud de ruban au bas de la manche. — Chapeau de feutre à passe renversée, entouré d'une écharpe en grenadine noire, drapée légèrement et dont les bouts tombent derrière ; bandeau de grenadine bouillonnée, avec grappes de cassis.

3. Petite fille de 4 à 5 ans. — Robe *baby* en cachemire double. Devants princesse, dos plissé à la taille et large nœud de ruban resserrant les devants. — Parements au bas des manches. — Petite pélerine à capulet, en même étoffe doublée de soie. — Col et manchettes en toile. — Chapeau rond en feutre, fond mou en grenadine et nœud de ruban.

G. N° 566.

1. Chapeau *Baby* à passe diadème. — Fond mou en velours bleu-prune ; passe plate derrière, relevée devant, couverte dessus et dessous de faille crème. Draperie et groupe de roses devant ; nœuds derrière, et, sur le côté, de gentils oiseaux des îles aux ailes déployées. De larges coques très-enlevées ornent le dessus du chapeau.

2. Bonnet du matin en nansouck. — Fond mou, entouré de bandes de broderie posées pied contre pied, avec une double torsade de ruban violet. Ravolet brodé et nœuds de ruban ; barbe flottante, boucles et pans de ruban.

3. Chapeau de feutre gris. — Passe plate en feutre à soies longues, et calotte plate en feutre ras. Ruban bleu-ciel drapé autour de la calotte ; nœuds sur le sommet et dans le bas derrière, fixés par des oiseaux aux ailes déployées.

3. Bas de pantalon. — Plissé et volant de broderie, avec coulisse et nœuds de ruban.

4. Pelisse de baby, en cachemire blanc, à double collet ; tous les bords sont festonnés en soie blanche. Nœuds de ruban sur le milieu des devants.

5. Bas de pantalon en nansouck, composé d'entre-deux larges et petits en broderie anglaise ; volant assorti.

Avis important.

Nous prévenons nos abonnées que toute lettre concernant le renouvellement d'un abonnement ou un changement d'adresse, et en général toute demande ou réclamation relative au service du journal, doit être accompagnée de la bande portant le nom de l'abonnée. Autrement il ne pourrait être tenu compte des réclamations.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 566. — DESCRIPTION, PAGE 506.

MODÈLES DE CHAPEAUX ET LINGERIE

CHRONIQUE MONDAINE

« Voyageurs pour Chantilly ! Reprise des courses ! » Tel est le cri à l'ordre du jour sur les murailles des gares et dans le high-life parisien. Rarement l'hippodrome de la ville des Condé a excité une pareille attraction, et il semble presque qu'on soit revenu au temps où le fin du fin de l'élégance était de louer à Chantilly une maison pour la durée des courses, d'y envoyer des gens de bouche et d'office, son argenterie, des meubles à la mode, des bibelots de toutes sortes et d'y improviser ainsi en quelques heures tout le luxe de Paris.

Le dimanche 10 octobre, en dépit de la saison des chasses qui éloigne en ce moment tant d'individualités, le monde du beau-vivre et de l'élégance était représenté fort brillamment sur la pelouse de Chantilly. Le public des provinciaux et des étrangers aux toilettes impossibles, remarqué aux dernières courses du bois de Boulogne, avait disparu pour faire place à des visages connus et à des turfistes habillés selon les règles de la civilisation. On sentait que le Paris mondain, sans se reconstituer au complet, reprenait cependant aimable tournure.

Les jolies toilettes abondaient dans l'enceinte du pesage, mais aucune initiative marquante de la part de la mode n'était à noter. On en est encore aux répétitions générales en matière de robes pour la saison nouvelle. La première représentation sérieuse ne viendra guère que dans quelques semaines, avec les gelées avant-coureurs de l'hiver.

Nous pouvons cependant vous prédire que la faveur sera pour le velours épinglé. On le portera en costume court dans le jour, en tunique mêlé aux traînes de tulle et de gaze le soir. Il y a des combinaisons de velours épinglé pointillé, ombré, d'un effet ravissant. Avec des garnitures de passementeries, des broderies de velours, de chenille, de perles, on fera des toilettes d'un goût exquis. La coiffure féminine trouvera également son compte à ce retour de vogue du velours épinglé. On l'emploiera pour les chapeaux comme aux beaux temps de Mme Récamier et de la princesse Borghèse.

A propos de modes, la grande sensation d'élégance de la quinzaine a été le trousseau de Mlle Louise Fitz-James Stuart, qui vient d'épouser le jeune duc de Medina-Cœli. Tout Madrid, et à sa suite toute l'Europe féminine, s'occupe de ce trousseau.

On y remarquait une rare collection de mouchoirs, si tant est qu'on puisse appeler ainsi ces tissus échappés aux mains des fées et où l'accessoire, broderies et dentelles, dévore si bien le fond, que le mouchoir proprement dit ne saurait suffire à saisir le bout du nez le plus mignon.

On comptait, pour cette corbeille vraiment ducale, une soixantaine de mouchoirs, dont une douzaine à 1,000 fr. l'un, et les autres dans des prix proportionnels. Sur les premiers, la seule broderie des armes a coûté cent écus. On y voit les armes des Berwick accolées à celles des Medina-Cœli, brodées en or, par un système de fils métalliques, malléables, purs, qui ne s'altèrent pas au lavage.

La corbeille de la nouvelle duchesse comprenait encore sept cachemires, représentant toutes les couleurs de l'arc-en-ciel, dont un, le cachemire blanc, venait de Perse et était brodé en or et turquoises. Nous ne parlerons ni des dentelles, dont la collection sans fin était à l'avenant de ces splendeurs, ni des bijoux, d'une richesse à faire paraître pauvre l'écrin de Notre-Dame d'Atocha.

Le mariage célébré dans la chapelle du palais du duc d'Albe par le cardinal Moreno, archevêque de Valladolid, a été empreint d'un caractère seigneurial qu'on retrouverait difficilement ailleurs qu'à Madrid.

La mariée était pleine de grâce dans sa toilette blanche à longue traîne de dentelle, coupée par des bouquets de fleur d'oranger.

La duchesse douairière de Medina-Cœli portait un de ces costumes de ton tranché et à caractère théâtral qu'elle affectionne et qui inspira naguère à l'infortuné archiduc une si jolie page dans son *Journal de voyage en Espagne*. Elle avait une robe de faille vert-impératrice avec une mantille de dentelle blanche retenue par une couronne ducale d'émeraudes et de diamants.

Paris, bien qu'en république, — il appartenait au *Sport* de faire cette remarque et c'est lui qui l'a faite, — est de plus en plus défrayé par des hôtes augustes. Les altesses et les majestés s'y succèdent sans relâche. Le roi de Hanovre a repris possession de son hôtel.

La grande-duchesse Catherine de Mecklembourg-Strelitz, accompagnée de son mari et de sa fille, la duchesse Hélène, a séjourné toute une semaine à Paris; après eux, le prince de Galles, se rendant aux Indes-Orientales, est venu passer quarante-huit heures à l'hôtel de Bristol, d'où le prince d'Orange sortait presque le même jour pour regagner les Etats de son père.

On dit, par parenthèse, qu'à l'occasion du départ du prince de Galles, les femmes du monde, en Angleterre, se proposent — pendant longtemps, et peut-être jusqu'au retour de l'héritier de la couronne — d'orner leurs chapeaux de plumes d'hirondelles. Elles veulent symboliser leur tristesse à l'aide de cet oiseau voyageur. Aussi quelques journaux anglais, qui s'occupent de modes et de belle existence, annoncent-ils qu'en ce moment l'*irondelle* est fort demandée par le commerce de la capitale.

Le prince d'Orange, dont nous venons de parler, a été le lion de la dernière quinzaine. Il a conquis tout le monde par l'affabilité de ses manières et la simplicité de son attitude. Il appartient à la race de ces princes bons enfants qui ne demandent, en voyage, qu'à jeter leur couronne par-dessus les moulins. Paris adore ce genre de touristes et a fait fête à l'héritier du trône des Pays-Bas.

On voit que ceux qui désespéraient de la France comme pays-roi et de Paris comme capitale attractive pour les étrangers, à la suite de la guerre, doivent être rassurés pleinement à présent. Nous venons d'énumérer la fille d'altesses qui se sont succédé à Paris; ce n'est pas tout.

La colonie étrangère, qui tint une si grande place dans la capitale sous le dernier Empire, et qui s'était un peu éparpillée à la suite de la commune, s'y reconstitue plus nombreuse et plus compacte. La colonie américaine, et surtout la colonie russe, sont en train de reconquérir leurs reines de file. Il y a dans ce dernier millieu tout un contingent d'individualités brillantes qui promettent de tenir grand état de maison cet hiver.

BACHAUMONT.

CARPEAUX

L'année 1875 aura été terrible pour le grand art. La peinture a perdu Corot et Millet; la sculpture, Barye et Carpeaux. Sur ce dernier, les détails les plus intéressants nous sont fournis par M. Charles Blanc :

Carpeaux était né dans les plus modestes conditions : il suivait, dès l'âge de quinze ou seize ans, les cours gratuits de l'Ecole de dessin et de mathématiques, alors dirigée par M. Belloc, dans l'ancien couvent des Cordeliers, où s'était tenu pendant la Révolution le club célèbre dont faisait partie Camille Desmoulins. Dans cette même école, se trouvait un jeune garçon

(1) Né le 11 mai 1827, à Valenciennes, élève de Rude et de Duret, J.-B. Carpeaux avait obtenu le grand prix de Rome, à l'Ecole des Beaux-Arts, en 1854.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

plus âgé que lui de deux ou trois ans, Carrier-Belleuse, qui déjà gagnait quelque argent à façonner de petits modèles pour la porcelaine et le biscuit : des bergers langoureux, des bergères accortes, Annette et Lubin. Un fabricant, nommé Michel Aaron, que les rapins appelaient Michel tout court, voyant le succès des figurines de Carrier-Belleuse, imagina de les faire copier en plus grand, et il s'adressa pour cette besogne au petit Carpeaux, qui s'en acquittait avec beaucoup de facilité et de prestesse, et qui, à cette occasion, fit connaissance avec son camarade, j'allais dire avec son ancien, car trois ans de différence font beaucoup entre deux enfants. Carpeaux allait quelquefois montrer à Carrier-Belleuse ses figurines agrandies, non pas mécaniquement, mathématiquement, mais avec une certaine liberté, si bien qu'en s'expliquant avec son ami sur ces modèles qu'il trouvait d'ailleurs agréablement tournés, Carpeaux ne lui cachait pas qu'il comprenait la sculpture plus remuée encore et plus vive, une sculpture serrée au plus près, fouillée au plus profond.

Quand il s'exprimait ainsi, Carpeaux avait dix-sept ans environ. Il était déjà en puissance ce qu'il devait être un jour, un artiste plein de feu, dévoré d'ambition, et secrètement certain de parvenir. On ne saura jamais à quel labeur assidu, opiniâtre, il se condamna pour développer ses facultés naturelles. Il avait quelque vingt ans lorsqu'il suivit les cours de l'Ecole des Beaux-Arts, où il connut Duret, dont il devint bientôt l'élève chéri et préféré.

Petit de taille et sans tournure, on l'eût pris au premier abord pour un praticien, mais sa tête intelligente exprimait une fermeté peu commune, et ses yeux noirs qui étincelaient par moments révélaient une âme susceptible de vives émotions et profonde. Impatient devant la terre glaise, il n'avait de patience qu'avec Duret. Il l'écoutait en rongeant son frein, il corrigeait docilement sa figure, dont le défaut lui sautait aux yeux dès que le maître y avait mis le doigt, et il se résignait aux retouches que l'entrain de son exécution avait rendues nécessaires. Un jour, cependant, la patience lui échappa. Il ne put tolérer cet inexorable contrôle exercé sur des ouvrages où son sentiment était sacrifié à un goût trop pur, et fatigué d'obéir, il jeta par terre sa maquette et sortit violemment.

A Rome, Carpeaux travailla beaucoup, mais produisit peu. Il ouvrit les yeux, mais pour voir ce qui lui plaisait, ce qui était conforme à sa manière de sentir et d'exprimer. D'une humeur un peu difficile et rude au toucher, mais seulement en apparence, il était souvent seul, toujours occupé et préoccupé de son art, sans s'attacher à aucune œuvre, sans rien finir. L'Institut, qui avait alors la haute surveillance de l'Académie de Rome, regardait Carpeaux comme un paresseux, et se plaignait de lui parce qu'il négligeait de faire les envois auxquels les règlements l'astreignaient en sa qualité de pensionnaire. On reçut enfin, après bien des réclamations, le *Jeune Pêcheur* que tout le monde connaît, à Paris du moins. C'est un enfant naïf et malicieux tout ensemble, qui, portant à son oreille une coquille, écoute en souriant le bruit des flots qu'il y entend mugir. Cet enfant était évidemment de la même famille que le *Danseur* de Duret et le *Pêcheur* de Rude.

De retour à Paris, Carpeaux voulut frapper un grand coup et le frapper fort. Il exposa au Salon de 1863 un groupe d'*Ugolin et ses enfants*, un groupe fondu en bronze. C'était presque jeter un défi à la sculpture que d'y faire entrer des expressions aussi criantes que celles de la faim, de l'agonie, du désespoir. Il semble que la peinture seule peut s'attaquer à de pareilles données.

On a toujours regardé Carpeaux comme ayant les qualités de la sculpture décorative. Il les eut, en effet, mais il faut s'entendre. Pour qu'il pût briller dans tout son jour, il aurait fallu à Carpeaux une architecture faite exprès, une façade, par exemple, comme celle que dessinait Rubens, pour l'église des Jésuites, à Anvers. Mais employer dans tout autre édifice un statuaire aussi libre, aussi capricieux, aussi remuant, c'était courir le risque d'une disparate. Il y paraît bien, d'ailleurs, quand on regarde sur le pavillon de Flore, aux Tuileries, les décorations sculpturales de Carpeaux, et son groupe de la *Danse* sur la façade du nouvel Opéra.

En présence de la nature, Carpeaux était merveilleux. Aussi a-t-il fait des bustes que Houdon aurait voulu signer, — ceux de la princesse Mathilde, de l'architecte Garnier, du peintre Gérôme, de M. Alexandre Dumas fils, de la danseuse Eugénie Fiocre, et celui d'une femme âgée exposé au dernier Salon.

Carpeaux est mort douloureusement de la maladie la plus cruelle, sans avoir connu aucun genre de bonheur. La gloire avait pris son vol pour le venir couronner : elle est arrivée trop tard. Mais aucune de ses œuvres ne périra, ni son *Pêcheur*, ni son groupe de la fontaine du Luxembourg, — où l'on voit quatre femmes (personnifiant l'Europe, l'Asie, l'Afrique, l'Amérique) porter le monde qui les entraîne dans son mouvement, — ni ses bustes, ni ses médaillons.

Charles Blanc.

THÉATRES

Opéra-Comique. — En fait de nouveautés, M. du Locle n'a rien trouvé de mieux à faire que d'en revenir au *Val d'Andorre*, avec M. Obin sous les traits de Jacques Sincère (personnage qui lui a valu un nouveau succès), M. Monjauze dans le rôle de Stéphane, Mlle Chapuy dans celui de Rose-de-Mai, et Mlle Vidal dans le personnage de la fermière, créé par Mlle Révilly. Ainsi interprété, Halévy tient la scène jusqu'à la première reprise venue. Les compositeurs vivants ont le temps d'attendre !

Palais-Royal. — L'auteur de *Gavaut, Minard et Cie* et de tant d'autres œuvres charmantes, M. Edmond Gondinet, vient de donner au Palais-Royal une comédie en trois actes qui, transportée à la Comédie-Française, n'y ferait certainement pas plus mauvaise figure qu'*Oscar ou le Mari qui trompe sa femme*, actuellement en possession de l'affiche.

Le *Panache* est une spirituelle étude de mœurs sur ce type immortel du « bourgeois », qui s'est successivement appelé Joseph Prudhomme, M. Perrichon, Poirier, et qui nous montre aujourd'hui un nouveau côté de sa physionomie sous le nom majestueux de M. Pontérisson. M. Pontérisson aspire aux honneurs municipaux, aux fonctions publiques, aux écharpes, aux décorations, au *panache* enfin ! Les yeux toujours fixés sur ce panache éblouissant, il ne s'aperçoit pas que la paix de son ménage est exposée à de graves atteintes, et qu'avant de songer à gouverner ses concitoyens, il serait peut-être sage de faire preuve de bonne administration dans son intérieur.

Cette donnée, développée avec un rare esprit d'observation et avec la plus franche gaieté par M. Gondinet, a trouvé dans l'excellent Geoffroy un de ces interprètes qui sont toujours à la hauteur d'une œuvre de bon aloi. C'est dire que le Palais-Royal peut attendre sans impatience l'éclosion d'un nouveau chef-d'œuvre.

Ambigu-Comique. — Ce théâtre vient de reprendre, pour la rentrée de Mme Fargueil, le drame de *Rose Michel*, dont le grand et légitime succès avait été interrompu par le départ en congé de l'éminente artiste.

C'était une reprise réclamée, on peut le dire, par l'intérêt palpitant de l'ouvrage, et par l'éclat incomparable que donne au principal rôle le talent de Mme Fargueil.

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 569. — DESCRIPTION, PAGE 506.

TOILETTES DE DEUIL

Modèles de la maison Costadau (25 et 27, rue des Jeûneurs).

Jules David

1267

J. Chaillot

Ad. Goubaud & Fils. Edrs. Paris

Mercy imp. r. des Marais 46.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu. 92

Ceinture-Régente de Mme. De Vertus Sœurs, r. Auber 12.

Lait Antéphelique de Camlès et Cie. Boulevard St. Denis 26.

Colored at Stationers Hall.

LONDON. Ad. Goubaud & Son. 3a. Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Imp. Lemercier & Cie Paris

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 562. — DESCRIPTION, PAGE 506.

ÉLÉGANTE TOILETTE D'INTÉRIEUR

Robe *Tallandiéra* (de forme princesse).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ROSE D'AVRIL

(NOUVELLE. — SUITE.)

V

Un jour, vers la fin de l'été, le capitaine de Kéradeuc revint au château, après un voyage qu'il avait fait à Angers.

Le lendemain de son arrivée, il rencontra Rose dans le jardin avec ses élèves. Il envoya les petites filles auprès de leur mère, et dit à la gouvernante qu'il avait à lui parler pendant quelques minutes. Ils entrèrent dans une des allées; et, après une pause d'un instant, le capitaine s'adressa ainsi à Rose, en souriant :

— Mademoiselle d'Avril, j'ai rencontré un de vos amis à Angers, la semaine dernière.

— Un de mes amis! s'écria Rose, avec surprise. J'ai à présent très-peu d'amis dans le monde.

— La personne dont je parle, dans tous les cas, vous est sincèrement attachée. J'en avais entendu parler et j'ai été très-content de pouvoir faire sa connaissance.

Rose rougit et baissa la tête sans répliquer, car elle ne devinait pas à qui le capitaine voulait faire allusion.

— Oui, reprit celui-ci, se trompant sur les sentiments de la jeune fille et s'imaginant qu'il était compris, c'est de Ferdinand d'Avril que je parle, de votre frère. Il ma raconté son existence, ses travaux, ses efforts pour arriver à se créer une position indépendante. Je l'ai écouté avec plaisir et je sais qu'il a la réputation d'être un ingénieur de beaucoup de talent et de beaucoup d'avenir.

— Se porte-t-il bien? demanda Rose d'une voix timide.

— Parfaitement; tenez, ajouta le capitaine en tirant une lettre de son portefeuille, il m'a chargé de vous remettre cela. Vous n'ignorez pas que vous êtes exposée à la malveillance dans cette maison, mademoiselle d'Avril, et qu'il se trouve toujours des personnes prêtes à dénaturer les actions les plus simples. Si donc vous voulez me donner une réponse pour votre frère, je me chargerai avec plaisir de la lui porter lors de mon prochain voyage. En un mot, faites que votre correspondance à l'un et à l'autre passe par mes mains : vous éviterez ainsi toutes les suppositions qu'on ne manquerait pas de faire si l'on voyait le facteur vous apporter des lettres, après avoir été si longtemps sans en recevoir.

Rose serra la lettre avec avidité et remercia de nouveau cordialement le capitaine pour l'intérêt qu'il lui manifestait.

Or, Mme Ricciardi était assise à ce moment même dans le boudoir de Mme de Keradeuc, à l'une des fenêtres qui donnaient sur le jardin. Elle remarqua avec un sentiment de jalousie et d'amertume, — comme elle avait toujours fait d'ailleurs, — les façons amicales du capitaine à l'égard de Rose, lorsqu'ils se rencontrèrent sous la fenêtre; et elle les suivit attentivement des yeux, se promenant dans l'allée. Elle aurait bien voulu entendre ce qu'ils se disaient; mais elle se consola de l'impossibilité où elle était sous ce rapport, en ne les perdant pas de vue une seconde.

« Sur ma parole! s'écria-t-elle en les voyant s'arrêter, et en remarquant que Rose baissait la tête d'un air embarrassé; très-bien, très-bien! »

Il ne faut pas supposer que la femme de charge doutât un seul instant de l'honnêteté des sentiments du colonel et de Rose d'Avril, non; mais elle se violenta pour se figurer qu'elle avait lieu de concevoir une pareille idée. Son attention était tellement intense que sa maîtresse, dont la curiosité avait été excitée par son exclamation, eut à lui demander deux fois ce qu'elle regardait avant d'en obtenir une réponse.

— Oh! mon Dieu, madame, répondit-elle en riant, je remarquais seulement combien Mlle d'Avril paraît contente de revoir le capitaine, après sa longue absence.

— Sa longue absence! que voulez-vous dire? Il n'y a pas quinze jours qu'il était parti.

— C'est possible, mais vous auriez été tentée de croire, madame, si vous les aviez vus là, tout à l'heure, dans le jardin, qu'ils ne s'étaient pas vus depuis six longs mois!

— Je ne vous comprends pas, Marguerite, dit Mme de Keradeuc, avec un accent de colère; je vous prie de ne plus parler du capitaine et de la gouvernante de cette façon. .

— Pardonnez-moi, ma chère maîtresse, répliqua la femme de charge, de sa voix la plus douce; mais voyez vous-même. Pour rien au monde je ne voudrais dire ou penser quoi que ce soit de mon cher maître; mais personne ne *la* connaît mieux que moi.

Mme de Keradeuc regarda avec dépit dans la direction que lui indiquait la femme de charge. Elle vit son mari marchant à côté de Mlle d'Avril et paraissant lui parler d'une manière très-confidentielle; et quand ils furent au bout de l'allée, elle remarqua qu'il donnait quelque chose à la gouvernante, sans que, toutefois, la distance lui permît de distinguer ce que c'était.

La femme de charge observa avec un malin sourire l'effet que cette vue produisit sur sa maîtresse; car, quoique Mme de Keradeuc se détournât en disant froidement que, sans doute, son mari donnait des ordres à la gouvernante, deux taches brûlantes montèrent instantanément sur ses joues.

« Cela mord, dans tous les cas, se dit Mme Ricciardi; et, sur ma parole, je lui ménage une autre surprise qui ne se fera pas attendre. J'ôterai son plumage à ce bel oiseau, où je partirai d'ici. Oh! si j'avais le bonheur de la voir mettre honteusement à la porte! Nous verrons cela. — Nous verrons cela! »

Et elle sortit en se frottant joyeusement les mains.

Rose d'Avril s'aperçut à peine de l'agitation où était Mme de Keradeuc, quelques heures après, tandis qu'elle donnait à ses élèves leur leçon de musique. Son cœur était joyeux, et sa satisfaction se reflétait sur son visage. Ce contentement, si peu ordinaire chez elle, augmenta encore l'étonnement de Mme de Keradeuc. Ce n'est pas qu'elle eût le moindre soupçon à l'égard de son mari; non, et elle avait trop bonne opinion de sa gouvernante pour s'arrêter un instant aux insinuations de Mme Ricciardi; mais il lui déplaisait que le capitaine parût être le confident et le conseiller de Mlle d'Avril, et qu'elle lui témoignât une confiance qu'elle lui refusait à elle-même. Il existait, — pensait-elle, — quelque chose concernant les enfants, ou d'une nature plus personnelle, qu'on lui taisait, et elle souffrait de n'être point admise dans leurs communications.

Tout cela, joint aux méchantes insinuations de la femme de charge, mit à une cruelle épreuve un tempérament qui n'était jamais très-égal. A dater de ce jour, sans qu'elle pût s'en expliquer la cause, Rose commença à retrograder dans la faveur de Mme de Keradeuc.

Elle avait, d'un autre côté, comme compensation, le plaisir d'être en correspondance suivie avec son frère. Ferdinand lui avait dit la bonté que le capitaine lui témoignait; il lui avait fait connaître plus tard que, grâce à son entremise, il devait faire bientôt un voyage en Italie, voyage qui lui serait à la fois agréable et avantageux; et quand il mentionna Turin comme étant le lieu de sa destination probable, Rose se rappela avoir entendu dire au capitaine que c'était dans cette ville qu'était née Mme Ricciardi. Dans la première lettre qu'elle écrivit ensuite à son frère, elle lui détailla tout ce qu'elle savait de cette femme; elle lui parla des rapports assez tendus qu'elle avait avec elle, et lui demanda de prendre des renseignements sur son compte, attendu qu'elle était très-curieuse de savoir qui elle était et ce qu'elle était.

Ce fut quelques jours avant le premier de l'an que, un matin, au déjeuner, Mme Ricciardi, en venant faire le service de sa

maîtresse, apporta un paquet de lettres que le facteur venait de remettre, et qu'elle posa sur la table, à côté du capitaine. Au moment où elle allait se retirer, son regard tomba sur la suscription de l'une de ces lettres, et une expression de surprise se peignit tout-à-coup sur ses traits ordinairement si impassibles. Elle tourna autour de la table en ayant l'air de préparer quelque chose pour sa maîtresse, tandis que le capitaine ouvrait ses lettres. De l'une d'elles, au moment où il venait de briser le cachet, tomba un billet. Aussitôt la femme de charge se précipita dessus, pareille à un faucon, dans le but ostensible de le rendre à son maître. Le capitaine le lui arracha des mains promptement et presque en colère ; mais elle eut le temps de lire l'adresse que portait ce billet, et tandis qu'elle se dirigeait vers la porte, Rose vit sur son visage ce qu'elle n'y avait encore jamais observé, — une expression de curiosité et d'alarme contre laquelle elle n'avait pu se défendre.

Lorsque le déjeuner fut fini, le capitaine glissa la lettre dans la main de Rose sans être aperçu des enfants qui seuls étaient présents.

La lettre était de Ferdinand et venait de Turin. Son frère lui rendait compte de ses travaux, et il ajoutait qu'il espérait revenir bientôt en France, qu'alors il s'arrangerait pour aller voir son oncle, et passer quelques jours avec elle. Il y avait un long posts-criptum auquel tout d'abord, et faute de loisir, Rose ne donna qu'un coup-d'œil; mais le soir, quand elle eut approché sa petite table du feu et qu'elle eut apprêté tout ce qui lui était nécessaire pour écrire, elle relut sa lettre attentivement. Voici ce que disait le post-scriptum :

« Tu me parles, chère sœur, dans ta dernière lettre, de cette femme qui est avec toi à la Châtaigneraie, en qualité de femme de charge et de dame de compagnie de Mme de Keradeuc. Ce serait, dans toutes circonstances ordinaires, demander l'impossible que de vouloir que je me procure des renseignements sur son compte dans une ville comme Turin. Mais connais-tu son nom de demoiselle? Je te fais cette question parce qu'il est arrivé ici l'autre jour un incident curieux, qui m'a rappelé la commission dont tu m'avais chargé.

» Dans des excavations que nous pratiquions près d'une maison abandonnée et presque en ruines, nous avons découvert une énorme malle bardée de fer qu'on avait enterrée dans une cave appartenant à cette maison. Les ouvriers croyaient avoir trouvé un trésor; mais, en l'ouvrant, on s'aperçut qu'elle ne contenait autre chose que le squelette d'un homme, — un officier, — à en juger par des fragments de vêtements. Il y avait une dague à côté de lui, dans la malle, et cette dague était couverte de taches qu'on suppose être de sang. On a trouvé dans la poche de la tunique un petit livre de poésie italienne; quelques lignes, écrites sur la première page, sont presque complètement effacées; un seul nom est encore à peu près lisible, celui de Margarita Manzoni ou Menzoni. Cette découverte a fait grand bruit et a provoqué de nombreuses recherches, sans qu'on ait obtenu de résultats. Une chose à peu près certaine, c'est que ce malheureux a été assassiné.

» Il y a quinze ou seize ans, dit-on, un officier retiré, qui vivait dans la maison en question avec une jeune femme, disparut soudainement ; on s'imagina qu'ils avaient inopinément quitté le pays. Or, je me suis demandé si cette femme et celle dont tu m'as parlé ne seraient point identiques? Comment une pareille pensée m'est-elle entrée dans la tête?... C'est sans doute parce que ta lettre, avec toutes ses questions, m'est arrivée juste au moment où l'on venait de faire ici cette étrange découverte. Tâche de savoir, dans tous les cas, quel nom portait Mme Ricciardi lorsqu'elle était jeune. Prends garde à elle aussi ; ce doit être une personne dangereuse. »

La lecture de ce post-scriptum jeta Rose dans une grande anxiété, et elle ne fut pas peu déconcertée par la coïncidence. Elle lut et relut la lettre, et y apporta une telle attention, qu'elle ne s'aperçut pas que quelqu'un pénétrait dans sa chambre. Ce ne fut qu'en sentant sur son oreille une respiration, et sa surprise se changea en horreur, lorsqu'elle vit la femme de charge debout derrière sa chaise. Elle bondit sur son siége, et eut peine à étouffer un cri.

— Au nom du ciel, qu'est-ce qui vous amène ici, madame? demanda Rose, avec une violente agitation. Je ne vous ai pas vue entrer, et je vous assure que vous m'avez fait une peur horrible.

— Ah! vraiment! alors je vous demande bien pardon, mademoiselle, répliqua la femme de charge.

Mais sa voix était creuse, peu naturelle, et elle paraissait être si peu à ce qu'elle disait, que Rose fut tentée de croire qu'elle était somnambule.

— J'ai frappé deux fois, continua Mme Ricciardi ; mais mademoiselle était si occupée avec *cela*, — et elle indiquait la lettre ouverte sur la table, — que, sans doute, elle ne m'a pas entendue.

Rose serra vivement sa lettre, et frissonna à l'idée que cette femme pouvait l'avoir lue par-dessus son épaule, avant qu'elle eût découvert sa présence.

— J'avais froid, reprit Mme Ricciardi, et comme mon feu s'est éteint, j'ai pensé que vous me permettriez de me chauffer un instant avant d'aller me coucher.

Et, sans attendre de réponse, elle approcha une chaise de la cheminée et s'assit.

Rose recula la table, enleva son papier, son encrier, et s'occupa à ranger divers objets dans l'appartement, désirant éviter, s'il était possible, de se mettre en contact avec Mme Ricciardi.

Enfin, se redressant soudainement, la femme de charge s'écria :

— Vous avez reçu une lettre de Turin, aujourd'hui, n'est-il pas vrai?

— Comment savez-vous cela? demanda Rose en se tenant sur ses gardes.

— Comment je le sais? N'ai-je pas vu le timbre de la poste, ce matin, et le billet qui était enfermé dans la lettre que le capitaine a ouverte, et qui vous était destiné? répliqua-t-elle avec un accent de colère. J'en connais plus long de vos secrets que vous ne pensez.

— Alors, puis-je vous demander, même en supposant que j'aie des secrets, de quel droit vous vous mêlez de ce qui ne vous concerne pas?

— Mais moi, je vous le dis, répondit la femme de charge avec violence, cela me concerne. Vos secrets! Ha! croyez-vous par hasard que je me casserais la tête à propos de vous ou de vos secrets, si vous ne veniez pas vous mettre en travers de ma route? Mais, prenez-y garde, ajouta-t-elle, avec des yeux qui lançaient des éclairs, je ne me laisserai pas arrêter par vous. A présent, je vous demande qui vous a écrit de Turin? Avez-vous des amis dans cette ville?

Elle se leva et se tourna vers la jeune fille, avec un geste menaçant.

Rose fut effrayée de la véhémence à laquelle Mme Ricciardi était en proie, et elle réfléchit qu'il ne serait pas prudent d'exaspérer une pareille femme, alors qu'elle se trouvait seule avec elle, et à une pareille heure; aussi, faisant appel à toute son énergie, elle répondit avec le plus de calme possible :

— En vérité, je ne vous comprends pas, Mme Ricciardi. Je n'ai aucunement le désir de me mêler de ce qui vous regarde, et vous trouverez sans doute naturel que j'aie la même prétention à votre égard. J'ai un ami qui réside actuellement à Turin, et c'est de lui que me vient la lettre à laquelle vous faites allusion; vous m'excuserez si je refuse de vous initier davantage à mes affaires privées.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Pendant qu'elle parlait, les yeux de Mme Ricciardi la dévoraient, et il semblait qu'ils allaient pénétrer jusqu'au fond de son âme.

— Répondez-moi à cela, dit-elle après une pause: mon nom n'est-il pas dans cette lettre? Je connais Turin, — et sa voix trembla et ses lèvres devinrent plus pâles ; — celui qui vous écrit me connaît-il ? Répondez-moi vite, je ne me laisserai pas jouer.

— Celui qui m'écrit ne vous connaît pas, Mme Ricciardi, répondit Rose, en tâchant de parler avec calme et de cacher son agitation. Il me sera sans doute permis de recevoir les lettres qui me sont adressées, sans être soumise à ces inquisitions.

Mme Ricciardi resta quelques minutes silencieuse, les yeux fixés sur le feu. Et puis, se redressant soudainement, elle posa la main sur le bras de Rose, avec une violence qui la fit sauter de terreur.

— Vous n'avez pas besoin d'avoir peur comme cela, mon petit oiseau, dit-elle d'un ton moqueur. Je ne vais pas vous tordre le cou, quoique cela me serait très-facile. Mais faites bien attention à ceci, — et elle fronça les sourcils en levant la main d'un air menaçant, — mieux vaudrait pour vous être un oiseau dans les serres d'un faucon que de vous mêler de mes affaires. Je sais qui vous écrit de Turin, et je sais également de quoi vous parliez au capitaine dans le jardin. Je vais, — et elle baissa la voix, — je vais vous donner un dernier avertissement : Que je ne vous trouve jamais devant moi!

En achevant ces mots, elle serra son châle autour d'elle, et sortit fièrement de la chambre.

VI

Le jour de l'an, cette année, contrairement à ce qui a lieu d'ordinaire, il fit un temps de printemps plutôt que d'hiver. Notre héroïne, ce jour-là, se sentit plus triste, plus accablée qu'elle n'avait jamais été depuis son séjour à la Châtaigneraie.

Elle avait des amis, il est vrai, au château, mais elle avait aussi des ennemis, deux au moins invétérés, et qui n'étaient point à mépriser. Elle éprouvait à l'idée de ce jour, qui est habituellement plein de chers et ineffaçables souvenirs, un sentiment d'abandon qu'elle n'avait jamais connu; ses larmes tombaient amères et abondantes sur le médaillon renfermant des cheveux de ses parents, et que sa mère lui avait donné à ses dernières étrennes. Ce jour de l'an, le dernier qu'elle avait passé chez elle, avait été bien triste ; cependant, elle avait eu sa mère pour la consoler; à présent, elle était seule aussi, son médaillon à la main. A quelles tristes pensées elle se livra, le soir du 31 décembre, avant de chercher le repos !

Le lendemain, il était tard lorsqu'elle s'éveilla, et le soleil, qui inondait sa chambre de ses rayons, ne fut pas sans influence sur son esprit. Elle se leva vite, s'habilla, et ouvrit sa fenêtre pour laisser pénétrer l'air frais du matin. Lorsqu'elle entra dans la salle à manger, elle reçut une belle boîte contenant toutes sortes de choses, de Mme de Keradeuc, qui se montra à son égard plus aimable qu'à l'ordinaire. Puis, autre bonheur, Rose eut une lettre de son frère, qui lui faisait part de l'espoir qu'il avait de la revoir bientôt; et, ce qui la surprit le plus, une lettre de son oncle, écrite d'un style chaud et affectueux, et dans laquelle celui-ci la priait de lui pardonner sa négligence, et d'accepter, au nom de son père, un billet de cinq cents francs, joint à la lettre. Le premier mouvement de Rose, dicté par un sentiment d'orgueil bien naturel, fut de renvoyer ce cadeau à celui qui jusqu'alors lui avait témoigné si peu d'intérêt; mais, après avoir relu la lettre, et en voyant de quelle manière était invoqué le nom de son père, elle se décida à le garder, et elle écrivit aussitôt à son oncle pour le remercier.

Toutes ces circonstances combinées calmèrent l'amertume des pensées auxquelles Rose avait été en proie la veille, et ramenèrent la sérénité dans son esprit. La possession d'une somme de cinq cents francs semblait une richesse à la pauvre fille, et l'idée lui vint de faire, à son tour, un cadeau à son frère. Après une délibération qui l'occupa plusieurs heures, elle se dit que ce qu'elle pouvait lui offrir de mieux était une chaîne de montre. « Si seulement, pensa-t-elle, je pouvais l'avoir toute prête quand il arrivera ! » Et le cœur lui battait bien fort à la pensée de son retour. Personne, excepté ceux qui, comme elle, n'ont vu longtemps que des visages étrangers, ne saurait comprendre le ravissement que cause une telle attente.

Le soir, pendant que tous étaient groupés autour du feu, le capitaine Keradeuc annonça qu'il conduirait, le lendemain, tout le monde en voiture à la ville voisine. Cette promesse tranporta de joie les enfants, qui ne songèrent plus qu'à l'emploi qu'ils feraient de l'argent qu'on leur avait donné. Mme de Keradeuc elle-même manifesta gracieusement l'intention d'être de la partie. Rose, quoiqu'elle ne dit rien, n'était pas moins enchantée, car elle connaissait dans la ville un horloger qui, une ou deux fois déjà, lui avait raccommodé soit une broche, soit un bracelet ; — et, en supposant qu'il n'eût rien qui lui convînt, il pourrait sans doute se charger de faire venir d'Angers la chaîne désirée.

Malheureusement, le lendemain, le capitaine reçut des lettres qui ne lui permirent pas de réaliser son projet, et Mme de Keradeuc refusa de faire le voyage sans son mari. Toutefois, en voyant le désappointement des enfants, le capitaine de Keradeuc décida que l'excursion aurait lieu tout de même, et il ordonna que la voiture fût prête à onze heures pour les petites filles et leur gouvernante. Au dernier moment, Mme de Keradeuc voulut que Mme Ricciardi les accompagnât, parce qu'elle avait plusieurs commissions à faire dont elle voulait la charger. Rose naturellement ne pouvait faire aucune objection, quoiqu'elle regardât dès lors comme tout à fait perdu le plaisir qu'elle s'était promis.

La femme de charge, d'ailleurs, semblait avoir pris à tâche, pour cette fois, de se rendre agréable. Elle se montrait pleine de déférence pour Rose, et durant toute la route elle rit et causa avec elle et les enfants. La journée presque entière se passa à aller d'une boutique à une autre, pour faire les achats de Gertrude et d'Alice, et les commissions de Mme de Keradeuc. Rose, qui cherchait l'occasion d'être un moment seule pour exécuter son importante résolution, commença à désespérer en voyant le temps s'écouler. Enfin; pendant qu'elles retournaient à l'hôtel où était descendue la voiture, elle s'adressa à Mme Ricciardi.

— Auriez-vous la bonté, lui dit-elle, de vous charger des enfants pendant quelques instants? Je désirerais courir jusque chez l'horloger; c'est là, à moitié de cette rue. Le verre de ma montre, ajouta-t-elle en hésitant, est détaché, et je crains de le casser.

Pauvre Rose ! ce qu'elle disait était bien vrai, et cependant c'était un subterfuge qu'elle employait.

— Oh! sans doute, mademoiselle, répliqua la femme de charge en riant ; j'aurai soin que rien n'arrive, et je pense que nous pourrons partir quand vous serez de retour?

— Oui, assurément, répondit Rose; vous pouvez même commander la voiture dès à présent.

Et elle descendit la rue aussi vite que le lui permettait le pavé glissant. Lorsqu'elle arriva chez l'horloger, elle était hors d'haleine, et elle fut obligée de se reposer un moment avant de pouvoir parler. Il n'y avait dans la boutique qu'un commis qui nettoyait un rouage de montre avec une petite brosse.

Louis Bailleul.

(La suite au prochain numéro.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA PETITE PRINCESSE

(ÉPISODE DE LA RÉVOLUTION.)

Au nom des princes Lubomirski se rattache le souvenir d'un des drames les plus saisissants dont Paris ait été le théâtre; c'est un épisode de la première Révolution.

Laissez-moi vous le raconter aussi brièvement que possible.

On était en pleine Terreur.

Devenue soupçonneuse à l'excès, parce qu'elle voyait des ennemis partout, la Révolution frappait à tort et à travers, ses amis eux-mêmes; elle en arrivait à ne pas épargner les étrangers. On avait guillotiné le Prussien Anacharsis Clootz et le Hollandais Conrad de Kock, le père de Paul de Kock. Si Alfieri ne s'était pas échappé, ainsi qu'il le dit dans ses *Mémoires*, il eût éprouvé le même sort.

Une princesse Lubomirska ne voulut pas sortir de France. Elle se croyait en sûreté, parce qu'elle était une jeune femme, une jeune mère.

Un jour, on découvrit qu'elle avait envoyé à un marquis de ses amis, au-delà de la frontière, un pâté rempli de pièces d'or. Ce marquis étant un émigré, la loi était formelle. Il y avait peine de mort pour quiconque correspondait avec lui. La jeune femme fut emprisonnée aux Madelonnettes, déférée au tribunal révolutionnaire et, sur ses aveux, condamnée séance tenante à la peine de mort.

En prison, près d'elle, se trouvait sa fille, une enfant de quatre ans, qui commençait à peine à marcher.

Au moment de monter sur la charrette qui, la veille, avait emporté Mme Roland, la princesse jeta un œil désolé sur la petite fille. Que deviendrait cette enfant, quand on lui aurait tué sa mère? Eperdue de douleur, elle se hâta de jeter quelques mots sur un bout de papier, en forme de lettre, fit au bras droit de la petite, une sorte de tatouage à l'aide d'une épingle et remit l'enfant au geôlier.

— Avec ces deux indices, dit-elle, la lettre et le tatouage, on pourra l'aider à retrouver nos parents.

Puis elle monta sur la fatale voiture et ne reparut plus.

Le geôlier était fort en peine. Que faire de l'orpheline? Il fit part de son embarras au voisinage. Le même jour, une femme du peuple, une blanchisseuse, se présenta et lui dit :

— J'ai déjà une fille; donnez-moi celle-là. Ça m'en fera deux. Je saurai bien aussi gagner du pain pour celle-là.

Il s'écoula plusieurs années. Le 9 thermidor vint; bientôt après, ce fut le Directoire, et peu après, le 18 brumaire.

L'orage était à demi passé.

Déjà les passions s'étaient apaisées. Les étrangers revenaient; on voyait même rentrer les émigrés.

L'histoire de la princesse Lubomirska, racontée de proche en proche, était parvenue jusqu'en Pologne, dans sa famille. On savait qu'il devait exister à Paris une petite fille abandonnée. Mais qu'était-elle devenue? Comment la trouver?

Le comte Thadée de S***, faisant un tour en France, se chargea de faire des recherches.

En l'an VII, Paris était par excellence la ville de la confusion. Tout y avait été mis sens dessus dessous.

Après tant d'événements terribles et étranges, on était tout étonné, comme l'a dit Mme de Staël, de se revoir soi-même sur ses jambes, et l'on n'en demandait pas plus.

Néanmoins le comte Thadée était un homme bien trempé, un de ceux qui ne mollissent pas. Il parcourut la ville en tous sens, frappa aux portes, questionna, visita, alla partout. Ce fut peine perdue. Il n'était parvenu à rien.

— Cette pauvre petite sera morte, dit-il.

A bout d'énergie, il allait retourner en Pologne, quand le hasard entra dans l'affaire. Un matin, le comte, toujours rêveur, parcourait un quartier de Paris alors tout neuf et presque désert. Nous parlons de la rue Grange-Batelière.

En s'avançant, le nez en l'air, le comte se heurta, pour ainsi dire, à une petite fille d'une dizaine d'années, pauvrement vêtue et qui portait à la main une de ces boîtes de ferblanc dans lesquelles les ménagères mettent du lait. Il la regarda fixement et fut frappé de l'air de famille qui se révélait sur ses traits.

— Serait-ce donc la petite princesse? se demanda-t-il.

Et tout en adoucissant sa voix :

— Ma petite fille, lui dit-il, comment t'appelles-tu?

— Marie, monsieur.

— N'as-tu pas un autre nom?

— Si.

— Lequel donc?

— Marie Percier.

Le comte Thadée pâlit. Il retombait dans son découragement. « Marie Percier, » ce nom ne lui disait rien.

— Tu as une mère? reprit-il cependant.

— Oui, monsieur, une seconde mère. Ma vraie maman est morte.

— De quelle façon?

— Je ne sais pas. Elle est morte, voilà tout.

— Que fait ton autre maman?

— Elle est blanchisseuse. Ma sœur et moi, nous l'aidons dans son travail.

« Ma sœur et moi... » Ces paroles contribuaient à dérouter encore une fois le chercheur. — Elle n'avait pas de sœur! pensait-il.

D'un autre côté les traits de la petite fille étaient si nettement accentués qu'il ne pouvait consentir à lâcher prise.

— Veux-tu me conduire à ta mère? reprit-il.

— Mais sans doute, monsieur.

En moins d'une minute, le comte Thadée de S*** put voir que le hasard et son propre instinct l'avaient bien servi.

Tout lui fut expliqué.

La blanchisseuse, Mme Percier, avait précisément gardé la lettre écrite aux Madelonnettes par la princesse et elle fit voir, au bras droit de la petite, le tatouage qui y avait été dessiné.

Il n'était pas besoin de recourir à de plus amples preuves.

A trois jours de là, le comte emmenait avec lui toute la petite famille en Pologne, au château des Lubomirski.

Dès lors, l'histoire, ébruitée, parcourut l'Europe entière.

A l'époque du Congrès de Vienne, seize ans après, la petite blanchisseuse était une grande et belle personne, ayant toutes les allures qui convenaient à une femme du grand monde. Elle figurait avec éclat aux fêtes qui furent données dans la capitale de l'Autriche. Deux des cinq ou six rois qui se trouvaient là briguèrent l'honneur de danser avec elle.

Tout cela, j'en conviens, est machiné comme un roman. La famille Lubomirski sait bien qu'il ne s'y trouve pas un mot qui ne soit de la plus scrupuleuse vérité.

Philibert AUDEBRAND.

Description de la gravure coloriée n° 1267.

COSTUMES D'ENFANTS. — 1. Petite fille de quatre ans. — Costume en vigogne olive. — Jupon court, garni en carré devant d'un velours noir. Corsage plat, à basques rondes bordées de velours. Large nœud de ceinture, en velours noir, placé au bas de la taille derrière. Deux rangs de la même garniture au bas des manches. — Chapeau de feutre noir, entouré d'une bande de velours, avec une aile d'oiseau de couleur rouge sur le côté.

2. Jeune garçon de dix à onze ans. — Costume en drap gris et pardessus

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

en drap velours marron. — Le pantalon, court, est serré sous le genou par de longues guêtres en peau. — Gilet carré et veston demi-ajusté, à poches de côté, fermé par un seul bouton dans le haut près du col rabattu. — Le pardessus, très-long et de forme sac, porte un col de velours et deux rangées de boutons. — Chemise d'homme, à col et manchettes piquées. — Chapeau de soie noire très-bas de forme, à bords relevés sur les côtés.

3. Fillette de douze à treize ans. — Costume en velours et cachemire bleus. — Jupon s'arrêtant à la bottine, garni d'un volant froncé et d'un plissé à la vieille. — Tablier court, entouré de cygne, drapé et fixé derrière sous un large nœud de ruban assorti. — Basquine de velours bleu, lacée derrière, entourée dans le bas et dans le haut de deux rangs de cygne. Les manches sont doubles et celles de dessus se terminent par un bord de cygne. — Chapeau de velours noir, garni dessous d'une torsade de ruban bleu, et dessus d'une grande plume amazone blanche.

4. Petite fille de cinq ans. — Costume en taffetas noir et cachemire gris. — Jupon court, complètement plissé, et tunique formant pouff derrière où elle retombe en deux pointes. — Basquine en cachemire gris, formant un tablier carré devant, et dont le dos forme un pli Watteau. Manches plates, entourées comme tous les bords du vêtement d'un velours noir. Pélerine ronde, garnie de même. — Chapeau de feutre noir, garni dessus d'une réunion de coques de faille, entouré dessous d'une guirlande de sorbier.

5. Baby au maillot. — Longue robe en nansouck, entourée de broderie anglaise, serrée à la taille par un large ruban rose noué derrière.

6. Petit garçon de deux ans. — Robe anglaise en velours noir, plissée devant et derrière. Ceinture en ruban rouge, nouée très-bas derrière. — Guêtres en tricot de laine rouge. — Toque de velours noir, entourée de ruban rouge et garnie d'une touffe de plumes rouges.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 56.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE THÉATRE OU DE GRAND DINER. — Costume en velours noir et satin paille. — Jupon à longue traîne, en velours noir derrière et dans la moitié des devants. Cette partie, qui forme le haut, est rayée de coulissés en satin paille; elle se termine par une bande pareille et une frange assortie. Le bas des devants est en satin paille recouvert d'un grillage en bandes de velours noir, sur lequel retombe une draperie de satin ornée de franges. Cette draperie est ajoutée au bas du jupon sous la première frange indiquée; elle est ensuite relevée et fixée d'un côté, à l'angle de cette frange; de l'autre côté, elle est relevée à la traîne de velours dont elle suit le mouvement. Des cordelières à glands, en or, partant des côtés du velours, relèvent légèrement la draperie et la maintiennent ainsi à point fixe. — Corsage cuirasse en velours noir, descendant très-bas devant où il est arrondi. Cette partie est en satin paille avec grillage de velours. Des draperies en satin paille encadrent ce bas de corsage et ornent tous les bords dans le haut. Ouverture en châle, avec dentelle blanche à l'intérieur et chou de velours noir devant. Une frange entoure le bas de la basque. Les manches de velours sont ornées de nœuds de velours et de volants de dentelle blanche.

REVUE DES MAGASINS

Mme DALTROPHE-VORMUS a bien son genre à elle, les toilettes qui sortent de sa maison ont toutes un caractère de distinction et de grand style qui plaît et captive immédiatement l'attention. Aussi avons-nous un réel plaisir à visiter ses salons, ses ateliers (rue Vivienne, 14), profitant de la bonne grâce avec laquelle elle veut bien nous y admettre.

Nous y avons beaucoup admiré, ces jours passés, une toilette de mariée, qui, au lieu d'être du blanc habituel, était de couleur gris argent. — C'est qu'il ne s'agissait pas d'une jeune fille, mais d'une jeune veuve. Pour celles-ci comme pour celles-là l'usage ne laisse aucune latitude quant à la couleur de la robe: pour jeune veuve, il faut absolument qu'elle soit grise, de même que pour jeune fille le blanc seul est reçu.

Pour revenir à Mme Daltrophe-Vormus, voici la description de sa toilette de jeune veuve : — Robe princesse en magnifique broché gris argent; manches de satin et manchettes mousquetaire en point d'Alençon avec des bouclettes de satin. Un pli Watteau en satin, rentré dessous, forme le milieu du jupon derrière et la traîne. Un lacet en cordelière de soie forme le dos du corsage et rapproche les bords du broché sur le pli Watteau de la jupe. Un grand col Louis XIII en point d'Alençon, avec nœud de dentelle semblable, orne le haut de la robe sur laquelle on doit mettre une écharpe ancienne en même dentellé.

Une autre toilette nous a également plu; sa couleur est lie de vin. — Jupon de faille et châles de cachemire croisés devant, garnis de plissés à rayures de faille assortie et bleu électrique. Le corsage cuirasse est en cachemire; il se croise devant, et ses bords, ainsi que le bas des manches, qui sont en faille, sont ornés de plissés pareils aux précédents.

— Rien n'est comparable aux grâces d'une joli taille, et pourtant trop de femmes négligent ce côté de leur personne; chacune voudrait bien arriver à posséder ce trésor, mais beaucoup ne se rendent pas compte de ce qu'il faut faire pour atteindre ce but. Ce n'est pas difficile pourtant, et point n'est besoin d'être sorcier pour le deviner! Il faut simplement s'habituer à porter un corset très-bien fait, la *Ceinture Régente*, par exemple. Le corps, doucement opprimé, prend peu à peu les élégantes proportions qui font l'admiration de tous, et cela sans gêne ni fatigue d'aucune sorte.

Malheureusement, il est un certain nombre de femmes qui se laissent éblouir par l'appât mensonger du bon marché : elles achètent leurs corsets dans la première maison de nouveautés venue et s'étonnent ensuite de n'avoir pas une jolie taille! Ce n'est vraiment pas étonnant : la coupe de ces corsets est tellement en dehors des règles de l'art qu'ils ne sauraient donner de bons résultats.

La *Ceinture Régente*, actuellement sans rivale et parfaitement soignée au point de vue de la façon, est aussi séduisante à l'œil que parfaite pour la taille et précieuse pour la santé. Rien de plus élégant que cet admirable corset, lorsqu'il est établi en satin avec ornements de dentelle; par coquetterie seulement, on voudrait le porter.

La *Ceinture Régente* n'a pas cessé, depuis son origine, d'être patronnée dans tous les pays du monde par les femmes les plus élégantes et recommandée par les médecins les plus méticuleux. C'est ainsi qu'elle a conservé une réputatation de corset inimitable et unique en son genre.

Mmes DE VERTUS sœurs se chargent de faire la *Ceinture Régente* sur les mesures qu'on lui envoie, lorsqu'on n'habite pas à Paris; il suffit donc de les leur adresser rue Auber, 12.

SPÉCIALITÉS

Le grave inconvénient des procédés employés jusqu'à ce jour pour enlever les taches est de détériorer l'étoffe et d'altérer la couleur. C'est le cas d'appliquer ici l'adage vulgaire : « Le remède est pire que le mal. » Les produits défectueux ont, de plus, le désagrément de sécher avec lenteur et d'exhaler une odeur désagréable.

La *Dispotine* est exempte de ces effets pernicieux. Avec la *Dispotine*, vous enlevez, sans crainte de les voir jamais reparaître, les taches de graisse, de bougie, de peinture, ainsi que celles imprimées par les cheveux, les doigts, la transpiration si destructive de la couleur. La soie, la laine, le feutre, la paille, le velours, les gants, les meubles, le papier sont nettoyés à fond par la *Dispotine* sans laisser d'odeur. En outre, les étoffes de laine blanche, nettoyées par la *Dispotine*, ont un éclat qu'elles ne possédaient pas primitivement. Pharmacie générale, 13, rue du Quatre-Septembre.

— Nos lectrices nous sauront gré, sans aucun doute, de leur indiquer un des meilleurs dentifrices connus : le *Rowland's Odonto*, composé avec le plus grand soin, d'herbes orientales et de plusieurs ingrédients recherchés. L'action de ce produit est infaillible pour préserver les dents et les gencives de la moindre altération.

Cette perle dentifrice donne aux dents une blancheur nacrée et un brillant superbe; elle fortifie les gencives, qui acquièrent un rosé charmant, et grâce à son usage, l'haleine purifiée devient fraîche et agréable.

Le *Rowland's Odonto* se vend à Paris : chez Guerlain, rue de la Paix, 15; Roberts, place Vendôme, 23; Swann, rue Castiglione, 12; Fay, rue de la Paix, 9; Hogg, rue Castiglione, 2; — et chez tous les pharmaciens, parfumeurs et coiffeurs de France.

A VENDRE A L'AMIABLE

Jolie campagne dite « la MAISON ROSE », commune de Montevrain, par Lagny (Seine-et-Marne).

Maison d'habitation, — châlet de famille; — communs, écurie et remise. Jardin-parc, très-bien dessiné par M. Lebreton; riche fruitier; serre chaude et serre tempérée.

S'adresser pour renseignements : à *Paris* chez le propriétaire M. *Goubaud père*, rue de Richelieu, 92 (de midi à 2 heures), et à *Lagny* chez Me Dumont, notaire.

ROUVENAT (✠) *& CH. LOURDEL*, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hautevile

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Voici la Toussaint, voici la fête des Morts... Demain, le carillon joyeux ; après-demain, le glas funèbre...

La Toussaint était autrefois une époque néfaste pour les modes : c'était l'extrême limite, le moment précis où on échangeait le costume d'été contre le costume d'hiver. Jour impatiemment attendu par les jeunes, pour étrenner « une robe neuve » ! Dans ces temps d'ordre, tout était prévu, fixé d'avance : à Pâques, chapeaux de paille, robes légères, mantelets de soie ; à la Toussaint, chapeaux de velours, robes de laine, douillettes et fourrures.

Tout a bien changé depuis lors : l'excès et le luxe de la toilette ont tué la joie naïve de porter une « robe neuve », et la fantaisie, qui gouverne seule nos modes actuelles, a rompu toute régularité. Cependant, il y a du bon dans notre manière de faire moderne ; les saisons nous guident, et nous faisons subir à nos vêtements l'influence atmosphérique : fait-il froid plus tôt que de coutume, vite les femmes se couvrent de leurs fourrures ; au contraire, si le beau temps se prolonge indéfiniment, personne ne songera à quitter le chapeau de demi-saison et la toilette légère. N'est-ce pas rationnel ?

C'est après-demain la commémoration des morts ; c'est ce jour-là qu'on leur rend visite. Nulle part, croyons-nous, plus qu'à Paris, on ne respecte cette mémoire sacrée ; le culte dont on l'entoure est chose touchante. Seulement, les familles intéressées n'accomplissent pas leur pèlerinage au jour solennel. Elles laissent la foule des indifférents envahir les cimetières et se contentent d'y aller la veille. Ne faut-il pas faire faire la toilette des tombeaux et renouveler les fleurs afin de rendre un hommage plus sensible à tous ces chers souvenirs ? Ces soins disent clairement à tous la vivacité des regrets, et il vient tant de monde et tant de curieux, le 2 novembre, qu'on éprouve une amère satisfaction à les faire constater.

Ajoutons que les femmes de goût s'abstiennent absolument de faire de la toilette dans ces circonstances, quelque désintéressées qu'elles soient dans la question. La bienséance la plus banale prohibe les couleurs voyantes et demande un maintien, une tenue sévères, dans les promenades de ce genre. Nous connaissons des familles qui, même chez elles et sans autre motif que le respect dû aux morts, prennent des vêtements noirs pendant ce jour et s'abstiennent de toute distraction. — Qui donc, en avançant un peu dans la vie, n'a pas au cœur quelque cuisante perte à déplorer ?

P. N° 283. — Chapeau *Panache*.

Modèle de Mme Ostrosky (rue de la chaussée-d'Antin, 31.

Le noir, en dehors du deuil, est tellement entré dans nos mœurs, que nous ne pouvons mieux faire que de nous en occuper un peu en détail aujourd'hui ; ce sera un moyen de ne pas sortir du sujet commencé. Un grand nombre de femmes du meilleur monde adoptent le noir par une raison d'économie ; on est bien moins entraînée avec cette couleur, et l'influence des changements de modes agit avec moins de force. Parmi les tissus noirs les plus recherchés en ce sens, citons : le velours, la soie, le satin, le foulard, la sicilienne, pour costumes élégants ; le drap, le cachemire, le broché, le matelassé, l'armure, l'alpaga, le bosselé, et une foule de « fantaisies » de laine dont le nom nous échappe, pour les costumes ordinaires.

Ainsi que dans les toilettes de couleur, on fait ici encore d'heureux mélanges de soie et laine, d'unis et de brochés. Nous avons beaucoup admiré une robe *Baby* ainsi conditionnée : elle était de forme princesse, le devant en sicilienne, le dos en broché laine et soie, à très-longue taille lacée derrière, la basque se prolongeant indéfiniment. La traîne abbesse, en sicilienne, vient s'agrafer à cette basque, et deux écharpes en tissu broché, très-gracieusement drapées en plis remontants, entourent toute la jupe à cet endroit et un peu plus bas. Leurs bouts, garnis de franges postillon, se réunissent au milieu derrière en formant le nœud marin. Manches du corsage en broché, à cornets unis et nœuds de faille.

Voici, pour une jeune fille, une charmante combinaison ; toute la toilette est en cachemire noir : — Jupon à courte traîne,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

entouré d'un volant bordé de faille, avec un large plissé « à la vieille » au-dessus et les deux têtes bordées de même. Tunique-tablier terminée par un galon natté en soie grisaille, plate du haut, légèrement coulissée derrière, où elle est fermée sous un coquillé de même étoffe garnie de galons. Corsage amazone à petites basques et manches plates, le tout galonné comme le reste, mais par de plus petits galons. Des boutons mignons en argent oxydé, placés trois par trois sur la même ligne, ornent le devant du corsage et de la tunique, le milieu de la petite basque derrière, le dessus des manches et les revers de la poche.

Un des grands tourments de la couturière moderne consiste dans la variété à donner à la poche ; après la poche carrée, à la bonne femme, plate ou coulissée, au cornet simple ou au cornet d'abondance, voici maintenant la poche éventail droite ou renversée, l'aumonière détachée du jupon, la coquille simple et la coquille double, — et tout ce qu'on voudra ou pourra trouver de nouveau !...

—

Quelques abonnées nous interrogent sur la meilleure manière d'arranger les cheveux. Aucun problème n'est plus difficile à résoudre, car une coiffure doit être, avant tout, choisie et exécutée suivant l'air de la figure.

Les cheveux noirs demandent à être lissés ; les blonds, au contraire, réclament le « crêpage ». A des traits réguliers il faut une coiffure calme et en harmonie avec eux : cheveux plats ondulés, nattés ou coques régulières. Les frisures s'accordent avec le minois « chiffonné », auquel un ensemble de coiffure ébouriffée convient le mieux.

Quant à déterminer le genre dominant, ce serait difficile, puisque tout se fait aujourd'hui : cheveux hauts perchés et nuque découverte ; cheveux pendant sur le cou dans une résille, à larges réseaux de lacets ou de chenille ; nattes diadème, nattes en catogan ; petites frisures et longues boucles ; franges de cheveux coupés sur le front, etc., etc. — Sans compter les coiffures historiques : coiffure *Marie-Antoinette*, coiffure *Fontanges*, coiffure *Récamier*, coiffure *Lebrun*, etc., ou plutôt des imitations. A cet égard, nous ferons observer que les copies modernes sont inexactes, étant très-incomplètes : le plus souvent, en effet, on ne reproduit que partiellement le modèle.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 283.

Chapeau *Panache*. — Chapeau de velours noir, à passe plate, inclinée sur le front et relevée derrière, avec petit fond arrondi. Une grosse ruche en velours est appuyée toute droite contre la calotte et son pied se trouve caché sous une draperie également en velours. Groupe de plusieurs plumes noires posées sur le sommet et tombant derrière en cache-peigne. — Paletot en drap velours, demi-ajusté, croisé devant et fermé sur le côté. Garniture de marmotte dans le haut et devant ; jolie passementerie, à losanges entrelacés avec glands de soie, posée en épaulette et dans le bas du vêtement.

G. N° 565.

Toilettes de promenade. — 1. Costume en faille marron et sicilienne havane, avec garniture de velours marron. — Jupon en faille entouré de volants plissés, surmontés devant d'un haut plissé avec des bouillonnés au-dessus. Un volant plissé entoure, en s'arrondissant, cette partie du jupon et se fixe de chaque côté sous un nœud coquillé en velours marron. — Tunique en sicilienne havane, formant un tablier carré devant, tout encadré de velours. Par derrière, la tunique, garnie de même, est relevée en pouff pour tomber ensuite assez bas sur le jupon. — Corsage à pointes arrondies devant et derrière, en sicilienne également ; tous les bords, même ceux des manches, sont ornés de bandes de velours. Une jolie garniture de boutons dorés complète cette ornementation. — Lingerie en toile et broderies ruchées. — Chapeau de velours noir, à passe enlevée, et un peu plus relevée sur le côté ; bordure de lacet natté, en soie marron. Bandeau en faille de cette nuance et boutons rouges sur le côté. Nœuds de ruban havane sur le dessus et plumes de même couleur, mais d'une teinte un peu plus pâle.

2. Costume en armure de laine bleu prune. — Jupon à courte traîne et pli double derrière ; le devant est garni de deux groupes de trois petits volants chacun. — Redingote ayant la forme princesse jusque dans les côtés, avec petite basque et jupe derrière. Un large plastron en faille assortie recouvre tout le milieu de la redingote devant ; il se termine en pointe dans le bas et entoure tout le haut du corsage. La redingote se ferme sur le côté ; elle a des revers et un col en velours, et le plastron est garni de boutons sur les deux bords. Les manches sont ornées d'un double parement de velours et de faille, avec nœuds et bouton sur le dessus. Franges postillon en laine assortie sur les bords inférieurs du vêtement. — Aumonière en velours et faille, garnie de franges et terminée dans le bas par un nœud de large ruban à pans flottants entourés de franges. Cette aumonière est suspendue à la taille par des rubans formant des nœuds mélangés de glands de soie et de cordelières qui se perdent par derrière. — Chapeau de velours bleu assorti à la toilette, à passe diadème, garni dessous de plumes de paon, avec une aile bronzée posée en aigrette. Grande plume amazone gris bronzé dessus et derrière.

Description de la gravure coloriée n° 1268 *C.*

Toilettes de mariage. — Costume de mariée, en faille blanche. — Jupon à longue traîne unie, montée à doubles plis derrière. Le devant est entouré d'un volant plissé, haut de 10 cent., surmonté d'un plissé à la vieille posé en biais et formant deux têtes. — Tablier élégamment drapé, garni sur les côtés de plissés plats, posés en biais, et entouré d'une riche application de Bruxelles avec un bouquet de fleurs d'oranger à l'un des angles. De larges coques de ruban resserrent les côtés du tablier sous la basque du corsage. Cuirasse lacée derrière, ouverte en châle, et garnie d'une collerette ruchée, de même étoffe, avec de riches dentelles placées extérieurement. Manches plates, terminées par un double cornet de plissés et de dentelles. — Bouquet et traîne de fleurs d'oranger au corsage et à la manche. Couronne et guirlande de fleurs d'oranger pour les cheveux, et voile de tulle à la Juive.

2. Demoiselle d'honneur. — Costume en faille gris perle. — Jupon à traîne, complétement plissé et pli Bulgare derrière. Celui-ci est ajusté en dessus, près de la basque, avec une tête saillante et plusieurs rangs de coulissés au milieu. Ruche à la vieille rayant le côté devant. — Tablier pointu, posé tout en biais, entouré d'un volant de faille bleue, avec nœud à l'extrémité de la pointe. — Corsage cuirasse, rayé devant et derrière de biais étroits en faille bleue. Col montant doublé de même ; boutons assortis et parements bordés pareillement au bas des manches. — Lingerie en dentelle de Bruges ruchée, et nœud de cravate en damas Renaissance blanc. — Chapeau de feutre blanc, à passe bordée et entourée d'un velours bleu étroit ; coques en damas Renaissance blanc, à bouts flottants, et bouquet jardinière, couvrant ensemble le fond du chapeau.

ÉCHOS DE LA MODE

Une fête, presque une cérémonie, vient d'avoir lieu dans un château situé à quelques centaines de kilomètres à l'ouest de Paris. C'est la fête du *premier feu*, dont le programme, oublié depuis cinquante ans, méritait bien d'être repris.

Ce jour-là, dit la *Vie Parisienne*, le châtelain avait réuni autour de lui un grand nombre de ses amis. Après le dîner, fut allumé, en dépit de la mode, un immense bol de punch. Et c'est à la flamme bleue de l'alcool que la châtelaine emprunta elle-même le feu qui fut ensuite communiqué aux bûches de la cheminée.

A partir de ce moment, et pendant six mois, tous les feux de toutes les cheminées du château proviendront de la même origine, et au mois de mai prochain, la dernière bouffée de chaleur qui sortira d'une des cheminées de la maison émanera encore du punch que les amis on bu en octobre.

Il n'est pas besoin de faire ressortir ce qu'il y a de poétique et même de touchant dans cette vieille coutume, si à propos rajeunie.

* * *

La toque du temps des Valois est le chapeau préféré du mo-

Universitäts- und Landesbibliothek Düsseldorf

ment. Cela va bien et se trouve en situation, puisque les robes rappellent celles de la reine Margot.

La duchesse de Chartres a été aperçue au Bois, coiffée d'une de ces toques Valois en velours noir, avec deux très-petites plumes d'argent s'élevant toutes droites sur le devant de la toque. Le reste du costume en couleur La Vallière très-simple, mais gracieusement porté.

* * *

Très-gentil aussi, le nouveau chapeau appelé *Muscadin*, en feutre, à calotte haute, avec bord formant derrière une double ondulation. Au milieu du chapeau, devant, une sorte de large pivoine en rubans caroubier découpés; les brides, en ruban caroubier, croisées derrière ; en dessous, un ruché de valenciennes. Le même *Muscadin* tout noir va à ravir; il est entouré d'une écharpe de tulle noir sans bouts, bordée de dentelle noire, et de côté s'élève une touffe de plumes.

* * *

Un autre chapeau rappelle tout à fait la coiffure de plumes que le prince de Galles porte dans ses armoiries. Au milieu du chapeau est placé un bouquet de plumes (il y en a dix) qui retombent avec une grâce coquette sur le bord. La haute fantaisie aime, dans les chapeaux, les mélanges bizarres, par exemple une bande de plumes bleu de ciel pâle, sous un chapeau d'Incroyable en feutre vert-bronze très-foncé.

* * *

Beaucoup de chapeauxde peluche et de ce velours épinglé royal cher à nos mères. Les chapeaux de velours épinglé, particulièrement gris argent, toujours avec une profusion de plumes.

Aussi, des toques en loutre avec bord de fourrure et des toques tout en lophophore. Toujours le petit oiseau fixé de côté.

L. S.

FLEURS D'AUTOMNE

Voici le loup entré dans le bois et le soleil qui se met en grève ; adieu paniers, vendanges sont faites ! Nous n'irons plus aux champs, les pâquerettes sont fanées. Le règne du foyer commence et c'est le coin du feu qui a tous les attraits. Charmant, ce premier feu des soirées d'automne ! Il jase, il pétille, il intéresse comme une vieille connaissance retrouvée après une longue absence. Bientôt, pourtant, on se lassera de lui, et dans quelques semaines, il passera à l'état de radoteur insipide. C'est le sort de toute chose en ce monde.

L'hospitalité châtelaine se ressent de ce retour de l'âge de feu. Avec le service de la cheminée, revient la préoccupation du salon. Il faut le peupler et l'animer à son tour. Voilà les châteaux de France, qui semblaient ceux de la Belle au bois dormant, en train de se réveiller. Au château de Brinou, le comte et la comtesse de Comminges reçoivent la plus aristocratique compagnie. Il y a table ouverte à Ferrières, et la comtesse Duchatel a rouvert les portes du château de Lagrange à l'élite de la société du Bordelais. On y comptait sur une visite que ferait M. Thiers à ses hôtes, en quittant Arcachon, où il avait pour résidence la villa de la duchesse de Galiera, mise à son entière disposition par la propriétaire.

A mesure que nous avancerons dans la saison, ce mouvement hospitalier s'accentuera. On n'en est encore qu'à la préface des réceptions et aux robes montantes, mais nous voyons déjà les corsages décolletés qui pointent, et avant peu la fête sera complète.

Un fait qui frappe tous ceux qui mènent çà et là, en cette saison, l'existence châtelaine, c'est l'extension et les progrès de la culture des fleurs dans les divers domaines de France. En moins d'un quart de siècle, il s'est opéré une révolution complète dans la culture des plantes d'ornements. Le parterre et la floraison d'automne ont été transformés en entier, et d'innombrables richesses ont été conquises.

Qu'y avait-il, il y a quarante ans, dans les parterres pendant l'automne ? Quelques œillets d'Inde, des balsamines, des reines marguerites, toutes fleurs que le premier rayon du soleil succédant à une gelée blanche réduisait à l'état de tabac à cigares. Ces trois ou quatre fleurs, avec l'humble réséda et quelques rosiers de Bengale, avaient seules le privilége de décorer les jardins pendant les derniers beaux jours.

Sans rien rejeter de ce qui avait un mérite réel parmi ces fleurs, que de conquêtes on y a jointes ! C'est d'abord le *dahlia*, ce roi de la flore d'automne, inconnu en France avant la paix d'Amiens, les glaïeuls de Gand et d'Aremberg, les rosiers de Sutherland et les roses multicolores d'Amérique, les garnitures de pétunias, qui fleurissent amplement jusqu'aux gelées, puis les *fuchsias*, les lobélias, les dentslemon de la Caroline du Sud, que sais-je encore? Quand tout cela aura été emporté par les froids, nous aurons encore un grand mois de floraison des chrysanthèmes de l'Inde. Il y en a de toutes les nuances comme les dahlias : les uns tout à fait nains, les autres à tiges annuelles demi-ligneuses, véritables sous-arbrisseaux qui bravent admirablement les premières gelées et dont les fleurs résistent en plein air jusqu'en décembre.

La vie châtelaine a, dans la culture des fleurs, un élément puissant de distraction, et l'automne offre, nous venons de le montrer, un champ plus vaste à exploiter, sur ce point, qu'on ne serait tenté de le croire.

En attendant, on a signalé déjà de nombreux passages de grues émigrant vers le Midi : c'est un présage de froid, car ces oiseaux, qui aiment les climats tempérés, quittent régulièrement nos régions dès que le froid ou la chaleur se font sentir d'une manière excessive.

Bachaumont.

L'ÉVENTAIL

Que de choses dans ce seul mot ! et combien de secrets un observateur du cœur humain sait deviner dans le moindre de ses mouvements !

Son bruit sait exprimer le dépit, la fureur;
Son mouvement léger, un sentiment plus tendre.
L'éventail sert souvent de signal à l'amour,
Met un beau bras dans tout son jour,
Donne au maintien que l'on sait prendre
Des airs aisés et naturels...
Enfin, entre les mains d'une femme jolie
C'est le sceptre de la Folie
Qui commande à tous les mortels !

C'est cela et bien autre chose encore, car Favart ne dit pas tout. L'éventail est l'emblème d'une civilisation, l'histoire vivante d'une société, et avec son aide l'archéologue fera revivre une époque évanouie bien plus sûrement qu'avec les pierres et les inscriptions. Voulez-vous l'histoire de la Révolution écrite par les éventails ? la voilà tout au long, avec ses variations et ses péripéties, car de tous les objets destinés à la toilette féminine l'éventail est le seul qui ait trouvé grâce devant la proscription acobine.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Aux éventails mis à la mode par Marie-Antoinette, et qui étaient ordinairement de gaze ou de dentelle, avec paillettes d'argent et médaillons en peinture, succèdent les éventails républicains représentant l'*Ouverture des États-Généraux*, *la Constitution de l'Assemblée nationale* et *la Pompe funèbre du clergé de France;* les élégantes qui badinent avec ces éventails ont adopté le *négligé à la patriote*. Mais ces éventails conservent encore un air trop aristocrate; ils sont remplacés par des éventails en étoffe vulgaire, sur lesquelles sont collées des estampes coloriées représentant la bèche et le rateau liés en sautoir, avec cette devise : *Mort ou liberté*. Ils accompagnent ces cocardes de laine tricolore (les rubans de soie sont proscrits) dont chaque citoyenne doit orner le bonnet qui lui sert de coiffure. En 1792, les éventails se couvrent d'assignats ou de devises patriotiques, et prennent le nom d'*éventails à la nation*.

Mais voilà que Marat est assassiné; dès lors on ne porte plus que *l'éventail à la Marat*, qui offre deux médaillons renfermant les bustes de Marat et de Lepelletier de Saint-Fargeau. L'usage des éventails était alors si commun, que Charlotte Corday, au moment d'assassiner le tribun sanguinaire, tenait d'une main son poignard, de l'autre son éventail. Au lendemain du 9 thermidor, les merveilleuses s'en vont au bal des victimes, portant un éventail en crêpe à paillette, qui se marie avec leurs cheveux coupés courts et leur schall rouge. A ce moment, la réaction lève la tête; la jeunesse dorée de Fréron parcourt les rues avec ses perruques blondes et ses collets noirs. Sur le boulevard italien, qui s'appelait alors le boulevard de Coblentz, les mains des belles Athéniennes badinent avec l'éventail séditieux appelé *éventail au saule pleureur*, dont les feuilles figurent, lorsqu'on y regarde de près, le roi, la reine, Madame et Louis XVII. C'est le règne des parvenus et des fournisseurs, c'est le moment où la pièce de *Madame Angot* attire toute la capitale au théâtre du boulevard du Temple. Les curieuses qui se pressent à ce spectacle et qui ne veulent point passer pour de nouvelles enrichies agitent entre leurs doigts *l'éventail du rentier*. Sur cet éventail, qui chante les malheurs des créanciers de l'État ruinés par les assignats, on lit écrit en lettres dorées : *Je fus, tu fus, il fut, nous fûmes, vous fûtes, ils furent*. Mais ce sens n'est pas le seul donné à ces mots, et parmi les cavaliers qui entourent la belle madame Hamelin, plus d'un sait lire un autre sens tracé par le jeu capricieux de l'éventail. Mais bientôt les éventails ne portent plus qu'un nom, celui de Bonaparte premier consul, puis celui de Bonaparte empereur. Dès lors il n'y a plus à la cour que des éventails lilliputiens, parce que l'on y rougit peu et qu'on a peu d'envie de se cacher, dit cette mauvaise langue de Mme de Genlis.

Nous pourrions répéter la même étude sur d'autres époques et arriver au même résultat. Sur les éventails du XVIIIe siècle, nous trouverions les fêtes galantes peintes par Boucher et Wateau. Si nous nous étonnions de leur longueur inusitée, on nous apprendrait que la mode les avait voulus ainsi pour permettre aux dames d'éloigner les familiarités indiscrètes, et l'on nous raconterait l'histoire lamentable de ce petit abbé frais et rose sur lequel on fit l'épitaphe suivante :

Ici gît l'abbé Duportail,
Qui mourut d'un coup d'éventail.

Au XVIIe siècle, nous retrouverions les traditions de la cour de Louis XIV dans les dessins de Lebrun, de Rigaut, de Mignard. Nous verrions ces éventails entremêlés de morceaux de verre qui permettaient de tout voir aux belles qui se cachaient derrière leur frêle tissu ou bien les éventails munis d'une lorgnette imperceptible, à l'aide de laquelle les grandes dames pouvaient porter au loin leurs regards, ce qui leur arrivait surtout lorsqu'elles se promenaient sur le quai Saint-Bernard. D'ailleurs, l'éventail faisait alors partie du costume de cour, et il y avait des maîtres pour apprendre à manier l'éventail, comme des maîtres pour apprendre à danser, à saluer et à chanter.

L'éventail est l'indice d'une civilisation très-avancée, il ne peut appartenir qu'à une société polie et cultivée. Car il y a éventails et éventails, comme il y a pâtés et pâtés; et l'action

Éventail de la reine Marie-Antoinette (collection de M. Eugène de Tbiac).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de préserver de la chaleur n'est qu'un accessoire chez cet éventail dont on a dit, en parodiant un vers célèbre :

L'éventail d'une belle est le sceptre du monde.

Aussi n'est-ce point un éventail que ce long bâton garni de plumes d'autruches agité par l'odalisque sur le front de la sultane indolente ; ce n'est point un éventail que le *pankha* indien, immense trapèze garni d'étoffes et placé au plafond de tous les appartements où la main des serviteurs le met sans cesse en mouvement pour rendre la température supportable. Ce n'est point un éventail que cet objet de couleur et de formes fantaisistes dont les dames chinoises se servent sans goût comme sans grâce, et dont le Chinois a fait un objet de première nécessité. avec l'éventail il salue ses égaux, rend hommage à ses supérieurs ; il s'en sert de férule pour corriger ses élèves ou de récompense pour donner à ses enfants ; il y inscrit ses dépenses, ses recettes, ses visites à rendre, ses invitations à dîner ; il ne le quitte pas même dans les circonstances les plus solennelles de la vie, et le soldat mourant sur le champ de bataille peut abandonner son mousquet, mais non son éventail, qu'il tient d'une main crispée.

Non, l'éventail n'est rien de tout cela ; pour le trouver dans toute sa gloire, il faut aller chez les nations où la femme est reine et maîtresse, et où elle a pour sceptre cet objet gracieux et fragile. On a voulu leur contester cette souveraineté pacifique, mais c'étaient celles qui ne pouvaient parvenir à se l'assurer. De ce nombre fut la reine Christine, si peu femme et si peu faite pour l'être. Un jour, les dames de sa cour étant venues lui demander conseil sur la forme des éventails : « Allez, leur dit-elle, vous êtes assez éventées comme cela ! » Cet affront fait à l'éventail par une bouche royale, une autre bouche royale l'a réparé ; et Louis XVIII, qui n'était alors que comte de Provence, offrant un jour un éventail à Marie-Antoinette, y inscrivit ces quatre vers qui respirent toute la galanterie française :

Dans le temps des chaleurs extrêmes,
Heureux de charmer vos loisirs,
Je saurai près de vous appeler les zéphirs :
Les Amours y viendront d'eux-mêmes.

Nous ignorons — et M. Victor Rozier, à qui nous empruntons les détails qu'on vient de lire, l'ignore comme nous — ce qu'est devenu l'éventail chanté par le comte de Provence, mais on conserve religieusement à Paris un autre éventail ayant réellement appartenu à Marie-Antoinette Lorsque la reine fut contrainte de quitter Versailles, aux événements des 5 et 6 octobre 1789, elle distribua autour d'elle de nombreux souvenirs. Mme Du Cray, conservatrice des dentelles et guipures de Sa Majesté, reçut en partage le magnifique éventail dont nous parlons et qui, laissé en héritage à sa fille Mme La Bruyère, passa, à la mort de celle-ci, dans la collection de M. Eugène de Thiac, son légataire universel.

Cet éventail est en ivoire de Ceylan, et comme sa blancheur pourrait se perdre au contact de l'air et de la poussière, on le tient constamment renfermé sous un globe de verre. Il fut offert à Marie-Antoinette par la ville de Dieppe, si célèbre pour la fabrication des ouvrages d'os et d'ivoire, à l'occasion de la naissance du dauphin, depuis Louis XVII.

C'est de cette précieuse relique que nous donnons ci-contre le dessin exact, d'après un excellent ouvrage de M. S. Blondel, édité avec beaucoup de soin par M Henri Loones.

Sous ce titre : *Histoire des éventails chez tous les peuples et à toutes les époques* (1), l'auteur a composé une monographie très-complète et très-instructive au point de vue historique et artistique. D'intéressantes notices sur l'écaille, la nacre et l'ivoire, terminent le volume, qu'enrichissent cinquante gravures représentant les plus jolis éventails historiques connus. Nous ne saurions trop recommander ce beau livre à nos lectrices en même temps qu'à tous les amateurs éclairés qui recherchent et collectionnent les travaux d'art.

Robert Hyenne.

(1) Un vol. in-8°. Paris, 1875. — A la librairie Renouard (Henri Loones, successeur), rue de Tournon, 6.

THÉATRES

Théâtre-Italien. — On sait que M. Rossi, charmé de l'accueil enthousiaste qu'il a reçu, s'est décidé à passer l'hiver à Paris, et qu'il nous fera entendre les principaux rôles de son répertoire. Après s'être montré de la façon la plus éclatante dans *Othello*, il a paru dans *Hamlet*, le plus lugubre des drames de Shakespeare. C'est en grand artiste, en admirable tragédien qu'il a représenté la figure étrange et sombre de ce jeune prince rusé, mélancolique, fou par calcul, ardent à venger la mort de son père, et dont la physionomie est parfois insaisissable. Son succès a été très-grand et a pris même les proportions d'un véritable triomphe.

Madame Cattaneo, qui remplissait le rôle d'Ophélie, a, entre autres qualités, du charme et du naturel : aussi a-t-elle été vivement applaudie. On a remarqué aussi M. Mazzei dans le rôle du premier fossoyeur.

Variétés. — *La Boulangère a des écus* (opéra bouffe en trois actes, de MM. H. Meilhac et L. Halévy, musique de M. Offenbach), tel est le titre du nouvel ouvrage de l'auteur de la *Belle-Hélène* et d'*Orphée aux enfers*. Quant à l'action, qui n'est pas plus neuve que le titre, c'est, à très-peu de chose près, celle de *la Fille de Mme Angot* se passant non plus sous le Directoire, mais sous la Régence, au beau milieu de la fameuse conspiration de Cellamare.

Au point de vue de la nouveauté, la partition est tout à fait à la hauteur du livret ; il y a là une demi-douzaine d'ensembles sautillants que M. Offenbach nous a déjà fait entendre vingt fois chacun, mais que le public salue toujours avec plaisir, comme de vieilles connaissances qui gagnent à être présentées par MM. Dupuis, Pradeau, Berthelier, Léonce, Mlles Aimée et Paola Marié.

Renaissance. — Ce théâtre, jadis heureux et qui peut le redevenir, vient de prouver une fois de plus qu'il ne suffit pas, pour attirer la foule, que le nom de Mme Peschard se montre en vedette sur une affiche, et que des auteurs en vogue comme MM. Cormon et Raymond Deslandes aient donné à un opéra comique en trois actes, dont la musique est de M. Vogel, un titre attrayant comme celui-ci : *la Filleule du roi*.

Il faut être juste : sur un canevas assez triste, — une histoire du temps de Henri IV, qui se déroule dans le Béarn, — M. Vogel pouvait difficilement composer quelque chose de musical et de gai.

Mme Peschard, secondée par Mlle Luigini qui a créé le rôle de la « filleule » à Bruxelles, a pourtant fait de son mieux, ainsi que les excellents bouffes Dailly et Vauthier, et ce ne sera pas leur faute si la pièce ne marche pas.

Hop-Frog.

MODÈLES DE COSTUMES D'ENFANTS

Baby de deux ans. — Robe en piqué blanc, brodée ou soutachée. — Jupon ample, monté au corsage par de gros plis creux derrière ; la broderie qui l'entoure dessine le tablier devant. — Corsage décolleté, à manches courtes, bordé d'un galon plat et d'une broderie qui fait plastron sur la poitrine et le dos ; bande de broderie anglaise sur les bords. Cette brode-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

rie peut s'exécuter, à volonté, sur cachemire blanc ou sur cachemire de couleur.

2. PETITE FILLE DE 7 A 9 ANS. — Costume en cachemire beige. — Jupon court, entouré de deux volants froncés dont les bords sont roulés en dessus. — Tablier à bord dentelé, drapé et fixé derrière sous un large

1. Baby de 2 ans.

nœud de ruban assorti, à bouts flottants. — Veston (genre tailleur) en même étoffe, croisé devant et fermé en biais, avec un écart du bas. Poches sur les côtés. Manches plates ornées de biais dans le bas, avec boutons en os, de couleur assortie. Piqûres sur tous les bords du vêtement.

2. Petite fille de 7 à 9 ans.

3. PARDESSUS POUR PETITE FILLE DE 9 A 11 ANS. — Ce vêtement se fait en drap léger ; il est demi-ajusté derrière et flottant devant, avec biais en faille sur tous les bords. Petit col montant et boutons en os sur toute la longueur des devants. Manches demi-larges ; parement boutonné, garni de biais de faille.

4. FILLETTE DE 10 A 12 ANS. — Costume en sultane gris poussière. — Jupon court, entouré de trois volants froncés, le dernier monté à tête.

3. Petite fille de 9 à 11 ans.

Polonaise de forme princesse ; basques plates devant, formant deux larges coques plissées derrière, avec traverses en ruban ; ces basques sont rap-

4. Fillette de 10 à 13 ans.

portées à la taille en guise de ceinture. Manches rondes, terminées par un volant plissé sur le dessus.

1268c

A. Leroy imp. r. des Marais, 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Journal du Grand Monde

Entered at Stationer's Hall

LONDON Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Modèles des

PLANCHE G. N° 565. — DESCRIPTION, PAGE 518.

TOILETTES DE PROMENADE

Modèles des *Grands Magasins du Paradis des Dames* (rue de Rivoli, 8 et 10).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ROSE D'AVRIL

(NOUVELLE. — SUITE.)

— M. Jacob est-il là? demanda Rose.

— Oui, madame, répondit le commis; du moins il est à côté, à deux pas. Je vais aller le chercher.

Le commis sortit, laissant Rose seule dans la boutique. Chaque minute semblait une heure à la pauvre fille, qui craignait que Mme Ricciardi s'impatientât et la suivît. Enfin le marchand arriva.

— Dites-moi, monsieur Jacob, demanda Rose en l'apercevant, avez-vous des chaînes?... Je ne sais pas comment vous appelez cela.

— Des chaînes pour dames? répliqua le marchand.

— Non, dit Rose avec embarras et en se sentant rougir. Je veux parler de ces chaînes que portent les hommes, avec un cachet.

— Ah! très-bien, je comprends. Je ne sais trop, continua l'horloger lentement, si j'ai, en ce moment, quelque chose qui puisse vous convenir. Nous allons voir. — Ceci ferait-il votre affaire, madame? reprit-il. C'est de l'or pur, je vous le garantis.

Et il présenta à Rose une grosse chaîne, lourde et commune.

— Oh! non, répliqua-t-elle.

Puis elle ajouta, en passant en revue la collection :

— J'ai peur que vous n'ayez pas ici ce que je désire. Dites-moi, ne pourriez-vous pas le faire venir de Rennes ou d'Angers?

— Certainement, madame, certainement, répondit le marchand.

Le commis, qui avait repris son siége à la fenêtre, s'approcha de son patron et lui murmura quelque chose à l'oreille.

— Attendez un moment, madame, dit ce dernier à Rose; je ne doute pas que j'aie ce qu'il vous faut, si vous voulez y mettre le prix.

Il alla vers son comptoir et, ouvrant une boîte, y prit une très-jolie chaîne enveloppée dans un papier de soie.

— C'est cela, dit Rose avec un élan de joie; c'est exactement cela. Quel en est le prix?

— Vous le voyez, madame, c'est tout à fait neuf, dit le marchand; elle n'a presque pas été portée. Elle a coûté quatre-vingt-dix francs; mais la personne qui m'a chargé de la vendre m'a dit que je pouvais la donner pour quatre-vingts.

Rose se sentit un peu déconcertée en apprenant que la chaîne n'était pas neuve; mais, comme en la voyant, il était impossible de savoir qu'elle avait jamais été portée, elle se décida à la prendre. Elle tira le billet de cinq cents francs de sa bourse, et le tendit au marchand. Celui-ci, après l'avoir soigneusement examiné, prit de l'argent pour lui rendre sur le change. Rose était encore occupée à contempler son achat, quand elle tressaillit de dépit, en entendant la voix bien connue de Mme Ricciardi derrière elle.

— En vérité, mademoiselle, dit la femme de charge, je croyais que vous étiez partie en nous laissant là. Le cocher disait tout à l'heure que nous n'arriverons jamais avant la nuit.

— Vous pouvez le prévenir que je serai prête dans un instant, répliqua Rose. Je vous suis, madame Ricciardi. Où sont les enfants?

— Rassurez-vous. Que voulez-vous qu'il leur arrive? avez-vous fini?

— Voilà votre compte, madame, dit l'horloger à Rose, vous m'avez donné un billet de cinq cents francs... cent... deux cents... trois cents, un billet de cent francs, vingt francs et le prix de ceci, ajouta-t-il, en enveloppant la chaîne et en la serrant dans une petite boîte. Je pense que vous trouverez votre compte. Faut-il vous donner une facture?

— Ce n'est pas la peine, répondit Rose, en ramassant son argent, sans le compter, et en le serrant dans son sac, avec la boîte qui contenait la chaîne.

Mme Ricciardi la regardait faire tranquillement, et un méchant sourire se joua un instant sur ses lèvres.

— La montre! s'écria-t-elle, comme si elle eût été frappée d'une idée subite. Mademoiselle a-t-elle fait arranger sa montre? le verre, vous savez? ajouta-t-elle, avec un accent singulier, en sortant de la boutique.

— Oh! je l'ai oubliée, répliqua Rose. Tant pis, mais il est trop tard à présent.

En parlant ainsi, elle rougit et fut extrêmement contrariée de paraître avoir fait un mensonge.

— En effet! dit Mme Ricciardi, en jetant sur elle un autre regard plein d'une terrible signification. Venez vite, mademoiselle, ajouta-t-elle; j'ai si grand froid aux pieds que j'ai beaucoup de mal à marcher.

Elles trouvèrent la voiture et les enfants qui les attendaient à l'hôtel. Pour Rose d'Avril, la course jusqu'au château fut extrêmement désagréable. Mme Ricciardi fut d'une gaieté folle, tantôt se renversant dans la voiture en poussant des éclats de rire, et tantôt favorisant la gouvernante d'un regard plein de triomphe et de dédain, comme si elle eût voulu lui faire comprendre qu'elle était maintenant à sa merci.

Rose demeura tout le temps silencieuse, la tête penchée et désespérée d'avoir été surprise par cette femme dont elle redoutait la méchanceté. Ce qui la contrariait plus que tout, c'était de paraître, aux yeux de la femme de charge, avoir donné à sa visite chez l'horloger un motif autre que celui qui l'y avait réellement conduite; et elle ne put s'empêcher de redouter l'avantage que son ennemie pourrait retirer de cette découverte.

Elle n'eut pas à attendre longtemps pour avoir la preuve que ses appréhensions étaient fondées.

Le lendemain même du voyage à la ville, lorsqu'elle descendit, à l'heure du déjeuner, dans la salle à manger, le capitaine était occupé devant un secrétaire placé à une extrémité de la pièce. Mme de Keradeuc était assise à côté du feu, attendant qu'on servît le déjeuner; les petites filles n'étaient pas encore arrivées. Mme de Keradeuc accueillit Rose avec une froideur d'autant plus frappante, qu'elle lui avait témoigné, la veille, une cordialité plus grande. Après quelques moments d'un silence embarrassant, le capitaine se tourna soudainement du côté de sa femme. Il remarqua alors Rose pour la première fois, et lui adressa, de la tête, un salut qui lui parut glacial.

— Maria, demanda-t-il en jetant un regard autour de l'appartement pour s'assurer qu'il n'y avait là personne autre qu'eux, es-tu sûre de l'honnêteté de tes gens?

— De mes gens, que veux-tu dire? Pourquoi cette question?

— C'est des domestiques que je parle, répliqua le capitaine. Je n'aime pas à soupçonner personne, mais il est certain que, depuis quelque temps, il m'a manqué fréquemment de l'argent. Comment a-t-il disparu, voilà ce que je ne peux imaginer. Mais, cette fois, il faut absolument que j'agisse, car il me manque positivement cinq cents francs que, il y a trois jours, j'avais mis dans ce tiroir.

— Cinq cents francs, répéta Mme de Keradeuc. Dis-moi, ajouta-t-elle en se levant et en allant à son mari, était-ce en un seul billet?

— Oui; ils y étaient encore la veille du jour de l'an. Ce secrétaire était parfaitement fermé, comment ont-ils pu en sortir?

— C'est très-extraordinaire, répliqua Mme de Keradeuc en retournant lentement près de la cheminée et en regardant le feu, plongée dans de profondes pensées.

Rose entendit tout cela avec un vague sentiment de malaise. Le capitaine referma son secrétaire et sortit.

— Mademoiselle d'Avril, n'avez-vous pas changé?...

Après avoir brusquement commencé cette question, Mme de Keradeuc s'arrêta soudainement. Le fait est qu'elle prononça à peine le dernier mot, comme si elle n'avait pas pensé à ce qu'elle disait.

Rose, en s'entendant ainsi interpeller, sortit de sa rêverie et rencontra le regard peu bienveillant de Mme de Keradeuc, qui était fixé sur elle. Elle devina instantanément le sens de la phrase inachevée, et malgré l'empire qu'elle exerça sur elle-même, elle se sentit rougir au point que toute sa figure et jusqu'à son cou devinrent pourpres. Il lui aurait été difficile d'analyser les sentiments que lui causait cette émotion. A ce moment critique, tout ce qu'elle put dire, d'une voix altérée, fut ceci :

— Que me demandez-vous, madame?

Mme de Keradeuc la regarda une minute avec une extrême surprise, et puis, se détournant d'un air froid et sévère :

— Rien ! dit-elle.

Rarement la pauvre Rose avait été mise à une épreuve plus cruelle que celle qu'elle endura pendant le déjeuner ce jour-là. Il lui était impossible de douter qu'elle était l'objet d'horribles soupçons, qu'une ennemie aussi méchante qu'habile s'attachait à inspirer et à nourrir. Mais comment désabuser Mme de Keradeuc ? Elle n'en avait pas dit assez pour provoquer l'explication qu'elle était prête à donner au sujet du billet que lui avait envoyé son oncle, et elle reculait à l'idée de paraître supposer qu'on pouvait la soupçonner d'un acte aussi odieux. Elle et Mme de Keradeuc restèrent silencieuses durant le repas; le capitaine et les enfants ne cessèrent pas de causer. Le capitaine annonça qu'il allait s'absenter, mais il promit d'être de retour avant huit jours.

Plus d'une fois, Rose sentit instinctivement que l'œil froid de sa maîtresse était fixé sur elle ; elle s'imagina aussi que le capitaine était, à son égard, plus réservé que d'habitude, et elle éprouva un véritable soulagement quand vint le moment où elle put se lever de table et courir s'enfermer dans sa petite chambre.

— Oh ! se dit-elle, si je pouvais avoir dix minutes de conversation avec M. Keradeuc, qui m'a témoigné tant de bonté et d'intérêt, je lui dirais toutes mes craintes.

Rose d'Avril veilla et attendit souvent, durant la journée, sur les escaliers, dans le salon, avec l'espoir de le rencontrer ; mais la destinée semblait être contre elle. M. Kéradeuc fut absent plusieurs heures, et après avoir dîné seul, rapidement, il monta dans un cabriolet qui devait le conduire sur la grande route, où il comptait prendre la diligence.

Toute la soirée, Rose d'Avril resta seule ; Mme de Keradeuc lui avait fait dire qu'elle garderait les enfants avec elle. L'anxiété l'avait fatiguée, et elle se coucha de bonne heure. Elle n'aurait pu dire depuis combien de temps elle dormait, ni ce qui l'avait éveillée, quand, au bout d'une minute ou deux alors que la connaissance lui était complètement revenue, elle crut entendre quelqu'un marcher doucement dans la première pièce. Le cœur lui battit bien fort, à cette idée peu rassurante, et, se redressant sur le coude, elle écouta attentivement. Elle se rappela qu'elle avait oublié de barrer la porte, comme elle faisait d'habitude, depuis la visite de Mme Ricciardi, que nous avons mentionnée. Tout était redevenu silencieux ; elle ne distingua pas le moindre mouvement. « Je me suis trompée, murmura-t-elle; c'était sans doute un effet de mon imagination. » Et elle se renversa de nouveau sur son oreiller.

Tout à coup elle se redressa avec une nouvelle alarme, et elle crut entendre qu'on tournait doucement le bouton de la porte, comme si quelqu'un entrait ou sortait avec précaution. Elle resta plusieurs minutes droite sur son lit, et tremblant d'agitation ; mais le plus profond silence régnait maintenant autour d'elle. Cherchant à se persuader qu'elle s'était trompée, elle se laissa glisser sans bruit de son lit, et s'arrêta sur le plancher, pour écouter ; puis, allant jusqu'à la porte de la chambre à coucher, qui n'était pas fermée, elle regarda dans l'autre pièce. L'obscurité y était complète, et pas le moindre bruit, pas le moindre son ne frappa son oreille. Elle traversa l'appartement, tourna la clef aussi doucement qu'elle put dans la serrure, et regagna vite son lit.

Rien ne la troubla plus durant le restant de la nuit ; et quand elle se leva, le matin, n'apercevant rien qui fût de nature à exciter ses soupçons, elle s'imagina qu'elle avait rêvé.

VI

Pendant toute la matinée du lendemain, Rose resta seule, excepté pendant le déjeuner, où elle eut pour société ses élèves. Elle n'aperçut même pas Mme de Keradeuc; et comme on lui faisait des loisirs, elle passa plusieurs heures dans sa chambre à lire et à écrire. Il pouvait être environ une heure, quand elle s'aperçut qu'il y avait un mouvement extraordinaire dans la maison : on fermait et on ouvrait les portes, et les domestiques montaient et descendaient perpétuellement les escaliers. Rose commençait à se demander quelle pouvait être la cause de tout cela, quand un coup très-fort et des moins cérémonieux, frappé à sa propre porte, la fit tressaillir, et, avant qu'elle pût aller ouvrir, Brigitte entra. Elle paraissait dans une grande agitation.

— Mademoiselle d'Avril, dit-elle, la maîtresse m'a envoyée vous dire de vous rendre tout de suite dans sa chambre. Je ne sais pas ce qu'il y a, mais, mademoiselle, — et ici elle baissa la voix d'un air confidentiel, — prenez garde à ce que vous allez dire ou faire, car si je n'ai pas vu le malheur *dans son œil*, ce matin, — vous savez de qui je veux parler? — mon nom n'est pas Brigitte.

— Dites à Mme de Keradeuc, répliqua Rose, surprise de ce message, que je me rends immédiatement près d'elle.

Tout en se demandant ce qu'on pouvait lui vouloir, et presque effrayée par les manières de la domestique, Rose serra ses livres, ferma son pupitre, et descendit dans l'appartement de Mme de Keradeuc. En y entrant, elle trouva cette dernière marchant à grands pas, et parlant à haute voix, avec un accent de colère. Mme Ricciardi et la femme de chambre étaient là toutes les deux ; les petites filles étaient absentes. Debout, près de la porte, était un commissaire de police avec un papier à la main.

Rose avait à peine eu le temps de se former une idée de l'état des choses, lorsque Mme de Keradeuc lui adressa la parole.

— Mademoiselle d'Avril, dit-elle, je vous ai envoyé chercher à cause de certaines choses qui sont arrivées, des choses fort désagréables. J'ai été volée, continua-t-elle, depuis deux jours.

— Volée ! exclama Rose avec étonnement et sans pouvoir en dire davantage.

— Oui ; c'est ce matin seulement que je me suis aperçue de la disparition de divers objets : une bague en diamants et une broche d'une grande grande valeur, plus une chaîne en or, et une somme d'argent considérable. Tout cela était dans une boîte, dans ce tiroir, ajouta-t-elle en indiquant un meuble. — Je me souviens que j'ai laissé hier les clefs, et ce matin tout avait disparu.

— Vous ne voulez pas faire entendre... répliqua Rose, presque paralysée par l'étonnement; puis, hésitant une seconde : — Puis-je vous demander pourquoi vous m'avez fait venir? Puis-je vous aider à quelque chose?

— Pourquoi je vous ai fait venir ! — répondit Mme de Keradeuc avec indignation. Je ne vous le cacherai pas, mademoiselle d'Avril, je ne suis pas contente de vous depuis quelque temps. — Elle s'arrêta, comme si elle eût craint d'en avoir trop dit. — Il est bien entendu, reprit-elle, que je ne veux accuser personne sans preuves ; mais il y a des fripons quelque part autour de nous. Vous avez vous-même entendu mon mari dire qu'il lui manque fréquemment de l'argent; quels que soient les coupa-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

bles, ils semblent s'être enhardis par l'impunité; mais j'ai résolu de mettre fin à cela. J'ai profité de l'absence du capitaine Keradeuc pour envoyer moi-même, ce matin, chercher le commissaire de police, et il est venu procéder à une perquisition. Mme Ricciardi a été la première à me conseiller ce parti; et, ajouta-t-elle en se tournant d'un air sévère vers la pauvre gouvernante, — nous commencerons par vous, s'il vous plaît.

Aucun langage ne pourrait peindre les sensations de surprise, d'indignation et de honte avec lesquelles Rose d'Avril entendit cette déclaration insultante. Tout d'abord, les paroles lui manquèrent, et elle demeura comme transfixée dans une muette colère; enfin, parvenant, par un puissant effort de volonté, à arrêter l'explosion de ses sentiments, elle répondit lentement et tranquillement :

— Comme vous voudrez, madame. Je suis seulement fâchée que vous ayez une telle opinion de la personne à qui vous avez confié le soin de vos enfants.

— Mais, dit en s'interposant Mme Ricciardi, qui pendant tout ce temps était restée derrière sa maîtresse en tenant les yeux baissés, madame naturellement regarde cette mesure comme étant, pour ce qui vous concerne, mademoiselle d'Avril, une simple formalité. Personne en vous soupçonne. Après vous, ce sera mon tour. Comme si j'étais capable de toucher aux bijoux de madame! Non, ni vous non plus, bien certainement pauvre demoiselle!

— Silence! taisez-vous, Marguerite, dit sa maîtresse; nul ne songe à vous soupçonner, vous ou qui que ce soit, avant qu'on ait des preuves. Allons, veuillez nous montrer le chemin de votre chambre, continua-t-elle en s'adressant à Rose.

La pauvre fille obéit et marcha machinalement. Mille pensées et milles appréhensions traversaient son cerveau. Dès qu'elle avait entendu la voix de la femme de charge, une terrible crainte s'était fait jour dans son esprit; et, involontairement, elle s'était rappelé le bruit qui l'avait effrayée la nuit précédente. Ne pouvant se figurer ce qui la menaçait, et cependant, sentant un frisson lui courir par tout le corps, elle entra dans sa chambre, suivie de Mme de Keradeuc, de la femme de charge et du commissaire de police, tandis que Brigitte et les autres domestiques, formant l'arrière-garde, s'arrêtaient à une distance respectueuse, causant entre eux avec animation, et ne dissimulant pas leur curiosité. Lorsqu'elle eut pénétré dans l'appartement, Mme de Keradeuc ferma la porte au nez de Brigitte, en lui disant d'attendre que son tour fût venu.

La malle de la pauvre Rose était à côté de la petite table, près de la cheminée; Mme Ricciardi l'indiqua, sans parler, à sa maîtresse, qui comprit que c'était par là que devaient se diriger ses recherches.

— La clef de ceci, s'il vous plaît? demanda Mme de Keradeuc.

Rose obéit en silence, et tendit la clef au commissaire, comme étant la personne à qui revenait le devoir de procéder à la perquisition.

Le commissaire se baissa et ouvrit la malle. Aussitôt que les yeux de Rose tombèrent sur son contenu: elle vit que quelqu'un y avait touché depuis qu'elle avait rangé ses affaires. Un col de mousseline tout bordé de dentelle était tout froissé et poussé de côté, tandis que ses robes étaient dans la plus déplorable confusion.

— Peut-être, mademoiselle, aurez-vous la bonté de retirer vous-même toutes ces choses. Arrêtez! dit-il en voyant la femme de charge se précipiter pour l'aider. Je vous demande pardon, mais ce n'est pas votre affaire.

Rose fit ce qui lui était demandé, mais elle tremblait tellement qu'elle eut beaucoup de difficultés à ôter les divers objets et à les déployer devant l'agent de police. La malle était presque vide lorsque le commissaire, qui était penché dessus, demanda :

— Qu'est-ce que c'est que cela, mademoiselle?

Il indiquait un petit paquet, lié dans un mouchoir, et posé dans un coin.

— Je ne sais pas, dit Rose.

Et elle le prit elle-même.

— Comment! mais c'est un de mes mouchoirs de poche! s'écria Mme de Keradeuc.

Et, saisissant le petit paquet, elle le dénoua et y trouva les bijoux qui lui manquaient: la broche, la bague et la chaîne d'or, avec la petite boîte qu'on ouvrit et dans laquelle on aperçut le cadeau que la pauvre Rose avait acheté pour son frère.

Mme de Keradeuc, avec une expression indicible de mépris, rejeta ce dernier objet dans la malle.

— J'imagine que c'est le précieux bijoux dont vous m'avez parlé, murmura-t-elle tout bas à la femme de charge.

La malheureuse Rose d'Avril, la figure blanche comme la neige, promena ses regards sur les assistants qui semblaient être dans la consternation.

— J'ignore comment ces objets sont venus là, dit-elle d'une voix qui paraissait sortir d'un sépulcre.

Le commissaire était le seul dont le visage exprimait quelque chose qui ressemblât à de la commisération. C'était un homme jeune encore, et il regardait Rose avec un air de surprise et de pitié. Mme Ricciardi ne se tourna pas une fois vers elle, et parut prendre soin d'éviter son regard.

— Cela suffit pour le moment, dit Mme de Keradeuc en s'adressant au commissaire; je ne pousserai pas plus loin cette affaire, quant à présent. Vous aurez la bonté de rester dans votre chambre, ajouta-t-elle, en tournant le dos à Rose avec une fierté dédaigneuse; je vous ferai connaître ma détermination dans le courant de la journée.

Tous quittèrent alors l'appartement, où la pauvre malheureuse gouvernante resta debout, immobile, les yeux fixes et hagards, la respiration haletante, les mains jointes, offrant en un mot l'image la plus parfaite du désespoir. Enfin elle alla se jeter sur son lit, et repassa dans son esprit les évènements qui venaient de s'acomplir. Une chose lui parut certaine : c'est que tout cela était le résultat d'une infernale conspiration. Mais comment pourrait-elle prouver son innocence? Où trouver le fil qui l'aiderait à sortir de ce labyrinthe d'infamie? Elle ignorait le monde et ses moyens, et elle ne savait que faire, quel parti prendre. Elle tremblait à l'idée que, d'un moment à l'autre, on pouvait venir la prendre et la conduire en prison.

Tandis qu'elle était en proie à ces anxiétés, une servante lui apporta un billet de la part de Mme de Keradeuc. Il était ainsi conçu:

« Mme de Keradeuc informe Mlle d'Avril qu'elle n'a pas l'intention de donner suite à la pénible découverte qui a été faite aujourd'hui; mais elle espère que Mlle d'Avril sera prête à quitter cette maison demain matin, attendu que Mme de Keradeuc désire qu'elle n'ait pas davantage de rapports avec les enfants. Un cheval et une voiture seront prêts à l'heure qu'indiquera Mlle d'Avril pour la conduire au lieu qu'elle désignera. »

— Oh! se dit Rose, si je pouvais seulement rester jusqu'à ce que le capitaine soit de retour! il ferait quelque chose pour moi, j'en suis sûre. Jamais il ne me croirait coupable d'une pareille infamie.

Elle relut le billet.

— Je vais essayer, se dit-elle, je vais lui écrire, et peut-être consentira-t-elle à m'accorder cette faveur.

Cette faible espérance lui donna du courage; elle alla à son pupitre et écrivit sa lettre. Elle supplia Mme de Keradeuc de lui permettre de rester jusqu'au retour du capitaine; elle l'assura solennellement de son innocence, et lui jura qu'elle ignorait comment les objets volés s'étaient trouvés dans sa malle. Elle ajouta qu'elle avait remarqué que déjà Mme de Keradeuc la soupçonnait au sujet

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

du billet de cinq cents francs, et elle joignit en conséquence à sa lettre celle qu'elle avait reçue de son oncle, et qui, quoique le chiffre de la somme qu'il lui avait envoyée ne fût pas exactement spécifié, suffisait, cependant, à la disculper sur ce point. Elle promit, en outre, de s'abstenir de toute communication avec les enfants, jusqu'à ce que son innocence fût bien établie, ajoutant qu'elle serait ensuite toute disposée à quitter une maison où elle avait eu à traverser des épreuves dont elle, Mme de Keradeuc, ne se doutait pas.

Quand elle eut fini et cacheté sa lettre, elle attendit avec anxiété une occasion de la faire porter à sa destination ; et, juste comme elle commençait à désespérer de voir venir personne, Brigitte entra. La servante se glissa, pour ainsi dire, furtivement dans la chambre, comme si elle eût craint d'être aperçue. La pauvre femme avait les yeux tout rouges, et, en voyant Rose, elle fut obligée de prendre son tablier pour essuyer les larmes qui inondaient ses joues. Les meilleurs sentiments avaient toujours existé entre elle et la gouvernante.

— Oh! mademoiselle d'Avril, mademoiselle d'Avril, s'écria-t-elle d'une voix entrecoupée, nous prenons tous bien part à votre chagrin, oh! oui, mademoiselle! Et certainement nous sommes convaincus que vous n'avez jamais fait ce dont ils vous accusent. Cette femme, continua-t-elle, a mis la main là-dedans, aussi sûr que j'existe. On ne trouverait pas aussi méchant qu'elle sur toute la terre.

— Silence, Brigitte, dit Rose; ne parlons pas de cela à présent. Je vous remercie beaucoup, ma pauvre amie, de la bonté que vous me témoignez. — Et elle posa doucement la main sur le bras de la servante, qui, saisie d'une nouvelle émotion, éclata en sanglots. — Je suis contente aussi que vous me croyiez innocente, car je le suis réellement, ajouta Rose.

— Innocente, ô mademoiselle, qui croirait jamais qu'une personne comme vous puisse être capable d'une chose pareille! Je ne m'étonne pas qu'elle le dise ; mais madame!... Voilà ce que je ne puis comprendre. S'il plaît à Dieu, avant huit jours, j'aurai profité de l'avertissement pour mon propre compte, car il pourrait se faire qu'ils me choisissent pour leur première victime. Personne de nous, certainement, ne restera ici. Ce que je voulais vous dire, mademoiselle, c'est qu'ils comptent que vous partirez demain matin, et que c'est Pierre qui doit vous conduire; vous pouvez compter sur lui, et, si vous avez un message à envoyer à quelqu'un, donnez-le lui, et qui que ce soit n'en saura rien.

Rose remercia sincèrement son amie de sa bonne volonté et de l'intérêt qu'elle lui montrait, et puis elle lui demanda si elle voulait se charger de remettre sa lettre à Mme de Keradeuc elle-même.

— Bien certainement, répondit Brigitte ; je vais le faire tout de suite.

Elle prit la lettre et sortit, contente de pouvoir rendre un petit service à la gouvernante.

Le temps s'écoula lentement sans qu'elle reçût aucune réponse à sa lettre. L'agitation, l'anxiété auxquelles elle était en proie finirent par lui causer un mal de tête horrible.

A une heure avancée de la journée, Mme de Keradeuc lui envoya dire qu'elle n'avait rien à changer à la résolution qu'elle lui avait exprimée.

— Allons, se dit Rose en gémissant, il ne me reste plus qu'à essayer de ramasser tous ces objets qui sont à moi, tandis qu'il fait assez de jour.

Et, sans avoir trop conscience de ce qu'elle faisait, elle jeta ses vêtements, à mesure qu'ils lui tombaient sous la main, dans la malle et dans son sac, et réunit le tout dans un coin, tout prêt pour le lendemain. Il y avait, dans d'autres appartements de la maison, des livres et d'autres objets qui lui appartenaient; mais elle ne se sentit pas le courage de les réclamer. Elle se détermina, autant qu'il lui était possible de prendre une résolution, d'attendre la voiture de Rennes, et d'aller demander un asile temporaire à ce vieil ami de son père qui l'avait accueillie chez lui, au moment où nous l'avons vue quitter Granville. Elle plaça dans sa bourse ce qui lui restait de son billet de cinq cents francs, — et c'était, à vrai dire, tout ce qu'elle possédait au monde.

Quand elle eut terminé ces préparatifs, elle s'assit au milieu de l'obscurité qui déjà se glissait, froide et humide, dans sa chambre, et s'abandonna à ses tristes pensées, souhaitant de tout son cœur pouvoir trouver bientôt un abri et un tombeau dans le vieux cimetière, près de la demeure où s'étaient écoulés les heureux jours de son enfance.

L'obscurité était devenue complète, quand elle entendit la porte s'ouvrir doucement et un pas timide s'avancer dans la chambre.

— Qui est là? demanda Rose, d'une voix faible et triste.

Il n'y eut pas de réponse immédiate, mais quelqu'un se précipita vers elle, et se jeta dans ses bras. C'était Alice qui, pleurant et sanglotant, s'attacha de toutes ses forces à sa gouvernante.

— Alice, est-ce vous, ma chère et douce enfant? s'écria Rose, en se baissant et en la serrant contre son cœur.

Les mots d'affection que la petite fille avait peine à articuler, tant était violent son chagrin, ses petites mains qu'elle levait vers elle, dans son angoisse, tout cela adoucit la douleur de la pauvre Rose, et les larmes qui la brûlaient firent enfin irruption avec une abondance qui la soulagea.

La gouvernante et son élève restèrent longtemps dans les bras l'une de l'autre, frissonnant toutes deux d'émotion, et sans prononcer une seule parole. Enfin Rose, se dégageant doucement, murmura :

— Ma chère petite Alice! que je suis donc heureuse de vous avoir revue ici, encore une fois ; je craignais que votre tante ne voulût pas vous permettre de venir.

— Elle ne sait pas que je suis ici, répliqua Alice, d'une voix entrecoupée par les sanglots, et... et elle ne m'a pas du tout dit de ne pas venir. C'est seulement Marguerite. Mais Mlle d'Avril, vous n'allez pas vous en aller?

— Silence, Alice, mon enfant, murmura Rose, en la prenant sur ses genoux et en l'embrassant. Je dois partir, c'est vrai ; mais, mon enfant, écoutez-moi ; je veux vous dire quelque chose de très-essentiel pendant que j'en ai le temps.

— Qu'est-ce que c'est? demanda Alice, en se redressant sur les genoux de la gouvernante.

— On a dit ici, Alice, que j'étais très-coupable, que j'avais fait de très-vilaines choses.

— Je sais, répliqua la petite fille, en l'interrompant ; ils disent que vous avez volé, — et elle frissonna en prononçant ce mot. — Mais, mademoiselle, je sais très-bien que c'est un mensonge; vous n'avez jamais fait pareille chose.

— Non, certainement, répondit Rose ; jamais je n'ai eu ce reproche à m'adresser. Il est vrai que des objets appartenant à votre tante ont été trouvés dans ma malle ; mais quelqu'un a dû les y avoir mis pour me faire du mal, et pour me faire renvoyer.

— Je crois, dit Alice, — et elle approcha ses lèvres de l'oreille de Rose, et murmura bien bas : — Je crois que c'est Marguerite qui a fait cela.

— Oh! Alice, chère enfant, se hâta de répondre Rose, nous ne devons accuser personne. Je prie Dieu de pardonner aux coupables, quels qu'ils soient; mais, mon enfant, et elle fit tous ses efforts pour affermir sa voix, il est possible que nous ne nous revoyions plus jamais ; je sais que vous ne m'oublierez pas, mais je tiens à ce que vous vous rappeliez que, quoique le mystère d'aujourd'hui puisse ne jamais être éclairci, et quoique vous puissiez entendre les autres me traiter sévèrement, je tiens,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dis-je, à ce que vous vous rappeliez toujours que je suis innocente, et je désire que, à un moment ou à l'autre, vous le disiez à Gertrude, en lui renouvelant l'assurance de mon affection.

— Je n'y manquerai pas, murmura Alice. Gertrude ne le croit pas non plus. Il est probable qu'elle m'aurait accompagnée si elle avait su que je vinsse ici ; mais je me suis échappée dans l'obscurité.

— Allons, mon enfant, dit Rose, en s'apprêtant à lui dire un dernier adieu et consolée par cette preuve touchante d'affection et de fidélité, il vaut mieux que vous partiez maintenant ; on pourrait remarquer votre absence, et cela vous causerait des ennuis.

Rose déposa Alice à terre, et la conduisit vite à la porte. Elle craignait pour elles deux de prononcer le mot adieu. Tout ce qu'elle osa, ce fut d'imprimer sur son front un long et ardent baiser, tandis que la petite fille lui jetait encore une fois les bras autour du cou, — et puis, en un instant, elle referma la porte, et se retouva de nouveau seule, — seule, mais immensément soulagée par les flots de larmes qu'elle avait versés, et par les assurances d'affection qu'elle venait de recevoir.

De la nourriture lui fut apportée, dans le courant de la soirée, par une domestique qui lui était presque étrangère ; — une nouvelle venue, qui, cependant, sans lui adresser une seule parole, lui témoigna un respect et une déférence qui prouvèrent, plus que n'auraient fait toutes les affirmations, qu'elle était convaincue de son innocence. Elle essaya, mais en vain, de manger. Elle pria la domestique de lui apporter une tasse de thé. Ce fut Brigitte qui se chargea de le lui monter, et elle apprit d'elle qu'elle devait partir à six heures.

— Ne craignez rien, mademoiselle, ajouta la domestique, je vous appellerai à temps, et je vous donnerai une bonne tasse de thé, avant de partir.

Rose remercia son excellente amie, et répliqua :

— Il n'est pas à craindre que je ne sois pas éveillée, Brigitte, car je ne dormirai guère cette nuit.

Et elle sourit tristement en souhaitant le bonsoir à la servante. « Je ferais bien, cependant, de me coucher, se dit Rose, car je suis bien fatiguée, et alors même que je ne dormirais pas, je me reposerai toujours. »

Elle commençait à se déshabiller, lorsque son attention fut excitée par une altercation qui avait lieu dans le corridor ; presque aussitôt la porte s'ouvrit et Gertrude entra, suivie de Mme Ricciardi.

— Je dirai à votre mère combien vous êtes désobéissante, mademoiselle Gertrude, s'écria la femme de charge ; venez, venez tout de suite, continua-t-elle en saisissant la petite fille par le bras.

Gertrude la repoussa de toutes ses forces et courut se jeter au cou de Rose d'Avril.

— Adieu, mademoiselle, s'écria-t-elle d'une voix tremblante. Je ne vous oublierai jamais, pas plus que la bonté que vous avez eue pour moi. Je suis sûre que, quand papa sera de retour, il enverra vous chercher ; oui, j'en ai la douce espérance !

— Voulez-vous venir, mademoiselle ! cria Mme Ricciardi, furieuse, en essayant d'arracher Gertrude des bras qui l'entouraient. Votre maman vous a dit ce matin que cette personne ne méritait pas...

Mais avant qu'elle pût achever sa phrase, Rose l'interrompit vivement :

— Silence, malheureuse ! dit-elle ; vous savez, dans votre âme et conscience, qui est coupable, et vous savez que ce n'est pas moi. Je vous pardonne et je vous plains. Je vous plains d'avoir un cœur aussi noir, et plus encore parce qu'il existe un Dieu défenseur des orphelins, et qu'il ne laissera pas impuni le mal que vous m'avez fait. Adieu, Gertrude, ma petite amie, ajouta-t-elle, en se tournant vers l'enfant, et en la couvrant de baisers. Dieu vous bénisse et vous protège, mon enfant !

Le visage pâle, inondé de larmes, et les lèvres frémissantes, Gertrude sortit de la chambre, suivie de la femme de charge, qui ne prononça pas une syllabe de plus, mais se contenta de lancer à Rose un regard de dédain, en échange des paroles qu'elle venait de lui adresser.

« Merci, mon Dieu ! s'écria Rose, lorsqu'elle se retrouva seule, merci de m'avoir donné le bonheur de revoir ces chères enfants ; à présent, je me sens soulagée. »

Et, sans se déshabiller tout à fait, afin de pouvoir être plus vite prête le lendemain, elle se coucha, en attirant quelques vêtements sur elle.

Louis Bailleul.

(La suite au prochain numéro.)

BIBLIOGRAPHIE

L'arrivée des marchands de marrons n'est pas le seul signe précurseur du retour de l'hiver ; c'est aussi le rôle des almanachs, dont l'apparition précède toujours de deux ou trois mois celle de la nouvelle année.

La librairie E. Plon et Ce est devenue le dépôt central des almanachs les plus variés, pour tous les goûts, toutes les opinions, tous les états et tous les âges. La collection de ces almanachs pour 1876 vient de paraître. Nous signalerons principalement à nos lecteurs l'*Annuaire* et les *Almanachs Mathieu (de la Drôme)*, de plus en plus recherchés par tout le monde pour leurs prédictions sur le temps et leurs excellents calculs sur le rendement des récoltes ; le *Petit Almanach national de France*, recueil patriotique plein de faits et d'anecdotes ; l'*Almanach des Célébrités contemporaines*, renfermant la galerie des illustrations modernes, civiles, militaires, religieuses et artistiques ; l'*Almanach du savoir-vivre*, par notre collaboratrice Mme de Bassanville.

Nous ne mentionnerons qu'en passant : l'amusant *Almanach Parisien*, le *Manuel de la bonne Cuisine*, si utile aux femmes d'intérieur, aux cordons bleus et aux cuisinières de tous les degrés ; enfin, l'*Almanach des Dames et des Demoiselles*.

Les plumes les plus gaies et les crayons les plus originaux, — Cham, Grévin, Bertall, Huart, Henri Monnier, Pierre Véron, Louis Leroy, c'est tout dire, — ont fait, comme de coutume, les *Almanachs comiques*, *Pour rire*, *du Charivari*, *des Parisiennes* et *Lunatique*.

Nos lectrices voient, par cette nomenclature, que la librairie Plon a entendu ne leur laisser que l'embarras du choix.

Les mêmes éditeurs viennent de faire paraître un charmant volume de poésies destinées au jeune âge : *La Muse des Enfants*, par Mlle Augusta Coupey.

Peu de livres écrits pour l'enfance ont jusqu'ici expliqué aux petits lecteurs avec autant de cœur et d'esprit ce que c'est que l'honneur, le drapeau, le droit, le serment, la liberté, la justice, le dévouement, ces grands principes dont la connaissance acquise dès le berceau forme les mâles vertus de l'âge mûr et porte naturellement l'homme au bien. Aussi toutes les mères de famille, toutes les personnes qui se vouent à l'éducation de l'enfance voudront-elles mettre dans les mains de leurs jeunes élèves cette nouvelle publication de l'auteur de *Marielle* et de *l'Orpheline du 41e*.

Ch. David.

ROUVENAT (✻) & CH. LOURDEL, Joailliers.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Serions-nous revenus à l'âge d'or des anciens? — On pourrait le croire, si l'on se reporte au symbole antique représentant une jeune et belle femme aux habits d'or, tenant en main un cornet d'abondance!

Les femmes d'aujourd'hui sont toutes jolies, nous l'avons prouvé dernièrement; quant à leur habillement, il est splendide: costumes et chapeaux couverts d'or, colliers et bracelets d'or, ceinture dorée, et des galons d'or sur toutes les coutures... Enfin, les anneaux d'or qui pendent à leurs oreilles et les chaînes dorées, dont les femmes s'enlacent si gracieusement, viennent encore augmenter l'éclat de leur personne.

Pour le cornet d'abondance du symbole antique, il est représenté aujourd'hui, — en France, du moins, — par l'activité prodigieuse du commerce, l'abondance des produits de la terre et du travail; sans parler de la richesse des fortunes particulières, dont on peut à peine apprécier l'étendue et qui procurent des étonnements sans fin, lorsque des fléaux terribles viennent s'abattre sur le pays et soulever des souscriptions nationales. L'univers entier en a été témoin il n'y a pas si longtemps, et aujourd'hui encore... Mais prenons-y bien garde: l'âge d'or touche à l'âge d'argent, qui conduit à l'âge d'airain, et celui-ci, par une pente assez rapide, mène tout droit à l'âge de fer. Que notre sagesse nous en préserve!

Le meilleur moyen pour l'éviter, c'est de ne pas trop se laisser éblouir par tout ce qui brille en ce moment. Il est vrai que jamais la tentation n'a été plus forte. Les magasins de nos grandes industries parisiennes sont de plus en plus séduisants et leurs vitrines, artistement garnies d'une variété infinie de jolies choses, sont autant de pièges tendus au passant. Ici vous admirez une enfilade de magnifiques soies brochées: dessins courants et légers ou dessins chargés, aux nuances tendres ou sombres, d'un aspect jeune ou d'un genre sévère; vous trouvez tout cela. Un peu plus loin, ce sont d'admirables velours frappés, généralement de deux tons: vert dauphin et vert du Nil, violet et rose pâle, brun et paille, etc. — Velours frappés, velours de Gênes, satins Lamballe et brochés Louis XVI, voilà ce qui constitue la haute nouveauté élégante en fait de riches tissus.

On trouve naturellement tous les unis assortis, de teintes uniformes, ou de couleurs différentes, mais toujours harmonieuses.

P. N° 284. — Bonnet-mantille pour dame agée.

Nous avons vu quelques jolies robes du soir composées dans cet ordre d'idées: — Jupon à très-longue traîne, en velours frappé vert dauphin sur fond soie de couleur vert du Nil; le côté est relevé assez haut sur un faux jupon en velours uni, assorti au velours précédent; une draperie en faille bleu pâle, avec une dentelle d'application, orne ce relevé d'une façon indescriptible. Le corsage, décolleté en carré devant, est en velours uni; les garnitures, composées de faille bleue et de dentelles blanches, rappellent celle du jupon.

Voici également une toilette de dîner qui, tout aussi élégante, est beaucoup plus jeune: c'est une simple polonaise — mais quelle polonaise! — en soie brochée bleu pâle sur un fond gris. Les manches, en faille bleu uni, sont boutonnées sur le corsage, tout autour de l'entournure; le bas se termine par un coquillé de soie brochée et de valenciennes, que soutient un bracelet de faille bleue orné de trois galons d'argent étroits. Plissés de crêpe lisse et de valenciennes à l'intérieur. Le devant de la polonaise, très-long et de forme princesse, est ouvert sur les côtés; ses bords, garnis de faille bleue et de galons d'argent, se boutonnent à de petits boutons bleus, très-rapprochés les uns des autres. Une bande de faille, avec les trois galons de rigueur, entoure le bas du vêtement qui, fendu au milieu derrière, est relevé et drapé de la façon la plus gracieuse du monde. Une aumonière en faille, toute galonnée comme le reste, est appliquée au côté de la polonaise.

L'usage du corsage montant pour le soir tend à se répandr

de plus en plus ; mais il faut ajouter que la manche est très-souvent transparente, en tulle blanc ou noir coulissé, avec entre-deux et dentelles. Les femmes de goût devraient s'abstenir de cette mode, car c'est, à notre avis, un véritable contre-sens que d'avoir les bras nus avec les épaules couvertes.

On refait depuis peu des corsages russes, c'est-à-dire à gros plis, que l'on porte avec des ceintures rondes. Les boucles, larges et basses, sont en métal à jour, comme les plaques de châtelaines, que l'on tâche, du reste, d'assortir.

En fait de couleurs, le blanc et la nuance crême resteront les favorites de la saison ; en les employant comme fond de toilette, on se servira volontiers, pour les garnir, de bandes de velours foncés. Appliquées aux galons, au contraire, ces mêmes couleurs orneront les costumes de teintes sombres : gros bleu, noir, marron. Le bleu marine et le violet prune de Monsieur sont très-demandés pour enfants et jeunes filles, avec des galons ou des lisérés blancs.

Les rubans à l'ordre du jour sont en ce moment : *l'Archiduc*, d'une beauté de tissu sans pareille, deux tons avec un dessin miroitant d'un effet étonnant ; le *cuir de Russie*, ainsi nommé à cause de sa beauté et de sa force extraordinaires ; le *lamé* or, argent, acier, d'un aspect somptueux ; le *Salvator*, sorte de filet double à réseaux très-serrés ; enfin, le *broché*, qui avait déjà fait son entrée dans le monde l'hiver dernier, sous le nom de *damassé*. Ce sont là de nouveaux auxiliaires de l'élégance, dont on saura tirer parti pour les toilettes de soirée, avec les magnifiques passementeries brodées de losanges d'or ou d'argent fort en vogue également.

Mary d'Auberville.

AVIS RELATIF AUX PATRONS COUPÉS

Les demandes de patrons coupés — et de patrons montés — deviennent si considérables, que nous ne pouvons plus garantir l'envoi des patrons coupés dans les 48 heures. Nous ferons pourtant, dans l'intérêt de nos abonnées, tous nos efforts pour qu'il y ait le moins de délais possible entre la demande et l'expédition. Mais nous devons prévenir le public : 1° qu'il ne sera donné suite à aucune demande non accompagnée du paiement (voir les tarifs) ; 2° que toute lettre demandant des renseignements devra non seulement être affranchie, mais contenir le timbre-poste nécessaire pour l'affranchissement de notre réponse.

Ad. G. et fils.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 284.

Bonnet mantille pour dame âgée. — Cette coiffure est très-confortable et d'un grand caractère. Elle est composée d'une mantille en tulle noir moucheté, entourée de dentelle et qui, fixée à la passe, forme le fond en se répandant sur les épaules. La passe est ornée, sur le sommet, d'un chou plat en dentelle, et sur les côtés, de barbes de tulle et dentelle se nouant sous le menton. Un ruban bleu marine traverse le chou, formant un nœud sur le côté et des brides derrière. — Robe de chambre élégante en cachemire gris perle, de forme princesse, avec pli Watteau assujetti au dos. Le col marin, les revers qui garnissent le milieu des devants, le bas de ceux-ci et les côtés détachés, sont ornés de broderies, avec bords crénelés et plissés de faille dépassant.

G. N° 561.

1. Toilette de réception. — Costume en faille bleu marine et drap assorti. — Jupon à traîne, en faille, entouré de petits volants. — Tunique princesse en drap : dos à basque, et jupe plissée à plis serrés derrière, où elle est montée sous cette basque. Col montant, évasé dans le haut. Une garniture de lacets blancs croisés les uns sur les autres orne le haut du corsage derrière et devant, où elle se prolonge sur le milieu de la tunique jusqu'en bas. Les manches sont recouvertes de lacets semblables et le bas se termine par un cornet. Les côtés de la tunique sont drapés et réunis derrière avec un nœud de velours à large pan coupé en biais. Une chaîne d'argent, qui part du milieu de la ceinture derrière, passe sur ce nœud et remonte ensuite devant pour se fixer à un crochet.

2. Toilette de visite. — Costume en faille marron et drap havane pâle. — Jupon à courte traîne, en faille, entouré de volants. — Polonaise en drap, de forme princesse devant, à jupon plissé à plis plats derrière, où le corsage est à basques détachées. Les côtés de la polonaise sont ouverts et lacés par des cordelières de soie marron, terminées par des glands. Les côtés de la basque sont lacés derrière de la même façon. Col montant en drap et col rabattu en faille marron, au bas des manches, avec coin corné et glands de soie. Des nœuds de ruban marron et havane s'étagent derrière sur le milieu de la jupe tunique. — Chapeau de velours marron, à passe diadème, garni dessous d'un bandeau de coques en ruban havane ; plumes de même nuance sur le sommet de la calotte et nœuds de ruban havane.

M. N° 2.

1. Toilette d'intérieur. — Costume en cachemire gris, avec garniture en faille assortie. — Jupon à traîne, entouré tout autour d'un volant plissé, que surmontent derrière deux autres volants semblables. — Longue tunique-tablier, froncée au milieu devant sous un volant, et terminée dans le bas par un plissé. Trois rangs de petits plissés ornent un côté du tablier ; l'autre côté est garni d'une poche à la bonne femme coulissée dans le haut et terminée par un nœud de ruban à pans flottants. Par derrière, la tunique est coulissée et fermée sous un large nœud de ruban assorti. — Cuirasse garnie d'un liséré de faille qui entoure le bas de la basque derrière et dessine devant un gilet en passant autour du cou derrière. Parements entourés de petits plissés dans le bas des manches. — Lingerie plate en toile fine, et cravate de fantaisie.

2. Toilette de visite. — Costume en velours noir et drap du Thibet. — Jupon à traîne unie, en velours noir. — Polonaise en drap du Thibet bleu marine, de forme princesse ; une ceinture de même étoffe, ornée de galon, serre la taille avec une boucle devant. Les bords inférieurs du vêtement sont ornés d'une frange de fourrure et de sept rangs de galons. Les devants sont fermés en biais, et celui des bords qui recouvre l'autre est orné de galons et de fourrure ; cette garniture suit le dessus de l'épaule pour venir se terminer à la ceinture derrière. Des chaînes en bois noir durci relient à la ceinture une large aumonière couverte de galons, encadrée de fourrure et garnie de glands ; une autre chaîne relève le milieu du jupon de la polonaise. Parements galonnés au bas des manches. — Lingerie en toile et broderie anglaise. — Chapeau *Muscadin*, en feutre noir et velours noir, entrant bien sur la tête ; passe relevée d'un côté par un nœud de velours. Torsade de velours autour de la calotte et plume amazone grise.

Description de la gravure coloriée n° 1272.

Élégantes toilettes de ville. — 1. Costume d'intérieur, pour jeune femme, en cachemire gris perle et faille bleu azulé. — Jupon de cachemire, entouré de biais en faille superposés selon le degré de largeur. — Corsage de dessous, en faille plissée à plis plats. Manches de cachemire ornées dans le haut et le bas, de jockeys et de parements en faille, entourés de dentelle « duchesse ». — Tunique princesse en cachemire gris, garnie, sur tous les bords, de biais de faille bleue et de dentelle pareille à la précédente ; dans le haut, simple corselet à larges dents se détachant gracieusement sur le corsage de faille bleue. Tablier court, relevé très-haut d'un côté, sous un nœud de ruban bleu. A cet endroit vient précisément retomber une pointe de faille bleue ornée de dentelle, qui est drapée et placée en dessous ; puis la tunique, repliée sur elle-même à plusieurs reprises, montre un envers de faille bleu du meilleur effet.

2. Toilette de visite. — Costume en drap du Thibet violet foncé, presque noir, et faille violette. — Jupon à traîne, entouré derrière d'un grand volant garni de plissés, avec tête plissée ; le devant est orné de plusieurs plissés et d'une écharpe de soie, terminée par des plissés, qui se noue négligemment derrière. — Cuirasse unie en faille violette, avec manches en drap. — Col et manchettes Louis XIII, en guipure, et nœuds de ruban violet. — Chapeau de velours noir, à calotte plate, garni dessus de plumes et de coques de ruban violet, avec roses dans le bas. Bandeau assorti dessous.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE MONDAINE

La Saint-Martin s'annonce à l'horizon et nous avons la préface de son été : un ciel qui reste bleu quand déjà les arbres ne sont plus verts et une bise légère, avant-coureur du vent glacial de l'hiver qui soufflera dans quelques semaines. Les vêtements peuvent encore être de couleur claire, mais ils doivent commencer à devenir chauds. Nous entrons dans la ouate en attendant que ce soit dans la fourrure.

Les toilettes, aux courses d'automne, se ressentent un peu de l'époque de transition où nous nous trouvons. Elles offrent le même mélange que l'atmosphère : soleil et froidure. A côté des siciliennes aux couleurs riantes, des cachemires aux nuances de l'arc-en-ciel, apparaissent les lainages grisâtres, les serges sévères. En face d'une élégante toilette mi-partie faille et reps d'Irlande, avec garniture de dentelles, de chenille ou d'effilés de plumes, s'étale tout un vêtement de flanelle à carreaux. C'est la saison des contrastes dans la mode.

La Marche a retrouvé, pour un jour, l'autre semaine, son mouvement d'antan, mais où sont ses splendeurs d'autrefois ? On pouvait croire que La Marche avait pour but de conserver et d'améliorer la race des postillons et les harnais à grelots qui, sans ses courses, menaçaient de disparaître peu à peu devant les chemins de fer. Il était de mode, en effet, de se rendre à La Marche à grand orchestre, c'est-à-dire avec quatre chevaux de poste et deux postillons. Plus il y avait de grelots et de clic-claes, mieux cela valait. Sur la pelouse, on faisait sauter les bouchons, on éventrait les jambons, on assiégeait des pâtés. On pouvait n'avoir pas faim, mais il fallait avoir l'air de dévorer.

La guerre est venue, et La Marche n'existe plus comme institution conservatrice des attelages à grelots. Ce n'est plus qu'un hippodrome un peu plus difficile d'accès que les autres. Les postillons s'en vont, comme les dieux, les demi-dieux et les carlins.

Ce qui demeure vivace, au milieu de tous les écroulements du temps, c'est la comédie de société, remplacée à présent par l'opérette de société. De tous les côtés nous arrive l'écho de représentations organisées dans les châteaux de France. Partout les frais du programme étaient faits par des amateurs : pièce et interprétation. La quantité de compositeurs que possèdent les salons de France est prodigieuse : il n'est si mince castel qui ne soit pourvu de son compositeur attitré. Tous ne sont pas d'une valeur qui s'impose : le plomb vil ne manque pas, mêlé à l'or pur. Mais quelques-uns sont doués d'un véritable talent.

A Paris, ce sont les contrats de mariage qui donnent lieu à l'hospitalité mondaine de s'exercer. C'est ainsi qu'il y a eu un fort brillant *recivimento* chez la comtesse de Chabrillan, à l'occasion du mariage de sa fille avec le comte de Jouffroy, petit-fils de la comtesse de Béhague. En dépit de la saison qui retient loin de Paris la plupart des notabilités du beau monde, ce sympathique mariage avait amené à Sainte-Clotilde une nombreuse assemblée. La mariée portait avec une rare distinction une toilette de satin blanc, exquise de simplicité.

Chez le comte Mazewski, il y a eu soirée musicale à l'occasion du prochain mariage du prince Radziwill avec Mlle Blanc, fille du directeur des jeux de Monaco. Mlle Louise Blanc apporte quatre millions de dot à son fiancé, lieutenant dans l'armée russe et âgé seulement de vingt-sept ans. Les jeunes époux résideront cet hiver à Monte-Carlo, dans l'ancienne villa Dusautoy, achetée par Mme Lacroix et dont elle leur abandonne la nue-propriété.

A une époque où tout le monde est plus ou moins collectionneur de quelque chose, il ne faut pas dédaigner le domaine de la curiosité. On y trouve plus d'un fait intéressant.

Ainsi, la semaine dernière, on vendait après décès un médailler assez beau. Un flâneur, entré par hasard à la vente, s'étonna de voir avec quel acharnement cinq ou six amateurs se disputaient une pièce de cinq francs en argent marquée à l'effigie de Louis-Napoléon, président de la République française. Entendant les enchères dépasser cent francs, c'est-à-dire autant de francs que la pièce valait de sous, il demanda qu'on lui fît passer la pièce sur le tapis. Il l'examina dans tous les sens et ne put deviner ce qui lui donnait une valeur relativement considérable. La pièce fut adjugée pour cent dix-huit francs.

Le coup de marteau frappé, notre homme s'approcha d'un des amateurs en question et lui demanda le motif de cet acharnement et de cette étrange plus-value.

— Quoi, vous ne savez pas, — dit le numismate étonné et presque indigné, — mais c'est un écu à *la mèche !*

— A la mèche?

— Je ne l'ai abandonné qu'à cent dix francs, et à présent je regrette presque de ne pas avoir ajouté une enchère.

— Pour cette pièce... à la mèche?

— Eh ! sans doute !... Ignorez-vous qu'il n'y en a que vingt-trois?

— Comment cela?

— Je vois que vous êtes un profane et je vais vous initier à la chose. Vous vous rappelez qu'un des premiers décrets qui suivirent le 2 Décembre fut relatif à la nouvelle monnaie qui devait porter l'effigie du prince-président. On apporta une épreuve des pièces à l'Élysée pour la soumettre au prince. Celui-ci, très-occupé de mille affaires, laissa la pièce sur une table, pendant plusieurs jours, sans la regarder. Pourtant l'épreuve finit par lui tomber sous la main et, l'examinant avec soin, il trouva disgracieuse une mèche en croc qui se profilait sur la tempe. Il ordonna qu'on fît une retouche à la gravure; mais quand l'ordre arriva à l'hôtel des monnaies, comme on avait interprété le silence dans le sens approbatif, le tirage était en train de se faire. Il fut brusquement interrompu, et le coin passa à l'atelier de gravure pour être modifié. La pièce qui vient d'être mise en vente et adjugée est une des vingt-trois déjà exécutées, et tous les numismates se les disputent, comme le font les amateurs de faïence, lorsque le hasard apporte aux enchères une des trente-huit pièces du fameux service de Henri II... Dans dix ans, la pièce d'aujourd'hui vaudra cent écus et peut-être plus, car il faudra la mort ou la ruine d'un des vingt-trois collectionneurs, — si tant est même que les vingt-trois pièces soient entrées dans des collections, — pour en remettre une en circulation.

Telle est l'histoire de l'écu à la *mèche :* le jour où il vous en tomberait un sous la main, ne le laissez point passer.

BACHAUMONT.

ECHOS DE LA MODE

La princesse Isabelle du Brésil, mariée au comte d'Eu, fils aîné du duc de Nemours, vient de mettre au monde un fils ; la princesse est mariée depuis 1864, mais aucun de ses enfants n'était né viable jusqu'ici. Tout le trousseau de l'impérial nouveau-né a été fait à Paris.

Cette layette se compose d'une douzaine de chemises en batiste, garnies de feston ; de trois autres douzaines de chemises disposées pour le premier, le deuxième et le troisième âge, garnies de broderies et de valenciennes, et d'une douzaine de chemises anglaises, d'après un nouveau modèle, pour le premier moment où l'enfant essayera ses premiers pas.

Nous passons sur les brassières, les petits bonnets, les draps et les taies d'oreiller brodés, pour arriver, à l'une des robes de sortie. Cette robe nous semble une merveille du genre. Elle est en mousseline, décorée d'un double tablier, composé d'entre-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

deux de valenciennes alternant avec des bandes de petits plis. Le transparent de la robe est en taffetas blanc.

Le petit bonnet est en broderie et valenciennes, avec couronne de ruban blanc et de valenciennes, en guise de ruche.

On voudrait être père de famille, rien que pour revêtir sa progéniture d'une robe pareille.

***

Voici deux costumes remarqués et décrits par la *Vie parisienne* :

Costume de jour. — Jupon demi-traînant en velours gris, à volant plissé de faille grise en bas, et derrière des volants alternés velours et faille. Polonaise très-longue en beige gris d'argent, nattée dans l'étoffe, relevée en bourgeoise de Paris, d'un seul côté à plis drapés, formant en haut un pli bouffant par un galon large comme la main, en soie grise et argent, que retient une boucle ciselée en vieil argent. Au bord de la polonaise, large galon avec longue frange soie et argent. Devant, un plastron boutonné des deux côtés par des boutons Renaissance en vieil argent, avec frange au bord du plastron. Veston-pardessus en beige grise, à galon d'argent et bord de loutre.

Robe de dîner, en faille bleu de Norwége : le bas garni d'un plissé ; le tablier en faille bleue, drapé et paré dans le bas, au milieu, d'un très-gros nœud de faille genre Louis XIV. Traîne feuille morte en velours frappé. Corsage ouvert carré, en velours frappé feuille morte, boutonné de larges boutons en diamants noirs de Hollande. Les manches bleu de ciel.

L. S.

LE PARISIEN ET LA NATURE

La Nature eut un jour une idée dont il lui était difficile de prévoir toutes les suites.

Habituée aux hommages universels, aimée des sauvages et des paysans, des poëtes et des artistes, des moines et des savants, elle aperçut un jour le Parisien qui se souciait d'elle comme d'une vieille pomme. Cet être étrange la surprit beaucoup, et elle voulut le séduire. Elle voyait tout le monde fort docile, en somme, à son empire et à ses règlements, se levant avec le soleil, se couchant au chant du coq, suivant les saisons, se reposant l'hiver, ne faisant l'été que le nécessaire; celui-là, au contraire, agissait tout différemment, et, comme l'ont dit maintes fois les satiriques, faisait du jour la nuit et de la nuit le jour, dansait tout le long de l'année, se cravatait et se corsetait été comme hiver, et dormait avec son lorgnon.

« J'ai cependant mieux que cela à lui offrir, se dit-elle; j'ai des montagnes et des cascades, des forêts et des rochers, des plages et des falaises, le ciel et la mer, la majesté du silence et de la solitude, la fraîcheur des retraites, la grandeur des horizons, la pureté de l'air, le calme de l'existence. Au moins, ce drôle de personnage s'en étonnera-t-il, et nous verrons bien... Les poëtes et les artistes se chargeront de lui corner mes mérites aux oreilles. »

Ceux-ci s'en chargèrent en effet; mais le Parisien se borna à cligner de l'œil et à se gratter l'oreille. « Ils veulent m'enfoncer, pensa-t-il; c'est une scie qu'ils me montent. Voyons un peu ce que dit le docteur. »

Le médecin consulté déclara que la Nature n'était pas mauvaise pour les nerfs, et que la cravate et le lorgnon eux-mêmes ne s'en trouveraient pas mal.

Le Parisien n'a qu'une vraie croyance, une vraie confiance, une respectueuse superstition : il croit au docteur. Il finit donc par se décider, non sans tâtonner et sans s'étonner, à aller faire connaissance avec la Nature qui se dit: « Je le tiens, je vais le transformer et le mettre sous le joug avec les autres. »

La victoire semblait certaine. Après avoir pris quelques renseignements, il s'était muni de chapeaux de paille, de vestes de toile et même de sabots, qu'aussitôt arrivé sur le lieu du combat il donna à son domestique, comme étant des « impédimenta » fort gênants. Personne n'est plus mal à l'aise que le Parisien quand il est à son aise.

Cependant, il mit son lorgnon, contempla tout l'alentour et dit: « Tiens, c'est assez drôle tout ça ! La mer fait presque aussi bien qu'une glace dans un appartement, les montagnes représentent un premier étage, les forêts sont comme des corridors. Mais qu'est-ce qu'on peut bien faire ici? »

On lui présenta du lait, du cidre, de la piquette. Il y trempa le bout de sa canne pour s'assurer que ce n'était pas méchant, et quand il se décida à y goûter, il eut la colique.

— Il n'y a donc pas de champagne ici? s'écria-t-il.

Aussitôt, comme pour obéir à son évocation, des hôtels et des restaurants se dressèrent sur ses pas. Des rues le suivirent partout où il allait.

Dès qu'il se vit avec d'autres Parisiens, il eut honte de renier les usages de ses ancêtres. Les sauvages eux-mêmes ont de grands scrupules à cet égard. « Comment! murmura-t-il, je ne ferais plus de trois à six toilettes par jour, je n'irais plus au spectacle, je ne lirais plus de journaux, je ne danserais plus le soir, je ne ferais plus de visites, je ne ferais plus la cour aux femmes! Que diront les os de mes pères? »

La Nature opère grandement, mais avec une lenteur bien connue ; n'ayant pas d'argent, elle emploie le temps. Le Parisien, au contraire, est preste et ne manque pas de capitaux.

Il remit son lorgnon dans l'œil et commença à dire :

— Abattez-moi ce bois, rasez-moi ce coteau, mettez ici une salle de danse, là une salle de spectacle, plus loin un champ de courses, là-bas des maisons de campagne et un boulevard avec des becs de gaz, et puis beaucoup de boutiques par ici : ça rafraîchit la vue!...

— Et, ajouta sa femme, ce qui m'enchante dans la Nature, c'est qu'on s'y lève plus matin qu'à Paris.

— Eh bien? demanda-t-il avec inquiétude.

— Cela nous permet de faire par jour deux toilettes de plus qu'à Paris.

— A la bonne heure, répliqua le Parisien, nous comprenons la Nature!

La Nature stupéfaite essaya de lutter avec ses armes ordinaires, la pluie, l'orage, le vent.

Quand il tonnait, on dansait; quand il pleuvait, on faisait atteler les calèches et on faisait des visites; quand le vent sifflait, on chantait. La lutte n'était pas égale. A cette fantaisie d'attirer le Parisien, la Nature perdit d'incalculables quantités de terrain, des plages et des montagnes entières, sans compter de nombreuses populations qui croyaient jadis aux nymphes des bois et des eaux, et qui maintenant n'ont plus que le culte du Veau d'or et de la Grande Vache à lait, le Parisien !

M. Y.

CROQUIS D'OCTOBRE

Il est certains retours fidèles :
Nous savons que nous reverrons
Aux jours d'été les hirondelles,
Aux froids les marchands de marrons.

Déjà, par les brouillards d'octobre,
On aperçoit, noir dans son trou,
Le Cévenol, rustique et sobre,
Qui gagne très-peu, sou par sou.

Une vapeur tiède colore
Les échoppes sans écriteau,
Où la châtaigne cuit et dore
Son flanc meurtri par le couteau.

Les femmes mettent leur toilette
D'hiver, qui vaut celle d'été;
On découvre sous la voilette
Des atteintes à leur beauté.

C'est le froid : les moineaux s'arrangent
Des vieux nids trouvés sous les toits,
Et les petites filles mangent
Les marrons qui brûlent les doigts.

Albert MÉRAT.

LA REINE DE LA CHASSE

L'Amérique du Nord est le pays des excentricités. Tout le monde cherche à s'y faire une notoriété en toutes choses ; les hommes comme les femmes. Les femmes jouent un très-grand rôle dans cette civilisation, où elles empiètent souvent sur les attributs de l'homme. Elles s'occupent de plaire d'abord, mais ce n'est pas assez, elles s'occupent aussi de belles-lettres, de sciences, d'art, de théologie, de politique, de sport, et beaucoup restent jolies et passablement gracieuses en dépit de quelques-unes de ces occupations qui les virilisent. C'est là certes un phénomène.

Aucun genre de sport n'est étranger aux belles Américaines, et de même qu'il n'est pas rare de rencontrer aux États-Unis des femmes chassant au fusil et en plaine, il n'est pas rare d'en trouver qui chassent merveilleusement à courre, à l'instar des femmes anglaises, franchissant sans hésiter haies, fossés et murs à la poursuite non d'un cerf *habitateur*, pour ainsi dire adomestiqué des bois voisins, mais d'animaux qui sont à l'état tout-à-fait sauvage.

Un très-riche *land-lord* près d'Albany, sportsman distingué, célébrait l'année dernière une Saint-Hubert des plus intéressantes par sa mise en scène. Son idée fut d'organiser un *drag* au but mobile, comme l'est le cerf détourné, attaqué et chassé. Voici comment : à l'aide de panneaux habilement tendus, il captura dans les bois voisins de sa propriété un cerf vigoureux, qu'il retint en captivité juste le temps d'illustrer le bois de l'animal de trois magnifiques diamants et d'un saphir d'une merveilleuse translucidation.

Ces bijoux furent solidement assujettis aux perches de l'animal, puis à un certain jour qui coïncidait avec la fête du patron des veneurs, le 3 novembre, il convia tous ses voisins et ses amis à un drag dont le cerf devait être le but ambulatoire. Beaucoup de veneurs s'empressèrent d'accourir à l'invitation de notre land-lord, et tous, montés sur d'excellents chevaux, se mirent en devoir de chasser l'animal, qu'il fallait non porter bas comme cela se fait aujourd'hui, à l'aide de la carabine, mais selon les usages de la vieille vénerie, en lui coupant le jarret, c'est-à-dire en accomplissant une action assez dangereuse comme on le sait.

Dans cette journée, ce fut une *sporting lady* qui fut première à joindre l'animal et qui, sans descendre de son cheval et avec la dextérité d'un cavalier de carrousel militaire, enfonça bravement son couteau de chasse dans les flancs de l'animal et l'abattit du coup.

La dame, proclamée reine de la chasse, fut portée en triomphe.

On leva le pied du cerf, et l'andouiller, sur lequel brillaient les gemmes, ayant été scié, le tout fut présenté à qui de droit, et ce furent d'unanimes vivats.

Ces diamants se combinent aujourd'hui dans une élégante parure qui est l'ornement d'apparat et de prédilection de notre sporting lady.

On nous assure que l'un de nos plus somptueux châtelains, une brillante notoriété de notre monde aristocratique, dont les fêtes cynégétiques sont justement réputées, se propose, au prochain anniversaire de la Saint-Hubert, auquel nous touchons, d'offrir à ses amis et à une sélection de dames, le bénéfice et le pittoresque spectacle de ce drag nouveau.

Eugène CHAPUS.

THÉATRES

OPÉRA. — En attendant l'œuvre remarquable que M. Halanzier ne nous donne pas, nous voyons se succéder les débuts, et le personnel lyrique se fortifier par d'heureuses adjonctions.

La semaine dernière, c'était le tour de M. Couturier, un des plus brillants lauréats du dernier concours du Conservatoire, qu'on a accueilli avec faveur dans le rôle de *Guillaume Tell*. Le nouveau baryton n'est pas encore maître de la scène, mais sa voix, fraîche et bien timbrée, a du charme, de l'ampleur et des notes sympathiques.

M. Couturier est un jeune conscrit de la classe de 1875 ; on lui doit de constater qu'il a vaillamment inauguré sa première campagne artistique.

GYMNASE. — M. Edmond Cottinet, à qui quelques courtes bluettes ont fait une réputation d'auteur estimable et même d'homme d'esprit, vient de donner une comédie en quatre actes qui, sous ce titre : *le Baron de Valjoli*, ne cache guère qu'une erreur que le Gymnase aura vite réparée.

L'auteur a eu l'honnête idée de mettre en scène un homme d'argent, qui condamne sa femme à la gêne et jette l'or par les fenêtres pour des créatures peu intéressantes. Il a voulu rajeunir ce thème, et, par considération pour le talent de Landrol, de Francès, de Martin, de Mlle Lesueur et de Mlle Legault, le public lui a été clément, mais il n'est pas probable que sa pièce tienne longtemps l'affiche.

THÉATRE TAITBOUT. — Le nouveau directeur de cette jolie bonbonnière, M. de Molènes, a voulu, en la rouvrant, frapper un coup de maître. Il lui a suffi, pour cela, de réunir ces deux charmantes Céline, Mmes Chaumont et Montaland, dans un opéra-comique en trois actes qui se présente sous ce titre : *la Cruche cassée*, et dont les auteurs se nomment MM. Moineaux et Noriac pour les paroles, M. Vasseur pour la musique.

Tout le monde connaît l'adorable tableau de Greuze qui a fourni l'idée de la pièce en lui donnant son titre. Mais il faut voir la jolie Colette représentée — avec quelle finesse, on le devine — par Mme Céline Chaumont ; comme elle est délicieusement attifée, et quelle merveille de l'art de bien dire que certain réquisitoire chanté par elle au deuxième acte !

Mlle Céline Montaland joue un rôle de Javotte qui chante en espagnol, sans qu'on ait jamais su pourquoi ; mais avec une telle chanteuse, on voit revivre soudain toute l'Espagne de Musset, et l'on applaudit, sans plus se creuser la tête, ce petit conte si bien mis en musique par M. Vasseur.

GAITÉ. — Le *Voyage dans la Lune*, exécuté par MM. Leterrier, Vanloo et Mortier, avec accompagnement d'Offenbach obligé, a obtenu un grand succès ; mais le but de cette excursion est si éloigné, que nous n'aurons pas trop de huit jours pour l'entreprendre nous-même et en faire le compte rendu.

HOP FROG.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE M. N° 2. — DESCRIPTION, PAGE 530.

TOILETTE D'INTÉRIEUR. — TOILETTE DE VISITE

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mme. Hne. Du Riez, 2, Halévy, 8 — Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon

Jupons et Tournures de P. de Plument, 2, Vivienne, 33 — Parfums de la Mon. Violet, Bd. des Capucines, 12.

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE C, N° 561. — DESCRIPTION, PAGE 530.

TOILETTE DE RÉCEPTION. — TOILETTE DE VISITE
Modèles de Mme Du Riez (rue Halévy, 8).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ROSE D'AVRIL

(NOUVELLE. — SUITE.)

VII

Rose d'Avril s'éveilla avec un frisson soudain de malaise. Elle était gelée et nullement reposée, comme il arrive souvent aux personnes qui dorment sans se déshabiller.

« Mon Dieu! se dit-elle, il doit être tard; il me semble que j'ai dormi longtemps. »

Elle se leva vite, et courut à la fenêtre. Il faisait une nuit profonde; pas le moindre rayon de lumière n'apparaissait dans le ciel, et une pluie poussée par un vent violent venait, avec un bruit monotone, battre les vitres. La plus sombre tristesse régnait au dehors comme au dedans.

« Il doit être une heure avancée, malgré tout, se dit Rose, et quoiqu'il fasse si obscur. »

Elle essaya, en passant les mains sur les aiguilles de sa montre, de deviner l'heure qu'il était; mais elle avait oublié de la remonter, la veille, avant de se coucher.

« Que vais-je faire à présent? se demanda-t-elle. Les nuits sont si longues, que Brigitte elle-même pourrait bien laisser passer l'heure. »

Et elle frissonna à l'idée que le jour pût la retrouver encore à la Châtaigneraie. Alors qu'elle eût été coupable, ainsi qu'on le prétendait, elle n'aurait pas eu plus d'appréhension de revoir ou de rencontrer qui que ce fût de la maison. Sortir du château avant le lever du jour, avant que personne fût encore debout, tel était son premier désir; son second était d'écrire en détail, au capitaine Keradeue, ce qui lui était arrivé, et de lui demander de vouloir bien procéder à une enquête.

Pendant qu'elle frissonnait ainsi, au milieu de l'obscurité de la nuit, elle se rappela qu'il y avait toujours, pour l'usage des domestiques, une boîte d'allumettes derrière la pendule, dans la salle à manger.

« Si je pouvais me glisser jusque-là sans qu'on m'entende, se dit-elle, j'allumerais ma bougie et je saurais l'heure. »

Elle mit à la hâte quelques autres vêtements sur ses épaules et s'enveloppa dans un manteau qu'elle avait posé tout prêt pour son voyage, au pied du lit. Puis elle chercha le flambeau sur la table et sortit. Elle s'arrêta un moment dans le corridor pour écouter si elle entendait quelqu'un remuer dans la maison; et, voyant que tout était silencieux, elle descendit doucement les escaliers. La porte de la salle à manger était entr'ouverte. Le feu, dans la cheminée, n'était pas encore éteint, et elle put aisément allumer sa bougie sans avoir recours aux allumettes. En approchant son flambeau de la pendule, elle vit avec étonnement qu'il n'était qu'une heure et demie. Désappointée par cette découverte, et comme elle se sentait glacée, elle se détermina à se réchauffer à la cheminée. Elle ferma la porte et rapprocha les tisons qui ne tardèrent pas à s'enflammer. La chaleur la ranima, mais elle ne se sentait plus aucune envie de dormir. « Je crois que je ferais bien de rester ici jusqu'au jour, pensa-t-elle, plutôt que de retourner dans cette chambre si froide. »

Elle éteignit la bougie, la posa sur une petite table placée à côté de la cheminée, se coucha sur un sofa qui se trouvait là, et se couvrit de son manteau. Combien de temps resta-t-elle ainsi, perdant graduellement conscience, à mesure que le sommeil la gagnait, il lui aurait été difficile de le dire. Elle n'avait entendu entrer personne, et elle était bien éloignée de songer qu'elle n'était plus seule dans la salle quand elle tressaillit soudainement en entendant des voix à côté d'elle.

Le sofa sur lequel Rose était couchée était d'un côté de la pièce, pas très-loin de la cheminée; mais, comme l'extrémité du meuble pénétrait dans une sorte de niche pratiquée dans la muraille, et que le manteau dont elle était couverte était de couleur sombre, pareille à celle du sofa, elle avait facilement échappé aux regards. En se tournant dans la direction d'où venaient les voix, elle vit Mme Ricciardi et Martin près du feu. La femme de charge venait de poser un flambeau sur la cheminée, et elle était debout, tournant le dos à Rose, et entre elle et le sommelier.

— Qu'est-ce donc qui vous a retenue? demanda Martin. J'ai cru que vous ne viendriez jamais.

— Je m'étais imaginé entendre remuer, répliqua Mme Ricciardi, et je suis restée tranquille comme une souris. J'ai eu peur, ajouta-t-elle avec un rire étouffé, que ce ne fût la gouvernante; mais j'ai écouté à sa porte avant de descendre, et elle est aussi calme qu'un lapin à qui l'on a tordu le cou.

— Il est certain, Marguerite, que vous avez habilement arrangé son affaire.

— Pas si habilement, malgré tout, et je ne m'y serais pas risquée si le maître avait été là. Mais, Martin, si vous aviez vu la lettre qu'elle a écrite à madame! Heureusement que j'ai pu mettre la main dessus à temps. Je ne sais ce que cette folle aurait fait si elle lui avait été remise. Elle y avait joint une lettre qu'elle avait reçue de son oncle. J'ai pris le tout, je l'ai jeté dans le feu, et je lui ai envoyé une réponse verbale; faite par moi, mais de la part de madame. Nous pourrons respirer quand elle sera partie d'ici, car elle nous a causé de grands embarras et fait courir de sérieux périls, je vous l'affirme. Je ne voudrais pas, d'ailleurs, qu'elle fût au château lors de la petite besogne que nous avons projetée pour après-demain, la nuit. Non, pas pour mille francs. Malgré son air innocent, elle est profonde et dangereuse. C'est bien heureux, mon pauvre ami, que vous ne l'ayez pas après vos trousses: elle serait autrement à craindre qu'un agent de police.

Martin frissonna à ces dernières paroles.

— Silence! dit-il. Ne parlez pas de ces gens-là, surtout en ce moment. Mais, Marguerite, ajouta-t-il, venons aux affaires, redites-moi exactement ce que vous savez au sujet du retour du capitaine.

— Eh bien donc, je l'ai entendu dire à madame qu'il serait de bonne heure dans la journée à Fougères, aux Armes de France, — puis qu'il devait aller au Cygne Noir, — un hôtel situé quelque part sur la route de Rennes, où il avait rendez-vous, et où il comptait recevoir de l'argent; qu'il espérait, ensuite, prendre le courrier, je ne sais où, qui le mettrait, en passant, au village de la Croix. Et ne manque pas, Maria, a-t-il ajouté, d'envoyer Martin ou quelque autre des domestiques de la maison à ma rencontre, là, à sept heures et demie, pour prendre mon sac. Mais je désire qu'on ne sache pas par quelle route je dois passer, car le pays n'est pas très-tranquille, et j'aurai sur moi une somme d'argent considérable.

— Ah! vous avez une mémoire d'ange, Marguerite, répliqua Martin; jamais nous n'avons eu une chance pareille. Voyons un peu, continua-t-il, en s'appuyant contre la cheminée et en réfléchissant.

— Eh bien! s'écria la femme de charge avec un accent de colère, au bout de quelques instants de silence, il me semble que tout est clair, à présent?

— Oui, clair comme le jour, répliqua le sommelier, en redressant la tête. Il faut que ce soit moi qui sois chargé d'aller au-devant de mon brave capitaine, demain soir.

— Cela, je m'en charge; mais voyez bien à ne pas manquer l'affaire. Le maître a ses caprices, rappelez-vous cela.

— Oh! la chose est simple maintenant; fiez-vous à moi, je ne manquerai pas une si belle occasion. Tout tourne comme nous aurions pu le désirer; n'est-ce pas vrai? Mais attendez un moment. Le hasard veut qu'il ait laissé le *petit outil* où il le serre toujours, là, dans le tiroir.

Tous deux traversèrent l'appartement, et s'approchèrent d'un

énorme secrétaire. Martin l'ouvrit avec une clef qu'il tira de sa poche, et puis chercha dans différents tiroirs.

— Ah! le voici, dit-il, — et au bout d'une seconde ou deux, Rose d'Avril entendit un bruit particulier qui ne lui laissa aucun doute sur la nature de l'arme qu'ils examinaient.

— Et chargé, encore! reprit Martin; sur ma parole, le garçon se doutait peu, lorsqu'il l'a chargé, la dernière fois, que, comme on dit, il travaillait si bien pour son compte.

Et l'un et l'autre rirent à voix basse.

— Mais à présent, demanda Mme Ricciardi, dites-moi comment vous comptez vous y prendre ; il est plus sûr de régler tout ici, au milieu de la nuit, alors que personne ne peut nous surprendre, que d'être vus causant ensemble, quand tout le monde ira et viendra dans la maison. Ne pensez-vous pas que j'aie raison d'arranger les choses ainsi?

— Sans doute, vous avez toujours raison. Donc, quand nous reviendrons ensemble du village de la Croix, par l'avenue des Chênes qu'il prend toujours, je me tiendrai derrière lui, comme le veut le respect; — il y aura un peu de lune, je crois, assez pour y voir et pas trop pour que j'aie rien à redouter. Quand nous serons à l'endroit le plus solitaire, — c'est-à-dire au détour du chemin où les arbres sont le plus épais, juste à côté du lac, eh bien! alors... et il arma le pistolet avec un geste significatif. Ensuite j'enverrai cet outil dans le fond de l'eau où il ne bavardera pas. Je me jetterai sur le magot, et en deux bonds je serai à la maison. Vous ferez disparaître le sac, et il ne sera pas difficile d'inventer une histoire de meurtre et de vol, une attaque dont nous aurons été l'objet, en revenant au château. Vous comprenez?

— Oui, répondit la femme de charge avec détermination. Tout cela peut être suffisant; mais il faut être prêts à toutes les difficultés. Supposons, par exemple, qu'il vous envoie en avant?

— Dans ce cas, les choses auront lieu tout de même. Il me sera aisé de me coucher sous les arbres où je vous ai dit, et quand il arrivera, de lui donner son compte.

— Oui, mais vous pourriez le manquer, ou ne faire que le blesser, et rappelez-vous-le, il n'y a que les morts qui ne bavardent pas. Et, Martin, si vous ne faisiez que le blesser, s'il ne tombait pas mort, ce serait un lion dont vous ne pourriez pas venir à bout.

— N'ayez pas peur de cela, répliqua le misérable. Je saurai bien jeter le grappin sur lui. Du moment où je pourrai le viser, il n'y aura pas à craindre qu'il se plaigne; d'ailleurs, une fois qu'il sera abattu, ce sera la moindre chose que de le faire taire. Ainsi donc, notre route est toute tracée; personne ne nous soupçonnera. C'est un bonheur encore, comme vous le disiez, que la gouvernante ne soit plus là à nous espionner. Bien sûr madame ne voudra plus rester ici; et, après un certain temps, quand les convenances le permettront, nous pourrons décemment nous retirer, et nous payer des douceurs dans notre vieillesse avec ce que nous aurons amassé, avec tant de peine.

— Nous pourrons aussi, répliqua la femme de charge, ne pas négliger tout ce qu'il y a là.

Ils fouillèrent dans les divers tiroirs du secrétaire, et l'on entendit un son de pièces d'or et d'argent, ainsi que le bruissement de billets de banque.

Durant tout ce temps, Rose resta parfaitement immobile, écrasée par la découverte de tant d'infamie, et tellement absorbée dans la pensée du danger qui menaçait le capitaine Keradeue, qu'elle n'avait pas songé à ce que serait sa position si les conspirateurs venaient à s'apercevoir de sa présence. Ce ne fut que lorsqu'ils refermèrent le secrétaire et s'apprêtèrent à décamper que cette idée lui vint à l'esprit. De temps à autre, elle avait jeté un regard sur eux, tandis qu'il étaient à la cheminée, lui tournant le dos ou occupés à fouiller le secrétaire; mais, excepté cela, elle avait instinctivement tenu les yeux fermés, comme si elle eût été endormie. En réfléchissant au sort qui l'attendait si elle était découverte par ses ennemis, à présent surtout qu'elle était en possession de leur secret, elle frémit et adressa à Dieu une prière du plus profond de son cœur. Déjà le sommelier et la femme de charge avaient atteint la porte; Mme Ricciardi avait la main sur le bouton et parlait encore à Martin, mais d'une voix si basse que Rose ne put rien entendre.

Tout à coup la femme de charge se retourna et dit à son complice :

— Attendez, attendez; donnez-moi la clef.

Et elle rentra vite dans l'appartement. Elle n'avait fait que quelques pas lorsque, en s'arrêtant, soudainement, elle laissa tomber la clef et murmura, avec agitation :

— Est-il possible!

Rose *sentit*, — car elle n'osait ouvrir les yeux, — que la découverte tant redoutée était faite. Un silence de mort, durant lequel les secondes semblaient être des heures, suivit. Enfin, Martin, dont l'anxiété faisait claquer les dents, demanda :

— Qu'est-ce que c'est? Au nom du ciel, qu'est-ce que vous avez?

Il n'y eût pas de réponse ; mais la femme de charge s'approcha du sofa, et Rose sentit la chaude respiration de son ennemie et devina que ses yeux, semblables à ceux d'une bête fauve, étaient fixés sur elle.

— Dieu du ciel! la gouvernante! murmura la femme de charge.

— Dort-elle? demanda son complice avec un effroi si grand, qu'il avait peine à articuler ses paroles.

— Endormie ou éveillée, peu importe; quel que soit le motif qui l'a amenée ici, elle dort son dernier sommeil.

Et la voix qui prononça son destin résonna aux oreilles de Rose d'Avril comme le sifflement d'un serpent.

— Donnez-moi cela, ajouta la Ricciardi, en étendant la main vers le pistolet que Martin tenait encore.

— Etes-vous folle? répliqua celui-ci; dans cette maison et à une pareille heure de la nuit!

— C'est vrai, c'est vrai; vous avez raison. Attendez, je sais ce que j'ai à faire.

Et, avec le même mouvement qui lui était habituel, elle alla au buffet, situé à l'autre bout de l'appartement, où la suivit Martin.

Rose jeta un coup d'œil désespéré vers la porte; mais elle vit qu'il lui serait impossible d'échapper de ce côté, attendu que les assassins l'en séparaient.

La femme de charge ouvrit doucement un tiroir du buffet, et y prit un fer long et pointu, dont on se servait pour aiguiser les couteaux.

— Ecoutez-moi, maintenant, reprit-elle d'un ton fier et impérieux, en se tournant vers Martin: quand je vous donnerai le signal, vous la bâillonnerez instantanément avec ceci (et elle lui tendit un mouchoir) et, en même temps, vous lui saisirez les mains; je me charge du reste.

— Oui, mais un instant, répliqua le sommelier; tâchons de ne pas verser plus de sang qu'il n'est nécessaire, car, enfin, c'est horrible. Il est possible qu'elle soit bien endormie.

— Qui est-ce qui nous l'affirmera? N'oublions pas qu'elle en sait peut-être assez actuellement pour nous faire couper le cou. Réfléchissez aussi, continua-t-elle, que mieux vaut, pour nous, en être débarrassés tout à fait. Si nous la jetons dans le lac, nous serons loin avant qu'elle remonte à la surface et on croira naturellement qu'elle a voulu elle-même mettre fin à ses jours. D'ailleurs, j'ai plus d'une raison pour désirer qu'elle soit hors de mon chemin.

— Je vous répète, Marguerite, qu'il vaut mieux la laisser vivre, en admettant qu'elle dorme; c'est une chose effrayante que de se couvrir de tant de sang.

— Aimeriez-vous mieux, fou que vous êtes, monter sur l'é-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

chafaud, répondit la Ricciardi avec irritation, Au surplus, je ne vous demande pas de faire le coup; je le ferai, moi.

— Voyons d'abord si elle dort, répliqua Martin.

Et il la tira vers le sofa.

Quoiqu'ils eussent parlé très-bas, Rose n'avait pas perdu un mot de ce qu'ils avaient dit. Elle demeurait étendue, sans espoir, pensive, et presque sans respiration; une horreur glaciale semblait lui paralyser tous les membres. Par un effort désespéré dont le désir de vivre la rendit seul capable, elle fit semblant de dormir, et ce fut tout ce qu'elle put faire. Elle comprit que c'était là sa seule chance.

La femme de charge et son complice se penchèrent sur elle, guettant un mouvement des cils ou le moindre signe qui indiquât qu'elle avait conscience de leur présence.

— Tâtez-lui le pouls, murmura Martin.

Fort heureusement Rose l'entendit, sans quoi elle se serait trahie, lorsque les longs doigts de la Ricciardi glissèrent sur sa main et lui pressèrent le poignet. Il aurait été bien impossible à la pauvre fille d'exercer un contrôle sur les battements de son cœur, et, après Dieu, elle n'attribua qu'au désespoir le calme dont elle fit preuve dans ce terrible moment.

— Elle est certainement endormie, murmura la Ricciardi en relevant la tête.

— En ce cas, venez ici un moment, dit Martin vivement.

Tous deux s'éloignèrent lentement, en éteignant les bougies; du moins parut-il en être ainsi à Rose, et pendant longtemps elle entendit un bruit de voix confus. Enfin la porte s'ouvrit et se referma doucement, et elle pensa qu'elle était maintenant seule et dans l'obscurité. Cependant elle ne bougea pas, quoique son corps se couvrît d'une froide transpiration. L'idée du danger auquel elle venait d'échapper comme par une sorte de miracle lui causa de tels battements de cœur qu'ils devinrent presque insupportables.

Elle se disposait à se relever, lorsque la porte s'ouvrit de nouveau, et quoiqu'il n'y eût pas de lumière, elle entendit le bruit d'un pas sur le tapis et celui d'une main cherchant quelque chose sur le parquet. C'était Mme Ricciardi qui avait oublié sa clef. Au bout de quelques secondes, elle parut l'avoir retrouvée, et elle resta quelques instants immobile, comme pour s'assurer que la gouvernante ne s'était pas éveillée, et puis elle s'en alla aussi silencieusement qu'elle était entrée.

Il s'écoula un temps considérable avant que la pauvre Rose, qui avait été soumise à une si effroyable épreuve, osât remuer pied ou main. Son imagination excitée évoquait mille fantômes dans le silence et l'obscurité de cet appartement. Cent fois elle s'imagina entendre le pas de Mme Ricciardi, ou sentir sa respiration. Enfin, se dressant sur le coude, elle plongea son regard dans les ténèbres, puis se laissa glisser sur le plancher, et s'approcha de la cheminée. Il n'y avait plus une seule étincelle de feu; elle prit une allumette derrière la pendule, et alluma une bougie. La pendule marquait trois heures dix minutes. Après avoir jeté un dernier regard d'effroi autour de la pièce, elle sortit dans le corridor, en se glissant comme une coupable. « Il faut, dit-elle, que je regagne ma chambre. » Elle monta les escaliers, le plus rapidement qu'elle put, et eut bien de la peine à retenir le cri qui arriva jusqu'à ses lèvres, lorsque son ombre se dressa brusquement devant elle sur la muraille à un détour de la rampe.

Après avoir bien examiné les deux pièces qui composaient son appartement, elle ferma la porte, et, laissant la bougie allumée, elle se jeta sur son lit, pour essayer de penser à ce qui venait de se passer, et se demander ce qu'elle devait faire dans l'intérêt au capitaine Keradeuc. Mille idées, mille plans différents se présentèrent à son esprit, mais elle s'arrêta à une détermination : voir Mme de Keradeuc, à tout hasard, avant de quitter le château, et lui dire exactement ce qu'elle avait entendu; et si son récit était impuissant à faire impression sur elle, et si elle demeurait incrédule, alors, aller trouver directement le capitaine, et le mettre sur ses gardes. Quelque peu calmée, quand elle eut ainsi tracé sa route, et sans aucune préoccupation d'elle-même, elle se tourna sur le côté, les yeux fixés sur la fenêtre, attendant le moment où elle pourrait se rendre auprès de Mme de Keradeuc, et puis quitter pour toujours cette funeste maison.

Louis Bailleul.

(*La suite au prochain numéro.*)

L'ILE BLANCHE

(SOUVENIR DE VOYAGE.)

— A votre santé, capitaine!

— A la vôtre, monsieur.

Et le brave capitaine Mayfield, du trois-mâts barque américain *Wanderer*, levait son verre, tandis que j'en faisais autant du mien. Cette cérémonie se répétait, du reste, chaque matin dans l'étroite mais confortable cabine où le digne marin venait me réveiller au point du jour, un verre de grog à la main.

Nous nous trouvions alors entre Fernambouc et Rio, à trente lieues marines des côtes, au sud de Bahia, par le travers des îles Albrolhos; il ventait bon frais, et le temps était magnifique.

Mayfield posa son verre et, d'un air embarrassé, me dit en anglais :

— Sir, ne m'en voulez pas, je vous prie, mais veuillez rester ici, en bas, jusqu'à nouvel ordre.

— Aux arrêts forcés, moi! et pourquoi?

— *Please to do so, sir* (veuillez obéir, monsieur).

Et après avoir consulté sa carte, il monta sur le pont.

J'avoue que je fis alors un sérieux examen de conscience : quelle infraction aux règles du bord avais-je pu commettre? Rien, je ne trouvais rien! — Mais sachant que Mayfield était maître, après Dieu, sur son navire, je me résignai passivement, et je me plongeai dans la lecture des journaux américains qui avaient bien un mois de date, soit dit en passant.

La cloche pique sept heures. — Mayfield descend avec le lieutenant, et nous nous attablons devant un plat de lièvre, un autre de foie gras, un troisième de *corned beef*, le tout arrosé de thé... Mayfield ne dit mot, et remonte sur la dunette après avoir rapidement absorbé un déjeuner capable de sustenter dix passagers comme moi : du reste, il est rond et court comme un tonneau, fort comme un cabestan.

Resté seul en face du second, je me permets de lui demander s'il sait la raison de...

Je n'ai pas achevé la phrase qu'il hausse les épaules :

— Une lubie du vieux monsieur!

Le vieux monsieur, c'était Mayfield. — Il ne m'avait pourtant pas l'air d'avoir des lubies : nul ne s'entendait mieux que lui au commandement, et de New-York à la Plata, route qu'il avait faite cent fois, il conduisait sa barque avec plus d'assurance et de rapidité qu'un cocher d'omnibus son véhicule de la Bastille à la Madeleine.

Le second parti, j'eus la curiosité de jeter un regard sur l'excellente carte marine qui s'étalait, tout au large, sur la table de Mayfield; je fis le point; cela ne m'apprit pas grand'chose, tout ce que je pus constater, ce fut une sorte de croix, un signe imperceptible... en pleine mer!

De guerre lasse, je repris la lecture de mes journaux, et je finis bientôt par m'endormir.

Il était midi lorsque je me réveillai sous l'étreinte de la large main du capitaine, qui venait de s'abattre sur mon épaule :

— Enfoncée, elle vient de s'enfoncer! Vous êtes libre mainte-

nant d'aller où bon vous semblera, sur toute l'étendue de mon trois-mâts.

— Qui elle? qui enfoncée? Ha ça, il me sera bien permis de vous demander maintenant le mot de la charade, car vraiment...

— Déjeunons d'abord, s'écria encore tout joyeux le digne homme, je vous le dirai après.

Je fais grâce au lecteur de ce second repas. — Quand nous fûmes seuls, Mayfield alluma un cigare, acheté en passant à la Havane, en mit toute une caisse à ma disposition, et commença alors son récit.

— Il y a trois ans, jour pour jour, je n'avais à bord qu'un seul passager, un jeune homme comme vous. Nous étions ici, et nous fûmes pris par un calme absolu : mer d'huile. Tout à coup, pour la première fois, je vis à bâbord une grande île, une île blanche. Je consultai ma carte : voyez! un point d'interrogation... Un récif sans doute, vu par les uns, ignoré de la plupart, douteux pour presque tous. Nous n'en étions pas à un demi mille. Beaucoup de goëlands et autres oiseaux de mer s'abattaient dessus. Mon passager me demanda une embarcation pour aller tirer ces oiseaux. J'eus la sottise de la lui accorder, et il partit avec le *mate*. La dérive nous emmena un peu au large. La nuit vint, comme elle vient ici, tout d'un coup, et subitement aussi la mer devint phosphorescente, mais d'une phosphorescence telle que vous eussiez dit l'Océan en feu : le navire, du sommet du grand-mât aux écoutes, de l'avant à l'arrière, était semblable à du vif-argent ; nous-mêmes étions blancs comme des fantômes : chacun de nos pas faisait jaillir des étincelles, et en jetant les restes du dîner à la mer, Rosa souleva une gerbe de flammes incomparable. Je n'avais jamais observé un phénomène semblable, mais il me préoccupait bien moins que le sort de mes deux hommes, perdus sans doute dans toute cette lumière, qui soulevait sur la mer comme une buée d'étincelles... — Une barque à tribord! La leur, la mienne... On lance un bout de manœuvre... Croyez-moi si vous voulez, la bouline passa au travers de la barque, la coupa... puis, subitement, la nuit, la nuit noire, obscure, un vrai fond de cuve à goudron, fit place à toute cette clarté. Aucun cri ne répondit à nos cris. Nous louvoyâmes deux heures durant ; le vent était favorable : tant pis ! je fis mettre en route.

— Et l'embarcation? et vos hommes?

— Perdus! mauvaise affaire pour moi, car je redoutais de présenter mon rapport à mes commettants de Rio, les représentants de la Maison P***. Lorsque je le fis cependant, ils s'entre-regardèrent en disant : « L'île blanche! » et ne me firent aucun reproche : ils en avaient entendu parler. — Un an après, à Philadelphie, je visitais par hasard le *Lunatic Asylum* (hôpital des fous); l'un des malheureux qui y était enfermé m'appela par mon nom ; lorsque je m'avançai vers lui, il s'écria : « L'île blanche! » C'était mon passager. Je fis tout mon possible pour retrouver sa famille et j'y parvins : elle me raconta que cet infortuné avait été recueilli en mer, à bord d'un canot, à côté d'un marin mort de faim, qu'il était alors lui-même complétement aliéné, et ne cessait de répéter : « L'île blanche! l'île blanche! » — Dans un de ses rares instants lucides, il avait dit cependant avoir abordé sur une île où il avait chassé toute la journée; au moment de partir, pendant qu'il était dans la baleinière, son compagnon qui levait l'ancre lui cria : « Nagez ferme, et surtout ne vous retournez pas. » Il se retourna pourtant au moment où ce dernier sautait dans la barque, l'île s'engloutit et ils furent aussitôt entourés de flammes. Quelques instants après, ils virent passer le spectre de leur navire : beaucoup de gens s'agitèrent à bord, puis plus rien. Maintenant, ajouta en terminant mon vieux Mayfield, dites ce que vous voudrez, mais je suis convaincu que cette île attire ; vous m'eussiez demandé la permission d'y descendre que je n'aurais pu vous la refuser, et il vous serait arrivé la même chose.

— Bah! capitaine, votre île est un méchant banc de calcaire, tantôt couvert, tantôt découvert par la marée, voilà tout. Quant à la phosphorescence.. c'est un phénomène bien connu, dont les savants ont étudié les causes ; il est bien rare, cependant, de l'observer aussi complet. Et à propos, votre fou?

— Il est mort la veille de ma seconde visite à l'*Asylum*, mort en s'écriant : « L'île blanche! »

Dr Peregrinus.

REVUE DES MAGASINS

Il nous paraît utile d'examiner les avantages que présente en ce moment la *Grande Exposition* des nouveautés de la saison au Paradis des Dames (rue de Rivoli, 8 et 10). Nous avons parlé, le mois dernier, des confections d'hiver que, par un gracieux privilége, on nous avait montrées d'avance, et nous savons, par nos lectrices elles-mêmes, combien nos renseignements, si bien justifiés d'ailleurs, ont été agréables. Il ne pouvait en être autrement : l'administration des *Grands Magasins du Paradis des Dames* s'est fait une loi de ne jamais promettre que ce qu'elle peut tenir et sa devise consiste à vendre dans les meilleures qualités et le meilleur marché possible. Son ambition est d'être considérée avant tout comme une maison de confiance, où l'on fait loyalement les affaires, sans bruit ni grosse caisse, et voilà quarante ans que sa nombreuse clientèle lui prouve qu'elle a atteint son but.

Aujourd'hui, nous donnerons un aperçu des jolis costumes du *Paradis des Dames*, tous bien établis, d'un genre comme il faut, et à des prix vraiment modérés. C'est d'abord le *Sans-gêne*, en diagonale tout laine et en toutes teintes, avec jupe garnie de volants, double jupe et corsage gracieusement ornés, à 39 fr. — Au même prix, le *Minerve*, en mélangé d'uni et de carreaux. — Le costume *Hermione*, à 55 fr., est un fort joli modèle, ainsi que le *Jocelyn*, d'un genre complétement inédit, à 95 fr. Citons encore le *Désirée*, de couleur noisette unie pour le jupon et les manches, et à carreaux assortis pour les garnitures, le tablier et le corsage. — Le *Postillon*, en croisé beige à carreaux ton sur ton, garni de plissés à la vieille et de lacets marron, est bien dans nos goûts. — Mais voici, dans un genre très-élégant, le *Pompadour*, mélange de faille bleue sur carreaux et unis beiges, avec liserés et coquillés; le *Myosotis*, armure de laine bleu prune, pour jeune femme, avec aumonière, biais et ganses en faille bleu électrique, etc. etc. Le prix de ce dernier costume est de 125 fr.

Passons maintenant à la double série des peignoirs et robes de chambre : l'une comprend un joli choix de peignoirs en tartan croisé diagonale, avec corsage chaudement doublé, à 9 fr. 75 ; l'autre série est en flanelle drapée, corsage doublé, ensemble très-bien conditionné à 25 fr.

Terminons ce rapide aperçu des articles de choix qu'offre en ce moment à l'acheteur le *Paradis des Dames* par quelques prix qui se passent de commentaires : — Manchons en marmotte, à 10 fr. 75 ; en skungs, à 12 fr. 75. Readings petit-gris, à 2 fr. 45. — Châles tricot, en 65 cent., à 2 fr. 95; mantilles *Salvator*, connues ailleurs sous le nom de *Séduisantes*, à 7 fr. 50. Et une grande quantité d'excellentes occasions dont chacune de nos lectrices fera bien de profiter.

— Il n'est question, dans le monde élégant, que du ruban *l'Archiduc*, ruban hors ligne, édité par la *Ville de Lyon* qui en est l'unique propriétaire. Son tissu, d'une magnificence exceptionnelle, est de deux tons, et son dessin miroitant rappelle vaguement, comme genre, la plume de paon. Il y a sept ou huit modèles : vert dauphin et vert du Nil, bleu marine et jaune, caroubier et blanc, feuille morte foncée et claire, or et noir. Nous en oublions forcément. Sa largeur est de 22 cent. ou de moitié seulement. A côté de l'*Archiduc*, il y a le ruban *cuir de Cordoue*, ainsi nommé à cause de son épaisseur et qui est vraiment superbe. Ces deux rubans, que toutes les femmes viennent admirer à la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée d'Antin, 6), seront de précieux auxiliaires, avec le velours et la dentelle, pour les costumes de soirée, et nous connaissons des couturières qui rêvent d'en tirer des merveilles. Une autre nouveauté, le ruban-galon, lamé or, argent ou acier, est exclusivement employé pour les garnitures de chapeaux, coiffures, nœuds de cou et lingerie.

Ce qui précède prouve suffisamment que la *Ville de Lyon* a vraiment le monopole de l'élégance suprême pour tout ce qui concerne les garnitures et accessoires de la toilette. Nous signalerons encore les nouveaux plissés à bords festonnés, les fichus, cravates, barbes et dentelles de *Colville*, genre *Lama*, en laine très-fine d'un blanc d'ivoire, la folie du jour. Rappelons aussi que nulle maison n'est mieux assortie que la *Ville de Lyon* de tous les galons imaginables : depuis le galon mohair, en passant par le galon natté, jusqu'au galon lamé et au galon *diamant*, or ou argent, avec boutons et franges assortis. N'oublions pas les soutaches de soie, d'or, d'argent, d'acier, en grand choix, servant à grader les habits des femmes comme ceux des officiers!

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Voici pour une aimable lectrice qui désire avoir des renseignements sur les mantilles : La véritable mantille *Castillane*, en dentelle noire ou blanche, brodée au passé, 150 fr. en 2 m. 50 ; en imitation, 40 fr.

Deux nouvelles en terminant. D'abord, la résille en gros lacet, pour les cheveux pendants, est maintenant détrônée, malgré son succès aux eaux ; c'est la résille en chenille qui l'emporte ; mais combien de femmes garderont la première ! Enfin, la *Ville de Lyon* nous a montré un nouveau voile pour la rue, le voile à la Juive en tulle uni ou moucheté, qui descend jusqu'aux genoux et qu'on rejette sur le côté du chapeau lorsqu'on le relève.

— Le *Comptoir des Indes* (boulevard de Sébastopol, 129), non content de montrer à ses visiteuses le plus bel assortiment de foulards et d'écharpes en crêpe de Chine, assortiment sans cesse épuisé et sans cesse renouvelé, a fait pour sa saison d'hiver de grands sacrifices dans l'intention d'offrir à nos abonnées, dans les meilleures conditions possibles, les merveilleux tissus de l'Inde et du Thibet dont cette maison sans égale possède le monopole.

C'est ainsi que le *Comptoir des Indes*, ne jugeant pas avoir fait assez en indiquant à la mode, qui s'est empressée de s'en emparer, cette étoffe ravissante qui a nom cachemire de l'Inde, et jugeant qu'un tissu uni ne suffisait plus à lui seul à constituer un costume élégant, a créé dernièrement une série de cachemires de l'Inde à carreaux et à raies, seules dispositions admises aujourd'hui. Ces carreaux et ces rayures existent en sept nuances diverses, depuis le *raisin de Corinthe foncé* jusqu'au beige clair, en passant par le bleu marin. Chacun de ces tissus à raies ou à carreaux s'assortit à une ou deux nuances unies (deux : une pour le fond de la rayure foncée, une pour le fond de la rayure claire).

Ces cachemires, tous semblables, et portant 1m 25 de largeur coûtent 11 fr. 50 le mètre.

On trouve encore pour les costumes moins élégants, quoique aussi comme il faut, le cachemire de l'Inde uni, en toutes nuances. La robe, dont le métrage comprend 8 mètres, coûte :

Qualité extra : 92 francs ; largeur, 1m, 20 ;
Qualité très-supérieure : 78 francs les 8 mètres ; largeur, 1m, 20 ;
Qualité supérieure : 65 francs les 8 mètres ; 1m, 20 de largeur ;
Bonne qualité : 55 francs les 8 mètres ; 1m, 20 de largeur.

Recommandons aussi le *drap du Thibet*, qui, comme étoffe chaude et légère à la fois, a conquis à bon droit toutes les sympathies ; sans éclat de mauvais aloi, sans ridicule simplicité, il constitue un de ces costumes tels que toute femme élégante en doit posséder un. Il se fait en onze nuances, depuis les teintes les plus douces jusqu'aux nuances les plus foncées ; et 8 mètres de cette merveilleuse étoffe, qui porte 1m 30 *de largeur*, ne coûtent que 120 francs. C'est avoir à bon marché un costume sans pareil. Le magasin du *Comptoir des Indes* envoie *franco* sur demande *pour la France et l'étranger* la collection de ses nombreux échantillons.

N'oublions pas, en terminant, de donner un important renseignement : le directeur du *Comptoir des Indes* se tient à la disposition de nos abonnées, pour envoyer à celles qui le désireraient un assortiment de châles des Indes qu'elles pourront ainsi choisir en famille. Il suffira de dire le prix qu'on y veut mettre et si le cachemire de l'Inde doit être long ou carré.

— Nous ne saurions trop blâmer les femmes qui s'obstinent à ne pas vouloir porter de tournure ; aucune ne peut donner une juste raison pour expliquer cet entêtement. Les femmes maigres ont besoin d'une tournure à cause de leur maigreur même, et les femmes grasses doivent en porter pour équilibrer un peu leur ampleur, qui se manifeste souvent là où il n'en faudrait pas !

Avec le costume actuel, la tournure est devenue une nécessité, car plus les vêtements sont collants, plus ils ont besoin de reposer sur quelque chose, et il est plus convenable que ce soit sur la tournure. De cette façon, la tunique, le tablier paraissent moins tendus. Cela bien établi, nous ajouterons que la maison DE PLUMENT, (rue Vivienne, 33), a bien le monopole des jupons et tournures les mieux établis de Paris. La mode est son unique objectif et elle ne néglige rien pour donner à ses jupons et tournures le caractère voulu pour faire valoir les formes adoptées. De là le succès immense qu'ont toujours obtenu ses nouveaux modèles.

Nous avons déjà constaté la grâce incomparable de la dernière série des jupons et tournures de M. de Plument et les avantages réels qu'ils présentent. Il nous suffira de rappeler certains noms pour que nos lectrices se souviennent de leurs mérites respectifs : l'*Élégant*, le *Zanzibar*, la *Reine Blanche*, et le *Cardinal*, et *Girofla*, et *Jeanne d'Arc*, et *Violette ;* puis, parmi les petites tournures volantes, la *Magicienne*, le *Rabagas*, le *Postillon*.

Terminons cette nomenclature en signalant de nouveau la traine *Elisabeth*, qui consiste en une moitié de jupon, soit la partie de derrière, qui est en percale couverte de volants et encadrée de même. Elle est destinée à recouvrir la tournure, dans les toilettes où le jupon de mousseline est de rigueur, et c'est à celui-ci qu'on l'adapte par des cordons ; elle doit avoir la même longueur.

Le corset *Sultane* et le *Corset-cage* ont reçu de si importantes modifications que nous devons les signaler dans l'intérêt de nos lectrices. On a ajouté au bas du premier une large bande élastique de 10 cent., bridant parfaitement le corps et sans fatigue aucune. Cet appoint est tout à fait précieux et n'augmente le prix du corset que de 3 francs, ce qui porte le corset *Sultane* à 35 fr. Le *Corset-cage*, vu sa transformation nouvelle, est coté 18 fr. au lieu de 15.

— La *Teinturerie Européenne* (boulevard Poissonnière, 26) garantit sur facture que toutes les *robes de soie* qui lui seront confiées pour être teintes en noir fin et brillant seront rendues, par ses nouvelles préparations, aussi souples que des soieries neuves. Pour deuil, les robes et costumes de drap, cachemire, etc., avec garnitures et ornements de toutes sortes, sont teints tout faits avec le même degré de perfection que s'ils étaient décousus. Teintures fines pour ameublement. Expédition pour toute l'Europe.

SPÉCIALITÉS

Le pulvérisateur de la maison VIOLET, qui parfume en un instant l'appartement le plus vaste, a été de la part du public l'objet d'un accueil si empressé, que l'heureux fabricant a cru devoir établir le même modèle en de plus petites dimensions. Le pulvérisateur de poche, — c'est ainsi qu'on le nomme, — est très-ingénieusement conçu : renfermé dans un étui, il n'est nullement embarrassant, et il peut rendre de grands services à un moment donné. En voyage, au théâtre, en voiture, à l'église, dans un lieu renfermé quelconque, se trouve-t-on gêné, suffoqué, on n'a qu'à presser le ressort du pulvérisateur en le dirigeant vers la figure, et aussitôt on ressent une sensation de fraîcheur toute parfumée qui rappellerait un mort à la vie !

C'est au *Palais des Abeilles* (rotonde du Grand-Hôtel) qu'on voit manœuvrer ces différentes sortes de pulvérisateur ; c'est là qu'il faut les voir, c'est là qu'on les achète. Les parfums les plus demandés, à ce propos, sont l'eau de Cologne, la *Brise de violettes*, le Gardenia, le *Médina-Cœli*.

En revenant de la campagne, chacun s'empresse de reconstituer sa maison, d'organiser son intérieur, et le cabinet de toilette n'est pas le dernier point auquel on songe. Une visite au *Palais des Abeilles* devient alors une nécessité : c'est là qu'on va chercher les jolis flacons d'eau de toilette, les dentifrices, les pots mignons de cold-cream, de crème Pompadour, de pommade Duchesse, les boîtes à savons, où le savon royal de Thridace trône en maître ; les glycérines parfumées, etc., etc. Puis ce sont des jeux de brosses de toute sorte, que l'on vient chercher au boulevard des Capucines, avec toute la série des peignes. N'oublions pas des boîtes à mains, contenant tout ce qui est nécessaire pour l'entretien et les soins à donner à une jolie main, et encore est-il bien certain que nous n'aurons pas tout dit.

— Pourquoi baillez-vous parfois au nez des bronzes, des statuettes qui ornent votre salon ? C'est que ces œuvres sont immuables dans leur beauté artistique et que tout ce qui est immuable finit, à la longue, par vous fatiguer. La femme, qui a par intuition toutes les délicatesses du goût, préfère de simples fleurs à ces richesses de l'art ; mais les fleurs, de leur côté, ne sont belles que sur leur tige, et le printemps dure peu. N'est-ce que cela ? Le *Floral* se charge de transporter votre jardin dans vos appartements : sous l'action bienfaisante de cette composition chimique, les plantes se développent avec vigueur ; elles s'épanouissent chaque matin de plus belle, comme pour vous souhaiter la bienvenue. Notez que le *Floral* se vend par coffret de 5 fr. 50, à l'agence centrale des Agriculteurs de France (rue Notre-Dame-des-Victoires, 38).

— Les vinaigres et autres compositions acides donnent à la peau un éclat factice, mais à quel prix ? En employant le bismuth. La ride et les autres signes de vieillesse anticipée naissent de l'emploi de ces moyens perfides. Aujourd'hui, il est vrai, on substitue volontiers à ce cosmétique corrosif les crèmes composées de corps gras ; mais ces préparations sont loin de remplacer le lait dont les propriétés toniques et adoucissantes assurent la santé comme la beauté de l'épiderme.

La *Galatéine*, extrait de lait (pharmacie, 13, rue du Quatre-Septembre), nourrit le tissu dermal, le polit, l'assouplit, le veloute, lui communique un parfum suave et le purifie des taches de rousseur, du hâle, du bistre, de la ride, des boutons, etc. Un flacon de *Galatéine* dans une baignoire pleine d'eau vaut mieux qu'un bain de lait. La *Galatéine* est bien préférable au savon dont elle n'a pas la causticité.

M. D'A.

ROUVENAT (✻) *& CH. LOURDEL*, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Jadis le blanc, « fleur d'innocence », était la couleur réservée aux jeunes filles. Une femme mariée se serait fait scrupule de porter une toilette blanche, et l'eût-elle fait, tout le monde l'aurait tournée en ridicule. Mais... autre temps, autres mœurs! Aujourd'hui, le blanc est la couleur à la mode : toutes les femmes élégantes en portent, jeunes et vieilles indistinctement. Les premières représentations de nos théâtres en font foi, celle qui a eu lieu à la Gaité entre autres. Au *Voyage dans la lune*, on aurait dit un mot d'ordre : toutes les femmes étaient en blanc! Le coup d'œil des loges était charmant à voir, quoique singulier à cause de cette uniformité.

Il convient d'ajouter qu'une jeune fille bien élevée serait fort déplacée au théâtre un soir de « première », le public étant, ce jour-là, presque uniquement composé d'individualités connues souvent à plus d'un titre... Du reste, la bienséance n'accorde aux jeunes filles que l'Opéra et la Comédie-Française.

Après la Toussaint, on quitte volontiers la campagne pour rentrer à Paris; les hôtels rouvrent leurs portes et la vie parisienne reprend tout doucemen son essor. Beaucoup de mariages ont signalé les retours, et il ne se passe pas de jour où l'on ne cite quelque nouvelle signature de contrat. Ce jour-là, maintenant, est consacré à l'exhibition du trousseau et de la corbeille; et depuis que l'usage a prohibé les noces joyeuses du mariage, — ordonnant aux jeunes époux de changer de toilette après la messe pour partir au plus vite, — on a pris l'habitude de faire de grandes réceptions pour la signature du contrat. On invite un monde énorme le soir, sans s'inquiéter si les salons seront suffisants; chacune des invitées, au surplus, ne reste que le temps nécessaire pour voir, se montrer, être admirée. Le corsage décolleté n'étant pas de rigueur, on porte le corsage ouvert en carré, et même montant, pourvu que l'ensemble de la mise soit élégante et parée, et qu'on étale tous ses bijoux. C'est l'occasion ou jamais de faire ses *preuves* en fait de diamants. Quelle femme négligerait de la saisir?

P. N° 285. — Costumes d'enfants et costume de nourrice.

—

Les modistes se plaignent toutes de l'augmentation du prix des plumes. Ce n'est pas étonnant, et il en est ainsi de tous les produits très-demandés, qui deviennent plus chers en raison de leur succès même. Jamais, croyons-nous, on n'a porté autant de plumes sur les chapeaux qu'aujourd'hui.

Sur de grands feutres *Rubens* blancs, nous avons vu de vrais panaches de plumes blanches, posées en arrière d'une façon hardie. Très-joli, mais trop osé, ce chapeau ne sera jamais celui d'une femme de bonne compagnie.

Celui qu'on nomme le *Prince de Galles* est garni, sur le sommet, d'un bouquet de dix plumes tombant coquettement sur les bords; c'est un chapeau de jeune femme et qui demande à être porté en équipage.

Le *Muscadin*, avec sa haute calotte ornée d'une ruche de Colville placée en couronne, ne manque pas de grâce; un oiseau séparant deux plumes en complète souvent l'ensemble.

Que dire de tous ces chapeaux d'homme qu'on rencontre sur les têtes des femmes le plus comme il faut? Nous n'en savons rien vraiment. Tant que cela se passait sur les plages, nous avons cru ne leur devoir que le silence : mais maintenant à Paris, c'est par trop... masculin!

Il n'est plus permis de dire qu'on ne trouve pas de coiffure à sa convenance, car la mode et la fantaisie nous en fournissent les modèles les plus variés. Outre les différents genres que nous avons déjà signalés aujourd'hui, ou dans nos précédents articles, nous citerons encore des calottes à fond mou et à double bavolet, qui sont garnies derrière d'une touffe de plumes tombantes avec brides de ruban ou barbes de dentelle croisées à leur point de départ et nouées devant. Nous recommandons à l'attention de celles de nos lectrices qui seraient en quête d'une coiffure de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

femme âgée, une capote de velours noir et dentelle noire; cette dentelle est posée en colimaçon sur le milieu de la calotte et s'élargit de façon à envahir le fond du chapeau, qu'elle termine très-bas derrière; un nœud de velours orne le milieu du colimaçon, et des barbes de dentelle viennent se nouer devant.

—

La dentelle Colville est l'élément de succès actuel pour les LINGÈRES; il faut voir tout le parti qu'elles en tirent et tireront. Cette dentelle, en soie ou en laine, est faite au carreau ou fabriquée, par conséquent vraie ou imitée, mais écrue dans tous les cas. On en fait des barbes pour le cou, les chapeaux, les coiffures; on en garnit des fichus de soie en choisissant les nuances qui vont avec l'écru. On la mélange aussi avec le velours, et l'opposition de ces deux tons si dissemblables est très-heureuse.

Mentionnons, comme élégante nouveauté, les plissés en crêpe lisse, à bords festonnés en soie blanche, qui constituent la parure de soirée (pour col et sous-manche) la plus douce au visage et la plus seyante qu'il soit possible de désirer. Ces plissés existent en plusieurs grandeurs au choix. Nous ajouterons que le feston et la valenciennes sont toujours fort à la mode comme bordure de lingerie, quel que soit l'objet auquel on veuille l'appliquer.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 285.

COSTUME D'ENFANT ET COSTUME DE NOURRICE.—1. Petite fille de 6 à 8 ans. — Robe-blouse en drap gros bleu. Jupon court, entouré de larges galons bleu ciel; corsage froncé, avec col marin; parements aux manches et ceinture ronde en mohair bleu pâle. — Chapeau marin en velours gros bleu, garni de ruban et de galons bleu pâle.

2. Baby au maillot. — Robe longue en nansouck fin, garnie devant en tablier de plissés plats soutenus par de jolis entre-deux en broderie anglaise, avec volant de même broderie encadrant le tablier et le haut du corsage. Ceinture en ruban nouée derrière. — Bonnet coulissé en entre-deux de valenciennes; ruches de dentelle assortie devant, entremêlées de petites bouclettes de satin blanc.

3. Costume de nourrice. — Jupon et corsage en mérinos marron. Le corsage, formant veston, avec col rabattu et revers, est croisé et fermé sur le côté. — Lingerie très-simple et plate. Tablier en fine percale, entouré de petits plis et guipures blanches; les grandes poches sont placées dessous. — Bonnet genre *Auvergnate*, en nansouck, à large fond mou, entouré d'une bande garnie de guipures et ruchée à gros plis. Ruban rose autour du bonnet, disposé de manière à former plusieurs coques sur le sommet devant.

G. 567.

TOILETTES DE SORTIE. — 1. Capote en drap feutre cintrée et demi-ajustée. — Col montant et col rabattu en velours marron; bandes de velours semblable sur tous les bords, et deux rangées de boutons assortis sur les devants croisés. Parements plats en velours au bas des manches; ces parements sont coupés sur le dessus par une patte de drap garnie de boutons. Poche ornée de nœuds de velours, avec parement rabattu et bordé de même. — Chapeau de feutre marron, à passe relevée sur le côté et garnie de coques de ruban gris havane, avec un motif d'or au milieu. Bandeau de plumes grises dessous et panache assorti sur la calotte.

2. *Waterproof* (nouveau modèle) en drap gris de fer. — Ce vêtement, très-ample, couvre toute la toilette et sert à la préserver en temps de pluie. Le devant est fermé par une seule rangée de boutons; les côtés sont ornés de poches assez profondes, à tête coulissée, avec cordelières et glands de soie. Dans le haut du vêtement, un col droit, une pèlerine ronde, et un capuchon doublé de soie et garni de nœuds de ruban; ce capuchon se ferme par une coulisse, avec cordelières et glands de soie. Manches terminées par un cornet coulissé, avec nœud de ruban. — Chapeau de feutre gris, bordé d'un galon natté gris et acier. Bandeau de plumes dessous; draperie en ruban gris et plumes assorties pour le dessus.

G. N° 570.

1. Col ouvert, en crêpe lisse ruché, sortant d'un col rabattu en faille crème; des revers en velours bleu, fixés au bord inférieur de ce col, viennent orner le devant du corsage. Nœud de ruban crème à l'angle de l'un des parements, et double nœud à longs bouts flottants réunissant les deux pointes dans le bas.

2. Chapeau *Michel-Ange*, en feutre gris perle, bordé d'un galon d'acier Un turban de surah rayé entoure le dessous, formant un chou sur le côté, avec bout frangé tombant derrière. Galon d'acier autour de la calotte et plume grise fixée derrière pour venir tomber sur le devant.

3. Chapeau *Boyard*, en velours noir. Fond mou; petite passe plate, garnie d'une ruche s'abaissant avec la passe sur les cheveux. Plume blanche, fixée par un ornement d'argent sur le devant de la calotte et recouvrant cette dernière. Une autre plume semblable, placée sur le côté, retombe derrière.

4. Camisole en bazin, à col rabattu. Parements aux manches, avec de petits plis piqués aux bords. — Une ruche simple orne tout le devant.

5. Corps de camisole en percale, à plastron carré, composé de plis et de bouillonnés alternés. Une broderie anglaise entoure tous les bords et forme le col.

6. Col montant, très-évasé, en toile fine.

7 et 8. Col montant et sous-manche assortie, en batiste, à bords dentelés d'où s'échappe un plissé à larges plis plats.

G. N° 574.

TOILETTE DE VISITE. — Costume en drap beige uni et même étoffe à carreaux bosselés de tons neutres. — Jupon en uni, garni devant de volants froncés et alternés. — Tablier pointu, simplement drapé derrière où il est fixé par un nœud de ruban surmontant un autre nœud semblable qui orne le milieu du jupon derrière. — Cuirasse unie, avec col rabattu en tissu à carreaux, fermé par un nœud de ruban. Les manches, unies, se terminent dans le bas par un cornet à carreaux avec bracelet et nœud de ruban. Lingerie en batiste festonnée et ruchée. — Chapeau de velours marron, garni dessus de coques de velours arrêtées de place en place par des bâtons d'or. Bandeau de fleurs et feuillage de velours bronzé.

2. TOILETTE DE THÉATRE. — Robe de velours noir et tunique Jaive en cachemire blanc et brodé. — La première robe, de forme princesse, est terminée dans le bas par un volant que surmonte une ruche à la vieille. Les manches sont terminées par un volant plissé, avec traverse et tête ruchée. — Tunique Juive (nouveau modèle), ouverte devant en forme de cœur, découvrant une partie du corsage de velours, les manches et le dessous des bras. Le devant, très-collant, forme un long tablier dont les draperies se perdent sous de larges coques faisant suite au dos et sous lesquelles vient se fixer un pli Bulgare. Toute cette partie est ornée, au milieu, d'une broderie de plusieurs tons de soies; une broderie analogue raye les côtés du tablier en passant sur les poches et entoure l'ouverture du corsage en formant une sorte de plastron. Les bords du corsage et du tablier sont ornés d'une guipure blanche; les derniers ont en outre une frange de soie. — Chapeau de velours noir, à passe très-renversée, doublée de satin blanc, avec nœud de velours traversé par un croissant d'or. Draperie en ruban lamé noir et or autour de la calotte plate; ce ruban forme derrière deux larges nœuds à pan tombant; des anneaux d'or passés dans le ruban complètent l'ornementation du chapeau.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 37.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE VILLE. — Costume en faille et velours marron. — Jupon à traîne, plissé à la religieuse derrière, avec nœud de velours sur le côté. De forme plate devant, il est orné de bandes de velours à bords crénelés, et de bandes unies, mais plus étroites, formant ensemble trois groupes. Un petit tablier de velours à bords crénelés recouvre le haut du jupon. — Corsage *Moyen-âge* en velours, à basques longues et arrondies en pointes devant, plissées derrière et terminées par des lisérés et des franges havane. Ruche crénelée dans le haut; manches de faille à parements de velours et nœuds de ruban. — Chapeau de feutre de couleur assortie, garni de draperies en faille, d'une grande plume teinte et d'une aile de merle bronzé.

Voir les descriptions des gravures coloriées à la page 551.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 570. — DESCRIPTION, PAGE 542.

CHAPEAUX ET LINGERIE

Modes de Mme de Bysterweld (rue du faubourg. Saint-Honoré, 8).

CAUSERIE

C'est l'automne à sa proie attaché... Le froid, qui violace les joues et fait fleurir les rhumes, ne se fait pas faute de jeter le désarroi dans bien des projets. Les courses surtout s'en ressentent; nous l'avons bien vu à Auteuil où la réunion de l'autre dimanche n'a pas tenu ce qu'elle promettait. L'élément féminin s'était surtout laissé influencer par l'atmosphère et la bise piquante qui soufflait sans merci; il se montrait moins nombreux et moins brillant qu'on n'était en droit de s'y attendre, en raison du spectacle plein de péripéties émouvantes que présentent d'ordinaire les steeple-chases. Quelques individualités courageuses s'étaient pourtant décidées à braver l'âcreté de l'air en faveur de *Lapidaire* et de *Jacinthe*, et plusieurs toilettes très-réussies se montraient sur le promenoir.

Dans l'enceinte, on parlait beaucoup de la mort prématurée du jeune comte de Gontaut-Biron, événement qui est venu mettre en deuil un certain nombre de familles du faubourg Saint-Germain.

Presque à la même heure, un deuil d'un autre genre se produisait par suite de l'incendie du *Magenta*. Ce magnifique vaisseau cuirassé, sur lequel flottait le pavillon du vice-amiral Roze, a sombré en quelques instants, au milieu de la nuit, sans qu'on ait pu savoir encore d'où provient le sinistre. C'est une perte assez considérable pour l'Etat; c'est surtout une désolation pour les braves gens qui montaient ce navire et dont très-heureusement pas un seul n'a péri.

A ceux qui n'ont pas vu de près les vaillants ouvriers de la mer, sans cesse occupés à lutter contre les tempêtes et les flots menaçants, nous recommandons le nouveau volume que vient de publier M. Victor Hugo sous ce titre : *Pendant l'exil*. Ils y trouveront une page admirable de poésie et d'une rare éloquence, adressée par le grand poëte aux marins de la Manche, qui l'avaient remercié de son beau livre sur les *Travailleurs de la Mer*. Jamais l'auteur des *Misérables* n'avait été mieux inspiré, jamais sa plume n'avait rendu avec plus de puissance et d'élévation des idées plus saisissantes et d'une plus haute portée. Il nous sera permis, d'ailleurs, de détacher prochainement de son livre cette page hors ligne, autour de laquelle s'agitent tant de questions que nous n'avons point à analyser ici, mais qui ne sauraient nous empêcher de signaler à l'attention de nos lecteurs l'exposé le plus émouvant, les plus saines leçons qu'il nous ait été donné d'entendre depuis bien longtemps.

A propos de Victor Hugo, M. Théodore de Banville, en nous faisant pénétrer dans le nouveau foyer de l'Odéon qui sera bientôt ouvert au public, annonçait dernièrement que, parmi les bustes de grands poëtes interprétés sur cette scène, on pourrait admirer celui de l'auteur de *Ruy Blas* et de *Marie Tudor*. Notre confrère ajoutait :

« C'est M. Alexandre Schoenewerk, l'auteur du Lulli de l'Opéra, du saint Thomas d'Aquin de la Sorbonne et du monument élevé à la mémoire du professeur de droit Ortolan, qui a été chargé de modeler l'image du plus grand des poëtes, et il s'est acquitté de cette tâche avec un merveilleux talent. C'est dans des proportions colossales qu'il a représenté Hugo; la tête calme et un peu baissée en avant dans l'attitude de la pensée tranquille, le regard impérieux et doux, les traits puissants que le génie, les souffrances et les travaux ont revêtus d'un caractère de suprême beauté, la barbe olympienne, la riche et rebelle chevelure, le crâne surhumain, le col héroïque du poëte de la *Légende des Siècles* sont, par une hardie simplification, résumés en dehors de l'âge et du temps par l'habile statuaire, qui a achevé sa belle composition par un large arrangement de vêtements débraillés et drapés à la Caffieri : c'était le cas ou jamais d'utiliser ces pompes traditionnelles de la sculpture, si bien enseignées par les maîtres. Reproduit en terre cuite, le buste du grand penseur est d'une admirable couleur vermeille, et celui dont on a justement dit : *Hugo, comme un fondeur penché sur la fournaise...* semble éclairé à la fois par la flamme et par la lumière. »

Les quelques lignes que nous venons de reproduire nous font regretter vivement de ne pouvoir annoncer à quel moment aura lieu la réouverture de l'Odéon, qui semble plus mort que jamais. On dirait un château — dramatique — en Espagne !

Au moment même où s'élèvent à Paris, sur l'emplacement de l'ancien Opéra, des constructions qui n'ont absolument rien d'artistique, la ville du Havre vient de voir disparaître la maison où naquit Bernardin de Saint-Pierre. Le musée havrais a dû se contenter de conserver comme souvenir quelques balcons en fer et quelques plaques de cheminées ayant appartenu à cette habitation.

Une autre maison, plus célèbre que celle du Havre, est celle qu'on peut voir encore à Essonne, près Corbeil, dans une île où Bernardin de Saint-Pierre se retira en 1793. Cette maison est fort simple et ressemblerait fort à la plus vulgaire des maisons bourgeoises, n'était un péristyle grec servant d'atrium. C'est là que l'auteur de *Paul et Virginie* habita en 1794, époque à laquelle il fut nommé professeur de morale à l'Ecole normale. Cette maison appartient aujourd'hui à un particulier.

Le rêve de Bernardin de Saint-Pierre, qui resta toute sa vie sous l'impression que lui avait causée la lecture du roman de *Robinson Crusoé*, était de vivre dans une île, loin des hommes, servi par un Vendredi quelconque.

Dans sa cinquante-septième année, Bernardin épousa Mlle Didot, fille de l'imprimeur, qui n'était âgée que de vingt ans. C'est dans la petite maison d'Essonne dont nous venons de parler qu'il passa sa lune de miel.

Devenu veuf, il épousa en 1800, à l'âge de soixante-trois ans, Mlle Pelleport, une jeune institutrice dont il s'était épris, et mourut dans une petite maison qu'il possédait à Eragny, sur les bords de l'Oise.

Terminons cette causerie à bâtons rompus par une annonce au moins singulière. Il s'agit d'une nouvelle industrie qui vient d'être créée en Angleterre, pays natal de l'excentricité.

On y fabrique, paraît-il, des enfants *artificiels* à l'usage des dames qui veulent s'assurer, en voyage, la possession complète du compartiment qu'elles ont choisi.

Ces enfants, dont les prix et les qualités varient, geignent, crient, pleurent d'une façon lamentable, tout comme les bébés véritables. Les voyageurs qui les aperçoivent à la portière dans les bras de leurs mères s'enfuient épouvantés à un autre wagon. Quand le train est en marche, la dame calme l'enfant terrible à l'aide d'un petit ressort, et le fourre dans sa poche, d'où elle le sort à la station suivante pour l'exhiber au public.

Cette invention pourrait s'appeler le *bébé épouvantail*. Nous la recommandons aux amateurs... avec cette mention : *Si non e vero, e ben trovato* !

Ludovic Sauveur.

LES PAROLES D'OR

D'un esprit juste il ne sort que des idées utiles.

Il n'y a rien de pire qu'un peu d'esprit et beaucoup d'envie d'en montrer.

Les grands services sont comme de grosses pièces d'or ou d'argent qu'on a rarement occasion d'employer; mais les petites attentions sont une monnaie courante qu'on a toujours à la main.

Diderot.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE VOYAGE A LA LUNE

Nous avons dit quel succès le *Voyage à la Lune*, de MM. Leterrier, Vanloo et Mortier, a obtenu sur la scène de la Gaîté; le point de départ en est facile à trouver. En fouillant dans les œuvres de M. Jules Verne, on en rencontre une qui a pour titre : *De la Terre à la Lune*, et l'on y voit comment, sans nul sortilége, avec un canon immense, bien pointé, une masse de poudre... suffisante, et un obus confortable, de hardis touristes ont su échapper aux lois de la gravitation terrestre et s'en aller tout droit dans l'orbite de notre satellite et amie. Il n'était pas facile de mettre en scène cette aventure : aussi les auteurs ont-ils pris le parti de se jeter dans le domaine où s'alimentent couramment la féerie et l'opérette. Nous aurons donc, comme il convient, le prince Charmant, qui s'appellera pour cette fois le prince Caprice, et le roi Vlan, qui ira serrer la main à son collègue, le roi Cosmos. Inutile d'ajouter que les aventures de ces personnages nous rappelleront plus souvent Cyrano de Bergerac et sa burlesque audace que M. Verne et sa sorcellerie scientifique.

Vlan, le roi d'un royaume qu'on ne désigne pas, est fatigué de porter la couronne depuis trente ans; il a résolu de s'en débarrasser au profit ou aux dépens, comme on voudra, de son fils, le prince Caprice. Mais Caprice, âgé de dix-sept ans à peine, est un petit jeune homme blasé sur toutes les jouissances de ce monde, et qui sait trop exactement à quoi s'en tenir sur les attraits du pouvoir pour daigner ramasser le fardeau que papa vient de déposer aux applaudissements de tout son peuple. Le père ne sait plus que faire pour désennuyer son rejeton, quand tout à coup Caprice est pris d'un soudain désir de se rendre dans la lune. Impossible de le dissuader de cette idée folle. On se rend donc à l'Observatoire pour demander une consultation aux premiers astronomes du royaume. Ceux-ci, après une discussion très-orageuse, concluent qu'il n'est pas impossible que ce voyage soit possible, mais qu'il est possible aussi qu'il soit impossible. Sur cet oracle ambigu, tous les astronomes sont destitués, et Caprice se retourne vers son précepteur, le savant Microscope, qui n'est pas astronome, mais mécanicien de son état. Microscope reçoit l'ordre, sous les peines les plus sévères, de préparer, dans le délai de dix jours, un véhicule pour aller dans la lune. Microscope, que le malheur rend inventif, se met à l'œuvre et fond un canon. A l'heure dite, on voit s'allonger à perte de vue, sur une toile de fond, une espèce de longue coulevrine de rempart. Caprice, le roi Vlan et Microscope prennent place dans la culasse du canon comme dans une nacelle d'aérostat; on entend le bruit d'un pétard, et voilà les voyageurs lancés à grande vitesse dans l'espace.

L'obus arrive droit dans le palais de Cosmos, le padischah des Etats et Empires de la Lune, et cela juste au moment où les fortes têtes de cette planète déclaraient que la terre ne pouvait être habitée. Aussi, quand les voyageurs déclarent qu'ils arrivent en droite ligne de cette planète, veut-on les arrêter comme imposteurs. Ils finissent par obtenir leur grâce; mais ils ne tardent pas à se charger d'un autre crime.

L'amour a été jusque-là inconnu dans la Lune; il y a quelque part, dans un pays perdu, une peuplade de pauvres gens qui est chargée de fournir des enfants au reste de la planète et qui envoie tous les ans une cargaison aux pays plus aisés. Caprice étant devenu amoureux de la princesse Fantasia, fille de Cosmos, se heurte d'abord à une ignorance décourageante; mais il est resté, dans le fond de l'obus, une provision de pommes, et voilà la tranquillité de la Lune compromise. Fantasia mord la première à ce fruit révélateur; toutes les femmes en veulent goûter à leur tour, les pépins jonchent la terre, et bientôt la Lune est plus couverte de pommiers que les herbages normands.

Les grands juges du pays s'assemblent, et les étrangers malfaisants sont condamnés à cinq ans de volcan forcé. On les descend au fond d'un cratère éteint; mais ce cratère a l'indiscrétion de se rallumer : il les rejette sur la croûte lunaire. Cosmos, qui a manqué mourir lui-même dans ce cataclysme, pardonne, et autorise ses hôtes à repartir pour la Terre par l'express descendant qui passe à trois heures trente-huit minutes du matin; en attendant le train, les personnages assistent au lever de la Terre, dont le disque pâle émerge à l'horizon.

Cette pièce est un peu décousue, mais elle forme un spectacle assez attrayant. Parmi les décors curieux, nous signalerons la forge du premier acte et le cratère du volcan. Un effet de neige produit par un brusque changement de saison a été assez heureusement rendu. Il est, en outre, l'occasion d'un joli ballet, dans lequel se meuvent de charmants costumes de Grévin.

HOP-FROG.

HISTOIRE D'UNE MAISON

Un des hôtels du faubourg Saint-Honoré, l'hôtel Molé, vient de changer de propriétaire. Il a été acheté quinze cent mille francs par la baronne Gérard.

En dernier lieu, il appartenait, dit le *Sport*, à Mme Lyne Stewens qui, du corps de ballet de l'Opéra, il y a quelques vingt ans, avait passé, par la voie du mariage, dans la haute société anglaise. Devenue veuve de M. Lyne Stewens, — admirateur si passionné du pied mignon de sa femme, qu'il avait fait faire un reliquaire où il conservait précieusement une de ses pantoufles, — la propriétaire de l'hôtel Molé habita presque exclusivement l'Angleterre. Son cottage de Sainte-Anne, sur la route de Richmond, est une résidence merveilleuse de confortable et de goût; on y trouve une laiterie de marbre blanc qui laisse loin derrière elle celle de Trianon.

Mme la baronne Gérard est veuve de M. Gérard, créé baron en 1870. Sa famille n'a rien de commun avec celle du maréchal comte Gérard, ni du baron Gérard, l'illustre peintre.

L'hôtel que vient d'acheter la baronne Gérard a eu tout un brillant et intéressant passé, au temps du comte Molé.

On sait qu'au retour de ses campagnes, fatigué du dialogue du canon et voulant changer d'entretien, avide d'impressions plus douces et curieux de délassements civils, Napoléon Ier donnait à Duroc la liste des personnes qu'il désirait voir pour *causer*, soit à Saint-Cloud, soit à Fontainebleau ou à Paris. Molé, très-jeune encore, avait le privilége d'être un des causeurs désignés, et de là prit date sa grande fortune politique.

Au château du Marais, a existé longtemps une charmante miniature représentant le comte Molé tel qu'il était alors : grêle et pâle, malingre et galant.

On a dit spirituellement que le caractère du comte Molé pouvait se définir par le quartier qu'il habitait : le faubourg Saint-Honoré, qui procède du légitimisme et de la philosophie moderne. En matière de gouvernement, ce fut un causeur instructif, jamais un orateur puissant sur le vulgaire.

Résumant très-bien une situation par un mot qui remplaçait un mémoire, il excella dans les petites lettres du matin à ses amis, à ses collègues ou à la royauté. Dans ses souvenirs de famille, dans ses traditions de magistrats intrépides en face des arquebuses, le comte Molé reprit que ce qu'il lui en fallut pour orner sa mémoire et décorer son nom.

On l'a jugé finement et justement le jour où l'on a dit de lui qu'il fut la reliure élégante d'un homme d'État avec des pages absentes dans le livre.

Ch. D.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 567. — DESCRIPTION, PAGE 542.

TOILETTES DE SORTIE

Nouveaux modèles de capote et de waterproof.

Jules David

A. Leroy, imp. r. des Marais, 66.

1274c

Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris.

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Confections et Costumes de la Mme Costadau, rue des Jeuneurs, 25-27.

Etoffes des Magasins du Paradis des Dames, r. Rivoli, 8-10 – Corsets de Pde Plument, rue Vivienne, 33.

Eau Figaro. Bd Bonne-Nouvelle, 1 – Parfumerie Oriza de L. Legrand, r. St Honoré, 207.

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Imp Lemercier & Cie Paris

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 574. — DESCRIPTION, PAGE 542.

TOILETTE DE VISITE. — TOILETTE DE THÉATRE.

ROSE D'AVRIL

(NOUVELLE. — SUITE.)

VIII

Rose d'Avril ne dormait pas, mais était, ainsi que nous l'avons dit, plongée dans ses pensées, quand un coup frappé la fit tressaillir. C'était une servante qui venait l'avertir que le domestique chargé de la conduire serait prêt dans quelques secondes avec sa voiture. Ce ne fut pas sans peine que Rose parvint à achever sa toilette; les épingles s'échappaient de ses doigts glacés, et, dans sa confusion extrême, elle ne trouvait rien de ce qu'elle cherchait. La bougie, presque entièrement consumée, ne jetait plus qu'une lumière incertaine Le cœur lui battait tumultueusement à la pensée de l'entrevue qu'elle comptait avoir avec Mme de Keradeuc, et des doutes qu'elle concevait relativement au résultat de sa tentative. « J'essayerai, dans tous les cas, » se dit-elle, en finissant de s'habiller, et elle sortit de sa chambre, son flambeau à la main.

Elle prit par le petit escalier, et marcha droit vers l'appartement de Mme de Keradeuc. Elle se disposait à tourner le bouton quand Mme Ricciardi, sortant on ne sait d'où, se glissa devant elle et la regarda avec un sourire de défi sur les lèvres.

— Qu'est-ce que désire mademoiselle? demanda-t-elle, en baissant la voix; quelle idée avez-vous donc de vouloir déranger madame à une pareille heure?... madame qui est si faible et si malade même, par suite de tous les ennuis qu'elle a éprouvés hier!

Rose, quoique d'abord surprise et considérablement embarrassée par cette apparition inattendue, se remit instantanément.

— J'avais un extrême désir de voir madame, répliqua-t-elle. Je lui ai écrit hier, et je voulais lui parler de cette lettre au sujet de laquelle je n'ai reçu qu'un message verbal.

Rose sentait, tout en parlant, que les yeux de la femme de charge la pénétraient de part en part. Elle parlait au hasard, et avait dit la première chose qui s'était présentée à son esprit.

— Et puis, ajouta-t-elle, il est possible qu'elle revienne sur sa résolution, et qu'elle me permette de rester jusqu'au retour du capitaine Keradeuc.

— C'est inutile, mademoiselle, — c'est inutile. Je ne puis, à aucun prix, permettre qu'on dérange ainsi madame.

— J'en suis fâchée, madame Ricciardi, répliqua Rose, en prenant de plus en plus courage, à mesure qu'elle sentait davantage l'importance de la tentative; mais il faut absolument que je voie Mme de Keradeuc, et personne ne m'en empêchera.

Elle fit un effort pour passer près de la femme de charge et pénétrer dans l'appartement.

— Sur ma parole, s'écria celle-ci, en jetant un regard soupçonneux et alarmé, nous veillerons à cela.

Et, repoussant la jeune fille violemment, elle tourna promptement la clef dans la serrure et la mit dans sa poche.

— Venez, maintenant, s'il vous plaît, et tâchez de ne pas faire de bruit, ajouta-t-elle avec un accent de colère.

En même temps, elle posa rudement la main sur l'épaule de Rose, et la força à descendre l'escalier devant elle.

Voyant qu'il était inutile de résister, et jugeant qu'il était plus prudent, pour l'instant, de ne pas éveiller de soupçons, la gouvernante céda, sans répliquer un seul mot.

Au milieu de l'escalier elles rencontrèrent Martin qui montait; lui et sa complice échangèrent un regard significatif.

— Apportez-lui ses effets, voulez-vous? demanda la femme de charge au sommelier.

Et elle lui dit à l'oreille quelque chose que Rose ne put entendre.

La porte de la maison, en bas, était ouverte, et la voiture était déjà prête; mais ce n'était pas le jeune Pierre qui devait la conduire, comme Brigitte l'avait fait espérer.

Tandis que Mme Ricciardi et Rose étaient debout dans le corridor, attendant le retour de Martin, Brigitte poussa soudainement la porte de la cuisine, et apparut avec un grand bol de thé et un morceau de pain sur un plateau.

— Tenez, mademoiselle d'Avril, s'écria-t-elle, avec indignation. Elle ne voulait pas que je vinsse vous trouver, ajouta-t-elle en désignant Mme Ricciardi, et elle tenait à ce que je ne vous voie pas avant votre départ; mais, mademoiselle, je vous apporte une goutte de thé et un peu de pain: pour l'amour de Dieu, prenez cela avant de vous exposer au froid qu'il fait. Je prie bien le ciel de vous venir en aide! ajouta la pauvre fille.

Des larmes lui vinrent dans les yeux et furent près de jaillir de ses paupières, quand ses regards se fixèrent sur la figure fatiguée de Rose et qu'elle vit l'air d'anxiété et de souffrance qu'exprimaient ses traits.

Mme Ricciardi ne dit rien, mais elle jeta sur Brigitte un regard qui en disait plus que bien des paroles. La domestique lui répondit par un geste de mépris.

— Assurément, Brigitte, je vous suis bien obligée, dit Rose, mais il me serait impossible de rien manger ni de rien boire.

Ses accents si tristes allèrent au cœur de la domestique.

— Prenez cela, Mlle d'Avril, murmura-t-elle, ne fût-ce qu'en dépit d'elle; cela vous fera du bien; dans tous les cas essayez, une goutte de thé.

Elle consentit à avaler quelques gorgées du liquide, qui la réchauffèrent et lui firent du bien.

— Avez-vous dormi un peu la nuit dernière? demanda Brigitte.

Rose savait que la femme de charge qui l'écoutait attendait sa réponse avec anxiété, car elle s'était retournée vivement en entendant cette question. Désirant éloigner de son esprit les soupçons qu'elle pouvait avoir encore, elle répondit :

— J'ai fait un bon somme qui m'a beaucoup délassée, bien que je ne fusse pas dans ma chambre. J'étais descendue dans la salle à manger pour voir quelle heure il était : je croyais qu'il était tard, ayant oublié de remonter ma montre, mais j'ai vu qu'il n'était guère qu'une heure. Le feu n'était pas encore éteint, et j'avais si froid que je suis restée en bas et que j'ai dormi sur le sofa, je ne sais combien de temps.

— Pauvre enfant! que Dieu ait pitié de vous! répéta Brigitte.

Mme Ricciardi parut être soulagée par ce qu'elle venait d'entendre, car, en s'avançant sur le seuil de la porte, avec Martin, qui apportait les malles de Rose, elle lui dit tout bas: « Tout va bien ; ne craignez rien. »

Tous deux s'approchèrent de la voiture et s'entretinrent avec le conducteur, tandis qu'on plaçait les effets de Rose.

— Ce n'est pas Pierre, après tout, dit Brigitte: ce garçon n'a pas voulu le laisser aller.

Elle n'eut pas le temps d'en dire davantage, et Rose ne put lui adresser qu'un cordial adieu.

Martin et Mme Ricciardi restèrent près de la porte, la suivant des yeux, jusqu'au moment où la voiture disparut à un coude de l'avenue.

Rose d'Avril se retourna, à cet instant, pour jeter un long regard sur cette maison qui avait été sa demeure durant plus d'une année. Que d'ennuis, que d'épreuves elle avait eus à supporter durant ces treize mois! Et pourtant, à travers ses souvenirs, quelques rayons de joie pénétraient jusqu'à son cœur. Elle pensa avec affection à ses élèves, et se rappela avec émotion le dernier et touchant adieu. Puis, l'idéal du danger que courait l'homme qui lui avait témoigné de la bonté et de la sympathie lui vint à l'esprit, et durant tout son voyage jusqu'à Vitré, elle ne fut plus occupée qu'à se demander ce qu'elle devait faire à présent qu'elle avait échoué dans sa première tentative pour le

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sauver. Le conducteur ne la troubla point dans ses pensées, pas une fois il ne lui adressa la parole, et il se contenta de regarder de côté de temps à autre.

— Etais-je donc stupide, se dit Rose, de répondre que je désirais parler à Mme Kéradeuc de cette lettre, lorsque cette misérable ne m'avait pas caché qu'elle l'avait interceptée ! cela seul était plus que suffisant pour qu'elle m'empêchât de pénétrer jusqu'à elle. Il faut que je trouve le capitaine tout de suite; mais je ne me rappelle pas les endroits dont ils ont parlé. Fougères est une des villes qu'ils ont désignées. Il devait être de bonne heure aux *Armes de France*. Mais où devait-il aller en sortant de là? Je ne me rappelle rien.

Elle n'était pas bien au fait des villages du pays, et, en ce moment, la plus grande confusion régnait dans son cerveau. L'espèce d'égarement auquel elle était en proie lui faisait oublier ce qui, une minute auparavant, lui apparaissait clair et distinct. Vingt fois elle se répéta le mot « la Croix », de crainte qu'il ne lui échappât, tout en cherchant à se rappeler quelques-uns des autres villages, lorsque le conducteur la tira tout à coup de sa rêverie, en lui disant, au moment où ils entraient dans la ville : « C'est au bureau de la diligence que je dois vous conduire, sans doute ? »

Pendant un instant, elle fut si surprise qu'elle ne put répondre.

— Non, merci, dit-elle enfin; à l'hôtel, s'il vous plait.

— C'est à Rennes que vous allez?

— Oui, répondit Rose; mais je ne suis pas assez bien pour faire le voyage en ce moment. Je veux m'arrêter auparavant à l'hôtel.

Elle pouvait bien tenir ce langage sans s'écarter de la vérité, car elle était loin, en effet, d'être bien. Elle ne s'était jamais sentie si accablée. Quoique la pluie eût cessé de tomber, l'atmosphère était humide et sombre. Pendant qu'ils avançaient dans la principale rue, se dirigeant vers l'hôtel que Rose avait indiqué, les garçons de magasins, tout en ôtant les volets des boutiques, s'arrêtaient pour regarder passer la voiture. Rose reconnut le commis de l'horloger chez qui elle était allée quelque temps auparavant. Les pavés étaient glissants, les rues étaient couvertes de boue et de flaques d'eau. La voiture s'arrêta à la porte de l'hôtel, et un gars à cheveux rouges, à l'air endormi, et sans bas aux pieds, s'avança près de Rose.

— Vous allez vous arrêter ici, mademoiselle? demanda-t-il.

— Oui, pour le moment, dit Rose; oui, ajouta-t-elle, en se rappelant que le conducteur était là et probablement écoutait sa réponse, du moins en attendant la voiture de Rennes. Voulez-vous prendre mes malles et les apporter dans l'hôtel ?

— Vous désirez une chambre, mademoiselle? demanda de nouveau le garçon.

— Non, je resterai trop peu de temps pour en avoir besoin.

Le garçon la conduisit alors par un corridor sombre, et ouvrit la porte d'une grande salle où Rose vit, avec joie, briller un bon feu : car, pour le moment, c'était ce qui pouvait lui être le plus agréable.

Tout en se tenant près de la cheminée, elle regarda par la fenêtre et remarqua que, tout en descendant ses bagages, le garçon et le conducteur paraissaient être en sérieuse conversation.

— Je ferai peut-être bien, se dit-elle, de donner quelque chose à cet homme, si peu poli qu'il soit; il y compte, sans doute.

Elle mit la main dans sa poche pour prendre son porte-monnaie; mais, à son indicible consternation, elle le trouva vide. Il n'y avait pas de bourse. Vainement chercha-t-elle dans tous ses vêtements. Qu'avait-elle fait de son porte-monnaie? Tout ce qu'elle se rappelait, c'est qu'elle l'avait, la veille au soir, qu'elle avait compté ce qu'il contenait; hors cela, elle ne se souvenait de rien. Très-probablement, au milieu de tous ses ennuis et de ses anxiétés, elle l'avait laissé dans sa chambre; elle frémit à la pensée qu'elle se trouvait maintenant dans cet hôtel sans un centime pour payer ses dépenses et son voyage. Elle s'assit, à moitié stupéfiée par ce nouveau malheur venant s'ajouter à tous les autres.

— Bien sûr, je deviendrai folle, pensa-t-elle.

Et aussitôt, elle songea au capitaine de Keradeuc. Elle se redressa et tira sa montre pour voir l'heure. Il était huit heures et demie. — J'ai cette montre, dans tous les cas, — le cadeau de ce pauvre capitaine, — pensa-t-elle; il me sera possible, sans aucun doute, de trouver quelque part à emprunter dessus.

Elle se rappela qu'elle avait en outre, dans sa malle, la chaîne qu'elle avait achetée pour son frère, et elle se dit qu'en la portant chez le marchand qui la lui avait vendue, elle se procurerait peut-être de quoi se rendre à la Croix. Elle sortit dans le corridor et cria au garçon de lui apporter sa malle. Celui-ci était debout à la porte, causant toujours avec l'homme de la Châtaigneraie. Rose répéta sa demande, mais le garçon se contenta de se retourner, la regarda d'un air insolent, et reprit sa conversation sans plus faire attention à elle. Emportée par son indignation, Rose alla à lui et lui demanda fièrement :

— Voulez-vous, monsieur, avoir égard à ce que je vous dis, ou dois-je quitter cet hôtel, et aller en chercher un où je trouverai la politesse sur laquelle tout le monde a le droit de compter?

Il serait difficile de dire ce que le garçon aurait répondu, s'il n'avait pas entendu résonner une voix qui évidemment lui inspirait de la considération.

— Bien, mademoiselle, se hâta-t-il de dire, qu'est-ce que vous désirez?

— Je veux que vous m'apportiez ma malle ici, tout de suite, répondit-elle.

Sans un mot de plus elle fut obéie. Au bout de quelques instants de recherche, elle trouva la chaîne au fond de la malle; elle la contempla un instant, puis la roula, en poussant un soupir, dans un morceau de papier, sortit de l'hôtel, et se rendit chez l'horloger. Il n'y avait dans la boutique personne autre que le commis que nous avons déjà mentionné, et qui lui dit que M. Jacob n'était pas encore descendu.

Rose répondit qu'elle attendrait, l'affaire qui l'amenait étant très-importante. Au bout d'un certain temps, elle pria le commis d'aller demander à son maître s'il serait bientôt prêt.

Le jeune homme reparut en disant que son patron allait venir tout de suite; cependant il s'écoula encore une demi-heure avant qu'il ne descendît. Quand il entra, il n'était certes pas de très-bonne humeur, et il n'avait pas l'air d'être encore bien éveillé,

— Bonjour, mademoiselle, que puis-je faire pour votre service? demanda-t-il en s'avançant vers Rose.

Celle-ci, en quelques paroles pleines d'hésitation, lui expliqua sa demande, en lui tendant la chaîne.

— C'est que, mademoiselle, répliqua l'horloger, en paraissant extrêmement contrarié, vous faites erreur; nous n'achetons pas ici ce qu'on appelle les objets d'occasion. Vous trouverez cela dans la rue à côté.

Rose recommença à lui expliquer qu'elle avait perdu sa bourse, qu'il était pour elle de la plus haute importance qu'elle pût se rendre à la Croix; tout ce qu'elle voulait, c'était simplement de quoi payer une voiture pour l'y conduire; bien certainement elle ne manquerait pas de revenir prendre la chaîne, et elle saurait lui témoigner sa reconnaissance.

L'horloger prit dans un tiroir la même boîte que Rose connaissait déjà, l'ouvrit, compta vingt-cinq francs, et les passa à la jeune gouvernante.

— Je vous avancerai cela, dit-il, quoiqu'il soit assez étrange que vous me le demandiez.

Et puis, mettant la chaîne dans la boîte, il la referma.

Rose le remercia et, saisissant l'argent avec avidité, s'enfuit

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de la boutique sans ajouter un mot. Elle se demanda, tout en retournant à l'hôtel, si elle ne ferait pas bien de se rendre auprès d'un magistrat, et de lui raconter tout ce qui était arrivé. Mais elle se dit qu'il lui faudrait nécessairement faire connaître l'accusation qu'on avait portée contre elle. « Et il ne me croirait jamais, pensa-t-elle, il me prendrait pour une intrigante : tout le monde me soupçonne. »

Aller à La Croix et trouver le capitaine Keradeuc lui semblait être le seul projet réalisable. En rentrant à l'hôtel, elle trouva le conducteur toujours debout près de la porte; elle lui donna une pièce de vingt sous en passant à côté de lui. Il prit l'argent, mais sans daigner à peine la remercier. Elle n'osait partir tandis qu'il était là, car elle craignait qu'il ne fût une créature de Mme Ricciardi, et qu'il n'eût pour mission de la surveiller. Le temps toutefois devenant extrêmement pressant, elle résolut, à tout risque, de se mettre en route aussitôt que cela lui serait possible.

Elle sonna donc, et dès que le garçon apparut, elle lui demanda si elle pouvait voir le maître de l'hôtel lui-même?

— Il est sorti, répondit le garçon d'un ton laconique.

— La maîtresse, alors? dit Rose.

Louis Bailleul.

(*La suite au prochain numéro.*)

PÉRETTE

(HISTOIRE DE QUELQUES BÊTES.)

Il aurait pu se faire qu'on eût appelé cette chèvre Amalthée, par respect pour la mythologie.

On préféra lui donner le nom de *Pérette*.

Si, comme son homonyme de la fable, elle ne portait pas un pot au lait,

Bien posé sur son coussinet,

Pérette le portait avec elle sous forme de mamelles toujours pleines d'un lait savoureux.

Pérette, par sa naissance, appartenait à un troupeau de chèvres qui, de colline en colline et de vallon en vallon, broutait l'herbe aux environs de Marseille.

Ce fut sa couleur blanche qui la désigna au choix d'une personne qui avait un petit garçon à pourvoir d'une nourrice.

On n'en avait aucune qui fût passable sous la main, ni d'Arles ni de Manosque, et, le nouveau-né criant famine, on se décida, faute de femme, à prendre une chèvre.

Ce qu'on augurait de la blancheur sans tache de sa toison ne fut point démenti par la douceur et l'aménité joyeuse de son caractère.

La première fois que je fus présenté à *Pérette*, elle était dans l'exercice officiel de ses fonctions, c'est-à-dire debout, les deux pattes de devant sur le bord d'un berceau et offrant gravement ses mamelles gonflées à la bouche gourmande d'un petit homme qui s'en emparait des deux mains avec une activité et un air de joie qui prouvaient en faveur de son appétit.

Promue aux fonctions de nourrice, *Pérette* fit voir qu'elle était digne de la confiance qu'elle avait inspirée, et qu'au point de vue des attentions et de la ponctualité, elle était chèvre à en remontrer à beaucoup de femmes.

Un escalier de service mettait en communication la chambre où dormait le bonhomme dont son lait formait l'ordinaire, et la cour sur laquelle s'ouvrait l'étable, où elle-même prenait son gîte.

Dès la première heure du jour, elle était devant la porte, attendant et bêlant. Si l'on n'accourait pas à son appel, elle frappait de ses robustes pattes à coups redoublés. La porte ouverte, en quatre bonds elle franchissait l'escalier, entrait dans la chambre, écartait les rideaux du berceau et causait à sa manière avec son petit nourrisson, qui ne se gênait nullement pour lui tirer la barbe.

Le soir, au soleil couchant, même cérémonie.

On voyait *Pérette* arriver au galop, laissant derrière elle tous les hôtes connus des étables, franchissant les barrières et venant droit à une pièce de gazon où le petit homme se roulait dans l'herbe en l'y attendant.

Pérette n'aimait pas les visages nouveaux.

Quand une personne qu'elle ne connaissait pas se présentait pour caresser son fils, — et rien n'aurait pu lui ôter cette idée que l'enfant était le sien, — elle tournait autour d'elle, la flairait, revenait à son nourrisson, et ne s'éloignait qu'après s'être assurée de ses bonnes intentions.

Si *Pérette* accordait sa confiance malaisément aux créatures humaines, elle n'avait que haine et mépris pour les quadrupèdes.

Aussitôt qu'elle en apercevait un, elle courait au-devant de l'intrus et lui déclarait la guerre sans prendre la peine d'entendre aucune explication.

Quelles batailles alors!

Un grand chien fauve, qui avait le caractère taquin, possédait en particulier le don de l'exaspérer.

Je n'ai jamais connu d'animal plus maussade et plus maladroit que ce chien qui répondait au nom de *Perdreau*.

Il tenait du mâtin par la tête, du braque par le corps, de l'épagneul par la queue, du lévrier par les oreilles, du caniche par les pattes, du boule-dogue par le cou et du king-charles par les yeux, qu'il avait ronds ni plus ni moins que des boules de loto.

Perdreau avait ce don particulier d'être toujours crotté jusqu'à l'échine, et sitôt qu'il avait les pattes remplies de boue, il ne manquait pas de les poser toutes les quatre à la fois sur la première robe qu'il rencontrait en son chemin.

Ce n'est pas qu'il voulût les essayer; oh! non, c'était pure méchanceté.

De même, s'il avait trempé son gros museau poilu dans quelque terrine pleine de soupe grasse, il ne manquait pas de le frotter contre un pantalon de sa connaissance.

Perdreau avait cette idée fixe de jouer avec les bambins qu'on laissait courir à l'aventure.

Mais *Pérette* n'entendait pas de cette oreille-là.

Elle savait *Perdreau* capable de mettre la patte sur le nez de son nourrisson dès la première cabriole, ou de le jeter par terre brusquement sous prétexte de le caresser.

Le petit bonhomme sur l'herbe, *Perdreau*, qui rôdait toujours çà et là, cherchant quelque bêtise à faire, accourait au galop la queue en trompette.

Pérette, qui avait l'œil au guet, se jetait à sa rencontre la tête basse.

C'était soudain un grand choc de cornes et de museaux.

Le chien, pas plus que la chèvre ne voulait céder. C'était à qui reviendrait à la charge le plus vite.

L'un semblait dire :

— Je veux jouer, c'est mon droit!

L'autre semblait répondre :

— Tu ne joueras pas... va te promener!

Et la bataille recommençait de plus belle, jusqu'à ce que *Perdreau*, meurtri de coups, se décidât à battre en retraite en hurlant.

Déjà nourrice, *Pérette* avait pris sur elle de se nommer bonne.

Et ce n'était pas une bonne à se laisser déranger par aucun fantassin, caporal ou sapeur.

Quand son élève fut en âge de se tenir sur ses jambes, *Pérette* se mit en tête de lui apprendre à marcher.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Point de nourrice normande ou bourguignonne qui se fût acquittée de ce soin avec plus de zèle.

Pérette, ne pouvant pas donner la main au petit, lui prêtait les touffes de sa toison, à laquelle il se suspendait de toutes ses forces, et l'enfant et la chèvre allaient côte à côte, celui-là trébuchant, celle-ci le léchant, pour l'encourager, et s'accroupissant, s'il tombait, pour qu'il pût de nouveau s'accrocher à ses flancs.

Quand le petit gazouillait à la façon des enfants qui cherchent à articuler des mots, *Pérette* répondait par des bêlements dont elle variait la gamme caressante.

J'ai toujours pensé qu'ils s'entendaient à merveille.

Un jour vint qui marqua dans la vie de *Pérette*.

Ce fut comme si elle eût cassé son pot au lait.

Si tard qu'il tette, un enfant ne tette pas toujours. Il fallut sevrer celui que, dans son idée de chèvre, *Pérette* croyait à elle.

Comment faire?

Un soir, la véritable mère prit le petit garçon, et nuitamment partit pour la ville, laissant *Pérette* au milieu de ses camarades du troupeau.

Le lendemain, dès l'aube, comme c'était son habitude, *Pérette* court à la porte qui menait chez son élève, grimpe lestement l'escalier et se précipite dans la chambre où chaque matin il l'accueillait avec des cris de joie.

D'un coup de tête elle écarte les rideaux du petit lit.

Le lit était vide.

Elle reste un instant indécise; puis, inquiète, regarde partout, sort impétueusement et va de chambre en chambre, cherchant et bêlant.

Personne!

Epouvantée, elle s'échappe, et au grand galop court vers la pièce de gazon où, la veille encore, elle l'avait vu suspendu à ses mamelles.

Rien!

Pour le coup, *Pérette* éperdue se met à galoper de tous côtés, montant de nouveau l'escalier, le descendant, traversant les corridors, furetant dans toutes les chambres, faisant le tour de la maison, passant des cours à la cuisine, bêlant toujours, puis tout à coup, arrêtant au passage les gens qu'elle connaissait, elle se plantait devant eux, et, les poussant de son museau, semblait leur dire :

— Où est-il? Qu'en a-t-on fait? Il me le faut!

Et presque aussitôt, affolée, elle reprenait sa course.

Elle courut ainsi tout le jour. Pas un coin où elle ne fourrât son nez.

On avait le spectacle d'une chèvre qui avait perdu l'esprit.

Le lendemain, ce fut à recommencer.

On se disait : cela passera... encore un jour et elle n'y pensera plus.

On se trompait. *Pérette* y pensait toujours. Sa désolation se manifestait par des bêlements qui ne cessaient pas.

On la maria pour la faire taire.

— Si elle a un chevreau, qui sait? se disait-on, ça la consolera peut-être.

Pérette en eut deux.

Mère de famille et distraite par les soins que réclamait sa progéniture, elle parut oublier quelque peu le fugitif.

Mais *Pérette* s'en souvenait plus que les apparences ne pouvaient le faire croire. On en eut la preuve bientôt après.

Une femme du pays, qui allaitait une petite fille et qui avait vu *Pérette* à l'œuvre, eut l'idée, un jour que son lait ne venait pas avec assez d'abondance, de présenter son nourrisson à la chèvre, en accompagnant cette présentation de force cajoleries.

Un instant interdite, *Pérette* regarda l'enfant, la flaira, tourna tout autour, l'examina sur toutes ses faces et parut presque attendrie.

Mais au moment où la mère soulevait la petite fille pour lui faire prendre sa nourriture, *Pérette* fit une pirouette, et au lieu de lui présenter ses mamelles, lui présenta ses cornes.

Une nouvelle tentative fut suivie d'une nouvelle révolte.

Rien n'y fit, ni caresses ni réprimandes. La nourrice s'était changée en maître.

Il était clair que *Pérette* n'avait rien oublié.

Pérette, en sa qualité de chèvre, était têtue. Sa résolution prise, elle n'en démordait pas. Jamais nourrisson ne goûta plus une goutte de son lait.

A partir du jour où elle avait manifesté sa volonté, *Pérette* ne reconnut plus aucune autorité. Elle se croyait d'une race à part et, protégée par le souvenir de ce qu'elle avait été, se permit tout.

Point de clôture qui pût l'arrêter, point de jardin qu'elle respectât. Si elle apercevait un chou à sa convenance, elle avait bientôt fait de lui donner un coup de dent et riait dans sa barbe au nez du jardinier, qui ne savait à quel saint se vouer pour protéger ses légumes.

Pérette déjeunait de carottes, et soupait de laitues, avec un dessert de fraises ou de groseilles, suivant la saison.

Si le jardinier la poursuivait, une bêche ou quelque rateau à la main, elle faisait semblant de se sauver et rentrait par un trou de haie un quart d'heure après. Son absence ne durait jamais que le temps de faire sa digestion.

Si un valet de ferme, nouveau venu à la maison, s'étonnait de cette mansuétude dont on usait à son égard :

— Bah! disait le jardinier en s'essuyant le front, c'est la nourrice de monsieur!

A ce moment, *monsieur* n'avait pas encore tout à fait trois pieds de haut.

Les habitudes d'indépendance dans lesquelles *Pérette* vivait lui devinrent fatales.

Elle paissait à sa guise, sans bergère et sans troupeau. Un matin, on la vit entrer dans un bois; le soir venu, on ne l'en vit pas sortir.

On s'émut de cette absence et on battit les environs à sa recherche. On trouva au pied d'un arbre, dans une broussaille, quelques touffes de poils, une corne brisée et un bout de patte.

Un loup avait passé par là.

Le jardinier fut le seul qui ne la regretta pas. Peut-être même se réjouit-il au fond du cœur de cette mort prématurée, à cause de ses asperges.

Amédée Achard.

Description de la gravure coloriée n° 1274 *C*.

Toilettes de voyage. — 1. Costume en vigogne réséda et velours noir. — Jupon ras-terre, entouré par derrière d'un volant plissé sur lequel s'appuient de longues dents de velours, lisérées de soie assortie à la vigogne, fixées au jupon sous une ruche réséda. Le devant du jupon et le bas des basques du corsage sont ornés de biais et de franges de soie. Col montant et double parement aux manches, le tout en velours avec lisérés pareils aux précédents. — Tunique duchesse, de même étoffe, ouverte en châle, avec col rabattu en velours, fermé sous un nœud de ruban. Les devants du vêtement, s'ouvrant sur le jupon, sont ornés de longs revers de velours, lisérés de soie et terminés par des franges, avec un nœud sur le côté. Les devants, dont la pointe dépasse ces revers, sont drapés sur les côtés, et les plis fixés sous les poches; une frange assortie entoure tous les bords. Une patte de velours recouvre le petit côté, sous le bras, simulant une poche ; elle est lisérée de soie et garnie de franges; des cordelières, avec glands fixés au bas de ces pattes, rejoignent le milieu de la taille par derrière. — Chapeau rond, en velours, garni d'un oiseau (cardinal) que retient sur le côté une écharpe de gaze assortie à la toilette.

2. Manteau *Princesse de Trébizonde*, en drap velours de couleur tourterelle. Sa forme est celle d'un paletot à dos demi-ajusté, avec pli Watteau rentré à partir de la taille. Les manches, très-amples, sont prises dans les coutures de côté. Des galons nattés, en soie marron, rayent le dos du vêtement et en entourent tous les bords sur deux lignes. Nœud de ruban au bas de la taille derrière. — Chapeau de velours noir, ruches de den-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

telle noire et nœud papillon en ruban blanc dessous. Torsade de ruban blanc autour de la calotte et nœud derrière; panache de plumes noires sur le sommet.

Description de la gravure coloriée n° 1273 *D.*

Substituée à la gravure coloriée N° 1274 C pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. *Matinée* en flanelle-velours blanche, de forme demi-ajustée derrière. — Les devants, qui s'écartent du bas, sont ornés de bandes de foulard à carreaux jaunes, lisérées de faille marron et qui entourent le cou. Parements assortis au bas des manches, avec nœuds de ruban de faille sur le dessus et dans le haut du vêtement. Le bas est garni de petits biais en faille. Col ruché en mousseline unie.

2. Chapeau de feutre marron. — Large passe relevée devant, avec un ruban *Salvator* rose (sorte de filet serré) posé à plat sur le bord. Même ruban drapé autour de la calotte et nœuds sur le côté, avec plume grise et longue plume amazone teintée de rose, dont le bout tombe derrière.

3. Chapeau de même genre que le précédent (vu sur le côté). — La passe, relevée, est ornée de boucles de ruban *Salvator* qui dissimulent le pied de la plume grise.

4. Chapeau de velours noir. — Calotte ronde et passe « gendarme », avec ruban lamé argent à bords de velours bleu courant tout autour. Ce ruban est posé à plat sur deux lignes derrière, et forme devant une guirlande de coques qui s'appuient sur la passe renversée. Une plume amazone grise, teinte de bleu, recouvre la calotte et tombe derrière.

5. Collerette ruchée, en organdi et valenciennes, entourée d'une cravate de même dentelle coquillée à plat, avec nœud de surah pour fermer. — Sous-manche bien assortie.

6. Parure (col et sous-manche) en toile unie et bandes plissées. Le col rabattu pose sur ces dernières.

REVUE DES MAGASINS

La maison LASSALLE (rue de Grammont, 21) vient de publier son prospectus de modes pour la saison d'hiver. Ce prospectus contient des renseignements précieux sur toutes les toilettes. Nos lectrices peuvent le demander à la maison Lassalle, qui s'empressera de l'expédier. Nous rappelons que cette honorable maison se charge de la confection de tous les modèles nouveaux et que ses prix sont relativement bien inférieurs à ceux des grandes couturières.

La maison Lassalle recommande, comme confection de haute distinction, les grands *pardessus* demi-ajustés, à manches demi-larges, qui se font en drap épais, matelassé, noir ou de nuances sombres, avec ornements de faille de fourrure ou de marabout.

Ces mêmes vêtements sont fort riches en velours noir, mais ils reviennent alors à un prix assez élevé.

On les exécute aussi en faille noire, armure gros de Tours, drap diagonale, doublés de fourrure. Ces pardessus ont beaucoup de cachet et de confortable; ils remplacent avantageusement la rotonde, aujourd'hui trop vulgarisée.

La maison Lassalle indique une série de jolies étoffes nouvelles, telles que : les nattés soie, rayés et quadrillés, avec ou sans addition de satin, en nuances pures ou combinées claires et foncées; les façonnés brochés et damassés dans tous les genres, tous les coloris et tous les prix; des failles à rayures cannelées, satinées ou damassées; de délicieux velours quadrillés, nattés ou rayés, etc.

En nouveaux tissus de lainage, les préférés pour costumes de demi-toilette sont tous fort épais, genre matelassé ou laine et soie à dessins Renaissance. Il y a aussi le cheviot à carreaux, ou pointillé, rayé, etc.; le droguet, le drap d'or; ces étoffes se font en tous les tons.

La maison Lassalle répond à toutes les demandes de renseignements. Elle établit des devis pour toutes les toilettes d'un prix élevé et envoie des échantillons à choisir.

— On peut juger facilement une personne sur le choix de ses parfums. Les gens du monde puisent les leurs à pleines mains dans la *Corbeille fleurie*, — la maison PINAUD-MEYER étant le rendez-vous des élégants; — agir autrement, c'est donc indiquer qu'on n'appartient pas à la bonne société.

En s'adressant à la maison Pinaud-Meyer, on est sûr d'y trouver la source de toute beauté : fraîcheur, éclat et blancheur du teint, pureté et douceur de la peau.

Grâce au *lait d'Hébé*, la ride précoce disparaît et la peau se satine; c'est une lotion précieuse pour le teint qu'elle poétise.

La maison Pinaud-Meyer est surtout appréciée pour le soin intelligent qu'elle met à fabriquer ses cosmétiques par séries de parfums. Les produits à l'*Oppoponax* sont recherchés par les personnes qui aiment les odeurs pénétrantes; au contraire, la série des parfums aux *violettes de Parme* est préférée par les femmes nerveuses et délicates, qui ne peuvent supporter qu'une odeur douce et suave.

Ces séries, aussi complètes que possible, comprennent : les eaux de toilette, les savons, les pommades, poudres, parfums pour le mouchoir, sachets, etc.

Au moment d'entrer dans la mauvaise saison, il nous paraît opportun de rappeler à celles de nos lectrices dont la main est susceptible de se gercer facilement, que la *Pâte calidermique* de Pinaud-Meyer est excellente pour entretenir un état de douceur et de beauté incomparables.

La maison de détail (boulevard des Italiens, 30), où l'on se procure ces différents trésors de beauté, possède également un large choix de tous les objets indispensables aux soins de la toilette, et dont toute personne soigneuse aime à s'entourer.

SPÉCIALITÉS

La *Société d'hygiène française* ne devait pas en rester là des progrès qu'elle avait déjà fait faire à la science. Après avoir créé l'*Eau Figaro* pour teindre les cheveux et la barbe en une semaine, voici qu'elle vient de former trois autres produits tout aussi surprenants.

C'est d'abord une *Eau Figaro* dont les effets, plus rapides que ceux de la première, se manifestent au bout de deux jours; cela fera merveilleusement l'affaire des personnes vives, qui n'aiment pas à attendre longtemps un résultat.

Mais voici quelque chose de plus étrange encore et qui tient vraiment du miracle : la *Société d'hygiène française* a trouvé, après maintes recherches, une teinture instantanée qu'on emploie au moyen de deux flacons et sans lavage préparatoire. Cette nouvelle *Eau Figaro* est exempte de toute mauvaise odeur, ce qui la distingue de la plupart des teintures de ce genre.

Les personnes qui redouteraient de se servir d'un liquide par les temps froids, — en voyage, par exemple, — trouveront au siége de la Société (boulevard Bonne-Nouvelle, 1) une pommade pouvant remplacer l'*Eau Figaro* et donner les mêmes résultats.

Tout ce qu'on pouvait désirer dans l'art de teindre les cheveux et la barbe se trouve maintenant réalisé et complété par la création des derniers produits que nous venons de signaler. Nous pouvons ajouter qu'ils offrent toutes les garanties désirables, étant établis dans les conditions les plus inoffensives par la *Société d'hygiène française*.

M. D'A.

AVIS RELATIF AUX PATRONS COUPÉS

Les demandes de patrons coupés — et de patrons montés — deviennent si considérables, que nous ne pouvons plus garantir l'envoi des patrons coupés dans les 48 heures. Nous ferons pourtant, dans l'intérêt de nos abonnées, tous nos efforts pour qu'il y ait le moins de délais possible entre la demande et l'expédition. Mais nous devons prévenir le public : 1° qu'il ne sera donné suite à aucune demande non accompagnée du paiement (voir les tarifs); 2° que toute lettre demandant des renseignements devra non seulement être affranchie, mais contenir le timbre-poste nécessaire pour l'affranchissement de notre réponse.

Ad. G. et FILS.

En raison de ses relations suivies avec les meilleures maisons de Paris, l'Administration du *Moniteur de la Mode* se trouve à même, on le comprend sans peine, d'effectuer, dans les conditions les plus avantageuses, les achats confiés à ses soins; elle offre, en outre, sous tous les rapports, par sa situation et son expérience, des garanties précieuses et exceptionnelles. — En conséquence, nous pensons être agréables à nos Abonnées en les prévenant que l'Administration du Journal se charge de tout achat dépassant le chiffre de cent francs et concernant les objets quelconques qui se rattachent à la toilette ou à la parure : tissus de toute sorte, costumes, confections, châles, dentelles, lingerie, chaussure, ganterie, bijoux etc. — Écrire directement à M. ABEL GOUBAUD, 92, rue Richelieu, Paris.

ROUVENAT (✻) *& CH. LOURDEL*, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hautevilie

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

L'Observatoire s'est prononcé : nous aurons, paraît-il, un hiver long et rigoureux. « Un bon averti en vaut deux, » dit-on; tenons-nous donc sur nos gardes, dirigeons bien nos batteries et attendons l'ennemi de pied ferme. Si nous ne parvenons à le vaincre, du moins le combattrons-nous de façon à ce qu'il ne nous fasse pas trop souffrir. Au surplus, nos moyens de défense sont tout trouvés et la mode actuelle nous en fournit, pour sa part, un certain nombre : lourdes étoffes drapées, longs et amples manteaux, fourrures à profusion.

Jamais peut-être on n'aura porté autant de fourrures que cette année. Nous avons vu, à ce sujet, une certaine tunique dite « Moscovite » et bien digne de ce nom des pays de glace, comme on peut en juger : ce vêtement est en drap mouton de couleur feutre, de forme princesse devant, jusqu'aux petits côtés où la tunique reste ouverte, laissant le milieu du dos se détacher en longue cuirasse. Une bande de renard bleu entoure l'extrémité de cette cuirasse, les côtés et le bas de la tunique; elle remonte ensuite en deux lignes sur les devants, qui sont boutonnés au milieu, et finit en collier autour du cou. Les manches, qui affectent la forme des manches d'homme, sont terminées de même; une poche à revers, placée sur le côté, est ornée de fourrure semblable. La *Moscovite*, ainsi conditionnée, est un vêtement de ville très-confortable; c'est une capote élégante, un vrai pardessus, qui nous semble appelé au plus grand succès.

P. N° 285. — Chapeau *Myra*.
Modèle de Mmes Brunhes et Hunt (rue Meyerbeer, 4).

Puisque nous avons commencé à parler des fourrures, disons un mot de la mode à cet égard. Les espèces les plus demandées sont, après la marte et la loutre, d'antique et constante élégance, le renard bleu, le renard argenté, le renard doré, la marmotte, e skungs (toujours favori) et le chat russe, qu'on désigne souvent autrement. Tout cela sans compter une foule de peaux de apins et de chats français, teintes en marron, noir et gris, et qu'on affuble d'une foule de noms pompeux. Il en résulte que le moindre petit paletot de drap ou de cachemire est garni de fourrure. Quant à l'hermine, de royale mémoire, elle est bien tombée : on ne s'en sert plus que comme doublure, et généralement c'est pour sortie de bal qu'on l'utilise ainsi. Le manchon continue d'être de petite dimension; en revanche, le boa s'est singulièrement allongé : on en voit qui descendent au bas des plus longues houppelandes. Le beau paletot russe,—en faille ou poult de soie, doublé de dos de petit-gris, — se porte aujourd'hui avec le grand col *Muscadin* (*Angot*, si vous aimez mieux) en skungs ou tout autre fourrure, pourvu que le manchon soit assorti.

Quand arrive le froid, le vent, la pluie, le mauvais temps en un mot, le « chez soi » — le *home* des Anglais — doit être aussi confortable et agréable que possible. Une femme intelligente y veille comme aux plus importants de ses devoirs. L'appartement est bien tenu; les jardinières, potiches, coupes, etc., sont garnies de plantes vertes qui réjouissent la vue, et le feu pétillant dans la cheminée vous convie à toutes les douceurs de la causerie. Mais ce n'est pas tout; la femme doit réserver pour elle-même une partie de sa sollicitude : n'est-elle pas le point capital autour duquel rayonnent la famille, les amis? Sa toilette, sa tenue tout entière doivent être très-soignées; c'est pour son « chez soi » qu'elle réservera ses coquetteries les plus raffinées.

Nous entrons si bien dans cet ordre d'idées, que nous voulons y coopérer, dans la mesure de nos moyens, par quelques indications. Une lingerie irréprochable comporte un col *Paysan* ou col brisé, en toile batiste unie, avec piqûres à jour. La cravate doit être seyante avant tout; le choix est si varié que nous ne saurions donner une règle générale. Le surah blanc simple et le surah noir garni de bouts de dentelle blanche ont cependant nos préférences comme s'harmonisant avec tout. Quant au costume proprement dit, et pour nous tenir dans les limites d'une juste réserve, nous dirons que le lainage, la « fantaisie » sont certainement ce qu'il y a de mieux et de plus facile à porter

dans l'appartement. Pour la vie ordinaire, nous conseillerons les jupes à courte traîne, comme étant moins embarrassantes, et les polonaises, parce qu'elles présentent plus de simplicité et de confortable.

Dans le choix des étoffes, constatons que l'uni est avantageux à toutes les femmes, sans distinction d'âge ni de position; les carreaux grossissent, les rayures allongent, et ces deux dispositions ne conviennent guère aux jeunes femmes. Cela compris, voici deux types, l'un jeune, le second sérieux :

Costume jeune, en armure de laine bleu marine à carreaux assortis : — Jupon en uni, entouré d'un haut volant à carreaux, plissé à plis plats. Tunique duchesse en étoffe à carreaux, forme princesse jusque sur les côtés; dos formant cuirasse, très-allongé et complètement boutonné. La tunique, gentiment drapée par le bas, se fixe derrière sous un coquillé d'étoffe unie, adapté au bord inférieur de la cuirasse. Les manches, assorties au jupon, sont boutonnées sur la couture du coude et dans toute la longueur. Poche à la bonne femme, — c'est à dire fermée par une coulisse en ruban noué sur le dessus, — placée sur le côté; cette poche est en étoffe unie avec rubans assortis. L'ensemble de ce costume est aussi gracieux que simple d'exécution.

Costume plus sérieux : — Jupon de velours tramé marron, uni et à traîne. Polonaise en vigogne havane, garnie d'un galon mohair marron sur tous les bords. Ce vêtement est de forme princesse tout autour, et les côtés en sont ouverts. Les devants, très-larges, sont drapés gracieusement sur la partie de derrière, qui conserve sa position naturelle, et des draperies se réunissent au milieu derrière sous une double plaque de métal d'acier à jour. Des boutons d'acier ferment devant la polonaise sur toute sa hauteur, et les manches, ainsi qu'une poche plate à revers, galonnées comme le reste, sont ornées de boutons semblables.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 288.

CHAPEAU *Myra*. — Feutre gris à rayures imprimées, d'une nuance plus sombre. Calotte pointue; passe baissée devant et derrière, bordée d'un galon d'acier. Bande de velours noir autour de la calotte. Panache de plumes ombrées, gris et marron, se répandant sur le sommet du chapeau et derrière; coques de ruban « cuir de Cordoue », d'un rouge brique, sur le côté, au pied des plumes. Coques de velours noir sous le côté relevé de la passe.

DG. N° 577.

TOILETTES D'INTÉRIEUR ET DE VISITE. — 1. Pelisse Louis XV en drap velours gris fer. — Forme demi-ajustée, droite devant, à dos cintré et couture au milieu. Le milieu du dos est coupé en cuirasse; le bas du vêtement, assez ample, est fixé en gros plis creux au bord de celle-ci. Un ruban noir, pris dans chaque couture des côtés, recouvre la tête de ces plis en formant un nœud *baby* au milieu. Manches à la Juive, avec couture au milieu pour les bras. Large nœud de skungs sur tous les bords. (Nous avons vu la même pelisse exécutée en velours noir et renard bleu, avec doublure de satin et ruches sur les bords intérieurs; c'était tout à fait élégant.) — Chapeau de velours noir à passe enlevée. Bandeau de feuillage en velours bronzé; guirlande pareille autour de la calotte, avec coquillé de dentelle noire sur le sommet et bouclettes de ruban derrière.

2. Costume de petit deuil, en cachemire noir. — Jupon à traîne, garni devant d'un volant monté derrière en plis à la religieuse maintenus dessous et formant l'éventail dans le bas. Une écharpe en barège noir, drapée en plusieurs plis, entoure le haut du jupon; une écharpe semblable traverse en biais tout le devant, pour se réunir, sur le côté derrière, avec une troisième écharpe qui se fixe sous un nœud de ruban. Le point de départ de celle-ci est marqué, au milieu des plis, par un large nœud de ruban. — Corsage *Marguerite*, à devants très-longs et arrondis du bas; le dos, à cinq coutures, est garni de trois volants avec un revers les recouvrant sur les côtés. Col montant. Manches rondes terminées par un plissé et un bracelet de ruban.

3. Robe de chambre en beau molleton de laine blanc. Forme princesse demi-ajustée. Les devants, flottants, sont garnis d'une broderie en laine de toutes couleurs, ainsi que les parements des manches. Tous les bords, découpés en dents crénelées et bordés d'un biais de faille bleu de Chine reposent sur un plissé assorti. Col montant en faille et cravate pareille.

4. Costume en faille bronze et lampas de deux tons : bronze et bleu de Chine. — Jupon de faille, à traîne, entouré d'un volant froncé et de bouillonnés à tête ruchée. — Polonaise en lampas, terminée par un plissé de faille. La forme princesse en est très-ajustée; les devants, relevés et drapés sur les côtés, y restent fixés et tendus par des cordons placés dessous. Par derrière, la polonaise, très-longue, est relevée en pouff, avec un large nœud de faille pour le soutenir; trois nœuds papillon ornent les coutures dans le bas du dos.

5. Costume en faille bleu marine et lampas de deux tons bleus : foncé et clair. — Jupon à traîne, entouré de deux volants plissés, puis d'une ruche de lampas et d'un large coulissé dont la tête est également en lampas. Une poche toute ruchée à la vieille, avec des nœuds de ruban dans le haut et le bas, orne le côté de la jupe. — Corsage à devant et dos en faille, avec côtés en lampas. Le devant est à pointe arrondie et lisérés, le dos à basque carrée et longue; les côtés se prolongent jusqu'au bas de la garniture du jupon et se boutonnent sur celui-ci. Petite tunique en lampas, drapée derrière et sortant pour ainsi dire de la basque, où elle est fixée sur le côté par un ruban assorti. Les manches de cette espèce de polonaise (car tout tient ensemble) sont en lampas, avec bracelet ruché en faille et nœud assorti. Fichu en faille dans le haut du corsage, avec nœud devant et derrière.

6. Même organisation de toilette que la précédente, mais vue de dos.

Description de la gravure coloriée n° 1273.

TOILETTE DE VISITE. — Robe princesse en faille havane, entourée dans le bas devant d'un volant plissé; la traîne, toute garnie de volants, est montée au milieu de la jupe derrière sous un pouff, avec un large plissé qui resserre et maintient en arrière l'ampleur de la jupe. — Confection en sicilienne noire (nouveau modèle). Sa forme, quant au buste, est ajustée, avec col et revers dans le haut; fendue à partir de la taille derrière, elle s'allonge ensuite en longue pointe sur les côtés. Cette confection forme un écart sur les devants de la robe; de distance en distance sont posées des barrettes en même étoffe, garnies de guipures et ornées à chaque extrémité de boutons de fantaisie auxquels viennent se boutonner les bords de la confection. Poches sur les côtés et parements aux bas des manches. Biais de faille et guipure sur les bords. — Chapeau de dentelle noire, entouré d'une haute ruche en velours noir; bandeau etcache-peigne de fleurs bleues, avec un oiseau bleu sur le côté. Mentonnières en tulle de Bruxelles.

2. COSTUME DE RÉCEPTION, en cachemire *shoudas*, des Indes, avec garnitures de velours noir et galons d'or. — Jupon à traîne, entouré d'un volant plissé et de deux rangs de garniture; trois rangs de velours pareils et de galons d'or ornent, en outre, le devant du jupon. — Tunique princesse et pli Watteau formé dessous au milieu derrière; ce pli, en donnant plus d'ampleur à la tunique, permet de former un pouff. Un des devants est coupé en carré jusqu'à la couture de côté, et cet angle (que la gravure ne peut montrer) est orné de cordelières d'or, à glands tombant sur la jupe, lesquelles vont jusque derrière soutenir le pouff. L'autre devant est doublé de velours noir sur les bords inférieurs. Cette partie, retournée sur elle-même, forme un long cornet qui constitue la poche; le haut est coulissé et maintenu par des galons d'or au-dessous de l'ouverture; sur le côté, nœud de ruban violet et cordelières d'or se reliant à celles du pouff. Les manches sont rayées par un velours noir dentelé et des galons d'or.

Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et 3.

ROBE PRINCESSE. — Cette robe se fait généralement en velours et on la garnit de coquillés de dentelle mélangés de coques de ruban; elle est montante, ajustée à la taille, avec petit côté de devant. La poche forme un long cornet garni de dentelle. La manche, à coude, est ornée d'une garniture assortie. On devra prolonger cette robe de quinze centimètres dans le bas pour lui donner la longueur voulue.

Notre patron se compose des cinq pièces suivantes :

1° Devant. — 2° Petit côté de devant. — 3° Petit côté de dos. — 4° Dos. — 5° Manche.

(Voir, pour ce modèle, la gravure dans le texte G. n° 562, publiée dans notre 4° numéro d'octobre.)

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

1275

Jules Davis

A. Lamy, imp.r des Marais, 66.

Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mlle Marie Bataillon, r. Thérèse, 5 – Eau Figaro, Bd Bonne Nouvelle, 1.

Ceinture Régente de Mme De Vertus Sœurs, r. Auber, 12 – Parfums de Pinaud & Meyer, Boul.d des Italiens, 30.

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LE RENOUVEAU DE LA MODE

Si le thermomètre n'indiquait pas que l'hiver approche, on pourrait le constater à la toilette des femmes. Elles ont arboré leurs fourrures et mis au jour les pardessus qui régneront jusqu'au retour du soleil. C'est chez elles un renouveau complet, qui montre à tous que le calendrier change de phase. On sent, en les voyant, que le bocage est sans voix, — comme disait feu Millevoye, — et que bientôt la neige viendra emmitonner les rues et les bois. Les femmes ont un tact exquis pour accomplir au moment précis ces métamorphoses de garde-robe, et l'on peut se fier à leur cotillon comme calendrier, bien plus qu'à l'almanach de Mathieu Laensberg ou de M. Leverrier. Leur chapeau de paille ou leur manchon est un guide immanquable et qui ne trompe jamais sur le beau temps ou la bise.

Donc, il y a pardessus nouveaux en circulation, et ce grand événement mérite qu'on s'y arrête. Bien des formes sont données, cette année, à cette partie du costume féminin, et les contrastes de style et de coupe n'y manquent pas. Entre autres innovations, les femmes ont emprunté aux hommes l'espèce de houppelande qu'ils avaient inaugurée l'hiver dernier, mais elles y ont ajouté la grâce qui les caractérise. Sur leurs jupons, ce vêtement a une tout autre tournure que sur le pantalon de ces messieurs. Tandis qu'il donne à ceux-ci l'air de sacs ambulants ou d'échappés d'hôpitaux, il s'étoffe sur les jupes féminines et prend une allure confortable qui sait rester coquette. Loin de le confectionner en étoffe à poils d'ours selon l'exemple du sexe fort, elles le portent en drap lisse dans toute la gamme des tons gris et le garnissent, soit de passementeries, soit de bandes de fourrure, de velours ou de peluche. Tel que les femmes le comprennent, ce paletot n'engonce plus et a, au contraire, une façon dégagée, d'un style charmant.

Un autre joli pardessus, mis au jour pour les visites et la voiture, est la mante Pompadour en satin ou en velours épinglé de ton foncé, ou bien changeant et mordoré, qu'on garnit de ruchés de dentelles à la vieille, traversés par une bande de plume. Rien d'élégant comme ce vêtement emprunté à nos aïeules et qui s'harmonise mieux avec la coupe Louis XV des costumes courts du jour. Le manchon se fait en étoffe pareille à la mante et s'orne d'une garniture semblable. Variant les formes selon les goûts et les humeurs, à côté de cette résurrection de l'ancien régime, qui sent ses marquises et ses talons rouges, vous trouvez la redingote Directoire avec son collet et ses défilés de boutons gros comme des pièces de cent sous. A lui seul ce vêtement est tout un médailler. Quelques femmes ne le portent qu'orné de boutons anciens, et vous savez si le dernier siècle nous a légué des merveilles en ce genre. J'en ai vu un, destiné à la jeune princesse de Waldbourg, qui, par la collection de boutons qui le garnissaient ne valait pas moins de six mille francs.

Il y a encore la pelisse à fronces pour l'église, le matin, et les courses de charité ; le paletot à la Russe, tout droit, en forme de sac, à doubles boutons par devant ; la pèlerine-burnous à pan rejeté par-dessus l'épaule, et qu'on double de velours ; la basquine à l'Arlésienne, en velours ou en peluche, avec ses mille et un boutons-grelots en argent ou en métal de Toula, que sais-je encore ? Si les filles d'Ève attrapent froid cet hiver, ce ne sera pas faute de manteaux pour se couvrir. La mode a pourvu à tout et ne leur laisse que l'embarras du choix.

Les chapeaux ne manquent pas non plus de variété dans l'élégance. On en fait en feutre blanc et de couleur tendre d'une grâce exquise. Il est impossible de montrer vilain visage sous une coiffure si affriolante. Les petites capotes coulissées, à bavolet et à tour de tête, font merveille aussi sur la tête de nos grandes élégantes. La princesse Radziwill en portait une charmante, bleu de Chine, avec couronne de volubilis en velours, au mariage de Mlle Branicka avec le comte de Montebello.

Les toilettes à sensation abondaient à cette cérémonie et c'était comme un véritable congrès des modes d'hiver. Les robes de velours frappé, de velours épinglé, de satin changeant s'y montraient en nombre. La mariée était charmante dans une robe de satin blanc à longue traîne unie. Sa coiffure de fleur, d'oranger, disposée en léger diadème, à la façon des châtelaine-du moyen-âge, a rallié tous les suffrages. Les jeunes mariées ne voudront plus se coiffer autrement pour aller à l'autel, et la couronne à la Branicka va faire loi, cet hiver, pour les cérémonies matrimoniales.

Ces solennités ne semblent pas devoir manquer, d'ailleurs. De tous côtés, on n'annonce que mariages se faisant ou qui vont se faire. Parmi les unions les plus sympathiques dont s'occupe le beau monde, nous citerons celle du comte del Sacro Imperio Romano avec Mlle de Molins, fille de l'ambassadeur.

BACHAUMONT.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

M. Ernest Legouvé, l'aimable et spirituel académicien, a mille fois raison quand il dit que le Français adore le théâtre, et qu'il naît cabotin. De tout temps, cet instinct et cette passion ont été les mêmes chez nous, et depuis les Confrères de la Passion qui jouaient des parades saintes en plein vent, jusqu'aux jeunes filles de Saint-Cyr qui cherchaient à désennuyer le vieux *roi Soleil* par leur talent de comédiennes, toujours et partout le goût de monter sur les planches est demeuré inné chez nous. Le gentilhomme, le bourgeois, l'ouvrier, le soldat, l'avocat, le député, etc., tous posent : l'un à la tribune, l'autre au tribunal, celui-ci au club, celui-là ailleurs ; et qu'est-ce que *poser*, si ce n'est être comédien ?

Ainsi il est reconnu que le Français joue la comédie partout : sur terre, sur mer, dans un camp, sur un navire, sur un ponton, à la veille d'un combat, le lendemain d'un naufrage, au milieu même des souffrances et de la captivité. N'est-il donc pas bien naturel que le Français aime jouer la comédie de salon et que ce plaisir intelligent revienne à la mode plus souvent qu'à son tour ?

De prétendus moralistes se plaignent de voir qu'il n'y a point aujourd'hui de petite ville de département qui n'ait son théâtre de société ; que dans toutes les maisons de campagne, petites ou grandes, les habitants du *château* passent leurs soirées à réciter des proverbes entre deux paravents ; et là-dessus ils tournent en ridicule les auteurs amateurs, les troupes d'amateurs, les acteurs amateurs, et même les décors amateurs, prétendant que notre cabotinisme national nous conduit à la décadence.

Eh ! bonnes gens, occupez-vous un peu moins de la paille qui est dans l'œil de nos gentilles comédiennes de salon, et cherchez à vous débarrasser de la poutre qui vous aveugle ! Pour mon compte, je suis parfaitement de l'avis de M. Legouvé, quand il dit encore que ce goût de comédien de salon est un goût à encourager, surtout chez les jeunes filles : cela sert, en effet, à leur apprendre à se tenir droit, à marcher sans embarras, à saluer avec grâce, à parler d'une façon correcte, à s'asseoir d'une manière convenable, enfin à pratiquer une foule de choses que savaient les femmes de bonne compagnie jadis, et que l'éducation superficielle qu'on donne aujourd'hui laisse complètement ignorer.

Il peut m'être permis de parler *con amore* de ces comédies de salon qui reviennent à la mode aujourd'hui, car cette mode me reporte à l'heureux temps de ma jeunesse, où elle florissait alors de tout son éclat dans les salons les plus aristocratiques. Ainsi,

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

par exemple, chez la princessse de Belgiojoso, Alfred de Musset, fort galantin alors et très-mondain, faisait de jolis proverbes pour les habitués de son salon : aussi jamais on n'a joué et l'on ne jouera, ni à la Comédie-Française, ni ailleurs, *Un caprice* comme il était joué chez la princesse par le comte d'Alton-Shée, alors le plus jeune des pairs de France, par la duchesse de Plaisance et par la maîtresse du logis elle-même, puisque tous ces gens-là parlaient leur langue, marchaient dans leurs souliers, étaient eux-mêmes enfin.

Pour sa part, Alfred de Musset était heureux au possible de voir son *Caprice* si bien représenté ; il n'imaginait certes pas, à cette époque, que ce simple « proverbe » ferait le tour du monde.

Ces comédies de salon donnaient, de plus, une intimité toute charmante aux habitués des maisons où elles étaient de mode, car les répétitions entraînaient toujours une gaité folle ; partout toute cérémonie était mise de côté. Ainsi je me souviens qu'on se donnait de petits noms d'amitié en même temps que des rôles, ce qui n'avait rien dont la morale pût s'effaroucher. Par exemple, Alfred de Musset, — à tout seigneur tout honneur, — qui faisait alors la cour à toutes les femmes, avait été baptisé : le prince *Tout-à-toutes*. Berryer, très-inflammable de sa nature, était intitulé : *maître Phosphore de Cœur-Volant*. La princesse de Belgiojoso, grande dame s'il en fut, Trivulce de son chef, mais, malgré sa naissance et ses alliances, rêvant toujours la République, — elle avait marché plus vite que le temps, — était surnommée *la citoyenne Couperet*, ce qui la faisait beaucoup rire. La petite duchesse de Plaisance, si blonde, si élégante et si parfumée, portait le surnom de *duchesse Pompon de Falbalas ;* tandis que la pauvre marquise de La Grange, si peu douée de la nature et légèrement fardée (ce qui était fort mal porté à cette époque), avait été décorée du titre de *marquise Iris d'Epine-vinette*, ce qui lui faisait faire la grimace.

Il paraît que plus tard, dans l'intimité de Compiègne, les dames de l'ex-impératrice Eugénie imitèrent ce genre de petits noms et s'en donnèrent entre elles. Seulement, si cet *on-dit* est exact, on me permettra de trouver qu'elles péchaient alors, sinon par le fond, au moins dans la forme, puisque les noms de *Dindonnette, Cochonnette, Canaillette*, etc, figuraient dans ce singulier nobiliaire. Mais j'abandonne au plus vite ce lieu que je n'ai point connu, pour revenir à ceux que je connaissais au temps où je vivais dans le monde.

Une autre bande de comédiens de salon, qui faisait aussi florès à l'époque où je vous reporte avec moi, était celle de l'hôtel Castellane. Et quel théâtre !. quel directeur !.. quels acteurs !... On y jouait tout, et il y avait trois troupes on ne peut mieux organisées à cet effet : une pour la comédie proprement dite, une pour l'opéra-comique, une autre pour le vaudeville ; quelquefois même on parvenait à monter un ballet qui était enlevé le mieux du monde. En vérité, en France, nous ne savons bien faire que ce qui n'est pas de notre métier, et je défie un véritable directeur d'un très-véritable théâtre d'être aussi habile que l'était le noble comte : il est vrai de dire que sa caisse était toujours ouverte et que... Mais ce qui se passe dans les coulisses ne nous regarde pas.

Ce fut là que M. de Flotow fit représenter le premier de ses opéras, et je vous assure que jamais son *Alice* ne fut plus charmante, son *Charles II* meilleur acteur que ne l'étaient les aristocratiques interprètes chargés du rôle de ces personnages ; de plus, les chœurs étaient réellement merveilleux et leur ensemble parfait.

Vous voyez qu'on faisait parfaitement les choses à l'hôtel de Castellane. C'était le bon temps pour le plaisir alors.

Pourquoi ce bon temps ne reviendrait-il pas aujourd'hui ? M. Legouvé s'en fait le prédicateur et il a mille fois raison : il conjure les journaux et les auteurs de soutenir la comédie de société, cette *grande école de démarche, de salutation, de maintien, à l'usage des jeunes filles du monde*. Espérons qu'il sera entendu, qu'un nouvel Alfred de Musset, — ou la petite monnaie, du moins, de cet aimable poëte, — donnera encore de jolis proverbes, que la comédie bourgeoise reverra de beaux jours, et que la Française conservera sa supériorité gracieuse sur les femmes des autres nations : cela non pas grâce à « l'art de jouer la comédie, qu'on lui apprendra dans sa jeunesse », comme vient de le dire un critique grinchu, mais parce qu'on lui aura montré, tout en s'amusant, l'art de marcher, de s'asseoir, de parler dans un salon, — toutes choses, permettez-moi de vous le dire, qu'ignorent, à leur très-grand dommage, beaucoup trop de personnes aujourd'hui.

Comtesse de Bassanville.

LE POÈME DE LA MER

Nous avons signalé, dans un précédent article, l'apparition de la seconde partie des Actes et Paroles de Victor Hugo : « Pendant l'exil. » Nous sommes heureux, n'ayant pas à nous occuper ici des côtés politiques de l'œuvre nouvelle, de pouvoir rester sur le terrain littéraire, en plaçant sous les yeux de nos lecteurs la réponse adressée par le grand poëte aux marins de la Manche, qui l'avaient remercié de son beau livre sur les *Travailleurs de la Mer*.

On ne lira pas sans émotion cette page vraiment hors ligne, où l'on ne sait ce qu'on doit le plus admirer, de la grandeur des idées, de la puissance des images ou de l'éloquence du style. C'est, en des traits magistralement tracés, le poëme des combattants de la mer ; et c'est aussi, par un agrandissement d'idée où l'on reconnaît la marque du génie, le tableau de toutes les luttes humaines, auquel se mêle, comme un suprême encouragement au bien, l'éloge du devoir accompli.

Ecoutons donc le poëte et, à notre tour, remercions-le en mettant à profit ses nobles enseignements.

Robert Hyenne.

AUX MARINS DE LA MANCHE

J'ai reçu, des mains de l'honorable capitaine Harvey, la lettre collective que vous m'adressez ; vous me remerciez d'avoir dédié, d'avoir donné à cette mer de la Manche un livre. O vaillants hommes, vous faites plus que de lui donner un livre, vous lui donnez votre vie.

Vous lui donnez vos jours, vos nuits, vos fatigues, vos insomnies, vos courages ; vous lui donnez vos bras, vos cœurs, les pleurs de vos femmes qui tremblent pendant que vous luttez, l'adieu des enfants, des fiancés, des vieux parents, les fumées de vos hameaux envolées dans le vent. La mer, c'est le grand danger, c'est le grand labeur, c'est la grande urgence ; vous lui donnez tout ; vous acceptez d'elle cette poignante angoisse, l'effacement des côtes ; chaque fois qu'on part, question lugubre, reverra-t-on ceux qu'on aime ? La rive s'en va comme un décor de théâtre qu'une main emporte. Perdre terre, quel mot saisissant ! on est comme hors des vivants. Et vous vous dévouez, hommes intrépides. Je vois parmi vos signatures les noms de ceux qui, dernièrement, à Dungeness, ont été de si héroïques sauveteurs. Rien ne vous lasse, vous rentrez au port, et vous repartez.

Votre existence est un continuel défi à l'écueil, au hasard, à la saison, aux précipices de l'eau, aux pièges du vent. Vous vous en allez tranquilles dans la formidable vision de la mer ; vous vous laissez échevelers par la tempête ; vous êtes les grands

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

opiniâtres du recommencement perpétuel; vous êtes les rudes laboureurs du sillon bouleversé; là, nulle part la limite et partout l'aventure; vous allez dans cet infini braver cet inconnu; ce désert de tumulte et de bruit ne vous fait pas peur; vous avez la vertu superbe de vivre seuls avec l'Océan dans la rondeur sinistre de l'horizon; l'Océan est inépuisable et vous êtes mortels, mais vous ne le redoutez pas; vous n'aurez pas son dernier ouragan et il aura votre dernier souffle. De là votre fierté, je la comprends. Vos habitudes de témérité ont commencé dès l'enfance quand vous couriez tout nus sur les grèves; mêlés aux vastes plis des marées montantes et brunis par le hâle, grandis par la rafale, vieillis dans les orages, vous ne craignez pas l'Océan, et vous avez droit à sa familiarité farouche, ayant joué tout petits avec son énormité.

Vous me connaissez peu. Je suis pour vous une silhouette de l'abîme debout au loin sur un rocher. Vous apercevez par instant dans la brume cette ombre, et vous passez. Pourtant, à travers vos fracas de houles et de bourrasques, l'espèce de vague rumeur que peut faire un livre est venue jusqu'à vous. Vous vous tournez vers moi entre deux tempêtes et vous me remerciez.

Je vous salue.

Je vais vous dire ce que je suis. Je suis un de vous. Je suis un matelot, je suis un combattant du gouffre. J'ai sur moi un déchaînement d'aquilons. Je ruisselle et je grelotte, mais je souris, et quelquefois comme vous je chante. Un chant amer. Je suis un guide échoué, qui ne s'est pas trompé, mais qui a sombré, à qui la boussole donne raison et à qui l'ouragan donne tort; qui a en lui la quantité de certitude que produit la catastrophe traversée, et qui a droit de parler aux pilotes avec l'autorité du naufragé. Je suis dans la nuit, et j'attends avec calme l'espèce de jour qui viendra, sans trop y compter pourtant, car si Après-demain est sûr, Demain ne l'est pas; les réalisations immédiates sont rares, et, comme vous, j'ai plus d'une fois, sans confiance, vu poindre la sinistre aurore. En attendant, je suis comme vous dans la tourmente, dans la nuée, dans le tonnerre; j'ai autour de moi un perpétuel tremblement d'horizon; j'assiste au va-et-vient de ce flot qu'on appelle le fait; en proie aux événements comme vous aux vents, je constate leur démence apparente et leur logique profonde; je sens que la tempête est une volonté, et que ma conscience en est une autre, et qu'au fond elles sont d'accord; et je persiste, et je résiste... et je laisse hurler autour de moi toutes les meutes du cloaque et tous les chiens de l'ombre, et je fais mon devoir, pas plus ému de la haine que vous de l'écume.

Je ne vois pas l'étoile, mais je sais qu'elle me regarde, et cela me suffit.

Voilà ce que je suis. Aimez-moi.

Continuons. Faisons notre tâche; vous de votre côté, moi du mien; vous parmi les flots, moi parmi les hommes. Travaillons aux sauvetages. Oui, accomplissons notre fonction, qui est une tutelle; veillons et surveillons, ne laissons se perdre aucun signal de détresse, tendons la main à tous ceux qui s'enfoncent, soyons les vigies du sombre espace, ne permettons pas que ce qui doit disparaître revienne, regardons fuir dans les ténèbres, vous le vaisseau-fantôme, moi le passé. Prouvons que le chaos est navigable. Les surfaces sont diverses, et les agitations sont innombrables, mais il n'y a qu'un fond qui est Dieu. Ce fond, je le touche, moi qui vous parle. Il s'appelle la vérité et la justice... Vous suivez la boussole, je suis la conscience. O intrépides lutteurs, mes frères, ayons foi, vous dans l'onde, moi dans la destinée. Où sera la certitude, si ce n'est dans cette mobilité soumise au niveau? Votre devoir est identique au mien. Combattons, recommençons, persévérons, avec cette pensée que la haute mer se prolonge au-delà de la vue humaine, que, même hors de la vie, l'immense navigation continue, et qu'un jour nous constaterons la ressemblance de l'Océan où sont les vagues avec la tombe où sont les âmes. Une vague qui pense, c'est l'âme humaine.

Victor Hugo.

THÉATRES

Théâtre-Italien. — Après avoir réussi coup sur coup dans trois rôles aussi divers que ceux d'Othello, d'Hamlet et du roi Lear, M. Rossi, que les tragédies de Shakespeare avaient si bien servi, a demandé au théâtre moderne un nouveau succès, et c'est dans un drame d'Alexandre Dumas, *Kean* ou *Désordre et génie*, qu'il l'a trouvé. Si, dans cette circonstance, il s'est montré plus fidèle à la seconde partie du sous-titre qu'à la première, il n'en a pas moins rendu la physionomie du grand acteur anglais avec une souplesse, une variété, une puissance que nous voudrions avoir à applaudir dans l'interprétation d'un des plus beaux drames de Victor Hugo : *Ruy Blas*. Espérons que M. Rossi nous en fournira l'occasion

Ambigu-Comique. — *La Vénus de Gordes*, drame en cinq actes, de MM. Adolphe Belot et Ernest Daudet (quoique ce dernier ne se soit point laissé nommer), a eu le sort que devraient avoir toutes les œuvres malsaines : le public lui-même en a fait prompte et bonne justice.

Nous plaignons la direction, qui s'était trompée en croyant voir là une pièce estimable, et les artistes qui, comme l'excellente Mme Picard, M. Laferrière et M. Paul Deshayes, ont déployé tout leur zèle pour tâcher de la sauver.

Bouffes-Parisiens. — On s'accorde à considérer comme amusante l'œuvre nouvelle qui, sous ce titre: *la Créole*, est sortie de la collaboration de MM. Millaud et Offenbach. Ces messieurs semblent avoir eu, disons-le tout de suite, la prétention de sortir de l'opérette et des bouffonneries vulgaires; et, de fait, on aperçoit dans le libretto des intentions de comédie, dans la partition des intentions d'opéra-comique.

En résumé, Mmes Judic et Van Ghell rivalisent de finesse et d'esprit, MM. Daubray et Cooper d'entrain et de gaîté; sans compter que la direction n'a rien négligé pour être particulièrement agréable aux personnes qui n'ont jamais vu l'arrière d'un navire du temps de Louis XIV.

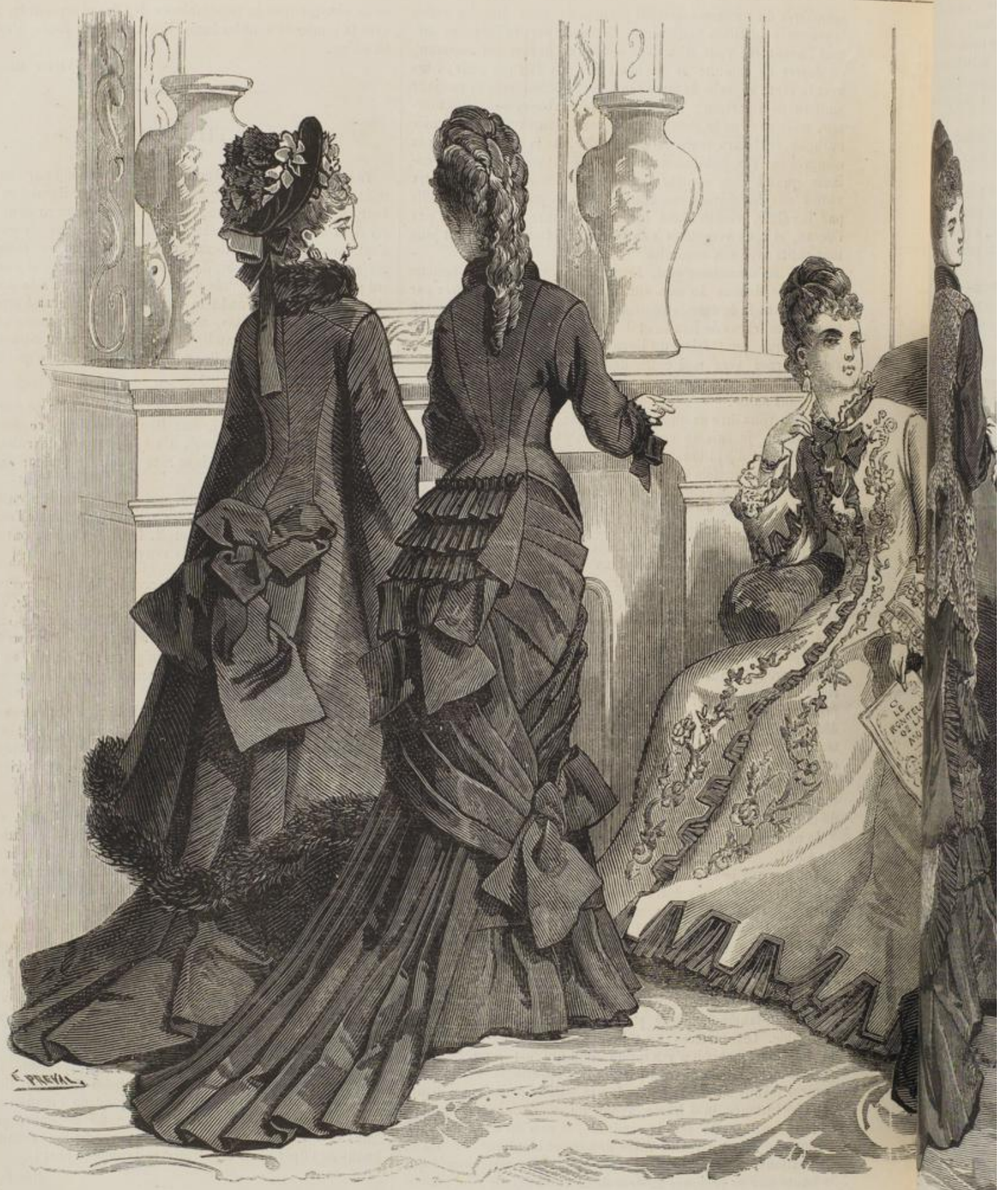
Folies-Dramatiques. — *Le Pompon*, de MM. Chivot et Duru, n'est autre chose qu'un mot de ralliement choisi par un brigand du nom de Tivolini, pour se faire reconnaître des hommes qui composent sa bande. Sur le point de tomber entre les mains de la police de Palerme, Tivolini s'empare de la coiffure d'un jeune médecin, nommé Piccolo, et lui laisse la sienne en échange. Piccolo est arrêté et va être pendu; mais, très-heureusement, une jeune et vertueuse bouquetière se prend d'amour pour lui : après bien des péripéties, elle parvient à lui sauver la vie et finit par l'épouser.

Sur ce livret dépourvu d'artifice, M. Ch. Lecocq a semé une musique peu originale, mais qui a pour appui la grâce mutine de Mme Matz-Ferrare et le diable au corps de Milher.

Chateau-d'eau. — M. Dejean se propose, dit-on, d'utiliser pour les bals masqués sa grande et belle salle du théâtre du Château-d'eau. On fixe déjà même le jour de l'inauguration de ces bals, dont le premier aurait lieu le 25 décembre prochain. Nous savions bien que si le « joyeux quadrille » venait à être banni de l'Opéra, on le retrouverait quelque part !

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf



DG. N° 577. — TOILETTES D'INTÉ

Modèles de la maiso

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

R & DE VISITE. — DESCRIPTION, PAGE 1554.

dau (25 et 27, rue des Jeûneurs).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ROSE D'AVRIL

(NOUVELLE. — SUITE.)

Le garçon murmura quelques paroles inintelligibles, et, tenant la porte entr'ouverte, avança la tête dans le corridor.

— Suzanne, dit-il, la maîtresse est-elle là ?

— Oui, lui fut-il répondu; qu'est-ce qu'il y a?

— Dites-lui qu'une jeune femme désire lui parler, — la personne qui est arrivée tantôt dans la voiture de la Châtaigneraie.

Puis il y eut quelques paroles accompagnées d'un ricanement que Rose n'entendit pas.

Alors une voix criarde appela : « Madame, on vous demande ! »

Au bout de quelques secondes, la maîtresse de l'hôtel entra dans la salle. C'était une femme à figure rouge, bruyante, et, dans l'état d'excitation nerveuse où elle se trouvait, Rose d'Avril craignit d'avoir à subir de nouvelles insolences de sa part.

— Je vous demande pardon, commença-t-elle doucement, mais je désirais vivement vous voir, vous ou votre mari.

— Eh bien, mademoiselle, que puis-je faire pour vous? demanda l'hôtesse, avec une certaine bienveillance.

— Il est extrêmement important, continua Rose en levant vers son interlocutrice un regard suppliant, il est d'une importance que je ne saurais vous dire, non pour moi, mais pour d'autres, que je me rende à La Croix aussi promptement que possible, et je crains, si je n'ai pas un bon cheval, de ne pas y arriver à temps. Pouvez-vous me donner un bon cheval et une voiture?... Je vous payerai ce que vous voudrez. Voilà pourquoi je désirais vous parler. Le fait est, ajouta-t-elle avec un tremblement si grand qu'elle fut obligée de s'appuyer contre une chaise, le fait est que je ne sais pas ce qui arrivera si je ne pars pas tout de suite.

— Je ferai ce que je pourrai pour vous, ma pauvre enfant, dit l'hôtesse avec un véritable accent de bonté. Allons, ne prenez pas la chose ainsi, — car ces paroles, auxquelles elle n'était plus accoutumée, firent venir les larmes aux yeux de Rose.— Voyez, est-ce que vous ne pourriez pas envoyer un messager à La Croix? Je vous trouverai quelqu'un d'intelligent qui suivra vos instructions à la lettre, et vous pourrez rester ici et vous reposer un peu.

— Oh ! non, non; je vous remercie mille fois, il faut que j'aille moi même, et tout de suite, s'il vous plaît. Je pense, ajouta Rose, en la voyant s'éloigner pour commander une voiture, je pense que je pourrai laisser ma malle ici, pour l'instant?

— Certainement, certainement, si vous voulez, répondit l'hôtesse qui demanda quels chevaux étaient sortis, et parmi ceux qui restaient, lequel était le meilleur. Elle fit préparer elle-même un cabriolet couvert, en disant qu'elle ne voulait pas que la pauvre jeune fille fût exposée à la pluie, et veilla à ce qu'elle fût bien installée. Elle insista également pour qu'elle prît un verre de vin et un biscuit, pour lui donner du courage, et ne voulut pas entendre parler du payement.

Il était dix heures et quart lorsqu'elle partit pour la petite ville de La Croix, d'où la séparait une distance d'environ cinq lieues. Pendant la première demi-heure, ils allèrent bon train, puis le cheval ralentit le pas, et il fallut faire une plus fréquente application du fouet. La voiture, avec cela, n'était pas des mieux suspendues, et elle avait à chaque instant des cahots qui menaçaient de la briser. Rose d'Avril, assise au fond du cabriolet, sa montre à la main, avançait fréquemment la tête pour demander au conducteur s'il ne pourrait pas aller plus vite; celui-ci fouettait son cheval qui, après un moment de galop, reprenait le petit trot qui lui était habituel.

Rose finit par perdre tout espoir de rejoindre le capitaine Keradeuc. «Pourquoi ne me suis-je pas décidée à faire une démarche auprès du magistrat? murmura-t-elle, avec une sorte d'angoisse; il sera assassiné, et ce sera ma faute.»

Elle se tortura ensuite le cerveau pour se rappeler les divers autres endroits où devait aller le capitaine, mais ce fut en vain. Le temps passa ainsi; enfin le conducteur, appelant son attention, lui indiqua avec son fouet le village de La Croix, qui était devant eux.

— Où faut-il vous mener, mademoiselle? demanda-t-il.

— A l'hôtel des Armes de France, s'il vous plaît, et vite, répondit la gouvernante.

Lorsqu'ils s'arrêtèrent à la porte de l'hôtel, Rose avait la bouche tellement desséchée, et la langue tellement attachée au palais, qu'il lui fut d'abord impossible d'articuler la question qu'elle avait hâte d'adresser au garçon qui vint lui ouvrir la portière de la voiture.

— Le capitaine Keradeuc est-il ici ? demanda-t-elle enfin.

— Oui, madame... je crois bien que oui, répondit le garçon. Je me suis absenté quelque temps; mais si vous voulez entrer, je vais m'informer.

Il serait difficile d'exprimer le soulagement que la pauvre Rose éprouva, en apprenant que son espoir pouvait encore être réalisé. Ce fut d'un pas ferme qu'elle entra dans la salle, dont le garçon s'empressa de lui ouvrir la porte.

— Je désirerais voir le capitaine Keradeuc tout de suite, répéta-t-elle; veuillez donc aller le prévenir immédiatement, s'il est là.

— Oui, madame, tout de suite, répondit le garçon en se hâtant de sortir.

En moins de deux minutes, qui parurent un siècle à Rose, il revint.

— Il est parti d'ici, madame, il y a plus de deux heures, dit-il. Je me suis absenté de l'hôtel, ajouta-t-il, comme en s'excusant. Je savais qu'il était venu, mais j'ignorais complètement qu'il fût parti.

Rose sentit un frisson d'angoisse et de désappointement lui courir par tous les membres.

— Mon Dieu, que vais-je faire ? murmura-t-elle, en portant la main à son front.

— Je suis bien fâché, madame, bien fâché, répéta le garçon en paraissant compâtir au chagrin que la pauvre fille ne pouvait maîtriser.

— Oh ! voudriez-vous, pourriez-vous savoir, tout de suite, où est allé le capitaine Keradeuc? demanda Rose, d'un ton suppliant.

— Certainement, madame, certainement.

Et le garçon courut aussitôt s'acquitter de cette seconde commission.

Mais Rose, dans son anxiété, le suivit dans la cuisine.

— Où est-il allé, en sortant d'ici ? demanda-t-elle, interrompant le garçon dans ses questions ; a-t-il pris une voiture ?

— Il a pris une voiture, madame. Oui, c'était un peu avant onze heures, mais le capitaine ne dit jamais où il va, ni quelle route il prend, lui répondit-on. Cependant, je vais demander au patron, si vous le désirez, madame.

— Allez! dit Rose, avec un accent désespéré.

Elle retourna dans la salle, en chancelant, et comme si elle eût été ivre. Elle venait de se laisser tomber sur une chaise, quand elle entendit le pas de deux personnes qui descendaient l'escalier, et puis une voix qui lui causa comme un choc électrique. Elle bondit de son siège et se tint, les bras étendus, pour écouter encore. En un instant, deux hommes, l'un âgé, à cheveux gris, l'autre grand et jeune, passèrent, bras dessus bras dessous, près de la fenêtre, et descendirent dans la rue. Un cri aigu s'échappa des lèvres de Rose :

— Ferdinand ! Appelez-le! cria-t-elle.

Et elle tomba privée de connaissance sur le plancher.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

IX

Juste à sept heures et demie, le soir du neuf janvier, la voiture de Rennes s'arrêta devant l'hôtel de la Croix-d'Or; aussitôt Martin s'avança sur le seuil de la porte, suivi de la maîtresse de la maison qui tenait une lanterne à la main.

Le capitaine Keradeuc sauta à bas de la diligence.

— Ah! c'est vous, Martin ? dit-il; tout va bien là-bas?

— Très-bien, Monsieur, très-bien, répondit le sommelier.

— Attention: tous mes effets sont-ils bien là ? ajouta M. Keradeuc, en voyant que le conducteur se disposait à fouetter ses chevaux. Mon porte-manteau, ma petite boîte, mon pardessus, mon parapluie, oui, parfait!

— Quel horrible froid et quelle nuit désagréable! s'écria le capitaine.

— Oui, en effet, répondit Martin, en faisant claquer ses dents.

— Tiens, prends tout cela, dit le capitaine, en jetant son paletot sur le porte-manteau qui était posé à terre. Je vais me réchauffer un peu les pieds à votre feu, madame Gerbaud, ajouta-t-il en s'adressant à l'hôtesse, car il me serait impossible de faire un pas tant je suis engourdi.

— Vous êtes le bienvenu, capitaine, répondit la dame en souriant; et j'espère que vous me permettrez de vous offrir une goutte de quelque chose, un peu de vin chaud, ajouta-t-elle en baissant la voix : cela vous enlèvera vos frissons mieux que tout.

— Non, non, merci, madame Gerbaud, rien que trois minutes de votre feu pour mes pieds, et puis je vais partir pour la Châtaigneraie.

— Voulez-vous prendre, monsieur, par l'allée des Chênes ou par l'avenue ? demanda alors Martin, qui était resté debout à la porte.

— Par le chemin le plus court, l'allée des Chênes, donc, répondit son maître. Pourquoi demandes-tu cela ?

— Tout simplement parce que la femme de Georges, qui tient la grille, est malade, que je les crois tous touchés, et que les portes sont sans doute fermées.

— Oh! ça ne fait rien, nous prendrons par l'autre route.

Martin mit alors le porte-manteau sur son épaule, et puis, jetant les autres articles sur son autre bras, il s'éloigna tout doucement. « Ha! murmura-t-il tout bas, quel soin il a de cette petite boîte ; il se serait bien chargé de me la confier, mais elle changera de propriétaire plutôt qu'il ne le pense. »

Le sommelier ouvrit alors une barrière, et suivit rapidement l'allée jusqu'à un endroit voisin du lac, où elle tourne brusquement pour passer à travers un bouquet de bois. Il posa le porte-manteau au pied d'un arbre, plaça dessus le paletot, puis mettant sa main derrière son oreille, il se pencha en avant pour écouter si quelqu'un approchait. Il regarda ensuite attentivement autour de lui, comme s'il eût mesuré de l'œil le terrain et l'espace.

— Un peu trop sombre, mais on ne peut rien y faire, murmura-t-il, en jetant un regard inquiet vers le ciel, où de gros nuages voilaient presque entièrement la clarté de la lune à son premier quartier.

Après avoir une seconde fois promené les yeux autour de lui, et paraissant assez satisfait de ses observations, il s'avança au milieu des arbres, et se cacha derrière le tronc du vieux chêne, où il aurait été difficile de le découvrir; — puis, tirant de sa poche son pistolet, il l'examina avec un infernal sourire, tout en murmurant : « Il fait un froid de loup ; j'espère que cette vieille sorcière ne va pas le garder longtemps. »

Durant ce temps, le capitaine Keradeuc se tenait debout devant le feu de Mme Gerbaud, levant devant la flamme d'abord un pied et puis l'autre.

— Vous vous entendez au confortable, madame Gerbaud, dit-il en riant; pourquoi ne faites-vous pas partager votre bien-être à quelqu'un ?

— Allons donc, capitaine, répliqua la veuve, vous plaisantez!

— Mais non; que diriez-vous de Martin, par exemple?

— Martin! répliqua-t-elle, avec un accent de dédain. Mais, capitaine, à propos de celui-là, je suis vraiment désolée de tous les ennuis qu'on a eus, hier, au château.

— Quels ennuis ? demanda le capitaine vivement.

— Ah! c'est vrai, j'oubliais que vous ne savez, sans doute, pas encore; mais il ne peut y avoir de mal à parler, à présent, d'une chose qui est dans la bouche de tout le monde. La première nouvelle que j'ai eue de cette affaire m'a été donnée par le commissaire, qu'on a appelé à la Châtaigneraie, et Martin m'en parlait encore tout à l'heure, au moment où la voiture est arrivée. Mais je ne sais pas, je me défie de cet homme-là... et le commissaire n'avait pas non plus si mauvaise opinion d'elle...

Le capitaine Keradeuc écoutait avec étonnement ces fragments de phrases décousues et inintelligibles.

— Au nom du ciel, qu'est-ce que c'est?...Qu'est-ce qu'il y a? demanda-t-il impatiemment. Je suis aussi ignorant de ce dont vous parlez qu'un homme qui serait dans la lune. Un commissaire à la Châtaigneraie... Quel malheur est donc survenu?

— Mon Dieu, capitaine, mais vous me déconcertez; vous parlez d'une façon si brève. C'est Mlle d'Avril qui a volé toute sorte de choses. Le commissaire de police est venu, et l'on a tout trouvé dans sa malle; ils l'ont renvoyée ce matin. Faites bien attention, ajouta la veuve, corrigeant ses paroles; je ne vous dis pas qu'elle ait rien volé, mais ceux qui la connaissent mieux que moi le prétendent, et une preuve est une preuve, comme Martin disait tout à l'heure; et voilà ce que c'est.

— Mlle d'Avril avait volé! répéta le capitaine lentement, et en ouvrant des yeux tout grands d'étonnement. Elle a volé comme moi! Et vous disiez qu'ils l'ont renvoyée de la Châtaigneraie, la pauvre enfant? Où est-elle allée, madame Gerbaud ? demanda-t-il en frappant du pied.

— Seigneur Dieu, capitaine, comment pourrais-je vous le dire? Ils l'ont conduite à la ville, ce matin, voilà tout ce que je sais; mais, — ajouta la veuve, avec cet esprit de contradiction ordinaire à beaucoup de personnes, et quoique dans le fond du cœur elle crût Rose innocente, — Martin assure que tous les objets étaient dans un coin de sa malle : bagues, bijoux, et je ne sais quoi encore appartenant à Mme de Keradeuc; la chose est assez claire... du moins, c'est ce que dit Martin.

— Martin! répliqua le capitaine avec fureur.

M. Keradeuc ne jurait jamais, mais, dans cette circonstance, il se laissa emporter à des expressions que nous passerons sous silence.

— Mettre ma maison à sac, continuait-il, et renvoyer les gens pendant mon absence, et sans que j'en sache rien! Il y aurait de quoi rendre fou!

Il saisit sa valise, jeta son pardessus sur son dos, et sortit de la maison, sans même dire bonsoir à Mme Gerbaud.

— Si jamais on m'y prend! s'écria la veuve, en suivant des yeux le capitaine, qui disparut dans l'obscurité. Pourquoi aussi ai-je été assez sotte de parler de choses qui ne me regardent pas? Peste soit de Martin, de cette gouvernante et d'eux tous! On aurait dit, à son emportement de tout à l'heure, que c'est moi qui suis la coupable.

Elle poussa violemment la porte de son auberge, et alla faire passer sa colère sur sa servante.

Le capitaine de Keradeuc marcha d'un pas rapide sans s'inquiéter de la boue dans laquelle il enfonçait jusqu'aux chevilles. A chaque moment, il murmurait des anathèmes contre toute sa maison, sans même excepter sa femme; il grinçait des dents avec indignation, en songeant que c'était Mme Ricciardi qui

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

avait probablement poussé sa maîtresse à une pareille résolution.

« Il y avait là quelque complot infernal qu'on a mis à exécution dès que j'ai eu tourné le dos, se dit-il; mais avant demain, cette misérable aura quitté le château, aussi sûr que mon nom est de Keradeuc. Pauvre enfant ! Dieu sait ce qu'elle est devenue ! »

Il poussa la barrière conduisant de la grande route dans ses domaines.

« Un instant, se dit-il encore, je ferais peut-être bien de faire le tour et d'aller voir ce commissaire de police, qui est plutôt un garde-champêtre, et savoir de lui toutes les particularités. Il ne demeure pas loin d'ici, et je me rappelle que Mme Gerbaud a dit qu'il ne la soupçonnait pas, ou quelque chose comme cela. Il est vrai que Martin m'a fait observer que la porte, de ce côté, pourrait bien être fermée. »

Il s'arrêta quelques secondes, irrésolu, la main sur la barrière entr'ouverte. Un vent froid passa en gémissant sur les eaux du lac, agita les branches nues des arbres, et fut pour lui comme un avertissement du danger qui le menaçait.

Le capitaine frissonna. « Quel son lugubre a le vent, ce soir ! murmura-t-il. Oui, je veux voir cet homme; il ne me sera, d'ailleurs, pas difficile d'escalader la porte. »

Il laissa se refermer la barrière et rentra dans la grande route; car le garde-champêtre demeurait de l'autre côté, et non loin de la principale avenue du château.

Comme les plus grands événements dépendent souvent des moindres choses ! Le capitaine se dirigea à travers la boue vers l'habitation du garde, et, pendant ce temps, l'assassin, à l'affût derrière son arbre, se demandait ce qui pouvait le retenir si longtemps.

Louis Bailleul.

(*La fin au prochain numéro.*)

LA SONNETTE DE M. BERLOQUIN

(NOUVELLE.)

I

Une des fêtes de l'Église attendue avec joie par les fidèles est assurément la nuit de la Noël. Dans la plupart des provinces, de gais divertissements succèdent au service religieux, — au sortir de la messe de minuit, — après un souper joyeux dans lequel le porc joue son rôle à travestissement, plutôt, il est vrai, pour le plaisir des autres que pour le sien propre. C'est alors qu'une appétissante odeur de carbonate emplit la maison et fait oublier par son fumet les fatigues de cette veille inusitée. Tout provoque l'appétit; le boudin pousse à boire, la boisson fait couler le boudin. Une gaieté particulière anime les assistants, qui ne se séparent qu'à regret, en se donnant rendez-vous pour de semblables victuailles au Noël suivant.

Mais il faut avoir assisté à la messe de minuit de Loches pour bien se rendre compte des braves compagnons de la Touraine quand ils sont à table, et de la bravoure excessive qu'ils apportent à attaquer les plats.

Dans les rues de Loches, à peine la messe dite, on n'entend qu'un cri de joie; les maisons, qui d'habitude sont plongées dans l'obscurité à partir de huit heures du soir, sont illuminées par les lueurs vacillantes des falots ou de doubles lanternes se balançant à chacune des extrémités d'un bâton que portent devant leurs maîtres une servante, un vieux domestique ou un petit laquais.

Ces lanternes, curieusement ouvragées, que les inventions modernes ont fait reléguer dans les cabinets d'antiquités à côté des imposantes bassinoires du dix-septième siècle, furent appelés *falots*, en raison sans doute des jeux de lumière capricieux et fantastiques que produisait leur suspension. Elles piquetaient de curieux reflets les anciens balcons de fer ouvragé, les barreaux ventrus qui protègent les fenêtres du rez-de-chaussée, les enseignes des marchands, les vieux et les respectables marteaux de portes. Tous ces détails, grâce aux falots, prenaient un air fantastique.

Il n'y avait guère que le cul-de-sac des Trois-Visages que les lanternes n'éclairaient pas. Ce cul-de-sac, déshérité des feux de la Noël, est composé de trois maisons dont deux sont inhabitées. La troisième appartient de temps immémorial à M. Berloquin, le seul habitant de Loches qui ne se réjouissait pas de la messe de minuit et passait anxieusement sa soirée, depuis six années, à attendre la catastrophe qui troublait sa tranquillité.

Combien elles étaient poignantes, les anxiétés de M. Berloquin ! Depuis six ans, une main coupable n'avait pas craint de briser la sonnette de la maison, dans cette nuit solennelle qui, pour tous, était une nuit de félicité.

Six sonnettes avaient succombé pendant cette période. L'enfant Jésus n'avait pas été assez puissant pour conjurer le bris des sonnettes de M. Berloquin.

Il arrive souvent, dans les plus honnêtes provinces, que les sonnettes des fonctionnaires le plus haut placés, ne soient pas respectées. Certains tapageurs mettent leur gloire à clocher aux portes, à faire venir inutilement les domestiques, à réveiller d'honnêtes bourgeois couchés de bonne heure. De tels faits sont fréquents; mais six sonnettes arrachées à la même heure, à l'occasion d'une fête de l'Eglise, semblaient constituer, en même temps qu'un attentat à la propriété, une vengeance.

La première année, M. Berloquin s'était dit, avec une certaine apparence de raison :

— C'est un passe-temps de mauvais drôles.

Et il avait, en déplorant la fâcheuse liberté laissée aux enfants d'alors, ramassé le corps de sa sonnette, fracassé sur les pavés de la cour.

La seconde entreprise contre la sonnette fit réfléchir M. Berloquin et il trouva singulier que, jour pour jour, ce qu'il appelait une dépradation le forcât de coucher sur son cahier de comptes les frais causés par des mains criminelles.

En 1848, qui fut la troisième année où la sonnette, secouée avec une agitation brutale, alla rejoindre ses devancières, une certaine terreur s'empara du bourgeois : cet attentat à la propriété rentrait dans la classe de ceux qu'une société atterrée attribuait à la révolution qui venait d'éclater. Un organe de la démocratie, l'*Indépendant de Loches*, venait d'être fondé; M. Berloquin crut prudent de jeter 9 fr., prix d'un trimestre d'abonnement, dans la gueule de ce farouche *Indépendant* dont les « Premier-Loches » faisaient frisonner les gens d'ordre.

La sonnnette posée en l'an 1849 n'en fut pas plus respectée; le trimestre que le bourgeois avait donné en appât au cerbère de la démocratie ne changea rien à la destinée de la sonnette, et même le pied de biche qui attenait au cordon de fer de la sonnette fut enlevé, sans doute par un partageux.

Dès lors, M. Berloquin craignit autant pour sa sûreté personnelle que pour celle de sa propriété. Des barreaux de fer qui faisaient ventre dans la baie des fenêtres protégeaient les appartements donnant sur la rue. Ne trouvant pas cette défense suffisante contre les ennemis de la propriété, le rentier fit grillager par des mailles serrées toutes les fenêtres et donna à sa maison le caractère d'une prison, se disant que cette image du sort qui leur était réservé arrêterait peut-être les dévastateurs sur la pente criminelle où ils étaient lancés.

En 1850, lorsque la République montra que ses racines n'avaient pas profondément pénétré dans le sol de la nation, l'arbre de la liberté, secoué par un grand nombre de mains, fut ren-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

versé, laissant sur le carreau des fruits verts et sans saveur : il en fut de même de la sonnette de M. Berloquin. Il était écrit que son carillon ne pouvait s'exercer sous aucun gouvernement, ni sous Louis-Philippe, ni sous le Président.

Quoique le seul, parmi ses concitoyens, qui fût victime de semblables tourmentes, M. Berloquin jugeait la société bien mal assise, qui permettait de semblables dévastations : toutefois il n'osait porter plainte, craignant d'augmenter la fureur d'ennemis tout-puissants.

L'*Indépendant de Loches* accusait un tirage de trois cents exemplaires, résultat considérable pour le pays. Il y avait donc dans la ville ou aux environs trois cents sectaires, complices des opinions d'un organe si subversif.

Jusque-là, M. Berloquin et sa servante avaient accompli leur devoir religieux et se rendaient à la messe de minuit. Ce qui n'empêchait pas, à peine le bourgeois était-il rentré, qu'un carillon frénétique annonçât que les fauteurs de désordres continuaient leur criminelle entreprise. En 1850, M. Berloquin renonça à aller saluer, à l'avenir, la naissance de l'enfant Jésus, et il chercha quelle vengeance éclatante il pourrait tirer de ses ennemis. Toute l'année fut employée à la calculer. Il était temps de mettre un terme aux entreprises des casseurs de sonnette.

Le quincailler de la Grand'Rue avait fait une question singulière à M. Berloquin.

— Que pouvez vous faire d'autant de sonnettes ? lui demanda-t-il d'un ton narquois.

M. Berloquin jeta un regard inquisiteur sur l'homme. Serait-ce lui qui, afin de pousser à la vente, profitait de la solennité de Noël pour détruire nuitamment sa propre marchandise ? Mais ce soupçon s'effaça devant l'air candide du quincailler qui, au contraire, semblait prendre les intérêts de son client en s'étonnant d'une telle consommation de sonnettes.

L'année 1850 se passa en perplexités qui pouvaient se résumer par : « vengeance et sonnette », deux mots accolés à jamais dans l'esprit de M. Berloquin. Peu de nuits où il ne se réveillât en sursaut, croyant entendre de singuliers tintements : l'homme s'endormait, et dans un sommeil agité tintait un glas vengeur. Ce fut une existence troublée qui ne ressemblait en rien à celle que le bourgeois avait menée jusque-là.

II

M. Berloquin appartenait à la classe de ceux qu'on est convenu d'appeler les honnêtes gens. Son honnêteté consistait :

A. — A avoir hérité de ses parents un revenu assez considérable pour le dispenser d'exercer aucune profession.

B. — En vertu de cette honnêteté, M. Berloquin était incapable de faire du mal à son prochain ; mais il eût été étonné d'apprendre à lui faire du bien. Regardant comme fonctions indispensables de la vie d'accomplir ses quatre repas, de marcher, de dormir, M. Berloquin n'avait d'autre occupation que de toucher ses rentes.

C. — Il payait au comptant ce qu'il achetait et avait horreur des dettes ; toutefois, il n'aimait pas que le prix des denrées augmentât sur le marché. Quoiqu'il fût certain de la probité de sa gouvernante, c'était avec des gémissements qu'il épurait ses comptes et reportait sur un mémento la hausse des œufs et du beurre.

D. — Voulant vivre tranquille, sans ambition d'ailleurs, M. Berloquin n'avait jamais rêvé un siége au conseil municipal pour gérer les finances de la cité.

E. — Il donnait régulièrement, chaque année, un écu de trois francs à la municipalité de Loches pour les pauvres de la ville, à condition qu'aucun d'eux ne vint frapper à sa porte.

F. — M. Berloquin rendait le pain bénit à l'église chaque fois que son tour se présentait.

Sur ces pilotis s'appuyait l'honnêteté de M. Berloquin.

Le rentier de Loches n'avait d'autres parents qu'une sœur demeurant à Paris, mais dont le mari, après une vie tout entière consacrée aux inventions, s'était ruiné dans l'industrie. Cette sœur qui, chargée d'enfants, avait passé par des moments difficiles, M. Berloquin jugeait prudent de l'écarter de son souvenir, craignant qu'elle ne lui fît part de son dénûment. Elle avait eu sa part dans l'héritage paternel ; le partage de la succession avait été fait par devant notaire : la sœur de M. Berloquin n'avait rien à voir dans la fortune de son frère. Il vivait à Loches, elle habitait Paris. C'étaient deux étrangers l'un pour l'autre. M. Berloquin ne connaissait pas de liens de famille pour ce qui touchait à la bourse.

L'honnêteté doublée d'exactitude de M. Berloquin faisait qu'il n'accordait pas plus de huit jours de répit à ses fermiers en retard pour les payements. Le matin du jour qui suivait cette huitaine, des papiers timbrés et des sommations partaient de l'étude de l'huissier pour s'abattre sur les campagnes environnantes. Ni grêle, ni gelée, ni maladies sur les bestiaux n'arrêtaient M. Berloquin. Il possédait du bien au soleil : le soleil devait, quand même, féconder son bien.

De ce côté, M. Berloquin, qui se vantait de n'avoir jamais fait de tort à quiconque, était inflexible.

Maître de son temps, M. Berloquin se tenait à l'écart dans sa maison du cul-de-sac des Trois-Visages. Sa nourriture intellectuelle consistait à recueillir les bruits du jour, les propos du quartier ; après quoi, il rentrait se livrer à de longues réflexions sur les mariages, les enterrements, les baptêmes et le cours des grains. Rarement on vit un bourgeois de Loches réfléchir si judicieusement. Il eût même été facile à M. Berloquin de passer pour un homme de bon conseil, mais il se gardait bien de donner un avis quelconque dans les contestations entre voisins.

Certaines gens s'étaient mis en tête de marier M. Berloquin : il était trop sage pour s'engager comme rameur dans la galère conjugale.

Le célibataire pensait qu'un homme a déjà sa lourde charge de s'occuper de lui seul, sans accepter celle d'un être léger, inconstant, dont la dot, quelque importante qu'elle soit, ne saurait faire oublier les tracas de toute nature qu'engendre le mariage.

Long, sec et laid, tel était M. Berloquin à l'extérieur. La peau parcheminée de sa figure était encore plus douce que l'enveloppe de son cœur. Rien de riant ou d'attirant dans sa rencontre ; aussi les gens de Loches disaient-ils du célibataire : « Froid comme un glaçon ; » mais comme il était à la tête d'une fortune solidement assise, de celles qui, ayant pour base la terre, subissent de médiocres variations, les Tourangeaux témoignaient quelque considération à M. Berloquin.

M. Berloquin ne parlait jamais de ses affaires. Sur ce point, de même que sur beaucoup d'autres, il ne s'ouvrait à personne et semblait impénétrable : même avec son notaire attitré, il dissimulait le chiffre de son avoir et parlait sans cesse des atteintes que subit la propriété et de la difficulté de lui faire rendre, bon an, mal an, deux pour cent ; mais ce bourgeois qui, par prudence, s'était refusé de prendre femme, avait à son service une servante qui en valait deux pour la langue.

La Véronique s'était emparée de Berloquin et le conduisait avec des lisières comme un enfant. Si l'on excepte les relations du monde, les soirées au dehors, les toilettes qu'exige la meilleure des femmes en possession d'un mari, Véronique était l'être le plus tyrannique qui se pût voir. M. Berloquin, qui ne goûtait pas une joie de la famille, en subissait toutes les exigences ; quoique échappant au joug du mariage, il en supportait un lourd, pénible, et inavouable, dont il rougissait intérieurement. Depuis trente ans, le célibataire subissait Véronique, sans vouloir s'avouer la lourdeur de la chaîne que lui faisait porter celle qu'il pouvait appeler doublement sa femme de charge.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'impénétrable bourgeois, toute la ville le possédait à fond, Véronique dévoilant par son bavardage le mutisme de son maître; vaniteuse, elle avait à cœur de faire savoir qu'elle tenait en bride M. Berloquin, si avide d'indépendance. Les boutiquiers de la maison, les paysannes du marché connaissaient à un centime près les revenus du bourgeois, l'emploi de ses journées. Les murs de la maison de M. Berloquin étaient épais, mais transparents comme du verre pour les gens de Loches. Ce n'était pas certainement une gazette bien intéressante que celle rapportée par Véronique; mais en province, qui ne devient curieux des faits et gestes de ses voisins? De tels détails prennent surtout une certaine importance quand l'homme croit son secret bien gardé; surtout, ce qui intéressa davantage le public, ce fut la divulgation des inquiétudes de M. Berloquin à propos de ses sonnettes.

Le célibataire appartient à la classe de ceux qui, ne s'intéressant à personne, modèlent l'humanité à leur image. Persuadé que peu de gens prenaient part à ses soucis, M. Berloquin renfermait ses sensations en lui-même et traversait les rues de Loches sans se douter que tous ses concitoyens, à sa vue, épiaient les traces de l'infernal carillon qui agitait son cerveau. On sut dans la ville les précautions de M. Berloquin pour l'avenir, les mesures qu'il prenait pour la conservation de ses sonnettes. A la troisième année où se produisait l'*attentat*, suivant la qualification de M. Berloquin, Véronique attendait de minuit à deux heures du matin, à la fenêtre du premier étage, un seau d'eau à côté d'elle, pour le jeter à la tête des perturbateurs; mais le sommeil la surprit pendant sa garde, et cinq ou six minutes d'assoupissement ne s'étaient pas passées, qu'un effroyable carillon annonçait la victoire du coupable.

CHAMPFLEURY.

(La suite au prochain numéro.)

REVUE DES MAGASINS

Les nouveaux costumes de Mlle Marie BATAILLON sont autant de types de gracieuse originalité. Tout plaît en eux : l'étoffe, la coupe, les garnitures; tout cela constitue un ensemble qui charme et captive. — « Il ne faut pas être une femme ordinaire pour faire de semblables créations, » nous disait à ce propos une de nos amies avec laquelle nous visitions l'élégant entresol de la rue Thérèse, 5. — Certainement non, et Mlle Marie Bataillon, nous le savons, a toujours eu le talent de s'affranchir de la banalité.

Ses polonaises prennent la taille d'une façon exquise et donnent aux toilettes dont elles font partie ce caractère dégagé, svelte et élégant, qui est le propre de nos modes actuelles. Mlle Marie Bataillon possède aussi un tact parfait, exceptionnel, pour habiller chacune de ses clientes selon son âge. Elle ne tombe pas dans le défaut de la plupart des couturières modernes, lequel consiste à habiller les mamans comme leurs filles.

Nous avons vu chez Mlle Bataillon des robes de velours tramé, mélangées de cachemire brodé et festonné, qui sont des merveilles de simplicité élégante et sévère. Une toilette comme celle-là doit rajeunir nécessairement. A côté, se présentaient de ravissantes robes « baby » drapées d'une façon toute candide, comme il convient pour toute jeune fille. Puis nous avons admiré de jolies toilettes de jeunes femmes, d'un caractère plus mutin et telles que la beauté unie à la richesse peut les désirer.

— De par M. DE PLUMENT, le fameux problème de rendre svelte une femme un peu forte est résolu. Ce prodige s'accomplit, grâce au corset *Jeanne d'Arc*. Ce nouveau modèle vient à bout de la nature la plus épaisse, qu'elle réduit et efface, pour ainsi dire, jusqu'au point désirable. Le corps ainsi moulé, — sans aucune gêne, ajoutons-le, peut sans crainte, affronter l'extra-collant des corsages cuirasses et robes modernes. Voilà un progrès auquel applaudiront un grand nombre de femmes. Le corset *Jeanne d'Arc* possède toutes les qualités du corset *Sultane*, étant établi dans les mêmes conditions, et sa propriété particulière lui vient de son bord inférieur : celui-ci est entouré d'une large bande de caoutchouc, très-ingénieusement disposée, qui comprime et soutient le corps. Nous étonnerons certainement nos lectrices en leur apprenant que le corset *Jeanne d'Arc* ne coûte que 35 francs.

A la riche nomenclature de jupons et tournures de la maison de Plument, que nous avons donnée dernièrement, il convient d'ajouter le jupon *Marie-Antoinette*. Ce grand jupon-tournure est exclusivement conditionné en vue des robes à traîne; il se fait sur 115 à 120 cent. de longueur derrière; les ressorts sont dissimulés sous des volants garnis de valenciennes. Le tablier, ouvert au milieu, est encadré de mêmes dentelles. Un intérieur lacé en augmente ou diminue à volonté le volume, comme pour les autres jupons. Son prix est fixé à 35 francs.

Rappelons également à nos lectrices que le jupon *Royal*, à 30 francs, existe toujours, avec certaines modifications exigées par la mode. Son grand succès lui vient surtout de ce qu'il rejette en arrière la traîne la plus lourde. Le jupon *Henri IV*, à 15 et 18 francs, n'a pas non plus été mis de côté, et toutes les femmes qui l'ont eu le veulent encore.

Pour toutes les demandes ou renseignements divers, écrire à M. de Plument (rue Vivienne 33,) par lettre affranchie.

SPÉCIALITÉS

Nous demandions dernièrement à une femme réputée pour son élégance le secret de l'éclatante fraîcheur de son teint en dépit de la fatigue et de la marche des années. — Le *Lait antéphélique* de CANDÈS, nous répondit-elle. — Elle nous expliqua alors comment, depuis vingt-cinq ans, elle se sert de cette eau virginale comme d'une eau de toilette ordinaire, la mélangeant dans de petites proportions avec l'eau naturelle et se servant de ce mélange le matin en lotions réitérées.

L'exemple de cette dame, le bon résultat qu'elle obtient avec le *Lait antéphélique* de Candès augmentent encore notre foi en cet excellent produit, et nous ne croyons pouvoir mieux faire que de le recommander tout particulièrement à nos lectrices qui nous en sauront gré certainement. Mais, de peur des contrefaçons souvent bien dangereuses, nous insisterons sur ce point, que le principal dépôt du *Lait antéphélique* est chez l'inventeur même, M. CANDÈS, à qui l'on peut s'adresser directement (boulevard Saint-Denis, 26).

Cette lotion supérieure blanchit suffisamment le teint pour qu'on n'ait aucun besoin de poudres ou de veloutines, et c'est là une qualité que beaucoup de personnes apprécient justement.

Qu'on nous permette encore cette indication : il est nécessaire d'agiter le flacon avant de s'en servir; la composition et la vertu de ce produit resteraient sans cela au fond et la lotion n'aurait aucun effet.

M. D'A.

AVIS RELATIF AUX PATRONS COUPÉS

Les demandes de patrons coupés — et de patrons montés — deviennent si considérables, que nous ne pouvons plus garantir l'envoi des patrons coupés dans les 48 heures. Nous ferons pourtant, dans l'intérêt de nos abonnées, tous nos efforts pour qu'il y ait le moins de délais possible entre la demande et l'expédition. Mais nous devons prévenir le public : 1° qu'il ne sera donné suite à aucune demande non accompagnée du paiement (voir les tarifs); 2° que toute lettre demandant des renseignements devra non seulement être affranchie, mais contenir le timbre-poste nécessaire pour l'affranchissement de notre réponse.

Ad. G. et FILS.

En raison de ses relations suivies avec les meilleures maisons de Paris, l'Administration du *Moniteur de la Mode* se trouve à même, on le comprend sans peine, d'effectuer, dans les conditions les plus avantageuses, les achats confiés à ses soins; elle offre, en outre, sous tous les rapports, par sa situation et son expérience, des garanties précieuses et exceptionnelles. — En conséquence, nous pensons être agréables à nos Abonnées en les prévenant que l'Administration du Journal se charge de tout achat dépassant le chiffre de cent francs et concernant les objets quelconques qui se rattachent à la toilette ou à la parure : tissus de toute sorte, costumes, confections, châles, dentelles, lingerie, chaussure, ganterie, bijoux etc. — Ecrire directement à M. ABEL GOUBAUD, 92, rue Richelieu, Paris.

ROUVENAT (✻) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les modes sont maintenant bien lancées : magasins de nouveautés, couturières, modistes, lingères, tous ont décrété les dernières lois de l'élégance pour la saison d'hiver. Il n'y a plus qu'à s'incliner et à suivre les routes tracées, sans quitter les grands chemins, ni s'embarquer dans les chemins de traverse; on risquerait de s'y perdre, ou tout au moins de s'y égarer.

Une femme d'ordre ne court aucun danger sous ce rapport. A chaque renouvellement de modes, elle se fait une sorte de programme pour sa toilette, le réglant d'après son budget et la fashion nouvelle : aussi n'est-elle jamais prise au dépourvu. Connaissant le « fond de toilette » dont elle peut disposer, il lui est facile de prévoir à peu près d'avance tout ce qu'il lui faudra acheter. Le programme comporte : le costume d'intérieur, de réception, de visite, de promenade, de dîner, de théâtre, d'Opéra, de bal. Tout est arrêté, le présent réglé sur le passé, et la femme est prête à figurer convenablement sur cette scène si variée et si agitée de la vie mondaine.

L'imprévu seul est abandonné à l'inspiration du moment : ne faut-il pas être en face de lui pour prendre une décision? Aujourd'hui, par exemple, il se présente d'une façon tyrannique, par le succès toujours croissant et envahissant du blanc et du « crême » comme nuances. On ne se contente plus de porter ces couleurs le soir; voici qu'on a décidé de les exhiber au grand jour en dépit de l'humidité et du froid. Il est vrai qu'on nous offre des tissus en conséquence : beaux lainages molletonnés, diagonales, drap velours, drap « duvet » : ce mot seul réchaufferait un mort! — On fera donc des visites en toilette blanche, et les élégantes seront en harmonie avec la neige qu'on nous annonce comme devant tomber en si grande abondance! Brr....

—

Les costumes dont nous venons de parler sont naturellement d'une élégance extrême, car ils ne supportent pas la médiocrité et ne peuvent être portés à pied; ils resteront le privilège des femmes riches ayant équipage. « — Mais, nous disait une de nos couturières les plus distinguées, ne croyez pas que ces toilettes soient uniformément blanches. » Et elle nous montra le modèle suivant : — Jupon en velours marron à traîne unie. Tunique en drap duvet crême, formant un tablier long, plat et carré du bas, où il est fendu sur les côtés jusqu'à mi-hauteur. Le reste de la tunique, tombant très-bas derrière, est gracieusement drapé sur le milieu en plusieurs petits pouffs, et une bande de loutre entoure tous les bords. Le corsage, très-particulier, en drap duvet également, est à longs devants carrés et plats qui se terminent en ligne droite sous les bras; des poches à la bonne femme, garnies de ruban marron, ornent les côtés de la basque. Le dos est celui d'une cuirasse arrondie; les manches ont des revers qui remontent en pointe vers le coude. Des bandes de loutre sont disposées tout autour et dans le haut du cou. Un paletot de loutre, de forme *Mme l'Archiduc*, montant et fermé dans le haut sous un long nœud de ruban marron, complète l'ensemble de ce joli costume.

P. N° 286. — Veston *Spahis*.

Modèle de la maison Costadau (25 et 27, rue des Jeûneurs).

—

Une modiste, qui s'occupe autant de fleurs que de chapeaux, nous faisait part, au début de la semaine, de l'engouement dont se trouve être l'objet, en ce moment, cette fleur légère et gracieuse qu'on appelle la boule-de-neige. Elle forme, paraît-il, une des plus jolies garnitures de coiffure ou de robe de bal que l'on puisse désirer, soit qu'on la dispose en guirlande ou qu'on en fasse une sorte de frange. Cette fleur a été mise en relief par les costumes si coquets du ballet des Chimères et de la danse des « Manchons enchantés », qui ne sont pas le moindre attrait du *Voyage dans la lune*. Nous citerons encore parmi les fleurs à succès : les crocus, dont les couleurs variées ressortent si bien près du velours, et la pensée, dont les lueurs

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

sombres et veloutés demandent, comme opposition de ton, des soies claires et des gazes transparentes.

Triomphera-t-on de l'obstination publique contre la capote? Nous ne saurions le prédire; pourtant nous avons vu et admiré quelques heureux essais en ce genre, et de gracieux modèles. C'était bien l'ancienne forme, à calotte plate, à passe coulissée descendant aux oreilles et à petit bavolet; le tout exécuté en beau satin blanc, bleu, rose, avec touffes de plumes posées en panache sur le côté, tour de tête et barbes de dentelle blanche fixées derrière, où elles se croisent pour venir se nouer devant. Les femmes qui portent cette coiffure ont les cheveux flottants dans une résille en gros lacet, ou chenille, la dernière nouveauté.

Un mot au sujet des mentonnières, barbes et brides. Les barbes de dentelle, si élégantes lorsqu'elles sont blanches, peuvent se mettre avec n'importe quelle forme de coiffure, puisqu'on les fixe au milieu du chignon, avant de mettre son chapeau, lequel s'attache par des élastiques. Quant aux brides de ruban, on ne peut les porter qu'avec les chapeaux qui s'abaissent vers les oreilles; et les pans, le nœud fait, ne doivent pas avoir plus de dix centimètres.

—

Nos lingères parisiennes sont vraiment des fées pour le goût et l'adresse; nous avons vu chez l'une d'elles, que nous regrettons de ne pouvoir nommer, quelques coiffures de soirée extrêmement réussies. D'adorables pouffs de dentelle de Colville, mélangés de velours gros vert, avec un oiseau mignon aux ailes déployées, cachent le pied d'une touffe de plumes. Ici c'est un cache-peigne en feuillages de velours bronzé, avec barbes flottant derrière et marabout tremblant sur le sommet de la coiffure. Pour les femmes âgées, signalons une demi-mantille espagnole blanche, posée sur une guirlande ruchée en blondes assorties, avec groupe d'œillets variés et odorants, fixés sur le côté près d'un nœud de velours marron. Les extrémités de la demi-mantille forment barbes devant où elles sont nouées.

Les dentelles de famille sont adroitement employées par les lingères pour collerettes et fichus de soirée; la tendance de la mode à rompre avec le corsage décolleté en dehors du bal conduit tout naturellement à l'exhibition des belles dentelles. Aussi faut-il créer une infinité de manières de les employer. On fait des fichus ouverts en châle, en carré; des plastrons couvrant à moitié le devant du corsage; puis on organise des sous-manches ou manchettes assorties : celles-ci se posent sur une manche de robe plate, celles-là terminent une manche Louis XV. Ces parures se font en tulle dentelle ou crêpe lisse que l'on drape selon la forme à donner au fichu; on les encadre ensuite d'un volant de dentelle dont le pied est dissimulé sous une petite dentelle remontante. Un entre-deux quelquefois les sépare. Un nœud de ruban avec un bouquet, un oiseau-mouche, coquettement groupés sur le côté du fichu, en complètent l'effet.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 286.

Veston *Spahis*. — Très-joli vêtement de forme ajustée, en drap velours; le dos et les manches sont couverts de broderie en galon d'or et d'argent; les devants sont ornés de brandebourgs en galons semblables, fixés à chaque extrémité par des olives assorties. Deux rangs de galon entourent tous les bords du vêtement avec une bande de skungs. Col rabattu, en drap soutaché comme le reste. Pour mieux se rendre compte de ce gracieux modèle, nous prions nos lectrices de se reporter à la gravure noire G. n° 575, dont l'une des figurines représente le même veston vu de dos.) — Chapeau de feutre noir, bordé et garni de velours noir; touffe d'œillets derrière et plumes de coq se rabattant sur le dessus. Bandeau de velours et groupe d'œillets.

G. N° 571.

Chapeau *Sultane* en velours noir, à haute passe diadème. — Turban de pékin de soie, à rayures noires et blanches, formant bandeau. Coques sur le côté et chou de ruban blanc à longs bouts flottants. Plumes de coq répandues sur la calotte.

G. N° 575.

Toilettes de promenade. — 1. Costume en drap du Thibet gris feutre, et confection de drap velours noir. — Jupon uni, à courte traîne. — Tunique entourée d'un volant, simplement nouée derrière par elle-même. — Veston en drap velours demi-ajusté, tout brodé de galons d'argent, ainsi que les manches qui sont en outre lacées dans le bas par un galon pareil. Des bandes de skungs entourent tous les bords du vêtement. (Voir le devant de cette confection sur la petite gravure noire P. n° 286.) — Chapeau de velours noir à fond mou, en faille bleu prune, garni derrière d'une aile grise argentée et de camélias.

2. Même costume (vu sous un autre aspect) que celui de la seconde figurine de la gravure coloriée n° 1276, annexée au présent numéro, et dont nous donnons plus loin la description. — Chapeau rond en velours noir, baissé devant et relevé d'un côté, garni de ruban bleu prune, avec plumes et aile bronzée.

—

(Voir les descriptions des autres gravures dans le texte et des planches annexes à la page 575.)

DÉTAILS DE MODES

G. N° 571 bis.

1. Bonnet du matin en organdi. — Fond bombé dans le haut, produit par les plis groupés dans cette partie, et fuyant dans le bas. Des bandes festonnées, posées pied contre pied, forment la passe avec une torsade de

1. Bonnet du matin en nansouck.

ruban caroubier posée dessus et nouée derrière en longues coques et bouts flottants.

2. Bonnet du matin en nansouck. — Large fond, passe ruchée et dentelle de Bruges sous le bord, avec un double nœud de ruban bleu marine placé derrière.

3. Fichu de petite soirée. — Deux dentelles en blonde espagnole blan-

2. Bonnet du matin en organdi.

che, posées de chaque côté d'une carcasse de tulle ouverte en châle. Dra-

3. Fichu de petite soirée.

perie en crêpe de Chine bleu avec boucles plates en ruban assorti.

4. Col et sous-manche en batiste ; une partie plate et une partie ruchée.

4. Parure de batiste.

5. Col montant en toile, à double piqûre. Les manches toujours assorties.

5. Col montant.

6. Mouchoir de batiste entouré de bandes plissées à la paille, festonnées

6. Mouchoir de batiste.

au *point de rose* et montées sous une broderie découpée en feuillage.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE MONDAINE

Si Paris occupe dans le monde une place à part et en est comme la capitale, ce n'est point seulement pour la splendeur de ses monuments et les souvenirs qu'ils rappellent, la majesté de ses boulevards et l'attrait de ses promenades, le nombre de ses palais, de ses colonnades et de ses hôtels ; c'est encore surtout parce qu'une âme, sans cesse en éveil, vivifie cette merveilleuse agglomération, lui prête mille aspects divers et la rend féconde entre toutes.

Ici, tout s'agite, tout parle, tout pense ; à toute seconde le panorama change, et l'on passe à une autre impression, et c'est ce renouvellement de tableaux et de sensations qui forme le caractère et le charme enivrant de la vie de Paris, et en fait la vie par excellence.

En ce moment, Paris est tout entier au théâtre, et partout ce ne sont que des soirées à sensation. Les premières représentations se suivent sans trêve ni merci, et le feuilleton théâtral est haletant.

La semaine dernière, on saluait la rentrée de Faure à l'Opéra dans *Hamlet*. La veille, c'était le Vaudeville qui triomphait avec la nouvelle comédie de M. Théodore Barrière ; le lendemain, le Gymnase livrait bataille avec la pièce de M. Sardou. Enfin, la réouverture de l'Odéon. C'est un renouvellement général des affiches sur toutes les colonnes du boulevard, de la Madeleine à la Bastille.

G. N° 571. — Chapeau *Sultane*.

A propos des premières représentations, je m'explique assez peu le désespoir qui s'empare de certaines gens à l'idée de ne pouvoir y assister. Les salles de premières sont bien les plus abominables qui se puissent lorgner. Il y a là un public spécial qui assiste au spectacle par métier, et le vrai monde n'y est guère. Il ne vient qu'aux représentations suivantes, et alors il y a double fête dans la salle et sur la scène.

Il en était ainsi dernièrement à la salle Taitbout, ou la *Cruche cassée* en a brillamment appelé de sa félure du premier soir. Le comte et la comtesse de Paris applaudissaient de tout cœur Mmes Céline Chaumont et Montaland.

La comtesse d'Argy, la marquise Trotti étaient également parmi les spectatrices. La marquise est fille de la célèbre princesse Christine Barbian-Belgiojoso, morte il y a peu d'années.

La princesse Christine, on le sait, présida longtemps à Paris un salon où la causerie et la fantaisie régnaient en souveraines. Très-accueillante, elle écoutait bien plus qu'elle ne parlait, et son grand art était de faire trouver de l'esprit aux autres.

De ses voyages en Orient, elle avait rapporté une façon d'être qui rehaussait encore son individualité. Un jour, un de nos amis, appelé pour la première fois dans son salon, l'y trouve assise, tout environnée d'une fumée rougeâtre. Très-jeune, très-impressionnable, il perd la tête et le voilà criant par l'appartement : « Au feu ! au feu ! la princesse brûle ! »

A ce cri, la princesse éclate de rire, et se dégageant de son nuage, lui montre une superbe pipe turque dont le souple tuyau se perdait dans les plis de sa robe et qu'une servante, accroupie derrière elle, attisait sans relâche.

Le monde officiel attache, cette année, le grelot des réceptions. Déjà, le maréchal président de la République et la duchesse de Magenta ont repris leurs jeudis à Versailles. Il y a eu un grand dîner à la Présidence, suivi d'une réception.

Les invités au dîner de la semaine dernière se composaient du président et du bureau de l'Assemblée, des ministres, de l'évêque et des hauts fonctionnaires civils et militaires de Versailles. — A la réception du soir, on est admis sans invitation. La simple inscription de votre nom par l'huissier, en entrant, suffit comme formalité.

L'hôtel de la présidence, à Versailles, est fort élégant et bien aménagé pour une réception. La galerie qui s'étend sur toute la longueur des salons, la salle à manger, sont disposées avec beaucoup de bonheur pour l'exercice de l'hospitalité officielle.

Cette hospitalité va mettre en frais de rubans moirés et multicolores nombre d'uniformes et d'habits noirs. Ils ne se plaignent pas, d'ailleurs.

— Autrefois, disait l'autre soir à Versailles une vénérable douairière, le bouton était en honneur ; aujourd'hui, c'est la boutonnière.

Nos pères, de fait, se ruinaient en boutons d'habit. Pierres précieuses, ciselures, émaux, rien n'était assez beau, assez riche pour rehausser cet accessoire de l'habillement, et il existe à Londres, à *Dudley-lodge*, une collection de boutons du dernier siècle, qui n'est pas estimée moins de deux millions.

De nos jours, l'entretien de la boutonnière coûte infiniment moins, et pour cinq sous de ruban on en voit la fin. Aussi le culte de la boutonnière, par ses conditions de bon marché, s'est-il généralisé à un point incroyable. Chaque jour, on invente un ho-

chet nouveau à son usage, et l'on ne sait où s'arrêteront les gouvernements dans cette voie.

Les Espagnols, jadis, étaient le peuple le plus décoré de la terre; aujourd'hui ce sont les Français. Tous passés au rouge... ou à peu près!

Nous vivons à une époque où la vanité et l'intérêt sont au fond de tout, et tel prince que je sais montrait qu'il connaissait bien son monde, quand il disait, ces jours passés:

— Si j'étais roi, je ferais une constitution en deux articles:

« Art. 1er. — Tout Français est fonctionnaire.

» Art. 2. — A l'âge de cinq ans, tout Français est décoré. »

En attendant, la mort continue à nous honorer de sa collaboration, sans trêve ni merci.

Le comte Paul de Gabriac vient de s'éteindre à la suite d'une longue maladie de poitrine. C'était un musicien distingué, un violoniste de première force. Marié à Mlle Phalen, sœur de la comtesse de Narbonne, il avait fait de son hôtel un des centres artistiques de Paris. Il avait beaucoup voyagé, et la relation de son voyage en Amérique forme un ouvrage fort intéressant. Sa mort est une perte pour l'art mondain et la causerie de salon.

Une autre perte, qui sera vivement ressentie, est celle de la comtesse de Rigny, veuve de l'amiral. Mme de Rigny s'est éteinte dans son château de Ris. C'était une femme de grand cœur et d'une inépuisable charité.

BACHAUMONT.

LES DEUX PIGEONS

(FRAGMENT.)

Deux pigeons s'aimaient d'amour tendre.

— A peine la mère a-t-elle lu ce vers que l'enfant lève les yeux, tout brillants d'une douce attente d'amour tendre... Aussitôt ce petit cœur aimant a compris l'appel, et son regard s'arrête sur les êtres chéris, sur la maman qu'il écoute d'abord, sur la petite sœur qui, assise sur le tapis, berce sa poupée. Comme il comprend l'affection, le voilà déjà ému, inquiet, l'intérêt éveillé, impatient de savoir ce qui va advenir à ces deux Pigeons de la fable.

— Deux pigeons blancs, maman?

— Oui, deux jolis pigeons blancs.

Il fallait ce renseignement; la personnalité est accusée, on sait de qui il va être question.

L'un d'eux s'ennuyant au logis...

« S'ennuyer au logis! » Cette seule image fait passer un voile sur l'expression joyeuse de François; s'ennuyer au logis, est-ce possible? Ah! quel drôle de petit pigeon, il s'ennuyait chez sa maman. Après l'avoir assombri, cette idée le fait rire comme une chose inventée à plaisir. Il n'est pas admissible que cela soit arrivé, et cependant si l'histoire n'est pas *vraie vraie*, elle perd bien de son charme; décidément, c'était un pigeon très-méchant, un vilain pigeon. On reste d'accord là-dessus.

Voulez-vous quitter votre frère?

Quitter son frère! Une larme est tout près de l'œil de l'enfant; il jette un petit sourire rassurant vers sa sœur qui a levé la tête, il plaint bien le pauvre petit pigeon qu'on abandonne ainsi, surtout ne voyant pas de maman dans l'histoire. L'absence... se quitter... c'est-à-dire ne pas se voir ce soir, ne pas s'embrasser demain matin...

« Quitter son frère! » C'est tout un monde qui se dévoile. On peut donc quitter son frère? Ah! le triste pigeon, et c'était un pigeon blanc!

Cependant, il écoute: le drame se déroule, l'orage gronde. François, qui a peur du tonnerre, ouvre de grands yeux effrayés; voilà maintenant qu'il a grand'pitié du volage pigeon.

Hélas! dirai-je, il pleut:
Mon frère a-t-il tout ce qu'il veut?

« Son frère serait bien triste de savoir qu'il est mouillé. » François secoue la tête et mesure dans toute leur horreur les conséquences de l'école buissonnière. « Le méchant enfant à la fronde apparaît. »

...Cet âge est sans pitié!

dit en passant le fabuliste, avec une juste sévérité mêlée d'indignation.

— Oh! non, n'est-ce pas, maman? proteste gravement le garçonnet. Je ne suis pas sans pitié, moi!

Mais voici que le pauvre pigeon « est pris au filet. » Toutes les aventures du voyageur sont écoutées avec une sorte d'angoisse.

François pense toujours, lui, au petit frère qui est resté au logis, tout seul et le cœur triste. Enfin l'imprudent a compris sa faute; le voilà « traînant l'aile, » il est vrai, mais bien vivant encore, qui retourne vers son frère.

De combien de plaisirs ils payèrent leur peine!

— Ah! oui, ils ont dû bien s'embrasser. Pauvres petits pigeons! j'aimerais beaucoup, maman, un pigeon comme cela... pas celui qui s'en va.... l'autre. »

Il réfléchit encore les yeux baissés, repassant à voix basse tout le drame, mais avec un soupir, un sourire et un reste d'émotion.

BRADA.

THÉATRES

VAUDEVILLE. — *Les Scandales d'hier*, comédie en trois actes de M. Théodore Barrière, ont été pour Mlle Pierson et M. Pierre Berton l'occasion de débuts intéressants; mais quelles mœurs étranges s'y manifestent, et quel singulier faubourg Saint-Germain que celui dans lequel l'auteur nous introduit! Simple détail: une jeune femme, mariée d'hier, vient d'être présentée dans le monde, lorsque tout à coup, à son premier bal, elle se voit en butte à des avanies de tout genre; on chuchotte et l'on sourit à son passage, on fait éloigner les jeunes filles à son approche, on prend sa place sans s'excuser, on lui barre le passage... C'est ainsi, paraît-il, qu'on se conduit dans la bonne société, — selon M. Barrière!

Disons-le tout de suite, cet habile dramaturge nous produit l'effet d'un homme qui, voulant faire un civet de lièvre, commencerait par se procurer un poulet... en carton peint. Il est vrai que, grâce à l'intérêt du dernier acte, le civet a réussi; reste à savoir s'il constituera pour le Vaudeville un plat de résistance?

GYMNASE. — Encore un habile homme que M. Victorien Sardou! Veut-il faire, sous le titre de *Ferréol*, une comédie en quatre actes? Il vous prend une nouvelle de Charles de Bernard (*l'Innocence d'un forçat*), l'amalgame avec une nouvelle de M. Jules Sandeau (*Un début dans la magistrature*), met en œuvre tous les procédés recueillis par lui dans l'héritage de Scribe, appelle à son aide le talent d'artistes tels que Mlle Delaporte, MM. Worms, Landrol, Lesueur, Pujol et Francès, et le miracle est accompli! Il ne reste plus au public qu'à applaudir, ce dont il s'acquitte, au Gymnase, d'une façon tout à fait exemplaire.

HOP-FROG.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 575. — DESCRIPTION, PAGE 566.

TOILETTES DE PROMENADE

Modèles de la maison Costadau (25 & 27, rue des Jeûneurs)

A. Levy imp.r des Marais 66. Jules Duvert N. Bordier 1276 Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Modèles de la Maison Costadau, r. des Jeûneurs, 25 & 27.

Ceinture Régente de la M.on De Vertus Sœurs, r. Auber, 12 _ Lait Antéphélique de Caudès & C.ie

Entered at Stationer's Hall

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 578. — DESCRIPTION, PAGE 575.

TOILETTES DE PROMENADE

Modèles des *Grands Magasins du Paradis des Dames* (rue de Rivoli, 8 et 10).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

ROSE D'AVRIL

(NOUVELLE. — FIN.)

X

Il nous faut brièvement retourner sur nos pas et reprendre notre récit au moment où nous avons laissé notre héroïne sans connaissance sur le parquet de l'hôtel.

Le bruit de sa chute, aussi bien que le cri qu'elle avait poussé, amenèrent vite auprès d'elle quelques-uns des domestiques de la maison. On la releva et on la porta sur un fauteuil; on lui prodigua des soins, on lui fit respirer des sels, mais sa pâleur persistait, et, comme aucun symptôme n'annonçait son retour à la vie, l'aubergiste et sa fille, qui étaient accourus au premier mot d'alarme, commencèrent à s'inquiéter et à craindre qu'elle ne fût réellement morte. « D'où vient-elle? Qui est-elle? » Telles étaient les questions que les assistants s'adressaient les uns aux autres.

— Peu importe qui elle est, s'écria l'hôtelier; nous ne pouvons pas laisser mourir ainsi un de nos semblables sans essayer de lui porter secours.

Et il s'éloigna en annonçant qu'il allait lui-même chercher un médecin. A la porte, il rencontra un monsieur qui était arrivé le matin à l'hôtel.

— Une dame étrangère vient de tomber malade, dit-il; elle est là, ajouta-t-il en indiquant la salle. Je ne sais pas ce qu'elle a. Je cours chercher le médecin; car j'avoue que j'ai bien peur qu'elle soit morte.

L'individu à qui il venait de parler ainsi entra vite dans l'appartement pour voir s'il pouvait être de quelque secours. Il fit le tour du groupe qui se pressait contre Rose d'Avril, et put apercevoir son visage.

Tout aussitôt il repoussa fortement ceux qui étaient auprès de lui, et se jetant aux pieds de la jeune fille, il saisit ses mains et les pressa dans les siennes.

— Rose, ma sœur, murmura-t-il doucement.

Ces paroles, comme un choc électrique, ramenèrent les couleurs sur ses joues; elle entr'ouvrit ses paupières, et fit un effort pour parler, mais les mots qu'elle articula restèrent inintelligibles.

Lorsque le médecin fut arrivé, il donna les soins nécessaires à Rose, qui ne tarda pas à reprendre connaissance. Ferdinand ne quittait pas sa sœur des yeux, suivant les ravages que l'anxiété et le chagrin avaient opérés sur son visage, et se demandant ce qui avait causé tout cela. Le docteur voulut empêcher Rose de parler; mais dès qu'elle le put, elle murmura d'une voix encore défaillante:

— Il faut que je parle à mon frère; c'est une affaire de la dernière importance.

Le médecin alors se retira.

Dès qu'elle fut seule avec Ferdinand, Rose lui expliqua rapidement et succinctement la position dans laquelle le capitaine Keradeuc était placé. Il semblait que l'accès dont elle venait de se remettre lui eût rendu son calme et sa présence d'esprit; car il serait impossible d'être plus claire qu'elle ne le fut en exposant à son frère ce qu'elle attendait de lui. Ce fut seulement lorsqu'elle songea qu'il n'était peut-être plus temps de réparer la faute qu'elle avait commise en n'allant pas, dès le matin, trouver un magistrat, que la confusion se remit dans son esprit. Mais Ferdinand, quoique intérieurement plus inquiet qu'il ne voulait le laisser paraître, tira sa montre, et l'assura « qu'il avait grandement le temps, — qu'il aurait un cheval et un cabriolet dans quelques secondes, et qu'il rejoindrait le capitaine Keradeuc, sans aucun doute, avant qu'il arrivât à la *Croisette*. »

Ferdinand, en affirmant à Rose qu'il se chargeait de tout, eut pour lui rendre de la force et du courage un pouvoir que nul ne possédait. Il alla trouver immédiatement l'hôtelier, et lui dit qu'il désirait avoir le plus vite possible un cabriolet et un cheval pour aller d'abord à Montfort, et de là courir après la diligence de Fougères. Il alla ensuite trouver le vieillard avec qui il était venu à l'hôtel, lui raconta les choses comme elles étaient, l'amena et le présenta à Rose. Puis il s'éloigna avec un serrement de cœur, car quoiqu'il cherchât à se faire illusion, il se rendait parfaitement compte du peu de chances qu'il avait d'arriver à temps, surtout lorsqu'il calculait la distance qu'il avait à parcourir.

La nuit était déjà venue lorsque Ferdinand arriva à Montfort, et ce ne fut que pour l'acquit de sa conscience qu'il s'informa de la diligence. Il y avait longtemps qu'elle était partie, ainsi que d'ailleurs il l'avait prévu. Comme lui et le conducteur ne connaissaient nullement le pays, il leur fallut recueillir des renseignements au sujet des routes à suivre, et cela leur prit nécessairement quelque temps. Enfin lorsqu'ils eurent donné un peu de repos à leur cheval, ils repartirent au galop. Le ciel était sombre, et ils n'avaient pas fait plus d'une lieue, lorsque la route devint si mauvaise qu'ils ne purent avancer que lentement, avec précaution; bientôt il leur fallut même s'arrêter tout à fait.

Toutefois, si mauvaise que fût leur situation, Ferdinand et le conducteur, en poussant tous les deux aux roues, parvinrent à dégager le cheval et le cabriolet; mais il leur en coûta un temps précieux. Ils reprirent leur course; mais jamais la voiture n'allait assez vite au gré du jeune homme impatient qui, cent fois, se sentit l'envie de descendre et de courir en avant. Enfin le cabriolet s'arrêta si soudainement que le cheval fut rejeté en arrière et que Ferdinand se heurta contre la portière.

— Qu'est-ce que c'est? Qu'y a-t-il? s'écria le jeune homme.

Sans répondre, le postillon appela d'une voix qui amena instantanément Mme Gerbaud à sa porte.

— Y a-t-il quelqu'un ici? cria-t-il. Est-ce ici la Croisette?

— Oui, répliqua la bonne dame, et vous trouverez chez moi bonne table et bon gîte.

Ferdinand avait déjà sauté à bas du cabriolet.

— Dites-moi, cria-t-il à l'hôtesse, le capitaine Kéradeuc a-t-il passé par ici.

— Le capitaine Kéradeuc! répéta Mme Gerbaud avec surprise. Oui, certainement, il est venu ici... et même il est entré se chauffer. Il est parti, il n'y a pas trois minutes, pour la Châtaigneraie.

— Par quelle route a-t-il pris? — Au nom du ciel! répondez moi vite!

— Il a descendu là tout droit, répondit Mme Gerbaud, considérablement étonnée de la vivacité de son interlocuteur.

— Par ici? demanda Ferdinand, en indiquant la route avec le doigt. Tout droit, n'est-ce pas?

— Oui, monsieur, oui.

Et elle ajouta, en le voyant courir sans attendre un mot de plus :

— Prenez par la petite barrière à gauche, à deux cents pas devant vous, si c'est à la Chataigneraie que vous allez.

— Oui, oui, je me rappelle, — et, en effet, il se souvint de ce que Rose lui avait dit au sujet de l'allée près du lac. — Mais, tout en marchant, il murmura : « Si c'est si près, je ne le joindrai jamais à temps. »

XI

Ferdinand d'Avril, après avoir quitté Mme Gerbaud, n'eut pas fait cinquante pas qu'il se trouva en défaut. Le chemin, nous le savons, lui était inconnu; la nuit était sombre, et les nuages qui couraient dans le ciel, interceptaient les faibles rayons de

la lune. Il fut donc forcé de ralentir sa course ; mais en ayant soin de longer le fossé à gauche, il trouva la barrière.

« C'est ici », se dit-il, en l'ouvrant, et dans sa précipitation, sans se préoccuper d'autre chose que d'atteindre le capitaine de Keradeuc (qu'il croyait être devant lui), avant qu'il arrivât à l'endroit où devait être commis l'attentat contre sa vie, il se précipita en avant de toute la vitesse de ses jambes. Ce fut seulement lorsqu'il approcha de l'endroit où le chemin serpentait au milieu des arbres, et lorsqu'un rayon de la lune lui montra la nappe d'eau presque à côté de lui, qu'il s'arrêta irrésolu.

— Eh ! mais, ce doit être ici, dit-il.

A peine avait-il fait cette réflexion, qu'il entendit un léger bruit dans l'herbe, à sa droite, et il n'avait pas eu le temps de se tourner vers cette direction, qu'un coup de feu fut tiré, et que la balle lui égratigna l'oreille. Ferdinand se précipita sous les arbres, et, en une seconde, lui et Martin, qui avait quitté son abri aussitôt après avoir déchargé son pistolet, se jetèrent l'un sur l'autre.

Ferdinand était vif, fort et souple ; mais Martin, quoique plus âgé, était puissamment bâti, et, dans ce moment, il avait le courage du désespoir. Tout d'abord il crut avoir affaire au capitaine de Keradeuc, mais il eut vite reconnu son erreur. Toutefois, la partie était trop engagée pour qu'il pût reculer, et il lutta pour défendre sa vie. Son antagoniste lui avait vivement saisi le poignet de la main droite, dans la crainte très-fondée qu'il n'eût encore une balle à sa disposition, et il le tint serré comme dans un étau, malgré tous les efforts de Martin pour se dégager. C'était à qui des deux renverserait son adversaire. Ferdinand s'était comme enroulé autour de Martin, et dix fois ils avaient tourné sur l'herbe, en s'étreignant, lorsque tout à coup ils glissèrent et roulèrent lourdement par terre. Le combat recommença alors avec une nouvelle furie. Il serait difficile de dire combien cette lutte, qui se livrait en silence, aurait duré, si Martin, par une feinte habile, n'eût obtenu un moment l'avantage : s'élevant alors au-dessus de son ennemi terrassé, et pressant avec ses genoux et de tout son poids sur la poitrine de Ferdinand, il éleva son pistolet au niveau de la tête du jeune homme.

Le doigt de l'assassin touchait la détente, et la vie de Ferdinand ne tenait plus qu'à un fil, lorsqu'un troisième personnage, qui s'était, — sans être entendu ni vu des combattants, — frayé un chemin à travers les arbres et les branches, arriva sur la scène, et cria :

— Hé ! qu'est-ce que cela signifie ?

Cette voix déconcerta tellement Martin, qu'il se releva d'un bond, abandonnant son adversaire, et recula de plusieurs pas, le pistolet à la main et les yeux fixés avec épouvante sur son maître.

Aussitôt Ferdinand fut sur pieds, et, tout en chancelant, il s'écria :

— Arrêtez-le, arrêtez-le, le misérable assassin !

En même temps, il avança vers l'endroit où Martin se tenait debout, comme une bête fauve aux abois. Celui-ci, en poussant une imprécation de rage, déchargea un second coup de pistolet au hasard, et se détourna pour fuir. Il faisait trop sombre, et il était trop hors de lui pour qu'il pût observer que le lac, en cet endroit, formait une courbe ; il s'embarrassa les pieds dans de longues herbes, et tomba tout de son long dans l'eau. Au moment où il enfonça dans l'abîme, il poussa un cri d'agonie qui retentit lugubrement dans l'espace.

A l'instant où il avait tiré le coup de pistolet, Ferdinand, qui n'était pas solide sur ses jambes, était tombé, et le capitaine s'était précipité vers lui, sans savoir s'il était mort, mais croyant qu'il avait été certainement touché. Il ne se doutait nullement qui était l'homme qu'il voyait là devant lui, et il n'avait pas la moindre idée de ce qui avait pu provoquer la singulière rencontre dont il venait d'être témoin quoiqu'il eût reconnu Martin.

Ferdinand, toutefois, ne fut pas long à se remettre, et le capitaine eut la satisfaction d'apprendre de ses lèvres qu'il n'avait rien de grave.

— Je connais votre voix, dit le capitaine de Keradeuc, en l'aidant à se relever, mais il ne fait pas assez clair pour que je puisse voir votre visage.

— Ferdinand d'Avril. Est-ce que vous ne vous rappelez pas ?

— Certainement que je me rappelle, répondit le capitaine en lui serrant les mains.

— Mais où est allé ce misérable ? demanda Ferdinand.

— Il est allé, j'en ai peur, rendre ses comptes à Dieu.

Tous deux se précipitèrent vers le bord du lac. Les eaux étaient redevenues calmes et tranquilles, et rien n'aurait pu faire soupçonner qu'elles venaient d'engloutir dans leur sein une créature humaine.

— Il n'y a, pour le moment, nul secours à lui porter, dit le capitaine : demain on verra à repêcher son cadavre. D'ailleurs, pour dire la vérité, je n'ai guère songé à lui, en vous voyant tomber. Mais expliquez-moi donc ce qui est arrivé... Je ne comprends rien à tout cela. Qu'est-ce qui vous a amené ici ? Qu'est-ce qui a provoqué l'attaque dont vous avez été l'objet ?.. Mais, d'abord, dites-moi, avez-vous des nouvelles de votre sœur ? Savez-vous où elle est ?

— Oui, répondit Ferdinand.

Alors suivit une brève récapitulation de tout ce qui avait eu lieu, pendant qu'ils se dirigeaient vers le château.

— Je remercie Dieu, s'écria le capitaine de Keradeuc, avec un soupir de soulagement, d'être arrivé à temps. J'ai entendu le coup de pistolet lorsque j'étais dans l'avenue. Je vois que j'ai moi-même échappé à un assassinat, grâce à l'idée que j'ai eue de vouloir passer chez le garde. Je ne l'ai pas trouvé, et c'est alors que je suis revenu sur mes pas. Si j'avais malheureusement tardé un instant de plus, c'était fait de vous.

— Le fait est, répondit Ferdinand, avec émotion, qu'au lieu d'être là à causer avec vous, je serais à présent dans l'autre monde. Mais, ajouta-t-il au moment où ils approchaient du château, souvenez-vous qu'il y a là une autre coupable dont nous avons à nous occuper.

— Laissez-moi faire, répliqua le capitaine. La misérable ! c'est la pire des deux, et de beaucoup !

Tout ce temps, Mme Ricciardi avait été en proie à une indicible anxiété, tantôt ouvrant les fenêtres pour écouter, tantôt allant à la porte, et s'inquiétant de plus en plus à mesure que les minutes s'écoulaient, sans qu'aucun signal lui annonçât le succès de leur projet. Enfin elle entendit le coup de pistolet, preuve que la tentative avait été faite. En une seconde elle fut à la porte, se tordant les mains d'impatience, frémissant de crainte, et s'alarmant enfin de ne point voir accourir Martin avec son butin.

— Sot, idiot ! murmura-t-elle ; j'aurais dû y aller moi-même. Oh ! s'il avait échoué !.. Qu'allons-nous devenir ?..

Puis, lorsque le second coup de pistolet arriva jusqu'à elle, son impatience se changea en une véritable terreur, et des pressentiments de malheur la firent frémir.

— Est-ce donc ainsi que cela devait finir ? se dit-elle. Tout m'avait si bien réussi jusqu'alors ! S'il vit et s'il est pris, il me trahira, j'en suis sûre.

Lorsqu'on sonna à la porte, elle bondit comme si elle eût entendu le glas de sa mort.

— Que dois-je faire ? s'écria-t-elle. Il se peut que ce soit Martin.

Sentant son espoir se ranimer, elle courut dans la cour. Lorsqu'elle ouvrit la porte, le capitaine et Ferdinand se tinrent exprès de côté.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Est ce vous, Martin? demanda la femme de charge à voix basse.

— Non ! répondit son maître avec force.

La trompette du jugement dernier n'aurait pas causé à la Ricciardi plus d'épouvante que ce seul mot. Elle comprit de suite que tout était connu, que tout était fini.

— Votre malheureux complice vous a précédée devant Dieu, s'écria le capitaine de Keradeuc, en lui posant la main sur l'épaule, et en la poussant devant lui. Marchez, continua-t-il; on vous trouvera momentanément une prison ici; — et il ouvrit la porte d'un cabinet où ne pénétrait aucune lumière. — Demain on vous logera autre part. Il est bon que vous sachiez, en attendant, que le corps de ce misérable Martin, que vous avez peut-être poussé au crime, est en ce moment au fond du lac, et que tous vos complots ont été découverts.

En achevant ces mots, il barra la porte.

La malheureuse tomba par terre en poussant un gémissement, et resta étendue dans un anéantissement complet.

Le lendemain, elle fut conduite à la prison de Vitré; et la veille du jour où elle devait comparaître en jugement on la trouva morte dans sa cellule. Elle s'était empoisonnée avec du poison qu'elle avait réussi à cacher sur elle.

Il serait bien difficile d'exprimer l'effet que produisit sur Mme de Keradeuc la découverte de l'infamie de sa favorite, et l'idée des torts qu'elle avait à l'égard de Rose d'Avril. Son mari, en voyant combien elle était péniblement affectée, se montra généreux envers elle; il ne lui apprit que par degrés ce qui était arrivé, et chercha à atténuer la part qu'elle avait prise dans les mesures humiliantes dont la jeune institutrice avait été l'objet.

Le premier mouvement de Mme de Kéradeuc fut de demander des nouvelles de Rose, et elle supplia son mari de la ramener au milieu d'eux.

Dès le lendemain, Ferdinand repartit avec le capitaine pour le village de La Croix. Ils trouvèrent notre héroïne à l'hôtel, mais dans un état si faible de corps et d'esprit, qu'il lui était impossible de quitter un lit canapé qu'on avait arrangé tout exprès pour elle. On eut une longue consultation avec le médecin, et il fut décidé qu'on pourrait la transporter à la Châtaigneraie, à petites journées. Lorsque, après un voyage relativement long, on arriva au château, on la transporta sans connaissance dans la chambre qu'elle avait quittée quelques jours seulement auparavant. La vue des lieux où elle avait traversé tant de péripéties lui causa une telle excitation nerveuse, que ses amis en furent sérieusement alarmés. Il s'ensuivit une longue maladie, une fièvre, qui la conduisit aux portes du tombeau.

Tant que Rose fut en danger de mort, Mme de Kéradeuc ne quitta pas son chevet, et elle voulut lui donner elle-même les soins que réclamait son état. Une révolution complète semblait s'être opérée dans l'esprit de cette femme; son indolence et son apathie avaient disparu pour faire place aux sentiments les plus généreux.

— Si elle meurt, répétait-elle, je n'aurai plus un moment de paix.

Un soir, la crise parut être proche; la maladie, disait-on, était à son point culminant, et les médecins s'étaient retirés en annonçant qu'elle ne se réveillerait pas, ou qu'avec la connaissance, lui reviendrait la vie. Nous ne dirons pas avec quelle anxiété on attendit le moment décisif; la respiration douce, calme, qu'on entendit enfin sortir de ses lèvres apprit que le péril était passé.

La convalescence fut lente, Ferdinand partit lorsqu'on n'eut plus de rechute à craindre; quant à Rose d'Avril, elle resta à la Châtaigneraie, où elle est encore aujourd'hui considérée comme membre de la famille.

Louis Bailleul.

LE PÊCHEUR DE LECQ

(SOUVENIR DE JERSEY.)

Si vous visitez un jour Jersey, le guide vous conduira sans doute à la Grève de Lecq, l'un des sites les plus pittoresques de cette île enchantée.

Tout autour, aussi loin que la vue peut s'étendre, on ne découvre que des falaises hérissées de pics, d'aiguilles, de criques inabordables, une côte dont les rebords apparaissent dentelés de déchirures profondes. Nulle part l'Océan en courroux n'a rencontré de plus terribles ennemis sur lesquels il puisse exercer sa rage. Tous les périls de la mer, de la terre et des vents semblent là réunis comme à plaisir. Dans ce combat sans relâche que la mer livre à la terre, les rochers, sans cesse battus par les flots, s'ébranlent et se ruinent sous l'effort des brisants, et au premier jour de tempête s'effondrent et roulent dans l'abîme pour former autant d'obstacles imprévus. Partout où vous voyez la vague blanchir, c'est un récif qu'elle frange d'écume, et si quelque banc sous-marin l'arrête dans sa course vagabonde, elle se tord en convulsions, et c'est un gouffre que le remous creuse à l'avant du navire. Malheur à l'équipage surpris la nuit par un gros temps et poussé par les vents du nord-ouest sur les rochers des Casquets ou ceux du Pater-Noster, dont le nom est comme une dernière invocation à l'heure du péril : leur perte est certaine, car le gouvernail est impuissant et la quille racle le fond de granit.

La grève de Lecq est une petite baie qui semble tout naturellement désignée pour servir de refuge aux navires en détresse lorsqu'ils ont toutefois eu la bonne fortune rare d'éviter les écueils dont ces parages sont semés. Elle abrite quelques bateaux de pêcheurs dont on voit les habitations sur les falaises.

C'était en novembre 186... Une effroyable tempête venait de se déchaîner sur la Manche, et l'on apercevait distinctement de la grève les signaux d'alarme d'un navire, que les vagues furieuses poussaient vers les terribles récifs du Pater-Noster. Aller au secours de ces malheureux au milieu de cet ouragan, c'était folie, c'était se vouer inutilement à une mort certaine; aussi les quelques pêcheurs qu'avaient attirés les cris de détresse de l'équipage suivaient-ils, la rage au cœur, mais impuissants à y porter remède, les péripéties de cette longue et douloureuse agonie. Enfin un vieux marin prend une résolution héroïque : il périra peut-être victime de son dévouement, mais au moins il aura essayé de disputer aux flots ces malheureuses victimes. Il met à la mer une barque de sauvetage et demande un homme de bonne volonté, pour aider à la manœuvre; cet homme ne se présente pas... Ce n'est point qu'ils manquent de courage, mais il faut plus que du courage, il faut de l'héroïsme pour tenter cette lutte avec les éléments déchaînés; l'entreprise paraît si audacieuse que les plus braves reculent.

Mais voici qu'un jeune marin, un enfant, fils d'un pêcheur de la grève, sort du groupe et vient s'offrir pour servir de second au vieillard; puis, avant de monter sur le bateau, il se tourne vers une femme en deuil, se jette à son cou, et en l'embrassant tendrement, lui dit d'une voix ferme :

— Mère, laisse-moi partir.

Or la pauvre mère était veuve depuis six mois à peine. Son mari, un brave pêcheur, partit un matin pour aller jeter ses filets au large. Lorsqu'il s'embarqua, la mer était unie comme un lac, mais une tempête s'éleva brusquement; le lendemain, on retrouva sur la plage des débris du bateau, et l'on ne revit plus le pêcheur. Et c'était à cette malheureuse femme que son fils unique demandait en ce moment la permission de braver, héroïque folie ! les fureurs de cette mer qui venait, il y a quelques jours à peine, de servir de tombeau à son père.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

La mère, au milieu de ses larmes, murmurait un refus, mais on entendait, se rapprochant toujours, les cris désespérés de l'équipage, et en jetant les yeux sur la mer, la pauvre femme vit les signaux de détresse de ces malheureux. Elle songea alors qu'il y avait là aussi des époux et des fils qui allaient mourir, et faisant taire sa propre douleur, cette femme héroïque se tourna vers son fils et lui dit :

— Va, mon bon enfant, je te bénis, aie courage; que Dieu t'accompagne et te ramène sain et sauf à ta mère!

Le bateau s'éloigna, affreusement ballotté par les vagues, et 'on vit quelque temps encore les braves marins faire force de rames pour gagner le navire qui allait sombrer. Mais la malheureuse mère ne regardait plus ; brisée par l'émotion, elle était tombé sans connaissance sur le sable. Les braves pêcheurs qui l'entouraient la ramenèrent à sa cabane; les larmes dans les yeux, ils songeaient sans doute que cette femme, veuve d'hier, allait peut-être en ce jour perdre ce qui lui restait au monde de plus cher, son fils bien-aimé.

Bientôt on entendit un horrible craquement: le beau navire venait de toucher un récif. On le vit peu à peu s'enfoncer dans les flots; quelque temps encore l'air retentit des hurlements affreux poussés par ces malheureux suspendus au-dessus du gouffre, puis on ne distingua plus que les vergues des mâts sur lesquelles quelques marins cramponnés attendaient la mort, qui venait à eux lente, inévitable.....

Le jour tomba; on entendit un dernier cri, auquel répondit un autre cri, puis rien que le bruit des vagues en furie. Les pêcheurs, la mort dans l'âme, regagnèrent leurs cabanes. Sauveteurs et naufragés dormaient sans doute côte à côte dans le même tombeau.

La nuit jeta son voile sur cette scène affreuse.

Quand le jour parut, la tempête avait cessé, la mer était calme, et l'on vit rentrer dans le petit port le bateau de sauvetage et les deux braves qui le menaient.... Toute la nuit ils ont lutté contre les courants contraires, et c'est miracle que dans l'obscurité ils aient réussi à éviter les nombreux écueils dont la côte est semée. Ils ont noblement fait leur devoir, car à leurs côtés se tiennent deux hommes qu'ils avaient arrachés à une mort certaine.

Mais pourquoi le jeune pêcheur hésite-t-il donc en abordant à la Grève? Pourquoi n'ose-t-il courir à la cabane et se jeter dans les bras de sa mère?... Le plus brave d'entre les braves, il s'est si vaillamment conduit; pourquoi tremble-t-il au fier remercîment qui l'attend? A ses côtés, se tient un homme de haute taille, un homme qu'au risque de sa vie il a, une longue heure durant, disputé aux vagues en furie, un homme dont les yeux pleins d'une profonde tendresse restent fixés sur lui. En arrivant à la jetée, les pêcheurs qui s'y trouvent réunis viennent féliciter leurs amis de retour ; puis, à la vue de cet homme, ils vont à lui et, en donnant tous des signes d'une joie extrême, lui serrent affectueusement les mains, car tous le connaissent.

— Mais qui donc, dit une voix, va oser *lui* annoncer la nouvelle ?

— Son fils, s'écrie le jeune pêcheur avec une étrange émotion.

Quelques minutes après, le brave enfant est dans les bras de sa mère.

— Mère, écoute, je vais te raconter ce qui s'est passé, cette nuit ; puisse Dieu m'apprendre à te le bien dire!... L'un des hommes sauvés par nous était un pêcheur de la Grève... Une tempête l'a surpris il y a quelques mois; son bateau, poussé par les vents, est allé se briser sur les rochers du Pater-Noster ; lui, il a été recueilli par un navire étranger. Le navire continua sa route, et force fut au pauvre pêcheur de naviguer loin de sa maison, de sa femme, de ses parents... Tous le crurent mort, sa femme et son fils prirent le deuil. Quand le vaisseau arriva au port, on débarqua le malheureux. Il revenait en Angleterre hier, il était en vue de sa maison, il allait retrouver sa femme bien-aimée, lorsqu'une effroyable tempête l'a replacé en face de la mort. Mais Dieu est venu à son secours!.....

Et la voix de l'enfant devint plus faible, les larmes lui coulèrent des yeux, il tomba aux pieds de sa mère, et serrant ses mains convulsivement dans les siennes :

— Mère, ma bonne mère, apprends l'heureuse vérité. Lorsque, n'écoutant que ton cœur, ce cœur qui oublie son propre malheur devant les souffrances des autres, tu m'envoyas la nuit dernière au secours du navire en détresse, tu ne savais pas... comment aurais-tu pu le savoir?.. que tu m'envoyais sauver la vie de mon père bien-aimé. Dieu m'a conduit à lui, Dieu nous l'a rendu ; mère, remercions-le de tout notre cœur!

Il ne put ajouter une seule parole; la mère et l'enfant tombèrent à genoux, et dans leur touchante action de grâce confondirent pendant quelques secondes leurs larmes de bonheur. Puis on entendit un bruit de pas, et l'homme apparut sur le seuil de la porte. Alors un cri de joie sauvage retentit, la femme se précipita au cou de son mari, qu'elle tint longtemps enlacé dans ses bras, tandis que le brave pêcheur, les larmes dans les yeux, regardait avec une touchante émotion le bon fils auquel ils devaient d'être aujourd'hui réunis.

Paul Hourie.

Description de la gravure dans le texte G. n° 878.

Toilettes de promenade. — 1. Costume en diagonale drapée gris ardoise et velours noir. — Jupon en velours tramé, entouré d'un volant froncé avec un bouillonné à tête ruchée au-dessus. — Tablier coupé en biais, drapé très-sobrement derrière et fixé par un nœud de large ruban. Poche de velours sur le côté, à parement croisé en diagonale, et terminé par un plissé de cette étoffe. — Cuirasse bordée de velours et fermée devant par des boutons semblables. Col montant, bordé comme la basque, et col rabattu en velours. Les manches sont ornées, dans le bas, d'un cornet ondulé en velours, avec bracelet en diagonale, bordé de cette même étoffe et boutonné sur le dessus. — Chapeau de velours noir, à passe relevée, garni dessous d'un bandeau de feuilles bronzées en velours et d'un nœud postillon en ruban crème. La calotte est ornée, sur le sommet, d'une touffe de plumes grises; un ruban gris et un ruban crème drapés ensemble entourent la calotte et se réunissent derrière pour former un catogan de coques; sur celles-ci se détache un oiseau des îles aux ailes déployées.

2. Costume en armure de laine bleu marine, velours et faille d'un bleu sombre, presque noir. — Jupon à traîne, entouré de plissés « coup de vent » en faille. — Tablier pointu devant, bordé d'un galon natté en soie gros bleu, et drapé derrière sous la garniture. Celle-ci se compose d'une suite de volants presque plats, coupés en angles aigus sur les côtés et forment la pointe au milieu derrière; tous leurs bords sont recouverts de galons. — Cuirasse en velours, à col droit, et manches en armure de laine avec parements de velours. Nœuds de ruban au bas de la cuirasse derrière, au col devant et au bas de la manche. — Chapeau de feutre gris, à passe enlevée. Bandeau de velours bleu et nœud au milieu, avec un oiseau-mouche fixant le pied d'une plume amazone bleu sombre. Cette plume retombe sur la calotte; une autre plume orne le bas du bavolet.

Description de la gravure coloriée n° 1270.

Toilettes de promenade. — 1. Robe en belle armure de laine, avec ornements de faille, de couleur caroubier, et manteau de drap havane. — Jupe à courte traîne, entourée d'un volant froncé, d'un autre plissé, puis d'un bouillonné; des bandes de faille, à bouts triangulaires, ornent à cheval ce bouillonné, et leurs extrémités sont fixées sur le jupon par des boutons assortis. — Confection *Mac-Grégor*, en drap velours havane, de forme demi-ajustée, très longue devant, courte derrière. Tout le vêtement est rayé de galons étroits, y compris les manches; de plus, un très-large galon, brodé de soutaches d'or, entoure le bas du vêtement avec une bande de fourrure. Des galons semblables, terminés par des franges à boucles d'or, ornent le milieu du dos et des devants jusqu'au bas, ainsi que la couture du dessus des manches; ils sont assujettis à celles-ci, jusqu'au coude et flottent ensuite librement. Le col rabattu et les parements des manches de ce vêtement sont formés de galons pareils, avec fourrure assortie. — Chapeau de velours noir, entouré de galons d'or ; ruban lamé

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

caroubier et or, drapé autour de la calotte. Plume blanche sur le dessus et catogan de ruban assorti.

2. Costume en faille prune, lisérée de faille bleu clair et de lainage « fantaisie » à carreaux assortis. — Jupon à traine, en faille, entouré de plissés en faille et de larges biais en « fantaisie ». — Tunique en « fantaisie », ornée de franges postillon; d'un côté, elle est drapée autour du jupon jusque derrière, où elle se réunit dans le haut avec l'autre côté, tandis que le bas de celui-ci tombe en pointe de châle. (Se reporter à la gravure noire G. n° 575, contenue dans le présent numéro, et dont la seconde figurine représente la même toilette vue de trois quarts et tournée du côté opposé.) Une écharpe de faille, lisérée de bleu pâle, est drapée en plis remontants sur la tunique, qu'elle entoure en biais depuis le côté inférieur jusque derrière, où elle se termine de même. Un large nœud de faille, à bout flottant et frangé, garnit le milieu du jupon derrière, avec un plissé qui en suit les contours d'un côté. Une poche « à la bonne femme » en faille lisérée de bleu pâle, terminée par des franges postillon, orne le côté droit de la tunique; une traverse en faille relie cette poche au nœud du jupon .et de petites bouclettes à bouts flottants, en ruban étroit, assorti aux deux nuances, ornent le milieu de la poche. — Corsage en « fantaisie » à manches, col montant et bords inférieurs en faille lisérée de bleu pâle. L'intérieur du col est doublé de bleu pâle, et les nœuds de la cravate, ainsi que ceux du devant du corsage et du bas des manches, sont en ruban assorti aux deux nuances. Les manches sont, en outre, ornées de plissés en faille et de biais en « fantaisie ». — Chapeau de velours noir, garni dessus de rubans bleu prune et bleu pâle, et dessous de fleurs assorties.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 61.

Annexe de l'édition n° 3.

Toilette de visite. — Costume en drap du Thibet bleu de paon. — Jupon à courte traîne, entouré d'un volant plissé dont les bords sont recouverts d'une bande de popeline grise. — Polonaise formant pouff derrière par le relevé des côtés et retombant ensuite en pan carré. Une bande grise en orne tous les bords, et une ruche en popeline grise part de la taille, de chaque côté, pour soutenir le pouff. — Paletot genre Mme l'*Archiduc*, de même que le reste du costume, à devants vagues et fuyants, à dos cintré et postillon plissé au milieu. Bandes de popeline sur tous les bords, petite poche coulissée avec cordelières et glands d'or. Boutons d'or pour fermer dans le haut et sur le dessus des parements des manches; le haut de ceux-ci sont ornés d'un plissé et d'un nœud popeline. — Chapeau de feutre gris à passe *gendarme*, entouré de coques de ruban lamé or et soie. Une plume bleue ombrée recouvre la calotte et tombe derrière.

REVUE DES MAGASINS

Mme Daltrophe-Vormus, en s'inspirant de la personnalité de chacune de ses clientes, est arrivée à accomplir de véritables merveilles; on peut dire sans hésiter que toutes les femmes habillées par elle ont une mise irréprochable. Son coup d'œil est assez sûr pour juger, à première vue, du genre qui convient le mieux à chacune; ce n'est pourtant pas chose facile.

Les toilettes de Mme Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14) sont si bien comprises, la forme en est si gracieuse, les garnitures si coquettes que, grâce à elle, une femme est toujours élégante.

Combien de succès obtenus dans le monde, au bal, au théâtre, à la promenade, chez soi-même, devraient être attribués à la couturière! Et pourtant qui donc y songe?... Voici, par exemple, deux toilettes qui ont été fort remarquées et dont tout le mérite revient à Mme Daltrophe-Vormus :

Première toilette. — Jupon de velours noir uni; deux châles tartans, rouge et noir, avec leurs franges, partent des côtés de la taille derrière et se croisent devant, pour revenir encore derrière se fixer au milieu de la traîne de velours en formant un nœud. Cuirasse de velours unie, avec deux gros lisérés dans le bas. La manche, assez compliquée, est composée d'un mancheron de velours reposant dans le haut d'une manche bouillonnée en tartan rouge, laquelle est entourée, en vis, d'un cordon de velours; le bas est terminé par un cornet de velours.

Seconde toilette. — Jupon de velours tramé marron, entouré d'un coulissé. Tunique coupée en biais et ouverte derrière, en molleton gris à rayures cachemire, drapée et agrafée dans le bas au milieu de la traîne. Cuirasse en molleton et manches de velours. Une manche postillon orne le bas de la tunique et le bas des manches.

— Nous n'avons jamais compris la facilité avec laquelle beaucoup de femmes se laissent entraîner par le bon marché d'un corset. Cet important auxiliaire de la toilette doit cependant réunir certaines conditions qui excluent absolument le bon marché : forte et belle étoffe, coupe parfaite selon les règles de l'art, façon et travail de couture irréprochables, baleinage intelligemment compris et proportionné selon la nature de chaque personne.

Comment donc hésiter dans le choix d'une maison recommandable et d'un corset dont le succès garantisse le mérite? La *Ceinture Régente* et le nom de Mmes de Vertus sœurs sont de sûrs répondants qu'une femme de goût sait apprécier et l'adresse de cette excellente maison (rue Auber, 12) est connue du monde entier.

Les salons de Mmes de Vertus sœurs sont en ce moment constamment visités par nos élégantes parisiennes, de retour de la campagne; c'est à qui fera emplète d'un joli corset de satin noir, le succès sérieux du jour. Les uns sont piqués et garnis de rouge, les autres de jaune, ceux-là de bleu; ici une dentelle blanche forme transparent dans el haut, tandis que le bas est garni d'une jolie bande de peluche de couleur assortie. Nous ne connaissons rien de plus coquet.

On ne quitte jamais la maison de Mmes de Vertus sœurs sans faire choix d'une tournure, d'un jupon. Les auxiliaires indispensables sont là très nombreux et d'une variété infinie de formes nouvelles. Tout est établi dans les meilleures conditions d'élégance.

— Les modèles de toilette que nous avons vu expédier par la maison Lassalle et Cie (21, rue de Grammont) nous ont paru les types parfaits de la mode la mode élégante.

Les robes de forme princesse sont sobres d'ornements; les étoffes, d'un goût exquis. Les soieries à rayures ou damiers veloutés, et particulièrement celles à dessins Renaissance d'une grande harmonie de ton, font des robes délicieuses pour toilettes de dîner et de visite. La maison Lassalle a fait aussi quelques très-jolis modèles en costumes de sortie du matin.

Nous devons signaler à nos lectrices les avantages offerts par la maison Lassalle, lesquels se résument en des modèles tout à fait *inédits*, qu'on ne peut obtenir dans aucune maison de confection ou de nouveautés, — en une différence de prix assez considérable par rapport à celui des grandes couturières, et enfin dans la facilité d'obtenir des renseignements très-détaillés et de pouvoir d'avance se rendre compte de ce qu'on dépensera pour chaque chose commandée.

Comme renseignement, le prospectus de saison d'hiver est déjà un élément qu'on peut se faire envoyer. On répond, d'ailleurs, à toutes les lettres.

Les confections en pardessus pour mise portée sont adoptées définitivement par les femmes élégantes. La maison Lassalle a aussi de charmants modèles de casaques, des sorties de bal et toute une série de toilettes d'appartement.

On peut également s'adresser à cette honorable maison pour l'acquisition des fourrures, des châles, des bijoux, pour les assortiments de corbeilles de mariage et de trousseaux.

SPÉCIALITÉS

Bien nommée, la *Galatéine*! Cet extrait de lait donne vraiment à la peau une blancheur diaphane, et c'est sous cet aspect que le poète se représente la belle nymphe Galatée, de coquette mémoire.

Cette préparation, exempte des acides qui entrent dans la composition des vinaigres de toilette, communique à l'épiderme le velouté, la souplesse, l'élasticité; elle pénètre dans le tissu dermal pour le rafraîchir, le tonifier, en effaçant le hâle, le bistre, les taches de rousseur, la couperose, etc.

Un flacon de *Galatéine* versé dans une baignoire pleine d'eau a des effet plus salutaires que le bain de lait tant vanté. Vous en sortez transformée la beauté resplendit d'un nouvel éclat, L'extrait de lait est loin d'avoir la causticité que l'alcali donne au savon; au lieu d'irriter la peau, il l'adoucit

— Nous recommandons particulièrement à nos lectrices l'*Huile de Macassar*, un excellent produit dont le succès ne s'est jamais démenti pendant les soixante années de son existence! Rien de préférable pour l'entretien et l'hygiène de la chevelure, qu'il rend soyeuse et souple et à laquelle il donne un lustre admirable. L'*Huile de Macassar* arrête la chute des cheveux, en détruisant les pellicules qui leur sont si nuisibles; enfin, cette composition extra-délicate, qui vient directement d'Angleterre, offre encore cet avantage de *prévenir la décoloration des cheveux!*

Les personnes qui désirent se le procurer demanderont le *Rowland's Macassar Oil* : à Londres, Hatton Garden, 20; à Paris, chez Mme veuve Lamar, rue Saint-Denis, 151 (dépôt principal pour la vente en gros); chez Guerlain, rue de la Paix, 15; chez Hogg, rue Castiglione, 2; chez Roberts, place Vendôme, 23; chez Swann, rue Castiglione, 12; chez C. Fay, rue de la Paix, 9; enfin chez tous les coiffeurs et parfumeurs de France.

Se bien défier des produits vendus sous le nom de *Rowland's*. Les flacons de l'*Huile de Macassar* sont recouverts de la signature : *A. Rowland and sons*, en encre rouge.

M. D'A.

ROUVENAT (✻) & *CH. LOURDEL*, Joailliers.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Chaque mois de l'année entraîne après soi certaines exigences, certains devoirs, certaines manières d'être, et toute personne civile s'y soumet naturellement. Le mois de Novembre, qui vient de se terminer, est par exemple un mois exceptionnel; chacun pour soi pendant sa durée: retour à Paris, installation d'hôtel ou d'appartement, toilettes à préparer pour la saison d'hiver. Nous venons tous — plus ou moins — de passer par là.

Voici, maintenant, le mois de Décembre: la vie sociale rentre dans ses droits, et Madame reprend ses jours. Échange de visites, réunions de famille, fêtes de Noël, courses aux trente-et-un jours; nous étrennes... en voilà pour verrons après!

A propos du *jour* moderne, nous ferons observer qu'un assez grand nombre de femmes de la « société » (faubourg Saint-Germain, s'entend) ne s'y sont jamais soumises. Celles-là restent chez elles tous les jours jusqu'à une heure déterminée, ou bien elles reçoivent quotidiennement à partir d'une certaine heure. C'est la vieille méthode. Maintenant quelle est la meilleure? Au point de vue de l'élégance et du grand air, l'ancienne nous paraît préférable; comme commodité, l'autre l'emporte de beaucoup. Dans tous les cas, nous avons voulu constater le fait, car c'est tout à fait une question de mode. M. de Ségur l'a dit: « Le nom même de la Mode veut exprimer le mode, la manière d'exister, d'agir ou de parler pour être bien. »

P. N° 287. — Chapeau *Cardinal*.

Modèle de Mmes Moreau-Didsbury (boulevard des Capucines, 23).

Depuis longtemps nos revues de la mode sont faites en vue des toilettes de jour: aussi nos lectrices sont-elles suffisamment instruites à cet égard, et nous en savons, parmi elles, qui attendent maintenant autre chose de nous. Les costumes du soir vont bientôt s'imposer rigoureusement; ce n'est plus au grand soleil que la vie mondaine prend ses ébats: il lui faut l'éclat des lumières. A partir de Décembre, on peut s'attendre à tout en fait d'invitations.

Les femmes qui « sortent » beaucoup le soir ont, en principe, deux belles robes noires: l'une en velours, l'autre en soie; ce sont des bases fondamentales. Les dentelles noires et blanches que toute élégante a reçues dans sa corbeille sont ensuite de sérieux piliers pour l'édification d'un costume quelconque. Cela posé, il ne faut plus à une femme raisonnable que du goût et de l'intelligence pour choisir les accessoires qui viendront ajouter à l'ensemble le charme du renouveau. — Nous ne nous occupons pas en ce moment des toilettes de bal. — Avec le genre actuel, rien n'est plus aisé que ce rajeunissement: on peut ajouter à une robe noire, de l'espèce indiquée, une traîne d'une autre étoffe ou d'une autre couleur, avec écharpes correspondantes, coquillés de dentelle et flots de rubans. Ou bien on transforme le devant de la toilette en faisant un plastron-tablier, à la Juive, d'un tissu tranchant, drapé et fixé gracieusement derrière. Enfin, il est facile de ne pas toucher à la robe primitive, pourvu toutefois qu'elle ait bien la pureté de ligne demandée: forme princesse, ou cuirasse et traîne; dans ce cas, le renouveau se traduira par deux pointes de châles: crêpe de Chine brodé, surah, cachemire des Indes et franges postillon, mousseline des Indes brodée, dentelle noire ou blanche, dentelle de Colville, etc. Ces pointes, fixées à la taille devant et croisées sur le tablier, retournent derrière se perdre sous des pouffs, pour reparaître plus bas sur la traîne. Un charmant corsage s'harmonisant très-bien avec cet arrangement est ainsi conçu: corsage décolleté en carré devant seulement, avec l'intérieur rempli par le même tissu que celui des châles (supposons que ce soit en surah crême), coulissé assez serré; les manches, de même étoffe, avec jockey et parement de velours, sont, en outre, garnies d'une petite bande de velours qui s'enroule alentour et produit un très-joli effet.

La robe *Baby* est en plein succès aujourd'hui; elle a même été revue et corrigée depuis sa création, tout comme certains ouvrages de nos meilleurs auteurs. Voici en quoi consiste la der-

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

nière épreuve : c'est une robe princesse qui n'offre rien de particulier devant; toute la complication est derrière. Le dos présente sept coutures formant éventail dans le haut, se resserrant à la taille, s'écartant ensuite du bas et dessinant un bord de cuirasse. Ici, à chaque couture, on a réservé assez d'ampleur d'étoffe pour former des plis plats et nombreux placés dessus et très-pressés; plis formant la jupe à traîne. Une écharpe drapée en plis remontants, ornée d'une haute frange, entoure la robe, sous les hanches, comme les ceintures de baby; de nombreuses cordelières entrelacées derrière complètent le tout. Ce modèle, bien réussi, est extrêmement joli; ajoutons que la traîne du costume qu'on nous a montré était garnie, sur chaque pli, de quilles de plissés s'ouvrant en éventail.

Nous avons déjà maintes fois parlé du luxe des garnitures modernes pour costumes et de la parfaite fabrication de nos passementeries, si riches en nouveauté cette année. Non-seulement nous avons signalé comme étant fort à la mode la frange postillon à trois, cinq et neuf rangs de « houppettes », — même davantage, — mais le journal en a donné un remarquable aperçu sur une gravure spéciale. Nous ajouterons à ces renseignements, comme nouveaux détails, qu'on emploie beaucoup, en ce moment, une frange du même caractère, mais non pas pareille cependant. La frange *Postillon* est composée d'une enfilade de petits glands de laine, que nous nommons « houppettes », le tout de même couleur; l'autre frange, au contraire, — la frange *Madrilène*, — en cordonnet noir par exemple et quadrillée, est terminée par de petites boules en soie plate, de couleur jaune, rouge, bleue, etc., lesquelles produisent un effet charmant. Nous avons vu un costume en faille et velours marron, garni de franges *Madrilène* marron et jaune, d'un goût parfait.

Mary D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 287.

CHAPEAU *Cardinal*. — Feutre noir bordé d'un petit velours assorti. Ruban de velours épinglé gris, drapé autour de la calotte, formant des boucles sur le dessus et derrière. La calotte est ornée de plumes noires posées pied contre pied sur le côté, et d'un oiseau (un cardinal) placé dessus. Bandeau de feuillage en velours de plusieurs tons de vert, avec groupe de roses rouges.

G. N° 576.

TOILETTE DE VILLE en armure beige et faille marron (vue de devant et de dos). — Jupon de faille, à traîne, entouré d'un volant beige à tête coulissée. — Tunique-princesse en armure beige, ouverte devant jusqu'au milieu du tablier. Le bord, coupé en grecques, forme de petites pattes entourées de soutaches marron, avec de mignonnes bouclettes de ruban marron à chaque extrémité. Chacune de ces pattes se boutonne sur le côté. Col montant et nœud de cravate en faille. Les devants, formant tablier, ont un double bord inférieur (au moyen d'une bande rapportée dessous) : ces deux bords sont garnis de franges grelots marron; celui de dessus porte, en outre, cinq soutaches marron. Les côtés du tablier, dont un seul est drapé, se réunissent sous la basque de la tunique derrière. Cette partie du vêtement, très-collante derrière, est coupée en deux larges pans tombants, formant chacun une boucle plate dans le bas; les bords de ces pans sont entourés de cinq soutaches marron, et le doubles coques de ruban les fixent en les pinçant vers le milieu. Poche sur le côté, à double parement carré, soutaché comme le reste et garni de nœuds de ruban. — Chapeau de feutre havane, entouré dessous d'un velours marron noué derrière, avec groupe de boules de neige sur le milieu du bandeau. Plumes marron appuyées contre la calotte, coques de velours sur le côté et boules de neige.

G. N° 579.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Costume de dame âgée. Robe à courte traîne, en sicilienne noire. — Manteau de velours noir, de forme non ajustée, à longues manches à la Juive, dépassant le bord inférieur du vêtement. Une assez large ouverture, pratiquée pour le passage du bras, est ornée d'un parement rayé de brandebourgs en galons étroits, fixés par des boutons; une bande de skungs entoure le haut du parement, qui est orné, en outre, d'un nœud de ruban noir. Les bords du paletot, ainsi que ceux du bas des manches, sont garnis de brandebourgs pareils aux précédents, avec franges à glands et tête grillée. — Boa en skungs. — Chapeau de velours noir. Draperie et nœuds de velours pour la calotte avec des branches de houx. Bandeau de houx, plumet blanc posé en aigrette et brides de tulle blanc.

2. Costume de jeune fille, en cachemire bleu marine. — Jupon rasant la bottine, et polonaise drapée et relevée derrière, garnis l'un et l'autre de plissés. — Paletot en drap velours gris ardoise, de forme demi-ajustée, se fermant en biais par de gros boutons d'os. Col à pointes, rabattu, et fourrure noire, posée en frange sur tous les bords. — Chapeau de feutre gris, à passe relevée d'un côté, bordée de velours noir. La calotte est recouverte d'une longue plume amazone dont le pied se perd sous un nœud de velours. Une autre plume orne le côté relevé du chapeau.

Description de la gravure coloriée n° 1280.

TOILETTES DE BAL. — 1. Costume en satin jaune et tulle assorti. — Cuirasse décolletée, garnie de draperies, avec groupe de fleurs sur le côté. — Jupon à traîne, entouré d'un volant assez haut, de bouillonnés et d'un coulissé formant tête. Une écharpe de tulle, bordant le bas de la cuirasse, vient se nouer négligemment au milieu du jupon derrière. — Sortie de bal (genre arabe) en cachemire des Indes rouge cardinal, doublée de satin blanc capitonné, entourée de ruban de satin et de franges de soie blanche, avec cordelières et glands assortis à chaque angle; tout le vêtement est orné de jolies broderies en filigrane d'or — La forme de cette sortie de bal est celle d'un paletot pour le corps principal, à dos cintré et décolleté en châle, et dont le bas ouvert s'écarte à partir de la taille. La partie de dessus est formée par les manches (genre dolman) qui sont drapées sur les devants jusqu'au milieu de la poitrine; elles sont arrêtées à la couture d'épaule par des glands. De là, l'angle supérieur des manches, retourné sur lui-même, forme un parement qui encadre le dos de chaque côté. Les deux parements sont ensuite réunis au bas de la taille, en formant plusieurs plis, qui drapent gracieusement le bas de la manche, terminé en pointe. Notons également que la manche est retournée sur le bras d'une façon toute coquette.

2. Costume en faille vert électrique et gaze blanche. — Jupon en faille, entouré d'un plissé; un jupon de gaze blanche, garni de galons « diamant » d'or, et d'un volant d'application, recouvre en partie le derrière du jupon. Un autre jupon de faille recouvre le haut des deux précédents; il est terminé par un volant plissé à tête; les côtés sont ornés de boutons et de boutonnières d'or, qui reposent dans le bas sur les draperies du tablier. — Le tablier, en gaze blanche, est formé de draperies fixées par des galons diamant, et terminées par une dentelle blanche. — Cuirasse décolletée, plate et arrondie dans le bas devant. La basque, très-longue derrière, est de forme postillon; les côtés sont ornés de boutonnières et de boutons d'or. Volant plissé à tête au bas de la cuirasse tout autour; draperie de gaze et dentelle blanche dans le haut, avec galons d'or; nœuds de faille sur les épaules. — Gants longs, lacés intérieurement par un lacet de soie assorti à volonté au blanc, au vert ou à l'or de la toilette.

AVIS RELATIF AUX PATRONS COUPÉS

Les demandes de patrons coupés — et de patrons montés — deviennent si considérables, que nous ne pouvons plus garantir l'envoi des patrons coupés dans les 48 heures. Nous ferons pourtant, dans l'intérêt de nos abonnées, tous nos efforts pour qu'il y ait le moins de délais possible entre la demande et l'expédition. Mais nous devons prévenir le public : 1° qu'il ne sera donné suite à aucune demande non accompagnée du paiement (voir les tarifs); 2° que toute lettre demandant des renseignements devra non seulement être affranchie, mais contenir le timbre-poste nécessaire pour l'affranchissement de notre réponse.

Ad. G. et FILS.

En raison de ses relations suivies avec les meilleures maisons de Paris, l'Administration du *Moniteur de la Mode* se trouve à même, on le comprend sans peine, d'effectuer, dans les conditions les plus

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

avantageuses, les achats confiés à ses soins ; elle offre, en outre, sous tous les rapports, par sa situation et son expérience, des garanties précieuses et exceptionnelles. — En conséquence, nous pensons être agréables à nos Abonnées en les prévenant que l'Administration du Journal se charge de tout achat dépassant le chiffre de cent francs et concernant les objets quelconques qui se rattachent à la toilette ou à la parure : tissus de toute sorte, costumes, confections, châles, dentelles, lingerie, chaussure, ganterie, bijoux etc. — Ecrire directement à M. ABEL GOUBAUD, 92, rue Richelieu, Paris.

ÉCHOS DE LA MODE

Quelques manteaux, les plus jolis du monde !

Ce sont, dit la *Vie Parisienne*, des sorties de bal faites avec des robes de mandarins, des satins vert d'eau, rose chine, bleu clair de lune, jaune rayon de soleil, avec des dragons gros bleu et noirs, des pagodes oranges, des fleurs fantastiques, au cœur d'argent et d'or, s'enlaçant au feuillage épineux des nopals ; et des étoiles blanches, et des éventails ouverts ; malgré ce mélange de choses et de couleurs, c'est l'ensemble le plus harmonieux et le plus chatoyant qu'on puisse voir.

La forme et l'ornement du manteau sont étranges comme l'étoffe. Le dos est très-court, les manches descendent jusqu'au bas de la robe, le devant boutonne de travers, et des franges à boules en fils d'or, au-dessus de pampilles soutenant des glands, forment une résille qui scintille et tremble en donnant de la légèreté et de l'élégance au vêtement.

*
* *

Un autre manteau, mais pour le jour, est en cachemire de l'Inde, gris uni ; la forme d'un paletot un peu cintré, avec manches ; il est doublé et entouré de renard noir.

Des branches en passementerie descendent au milieu du dos et tout le long de la manche, qui est large et retenue par une agrafe.

*
* *

Enfin, un troisième manteau pareil à la robe, en faille noire, flottant devant ; les bouts, très-longs, se terminent en pointes et remontent derrière, où ils s'attachent par des boutons et des nœuds. Un large biais de velours les entoure, et une petite pèlerine de velours badine sans dépasser les épaules, tandis qu'un col droit, en s'évasant un peu, garde toute sa raideur.

La robe a un seul petit volant de velours dans le bas ; le devant est bouillonné et froncé jusque sur les hanches, et des pattes de velours la ferment du haut en bas.

Le chapeau du costume est une toque bordée d'une garniture qui tuyaute sur les cheveux ; par derrière, un petit bavolet laisse passer deux immenses bouts de rubans de faille, et une rose posée de côté tombe sur le chignon.

*
* *

De bien jolis costumes dans la *Cruche cassée*.

Celui de Mme Céline Chaumont, au deuxième acte, est une merveille de nuances fondues. Sur la robe bleu de ciel court une ruche rose-thé qui se retrouve sur les souliers, également bleu de ciel ; les talons eux-mêmes et les bas de soie sont mi-partie bleu et rose-thé. Le corsage, décolleté en carré sur la poitrine, est fermé par un nœud bleu qui s'harmonise, lui aussi, avec les tons roses de la peau ; c'est joli au possible.

X. V-P.

CAUSERIE

L'hiver, qui a profité du commencement de décembre pour faire son entrée dans le monde, ne s'annonce pas comme devant être des plus animé. Les hôtels de Paris ne regorgent pas encore d'étrangers, et ceux-ci semblent avoir des tendances à se confiner pour quelques mois dans les stations clémentes de la Méditerranée. De là à conclure que Paris est devenu une ville de passage, au lieu de rester une ville de séjour, — une de ces cités qu'on traverse, mais où l'on ne plante plus sa tente, — il y a loin heureusement, et nous doutons fort que « la grande auberge du monde », comme l'appelle notre confrère Hector Malot, en soit bientôt réduite à voir sa clientèle lui brûler la politesse.

En attendant, le mouvement mondain suit son cours, et les théâtres, en particulier, rivalisent de zèle pour attirer le public. Les nouveautés se succèdent sur les différentes scènes avec des chances plus ou moins heureuses ; les concerts abondent, exploitant à qui mieux mieux l'héritage des maîtres classiques, faisant connaître à la foule les chefs-d'œuvres de Haydn, Mozart, Beethoven, Mendelssohn ; enfin, stimulés à leur tour, les directeurs de théâtres ouvrent leurs portes le dimanche, en plein jour, aux conférenciers de bonne volonté.

Aujourd'hui que la comédie de salon a retrouvé ses succès d'antan, les gens du monde qui s'y adonnent pourraient puiser dans les conférences dramatiques dont nous parlons plus d'un précieux enseignement ; nous n'en voulons pour exemple que le souvenir donné par M. Francisque Sarcey à l'inimitable Régnier, l'une des dernières étoiles de la Comédie-Française.

Tout le monde se le rappelle encore dans le rôle de Noël de *la Joie fait peur :* on se souvient que, seul, en train de faire l'appartement, il se laissait aller à ses souvenirs : « Je le vois encore, disait-il, ce pauvre enfant, quand il arrivait de ses excursions, las, affamé, et me criant du seuil de la porte : « C'est moi, me voilà, mon bon Noël ; je meurs de faim ; vite une omelette ! » A ce moment, Delaunay entrait, entendait la fin de la phrase et gaiement répétait : « C'est moi, me voilà, mon bon Noël ; je meurs de faim ; vite, une omelette ! » A cette voix Noël tressaillait, ne pouvant en croire ses oreilles, tournait la tête et, reconnaissant son jeune maître, éperdu, effaré, tombait comme un plomb entre ses bras.

M. Sarcey raconte que la scène avait été réglée avec un soin méticuleux : Régnier avait exigé de Delaunay qu'il scandât chacun des membres de phrase de sa courte tirade. Aux premiers mots : *C'est moi*, Noël éprouvait un frissonnement. *Me voilà, mon bon Noël*, continuait Delaunay ; et Régnier cherchait au ciel si ce n'était pas une voix d'en haut qui lui adressait la parole, s'il n'était pas victime d'une hallucination. *Je meurs de faim !* et Régnier semblait rentrer en lui-même et se dire : « Mais non, ce n'est pas une mystification, c'est une voix réelle que j'entends. » Aux dernières paroles, dites gaiement : *Vite une omelette !* il tournait définitivement la tête et s'effondrait dans les mains de son partenaire, qui, pâlissant, s'avançait pour le recevoir.

Tous ces temps avaient été réglés avec une exactitude minutieuse et Régnier, fort préoccupé de l'effet à produire, avait marqué lui-même le nombre de secondes que devait durer chacune de ces opérations. Delaunay avait pris ses précautions en conséquence, et il ne devait tendre les bras que juste au dernier membre de phrase : *Vite, une omelette !*

Arrive le soir de la première représentation. On sait comme les acteurs sont nerveux ce jour-là : Régnier s'oublie ; il croit être le personnage même, et dès le premier mot : « C'est moi ! me voilà ! » son émotion est si instantanée qu'oubliant toutes ses recommandations, il se retourne et s'affaisse sur le gilet de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Delaunay, dont les bras n'étaient point préparés à le recevoir.

Le mouvement était si naturel que la salle éclata en longs applaudissements.

— Eh bien! observa Delaunay, si nous le recommencions demain, puisqu'il a réussi?

Mais non, Régnier ne voulut point; il préféra recomposer son effet en trois temps successifs, et en tripler le succès en le prolongeant. C'est ainsi que le public ordinaire lui a toujours vu jouer la scène.

Quittons le domaine de la comédie imaginaire pour revenir, en compagnie du *Sport*, à la vie réelle.

A propos des désastres financiers qui se suivent avec un certain entrain, le chroniqueur ordinaire de ce journal hasarde une remarque qui ne manque ni de vérité ni d'éloquence.

« Avez vous observé, dit-il, un petit fait qui se passe journellement dans nombre de familles? — Le fils d'un homme riche demande à celui-ci deux mille francs pour acheter un cheval : le père étend les bras et maudit très-bien son fils.

» Si le même fils avait demandé cent mille francs pour se faire dix-huitième d'agent de change ou de banquier, avec la perspective de perdre non-seulement cette somme, mais bien d'autres encore dans les spéculations dont il avait pris le goût, le père aurait senti une larme mouiller sa paupière et, levant vers les cieux sa prunelle attendrie, se serait écrié:

» — Quel heureux père je suis! mon fils sent le besoin de s'occuper.

» Toutes les familles en sont là.

» Je vois deux frères appartenant à une famille riche. L'un a encouru la malédiction de tous les siens et s'est vu retirer la pension que son père lui servait, — selon ce procédé de châtiment paternel, qui consiste à mettre un fils, pour le ramener au bercail, à la merci de toutes les sottises et de toutes les insanités que comporte un gousset vide, — pour avoir, à vingt ans, publié un article dans un journal. Il a fait contre la vache enragée bonnes dents : aujourd'hui il a un nom connu en librairie et dans la presse, et gagne une trentaine de mille francs par an.

» Le second est entré dans l'industrie, accompagné des bénédictions de toute sa parenté; non-seulement il y a englouti la somme qu'il avait reçue pour ses frais d'établissement, mais encore son père ne l'a sauvé de catastrophes où son nom aurait pu sombrer qu'en sacrifiant une partie de son propre avoir. Eh bien! en agissant comme il l'avait fait d'abord, ce père avait eu l'approbation de tous les pères de sa connaissance, et, malgré l'événement, pas un d'eux n'a reconnu qu'il coûte souvent moins cher d'avoir un fils qui ne travaille pas pour gagner de l'argent, qu'un autre qui travaille pour en gagner.

» Aussi, quand vous rencontrerez une statue de l'amour avec un bandeau, dites-vous bien que c'est celle de l'Amour paternel. »

L'automne nous avait valu une nouvelle édition de la chute des feuilles : voici venir maintenant, avec le jour de l'an, l'éclosion d'une foule de livres destinés, sous prétexte d'étrennes, à faire le bonheur des enfants, grands et petits! Nous n'entrerons pas ici dans le détail des merveilles enfantées par les écrivains les plus distingués, auxquels se sont associés de tous leurs efforts les plus intelligents éditeurs; mais nous en avons assez vu déjà pour annoncer que le début de 1876 ne le cédera nullement, au point de vue des publications d'étrennes, aux années précédentes. La maison Hachette, pour sa part, a réalisé des prodiges. Sa belle collection de relations de voyages, sa jolie bibliothèque rose, la série de ses publications instructives se sont toutes enrichies de nombreux ouvrages ornés de magnifiques illustrations, au milieu desquels on n'aura certainement que l'embarras du choix.

Ludovic Sauveur.

L'ŒUVRE DE BARYE

L'exposition posthume des œuvres de Barye, sculptées ou peintes, vient de s'ouvrir pour le public. Elle occupe, à l'Ecole des Beaux-Arts, cette même salle Melpomène où l'on voyait récemment l'œuvre de Corot. On est frappé des liens qui unissent ces deux œuvres : même scrupule dans les études préparatoires, même sincérité et même poésie en face de la nature, même personnalité dans le rendu. C'est une nouvelle victoire remportée par un de ces maîtres modernes que l'école académique a tenus aussi longtemps que possible sur le second plan.

Le succès de Barye s'est fait par des morceaux de premier ordre : le *Lyon et le Serpent*, de la terrasse du bord de l'eau; le *Thésée et le Minotaure*, le *Centaure Biennus*. Il a pénétré dans la masse par ces petits bronzes qui seront l'honneur de notre époque, par l'esprit de l'observation, par la force des indications et par l'absolue perfection de la fonte. Mais cette exposition, très-nombreuse et très-variée, nous fait entrer dans le secret même de son travail et nous révèle un artiste des plus complets qu'ait comptés aucune école.

Autour de la salle d'entrée sont exposées ses études dessinées, matériaux précieux qu'il récoltait avec le dernier soin, non-seulement dans les cages et les préaux du Jardin des plantes, mais aussi et surtout, si l'on peut le dire, dans les salles de dissection. Il travaillait assidûment d'après l'écorché et le squelette, et ne s'arrêtait que lorsqu'il avait mesuré et noté toutes les proportions d'un animal. Pour les allures, il se bornait à des croquis rapides, circonscrivant les formes. Pour le pelage des fauves ou les marbrures des serpents, il prenait des dessins tout à fait minutieux.

Dans la salle Melpomène, on a rangé sur la paroi de gauche une série d'études peintes à l'huile. Elles sont généralement noires ou très-poussées aux tons robustes. Le dessin en est toujours puissant et la donnée originale. Mais Barye a été visiblement moins maître de ce moyen d'expression que de la peinture à l'aquarelle et à la gouache.

Les aquarelles sont au nombre d'une soixantaine. Elles appartiennent, sauf une dizaine, à la famille de Barye. Il ne s'était jamais séparé qu'avec peine de ces études, qui le reposaient et l'amusaient. Il a dépensé beaucoup d'esprit et beaucoup d'émotion, en se maintenant strictement dans l'observation des mœurs ou du caractère des bêtes : c'est tantôt un ours qui flane, avec son œil percant, dans un défilé rocheux; tantôt un boa qui guette une gazelle, lové sur le passage d'un lion ou enroulé sur une branche morte; un tigre qui se roule voluptueusement sur le sable, ou un éléphant qui trottine dans les prairies. Les cerfs et les chevreuils de la forêt de Fontainebleau ont été merveilleusement observés dans leurs allures prudentes et souples.

En ouvrages de sculpture seulement, le catalogue compte 349 numéros. Il faudrait tout un volume pour en indiquer le mérite et la valeur. Une attraction particulière pour les amateurs, c'est la collection des cent peintures à l'huile qui décorent tout le côté gauche de la salle Melpomène. Le talent de Barye est peu connu sous cet aspect. Il y a de nombreuses vues de la forêt de Fontainebleau, où le sculpteur allait souvent se délasser, en recevant les conseils de son ami Théodore Rousseau. Ces peintures sont fort curieuses et très-intéressantes : comme dans ses autres travaux, l'artiste essaie de rendre avec une extrême sincérité la nature qui l'émeut.

Pendant longtemps, ainsi que nous l'avons dit plus haut, le jury académique a repoussé des expositions publiques les ouvrages de Barye, sous prétexte que « c'était de l'orfèvrerie ». Ouvrier durant toute sa jeunesse, il avait conservé l'amour de l'outil, sentiment excellent, fort naturel et qui ne pouvait être

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

compris par des gens dont l'éducation était surtout dogmatique.

D'une qualité, on faisait un défaut ; il est vrai que ces rigueurs n'ont point empêché Barye d'entrer plus tard à l'Institut.

A propos de ces refus du jury, M. Genevay, l'un des biographes de Barye, raconte une plaisante anecdote.

Un jour, le duc d'Orléans fit les démarches nécessaires pour faire admettre au Salon les bronzes du sculpteur ; ils furent néanmoins refusés. Le duc courut chez le roi, qui lui dit :

— Que voulez-vous ! j'ai créé un jury, je ne peux pas le forcer à accepter des chefs-d'œuvre...

Comment s'étonner, en voyant tant d'injustice chez des êtres qui se prétendent intelligents et éclairés, que Barye ait préféré l'animal à l'homme?

Ch. David

LES PETITS PRODIGES

Je ne suis pas de ceux à qui les choses neuves
Font l'effet du fruit vert sur un nerf agacé,
Qui sur le temps présent pleurent comme des fleuves,
Et fouillent les tombeaux pour y chercher des preuves,
Etayant de débris leur temple crevassé.

Non, mais je ne puis m'empêcher cependant de trouver que notre époque a des niaiseries inconnues aux générations précédentes et qui dépassent la permission. Sa passion des petits côtés, son penchant à la sensiblerie, ses aptitudes à tout enjoliver, lui ont fait innover en ce genre des choses monumentales. Notre temps a le génie de la niaiserie aimable, et dans cette voie ne connaît pas d'obstacle.

A cette époque de l'année, en menant ce qui s'appelle la vie de château, on peut voir de près les exploits de ce génie. Ainsi, pour n'étudier qu'un point très-frappant, avez-vous remarqué le goût de plus en plus vif de notre siècle pour la science servie en tartines recouvertes de confitures?

Dans sa manie d'avoir des enfants précoces et positifs, notre temps s'est ingénié à praliner la science par tous les moyens possibles et il est arrivé alors à des ridicules de confiserie inimaginables. Je comprends qu'on enduise de miel la coupe amère, mais qu'on en fasse un biberon, voilà qui est trop fort, il faut en convenir !...

Dans nombre de châteaux à enfants, vous trouvez maintenant toute une bibliothèque scientifique à l'usage des babies, qui devrait se débiter, non pas chez le libraire, mais dans la boutique à cinq sous, entre la toupie magnétique et la poupée à ressort, qui dit *papa* et *maman*.

Un des ouvrages les plus répandus de cette bibliothèque à éditer par les marchands de jouets, est un traité d'arithmétique inventé par une célébrité de la science académique, qui me paraît un joli spécimen du genre. On y voit de longues files de paniers, de boites, de sacs, de morceaux de galettes, de pains d'épices, que sais-je encore? L'auteur y raconte aux babies les relations de famille du gentil décagramme avec son cousin le décalitre et leur oncle le décimètre. Il y a des drames entre les orgueilleuses fractions et les humbles décimales. Les centaines et les unités se promènent dans les bois pendant que le loup n'y est pas et s'y font des niches que tire au clair une certaine fée Pinchinette.

L'auteur de ce traité à la Perrault a fait école. Toute une suite de professeurs se livre à une besogne analogue à la sienne et s'attache à en varier l'ingéniosité : l'un travaille dans la botanique, l'autre dans la géologie ou la chimie, celui-ci dans la grammaire, celui-là dans l'astronomie. Tout y passe.

Au lieu de cette pédagogie renouvelée des contes de la mère l'Oie, je voudrais que les châteaux à enfants fussent fournis de bons cerceaux qui délient les jambes des *babies* en les faisant courir, de ballons qui leur fortifient les bras en leur donnant de l'exercice, de raquettes et de pelles, etc. Je voudrais surtout qu'on se gardât de faire des enfants de *petits hommes* et de *petites femmes* — selon la méthode d'un écrivain doctrinaire chantée par lui sur le mirliton à six trous.

A défauts d'autres respects dans notre société de bouleversement et de confusion générale, conservons au moins le respect de l'enfance. Laissons-la à sa place, laissons-la courir, jouer, s'ébattre et se fortifier à tous les exercices du corps. N'ensciențifiquons pas nos babies — avant la tunique — ou sans cela gare!...

« Un enfant perroquet à cinq ans, a dit Mme de Tracy, restera un pédant toute sa vie, et, franchement, la France n'a pas besoin qu'on y sème davantage de la graine de pédantisme. »

Restons sur cette réflexion pleine de sens.

Bachaumont.

LES AFFICHES

Les affiches de nos théâtres ont atteint, depuis quelques temps, des proportions inquiétantes pour les autres affiches. Les colonnes de nos boulevards seront bientôt insuffisantes pour porter les affiches des vingt-trois théâtres de Paris, de quelques cafés-concerts et de cinq ou six bals ; il faudra créer d'ici peu des colonnes spéciales pour les affiches colossales dont nous parlions, et d'autres encore, réservées particulièrement pour les bals et les concerts : autrement il ne sera plus possible, et cela cet hiver même, de distinguer les affiches les unes des autres.

Cette question importante des affiches nous fait rétrograder, malgré nous, au temps où les théâtres n'affichaient guère, et où, par conséquent, MM. les comédiens ne jaugeaient pas l'importance de leur talent à la dimension des lettres formant leur nom sur l'affiche.

Que diraient aujourd'hui MM. les comédiens ordinaires du roi, s'il voyaient l'abus que nous faisons des noms en *vedette?* Mais la parole est à l'histoire.

L'affiche fut inventée par Cosme d'Oviedo, auteur espagnol qui parut un peu avant Cervantes. Auparavant, on annonçait par les rues et les carrefours, au son du tambourin. A Paris, avant Théophile, Racan, Mairet et Gombault, le nom de l'auteur d'une pièce ne se mettait pas sur l'affiche. Il était connu et n'avait pas besoin d'être nommé. On resta bien plus longtemps encore sans désigner les acteurs sur l'affiche : les comédiens y trouvaient leur compte, parce que le public espérait toujours voir les chefs d'emploi ; mais souvent cette attente trompée donna lieu à des scènes tumultueuses.

Les comédiens, par une délibération en date du 9 décembre 1789, suppliaient le maire de Paris de ne pas leur ordonner de mettre leurs noms sur l'affiche, ce qu'ils considéraient comme très-contraire à leurs intérêts. Mais cette affiche, sans noms d'auteurs et de comédiens, n'en était pas moins très-détaillée. Elle entretenait le passant de la nombreuse assemblée du jour précédent, du mérite de la pièce qui devait suivre et de la nécessité de pourvoir aux loges de bonne heure, surtout lorsque la pièce était nouvelle et que le *grand monde* y courait. On y faisait au besoin l'éloge raisonné de la comédie du jour. On supprimait l'affiche quand on craignait la cabale pour une pièce nouvelle.

Les affiches furent tout d'abord rouges pour l'hôtel de Bourgogne, vertes pour le théâtre de la rue Mazarine, et jaunes pour l'Opéra.

L. L.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 579. — DESCRIPTION, PAGE 578.

TOILETTES DE PROMENADE

1280

A. Leroy, imp. r. des Marais. 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris. Rue de Richelieu, 92.

Toilettes de Mlle Mve Bataillon, r. Thérèse 5. Rubans et Passementerie A la Ville de Lyon

Tapons et Tournures de P.de Plument, r. Vivienne 33. Parfums de la Mon Violet, Boul.s des Capucines 12.

Machines à coudre de H. Seeling. Bd. Sébastopol 70. et r. Neuve des Petits Champs 97.

Entered at Stationers Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 576. — DESCRIPTION, PAGE 578.

TOILETTE DE VILLE

Modèle de Mlle Adolphine Kœnig (rue Monsigny, 19).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

LA SONNETTE DE M. BERLOQUIN

(NOUVELLE. — SUITE.)

Le souvenir des catastrophes, quelque considérables qu'elles soient, va d'habitude en s'affaiblissant. Cependant Véronique veillait à ce que le quatrième anniversaire du bris de la sonnette de son maître ne se renouvelât pas. Craignant de s'endormir, elle alla se poster dans l'ombre à un coin du cul-de-sac des Trois-Visages.

La gouvernante était armée d'un manche à balai, M. Berloquin d'une canne : il y avait suffisamment de quoi frotter les épaules de l'audacieux qui attenterait à la propriété du célibataire. Véronique n'entendit aucun pas, n'aperçut personne : la sonnette n'en resta pas moins sur le carreau. Les épaules du coupable demeurèrent intactes.

Attirés par le bruit que fait cette agression caco-démoniaque, le maître et la servante osaient à peine se regarder. Véritablement, une telle aventure tenait du prodige. Il y avait là quelque chose qui confondait l'imagination. Pas une ombre n'avait été vue. Pas un souffle n'avait été entendu ! La tête courbée, M. Berloquin et Véronique songeaient; si des souvenirs d'êtres malfaisants et invisibles emplissaient l'esprit de la gouvernante, M. Berloquin, qui croyait difficilement à ces chimères, se demandait comment la fête de Noël, célébrée si pompeusement par l'église, pouvait déchaîner celui que Véronique traitait de suppôt du diable.

Combien était différente pour le bourgeois cette nuit qui provoquait chez ses voisins de joyeux chants ! A vingt pas du cul-de-sac des Trois-Visages demeurait un pauvre raccommodeur de souliers qui avait toutes les peines du monde a faire vivre sa famille. Le jour de Noël, l'homme réunissait les voisins de sa condition et leur faisait fête. Un dépensier, suivant M. Berloquin. Toutefois, le lendemain, dès cinq heures du matin, le cordonnier se remettait à l'ouvrage, battait le cuir avec ardeur, et c'était à qui, de lui ou de son merle, sifflerait le plus gaiement.

A l'exception de la sonnette, qui était devenue une rente régulière à payer, M. Berloquin ne dépensait rien pour la Noël, et pourtant il ne s'en levait pas moins soucieux, brisé par l'émotion, cherchant quel moyen protégerait sa sonnette l'année suivante. M. Berloquin en était arrivé à rêver d'ajuster un pistolet à l'innocent pied de biche dont l'ongle ferait partir la gachette au moindre mouvement ; mais le pistolet arrêterait-il les méfaits d'une puissance inconnue et impalpable?

III

Un mois après cette nouvelle aventure, la sœur de M. Berloquin vint lui rendre visite, accompagnée de ses trois enfants. Quelle charge pour la maison que quatre bouches imprévues ! Véronique le fit sentir immédiatement à son maître. Prétextes à grosses dépenses, troubles dans un intérieur tranquille, allées et venues d'enfants tapageurs. Ces raisons n'avaient pas de peine à entrer dans l'oreille d'un homme qui tient serré les cordons de sa bourse.

La sœur de M. Berloquin était intéressante. Rien en elle qui sentît la ville de Loches où elle était née. Elle vivait dans un état voisin de la gêne: ses vêtements offraient une coupe particulière qui ne ressemblait en rien à celle des bourgeois du pays. La pauvre femme portait sur sa physionomie le deuil de son mari; mais quand elle regardait ses enfants, c'était avec une tendresse qui montrait qu'elle n'avait pas perdu courage. Elle acceptait bravement son sort et se rendait dans une ville du Midi où un fabricant, ami de son mari, l'appelait pour l'attacher à son industrie.

Les enfants, qui ne savent pas ce que sont avarice et sécheresse, couraient après M. Berloquin et réchauffaient par moments ce cœur glacé qui jamais n'avait savouré les douceurs de la famille. L'un des fils, âgé de treize ans, grand, jeune, résolu, faisait part de ses projets d'avenir à son oncle, et M. Berloquin ne pouvait s'empêcher d'être touché de la parfaite éducation de ces enfants qui semblaient avoir compris la portée de la mort de leur père et témoignaient de vifs sentiments de tendresse pour leur mère.

Un matin, Véronique entra dans la chambre de son maître en criant d'une voix désespérée :

— Monsieur, les lapins sont dans le potager !

M. Berloquin tressauta sur son fauteuil.

— Les lapins dans les choux ! s'écria Véronique.

M. Berloquin entendait manger ses choux, mais non pas y convier les lapins. Après une heure consacrée à la chasse de ces animaux, le célibataire apprenait de Véronique que ses neveux avaient ouvert la porte de la cabine des lapins; c'en fut assez pour que la faible part d'intérêt que M. Berloquin témoignait aux enfants de sa sœur tombât tout à coup. D'autres méfaits d'ailleurs leur étaient reprochés : les enfants à table s'empiffraient d'une façon indécente en ne laissant pas intacte une seule assiette de dessert. La gouvernante et son maître ne mangeaient toute l'année que du fromage : pour l'arrivée de la veuve, on avait paré la table de mendiants, d'une demi-douzaine de biscuits, d'un peu de confitures et de pruneaux, et l'idée de Véronique était que ces « bonnes choses » ne serviraient qu'à la parade. En quatre jours, les six biscuits avaient disparu ; il ne restait pas une lichette de confitures, les mendiants avaient été avalés comme par une armée de rats ; et les pruneaux, ces enfants prodigues les avaient tout simplement fourrés dans leurs poches pour servir de passe-temps à leurs dents après les repas.

— Ils veulent faire de la maison une ruine, s'écria Véronique.

Et encore si la veuve eût mis un terme à ces dépradations ! Mais on voyait à son indifférence qu'il s'agissait du bien des autres. Dès lors, M. Berloquin battit froid à l'égard de sa sœur; les repas furent réduits à la plus simple expression ; les enfants ne pouvaient plus courir ni remplir la maison de leur joyeux babil. Aux regards de Véronique, la veuve comprit qu'il était temps de prendre congé de son frère, et ce fut avec une joie non dissimulée que le célibataire reçut les adieux de cette famille importune. Mais la plus grande somme de jouissance au départ fut réservée à la gouvernante. Ces vieilles servantes ont toujours peur que des sentiments humains étouffés ne prennent le dessus, que la voix du sang ne parle même à ceux qui sont sourds. Tout parent qui arrive dans une maison qu'elles gouvernent est vu par elles d'un mauvais œil et traité en étranger. L'être le plus dur peut sentir son cœur se dérider aux caresses des enfants. Ces parents sont de nouveaux maîtres à servir. Véronique regardait la sœur de M. Berloquin comme une ennemie.

Plus d'une fois, l'idée de gouverner la maison à titre officiel s'était présentée à l'esprit de la servante : elle songeait à devenir la maîtresse du logis. D'abord vague comme un nuage qu'un coup de vent dissipe, l'idée avait résisté aux objections que Véronique s'était faites. Tout en M. Berloquin prêtait à de telles aspirations. Il n'avait pas d'amis en ville, n'invitait personne à sa table et n'acceptait pas davantage d'invitations au dehors. Toute sa vie, il l'avait passée en bonne intelligence près de Véronique, grommelant parfois, mais revenant à une humeur presque égale au bout de quelques heures. Pourquoi un nœud officiel ne consacrerait-il pas cette vie si paisible?

Que de rêves à travers lesquels Véronique, devenue Mme Berloquin, porterait la tête haute dans les rues de Loches, et traiterait, grâce à sa fortune, avec les plus grandes dames de la ville !

Et puis il y avait de la terre, beaucoup de terre, l'appât des

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

paysans ! M. Berloquin touchait à la soixantaine. Régulièrement Véronique, qui n'avait que quarante ans, devait survivre d'une vingtaine d'années au vieillard. Veuve, riche, elle quittait Loches et se retirait avec de grosses rentes dans son village. Peu de maisons de célibataires où de tels rêves n'emplissent les cuisines. Les maîtres sont obéis au doigt, encouragés dans leurs manies ; à l'heure dite, ils trouvent le dîner cuit à point ; leurs pantoufles sont invariablement à la place consacrée ; les lits sont bordés « dans la perfection » : ces attentions ne sont pas obtenues sans arrière-pensée.

— *Si vous saviez comme je le soigne !* était la réponse invariable que faisait Véronique au notaire Quinard, qui s'informait de la santé de M. Berloquin.

La gouvernante avait fondé quelque espoir sur le notaire chargé des intérêts du célibataire. Quelle aide ne pouvait-il pas prêter au moment venu ? Aussi les cerises, les fraises, les tomates, les fruits et les fleurs du potager de M. Berloquin pleuvaient chez Me Quinard, fort étonné de semblables libéralités. Toutefois, les compliments réitérés de Véronique, ses soins à fournir de primeurs la table du notaire, ne pouvaient tromper longtemps un homme habitué à dévider l'écheveau des intérêts.

« Elle veut me mettre dans son jeu, » se dit Me Quinard, quand il lui fut démontré que M. Berloquin tolérait ses petits cadeaux plutôt qu'il ne les encourageait.

Curieux et observateur, le notaire de Loches s'amusa de ce petit drame et en attendit patiemment le dénoûment ; mais un fait dérouta absolument le praticien qui, de son cabinet, avait fait un laboratoire, et de ses dossiers, des bureaux, où il étiquetait toutes les infirmités, toutes les monstruosités des consciences bourgeoises.

L'hiver qui suivit le départ de la belle-sœur de M. Berloquin semblait devoir ancrer plus profondément la gouvernante au logis ; et cependant, un matin, elle se présentait en larmes dans le cabinet de Me Quinard pour lui faire ses adieux.

— Je pars, dit-elle en fondant en sanglots.

— Comment ! Véronique, vous quittez ainsi votre maître ? Mais que s'est-il donc passé ?

Alors la gouvernante raconta au notaire que le terrible drame de la sonnette se perpétuait et que M. Berloquin ne voulait appeler de secours du dehors pour sa sûreté personnelle. Aux abois, se creusant l'esprit pour chercher des moyens de défense et n'y réussissant pas, Véronique en était arrivée à avoir « les sangs tournés. »

La veille au soir, elle et M. Berloquin avaient échelonné dans le cul-de-sac des Trois-Visages une certaine quantité de piéges à loups pour y prendre les malfaiteurs : ils devaient être plusieurs pour réussir dans leurs combinaisons. Les pièges étaient restés intacts, sans qu'il en fût de même de la sonnette. Encore une fois, elle avait été secouée et arrachée violemment comme les précédentes. M. Berloquin en était devenu plus blanc qu'un linge. Cette vie d'angoisses ne pouvait durer. Véronique avait proposé à son maître de prévenir le commissaire de police, le brigadier de gendarmerie. M. Berloquin, pelotonné dans sa terreur, n'en voulait pas plus sortir que les bestiaux surpris par l'incendie dans leurs étables.

— Il est certain, ajoutait Véronique, que des gendarmes faisant la chaîne autour de la maison feraient cesser ces tentatives diaboliques de la nuit de Noël.

La gouvernante, ne pouvant parvenir à attraper les coupables qu'elle guettait depuis sept ans, renonçait à servir de guide à M. Berloquin. Elle avait peur, réellement peur de cet avenir menaçant. Elle réclamait de l'aide du dehors et on la lui refusait. Si elle était maîtresse dans la maison, de pareilles scènes ne se renouvelleraient pas.

Le notaire jugea que Véronique raisonnait sagement. Il fallait décider, coûte que coûte, M. Berloquin à se mettre sous la protection de l'autorité ; mais les avis de Me Quinard furent en pure perte. Le célibataire ne voulait pas que le secret de sa vie fût livré au public : appeler le commissaire de police, faire venir un piquet de gendarmerie, c'était devenir la fable du pays, donner pâture à la malignité des badauds, se voir peut-être raillé par le démagogique *Indépendant de Loches*, qui ne devait pas pardonner à M. Berloquin d'avoir cessé son abonnement.

Véronique resta vaincue par les supplications de son maître ; mais la question de cabinet n'en fut pas moins posée par la gouvernante. Qui avait soin de la santé chancelante de M. Berloquin depuis vingt-trois ans ? qui serait capable de « border le lit de Monsieur » avec autant d'attention ?

Le célibataire répondit par un « *nous verrons* » qui fit bondir d'allégresse le cœur de Véronique. Ses aspirations n'étaient pas repoussées absolument ; toutefois la gouvernante ne se doutait pas des pensées contradictoires qui troublaient l'esprit de son maître. A Tours vivait un homme riche que toute la ville appelait « Monsieur de la Cuisine, » pour le railler d'avoir épousé sa femme de charge. Dans une autre ville, un certain Cussodière, pour le même motif. M. Berloquin craignait l'opinion publique et les gausseries d'une province fertile en sobriquets. Le célibataire avait été ondoyé sur les fonts baptismaux avec le nom de ses aïeux, et il avait conservé pure la mémoire des Berloquin. Cette seule considération le retenait : il savait bien qu'il lui serait impossible de se passer de Véronique ; une seconde Véronique ne pouvait se rencontrer. Quand la gouvernante se vantait de dorloter son maître comme pas une, elle disait vrai.

Gagner du temps, tel fut le plan du célibataire qui se fiait sur l'avenir pour arranger cette difficile affaire. Cette année-là fut calme pour M. Berloquin et sa gouvernante ; afin d'éviter le retour des scènes désastreuses qui se produisaient à la Noël, Véronique et son maître combinèrent de nouveaux moyens de défense. Des poutres furent placées en travers du cul-de-sac des Trois-Visages. Comme personne n'y passait, il fut facile d'y disposer tout un attirail de planches, de fagots, de tessons de bouteilles qui valaient mieux qu'un piquet de gendarmes.

Un vieux mousquet au bras, M. Berloquin montait la garde derrière la barricade, qui eût fait honneur aux fabricants habituels de ces sortes de produits des grandes villes.

A la fenêtre du grenier, sur un pont volant servant à remonter les foins, Véronique guettait l'arrivée de l'ennemi.

— Hem ! fit en bas M. Berloquin pour s'assurer que la servante était à son poste.

— Hem ! hem ! répondit Véronique du second étage.

Il avait été convenu qu'à chaque heure ce signal serait répété pour que les défenseurs s'assurassent réciproquement qu'ils veillaient avec attention et que rien de nouveau ne se produisait au dehors.

Vers les deux heures du matin, commença de tomber une neige fine et froide qui rendait la faction de M. Berloquin fort pénible.

— Bientôt, pensa-t-il, j'en serai quitte.

En atteignant quatre heures du matin, il était à peu près certain que le petit jour éloignerait les malfaiteurs habituels ; et quoiqu'il souffrit du froid, le célibataire ne pouvait s'empêcher de reconnaître que Véronique avait usé d'un bon moyen de défense.

Quatre heures sonnèrent.

— Hem ! fit M. Berloquin, qui voulut encore rester quelques instants à son poste.

— Hem ! hem ! répéta Véronique.

— Sauvé ! ne put s'empêcher de crier le bourgeois oubliant les fatigues de la nuit, le froid et la neige.

Mais presque au même moment, la terrible sonnette se fit entendre avec un son de cuivre éraillé.

— Ah ! s'écria M. Berloquin en laissant tomber son mousquet

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

et en se précipitant dans la maison où bientôt il retrouva Véronique descendant de son observatoire.

Une lanterne à la main, tous deux contemplaient la victime étendue sur le carreau, sans voix pour accuser le coupable. Cette fois, M. Berloquin était devenu sombre; les autres années, il se laissait aller à l'indignation, mais maintenant il semblait touché au cœur et sa douleur était muette.

— J'avais bien dit qu'il fallait des gardiens, s'écria Véronique.

Le célibataire ne répondait pas, tant il était accablé; ni le mousquet dont était armé M. Berloquin, ni les barricades de l'invention de Véronique, ni la garde montée par les bourgeois, ni le poste d'observation au grenier n'avaient protégé la sonnette! Fallait-il revenir à l'ordre des phénomènes et des miracles ? Pourquoi la Providence se fût-elle acharnée à châtier M. Berloquin, qui ne se reconnaissait coupable d'aucun crime ?

Cependant, Véronique s'empressa d'allumer un grand feu à la cuisine, car son maître grelottait. Il n'avait pas, à l'âge de soixante ans, monté cette longue garde sous le coup de la bise et de la neige, sans y avoir laissé de sa chaleur naturelle. De grosses brassées de broussailles flambaient joyeusement dans l'âtre de la haute cheminée, sans s'inquiéter du trouble des gens qu'elles chauffaient.

Véronique, voyant son maître plongé dans une mélancolie qu'elle attribuait à la rigueur de cette garde en plein air, décrocha une grande bassinoire dont le couvercle représentait le profil de Louis XIV; ayant approché le roi soleil du foyer, elle le garnit intérieurement d'une couche de cendre brûlantes, de braises, d'une pincée de sucre, ajouta encore une couche de cendres et introduisit prudemment la bassinoire dans le lit de son maître. Même l'adjonction d'un doux « aigledon » ne ramenait pas la bonne humeur de M. Berloquin, qui se laissa border sans y répondre par son remerciement habituel.

Malgré ces attentions, il résulta de cette fâcheuse nuit, pour le malheureux célibataire, une série de rhumatismes qui déterminèrent une série de soins de Véronique. La gouvernante pouvait le dire au notaire sans se vanter : elle était réellement attachée à son maître. Cela se voyait aux douces flanelles qu'elle cousait, aux tampons de ouate, aux émollients de toute espèce qu'elle savait imaginer, et qui étaient encore supérieurs à ses confitures.

Comme elle s'ingéniait à poursuivre ces terribles fraîcheurs pour les déloger du corps de M. Berloquin! Comme elle disposait savamment les oreillers dans le fauteuil où le célibataire était condamné à rester ! Non! il n'y avait pas deux femmes si dévouées au monde. Aussi, à plusieurs reprises, le *nous verrons* de M. Berloquin s'échappait-il de ses lèvres avec un ton plus affirmatif que d'habitude.

L'été arriva, qui enleva à M. Berloquin ses fraîcheurs et lui permit de se promener à son aise, de respirer l'air des champs en allant rendre visite à ses fermiers. En voyant son maître si gaillard, Véronique regretta presque d'avoir mis en fuite les rhumatismes. A mesure que les forces du célibataire renaissaient, ses promesses s'évanouissaient. C'était décidément un être sans foi, qui joignait à de nombreux défauts l'ingratitude la plus absolue.

Tous les jours, la gouvernante guettait le moment de remettre son rêve sur le tapis; mais M. Berloquin avait la précaution d'échapper à cet entretien quand il le sentait poindre.

— Attendons ! se dit Véronique, qui, comme toutes les paysannes, était tenace, ne fatiguait pas son cerveau par le poids des idées et en caressait une seule, dont l'isolement favorisait la force et le développement.

Cette pensée matrimoniale, qui avait d'abord été un chétif feu follet disparaissant au moindre souffle, était devenue une chandelle de la grosseur d'un cierge, une chandelle que Véronique avait fait bénir par tous les saints de la Touraine, et qui, sans s'éteindre jamais, projetait une clarté considérable dans la cuisine; aucun lumignon ne pouvait affaiblir la lueur de ce flambeau de l'hyménée, et la gouvernante en prenait autant de soin que les Vestales en mettaient à entretenir le feu sacré sur les autels des dieux. Aussi tous les objets les plus vulgaires de l'office prenaient-ils un air de fête, depuis la crémaillère suspendue dans l'âtre jusqu'aux casseroles. La batterie de cuisine recevait des points lumineux particuliers qui ne provenaient point seulement des jeux habituels de l'ombre et de la lumière; il y avait, dans l'arrangement des plats, des apparences de noces, et le cuivre et le fer de ménage chantaient des duos d'allégresse. Dans cet intérieur, où elle était souveraine, Véronique avait éloigné les taches de graisse comme les outrages des mouches, et l'on sentait bien quelle propreté exquise communiquerait à une maison la gouvernante ayant qualité pour commander.

Assez solidement bâtie pour ne porter ni jupons ni corset, Véronique rappelait ces robustes femelles dont les peintres flamands se sont plu à rendre les fermes appas: mais le maigre M. Berloquin ne paraissait pas se connaître en ces objets d'art ni en subir la puissante influence. Il se contentait de rester célibataire endurci, préoccupé d'éluder des ombres de promesse.

Ses indispositions lui avaient même enlevé de la mémoire les singuliers événements de Noël, et il les eût oubliés tout à fait si Véronique ne lui avait, un matin, présenté la note du quincaillier, M. Berloquin y jeta un regard mélancolique. Le marchand réclamait 6 fr. 50 cent. pour les deux dernières sonnettes.

En voyant avec quelle peine son maître tirait de la monnaie de son gousset :

— Si monsieur se passait de sonnette dorénavant ? dit Véronique.

M. Berloquin répondit par un *heu* qui signifiait qu'il y réfléchirait. Et il s'enfonça la tête dans ses mains, trouvant que la proposition de sa gouvernante avait du bon. Il était certain que les divers moyens de défense employés jusque-là n'avaient servi de rien et que le perturbateur nocturne n'en continuait pas moins ses agressions. Supprimer le corps du délit, c'était supprimer tout délit futur. Cependant, qui ouvrirait la porte aux fournisseurs? Comment serait-il prévenu de l'arrivée de quelqu'un? Une maison sans sonnette ressemble à celle d'un mort. Dans sa sagesse, M. Berloquin décida qu'il valait mieux laisser l'ennemi qui troublait son repos. Et en ceci il fit preuve de résolution.

CHAMPFLEURY.

(*La fin au prochain numéro.*)

LE GARDIEN DES DÉCOMBRES

C'est une nuit d'hiver. La rue est noire. Au loin
Un bruit de bal. Il pleut. Le gardien a pour siége
Une pierre. Il est là, veillant — par privilége —
Sur le falot blafard qui tremble dans un coin.

C'est un vieux. A la ferme il couchait dans le foin.
Plus tard, étant soldat, il coucha dans la neige.
Il est là maintenant et rien ne le protége.
Immobile, muet, il souffre sans témoin.

Il pleut. Las de veiller dans ce jour triste et blême,
Son corps appesanti s'affaisse sur lui-même.
Il dort dans le brouillard comme dans un linceul.

Il dort et dans son rêve il entend la voix douce
De celle qui depuis longtemps l'a laissé seul.
Cependant un coupé de maître l'éclabousse.

Gabriel MARC

DE TROIS PÉCHÉS LE MOINDRE

(LÉGENDE IRLANDAISE.)

C'était un saint homme que Patrick; la renommée de ses vertus s'étendait à plus de dix lieues à la ronde. Par malheur, il était fort tourmenté et souvent tenté par le diable, qui jour et nuit le poussait à commettre un péché. Le saint avait jusque-là chassé les mauvaises pensées à force de prières et de coups de discipline.

A la fin, l'esprit du mal l'emporta.

— Voyons, dit-il au moine, faisons un marché qui soit tout à votre avantage. Consentez à commettre un seul péché mortel et je vous laisse tranquille pour le reste de vos jours. Je suis bon diable, et je vous laisse le choix entre vous enivrer, tuer quelqu'un ou prendre des libertés avec la femme d'autrui.

— Hélas! dit le saint, pour me délivrer de tes obsessions, des trois péchés je commettrai le moindre. Puisqu'il le faut, je m'enivrerai. Du moins, cette faute ne nuira pas à mon prochain. Après l'avoir commise, je ferai bien vite pénitence, et tu ne viendras plus me troubler dans mes prières.

Ainsi fut conclu le marché.

Le soir venu, Patrick prit une bouteille de vin et s'en versa quelques rasades qu'il but d'abord avec répugnance. Mais peu à peu le vin agit sur son cerveau et trouble ses sens. Il est assiégé d'une foule de pensées et de désirs qu'il avait repoussés jusque-là. « J'étais bien niais, se dit-il, de me priver des biens du Seigneur qui nous a donné ce vin pour nous réjouir; comme il me réchauffe et quel dommage d'être seul à prendre ce plaisir! »

A ce moment entre une femme qui venait lui demander le secours de ses prières. Patrick, excité par l'ivresse, se lève, et lui jetant les bras autour du cou, il l'embrasse à plusieurs reprises.

La femme, indignée, pousse des cris qui attirent son mari. Celui-ci se précipite sur le moine et le renverse.

Par malheur, un bâton se trouva sous la main de Patrick qui, en assénant un violent coup sur la tête du mari, l'étendit roide mort.

Voilà comment ce pauvre moine, en ne voulant commettre qu'un seul péché mortel, en commit trois.

SNOP.

LES PAROLES D'OR

Vous formez, je n'en doute pas, des souhaits pour le bonheur, la tranquillité et la vraie gloire de notre patrie. Qu'elle vous soit toujours chère! Ce sentiment est une des bases de toutes les vertus sociales; les conséquences en sont infinies et seraient trop longues à vous développer. Mais souvenez-vous que le célèbre auteur du *Télémaque* nous dit qu'il faut être fier de sa patrie quand elle est dans la prospérité, qu'il faut la plaindre lorsqu'elle est livrée à des malheurs, mais toujous la servir et l'aimer.

Mme CAMPAN.

REVUE DES MAGASINS

Le huit décembre, l'EXPOSITION ANNUELLE DES ARTICLES D'ÉTRENNES de la maison du *Paradis des Dames* (8 et 10, rue de Rivoli) sera au grand complet; mais nous pouvons dès aujourd'hui en donner un aperçu détaillé. De cette façon, nos lectrices seront à même de fixer d'avance leur choix, et lorsque le moment sera venu de visiter les *Grands Magasins du Paradis des Dames*, elles verront par elles-mêmes si nos renseignements sont justes et notre appréciation au-dessous de la vérité!

En entrant, nos lectrices feront tout d'abord une longue pose aux comptoirs du rez-de-Chaussée, c'est-à-dire à « l'article de Paris, » ce champ vaste de la fantaisie sous toutes les formes, aux jouets d'enfants et à la lingerie. Nous garantissons, de ce côté, une nouveauté exceptionnelle, des prix étonnants et des éléments de nature à satisfaire tous les goûts et toutes les bourses.

Au milieu d'une multitude de charmants petits objets dont l'énumération serait trop longue, nous remarquons une série considérable de chinoiseries : des boîtes à gants, à 2 fr. 95.; des sébiles à 0, 65 cent.; des dessous de carafes à 0, 65 cent.; deux grandeurs de « cabinet chinois », gentil petit meuble à tiroirs pour bijoux, à 11 fr. 75 et 14 fr. 75; citons encore une boîte à gants, en cuir de Russie et capitonnée à l'intérieur, avec miroir, à 8 fr. 75.

Un article d'étrennes qui nous paraît appelé au grand succès est celui-ci : une boîte à mouchoirs, en joli cartonnage, satin blanc et or, avec couvercle à miroir et jolie peinture au milieu, contenant six mouchoirs de poche en batiste, plus un sachet odorant; le tout au prix de 4 fr. 90 cent. N'est-ce pas là un délicieux cadeau à offrir à une jeune fille? On peut choisir, si l'on veut, un prix plus élevé (7 fr. 50) et avoir ainsi des ourlets à jour.

Le comptoir de *joujoux* offre, comme occasion, de jolis moutons blancs à cornes dorées, avec roulettes aux quatre pattes, et tout enguirlandés de ruban, bleu, rose, etc., à 1 fr. 45; un grand nombre de poupées habillées depuis 0, 45 cent., jusqu'à 45 fr.; un fusil chassepot à 2 fr. 45.

Au rayon de lingerie, au milieu de cols, de manches, de fichus et de coiffures variées et enrubanées, nous citerons les parures en batiste et ourlets à jours, faits à la main, avec un, deux, trois rangs de jours, dont le prix surprenant varie de 4 fr. 25 à 6 fr. 50. Ajoutez-y de jolis nœuds de cravate tout faits en surah de couleur, et vous aurez un présent des plus gracieux à offrir.

Mais voici où croissent les surprises : ce sont les *occasions* des salons du premier étage, à la confection par exemple. Comme parures de fourrure pour enfants : manches Louis XV et manchons aumonière en soie bleue, rose, blanche, capitonnée et garnie de cygne, à 6 fr. 75. collier cygne et ruban à 1 fr. 75 et 2 fr. 25; cravate amazone, 3 fr. 90; col russe, 6 fr. 75. Sorties de bal ou de théâtre, même genre, depuis 9 fr. 75. — Des manchons en lièvre blanc à long poil, toujours pour enfants, à 2 fr. 95.; collier boa pareil depuis 1 fr. 45. — Rappelons que le *Paradis des Dames* possède un bel assortiment de fourrures de toutes sortes, qu'il peut offrir à des prix tout à fait exceptionnels : manchons marmotte à 9 fr. 75 et 12 fr. 75 manchons en astrakan, extra, à 3 fr.; manchons en skungs à 12 fr. 75; à boas en petit-gris à 1 fr. 95.

— C'est au mois de décembre que la vie mondaine commence à s'agiter; les soirées sont si longues qu'il faut les employer le plus agréablement possible : on débute par les réunions de famille et d'amis intimes, puis on arrive aux réceptions « priées », aux parties d'élégance.

La *Ville de Lyon* nous offre, sous ce rapport, de précieuses ressources; on trouve à ses divers rayons les éléments les plus variés et les plus nouveaux pour garnir et transformer n'importe quelle toilette. Voici, par exemple, la dentelle Colville en barbes toutes faites pour coiffures et chapeaux de théâtre; au mètre, pour coquillés et garnitures de robes ou de fichus; à la pièce, pour constituer l'écharpe milanaise, les draperies de robes, les cuirasses, les tuniques, etc. La *Ville de Lyon* est organisée de façon à pouvoir livrer ces objets tout faits, lorsqu'on lui en fera la demande. Nous avons vu de délicieux fichus montés, compris d'un coquillé de dentelle Colville et de ruban *l'Archiduc*, cuir de Cordoue lamé or, argent, etc. cela nous a paru charmant pour encadrer un corsage ouvert en châle. Rappelons, à propos de dentelle, que cette maison possède les plus belles mantilles en véritable dentelle espagnole que l'on puisse desirer, ainsi que des écharpes en blonde écrue d'un effet ravissant, soit qu'elle apparaisse posée sur les cheveux, les épaules, ou drapée sur une toilette de faille bleue, etc.

Nous signalerons, comme nouveauté, de longues barbes en gaze pelucheuse de toutes couleurs, même noire, très-chaude pour le cou ou pour servir de voilette d'hiver.

Décidément la mode est aux barbes : voici la barbe-voile en tulle moucheté, prenant bien la forme des chapeaux du jour, se fixant au milieu des cheveux derrière pour se croiser dans le bas et revenir se nouer sous le menton. C'est une très-agréable combinaison que nous recommandons particulièrement à nos femmes frileuses. Le tulle « poudre de riz » est toujours fort demandé par les jolies mondaines, pour voilettes, barbes et écharpes nuageuses dont on s'enveloppe la tête le soir en sortant du théâtre.

Le moment est venu d'utiliser les gracieux plissés en crêpe lisse, à bords festonnés de soie. La *Ville de Lyon* nous en offre de toutes les grandeurs, comme intérieur de corsage et bas de manches; ils sont si doux à la peau, si seyants au visage, que pas une femme n'hésitera à s'en parer lorsque l'occasion se présentera. On n'a que l'embarras du choix dans la série si complète des plissés de mousseline et valenciennes pour garnir le bas des robes à traîne, série qui comporte toutes les grandeurs de 10 à 50 centimètres.

Les personnes qui n'habitent pas Paris peuvent écrire à la *Ville de Lyon* (rue de la Chaussée d'Antin, 6) pour quelque objet que ce soit.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— M. DE PLUMENT a rendu un grand service aux femmes en créant son corset *Jeanne d'Arc :* la santé et la coquetterie s'en trouvent bien toutes deux. Ce gracieux modèle emboîte si bien le buste dans un moule irréprochable, que le corps acquiert sans peine cette perfection de ligne que la mode actuelle exige. La longueur de ce corset est suffisante, grâce à son caoutchouc supplémentaire, pour que les ceintures de santé n'aient plus de raison d'être. Pour compléter ces renseignements, ajoutons que le corset *Jeanne d'Arc* ne coûte que 35 francs, rendu *franco*.

Sous le rapport du jupon et de la tournure, la maison de Plument (rue Vivienne, 33) est pleine de ressources : on y trouve absolument de quoi satisfaire tous les goûts, et sans jamais enfreindre les décrets de la mode. Sans revenir aujourd'hui sur le mérite de ses divers modèles, nous donnerons simplement quelques prix qui nous ont été demandés par quelques-unes de nos abonnées.

Le jupon l'*Elégant*, vu son double emploi de jupon et de tournure mobile, 50 fr. — Le *Zanzibar*, à double traîne, 30 fr. — La *Reine Blanche*, à demi-traîne, 20 fr. — Le jupon *Cardinal*, à demi-traîne et barrette, 40 fr. Les tournures *Girofla*, 17 fr., *Jeanne d'Arc*, même genre, 20 fr.; *Violette*, pour robe à pouff, 18 fr. — Dans la série des petites tournures : le *Rabagas*, 6 et 7 fr.; le *Postillon*, 6 et 7 fr.; la *Magicienne*, 5 et 6 francs.

Tournure *Marie-Antoinette*.

Citons encore le Jupon *Marie-Antoinette*, qui peut être considéré comme le plus beau des jupons-tournures; établi en jolie étoffe blanche mesurant de 115 à 120 cent. de longueur, il est exclusivement destiné à servir d'auxiliaire aux robes à traîne. Les ressorts, très-pressés derrière, sont dissimulés sous des volants garnis de valenciennes; le tablier, ouvert et boutonné au milieu, est entouré des mêmes dentelles. L'intérieur lacé augmente ou diminue à volonté le volume de la tournure, ainsi que cela se pratique avec les autres jupons.

La maison de Plument s'occupe encore, et particulièrement sur commande, des jupons linge pour toilette à traîne; elle en possède un certain assortiment ayant 120 à 150 cent. de longueur. Mais les prix ne peuvent être fixés à l'avance; ils varient selon l'étoffe employée, le nombre des

Corset *Jeanne d'Arc*.

volants, la garniture, la façon. La traîne *Elisabeth* est cependant cotée au prix de 36 fr., mesurant 1 mètre 30 cent. de long.

SPÉCIALITÉS

Qui n'a vu et admiré, dans les derniers jours de novembre, la magnifique exposition d'objets de cabinet de toilette étalés dans la vitrine du *Palais des Abeilles*? Il y avait là, entre autres merveilles qu'on ne voit pas tous les jours, une magnifique glace Louis XV, à encadrement d'argent massif, avec écusson et couronne de baron sur le sommet, chiffres enlacés et ciselés à jour. Des coupes d'argent ciselé, également chiffrées, accompagnent la glace; et puis, on voyait rayonner alentour la brosserie et les peignes d'écaille blonde de la plus belle transparence, en même temps que d'une simplicité somptueuse, n'ayant pour tout ornement que le chiffre entrelacé. Nous avons demandé le prix de la glace, qu'on nous a dit, à notre grand étonnement, n'être que de 2,000 fr. Il arrive fréquemment que la maison VIOLET reçoit des commandes de cette nature, mais elle n'a pas toujours le droit ou le temps de les exposer.

En vue des étrennes, le *Palais des Abeilles* (rotonde du Grand-Hôtel, boulevard des Capucines), offre à tous ceux qui viennent visiter ses salons, la plus grande variété d'objets de luxe ayant rapport à la toilette : flacons de sels anglais, flacons de poche ou de ceinture, avec châtelaine assortie; bonbonnières à poudre de riz, véritables objets d'art, doublement précieux comme contenant et comme contenu, servant au théâtre, en voiture, etc.

Nous citerons aussi les boîtes de toute sorte, depuis la boîte à gants en bois précieux, jusqu'au coffre de luxe pour bijoux; les boîtes de parfumerie en soie brodée ou peinte; les sachets et sultanes pour linge, bijou capitonné qu'une femme a tant de plaisir à posséder.

Recommandons encore, au point de vue des étrennes, le salon bleu spécial à la vente des éventails, dont la maison VIOLET s'est fait une importante spécialité.

— Il fait grand froid. Blottie au coin du feu, vous rêvez dans un demi-sommeil qui vous fait voir les choses les plus ordinaires par l'optique de l'illusion. La Folle du logis vous transporte dans un jardin enchanté. Grâce à la science, l'illusion devient la réalité. Le FLORAL est là qui retient le printemps dans votre appartement. Ce composé chimique fait pousser dans vos jardinières, emplies de terreau, de sable calciné ou de verre pilé, la végétation luxuriante de tous les climats. Que coûte le *Floral*? 1 centime par plante et par an. (Par coffret de 5 fr. 50, à l'Agence centrale des Agriculteurs de France, 38, rue Notre-Dame-des-Victoires.)

M. D'A.

ROUVENAT (✠) & CH. LOURDEL, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hautevile.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les enfants, toutes les mères le savent, brisent leur joujou favori après s'en être servi, dans l'espoir d'en obtenir un autre qui leur plaise davantage; ils cherchent, eux aussi, une joie nouvelle, un plaisir non encore goûté. Mais la satiété vient encore une fois, le jouet tant désiré cesse de plaire... alors l'enfant redemande à grands cris celui qu'il possédait d'abord et qu'il avait cru devoir délaisser. — Voilà bien l'image de la mode, n'est-il pas vrai? Nous n'en voulons pour preuve que le retour, en matière de chapeau, à l'ancienne capote, que la mode et les femmes avaient jadis renvoyée aux calendes grecques!

Cette capote se présente bien réellement comme une nouveauté; nous pourrions ajouter qu'elle constitue un événement dans les modes actuelles. Il est certain que nous touchons à un moment critique, à une révolution peut-être dans la coiffure; on tâtonne bien un peu et les MODISTES y vont tout doucement, ne voulant rien brusquer; les femmes sont tellement portées à l'exagération que l'on peut toujours craindre de leur part un nouvel excès. « Songez donc, madame, — nous disait l'une d'elles, — si la capote allait nous faire revenir l'ancien cabriolet! »

Dans tous les cas, le genre *osé* touche à sa fin : ces feutres hardis, ces passes enlevées, ces bords galamment troussés, ces plumes à tout vent et ces panaches audacieux, tout cela court à un dénouement final et fatal, contre lequel il n'y aura pas à revenir, dit-on.

P. N° 289. — TOILETTE DE DÎNER.

Notons un fait singulier à propos de la capote, qui est, on le sait, un chapeau de forme très-modeste : quelques femmes seulement ont osé la porter; les autres la trouvaient trop excentrique... Disons tout de suite que cette crainte est moins étrange qu'elle n'en a l'air.

On n'a encore établi la capote qu'en satin, velours épinglé ou peluche de couleurs tendres : blanc, bleu, rose, etc., avec de jolies barbes de dentelle écrue. Cela forme un ensemble des plus élégants. Est-il besoin de faire remarquer à nos lectrices, qu'une capote, pour être gracieuse et élégante, doit avoir un large fond mou formant lui-même le bavolet par une coulisse, et la passe complétement coulissée. La doublure, étant fort apparente devant et derrière, est choisie en conséquence.

Le chapeau *Marie-Antoinette* est une jolie nouveauté qui rappelle le bonnet que portait la reine dans la prison du Temple. Voici le modèle que nous avons vu : — Large fond mou, en velours bleu marine, doublé de satin crème coupé de façon à former un plissé plat tout autour, lequel constitue, du même coup, la passe et le bavolet du chapeau. Ce bavolet est très-long. Un ruban de satin crème entoure la coiffure, en resserrant la calotte, et se noue sur le côté dans le haut, avec une branche de roses.

—

Les femmes de goût applaudiront, il faut l'espérer, à cette innovation de certaines LINGÈRES : la ruche « baby », dont elles tirent un excellent parti et font un usage charmant. Il s'agit tout simplement d'une ruche blanche ou noire en tulle et blonde mignonne, dans laquelle on intercalle des bouclettes de ruban de satin, de grandeur "0. — En mathématiques, ce chiffre signifie néant, mais dans le commerce des rubans, il sert d'expression à la plus petite dimension. — Ces ruches sont faites de toutes largeurs; elles ont un, deux, trois, cinq rangs, davantage même, et sont employées comme garniture de fichus, de berthes, de manches ou manchettes, et même de robes de soirée. Nous en avons vu en blonde noire et ruban jaune, d'un effet ravissant, et que nous aurions volontiers portées sur une robe de tulle et satin noirs. Les combinaisons ne nous auraient pas manqué!

On nous a montré, dans le même genre, une parure du soir composée de ruches écrues et ruban ponceau : c'était comme un marabout posé sur le pied d'une mante blonde écrue, formant un élégant fichu carré; dans un des angles, était fixé un

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

groupe de nœuds de velours noir et d'œillets panachés. Le tout était rempli de grâces jeunes et séduisantes.

—

Ulster ! ulster ! ulster for ever !... Voilà quel est le refrain de tous les fashionables, hommes, femmes, enfants ! Nos lectrices savent déjà que le mot « *ulster* » est le nom anglais de la grande houppelande que portent en ce moment tous les Parisiens. Il y a la même similitude entre l'*ulster* et la capote *moblot*, qu'entre le waterproof et l'imperméable ; dans les deux cas, deux noms servent à désigner le même vêtement.

Le genre, aujourd'hui, veut que ces grandes confections soient conditionnées en drap « roulière » à carreaux de tons neutres et filet tranchant, rouge, noir, etc. C'est encore plus original... et plus laid. Mais la mode en ayant décrété l'usage, il ne reste plus qu'à s'incliner ; du reste, l'*ulster* est chaud, ce qui est à considérer en ce moment, et puis il est commode dans l'ordinaire de la vie, et pour le commun des mortels. Ceux qui sont forcés d'aller à pied par toutes les intempéries, sont bien aises de s'enrouler dans ce sac, destiné à cacher plus d'une toilette défraîchie.

Mary d'Auberville.

UN MOT SUR LA POCHE

Est-ce à cause de la multiplicité des dépenses qu'entraîne la vie actuelle, et du besoin si pressant de mettre souvent « la main à la poche », que nous est venue la mode d'une jolie poche apparente ? Peut-être ; dans tous les cas, le fait existe et cet appendice est maintenant passé à l'ordre du jour de la fashion. Faire en ce moment une jolie robe sans poche serait une hérésie ; établir celle-ci sans un peu de « chic » serait un manque d'élégance absolu.

Posons donc ici quelques principes généraux :

Cet important auxiliaire doit toujours être très-apparent, se détacher du costume et faire saillie partout où on le place. La poche est factice ou réelle ; mais, dans tous les cas, elle doit paraître vraie. Si l'intérieur est trop peu profond, on peut pratiquer une fente communiquant à une poche placée dessous ; de cette façon, on joint l'utile à l'agréable.

La poche se fait, le plus communément, de même étoffe que la robe et s'orne des mêmes garnitures. Le modèle représenté sous le numéro 6, dans la gravure G. n° 582, répond au principe que nous venons d'émettre et convient à une robe de faille noire garnie de franges.

On fait la poche assortie aux garnitures, et le modèle n° 4 de la même gravure, qui est en velours, conviendra particulièrement à une robe ainsi garnie.

Sur une robe très-habillée, en soie ou velours, on pose une poche de même étoffe que l'on recouvre de flots de rubans, de coquillés de dentelle, etc. (modèles nos 7 et 8 de la gravure).

Les modèles 1 et 3, qui sont exécutés en deux étoffes, conviennent également à une robe habillée et à une robe simple ; appliquées à une robe simple, les poches en constitueront le principal ornement. Mais dans tous les cas, l'un des tissus doit être assorti.

Ajoutons que la forme de la poche est aussi variée que le goût et la fantaisie des femmes qui doivent la porter ; un dessin, une arabesque, n'importe quel ornement, suffisent à l'inspiration d'une couturière pour créer un modèle inédit.

On pose la poche sur les côtés du tablier ou derrière les hanches, en droit fil, en biais, et sur tous les vêtements possibles : veston, paletot, *ulster*.

Il faut faire entrer dans le même ordre d'idées l'aumonière, la sacoche, et tout ce qui, remplaçant la poche, se suspend à la ceinture par des chaînes, des rubans, des anneaux, ou se passe au bras, comme le sac et le « ridicule ». Ce dernier, en filet de soie perlé et doublé de soie tranchante, est extrêmement élégant aujourd'hui.

M. d'A.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 289.

Toilette de diner. — Ce gracieux modèle s'exécute en surah blanc ou de couleur, ou en crêpe lisse. Sa forme est celle d'un plastron qui emboîte la poitrine, en formant un peu le creux vers le milieu ; les côtés sont échancrés vers le haut et le fichu se continue autour du cou pour se fermer derrière. L'étoffe est plissée à plis remontants, disposés en biais et réunis au milieu par une couture (c'est, du reste, la seule). Une dentelle légèrement ruchée orne tous les bords du fichu. On ajoute dans le haut une broche ou un nœud de cravate, et un autre nœud dans le creux du bas, en y joignant, si l'on veut, un bouquet mignon. Des manchettes assorties, que l'on pose sur le bas de la manche de robe, accompagnent généralement le fichu ; c'est même indispensable lorsque celui-ci est en soie. — Le fichu-plastron que nous venons de décrire est posé sur une polonaise de velours noir, à manches de cachemire bleu pâle, boutonnées sur le corsage même autour de l'entournure. — Ceinture *Agnès Sorel*, en velours bleu, fermée par une boucle dorée et soutenant, de l'autre côté, une gentille aumonière assortie à glands d'or. — La figurine porte la coiffure « à la Russe », fort à la mode en ce moment. Cette coiffure se compose uniquement de nattes formant calotte et tombant de chaque côté ; des bâtons d'or sont semés dans la coiffure. De larges anneaux d'or pendent aux oreilles.

G. N° 589.

1. Col *Paysan* et sous-manche assortie, en batiste, à large ourlet piqué à jour et broderie noire ou de couleur aux angles.

2. Chapeau de feutre gris, à fond mou ou velours noir, coulissé tout autour. Une grande plume gris ombré part du bandeau de devant pour traverser le dessus du chapeau et se terminer dans le bas. Bandeau de velours bouillonné et nœud derrière.

3. Chapeau de velours noir à passe diadème, bordé d'un galon grisaille. Écharpe de surah blanc crème, nouée sur la calotte où elle reste fixée par un motif argenté. Bandeau de même surah largement drapé et motif pareil au précédent pour le milieu.

4. Matinée en nansouck, doublée de taffetas rose, entourée d'un bouillon dans lequel est passé un ruban rose, et d'un volant de broderie anglaise. Cette garniture se répète au bas des manches avec des nœuds de ruban. Deux poches ornent l'un des côtés ; elles sont bouillonnées et ont une tête ruchée.

5. Col et sous-manche en toile unie, garnie d'une bande de broderie plissée à plis plats et peu creux.

6. Col et sous-manche en toile, garnis de biais écossais, avec bords festonnés et pois brodés dans les coins rabattus.

Description de la figurine coloriée *L.* n° 60.

Annexe de l'édition n° 3.

Toilette de bal. — Jupon en satin jaune à traîne, recouvert d'une jupe de crêpe assorti, coulissée dans sa hauteur et formant derrière des rayures de bouillonnés. Deux volants en crêpe plissé, avec double tête ruchée en satin, ornent devant le bas des deux jupons. Un seul volant de satin voilé de crêpe, à large plissé, termine la traîne. — Tablier de satin et crêpe réunis, entouré d'une double dentelle blanche dont l'une forme coquillé sur le volant de l'autre. Ce tablier est relevé en bouff derrière, et celui-ci est entouré d'une guirlande de roses variées, avec feuillage sombre, qui orne le côté et forme traîne derrière. — Cuirasse en satin et crêpe, encadrée dans le haut et le bas de coquillés de dentelle blanche, avec branche de roses au milieu de la poitrine. Mancheron garni de franges et d'un nœud assorti. — Panache de plumes jaunes fixé dans la coiffure par des roses semblables aux autres.

(Voir les descriptions des autres gravures dans le texte et des gravures coloriées à la page 593).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 582. — DESCRIPTION, PAGE 599.

MODÈLES DE POCHES, AUMONIÈRES ET GARNITURES DE POCHES

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

CHRONIQUE MONDAINE

Aimez-vous la fourrure? On en met partout en ce moment: aux pardessus des hommes et aux robes des femmes. On en garnit les jupes et aussi les souliers. Il n'est pas jusqu'aux chapeaux qui ne soient favorisés sans merci.

La forme adoptée pour les chapeaux de feutre, cette année, et qui rappelle un peu le tricorne de la garde française de l'ancien regime, se prête assez bien à cet envahissement de la fourrure sur les têtes féminines. Disposée en bordure étroite, la fourrure y joue le rôle de la plume sur les chapeaux des généraux. Les toques en velours et en peluche trouvent, dans la tourrure, leur ornementation du terroir.

Le goût pour la fourrure, cet hiver, ne s'en tient pas là. Il nous ramène les palatines si chères à nos grand'mères et les vêtements complétement en fourrure à l'extérieur. La martre, l'hermine reprennent aujourd'hui leur rang dans la toilette des femmes

Depuis bien longtemps, c'était surtout comme doublure que s'employait la fourrure pour les manteaux. A peine risquait-on une légère bordure autour du pardessus et simplement à titre d'ornement. On est en train de changer tout cela. Nos grandes élégantes portent des pelisses entières de martre-zibeline doublées de satin piqué, des mantelets, des paletots ajustés également tout en fourrure. On relève ces vêtements par des nœuds de ruban, des passementeries, des ornements de métal. Plusieurs s'agrafent avec des bijoux en émail qui ressortent admirablement sur la fourrure.

L'hermine, si abandonnée, si démodée, retrouve sa vogue. On fait avec cette fourrure des paletots de jeune fille, merveilleux de grâce et seyants au possible. On les garnit de larges boutons de filigrane. Quelques jeunes femmes rehaussent ces vêtements de pierres précieuses entourées de brillants. La princesse Dolgorouki, qui vient de passer quelques jours à Paris, en portait un tout garni de turquoises serties dans des diamants: c'était d'un effet ravissant sur le fond d'hermine du vêtement. La princesse Wittgenstein attache sa palatine par des plaques en saphir d'une richesse merveilleuse, et il n'est pas douteux que l'application des pierres précieuses aux fourrures ne contribue beaucoup à faire reprendre à celles-ci toute leur faveur auprès des filles d'Eve.

Rien de plus fastueux, à la vérité, et de plus aristocratique que ces vêtements. Les petites bourses ne peuvent s'en passer la fantaisie et ils restent l'apanage d'une certaine classe sociale. Nous savons telles des pelisses dont nous parlons, — celles par exemple de la marquise de Caux, de la princesse de Sagan, de Mme de Talleyrand, de Mme de Rothschild, — qui, par la fourrure seule, représentent de soixante à quatre-vingt mille francs. On voit que le bon marché n'a rien à faire avec cette restauration de la mode, qui sera la grande sensation vestimentale de l'hiver.

Peu de choses à l'actif mondain cette quinzaine. Le monde n'est pas encore à Paris, ou ne veut pas avoir l'air d'y être. On pouvait le constater d'une façon frappante, l'autre lundi, à la reprise de *Don Juan*. Les plus belles loges étaient vides de leurs propriétaires. Elles étaient prêtées à des amis. La comtesse Marie de Moltke, en robe de faille blanche, sans aucun ornement dans les cheveux; la comtesse Davilliers, en robe noire, avec couronne de feuilles d'or comme coiffure; Mlle Davilliers, en charmante toilette blanche; la baronne Gustave de Rothschild, en noir: voilà à peu près les seules individualités à noter parmi les spectatrices de cette représentation. M. Faure, Mmes Krauss, Carvalho et Gueymard ont donné un grand éclat artistique à cette reprise de *Don Juan*.

Les salons officiels sont les seuls qui soient animés. La veill de la reprise du chef-d'œuvre de Mozart à l'Opéra, l'assemblée était fort nombreuse, le soir, au ministère des affaires étrangères; mais l'élément féminin, il faut bien le dire aussi, y faisait défaut.

La mort et la maladie jettent le désarroi dans la vie châtelaine. Il y a quelques belles réunions cynégétiques, comme à Sainte-Assise, chez le prince Marc de Beauvau, ou à Nangis, chez le vicomte d'Haussonville, et c'est tout.

Au château de Bel-Œil, chez la princesse de Ligne, il y a eu une série de brillantes réceptions. La jeune comtesse de Beaufort-Spontin et la duchesse de Bisaccia président à l'hospitalité qui s'exerce dans ce beau domaine, et mêlent agréablement les plaisirs de la chasse à ceux du salon.

Dans le colonie russe, très-nombreuse en ce moment à Paris, le passe-temps en vogue est le souper après le spectacle. On se rend en nombre au théâtre, les uns ici, les autres là; puis, le rideau tombé, on se retrouve tous dans une maison amie désignée à l'avance.

On soupe en se contant mutuellement les plaisirs de la soirée; ensuite, selon le goût et l'âge des assistants, on fait de la musique ou l'on organise une sauterie sans prétention. Le plus souvent, c'est une partie de cartes de haut intérêt qui termine ces réunions, dont le plus grand charme vient de l'intimité et de la libre allure qui y règnent.

Nous ne saurions trop engager nos mondains et nos mondaines en quête de divertissements à essayer de ce passe-temps, le plus agréable qu'on puissse trouver pour triompher de la saison transitoire que traverse, a cette époque de l'année, le high-life parisien.

Les soupers après le spectacle seront certainement, jusqu'à la fête des Rois, le plaisir de *great attraction* des gens de beau-vivre et des causeurs élégants.

Le maréchal de Mac-Mahon a rouvert les salons de la Présidence à Versailles. La dernière réception a été fort brillante. Malheureusement, la neige, qui a pris au débarcadère du chemin de fer les arrivants, avait gâté bien des cravates blanches et des bottes vernies.

Justement préoccupés du sort de leurs hôtes, les maitres de céans, à la Présidence, vont s'arranger pour qu'un service d'omnibus soit fait à la gare, sur la plus large échelle, pour les réceptions gouvernementales. Les pantalons des invités du Président de la République n'auront donc plus rien à craindre désormais.

A propos de bottes et de bottes crottées, un aimable député racontait, à ce même jeudi présidentiel, une anecdote amusante sur Frédérick-Lemaître, le pauvre grand artiste qui est en train de s'éteindre comme sa camarade Mlle Déjazet.

C'était du temps où Harel dirigeait la Porte-Saint-Martin; Frédérick-Lemaître y tenait la tête de la troupe. Bien que rémunéré suivant son mérite, l'artiste, aussi peu prévoyant que la cigale de la fable, se trouvait rarement en fonds. Sa poche était comme la caisse de la ville de Paris: aussitôt pleine, aussitôt vide. Tous les soirs, à l'heure du spectacle, il descendait de fiacre et courait au cabinet directorial.

— Harel, faites payer ma voiture, criait-il invariablement; je n'ai pas le sou.

— Ah ça! mon cher, lui dit un soir le directeur impatienté, c'est tous les jours la même antienne. Si vous n'avez jamais le sou, que diable! pourquoi ne venez-vous pas à pied?

— A pied! tonna l'artiste avec un rugissement pareil à celui de Gennaro en face de Lucrèce, à pied... — et présentant à Harel une semelle qui n'en était plus une — avec des botte comme celles-là!...

BACHAUMONT.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

VIRGINIE DEJAZET

Déjazet vient de mourir, et cette fin, quoique prévue, a été pour tous une douloureuse émotion. C'est un honneur de ce pays, que l'esprit, à lui seul, y tienne tant de place, et que, dès qu'il y a eu sur un talent ce rayon, la grâce et le charme, on sente si vite ce qu'on va perdre en le perdant. De comédiennes comme Déjazet, on n'en verra plus ; le moule en est brisé comme celui des figurines du vieux Sèvres. La génération actuelle ne l'a connue qu'à son déclin, mais ce crépuscule valait une aurore. Dans ces dernières années seulement, la vieillesse, qui lui fut si longtemps légère, commençait à peser sur elle. Il y a dix ou douze ans, elle était jeune encore à miracle, quoiqu'elle fût née — à Paris, est-il besoin de le dire? — le 30 août 1798. Qui ne se la rappelle aux premiers soirs de *Monsieur Garat* et des *Près Saint-Gervais*, vive et pimpante, la jambe leste, l'œil émerillonné, avec son profil de croquis rocaille, et sa silhouette de latin dansant sur une flamme?

Son originalité exquise fut d'être et de rester par l'esprit, comme elle l'était par la naissance, une femme du dix-huitième siècle. Au milieu d'un monde transformé, elle donnait l'impression piquante d'une contemporaine de Voltaire et de Beaumarchais, de Sophie Arnould et de la Guimard. Elle en avait la race et le trait, la désinvolture et l'allure. Il n'était pas jusqu'à sa petite voix frêle et stridente qui ne rappelât ces touches doucement fêlées des vieux clavecins sur lesquels ont voltigé les doigts des marquises. Un répertoire fait exprès pour elle la replaça dans ce milieu qui était sa sphère. On peut dire que sa vie dramatique s'est passée presque tout entière sous l'ancien régime. Elle excellait surtout à représenter ses enfants précoces, le roué de la Régence et le petit-maître de l'Œil-de-Bœuf, Richelieu et Létorière, Gentil-Bernard et Lauzun. Quelle vivacité spirituelle elle prêtait à ces freluquets de fine souche, quelle élégance dans le débraillé, quelle impertinence de bonne compagnie!

Parfois cette adolescence éternelle consentait gracieusement à vieillir, et quelle charmante duègne elle faisait alors! On se la rappelle, sous une douillette couleur de feuille-morte, chantant la *Bonne vieille* d'une voix attendrie, dont le tremblement était une caresse. Il n'y a pas un an encore, elle reparaissait, au Vaudeville, dans la *Douairière de Brionne*, et cette rentrée fit l'effet d'une évocation. Il fallait la voir, embéguinée dans ses guimpes, portant, avec une sorte de majesté baroque, le vertugadin et les atours du vieux temps, appuyée sur sa longue canne, comme sur une crosse de mère-abbesse. C'était la vieille femme de l'ancien régime, telle qu'elle apparaît, non pas seulement dans les comédies, mais dans les Mémoires du siècle dernier, imposante et bizarre, ridicule et vénérable à la fois, mettant de l'autorité dans la vétusté, du grand air dans l'impertinence, de l'esprit dans ses lubies même. Quel radotage incisif, quelles ironies vibrantes comme des traits de flûte, quelles vocalises dans le persiflage! Un couplet fredonné par cette comédienne presque octogénaire valait, en son genre, une cavatine chantée par la Patti. On y entendait l'écho d'un monde aboli ; toutes sortes de finesses perdues, d'accents effacés s'y ravivaient légèrement. L'esprit du dix-huitième siècle y résonnait en notes incisives. C'était comme une cloche d'argent qui continuerait à tinter, délicate et claire, dans un donjon ruiné par le temps.

Ce qui distinguait ce talent unique, c'était le fini net et orné qui est la marque des chefs-d'œuvre de l'esprit français. Chaque mot avait son accent, chaque nuance sa valeur, chaque intonation sonnait juste. Elle avait une manière à elle de filer le sous-entendu et la réticence, comparable aux dégradations d'un fin clair-obscur. Sa façon de lancer le trait le dardait dans l'esprit, comme dans une cible qu'il faisait longuement vibrer. Rien d'apprêté pourtant dans ce jeu parfait, rien qui sentît l'effort ou l'étude ; mais une aisance brillante, un naturel inimitable, quelque chose de sémillant et de dégagé qui sentait les mœurs poudrées d'autrefois, et qu'aucun pastiche ne pourra nous rendre.

C'est une étoile qui file, l'étincelle d'un foyer désormais éteint qui s'envole, quelque chose d'irréparable et de précieux qui se brise. En s'en allant, Déjazet emporte les dernières grâces, le dernier sourire d'un art, d'un théâtre, j'allais presque dire d'une société disparue.

Paul de Saint-Victor.

LA VIE HORS DE CHEZ SOI

Nous n'avons pas besoin de rappeler ici le succès qu'ont obtenu, à un an d'intervalle, les deux volumes d'« études au crayon et à la plume » publiés par M. Bertall sous ce titre : *la Comédie de notre temps*.

Cette forme gaie, incisive, d'observations comiques relevées çà et là par le sentiment délicat des choses, par un fin bon sens, un jugement sans prétention et une raison de bonne humeur, a semblé à bon droit chose aimable et piquante. De plus, l'union heureuse en la même main de cette plume originale et de ce crayon agile et fin, qui dit à l'œil ce que la plume n'a pu raconter, a créé un genre nouveau dont la place est marquée parmi les livres curieux de notre temps.

Toutes les qualités dont nous parlons ici se retrouvent dans le livre du même auteur que présentent cette année au public, avec un luxe d'édition qui leur fait le plus grand honneur, MM. E. Plon et Cie (rue Garancière, 10), Ce qu'est le nouveau tableau de mœurs de Bertall, le titre même l'indique suffisamment : *La Vie hors de chez soi* (Comédie de notre temps), sous ces quatre aspects fournis par les saisons : le *Printemps*, l'*Été*, l'*Automne* et l'*Hiver*.

Bien que ce livre soit distinct des autres et fasse un tout bien déterminé à part, la même pensée d'observation vivante et vécue le relie à ses deux prédécesseurs et complète le tableau si curieux de l'époque de transition dans laquelle nous vivons.

Les chemins de fer, on n'a plus à le faire remarquer, ont transformé les habitudes et les mœurs. Maintenant, grâce à eux, chacun se dit, comme se disent sans doute les oiseaux voyageurs :

— Il fait froid ici ; allons au Midi retrouver le soleil. C'est l'*Hiver*.

Et puis : — Il fait bon la-bas, voici la saison ; allons à Paris. C'est le *Printemps*.

Puis encore : — Il fait étouffant à Paris. Où est la fraîcheur? Allons aux bains de mer, courons aux montagnes, aux villes d'eaux. C'est l'*Été*.

Enfin : — Le temps s'est par trop rafraîchi ; c'est le moment de la chasse, des visites et des veilles aux châteaux. C'est l'*Automne*.

Ainsi fait-on. Et l'auteur a suivi fidèlement ses personnages le crayon à la main, saisissant sur nature, avec sa verve humoristique et gaie, toutes les petites comédies qui se jouent au milieu de ces décors variés. Tout cela est plein d'idées nouvelles, de fins aperçus auxquels se joignent parfois la note de l'émotion et celle du sentiment.

Tel est ce livre dans lequel chacun des voyageurs se retrouvera, et surtout retrouvera les autres.

Ch. David.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 589. — DESCRIPTION, PAGE 590.

MODELES DE CHAPEAUX, LINGERIE DETAILS DE MODES

A. Leroy, imp. r. des Mauvis. 66.

Jules Dassel

Ad. Goubaud & Fils Ed.rs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Confections de la Maison Costadau Rue des Jeuneurs, 25 & 27.

Etoffes des Magasins du Paradis des Dames, r. Rivoli 8-10 _ Corsets de P. de Plument, r. Vivienne 33.

Parfumerie Oriza de L. Legrand, r. St. Honoré 207 _ Eau Figaro Bd. Bonne Nouvelle 1.

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Imp. Lemercier & Cie Paris

L. N° 60

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 580. — DESCRIPTION, PAGE 598.

COSTUMES DE PROMENADE

Modèles des *Grands Magasins du Paradis des Dames* (rue de Rivoli, 8 et 10).

LA SONNETTE DE M. BERLOQUIN

(NOUVELLE. — FIN.)

IV

L'automne arriva bien vite avec des nuages chargés d'humidité et divers symptômes annoncèrent à M. Berloquin qu'il fallait décidément compter chaque hiver avec les rhumatismes. Véronique fut heureuse de n'avoir pas brusqué les choses: comme un chat patient, elle avait attendu que la souris sortît de son trou; une fois par an elle était à peu près certaine maintenant de tenir son maître, qui, étendu dans son fauteuil, ne pouvait lui échapper.

La main de la gouvernante devint plus onctueuse que jamais en matière de massages, ses cataplasmes plus émollients. Véronique trouva des farines de graine de lin douces comme de la rosée, et le malade ressentit l'action de soins pénétrants qui entrent pour une grande part dans le succès des remèdes.

Quand Véronique dépeignit à mots couverts l'heureux avenir que se préparait un homme « d'un certain âge » en entrant dans le port du mariage, M. Berloquin essaya d'en revenir à son vieux jeu de temporisateur; mais en pareille circonstance ses atouts étaient faibles; il n'était plus question de se sauver de la partie en jetant les cartes sur la table. Il fallut payer comptant et M. Berloquin comprit que même sa servante ne reculerait point devant un voyage *in-extremis*. Pour la deuxième fois l'homme était cloué dans son lit par une affection qui, en s'en allant, disait : Au revoir; il en pouvait être ainsi longtemps. Qu'arriverait-il si Véronique, furieuse d'échouer dans ses projets, quittait la maison? « Eh bien, non, elle ne me quittera pas, pensait M. Berloquin; une existence tranquille, de bons gages la retiendront. »

Ce fut un éclair que cette dernière idée.

Augmenter les émoluments de celle qui, depuis vingt ans de service, touchait cent quatre-vingts francs par an ! Lancé à toute vapeur sur les rails de la générosité, le bourgeois arrondirait cette somme et, de son propre chef, la porterait à deux cents francs.

Deux cents livres par an pour la « location » d'une servante représentent une somme considérable à Loches.

Un soir que Véronique s'apprêtait a remplir ses fonctions de garde-malade, et que sur ses lèvres se révélait le retour d'une des demandes qu'elle faisait fréquemment :

— Tu es bonne fille, dit M. Berloquin, tu me soignes bien et je veux le reconnaître. A partir de la Saint-Jean prochaine, tu seras augmentée.

—Ce ne sont pas des gages que je réclame, répondit la gouvernante d'un air qui fit réfléchir le malade.

— Oui, je sais, nous verrons...

— Il n'y a pas de « Nous verrons! » s'écria Véronique froide et impérieuse.

Un instant de silence succéda à cette réponse aussi terrible que la vue d'une batterie démasquée.

— Eh bien, demain...

— Non, plus demain !

— Tu ne me laisses pas achever, ma bonne... Demain, tu iras chez Me Quinard, et tu le prieras de passer à la maison... J'ai à lui parler.

Véronique se tut sur ce mot. Le notaire, corrompu depuis longtemps par les attentions que la gouvernante avait pour lui, n'apporterait certainement aucun obstacle à ce projet. Que lui importait que M. Berloquin épousât sa gouvernante ! Peut-être même prendrait-il en main les intérêts de Véronique et la ferait-il avantager dans le contrat...

Le lendemain, dès la pointe du jour, la gouvernante allait prévenir Me Quinard de passer chez M. Berloquin pour affaires urgentes. Quand le notaire arriva, il fut reçu par Véronique avec un de ces sourires fondants que connaissent les officiers ministériels appelés en pareille occasion. La gouvernante introduisit Me Quinard dans la chambre de son maître et chercha ce qu'elle pourrait bien ranger et épousseter, croyant par ce moyen assister à l'entretien.

— Laisse-nous, Véronique, dit le malade; et si par hasard quelqu'un me demandait, qu'il attende que j'en aie terminé avec mon notaire.

Véronique sortit avec l'émoi d'une souris cherchant un trou pour s'y fourrer. Comment faire pour entendre cet entretien d'où dépendait son avenir ? Mais, comme il était important de ne pas compromettre par une indiscrétion le succès d'une conférence dont le résultat était certain, elle rentra dans la cuisine et, pour la première fois de sa vie, s'assit sans songer à travailler.

L'entretien lui eût paru long, si ses pensées n avaient été actives. Cependant la porte de l'antichambre s'ouvrit, et Me Quinard apparut avec un air encore plus gracieux que de coutume.

— Mon enfant, dit-il, voulez-vous demain prendre la peine de passer à mon cabinet?

Véronique crut se trouver mal de joie. Pour la première fois le notaire l'avait appelée : *Mon enfant*.

Elle revint à la chambre de son maître d'un pas léger, comme portée par des ailes d'oiseau. Elle avait quinze ans et eût marché sur des fleurs sans les écraser. Comme M. Berloquin se tut sur l'entretien avec son notaire, la gouvernante eut la discrétion de n'y pas revenir : cette affaire comportait un solennel qui ne devait être traité que par devant notaire.

Le lendemain, ayant fait une toilette de « dame », Véronique se rendit chez Me Quinard ; et à peine eut-elle posé le pied sur le seuil de l'étude, qu'elle comprit que ses vœux étaient enfin réalisés: le notaire fit rouler à son approche un large fauteuil de cuir dans lequel la servante hésita un moment à s'asseoir, elle qui ne connaissait que la chaise de bois de sa cuisine.

— Mon enfant, dit Me Quinard d'un ton grave, je suis chargé de vous faire connaître les intentions, à votre égard, de M. Berloquin. Se sentant malade et ayant des appréhensions pour sa santé, il trouve que le moment est venu de reconnaître les soins dont vous l'avez constamment entouré... Entre parenthèses, je vous dirai que M. Berloquin, qui n'est pas accoutumé à la maladie, voit l'état de sa santé plus noir qu'il n'est réellement; ses souffrances rhumatismales n'empêchent pas les fonctions du corps ; au contraire, un certain nombre de mes clients, dans la même situation, ont vu, grâce à un régime sain et à toute absence d'émotion, leur état de santé s'améliorer dans cette position. C'est vous donner à comprendre que, dans la situation nouvelle que vous crée M. Berloquin, il est de votre intérêt de continuer vos bons soins.

Véronique murmura le même *oui* qu'elle s'apprêtait à prononcer au pied des autels.

— Après de mûres réflexions, continua le notaire, M. Berloquin s'est entendu avec moi pour vous constituer après sa mort une rente de douze cents francs, indemne de tous droits... Cela est minuté dans le projet de testament que nous avons esquissé ensemble hier, et j'ai été heureux d'être chargé de vous faire part, le premier, de cette bonne nouvelle.

La tête de Véronique était retombée sur sa poitrine.

— C'est tout? demanda-t-elle, la figure cramoisie, quand elle eut la force de la relever.

— Je n'ai pas reçu d'autres instructions, dit Me Quinard... Trouveriez-vous cette rente insuffisante?

Véronique, dans sa confusion, ne répondit pas.

— Parlez, dites... Ce testament n'est qu'un projet; je ferai vos observations à M. Berloquin.

— C'est inutile, je suis satisfaite, dit Véronique en prenant congé du notaire.

Elle étouffait et elle avait besoin d'air. Elle sanglotait en dedans. Maintenant le caractère de M. Berloquin lui apparaissait dans toute son indélicatesse. N'osant opposer un refus direct à Véronique, il avait chargé un tiers de parler pour lui. A la fois faible et résolu, cet homme avait une âme de fer dont aucun marteau n'eût pu faire jaillir d'étincelles.

Ce jour-là, avant de revenir à la maison qu'elle maudissait, Véronique fit de longs tours sur le Mail, une promenade où personne de la ville ne se promène. Elle ne se sentait pas assez de sang-froid pour rentrer. Tous ses nerfs se crispaient. Son fond de paysanne sauvage se révélait, et, dans son indignation, elle eût été capable de dire à son maître: « Vieux chien, crève donc avec tes rhumatismes ! » Ce qui, naturellement, eût troublé M. Berloquin. Il fallait laisser éclater cette révolte dans la solitude, donner aux nerfs le temps de se calmer.

Après une vingtaine de tours dans ce Mail solitaire, la gouvernante put rentrer dans le cul-de-sac des Trois-Visages avec une apparence de calme. Quoique les sentiments broyés par l'énorme pierre que leur avait lancée Me Quinard, Véronique affecta une sorte de placidité : elle ne témoigna pas à son maître que son cœur fût ulcéré et elle continua à soigner si parfaitement M. Berloquin que, parfois, le célibataire regardait sa servante avec inquiétude, étonné de ce qu'elle ne lui témoignât aucune rancune de sa décision; cependant, le bourgeois, qui jugeait des autres par lui-même, se disait que Véronique avait sacrifié ses prétentions à une rente bien consolidée, et que chez les paysans l'amour de l'argent l'emporte sur l'idée du mariage.

V

Ces diverses péripéties avaient eu pour résultat de faire oublier la fête de Noël qui approchait, et, encore une fois, M. Berloquin était cloué dans son fauteuil, pris par les rotules qui refusaient leur service.

— Je veillerai pour Monsieur, dit Véronique qui, pendant trois jours, prépara de nombreux engins de défense et montra une résolution qui semblait se doubler contre les agresseurs anonymes.

A minuit, la gouvernante, jusque-là établie près du lit de son maître, sortit pour veiller à la sûreté de la maison. A cette heure, M. Berloquin sommeillait, lourdement et légèrement à la fois. Des tressaillements névralgiques l'agitaient et le faisaient retomber dans son lit comme s'il eût été précipité d'un cinquième étage. Cela le réveilla désagréablement, quoiqu'il fût aise d'échapper aux mauvais rêves qui troublaient son sommeil.

Une veilleuse sur la table de nuit jetait de pâles reflets dans l'appartement. Au dehors, le vent faisait entendre des sifflements de colère, qui répondaient à l'écart de l'esprit de M. Berloquin. Accoudé sur son lit, il écoutait et réfléchissait. Tout-à-coup une lueur se produisit dans le cerveau du malade, et ses yeux brillèrent d'une seconde flamme.

Ecartant les draps, sans craindre les rigueurs du froid, car il était emmailloté de flanelle, M. Berloquin passa les manches de sa robe de chambre. Puis, avec un effort suprême, il descendit du lit ; mais, les jambes refusant de le porter, le célibataire se traîna sur le parquet et rampa ainsi jusqu'à la porte de l'appartement. De temps à autre, il se reposait, l'oreille aux aguets. Par une volonté qui perlait sous forme de gouttes de sueur, M. Berloquin, se soulevant sur les poignets, atteignit le loquet de la porte et le souleva.

Qui eût vu le célibataire ramper par le corridor eût pensé à un serpent se glissant dans un maquis. C'étaient des allongements de membres, des pelotonements contre les murailles, des arrêts anxieux, des tensions de nerfs désespérées, dont l'ombre avait connaissance. Au milieu de ce silence de nuit, M. Berloquin percevait des bruits qui eussent échappé aux oreilles des plus fins.

Au moment où il touchait la porte d'entrée du corridor donnant dans la cour, M. Berloquin faillit se trouver mal. Comme un marin échappé à la perte d'un navire, qui pendant une lieue lutte contre les flots, et coule à fond à bouts d'efforts, le célibataire sentait le cœur lui manquer. Des chaleurs morbides parties de l'intérieur faisaient osciller sa tête.

Tout à coup l'infernal tapage de la sonnette se fit entendre. Ouvrant la porte dans un accès de rage :

— Malheureuse! s'écria M. Berloquin face à face avec Véronique qui, frénétiquement suspendue au cordon, détruisait pour la douzième fois la sonnette de son maître.

CHAMPFLEURY.

UN JOUR DE NEIGE

Connaissez-vous rien de plus triste que ces longues journées où le ciel chargé semble prêt à se laisser tomber sur la terre, où la ville, envahie toute la journée par un brouillard grisâtre sur lequel tranchent seulement les flocons de neige qui viennent le moucheter à leur fantaisie, a l'air de n'être que l'ombre d'elle-même? Tout est estompé de vague, on ne distingue pas le bout des rues les plus courtes, les chaussées ne sont plus que de longues raies blanches sur lesquelles paraissent quelques taches noires glissant le long d'un mur; on ne les distingue plus, parce qu'elles se fondent avec lui. Dès trois heures, les boutiques sont obligées d'allumer le gaz; sa lueur, qui perce, rougeâtre, à travers la buée des vitres, a quelque chose d'une veilleuse funéraire.

Dans l'intérieur des maisons, la tristesse est plus grande encore; partout l'ombre, ou même la nuit ; partout un froid glacial. Dans l'escalier noir, le pied hésite ; on se retient à la rampe humide; la main tâtonne avant de trouver le cordon des sonnettes qui rendent un son étouffé.

Partout, répétons-le, la tristesse et la nuit ; la rafale pleure comme la misère.

La misère, la vraie misère pleure aussi sur la toiture lézardée de plus d'une mansarde; mais le passant ne la voit pas parce qu'elle se cache, ne l'entend pas parce que la voix est assourdie par les sanglots et glacée par le froid.

Voyez-vous, tout en haut de cette maison à pignons qui fait le coin d'une des dernières rues du vieux Paris, cette mansarde ou plutôt cette lucarne où quatre mauvais carreaux à demi brisés, consolidés avec du papier, défendent mal les habitants contre la bise qui fait rage?

Entrons. — Dans un coin, un grabas recouvert de chiffons salis par l'usage et qui tiennent lieu de drap et de couvertures.

Une seule chaise; la mère, en haillons, les coudes aux genoux, la tête dans les mains, est assise devant la cheminée sans feu; trois petits enfants qui grelottent se pressent contre elle pour se réchauffer. Le père est là, dans un coin, les bras croisés, le dos appuyé au mur ; il vient de rentrer les poches vides, il n'a pas trouvé de travail : il y a tant de chômage pendant cette saison de douleurs qui s'appelle l'hiver, celle précisément où le pauvre aurait le plus besoin de travailler sans relâche !

Un silence de mort règne dans le taudis, on n'entend que les soupirs des enfants qui ont faim et qui ont peur parcequ'il n'y n'y a pas de lumière. Tout à coup, la mère s'écrie :

— Que c'est triste une cheminée où il n'y a pas de feu ! Toutes les voix de la maison vous arrivent. J'entends la dame du quatrième qui gronde sa bonne parce qu'elle a laissé brûler les côtelettes ; elle dit qu'elles sont bonnes à jeter.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Tais-toi donc, femme, tu vas donner faim aux petits.

— Ils auront bien faim sans cela, va. Après tout, tu as raison; mais c'est qu'aussi c'est énervant de n'entendre que des bruits d'assiettes et de fourchettes!

— Voyons, femme, faut se faire une raison... change de place... mets-toi près de la fenêtre...

— C'est cela, pour geler...

— As-tu plus chaud près de la cheminée, sans feu?

— C'est égal, je me figure.... Ce que c'est que d'avoir des portes qui ne ferment pas...

Elle reprit après quelques instants de silence :

— La porte cochère ne fait que s'ouvrir à chaque instant; on reçoit sans doute dans la maison.

— N'aies pas peur, il ne viendra personne pour nous, dit l'homme en soupirant.

L'homme pourtant se trompait.

Deux coups discrets furent frappés tout à coup à la porte du logis. Tous ces pauvres êtres tressaillirent. Quel était l'inconnu qui leur arrivait? Ils virent entrer une jeune dame :

— Mes amis, leur dit-elle, j'ai appris que vous étiez malheureux, trop malheureux réellement. Laissez-moi vous venir en aide. Voici, pour commencer, quelques provisions; cela vous remettra un peu. Vous allez dormir en paix. Vous, madame, vous viendrez me voir demain, je vous donnerai de la couture. Pour vous, monsieur, voici une adresse; allez-y dès demain matin, on vous embauchera, vous êtes attendu. — Et ces pauvres petits, comme ils doivent avoir froid! — Je vous ferai envoyer des vêtements pour eux, et des couvertures.

— Mais qui donc êtes-vous, madame? Une fée ou un bon génie! s'écria la pauvre femme.

— Je ne suis ni l'un ni l'autre, mes amis; je suis tout simplement de celles qui s'inquiètent de ne point laisser souffrir alors qu'elles peuvent soulager. C'est mon bonheur à moi de répandre tout le bien-être dont je peux disposer.

L'excellente dame se retira après avoir, outre ses provisions, laissé une petite somme d'argent.

L'homme descendit; bientôt le feu pétilla dans l'âtre. Les parents et les petits enfants se réconfortèrent amplement.

Cette fois, la cheminée n'avait plus que des voix joyeuses.

Et pourtant la neige tombait plus drue. La nuit était descendue, plus épaisse, plus noire que de coutume.

Mais la Charité venait de passer.

Édouard DANGIN.

Description des gravures dans le texte.

G. N° 580.

TOILETTES DE PROMENADE. — 1. Petit garçon de trois à quatre ans. — Robe *baby* en drap bleu marine; devants de forme princesse, carrés et sans pinces; dos cintré et plat, au bord duquel la jupe plissée est montée. Nœuds papillon en ruban assorti sur le côté de la jupe. — Capulet en drap velours du même bleu que la robe; vêtement court et large, à capuchon derrière et manches rondes. — Calotte marine en drap bleu, avec pompon rouge sur le milieu dessus, et bordure écossaise rouge et bleue. — Bottines à guêtres de drap bleu.

2. Costume en gros tissu feutre, et paletot en matelassé de laine noir. — Jupon uni à courte traîne. — Polonaise de forme princesse, à bords dentelés et garnis d'un volant plissé; elle est drapée et relevée sur le côté derrière, formant un large coquillé entremêlé de coques de ruban marron. — Paletot genre dolman, à dos très-court et devants plus longs; manches à la Juive. Tous les bords du vêtement sont entourés de skungs. — Chapeau de feutre noir, garni de flots de coques en ruban marron, placés en tous sens autour de la calotte, avec une aile bronzée formant aigrette. Bandeau de feuilles de velours bronzé.

3. Petite fille de cinq à six ans en costume de drap gris de fer. — Robe princesse plissée derrière, entourée d'un biais en pareil posé au-dessus de l'ourlet, avec quatre ou cinq rangs de soutache noire. — Confection de même étoffe, de forme ajustée dessous et dont les devants se prolongent en pointes de châle, avec une grande pèlerine recouvrant le tout. Large galon mohair noir et soutaches assorties posés sur tous les bords. — Chapeau de velours noir, avec plumet sur le côté et ruche chicorée dessous.

4. Petite fille de quatre à cinq ans. — Capote *baby* en velours noir servant de pardessus. Devants de forme princesse et flottants. Longue basque se prolongeant en pointes sur les côtés, et jupe plissée réunie à la basque. Bande de marmotte sur les bords ainsi que sur les parements des manches. — Manchon de même fourrure pendu au cou par une cordelière. — Chapeau de feutre noir, bordé et garni de velours gros bleu; bandeau semblable et aigrette blanche sur le côté.

G. N° 582.

MODÈLES DE POCHES, AUMONIÈRES ET GARNITURES DE POCHES.

1. Poche *Figaro*, en lainage de fantaisie, pour l'intérieur. Le devant est découpé en languettes lisérées de soie foncée, croisées et boutonnées les unes sur les autres. Une pointe de velours, doublée de soie claire, traverse la poche intérieurement; elle la dépasse dans le haut par un ruché qui forme tête, et en ressort en bas par une pointe entourée de franges.

2. Aumonière et poche en faille noire, doublées de soie blanche. Le haut de l'une et de l'autre forme une tête ruchée soutenue par un ruban noué au milieu; le bas se termine par une frange à pomponnettes et grillée. La poche est reliée à l'aumonière et celle-ci à la taille, par des rubans passés dans des anneaux de métal, avec nœuds en ruban.

3. Poche *Cornemuse*, extérieurement en drap ou laine de fantaisie, doublée de faille noire. La partie supérieure, rabattue sur elle-même, forme un revers. Le milieu devant est fendu; les bords sont percés d'œillets d'argent, dans lesquels passent deux rubans noirs, en guise de lacets, dont les quatre extrémités sont terminées par des baguettes d'argent. Ces rubans, ainsi disposés et noués en haut et en bas, donnent un caractère particulier à la poche.

4. Poche *Dandy* en velours noir, avec revers de cachemire découpé en trois larges dents se boutonnant à la poche par des boutons de velours.

5. Poche *Bonne femme* en faille noire, doublée de soie pâle et fermée par une coulisse qui forme la tête; un ruban assorti à la doublure entoure la partie coulissée et le nœud en est passé dans une boucle d'acier. Franges à tête de passementerie dans le bas.

6. Sac dit *Ridicule*, en faille noire, garni d'un long parement de velours, brodé d'acier, qui dépasse le sac et dont l'extrémité est terminée par un gland. L'anse du sac est en ruban.

7. Garniture de poche, composée de bouclettes de ruban, se fixant à une poche quelconque par une traverse en velours et des boutons d'argent.

8. Garniture de poche pour robe habillée. Cette garniture consiste en un coquillé de dentelle, entremêlé de ruban, présentant la forme que doit avoir la poche : plus large du haut que du bas.

9. Sacoche en velours noir, doublée de faille blanche, entourée dans le haut d'un galon blanc tramé argent, dont l'extrémité passe dans une boucle d'argent pour la fermer.

10. Poche *Mazaniello*. Grand filet d'argent, ou d'acier, passé dans un anneau assorti et mobile, destiné à fermer l'ouverture. Chaîne de même métal, prise d'un côté dans l'anneau et fixée de l'autre à la partie supérieure du filet. Cette poche se suspend à une ceinture *Jeanne d'Arc*.

11. Poche *Portefeuille*. Ce modèle est en sicilienne soutachée d'argent et garnie de franges et de glands assortis. Il offre cette particularité que le haut, se rabattant sur la poche pour la fermer, à la façon de l'enveloppe d'un porte-feuille, entre comme celle-ci par une languette et ressort dans le bas de la poche.

12. Poche *Cornet d'abondance*, consistant en une longue bande de faille plissée, tortillée et entourée de biais de même étoffe, avec des nœuds papillon en ruban assorti. Tête plissée dans le haut et dans le bas terminé en pointe; quelques bouclettes de ruban.

Description de la gravure coloriée n° 1281 *C*.

TOILETTES DE VISITE ET DE MAISON. — Costume en cheviot uni, de couleur noisette, et madras de laine à carreaux violets. — Jupon en uni, très-peu à traîne, entouré de biais en madras et de plissés, ceux-ci cousus au bord des biais. — Polonaise en madras formant un tablier carré, froncé dans le haut derrière et réuni sous des pans assortis aux deux étoffes. Des bandes d'uni l'encadrent complétement, tout en laissant dépasser les bords. Manches en cheviot uni, terminées en carré et ouvertes sur le dessus; elles sont entourées d'un biais en madras, avec nœud de ruban assorti à l'uni. — Paletot *Madame l'Archiduc*, en madras, sans manches, garni dans le bas de bandes unies semblables aux précédentes et posées comme elles. Col rabattu, ouvert en châle, bordé de même et fermé devant par un nœud

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

de ruban. — Chapeau de feutre à passe enlevée et bordée de galon natté noir ; dessous, une torsade de velours groseille, et un camélia blanc sur le côté. Galon semblable autour de la calotte, formant plusieurs bouclettes sur le côté, au pied d'une touffe de plumes noires dont l'une vient tomber sur le devant de la passe.

2. Costume composé d'un jupon de velours noir et d'une polonaise en fantaisie de laine grise, à carreaux noirs très-fins. — Jupon à courte traîne, entouré d'un haut volant froncé que surmonte un large bouillonné à tête ruchée. — Polonaise de forme princesse, fermée derrière par des boutons de velours noir. Les manches sont également boutonnées dans toute leur longueur sur la couture de dessus ; parements de velours et nœuds dans le bas. Col montant et rabattu, en velours noir, formant deux longues pointes devant. Le bas de la polonaise est relevé en coquille au milieu derrière, de façon à en découvrir la doublure de velours.

Description de la gravure coloriée n° 1282 *D.*

Substituée à la gravure coloriée N° 1281 C pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

1. Chapeau de velours caroubier, à haute calotte et passe roulée. Il est entouré d'un ruban puce, drapé et noué sur le devant, avec les pointes en l'air ; un galon d'or part de ce nœud pour se fixer derrière. Plume amazone blanche, à pointe puce, recouvrant tout le chapeau ; plume assortie posée en bandeau.

2. Cuirasse de cachemire blanc, rayé de galons lamés or ; ruche de crêpe lisse ou tulle blanc dans le haut.

3. Veston-cuirasse (pour l'appartement) en cachemire ou sicilienne gris perle. Col à revers en velours bleu ouvrant le vêtement, avec nœud de velours ; deux bandes de velours entourent le haut et les devants du veston. Bordure de velours sur les entournures, et bandes de velours dessinant une sorte de large patte triangulaire sur les hanches avec un liséré de soie grise. Trois lisérés semblables terminent le bord inférieur.

4. Chapeau de théâtre, en velours bleu. Calotte basse et passe enlevée ; bandeau de plumes dessous et large nœud, composé de plusieurs coques en ruban assorti, posé sur le côté. Une plume amazone s'échappe de la passe sur la calotte et revient en s'arrondissant derrière. Draperie de faille autour de la calotte.

5. Chapeau de feutre gris ardoise, à passe diadème devant et bavolet derrière. Bandeau formé par une draperie de ruban rayé lilas et blanc ; rose derrière. Un ruban pareil, drapé autour de la calotte, forme un nœud sur le côté ; de ce nœud sortent une petite plume posée en aigrette et une plume amazone qui couvre la calotte pour tomber bas sur le chignon.

6. Col-fichu en batiste blanche et soie violette. La batiste forme un plastron à plis plats, entourés d'une bande lisérée, avec col montant tout plissé. La soie violette recouvre en partie la batiste en formant un col montant et un plastron découpé dont les bords sont garnis de velours assorti. Nœuds de ruban à bouts flottants terminant le tout.

REVUE DES MAGASINS

Joindre l'utile à l'agréable, voilà en fait d'étrennes ce qui nous paraît le plus sage, et beaucoup de nos lectrices seront certainement de notre avis. Aussi n'hésitons-nous pas un instant à donner ici un aperçu des avantages sans nombre que la maison du *Comptoir des Indes* offre aux personnes qui s'adressent à elle.

Voici d'abord un assortiment considérable de foulards de cou et de coiffures marmottes, pouffs, etc., pour dames : en 55 cent. de carré, à 3 fr. 50 ; en 65 cent. à 8 fr. 50. On trouve ces articles dans toutes les nuances désirables, une cinquantaine au moins, et encadrés d'une jolie bordure. Le même genre de foulards pour hommes, en 80 cent. de carré, varie de 8 fr. 50 à 12 fr. ; à quatre lisières, une qualité extra en 90 cent. de large est cotée 15 fr. ; cette dernière série comporte un choix de carreaux grisaille et autres, de nuances on ne peut plus heureuses.

Le grand foulard de poche, à dessins de cachemire, dans toutes les dispositions possibles, varie de 8 fr. 50 à 15 fr.

Nous abordons maintenant un ordre d'idées plus élégantes, offrant aux femmes qui vont dans le monde de précieuses ressources. On trouvera là certainement, comme dans ce qui précède, de charmantes étrennes à offrir à une jeune femme. Ce sont des fichus tout faits en véritable crêpe de Chine, entourés de franges effilochées et dans toutes les mesures, à 10 fr. 50 ; puis de grands carrés de crêpe de Chine, entourés de hautes franges, mesurant un mètre en tous sens, et formant un châle à deux pointes, qui se drape admirablement, à 30 fr.

La mante *Médicis* est un véritable vêtement en crêpe de Chine noir, ou de n'importe quelle couleur, drapé comme un châle, avec deux pointe de col derrière et des flots de ruban, puis des franges postillon sur les bords. Prix : 60 fr.

La mantille *Andalouse* est une longue écharpe en crêpe de Chine de toutes couleurs, garnie de franges plates, et que l'on peut mettre à toute fin. Le prix est de 48 ou 58 fr., selon la qualité.

Chaque article est expédié « *franco* » par le *Comptoir des Indes* (129, boulevard Sébastopol) contre remboursement.

— Les modèles de toilettes que nous avons vu expédier par la maison LASSALLE et Cie (21, rue de Grammont) nous ont paru les types parfaits de la mode élégante.

Les robes de forme princesse sont sobres d'ornements ; les étoffes, d'un goût exquis. Les soieries à rayures ou damiers veloutés, et particulièrement celles à dessins Renaissance d'une grande harmonie de ton, font des robes délicieuses pour toilettes de dîner et de visite. La maison Lassalle a fait aussi quelques très-jolis modèles en costumes de sortie du matin.

Nous devons rappeler à nos lectrices les avantages offerts par la maison Lassalle, lesquels se résument en des modèles tout à fait *inédits*, qu'on ne peut obtenir dans aucune maison de confection ou de nouveautés, — en une différence de prix assez considérable par rapport à celui des grandes couturières, et enfin dans la facilité d'obtenir des renseignements très-détaillés et de pouvoir d'avance se rendre compte de ce qu'on dépensera pour chaque chose commandée.

Comme renseignement, le prospectus de la saison d'hiver est déjà un élément qu'on peut se faire envoyer. On répond, d'ailleurs, à toutes les lettres.

Les confections en pardessus pour mise parée sont adoptées définitivement par les femmes élégantes. La maison Lassalle a aussi de charmants modèles de casaques, de sorties de bal et toute une série de toilettes d'appartement.

On peut également s'adresser à cette honorable maison pour l'acquisition des fourrures, des châles, des bijoux, pour les assortiments de corbeilles de mariage et de trousseaux.

— Nous recommandons à toutes nos lectrices élégantes les *barbes de dentelle écrue* en soie ou en laine, les écharpes et coiffures, sorties de bal, capuchons, et les *volants pour garnitures de costumes*, — articles actuellement en grande vogue, — dont la maison CALISTE (rue Neuve-St-Augustin, 23) s'est fait une spécialité sans égale. Il y a des *barbes-écharpes* depuis 5 fr. 75.

Le nom de la maison Caliste, si connu et si légitimement estimé, est le plus sûr garant de la perfection de tous les objets qu'elle offre au public, et cela seul nous dispense de tout éloge. Nos lectrices se rappelleront qu'elle expédie en tous pays.

— La *Corbeille fleurie* (boulevard des Italiens, 30) est une source féconde et inépuisable pour l'entretien de la beauté, et chacun à son tour y vient chercher le nécessaire, voire le superflu... Le premier se présente sous forme d'eaux de toilette, de savons, de poudres, de cold-cream, etc. ; le second se compose d'une foule de jolis flacons, de pots en bois précieux, en porcelaine, en émail, avec monture d'argent ou de vermeil, — de boîtes en satin, de sultanes et sachets odorants, etc. En réunissant le nécessaire et le superflu, on compose de charmants cadeaux d'étrennes qui ne laissent rien à désirer.

A ce point de vue, nous conseillons comme choix de parfums à offrir : la *Crème Neige*, ce cold-cream sans égal de la maison PINAUD-MEYER, qui blanchit et adoucit merveilleusement la peau et prévient les rides précoces ; l'eau de toilette aux violettes de Parme et le *Lait d'Hébé*, deux lotions précieuses s'il en fut ; la *Pâte callidermique*, qui remplace avec avantage le savon et qui, grâce aux substances balsamiques et gélatineuses dont elle se compose, possède des vertus inappréciables. Ces différents produits sont répétés dans plusieurs séries de parfums : à l'oppopona, aux violettes de Parme, et il est indispensable d'adopter le même parfum pour tous les objets choisis en vue d'un cadeau à faire. Il sera bon d'y joindre quelques flacons d'extraits d'odeurs pour le mouchoir et particulièrement le *Bouquet d'Ixora*.

Si la parfumerie de MM. Pinaud-Meyer tient tête à toutes les concurrences et conserve la priorité sur un grand nombre de maisons du même genre, c'est qu'on y veille avec un soin des plus minutieux à la fabrication de tous les produits. Les matières premières, huiles, graisses, essences, sont toutes de qualité extra ; les fleurs les plus riches en parfums, les plantes les plus aromatiques, les racines les plus odorantes, tout est mis à contribution par la maison Pinaud-Meyer. Que faut-il de plus pour expliquer le succès persistant dont jouissent toutes ses créations ?

SPÉCIALITÉS

La *Société d'hygiène française* nous donne la dernière expression du perfectionnement en fait de teinture spéciale pour la barbe et les cheveux : c'est l'*Eau Figaro*. En huit jours, en deux jours ou même instantanément, elle transforme complètement une chevelure et lui rend sa couleur primitive

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Il y a par conséquent trois degrés de force en ce qui concerne l'*eau Figaro*; lors donc qu'on en désire un flacon, il est urgent, en s'adresant à la *Société d'hygiène française* (boulevard Bonne-Nouvelle, 1) de désigner le degré qu'on veut.

L'*Eau Figaro* teignant en huit jours, et dont le succès croissant affirme la valeur, restera toujours une des plus parfaites teintures progressives que le siècle ait produites. Elle sert de base aux deux plus nouvelles compositions.

L'*Eau Figaro* opérant en deux jours a surtout pour but d'égaliser les deux teintes, blanche et noire, des cheveux grisonnants; après la troisième application, l'uniformité se sera établie.

Enfin, l'*Eau Figaro* dont l'effet est instantané convient, selon nous, aux personnes dont les cheveux commencent a grisonner. Grâce à elle, nul n'aura le temps de s'apercevoir qu'elles ont cessé d'avoir vingt ans.

La pommade *Figaro* a été composée en faveur des personnes qui redoutent l'emploi d'un liquide l'hiver, par exemple, et elle remplit les mêmes conditions que *l'Eau Figaro*.

Ajoutons que la *Société d'hygiène française* se porte garante de tout ce que nous constatons ici et affirme l'innocuité de ses produits. Voilà un avantage difficile à rencontrer et qui n'en est que plus précieux.

— « Un malheur arrive si vite! » Le proverbe a surtout raison lorsqu'il s'agit des étoffes, qui coûtent si cher et qu'une simple tache peut perdre à tout jamais.

Il est certes bien des procédés employés pour réparer le mal; mais aucun, jusqu'à présent, n'était arrivé à un résultat complet. Beaucoup dissimulent la tache, mais elle revient au bout de quelque temps avec une ténacité désespérante; sans compter que ces procédés affectent toujours plus ou moins l'odorat.

La *Dispotine*, au contraire, enlève les taches les plus invétérées, que ces taches proviennent de graisse, de peinture, de transpiration, des cheveux, des doigts, — qu'elles se produisent sur la soie, la laine, le velours, les étoffes d'ameublement, les gants, les rubans ou le papier. Les lainages blancs, nettoyés par la *Dispotine*, acquièrent un éclat qu'ils ne possédaient pas en sortant des fabriques.

Enfin, la *Dispotine* ne laisse après elle aucune mauvaise odeur.

M. D'A.

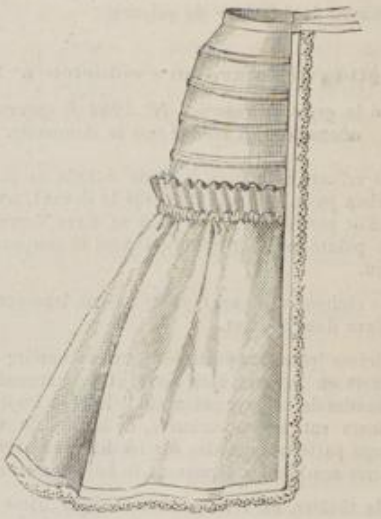
GRANDE PRIME-ETRENNE

Une prime est toujours une bonne fortune pour les abonnés d'un journal. Aussi sommes-nous particulièrement heureux aujourd'hui de pouvoir annoncer à nos lectrices que nous sommes à même de leur en offrir une qui ne peut manquer de leur être agréable.

Corset *Sultane* à ceinture *Jeanne d'Arc*.

Sur nos instances, l'excellente maison DE PLUMENT a bien voulu mettre à notre disposition, en nous autorisant (ce qui constitue de sa part un grand sacrifice) à le délivrer à nos seules abonnées à titre de **PRIME**, son fameux CORSET *Sultane* rajeuni selon la mode, c'est-à-dire allongé, baleiné et utilement modifié par l'adjonction de la ceinture *Jeanne d'Arc*. On sait qu'il s'agit d'une ceinture de caoutchouc qui a, entre autres mérites, celui d'effacer complètement les hanches et le corps.

Mais donner le moyen d'avoir une jolie taille, svelte et cambrée, sans fournir en même temps ce qui peut procurer une tournure véritablement élégante, eût été une faute que ne pouvait commettre M. de Plument. C'est pourquoi il a bien voulu ajouter au corset *Sultane* (à ceinture *Jeanne d'Arc*) la TOURNURE *Violette*, gentil modèle à ressorts gansés, qui favorise le développement des jupes.



Tournure *Violette*.

Pour résumer ce qui précède, voici en deux mots la combinaison qui constitue notre **PRIME**:

Par faveur spéciale et seulement pendant les mois de décembre 1875 et janvier 1876, toute Abonnée du journal recevra sur sa demande, moyennant *30 francs*, c'est à dire pour un prix représentant à peine la moitié de la valeur ordinaire des deux objets: 1° le CORSET *Sultane* (à ceinture *Jeanne d'Arc*); 2° la TOURNURE *Violette*.

Chaque demande adressée à M. DE PLUMENT (rue Vivienne, 33) devra contenir un mandat sur la poste de 30 fr., avec les mesures exactes prises sur la personne habillée: largeur de poitrine, tour de taille, tour de hanches.

L'envoi sera effectué *franco* pour toute la France, les colonies exceptées. Pour la Belgique, 2 fr. seulement devront être adressés en plus.

En raison de ses relations suivies avec les meilleures maisons de Paris, l'Administration du *Moniteur de la Mode* se trouve à même, on le comprend sans peine, d'effectuer, dans les conditions les plus avantageuses, les achats confiés à ses soins; elle offre, en outre, sous tous les rapports, par sa situation et son expérience, des garanties précieuses et exceptionnelles. — En conséquence, nous pensons être agréables à nos Abonnées en les prévenant que l'Administration du Journal se charge de tout achat dépassant le chiffre de cent francs et concernant les objets quelconques qui se rattachent à la toilette ou à la parure: tissus de toute sorte, costumes, confections, châles, dentelles, lingerie, chaussure, ganterie, bijoux etc. — Écrire directement à M. ABEL GOUBAUD, 92, rue Richelieu, Paris.

ROUVENAT (✲) *& CH. LOURDEL, JOAILLIERS.*
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Voici la course aux étrennes qui commence : petits « souvenirs » pour Noël d'abord, cadeaux du premier de l'an ensuite; et quinze jours seulement pour tout faire, ce n'est pas trop ! Mais c'est tous les ans même répétition : on attend... on veut voir, puis réfléchir... Et c'est au dernier moment qu'on se décide; aussi quelle bousculade dans les magasins !...

Offrir des étrennes est un devoir qui incombe à tout le monde et devant lequel on ne peut reculer; c'est, d'ailleurs, une marque de savoir-vivre, lorsque ce n'est pas une impulsion généreuse du cœur qui vous pousse à faire plaisir aux autres. Enfin, quel qu'en soit le mobile, le fait est là, évident, impérieux; on n'a pas le loisir de penser à autre chose maintenant. Et comme il est toujours bon d'envisager froidement les situations difficiles, nous avons décidé de le faire avec nos lectrices.

Il y a d'abord les étrennes de famille et celles des « gens de maison » au sujet desquelles nous ne voyons aucun conseil à donner, car ici chacun gouverne ses actes comme il l'entend, selon ses sentiments et sa position. Nous ajouterons que, dans ces deux cas, on peut indifféremment offrir un cadeau en argent ou en nature.

Aux enfants de ses amis, on donne un jouet, un sac de bonbons; aux femmes, on offre également des bonbons, à moins qu'on ne soit très-intime, et alors il n'y a pas de règle déterminée. Mais tous ces bonbons ne sont bien souvent que le prétexte sous lequel s'abritent des présents d'une valeur plus sérieuse : coffrets à bijoux, boîtes à gants, bonbonnières, coupes, jattes, etc., en bois précieux avec monture artistique; vases charmants, bronzes de prix, émaux et porcelaines, objets de tout genre enfin.

Un homme régulièrement reçu dans une maison doit à la maîtresse de céans une marque de sa gratitude, et le premier de l'an lui fournit ainsi l'occasion de s'acquitter. L'offrande est proportionnée à la position de celui qui la présente; il serait aussi ridicule à un homme opulent de ne donner qu'un sac de bonbons, qu'à un jeune homme d'existence modeste d'offrir un objet de grande valeur. Dans ce dernier cas, le sac de bonbons, portant une marque connue, est suffisant; mais nous ferons observer qu'une étrenne de ce genre se présente de la main à la main, tandis que les autres peuvent être envoyées avec une carte cornée.

Les étrennes de femme à femme consistent presque toujours en objets de toilette : bijoux, éventails, dentelles, parures. Il est pourtant des donneuses d'étrennes qui s'arrangent autrement. Nous connaissons une femme de qualité qui a pris l'habitude de n'offrir à ses amies que des bonbons... Seulement ces bonbons reposent sur une assiette en porcelaine de Chine, du Japon, en vieux Sèvres ou en faïence ancienne, de Rouen, de Nevers... Le tout enveloppé du papier d'un confiseur célèbre, avec de jolies cordelières d'or pour lien. N'est-ce pas là une idée gracieuse et élégante au possible ?

P. N° 290. — Chapeau *Pifferaro* pour jeune fille.
Modèle de Mme Ostrosky (rue de la Chaussée-d'Antin, 31).

Les préoccupations mêmes qu'occasionnent les étrennes prouvent à quel point la vie mondaine a repris son cours. Et ce qui le confirme encore, c'est le chassé-croisé des équipages roulant en tous sens dans nos rues, le grand nombre de mariages qui se font dans nos églises, et la foule qui envahit chaque jour, le mercredi surtout, au Cirque des Champs-Élysées, le *Skating-ring*, — le club du patinage « à la roulette », plaisir favori du moment. A travers ce vaste champ des choses mondaines, nous avons fait nos observations à propos de tout et sur tout; en veut-on quelques-unes ?

Voici, tel que nous l'avons vu dans un équipage, un costume confortable : — Jupon de velours loutre, uni; polonaise et paletot russe en drap duvet feutre, garnis tous deux de bandes de loutre; celles-ci forment encore un col rabattu, des parements aux manches et aux poches. Le manteau présente cette particularité que les devants sont fermés en biais, d'une épaule à l'extrémité inférieure du côté opposé. Les bords, garnis de loutre, sont coupés de place en place par des brandebourgs en cordon

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

marron, se reliant à des macarons et à des glands de chêne en cordon assorti, posés sur chaque bord dans toute la longueur de l'ouverture. Un chapeau capote, de nuance assortie, accompagnait cette toilette; mais nous n'avons pu nous rendre compte si l'étoffe était en velours, en peluche ou en loutre. Les mentonnières étaient en ruban assorti.

Ce qui a le plus frappé notre attention dernièrement à la Madeleine, à une messe de mariage, c'est un chapeau; mais quel chapeau! Un nuage souffré en dentelle de Colville (soie), avec plumes et roses de même ton. Qu'on se figure une gentille capote formée d'un colimaçon de dentelle pour la calotte, d'une passe coulissée et d'un bavolet coquillé. Les plumes sont posées l'une en l'air, l'autre tombant plus bas que le bavolet, et toutes deux sont séparées par une touffe de roses à feuillage brun et un oiseau blanc aux ailes déployées. De longues et belles barbes croisées derrière forment les mentonnières.

Dans une réunion fort élégante, une matinée, nous avons remarqué une nouvelle garniture pour robe, costume ou manteau. Ce sont des franges de plumes d'autruche ou de paon. Nous pouvons citer, à ce sujet, une toilette fort originale : — Robe princesse devant, en velours frappé vert-bouteille; par derrière, corsage cuirasse seulement. Ici, le milieu du jupon est en cachemire vigogne, encadré de franges de plumes de paon; cette partie, qui semble détachée de l'ensemble de la toilette, vient se fixer en draperies sur un côté des devants, formant une ravissante poche ornée de même. La traîne est formée d'un volant de velours frappé à tête coulissée. Les manches sont en vigogne.

Jusqu'à présent, peu de corsages décolletés le soir, même à l'Opéra, aux premières loges, où les corsages « ouverts » sont en majorité. Un, entre autres, nous a particulièrement plu. Il était en velours noir, décolleté en carré et encadré de point d'Angleterre rabattu; fichu paysanne en tulle de Colville posé à l'intérieur, et bouquet de pensées mélangées de réséda placé à l'angle; manches Louis XV en tulle semblable au fichu, arrêtées au coude par un bracelet de velours et un volant d'Angleterre.

Toujours de mignonnes chaussures aux jolis pieds de nos élégantes : bottes mignonnes en satin ou velours, à talons recouverts, pour toilette de salon; les bouts de plus en plus pointus. Quant aux pantoufles et mules, tout ce que l'on peut rêver de plus recherché est exécuté : satin, velours, broderies de perles ou de soie, garnitures d'or, de dentelle, etc. Enfin, pour la chaleur, de délicieuses mules de peluche, fourrées de poil blanc.

Mary d'Auberville.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 290.

Chapeau *Pifferaro*. — Feutre gros vert, entrant bien sur la tête, à passe relevée d'un seul côté; la doublure, de soie plus claire, formant ton camaïeu, borde le dessus. Une longue cordelière en soie verte et jais entoure la calotte, en formant une double boucle à bouts tombants par derrière et terminés par des glands. Une aile verte, posée en aigrette, est fixée sur le côté par un gros pompon de soie noire. Une rose placée dans le haut de la passe relevée complète l'ensemble du chapeau.

G. N° 372.

Toilettes de visite. — 1. Costume en faille bleu ardoise et madras laine de couleurs assorties. — Jupon à courte traîne, entouré de trois volants froncés. — Le tablier, très-plat, est divisé en deux parties, également liserées de faille et garnies de franges postillon. Ce tablier est noué dans le milieu de la jupe où les franges forment pouff. — Cuirasse en faille avec postillon en madras, garni au milieu de franges posées en coquille et qui vont se mélanger avec les autres. Les angles du postillon sont fixés au tablier. Manches en madras, terminées par un parement de soie. — Lingerie plate en toile. — Chapeau de feutre gros bleu, garni dessous d'une écharpe en turquoise écrue, nouée derrière, avec une petite houppe en soie assortie sur le côté.

2. Costume en cheviot, loutre et velours assorti. — Jupon à courte traîne, entouré jusqu'au milieu devant de deux volants froncés, avec un velours en bande soulignant la tête. Un volant froncé, à tête coulissée, représentant la hauteur des précédents, tient le milieu du bas. Le devant du jupon est rayé d'une bande froncée et maintenue par un velours. Des bandes de velours de différentes grandeurs ornent en carré les côtés. Poche garnie d'un volant et de nœuds. — Corsage à basques, genre peplum; celles-ci sont entourées de bandes de velours. Un col formant revers dans le haut du corsage est bordé de velours pareil. Parements au bas des manches avec bande de velours. — Lingerie brodée et ruchée. — Chapeau de velours assorti : passe enlevée, draperie en turquoise bleu pâle nouée sur le côté, et plume saule sur le dessus.

G. N° 373.

Toilette de bal. — Costume en lampas crème. — Jupon à traîne, coupé de forme princesse et relevé sur les côtés, laissant à découvert un jupon de dessous en faille crème, couvert de volants plissés. Un bouquet de muguet soutient les relevés. — Cuirasse lacée derrière, ornée d'une berthe en faille toute plissée et de guirlandes de muguet encadrant les bords. Plissé en crêpe lisse dépassant partout. — Dans les cheveux, deux plumes assorties à la toilette et une rose. — Gants à neuf boutons.

Description de la gravure coloriée n° 1283.

Toilettes de théâtre. — Costume en faille jaune et crêpe de Chine crème brodé. — Jupon à traîne, entouré d'un volant plissé et garni devant de cinq volants pareils; par derrière, le jupon forme plusieurs pouffs arrêtés par une traverse plissée. Poche plissée sur le côté. — Deux châles en crêpe de Chine brodé, ornés de franges grillées, sont croisés sur le devant de la jupe, puis drapés et réunis sur le milieu de la traîne, où ils forment un beau nœud à bouts pendants. Les pointes tombent sur les côtés du jupon. — Cuirasse en crêpe de Chine brodé, lacée derrière et terminée par une frange; elle est ouverte en châle et garnie de dentelle Colville. Manches Louis XV en faille, terminées au coude par un plissé et deux volants de dentelle pareille à la précédente. — Dans les cheveux, un panache de plumes mélangées de roses.

2. Costume en velours noir et beau foulard blanc à fines rayures noires. — Jupon de velours, à longue traîne unie. — Tunique écharpe en foulard, entourée de bandes de velours à demi recouvertes de guipure blanche; le bord est orné d'une très-haute frange en soie floche, à tête grillée et semée de petits points noirs. Les deux bouts de la tunique-écharpe sont gracieusement drapés derrière, où ils se réunissent et tombent l'un au-dessus de l'autre. — Corsage en foulard, décolleté en carré et bordé en haut et en bas de velours noir et de guipure. Manches de velours et volants de guipure. Boutons d'argent au corsage et aux manches. — Baguettes d'argent dans les cheveux.

Description du patron découpé.

Annexe des éditions n° 2 et n° 3.

Polonaise boutonnant derrière. — Ce modèle se fait en lainage garni de velours noir. Le devant est montant et fermé au milieu par une couture. La jupe, très-collante sur les hanches, est relevée derrière et forme deux coquilles par son ampleur. La manche à coude est boutonnée dans toute sa longueur et ornée dans le bas d'un biais de velours et d'un nœud. — Ce patron se compose des quatre pièces suivantes :

1° Devant. — 2° Petit côté. — 3° Dos. — 4° Manche.

(Voir pour ce modèle notre gravure n° 1281 *C*, fig. 2, annexée à notre deuxième numéro de décembre.)

AVIS RELATIF AUX PATRONS COUPÉS

Les demandes de patrons coupés — et de patrons montés — deviennent si considérables, que nous ne pouvons plus garantir l'envoi des patrons montés dans les 48 heures. Nous ferons pourtant, dans l'intérêt de nos abonnées, tous nos efforts pour qu'il y ait le moins de délais possible entre la demande et l'expédition. Mais nous devons prévenir le public : 1° qu'il ne sera donné suite

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

à aucune demande non accompagnée du paiement (voir les tarifs); 2° que toute lettre demandant des renseignements devra non seulement être affranchie, mais contenir le timbre-poste nécessaire pour l'affranchissement de notre réponse.

Ad. G. et fils.

LETTRES D'UNE DOUAIRIÈRE

On s'agite beaucoup dans Paris en ce moment, mais on ne s'amuse pas encore; pourtant cette agitation n'a rien de dangereux pour la paix, car décembre est l'époque du désarmement général. N'est-ce pas l'heureux moment où tous les enfants sont sages, tous les domestiques attentifs, tous les concierges polis? — Le moment où les femmes n'ont plus de caprices et où les ménages sont unis... ou à peu près? Enfin, ne sommes-nous pas à la veille de ce bienheureux jour de l'an qui assouplit les plus féroces?.. Donc, en dehors du monde politique qui guerroie de plus en plus, l'âge d'or règne sur notre beau pays; et comme le monde politique ne fait pas partie de mon domaine, je me hâte de quitter ce terrain, dans la crainte que, quelque diable me poussant, le garde-champêtre ne me surprenne en maraude.

Pourtant je voudrais bien vous parler un peu des candidatures officielles dont les oreilles nous cornent depuis un grand mois; mais n'ayez crainte, je vais le faire à l'exemple des filous qui volent... le Code en poche, et ont soin d'invoquer la prescription. Je vais, en effet, reculer de cinquante-cinq ans pour vous raconter une petite historiette à ce sujet; j'ajoute que, de cette historiette, qui date de 1820, un homme d'esprit pourrait faire un bien joli proverbe.

Donc, en l'an de grâce 1820, les candidatures officielles brillaient de tout leur éclat, et comme on avait alors à procéder au renouvellement de la Chambre, M. le comte d'Estourmel, à ce moment préfet de Chartres, était dans tout le feu de son travail de commande, quand, un matin, on vient lui annoncer que M. Choron l'attend dans son cabinet.

Il est bon de vous dire ce qu'était M. Choron. — C'était un professeur de chant qui a fondé une école musicale dont sont sortis Scudo, Duprez, Mme Stoltz et une foule d'autres étoiles, — et qui, de plus, avait parmi ses élèves de fantaisie Mme la duchesse de Berry et toutes les dames de la cour, dont il était un favori. Vous comprenez par là qu'aux yeux d'un préfet M. Choron était forcément une puissance.

— Quel heureux hasard me procure le bonheur de vous voir, cher maître? s'écria le comte d'Estourmel en tendant une main amie au visiteur. Auriez-vous quelque chose à me demander?

— Mais, oui, interrompit vivement Choron, je viens pour vous demander des voix.

— Des voix!... exclama le préfet tout surpris, mais pour qui?...

— Pour moi, pardieu! J'en cherche, j'en poursuis, j'en implore... Enfin, il m'en faut absolument! fait Choron, avec une exaltation de plus en plus grande, pendant que M. d'Estourmel devenait de plus en plus perplexe à la pensée que le brave musicien, à force de hanter la cour, était pris d'une lubie ambitieuse et voulait devenir député.

Ce quiproquo, car c'en était un, dura quelques instants.

— Mais, mon pauvre ami, vous ne payez pas le cens, je crois... balbutia enfin le préfet à bout d'arguments.

— Le cens!... Qu'est-ce que c'est que ça?... Est-ce qu'il faut payer un cens maintenant pour faire chanter?... Allons, vous voulez rire...

M. d'Estourmel, qui était un homme d'esprit, comprit aussitôt d'où venait le gâchis dans lequel ils pataugeaient tous deux depuis un gros quart-d'heure, et partit d'un éclat de rire homérique.

Quand son hilarité fut un peu calmée :

— Mais vous ne me demandez donc pas de vous faire nommer député? dit-il à son visiteur, qui restait fort interloqué de cet accès de gaîté dont il ne pouvait deviner la cause.

Aussi répondit-il avec une certaine humeur :

— Député? moi!... Vous n'y songez pas... Est-ce que je saurais faire chanter la Chambre?...

Alors on s'expliqua. Choron cherchait des voix de basse; on lui avait dit qu'il y en avait à Chartres et il venait tout simplement trouver le préfet pour le prier de lui en trouver dans sa ville, parcequ'il avait entendu dire que c'étaient les préfets qui étaient chargés de *récolter les voix* en province.

Cette petite aventure s'ébruita, et vous comprenez si l'on en fit gorge chaude dans le pays! M. d'Estourmel, du reste, fut le premier à en rire. N'ai-je pas dit que c'était un homme de beaucoup d'esprit que cet aimable comte, qui avait, prétendait-il, un titre à l'immortalité, puisqu'il assurait être l'auteur de la célèbre chanson : *le Bon roi Dagobert*.

On le plaisantait souvent sur cette prétention. Un soir, la princesse de Vaudemont, dont il fréquentait le salon, lui dit en riant d'une façon très-narquoise, devant nombreuse compagnie :

— Votre assurance, mon cher comte, à vouloir nous persuader que sans vous on n'aurait jamais remis à l'endroit les chausses du « bon roi Dagobert » me rappelle un mot de M. de Boufflers, devant qui un inconnu se vantait d'être l'auteur *d'Aline, reine de Golconde*.

« — En vérité, monsieur! fit le véritable auteur de ce délicieux petit conte à qui l'on venait dénier son œuvre; et bien! je suis certain que vous ignorez quel est celui qui a écrit les œuvres de J.-J. Rousseau?... Si vous l'ignorez, je vais vous l'apprendre... c'est moi! »

Et M. d'Estourmel de rire, mais sans pour cela cesser de soutenir son dire.

— Je ne prétends pas, madame, dit-il en cherchant à garder son sérieux, affirmer que le roi Dagobert n'ait pas eu bien avant moi la distraction de retourner la partie inférieure de son vêtement, et il est très-vrai que ces deux vers :

Le bon roi Dagobert
Mettait sa culotte à l'envers...

se perdent dans la nuit des temps; mais ce que je prétends et soutiens, c'est que la légende en était restée là, et c'est à moi, votre très-humble serviteur, qu'est venue, je vous l'atteste, la première idée réparatrice des désordres de la toilette du monarque, et qu'est due l'intervention ministérielle du grand saint Eloi pour remettre chaque chose à sa place.

Qu'il ait ou non rhabillé le roi Dagobert, M. d'Estourmel eut un bien plus grand mérite encore, celui de rester fidèle au roi qu'il servait. Car il fut un de ceux qui surent faire leur devoir jusqu'à la fin en 1830; il eut en effet, l'honneur d'accompagner à Cherbourg Charles X partant pour l'exil, ce qui n'était point alors montrer un petit courage je vous assure. Ainsi il était, à cette époque, préfet de Saint-Lô. Quand il apprit que le roi devait traverser cette ville pour gagner le port où il allait s'embarquer, M. d'Estourmel reprit la cocarde blanche, endossa l'habit officiel afin d'aller recevoir sur les limites de son département le monarque déchu, et l'accompagna jusqu'à Cherbourg. Puis, en rentrant à la préfecture, il envoya sa démission au nouveau gouvernement, et la maintint malgré les instances qui lui furent faites pour qu'il conservât sa place, tant la noblesse du caractère impose toujours.

Rentré dans la vie privée, le comte d'Estourmel se donna aux

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

lettres et écrivit des choses pétillantes d'esprit. Aussi M. de Rémusat disait-il de lui :

« Sa gaieté et sa charmante humeur ne vieilliront jamais ; il les conserve dans le sel. »

Comtesse de Bassanville.

CHRONIQUE MONDAINE

A cette époque où tout paraît s'amoindrir, Paris, n'ayant plus à s'occuper que de faits de très-petite grandeur, a bientôt dévoré la gerbe de nouvelles que lui apporte chaque matin. Cependant, aussitôt qu'un événement a une allure un peu plus touchante, ou une taille au-dessus de la moyenne, il s'y arrête quelques heures de plus. Voilà comment on a beaucoup parlé, et l'on parle encore de la mort de Déjazet. Nous ne reviendrons ni sur la biographie de la célèbre comédienne, ni sur la physionomie de son talent : tout à été dit sur ce sujet et bien dit. Nous voudrions seulement toucher un point intéressant que nous n'avons vu noté nulle part : il s'agit de la façon dont Déjazet s'habillait.

Elle était très-particulière et achevait de montrer chez Déjazet la vieille femme de l'ancien régime mettant du bel air jusque dans les cordons de ses souliers. Déjazet, à la ville, portait sous sa robe des jupons de taffetas blanc à petits volants de dentelle. La robe était simple et de tournure démocratique, comme il convient à l'époque où nous sommes, mais le jupon sentait sa *Douairière de Brionne* et sa *Comtesse du Tonneau*.

Les bas et les souliers étaient à l'avenant du jupon. Les bas étaient de soie enjolivés, brodés comme des bas de marquise au temps de Louis XV ; les souliers,— jamais Déjazet ne portait de bottines, — mignons, affriolants, à nœuds et à talons, comme ceux qui gravissaient l'escalier de marbre rose de Versailles, à l'époque où Versailles ne possédait pas sept-cent-cinquante souverains.

Déjazet ne renouvelait jamais, pour ainsi dire, ses costumes. Jusqu'à ses dernières représentations, elle porta ceux qu'elle avait à la création des pièces qu'elle jouait. Ses costumes étaient des merveilles de conservation et de reprises. Elle nous disait à nous-même n'avoir renouvelé qu'une fois, en plus de trente ans, les rubans du costume qu'elle portait dans les *Premières armes de Richelieu*, et toute sa garde-robe de théâtre était traitée dans les mêmes conditions.

Ainsi Déjazet n'avait pas seulement l'allure de l'ancien régime ; elle en avait encore le soin méticuleux et le souci du moindre détail. De même que Sapho mettait de la coquetterie jusque dans les plis de sa tunique, elle en mettait, elle, jusque dans les cordons de ses souliers.

Trois jours d'une véritable gelée ont donné, l'autre semaine, une très-grande animation aux lacs du bois de Boulogne. On a patiné avec fureur, notamment sur la pièce d'eau de Bagatelle ; sur les autres glissoirs s'élançait qui voulait, l'espace et l'hiver y étaient libres ; sur celui-là, il fallait appartenir au *Skating-Club*.

Peu de femmes toutefois pour ces débuts, et presque toutes étrangères. Les patineuses du beau monde français sont dans leurs terres et patinent sur leurs propres étangs.

Sur les rives du lac, un foyer activement nourri, absolument comme cela se voit dans *Télémaque*, à la description de l'île de Calypso. Un peu plus loin, un buffet lesté de toutes les richesses gastronomiques propres à la saison, de boissons chaudes et reconfortantes.

Une innovation d'un goût tout moscovite a signalé ces exercices. On s'invite absolument comme pour un bal et comme pour un quadrille, afin de s'élancer ensemble sur le vaste miroir de la glace. Il ne manque qu'un peu de musique pour achever la ressemblance, mais cela viendra... à la prochaine gélée.

Peu de chose à l'actif mondain. Quelques bals dans la société américaine : chez Mme Botson, chez Mme Cowles ; des dîners à petit nombre dans le faubourg Saint-Germain.

Parmi les récents mariages célébrés à Paris, une mention spéciale est due a celui de Mlle Marie de Cauville avec M. Georges Dufour, attaché au cabinet de M. le ministre des finances. Une grande solennité a entouré cette union, qui réunissait au banc des témoins MM. Magne et de Royer.

Une mésaventure fort curieuse a empêché une autre brillante union, celle d'un riche amateur, M. Léon X..., avec l'héritière d'un des plus beaux noms de la noblesse de l'Ouest. Dans sa jeunesse, M. X... a servi dans la marine marchande ; il a bientôt renoncé à la navigation pour les affaires, et s'est enrichi en approchant de la cinquantaine. Or, au moment où il conduisait sa fiancée devant l'officier de l'état civil, on s'aperçoit qu'une pièce manque aux papiers présentés à l'adjoint : c'est son acte de libération du service. Par une erreur inconcevable, M. X... n'a pas été, dans le temps, rayé des matricules, si bien qu'il faut désormais qu'il s'écoule un an, jour pour jour, entre sa déclaration et sa radiation. Jugez du contre-temps, du chagrin, presque de la mystification !

Tout était prêt : les témoins, les convives, le prêtre... le bonheur des mariés surtout ! Voyez-vous cette jeune fille vêtue de dentelles, couronnée d'oranger, attendrie, palpitante, ayant toute sa famille autour d'elle, et brusquement contrainte de rentrer au logis pour se dépouiller de la toilette qui allait faire de la jeune fille une jeune femme ! Mais la loi est inflexible, et la gracieuse fiancée s'est péniblement décidée à passer cette affreuse année d'attente au couvent, dont elle était récemment sortie.

On sait que la reine Louise de Danemark et sa fille, la princesse Thyra, sont arrivées à Paris, avec l'intention d'y séjourner une semaine dans le plus strict incognito. La reine voyage sous le nom de comtesse de Falster. C'est une des princesses les plus distinguées de l'Europe et elle a une part prédominante dans le gouvernement du Danemark.

La princesse Thyra est une gracieuse jeune fille de vingt-deux ans, qui ressemble beaucoup à sa sœur la cesarewna. Il est question de ses fiançailles avec le duc d'York, troisième fils de la reine Victoria.

P. de Lucenay.

LE GÉNIE DES LANGUES

Les Français, la chose est à peu près démontrée, doivent, en grande partie, leur prééminence en Europe aux aptitudes de leur langue, au génie qui la caractérise pour la conversation. Joseph de Maistre était bien convaincu de cette vérité.

Et voilà pourquoi l'Allemagne peut bien ambitionner à son tour cette prééminence, sans y parvenir jamais au même degré que nous. Le grand empêchement que rencontrera la réalisation de ses vœux sera la dureté de son dialecte, le mécanisme, le génie de sa langue, et cela, malgré son incontestable richesse et sa souplesse à exprimer les idées les plus complexes et les plus subtiles ; mais elle n'est pas rapide, et elle n'est pas toujours claire.

Depuis quelques années, les Allemands ont tenté de se faire — nous ne disons pas une prééminence nationale en Europe, elle est acquise, — mais une prééminence sociale. Ils ont voulu s'affranchir de la suzeraineté ou de l'initiative de Paris, en ce qui touche les arts, l'élégance, le bon goût, les modes.

Dans l'art vestimental, ils ont eu même des créations qui ne manquaient ni d'originalité, ni de grâce, ni de style, ni de

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

genre; mais comment s'y prendre en vue de les révéler, les répandre, les populariser, les faire adopter *aux autres?* Là était la difficulté, car il fallait, de toute nécessité, recourir à la langue allemande pour trouver des désignations appropriées à ces créations. L'*Auburn*, bulletin spécial des modes et de l'élégance allemande, donnait dernièrement un échantillon de la manière dont, en pareille occurrence, nos voisins peuvent se tirer d'affaire. Il s'agissait d'un costume de femme qui se produisait. C'était joli et bien composé, mais il fallait à ce costume un nom qui accompagnât sa description et voici celui dont il fut illustré :

Le « Tuckupbehinddollywriggledarnphoolitiveness. »

Ce costume pouvait certes offrir tous les avantages possibles, être très-seyant; mais du moment qu'il fallait le désigner par un pareil mot, on conçoit aisément que partout ailleurs qu'en Allemagne on oubliât et le mot et la chose !

Eugène Chapus.

LA COLLECTIOMANIE

Il y a quelque hardiesse à s'élever contre la « collectiomanie » qui dévore notre époque, et cependant je ne puis résister à dire mon mot sur ce sujet, ne fût-ce que pour l'instruction des naïfs qui se laissent encore induire en achat des rasoirs de Henri IV ou du rouet de la reine Berthe.

Le goût de l'antiquaille, du meuble historique ou de la faïence antédiluvienne, parti des ateliers de peintres ou des cabinets de gens de lettres fureteurs, a gagné aujourd'hui toutes les classes. Il est descendu chez les gens du monde, particulièrement chez les financiers, heureux de jouer aux connaisseurs et de prouver une fois de plus leur fortune en surchargeant leurs étagères; chez les femmes avides de se donner la réputation de goûts artistiques et qui se ruinent en pâte dure, en pâte molle, en craquelé, en coromandel, en biscuit, en céladon, en marcassite, en faenza et autres denrées de catalogues; puis, de degré en degré, jusqu'aux arrière-boutiques et aux chambres à tabatières.

Hier je me présente dans la maison d'un de mes amis :

— Je crois que monsieur est sorti, me répond le concierge avec un sourire aimable, mais je vais monter voir; en attendant, si monsieur veut jeter un coup-d'œil sur ma collection, j'ai là quelques Delft et un cabinet Henri II qui l'intéresseront.

Ainsi, jusque chez ce portier, on mangeait, on buvait, on s'asseyait, on ne vivait pas enfin dans autre chose que de l'histoire de France en bois, en porcelaine et en verre. Bien plus, on ne pouvait lever les yeux au plafond sans y trouver un choix d'assiettes de toute grandeur et de toute provenance.

Eh bien ! j'en suis désespéré pour l'antiquaillerie, mais il est une question à la fois bien raisonnable et bien redoutable pour elle, que les gens devraient se poser :

— Est-il possible, devraient-ils se demander, qu'en vingt ans, la France moderne se soit trouvée, comme par enchantement, remeublée et garnie de vaisselle, aux frais de ses aïeux, et que, depuis Pharamond, tous les mobiliers de la monarchie, toute la poterie de nos ancêtres, se soient conservés à l'abri des vers ou de la casse, rien que pour la satisfaction des Français de 1875?

Non, assurément. Il y a donc, sous cette avalanche de meubles et de porcelaines antiques, une fraude dont nous sommes la dupe trop facile et une grande mystification contre laquelle nous ne nous révoltons pas assez.

— Mais, monsieur, me dit un collectionneur fureteur, vous ne savez pas ce qu'on trouve encore en province dans les chaumières des paysans ou dans les armoires des vieilles masures...

— Ce qu'on y trouve, je vais vous le dire : on y trouve des bahuts qui ont été fabriqués faubourg Saint-Antoine et des cuivres ciselés rue de Turenne. Vous rapportez fièrement à Paris, pour des trésors héréditaires, des objets qui en viennent, qui y ont été fabriqués et déposés en province pour y prendre le parfum de la vétusté, le crédit de l'histoire... et votre bourse.

Tout ce que je dis là n'est point pour dégoûter les vrais amateurs de dépenser leur temps et leur fortune dans la formation de collections qui deviennent, comme celles de MM. Lacaze ou Dusommerard, par exemple, l'honneur d'un pays, mais seulement contre la manie ridicule des gens qui, n'ayant ni l'argent, ni les connaissances nécessaires pour jouer ce rôle, s'encombrent de drogues sous prétexte d'autiquités, au lieu de s'entourer de belles choses modernes.

Bachaumont.

THÉATRES

Comédie-Française, — Petite pluie abat grand vent, dit le proverbe, et c'est aussi l'avis de M. Edouard Pailleron. Démontrer que la passion, entre gens de qualité, si grande et si exaltée qu'elle soit, se brise infailliblement contre les obstacles es plus vulgaires, et surtout contre l'apparition des gendarmes, tel est le but de *Petite pluie*. Avec l'aide de Mmes Plessy, Broizat, Samary et M. Febvre, le succès de ce petit acte a été complet.

Gymnase. — Nous avons déjà constaté le succès obtenu par la nouvelle pièce de M. Victorien Sardou, *Ferréol*. Ce succès ne s'est point démenti, et cela tient au puissant intérêt du drame, non moins qu'à l'habileté bien connue de l'auteur.

Du reste, la donnée de son œuvre est absolument vraie.

Il y a à peu près quatre-vingts ans, sur les bords d'une petite rivière des environs d'Aix, en Provence, — qu'on nomme la Torse, — un passant trouva, gisant le long du chemin, un malheureux qui venait d'être assassiné. Il se pencha sur lui pour le secourir et enleva tout d'abord le poignard que ce malheureux avait dans le cœur.

Sur ces entrefaites arriva la maréchaussée qui vit, en même temps que l'homme assassiné, celui qui le secourait ayant encore le poignard à la main. L'induction se devine. Hâtons-nous de dire qu'une particularité singulière la facilita encore : il se trouva que l'homme assassiné avait dans la main une touffe de cheveux rouges, et que celui qui s'était efforcé de le secourir avait les cheveux de cette même couleur.

Inutile de dire que l'individu fut arrêté.

On instruisit son procès, et bien qu'il appartînt à une classe élevée de la société, comme il lui fut absolument impossible d'établir son innocence, la sentence de mort fut prononcée contre lui. Mais, le soir même de sa condamnation, un pâtre, qui avait été témoin à distance du crime et qui par frayeur s'était jusque-là abstenu de toute révélation, fut pris de remords et, courant en toute hâte à Aix, nomma le véritable assassin.

Ordre fut aussitôt donné de surseoir à l'exécution. L'instruction fut reprise, et l'auteur de l'assassinat, garçon boucher chez celui qu'il avait tué, ayant avoué son crime, subit la peine destinée au condamné innocent.

Théatre-Historique. — MM. Denayrouze et Ohnet se sont associés pour mettre en scène une *vendetta* effroyablement corsée. La grande qualité de *Regina Sarpi* — nous dirions presque sa seule qualité — est d'être élégamment écrite. Le public a pourtant fait bon accueil à ce drame dont le talent de Mme Marie Laurent anime puissamment les cinq actes.

Hop-Frog.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 572. — DESCRIPTION, PAGE 602.

TOILETTES DE VISITE

Modèles de Mme Daltrophe-Vormus (rue Vivienne 14).

A. Leroy imp. r. des Marais, 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92

Toilettes de Mme. Bréant-Castel, r. Neuve des Pts. Champs 28 _ Eau Figaro Boul.d Bonne Nouvelle 1.

Ceinture Régente de Mmes. De Vertus Sœurs, r. Auber 12 _ Parfumerie Pinaud & Meyer, Bd. des Italiens 30.

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 573. — DESCRIPTION, PAGE 602.

TOILETTE DE BAL

Modèle de Mme Duboys (rue d'Anjou-Saint-Honoré, 31).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

L'AURÉOLE

(LÉGENDE DU MONT-DE-PIÉTÉ.)

Il est souvent question du Mont-de-Piété, à Paris ; sa clientèle est nombreuse, ses habitués se comptent par milliers.

— C'est le seul bienfaiteur, disait Gérard de Nerval, qui fournisse la *reconnaissance* au lieu et place de l'obligé.

Plus d'un, parmi nous, connaît l'*entrée particulière* où l'on pénètre pour engager sa montre, dans les moments de pénurie, afin de ne pas rendre publiques les douleurs de la séparation.

Ce qu'on sait moins, c'est la légende du Mont-de-Piété, une tradition qui court depuis longtemps et qui n'a jamais été racontée dans les colonnes d'un journal ou dans les pages d'un livre.

Elle a une petite couleur moyen-âge tout à fait appétissante. Elle rappelle le temps des mystères naïfs, alors qu'on faisait figurer Dieu et les saints, en robes de couleurs chatoyantes, devant des spectateurs émerveillés.

Donc, voici ce qu'on raconte, à propos de l'unique établissement de prêt sur gages autorisé par la loi.

Il y eut, un jour, grande polémique dans le lieu où règne pourtant l'éternelle quiétude, c'est-à-dire en plein paradis.

Là, les philosophes les plus entêtés, les politiques les plus opposés, sont du même avis. Les femmes même vivent entre elles dans l'harmonie la plus parfaite.

Toutefois il y avait, ce jour-là, sinon contestation, tout au moins différence d'avis parmi les saints les plus écoutés.

Les patriarches Moïse, David, Ézéchiel et consorts soutenaient que le genre humain n'avait pas progressé en vertus, et que la charité, bien que classée parmi les vertus théologales, avait plutôt décru qu'augmenté parmi les humains.

Les bienheureux, contemporains du Christ sur la terre, soutenaient la thèse contraire, avec leur indulgence habituelle.

Selon eux, les descendants d'Adam s'aidaient les uns les autres, sans trop se faire prier.

Ils citaient les associations mutuelles, les sociétés philanthropiques, les plaisirs sur le produit desquels une part est prélevée pour le soulagement des infortunés.

Ils affirmaient que plus d'une dame, folâtre en apparence, dansait au profit des nécessiteux, comme le roi David dansa devant l'arche.

Ils soutenaient enfin que la bienfaisance régnait sur la petite planète que le Sauveur avait sanctifiée par sa venue.

Et comme les vieux de l'Ancien Testament se montraient incrédules, le porte-clefs du paradis s'offrit à faire une rapide vérification des choses existantes.

Saint Pierre n'en était pas à son premier voyage. Le prince des apôtres avait parcouru autrefois l'Asie-Mineure et visité les peuplades les plus sauvages. Il n'avait eu peur de personne, pas même de Néron, qui ordonna son supplice à Rome. Il pouvait bien risquer de dépenser quelques heures de son immortalité.

Donc le concierge sacré du paradis se mit en route pour la vieille Lutèce, en quête de l'esprit charitable dont ses vieux collègues en sainteté niaient l'existence absolue.

On assure qu'il s'enveloppa tout simplement dans une nuée, une brume, précurseur du beau temps, — et qu'il descendit par un matin ensoleillé sur la place de la Bourse, à Paris, sans qu'on eût pu soupçonner d'où il venait.

Saint Pierre avait revêtu ses habits d'autrefois : le manteau, le peplum, les sandales; il avait en main le bâton du pélerin.

Personne ne prit garde à lui.

Il ressemblait à un Arabe, à un Turc, à un Oriental quelconque.

Et l'on savait qu'il arrivait, en tout temps, dans le *Grand-Hôtel*, des touristes venus des pays lointains.

Le bienheureux entra dans l'intérieur de la Bourse tout d'abord.

Il vit une foule bruyante et compacte.

Les uns disaient aux autres :

— Je te *donne* quinze cents, fin courant.

— Je te *donne* cent *Crédit Mobilier*.

— Je te *donne* cinq cents *Gaz réunis*.

L'apôtre se retira satisfait; dans un pays où l'on cherche ainsi à *donner*, pensa-t-il, l'esprit de charité n'est pas encore éteint.

Pendant que saint Pierre traversait les groupes qui stationnaient devant le péristyle du temple de Plutus, il entendit divers fragments de dialogue.

— Je vais, disait l'un, ce soir à l'Opéra. On y *donne* la *Favorite* et un ballet nouveau.

— As-tu lu le compte rendu de la dernière victoire? La garde a *donné* d'une façon splendide.

— Allons, allons, se dit saint Pierre, on donne beaucoup dans ce vieux et libéral pays des Gaules; on est toujours généreux.

Et saint Pierre marchant au hasard gagna, à travers la rue Vivienne, le quartier de la rue Neuve-des-Petits-Champs.

Là, il fut accosté par un mendiant, lequel se cachait pour tendre la main.

— La charité! dit-il à l'Oriental d'une voix piteuse. Dépêchez-vous, car j'ai peur d'être vu et arrêté par quelque sergent de ville.

— Il n'est pas défendu de faire la charité, fit l'apôtre.

— Non, répondit le ladre, mais il est défendu de la demander.

— Sabre de Caïphe! s'écria saint Pierre, voilà une rareté dans les mœurs de mon temps qui ferait peut-être rire le sceptique papa Job ou le sentencieux Salomon. C'est égal, il ne sera pas dit que l'Église catholique aura refusé une aumône à un malheureux. Que veux-tu, mon frère?

— Un petit sou.

— Un sou, fit saint Pierre; je n'ai pas un sesterce sur moi; je suis parti de mon domicile sans une obole.

Vous en trouverez, dit le mendiant.

— Où? dit l'apôtre.

— Là, fit le mendiant.

Et il montra une maison sur la porte de laquelle on lisait cette inscription :

MONT-DE-PIÉTÉ.

— Là, reprit le quémandeur, vous n'aurez qu'à donner un gage, on vous prêtera plus que je ne sollicite de votre charité.

Rien n'est doux et docile comme un esprit supérieur. L'apôtre monta au bureau de l'administration des prêts publics.

— Je voudrais une petite somme, dit-il à l'employé.

— C'est facile, mais avez-vous un gage?

Le saint réfléchit et tira ses sandales.

Il avait autrefois marché à travers les sables brûlants du désert, pieds nus. Il pouvait donc se dispenser de chaussures dans ce Paris bitumé.

L'employé du Mont-de-Piété examina avec curiosité la chaussure qui lui était présentée.

— Monsieur, dit-il, je ne veux pas déprécier ces objets; pour un marchand de curiosités, ils ont une incontestable valeur, ce sont de véritables antiquités; mais le Mont-de-Piété ne prête que sur des valeurs appréciables; pourtant, n'avez-vous pas autre chose?

— Non, dit le saint en se fouillant.

— Quelque objet d'or ou d'argent, par exemple?

— Je n'ai rien, continua le saint.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Mais cette espèce de couronne... qui entoure votre front, — une mode asiatique, sans doute?

Saint Pierre porta la main à sa tête.

O prodige! son divin Maître n'avait pas voulu qu'il fût absolument empêché de faire la charité: c'était son auréole... devenue massive et mobile.

Il la tira aussi facilement que si c'eût été une de ces guirlandes de roses dont on se couronnait dans les festins païens, aux temps de son martyre.

Le commis essaya la couronne sur la pierre de touche.

— Or au plus haut titre! exclama-t-il, presque pas d'alliage; que voulez-vous?

— Je veux un sou, dit saint Pierre; c'est tout ce qu'on me demande.

— Monsieur, le Mont-de-Piété de Paris ne prête pas moins de trois francs.

— Ah! fit saint Pierre.

— Mais on peut, fit le préposé, vous prêter mille francs, si vous voulez, sur l'objet que j'examine.

— Non, dit le saint, j'ai assez de trois francs.

— Avez-vous des papiers?

— Non, répondit le concierge du paradis, je voyage sans passeport. Mais si cela était nécessaire, je fournirais caution; j'ai des amis parmi le clergé de Paris, les protecteurs du denier de Saint-Pierre. D'ailleurs, les trois francs que je demande, c'est pour faire l'aumône à un pauvre qui m'attend en bas; mon intention justifie ma démarche.

La modicité de la somme comparée à la valeur de l'objet engagé, le but philosophique du prêt, peut-être encore l'influence que dut exercer sur un honnête chrétien celui qui fut le premier porte-drapeau de la chrétienté, tout cela dut décider le commis.

Il donna les trois francs, puis la reconnaissance à son divin client, et plaça l'auréole dans un carton-écrin destiné à recevoir les colliers de prix.

On assure même que l'emprunteur signa *Céphas*, de son nom primitif que lui imposa le Sauveur, sur le livre des engagements.

Puis il descendit et donna les trois francs au mendiant qui l'attendait.

Et il continua sa route à travers Paris.

Je ne sais pas si mes lecteurs l'ont remarqué, mais dans cette capitale *pleine d'or et de misère*, un pauvre n'apparaît jamais seul.

Les mendiants se renvoient l'un l'autre vers les personnes qui ont le gousset ouvert et l'âme sensible.

A cent pas du bureau du Mont-de-Piété, saint Pierre fut accosté par un nouveau solliciteur, qui lui dit sur un ton semblable à celui des lamentations de son confrère en béatitude, Jérémie:

— Mon bon monsieur, un petit sou, s'il vous plaît! *Dieu vous le rendra.*

Pour un saint auquel on offre Dieu pour caution, il n'y a pas à hésiter.

— Mon ami, lui répondit Pierre, je n'ai qu'une reconnaissance du Mont-de-Piété, la voulez-vous?

— De grand cœur.

— La voilà, et puisse-t-elle vous être bonne à quelque chose!

Le mendiant prit le papier, après avoir fait signer, au dos, son bienfaiteur, avec une plume empruntée au marchand de vins voisin, dont il semblait être le client assidu.

Puis il laissa saint Pierre continuer son chemin.

Le prince des apôtres parcourut Paris à la hâte.

Il vit les crèches pour les enfants, les maisons de refuge pour les vieillards.

Le droit des pauvres était perçu sur les recettes des théâtres.

Et les hôpitaux étaient plusieurs fois millionnaires.

Toutes les grandes compagnies avaient des caisses de secours.

Et les administrations publiques, comme les sociétés littéraires, avaient souci de leurs membres infirmes ou âgés.

Les bureaux de bienfaisance fonctionnaient dans chaque quartier.

Enfin, les fourneaux économiques avaient une nombreuse clientèle de malheureux auxquels ils donnaient la subsistance quotidienne.

Et, comme le soleil se couchait et qu'il importait de ne pas laisser sans surveillance les portes du paradis, il remonta au ciel dans un rayon du soleil couchant.

Je ne me rends pas caution de la véracité du présent récit.

C'est une légende, naturellement composée d'éléments sacrés et de détails prosaïques. C'est aussi un récit qui, d'année en année, de conteur en conteur, a subi, comme un thème musical dans un morceau fugué, de constantes variations.

Toutefois, voici ce que les narrateurs prétendent :

Saint Pierre, porteur de la bonne nouvelle, affirmant que l'esprit de charité s'était réglementé dans le monde, fut reçu par les opposants, les vieux prophètes, avec une irrésistible hilarité.

Elie riait aux éclats.

Job se tenait les côtes.

Il y eut même des anachorètes comme saint Antoine et saint Barnabé qui ne purent pas tenir leur sérieux.

— De quoi riez-vous? leur demanda le bienheureux.

— Mon pauvre Pierre, lui dit le bienheureux saint Joseph, il vous manque quelque chose... on vous a volé à Paris... votre auréole.

Et ce fut alors un chœur de douces et amicales moqueries, à propos du signe sacré qui manquait au voyageur tout récemment revenu des vanités de notre monde infime.

Les saints les mieux renseignés sur les coutumes de la Gaule insinuaient que Pierre s'était laissé voler, comme un innocent qu'il était, au milieu des séductions de la Babylone moderne.

— Le moyen, disait saint Paul, de faire tenir une couronne sur la tête de quelqu'un qui a demandé et obtenu d'être supplicié la tête en bas?

Le bon saint Pierre ne répondit rien. — Imbu des grands principes évangéliques, il ne voulait pas révéler quelle bonne action l'avait obligé à se séparer de son radieux insigne.

Quelque temps après sa rentrée au paradis, ses bienheureux compagnons eurent une émotion en sens inverse.

Ce fut un cri d'étonnement parmi les chérubins et les dominations.

Saint Pierre avait de nouveau son auréole.

Elle était étincelante comme toujours.

Elle tenait solidement autour de la tête de l'apôtre, sans la toucher.

Pierre lui-même fut tout étonné de la revoir quand il se regarda dans les reflets d'un nuage argenté.

C'était bien l'auréole qu'il portait depuis dix-huit cents ans.

Tout le monde fut de son avis, sauf l'incrédule saint Thomas, qui se dit :

— Il en avait peut-être une de rechange.

Voici, d'après la légende, ce qui était arrivé :

Le mendiant auquel saint Pierre avait donné sa reconnaissance était allé la vendre à un brocanteur et en avait reçu cent sous.

Le vendeur ne s'était pas donné le souci de la lire, sans quoi il eût vu, à la note estimation, ces mots : *mille francs.*

Le marchand ne s'y trompa pas; il vit qu'il faisait un marché d'or.

Et il courut au plus tôt dégager l'objet.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

On le lui remit dans la boîte de carton qui lui servait d'enveloppe.

Il l'emporta sans l'ouvrir devant l'employé, pour n'être pas interrogé sur un bon marché dont il ne pouvait pas fournir l'explication.

Chemin faisant, il supputait ses bénéfices et en désignait l'emploi.

Il achèterait à sa femme un beau Moïse avec les tables de la loi pendues à une chaîne d'or, comme en portent les femmes Israélites opulentes.

Il ferait les Pâques prochaines avec du *matz* de Nancy, à la façon des Israélites portugais, ce qui est plus coûteux, mais plus friand!

Car notre homme était juif en même temps que grand connaisseur en pierres précieuses et en dentelles fines.

Il lui tardait d'arriver à son logis pour peser son acquisition.

Il y parvint un peu essoufflé.

Il s'enferma dans son arrière-boutique; il ouvrit la boîte.

Elle ne contenait rien...

Elle était absolument vide!

Notre trafiquant n'était pas homme à perdre un gros bénéfice sans se rendre compte de la raison des choses.

Il alla donc consulter sur l'incident un de ses clients, fort compétent en matières abstraites.

C'était un savant traducteur des livres hébreux, Israélite libéral et civilisé, qui avait conquis au concours tous ses grades universitaires.

Son coreligionnaire lui raconta son cas.

Le savant fit subir au consultant un interrogatoire.

— N'avez-vous pas perdu l'objet dégagé, en route?

— Non, je suis certain de ne pas l'avoir égaré.

— Et il y avait bien sur la reconnaissance le mot *auréole*?

— En toutes lettres.

— Et vous vous souvenez du nom de l'engageur?

— Oui.

— Ce nom était?

— Céphas.

— Céphas! dit alors l'érudit; mais c'est le nom que portait Pierre, prince des apôtres, avant qu'il fût nommé le fondateur de l'Église catholique! Cela n'a plus rien d'étonnant... c'est absolument explicable... il devait arriver ce qui est survenu.

— Quoi donc? s'écria le brocanteur intrigué.

Le professeur d'hébreu répondit:

— L'auréole d'un saint catholique devait s'évaporer aux mains d'un juif.

Disparue de la boîte du Mont-de-Piété, l'auréole était allée, toute seule, reprendre sa place sur la tête de saint Pierre.

L'histoire se propagea dans le quartier des Blancs-Manteaux où tous les marchands de reconnaissances se groupent.

Il y eut même un fervent catholique qui acheta à un très-haut prix l'enveloppe de cette couronne lumineuse, devenue pendant quelques jours or massif, pour aider à une œuvre de charité, ce qui consola notre brocanteur sur l'issue de son marché.

Voilà la légende de l'auréole, qu'on se raconte au Mont-de-Piété, du bureau des montres au bureau des matelas.

On affirme même que la boîte de carton qui a contenu la couronne du saint existe encore.

Elle serait devenue la propriété d'une belle comédienne qui s'est faite dévote, après fortune acquise. La boîte est, dit-on, dans le salon de son château du lac de Côme. En été, les papillons viennent s'y poser, attirés par la blancheur de son enveloppe.

Mais les habitants des environs, qui connaissent l'origine de la boîte, vous soutiendront que ce ne sont pas des papillons, — mais bien des anges qui viennent voir le lieu où fut détenue l'auréole sainte, — et qui se déguisent en papillons pour ne pas se compromettre dans la demeure d'une ancienne comédienne.

Léo Lespès.

LE RÊVE ET LA RÉALITÉ

Un rêve, les positivistes de l'école de Charles Comte ne craignent point d'affirmer que ce n'est rien et que ça n'existe pas. Cependant il s'en fait chaque nuit, rien que sur le globe, rien que parmi les hommes, un milliard cinq cents millions, pour le moins. Je dis pour le moins, car je pourrais ajouter à ce total cinq cents autres millions, puisque la Société de géographie pose en fait que notre planète compte deux milliards d'habitants de toute taille et de toutes couleurs; mais je veux supposer que, dans ce nombre, les trois quarts seulement aient l'imagination assez poétique pour être doués de la faculté de rêver.

Cependant je reviens à mon thème. Il y a bien plus de songes que je ne l'ai dit. Buffon, vous le savez sans doute, a un bien joli mot: « Les rossignols rêvent, écrit-il; on le voit assez à la manière dont ils se réveillent pour se mettre à chanter. » Dans ce cas-là, les autres oiseaux rêvent; et supposez ce que peut rêver l'oiseau-mouche qu'on voit au Jardin d'acclimation. Tous les chasseurs vous diront que les chiens rêvent. La Bruyère dit: « Les éléphants sont des hommes. » Eh bien, dès lors ils rêvent. Cela étant, on est logiquement amené à conclure que tout ce qui a vie rêve. — Le serpent rêve, la baleine rêve, la fourmi rêve, le ciron rêve. — Quelle histoire à faire avec les rêves du ciron?

Mais qu'est-ce qu'un rêve?

Suivant tous les dictionnaires, c'est une combinaison involontaire d'images ou d'idées, souvent confuses, parfois très-nettes et très-suivies, qui se présentent à l'esprit pendant le sommeil. — Il y a eu surtout chez les anciens, il y a encore un peu de nos jours une science nommée l'Oniromancie, qui a pour objet la divination par les songes.

Tristan Z... est un sculpteur bien connu dans le monde des arts. Il n'a rien d'un oniromancien, interprète des songes, mais c'est bien le plus intrépide rêveur qu'il y ait sous la calotte des cieux. Aimant à faire la sieste, chose rare à Paris, il est exposé à rêver deux fois en vingt-quatre heures, la nuit et le jour.

La semaine dernière, après déjeuner, Tristan jeta dans son café un petit verre de kirschen-wasser. — Il paraît que le kirschenwasser pousse aux extases nocturnes en plein jour; Hoffmann en usait. — Le breuvage pris en petites gorgées dans une jolie tasse en porcelaine du Japon, l'artiste remonta à son atelier. Il eut soin d'abord de coller sur la porte une pancarte d'un langage salutaire: *Ne frappez pas, il n'y a personne.* — Verrouillant ensuite sa porte, il se jeta sur une chaise longue et s'endormit.

Dormir, rêver, c'est tout un pour Tristan. — Au bout d'une minute, sans comprendre comment cela s'était fait, il se trouvait à la cour du roi de Siam. Là, un grand eunuque noir, ayant un cimeterre à la main, se préparait à lui couper le nez. Pourquoi? Tristan préparait un discours pathétique à l'effet de détourner le coup qu'on voulait lui porter. — En ce même moment, par suite d'un de ces changements à vue qui se font plus vite que ceux des féeries, Tristan se trouva enlevé au milieu de l'éther, dans un char de nacre, traîné ou emporté, comme on voudra, par deux licornes. Avec quelle volupté il voyageait ainsi dans le bleu! Ce n'était pas toutefois sans une sensation un peu pénible.

— Ce diable d'eunuque m'a-t-il laissé mon nez? disait-il, ou bien ce char va-t-il verser?

En ce moment, Tristan crut, en effet, qu'il était en train de tomber. Mais un bruit sec qui se fit à la porte le réveilla en sursaut.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

— Qui va là ? demanda le sculpteur. Est-ce que vous n'avez pas lu la pancarte?

— Vous savez bien, Tristan, que la pancarte n'est pas faite pour moi.

— Ah! c'est Laurianne, dit-il.

Et il se leva précipitamment de la chaise longue, afin d'aller ouvrir.

Laurianne est la femme de Tristan, une adorable créature.

C'est une jolie blonde, pâle, grande, mince, taille de guêpe, qui ressemble à une apparition ossianique. Un air de candeur est répandu sur toute sa figure, d'un très-pur dessin; ses yeux ont la couleur et l'azûr du ciel.

Rien qu'en la voyant, on est contraint de croire que c'est une organisation poétique au premier chef.

— Tristan, dit-elle, je viens vous déranger de votre sieste, mais c'est pour une chose qui presse.

— Quelle chose, chère Laurianne?

— Le rémouleur est en bas.

— Quel rémouleur, ma belle enfant?

— L'homme dont vous entendez si bien la voix, le matin, sous vos fenêtres; celui qui repasse les ciseaux, les canifs, les couperets, les broches à rôtir et, en général, tous les ustensiles de cuisine et autres. Vous m'avez parlé d'outils oxydés. Je viens vous les demander pour les donner au rémouleur. Vous ne vous rappelez pas? Attendez donc! Un vieil eustache à découper la terre glaise! Je ne l'ai pas oublié, moi!

Il la regarda au moment où elle achevait cette tirade. Laurianne était toujours charmante, toujours adorablement blonde; mais en parlant d'ustensiles de cuisine, au moment où il achevait ce rêve où il s'était vu emporté par des licornes à travers les champs de l'infini, elle se rapetissait absolument dans sa pensée. L'ange se déplumait.

Pour la voir disparaître plus vite, il courut chercher l'eustache à la terre glaise et se hâta de le lui donner.

— A propos, reprit-elle, que voulez-vous pour le dîner, Tristan? Une oie de Cahors en daube ou bien du lapin sauté?

— Ce qui vous sourira le plus, chère amie.

Et il la poussa vivement du côté de la porte.

Tristan était pantelant de colère. — Ah! s'il eût été dérangé par un autre que Laurianne! — Mais il regagna la chaise longue et se rendormit.

Cette fois, il rêva une chose absurde, mais souverainement amusante. Il avait des ailes au dos. En voletant, il se trouva dans la vallée de Sceaux, en rase campagne. Il avait à Fontenay-aux Roses une petite maison encadrée dans un jardin. Dans ce jardin on voyait toutes sortes d'arbres : des pêchers, des cerisiers, des pruniers, des néfliers. Il courut aux branches : les pêchers avaient des saucisses cuites; les cerisiers, des poitrines d'oie farcies; les abricotiers, des têtes de lapin en gibelotte. Il voulut en goûter. La branche sur laquelle il s'appuyait cassa, et lui-même tomba dans une chambre grande comme le théâtre de Versailles.

Ce qu'on y voyait, ce n'était pas les sept cent-cinquante députés actuels, mais sept cent-cinquante rémouleurs, présidés par le duc d'Audiffret-Pasquier, qui faisait tourner une roue plus fortement encore que tous les autres.

Tristan, réjoui par ce spectacle, se disposait à demander la parole, afin qu'on lui donnât aussi une roue à faire tourner, quand trois coups frappés à la porte le réveillèrent pour la seconde fois. C'était Brigitte, la servante.

— Monsieur, dit-elle, madame m'envoie parce qu'Antoine, le jardinier de Fontenay-aux Roses, vient d'arriver. Il demande s'il peut décidément arracher les tulipes pour semer de la romaine.

— Semez des saucissonniers, et allez tous au diable! s'écria Tristan, — et il se rendormit.

Il vit alors des choses qu'on n'a jamais vues. Il traversait un pays sous-marin, habillé en marsouin, à peu près comme le capitaine Boyton. Il y avait là de grands poissons d'argent, d'or, de saphir, d'émeraude et de corail. C'était l'Académie de la mer. On procédait à la réception d'un jeune requin, auteur d'un drame maritime fort applaudi. Celui qui faisait son éloge était un vieux crabe qui avait assisté à la bataille d'Aboukir.

Tristan fut réveillé par une voix... la voix de Jenny, sa fille, une charmante enfant de sept ans; il ne se fâcha pas.

— Eh bien, que veux-tu? lui dit-il.

— Petit papa, une grâce. — On a mis à Anna, ma petite cousine, un vésicatoire au bras droit, parce qu'elle a été bien sage. J'ai été bien sage aussi; je te prie de me faire mettre un vésicatoire au bras gauche.

Tristan affirme que décidément il aime cent fois mieux le rêve que la réalité.

Philibert Audebrand.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

La librairie parisienne est réellement infatigable. Chaque année, à cette époque, nous la retrouvons plus féconde, plus variée, plus intéressante dans ses productions : aussi applaudissons-nous de grand cœur à ses efforts et la remercions-nous de mener ainsi à bien la croisade qu'elle a entreprise dans le but de remplacer par de beaux et bons livres les jouets inutiles qu'on a coutume de prodiguer aux enfants.

Aucune maison n'a plus fait sous ce rapport que celle de MM. Hachette et Cie. Sous sa puissante impulsion, des publications remarquables se sont ajoutées à la liste des ouvrages dont tous les âges peuvent faire leur profit. Les grands enfants, aussi bien que les petits, ont chez elle tout ce qui, en les amusant ou les délassant peut contribuer à les instruire. Aux jeunes, elle offre des ouvrages illustrés, d'une moralité irréprochable, tels que *Monsieur Nostradamus*, par Mme Zénaïde Fleuriot; *La toute petite* et *Fausse route*, par M. J. Girardin; *Tom Brown*, scènes de la vie de collége en Angleterre, par M. J. Levoisin; *Deux mères*, par Mme Colomb. Aux adolescents s'adresse le *Journal de la Jeunesse*, cet intéressant recueil hebdomadaire qui forme, à la fin de chaque année, deux volumes du plus haut intérêt, où le choix des sujets et la façon dont ils sont traités le disputent à l'attrait d'un nombre considérable de gravures. On peut juger du contenu rien qu'en lisant les *Aventures du capitaine Magon*, par M. Léon Cahun, lesquelles, avant de devenir un magnifique volume illustré par Philippoteaux, ont passé par les colonnes du *Journal de la Jeunesse* où elles ont obtenu un succès qui a suffi à classer le nom de l'auteur.

A côté de ces œuvres formant une bibliothèque précieuse à ouvrir aux jeunes lecteurs et que nous ne saurions trop recommander, la librairie Hachette en a d'autres, non moins attrayantes aussi par le texte que par les gravures, et qui sont pour les esprits avides de pénétrer dans l'inconnu une véritable bonne fortune. Celles-là sont des relations de voyage, des récits animés et pittoresques qui vous transportent, à travers les monts et les plaines, au milieu d'innombrables dangers affrontés et de difficultés vaincues, dans un monde nouveau. Voici le *Dernier Journal de David Livingstone*, voyage au centre de l'Afrique (1866-1873), traduits par Mme H. Loreau et formant deux beaux volumes, avec portraits, cartes et illustrations; — *Au cœur de l'Afrique*, voyages et découvertes dans les régions inexplorées de l'Afrique centrale (1868-1871), par le docteur Georges Schweinfurt; — le *Voyage au pôle nord des navires la* Hansa *et la* Germania, rédigé d'après les relations officielles par M. Jules Gourdault; — enfin, *Ismaïlia*, récit d'une expéditon

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

dans l'Afrique centrale pour l'abolition de la traite des noirs par sir Samuel Baker, traduit avec un soin consciencieux par M. H. Vattemare. Nous regrettons de ne pouvoir donner aujourd'hui qu'une mention à ces ouvrages qui font le plus grand honneur à la librairie Hachette et méritent de prendre place dans toutes les bibliothèques.

Dans un autre ordre d'idées, on nous saura gré de signaler dès aujourd'hui une publication importante et qui a, pour les gens du monde, le mérite de combler une lacune. Il s'agit d'*Entomologie*, et quoique beaucoup de livres aient traité de cette science, on peut dire que celui que vient de faire paraître M. J. Rothschild est destiné à rester sans rivaux. Il en a été ainsi déjà du *Monde des Papillons*, publié par le même éditeur.

Quant à l'intérêt que présente l'étude de l'Entomologie, — de cette branche de l'histoire naturelle qui, en vous initiant à l'existence des insectes, vous fait trouver, dans la diversité de leurs formes et la richesse de leur coloris, dans les merveilles de leur organisation et surtout dans les mystères de leurs instincts et de leurs mœurs, des sujets d'admiration sans cesse renaissants, — Charles Nodier, l'un des plus charmants esprits de ce siècle, l'a indiqué avec un rare bonheur d'expression : « Il y a quelque chose de merveilleusement doux, dit-il, dans cette étude de la nature qui attache un nom à tous les êtres, une pensée à tous les noms, une affection et un souvenir à toutes les pensées, et l'homme qui n'a pas pénétré dans les grâces de ces mystères a peut-être manqué d'un sens pour bien goûter la vie. »

C'est en s'inspirant de cette idée de Nodier, et dans le but de répandre le goût de la science charmante à laquelle il avait dû, disait-il, les heures les plus heureuses de son existence, que M. Rothschild a entrepris la publication du *Musée entomologique*, dont il donne aujourd'hui la première partie consacrée aux *Coléoptères*. Le deuxième volume contiendra les *Papillons*, et le troisième embrassera l'histoire des autres ordres (Abeilles, fourmis, libellules, mouches, etc.)

D'après le premier volume, le *Monde des Scarabées* ou l'*Histoire des Coléoptères d'Europe*, on peut apprécier la méthode adoptée par les auteurs de ce superbe ouvrage, en faveur duquel M. Rothschild a dépensé le luxe d'édition dont il est coutumier. Le livre est divisé en deux parties. La première renferme, exposés d'une façon simple et claire, les notions générales, les détails sur l'organisation des coléoptères, les observations concernant leurs mœurs et leurs instincts, la manière de les chasser, de les préparer, de les conserver en collection. Plus de 300 gravures sur bois d'une finesse exquise illustrent le texte. La deuxième partie, qui contient la description et l'iconographie des principales espèces d'Europe, est accompagnée de 48 planches coloriées où sont figurées plus de *mille* espèces. C'est vraiment un « musée » sous forme de livre, et combien le bon Nodier eût été heureux de posséder un pareil trésor!

Mais l'Entomologie n'est pas seulement une science des plus attrayantes ; elle présente encore, sous d'autres rapports, un caractère d'utilité incontestable. Les petits êtres dont elle s'occupe pèsent, en effet, d'un grand poids dans la vie de l'homme et ont une influence plus sérieuse qu'on ne saurait le croire sur son bien-être et sa fortune. Sans parler de l'abeille qui nous donne la cire et le miel, des bombyx qui nous fournissent la soie, de la cochenille qui produit l'écarlate, des milliers d'insectes exercent une action considérable sur les produits de nos champs et de nos vergers, sur nos constructions, nos provisions, nos aliments et nous-mêmes. Il est donc de notre intérêt d'étudier les insectes afin de trouver les moyens d'utiliser ceux qui peuvent nous rendre service ou de détruire ceux qui nous sont nuisibles.

A ce point de vue, M. J. Rothschild a encore rendu aux gens du monde un important service en leur offrant de petits traités spéciaux, enrichis de nombreuses gravures, et d'un usage véritablement pratique. Ici M. de la Blanchère a groupé *les Ravageurs des vergers et des vignes* ; là, avec le concours de M. Eugène Robert, il passe en revue *les Ravageurs des forêts et des arbres d'alignement*. Dans ces deux ouvrages les auteurs ont eu le mérite de réaliser complétement leur devise : « Vulgariser et utiliser en instruisant. »

Robert Hyenne.

REVUE DES MAGASINS

Mlle Marie Bataillon est en plein travail de « saison » ; elle n'a pas plutôt terminé une toilette qu'il faut la livrer et se remettre bien vite à en faire une autre. Tout le monde est pressé en ce moment. On commence à sortir, à s'habiller : il faut des costumes pour la promenade, pour les dîners, pour le théâtre, l'Opéra, etc., etc. Mlle Bataillon tient tête à l'orage et vient à bout de contenter tout son monde. Elle a, à nos yeux, des qualités exceptionnelles qui expliquent parfaitement la vogue dont elle jouit : une coupe parfaite, une grande exactitude dans les mesures, et une originalité sans rivale dans les garnitures. Les toilettes qui sortent de la rue Thérèse, 5, ne ressemblent nullement à celles qu'on rencontre partout.

Comme costume de jeune femme, nous recommandons celui-ci : — Jupon de velours marron, à traîne unie. Polonaise en drap du Thibet blanc, entourée de franges de plumes d'autruche marron. Le devant est ouvert en biais, sur toute la hauteur, et les bords sont ornés de plumes semblables, coupées par des brandebourgs qui se fixent à des boutons. Poche très-gracieuse, garnie de même et posée au-dessous de la hanche.

Pour le soir, nous aimons beaucoup la toilette suivante : — Jupon de faille noire, à longue traîne, entouré d'un volant froncé, haut de 30 cent. et orné lui-même d'un plissé éventail. Un biais recouvert de quatre rangs de soutaches d'acier forme la tête du volant. Écharpes de faille pliées à plis remontants, terminées par un volant plissé, avec garnitures d'acier formant tête. Ces écharpes entourent le jupon et le rejettent en arrière. Cuirasse lacée derrière, ouverte en carré devant, avec biais et galons d'acier. Un bracelet formé de cette même garniture entoure la manche Louis XV, en guise de bracelet posé sur le volant plissé.

SPÉCIALITÉS

C'est surtout pendant la saison d'hiver, au moment des veilles prolongées (soirées, théâtres, bals, concerts) que nous recommandons l'usage du *Lait antéphélique* de Candès (boulevard Saint-Denis, 26).

Pour l'employer comme lotion, on mélange ce précieux liquide avec deux tiers d'eau, et cela suffit aux personnes qui s'en servent journellement. Mais lorsqu'on ne fait usage de cet excellent produit que de temps à autre, alors que la fatigue a laissé sur le visage une trace indélébile, c'est avec moitié d'eau seulement qu'il est préférable d'en faire l'application.

Le *Lait antéphélique* de Candès blanchit et idéalise la peau, qui acquiert, grâce à lui, la plus éclatante fraîcheur. En présence d'aussi merveilleuses qualités, quelle femme ne voudrait en bénéficier? Au surplus, le succès de cette eau est plus accentué cette année encore que les précédentes, et M. Candès a sujet de s'en féliciter.

Certaines personnes supposent à tort que le *Lait antéphélique* est exclusivement destiné à enlever les taches de rousseur, rougeurs, plaques jaunes, etc. ; aussi, n'étant affligées d'aucun de ces inconvénients, ne songent-elles nullement à faire usage de cette eau. Nous ne saurions trop le répéter, dans l'intérêt même de nos lectrices : le *Lait antéphélique* de Candès est la meilleure des eaux de toilette.

— En cette période de mauvais jours et d'hiver rigoureux, il faut aller chercher le printemps bien loin, et l'on n'en est que plus fondé à maugréer du peu de durée de la belle saison. Eh bien! il ne tient qu'à nous de fabriquer un renouveau qui dure toute l'année. Le *Floral* applique aujourd'hui une idée féconde ; ce composé chimique, qui fait éclore et épanouir dans notre appartement les fleurs de tous les pays, réussit dans la terre la plus apauvrie, même dans le verre pilé. Que coûte-t-il ? un centime environ par plante et par an. Il se vend en coffret de 5 fr. 50 à l'*Agence centrale des Agriculteurs de France* (rue Notre-Dame-des Victoires, 38, Paris.)

M. d'A.

ROUVENAT (✻) *& CH. LOURDEL*, Joailliers.
Paris, 62, rue d'Hautevilie.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Noël! Noël! voici Noël!... Les cloches carillonnent joyeusement depuis minuit; tout le monde chrétien est en fête. La bûche pétille dans le foyer, et les enfants font grand tapage; ils sont si heureux aujourd'hui! Pour ceux-ci, le petit Jésus, en venant, a déposé dans leur soulier mignon le joujou tant désiré; pour ceux-là, c'est l'arbre de Noël, un arbre d'une fécondité extraordinaire, qui les comble des plus agréables surprises.

Il existe, à ce propos, dans certaines familles riches une coutume charmante dont on ne saurait trop propager l'idée : elle consiste à préparer un gigantesque arbre de Noël autour duquel on convie des enfants pauvres, puis on tire en loterie les nombreux « fruits » de l'arbre enchanté. N'est-ce pas touchant?

Marchands de joujoux et confiseurs rivalisent, depuis quelques jours, de zèle et de séductions à l'égard du public; il est impossible au promeneur de passer outre... Mais nous reprocherons aux premiers le luxe étrange qu'ils déploient à propos de Mesdames les Poupées et le mauvais genre qu'ils leur donnent. Il est vrai que personne n'est forcé de les acheter, et en réalité nous comprendrions parfaitement qu'on laissât de côté ces « cocodettes » aux yeux d'émail! Ce n'est vraiment pas là un joujou d'enfant.

La nouveauté chez certains confiseurs est aux petits Chinois et Chinoises superbement vêtus, aux sacs de satin blanc avec têtes de babys, aux éléphants de porcelaine de toute grandeur, et aux souliers Louis XV (gentil à-propos de fête) de couleur bleue, rose, etc., à sac intérieur en soie assortie et chou de fleurs sur le dessus.

Dans un autre ordre d'idées, voici une charmante pensée qui a toutes nos sympathies : c'est le panier *Douairière de Brionne*, dont la forme fait songer à celui des jolies paysannes de Watteau. Qu'on se figure un panier d'osier doré, de forme plate et baissée sur les côtés, ayant une seule anse très-élevée; une dentelle de Colville court en léger coquillé sur les bords, encadrant une fraîche moisson de fleurs. Deux oiseaux-mouches et un papillon semblent lutter pour y établir domicile. Voilà un gracieux souvenir à offrir à une jeune femme ou à une jeune fille, et qu'une femme adroite peut garnir elle-même.

P. N° 291. — Travestissements pour matinée d'enfants.

—

Le tulle et la dentelle Colville continuent de faire florès près de nos Lingères parisiennes; elles s'en servent pour composer les plus jolies coiffures et parures qu'il soit possible de désirer. Nous avons vu chez l'une d'elles un bonnet « monté » pour dame âgée, composé de cette dentelle largement coquillée, de pensées et de feuilles en velours, avec de longues barbes mentonnières, le tout rempli de cette *respectability* si chère aux Anglais.

Le feuillage de velours, en général, joue un grand rôle dans nos modes actuelles; tout de fantaisie, il doit être d'une couleur uniforme, c'est-à-dire complètement noir ou blanc, ou crême, ou bleu, etc., selon le goût individuel et l'occasion. Nous l'avons vu employé comme coiffure de théâtre d'une façon très-heureuse; au surplus, voici le modèle : — Couronne diadême en feuillage de velours crême, entremêlé de dentelle Colville, avec barbes croisées derrière, puis ramenées et nouées devant. — Cet ensemble offrait une harmonie et une douceur de ton qui charmaient et captivaient à la fois : on ne pouvait en détacher ses regards ni rêver quelque chose de plus seyant.

Nous parlions dernièrement du chapeau *Marie-Antoinette* comme d'une nouveauté pleine de grâce; aujourd'hui, nous dirons un mot d'un large bonnet de chambre qui pourrait porter le même nom. Il est fait d'un seul morceau de mousseline ou de nansouck, dont les bords sont plissés à larges plis et maintenus par une bande plate; celle-ci entoure le fond en laissant derrière un long bavolet; un ruban la recouvre et forme un simple nœud sur le dessus, sur le côté ou derrière, à volonté.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

—

Quand on entre, aujourd'hui, dans un salon de MODISTE, on voit, outre les pièces de soierie et de velours traditionnelles, à côté des plumes, des fleurs, des oiseaux, au milieu de dorures, d'émaux et de perles superbes, — on voit luire des reflets étrange de poils fauves... c'est de la fourrure. Mais il ne faudrait pas tirer de là cette conséquence que tant d'éléments divers entrent dans la composition d'un chapeau moderne. La fourrure s'emploie généralement seule, et la loutre de préférence; on en fait surtout des toques; une tête de gros oiseau, une aile posée en aigrette et maintenue par une baguette d'or suffisent comme ornement.

Le velours épinglé et la peluche sont, en ce moment, les tissus les plus élégants pour les chapeaux habillés; c'est le retour de la capote qui nous vaut ce renouveau, et c'est à la confectionner qu'on emploie de préférence ces deux éléments.

Toujours beaucoup de plumes sur les chapeaux : les longues tiges s'enroulent d'un côté de la calotte en faisant traîne derrière ; des plus courtes, on forme un plumet ou un panache. Les plumes de coq sont tombées dans le domaine vulgaire; c'est dommage, car elles ont une allure qui ne manque pas de charme. Mais le bon marché les a tuées.

—

La plume d'autruche frangée et la plume de paon ainsi préparée sont accueillies avec empressement par les grandes COUTURIÈRES, qui en font de superbes garnitures de costumes. Voici, entre autres, une application de ce genre, à propos d'un vêtement de forme très-neuve.

C'est un vêtement de forme princesse, en velours noir, dont le milieu devant et derrière est coupé en cuirasse, tandis que les côtés se prolongent en larges pans carrés jusqu'au bas de la jupe, en encadrant le tablier et la traîne. Tous les bords sont entourés de franges de plumes noires se détachant gracieusement sur la jupe en faille bleu de mer. Les manches, assorties au jupon, sont terminées par un cornet coquillé, surmonté d'une draperie de velours avec franges de plumes.

Mary D'AUBERVILLE.

De tous côtés les femmes se plaignent amèrement des prix exorbitants demandés par les maisons de couture pour les robes et costumes qu'elles confectionnent. Nous sommes à même mieux que nulle autre de le savoir, par la correspondance qui nous arrive journellement et où se retrouve constamment cette phrase : « Indiquez-nous une maison de couture qui nous habille à des prix modérés. »

La Direction, justement émue de ces demandes réitérées, et désireuse comme toujours d'être agréable à ses abonnées, s'est entendue avec Mme DALTROPHE-VORMUS pour qu'elle fasse les plus grandes concessions aux personnes qui s'adresseront à elle de la part du journal.

Nos lectrices connaissent toutes Mme Daltrophe-Vormus, non seulement par nos comptes-rendus des visites mensuelles faites dans ses salons (rue Vivienne, 14), mais aussi par les gravures qui reproduisent ses jolies toilettes et que le journal publie assez fréquemment. Aujourd'hui même, la gravure G. n° 588 offre à nos lectrices le dessin d'un joli costume de faille noire, dont le prix, fixé à 200 francs par Mme Daltrophe-Vormus, édifiera tout le monde sur les concessions que nous avons annoncées (voir la description de ce costume à la page 622).

Pour que nos lectrices soient fixées sur les prix véritablement avantageux de quelques toilettes, voici les renseignements que Mme Daltrophe-Vormus a bien voulu nous donner : — Robe princesse en beau velours soie : 350 fr.; tunique Juive en velours soie également : 250 fr.; costume ordinaire en lainage de fantaisie et jolie façon : 150 fr.; robe de chambre en beau tissu, très-confortable et élégante : 50 fr.; grand manteau russe en drap velours et envers pelucheux, garni de marmotte ou de sibérienne : 180 fr.

Dans l'aperçu qui précède, nous avons prévu à peu près tous les genres de costumes les plus usuels; on voudra bien, pour plus amples renseignements, s'adresser directement à Mme Daltrophe-Vormus qui se fera un plaisir de répondre immédiatement.

Un corsage défraîchi, mais dont les mesures soient exactes, accompagné des longueurs de jupe, du devant, des hanches et du milieu derrière sans la traîne, devra toujours accompagner la demande d'un costume.

M. D'A.

MODIFICATION DES PRIX D'ABONNEMENT

Nos abonnées de l'étranger apprendront avec plaisir qu'en conséquence de la nouvelle convention postale internationale, signée à Berne le 9 octobre 1874, nous sommes à même de réduire nos tarifs d'abonnement, à partir du 1er Janvier 1876, aux prix suivants :

Editions	N° 1	N° 2	N° 3
Belgique, Italie	31 fr.	34 fr.	46 fr.
Empire d'Allemagne, Autriche, Hongrie, Hollande, Grand-duché de Luxembourg, Danemark, Espagne, Portugal, Gibraltar, Canaries	34	38	50
Grande-Bretagne, Etats-Unis d'Amérique, Russie, Turquie, Egypte, Grèce, Maroc, Moldavie, Valachie, Roumanie, Monténégro, Servie, Suède, Norvège, Islande	38	41	54
Colonies françaises et Mexique	42	46	60
Chili, Pérou, Brésil, République Argentine, Chine, Japon, Australie, Amérique du Centre, Haïti, Canada, Nouvelle-Calédonie	50	55	72

Les abonnées trouveront comme toujours à la dernière page du journal les prix détaillés pour les abonnements de 3 mois et 6 mois. A ces prix, il faut ajouter pour le supplément allemand : Un an, 5 fr. — Six mois, 2 fr. 50. — Trois mois : 1 fr. 25.

Description de la gravure dans le texte.

P. N° 291.

TRAVESTISSEMENTS POUR MATINÉE D'ENFANTS. — Petit garçon de six à dix ans: costume de marquis style Louis XVI. — Culotte courte; gilet à longues basques et revers ouverts dans le haut : le tout en satin blanc. — Habit de velours, à poches se rabattant sur les côtés, orné sur tous les bords de biais de satin cerise et de boutons d'argent. Même garniture au bas des manches. — Chemise de batiste à jabot et manchettes de dentelle. — Perruque poudrée à queue et nœud de satin noir. Chapeau tricorne à galons d'argent. — Bas de soie blanche brodés sur les côtés. Souliers découverts à boucle d'argent et haut talon.

2. Petite fille de sept à neuf ans : costume de soubrette Louis XVI. — Jupon court avec corsage à longues basques, en taffetas rose. Le corsage est décolleté, et il n'y a pas d'autres manches que celles de la chemise de batiste. Tablier à bavette de velours noir; second tablier en nansouck, encadré de dentelle de Bruges et relevé d'un côté. — Fichu de même étoffe, gentiment drapé sur les épaules et dont les pointes sont fixées à l'intérieur de la bavette de velours; nœud de ruban bleu pâle avec une rose. — Bonnet en organdi, à fond mou et passe coulissée, genre *Charlotte Corday*, entouré d'un ruban bleu noué sur le côté, avec branche de roses. — Bas de soie blanche. Souliers Fénelon à boucles d'argent.

Voir les autres descriptions à la page 622.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 590. — DESCRIPTION, PAGE 622.

NOUVEAUX MODÈLES DE CHAPEAU ET LINGERIE.

CHRONIQUE MONDAINE

Tout change de figure avec le temps, même le plaisir. A l'époque de Béranger, bien boire, bien manger, bien chanter et bien rire, était la forme par excellence du plaisir. Le bruit de la broche à rôtir tournant dans l'âtre réjoui et la détonation d'une bouteille de vin de champagne semblaient le dernier mot de la gaîté d'alors. Aujourd'hui, dans nos temps plus raffinés, c'est tout autre chose. Nos aïeux donnaient à l'estomac ; nous, nous donnons surtout aux yeux. Plus de refrains repris en chœur célébrant les volailles rôties, les truffes et les vins des crus généreux. Plus d'attablées pantagruéliques et de toast invitant les cœurs à narguer le temps en vivant bien!...

A présent, on ne mange plus à Paris que du bout des lèvres et l'on y rit de même. La gaité n'est pas de bon ton et l'oie de Noël est passée de mode. Ainsi nous voici arrivés à la nuit des réveillons, l'affiche des bals publics a proclamé le commencement du carnaval, et, sauf les tables officielles, les dîners *par ordre*, vous ne trouveriez pas quatre salles à manger à citer en ce moment dans le beau monde.

Une seule maison est ouverte et c'est celle d'une Russe, la princesse Lise Troubetzkoï. La princesse est certainement une des personnalités féminines les plus curieuses de notre époque. Elle incarne extérieurement le type kalmouk le plus accusé et il est difficile d'être plus Russe des pieds à la tête qu'elle ne l'est. Née princesse Berozelski, elle a marié sa fille ainée, Hélène, au prince Paul Demidoff de San-Donato, riche à près de quatre millions de rentes, et qui a été longtemps, sous l'Empire, un des héros les plus brillants et les plus répandus de la haute vie parisienne.

Depuis de longues années, la princesse s'est vouée à la politique, à ses pompes et a ses œuvres, et les chancelleries les plus secrètes sont sans mystère pour elle. Son salon de Saint-Pétersbourg fut longtemps un des centres diplomatiques les plus réputés de l'Empire. « Ce n'est pas un salon, c'est un congrès, » lui disait, un jour, le duc de Morny.

A l'issue de la guerre, la princesse est venue à Paris, — où elle a toujours fait, d'ailleurs, de fréquents séjours en tout temps, — et elle paraît prendre à nos affaires un intérêt aussi extrême que si *Peau d'Ane* lui était conté.

Ce n'est point que la princesse Troubetzkoï ait l'envergure d'une princesse de Lieven, de cette femme éminente à qui l'empereur Nicolas écrivait : « Madame, il me faut une Grèce, » et qui la lui faisait; c'est moins une femme politique, dans le grand sens de ce mot, qu'une curieuse des choses de la politique. A ces titres, sa personnalité a encore son cachet et son très-réel attrait. Ne demandez à la princesse ni les grandes vues, ni les combinaisons décisives, ni les clairvoyances infinies; mais questionnez-la sur ceci et sur cela, sur tous et sur tout, elle saura vous répondre avec esprit et précision. Elle a une oreille dans tous les camps, une main dans tous les partis. Amie de M. Thiers, elle est également celle de l'ex-impératrice. Au sortir des anniversaires de l'église Saint-Augustin, elle recevra la visite de M. Gambetta, et le soir dînera à l'hôtel de Luynes.

C'est une curieuse, je le répète, et c'est comme telle qu'il faut la prendre et qu'elle sera classée dans la galerie des femmes marquantes de la seconde moitié de ce siècle. En attendant, Paris lui doit beaucoup, car sans son salon hospitalier, que deviendraient les mondains par l'hiver électoral que nous traversons?

Voici le premier de l'an qui approche, et avec sa venue, je pourrais dire sa menace, va se passer sur plus de vingt points de la capitale une petite scène qu'il importe de noter au bénéfice du Mercier de bonne volonté qui écrira le *Tableau de Paris* en l'an de République 1875.

Vous vous présentez, aux environs du 25 Décembre ou du 2 Janvier, dans une maison. Un domestique vous ouvre.

— M. X...? demandez-vous.

— M. X... n'est pas visible : il a quitté Paris il y a huit jours.

— Comment! il n'est pas à Paris, au moment du jour de l'an?

— Oh! riposte le valet d'un air malin, ce n'est pas pour la raison que monsieur pourrait croire!... Monsieur est à la campagne à cause de la préparation des élections au Sénat.

Sur une telle nouvelle, comment ne pas s'éloigner, sans murmurer?

Ailleurs, c'est une épizootie soudaine qu'il y a sur le cheptel, un banquier qui a fait faillite et aux trousses duquel il a fallu se mettre avant qu'il ne gagnât la Belgique, une ferme en train de brûler, une maladie de poitrine à soigner à Nice. Le génie des Parisiens s'entend fort bien à inventer les plus grands malheurs pour masquer l'absence d'un galant homme à l'époque du jour de l'an.

Voilà pourtant où l'hypocrisie et la vanité françaises nous mènent tous, tant que nous sommes : à forger des mensonges qui, à bien prendre, déshonoreraient la bouche de Judas ou les lèvres de Tartuffe. Mais l'excuse est si puissante! Qu'on songe un peu à ce que devient, à présent, cette contribution terrible des étrennes.

Chez nos pères, un cornet de bonbons et une embrassade, c'était tout; chez nous, il faut des poignées d'or ; les bonbons se renferment dans des coffrets de mille francs. Il est vrai, par contre, qu'on ne s'embrasse plus. Pour les enfants, c'était un polichinelle ou un chien en carton. En 1876, pour approvisionner de joujoux une famille dans laquelle il y a quatre bambins, petits garçons et petites filles, il faut faire autant de débours qu'en commande l'acquisition d'une charge d'huissier. Comment ne se réfugierait-on pas alors dans les phthisies imaginaires et dans la bienheureuse faillite qui ne vous laisse que les yeux pour pleurer.

BACHAUMONT.

MESDAMES LES POUPÉES

Un chroniqueur parisien à imaginé d'écrire la monographie de la poupée, et il nous a appris une foule de détails intéressants que plus d'une de nos lectrices nous saura gré de reproduire. Il s'agit, dans l'article que nous avons sous les yeux, des modistes pour poupées.

Dans les petites industries parisiennes, les modes pour poupées tiennent une place considérable. La plus renommée de nos modistes serait sans doute bien embarrassée, si on lui demandait une capotte pour un bébé de la première taille.

Il y a pour ce genre de travail des ouvrières spéciales, qui font un apprentissage de plusieurs années avant d'arriver à la perfection. Les difficultés du métier sont innombrables, parce que, dans le choix des étoffes et des couleurs, il faut tenir compte du volume de la coiffure. Or, savez-vous combien il existe de formes de chapeaux pour poupées? *Quatre cent neuf*! c'est-à-dire beaucoup plus que pour les chapeaux de femmes.

Dès qu'une nouveauté paraît à la vitrine d'une modiste en vogue, elle est immédiatement reproduite par les fournisseurs de poupées, quelle que soit la complication des garnitures. Quand la mode voulait que les coiffures des femmes fussent parées de fleurs et de feuillages, on exposa dans un magasin du boulevard un chapeau dont la couronne n'avait pas moins de *cent vingt* boutons de roses. Trois jours après, la modiste des bébés fit si bien que cent vingt boutons de roses microscopiques ornèrent une coiffure semblable à celle qu'elle avait admirée.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Il est facile de concevoir que pour arriver à de tels résultats, ces petits industriels, — on pourrait presque les appeler des artistes, — sont obligés d'avoir recours à des mains exercées. Notre chroniqueur a visité avec beaucoup d'intérêt les ateliers de l'un d'entre eux. On l'a introduit dans la pièce où les formes sont tournées; on lui a montré le magasin dans lequel les fleuristes découpent les pétales et montent les fleurs sur des tiges plus fines que des aiguilles; on l'a admis dans la salle où les jeunes filles frisent les plumes, dans celle où les modistes, entourées de soie, de crêpe, de velours, créent leurs petits chefs-d'œuvres. Il a vu des chapeaux en toile cirée, en faille, en feutre et en paille de toutes les couleurs, avec des plumes, des rubans, des fruits, des ailes d'oiseaux-mouches.

Toutes ces reproductions sont faites avec une telle exactitude que certaines modistes de New-York les choisissent à leur tour pour modèles.

On nous a raconté, à ce propos, qu'en présence des droits exorbitants qu'il faut acquitter pour le transport des marchandises expédiées de France aux États-Unis, plusieurs grandes *faiseuses* de l'Amérique se font envoyer par les modistes pour poupées tous les types nouveaux. Ces coiffures mignonnes, considérées comme jouets, sont soumises à des droits insignifiants, et les magasins de New-York ont ainsi douze modèles au moins pour le prix d'un seul.

Aux poupées parisiennes revient donc en partie la gloire de donner le ton aux dames des États-Unis.

Ch. David

UNE BONNE ŒUVRE

L'année dernière, à la veille du jour de l'an, un de nos confrères, homme d'esprit et de cœur, eut l'excellente idée d'écrire un article pour inviter les petits enfants que l'on comble de cadeaux à donner leurs vieux joujoux aux petits pauvres qui passent tristement la Noël et le nouvel an.

Cet article s'adressait également aux grandes personnes. Il les engageait à se concerter pour cette œuvre de charité; il leur disait que donner de l'argent est bien, mais que donner de la joie est peut-être encore mieux, et que la joie se trouvait dans les poupées dédaignées, dans les polichinelles endommagés, dans les soldats de plomb écharpés et déteints qui dormaient, inutiles, abandonnés, dans quelque coin d'armoire, n'ayant plus la faveur du petit maître.

Cette idée généreuse vient d'être reprise et la cause des enfants sans joujoux est de nouveau plaidée avec chaleur par un de nos confrères.

« Il est temps, dit-il, de s'occuper de la collecte et de préparer la grande distribution. Ce n'est pas bien difficile. Quelques minutes suffisent pour passer en revue les jouets invalides. Qu'une seule personne s'en occupe dans chaque petite ville et elle obtiendra des résultats prodigieux. En huit jours, elle aura recueilli assez de moutons sans pattes, de lapins sans tambour et de poupées sans nez pour faire ouvrir de grands yeux à tous les bébés qui n'ont souvent eu, comme unique joujou, qu'une bobine dévidée ou une image informe.

» Tous ces objets sans prix et sans valeur pour ceux qui les possèdent, tous ces objets que la borne attend au premier grand nettoyage feront le bonheur et la fête des bébés moins bien partagés. Il ne faut pas avoir honte de leur porter ces joujoux éclopés. Les chers petits se contentent de peu.

» J'en ai vu deux cet été, sur une grande route, près de la maisonnette du papa. Ils s'étaient accroupis près d'un tas de pierres géométriquement arrangé par le cantonnier. Pour eux, ce tas de pierres était tout un monde. Nini avait choisi un beau caillou; elle l'avait posé près d'elle, et disait à son camarade :

» — Tu sais, Popol, ça c'est ma poupée.

» Et il fallait les entendre tous deux, adressant des reproches et des conseils au petit caillou :

» — Si tu n'es pas sage, prends garde !

» Popol était aussi convaincu que la petite. Il était plein de bienveillance pour la poupée-silex; il la soignait, il la dorlotait au point de rendre la maman jalouse. Une contestation très-grave faillit s'élever entre eux quand Popol, qui avait des principes de propreté, voulut à toute force moucher le caillou.

» — Pas toi, moi ! fit Nini, très-fâchée qu'on empiétât ainsi sur ses droits maternels.

» Vous le voyez, il ne faut pas grand'chose pour que les petits enfants pauvres s'amusent. Donnez-leur donc vos vieux joujoux, et je vous assure que Popol et Nini ne s'apercevront même pas que la chèvre en carton qu'on leur offrira n'a plus de cornes, et qu'ils ne s'inquiéteront guère de trouver une jambe de plus ou de moins à la poupée qui leur tombera du ciel. »

Voilà, n'est-il pas vrai, un charmant appel? Nous ne pouvons que nous y associer en le reproduisant, avec le regret de n'être plus, pour notre part, au temps où l'on est comblé de joujoux. Quelle distribution nous ferions!

R. H.

FRIMAIRE

Au-dessus des glaciers qui découpent l'azur,
Au-dessus des grands bois qui surplombent la grève,
Dans ses frissons de vierge et ses blancheurs de rêve,
Comme un camélia fleuri dans l'éther pur,
La lune lentement et fièrement s'élève.

Devant elle un air froid descend des monts transis,
Une brume d'argent monte des lacs sceptiques,
Le givre aux arbres pend ses joyaux fantastiques,
Et, mystérieux temple aux reflets indécis,
La cascade gelée a des arceaux gothiques.

C'est l'heure où les rameaux effilés et tendus
Pleurent tout bas, vibrant comme des chanterelles
Sous l'invisible archet des peurs surnaturelles;
C'est l'heure où les flots lourds à leurs bords éperdus
Se figent, fatigués de leurs longues querelles.

C'est l'heure où, brusquement réveillé, au détour
Du sentier blanc, s'allume une étroite fenêtre.
Chaque nuit, en tremblant, on la voit apparaître,
Lampe pour le travail ou phare pour l'amour.
Et la lune s'y heurte à *que sais-je?* ou *peut-être?*

Car le penseur, guidé vers le bien par le beau,
Le précurseur des temps que son souffle féconde,
Dont la voix solitaire ébranlera le monde,
Dont la parole est glaive et dont l'âme est flambeau,
Est là, qui d'un regard perce l'ombre profonde.

Louisa Siéfert.

La direction du Skating-Rink, installé au Champs-Elysées, avait annoncé pour la soirée de vendredi dernier une fête des plus attrayantes. C'était la première d'une série de fêtes costumées et travesties qui doivent y être données pendant l'hiver. Le programme portait qu'il y aurait dans le cirque deux orchestres : l'un dans la salle de patinage, l'autre dans le jardin d'hiver. Outre les danses sur patins et sans patins, le programme promettait encore des promenades en traîneaux, des fanfares et un grand cotillon se terminant au milieu d'une tempête de neige et d'une pluie de fleurs. Enfin, des fleurs partout et une splendide illumination, sans oublier le buffet confié aux soins du célèbre Chevet. Nous reparlerons de ces fêtes.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 584. — DESCRIPTION, PAGE 622.

COSTUMES POUR BAL TRAVESTI

Modèles de Mme Delphine Baron (rue Richelieu, 112, et boulevard Montmartre, 21).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A. Lévy imp. r. des Marais, 66.

Ad. Goubaud & Fils Edrs Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Journal du Grand Monde

Paris, Rue de Richelieu, 92

Entered at Stationer's Hall.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Imp Lemercier & Cie Paris

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

PLANCHE G. N° 588. — DESCRIPTION, PAGE 622.

TOILETTE D'INTÉRIEUR. — TOILETTE DE VISITE
Modèles de Mme Daltrophe-Vormus (rue Vivienne, 14).

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

A NOS LECTRICES

Avec le numéro de ce jour s'achève la 32me année du *Moniteur de la Mode*, et nous sommes heureux de pouvoir dire que, durant cette longue existence, la sympathie du public auquel nous nous adressons n'a jamais cessé de répondre à nos efforts et de les encourager. Nous ne saurions mieux en témoigner notre gratitude à nos abonnés qu'en persévérant dans la voie suivie: c'est ce que nous ferons en nous efforçant, comme toujours, d'apporter à notre œuvre toutes les améliorations qu'elle comporte, soit au point de vue des éléments dont elle se compose, soit sous le rapport de l'exécution matérielle ou des détails du service.

Ainsi, loin d'être inférieure à ses aînées, l'année 1876 ne fera qu'ajouter à l'attrait de notre publication : notre premier numéro de Janvier en fournira la preuve. Dès à présent, nos mesures sont prises pour que l'intérêt du texte ne le cède point à la beauté des illustrations, et pour que le *Moniteur de la Mode* conserve toujours ce caractère de distinction, cette physionomie littéraire qui le distinguent des autres journaux du même genre. Les noms des écrivains dont nous publions les œuvres (Victor Hugo, Alexandre Dumas, Emmanuel Gonzalès, Paul Féval, George Sand, P.-J. Stahl, Charles Deslys, Alfred des Essarts, Champfleury, Augustin Challamel, Jules Claretie, Eugène Chapus, Philibert Audebrand, etc.) sont, du reste, assez éloquents pour que nous n'ayons besoin de rien ajouter. Notre unique souci sera de rester dignes d'eux, de nos lectrices et de nous-mêmes.

LA DIRECTION.

YVONNE

(HISTOIRE DU JOUR.)

Il y a bien de la tristesse au château de Pleucadeuc.

M. le comte gesticule et maugrée tout seul dans la grande avenue des chênes druidiques, égratignant le gazon à grands coups de canne. Depuis plusieurs jours, le coloris de son visage s'est accentué d'une teinte d'ocre, ses paupières sont bouffies. C'est à peine s'il déplie son journal. Butor, son chien, le regarde de loin et se glisse derrière les haies hors de portée du soulier ferré.

La comtesse ne quitte pas le salon et dévide ses soies sans mot dire.

Et Mlle Jeanne, à la fenêtre de sa chambre, regarde passer les hirondelles et interroge l'horizon. Depuis huit grands jours le piano est muet, et le poney piaffe dans son écurie. Sa coiffure mal affermie déborde un peu partout en boucles éplorées. On affecte des toilettes flottantes et des couleurs attiédies, nœuds froissés, regards vagues et noyés; sur les joues, teintes indécises et nuageuses de feuilles de rose passée; douleur de blonde.

Tout se ressent des tristesses de Jeanne, dans le château et au dehors. Tout Pleucadeuc est malade de sa maladie. Le gros chien, l'œil à demi ouvert, fait devant sa niche des siestes interminables. Une âme manque aux jardins et aux pelouses. Les fleurs ont l'air d'être seules. Le vieux Nick, en époussetant, chante en breton la complainte de la perte d'Eviau...

Etré Laugonet e Faouêt
Ur bard sautel a descouset, etc.

Voici ce qui s'est passé. — Jeanne a dix-huit ans, et chez les Pleucadeuc on se marie par tradition à cet âge. C'est une règle dont on ne s'est jamais départi dans la famille. Il y a huit jours, le comte de Pleucadeuc, en redingote noire, chemise à jabot crête-de-coq, les cheveux peignés d'après le portrait du comte défunt, trônait dans le grand fauteuil carré du chef de famille, et, ayant la comtesse à droite en grande toilette de soie noire et mauve, il manda Mlle Jeanne et lui annonça son prochain mariage avec le jeune Etienne de Mérignac, fils cadet de leur vieil ami le marquis de Mérignac.

Jeanne, qui n'avait jamais été traitée sur un pied aussi solennel, fut un peu surprise de cette scène héraldique; elle revint bientôt à son naturel de petite fille gâtée... et se précipitant vers son père, elle lui jeta ses deux bras autour du cou et lui dit :

— Que tu es drôle, papa, à me dire : vous ! C'est la première fois et ce sera la dernière... n'est-ce pas ?

— C'est bien ; mais que dis-tu de M. de Mérignac ?

— Je dis, je dis que je n'épouserai pas M. de Mérignac, parce que j'aime mon cousin de Pimélec.

Et depuis, ni prières ni menaces n'avaient pu ramener mademoiselle Jeanne à la raison.

On en était là au château, lorsqu'un matin on vit arriver Yvonne.

Yvonne Grosbien avait été pendant quarante-cinq ans cuisinière dans la famille de Pleucadeuc. Elle avait pris sa retraite depuis deux ans et vivait d'une petite pension dans une chambre du couvent des sœurs de la Visitation. Le jour de son départ fut un grand événement au château : pendant trois ans on avait remis cette séparation de huit jours en huit jours. Le jour venu, Yvonne faisait ses adieux ; la comtesse pleurait, le comte inventait le prétexte d'un dîner de famille, et Jeanne jetant les hauts cris menaçait de s'en aller avec Yvonne. Il fallut cependant se décider. Un matin, Yvonne s'en alla au petit jour dans la carriole aux provisions. Ce fut un deuil, car Yvonne était une autorité dans la famille de Pleucadeuc ; Nick ne venait qu'en second ordre, et n'était consulté que pour les fermages. Yvonne avait donné son consentement à tous les mariages, et si elle boudait quelques jours, le comte était visiblement inquiet et la comtesse trouvait les journées longues. Les pauvres s'adressaient à elle avant de recourir à Mme de Pleucadeuc. Elle avait tutoyé le comte jusqu'à l'époque de son mariage, et ne s'en faisait pas faute quand la présence d'un étranger ne lui interdisait pas cette familiarité. Dans la vieille aristocratie bretonne on a des serviteurs ; on ne connaît pas encore le domestique, cet ennemi caché sous les dehors d'une plate obséquiosité. La familiarité n'y est pas encore une dérogation. Yvonne, pour ses maîtres, se serait brûlé la main comme un Scévola sur ses fourneaux, mais autant qu'eux-mêmes elle veillait à leur bonheur et à leurs intérêts.

Tous les mois elle vient au château à pied, malgré son grand âge. On appelle cette visite mensuelle la revue d'Yvonne. Elle inspecte tout de la cave au grenier, rabroue dans le plus pur breton les négligents, félicite ceux dont elle est satisfaite et apaise par des sentences sans réplique les guerres civiles entre la cuisine, l'office et l'antichambre. Le comte et la comtesse ne sont pas à l'abri de ses reproches, et se soumettent aussi docilement que les autres. Si Yvonne a quelques faiblesses, elles sont toutes en faveur de Jeanne qu'elle a eu tant de peine à sevrer... C'est ce qui rendait, avant son départ pour le régiment, le jeune Yves de Pleucadeuc, dont elle est la marraine... et qui lui écrit tous les huit jours, énormément jaloux.

L'autre jour, quand on a vu la grande taille d'Yvonne se dessiner au fond de l'avenue, à neuf heures du matin, le comte et la comtesse de Pleucadeuc ont pressenti une scène violente. Ils ne doutent pas qu'elle ne se mette du côté de Jeanne. Elle s'est toujours montrée très-partiale pour le jeune de Pimélec, qui la complimentait sur ses côtelettes en papillote, qu'elle accommode dans la perfection, et très-peu sympathique pour Étienne de Mérignac, à qui il fallait des beefsteaks saignants et du thé, qu'elle considérait comme des innovations révolutionnaires. Un autre grief encore plus grave que l'autre, c'est qu'il ne buvait pas de cidre, et n'allait jamais à la cuisine pour fumer son cigare. Elle l'appelait le *fiérot* et, tout en le saluant très-bas, ne manquait jamais de murmurer entre ses dents.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

On vit sur sa figure qu'elle n'était pas contente. Son menton pointu avait des vibrations significatives. Un orage interne courait sur les rides orageuses de sa vieille figure, cuite au charbon de bois. Sa coiffe blanche, à deux volutes évasées, semblait posée en bataille sur ses rares cheveux gris. Elle s'était endimanchée comme pour les jours où il y avait contrat, ou fête de famille: jupe rayée et bouffante, vaste fichu brun à grandes palmes blanches, et le tablier noué ou jeté sur ses épaules comme un manteau et retenu par un ruban de laine rouge; souliers découvrant des bas à côtes, et, au doigt, une énorme chevalière d'argent.

Le comte et la comtesse étaient au salon et sous les armes; Yvonne entra. La comtesse vint l'embrasser en pleurant, elle aussi. Le comte jouait avec sa chaîne de montre, et se préparait à une résistance désespérée. Il invita Yvonne à s'asseoir et lui dit avec une bonne humeur un peu contrainte:

— Ça va toujours, Yvonne? C'est donc jour de revue aujourd'hui?

— Non, monsieur le comte; je viens vous dire bonjour et adieu en même temps. Yvonne est de trop ici... Je retourne à Malestroet...

— Comment! sans même déjeuner?

— Sans déjeuner. Servanne, la domestique du recteur, que je vois en passant, me donnera bien une beurrée et une bolée de cidre... Adieu, mes maîtres...

Et passant un coin de sa mante sur ses yeux, elle fit mine de se lever.

— Que vous avons-nous fait, Yvonne? dit la comtesse, dont la voix tremblait.

— Vous m'avez fait, que vous êtes en train de faire mourir cette enfant, ma Jeanneton, ma pauvre petite... et que sa vieille Yvonne la suivra bientôt... Tenez, mes pauvres vieilles jambes en tremblent déjà... Mais j'aurai bien la force d'aller jusqu'au bout... Adieu, mes bons maîtres...

— Reste, Yvonne, dit alors le comte de Pleucadeuc, je te l'ordonne, et expliquons-nous.

Yvonne se rassit. Un ordre de son maître était pour elle un ordre d'en haut. Mais elle ajouta:

— Vous ne me garderez pas toujours. Faudra bien que je m'en aille pour la dernière fois... Je ne verrai pas ce mariage, bien sûr.

— Et qu'as-tu à dire contre ce mariage?

— J'ai à dire que ce monsieur de Mérignac n'est pas ce qu'il nous faut. C'est pas un nom breton, ça. Est-ce que des Pleucadeuc épouseront des Gallos à c't'heure? Oh! non, les yeux d'Yvonne ne verront pas ça... j'irai pleurer sous terre. Et j'aime aussi ce petit Etienne; je l'ai vu tout petit sur son cheval quand il venait ici et me disait: Yvonne, une galette... Il était rose comme un petit matelot, et ça n'a peur de rien. Un vrai noble de chez nous... Tiens, mon gars, il était comme toi... Il me semble que tu revis en lui... Il m'a apporté son premier lièvre, et ça n'avait pas quatorze ans!... Je disais toujours à Nick: Vois-tu, Nick, c'est là notre gendre... Et ça s'est battu comme un lion dans la dernière guerre; pas plus loin qu'il y a deux mois, je lui mis de l'armoise sur sa blessure...

La comtesse pleurait, et le comte, rêveur, tirait sa moustache.

— Mais qu'est-ce que tu reproches à M. de Mérignac?

— Rien et tout. Ça sent pas assez la fougère et la bruyère de cheux nous; ça pue la pommade; ses mouchoirs donnaient mal à la tête à la laveuse Louisette. Ça porte une robe le matin et des pantouffles jaunes, et ça parle en malade, et pas un mot de breton...Est-ce un mari pour ma fille qui aime tant le pays? Non, non, Yvonne ne se connaîtra plus ici..,

— Mais il est riche, et Pimélec est pauvre...

— Pauvre, avec dix métairies... et deux moulins!... Et puis, Jeanne est riche. Madame la comtesse, votre mère, qu'est au ciel, aussi sûr que la sainte Vierge y est, était pauvre aussi... Voyons, mon gars, mon petit Fransec, donne son Pimélec à cette petite... Tu donneras dix ans de plus à vivre à ta vieille Yvonne... Je vois bien que madame pense comme moi...

La comtesse, après avoir interrogé son mari du regard, vint embrasser Yvonne. Le comte se leva, fit plusieurs tours dans le salon, et enfin, s'arrêtant devant Yvonne:

— Va la chercher, dit-il.

Yvonne monta leste comme si elle eût rajeuni de vingt ans.

— Eh! bien? dit la comtesse.

— Eh! bien, que faire? Elle a raison, Yvonne, et mon père n'aurait pas conclu autrement. Pimélec, c'est Pimélec après tout, quoique sa mère soit une Guéguen. Il a du terroir, ce garçon, et, à vrai dire, l'autre en manque. J'avais en goût son père, sa fortune et son titre bien plus que lui. On fait toujours de ces rêves pour les enfants. L'embarras est de me dédire auprès de Mérignac. Cette Yvonne est notre bon génie. On rencontre si peu de ces vieilles fidélités que, rien que pour elle, j'aurais cédé... sur Pimélec, bien entendu, et pas d'autres. Qu'en pensez-vous?

— Dieu parle souvent par la voix des humbles. Cette Yvonne m'a fait une impression presque religieuse. Il y a une lucidité que nous n'avons pas dans son attachement à Jeanne. Mon ami, je signe des deux mains... Mais les voilà.

Yvonne entra, menant par la main Jeanne, souriante, qui, sans plus de façon, se jeta tour à tour dans les bras de son père, de sa mère et d'Yvonne. On pleura de joie, et Yvonne, ne se tenant plus:

— Mes enfants, dit-elle, voilà une affaire conclue et du bonheur pour plus longtemps qu'Yvonne ne pourra en avoir. Je serai là pour le repas de noces, mon dernier... Petite, nous causerons, car je reste ici deux jours, et je veux causer avec ton prétendu et toi.

Le comte a écrit à M. de Mérignac une lettre de désistement aussi cordiale que polie, et, le 20 Janvier prochain, Jeanne sera madame de Pimélec.

SMOKE.

LES LIVRES D'ÉTRENNES

II

Cette année encore, la librairie Hetzel sollicite à bon droit notre attention en faveur des trésors dont s'est enrichie sa bibliothèque spéciale à l'usage de l'enfance et de la jeunesse. Jamais plus beaux ni plus utiles et plus aimables livres n'ont été offerts aux jeunes générations. La liste en est variée et si longue que nous devons nous borner à citer les principaux.

D'abord deux œuvres nouvelles et des plus réussies de Jules Verne: *l'Ile mystérieuse* et *le Chancellor*; puis *les Patins d'argent*, histoire d'une famille hollandaise et d'une bande d'écoliers, par Stahl, l'auteur de *l'Histoire d'un âne et de deux jeunes filles* qu'a récemment couronnée l'Académie française. Par des compositions hors ligne, Théophile Schuler a fait des *Patins d'argent* un des chefs-d'œuvre de l'illustration moderne. — *Le Chalet des sapins*, illustré aussi par Schuler, est une production exquise et charmante d'un jeune écrivain alsacien, Prosper Chazel, qui, comme ses compatriotes aujourd'hui célèbres dans les arts et dans les lettres, nous montre par ses œuvres que l'Alsace ne nous a pas échappé tout entière. — A l'année nouvelle de cet incomparable *Magasin d'éducation* qui compte aujourd'hui vingt-deux volumes et onze années de succès, ajoutons une édition illustrée par Frœlich de la seconde partie de l'*Histoire d'une bouchée de*

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

pain, de Jean Macé : *les Serviteurs de l'estomac* ; enfin, l'*Histoire de l'habitation humaine depuis les temps préhistoriques jusqu'à nos jours*, un des livres les plus recommandables par la science, l'intérêt et l'abondance de ces dessins où M. Viollet-le-Duc est passé maître.

L'œuvre spéciale entreprise au profit de l'enfance et de la jeunesse par la librairie Hetzel, qui compte, après onze ans de soins attentifs, cent ouvrages et cinquante albums, véritable répertoire intellectuel des jeunes générations, a le mérite d'avoir fait de la littérature française, la plus dénuée en ce genre autrefois, la source où puisent aujourd'hui nos voisins. La simple constatation du fait a son éloquence.

On a beaucoup parlé, cette année, du conteur danois Andersen, qui est mort entouré de la popularité la plus légitime. MM. Garnier frères ont donc été bien inspirés en publiant ses *Nouveaux contes danois*, traduits par MM. Moland et Grégoire, et illustrés de nombreux et charmants dessins de M. Yan Dargent. Dans ce recueil se trouvent les contes qui ont fait à l'auteur une renommée européenne : l'*Histoire d'une mère*, qui fut traduite en vingt langues ; *la Petite sirène*, le premier grand succès d'Andersen ; *le Camarade de voyage*, un conte digne des « Mille et une nuits » ; enfin une trentaine de récits piquants, variés et pouvant être mis sans aucun danger sous les yeux de l'enfance.

Nous en dirons autant de l'ouvrage de M. S.-W. Cozzens : *la Contrée merveilleuse*, relation d'un voyage dans l'Arizona et le nouveau Mexique, traduite de l'anglais par M. W. Battier et que MM. Garnier ont publiée en y ajoutant l'attrait de nombreuses illustrations de M. Yan Dargent.

Le public a si bien pris goût aux relations de voyages, que tous les éditeurs aujourd'hui cherchent le succès de ce côté. Ainsi nous avons encore à mentionner, chez M. Paul Ducrocq, un livre de M. Octave Sachot : *la Sibérie orientale et l'Amérique russe*, rempli d'intéressants détails sur le Pôle nord et ses habitants.

M. Georges Fath n'a pas voulu nous entraîner si loin, et le titre de son livre : *Perdus au milieu de Paris*, dit tout de suite ce qu'est l'histoire des trois orphelins qu'il a mis en scène avec son talent ordinaire.

M. Augustin Challamel non plus ne quitte point Paris ; c'est un guide aimable, bien connu de nos lectrices et avec lequel elles ne voudront pas manquer de passer en revue les *Amuseurs de la rue* ; elles trouveront là MM. Polichinelle, Paillasse, Pierrot, Guignol et Cie, tous croqués de main de maître.

Enfin, M. Edouard Debat-Ponsan, qui a très-originalement illustré le volume de M. Challamel, a exécuté pour la librairie Ducrocq douze compositions charmantes reproduisant les *Rondes enfantines* que tout le monde connaît. Cela forme un joli album où nos lectrices seront heureuses de retrouver, avec les airs notés, le texte complet de plus d'une vieille chanson (telle que « Il était une bergère » où « Nous n'irons plus au bois ») qui fit la joie de leur enfance.

Robert Hyenne.

Description des gravures dans le texte.

G. N° 584.

Costumes pour bal travesti.—Costume de la *Belle Bourbonnaise*, tiré de la pièce de ce nom, pour fillette de dix ans. — Jupon court, en cachemire maïs, bordé de velours noir. — Seconde jupe en cachemire bleu ciel et bande de velours noir. — Corsage de velours noir, à postillon derrière, ouvert au milieu devant sur une bande maïs. Bande de plissé autour des épaules et au bas des manches. — Chapeau de paille doublé et bordé de faille bleue ; le reste de la garniture en velours noir.

2. Costume de jardinière, tiré de la *Branche cassée*. — Jupon court en pékin de soie à rayures satin noir et faille blanche. — Seconde jupe en faille bleue, gentiment retroussée sur les côtés. — Corsage en faille bleue et manches de batiste blanche. — Tablier de batiste, noué derrière par un ruban bleu qui revient devant pour former un autre nœud au milieu. — Écharpe de crêpe de Chine blanc posée en capuchon et fixée par des roses au corsage.

3. Costume de bourgeoise du moyen-âge, tiré d'*Héloïse et Abélard*. — Jupon de dessous en faille ponceau. — Robe moyen-âge, à traîne et corsage carré en faille gris perle, entourée dans le bas de bandes de velours noir lisérées de faille ponceau. — Escarcelle de velours noir et soie ponceau. — Le corsage est orné des mêmes garnitures, avec chemise intérieure en organdi froncé. — Comme coiffure, un hénin en faille grise, rayé de velours si l'on veut, et bordé d'une bande ponceau à zig-zags de velours noir. — Grand voile de tulle blanc flottant très-bas.

G. N° 588.

Toilette d'intérieur et toilette de visite. — Costume en faille noire.— Jupon à traîne, entouré d'un volant plissé à plis très-rapprochés, et dont la tête est formée de petits plissés remontants du meilleur effet. Deux belles écharpes de faille, garnies de plissés, se croisent sur le devant du jupon et viennent se réunir derrière en soutenant le pouff avec un nœud de plusieurs coques de ruban. Poche sur le côté, garnie de nœuds et soutenue par un plissé qui remonte dans le haut du jupon derrière ; ici se trouve un nœud de coques plates pareil à celui dont nous venons de parler. — Cuirasse complètement encadrée de plissés de dentelle noire posée au dessus. — Même garniture pour le bas des manches. — Mme Dattrophe-Vormus, qui a créé ce modèle, s'engage à l'exécuter en soie de belle qualité pour 290 fr. Cela vaut la peine d'être noté.

2. Paletot de velours noir, de forme vague, à peine cintré derrière et à devants plats et droits. Bandes de sibérienne sur sous les bords. Les manches, très-longues, sont fermées du bas et c'est au milieu que se trouve l'ouverture, qui est entourée de la même fourrure. — Ce paletot est posé sur une robe princesse en cachemire gris, à pli Watteau derrière ; un volant à tête ruchée orne le bas de la robe et deux volants plus petits, posés de distance en distance, garnissent, en outre, le devant du tablier. — Chapeau en velours épinglé gris. Bandeau formé d'une draperie en ruban crème, de coques assorties et de fleurs en velours ponceau. Rubans pareils disposés en coques sur le côté de la calotte et plume de même nuance retombant derrière.

G. N° 590.

1. Chapeau *Lopez*. — Grand feutre gros bleu, à calotte et passes plates ; celle-ci, bordée d'un galon de soie grisaille, est relevée d'un côté ; elle y reste maintenue par une bande de ruban bleu, encadrée de dentelle Colville faisant partie du bandeau. Ce bandeau est formé d'un ruban bleu drapé et noué sur le côté, avec une ruche de dentelle Colville posée sur le bord supérieur. Ruban bleu autour de la calotte, simplement noué sur le pied d'une plume grise dont la pointe vient tomber en avant.

2. Bonnet capeline, en cachemire blanc. — Large fond coulissé dans le bas derrière, formant un bavolet, avec nœud de ruban bleu posé dessous. Ce fond forme encore, dans le haut, une ruche pour le bord. Une barbe de broderie anglaise, légèrement ruchée, constitue le bord de la coiffure, et ses extrémités restent flottantes. — Excellente coiffure pour une personne frileuse.

3. Bonnet du matin. — Large fond mou, et bande plissée en nansouck pour le devant. Un ruban violet repose sur la passe, qui est très-étroite, et forme dans le bas derrière de longues boucles plates ; celles-ci sont voilées par une barbe brodée qui flotte derrière. Gros chou de broderie pour le sommet.

4. Matinée en molleton de laine. — Forme droite devant, légèrement cintrée derrière, s'ouvrant par des revers dans le haut. Un volant presque plat, en broderie anglaise, entoure tous les bords du vêtement, les poches et le bas des manches. Celles ci, froncées dans le haut, forment deux bouffettes par des cercles d'entre-deux en même broderie. Les poches sont également faites d'entre-deux. Boutons de nacre pour fermer les devants.

5. Fichu de soirée. — Le corps du fichu est fait de grosse mousseline, au bord de laquelle est posé un volant de dentelle Colville. La mousseline est ensuite recouverte d'un fichu de faille bleu pâle, légèrement plissée pour bien prendre le tournant, et dont les bords roulés reposent sur le pied de la dentelle. Un col « d'habit » en broché crème, se rabat sur le haut du fichu, et une haute ruche en tulle Colville le termine.

6. Matinée en molleton de laine blanche, de forme toute droite, avec doublure de soie bleu pâle piquée sur une ouate. Le col rabattu à revers, les parements des manches et des poches sont en soie bleue, piquée comme la doublure qu'ils rappellent.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Description de la gravure coloriée n° 1284.

TOILETTES DE BAL. — 1. Costume de satin blanc. — Jupon à longue traîne, garni tout autour de plissés de tulle blanc posés les uns dans les autres, en travers; le milieu du bas de la traîne est terminé par un volant plissé, placé dans le sens ordinaire. Deux volants de dentelle surmontent ce plissé; la traîne est ensuite resserrée en arrière par une écharpe en satin bleu, gentiment drapée, avec dentelle semblable. D'un côté, cette écharpe sort d'un chou de dentelle garni de pensées; de l'autre, elle se perd sous le volant de la tunique. — Tunique très-longue, entourée d'un volant de dentelle, d'une guirlande de feuilles de pensée, et croisée derrière. Une écharpe bleue, garnie de dentelle et fixée dans le bas par une coque et de petits groupes de pensées, traverse en biais la tunique par derrière; elle se termine dans le haut du tablier devant, avec groupe de mêmes fleurs. Un autre bout d'écharpe croise la tunique dans un autre sens et s'arrête dans le haut derrière sous un bouquet de pensées. Un petit tablier, à draperies très-pressées et entouré de franges, recouvre le haut du jupon devant; ses côtés se perdent derrière sous les groupes de fleurs déjà indiqués. — Cuirasse décolletée et lacée derrière, ornée d'une berthe en satin bleu formant le châle; les bords sont garnis de dentelle ruchée sur les épaules. Même dentelle pour les manches; petits bouquets de pensées aux épaules et dans le bas de la taille, où le feuillage forme traîne. — Dans les cheveux, un nœud bleu, des pensées et une plume blanche qui retombe en arrière.

Costume en faille et gaze, à rayures satinées. — Jupon à traîne, entouré de quatre volants plissés avec tête et large bouillonné. — Tablier bouillonné, coupé en lignes transversales par des guirlandes de coquelicots. Le côté, devant, est rayé par un bouillonné entouré de guirlandes semblables et qui forme ainsi une colonne jusqu'au bas de la jupe. Par derrière, la tunique, gracieusement drapée, reste retenue au milieu par une traîne de coquelicots. — Cuirasse arrondie devant, où elle est rayée en travers par des galons d'argent. Une frange mignonne de boutons de coquelicots dessine les contours de la taille en remontant au milieu devant où elle se termine par un bouquet. Draperie de gaze et manches bouillonnées, avec franges assorties. — Ornement assorti dans les cheveux. — Gants longs à douze boutons.

Description de la figurine L. n° 64.

Annexe de l'édition n° 3.

TOILETTE DE VISITE. — Robe de velours caroubier foncé, à courte traîne unie. — Paletot *Moldave*, en sicilienne noire, long et demi-ajusté, garni devant de brandebourgs en doubles cordelières de soie, fixées par des olives en passementerie. Biais de satin aux bords inférieurs, à la poche et au bas des manches, avec une bande de loutre aux mêmes endroits et autour du cou. — Manchon assorti. — Chapeau de velours noir, à passe soulevée, garni dessous d'une demi-guirlande de roses, et dessus d'une plume assortie à la robe, retenue par une draperie de velours.

REVUE DES MAGASINS

La *Ceinture Régente*, n'en déplaise à ses rares calomniateurs, possède toutes les qualités nécessaires pour favoriser le développement de la taille, et elle sert admirablement les exigences de la cuirasse ou de la robe princesse.

Mmes DE VERTUS sœurs connaissent trop bien la question du corset, au double point de vue de l'art et de la santé, pour ne pas avoir apporté dans l'établissement de leur précieuse ceinture toutes les améliorations et modifications que la mode des longues tailles réclame. Donc, aujourd'hui, ce corset mignon et aristocratique est à même d'allonger le buste avec autant de facilité et de grâce qu'il en apportait autrefois à tenir ce même buste dans des proportions plus limitées.

Le goût du jour est à la *Ceinture Régente* en satin noir pour le jour, bleu, rose ou crème pour le soir; avec une garniture de peluche assortie pour le bord inférieur, une dentelle blanche ou noire pour le haut. Les baleines, longues et nombreuses, sont piquées en soie de couleur tranchante et souvent enjolivées de broderies mignonnes. Ainsi établie, cette ceinture constitue un charmant cadeau qu'une mère, une tante, une sœur, peuvent offrir à l'occasion du jour de l'an.

Les salons de Mmes de Vertus sœurs (rue Auber, 12) renferment, en outre, un choix fort élégant de jupons et de tournures, parmi lesquels la femme la plus minutieuse trouvera certainement ce qui lui convient : petits jupons de dessous, jupons à volants derrière, d'une coupe excellente, effaçant les hanches et favorisant le déploiement des robes à traîne. Les couturières s'applaudissent toujours du choix fait par leurs clientes de la maison de Mmes de Vertus, car elles sont assurées de réussir leurs robes, avec les excellents auxiliaires fournis par ces dames.

— Le goût actuel est au beau en toutes choses et le luxe est poussé, aujourd'hui, jusqu'à ses derniers raffinements; et lorsque la mode édite des nouveautés d'une élégance aussi juste et aussi raisonnable que celle des broderies à la main, les personnes les plus sensées l'approuvent complètement. Voilà notre avis, et cette pensée nous est venue à propos d'une visite faite à la maison GESSAT ET AUBRY (rue Saint-Honoré, 132), dont le titre : « Fabrique de broderies et de haute lingerie luxueuse », est on ne peut mieux justifié; on peut s'en convaincre par les renseignements que nous allons donner.

Disons tout d'abord que Mme Gessat, femme de goût et d'une intelligence rare, combine et choisit elle-même tous les dessins, inédits par conséquent, et que la broderie est exécutée en Suisse par des ouvrières à elle : de sorte que, possédant tous les articles de première main, il lui est permis de vendre à des prix modérés.

Ces broderies comprennent tous les genres possibles : plumetis, festons, point d'arme, jours variés, etc., faits d'une forme admirable. Tout cela s'applique non-seulement aux objets de linge et de lingerie, mais aussi au costume.

Qu'on se figure une cuirasse de velours noir complètement brodée à jour d'un dessin spécial, très-clair, avec des parties mates faisant opposition. Une fourrure de soie blanche, bleue, rouge, ilas, au choix, forme transparent et permet à la broderie de se détacher. C'est merveilleux!

Nous avons également vu des volants, des écharpes, des cuirasses, des polonaises, le tout en faille noire ou de couleur, à dessins variés et nouveaux, brodés tout à fait à jours. Ces différentes dispositions constituent, avec des soies de tons plus doux, des costumes d'une élégance parfaite. Nous pourrions citer plusieurs toilettes de femmes du meilleur monde, de princesses mêmes, qu'il nous a été permis d'admirer et qui réalisent la perfection.

Il nous faudrait des pages entières pour décrire un peu minutieusement ce beau travail de broderie; mais nous comptons revenir sur cette maison exceptionnelle et sur les nouveaux éléments de *fashionabilité* qu'on est assuré d'y trouver.

En terminant, nous devons dire à nos lectrices que Mme Gessat se charge d'exécuter tous les trousseaux de jeune mariée ou les layettes dans n'importe quelle condition.

— Les personnes éloignées de Paris et qui ont à faire des acquisitions au sujet des étrennes trouveront un avantage immense à s'adresser à la maison LASSALLE ET Cie (rue de Grammont, 21). Cette importante et honorable maison, par ses relations avec tous les fabricants, est en état de fournir toutes les nouveautés; c'est le plus sûr et le plus intelligent des intermédiaires.

Nous appelons spécialement l'attention de nos lectrices sur tous les objets de toilette : manteaux, *fourrures*, bijoux artistiques, dentelles, châles cachemire, éventails.

On peut également s'adresser a la maison Lassalle pour l'acquisition des joujoux, des petits meubles de fantaisie, articles en cuir de Russie, papeteries élegantes, instruments de musique, livres illustrés, albums, etc.

La maison Lassalle répond à toutes les demandes et indique les prix des objets qu'on désire. On peut se fier complétement à son goût et lui laisser le soin de choisir en lui marquant simplement ce qu'on veut dépener. Aucune déception n'est à redouter.

SPÉCIALITÉS

Une mère soigneuse et vigilante ne manquera pas de prendre le plus grand souci de la chevelure de ses enfants et elle aura raison. C'est une beauté que l'on ne saurait entretenir trop scrupuleusement. Parmi les cosmétiques les plus favorables à cet effet, nous rappellerons à nos lectrices le *Rowland's Macassar oil*, dont nous avons déja eu l'occasion de vanter les heureuses propriétés et de constater les bienfaisants résultats. Cet excellent produit est une huile surfine, très-tonique et favorable à l'entretien d'une jolie chevelure.

Les vertus incontestables du *Rowland's Macassar oil* l'ont fait adopter par toutes les familles d'Angleterre et l'on en fait usage à la *Maison Royale* pour les enfants de la reine.

On se procure le *Rowland's Macassar oil*, 20, Hatton Garden à Londres, et sur le continent chez tous les coiffeurs et parfumeurs. A Paris : chez Guerlain, rue de la Paix, 15; Roberts, place Vendome, 23; Hog, rue Castiglione, 2; C. Fay, rue de la Paix, 9; Swann, rue Castiglione, 2.

M. D'A.

ROUVENAT (✻) *& CH. LOURDEL*, JOAILLIERS.
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

TABLES DES MATIÈRES

MODES

Articles de mode, description des toilettes, par Mme Mary d'AUBERVILLE, 1, 13, 25, 37, 49, 61, 73, 85, 97, 109, 121, 133, 145, 157, 169, 181, 193, 205, 217, 229, 241, 253, 265, 277, 289, 301, 313, 325, 337, 349, 361, 373, 385, 397, 409, 421, 433, 445, 457, 469, 481, 493, 505, 517, 529, 541, 553, 565, 577, 589, 601, 613.

Échos de la mode, 3, 15, 40, 52, 63, 75, 87, 100, 110, 135, 159, 160, 184, 196, 254, 266, 290, 339, 350, 362, 387, 435, 446, 495, 518, 531, 579.

CHRONIQUE

Causerie, par Ludovic SAUVEUR, 3, 63, 111, 171, 208, 279, 328, 376, 424, 471, 544, 579.

Chronique mondaine, par Eugène CHAPUS et BACHAUMONT, 15, 28, 40, 52, 64, 76, 100, 124, 184, 196, 219, 232, 244, 255, 267, 292, 339, 340, 352, 363, 387, 401, 412, 436, 448, 460, 484, 508, 519, 531, 555, 568, 592, 604, 616.

Théâtres, par Robert HYENNE, 5, 29, 41, 53, 65, 89, 101, 125, 161, 209, 221, 233, 245, 269, 281, 305, 317, 365, 401, 437, 449, 461, 473, 497, 509, 521, 533, 545, 557, 569, 605.

Beaux-Arts, 125, 256, 269, 280, 293, 305, 485, 580.

Lettres d'une douairière, par Mme DE BASSANVILLE, 39, 87, 135, 184, 231, 291, 351, 400, 447, 495, 555, 603.

A travers les livres, 60, 119, 166, 191, 240, 263, 377, 396, 444, 456, 528, 556, 593, 611, 621.

Menus propos, 77, 88, 136, 256, 425.

VARIÉTÉS

Une étoile qui file, par Pierre VÉRON, 5.
La facture, comédie parisienne, par Paul PARFAIT, 10.
Le nouvel Opéra, par Ch. DAVID, 16.
Il Signor Lulli, par Albert DE LASALLE, 17.
La vieille maison, par Claude V..., 59.
Le comédien désagréable, par CHAMPFLEURY, 71.
Le photographe spirite, par Louis LEROY, 83.
Comment on écoute les classiques, par Léo de V..., 94.
Corot par R. H., 113.
Le palais des reptiles, par le Dr BROCHART, 118.
Le nid du Républicain, par Robert HYENNE, 137.
Le verre d'eau, par Paul DE SAINT-VICTOR, 142.
Aimée Desclée, par R. H., 149.
Souvenirs d'un centenaire, par Jules NORIAC, 160.
Sentiers de France, par Edgar QUINET, 172.
Molière et Boursault, par Charles MONSELET, 173.
La guitare brisée, par P.-L. IMBERT, 179.
Les lilas, par Alexandre PIEDAGNEL, 220.
Le roman impossible, par Philibert AUDEBRAND, 227.
L'Opéra en 1793, par Arthur POUGIN, 239.
Les fleurs, par NYL, 268.
Les premiers cafés de Paris, par Albert DE LASALLE, 280.
Le reporter qui n'a pas de chance, par Louis LEROY, 286.
Le comte de Rémusat, par Ludovic SAUVEUR, 292.
Les treize salles de l'Opéra, par Ch. DAVID, 303.
Les environs de Paris, par Eugène CHAPUS, 304.
Le songe d'un naturaliste, par A. DE FRARIÈRE, 309.
Éloge des dentelles, par B. V., 316.
Comédie sans comédiens, par Charles MONSELET, 341.
Un millionnaire, par Philibert AUDEBRAND, 359.
La cuisine sous Louis XIV, par L. S., 364.
Le morceau de chocolat, par Claude TILLIER, 407.
Origine des faveurs, par R. H., 407.
Le génie de l'évasion, par Paul DE SAINT-VICTOR, 416.
Le roi des nageurs, par L. S., 443.
Sedaine, par Charles MONSELET, 449.
La poissonnerie de Vilaineville-sur-mer, par Louis LEROY, 466.
Le Bluet, par George SAND, 473.
Un financier du XVIIIe siècle, par Paul PARFAIT, 485.
Le cordier, par O..., 490.
L'Usurpateur, par Francisque SARCEY, 503.
Carpeaux, par Charles BLANC, 508.
L'éventail, par Robert HYENNE, 519.
Le Parisien et la Nature, par M. Y., 532.
Aux marins de la Manche, par Victor HUGO, 556.
Les deux pigeons, par BRADA, 569.
Virginie Déjazet, par Paul DE SAINT-VICTOR, 593.
Le rêve et la réalité, par Philibert AUDEBRAND, 610.

POÉSIES

La grande sœur, par Paul COLLIN, 11.
Le passé, par Sully PRUDHOMME, 53.
Douceur d'Avril, par le même, 185.
La ronde de la Saint-Jean, par Jules BRETON, 245.
La coupe, par Sully PRUDHOMME, 389.
Prière antique, par H. CAZALIS, 437.
Automne, par Jules BRETON, 503.
Croquis d'octobre, par Albert MÉRAT, 532.
Le gardien des décombres, par Gabriel MARC, 580.
Frimaire, par Mme Louisa SIEFERT, 617.

NOUVELLES

L'exemple, par Claude VIGNON, 8, 20, 32.
La légende de la houille, par Ernest FALIGAN, 21, 33.
Bonne maman, par Victor PERCEVAL, 44, 56, 68, 80, 92, 104, 116.
Le charbonnier d'Andaines, par Prosper VIALON, 46,
L'ombre de la mer, conte russe, par RALSTEN, 107.
L'Épreuve du fer chaud, par Gaston LAVALLEY, 128, 140, 152.
L'assiette à fleurs, par Carle DES PERRIÈRES, 130.
Le nid d'hirondelles, par Émile RICHEBOURG, 154.
La générale, par Charles DESLYS, 164, 176, 188, 200, 212.
Yvon Nordet, par G. DE LA LANDELLE, 202.
All is well, that ends well, par Ange BÉNIGNE, 224.
Dégradation, par Alfred DES ESSARTS, 236, 248, 260.
Saint-Pierre et le Gascon, par Maurice CHERVEIX, 262, 274.
Cendrillon II, par Augustin CHALLAMEL, 272, 284, 296.
Le bouquet fané, par Louis COLLAS, 298, 311.
Angelina Maginel, par Charles DEULIN, 308.
Mamzelle Nini, par Marie G. DE HAUPT, 328, 332, 344, 356, 368, 380.
La chanson des mouches, par Léo LESPÈS, 381.
Un couple affreux, par MÉRY, 392.
Le bonheur du pauvre, par Camille PÉRIER, 395, 404.
Un port de lettre, par Georges GRAND, 406.
Gaston, par H. ROUX-FERRAND, 418, 431.
La nuit porte conseil, par JEAN-JACQUES, 428, 440.
Le capitaine Perle, par Louis DEPRET, 442, 454.
Le Berger, par Théophile GAUTIER, 452, 464.
Rose d'Avril, par L. BAILLEUL, 476, 488, 500, 512, 524, 536, 548, 560, 572.
La petite princesse, par Philibert AUDEBRAND, 515.
L'Ile blanche, par le Dr PEREGRINUS, 538.
Pérette, par Amédée ACHARD, 550.
La sonnette de M. Berloquin, par CHAMPFLEURY, 562, 584, 596.
Le pêcheur de Lecq (Jersey), par Paul HOURIE, 574.
De trois péchés le moindre, légende irlandaise, par SKOF, 587.
L'auréole, par Léo LESPÈS, 608.
Yvonne, par SMOKE, 620.

PARIS. — IMPRIMERIE BERNARD ET BUBNOUF, RUE DE LA FIDÉLITÉ, 9.

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf

Universitäts- und
Landesbibliothek Düsseldorf